



attic



attic

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME TRENTE-NEUVIÈME.

Paaw. — Philopémen.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE)

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Trente-Neuvième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXII.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE

GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

P

PAAW. *Voy.* PAUW.

PABST. *Voy.* BAPST.

PAC (1) (Comtes), illustre famille lithuanienne, dont les généalogistes font remonter l'origine aux Pazzi de Florence. Au quinzième siècle, nous voyons *Nicolas* PAC, staroste de Lida, représenter Casimir Jagellon, grand-duc de Lithuanie, à la diète d'élection convoquée à Parczow, en Pologne, après la mort du roi Ladislas. Au seizième siècle, la famille des Pac compta plusieurs évêques, palatins, castellans et autres dignitaires en Lithuanie; mais ce fut surtout dans le cours du siècle suivant que les richesses et l'influence politique de cette maison dans le grand-duché atteignirent leur apogée, grâce au mérite et aux hautes fonctions de *Michel-Casimir* PAC, grand-général et palatin de Vilna, de *Christophe* PAC, grand-chancelier, et de *Nicolas*, évêque de Vilna, son frère. Le nom du premier se rattache glorieusement à la mémorable victoire de Choczim (Khotine), en 1674; le second fut le fondateur d'une des plus magnifiques abbayes de l'Europe, érigée à Pozayscie, ou *Mons Pacis*, près de Kowno. Au dix-huitième siècle, *Michel* PAC, staroste de Zislow, se fit remarquer parmi les principaux chefs de la confédération de Bar, et s'étant réfugié en France, continua à y servir la cause de cette confédération auprès du cabinet de Louis XV.

Son petit-neveu, *Louis-Michel*, comte PAC, né à Strasbourg, en 1780, est mort à Smyrne, le 30 août 1835. Il se distingua dans presque toutes les guerres de l'empire, d'abord comme chef d'escadron des chevau-légers de la garde, puis comme colonel du 15e de cavalerie polonaise, enfin comme général de brigade et général de division attaché à l'état-major de Napoléon. Rentré dans la vie privée, en 1814, le général Pac, possesseur d'une grande fortune, devint un protecteur éclairé de l'agriculture et des beaux-arts en Pologne. Il fit élever dans sa terre de Dospuda (palatinat d'Augustow) un château dans le style gothique, et à Varsovie un beau palais d'architecture italienne, et ne démentit pas sa réputation de citoyen indépendant, lorsque, appelé au sénat, il fit partie de la haute-cour qui eut à juger le procès des associations secrètes, en 1828. Pendant la dernière révolution, le général Pac siégea à la diète, comme palatin, commanda pendant quelque temps un corps de réserve composé de troupes d'élite, fut blessé de deux coups de feu à Ostrolenka, puis s'opposa, après la prise de Varsovie, à toute honteuse capitulation; il préféra émigrer et perdre ses vastes domaines, qui furent confisqués, que d'adhérer au nouvel ordre de choses introduit en Pologne. Le général Pac mourut pendant un voyage qu'il avait entrepris en Orient. Par ses dernières volontés, il disposa généreusement d'un tiers des débris de sa fortune en faveur de ses compagnons d'exil. En lui s'éteignit la ligne masculine des Pac; sa fille unique, Louise, épousa le prince Xavier Sapieha. [C. MOROZEWICZ, dans l'*Enc. des G. du M.*]

L. Chodzko, *La Pologne illustrée.*

PACAREAU (*Pierre*), évêque français, né le 2 septembre 1716, à Bordeaux, où il mourut, le 5 septembre 1797. Après d'excellentes études, dans lesquelles il se rendit familiers l'hébreu, le syriaque, l'anglais, l'italien et l'espagnol, il embrassa la carrière ecclésiastique et se voua à la prédication. Ses succès oratoires lui valurent un canonicat dans l'église métropolitaine de Saint-André de Bordeaux, et ses connaissances en droit canonique le firent deux fois choisir pour vicaire capitulaire, le siége vacant, en 1769 et en 1787. Janséniste outré, Pacareau applaudit aux

(1) Le *c* final polonais ayant la même valeur que le *z* italien ou allemand, il faut prononcer *Patz*. *Cz* se prononce *tch*, p. ex. dans *Parczow* (Partchof) et d'autres noms semblables.

changements que la révolution amena dans l'Église; il prêta le serment exigé par la constitution civique du clergé, et fut élu évêque constitutionnel de la Gironde (14 mars 1791). Sacré le 3 avril, il se tint à l'écart pendant la Terreur et ne reparut qu'en 1795. On loue son désintéressement et sa charité. On a de lui : *Nouvelles Considérations sur l'usure et le prêt à intérêt*; Bordeaux, 1787, in-8° (anonyme). Il a aussi composé des *Noëls*. H. F.

Chronique religieuse, 1797. — *France pontificale*.

PACATIEN (*Ti. Cl. Mar. Pacatianus*), empereur romain dont l'existence n'est connue que par les médailles. On place généralement en 249 après J.-C., dans les troubles qui précédèrent et suivirent la mort de Philippe, son règne, qu'aucun historien n'a signalé. Il est probable que Pacatien était un de ces chefs militaires qui reçurent la pourpre de leurs soldats et la perdirent presque aussitôt avec la vie. Quel fut le théâtre de son usurpation? Chamillart, qui en parla le premier, pense que ce fut la Gaule méridionale; Eckhel croit au contraire que ce fut la Mésie ou la Pannonie. Y.

Chamillart, *Lettres sur quatre médailles rares*. — Eckhel, *Doctrina numorum*, vol. VII.

PACAUD (*Pierre*), sermonnaire français, né en Bretagne, mort le 3 mai 1760. Admis dans la congrégation de l'Oratoire, il se voua à la prédication, et publia, sous le titre de *Discours de piété* (Paris, 1745, 3 vol. in-12), un choix de sermons écrits avec simplicité. On y vit des propositions répréhensibles, et comme on savait l'auteur favorable aux appelants, il fut exclu de Paris et envoyé en province.

Nouvelles ecclésiast., 26 juin 1761. — Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*.

PACCA (*Barthélemi*), cardinal italien, né à Bénévent, le 25 décembre 1756, mort à Rome, le 19 avril 1844. Après des études au collége des Nobles à Naples, puis au collége Clémentin, à Rome, il entra en 1778 dans la noble académie ecclésiastique que Pie VI venait de rétablir. Son mérite le fit distinguer par ce pontife, qui le choisit pour un de ses camériers secrets (31 mai 1785), et le nomma, le 21 juin suivant, archevêque titulaire de Damiette et nonce apostolique à Cologne. En 1791, Pacca fut accrédité comme nonce extraordinaire près le roi Louis XVI; mais le schisme qui éclata en France rendit bientôt sa mission inutile et impossible. Une mission dont il fut chargé auprès de Gustave III, roi de Suède, eut le même sort, et à l'approche des armées françaises il dut quitter Cologne, où il faisait sa résidence. Appelé le 21 janvier 1794 à la nonciature de Portugal, il apprit à Lisbonne, en mars 1798, l'occupation de Rome par les Français, la captivité de Pie VI et la dispersion du sacré collége. Élevé au cardinalat le 23 février 1801, Pie VII le nomma, le 18 juin 1808, pro-secrétaire d'État, et ces hautes faveurs lui inspirèrent pour le pape un dévouement sans réserve et dont il donna des preuves non équivoques dans les démêlés de la cour de Rome avec Napoléon. Le 6 septembre 1808 il fut arrêté sous le prétexte qu'il avait cherché à exciter une insurrection contre les Français, et il allait être conduit à Bénévent lorsque le pape, intercédant en sa faveur auprès du général Miollis, obtint de le garder auprès de lui comme prisonnier. Pacca resta dans cette situation jusqu'au 6 juillet 1809, époque où il accompagna en France Pie VII, que Napoléon faisait enlever de Rome par le général Radet; mais arrivés à Grenoble, le pape et lui furent séparés. Le cardinal fut conduit par des gendarmes à la forteresse de Fenestrelle, où Napoléon, qui le considérait comme l'auteur de la fameuse bulle d'excommunication lancée contre lui le 10 juin précédent, le retint jusqu'au 5 février 1813. Le 18 de ce mois, il était à Fontainebleau auprès de Pie VII, et lui conseillait de révoquer le concordat qu'il avait été contraint de signer le 25 janvier précédent. Les événements de 1814 ramenèrent Pacca à Rome, qu'il quitta cependant durant les Cent Jours, à l'approche des troupes du roi Murat; mais avant son départ il créa une junte d'État chargée des affaires du gouvernement en l'absence du pape. Camerlingue de l'église le 26 septembre 1814, Pacca rentrait le 7 juin 1815 au Vatican avec Pie VII, qui en mars 1816 l'envoya à Vienne en mission extraordinaire et le nomma le 13 août 1821 évêque de Porto et de Sainte-Rufine réunis. Le 5 juillet 1830 Pacca devint évêque d'Ostie et de Velletri, et fut prodataire du saint-siége et archiprêtre de la basilique de Saint-Jean de Latran. On a de lui : des *Mémoires* fort curieux, traduits par l'abbé Jamet (Paris, 1833, 2 vol. in-8°, et par L.-F. Bellaguet, 1838, 2 vol. in-8°). Ses *Œuvres complètes* ont été traduites par H. Queyras (Paris, 1846, 2 vol. in-8°). H. F.

L'Ami de la Religion, mai 1844. — *L'Univers*, 1844. — *Notizie*, 1804-1844. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, t. V.

PACCARD (*Jean-Edme*), littérateur français, né le 6 octobre 1777, à Paris, où il est mort, le 23 avril 1844. Fils d'un pauvre Savoyard et d'une servante, il fut élevé par les frères de la doctrine chrétienne et placé ensuite comme sacristain chez les feuillants de la rue Saint-Honoré. Après la dispersion des ordres religieux, il passa dans la boutique d'un pâtissier. S'étant pris de belle passion pour le théâtre, il débuta sur une des infimes scènes du boulevard; accueilli par les sifflets, il s'essaya à la foire Saint-Germain dans les rôles d'amoureux, reçut quelques bons conseils du comédien Thénard, et ne réussit qu'à se rendre supportable. Après avoir couru la province, il fut atteint par la conscription (1798) et envoyé en Italie. A Milan il obtint sa libération du service militaire, remonta sur les planches et revint en 1800 à Dijon. Peu de temps après il dit adieu au théâtre,

se maria, et écrivit tant bien que mal des romans et des pièces. Sous la restauration il eut un brevet de libraire ainsi qu'un modeste emploi au ministère des finances. Nous citerons de lui parmi ses poésies : *Les Amours de Laure et de Pétrarque* (Paris, 1815, 2 vol. in-18) et *Fénelon*, poëme en trois chants (1809, 1828, in-8°); — et parmi ses romans : *Clémence et Julien* (1807); *La Judith française* (1810); *Dieu, l'honneur et les dames* (1813); *Mélusine* (1815); *Edelmone et Loredan* (1817); *Le Château du lac* (1819); *La Grande Chartreuse* (1826); etc. Paccard a publié encore deux recueils d'observations assez curieuses sur Paris, *L'Invisible* (1833, 4 vol.) et *Les Scènes de la vie malheureuse* (1835, in-8°), et il a donné un récit plein de franchise des aventures de sa jeunesse, sous le titre de *Mémoires et confessions d'un comédien* (1839, 1840, in-8°); c'est le même ouvrage, plutôt diminué qu'augmenté, que *Le Parisien*, qui avait paru en 1811, en 3 vol. in-12. P. L.

Biogr. univ. et portat. des contemp. — Quérard, *La France littéraire.*

PACCHIANI (*Francesco*), chimiste italien, né en 1772, à Prato, mort en 1835, à Florence. Il enseigna la physique à l'université de Pise. De nombreuses expériences sur la pile galvanique l'amenèrent à penser qu'il pouvait produire de l'acide muriatique en enlevant à l'eau une partie de son oxygène. En 1804 il publia deux brochures contenant le résultat de ses travaux; mais l'annonce de sa découverte, contrôlée par MM. Biot et Thenard, ne se vérifia point quand on eut soin d'éloigner de l'appareil tout ce qui aurait pu fournir du sel marin.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

PACCHIAROTTO (*Jacopo*), peintre de l'école de Sienne, né dans cette ville, vivait de 1497 à 1535. Il étudia les œuvres du Pérugin, qu'il parvint à imiter heureusement, mais il ne fut pas son élève. Véritable artiste du moyen âge, il fut mêlé à tous les troubles civils qui agitaient les républiques italiennes; chef d'une émeute qui éclata à Sienne en 1535, il eût été pendu s'il n'eût été caché dans un tombeau par les PP. Observantins, auxquels il dut ensuite les moyens de passer en France; il y travailla avec le Rosso, et y mourut, selon toute apparence. Il a réussi également dans la peinture à l'huile et dans la fresque. Ses principaux tableaux sont : à Sienne, une *Ascension*, le *Couronnement de la Vierge*, une *Annonciation*, une *Nativité de la Vierge*, et une *Madone*. La Pinacothèque de Munich possède de lui une *Madone* et un *S. François d'Assise*. C'est dans sa ville natale qu'il faut chercher les fresques de ce maître, l'un des plus estimés de son école. A Sainte-Catherine, il a représenté dans une vaste composition des *PP. Dominicains miraculeusement préservés d'un assassinat*; — à Saint-Jérôme, *La bienheureuse Catherine Colombini*; dans l'oratoire supérieur de la confrérie de Saint-Bernardin, une *Vierge* et un *Ange*, dont la réunion forme une *Annonciation*; le dessin de ces figures est loin d'être irréprochable, mais la tête de l'ange est divine. La *Naissance de la Vierge*, dans la même chapelle, rappelle la première manière de Raphaël. E. B—N.

Vasari. — Orlandi. — Lanzi. — Ticozzi. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*

PACCHIEROTTI (*Gaspare*), chanteur italien, né en 1744, à Fabriano (Marche d'Ancône), mort le 28 octobre 1821, à Padoue. Il appartenait à la même famille que le peintre Jacopo dal Pecchia, dit Pacchierotto. Il était enfant de chœur à Saint-Marc de Venise lorsqu'il fut soumis à la castration. Grâce aux leçons du compositeur Bertoni, il put débuter à seize ans dans les rôles de femme. Ce fut vers 1770 que son talent acquit une perfection inimitable. Sur toutes les scènes où il parut, l'impression qu'il produisit fut des plus vives. A Naples, à Palerme, à Venise, à Milan, il fut accueilli avec le même enthousiasme. Pendant son premier séjour à Londres (1778-1785), il gagna des sommes énormes; et lorsqu'il y retourna, en 1790, il sut encore s'y faire admirer à la fois comme virtuose et comme professeur. En 1801 il se fixa à Padoue, et y vécut honorablement des richesses qu'il avait amassées. « Il était laid de visage, dit M. Fétis, d'une taille élevée et fort maigre; mais la beauté de son organe, sa mise de voix merveilleuse et le charme irrésistible de l'expression de son chant faisaient oublier ses désavantages extérieurs. »

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IX. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

PACCHIONI (*Antonio*), anatomiste italien, né le 13 juin 1665, à Reggio, mort le 5 novembre 1726, à Rome. Il étudia en même temps la philosophie spéculative, les mathématiques et la médecine. Attiré à Rome par Malpighi (1689), il profita de ses conseils, et lui dut, en 1692, sa nomination de médecin de Tivoli. La réputation qu'il acquit dans cette ville par dix années de pratique le ramena à Rome, où il s'associa aux travaux de Lancisi. Il mérite d'être rangé parmi les habiles anatomistes de son temps; il disséquait avec beaucoup d'adresse, et ses expériences sur le cerveau, combattues par Baglivi, dénotent une grande sagacité. Il s'est grossièrement trompé toutefois et dans la description qu'il a donnée de la dure-mère et dans les usages qu'il attribuait à cette membrane, laquelle, suivant lui, constituait un muscle composé de divers plans de fibres. Sur les doctrines médicales il adopta les principes des iatro-mathématiciens. Une foule de mémoires qu'il avait écrits sur l'anatomie et la physiologie et publiés à part ont été réunis dans les *Opera omnia*; Rome, 1741, in-4°, fig.

Manget, *Bibl. medica.* — Haller, *De script. med.*

PACCI. *Voy.* PAZZI.

PACCIOLI ou **PACIOLI** (*Luca*) mathématicien italien, né à Borgo San Sepulcro (Toscane),

vers le milieu du quinzième siècle. Il est plus connu sous le nom de *Luca di Borgo*, qu'il prit en entrant dans l'ordre des Mineurs. On sait peu de chose sur sa vie. On présume qu'il fit un voyage en Orient, et quelques passages de ses écrits nous apprennent qu'il enseigna successivement les mathématiques à Pérouse, à Rome, à Naples, à Pise, à Venise. Plus tard il alla se fixer à Milan, à la cour de Louis le More; il travailla avec Léonard de Vinci jusqu'à l'arrivée des Français. Ils quittèrent alors la Lombardie pour se rendre à Florence, où Paccioli paraît avoir résidé dans les dernières années de sa vie. M. Libri pense que Luca di Borgo mourut peu de temps après avoir dédié, en 1509, sa *Divina proportione* à Pierre Soderini, gonfalonier perpétuel de la république de Florence; car depuis cette année on ne trouve son nom mentionné nulle part. Le principal ouvrage de Paccioli, *Summa de arithmetica, geometria, proportioni e proportionalità*, parut à Venise, en 1494. C'est le premier traité de mathématiques qui ait été livré à l'impression. Paganino di Paganini en donna une seconde édition, en 1523. L'ouvrage est composé de deux parties, dont l'une comprend l'arithmétique et l'algèbre, l'autre la géométrie. Cette dernière, que termine un traité des cinq polyèdres réguliers, est divisée en huit sections, « en considération, dit l'auteur, des huit béatitudes ». Les chapitres consacrés à l'algèbre, qu'il nomme l'*Arte maggiore*, nous montrent où en était alors cette science en Europe. On ne savait résoudre que les équations susceptibles d'être ramenées au second degré, et encore n'admettait-on que les racines positives. Tous ces signes, qui depuis ont porté l'analyse à un si haut point de perfection, n'étaient pas inventés, et les relations algébriques s'exprimaient par des abréviations de mots. Il ne s'agissait, du reste, que de résoudre des problèmes numériques La *Summa de arithmetica* reproduit presque en entier plusieurs écrits de Fibonacci; elle contient un traité d'arithmétique commerciale, où l'on trouve pour la première fois la tenue des livres en partie double. Outre une révision imprimée en 1509 de la traduction que Campanus avait donnée d'Euclide, on connaît encore deux ouvrages de Paccioli : *Libellus in tres partiales tractatus, divisus quorumcumque corporum regularium et dependentium activæ perscrutationis* (Venise, 1508, in-4°), où l'auteur traite des polygones et des polyèdres réguliers et de l'inscription mutuelle de ces figures les unes dans les autres, et *Divina proportione, opera a tutti glingeni perspicaci e curiosi necessaria* (Venise, 1509, in-4°). Cette *proportion divine*, c'est la division d'une droite en moyenne et extrême raison, dont Paccioli fait de nombreuses applications. Léonard de Vinci grava les figures, et dut même contribuer à la rédaction de cet ouvrage, qui a pour but principal d'établir géométriquement les règles de tous les arts. L'importance systématique que Paccioli accorde à sa divine proportion rappelle celle que les anciens reconnaissaient à la division harmonique. La méthode de Paccioli se distingue de celle des Grecs par une union constante de l'algèbre et de la géométrie : caractère qui se reproduit dans presque tous les écrits mathématiques de ses successeurs du seizième siècle. « Il n'est pas douteux, dit M. Chasles, que les deux célèbres géomètres de l'Italie, Cardan et Tartalea, n'aient dû leurs connaissances et la méthode qu'ils ont suivie à la *Summa de Arithmetica*, de Lucas de Burgo, qu'ils citent souvent. » E. MERLIEUX.

Baldi, *Cronica de matematici*. — Fabroni, *Hist. Acad. Pisanæ*, t. I. — Tiraboschi, *Stor. letter. ital.* — Montucla, *Hist. des math.* — Renazzi, *Storia dell' Universita di Roma*, t. I. — Wadding, *Scriptores ordinis Minorum*. — Vermiglioli, *Biog. degli scrittori perugini*, t. I. — Chasles, *Aperçu historique*, etc. — Libri, *Hist. des math. en Italie*, t. III.

PACCORI (*Ambroise*), théologien français, né en 1649, à Ceaulcé, paroisse de l'élection de Mayenne, mort à Paris, le 12 février 1730. « Né avec peu de bien et d'une famille assez médiocre », comme l'apprennent les *Nouvelles ecclésiastiques* du 11 mars 1730, il fit ses premières études dans le collége autrefois célèbre de Ceaulcé, qu'il fut plus tard chargé de gouverner. Un événement grave l'en éloigna, vers 1684. Quelque écolier mécontent avait tenté de l'empoisonner (1). Paccori fut ensuite proviseur du collége de Meung, dans l'Orléanais. Renonçant plus tard, en 1706, à toute charge administrative, il se retira dans un des faubourgs de Paris, et consacra le reste de sa vie à composer des livres ascétiques. Le catalogue de ses ouvrages est considérable; en voici les principaux : *Avis salutaires à une mère chrétienne;* Orléans, 1689, 1691, in-8°; — *Avis salutaires aux Pères et aux Mères;* Orléans, 1696, in-8° : on compte quatorze éditions postérieures de cet ouvrage; — *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions;* 1700, in-12; — *De l'honneur qu'on doit à Dieu dans les mystères;* Paris, 1726, in-12; — *Règles pour vivre chrétiennement dans l'engagement du mariage;* Paris, 1726, in-12; — *Devoirs des vierges chrétiennes;* Paris, 1727, in-18; — *Épîtres et Évangiles*, avec des explications, ouvrage de l'abbé Perdoux, augmenté; Paris, 1727, 4 vol. in-12; — *Journée chrétienne;* Paris, 1733, in-12 : souvent réimprimée; — *Pensées chrétiennes*; Paris, 1733, in-18.

Nouvelles ecclesiast. du 11 mars 1730 — *Abrégé de la Vie de Pacori*, par Rondet, dans une edition de la *Journee chretienne*; Paris, 1760. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. I. p. 394.

PACE (*Richard*), en latin *Paceus*, négocia-

(1) La bibliothèque de la ville de Troyes possède un recueil manuscrit de 58 pièces relatives à cet empoisonnement Ce recueil paraît avoir été fait par Louail. Voir le *Catalog. des manuscrits des biblioth. départ.*, t. II, p. 604.

teur anglais, né vers 1482, dans le diocèse de Winchester, mort en 1532, à Stepney, près Londres. Les heureuses dispositions que dans son enfance il montra pour la musique lui attirèrent les bonnes grâces de Thomas Langton; cet évêque se chargea de son éducation, et l'envoya étudier à ses frais à Padoue, puis à Oxford. Il entra ensuite dans les ordres, et s'attacha au cardinal Bainbridge, qui l'emmena avec lui à Rome. A son retour (1514), le roi Henri VIII le prit en amitié; et s'il ne le nomma point secrétaire d'État, comme le pensent quelques auteurs, il le consulta dans des affaires de haute importance. Envoyé à Vienne en 1515, Pace décida Maximilien à intervenir en Italie, et il lui procura l'alliance des cantons suisses; il ne fut point aussi heureux dans ses efforts pour assurer la candidature de son maître à l'Empire (1519). A la mort de Léon X, Wolsey, qui aspirait à ceindre la tiare, le chargea de plaider sa cause auprès du sacré collége; Adrien VI fut élu, et à la mort de ce dernier (1523), Pace échoua encore une fois. Dès lors il n'eut pas d'ennemi plus impitoyable que le cardinal, qui employa toutes sortes de moyens pour le perdre dans l'esprit du roi : il l'accusa de trahison, détourna l'argent qui lui était destiné, le força de quitter Venise, où il avait rang d'ambassadeur, dans une détresse absolue, et finit par le faire enfermer dans la Tour de Londres. Lorsqu'il en sortit, deux ans plus tard, le malheureux Pace, que cette disgrâce avait rendu à moitié fou, résigna ses deux doyennés de Saint-Paul et d'Exeter, et vécut dans la retraite. C'était un politique habile, bien instruit des intérêts des cours, et en même temps un homme aimable, honnête et fort savant. Leland en fait un grand éloge, ainsi que Morus et Érasme; ce dernier, qui lui a adressé plus d'épitres qu'à aucun de ses amis, l'appelle *utriusque litteraturæ callentissimus*. On a de Pace quelques traductions, des harangues, des lettres et un petit traité : *De fructu qui ex doctrina percipitur* (Bâle, 1517, in-8°). P. L—y.

Wood, *Athenæ Oxon*, I. — Dodd, *Church history*. — Lodge, *Illustrations*, I.

PACHE (*Jean-Nicolas*), homme politique français, né à Paris, en 1746, mort le 18 novembre 1823, à Thin-le-Moutier (village des Ardennes). Né d'un père d'origine suisse, il fut précepteur des enfants du maréchal de Castries, à la protection duquel il dut l'emploi important et lucratif de premier secrétaire du ministère de marine. Il fut ensuite attaché à l'intendance de marine à Toulon, devint munitionnaire général des vivres de la marine, enfin contrôleur de la maison du roi et des dépenses diverses sous le ministère Necker. Mais ces fonctions étaient incompatibles avec ses goûts simples et son amour de l'indépendance; il les quitta, et fit en même temps l'abandon de toutes ses pensions, qui s'élevaient à la somme de 11,000 fr.; puis il se retira en Suisse. La mort de sa femme et les progrès de la révolution le ramenèrent en France. On était en 1792, et Roland, qui venait d'être appelé au ministère de l'intérieur, cherchait un adjoint qui voulût se charger d'une partie du fardeau des affaires, en lui laissant la haute direction du département. « L'idée de Pache se présenta, dit Mme Roland. Pache connaissait la triture des affaires; il avait un sens droit, du patriotisme, des mœurs qui font honorer le choix de l'homme public, et cette simplicité qui n'indispose jamais contre lui. L'idée parut excellente. Pache se rendit chez Roland, dans le cabinet duquel il arrivait tous les matins à sept heures, avec son morceau de pain dans la poche, et demeurait jusqu'à trois, sans qu'il fût possible de lui faire jamais rien accepter. » Pache quitta les bureaux du ministère de l'intérieur pour ceux du ministère de la guerre, où il rendit à Servan les mêmes services, avec le même zèle et le même désintéressement. Lorsque les girondins quittèrent momentanément le ministère (12 juin 1792), il rentra ainsi qu'eux dans la vie privée; et consacrant dès lors tout son temps aux discussions des clubs, il contribua puissamment aux résolutions et aux succès du parti démocratique. Après le 10 août, Roland, redevenu ministre de l'intérieur, désira encore la collaboration de Pache; mais cette fois celui-ci proposa Faypoult, qui fut accepté. Il refusa la place d'intendant général du garde-meuble pour la faire donner à Restout. Il ne pouvait cependant rester inactif, et il se chargea, à la sollicitation de Monge, son ami, d'une mission dans les départements du midi. A son retour, il fut nommé, par l'influence des girondins, ministre de la guerre, en remplacement de Servan (18 octobre 1792); mais, s'étant prononcé ouvertement pour les montagnards, il devint le point de mire de toutes les attaques de ces mêmes hommes qui auparavant ne tarissaient pas sur son éloge; il n'y eut pas de calomnie qu'ils ne répandissent contre lui; ils allèrent même jusqu'à le dénoncer à la tribune comme un dilapidateur. Pache fut défendu par les chefs de la montagne; mais la gironde avait alors la majorité dans la Convention, et cette assemblée rendit, le 2 février 1793, un décret de destitution contre lui.

La gironde triomphait; mais ce triomphe lui coûta bien cher; bientôt eut lieu la réunion des assemblées primaires, pour le remplacement de Chambon, maire démissionnaire de Paris. Pache fut élu, et il eut une part immense aux journées des 31 mai et 2 juin, et à la chute de ceux qui l'avaient si cruellement offensé. Ses liaisons avec le parti dirigé par Chaumette et Hebert faillirent ensuite lui être funestes : les anarchistes l'avaient désigné pour être le grand juge du gouvernement qu'ils se proposaient d'établir. Toutefois, le comité de salut public crut devoir établir une distinction en sa faveur; il ne fut pas compris dans la condamnation des hébertistes, et l'on se contenta de le destituer et de le détenir comme suspect.

Les membres du parti girondin, revenus au pouvoir après le 9 thermidor, n'avaient point oublié le maire du 31 mai; et des poursuites furent alors intentées de nouveau contre lui Elles s'arrêtèrent bientôt; mais on les reprit après les journées de prairial. Accusé cette fois de connivence avec les chefs des insurgés, Pache fut décrété d'arrestation et traduit au tribunal criminel du département d'Eure et-Loir; il fut absous. Cependant ce jugement ne suffit pas pour le garantir de la haine de ses ennemis; l'amnistie du 4 brumaire vint mettre fin aux poursuites dont il était l'objet. En butte à de nouvelles tracasseries sous le Directoire, il publia trois *Mémoires apologétiques sur sa conduite pendant la révolution*; puis, quittant pour toujours la scène politique, il se retira dans son domaine de Thin-le-Moutier (près Charleville), dont le revenu (3 à 4,000 fr.) composait toute sa fortune. « Pache, dit M. Mahul, ne parlait jamais des événements politiques de sa vie; il ne lisait jamais les papiers publics. Sans relations intimes, sans société habituelle, il était néanmoins aimé des campagnards qui l'entouraient, leur rendait volontiers tous les services qui étaient en son pouvoir, et surtout se faisait un plaisir de donner gratuitement de l'instruction aux jeunes gens du voisinage : c'est ainsi qu'il a formé un grand nombre de géomètres du cadastre. Sa conduite était celle d'un philanthrope sauvage; mais il est triste de dire qu'aucun sentiment religieux n'échauffait le cœur de Pache. » Il avait assemblé les matériaux d'un grand ouvrage de métaphysique, qui n'a pas été terminé. »

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — *Corresp. du général Dumouriez avec Pache pend. la camp. de Belgique*; Paris, 1793, in-8°. — Mme Roland, *Mémoires.* — *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1826. — L. Blanc, *Hist. de la révol. fr.*

PACHECO (*Francisco*), peintre et écrivain espagnol, né en 1571 (1), à Séville, où il mourut, en 1654. Il fut élevé par son oncle (nommé aussi Francisco Pacheco), chanoine de Séville et homme d'un grand savoir. Par les soins de ce parent, Pacheco reçut une excellente éducation. Dès l'âge de quatorze ans il versifiait bien en espagnol, en latin; mais son oncle, remarquant son goût pour les arts, le plaça dans l'atelier de Luis Fernandez, bon fresquiste. Pacheco ne peignit longtemps que des drapeaux, des pavillons, des décorations sur toiles, des statues, etc. C'était alors la peinture officielle en Espagne. En 1600 seulement il débuta dans la peinture historique par les six grands tableaux de la *Vie de san Ramon* que l'on admire dans le couvent de la Merced à Valladolid. En 1603, il orna le palais d'Alcala de l'histoire de *Dédale et d'Icare*. L'illustre Cespedès se trouvait alors à Séville; il déclara que le genre de détrempe dont s'était servi Pacheco était celui des anciens. En 1611, Pacheco forma à Séville une académie d'où sortirent Alonzo Coëllo, Velasquez, etc. Il devint le premier peintre de la cour de Madrid, et fit plus de cent cinquante portraits dont le moindre lui était payé 500 ducats : ces portraits sont dans les grandes galeries d'Espagne; ils lui valurent une grande fortune. Outre ses ouvrages mentionnés, il faut citer à Séville de Pacheco : *Saint Ignace de Loyola*, au collége de Sainte-Herménigile, et un *Jugement universel*, à Sainte-Isabelle; — à Grenade : un *Baptême du Christ; Le Christ secouru par les Anges dans le désert*, etc. Pacheco dessinait bien, avec simplicité; mais son coloris était lourd, sans suavité. Ses dessins aux crayons noir et rouge sont d'une grande vigueur et fort appréciés. Il était bon poëte, et a laissé de nombreuses pièces, qui ont été recueillies par Fernand de Herrera, ainsi que quelques *Éloges* et *Vies d'hommes illustres*. Son traité sur l'art de la peinture est encore fort estimé : cet ouvrage fut publié à Séville en 1649, in-4°, sous le titre de : *Arte de la pintura, su antiguedad y grandezas*, etc.

Rodrigue Poro, *Claros Varones de Sevilla*, etc. — Pons, *Viage en España*. — Ticknor, *History of spanish literature*, t. III, p. 19. — Antonio, *Bibliotheca scriptorum Hispaniæ*, t. III, p. 456.

PACHECO (*Maria*). *Voy.* PADILLA (*Juan* DE).

PACHO (*Jean-Raymond*), voyageur français, né à Nice, le 3 janvier 1794, mort à Paris, le 26 janvier 1829. Après avoir fait ses études au collége de Tournon, il visita l'Italie, et vint à Paris en 1816. Le dessin et la botanique étaient alors ses études de prédilection; mais le peu qu'elles lui rapportaient le décida, en 1818, à se rendre à Alexandrie (Égypte), où son frère aîné était négociant. Ayant perdu l'espoir d'y trouver l'appui nécessaire pour explorer cette contrée, il revint à Paris, et s'y occupa, jusqu'à la fin de 1820 tantôt de peindre le portrait, tantôt de composer quelques articles pour les journaux littéraires. Un négociant français, employé par le pacha d'Égypte, ayant mis quelques fonds à sa disposition, Pacho retourna dans ce pays, et passa près d'un an à visiter l'Égypte inférieure, dessinant les monuments et recueillant les plantes de quelque intérêt. La mort de son protecteur, arrivée en 1823, lui fit suspendre ses excursions, jusqu'à ce qu'un autre industriel vint à son aide et lui fournit le moyen d'exécuter un voyage dans les oasis et de terminer celui de la basse Égypte. Après un an de courses, il revint au Caire avec le projet d'explorer la Cyrénaïque, projet qu'il exécuta du 3 novembre 1824 au 17 juillet 1825. Il fit connaître à la Société de géographie les résultats de son voyage, et sur le rapport de Letronne et Malte Brun il obtint le prix qu'elle avait proposé relativement à l'examen de la Cyrénaïque. Portant déjà en lui le germe d'une grave affection, Pacho, en proie à une sombre mélancolie, recourut d'abord aux excitants pour réparer ses forces épuisées, et mit enfin un terme à son existence à l'aide d'un pis-

(1) Polomino le fait naître en 1580.

tolet, puis d'un rasoir. Outre quelques articles donnés aux *Nouvelles Annales de voyages* et au *Bulletin de la Société de géographie*, on a de lui : *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque, et les oasis d'Audjelah et de Maradeh*; Paris, 1827-1829, in-4°, avec un atlas in-folio.

Moniteur univ., ann. 1829, p. 222.

PACHYMÈRE (*Georges*), Γεώργιος ὁ Παχυμερής, historien byzantin, né à Nicée, en 1242, mort vers 1315. Après avoir reçu une éducation soignée, il quitta sa ville natale, et se rendit à Constantinople, que Michel Paléologue avait récemment reprise sur les Latins. Là il entra dans les ordres; il paraît qu'il s'appliqua à l'étude du droit, puisqu'il devint au bout de quelques années procureur général (πρωτέκδικος) de l'église de Constantinople et président (δικαιοφύλαξ) de la cour de justice impériale. Dans l'état d'affaiblissement où se trouvait l'empire byzantin, il eût été fort important pour les Grecs de se réconcilier avec les Latins par l'union des deux Églises. Mais cette réunion avait contre elle le peuple et les théologiens. Pachymère fut un de ceux-ci, et tout ce que l'on sait de sa vie politique, c'est qu'il se prononça pour la séparation des deux Églises. Pachymère consacrait une partie de son temps à l'enseignement, et on compte parmi ses disciples Manuel Phile, qui composa un poëme sur sa mort. On croit que Pachymère mourut peu après 1310, bien que quelques historiens le fassent vivre jusqu'en 1340. Son principal ouvrage est une histoire des empereurs Michel Paléologue et Andronic Paléologue l'ancien, en treize livres; elle est écrite avec une remarquable impartialité; le style en est bon et pur pour l'époque. La première édition complète, avec une traduction latine et un excellent commentaire, est de Pierre Possines (Petrus Possinus); Rome, 1666-1669, 2 vol. in-fol., et il y ajouta le *Liber de sapientia Indorum*, traduction latine d'un ouvrage arabe auquel Pachymère fait allusion. Cette édition, moins le *Liber de sapientia*, a été réimprimée par les soins d'Immanuel Bekker, dans la collection byzantine de Bonn; 1835, 2 vol. in-8°. On a encore de Pachymère : une autobiographie en vers (Καθ' ἑαυτόν), dont l'auteur a cité deux fragments dans son histoire; — un *Abrégé de la philosophie d'Aristote*, publié à Augsbourg, 1600, in-fol., par J. Wagelin, qui l'attribue à Grégoire Anépomyme; une portion du même ouvrage a été publiée par J. Foscarini, sous ce titre : *De sex definitionibus philosophiæ*; Venise, 1532; — *Sur les lignes insécables* (Περὶ ἀτόμων γραμμῶν), publié par Casaubon, dans son édition d'Aristote (1597), et séparément par J. Schegk, Paris, 1629, in-12; — *Paraphrase des Œuvres de saint Denys l'Aréopagite* (Παράφρασις εἰς τὰ τοῦ ἁγίου Διονυσίου τοῦ Ἀρεοπαγίτου εὑρισκόμενα), publiée en grec par Morel, Paris, 1561, en grec et en latin dans les éditions des *Œuvres* de Denys l'Aréopagite, Paris, 1615, Anvers, 1633; et quelques autres opuscules peu importants. Y.

Leo Allatius, *Diatriba de Georgiis*. — Hankius, *Scriptores byzantini*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, VII.

PACIAUDI (*Paolo-Maria*), savant antiquaire italien, né le 23 novembre 1710, à Turin, mort le 1er février 1785, à Parme. Son père était un des médecins de la cour. Après avoir terminé son éducation à l'université de Turin, il prit à Venise l'habit des théatins (1728), et étudia à Bologne les mathématiques, sous le célèbre Beccari. Ses supérieurs l'envoyèrent professer la philosophie à Gênes; quoique très-jeune encore, il eut le courage d'attaquer les anciens préjugés de l'école, et, l'un des premiers en Italie, il leur substitua l'enseignement des vérités découvertes par Newton. Peu de temps après, entraîné à la fois par son goût pour les lettres et par le désir de consacrer ses talents à la religion, il quitta sa chaire, et consacra dix années consécutives à prêcher dans les principales villes de la péninsule. Il s'acquit plus de réputation comme savant que comme orateur, ainsi que le témoignent les nombreux écrits de cette période. A la fin du carême de 1750 sa santé s'altéra sensiblement, et il fut obligé de renoncer à la prédication. Sur l'invitation de ses confrères, qui l'avaient par leurs suffrages élevé aux places les plus éminentes de la congrégation, Paciaudi fixa sa résidence à Rome, où le pape Benoît XIV lui témoigna une estime particulière. Un de ses meilleurs ouvrages, *Monumenta Peloponnesiaca*, fut composé dans cette ville; il renferme la description des statues, bustes, bas-reliefs et pierres sépulcrales qui, transportés du continent et des îles du Péloponnèse à Venise, faisaient partie de la riche collection d'antiquités formée par plusieurs membres de la famille Nani. « On y remarque à la fois, dit Dacier, une critique saine et judicieuse, une sagacité rare, beaucoup de méthode et de clarté dans la discussion, une manière de raisonner vive et pressante; au défaut de preuves, des conjectures si ingénieuses et si naturelles qu'on oublie que ce ne sont que des conjectures. » L'édition de ce recueil était à peine achevée (1761) que l'infant don Philippe, duc de Parme, en choisit l'auteur pour être son bibliothécaire, ou plutôt le prince, qui n'avait point de bibliothèque, lui confia le soin d'en former une, non moins bien composée que celle des ducs de la maison de Farnèse. Paciaudi accepta avec joie une place qui lui offrait un moyen de plus d'être utile aux lettres. Après avoir acquis à Rome l'excellente collection du comte Pertusati, il se rendit à Paris (1762), et y reçut un accueil empressé de la part des savants qui cultivaient le même genre de littérature que lui. Arrivé à Parme, il s'occupa avec une telle ardeur de l'objet de sa mission qu'en moins de six années il eut rassemblé plus de soixante mille volumes de tous genres et formé une des

bibliothèques les plus complètes de l'Italie. En outre, il en dressa un catalogue raisonné, le meilleur assurément qui eût paru jusqu'à lui, et dans lequel il décrivit les livres rares, apprécia le mérite des différentes éditions et recueillit les anecdotes relatives aux écrivains ou à leurs œuvres. En 1763, il fut nommé antiquaire de l'infant, et dirigea en cette qualité les fouilles entreprises pour découvrir l'ancienne ville de Veleia. Lors de l'expulsion des jésuites, il devint président des études (1767), et, voulant remédier aux abus qu'il avait remarqués dans l'enseignement public, il abrogea les anciens règlements et leur en substitua de nouveaux plus en harmonie avec les besoins de l'époque et l'esprit de la jeunesse. Malgré une vie toute consacrée à l'étude, malgré la modestie de ses goûts et la simplicité de ses mœurs, Paciaudi ne fut point à l'abri d'une disgrâce imméritée. Lié de l'amitié la plus étroite avec un ministre longtemps puissant, le comte de Felino, qu'on voulait éloigner des affaires, cette liaison le rendit suspect : la chute du ministre entraîna la sienne. Au bout de quelques mois son innocence fut reconnue, et il fut rétabli dans toutes ses fonctions. Mais la crainte d'un nouvel orage lui fit demander la permission de se retirer à Turin. « Cet exil volontaire, fait observer Dacier, acheva d'effacer jusqu'à la trace des soupçons qu'on avait cherché à élever contre lui », et on l'invita, dans les termes les plus pressants, à revenir à Parme. Il y revint en effet, et y continua l'*Histoire des grands maîtres de l'ordre de Malte*, dont il avait été nommé historiographe; épuisé bientôt par le travail, il tomba dans un état de langueur qui dura trois ans, et mourut, d'une attaque d'apoplexie. Plusieurs écrivains ont fait l'éloge de sa piété tendre, de sa bonté, de son désintéressement; il n'était pas sans vanité, et se montrait parfois trop vif contre ses critiques; pourtant on le recherchait dans le monde, et les savants avaient à l'envi recours à ses lumières. De 1757 à 1765, il entretint avec le comte de Caylus une correspondance très-active, et lui envoya de nombreux matériaux pour son *Recueil d'antiquités*; il eut des rapports non moins fréquents avec l'illustre Winkelmann, J.-M. Gesner et l'abbé Barthélemy. En 1769, il prit rang parmi les associés étrangers de l'Académie des inscriptions.

Les principaux ouvrages du P. Paciaudi sont : *Delle antichità di Ripa Transone, l antica Cupra*; Venise, 1743, in-8°; — *Medaglie rappresentanti i più gloriosi avvenimenti del magistero Emmanuele Pinto*; Naples, 1749, in-fol., pl.; — *De sacris Christianorum balneis*, Venise, 1750; 2° édit., augm., Rome, 1758, in-4°; il y traite non-seulement des bains, mais de toute espèce de purification par l'eau en usage chez les premiers chrétiens; — *De rebus gestis Seb. Pauli*; Naples, 1751; Rome, 1755, in-4° : cette vie de Séb. Paoli est écrite par lettres et adressée à Scipion Maffei; — *De umbellæ gestatione*; Rome, 1752, in-4°; — *De Beneventano Cereris Augustæ mensore*; ibid., 1753; — *De cultu S. Joannis Baptistæ antiquitates christianæ*; ibid., 1755, in 4°, cité comme un chef-d'œuvre d'érudition; — *De athletarum cubistesi*; ibid., 1756, in-4°; — *Monumenta Peloponnesiaca*; ibid., 1761, 2 vol. in-4°, fig.; — *Memorie de' gran maestri del ordine Gerosolimitano*; Parme, 1760, 3 vol. in-4°, fig. : cet ouvrage, interrompu par la mort de l'auteur, ne contient que les vies des fondateurs et des dix premiers grands-maîtres de l'ordre de Malte; — *De libris eroticis antiquorum*; Leipzig, 1803, in-8°, et dans l'édit. de Longus (Parme, 1786); — *Lettres au comte de Caylus*; Paris, 1802, in-8°, fig. P. L.

Vezzosi, *Storia letter. dei Teatini.* — Fabroni, *Vitæ Italorum*, XIV. — Dacier, *Éloge du P. Paciaudi*, dans l'*Hist de l'Acad des inscr.*, t. XLVII. — Serieys, *Vie du P Paciaudi*, à la tête des *Lettres à M. de Caylus*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, X.

PACICHELLI (*Giambattista*), littérateur italien, né vers 1640, à Pistoie, mort en 1702, à Naples. Ayant été nommé auditeur du légat apostolique en Allemagne, il profita de cette circonstance pour visiter les principaux États de l'Europe; de retour après dix ans d'absence, il se retira à Naples, où il avait obtenu un bénéfice. On a de lui : *Vita de G.-B. de' Marini*; Rome, 1670, in-4°; — *Memorie de' viaggi per l'Europa cristiana*; Naples, 1685-1690, 5 vol. in-12; — *Lettere familiari, istoriche ed erudite*; ibid., 1695, 2 vol. in-12; — *Il regno di Napoli*; ibid., 1703, 3 vol. in-4°, fig. et cartes : l'ouvrage le plus complet qui eût paru sur cette contrée. Parmi ses dissertations, on remarque celles *De distantiis* (1672), *De larvis, de capillamentis et de chirothecis* (1693), où il recherche l'origine des masques, des perruques et des gants; et *De tintinnabulo* (1693), ou du carillon des cloches.

Acta erud. latina.

PACIEN (Saint), célèbre prélat espagnol, mort à Barcelone, en 391. D'abord engagé dans le mariage, il eut un fils appelé Dexter, qui fut intendant du domaine en 387, sous Théodose, et préfet du prétoire sous Honorius, en 395. Pacien fut élevé sur le siége épiscopal de Barcelone vers 373, et gouverna avec sagesse son troupeau. Saint Jérôme, qui lui dédia son livre des auteurs ecclésiastiques, loue sa prudence, sa chasteté, son éloquence et la pureté de sa doctrine. Il nous reste de saint Pacien : *Adversus Sempronianum Novatianum Epistolæ tres*, 1° *De catholico nomine*, 2° *De ejus literis*, 3° *Contra tractatus Novatianorum*. C'est dans la première de ces lettres qu'on trouve ces paroles si connues, *Chrétien est mon nom, et catholique mon surnom*; — *Paranesis sive exhortatorius libellus ad pœnitentiam*; — *Sermo ad fideles et catechumenos de Baptismo*. Ces ouvrages brillent par un style élégant, poli et châtié, par des raisonnements justes,

ır des pensées profondes. La plus ancienne lition des *Œuvres de saint Pacien* a été donnée ır Jean du Tillet; Paris, 1538, in-4°. Paul Ma-ace les réimprima à Rome, en 1604, in fol., vec les œuvres de Salvien et de Sulpice Sévère. epuis, ils ont eu place dans les bibliothèques es Pères, dans le 2e tome des Conciles d'Es-agne par le cardinal d'Aguirre (Rome, 1694, -fol., avec des notes), et dans le *Cours de pa-rologie* de l'abbé Migne. Le martyrologe romain iit mention de saint Pacien au 9 mars. H. F.

Dom Ceillier, *Hist. génér. des auteurs ecclés.*, t. VI, . 713-739 — *La España sagrada*, t. XXIX. — Rodri-nez de Castro, *Biblioteca espanola*, t. II, p. 200-203. — .ntonio, *Biblioth. hispana vetus*, t. I, p. 194-196. — ıc.ard et Giraud, *Biblioth. sacrée*, t. XVIII.

PACIFICO (Le P.). *Voy.* Deani.

PACIFICUS, savant ecclésiastique italien, né ı Vérone, en 776, mort en 844. Il fut archidiacre le la cathédrale de sa ville natale D'après une nscription funéraire qui lui est consacrée en ce .eu, il avait une aptitude rare pour les arts méca-niques; l'horloge nocturne, dont on lui attribue à tort l'invention (en 757 le pape Paul Ier envoya au roi Pepin un instrument de ce genre), était probablement une clepsydre perfectionnée. Outre qu'il savait travailler tous les métaux, le marbre, le bois, etc., il était encore habile copiste et trans crivit jusqu'à deux cent dix-huit manuscrits. Il a écrit sur l'Ancien et le Nouveau Testament des gloses, genre de commentaires dont il intro-duisit avec Haimon et Strabon, ses contempo-rains, l'usage dans la théologie. O.

Maffei, *Verona illustrata.* — Ger. de Prato, *Com-mentaire sur l'inscription funéraire de Pacificus*, dans le *Raccolta Ferrarese*, t. XIV. — Muratori, *Antiqui-tates Italiæ medii ævi*, t. III, p. 837.

PACIFICUS (*Maxime*), poëte latin italien, né à Ascoli, en 1400, mort à Fano, vers 1500. D'une famille noble, il consacra toute sa vie à la culture des lettres. Ses nombreuses poésies latines, dont un manuscrit de sa main se trouve à Pérouse, furent recueillies sous le titre de *He-catolegium, sive elegiæ jocosæ et festivæ, laudes summorum virorum, urbium et loco-rum, invectivæ in quosdam* (Ange Politien entre autres), etc.; Florence, 1489, in-4°: cette édition, extrêmement rare, fut suivie de deux autres (Camerino, 1523, et Bologne, 1523, in-4°). Une autre, publiée à Fano, en 1506, in-4°, con-tient, outre deux livres d'élégies sur Lucrèce, deux sur Virginie, et vingt sur divers sujets, six livres sur la guerre de Spartacus, onze sur la guerre de Marius et Sylla, sept livres de la guerre de Cyrus, et plusieurs opuscules en prose. Ces écrits ont été réimprimés à Parme (1691, in-4°), par les soins de Magliabecchi, qui en a retranché les poésies licencieuses, lesquelles ont été reproduites dans les *Quinque illustrium poetarum lusus in Venerem* (Paris, 1791, in-8°). L'extrême fécondité de Pacificus l'a sou-vent fait comparer à Ovide, dont il est cepen-dant loin de posséder l'imagination et le na-turel.

Lancelotti, *Memorie per la vita d'Angelo Coloni.* — An. Mariotti, *Lettere pittoriche perugine.*

PACIFIQUE (Le P.), missionnaire français, né à Provins, mort à Paris, en 1653. Il entra dans l'ordre des Frères mineurs, et fut en-voyé en 1622 prêcher la foi dans le Levant. Il fonda un couvent à Alep; un autre dans l'île de Cypre. Après de courts séjours en France et en Italie, il repartit en 1628 pour la Perse. Il fut bien reçu de Schah-Abbas, qui lui permit d'établir des congrégations catholiques à Ispahan et à Bagdad. De retour en France, il fut nommé su-périeur préfet des missions de son ordre en Amérique; mais il ne dépassa pas les Antilles. On a de lui: *Lettre sur l'étrange mort du Grand-Turc* (Osman II), *empereur de Cons-tantinople;* Paris, 3 mai 1622, in-12; — *Voyage de Perse, contenant les remarques particu-lières de la Terre Sainte* et le *Testament de Mahomet;* Paris, 1631, in-4°, et 1642, in-12; — *Apologie de Raimond Lulle;* Paris, 1645, in-12; — *Relation des îles Saint-Christophe, de la Guadeloupe, etc., en Amérique;* Paris, 1648, in-12.

Wading, *Scriptores Ordinis Minorum.*

* **PACINI** (*Jean*), compositeur italien, né en 1796, à Syracuse. Son éducation musicale fut commencée à Rome, et il la termina à Bologne, sous la direction de Mattei. Après avoir écrit quelques messes, il se tourna vers le théâtre, et le public accueillit ses débuts avec une faveur qui ne se démentit pas dans la suite. Doué d'une merveilleuse facilité, il fit jouer sur les grandes scènes de l'Italie une trentaine d'opéras, parmi lesquels on distingue *Adelaide e Comingio* (1818), *L'ultimo giorno di Pompeia* (1825), *La Niobe* (1826) et *Gli Arabi nelle Gallie* (1828); malgré les traces inévitables de la précipitation, on s'accorde à louer dans ces œuvres la légè-reté, la grâce des motifs, et une abondance qui rappelle celle de Rossini. Sa dernière produc-tion, *Giovanna d'Arco*, n'ayant point réussi à Naples, quoiqu'elle eût d'excellents interprètes (12 mars 1830), M. Pacini prit le théâtre en dé-goût, et s'en retira subitement. Depuis cette époque il n'a plus rien publié.

Fétis, *Biogr. univ des musiciens.* — Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

PACINO (*Eustachio*), général milanais, se fit remarquer de 1422 à 1436. Il était devenu le favori du duc de Milan, Felippo-Maria Visconti, lorsque ce prince, alors en guerre avec les Véni-tiens, lui confia le commandement d'une flotte de trente galères, destinée à agir sur les fleuves et dans les lagunes, tandis que Nicolà Piccinino opérait sur terre. Pacino s'empara de Casal-Maggiore; mais, le 21 mai 1427, il rencontra devant Crémone Francesco Bembo, amiral des Vénitiens, qui, après deux jours d'un combat acharné, brûla ou prit les bâtiments milanais. Cette action avait été livrée malgré l'avis de Pa-cino; aussi ne fut-il pas responsable de la défaite, et continua d'occuper un commandement im-

portant dans les armées des Visconti, et le 22 mai 1431, avec l'aide du Génois Giovanni Grimaldi, il prit une terrible revanche sur les Vénitiens, commandés par Nicolà Trevisiani. Ce combat, comme le premier, se livra à Crémone, en présence des armées de terre. Les Vénitiens perdirent soixante-dix bâtiments, et furent contraints d'accepter une paix désavantageuse. Pacino mourut peu après, d'une maladie épidémique qui désola l'Italie.

Marino Sanuto, *Vite de' duchi di Venezia*, p. 995. — Andrea Biblia, *Histor. Mediolan.*, lib. V, p. 92. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. VIII.

PACIUS (*Jules*), jurisconsulte et philologue italien, né à Vicence, le 9 avril 1550, mort à Valence, au commencement de 1635. Reçu docteur en droit à Padoue, il se rendit à Genève pour pouvoir y exercer librement la religion réformée, à laquelle il s'était converti. Après y avoir pendant dix ans enseigné la jurisprudence, il reçut, en 1585, une chaire de droit à Heidelberg. Il quitta cette ville en 1594, à cause des tracasseries que lui suscitait Scip. Gentilis, professa pendant quelque temps la logique à Sedan, fut ensuite recteur du collége de Nîmes, et accepta bientôt après une chaire de droit à Montpellier. Nommé, en 1616, professeur de droit à Valence, il passa, en 1618, en cette même qualité à Padoue; un an après il alla reprendre sa chaire à Valence et il la garda jusqu'à sa mort. Connaissant à fond les matières de droit civil, qu'il exposait avec clarté et méthode, il était très-versé dans les langues anciennes. On a de lui : *Juris epitome;* Spire, 1574, 1597, in-12; — *Institutiones annotationibus doctorum virorum illustratæ; accedunt Leges XII Tabularum, Ulpiani tituli XXIX, nec non Caii Institutiones, cum notis;* 1579, in-12; Francfort, 1583, 1619, in-8°; — Ἐναντιοφανῶν, *seu legum conciliandarum centuriæ tres;* Spire, 1586, in-8°; augmenté successivement jusqu'au nombre de dix centuries dans les éditions suivantes; — *Synopsis juris civilis;* Lyon, 1588, 1616 et 1696, in-fol.; — *De juris methodo;* Spire, 1597, in-8°; — *Analysis Institutionum;* Lyon, 1605, 1621, in-12; Leyde, 1647, avec adjonctions de Wassenaer; — *Doctrina peripateticæ tomi tres, logicus, physicus et politicus;* 1606, in-4°; — *Methodicorum ad codicem lib. III, et de contractibus lib. VI;* Lyon, 1606, in-fol.; — *Isagogica in corpus juris civilis et Decretales;* Lyon, 1606, in-8°; Erfurt, 1644; Amsterdam, 1647, et Utrecht, 1662, 1680, in-8°; — *Analysis codicis;* Lyon, 1616, 1696, in-fol.; Strasbourg, 1637, in 8°; — *Commentarius in titulos de pactis et de transactionibus;* Lyon, 1616, in-fol.; — *Ars Lulliana emendata;* Valence, 1618, in-8°; — *De dominio maris Adriatici;* Lyon, 1619, in-8°; écrit en faveur de la république de Venise. Pacius a aussi publié une édition du *Corpus juris civilis* (Genève, 1680, in-fol.); il a donné des éditions estimées de plusieurs traités d'Aristote, notamment de l'*Organon* (Francfort, 1597, in-4°), et il a joint au texte des traductions latines que Daniel Huet vante beaucoup dans son livre *De interpretatione*. O.

Tomasini, *Elogia*, tom. II. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIX. — Jugler, *Beiträge zur juristischen Biographie*, t. II. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

PACK (*Richardson*), littérateur anglais, né vers 1680, mort en 1728, à Aberdeen. En sortant d'Oxford, il étudia le droit, et devint avocat; mais il quitta le barreau pour le métier des armes, fit quelques campagnes sous le général Stanhope et le duc d'Argyle, et parvint au grade de major. Il cultiva les lettres avec succès : ses *Œuvres*, réunies en 1729 (Lond., in-8°), renferment des poésies, un roman, et la *Vie de Pomponius Atticus;* on y trouve du goût, de la verve et de l'instruction.

Chalmers, *General biograph. dict.*

PACÔME (Saint), Παχώμιος ou Παχούμιος, le principal fondateur des communautés monastiques, né dans la Thébaïde, vers 292, mort en 348. Il appartenait à une famille païenne; mais un jour qu'il avait accompagné ses parents à un sacrifice, le prêtre le fit sortir du temple, comme un ennemi des dieux, acte qui fut plus tard regardé comme un présage de sa conversion. A l'âge de vingt ans il fut requis pour le service militaire et conduit à Thèbes; il eut tant à souffrir dans cette ville et dans la marche militaire qui suivit, qu'il pria avec ferveur le Dieu des chrétiens, et promit de se vouer entièrement à son culte s'il était délivré de cette affliction. Peu de jours après, les conscrits dont il faisait partie furent renvoyés dans leurs familles, et Pacôme à son retour se hâta de recevoir le baptême dans l'église de Chenoboscia, près de Diospolis. Il mena ensuite une vie ascétique, d'abord avec Palémon, célèbre anachorète, puis, après la mort de Palémon, avec son propre frère, Jean, qui devint son disciple. Sa réputation de sainteté se répandit bientôt dans les villes voisines, et attira plusieurs chrétiens à Tabena (dans le diocèse de Tentyra), où Pacôme s'était établi. Il donna à cette petite communauté des règles, qu'il étendit et précisa à mesure que la communauté grandit. L'évêque de Tentyra voulait le consacrer prêtre. Pacôme se refusa modestement à cet honneur, et continua de donner tous ses soins aux monastères, qui se multiplièrent rapidement dans le district de la Thébaïde. Laissant son couvent de Tabena sous la direction de son principal disciple, Théodore, il se retira dans le couvent de Prou, où il mourut, de la peste, à cinquante-six ans. Pacôme ne fut pas le fondateur de la vie monastique; il ne fut pas même le plus célèbre des ascètes (*voy.* saint ANTOINE); mais il fut le véritable instituteur des communautés religieuses. Il existe sur la vie de saint Pacôme

[tr]ois documents d'une antiquité respectable; [d]'abord une *Vie* fort étendue, en grec presque [b]arbare, et qui paraît être une traduction d'une [b]iographie en langue saïtique, écrite par quel[q]ue moine du cinquième siècle; 2° un *Sup[p]lément à cette Vie*; 3° une *Lettre d'Ammon, [é]vêque égyptien, à Théophile sur la vie de [s]aint Pacôme.* Ces trois documents ont été [i]nsérés dans le recueil des Bollandistes; on [r]emarque qu'ils contiennent un peu moins de [m]iracles que les autres *Vies* des saints. L'É[g]lise célèbre sa fête le 14 mai. Il reste de saint Pacôme deux *règles monastiques* (*regulæ monasticæ*) : la plus courte se trouve dans l'*Historia lausiaca* de Palladius; la plus longue, dont on ne connaît que la traduction latine par saint Jérôme, fut publiée pour la première fois par Achilles Statius, Rome, 1575; elle a été insérée dans les *Bibliothèques* successives des Pères depuis celle de Cologne, 1618. On a encore de saint Pacôme quelques opuscules ascétiques, qui ont été aussi recueillis dans les *Bibliothèques* des Pères. Y.

Acta Sanctorum, mai, t. III. — Arnauld d'Andilly, *Vie des Pères du désert*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IX, p. 312. — Holstenius, *Codex regularum*.

PACORUS, prince parthe, fils aîné d'Orodes Ier, mort en 38 avant J.-C. Jeune encore, il fut mis à la tête de l'armée qui, sous les ordres de Suréna, avait vaincu et presque anéanti l'armée romaine en 53 avant J.-C. (*voy.* CRASSUS). Il essaya de profiter des succès de Suréna en envahissant les provinces romaines situées au delà de l'Euphrate; mais malgré son courage et ses talents militaires il n'obtint aucun avantage décisif, et ses trois invasions en 52, 51 et 50, se bornèrent à des dévastations. La guerre civile qui suivit la mort de César en 44 fournit aux Parthes une occasion de renouveler les hostilités (*voy.* LABIENUS, ANTOINE, VENTIDIUS, ORODES). Pacorus fut vaincu et tué dans une bataille livrée le 9 juin 38; sa mort amena l'abdication de son père, Orodes.

Il faut distinguer du fils aîné d'Orodes un PACORUS, échanson royal, qui vivait à la même époque, et qui s'empara de Jérusalem, en 40 avant J.-C. (Josèphe, *Antiquit. Jud.*, XIV, 13). Y.

Pour les sources, *voy.* ORODES Ier.

PACORUS, prince parthe et roi de Médie, fils de Vonones II et frère de Vologèse Ier, régnait dans le premier siècle après J.-C. Vologèse lui donna vers 55 la Médie Atropatène. Pacorus envoya en 63 ses enfants en ôtage à Rome. Quelques années après les Alains envahirent ses États, et le forcèrent de s'enfuir. Son harem tomba entre les mains des ennemis, qui le lui rendirent pour une rançon de 100 talents. C'est le dernier événement connu de la vie de Pacorus; on ignore la date de sa mort. Y.

Tacite, *Annales*, XII, 50; XIII, 5-9. XV, 1, etc.

PACORUS, roi des Parthes, neveu du précédent et fils et successeur de Vologèse Ier, vivait vers la fin du premier siècle après J.-C. Il était contemporain de Domitien et de Trajan; mais on ne sait presque rien sur son règne. Martial le mentionne, et il semble, d'après un passage de Pline le jeune, qu'il avait fait alliance contre les Romains avec Décébale, roi des Daces. Ce fut probablement ce Pacorus qui fortifia et agrandit la ville de Ctésiphon. Y.

Martial, *Epigr.*, IX, 36. — Pline, *Epist.*, X, 16. — Ammien-Marcellin, XXIII, 6. — Visconti, *Iconographie grecque*, suppl.

PACORUS (*Aurelius*), roi de la grande Arménie, vivait dans le deuxième siècle après J.-C. Il était contemporain des Antonins, et on trouve son nom mentionné dans une inscription grecque. Il résulte de cette inscription que Pacorus avait acheté un lieu de sépulture pour lui et pour son frère Aurelius Méridates, et que les deux frères résidaient à Rome, où l'un d'eux mourut. Niebuhr rapporte à ce personnage un passage de Fronton dans lequel il est question d'un Pacorus qui avait été privé de son royaume par L. Verus; il conjecture d'après le surnom d'Aurelius que Pacorus était un client de la famille impériale et un citoyen romain. C'est peut-être le même Pacorus qu'Antonin le Pieux avait donné pour roi aux Lazes, peuple de la mer Caspienne. Y.

Gruter, *Inscript.*, p. 1091, n° 10. — Fronton, p. 70, édit. de Niebuhr. — Capitolinus, *Antoninus Pius*, 9.

PACTHOD (*Michel-Marie*, comte), général français, né le 16 janvier 1764, à Saint-Julien (Savoie), naturalisé français, le 14 août 1816, mort à Paris, le 24 mars 1830. Il était en 1786 commissaire des guerres au service du Piémont, qu'il quitta (15 décembre 1792) pour celui de la France. Il se distingua au siége de Toulon, où il fut blessé, comme chef de bataillon des volontaires du Mont-Blanc. Nommé adjudant général et gouverneur de Marseille, il préserva cette ville de l'attaque des Toulonnais révoltés et de la guerre civile. Général de brigade le 7 prairial an III, il fut envoyé à l'armée des Alpes jusqu'à l'an VI, où il prit le commandement de Strasbourg. Le 15 fructidor an VII, il rejoignit l'armée de Hollande. Il fit les campagnes des ans XII et XIII à l'armée de Hanovre. Commandant une brigade de la grande armée, il se couvrit de gloire à Crevismulen (4 novembre 1806), à la prise de Lubeck, à la bataille de Mohrenheim (25 janvier 1807), où il fut atteint d'un biscaïen à la hanche gauche, à Friedland, etc. En 1808, il passa en Espagne, et gagna le grade de général de division sur le champ de bataille d'Espinosa (16 novembre). Depuis on le voit en Espagne, à la prise de Madrid (2 décembre 1808), au combat d'Uclès (13 janvier 1809); en Italie, à Malborghetto (17 mai 1809); en Allemagne, à Raab (14 juin 1809), à Wagram, où il fut encore blessé. De 1810 à 1812 il commanda aux armées de Naples, d'Illyrie et d'Italie. En 1813, rattaché à la grande armée, il combat à Bautzen, (20 mai) et est créé comte de l'empire et grand-officier de la Légion d'honneur. A Hoyerswerda il prend huit mille Prussiens; blessé de nouveau à

Hanau, puis à Francfort-sur-le-Mein, on le retrouve en France à la tête des gardes nationales de Sens, Montereau, etc. Avec huit mille de ces soldats improvisés, il soutint pendant six heures une lutte héroïque contre les forces supérieures que commandaient en personne l'empereur de Russie Alexandre Ier et le roi de Prusse. Il ne se rendit que couvert de blessures et après avoir vu la plupart de ses soldats tomber autour de lui. Pacthod ne servit point dans les Cent Jours. Le 1er juillet 1818, Louis XVIII le nomma inspecteur général d'infanterie, mais depuis lors il n'exerça plus aucun commandement actif. Il obtint sa retraite en 1827. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté sud. A.

Vaulabelle, *Hist. des Cent Jours et de la Restauration.* — Mullié, *Célébrités militaires.*

PACUVIUS (*Marcus*), poëte tragique latin, né à Brindes, en 220 avant avant J.-C., mort à Tarente, en 130. Il était neveu d'Ennius (1) : celui-ci avait vingt ans, et Livius Andronicus descendait dans la tombe l'année même où naissait celui qui allait recueillir et accroître leur héritage. Pacuvius, venu de bonne heure à Rome, courut la carrière poétique, et en particulier celle du théâtre, pendant trente ans à côté de son oncle, à qui il survécut d'une quarantaine d'années. Comme lui encore, outre ses tragédies, il fit des discours ou satires en vers (*sermones*). Comme lui aussi, il jouit à Rome d'une longue prospérité, non seulement par ses talents, mais par l'aménité et la douceur de son caractère, qui lui valurent l'amitié de Lélius et de Cicéron (2). On sait, par le témoignage de Pline l'ancien, que Pacuvius cultivait également avec succès la peinture et qu'il avait décoré le temple d'Hercule d'un tableau admiré. Ses talents ne l'empêchèrent pas, sur la fin de sa vie, de se voir délaissé. Découragé, suivant Eusèbe, de ne pouvoir plus vendre ses pièces, il se retira dans une sorte d'exil volontaire à Tarente, vers l'an 138. Il avait donc alors plus de quatre-vingts ans, et Aulu-Gelle nous apprend (3) qu'il était accablé de graves infirmités corporelles. Avant sa mort, il avait composé pour son tombeau une épitaphe qui est d'un fort beau sentiment, plein de tristesse et de gravité :

Adulescens, tametsi properas, te hoc saxum rogat,
Uti sese aspicias; deinde, quod scriptum est, legas.
Hic sunt poetæ Pacuvi Marci sita
Ossa. Hoc volebam nescius ne esses. Vale.

De tous les poëtes latins, Pacuvius est un de ceux qui ont été les plus maltraités par le temps. On peut dire, suivant le mot du poëte, que les ruines mêmes de son théâtre ont péri, *etiam periere ruinæ*. Le petit nombre de titres (Ribbeck n'en a trouvé que seize) et le peu de fragments qui en restent sont loin de répondre à la longueur de sa carrière. Comme tous les tragiques romains, il était certainement entré dans la voie de l'imitation grecque ; on sait, d'ailleurs, qu'il était très-versé dans la connaissance de la langue et de la littérature de Sophocle et des Euripide. Néanmoins ce n'est que le plus petit nombre de ses pièces qu'on peut rapporter avec quelque certitude à des modèles grecs, et encore l'insignifiance et la rareté des fragments rendent-elles la comparaison extrêmement difficile. C'est surtout Euripide que Pacuvius semble de préférence avoir choisi pour type, et sauf trois ou quatre au plus, on peut dire qu'il lui a emprunté le sujet et le fond de toutes ses pièces. Dans son traité *De finibus* (I, 2, 4), Cicéron dit en propres termes que son *Antiope* est tirée mot pour mot d'une tragédie d'Euripide, et quelques autres témoignages (1) se joignent à celui-là pour le confirmer. De même le *Dulorestes* (δοῦλος Ὀρέστης, *Oreste esclave*, ou plutôt *exilé*) paraît tiré de l'*Iphigénie en Tauride* (2), toutefois avec la liberté d'un imitateur intelligent. L'*Ilione* latine sur laquelle Acron et Porphyre nous ont laissé quelques détails, avait à peu près le même sujet que l'*Hécube*, et débutait d'une manière analogue, c'est-à-dire par l'apparition d'une ombre, mais avec cette différence que le récit de la tragédie grecque était mis en action par le poëte romain ; ce qui indique à la fois une certaine liberté et une certaine hardiesse. L'*Ilione* compte parmi les ouvrages de Pacuvius qui eurent le plus de succès. A Sophocle il a pris l'*Armorum judicium*, le combat entre Ajax et Ulysse pour les armes d'Achille; *Niptra*, c'est-à-dire Ulysse reconnu au lavement des pieds ; enfin *Teucer*. Le *Chrysis* de Pacuvius ne semble pas avoir été emprunté au théâtre grec, et pas davantage au 1er chant de l'*Iliade*. C'était une suite à l'histoire d'Iphigénie en Tauride, qui formait comme la seconde partie du *Dulorestes*, et qui avait pour conclusion, à ce qu'il semble, une autre tragédie de Pacuvius : *Hermione* ; le tout formant une trilogie, comme sur la scène grecque. Quant à Eschyle, ce n'est point précisément pour le plan et l'invention de ses pièces qu'il l'a imité, à moins que, suivant l'opinion d'Hermann (3), il n'ait emprunté à l'Ὅπλων κρίσις la première partie de son *Armorum judicium* ; mais plutôt pour le style, qu'il semble avoir voulu modeler sur celui du plus vigoureux des tragiques grecs.

Mais ces imitations, nous l'avons déjà dit, étaient faites avec une certaine originalité personnelle, et non sans une grande independance. C'est ainsi, pour citer l'exemple le plus con-

(1) *Ennii sorore genitus*, dit Pline (II, 35). *Ennii ex filia nepos*, dit Eusèbe. D'après le rapprochement des dates, le premier de ces textes est beaucoup plus vraisemblable.

(2) Cicer., *De amicitia*, VII.

(3) *Noctes atticæ* XIII, 2.

(1) Probus, *In Virgilium*, Ecl. 2.

(2) Il y a eu de grandes discussions entre les érudits sur ce point. J. Scaliger, Heyne, Fabricius, Delrius, etc. ont soutenu des opinions opposées ; celle que nous indiquons est généralement admise aujourd'hui.

(3) *Opuscul*, t. VII, p. 365.

luant, que dans *Niptra* il s'était efforcé de nodifier Sophocle dans le sens du caractère omain, et Cicéron le félicite (1) d'avoir prêté Ulysse blessé, dans cette pièce, un langage lus ferme et plus viril que ne l'avait fait Sohocle. L'Ulysse grec était un homme naturel, mu par la douleur et qui nous touchait par es plaintes; l'Ulysse latin est un stoïcien qui, orsqu'il meurt à la fin de la pièce, explique en ermes sentencieux qu'il ne convient pas à un iomme de se lamenter comme une femme. Pauvius a en effet hérité d'Ennius l'amour des entences, l'esprit philosophique, et aussi un enchant bien marqué à une sorte de sceptiisme agressif et satirique, ce qui était d'ailleurs le caractère commun de tout le théâtre atin. Nous connaissons par Horace, Cicéron, Dion Chrysostome, etc., la discussion assez inempestive, mais fort admirée des Romains, ur la philosophie et les arts, qu'il avait prêtés i Zéthus, et Amphion, dans son *Antiope*, faisant ainsi deux rhéteurs de deux bergers des temps primitifs. Les moindres fragments de *Chrysis* trahissent la même nature d'esprit. Joignons-y encore ce passage, rapporté dans la *Rhétorique à Herennius*, et dans lequel il attaquait, sous le voile de la philosophie, la Fortune, cette déesse toute romaine. C'est ainsi que l'ancienne tragédie latine, avant de devenir politique, pendant la décadence littéraire, avec Maternus et autres, était philosophique, et se faisait de la scène une sorte de tribune d'où elle lançait, aux applaudissements du peuple, des attaques contre la Providence, des maximes hardies sur la religion, des ironies contre les augures, tout en affectant de ne s'adresser qu'aux charlatans de bas étage. C'était, en quelque sorte, la préface du traité de Cicéron *Sur la divination*.

Le style de Pacuvius est mêlé de qualités et de défauts; il est énergique, ample, sonore, laborieusement orné, souvent âpre et dur. Il aime les grands mots, les termes composés, les images et les expressions opposées les unes aux autres, le balancement des antithèses, etc. Il semble avoir voulu vieillir son style à plaisir par l'emploi de vocables tombés en désuétude, de désinences passées de mode, qui rendent la lecture de ses fragments souvent très-pénible. Il n'a pas le souffle, le mouvement, la couleur poétique d'Ennius; sa poésie se rapproche plus des allures de la prose; à l'inverse de ses mots, ses images ont généralement plus de douceur que de force. La partie lyrique, qu'on appelait le *canticum* dans la tragédie romaine, occupe une grande place parmi les fragments de Pacuvius. Il aime beaucoup à décrire, et il le fait avec art; il cherche à peindre en même temps qu'il expose ou qu'il raconte. Un de ses lieux communs est la description des tempêtes, et

(1) *Tuscul.*, II, 21.

Virgile a reproduit çà et là dans son *Énéide* quelques traits de la meilleure de toutes, celle qui faisait partie du *Dulorestes*. Ces imitations et plusieurs autres, qu'on trouve dans le même poëte, dans Cicéron, voire dans Horace, le contempteur des anciens, et surtout dans Lucrèce, qui s'est inspiré, à la fois pour la doctrine et pour le style, du grand fragment de Pacuvius sur le ciel (*Chrysis*, VI), prouvent assez que, malgré l'incorrection et la recherche qu'on reprochait à son style, le vieux poëte avait, lui aussi, plus d'une perle dans son fumier. Et si, au lieu de quelques vers détachés, il nous restait quelques scènes, on peut croire que nous y trouverions ces qualités et ces passions tragiques que l'effet produit sur la scène par les pièces de Pacuvius ne nous permet pas de lui refuser. On en trouve des traces incontestables dans les débris du *Teucer*, du *Dulorestes*, du *Periboeus*.

Le théâtre de Pacuvius ne périt pas avec lui. Sous César, et même sous Auguste, on le représentait encore. Tout en avouant ses défauts, Cicéron en parle toujours avec une prédilection marquée; il paraît même lui assigner le premier rang parmi les tragiques latins, ou du moins il résulte de ses paroles que telle était l'opinion générale (1). Velleius Paterculus déclare (II, 9) qu'il s'est élevé jusqu'à la hauteur des Grecs. Fronton et Aulu-Gelle l'admirent sincèrement. Horace, et après lui Quintilien, disent, non peut-être sans quelque mélange d'ironie, qu'il a emporté le renom de *docte*. Toutefois, il avait ses détracteurs comme ses partisans: déjà le satirique Lucilius, qui composait pourtant lui-même des vers si durs, lui reprochait son style pénible et contourné. Mais c'est surtout après que Lucrèce eut poli la vieille langue, que le mépris pour les anciens auteurs atteignit Pacuvius lui-même. Sous Néron, Perse parlait en termes dédaigneux de cette *Antiope* qu'avait tant louée Cicéron. Martial et Tacite le traitent plus mal encore. Entre ces critiques et ces éloges, également outrés, Quintilien a pris un juste milieu, et il faut reconnaître avec lui que les défauts de Pacuvius sont encore plus ceux de son temps que de son esprit.

Les fragments de Pacuvius ont été recueillis par Henri Estienne (Paris, 1564), Maittaire dans le *Corpus poetarum* (1713), Bothe en 1823, et plus récemment par Ribbeck. Victor FOURNEL.

G. Sagittarius, *De vita et scriptis L. Andronici .., Pacuvii*, etc. — Vossius, *De poetis latinis*. — Giraldus, *De latinis poetis*, dialogi IV — Annibal de Leo, *Dissertazione intorno la vita di Pacuvio*; Naples, 1763. — Stieglitz, *De Marci Pacuvii* Duloreste; Leipzig, 1826. — Smith, *Diction. of Greek and Roman Biogr.*

PACUVIUS (*Calavius*), un des principaux magistrats de la ville de Capoue, dans la seconde guerre punique, en 218 avant J.-C. Si l'on en croit les écrivains romains, il acquit le pouvoir par d'indignes manœuvres. Cependant Tite-Live ne raconte de lui que deux faits honorables,

(1) *De amicitia*, VII, *De finibus*, II, etc.

le stratagème par lequel il sauva les sénateurs de Capoue de la fureur du peuple, et la généreuse insistance qu'il mit à dissuader son fils du projet de meurtre contre Annibal. Y.

Tite-Live, XXIII, 2-4, 8, 9.

PADER (*Hilaire*), peintre et littérateur français, né à Toulouse, mort dans la même ville, le 19 août 1677, à l'âge de soixante-dix ans. Élève de Chalette, peintre toulousain de quelque réputation, il enrichit de ses œuvres les monuments civils et religieux de sa ville natale; en même temps il publiait divers ouvrages en prose et en vers qu'il traduisit ou composa, entre autres *Le Songe énigmatique de la peinture parlante*. Il dirigeait à Toulouse une école de dessin, et fut nommé en 1659 membre de l'Académie royale de peinture sur la présentation du tableau de *La Paix universelle du règne d'Auguste*. H. H—N.

Mémoires inédits de l'Acad. roy. de peinture. — De Chennevières, *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux.*

PADILLA (*Laurent* DE), hagiographe espagnol, né à Antequera (province de Séville), vers 1485, mort vers 1540. Il fut archidiacre de Ronda, dans l'église de Malaga. Charles-Quint le nomma son historiographe. Sa vie presque tout entière fut occupée à la recherche des antiquités romaines qui se trouvent en Espagne, au dépouillement des cartulaires des principales abbayes, et à des recherches généalogiques sur les grandes familles de ce pays. Il a publié : *Catalogo de los santos de España;* Tolède, 1538, in-fol.; — *El libro primero de las antiguedades de Espana;* Valence, 1669, in-12, publié par les soins de Joseph Peltizer. Il a laissé en manuscrit : *Origen y sucession de los principes de la casa de Austria, hasta el Re D. Felipe II; — Catalogo de los arzobispos de Toledo; — Geografia de España; — La historia general de España*, etc. Tous ces ouvrages ont été largement mis à contribution par les chroniqueurs espagnols, notamment par Florian d'Ocampo, qui lui succéda dans la charge d'historiographe.

Antonio, *Bibl. nova hispana.*

PADILLA (Don *Juan*), noble espagnol, mis à mort à Villalar, le 23 avril 1522. Il appartenait à l'une des plus anciennes familles de Castille, et était marié à dona Maria de Pacheco, fille du comte de Tendilla; cette dame joignait à une grande beauté beaucoup d'énergie. Elle décida son époux à résister aux exactions de l'empereur Charles V, qui dépensait les ressources espagnoles en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, etc., où il soutenait de rudes guerres contre les protestants et contre les Français. Don Juan de Padilla se mit à la tête des mécontents qui prirent le nom de *comuneros* (parce qu'ils défendaient les priviléges des communes) et plus tard celui de *sainte ligue*, lorsque l'ambition des nobles et l'élément religieux vinrent se confondre avec les vœux populaires et les égarer. Padilla fut un instant le chef de l'Espagne : il réunit jusqu'à vingt mille hommes, se trouva maître de Burgos, Avila, Léon, Madrid, Salamanque, etc., et forma une junte qui ne put aboutir à rien. Son rival, don Pedro de Laso, qui ne pouvait trouver place dans le parti populaire, le trahit à Toro, et entraîna avec lui la plus grande partie des (*cabaleros*) chevaliers. Padilla, obligé de livrer bataille sans cavalerie, se jeta au milieu des royalistes en criant *Santiago ed Libertad!* Mal secondé et bientôt blessé à la cuisse, il tomba criblé de blessures. Le lendemain il fut décapité.

Sa femme, *Maria* PACHECO, rallia les débris des comuneros, et soutint un long siége dans Tolède. Réduite à la dernière extrémité, la ville capitula. L'héroïne se retira dans l'Alcazar avec une poignée de braves, et se défendit encore trois mois. Pendant un dernier assaut elle put s'échapper, et se réfugia en Portugal, où elle ne tarda pas à mourir, près de son oncle, l'archevêque de Braga. A.

Mariana, *Hist. españ.* — Paquis et Dochez, *Hist. d'Espagne.*

PADILLA (*François* DE), historien espagnol, neveu du précédent, né en 1527, à Antequera, où il mourut, le 15 mai 1607. Après avoir professé avec distinction la théologie à l'université de Séville, il devint chapelain du palais royal de Tolède, et chanoine sacriste de l'église de Malaga. On a de lui : *Historia eclesiastica de España, hasta el anno 700 de Christo*, Malaga, 2 vol. in-fol.; — *Conciliorum omnium index, chronographia, seu epitome;* Madrid, 1587, in-4°; — *Tabulæ septem Ecclesiæ sacramentorum;* Madrid, 1587, in-8°; — *Historia de la santa Casa de Loreto;* Madrid, 1588, in-8°. *Instruccion de Curas;* Malaga, 1603, in-8°. H. F.

Antonio, *Bibl. nova hispana.*

PADILLA (*Pedro* DE), poëte espagnol, né à Linares, mort vers 1600. Un des meilleurs poëtes bucoliques de son temps, ami de Cervantes et rival heureux de Garcilaso, il renonça brusquement au monde, et prononça ses vœux dans l'ordre des Carmes (1585). Il se fit dans la chaire une réputation non moins brillante que dans les lettres. Ses vers se distinguent par de l'esprit, de l'abondance et une grande facilité. On cite de lui : *Tesoro de varias poesias;* Madrid, 1575, 1580, in-8°; — *Ecloges pastoriles;* Séville, 1582, in-4°; — *Jardin espiritual;* Madrid, 1585, in-4°; — *Grandezas y excelencias de la Virgen;* ibid., 1587, in-4°: poëme en octaves. Il a traduit aussi en espagnol *Le second siége de Diù* (1597), poëme portugais de J. de Cortereal, et quelques ouvrages ascétiques.

Antonio, *Bibl. hispana nova.* — Ticknor, *History of spanish literature.*

PADILLA (*Maria*). *Voy.* PIERRE LE CRUEL.

PADOUAN (LE). *Voy.* CAVINO, LEONI et VAROTTARI.

PADOUE (Duc DE). *Voy.* ARRIGHI.

PAELINCK (*Joseph*), peintre belge, né le mars 1781, à Oostacker, près Gand, mort en 9, à Bruxelles. Élève de David, il occupa lque temps une chaire à l'Académie de nd; forcé d'en sortir par les tracasseries de confrères, il alla passer cinq ans à Rome, et it ses meilleurs ouvrages, entre autres *Les bellissements de Rome par Auguste*, grande sque pour le palais Quirinal, et *L'invention la Croix*, tableau qui se trouve à Saint-Mi-l de Gand. A son retour il se fixa à Bruxelles, vint peintre de la reine des Pays-Bas et fit partie s académies de Bruxelles et d'Anvers. Savant atomiste et dessinateur sévère, il modifia son lent sous l'influence des premiers essais de l'é-le romantique, et cette faute fit le tourment de s derniers jours. On cite encore de lui : *Sainte delle*, *La Toilette de Psyché* (au musée de rlem), et *L'Abdication de Charles-Quint* 836). Sa femme a aussi composé un certain mbre de tableaux de genre.

Dict. des hommes de lettres, savants et artistes de Belgique, 1837. — Siret, *Dict. des peintres.*

PAEP (*André* DE), en latin *Papius*, érudit elge, né vers 1547, à Gand, mort le 15 juillet 581. Il fit ses études sous la direction de son oncle maternel, Livin Torrentius, évêque d'Anvers, qui lui procura un canonicat à l'église aint-Martin de Liége. Il se noya peu après en se aignant dans la Meuse. On a de lui : *Dyonisii lexandrini De situ orbis*; Anvers, 1575, in-12; on commentaire a été reproduit dans les édi-ions données à Oxford (1697) et à Leyde (1736) le cet ouvrage; — *De consonantiis, sive harmoniis musicis*; Anvers, 1568, 1581, in-8°.

Paquot, *Mem.* XIII. — Fétis, *Biogr. des musiciens.*

PAËR (*Ferdinand*), compositeur italien, né à Parme, le 1er juin 1771 (1), mort à Paris, le 3 mai 1839. Il manifesta dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour la musique, qu'il étudia sous la direction d'un organiste nommé Ghiretti, ancien élève du Conservatoire de la *Pietà de' Turchini*, à Naples, et qui était alors attaché, en qualité de violoniste, au service du duc de Parme. Ghiretti lui enseigna les éléments de la composition; mais bientôt le disciple, entraîné par l'ardeur de son imagination, secoua le joug scolastique pour s'élancer dans la carrière dramatique. Il n'avait encore que seize ans lorsqu'il écrivit son premier opéra, *la Locanda de' vagabondi*. Cet essai fut suivi de *I pretendenti burlati*, ouvrage dans lequel le compositeur se révélait par d'heureuses mélodies, de même que par ce sentiment de l'expression dramatique et cette verve comique qui ont été les principaux caractères de son talent. Le succès fut complet, et bien que Paër eût à peine atteint sa dix-huitième année son nom était déjà connu dans toute l'Italie. Aidé de la protection du duc de Parme, dont il était le filleul, il se rendit à Venise, puis visita Milan, Padoue, Pavie, Florence, Rome, Naples, Bologne. Vingt-trois opéras écrits dans l'espace de huit ans, c'est-à-dire de 1791 à 1798, vinrent ajouter à la réputation du jeune maître. Nous citerons, entre autres, les opéras de *Circe*, *I molinari*, *L'amante servitore*, *I due sordi*, *L'intrigo amoroso*, *La testa riscaldata*, *La sonnambula*, représentés à Venise, et qui valurent au compositeur le titre de maître de chapelle; Milan, *L'oro fa tutto*, *Tamerlano*, *La Rossana*; à Padoue, *Lodicea* et *Cinna*; à Pavie, *Il tempo fà giustizia a tutti*; à Florence, *Idomeneo* et *L'orfana riconosciuta*; à Rome, *Uno in bene ed una in male*; à Naples, *Ero e Leandro*; à Bologne, *Sofonisba*; et à Parme, *Griselda*, que l'on considère comme l'une des meilleures productions de Paër. Au milieu de ses succès et de la vie de dissipation qu'il menait au théâtre, l'artiste s'éprit d'une jeune cantatrice de talent, qu'il épousa; mais cette union ne fut pas heureuse : la mésintelligence se mit dans le ménage, et amena plus tard une séparation.

Paër, dont la renommée s'était répandue en Allemagne, fut appelé à Vienne, en 1797, pour y écrire *Il fanatico in Berlina*, qui fut représenté l'année suivante. Jusque-là, en écrivant pour l'Italie, le compositeur, tout en imprimant à ses œuvres un cachet particulier, avait pris pour modèles Cimarosa, Paisiello et Guglielmi. Mais lorsqu'il entendit à Vienne les ouvrages de Mozart, son talent se modifia sous l'influence des chef-d'œuvre de l'illustre maître. Il donna plus de vigueur à son harmonie, plus de variété à ses modulations; son instrumentation devint plus riche d'effets. Plusieurs opéras, notamment *I fuorusciti di Firenze* (1800) et *Camilla* (1801) signalèrent cette seconde manière du compositeur. Vers la fin de 1801, l'électeur de Saxe lui ayant fait offrir la place de directeur de sa musique, en remplacement de Naumann, qui venait de mourir, Paër se rendit à Dresde, où il prit possession de son emploi. C'est de cette époque que datent les ouvrages qu'il a écrits avec le plus de soin, et parmi lesquels figurent *Ginevra degli Almeri* (1802), et *Il Sargino* (1803). Les fonctions qu'il occupait à la cour de l'électeur ne l'empêchèrent pas de faire quelques voyages artistiques. C'est ainsi qu'au commencement de 1803 il visita de nouveau Vienne, et y composa l'oratorio de *Il San-Sepolcro* pour le concert donné au bénéfice de la caisse des veuves d'artistes, et que l'année suivante il se rendit en Italie, où il écrivit rapidement trois opéras : *Tutto il male vien dal buco*, représenté à Venise, *Le astuzie amorose*, à Parme, et *Il maniscalco*, à Padoue. De retour à Dresde, en 1805, il y donna *Leonora, ossia l'amore conjugale*, dont le sujet fut également traité plus tard, sous le titre de *Fidelio*, par Beethoven. Lorsque, dans la campagne de 1806, Dresde

(1) Choron et Fayolle, dans leur *Dictionnaire historique des musiciens*, Schilling, dans son *Lexique universel de musique*, l'abbé Baini et plusieurs autres écrivains se sont trompés en indiquant l'année 1774 comme étant celle de la naissance de Paër.

fut envahie par l'armée française, Paër venait de faire représenter son *Achille*. Napoléon, ayant entendu cet ouvrage, en fut tellement charmé qu'il voulut attacher à son service le musicien dont la réputation était une des plus brillantes de l'époque, et par ses ordres un engagement daté de Varsovie, le 14 janvier 1807, et signé du prince de Talleyrand, fut passé avec Paër. Aux termes de cet engagement, l'artiste était nommé pour toute la durée de sa vie compositeur de la chambre de l'empereur, chargé de diriger la musique des concerts et du théâtre de la cour. Son traitement fut fixé à 28,000 francs par an ; mais avec les gratifications et les autres avantages attachés à la place son revenu s'éleva souvent à près de 50,000 francs.

Napoléon amena avec lui à Paris Paër, sa femme et le ténor Brizzi, auxquels se joignirent Crescentini, Mme Grassini et d'autres virtuoses qui formèrent la troupe chantante de la musique particulière de l'empereur (1). Tout devait faire croire que Paër, alors dans la force de l'âge et du talent, et se trouvant dans une des conditions les plus favorables pour un compositeur, allait s'efforcer de justifier par de belles compositions le choix que l'empereur avait fait de lui, à l'exclusion de quelques autres célèbres musiciens français, mais il n'en fut rien. *Numa Pompilio* (1808), *Cleopatra* (1810), *Didone* et *I baccanti* (1811), représentés sur le théâtre de la cour, furent les seuls opéras qu'il produisit, et n'ajoutèrent rien à sa réputation. Sans cesse occupé de details de représentations et de concerts, on le vit s'abaisser aux soins d'une courtisannerie peu digne d'un artiste d'un mérite tel que le sien. Accompagnateur parfait, chanteur excellent, il semblait, dans ces deux emplois, borner toute son ambition au désir de plaire au maître pour en obtenir quelques faveurs de plus. Cependant son génie se réveilla pendant un voyage qu'il fit en 1811 à Parme, où il écrivit la partition d'*Agnese*. Quoique cet ouvrage eût été rapidement composé, dans le but unique de satisfaire à la demande d'une société d'amateurs, son succès fut bientôt universel. Les mélodies, pleines de charme et d'expression, qui sont répandues dans l'*Agnese* et que rehaussent les effets piquants et spirituels d'une harmonie et d'une instrumentation bien appropriée, ont fait de cet opera l'un des plus beaux titres de gloire de son auteur. Peu de temps après, en 1812, Napoléon le choisit pour succéder à Spontini dans la direction du Théâtre-Italien.

Lorsque, après les événements de 1814, le prince qui payait ses services avec tant de munificence eut été renversé du trône, Pae clama l'intervention des souverains alliés q trouvaient à Paris pour que l'engagement tracté envers lui par des actes diplomatiques figurait le nom du roi de Saxe ne cessât pe recevoir son exécution. Louis XVIII lui co le titre de compositeur de sa chambre, ma duisit son traitement à 12,000 francs. Deu plus tard Paër fut nommé maître de chan la duchesse de Berry. Après la restauratio avait continué de diriger la musique de l'Op Italien. Mme Catalani le chargea de remplir mêmes fonctions lorsqu'elle obtint l'entrep de ce théâtre ; mais la mauvaise gestion de c cantatrice, qui prétendait suppléer à elle s par son talent à toute une troupe de bons ch teurs, ayant amené la fermeture du spectacle, 1818, faillit compromettre le nom de Pa L'année suivante cependant, le Théâtre-Ita rentré dans les attributions de la maison du se rouvrit, et Paër y reprit sa place. Ce époque fut celle où il se fit le plus d'hon par les soins qu'il donna à la bonne execut de la musique ; cependant on lui a reproché d voir cherché par tous les moyens possibles à r tarder l'apparition, à Paris, des ouvrages de Ro sini. En 1823, la direction du Théâtre Itali ayant été donnée à Rossini, Paër envoya aus tôt sa démission de directeur de la musiq mais elle ne fut pas acceptée, et il fut obli pour ne pas perdre sa position à la cour, de résigner à une situation subalterne à l'Opera Italien. Ce fut alors aussi que, cédant à de importunités de salon plutôt qu'au besoin de produire, il écrivit son charmant opéra-comique du *Maître de chapelle* (1824), dont plusieurs morceaux sont devenus classiques. En 18.., après la retraite de Rossini, la direction de l'Opéra-Italien fut rendue à Paër, mais le théâtre était dans une situation déplorable. Les fautes de administrations précédentes furent imputées au nouveau directeur, qui, forcé de se retirer l'année suivante, démontra jusqu'à l'évidence dans une brochure que ces fautes ne provenaient pas de son fait. Charles X le dédommagea en le nommant chevalier de la Légion d'honneur. En 1831, Paër fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, en remplacement de Catel, et en 1832 Louis-Philippe le chargea de diriger la musique de sa chapelle. Paër conserva cette position jusqu'à sa mort. Voici la liste de ses principaux ouvrages : OPÉRAS : *La locanda de' vagabondi*, Parme (1789) ; — *I pretendenti burlati* ; id. (1790) ; — *Circe*, Venise (1791) ; — *Said, ossia il seraglio*, id. (1792) ; — *L'oro fa tutto*, Milan (1793) : — *I molinari*, Venise (1793) ; — *Laodicea*, Padoue (1793) ; — *Il tempo fa giustizia a tutti*, Pavie (1794) ; — *Idomeneo*, Florence (1794) ; — *Una in bene ed una in male*, Rome (1794) ; — *Il matrimonio improvviso*, id. (1794) ; — *L'amante servitore*, Venise (1795) ; — *La Rossana*, Milan (1795),

(1) Voici les noms des artistes qui composaient ce corps de musique : Paër, directeur et compositeur ; Rigel, pianiste-accompagnateur ; chant : Crescentini, Brizzi, Mmes Grassini, Paër, d'Ellien, Albert-Hymm, Giacomelli. Diverses mutations y firent successivement entrer Crivelli et Tachinardi, tenors, Nozzari, ténor grave, Barilli, basse, Mmes Barilli, Festa, Sessi et Camporesi, et le violoncelliste Duport.

— *L'orfana riconosciuta*, Florence (1795); — *Ero e Leandro*, Naples (1795); — *Tamerlano*, Milan (1796); — *I due surdi*, Venise (1796); — *Sofonisba*, Bologne (1796); — *Griselda*, Parme (1796); — *L'intrigo amoroso*; — *La testa riscaldata*, Venise (1796); — *Cinna*, Padoue (1797); — *Il principe di Tarento*; — *Il nuovo Figaro*, Parme (1797); — *La sonnambula*, Venise (1797); — *Il fanatico in Berlina*, (1798); — *Il morto vivo*, id. (1799); — *La dona cambiata*, et *I fuorusciti di Firenze*, (1800); — *Camilla*, id. (1801); — *Ginevra degli Almeri*, Dresde (1802); — *Il Sargino*, id. (1803); — *Tutto il male vien dal buco*, Venise (1804); — *Le astuzie amorose*, Parme (1804); — *In maniscalco*, Padoue (1805); — *Leonora, ossia l'amore conjugale*, Dresde (1805); — *Achille*, id. (1806); — *Numa Pompilio*, au théâtre de la cour, à Paris (1808); — *Cleopatra*, id. (1810); — *Didone*, id. (1810); — *I baccanti*, id. (1811); — *Agnese*, Parme (1811); — *L'eroismo in amore*, Milan (1816); — *Le maître de chapelle*, opéra-comique, à Paris (1824); — *Un caprice de femme*, id. (1834); — *Olinde et Sofronie*, grand opéra, non terminé, Paris. — CANTATES : *Il Prometeo*, avec orchestre; — *Bacco ed Ariana*, id.; — *La conversazione armonica*, id.; — *Europa in Creta*, à voix seule et orchestre; — *Eloisa ed Abelardo*, à deux voix; — *Diana ed Endimione*, id.; — *L'amore timido*, à voix seule; — *L'addio di Ettore*, à deux voix; — *Ulisse e Penelope*, à deux voix; — *Saffo*, à une voix; — deux sérénades à trois et quatre voix, avec accompagnement de harpe ou piano, cor, violoncelle et contrebasse. — PIÈCES VOCALES DIVERSES : six duos; — six petits duos italiens; — quarante deux ariettes italiennes, à voix seule avec accompagnement de piano; — six cavatines, sur des paroles de Métastase; — — douze romances françaises, avec accompagnement de piano; — deux recueils d'exercices de chant, pour soprano et ténor. — ORATORIOS : *Il San-Sepolcro*, Vienne (1803); — *Il trionfo della Chieza*; Parme (1804); — *La Passione di Giesu-Christo* (1810). — MUSIQUE D'ÉGLISE : Offertoire, à grand cœur. — *O Salutaris*, à trois voix et orgue; — *Ave, Regina cœli*, à deux voix et orgue. — MUSIQUE INSTRUMENTALE : Symphonie bacchante, à grand orchestre; — *Vive Henri IV !* varié à grand orchestre; — grandes marches militaires en harmonie, à seize et dix-sept parties; — valses, en harmonie, à six et dix parties; — *La douce victoire*, fantaisie pour piano, deux flûtes, deux cors, et basson; — trois grandes sonates pour piano, violon obligé, et violoncelle, ad libitum : — thèmes variés pour piano, etc. D. DENNE-BARON.

Choron et Fayolle, *Dict. hist. des musiciens*. — *Paër et Rossini*; Paris 1820, in-8°. — *M. Paër, ex-directeur du Théâtre-Italien, à MM les dilettanti*; Paris, 1827, in-8° — Schilling, *Universal Lexicon der Tonkunst*. — Fétis, *Biographie univers. des musiciens*.

PAESIELLO. *Voy.* PAISIELLO.

PAEZ (*Francisco*), missionnaire espagnol, né à Olmedo, en 1564, mort à Gorgora (royaume d'Amhara), le 20 mai 1622. Il entra en 1582 dans la Compagnie de Jésus, et fut destiné aux missions. En 1588 il était à Goa : désigné pour aller porter la foi catholique sur la côte orientale de l'Afrique septentrionale, il se déguisa en Arménien, fut pris par des pirates arabes, qui le firent ramer à la chaîne durant sept années. Racheté au bout de ce temps, le P. Paez prêcha l'Évangile à Goa, à Diù, à Baçaim. En mai 1603 il arriva en Abyssinie. Il apprit en peu de temps les différents dialectes du pays, et prêcha avec tant de succès qu'il convertit le roi Za-Denghel et toute sa cour (1604); mais l'abjuration du monarque souleva la plus grande partie du peuple abyssin, et Za-Denghel fut tué près de Goïam. Néanmoins, son successeur, Meleck Seghed, se montra très-favorable aux missionnaires, auxquels il accorda le droit de construire un vaste établissement à Gorgora; il embrassa aussi le christianisme en 1621. Paez succomba peu après sous la fatigue et l'intempérie du climat.

On a de lui des *Lettres* dans les *Litteræ annuæ*, et une *Histoire d'Abyssinie* de 1555 à 1622. Il y parle d'un voyage qu'il fit en 1618 aux sources du Nil (l'ancien *Astapus*). Cette relation a été reproduite en latin par Kircher, dans son *Œdipus Ægyptiacus*, et trad. en français, à la suite de la version d'un opuscule de Vossius, sous le titre de *Dissertation touchant l'origine du Nil*, etc. ; Paris, 1667, in-4°. Le célèbre James Bruce a vivement contesté à Paez la réalité de ses découvertes. Paez avait aussi composé en dialecte amhrique un traité des mœurs des Abyssins et traduit en gheez une *Doctrine chrétienne*. A.

J. Bruce, *Travels to discover the sources of the Nile*; Édimbourg, 1770, 5 vol. in-4°. — Job Ludolf, *Historia æthiopica*.

PAEZ (*Gaspar*), missionnaire espagnol, né à Covilham (Andalousie), en 1582, mis à mort en Abyssinie, le 25 avril 1635. Membre de la Compagnie de Jésus, il fut envoyé en mission d'abord à Goa, puis en Abyssinie, en 1628. Après la mort du roi Méleck Seghed, en 1632, son fils Faciladas, ennuyé des troubles causés par les exigences des missionnaires, les chassa de ses États. Paez crut pouvoir désobéir, et se cacha quelque temps; mais il fut découvert et mis à mort. On a de ses lettres dans les *Litteræ annuæ*, 1624-1626. A.

Balth. Telles, *Hist. æthiop.* — Sotwel, *Bibl. Soc. Jesu.* — Geddes, *Church Hist. of Ethiopia.*

* **PAEZ** (*Jose-Antonio*), président de la république de Venezuela, naquit en 1780, dans le bourg d'Arragua, près de la Nouvelle-Barcelone, d'une famille d'Indiens convertis. Il passa sa jeunesse au milieu des *llaneros*, et il étonnait ces hommes rustiques par son audace et son courage. A l'âge de dix-huit ans, il entra chez un riche colon, comme gardien de ses

troupeaux. Lorsque Caraccas proclama, en 1810, son indépendance, Paez s'enrôla sous les drapeaux de la liberté; et bientôt, grâce à son influence sur les llaneros, il se vit à la tête d'une bande qui devint la terreur des Espagnols. La délivrance de Varinas, en fondant sa réputation, lui valut un grade dans l'armée de Bolivar. Il rendit de nouveaux services dans les années 1813 et 1814, en battant les Espagnols à plusieurs reprises. En 1818, après la bataille d'Ortiz, il couvrit la retraite à la tête de la cavalerie, et déploya tant de courage et d'habileté qu'il sauva l'armée d'une destruction complète. En 1821, grâce à l'impétuosite avec laquelle Paez enleva les positions de l'ennemi, il décida de la victoire qui assura l'indépendance de la Colombie. L'année suivante, il défit Moralès sur les hauteurs de Birgirama. Venezuela récompensa ses services en le nommant son député au sénat. Cette ville était alors divisée en deux partis, dont l'un voulait se séparer de la Colombie, et former un État indépendant. Paez, qui était jaloux de la gloire de Bolivar, se chargea de diriger le mouvement révolutionnaire; et lorsque, en 1830, Venezuela se donna une nouvelle constitution, il fut élu président de la république. Pendant son administration, il ne négligea rien pour encourager l'agriculture et l'industrie; et quand les quatre années de sa présidence furent expirées, il se retira dans ses terres; mais la révolte qui éclata peu de temps après contre son successeur, Vargas, le força de reparaître sur la scène politique. Il se mit à la tête de l'armée pour défendre la constitution qu'il avait fondée, marcha rapidement sur Caraccas, qui lui ouvrit ses portes sans résistance, et replaça dans le fauteuil de la présidence Vargas, qui avait dû chercher un refuge dans l'île Saint-Thomas. [*Encycl. des gens du monde.*]

Conversations Lexikon.

PAGAN, roi des Bulgares, mort en 765. Élu à la royauté en 763, année où Sabinus, son prédécesseur, quitta le pays, craignant une révolte de la plus grande partie de la nation. Il se rendit deux ans après avec ses principaux boyards auprès de la cour de Constantinople, pour traiter de la paix avec l'empereur Copronyme. Ce dernier se déclara prêt à négocier un accord; mais dès le retour de Pagan en Bulgarie, il envahit soudainement ce pays, et s'en empara en grande partie Pagan périt en combattant les troupes impériales.

Théophane, *Chronicon*. — Nicéphore, *Chronologia*.

PAGAN (*Blaise-François*, comte DE), ingénieur français, né le 3 mars 1604, à Avignon, mort le 18 novembre 1665, à Paris. Il appartenait à une famille patricienne de Naples, qui s'était établie en 1552 dans le comtat Venaissin. Attiré à la cour par le connétable de Luynes, son parent, il embrassa fort jeune la profession des armes et perdit l'œil gauche au siége de Montauban; au col de Suse, ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissait dans la place, il se laissa glisser jusqu'aux bas en criant à ses compagnons : « Voici le chemin de la gloire! » et jeta le désordre au milieu des ennemis. Louis XIII, qui se plaisait à raconter cette belle action, le choisit en 1633 pour tracer le plan du siége de Nancy, et en 1642 pour aller servir en Portugal avec le grade de maréchal de camp; il acheva d'y perdre entièrement la vue. De retour à Paris (1643), il s'adonna à l'étude des mathématiques, pour laquelle il avait une sorte de passion, ainsi qu'à la géographie et à l'histoire. Sa maison était le rendez-vous des savants. Le plus beau titre de ce brave officier fut d'avoir été le maître de l'illustre Vauban. On a de Pagan : *Traité des fortifications;* Paris, 1645, in-fol.; réimpr. en 1689, par Hébert et trad. en hollandais (1738, in-8°) : le meilleur traité qu'on eût écrit jusqu'alors sur cette matière; — *Théorèmes géométriques;* Paris, 1651, 1654, in-8°, réunis par Hébert à l'ouvrage qui précède; — *Relation de la rivière des Amazones, extraite de divers auteurs;* Paris, 1655, in-8°; — *Théorie des planètes;* Paris, 1657, in-4°; — *Tables astronomiques;* Paris, 1658, 1681, in-4°, avec des méthodes pour trouver la longitude sur terre et sur mer; — — *L'astrologie naturelle;* Paris, 1659, in-12; — *L'homme héroïque, ou le prince parfait sous le nom du roi;* Paris, 1663, in-12; — *Œuvres posthumes;* Paris, 1669, in-12.

Ch. Perrault, *Hommes illustres*. — *Dict. encyclop.*, art. FORTIFICATION. — Lalande, *Bibliogr. astronom.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse.*

PAGANEL (*Pierre*), homme politique français, né le 31 juillet 1745, à Villeneuve d'Agen, mort le 20 novembre 1826, à Liége. Fils d'un notaire, il fut ordonné prêtre en 1773, et professa la rhétorique au collége d'Agen, où il avait fait de bonnes études. Après avoir été secrétaire de M. de Bonac, son évêque, il obtint la cure de Pardaillan (1778), qu'il permuta avec celle de Noaillac de Pujols (1780). Quand éclata la révolution, il en embrassa la cause avec la modération ferme à la fois et bienveillante de son caractère. D'abord procureur syndic du district de Villeneuve, il fut envoyé en 1791 à l'Assemblée législative. Réélu député à la Convention nationale (septembre 1792), il conclut, lors du procès du roi, dans un discours imprimé, à la déchéance et au renvoi devant les tribunaux ordinaires, se rattacha ensuite à l'opinion de Mailhe, et vota pour la mort et pour le sursis. Après le 31 mai, il eut une mission à Bordeaux; mais ses collègues Tallien et Dartigoyte lui retirèrent l'exercice de ses pouvoirs. Dans les départements du Lot, de la Haute-Garonne, du Tarn et de l'Aveyron, il fit preuve de modération et sauva de la mort un grand nombre de prisonniers: trois fois il fut appelé devant le comité de salut public, qui approuva sa conduite. Dans les luttes de l'assemblée, il s'effaça du reste autant que

ossible. Après la session conventionnelle, il fut successivement chef du contentieux aux relations extérieures, secrétaire général du même ministère, et en 1803 chef de division à la chancellerie de la Légion d'honneur. Exilé en 1816 comme régicide, il résida à Liége, puis à Bruxelles. En 1793 il s'était marié. Paganel avait, en 1776, fondé avec ses amis Lacépède et Lacuée la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. On a de lui : *Essai historique et critique sur la révolution française*; Paris, 1810, 1815, 1816, 3 vol. in-8°.; la 1re édit. fut saisie par la police impériale; — *Les animaux parlants*; Liége, 1818, 3 vol. in-12; trad. de Casti en prose; — deux *Mémoires* impr. dans le *Recueil de la Société des antiquaires de France*, dont il était membre.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1827. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

PAGANEL (*Camille-Pierre-Alexis*), littérateur français, fils du précédent, né en 1797, à Paris, où il mourut le 17 décembre 1859. Volontaire royaliste en 1815, il fut l'année suivante inscrit au barreau de Paris. Après 1830 il devint juge suppléant au tribunal de première instance de la Seine. Nommé maître des requêtes (6 avril 1832), il entra à la chambre en 1834 comme député de Villeneuve (Lot-et-Garonne), vit cinq fois son mandat renouvelé jusqu'en 1846, et vota toujours avec le centre. Le 1er novembre 1840, il fut appelé à remplir les fonctions de secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce, puis celles de conseiller d'État en service extraordinaire et de directeur de l'agriculture et des haras. En 1848 il rentra dans la vie privée. On a de lui : *Abrégé de l'histoire romaine de Florus*, trad. nouvelle avec notes; Paris, 1823, in-8°; — *Theodora, ou la famille chrétienne*; Paris, 1824, in-12; — *Le tombeau de Marcos Botzaris*; 1826, in-8°; — *Histoire de Frédéric le Grand*; 1830 et 1847, 2 vol in-8°; — *Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon*; 1836, in-8° : où il cherche à déterminer les causes de l'avénement et de la chute du trône impérial; — *Histoire de Joseph II, empereur d'Allemagne*; Paris, 1843, 1852, in-8; — *Histoire de Scanderberg*; Paris, 1855, in-8° et in-12. H. F.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — *Bibliogr. de la France.*

PAGANI (*Gregorio*), peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1558, mort en 1605. Fils du peintre Francesco Pagani, qui mourut à trente ans, il puisa dans l'atelier de Titi les premiers principes de l'art, et devint l'élève et l'émule du Cigoli. Un des meilleurs et des plus importants ouvrages de Pagani était une *Invention de la Croix*, grand tableau qui périt dans l'incendie de l'église del Carmine de Florence, et qui n'est connu que par une gravure assez médiocre. La même église possède encore de lui une *Adoration des mages*. Dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, une belle fresque de Pagani représente *Saint Dominique obtenant du pape Honorius III l'approbation des statuts de son ordre*. Pagani, dont les ouvrages sont malheureusement peu nombreux, est un des meilleurs maîtres que Florence ait possédés à la fin du seizième siècle. Il eut la gloire de compter parmi ses élèves Matteo Rosselli. E. B—n

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Morrona, *Pisa illustrata*.

PAGANICA (*Niccolo* di), astrologue italien, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il était dominicain, et avait pris le grade de docteur en médecine dans les écoles d'Italie. Attiré en France par les encouragements que le roi Charles V donnait à ceux qui cultivaient l'astrologie judiciaire, il s'y fit une grande réputation, et fut chargé en 1371 de tirer l'horoscope de Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Simon de Phares le cite avec éloges dans son *Catalogue*. « Cestui, dit-il, estoit à merveilles expers ès jugements particuliers ; car de son temps il n'estoit ne meurtrier, ne larron, ne malfaiteur qui se pust absoudre.... Il calculla de nouvel les estoiles fixes, où il print moult labeur. » On lui attribue un *Compendium astrologiæ*, manuscrit composé vers 1330.

Quetif et Échard, *Script. ord. Prædicat.*, I, 670. Lebeuf, *Dissertat. sur l'hist. de Paris*, III. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, V.

PAGANI-CESA (*Giuseppe-Urbano*), poëte italien, né le 25 mai 1757, à Bellune, mort le 22 mars 1835, à Venise. Sa vie s'écoula paisiblement dans la culture des lettres. L'un des derniers représentants de l'ancienne poésie italienne, il combattit les réformes dont Alfieri et Monti avaient donné l'exemple. Il y a dans ses vers de la chaleur, beaucoup d'imagination et de facilité. Après avoir débuté en 1782 par un recueil de poésies détachées (Venise, 2 vol.), il écrivit *La villegiatura di Clizia* (1802), assez joli poëme, et quelques tragédies, *Caio Gracco* (1808), *Nabucco* (1816), *La moglie indiana*, etc. Ses *Considerazioni sul teatro tragico italiano* (Florence, 1826, in-8°) lui attirèrent des répliques fort vives. La traduction en vers de l'*Énéide*, qu'il fit paraître en 1822 (Venise, 4 vol. in-12), est une œuvre médiocre.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, II.

PAGANINI (*Nicolo*), célèbre violoniste italien, né à Gênes, le 18 février 1784, mort à Nice, le 27 mai 1840. Son père, Antonio Paganini, était marchand et grand amateur de musique. Devinant les étonnantes facultés de son fils, il le mit tout jeune à l'étude du violon, sous la direction de Giacomo Costa. Dès l'âge de neuf ans le jeune Nicolo se fit entendre dans des concerts, où il joua des variantes de sa façon sur l'air de *La carmagnole*. A douze ans, son père l'ayant mené à Parme, il y prit des leçons de contre-

point de Rolla et de Ghiretti, et composa, sans instrument et à titre d'étude, vingt-quatre fugues à quatre mains. En quittant Parme, Paganini fut placé comme premier violon à la petite cour de Lucques (1805), où il passa plusieurs années tout occupé de son art au milieu des violentes agitations politiques de l'Italie. La princesse Élisa, sœur de Napoléon, qui désirait le retenir auprès de sa personne, lui accorda les entrées de sa cour. Son fameux jeu sur une seule corde date de cette époque. Il quitta Lucques en 1813. Cette année et les deux suivantes, il les passa à Milan, où il donna des concerts avec un tel succès que la *Gazette musicale* de Leipzig le proclama le premier violon du monde. En 1816 il se rencontra à Venise avec Spohr, l'auteur de *Jessonda* : avec une impartialité qui fait honneur à son caractère, il nomma lui-même ce rival le premier chanteur sur le violon. Paganini visita successivement les principales villes d'Italie, Vérone, Gênes, Turin, Plaisance (où il joua avec Charles Lipinski, que sa réputation avait attiré en Italie), Rome, Florence, Naples et Milan. En 1823, la cantatrice Antonia Bianchi, avec laquelle il avait entrepris un voyage artistique, lui donna un fils, Achille-Cyrus-Alexandre (*Achillino*), l'idole de son père, qui le forma dès sa première enfance à tenir l'archet. En 1827, le pape Léon XII accorda l'ordre de l'Éperon d'Or au virtuose. L'année suivante, Paganini quitta pour la première fois l'Italie, et se rendit à Vienne, où il fut l'objet (1828) d'un accueil enthousiaste, qui se répéta pour lui dans toutes les villes de l'Allemagne qu'il alla ensuite visiter. On n'admirait pas seulement la magie de son jeu et sa facilité sans égale : son aspect extérieur excitait aussi une vive attention; on voulait voir en lui quelque chose d'un démon, et l'on fit courir sur son compte les bruits les plus étranges. Après avoir visité toute l'Allemagne, Paganini passa en Angleterre et en France : dans ces deux pays il gagna des sommes énormes, que le jeu dévorait souvent avec plus de rapidité encore qu'il ne les avait gagnées. Tout le monde connaît l'accusation portée contre lui par le père de miss Watson, qui, séduite par son talent, l'avait suivi en France. On sait aussi à quelles attaques il fut en butte de la part de certains critiques parisiens jusqu'au moment où un acte de générosité envers M. Berlioz imposa silence à l'accusation d'avarice qu'on avait surtout portée contre lui. En 1834 Paganini retourna dans sa patrie, où il acheta, dans le duché de Parme, la villa Gajona. En 1836 des spéculateurs l'engagèrent à leur donner l'appui de son nom et de son talent pour la fondation d'un *casino* à Paris, dans la Chaussée d'Antin; le dépérissement progressif de ses forces ne lui permit pas de s'y faire entendre. Il mourut à Nice, quelques années après.

« Après avoir joué la musique des anciens maîtres, dit M. Fétis, il comprit qu'il lui serait difficile d'arriver à une grande renommée dans la route qu'ils avaient suivie. Le hasard fit tomber entre ses mains le neuvième œuvre de Locatelli, intitulé *L'arte di nuova modulazione*, et dès le premier coup d'œil il y aperçut un monde nouveau d'idées et de faits. En s'appropriant les moyens de son devancier, en renouvelant d'anciens effets oubliés, en y ajoutant ce que son génie et sa patience lui faisaient découvrir, il parvint à cette variété, objet de ses recherches, et plus tard, caractère distinctif de son talent. L'opposition des différentes sonorités, la diversité dans l'accord de l'instrument, l'emploi fréquent des sons harmoniques simples et doubles, les effets de cordes pincées réunis à ceux de l'archet, le *staccato* de différents genres, l'usage de la double et même de la triple corde, une prodigieuse facilité à exécuter les intervalles de grand écart avec une justesse parfaite, enfin une variété inouïe d'accents d'archet, tels étaient les moyens dont la réunion composait la physionomie du talent de Paganini, moyens qui tiraient leur prix de la perfection de l'exécution, d'une exquise sensibilité nerveuse et d'un grand sentiment musical. » Parmi les œuvres publiés sous son nom cet artiste n'a reconnu que les suivants : 24 *Caprices pour violon seul*; 12 *Sonates pour violon et guitare*; 6 *Quatuors pour violon, alto, guitare et violoncelle*.

Revue musicale, t. IX, p. 146. — Schottky, *Paganini's Leben und Treiben*; Prague, 1830, in-8°. — G. Harris, *Paganini in seinem Reisewagen und Zimmer*; Brunswick, 1830, in-8°. — J. Imbert de La Phalèque, *Notice sur N. Paganini*; Paris, in-8°. — G.-E. Anders, *Paganini, sa vie, sa personne et quelques mots sur son secret*; Paris, 1831, in-8°. — Fr. Fayolle, *Paganini et Bériot*; Paris, 1831, in-8°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

PAGANO (*Francesco-Mario*), célèbre publiciste italien, né en 1748, à Brienza (royaume de Naples), mort sur l'échafaud, le 6 octobre 1800, à Naples. Envoyé à dix ans dans cette dernière ville, il y fit de fortes études, sous la direction de Spena et de Martino, professeurs renommés; introduit dans la maison du savant Grimaldi, il se concilia l'estime de plusieurs lettrés, de Filangieri entre autres, dont il resta l'ami le plus intime. A peine âgé de vingt ans, il fut nommé professeur adjoint de morale à l'université de Naples, et dédia au grand-duc de Toscane Léopold son premier ouvrage, *Politicum universæ Romanorum nomathesiæ examen* (Naples, 1768, in-8°). En 1787, on lui déféra par acclamation la chaire de droit. Chargé bientôt après par le gouvernement de présenter un plan de réforme pour la procédure criminelle, il rédigea ses *Considerazioni* (trad. en français en 1789), que l'on regarde comme le complément nécessaire des idées de Beccaria. En se livrant à l'examen d'une branche de la législation, il avait conçu le plan de son principal ouvrage, qui parut de 1783 à 1792, sous le titre de *Saggi politici*; marchant sur les traces de Vico, il aborda,

en parcourant les grandes époques de la civilisation, les questions les plus importantes sur l'ordre naturel et politique des sociétés civiles. Ce livre, où domine l'esprit français du dix-huitième siècle, fit accuser l'auteur d'impiété et d'athéisme. Soutenu par les deux censeurs qu'on lui avait donnés, il réussit à se justifier; mais dégoûté des études philosophiques, il écrivit quelques tragédies, qui n'ajoutèrent rien à sa réputation. Lors de l'institution de la junte d'État, il plaida avec succès pour la plupart des victimes désignées à la fureur de ce tribunal exceptionnel; son zèle lui devint funeste : bien qu'il siégeât parmi les juges de l'amirauté, il fut jeté en prison, et y languit treize mois. Mis en liberté sans jugement, il se retira à Rome, puis à Milan (1798). Sur ces entrefaites le général Championnet entra à Naples, et fonda la republique parthénopéenne. Rappelé dans sa patrie, Pagano entra au gouvernement provisoire, et présenta un projet de constitution qui se ressent de la gêne où on l'avait placé en lui donnant pour modèle la constitution française de l'an III. La république fut bientôt attaquée de toutes parts : Pagano, l'épée à la main, se mêla parmi ses défenseurs. Compris dans la capitulation générale, il allait être transporté en France lorsque, par suite d'une honteuse violation des traités, il fut condamné à mort et exécuté. On a encore de lui : *Principj del codice penale*; Naples, 1806, in 8°; — *Saggio del gusto*, in 8°. P.

L. Giustiniani, *Memorie degli scrittori legali del regno di Napoli*, III. — Gamba, *Operette d'istruzione*; Venise, 1825, in-16. — *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli*, III. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

PAGANUCCI (*Jean*), négociant français, né en 1729, à Lyon, où il est mort, en 1797. Il était originaire du canton des Grisons. Possédant des connaissances très-variées, il se fit connaître par un excellent *Manuel des négociants, ou encyclopédie portative de la théorie et de la pratique du commerce* (Lyon, 1762, 3 vol. in-8°). Durant le siége de Lyon, il présida la commission départementale, et contribua par ses proclamations à soutenir la résistance des habitants.

Almanach de Lyon pour l'an VI. — *Dict. d'économie politique*, II.

PAGENSTECHER (*Alexandre-Arnold*), jurisconsulte hollandais, né à Bentheim, en 1659, mort à Groningue, en 1716. Après avoir enseigné pendant cinq ans l'éloquence à Steinfurt, il devint en 1687 professeur de philosophie à Duisbourg, et reçut enfin en 1694 une chaire de droit à Groningue. On a de lui : *Irnerius injuria vapulans, seu commentarius ad authenticas*; Duisbourg, 1691, in-4°; Groningue, 1701, in-4°; écrit qui provoqua une violente polémique entre l'auteur et Corn. Bynckershoeck; — *Crux jureconsultorum tergemina*; Groningue, 1695, in-4°; — *De scopo et fine matrimonii*; Francfort, 1697; — *Sylloge rerum quotidianarum*; — *Benedictorum liber, seu disputationes de elegantioribus juris materiis*; Cologne, 1700, in-4°; — *De Scævola*; Groningue, 1707, in-4°; — *De jure virginum*; Brême, 1709, in-12; — *Sylloge dissertationum*; Brême, 1713, in-12; — *De jure ventris nec non de cornubus et cornutis*; ibid., 1714 et 1747, in-12; — *De advocato justo*; — beaucoup d'autres traités juridiques, des poésies latines, allemandes et hollandaises, etc.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Hirsching, *Handbuch*.

PAGENSTECHER (*Jean-Frédéric-Guillaume*), jurisconsulte hollandais, fils du précédent, né en 1686, mort en 1746. Il enseigna le droit à Steinfurt, et depuis 1721 à Harderwyk. On a de lui : *De jure sanctorum*; Marbourg, 1707, in-8°; — *De Mercurio Trismegisto*; ibid., 1708; — *De pyxide Pandoræ*; Steinfurt, 1708; — *Libellus de barba*; ib., 1708, in-12; Lemgo, 1746, in-8°; — *Jurisprudentia polemica*; Harderwyck, 1724, et 1730, in-4°; — *Selectæ juris quæstiones*; ib., 1736, in-4°.

Son frère, *Henri-Théodore* PAGENSTECHER, né en 1696, mort en 1752, fut professeur de droit à Hamm et à Duisbourg, et a publié : *Commentarius ad Sexti Pomponii librum ad Sabinum de re testamentaria*; Lemgo, 1725-1728, 3 parties, in-4°; — *Jus Pegasianum, sive Pegasi opiniones annotatæ*; ib., 1741.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Hirsching, *Handbuch*.

PAGER (*Romain*). *Voy.* DUPIN.

PAGÈS (*Jean*), historien français, né le 24 mars 1655, à Amiens, où il mourut, le 6 novembre 1723. Reçu, en 1684, maître en la communauté des marchands merciers il fut élu consul en 1706. Après des recherches étendues sur l'histoire d'Amiens, il composa dix dialogues, publiés sous le titre de : *Manuscrits de Pagès, marchand d'Amiens, sur Amiens et la Picardie, mis en ordre* par Louis. Douchet (Amiens, 1856-1859, 4 vol. in-18); l'éditeur a supprimé la forme des dialogues pour adopter celle d'un récit continu, et retranché toutes les parties qui, n'intéressant pas directement la Picardie, pouvaient être élaguées sans nuire à l'intelligence du sujet. Pagès a encore laissé manuscrits : *L'auguste temple, ou description de l'église cathédrale d'Amiens, avec des remarques*; 2 vol. in-fol.; — *La promenade marchande*, recueil de vers galants, et *Recueil de diverses remarques sur la ville d'Amiens*. E. R.

Avertissement et *Notice sur l'auteur*, en tête des *Manuscrits*. — J. Garnier, *Notice sur Jean Pagès*, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, XV, 103. — Le P. Daire, *Hist. litter. d'Amiens*, p. 288.

PAGÈS (*Pierre-Marie-François*, vicomte DE), marin français, né à Toulouse, en 1748, massacré à Saint-Domingue, en 1793. Enseigne de vaisseau, et embarqué sur la frégate *La dédaigneuse*, il forma le projet d'explorer les mers de

l'Inde en s'y rendant par l'ouest, de traverser la Chine, de se rendre par la Tartarie sur les côtes du Kamchatska, et de chercher le passage du nord par les côtes septentrionales. Il partit du cap Français le 30 juin 1767, et arriva le 28 juillet à La Nouvelle-Orléans. Il remonta ensuite le Missisipi, parcourut, tantôt par terre, tantôt par mer, dans des pirogues d'Indiens, plus de six cents lieues de pays sauvages, et parvint à Mexico le 28 février 1768, après avoir recueilli un grand nombre d'observations sur l'histoire naturelle, la température, les mœurs et l'industrie du pays qu'il venait de traverser, pays dont il avait levé la carte. De Mexico il se rendit à Acapulco, et fit voile ensuite pour Manille, où les vents contraires ne lui permirent d'arriver que le 15 octobre. Déçu de l'espoir de trouver passage sur quelque bâtiment à destination de la Chine, il continua son voyage par l'Inde, visita successivement Batavia, Bombay, Mascate, Bassora, Damas, le Liban, et arriva le 5 décembre 1771 à Marseille. Sa famille et ses amis le croyaient mort. Pendant son absence, il avait été rayé des listes de la marine, comme ayant déserté son bâtiment. Mais le 9 mars 1772 le roi ordonna sa réintégration. L'année suivante, lorsque fut décidée la seconde expédition de Kerguelen (*voy.* ce nom) aux terres australes, il fut embarqué sur *Le Roland*, et eut beaucoup à se plaindre du caractère insociable de Kerguelen, dont il n'a tiré d'autre vengeance que de ne parler en aucune façon de ce commandant dans la relation qu'il a lui-même donnée de cette malencontreuse expédition. Les deux voyages que Pagès avait faits l'avaient mis à même d'apprécier la différence de température des pays chauds et des pays tempérés. Surpris de l'anomalie de la constitution atmosphérique aux deux pôles, il voulut vérifier ses conjectures, et présenta dans ce but au ministre de la marine un mémoire où il détaillait le plan du voyage qu'il proposait de faire au pôle boréal. Ayant obtenu le consentement du ministre, il se rendit au Texel, et prit passage sur un bâtiment baleinier qui mit à la voile le 16 avril 1776. Après une navigation très-pénible, le navire s'éleva vers le Spitzberg, à cent soixante lieues seulement du pôle nord, et à deux reprises il fut retenu captif par les glaces. Le 15 août il était de retour à Amsterdam. Les trois voyages de Pagès ont été publiés sous ce titre : *Voyages autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer, pendant les années* 1767-1776 (9 pl.); Paris, 1782 (devenu rare), 2 vol. in-8°; trad. en anglais, Londres, 1791, 3 vol. in-8°; en hollandais, Rotterdam, 1784, in-12; en allemand, 1786, in-8°; en suédois (par extrait), Upsal, 1788, in-12. Une soif ardente de s'instruire et de propager les connaissances qu'il parviendrait à acquérir avait été le seul mobile des entreprises de Pagès, dont la première fut exécutée à ses frais personnels. Retiré à Saint-Domingue sur une plantation située quartier des Baradaires, Pagès, qui avait obtenu le grade de capitaine de vaisseau et la croix de Saint-Louis, fut admis à la retraite au mois de janvier 1782, et égorgé en 1793 par les nègres révoltés. Pagès avait soumis à l'Académie royale de marine, dont il était membre : *Mémoire ou Observations sur une trirème, ou pirogue très-longue et pontée; — Réflexions sur les vents d'est qui règnent entre les tropiques, sur les pluies et le ciel serein dans ce parallèle et les circonvoisins.* P. LEVOT.

Archives de la marine. — *Documents inédits.*

PAGÈS (*François-Xavier*), littérateur français, né en 1745, à Aurillac, mort le 21 décembre 1802, à Paris. D'une famille distinguée, il vint de bonne heure à Paris, et perdit, par suite des événements de la révolution, la modique aisance dont il jouissait. Il se livra alors par système à la composition de romans, tels que *Les erreurs de la vie; Le délire des passions; Les aventures de Fiesque;* aucun ne lui a survécu. « C'est, disait-il, le premier des genres de littérature; mais pour y réussir il faut l'âme de Confucius, la prudence de Numa, la tête de Solon, et la plume de Rousseau ou de Fénelon. » On cite encore de lui : *Tableaux historiques de la révolution française*; Paris, 1791-1804, 3 vol. in-fol., fig.; la rédaction des premières livraisons appartient à l'abbé Fouchet, à Chamfort et à Guinguené; — *Histoire secrète de la révolution française*; Paris, 1796-1802, 7 vol. in-8°, trad. en italien et en allemand; — *Nouveau voyage autour du monde, précédé d'un Voyage en Italie*; Paris, 1797, 3 vol. in-8°; — *Mes souvenirs, ou choix de lectures*; Paris, 1798, 2 vol. in-18; — *Cours d'études encyclopédiques*; Paris, 1799, 6 vol. in 8° et atlas. On lui attribue *La France républicaine*, poëme en dix chants, et une *Histoire du consulat de Bonaparte* (Paris, 1803, 3 vol. in-8°).

Desessarts, *Siècles littér.* — Quérard, *France Littér.*

PAGÈS *de l'Ariége* (*Jean-Pierre*), député français, né le 9 septembre 1784, à Seix (Ariége), mort le . Avocat à vingt ans, il suivit le barreau de Toulouse, tout en fournissant diverses notices historiques aux *Mémoires* de l'académie de cette ville, dont il était membre. Nommé en 1811 procureur impérial à Saint-Girons, il résigna cet emploi après les Cent Jours, et fut interné à Angoulême. En 1816 il vint à Paris, se lia avec les chefs du parti libéral, et compta parmi les rédacteurs de *La Minerve*, du *Constitutionnel*, de *La Renommée*, du *Courrier français* et de *La France chrétienne* (1827); il fut aussi chargé de la direction littéraire de l'*Encyclopédie moderne*. Après la révolution de 1830, il entra à la chambre des députés pour le collége de Saint-Girons, qui lui continua son mandat jusqu'aux élections de 1842, et fut réélu en 1847 par celui de Toulouse; sa place était marquée dans les rangs de l'opposition avancée.

En 1848, il devint l'un des représentants de la Haute-Garonne à l'Assemblée constituante, et fit partie du comité de constitution. Outre plusieurs brochures politiques, on a de lui : *Principes généraux du droit politique*; Paris, 1817, in-8°; — *De la responsabilité ministérielle*; Paris, 1818, in-8°; — *Nouveau manuel des notaires*; Paris, 1818-1822, in-8°; — *De la censure*; Paris, 1827, in-8° : trois édit. en quelques mois. Il a aussi rédigé avec B. Constant les *Annales de la session de* 1817 à 1818, et une *Histoire de l'Assemblée constituante* (1821) pour les *Fastes civils de la France*.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, III, 1re part.

PAGÈS (*Garnier*). *Voy.* GARNIER-PAGÈS.

PAGET (*William*, baron), homme d'État anglais, né en 1506, à Londres, mort le 15 juin 1563. D'une famille obscure du Staffordshire, il commença ses études à l'école de Saint Paul, dirigée alors par le savant Lilly, et les acheva au collége de la Trinité de Cambridge, puis à l'université de Paris, où son patron, l'évêque Gardiner, l'avait envoyé à ses frais. A la recommandation de ce prélat, il fut en 1530 chargé d'une mission à la cour de France, et l'habileté qu'il y déploya lui valut l'emploi de clerc du cachet (*clerk of the signet*). En 1537, il remplit une autre ambassade auprès des princes allemands. Nommé en 1541 clerc du sceau privé et peu après clerc du parlement, il reçut la chevalerie en 1543, et devint l'un des principaux secrétaires d'État. Dès lors son influence ne fit que s'accroître : ainsi ce fut sous ses auspices que l'on négocia la paix de juin 1546 avec la France et le mariage de Marguerite Douglas, nièce de Henri VIII, avec le comte de Lennox, qui donna naissance à Henri Darnley (*voy. Marie* STUART). Désigné par Henri VIII comme l'un des exécuteurs de son testament, il prit une grande part aux événements du règne d'Edward VI : après avoir contribué au choix de lord Hartford comme président du conseil pendant la minorité du prince, il exhorta vainement Charles-Quint à s'unir avec l'Angleterre contre la France (1549), et entra à son retour à la chambre haute avec le titre de baron. La cour était alors divisée entre le protecteur et lord Seymour, son frère; le nombre des mécontents grossit de jour en jour, et le roi prit parti contre le premier, qui porta sa tête sur l'échafaud. Lord Paget, un des rares partisans du protecteur, fut enveloppé dans sa disgrâce, enfermé dans la Tour de Londres et dépouillé de ses emplois (1551). A la fin de 1552 il obtint son pardon général; mais il ne revint aux affaires qu'à l'avénement de la reine Marie (1553), qui l'admit dans sa plus entière confiance. Un des promoteurs de l'union de cette princesse avec l'infant Philippe, il s'employa de tout son pouvoir auprès de l'empereur pour ménager le rétablissement de l'autorité pontificale en Angleterre. Lorsque Élisabeth monta sur le trône (1558), Paget résigna volontairement les sceaux, et se retira dans la vie privée. Ses titres passèrent à son second fils, *Thomas*, l'ancêtre des comtes d'Uxbridge.

PAGET (*Henry-William*), de la famille du précédent, marquis d'Anglesey et comte d'Uxbridge, né le 17 mai 1768, mort le 28 avril 1854. Il leva à ses frais en 1793 un régiment d'infanterie, et le conduisit à l'armée du duc d'York. Nommé ensuite colonel d'un régiment de dragons, il soutint la retraite des Anglais en Hollande. Envoyé comme major général en Espagne (1808), il effectua sa jonction avec sir John Moore, et prit part à tous les combats jusqu'au désastre de La Corogne. A Waterloo il commanda la cavalerie anglaise et belge. A la chambre haute, il appuya constamment la politique des tories.

Lodge, *Portraits*, II. — Burke, *Peerage of England*.

PAGET (*Eusebius*), théologien anglais, né vers 1542, à Cranford, mort en 1617, à Londres. Il avait déjà administré plusieurs paroisses lorsqu'en 1573 il fut accusé de non-conformité et mis en interdit. En 1604 on lui donna le rectorat de Sainte-Anne à Londres. On le représente comme pasteur instruit, éclairé et plein de zèle. Il a laissé, entre autres écrits, une traduction de l'*Harmonie des Évangiles* de Calvin (1584, in-4°), et *The History of the Bible briefly collected*, dont il y a plusieurs éditions.

Son fils, *Ephraim*, né en 1575, mort en 1647, à Deptford, se fit remarquer à Oxford par sa facilité à apprendre les langues : il en parlait et écrivait, dit-on, quinze ou seize, tant anciennes que modernes. Il n'eut pas d'autres bénéfices que celui de Saint-Edmond le confesseur à Londres. Rigide puritain comme son père, il fut dépossédé à cause de sa fidélité à la cause royale. Il écrivit beaucoup contre les indépendants, baptistes et autres sectaires; mais nous ne rappelerons que ceux de ses ouvrages qu'on a longtemps recherchés pour leur singularité, tels que *Christianographia* (Londres, 1635, in-4°), tableau de toutes les communions chrétiennes non soumises au saint-siége, et *Hæresiographia*; ibid., 1645, in-4°, où il décrit les héresies de son temps.

Wood, *Athenæ Oxon.* — Brook, *Lives of the Puritans*.

PAGET (*Amédée*), écrivain socialiste français, né en 1804, mort en 1841. Il étudia la médecine, et fut reçu docteur à Paris. Partisan des idées de Fourier, il s'appliqua à les propager, dans deux écrits qui ont pour titres : *Introduction à l'étude de la science sociale* (Paris, 1839, in-12; Besançon, 1841, in-8°), et *Examen du système de Fourier* (Paris, 1844, in-8°), terminé par M. Cartier.

Louandre et Bourquelot, *Littér. fr. contemp.*

PAGGI (*Giovanni-Battista*), peintre italien, né à Gênes, en 1554, mort en 1627. Issu d'une famille patricienne, il entra dans l'atelier de Luca Cambiaso, et il se perfectionna en pei-

gnant en camaieu une foule de bas-reliefs antiques. Quant à la peinture, il n'eut d'autre maître que lui-même. Son nom commençait à être connu, quand, après avoir commis un homicide, sur lequel les historiens ne nous donnent aucun détail, il fut obligé de quitter sa patrie et de se réfugier à Florence, où il fut accueilli et protégé par le grand-duc François I[er]. Ce fut alors qu'il peignit au cloître de Sainte-Marie-Nouvelle une fresque d'une grande richesse de composition, *Sainte Catherine délivrant un condamné*, et pour l'église Saint-Marc un tableau qui passe pour son chef-d'œuvre, *La Transfiguration*. Les ouvrages de Paggi, d'un coloris vigoureux et d'un bon dessin, sont surtout remarquables par une noblesse qui n'exclut pas la grâce, au point qu'il a pu être comparé au Corrége. Il passa quelque temps en Lombardie, et il a laissé à la chartreuse de Pavie trois sujets tirés de la Passion de Jésus-Christ. Rappelé vers 1600 à Gênes, il enrichit cette ville d'un grand nombre de peintures, parmi lesquelles on remarque *Le massacre des innocents* du palais Doria. Il ouvrit dans cette ville une Académie qui eut sur l'école la plus heureuse influence. Paggi a écrit un petit traité intitulé *Definizione et divisione della pittura* (1607), et connu longtemps en France sous le nom de *Tablettes du Poggi*. E. B.—N.

Soprani, *Vite de' pittori genovesi*. — Lanzi, *Storia della pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Morrona, *Pisa illustrata*.

PAGHETTI (*Pietro*), acteur italien, né à Brescia, mort le 14 novembre 1732, à Paris. Après avoir joué dans différentes villes de France, il débuta en 1720 à la Comédie-Italienne de Paris, et y remplit avec succès les rôles de père noble et de pantalon. Petit et bossu, mais doué d'une physionomie aimable, il jouait avec une justesse et une verve peu communes.

De Léris, *Almanach des théâtres*.

PAGI (*Antoine*), chronologiste français, né à Rogues, en 1624, mort à Aix, en 1699. Élevé chez les jésuites, il entra en 1641 dans l'ordre des Franciscains, dont il devint plus tard, à trois reprises, élu provincial. On a de lui : *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*; Lyon, 1682, in-4°; ce savant travail, où l'auteur établit les différentes circonstances dans lesquelles les empereurs romains prenaient le consulat, fut attaqué par quelques érudits italiens; Pagi leur répondit par une dissertation placée en tête de l'édition des *Sermons inédits* de saint Antoine de Padoue, qu'il donna à Avignon, 1685, in 8°, et encore par un article inséré dans le *Journal des Savants* (année de 1686); — *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos Baronii*; Paris, 1689, in-fol.; cette première partie du grand travail entrepris par Pagi avec une rare érudition et une critique des plus exercées pour rectifier les erreurs chronologiques de Baronius, fut réimprimée à Genève, en 1705, in-fol., par les soins de François Pagi; il la fit suivre du reste de l'ouvrage, Genève, 1705, 3 vol. in-fol., que Pagi, encouragé par l'assemblée du clergé de France ainsi que par les cardinaux Noris et Casanate, avait entièrement terminé avant sa mort. Le tout parut dans une nouvelle édition; Genève, 1724, 4 vol. in-fol. O.

Niceron, *Mémoires*, t. I et XVII. — Lambert, *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

PAGI (*François*), historien français, neveu du précédent, né à Lambesc, en 1654, mort à Orange, en 1721. Entré de bonne heure dans l'ordre des Franciscains, il consacra toute sa vie à l'étude de l'histoire ecclésiastique, à laquelle il fut initié par son oncle. On a de lui : *Breviarium historico-chronologicum illustriora Pontificum romanorum gesta, conciliorum generalium acta, nec non complura tum sacrorum rituum tum antiquæ Ecclesiæ capita complectens*; Anvers, 1717-1727, 4 vol. in-4° O.

Nicéron, *Mémoires*, t. VI.—Fr. Agricola, *Sæculi XVIII bibliotheca ecclesiastica*. — Hirsching, *Handbuch*.

PAGLIARINI (*Giambattista*), chroniqueur italien, né vers 1405, à Vicence, d'une famille patricienne. Il est auteur d'une *Chronique* en langue italienne, publiée en 1623, à Padoue, et qui conduit l'histoire de Vicence jusqu'en 1435.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2e part.

PAGNERRE (*Laurent-Antoine*), homme politique français, né le 25 octobre 1805, à Saint-Ouen-l'Aumône (Seine-et-Oise), où il mourut, le 29 septembre 1854. D'abord clerc de notaire, puis d'avoué, il vint à Paris en 1824, essaya de diverses professions, et s'attacha à celle de libraire. L'un des plus ardents combattants en juillet 1830, il réclama le rétablissement de la république, et protestant contre la précipitation avec laquelle on remettait le pouvoir aux mains d'un nouveau roi, il demanda, mais en vain, à La Fayette la convocation d'un congrès national. Lorsque Louis-Philippe se rendit à l'hôtel de ville, Pagnerre, saisissant la bride de son cheval, tenta de lui faire rebrousser chemin après avoir reçu de lui des nouvelles peu satisfaisantes pour ses opinions personnelles. Il se mêla bientôt à toutes les associations politiques, se distingua par diverses publications et par sa collaboration à un ouvrage qui fit alors grand bruit : *Paris révolutionnaire*. Une librairie politique qu'il organisa attira sur lui toute l'animadversion du pouvoir; mais les condamnations ne le firent point fléchir dans sa lutte, et ce fut à lui qu'on dut la publication du *Dictionnaire politique*, des pamphlets de Cormenin et de La Mennais, de l'*Histoire de dix ans*, par Louis Blanc, etc. Dès 1845 il organisa le comité central des électeurs de la Seine, foyer d'agitation qui amena les banquets et la révolution de février; à lui aussi appartient la fondation du Comptoir central et du Cercle de la Librairie. Le 24 février 1848 il fut nommé adjoint de son ami Garnier-Pagès, maire de Paris, puis maire du dixième arrondissement, secrétaire

néral du gouvernement provisoire (1er mars), recteur du Comptoir national d'escompte mars). C'est lui qui eut la première pensée e cet établissement de crédit, qui rendit les lus grands services à cette époque de crise, et ont il demeura jusqu'à sa mort l'un des administrateurs, après l'avoir gratuitement dirigé endant quatre mois. Élu représentant du peuple l'Assemblée constituante par les départements e la Seine et de Seine-et-Oise, il opta pour ce ternier. Il accepta les fonctions de secrétaire général de la commission exécutive. Le 15 mai, comme maire du dixième arrondissement, il prit sur lui de donner l'ordre de faire battre le rappel, ordre qui eut pour résultat d'assurer la victoire contre les tentatives de l'anarchie. Sa conduite ne fut pas moins énergique dans les journées de juin, et quand le calme fut rétabli, il refusa les fonctions de directeur de l'Imprimerie nationale. Rentré dans la vie privée, Pagnerre, qui malgré ses opinions politiques n'avait rien perdu de la sympathie et de l'estime de ses confrères, reprit la direction de sa librairie et ses publications populaires. H. F.

Documents particuliers.

PAGNEST (*Amable-Louis-Claude*), peintre français, né le 9 juin 1790, à Paris, où il mourut, le 25 mai 1819. Heureusement doué de la nature et formé à l'école de David, il n'a laissé que trois ou quatre portraits et quelques études. Un trop grand désir de perfection fut la principale cause du petit nombre de ses productions. Son chef-d'œuvre est le portrait du chevalier de Nanteuil-La-Norville (1817), acquis en 1830 par le musée du Louvre, au prix de 6,000 francs.

Livrets des salons, 1814-1819.

PAGNINI (*Luca-Antonio*), érudit italien, né le 15 janvier 1737, à Pistoie, mort le 21 mars 1814, à Pise. La vivacité de son esprit, jointe à une mémoire des plus heureuses, lui fit faire de rapides progrès sous la direction d'un habile maître, Cesare Franchini. En 1753 il revêtit l'habit des carmes de Mantoue, en prenant les prénoms de *Joseph-Marie*; puis il dirigea le noviciat de son ordre à Parme, devint instituteur des pages de la cour, et professa spécialement l'éloquence. Agrégé en 1806 à l'université de Pise, il se fixa dans cette ville et y occupa une chaire de poésie latine. En 1813 il obtint un canonicat à la cathédrale de Pistoie. Pagnini possédait une connaissance parfaite de la littérature ancienne; au bruit de sa réputation plusieurs savants venaient des pays les plus lointains le consulter dans sa modeste cellule; Frugoni, Zanotti, Alfieri, Condillac, Cesarotti entretenaient avec lui des rapports d'amitié. Jamais il ne passait un jour sans lire du Cicéron et sans traduire quelque morceau grec en latin. Il n'avait pas moins de solidité en physique et en mathématiques; il savait fort bien l'hébreu, et il cultivait la poésie avec beaucoup de goût et de facilité. Ses principaux écrits sont : *Poesie bucoliche italiane, latine e greche*; Parme, 1786; — *Theoria rectorum parallelorum*; ibid., 1783; — *Epigrammi morali cento*; ibid., 1799. De ses nombreuses traductions nous citerons celles d'Anacréon (Venise, 1766), de Théocrite, Moschus, Bion et Simmias (Parme, 1780, 2 vol. in-8°), de Callimaque (1792), d'Épictète (1793), de 150 épigrammes de l'*Anthologie grecque*, dans le *Parnaso italiano*; de Sapho (1794), d'Hésiode (1797), des *Satires et Épîtres* d'Horace (1814), etc. Il a aussi traduit de Pope *Le quatre Stagioni* (Parme, 1780, in-8°), et l'*Ode in onore di S. Cecilia*; et de Voltaire la tragédie d'*Alzire* (1797). Sa version d'Horace lui valut en 1813 un prix de poésie de l'Académie de la Crusca, dont il était membre.

Seb. Ciampi, *Notice biogr.* à la tête des *Satires* d'Horace (1814). — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

PAGNINO (*Sante*), en latin *Sanctes Pagninus*, orientaliste italien, né vers 1470, à Lucques, mort le 11 août 1536, à Lyon. Admis à seize ans dans l'ordre de Saint-Dominique, il fit de bonnes études au couvent réformé de Fiesole, où il compta Savonarole parmi ses maîtres, et devint fort habile dans la théologie et les langues de l'Orient. Il prêcha d'abord avec beaucoup de zèle, et contribua par son éloquence persuasive à la conversion d'un grand nombre de vaudois et de luthériens. Léon X, qui s'était déclaré son protecteur, l'appela à Rome, et lui confia une chaire dans la nouvelle école des langues orientales qu'il venait de fonder. En 1522 il suivit à Avignon le cardinal légat; mais, ne trouvant point dans cette ville les ressources qui lui étaient nécessaires, il s'établit en 1525 à Lyon; les services qu'il rendit à sa patrie d'adoption lui firent décerner le titre de citoyen, avec tous les privilèges qui y étaient attachés. Ses ouvrages ont été l'objet de critiques sévères et de louanges exagérées; sa version surtout de la Bible (Lyon, 1528, in-4°), qui lui coûta trente années de travail, a été vantée par les PP. Touron et Fabricy ainsi que par Buxtorf et Huet, tandis que Richard Simon lui reproche d'avoir trop négligé les anciens interprètes de l'Écriture, pour s'attacher aux sentiments des rabbins. Loin d'être une œuvre obscure et barbare, comme le prétend ce dernier, cette traduction est utile en ce qu'elle fixe la propriété de beaucoup de termes hébreux; elle a été reproduite dans la *Polyglotte* d'Anvers et réimprimée depuis. On cite encore de Pagnino : *Thesaurus linguæ sanctæ*; Lyon, 1529, in-fol.; Paris, 1548, in-4° : on a fait de cet excellent dictionnaire hébreu-latin un *Epitome* (Anvers, 1616, in-8°), qui a eu de nombreuses éditions; — *Isagoge ad sacras litteras*; Lyon, 1528, in-4°; — *Hebraicarum institutionum lib. IV, ex rabbi D. Kimchi*; Lyon, 1526; Paris, 1549, in-4°; — *Catena argentea in Pentateuchum*; Lyon, 1536, 6 vol. in-fol. : recueil de commentaires hébreux, grecs et latins; — *Isagoge græca*; Avignon, 1525, in-fol. P.

Colonia (De), *Hist. litter. de Lyon*, II. — Quétif et Échard, *Script. ord. Prædicatorum*, II, 113 et 998. — Touron, *Hist. des hommes ill. de l'ordre de Saint-Dominique*. — Sixte de Sienne, *Biblioth. sancta*, lib. 4. — R. Simon, *Hist. critique des versions du Nouveau Testament*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII.

PAGNOZZI (*Giuseppe*), géographe italien, né le 25 janvier 1785, à Pistoie, mort le 11 décembre 1825. Employé depuis 1808 dans les bureaux des préfectures de la Toscane, il passa en 1814 dans les contributions directes, se rendit à Smyrne pour y diriger une éducation particulière, et revint en 1817 à Pistoie, où il se maria. On a de lui un vaste recueil, *Geografia moderna universale* (Florence, 1821-1827, 15 vol. in-8°), que des travaux plus complets ont rejeté dans l'oubli.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

PAHIN DE LA BLANCHERIE. *Voy.* LA BLANCHERIE.

PAHLEN (Von der), famille livonienne très-ancienne, qui entra au service de la Suède et reçut d'elle le titre de baron, conféré, le 18 octobre 1679, aux six fils de *Jean Cartensohn* VON DER PAHLEN, lieutenant-colonel dans les armées de cette puissance, alors très-importante. Lorsque la Livonie changea de maître, les Pahlen entrèrent au service de la Russie. Il existe encore aujourd'hui dans cette province ainsi que dans l'Esthonie des barons de ce nom; mais la branche la plus célèbre est celle qui fut élevée, le 22 février 1799, à la dignité de comte russe et qui, possessionnée surtout en Courlande, s'y est alliée aux familles de Medem et de Hahn. A cette branche appartenait le fameux comte *Pierre* DE Palhen, dont il sera question à la mort de l'empereur Paul I[er]. Gouverneur général de Saint-Pétersbourg à cette époque (mars 1801), avec le grade de général en chef, il fut renvoyé, le 13 juillet suivant, dans le gouvernement général de la Livonie qu'il avait administré auparavant et dont il était resté titulaire; mais il aima mieux prendre sa retraite, et vécut depuis ce temps dans sa terre de Hof zum Bergen, en Courlande, où il termina paisiblement ses jours, le 13 février 1826, âgé de quatre-vingt-deux ans.

De ses cinq fils, les trois aînés ont rendu à son nom un grand éclat. Le général comte *Paul Pétrovitch*, mort en 1836, fut un militaire distingué. Le comte *Pierre* (général de la cavalerie, adjudant général de l'empereur, etc.), l'un des plus brillants généraux russes, conquit une belle part de gloire dans les campagnes de 1812, 1813 et 1814, ainsi que dans les guerres plus récentes de Turquie et de Pologne. Après avoir été ambassadeur de Russie à Paris (1835), il fut rappelé en 1842 par suite de quelques mésintelligences entre sa cour et celle des Tuileries, et devint membre du conseil de l'empire, où siégeait également son frère, le comte *Frédéric*. Ce dernier, alors gouverneur de Kherson, fut, en 1829, l'un des signataires de la paix d'Andrinople. [M. SCHNITZLER, dans l'*Enc. des G. du M.*]

PAIGE (LE). *Voy.* LE PAIGE.

PAILHÈS (*Antoine*, baron), général franç[ais], né le 25 août 1779, à Béziers, mort le 3 se[p]tembre 1844. A quatorze ans, il s'enfuit du c[ol]lége pour s'engager dans le 83[e] régiment, et p[rit] part aux campagnes des Pyrénées, d'Italie e[t] d'Égypte. Lieutenant à Austerlitz, il passa da[ns] la garde impériale, et combattit avec elle en E[s]pagne, en Allemagne et en Russie. Devenu colo[nel] (1812), il abandonna un des derniers le champ d[e] bataille à Waterloo, et refusa de signer la capitulation de Paris. Mis en demi-solde, il se trouv[a] compromis dans plusieurs conspirations, celle de Béfort surtout, qui lui attira cinq années de détention. Le 2 avril 1830 il obtint le grade de maréchal de camp et le commandement de l'Aub[e]. Un jour, pendant qu'il chassait sur le territoire d[u] canton d'Estissac, il tomba d'un coup d'apoplexie, et son corps fut retrouvé au milieu d'un champ.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, V, 2e part.

PAILLET (*Julien*), poëte français, né le 8 février 1771, à Plombières. Ancien professeur aux écoles centrales, il présida l'Athénée des arts de Paris, et fit partie de plusieurs sociétés départementales. On a de lui un assez grand nombre de pièces de vers, entre autres *La paix* (1801), *Le panthéon dijonnais* (1805), *Le lendemain d'une bataille* (1814), *La mort de Henri IV* (1824), *Épîtres et poésies diverses* (1828, in-18), *Oromaze, ou le triomphe de la lumière* (1832), *Valentin* (1845), etc. Deux choix de ses poésies ont été publiés en 1837 et en 1843.

Quérard, *La France littéraire*.

PAILLET (*Alphonse-Gabriel-Victor*), avocat français, né le 17 novembre 1795, à Soissons, mort le 16 novembre 1855, à Paris. Fils d'un notaire, il fit de brillantes études au lycée de Charlemagne, et commença chez un avoué de Soissons son apprentissage du droit. Après avoir d'abord exercé la profession d'avocat dans sa ville natale, il vint en 1826 à Paris, et se fit inscrire au barreau de la cour royale. Chargé de défendre l'assassin Papavoine, il le fit avec un talent si élevé que Berryer, Hennequin et le procureur général Bellart s'empressèrent de le féliciter. La clientèle ne lui fit pas défaut, et il plaida les causes les plus importantes à Paris et en province. On remarquait en lui une parole simple et lucide, une méthode parfaite, une discussion pleine de force et de logique. « L'amour du vrai, a dit son panégyriste, le dominait au milieu des luttes les plus ardentes; on sentait toujours battre sous sa robe le cœur de l'honnête homme, et la sincérité qu'il cherchait pour elle-même devenait naturellement auprès du juge son plus sûr instrument de persuasion, l'arme la plus redoutable de son éloquence. » A la rentrée de 1855 il revint à Paris, déjà souffrant. A l'audience de la 1[re] chambre de 1[re] instance (16 novembre), il commençait à peine sa réplique, lorsque atteint d'apoplexie il tomba pour ne plus se relever. Il

aissa à l'ordre des avocats une somme de 10,000 fr. pour être employée aux prix et encouragements des jeunes stagiaires. Il avait été député de Château-Thierry depuis 1846 jusqu'en 1848; il fut représentant de l'Aisne à l'Assemblée législative (1849) et fit plusieurs rapports sur des matières juridiques. D. DE B.

Julien Larnac, *Éloge de M. Paillet*, 1857.

PAILLIET (*Jean-Baptiste-Joseph*), jurisconsulte français, né à Orléans, le 17 décembre 1789, mort en avril 1801. Il étudia le droit à Paris, et le pratiqua dans sa ville natale, où il devint, en 1830, juge au tribunal civil, et, en 1848, conseiller à la cour d'appel, fonctions qu'il cessa de remplir en 1861. Ses principaux ouvrages sont : *Manuel du droit français*; Paris, 1812, in-12 et in-8°; 9e édit., Paris, 1836, 2 part., in-8° : c'était en ce genre le livre français le plus répandu; — *Législation et Jurisprudence des successions, selon le droit ancien, le droit intermédiaire et le droit nouveau*; Paris, 1816, 3 vol. in-8°; — *Droit public français*; Paris, 1822, in-8°; — *Dictionnaire universel de droit français*; Paris, 1825-1828, 5 vol. in-8°; ouvrage interrompu avant la fin de la lettre A; — *Manuel complémentaire des codes français et de toutes les collections de lois*; Paris, 1846, 2 vol. in-8° : il contient le texte de toutes les dispositions législatives antérieures à 1789 restées en vigueur; — *Constitutions américaines et françaises*; Paris, 1848, in-12. Il a édité le *Traité des servitudes* de Lalaure (1827, in-8°); il a donné des articles au *Journal de Paris*, au *Journal du Palais* et à l'*Encyclopédie du droit*. E. R.

Frémont, *Jurisconsultes orléanais*, dans les *Mémoires de la Société d'agric. d'Orléans*, nouv. série, t. II.

PAILLOT DE MONTABERT (*Jean-Nicolas*), peintre et archéologue français, né à Troyes, le 6 décembre 1771, mort près de cette ville, le 6 mai 1849. Appartenant à une famille noble, il avait à peine terminé sa philosophie, qu'il émigra en Allemagne. S'étant rendu ensuite à New-York, il fut obligé, pour se créer des ressources, de peindre des portraits. Il compléta en Italie son éducation artistique. Après un voyage en Égypte, il revint en France, fréquenta l'atelier de David, et bientôt ses tableaux parurent aux expositions du Louvre. Il y donna *Jupiter* (1805), *Stratonice et Antiochus* (1804), *Léda* (1810), *Diane visitant Endymion* (1817), et un grand nombre de portraits, entre autres celui du mameluck *Roustan*. Après plus de vingt ans de travail, il commença l'impression de son *Traité complet de la peinture* (Paris, 1829, 9 vol. in-8°, et atlas, in-4°), qui embrasse toutes les questions qui intéressent l'art de la peinture. Les circonstances nuisirent à la vente de cette œuvre, qui avait absorbé presque toute la fortune de l'auteur. Les peintres toutefois profitèrent de ses recherches et de ses expériences sur la peinture à l'encaustique des anciens, entre autres MM. Abel de Pujol, Alaux, Picot, Léon Coignet, Glaize, etc. En 1834 Paillot fut frappé de cécité. Il n'en continua pas moins de composer quelques ouvrages, dont les deux suivants parurent après sa mort : *L'Artistaire, livre des principales initiations aux beaux-arts* (Paris, 1855, in-8°); et l'*Unitistaire, livre des Chrétiens unitistes* (1858, 3 vol. in-8°). Il a aussi donné des articles au *Journal des artistes* et au *Journal des beaux-arts*. Peu de temps avant sa mort, il avait été nommé membre de la Légion d'honneur. G. DE F.

Paul Carpentier, *Notice sur M. de Montabert*, dans les *Annales de la Soc. libre des beaux-arts*, 1850-1851. — *Journal des Beaux-Arts*, 1839 et 1849. — *Docum. part.*

PAIN (*Marie-Joseph*), vaudevilliste français, né le 4 août 1773, à Paris, où il est mort, en mars 1830. Son début au théâtre date de 1792; depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne cessa d'alimenter les scènes de genre, et composa seul ou en société avec Ancelot, Bouilly, Dumersan, Simonnin et Desaugiers, plus de cent cinquante pièces, qui comptèrent plus de chutes que de succès. On sait qu'il attacha son nom au vaudeville larmoyant de *Fanchon la Vielleuse* (1803), qui eut un si grand nombre de représentations. Pain ne manquait pas d'esprit et de facilité : le zèle avec lequel il célébra les Bourbons lui valut une place de censeur dramatique sous la restauration ainsi qu'un traitement annuel de 6,000 fr. sur l'état des employés de la préfecture de la Seine. Cette aisance ne lui profita guère, car il mourut sans laisser de quoi se faire enterrer. Il est aussi l'auteur d'un *Voyage au hasard* (Paris, 1819, 2 vol. in-12), et d'un choix de *Poésies* (1820, in-8°), où l'on trouve quelques jolies fables et la chanson du *Ménage de garçon*, qui jouit d'une vogue populaire. P. L.

Soleinne, *Biblioth. dram.* — Quérard, *La France littér.*

PAINE (*Thomas*), publiciste anglais, né à Thetford, comté de Norfolk, le 29 janvier 1737, mort à New-York (États-Unis), le 9 juin 1809. La vie de Paine présente deux phases remarquables, le rôle qu'il a joué en Amérique et celui que les circonstances l'amenèrent à jouer en France pendant notre révolution. Il était fils d'un quaker, fabricant de corsets et fort pauvre. Envoyé à une école gratuite, il y apprit à lire, à écrire et à compter, et à seize ans il travaillait au métier de son père. Il s'échappa deux fois de la maison pour s'embarquer. En 1759, sa passion maritime s'étant un peu calmée, il s'établit à Sandwich comme fabricant de corsets, et se maria. Veuf deux ans après, il entrait dans les douanes. Renvoyé pour un motif peu grave, il se rendit à Londres, et ayant obtenu une place de maître d'études, travailla beaucoup pour s'instruire. Rentré dans les douanes, il épousait en 1771, à Lewes, une seconde femme, fille d'un marchand de tabac, et s'établissait dans cette branche de commerce. Son esprit très-vif d'indépendance suscita contre lui le mauvais

vouloir de ses supérieurs. On saisit un prétexte pour le renvoyer. L'année 1774 fut pleine d'événements pour Paine. Ses affaires étaient embarrassées, et il fut réduit à faire faillite. Peu après, il se sépara à l'amiable de sa femme, et prit la résolution d'émigrer en Amérique. Franklin, qui remplissait alors à Londres les fonctions de commissaire pour son pays, lui donna des lettres de recommandation, et vers la fin de l'année Paine s'embarquait pour le Nouveau Monde. Il avait alors trente-sept ans. Outre une certaine expérience du monde, il possédait un esprit observateur, et une tête où fermentaient des idées nouvelles et hardies. Il arrivait à point nommé pour tirer le meilleur parti possible de son intelligence. Fixé à Philadelphie, il débuta par collaborer au recueil périodique le *Magasin de Pensylvanie;* ses articles obtinrent du succès. On en remarqua surtout un essai contre l'esclavage des nègres. Paine prenait le plus vif intérêt à la querelle avec l'Angleterre. Les Américains avaient tiré l'épé et vaincu à Bunker's Hill. Cependant on semblait hésiter encore à prononcer les mots décisifs, — indépendance et séparation. Ce fut Paine qui le premier donna une voix énergique aux sentiments qui dominaient dans les cœurs. Il comprit qu'une réconciliation était impossible, qu'il fallait ou se déclarer nation indépendante, ou s'avouer rebelles, et il publia sa fameuse brochure *Le sens commun*, où il exposait la nécessité de prendre sans delai un parti décisif. Ce pamphlet produisit un effet prodigieux : cent mille exemplaires furent rapidement vendus. Ce fut l'étincelle qui fit éclater partout l'incendie.

Le parti du mouvement proclama que les doctrines de Paine étaient la vraie politique, et cinq mois plus tard le congrès déclarait solennement l'indépendance des colonies (4 juillet 1776). L'écrivain, naguère obscur, devint tout à coup célèbre. Il fut l'objet de la part d'hommes éminents de louanges publiques, où on l'appelait un *citoyen du monde et l'illustre auteur du* Sens commun. Pendant tout le reste de sa vie, il se plut à signer ses autres productions : *le Sens commun*, signature qui devint son nom de guerre; et en faisant allusion à cette révolution où il était intervenu si à propos, il put dire et croire, dans son orgueil, que sans lui les États-Unis ne seraient pas devenus une nation. L'automne suivant, il rejoignit l'armée en qualité de volontaire, aide de camp du général Greene. Frappé du découragement produit par une suite d'échecs, il commença à publier, sous le nom de *La Crise*, une série de pamphlets, pleins d'énergie, de bon sens et d'idées patriotiques. Quinze numéros parurent successivement. En 1777 il fut nommé par le congrès secrétaire du comité des affaires étrangères, et n'occupa ce poste que deux années. Ayant acquis la conviction, d'après les documents qui passaient sous ses yeux, qu'un agent américain à Paris, Silas Deane, avait fait une demande frauduleuse d'argent au Congrès, et que des amis se disposaient à l'appuyer par motif de haute politique, il signala le fait dans plusieurs articles de journaux, signés *le Sens commun*. La demande fut rejetée, mais des membres du Congrès en prirent occasion d'accuser Paine d'avoir manqué de la discrétion qu'imposait sa place, et sur une motion, il fut invité à se retirer. En 1781, il accompagna en France le colonel Laurens, que le Congrès avait chargé de négocier un emprunt. Cette mission, secondée par Franklin, réussit complétement. Louis XVI accorda six millions de francs, et se rendit garant pour dix que devait avancer la Hollande. La paix conclue, Paine revint aux États-Unis. Ses amis et ses admirateurs agirent pour que ses services ne restassent pas sans récompense. Le Congrès lui accorda, sur le rapport d'un comité, une somme de 3,000 dollars (octobre 1785); l'État de New-York lui conféra 300 acres de terre avec une maison, bien confisqué sur un royaliste; et l'État de Pensylvanie lui vota 2,500 dollars. Rentré dans la vie privée, Paine se livra à ses goûts pour des expériences scientifiques. Son rêve favori était la construction d'un pont de fer qu'il voulait jeter sur le Schuylkill; mais arrêté par le manque de capital et l'état imparfait de la fabrication du fer, il résolut de se rendre en France, pour présenter à l'Académie des sciences le modèle de son pont. Franklin lui donna des lettres de recommandation, qui lui procurèrent le meilleur accueil. Un comité de l'Académie fit un rapport favorable. Malheureusement les esprits étaient tout à la politique, et personne n'offrit le capital nécessaire. Paine se rendit à Londres, espérant mieux réussir. Il s'associa avec un maître de forges dans le Yorkshire et un négociant américain qui avança de l'argent. Les dépenses furent considérables, et le négociant étant tombé en faillite, Paine fut arrêté par les créanciers, et n'obtint sa liberté qu'en payant une forte somme. La révolution avait éclaté en France. Paine se hâta de revenir à Paris. Le parti whig avait d'abord applaudi aux réformes et aux principes nouveaux, mais les désordres et les excès commencèrent à l'alarmer. Burke se prononça avec éclat, et, en octobre 1790, publia ses fameuses *Réflexions sur la révolution française*. Ce livre, aussi éloquent que passionné, fut accueilli avec transport par les conservateurs anglais, tandis que dans le parti contraire se levaient de nombreux champions pour lui répondre. Le plus vigoureux fut Paine, qui avait passé à dessein en Angleterre, et en mars 1791 il publia sa réponse, qui avait pour titre *Les Droits de l'homme*. Ce pamphlet est une apologie énergique et populaire des principes sur lesquels la constitution française de 91 est fondée. Sa diction, toujours claire, est parfois élégante, mais il n'évite pas la vulgarité, et descend souvent jusqu'à l'injure. Les amis du

gouvernement brûlèrent Paine en effigie dans les rues, et de leur côté les partisans de la révolution le proclamaient « un illustre apôtre de la liberté ». La seconde partie des *Droits de l'homme* ne put paraître qu'en février 1792. Elle était plus hardie et plus systématique que la première, et contenait des attaques violentes contre la royauté en général et contre le roi Georges III personnellement. Le succès de l'ouvrage fut immense; il fut traduit en français, et reproduit à bon marché. Le ministère anglais, inquiet de l'effervescence des esprits, fit publier une proclamation royale contre les écrits séditieux, et citer Paine devant la cour du Banc du roi. L'accusé se rendit à Londres. L'éditeur, intimidé, voulait arranger l'affaire; mais Paine refusa avec fermeté. Pendant l'instruction du procès, une députation d'électeurs du Pas-de-Calais vint l'informer que ce département l'avait élu membre de la Convention (septembre 1797). D'autres départements l'avaient également élu; mais il opta pour le premier, et très-flatté de ce choix, il s'empressa de s'embarquer pour la France. Vingt minutes après son départ, l'ordre arrivait à Douvres de l'arrêter. Il fut reçu à Calais avec un grand enthousiasme. Ne sachant pas parler français, il ne pouvait jouer un grand rôle à la Convention; mais sa réputation comme homme de principes le fit nommer membre du comité chargé de rédiger la nouvelle constitution. Son procès fut jugé par défaut. Bien qu'habilement défendu par Erskine, il fut déclaré coupable par le jury et condamné au bannissement (déc. 1792). Paine ne s'en affecta pas alors, mais plus tard ce fut pour lui un sujet d'embarras et d'inquiétude. Quand vint le jugement du roi, il combattit avec courage la sentence que la Montagne voulait faire prononcer, et fit lire par un de ses collègues un discours où il insistait avec force sur le bannissement. « Tuer Louis, disait-il, n'est pas seulement de l'inhumanité, mais de la démence. Sa mort accroîtra le nombre de vos ennemis. Si je pouvais parler comme un Français, je descendrais en suppliant à cette barre pour vous prier, au nom de tous mes frères d'Amérique, de ne pas envoyer Louis au supplice. » Ces efforts généreux achevèrent de détruire sa popularité, déjà compromise. Le parti dominant lui voua une haine violente. Robespierre le fit rayer de la liste des membres de la Convention, comme étranger et ennemi de la liberté et de l'égalité. On ne tarda pas à l'envoyer en prison au Luxembourg. Thomas Paine y resta près d'une année, constamment menacé de l'échafaud. Un jour, il n'échappa que par une erreur du geôlier. La chute de Robespierre ne le rendit pas de suite à la liberté. Il écrivit à Monroe, ministre américain qui avait succédé à Morris, et réclama sa protection. Il ne sortit pourtant de prison qu'en novembre 1794, et reprit sa place à la Convention, sans y jouer un rôle marqué. N'ayant pas été réélu après la dissolution de l'assemblée, il cessa de remplir des fonctions publiques (oct. 1795). La prison avait porté une atteinte grave à sa santé et à son esprit. Il compléta un ouvrage intitulé *L'âge de raison*, qui renferme des attaques formelles contre le christianisme, auquel il veut substituer la religion naturelle. Cet ouvrage fit grande sensation en Angleterre, et provoqua plusieurs réfutations énergiques. Il lui fit en outre des ennemis aux États-Unis, et Paine acheva d'y indisposer les esprits contre lui en publiant (1797) une lettre pleine d'amertume contre le caractère et l'administration de Washington. Il continua à vivre assez obscurément à Paris, malgré son désir de retourner en Amérique, et publia des pamphlets dont le plus saillant est *Justice agraire opposée aux lois et aux priviléges agraires*. Il s'y trouve quelques idées justes, mais la plupart sont impraticables. Il put enfin sortir de France, en 1802. La considération et la popularité dont il avait joui autrefois aux États-Unis avaient beaucoup baissé. Ses dernières années s'écoulèrent dans l'isolement. Ses adversaires lui reprochaient son avarice, sa tenue négligée et ses excès d'eau-de-vie. Son principal biographe, G. Vale, s'efforce de prouver qu'on l'a calomnié sur ce dernier point. Malgré les tentatives des ministres des différentes sectes, Paine persista jusqu'à la fin dans ses opinions irréligieuses. Il mourut à New-York, et fut enterré sur sa ferme de New-Rochelle. En 1817, ses ossements furent transportés en Angleterre par Cobbett, et reçus avec un étalage de respect par les radicaux. Les admirateurs qu'il avait encore aux États-Unis lui élevèrent (1839) un monument sur sa tombe vide, et il existe encore. Parmi ses biographes, aucun n'est parfaitement impartial. L'un l'exalte, et l'autre le dénigre. G. Vale, dans son volume de 200 pages, est trop constamment son apologiste. J. CHANUT.

Cheetham (R. F.), *Memoirs on the life and writings of Th. Paine*; New-York, 1809; London, 1819. — Carlile (N.), *Life of Th. Paine*; London, 1820. On y trouve la liste de tous ses écrits. — Vale (Georges), *Life of Th. Paine*; New-York, 1841. — Chalmers, *Biographical Dictionary*. — *English cyclopædia* (*biography*). — *Cyclopædia of american literature*. — *Revue britannique*, juin 1860.

PAISIELLO (*Giovanni*), célèbre compositeur italien, né à Tarente, le 9 mai 1741, mort à Naples, le 5 juin 1816. Son père, qui exerçait la profession de vétérinaire à Tarente, le plaça dès l'âge de cinq ans au collége des jésuites de cette ville. Guarducci, maître de chapelle de l'église des Capucins, ayant remarqué, pendant le chant des offices, la belle voix dont l'enfant était doué, essaya de lui faire chanter par cœur quelques solos dans sa musique, et fut tellement satisfait qu'il conseilla à ses parents de diriger ses études vers un art pour lequel il annonçait de si heureuses dispositions. Le jeune Paisiello fut d'abord confié aux soins d'un prêtre, nommé Charles Resta, qui lui enseigna les éléments de la musique, puis, au mois de mai 1754, son

père le conduisit à Naples et le fit admettre au conservatoire de S.-Onofrio, que Durante dirigeait alors. Paisiello y reçut pendant deux ans de Durante des leçons qui à la mort de ce savant maître furent continuées par Cotumacci et Abos; et après un séjour de cinq années dans l'école, on le chargea des fonctions de répétiteur. Redoublant d'ardeur au travail, il s'exerçait en composant divers morceaux de musique religieuse. Enfin, en 1763, et comme pour marquer le terme d'une éducation musicale qui lui avait coûté neuf ans d'études sérieuses, il écrivit un intermède qui fut représenté sur le théâtre du Conservatoire. Ce premier essai dramatique révélait un talent plein de charme mélodique, plein de grâce et de légèreté dans le style. Paisiello avait alors vingt-deux ans. Il fut bientôt appelé à Bologne pour y écrire deux opéras bouffes, *La pupilla* et *Il mondo alla rovescio*. Ces deux ouvrages eurent un succès d'enthousiasme qui répandit le nom de leur auteur dans toute l'Italie. De Bologne, le jeune compositeur se rend à Modène, où il fait représenter un autre opéra bouffe, *La madama umorista*, et deux opéras sérieux, *Demetrio* et *Artaserces*. Il va ensuite donner, à Parme, *Le virtuose ridicole*, *Il negligente*, et *I bagni di Abano*; à Venise, *Il Ciarlone*, *L'amore in ballo*, et *La pescatrice*; et à Rome, son charmant opéra de *Il marchese di tulipano*, qui, traduit en français vingt ans plus tard, devait faire la réputation du chanteur Martin au théâtre de l'Opéra-Comique. Partout les productions du musicien furent couronnées du plus brillant succès. A Naples, où il eut à soutenir la lutte contre Piccini, six nouveaux ouvrages, parmi lesquels on remarque *L'idolo cinese* qui fut représenté sur le théâtre de la cour, achevèrent de placer Paisiello au rang des premiers compositeurs dramatiques de l'Italie. Appelé, à diverses reprises, à Venise, à Rome, à Milan, à Turin, l'artiste déployait une prodigieuse activité. Sa fécondité égalait son talent. Piccini, en quittant Naples pour se rendre en France, avait laissé le champ libre à Paisiello. Celui-ci n'avait plus à redouter que Cimarosa, plus jeune que lui de quelques années et dont les éclatants débuts le tourmentaient. Les deux rivaux se mesurèrent ensemble; mais dans cette nouvelle lutte, où le mérite devait seul décider, on vit à regret Paisiello recourir à l'intrigue pour nuire aux succès de son émule. On eut aussi à lui reprocher d'avoir employé les mêmes moyens contre Guglielmi, lorsque, après quinze années d'absence, ce compositeur reparut en Italie avec toute la verdeur de son talent.

Paisiello n'avait encore que trente-six ans, et déjà il avait écrit cinquante et un opéras, tant bouffes que sérieux. *Le due contesse* et *La disfatta di Dario* (1), représentés à Rome, en 1777, venaient de mettre le sceau à sa renommée, lorsqu'il reçut en même temps de Vienne, de Londres et de Saint-Pétersbourg, des propositions avantageuses pour se rendre dans ces villes. Paisiello accepta les offres que lui faisait l'impératrice Catherine II, et au mois de juillet de la même année, après avoir fait jouer son opéra *Dal finto il vero*, il partit pour la Russie. Comblé de faveurs par l'impératrice, Paisiello acquitta sa dette de reconnaissance en écrivant successivement pour le service de la cour une foule de délicieux ouvrages, tels que *La serva padrona*, *Il matrimonio inaspettato*, *Il barbiere di Seviglia*, *I filosofi imaginari*, *La finta amante* composée à l'occasion de l'entrevue de Catherine avec Joseph II, à Mohilow, *Il mondo della luna*, *La Ninetti*, *Lucinda ed Artemidoro*, *Alcide al Bivio*, *Achille in Sciro*. On remarque encore au nombre des productions de ce musicien, à cette époque, des cantates, des pièces de piano pour la grande-duchesse Marie Federowna, et l'oratorio de *La Passione di Gesù Cristo*, composé pour le roi de Pologne Poniatowski. Enfin, après être resté huit ans au service de la cour de Russie, Paisiello reprit la route de l'Italie, en s'arrêtant à Vienne, où il écrivit douze symphonies concertantes à grand orchestre, pour l'empereur Joseph II, ainsi que sa délicieuse partition de *Il re Teodoro*. Ce dernier ouvrage, remarquable par la grâce, l'élégance et la verve comique, contenait, entre autres morceaux, un septuor, composition d'un genre complétement neuf alors et qui eut bientôt une célébrité européenne.

Pendant cette seconde période de sa vie artistique, Paisiello, soumis à l'influence du goût des peuples du Nord pour les combinaisons mélodiques et harmoniques, avait multiplié les morceaux d'ensemble dans ses opéras, en jetant dans la coupe de ses œuvres une variété de moyens et d'effets dont les Italiens, dans leur passion exclusive pour les airs, n'appréciaient pas encore le mérite. Ses compatriotes reprochèrent à ses ouvrages de ne plus avoir le même charme, et quoique Paisiello fût alors dans toute la force de son talent, peu s'en fallut qu'après son retour de Russie, lorsqu'il alla à Rome, en 1785, pour y écrire *L'amore ingegnioso*, cette pièce n'éprouvât une chute complète à la fin du premier acte; mais elle se releva au second acte. Depuis longtemps habitué à ne compter que des succès, Paisiello, blessé dans son amour-propre, ne voulut plus écrire pour les théâtres de Rome, et se fixa à Naples, où le roi Ferdinand IV lui confia la direction de la musique de sa chapelle, avec un traitement annuel de 1,200 ducats. Ce fut à cette ville que pendant les treize années suivantes Paisiello consacra, sauf quelques rares exceptions, tous les produits de son imagination, dont la fécondité, sem-

(1) Ce fut dans cet opéra qu'on entendit pour la première fois un air à deux mouvements, commençant par un *adagio* et finissant par un *allegro*. Cet air, *Mentre ti lascio, o figlia*, a servi depuis lors à beaucoup d'autres morceaux du même genre.

lait s'accroître avec les années. De ce temps atent plusieurs de ses meilleurs ouvrages, parmi lesquels on remarque *Il Pirro* (1), *I Zingari in fiera*, *Nina o la pazza d'amore*, *Giunone Lucina* (2), *La molinara*, *L'inganno felice*, et *La locanda*, qu'il envoya à Londres, et qu'il fit ensuite représenter à Naples, sous le titre de *Il fanatico in Berlina*, en y ajoutant un quintette. En 1797, il composa une marche funèbre à l'occasion de la mort du général Hoche. Deux ans plus tard, lors de la révolution qui éclata à Naples, la cour se retira en Sicile. Paisiello était resté à Naples. Sans emploi et inquiet sur son avenir, il sembla adopter les principes du gouvernement qui s'était établi sous la forme républicaine, et obtint la place de directeur de la musique nationale. Mais bientôt une réaction amena la restauration de la monarchie, et l'artiste, tombé en disgrâce, perdit sa position de maître de chapelle du roi, qui ne lui fut rendue qu'après deux années de soumission et de vives sollicitations. A quelque temps de là, le premier consul Bonaparte demanda au roi de Naples de lui envoyer Paisiello pour organiser et diriger sa chapelle, et, sur l'ordre de Ferdinand IV, le célèbre musicien quitta aussitôt Naples et se rendit à Paris, où il arriva au mois de septembre 1802. Le premier consul l'indemnisa largement de ses frais de voyage, lui donna un traitement annuel de 12,000 francs, sans compter le logement, la voiture, et les gratifications qu'il lui accorda ensuite. Malgré le mérite de Paisiello, cette préférence marquée pour un artiste étranger, à l'exclusion des grands musiciens que la France possédait alors, ne fut pas goûtée de tout le monde. Paisiello eut à soutenir une lutte contre le Conservatoire, et usa de représailles en n'admettant dans le personnel de la chapelle des Tuileries que les antagonistes de Méhul et de Cherubini (3). Il écrivit pour le service de cette chapelle seize offices complets, comprenant des messes, des motets, et des antiennes, et composa pour le couronnement de l'empereur Napoléon, en 1804, une messe ainsi qu'un *Te Deum* à deux chœurs et à deux orchestres. Au mois de mars de l'année précédente, il avait donné à l'Opéra *Proserpine*, pièce de Quinault, remise en trois actes par Guillard, et qui n'eut que quelques représentations. Blessé du peu de sensation que son talent avait produit à Paris, Paisiello, sous le prétexte de la santé de sa femme, demanda à retourner en Italie. Napoléon n'ayant pu parvenir à le retenir, lui accorda sa retraite en l'invitant à désigner lui-même son successeur. Paisiello présenta Lesueur, qui fut accepté.

Vers le milieu de l'année 1804, le célèbre artiste était de retour dans sa patrie, où il reprit son service auprès de Ferdinand IV; mais bientôt les événements politiques renversèrent l'ancienne dynastie. Joseph, frère de Napoléon, en montant sur le trône de Naples, en 1806, maintint Paisiello dans ses fonctions de directeur de la chapelle et de la musique de la chambre, fixa son traitement à 1800 ducats, et lui remit de la part de Napoléon la croix de la Légion d'honneur ainsi que le brevet d'une pension de mille francs. Le compositeur écrivit pour la chapelle de la nouvelle cour vingt-quatre offices complets, et pour la fête du roi l'opéra *I pitagorici*, qui fut le dernier ouvrage qu'il donna au théâtre. Lorsque, en 1808, Joachim Murat succéda à Joseph Bonaparte, qui venait d'être appelé au trône d'Espagne, Paisiello conserva ses titres et ses emplois. Il avait été nommé membre de la Société des sciences et arts de Naples et président de la direction du Conservatoire de musique de cette ville; il faisait partie de la plupart des académies; en 1809, l'Institut de France l'avait inscrit au nombre de ses associés étrangers. Les circonstances qui ramenèrent les Bourbons à Naples, en 1815, changèrent la position de Paisiello. L'attachement qu'il portait à Bonaparte et à sa famille lui avait fait perdre la pension qu'il recevait autrefois de Ferdinand IV. Il avait également perdu celles que lui faisaient l'impératrice Marie de Russie et Napoléon. Dans un âge très-avancé, et habitué depuis près d'un siècle à vivre avec une sorte de luxe, il se trouva réduit aux modiques appointements qu'il avait de la chapelle royale. Délaissé par la cour et même par ses amis, le chagrin acheva de ruiner sa santé, et termina son existence à l'âge de soixante-quinze ans.

Si l'on peut reprocher à Paisiello, comme homme, d'avoir quelquefois employé l'intrigue pour nuire aux succès de ses rivaux et d'avoir montré dans sa vieillesse peu de générosité envers les jeunes artistes dont le talent naissant lui portait ombrage, on n'a que des éloges à lui donner comme compositeur dramatique. Guglielmi peut l'emporter sur lui par la pétulance de sa verve, Cimarosa par l'abondance des idées, mais Paisiello leur est supérieur par la suavité de ses mélodies et par le charme de l'expression. Sa fécondité était tellement prodigieuse qu'il ne se rappelait pas lui-même le nombre de ses ouvrages. Outre ceux déjà cités, voici les principaux : — *L'innocente fortunato*, à Venise; — *Sismonno nel Mogole*, à Milan; —

(1) Cet ouvrage offre le premier exemple d'un opéra sérieux contenant des *introductions* et des *finales*. Jusque-là ce genre de morceaux n'avait encore été introduit que dans les opéras bouffes.

(2) C'est dans cette cantate dramatique, composée pour les relevailles de la reine de Naples, que se trouve le premier air avec chœur écrit pour les théâtres d'Italie.

(3) Huit chanteurs et vingt-sept symphonistes composèrent dans l'origine le corps de musique de cette chapelle. L'ancienne chapelle des Tuileries ayant été détruite pendant la révolution, on célébrait le service divin dans la salle du conseil d'État, qu'on disposait en oratoire le dimanche, et qu'on rendait le lendemain aux séances du conseil. A l'avénement de Napoléon Ier au trône, on rétablit la chapelle, qui sert encore aujourd'hui, et le personnel des musiciens fut considérablement augmenté.

L'Arabo cortese, à Naples; — *Semiramide*, à Rome; — *Annibale in Italia*, à Turin; — *Antigone*, à Naples; — *La grotta di Trofonio*; — *La cuffoara*; — MUSIQUE D'ÉGLISE : — *Pastorali per il S. Natale*, a canto e coro; — Messe de *Requiem*, à deux chœurs et deux orchestres, pour les funérailles du prince royal de Naples, D. Gennaro; — Trois messes solennelles à deux chœurs et deux orchestres, dont une pour le couronnement de l'empereur Napoléon; — Un *Te Deum*, à quatre voix et orchestre, pour le retour du roi et de la reine à Naples; — quarante motets avec accompagnement d'orchestre, composés pour les chapelles du roi deNaples et de l'empereur Napoléon. — MUSIQUE INSTRUMENTALE et VOCALE : Douze quatuors pour deux violons, viole et clavecin; — Six quatuors pour deux violons, alto et basse; — des cantates pour voix seule, avec accompagnement de piano; — des nocturnes à deux voix; des canzonettes et d'autres petites pièces de musique de chant. DENNE BARON.

Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des musiciens*. — Quatremère de Quincy, *Notice sur Paisiello*. — Castil-Blaze, *Chapelle-musique des rois de France*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — *Biographia degli uomini illustri del regno di Napoli*.

PAITONI (*Giacomo-Maria*), savant bibliographe italien, né vers 1710, à Venise, où il est mort, en 1774. Admis chez les clercs réguliers dits Somasques, il devint bibliothécaire du couvent du Salut. Sa vie entière fut consacrée à des travaux de bibliographie, dont le plus considérable est la *Biblioteca degli autori antichi greci e latini volgarizzati* (Venise, 1766-1767, 5 tom. in-4°), ouvrage exact, soigneusement fait, et rempli de notices fort intéressantes, ainsi que d'observations critiques. Ce savant religieux a encore fourni des articles aux *Memorie della storia letter.* (1758), et à la *Raccolta Calogerana* (1742), et il a revendiqué pour Venise, dans une dissertation qui fit quelque bruit (1756 et 1772, in 8°), l'honneur d'avoir été le berceau de l'art typographique en Italie; mais son sentiment n'a point prévalu.

Journal des Savants, avril 1776. — Rotermund, *Supplém.* à Jöcher.

PAIXHANS (*Henri-Joseph*), général français, né à Metz, le 22 janvier 1783, mort le 19 août 1854, à Jouy aux Arches. Sorti de l'École polytechnique, puis de l'école spéciale d'artillerie, il fit les guerres d'Autriche, de Prusse et de Pologne. A vingt-quatre ans il reçut la croix d'Honneur. En 1812, il était à la Moskowa, et en 1814 commandait les batteries qui défendaient les buttes Chaumont et celles de Belleville. Sans emploi durant la restauration, il s'occupa d'expériences pyrotechniques. En 1830 il fut nommé député par le collége de Sarreguemines et dans les législatures suivantes il représenta la ville de Metz jusqu'en 1848. Louis-Philippe le nomma colonel. Paixhans fut alors successivement attaché au ministère de la guerre, au comité d'artillerie, aux commissions chargées de préparer la défense de la France, etc. Il a introduit des améliorations sérieuses dans l'artillerie et les canons bombes, qui, après quelques essais infructueux, sont devenus d'une application générale et portent son nom. Paixhans mourut général de division et membre de plusieurs académies. On a de lui : *Considérations sur l'état actuel de l'artillerie des places et sur les améliorations dont elle paraît susceptible*; 1815, in-4°; — *Observations sur la loi du recrutement et d'avancement de l'armée française*; Paris, 1817, in-8°; — *Nouvelle force maritime, et application de cette force à quelques parties du service de l'armée de terre*, etc.; Paris, 1822, in-4°, 7 pl. : de nombreuses recherches sur l'emploi des projectiles creux rendent cet ouvrage précieux; — *Expériences faites par la marine française sur une arme nouvelle; changements qui paraissent devoir en résulter sur le système naval*; Paris, 1825, in-8°; — *Force et faiblesse militaires de la France* : essai sur la question générale de la défense des États et de la guerre défensive, etc.; Paris et Bordeaux, 1830, in-8°; — *Fortifications de Paris, ou Paris doit-il être fortifié, et quels seront les moyens de défense*, etc.? Paris, 1834, in-8°, pl.; — plusieurs brochures ou discours sur des questions stratégiques. A.

Archives de la guerre. — E.-A. Bégin, *Biographie de la Moselle*.

PAJOL (*Claude-Pierre*, comte), général français, né à Besançon, le 3 février 1772, mort à Paris, le 19 mars 1844. Fils d'un avocat, il prit part à la prise de la Bastille, et s'enrôla en 1791 dans le 1er bataillon des volontaires du Doubs. Sous-lieutenant (12 janvier 1792), il combattit à Valmy, devant Mayence, à Francfort, à Limbourg, à Hocheim, et fut aide de camp de Kleber. Capitaine en 1795, chef de bataillon (9 février 1796), il se trouva à Altenkirchen, entra en 1797 dans le 4e régiment de hussards, à l'armée du Danube, puis à l'armée d'Helvétie, où Massena le fit chef de brigade (25 mai 1799). Il fit ensuite la campagnes d'Italie et du Rhin. En 1805, il se signala à Ulm, à Leoben, à Austerlitz, pendant les campagne de Prusse en 1806, et fut nommé général de brigade (10 mars 1807), et baron de l'empire (1er mars 1808). Sa conduite à Eckmühl et sous les murs de Ratisbonne lui valut en 1809 le titre de commandant de la Légion d'honneur. Après s'être distingué à Essling et à Wagram, il commanda l'avant-garde du premier corps dans la guerre de Russie, et devint général de division (7 août 1812), à la suite de diverses affaires qui commencèrent les opérations de cette grande campagne. Blessé dangereusement pendant la retraite, il n'en continua pas moins son service, et combattit à Lutzen, à Bautzen et à Montereau surtout, dont il défendit le pont avec

tel acharnement que Napoléon, après une charge, l'une des plus belles qu'offrent les annales militaires, le promut grand-officier de la Légion d'honneur (19 février 1814), et lui dit en l'embrassant : « Si tous les généraux m'avaient servi comme vous, l'ennemi ne serait point en France. » La restauration fit Pajol comte et lui confia une division de cavalerie; mais le 21 mars 1815 il prit le commandement des troupes au delà de la Loire, les amena à Napoléon, qui le nomma pair de France (2 juin 1815), et lui conseilla de marcher sur Bruxelles. Après Waterloo Pajol fut mis à la retraite (3 janvier 1816). Absent de Paris lors de la publication des ordonnances de juillet, il se hâta de revenir, et le 29, après la prise des Tuileries, il se mêla à l'insurrection, organisa sur la route de Saint-Cloud une ligne de défense, qu'il confia ensuite au général Rewbel, et accepta le commandement en second, sous le général Gérard, des forces parisiennes. Ce fut lui qui fut chargé de prendre toutes les mesures pour déterminer Charles X à s'éloigner avec sa famille du territoire français : l'expédition dite de *Rambouillet* fut le résultat de cet ordre. Son dévouement fut récompensé par la grand'croix de la Légion d'honneur (21 août 1830), le commandement de la 1re division militaire (26 septembre) et par un siége à la chambre des pairs (19 novembre 1831). Il eût dans ses nouvelles fonctions à réprimer plus d'une fois les émeutes qui signalèrent les premières années du règne de Louis-Philippe, et se montra complétement dévoué au gouvernement qu'il avait contribué à fonder. Mis en disponibilité (29 octobre 1842), il mourut peu après.

Ses fils sont, l'un, Charles-Pierre-Victor, comte *Pajol*, colonel d'état-major depuis 1855 ; l'autre, Louis-Eugène-Léonce *Pajol*, colonel du 2e cuirassiers depuis 1858. H. F.

Biogr. univ. et port. des contemp.

PAJON (*Claude*), théologien protestant, né en 1626 à Romorantin, mort le 27 septembre 1685 à Carré, près d'Orléans. Appartenant à une famille du Blaisois qui embrassa de bonne heure les doctrines de la réforme, il fut pasteur de Marchenoir (1650), professa la théologie à Saumur (1666), et accepta en 1668 la vocation que lui offrit l'église d'Orléans. Ayant manifesté quelques opinions qui lui étaient particulières sur la prédestination et la grâce, il fut en butte aux persécutions de Jurieu et des orthodoxes; par leur influence plusieurs synodes et l'académie de Sedan le condamnèrent sans l'entendre, et quand il voulut se justifier, on le lui défendit, sous prétexte qu'il cherchait à propager son hérésie. Des cinquante écrits qu'il avait composés, Pajon n'en publia que trois : *Sermon sur II Cor. III*, 17; Saumur, 1666, in-8°; les sentiments qu'il y expose ont été formulés d'une façon plus nette par Isaac Papin; on les désigna du nom de *Pajonisme*; — *Examen des Préjugés légitimes* (de Nicole); Bionne, 1675, 2 vol. in-12; — *Remarques sur l'*Avertissement pastoral; Amsterdam, 1685, in-12.

Un membre de la même famille, PAJON (*Louis-Esaïe*), né le 21 mai 1725, à Paris, mort le 24 juillet 1796, à Berlin, desservit les églises françaises de Leipzig et de Berlin, et devint conseiller du consistoire. Il édita l'*Histoire de la Réformation* de Beausobre et traduisit les *Leçons de morale* de Gellert (Leipzig, 1772, 2 vol. in-8°). — Son frère cadet, *Pierre-Abraham*, pratiqua la médecine à Paris. On a de lui quelques opuscules scientifiques et une dissertation sur l'*Origine des appariteurs de l'université* (1782, in-12).

Bayle, *Dict. crit.* — Chaufepié, *Nouveau dict.* — Haag frères, *La France protestante.*

PAJON (*Henri*), littérateur, mort en mars 1776, à Paris, sa ville natale, fut avocat au parlement, et publia sous le voile de l'anonyme divers écrits agréables, tels que l'*Histoire du prince Soly* (Amsterdam, 1740, 1743, 1746, 2 part., in-12); — *Les Aventures de la belle Grecque* (1742, in-12); — *Histoire du roi Splendide* (1748, 2 vol.); *Contes nouveaux et nouvelles en vers* (1753, in-12), etc.

Quérard, *La France littér.*

PAJOT. *Voy.* ONS-EN-BRAY.

PAJOU (*Augustin*), sculpteur français, né à Paris, le 19 septembre 1730, mort le 8 mai 1809, dans cette ville. Élève de Lemoyne, il remporta le grand prix de sculpture au concours de 1748, et fut nommé pensionnaire du roi à l'Académie de France à Rome. Après un séjour de douze années en Italie, il revint à Paris, et fut reçu membre de l'Académie, le 26 janvier 1760, sur la présentation d'un groupe de *Pluton tenant Cerbère enchaîné à ses pieds*. L'Académie le choisit pour adjoint à professeur, le 30 juillet 1762, et pour recteur, le 7 juillet 1792. Il avait été nommé en 1781 garde des antiques du roi. Il eut une place à l'Institut lors de la formation de ce corps. Pajou jouit d'une grande célébrité pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI. M. J. Pichon a publié dans les *Mélanges de la Société des bibliophiles* (1856), un curieux *Mémoire des ouvrages de sculpture statuaire* faits par Pajou pour Mme du Barry pendant le cours des années 1770, 1771, 1772, 1773 et 1774. Lorsque le roi Louis XVI fit commander aux artistes une suite des statues des hommes illustres de la France, Pajou fut chargé des statues de Pascal, de Descartes, de Turenne, de Fénelon et de Bossuet. Le musée du Louvre possède de lui une statue de *Bossuet*, et une de *Psyché*, les bustes de *Buffon* et de *Mme du Barry*. Il mit à l'exposition de 1779 une figure de *Bossuet*, placée aujourd'hui dans la salle des séances de l'Institut. On voit à l'Académie des arts de Saint-Pétersbourg un monument en marbre blanc représentant L'*Impératrice Élisabeth décorant la princesse de Hesse-Hombourg de son cordon de Saint-André.*

Un fils de Pajou étudia la peinture sous Vincent; il exposa son œuvre capitale au salon de 1812, et mourut vers 1829. H. H—N.

H. Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*. — L. Dussieux, *Artistes français à l'étranger*.

* **PALACKY** (*François*), historien bohémien, né le 14 juin 1798, à Hodslawitz, en Moravie. Après avoir terminé ses études à Presbourg et à Vienne, il s'occupa pendant quelques années de littérature et de beaux-arts, et s'adonna ensuite à l'étude approfondie de l'histoire de son pays. Devenu en 1823 archiviste de la maison des comtes de Sternberg, il visita dans les années suivantes l'Allemagne et l'Italie pour rechercher des documents concernant les annales de la Bohême, qu'il se mit ensuite, nommé en 1829 historiographe par les états de ce pays, à écrire avec un talent et une science supérieurs. Mêlé aux événements de 1848, il fut le chef du parti slave à la diète de Kremsier, après la dissolution de laquelle il retourna à ses travaux scientifiques. On a de lui : *Theorie des Schönen* (La Théorie du beau); 1821; — *Allgemeine Geschichte der Æsthetik* (Histoire générale de l'esthétique); 1823; — *Würdigung der alten böhmischen Geschichtschreiber* (Critique des anciens historiens bohémiens); Prague, 1830; — *Dobrowskys Leben* (Vie de Dobrowsky); ibid., 1833; — *Geschichte von Böhmen* (Histoire de la Bohême); ibid., 1836-1860, 4 parties en 8 vol. in-8°; la première et la quatrième ont été traduites en bohémien, ibid., 1848-1857, 3 vol. : cet excellent ouvrage va jusqu'à l'année 1457; — *Litterarische Reise nach Italien zur Aufsuchung der Quellen der böhmischen Geschichte* (Voyage littéraire en Italie pour la recherche des sources pour l'histoire de Bohême); ibid., 1838, in-4°; — *Archiv cesky*, recueil de documents concernant la Bohême, commencé en 1840; — *Die ältesten Denkmaler der böhmischen Sprache* (Les plus anciens Monuments de la langue bohémienne); Prague, 1840, publié en commun avec Schaffarik; — *Ueber Formelbücher in Bezug auf böhmische Geschichte* (Sur les Recueils de formules, par rapport à l'histoire de Bohême); ibid., 1842-1847, 2 parties in-4°; — *Der Mongolen Einfall im Jahre 1241* (L'Invasion des Mongols en 1241); ibid., 1842, in-4°. Palacky a aussi édité le tome III des *Scriptores rerum bohemicarum*, Prague, 1829, et le tome XX des *Fontes rerum austriacarum* (Vienne, 1800, in-8°), qui renferme les documents de l'histoire de Bohême du temps du roi Podiébrad.

Conversations-Lexikon. — *Revue des deux mondes*, (15 avril 1858).

PALAFOX (*Jean* DE), théologien espagnol, né dans le royaume d'Aragon, en 1600, mort le 13 septembre 1659. Issu d'une famille illustre, et étudiant distingué de l'université de Salamanque, il fut appelé par Philippe IV dans le conseil de guerre, puis dans celui des Indes. Il embrassa peu après l'état ecclésiastique. L... le nomma en 1639 évêque de Puebla-de-los-... gelos ou Angelopolis, dans le Mexique avec ... pouvoirs administratifs étendus. Dans l'exer... de ses fonctions Palafox eut des démêlés a... les jésuites; il soumit son différend au p... Innocent X, et passa en Europe pour soutenir ... cause. Le roi d'Espagne, satisfait de sa cond... en Amérique, donna à Palafox l'évêché d'Os... Ce prélat mourut peu après, laissant une gran... réputation de piété. Vers la fin du dix-septi... siècle on commença une procédure pour sa b... tification; mais la cause traîna en longueur, ... malgré les instances du gouvernement espag... la cour de Rome ne se décida pas à conf... l'honneur de la béatitude à l'adversaire décl... des jésuites. Les *Œuvres de Palafox* ont ... recueillies à Madrid; 1762, 15 vol. in-fol. On ... remarque *Le pasteur de la nuit de Noël* (*Pastor de Noche-buena*), Bruxelles, 1655, in-... traduit en français, Paris, 1676; — *La Conquê... de la Chine par les Tartares*, publiée en espagnol et en français; Paris, 1678, in-8°; — plusieurs traités mystiques, dont quelques-uns ... été traduits en français par l'abbé Le Roy. L...

Arnauld, *Morale pratique des jésuites*, t. IV. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — D... *Vie du vénérable don Jean de Palafox, évêque d'Angelopolis*; Cologne, 1767, in-8o.

PALAFOX Y MELZI (*Joseph*), général espagnol, né en 1780, au château de Palafox (Aragon), mort à Madrid, le 16 février 1847. D'une noble et ancienne famille, il fut admis de très-bonne heure dans la maison militaire du roi. Il accompagna Ferdinand à Bayonne, mais s'échappa de cette ville aussitôt qu'il entrevit les desseins de Napoléon sur l'Espagne. Il vivait retiré près de Saragosse, lorsque, sur un faux bruit que Ferdinand, parvenu à se sauver de Bayonne, s'était réfugié dans le château de Palafox, il fut mandé à Saragosse par don Juan Guillerme, capitaine général de l'Aragon pour le nouveau gouvernement. Il arriva bientôt, suivi de cinquante paysans armés, et fut accueilli avec enthousiasme par le peuple, qui le proclama capitaine général le 25 mai 1808. Quoique peu versé dans l'art militaire, il mit tout en œuvre pour fortifier la ville, dont la situation et la solidité des édifices offraient de grandes facilités pour la défense. Il appela sous les drapeaux tous les soldats et officiers réformés, réunit des troupes des districts voisins, organisa les étudiants en bataillons, et arma tous les hommes en état de servir. Dans tous ces préparatifs il fut puissamment secondé par les moines, qui exaltèrent la population très-superstitieuse de l'Aragon. Plusieurs officiers espagnols et étrangers dirigèrent les détails. Son premier acte fut de publier une proclamation déclarant la guerre à Napoléon; dans un autre pays de l'Europe civilisée cette déclaration n'eut été qu'un acte de folie, mais en Aragon ce fut une mesure nationale dont les Français furent loin de prévoir les effets. Presque aussitôt les

rançais investirent la ville et en commencèrent : bombardement (27 juillet 1808). Dès lors)ute la population, sans distinction de rangs, rit les armes, et les femmes même déployèrent n courage au-dessus de tout éloge. Vainement : 4 août les Français, maîtres d'une partie de la ille, adressèrent-ils à Palafox des sommations éitérées de capituler; après soixante jours du iége le plus meurtrier, ils sont contraints de se etirer le 14. Ils revinrent en novembre suivant vec des forces plus considérables et une nombreuse artillerie de siége sous les ordres des maréchaux Moncey et Mortier. Ils trouvèrent a place beaucoup mieux fortifiée, car Palafox vait utilement employé le temps à réparer es pertes, rassembler et exercer ses troupes, et compléter les fortifications. Le 23 novembre, l s'avança en personne jusqu'à Tudela, et fut battu; le 27, la ville fut de nouveau investie et la défense des assiégés devint de plus en plus opiniâtre. Chaque couvent devint une forteresse, chaque maison une redoute, chaque rue un boulevard. Les Français durent tout emporter à la sape, à la mine et ensuite à l'assaut. Les murs des maisons étaient percés, et les assiégés en en abandonnant une se retiraient dans l'autre; ils employaient la mine en même temps que les assiégeants, et des obstacles multipliés et croissants arrêtèrent les Français à chaque pas. Au milieu de toutes ces horreurs, une fièvre épidémique enlevait quatre à cinq cents personnes par jour. Le 21 février 1809, la ville fut contrainte de capituler à discrétion. Cinquante-quatre mille personnes avaient péri dans ce fameux siége. Palafox, malade et affaibli, fut transporté en France et conduit au donjon de Vincennes, où il demeura jusqu'au traité de Valençay (11 décembre 1813). Ferdinand IV le chargea alors d'une mission secrète à Madrid, et à son retour en Espagne le confirma, en 1814, dans ses fonctions de capitaine général de l'Aragon, où son énergie eut bientôt étouffé le désordre. Rentré en 1820 dans la vie privée, il embrassa avec ardeur la cause de la liberté, et lorsque, après la contre-révolution de 1823, les cortès se retirèrent à Séville, il publia une proclamation très-énergique où il se prononça hautement pour la constitution. Créé par la reine régente Marie-Christine duc de Saragosse, grand d'Espagne de première classe, Palafox se tint éloigné de la scène politique. Le 21 septembre 1835, il s'adressa aux Aragonais pour les engager à soutenir le trône d'Isabelle, remplit les fonctions de directeur des Invalides, et mourut d'apoplexie foudroyante.

Son frère *Louis*, marquis de Luzan, qui l'avait secondé dans la conduite du siége de Saragosse, mourut à Madrid, le 27 décembre 1843.

H. F.

Biogr. univ. et port. des contempor. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire.*

PALAIRET (*Jean*), littérateur français, né en 1697, à Montauban. Il fut agent des États généraux à Londres, et enseigna la langue française à trois des enfants du roi Georges II. On a de lui : *Nouvelle Méthode pour apprendre à bien lire*; Londres, 1727, in-12; la 12e édit. est de 1758; — *New royal french grammar*; ibid., 1738, in-8°; huit éditions; — *Nouvelle introduction à la géographie moderne*; ibid., 1754-1755, 3 vol. in-12; — *Atlas méthodique*; ibid., 1754, in-fol.

PALAIRET (*Élie*), savant philologue, né en 1713, à Rotterdam, mort en 1765, était probablement de la même famille. Après avoir desservi différentes églises protestantes dans les Pays-Bas, il passa en Angleterre, et devint vicaire de l'évêque de Bangor. Son meilleur ouvrage est un *Thesaurus ellipsium latinarum* (Londres, 1760, in-8°). Quelques-unes des explications qu'il a données dans ses *Observationes in sacros N. T. libros* (1752) ont été réfutées en 1757 dans les *Acta erudit. Lips.*

Haag frères, *La France protestante.*

PALAPRAT (*Jean*), seigneur DE BIGOT, auteur dramatique français, né à Toulouse, en mai 1650, mort à Paris, le 14 octobre 1721. Issu d'une famille de robe, qui comptait parmi ses membres le jurisconsulte de Ferrières, il écrivit quelques poésies légères, couronnées par l'académie des Jeux floraux, dont plus tard il fut un des mainteneurs; reçu avocat, il fut, à vingt-cinq ans, élevé aux honneurs du capitoulat, devint ensuite chef et préfet des sept édiles de Toulouse et en 1681 chef du consistoire. Ces dignités ne purent le retenir dans sa ville natale, qu'il quitta pour visiter Paris. Après avoir suivi à Rome la reine Christine, il se lia d'amitié avec l'abbé Brueys, qui le prit pour collaborateur; son esprit et sa gaieté le firent remarquer par le grand-prieur de Vendôme, qui fit Palaprat son secrétaire des commandements. Il se permettait avec le grand-prieur des plaisanteries parfois un peu vives. Un jour Catinat qui en avait ri, lui dit en l'embrassant : « Les vérités que vous lâchez à monsieur le grand-prieur me font trembler pour vous. » — Rassurez-vous, lui répondit-il, ce sont mes gages. » Sa collaboration avec Brueys eut d'abord pour base la crainte qu'avait ce dernier de faire du scandale; mais on dit que dans ce travail les parts n'étaient pas égales entre les deux collaborateurs. Palaprat avait de l'esprit; mais Brueys s'entendait mieux à construire une pièce. L'un travaillait davantage; l'autre se chargeait surtout de faire recevoir, de faire jouer et de pousser les succès. Cependant chaque fois que Brueys réclamait, Palaprat convenait franchement de la vérité, et les petites discussions d'amour-propre qu'ils eurent à ce sujet ne troublèrent jamais leur intimité; leur association dramatique ne fut rompue que par un fait, tout à fait étranger à ces récriminations. Palaprat, obligé de suivre le grand-prieur en Italie, renonça au théâtre, et Brueys se retira à Montpellier. De retour à Paris en 1704, il fut obligé,

par suite de discussions avec le grand-prieur, de quitter le logement qu'il occupait au Temple. Il avait succédé à Quinault dans la charge de fournir des devises à la dauphine pour ses médailles. A la mort de cette princesse, on lui fit obtenir les mêmes fonctions avec un petit traitement sur la chambre aux deniers. Malgré tout son esprit, il était d'un caractère fort ingénu, ce qui l'avait fait surnommer *la dupe de tout le monde*. Les pièces que Palaprat a composées seul sont : *Le Ballet extravagant ; La Prude du temps*, comédie en 5 actes, qui ne réussit pas, et *Le Secret révélé*. Il a été le collaborateur de Brueys dans *Le Grondeur*, *Le Muet*, *Les Quiproquo*, *L'Avocat Patelin* et *L'Important*, comédies. A. JADIN.

Auger, *Notice sur la vie de Palaprat*, en tête des *Œuvres choisies de Brueys et Palaprat*, 2 vol. in-18.

PALATINE (La princesse). *Voy.* CHARLOTTE-ÉLISABETH.

PALAZZI (*Giovanni*), en latin *Palatius*, historien italien, né vers 1640, à Venise. D'une pauvre famille patricienne, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1684 chanoine de l'église ducale. Pendant quelque temps il occupa la chaire de droit canon à Padoue; mais sa négligence à en remplir les devoirs l'obligea de s'en démettre. Il fut ensuite curé de la collégiale de Sainte-Marie-Mère-de-Dieu, et reçut de Léopold Ier le titre d'historiographe impérial. Il est l'auteur d'un grand nombre d'histoires médiocres en latin, parmi lesquelles nous citerons : *Monarchia occidentalis, a Carolo Magno usque ad Leopoldum I ;* Venise, 1671-1679, 9 vol. in-fol. : « Si la magnificence de l'édition était, dit Tiraboschi, une preuve de la bonté de l'ouvrage, on trouverait à peine une histoire comparable à celle de Palazzi. » — *Gesta Pontificum Romanorum;* ibid., 1687-1690, 5 vol. in-fol., fig. ; il contient moins l'histoire que les éloges des papes. François Pagi en a donné un abrégé (Anvers, 1717, 2 vol. in-4°) ; — *Vita M.-A. Justiniani, Venetorum ducis*; ibid., 1688, in-fol. ; — *Fasti ducales*; ibid., 1696, in-4°, fig. ; — *Aristocratia ecclesiastica cardinalium;* ibid., 1703, vol. in-fol., fig. : suite à l'histoire des papes.

Papadopoli, *Hist. gymn. patav.* — Tiraboschi, *Storia della letter. Ital.*, VIII.

PALEARIUS (*Aonius*), nom latinisé de *Antonio* DELLA PAGLIA, érudit et controversiste italien, né à Veroli, dans la campagne de Rome, au commencement du seizième siècle, pendu à Rome, le 3 juillet 1570. Dès sa jeunesse il acquit la réputation d'un des meilleurs poëtes latins de son temps; malheureusement il se mêla de théologie et parut favorable aux doctrines luthériennes. Il quitta les États romains pour se retirer d'abord à Sienne, où il ouvrit une école particulière, puis à Lucques, où il fut professeur d'éloquence. Il fut appelé au même titre à Milan ; mais la cour de Rome, qu'il avait imprudemment bravée dans un livre intitulé : *Ac in pontifices romanos et eorum assecl[...]*, poursuivit dans ce dernier asile. L'inf[...] Pie V ordonna de l'arrêter et de le condui[...] Rome. Palearius, reconnu coupable d'avoir [...] que les docteurs qui suivaient Luther étai[...] louables en certaines choses, d'avoir blâmé [...] sage d'enterrer les morts dans les églises, [...] d'avoir appelé l'inquisition un glaive dir[...] contre les écrivains, fut pendu et son corp[...] livré aux flammes. On a de Palearius : *De im[...] mortalitate animorum libri tres ;* Lyon, 1531, in-16 ; ce poëme, destiné à prouver l'im[...] mortalité de l'âme et dirigé particulièrem[...] contre le *De natura rerum* de Lucrèce, e[...] quelquefois digne du poëte latin ; il fut réimprimé avec quatre livres de *Lettres* et quatorz[e] *Discours* du même auteur; Lyon, 1552, in-8° — *Actio in pontifices romanos et eorum assclas, ad imperatorem romanum, reges et principes christianæ reipublicæ, summos œcumenici consilii præsides conscripta, cum de concilio Tridenti habendo deliberaretur;* Leipzig, 1606, in-8° : ce discours, qui est une défense formelle du protestantisme, devait être présenté au concile de Trente; on croit qu'il circula manuscrit et ne fut pas étranger à sa condamnation ; mais il ne parut que longtemps après sa mort. Les *Œuvres* de Palearius ont été recueillies à Amsterdam, 1696, in-8°, et d'une manière plus complète à Iéna, 1728, in-8°. L

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Halbaver, en tête de l'édition de Iéna. — Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVI. — Schelhorn, *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, vol. I, p. [...] — Lazeri, *Miscell. coll. rom.*, vol. II, p. 115. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, vol. VII, p. 111.

PALENCIA (*Alfonse* DE). *Voy.* ALFONSE.

PALÉOLOGUE (Παλαιολόγος), nom d'une illustre famille byzantine, dont le nom paraît dans les annales de l'empire dès le onzième siècle et qui fournit à Constantinople ses derniers souverains grecs. Une branche de cette famille régna sur le Montferrat en Italie de 1305 à 1530. Andronic Paléologue, ancêtre de la famille impériale des Paléologues, épousa Irène Paléogina, fille d'Alexis Paléologue et petite-fille de l'empereur Alexis III; ceux de ses descendants qui occupèrent le trône sont :

MICHEL VIII PALÉOLOGUE. *Voy.* MICHEL VIII.

ANDRONIC II PALÉOLOGUE. *Voy.* ANDRONIC II.

MICHEL IX PALÉOLOGUE. *Voy.* MICHEL IX.

ANDRONIC III PALÉOLOGUE. *Voy.* ANDRONIC III.

PALÉOLOGUE (*Jean VI*), empereur de Constantinople, fils d'Andronic III, né en 1332, mort en 1391. Il succéda à son père en 1341, avec le titre de Jean V. On a raconté, à l'article Cantacuzène, comment le jeune prince régna d'abord sous la tutelle de Jean Cantacuzène, puis sous l'autorité d'un parti que conduisaient l'amiral Apocauque et l'impératrice Anne de Savoie, et comment il fut le collègue de Cantacuzène, qui lui abandonna l'empire à la fin de dé-

cembre 1354. C'est de janvier 1355 que date véritablement le règne de Jean Paléologue, et pour ce motif il figure dans la série des empereurs de Constantinople avec le titre de Jean VI, le titre de Jean V étant réservé à Cantacuzène. « Après s'être affranchi d'un tuteur gênant, dit Gibbon, Jean Paléologue resta trente-six ans l'inutile et, à ce qu'il semble, l'indifférent spectateur de la ruine publique. L'amour ou plutôt la débauche fut sa seule passion forte; et dans les bras des femmes et des jeunes filles de la ville, l'esclave des Turks oubliait la honte de l'empereur des Romains. » Malgré la nullité volontaire ou forcée de Jean VI, son règne est mémorable ; car ce fut l'époque de l'établissement des Osmanlis en Europe. A peine était-il assis sur le trône qu'Orkhan passa le Bosphore et occupa un district étendu à l'embouchure de l'Hèbre. Amurat, successeur d'Orkhan en 1359, poursuivit ses plans de conquête et s'empara d'Andrinople en 1361. L'occupation de cette grande ville porta un coup mortel à l'empire grec,qui n'exista plus que grâce à la lutte acharnée que les populations slaves et magyares du Danube soutenaient contre les envahisseurs (*voy.* AMURAT). Tandis que les Serviens et les Hongrois combattaient pour leur indépendance avec des succès divers, Jean VI essayait d'intéresser en sa faveur les puissances italiennes. Il fit deux fois le voyage de Rome (1369, 1370),et en promettant d'adopter la religion catholique, il obtint du pape Urbain V la promesse de quinze galères, cinq cents hommes d'armes et quinze cents archers. Le secours n'arriva jamais, et la profession de foi catholique que fit l'empereur en présence de quatre cardinaux fut sans effet pour la réunion des deux Églises. Désappointé à Rome, Jean Paleologue fut encore plus malheureux à Venise. Non-seulement il n'obtint aucun secours, mais il fut arrêté pour dettes. Il s'empressa de faire part de sa triste situation à son fils Andronic, qui en son absence gouvernait Constantinople, et le supplia de lui envoyer l'argent nécessaire, fallût-il pour cela vendre les vases saints. Andronic, qui se souciait peu de voir revenir son père, resta sourd à ses prières; mais un autre de ses fils, Manuel, gouverneur de Thessalonique, rassembla la somme d'argent réclamée et courut délivrer l'empereur. De retour à Constantinople, Jean VI destitua Andronic, et le remplaça par Manuel. Andronic forma quelques années plus tard avec un fils mécontent d'Amurat, Saouï, que les historiens byzantins appellent Savoutrios, et le seigneur Mosès, un complot pour le meurtre des deux empereurs. Ce projet n'eut qu'un commencement d'exécution. Amurat fit brûler les yeux de son fils, et exigea que Jean VI traitât Andronic de la même manière. L'opération pratiquée sur Andronic et son fils Jean, au moyen de vinaigre bouillant, ne les aveugla entièrement ni l'un ni l'autre (1385). Amurat périt assassiné, en 1389 ; mais sa mort ne profita pas à l'empire, car il eut pour successeur le terrible Bajazet, dont un des premiers actes fut de se saisir de Jean VI et de Manuel, et de les livrer à Andronic. Le sultan, qui avait d'abord voulu détrôner l'empereur, revint bientôt à une autre idée, et se contenta d'un partage de l'empire entre Jean VI, qui garda Constantinople, et Andronic, qui eut presque toutes les autres possessions grecques, y compris Thessalonique. Jean Paléologue et son fils Manuel n'étaient plus que les vassaux de Bajazet; ils furent forcés de l'accompagner au siége de Philadelphie (*Allah Shehr*), la dernière ville qui restât aux Grecs en Asie; et quand ils voulurent relever les fortifications de Constantinople, un ordre péremptoire de Bajazet leur prescrivit de cesser ce travail. Jean VI obéit; mais on assure que la honte qu'il ressentit de ce traitement hâta sa mort. Son fils Manuel lui succéda; son autre fils Andronic, appelé quelquefois ANDRONIC IV, se retira dans un monastère, où il mourut obscurément. Y.

Chalcondylas, I, 2, etc. — Phranza, I, 16, etc. — Ducas, c. 5-18. — Cantacuzène, III, 4. — Gibbon, *History of the decline and fall of Roman Empire.* — Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reichs*, t. I.

PALÉOLOGUE (*Manuel II*). *Voy.* MANUEL.

PALÉOLOGUE (*Jean VII*), empereur de Constantinople, fils de Manuel II, né en 1390, mort en 1448. A son avénement au trône, en 1425, il conclut la paix avec le sultan Amurat II. Ce traité lui laissa pendant dix ans la paisible possession de Constantinople, tandis que ses frères gouvernaient les autres débris de l'empire en Grèce, sur la Propontide et dans la mer Noire. En 1436 Jean VII, se voyant de nouveau menacé par les Turcs, eut recours au pape Eugène IV, et pour le rendre favorable promit de ramener l'Église grecque sous la suprématie romaine. Le pape l'invita à se rendre en Italie, et lui envoya de l'argent pour faire le voyage. Jean VII partit de Constantinople accompagné d'une suite de prélats, parmi lesquels se trouvait Bessarion (novembre 1437), et se rendit à Venise, puis à Ferrare, où se réunit un concile. Cette assemblée, qui fut transférée ensuite à Florence, proclama au mois de juillet 1439 l'union des deux Églises. Malgré cette apparence de succès, le voyage de Jean VII n'eut d'importance que pour les lettres. Au point de vue de la politique et de la religion, il échoua. De retour à Constantinople, l'empereur ne reçut pas de secours des peuples latins, et se trouva dans l'impuissance de faire accepter l'union par les prélats grecs. Deux campagnes des Hongrois contre les Turks (1444, 1447) quoique la première eût été désastreuse, prolongèrent l'agonie de l'empire, et Jean mourut en possession de Constantinople, laissant à son frère Constantin (*voy.* CONSTANTIN XIII), moins un trône que la glorieuse mission de périr dans la lutte suprême des Grecs contre les Osmanlis. Y.

Phranza, l. II. — Ducas, 28-33. — Syropulus, édit. de Creighton. — Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reichs*, t. I. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*, t. II, au mot JOANNES, t. III, aumot PALAEOLOGUS. — Du Cange, *Familiæ byzantinæ*.

PALÉOLOGUE (*Jacques*), hérésiarque grec, né vers 1520, dans l'île de Scio, mort à Rome, le 22 mars 1585. Il vint faire ses études en Italie, et adopta les opinions de Luther, qu'il prêcha publiquement. Pour échapper à l'inquisition, il se réfugia en Allemagne, succéda en 1569 à Jean Sommer, comme recteur du gymnase de Clausembourg, et mécontenta également par sa doctrine les catholiques, les luthériens et les sociniens. Fauste Socin écrivit même pour la réfuter un assez long traité, qui est à la tête de ses ouvrages polémiques. Pie V fit beaucoup d'instances pour le faire arrêter; mais Grégoire XIII fut plus heureux. Conduit à Rome, Paléologue fut condamné par l'inquisition à être brûlé vif, ce qui fut exécuté; car il faut considérer comme une anecdote peu vraisemblable ce que raconte Ciampi dans la vie de Grégoire XIII. Suivant cet auteur, Paléologue, à la vue du bûcher, aurait rétracté ses erreurs, et reconduit en prison, y aurait composé plusieurs ouvrages aussi pieux que savants. C'est à tort aussi que les PP. Richeome et Théoph. Raynaud ont avancé qu'il avait pris l'habit de Saint-Dominique. Le plus remarquable de ses ouvrages a pour titre : *De magistratu politico* : Losc, 1575, in-8°. H. F.

Moréri, *Dict. hist.* — Echard, *Scriptores ordinis Prædic.*, t. II, p. 260.

PALEOTTI (*Gabriel*), cardinal italien, né à Bologne, le 4 octobre 1524, mort à Rome, le 23 juillet 1597. Fils d'un jurisconsulte, il devint à vingt-quatre ans professeur en droit dans sa ville natale, et, se contentant d'un simple canonicat, il refusa l'évêché de Majorque, dont J.-B. Campeggio voulut se démettre en sa faveur. En 1556, il fut nommé auditeur de rote. Après l'avoir envoyé au concile de Trente pour soutenir les intérêts de l'Église, Pie IV le décora de la pourpre, le 12 mars 1565. Pie V le pourvut, le 30 janvier 1566, de l'évêché de Bologne, que Grégoire XIII érigea pour lui en métropole, le 10 décembre 1582. Ami particulier de saint Charles Borromée et de Sixte-Quint, il obtint plus de trente voix au conclave assemblé pour donner un successeur à ce dernier pontife. L'évêché de Sabine lui fut donné le 20 mars 1591. On a de ce cardinal : *De bono senectutis*; Anvers, 1598, in-8°; — *De imaginibus sacris et profanis*; Rome, 1594, in-4°; — *Archiepiscopale Bononiense*; Rome, 1594, in-fol. — *De nothis spuriisque filiis*; Francfort, 1573, in-8°; — *De consistorialibus consultationibus*; in-8°. Il avait rédigé *Acta concilii tridentini*, pour les sessions auxquelles il avait assisté, et Pallavicini et Oderic Regnaud ont tiré un grand parti de cet ouvrage, qui n'a pas encore été publié en entier. H. F.

Ughelli, *Italia sacra*. — Sigonius, *De episcopis bononiensibus*. — Bumaldi, *Bibl. bononiensis*. — Aubery, *Hist. géner. des cardinaux*, V, 328-339. — A. Ledesma, *De vita et rebus gestis G. Paleotti*; Bologne, 1647, in-4°.

PALÉPHATUS (Παλαίφατος). Suidas mentionne quatre écrivains de ce nom. Le plus ancien était un poëte épique natif d'Athènes et vivant, dit-on, avant Homère. Suidas lui attribue plusieurs poëmes : *La création du monde* (Κοσμοποιία); *La naissance d'Apollon et d'Artémis*; *Les propos et discours d'Aphrodite et d'Eros*; *La lutte d'Athené et de Poseidon*; *La tresse de Latone*. — Le second Paléphatus, né à Paros ou à Priène, vivait du temps d'Artaxerxes Mennon. Suidas cite de lui un traité en cinq livres intitulé Ἄπιστα (*Choses incroyables*), que beaucoup de personnes, dit-il, attribuaient à Paléphatus d'Athènes. — Le troisième Paléphatus était un historien né à Abydos et grand ami d'Aristote. Suivant Suidas il composa des ouvrages sur Cypre, Délos, l'Attique, l'Arabie. — Le quatrième Paléphatus était un grammairien d'Alexandrie, si l'on en croit Suidas, ou, au rapport de Tzetzis, un philosophe péripatéticien. Suidas lui attribue les ouvrages suivants : *La théologie égyptienne*; *Les mythiques*, *Les explications des mythes*; *Suppositions sur Simonide*; *Les troïques*. Il existe un petit traité intitulé : *Paléphatus, sur les choses incroyables*, qui est évidemment un extrait d'un ouvrage beaucoup plus étendu. Cet ouvrage original, aujourd'hui perdu, était-il le traité en cinq livres du second Paléphatus, ou les *Explications des mythes* du quatrième? On ne saurait le dire avec assurance; mais il est certain que l'ouvrage tel que nous le connaissons par l'extrait actuel n'a pu être écrit qu'après Évémère, et il est probable qu'il appartient à un grammairien d'Alexandrie. Cet ouvrage est une tentative pour expliquer d'une manière naturelle, *rationnelle*, les merveilles de la mythologie (*voy.* sur l'exégèse rationnelle appliquée à la mythologie l'article ÉVÉMÈRE). Le Περὶ Ἀπίστων fut publié pour la première fois avec Ésope, Phurnutus, etc.; Venise, 1505, in-fol. Les meilleures éditions sont celle de Fischer; Leipzig, 1789, et celle de Westermann, *Scriptores poeticæ historiæ græci*; Brunswick, 1843; l'ouvrage a été traduit en français par Ch.-G. Polier; Lausanne, 1771. M. Fröhner en a donné une nouvelle édition, d'après un manuscrit beaucoup plus complet de la bibliothèque impériale; Paris, 1861. Y.

Suidas, au mot Παλαίφατος. — C. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 338. — Fabricius, *Bibliot. græca*, p. 178, édit. de Westermann. — Eckstein, art. *Palaphatus* dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber. — Grote, *History of Greece*, t. I.

PALERNE (*Jean*), voyageur français, né vers 1557, dans le Forez, fut attaché, comme secrétaire, au duc d'Alençon, qu'il suivit, après les états de Blois, dans ses diverses expéditions. En 1581, à son retour d'un voyage qu'il avait fait en Angleterre et en Espagne, il rencontra un gentilhomme de Melun qui s'était pourvu de

rgent nécessaire pour satisfaire son goût de ir les pays étrangers. Partis de Paris, le 30 ars, ils se rendirent par terre à Venise, et rès y avoir séjourné trois semaines, ils s'emrquèrent pour le Levant. Les débuts du voyage furent pas heureux. De trois cent soixante quelques personnes que contenait le navire, atre-vingts seulement échappèrent au nauige qu'il fit sur la côte d'Istrie. Revenus à Vese, Palerne et son compagnon se remirent en er, le 24 juin, et débarquèrent à Alexandrie, 20 juillet. Après avoir vu Rosette, Le Caire les Pyramides, ils se joignirent à une caraune qui allait à Suez. L'ayant quittée pour se iriger vers le mont Sinaï, ils visitèrent les eux saints, passèrent à Suez, revinrent au aire, et descendirent le Nil jusqu'à Damiette. e Jaffa, où les conduisit un petit navire non onté, ils gagnèrent Jerusalem, Bethleem, Héron, et à leur retour, ils essuyèrent sur les ochers de Libello, entre Beyrouth et Tripoli, n second naufrage; cette fois, le compagnon le Palerne succomba. Ce dernier gagna alors à ied Tripoli, et favorisé par le consul de France, t des excursions dans le Liban et à Damas, evint à Tripoli, le 6 janvier 1582; et s'étant embarqué, il visita successivement l'île de Chyre, Rhodes, Chio, Mételin, et arriva le 6 avril à Constantinople, où il séjourna jusqu'au 25 juillet. Suivant la voie de terre par Andrinople, la Roumélie, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, il descendit à Raguse, alla de nouveau à Venise, et de là à Rome, où il ne resta qu'un jour. Il traversa ensuite l'Italie, le Piémont, la Savoie, et arriva à Lyon, le 2 février 1583. Sauf Constantinople, Palerne n'avait pu que superficiellement observer les lieux qu'il avait visités; il est regrettable qu'il n'eût pas résidé plus longtemps dans beaucoup d'entre eux, car sa relation revèle un homme instruit et judicieux, qui parle sensément de tout ce qu'il a vu et qui s'abstient de rien dire de ce qu'il n'a pas vu, mais dont les recits, bons à consulter pour apprécier l'état de l'Orient au seizième siècle, cessent de l'être quand il empiète sur le domaine de l'histoire; il commet alors les erreurs et les anachronismes les plus étranges. Tels sont les mérites et les défauts de la relation de ses voyages qu'il a publiée sous le titre de *Pérégrinations du sieur Jean Palerne, Forésien, etc., où est traicté de plusieurs singularités et antiquités remarquees ès provinces.* P. L—T.

Voyages de Palerne.

PALESTRINA (*Giovanni* PIERLUIGI, surnommé DA), célèbre compositeur italien du seizième siècle, né à Palestrina, petite ville des États Romains, d'où lui vient le surnom sous lequel il est généralement connu (1). D'après l'abbé Baini, il mourut le 2 février 1594, à l'âge de soixante-dix ans : par conséquent il avait dû naître dans l'été ou l'automne de 1524. En 1540, il alla à Rome pour y continuer ses études. A cette époque, les meilleurs musiciens des principales chapelles étaient français, belges ou espagnols. Claude Goudimel, qui était venu se fixer à Rome, avait fondé dans cette ville la première école régulière de musique qui ait été établie. Cette école fut bientôt fréquentée par une foule d'élèves, au nombre desquels on remarquait Pierluigi da Palestrina. Après avoir reçu pendant plusieurs années les enseignements de Goudimel, Palestrina fut nommé, en septembre 1551, maître des enfants de chœur de la basilique de Saint-Pierre du Vatican, avec le titre de *maître de chapelle*. Il est le premier qui porte ce titre sur les registres conservés dans les archives. En 1554, il publia son premier livre de messes, qui en contient quatre à quatre voix et une à cinq. La première messe, qui est entièrement écrite sur le plain-chant *Ecce sacerdos magnus*, est un véritable chef-d'œuvre de perfection, sous le rapport de la facture. Dans cette messe, ainsi que dans la cinquième composée sur le chant *Ad cœnam agni providi*, l'auteur a recours à toutes les subtilités du contrepoint dont les maîtres français et flamands de la fin du quatorzième siècle et du commencement du quinzième ont si singulièrement abusé, sans se préoccuper aucunement du sens des paroles de la liturgie. On voit que Palestrina était encore soumis à l'influence de l'école où il s'était formé. Le pape Jules III, à qui le compositeur avait dédié son ouvrage, le récompensa en l'admettant au nombre des chapelains-chantres de la chapelle pontificale, avec dispense de subir l'examen exigé par les règlements. La volonté du pontife fut signifiée le 13 janvier 1555, et Palestrina prit possession de ses nouvelles fonctions malgré les réclamations des autres chantres qui, contraints de le recevoir, lui suscitèrent bientôt une foule de tracasseries. — Malheureusement pour Palestrina, cinq semaines après son entrée dans la chapelle, Jules III mourut. Paul IV, ayant résolu d'opérer une réforme dans le clergé de la cour de Rome, porta d'abord son attention sur sa chapelle. Il apprit que, nonobstant les règlements qui exigeaient que tous les chantres fussent ecclésiastiques, trois d'entre eux étaient mariés; ces chantres étaient Léonard Barré, Dominique Ferrabosco et Palestrina. Paul IV, par un décret conçu dans les termes les plus durs et où il déclarait que leur présence dans le collége était un grand sujet de scandale, ordonna leur expulsion immédiate. On eut beau lui représenter qu'ils avaient quitté des postes avantageux pour en-

(1) Malgré les titres que cet homme de génie, le plus grand musicien de son temps, s'est acquis à l'admiration de la postérité, malgré les laborieuses recherches que le savant abbé Baini, directeur de la chapelle pontificale, a faites sur sa vie et ses ouvrages, il n'en existe pas moins encore des doutes sur le nom et la profession de ses parents, sur la date de sa naissance, et même sur celle de sa mort.

trer dans la chapelle et qu'ils avaient été nommés pour toute la durée de leur vie, le pontife resta inflexible, et une pension de six écus par mois pour chacun des musiciens éliminés fut tout ce qu'on put obtenir de lui. Le pauvre Palestrina, marié à une jeune et belle fille nommée Lucrèce, et qui en peu de temps l'avait rendu père de quatre fils (1), avait cru sa position et l'existence de sa famille assurées. Accablé par le coup qui venait de le frapper, il tomba malade. Dans cette triste situation, il éprouva un soulagement à ses maux en recevant la visite de ses anciens collègues, qui, abjurant la haine qu'ils lui avaient montrée, devinrent ensuite les plus fervents admirateurs de son génie. Lorsqu'il fut rétabli, on lui offrit la place de maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran, dont il prit possession au commencement d'octobre 1555, deux mois après son renvoi de la chapelle pontificale. Cinq ans plus tard, au mois de mars 1561, il alla remplir les mêmes fonctions à Sainte-Marie-Majeure, où il resta jusqu'à la fin de mars 1571. Cette période de dix années, la plus brillante de la vie de ce grand maître, fut aussi une des époques les plus remarquables de l'histoire de l'art.

La publication du premier livre des messes, mentionné plus haut, répandit rapidement le nom de Palestrina. Son livre de madrigaux à quatre voix, publié dans le même temps, avait produit une vive sensation par la grâce, la clarté et l'élégance du style, et surtout par l'union intime des paroles avec la musique. Les cinq années qu'il avait passées à Saint-Jean-de-Latran avaient été marquées par la composition d'un grand nombre de beaux ouvrages, notamment par ses admirables *Improperia* de l'office de la semaine-sainte. Pendant son séjour à la basilique de Sainte-Marie-Majeure, un effort de son génie mit pour toujours le sceau à sa renommée, en conservant la musique dans les églises catholiques au moment même où l'autorité ecclésiastique avait résolu d'y apporter une réforme devenue indispensable (2). Une commission, nommée par Pie IV, décida que Palestrina serait ch[…] de composer une messe qui pût concilier […] exigences de l'art avec la majesté du ser[…] divin, et que s'il réussissait, la musique co[…]tinuerait à être admise à l'église; dans le c[…] contraire, il devait être pris une nouvelle […]solution qui aurait sans doute ramené à l'us[…] exclusif du plain-chant dans les églises. Pa[…]trina écrivit trois messes à six voix, qui fu[…] exécutées chez le cardinal Vitelozzi. Les de[…] premières furent trouvées belles, mais la tr[…]sième fut considérée comme l'un des che[…]-d'œuvre de l'esprit humain. Rien de plus me[…]veilleux en effet que l'art avec lequel l'illus[…] maître, s'élevant à la hauteur du sujet par […] sublimes inspirations, avait su triompher […] toutes les difficultés du problème qu'il ava[…] résoudre. Les exécutants et les auditeurs fu[…] frappés d'une égale admiration, et il fut déc[…] que la musique serait conservée dans les égl[…] du culte catholique, apostolique et romain; […] que dorénavant les trois nouvelles messes […] Palestrina, particulièrement la dernière, ser[…]raient de modèles à toutes les compositions […] même genre. Cette troisième messe, à laque[…] l'auteur donna le nom de *Messe du pape Mar[…]* (*Missa papæ Marcelli*), par respect pour […] mémoire de ce pontife, fut entendue le 19 […] 1565 par Pie IV, qui nomma Palestrina com[…]siteur de la chapelle pontificale, en ajouta[…] 3 écus et 13 bajogues à la pension mensuelle […] 5 écus et 87 bajoques que Paul IV lui ava[…] précédemment accordée, ce qui constituait p[…] mois un revenu de 9 écus, environ 54 fran[…] de notre monnaie. Ces faibles émoluments […] ceux de sa place de maître de chapelle de Sain[…] Marie-Majeure étaient toute la fortune du gra[…] artiste. En 1569, il publia et dédia à Philippe II, roi d'Espagne, son deuxième livre de messes, qui contient celle intitulée *Messe du pape Marcel*, et l'année suivante il lui fit également hommage de son troisième livre; il dédia aussi dan[…]

(1) Les trois premiers, *Ange*, *Rodolphe* et *Sylla*, morts dans l'adolescence, marchaient déjà sur les traces de leur père, comme on le voit par leurs compositions, que Palestrina a insérées dans le second livre de ses motets. *Hygin*, le quatrième, survécut à son père.

(2) Dès le treizième siècle, l'usage s'était établi parmi les compositeurs d'écrire des messes entières et des motets sur le chant d'une antienne ou sur la mélodie d'une chanson mondaine. Tandis que trois ou quatre voix chantaient en contrepoint fugué et hérissé de toutes les subtilités de l'art, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* ou l'*Agnus*, la partie qui chantait la mélodie disait les paroles de l'antienne ou celles de la chanson. Depuis près de deux siècles, les musiciens français et belges avaient propagé le goût de ce genre de compositions, qui avait pénétré jusque dans la chapelle pontificale. Plusieurs airs vulgaires, français ou italiens, dont les paroles étaient souvent peu édifiantes, avaient acquis une telle célébrité qu'un compositeur de quelque mérite ne croyait pas pouvoir s'abstenir de les prendre pour thèmes de ses messes ou de ses motets, et l'on vit Palestrina, quoique travaillant à réformer ces abus, céder lui-même aux préjugés scolastiques de son temps, et écrire sur la fameuse chanson de *L'Homme armé* une messe à cinq voix, véritable énigme musicale […] le tourment de bien des musiciens du seizième siècle. L'inconvenant et ridicule assemblage du profane et du sacré dans la musique d'église fut sévèrement censuré d'abord par le concile de Bâle, puis par celui de Trente. Après la clôture des sessions de ce dernier concile, en 1563, le pape Pie IV nomma une commission à laquelle il confia le soin de faire exécuter les décisions de cette assemblée. Les deux cardinaux Vitelozzi et Borromée, chargés de ce qui concernait la musique, s'adjoignirent huit membres pris dans le collége des chapelains-chantres du pape. Dès la première réunion, il fut décidé: 1° qu'on ne chanterait plus à l'avenir les messes ou les motets dans lesquels des paroles différentes étaient mêlées; 2° que les messes composées sur des thèmes de chansons profanes seraient proscrites à tout jamais. Les deux cardinaux insistèrent particulièrement pour que dans le chant figuré à plusieurs parties les paroles fussent constamment et distinctement entendues; ils citaient comme modèles à suivre le *Te Deum* de Costanzo Festa et les *Improperia* de Palestrina. Les chantres objectèrent que les pièces citées avaient peu d'étendue, mais que dans les morceaux de plus longue haleine, d'où l'on ne pouvait bannir le contrepoint fugué et les canons, il n'était pas toujours possible d'obtenir cette clarté dans la disposition des paroles.

le même temps un de ses livres de motets au cardinal Hippolyte d'Este. A partir de cette époque ses œuvres furent publiées avec activité, et l'empressement qu'on mettait à se les procurer en multiplia bientôt les éditions. Au mois d'avril 1571, après la mort de Jean Animuccia, il quitta Sainte-Marie-Majeure pour rentrer à Saint-Pierre du Vatican, où il resta jusqu'à la fin de ses jours; mais son traitement était si modique qu'il se vit contraint de remplir à la fois les fonctions de maître de musique de l'Oratoire, qui lui furent offertes par son ami et son confesseur, saint Philippe de Neri, fondateur de l'ordre. Le compositeur écrivit pour cette congrégation un grand nombre de motets, de psaumes et de cantiques spirituels. Il prit aussi la direction de l'école de contrepoint établie à Rome par Jean-Marie Nanini, et forma quelques élèves particuliers. Enfin, il fut chargé par le pape Grégoire XIII de reviser en entier le chant du *Graduel* et de *l'Antiphonaire* romains; mais il n'eut pas le temps de terminer cet immense travail, dans lequel il se fit aider par son disciple Jean Guidetti.

Palestrina éprouva dans son intérieur de bien vifs chagrins. Il avait perdu successivement trois de ses fils; sa femme les avait suivis dans la tombe, au mois de juillet 1580, et Hygin, le seul enfant qui lui restât, lui donnait peu de satisfaction. Rien ne put le consoler de ses peines, pas même sa nomination de maître des concerts du prince Buoncompagno, non pas neveu de Grégoire XIII, comme l'a dit l'abbé Baini, mais bien fils de ce pape avant son entrée dans les ordres, ainsi qu'on le voit dans *L'Art de vérifier les dates*. A ces causes de tristesse venait d'ailleurs se joindre l'état de détresse dans lequel Palestrina paraît avoir constamment vécu, malgré les différentes places qu'il occupait en même temps. Lui-même a tracé l'affligeant tableau de sa situation dans sa dédicace au pape Sixte V du premier livre de ses *Lamentations*; on y trouve la preuve qu'il était obligé de réclamer la protection de hauts personnages pour se procurer les moyens de publier de nouveaux chefs-d'œuvre, depuis longtemps prêts à paraître. Il allait s'occuper de les mettre au jour, lorsque, vers la fin du mois de janvier 1594, une maladie inflammatoire le força de se mettre au lit. Sentant sa fin approcher, il fit venir son fis Hygin, lui donna sa bénédiction, et lui dit ces paroles dignes d'un véritable artiste : « Mon fils, je vous laisse un grand nombre d'ouvrages inédits; grâce au père abbé de Baume, au cardinal Aldobrandini et au grand-duc de Toscane, je vous laisse aussi ce qui est nécessaire pour les faire imprimer; je vous recommande que cela se fasse le plus tôt possible pour la gloire du Très-Haut et pour la célébration du culte dans les saints temples (1). » La maladie fit de nouveaux progrès, et le 2 février 1594 il cessa d'exister. Tous les musiciens qui se trouvaient à Rome assistèrent à ses funérailles. Palestrina fut inhumé dans la basilique du Vatican, et l'on grava sur son tombeau l'inscription suivante :

Joannes-Petrus-Aloysius-Prænestinus (1),
Musicæ princeps.

Si l'on considère dans leur ensemble les immenses travaux de Palestrina, on voit que ce compositeur modifia plusieurs fois son talent pendant le cours de sa longue et glorieuse carrière. C'est ainsi qu'après la publication de son premier livre de messes, il secoua la poussière de l'école pour donner un plus libre essor à son imagination. Les chagrins qu'il éprouva imprimèrent à ses idées un sentiment de mélancolie dont ses *Improperia* furent la première expression. Ses *Magnificat* ont une contexture plus solennelle. Ses madrigaux brillent par la même perfection de détails; nul n'avait porté plus loin l'art de saisir le caractère général de la poésie d'un morceau. Mais ce n'était encore qu'une application de son talent aux divers genres qu'il traitait, et sa manière ne changea complétement que lorsqu'il passa tout à coup du style de l'ancienne école à celui des messes de son deuxième livre, et surtout à celui de la *Messe du pape Marcel*, la plus belle de toutes, et qui assigna à son auteur une place unique dans l'histoire de la musique. Sous cette forme magnifique, l'art atteignit son plus haut degré d'élévation. Le génie sans rival de Palestrina venait de créer le seul genre de musique qui convienne à la majesté de l'Église, et malgré les admirables productions des grands maîtres qui ont succédé au célèbre artiste, rien n'a égalé la puissance, l'accent profond et simple, la mystique tendresse, la suavité ravissante de ses chants, qui, déroulant leurs vastes ondulations, transportent l'âme au-dessus de la terre, là où les archanges enveloppent de leurs célestes harmonies le trône de l'Éternel (2).

Depuis la seconde moitié du seizième siècle, l'éducation musicale avait été tellement négligée

(1) Ses intentions ne furent pas remplies. Hygin dissipa la plus grande partie des sommes destinées à la publication des ouvrages de son père, et vendit les manuscrits à des éditeurs vénitiens. Il alla même jusqu'à faire terminer le travail que son père avait entrepris sur le *Graduel* et l'*Anthiphonaire*, et à vendre le tout comme étant l'œuvre de Palestrina; mais la fraude ayant été découverte, le tribunal de la Santa-Rota annula le contrat de vente, et le manuscrit se perdit.

(1) *Prænestinus* signifie qu'il était né à *Préneste*, nom que portait anciennement la petite ville de Palestrina. Cette qualification de *Prænestinus* a été prise par le compositeur lui-même dans le titre des ouvrages qu'il a publiés.

(2) On a gravé plusieurs portraits de Pierluigi de Palestrina. Le plus beau et le plus authentique est celui qui se trouve en tête des *Mémoires* sur la vie et les ouvrages de ce maître, par l'abbé Baini; il a été fait d'après d'anciennes peintures qui existent encore au Quirinal, au palais Barberini et dans le vestiaire des chantres de la basilique du Vatican. La noble et mâle physionomie de l'artiste porte le cachet du génie.

en France, que le nom de Palestrina y avait à peine pénétré, il y a soixante ans, Cherubini fut le premier qui répandit la connaissance des œuvres de ce grand maître, et qui expliqua l'esprit et le mécanisme du style *alla Palestrina*, dans son cours de haute composition. Choron, dans l'École de musique religieuse qu'il dirigea, et M. Fétis, dans ses concerts historiques, ont fait entendre au public parisien plusieurs de ces belles compositions, qui à côté des pièces modernes, et peut-être à cause de cela, produisent toujours une profonde sensation lorsqu'elles sont exécutées d'une manière digne de celui que ses contemporains avaient surnommé *le prince des musiciens*.

Parmi les ouvrages de Palestrina nous nous bornerons à indiquer : Treize livres de *messes*, à quatre, cinq, six et huit voix. D'autres messes inédites sont conservées à Rome dans diverses archives. Le tout forme un total de plus de quatre-vingts messes; — Dix livres de *motets* à quatre, cinq, six, sept, huit et douze voix : trois de ces livres n'ont pas été publiés; — Un livre d'*Hymnes* à quatre voix; — Un livre d'*Offertoires*, à cinq voix; — Trois livres de *Lamentations*, dont deux à quatre voix et un à cinq et à six voix; un seul a été publié; — Un livre de *Magnificat* à quatre voix, et un autre à cinq, six et huit voix, inédit; — *Litanies* à quatre voix, et quelques autres à six et huit voix; — Trois livres de *madrigaux* à quatre voix, et deux à cinq voix.

Dieudonné DENNE-BARON.

Adami de Bolsena, *Osservazioni per ben regolare il coro della capella pontificia*. — Hawkins, *History of the science and practie of music*. — Gerber, *Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler*. — Choron, *Principes de composition des écoles d'Italie*. — *Journal manuscrit de la chapelle pontificale*. — Baini, *Memorie storico-critiche della vita e delle opere di Giov. Pierluigi da Palestrina*. — Fétis *Biographie des musiciens*. — Adrien de La Fage, *Précis sur la vie et les ouvrages de Palestrina*, inséré dans le recueil *Miscellanées musicales*; Paris, 1844.

PALETTA (*Giovanni Battista*), anatomiste italien, né en 1747, à Montecrestese, village de la vallée d'Ossola (Piémont), mort le 27 août 1832, à Milan. Du collége des jésuites à Briga il vint étudier la médecine à Milan, où il eut pour maîtres Patrini et Moscati, et pour condisciple Monteggia; il assista ensuite à Padoue, aux leçons de Morgagni, y prit le grade de docteur en médecine, et reçut en 1778 à Pavie la même distinction pour la chirurgie. De retour à Milan (1774), il devint successivement chirurgien ordinaire, démonstrateur d'anatomie, professeur de clinique chirurgicale, et en 1787 chirurgien en chef du grand hôpital, où ses cours attirèrent une grande affluence d'élèves. Les écrits de Paletta se distinguent par un talent remarquable d'observation et par une érudition solide; aussi ont-ils joui dans son pays d'une autorité qui n'a pas encore diminué. On cite dans le nombre : *Osservazioni sulla cifosi paralitica*; Milan, 1785, in-4°; — *De structura uteri*; Leyde, 1788, in-8°; — *Exercitationes pathologicæ*; Milan, 1820, 2 vol. in-4°; — *Di alcune singolari fratture delle ossa*; ibid., 1824, in-4°, fig. Plusieurs de ses dissertations ont été insérées dans *Scelta d'opuscoli di Milano* (1784), *Memorie del Istituto italiano*, *Annali universali di medicina d'Omodei*, etc.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII. — G. Ferrario, *Vita del professore G.-B. Paletta*; Milan, 1833, in-8°.

PALEY (*William*), philosophe anglais, né en 1743, à Péterborough, mort le 25 mai 1805. Il acheva à Cambridge son éducation, que son père avait dirigée avec le plus grand soin, embrassa l'état ecclésiastique, et devint un des répétiteurs du collége du Christ. De l'instruction, des mœurs régulières, un grand amour pour son état et un zèle infatigable pour l'étude intéressèrent en sa faveur, et il fut nommé en 1782 archidiacre de Carlisle. En 1794 il obtint une prébende à la cathédrale de Saint-Paul. Par un louable désintéressement, il résigna plusieurs bénéfices, et passa ses derniers jours dans la petite paroisse de Bishop-Wearmouth. L'un des esprits les plus remarquables de son temps, Paley ne ressemblait guère à un philosophe; il aimait le monde, et se plaisait à y faire briller ses talents; il avait des opinions libérales, et il soutint avec chaleur les efforts de Wilberforce et de Clarkson en faveur des nègres. Ses ouvrages, qui la plupart n'ont pas été réimprimés moins de dix fois, se distinguent par une grande force de logique et par un style clair et abondant. Dans le plus important, intitulé *The Principles of moral and political philosophy* (Londres 1785, in-4°; trad. fr., 1817, 2 vol. in-8°), il donne pour fondement à la morale la volonté de Dieu manifestée par l'intérêt général, ce qui est au fond la doctrine de l'utilité professée par Hume et développée plus tard par Bentham. On lui doit encore : *Horæ Paulinæ, or the truth of the Scripture history of S. Paul evinced*; Londres, 1787, in-4°; trad. fr., Nîmes, 1809, in-8°; — *The young christian instructed in reading and the principles of religion*; ibid., 1788, in-12; — *A view of the evidences of christianity*; ibid., 1794, 3 vol. in-12; trad. fr., 1806, 2 vol. in-8°; — *Natural theology*; ibid., 1802, in-8°; trad. fr., Genève, 1815, in-8°. La théologie de Paley se rattache aux traditions de cette philosophie sensible et populaire dont Fénelon avait donné l'exemple, et qui s'appuie sur le principe des causes finales pour établir l'existence et les attributs de Dieu. Le recueil le plus complet des œuvres de Paley a été publié par son fils (Londres, 1848, 4 vol. in-8°).

Meadley, *Life of W. Paley*. — *English Cyclop* (biogr.). — *Dict. des sciences philos.*

PALFYN (*Jean*), anatomiste belge, né à Courtrai, le 28 novembre 1650, mort à Gand, le 21 avril 1730. Fils d'un chirurgien, il fut destiné

à la profession de son père. Par suite des préjugés qui régnaient alors, il pouvait très-difficilement se procurer les cadavres dont il avait besoin pour ses études anatomiques. La peste de 1666 exerçait encore ses ravages en Flandre lorsqu'il fut surpris dans le cimetière, ouvrant pendant la nuit une tombe. Dénoncé aux magistrats, il se réfugia à Gand, où l'un des professeurs de l'école de chirurgie l'accueillit généreusement chez lui et l'employa comme élève. Dans ses ouvrages, Palfyn parle avec reconnaissance de celui qui devint ainsi son bienfaiteur et son maître. Bientôt après, il se rendit à Paris, et s'y lia d'une étroite amitié avec le célèbre Devaux. En 1708, il obtint la place de lecteur de chirurgie et d'anatomie à l'école de chirurgie de Gand. On a de lui : *Nieuwe osteologie, ofte waer en zur nauwkeurige beschryving der beenderen, enz* (Nouvelle ostéogie, ou description exacte et curieuse des os du corps humain, avec des planches fort exactes qui les représentent, etc.); Gand, 1701, in-12; Leyde, 1702, in-12; traduit en français par l'auteur, Paris, 1731, in-12. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus exact alors publié sur cette matière; — *Heelkonstige ontleeding des menschelyk lichaems, enz* (Anatomie chirurgicale, description exacte des parties du corps humain, avec des remarques utiles aux chirurgiens); Leyde, 1710, 1718, in-8°; trad. en français par l'auteur, Paris, 1726, in-8°; id., Paris, 1734, 1753, 2 vol. in-8°, rare; — *Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération; avec un traité des monstres de Fortunio Liceti, et une description anatomique de deux enfants monstrueux, nés à Gand, en* 1703; Leyde, 1708 et 1730, in-4°; — *De besondere heel en genees-const der oog-sickten, enz* (Traité des maladies des yeux), traduit du français d'Antoine Petit; Leyde, 1714, 2 vol. in-4°. Le traducteur y a constaté le premier que la cataracte est due à l'opacité du cristallin. E. REGNARD.

Paquot, *Mémoires*. — F.-V. Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des sciences en Belgique*, II, 229. — De Mersseman, *Éloge de Palfyn*, dans les *Annales de la Société d'Émulation*, 2e série, III, 309.

PALGRAVE (Sir *Francis Cohen*), érudit et historien anglais, né en 1788, à Londres, mort le 6 juillet 1861. En se convertissant au christianisme, il quitta le nom de *Cohen* pour celui de Palgrave. En 1827, il fut admis au barreau; mais son goût le portait vers les recherches d'érudition, et particulièrement vers l'étude des antiquités historiques de la Grande-Bretagne. Il publia successivement, pour la commission des *Records : Parliamentary Writs*, 1827-1834, 2 vol. in-fol.; — *Rotuli Curiæ regis*, 1835, 2 vol. in-8°; — *Calendars and Inventories of the treasury of the Exchequer*, 1836, 3 vol. in-8°. En 1832 il avait été anobli et en 1836 élevé au poste de directeur des archives (*Public records*). On a encore de lui divers travaux originaux; ainsi il composa pour la Family Library une *Histoire d'Angleterre sous les Anglo-Saxons* (Londres, 1831, in-12), traduite en français par Licquet, qui, plus tard, remaniée et agrandie, prit le titre de *Rise and progress of the English commonwealth : Anglo saxon period;* 1832, 2 vol. in-4°. L'*Histoire de Normandie et d'Angleterre*, dont les deux premiers volumes ont paru de 1851 à 1857, doit, dans la pensée de l'auteur, former la suite de ce premier travail, et résumer la substance des documents officiels confiés à sa garde. Cette importante publication embrassera, dans les six livres dont elle sera composée, toute l'histoire des races anglo-saxonne, anglo-normande, kymrique et anglaise jusqu'à l'avénement de la dynastie des Tudors, et contiendra des détails étendus sur les provinces de France soumises à la domination des Anglais. Sir Francis Palgrave a composé quelques ouvrages moins importants : *Documents illustrating the history of Scotland*, 1837; — *Truths and fictions of the middle ages*, 1837; etc. Il est aussi l'auteur de quelques traités sur la politique et le droit public : *Conciliatory Reform*, lettre adressée à Thomas Spring-Rice, en 1831, et *Observations on the establishment of new municipalities*, qu'il publia en 1833, comme membre d'une commission chargée d'examiner l'état des corporations municipales anglaises. E. J. B. R.

PALISOT DE BEAUVOIS (*Ambroise-Marie-François-Joseph*, baron DE), botaniste et voyageur français, né à Arras, le 27 juillet 1752 (1), mort à Paris, le 21 janvier 1820. Après avoir fait ses études au collége d'Harcourt et servi un moment dans les mousquetaires, il se fit, en 1772, recevoir avocat au parlement de Paris, et succéda peu après à son frère dans la charge de receveur général des domaines et bois aux généralités de Picardie, de Flandre et d'Artois, charge qui fut supprimée en 1777. Libre alors d'obéir à ses goûts, Palisot, qui déjà s'était livré à des études de botanique, sous la direction de Lestiboudois, vint à Paris suivre les herborisations de M. de Jussieu, et s'attacha d'une manière spéciale à des recherches sur les cryptogames. Ses travaux le firent en 1781 nommer correspondant de l'Académie des sciences, à laquelle il avait présenté plusieurs mémoires sur les moyens d'améliorer les bois, sur les trachées et les plantes sarmenteuses. La passion de s'instruire le détermina à voyager, et lui fit abandonner ses affaires et une jeune femme dont l'inexpérience nuisit beaucoup à sa fortune. Un nègre, que le capitaine Landolphe avait amené en France, et qui se faisait appeler le prince Bondakau, était venu à Paris pour négocier un traité de commerce entre la France et le roi d'Oware ou Awerri, petit royaume de Guinée, allié ou tri-

(1) Cuvier lui assigne pour date de naissance le 28 octobre 1755.

butaire de celui de Benin. Son départ fournit à Palisot l'occasion qu'il recherchait ardemment, et il s'embarqua avec lui à Rochefort, le 17 juillet 1786, pour un voyage qu'il croyait devoir durer quatre ans, mais que des événements sans nombre prolongèrent bien au delà de ses calculs. Son navire entra le 17 novembre dans la baie de Formose. Palisot et les trois cents Français partis avec lui furent accueillis par les habitants d'Oware avec la plus grande cordialité; mais en moins de quinze mois la fièvre jaune réduisit ce nombre à cinquante environ. Palisot visita ce royaume, qu'aucun naturaliste n'avait encore parcouru, explora ensuite celui de Benin, et mille fois en danger de périr, contrarié dans ses projets, attaqué lui-même du scorbut et de la fièvre jaune, il s'embarqua pour Saint-Domingue, n'emportant avec lui que ses journaux, et laissant le reste de ses collections aux mains du capitaine Landolphe, dont l'établissement fut en 1791 complétement détruit par les Anglais. Après une traversée des plus pénibles, il arriva au Cap-Français, le 28 juin 1788, dans un état de faiblesse extrême. Le changement d'air, le repos et surtout les soins qu'il trouva chez le baron de la Valletière, son oncle, commandant du môle Saint-Nicolas, rétablirent sa santé et lui permirent de reprendre ses excursions de naturaliste. Ses connaissances variées, son titre d'avocat le firent appeler, en janvier 1790, au conseil supérieur du Cap, où il devint, en mars 1791, l'un des juges du malheureux mulâtre Vincent Ogé. Nommé ensuite à la deuxième assemblée coloniale, il fut envoyé par elle, en octobre 1791, à Philadelphie pour solliciter les secours des États-Unis contre les noirs de l'île. Fait prisonnier par ces derniers à son retour de cette mission (juin 1793), il allait périr sans les sollicitations d'une mûlatresse que son oncle avait affranchie et qui obtint son renvoi aux États-Unis. Dépouillé de tout, il reparut à Philadelphie dans le dénûment le plus complet, et il y apprit qu'en France il était proscrit comme émigré. La musique et les langues qu'il avait cultivées le mirent bientôt à l'abri de la misère, et M. Adet, chargé d'affaires de France et savant distingué, lui fournit même les moyens d'entreprendre un voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale. De retour à Philadelphie, avec de riches collections, il fit part de ses recherches à la Société philosophique, puis apprenant sa radiation de la liste des émigrés, il se hâta de revenir en France et débarqua à Bordeaux, au mois d'août 1798. La science le consola des disgrâces de sa vie. En 1806, l'Institut le nomma pour succéder à Adanson, et en 1815 Napoléon Ier l'appela au conseil de l'université. Sa vie fut consacrée exclusivement aux sciences et à la publication des immenses richesses qu'il avait rapportées de ses voyages. A la mort de sa première femme, Palisot se remaria, mais sa fortune continua toujours à être embarrassée. Mirbel lui a dédié un genre de plantes, *Belvisia*, de la famille des fougères. On a de Palisot : *Flore d'Oware et de Benin*; Paris, 1804-1821, 2 vol. in-fol., avec 120 planches; — *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*; Paris, 1805-1821, in-fol. avec 90 pl.; — *Prodrome des cinquième et sixième familles de l'œthéogamie, les mousses, les lycopodes*; Paris, 1805, in-8°; — *Essai d'une nouvelle agrostographie ou nouveaux genres de graminées*; Paris, 1812, in-4° et in-8°; — *Muscologie, ou traité sur les mousses*; Paris, 1822, in-8°, ouvrage posthume; — de nombreux articles dans divers recueils scientifiques. H. FISQUET.

Cuvier, *Éloge de Palisot de Beauvois*, dans les Mém. de l'Acad. roy. des sc., années 1819 et 1820. — Thiébaut de Berneaud, *Éloge histor. de P. de B.*; Paris, 1821, in-8°.

PALISSOT (*Charles*) DE MONTENOY, poète et littérateur français, né à Nancy, le 3 janvier 1730, mort à Paris, le 15 juin 1814. Il était fils d'un conseiller du duc de Lorraine. Doué des dispositions naturelles les plus heureuses, il fut reçu à onze ans maître ès arts, et à quatorze bachelier en théologie. En 1746 il quitta la congrégation de l'Oratoire pour se livrer à son goût pour la littérature. Le théâtre l'attira plus particulièrement; mais ses premiers essais (*Ninus II* et *Les tuteurs*), se ressentant de sa grande jeunesse, n'eurent qu'un médiocre succès; et peut-être est-ce à cette circonstance plus qu'à toute autre considération que l'on doit attribuer la malheureuse idée qu'il eut de s'attaquer aux personnes plutôt qu'aux vices et aux ridicules de son siècle. Il laissa donc Molière pour Aristophane. Les encyclopédistes et en général tout le parti des philosophes furent les premiers sur qui il décocha ses traits. Dans sa comédie du *Cercle*, donnée sur le théâtre de Lunéville, le 26 nov. 1755, il est impossible de méconnaître J.-J. Rousseau dans la personne d'un philosophe auquel il fait jouer le rôle le plus ridicule. Le roi Stanislas, qui assistait à la représentation, fut indigné qu'on osât ainsi *personnaliser* en sa présence, et il fit écrire à Jean-Jacques que son intention était que le sieur Palissot fût chassé de son Académie. Ce n'est qu'aux vives sollicitations de Rousseau que l'affaire n'eut pas d'autres suites. La lutte continua cependant. Une fois engagé dans la voie des personnalités, il est difficile de revenir sur ses pas. Aux libelles, aux épigrammes, aux caricatures qui l'assaillirent de toutes parts, Palissot riposta par des libelles non moins injurieux. Diderot surtout fut fort maltraité dans ses *Petites Lettres sur de grands philosophes* (1757, in-12) et en 1760 la comédie des *Philosophes*, qui eut un grand succès, mit le comble à l'exaspération des encyclopédistes. On reproche à cette pièce d'être servilement calquée sur celle des *Femmes savantes* et de manquer d'intérêt. Quelques années après parut *La Dunciade, ou la guerre des sots* (1764, in-8°), poëme satirique en trois chants. Vol-

taire, à qui il adressa un exemplaire de ce poëme, lui en accusa gracieusement réception en le qualifiant de *petite drôlerie*. « Un mot d'un homme comme M. de Voltaire, écrit Palissot dans une note, suffit quelquefois pour faire naître une *grande idée*. » Il eût dû dire une mauvaise idée, car ce mot de *petite drôlerie* lui fit allonger son poëme de sept nouveaux chants. Par la suite, il y intercala encore d'autres attaques, confondant dans un même anathème les philosophes et les hommes de la révolution. En 1771 il fit paraître des *Mémoires sur la littérature*, regardés par M.-J. Chénier comme une production hors ligne; mais c'est un ouvrage superficiel. Une remarque suffira pour en faire comprendre le peu de valeur, c'est que, dans les différentes éditions qu'il en publia, ses appréciations d'un même ouvrage varient souvent du tout au tout, selon les fluctuations de ses amitiés. Palissot, au milieu des querelles littéraires, n'avait pas négligé le soin de sa fortune; il compta le duc de Choiseul au nombre de ses plus chauds protecteurs, et il rima de mauvais vers en l'honneur des favorites de Louis XV. Après avoir obtenu, en 1756, la recette générale des tabacs d'Avignon, il devint, malgré une faillite qui lui fit perdre 50,000 livres, assez riche pour acheter une belle maison à Argenteuil, où il se retira. Lorsque la révolution éclata, il en embrassa les principes, et gagna à ce revirement la place d'administrateur de la bibliothèque Mazarine, puis le titre de correspondant de l'Institut. Il fut un des pontifes de la secte religieuse des théophilanthropes : singulière faiblesse chez l'ennemi des philosophes; à son lit de mort il revint de ces erreurs. S'il n'eut point de place à l'Académie française, en revanche il siégea une année (1798-1799) au Conseil des Anciens pour le département de Seine-et-Oise. « Palissot, dit M. de Puymaigre, s'offre à nous comme le type de l'orgueil littéraire; il penserait faire un vol à la postérité en la privant des moindres lignes échappées de sa plume; il s'admire, il se loue, il demande, n'importe à quel prix, d'être remarqué. » Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *Histoire des rois de Rome;* Paris, 1753, 1756, in-12; — *L'Homme dangereux*, *comédie;* Amsterdam, 1770, in-8°; — *Les Courtisanes*, *comédie;* Paris, 1775, in-8°; — *Questions importantes sur quelques opinions religieuses;* 1791, 1793, 1797, in-8°; — *Voltaire apprécié dans tous ses ouvrages;* Paris, 1806, in-12 et in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont été l'objet de plusieurs éditions; la plus exacte est celle de Paris; 1809, 6 vol. in-8°. Palissot a encore publié comme éditeur les *Œuvres choisies de Voltaire* (1792-1798, 55 vol. in-8°), celles *de Boileau* (1793, in-8°) et *de P. Corneille* (1801 et suiv., 12 vol. in-8°). [*Enc. des G. du M.*, avec add.].

Chénier, *Tableau de la littér.* — Th. de Puymaigre, *Poëtes et romanciers de la Lorraine.*

PALISSY (*Bernard*), célèbre potier et émailleur français, né vers 1510, à la Capelle-Biron (Lot-et-Garonne), mort à Paris, en 1590. N'ayant reçu qu'une éducation imparfaite, il s'appliqua par goût au dessin, à l'arpentage et à l'histoire naturelle, entreprit plusieurs voyages en France et en Allemagne, et, dans le but d'augmenter ses connaissances, conçut le projet d'étudier la chimie, fort peu connue de son temps. Après s'être livré à l'étude de cette science, il vint en 1539 se fixer à Saintes, où il se maria, et exerça tout d'abord l'état d'arpenteur géomètre. En 1543, il fut chargé de dresser la carte des marais salants de la Saintonge et de l'Aunis au sujet de l'établissement de la gabelle sous François Ier. Ces travaux, qui lui étaient bien payés, l'aidaient beaucoup à vivre, et ils lui furent d'un grand secours, lorsque, négligeant les occupations de peintre-verrier, auxquelles il s'était aussi livré, la vue d'une coupe de terre « tournée et émaillée » lui suggéra, en 1555, la pensée de faire des émaux. Il ne chercha d'abord que l'émail blanc, persuadé que c'était le fond des émaux. La tentative avorta; plusieurs fois il la recommença, également sans succès. Enfin il réussit; sa joie fut si grande qu'il crut « estre devenu nouvelle créature »; mais comme le produit laissait encore beaucoup à désirer, il se remit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle. C'est lui-même qui nous raconte dans un langage simple et touchant toutes les tribulations de sa vie de « constructeur et chauffeur de fourneau ». Cependant, au milieu de ses « pauvretés et ennuis », il ne se laissa point aller au découragement. Tout était à créer. Pendant seize années de sacrifices et de peines inouïes, obligé, faute de ressources pour acheter du combustible, de brûler ses planches et ses meubles pièce à pièce afin d'alimenter ses fourneaux, il tourmenta sans cesse l'argile et fatigua ses creusets. Privé d'encouragement de la part de ses voisins et de ses proches, honni par sa propre femme, déconcerté par la présence d'une nombreuse troupe d'enfants qui lui demandaient du pain, il s'obstina pourtant à chercher ce merveilleux secret de couleurs vives et brillantes que Faenza en Italie appliquait seule alors à ses poteries, et qu'elle avait transmis ensuite à Venise. Enfin, après mille essais infructueux, il découvrit le moyen de faire des « rustiques figulines ». Au plus fort de ses tribulations, Palissy embrassa la réforme religieuse, et fut un des principaux fondateurs de l'Église calviniste de Saintes. Malgré le sauf-conduit que lui avait délivré le duc de Montpensier, il vit en 1562 son atelier envahi et dévasté comme lieu de réunion politico-religieuse. Arrêté comme calviniste, il fut conduit dans les prisons de Bordeaux, et aurait subi le sort de ses co-religionnaires, si le connétable de Montmorency, qui l'avait chargé de divers travaux, n'eût intercédé pour lui auprès de Catherine de Médicis. Mis en liberté, Palissy, par reconnaissance, s'attacha au service du roi, de la reine-mère et

du connétable. On suppose que ce fut à cette époque qu'on le gratifia du titre d'inventeur des rustiques figulines du roi, afin de le soustraire à la juridiction de Saintes et du parlement de Bordeaux. Le connétable ne tarda pas à attirer à Paris Palissy, qui fut logé dans le voisinage du lieu dit *les Tuileries*, et employé à embellir plusieurs châteaux, particulièrement celui d'Écouen, des chefs-d'œuvre de son art. Mais de tous les travaux qu'il exécuta dans cette dernière résidence, il ne reste plus en place aujourd'hui qu'un pavé en faïence (1). Lorsque Catherine de Médicis eut entrepris, vers 1566, la construction du palais des Tuileries, elle chargea Palissy de la décoration des jardins. On ignore combien de temps il passa à ce travail; mais l'on suppose qu'il y était encore occupé lorsque éclata la Saint-Barthélemy. Dans sa sanglante orgie, Catherine ne perdit pas de vue le soin de ses jardins et bâtiments; elle épargna Palissy, non par bienveillance, mais par intérêt. Pour se distraire de ses travaux d'artiste, Palissy se livrait à des études sur le monde physique. Il était arrivé par ses propres observations à des notions plus saines que celles qui avaient cours sur une foule de phénomènes naturels. Il voulut, suivant le commandement de Dieu, « exhiber à un chacun les dons qu'il avait reçus ». A cet effet, en mars 1575, il ouvrit un cours d'histoire naturelle et de physique, et le premier, en France, il substitua, dans l'enseignement de cette science, aux vaines explications des philosophes, des faits positifs et des démonstrations rigoureuses. Il continua ses leçons jusqu'en 1584, époque où il donna les premières notions de l'origine des fontaines, de la formation des pierres et de celle des coquilles fossiles. Personne avant lui et depuis lui n'a mieux fait connaître l'utilité de la marne pour l'agriculture. En parlant des eaux, des moyens de les assainir et du rôle qu'elles remplissent dans les phénomènes de la nature, tout ce qu'il avançait a reçu le dernier degré d'évidence par la marche progressive de la physique, la découverte des filtres à charbon et des puits artésiens. Pour faciliter ses démonstrations, Palissy avait formé un cabinet de curiosités où il avait mis « plusieurs choses admirables et monstrueuses tirées de la matrice de la terre ». Il les avait classées « par ordre et par estages, avec certains escriteaux au dessouz, afin que chacun se peust instruire soy-même ». C'est vraisemblablement là le premier cabinet d'histoire naturelle qui ait été formé en France. Les dernières années de Palissy furent contristées par des malheurs publics. Sincèrement religieux, il n'était pas homme à chercher, comme tant d'autres, sa sûreté à l'abri d'une capitulation de conscience. Quand la ligue se fut emparée de Paris, il fut arrêté (1588) et jeté à la Bastille par l'ordre des Seize. Heureusement sa réputation le sauva encore. Matthieu de Launoy, l'un des chefs, insista pour qu'on fit du célèbre artiste un auto-da-fé solennel; mais le duc de Mayenne, ne pouvant le délivrer, fit du moins retarder l'instruction de son procès. Après deux années de captivité, la noble vie de Bernard Palissy s'éteignit, dit-on, *naturellement* dans les cachots de la Bastille. Il avait pris pour devise : *Povreté empesche bons esprits de parvenir;* et il fit à ses dépens une triste expérience de cette vérité.

Tous les écrits de Palissy sont écrits en français, car l'auteur, comme il le dit lui-même; ne savait ni le grec ni le latin. Leur publication comprend un intervalle de vingt-trois ans (de 1557 à 1580). Ils ont été réunis en un vol. in-4°; Paris, 1777, par Faujas de Saint-Fond et par Gobet; réimprimés en partie par M. Cap, Paris, 1844, in-8°. Les éditions les plus anciennes des premiers écrits de Palissy sont de 1557 et de 1568. Il y a aussi une édition de 1580. La Bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit intitulé : *Extraits des discours de Bernard Palissy*, n° 1644 (fonds de Saint-Germain). M. Hoefer a donné (*Histoire de la Chimie*, t. II) une analyse détaillée des ouvrages de Palissy et en a le premier signalé l'importance pour l'histoire de la chimie appliquée aux arts. Ils sont écrits la plupart sous forme de dialogues entre la *Théorique* (Théorie) et la *Practique*. La Théorique, vaine et orgueilleuse, qui pose d'ordinaire les questions, est victorieusement combattue et souvent humiliée par la Practique. La première a presque toujours tort, tandis que la dernière, comme on pouvait s'y attendre, est à peu près infaillible.

Palissy n'a pas joui de sa gloire; son nom fut à peine connu de ses contemporains. Les erreurs qu'il avait combattues lui survécurent et restèrent pendant près de deux siècles encore maîtresses du terrain. Ce fut seulement lorsque le jour se fit dans le chaos des sciences physiques que son nom reparut avec éclat dans le monde. A la voix des Fontenelle, des Buffon, des Réaumur, des Guettard et en général des hommes les plus éminents du dernier siècle (Voltaire excepté, qui a jugé Palissy sans le connaître), le savant couronné de gloire sortit de sa tombe. L'âge moderne a fait revivre le grand artiste. Mais l'homme dans Palissy est encore plus estimable que l'artiste et le savant. Au sentiment de M. Brongniart, si Palissy fut remarquable en science pour son temps, il le fut en courage pour tous les temps. « Je crois, dit l'historien des arts céramiques, que Palissy, par son travail persévérant, par son courage moral, qui l'attache à sa religion et lui fait supporter la persécution et mépriser la mort, qui l'attache à ses recherches, quoiqu'elles exigent de lui jusqu'au sacrifice de ses derniers meubles et de ses vêtements, mérite d'être regardé comme le hé-

(1) On voit des « rustiques figulines » de Palissy aux Musées du Louvre, de Cluny et de Sèvres; toutefois on ne cite de signée que la figurine appelée à tort *la nourrice de François Ier*, au musée céramique de Sèvres.

ros de notre art. » Une statue lui a été élevée sur une des places publiques d'Agen. H. FISQUET.

F. Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. II, p. 73-98 (année 1843). — Cap, *Notice hist.* en tête de son édition. — Alfred Dumesnil, *Bernard-Palissy*; Paris, 1851, in-18. — Camille Duplessis, *Étude sur Palissy*, couronnée en 1855, par la Société d'agric., sciences et arts d'Agen. — Haag, *La France protest.* — Ch. Read, *Bulletin de l'hist. du protestantisme*, t. I et II. — Henry Morley, *The life of B. Palissy, his labours and discoveries in art and science*; London, 1852, 2 vol. in-8°. — *Journal de L'Estoile.* — *Documents* communiqués par M. Doublet de Boisthibault.

PALITZSCH (*Jean-Georges*), astronome allemand, né en 1723, à Prohlis, village près de Dresde, mort en 1788. Fils d'un riche paysan, tout en cultivant ses terres il s'initia sans maître aux sciences naturelles, et principalement à l'astronomie. Le 25 décembre 1758 il découvrit à l'œil nu la comète de Halley, dont le retour était attendu depuis quelque temps, et qui ne fut aperçue à l'observatoire de Paris qu'un mois plus tard. Devenu membre correspondant des académies de Londres et de Saint-Pétersbourg, il continua à habiter son lieu natal, occupé d'augmenter sa belle collection d'objets d'histoire naturelle. Il fabriquait lui-même en grande partie les instruments qui lui étaient nécessaires pour observer les mouvements des astres. O.

Hirsching, *Handbuch*.

PALLADE (Saint), apôtre des Scots, né à Rome, mort le 6 juillet vers 450, à Fordun, près d'Aberdeen. Diacre de l'église de Rome, il proposa au pape Célestin d'envoyer saint Germain, évêque d'Auxerre, en Angleterre pour y combattre l'hérésie de Pélage, et, suivant la Chronique de saint Prosper, fut sacré lui-même par ce souverain pontife, en 431, premier évêque des Scots établis dans l'Hibernie et qui croyaient en Jésus-Christ. Saint Pallade éprouva dans cette mission bien des peines et des fatigues. Les Scots ayant émigré dans le nord de la Bretagne, vers le temps où les Romains commencèrent à abandonner le pays, il les y suivit, prêcha parmi eux avec beaucoup de zèle, et forma une Église fort nombreuse. Les historiens écossais disent que la foi fut prêchée dans ce pays vers l'an 200 ; mais ils conviennent unanimement que saint Pallade, qu'ils appellent saint *Padie*, fut le premier évêque de cette contrée ; ils lui donnent même le titre d'apôtre d'Écosse ; peut-être aussi fut-il le premier qui prêcha la foi à la nation particulière des Scots. Sa fête est marquée au 6 juillet dans le bréviaire d'Aberdeen et dans les calendriers d'Écosse ; elle est fixée au 15 décembre dans quelques calendriers d'Angleterre. H. F.

Acta sanctorum, mois de juillet. — Baillet, *Vies des saints.* — Alban Butler, *Vies des Pères, des martyrs*, etc.

PALLADIO (*Biagio* PALLAI, dit *Blosio*), poëte latin moderne, né à Castelvetro, mort en 1550, à Rome. Le zèle qu'il avait mis à réformer les abus du collége de la Sapience lui valut en 1516 le titre de citoyen romain. Après avoir été secrétaire des papes Clément VII et Paul III, il occupa, de 1540 à 1547, le siége épiscopal de Foligno. Il fut un des membres les plus éminents de l'Académie Romaine. On a de lui quelques excellentes pièces de vers, insérées en partie dans le t. VII des *Ill. poet. ital. carmina*, une harangue latine prononcée en 1521 devant les députés de Rhodes, et l'édition du *Coryciana* (Rome, 1524, in-4°).

Buonamici, *De claris pontif. script.*, 224. — *Anecdota romana*, II, 165. — Tiraboschi, *Storia*, etc., VII, 3e partie.

PALLADIO (*Andrea*), architecte italien, né à Vicence, en 1518, mort le 19 août 1580. Après avoir étudié Vitruve et les monuments de Rome, la restauration de la basilique de Vicence est la première entreprise qui lui fut confiée ; il enveloppa la vieille construction gothique de portiques à deux étages surmontés d'un attique. Ce chef-d'œuvre répandit rapidement en Italie la renommée de Palladio, qui, sur la recommandation du Trissino, fut appelé à Rome en 1549 par le pape Paul III, qui voulait lui confier les travaux de Saint-Pierre ; mais le pape étant mort avant l'arrivée de l'artiste, ce projet n'eut pas de suite. Palladio profita de ce nouveau séjour à Rome, et d'un cinquième voyage, qu'il y fit plus tard, pour se livrer à une nouvelle étude des monuments antiques et recueillir les matériaux d'un petit traité qu'il publia en 1564, et qui a été réimprimé à Rome et à Venise. Lorsqu'il fut définitivement établi à Vicence, il enrichit cette ville d'une foule d'édifices qui en font l'école des architectes, et dans lesquels il déploya le goût le plus exquis, joint aux conceptions les plus ingénieuses, à l'imagination la plus féconde. Il suffira de citer la *loggia della regia delegazione*, joli monument voisin de la basilique, le beau *palais Chiericado*, la maison qu'il habita lui-même, petite fabrique très-élégante, située dans le Corso, le *palais Tiene*, resté malheureusement inachevé, le *palais Porto-Barbaran*, le *palais de Valmarina*, le *théâtre Olympique*, curieuse imitation de l'antique, élevée sur les dessins de Palladio, après sa mort, par ses collègues, les académiciens olympiques.

Les œuvres de Palladio se présentent en plus grand nombre encore à Venise qu'à Vicence ; les principales sont la *salle des quatre portes* ; un plafond et une porte monumentale dans le palais ducal ; la façade de *S.-Francesco della vigna*, la magnifique *église de Saint-Georges-le-Majeur*, commencée en 1566 ; le réfectoire et les vastes celliers du couvent attenant ; une aile de l'Académie des beaux-arts, l'*église de Sainte-Lucie*, bâtie en 1609, sur les dessins de Palladio, mais après sa mort, ainsi que l'*église* de l'hospice *des Zitelle*, qui date de 1586, enfin l'*église du Rédempteur*, qui est regardée comme le chef-d'œuvre du maître. Outre l'ouvrage Sur les monuments antiques de Rome, Palladio a écrit un excellent Traité d'architecture, qui a été pu-

blié et traduit dans toutes les langues. Le recueil de ses monuments a été gravé à Venise, en 1786.

Le style de Palladio eut la plus heureuse influence sur l'architecture de la Lombardie et des États Vénitiens à la fin du seizième siècle; il a été aussi en grande faveur en Angleterre, où il a surtout été imité par Inigo Jones, l'habile architecte du palais de White-Hall. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Temanza, *Vita degli architetti veneziani*. — Milizia, *Memorie degli architetti antichi e moderni*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*. — G.-B. Berti, *Nuova guida per Vicenza*. — Quatremère de Quincy, *Histoire des plus célèbres architectes*.

PALLADIUS (Παλλάδιος), médecin grec, d'une époque incertaine. Comme il cite Galien et est cité par Rhazès, il a vécu entre le troisième et le neuvième siècle; mais il est impossible d'arriver à une approximation plus précise. On pense, d'après son surnom de *Iatrosophiste*, qu'il fut professeur de médecine à l'école d'Alexandrie. On a de lui des *Scholies sur le traité des fractures d'Hippocrate*, traduites en latin par J.-P. Crassus et insérées dans la collection des *Medici antiqui græci*, Bâle, 1581 : le texte grec a été publié pour la première fois par F.-R. Dietz dans ses *Scholia in Hippocratem et Galenum*; Kœnigsberg, 1834, in-8°; — des *Scholies sur le sixième livre des Épidémies d'Hippocrate*, publiées dans l'édition d'Hippocrate de Foës; — Περὶ πυρετῶν σύντομος σύνοψις (*Petit traité sur les fièvres*), publié pour la première fois en grec et en latin par J. Chartier; Paris, 1646, in-4°; une édition très-améliorée, avec des *Glosses chimiques* et des extraits de poëmes sur la chimie copiés par d'Orville, dans son manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc, parut par les soins de J.-Et. Bernard; Leyde, 1745, in-8°. Le texte grec a été inséré dans les *Physici et medeci græci minores*; Berlin, 1841, in-8°. Y.

Bernard, *Preface* de son édition. — Freind, *History of physic*. — Sprengel, *Histoire de la médecine*. — Haller, *Biblioth. Med. Pract.* — Dietz, *Preface* de son edit. — Choulant, *Handb. der Bücherkunde für die Ältere Medicin*.

PALLADIUS (*Rutilius - Taurus - Æmilianus*), écrivain agronomique latin, vivait probablement dans le quatrième siècle après J.-C. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* l'identifient avec l'éloquent Gaulois dont il est question dans Rutilius; mais cette supposition est loin d'être solidement établie. Palladius est l'auteur d'un traité *De re rustica* en quatorze livres. Le premier livre contient des règles générales sur l'agriculture; les douze livres suivants sont consacrés aux travaux agricoles des douze mois; le quatorzième livre est en vers élégiaques, et traite de la greffe des arbres. Cet ouvrage paraît être une compilation faite d'après des écrivains précédents, tels que Columelle et Martialis Gargilius. Le style, sans être barbare, est inférieur à celui de Columelle, et dénote un écrivain de la décadence. Le traité de Palladius fut très-populaire au moyen âge, et Vincent de Beauvais en inséra une grande partie dans son *Speculum naturale*. Palladius fut publié pour la première fois par Jenson, dans les *Rei rusticæ scriptores*; Venise, 1472, in-fol. Les meilleures éditions sont celle qui fait partie des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, de Gesner, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4°, et celle de Schneider (*Scriptores rei rusticæ*), Leipzig, 1794, 4 vol. in-8°. Le traité de Palladius a été traduit en français, par Jean Darces, Paris, 1553, in-8°; en anglais, par Thomas Owen, Londres, 1803, in-8°; en allemand, par Maius, Magdebourg, 1612, in-fol.; en italien, par Marino, Sienne, 1526, in-4°; par Nicolo di Aristotile dit Zoppino, Venise, 1528, in-4°; par Sansovino, Venise, 1560, in-4°; et par Zanotti, Vérone, 1810, in-4°. Y.

Hist. littér. de la France, t. II. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PALLADIUS, évêque d'Hélénopolis en Bithynie, et écrivain ecclésiastique, vivait au commencement du cinquième siècle. En admettant, ce qui est très-probable, que l'évêque d'Hélénopolis est le même que l'auteur de l'*Histoire Lausiaque*, on trouve dans cet ouvrage des détails sur sa vie. Né vers 367, Palladius embrassa la vie monastique à l'âge de vingt ans, et après avoir résidé dans divers ermitages et couvents de la Palestine et de l'Égypte, il devint, vers 400, évêque d'Hélénopolis. Le synode qui déposa saint Jean Chrysostome, en 403, lui reprocha, entre autres griefs, l'ordination de Palladius, qui partageait les doctrines des origénistes. Coupable ou non d'opinions hétérodoxes, l'évêque d'Hélénopolis s'enfuit à Rome. S'étant hasardé à revenir en Orient, il fut arrêté et relégué dans la haute Égypte. Après plusieurs années d'exil, il fut rappelé sur son siége épiscopal vers 418, et transféré ensuite à l'évêché d'Aspona, en Galatie. On croit qu'il n'occupa ce dernier siége que peu de temps et qu'il mourut avant 431. On lui attribue les ouvrages suivants : Ἡ πρὸς Λαῦσον τὸν πραιπόσιτον ἱστορία περιέχουσα βίους ὁσίων πατέρων (*Histoire adressée au préposé Lausus* (préposé à la chambre ou chambellan de Théodose) *et contenant les vies des saints pères*). Cette histoire renferme beaucoup de faits dont l'auteur avait été témoin, et elle est précieuse, malgré la crédulité du narrateur; il en existe trois anciennes traductions latines, dont l'une, selon Rosweyd, serait l'œuvre de Rufin, évêque d'Aquilée, ami de Palladius; mais c'est une erreur: Rufin était mort avant la composition de l'*Histoire lausiaque*. On ne connut d'abord cet ouvrage que par les traductions latines (y compris celle d'Hervet) qui parurent au seizième siècle. Le texte grec fut publié pour la première fois par Meursius, Leyde, 1616, in-4°; Fronton du Duc en donna une édition plus complète dans

son *Auctarium*, l. II, et depuis il a été inséré dans les éditions des Pères de l'Église, et en particulier dans les *Vitæ Patrum* de Rosweyd; — Διάλογος ἱστορικὸς Παλλαδίου, etc. (*Dialogue historique de Palladius d'Hélénopolis avec Théodore, diacre de Rome, sur la vie et la conduite du bienheureux Jean Chrysostome, évêque de Constantinople*) : cet ouvrage, qui n'est pas de Palladius, mais d'un des prêtres qui l'accompagnèrent à Rome, parut d'abord traduit en latin par Ambroise le Camaldule; Venise, 1532, in-8°. Bigot donna une bonne édition du texte grec, Paris, 1680, in-4°; réimprimée, Paris, 1738, in-4°; — Περὶ τῶν τῆς Ἰνδίας ἐθνῶν καὶ τῶν Βραχμάνων (*Sur les peuples de l'Inde et les Brachmanes*), publié par Édouard Bisse; Londres, 1665, in-4°; ce petit ouvrage a été écrit par un chrétien qui avait visité quelques parties de l'Inde, et c'est probablement à tort qu'on l'attribue à Palladius. L. J.

Cave, *Hist. littér.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. I, p. 727; VIII, p. 456; X, p. 98 et ss. — Oudin, *Comment. de scriptoribus eccles.*, vol. I, col. 908. — Tillemont, *Mémoires*, vol. XI, p. 500. — Vossius, *De historicis græcis*, l. II, c. 19. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PALLAS, un des affranchis et des favoris de l'empereur Claude, mort en 63 après J.-C. D'abord esclave d'Antonia, mère de Claude, il gagna la confiance de cette princesse, qui le chargea de porter à Tibère une lettre dans laquelle elle lui révélait les projets ambitieux de Séjan (31). Ce fut le commencement de la fortune politique de Pallas. Il devint à la mort d'Antonia la propriété de Claude, qui l'affranchit et l'admit parmi ses conseillers les plus intimes. Pallas avec deux autres affranchis, Narcisse et Callixte, administra l'empire sous le règne de Claude. Longtemps unis, ils se séparèrent lorsqu'il s'agit de remarier l'empereur après la mort de Messaline. Pallas se prononça pour Agrippine, qui l'emporta, et dès lors il jouit d'une faveur sans bornes. Le sénat lui décerna les insignes de la préture, avec une somme de quinze millions de sesterces. Pallas refusa dédaigneusement l'argent, et Claude vanta le désintéressement d'un affranchi qui possédait trois cent millions de sesterces. Le décret du sénat, gravé sur une tablette de bronze et placé près de la statue de Jules César, existait encore du temps de Pline le jeune, qui en parle avec la plus grande indignation. Pallas fut le complice d'Agrippine dans l'empoisonnement de Claude, et il profita de la mort de l'empereur pour se débarrasser de son ancien collègue et rival Narcisse (54). Il espérait gouverner le monde avec Agrippine pendant la jeunesse de Néron; mais il fut désappointé. Néron se fatigua promptement de la domination de sa mère, et ses deux principaux conseillers, Sénèque et Burrhus, lui persuadèrent de secouer l'ignoble tutelle d'un affranchi. Pallas, privé de toutes ses fonctions publiques en 56, vécut quelques années dans une tranquille et opulente retraite; mais son immense fortune excita l'envie de Néron, qui pour s'en emparer le fit empoisonner, en 63. La richesse de Pallas était proverbiale, et les historiens s'accordent sur son insupportable arrogance. On dit qu'il ne donnait jamais d'ordres de vive voix, même à ses affranchis; il se contentait de faire un signe, et si le signe ne suffisait pas, il indiquait par écrit ce qu'il désirait : c'était un usage impérial, introduit par Auguste; l'esclave d'Antonia ne craignit pas de l'adopter. Félix, frère de Pallas, fut gouverneur de la Judée. Y.

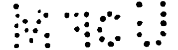
Tacite, *Annales*, XII, 53. — Pline, *Epist.*, VII, 29; VIII, 6. — Suétone, *Claude*, 28.

PALLAS (*Pierre-Simon*), naturaliste et voyageur allemand, né à Berlin, le 22 septembre 1741, mort le 8 septembre 1811, dans cette ville. Fils d'un professeur en chirurgie, il embrassa d'abord la même carrière, fréquenta les universités de Berlin, de Gœttingue et de Leyde, et se livra surtout à l'étude des sciences naturelles. Appelé à classer plusieurs collections précieuses en Hollande et en Angleterre, pendant le séjour qu'il fit dans ces pays, il publia deux ouvrages : *Elenchus zoophytorum* (La Haye, 1766, in-8°), et *Miscellanea zoologica* (1766, in-4°), qui sont encore estimés aujourd'hui. Ces travaux le firent appeler, en 1768, à Saint-Pétersbourg, où il fut nommé membre adjoint de l'Académie des sciences, avec le titre d'assesseur de collége; et bientôt après il fut désigné pour faire partie, en qualité de naturaliste, de l'expédition scientifique chargée d'observer en Sibérie le passage de la planète Vénus sur le disque du soleil. Pallas employa six ans à ce voyage, accompagné pour lui de grandes fatigues, explorant successivement le cours du Iaïk, les bords de la mer Caspienne, l'Altaï, les alentours du lac Baïkal jusqu'à la frontière chinoise, le Caucase et différentes parties de la Russie méridionale, d'où il revint dans la capitale, le 30 juillet 1774. Il nous a fait connaître les résultats de ses explorations dans ses *Voyages à travers plusieurs provinces de l'empire russe* (Pétersbourg, 1771-1776, 3 vol. in-4°; trad. française, Paris, 1788-1793, 5 vol. in-4°, avec atlas). En 1777, il fut adjoint à une commission chargée par le gouvernement de lever la carte de Russie. Quelque temps après, il se prit de passion pour la botanique, et s'occupa avec ardeur d'explorer sous ce rapport les différentes parties de l'empire. Le fruit de ses travaux fut son magnifique ouvrage intitulé : *Flora rossica* (Pétersbourg, 1784-1785, 2 vol. in-fol., avec 100 pl.), qui malheureusement est resté inachevé. Cependant les recherches botaniques n'occupaient pas tellement Pallas qu'il négligeât les autres branches des sciences naturelles et historiques, comme le prouvent son *Recueil de documents historiques sur les peuplades mongoles* (Pétersbourg, 1776-1802, 2 vol. in-4°); les *Icones insectorum*, *præsertim Rossiæ Si-*

beriæque peculiarium (Erlangen, 1781-1783, 2 vol. in-4°), et même un ouvrage fameux sur une matière en dehors de ses études ordinaires, et qu'il n'eût pas entrepris cependant sans l'ordre exprès de l'impératrice Catherine II, à qui le mérite en revient presque autant qu'à lui; nous voulons parler des *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa* (Pétersbourg, 1787-1789; 2e édit., 1790-1791, 4 vol. in-4°) (1). En 1785, Pallas fut confirmé comme membre titulaire de l'Académie, et il devint, en 1787, historiographe du collége de l'amirauté. Dans les années 1793 et 1794, il entreprit un voyage en Crimée, et il donna de ce pays une idée séduisante dans son *Tableau physique et topographique de la Tauride* (Pétersbourg, 1795, in-4°), ouvrage écrit en français, qu'il développa dans une édition allemande (Leipzig, 1799-1801, 2 vol. in-4°), d'après laquelle furent publiés en France les *Voyages dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie* (Paris, 1805, 2 vol. in-4°, avec atlas). Ayant témoigné le désir d'aller vivre dans ce pays, il obtint en don de l'impératrice plusieurs terres de la couronne, et dès 1796 il s'établit à Simpheropol, qu'il quitta bientôt pour entreprendre dans les provinces méridionales le voyage dont il vient d'être parlé. Nous devons de plus à ce voyage un traité sur les *Espèces d'astragales* (Leipzig, 1800-1804, 14 livr. in-fol.). Cependant les désagréments de toutes espèces que lui fit éprouver l'indiscipline des Tatars finirent par dégoûter Pallas de la Tauride; et sa femme étant morte sur ces entrefaites, il partit avec sa fille pour aller retrouver son frère aîné à Berlin. Il laissa par son testament à l'université de cette ville une partie de ses riches collections. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui: *Spicilegia zoologica*; Berlin, 1767-1780, 14 livr. in-4°; — *Observations sur la formation des montagnes;* Pétersbourg, 1777, in-8°; Paris, 1782, in-12; — *Novæ species quadrupedum;* Erlangen, 1778-1779, 1784, in-4°: on y trouve l'histoire et l'anatomie de plusieurs espèces de rongeurs de la Russie; — *Neue nordische Beitræge* (Nouveaux Essais sur le Nord, pour servir à la géographie physique, à l'ethnographie, à l'histoire naturelle, etc.); Pétersbourg et Leipzig, 1781-1796, 7 vol. in-8°, avec cartes et fig. La grande *Faune russe* que Pallas avait entreprise n'a pas été publiée. Un grand nombre de mémoires de lui sont insérés dans les *Acta Naturæ curiosorum* et les *Commentarii Petropolitani novi*. [*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Rudolphi, *Essai hist. sur Pallas;* Berlin, 1812. — Cuvier, *Éloges hist.*, II. — Ismailow, *Mélanges*, n° 3, p. 160-152. — Bernoulli, *Reisen*, IV, 23. — Meusel, *Gel. Deutschland*, VI, 13; X, 304, XV, 4.

(1) Voyez sur cette fameuse polyglotte, dont Catherine II se fit un délassement pendant neuf mois, l'intéressant mémoire de M. d'Adelung, *Catherinens der grossen Verdienste um die vergleichende Sprachenkunde;* Pétersbourg, 1815, in-4°.



PALLAVICINI (1) ou **PELAVICINO** (*Oberto*, marquis), capitaine italien d'une illustre maison de Lombardie, né à Plaisance, mort en mai 1269. L'un des plus habiles généraux de son siècle, il fut un instant souverain de la plus grande partie de l'Italie septentrionale. Dès l'année 1234, il se déclara pour l'empereur Frédéric II contre le pape Grégoire IX; mais en 1236 le parti guelfe le fit expulser de sa patrie. Frédéric accueillit le banni, et le nomma son vicaire impérial. Pelavicino ne tarda pas à donner des preuves de ses talents militaires. Il refoula partout les guelfes, soumit Parme (août 1250); Crémone le nomma son podestat; Plaisance lui rendit ses biens et le choisit pour souverain; Pavie reconnut aussi son pouvoir; il conquit encore Brescia, mais il se heurta contre l'ambition du terrible Eccelino de Romano, qui revendiqua cette ville. Pelavicino se jeta alors dans le parti guelfe, et à la tête des Crémonais eut la plus grande part à la victoire de Cassano (16 septembre 1259), où Eccelino tomba frappé mortellement. Les vainqueurs se partagèrent les dépouilles du vaincu; Pelavicino y gagna Milan, Como, Lodi, Novare, Tortone et Alexandrie. Ce fut l'apogée de sa puissance (1261); il devint de nouveau le chef des gibelins. En 1265 Charles d'Anjou, auquel le pape venait d'octroyer le royaume de Naples, arriva dans la Lombardie à la tête d'une armée d'aventuriers poitevins et provençaux; il releva le parti guelfe, battit Pelavicino en plusieurs rencontres. Parme, Brescia, Crémone, Borgo-san-Donino se révoltèrent. Pelavicino mourut de douleur; il laissa cependant à son fils Manfred une partie de la Lombardie cispadane. A.

Chron. parmense. — Campi, *Cremona fedele*, lib. III. — Rolandino, *De factis in marchia Tarvisana*, lib. VIII. — Jacob Malvecius, *Chron. Brixian.*, dist. VIII. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. III.

PALLAVICINI (*Baptiste*), savant prélat italien, né à Venise, vers la fin du quatorzième siècle, mort en 1466. Il fut archidiacre à Turin et depuis 1444 évêque de Reggio. On a de lui: *Historia flendæ Crucis et funeris Domini nostri Jesu Christi, ad Eugenium IV papam;* Parme, 1477, in-4°; incunable très-rare, qui est probablement le seul produit de l'imprimerie établie chez les chartreux de Parme, lorsque la peste eut éloigné tous les imprimeurs de cette ville; le poëme de Pallavicini fut encore imprimé; Brescia, 1493; Trévise, 1494, in-4°; Vienne, sans date in-4°.

Affo, *Memorie sù la tipografia parmense.* — Ughelli, *Italia sacra*, t. II.

PALLAVICINI (*Pietro-Sforza*), historien italien, né le 20 novembre 1607, à Rome, où il est mort, le 5 juin 1667. Fils aîné du marquis Alessandro, il embrassa, malgré la répugnance de ses parents, l'état ecclésiastique, et fut admis bientôt dans plusieurs congrégations adminis-

(1) Cette forme du nom primitif de *Pelavicino* ne date que du dix-septième siècle.

tratives; sous le pontificat d'Urbain VIII, il gouverna les villes de Jesi, d'Orvieto et de Camerino. Ces dignités ne l'empêchèrent pas de quitter le monde en 1637, pour entrer chez les jésuites, qui le chargèrent d'enseigner la philosophie, puis la théologie. Le pape Alexandre VII, à l'élévation duquel il avait contribué, le créa cardinal (1657) et l'investit de différentes charges. Pallavicini était versé dans les lettres; il avait présidé souvent la fameuse académie romaine des Umoristi. Le plus connu de ses ouvrages est l'*Istoria del concilio di Trento* (Rome, 1656-1657, 2 vol. in-fol.; et 1664, 3 vol. in-4°); trad. en latin par le P. Giattini (Anvers, 1672, 3 vol. in-4°), et en français (Paris, 1844, 3 vol. gr. in-4°); la version française de l'abbé Levéel, annoncée en 1785, est restée manuscrite. Cette histoire est bien écrite, et a été faite sur de bons documents; on a reproché à l'auteur de s'étendre trop sur la controverse. Du Marsais en a extrait le petit traité sur la *Politique charnelle de la cour de Rome* (1719, in-12). L'abbé J. Lenoir en a publié en 1675 une critique dans ses *Nouvelles Lumières politiques*. On a encore de ce cardinal : *Vindicationes Soc. Jesu*; Rome, 1649, in-4°; — *Arte della perfezione cristiana*; Venise, in-12; trad. en français (1784, in-12); — *Gli Fasti sacri*; Rome, 1637 : poëme dont il n'existe qu'un seul exemplaire à la biblioth. de Parme; — *Ermenigilde*, tragédie; Rome, 1644, 1655, in-8°; — *Gli Avvertimenti grammaticali*; ibid., 1661, 16‾5, in-12, sous le nom du P. Rainaldi; — *Trattato dello stilo e del dialogo*; ibid., 1662, in-12; — *Lettere*; ibid., 1668, in-8°; — *Massime ed espressioni di civile ed ecclesiastica prudenza*; ibid., 1713, in-8°.

Affo, sa *Vie* dans la *Raccolta Ferrarese*, t. V. — Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VIII, 132-136. — Sotwel, *Script. Soc. Jesu*. — L. Crasso, *Elogii d'huomini letter.*, I.

PALLAVICINI (*Niccolo-Maria*), théologien italien, né en 1621, à Gênes, mort le 15 décembre 1692, à Rome. De la même famille que le précédent, il entra dans la Société de Jésus (1638), et devint théologien de Christine de Suède. Il occupa en outre divers emplois à la cour de Rome, et fut décoré de la pourpre par le pape Innocent XI. Parmi ses nombreux écrits, on remarque *Difesa della Providenza divina contro i nemici di ogni religione* (Rome, 1679), panégyrique continuel en faveur de la reine de Suède; et *Difesa del pontificato Romano e della Chiesa cattolica* (ibid., 1686, 3 vol. in-fol.), qui a beaucoup servi aux modernes apologistes de l'Église.

Sotwel, *De script. Soc. Jesu*.

PALLAVICINI (*Stefano-Benedetto*), poëte italien, né le 21 mars 1672, à Padoue, mort le 16 avril 1742, à Dresde. Conduit à Dresde par son père, qui était maître de chapelle, il fut chargé à seize ans de diriger les fêtes de la cour. Auguste III l'admit au nombre de ses secrétaires. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on estime sa traduction élégante, quoique un peu libre, des *Odes* d'Horace (Leipzig, 1736, in-8°). Algarotti a publié les *Œuvres complètes* de ce poëte (Venise, 1744, 4 vol. in-8°), en les faisant précéder d'une notice biographique.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V, 306.

PALLAVICINO (*Ferrante*), écrivain satirique italien, né à Plaisance, vers 1618, décapité à Avignon, le 5 mars 1644. Il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Latran, et fit profession sous le nom de *Marc-Antoine*; mais il n'avait ni les mœurs ni les idées d'un religieux. Il composa des satires contre Urbain VIII et les Barberini, pendant la guerre de ce pontife contre Odoard Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Son principal pamphlet, intitulé *Baccinata alle api barberine*, causa sa perte. En tête du volume était gravé un crucifix planté dans des épines ardentes, et environné d'un gros essaim d'abeilles avec ce verset : *Circumdederunt me sicut apes, et exarserunt sicut ignis in spinis*; devise qui faisait allusion aux abeilles que les Barberini portaient dans leurs armes. Malgré la colère et la puissance des personnes attaquées, Ferrante Pallavicino aurait pu les braver s'il avait continué de résider à Venise; mais, trompé par un certain Pierre de Bresche, qui se disait son ami et qui était un espion aux gages des Barberini, il quitta son asile, et se rendit en France. Pour comble d'imprudence, il traversa le territoire pontifical d'Avignon. Il fut arrêté dans les premiers mois de 1643, et après avoir subi dans sa prison les plus cruels traitements, il périt sur l'échafaud. L'espion qui l'avait livré moyennant trois mille pistoles ne jouit pas longtemps du fruit de sa trahison; un des amis de Pallavicino le poignarda à Paris, au mois de juin 1646. La fin tragique de Ferrante Pallavicino a répandu sur sa mémoire un intérêt qu'il méritait peu d'ailleurs; car sa vie fut dissolue, et ses ouvrages sont trop souvent licencieux. Prosper Marchand en a donné le catalogue, divisé en ouvrages *permis* et en ouvrages *prohibés*; ceux de la seconde classe sont de beaucoup les plus piquants; en voici les titres : *La Rete di Vulcano*; Venise, 1641; — *La Pudicitia schernita*; — *La rettorica delle puttane composta conforme li precetti di Cipriano, dedicata all' università delle cortigiane più celebri*; Cambrai, 1642; — *Il Corriere svaligiato*; (Villafranca) 1644, in-12; traduit en français, sous le titre du *Courrier dévalisé*; (Villefranche), 1644, in-12; — *La Baccinata, overo Battarella per le Api Barberine, in occasione della mossa d'armi d'Urbano Octavo contro Parma*, imprimé *nella stamparia di Pasquino, a spese di Marforio*; 1642, in-4°. Les *Œuvres permises* de Pallavicino ont été imprimées à Venise, 1655, 4 vol. in-12. On attribue généralement à Pallavicino

un roman satirique dirigé contre la cour de Rome, et intitulé *Il Divorzio celeste* ou *Il Divorzio di Christo con la Chiesa romana*. Ce roman, que Pallavicino, s'il en est réellement l'auteur, n'acheva pas, parut avec une continuation, attribuée à Gregorio Leti; Venise, 1679, in-12; il a été traduit en français par Brodeau d'Oiseville, conseiller au parlement de Metz; Cologne (Amsterdam), 1696, in-12. Z.

Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*.

PALLET (*Félix*), littérateur français, né à Bourges, le 27 juin 1730, mort en 1812 ou 1813, est auteur d'une *Nouvelle-histoire du Berry* (1783-1785, t. I à V, in-8°), misérable rapsodie dont le peu de mérite explique le peu de succès. Son *Discours sur la question : Quel est le moyen le plus propre à favoriser et augmenter la population en Berry?* Bourges, 1788, in-4°, avait paru, avant d'être tiré à part, dans les *Affiches du Berry*, journal fondé par Pallet à Bourges vers 1780, et le premier qu'ait eu la province; il le rédigea jusque vers 1790, où ce journal cessa de paraître. H. B.

Chevalier de Saint-Armand, *Biogr. berruyère*. — Boyer, *L'Origine du journal à Bourges*.

PALLIÈRE (*Vincent-Léon*), peintre français, né à Bordeaux, le 19 juillet 1787, mort dans la même ville, le 29 décembre 1820. Fils d'un graveur, il entra à Paris dans l'atelier de Vincent, et en 1812 il remporta le premier prix auquel est attaché le pensionnat de Rome pour cinq ans. Il parut avec éclat à l'exposition de 1819; ses tableaux fixèrent sur leur auteur l'attention générale. Mais une affection de poitrine vint inopinément terminer sa brillante carrière. « La manière de Pallière, dit Landon, se distingue par le naturel de la pose, la grâce dans les formes, la vérité et la fraîcheur dans le coloris. On reconnaît dans les accessoires et dans le paysage une touche facile et légère. » Parmi ses œuvres on remarque *Priam aux genoux d'Achille* (1809); — *La Confiance d'Alexandre en son médecin Philippe*; — *Rémus et Romulus*; — *Homère dictant ses vers*; — *Les Prétendants de Pénélope massacrés par Ulysse* (grand prix 1812); — *Argus tué par Mercure*; — *Prométhée dévoré par un vautour*; — *La Flagellation du Christ*; — *Un berger en repos*, considéré par Landon comme un morceau du plus haut mérite; — *Une Nymphe chasseresse sortant du bain*; — *Prédication en plein air*; — *Junon empruntant à Vénus sa ceinture*; — *Saint Pierre guérissant un boiteux*; — *Tobie rendant la vue à son père*; — *Saint Pierre délivré de prison par un ange*; = *La Translation des reliques des saints Gervais et Protais*; — *Bélisaire se faisant reconnaître de ses compagnons de gloire et de plaisir*. La plupart de ces tableaux sont à Bordeaux. A. DE L.

Landon, *Salon de* 1809, t. Ier, p. 79, pl. 48; et *Salon de* 1819, t. Ier, p. 35 et 78, pl. 19 et 48. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1821. — *La ruche d'Aquitaine*, 31 décembre, 1820. — *Le Miroir* du 28 avril 1821.

PALLIOT (*Pierre*), généalogiste français, né le 19 mars 1608, à Paris, mort le 5 avril 1698, à Dijon. Après avoir épousé la fille d'un imprimeur-libraire de Dijon, il succéda à son beau-père dans l'exercice de cette profession. Ses connaissances dans le blason et dans les anciens titres lui valurent le double titre d'historiographe du roi et de généalogiste des états de Bourgogne. On a de lui : *Le Parlement de Bourgogne, son origine*, etc.; Dijon, 1649, 2 vol. in-fol., continué en 1733 par François Petitot; — *La Science des armoiries de Louvan Geliot*; ibid., 1660, 1664, in-fol.; Palliot a augmenté ce recueil de plus de 6,000 écussons qu'il a gravés lui-même; — *Histoire généalogique des comtes de Chamilly*; ibid., 1671, in-fol. Il a laissé en manuscrit 14 vol. in-fol. de pièces sur les familles et la province de Bourgogne.

J.-B. Michault, *Mém. sur la vie et les ouvr. de P. Palliot*; Dijon, in-12.

PALLOY (*Pierre-François*), architecte français, né à Paris, en 1754, mort à Sceaux (Seine), le 19 janvier 1835. Lorsque éclata la révolution, il prit part à tous les troubles populaires et joignit à son nom le titre de *patriote*. Ayant fait partie des « vainqueurs de la Bastille », il obtint d'être chargé de la démolition de cette forteresse. Avec les pierres qui en provenaient, il fit sculpter des bustes des héros de l'époque, et des modèles de l'édifice, qu'il adressa à l'Assemblée nationale, aux ministres, aux quatre-vingt-trois départements (1), et même à Louis XVI, qui l'en récompensa. Il imagina de tirer le même parti des chaînes de la prison en en faisant des médailles commémoratives. Bientôt, il présenta à l'Assemblée nationale le plan d'une colonne à ériger sur la place de la Bastille en sollicitant, comme récompense de son dévouement, la concession d'un terrain sur cette même place; ces demandes lui furent accordées par une loi du 27 juin 1792, qui resta sans effet. Il figura au 10 août dans l'attaque des Tuileries. En janvier 1794, Cavaignac, au nom de la commission chargée d'examiner les comptes de la Bastille, le signala comme un intrigant adroit, cherchant à tirer parti des événements. Mis en prison, Palloy allait être poursuivi comme concussionnaire, lorsque, défendu par Dubarran à la Convention, il fut rendu à la liberté. Il se retira à Sceaux, ne reparaissant que pour encenser chaque pouvoir nouveau. Il fit des vers pour Napoléon et le roi de Rome; en 1814 il adressa l'*Hommage d'un Français aux souverains alliés*; en 1830 il adressa un *Hommage à la reine des Français*, à l'occasion de la Saint-Philippe, et comme l'un des « vainqueurs de la Bastille, » il sollicita et obtint une pension de 500 fr. G. DE F.

Arnault, Jay, Jouy, *Biogr. des Contemp.* — *Le Moniteur*, 1791, ans Ier, II et III.

(1) Une de ces pierres, modèle en petit de la Bastille, est conservée à l'hôtel de ville de Paris.

PALLU (*Étienne*), sieur DES PERRIERS, jurisconsulte français, né en 1588, à Tours, où il est mort, en 1670. Il fut conseiller au présidial de Tours, avocat du roi au même siége en 1613, et maire en 1629. On a de lui : *Coutumes du duché de Touraine* (Tours, 1661, in-4°), excellent commentaire, qui resta longtemps classique.

Son frère, *Victor*, né en 1604, à Tours, étudia la médecine à Paris, et s'attacha au comte de Soissons. Frappé de la triste fin de ce prince, qui périt sous ses yeux au combat de La Marfée, il résolut de réformer sa vie, et entra à Port-Royal-des-Champs, où il mourut, le 21 mai 1650. Quelques morceaux de lui ont été imprimés.

PALLU (*François*), fils d'Étienne, né en 1625, à Tours, résigna un canonicat à la collégiale de Saint-Martin pour se consacrer à l'œuvre des missions étrangères. Nommé évêque d'Héliopolis, puis vicaire apostolique de la province de Fo-Kien en Chine, il eut à lutter dans ses travaux contre l'influence toute puissante des Jésuites, qui le forcèrent deux fois à se rembarquer pour l'Europe. Il vit néanmoins sa conduite approuvée par la cour de Rome, et il venait de retourner en Chine avec le titre d'administrateur général des missions lorsqu'il succomba aux suites de ses fatigues, le 29 octobre 1684. Il a laissé une *Relation abrégée des missions et des voyages des évêques françois envoyés aux royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonquin et Siam* (Paris, 1682, in-8°).

PALLU (*Martin*), cousin du précédent, né en 1661, à Tours, mort le 20 mai 1742, à Paris, fit ses premiers vœux en 1679 chez les Jésuites; il prêcha d'abord avec quelque succès, et devint en 1711 directeur de la congrégation de la Vierge. On a de lui plusieurs livres de piété, entre autres : *Les quatre Fins de l'homme;* Paris, 1739, 1828, in-12; — *Du fréquent usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie*; Paris, 1739, 1846, in-12; — *Sermons;* Paris, 1744, 1750, 6 vol. in-12, remplis d'onction et de simplicité.

Nécrologe de Port-Royal. — Moréri, *Grand dict. hist.* — Feller, *Dict. hist.*

PALM (*Charles-François*), antiquaire hongrois, né le 18 août 1735, à Rosenberg, mort le 10 février 1787, à Pesth. Admis dans la société de Jésus, il se consacra d'abord à l'éducation de la jeunesse, puis il devint chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, et s'adonna à l'étude de l'histoire. Durant cette période, la plus tranquille de sa vie, il rédigea plusieurs ouvrages, fruits de pénibles recherches, tels que *Specimen heraldicæ Hungariæ* (Vienne, 1766, in-4°), et *Notitia rerum Hungaricarum usque ad nostram ætatem* (Tyrnau, 1770, in-8°). Nommé chanoine de Colotscha en Hongrie (1776), il reçut en 1779 le titre honorifique d'évêque de Colophon. Il a aussi réimprimé avec des additions *Specimen ad Habsburgo-Lotharingicam prosapiam illustrandam* (Vienne, 1773, 1774, in-fol.).

Lucas, *Gel. Œsterreich*, II, 1-2.

PALMA (*Jacopo*) *l'ancien*, peintre de l'école vénitienne, né vers 1480, à Serinalta, près de Bergame, mort à Venise, vers 1548. On ignore quel fut son premier maître; lorsqu'il arriva à Venise, il connaissait déjà les principes de son art. Il fondait ses teintes avec une telle perfection qu'il est impossible d'y distinguer un seul coup de pinceau; dans l'empâtement des couleurs, il se rapprocha beaucoup de la manière de Carlo Latto, avec lequel il fut intimement lié; s'il n'eut pas la sublimité du Giorgione, dont il imitait avec bonheur la transparence et la vivacité de coloris, s'il n'atteignit pas à la science de dessin du Titien, il approcha de ces maîtres dans les têtes de femmes et d'enfants, et dans ses draperies, il déploya autant de goût que de vérité. Il plaça souvent dans ses tableaux sa fille Violante, qui plus d'une fois aussi servit de modèle au Titien, qui l'aima passionnément. Palma peignait le portrait avec un égal succès. Ce peintre fut très-fécond, et ses ouvrages sont répandus à profusion dans toute l'Europe; il est vrai que plus d'une peinture lui est attribuée sans preuve positive. Les églises de Venise renferment de lui un grand nombre de tableaux : notamment *Sainte Barbe* à Sainte-Marie-Formose, et *La Cène* à Santa-Maria Mater Domini; citons encore : *La Vierge et quelques saints*, *Sainte Véronique*, *la Descente de croix*, *Saint Jean-Baptiste*, *saint Pierre*, *saint Paul et saint Jérôme;* — à Saint-Sylvestre, *La Cène*, grande et belle composition; *La Vierge, plusieurs saints et le sénateur L. Pasqualigo ;* — à l'Académie des beaux-arts de Venise, *Assomption de la Vierge*, *Le Christ et la Veuve de Naïm ;* — à Florence, Palais Capponi, *Mort de la Vierge;* — galerie publique, *La Madone avec saint Jean et un franciscain*, *Le Repas à Emmaüs ;* — à Rome : palais Chigi, *plusieurs saints dans une gloire*; — à Ferrare, *Le denier de César*; — à Milan : musée de Brera, *Adoration des mages;* — à Lucques, *Saint Antonin abbé et d'autres saints;* — à Modène, *Une Visitation ;* — à Vicence, *La Vierge sur un trône entre saint Vincent et sainte Lucie;* — au Louvre, *L'Annonciation aux bergers ;* — à Munich, *Saint Jérôme*, *La Sainte famille*, *La Flagellation;* — à Vienne, *Portrait de Gaston de Foix*, *Saint Jean*, *La Madone avec saint Josèphe*; — à Dresde, *Portrait de femme*, *La Vierge et sainte Catherine*, *Les trois filles du peintre*, *La Sainte famille ;* — à Berlin, trois *Madones*, un *Portrait d'homme*, et celui d'un *doge de la famille Priuli*. Parmi ses élèves, le vieux Palma compta Bonifazio. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Ridolfi, *Vite degli illustri pittori ve-*

neti. — Orlandi, *Abbecedario* — Lanzi, *Storia.* — Ticozzi, *Dizionario.*

PALMA (*Jacopo*) *le jeune*, peintre de l'école vénitienne, né en 1544, mort à Venise, en 1628. Fils et élève d'Antonio Palma, peintre médiocre et neveu du vieux Palma, il fut, à quinze ans, conduit par le duc d'Urbin à Rome, où il étudia avec prédilection les œuvres de Polydore Caravage. « Il fut, dit Lanzi, le dernier peintre de la bonne époque, et le premier de la mauvaise. » Grâce à la protection de l'architecte Alexandre Vittoria, il fut chargé de nombreux travaux. Tant qu'il eut à lutter contre la concurrence du Tintoret et de Paul Veronèse, il ne cessa de faire les plus louables efforts; mais après la mort de ses deux illustres émules, il se négligea, et beaucoup de ses ouvrages ne furent plus guère que de simples ébauches. Cependant, même dans un âge avancé, il fit encore, lorsqu'il voulut en prendre la peine, quelques tableaux dignes de lui, tels que la *Victoire navale de Francesco Bembo* au palais ducal, et le *Saint Benoît* de l'église Saint-Cosme-et-Saint-Damien. Pendant la durée de sa longue carrière, Palma produisit des œuvres presque innombrables; nous indiquerons les principales. A Venise : Palais ducal, *Les doges Laurent et Jérôme Priuli adorant le Sauveur*; *Le pape Alexandre III rendant la liberté au prince Othon*; *La prise de Constantinople par les Vénitiens en* 1203; plusieurs portraits de doges; *Venise couronnée par la Victoire;* et le *Jugement dernier ;* et dans les églises, *La Vierge dans une gloire; Le Lavement des pieds; Le Christ devant Pilate; Samson; Jonas;* une *Crèche*; *Saint Thomas d'Aquin; Le Christ au jardin des Olives*; une *Descente de croix*; *L'Annonciation ; La Multiplication des pains*, et la *Vierge glorieuse ;* le *Martyre de sainte Catherine;* — à Rome : palais Doria, *Saint Jerôme;* — palais Rospigliosi, *Tentation d'Adam ;* — à Florence : *Sainte Marguerite* et *Saint Jean dans le désert ;* — à Milan, *Saint Benoît*; — à Forli : *Bacchus et Ariane ;* — à Modène : *Adoration des mages ; Le Christ sur la croix; Saint Roch et saint Benoît; Saint Sebastien et saint Raimond;* — à Munich : *Saint Sébastien mourant ; Saint Jean soutenant le corps du Christ;* la *Madeleine*; — à Dresde, *Henri III à Venise; Les Martyres de saint Sebastien et de saint André;* — à Vienne : *Le Christ sur la croix; Herodiade; La Mort d'Abel*; — à Madrid : la *Conversion de saint Paul*; *David vainqueur.*

Palma a gravé un assez grand nombre d'eaux-fortes. Parmi ses élèves il a compté Andrea Vicentino, Santo-Peranda, et Marco Boschini, l'auteur de la *Carta del Navegar pittoresco.* E. B—n.

Vasari, *Vite.* — Ridolfi, *Vite degli illustri pittori Veneti.* — Zanetti, *Della pittura veneziana.* — Lanzi, *Storia.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Quadri, *Otto giorni in Venezia*

PALMA (*Henri* DE). *Voy.* BALMA.

PALMA CAYET *Voy.* CAYET.

PALMAROLI (*Pietro*), peintre italien, mort en 1828, à Rome, s'est acquis un certain renom par son habileté à reporter sur la toile de grandes compositions peintes à la fresque. Son premier essai en ce genre, appliqué à une *Descente de croix* de Daniel de Volterre qui se trouvait dans l'église de la Trinité-des-Monts à Rome, réussit complétement, et causa une vive sensation en Italie (1811). Il reporta et restaura beaucoup d'autres ouvrages fameux, notamment la *Madone de Saint-Sixte* et la fresque des *Sibylles* de Raphael.

Platner, *Beschreibung der Stadt Rom.*, III, 388. — Nagler, *Allgem.-Lex.*

PALMBLAD (*Wilhelm-Fredrik*), littérateur suédois, né le 16 décembre 1788, à Liljestad près Sœderkœping, mort le 2 septembre 1852. Il était le onzième enfant d'un ancien commissaire des guerres, qui avait obtenu un emploi dans les finances. Sa famille jouissait d'une certaine aisance, puisqu'étant encore simple étudiant à Upsal et avant d'avoir atteint sa majorité, il acheta, en société avec un de ses condisciples, le brevet d'imprimeur de l'université. Il ne tarda pas à mettre au jour une série de publications, qui devaient exercer sur la littérature suédoise une influence marquée. Après avoir fait paraître le journal *Phosphoros* (1810) avec Alterborn, et l'annuaire *Poetisk Kalender* (1811), il édita au printemps de 1813 une feuille littéraire (*Svensk Litteratur Tidning*), qui, malgré le petit nombre de ses abonnés (150 à 200), se soutint pendant onze ans; il la mit au service d'une nouvelle école dite des *phosphoristes*, qui prétendait substituer le goût de la littérature allemande à l'influence française : il s'efforça de répandre la connaissance des chefs-d'œuvre de Lessing, de Schiller et de Gœthe. La vivacité de ses attaques contre l'académie suédoise faillit plus d'une fois lui faire retirer son privilége. Il contribua au triomphe de ses idées par la fondation d'autres journaux, tels que l'*Union littéraire*, *Svea-Skandia*, etc. Sans cesser d'être imprimeur, il fit partie du corps enseignant d'Upsal, et professa l'histoire nationale (1822), la géographie (1827), et la langue grecque (1835). A cette dernière date, il entreprit le *Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige Svenska Man*; ce vaste répertoire biographique, exclusivement consacré à la Suède, est de beaucoup supérieur à la maigre compilation de Gezelius, et a été terminé en 1857 ; il n'a pas moins de 23 vol. in-8°, et contient sur les personnages vivants des notices fort détaillées, entre autres celle de Palmblad écrite par lui-même. On a encore de ce savant littérateur : *Manuel de géographie physique et politique*; Upsal, 1826-1837, 5 vol., trad. en allemand ; les romans de *La Famille Falkensværd* (1844-1845, 2 vol.) et d'*Aurore Kœnigsmark*

(1846-1851, 6 vol.); — plusieurs traductions en vers d'après Sophocle et Eschyle.

Biographiskt-Lexicon. — *Convers.-Lex.*

PALMÉ (*Marc* D'ALVERNY DE LA), érudit français, né le 3 mars 1711, à Carcassonne, mort le 11 novembre 1759, à Paris. D'une ancienne famille, il embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris vers 1736, et fut attaché en 1752 à la rédaction du *Journal des Savants*. « L'esprit, le savoir, le jugement, dit Fréron, caractérisent les différents morceaux sortis de sa plume; mais son style n'est pas assez naturel, assez facile : il est serré, concis, abstrait, pénible et recherché. » A quarante-huit ans il fut frappé d'apoplexie en traversant le jardin du Luxembourg.

Journal des Savants, janv. 1760 (Suppl.). — *Année littér.*, 1760, t. IV.

* **PALMERSTON** (*Henry-John* TEMPLE, lord vicomte), célèbre homme d'État anglais, premier ministre actuel d'Angleterre (1861), né le 20 octobre 1784. Il descend d'une illustre famille, qui fait remonter son origine au temps de Guillaume le Conquérant; elle a fourni quelques noms historiques, dont le plus célèbre est celui de sir William Temple, ministre d'État du règne de Charles II (Les Temples sont alliés à la maison ducale de Buckingham et Chandos par un ancien mariage.) La famille fut anoblie en 1722, et reçut le titre actuel. Elle est établie en Irlande depuis le dix-septième siècle. Lord Palmerston fit ses humanités à l'école d'Harrow, avec plusieurs jeunes gens, devenus depuis des hommes illustres, Byron, Aberdeen, Robert Peel, etc., et termina ses études à Édimbourg, université whig, et à Cambridge, université tory. Ces études furent excellentes et achevées avec distinction. A peine majeur, il disputa le titre de représentant de Cambridge à lord Henry Petty, depuis lord Lansdowne (1806). Il échoua; mais l'année suivante il fut élu au parlement, par le bourg de Bletchingley, sur la recommandation ministérielle, et entra ainsi à la chambre des communes sous les auspices des tories. Aux élections suivantes, il fut élu par Newport, dans l'île de Wight, et enfin il obtint l'objet de son ambition, le siége de Cambridge, qu'il occupa jusqu'en 1831. A la formation du ministère tory de lord Portland (1807), il fut nommé un des lords de l'amirauté, et en 1809 il succéda à lord Castlereagh au département de la guerre, sans avoir pourtant entrée au conseil. Il occupa ce poste jusqu'en 1828, sous les administrations successives de Perceval, Liverpool, Canning, Goderich et Wellington, organes de l'opinion tory. Pendant cette période, il ne parla guère à la chambre que sur les affaires de son département, si l'on excepte la question de l'émancipation des catholiques, qu'il soutint constamment. Peu à peu il se rapprocha des opinions de Canning, qui défendait au dehors les gouvernements constitutionnels, et il devint ce qu'on appelait alors un libéral conservateur. Après la mort de Canning (août 1827), il manifesta de plus en plus ses tendances, et lorsque des altercations assez vives éclatèrent entre Wellington et Huskisson, et que ce dernier fut pris au mot dans l'offre de sa démission, lord Palmerston sortit du ministère en même temps que son ami (mai 1828). Tout l'ancien parti Canning se jeta dès lors dans l'opposition, et c'est dès cette époque que commencent à se développer davantage les idées libérales et à grandir l'importance politique de lord Palmerston. Il s'occupa spécialement de la politique étrangère, et en mars 1829 il prononça à la chambre un discours très-remarquable sur les relations du pays au dehors, et un an après (mars 1830) un second, encore plus brillant, sur les affaires de Portugal, où, après avoir reproché à Wellington de préférer l'alliance des gouvernements absolus à celle des gouvernements constitutionnels, il insistait sur la nécessité, de la part de l'Angleterre, de montrer une plus vive sympathie pour la cause des peuples qui s'efforçaient de défendre ou de recouvrer leur nationalité. Une forte majorité repoussa la motion; mais cet exposé de principes marqua en quelque sorte sa place dans le premier cabinet qui serait formé. Le contre-coup de la révolution de juillet ayant amené la retraite du ministère Wellington (novembre 1830), lord Palmerston fut appelé aux affaires étrangères dans le cabinet whig formé par lord Grey. Ce cabinet avait pour mission d'accomplir la réforme parlementaire; c'était la grande question du jour. Jusque-là lord Palmerston s'y était opposé; mais, convaincu par l'examen de la situation qu'il y avait nécessité d'agir, il donna son assentiment au bill préparé par ses collègues. A l'élection générale, l'opinion tory, qui dominait à Cambridge, fit échouer sa candidature. Il revint donc à son ancien bourg de Bletchingley (1831), puis, ce bourg ayant été supprimé, il représenta South-Hants, et en 1835 il fut élu à Tiverton (Devonshire), où depuis son mandat a été renouvelé sans interruption. Le ministère whig des lords Grey et Melbourne se maintint près de dix ans, jusqu'en 1835, où les tories revinrent au pouvoir. C'est dans cette période que lord Palmerston s'éleva, comme orateur et comme homme d'État, à une hauteur de talent et de vues qu'on n'attendait pas de lui. C'est de là que date sa réputation européenne. La Belgique venait de conquérir son indépendance. En présence du traité de Vienne et des dispositions hostiles des puissances du Nord, c'était une œuvre difficile que de la faire reconnaître par l'Europe. D'accord avec la France, lord Palmerston s'y employa avec ardeur, et, après de longues et habiles négociations, il réussit à assurer à la Belgique un gouvernement constitutionnel et une place parmi les États indépendants. Le sen-

timent qui dirigea sa politique était, il est vrai, essentiellement anglais; mais, au fond, n'était-ce pas une première brèche faite aux traités de 1815? Il eut la plus grande part, en 1834, à la conclusion de la quadruple alliance (France, Angleterre, Espagne et Portugal), qui avait pour objet de défendre la cause constitutionnelle dans la péninsule, où deux reines mineures voyaient leur sceptre menacé par deux prétendants que soutenaient ouvertement les souverains absolus. Que signifiait tout ce zèle pour la cause du système représentatif, ont dit ses adversaires? N'était-ce pas pour implanter dans ces deux pays l'influence presque exclusive de l'Angleterre? Sans doute, l'intérêt anglais a été un des mobiles de sa politique; mais, en définitive, le principe de liberté a vaincu le principe de despotisme, et il préside aux destinées de la péninsule.

L'importante question de l'Orient préoccupait depuis longtemps la diplomatie européenne. Plus d'une fois elle avait déjà failli allumer un grand incendie. En 1833, la lutte entre la Porte et le pacha d'Égypte éclata; Méhémet-Ali avait conquis la Syrie; son fils Ibrahim, vainqueur à Konieh, traversait en maître l'Asie Mineure, occupait Smyrne et menaçait Constantinople. « Que Méhémet-Ali aspirât à secouer le joug du sultan, et à fonder, pour son propre compte, un État indépendant, on n'en saurait douter (1). » Les grandes puissances, malgré leurs vues divergentes, intervinrent promptement, et, après bien des pourparlers, amenèrent un arrangement par lequel la Porte cédait au pacha le district d'Adana avec la Syrie. L'on put croire qu'une paix permanente était rétablie en Orient. Une nouvelle et violente crise éclata de nouveau en mai 1839. On apprit successivement que l'armée turque avait passé l'Euphrate le 21 avril pour attaquer celle du pacha, que commandait son fils Ibrahim, que le 21 juin elle avait été vaincue et détruite auprès du village de Nézib, que le sultan Mahmoud était mort le 30 juin, maudissant avec fureur le nom de Méhémet-Ali, et que, peu de jours après l'avénement de son jeune fils Abdul-Medjid, le capitan-pacha avait conduit à Alexandrie et livré à Méhémet-Ali l'escadre turque, forte de dix-neuf vaisseaux. En trois semaines, la Turquie avait perdu son souverain, son armée et sa flotte. La diplomatie européenne avait été saisie et profondément troublée de ces rapides et graves événements. Les ambassadeurs des grands pouvoirs agirent chacun d'après ses instructions. Lord Palmerston ne voyait qu'avec beaucoup de défiance le rôle qu'aspirait à jouer dans la Méditerranée le pacha d'Égypte, entre Malte et les établissements de l'Inde, et il disait avec ce ton léger qui voilait une politique très-ferme : « Je ne vois pas pourquoi l'Angleterre souffrirait que quelqu'un tînt la clef de ses magasins dans sa poche. » Or les tendances et les sympathies du pacha le poussaient fortement vers la France. Par lui, la France pouvait devenir toute puissante à Alexandrie. D'un autre côté, lord Palmerston était offusqué et inquiet de l'influence russe à Constantinople. Ne pouvant anéantir à la fois ces deux influences, il voulut au moins briser l'une ou l'autre. A cet effet, il chercha à s'entendre avec le cabinet français, et après de longues négociations, entremêlées de concessions pour l'amener à ses vues, il lui proposa d'agir de concert contre la Russie, en forçant ensemble les Dardanelles. Le ministère français refusa. Alors, lord Palmerston, pour empêcher la Porte de recourir exclusivement à la Russie, offrit au sultan les forces et l'intervention anglaises contre le pacha d'Égypte, exploita habilement à Vienne et à Saint-Pétersbourg les antipathies ou les sentiments hostiles qu'on avait contre le gouvernement de Juillet, et de là résulta le fameux traité de la quadruple alliance, signé à Londres (Angleterre, Russie, Autriche, Prusse, 15 juillet 1840), traité par lequel la France était audacieusement exclue du concert européen, bien que depuis un an elle eût pris une grande part à toutes les négociations. A cette nouvelle, la plus vive agitation éclata en France. On y vit une grave insulte à la nation, bien que cet outrage s'adressât moins au pays qu'au gouvernement et au caractère de Louis-Philippe. Les cris de colère, les menaces, les préparatifs belliqueux répondirent à l'irritation qu'on éprouvait. Pendant plusieurs mois, une guerre générale parut inévitable. M. Thiers, président du conseil, entraîné par ses propres sentiments et les passions presque révolutionnaires qui avaient fait explosion, se préparait sérieusement à la guerre, et comptait entrer en campagne au printemps suivant. Mais elle n'était ni dans les vues ni dans les désirs du roi, de la chambre et de la majorité des ministres. M. Thiers, qui deux fois avait donné et repris sa démission, se retira définitivement, et fut remplacé par M. Guizot, alors ambassadeur à Londres (29 octobre 1840). On a dit que dans cette circonstance, bien que représentant de l'opinion whig, lord Palmerston avait montré plus de hauteur et de hardiesse que les vieux tories. Le ministre anglais avait calculé la portée de sa politique audacieuse, et on en comprit le secret, lorsque plus tard un orateur influent déclara, dans un discours à la chambre des députés, que lord Palmerston n'avait signé et mis à exécution le traité du 15 juillet que parce qu'il avait la conviction qu'en France on parlerait beaucoup, qu'on n'agirait pas, et qu'on finirait par se résigner.

En Angleterre, le succès de cette politique rendit lord Palmerston l'idole de l'opinion publique. On y voyait les trois choses qui flattent le plus l'orgueil national, les exploits de la marine en Syrie, une humiliation infligée à la France, l'influence anglaise affermie en

(1) M. Guizot, *Mémoires*, t. IV.

Orient. Aujourd'hui, 1861, nous en avons la ferme conviction, lord Palmerston se conduirait autrement. En septembre 1841 des causes intérieures ramenèrent les tories au pouvoir. C'est alors que Robert Peel commença sa célèbre réforme commerciale. Lord Palmerston, bien que dans l'opposition parlementaire, contribua par ses discours au triomphe de la ligue organisée par M. Cobden. A la rentrée des whigs au pouvoir (juillet 1846), il reprit les affaires étrangères. Il les dirigea jusqu'à la fin de 1851. C'est pendant cette période que, suivant ses adversaires, il déploya une activité fébrile pour faire prévaloir partout la médiation ou l'influence de l'Angleterre. Invoquant tour à tour, comme droit de son intervention, des intérêts à protéger ou la politique des doctrines et des principes, il voulut se mêler de toutes les affaires, grandes et petites. Il suffit d'indiquer brièvement les faits : la rupture de l'entente cordiale avec Louis-Philippe, à propos des mariages espagnols (1846) ; la brouille avec l'Autriche, au sujet de l'occupation de Cracovie; son intervention si adroite dans les affaires de la Suisse, et comment il parvint à déjouer les efforts de la France et de l'Autriche en faveur du sunderbund; ses envois d'armes et de munitions pour hâter le soulèvement de la Sicile et le régime constitutionnel, puis l'abandon des insurgés aux vengeances du roi de Naples, sous prétexte de leurs tendances républicaines.

Survint la révolution de février 1848. Tous les trônes du continent en tressaillirent ou furent ébranlés. Seul, le gouvernement anglais conserva une attitude fière et calme au milieu de l'effervescence générale. Sans hésiter, lord Palmerston reconnut la république française, et jugeant d'après le manifeste pacifique de M. de Lamartine qu'il avait le champ libre en Europe, il se montra à la fois, suivant les intérêts de sa politique, l'ami zélé des peuples et le protecteur bienveillant des rois. La même main encouragea l'insurrection à Vienne et à Berlin, soutint Léopold contre les révolutionnaires belges, applaudit aux réformes politiques de Pie IX, laissa Charles-Albert caresser des projets de conquête. Vit-il un échec ou un embarras pour sa politique dans l'expédition à Rome faite par la France? Ce qui paraît positif, c'est qu'après la journée désastreuse de Novare (1849), il mit beaucoup de fermeté dans ses efforts contre les représailles de l'Autriche et le progrès de la réaction. Il avait abandonné à elle-même la Hongrie quand elle combattait héroïquement pour ses droits; après la défaite, il fit le plus noble accueil aux réfugiés hongrois, comme pour braver le despotisme triomphant. D'un antre côté, il s'empressa de donner son approbation au coup d'État accompli en France par le prince-président. Ne jugeant que sur l'apparence, les partis et la presse anglaise crièrent au scandale et à la trahison. Lord Palmerston avait su ou bien jugé la vraie portée de cet acte, surtout son résultat dans un prochain avenir, et il ne s'émut point de ces clameurs. Toutefois, ses collègues se plaignirent de n'avoir pas été consultés. Il en résulta une crise ministérielle et sa démission (décembre 1851). Bien qu'il ne fût plus ministre, lord Palmerston avait conservé beaucoup d'influence à la chambre des communes. Soit amour-propre, soit dignité, il voulut effacer l'échec imprévu qu'il avait éprouvé, et, saisissant l'à-propos d'un bill de milice, il réussit par son opposition à diviser les votes, ce qui amena la chute de l'administration Russell (février 1852). Les tories revinrent au pouvoir, et ne purent se maintenir que dix mois. Qui en serait le chef? Sous quelle autorité, respectée de tous, se fonderait enfin cette union des whigs et des peelites, attendue depuis longtemps par l'Angleterre, et qui la gouverne encore aujourd'hui? Le comte d'Aberdeen devint le chef de l'administration. Elle était composée d'hommes de talents supérieurs; mais les ambitions s'y heurtaient. Lord Palmerston accepta le ministère de l'intérieur (*Home department*) (décembre 1852). Le souvenir de sa politique étrangère était encore trop vif. Quelle que fût sa position, lord Palmerston s'appliquait à y exceller, et il accomplit à l'intérieur des réformes qui accrurent encore sa popularité. Au commencement de 1855, le pays réclamait avec ardeur plus d'énergie dans la guerre de Crimée, et ne trouvant pas le premier ministre assez énergique, il reporta ses sympathies sur les hommes qui partageaient ses entraînements, sur celui avant tout qui unissait l'expérience consommée d'une longue carrière à la vigueur d'une ambition et d'un patriotisme exaltés. Lord Palmerston devint chef d'un nouveau ministère, comme premier lord de la trésorerie (8 février 1855). La guerre et ses conséquences occupèrent toute l'activité de l'administration. Le traité de Paris à peine signé (30 mars 1856), la souple politique de lord Palmerston reparut de nouveau pour soutenir, d'accord avec l'Autriche, contre les vues et les sympathies de la France, la non-réunion des principautés danubiennes. Toujours dans un but anglais, il se montra fort opposé au percement de l'isthme de Suez, donnant comme raison que, d'après les renseignements d'ingénieurs, l'exécution en était impossible. L'année 1857, où éclata brusquement la grande insurrection de l'Inde, mit à l'épreuve l'énergie du ministre et les ressources du pays. La guerre de Crimée avait moissonné la fleur de l'armée anglaise. Il fallut organiser ou expédier dans l'Indostan des forces considérables. L'esprit public seconda puissamment les mesures de l'administration. L'odieux attentat d'Orsini à Paris, en janvier 1858, produisit en France et en Angleterre une vive agitation, bientôt suivie de complications légales et politiques, d'où sortirent beaucoup de récriminations mutuelles. Une partie de la presse anglaise les envenima. Les

chambres attribuèrent à l'attitnde de lord Palmerston l'aigreur de relations qni dominait entre les deux pays, et le ministre se retira devant les difficultés de la position. Les tories revinrent au pouvoir avec lord Derby. Ils le conservèrent à peine une année, et, en juin 1859, lord Palmerston fut nommé de nouveau premier lord de la trésorerie. Il a aujourd'hui soixante-dix-sept ans, et il possède encore la vigueur de facultés, l'élasticité d'esprit, la vivacité de langage et d'action qui sont le privilége d'un autre âge. C'est un vieillard toujours jeune, disent familièrement les journaux, amis et adversaires; toujours prêt à prendre la parole au parlement, il manie avec une rare dextérité le raisonnement, l'ironie de bon goût et l'enjouement. Nommé secrétaire de la guerre en 1809, il a passé plus de quarante ans dans les fonctions actives de ministre, pour les affaires étrangères, pour l'intérieur, comme premier lord de la trésorerie, et partout il a déployé une étendue d'intelligence, une sûreté de coup d'œil, une puissance de combinaisons et une hardiesse d'exécution qui, malgré les attaques passionnées dont il a été l'objet, le placent au niveau des plus grands ministres de l'Angleterre. J. CHANUT.

Francis (G.-H.), *Opinions and policy of the right hon. viscount Palmerston, as minister, diplomatist, and statesman*; 1852. — Thirty years of foreign policy, *History of the secretaryships of earl Aberdeen and lord Palmerston* (1855). — Miss Martineau, *History of England during 30 years of peace* (1815-1846). — *English cyclopædia* (biography). — *Men of the time*. — *Edinburgh review*, avril 1858. — *Blue books of foreign diplomatic correspondence*. — Comte de Ficquelmont, *Lord Palmerston, l'Angleterre et le continent*; Paris, 1852. — De Loménie, *Contemporains illustres*. — M. Guizot, *Mémoires*, t. IV et V. — *Revue des deux mondes*, 1er septembre 1840; 1er sept. 1841; 15 novembre, 1er et 15 dec. 1841; 15 juin 1845.

PALMEZEAUX. *Voy.* CUBIÈRES.

PALMIERI (*Matthieu*), historien italien, né à Florence, en 1405, mort en 1475. Il etudia sous les plus habiles maîtres de Florence, parmi lesquels on compte Charles d'Arezzo et Ambroise le camaldule. Il fut chargé de plusieurs ambassades et élevé à des emplois importants, et même à la suprême dignité de gonfalonier de justice. Son principal ouvrage est une *Chronique générale* depuis la création du monde jusqu'à son temps. La première partie, qui n'est qu'un extrait des *Chroniques* d'Eusèbe et de saint Prosper, n'a pas été publiée; le reste depnis le cinquième siècle jusqu'au milieu du quinzième parut pour la première fois à la suite d'Eusèbe et de saint Prosper, par les soins de Bonin Mombrizio, vers 1475. Les éditions de Venise, 1483, in-4°; Bâle, 1529 et 1536, in-fol., contiennent une continuation par un autre Matthieu ou Mathias Palmieri. Il composa encore d'autres ouvrages, dont le plus curieux est resté inédit: c'est un poëme en *terze rime*, dans lequel les théologiens du temps crurent trouver des hérésies; il enseignait que les âmes sont les anges qui dans la révolte de Lucifer restèrent neutres entre Dieu et lui; Dieu pour les punir les rélégua dans des corps, afin qu'ils fussent sauvés ou damnés suivant qu'ils pratiqueraient dans cette vie la vertu ou le vice. La *Città divina* fut condamnée au feu; mais il n'est pas vrai que l'auteur ait eu le même sort. Z.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, p. 1 et 241. — Chaufepié, *Dict. histor.*

PALMIERI (*Matthias*), philologue italien, né à Pise, en 1423, mort le 14 septembre 1483. Savant dans les langues grecque et latine, il devint prélat de la cour de Rome, abbréviateur et secrétaire apostolique. On a de lui une continuation de la *Chronique* de Matthieu Palmieri depuis 1449 jusqu'en 1481. Cette continuation fut imprimée pour la première fois à Venise, 1483, in-4°, avec la seconde édition de la *Chronique* de Matthieu Palmieri (*voy.* ce nom). Matthias Palmieri a traduit en latin l'histoire apocryphe des soixante-dix interprètes par Aristée. Cette traduction a paru pour la première fois en tête de la Bible latine imprimée à Rome, 1471, in-fol. Henri Estienne l'ancien la publia dans un recueil d'opuscules ecclésiastiques; Paris, 1511, in-4°. Z.

Chaufepié, *Dictionnaire historique*.

PALMIERI (*Giuseppe*, marquis), économiste italien, né en 1721, à Martignano (Terre d'Otrante), mort le 1er février 1793, à Naples. A treize ans il s'enrôla dans les troupes espagnoles, et assista au siége de Messine. Rappelé en 1739 dans sa famille, il reprit le cours de ses études, et se lia avec plusieurs savants, Genovesi entre autres. La passion des armes le ramena bientôt sous les drapeaux: il obtint un brevet de capitaine dans le régiment de Bourbon, d'où il passa dans la garde royale en qualité de lieutenant-colonel. Il s'était retiré à Lecce depuis 1761 lorsqu'en 1785 il fut chargé de remettre en ordre les finances de sa province; bientôt après il vint à Naples, et en 1791 il eut l'emploi de directeur général des finances. On a de lui: *L'arte della guerra*; Naples, 1761, 2 vol. in-4°; trad. en allemand, par ordre de Frédéric II; — *Riflessioni sulla pubblica felicità relative al regno di Napoli*; ibid., 1788, in-8°; — *Pensieri economici*; ibid., 1789, in-8°; — *Della ricchezza nazionale*; ibid., 1792, in-8°.

Uomini illustri del regno di Napoli, I.

PALMSKŒLD (*Élie*), savant suédois, né à Stockholm, en 1667, mort en 1719. Secrétaire des archives du royaume, il augmenta considérablement la collection des documents relatifs à l'histoire de Suède, collection léguée par son père, qui avait aussi rempli les fonctions de secrétaire des archives; les volumes qui la composaient passèrent après sa mort à la bibliothèque de l'université d'Upsal; leur important contenu a été analysé par Celsius, dans son *Historia bibliothecæ Upsaliensis*.

Biographiskt Lexikon.

PALOMARÈS (*Francisco-Xaviero-de-Santiago*), paléographe espagnol, mort après 1787. Les bibliothèques de Madrid et de Tolède conservent plusieurs de ses manuscrits, entre autres un magnifique volume intitulé : *Historia del ruidoso de safio sobre escribir letras orientales y antiguas de España*; Madrid, 1761, in-fol. On y trouve des caractères chinois, hébreux, samaritains, syriaques, égyptiens, étrusques, phéniciens, arméniens, arabes, grecs, latins, gothiques, etc., avec les abréviations et les accents en usage dans ces différentes écritures. A.

La Serna Santander, *Catalog*. — Le P. Burtel, *Journal des Savants*, janvier 1787. — Terreros y Pandos, *Paleo grafia española*.

PALOMBI (*Gaetano*), poëte italien, né le 22 avril 1753, à Chiavano, près Spolète, mort le 6 août 1826, à Rome. Après avoir reçu la prêtrise, il professa les belles-lettres dans plusieurs petites villes des États pontificaux, et obtint une prébende à Rome. Il est auteur d'un poëme en vingt chants (*Il Medoro coronato*; Rome, 1828, 2 vol. in-8°), qui fait suite au *Roland furieux*.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IV.

PALOMINO DE CASTRO Y VELASCO (Don *Aciscle-Antonio*), célèbre peintre espagnol, né en 1653, à Bujalance, près de Cordoue, mort le 11 avril 1726, à Madrid. Après avoir suivi quelque temps le barreau, il résolut de se faire prêtre; il était déjà dans les ordres mineurs lorsque, emporté par son goût pour l'art, il suivit les leçons de Juan Valdes Leal à Cordoue (1672) et celles de Juan Alfaro à Madrid (1675), dont il termina les tableaux (1680). Il se lia avec Claudio Coëllo, et tous deux décorèrent la belle galerie des Cerfs au Pardo. Il fut dès lors nommé peintre du roi et chargé en 1690 des fêtes célébrées pour le mariage de Charles II avec Marie-Anne de Neubourg. En 1693, il exécuta les grisailles de l'hôpital du Bon-Succès, où il représenta quelques *traits de la vie de Charles-Quint* et les *portraits de Charles II et de la reine Marie*. De 1697 à 1701, il décora à Valence l'église Saint-Jean-du-Marché, la chapelle de Notre-Dame-des-Délaissées, l'église Saint-Nicolas, et peignit dans la cathédrale son beau tableau : *La Confession de saint Pierre*. Il peignit dans le même temps plusieurs ouvrages pour la cour, entre autres au musée d'Armes de Madrid. En 1705, il se rendit à Salamanque, où il décora le couvent de Saint-Étienne. Ses grandes fresques représentant *l'Église militante et triomphante* sont des chefs-d'œuvre. En 1712, il exécuta la coupole des Chartreux de Grenade, où, dans une gloire formée d'anges et de bienheureux, saint Bruno s'élève triomphant. L'année suivante Palomino était à Cordoue, et y peignait les cinq tableaux capitaux de la cathédrale. Rappelé à Madrid pour organiser la pompe funèbre de la reine Marie-Louise de Savoie (février 1714), il consacra ensuite son temps à la rédaction de ses ouvrages artistiques, et n'en sortit qu'en 1724, pour aller illustrer le sanctuaire du Paular. Il y apprit la mort de sa femme (3 avril 1725), et se fit ordonner prêtre. Il mourut peu après. Le roi Philippe V lui fit faire des funérailles splendides. Palomino a justement été placé au premier rang des peintres de son pays. Ses larges fresques de Grenade, Valence, Salamanque et du Paular sont des plus remarquables : le dessin en est pur, la composition pleine d'érudition; la couleur belle et harmonieuse; la perspective bien entendue; les figures seules manquent souvent de distinction; mais c'est le défaut général de l'école espagnole, et Palomino n'était pas sorti de sa patrie, il ne s'était pas perfectionné aux sources italiennes. Ce qui au surplus suffirait pour placer Palomino hors ligne, ce sont ses travaux littéraires. On a de lui : *El museo pictorico y theorica de la pintura*, Cordoue, 1715, 3 vol., et *Escala optica*, Madrid, 1716-1724, 3 vol. in-fol., où il a su décrire tous les éléments de l'art de peindre, avec la méthode la plus claire, et donner en même temps les règles les plus simples pour la pratique. Dans le 3° vol. l'auteur a donné la vie des principaux artistes espagnols, dont Quilliet s'est beaucoup servi pour son *Dictionnaire des peintres espagnols* (Paris, 1816, in-8°). Ce troisième volume a été traduit en anglais, Londres, 1742 et 1748, in-8°, avec gravures; et en français, Paris, 1749, in-12. Palomino s'y est montré trop partial pour les peintres de son pays et souvent injuste envers les étrangers.

Sa sœur, doña *Francisca* PALOMINO DE VELASCO, vécut à Cordoue; elle a laissé une belle réputation comme portraitiste. On a aussi d'elle quelques poésies. A. DE L.

Cean Bermudez, *Diccionario de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España*. — Mariano Lopez Aguado, *El real museo* (Madrid, 1836). — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

PALSGRAVE (*John*), grammairien anglais, né à Londres, où il est mort, en 1554. En sortant de l'université de Cambridge, il se rendit à celle de Paris pour s'y perfectionner. En même temps qu'il y cultivait la philosophie, il s'appliquait à l'étude de la langue française. En 1514, lors de la négociation du mariage de Louis XII et de Marie, sœur de Henri VIII, il fut choisi pour enseigner le français à cette princesse. Revenu à Londres l'année suivante avec sa belle élève, il devint le maître à la mode parmi la jeune noblesse, obtint une des prébendes de Saint-Paul, et fut porté sur la liste des chapelains du roi. En 1532, l'université d'Oxford lui conféra les grades de maître ès arts et de bachelier en théologie. Enfin, en 1553, il fut nommé par l'archevêque Cranmer à l'une des cures de Londres. Il ne serait pas exact de prétendre, comme on l'a fait, que Palsgrave, un Anglais, fut le premier qui réduisit la langue française sous des règles grammaticales, et encore moins d'ajouter que si cette langue est devenue universelle, la France paraît en avoir

l'obligation à l'Angleterre. La grammaire qu'il publia sous le titre d'*Esclaircissement de la langue françoise* (Londres, 1530, gros in-fol.) n'était pas le premier ouvrage de ce genre. Geoffroi Tory avait entrepris un semblable travail, dont il n'a donné dans son *Champ fleuri* que l'introduction (1529). Quant à l'universalité du français, c'était un fait bien constaté avant la naissance de Palsgrave, et avant lui, il le reconnaît, d'autres avaient tenté d'en faciliter l'étude aux étrangers, trois entre autres qu'il désigne : le franciscain Alexandre Barclay (1), mort en 1552, un *Jacobin Vallensis*, précepteur d'un fils du duc de Norfolk, et Giles Dewee ou plutôt Du Guez (2), mort en 1535, et qui avait enseigné le français à Marie Tudor. « Malheureusement, fait remarquer M. Genin, il n'a pas cru nécessaire de désigner avec la même précision les anciens auteurs dont il s'est aidé, gens fort obscurs sans doute, et dont peut-être lui-même ignorait les noms...; car il a existé, il existe perdus dans la poudre des bibliothèques, des traités sur la langue française qui remontent au treizième siècle, et peut-être au delà. » Ce savant critique donna en 1852 une réimpression du livre de Palsgrave d'après l'exemplaire unique en France, déposé à la bibliothèque Mazarine. Il l'apprécie en ces termes dans l'introduction dont elle est accompagnée : « La grammaire de Palsgrave est un monument placé sur la limite de deux âges. Composé dans les premières années du seizième siècle avec l'érudition de la fin du quinzième, ce livre présente de la langue française à cette époque l'inventaire complet et authenthique, scellé, pour ainsi dire, sous l'autorité d'écrivains illustres, qui tous florissaient avant le règne de François Ier : ainsi, parmi ces auteurs cités à l'appui des règles, vous rencontrerez invoqués à chaque page Lemaire de Belges, Alain Chartier et Octavien de Saint-Gelais. La grammaire de Palsgrave a l'avantage de renfermer un dictionnaire, et de plus d'instituer une comparaison perpétuelle entre deux idiomes voisins, l'anglais et le français. Ce n'est point une grammaire de l'ancien langage, mais c'est un excellent point de départ et le plus avant possible, pour se diriger des frontières de la langue moderne vers notre langue primitive. » On a encore du même auteur une traduction anglaise d'*Acolastus*, comédie latine de Guillaume Fullonius. P. L.

Beloe, *Anecdotes of literat.* — Wood, *Athenæ Oxon.* — Baker, *Biogr. dram.* — Genin, *Introd.* à la réimpr. de la *Gramm. de Palsgrave*.

PALU (*Pierre* DE LA), *Paludanus* ou *Petrus de Palude*, patriarche de Jérusalem, né à Varambon (Bresse), vers 1277, mort à Paris, le 31 janvier 1342. Fils de Gérard de la Palu, seigneur de Varambon, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique à Paris, enseigna avec succès dans cette université, et devint en 1317 définiteur de la province de France. L'année suivante, Jean XXII le nomma nonce en Flandre pour traiter de la paix ; mais il ne réussit point dans cette négociation, qui lui suscita au contraire beaucoup d'ennemis. En 1330, le même pape le sacra patriarche de Jérusalem et administrateur de l'évêché de Nicosie en Chypre. Pierre se rendit aussitôt en Palestine, et ne négligea rien pour engager le sultan d'Égypte à se montrer plus favorable aux chrétiens. Ses efforts demeurant sans succès, il repassa en France, et prêcha lui-même en 1331 une nouvelle croisade ; mais son appel ne fut pas écouté. Il fut à la même époque nommé administrateur apostolique de l'évêché de Couserans. Ce prélat a laissé un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : *Commentaires* sur le 3e et le 4e livre des Sentences de P. Lombard, Venise, 1493 ; Paris, 1514, 1517, in-fol., et 1530, 2 vol. in-fol. ; — *Concordances sur la Somme de saint Thomas* ; Salamanque, 1552, in-fol. ; — Sermons, *De tempore et sanctis* ; Anvers, 1571, in-fol. ; — *Traité de la puissance ecclésiastique* ; Paris, 1506, in-fol. H. F.

Échard et Quétif, *Script. ordinis Prædicatorum.* — Touron, *Hist. des hommes illustres de Saint-Dominique*, t. II, p. 223-237.

PALUDANUS (*Bernard* TEN BROEKE, en latin), érudit hollandais, né le 28 octobre 1550, à Steenwyk (Overyssel), mort le 3 avril 1633, à Enkhuizen. Reçu en 1580 docteur en philosophie et en médecine à Padoue, il obtint les titres de protonotaire et de comte palatin. Après avoir voyagé en Asie et en Afrique, il devint médecin de Zwolle, puis d'Enkhuizen. Le plus connu de ses ouvrages est une *Histoire de la navigation de Jean-Hugues Linschot aux Indes orientales avec des annotations*, dont la 3e édit. française a paru en 1638, à Amsterdam, in-fol., fig.

Van der Aa, *Biograph. Woordenboek der Nederlanden*.

PALUDANUS (*Jean* VAN DEN BROEK, en latin), théologien belge, né en 1565, à Malines, mort en 1630, à Louvain. Il professa dans cette dernière ville la théologie et l'Écriture sainte, et écrivit plusieurs ouvrages de piété et de controverse, entre autres : *Vindiciæ theologicæ adversus verbi Dei corruptelas* ; Anvers, 1620-1622, 2 vol. in-8°.

Un autre PALUDANUS (*Henri*), récollet du pays de Liége, a traduit de l'espagnol de Didier de La Vega *Conciones et exercitia pia* (Cologne, 1610, 2 vol. in-12) et *Paradisus gloriæ sanctorum* (ibid., 1610, in-8°).

Valère André, *Bibl. belgica.* — Paquot, *Mém.*, IX.

PAMARD (*Pierre-François-Benezet*), oculiste français, né le 7 avril 1728, à Avignon, où il est mort, le 2 janvier 1793. Destiné de bonne heure à la profession chirurgicale que son

(1) Auteur d'un *Introductorie to write and pronounce the franche* (Londres, 1521, in-fol.), cité par Pits et Watt.

(2) Son livre, intitulé *An Introductorie for to lerne, to rede, to pronounce and to speake franche trewly* (s. d., in-18), est devenu tellement rare qu'il n'a paru qu'une seule fois dans les ventes.

père et son aïeul avaient exercée avec honneur, il fit ses études à Montpellier et à Paris, et devint chirurgien en chef de l'hôpital général d'Avignon. En 1767 cette ville lui accorda une pension annuelle de 500 livres. Il inventa en 1755, pour l'opération de la cataracte, un ophthalmostat, connu sous le nom de *pique*, qui lui valut les félicitations de Bordenave et de Morand, ainsi qu'un instrument commode pour aider à l'opération de la fistule lacrymale. L'université de Valence lui envoya en 1783 le diplôme de docteur et l'Academie royale de chirurgie l'admit, en 1784, au nombre de ses associés.

Éloge de P.-F.-B. Pamard, par son fils.

PAMARD (*Jean-Baptiste-Antoine*), fils du précédent, né le 11 avril 1763, à Avignon, où il est mort, le 16 mars 1827, suivit les leçons de Desault et de Sabatier, et fut nommé en 1793 chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu d'Avignon; dans cette même année il remporta le prix au concours que l'Académie de chirurgie de Paris avait proposé sur le meilleur mode de suture. Il inventa aussi divers instruments opératoires, et propagea avec ardeur la découverte de la vaccine. Pendant vingt ans il professa à Avignon un cours public d'anatomie. On a de lui : *Topographie physique et médicale d'Avignon et de son territoire;* Avignon, 1802, in-8° ; — *Éloge de P.-F.-B. Pamard ;* ibid., 1803, in-8°.

Son fils, PAMARD (*Paul-Antoine-Marie*), né le 2 août 1802, à Avignon, prit à Paris, en 1825, le double grade de docteur en chirurgie et en médecine. En 1827 il fut mis à la tête de l'hôtel-Dieu de sa ville natale, et y créa un cours de clinique chirurgicale. Livré, comme son père, à la pratique des opérations difficiles de son art, il a obtenu d'heureux résultats dans la lithotritie, les amputations, la cataracte, la ligature des grandes artères, etc.

Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*. — Mahul, *Annuaire nécrolog.*

PAMÈLE (*Jacques* DE), en latin *Pamelius*, érudit belge, né en mai 1536, à Bruges, mort le 19 septembre 1587, à Mons. Appartenant à une illustre famille de barons, il reçut une excellente éducation chez les religieux de Cîteaux, étudia le droit et la théologie à Louvain, et visita les principales universités de l'Europe. Ordonné prêtre, il fut pourvu de divers canonicats à Bruges, à Bruxelles et à Bois-le-Duc. A l'époque des troubles, il se retira à Saint-Omer; il venait d'être nommé par Philippe II à l'évêché de cette ville lorsqu'avant d'être sacré il mourut subitement. On a de lui : *Liturgia latinorum* ; Cologne, 1571-1576, 2 vol. in-4° ; — *De non admittendis una in republica diversarum religionum exercitus*; Anvers, 1589, in-8°. Il a aussi donné des éditions estimées des *Divinæ lectiones* de Cassiodore, ainsi que des *Œuvres* de saint Cyprien (Anvers, 1568, 1589, in-fol.), de Tertullien (ibid., 1579, in-fol.), et de Raban Maur (Cologne, 1627, 3 vol. in-fol.); cette dernière, qu'il avait préparée, a été mise au jour par Antoine de Hennin, évêque d'Ypres.

Foppens, *Bibl. belgica*. — *Biogr. de la Flandre occid.*, IV.

PAMPHILE (Saint), martyr, né à Béryte, en Phénicie, vers 240, mort à Césarée (Palestine), le 16 février 309. L'un des magistrats de sa ville natale quand il embrassa le christianisme, il renonça à ses fonctions, et vint à Césarée ouvrir une école, où il occupa ses élèves à transcrire les ouvrages des anciens. Son amour pour les lettres le porta à former une bibliothèque de plus de 30,000 volumes, qu'il donna à l'église de Césarée. Il associa Eusèbe à ses travaux, et tous deux collationnèrent avec soin les diverses copies de la Bible et les écrits d'Origène. Ordonné prêtre, et emprisonné pendant la persécution du tyran Maximin (307), il composa, pendant la longue détention qui précéda son martyre, une *Apologie* d'Origène. Saint Jérôme l'attribue à Eusèbe; mais Socrate, Photius, etc., la donnent à Pamphile ; et si Eusèbe y travailla, il n'y eut qu'une faible part. Dom de La Rue a bien discuté ce point dans l'édition d'Origène (t. IV, part. 2, p. 13). Cet ouvrage était divisé en cinq livres; il ne nous en reste plus que le premier de la traduction latine de Rufin, inséré dans les *Œuvres* de saint Jérôme. Pamphile écrivit aussi un commentaire des Actes des apôtres, que Montfaucon a publié (*Biblioth. Coisliana*). Il fut martyrisé avec onze autres confesseurs de la foi. Eusèbe de Césarée, qui, par respect pour la mémoire de ce martyr, prit le surnom de Pamphile, avait écrit sa *Vie* en trois livres, mais elle ne nous est point parvenue. H. F.

Eusèbe, *Histoire*, lib. 6 et 7. — Saint Jérôme. *De script. eccles.* — D. Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et ecclés.*, t. III. — Baronius, *Annales*.

PAMPHILE-LACROIX. *Voy.* LACROIX.

PAMPHILUS (Πάμφιλος), peintre grec, né à Amphipolis, vivait vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C. Il fut le disciple d'Eupompe et le maître d'Apelles. Il développa et formula avec plus d'autorité les principes établis par Eupompe, et qui constituèrent l'école de peinture de Sicyone. D'après ces principes le peintre devait être instruit dans toutes les sciences (*omnibus litteris eruditus*, dit Pline) et connaître particulièrement l'arithmétique et la géométrie; il devait s'attacher à imiter la nature même et non pas les autres peintres ; mais en reproduisant la nature, il devait l'interpréter, et représenter les hommes tels qu'ils paraissent, et non tels qu'ils sont. L'autorité de Pamphilus était si bien établie que de toutes les parties de la Grèce les élèves accouraient à son école. Ce fut à partir de lui que les arts graphiques prirent une grande place dans l'éducation des jeunes Grecs. Pamphilus semble s'être plus occupé de la théorie que de la pratique de son art ; Pline ne cite de lui que quatre tableaux, une *Cognatio* (probablement

un portrait de famille), *La bataille de Phlius*, *Une victoire des Athéniens*, *Ulysse sur son radeau*. A ces peintures on peut joindre, d'après un passage du *Plutus* d'Aristophane (382-385), un tableau représentant *Les Héraclides à Athènes*. Ce dernier ouvrage fut exécuté avant 388, date de la seconde édition du *Plutus*. Y.

Pline, XXXV, 10. — Suidas, au mot Ἀπελλῆς. — Böttiger, *Ideen zur Archäologie der Malerei*. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — *Rheinisches Museum*, 1861.

PANÆNUS (Πάναινος), célèbre peintre athénien, vivait vers le milieu du cinquième siècle avant J.-C. Neveu (Strabon, VIII) ou frère (Pausanias, V) de Phidias, il assista ce grand statuaire dans la décoration du temple de Zeus à Olympie. Sur trois côtés de la base qui supportait la statue du dieu il peignit les sujets suivants : Atlas soutenant le ciel et la terre avec Hercule à côté de lui prêt à le soulager de son fardeau; Thésée et Pirithoüs; Hellas et Salamis, celle-ci tenant à la main la proue d'un vaisseau; le Combat d'Hercule avec le lion de Némée; Ajax insultant Cassandre; Hippodamie, fille d'Œnomaüs, avec sa mère; Prométhée enchaîné et près de lui Hercule, sur le point de le délivrer; Penthésilée expirant et Hercule la soutenant, et deux des Hespérides portant les pommes qui étaient confiées à sa garde. Mais le plus célèbre des ouvrages de Panænus était son tableau, ou plutôt la suite de tableaux représentant dans le pécile d'Athènes la bataille de Marathon. Ces peintures contenaient les portraits de Miltiade, Callimaque, Cynégire, généraux athéniens, de Datis et d'Artapherne, généraux barbares. Du reste il ne faut pas prendre à la lettre le mot de portrait, puisque Panænus peignit cette bataille quarante ans après l'événement. Il existait déjà du temps de Panænus des concours de peinture à Corinthe et à Delphes, et dans un de ces concours Panænus fut vaincu par Timagoras. Y.

Pline, XXXV, 8, 34. — Pausanias, V, 11. — Böttiger, *Ideen zur Archäologie der Malerei*.

PANÆTIUS (Παναίτιος), célèbre philosophe grec, né à Rhodes, mort à Athènes, vivait dans le second siècle avant J.-C. Après avoir été le disciple du grammairien Cratès à Pergame, il se rendit à Athènes, où il étudia la philosophie sous Diogène de Babylone et Antipater de Tarse, tous deux philosophes stoïciens. On croit aussi qu'il reçut des leçons du savant voyageur Polémon. Il accompagna Diogène à Rome, dans cette célèbre ambassade (*voy.* CARNÉADE) qui révéla aux Romains la philosophie grecque. Admis dans l'intimité de Scipion l'Africain, et son compagnon de voyage en Égypte et en Asie, Panætius vit accourir à ses leçons les Romains les plus illustres. A son retour en Grèce, il prit la direction de l'école stoïcienne d'Athènes. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il ne vivait plus en 111. On mentionne parmi ses disciples Posidonius, Scylax d'Halicarnasse, Hécaton et Mnésarque. L'importance de Panætius dans l'histoire de la philosophie tient moins à l'originalité de ses doctrines qu'à l'influence qu'elles exercèrent sur les Romains. Il est le représentant d'un stoïcisme adouci et pratiqué, qui en morale se rapprochait beaucoup de Socrate et de Platon. « Il évitait, dit Cicéron, la sombre gravité et la sécheresse des stoïciens; il ne goûtait ni l'austérité excessive de leurs principes ni la subtilité de leurs discussions. » On peut le regarder comme un philosophe éclectique qui combina les principes essentiels de l'école du Portique avec des théories empruntées à Platon, Aristote, Xénocrate, Théophraste, Dicéarque. Il assignait en philosophie la première place à la physique et non à la dialectique, et comprenait sous le nom de physique ou de physiologie, outre l'étude des phénomènes sensibles, la psychologie et la théologie. Il abandonna la doctrine de la conflagration finale du monde, et essaya de simplifier la division des facultés de l'âme admise par les stoïciens; il repoussa également le principe de l'*apathie*, et posa comme règle de morale qu'il faut vivre conformément aux impulsions que nous avons reçues de la nature; il ne prétendit jamais que la douleur n'est pas un mal, mais il s'efforça d'apprendre aux hommes à supporter la douleur. Du reste il eut toujours soin d'émettre ses opinions avec réserve, et quand on l'interrogeait sur des questions difficiles, il avait coutume de répondre : ἐπέχω « je m'en occupe, ou je les étudie ».

Aucun des ouvrages de Panætius n'est venu jusqu'à nous; on en trouve les titres et quelques passages dans Cicéron, Diogène et autres auteurs anciens. Il composa un traité *Sur le Devoir* (Περὶ τοῦ καθήκοντος), dont Cicéron transporta la substance dans son *De officiis*. Le philosophe latin nous apprend que Panætius avait divisé son sujet en trois parties; dans la première il considérait l'homme placé entre ce qui est honnête et ce qui est déshonnête; dans la seconde il le considérait placé entre ce qui est utile et qui est nuisible; dans la troisième il devait examiner quelle décision il faut prendre quand l'utile et l'honnête paraissent se contredire. Cette troisième partie était la plus délicate; Panætius ne la traita point, bien qu'il vécût trente ans encore après avoir publié les deux premières. Son disciple Posidonius répara très-imparfaitement cette lacune. Panætius, dans son livre *Sur l'art divinatoire* (Περὶ μαντικῆς) eut le mérite de rejeter les prophéties des devins, et de repousser comme des illusions ou des impostures les prédictions astrologiques, les oracles et les songes. Parmi ses autres ouvrages on cite le traité *Sur la tranquillité d'esprit* dont Plutarque paraît avoir profité pour son livre qui porte le même titre, *Sur la Providence*, *Sur les magistrats*, *Sur les hérésies ou sectes philosophiques* L. J.

Suidas, au mot Παναίτιος. — Cicéron, passim, voy. l'*Onomast. Tullianum* d'Orelli. — Diogène Laërce. —

Van Lynden, *Disputatio historico-critica de Panætio Rhodio, philosopho stoico*; Leyde, 1802, in-8°. — Chardon de La Rochette, *Mélanges*, vol. I. — Sevin, *Recherches sur Panætius*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. X. — Garnier, *Observations sur quelques ouvrages du stoïcien Panætius*, dans les *Mém. de l'Institut*, *Histoire et littérat. anciennes*, t. II.

PANAJOTTI (*Nicusi*), drogman de la Porte, né vers la fin du seizième siècle, mort le 2 octobre 1673. Après avoir été pendant vingt ans interprète auprès de l'internonce d'Autriche à Constantinople, il fut, en 1669, élevé au poste de drogman de la Porte; il fut le premier Grec orthodoxe auquel cet emploi fut confié. Son adresse et son éloquence contribuèrent beaucoup à la reddition de Candie, dont il négocia la capitulation avec le sultan. En 1664 il fit connaître au cabinet de Vienne les pourparlers que plusieurs magnats hongrois entretenaient avec le sultan par l'intermédiaire du prince de Transylvanie, et rendit ainsi à l'empereur Léopold I[er] un service signalé. Il parvint à améliorer le sort de ses coreligionnaires, et obtint que les saints-lieux fussent confiés à leur garde. On le croyait très-expert en astrologie, et on cite plusieurs de ses prédictions qui se seraient exactement réalisées; il avait aussi des connaissances étendues en théologie, et écrivit une *Confession de foi orthodoxe de l'Église apostolique d'Orient*, publiée dans une traduction latine (Leipzig, 1695, in-8°).

Raschid, *Histoire*. — Rethlen, *Historia*. — Hammer, *Hist. de l'empire ottoman*.

PANARD (*Charles-François*), fécond littérateur français et chansonnier, né à Courville, près Chartres, vers 1694, mort à Paris, le 13 juin 1765. Sa vie fut celle d'un modeste employé qui fréquenta plus souvent les goguettes que les salons. Sous des dehors assez lourds, il déguisait un esprit rempli de finesse et de goût. Il est regardé comme l'un des propagateurs du vaudeville et de la chanson en France. Marmontel l'a surnommé le *La Fontaine du Vaudeville*. Panard fut, comme le fabuliste, insouciant pour sa fortune; il vécut et mourut pauvre. Souvent ses productions étaient écrites sur des papiers tachés de vin : « C'était, disait-il, le cachet du génie. » Il a tracé ainsi son portrait :

Mon corps, dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur,
Peu vif dans l'entretien, craintif, discret, rêveur;
Aimant, sans m'asservir; jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier, sans chanter, passable *coupleteur*,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde.
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut et toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi,
Plus content quelquefois que ceux où l'or abonde.

Le total de ses pièces s'élève à plus de 80; les plus connues sont : *Le tour de Carnaval*; Paris, 1731 et 1733, in-12; — *Les acteurs déplacés*; Paris, 1737, in-12; 1746, in-8°; — *Les fêtes sincères*; Paris, 1744, in-8°; — *L'heureux retour*; Paris, 1744, in-8°; — *Pygmalion*, opéra comique; ibid.; — *Roland*, parodie; ibid.; — *Le fleuve Scamandre*, opéra comique; Paris, 1746, in-12; — *L'impromptu des acteurs*, comédie; Paris, 1746, in-8°; 1761, in-12; — *Zéphir et Fleurette*; Paris, 1754, in-8°; — *Le nouvelliste dupé*, opéra comique; Paris, 1757, in-8°; — *La répétition interrompue*; Paris, 1758, in-8°. Les autres ouvrages de Panard sont : *Étrennes logogriphes, etc.*; *Spira* (Paris), 1744, in-12; — *Logogriphes*; Paris, 1742-1744, in-12. Armand Gouffé a publié les *Œuvres* de Panard, Paris, 1803, 3 vol. in-18.

Marmontel, dans *Le Mercure*. — Desessarts, *Bibliothèque d'un homme de goût*, t. V. — Quérard, *La France littéraire*.

PANAT (*** Le chevalier DE), amiral français, né en 1762, mort le 26 janvier 1834. Fils d'un chef d'escadre, le chevalier de Panat était déjà en 1789 capitaine de vaisseau. On cite de lui quelques traits de courage dans les campagnes d'Amérique. Il émigra en 1792, et rejoignit à Hambourg son ami Rivarol : c'était un homme de beaucoup d'esprit, mais la négligence de sa personne est restée proverbiale. Elle le rendit l'objet de nombreuses plaisanteries de Rivarol, qui disait de lui à ce sujet : « Panat fait tache dans la boue. » Panat profita de l'amnistie accordée par Napoléon, et accepta une place importante au ministère de la marine; il la remplit bien. La restauration le créa contre-amiral et secrétaire général de l'amirauté. Il mourut dans ces fonctions.

Archives de la marine. — *Moniteur universel*, ann. 1814, 1817, 1834.

PANCIROLI (*Gui*), célèbre jurisconsulte et érudit italien, né à Reggio, le 17 avril 1523, mort à Padoue, en mai 1599. Fils d'un avocat de mérite, il eut entre autres pour maître Alciat. Nommé en 1547 second professeur d'Institutes à Padoue, il y remplit en 1556 la seconde chaire de Pandectes. En 1571 il devint premier professeur de droit romain à Turin, emploi qu'il occupa depuis 1582 à Padoue, où sa grande réputation lui valut un traitement de douze cents ducats. On a de lui : *Consilia*; Venise, 1573, in-fol.; — *Notitia dignitatum utriusque Imperii, cum commentario*; Venise, 1593 et 1602, in-fol.; Lyon, 1608, et Genève, 1623, in-fol.; reproduit dans le t. VII du *Thesaurus* de Grævius; au dire de Bœcking, le dernier éditeur de cet important document, qui nous donne le tableau de l'organisation politique de l'empire romain aux quatrième et cinquième siècles, le travail de Panciroli attestait des connaissances historiques très-étendues, de même qu'il témoigne d'une habileté critique peu commune à son époque; à la suite de la *Notitia*, Panciroli a placé trois dissertations : *De magistratibus municipalibus et corporibus artificum*, *De rebus bellicis*, et *De XIV regionibus Romæ*; — *Rerum memorabilium libri duo*; Amberg, 1599 et 1607, in-8°; Francfort, 1617, 1646 et 1660, in-4°; Leipzig, 1707, in-4°; trad. en français, Lyon, 1608, in-8° : le premier livre traite des arts et

inventions connues des anciens dont le secret s'est perdu, le second des inventions des modernes; le texte est une traduction latine faite par Salmuth sur l'original, écrit en italien; — *Thesaurus variarum lectionum utriusque juris*; Venise, 1610, in-fol.; Lyon, 1617, in-4°; — *De claris legum interpretibus*; Venise, 1637 et 1655, in-4°; Francfort, 1721, in-4°, avec les opuscules de Fichard, de Gentilis et d'autres sur le même sujet : cet ouvrage fut longtemps le plus complet et le plus exact qui existât sur les jurisconsultes du moyen âge; il a rendu possible le travail de Savigny, qui n'aurait pas dû relever les erreurs de son devancier avec autant d'aigreur qu'il l'a fait. Panciroli a laissé en manuscrit, en trois volumes in-fol., un *Commentaire sur Tertullien*, conservé à la bibliothèque des Mineurs observants de Reggio; un fragment en a été inséré dans les *Anecdota latina* de Muratori, t. III. O.

Tommasini, *Elogia*. — Leickher, *Vitæ jurisconsultorum*. — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — Chaufepié, *Dictionnaire*. — Tiraboschi, *Storia letter.* et *Bibliot. Modenese*. — Ersch et Gruber, *Encyklopädie*.

PANCKOUCKE (*André-Joseph*), libraire et littérateur français, né en 1700, à Lille, où il est mort, le 17 juillet 1753. Il avait fait de bonnes études, et réunissait à des connaissances étendues une mémoire des plus heureuses. Jusqu'à son lit de mort il persévéra dans les principes du jansénisme, dont il avait fait profession : comme il refusa de signer le formulaire, le curé de sa paroisse ne voulut ni lui administrer les sacrements ni même l'enterrer. Ce scandale, que l'autorité fit cesser, causa beaucoup de bruit. Non content de vendre des livres, Panckoucke en composa de sa façon, qui la plupart sont des compilations plus ou moins bien faites; nous citerons : *Dictionnaire de la châtellenie de Lille*; Lille, 1733, in-12; — *Éléments d'astronomie et de géographie*, ibid., 1739, in-12; — *Essai sur les philosophes*; Amsterdam, 1743, in-12, réimpr. sous le titre d'*Usage de la raison* (1753); — *La Bataille de Fontenoi*; Lille, 1745, in-8° : parodie en vers burlesques du poëme de Voltaire sur le même sujet; — *Manuel philosophique, ou précis universel des sciences*; ibid., 1748, 2 vol. in-12; — *Dictionnaire des proverbes françois*; Paris, 1749, 1750, in-12; — *Les Études convenables aux demoiselles*; Paris, 1749, 2 vol. in-12, souvent réimpr.; — *Art de désopiler la rate*; 1754, in-12 : nombreuses éditions; — *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre*; Dunkerque, 1762, in-8°.

Dessarts, *Siècles littéraires*.

PANCKOUCKE (*Charles-Joseph*), savant libraire, fils du précédent, né le 26 novembre 1736, à Lille, mort le 19 décembre 1798, à Paris. Il embrassa fort jeune la profession de son père, et vint l'exercer à Paris, à l'âge de vingt huit ans. Il s'était déjà fait connaître par l'envoi à l'Académie des sciences de plusieurs mémoires relatifs aux mathématiques ainsi que par une traduction libre du poëme de Lucrèce. Littérateur aimable et instruit, il fit bientôt de sa maison le rendez-vous des gens de lettres les plus distingués de l'époque; il leur donnait d'ailleurs de leurs travaux un prix plus élevé que celui qu'ils trouvaient chez les autres libraires. Il était en correspondance avec Buffon, Rousseau et Voltaire. S'étant rendu acquéreur du *Mercure de France*, il parvint en peu de temps à réunir à ce journal la plupart des feuilles qui lui faisaient concurrence, et grâce à ses soins et à ceux de son beau-frère Suard, *le Mercure* compta jusqu'à 15,000 abonnés. Comme éditeur son nom est attaché aux plus grandes opérations de librairie qui se firent alors. Ainsi il publia les *Œuvres de Buffon* (in-4° et in-12), le *Grand Vocabulaire français* (30 vol. in-4°), le *Répertoire de jurisprudence* (27 vol. in-4°), le *Voyageur français* de La Porte (30 vol. in 12), les *Mémoires de l'Académie des sciences* et de celle des *Inscriptions*, etc. Pour ajouter à la considération dont le succès de ces grandes entreprises avait entouré son nom, Panckoucke conçut le projet de donner une édition complète des *Œuvres* de Voltaire; il fit à ce sujet un voyage à Ferney avec sa femme et sa sœur, M[me] Suard, qui toutes deux charmèrent par leur amabilité le patriarche de la philosophie. Voltaire s'appliqua dès lors à revoir ses écrits, si nombreux, et après sa mort les notes et les corrections, fruits de son travail, furent par les héritiers mis à la disposition de Panckoucke. Mais celui-ci se rendit aux sollicitations de Beaumarchais, qui en obtint la cession pour l'édition qu'il donna lui-même. Ce fut cependant sous les yeux et la surveillance du savant libraire que fut faite la publication de Kehl, résultat de ce traité. Vers la même époque Panckoucke entreprit la vaste opération à laquelle la science dut l'*Encyclopédie méthodique* (1781). A la suite d'un voyage à Londres, il fit paraître, le 24 novembre 1789, le premier numéro du *Moniteur*, qui, par sa dimension jusque-là inusitée, servit de cadre à l'exposition des faits et des opinions, des discours et des écrits, dont les événements publics recevaient chaque jour l'impulsion. De même que l'*Encyclopédie* avait préparé la révolution, à son début *Le Moniteur* en devenait l'auxiliaire comme un immense moyen de publicité mis à la disposition de cette révolution qui s'avançait à pas de géant. Nous sommes autorisé à croire que telle fut la pensée du fondateur. Ceux qu'il adjoignit d'abord à son œuvre furent La Harpe, Garat, les deux Lacretelle, Andrieux, Ginguené, Rabaut-Saint-Étienne, Regnier, Lenoir-Laroche, Germain Garnier, Peuchet, Maret, publicistes ou littérateurs qui s'élevèrent bientôt aux premiers rangs de la hiérarchie des fonctions publiques. Peu de temps avant sa mort, Panckoucke établit un nouveau journal, sous le titre de *Clef du cabinet des Souverains*, qui fut supprimé sous le consulat. A ces grandes entreprises, sources

d'une fortune considérable, et honorablement acquise, il unissait des travaux littéraires variés; nous rappellerons dans le nombre : *De l'Homme et de la reproduction des différents individus*; Paris, 1761, in-12. — *Discours sur le beau*; 1779, in-8°; — *Plan d'une Encyclopédie méthodique et par ordre des matières*; Paris, 1781, in 8°; — *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfants*; Paris, 1795, 1799, in-8°. Il a aussi traduit Lucrèce (1768, 2 vol. in-12); *La Jérusalem délivrée* (1785, 5 vol. in-16); et *Roland furieux* (1798, 10 vol. in-12). [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.].

Garat, *Mém. hist. sur le dix-huitième siècle.* — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *France litt.*

PANCKOUCKE (*Charles-Louis-Fleury*), fils du précédent, né le 23 décembre 1780, à Paris, mort le 12 juillet 1844, à Fleury-sous-Meudon (Seine). Il ne parut pas d'abord devoir suivre la même carrière que ses pères. Voué de bonne heure aux études littéraires, il y ajouta ensuite celle de la jurisprudence, et se distingua parmi les élèves de l'académie de législation. Nommé avant l'âge de vingt ans secrétaire de la présidence du sénat, après un essai intitulé : *Études d'un jeune homme adressées à un vieillard*, il publia, en 1807, une brochure intitulée : *De l'Exposition, de la Prison, et de la Peine de mort*, avec cette épigraphe : « Point d'humiliation, point de désespoir, point de sang! » Ses premiers essais lui valurent les éloges publics de Lanjuinais et de François (de Neufchâteau). A cette époque, sans renoncer à la culture des lettres, il voulut contribuer à leur prospérité en se vouant à la profession de ses ancêtres. A son tour, imprimeur-libraire-éditeur, il publia, en premier lieu, le grand *Dictionnaire des sciences médicales* (1812 et suiv., 60 vol. in-8°), suivi de la *Biographie* et de la *Flore médicales*. Mme Panckoucke (*Ernestine*) contribua beaucoup au succès de ce dernier ouvrage, en l'ornant de dessins de sa main (1). En 1814 et 1815, il commença la publication des *Victoires et conquêtes des Français*, entreprise vraiment nationale et qui obtint un succès d'enthousiasme. Le gouvernement l'autorisa à donner, dans le format in-8°, une édition du grand ouvrage sur l'*Expédition des Français en Égypte* (1820-1830, 26 vol., avec 12 vol. de pl. in-fol.), qui, par l'élévation du prix de l'édition officielle, était inaccessible à presque toutes les fortunes particulières. Il fit paraître ensuite les *Barreaux français et anglais* (1821, 19 vol. in-8°), collection des chefs-d'œuvre de l'éloquence judiciaire. Enfin, il rendit un service signalé aux études classiques, par la publication de la *Bibliothèque latine française*, ou *Collection des auteurs latins, avec la traduction* (1828 et suiv., 174 vol. in-8°). Dans cette entreprise, Panckoucke ne se borna pas au rôle d'éditeur, il y apporta un contingent littéraire précieux comme traducteur de Tacite (1830-1838, 7 vol. in-8°). Le dernier volume de cette traduction renferme une bibliographie aussi complète que curieuse du prince des historiens. Pour sa part, de 1803 à 1838, Panckoucke a publié 18 éditions des œuvres ou de parties séparées de Tacite. Il faut citer entre autres une magnifique édition du texte latin, imprimée en 1826 et 1827, tirée à 80 exemplaires seulement, et publiée par ordre du ministre de l'intérieur. Cette édition, qui à la pureté du texte unit le mérite d'une exécution typographique au-dessus de tout éloge, valut à Panckoucke la médaille d'or. On lui doit encore : *L'Ile de Staffa et sa grotte basaltique*; Paris, 1831, gr. in-fol., avec une carte et 12 pl.; — *Budget statistique d'un éditeur*; Paris, 1837, in-4°; — *Un Mois à Chamounix*, en vers; Paris, 1840, in-8°; — *Collection d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines, d'objets d'art, manuscrits*, etc.; Paris, 1841, in-8°.

Son fils PANCKOUCKE (*Ernest*), né en 1806, à Paris, a donné la version de Phèdre dans la *Biblioth. latine-française*. Il est depuis le rétablissement de l'empire directeur gérant du *Moniteur*. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Notice biogr. sur M. Ch.-L.-F. Panckoucke; Paris, 1842, in-8°. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *France littér.*

PANCRAZI (*Giuseppe-Maria*), antiquaire italien, né à Cortone, mort vers 1764. Quoique issu d'une famille patricienne, il prononça ses vœux dans l'ordre des Théatins et se consacra aux recherches archéologiques. Il est auteur d'un ouvrage estimé : *Le Antichità Siciliane spiegate* (Naples, 1751-1752, 2 vol. in-fol.), et que Burmann a cité avec éloge.

Dizion. istorico di Bassano.

PANDIN (*Philippe-Joseph*), sieur DES JARRIGES, né le 13 novembre 1706, à Berlin, où il est mort, le 9 novembre 1770. Descendant d'une famille de réfugiés protestants du Poitou, il entra dans l'administration publique, et y obtint, grâce à la protection d'Eichel, secrétaire de Frédéric II, un avancement rapide. Directeur de la justice supérieure française (1740), conseiller privé de cour (1748), il devint en 1755 grand chancelier et ministre d'État, et poursuivit avec succès la réforme de la justice entreprise par Coccei, son prédécesseur. Il était secrétaire de la Société royale de Berlin. — Un de ses descendants, *Charles* PANDIN, a rédigé divers journaux littéraires et publié *Reise durch Frankreich, Spanien und Portugal* (Leipzig, 1809, in-8°).

Haag frères, *La France protestante.*

PANDOLFINI (*Angelo*), économiste italien, né en 1360, à Florence, mort en 1446. Fils d'un riche négociant napolitain, il remplit des mis-

(1) Mme Panckoucke, qui unissait des connaissances littéraires variées à un talent distingué dans les arts du dessin, a donné une traduction en prose de quelques *Poésies de Gœthe* (Paris, 1825, in-24). Elle est morte en 1830.

sions politiques auprès du pape Martin V, de l'empereur Sigismond et du roi Ladislas, et obtint en 1411 de ce dernier la cession du territoire de Cortone. Après avoir fait partie de la seigneurie de Florence, il fut élu trois fois gonfalonier. Ami du vieux Cosme de Médicis, il contribua beaucoup à le faire rappeler de l'exil. Il passa les dernières années de sa vie dans la belle villa de Signa, où plusieurs souverains vinrent le visiter. On a de lui un curieux *Trattato del governo della famiglia*, dont les meilleures éditions sont celles de Florence (1734, in-8°), et de Milan (1811, in-8°), précédées d'une vie de l'auteur par Vespasiano de Besticci.

Valery, *Curiosités et anecdotes ital.*

PANDOLFO Ier, surnommé *Tête de Fer*, prince de Bénévent et de Capoue, duc de Spolète, etc., mort en 981. Après avoir été associé ainsi que son frère Landolfo III à Landolfo II, dit *le Roux*, leur père (959), Pandolfo lui succéda dans le comté de Capoue, qu'il érigea en principauté (27 mai 961). Il se mit à la tête de la ligue des barons italiens qui, lassés de la tyrannie de Bérenger et de son fils Adalbert, appelèrent à leur aide Othon, roi de Germanie, et lui conférèrent la *couronne de fer*. Le pape Jean XII confirma cette élection (2 février 962). En 963 Othon visita le sud de l'Italie. Jusqu'alors les princes de Bénévent et de Capoue avaient été considérés comme feudataires de l'empire grec. Pandolfo et son frère rendirent solennellement hommage lige au roi de Germanie. Nicéphore Phocas apprit cette nouvelle avec colère, et déclara la guerre à Othon et à ses nouveaux vassaux. Pandolfo, d'abord vainqueur, fut fait prisonnier à Bovino et envoyé à Constantinople. Il ne fut rendu à la liberté qu'après la mort de Phocas (970). Il contribua à rétablir la paix entre les deux empires. En 967, Pandolfo avait obtenu le duché de Spolète; par la mort de son frère Landolfo III (968), il avait hérité du duché de Bénévent; il était donc l'un des princes les plus puissants de l'Italie méridionale. Il attaqua alors Marino, duc de Naples, mais il échoua complétement dans son entreprise (973). En 980 il se joignit à l'empereur Othon II, qui voulait enlever définitivement la Calabre aux Grecs. Pandolfo mourut pendant la campagne. Quoiqu'il eût été libéral envers les églises, une éruption du Vésuve qui eut lieu le jour de sa mort fit croire au vulgaire qu'il était damné. Il laissa d'Aloarde, sa femme, six fils: *Landolfo IV*, qui lui succéda, *Pandolfo*, prince de Salerne, *Landonulfo* et *Laidolfo*, princes de Capoue, *Gisolfo*, comte de Teano, et *Atenolfo*, marquis d'Aversa.

PANDOLFO II, fils de Landolfo V, mourut le 13 août 1014. Il succéda à son père (mai 993) dans la principauté de Capoue. Il était orphelin et fort jeune. Son oncle PANDOLFO III, prince de Bénévent, régna pour lui et avec lui. Il laissa un fils, PANDOLFO IV, que Pandolfo III s'associa en 1016. Cette année fut remarquable par l'arrivée des premiers chevaliers normands en Italie qui, à la solde des princes de Capoue, réprimèrent les brigandages des comtes de Venafro et d'Aquino. Pandolfo IV mourut en 1021 et son cousin PANDOLFO V lui succéda. Il s'unit aux Grecs contre le pape Benoît VIII qui appela l'empereur Henri II. Ce monarque prit Capoue, et emmena Pandolfo V prisonnier en Allemagne. Il lui donna pour successeur *Pandolfo VI*, comte de Teano. Celui-ci régna paisiblement tant que vécut Henri II; mais Conrad II, son successeur (juillet 1024), renvoya Pandolfo V en Italie. Avec l'aide du prince de Salerne, Guimar, il chassa son compétiteur, qui alla mourir à Rome, en 1026. Le 15 septembre 1027 Pandolfo V prit Naples; mais il en fut chassé par les Normands trois ans plus tard. En 1030 Pandolfo pilla le riche et célèbre monastère du Mont-Cassin. Les moines s'adressèrent à Conrad, qui somma Pandolfo de restituer son butin. Sur son refus, l'empereur prit Capoue (14 mai 1038), déposa Pandolfo, et lui donna pour successeur son neveu Guaimar V, prince de Salerne. Guaimar ayant abdiqué (février 1046), Conrad rétablit Pandolfo V, auquel il associa son fils PANDOLFO VII. Pandolfo V mourut à Capoue, en février 1050. Une avarice sordide avait été surtout la cause de ses revers. Pandolfo VII s'associa aussitôt son fils Landolfo VI. Ils prirent parti pour le pape Léon IX contre les Normands; mais battus (juin 1053 ils furent forcés d'acheter la paix moyennant 7,000 écus d'or et la cession de vastes territoires. Pandolfo mourut en 1059, voyant sa puissance bien diminuée. Son fils, Landolfo VI, fut le dernier prince lombard qui régna en Italie.

Anonym. *Salern.* — Leo *Ostiens.*, liv. II. — Geoffr. Malaterra, *Chron. Cavense.* — Muratori, *Ann.*, t. VI. — Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, t. I.

PANDONULFE, comte de Capoue, régna de 879 à 882. Il était l'un des fils du comte Pandone Ier, dont il partagea l'héritage avec ses frères Landulfe et Landonulfe, son oncle Landone II et un de ses neveux, Landone III. Il eut pour sa part les comtés de Teano et de Caserte. Il ne tarda pas à attaquer ses cohéritiers, qui appelèrent à leur aide Gaïfre, prince de Salerne, et les Sarrasins. Vaincu et blessé dans un premier combat, il reprit l'avantage, et fit hommage de ses États au pape Jean VIII, qui lui donna Gaëte. Pandonulfe maltraita si fort les Gaetans qu'ils le chassèrent de leur ville. Traqué de toutes parts, il tomba par ruse entre les mains d'Athanase, evêque de Naples, qui le retint prisonnier et le fit déposer, en novembre 882. Son neveu, Landone III, dit *le Paresseux*, fut élu à sa place. Pandonulfe ayant trouvé moyen, en 834, de s'échapper de sa prison, mit dans ses intérêts ce même Athanase et les

Grecs du pays, mais il ne put ressaisir la couronne. Il s'établit à Sicopoli, où il vécut plutôt en brigand qu'en prince.

Muratori, *Annal. Ital.*, t. V, p. 70. — Erchembert, *Vita Landulfi*, nos 18 et 20, 24. — Pelegini, *Tabula aspunsa com. cap.*, n° 8.

PANEL (*Alexandre-Xavier*), numismate français, né le 10 septembre 1699, à Nozeroi (Franche-Comté), mort en 1777, à Madrid. Admis en 1719 dans la compagnie de Jésus, il enseigna les humanités et la rhétorique dans les colléges de Besançon, de Lyon et de Marseille, et fut appelé en 1738 en Espagne, où il devint précepteur des infants et garde du cabinet des médailles. En 1743 il ajouta à ces doubles fonctions celles de professeur de rhétorique au collége royal de Madrid. Outre un grand nombre d'opuscules sur les antiquités et la numismatique, il a laissé : *De cistophoris*; Lyon, 1734, in-4°; — *Remarques sur le 1er verset du Ier liv. des Machabées*; ibid., 1739, in-4°; trad. en espagnol (1753) : c'est une dissertation sur une médaille d'Alexandre le Grand; — *De Coloniæ Tarraconæ nummo*; Zurich, 1748, in-8° et in-4°; — *De Fernandi regis natalibus*; Madrid, 1750, in-4°; — *La Sabiduria y la locura en el pulpito de los monjos*; ibid., 1758 : critique du mauvais goût qui régnait chez les prédicateurs espagnols.

Son frère, PANEL (*Antoine*), quitta la société des Jésuites pour vivre en prêtre séculier, et cultiva la poésie latine. On a de lui un volume d'*Odes* adressées aux princes et aux grands seigneurs de l'Europe.

La Serna Santander, *Catalogue*. — Chaudon, *Dict. hist. univ.*

PANFILI (*J.-B.*). *Voy.* INNOCENT X.

PANFILO (*Giuseppe*), biographe italien, né à Vérone, où il mourut, en 1581. Il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, et devint sacristain du pape Pie V, qui le nomma en 1570 évêque de Segni. Il a laissé : *Chronicon ord. FF. Eremitarum*; Rome, 1575, in-4° : ouvrage que celui de Panvinio a fait oublier.

Maffei, *Verona illustrata*.

PANICALE (*Masolino DA*), peintre de l'école florentine, né en 1378, mort en 1415. Ce peintre, qui fut le maître du Masaccio, étudia la sculpture sous Lorenzo Ghiberti et la peinture sous Gherardo Starnina. Ses plus beaux titres de gloire existent encore à Florence dans l'église del Carmine, à la chapelle des Brancacci. Les *Évangélistes* de la voûte ont disparu depuis longtemps; les autres fresques représentent *La tentation d'Adam et Ève*; plusieurs traits de la *vie de saint Pierre*; *La vocation à l'apostolat*; *La tempête* et *Le reniement*. Le faire de Masolino est sec; mais son style est large, grandiose, animé; son coloris est harmonieux, son dessin plein de vigueur; il paraît être le premier peintre qui se soit appliqué à l'étude du clair-obscur. Vasari place en 1440 la mort de Masolino; mais nous savons d'une manière positive que les peintures de l'église del Carmine furent exécutées en 1415, et que la mort l'empêcha de les terminer; ce fut le Masaccio qu'on en chargea.

E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

PANIERI (*Ferdinando*), théologien italien, né le 24 novembre 1759, à Pistoie, où il est mort, le 27 janvier 1822. Professeur de dogme au séminaire de sa ville natale, il partagea les principes de l'évêque Ricci, favorables au jansénisme, assista au synode de 1786, où ils furent discutés, et finit par adresser au saint-siége une rétractation complète de sa conduite. On lui donna alors un canonicat et la direction des conférences ecclésiastiques du diocèse. Ses principaux écrits sont : *Examen sur les péchés qui se commettent dans les fêtes et les plaisirs du siècle*; Pistoie, 1808-1813, 4 vol.; — *Catalogue des saints de Pistoie*; ibid., 1818, 2 vol.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1823.

PANIGAROLA (*François*), célèbre prédicateur italien, né à Milan, le 6 janvier 1548, mort le 31 mai 1594. Il était d'une famille patricienne, à laquelle avait appartenu Archange Panigarola, née en 1483, morte en 1525, religieuse connue par ses prophéties et ses visions. Élevé par Noël Conti et Aonio Paleario, il fit de bonne heure preuve d'une grande vivacité d'esprit et d'une mémoire merveilleuse. Il étudia pendant plusieurs années le droit à Pavie et à Bologne, menant en même temps une vie très-désordonnée. Rappelé à d'autres sentiments par la mort de son père, il entra en 1567 dans l'ordre des Cordeliers, et se signala bientôt par son talent pour la prédication. En 1571 il alla terminer ses études de théologie à Paris, où il prêcha devant Catherine de Médicis. Après s'être ensuite arrêté à Lyon et à Anvers, il retourna en 1573 dans son pays, et enseigna pendant les années suivantes la théologie dans divers couvents de son ordre. Ses sermons, où au jugement de Tiraboschi se remarquent une imagination des plus riches, une grande force de sentiments, un style énergique, plein de gravité quoique un peu redondant, lui valurent la réputation méritée de l'orateur le plus éloquent de ses contemporains et compatriotes. Après avoir passé deux ans auprès de saint Charles Borromée, qui l'estimait beaucoup, il fut promu en 1587 à l'évêché d'Asti. Deux ans après il fut envoyé à Paris pour y soutenir par son éloquence le parti de la Ligue. Dès 1590 il retourna dans son diocèse, qu'il administra jusqu'à sa mort avec un grand zèle. Parmi ses quatre-vingts et quelques ouvrages imprimés ou manuscrits, nous citerons : *Lezioni XX contro Calvino*; Venise, 1583, in-4°; — *Prediche spezzate*; Asti, 1591, in-4°; — *Tre prediche fatte in Parigi*; Asti, 1592, in-8°; — *Compendio degli*

Annali ecclesiastici del Baronio; Venise, 1593, in-4°; — *Sei quaresimali fatti in Roma;* Rome, 1596, 2 vol. in-4°; — *Specchio di guerra;* Bergame, 1597, in-4°; — *Conciones latinæ;* Cologne, 1600, in-8°; — *Homiliæ Romæ habitæ anno* 1580; Venise, 1604, in-8°; — *Rhetoricæ ecclesiasticæ libri III*; Cologne, 1605, in-8°; — *La quaresima in sonetti con le figure;* Bergame, 1606, in-4°; — *Il predicatore, o sia commentario al libro dell' Eloquenza di Demetrio Phalereo;* Venise, 1609, in-4°; — *Sagri concetti;* Milan, 1625, in-4°; — *Carmina latina*, dans le t. VII des *Carmina poetarum italorum.* Panigarola a laissé sur sa vie des *Mémoires* très-intéressants, conservés en manuscrit à la bibliothèque de Saint-Ange de Milan et à la bibliothèque Ambrosienne de cette même ville. O.

Bongratia de Varenna, *Vita di Panigarola* (Milan, 1617, in-4°, trad. en français dans la *Bibliothèque* de Bullart). — Ughelli, *Italia sacra*, t. IV. — Argelati, *Scriptores mediolanenses.* — Tiraboschi, *Storia della letter. italiana.*

PANINE (*Nikita-Ivanovich*, comte DE), homme d'État russe, né le 15 (26) septembre 1718, mort le 31 mars 1783, à Saint-Pétersbourg. Issu d'une famille italienne originaire de Lucques, et fils d'un général compagnon d'armes de Pierre le Grand, il commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'impératrice Élisabeth. La protection du prince Kourakine le fit nommer gentilhomme de la chambre, puis grand écuyer. Il fut ensuite envoyé en ambassade à Copenhague et à Stockholm; un séjour de quatorze années qu'il fit à la cour de Suède le disposa en faveur des formes de gouvernement aristocratiques. En 1760 il devint gouverneur du grand-duc Paul, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1773. Lorsque la perte de Pierre III fut décidée, il resta d'abord à l'écart, et ne céda qu'aux insinuations de la princesse Daschkof et dans l'espoir de voir s'établir, au changement de règne, des institutions aristocratiques. Après avoir arraché au malheureux tsar l'acte d'abdication, il profita d'un moment d'effroi pour présenter à Catherine une espèce de constitution ayant pour base principale un sénat permanent et inamovible. Orlof et Bestuscheff ayant fait échouer son projet, Panine, irrité, s'écria : « Si la tsarine dirige seule les affaires, vous verrez comme nous régnerons mal. » L'avenir ne devait pas justifier ces paroles. Quoiqu'il eût obtenu le rang de premier ministre, Panine se mêla à la plupart des intrigues qui troublèrent le règne de Catherine II, et, s'il ne fut pas exilé, il ne le dut qu'à ses talents et à sa popularité, qui le rendaient à la fois redoutable et nécessaire. Après avoir contribué, en 1763, au renversement du chancelier Woronzof, dont il remplissait les fonctions par intérim, il fut chargé du département des affaires étrangères; il serait peu exact de rapporter à lui seul tout le mérite des grandes transactions auxquelles il apposa sa signature, mais ce fut surtout lui qui prépara le premier partage de la Pologne et qui précipita les événements en engageant Repnin, son neveu, ambassadeur à Varsovie, à ne se laisser arrêter par aucun obstacle. « Exécutez ce qui vous est ordonné, lui écrivait-il, et je me charge du reste. » L'horreur du travail était, pour ainsi dire, sa passion dominante : rarement il lisait les dépêches qu'on lui adressait et plus rarement encore il y répondait. « Il avait, dit Lévesque, assez de capacité pour justifier le choix de l'impératrice, et n'avait pas une assez grande réputation d'activité pour qu'on lui fit honneur de ce qui devait être l'ouvrage de la souveraine. » Le 22 décembre 1767 l'impératrice l'avait élevé à la dignité de comte, lui et son frère le général *Pierre* PANINE, un des bons capitaines de Russie.

Précis hist. de la vie du comte de Panine; Londres, 1784, in-8°. — Rulhières, *Hist. de l'anarchie de Pologne.* — Lévesque, *Hist. de Russie.*

PANINI (Le chev. *Giovanni-Paolo*), peintre de l'école romaine, né à Plaisance, en 1691, mort à Rome, en 1764. Il alla jeune s'établir à Rome, où il étudia la peinture sous Andrea Locatelli et Benedetto Luti. Pendant quelque temps il chercha à imiter Salvator Rosa. Il excella à peindre les décorations de théâtre, et ouvrit dans sa patrie d'adoption une école qui fut très-fréquentée. Membre de l'Académie de Saint-Luc, il fut admis à l'Académie de peinture et sculpture de France, le 26 juillet 1732. Peu d'artistes peuvent être comparés à Panini pour la science de la perspective, pour la grâce de la touche dans ses paysages, pour l'élégance et l'esprit des figures dont il animait ses compositions. On lui reproche seulement d'avoir fait ordinairement ces figures trop allongées et, pour éviter la dureté de Viviani, d'avoir maniéré ses ombres par certaines teintes rougeâtres que le temps a corrigées en partie. Les œuvres de ce maître sont presque innombrables; le musée du Louvre en possède plusieurs très-importantes, telles que deux *Festins*, trois *Ruines*, un *Concert*, une *Prédication au milieu des ruines*, *L'intérieur de Saint-Pierre de Rome*, un *Concert donné à Rome par le cardinal de Polignac*, et *Préparatifs d'une fête donnée sur la place Navone.* Indiquons encore : à Rome, plusieurs *Perspectives* au palais du Quirinal; à Milan des *Ruines* au palais de l'archevêché; à la galerie publique de Florence, *Plusieurs personnages sous un arc avec la mer au fond*; à la *National Gallery* de Londres, des *Ruines*; au musée de Madrid, quatre *Paysages avec ruines*, *Jésus disputant avec les docteurs*, et *Jésus chassant les vendeurs du temple.* E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia.* — Ticozzi, *Dizionario.* — *Catalogues des Musées*

PANINI, le plus célèbre des philologues indiens, le législateur de la grammaire sanscrite. L'antiquité indienne nous a transmis bien des

fables sur le *vichi* (saint) Panini, mais pas une seule donnée historique : c'est avec beaucoup de peine que M. Bœthlingk est parvenu à fixer à l'an 350 avant notre ère l'époque où Panini florissait. Panini avait eu un grand nombre de précurseurs. En exposant ses règles, il cite jusqu'à dix grammairiens ses prédécesseurs, qui emploient déjà les mêmes formules et les mêmes expressions techniques dont il se sert lui-même. Les règles de Panini s'élèvent au nombre de 3,996 ; mais elles sont rendues avec une telle concision qu'elles en deviennent souvent obscures et ont besoin d'un commentaire. Les principaux commentateurs et continuateurs de Panini sont Katyayana, Barthri-hari Patandjali et Kauptya. Katyayana fit des annotations intitulées *Vartikas* pour développer les règles trop succinctes et signaler les exceptions que Panini avait omises. Barthri-hari a complété l'œuvre du maître dans une série d'aphorismes appelés *Karikas*. Patandjali fit le fameux *Mahabhachya*, où il examine longuement chaque règle, où il propose et discute toutes les interprétations imaginables, où il prévient et combat toutes les objections. Enfin Kauptya fit sur le commentaire de Patandjali des gloses aussi volumineuses que le *Mahabhachya*. Panini est le créateur de la science grammaticale et de la méthode étymologique. Il a inauguré la critique du langage et inventé ces procédés analytiques auxquels la linguistique doit ses magnifiques découvertes. Les principes philologiques, que les Grecs n'ont pas même soupçonnés, Panini les aperçut au premier abord, et les convertit en axiomes, qui s'appliquent avec bonheur non-seulement au sanscrit, mais à toutes les langues de la même souche, au grec, au latin, aux dialectes celtiques, germaniques et slaves (1).

« La philologie indienne, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire dans un excellent article sur Panini, n'a de supérieure au monde que notre philologie contemporaine, et encore, pour être juste, on doit avouer que notre avantage consiste bien plus dans l'étendue que dans la profondeur de nos investigations. Nous pouvons travailler et porter nos regards sur toutes les langues à peu près qu'a parlées le genre humain, tandis que les grammairiens indiens n'ont travaillé que sur leur langue uniquement. A part ce mérite, qui tient surtout à notre position, on doit bien reconnaître que les grammairiens indiens ont fait plus et mieux que nous. Il n'y a pas un peuple au monde qui puisse présenter à l'examen et à l'estime de la science un monument égal à celui de la grammaire de Panini, résumé et couronnement de tant d'autres recherches antérieures aux siennes. Mais il faut aussi le bien constater; sans la constitution de la langue sanscrite, jamais les travaux des grammairiens indiens n'eussent été possibles; sans les matériaux qu'elle leur présentait, ils ne fussent jamais arrivés à construire de pareils édifices qu'eux seuls ont pu comprendre et exécuter. » DELATRE.

Panini, *Acht Bücher grammatischer Regeln*, publiée et commentée par Bœthlingt, 2 vol. in-8° ; Rome, 1839. — Panini, édit. Colebrooke ; Calcutta, 1809. — *Journal des Savants* de 1840, 1856, 1858.

PANIS (*Étienne-Jean*), homme politique français, né dans le Périgord, en 1757, mort à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise), le 22 août 1833. Il était en 1787 avocat à Paris lorsqu'il épousa la sœur de Santerre, et devint, avec son beau-frère, l'un des révolutionnaires les plus actifs et les plus influents de la capitale. Il fut l'un des instigateurs de toutes les émeutes. Le 20 juin 1792 il se chargea (avec Sergent) de soulever le faubourg Saint-Antoine : il y réussit; le 10 août suivant, après avoir figuré à la tête des rassemblements qui envahirent les Tuileries, il s'installa à l'hôtel de ville, et contribua à créer la municipalité parisienne, connue sous le nom de *Commune du Dix-Août*. Il y devint un des administrateurs de Police et fit partie de la commission formée le 2 septembre, et qui prit le nom de *Comité de salut public*. Il fut accusé d'avoir été l'un des provocateurs des massacres de septembre, accusation que son exaltation politique rendait probable ; d'ailleurs, il mit peu d'empressement pour arrêter les crimes, et avec Duplain, Jourd'heuil, Marat et Sergent, il signa l'épouvantable circulaire qui justifiait cette Saint-Barthélemy et engageait la France entière à l'imiter. Effrayé de son œuvre, il la renia plus tard, et sauva quelques proscrits. Élu député à la Convention nationale, il prit rang dans la Montagne. Les girondins l'attaquèrent aussitôt, comme l'un des *égorgeurs de septembre*, et demandèrent les comptes de sa gestion municipale. S'il se défendit mal sur le premier grief, il prouva qu'il n'avait jamais été chargé d'aucune comptabilité (25 septembre 1792). Il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Membre du comité de sûreté générale, il prit part aux grandes mesures du système terroriste; mais il s'éloigna de Robespierre à la mort de Danton, et contribua au coup d'État du 9 thermidor an II. Il n'en resta pas moins attaché au parti jacobin, et se montra favorable, en 1795, à l'insurrection qui éclata le

(1) Dans tous ces idiomes comme dans le sanscrit, les mots ne sont que des agrégations de racines monosyllabes dont chacune a une valeur propre et indépendante ; tous les mots dérivent du verbe au moyen de particules mobiles et forment des familles naturelles comme les plantes. Le verbe produit des participes présents, passés, futurs, actifs, passifs ou neutres ; ces participes deviennent des adjectifs et ceux-ci deviennent à leur tour des substantifs. Tous les noms sont nécessairement des qualificatifs, sans quoi ils ne pourraient servir à désigner l'objet dont ils doivent exprimer au moins une des qualités ; or, un qualificatif n'est autre chose qu'un adjectif et celui-ci est un participe, c'est-à-dire une partie du verbe. Choisissons un exemple tiré d'une des langues nées du sanscrit. La racine AM produit le verbe AM-*are* (AIM-*er*) qui devient substantif sous la forme de AM-*or* (AM-*our*) ; AM-*ans* (AIM-*ant* et AM-*ant*) est un participe présent qui s'emploie substantivement; AM-*atus* (AIM-*é*) est un participe passé, qui peut aussi s'employer substantivement. AM-*ator* (AM-*ateur*) est identique au participe futur AM-*aturus* ; AM-*abilis* (AIM-*able*) vient du futur indicatif AM-*abo*, etc.

1er prairial an III contre la Convention, et le 7 ayant voulu parler en faveur de son ami Laignelot, il fut lui-même, sur la proposition d'Auguis, décrété d'arrestation. Il recouvra sa liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795). Il fut employé depuis dans l'administration des hospices de Paris. Resté pauvre et depuis longtemps éloigné de la scène politique, il ne s'attendait pas à être atteint par la loi dite d'*amnistie* de 1816, qui le força de se réfugier en Italie. Il rentra en France après la révolution de 1830. H. L.

Le Moniteur universel, ann. 1789-1793. — Le Bas, *Annales*, t. II, p. 282. — Thiers, *Histoire de la révolution française*, t. I et II. — Lamartine, *Hist. des Girondins*, t. II et III. — Henrion, *Annuaire hist.*, 1830 1831.

PANNARTZ (*Arnold*), imprimeur allemand, mort en 1476. Il était employé dans l'imprimerie fondée à Mayence par Gutenberg et continuée par Schœffer, lorsque la prise de cette ville par Adolphe de Nassau (octobre 1462) amena la dispersion des ouvriers. Il se rendit en Italie en compagnie de Conrad Sweynheim, avec lequel il établit au couvent de Subiaco une imprimerie, la première en date dans ce pays. Après avoir publié un *Donat*, dont il n'existe plus un seul exemplaire, ils firent paraître (octobre 1465), un *Lactance*, puis les *Offices* de Cicéron (le premier livre imprimé où se trouvent des caractères grecs), et en 1466 la *Cité de Dieu* de saint Augustin. En 1467 ils allèrent, invités par le marquis de Maximis, fonder une imprimerie dans le palais de ce riche seigneur. Ils publièrent en beaux caractères une grande partie des classiques latins, des traductions latines de Strabon, de Polybe, etc.; dans l'espace de six ans plus de douze mille volumes sortirent de leurs presses. Néanmoins une lettre adressée par eux au pape Sixte IV prouve qu'ils furent loin de faire fortune. A la fin de 1473 les deux associés se séparèrent; Pannartz continua seul l'entreprise, et publia les traductions de Josèphe et d'Hérodote, Stace et le premier volume des *Lettres* de saint Jérôme, qui parut en 1476; le second fut publié avec les mêmes caractères, mais par les soins de Georges Laver. Depuis lors le nom de Pannartz disparaît des annales de l'imprimerie; il est probable qu'il mourut de la peste qui désola Rome en 1476. O.

A. Bernard, *De l'origine de l'imprimerie en Europe*. — Dupont, *Hist. de l'imprimerie*. — Santander, *Dict. bibliogr.* — Maittaire, *Annales typographici*. — Panzer, *Annales typographici*.

PANNONIUS. *Voy.* CISINGE.

PANOFKA (*Théodore*), archéologue allemand, né à Breslau, le 25 février 1801, mort le 20 juin 1858. Après avoir étudié à Berlin, il visita l'Italie et la Sicile, et vint ensuite à Paris, où il fut chargé de décrire les objets d'art du musée du duc de Blacas, qu'il accompagna en 1828, à Naples. Il dirigea peu de temps après les fouilles de Nola; en 1829 il devint secrétaire de l'*Institut archéologique*, fondé à Rome par le roi de Prusse. De retour à Berlin en 1834, il fut élu deux ans après membre de l'Académie de cette ville; en 1844 il devint professeur à l'université; il était correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris. On a de lui : *De rebus Samiorum*; Berlin, 1822, in-8°; — *Vasi di premio*; Florence, 1826; — *Museo Bartoldiano*; Berlin, 1827; — *Neapels Antiken*; Stuttgard, 1828, avec E. Gerhard; — *Recherches sur les noms des vases grecs*; Paris, 1829; — *Musée Blacas, les vases peints*; Paris et Bonn, 1830-1833, 4 livr. in-fol., avec planches; — *Le Cabinet du comte de Pourtalès*; Paris, 1834, in-fol., avec planches; — *Der Tod des Skiron und Patroklos* (La Mort de Scyron et de Patrocle, peinture de vase); Berlin, 1836, in-fol.; — *Terracotten des Museums zu Berlin* (Terres cuites du musée de Berlin); ibid., 1841-1842, 8 livraisons, in-4°, avec fig.; — *Bilder antiken Lebens* (Tableaux de la vie des anciens); ibid., 1843, in-4°; — *Griechen und Griechinnen nach Antiken skizzirt* (Grecs et Grecques esquissés d'après des antiques); ibid., 1844, in-4°. — Parmi les nombreux et intéressants *Mémoires* de Panofka, insérés dans le recueil de l'Académie de Berlin et aussi publiés à part, nous citerons : *Asclépias et les Asclépiades*; *L'Influence des divinités sur les noms de lieu*; *Les Gemmes munies d'inscriptions qui se trouvent aux musées de Berlin, de La Haye, de Londres, de Paris, de Saint-Pétersbourg et de Vienne* (Berlin, 1852, in-4°); — *Parodies et Caricatures représentées sur des œuvres d'art antiques*; *Les Cornes à boire des Grecs et leur ornementation*; *Poëmes et Œuvres d'art dans leurs rapports mutuels*; *Sur des marbres remarquables du musée de Berlin*; *Dionysos et les Thyades*; *Spécimen d'un commentaire archéologique de Pausanias*; *Les Divinités de refuge*, etc. Panofka a encore publié, à l'occasion de la fête de Winckelmann, célébrée tous les ans à la Société archéologique, qu'il a fondée à Berlin avec Gerhard, quelques dissertations, telles que : *Atalante et Atlas*; Berlin, 1851, in-4°; — *Delphi et Melène*; Berlin, 1849, in-4°; — *Poséidon Basileus et Athéné Sthénias*; Berlin, 1857, in-4°. Il a inséré plusieurs morceaux dans les *Hyperboræisch-römische Studien für Archäologie*; Berlin, 1833, in-8°; enfin il a publié les sept premières années des *Annali dell' Instituto di corrispondenza archeologica*; Rome, 1829-1836.

Conversations-Lexikon. — *Männer der Zeit*. Leipzig, 1860 L.

PANORMITA (*Antoine* BECCADELLI dit), humaniste italien, né à Palerme, en 1394, mort à Naples, le 6 janvier 1471. Fils du commandant de Palerme, Henri Beccadelli, natif de Bologne, il demeura quelque temps auprès du duc de Milan, Philippe-Marie Visconti qui lui donna une pension

de huit cents écus d'or, et enseigna ensuite pendant deux ans la rhétorique à Pavie, à Plaisance, à Bologne et à Padoue. Il avait écrit dans l'intervalle un recueil d'épigrammes de la dernière licence, l'*Hermaphroditus*, qui lui valut d'être couronné du laurier poétique par l'empereur Sigismond, pendant le séjour que ce prince fit à Sienne en 1433. Ce livre obscène, porté aux nues par les premiers lettrés de l'époque, tels que Guarino et le Pogge, fut condamné par le pape Eugène IV et brûlé publiquement dans plusieurs villes. Quelques religieux franciscains en démontrèrent la profonde immoralité; mais cela n'empêcha pas que les copies de ce livre, qui contient entre autres ordures l'éloge de la pédérastie, ne se répandissent partout. L'auteur fut appelé en 1435 à Naples, auprès du roi Alphonse d'Aragon, qui le combla de bienfaits. Il reçut le titre de conseiller et plus tard celui de président de la chambre royale, accompagna le roi dans ses voyages et dans ses campagnes, et fut envoyé par ce prince comme ambassadeur de l'empereur Frederic III et auprès de plusieurs républiques italiennes, notamment auprès de celle de Venise pour y réclamer un os du bras de Tite-Live. Il continua à jouir de la plus grande faveur sous Ferdinand Ier, successeur d'Alphonse. C'est lui qui fonda à Naples la célèbre académie qui prit plus tard le nom d'Académie de Pontano; il y eut pour collègue Laurent Valla, avec lequel il eut plusieurs vives querelles de plume. De la grâce, de l'esprit, un style élégant et plein d'abandon, telles sont les principales qualités de ses écrits. On a de lui: *De dictis et factis regis Alphonsi*; Pise, 1485, in-4°; réimprimé avec un *Commentaire* d'Énéas Sylvius, Bâle, 1538; Wittemberg, 1585; Rostock, 1590; Hanau, 1611, in-4°; — *Epistolarum libri V*; Venise, 1553, in-4°. Quelques autres lettres de Panormita se trouvent dans les *Regis Ferdinandi et aliorum epistolæ*; Ibid., 1586, in-8°; — dans *Hermaphroditus*; Cobourg, 1824, et dans les *Quinque illustrium poetarum lusus in Venerem*; Paris, 1791, in-8°; — quelques *Harangues*, imprimées dans divers recueils; plusieurs pièces de poésie dans le t. II des *Carmina illustrium poetarum italorum*.

Facius, *De factis Alphonsi*. — Paul Jove, *Elogia*. — Mongitore, *Bibliotheca sicula*. — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — Alp. Zeno, *Dissertazione Vossiane*. — G. Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums*.

PANSA (*C. Vibius*), consul en 43 avant J.-C. avec A. Hirtius. Il appartenait à une famille qui avait compté plusieurs consuls, entre autres Q. Appuleius Pansa, consul en 300 avant J.-C. Son père fut proscrit par Sylla. Fidèle aux opinions politiques de sa famille, Pansa s'attacha au parti démocratique et à Jules César. Il obtint le tribunat en 51. Pendant toute la guerre civile César ne confia à Pansa aucun poste important; mais il le nomma en 46 gouverneur de la Gaule Cisalpine, et en 44 il le désigna consul avec Hirtius pour l'année 43. (Sur les événements qui signalèrent son consulat, voy. HIRTIUS). Pansa périt à Modène en avril 43. Y.

PANSA (*Muzio*), érudit italien, né vers 1560, à Penara (Abruzzes). Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il vécut dans la société des savants. Vers 1595 il s'établit à Chieti, où il exerça la médecine. On a de lui: *Della libreria Vaticana ragionamenti diversi*; Rome, 1590, in-4°; on y trouve l'histoire de l'imprimerie, celle des principaux conciles, une notice des bibliothèques célèbres de l'antiquité, et des recherches sur les inventeurs des lettres; — *Rime*; Chieti, 1596, in-8°; — *De osculo seu consensu ethnicæ et christianæ theologicæ philosophicæ*; ibid., 1601, in-8°; l'édition de Marbourg, 1603 ou 1605, est la meilleure.

Toppi, *Biblioth. napoletana*. — Sax, *Onomasticon*.

PANSERON (*Pierre*), architecte français, né aux environs de Provins, vers 1730. Élève de J.-F. Blondel, il professa le dessin à l'École militaire et fut inspecteur des bâtiments du prince de Conti. Il a publié sur la théorie de son art quelques bons ouvrages, ornés de planches, qu'il gravait lui-même, entre autres: *Éléments d'architecture*; Paris, 1772, in-4°; — *Nouveaux Éléments d'architecture*; Paris, 1775-1780, 3 vol. in-8°, dédiés à M. de Sartine, ministre de la marine; — *Études du lavis*; Paris, 1781, in-12; — *Recueils de jardins anglais et chinois*; Paris, 1783, in-4°; — *Profils d'architecture*; Paris, 1787, in-4°.

Nagler, *Neues Allgem.-Lexicon*.

* **PANSERON** (*Auguste*), musicien français, né le 26 avril 1795, à Paris. Après avoir passé sept ans au Conservatoire, il remporta en 1813 le grand prix de composition musicale. Pendant son séjour à Rome, il écrivit plusieurs messes et un opéra sérieux intitulé *I Bramini*. Avant de retourner à Paris, il parcourut l'Allemagne et la Russie, et fit exécuter divers morceaux religieux. En 1824 il fut nommé professeur de chant au Conservatoire, où il a formé d'excellents élèves. On a de lui trois opéras-comiques: *La grille du parc* (1820), *Les deux cousines* (1821) et *L'école de Rome* (1827), une *Méthode de vocalisation* (Paris, 1839, in-fol.), et une méthode élémentaire à l'usage des enfants sous le titre d'*A B C musical* (Paris, 1840, in-fol.). Mais c'est surtout par ses romances qu'il s'est fait une réputation européenne: il en a publié plus de cinq cents, parmi lesquelles on en remarque de charmantes, telles que *Le songe de Tartini*; *La fête de la Madone*; *Malvina*; *Au revoir*; *Appelez-moi, je reviendrai*; *J'attends encore*; *Vogue, ma nacelle*; etc.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PANTAGATO (*Ottavio* PACATO, connu sous

le nom DE), érudit italien, né le 30 juillet 1494, à Brescia, mort le 19 décembre 1567, à Rome. Admis dans l'ordre des Servites, il alla étudier la théologie à Paris, où il obtint le diplôme de docteur. Appelé à Rome, il reçut de Léon X une chaire au collége de la Sapience. Ayant été pourvu d'une riche abbaye en Sicile par le cardinal Salviati, il quitta le cloître et vécut en prêtre séculier jusqu'en 1553, dans le palais de son protecteur; mais à l'avénement de Paul IV il fut contraint de reprendre l'habit religieux, et choisit pour retraite le couvent de Sainte-Marie-*in-Via*. Tous les savants de son temps, Panvinis, Orsini, Agostini, qui avaient eu recours à ses lumières, ont loué son érudition et sa modestie; mais, à part quelques lettres, il n'a rien publié. On cite de lui deux ouvrages manuscrits: *Notitia rerum romanarum*, et *Historia ecclesiastica*.

J.-B. Rufus, *Vie de Pantagathus*; Rome, 1657, in-8°. — Quirini, *Specimen variæ litter. Brixianæ*, 2e partie, 322. — Giani, *Annales Servor.*, II, 207. — Lagomarsini, *Pogian. epist.*, IV, 338.

PANTALEO (*Henri*), biographe et historien suisse, né à Bâle, le 13 juillet 1522, mort le 3 mars 1595. Élevé par les soins du conseiller Rodolphe Frey, il étudia à Ingolstadt, à Bâle, les langues anciennes, les mathématiques et les sciences naturelles, ainsi que la théologie. Diacre à l'église Saint-Pierre de Bâle depuis 1545, il enseigna dans cette ville la dialectique et la rhétorique; en 1553 il se fit recevoir docteur en médecine à Valence, et explora ensuite le sud de la France, au point de vue des sciences naturelles. De retour dans sa ville natale, il exerça la profession de médecin, et fut nommé en 1558 doyen de la faculté de médecine, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Décoré en 1566 du laurier poétique par l'empereur Maximilien II, il reçut en même temps le titre de comte-palatin. On a de lui: *Epicedia in obitum Erasmi, Œcolampadii, S. Grynæi, Carolostadii, H. Gemusæi*; Bâle, 1544; — *Phylargyrus, et Zachæus publicanorum princeps*; Bâle, 1546, comédies, très-rare; — *Scholia in Publii Syri mimos*; Bâle, 1544; — *Historia martyrum Galliæ, Germaniæ et Italiæ*; Bâle, 1551, 1563, in-fol.; — *Commentarii rerum in Ecclesia gestarum*; Bâle, 1559, 1563, in-fol.; — *De pestis præservatione et remedio*; 1564; — *Prosopographia virorum illustrium Germaniæ*; Bâle, 1565-1566, 3 vol. in-fol.; traduit en allemand par l'auteur, sous le titre de: *Teutscher Nation Heldenbuch* (Bâle, 1567-1570, 3 vol. in-fol.); le troisième volume, où sont les biographies des contemporains de Pantaleo, a seul de la valeur; — *Diarium historicum*; Bâle, 1572 et 1581, in-fol.; — *Omnium regum Galliæ vitæ breviter illustratæ*; Bâle, 1574, in-fol.; — *Historia Johannitarum, Rhodiorum et Melitensium equitum*; Bâle, 1580 et 1581, in-fol., rare; — *Beschreibung der Stadt und Grafschaft Baden* (Description de la ville et du comté de Bade (en Suisse); Bâle, 1578, in-4°. O.

Adami, *Vitæ philosophorum*. — *Athenæ rauricæ*. — Pantaleo, *Prosographia*, t. III (autobiographie). — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

PANTALEONE, médecin italien, né à Confienza (Piémont), dans la première moitié du quinzième siècle. On a peu de renseignements sur la vie de ce savant, que l'on représente comme un homme vertueux et modeste. Il professa la médecine à Verceil, et devint premier médecin du duc de Savoie, qu'il accompagna à la cour de France. A la suite de ce voyage, il s'établit en Touraine. On cite de lui: *Summa lacticiniorum*; Turin, 1477, in-4°; — *Pillularium*; Pavie, 1517, 1518, in-fol.; Lyon, 1525, in-4°, et 1528, in-8°, avec le traité précédent.

Maittaire, *Annales typogr.*, 2e part., 542.

PANTÈNE (Saint), philosophe chrétien, né en Sicile, vers 155, mort à Alexandrie, le 7 juillet vers l'an 216. Attaché de bonne heure à la philosophie stoïcienne, il fut désabusé des superstitions du paganisme, étudia après sa conversion les livres saints, et pour en acquérir une plus parfaite intelligence, il alla se fixer à Alexandrie. Son mérite le fit, vers 179, placer à la tête de l'école de cette ville. Parmi ses disciples, il faut citer Clément d'Alexandrie et Alexandre de Jérusalem. Des Indiens que le commerce attirait en Egypte le prièrent de venir annoncer l'Évangile dans leur pays. Connaissant le zèle de Pantène, Démétrius, qui depuis 189 occupait le siége épiscopal d'Alexandrie, l'établit apôtre des nations orientales; mais on ignore si avant son départ il le sacra évêque. Aucun auteur ancien, à l'exception d'Anastase Sinaïte, ne lui donne le titre de prêtre. On ne sait pas non plus ce que fit Pantène dans l'Inde. A son retour, il n'enseigna plus qu'en particulier. On peut juger de la manière dont il expliquait le texte sacré par celle qu'ont suivie Clément, Origène et les élèves de cette école. Au rapport de saint Jérôme, Pantène laissa divers *Commentaires sur les Écritures*; mais il ne nous en reste qu'un très-court fragment, cité par saint Clément. H. F.

Eusèbe, lib. V, *Histor. caput* 9 et 10. — Saint Jérôme, *In Catalogo*, cap. 36. — Ceillier, *Hist. gen. des auteurs sacrés et ecclés.*; t. II, p. 237 à 239.

PANTHOT (*Jean-Baptiste*), médecin français, né en 1640, à Lyon, où il mourut, en 1707. Fils d'un chirurgien distingué, il fut reçu docteur à Montpellier, et exerça sa profession dans sa ville natale. A l'âge de soixante-trois ans il se fit, dans l'espace de six mois, opérer trois fois de la pierre par son frère Horace, qui employa le grand appareil. Il est auteur de onze lettres insérées dans le *Journal des Savants* et de quelques ouvrages, dont les plus curieux sont un *Traité des dragons et des escarboucles*, Lyon, 1691, in-12, et un *Traité de la baguette*, ibid., 1693, in-4° et in-12.

Biogr. méd.

PANTOJA (*Jean de* LACRUZ, plus connu sous

le nom DE), peintre espagnol, né à Valence, en 1545, mort à Valladolid, en 1610. D'abord enfant de chœur dans un couvent, il s'adonna ensuite à la peinture, choisit pour maître Alonzo Sanchez Coello, et alla pendant quelque temps se perfectionner à Rome. A son retour en Espagne, Philippe II l'attira à sa cour et lui assigna une pension de 600 ducats. Cet artiste fut employé à peindre à l'Escurial, soit des plafonds, soit des tableaux, parmi lesquels on admire un *Saint Laurent*, un *Christ à la colonne*, et une *Conception de la sainte Vierge*. Connu surtout par des portraits, on cite de lui ceux de *Philippe III* et *de la reine sa femme*, peints en 1606 et conservés à Montalvan, dans le palais des ducs d'Uzeda. L'un de ses ouvrages les plus estimés est une *Adoration des bergers*, où se trouve représentée toute la famille de Philippe II. Pendant les guerres de l'empire, deux portraits en pied, l'un de *Charles-Quint* et l'autre de *Philippe II*, furent apportés à Paris et déposés au musée du Louvre; ils furent rendus en 1815. Les ouvrages de Pantoja se distinguent par une grande pureté de dessin, beaucoup de grâce et d'expression dans les figures, et par une vérité frappante dans les chairs. H. F.

Quilliet, *Vies des peintres espagnols.*

PANVINIO (*Onofrio*), antiquaire et historien italien, né en 1529, à Vérone, mort le 7 avril 1568, à Palerme. Appartenant à une famille noble, mais pauvre, il entra fort jeune dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin; comme il manifestait une ardeur extrême pour l'étude, on l'envoya à Rome pour y achever son éducation. Il venait d'être reçu bachelier en théologie lorsqu'il fut chargé d'enseigner cette science à Florence (1554); mais dans la même année il obtint la permission de quitter son poste, et s'appliqua en toute liberté aux recherches historiques pour lesquelles il avait le plus de penchant. Infatigable au travail, il passait les jours et les nuits à la lecture; né, suivant l'expression de de Thou, pour retirer des ténèbres les antiquités romaines et ecclésiastiques, il les possédait à fond, et méritait en cela le surnom d'*Helluo antiquitatis*, que lui avait donné Paul Manuce. Aussi était-il lié avec beaucoup de savants de son temps, entre autres avec Fulvio Orsini et Sigonio. Plusieurs souverains, les empereurs Ferdinand et Maximilien, Philippe II, les papes Pie IV et Marcel II, s'empressèrent de l'aider dans ses études. Sur la fin de sa vie il trouva un patron généreux dans le cardinal Alexandre Farnèse. Il mourut, dit-on, du chagrin de s'être attiré une réprimande assez vive de la part de ce prélat, qu'il avait accompagné en Sicile. On a le droit de s'étonner de ce qu'étant mort si jeune, Panvinio ait trouvé le temps d'écrire de si nombreux ouvrages, tant imprimés que manuscrits; parmi ces derniers il y en a de considérables, disséminés aujourd'hui dans les bibliothèques d'Italie et d'Allemagne. L'un des premiers, il introduisit la critique dans l'histoire, et appuya tous ses récits sur les médailles, les monuments et les inscriptions; il joignait à son érudition une manière d'écrire facile, agréable et parfois élégante. Le P. Niceron et surtout Maffei ont donné une liste complète de ses écrits, que Ph. Argelati avait formé le dessein de réunir; nous en indiquerons les principaux: *Epitome pontificum Romanorum usque ad Paulum IV;* Venise, 1557, in-fol.; l'édit. de 1567 est plus correcte et a servi de modèle aux suivantes; — *Fasti et triumphi Romanorum, a Romulo usque ad Carolum V imp.*; Venise, 1557, 1573, in fol.; Heidelberg, 1588, in-fol., avec des commentaires; — *De Baptismate paschali;* Rome, 1560, 1630, in-8°; — *De Sibyllis et carminibus sibyllinis;* Venise, 1567, in-8°; souvent réimpr.; — *XXVII pontificum romanorum elogia;* Rome, 1568, in-fol. fig.; — *Chronicon ecclesiasticum, a J. Cæsare ad Maximilianum II;* Cologne, 1568, in-fol., trad. en italien; — *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos et eorum cœmeteriis;* Louvain, 1572, in-8°; trad. en français; — *De triumpho;* Venise, 1573, in-fol.; — *De republica romana;* Venise, 1581, in-8°; — *De bibliotheca vaticana;* Tarragone, 1587, in-4°, publié par l'évêque J.-B. Cardona; — *In fastos consulares appendix; De ludis sæcularibus et antiquis Romanorum nominibus;* Heidelberg, 1588, in-fol.; — *De ludis circensibus;* Venise, 1600, in-fol.; l'édit. de Padoue (1681) contient, outre les notes d'Argoli et de Pinelli, celle de Mader sur les triomphes; — *De antiquitate et viris illustribus Veronæ lib. VIII;* Padoue, 1648, in-fol. Parmi les ouvrages inédits de Panvinio, nous rappellerons le traité *De cærimoniis curiæ romanæ*, 11 vol. in-fol. P.

Maffei, *Verona illustrata*, II, 148. — Gandolfi. *De CC script. Augustin.*, 274. — Ph. Elssius, *Encomiasticon August.*, 537. — Corn. Curtius, *Eremitarum S. Augustini Elogia*, 147. Ghilini, *Theatro d'huomini letterati.* — Niceron, *Mémoires*, XVI et XX. — Teissier, *Éloges.* — Fabricius, *Bibliot. medii ævi.* — Chaufepié, *Dict.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, 2e part., 196-201.

PANYASIS (Πανύασις), poëte grec, vivait dans la première moitié du cinquième siècle avant J.-C. Selon Suidas, il était natif d'Halicarnasse et oncle de l'historien Hérodote. Ces deux assertions, quoique contredites par quelques témoignages anciens, ont été généralement adoptées. Panyasis commença à se faire connaître comme poëte en 489 avant J.-C., et trente ans plus tard environ il fut mis à mort, par l'ordre du tyran Lygdamis. Les anciens mentionnent de lui deux poëmes, l'*Héraclée* et les *Ioniques*. L'*Héraclée*, le plus célèbre des deux, contenait neuf mille vers, divisés en quatorze livres. Cette épopée était consacrée aux travaux d'Hercule, et le poëte insistait particulièrement sur les exploits de son héros en Asie, en Libye et dans le pays des Hespérides. Le second poëme célébrait l'établisse-

ment des colonies ioniennes en Asie, et comprenait sept mille vers. Ces productions devaient renfermer une foule de détails historiques et géographiques, et au point de vue de l'érudition il est très-regrettable qu'elles se soient perdues. Il paraît, par l'admiration des anciens, qu'elles étaient estimables même au point de vue de la poésie. Panyasis occupe une place intermédiaire entre l'épopée cyclique des derniers homérides et l'épopée savante d'Antimaque. Dans le *canon* des grammairiens d'Alexandrie, il était compté avec Homère, Hésiode, Pisandre et Antimaque, comme un des principaux poëtes épiques. Il ne reste rien des *Ioniques*, qui selon Suidas étaient écrites en vers pentamètres; des fragments de l'*Héraclée* ont été insérés dans les collections de poëtes grecs de Winterton, Brunck, Boissonade, dans les *Fragmente der epischen Poesie der Griechen* de Düntzer et dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot, à la suite d'Hésiode; ils ont été publiés séparément par Tzschirner, *De Panyasidis vita et carminibus dissertatio*; Vratislas, 1836; — *Fragmenta*; 1842, et par Funcke : *De Panyasidis vita ac poesi dissert.*; Bonn, 1837.

On cite un autre PANYASIS, philosophe d'Halicarnasse, auteur d'un traité *Sur les songes*, aujourd'hui perdu. Y.

Suidas, au mot Πανύασις. — Clinton, *Fast. hellenici*, aux années 467, 489. — *Histoires de la litterature grecque*, de Müller, Bode, Ulrici et Bernhardy. — *Panyasis* dans l'*Encyklopädie* d'Ersch et Gruber.

PANZANI (*Gregorio*), ecclésiastique italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Envoyé par le pape Urbain VIII en Angleterre, il y séjourna de 1634 à 1636 pour y concilier les différends qui s'étaient éleves entre les catholiques. Il avait écrit sur cette mission des mémoires intéressants, qui n'ont jamais paru en italien; Dodd en avait seulement intercalé des extraits dans son *History of the Church*, lorsqu'un prêtre anglais, Joseph Berington, en publia dans sa langue une traduction intitulée : *Memoirs of Gregorio Panzani* (Birmingham, 1794, in-4°).

Chaudon, *Dict. hist. univ.*

PANZER (*Georges-Wolfgang*), célèbre bibliographe allemand, né à Sulzbach, le 16 mars 1729, mort le 9 juillet 1804. Fils d'un conseiller de régence, il étudia à Altdorf, devint en 1751 pasteur à Etzelwang, en 1760 diacre à l'eglise de Saint-Sébald de Nuremberg, dont il fut nommé pasteur treize ans après. Ses recherches intéressantes et approfondies sur les ouvrages imprimés dans son pays, surtout aux quinzième et seizième siècles, l'ont fait surnommer le *Maittaire allemand*. On a de lui : *Catalogus bibliothecæ Thomasianæ, cum vita possessoris et annotationibus*; Nuremberg, 1765-1769, 3 vol. in-8°; — *Nachricht von den ältesten gedrukten teutschen Biblen aus dem XV Jahrhundert, welche in der Bibliothek zu Nürnberg aufbewahrt werden* (Notice sur les plus anciennes bibles allemandes imprimées au quinzième siècle et conservées à la bibliothèque de Nuremberg); ibid., 1777, in-4°; — *Geschichte der Nürnbergschen Ausgaben der Bibel von Erfindung der Buchdruckerkunst bis auf unsere Zeiten* (Histoire des éditions de la Bible faites à Nuremberg depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'aujourd'hui); ibid., 1778, in-4°; — *Ausführliche Beschreibung der ältesten Augsburgischen Ausgaben der Bibel* (Description détaillée des plus anciennes éditions de la Bible publiées à Augsbourg); ibid., 1780, in-4°; — *Versuch einer kurzen Geschichte der römisch-katholischen teutschen Bibelübersetzung* (Essai d'une histoire succincte de la traduction allemande de la Bible par les catholiques); ib., 1781, in-4°; — *Entwurf einer Litterärgeschichte der Lutherisch-teutschen Bibelübersetzung von* 1517-1581 (Esquisse d'une histoire littéraire des traductions luthériennes de la Bible en allemand écrites de 1517 à 1581); ib., 1783 et 1791, in-8°; — *Beitræge zu Webers Geschichte der augsburgischen Confession* (Additions à l'*Histoire de la Confession d'Augsbourg* de Weber); ib., 1783; — *Verzeichniss der Bildnisse der nürnbergischen Künstler* (Catalogue des portraits des artistes de Nuremberg); ib., 1784, in-8°; — *Annalen der älteren Literatur oder Beschreibung der Bücher welche seit der Erfindung der Buchdruckerkunst bis* 1526 *in teutscher Sprache gedruckt worden* (Annales de l'ancienne littérature allemande, ou description des livres imprimés en allemand depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1526); ib., 1788-1805, 2 vol. in-4°, avec un *Appendice*; Leipzig, 1802; — *Aelteste Buchdruckergeschichte von Nürnberg* (Histoire de l'imprimerie à Nuremberg dans les premiers temps après son invention); ib., 1789, in-4°; c'est la liste des livres publiés dans cette ville jusqu'en 1500; — *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum MDXXXVI, post Maittairi, Denisii aliorumque curas emendati et aucti*; Nuremberg, 1793-1803, 11 vol. in-4°, avec un *Conspectus monumentorum typographicorum seculi decimi quinti*; ib., 1797 : ouvrage important et fait avec un grand soin.

Son fils *Georges-Wolgang-François* PANZER, né en 1755, mort en 1829, médecin à Hersbruck, s'est fait connaître par des travaux sur la botanique et l'entomologie, tels que *Fauna insectorum Germaniæ*; Nuremberg, 1792-1824, 110 fascicules; quatre-vingts autres fascicules ont été ajoutés par Herrick et Schaefer; — *Ideen zu einer Revision der Gattung der Græser* (Idées sur la modification de la classification des graminées); Munich, 1813, in-4°, etc.

Will, *Nürnbergisches Lexikon* et le *Supplement* de Nopitsch. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI, X et XI. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher. — Ersch et Gruber, *Encyklopadie*.

PANZER (*Frédéric*), littérateur allemand,

né le 22 octobre 1794, à Eschenfelden (Bavière), mort à Munich, le 16 novembre 1854. Fils d'un ministre luthérien, il avait fait d'excellentes études. Les fonctions d'inspecteur général des bâtiments, qu'il devait à sa rare aptitude comme architecte, ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ardeur à la recherche et à l'étude des antiquités de son pays. Le livre où il a recueilli et résumé, avec une critique intelligente, ces monuments si précieux pour l'histoire qui chaque jour s'effacent de nos souvenirs est intitulé *Bayerische Sagen und Gebraüche* (Traditions et Coutumes de la Bavière); Munich, 1848-1855, 2 vol. Le second volume est précédé d'une notice due à M. Rochholz. A. G.

Allgemeine Zeitung.

PAOLI (*Sebastiano*), antiquaire italien, né en 1684, à Villa-Basilica, près Lucques, mort le 20 juin 1751, à Naples. Son éducation terminée, il embrassa la vie religieuse chez les Clercs réguliers de la Mère de Dieu (1705), congrégation qui en 1729 le choisit pour procureur général. Partageant tout son temps entre l'étude et les devoirs de la chaire, il se fit connaître à la fois comme un savant antiquaire et un habile prédicateur; appelé dans les principales villes d'Italie, il visitait les bibliothèques et se liait d'amitié avec les érudits; les académies s'empressaient à l'envi de lui envoyer des lettres d'associé. A Vienne, où il prêcha deux fois le carême, il reçut de l'empereur des présents et une pension viagère, et acquit pour lui le cabinet Certosino. En 1740 il devint recteur du collége de Sainte-Brigitte à Naples. Il mourut d'hydropisie. Le P. Paoli avait une instruction aussi solide que variée; la plupart des lettrés de son pays, Apostolo Zeno, Muratori, Valletta, Maffei, Manfredi, entretenaient des rapports avec lui : Ses principaux écrits sont. *Della poesia de' SS. Padri greci e latini ne' primi secoli*; Naples, 1714, in-12; — *Vita di Ambrogio Salvio, vescovo di Nardò*; ibid., 1716, in 4°; — *Lettera sopra tre manoscritti greci*; Venise, 1719, in-8°; — *De nummo aureo Valentis imp.*; Lucques, 1722, in-4°; — *Sopra il titolo di Divo dato agli antichi imperadori romani*; ibid., 1722, in-4°; — *Orazioni*; Lucques, 1724, 1739, et Venise, 1743, 1750, in-4°; — *Codice diplomatico dell' ordine di Malta*; Lucques, 1733-1737, 2 vol. in-fol.; il a relevé à la suite de ce recueil les erreurs commises par les historiens de l'ordre de Malte; — *Modi di dire toscani ricercati nella loro origine*; Venise, 1740, 1761, in-8°; — *Vita di Giaimo Zummo, cavaliere gerosolimitano*; Naples, 1742, in-4°; — *Prediche sacro-politiche*; Venise, 1754, in-4°. Paoli a donné une bonne édition des *Sermons* de saint Pierre Chrysologue (Venise, 1750, in-fol.), et il a laissé une *Biblioteca gerosolimitana*, entièrement prête pour l'impression. P.

Paciaudi, *Commentarius epistolaris*; Naples, 1751. — Sarteschi, *Hist. littér. des Clercs reguliers.* — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

PAOLI (*Hyacinthe*), chef corse, né à Bastia, en 1702, mort à Naples, en 1768. Après avoir étudié sur le continent la médecine et les belles-lettres, il prit part au soulèvement général de sa patrie contre les Génois, dont le joug devenait de plus en plus intolérable. Pendant la première période de cette guerre (de 1729 à 1732), il se fit connaître par son courage, son zèle pour l'indépendance et son éloquence entraînante. Nommé général à la reprise des hostilités, il battit plusieurs détachements ennemis, et dans une assemblée générale de la nation à Corte prépara les éléments d'une constitution qui fut promulguée le 7 mars 1733. Elle portait en substance : 1° séparation définitive de la Corse et de Gênes; 2° création de primats ayant droit de faire battre monnaie en leur nom; 3° organisation de la justice et des assemblées politiques. Élu primat avec Giafferi, Paoli eut à lutter contre de nouvelles troupes génoises, s'empara d'Aléria (ville aujourd'hui détruite), et fut un des premiers à reconnaître Théodore de Neuhoff pour roi de Corse. Les Génois ayant été contraints d'implorer l'intervention de la France, Paoli traita ses nouveaux adversaires avec la plus grande modération, et se montra surtout plus humain que beaucoup de ses compatriotes. Trois navires chargés de troupes, que l'on envoyait contre lui, avaient fait naufrage près de Saint-Florent; il fit rendre à tous les naufragés les effets qui leur avaient été enlevés, et les renvoya en toute liberté à Bastia. En 1739 Maillebois attaqua les nationaux sur plusieurs points, les cerna bientôt par d'habiles manœuvres et les força de cesser une résistance inutile. Paoli se rendit, et eut avec le général un long entretien, où il fut convenu que les principaux chefs s'éloigneraient momentanément de la Corse. En effet, quelques jours après ceux-ci, au nombre de vingt-deux, s'embarquèrent pour l'Italie. Paoli se retira à Naples, où le roi lui donna le commandement d'un régiment de Corses réfugiés. S. R.

PAOLI (*Pascal*), chef et législateur des corses, fils du précédent, naquit à Morosaglia, en 1726, mourut le 5 février 1807, dans les environs de Londres. Sa mère, issue d'une ancienne famille de *Caporali*, noblesse secondaire, l'éleva au village de La Stretta, au milieu du tumulte des armes. L'intrépidité et l'héroïque dévouement que déployèrent ses compatriotes furent les premiers enseignements de son enfance; il y puisa de bonne heure l'amour de la patrie et la haine de la domination étrangère. Admis à l'école militaire de Naples, il compta parmi ses professeurs le célèbre Genovesi, qui, remarquant l'esprit pénétrant et l'intelligence supérieure de son élève, prédit que ce jeune homme un jour étonnerait l'Europe. Les vieux chefs réfugiés voyaient en lui le futur libérateur de leur pays. Paoli n'ignorait pas leurs espérances, et pour être à la hauteur de sa destinée, il se livra avec ardeur aux études qui pouvaient lui en aplanir les difficultés;

aussi quand vint le jour où la suprême magistrature déposa entre ses mains la direction de l'État, il se trouva prêt. En juillet 1755, il débarqua en Corse, où sa réputation l'avait précédé : on citait mille traits de lui, et la bravoure qu'il avait montrée dans une expédition contre les bandits calabrais l'avait déjà rendu populaire. Agé de près de trente ans, d'une stature élevée, imposant de figure et distingué dans ses manières, il joignait à ces qualités un jugement solide, un coup-d'œil sûr et rapide et une profonde connaissance des hommes. Proclamé général à la consulte de Saint-Antoine-della-Casabianca, il refusa de s'adjoindre pour collègue Emmanuel Matra, qui s'attendait à cet honneur en raison de sa noblesse, de son influence et des services qu'il avait rendus comme *protecteur de la patrie*. Paoli eut dès lors en lui un ennemi mortel; celui-ci, dissimulant toutefois son ressentiment, se retira dans sa piève de Serra et y attendit pour éclater une occasion qui ne tarda pas à se présenter. Le premier soin du général avait été d'apaiser par son éloquence les inimitiés qui divisaient les familles et de détruire par une rigoureuse application de la justice la funeste habitude des *vendette;* son refus de gracier quelques coupables blessa l'amour propre de Corses influents, qui engagèrent Matra à disputer à Paoli le commandement, les armes à la main. Les rebelles eurent d'abord quelques succès; mais chassés à leur tour de leurs positions, ils furent obligés d'implorer le secours de Gênes, et reprirent l'offensive, en janvier 1756; ayant atteint Paoli à Bozio, ils l'assiégèrent dans le couvent où il s'était enfermé; l'intervention d'une troupe de montagnards le sauva, et à la suite d'un combat acharné Matra fut tué. Paoli tourna ensuite toutes ses forces contre les Génois; mais, à la fois législateur et guerrier, il fit marcher d'un pas égal les réformes civiles et politiques et les opérations de la guerre. A mesure que les Génois étaient chassés d'une commune, l'ordre y était sévèrement établi; la loi dominait souverainement, protégeait les propriétés et arrachait les personnes à l'arbitraire d'un commissaire souvent cupide, toujours brutal. Précurseur de Washington, il eut la gloire d'apprendre à l'Europe comment on peut conserver l'ordre le plus parfait au sein de la démocratie la plus étendue. Le pouvoir législatif était entre les mains du peuple, et le pouvoir exécutif entre celles du général. Tout homme domicilié sur le sol affranchi était électeur et devait choisir le *podestat*, les juges de sa commune, et les représentants qui devaient se rendre à la consulte centrale et annuelle de Corte. Cette assemblée, base de l'édifice politique, investissait toutes les autorités de leurs pouvoirs respectifs. L'administration de la justice était confiée aux pères de chaque commune et à une haute cour de trois membres pour les affaires d'une certaine importance. La perception des impôts se faisait avec une étonnante économie, sous la surveillance des syndics. Des juntes de défense parcouraient aussi le pays pour s'opposer par une prompte et énergique répression aux menées des agents génois. Chaque emploi était renouvelable au bout de l'année et fort peu rétribué; ces conditions étaient une concession et un remède aux deux infirmités morales que Paoli avait reconnues dans les Corses : la manie des emplois et le besoin de changement. Le général était nommé à vie ainsi que les membres de la haute cour. Paoli veilla avec soin à rendre prompte et impartiale la distribution de la justice, à établir une parfaite unité dans l'organisation des forces nationales, à créer au centre de l'île, à Corte, une université pour les études secondaires, et dans chaque commune des écoles primaires, et enfin à protéger l'agriculture et à la développer. Cette constitution, dont il poursuivait activement l'établissement, produisit bientôt d'heureux résultats; les impôts furent réduits de neuf dixièmes de ce qu'ils étaient sous les Génois; on ne compta que quatre homicides pendant les trois premières années de son généralat quand les statistiques officielles en mentionnaient en moyenne neuf cents chaque année autrefois; enfin la Corse commença à fixer l'attention des écrivains et des cabinets de l'Europe. Paoli profita de la présence des Français, qui lui rendaient toute attaque impossible contre les Génois, pour se retrancher près de Bastia et pour fonder l'Isle-Rousse. Le départ des troupes françaises, qui eut lieu le 18 septembre 1759, mit fin à la trêve; les Génois attaquèrent sans succès Furiani, et cherchèrent à semer la discorde dans l'île en envoyant successivement les frères d'Emmanuel Matra faire un appel aux armes chez leurs anciens partisans. Mais toutes ces tentatives échouèrent et la république eut à subir en outre un échec moral par l'arrivée d'un visiteur apostolique envoyé par le pape, malgre l'opposition des Génois, à Paoli pour établir l'ordre dans les affaires ecclésiastiques. Le 20 mai 1760 Paoli offrait des lettres de marque aux Corses et aux étrangers qui voulaient aller en course contre les bâtiments de la république dont la croisière interdisait tout commerce à la nation, et fondait ainsi une marine qui ne tarda pas à inquiéter sérieusement les Génois et à les déterminer même à faire à Paoli des offres solennelles de paix. Celui-ci, voulant éviter de se prononcer sur d'aussi graves intérêts, assembla une consulte dont les membres déclarèrent ne vouloir traiter avec Gênes qu'après l'entière évacuation de la Corse. Ils pouvaient bien prendre cette détermination avec une puissance qui s'était jouée tant de fois des traités; d'ailleurs ils se trouvaient élevés au rang de nation, Marie-Thérèse les avait pris sous sa protection, le roi de Sardaigne les appelait ses alliés, l'Angleterre leur fournissait des armes et des provision, et Frédéric II avait envoyé à leur général une épée d'honneur sur laquelle était gravée

cette devise : *Pugna pro patria*. La république fut obligée de recourir de nouveau aux Français, à la garde desquels elle confia les villes du littoral pour quatre années, pendant lesquelles Paoli poursuivit l'œuvre qu'il avait si bien commencée. De 1764 à 1768 il établit un moulin à poudre; une manufacture d'armes, une imprimerie, il fit exploiter des mines de plomb, battre une monnaie nationale et défricher d'immenses taillis. En mai 1767 sa marine s'illustra par la prise de l'île Capraja, malgré les efforts réitérés de toute la flotte génoise. L'année suivante, informé que les Génois, désespérant de conserver leurs possessions, avaient cédé à la France leurs droits sur l'île de Corse, il protesta vivement, fit un appel à l'Europe et convoqua tous les Corses en état de porter les armes. MM. de Marbeuf et de Chauvelin comprirent que la conquête de la Corse n'était pas aussi facile qu'on pouvait le croire à Versailles. Le comte de Vaux dut prendre le commandement des troupes; il vengea les défaites de ses prédécesseurs à Ponte-Nuovo, se rendit maître des positions importantes, et força Paoli à s'embarquer sur une frégate anglaise. Sur la route de l'exil il reçut des témoignages universels d'estime et de sympathie. Joseph II, le grand-duc Léopold lui firent l'accueil le plus distingué; Alfieri lui dédia sa tragédie de *Timoléon*; et l'aristocratie anglaise le reçut dans ses salons. Vingt ans après, Paoli salua avec empressement la révolution de 1789 qu'il avait prévue. Il envoya ses amis à Paris solliciter de l'Assemblée nationale le régime politique sous lequel la Corse pendant son généralat marchait si rapidement dans la voie du progrès. Cette demande, appuyée des députés du tiers état et de Mirabeau, amena le décret du 30 novembre 1789, par lequel la Corse était déclarée partie intégrante de la France. L'illustre proscrit fut rappelé et reçu avec de longs applaudissements par l'Assemblée nationale; Louis XVI, à qui La Fayette l'avait présenté, le félicita chaleureusement, et les Corses le reçurent avec enthousiasme et le nommèrent (10 septembre 1790) président de l'administration de département. Mais la marche de la révolution l'éloigna peu à peu du parti démocratique, et en 1792 il se trouva en butte aux attaques continuelles de quelques députés de la Corse, qui l'accusaient de traiter secrètement avec les Anglais. Justifié une première fois par ses partisans, il fut investi du commandement général de l'île, avec mission de la mettre à l'abri d'un coup de main. C'est alors qu'eût lieu l'expédition de Sardaigne, dont l'issue malheureuse, attribuée aux lieutenants de Paoli, fit peser sur lui-même de graves soupçons. Le rapport de l'amiral Truguet, ceux des Bonaparte et des députés du midi le firent décréter d'accusation. Trois commissaires furent envoyés pour s'assurer de sa personne (2 avril 1793); mais, loin de se soumettre, Paoli et les siens se séparèrent de la France et délièrent les fonctionnaires et les troupes de leur serment de fidélité envers les envoyés de la Convention. Il fut alors mis hors la loi (17 juillet 1793), et entra en correspondance avec Nelson, qui, le 2 février 1794, lui envoya un secours de deux mille hommes pour s'emparer de Saint-Florent, de Bastia, et de Calvi de concert avec la flotte anglaise. Après l'expulsion des Français, Paoli offrit la souveraineté de l'île à Georges III, qui nomma vice-roi sir Gilbert Elliot. Bientôt dénoncé par Pozzo di Borgo, il reçut du roi la lettre suivante : « Votre présence inquiète vos ennemis, et donne trop d'audace à vos partisans. Venez à Londres, où nous saurons rémunérer votre fidélité, en vous assignant une place dans notre propre famille. » Ayant reconnu qu'il ne pouvait plus à son âge opérer un soulèvement contre les Anglais, il fit ses adieux à ses amis, et s'embarqua pour Londres, où il vécut dans l'intimité de Sheridan et des autres chefs de l'opposition. Il travailla sans cesse avec eux à renverser le ministère Pitt en montrant toutes les fautes de son parent le vice-roi Gilbert Elliot. Jouissant d'un revenu de 50,000 francs, il en profitait pour secourir ses compatriotes et surtout pour subvenir aux besoins de l'université qu'il avait fondée dans sa patrie. L'avénement de Napoléon au consulat à vie fut un jour de bonheur pour le vieillard exilé; on le vit illuminer son hôtel en signe de joie. Quelques jours après le coup d'État du 18 brumaire, il avait prédit l'avénement de Napoléon au trône impérial, comme il avait autrefois deviné les hautes destinées du jeune officier d'artillerie : « Vous serez un homme de Plutarque, » lui avait-il dit. S. Rolland.

Pompei. *État actuel de la Corse*. — Libri, *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon*. — Arrighi, *Vie de Pascal Paoli*. — Rossi, *Notes historiques* (manuscr. de la Bibl. imp.).

PAOLI-CHAGNY (Comte de), littérateur français, né vers 1750, en Bourgogne, mort en 1830, à Hambourg. Ayant émigré au début de la révolution, il résida en Angleterre et en Allemagne, et s'établit enfin à Hambourg, où il rédigea les *Annales politiques du dix-neuvième siècle*, journal qu'il fut obligé de cesser après la chute de Napoléon. Après avoir attaqué avec une grande violence les institutions républicaines et impériales, il ne déploya pas moins d'ardeur à combattre la cause des Bourbons. Pendant longtemps il reçut du ministère anglais une pension d'environ 6,000 fr. On a de lui : *Histoire de la politique des puissances depuis la révolution jusqu'au congrès de Vienne;* Hambourg, 1817, 4 vol. in-8°; — *Projet d'une organisation politique pour l'Europe;* ibid., 1818, in-8°; — *Le faux ami de cour*, comédie; Paris, 1818, in-8°; — *La Napoléoniade*, poëme en XXIV chants, en vers libres; Paris, 1825, in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

PAOLUCCI (*Sigismondo*), poëte italien, né vers 1510, à Spello (Ombrie), où il est mort, en 1590. Après avoir été secrétaire du duc de Ca-

merino, il remplit depuis 1551 la charge de notaire dans son lieu natal. Il cultiva d'abord la poésie lyrique, et ses *canzoni*, insérées dans divers recueils, lui assignent un rang honorable parmi les imitateurs de Pétrarque. Puis il s'essaya dans l'épopée, et écrivit *Le Notti d'Africa* (Messine, 1535-1536, 2 part. in-4°) et *La Continuazione di Orlando furioso colla morte di Ruggiero* (Venise, 1543, in-4°). Le premier de ces deux poëmes, destiné à célébrer l'expédition de Charles-Quint en Afrique, lui valut les titres de chevalier et de comte palatin; il y a de l'imagination, mais le style en est inégal et peu correct.

Un de ses descendants, PAOLUCCI (*Giuseppe*), né en 1671, à Spello, fut l'un des fondateurs de l'Académie des Arcades. Attaché au cardinal Spinola, il le suivit à Bologne, et obtint ensuite un canonicat à Rome, où il mourut, le 24 mars 1730. On a de lui des *Poésies*, la *Vie de B. Menzini* et une bonne édition des *Rime* de Chiabrera (Rome, 1718, 3 vol. in-8°).

Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, IV, 61. — *Vite degli Arcadi*, V.

PAON (DU ou LE), peintre français, né près Paris, en 1740, mort en mai 1785. Fils de cultivateurs, il fut d'abord soldat. Doué d'une vocation naturelle pour la peinture, il s'en occupa dans ses loisirs de garnison, et aussitôt son temps de service accompli, il fréquenta les ateliers de Boucher, de Carle van Loo, de Casanova. Il égala ce dernier en se livrant spécialement, comme lui, à la peinture de faits de guerre. Ses meilleurs morceaux se voient à Paris, au Palais Bourbon et à l'École militaire. Paon se faisait remarquer par un dessin ferme, correct et surtout un coloris naturel. A.

Le Bas, *Dict. hist. de la France*.

PAOSTYTZ (*Isaac ben Aaron*). *Voy.* AARONOWITZ.

PAPA (*Giuseppe* DEL), médecin italien, né en 1649, à Empoli (Toscane), mort en 1735, à Florence. Reçu docteur à Pise, il enseigna dans cette université la logique, les institutions théoriques et la médecine pratique, puis il devint premier médecin du grand-duc. On cite de lui: *De præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur*; Florence, 1733, in-4°; Venise, 1735, in-8°; — *Consulta medica*; Rome, 1733, in-4°; Venise, 1734; — *Trattati varij*; Florence, 1734, in-4°. Les doctrines chimiques dominent dans ces écrits.

Biogr. méd.

PAPACINO. *Voy.* ANTONI (D').

PAPADOPOLI (*Nicolas-Comnène*), érudit italien, né en 1655, dans l'île de Candie, mort en janvier 1740, à Padoue. Ses parents, qui étaient Grecs, l'envoyèrent fort jeune à Rome, où il s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres, de la théologie et du droit canon. Admis en 1672 dans la Compagnie de Jésus, il en sortit bientôt après, et rentra dans le clergé séculier. Il était recteur du collége de Capo-d'Istria lorsqu'en 1688 on lui offrit la chaire de droit canon à Padoue; il l'accepta et y déploya un tel zèle que son traitement fut augmenté à diverses reprises et qu'il fut pourvu de l'abbaye de Sainte-Zénobie. Il est principalement connu par l'*Historia gymnasii patavini* (Venise, 1726, 2 vol. in-fol.), recueil bien supérieur à celui d'Antoine Riccoboni et qui renferme une histoire de l'université de Padoue jusqu'en 1724, et de courtes mais nombreuses notices sur les professeurs et les principaux élèves. Apostolo Zeno, neveu de l'auteur, y a relevé plusieurs omissions ou erreurs, et Facciolato l'a refondu et continué jusqu'en 1756. On a encore de Papadopoli: *Prænotiones mystagogicæ ex jure canonico*; Padoue, 1697, in-fol.; tout en combattant ceux de ses compatriotes qui sont schismatiques, il les défend avec chaleur des imputations calomnieuses dirigées contre eux.

Fabricius, *Bibl. græca*, X, 418.

PAPAI-PARIZ (*François*), érudit hongrois, né en 1649, à Dees (Transylvanie), mort en 1716. Reçu docteur en médecine à Bâle, il enseigna pendant quarante ans cette science au collége d'Eneyd. On a de lui: *Breves rerum ecclesiasticarum hungaricarum et transylvanicarum commentarii*; Cibini, 1684; Zurich, 1732, in 8°, avec la vie de l'auteur; — *Ars heraldica*; 1696, in 12; — *Dictionarium latino-hungaricum*; Leutschen, 1708, gr. in-8°; dans la même année il publia une nouvelle édit., augm. du *Dict. hungarico-lat.* d'Albert Molnar.

Horanyi, *Mem. Hungar.*, III, 32.

PAPE (*Gui* PAPE ou plutôt *Gui* DE LA), jurisconsulte français, né au commencement du quinzième siècle, à Lyon, mort un peu après 1475. Fils de Jean, seigneur de La Pape, et de Catherine d'Adhémar, descendante de la maison de Castille, il étudia le droit en France et en Italie; il exerça avec beaucoup de succès la profession d'avocat à Lyon et ensuite à Grenoble; il y épousa la fille d'Étienne Guillon, président au conseil delphinal, et obtint en 1440 une charge de conseiller. Peu de temps après il gagna la confiance du dauphin Louis, qui s'était retiré dans le Dauphiné, et fut chargé par ce prince de plusieurs affaires importantes. Nommé plus tard membre du parlement de Grenoble, il quitta le palais dans les dernières années de sa vie, pour se livrer tout entier dans la solitude à la composition de ses ouvrages, qui lui acquirent une réputation méritée (1). On a de lui: *Decisiones Gratianopolitanæ*; Grenoble, 1490, in-fol.; Lyon, 1554, in-8°; 1593, in-4°; Francfort, 1609 et Genève, 1624, in-fol.; traduit en français, arrangé et annoté par Chorier, Lyon, 1692, in-4°, sous le titre de *La jurisprudence*

(1) Il avait acheté la terre de Saint-Aubao; elle passa à ses descendants, qui prirent au dix-septième siècle le titre de marquis de Saint-Auban.

de Guy Pape; — *Lectura super Decretales;* Lyon, 1517, in-4°; et dans les *Commentarii aurei doctorum in libros Decretalium;* Venise, 1588, in-fol.; — *Consilia;* Francfort, 1574, in-fol.; — *Lectura in librum XXX Pandectarum, et in libri XLII titulum I;* ibid., 1576, in-fol.; — *Lectura super libros IV et V Codicis;* Francfort, 1576, in-fol.; — *Tractatus singulares;* ibid., 1576, in-fol.; contient sept traites de Gui Pape, presque tous réimprimés dans les *Tractatus juris* (Lyon, 1544), et quatre traités de divers auteurs; — *De compulsoriis litteris* et *De primo et secundo decreto*, dans les *Tractatus juris.*

Vie de Gui Pape (en tête de la *Jurisprudence de Guy Pape* de Chorier). — Niceron, *Memoires*, XXXVI. — Chaufepié, *Dict.*

PAPEBROCH (*Daniel*), savant jésuite belge, né à Anvers, le 17 mars 1628, mort le 28 juin 1714. D'une famille originaire de Hambourg, il entra à l'âge de dix-huit ans chez les Jesuites, et professa dans plusieurs de leurs colléges en Belgique En 1660 il fut chargé d'explorer, en compagnie du P. Henschen, les archives d'Italie afin d'y rechercher des documents pour les *Acta sanctorum*, commencés par Bolland. De retour dans sa ville natale en 1662, il y demeura le reste de sa vie, occupé principalement de la continuation des *Acta*, dont il rédigea le mois de *mars* en commun avec Henschen, le mois d'*avril* ainsi que les trois premiers volumes de *mai*, tout seul, les quatre derniers avec Baert et Janning; il collabora aussi aux sept volumes du mois de *juin*. On a imprimé à part sa *Vita S. Ferdinandi, regis Castellæ et Legionis;* Anvers, 1684, in-4°. Ayant, dans ses Vies de saint Berthold et de saint Albert, traité de fabuleuse l'opinion qui attribuait au prophète Élie la fondation de l'ordre des Carmes, il se vit en butte à beaucoup de libelles injurieux lancés contre lui par divers religieux carmes, notamment par le P. Valentin de Saint-Amand. Irrités du silence obstiné que Papebroch opposait à ces pamphlets, les carmes dénoncèrent les *Acta sanctorum* comme remplis d'hérésies, d'abord à Rome, où on ne les écouta pas, et ensuite à l'inquisition d'Espagne, qui par un décret du 15 novembre 1695 condamna en effet quatorze volumes de ce recueil (mars, avril et mai) comme entachés de nombreuses propositions hétérodoxes et donna ainsi raison à l'*Expositio errorum quos P. Papebrochius suis in notis ad Acta sanctorum commisit*, ouvrage inepte du P. Sébastien de Saint-Paul (Cologne, 1693). Les Jésuites appelèrent de cette sentence à Rome, et le P. Papebroch refuta article par article le livre du P. Sébastien, dans sa *Responsio ad exhibitionem errorum;* Anvers, 1696-1699, 3 vol. in-4°. Le pape imposa le silence aux deux parties. La part considérable que Papebroch a prise au recueil si important des *Acta sanctorum* lui assure une place à côté des savants bénédictins qui ont rendu possible l'étude de l'histoire du moyen âge. Notons encore qu'il fut le premier qui tenta de poser des règles de critique en matière de diplomatique; son *Propylæum antiquarium circa veri ac falsi discrimen in vetustis membranis* (dans le t. II du mois d'avril des *Acta*) contient, à côté d'erreurs inévitables dans un premier essai sur un sujet aussi difficile, les remarques les plus judicieuses et qui témoignent autant de l'érudition que de la sagacité de l'auteur. Les doutes qu'il y exposa sur l'authenticité des diplômes mérovingiens de l'abbaye de Saint-Denis déterminèrent Mabillon à écrire son célèbre traité *De re diplomatica* (1). Papebroch a laissé en manuscrit des *Annales Antwerpienses*, dont le premier volume a été imprimé à Anvers; 1845, in-8°. E. G.

Acta eruditorum (année 1715). — *Vita Papebrochii*, (en tête du t. VI, mois de juin, des *Acta sanctorum*). — Niceron, *Mémoires*, t. II.

PAPENDRECHT (Van). *Voy.* Hoynck.

PAPETY (*Dominique-Louis-Féréol*), peintre français, né le 12 août 1815, à Marseille, où il mourut, le 21 septembre en 1849. Élève de M. Léon Cogniet, il fut reçu en 1835 à l'école des beaux-arts, et y remporta le grand prix de peinture (24 septembre 1836). Ses principaux envois de Rome furent : en 1838, *Moïse sauvé des eaux*, esquisse peinte; en 1839, une très-belle étude de *Femme couchée;* en 1841, une copie du *Conseil des dieux*, d'après la fresque de Raphael; enfin, en 1843, son *Rêve de bonheur*, vaste composition inspirée par Horace où sont personnifiés les divers amours et les ravissements de l'homme sur la terre. Ce tableau, qui, malgré quelques défauts, révélait un talent élevé, n'était pas terminé lorsqu'il fut envoyé à Paris; le peintre, en le finissant et en voulant l'améliorer, nuisit un peu à l'effet général; cependant il fit sensation au salon. On vit ensuite de Papety : la *Tentation de saint Hilarion* (1844); *Guillaume de Clermont défendant Ptolémaïs en 1291* (1845), au musée de Versailles; — *Consolatrix afflictorum* (1846); — *Le Récit de Télémaque; Des Moines caloyers décorant une chapelle d'un couvent du mont Athos* (1847). Papety s'est aussi occupé d'archéologie, principalement de l'art antique et de l'art byzantin. Dans les voyages qu'il exécuta en Grèce et en Orient, il recueillit des notes précieuses, en fit un grand nombre de dessins (salons de 1847 et 1848). A la vente qui eut lieu après sa mort, des milliers d'aquarelles et de dessins furent dispersés. Il se proposait de mettre en œuvre ces éléments épars et de re-

(1) On a prétendu, complétement à tort, que c'était par jalousie d'ordre à ordre que Papebroch avait argué de faux les diplômes des Bénédictins; il ne faisait que répéter les assertions de Naudé et de Conring; de plus, le recueil de Doublet, par lequel il connaissait ces documents, est en effet rempli de pièces fabriquées. Le noble aveu qu'il fit de son erreur après la publication de l'ouvrage de Mabillon témoigne aussi de sa complète bonne foi. *Voy.* Schönemann, *Versuch einer Diplomatik*, t. I, p. 62-60.

tracer l'histoire de l'art byzantin ; malheureusement il avait rapporté de son dernier voyage en Morée le germe d'une fièvre à laquelle il succomba, à peine âgé de trente-quatre ans. G. DE F.

Archives de l'École imp. des beaux-arts.

PAPHNUCE (Saint), disciple de saint Antoine, né en Égypte, mort le 11 septembre, vers 360. Moine du monastère de Pispir, il en fut tiré pour être évêque d'une ville dans la haute Thébaïde dont on ignore le nom. Quand la persécution de Galère Maximien et de Maximin Daïa pénétra dans ce pays, il fut du nombre de ces confesseurs que l'on condamna aux mines après leur avoir arraché l'œil droit et coupé le jarret gauche. Devenu libre, il eut à combattre l'arianisme, et assista au concile général de Nicée (325). L'empereur Constantin le traita avec une distinction toute particulière. Certains historiens l'accusent d'avoir donné dans l'erreur des Mélétiens ; mais son étroite liaison avec saint Athanase, évêque d'Alexandrie, prouve assez la fausseté de cette accusation. Baronius a fait insérer le nom de Paphnuce au martyrologe romain, à la date du 11 septembre.

A. Butler, *Vies des Pères, des martyrs*, etc. — Sozomène, *Hist. eccles.*, lib. I et II, cap. 10 et 25. — Baillet, *Vies des saints*, 11 septembre.

PAPI (*Lazzaro*), littérateur italien, né le 23 octobre 1763, à Pontito, près de Lucques, mort le 25 décembre 1834, à Lucques. Incertain sur le choix d'une profession, il ne se décida qu'en 1785 à étudier la chirurgie à Pise, où il suivit les cours de Moschini et de Berlinghieri. En 1792 il se rendit aux Indes sur le bâtiment d'un de ses amis, capitaine de la marine marchande, et s'engagea comme chirurgien au service d'un prince indigène de Travancore ; il s'éleva jusqu'au grade de colonel, et prit part à la guerre contre Tippoo-Saëb. Revenu à Lucques en 1802, il y occupa entre autres emplois ceux de bibliothécaire de la princesse Élisa et de censeur du lycée. Le duc Charles-Louis de Bourbon lui confia l'éducation littéraire de son fils Ferdinand. On a de Papi : *Clearco*, tragédie ; Pise, 1791, in-8° ; — *Lettere sull' Indie orientali ;* Philadelphie (Pise), 1802, 2 vol. in-8° ; réimpr. en 1829, à Lucques, avec des addit. ; — *Elogio di G. Sardini ;* Lucques, 1812, in-4° ; — *Commentarii sulla rivoluzione francese dalla morte di Luigi XVI fino al ristabilimento dei Borboni ;* Lucques, 1830-1831, 6 vol. in-8° ; Fivizzano, 1832, 18 vol. in-18 ; on a publié en 1836 un complément de cet ouvrage, qui fait remonter ce récit jusqu'à la réunion des états généraux ; — *Alcune traduzione e rime ;* Lucques, 1832, in-8°. Il a traduit de l'allemand *Licca* (Pise, 1803, in-8°), nouvelle en vers ; de l'anglais *Igèa* (Livourne [Lucques], 1806, 1832, in-8°), poëme d'Armstrong, et *Il Paradiso perduto* (Lucques, 1811, 3 vol. in-8° ; 7e édit., Milan, 1833, 2 vol. in-18), et du grec le *Manuel d'Epictète* (Lucques, 1812, 1829, in-8°). P.

Lucchesini, *Storia letter. di Lucca*, liv. VII. — F. Ranalli, *Elogio di L. Papi ;* Rome, 1835, in-8°. — *Atti dell' Acad. Lucchese*, VIII.

PAPIAS (Saint), un des plus anciens écrivains ecclésiastiques, vivait dans le second siècle avant J.-C. Il était évêque d'Hiérapolis en Asie. Suivant saint Irénée, il fut l'auditeur de l'apôtre saint Jean et le compagnon de saint Polycarpe. Il souffrit le martyre à Pergame, dans l'année 163. L'Église romaine célèbre sa fête le 22 février. Papias était *millénarien*, c'est-à-dire qu'il croyait qu'après la résurrection des morts, le Christ régnerait pendant mille ans sur la terre. Eusèbe dit qu'il avait l'esprit faible, ce qui paraît, ajoute-t-il, par ses écrits. Papias composa un ouvrage en cinq livres, intitulé : Λογίων κυριακῶν ἐξηγήσεως βιβλία ε' (*Explications des paroles du Seigneur en cinq livres*). Il ne reste de cet ouvrage que des fragments, conservés par saint Irénée, Eusèbe, Maxime le confesseur et d'autres écrivains jusqu'à Théophylacte et Œcumenius. Les *Fragments* de Papias ont été publiés par Halloin ; *Illustr. orient. Eccles. scriptorum vitæ ;* par Grabe, *Spicilegium SS. PP.*, vol. I ; par Münster, *Fragmenta Patrum græcorum*, *fascic.* I, p. 13, dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. I, et dans les *Reliquiæ sacræ* de Routh, Oxford, 1814, in-8°. Y.

Saint Jérôme, *De Viris illustribus*, 18. — Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. VII, p. 151. — Cave, *Hist. litter.* — Tillemont, *Mémoires ecclesiastiques*, vol. II, p. 296, etc.

PAPIAS, grammairien italien, vivait dans le onzième siècle. Il était Lombard de nation. Il composa pour l'instruction de ses enfants un *Lexicum* ou *Elementarium* latin, qui est fort imparfait sans doute et contient beaucoup d'erreurs, mais qui est fort curieux, parce qu'il constate pour ainsi dire les derniers manuscrits d'une langue qui achevait de mourir. Papias ne manquait pas d'instruction, et son *Lexique* renferme de bons renseignements tirés des lexicographes anciens. Le *Vocabularium* de Papias fut imprimé pour la première fois à Milan, 1476, in-fol. ; et réimprimé à Venise, 1491, 1496, in-fol. Putsch en a donné des extraits (*Explicationes notarum veterum*) dans ses *Grammat. lat. auctores.* Z.

Fabricius, *Bibliotheca latina*, l. IV, c. VII ; *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. III, p. 300.

PAPILLON (*Marc* DE), seigneur DE LASPHRISE, poëte français, né en 1555, à Amboise. Cadet d'une famille noble originaire de la Gascogne, il commença de porter les armes dès l'âge de douze ans, parvint au grade de capitaine, et guerroya sur terre et sur mer, toujours fidèle à la cause royale. Quant il avait quelque loisir, il faisait des vers :

Le collège (*dit-il*) est un camp, l'étude un corps de garde,
Où, sans les livres, j'ai des livres composés.

En 1589 il retourna dans sa province. On ignore la date de sa mort. Il donna lui-même deux éditions de ses *Œuvres poetiques* (Paris, 1590, 1599, in-12), composées d'une multitude de sonnets,

de stances, d'élégies, de chansons et d'épitaphes. Ses vers, quoique incorrects, ne manquent ni de grâce, ni d'imagination.

Goujet, *Bibl poetique*, XV.

PAPILLON (*Almaque*), poëte français, né en 1487, à Dijon, mort en 1559. Il était valet de chambre de François Ier. Marot, qui remplissait à la cour les mêmes fonctions, lui a donné en différents endroits des marques de son estime, et Corneille Agrippa rend hommage à son érudition. Un seul poëme de Papillon est venu jusqu'à nous : il a pour titre *Le nouvel amour*, contient six ou sept cents vers de cinq pieds, et parut pour la première fois dans les *Opuscules d'amour d'Heroet et autres poëtes* (Lyon, 1547, in-8°); l'auteur y célèbre *les chastes amours* de son souverain.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*. — Goujet, *Bibl. poetique*, V.

PAPILLON (*Thomas*), légiste français, né en 1514, à Dijon, mort en 1596, fut avocat au parlement de Paris. Il a composé quelques écrits estimés, entre autres *Libellus de jure accrescendi* (Paris, 1571, in-8°), et *De directis hæredum substitutionibus* (ibid., 1616, in-8°), reproduit dans le *Thesaurus juris* d'Otto.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*.

PAPILLON (*Philibert*), biographe français, né le 1er mai 1666, à Dijon, où il est mort, le 23 février 1738. Il appartenait à la même famille que les précédents. Fils d'un riche avocat, il étudia l'anatomie, la botanique, le droit, et finit par embrasser l'état ecclésiastique (1694). Une difficulté qu'il avait de s'énoncer lui ayant interdit la chaire et le confessionnal, il se consacra à l'étude des belles-lettres, et se contenta d'un canonicat fort modique à la chapelle aux Riches de Dijon. Le plus important de ses ouvrages est la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne* (Dijon, 1742 ou 1745, 2 vol. in-fol.), excellent recueil publié par son frère, et qui contient près de 1,200 notices, rédigées peut-être avec trop de sécheresse, mais d'une scrupuleuse exactitude. L'abbé Papillon a aussi fourni des matériaux, des corrections ou des articles aux *Mémoires* des PP. Desmolets et Niceron, et à la *Biblioth. françoise* du P. Lelong, son ami, et il fut l'éditeur de l'*Histoire de la Franche-Comté* de Pellisson.

Éloge, à la tête de la *Bibl. de Bourgogne*.

PAPILLON (*Jean*), graveur sur bois, né à Rouen, mort le 10 août 1710. Élève de Du Bellay, il travailla pour le commerce de l'imagerie.

PAPILLON (*Jean*), fils aîné du précédent, né à Saint-Quentin, vers 1661, mort en 1723. Il reçut des leçons de dessin de Noël Cochin, et commença par faire des patrons de costumes et des modèles de broderies pour les merciers, rubaniers, etc. Vers 1688 il inventa les papiers de tenture pour les appartements.

Son frère, *Jean-Nicolas* PAPILLON, né à Saint-Quentin, en 1663, mort en 1714, a fort peu gravé.

PAPILLON (*Jean-Michel*), fils aîné de *Jean-Nicolas*, né à Paris, le 2 juin 1698, mort dans cette ville, en 1776. Il jouit de son vivant d'une grande réputation ; il tenait atelier et avait pour élèves une quantité de gens titrés et haut placés. Au dix-huitième siècle la gravure était fort à la mode en France et, à l'imitation de Mme de Pompadour, on vit à un certain moment hommes et femmes du plus grand monde manier le burin et la pointe. Est-il nécessaire de citer comme exemple les comtes de Breteuil et de Forbin, La Barden, Lalive de Jully, introducteur des ambassadeurs, les marquis de Montmirail, de Caumont et de Rouvre, le duc de Chevreuse, la duchesse de Luynes, la princesse de Rohan-Rochefort, etc. ? Papillon fut pendant longtemps attaché à l'Imprimerie royale en qualité « de graveur en taille de bois » ; il a fait, tant pour cet établissement que pour les libraires et imprimeurs, un nombre très-considérable d'ornements de tous genres. Ses ouvrages, aussi bien que ceux des autres graveurs de sa famille, ont été réunis en un recueil, qu'il a légué au cabinet des estampes (1). On lui doit en outre un *Traité historique et pratique de la gravure en bois* (Paris, 1766, 2 vol. in-8°). Ce livre, qui dans la partie historique fourmille d'erreurs, contient beaucoup de renseignements précieux.

Papillon a été marié deux fois : la première à Charlotte-Madeleine-Thérèse Chauveau, fille de René Chauveau, sculpteur du roi et petite-fille du célèbre graveur François Chauveau; sa seconde femme, Marie-Anne Roussillon, a elle-même gravé quelques pièces en bois mentionnées dans le *Traité historique*.

Le frère cadet de cet artiste (*Jean-Baptiste-Michel*), né en 1720, mort en 1766, a peu travaillé (2). H. H—N.

Papillon, *Traité hist.* — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — *Archives de l'art français*. — Huber et Rost, *Manuel des curieux*. — Heinecken, *Idée générale d'une collection d'estampes*.

PAPILLON DU RIVET (*Nicolas-Gabriel*), jésuite français, né à Paris, le 19 janvier 1717, mort à Tournai, en 1782. Entré de bonne heure dans la Compagnie de Jésus, il se fit une réputation par son éloquence dans la plupart des chaires de la capitale, et se retira à Tournai après la suppression de son ordre. Les poëmes latins dont il est l'auteur sont *Templum assentationis* (1742, in-12) et *Mundus physicus, effigies mundi moralis* (1742, in-12), où il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de Descartes. Parmi ses poésies françaises, on distingue l'*Épitaphe de Voltaire* et l'*Épître au comte de Falkenstein*. Ses *Sermons*, où l'on remarque

(1) *Œuvre de J.-M. Papillon, contenant la collection des frontispices, vignettes, fleurons, culs-de-lampe et autres sujets qu'il a gravés depuis 1712 jusqu'à 1760 et suiv.*, 3 vol. in-fol.

(2) On a souvent attribué à Papillon les noms qu'il donne à son frère cadet.

un style châtié et correct, ont été imprimés à Tournai, 1770, 4 vol. in-12, et il a été donné un choix de ses *Œuvres* dans le t. 59e des *Orateurs sacrés* de l'abbé Migne (1856). Papillon avait confié au P. Véron deux volumes in-8° mss. contenant des pièces fugitives, qui sont entièrement perdus. Il est une particularité digne de remarque dans la vie du P. Papillon, c'est que son tempérament était si délicat que pendant trente ans il n'a vécu que d'un peu de lait et de pain blanc. H. F.

Feller, *Dict. hist.* — Quérard, *La France littér.*

PAPILLON DE LA FERTÉ (*Denis-Pierre-Jean*), savant français, né à Châlons-sur-Marne, en 1727, guillotiné à Paris, le 19 messidor an II (7 juillet 1794). Il était intendant des Menus-Plaisirs du roi depuis un grand nombre d'années, membre de l'Académie des sciences de Châlons et de la Société des antiquaires de Cassel, lorsqu'il fut incarcéré au Luxembourg, comme suspect. Il fut compris dans la prétendue *conspiration des prisons*, condamné à mort et exécuté. On a de lui : *Extrait des différents ouvrages publiés sur la vie des peintres*; Paris, 1776, 2 vol. in-8° ; réimprimé sous le pseudonyme de *d'Argenville*, et sous le titre de *Abrégé de la vie des peintres français*, an IV (1796) ; — *Éléments de géographie*; Paris, 1783, in-8°, avec 20 cartes géog. ; — *Système de Copernic, ou abrégé de l'astronomie*; 1783, in-8° ; — *Leçons élémentaires de mathématiques*, etc. ; Paris, 1784, 2 vol. in-8°. A.

Journal des Savants, août 1783, p. 1722. — Quérard, *La France littéraire.*

PAPIN (*Denis*), célèbre physicien français, né à Blois, le 22 août 1647 (1), mort à Marbourg, vers 1714. Il étudia d'abord la médecine, et fut reçu docteur à Paris. Passionné pour la physique, il se rendit en Angleterre pour s'associer pendant quelque temps aux travaux de Robert Boyle, qui le fit, en 1681, entrer à la Société royale de Londres. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia en Allemagne, auprès du landgrave de Hesse, qui lui conféra la chaire de mathématiques à l'université de Marbourg. F. Arago s'étonne que Papin, après la publication du mémoire où il donne la description la plus claire de la machine à feu connue aujourd'hui sous le nom de *machine atmosphérique*, n'ait pas été nommé membre associé de l'Académie des sciences. Mais est-ce que ses contemporains pouvaient apprécier le mérite d'une découverte qui ne devait recevoir qu'un siècle plus tard son application?

Le mouvement alternatif de va-et-vient d'une tige ou d'un piston est le moyen le plus simple de la transmission d'une force. Si, après avoir soulevé un piston, on parvenait à anéantir dans le corps de pompe l'air qu'une soupape y aurait laissé entrer par en bas, le piston sous lequel on aurait ainsi fait le vide descendrait par la seule pression de l'atmosphère, et pourrait entraîner dans sa course un poids égal à celui d'un cylindre d'eau de 32 pieds de hauteur. Voilà l'idée qui paraît avoir préoccupé Papin dès 1687 ; car il l'explique nettement dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, ann. 1688, p. 644, et avec plus de développements dans une lettre adressée au comte Guillaume-Maurice de Hesse. (Voy. *Recueil de diverses pièces touchant quelques nouvelles machines*, p. 38 et suiv. ; Cassel, 1695.) Pour faire le vide sous le piston, l'auteur employa d'abord la poudre ; mais il en signala bientôt lui-même les inconvénients. « Nonobstant, dit-il, toutes les précautions qu'on y a observées, il est toujours demeuré dans le tuyau environ la cinquième partie de l'air qu'il contient d'ordinaire, ce qui cause deux différents inconvénients : l'un est que l'on perd environ la moitié de la force qu'on devrait avoir, en sorte que l'on ne pouvait élever que 150 livres à un pied de haut, au lieu de 300 livres qu'on aurait dû élever si le tuyau avait été parfaitement vide ; l'autre inconvénient est qu'à mesure que le piston descend, la force qui le pousse au bas diminue de plus en plus (1). » L'auteur entreprit ensuite de faire le vide à l'aide d'une roue hydraulique qui faisait mouvoir les pistons d'une pompe aspirante ordinaire. C'est dans cet état qu'il présenta sa machine, en 1687, à la Société royale de Londres. Mais elle présenta encore diverses difficultés. Il essaya donc d'en venir à bout d'une autre manière. « Comme l'eau a, dit-il, la propriété, étant par le feu changée en vapeurs, de faire ressort comme l'air, et ensuite de se condenser si bien par le froid, qu'il ne lui reste plus aucune apparence de cette force de ressort, j'ai cru qu'il ne serait pas difficile de faire des machines dans lesquelles, par le moyen d'une chaleur médiocre et à peu de frais, l'eau ferait ce vide parfait qu'on a inutilement cherché par le moyen de la poudre à canon (2). » Ce passage, si important pour l'histoire de la force locomotrice de la vapeur, est accompagné de la description du petit appareil employé par l'auteur pour essayer son invention. Un corps de pompe, du poids de 5 onces, et de 2 ½ pouces de diamètre, élevait 60 livres d'une hauteur égale à celle qui mesurait l'étendue de la course descendante du piston. « La vapeur disparaissait si complètement quand on ôtait le feu, que le piston redescendait presque tout au fond, en sorte qu'on ne saurait soupçonner qu'il y eût aucun air pour le presser au-dessous et résister à sa descente (3). » L'eau qui donnait ainsi la

(1) M. Alexis a trouvé récemment cette date sur un registre destiné aux actes de l'état civil des familles protestantes (*Moniteur*, 20 mars 1857).

(1) *Recueil de diverses pièces*, p. 52.

(2) *Recueil*, etc., p. 53 ; et *Acta Erudit. Lips.*, août 1690.

(3) *Recueil*, p. 55.

vapeur avait été déposée sur la plaque métallique qui formait le fond du corps de pompe. C'est de cette plaque que Papin approchait et éloignait le feu pour obtenir le mouvement alternatif d'ascension et de descente du piston. Dans les expériences de 1690 une minute lui suffisait pour chasser le piston jusqu'au haut du corps de pompe. Dans des essais postérieurs, il n'employait pour cela qu'un quart de minute. Enfin, il déclara qu'à l'aide du principe de la condensation de la vapeur par le froid, on peut atteindre aisément son but « par différentes constructions faciles à imaginer ». Papin n'avait présenté sa machine que comme un moyen d'élever de l'eau ; mais il avait entrevu comment le mouvement de va et vient du piston dans le corps de pompe pourrait devenir un moteur universel, en transformant ce mouvement alternatif en un mouvement de rotation. Voici en quels termes F. Arago résume les efforts de Papin dans sa notice historique sur les machines à vapeur : « Papin a imaginé la première machine à vapeur à piston ; il a vu le premier que la vapeur aqueuse fournit un moyen simple de faire rapidement le vide dans la capacité du corps de pompe ; il est le premier qui ait songé à combiner dans une même machine à feu l'action de la force élastique de la vapeur avec la propriété dont cette vapeur jouit et qu'il a signalée, de se condenser par le refroidissement. » — Nous ajouterons que Papin a inventé aussi la soupape de sûreté; car elle forme la partie essentielle de son *digesteur*, employé à extraire par la vapeur à une haute pression la partie gélatineuse des os. Il en donna la première description dans son ouvrage intitulé : *A new digestor, or engine for softening bones, containing the description of its make and use in cookery, voyages at sea, confectionary making of drinks*, etc.; Londres, 1681, in-4° : ouvrage qui parut l'année suivante en français, sous le titre de *La Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais*; Paris, 1682, in-12.

Le *digesteur* ou *marmite de Papin* était un vase en cuivre étamé, hermétiquement fermé par un couvercle en fer vissé; c'était une véritable chaudière. Papin avait appris, par des expériences antérieures, que l'eau chauffée jusqu'à l'ébullition ne change pas de température (100° du thermomètre centigrade) à l'air libre, tant qu'il reste une goutte d'eau à évaporer (chaleur latente) ; mais qu'en vases clos la température de la vapeur s'élève rapidement et peut produire des effets extraordinaires. R. Boyle avait déjà entrevu un certain rapport entre l'ébullition de l'eau et le poids de l'atmosphère. Mais ce fut Papin qui en 1678 démontra le premier que les liquides, par exemple l'eau et l'alcool, entrent en ébullition à une très-faible chaleur dans le vide. Ses expériences se trouvent consignées dans *Nouvelles Expériences du vide*; Paris, 1674, in-4°.

La sagacité de Papin s'exerçait sur tous les objets qui se trouvaient à sa portée. On avait cru jusqu'alors qu'un siphon ne pouvait fonctionner qu'à moins d'avoir des branches d'inégale longueur. Il montra (*Philosoph. Transact.*, année 1685) qu'on obtient exactement les mêmes résultats avec un siphon à branches égales et que le principe de cet instrument repose sur la pression de l'air. Il perfectionna aussi la machine pneumatique inventée par Otto de Guericke, et prit part, contre Leibniz, à la fameuse controverse des physiciens sur les forces qu'ils appelaient *vives*, par opposition aux forces *mortes*, chez lesquelles ils n'admettaient qu'une simple tendance au mouvement, sans aucun effet sensible. Il serait à souhaiter qu'on réunît les divers écrits de Papin en un corps d'ouvrage; on pourrait peut-être encore aujourd'hui les consulter avec fruit; dans tous les cas, une pareille entreprise serait d'un haut intérêt pour l'histoire de la science. F. H.

Fischer, *Geschichte der Physik*, t. III, p. 242 et suiv. — Arago, *Notices scientifiques*, t. II, p. 24 et suiv.

PAPIN (*Nicolas*), oncle du précédent, né à Blois, mort après 1653. Il exerça la médecine à Blois et à Alençon. A en juger par ses écrits, disent MM. Haag, il unissait beaucoup de présomption à beaucoup de faux savoir. Il a laissé : *Raisonnements philosophiques touchant la salûre, flux et reflux de la mer*; Blois, 1647, in-8°; — *De pulvere sympathico*; Paris, 1651, in-8°; trad. en français; — *Considérations sur le traité* Des passions de l'âme *de Descartes*; Paris, 1652, in-8°; — *Cordis diastole adversus Herveiam innovationem defensa*; Alençon, 1653.

Éloy, *Dict. de la Méd.* — *France protest.*

PAPIN (*Isaac*), théologien français, né le 27 mars 1657, à Blois, mort le 19 juin 1709, à Paris. Fils d'Isaac Papin, receveur général des domaines, il était, par sa mère, neveu du ministre Claude Pajon (*voy.* ce nom), qui lui inculqua ses opinions sur la tolérance, la grâce efficace et le libre arbitre. Après avoir étudié la théologie à Genève et à Saumur, il se vit fermer la carrière pastorale par son refus de souscrire à la condamnation du *pajonisme*. Il travailla alors quelques mois chez un négociant de Bordeaux, puis il se rendit en Angleterre (1686), où l'évêque d'Ély lui conféra la prêtrise. De là il passa en Hollande, et y publia ses *Essais de théologie sur la providence et la grâce* (Rotterdam, 1687, in-8°, qui, à l'instigation de Jurieu, furent condamnés par le synode de Bois-le-Duc. A Hambourg, à Altona, à Dantzig, où il résida successivement, la haine de Jurieu le poursuivit. Partout dénoncé et chassé comme hérétique, il se décida à rentrer en France et abjura publiquement, le 15 janvier 1690, entre les mains de Bossuet. Il passa le reste de sa vie,

selon MM. Haag, à combattre la tolérance qu'il avait auparavant défendue avec tant de force. On cite encore de lui : *La vanité des sciences;* Bordeaux, 1688; — *La tolérance des protestants et l'autorité de l'Église;* Paris, 1692, in-12; réimpr. sous le titre *Les deux voies opposées* (Liége, 1713). Un *Recueil* de ses écrits a été publié par sa veuve ou plutôt par le P. Pajon, son cousin (Paris, 1823, 3 vol. in-12).

Vie d'Isaac Papin, à la tête du *Recueil*. — *La France protestante.*

PAPINIEN (*Æmilius*), célèbre jurisconsulte romain, né vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, assassiné en 212. Il suivit l'enseignement de Cervidius Scævola en même temps que Septime Sévère, auquel il succéda dans l'emploi d'avocat du fisc, et qui parvenu à l'empire le nomma *magister scrinii libellorum*, puis en 203 préfet du prétoire, et l'appela aussi à siéger dans l'*auditorium*, ou conseil d'État. En 208 il suivit en Bretagne Septime Sévère, qui à sa mort (février 211) le pria de veiller sur ses deux fils, Caracalla et Géta. Il essaya de maintenir la concorde entre les deux princes; lorsqu'il vit ses efforts inutiles, il chercha à préserver au moins la vie de Géta; mais rien ne put retenir le féroce Caracalla, qui, après avoir fait assassiner son frère, chargea un soldat de tuer Papinien. Celui-ci fut massacré à coups de hache; Caracalla ne reprocha au spadassin que de ne pas s'être servi d'une épée, comme l'exigeait la haute dignité de la victime. D'après Zosime, Caracalla se serait défait de Papinien avant d'égorger son frère, craignant que ses projets sanguinaires ne fussent traversés par le préfet du prétoire. Selon une tradition déjà combattue par Spartien, et dont aucune trace ne se trouve ni chez Dion Cassius, contemporain de ces faits, ni chez Hérodien, Papinien aurait été mis à mort, parce que, sollicité par Caracalla d'excuser publiquement l'assassinat de Géta, il aurait répondu qu'inculper une victime innocente, c'était commettre un second meurtre.

Papinien, qui fut en grande partie l'auteur des nombreux rescrits rendus par Sévère, a écrit plusieurs traités de droit qui lui ont de très-bonne heure fait à bon droit assigner la première place parmi les jurisconsultes romains. Ses ouvrages furent pris comme base des cours de troisième année dans les écoles de droit de l'empire; dans sa fameuse loi des citations, Valentinien III ordonna que l'avis de Papinien, en cas d'un nombre égal d'autorités sur une question de droit, serait suivi par les tribunaux. Enfin, lors de la rédaction des Pandectes, une des trois commissions nommées à cet effet fut chargée par Justinien (*voy.* ce nom) presque exclusivement d'extraire les écrits de Papinien, dont près de six cents fragments ont été insérés au Digeste; quelques autres se trouvent encore dans les *Fragmenta vaticana* et dans la *Collatio legum mosaicarum et romanarum*. Ce qui nous a été ainsi conservé des deux grands traités de jurisprudence pratique de Papinien, les *Libri XXXVII quæstionum* et les *Libri XIX responsorum;* ainsi que de ses *Libri II definitionum* et de son *Liber singularis de adulteriis*, suffit pour nous faire juger que les éloges que ses commentateurs, Paul et Ulpien entre autres, lui ont prodigués, ne sont pas exagérés. Guide toujours par la morale la plus élevée, connaissant à fond les divers rapports que la société crée entre les hommes, Papinien nous a laissé sur les questions de droit les plus importantes, et dont beaucoup se présentent encore aujourd'hui, des solutions dictées par une équité parfaite, et énoncées dans une langue claire et aussi pure et concise qu'élégante. Sa méthode de déduction, où il sait allier la rigueur des principes à un grand bon sens pratique, doit servir de modèle aux jurisconsultes de tous les temps. Cujas s'en était bien pénétré, et c'est un honneur pour ces deux profonds génies, que le juriste français ait pu remplir un volume in-folio tout entier des conséquences fécondes en résultats qui étaient renfermées dans les lambeaux qui nous restent des écrits de Papinien. Ce dernier avait encore, outre les ouvrages cités, laissé un traité en grec sur les édiles municipaux, et intitulé Ἀστυνομικός. E. G.

Spartien, *In Severum* et *In Caracallam*. — Dio Cassius, *Historiæ*, liv. LXXVII. — Hérodien, — Ev. Otto, *Vita Papiniani*. — Zimmern, *Römische Rechtsgeschichte*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Œttinger, *Bibliographie biographique.*

PAPIRE-MASSON. *Voy.* MASSON.

PAPIRIUS (*L. Crassus*), magistrat romain, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il appartenait à une maison (*gens Papiria*) patricienne et ensuite plébéienne. Du temps de Cicéron les branches patriciennes de cette maison avaient disparu, et un membre de la gens Papiria, Papirius Pætus, ignorait que les *Papirii* eussent jamais été patriciens (Cicéron, *Ad Familiar.*, IX, 21). Les familles patriciennes de la *gens Papiria* étaient *Crassus*, *Cursor*, *Maso*, *Mugillanus;* les familles plébéiennes étaient : *Carbo*, *Pætus et Turdus*. Les *Papirii* s'appelaient d'abord *Papisii;* la nouvelle forme de leur nom date de L. Papirius Crassus. Celui-ci fut préteur en 340 avant J.-C., et pendant sa magistrature il fut nommé dictateur pour conduire la guerre contre les Latins révoltés. Consul en 336 avec Duilius, il fit la guerre aux Ausoniens de Calès. Dans son second consulat, en 330, il vainquit les habitants de Privernum, commandés par Vitruvius Flaccus. En 325 il fut maître des cavaliers du dictateur L. Papirius Cursor, et il obtint la censure en 318. Y.

Tite-Live, VIII, 12, 16, 29. — Diodore, XVII, 29, 82.

PAPIRIUS CURSOR (*Lucius*), un des plus célèbres généraux romains, mort vers la fin du quatrième siècle avant J.-C. Il était petit-fils de L. Papirius Cursor qui était censeur lors de la prise de Rome par les Gaulois et fils de Spurius

Papirius Cursor, tribun militaire en 379 avant J.-C. Il est question de Papirius Cursor pour la première fois en 340, comme maître des cavaliers sous le dictateur L. Crassus Papirius. Il fut consul pour la première fois en 333, et peut-être pour la seconde en 326; mais ce second consulat est incertain. L'année suivante Papirius Cursor, qui, suivant Tite-Live, était considéré comme le premier général de son temps, fut nommé dictateur pour faire la guerre aux Samnites. Il choisit pour son maître des cavaliers L. Fabius Maximus, qui était lui-même un excellent général. En l'absence du dictateur qui prenait les auspices à Rome, Fabius, malgré l'ordre du général, livra bataille aux Samnites à Imbrinium ou Imbrivium, et remporta une victoire éclatante. Furieux de sa désobéissance et peut-être jaloux de son succès, Papirius ordonna de le mettre à mort. Pour le faire revenir sur sa résolution, il fallut la crainte d'une révolte de l'armée, et les instances du sénat et du peuple. Papirius était mal vu de ses soldats, à cause de sa sévérité; il regagna leur bonne volonté en promettant de leur laisser tout le butin qu'ils pourraient faire, et remporta sur les Samnites une victoire qui lui valut les honneurs du triomphe. Dans le reste de sa carrière, Papirius eut encore à lutter bien des fois contre les Samnites. Ces guerres où les Romains remportèrent tant de victoires inutiles sont racontées dans les historiens romains d'une manière confuse et peu intéressante. Papirius Cursor fut consul pour la seconde (ou la troisième) fois en 320; il obtint un troisième (ou quatrième) consulat, en 319, et parvint à s'emparer de la place forte de Luceria. Pour la prise de cette ville il célébra un second triomphe. Ses consulats des années 314 et 313 ne furent signalés par aucun événement militaire important. En 309, après le désastre des Fourches Caudines, tous les regards se tournèrent vers Papirius Cursor, comme le seul qui pût réparer cette défaite; mais sa nomination à la dictature offrait une grave difficulté. Le consul qui devait le nommer était ce même Fabius qui seize ans avant avait failli être mis à mort par ses ordres. Fabius dans cette circonstance fit taire son ressentiment, et proclama dictateur son ancien ennemi (*voy.* Fabius). Papirius se hâta de marcher au secours de C. Marcius, qui se trouvait en grand danger dans l'Apulie. Il fut vainqueur encore une fois, et célébra à son retour un magnifique triomphe. Il mourut peu après cet événement. Papirius Cursor est le plus illustre représentant du génie militaire des Romains de son temps. Son énorme force physique, sa vigueur et son habileté dans les exercices corporels l'auraient rendu populaire parmi les soldats, si sa cruauté ne les avait révoltés. Tite-Live l'a comparé à Alexandre, et a supposé que si le prince macédonien avait envahi l'Italie, il aurait trouvé dans Papirius un digne adversaire et peut-être un vainqueur. L'hypothèse est peu vraisemblable. Les Romains, qui plièrent devant les mercenaires de Pyrrhus, n'auraient pas soutenu le choc des vétérans macédoniens commandés par le plus grand des généraux grecs.

Son fils, *L. Papirius Cursor*, consul en 293 et en 272, fut aussi un habile général et obtint deux fois les honneurs du triomphe. Il compléta l'œuvre de son père en soumettant les Samnites, les Lucaniens et les Bruttiens. L. J.

Tite-Live, VIII, 12, 22, 29, 30-36, 47; IX, 7, 12, 13-16, 22, 28, 38, 40; X, 9, 38, 39-47. — Aurelius Victor, *De viris illust.*, 31. — Eutrope, II, 4. — Orose, III, 2, 15; IV, 3. — Frontin, *De aquæd.*, I, 6; *Strateg.*, III, 3. — Pline, *Hist. natur.*, VII, 60. — Dion Cassius, *Excerpta vaticana*, p. 32, édit. Sturz.— Cicéron, *Ad famil.*, IX, 21. — Niebuhr, *Histoire romaine.*

PAPON (*Jean*), jurisconsulte français, né en 1505, à Croizet, près de Roanne, mort à Montbrison, en 1590. Fils d'un notaire, il devint, en 1529, juge royal, et en 1545 lieutenant général du bailliage de Montbrison et maître des requêtes de Catherine de Médicis, charges qu'il exerça jusqu'à sa mort. On a de lui : *In Borbonias consuetudines commentarius;* Lyon, 1550, 1568, in-fol.; — *In sextum Decalogi præceptum:* Non mœchaberis, *libri IV;* Lyon, 1552, in-4°; — *Rapport des deux princes de l'éloquence grecque et latine, Démosthène et Cicéron, à la traduction d'aucunes de leurs Philippiques;* Lyon, 1554, in-8°; — *Recueil d'arrêts notables des cours souveraines de France;* Lyon, 1556, in-8°; Paris, 1602, 1607, 1621, in-8°; Genève, 1622, 1637, in-4°; à propos de ce recueil, dont une traduction latine parut à Cologne, 1624, in-fol.; Francfort, 1616, 1670, in fol., Coquille a dit : « Papon par endroits porte bon témoignage, en d'autres a sommeillé et ne s'est pas rendu bien certain de ce qu'il alléguait »; — *Le Notaire;* Paris, 1568-1578, 3 vol. in-fol.

La Croix du Maine, *Bibliothèque françoise.*

PAPON (*Jean-Pierre*), littérateur français, né en janvier 1734, à Puget-Theniers, près Nice, mort le 15 janvier 1803, à Paris. Après avoir terminé à Turin son cours de philosophie, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, qui le chargea de professer les humanités, puis la rhétorique à Marseille, à Riom, à Nantes et à Lyon. Ses supérieurs lui ayant confié le soin de la bibliothèque de Marseille, il entreprit une *Histoire de Provence*, ouvrage recommandable, pour lequel il amassa de nombreux matériaux dans les archives de Naples et de Paris. Afin de se livrer exclusivement à ses travaux, il quitta l'Oratoire; la révolution, qui éclata peu de temps après, le réduisit au plus strict nécessaire, et il se retira dans le département du Puy-de-Dôme. Papon avait de l'esprit, de l'enjouement, un caractère franc et loyal. Il fut compris au nombre des associés de l'Institut (classe des sciences morales). On a de lui : *L'art du poëte et de l'orateur;* Lyon, 1766, in-12; 7e édit., Avignon, 1811, in-12 : traité didactique, conçu dans un bon esprit, mais insuffisant dans beaucoup de

chapitres; — *Histoire générale de Provence;* Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4°, fig.; les états de Provence récompensèrent l'auteur par une pension de 2,000 liv., qui cessa après l'impression du dernier volume; — *Voyage de Provence;* Paris, 1780, in-12; l'édit. de 1787 a 2 vol.; trad. en allemand, avec addit.; — *Histoire du gouvernement français depuis le* 22 *février* 1787 *jusqu'à la fin de* 1788; Paris, 1789, in-8°; — *De la peste ou les époques mémorables de ce fléau;* Paris, 1800, 2 vol. in-8°; on a détaché de cet ouvrage et publié à part, en 1820, une *Relation de la peste de Marseille;* — *Histoire de la révolution de France depuis* 1789 *jusqu'au* 18 *brumaire;* Paris, 1815, 6 vol. in-8°, éditée par un frère cadet de l'auteur.

Bernardi, dans le *Journal des Débats*, 1803. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

PAPPENHEIM (*Godefroi-Henri*, comte DE), célèbre général allemand, né à Pappenheim, le 29 mai 1594, tué le 16 novembre 1632, à Lutzen. D'une des plus anciennes familles de Souabe, qui était en possession de la dignité de maréchal de l'Empire, et dont plusieurs membres s'illustrèrent par leur courage et leur amour de l'indépendance pendant les luttes sanglantes du moyen âge, il fit ses études à Altorf et à Tubingue, et visita ensuite la France et l'Angleterre. De retour en Allemagne, il se convertit en 1614 au catholicisme, et fut nommé par l'empereur conseiller aulique. Mais, poussé par son caractère impétueux à embrasser la carrière des armes, il prit du service d'abord dans l'armée du roi de Pologne Sigismond, puis dans celle de Maximilien de Bavière, chef de la ligue catholique. En 1620 il prit part à la campagne de Bohême, et contribua par sa conduite héroïque, à la tête de la cavalerie bavaroise, au gain de la bataille du Weissenberg. Après avoir, dans les années suivantes, commandé la cavalerie espagnole en Lombardie, il fut chargé, dans les derniers mois de 1626, d'étouffer une révolte des plus dangereuses des paysans de l'Autriche supérieure, et il y réussit à force d'habileté et de valeur. S'étant encore distingué dans la campagne contre les Danois, il commanda, en 1629, l'artillerie bavaroise, et passa peu de temps après au service de l'empereur avec le grade de feld-maréchal. En mai 1631, il se trouvait au siége de Magdebourg; il obligea Tilly à livrer l'assaut, qu'il dirigea et qu'il fit réussir malgré des difficultés qui paraissaient insurmontables, et quoique Tilly, par jalousie ou par des motifs politiques, ne lui eût fourni que des moyens insuffisants. La brouille qui s'ensuivit entre les deux généraux amena quelques mois plus tard la perte de la bataille de Breitenfeld. Tilly, forcé malgré lui par les instances de Pappenheim d'accepter le combat, ne se concerta pas avec son rival sur les manœuvres de l'attaque, qui ne furent pas assez rapides et manquèrent d'ensemble. Pappenheim fit les plus grands efforts pour remédier à cet inconvénient, et dirigea la retraite, Tilly ayant été dangereusement blessé. A la fin de l'année il se sépara de Tilly, et conduisit les opérations des Impériaux en Westphalie. En l'été 1632, il marcha avec quinze mille hommes au secours de Maestricht, assiégé par Frédéric de Nassau; deux fois il tenta l'assaut contre les retranchements des Hollandais, mais n'étant pas secondé par les Espagnols, dont l'orgueil refusait tout secours étranger, il fut obligé d'abandonner son entreprise, et alla rejoindre (fin d'octobre) Wallenstein à Mersebourg. Voulant exercer un commandement en chef, il demandait à être détaché avec huit régiments pour garantir Cologne, menacé par les Suédois. Gustave-Adolphe, apprenant le départ de Pappenheim, s'avança immédiatement contre Wallenstein, qui, se sentant trop faible, rappela aussitôt son lieutenant, qui n'était encore qu'à Halle. Pappenheim accourut en toute hâte à Lutzen; il y arriva (16 novembre) au moment où l'armée impériale allait être complétement mise en déroute. Il se jeta avec fureur sur l'aile droite de l'ennemi, qu'on lui avait désignée comme commandée par le roi de Suède; ses terribles cuirassiers firent des prodiges de valeur, et permirent à Wallenstein de rallier ses troupes et de se retirer en bon ordre. Blessé de deux coups de mousquet, il voulut rester à cheval; mais il perdit tant de sang, qu'il tomba d'épuisement. Il mourut quelques heures après, le visage souriant, parce qu'il avait appris la mort de Gustave-Adolphe. Son corps était couvert de plus de cent cicatrices. E. G.

Khevenhuller, *Annales Ferdinandei.* — Förster, *Wallensteins Briefe.* — Villermont, *Tilly, ou la guerre de trente ans* (Tournay, 1860, 2 vol. in-8°). — Klopp, *Tilly* (Leipzig, 1861). — Gfroerer, *Gustav Adolph.* — Geijer, *Histoire de Suède.*

PAPPUS, célèbre géomètre d'Alexandrie, vivait vers la fin du quatrième siècle. Il est surtout connu par ses *Collections mathématiques* (Πάππου Ἀλεξάνδρεως Συναγωγῆς), dont la Bibliothèque impériale possède deux manuscrits grecs, et dont Commandin fit paraître une traduction latine *Mathematicæ collectiones, commentariis ilustratæ;* Pesaro, 1588, in-fol. Une édition de Venise, au millésime de 1589, ne diffère de la précédente que par le frontispice. Celle que donna Manolessi en 1660 est, selon Halley, inférieure à l'ancienne. Des huit livres que renfermait l'ouvrage de Pappus, ces publications ne contiennent que les six derniers, les seuls alors connus; encore le commencement du troisième livre est-il tronqué. Depuis, Wallis a trouvé et mis au jour un fragment du second livre. Pour compléter ces indications bibliographiques, citons *Pappi Alexandrini Collectiones mathematicæ : nunc primum græce edidit H. J. Eisenman, libri quinti pars altera* (Paris, Didot, 1824, in-fol. de 64 pages). On connaît aussi de Pappus un fragment peu important d'un commentaire de l'*Almageste.*

Dans son édition du livre *De sectione rationis* d'Apollonius, Halley a donné le texte grec de la préface du 7ᵉ livre des *Collections mathématiques*. A la fin de cette préface se trouve le passage que Montucla traduit ainsi : « Lorsque je vois plusieurs géomètres s'occuper des principes dans les recherches mathématiques,.... j'en ai honte, pouvant mettre en avant des choses plus générales et plus utiles ; et, afin que je ne paraisse pas dire cela gratuitement, je vais leur dévoiler ceci qui est peu connu. Les figures décrites par une révolution complète ont une raison composée de celle de ces figures et de celle des lignes semblablement tirées de leurs centres de gravité sur l'axe de révolution, et la raison de celles décrites par une révolution incomplète est celle des figures tournantes et des arcs décrits par leurs centres de gravité... La raison de ces arcs est composée de celle des lignes semblablement tirées aux axes, et des angles contenus par les extrémités de ces lignes rapportées aux mêmes axes... Ces propositions, qui ne sont au fond que la même, comprennent un grand nombre de théorèmes variés sur les lignes, les surfaces et les solides, sous une même dénomination, dont quelques-uns ne sont pas encore démontrés, et quelques autres le sont, comme ceux qu'on lit dans le 12ᵉ des *Éléments*. » Il semble résulter de ce passage que Pappus est le véritable auteur de la proposition connue sous le nom de *theorème de Guldin*. Au milieu de ses réticences, Montucla est pleinement de cet avis, lorsqu'il écrit : « On ne peut même dire que Guldin ne connut pas cet ouvrage du géomètre ancien, car il est cité nombre de fois dans son propre ouvrage : je n'ai garde néanmoins d'accuser Guldin de plagiat, mais il me paraît difficile de l'en disculper. »

En écrivant les *Collections mathématiques*, Pappus s'est évidemment proposé de rassembler en un corps plusieurs découvertes éparses, d'éclairer et de suppléer en beaucoup d'endroits les travaux des mathématiciens qui l'avaient précédé : c'est ce qu'il a fait surtout à l'égard d'Apollonius, d'Archimède, d'Euclide et de Théodose. Un mérite inappréciable de l'ouvrage de Pappus est de nous avoir fait connaître les méthodes (1) que les anciens employaient dans leurs recherches. Mais Pappus ne fut pas seulement un commentateur et un annotateur, un de ces écrivains qui, selon la juste appréciation de Montucla, lorsqu'ils sont seuls dans un siècle, annoncent le prochain retour d'un temps d'obscurité et d'ignorance. Il mérite d'être rangé dans une classe plus relevée, et tous ceux qui liront les *Collections mathématiques* s'expliqueront que Descartes ait estimé Pappus comme l'un des plus excellents géomètres de l'antiquité. Pour justifier cette appréciation, qu'il nous suffise de rappeler que Pappus donna le premier exemple de la quadrature d'une surface courbe. Il démontre que si du sommet d'un hémisphère, on décrit une spirale par un point partant de ce sommet et marchant uniformément sur le quart de cercle qu'il parcourra pendant que ce quart de cercle fera une révolution entière autour de l'hémisphère, la portion de surface sphérique comprise entre la spirale et la base sera égale au carré du diamètre. Le livre VIII des *Collections mathématiques* traite principalement des machines employées dans la mécanique pratique. Diverses propositions de géométrie s'y trouvent encore, entre autres celle-ci : Si trois mobiles placés aux sommets d'un triangle partent en même temps et parcourent respectivement les trois côtés, en allant dans le même sens et avec des vitesses proportionnelles aux longueurs de ces côtés, leur centre de gravité restera immobile. Ce théorème a été étendu par les modernes à un polygone quelconque. E. M.

Montucla, *Hist. des math.*, t. I. — Barginet, *Dict. des sc. math.* de Montferrier. — Chasles, *Aperçu hist. sur l'orig. et le dévelop. des méth. en géom.* — Chasles, *Traité de géom. sup.* — Brunet, *Manuel du libr.*, t. III.

PAPROCKI DE GLOGOL (*Barthélemy*), historien polonais, né en 1550, mort au commencement du dix-septième siècle. D'une famille noble, il visita successivement la Silésie, la Moravie et la Bohême, pour y faire dans les archives des recherches sur les familles de ces pays. On a de lui en polonais et en bohémien : *Stemmata præcipuarum familiarum Palatinatuum Russiæ et Podoliæ; effigies item regum Polonorum*; Cracovie, 1575; — *Gniazdo cnolyzkand Herby Rycerstwn etc., seu Nidus virtutis, seu Stemmatographico-heraldicum opus de familiis nobilibus Poloniæ, Lithuaniæ, Prussiæ, Massoviæ et Samogitiæ*; ibid., 1578, in-fol.; — *Herby Rycerstwn Polskiego* (*Stemmata ordinis equestris Poloniæ*); ib., 1584, in-fol.; — *Dialogus viatoris Sile-*

(1) M. Chasles traduit ainsi le passage de Pappus relatif à ce sujet :

« Le *lieu resolu* est une matière à l'usage de ceux qui, possédant les *Elements*, veulent acquérir en géométrie l'art de resoudre des problèmes : c'est là son utilité. Cette partie des mathématiques nous a été transmise par Euclide, l'auteur des *Elements*, Apollonius et Aristée l'ancien. On y procède par voie de *résolution* et de *composition*.

« La *résolution* est une méthode par laquelle en partant de la chose que l'on cherche et que l'on suppose déjà connue, on arrive, par une suite de conséquences, à une conclusion sur laquelle on s'appuie pour remonter, par voie de *composition*, à la chose cherchée. En effet, dans la *résolution* nous regardons comme fait ce que nous cherchons, et nous examinons ce qui découle de ce point de départ, et même ce qui peut en être l'antécédent, jusqu'à ce que nous arrivions par le raisonnement à quelque vérité déjà connue ou mise au nombre des principes. Cette marche constitue le procédé qu'on appelle *analyse*, comme qui dirait *solution en sens inverse*.

« Au contraire, dans la *composition* nous partons de cette vérité à laquelle nous sommes parvenus, comme dernière conséquence, dans la *resolution*; et en suivant dans le raisonnement une marche inverse de la première, c'est-à-dire en prenant toujours pour antécédent ce qui, dans le premier cas, était conséquent, et réciproquement, nous parvenons enfin à la chose cherchée. Cette marche constitue le procédé qu'on nomme *synthese*. »

siam transeuntis cum hospite silesiaco; — *Speculum marchionatus Moraviæ;* Olmutz, 1593, in-fol.; — *Diadochon, seu Stemmatographia Bohemiæ*, ouvrage qui manque de critique; — *Ograd Krolewski;* Prague, 1599, in-fol., c'est une histoire des rois de Pologne et de Bohême, des ducs de Silésie, de Russie et de Lithuanie. Paprocki a laissé en manuscrit un *Chronicon Porussiæ.*

Starovolscius, *Scriptores poloni.* — Janocki, *Polonia litterata.* — Chodnicki, *Diction. des Polonais savants.*

PAQUER (*Simon*), vétérinaire français, né le 1er mai 1779, à Nantes, où il est mort, le 18 mai 1842. Il acquit de son père, qui avait un dépôt d'étalons, de solides connaissances en hippiatrique, et devint à la fois un excellent écuyer et un bon vétérinaire. Après avoir été attaché à la direction des écuries du roi de Westphalie, il prit à Nantes l'établissement de son père, et fut nommé en 1813 vétérinaire de la Loire-Inférieure. Il a fourni beaucoup d'articles aux *Annales* de la Société de Nantes.

Annales de la Soc. acad. de Nantes, III.

PAQUOT (*Jean-Noël*), historien et biographe belge, né à Florennes, petite ville de la principauté de Liége, le 22 juillet 1722, mort à Liége, le 8 juin 1803. Élève du collége des jésuites de cette ville, il étudia la philosophie et la théologie à Louvain, fut ordonné prêtre en 1746, obtint en 1751 le grade de licencié en théologie, et devint ensuite professeur d'hébreu au collége des Trois-Langues, chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre de Louvain, et président du collége d'Hauterlé. Nommé historiographe, en 1762, par l'impératrice Marie-Thérèse, il fut l'un des premiers membres de la Société littéraire créée à Bruxelles en 1769 par le gouvernement, et la même année il remplaça Corneille de Nélis comme bibliothécaire de l'université de Louvain. Le 3 juin 1771, sur la dénonciation calomnieuse du prêtre van der Mæsen, son commensal, qui avait longtemps feint d'être son ami, Paquot fut jeté dans une prison d'où il ne sortit que le 21 décembre suivant, par l'ordre du gouvernement des Pays-Bas. Il habita ensuite Bruxelles comme bibliothécaire du duc d'Aremberg, puis l'abbaye de Gembloux et la petite ville de Herve, et vint enfin se fixer à Liége, où le prince de Hœnsbrœck le nomma, en 1787, professeur d'Écriture sainte et bibliothécaire du séminaire. Lors de la révolution de 1789, il refusa le serment exigé des professeurs de cet établissement par les bourgmestres; mais, après le retour du prince, il continua d'enseigner jusqu'en 1794. Outre les langues anciennes, il savait un grand nombre de langues vivantes, et il dut à ses talents et à son érudition les divers emplois qu'il obtint. Ses livres et ses manuscrits furent vendus en 1804 à Liége. On a découvert à Verviers, en 1842, son portrait original peint à l'huile; il n'en existe aucun autre connu. Les principaux ouvrages de Paquot sont : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liége et de quelques contrées voisines;* Louvain, 1763-1770, 18 vol. in-8°, ou 1762-1770, 3 vol. in-fol. : fruit de nombreuses recherches, ce recueil biographique est en général exact; l'exemplaire in-8° conservé à la bibliothèque royale de Belgique est enrichi de notes et d'additions de C. van Hulthem; — *Histoire générale de l'Europe, par Robert Macquereau, etc.*; Louvain, 1765, in-4°; la seconde partie a été publiée par J. Barrois, Paris, 1841, in-4°; — *De historia sanctarum imaginum et picturarum lib. IV, auctore Joanne Molano;* Louvain, 1771, in-4° : édition la meilleure d'un livre utile : la bibliothèque royale de Belgique possède l'exemplaire de l'éditeur, chargé de notes et d'additions; — *Histoire du comté de Namur, publiée en* 1754, *par J.-B. de Marne, nouv. édit.* etc.; Bruxelles, 1781, in-8°; — *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant par J.-B. de Vaddère, nouv. édit.*, etc.; Bruxelles, 1784, 2 vol. in-8°. Les ouvrages inédits de Paquot, d'abord achetés par le bibliophile van Hulthem, se trouvent aujourd'hui à la Bibl. roy. de Belgique. E. Regnard.

F.-V. Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des sciences... en Belgique.* — *Annuaire de la biblioth. royale de Belgique;* 1841, p. 172. — *Bulletin du bibliophile belge*, II, 149. — *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, X, 1re part., p. 7.

PARA (en arménien Bab), roi d'Arménie, fils d'Arsace III et d'Olympias (en arménien *Pharandsem*), vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle après J.-C. Sapor, roi de Perse, se saisit d'Arsace, l'enferma pour toute sa vie dans une forteresse, et mit Aspacures sur le trône d'Arménie. Para, héritier d'Arsace, fut réduit à la possession d'une seule place forte, Artogerassa, où il fut bientôt assiégé avec sa mère Olympias par les forces supérieures de Sapor. Artogerassa se rendit après une vaillante résistance et Olympias tomba entre les mains du vainqueur; Para réussit à s'enfuir à Néocésarée sur le territoire de l'empire romain, et implora la protection de l'empereur Valens. L'empereur ordonna de le bien traiter et lui promit son appui. En effet, le général romain Terentius ramena bientôt après Para en Arménie, le rétablit sur le trône, et l'y maintint malgré les attaques de Sapor. Para, ingrat envers ses bienfaiteurs et trompé par les intrigues du roi de Perse, fit périr ses deux principaux ministres Cylaces et Artaban, parce qu'ils étaient dévoués à la politique romaine. Cet acte mécontenta Valens, qui désira avoir une entrevue avec Para. Le roi d'Arménie ne refusa pas l'invitation; mais à son arrivée à Tarse, voyant que, quoique traité avec respect, il était gardé comme un prisonnier, il s'enfuit avec quelques cavaliers, traversa l'Euphrate et gagna l'Arménie. Il ne rompit pas ouvertement avec les Romains, et affecta même à leur égard beaucoup de dévouement; mais sa condescendance fut inutile : Va-

lens qui ne se fiait plus à lui avait résolu sa mort. Le général romain Trajanus invita Para à un banquet, et au milieu de l'ivresse de la fête, il le fit tuer avec toute sa suite, en 374 ou 377. Y.

Ammien Marcellin, XXVII, 12; XXX, 1. — Vaillant, *Regnum Arsacidarum*. — Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, vol. I. — Richter, *Histor. Krit. Versuch über die Arsaciden und Sassaniden Dynastien*; Gœttingue, 1804.

PARA DU PHANJAS (*François*), philosophe et mathématicien français, né le 15 janvier 1724, au château du Phanjas, commune de Chabottes (Dauphiné), mort à Paris, le 20 thermidor an V (7 août 1797) (1). Après avoir terminé ses études au collége des Jésuites d'Embrun, Para entra dans cet ordre et fut ensuite envoyé pour professer les mathématiques et la philosophie dans les maisons de la compagnie, à Grenoble, à Marseille et à Besançon. Dans cette dernière ville son cours de philosophie eut le plus grand éclat et réunit jusqu'à trois cents élèves; aussi fit-il de cette simple académie de province comme une Sorbonne nouvelle, d'où sortirent presque en même temps les d'Olivet, les Bullet, le P. Élisée, Nonotte, André de Gy et tant d'autres. Après la suppression de son ordre, l'abbé Para vint à Paris, où l'archevêque Christophe de Beaumont et la princesse Adélaïde, tante de Louis XVI, lui constituèrent une pension, qui laissa à son génie toute la liberté d'esprit nécessaire à ses immenses travaux. Il crut pouvoir prêter en 1791 le serment exigé par la constitution civile du clergé, mais s'empressa de le rétracter dès la publication des brefs pontificaux. Il traversa sans être inquiété l'époque de la terreur et s'éteignit sans bruit dans la maison des Madelonnettes. On a de lui : *Éléments de métaphysique sacrée et profane, ou théorie des êtres insensibles*; Besançon, 1767, in-8°, et Paris, 1779, 3 vol. in-8°. Feller regarde cet ouvrage comme un « livre sans exemple pour l'élévation de la pensée, la perfection de la méthode et la clarté du style ». Il fut traduit en allemand, à Manheim, en 1781 et 1788; — *Théorie des êtres sensibles, ou cours complet de physique spéculative expérimentale, systématique et géométrique*; Paris, 1774, 4 vol. in-8°; 1788, id.; — *Principes du calcul et de la géométrie, ou cours complet de mathématiques*; Paris, 1773, in-8°; 1779, 3 vol. in-8°; et 1783, in-8° : ouvrage fondamental d'après Le Gendre; — *Odes, Chants lyriques et autres bagatelles fugitives*; Paris, 1774, in-12; — *Les Principes de la saine philosophie conciliés avec ceux de la religion, ou la philosophie de la religion*; Paris, 1774, 2 vol. in-8°; — *Institutiones philosophicæ*; Paris, 1780, in-8°; — *Tableau historique et philosophique de la religion*; Paris, 1784, in-8°; — *Théorie des nouvelles découvertes en physique et en chimie*; Paris, 1786, in-8°. L'abbé Para a donné une édition fort augmentée des *Éléments généraux des mathématiques nécessaires à l'artillerie et au génie*, par Deidier; Paris, 1773, 2 vol. in-4°, et du *Traité du nivellement* par Picart; 1780, in-12. H. F.

Rochas., *Biogr. du Dauphiné*, t. II, p. 213. — J. Chérias, *Aperçu sur les illustrations gapençaises*; 1849, in-8°. — *Docum. partic.*

(1) Son acte de décès est inscrit sur les registres de l'état civil du sixième arrondissement de Paris, an V. Cet acte qualifie Para de rentier et lui donne l'âge de soixante-quinze ans.

PARABOSCO (*Giralamo*), poëte italien, né à Plaisance, mort vers 1557, à Venise. Il se fit de bonne heure estimer non-seulement comme littérateur et poëte, mais comme un des meilleurs musiciens de son temps. Ses premiers ouvrages, *Rime* (Venise, 1547, in-12), *Il Tempio della Fama* (ibid., 1548), et surtout la tragédie de *Progne* (ibid., 1548), lui attirèrent la protection de Domenico Veniero, qui le chargea de la direction de ses concerts. Peu de temps après il devint organiste et maître de chapelle de Saint-Marc à Venise. Citons encore : *Lettere amorose* (Venise, 1548-1556, in-8°), réimpr. plusieurs fois; — *Lettere famigliari* (ibid., 1551, in-8°), et *L'oracolo* (ibid., 1551, 1552, in-8°). Il a aussi composé dans le goût de Boccace dix-sept nouvelles plus ou moins plaisantes, et quelques-unes même tragiques, connues sous le titre *I diparti* (Venise, 1552, in-8°, fig.), et qui ont été l'objet de plusieurs éditions estimées. Les comédies de Parabosco, *La notte, Il viluppo, I contenti, L'ermafrodito, Il pellegrino* et *Il marinajo*; sont d'un caractère original; écrites en prose, à l'exception du *Pellegrino*, elles ont été recueillies à Venise; 1560, in-12. P.

Memorie di Piacenza, II, 74-91. — Ghilini, *Theatro d'huomini illustri*, I, 124. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, VI, 293; VIII, 448. — Agostini, *Scrittori Veneziani*.

PARACELSE (*Philippe-Auréole-Théophraste* BOMBAST DE HOHENHEIM), célèbre médecin et chimiste suisse, né en 1493, à Einsiedlen, mort à Salzbourg, le 24 septembre 1541. Il était fils de Guillaume Bombast de Hohenheim (Paracelse est la traduction de ce dernier mot), qui, fils naturel d'un gentilhomme souabe, se fit médecin et exerça son art à Einsiedlen et depuis les premières années du seizième siècle à Villach en Carinthie, où il mourut, vers 1534 (1). Initié de bonne heure par son père aux premiers éléments de l'art de guérir, il se mit, pour l'apprendre à fond, à parcourir presque toutes les contrées de l'Europe, écoutant les professeurs les plus renommés, consultant les praticiens les plus habiles et ne dédaignant pas de se renseigner auprès des barbiers, des alchimistes et même des magiciens. Il fréquenta aussi plusieurs mines et forges, notamment celles que le riche

(1) D'après Jean Kessler, qui a écrit à cette époque une *Chronique de Saint-Gall*, restée inédite, le père de Paracelse aurait porté le nom de Hœbener et aurait été originaire du Gais, dans le canton d'Appenzel.

Sig. Fugger, dont il vante l'accueil, possédait en Tyrol. Il acquit bientôt la conviction que les principes suivis par les médecins de son temps étaient des plus incertains, et il résolut de réformer radicalement l'ensemble de la thérapeutique; il s'attacha dès lors avec ardeur à cette idée généreuse, qu'il poursuivit pendant toute sa vie, malgré tous les dégoûts qu'on lui fit éprouver. Il remarqua d'abord qu'il n'avait retiré presque aucun fruit de la lecture des écrits des médecins grecs, arabes et autres; il jeta de côté tous les livres, et se mit à observer directement les phénomènes de la nature, point de départ auquel il revint dorénavant toujours. Le désir d'augmenter son trésor d'expérience, déjà considérable, le poussa à continuer ses pérégrinations, même après qu'il se fut fait recevoir docteur (1). On a peu de détails sur cette époque de sa vie; on sait seulement qu'il assista comme chirurgien militaire à plusieurs campagnes en Italie, dans les Pays-Bas et en Danemark. Pendant ses voyages il acquit la connaissance de plusieurs remèdes énergiques, tels qu'un certain opiat, qu'il appelait *laudanum*, et il fit par ces remèdes à son retour en Allemagne plusieurs cures merveilleuses, qui attirèrent sur lui l'attention générale et lui valurent d'être appelé, en 1527, à enseigner la médecine à l'université de Bâle. Contre tout usage, il fit ses cours en langue allemande, parce que, selon lui, la science médicale ne devait pas être le secret de quelques initiés; il ne se fit pas faute d'exposer hautement ses théories innovatrices et d'attaquer avec violence les systèmes de ses devanciers; il alla jusqu'à brûler dans sa chaire les ouvrages de Galien et d'Avicenne. Tout cela, joint à ce qu'il signala ouvertement plusieurs abus que les pharmaciens commettaient journellement, lui attira un grand nombre d'ennemis, jaloux des résultats étonnants qu'il obtenait dans le traitement des malades. Pendant quelque temps il tint vaillamment tête à ses adversaires; mais à la suite d'un démêlé avec un chanoine, qu'il avait guéri et qui, au lieu de lui payer cent florins, comme ils en étaient convenus, obtint une sentence du magistrat, qui réduisait les honoraires à six florins, il se laissa entraîner à proférer contre les autorités des paroles offensantes; sur l'avis de ses amis il quitta Bâle aussitôt (vers le milieu de 1528). Il reprit sa vie errante, visita dans les années suivantes l'Alsace, et diverses autres parties de l'Allemagne, la Moravie, la Carinthie etc., étudiant avec soin les diverses maladies particulières à ces pays. Le ton acerbe avec lequel il continua à stigmatiser le pédantisme et l'ignorance de la plupart de ses confrères lui causa beaucoup de désagréments; on le représenta comme un athée, comme ayant fait un pacte avec le diable: non contents de le calomnier de toutes façons, ses ennemis empêchèrent par leur influence auprès du comité impérial de censure l'impression de ses écrits; ce fut en vain qu'il s'offrit, pour faire lever cette prohibition, à défendre publiquement son système. La protection des états de Carinthie, pays où il s'établit, en 1538, le mit enfin à l'abri de ses persécuteurs. Il passa les derniers mois de sa vie si agitée et si active à Salzbourg. Bien des années s'écoulèrent encore avant que le grand but auquel il avait sacrifié son repos eût été atteint; s'il réussit à ruiner les fausses théories humorales, à détruire le respect presque superstitieux qu'on rendait aux écrits des médecins grecs et arabes, et à faire adopter l'emploi de plusieurs préparations minérales très-utiles, d'un autre côté un grand nombre de charlatans s'autorisèrent des ouvrages qui lui furent attribués à tort, pour infecter la science médicale des rêveries cabalistiques et astrologiques les plus extravagantes. Cependant ses écrits authentiques contiennent la réprobation la plus formelle de toute pratique superstitieuse, notamment de l'astrologie et de l'art de faire de l'or; il ne veut pas entendre parler des influences sidérales; il blâme fortement la façon d'expliquer les phénomènes de la nature par l'intervention des esprits ou des forces occultes, et il pose en précepte qu'il faut se taire lorsqu'on ne peut donner une cause rationnelle à ces phénomènes. Malgré cela, ses ennemis aussi bien que ses partisans, parmi lesquels il ne reconnaissait que quelques-uns comme ses vrais disciples, s'obstinèrent à le déclarer adonné à la magie. Après sa mort des empiriques et des visionnaires, tirant parti de la réputation qu'il avait laissée, se mirent à donner comme venant de lui leurs propres élucubrations remplies des plus grandes absurdités, et qui, recueillies ensuite parmi les œuvres de Paracelse, firent jusque dans ces derniers temps considérer cet esprit si net comme un génie confus, qui tantôt atteint la vérité avec une sagacité admirable, tantôt tombe dans le galimatias le plus insensé. Il était pourtant matériellement impossible que Paracelse eût pu, au milieu de ses occupations si variées, rédiger les dix volumes in-4° qu'on lui attribue; de plus il était par principe contraire à toute prolixité. « Si la vérité consistait dans la longueur, dit-il, le Christ aurait trop peu parlé; on ne doit relater que les faits; quand il y a doute, quand on ne connaît pas les causes, qu'on cesse d'écrire. » M. Marx a exposé les circonstances qui favorisèrent les succès de cette fraude; elle avait déjà été signalée par Oporinus, le célèbre imprimeur qui avait été pendant plusieurs années le secrétaire de Paracelse, et plus tard par Nic. Hunnius. Une des principales de ces circonstances est qu'après la mort de Paracelse les savants de profession, blessés des durs reproches qu'il leur avait adressés, cessèrent entièrement de s'occuper de ses ouvrages. M. Marx a réduit au nombre de dix le nombre des écrits qui appartiennent authentiquement à Paracelse

(1) C'est à tort qu'on a prétendu qu'il ne s'était pas fait graduer.

et dont trois à peine parurent de son vivant, ce qui explique comment il se trouve même dans ces écrits des passages interpolés. Ces dix traités sont, par ordre chronologique : *De gradibus et compositionibus receptorum*; — *La petite chirurgie*; — *Sept livres sur les plaies ouvertes*; — *Trois livres sur le mal français*; — *Des impostures des médecins*; — *Opus paramirum*; — *Les bains de Pfeffers*; — *La grande Chirurgie*; — *Neuf livres De natura rerum*; — *Trois livres, l'un pour la défense de l'auteur, l'autre sur les erreurs des médecins et le dernier sur l'origine de la pierre*. On les trouve dans les éditions des *Œuvres de Paracelse* données par Gerhard Dorn, 1568 1573, et par Adam de Bodenstein, Bâle, 1575, 2 vol. in-8°; une nouvelle et meilleure édition mais augmentée d'une masse d'écrits apocryphes fut publiée par Huser, Bâle, 1589, 10 vol. in-4°; 1603-1605, 3 vol. in-fol.; Strasbourg, 1616, 3 vol. in-fol.; une traduction latine de tout ce que contient cette édition parut à Francfort, 1603, 12 vol. in-4°; celle donnée par Pitiscus, Genève, 1658, 3 vol. in-fol., n'est pas aussi complète. Le style de Paracelse est énergique et vif, mais souvent lourd et grossier, comme celui de tous les écrivains allemands (1). Les violentes sorties, qu'il se permet contre ses adversaires, s'excusent par la profonde sincérité de sa conviction, d'être appelé à faire entrer la médecine dans une voie entièrement nouvelle. De plus il n'alla même pas aussi loin que le permettait le ton habituel de la polémique à cette époque. Du reste il ne se piquait pas de politesse, et il avoue qu'il n'a pas appris les manières du monde Quant aux reproches d'ivrognerie, de malpropreté et d'inconduite que ses ennemis lui ont faits et que la postérité a acceptés comme fondés, ils ont été réfutés avec autorité par M. Marx (2). Quant aux doctrines de Paracelse, sans nous arrêter à énumérer les faits importants de la science, qu'il a le premier constatés, nous n'en signalerons que le caractère général. La base de son système était qu'il fallait à tout prix revenir à l'etude approfondie de la nature. « Parlez-moi des médecins spagiriques (chimistes), s'écrie-t-il. Ceux là du moins ne sont pas paresseux comme les autres; ils ne sont pas habillés en beau velours, en soie ou en taffetas; ils ne portent pas de bagues d'or aux doigts, ni de gants blancs. Les médecins spagiriques attendent avec patience, jour et nuit, le résultat de leurs travaux. Ils ne fréquentent pas les lieux publics; ils passent leur temps dans le laboratoire Ils portent des culottes de peau, avec un tablier de peau pour s'essuyer les mains. Ils mettent leurs doigts dans les charbons et dans les ordures. Ils sont noirs et enfumés comme des forgerons et des charbonniers. Ils parlent peu et ne vantent pas leurs médicaments, sachant bien que c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier. » Tout en insistant sur une révision complète des notions médicales transmises par les Grecs et les Arabes, et tout en prêchant d'exemple, il ne se perd pas dans le détail des faits; il cherche à les coordonner et à en trouver la connexion et la loi. Supérieur à tous ses contemporains, il est en possession de la vraie méthode scientifique. Il montre la même sûreté de coup d'œil, lorsqu'il enseigne que le médecin ne doit pas forcer la nature, mais la suivre avec la plus grande prudence et varier ses remèdes selon les phases de la maladie. Il admet dans chaque organisme un moteur secret, l'*archée*, le principe vital des modernes, qui veille à la réparation des forces, à l'élimination des causes morbides; le médecin doit s'attacher à faciliter les fonctions de cette *archée*; dans le cas de blessure, par exemple, il doit se borner à empêcher les agents extérieurs de contrarier la guérison qui se fait de soi-même par l'intervention du baume naturel (*mumie*) qui réside dans le corps. C'est en raison des mêmes principes qu'il conseille souvent les calmants, la diète, et qu'il veut qu'on use de la plus grande modération dans l'emploi des évacuatoires, et des médicaments violents, tels que le mercure. Un autre mérite de Paracelse fut de fonder la médecine sur la connaissance exacte de la chimie. Il chercha le premier à reconnaître les principes actifs des drogues afin de les simplifier et de les employer en moindres doses; il réussit à faire rejeter l'usage des électuaires et des mixtures compliquées et repugnantes de la pharmacopée arabe.

Tels sont les services éminents que Paracelse a rendus à l'humanité souffrante, pour laquelle il montra toujours le dévouement le plus désintéressé; s'il en fut mal récompensé pendant sa vie, que sa mémoire au moins soit honorée. E. G.

Adami, *Vitæ medicorum*. — Murr, *Neues Journal zur Literaturgeschichte*, t. II. — Rinner et Siber, *Leben berühmter Physiker*. — Gmelin, *Geschichte der Chemie*. — Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II. — M. B. Lessing, *Leben Paracelsus* (Berlin, 1839). — Marx, *Zur Würdigung des Theophrastus von Hohenheim* (Gœttingue, 1842, in-4°). — Franck, *Sur la vie et les écrits de Paracelse*.

PARADIES (*Marie-Thérèse*), musicienne allemande, née le 15 mai 1759, à Vienne, où elle est morte, le 1er février 1824. Frappée de cécité à l'âge de cinq ans, elle trouva contre cette

(1) Les textes que nous possédons sont loin d'être toujours l'expression exacte de sa pensée; son écriture d'abord était très difficile à déchiffrer; et quand il dictait, il parlait si vite, que ses secrétaires ne pouvaient pas toujours le suivre; souvent aussi ils ne le comprenaient pas, et travestissaient ses idées en cherchant à les rendre plus claires. A ce sujet il faut avouer qu'il donna à plusieurs mots techniques une acception entièrement nouvelle, qui a pu conduire à des méprises. Voy. Mich. Toxites, *Onomasticon medicum verborum Paracelsi* et Gerh. Dorn, *Dictionarium Th. Paracelsi*.

(2) Les allégations contre les mœurs de Paracelse découlent toutes de deux documents très-suspects d'injustice : le *Disputatio de medicina nova Paracelsi* de Lieber (Bâle, 1572), ennemi déclaré de Paracelse, et la *Vita Oporini*; or, après avoir été longtemps secrétaire de Paracelse, Oporin l'avait quitté avec ressentiment; il croyait que son patron lui cachait les remèdes secrets avec lesquels il obtenait de si merveilleux résultats.

infortune des consolations dans la musique, que lui enseignèrent Kozeluch, Righini et Salieri. Elle jouait du piano avec une si rare perfection qu'à onze ans elle obtint de Marie-Thérèse une pension de 250 florins. En 1784 elle se mit à voyager, visita l'Allemagne, la Suisse, Paris, Londres, les Pays-Bas, et excita partout un vif intérêt. Elle se livra ensuite à l'enseignement et fit représenter à Vienne et à Prague plusieurs opéras, *Ariane à Naxos* (1791) et *Renaud et Armide* (1797) entre autres. On cite encore d'elle un recueil de canzonettes italiennes et deux cantates sur la mort de Louis XVI et de l'empereur Léopold. « L'italien, l'allemand, le français et l'anglais, dit M. Fétis, lui étaient également familiers; habile dans le calcul de tête, elle était aussi instruite dans la géographie et dans l'histoire, et avait une conception si prompte qu'elle jouait aux échecs, réglant le mouvement des pièces qu'elle indiquait d'après ce qu'on lui disait du jeu de son partenaire. » En 1777, pendant son séjour à Vienne, Mesmer traita chez lui Mlle Paradies, et prétendit même lui avoir rendu la vue; cette affaire causa beaucoup de bruit (*voy.* MESMER).

Grimm, *Corresp.* — Fétis, *Biographie des musiciens*.

PARADIN (*Guillaume*), historien français, né vers 1510, à Cuiseaux (bailliage de Châlons), mort le 16 janvier 1590, à Beaujeu (Lyonnais). La pauvreté de sa famille l'obligea à entrer dans les ordres. Il éleva les enfants de Prevost, lieutenant général du bailliage de Dijon, qui lui fit partager son goût pour les antiquités et lui légua en mourant de nombreux matériaux tirés de la chambre des comptes et des archives de Saint-Bénigne. Il s'adonna dès lors à l'histoire, et, dans le but de compléter ses recherches, il visita une partie de la France et des Pays-Bas. Puis il se retira à Beaujeu, où il avait obtenu un canonicat, et devint doyen du chapitre. On peut reprocher à Paradin la plupart des défauts communs aux écrivains de son temps, trop de crédulité et point de critique, défauts qui font en quelque sorte l'éloge de sa bonne foi. Ses principaux ouvrages sont : *De antiquo statu Burgundiæ*; Lyon, 1542, in-4°; — *De rebus in Belgio gestis a duce Andegavensi*; Paris, 1544, in-8°; trad. en français par P.-H. Guide; — *Histoire de notre temps*; Lyon, 1550, in-16; elle embrasse tout le règne de François Ier et avait d'abord paru en latin (*Memoriæ nostri temporis*; ibid., 1548, in-fol.); l'auteur la continua jusqu'en 1556 (ibid., 1556, in-fol.); — *Chronique de Savoie*; ibid., 1552, in-4°, et 1602, in-fol., avec des additions tirées de différents auteurs : ce livre n'est pas estimé; — *Traité de concorde publique*; Beaujeu, 1556, in-8°; — *Le Blason des danses où se voient les malheurs et ruines venant des danses, dont jamais homme ne revint plus sage ni femme plus pudique*; Beaujeu, 1556, in-8° : rare; — *De motibus Galliæ et expugnato receptaque Itio Caletorum* (Calais); ibid., 1558, in-4°, et dans le t. III des *Script. rer. germ.* de Schard; — *Les Annales de Bourgogne*; Lyon, 1566, in-fol. : elles s'étendent depuis l'an 378 jusqu'en 1482; on les consulte encore avec fruit; — *Mémoires de l'histoire de Lyon*; ibid., 1573, 1625, in-fol.; prévenu des idées de Symphorien Champier, il a rempli cet ouvrage de fables; — *Epigrammata*; Lyon, 1581, in-4°, avec une suite de quatrains sur les rois de France; — *Journal de G. Paradin pendant les années 15?-1573*; Lyon, 1837, in-8°. Il a aussi traduit quelques ouvrages et laissé en ms. des *Mémoriaux des anciennes familles* et une *Histoire de l'église de Lyon*, en latin. P. L.

Jacob, *De script. cabilonens.* 25. — Lelong, *Biblioth. de la France.* — Niceron, *Mém.*, XXIII. — Papillon, *Biblioth. de Bourgogne.* — *Revue du Lyonnais*, IV, [illegible]

PARADIN (*Claude*), frère du précédent, né à Cuiseaux, mort le 14 septembre 1573, à Beaujeu. Il était aussi chanoine au chapitre de cette ville. On a de lui : *Quadrins historiques de la Bible*; Lyon, 1553, in-8°, avec des figures en bois du petit Bernard, graveur fameux; l'édition de 1558 contient 226 quatrains avec autant d'estampes; il est probable que l'*Historiarum memorabilium ex Genesi descriptio tetrastichis versibus* de Guillaume Paradin (Lyon, 1558, in-8°) n'est que la traduction de cet ouvrage; — *Devises heroïques et emblèmes*; ibid., 1557, in-8° et in-16; trad. en latin (*Symbola heroica*; Leyde, 1600, in-16) et augmenté, dit-on, par François d'Amboise (Paris, 1621, in-8°); — *Alliances généalogiques des rois de France*; ibid., 1561, 1606, in-fol. : recueil inutile, puisqu'il ne contient point de pièces à l'appui.

Un parent des précédents, PARADIN (*Jean*), né à Louhans, fut médecin du roi François Ier, suivant le P. Jacob, ou clerc au greffe du parlement de Dijon, d'après La Monnoye; il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, à Belleneuve, près Mirebeau. Il a publié *La Micropædie*; Lyon, 1546, et Paris, 1547, in-12 : choix de pièces en vers. P. L.

La Croix du Maine, *Biblioth. françoise.* — Jacob, *De script. cabilonensibus*, 123 et 127. — Colletet, *Hist.* (ms.) *des poëtes françois.* — Niceron, *Mémoires*, XXXIII. — Papillon, *Biblioth. de Bourgogne.*

PARADIS DE RAYMONDIS (*Jean-Zacharie*), moraliste français, né à Bourg-en-Bresse, le 8 février 1746, mort à Lyon, le 15 décembre 1800. Après avoir exercé pendant quelques années les fonctions de lieutenant général du bailliage de Bresse, il se retira dans la vie privée, à cause de sa santé débile, habita Nice et ensuite le Frioul, s'occupant de travaux littéraires et aussi d'agriculture; de retour en France en 1797, il se lia avec Lalande, qui le plaça dans sa liste des athées. On a de lui : *Traité élémentaire de morale et de bonheur*; Lyon, 1784, 2 vol. in-18; Paris, 1795, 2 vol.

in-16. « Il n'y a pas de livre écrit sur le bonheur, dit Deleyre, qui soit aussi philosophique, aussi vrai, aussi utile à méditer » ; — *Traité sur l'amélioration des serres* ; Paris, 1789, in-8° ; — *Le Moyen le plus économique, le plus prompt, le plus facile d'améliorer la terre d'une manière durable*; Paris, 1789, in-12.

Lalande, *Éloge de Paradis*, dans le *Journ. de Paris*, 1818.

PARADIS DE MONCRIF. *Voy.* MONCRIF.

PARADISA (*Jacques* DE). *Voy.* CLUSA.

PARADISI (*Paul*), appelé *Le Canosse*, hébraïsant italien, né à Venise, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Né dans la religion juive, il se convertit de bonne heure au catholicisme; en 1530 il fut appelé à la chaire d'hébreu au collége de France à Paris, et il la remplit jusqu'à sa mort avec beaucoup de succès. On a de lui : *De modo legendi hebraice dialogus*; Paris, 1534, in-8°.

Wolf, *Biblioth. hebraica*. — Goujet, *Mémoire sur le Collège royal de France*, t. I.

PARADISI (*Agostino*, comte), littérateur italien, né le 26 avril 1736, à Vignola (duché de Modène), mort le 19 février 1783, à Modène. Il avait pour grand oncle un magistrat portant les mêmes noms que lui et auteur de plusieurs ouvrages littéraires, notamment de l'*Atenea dell' uomo nobile*, qui fut accueilli avec faveur. Versé dans la connaissance de l'histoire et doué d'un esprit qui embrassait toutes les branches de l'érudition, il fut admis dans plusieurs académies littéraires. Après avoir rempli à Modène les chaires d'économie civile et d'histoire, il fut nommé en 1780 président des études et ministre de la justice. Ses œuvres principales ont été publiées sous le titre de *Poesie e prose scelte* (Reggio, 1827, 2 vol. in-8°) : on y remarque, parmi les morceaux en prose, un *Éloge de Montecuccoli*, qui avait déjà paru en 1776, et un *Essai métaphysique sur l'enthousiasme dans les beaux-arts*. Il a aussi traduit en vers libres quelques-unes des tragédies de Voltaire (1764, in-8°).

L. Cagnoli, *Vie de l'auteur*, à la tête des *Poesie*.

PARADISI (*Giovanni*, comte), fils du précédent, né en 1760, à Reggio, où il est mort, le 26 août 1826. Il reçut une excellente éducation, et professa d'abord la géométrie pratique. Ayant embrassé avec chaleur les principes de la révolution française, il devint un des partisans les plus zélés de Bonaparte, qui en 1797 le fit nommer un des directeurs de la république Cisalpine. Mais l'année suivante le général Brune, s'étant laissé prévenir par les complots tramés contre lui et n'osant le destituer ouvertement, l'obligea par des moyens indirects à donner lui-même sa démission (13 avril 1798). Cette disgrâce, qu'il partagea avec Moscati, son collègue, ne préserva point Paradisi de la persécution, et lors du retour des Autrichiens en Lombardie, il fut jeté dans les prisons de Cattaro. Après avoir fait partie de la commission provisoire de gouvernement (1800) et de la consulte de Lyon (1801), il devint conseiller d'État (1804), grand dignitaire de la Couronne de fer et de la Légion d'honneur, et membre du sénat italien qu'il présida depuis 1809. Ce fut lui qui, dans la séance du 17 avril 1814, proposa de demander officiellement aux alliés que la couronne fût maintenue sur la tête du prince Eugène. Dépouillé de tous ses emplois, il demeura quelque temps à Milan, où le retenaient ses fonctions de président de l'Institut, et se retira ensuite dans son pays natal. Outre un grand nombre de poésies, imprimées en partie avec celles de son père (Milan, 1828, in-12), on a de lui : *Ricerche sulla vibrazione delle lamine elastiche*; Bologne, 1806, in-4°; — *Il Vitalizio*, comédie; Milan, 1822, in-8°. P.

Biogr. univ. et port. des contemp.

PARAMO (*Luiz* DE), théologien espagnol, né vers 1545, à Borox, près de Tolède. Il fut archidiacre et chanoine de la cathédrale de Léon, puis inquisiteur de la foi en Sicile et en Espagne. Il consacra sa plume à l'histoire et à la défense de l'inquisition et écrivit entre autres ouvrages : *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis ejusque dignitate et utilitate*; Madrid, 1598, in-fol.; réimpr. en 1614, à Anvers. Ce livre est le plus rare et le plus curieux que l'on possède sur le tribunal du saint-office. On en a traduit des extraits à la suite du *Manuel des inquisiteurs* (Paris, 1762, in-12).

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova*, II.

PARANT (*Narcisse*), magistrat et député français, né le 5 février 1794, à Metz, mort le 4 mars 1842, à Paris. Il fut l'un des avocats les plus distingués de sa ville natale, où il plaida jusqu'à la révolution de juillet 1830. A cette époque ses opinions libérales ainsi que son mérite éminent comme légiste lui firent donner les fonctions de procureur général à la cour de Metz, puis à celle de Bourges. En 1831 il fut élu député de la Moselle, vit constamment renouveler son mandat et prit une part active aux débats et aux travaux de la chambre. Nommé sous-secrétaire d'État au département de la justice (21 mai 1837), il entra comme successeur de M. de Salvandy à l'instruction publique dans le ministère du 31 mars-12 mai 1839. Dans la même année il avait obtenu le titre de conseiller à la cour de cassation, où il était avocat-général depuis 1832. On a de lui : *Tableau des villes, bourgs, villages, etc., de la Moselle*; Metz, 1825, in 4°; — *Lois de la presse en 1836 : ou législation actuelle sur l'imprimerie et la librairie*; Paris, 1836, in-8°.

Le Biogr. et le Nécrologe, 1844.

PARAT (*Philibert*), médecin français, né en septembre 1763, à Lyon, où il est mort, le 11 décembre 1838. Reçu docteur à Montpellier (1790), il se distingua par son zèle lors du

siége de Lyon, servit trois ou quatre ans à l'armée des Alpes comme chirurgien major, et de retour dans sa ville natale, y devint médecin de l'hôtel-Dieu. On a de lui : *Sur les moyens de perfectionner les études de l'art de guérir*; Lyon, 1791, in-8°; — *Compte rendu des travaux de l'Académie de Lyon;* ibid., 1825, in-8°; — les *Éloges* historiques de Marc-Antoine Petit (1812), de Ch.-L. Dumas (1821) et du docteur Buytousac (1828).

Martin jne, *Éloge hist. de Ph. Parat ;* Lyon, 1839, in-8°.

* **PARAVEY** (*Charles-Hippolyte* DE), orientaliste français, né le 25 septembre 1787, à Fumay (Ardennes). Fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, il entra à l'école centrale de Charleville, passa à l'École polytechnique (1803), puis à l'école d'application des ponts et chaussées (1806), et remplit différentes missions à Mons, à Bruxelles, à Gand et à Arles. Attaché en qualité de lieutenant provisoire du génie militaire au fort de l'Écluse et à la place d'Ostende (1813), il rentra dans les ponts et chaussées en 1814; nommé sous-inspecteur de l'École polytechnique (1816), il en remplit les fonctions jusqu'en 1822, époque où il fut placé dans la réserve, et reçut en 1823 la croix de la Légion d'honneur. Il est auteur de savants écrits sur la chronologie et les antiquités des peuples de l'Orient, entre autres : *Aperçu des mémoires sur l'origine de la sphère et sur l'âge des zodiaques égyptiens;* Paris, 1821, in-8°; — *Nouvelles Considérations sur le planisphère de Denderah;* Paris, 1822, in-8°; — *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples;* Paris, 1826, in-8°; — *Mémoire sur l'origine des peuples du plateau de Bogota;* Paris, 1835, in-8°; — *Dissertation sur le nom de la Judée;* Paris, 1836, in-8°; — *Sur le Ting-Ling;* Paris, 1839, in-8°; — *Pau, les Pyrénées et la vallée d'Ossau;* 1847, in-8°. Il a encore travaillé aux *Annales de philosophie chrétienne* et à l'*Université catholique*.

Boulliot, *Biogr. Ardennaise*, II. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PARAVIA (*Pietro-Alessandro*), savant littérateur italien, né le 17 juin 1797, à Zara (Dalmatie), mort en 1857, à Turin. Il était fils d'un colonel au service de la république de Venise. Après avoir été reçu docteur en droit à Padoue (1818), il se fit connaître par de savants articles sur la littérature italienne ainsi que par des études historiques sur Joseph Bartoli (1818), Alphonse Varani (1820), Antoine Canova (1822) et Onuphre Minzoni (1828). Il quitta Venise en 1832 pour aller prendre possession de la chaire d'éloquence à l'université de Turin, puis il professa la mythologie et l'histoire nationale a l'académie des Beaux-arts et à l'académie Albertine, et entra au conseil royal de l'instruction publique. Il etait correspondant de l'Institut de France. On a encore de lui : *Delle Relazioni del Cristianismo;* — une traduction estimée des *Lettres de Pline le jeune* (Venise, 1830), cinq éditions; — *Sistema mitologico del Dante;* Turin, 1837-1839, 2 vol.; — *Memorie Veneziane di letteratura e storia;* ibid., 1850, in-8°; — *Trattato dell' epigrafia volgare;* ibid., 1854; — des *Leçons d'histoire subalpine;* — un recueil des plus beaux morceaux de la poésie italienne sous le titre de *Canzoniere;* — une traduction du poëme espagnol *la Danse*, de Quintana, etc.

Revue des deux mondes, 15 août 1854.

PARC (DU). *Voy.* SAUVAGE.

PARCELLES (*Jan*), peintre hollandais, né à Leyden, en 1597, mort à Leyerdorp. Élève de van Hendrik Vroom, il devint habile peintre de marines. Il aimait tellement son art qu'on le voyait se faire conduire en mer au milieu des tempêtes les plus furieuses afin d'en mieux etudier les effets. Les tableaux dans lesquels il a excellé représentent des orages, des naufrages; la nature est bien rendue, et ses figures pleines de mouvement. Ses tableaux sont fort rares.

Il laissa un fils, *Julius* PARCELLES, né à Leyerdorp, qui suivit son genre et l'égala presque en mérite. Leurs tableaux sont souvent confondus. Ils signaient tous deux J. P. A. DE L.

Descamps, *La vie des peintres hollandais*, t. I, p. 311.

* **PARCHAPPE** (*Charles-Jean-Baptiste*), général français, né à Épernay, le 4 avril 175?. Admis à l'école de Fontainebleau en 1804, il en sortit en 1806 avec le grade de sous-lieutenant. Il fit ses premières armes en Italie. Il partit ensuite pour la Poméranie suédoise, où il prit part au siége de Stralsund. Après la bataille de Ratisbonne, en 1809, il passa lieutenant. Décoré sur le champ de bataille d'Essling, blessé à Wagram, il sauva, dans la désastreuse campagne de Russie, l'aigle de son régiment. Dans la campagne de France, il fut nommé chef de bataillon. Mis en demi-solde à la première restauration, il reprit du service dans les Cent jours. Disgracié d'abord au retour des Bourbons, il fut replacé dans le cadre d'activité. Colonel en 1830, général de brigade en 1838, général de division en 1848 et grand officier de la Légion d'honneur en 1851. Il conquit tous ses grades sur le champ de bataille : en Espagne (1823), en Belgique (1831), en Afrique (1839-1840-1841). En France, pendant la révolution de juillet 1830, il organisa la défense de l'Hôtel de ville, de la Banque, du Trésor et de la Bourse, et les gardes nationales de la banlieue; en 1838 il commanda à Lyon; il fut ensuite successivement à la tête de la division militaire des Bouches-du-Rhône, directeur de l'administration de la guerre et inspecteur général d'infanterie (1848-1849-1851). En 1852 le département de la Marne l'envoya au Corps législatif. J. F—s.

A. Boudin. *Études critiques et biographiques.*

PARCIEUX (DE). *Voy.* DEPARCIEUX.

PARDAILLAN, nom d'une ancienne famille

de l'Armagnac qui remontait au onzième siècle et qui acquit dans le douzième la seigneurie de Gondrin, voisine de Condom. Quelques-uns de ses membres ont joué un rôle dans l'histoire. *Arnaud* DE PARDAILLAN, vicomte de Castillon, un des bons capitaines de son temps, guerroya en 1514 contre les Espagnols à la tête d'un corps de quatre mille Gascons; en 1517 il fut envoyé par François Ier au secours du roi de Danemark. — *Antoine*, son fils, prit part aux longues guerres de l'Italie, fut pris à Pavie, et assista au siége de La Rochelle. Les *Mémoires* de Montluc parlent de lui avec éloge. Ce fut le premier qui porta le titre de baron de Montespan; — *Antoine-Arnauld* DE PARDAILLAN, mort en 1624, combattit les huguenots jusqu'à l'abjuration d'Henri IV, qu'il suivit en Franche-Comté et au siége de La Fère. Nommé premier maréchal de camp, il fut blessé à la tête devant Amiens, et passa en Savoie, où il commanda l'armée après le départ du roi. Louis XIII érigea pour lui les terres de Montespan et d'Antin en marquisats en 1612 et 1615, et lui donna le collier des ordres. Un de ses fils, *Louis-Henri*, fut archevêque de Sens et mourut en 1674 (*voy.* GONDRIN). — *Louis-Henri* DE PARDAILLAN, son petit-fils, mort en novembre 1702, fut l'époux de la fameuse marquise de Montespan et eut pour fils *Louis-Antoine*, duc d'Antin (*voy.* MONTESPAN et GONDRIN). — Cette famille s'éteignit en 1757, dans la personne de *Louis*, duc d'Antin, pair de France, maréchal de camp et gouverneur de l'Orléanais.

Moreri, *Grand Dict. hist.*, art. GONDRIN.

PARDESSUS (*Jean-Marie*), jurisconsulte et magistrat français, né à Blois, le 11 août 1772, mort à Pimpeneau près Blois, le 26 mai 1853. Issu d'une famille de bourgeoisie, attachée à l'ancienne monarchie, il vit, en 1793, son frère fusillé en Vendée et son père incarcéré dans les prisons d'Orléans. Il s'était fait défenseur officieux, et devint bientôt l'un des avocats les plus occupés de sa ville natale. En l'an IX, il attira sur lui l'attention publique par la défense du principal accusé dans l'affaire du sénateur Clément de Ris. En 1802 il accepta les fonctions de juge suppléant au tribunal criminel de Blois. Nommé au Corps législatif (1807), il y siégea jusqu'en 1811, et en fut éliminé par défaut d'âge. En 1806, il publia le *Traité des servitudes*; Blois, in 8°, le meilleur livre qu'on ait encore écrit sur cette matière difficile, comme le prouve le succès de huit éditions; et en 1809, le *Traité du Contrat et des Lettres de change* (Paris, 2 vol. in-8°), refondu plus tard dans le *Cours de droit commercial*. M. Pardessus avait compris le premier que le mouvement du siècle était à l'industrie et au commerce; il avait en outre une disposition d'esprit éminemment propre à l'étude du droit commercial, l'amour de l'équité, l'horreur des subtilités, le respect de l'usage, une certaine simplicité qui lui était naturelle, une extrême honnêteté. En 1810 une chaire de droit commercial ayant été établie à la faculté de droit de Paris, il concourut, et l'obtint. Ses leçons eurent un succès qui ne fut égalé que par la publication du *Cours de droit commercial* (Paris, 1813-1817, 4 vol. in-4° et in-8°), œuvre capitale, dont il donna successivement cinq éditions et dont la sixième a été publiée, en 1856, par M. Eugène de Rozières, son petit fils. M. Pardessus accueillit le retour des Bourbons avec une joie particulière. Nommé député de Loir-et-Cher en 1815, il siégea à droite, mais conserva une attitude indépendante. Dans une discussion où on voulait, au nom de son royalisme, le faire voter pour une loi qu'il désapprouvait, il répondit : « Les électeurs de mon département m'ont dit : Servez le roi; ils ne m'en ont pas dit autant du ministère. » En 1820, il rentra à la chambre par une double élection, l'une dans son pays, l'autre à Marseille, qu'il continua de représenter jusqu'en 1830. A la révolution de juillet 1830, n'ayant pas voulu prêter serment au nouveau roi, il fut déclaré démissionnaire de ses fonctions de professeur à l'école de droit et de celles de conseiller à la cour de cassation, auxquelles il avait été appelé en 1821; mais il resta à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il était entré en 1828. Il continua sa publication de la grande *Collection des lois maritimes antérieures au dix-huitième siècle* (Paris, 1828-1845, 6 vol. in-4°). « Cette collection, a dit M. Laboulaye, est un véritable monument, et c'est sans doute de tous les travaux de l'auteur celui qui assurera le plus longtemps la durée de son nom. »

On a encore de Pardessus : *Tableau du commerce antérieurement à la découverte de l'Amérique*; Paris, 1834, in-4°; — *Sur l'Origine du droit coutumier en France*; Paris, 1839, in-4°; — *Sur les différents Rapports sous lesquels l'âge était considéré dans la législation romaine*; Paris, 1839, in-4°; — *Us et Coutumes de la mer*; Paris, 1847, 2 vol. in-4°. En outre il a publié une édition nouvelle des *Œuvres de Daguesseau*; — les t. I et II des *Diplomes mérovingiens* (1843-1846, in-fol.); — les t. IV à VI de la *Table chronologique des Chartes et Diplomes*; — le t. XXI des *Ordonnances des rois de France* précédé d'un *Essai* sur l'ancienne organisation judiciaire et une *Table raisonnée* de ce grand recueil (1847, in fol.); — enfin, une édition de la *Loi salique* (1843, in-4°) d'après tous les manuscrits connus, accompagnée de quatorze dissertations sur les questions les plus importantes que soulève ce curieux monument de notre ancienne législation.

MACLDE.

Duranton, *Notice* dans le *Journ. de l'instr. publ.*, 27 juill. 1853 — Demante, *M. Pardessus, sa vie et ses ouvrages*, dans la *Bibl. de l'École des chartes*, XV, 453. — Sarrut et Saint Edme, *Biogr. des hommes du jour*, I, 2e part. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

PARDIES (*Ignace-Gaston*), géomètre français, né en 1636, à Pau, mort en 1673, à Paris, était fils d'un conseiller au parlement de Pau.

Admis à seize ans chez les Jésuites, il professa les belles-lettres pendant quelque temps, et s'adonna ensuite à l'étude des sciences spéculatives. De la philosophie il passa à l'enseignement des mathématiques, et il les enseigna surtout d'une manière brillante au collége de Louis-le-Grand, dit alors de Clermont. La réputation qu'il s'était acquise par ses écrits le fit entrer dans les conférences réglées qui se tenaient chez plusieurs savants, et il y fut admiré autant pour ses connaissances que par sa modestie. Un air fin et spirituel, des manières engageantes rendaient sa conversation aimable, lors même qu'il n'était pas question de science. Il était lié d'une tendre amitié avec le comte de Guiche, qui lui donna une preuve singulière de sa confiance en lui remettant une copie de ses *Mémoires* qu'il avait lui-même rédigés en grec. Ce jésuite mourut à la fleur de l'âge d'une fièvre maligne, qu'il avait gagnée en confessant les pauvres de Bicêtre durant les fêtes de Pâques. Parmi les savants qui étaient avec lui en correspondance, il suffira de nommer Newton. Il a laissé : *Horologium thaumanticum duplex;* Paris, 1662, in-4°, où il s'agit de deux machines ingénieuses propres à tracer toutes sortes de cadrans; un extrait en français fut publié en 1673; — *De motu et natura cometarum;* Paris, 1665, in-12; — *Discours du mouvement local;* Paris, 1670, 1673, in-12; au lieu de s'appuyer comme Huygens sur des hypothèses particulières, il ne fonda ses démonstrations que sur des principes de pure métaphysique; — *Éléments de géométrie;* Paris, 1671, in-12; réimpr. plusieurs fois et trad. en latin en 1685 et en 1711 : la clarté et la précision font le principal mérite de ce livre; — *Discours de la connaissance des bêtes;* Paris, 1672, in-12; « Tout le monde l'a soupçonné, dit Bayle, d'avoir voulu établir adroitement l'opinion de Descartes en faisant semblant de la réfuter, et en effet il répond si bien lui-même à ses objections qu'il n'est pas malaisé de deviner ce que cela signifie »; — *La statique ou la science des forces mouvantes;* Paris, 1673, in-12. La plupart de ces écrits ont été réunis (*Opera mathematica*; 1701, in-8°, et *Œuvres du P. Pardies;* Lyon, 1725, in-12). Il avait laissé en manuscrit un *Atlas céleste*, que le P. de Fontenay mit au jour (Paris, 1674, in-fol. max.); c'est une compilation des catalogues déjà publiés, qui eut beaucoup de succès jusqu'à l'apparition de celui de Flamsteed. Enfin on trouve de lui dans les *Philosophical transactions* (1672-1673, nos 84 et 85) des remarques sur la théorie de la lumière de Newton avec la réponse de ce dernier. P. L—Y.

Mém. de Trevoux, avril 1734. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Niceron, I et X. — Chaufepié, *Nouveau dict. hist.*

PARDOUX (*Barthélemy*), médecin français, né en 1545, à Bouillec, mort à Paris, en 1611. Il exerça depuis 1572 la médecine à Paris. On a de lui : *Universa medicina ex medicorum principum sententiis;* Paris, 1630, 1641, in-4°; — *In I. Sylvii Anatomen et in Librum Hippocratis de natura humana commentaris;* Paris, 1643, in-4°.

René Moreau, *De illustribus medicis parisiensibus.* — Éloy, *Dict. de la méd.*

PARDUS (*Grégoire* ou *Georges*), archevêque de Corinthe, vivait dans le douzième siècle. On n'a aucun détail sur sa vie. Un seul de ses ouvrages a été publié, c'est un traité *Sur les dialectes* (Περὶ διαλέκτων), réuni aux *Erotemata* de Démétrius Chalcondylas et de Moschopulus dans un petit volume sans indication de lieu et de date, et qui paraît avoir été imprimé à Milan, 1493. Ce traité fut plusieurs fois réimprimé, mais d'une manière incorrecte, dans les grands lexiques grecs du seizième siècle. G. Kœnius en donna une édition bien meilleure, Leyde, 1766, in-8°, surpassée par celle que G.-H. Schæffer publia avec l'assistance de Bast, Boissonade, Leipzig, 1811, in-8°. Il existe de Grégoire Pardus des traités grammaticaux inédits. Y.

Allatius, *De Georgiis.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. VI, p. 196, etc., 320, 341; vol. IX, p. 172; vol. XII, p. 122, etc. — Kœnius, *Præfat. in Gregor. Corinth.*

PARÉ (*Ambroise*), né en 1517, à Laval (Mayenne), mort le 22 décembre 1590, à Paris, est regardé à juste titre comme le restaurateur de la chirurgie en France, et ses écrits, encore estimés de nos jours, ont exercé une grande influence sur la pratique de cet art chez toutes les nations où ils ont pénétré. Paré naquit d'une famille d'artisans sans fortune (son père était coffretier), qui ne purent lui donner aucune éducation littéraire. Il commença par être garçon barbier, et cependant, en moins de trente ans, grâce à ce travail assidu sans lequel le génie n'est rien, il devint le premier chirurgien du roi de France et le premier chirurgien du monde. Quelques livres lus avec une rare intelligence, les leçons de maîtres obscurs dont les noms sont à peine venus jusqu'à nous, mais par-dessus tout la pratique de l'hôtel-Dieu de Paris, furent les sources de son instruction. Il y passa trois années bien fructueuses, ainsi qu'il se plaît lui-même à le rapporter, « ayant le moyen de veoir et connoistre tout ce qui peut estre d'altération et maladie au corps humain, et ensemble y apprendre sur une infinité de corps morts, tout ce qui peut se dire et considérer sur l'anatomie. » En 1536, Paré, reçu maître barbier-chirurgien, commença l'exercice d'une profession à laquelle il était déjà bien supérieur; et dans la même année il part à l'armée en qualité de chirurgien du maréchal René de Montejean, colonel-général de l'infanterie française. C'est là que, guidé par son esprit droit, il réforma le traitement des plaies d'armes à feu, qui jusque-là étaient cautérisées avec de l'huile bouillante, dans la croyance que les projectiles y introduisaient un venin mortel. Dans cette première campagne, il eut l'occasion de faire des observations nou-

breuses. « S'il y avoit quatre blessés, dit-il, j'en avois toujours trois, et s'il estoit question de couper un bras et une jambe, ou trépaner ou réduire une fraction en dislocation, j'en venois bien à bout. » Mais il reportait à Dieu tout le mérite de ses succès; après chaque nouvelle cure dont il raconte l'histoire, il n'oublie pas d'ajouter : « Je le pansay, Dieu le guarist. » En 1539 il refusa de servir sous le maréchal d'Hunebaut, et revint à Paris, où, en 1541, il épousa Jeanne Masselin, fille d'un employé de la chancellerie de France. La guerre s'étant rallumée, il s'attacha au vicomte de Rohan, puis à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Partageant sa vie entre les expéditions militaires et l'exploitation de sa boutique de barbier-chirurgien, Paré, jeune encore, avait acquis une réputation méritée et était entré en relation avec les personnages les plus distingués de son temps. C'est par lui que le duc de Guise se fit extraire le tronçon de lance qui avait pénétré dans l'orbite et qui lui laissa la cicatrice d'où lui vint le nom de *Balafré*. La ligature des artères substituée à la cautérisation du fer rouge, après l'amputation des membres, signale cette période de sa vie. Cette découverte, dont il fit la première application au siége de Damvilliers, « suffirait seule, dit le baron Richerand, pour immortaliser le nom de son auteur et le placer au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité. Depuis Galien, plusieurs médecins avaient, il est vrai, conseillé de lier les vaisseaux pour remédier aux hémorragies; mais il y a bien loin d'une indication vague et générale à une pratique réelle justifiee par de nombreux succès. » Sur le rapport du duc de Vendôme, le roi Henri II voulut avoir Paré à son service, et le nomma son chirurgien ordinaire (septembre 1552). Durant ces temps de guerre il servit bravement, au siége de Metz par exemple, et fait prisonnier par suite de la capitulation de Hesdin (1553), il repoussa les offres brillantes du duc de Savoie, et dut sa liberté au succès qu'il obtint en guérissant le colonel de Vaudeville. Alors, rentré dans la vie civile, Paré se présenta au collége de Saint-Côme de Paris, qui s'empressa de lui conférer gratuitement, le 18 décembre 1554, le titre de maître, bien qu'il ne sût pas le latin; fait notable, qu'expliquent peut-être suffisamment la faveur dont il jouissait auprès du roi et le besoin qu'avait la corporation des chirurgiens de lutter contre la domination des médecins. Les guerres recommencèrent, et la guerre civile s'y joignit bientôt; Paré, qui avait assisté François II à son lit de mort, continua son service auprès de Charles IX. Après des services signalés au siége de Rouen (1562), où il faillit être empoisonné « pour la religion », il fut nommé premier chirurgien du roi, et, en cette qualité, l'accompagna en 1564 à Bayonne. Durant ce voyage, qui dura plus de deux années, il ne manqua pas, suivant son habitude, de s'enquérir auprès de ses confrères « s'ils avoient remarqué quelque chose rare en leurs pratiques afin d'apprendre quelque chose de nouveau ». La peste ravageait alors une grande partie de la France. Atteint lui-même, il en réchappa à grande peine, et décrivit l'épidémie à la demande de la reine mère, ainsi que celle de petite vérole qui lui succéda. Peu de temps auparavant, il avait publié ses *Dix livres de chirurgie*, recueil précieux de ce qu'il avait vu et fait lui-même dans toutes les branches de l'art. Ayant eu le bonheur de sauver le comte de Mansfeld, qui avait été dangereusement blessé, il fut accueilli dans les villes de Flandre de la façon la plus chaleureuse. Jamais médecin ne fut l'objet d'un pareil triomphe.

Lors du massacre de la Saint-Barthélemi, le roi, rapporte Brantôme, « incessamment crioit : *Tuez! tuez!* et n'en voulut jamais sauver aucun, sinon maistre Ambroise Paré, son premier chirurgien et le premier de la chrétienté; et l'envoya querir et venir le soir dans sa chambre et garde-robe, lui commandant de n'en bouger, et si ne le pressa point de changer de religion non plus que sa nourrice (1) ». Après la mort de Charles IX, Henri III le garda auprès de lui en ajoutant à son titre de premier chirurgien celui de valet de chambre ordinaire et conseiller. Il s'occupa alors de la publication de ses œuvres complètes (1575), et eut à lutter contre la faculté, qui prétendait lui interdire certains sujets, comme étant du domaine de la médecine. On lui reprochait surtout d'avoir déshonoré cette science en écrivant en langue vulgaire. « Ce qui me semble le contraire, répondait-il, car ce que j'en ay fait est plustost pour la magnifier et honorer.... ne voulant estre de ces curieux qui veulent cabaliser les arts et les serrer sous les loix de quelque langue particulière. » Les attaques de l'envie ne lui manquèrent pas non plus : il les méprisa, et poursuivit son utile carrière jusqu'à l'âge de soixante-treize ans. Il

(1) M. Malgaigne, le dernier et le plus consciencieux biographe de Paré et l'éditeur le plus récent de ses œuvres complètes, s'est efforcé d'établir que ce grand chirurgien n'était point huguenot, comme le prétend Brantôme, en position cependant d'être bien informé, et il traite de fables les récits qu'ont faits les historiens de la manière dont il aurait échappé au massacre. Au témoignage de Brantôme, on peut encore ajouter sur ce point celui de Sully, qui n'est pas moins explicite. Quant à la question de savoir si Paré a été huguenot, il suffit de s'en rapporter à lui-même : n'est-ce pas le motif pour lequel il faillit être victime du fanatisme catholique au siége de Rouen? Cette preuve, avoue M. Malgaigne dans la préface du t. III, des *Œuvres* de Paré, « semble trancher la question d'une manière décisive ». MM. Haag, qui ont avec raison placé Paré dans leur *France protestante*, ajoutent : « Les grands ménagements dont il use envers ceux du camp opposé, ne les traitant jamais ni d'hérétiques ni de rebelles, les nombreuses citations bibliques (d'après la traduction huguenote), dont il remplit ses livres à une époque où la Bible était en très-mauvais prédicament; le nom même d'Isaac qu'il donne à son fils, toutes ces raisons et beaucoup d'autres sont faites pour forcer la conviction des plus incrédules ». Quant au fait de l'inhumation de Paré dans l'église Saint-André-des-Arcs, ce n'est qu'une pure présomption en faveur de son retour au catholicisme.

fut enterré dans l'église de Saint-André-des-Arcs, sa paroisse.

Le trait le plus saillant du caractère de ce grand homme était une profonde piété : il ne néglige aucune occasion de rendre gloire à son Créateur. Plein de tolérance pour les autres, ennemi des luttes et des querelles, il n'attaqua jamais personne, et laissa volontiers à ses adversaires le dernier mot. « Il est monté plus haut que jamais homme de sa profession, continue M. Malgaigne; il n'oublie point pour cela le point d'où il est parti. Avec quelle franchise, trop peu imitée, il vante les jeunes chirurgiens qu'il a formés, sans en prendre ombrage! Après Dieu, il a un autre amour, un autre dévouement au cœur : c'est celui de la science. Il ne sait pas assez bien écrire peut-être : il aura des correcteurs; il ne peut lire les livres latins : il prendra des traducteurs; lui, premier chirurgien du roi, et recevant comme tel des appointements de 600 livres, il en dépensera 3,000 pour faire graver les planches de ses instruments; il mettra à l'enchère et achètera de ses propres deniers les secrets des charlatans qu'il s'empressera de divulguer. » En 1840 une statue en bronze, due au célèbre David (d'Angers), lui a été érigée à Laval.

Ambroise Paré a publié les ouvrages suivants : *La Méthode de traicter les playes faictes par hacquebutes et aultres bastons à feu, et de celles qui sont faictes par flèches, dards et semblables;* Paris, 1545, pet. in-8°, fig.; 2e édit., aug., ibid., 1552, in-8°; — *Briefve Collection de l'administration anatomique, avec la manière de conjoindre les os et d'extraire les enfans tant morts que vivants du ventre de leur mère;* Paris, 1550, pet. in-8°; — *La Méthode curative des playes et fractures de la teste humaine, avec les pourtraits des instruments nécessaires pour la curation d'icelles;* Paris, 1561, in-8°, avec le portrait de l'auteur; — *Anatomie universelle du corps humain;* Paris, 1561, in-8°; à la suite de cet ouvrage, rédigé avec Rostaing de Binosque, on trouve une petite pièce de vers de l'auteur adressée au chirurgien Caron; — *Dix livres de la Chirurgie, avec le magasin des instruments nécessaires à icelle;* Paris, 1564, in-8°; — *Traicté de la peste, de la petite vérolle et rougeolle, avec une description de la lèpre;* Paris, 1568, in-8°; — *Cinq livres de chirurgie : des bandages, des fracteures, des luxations, des morsures et des goustes;* Paris, 1571, in-8°; — *De la génération de l'homme, et des monstres, tant terrestres que marins;* Paris, 1573, in-8°; — *Discours de la mumie, des venins, de la licorne et de la peste;* Paris, 1582, in-4°, avec une *Réplique*, impr. en 1584. — les *Œuvres complètes d'Ambroise Paré* ont eu quatorze éditions françaises; il en a lui-même donné quatre (Paris, 1561, 1575, 1579 et 1585, in-fol.); la dernière et la meilleure est celle de M. Malgaigne (Paris, 1840, 3 vol. in-8°, avec 217 pl.). En outre, il en a été fait huit éditions en latin et plus de quinze en allemand, en anglais, en hollandais, etc. [F. Ratier, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Vimont, *Éloge d'A. Paré;* Paris, 1814, in-8°. — Willaume, *Recherches biogr. sur A. Paré;* Épernay, 1838, in-8°. — Malgaigne, *Introd.* des *Œuvres de Paré.* — Richerand, dans la *Galerie franç.*, t. I. — Haag frères, *La France protestante.* — Hauréau, *Hist. litt. du Maine.*

PARÉ (*Jules-François*), homme politique français, né en Champagne, mort à Paris, le 29 juillet 1819. Fils d'un charpentier, il n'eut qu'une éducation incomplète. Maître clerc de Danton lorsque celui-ci était avocat aux conseils du roi, il adopta avec modération les principes de la révolution, et se fit peu remarquer dans les emplois de commissaire du département et de secrétaire du conseil exécutif provisoire. Le 20 août 1793, ministre de l'intérieur en remplacement de Garat, il ne se montra point au niveau des circonstances; Hébert et Vincent le dénoncèrent comme un nouveau Roland au club des Cordeliers, et Couthon l'accusa de dantonisme au club des Jacobins. Forcé de résigner son portefeuille le 5 avril 1794, il resta quelque temps à l'écart, devint en 1796 commissaire du Directoire près le département de la Seine, puis administrateur des hôpitaux militaires, et se retira sous l'empire dans un petit bien qu'il possédait en Champagne.

Biogr. des hommes vivants (1819). — *Biogr. mod.*

PAREDES. *Voy.* Garcia.

PAREIN (*Pierre-Matthieu*), général français, né le 13 décembre 1755, au Mesnil-Aubry (Seine-et-Oise), où il mourut, le 24 mai 1831. Fils d'un bourrelier, il travailla chez un procureur à Paris, concourut à la prise de la Bastille, et devint officier dans la compagnie des volontaires de la Bastille formée par la commune de Paris. En 1791, il dénonça une fabrique de faux assignats, et reçut pour ce fait une récompense de douze mille livres que lui accorda l'Assemblée nationale. En mai 1793 il fut envoyé à l'armée de la Vendée comme commissaire du conseil exécutif; en juillet suivant il présida la commission militaire établie près l'armée des côtes de La Rochelle, et le 2 octobre il reçut le brevet de général de brigade. Il assista au siége de Lyon, et présida la commission révolutionnaire devant laquelle furent traduits les insurgés, et qui prononça plus de quinze cents condamnations capitales. Destitué le 27 vendémiaire an III, bien que Moulins, général en chef de l'armée des côtes de Brest, attestât qu'il y avait rempli avec zèle et bravoure les fonctions de chef d'état-major-général, il fut réintégré dans son grade comme ayant concouru à la défense de la représentation nationale, dans la journée du 13 vendémiaire. Son dénûment ne lui permettant pas de s'équiper, il ne put se rendre à l'armée des côtes de Brest, à laquelle

l'envoyait le ministre de la guerre, et resté à Paris, il fut impliqué dans la conspiration de Babeuf; mais il parvint à se soustraire à l'exécution du mandat décerné contre lui, et fut ensuite acquitté par la haute cour nationale. L'année suivante, il reçut le commandement du département de la Nièvre. En l'an VII, sur la recommandation du général Joubert, il fut employé à l'armée d'Italie. Opposé au coup d'état du 18 Brumaire, Parein fut admis en l'an IX au traitement de réforme, puis mis à la retraite en 1811, et exilé à Caen, qu'il ne quitta qu'après la chute de l'empire pour se retirer au Mesnil-Aubry. Il fut du petit nombre des généraux qui ne reçurent pas la croix de la Légion d'honneur. On a de lui : *Extrait du charnier des Innocents, ou cri d'un plébeien immolé*; Bordeaux, 1789, in-8°; — *Supplément à* l'Extrait du Charnier des Innocents; 1789, in-8°; — *Le Massacre des innocents*; Bordeaux, 1789, in-8°; — *L'Exterminateur des parlements*; Paris, sept. 1789, in-8°; — *La girouette française, ou le despotisme ressuscité, par un député du tiers état*; 1789, in-8°; — *Les crimes des parlements, ou les horreurs des prisons judiciaires dévoilées*; Paris, 1791, in-8°; — *La prise de la Bastille, fait historique, en trois actes, mêlé d'ariettes*, 1791, in-8°.

E. REGNARD.

Archives de la guerre. — *Reimpression du Moniteur*, VIII, 319. — *Biblioth. dramatique de M. de Soleinne*, II, n° 2409. — *Docum. particuliers*.

PAREJA (*Juan* DE), peintre espagnol, né à Séville, en 1606, mort en 1670. Il naquit de parents esclaves : on ignore si Diego Velasquez l'acheta ou en hérita, mais il est certain que Pareja lui appartenait lorsque le grand artiste fut appelé à Madrid, en 1628. Pareja préparait les toiles, les couleurs, les pinceaux, etc., de son maître et en secret dessinait ou copiait ses œuvres. Deux voyages qu'il fit en Italie avec Velasquez achevèrent son éducation artistique. Surpris un jour par le roi d'Espagne Philippe IV au moment où il achevait une toile, il n'eut que le temps de la retourner contre le mur; le monarque lui ordonna de la montrer. Pareja obéit, et se jeta à ses pieds en le suppliant de lui faire pardonner par son maître. Philippe, après avoir considéré le tableau, répondit : « Celui qui a tant de mérite ne peut rester esclave. » Velasquez n'eut garde de contredire le roi, et fit de Pareja son meilleur disciple, à ce point que leurs toiles ont été souvent confondues. Pareja a peint beaucoup de portraits, beaucoup de tableaux de genre, mais peu d'ouvrages publics; son chef-d'œuvre est la *Vocation de saint Matthieu* qui se voit à Aranjuez; ses autres toiles sont principalement à Tolède et aux Récollets de Madrid. A. DE L.

Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España*.

PARENT (*Antoine*), mathématicien français, né à Paris, le 16 septembre 1666, mort le 26 septembre 1716. Après avoir terminé ses études de droit, il se livra tout entier à son goût pour les mathématiques et leurs applications, telles que la mécanique et l'art des fortifications, qu'il apprit à fond dans deux campagnes qu'il fit à la suite du marquis d'Alègre. Il fut quelques mois avant sa mort élu membre adjoint de l'Académie des sciences. On a de lui : *Elémens de méchanique et de physique*; Paris, 1700, in-12; — *Recherches de physique et de mathématiques*; Paris, 1705, 2 vol. in-12; ibid., 1713, 3 vol. in-12; — une vingtaine de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences, dans le *Journal des savants* et dans les *Mémoires de Trévoux*.

Fontenelle, *Hist. de l'Acad. des sciences*. — Niceron, *Mémoires*, t. XI.

PARENT (*François-Nicolas*), prêtre français, né à Melun, en 1752, mort à Paris, le 20 janvier 1822. Curé de Boissise-la-Bertrand, près Melun, lorsque la révolution éclata, il en embrassa avec ardeur les principes, et ayant renoncé au caractère ecclésiastique par une lettre adressée à la Convention nationale, le 14 brumaire an II (4 novembre 1793) et insérée dans le *Moniteur* de ce jour, il se maria peu après, et devint rédacteur du *Journal des campagnes*. Il travailla aussi au *Courrier français* qui parut à cette époque, mais trouva peu de ressources dans ces occupations; il traîna une misérable existence jusqu'au consulat, époque où il obtint un médiocre emploi à la police, section des mœurs. Ayant perdu cette place à la restauration, il entra comme correcteur dans une imprimerie, et mourut dans la misère. On a de lui un *Recueil d'hymnes philosophiques, civiques et moraux* (Paris, 1793, in-8°). Il laissa en outre plusieurs opuscules manuscrits, intitulés : *L'Ennemi du sang*; — *Raisonnons tous*; — *Mon Épitaphe et mes Confessions*. H. F.

Mahul, *Ann. nécrol.* — Feller, *Dict. hist.*

PARENT DU CHATELET (*Alexandre-Jean-Baptiste*), médecin français, né le 29 septembre 1790 à Paris, où il est mort, le 7 mars 1836. Sa famille, ayant perdu dans la révolution la plus grande partie de sa fortune, se retira au Châtelet, maison de campagne qu'elle possédait près de Montargis. Après avoir reçu de ses parents l'instruction première, il vint en 1806 la compléter à Paris. Reçu docteur en 1814, il se voua principalement, tout en exerçant la médecine, à des travaux d'hygiène publique. Lors de la réorganisation de la faculté de médecine, il fut, sans s'être mis sur les rangs, placé au nombre des agrégés; mais sa timidité naturelle s'opposa à ce qu'il fît jamais de leçons. En 1825 il entra comme adjoint au conseil de salubrité, devint membre titulaire en 1832, et trois mois avant sa mort il fut appelé à le présider. Malgré le service dont il était aussi chargé à l'hôpital de la Pitié, et au milieu de ses occupations multipliées, il continua de visiter les pauvres, qui toujours

eurent droit à ses soins. Il mourut des suites d'une congestion hémorrhoïdaire. Parmi ses travaux relatifs aux questions d'hygiène, on remarque ses *Recherches sur la rivière de Bièvre* (1822, in-8°), et l'*Essai sur les cloaques ou égouts de Paris* (1824, in-8°); l'un des principaux rédacteurs des *Annales d'hygiène*, il y a fait insérer depuis 1829 de nombreux mémoires sur le curage des égouts, l'influence du tabac, la cuisson des tripées de bœuf, les débardeurs, l'assainissement des salles de dissection, les émanations putrides des matières alimentaires, les chantiers d'équarrissage, le rouissage du chanvre, etc. On a réuni ses plus importants mémoires sous le titre d'*Hygiène publique* (Paris, 1836, 2 vol. in-8°). On a encore de Parent : *Recherches sur l'inflammation de l'arachnoïde cérébrale et spinale;* Paris, 1821, in-8°, avec M. Martinet; — *De la Prostitution dans la ville de Paris;* ibid., 1836, 2 vol. in-8°, excellent ouvrage appuyé de nombreux documents statistiques et qui fait la principale base de sa réputation.

Leuret, *Notice* à la tête de *la Prostitution*.

PARENT-RÉAL (*Nicolas-Joseph-Marie*), homme politique français, né à Ardres, en avril 1768, mort à Paris, le 28 avril 1834. Son père était officier de la maréchaussée. Le jeune Parent fit ses études chez les Oratoriens de Boulogne-sur-Mer. Il fut reçu avocat au parlement de Paris (6 février 1790), exerça sa profession à Saint-Omer, et sous la république fut successivement secrétaire, puis administrateur de Calais, juge de paix d'Ardres, commissaire près l'administration du Pas-de-Calais (an III), et député aux Cinq-Cents (an VI); il passa au Tribunat après le 18 brumaire an VIII. Il y combattit l'établissement des tribunaux spéciaux, la recherche de la paternité, etc. En l'an X il rentra dans la vie privée : On a de lui : *Revue de l'*Essai oratoire *de M. Delamarre à l'usage de ceux qui fréquentent le barreau*, etc.; Paris, 1819, 1822, in-8°; — *Du Régime municipal et de l'administration de département;* Paris, 1820, in-8°; — *Notice nécrologique sur P.-L. Lacretelle*, etc.; Paris, 1825, in-8°; — diverses brochures politiques *Sur la loi électorale*, *l'Administration municipale*, *les sociétés politiques*, *la peine de mort.*, etc.

Revue encyclopédique, avril 1829, p. 266.

PARET D'ALCAZAR (*Luiz*), peintre espagnol, né à Madrid, en 1747, mort le 14 février 1799. Il fut élève de don Antonio-Gonzalez Velasquez et de Charles-François Traverse, sous les leçons duquel il acquit une grande pureté de dessin. Paret voyagea quelques années en Italie, et y perfectionna son dessin et son goût. En 1780 le roi d'Espagne lui ordonna de faire une collection de tableaux représentant les ports d'Espagne; une mort subite l'empêcha d'accomplir cette œuvre. Les peintures de Paret sont nombreuses, et se trouvent dans toutes les grandes galeries du nord de l'Espagne. On remarque à Madrid son *Serment du prince des Asturies dans l'église de Saint-Jérôme* et à Aranjuez un *Carrousel* dans lequel figurent les membres de la famille royale et les principaux seigneurs de la cour. Paret a dessiné les sujets qui ont servi à l'illustration des *Nouvelles* de Cervantes et des *Muses* du *Parnasse* de Guevedo. Il gravait fort bien à l'eau-forte. On a de lui *L'Intérieur d'un harem*, estampe très-estimée.

A. DE L.

Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

PAREUS (*David* WÆNGLER, en latin), controversiste allemand, né à Franckenstein, le 30 décembre 1548, mort à Heidelberg, le 15 juin 1622. De bonne heure il grécisa le nom de son père, le magistrat Jean Waengler, de même qu'il abandonna la religion luthérienne pour le calvinisme, sur les conseils de son maître Chistophe Schilling, qui le fit entrer en 1566 au *Collegium Sapientiæ* à Heidelberg. En 1584 il devint professeur dans cet établissement après avoir exercé dans divers lieux le ministère évangélique. Depuis 1598, il occupa une chaire d'exégèse à l'université d'Heidelberg, et soutint contre plusieurs théologiens luthériens et catholiques les luttes les plus vives. La correspondance qu'il échangea avec le jésuite J. Magirus sur l'autorité religieuse a été publiée en 1604. Ses principaux ouvrages sont : *Calvinus orthodoxus de sancta Trinitate*; Neustadt, 1595; — *Exercitationes philosophicæ et theologicæ;* Heidelberg, 1609, in-8°; — *Disputationes theologicæ ;* Francfort, 1610, in-8°; — *Irenicus, seu de unione evangelicorum;* Heidelberg, 1614, in-4°; les principes d'après lesquels l'auteur voulait amener un accord entre les luthériens et les calvinistes furent attaqués avec violence par Hutter et Albert Grauer. Parmi les travaux exégétiques de Pareus, qui furent réunis en deux volumes in-fol. (Francfort, 1628), nous signalerons son *Commentarius in Epistolam ad Romanos*, Francfort, 1609, in-4°, qui fut brûlé publiquement par ordre des universités d'Oxford et de Cambridge, comme attentatoire à l'autorité royale, et son *Thesaurus biblicus*, Heidelberg, 1621, in-8°. Il a publié en 1587, à Neustadt, une traduction allemande de la *Bible*, qui l'engagea dans une ardente polémique. Ses *Opera theologica* ont été recueillis en 4 vol. in-fol.; Genève, 1642-1650; Francfort, 1647; ils sont précédés de sa biographie écrite par son fils, et publiée à part, 1633, in-12.

J.-Phil. Pareus, *Narratio de Vita D. Parei*. — Bayle, *Dict.* — Walch, *Einleitung in die Religionsstreitigkeiten ausser der Lutherischen Kirche*, t. III. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

PAREUS (*Jean-Philippe* WÆNGLER), philologue allemand, fils du précédent, né à Hemsbach, le 24 mai 1576, mort en 1648. Il remplit depuis 1601 les fonctions de recteur successivement dans les colléges de Creuznach, de Neuhaus et de Neustadt. En 1623 il devint professeur de

théologie, de philosophie et d'hébreu à Hanau; en même temps on lui confia la direction du gymnase de cette ville. On a de lui : *Electa Plautina*; Neustadt, 1597, 1617, in-4o; Hanovre, 1658, in-4° : ce travail remarquable fut suivi d'une édition des *Comédies* de Plaute; Francfort, 1610, in-8°; une seconde parut à Neustadt, 1619, in-4°, et fut réimprimée à Francfort, 1623; elle contient plus de trois cents pages de variantes recueillies sur les manuscrits de la bibliothèque palatine, avec un soin scrupuleux; une troisième fut publiée à Francfort, 1641 sans les variantes; Pareus y joignit un *Lexicon Plautinum*; Francfort, 1614, in-8°; Hanovre, 1734; les mérites de Pareus pour la critique et l'explication de Plaute, encore dernièrement reconnus par Ritschl (Voy. *Rheinisches Museum* et *Hallische Litteratur Zeitung*, année 1834), furent contestés avec mauvaise foi par Grater, auquel Pareus répondit par sa *Provocatio adversus personatos quosdam Pareomastigas*, Francfort, 1520, et par ses *Analecta Plautina*, ib., 1623; — *Calligraphia romana, seu thesaurus linguæ latinæ, in quo omnes phrases et formulæ elegantiores colliguntur*; Neustadt, 1616; Francfort, 1620; Nuremberg, 1646, in-8°; — *Lexicon criticum, seu thesaurus linguæ latinæ*; Nuremberg, 1645, in-8°; — *Commentarius de particulis linguæ latinæ*; Francfort, 1647, in-12. Pareus, qui a aussi donné des éditions estimées des *Epistolæ* de Symmaque (Neustadt, 1617 et 1628), des *Comédies* de Térence; ibid., 1619, in-4°, et de Salluste, Francfort, 1622, in-8°, a encore publié un grand nombre de poésies latines, recueillies pour la plupart avec celles de son père dans les *Musæ fugitivæ*; Neustadt, 1615. Parmi ses travaux théologiques, nous citerons : *Theatrum philosophiæ christianæ*; Francfort, 1623; — *Theologia symbolica de sacramentis*; ibid., 1643, in-12; et *De Deo et ejus agnitione*; ibid., 1647, in-4°; enfin, il a publié les *Deliciæ poetarum Hungarorum*; Francfort, 1619, 4 vol. in-12.

Freher, *Theatrum*. — Bayle, *Dict.* — Niceron, *Mémoires*, t. XLIII. — Rotermund, Suppl. à *Jöcher*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

PAREUS (*Daniel* WÆNGLER), philologue, fils du précédent, né en 1605, à Neuhaus, tué en 1635. En attendant que son ami Gerh Vossius lui eût procuré une chaire en Hollande, il fonda une école à Kaiserslautern; à la prise de cette ville par les Impériaux, il fut massacré. Selon d'autres il aurait péri de la main de brigands. On a de lui : *Mellificium atticum*; Francfort, 1627, in-4° : recueil des locutions élégantes de la langue grecque; — *Universalis historiæ profanæ medulla*; ibid., 1631, in-12 : extrait en grande partie des matériaux rassemblés par Alting, comme Pareus le déclare lui-même dans la dédicace; c'est donc à tort que Bayle l'accuse de plagiat; — *Universalis historiæ ecclesiasticæ medulla*; ibid., 1633, in-12; — *Historia palatina*; ibid., 1633, in-12; une nouvelle édition parut en 1717, in-4°, avec des additions et avec une biographie de l'auteur. Pareus a aussi donné des éditions de Musée, d'Hérodien, d'Héliodore, de Quintilien et de Lucrèce; enfin, il a recueilli pour le Salluste publié par son père un grand nombre de variantes importantes.

Niceron, *Mém.*, XLIII. — Ersch et Gruber, *Encykl.*

PARFAICT (*François*), littérateur français, né le 10 mai 1698, à Paris, où il est mort, le 25 octobre 1753. Sa famille était une des plus anciennes de la bourgeoisie parisienne. Le goût qu'il prit dans sa jeunesse pour le théâtre et ses liaisons avec plusieurs comédiens et auteurs du temps le mirent à portée de rassembler de nombreux matériaux pour les ouvrages qu'il a consacrés à l'histoire de l'art dramatique en France. Après avoir donné un *Agenda des théâtres de Paris pour* 1735, il écrivit, en s'aidant des travaux de son frère, l'*Histoire générale du Théâtre-français depuis son origine* (Paris, 1734-1749, 15 vol. in-12), qui s'arrête à l'année 1721; — des *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire par un acteur forain* (1743, 2 vol. in-12); l'*Histoire de l'ancien Théâtre-Italien jusqu'en* 1697 (1753, in-12); et un *Dictionnaire des théâtres de Paris* (1756-1767, 7 vol. in-12). Tous ces répertoires abondent en renseignements curieux, d'ordinaire assez exacts; mais ils sont écrits avec peu de correction et manquent de méthode. On a aussi de lui quelques comédies, entre autres *Le dénoûment imprévu* et *La fausse suivante*, en société avec Marivaux; un petit journal, *Le quart d'heure amusant*, qui parut de janvier à mai 1727; le ballet de *Panurge*, arrangé par Morel en opéra comique; *Aurore et Phœbus* (1732, in-12), histoire espagnole; et l'édition des *Œuvres de Boindin* (1753, 2 vol. in-12). Des raisons particulières ne lui permirent pas de publier une *Histoire de l'Opéra*, dont le manuscrit s'est perdu.

Son frère, PARFAICT (*Claude*), né vers 1701, à Paris, travailla aux ouvrages que nous avons indiqués, et entreprit, sous le titre de *Dramaturgie générale*, un vaste dictionnaire dramatique, qui n'a jamais vu le jour. On a de lui : *Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite, trad. du grec* (1730, in-12). Il mourut le 26 juin 1777, à Paris.

Année litt., III. — Léris, *Dict. des théâtres*.

PARIATI (*Pietro*), poëte italien, né à Reggio, mort en 1745. Attaché à la cour impériale en qualité de poëte dramatique, il passa la plus grande partie de sa vie à Vienne, et aida Apostolo Zeno dans plusieurs de ses pièces. Il a composé seul *Il Sidonio* (1706), *l'Anfitrione* (1707), *La Svanvita* (1708), *Il Ciro* (1710), des oratorios et des divertissements, ainsi qu'une tragédie en allemand, intitulée *Archelaüs* (1744).

Dizion. istorico di Bassano.

* **PARIEU** (*Marie-Louis-Pierre-Félix* ESQUIROU DE), homme politique français, né à Aurillac, le 13 avril 1815, appartient à une famille de robe de la haute Auvergne (1). Après avoir été élevé successivement aux colléges d'Aurillac, de Lyon et de Juilly, il suivit les cours des facultés de droit de Paris et de Strasbourg, où il fut initié par le savant Klimrath aux recherches sur l'origine du droit, puisées aux sources germaniques. Entraîné en même temps par ses goûts vers l'histoire naturelle, il présenta à l'Académie des sciences quelques mémoires paléontologiques, en collaboration du colonel de Laizer, devenu depuis allié à sa famille (2).

Reçu docteur en droit, M. de Parieu épousa, en 1841, Mlle Durand, de Juvizy de Clermont-Ferrand, dont la famille se rattache à Pascal; il se fit inscrire à la même époque au barreau de la cour de Riom, et employa ses loisirs à des travaux qu'il publia sous le titre d'*Études historiques et critiques sur les actions possessoires* (in-8°, 1850). Il se fit aussi remarquer par des articles insérés dans la *Revue de législation*, et par diverses notices sur l'agriculture dans des recueils périodiques. Après la révolution de février 1848, il fut élu membre de l'Assemblée constituante. Il y fut rapporteur de diverses commissions chargées d'examiner les projets de loi : *Sur l'impôt progressif en matière de successions de donations*, qu'il repoussait; *Sur l'impôt du revenu ; Sur l'apprentissage*. Réélu à l'Assemblée législative, M. de Parieu fut nommé ministre de l'instruction publique et des cultes, le 31 octobre 1849. Le premier acte de son ministère fut d'obtenir l'autorisation pour les préfets de suspendre les instituteurs dont la conduite aurait été jugée dangereuse; il fit voter, le 15 mars 1850, la loi de la liberté de l'enseignement. Il sortit du ministère le 24 janvier 1851. Nommé président de la section des finances au conseil d'État après le 2 décembre 1851, il a été élevé aux fonctions de vice-président de ce même corps en 1856. Membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont, et de l'Académie de législation de Toulouse, il entra en 1856 à l'Académie des sciences morales et politiques. Nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1850, commandeur en 1854, il est grand officier depuis 1857; il est aussi grand-croix de Saint-Grégoire le Grand. Outre les ouvrages cités M. de Parieu a publié : *Études historiques et critiques sur les actions possessoires* (Paris, 1850, in-8°); — *Essai sur la statistique agricole du département du Cantal* (Aurillac, 1853, in-8°); — un grand nombre d'articles de jurisprudence et d'économie politique insérés dans le *Journal des économistes;* — des études sur *J. de Witt* et *A. de Tocqueville*, dans la *Revue contemporaine*. Il a prononcé plusieurs discours comme député, ministre et membre du conseil d'État, notamment sur *la constitution de 1848; la loi de l'agglomération lyonnaise; la loi d'enseignement; et la loi sur les pensions civiles*. Ses écrits et discours se recommandent par les mêmes qualités : clarté et abondance d'expression, élévation et originalité des aperçus et par-dessus tout enchaînement logique de la pensée. P. G. et L.

Dict. des Contemporains. — Docum. partic.

PARINI (*Joseph*), poëte italien, né à Bosisio, dans le Milanais, le 22 mai 1729, mort à Milan, le 15 août 1799. Il appartenait à une famille pauvre, et il embrassa l'état ecclésiastique moins par goût que comme moyen d'existence. Tandis qu'il gagnait assez péniblement sa vie en donnant des leçons particulières, il publia à Lugano (1752), sous la date de Londres et sous le pseudonyme de *Ripano Eupilino*, un volume de poésies légères qui eurent du succès. Quatre ans plus tard il fit paraître une critique du livre d'Alexandre Bandiera intitulé : *Pregiudizi delle umane lettere*, laquelle fut remarquée; mais sa véritable réputation ne commença qu'à la publication de son poëme d'*Il Mattino*, en 1763. Les poëmes didactiques et descriptifs étaient alors fort à la mode; Parini sut rajeunir ce genre usé, en y introduisant la satire de mœurs : dans les autres poëmes qui sont la suite du *Matin*, *Le midi*, *Le soir* et *La nuit*, et qui forment les quatre parties du *Jour*, Parini raille avec une ironie fine et mordante les habitudes oisives et voluptueuses de l'aristocratie milanaise. Quoique les dernières parties du *Giorno* ne soient pas aussi achevées que les premières, ce poëme est un des monuments les plus parfaits de la littérature italienne. Le ton satirique du *Mattino* déplut à l'aristocratie milanaise, et l'on prétend même qu'un grand seigneur, le duc de Belgiojoso, fit donner des coups de bâton à l'auteur; heureusement le comte Firmiani, gouverneur de la Lombardie autrichienne, prit Parini sous sa protection. Rédacteur de la *Gazette de Milan*, professeur de belles-lettres et d'éloquence dans les écoles palatines, puis dans le collége Brera, chargé ensuite de la chaire des beaux-arts, Parini n'avait aucune raison de se plaindre de l'administration autrichienne; cependant il accueillit avec faveur l'arrivée des Français dans la Lombardie en 1796, et accepta la place d'officier municipal. Dans cette période de troubles il montra autant de fermeté que de

(1) Deux de ses grands oncles paternels furent admis dans l'ordre religieux de Malte; François Esquirou de Parieu, l'un d'eux, qui fut secrétaire de la langue d'Auvergne, obtint quelque temps avant la révolution de 1789, un bénéfice ou commanderie au Temple de Paris, et, à ce titre, il toucha jusqu'à sa mort la pension stipulée par la capitulation de l'île de Malte. Le bisaïeul de M. de Parieu était doyen des conseillers au présidial d'Aurillac; son grand-père a été avocat dans cette ville, et son père, qui en est maire depuis longtemps, est depuis 1852 député du Cantal au Corps législatif.

(2) Ils donnèrent la description d'un fragment fossile trouvé à Cournon (Puy-de-Dôme), célèbre dans les annales de la faune antédiluvienne, comme témoin irrécusable d'un genre éteint de mammifères, chez lequel l'aptitude destructrice des dents se multipliait par leur nombre.

modération. Sa conduite ne le mit pas à l'abri de la réaction après le retour des Autrichiens. Le chagrin qu'il en ressentit abrégea ses jours. Les *Œuvres* de Parini ont été recueillies à Milan, 1801-1804, 6 vol. in-8°. Parini fut un des écrivains italiens les plus distingués de son temps. Comme poëte il a manqué des qualités supérieures qui caractérisent le génie; mais il possédait au plus haut degré le talent de la versification. La justesse des idées, l'exactitude et l'éclat des images, l'harmonieuse perfection du style, donnent le plus grand prix à son poëme du *Giorno;* aucun autre auteur, pas même Frugoni, n'avait manié le vers *sciolto* avec autant de bonheur. Quelques-unes de ses compositions lyriques, entre autres les odes *per l'inclita Nice*, *a Silvia ed alla Musa*, ne sont pas inférieures au poëme, et rappellent les odes d'Horace. Le principal ouvrage de Parini a été traduit en français par l'abbé Desprades sous ce titre : *Les quatre parties du jour à la ville*; Paris, 1776, in-12. Une édition de ses *Œuvres choisies* a paru à Milan; 1825, 2 vol. in-8°. L. J.

Reina, *Vie de Parini* en tête de l'édition de 1801. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. VIII. — C. Ugoni, *Letteratura italiana nella seconda metà del secolo XVIII* — Ces. Cantu, *Parini et la société lombarde au dix-huitième siècle.* — Pozzetti, *Vita di Gius. Parini*; Plaisance, 1801.

PARIS (*François*), auteur ascétique français, né à Châtillon, près Paris, mort le 17 octobre 1718, à Paris. Il administra la cure de Saint-Lambert, voisine de Port-Royal-des-Champs, et dont il se démit à cause de l'extrême frayeur que lui causaient les loups du voisinage, et devint sous-vicaire à Saint-Étienne-du-Mont. Il a publié plusieurs ouvrages aussi solides qu'édifiants, entre autres : *De l'Usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie;* Paris, 1673, 1674, in-12; Arnauld et Nicole ont mis, dit-on, la main à ce livre, imprimé par ordre de M. de Gondrin, archevêque de Sens; — *Les Psaumes en forme de prières;* Paris, 1690, in-12; le curé Vinc. Loger a eu beaucoup de part à cette paraphrase, qui a obtenu plus de dix édit.; — *Explication des commandements de Dieu;* Paris, 1693, 2 vol. in-12; — *Martyrologe, ou idée de la vie des saints;* Paris, 1694, in-12; — *L'Evangile expliqué;* Paris, 1693-1698, 4 vol. in-8°; — une bonne trad. de l'*Imitation;* Paris, 1706, 1728, in-12.

Moreri, *Grand Dict. hist.*

PARIS (*François* DE), diacre, connu surtout par les guérisons miraculeuses qui passent pour avoir été opérées sur sa tombe, et par les convulsions auxquelles elles donnèrent lieu, était né à Paris, le 30 juin 1690 (1), mort le 1er mai 1727. Son père, conseiller au parlement, le destinait, comme l'aîné de ses fils, à lui succéder dans sa charge; et en conséquence il lui fit étudier le droit; mais son éloignement du monde le porta irrésistiblement vers la carrière ecclésiastique, et il obtint d'entrer au séminaire de Saint-Magloire. Son zèle dans les fonctions de catéchiste le fit charger de la supériorité des jeunes clercs de Saint-Côme, et on le promut au diaconat. Dans les disputes soulevées au sujet de la bulle *Unigenitus*, il prit le parti des jansénistes; et dès lors, sa conscience ne lui permettant pas d'adhérer au formulaire exigé pour remplir une cure, la carrière sacerdotale lui fut fermée. Il résolut donc de se vouer à la retraite. A cet effet, il alla se loger dans une modeste maison du faubourg Saint-Marceau, et pour augmenter les fonds des aumônes qu'il distribuait avec la plus ardente charité, son père ne lui ayant laissé par son testament que le quart de son bien, il s'imposa un travail manuel. Mais les jeûnes, les macérations et les veilles minèrent promptement sa santé, et il mourut à l'âge de trente-sept ans. Son corps fut inhumé dans le petit cimetière de Saint-Médard. Le fanatisme songea aussitôt à exploiter la vénération qui entourait le pieux diacre. Bientôt, on publia une foule de miracles opérés sur son tombeau. Aux guérisons miraculeuses succédèrent les convulsions et les transports prophétiques. L'affluence devenait chaque jour plus considérable. A la fin, le gouvernement, dans l'intérêt de l'ordre et de la morale publique, fit fermer le cimetière, en 1732. Le diacre Pâris est auteur de quelques commentaires sur le Nouveau Testament, qui parurent après sa mort. [*Encycl. des G. du M.*].

(1) Son oncle, *Anselme* DE PARIS, né le 26 novembre 1631, à Reims, mort le 2 mars 1683, entra chez les chanoines de Sainte-Geneviève, et mena une vie austère et retirée. Il est auteur d'un ouvrage plein d'érudition intitulé : *De la Croyance de l'Eglise grecque* (Paris, 1673-1676, 2 vol. in-12).

Le P. Boyer, *Vie du bienheureux F. de Pâris;* Paris, 1731, in-12. — B. Doyen, *Vie du diacre Pâris;* Ibid., 1731, 1733, 1738, 1788, in-12. — J.-I. Barbeau de La Bruyère, *Vie de Fr. de Pâris;* Ibid., 1731, in-12. — Carré de Montgeron, *La Vérité sur les miracles opérés par l'intercession de M. Pâris;* Ibid., 1737-1741, 3 vol. in-4° fig.

PARIS (Les frères), financiers français, natifs de Moirans, en Dauphiné, où leur père tenait une auberge, à l'enseigne de Saint-François. Cette famille était originaire de Charnècle (Isère). L'aîné se nommait *Antoine*, le second *Claude*, dit *la Montagne*, le troisième *Joseph*, et le quatrième *Jean*. Pendant une disette qui désola le Dauphiné, ils firent venir des blés de Bourgogne, et ramenèrent l'abondance dans le pays; mais on les accusa d'accaparement, et ils furent obligés de se réfugier à Paris. Joseph, plus connu sous le nom de *Duverney*, né le 9 avril 1684, entra alors dans les gardes françaises, et ses trois frères se placèrent dans les bureaux du munitionnaire de l'armée d'Italie, auquel ils avaient été utiles en le Dauphiné. Leur habileté et leur bonne conduite leur ayant concilié la bienveillance de leurs chefs, Antoine Pâris fut, en 1704, chargé de la direction des vivres de l'armée de Flandre; il s'en acquitta avec zèle et intelligence, et bientôt sa réputation d'habileté,

et celle de ses frères, furent telles, que le fameux Samuel Bernard leur prêta quatre millions pour les aider à faire face aux besoins du service. Ils continuèrent à occuper des emplois dans les finances, jusqu'à l'époque de la révolution opérée par l'adoption du système de Law. Duverney avait depuis longtemps quitté le service pour s'associer à ses frères. Il présenta au régent un mémoire où il s'efforçait de démontrer tout ce qu'il y avait d'illusoire dans les plans du financier écossais. Law vit ce mémoire, et fit exiler les frères Pâris dans le Dauphiné. Mais on se souvint d'eux quand la débâcle arriva : ils furent rappelés. Duverney proposa d'assurer le payement des dettes réelles et de soumettre au *visa* tous les papiers du *système*, dont l'État ne pouvait être garant pour leur valeur fictive. Son avis fut adopté (1721); il fut chargé de ce soin avec ses frères, et ils s'acquittèrent, dit Voltaire, avec un talent prodigieux de cette opération de finance et de justice, la plus grande et la plus difficile qui ait jamais été faite chez aucun peuple. Duverney fut vers cette époque chargé de l'exécution des mesures prises par le conseil de santé pour arrêter les progrès de la peste qui exerçait ses ravages dans le midi, et il y remplit cette mission, comme celles qui lui avaient été précédemment confiées, avec zèle et dévouement. Mais il se mêla, en 1726, à une intrigue de cour qui avait pour but d'éloigner de la cour Fleury, ancien évêque de Fréjus, depuis cardinal. Celui-ci devenu premier ministre le fit d'abord exiler avec ses frères, arrêter et mener à la Bastille, d'où Duverney ne sortit qu'en 1728. Il rentra deux ans après aux affaires, et y resta dès lors jusqu'à sa mort, arrivée le 17 juillet 1770 (1). Ce fut lui qui conseilla, en 1751, l'établissement de l'École militaire, dont il fut nommé le premier intendant, avec le titre de conseiller d'État. On attribue à Duverney : *Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce, par de Tott* (1740, 2 vol. in-12). Le général Grimoard a publié la *Correspondance du maréchal de Richelieu, du comte de Saint-Germain et du cardinal de Bernis avec Pâris-Duverney* (Paris, 1789, in-8°).

Paris de Montmartel (*Jean*), né le 1er août 1690, mort le 10 septembre 1766, fut nommé, en 1722, garde triennal du trésor royal; il devint ensuite banquier de la cour, et acquit une si grande influence, qu'il fixait, dit-on, le taux de l'intérêt de l'argent, et qu'on le consultait pour le choix des contrôleurs généraux. Il fut créé marquis de Brunoi par Louis XV, et laissa son immense fortune à son fils, le célèbre *marquis de Brunoi*, qui ne se fit guère connaître que par ses prodigieuses dépenses et par son goût singulier pour les cérémonies religieuses, qui amenèrent sa ruine et son interdiction.

(1) L'aîné des quatre frères, *Antoine*, né le 9 février 1668, était mort le 29 juillet 1733, à Sampigny. Claude, dit *la Montagne*, né le 7 août 1670, fut ruiné par ses enfants et obligé de vendre ses terres, il se retira en 1748 en Dauphiné, où il mourut, deux ou trois ans après.

Paris de Meyzieu (*Jean-Baptiste*), neveu de Pâris-Duverney, obtint la survivance de la charge d'intendant de l'École militaire, qu'occupait son oncle, et mourut le 6 septembre 1778. Il avait réuni une magnifique bibliothèque; on dit que celle qui fut vendue à Londres, en 1791, et dont le catalogue (*Bibliotheca elegantissima parisina*), est très-recherché, avait été formée par lui.

Luchet (marquis de), *Hist. de MM. Pâris*; 1776, in-8°. — *Galerie française*, 1771. — Beaumarchais, *Mémoires*. — Lemontey, *Hist. philosoph. du dix-huitième siècle*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Doc. part.*

Paris (*Philippe-Nicolas-Marie* de), assassin français, né à Paris le 12 novembre 1763, mort à Forges-les-Eaux, le 31 janvier 1793. Son père était architecte. Après avoir servi dans la gendarmerie, il passa dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Intrépide et adroit, il se distinguait dans toutes les émeutes royalistes. Au moment où il apprit la condamnation du monarque, sa tête s'exalta, et il résolut de tuer un des députés régicides. Son choix se fixa sur le duc d'Orléans-*Égalité*, qu'il ne put rencontrer. Il entra le 20 janvier 1793 avec un de ses amis chez un restaurateur du Palais-Royal nommé Février; il y entendit nommer Lepelletier de Saint-Fargeau (*voy.* ce nom), qui dînait à une table voisine. Aussitôt il s'élance vers le représentant de Sens, et lui dit : « C'est vous qu'on appelle Saint-Fargeau? — Oui. — Scélérat, tu as voté la mort du roi? — Oui; mais je ne suis point un scélérat : j'ai voté selon ma conscience. — Tiens! voilà ta récompense, » reprend Pâris en lui enfonçant son sabre dans le flanc. Le meurtrier put s'enfuir aussitôt, et durant huit jours demeura caché chez sa maîtresse, parfumeuse au Palais-Royal. Il prit alors la route de la Normandie, espérant passer en Angleterre. Il gagna facilement Forges-les-Eaux, mais dans l'auberge où il s'arrêta il tint des propos si imprudents sur les événements du jour, qu'il fut dénoncé comme suspect par un marchand de peaux de lapin nommé Auguste. Le lendemain matin, lorsque la gendarmerie se présenta pour le saisir dans son lit, il tira un pistolet caché sous son oreiller, et se fit sauter le crâne. On trouva sur sa poitrine son extrait de baptême et son brevet de garde du roi, sur lequel il avait écrit : « Ceci est mon brevet d'honneur; qu'on n'inquiète personne : je n'ai point de complice dans la belle action que j'ai faite en donnant la mort au scélérat Saint-Fargeau. Si je ne l'eusse pas trouvé sous ma main, j'aurais purgé la terre du monstre, du parricide d'Orléans. Tous les Français sont des lâches.

« Sur ce brevet d'honneur, je l'écris sans effroi,
Je l'écris à l'instant où je quitte la vie :
Français, si j'ai frappé l'assassin de mon roi,
C'était pour m'arracher à votre ignominie. »

A la nouvelle de cet événement, Legendre et

Tallien furent envoyés à Forges pour s'assurer de l'identité de Pâris. Legendre voulait que son cadavre fût ramené dans la capitale traîné sur la claie. Tallien s'y opposa. La Convention consultée répugna à cette vengeance sur un mort. Pâris fut donc enterré, mais comme une bête fauve au fond d'un bois dans les environs de la ville. La Convention avait décrété 10,000 livres de récompense à celui qui procurerait son arrestation; mais comme on ne put le saisir vivant, son dénonciateur Auguste n'eut que 1,200 livres.

Le Moniteur universel, ann. 1793. — *Biographie moderne* (1806). — Thiers, *Histoire de la révolution française*, t. III, liv. XI, p. 220. — A. de Lamartine, *Hist. des girondins*, t. V, liv. XXXVI, p. 30-36.

PARIS (*Louis-Michel*), pédadogue français, né le 29 septembre 1740, à Argentan, où il mourut, le 16 juin 1806. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il ouvrit en 1787 une sorte d'académie où il enseignait les éléments des sciences et des lettres. Condamné à la déportation pour avoir refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, il se rendit en Angleterre (1792) et continua de se consacrer à l'instruction de la jeunesse. Rentré en 1801 à Argentan, il y forma un pensionnat qui fut l'année suivante érigé en école secondaire. L'abbé Pâris a publié à Londres une *Introduction à l'étude de la Géographie* et des *Éléments de grammaire française*, et à Alençon une jolie collection de 42 *Cartes d'astronomie et de géographie*, gravées par Godard; le texte a été imprimé en 1807 à Falaise.

Biogr. nouv. des contemp.

PARIS (*Pierre-Adrien*), architecte français, né en 1747, à Besançon, où il est mort, le 1[er] août 1819. Après avoir appris les éléments du dessin de son père, qui était intendant des bâtiments de l'évêque de Bâle, il vint à Paris, se plaça sous la direction de l'architecte Trouard, et partit en 1767 pour Rome avec le titre de pensionnaire du gouvernement. Les beaux dessins dont il enrichit les *Tableaux de la Suisse* de La Borde et le *Voyage à Naples* de Saint-Non le firent bientôt connaître : nommé en 1778 dessinateur du cabinet du roi et architecte des économates, il fut chargé aussi de tous les détails des fêtes de Versailles, de Marly et de Trianon, et succéda en 1781 à Soufflot dans l'académie d'architecture. Pendant un second voyage qu'il fit en Italie, il fut attaché à l'Opéra, et ce fut lui qui depuis 1783 exécuta toutes les belles décorations de ce théâtre. Louis XVI l'anoblit en 1788 et lui donna le cordon de Saint-Michel. Privé de ses emplois par la révolution, Paris se retira au château de Colmoulin, près du Havre, et pendant plus de douze ans il n'y parut occupé que d'histoire naturelle. Le dérangement de sa santé l'obligea à retourner en Italie (1806), et à peine arrivé à Rome, on lui offrit la place de directeur de l'école de France; mais il ne consentit qu'à se charger de l'intérim, à la condition de ne prêter aucun serment. En 1811, il dirigea les fouilles du Colysée et dressa un plan de restauration de ce monument. En 1817 il rentra dans sa ville natale, après avoir assisté aux derniers moments de Seroux d'Agincourt, son ami, qu'il avait secondé dans ses travaux. On ne cite guère de cet artiste que le portail de la cathédrale d'Orléans; mais il a laissé en manuscrit des ouvrages estimables, tels qu'un *Recueil de dessins et études* (9 vol. gr. in-fol.), l'*Examen des édifices antiques et modernes de Rome* (in-fol.) et l'*Amphithéâtre de Flavien*, appelé *Colysée* (in-fol.). Il a traduit de l'anglais l'*Agriculture des anciens* de Dickson (1802, 2 vol. in-8°), et l'*Agriculture pratique* de Marshall (1805, 5 vol. in-8° et atlas).

Catalogue raisonné du cabinet de Paris (Besançon, 1821, in-8°), avec notice.

PARIS (*John-Ayrton*), chimiste anglais, né le 7 août 1785, à Cambridge, mort le 24 décembre 1856, à Londres. Il étudia la médecine à l'hôpital de Westminster et à Édimbourg, fut reçu docteur à Cambridge, et pratiqua pendant plusieurs années à Penzance, en Cornouailles, où il contribua puissamment à la création de la société géologique, une des plus anciennes des trois royaumes. En 1817, il s'établit à Londres et présida depuis 1844 le collége des médecins. Il était membre de la Société royale. On a de lui : *Pharmacologia*; Londres, 1819, in-8°; 8[e] édit., 1833; impr. cinq fois en Amérique et trad. en français et en allemand; — *A Treatise on diet*, ibid., 1821, in-8°; 5[e] édit., 1837; — *Medical jurisprudence*, avec Fonblanque; — *Medical chemistry*; ibid., 1824, in-8°, trad. en français en 1826; — *Memoirs of the life of sir Humphrey Davy*, ibid., 1810; 2[e] édit., 1834, 2 vol. in-8°; — *Philosophy in sport made science in earnest*.

English Cyclop. (biogr.).

*PARIS (*Alexis-Paulin*), érudit français, né à Avenay (Marne), le 25 mars 1800. Venu jeune encore à Paris, il s'y livra à ses goûts pour la littérature, et après avoir publié dans divers recueils littéraires des articles qui furent généralement remarqués, il entra à la Bibliothèque royale en qualité d'employé au département des manuscrits. Cette place lui permit de poursuivre à son aise ses études sur la littérature du moyen âge, et il se consacra à mettre en lumière les grandes épopées chevaleresques disséminées dans les manuscrits de cette époque. Ses travaux en ce genre lui ouvrirent les portes de l'Académie des inscriptions où il remplaça (2 juin 1837) Raynouard, connu comme lui par ses recherches sur les troubadours. Le même jour, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et devint depuis successivement conservateur adjoint des manuscrits à la Bibliothèque royale (6 mars 1839), membre du conseil de perfectionnement de l'École des chartes (31 décembre 1846), du comité de la langue, de l'histoire et des

arts de la France, section de philologie (14 septembre 1852), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge au Collége de France (11 janvier 1853). Les publications de M. Paulin Paris sont très-nombreuses; il nous suffira de citer les plus importantes : *Apologie de l'école romantique;* Paris, 1824, in-8°; — *Notice sur la relation originale du voyage de Marco Polo;* 1833, in-8°; — *Garin le Loherain*, précédé d'un *Examen des romans carlovingiens;* Paris, 1833-1835, 2 vol. gr. in-12; — *Berte aus grands piés*, précédé d'une *Dissertation sur le roman des douze pairs de France;* 1836, in-12; — *Romancero français;* 1833, in-12; — *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi, leur histoire et celle des textes allemands, anglais, hollandais, italiens, espagnols de la même collection*; 1836-1848, 7 vol. in-8°; — *Mémoire sur le cœur de saint Louis, et sur la découverte faite dans la Sainte-Chapelle le* 15 *mai* 1843; 1844, in-8°. Il a donné une édition des *Grandes chroniques de France* (1836-1840, 6 vol. in-8°); de la *Conqueste de Constantinople*, de Villehardouin et de Henri de Valenciennes (1838, in-8°); de la *Chanson d'Antioche*, composée au douzième siècle par le pèlerin Richard, renouvelée sous le règne de Philippe-Auguste par Graindor de Douay (1848, 2 vol. in-8°). En 1827, il donna une traduction du *Don Juan* de Byron (2 vol. in-12), bientôt suivie de celle des *Œuvres complètes* de ce poëte (1830-1832 et 1836, 13 vol. in-8°) y compris les *Mémoires* édités par Thomas Moore. Membre de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, il a donné à ce recueil de nombreuses notices, ainsi qu'aux *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, au *Recueil de l'Académie des inscriptions*, au *Journal des Savants*, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, au *Bulletin du Bibliophile*, à la *nouvelle Biographie générale*, etc. Il a fourni à divers journaux, appartenant en général à l'opinion légitimiste modérée, plusieurs dissertations remarquables sur des points contestés ou obscurs de notre histoire.

H. F.

Vapereau, *Dict. des Contempor.* — *Bibliogr. de la Fr.*

* **PARIS** (*Antoine-Louis*), archiviste français, frère du précédent, né à Épernay, le 14 août 1802. Longtemps bibliothécaire et archiviste de la ville de Reims, et attaché à la commission des monuments historiques, il a publié ou édité : *Reims pittoresque ancien et moderne;* Reims, 1836, in-8°; — *Chronique de Rains*, publiée sur le manuscrit du quatorzième siècle; Reims et Paris, 1837, in-12; — *Négociations, lettres et pièces diverses relatives au règne de François Ier;* Paris, 1841, in-4°; — *Mémoires de F. Maucroix, chanoine de Reims, avec notes;* Reims, 1842, 2 vol. in-8° et 1 vol in-18; — *Œuvres de Maucroix* (Paris, 1854, 2 vol. in-12); — *Les Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims;* Reims et Paris, 1843, 2 vol. in-4°; — *La Chronique de Nestor*, traduite en français; Paris, 1834-1835, 2 vol. in-8°; — *Histoire de Russie;* Paris, 1832, 1834, in-12; — de nombreux articles dans divers recueils historiques.

* **PARIS** (*Claude-Joseph*), compositeur français, né à Lyon le 6 mars 1804. Fils d'un violoniste attaché au grand théâtre de Lyon, son père fut son premier maître de musique, et, à l'âge de treize ans, il faisait déjà lui-même partie de l'orchestre du théâtre. Charles Mansut, ami de sa famille, lui donna des leçons de piano et de composition. Le premier essai du jeune artiste fut un quatuor pour deux violons, alto et basse. Il écrivit ensuite la musique de deux opéras en un acte, *Les Rendez-vous supposés* (1820), et *La fausse Veuve* (1821), qui furent représentés à Lyon. Le désir de fortifier ses études musicales l'amena à Paris en 1823, et, la même année, il entra au Conservatoire où il eut pour maîtres M. Fétis et Lesueur. En 1826, il remporta au concours de l'Institut le premier grand prix de composition musicale, et, après avoir écrit pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin la musique d'un ballet en deux actes, intitulé *Les Ruses espagnoles*, il partit pour Rome où il fit exécuter un *Te Deum* en 1827, à l'église Saint-Louis-des-Français, à l'occasion de la fête du roi Charles X. L'année suivante, il donna sur le théâtre San-Benedetto, à Venise, un opéra bouffe qui valut à son auteur d'être nommé membre de l'Académie de cette ville. Après une excursion en Allemagne, il revint à Paris en 1829, et fit entendre à l'église des Petits-Pères une messe de *Requiem* à grand orchestre. Deux ans plus tard, en 1831, il donna à l'Opéra-Comique *La Veillée*, en un acte, et écrivit ensuite pour l'Académie royale de musique *Témira*, *ou les Tlaskalans*, grand opéra en trois actes, mais qui ne fut pas représenté. Il composa encore la musique et les chœurs du *Festin de Balthasar* (1833), et du *Juif-errant* (1834), drames représentés à l'Ambigu-comique, et pour le théâtre du Cirque les chœurs d'un drame intitulé *Jérusalem* (1837). Son dernier ouvrage est *Le Cousin de Denise*, en un acte, représenté en 1848 sur la scène de l'Opéra-bouffe-français qu'on avait établi au Théâtre Saint-Antoine. On connaît aussi de ce compositeur *Héro et Léandre*, cantate à grand orchestre, plusieurs trios, quatuors, un grand sextuor, un album de romances, etc., etc.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie univ. des musiciens.* — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.* — *Doc. part.*

* **PARIS** (*François-Edmond*), marin français, né à Brest, le 2 mars 1806, entra à l'école de marine d'Angoulême, au mois de juin 1820, et en sortit aspirant de deuxième classe le 1er mai 1822. Il fit, en 1826, sur *L'Astrolabe*, la campagne de circumnavigation sous les ordres de M. Dumont d'Urville, et prit part aux travaux hydrographiques de cette laborieuse expédition. Il par-

ticipa aussi à la rédaction de l'atlas hydrographique et de l'album historique de l'expédition de *La Favorite*, en 1829. Embarqué en 1837 sur la corvette *L'Artémise*, il fit un troisième voyage de circumnavigation dans le cours duquel il perdit un bras (1). A son retour, ses albums, que l'on savait riches de dessins, furent demandés par le ministère de la marine, et la publication qui en fut ordonnée eut pour résultat l'ouvrage intitulé : *Essai sur la construction navale des peuples extra-européens, ou Collection des navires et pirogues construits par les habitants de l'Asie, de la Malaisie, du grand Océan et de l'Amérique;* Paris, 2 vol. in-fol. Nommé capitaine de corvette et appelé en 1840 au commandement de la frégate à vapeur *L'Infernale*, puis, au mois de janvier suivant, à celui de la corvette à vapeur *L'Archimède*, destinée à une campagne de la Chine, il mit à profit cette campagne pour étudier les moyens de faire de longues traversées en dépensant le moins de combustible possible. Le résultat de ses études, consigné dans deux rapports qui, depuis, ont servi de guides dans de pareilles traversées, a été publié sous le titre de : *Navigation de la corvette à vapeur* L'Archimède *de Brest à Macao;* Paris, Impr. roy., 1845, in-8°. En 1846, il fut nommé capitaine de vaisseau et commandant du yacht royal *Le Comte d'Eu*, en essai au Havre, où ce navire venait d'être construit. Pendant ces essais, l'explosion de l'une des chaudières ayant occasionne la mort de dix hommes, il se fit descendre, le premier, pour porter secours aux victimes et éteindre les feux qui pouvaient déterminer une nouvelle explosion. En 1848, année où il commandait la frégate à vapeur *Le Gomer*, il termina la première édition, commencée depuis six ans, de son *Dictionnaire de marine à vapeur;* Paris, gr. in-8°. Cet ouvrage, qui n'a pas d'analogue, même en Angleterre, fut réédité en 1858. On a encore du même auteur : le *Catéchisme du mécanicien à vapeur, ou Traité des machines à vapeur, de leur montage, de leur conduite et de la réparation de leurs avaries;* Paris, 1851, gr. in-8°; 2° édit., 1855; — *Traité de l'hélice propulsive;* Paris, 1855, in-8°; — *Utilisation économique du charbon à bord des navires à vapeur. Moyens d'apprécier les services rendus par le combustible, suivant la marche et la grandeur des bâtiments; accompagné de vingt-cinq tableaux et de douze grandes planches gravées exposant les résultats des expériences et du service à la mer de ces navires;* Paris, 1858, in-8°.

Nommé contre-amiral, le 7 septembre 1858, M. Paris a occupé pendant quelque temps le poste de major général de la marine à Brest, et l'a quitté, au mois de décembre de l'année suivante, pour prendre le commandement de la 3° division de l'escadre de la Méditerranée. P. LEVOT.

Archives et Annales de la Marine. — Documents particuliers.

(1) Se trouvant à Porto-Novo, à trente milles au sud de Pondichery, il eut la main gauche broyée dans un engrenage pendant qu'il visitait un établissement industriel du pays, et il lui fallut subir l'amputation d'une partie de l'avant-bras.

PARIS (*Matthieu*). *Voy.* MATTHIEU PARIS.

PARISEAU (*Pierre-Germain*), auteur dramatique français, né à Paris en 1753, guillotiné dans la même ville le 22 messidor an II (10 juillet 1794). D'une famille aisée, il fit ses études au collége Mazarin. Il fut successivement clerc de procureur, agent d'affaires, banquier, enfin directeur et acteur d'un théâtre du boulevard du Temple, nommé Les Élèves de l'Opéra. Une grande légèreté de caractère et le défaut d'ordre firent échouer les diverses entreprises de Pariseau. Il écrivit alors des pièces qui ne manquent ni de gaieté ni d'originalité; plusieurs eurent du succès. En 1789, il fonda *La Feuille du jour*, journal satirique dans lequel les personnages et les doctrines révolutionnaires étaient vivement attaqués. Pariseau vit ses presses brisées et ses bureaux dévastés le soir même du 10 août. Il continua son opposition dans des nouvelles à la main. Il fut arrêté et incarcéré au Luxembourg. Compris dans la prétendue conspiration *des Prisons*, il fut condamné à mort et exécuté (1). Ses principales pièces sont : *Le Prix académique*, un acte en vers (1780); *La Veuve de Cancale*, parodie, 1780; *Adélaïde ou l'Innocence reconnue*, trois actes (1780); *Richard*, parodie de *Richard III* (1781); *La Soirée d'été*, vaudeville, (1782); *Le Bouquet et les Étrennes*, comédie en vers (1782); *Les deux Rubans* et *le Rendez-vous*, comédie en vers (1784); *Julien et Colette*, com. (1788); *Jean de La Fontaine*, comédie trois actes (1790); etc. E. D—s.

La Harpe, *Correspondance avec le grand-duc*, etc. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*.

PARISET (*Étienne*), médecin français, né le 5 août 1770, à Grand, village des Vosges, mort le 6 juillet 1847, à Paris. Ses parents étaient de pauvres paysans. Envoyé à l'âge de six ans à Nantes, chez un oncle paternel, qui exerçait l'état de parfumeur, il eut pendant son voyage les deux pieds écrasés sous les roues d'une voiture de roulier. La vivacité de son intelligence, son esprit et sa gaieté, entretenus par la passion des livres, lui firent surmonter les difficultés d'une éducation incomplète et interrompue; ayant obtenu, en 1788, la permission de rentrer au collége, il termina en deux années le cours des études classiques. Lorsque la guerre éclata (1792), il s'enrôla sous les drapeaux et

(1) Plusieurs biographes ont écrit que Pariseau avait été victime d'une erreur, et que la ressemblance de son nom avec celui de Parisot (Jacques) (*voy.* ce nom) avait seul causé sa condamnation et sa mort. Cette erreur n'existe pas au *Moniteur*, qui, dans la liste des condamnés du 22 messidor an II, mentionne correctement *P.-G. Pariseau, journaliste, né à Paris, âgé de quarante et un ans, demeurant rue Meslai;* il n'y aucune confusion avec Parisot (Jacques), *capitaine de la garde royale*, comme on le lit dans Michaud, dans Norvins, etc.

fit deux campagnes, l'une à l'armée du nord, l'autre en Vendée, où il contribua à sauver la vie à la veuve de Bonchamp. Peu de temps après, en 1794, la ville de Nantes l'envoya comme élève à l'école de santé qu'une loi venait de créer à Paris dans l'intérêt des armées. Cette première année d'études médicales fut pour Pariset une année de privations et de souffrances. Heureusement Riouffe, avec qui il était lié d'amitié, le tira de cette affreuse misère en lui procurant une place d'instituteur dans une riche famille parisienne; il mit à profit le temps qu'il y resta, et s'appliqua sérieusement aux langues anciennes, à la littérature et à la philosophie. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il reprit avec ardeur l'étude de la médecine, et obtint en 1805 le grade de docteur avec une thèse *Sur les hémorrhagies utérines*. Il ne tarda pas à être nommé membre du conseil de salubrité, médecin de Bicêtre (1814) et membre du conseil général des prisons (1818). Sa carrière fut illustrée par trois missions de confiance dont le gouvernement de la restauration le chargea en l'envoyant d'abord à Cadix (1819), puis à Barcelone (1821), en société avec MM. Bally et François, pour y étudier la fièvre jaune; enfin en Égypte (1828) pour rechercher la véritable origine de la peste. De retour en France, le 18 mai 1830, il fut nommé officier de la Légion d'honneur. Il avait reçu des Bourbons d'autres distinctions, telles qu'une pension de 2,000 fr., le cordon de Saint-Michel et une place à l'Académie royale de médecine réorganisée (1820). Quelque temps auparavant il avait eu la faiblesse d'accepter les fonctions de censeur de la presse. « Pariset, a dit M. Réveillé-Parise, s'appliqua surtout à deux objets principaux, l'aliénation mentale et les maladies contagieuses. Ses travaux, son opinion sur l'origine et la transmission de la peste sont assez connus, opinion qu'il soutint avec autant de vigueur que de persévérance; selon lui, *nier la contagion, c'était nier Dieu*. Mais ce qui contribua le plus à faire ressortir la variété de ses connaissances, l'éclat et la fécondité de son esprit, ce furent les *Éloges* qu'il prononça à l'Académie : il semblait né pour ce genre d'éloquence, il en avait le goût, le génie, la spontanéité. C'était avec raison qu'il était regardé comme la fleur et l'ornement de l'Académie; elle en était aussi fière que le fut jadis de Vicq-d'Azyr la Société royale de médecine. » Après la révolution de Juillet, il passa du service de Bicêtre dans celui de la Salpêtrière, et devint associé libre de l'Académie des sciences morales (1832) et secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine (1842). On a de lui : *Observations sur la fièvre jaune à Cadix en* 1819; Paris, 1820, gr. in-4° et 5 pl. col., avec Mazet; — *Histoire médicale de la fièvre jaune, observée en Espagne;* Paris, 1823, in-8°, avec Bally et François; — *Mémoire sur les causes de la peste et sur les moyens de la détruire;* Paris, 1836, in-18; — *Histoire des membres de l'académie royale de médecine;* Paris, 1845, 1850, 2 vol. gr. in-18; la première édit. de ces *Éloges* parut en 1826, in-8°. « Sa manière, dit M. Sainte-Beuve, est large, facile, heureuse; son talent comme son cœur a de l'effusion. Que ce soit Corvisart, Pinel, Dupuytren qu'il aborde, il les peint avec ampleur, il les pose dans leur cadre avec aisance; mais il ne les dessine pas assez rigoureusement. La distinction des physionomies n'est pas assez tranchée sous sa plume. En peignant ses personnages il n'a pas et ne rend pas assez le sentiment de la réalité. » Pariset a rédigé de 1836 à 1844 le *Bulletin de l'Académie de Médecine* (9 vol. in-8°) en société avec MM. Dubois (d'Amiens) et J.-B. Bousquet. Il a édité un traité d'Hippocrate *De morbis vulgaribus* (Paris, 1811, in-32), les *Rapports du physique et du moral* de Cabanis (1824); les *Œuvres du* médecin César Le Gallois (1824, 2 vol. in-8°), et traduit d'Hippocrate les *Aphorismes*, les *Pronostics* et *la Lettre II à Damasète*. Enfin il a fourni des articles à un grand nombre de recueils, tels que le *Bulletin de la Société philomathique*, *Le Moniteur*, le *Journal des Débats*, la *Biographie universelle*, *Dictionnaire des sciences médicales* (1812), la *Revue encyclopédique*, le *Lycée*, le *Dict. de la Conversation*, l'*Encycl. des gens du monde*, etc. Ses cours publics à l'Athénée et à la Société des bonnes lettres sur la physiologie, l'aliénation mentale et la philosophie n'ont pas été publiés. P. L.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biog. des hommes du jour*, II, 2e partie. — Sachaile, *Les Médecins de Paris*. — *Discours de MM. Dubernay et Réveillé-Parise* dans *Le Moniteur* de juillet 1847. — Dubois d'Amiens, *Notice* à la tête de la 2e édit. des *Éloges*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I.

PARISETTI (*Louis*), poëte latin moderne, né en 1503, à Reggio, où il est mort, en 1570. Appartenant à une famille qui a produit quelques bons littérateurs, il alla suivre à Pise les leçons de Decio et d'Alciat, et reçut le diplôme de docteur en droit; après avoir fait à Rome un voyage infructueux pour y solliciter un emploi, il revint dans sa ville natale, où il occupa diverses charges municipales. Il cultiva la poésie latine avec quelque succès; mais, bien qu'il se fût proposé Lucrèce et Horace pour modèles, il en approcha rarement. D'illustres humanistes du temps, Giraldi, Sadolet, Bembo entre autres, l'ont pourtant comblé d'éloges. On a de lui deux poëmes : *De immortalitate animæ* (Reggio, 1541, in-4°) et *Theopeia* (Venise, 1550-1551, in-8°), ou la Création du monde; — *Epistolarum lib. VI;* Reggio, 1541, in-4°; réimpr. en partie (Venise, 1553, in-8°; et Bologne, 1580, in-8°); — *De divina in hominum benevolentia atque beneficentia III orationes;* Venise, 1552 ou 1559, in-8°.

Tiraboschi, *Biblioth. Modenese*, IV, 48-54.

PARISIÈRE (*Jean-César* ROUSSEAU DE LA), prélat français, né le 3 mai 1667, à Poitiers, mort le 15 novembre 1736, à Nîmes. En 1711 il succéda à Fléchier comme évêque de cette dernière ville, et devint l'un des adversaires les plus fermes du parti des appelants. On a de lui : *Harangues, Panégyriques et Sermons;* Paris, 1740, 2 vol. in-32 ; — la fable allégorique sur *Le Bonheur et l'Imagination*, insérée parmi les œuvres de Mlle Bernard.

Feller, *Dict. hist.*

PARISIO (*Pietro-Paolo*), cardinal italien, né en 1473, à Cosenza, mort le 11 mai 1545, à Rome. Après avoir professé à Bologne et à Padoue le droit civil et canonique, il fut attiré à Rome par Paul III, qui lui donna un office d'auditeur de rote ; puis le créa cardinal (1539), évêque de Nusco et d'Anglone, et le désigna en 1542 pour présider le concile de Trente. On a de ce prélat plusieurs recueils estimés sur le droit canonique, entre autres *Consilia* (Venise, 1570, 4 vol. in-fol.).

Son neveu, PARISIO (*Flaminio*), natif de Cosenza, enseigna les mêmes matières à Rome, occupa dix ans le siége de Bitonto et mourut en 1603. Son traité des bénéfices, intitulé *Advocatus Romanus* (Rome, 1581-1599, 2 vol. in-fol.) a eu plusieurs éditions.

Un antiquaire de la même famille, PARISIO (*Prospero*), vécut à la cour de Philippe II et de Philippe III, rois d'Espagne, et publia *Rariora Magnæ Græciæ numismata* (Rome, 1592, in-fol.).

Aubery, *Hist. des card.* — Santorini, *Bibl. numism.*

* **PARISIS** (*Pierre-Louis*), prélat français, né à Orléans, le 12 août 1795. Après de bonnes études au lycée de sa ville natale, il entra en 1812 au grand séminaire, professa la classe de troisième au petit séminaire de 1814 à 1816, et ordonné prêtre (18 septembre 1819), il y fut chargé de la chaire de rhétorique. Vicaire de Saint-Paul à Orléans (1822), curé de Gien (1828), il fut nommé à l'évêché de Langres (28 août 1834), sacré (8 février 1835), et transféré à celui d'Arras (12 août 1851). Le pape Grégoire XVI le créa prélat assistant au trône pontifical et comte romain (4 juin 1842). L'un des plus habiles champions de la liberté religieuse et de la liberté d'enseignement, M. Parisis, dont les écrits avaient jeté le jour le plus vif sur toutes les questions qui s'y rattachaient, fut en 1848 nommé par le département du Morbihan représentant à l'assemblée nationale constituante. Président du comité des cultes, il se prononça avec la droite pour les deux chambres, pour le vote à la commune, pour la proposition Rateau qui avait pour objet de dissoudre l'assemblée avant la rédaction des lois organiques qu'elle s'était réservée de voter, et enfin pour l'expédition de Rome. Réélu à l'assemblée législative, il y fit partie de la majorité monarchique, et après le coup d'État du 2 décembre 1851 il se retira de la scène politique pour ne plus s'occuper que de ses travaux ecclésiastiques ou littéraires. Dans ces dernières années, il a défendu dans plusieurs mandements le pouvoir temporel du souverain Pontife. Quelques-uns des écrits de ce prélat ont eu un grand retentissement dans le monde politique et religieux : nous citerons notamment : *Le Député père de famille, ou les Affaires impossibles;* Paris, 1844, in-12 ; — *Cas de conscience à propos de libertés exercées ou réclamées par les catholiques;* 1847, in-8°, 1re série; — *La Démocratie devant l'enseignement catholique*, 2e série; 1847 et 1849, in-8° ; — une suite de *Lettres* et *brochures* relatives à *la Liberté de l'Église;* 1845 et 1846, in-8° et in-12, et à *la Liberté d'enseignement;* 1844-1845, in-8°, in-12 et in-18 ; — *Démonstration de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, mère de Dieu;* Paris, 1849, in-8° ; — *Les Impossibilités ou les Libres penseurs désavoués par le simple bon sens;* Paris, 1857, in-8° ; — un grand nombre de *Discours*, de *Mandements* et de *Lettres pastorales;* — un *Antiphonarium romanum*, des *Paroissiens*, selon le rit romain dont il a beaucoup favorisé l'extension en France ; — divers autres livres de piété ou de liturgie (1840-1861). Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1838, il a été promu officier le 10 janvier 1853. H. F.

Biogr. du Clergé contempor., t. VII. — *France pontificale* (inédite). — *La Littérature contempor.*

PARISOT (*Pierre*), en religion *le P. Norbert*, né en 1697, à Bar-le-Duc, mort le 7 juillet 1769, près de Commercy. Il était fils d'un tisserand qui s'imposa toutes sortes de sacrifices pour lui donner une éducation soignée. En 1716 il revêtit l'habit de Saint-François dans un couvent de Saint-Mihiel, et accompagna en 1734 le provincial de son ordre à Rome. Ayant été nommé en 1736 procureur général des missions étrangères, il se rendit à Pondichéry, et obtint du gouverneur Dupleix la cure de cette ville. Son caractère inquiet et tracassier l'en fit bientôt chasser. Attribuant cette disgrâce aux jésuites, il leur voua une haine qui ne finit qu'avec sa vie, et s'appliqua par tous les moyens à leur susciter des embarras ou des ennemis. Des Antilles où il séjourna deux ans, il revint à Rome (1740), et fit paraître clandestinement à Avignon, sous la rubrique de Lucques, ses fameux *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales* (1744, 2 vol. in-4°) ; ils eurent auprès du public un succès de scandale, et il en donna, outre une réimpression en 1750, une édition entièrement refondue (Paris, 1766, 7 vol. in-4°). Craignant de justes réprimandes, il déserta son ordre ; il passa en Hollande, puis en Angleterre, où il établit une fabrique de chandelles et une manufacture de tapisseries. Le crédit du duc de Cumberland, son protecteur, lui permit de faire encore quelque séjour à Berlin et à Brunswick. Las de cette vie errante, il reçut du pape Clé-

ment XIII un bref de sécularisation (1759), et prit le nom d'*abbé Platel*. Sa haine contre les jésuites le poussa en Portugal; le marquis de Pombal l'accueillit bien et lui accorda une pension considérable. De retour en Lorraine, il reprit et quitta de nouveau l'habit de capucin. On a encore de lui : *Oraison funèbre de M. de Visdelou, évêque de Claudiopolis*; Cadix, 1742, in-8°; — *Histoire du passage du P. Norbert à l'état de prêtre séculier*; 1759, in-12; — *Lettres apologétiques*; Lucques, (Avignon), 1746, 2 vol. in-8°; — *La Foi des catholiques*; Lisbonne, 1761, in-12; — *Lettre sur l'exécution du P. Malagrida*; ibid., 1761, in-12.

Chevrier, *Vie du fameux P. Norbert*; 1762, in-12; et *Mém. des hommes ill. de Lorraine*, II, 88. — *Mandement de l'évêque de Sisteron*, du 24 avril 1748. — *Journ. hist. et littér.*, 1er juillet 1787.

PARISOT (*Jacques*), homme politique français, né à Besançon, en 1751, mort à Paris, en avril 1816. Il était, avant la Révolution, avocat au parlement de Paris, et attaché à l'administration des Fermes générales. Il entra comme capitaine dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Quoique licencié, il prit au 10 août une part active à la défense du château des Tuileries et y fut grièvement blessé. Il donna, dans la suite, de nouvelles preuves de dévouement à la famille royale en lui faisant passer des secours. Mme Élisabeth ne put lui en témoigner sa gratitude que par quelques mots tracés avec une épingle. A la mort de Louis XVI, Parisot sortit de France. Il reparut après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794) et poussé par la réaction devint, en l'an IV (1796), membre du conseil des Cinq-Cents pour la Haute-Marne. Il échappa au coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797); sorti du Corps législatif en 1799, il demeura éloigné des affaires publiques. En 1814, il reçut les croix de Saint-Louis et d'Honneur, et fut attaché à la maison de la duchesse douairière d'Orléans. H. L—R.

Le Moniteur universel du 7 mai 1816.

* **PARISOT** (*Valentin*), littérateur français, né le 16 août 1800, à Vendôme (Loir-et-Cher). Élève de l'École normale, puis professeur agrégé pour les classes d'histoire et de géographie, il fut chargé en 1840 de l'enseignement historique au collége de Bourges, et devint professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Rennes, d'où il passa à celle de Grenoble, et il occupe aujourd'hui la même chaire à Douai depuis le 10 octobre 1854. Collaborateur de la *Biographie universelle*, et d'autres recueils periodiques, on lui doit plusieurs traductions dans les classiques grecs et latins; ses principaux ouvrages sont: *Dictionnaire mythologique*; Paris, 1832-1833, 3 vol. in-8°, comme supplément à la *Biographie* Michaud; — *De Porphyrio tria themata*; 1845, in-8°; — *Syntagma de Porphyrii vita et indole*; 1845, in-8°; — *Ramayana de Valmiki*, traduit pour la première fois du sanscrit en français, avec des études sur les questions les plus graves relatives à ce poëme, Grenoble; 1853, in-8°; — *Fourier, sa vie et ses œuvres*; 1857, in-18; — *Frœhn, sa vie et ses œuvres*; 1857, in-18, etc. H. F.

Docum. particuliers.

PARK (*Mungo*), célèbre voyageur anglais, né le 10 septembre 1771, à Fowlshiels, près de Selkirk, en Écosse. Son père voulait lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais le jeune homme se sentit plus de goût pour la carrière médicale. Ayant achevé ses études à Édimbourg, il vint à Londres solliciter de l'emploi, et obtint, par le crédit de sir Joseph Banks, d'être attaché, en qualité d'aide-chirurgien, à l'équipage du *Worcester*, vaisseau de la compagnie des Indes (1792). Un mémoire qu'il rédigea pendant ce voyage sur huit nouvelles espèces de poissons de Sumatra fut inséré en 1794 dans le t. III des *Linnæan transactions*. A cette époque, le major Houghton venait de périr au milieu de ses explorations en Afrique, et la Société africaine de Londres recherchait quelqu'un qui eût assez de courage pour continuer son entreprise périlleuse. Park s'offrit et se fit agréer; mais il employa deux années entières aux préparatifs de l'expédition. Le 22 mai 1795, il partit pour la Gambie, remonta ce fleuve jusqu'à Pisania, dernier comptoir anglais, où le docteur Laidley lui donna les instructions nécessaires; et enfin, le 2 décembre, accompagné de deux nègres, et muni d'un faible bagage, il commença son expédition aventureuse. Il prit sa route à l'est, et, se dirigeant ensuite au nord-ouest, il parcourut divers royaumes, dont les souverains l'accueillirent généralement bien. Le roi de Kaarta lui donna les meilleurs conseils. Mais en traversant le Ludamar pour se rendre dans le Bambara, Park se vit arrêté par les Maures, et livré à la plus rude captivité. Il parvint à s'échapper, le 1er juillet 1796, et erra dans le désert; le 20 du même mois, il reconnut le Niger, à Sego, capitale du Bambara. Le roi de ce pays ne voulut pas le recevoir; et après des fatigues inouïes, Park arriva à Kamalia, où il fut accueilli par un marchand d'esclaves, avec lequel il partit, le 19 avril 1797; le 10 juin, il se jetait dans les bras du docteur Laidley. Le 22 septembre, il revit l'Angleterre. L'intérêt qu'il excita fut porté au comble, lorsqu'on connut ses découvertes. La Société africaine lui permit de publier à son profit la relation de son voyage, le plus important qu'on eût encore fait dans l'intérieur de l'Afrique; pour satisfaire l'impatience générale, il dut même en faire paraître d'abord un extrait. Park retourna voir sa famille en Écosse, refusa une mission que le gouvernement voulait lui confier pour explorer la Nouvelle-Hollande, et se maria dans sa patrie, où il exerça la chirurgie.

Cependant ses pensées étaient toujours tournées vers l'Afrique. Le gouvernement anglais ayant résolu d'envoyer une expédition considerable pour explorer le Niger, Park accepta

volontiers les propositions qu'on lui fit de la diriger. Le 30 janvier 1805, il fit voile de Portsmouth, et le 28 mars, il aborda à Gorée. Il avait avec lui le chirurgien Anderson, son beau-frère, et le dessinateur Georges Scott; il s'adjoignit quatre charpentiers, un officier et trente-cinq soldats d'artillerie; enfin il prit à son service un prêtre et un marchand mandingue, du nom d'Isaac, pour guider sa caravane. Il se mit en route le 4 mai, se dirigeant vers l'est. Les fatigues, l'ardeur du climat et l'intempérie de la saison, avaient réduit son monde à onze Européens en vie, dont les quatre chefs étaient malades, lorsqu'il atteignit les bords du Niger, à Bammakou. Conservant tout son courage, Park s'embarque néanmoins; résolu de poursuivre le cours du fleuve, il construit un grand bateau à Sansanding, avec deux vieilles pirogues. Tout étant prêt, le 16 novembre, il termina son journal, écrivit plusieurs lettres, et chargea le Mandingue Isaac de porter ses dépêches à la Gambie, où elles arrivèrent heureusement. Ce sont les dernières nouvelles authentiques qu'on ait reçues de lui. De sinistres rumeurs circulèrent bientôt sur le sort de l'intrépide voyageur. Isaac fut expédié dans l'intérieur. Il retrouva un nègre, que Park avait engagé comme pilote, qui lui raconta sa triste fin. Park était parti, le 19 novembre 1805, de Sansanding, et était déjà arrivé à Yaour, dans le royaume d'Haoussa, lorsque le roi de ce pays, prévenu de son passage, aposta des hommes dans une gorge, d'où une pluie de pierres et de flèches vint accabler les malheureux navigateurs. Park fit jeter les bagages dans le fleuve, et s'y précipita avec ses compagnons : tous y périrent. M. Bowdich recueillit une autre version. Les nègres, accourus sur les bords du Niger, lui criaient seulement d'éviter des écueils contre lesquels le navire toucha en effet, et s'ouvrit : Park et les siens se jetèrent à la nage, et furent entraînés par le courant.

La relation du premier voyage de Mungo Park a paru sous le titre de *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, faits en* 1795, 1796 *et* 1797 (Londres, 1799, in-4° ou 2 vol. in-8°); trad. en français par Castera (Paris, 1800, 2 vol. in-8°). « Observateur exact et judicieux, a dit Eyriès, non moins que voyageur intrépide, il fait le tableau le plus fidèle des mœurs des Maures et des nègres. Le ton de vérité de ses récits, son style qui réunit l'élégance à la simplicité, l'éclat de sa découverte, firent la fortune de son livre. » Le récit de sa seconde expédition est intitulé *Dernier voyage dans les contrées intérieures de l'Afrique fait en* 1805 (Londres, 1815, in-4°; 1816, in-8°), et a été traduit en français (Paris, in-4°). [*Enc. des G. du M.*, avec add.].

Life of M. Park; Edimbourg, 1835, in-8°. — D'Avezac, *Examen et Rectific. des positions déterminées astronomiquement par M. Park*; Paris, 1836, in 8°. — *English Cyclopædia* (biogr.).

PARKER (*Henry*), lord MORLEY, écrivain anglais, mort en novembre 1556, à l'âge de quatre-vingts ans. Appelé à la chambre haute par Henri VIII (1530), il fut l'un des barons qui signèrent la lettre adressée au pape Clément VII pour lui enjoindre de confirmer le divorce du roi d'avec Catherine d'Aragon sous peine de perdre la suprématie en Angleterre. Dans sa jeunesse il avait écrit beaucoup de vers, une traduction de Boccace, des tragédies et comédies piquantes, qui n'étaient rien moins que des moralités; lorsqu'il se fit vieux, il s'adonna à la théologie et publia *Lives of sectaries*, et *Declaration of the* 94*th. psalm* (1539).

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Walpole, *Royal and noble authors*. — Wharton, *Hist. of poetry*.

PARKER (*Matthew*), savant prélat anglais, né le 6 août 1504, à Norwich, mort le 17 mai 1575, à Canterbury. Il était fils d'un calandreur d'étoffes. Il prit ses degrés à Cambridge, reçut en 1527 la prêtrise, et se distingua par son savoir dans la théologie et l'histoire ecclésiastique. Ses talents pour la prédication lui valurent en 1533 la place de chapelain d'Anne Boulen; cette princesse tenait en si haute estime ses lumières et sa prudence que, peu de temps avant de mourir, elle le chargea de prendre soin de sa fille Élisabeth. Ayant obtenu en 1534 le doyenné de Stoke-Clare, dans le Suffolk, il y fonda une école et donna un fonds pour l'entretien de divers maîtres. Admis en 1537 parmi les chapelains d'Henri VIII, il gagna aisément par son zèle contre l'Église romaine les bonnes grâces du roi, qui lui procura, outre plusieurs bénéfices, les fonctions de principal du collége de Corpus-Christi à Cambridge (1544) et de vice-chancelier de cette université (1545). Dépouillé de tous ses emplois sous le règne de Marie Tudor, il fut réduit à se cacher pour éviter les poursuites des persécuteurs, et fit même en fuyant une chute dangereuse dont il ne se rétablit jamais complétement. A son avénement au trône, Élisabeth nomma Parker à l'archevêché de Canterbury, qui était vacant, et qu'il n'accepta qu'avec beaucoup de répugnance; il fut sacré le 17 décembre 1559. Son ardeur pour la religion réformée le porta jusqu'à traiter avec intolérance les catholiques et les puritains, qui les uns et les autres le regardèrent comme un de leurs plus grands ennemis; il déclara la guerre aux crucifix, aux cierges, aux images, força les ecclésiastiques à revêtir un habillement uniforme, et exerça sur les mœurs et l'instruction du clergé une surveillance sévère. C'était un homme distingué par sa piété, sa charité et son hospitalité; grand protecteur des gens de lettres, il était savant lui-même, comme le prouve son recueil des vies des archevêques de Canterbury intitulé *De antiquitate Britannicæ Ecclesiæ* (Londres, 1572, 1574, 1729, in fol.), de même que les éditions qu'il a données de Matthieu Pâris, de Matthieu de Westminster, de Thomas Walsingham, d'Asher, de

la *Bible anglaise* de 1568, et des Évangiles en langue saxonne. Ses libéralités aux colléges de Cambridge méritent aussi d'être mentionnées; il y fonda des bourses et leur légua quantité de volumes et de manuscrits précieux. P. L—Y.

J. Strype, *Life of archb. Parker*; Lond., 1711, in-fol. — Le Neve, *Lives of the protestant bishops*, I, 1re part. — Burnet, *Hist. of the reformation*. — *Life of the 70 th. archb. of Canterbury*; Lond., 1574, in-4°.

PARKER (*Samuel*), savant prélat anglais, né en septembre 1640, à Northampton, mort le 20 mai 1687, à Oxford. Il avait pour père un homme de loi, qui fut en 1659 un des barons de l'échiquier et dont on a un livre singulier (*The Government of the people of England, precedent and present*; Lond., 1650, in-8°), sorte de plaidoyer en faveur de la république. Élevé dans les principes des indépendants, il les abandonna en quittant l'université d'Oxford, et devint chapelain d'un grand seigneur, qu'il amusait par ses plaisanteries aux dépens de ses anciens coreligionnaires. Admis en 1665 dans la Société royale de Londres, il publia la même année ses *Tentamina physico-theologica sive Theologia scholastica* (Londres, 1665, in-4°); ce livre, attaqué avec beaucoup d'aigreur par Fairfax et Marvell, lui attira la protection du savant Sheldon, archevêque de Canterbury, qui le choisit pour chapelain (1667) et lui conféra une prébande et divers bénéfices. En 1686 il fut placé sur le siége d'Oxford et devint, par ordre de Jacques II, président du collége de La Magdeleine. Le penchant qu'il avait pour la religion catholique lui attira beaucoup d'embarras; il ne se déclara point ouvertement, surtout à cause de sa femme, dont il ne put se défaire. Ses tergiversations continuelles, ses railleries indécentes, ses opinions absolues sur l'autorité du souverain et l'obéissance passive, contribuèrent à le faire tomber dans le mépris public, et il mourut peu regretté. Burnet a tracé de lui un portrait sévère. « Ses ouvrages, dit-il, qui se faisaient lire par les agréments de l'imagination, n'étaient d'ailleurs ni fort bien écrits ni aussi sérieux qu'ils auraient dû l'être en maniant des matières de cette nature. L'auteur lui-même, ambitieux et intéressé, ne paraissait avoir de la religion que par politique : il venait rarement aux prières publiques ou aux exercices sacrés, et l'orgueil dont il était bouffi le rendait insupportable à tout le monde. » Nous citerons parmi ses écrits : *A free and impartial censure of the platonic philosophy*; Londres, 1666, in-4°; — *Discourse of ecclesiastical polity*; ibid., 1669, in-8°; il y établit l'autorité du magistrat civil sur la conscience des sujets, mais seulement en matière de religion extérieure; cette doctrine souleva une orageuse controverse dans laquelle on remarqua la critique originale intitulée *The Rehearsal transprosed* (1672) d'Andrew Marvell; — *Disputationes de Deo et providentia divina*; ibid., 1678, in-4°; — *Demonstration of the divine authority of the law of nature and of the Christian religion*; ibid., 1681, in-4°; — *Religion and loyalty*; ibid., 1684-1685, 2 vol. in-8°; — *Reasons for abrogating the Test*; ibid., 1688, in-4° : ce livre, qui causa beaucoup de bruit, est écrit contre le bill de 1678, excluant du parlement tout député qui ne rejeterait pas la transsubstantiation et l'invocation des saints; — *De rebus sui temporis lib. IV*; ibid., 1726, in-8°, trad. en anglais.

Son fils, PARKER (*Samuel*), né en 1680, mort en 1730, à Oxford, fut un savant modeste, qui écrivit, pour venir en aide à sa nombreuse famille, plusieurs ouvrages; le plus considérable est une *Bibliotheca Biblica* (Oxford, 1720-1735, 5 vol. in-4°), composée d'après les meilleurs écrivains ecclésiastiques. P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Burnet, *Own times*. — D'Israeli, *Quarrels*, II, 174. — Crosby, *Baptists*, II.

PARKER (*William*), marin anglais, blessé mortellement devant Boulogne-sur-Mer en septembre 1801. Il entra très-jeune dans la marine royale et mérita par ses services d'être nommé capitaine de vaisseau. Il fit les campagnes des États-Unis et celles contre la république française. Il soutint notamment, les 28 et 29 mai 1794, un terrible combat sur l'*Audacious* de 74 canons contre *La Bretagne* de 112. Quoique fort maltraité, il put gagner Plymouth, et trois jours après il se trouvait à la bataille que lord Richard Howe livra à la flotte française dans les eaux d'Ouessant. Il y fut blessé. Il prit part aux diverses entreprises tentées contre les côtes françaises de la Manche. Atteint gravement devant Boulogne, il mourut à Deal quelques jours après.

Arnault, *Biogr. des Contemp.*

PARKER-KING (*Philippe*), ou mieux *Philippe-Parker* KING, navigateur anglais, né dans l'île de Norfolk, le 13 décembre 1793, mort à Sidney en novembre 1855. Fils d'un capitaine de la marine royale, il suivit la même carrière, et parvenu bientôt au grade de lieutenant, il fut chargé en 1817 de relever toute la côte australienne. Après quatre années passées à faire ce travail hydrographique, il fut promu capitaine de frégate, et ne tarda pas à quitter de nouveau l'Angleterre pour effectuer l'hydrographie de toute la terre de Feu, du cap Horn et du détroit de Lemaire. Son expédition lui valut une grande célébrité, et la plupart des sociétés savantes de l'Europe voulurent le compter parmi leurs membres. Fixé plus tard dans son pays natal, il se consacra tout entier aux travaux de colonisation et occupa quelques fonctions administratives. Les résultats de ses missions ont été publiés dans l'ouvrage intitulé : *Narrative of a survey of the intertropical and western Australia* (Londres, 1828, 2 vol. in-8°), et dans le t. Ier de *Narrative of the surveying voyages of ships* Adventure *and* Beagle, *between the years* 1826 et 1836 (Londres, 1839, 4 vol. in-8°). King avait été promu par droit d'ancienneté au grade de contre-amiral. H. F.

Naval biography.

PARKER (*Théodore*), théologien américain, né en 1810, à Lexington (Massachusetts), mort le 10 mai 1860, à Florence. Après avoir pris ses grades chez les Unitaires de Cambridge, il fut attaché à l'église de Roxbury. De 1840 à 1842 il adressa au *Christian examiner* des articles de controverse qu'il réunit en 1843 sous le titre de *Critical and miscellaneous writings*. A la suite d'une série de lectures qu'il avait faites à Boston, il publia un *Discourse of matters relating to religion* (1842, in-8°), sorte de manifeste religieux en faveur de l'autorité de l'Église, du caractère sacré des Écritures et de la divinité du Christ. Proscrit par ses coreligionnaires, il organisa à Boston, avec l'aide de quelques adhérents, une commission nouvelle dont il fut le chef et qui prit le nom de Vingt-huitième Société congrégationnelle. Malgré le talent qu'il déploya, la variété de sa prédication et la nouveauté de ses idées, il ne réussit pas à attirer à lui beaucoup de partisans, et en fut toujours réduit à la bizarre position d'un novateur sans disciple, d'un prêtre sans église et d'un politique sans parti. On a encore de lui : *Sermons of theism, atheism and the popular theology; An Essay on the character of J.-Q. Adams* (1848); *Ten sermons of religion; Discourses, addresses and occasional sermons* (1852, 2 vol.), etc.

Cyclop. of American literat., II.

PARKES (*Samuel*), industriel anglais, né en 1759, à Stourbridge (comté de Worcester), mort le 23 décembre 1825, à Londres. Élevé à l'école du docteur Addington, à Market-Harborough, il s'adonna à l'étude des sciences naturelles, et établit à Londres une importante fabrique de produits chimiques. Lié avec la plupart des savants de son pays, il fit partie de la Société des arts ainsi que de plusieurs autres compagnies, auxquelles il présenta de nombreux rapports scientifiques. On a de lui : *Chemical catechism;* Londres, 1806, in-8°; la 5e édit. est de 1812; — *Essay on the utility of chemistry in the arts and manufactures;* ibid., 1808, in-18; — *Rudiments of chemistry;* ibid., 1809, in-18, abrégé de son premier traité; — *Chemical essays, principally relating to the arts and manufactures of the British dominions;* ibid., 1815, 8 vol. in-8°.

Annual Biography, 1826.

PARKHURST (*John*), prélat anglais, né en 1511, à Guildford (Surrey), mort le 2 février 1574, à Norwich. Agrégé du collége de Merton (Oxford), il s'occupa d'abord plus volontiers de poésie que de matières religieuses. Il avait depuis peu reçu de lord Seymour un riche bénéfice dans le comté de Gloucester lorsqu'à l'avénement de Marie Tudor, il fut obligé de passer en Suisse. Élisabeth l'éleva en 1560 au siége épiscopal de Norwich. Strype, Bale et d'autres écrivains font un bel éloge de ses vertus et de sa tolérance. On a de lui : *Epigrammata seria;* Londres, 1560, in-4°; — *Ludicra seu Epigrammata juvenilia;* ibid., 1573, in-4°; la plupart de ces petites pièces avaient paru en 1558, à Zurich; — *Vita Christi, carmen;* ibid., 1578. Il eut part à la traduction de la Bible anglaise dite *Bishops' Bible*. P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Strype, *Annals*. — Beloe, *Anecdotes*, II. — Blomefield, *Norwich*.

PARKHURST (*John*), linguiste anglais, né en juin 1728, à Catesby (Northamptonshire), mort le 21 mars 1797, à Epsom (Surrey). Il fit de bonnes études à l'école de Rugby et à Cambridge, et fut destiné, en sa qualité de cadet de famille, à prendre les ordres. La mort de son frère aîné le rendit maître d'une fortune considérable; il ne changea rien à ses habitudes modestes et continua de remplir avec zèle les fonctions sacerdotales dans sa propre chapelle à Catesby. Son goût pour l'étude, la fermeté de ses principes, son caractère indépendant le tinrent toujours éloigné de solliciter les faveurs de la haute Église. Il usa de son droit de présentation au bénéfice d'Epsom pour le conférer au savant Jonathan Boucher, au lieu de le garder pour lui. On a de lui : *An hebrew and english Lexicon, without points, to which is added a methodical hebrew grammar, without points;* Londres, 1762, 1778, 1792, 1813, in-4°; un des meilleurs ouvrages en ce genre que l'Angleterre ait produits; — *Greek and english Lexicon, with a grammar;* ibid., 1769, 1794, in-4°; deux ou trois édit. in-8° ont été revues et publiées par l'une de ses filles, qui avait reçu une éducation soignée; — *The Divinity and preexistence of Jesus-Christ demonstrated from Scripture;* ibid., 1787, in-8°, où il s'attache à réfuter les opinions émises par Priestley dans l'*Introduction to the history of early opinions concerning Jésus-Christ*. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, LXVII et LXX. — Gleig, dans le *Suppl. à l'Encycl. Britannica*.

PARKINSON (*John*), botaniste anglais, né en 1567, à Londres. Il exerça pendant de longues années la pharmacie à Londres, devint apothicaire de Jacques Ier et obtint de Charles Ier le titre de *Botanicus regius primarius*. La date de sa mort n'est pas connue; mais on a lieu de présumer qu'il vécut jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. L'étude de la botanique fut son occupation favorite; il avait un jardin rempli de plantes et de fleurs rares, et il s'attacha, dans ses écrits, à en décrire les propriétés aussi bien que les usages communs ou scientifiques. En 1629 il publia *Paradisi in Sole Paradisus terrestris, or a Choice garden of all sorts of rarest flowers* (Londres, 1629, in-fol. avec 109 fig. en bois; réimpr. en 1656 avec des addit.). Les plantes n'y sont point rangées en ordre; il en decrit isolément environ un millier. Malgré de nombreuses inexactitudes, ce livre est curieux en ce qu'il offre l'état des jardins anglais; ainsi l'on y cultivait à cette époque plus de cent variétés de tulipes, soixante d'anémones, soixan-

deux de prunes, soixante-quatre de poires, etc. On doit faire remarquer qu'en se servant de l'expression de *Paradisus in Sole* l'auteur a voulu jouer sur son propre nom qu'il décomposait ainsi : *Park in sun*. Un recueil plus considérable encore est son *Theatrum botanicum*, en anglais (Londres, 1640, gros in-fol. avec un grand nombre de fig. en bois), où il a décrit trois mille huit cents plantes classées en dix-sept tribus d'après les propriétés ou la conformation générale. Plus complet et plus original que les précédents ouvrages de Gerard et de Johnson, ce recueil est moins commode à consulter. Plumier a donné le nom de *Parkinsonia* à un joli arbuste de la première section des légumineuses de Jussieu.

Pulteney, *Sketches*, I. — Rees, *Cyclopædia*. — Haller, *Bibl. botanica*.

PARKINSON (*Thomas*), mathématicien anglais, né en 1745, à Kirkham (Lancashire), mort en 1830. En 1769 il entra dans les ordres, et administra depuis 1790 la cure de Kegworth dans le comté de Leicester; il fut aussi archidiacre de Leicester et chanoine de la cathédrale de Saint-Paul. Il est l'auteur d'un *System of mechanics* et d'un *System of hydrostatics*.

Rose, *New biograph. Dict.*

* **PARLATORE** (*Filippo*), naturaliste italien, né le 8 août 1816, à Palerme. A l'université de cette ville, où il fit ses études, il se distingua par son goût pour les sciences naturelles. Reçu docteur en 1834, il pratiqua d'abord la médecine. Attiré de plus en plus vers la botanique, il s'y livra entièrement, quitta la Sicile en 1840, parcourut l'Italie, la Suisse et la France, et assista en 1841 au congrès des savants italiens qui siégeait à Florence. En 1842 le grand-duc Léopold II rétablit en sa faveur une chaire de botanique supprimée depuis trente ans, et lui confia la direction d'un herbier destiné à contenir toutes les plantes connues. Il entreprit plus tard un voyage scientifique dans le nord de l'Europe et pénétra jusqu'en Laponie. On a de lui : *Plantæ novæ;* Paris, 1842, in-8°; — *Botanique comparée;* Florence, 1843; — *Recherches sur l'anatomie des plantes aquatiques;* ibid.; — *Voyage au grand Saint-Bernard;* ibid., 1849; — *Voyage au nord de l'Europe;* ibid., 1854; — plusieurs mémoires.

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

PARME (*Jean* DE). Voy JEAN

PARMÉNIDE (Παρμενίδης), célèbre philosophe grec, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il naquit en Italie dans la colonie grecque d'Élée, qui fut fondée peu de temps avant la 61e olympiade, et descendait d'une famille riche et illustre. Platon raconte que Parménide, à l'âge de soixante-cinq ans, vint à Athènes avec un disciple, Zénon, qui en avait quarante. Comme la visite des deux philosophes eut lieu vers 454, Parménide devait être né vers 519; mais cette date soulève deux objections : 1° Diogène Laerce dit que Parménide florissait dans la 69e olympiade (503 avant J.-C.), ce qui suppose qu'il était né longtemps avant 519; 2° à l'époque du voyage des deux philosophes d'Élée, Socrate n'avait encore que quatorze ans, et il est difficile qu'il ait eu avec eux le célèbre entretien rapporté dans le *Parménide* de Platon. En admettant qu'en effet cet entretien n'eut pas lieu, et que le dialogue de Platon est fondé sur une fiction, il n'y a rien à en conclure contre la réalité du voyage de Parménide, et contre l'exactitude de l'âge que Platon lui attribue. La première objection a moins de poids encore, car on ne saurait accorder une autorité absolue à une assertion de Diogène Laerce. Nous pensons donc que l'on doit s'arrêter à 519 pour la date de naissance. Parménide eut pour maîtres Aminias et le philosophe pythagoricien Diochétès. On prétend aussi qu'il fut l'auditeur de Xénophane, le fondateur de l'école d'Élée; mais suivant Aristote, ce fait est douteux. On raconte de plus qu'il donna à sa ville natale un code de lois si parfait que chaque année les citoyens juraient de l'observer. On n'a pas d'autres particularités sur la vie de Parménide. Sa réputation était très-grande chez les anciens. Platon, dans le *Théætète*, le compare à Homère, et dans le *Sophiste* il l'appelle *le Grand*.

Comme Xénophane, Parménide développa ses doctrines philosophiques dans un poëme didactique en vers hexamètres intitulé *Sur la Nature* (Περὶ φύσεως ou Φυσιολογία). Suidas prétend qu'il écrivit aussi en prose; mais le fait est invraisemblable, et Diogène Laerce dit expressément que Parménide n'écrivit qu'un seul ouvrage, le poëme *Sur la Nature;* il en reste des fragments assez nombreux, qui, combinés avec les témoignages des anciens, nous permettent de nous faire une idée exacte et presque complète du système de Parménide : ces fragments ont d'ailleurs peu de valeur poétique. Le philosophe manquait d'invention, et ses vers ne diffèrent de la prose que par le rhythme.

Le poëme *Sur la Nature* commence par une allégorie. Les vierges héliaques conduisent le philosophe par le chemin qui mène de l'obscurité à la lumière jusqu'aux portes où se séparent les routes de la nuit et du jour. Dicé ouvre ces portes, et le voyageur arrive jusqu'à la déesse Sagesse, qui l'accueille amicalement et promet de lui révéler non-seulement le *cœur* immuable de la vérité (ἀληθείης εὐπειθέος ἀτρεμὲς ἦτορ), mais aussi les fausses imaginations des hommes. Cette double révélation remplit les deux parties du poëme, dont l'une est consacrée à ce qui *est*, à l'être absolu que la raison seule peut concevoir et démontrer; et l'autre à ce *qui paraît*, aux phénomènes qui se manifestent aux sens. Ainsi, parmi nos instruments de connaissance, Parménide distingue nettement la raison qui conduit à la vérité, et les sens qui conduisent à l'apparence, à l'opinion. Aux sens et

aux facultés qui en dépendent, il refuse absolument la puissance d'atteindre la vérité; la raison seule a ce pouvoir. Or la raison ne conçoit comme absolument vrai que l'être absolu, l'être en soi, un, immuable, éternel. Tel est le grand principe de logique et de métaphysique que Parménide pose avec une netteté vigoureuse et démontre au moyen d'une argumentation serrée qui laisse peu de place à la réfutation, si l'on admet avec le philosophe d'Élée que les témoignages des sens n'ont pas de valeur positive. La raison pure s'exerçant d'une manière abstraite et sans tenir compte de l'observation des phénomènes, doit arriver à cette conception, de l'unité absolue; mais comme la notion de l'être, un, immuable, est complétement insuffisante pour expliquer la réalité physique, les philosophes de l'école d'Élée, malgré leur profond dédain pour les sens, et bien qu'ils posassent en principe que le monde physique n'existe pas pour la raison, furent bien obligés de s'occuper des phénomènes sensibles dont l'école ionienne faisait son grand sujet d'étude. Parménide, après avoir établi sa théorie idéaliste de l'être, fut obligé de passer à l'exposition des phénomènes physiques et aux hypothèses destinées à les expliquer. Nous ignorons comment il ménagea cette transition logiquement impossible, car de l'idée abstraite de l'être on ne saurait tirer la réalité multiple et changeante, pas plus que l'on ne saurait de la multiplicité mobile tirer l'unité absolue. Parménide avait donné tant d'importance à un des termes du problème qu'il fut amené à méconnaître et à supprimer l'autre terme. Tout en exposant un système de physique, il n'attribua à notre connaissance des phénomènes physiques qu'une valeur incertaine et sans autorité. Son système conduisait au scepticisme. « Les éléates, dit Ritter, avaient reconnu et croyaient avoir démontré que la vérité de toute chose est une et immuable; mais ils trouvaient que nous sommes obligés, dans notre penser humain, de nous conformer aux phénomènes et d'accepter le muable et le multiple; ils croyaient donc que nous ne pouvons atteindre à la vérité divine, si ce n'est par quelques idées générales; mais que, si nous en rapportant à la façon de parler humaine, nous croyons que la multiplicité et le changement existent réellement, il n'y a dans cette croyance que mensonge et illusion des sens; qu'il faut bien reconnaître, au contraire, que, dans ce qui nous apparaît comme multiple et comme changeant, la substance à laquelle se rapportent nos pensées particulières est quelque chose de divin, méconnu par l'aveuglement de l'humanité, et qui s'offre à la connaissance comme sous un voile. » Le scepticisme qui était en germe dans l'idéalisme de Parménide fut développé par son disciple Zénon et par Mélissus, qui réduisirent la philosophie à une dialectique subtile et quelquefois victorieuse contre les écoles philosophiques rivales. Deux choses recommandent dans l'histoire de la philosophie la mémoire de Parménide : il développa le premier dans sa pureté abstraite la notion de l'être imparfaitement définie par Xénophane; il fut le véritable fondateur de la dialectique; à ces deux titres il a sa place parmi les plus nobles penseurs de la Grèce et les plus dignes précurseurs de Platon.

Henri Estienne recueillit le premier, mais d'une manière incomplète les fragments de Parménide qui nous ont été principalement conservés par Simplicius et Sextus Empiricus : *Poesis philosophica*; 1573. G. Fülleborn les donna avec une traduction et des notes : *Beiträge zur Geschichte der philosoph.*, part. VI. Ch.-A. Brandis en publia une meilleure édition : *Commentationes Eleaticæ*, Altona, 1815, laquelle a été bien surpassée par les éditions de S. Karsten, *Philosophorum græcorum veterum operum reliquiæ*, Amsterdam, 1835, et de M. Muller, *Philosophorum græcorum fragmenta* (dans la bibliothèque grecque de A.-F. Didot), t. Ier; Paris, 1860. L. J.

Platon, *Parmenides*, *Theætetus*, *Sophistes*, etc. — Diogène Laerce, IX, 23. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. I, p. 798. — Batteux, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIX. — Karsten, *Commentaire sur les fragments de Parménide* dans son édition. — Mullach, *Introduction et Commentaire* dans son édition. — Brucker, *Historia critica philosophiæ*. — Ritter, *Histoire de la philosophie* (traduite par M. Tissot), t. I. — Ch.-A. Brandis, article *Parmenides*, dans le *Dictionary of greek and roman biography* de Smith. — *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

PARMÉNION (Παρμενίων), célèbre général macédonien, né vers 400 avant J.-C., mis à mort en 330. Le roi Philippe, dont il possédait toute la confiance, et qu'il avait utilement servi dans diverses expéditions contre les barbares et contre les Grecs, l'envoya en 336 en Asie avec Attale pour préparer une expédition contre la Perse. Peu après survint la mort violente de Philippe. Les deux généraux de l'armée d'Asie n'avaient pas les mêmes sentiments à l'égard d'Alexandre. Parménion était favorable au jeune prince qu'Attale au contraire aurait voulu exclure du trône; aussi le premier consentit à favoriser l'assassinat d'Attale ordonné par Alexandre. Dans la grande expédition contre les Perses, Parménion fut le premier lieutenant du roi de Macédoine. Quoique ses conseils de prudence n'obtinssent pas toujours l'assentiment du jeune conquérant, il n'en fut pas moins employé dans toutes les circonstances décisives. Au Granique, à Issus, à Arbelles il commanda l'aile gauche, tandis que le roi commandait l'aile droite. Quand Alexandre s'enfonça dans les sauvages régions de la Parthie et de l'Hyrcanie, il laissa Parménion en Médie avec l'ordre de mettre en sûreté les trésors enlevés aux Perses, d'organiser des renforts et de venir le joindre en Hyrcanie. Mais avant que la dernière partie de ces instructions eût été exécutée, il se passa au camp un événement qui changea les dispositions d'Alexandre. Philotas, le seul fils survivant

de Parménion, soupçonné d'avoir pris part au complot de Dimnus et mis à la torture, avoua non-seulement sa propre complicité, mais impliqua son père dans la conspiration. Ses aveux, arrachés par les tourments, étaient vagues et peu vraisemblables ; ils motivèrent cependant sa condamnation à mort et le meurtre de son père. Alexandre, croyant Parménion coupable, ou pensant qu'il n'était pas sûr de le laisser vivre après avoir fait mourir son fils, ordonna de le tuer lui-même avant qu'il eût reçu la nouvelle de la mort de Philotas. Cléandre, qui commandait en second à Ecbatane sous Parménion, égorgea de sa main ce vieillard de soixante-dix ans, qui avait consacré presque toute sa vie au service de Philippe et d'Alexandre. L'assassinat de Parménion, car on ne saurait appeler autrement une exécution que ne précéda aucun jugement, a laissé une tache ineffaçable sur le caractère d'Alexandre ; mais quelques historiens, dans leur indignation légitime contre les conquérants, ont exagéré les services que le vieux général lui avait rendus. Quinte-Curce a dit que Parménion sans le roi avait remporté beaucoup d'avantages et que le roi sans lui n'avait rien fait de grand. Cette appréciation est entièrement fausse. On a au contraire remarqué avec raison que dans plus d'une circonstance Alexandre eut à se féliciter d'avoir préféré l'inspiration de son génie aux timides conseils de son lieutenant, et que s'il les eût suivis il n'aurait jamais conquis l'Asie. L. J.

Arrien, I, 11, 13, 14, 17, 18, 24, 25 ; II, 4, 8, 8, 11, 18 ; III, 9, 11, 14, 18, 18, 19, 26. — Quinte-Curce, III, 6, 7, 9, 12, 13 ; IV, 13, 15, 16 ; VII, 1, 2. — Justin, IX, 5 ; XII, 1, 5. — Diodore de Sicile, XVI, 91 ; XVII, 2, 3, 7, 16, 17, 32, 80. — Plutarque, *Alexand.*, 3, 16, 19, 49 ; *Apophth.*, p. 177. — Démosthène, *De Falsa legat.* ; *Philip*, III. — Thirlwall, *History of Greece*, t. VII. — Grote, *History of Greece*.

PARMENTIER (*Jehan*), navigateur, né à Dieppe, en 1494, est, dit-on, le premier Français qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le premier marin qui ait découvert les Indes jusqu'à l'île de Sumatra, où il mourut en 1530 d'une fièvre ardente, ainsi que Raoul, son frère cadet, qui l'avait accompagné. On a de lui des mappemondes, des cartes marines et une pièce de vers (Paris, 1531, in-4° goth.), qui a pour titre : *Navigation de Parmentier, matelot de Dieppe, contenant les merveilles de la mer, du ciel et de la terre, avec la dignité de l'homme*. On n'y trouve qu'une divagation, moitié religieuse, moitié philosophique, où les merveilles de la mer et de la terre ne sont rien moins que décrites. Elle a été réimpr. par les soins de M. Estancelin : *Journal du voyage de J. Parmentier à l'île de Sumatra en* 1529 (Paris, 1832, in-8°).

Vitet, *Hist. de Dieppe*. — Van Tenac, *Hist. de la Marine française*. — Ed. Frère, *Bibliog. normande*, II.

PARMENTIER (*Jacques*), peintre français, né en 1658, à Paris, mort le 2 décembre 1730, à Londres. Élève de Sébastien Bourdon, son oncle maternel, il passa en 1676 en Angleterre, et fut employé quelque temps par Charles de La Fosse à la décoration de l'hôtel Montague (aujourd'hui *Bristish Museum*). Chargé ensuite par Guillaume III de travailler aux peintures de son palais de Loo en Hollande, il ne put s'accorder avec Daniel Marot, qui avait la direction des travaux, et revint à Londres après avoir terminé trois plafonds. Quelques bons ouvrages marquèrent son séjour dans le comté d'York, entre autres le tableau du maître-autel dans la principale église de Hull, un *Moïse recevant la loi* à Saint-Pierre de Leeds, et la décoration d'un escalier à Worksop. On cite encore de lui un tableau de *Diane et Endymion*, qui se voit encore à Painters'hall de Londres. Cet artiste professait la religion protestante.

Walpole, *Anecdotes of painting*. — Haag, *France Protestante*.

PARMENTIER (*Antoine-Augustin*), agronome français, né à Montdidier, le 17 août 1737, mort le 13 décembre 1813, à Paris. Orphelin de bonne heure, il fut forcé, par la médiocrité de sa fortune, d'entrer chez un pharmacien, avant d'avoir fait les études des collèges. Attaché en 1755 à l'une des premières officines de Paris, il en partit en 1757, pour se rendre, en qualité de pharmacien militaire, à l'armée de Hanovre. Cinq fois dans cette guerre, il fut fait prisonnier et complétement dépouillé. Il sut tirer parti de sa captivité en Prusse pour gagner l'amitié du savant Meyer et acquérir des connaissances dont il a depuis enrichi les arts chimiques. De retour à Paris, en 1763, il y reprit ses études, et, en 1774, il obtint au concours la place de pharmacien de l'hôtel des Invalides. Ce fut alors qu'il étudia spécialement les propriétés de la pomme de terre, et qu'il eut la gloire de dissiper les préventions aveugles qui s'opposaient chez nous à l'emploi général de cette plante utile. Le maïs et la châtaigne ne furent point non plus négligés par lui, et il épuisa tout ce qu'on pouvait dire en faveur de ces deux produits si précieux pour quelques-unes de nos provinces. Non content d'augmenter les ressources alimentaires, il travailla aussi à perfectionner la boulangerie, et proposa la mouture économique, dont l'emploi augmente d'un sixième le produit de la farine. Chargé pendant la révolution de surveiller les salaisons destinées à la marine, il s'occupa en même temps de la préparation du biscuit de mer. Il devint membre de l'Institut, en 1796. Nommé en 1801 membre du conseil des hospices de Paris, il remplit depuis 1803 les fonctions d'inspecteur général du service de santé. Depuis cette époque, il améliora le pain des troupes, et rédigea un code pharmaceutique, qui fut généralement adopté pour les hôpitaux civils, les secours à domicile et les infirmeries des maisons d'arrêt ; il indiqua le moyen de rendre les soupes économiques aussi saines

qu agréables au goût; pendant le blocus continental, il reconnut et proclama les avantages du sirop de raisin; en un mot, toutes les découvertes utiles trouvèrent en lui un zélé propagateur. « Peu d'hommes, dit Silvestre, ont été assez heureux pour rendre à leur pays des services aussi importants. Un ardent amour pour l'humanité était le génie qui inspirait Parmentier; dès qu'il voyait du bien à faire ou des services à rendre, il s'animait, les moyens d'exécution se présentaient en foule à son esprit et ne lui laissaient plus pour ainsi dire de repos; il sacrifiait tout pour satisfaire cette passion; il interrompait les études qu'il aimait le mieux pour s'employer en faveur des infortunés; sa porte était ouverte à toutes les sollicitations, et pour concilier ses travaux littéraires avec cette facilité qui dérobe des heures si précieuses à l'homme occupé, il était tous les jours au travail à trois heures du matin. » Il mourut d'une affection chronique de poitrine.

Les nombreux ouvrages de Parmentier sont remplis de détails intéressants; mais ils se ressentent de l'insuffisance de ses premières études : ils manquent de méthode et sont écrits dans un style lâche et diffus; nous citerons seulement les principaux : *Examen chimique des pommes de terre*; Paris, 1773, in-12; — *Le parfait Boulanger, ou Traité complet sur la fabrication et le commerce du pain*; Paris, 1777, in-8°; — *Observations sur les lieux d'aisance et moyens de prévenir les inconvénients de leur vidange*; Paris, 1778, in-8°; — *Manière de faire le pain de pommes de terre sans mélange de farines*; Paris, 1779, in-8°; — *Traité de la châtaigne*; Paris, 1780, 2 vol. in-8°; — *Recherches sur les végétaux nourrissants qui, dans tous les temps de disette, peuvent remplacer les aliments ordinaires*; Paris, 1781, in-8°, refonte importante d'un mémoire couronné en 1772 par l'acad. de Besançon; — *Méthode facile de conserver à peu de frais les grains et les farines*; Paris, 1784, in-8°; — *Avis sur la manière de traiter les grains et d'en faire du pain*; Paris, 1787, in-4°, imprimé par ordre des états du Languedoc; — *Dissertation sur la nature des eaux de la Seine*; Paris, 1787, in-8°; — *Traité sur la culture et les usages des pommes de terre, de la patate et du topinambour*; Paris, 1789, in-8°; reproduit dans le *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier; — *Économie rurale et domestique*; Paris, 1790, 8 vol. in-18, faisant partie de la *Bibliothèque des Dames*; — *Formulaire pharmaceutique à l'usage des hôpitaux militaires*; Paris, 1793, 1807, 1821, in-8°; trad. en allemand; — *Avis sur la préparation et la forme à donner au biscuit de mer*; Paris, 1795, in-8°; — (avec Deyeux) *Précis d'expériences et d'observations sur les différentes espèces de lait*; Strasbourg, 1799, in-8°; réimprimé d'un mémoire couronné en 1791; — *L'Art de faire les eaux-de-vie et vinaigres*; Paris, 1801, 1805, 1818, in-8°, pl.; — *Code pharmaceutique, à l'usage des hospices civils et des prisons*; Paris, 1802, in-8°; 4° édit., 1811; — *Rapport sur les soupes de légumes dites* à la Rumford; Paris, 1804, in-8°; — *Traité sur l'art de fabriquer les sirops et conserves de raisins*; Paris, 3° édit., 1810, in-8°; les premières édit. ont paru en 1808 et en 1809 sous des titres différents; — *Le Maïs apprécié sous tous les rapports*; Paris, 1812, in-8°; réimprimé augmenté d'un mémoire couronné en 1784. Parmentier a donné en 1785 une nouvelle édition de la *Chimie hydraulique* de La Garaye, et il a enrichi d'une foule d'articles ou de mémoires plusieurs recueils et ouvrages scientifiques, tels que la *Bibl. physico-économique*, dont il fut de 1782 à 1798 un des rédacteurs, l'*Encycl. méthodique*, la *Feuille du Cultivateur*, les *Annales de Chimie*, le *Bulletin de la société philomathique*, le *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle* et les *Mémoires de l'Institut*. On a réuni en 8 vol. in-8° ou in-12 (1767 et suiv.) les mémoires de Parmentier, Mutel et autres concernant la pomme de terre.

A.-F. de Silvestre, *Notice biogr. sur Parmentier*; Paris, 1815, in-8°. — Mutel, *Vie de Parmentier*; Paris, 1819, in-8°. — Virey, *De la Vie et des Ouvrages de Parmentier*; Paris, 1814, in-8°. — A. Miquel, *Éloge de Parmentier*; Paris, 1822, in-8°. — E. Mouchon, *Notice hist. sur Parmentier*; Lyon, 1848, in-8°. — Cuvier, *Éloge hist. de Parmentier*, dans les *Mémoires de l'Institut*, 1815. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

PARMESAN (Le). *Voy.* Mazzola.

PARNELL (*Thomas*), poëte anglais, né à Dublin, en 1679, mort en juillet 1717, à Chester. Son père possédait des biens considérables en Irlande, et descendait d'une famille anglaise depuis longtemps fixée dans le Cheshire. Après avoir fait ses études à Dublin, Parnell entra dans les ordres, et fut nommé archidiacre de Cloghen, et plus tard vicaire de Finglass. Mais il n'aimait pas l'Irlande et ne regardait sa position que comme une espèce d'exil. La résidence n'était pas alors un devoir rigoureux; il passa une partie de sa vie à Londres. Il y avait pour amis Pope et Swift, et était en relation familière avec les beaux esprits du temps de la reine Anne. Comme plusieurs de ses amis, il avait embrassé le parti tory. Il en espérait de l'avancement dans l'Église; mais la mort d'Anne renversa ces espérances. Il avait épousé une jeune femme distinguée par sa beauté et son mérite : sa fin prématurée, après quelques années d'une heureuse union, porta un coup fatal aux habitudes du poëte (1712). Pour se soustraire au chagrin, il se jeta dans l'intempérance. Sa santé et son esprit déclinèrent, et il mourut à Chester en se rendant en Irlande. Les contemporains parlent de Parnell comme d'un littérateur accompli et de l'homme le plus aimable par les manières. Cependant son caractère était sujet à

des accès d'enthousiasme et d'abattement. Ses ouvrages consistent en mélanges. Pope tira des manuscrits de Parnell de quoi former un volume qu'il publia en 1721, avec une dédicace au comte Oxford. Un second volume fut publié à Dublin en 1758, mais celui-ci est considéré comme d'une authenticité douteuse. Les poésies de Parnell sont plus remarquables par la facilité et l'élégance que par la force et l'étendue d'imagination. Sa réputation repose sur *Rise of woman; Fairy Tale; Hymn to contentment, Health; Night piece on death; Allegory on man* (Allégorie sur l'homme), et surtout *The Hermit*, qui est le plus célèbre de ses poëmes. J. C.

Goldsmith, dans le recueil de Johnson (*Lives of the poets*). — Chambers, *Cyclopædia of English literature*. — R. Bell, *Lives of the British poets*. — Chalmers, *Biographical Dictionary*. — Rose, *General biography*.

PARNY (*Évariste-Désiré* DE FORGES, chevalier, puis vicomte DE), célèbre poëte francais, né le 6 février 1753, dans l'île Bourbon (probablement à Saint-Paul), mort le 5 décembre 1814, à Paris. Il appartenait à l'une des premières familles de la colonie, et son frère aîné avait eu l'honneur de monter dans les carrosses du roi. Envoyé en France à l'âge de neuf ans et placé au collége de Rennes, il y eut Ginguené pour condisciple. A peine hors des bancs, il trahit son caractère enthousiaste et mobile : il songea, dit-on, à prendre l'habit religieux chez les trappistes, et il finit par entrer dans un régiment. En compagnie de Bertin, son compatriote, il passa trois années à Paris au milieu des séductions d'une société brillante et dissipée. « Représentez-vous une douzaine de jeunes militaires dont le plus âgé ne compte pas encore cinq lustres, transplantés la plupart d'un autre hémisphère, unis entre eux par la plus tendre amitié, passionnés pour tous les arts et pour tous les talents, faisant de la musique, griffonnant quelquefois des vers, paresseux, délicats et voluptueux par excellence (1)... » Ayant achevé ses études à l'École militaire (1773), Parny, rappelé par sa famille à l'île Bourbon, y conçut à vingt ans une passion à laquelle il allait devoir ses inspirations poétiques les plus naïves et les plus gracieuses. Doué d'un goût musical très-vif, il devint le maître de musique d'une jeune créole, âgée de treize à quatorze ans, et qu'il a célébrée sous le nom d'*Éléonore* (2). « Le début de cette liaison, telle qu'elle se traduit même en poésie, ne paraît différer en rien de la marche de tant d'autres séductions vulgaires. La surprise des sens a tout l'air d'y devancer celle du cœur. Ce n'est qu'avec le temps que la passion se prononce, et, sans jamais s'ennoblir beaucoup, se marque au moins en caractères énergiques et brûlants (Sainte-Beuve). » Désespéré des refus de son père, l'amant revint en France en 1775 ou 1776, et pendant cette absence on maria l'amante à un médecin débarqué depuis peu. Le succès de ses premières *Poésies érotiques* (1778) indiqua à Parny le parti qu'il devait tirer de sa passion : dans les éditions qui suivirent jusqu'en 1781, il sacrifia les Aglaé et les Euphrosine qu'il avait célébrées à Éléonore ; il corrigea, retoucha, arrangea, mit de l'unité, et poussa au roman. « Ce fut alors seulement qu'il distribua ses pièces avec gradation : dans le 1er livre, la jouissance pure et simple ; dans le 2e, une fausse alarme d'infidélité ; dans le 3e, le bonheur ressaisi, d'autant plus vif et doux ; dans le 4e, l'infidélité trop réelle et le désespoir amer qu'elle entraîne (1). » Un sentiment exact des convenances poétiques, des tableaux pleins de vérité et de fraîcheur, une grâce vive et naturelle dont l'école de Dorat n'avait jamais donné le modèle, une versification harmonieuse, des traits de passion, parfois une heureuse négligence de style, telles sont en général les qualités de Parny dans ses *Poésies érotiques*, à peu près le seul de ses ouvrages qui soit digne de la célébrité. Mais son héroïne, naïve et facile, manque d'idéal, et, selon un ingénieux critique, elle n'a jamais eu d'étoile au front.

En 1785, Parny accompagna à Pondichéry, en qualité d'aide-de-camp, M. de Souillac, gouverneur général des possessions françaises dans les Indes ; mais il ne tarda pas à renoncer à une position si peu compatible avec ses goûts d'indépendance ; et de retour l'année suivante (1786), il déposa l'épée de capitaine, et s'établit dans le vallon de Feuillancourt, entre Saint-Germain et Marly, pour s'y livrer tout entier à son aimable *paresse*. C'est dans cette retraite qu'il composa *Les Tableaux*, *La Journée champêtre*, *Les Fleurs*, petits poëmes légers, où l'on retrouvait l'écho déjà affaibli d'une passion devenue trop chère. La révolution éclata ; « et comme le poëte, dit Tissot, n'avait ni place, ni pension, ni préjugés, elle ne lui enleva rien. » Cependant, la réduction des rentes et des remboursements en assignats portèrent, dit-on, un funeste coup à sa fortune ; et en novembre 1795 il se vit obligé de solliciter une place dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Après l'avoir occupée treize mois, il fut associé à l'administration du Théâtre des Arts. La mauvaise fortune l'assaillit encore,

(1) Bertin, dans le *Voyage de Bourgogne*.

(2) On a beaucoup discuté sur le vrai nom d'*Éléonore*. Tous les biographes de Parny ont répété que cette Héloïse nouvelle s'appelait *Esther de Baïf*. Selon M. Sainte-Beuve, et d'après des renseignements qu'il dit avoir puisés aux sources, c'était une demoiselle Troussaille, « un nom assez peu poétique vraiment ». Au bout de quelque temps *l'état de la jeune personne* amena un éclat : forcé de s'expliquer ou de rompre, l'amant sollicita en vain de son père la permission d'épouser. Une fille, secrètement confiée aux soins d'une mulâtresse, fut le fruit clandestin de ces passagères amours.

(1) Parny composa après coup ce quatrième livre, son chef-d'œuvre ; il y prétend avoir appris son infortune sur les lieux mêmes. Or il ne retourna à Bourbon qu'en 1784. C'est donc là une fiction. « Avec ces hypocrites de poëtes, fait observer M. Sainte-Beuve, on n'est jamais sûr de rien. Dans tous les cas, l'effet littéraire fut à merveille. »

et ce ne fut guère qu'en 1804 qu'il trouva dans Français (de Nantes) un protecteur aussi délicat que généreux, qui lui procura un emploi dans l'administration des droits réunis.

En 1799 parut *La Guerre des Dieux*, poëme qui figurera parmi les erreurs de la révolution encore plus qu'il ne marquera dans l'histoire littéraire; on y retrouve en effet l'impiété philosophique et les mœurs dissolues du Directoire. La plupart des critiques, tels que Ginguené, Garat et Chénier, se montrèrent fort indulgents; d'après ce dernier, « il y aurait une réserve ridicule à ne pas nommer *La Guerre des Dieux* », comme il y aurait une insigne malveillance à n'y pas remarquer « une composition originale, le dramatique jeté sans cesse au milieu des récits, l'art d'enchaîner les phrases poétiques, une foule d'heureux détails ». Plusieurs éditions de ce poëme par trop célèbre enlevées en quelques mois encouragèrent Parny à persévérer dans cette voie licencieuse. Il étendit son plan, y ajouta quatorze nouveaux chants et refondit le tout sous le titre de *La Christianide*. Cette histoire travestie du christianisme n'a pas encore vu le jour; quelques fragments seulement en ont été insérés dans *La Décade*. De 1797 à 1799, la classe de littérature et beaux-arts de l'Institut le présenta trois fois comme un des trois candidats parmi lesquels l'Institut tout entier devait nommer à une place vacante dans la section de poésie. On lui préféra Leblanc de Guillois, puis Legouvé, et enfin Arnault. La publication récente de *La Guerre des dieux* lui fit perdre des suffrages lors de cette dernière élection. Il ne fut reçu à l'Académie française, nouvellement réorganisée, qu'au printemps de 1803, en remplacement de Devaines. Ses dernières années ne furent point oisives, et dans sa retraite de Feuillancourt il continua d'écrire des compositions d'assez longue haleine ou des bagatelles gracieuses, qui n'ajoutèrent que bien peu de chose à son renom de premier élégiaque du temps. A partir de 1810 une maladie cruelle (la lèpre, a-t-on dit), dont un des graves symptômes était une enflure progressive des jambes, le cloua dans son lit; il mourut dans l'hiver de 1814, à l'âge de soixante et un ans. L'année précédente l'empereur lui avait accordé, à la sollicitation de Tissot, une pension de mille écus. A la fin de 1802, il s'était marié avec une aimable veuve, créole comme lui, Marie-Françoise Vally, qui lui survécut jusqu'en 1820. M. de Jouy succéda, dans l'Académie, à l'auteur de *La Guerre des Dieux*; mais, lors de son installation, un ordre supérieur lui interdit de prononcer l'éloge de son prédécesseur.

On a de Parny les ouvrages suivants : *Voyage de Bourgogne;* Paris, 1777, broch. in-8°; — *Épître aux insurgents de Boston;* ibid., 1777; — *Poésies érotiques;* île Bourbon (Paris), 1778, in-8°; — *Opuscules poétiques;* Amst. (Paris), 1779, 1780, in-8°; ces deux recueils ont été refondus et successivement augmentés jusqu'à la 4e édit. (Paris, 1784, 2 vol. in-12); — *Chansons madécasses*, trad. en français, suivies de *Poésies fugitives;* Paris, 1787, in-12; — *La Guerre des Dieux*, poëme en dix chants; Paris, an VII (1799), in-12; on a fait de ce livre, condamné par arrêt du 27 juin 1827, beaucoup d'éditions clandestines; la dernière édition autorisée, à laquelle l'auteur mit la main, est de 1802; — *Goddam!* poëme en quatre chants; Paris, 1804, in-8°; il y en eut trois édit. dans la même année; — *Discours de réception à l'Institut et réponse de Garat, président*; Paris, 1804, in-4°; — *Le Portefeuille volé;* Paris, 1805, 1808, in-12; on y trouve *Le Paradis perdu*, poëme en quatre chants; *Les Déguisements de Vénus*, tableaux imités des Grecs, et *Les Galanteries de la Bible*, sermon en vers; — *Le Voyage de Céline*, poëme; Paris, 1806, in-18; — *Les Rose-Croix*, poëme en douze chants; Paris, 1808, in-18. Parny avait encore composé deux autres poëmes érotiques : l'un, *Les Amours des reines de France*, en dix-huit chants, qu'il jeta au feu en 1793; l'autre, *La Christianide*, dont nous avons parlé, et dont le gouvernement de la restauration fit acheter, dit on, le manuscrit trente mille francs pour le détruire. Il a surveillé lui-même l'impression de ses *Œuvres complètes* (Paris, 1808, 5 vol. in-18), reproduite à Bruxelles (1824, 2 vol. in-8), et à Paris (1830. 4 vol. in-18). Béranger en a publié une nouvelle édition (1831, 4 vol. in-18), précédée d'une notice et de la romance qu'il a faite sur la mort de son ami. Un choix des œuvres de Parny a été donné plusieurs fois, notamment par Berriat Saint-Prix (1826, 2 vol. in 32), par Tissot (1826, 2 vol. in-18) et par Boissonade (1827, in-8°); ce dernier recueil, qui fait partie des *Classiques de Lefèvre*, est le plus correct que l'on connaisse. P. L.

Jouy (De), *Disc. de récept. à l'Acad. fr.;* 1815. — Tissot, *Notice à la tête des Poésies inédites* (1826). — Dussault, *Annales littér.* — J. Chenier, *Tableau de la Littér. Fr.* — Sainte-Beuve, *Portraits littér.*, III. — *Encycl. des Gens du Monde.* — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Feletz, *Mélanges*, III.

PAROLETTI (*Victor-Modeste*, chevalier DE), antiquaire italien, né en 1765, à Turin, où il mourut en décembre 1834. Destiné à la carrière du barreau, il prit le diplôme de docteur en droit; mais il cultiva de préférence les sciences physiques, les beaux-arts et les antiquités, et quelques travaux remarquables lui ouvrirent de bonne heure les portes de l'Académie de Turin. Nommé en 1799 secrétaire général du gouvernement provisoire établi par les Français, il fit en 1800 partie de la *consulta* et en 1802 de la commission exécutive, et siégea, comme député du département du Pô, au corps législatif français (1807-1811 et 1813-1814), où il parla avec chaleur des encouragements donnés aux établissements d'utilité publique et aux progrès des arts en Italie. Après la chute de l'empire, il vint s'établir à Paris et reçut des lettres de naturalité; mais en 1825 l'amour du sol natal le décida à re-

tourner à Turin. Ses principaux écrits sont : *Recherches sur l'influence que la lumière exerce sur la propagation du son;* Paris, 1804, in-4°; — *Lettres sur le moyen de désinfecter les ateliers de vers à soie*, à la suite des *Lettres* de l'abbé Reyre (1805, in-8°); — *Description historique de la basilique de Superga;* Turin, 1808, in-fol., pl.; — *Discours sur le caractère et l'étude des langues française et italienne;* Paris, 1811, in-4°; — *Éloge historique de Marie-Clotilde-Xavière de France, reine de Sardaigne;* Paris, 1814, in-8°; — *Turin et ses curiosités;* Turin, 1819, in-8°; *Vies de LX Piémontais illustres;* ibid., 1826, in fol.; — *Voyage romantique et pittoresque dans les provinces occidentales de l'Italie;* ibid., 1828, 3 vol. in-8°; ces deux ouvrages sont en italien.

Son frère, PAROLETTI (*Gaétan-Camille-Thomas*), né le 30 décembre 1769, à Turin, mort en février 1826, à Paris, entra au service de la France, prit part aux guerres d'Espagne, d'Autriche et d'Allemagne, et parvint en 1813 au grade de général de brigade.

Biogr. univ. et portat. des Contemp.

PAROY (*Jean-Philippe-Guy* LE GENTIL, marquis DE), peintre et graveur français, né en Bretagne, en 1750, mort à Paris, le 22 décembre 1822. Il montra dès sa jeunesse un grand penchant pour la peinture, dans laquelle il acquit un grand talent, malgré l'opposition de son père, qui plus d'une fois jeta dans les fossés de son château l'attirail artistique du jeune peintre. La révolution trouva Paroy colonel et chevalier de Saint-Louis. Il se livra alors à ses goûts, et racontait qu'il dut à son talent de sauver son père, ancien membre du côté droit de l'Assemblée constituante, arrêté à Bordeaux et sur le point d'être exécuté. Paroy n'émigra point. En 1800, il fit paraître une gravure qui eut un grand succès : *La moderne Antigone*. Cette estampe représentait Louis XVIII quittant Mittau dans la neige, appuyé sur le bras de la duchesse d'Angoulême. Il inventa aussi un vernis pour dorer la faïence, un procédé de stéréotypage, des tabatières en buis sur lesquelles il représentait des fables de La Fontaine, etc. Associé libre de l'ancienne Académie de Peinture, il réclama en 1814 son entrée à l'Institut; mais sa demande fut rejetée, sur le rapport de M. Quatremère de Quincy. Paroy s'en vengea par un libelle intitulé : *Opinions religieuses, royalistes et politiques de M. Antoine Quatremère de Quincy*, etc., Paris, 2ᵉ édit., 1816, in-8°, avec une gravure représentant un tournesol entouré de *quatre mers* : la mer royaliste, la mer religieuse, la mer révolutionnaire et la mer d'intrigue. Paroy mourut très-pauvre. Ses autres ouvrages sont : *Précis historique de l'origine de l'Académie royale de peinture, sculpture et gravure, de sa fondation par Louis XIV, des événements qui lui sont survenus à la révolution, de sa dissolution par l'Assemblée nationale, et de son établissement par Louis XVIII;* Paris, 1816, in-8°; — *Précis sur la stéréotypie*, précédé d'un *Coup d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et de ses progrès* etc.; Paris, 1822, in-8°. A.

Arnault, Jouy, etc., *Biographie des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*.

PARR (*Thomas*), centenaire anglais, né en 1483 dans le Shropshire, mort en 1635, à Londres. C'était un pauvre paysan, qui, dit-on, ne vécut presque toute sa vie que de fromage, de lait, de pain et de petite bière. D'un tempérament robuste, il n'éprouva aucune maladie et fut capable, jusque dans l'âge le plus avancé, des travaux des champs les plus pénibles. Il avait cent vingt ans lorsqu'il se remaria avec une veuve. En 1630, le comte d'Arundel lui donna un logement dans son château, et le présenta quelque temps après à la cour de Charles Iᵉʳ; mais le changement d'air et de nourriture et aussi l'intempérance abrégèrent sa vie, et il mourut âgé de cent cinquante-deux ans et neuf mois. Son corps fut ouvert par le docteur Harvey, qui n'y remarqua aucun signe de décrépitude. Parr eut un petit-fils qui vécut jusqu'à l'âge de cent vingt-deux ans.

Almanach des Centenaires.

PARR (*Catherine*), sixième femme d'Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1509, morte le 5 septembre 1548, à Sudely (comté de Glocester). Elle était fille d'un baronet et avait eu deux maris, Édouard, fils de lord Borough; et John Nevile, lord Latimer, dont elle n'eut point d'enfants. Il y avait un peu plus d'un an qu'Henri VIII était veuf de sa cinquième femme lorsqu'il l'épousa le 12 juillet 1543, Henri VIII l'épousa; le mariage fut célébré par l'evêque Gardiner, dans le cabinet particulier de la feue reine à Hamptoncourt. Catherine entrait alors dans sa trente-quatrième année. Elle avait reçu une bonne éducation, et se distinguait des femmes de son temps par une connaissance assez étendue des matières religieuses. Elle défendit avec zèle les nouvelles doctrines; mais entraînée par un excès de confiance en elle-même ou par les suggestions des prédicateurs, elle dépassa les bornes de la prudence, et osa discuter les décisions de son mari ou plutôt du chef de la nouvelle Église. « Je vous connais trop bien, Kate, s'écria celui-ci; vous êtes un docteur! » Et il donna l'ordre au chancelier de lui faire immédiatement son procès. Effrayée de sa propre audace, la reine tomba dans une violente attaque de nerfs et remplit le palais de ses gémissements; puis elle protesta n'avoir eu d'autre intention que celle d'amuser son époux, qui, dans la chaleur de l'argumentation, semblait oublier les douleurs rhumatismales qui le tourmentaient. Peut-être la colère d'Henri VIII n'était-elle qu'une feinte pour détourner sa femme d'opinions dangereuses qui auraient pu la conduire tôt ou tard à l'échafaud.

instruite par le danger passé, Catherine garda désormais sur la théologie un silence prudent. Après la mort du roi (1547), elle convola en quatrièmes noces avec sir Thomas Seymour, grand amiral d'Angleterre. On a de Catherine Parr : *Prayers or Meditations*; 1545, in-12; — *Lamentation of a sinner*; 1548, in-8°; publiée par lord Burleigh et réimpr. en 1563; — des lettres insérées dans les *Annales* de Strype, et dans d'autres recueils. P. L—y.

Lingard, *Hist. d'Anglet.* — Walpole, *Royal and noble authors.* — Lodge, *Portraits of illust. personages*, I.

PARR (*Richard*), théologien anglais, né à Fermoy (comté de Cork), mort le 2 novembre 1691, à Camberwell. Chapelain du collége d'Exeter (Oxford), où il avait pris ses degrés, il trouva un protecteur généreux dans l'archevêque Usher, qui l'attacha à sa maison et lui conféra un bénéfice dans le Surrey. Nommé en 1653 recteur de Camberwell, il refusa par modestie un des évêchés d'Irlande qu'on lui offrit après le rétablissement des Stuarts. On a de lui : *Christian Reformation*; Londres, 1660, in-8°; — *Life of archbishop Usher*, excellent travail mis en tête des *Lettres* de ce prélat (1686, in-fol.).

Chalmers, *General biograph. Dict.*

PARR (*Samuel*), théologien et critique anglais, né à Harrow-Hill (Middlesex), le 15 janvier 1747, mort le 6 mars 1825. Il était fils d'un chirurgien. Il commença ses études à Harrow et les acheva à Cambridge. A vingt ans, il revint dans sa ville natale, et remplit les fonctions de répétiteur à l'école célèbre qu'elle possédait. Il fonda ensuite un pensionnat à Stanmore, entra dans les ordres en 1769 et fut ordonné prêtre en 1777. Il n'obtint le titre de docteur que quatre ans après; en 1783, il devint curé de Hatton. Ses opinions politiques étaient très-prononcées pour le parti whig. Aussi la plus haute faveur à laquelle il arriva fut d'être chanoine de Saint-Paul. Sa vie se résume par les écrits qui sortaient de temps en temps de sa retraite. En 1791, il y eut un soulèvement contre Priestley, à cause des opinions hardies qu'il avait énoncées. Le docteur Parr, pour calmer les esprits, écrivit son éloquente *Lettre d'Irénopolis aux habitants d'Eleuthéropolis*. En 1793, il soutint une controverse animée sur une édition d'Horace; mais tout en ayant raison au fond, il eut tort dans la forme, en s'abandonnant aux déclamations et aux injures contre ses adversaires. On a de lui un sermon célèbre prononcé en 1800 à Christ-church, qui, imprimé, présente la singulière anomalie de 51 pages de texte et de 212 pages de notes. Godwin attaqua quelques-uns des principes qui y étaient exposés, comme n'étant pas assez démocratiques; ce qui amena du refroidissement entre les deux amis. Ses écrits ont été recueillis et publiés en huit volumes bien remplis. Ils renferment sa correspondance, et des essais ou dissertations sur l'histoire, la critique et la métaphysique. Ses contemporains parlent avec éloges de son talent de conversation, et ce fut un de ses titres à la réputation dont il jouit. J. C.

Chalmers, *Biographical Dictionary.* — Rose, *General Biography.* — *Encyclopædia Britannica.* — *Cyclopædia of English literature.* — *English Cyclopædia* (Biogr.).

PARRHASIUS (Παῤῥάσιος), un des plus célèbres peintres grecs, fils et élève d'Événor, né à Éphèse, mort à Athènes, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Une anecdote invraisemblable, racontée par Sénèque, a jeté du doute sur la date de son existence, et fait croire à quelques critiques que sa vie se prolongea jusque vers 340. A moins d'un cas de longévité extraordinaire, l'hypothèse est absolument inadmissible; car on sait que Parrhasius était déjà célèbre du temps de Socrate, et Pausanias nous le montre occupé à peindre le combat des Lapithes et des Centaures près d'un siècle avant l'événement auquel Sénèque fait allusion. Sans entrer dans une discussion chronologique qui ne donnerait que des résultats incertains, nous pensons que Parrhasius a vécu un peu après Phidias et Zeuxis et qu'il était dans toute la force de son talent en 400 avant J.-C. Par son éducation il appartenait à l'école d'Ionie; mais il exerça principalement son art à Athènes. D'après les meilleurs témoignages il porta la peinture à sa perfection, ne laissant à ses successeurs que des raffinements de détail qui n'ajoutaient rien aux beautés élevées de l'art. On trouvait réunies chez lui les qualités que l'on admirait dans les plus illustres peintres précédents : l'invention de Polygnote, la couleur d'Apollodore et le dessin exquis de Zeuxis; mais ce qui le distinguait particulièrement, c'était la pureté du dessin, et la puissance d'expression. « Le premier, suivant Pline, il établit entre les diverses parties d'un tableau la véritable proportion; il rendit avec une élégante précision tous les détails de la face et jusqu'à ces mouvements fugitifs qui trahissent sur la figure les sentiments les plus déliés de l'âme. Il peignait les extrémités avec une si exquise perfection que les parties intermédiaires paraissaient relativement inférieures. Quintilien l'appelle le législateur de son art, parce que les proportions qu'il établit pour ses héros et ses dieux furent adoptées par les peintres contemporains et postérieurs. Parrhasius avait pleinement la conscience de son génie, et il le témoignait avec une franchise qui parut le comble de l'arrogance. « Personne, dit Pline, ne jouit aussi insolemment de la gloire. » Il se donna l'épithète d'élégant (ἁβροδίαιτος), et le titre de prince des peintres; dans une épigramme qu'il composa sur lui-même, il célébra son père, et déclara que lui Parrhasius avait atteint la perfection de l'art de peindre. Enfin il alla jusqu'à se prétendre descendu d'Apollon, jusqu'à se peindre en Mercure, et à s'exposer ainsi à l'adoration de la foule. Il portait une robe de pourpre avec une frange dorée,

s'appuyant sur une canne ornée d'or, et marchait dans des brodequins attachés avec des agrafes d'or. Avec une telle vanité Parrhasius dut se trouver souvent en querelle avec ses confrères. On raconte que vaincu par Timanthe dans une lutte artistique dont le sujet était la dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille, il déclara que quant à lui il était indifférent à cet échec, mais qu'il regrettait Ajax victime une seconde fois d'un jugement inique. On raconte aussi qu'il y eut entre lui et Zeuxis une lutte où ce dernier s'avoua vaincu (*voy*. Zeuxis).

Un des plus célèbres ouvrages de Parrhasius était son tableau allégorique du peuple athénien ou *démos*. Si l'on en croit Pline, ce tableau exprimait à la fois toutes les bonnes et toutes les mauvaises qualités des Athéniens; on pouvait y reconnaître leur caractère variable, irascible, doux, injuste, clément, vain, altier, humble, téméraire, timide. Il est difficile de comprendre comment le peintre avait pu exprimer toutes ces passions et ces nuances de passions contradictoires, et si le tableau du *démos* ne contenait qu'une figure, il est évident que par aucun moyen de son art le peintre n'avait pu arriver au but multiple que Pline suppose atteint. Parrhasius peignit un *Thésée* qui paraît lui avoir valu le droit de cité à Athènes, et qui transporté à Rome fut placé dans le Capitole. Un peintre rival, Euphranor, disait en comparant cette élégante figure à son propre tableau du héros athénien que le *Thésée* de Parrhasius semblait s'être nourri de roses, tandis que son *Thésée* à lui semblait s'être nourri de bœuf. Euphranor signalait ainsi chez le peintre le plus parfait de la période classique de l'art grec une certaine tendance vers la délicatesse excessive, vers la mollesse efféminée, tendance qui prévalut dans le siècle suivant. Pline énumère plusieurs autres ouvrages de Parrhasius; un *Commandant naval dans son armure*, un *Méléagre*, un *Hercule*, un *Persée* sur le même tableau; un *Ulysse feignant la folie; Castor et Pollux; Bacchus et la Vertu;* une *Nourrice crétoise avec un enfant dans ses bras*; un *Prêtre officiant, avec un enfant qui portait l'encens; Deux jeunes Enfants*, dans lesquels étaient admirablement rendues l'innocente simplicité et l'heureuse sécurité de leur âge; un *Philiscus;* un *Télèphe;* un *Achille;* un *Agamemnon;* un *Enée;* et *Deux Hoplites* ou guerriers pesamment armés, l'un en action, l'autre en repos.

Parrhasius peignit quelques tableaux qui prouvent que l'usage des peintures licencieuses remonte au plus beau temps de l'art grec. On cite de lui en ce genre un *Archigalle* (grand-prêtre de Cybèle), et un *Méléagre et Atalante.* L'empereur Tibère fit placer ces deux tableaux dans sa chambre à coucher, et il faisait tant de cas du second, qu'ayant le choix entre 1,000,000 de sesterces (plus de 200,000 fr.) et cette œuvre, il préféra le tableau.

Sénèque rapporte que Parrhasius devant peindre un *Prométhée enchaîné*, crucifia un prisonnier olynthien afin de saisir sur le fait l'expression de l'agonie. Cette anecdote, outre son invraisemblance morale, a contre elle la chronologie. Olynthe ne fut prise par Philippe que la 2[e] année de la 108[e] olympiade (347 avant J.-C.), et Parrhasius, qui dans le siècle précédent avait avec Socrate l'entretien raconté par Xénophon, Parrhasius, qui dès la 84[e] olymp. peignait le combat des Lapithes et des Centaures sur le bouclier d'Achille, ne vivait certainement pas lors de la prise d'Olynthe. Parrhasius est cité parmi les grands peintres qui ont écrit sur leur art. L. J.

Pausanias, I, 28. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 9. — Strabon, XIV, p. 642. — Xenophon, *Memorab.*, III, 10. — Harpocrate, au mot Παῤῥάσιος. — Sénèque, *Controv.*, V, 10. — Acron, *Schol. ad Horat. carmina*, IV, 8. — Plutarque, *Theseus*, 4. — Elien, *Var. Hist.*, IX, 11. — Suétone, *Tiberius*, 44. — Junius, *Catalogus artificum.* — Ot. Müller, *Handbuch der Archæologie der Kunst.* — Beulé, *Acropole d'Athènes.*

PARROCEL (*Barthélemy*), peintre français, né à Montbrison, mort à Brignolles, en 1660, dans un âge peu avancé. Descendant d'une famille distinguée du Forez, il devait embrasser l'état ecclésiastique; mais son goût pour les arts le fit renoncer à cette carrière. On ignore le nom du peintre chez lequel il fit ses études. Après avoir acquis les premières notions de l'art, il résolut de visiter l'Italie; un grand d'Espagne le rencontra dans la route, goûta son esprit, ses talents, et l'emmena dans son pays où Parrocel passa quelques années, avant de se diriger de nouveau vers l'Italie. Le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut attaqué et pris par des corsaires, et ceux qui le montaient furent emmenés en captivité à Alger. Grâce à la chaleureuse intervention du consul de France, il obtint la faveur d'un prompt échange, et il passa en Italie. Au bout de quelques années il vint rejoindre en Provence son ancien compagnon de captivité, le capitaine Simon, et épousa sa fille. De ce mariage naquirent trois fils : *Barthélemy*, mort jeune, *Louis* et *Joseph*, qui suivent.

Louis habita successivement Paris, la Provence et le Languedoc où il termina sa carrière. Ce Louis Parrocel eut lui-même deux fils, *Pierre* et *Ignace*, mentionnés plus loin.

PARROCEL (*Joseph*), dit **Parrocel d'Avignon**, troisième fils de Barthélemy, né à Brignolles, en 1648, mort à Paris, le 1[er] mars 1704. Il n'avait que douze ans à la mort de son père, et resta confié aux soins de son frère Louis, alors établi en Languedoc. Après plusieurs années de séjour auprès de lui, il se rendit en Italie. A Rome il se lia avec Jacques Courtois, dit *le Bourguignon*, travailla sous sa direction, et, après avoir fait une étude approfondie des œuvres de Salvator Rosa, résolut de s'adonner entièrement au genre des batailles. Revenu à Paris en 1675, il fut agréé de l'Academie, le

23 février 1676, reçu membre titulaire, le 14 novembre 1677, sur la présentation d'un tableau du *Siége de Maëstricht*, qui est au musée de Versailles, et nommé conseiller, le 28 septembre 1703. « Parrocel, dit Mariette, eut en partage un coloris si fort et si brillant qu'il y a peu de tableaux qui fassent autant d'effet que les siens. Il ne leur manque que d'être plus arrêtés, car ce ne sont le plus souvent que des ébauches, mais qui sont extrêmement piquantes et qui font des effets surprenants. Cette manière, qui n'est guère que pour les savants et les connaisseurs, l'empêcha d'être fort occupé. » Il fut chargé cependant de divers travaux pour l'hôtel des Invalides, pour Versailles, Marly, l'hôtel de Soubise (aujourd'hui les archives), l'hôtel de Toulouse (hôtel de la banque de France), le couvent des Petits-Pères, etc. Le musée du Louvre possède deux esquisses de lui; on voit encore ses ouvrages aux musées de Versailles, de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, de Florence, de Copenhague, etc. En 1674 il fit un tableau de *La Prédication de saint Jean dans le désert*, qui fut offert à l'église Notre-Dame de Paris, où on le voit encore. Il a gravé à l'eau-forte, d'une pointe spirituelle et pittoresque, quatre-vingt-dix pièces; treize de ces estampes ornent le *Missale parisiense* (1685) et vingt-cinq *Les Mystères de la vie de Jésus-Christ*.

Il eut douze enfants : deux seulement d'entre eux vivaient encore au moment de sa mort : *Charles* (*voy.* ci-après) et *Jean-Joseph*, ingénieur du roi à Saint-Malo. Il eut pour élèves ses neveux Ignace et Pierre, et François Silvestre.

PARROCEL (*Ignace*), fils de Louis, né à Avignon, en 1668, mort à Mons, en 1722, fut élève de son oncle Joseph, et peignit comme lui les batailles. Il résida tour à tour en Italie, en Provence et en Allemagne. « C'était un bon homme, dit Mariette, mais il s'en faut beaucoup qu'il eût le talent de son oncle. Il a peint dans la grande salle du palais du prince Eugène, à Vienne, une grande partie des tableaux qui représentent les actions militaires de ce prince. » On voit deux tableaux d'Ignace dans la galerie du Belvédère à Vienne.

PARROCEL (*Pierre*), frère du précédent, né à Avignon, vers 1664, mort en 1739, à Paris. D'abord élève de son oncle Joseph, il acheva ses études à Rome sous la direction de Carle Maratte. Il a beaucoup travaillé en Languedoc, en Provence et dans le Comtat Venaissin, où il résida longtemps. « En 1739, il acheva pour la galerie de l'hôtel de Noailles, à Saint-Germain-en-Laye, seize tableaux, où il représenta l'histoire de Tobie. Son chef-d'œuvre paraît avoir été un *Couronnement de la Vierge par l'Enfant Jésus*, qui se voyait dans l'église des religieuses de Sainte Marie à Marseille (1). »

(1) Robert-Dumesnil, *Le Peintre-graveur français*.

Il fut reçu membre agréé de l'académie de peinture en 1730. On a de lui quatre estampes au burin et quatorze à l'eau-forte qu'il grava dans le genre d'Antoine Rivalz. Il eut pour élèves *Pierre* et *Joseph Ignace-François*, ses deux fils, et Philippe Sauvan, d'Avignon. Son portrait se trouve au musée Calvet à Avignon.

PARROCEL (*Charles*), fils de Joseph, né à Paris, le 6 mai 1688, mort dans la même ville, le 24 mai 1752. Il reçut ses premières leçons de Charles de Lafosse, son parrain, et de Louis de Boulongne l'aîné. Entraîné par le goût des aventures, il prit un engagement dans la cavalerie, où il servit en 1705 et 1706. Sa mère l'ayant dégagé du service, il reprit ses pinceaux, et en 1712 partit pour l'Italie. Peu de temps après son arrivée à Rome, ayant envoyé à Paris un tableau de *Moïse sauvé des eaux*, il fut nommé pensionnaire du roi à l'Académie de France, dirigée alors par Poerson.

Charles parcourut l'Italie, alla jusqu'à Malte et revint étudier les peintures de l'école vénitienne, pour laquelle il éprouvait une vive prédilection. De retour à Paris, il fut reçu en 1721 membre de l'Académie sur la présentation d'un *Combat de cavalerie et d'infanterie*. Il peignit en 1721 *L'Entrée aux Tuileries de l'ambassadeur turc Mehemet-effendi* et comme pendant *La Sortie de l'ambassadeur*, tableaux destinés à être reproduits en tapisserie. En 1728, il fut chargé de peindre un portrait équestre du roi, et obtint un logement aux Tuileries (1). Après la mort de Rigaud (1743), le roi lui accorda la moitié de la pension qu'il faisait à cet artiste. Il suivit Louis XV pendant les campagnes de 1744 et 1745, et assista à la bataille de Fontenoy; il devait exécuter pour la galerie du château de Choisy une suite des actions auxquelles avait assisté le roi pendant ces campagnes, mais la maladie l'empêcha d'accomplir ce grand travail, dont il ne nous est guère resté que des esquisses et des cartons coloriés qui furent exposés au salon de 1746. Il avait été nommé conseiller de l'Académie en 1735, en remplacement de Vivien, adjoint à professeur le 31 janvier 1744, et professeur le 30 décembre 1746. Il légua à l'Académie un grand dessin qu'il avait fait pour la ville de Paris de la *Marche pour la publication de la paix en* 1752. Il exposa aux salons de 1737, 1738, 1745 et 1746. Malgré sa grande facilité, il fit peu de tableaux; mais on lui doit un grand nombre de dessins. « On espérait, dit Mariette, qu'il enrichirait la peinture de ses ouvrages; mais avec peu d'amour pour le travail et encore plus de penchant à l'ivrognerie, il se trouva les mains liées et demeura dans une inaction impardonnable. »

(1) Ce portrait, aussi bien que les deux tableaux dont nous venons de parler, figure aujourd'hui au musée de Versailles. La tête du roi a été peinte par Carle van Loo. On voit encore à Versailles, sous le n° 4,389, un autre portrait en pied de Louis XV attribué à Ch. Parrocel.

Quoique Charles Parrocel ait traité les mêmes sujets que son père, on ne peut confondre leurs ouvrages : ceux du fils sont généralement d'une couleur plus fraîche, plus brillante. Ses tableaux ont aussi moins souffert. Les ombres des ouvrages de Joseph Parrocel ont beaucoup noirci ainsi qu'un certain bleu qu'il employait dans les ciels (1).

M. Robert-Dumesnil a décrit dans *Le Peintre-graveur français* trente-sept pièces gravées à l'eau-forte par Charles Parrocel « d'une pointe badine et spirituelle ». Ce sont des scènes militaires et une suite de dix-huit vignettes pour l'ouvrage intitulé *École de cavalerie, par M. de La Guérinière* (Paris 1736). Ch. Parrocel vécut célibataire.

PARROCEL (*Pierre*), fils aîné de Pierre, fut nommé pensionnaire du roi à Rome et se fixa dans cette ville. Il a gravé et signé quelques pièces que M. Robert-Dumesnil n'a point catalogués.

PARROCEL (*Joseph-Ignace-François*) (2), troisième fils de Pierre, né à Avignon, en 1705, mort à Paris, le 14 décembre 1781. Élève de son père, il voyagea en Italie avant de venir se fixer à Paris. Il se fit connaître en peignant de grands tableaux religieux et des pastorales dans le genre de Boucher, fut agréé de l'Académie en 1753, et nommé peintre du roi. Il fit avec talent de nombreux travaux de décoration en détrempe. C'est de lui que Diderot a dit dans son salon de 1765, qui du reste et comme on le sait n'était pas destiné à la publicité : « Avez-vous vu quelquefois dans les auberges des copies des grands maîtres? Eh bien! c'est cela, mais gardez m'en le secret. C'est un père de famille qui n'a que sa pension pour nourir sa femme et cinq ou six enfants..... Ce Parrocel est mon voisin; c'est un bon homme qui a même à ce que l'on dit quelque goût pour la décoration..... » Marié à Marguerite-Françoise Le Marchand, il en eut, entre autres enfants, une fille qui, sous son nom de femme, Mme de Valsaureaux ou Valrauseaux, se fit connaître comme peintre de fleurs et d'animaux; elle mourut nonagénaire en 1825. De son second mariage avec une Anglaise, Christine-Ludwige Ally, Parrocel eut trois filles *Marion*, morte le 26 juin 1824, à quatre-vingt-un ans, fut élève de son père et peignit les tableaux d'histoire; *Thérèse*, peintre de miniature, morte le 18 janvier 1835, à l'institution de Sainte-Périne; *Jeannette*, morte le 25 février 1832, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, ne fut pas peintre.

H. H—n.

Mémoires inédits de l'Acad. roy. de Peinture. — *Archives de l'art français*, *Abecedario* de Mariette et *Documents.* — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre.* — Robert Dumesnil, *Le Peintre-graveur français.* — E. Soulié, *Catalogue du musée de Versailles.* — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger.* — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France.* — D'Argenville, *Vie des plus fameux peintres.*

PARROT (*Christophe-Frédéric*), physicien allemand, né le 27 juillet 1751, à Montbéliard, mort vers 1810, dans le Wurtemberg. Issu d'une famille de protestants français, dont plusieurs membres s'établirent en Allemagne et en Russie, il professa les mathématiques à Erlangen et remplit diverses fonctions administratives. On a de lui : *De aqua diss. III;* Erlangen, 1781-83, in-4°; — *Anwendung der vornehmsten Theile der Mathematik, Geometrie und Trigonometrie;* ibid., 1782, 2 vol. in-8°; — *Recueil de diverses pièces choisies;* ibid., 1783-1784, 2 vol. in-8°, où l'on traite de la physique, mécanique, astronomie, histoire naturelle, etc.; — *Handbuch der Stadt-und Landwirthschaft, Polizei-und Kameralwissenschaft* (Manuel des sciences économiques); Nuremberg, 1790, 2 vol. in-8°; — *De l'Esprit de l'éducation;* Francfort, 1793, in-8°.

Meusel, *Lexikon.*

PARROT (*Georges-Frédéric*), physicien, frère du précédent, né le 15 juillet 1767, à Montbéliard, mort le 1er août 1852, à Saint-Pétersbourg. Pendant le cours de ses études, qu'il termina à Tubingue, il se livra de préférence aux sciences physiques. Après avoir été précepteur chez le comte d'Héricy (1), il donna des leçons de mathématiques à Carlsruhe et à Offenbach, passa en Livonie (1794), et devint, en 1800, professeur de physique à l'université de Dorpat, qui venait d'être rétablie et dont il fut le premier recteur. En 1826, il fut admis à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et cessa, en 1840, de prendre part à ses travaux. Ce savant a joui d'une grande réputation dans son pays adoptif; il est peu de questions qu'il n'ait traitées, mais en s'écartant plus ou moins des principes généralement admis. On a de lui : *Anweisung zur Verwandlung einer jeden Art von Licht*, etc.; Vienne, 1791, in-8°; trad. en français (*Traité sur la manière de changer notre lumière ar-*

(1) F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre.*

(2) Pernetty donne à Pierre Parrocel, autre fils de Pierre, le nom de *Joseph;* d'Argenville le nomme *Ignace* et appelle Joseph-Ignace-François du nom d'*Etienne*. Mariette a soupçonné l'erreur de ces auteurs, erreur répétée par les biographes qui sont venus après eux. Ainsi M. L. Dussieux (*Les Artistes français à l'etranger*), édit. de 1856, p. 357 et 366, cite d'après Lalande, comme etant d'*Étienne Parrocel*, le grand tableau du grand autel de Sainte-Marie-in-Monticelli, à Rome; il le range également au nombre des membres de l'Académie de Saint-Luc à Rome. Basan ainsi que Huber et Rost attribuent à *Étienne Parrocel* quelques estampes que M. Robert-Dumesnil ou n'a pas rencontrées ou a reconnu être l'œuvre de Pierre Parrocel le père. Nous devons ajouter à ce propos que M. Charles Blanc, dans *Le Trésor de la curiosité*, II, 60, et d'après le catalogue de la vente faite en 1782, après la mort de J.-F. Parrocel, peintre du roi, cite quatre-vingt-sept planches d'après le Bernin, Subleyras, etc., et lui même qu'il attribue à ce Parrocel. Enfin les livrets des salons de 1755 à 1781 mentionnent un certain nombre de tableaux dus à Parrocel, sans d'autre indication de prénom, et qui sont évidemment du dernier des Parrocel. Nous lui attribuerions volontiers le tableau de Sainte-Marie-in-Monticelli.

(1) Il eut en 1788 pour successeur dans cette place son ami et compatriote Georges Cuvier.

tificielle; Strasb., 1792, in-8°); — *Der Ellipsograph;* 1792; description d'un instrument propre à tracer des ellipses; — *Uebersicht des Systems der theoretische Physik;* Dorpat, 1806, in-8°; — *Grundriss der theoret. Physik;* Dorpat, 1809-1811, 2 vol. in 8°; un 3ᵉ vol., sur la géologie, a paru en 1815, à Riga; on y trouve, entre autres idées paradoxales, une théorie chimique de la lumière qui manque tout à fait de calcul et de précision; — *Ueber die Capillaritæt;* Dorpat, 1817, in-8° : critique des opinions émises par Laplace; — *Entretiens sur la physique;* Dorpat, 1819-1824, 6 vol. fig.; — *Recherches sur les pierres d'Imatra;* Pétersb., 1840, in-4°. Ce savant a édité à Berlin les *Physikal. Beobachtungen* de Wrangel (1827, in-8°), et il a inséré des articles ou mémoires dans le *Magasin* de Voigt, les *Annales de physique* de Gilbert, le *Journal de Gœttingue*, et les *Mémoires* de l'Acad. des sciences de Pétersbourg.

Son fils, PARROT (*Jean-Jacques-Frédéric-Guillaume*), professeur de médecine à Dorpat, est connu par plusieurs excursions scientifiques, dont il a écrit la relation en allemand, tels que *Voyage en Crimée et au Caucase* (Berlin, 1815, 2 vol. in-8°, fig.), avec Engelhardt; — *Voyage dans les Pyrénées* (ibid., 1824, in-8°), et *Voyage au mont Ararat* (ibid., 1834, in-8°). Il est mort le 15 janvier 1841.

Unsere Zeit, I, 844. — Kayser, *Index librorum*. — Recke et Napiersky, *Schriftst. Lex. von Livland*. — Haag frères, *La France protest*. — *Zeitgenossen*, 1832.

PARRY (*Richard*), théologien anglais, né en 1722, à Londres, mort le 9 avril 1780, à Market-Harborough (comté de Leicester). Il desservit cette paroisse depuis 1751, et fut docteur en théologie. Ses principaux écrits sont : *The Christian sabbath as old as the Creation* (1753, in-4°); *Dissertation on Daniel's prophecy of the seventy weeks* (1762, in-8°); *Harmony of the IV Gospels* (1765, in-4°), et *Genealogy of Jésus-Christ explained* (1771, in-8°).

Chalmers, *General biograph. Dict.*

PARRY (*Caleb-Hillier*), médecin anglais, né en 1756 à Bath, où il est mort, le 9 mars 1822. Après avoir pris ses degrés à l'université d'Édimbourg, il alla pratiquer la médecine à Norwich, puis à Bath. Il était membre de la Société royale de Londres. En 1816 une attaque de paralysie lui ôta presque complétement l'usage de ses facultés. On a de lui : *Recherches sur les symptômes de la syncope angineuse;* 1799, in-8°, trad. en français; — *A treatise on wool;* 1800, in-4° : où il démontre la possibilité d'élever dans les îles Britanniques des races de moutons mérinos; — *Elements of pathology and therapeutics;* 1816, in-8°. Un de ses fils a publié une *Collection* de ses écrits inédits (Londres, 1825, 2 vol. in-8°).

Annual biography.

PARRY (Sir *William-Edward*), navigateur anglais, fils du précédent, né le 19 décembre 1790 à Bath, mort le 7 juillet 1855, à Ems, en Allemagne. Ses parents le destinaient à la carrière médicale; mais, cédant aux instances d'une parente de l'amiral Cornwallis, ils résolurent d'en faire un marin. Admis comme volontaire à bord de *la Ville de Paris* (juin 1803), le jeune Edward prit bientôt goût à son nouveau métier et acheva ses études avec le chapelain du vaisseau. Ayant en 1806 passé comme midshipman sur la frégate *la Tribune*, il partit, en 1808, pour la mer Baltique, et continua à se distinguer dans les fréquents engagements avec les chaloupes canonnières danoises. Le 6 janvier 1810 il fut nommé lieutenant à bord de l'*Alexandria*. Constamment occupé d'observations astronomiques et nautiques, il fut chargé à plusieurs reprises de missions dangereuses et importantes. Ainsi, en 1811, il s'éleva jusqu'au 76° de latitude nord pour protéger les navires employés à la pêche de la baleine. Ce fut à cette époque qu'il publia, sous le titre de *Nautical astronomy by night* (Lond., in-4°), des règles pour déterminer la hauteur du pôle par l'observation des étoiles fixes. En 1813, il joignit le vaisseau *la Hogue*, prit part en 1814 à la guerre contre les États-Unis, et resta en croisière dans ces parages jusqu'au printemps de 1817, où il revint en Angleterre. Étant arrivé trop tard pour s'associer, comme il l'aurait voulu, à une exploration scientifique du Congo, il demanda à être employé dans les régions arctiques, disant que « froid ou chaud, l'Afrique ou le pôle, tout lui était bon ». Grâce à l'intervention de M. Barrow, secrétaire de l'amirauté, il obtint le commandement de l'*Alexandre* et partit, en avril 1818, avec le capitaine John Ross, monté sur *l'Isabelle;* ce premier voyage, qui dura six mois à peine, ne produisit aucune découverte importante, et les deux bâtiments ne dépassèrent pas l'embouchure du détroit de Lancastre. Le 11 mai 1819 Parry s'embarqua de nouveau, comme chef d'une expédition composée de l'*Hecla* et du *Griper*. Il atteignit rapidement d'énormes bancs de glace, que Ross avait pris pour une chaîne de montagnes, les traversa sur une longueur de quatre-vingts milles, avec des peines inouïes, et au grand danger d'être plus d'une fois écrasé sous leur poids, il conduisit ses bâtiments dans la direction de l'ouest jusqu'au 74° 44′ de latitude nord. Il donna le nom de passe *Barrow* au prolongement du détroit de Lancastre, et découvrit l'île Melville (côte nord), l'îlot du Prince-Régent et le canal Wellington. Après avoir passé dix mois sur l'île Melville, complétement cerné par les glaces, il reprit la mer (août 1820) et tenta sans succès à plusieurs reprises de continuer sa route vers l'ouest. A son retour, il fut promu au rang de *commander* (4 novembre 1820), devint membre de la Société royale de Londres, et le Bureau des longitudes le proposa pour le prix de 5,000 liv. st. (125,000 fr.), voté par le parlement dans le but d'encourager les découvertes dans l'Océan arctique. Un libraire lui

paya 1,000 liv. le manuscrit de la description de son voyage (*Journal of a voyage for the discovery of a N.-W. passage*; Lond., 1821, in-4° avec cartes et plans, trad. fr., Paris, 1821, in 8°). Ce précédent voyage, qui compte parmi ceux du capitaine Ross, a également été traduit (Paris, 1819, in-8°). En 1821; il entreprit avec le capitaine Lyon une expédition qui dura trois ans et qui n'aboutit à aucun résultat notable. Son *Journal of a second voyage*, Londres, 1824, in-4°, avec un appendice, n'en est pas moins intéressant. Capitaine le 8 novembre 1821, il fut nommé hydrographe en titre de l'amirauté le 1er décembre 1823. Au printemps de 1824, il s'embarqua sur les mêmes bâtiments, *l'Hécla* et *la Furie*, pour un quatrième voyage au pôle. Il passa l'hiver dans la baie du Prince-Régent, sous le 71° de latitude; mais la perte de *la Furie* le força de hâter son retour (octobre 1825). Après avoir publié son *Journal of a third voyage* (Lond., 1826, in-4°), il fit agréer à l'amirauté un plan nouveau pour atteindre le pôle arctique. Cette expédition, entreprise à bord de *l'Hecla*, le 3 avril 1827, avait pour but de s'avancer en droite ligne, soit en traîneaux, soit en bateaux, depuis le Spitzberg jusqu'au pôle. Tout alla bien jusqu'à la hauteur de 82° 45' de lat., où l'on rencontra un courant qui se dirigeait vers le sud. Obligé de rétrograder, Parry rallia le gros de l'équipage, qu'il avait laissé à la baie de Treurenberg, et revint à Londres en septembre. La relation de ce voyage infructueux (*Narrative of an attempt to reach the North pole in boats filled for the purpose*; Lond., 1827, in-4°), fut publiée par les ordres du duc de Clarence. Parry n'était pas seulement un hardi navigateur, c'était encore un homme plein d'esprit et de prudence. Il l'a prouvé par l'excellence des mesures qu'il avait prises pour conserver la santé et la gaieté de son équipage pendant les longues nuits qu'il devait passer au milieu des glaces. En 1819 Georges IV le créa chevalier en même temps que le capitaine Franklin, et l'université d'Oxford leur conféra à tous deux le diplôme honoraire de docteur en droit. La même année, après s'être démis de ses fonctions d'hydrographe qui l'astreignaient à une vie trop sédentaire, il partit en qualité de commissaire de la Société agricole de l'Australie pour Port-Stephens, à quatre-vingt-dix milles anglais au nord de Sidney. Rentré dans son pays à la fin de 1834, il occupa le poste de *comptroller* des machines à vapeur de la marine royale depuis 1837 jusqu'en décembre 1846, où il quitta le service actif. Nommé contre-amiral le 4 juin 1852, il devint en 1853 lieutenant-gouverneur de l'hôtel des Invalides de Greenwich. Une édition portative des voyages de Parry a été imprimée sous ce titre *Four voyages to the North pole* (Londres, 1833, 5 vol.).

Son frère **Parry** (*Charles-Henry*) a suivi la carrière médicale et a écrit plusieurs ouvrages. K.

Memoirs of sir W.-E. Parry (Lond., 1857, gr. in-8°), par son fils, le rév. Edward Parry, ancien répétiteur à l'université de Durham. — *Naval Biography*.

PARSEVAL (*Pierre-Charles*), comte de Brion, général français, né le 7 février 1743, au château de Brion (Orléanais), mort à Autry (Loir-et-Cher), en novembre 1822. Entré au service en 1759, il fit la guerre de Sept ans dans le régiment d'Orléans-cavalerie, et fut nommé maréchal de camp le 9 mars 1788. Après avoir combattu dans les rangs de l'émigration, il passa en Russie, où l'empereur Alexandre lui conféra le grade de général major. Louis XVIII l'accrédita en mai 1808 comme son chargé d'affaires à Saint-Pétersbourg. De retour à Paris en décembre 1814, le comte de Brion fut promu lieutenant général, et commandant d'escadron de la compagnie de Wagram (gardes du corps du roi). Il suivit le roi à Gand, et fut créé grand croix de Saint-Louis le 1er novembre 1815. H F.

Moniteur univ., 8 nov. 1822. — De Courcelles, *Dict. des gener. franç.*, VIII.

PARSEVAL-GRANDMAISON (*François-Auguste*), poëte français, né le 7 mai 1759 à Paris, où il est mort, le 7 décembre 1834. Il était fils d'un fermier général qui périt en 1794 sur l'échafaud. Il cultiva d'abord la peinture, où il eut pour maître Suvée; après quelques essais infructueux, il se livra sans réserve à la poésie, et reçut de l'abbé Delille des encouragements plutôt que des conseils; c'est à tort qu'on l'a représenté comme son élève ou son ami, il fut tout au plus un de ses imitateurs. Bien qu'à peu près ruiné par la révolution, il ne la vit point avec défaveur, mais il n'y prit aucune part. Il touchait à la quarantaine lorsqu'il s'avisa de suivre en Égypte le général Bonaparte comme poëte de l'expédition; il partit, raconte Arnault, à la place de Lemercier, à qui l'on s'était adressé et qui avait décliné ce périlleux honneur. A l'exception d'une mission à l'isthme de Suez pour y percevoir un impôt de douanes, il n'eut d'autres soins en Égypte que de faire des vers et d'en lire à ses collègues de l'Institut du Caire. Parseval fut du petit nombre d'amis que Bonaparte accueillit à bord du *Muiron* lorsqu'il retourna en France. Nommé le 4 avril 1800 membre du conseil des prises maritimes, il vota, malgré cette faveur, contre l'établissement de l'empire, qu'il célébra plus tard dans les occasions importantes. Au mois de janvier 1811 il succéda à Saint-Ange comme membre de l'Académie française. On a de lui : *La Garantie*; Paris, 1804, broch. in-8°; — *Dithyrambe à l'occasion du mariage de Napoleon*; Paris, 1810, in-4°; — *Chant héroïque pour la naissance du roi de Rome*; Paris, 1811, in-4°; ces deux pièces se retrouvent dans *L'Hymen et la Naissance*, recueil d'Eckard et Lucet; — *Les Amours épiques*, poëme en six chants; Paris, 1804, in-8°. Cette traduction versifiée des épisodes sur l'amour composés par des poëtes épiques, fut réimpr. en 1806 avec plusieurs morceaux tirés d'Homère, de Milton et d'Aristote; — *Phi-*

lippe-Auguste, poëme héroïque en douze chants; Paris, 1825, in-8°, et 1826, 2 vol. in-18. On a reproché à cet ouvrage un plan défectueux, une action languissante, un dénouement vicieux et des vers sans originalité. Cet académicien avait terminé au moment de sa mort une nouvelle épopée en vingt chants sur l'expédition d'Égypte, qui n'a point vu le jour.

Arnault, *Souvenirs*. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Disc. de réception de M. de Salvandy* et *Réponse de M. Lebrun*, 1835.

PARSEVAL-DESCHÊNES (*Marc-Antoine*), frère du suivant, mort en août 1836, à Paris, dans un âge avancé. D'un profond savoir comme mathématicien et géographe, il a fait insérer sur la haute analyse cinq mémoires dans le t. Ier du *Recueil des savants étrangers de l'institut*, dont il était correspondant. Doué d'un esprit vif et mordant, il vivait en vrai Diogène avec un abandon tout philosophique. Il n'a jamais publié les mauvais vers qu'il a rimés, et a laissé manuscrite une *Histoire du calcul intégral*.

Le Moniteur univ., 1836.

PARSEVAL-DESCHÊNES (*Alexandre-Ferdinand*), amiral français, né le 27 novembre 1790, à Paris, où il est mort, le 10 juin 1860. Fils d'un receveur général des finances, il suivit en 1804 à Toulon l'amiral Latouche-Tréville, son parent, et s'y embarqua comme volontaire sur le vaisseau *Le Bucentaure*. Il assista à la prise du fort Le Diamant à La Martinique, puis au combat livré près du cap Finistère à la flotte anglaise de Calder et enfin à la bataille de Trafalgar, où il survécut comme par miracle à la destruction de son vaisseau. Nommé aspirant entretenu, le 2 avril 1807, il assistait sur *L'Italienne* (23 février 1809) à la lutte que le capitaine Jurien de La Gravière soutint avec trois frégates embossées aux Sables d'Olonne contre une division anglaise de trois vaisseaux et deux frégates aux ordres de l'amiral Stopford. Enseigne de vaisseau, le 18 juillet 1811, il prit part à un combat soutenu par les frégates *L'Andromaque* et *L'Ariane* contre un ennemi supérieur, et contribua puissamment à sauver le brick *Le Mameluck* (1812) Il s'embarqua en 1813, à Gênes, sur *La Dryade*, assista sur cette frégate à plusieurs combats, et à la paix servit dans la station navale du Levant sous les ordres du baron de Seizieux. Rentré en France après les Cent Jours, il commanda successivement trois avisos, et fut avec l'un d'eux adjoint à Beautemps-Beaupré dans la reconnaissance hydrographique des côtes de Bretagne. Bientôt après, il passa au commandement de *La Sauterelle* qui suivit à Cayenne la division navale chargée de prendre possession de la Guyane française, et pendant deux ans dirigea le service de la station locale de cette colonie. Devenu lieutenant de vaisseau (1er septembre 1819), il reçut la croix de la Légion d'honneur (1822) et le commandement du brick *Le Faune* pour avoir assuré le salut de la frégate *L'Africaine*, échouée sur l'île de Sable (Nord-Amérique). Nommé capitaine de frégate (5 avril 1827), il commanda successivement *La Bayadère*, corvette d'instruction des élèves de la marine, *L'Euryale*, à l'expédition d'Alger, *L'Armide*, en mission spéciale dans l'Adriatique, et *La Victoire*, à bord de laquelle il fut promu capitaine de vaisseau (26 octobre 1833), en récompense de l'habileté qu'il venait de déployer dans la direction maritime de l'expédition de Bougie. De 1834 à 1839, Parseval-Deschênes commanda le vaisseau *Le Suffren* et les frégates *La Didon* et *L'Iphigénie*. Après avoir participé avec cette dernière à une mission politique à Saint-Domingue, il fut attaché au blocus de La Vera-Cruz, et prit une large et glorieuse part à l'expédition dirigée contre le dictateur Rosas, à l'occupation de l'île de Martin-Garcia et au siége de Saint-Jean-d'Ulloa. Rentré en France, il fut promu commandeur de la Légion d'honneur (10 février 1839), et passa au commandement du vaisseau *L'Océan*, à bord duquel il obtint le grade de contre-amiral (30 avril 1840). Dans son nouveau grade, il exerça les fonctions de major général à Toulon, de préfet maritime à Cherbourg, et prit, en 1841, le commandement de la division navale du Levant, qu'il quitta bientôt pour celui de l'escadre de la Méditerranée. Grand officier de la Légion d'honneur (24 septembre 1844), vice-amiral (15 juillet 1846), il devint inspecteur général, préfet maritime de Toulon, pour la seconde fois commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée, membre du conseil de l'amirauté (8 septembre 1851), président du conseil des travaux de la marine, et enfin sénateur (26 janvier 1852). Parseval-Deschênes reçut (25 février 1854) le commandement en chef de la 3e escadre destinée à opérer dans la Baltique, de concert avec la flotte de l'amiral Napier. On se rappelle encore tout ce qu'il lui fallut déployer d'activité, d'habile et persévérante énergie pour imprimer à une escadre armée en toute hâte dans un port surchargé de travaux divers nécessités par la guerre, des traditions militaires et un fond d'organisation tel que nos vaisseaux et leurs équipages, rendus dans la Baltique, n'eurent rien à envier à ceux des Anglais nos alliés qui, cependant, avaient été préparés de longue main La prise de Bomarsund fut le seul événement militaire de cette campagne par laquelle Parseval Deschênes couronna sa brillante carrière. Napoléon III le récompensa en l'élevant à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur (30 août 1854), suivie bientôt après de celle d'amiral de France (2 décembre 1854).

H. Fisquet.

Moniteur universel, 18 juin 1860. — *Annuaires de la marine*, passim.

PARSONS (*Robert*), jésuite anglais, né en 1546, à Nether-Stowey, près Bridgewater, mort le 18 avril 1610, à Rome (1). Il donna de bonne

(1) Certains auteurs ont prétendu qu'il avait pour véri-

heure de telles marques de la précocité de son intelligence que le vicaire de son village lui enseigna le latin et le plaça ensuite dans l'université d'Oxford. Sa subtilité dans les disputes théologiques le fit agréger dès 1568 au collége de Baliol, où il s'occupa avec succès d'instruire la jeunesse. Protestant zelé jusqu'alors, il quitta en 1574 l'université, et se rendit à Louvain, où il se lia avec le P. Good, son compatriote. De là il passa à Padoue, étudia quelque temps la médecine, et, la curiosité l'ayant conduit à Rome, il s'y convertit tout à fait au catholicisme. En même temps il entra dans la Société de Jésus (1575). D'un caractère turbulent et ambitieux, il devint bientôt l'âme de toutes les entreprises secrètes qui avaient pour objet le rétablissement de la suprématie pontificale en Angleterre. De retour dans son pays en 1580 en compagnie du P. Campian et d'autres missionnaires, il courut la province sous mille déguisements, excitant les catholiques à déposer la reine Élisabeth et fomentant une insurrection générale. Ayant appris à temps l'arrestation du P. Campian, il craignit d'éprouver le même sort et retourna en 1587 à Rome, où il fut mis à la tête du Collége anglais. Soit à la cour de Madrid, soit à Rome, il se donna des soins infatigables pour entretenir une haine irréconciliable entre l'Espagne et l'Angleterre. Non-seulement il ne perdit jamais l'espoir de pousser les catholiques anglais à une rébellion ouverte, mais il s'efforça de changer l'ordre de succession au trône en défendant les prétendus droits du duc de Parme ou d'une infante d'Espagne. La plupart de ses écrits, portant en général le caractère le plus séditieux, sont anonymes ou pseudonymes; nous citerons : *A brief Discourse containing the reasons why catholics refute to go to Church;* Douai (Londres), 1580, in-8°; — *De persecutione anglicana;* Rome, 1582, in-8°; — *Christian directory, guiding men to their salvation;* Louvain, 1598, in-8°; les deux parties de cet ouvrage, qui valut à l'auteur des éloges unanimes, avaient paru isolement à Londres en 1583 et 1591; il a été réimpr. plusieurs fois depuis; — *A Conference about the next succession to the crown of England;* 1594, in-8°, sous le nom de Doleman; — *Treatise of the three conversions of Paganism to the Christian religion;* Saint-Omer, 1603-1604, 3 vol. in-8°; on y trouve un examen détaillé du catalogue des martyrs et confesseurs protestants dressé par John Fox; — *The Liturgy of the sacrament of the mass;* 1620, in-4°; — *Memorial for Reformation;* Londres, 1690, in-8°, publié par Ed. Gee : c'est un plan de conduite pour ceux qui vivront lorsque la religion catholique aura été rétablie en Angleterre. La plupart des écrits du P. Parsons donnèrent lieu à des disputes animées. Du reste, c'était un homme de talent, et surtout un argumentateur adroit; il avait le style vif, coulant, passionné, et il mérite d'être rangé au nombre des bons écrivains du siècle d'Élisabeth.

t ble p re un prêtre de la paroisse de Stockersey, nommé Cowback ou Cubbock. Nous avons suivi la version de Wood.

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — *Biogr. Brit.* — Dodd, *Church history.* — Th. James, *Life of Parsons*, à la fin du *Jesuit's downfall;* Oxford, 1612. — Ed. Gee, *Introd. to the Jesuit's Memorial.* — Alegambe, *Bibl. script. Soc. Jesu.* — More, *Hist. miss. Jes.*, lib. 4. — Chaufepié, *Nouv. Dict. hist.*

PARSONS (*James*), savant médecin anglais, né en mars 1705, à Barnstaple (Devonshire), mort le 4 avril 1770, à Londres. Après avoir terminé ses classes à Dublin, il alla étudier la médecine à Paris, où il suivit les leçons d'Astruc, de Dubois et de Lemery, et prit à l'université de Reims le diplôme de docteur (1736). Il s'établit ensuite à Londres, et exerça avec beaucoup de succès l'art des accouchements. En 1738, il fut nommé médecin de l'infirmerie de Saint-Gilles, et en 1740, la société royale lui ouvrit ses portes. Il entretenait des relations avec les savants les plus distingués de son temps. On a de lui : *Enquiry into the nature of hermaphrodites;* Londres, 1741, in-8°; — *Philosophical observations on the analogy between the propagation of animals and that of vegetables;* ibid., 1752, in-8°; trad. en hollandais : cette nouvelle théorie de la génération n'offre rien de remarquable; — *Remains of Japhet;* ibid., 1767, in-4° : ces recherches sur l'antiquité des langues européennes annoncent beaucoup d'érudition, mais peu de critique; — quelques mémoires dans les *Philosophical transactions.*

Chalmers, *General Biograph. Dict.*

PARSONS (*Philip*), littérateur anglais, né en 1729, à Dedham (Essex), mort le 12 juin 1812, à Wye. Il fut d'abord maître d'école à Okham, puis vicaire à Wye, où il résida habituellement, bien qu'il jouît de deux autres bénéfices. On a de lui : *The Inefficacy of satire, a poem;* Londres, 1776, in-4°; — *Newmarket, or an Essay on the turf;* ibid., 1774, 2 vol. — *Essay;* ibid., 1775, 1 vol.; — *Simplicity, a poem;* 1784; — *Monuments and painted glass in upwards of 100 churches in Kent;* 1774, in-4°.

Gentleman's Magazine, LXXXII.

PARSONS (*Abraham*), voyageur anglais, mort à Livourne en 1785. Il était en 1767 consul à Scanderoun (Syrie); en 1770, il se rendit à Bassorah par Alep, et de là à Bombay, il revint en Syrie par l'Égypte. De retour en Europe, il se fixa en Italie. La relation de ses voyages fut publiée, longtemps après sa mort, par sa famille, sous ce titre : *Voyages in Asia and Africa*, etc.; Londres, 1808, in-4°.

Annales des voyages, t. XXII.

PARTHAMASIRIS, roi d'Arménie, vivait au commencement du deuxième siècle après J.-C. Il était fils de Pacorus, roi des Parthes et neveu de Chosroès. Celui-ci, héritier du trône de Par-

thie, plaça son neveu en Arménie. Les Romains regardaient depuis longtemps cette province comme une dépendance de l'empire, et Trajan, qui portait alors la pourpre impériale, ne souffrit pas qu'un prince étranger en disposât. Pacorus et Parthamasiris essayèrent vainement de lutter contre les Romains. Parthamasiris, réduit à l'extrémité, s'humilia devant eux, et déposa le diadème royal, dans l'espoir que l'empereur romain le lui rendrait; mais il fut déçu de son attente, et l'Arménie devint une province romaine. Suivant quelques récits, Trajan le fit mettre à mort. Y.

Dion Cassius, LXVIII, 17-20. — Eutrope, VIII, 2. — Fronton, *Princip Hist.*, p. 248, édit. Niebuhr. — Visconti, *Iconographie grecque*.

PARTHAMASPATES, prince arsacide, proclamé roi des Parthes en 116, par l'ordre de Trajan. Parthamaspates, qui devait la couronne aux Romains, ne put la conserver après leur départ. Il fut détrôné et remplacé par Chosroès. On croit que dans la suite Adrien lui donna le royaume d'Arménie. Y.

Spartien, *Hadrianus*, c. 21.

PARTHENAY L'ARCHEVÊQUE (*Jean* DE), seigneur de SOUBISE, né posthume, en 1512, mort le 1er septembre 1566. Il fut le dernier descendant mâle d'une illustre famille du Poitou qui prit le surnom de *L'Archevêque* par considération pour Josselin de Parthenay, mort archevêque de Bordeaux en 1086. Élevé à la cour de François Ier comme enfant d'honneur du dauphin Henri, il embrassa le calvinisme à Ferrare, où sa mère, Michelle de Saubonne, avait suivi la duchesse Renée, seconde fille de Louis XII, dont elle avait été la gouvernante. Il fit la guerre en Italie, et commanda l'armée qui était en Toscane (1554), avant l'arrivée de Montluc. A son retour, il devint gentilhomme de la chambre et chevalier des ordres (1561). Animé d'un zèle ardent pour la cause de la réforme, il se flatta un moment de gagner Catherine de Médicis elle-même. Dès les premières hostilités, il se déclara pour Condé, qui l'envoya commander dans Lyon à la place du baron des Adrets. Malgré les efforts du duc de Nemours, qui vint l'y assiéger, et les secrètes promesses de la reine mère, il sut défendre la place et la conserver à son parti jusqu'à la conclusion de la paix. C'était, selon de Thou, un homme qui, outre la splendeur de sa naissance, était doué d'une singulière modération et d'une grande habileté dans les affaires.

Ses trois sœurs, *Anne*, *Charlotte* et *Renée*, firent l'ornement de la cour de Ferrare par leurs talents et leurs vertus; mais la plus connue est *Anne*, l'aînée. Elle possédait à fond, s'il faut en croire Lilio Giraldi, un de ses admirateurs, le latin, le grec, l'Écriture sainte, la théologie et la musique; elle chantait merveilleusement et écrivait avec facilité. D'autres savants et le poëte Marot ont renchéri encore sur cet éloge. Elle se laissa séduire aux opinions de Calvin et travailla beaucoup à les répandre. En 1553 elle épousa Antoine de Pons, comte de Marennes.

De Thou, *Hist. sui temp.* — Rubys, *Hist. de Lyon*. — Haag frères, *La France protest.* — Giraldi, *Dialogi de poetis*; 1551, in-8°. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

PARTHENAY (*Catherine* DE), vicomtesse de ROHAN, fille unique du précédent, née le 22 mars 1554, au château du Parc (Bas Poitou), où elle est morte, le 26 octobre 1631. A l'âge de treize ans, elle fut mariée à Charles de Quellenec, baron du Pont (1567). Deux ans plus tard, à l'instigation de sa mère et avec l'approbation de plusieurs ministres protestants, elle intenta à son mari un procès en séparation pour cause d'impuissance. La reine de Navarre, Jeanne d'Albret, intervint pour arranger le différend à l'amiable, et le baron subit, dit-on, en présence d'experts une épreuve qui lui fut favorable et à la suite de laquelle il arracha à sa femme une déclaration contraire à la vérité. Les esprits s'aigrirent, le procès reprit son cours; mais la mort du baron, tué à la Saint-Barthélemy, mit une brusque fin à cet étrange procès (1). Catherine se réfugia alors à La Rochelle, et y fit representer, pendant le siége de 1573, une tragédie de sa composition, intitulée *Holoferne*. En 1575 elle épousa en secondes noces René II, vicomte de Rohan. Après la mort prématurée de ce dernier (1586), elle se voua entièrement, bien que jeune encore, à l'éducation de ses enfants. Zélée calviniste autant que femme d'esprit et de savoir, elle mit sa fortune au service des réformés. Enfermée dans La Rochelle avec sa fille Anne durant le siége de 1627, elle supporta avec une constance héroïque les souffrances de la plus affreuse famine, et poussa les habitants à une résistance désespérée. Elle abusa pourtant de son influence pour faire conclure le traité d'alliance avec l'Angleterre. On a prétendu qu'elle refusa d'être comprise dans la capitulation; on lit le contraire dans les *Mémoires* de Rohan. « La mère du duc et sa sœur ne voulurent pas être nommées particulièrement, afin que l'on n'attribuât pas cette reddition à leur persuasion et pour leur respect, croyant néanmoins qu'elles en jouiraient comme tous les autres; mais comme l'interprétation des capitulations se fait par le victorieux, aussi le conseil du roi jugea qu'elles n'y étaient point comprises puisqu'elles n'y étaient point nommées. » Catherine et sa fille furent conduites au château de Niort, où on usa envers elles d'une rigueur extraordinaire. « Un génie supérieur, dit dom Taillandier, beaucoup d'élévation dans l'âme, une variété prodigieuse de connaissances, un courage intrépide et un zèle très-vif pour les intérêts de sa secte l'ont fait

(1) Il fut massacré au palais même du Louvre, et ce fut un de ceux qui vendirent le plus chèrement leur vie. Son corps fut, de la part des dames de la cour, l'objet d'indécentes investigations. *Fœminæ*, raconte de Thou, *curiosis oculis nudorum corpora inverecunde intuebantur, et in Pontio præcipue aciem defigebant, si qua ratione frigiditatis illius caussam aut notas perrimari possent.*

regarder par les protestants comme l'héroïne de leur parti, et les catholiques n'ont pu lui refuser l'éloge d'avoir été la merveille de son siècle. » D'après La Croix du Maine, elle a écrit, outre la tragédie d'*Holoferne*, plusieurs élégies sur la mort d'illustres personnages, et une traduction des *Préceptes d'Isocrate*. A ces écrits, probablement perdus, il faut ajouter un mémoire sur sa famille, une volumineuse correspondance et l'*Apologie pour le roy Henri IV*, piquante satire composée en 1596 et qui se trouve dans le t. IV du *Journal de Henri III* (édit. 1744, in-8°).

Catherine eut du vicomte de Rohan deux fils, le fameux capitaine *Henri II de Rohan* (*voy.* ce nom), et *Benjamin* (*voy.* SOUBISE), et trois filles, *Catherine*, première femme de Jean II de Bavière, duc de Deux-Ponts, morte le 10 mai 1607; *Anne*, morte en 1646, à Paris; et *Henriette*, morte en 1624; ces deux dernières ne contractèrent point d'alliance.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — De Thou, *Hist. sui temp.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.*, art. ARCHEVÊQUE (L') et QUELLENEC. — La Croix du Maine, *Bibl. fr.* — Colomiés, *Gallia orient.* — Rohan, *Mémoires.* — D Taillandier, *Hist. de Bretagne*, t. II. — Haag, *La France protest.*

PARTHÉNIUS de Nicée (Παρθένιος), écrivain grec, vivait vers la fin du premier siècle avant l'ère chrétienne. Suidas raconte qu'il fut fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate, qu'il reçut ensuite sa liberté et vécut jusque sous le règne de Tibère. Comme il ne s'écoula pas moins de soixante-dix-sept ans entre la mort de Mithridate et l'avénement de Tibère, le récit de Suidas présente une grave difficulté chronologique qui n'est pas cependant une impossibilité, si l'on suppose que Parthénius atteignit un âge très-avancé. Quoi qu'il en soit, Parthénius fut le professeur de Virgile et l'ami de Cornélius Gallus, auquel il dédia un ouvrage qui existe encore. Tibère, qui admirait et imitait ses poëmes, fit placer ses œuvres et ses statues dans les bibliothèques publiques à côté des productions et des images des plus célèbres écrivains. Parthénius écrivit beaucoup en prose et en vers. Ses poëmes étaient généralement consacrés à des sujets mythologiques, et on cite de lui des *Métamorphoses* qui inspirèrent peut-être celles d'Ovide. Il peignit aussi quelques détails de la vie rustique dans un petit poëme qui servit de modèle au *Moretum* de Virgile. Tous ses ouvrages sont perdus à l'exception du recueil en prose intitulé : Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων (*Sur les infortunes amoureuses*); ce sont de courtes narrations fabuleuses ou romanesques extraites d'auteurs anciens et rassemblées pour servir de matériaux aux compositions épiques et élégiaques de Gallus. Le livre des *Infortunes amoureuses* fut publié pour la première fois à Bâle, 1531. Les principales éditions sont celles de Gale : *Historiæ poeticæ scriptores antiqui*, Paris, 1675; de Heyne, à la suite de Conon, Gœttingue, 1798; de Passow, Leipzig, 1824; de Westermann, dans ses *Mythographi*, Brunswick, 1843; de Hirschig, *Erotici scriptores græci* (dans la Biblioth. grecque de A.-F. Didot), Paris, 1856; de Hercher, *Erot. script. græci* (dans la collection Teubner), Leipzig, 1858. L. J.

Suidas, au mot Παρθένιος. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 305, etc. — Vossius, *De historicis græcis*, p. 202, édit. Westermann. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 548. — Lebeau, *Sur les auteurs dont Parthénius a tiré ses narrations*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, vol. XXXIV, p. 63. — Meineke, *Analecta Alexandrina*; Berlin, 1843. — Eckstein, art. *Parthénius* dans l'*Encyclop.* d'Ersch et Gruber.

PARTICELLI (*Michel*), sieur d'ÉMERY, financier français, mort en 1650. Il était fils de Michel Particelli, négociant de Sienne établi à Lyon, où il avait acheté une charge de trésorier du roi. Grâce à un esprit fécond en ressources, il fit dans les bureaux du ministre un chemin rapide. Pendant la guerre pour la succession du duché de Mantoue (1628), il fut envoyé auprès du duc de Savoie pour le détacher de l'Autriche, et ne réussit point dans cette mission; mais il resta ambassadeur à Turin, et sut, à force d'intrigues, maintenir la régente Christine dans l'alliance française. En 1643, il fut appelé par Mazarin au poste de contrôleur général des finances. Dès lors il ne s'occupa qu'à imaginer des moyens de procurer de l'argent au trésor épuisé : ainsi, il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés vendeurs de foin, de conseillers crieurs de vin, il vendit des lettres de noblesse, institua de nouveaux magistrats et rançonna les anciens. Il disait ordinairement « que la bonne foi n'était que pour les marchands » et « que les surintendants n'étaient faits que pour être maudits ». En 1648, à la suite de la publication d'un nouveau tarif pour soumettre au droit de consommation toute marchandise qui entrait dans Paris, de longs débats s'élevèrent entre lui et le parlement, et, peu de temps après avoir été nommé surintendant général, il fut forcé de donner sa démission. On a de lui : *Histoire de ce qui s'est passé en Italie de* 1621 *à* 1630, insérée dans le recueil intitulé *Diverses relations* (Bourg, 1632, in-4°).

Mme de Motteville, *Mémoires.* — Saint-Aulaire, *Hist. de la Fronde.*

PARTICIACO ou **PARTICIPATIO**, nom d'une des plus anciennes familles vénitiennes; l'une des branches de l'illustre maison de Badovaro (*Badouer*), et qui a donné à sa patrie un grand nombre d'hommes remarquables, entre autres :

Angelo PARTICIACO, dixième doge, né à Héraclée, mort à Venise, en 827. Les Vénètes étaient étroitement assiégés par terre et par mer par Pepin, roi des Lombards, lorsqu'ils l'élevèrent au dogat en remplacement d'Obelerio (*voy.* ce nom), déposé pour cause de trahison (811). Les circonstances étaient désespérées : Pepin s'était emparé de la terre ferme; il avait brûlé Héraclée et Equilo, et occupait les îles de Chiozza, de Palestrino, de Brondolo, d'Albiola. Particiaco décida ses com-

patriotes à abandonner leur capitale maritime, Malamocco, et à se réfugier dans Rialto. Il attira ainsi les lourds vaisseaux lombards dans des canaux peu profonds et étroits, où, les assaillant à la fois des deux rives et avec des barques légères, il leur fit subir une terrible défaite. La mort de Pepin vint suspendre les hostilités. Particiaco profita de cette circonstance pour traiter directement de la paix avec Charlemagne. Elle fut facilement conclue. Particiaco s'associa successivement ses deux fils, *Giovanni Ier* et *Giustiniani*, et le fils de ce dernier *Angelo II* (mort en 821). Ce fut sous son règne, en 815, que les Vénètes enlevèrent d'Alexandrie les reliques de l'evangéliste saint Marc, dont ils firent leur patron en place de saint Théodore, martyr, qui l'avait été jusque-là. Avant Particiaco, Héraclée en terre ferme, Malamocco dans les lagunes, avaient été, suivant les événements, la capitale des Vénètes; toutes deux étaient d'un facile accès aux ennemis : Rialto offrait plus de sécurité; il était entouré d'une soixantaine de petites îles que le doge fit joindre l'une à l'autre par des ponts; elles se couvrirent bientôt de maisons; on les environna d'une enceinte, et cette cité naissante reçut le nom de *Venezia*. Angelo Particiaco est donc le véritable fondateur de la ville qui fut si longtemps la *reine des mers*. Il fit bâtir un palais ducal sur l'emplacement qu'occupe celui d'aujourd'hui, une cathédrale à Olivolo et un grand nombre d'autres monuments. Par ses soins Malamocco, Palestrina, Chiozza, Héraclée (*Città-Nuova*) sortirent de leurs ruines. La paix du long règne d'Angelo Ier ne fut troublée qu'une fois : le patriarche d'Aquilée fit une descente à Grado : il fut battu et les côtes du Frioul ravagées.

Giustiniani Particiaco, onzième doge, après avoir été deux fois ambassadeur à Constantinople, continua de gouverner la république à la mort de son père. Il jeta les fondements de l'église Saint-Marc, et mourut en 829.

Giovanni Particiaco Ier, douzième doge, se trouva alors seul en possession du trône. Il eut d'abord à reprimer les descentes des pirates narentins. L'ex-doge Obelerio rompit son ban et souleva les îles de Vigilia et de Malamocco. Giovanni prit son rival et le fit décapiter : il réduisit en cendres les villes rebelles. Sa sévérité lui attira la haine du peuple. Le tribun Carossio Bonico en profita pour attaquer Giovanni, qui se réfugia en France auprès de l'empereur Louis le Débonnaire (835). Au bout de six mois les principaux de la république fondirent à l'improviste sur Carossio, et l'exilèrent après lui avoir crevé les yeux. Giovanni fut rétabli, mais pas pour longtemps. Le 29 juin 837, il fut arrêté dans l'église Saint-Pierre, déposé et ordonné dans un monastere de Grado, où il termina ses jours. Pietro Gradenigo fut proclamé à sa place.

Orso Particiaco Ier fut élu doge après l'assassinat de Tradenigo (15 mars 864). L'empereur Basile le décora du titre honorifique de protospathaire (1). En reconnaissance, Orso lui envoya douze grosses cloches : ce furent les premières dont les Grecs se servirent. Il se ligua avec l'empereur Charles le Chauve pour repousser les Sarrasins, et lorsqu'en 877 ils vinrent mettre le siége devant Grado, il les força de s'éloigner. Il défendit, sous les peines les plus sévères, de vendre des chrétiens aux corsaires sarrasins ou esclavons. En 878 il s'associa son fils *Giovanni* et mourut en 881. « Ce fut, dit Muratori, un prince recommandable par sa sagesse, sa piété et son amour pour la paix. » Il agrandit Venise de l'île de Dorso-Duro et éteignit les factions qui désolaient la république.

Giovanni Particiaco II, seizième doge, succéda à son père dont il était le collègue, et s'associa son frère *Orso II*. En 882 il envoya son parent Badouer solliciter du pape Jean VIII le comté de Commachio; mais Marino, qui possédait cette ville, tendit une embuscade à Badouer, et l'assassina sur le territoire de Ravenne. Le doge, justement irrité, s'empara de Commachio et ravagea le territoire de Ravenne. En 887, devenu infirme, il se démit du gouvernement, en laissant au peuple la liberté de lui choisir un successeur. Pietro Candiano fut élu (17 avril), au détriment de Orso, mais il périt peu après dans un combat contre les Esclavons, et Giovanni Particiaco fut contraint de reprendre le dogat. Il mourut vers la fin d'avril 888, et Pietro Tribuno lui succéda.

Orso Particiaco II, surnommé *Paureta*, dix-neuvième doge, fut appelé au trône en mai 912, après la mort de Tribuno. Il eut quelques démêlés avec Michel, duc d'Esclavonie et Siméon, roi de Bulgarie. Il les termina a l'amiable. En 932, il abdiqua, et se retira dans un monastère. Pietro Candiano II le remplaça. A. de L.

Sabellico, *Historia Venet.* dec. I, lib. II. — Muratori *Annales*, an. 877 932. — Francesco Sansovino, *Cronica Venez.* — Paolo Morosini, *Storia di Venezia*, liv. I — Antonio Marino, *Storia civile e politica de' Veneziani*. — Daru, *Hist. de Venise*, t. I, liv. III, p. 49 et 73.

PARTOUNEAUX (*Louis*, comte), général français, né le 26 septembre 1770, à Romilly-sur-Seine (Champagne), mort à Menton (principauté de Monaco), le 14 janvier 1835. Il fit ses études au collége Louis-le-Grand, à Paris, et s'enrôla vers la fin de 1791 dans un bataillon de grenadiers volontaires, d'où il passa comme sous-lieutenant dans le régiment de Hainaut, où il devint bientôt capitaine. Il fut blessé et nommé adjudant général devant Toulon en 1793. Sa conduite brillante à la bataille de Vérone lui valut le grade de géneral de brigade. Il commanda les îles Sainte-Marguerite jusqu'en mars 1796, où il rejoignit l'armée d'Italie. Il se distingua à Rivoli, dans la campagne du Tyrol (1797), dans l'invasion des États vénitiens, et à la bataille de Verone (1799). A Novi, il fut blessé et fait prisonnier. Echangé

(1) Grand officier de la garde impériale byzantine qui portait l'épée de l'empereur.

bientôt, il courut en Hollande. Général de division le 27 août 1803, et employé au camp de Boulogne, il y fut nommé baron et commandant de la Légion d'honneur. En 1806, il commandait en Italie, sous Masséna, la division des grenadiers réunis, et contribua au succès des batailles de Véronette, Saint-Michel, Caldiero, etc. De 1806 à 1811, il servit dans le royaume de Naples, et força les Anglais à lever le siége de Scylla (29 mai 1809). Il réussit à pacifier les Abruzzes, la Pouille et les Calabres. En 1812, appelé à la grande armée, il fit la campagne de Russie sous les ordres de Victor, et ne dépassa pas Smolensk. Il fut chargé de protéger la retraite et du commandement de l'extrême droite. Attaqué par l'hetman Platow et par le général Wittgenstein, coupé par Tschitchakow, après une vigoureuse défense, il essaya vainement de traverser la Bérésina; il dut mettre bas les armes (28 novembre) devant quatre-vingt mille ennemis. La capitulation qu'il fit en cette occasion fut flétrie par l'empereur dans le bulletin n° 29 de la grande armée. En 1814, rendu à la liberté, Partouneaux protesta énergiquement contre des assertions qu'il déclarait mensongères. Après la seconde restauration il reçut le commandement de la 8e division militaire (Marseille), puis celui de la 10e (Toulouse), avec le titre de comte et les insignes de grand-officier de la Légion d'honneur. En 1820, il commandait la 1re division d'infanterie de la garde royale, et plus tard siégea à la Chambre des Députés pour le département du Var. Il donna sa démission après la révolution de 1830. Il succomba à une attaque d'apoplexie. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile (côté sud). On a de lui : *Adresse et Rapports sur l'affaire du 27 au 28 novembre 1812, qu'a eue la 12e division du 9e corps de la grande armée au passage de la Bérésina*; Paris, 1815, in-4°; — *Lettre sur le compte rendu par plusieurs historiens de la campagne de Russie, et par le 29e bulletin de l'affaire du 27 au 28 novembre* 1812; Paris, 1817, in-4°. A. DE L.

Victoires et Conquêtes. — Norvins, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Mullié, *Célébrités militaires*. — Ségur, *Hist. de Napoléon*, t. II. — *Doc. part.*

PARUTA (*Paolo*), célèbre historien italien, né le 14 mai 1540, à Venise, où il est mort, le 6 décembre 1598. Sa famille était originaire de Lucques. Après avoir terminé ses études à Padoue, il s'occupa de cultiver les sciences, et forma pendant quelque temps chez lui une espèce d'académie littéraire, où l'on remarquait, entre autres personnes de mérite, Andrea Morosini, Maffeo Veniero et Paolo Loredano. En 1562 il accompagna à Vienne les ambassadeurs que le sénat de Venise avait envoyés près de l'empereur Ferdinand. Ses ouvrages, et en particulier son *Histoire de la guerre de Chypre*, lui méritèrent en 1579 la charge d'historiographe de la république, celle qu'il ambitionnait le plus. Depuis cette époque on accumula pour ainsi dire les honneurs sur sa tête : ainsi on le vit successivement provéditeur de la chambre des emprunts (1580), membre du conseil des Soixante (1588), gouverneur de Brescia (1590), procurateur de Saint-Marc (27 décembre 1596), surintendant des blés (1597), etc. Mais ce fut surtout dans la diplomatie que le sénat eut recours à ses talents. Envoyé en 1592 à Rome pour succéder à Giovanni Moro, il se fit estimer par sa prudence et son adresse à ménager les affaires les plus difficiles; le pape Clément VIII, qui se plaisait à le consulter, le créa chevalier. En 1598, l'année de sa mort, il fut chargé de complimenter ce même pontife ainsi qu'Albert, duc d'Autriche. Paruta laissa une bibliothèque qui passait pour une des plus riches de Venise. Ses principaux ouvrages sont : *De victoria Christianorum ad Echinades*; Venise, 1572, in-4°; — *Della perfezione della vita politica lib. III*; ibid., 1579, in-4°; trois fois réimpr. et trad. en français et en anglais; — *Discorsi politici*; ibid., 1599, 1650, in-4°, trad. en latin et en allemand; c'est une série de vingt-cinq discours sur Rome, Athènes, la politique contemporaine et Venise, où l'on rencontre un esprit juste, étendu et parfois profond; l'auteur les a accompagnés d'un examen de sa vie sous le titre de *Soliloquio*; — *Storia Veneziana*, ibid., 1605, in-4°; cette histoire, commencée d'abord en latin et qui fait suite à celle du cardinal Bembo, s'étend de 1513 à 1552, et contient en trois livres un récit de la guerre de Chypre; elle est écrite dans un style clair, élégant et soutenu. Paruta, selon Daru, est le premier qui a eu le mérite d'introduire dans sa narration les détails de l'histoire civile, ordinairement dédaignés par les écrivains, au milieu des récits des guerres et des révolutions. Cet ouvrage a été trad. en anglais par le comte de Monmouth et réimpr. en 1718 par Apostolo Zeno.

A. Zeno, *Vie du P. Paruta*, à la tête de la *Storia Veneziana* (1718). — Niceron, *Mémoires*, XI. — Teissier, *Éloges*. — Chaufepié, *Nouv. dict. hist.* — Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VII, 2e partie. — Daru, *Hist. de Venise*.

PARUTA (*Filippo*), antiquaire italien, né à Palerme, où il mourut, le 15 octobre 1629. Il fut docteur en droit et secrétaire du sénat de Palerme. On a de lui : *La Sicilia descritta con medaglie*; Palerme, 1612, in-fol.; recueil estimé, réimpr. à Rome en 1649, et à Lyon en 1697, avec des addit., ainsi que dans les *Antiq. rer. ital.* de Grævius; — *Canzoni Siciliane*; ibid., 1645, 1662, in-12, écrites dans le dialecte sicilien. C'est à tort que quelques auteurs lui ont attribué *Palermo antico*, qui est d'Inveges, et *Memorie di Catania*, du P. Carrera.

Mongitore, *Bibl. Sicula*, II.

PAS (*Manassès DE*), marquis de FEUQUIÈRES, diplomate français, né à Saumur, le 1er juin 1590, mort à Thionville, le 13 mai 1640. La maison de Pas, qui tire son nom d'une seigneurie d'Artois, était connue depuis le onzième siècle. François

de Pas, premier chambellan de Henri IV, périt à la bataille d'Ivry. Le roi ayant entendu raconter la fin héroïque de cet officier, s'écria, dit-on : « Ventre saint gris! j'en suis fâché. La race en est bonne. N'y en a-t-il plus? — La veuve est grosse, répondit un courtisan. — Hé bien, je donne au ventre la pension que cettuy-ci avait. » Entré au service à l'âge de treize ans, Manassès parvint rapidement aux grades supérieurs. En 1625, il exerçait dans la Valteline la charge de maréchal de camp. En 1627, il fut fait prisonnier au siége de La Rochelle, où Richelieu l'employait à surveiller les opérations de l'ennemi; sa captivité dura neuf mois. Successivement gouverneur de Vic et de Moyenvic, lieutenant général dans les provinces de Metz et de Toul, négociateur en Allemagne, où il seconda Richelieu dans ses entreprises pour abaisser la maison d'Autriche, il fut enfin nommé, en 1633, ambassadeur extraordinaire près des cours protestantes de l'Allemagne et du Nord. Sa mission était d'asseoir sur des bases solides la ligue protestante contre l'*ennemi commun*, nom que l'on donnait à l'union dirigée par l'Autriche contre la France. Dans ce but, le point le plus important était de renouveler l'alliance avec la couronne de Suède : les efforts de Feuquières y tendirent tout d'abord. Grâce à sa fermeté, il obtint des cercles réunis à Heilbronn neuf articles en faveur de la couronne de Suède, qui furent suivis d'un traité particulier entre ce pays et la France. Mais il ne put gagner l'assentiment de l'électeur de Saxe, qui temporisa en l'amusant de vaines paroles. Il allait quitter Dresde lorsque Wallenstein, qui aspirait à la couronne de Bohême, lui fit faire des propositions secrètes. Voyant dans ces ambitieuses prétentions un contre-poids nécessaire à l'autorité de l'Autriche, il s'empressa d'en référer au roi, qui répondit : « J'employerai très-volontiers la puissance de mes armes et de mes bons amis avec toute mon autorité pour faire élire le duc de Friedland roi de Bohême et même pour le porter plus haut. » A Berlin, où Feuquières se rendit ensuite, l'électeur de Brandebourg signa le traité. A Francfort, il assista, le 5 septembre 1633, à une assemblée solennelle où les princes des quatre cercles de la Haute-Allemagne acceptèrent les articles votés par la confédération d'Heilbronn. Quelque temps après, malgre les efforts du chancelier Oxenstiern, il obtint la cession de Philipsbourg à la France, et ses négociations avec la cour de Saxe-Weimar amenèrent la prise d'Heidelberg. En 1635, Feuquières repartit pour l'Allemagne avec l'ordre d'entretenir tous les petits souverains de leurs véritables intérêts en leur démontrant qu'ils devaient s'opposer aux entreprises de la maison d'Autriche et former contre elle une ligue insurmontable. Après avoir rempli à Worms une partie de sa mission, il retourna aux frontières se mettre à la tête d'un corps de douze mille hommes, et prit coup sur coup Ivry, Damvilliers, Arlon et Longwy. Ces brillants faits d'armes servirent son crédit à la cour, ce qu'il n'osait espérer après la mort de son protecteur le P. Joseph. Mais, ayant rencontré Piccolomini sous les murs de Thionville avec des forces bien supérieures aux siennes, il est abandonné par ses troupes : un coup de mousquet lui brise le bras en deux endroits, il tombe et ne retrouve sa connaissance que dans la ville assiégée où les vainqueurs l'ont emporté. Malgré le dévouement d'Anne Arnauld, sa femme, il expira au bout de trois mois de souffrances. Il laissa ses huit enfants sans fortune après une vie consacrée tout entière au service de l'État. On sait que, pour obtenir les hautes missions dont il fut chargé, il céda, en 1632, aux conseils du P. Joseph et quitta la religion protestante pour embrasser le catholicisme. Ses *Lettres et Négociations durant l'ambassade de* 1633 ont été publiées en 1753 à Amsterdam (Paris), 3 vol. in-12. L'abbé Perau est, dit-on, l'éditeur de ce livre aussi intéressant pour l'histoire de Feuquières que pour celle de la politique du cardinal. L. L.

Perau, Préface des *Lettres et Négociations*. — Aubery, *Relation du voyage de M. de Feuquières en Allemagne en* 1633; dans les *Mémoires du cardinal de Richelieu*.

PAS, marquis DE FEUQUIÈRES (*Isaac* DE), général français, fils aîné du précédent, mort en Espagne, le 6 mars 1688. Après avoir longtemps servi dans des grades subalternes, il fut successivement lieutenant général des armées du roi, conseiller d'État ordinaire, gouverneur de Verdun, etc. L'habileté dont il fit preuve dans ces différents emplois et surtout le souvenir de la glorieuse existence de son père engagea Louis XIV à le nommer, en 1660, vice-roi d'Amérique. Dix ans plus tard nous le retrouvons ambassadeur en Allemagne, puis en Suède et en Espagne. En 1647, il avait épousé Mlle de Grammont, dont il eut sept enfants.

Son fils, *Antoine*, marquis de FEUQUIÈRES, né à Paris, le 16 avril 1648, mort le 27 janvier 1711, servit d'abord comme enseigne en 1667 aux siéges de Douai, de Tournai, d'Oudenarde, de Courtrai et de Lille, et en revint capitaine. Après avoir, en 1672, combattu avec valeur durant l'invasion des Provinces-Unies, il fut nommé colonel, et s'illustra à la conquête de La Franche-Comté. La bataille de Senef (1674), où il obtint le régiment royal de la Marine, le combat d'Altenheim (1675), les siéges de Condé et de Bouchain (1676), qui lui valurent les éloges du roi et une pension de 3,000 livres, sont autant de faits d'armes auxquels il prit une part active. Sa bravoure éclata encore davantage à l'importante affaire qui eut lieu sur les bords du Rhin entre M. de Montclar et le prince de Saxe-Eisenach (1677); il y fut atteint d'un boulet de canon. Non content d'être homme de guerre, il voulut encore être un habile écrivain. Voici ce que Mme de Sévigné disait à sa fille, le 12 août 1675 : « Je vous envoie la plus belle et la meilleure relation

qu'on ait eue ici depuis la mort de M. de Turenne; elle est du jeune marquis de Feuquières à M[me] de Vins, pour M. de Pomponne. Ce ministre me dit qu'elle était meilleure et plus exacte que celle du roi : il est vrai que ce petit Feuquières a un coin d'Arnauld dans sa tête qui le fait mieux écrire que les autres courtisans. » Ce n'est pas le seul endroit de ses lettres où M[me] de Sévigné nous parle de lui; un autre passage nous apprend qu'il fut compromis dans la trop célèbre affaire des poisons.

Brigadier sous les ordres du dauphin à la bataille de Philipsbourg (1688), Feuquières défit près de Rottembourg un corps de cavalerie, força sur le Danube le pont de Dillingen, courut le pays durant trente-cinq jours en mettant tout à contribution, et passa au fil de l'épée les garnisons rebelles de Neubourg et de Entz-Wahingen. Cette expédition rapporta à la France trois ou quatre millions sur lesquels Feuquières reçut douze mille livres de récompense. Nommé gouverneur de Bordeaux (1689), il se rendit en 1690 à Pignerol. A dater de ce moment la guerre fut facile au vieux militaire, mais cette guerre devait flétrir ses lauriers : Luserne pillée, le château d'Orbassan dévasté, les Vaudois massacrés, voilà autant de pages désolantes qu'il faudrait arracher de sa vie. Enfin, pour avoir trop compté sur ses forces après la prise de Carmagnole, il échoua devant Coni. La cour le revit un instant sur la fin de 1691; mais il la quitta pour aller combattre à Nerwinde. Ce fut son dernier exploit. La disgrâce dans laquelle il tomba auprès du monarque, et qui n'eut d'autre cause qu'une intrigue de cour, empoisonna les dernières années de cette vie si bien remplie. Douze heures avant de succomber, il écrivit au roi pour le prier de ne pas se montrer aussi sévère avec son fils qu'il l'avait été envers lui depuis 1701 : « Vous êtes l'image de Dieu, lui écrivait-il, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrais avoir expiées de mon sang. » Louis XIV, content de cette flatterie grossière, accéda à la demande du mourant. Le marquis de Feuquières avait épousé Marie de Monchy-Hocquincourt, fille du maréchal de ce nom, dont il eut deux enfants; c'est pour l'instruction de son fils qu'il écrivit les *Mémoires sur la guerre* (Amsterdam, 1731, 4 vol. in-12), premier ouvrage important qui ait été publié en France sur la tactique militaire. Il eut un grand succès, puisque la 5e édition fut publiée en 1775 par le comte de Feuquières avec une vie de son frère.

Les derniers représentants mâles de l'illustre famille des Feuquières étaient au dix-huitième siècle *Jules* DE PAS et le comte DE PAS, cousins germains, qui moururent tous les deux à un âge avancé. Louis LACOUR.

Feuquières, *Mémoires sur la guerre*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Courcelles, *Dict. des gener. franç.*

PAS. *Voy.* PASS.

PASCAL Ier, pape, né à Rome vers le milieu du huitième siècle, mort le 10 février 824. Après avoir été pendant plusieurs années abbé du monastère de Saint-Étienne, près de Rome, il fut nommé cardinal par Léon III. Élu pape en janvier 817, il couronna empereur en 823 Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire. Après le départ de Lothaire, plusieurs hauts fonctionnaires, chefs du parti impérial à Rome, furent assassinés; Pascal fut accusé d'avoir été complice de ce meurtre. Il établit son innocence par un serment, qui fut corroboré par le serment de trente-quatre évêques et de cinq prêtres.

Anastase le Bibliothécaire, *Liber pontificalis*. — Thegan. — L'Astronome, *Vita Ludovici Pii*. — Eginhard, *De gestis Ludovici Pii*. — Raynaldus, *Annales*. — Fr. Pagi, *Breviarium*.

PASCAL II, pape, né à Bleda, près de Viterbe, vers le milieu du onzième siècle, mort le 21 janvier 1118. Entré de bonne heure dans l'ordre de Clugny, il fut nommé cardinal par Grégoire VII, et élu à la papauté au mois d'août 1099. L'empereur Henri IV lui opposa, mais sans succès, plusieurs antipapes; après qu'il eut été détrôné par son fils Henri V, Pascal réunit en 1106 un synode à Guastalla, et y fit renouveler l'interdiction de l'investiture laïque pour les dignités ecclésiastiques. Incapable d'apprécier la portée des événements, il crut le triomphe de l'Église assuré, et il permit aux prélats de l'empire, nommés contrairement aux canons, de conserver leurs siéges, pourvu qu'ils ne fussent pas simoniaques manifestes. Cette concession intempestive laissa le nouvel empereur Henri V maître de l'Église d'Allemagne; aussi, dès qu'il eut consolidé son pouvoir, reprit-il au sujet de l'investiture toutes les prétentions de son père. Les négociations qu'il entama en 1107 avec Pascal, qui s'était rendu à Châlons, n'eurent pas de résultat. Au lieu de reprendre la lutte avec énergie, le pape se borna à faire proclamer par plusieurs conciles l'affranchissement de l'Église du pouvoir laïque, mais laissa tranquillement Henri établir de plus en plus son autorité. Lorsqu'à la fin de 1110 Henri fut entré en Italie avec une armée considérable, Pascal, hors d'état de lui résister, proposa, comme moyen terme, que les prélats rendissent à l'Empire les fiefs et droits régaliens, qu'ils en avaient reçus depuis les temps de Charlemagne, et qu'en revanche Henri renonçât au droit d'investiture. Henri accepta; mais au moment où le pape allait le couronner empereur dans l'église Saint-Pierre de Rome, il fit connaître ce traité aux prélats, qui ne voulurent pas abandonner leurs riches possessions. Il s'en suivit une violente altercation, qui finit par l'arrestation du pape et de plusieurs cardinaux. Après deux mois de détention, Pascal, pour faire cesser les excès des troupes allemandes, consentit à rendre à Henri le droit d'investiture, pourvu que les élections ecclésiastiques se fissent librement et sans simonie. A peine remis en liberté, il eut à subir des reproches amers de la part de plusieurs ardents défenseurs de l'indé-

pendance de l'Eglise. Quoique soutenu par quelques évêques français modérés, tels qu'Ives de Chartres et Hildebert du Mans, il se vit obligé de rompre l'accord qu'il venait de conclure avec Henri; à quoi l'autorisait du reste la violence employée par l'empereur. Ce dernier, sans se préoccuper de l'excommunication lancée contre lui par plusieurs synodes, donna cours à tous ses instincts de despotisme et d'avidité, et se mit à opprimer non-seulement l'Église, mais aussi les princes laïques qui, dirigés par le duc de Saxe, le futur empereur Lothaire III (*voy.* ce nom), se liguèrent contre lui avec les partisans de la liberté de l'Église. Afin de compenser les défaites qu'il éprouva en Allemagne, il accourut en 1116 en Italie pour enlever au saint-siége l'héritage de la comtesse Mathilde. A son approche, Pascal se retira à Bénévent, puis à Anagni; lorsque Henri eut quitté Rome, il y revint, mais mourut peu de temps après. Plein de bonnes intentions, mais faible et irrésolu, il compromit par des demi-mesures et son repos et la cause de l'Église. Cependant il obtint des rois de France et d'Angleterre l'abolition de la cérémonie de l'investiture laïque pour les dignités ecclésiastiques.

Vita Paschalis (dans Muratori, *Scriptores*, t. III). — *Chronicon Montis Cassini*. — *Annalista Saxo*. — Falcone, *Chronicon Beneventanum*. — *Chronicon Uspergense*. — Landulphe le jeune, *Chronicon*. — Stenzel, *Geschichte Deutschland unter den fränkischen Kaisern*. — Gervais, *Politische Geschichte Deutschlands unter Heinrich V und Lothar III*. — Raynaldus, *Annales*. — Gfrorer, *Gregorius VII und seine Zeit*. — Papencordt, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*.

PASCAL, antipape, mort en 694. Il était archidiacre de l'Église romaine lorsque pendant la dernière maladie du pape Conon, pour s'emparer de l'or que ce pontife avait légué au clergé et aux monastères, il écrivit à Jean Platys, exarque de Ravenne et lui promit cet or, s'il consentait à soutenir son élection au trône pontifical. L'exarque entra dans ce dessein, et ses officiers, dès le lendemain de la mort de Conon (22 octobre 687), firent élire Pascal. Une autre partie du peuple romain élut l'archiprêtre Théodore, et s'empara de l'intérieur du palais de Latran pendant que la faction de Pascal ne put occuper que l'extérieur. Pour mettre un terme à cette lutte scandaleuse, la majorité du clergé, des magistrats et du peuple reporta ses suffrages sur un prêtre appelé Sergius (16 décembre 687). Théodore se soumit; Pascal, au contraire, résista, et persuada à l'exarque de venir à Rome avec ses officiers. Celui-ci arriva en effet, mais trouvant Sergius reconnu par tout le monde, il abandonna Pascal à son malheureux sort, tout en exigeant du nouveau pape, et pour confirmer sa nomination, les cent livres d'or qui lui avaient été promises. Peu après, Pascal, convaincu de magie, fut privé de sa charge d'archidiacre et relégué dans un monastère, où il mourut impénitent. H. F.

Fleury, *Hist. eccl.*, l. 40, ch. 39. — Anastase, *Vitæ Pontificum*. — Artaud de Montor, *Hist. des souver. pontifes rom.*, t. Ier.

PASCAL (*Gui* DE CRÊME), antipape, né à Crême, en Lombardie, mort à Rome, le 20 septembre 1168. Adrien IV le nomma cardinal diacre (1155), et le députa en Allemagne auprès de l'empereur Frédéric Ier pour essayer de l'amener à un accord avec le saint-siége; mais Gui se laissa surprendre par ce prince, dont il favorisa secrètement le parti au détriment de l'Église. Frédéric ne fut point ingrat : Gui, qui avait été l'un des cardinaux de la faction d'Octavien, eut à la mort de ce dernier tout l'appui de l'empereur, qui, le jour même (22 avril 1164), le fit proclamer pape sous le nom de *Pascal III*. Il l'emmena ensuite avec lui à Wurtzbourg, où il présida une diète ou conciliabule contre le pape Alexandre III. Enfin, après beaucoup de traverses, Gui de Crême introduit par Frédéric à Rome y mourut misérablement. Son décès n'éteignit point le schisme; car Frédéric fit élire pour lui succéder Jean, abbé de Strumm en Hongrie, qui prit le nom de *Calixte III*. H. F.

Baronius, *Annal.*, ann. 1170. — Aubery, *Hist. des cardin.*, t. I, p. 177. — Rohrbacher, *Hist. de l'Église*.

PASCAL ou **PASCHAL** (*Pierre*), littérateur français, né en 1522 à Sauveterre (Bazadois), mort le 14 mars 1565, à Toulouse. Après avoir accompagné à Rome le cardinal d'Armagnac, il étudiait le droit à Padoue lorsque l'archidiacre Jean de Mauléon y fut assassiné en 1547; chargé par la famille de dénoncer le meurtre au sénat de Venise, il le fit avec tant de chaleur qu'il s'attira des ennemis et revint en France. Henri II lui donna une pension de 1,200 livres. « C'était, dit Du Verdier, un pur abuseur de monde, qui repaissait les gens de fumée au lieu de rôt »; il avait répandu le bruit qu'il travaillait à une *Histoire de France*, et l'on n'en trouva pas vingt feuillets lorsqu'il mourut. On a de lui : *Adversus J. Manlii parricidas actio*; Venise et Lyon, 1548, in-8°, trad. en français; — *Henrici II elogium*; Paris, 1560, in-8° et in-fol.

Du Verdier, *Biblioth.* — *Biogr. Toulousaine*.

PASCAL (*Blaise*), l'un des plus grands génies des temps modernes, naquit à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623, et mourut à Paris le 19 août 1662. Son père, Étienne Pascal, était président en la cour des aides de Clermont et fort versé en mathématiques (1). A trois ans, il perdit sa mère, Antoinette Begon. Dès l'âge le plus tendre, « il donna, raconte sa sœur (Mme Périer), des marques d'un esprit extraordinaire par les petites reparties qu'il faisait fort à propos. » Cette précocité d'esprit, jointe à la qualité de fils unique, détermina le père à se vouer tout entier à l'éducation du jeune Blaise. A cet effet, il se démit de sa charge et se retira en 1631 à Paris, avec tous ses enfants. Ses idées

(1) Étienne Pascal, né en 1588, à Clermont, était d'une des bonnes maisons de l'Auvergne. Son père avait été trésorier de France à Riom, et sa mère était fille du sénéchal d'Auvergne.

sur l'éducation n'étaient pas celles de tous les pères. Ainsi, il ne lui enseigna le latin qu'à douze ans, et il s'appliquait à exercer l'intelligence plutôt que la mémoire. Bientôt l'élève voulut savoir la raison de toutes choses, et étonna le maître lui-même par une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux. Dans tous ses raisonnements, il ne pouvait se rendre qu'à l'évidence; « de sorte, rapporte sa sœur, que quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même ». Une fois, entre autres, quelqu'un ayant frappé avec un couteau sur un plat de faïence, le jeune Blaise remarqua que le son, que rendait le plat, était arrêté dès qu'on y mettait la main. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons; il y remarqua tant de choses qu'il en fit un traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné. Ce fut vers la même époque qu'il témoigna d'une aptitude extraordinaire pour la géométrie. Mais le père, désirant réserver cette jeune sève pour l'étude des langues, avait caché soigneusement tous les livres de mathématiques. Tant de précautions ne firent qu'exciter la curiosité de l'élève. Un jour il demanda ce que c'était que la géométrie. Sur la réponse que c'était le moyen de faire des figures exactes et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, il se mit aussitôt à rêver sur cette simple ouverture dans ses heures de récréation; il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint, sans aucun secours étranger, jusqu'à la 32ᵉ proposition du 1ᵉʳ livre d'Euclide. « Comme il était là-dessus, ajoute sa sœur, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendît; il le trouva si fort appliqué qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue : on ne peut dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause de la défense expresse qu'il lui en avait faite, ou le père de voir le fils au milieu de toutes ces choses. » Le père fut pour ainsi dire épouvanté de cette précocité du génie : sans lui dire un mot, il le quitta pour aller raconter, les larmes aux yeux, sa découverte à un savant de ses amis, M. le Pailleur. « Voici, s'écria-t il, en lui montrant des démonstrations géométriques, ce qu'a fait mon fils; il a inventé les mathématiques, malgré ma défense de s'en occuper. » Le père n'hésita plus à lui confier la lecture des Éléments d'Euclide. L'élève n'eut besoin d'aucune explication pour les comprendre, et ses progrès étaient si rapides qu'il fut admis dans l'intimité du père Mersenne, de Roberval, de Carcavi, de Mydorge, et qu'il assistait, avec ces savants célèbres, aux conférences hebdomadaires de cette société qui devint, en 1666, le noyau de l'Académie royale des sciences. A seize ans il fit un *Traité des Coniques* (1), qui étonna Descartes lui-même : ce grand géomètre le regardait comme l'ouvrage des maîtres de Pascal, ne pouvant croire qu'un jeune homme de cet âge en fût l'auteur (1). A dix-huit ans il inventa *La Machine arithmétique*, destinée à faciliter les calculs de son père, qui venait d'être nommé intendant de Rouen. Remplacer par des mouvements et des combinaisons de pièces matérielles (roues) l'acte des supputations numériques, tel était le problème que Pascal s'était proposé. Dans son entreprise audacieuse, il se heurta d'abord contre une difficulté toute matérielle, que rencontrent la plupart des inventeurs, et qu'il explique lui-même dans sa dédicace au chancelier Pierre Seguier. « N'ayant pas, dit-il, l'industrie de manier le métal et le marteau comme la plume et le compas, et les artisans ayant plus de connaissance de la pratique de leur art que des sciences sur lesquelles il est fondé, je me vis réduit à quitter toute mon entreprise, dont il ne me revenait que beaucoup de fatigues, sans aucun bon succès. » Enfin, après des essais réitérés, il parvint à construire la machine arithmétique pour laquelle il demanda et obtint en 1649 un privilège, et dont il envoya un modèle à la reine Christine de Suède (2). Mais tant d'ardeur au travail minait de plus en plus une constitution déjà faible. « Cette fatigue et la délicatesse où se trouvait sa santé le jetèrent, dit Mᵐᵉ Périer, dans des incommodités qui ne l'ont plus quitté; de sorte qu'il nous disait quelquefois que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas passé un jour sans douleur. Ces incommodités néanmoins n'é-

(1) Parmi les papiers de Pascal, communiqués par Périer à Leibniz, se trouvaient plusieurs pièces traitant des sections coniques. Leibniz les a ainsi classées : 1° *Generatio coni sectionum tangentium et secantium, seu projectio peripheriæ tangentium et secantium circuli in quibuscumque oculi, plani ac tabulæ positionibus*; 2° *De hexagrammate mystico et conico*; 3° *De quatuor tangentibus et rectis puncta tactuum jungentibus, unde rectarum harmonice sectarum et diametrorum proprietates oriuntur*; 4° *De proportionibus segmentorum secantium et tangentium*; 5° *De tactionibus conicis*; 6° *De loco solido*. A ces pièces se trouvait joint un feuillet imprimé (depuis reproduit dans les œuvres de Pascal), dont le titre était *Essais de coniques*. Les six pièces, ci-dessus indiquées, formaient, aux yeux de Leibniz, « un corps d'ouvrage assez net et achevé », et il l'estimait en état d'être imprimé. « Je crois même, ajoutait-il, qu'il est bon de ne pas tarder davantage, parce que je vois paraître des traités qui y ont quelque rapport : il est bon de le donner au plus tôt, avant qu'il perde la grâce de la nouveauté. » Cette lettre de Leibniz est datée de Paris, 30 août 1676. A cette époque il n'avait pas encore mis au jour le calcul infinitésimal.

(1) « J'ai reçu, écrivait Descartes au P. Mersenne, l'Essay touchant les coniques, du fils de M. Pascal, et avant que d'en avoir lu la moitié, j'ay jugé qu'il avoit appris de M. Des Argues ce qui m'a été confirmé incontinent après par la confession qu'il en fait lui-même. » (*Lettres de Descartes*, t. II, lett. 38.)

(2) Le Conservatoire des arts et métiers possède une machine qui a toutes les qualités que Pascal attribue à la sienne dans un *Avis au lecteur* et dans le *Privilège du Roi*; *Œuvres de Pascal*, t. II, p. 339 et suiv. (édit. Hachette). Une petite caisse de laiton de 36 centimètres de longueur, 13 centimètres de largeur et 8 centimètres de hauteur renferme tout le mécanisme. Le principe de cette machine a été depuis perfectionné par plusieurs savants, au nombre desquels il faut citer, en première ligne, M. Babbage.

tant pas toujours d'une égale violence : dès qu'il avait un peu de relâche, son esprit se portait incontinent à chercher quelque chose de nouveau. » A ce moment, il n'avait pas encore abandonné le domaine de la science pour se réfugier dans celui de la religion. Sa correspondance avec Fermat le montre occupé des questions les plus élevées de l'analyse géométrique et des effets de la pesanteur. Les expériences de Toricelli (*voy.* ce nom), que le P. Mersenne fit connaître en France en 1644, lui suggérèrent d'abord la pensée « que le vide n'étoit pas une chose impossible et que la nature ne le fuyoit pas avec tant d'horreur que plusieurs se l'imaginent (1) ». Ces dernières paroles étaient à l'adresse des physiciens de l'école d'Aristote, et furent vivement relevées par le P. Noël (1). Dans la polémique qui s'ensuivit, la vérité et la bonne foi n'étaient pas du côté du père jésuite. Mais cette polémique devint l'occasion d'expériences du plus haut intérêt sur l'*Equilibre des liqueurs* et la *Pesanteur de l'air*. Ce fut en 1647 que Pascal conçut l'idée de ce qu'il appelait « la grande expérience de l'équilibre des liqueurs ». Il imagina, comme il l'expose lui-même, « de faire l'expérience ordinaire du vide plusieurs fois en un même jour, dans un même tuyau, avec le même vif argent, tantôt en bas et tantôt au sommet d'une montagne, élevée pour le moins de cinq ou de six cents toises, pour éprouver si la hauteur du vif-argent suspendu dans le tuyau se trouvera pareille ou différente dans ces deux situations ». Il choisit, pour cette expérience, le Puy-de-Dôme, et en chargea son beau-frère, Périer, conseiller en la cour des aides d'Auvergne à Clermont. Voici quel était le raisonnement de Pascal : « S'il arrive, se disait-il, que la hauteur du vif-argent soit moindre au haut qu'au bas de la montagne, il en faudra conclure que la pesanteur ou pression de l'air en est la seule cause, et non pas l'horreur du vide, puisqu'il est bien certain qu'il y a beaucoup plus d'air au pied de la montagne que sur son sommet; au lieu qu'on ne sauroit dire que la nature abhorre le vide au pied de la montagne plus que sur son sommet. » Ce raisonnement fut parfaitement justifié par la grande expérience dont Périer consigna les résultats dans une lettre à Pascal du 22 septembre 1648. C'est de cette époque que date la physique moderne. Cependant Pascal avait longtemps hésité à rompre avec les traditions de l'école. « Ce n'est pas, dit-il, sans regret que je me départs de ces opinions si généralement reçues; je ne le fais qu'en cédant à la force de la vérité... L'évidence me force de quitter des opinions où le respect de l'antiquité m'avoit retenu. Aussi je ne les ai quittées que peu à peu; car du premier de ces trois principes que la nature a pour le vide une horreur invincible, j'ai passé à ce second, qu'elle en a de l'horreur, mais non pas invincible; et de là je suis enfin arrivé à la croyance du troisième, que la nature n'a aucune horreur pour le vide. » — L'expérience du Puy-de-Dôme eut un grand retentissement, et fut répétée avec le même succès, par plusieurs savants, en Angleterre et en d'autres pays de l'Europe.

Ce fut peu de temps après cette importante découverte de la pesanteur de l'air, sur laquelle est fondée la barométrie, que Pascal se tourna vers les dogmes de la religion, et « renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer exclusivement à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire ». Quelle était la cause d'un changement si soudain? Ce fut, comme on l'a prétendu, la lecture des livres jansénistes, et notamment du Discours de Jansénius sur la *Réformation de l'homme intérieur*. La curiosité scientifique n'était, pour ce rigide sectaire, qu'une forme de la concupiscence de la chair. « C'est, dit Jansénius, cette curiosité toujours inquiète, qu'on a palliée du nom de science... De là est venue la recherche des secrets de la nature qui ne nous regardent point, qu'il est inutile de connaître et que les hommes ne veulent savoir que pour les savoir seulement (1). » M. Sainte-Beuve ne doute pas que « le premier ébranlement » de Pascal ne vint de ce petit livre de Jansénius. « A la lecture de cette page, ajoute l'éminent critique, tout un rideau dut se tirer du fond de l'âme de Pascal; la physique, la géométrie lui apparurent pour la première fois dans un nouveau jour. Il se sentit atteint, entre tous, de l'orgueilleuse et royale maladie : « Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, disait plus tard Pascal, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant. » L'étude de l'homme, la réflexion du monde moral, datèrent pour lui de ce jour-là (2). L'effet de cette première conversion se

(1) La Correspondance du jésuite Noël avec Pascal roule principalement sur l'espace vide que laisse un tube de verre rempli d'eau, de plus de 32 pieds, ou un tube rempli de mercure, de plus de 28 pouces, si l'on renverse l'un ou l'autre tube sur un bassin rempli du même liquide. En opposition avec Pascal qui admettait que cet espace est « véritablement vide et destitué de toute matière », le P. Noël soutenait qu'il est occupé « par l'élément lumineux de l'air (la lumière passait alors pour un élément de l'air) subtil, qui a traversé les pores du verre pour prendre la place du mercure ou de l'eau » (1re lettre du P. Noël). Pascal, dans sa réponse, lui reprochait avec raison d'avoir employé un argument sans valeur. « Puisque, lui disait-il, la nature de la lumière est inconnue et à vous et à moi, et qu'elle nous demeurera peut-être éternellement inconnue, je vois que cet argument sera longtemps sans recevoir la force qui lui est nécessaire pour devenir convaincant. »

(2) *Nouvelles expériences touchant le vide; au lecteur.*

(1) Le Discours de Jansénius et le livre de Saint-Cyran, *La Fréquente Communion*, lui avaient été mis entre les mains par des jansénistes (Deslandes, Guillebert, de la Bouteillerie) qui soignaient son père pendant une maladie à Rouen (1646). Leur conversation roulait souvent sur la renaissance religieuse dont ils étaient de fervents adeptes.

(2) Sainte Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 472.

fit d'abord sentir dans sa famille : il porta sa jeune sœur (Jacqueline), âgée de vingt et un ans, à renoncer au monde, et, aidé des sermons de Singlin, il la persuada d'entrer, comme religieuse, à Port-Royal, où elle prit le nom de Sainte-Euphémie (1). Cependant l'étincelle scientifique s'était ranimée en Pascal depuis la découverte de la pesanteur de l'air. Il eut alors en lui une terrible lutte dont il rendit compte dans une lettre écrite à sa sœur : il lui fallait « d'horribles attaches pour résister aux grâces abondantes que Dieu lui donnait ». Il fut atteint d'une sorte de paralysie des membres inférieurs et ne put, pendant quelque temps, marcher qu'avec des béquilles. Par suite de spasme ou de paralysie partielle du gosier, il ne pouvait avaler de boisson que chaude et goutte à goutte. Souffrant d'atroces douleurs de tête et d'entrailles, il réchauffait ses pieds et ses jambes glacés par des chaussures trempées dans l'eau-de-vie.

Cependant, en 1653, nous trouvons Pascal redevenu homme du monde, faisant par civilité ce que la religion enseigne de faire par charité. La fortune dont il avait hérité après la mort de son père (24 sept. 1651) lui permettait de mener un train de vie fastueux. « C'était le temps de la Fronde. Molière et Pascal, ces deux grands esprits, en ces libres moments, eux aussi passaient leur jeunesse et menaient leur Fronde (2). » Au milieu de cette vie agitée et réfléchie, la géométrie faisait des retours. Il écrivait à Fermat sur des questions d'analyse, répondait au chevalier de Méré, grand joueur, sur le problème des *paris*, il inventait le haquet, la brouette du vinaigrier, entrevoyait l'*omnibus ;* enfin il pensait à un engagement définitif dans le monde, à l'achat d'une charge et à un mariage. Il en était là quand « le Seigneur, qui le poursuivait depuis longtemps », l'atteignit. Un petit papier et un morceau de parchemin, pliés ensemble, furent trouvés, après la mort de Pascal, dans la doublure de son habit : c'étaient deux copies pareilles, l'un sur papier, l'autre sur parchemin, du récit d'une vision qu'il eut le 23 nov. 1654 (3), et on raconte qu'il décousait et recousait soigneusement lui-même son habit chaque fois qu'il en changeait, tant il tenait à garder constamment sur lui ce papier et ce parchemin. En rapprochant les dates, on a trouvé que ce fut vers la même époque, que Pascal courut un danger de mort. En novembre 1654, étant allé se promener dans un carrosse à quatre chevaux au pont de Neuilly, les chevaux prirent le mors aux dents : les deux premiers furent précipités dans la Seine ; mais, au même instant, les rênes et les traits se rompirent et le carrosse s'arrêta court. Ce fut, dit-on, depuis cet événement que Pascal crut toujours voir un abîme à ses côtés. Cependant il n'en est pour la première fois question que dans les Lettres de l'abbé Boileau, imprimées en 1737 (1).

Quoi qu'il en soit, vers la fin de 1654, il allait plus fréquemment voir sa sœur au parloir de Port-Royal de Paris ; et depuis lors elle semble prendre sur son frère le même ascendant qu'il avait eu sur elle. Jacqueline en écrivait à Mme Périer : « ... Il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en avouant qu'au milieu de ses occupations qui étoient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvoient contribuer à lui faire aimer le monde et auxquelles on avoit raison de le croire fort attaché, il étoit de telle sorte sollicité à quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avoit des folies et des amusements du monde, et par le reproche continuel que lui faisoit sa conscience, qu'il se trouvoit détaché de toutes choses à un point où il ne l'avoit jamais été. »

Pascal vint demeurer à Port-Royal-des-Champs, où, selon l'expression de son directeur (Singlin), « M. Arnauld devoit lui prêter le collet en ce qui regardoit les hautes sciences, et où M. de Saci lui apprend à les mépriser ». Il avait alors environ trente-deux ans. Il garda jusqu'à sa mort le genre de vie qu'il y adopta, se servant lui-même jusqu'à faire son lit, et n'employant les domestiques que pour les offices indispensables. Cette seconde conversion amena celle de ses deux amis, le duc de Roannez et Domat (2).

(1) *Jacqueline Pascal* était née à Clermont, le 4 octobre 1625, et mourut en 1661, connue en religion sous le nom de sœur de Sainte-Euphémie. On a d'elle : *Pensées édifiantes sur le mystère de la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ*, nouv. édit. ; Paris, 1757, in-12. — *Règlement pour l'éducation des enfants de Port-Royal*, imprimé en 1665 avec les Constitutions de Port-Royal. — Des *Cantiques spirituels.*

(2) Sainte-Beuve, *Ibid.*, p. 40.

(3) Cet écrit, publié pour la première fois par Condorcet, commence ainsi : L'an de grâce 1654, lundi 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres du martyrologe, *depuis environ dix heures du soir jusques environ minuit et demi* : FEU, etc., et finit par ces mots : Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre. *Non obliviscar sermones tuos.* » Les paroles de la fin rapprochées de celles du commencement nous paraissent indiquer que Pascal eut une vision. — Un carme, ami de Périer, a écrit sur ce récit un commentaire de 21 pages in-fol.

(1) Voici ce qu'écrivit cet abbé à une demoiselle pour la rassurer de ses terreurs : « Où d'autres n'aperçoivent qu'un chemin uni, vous voyez d'affreux précipices. Cela me fait souvenir de M. Pascal, dont la comparaison ne vous déplaira pas... Ce grand esprit croyait toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisoit mettre une chaise pour se rassurer ; je sais l'histoire d'original. Ses amis, son confesseur, son directeur, avoient beau lui dire qu'il n'y avoit rien à craindre, que ce n'étoient que des alarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite et métaphysique, il convenoit de tout cela avec eux, car il n'étoit nullement visionnaire, et, un quart d'heure après, il se creusoit de nouveau le précipice qui l'effrayoit. » — C'est à cette source que Voltaire avait puisé quand il écrivait (1er juin 1738) à S'Gravesande : « Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie, voir un abîme à côté de sa chaise ; faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant ? Pour moi, je vois aussi un abîme, mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. »

(2) M. F. Collet (*Fait inédit de la vie de Pascal ;* Paris, 1848), a essayé de montrer que cette métamorphose de Pascal eut lieu sous l'influence du chevalier de Méré et pendant son voyage à Poitiers, en compagnie avec le duc de Roannez. Il s'appuie principalement sur ce passage des œuvres du chevalier de Méré (t. I, p. 30, où il

C'est peu après son entrée à Port-Royal-des-Champs qu'il faut placer son *Entretien* avec M. de Saci, un *Entretien sur Épictète et Montaigne* (1). M. de Saci trouvait la lecture de ces auteurs, sinon dangereuse, au moins inutile. Pascal soutenait la thèse contraire. Selon lui, Épictète est un des philosophes qui ont le mieux connu les devoirs de l'homme; et il citait avec admiration ces paroles : « Savez vous que vous êtes en ce monde comme un acteur, et que vous jouez le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître de vous le donner? » Il trouvait dans Épictète « un art incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, et pour les forcer à reconnoître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles. » Quant à Montaigne, il voyait « l'essence de son opinion dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore et qu'il appelle sa maîtresse-forme. » — « Montaigne, ajoute-t-il, est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice, pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables. »

C'est de Pascal, auxiliaire de Port-Royal, que datent *les Provinciales*, dont le véritable titre est : *Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites sur la morale et la politique de ces Pères*. Toute l'histoire du jansénisme gravite autour de ces fameuses lettres sur lesquelles Voltaire a émis ce jugement souvent invoqué : « Le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des *Lettres provinciales*. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées : il n'y a pas un seul mot qui, depuis cent ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage (2). » Molière n'est qu'inferieur de date. C'est là ce qui a fait dire à M. Villemain avec beaucoup d'esprit : « qu'il admirerait moins les *Lettres provinciales*, si elles n'étaient pas écrites avant Molière ». Les controverses théologiques sur la grâce, les maximes des jésuites, les intrigues ourdies par ceux-ci contre les jansénistes, furent, comme on sait, l'origine des *Provinciales*. Le combustible était depuis longtemps prêt : il suffisait d'une etincelle pour faire éclater l'incendie. L'étincelle ce fut le démêlé du duc de Liancourt avec l'abbé Picoté, son confesseur. Ce prêtre refusait au grand seigneur l'absolution parce qu'il logeait chez lui un janséniste (le père Des Mares) et qu'il faisait élever une petite-fille (Mlle de la Roche-Guyon) à Port-Royal. L'affaire fit grand bruit. C'est sur ce refus de sacrement, parti de Saint-Sulpice, qu'Arnauld écrivit sa *Première lettre à une personne de condition*. Sa lettre provoqua des réponses violentes du P. Annat et des autres intéressés, auxquelles il répliqua dans une *Seconde lettre à un duc et pair* (M. de Luynes), datée de Port-Royal-des-Champs, 10 juillet 1655. L'affaire fut portée devant la Sorbonne. Malgré les concessions qu'il avait faites aux Thomistes sur la *grâce suffisante* et la *grâce efficace*, Arnauld perdit sa cause. Ce fut alors que Pascal entra en scène. C'est, comme dit M. Sainte-Beuve, à ce public de la galerie extérieure, si excité et si passionné sans trop savoir pourquoi, que les *Provinciales* vont s'adresser (1). L'affaire, il est vrai, n'était pas encore décidée en Sorbonne quand parut la première lettre (23 janvier 1656); mais, au ton qui y règne, on voit que l'on ne comptait plus sur la justice de ce tribunal. En ouvrant la porte à la raillerie, Pascal fit entrer l'ennemi dans la place. « Toutes les plaisanteries dont on a vécu cent cinquante ans sur le gros livre de Jansenius, sur ce qui s'y trouve ou ne s'y trouve pas, n'ont pas d'autre source; Pascal les a inventées. Elles ont tué les jésuites, les molinistes et les thomistes; elles ont tué ou rendu fort malades bien d'autres choses encore (2). » Au moment où il commençait sa célèbre campagne contre les jésuites, il demeurait à Paris, près du Luxembourg, dans une maison qui faisait face à la porte Saint-Michel : c'était le poëte Patrix, officier du duc d'Orléans, qui la lui avait prêtée. Mais, pour plus de sécurité, il quitta son logis et alla, sous le nom de *M. de Mons* ou *Montalte*, se cacher dans une petite auberge de la rue des Poirées, à l'enseigne du Roi-David, derrière la Sorbonne et juste en face du collége des jésuites. Dès leur apparition, *les Provinciales* obtinrent un succès extraordinaire. La première lettre débute par une exaltation ironique de l'autorité de la Sorbonne, *mons parturiens*, — pour aboutir à l'invention du mot *pouvoir prochain*, — *ridiculus mus*, — sur le sens duquel les disputants ne pouvaient ni ne devaient s'entendre : et c'était pourtant par là qu'on aurait dû commencer : « Je ne dispute jamais du nom, disait l'auteur, chez les Jacobins, pourvu qu'on m'avertisse du sens qu'on lui donne. » Les premières lettres etaient tout à fait anonymes : le pseudonyme *Louis de Montalte* n'apparut que plus tard. Pascal jouissait de son incognito, en harcelant ses ennemis (3). La seconde lettre, sur la *grâce suffisante*, est datée du 29 janvier, quoi-

1690) : « Depuis ce voyage, il (Pascal) ne songea plus aux mathematiques qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration. »

(1) Publié en 1728 par le P. Des Molets dans ses *Mémoires de littérature*; reproduit dans l'édit. des *Pensées* de Pascal par M. Havet, et réimprimés dans les *Œuvres complètes* de Pascal, t. I, p. 423-433, édit. de Lahure.

(2) *Siècle de Louis XIV*.

(1) Pascal, interrogé pourquoi il avait employé, pour écrire les *Provinciales*, un style railleur et divertissant, avait répondu lui-même : « Si j'avois écrit d'un style dogmatique, il n'y auroit eu que les savants qui les auroient lues, et ceux-là n'en avoient pas besoin. »

(2) Sainte Beuve, *Port Royal*, t. II, p. 561.

(3) On les attribuait d'abord à quelque nom célèbre, à

qu'elle ne parut que le 5 février : elle n'atteignit encore que les Jacobins thomistes, le parti de la défection, dont Arnauld avait à se venger. « Il y a deux choses dans ce mot de *grace suffisante* : il y a le son qui n'est que du vent, et la chose qu'il signifie. » Puis, l'auteur arrive, par une série de déductions, où se mêle la raillerie la plus fine à l'esprit le plus sérieux, à faire conclure au lecteur lui-même que la *grâce suffisante* n'est que du vent. Il termine par ces mots : « Il me semble qu'on peut sans péril douter du *pouvoir prochain*, et de cette *grâce suffisante*, pourvu qu'on ne soit pas jacobin. » — La troisième lettre roule sur la condamnation définitive d'Arnauld, qui lui fait dire cette parole, mise dans la bouche d'un savant théologien : « Les plus habiles sont ceux qui intriguent beaucoup, qui parlent peu et qui n'écrivent point. » On sent que le tour des jésuites approche. Enfin, les lettres qui suivent depuis la quatrième jusqu'à la dernière (dix-huitième) sont tout un arsenal de flèches et de massues pour tuer la morale des casuistes. Il faut les lire attentivement pour se convaincre qu'il s'agissait ici pour Pascal moins d'une question de controverse théologique que de la mission d'un véritable chrétien : il s'était constitué le défenseur de la religion et de la morale outragée. C'est en traitant, sous une forme railleuse et badine, la matière la plus grave (1) que Pascal gagnait à sa cause les indifférents, ce parti nombreux et sage, qui joue un si grand rôle dans le gouvernement des choses humaines, et qui finit toujours par avoir raison contre les agitations du moment, suscitées par les partis extrêmes. A toutes les saturnales de la réaction, on voit apparaître des livres comme des esprits vengeurs du progrès. « *Les Provinciales*, dit fort judicieusement M. Sainte-Beuve, ont tué la scolastique en morale, comme Descartes en métaphysique ; elles ont beaucoup fait pour séculariser l'esprit et la notion de l'honnête, comme Descartes l'esprit philosophique. »

Simple atome pensant au sein de « ces espaces infinis dont le silence éternel l'effraye », Pascal avait entrepris une Apologie de la religion chrétienne. De cet ouvrage, qu'il n'eut pas le temps d'achever, il ne nous reste que des fragments épars, échappées lumineuses et sublimes, qui ont été publiées après sa mort sous le nom de *Pensées* (1). Le miracle de la Sainte-Épine, qui raviva la querelle entre les jésuites et les jansénistes, en paraît avoir été l'occasion (2). Pascal ne put s'empêcher d'y voir « une attention de Dieu » ; il prit pour armes un *œil* au milieu d'une couronne d'épines, et écrivit à Mlle de Roannez et à M. de Barcos une série de lettres remplies de pensées sur les miracles. Ce fait, joint à l'événement du Pont de Neuilly, a suffi à des écrivains, qui n'y regardent pas de si près, pour ranger Pascal, comme Newton et Socrate, au nombre des hallucinés. « Si malade de nerfs qu'on le voie, dit avec raison M. Sainte-Beuve, Pascal demeura jusqu'à la fin dans l'intégrite de sa conscience morale et de son entendement. Le reste nous échappe. Ceux qui se montrent si prompts à crier à la folie de l'homme n'ont pas assez réfléchi, au préalable, à ce que c'est que la folie de la croix (3). » Si les *Pensées* de Pascal, que tout lecteur attentif admirera, si ces pensées, dont la plupart nous saisissent et nous accablent, pour ainsi dire, par leur grandeur et leur sublimité, étaient sorties de la tête d'un halluciné, il faudrait prier Dieu de nous envoyer le plus grand nombre possible de ces fous, ne fût-ce que pour mettre à la raison ces medio-

cause de la nouveauté du style. « On faisait, dit M. Sainte-Beuve, mille suppositions ; on alla jusqu'à nommer le vieux Gomberville. Il s'en défendit, le bonhomme, par une lettre écrite au père Castillon, recteur du collège des jésuites, et de ses amis. On nomma aussi M. Le Roy, abbé de Haute-Fontaine : dans une lettre au père Esprit, de l'Oratoire (9 février 1656), il s'en excusa, assurant qu'il n'en était rien, qu'on lui faisait trop d'honneur, etc. » (*Port-Royal*, t. II, p. 555)

(1) Ce genre littéraire était très-souvent employé par les grands esprits du seizième et du dix-septième siècle. Voilà ce qu'il ne faut point perdre de vue pour en apprécier toute la valeur. C'est ainsi que celui qui voudrait s'arrêter aux licences choquantes de Rabelais ne verrait que l'extérieur de « ces petites boîtes d'apothicaire, peintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme des harpies, satyres, oisons bridés, lièvres cornus, canes bastées, cerfs limoniers, et autres telles peintures contrefaites à plaisir, pour exciter le monde à rire ; » mais il n'en connaîtrait jamais « les fines drogues, que l'on reserve au dedans ».

(1) En octobre 1668, lorsque la persécution contre Port-Royal fut apaisée, de pieux amis formèrent, sous les auspices du duc de Roannez, un comité (composé d'Arnauld, de Nicole, de Treville, de Du Bois et de La Chaise) pour réunir et publier ces précieux fragments. Malheureusement tout porte à croire que nous n'avons pas les *Pensées* telles que Pascal les avait jetées sur le papier : des amis indiscrets les ont, d'après leur propre aveu, bien naïf du reste, « éclaircies et embellies ». (*Voy.* M. Faugère, t. I, p. 300 de son édit. des *Pensées*.) Elles parurent, en un petit volume in-12, le 2 janvier 1670 ; Paris (Desprez) ; c'est là ce qu'on appelle *l'édition de Port-Royal*. Ce petit volume alla se grossissant de ce qu'on trouvait de nouveau sur Pascal. Cependant l'édit. de 1700 n'est guère encore que la reproduction de la première. Les *Pensées* avaient été unanimement acceptées, quand Voltaire vint les attaquer (dans ses *Remarques*, jointes aux *Lettres philosophiques*) ; Condorcet, qui en donna une édition (1776), le suivit ; elle contient un grand nombre de pensées tirées de la publication du P. Des Molets (*Mémoires de littérature*) et quelques fragments nouveaux. Cette édition fut reproduite et annotée par Voltaire (1778).

(2) Ce miracle, que les jésuites niaient, consistait dans la guérison d'une fistule lacrymale, opérée par l'attouchement, le 14 avril 1656 (jour de vendredi saint), d'une relique ou épine de la couronne de Jésus-Christ. La jeune personne ainsi guérie s'appelait Marguerite, pensionnaire du monastère de Port-Royal : elle était fille de M. Perier, conséquemment nièce de Pascal. (*Voy.* la lettre de la sœur Sainte-Euphemie (Jacqueline Pascal) à Mme Périer, dans *Recueil de plusieurs pièces*, etc. ; Utrecht, 1740 (p. 284 et suiv.)

(3) Bayle apprécie ainsi cet homme extraordinaire : « Si tout ce qu'on a rapporté est véritable, il faut convenir que M. Pascal étoit un prodige, et si je m'osois servir de cette expression, je le nommerois un individu paradoxe de l'espèce humaine. Il mérite qu'on doute s'il est né de femme ; il le mérite mieux que ce grand philosophe de Sicile que Lucrèce (lib. I, p. 730) a régalé de cette louange. » Bayle, *Dict. crit.*)

crités inquiètes et ambitieuses qui font tant de mal au genre humain ! — Ce mélange singulier de scepticisme et de dogmatisme, qui se remarque à chaque page, fait des *Pensées* de Pascal une œuvre indéfinissable. M. Havet y voit une tentative de réduire le christianisme au jansénisme. « La religion, dit-il, a mille prises sur les hommes ; Pascal les néglige ; il en écarte tout ce qui lui paraît secondaire, et la ramène au seul dogme du péché originel, et à ce dogme interprété dans toute sa rigueur et pris sous son aspect le plus paradoxal. C'est à ce point unique, reculé, inaccessible, que tendent toutes les lignes de son argumentation (1). » Mais cette appréciation ne saurait se généraliser : elle n'embrasse qu'une des faces de l'œuvre : la religion et les miracles. Pascal paraît avoir lu peu de livres : la connaissance de l'antiquité classique ne lui était guère familière. Il fut, comme on l'a dit, l'homme de deux livres, la Bible et les *Essais* de Montaigne. « Pas un argument de Montaigne ne fut perdu pour lui, et il subit ou plutôt il accepta, avec une complaisance qui étonne, l'influence de ce maître si différent de lui, et qui fait d'ailleurs si peu d'efforts pour commander. Pascal est aussi ardent que Montaigne est tiède et même froid, logicien aussi serré et aussi opiniâtre que Montaigne est indécis et flottant, aussi essentiellement chrétien que Montaigne est naturellement païen (2) ». Pascal exerçait sur ses pensées une rigueur de critique extrême, et il aurait été difficile de mener à fin une œuvre qu'il aurait recommencée sans cesse. On cite à cet appui les nombreuses ratures et corrections dont le manuscrit autographe des fragments un peu considérables des *Pensées* sont chargées. Il refaisait souvent jusqu'à huit ou dix fois des pièces que tout autre que lui trouvait admirables dès la première (3).

Les infirmités de Pascal allaient en augmentant avec le progrès de l'âge. Ses moments de répit étaient remplis par la prière et la lecture de l'Écriture sainte, « qui n'étoit, disait-il, intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit ; les autres n'y trouvent que de l'obscurité ». Il se fit même ascétique en mortifiant la chair. A cet effet il portait à nu, sur son corps, une ceinture de fer remplie de pointes ; et « lorsqu'il lui venoit (c'est sa sœur qui le raconte) quelque pensée de vanité ou qu'il prenoit quelque plaisir au lieu où il étoit, il se donnoit des coups de coude pour redoubler la violence des piques, et se faisoit souvenir lui-même de son devoir. Cette pratique lui parut si utile, qu'il la conserva jusqu'à sa mort, et même dans les derniers temps de sa vie, où il étoit dans des douleurs continuelles, parce qu'il ne pouvoit écrire ni lire ; il étoit contrait de demeurer sans rien faire et de s'aller promener. » En même temps qu'il renonçait à tout plaisir, il retranchait de sa façon de vivre et de son ameublement tout ce qui lui paraissait inutile ou superflu. C'est ainsi qu'il passa sa vie, depuis trente ans jusqu'à trente-cinq, « travaillant sans cesse pour Dieu, pour le prochain, et pour lui-même, en tâchant de se perfectionner de plus en plus ». Les quatre années qui précédèrent sa mort furent un état de continuelles souffrances, un redoublement des infirmités auxquelles il avait été sujet dès son adolescence. Ce redoublement commença (1658) par un mal de dents qui lui ôta tout sommeil. Dans ses insomnies il vint tout à coup se présenter à son esprit une idée lumineuse touchant la solution du fameux problème de la cycloïde ou roulette (courbe que décrit dans l'espace un clou attaché au cercle d'une roue) ; au même instant, à sa grande surprise, le mal de dents disparut (1). Il rédigea son travail en huit jours, « avec une précipitation extrême », et se décida à le livrer au public, sous le pseudonyme de *M. de Dettonville* (*Lettre à Carcavi*), après avoir vainement attendu une réponse satisfaisante de la part des géomètres au problème qu'il leur avait proposé. Cependant ses souffrances le réduisirent à ne pouvoir plus travailler et à ne voir presque personne. Il ne vivait que de consommés et d'aliments qui flattaient le moins le palais, s'appliquant surtout à se bien pénétrer de ce qu'il appelait l'esprit de pauvreté. Son amour pour les indigents ne se traduisait pas seulement par des paroles vivement senties, mais par de nombreux actes de bienfaisance. Il croyait « que la manière la plus agréable à Dieu était de servir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire chacun selon son pouvoir, sans se remplir l'esprit de ces grands desseins qui tiennent de cette excellence (dogmatisme tranchant) dont il blâmait la recherche en toute chose ». Il ne voulait pas que l'on s'attachât trop à lui, « parce que le cœur ne doit être qu'à Dieu seul ». — « Il est injuste, ajoutait-il, qu'on s'attache à moi ; car je ne suis la fin de personne ; ne suis-je pas prêt à mourir ? » — Quant à ses idées sur les hommes en société, il était pour le *statu quo*, considérant la guerre civile, entreprise pour changer la forme du gouvernement établi, comme « le plus grand péché que l'on

(1) M. E. Havet, p. XXXIV de l'*Étude sur les Pensées de Pascal*, en tête de son édition.

(2) M. Havet, *ibid.*, p. XV.

(3) *Préface* de l'édit. de Port-Royal. Dans cette même préface on lit entre autres : « L'on a pris seulément parmi ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées, et on les donne telles qu'on les a trouvées, *sans y rien ajouter ni changer*. » M Cousin, dans son livre des *Pensées de Pascal*, fait observer qu'il faut bien se garder de prendre à la lettre ces mots soulignés. Il y a montré, preuves en mains, des altérations nombreuses, dont les unes, les plus graves, portent sur le fond, et les autres, les moins explicables, sur la forme.

(1) Suivant Baillet, la solution du problème de la cycloïde que Pascal avait proposé en prix (40 pistoles) à tous les géomètres, aurait eu pour motif de montrer que le même homme qui en savait plus en mathématiques que les mathématiciens les plus renommés, d'ordinaire si incrédules, avait le droit de réclamer l'attention du monde lorsqu'il se mêlait de parler de religion

puisse commettre contre la charité du prochain ». Malgré l'extrême vivacité de l'esprit, qui le rendait quelquefois impatient, il se rendait facilement aux avis qu'on lui donnait; et les impatiences qui pouvaient lui échapper, « il les réparoit incontinent par des traitements si doux et par tant de bienfaits, que jamais il n'a perdu l'amitié de personne par là ». Le P. Beurrier, curé de Saint-Étienne-du-Mont, qui le visitait souvent dans sa dernière maladie, disait de lui sans cesse : « C'est un enfant; il est humble et soumis comme un enfant. »

La dernière maladie de Pascal commença par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant sa mort : son médecin lui ordonnait la diète absolue et des purgatifs. Le 29 juin 1662 il quitta sa maison pour aller demeurer chez sa sœur, Mme Périer (1), et cela pour un motif vraiment touchant : il avait recueilli chez lui un pauvre ménage, père, mère et enfants; l'un de ces enfants contracta la petite vérole, maladie alors beaucoup plus redoutable qu'aujourd'hui; craignant que Mme Périer, qui venait le voir tous les jours, ne portât ce mal contagieux à ses propres enfants, il trouva plus naturel de laisser le malade tranquille et de déloger, lui malade aussi. Trois jours après, il fut attaqué d'une colique violente, qui lui ôtait tout sommeil. Cependant il continuait à se lever les jours et ne souffrait pas qu'on lui rendît le moindre service. Comme il ne présentait aucune altération ni symptôme de fièvre, les médecins le jugeaient moins malade qu'il ne l'était. Au milieu de ses douleurs qui ne cessaient jamais entièrement, il s'écriait, quand on le plaignait : « Ne me plaignez point : la maladie est l'état naturel des chretiens, parce qu'on est alors comme on devrait toujours être, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. » Enfin il exprima le désir (non rempli) d'être transporté aux Incurables, afin de mourir en la compagnie des pauvres, reçut le saint viatique, et rendit l'âme à l'âge de trente-neuf ans et deux mois, le 19 août 1662, à une heure du matin. Son corps fut enterré dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, où se lit encore son épitaphe (2). La ville de Paris a fait ériger la statue de Pascal à la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, où il avait fait ses premières expériences sur la pesanteur de l'air.

Aux indications bibliographiques déjà données nous ajouterons : *Les Pensées*, édit. (augmentée de la Vie de Pascal par Mme Périer, sa sœur) par Filleau de la Chaise; Paris, 1715, in-12; édit. (Didot), 1817, formant les tomes 36 et 37 de la collection des meilleurs ouvrages de la langue française). En 1842, M. Cousin fournit des matériaux précieux à la première édition du texte authentique des *Pensées*, par l'examen du manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque impériale. C'est cette édition, ainsi préparée, que M. Faugère fit paraître en 1844. Il dépouilla entièrement le manuscrit autographe, recueillit les *Opuscules* dans les manuscrits du P. Guerrier, et rangea les fragments de Pascal dans un ordre nouveau, en essayant de retrouver le plan primitif. Enfin, M. Havet, qui conteste avec raison la possibilité de retrouver ce plan, a donné l'édition la plus récente des *Pensées*, où il a conservé la distribution adoptée par Bossut dans son édition; mais il n'y a pas mêlé les *Opuscules*. Il y a ajouté des notes nombreuses et une étude littéraire (Paris, Desobry et Madeleine, 1852, in-8°). Lefèvre, dans son édition (Paris, 1847), a suivi à peu près le plan de Port-Royal. Les *Opuscules* (en partie joints aux *Pensées* dans les anciennes édit.) comprennent : 1° l'*Entretien avec M. de Saci* (*voy.* plus haut, col. 277); 2° *Questions sur les miracles*, proposées par Pascal à l'abbé de Barcos (neveu de l'abbé de Saint-Cyran). Le fond de la pensée de l'auteur est « ce que le diable peut, quelque extraordinaire que soit le fait, n'est pas miracle »; 3° *Écrit sur la signature du formulaire :* sur ceux qui souscrivent aux constitutions en cette manière : « Je ne souscris qu'en ce qui regarde la foi », ou simplement : « Je souscris aux constitutions touchant la foi »; 4° *Trois discours sur la condition des grands;* écrits pour l'instruction d'un prince : le premier traite du hasard de la naissance ou de la fortune; le second, de la distinction des grandeurs ou dignités en naturelles et artificielles, et des droits et devoirs qui en découlent; le troisième, de la concupiscence (intérêt) qui groupe les hommes autour de Dieu comme autour des rois; 5° *Lettre sur la mort de Pascal père* (écrite à Mme Périer), le 17 octobre 1651, pour la première fois publiée intégralement par M. Cousin; 6° *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* (composée vers; 1648); 7° *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui*, morceau qui paraît antérieur aux *Provinciales :* il a été publié pour la première fois par Bossut; M. Faugère en a donné un texte plus

(1) Pascal demeurait près de la porte Saint-Michel, non loin de la rue d'Enfer, et sa sœur au n° 8 de la rue Neuve-Saint-Étienne.

(2) M. Michelet (*Histoire de la révolution française*, t. I, p. 77) raconte, sur la foi de Mme de Genlis, que vers 1780 le duc d'Orléans avait fait déterrer les ossements de Pascal pour les employer à des opérations alchimiques. Rien n'est venu à l'appui de cette assertion. Une chose plus certaine, c'est que deux ans et demi après la mort de Pascal, au fort de la persécution contre Port-Royal, l'archevêque Perefixe, interrogeant le curé de Saint-Étienne sur son célèbre paroissien, apprit du Père Beurrier que l'auteur des *Provinciales* avait, au moment de mourir, rétracté ses sentiments jansénistes. La dessus les jésuites se mirent à chanter triomphe. Mais il fut bientôt prouvé que ce père Beurrier avait pris la pensée de Pascal au rebours, et finit par confesser lui-même sa méprise.

exact d'après les manuscrits du P. Guerrier; 8° *Sur la conversion du pécheur*, fragment que M. Havet rapporte à la grande ou dernière *conversion* de Pascal (1654) : M. Cousin a publié ce fragment après en avoir le premier retouvé la source; 9° *Discours sur les passions de l'amour*, fragment écrit vers 1653, et publié pour la première fois par M. Cousin; 10° *Lettre sur la possibilité d'accomplir les commandements de Dieu;* suivie d'un discours *Sur la distinction entre la possibilité et le pouvoir;* 11° *Le mystère de Jésus*, morceau précieux (page 87 du cahier autographe), publié pour la première fois par M. Faugère. — La 1re édit. des *Provinciales* parut en 1656, in-4° (sans nom d'auteur ni lieu de publication), édit., 1700, 2 vol. in-12; Amsterdam, avec les notes de G. Wendrock (P. Nicole); Paris (Didot), 1816; édit. de M. Villemain, 1827; — *Lettres* ou *fragments de lettres* de Pascal, à sa belle-sœur, Mme Périer, à sa sœur Jacqueline, à la marquise de Sablé et à M. Périer. Les *Œuvres complètes* de Pascal ont été publiées par Bossuet, 1779, 5 vol. in-8°; Paris (complet), 1819, 6 vol. in-12; édit. de La Hure, Paris, 1861, 2 vol. in 12 (très-compactes). C'est dans ces deux dernières édit. que l'on trouve les écrits, si importants, de Pascal sur la physique et les mathématiques. Parmi ces écrits nous signalerons particulièrement à l'attention des savants, outre les travaux sur la machine arithmétique, l'équilibre des liqueurs, le vide, sur la cycloïde (*voy.* plus haut, col. 273), la *Correspondance de Pascal avec Fermat*, le *Traité du triangle arithmétique*, les *Traités sur les nombres*, l'*Histoire de la roulette* (cycloïde), le *Traité des trilignes et de leurs onglets*, le *Traité des sinus du quart de cercle*, le petit *Traité des solides circulaires*, le *Traité général de la roulette; De l'égalité des lignes spirale et parabolique*, et surtout le beau fragment *De l'Esprit géometrique* (1). C'est là que Pascal laisse entrevoir les principes de sa méthode. Ces principes sont « de n'employer aucun terme dont on n'ait auparavant expliqué nettement le sens; et de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontre pas par des vérités déjà connues ». — Parmi les écrits attribués à Pascal, nous citerons : *Avis de MM. les curés de Paris à MM. les curés des autres diocèses de France sur le sujet des mauvaises maximes de quelques nouveaux casuistes* et *factums* (au nombre de IV) *pour les curés de Paris*. Nicole et Arnauld passent pour avoir fourni les matériaux de ces écrits. F. Hoefer.

(1) C'est à la fin de ce même traité qu'on lit ce magnifique passage que les hommes ne sauraient assez méditer : « Rien n'est plus commun que les bonnes choses : il n'est question que de les discerner; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver et on s'en éloigne : il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune. »

Bayle, *Dict.* — Andrieux, *Éloge de Pascal;* 1813. — Bossut, *Discours sur la vie et les ouvrages de P.;* 1781. — Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II et III. — Raymond, *Éloge de Pascal;* Toulouse, 1816. — Faugère, *Éloge de Pascal;* 1842. — Bordas-Demoulin, *Ibid.* — *Génie et Écrits de P.;* 1847. — M. Villemain, en tête de son édit. des *Provinciales*. — Cousin, *Des Pensées de Pascal*, et *Jacqueline Pascal;* 1844. — Vinet, *Études sur Pascal;* 1848. — Flotte, *Études sur Pascal*, 1848. — Lescœur, *De la méthode philosophique de Pascal;* 1850. — L'abbé Maynard, *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie;* 1850, 2 vol. in-8°. — M. Havet, *Étude sur les Pensées de Pascal*, en tête de son édit. — M. Nisard, *Hist. de la littérature française*.

PASCAL (*Françoise*), auteur dramatique française du milieu du dix-septième siècle, connue seulement par ses ouvrages. Elle paraît née à Lyon ou du moins avoir habité cette ville. On cite d'elle : *Agathonphile, martyr*, tragi-comédie (1655, in-8°), *Endymion*, tragi-comédie (Lyon, 1657, in-8°), *L'Amoureux extravagant*, pièce comique, un acte en vers (1657, in-8°), *Le Vieillard amoureux ou l'heureuse Peinte* (1664, in-12), et *Noëls français et bourguignons* (Dijon, 1723, in-12).

Dict. universel. — Pernetti, *Les Lyonnois dignes de mémoire*, t. II, p. 20.

PASCAL (*Jean-Baptiste-Étienne*), archéologue français, né le 25 décembre 1789, à Marvejols, mort à Paris, le 20 juin 1859. Ordonné prêtre en 1813, il desservit la succursale de Saint-Étienne du Valdonnès, et devint principal du collége d'Uzès, puis professeur et aumônier d'abord au collége de Châlons-sur-Marne, puis à celui de Tours. Le désir de faire quelques recherches nécessitées par des travaux historiques qu'il avait entrepris, l'amena en 1828 à Paris, et il fut aussitôt attaché à la paroisse de Saint-Louis-en-l'Ile. De 1833 à 1841, il demeura en qualité d'aumônier au collége de Pont-le-Voy, et revint à Paris, où M. Affre le nomma successivement vicaire de Saint-Nicolas des-Champs (1841) et de Sainte-Élisabeth (1846). Nous citerons de lui : *Notice de Pont-le-Voy;* Blois, 1838, in-8° : — *Notions historiques sur La Ferté-Hubert;* 1840, in-8°; — *Notice sur l'île Saint-Louis à Paris;* 1841, in-8°; — *Recherches historiques et critiques sur Sainte-Enimie et sur la ville de ce nom, au diocèse de Mende;* 1846, in-8°; — *Gabalum christianum;* Paris, 1853, in-8°. cette histoire du diocèse de Mende obtint le 19 août 1854, une mention honorable à l'Académie des inscriptions; — *Entretiens sur la liturgie;* 1834, in-12; — *Origines et raison de la liturgie catholique.... suivies d'un Traité de liturgie arménienne;* 1844-1845, in-8° : collection Migne; — *Guide ascétique* traduit du P. Scarameili; 1856-1857, 4 vol. in-8°; — *Collection complète des costumes de la cour de Rome et des ordres religieux des deux sexes;* 1852, in-4° : composée de plus de 80 plan-

ches et traduite en italien et en espagnol; — *Institutions de l'art chrétien* (peinture, sculpture, gravure, architecture, ornementation); 18.., 2 vol. in-8°. Il a collaboré à l'*Univers religieux*, à *la Semaine religieuse*, etc. H. F.

Documents particuliers.

PASCAL-VALLONGUE (*Joseph-Secret*), général français, né le 14 avril 1763 à Sauve (Gard), mort le 17 juin 1806, à Castellane, près Gaète. En 1794 il passa du corps des ponts et chaussées, où il était ingénieur, dans le génie militaire avec le grade de capitaine, et fit toutes les campagnes du Nord et de l'Italie. Après la paix de Leoben il se rendit dans les îles Ioniennes pour y apaiser des troubles. Appelé en Égypte, il assista au combat d'Aboukir; *L'Artémise*, qu'il montait, fut coulée bas, et il partagea le sort de l'équipage, qui fut emmené à Constantinople et accablé de mauvais traitements. Une épître en vers qu'il adressa à lady Smith, ambassadrice d'Angleterre, toucha cette dame : grâce au crédit de son mari, elle réussit à le tirer du bagne, lui et ses compagnons d'infortune, et à les renvoyer en France sur parole. A son arrivée Pascal fut nommé chef de brigade (29 frimaire an VIII). Il était attaché au dépôt de la guerre quand Berthier le choisit en 1805 pour aide-major général de la grande armée. Après la bataille d'Austerlitz il fut nommé général (24 janvier 1806) et envoyé peu après à l'armée de Naples, qui venait de commencer le siége de Gaète. Le 12 juin, il fut frappé d'un éclat d'obus à la tête, et mourut après avoir subi l'opération du trépan. On lui érigea à Castellane un monument sculpté par Canova. Il a fourni des articles intéressants au *Memorial topographique et militaire* (t. I VI, in-8°).

Fastes de la Légion d'honneur. — Quérard, *La France littér.*

PASCH (*Georges*), philosophe allemand, né à Dantzig, le 23 septembre 1661, mort le 30 septembre 1707. Il visita les Pays-Bas, la France et l'Angleterre, recherchant le commerce des principaux savants de ces pays, tels que Spanheim, Grævius, Bayle, Pococke, etc. De retour en Allemagne, il devint en 1706 professeur de théologie à Kiel. On a de lui : *De pluralitate mundorum, contra Cartesianos*; Wittemberg, 1684, in-4°; — *De brutorum sensibus atque cognitione*; ibid., 1686, in-4°; — *De homine fortunæ suæ fabro*; Kiel, 1689, in-4°; — *De curiosis hujus seculi inventis quorum accuratiori cultu facem protulit antiquitas*; ibid., 1695, in-8°; Leipzig, 1700, in-4°; — *De pronunciato illo : Vulgus regitur opinionibus*; Kiel, 1701, in-4°; — *De usitata, veterum exemplo, ratione tradendi per dialogos*; ibid., 1703, in-4°; — *De re literaria pertinente ad doctrinam moralem Socratis*; ibid., 1706, in-4°; — *De morali Platonis*; ibid., 1706, in-4°; — *De scepticorum præcipuis hypothesibus*; ibid., 1706, in-4°.

Chartilus, *De eruditis Gedani ortis*. — Moller, *Cimbria literata*, t. II. — Niceron, *Mémoires* (traduction allemande, t. VII). — Thiess, *Gelehrtengeschichte der Universität Kiel*. — H. Döring, *Die gelehrten Theologen Deutschlands* t. III.

PASCH (*Jean*), savant allemand, né à Ratzebourg au milieu du dix-septième siècle, mort en 1709. Après avoir enseigné la philosophie à Rostock, il devint en 1688 pasteur à Ribnitz; destitué en 1693 pour cause d'inconduite, il fut nommé deux ans après chapelain du comte d'Alefeld, emploi qu'il perdit en 1702 en raison de ses mauvaises mœurs, qui le firent plus tard enfermer dans la prison de Hambourg, où il mourut. On a de lui : *Mysterium Masorethicum, seu de Tikkun Sopherim*; Wittemberg, 1684, in-4°; — *De angelorum lingua*; ibid., 1684, in-4°; — *De Georgio martyre*; ibid., 1685, in-4°; — *Gynæceum doctum, seu de fœminis eruditis*; ibid., 1686, in-4°; — *De Romanorum strenis*; ibid., 1688, in-4°; — une vingtaine d'autres dissertations.

Moller, *Cimbria literata*, t. II. — Thiess, *Hamburgisches-Lexikon.*

PASCH (*Laurent*), peintre suédois, mort en 1805. Fils d'un peintre de paysages, il devint habile portraitiste; presque toute la cour de Suède se fit peindre par lui; il fut recteur de l'Académie des beaux-arts de Stockholm. Sa sœur Ulrique-Frédérique, morte en 1796, membre de cette académie depuis 1773, a aussi laissé plusieurs bons portraits et quelques tableaux.

Biographisch-Lexikon. — Nagler, *Künstler-Lexikon.*

PASCHAL. *Voy.* **PASQUALI**.

PASCOLI (*Leone*), biographe italien, né le 3 mai 1674, à Pérouse, mort le 30 juillet 1744, à Rome. Reçu dans cette dernière ville docteur *in utroque jure*, il y remplit pendant plusieurs années l'emploi de secrétaire du tribunal de la rote. Après avoir résidé successivement à Ravenne, à Florence et à Pérouse, il revint vers 1734 habiter Rome, où il devint auditeur du cardinal Albani. On a de lui : *Vite de' pittori, scultori ed architetti moderni*; Rome, 1730-1736, 2 vol. in-4°; ce recueil, qui contient 87 notices dont 73 consacrées aux peintres, est moins recherché que le suivant; — *Vite de' pittori, scultori ed architetti Perugini*; ibid., 1732, in-4° : il y a quelques faits intéressants perdus au milieu d'une foule d'anecdotes suspectes, de détails oiseux et de puérilités; — *Testamento politico d'un accademico fiorentino*; Cologne (Pérouse), 1733, in-4°; — *Il Tevere navigato e navigabile*; Rome, 1744, in-4°; — quelques pamphlets dirigés contre l'abbé Lami.

Son frère aîné, PASCOLI (*Alessandro*), né le 10 janvier 1669, à Pérouse, mort le 5 février 1757, à Rome, pratiqua la médecine dans sa ville natale, et y professa pendant dix ans la philosophie naturelle. Appelé à Rome par le pape Clément XI, il occupa avec éclat la chaire d'anatomie. En 1739 il fut atteint de cécité. Haller et Baglivi ont parlé de lui avec éloge. Dans le recueil de ses œuvres imprimées (Venise, 1741,

4 vol. in-4°), on remarque le traité intitulé *Il Corpo umano*, qui parut en 1700 et dont Clément XI accepta la dédicace. Ses *Opere inedite* furent publiées à Venise, 1757, 2 vol., in-fol.

Carafa, *Gymnasium Patavinum*, II, 377. — Vermiglioli, *Biogr. degli scrittori Perugini*. — Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — Tipaldo, *Biogr. degli illustri Italiani*, II, 200.

PASICLÈS, philosophe grec de l'école de Mégare, dut vivre approximativement entre les olympiades XCII et CX, c'est-à-dire de 412 à 340 avant l'ère chrétienne. Suidas dit qu'il était Thébain. Il fut l'un des disciples immédiats d'Euclide, dont l'école florissait à Mégare en 400 avant J.-C. Devenu, à son tour, après Euclide et Ichthyas, le chef de l'école de Mégare, il compta Stilpon parmi ses disciples. C. M—T.

Diogène de Laerte, l. VI, dans sa *Biographie* de *Cratès de Thèbes*. — Suidas, au mot *Stilpon*. — C. Mallet, *Histoire de l'école de Mégare*, introduction et ch. 3.

PASINELLI (*Lorenzo*), peintre italien, né à Bologne, en 1629, mort en 1700. Après avoir suivi les ateliers de Simone Cantarini et de Flaminio Torre, il étudia les ouvrages de Paul Véronèse dont il devint un intelligent imitateur, lui empruntant la noblesse et l'art de faire projeter ses personnages. Ainsi nous le montrent ses deux tableaux de la Chartreuse de Bologne, représentant *L'Entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem*, et *Son apparition à sa mère au retour des limbes*, vastes pages exécutées en 1657. Dans quelques autres de ses ouvrages, sa manière approche de celle de l'Albane ou des Carrache. Ses compositions sont riches, vastes et spirituelles; elles font preuve d'une originalité d'idées et d'un certain caractère de grandeur. Il fut le plus redoutable des rivaux de Carlo Cignani, qu'il eût surpassé peut-être si à ses diverses qualités il eût joint une plus grande pureté de dessin, et si parfois aussi les mouvements de ses personnages n'eussent point été un peu forcés. La ville de Bologne possède, outre les deux grandes compositions de la Chartreuse, plusieurs autres ouvrages de ce maître, tels qu'une partie du plafond de la salle Farnèse au palais public, *Saint Antoine ressuscitant un mort* à Saint-Pétrone, et une *Sainte Famille* à l'église des Scalzi.

Pasinelli a gravé à l'eau-forte diverses pièces dont les plus estimées sont : *Le Martyre de plusieurs saints* et la *Prédication de saint Jean dans le désert*. Il fut chef d'une école d'où sortirent de bons élèves, tels que le marquis Claudio Boschetti, Giovanni-Antonio Burrini et Giangioseffo del Sole. E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia*. — Campori, *Gli Artisti negli stati Estensi*. — Gualandi, *Memorie originali de belle arti*.

PASINI (*Guiseppe-Luca*), linguiste et érudit italien, né le 18 octobre 1687, à Padoue, mort le 7 juillet 1770, à Turin. Élevé au séminaire de Padoue, où il eut entre autres maîtres le célèbre Facciolati, il s'appliqua avec tant de succès à l'étude des langues sémitiques qu'il fut chargé de les enseigner à ses condisciples. Son premier ouvrage, qui fut une dissertation critique *De præcipuis SS. Bibliorum linguis et versionibus* (Padoue, 1716, in-8°), fit autant d'honneur à l'étendue de ses connaissances qu'à la sûreté de son jugement. Appelé à Turin par Victor-Amédée II (1720), il professa l'hébreu et l'Écriture sacrée, et joignit à ces fonctions celles de conseiller royal et de bibliothécaire de l'université. On a encore de lui : *Grammatices linguæ sanctæ institutio*; Padoue, 1721, 1739, in-8°; — *Dissert. X selectæ in Pentateuchum*; Turin, 1722, in-4°; — *Vocabolario italiano e latino*; Turin, 1731, 2 vol. in-4° : travail estimé qui devint classique dans le Piémont; l'auteur en donna plusieurs éditions ainsi qu'un abrégé; — *Codices ms. bibliothecæ regiæ Taurinensis athenæi per linguas digesti*; ibid., 1749, 5 vol. in-fol.; catalogue rédigé avec Rivantella et Fr. Berta; — *Storia del Nuovo-Testamento con alcune riflessioni morali*; ibid., 1749, in-12; 4e édit., 1770. L'abbé Pasini laissa inédits *Memorie Storiche del regno di Carlo-Emmanuele III*, qui sont déposés à la bibliothèque de l'université de Turin.

Un médecin de Padoue, PASINI (*Ludovico*), mort le 22 août 1557, fut professeur de l'université, et jouit comme praticien d'une grande réputation dans tout l'État de Venise. Il possédait un beau cabinet d'antiquités. Son traité *De thermis Patavinis* fut imprimé dans la collection *De balneis* (Venise, 1553, in-fol.).

Dizion. istorico di Bassano. — J.-B. Ferrari, *Vitæ viror. illustr.*; Padoue, 1815, in-8°. — *Biografia universale*. — Zabeo, *Li Professori di università*; Padoue, 1826, in-8°. — A. Lombardi, *Storia della letter. ital.* — G. Vedova, *Biogr. degli scrittori Padovani*; Padoue, 1836, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, V, 362.

PASITÉLÈS (Πασιτέλης), statuaire et ciseleur romain, d'origine grecque, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Natif de la grande Grèce, il obtint le droit de cité romaine, avec ses compatriotes, en 90 avant J.-C. Il était alors tout enfant; car on le voit près de soixante ans plus tard occupé de faire des statues pour un temple de Junon bâti avec les dépouilles des Dalmates. Pasitélès fut un des artistes les plus distingués qui implantèrent et firent fleurir l'art grec à Rome. Varron rapporte qu'il n'exécuta jamais un ouvrage de ciselure, de statuaire et de sculpture avant d'avoir fait un modèle complet en argile. Pline raconte un incident qui montre avec quel soin Pasitélès étudiait la nature. Un jour, que placé devant la cage d'un lion il étudiait avec tant d'attention l'animal dont il voulait ciseler l'image en argent, qu'il ne s'aperçut pas qu'une cage voisine était ouverte, et faillit être dévoré par une panthère. Pline le mentionne comme un très-grand artiste (in omnibus summus); mais il ne cite de lui qu'un seul ouvrage, une statue de Jupiter en ivoire dans le temple de Marcellus. Pasitélès composa cinq livres sur les prin-

cipales œuvres d'art dans le monde entier (*quinque volumina nobilium operum in toto orbe*). Il fut le chef d'une école, et l'on mentionne parmi ses disciples un Stephanus qui devint le maître de Ménélas. On cite un autre statuaire du nom de Pasitélès, lequel vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 12; XXXVI, 5. — Sillig, *Amalthea*, vol. III, p. 293 297. — Smith, *Diction. of greek and roman biography*.

PASKÉVITCH (*Ivan-Fædorovitch*), comte D'ÉRIVAN, prince DE VARSOVIE, feld-maréchal russe, né à Poltava, le 8 mai 1782, mort à Varsovie, le 29 janvier 1856. Issu d'une famille noble de la Petite-Russie et l'aîné de trois frères qui ont servi dans l'armée russe, il entra fort jeune au corps des pages. Nommé lieutenant dans le régiment des gardes Préobrajenski, il resta attaché à la personne de Paul Ier comme aide de camp, position qu'il conserva auprès d'Alexandre Ier. Il fit ses premières armes dans la campagne d'Austerlitz (1805); dans celle de Moldavie (1806), sous les ordres du général Michelson, il reçut une épée d'honneur. Chargé ensuite de remettre au divan l'*ultimatum* du cabinet russe, il courut les plus grands dangers à Constantinople et n'y échappa que par la fuite. Il était capitaine lorsqu'il partit comme volontaire pour le siége de Braïlof (1809); il monta à l'assaut et fut jeté tout couvert de blessures dans les fossés, où il serait indubitablement mort si des soldats ne l'eussent dégagé pour le porter à l'ambulance. Ce fait d'armes lui valut le grade de colonel, et à partir de ce moment son avancement fut rapide. Après la bataille de Batyne (1810), il devint général major, et en 1811 il eut le commandement d'une brigade d'infanterie. Rappelé en Russie pour combattre l'invasion des Français, Paskevitch fit partie de la deuxième armée de l'ouest, sous les ordres de Bagration. Il prit une part glorieuse aux batailles de Smolensk et de Borodino, et fut, après le combat de Malo-Jaroslavetz, placé à la tête d'un corps volant, composé d'une division d'infanterie, d'un régiment de dragons, de quatre régiments de cosaques et de trente-six pièces de canon. A Viazma, il fit plus de trois mille prisonniers, puis il opéra sa jonction avec le corps d'armée principal, et le général Miloradovitch lui confia son avant-garde. Le 15 novembre, à Krasnoï, il attaqua et battit les débris de la garde impériale; le 16, les troupes du prince Eugène, et le 18, l'arrière-garde du maréchal Ney. A Wilna, il eut un nouveau commandement séparé, marcha sur Plock et alla bloquer Modlin; son corps, qui n'était d'abord que de quatre mille hommes, fut pendant l'armistice porté à trente mille. Après l'avoir cédé au général Doktorof, il traversa, à la tête de la 26e division, toute la Silésie et entra en Bohême. Nommé à Kulm chef de l'avant-garde, il repoussa Gouvion-Saint-Cyr jusqu'à Dresde, et à la bataille de Leipzig, il enleva quarante pièces de canon et fit quatre mille prisonniers. Le lendemain il fut promu au grade de lieutenant général. Il concourut ensuite aux opérations des blocus de Magdebourg et de Hambourg. A la tête de la 2e division de grenadiers, il entra en France, s'empara d'Arcis-sur-Aube et se distingua dans les combats sanglants livrés sous les murs de Paris. Lors du retour de Napoléon (1815), il revint en France avec sa division, et reçut pour récompense de ses services, dans cette courte campagne, le commandement du corps de grenadiers.

Pendant la paix, en 1817, Paskevitch accompagna le grand-duc Michel dans les voyages qu'il fit en Russie et dans les pays étrangers. A l'avénement du tsar Nicolas (1825), il fut nommé successeur de Yermolof, au moment où éclatait la guerre contre la Perse. Général en chef de l'armée détachée du Caucase, il battit complétement les Persans à Jelisavethpol (25 septembre 1826). Le 13 novembre, il avait déjà passé l'Araxe. En 1827 il conquit toute l'Arménie persane, prit d'assaut Erivan et conclut dans cette ville une paix très-avantageuse. Pour prix de ses services le tsar lui conféra le titre de comte d'Erivan et lui fit don d'un million de roubles banco. A peine était-il de retour à Tiflis que la guerre éclata en 1828 avec la Turquie. Ayant reçu l'ordre de marcher, il s'avança le 30 juin avec son armée jusqu'à Kars, où il fit un riche butin, puis il s'empara le 27 juillet d'Akhaltsiké, prise importante, à la suite de laquelle plusieurs autres villes et forteresses tombèrent en son pouvoir. Une seconde campagne, qui s'ouvrit en 1829, ne fut pas moins glorieuse pour lui, et se termina, après la prise d'Erzeroum, le 29 juillet, par la conclusion de la paix, qui fut signée à Andrinople. Créé feldmaréchal, il reçut en don tous les drapeaux et étendards pris sur l'ennemi, comme un souvenir glorieux de ses victoires. L'année 1830 se passa en expéditions contre les peuples du Caucase; mais la mort du maréchal Diebitsch (10 juin 1831) le rappela sur un théâtre plus vaste. Chargé du commandement de l'armée russe agissant en Pologne, il le prit le 26 juin, à Pultusk. Au moyen d'une manœuvre hardie, il fit passer ses troupes sur la rive gauche de la Vistule, refoula les Polonais jusque sous les murs de Varsovie, qui fut obligée de capituler après une héroïque résistance (8 septembre). Il fut alors élevé à la dignité de prince Varchavskoï (de Varsovie) et à celle de gouverneur général du royaume de Pologne. Dans ce poste extrêmement difficile, où il fallait dompter les passions, réprimer la révolte, pacifier une nation valeureuse dont tous les sentiments étaient violemment froissés, il sut s'acquérir de nouveaux titres à la reconnaissance de son souverain. Le 26 février 1832, le prince mit en vigueur le *Statut organique* que le tsar avait substitué à la constitution garantie par le congrès de Vienne, et veilla à l'exécution de cette loi nouvelle. C'est

sous sa direction que s'est élevée la forteresse de Varsovie, double boulevard contre les attaques de l'étranger et contre la révolte des habitants. En 1849, au moment où les Hongrois victorieux venaient d'occuper Bude et menaçaient Vienne, Paskevitch marcha avec deux cent mille hommes au secours de l'Autriche. Le plan défectueux qu'il avait proposé fut l'objet de critiques très-vives de la part des généraux russes, et cependant, malgré ses fautes et ses lenteurs, il obtint un succès complet. Après avoir fait sa jonction avec les Autrichiens, il coupa les armées hongroises et les accabla sous le nombre. Lorsqu'il eut reçu la soumission de Gœrgei, il écrivit à Nicolas cette phrase célèbre : « Sire, la Hongrie est à vos pieds. » On ne doit pas oublier que vainqueur généreux il sollicita, par une lettre rendue publique, l'indulgence de l'empereur d'Autriche pour les rebelles. Le cinquantième anniversaire de son entrée au service fut célébré en 1850 à Varsovie par de grandes réjouissances, et les souverains d'Autriche et de Prusse saisirent cette occasion pour lui adresser un brevet de feldmaréchal dans leurs armées respectives. Lorsque éclata la dernière guerre d'Orient (1854), Paskevitch, que l'empereur Nicolas se plaisait à nommer *l'heureux*, fut de nouveau, et malgré lui cette fois, mis à la tête de l'armée du Danube. Comme d'habitude la victoire accompagna ses premiers pas : il passa le Danube, occupa les places d'Isatché et d'Hirsova, et fit le 14 avril une entrée solennelle dans Jassi. Un mois plus tard il ouvrait avec toutes ses forces le siége de Silistrie. Après avoir été grièvement blessé, il fut contraint à la retraite sans avoir pu vaincre l'opiniâtre résistance des Turcs. De retour à Varsovie, il tomba dans une profonde mélancolie, et mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. [SCHNITZLER, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.].

J. Tolstoï, *Essai biogr. et hist. sur le feldmaréchal prince de Varsovie*; Paris, 1835, in-8°. — Fonton, *La Russie dans l'Asie mineure ou Campagnes du maréchal Paskevitch en 1828 et 1829*; Paris, 1840, in-8°. — L. Chodzko, *La Pologne illustrée*. — Adlerstein, *Chronol. Tagebuch der magyarischen Revolution*; Vienne, 1851, 3 vol. — Gœrgei, *Mein Leben*; 1852, 2 vol. — *Convers.-Lexikon*.

PASOLINI (*Serafino*), littérateur italien, né en 1649, à Ravenne, où il est mort, le 24 décembre 1715. D'une famille noble, il prit l'habit religieux dans la congrégation des chanoines de Saint-Jean-de-Latran, où il mérita par ses talents d'être nommé abbé perpétuel. Il professa la philosophie et la théologie. Il a laissé : *Lustri Ravennati*; Bologne et Forli, 1678-1713, 7 part. in-4°; il y fait remonter la fondation de Ravenne à six siècles après le déluge; — *Huomini illustri di Ravenna*; Bologne, 1703, in-fol.

Ginanni, *Memorie degli scritt. Ravennati*.

PASOR (*Georges*), philologue allemand, né le 1er août 1570, à Ellar dans le pays de Nassau, mort à Franeker le 10 décembre 1637. Après avoir pendant dix-neuf ans enseigné l'hébreu à Herborn, il devint en 1616 professeur de littérature grecque à Franeker. On a de lui : *Etyma nominum propriorum*; Herborn, 1626, in-8°; — *Lexicon græco-latinum in Novum Testamentum*; Herborn, 1622, 1626, 1632, 1648, 1663, in-8°; Leipzig, 1647, 1702, 1717, in-8°; Amsterdam, 1641, 1650, in-8°, avec additions de Schötgen, etc.; — *Syllabus seu Idea græcolatina omnium Novi Testamenti dictionum; accedit libellus de septem Novi Testamenti dialectis*; Amsterdam, 1633, in-12; Francfort, 1671; Leipzig, 1699, in-12; — *Manuale græcarum vocum Novi Testamenti*; Herborn, 1636, 1677, in-12; Amsterdam, 1645, 1672, in-12, etc.; — *Grammatica græca Novi Testamenti*; Groningue, 1655, in-8°.

Son fils *Matthieu* PASOR, né à Herborn, en 1599, mort en 1658, enseigna la philosophie et les mathématiques à Heidelberg, les langues orientales à Oxford, la morale, les mathématiques et enfin la théologie à Groningue. Il ne publia que quelques thèses, ne voulant, disait-il, distraire la jeunesse de la lecture des bons livres, qui existaient déjà en foule, ni occasionner de pertes aux libraires. Son *Journal* parut en latin; Groningue, 1658, in-4°; au milieu de beaucoup de futilités, on y trouve plusieurs détails intéressants sur les nombreux savants qu'il avait connus. Voy. *Vitæ professorum academiæ Groningæ* (1654, in-fol.) et Bayle, *Dictionnaire*.

Foppens, *Bibliotheca belgica*. — Vriemoet, *Athenæ Frisiacæ*. — Crenius, *Animadversiones*, t. VI. — Sax, *Onomasticon*.

PASQUALI (*Carlo*), en français PASCHAL, négociateur et antiquaire, né le 19 avril 1547, à Coni (Piémont), mort le 25 décembre 1625, au château de La Queute, près Abbeville. Issu d'une famille noble, il fut envoyé à Paris, où il s'appliqua surtout à l'étude de la jurisprudence. Les espérances qu'il conçut de ses liaisons avec plusieurs grands personnages, le président Gui de Pibrac entre autres, l'engagèrent à se fixer en France. Après avoir obtenu des lettres de naturalisation, il se rendit en Pologne (1576) avec mission d'en retirer les meubles précieux qu'Henri III y avait laissés, et reçut à son retour le titre de chevalier. Sous le règne d'Henri IV il fut chargé de diverses négociations, dont la plus importante fut celle qu'il remplit en 1589 pour réclamer de la reine Élisabeth des secours d'hommes et d'argent. De 1604 à 1614 il fut ambassadeur près les Grisons, et employa le long séjour qu'il fit chez eux pour composer la plupart de ses ouvrages. En 1592 il avait été reçu avocat général au parlement de Rouen. Durant la minorité de Louis XIII, il prit part aux délibérations du conseil d'État, et continua ses services jusqu'au moment où, privé d'une partie de ses facultés par une attaque de paralysie, il se fit transporter dans son château de La Queute. N'ayant point eu d'enfants d'une riche veuve

d'Abbeville qu'il avait épousée, il adopta un jeune homme, qui prit son nom, ses armes et son titre de vicomte de La Queute. Ses principaux écrits sont : *Viti Fabricii Pibrachii vita;* Paris, 1584, in-12; trad. en français (*La Vie et mœurs de Guy du Faur de Pybrac;* Paris, 1617, in-12); — *De optimo genere elocutionis;* Rouen, 1595, in-12; — *Legatus;* Rouen, 1598, in-8°; Paris, 1613, in-4°; Amsterdam, Elsevier, 1643, in-12 : lorsque Jean Hotman publia son traité de *l'Ambassadeur*, Reschal l'accusa de plagiat dans l'écrit intitulé *Notes* (Paris, 1605, in-8°) et signé du pseudonyme de *Colazon;* — *Gnomæ seu axiomata politica ex Tacito;* Paris, 1600, in-12; — *Christianum precum lib. II;* Paris, 1609, in-8°; ce recueil de prières, dont Scaliger faisait beaucoup de cas, a été réimpr. dans la *Biblioth. choisie* de Colomiés; — *Coronæ, opus in X lib.;* Paris, 1610, in-4°; Leyde, 1671, 1681, in-8°; il y traite, avec une érudition indigeste, des couronnes et de leurs usages chez les anciens; — *Legatio Rhetica;* Paris, 1620, in-8°; trad. en 1781 en allemand : c'est la relation de l'ambassade de l'auteur près les Ligues grises; Haller en parle avec éloge, et Wicquefort déclare l'auteur un fort savant homme, mais un ministre des plus médiocres.

Le P. Ignace, *Hist. ecclés d'Abbeville.* — Agost. della Chiesa. *Scrittori Piemontesi.* — Niceron, *Mémoires*, XVII — Wicquefort, *Traité de l'ambassadeur*, liv. Ier. — Haller, *Bibl. hist. suisse.* — Prarond, *Hist. littd. d'Abbeville.*

PASQUALIS (*Martinez*), chef de la secte d'illuminés dits *Martinistes*, né vers 1715 en Portugal, mort en 1779, au Port-au-Prince (Haïti). D'origine juive, il s'annonça en 1754 par l'institution d'un rite cabalistique d'élus, dits *cohens* (en hébreu, *prêtres*), rite qu'il parvint à introduire dans quelques loges maçonniques de France, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux. Dans cette dernière ville, il initia à ses opérations, qu'il appelait *théurgiques*, Louis-Claude de Saint-Martin, alors officier au régiment de Foix, avec lequel on l'a souvent confondu, par suite de l'analogie de leur nom. Martinez, qui présentait sa doctrine comme un enseignement biblique secret dont il avait reçu la tradition, l'apporta en 1768 à Paris, et fit un assez grand nombre d'adeptes qui, en 1775 prirent le nom de *Martinistes*. Dans leurs réunions, ils s'occupaient d'exercices qui annonçaient des *vertus actives*, pour nous servir du langage consacré. On y obtenait, *par la voie sensible*, des manifestations *d'un ordre intellectuel*, qui décelaient aux prosélytes une science des *esprits* comme les visions de Swedenborg, *d'un ordre sentimental*, décelaient une *science des âmes*. Au résumé, on peut conclure de ses écrits restés inédits et de ceux de ses disciples, que la doctrine de Martinez est cette tradition ou *kabbale* des juifs, doctrine ésotérique dont la partie pratique enseigne l'art de faire agir les puissances supérieures sur le monde inférieur, et de produire par là des effets surnaturels ou des miracles. Martinez Pasqualis quitta Paris en 1778 pour se rendre à Saint-Domingue où l'appelait la succession d'un de ses parents, et mourut dans cette île, l'année suivante. H. F.

Saint-Martin, *Œuvres diverses*, passim.

PASQUELIN (*Guillaume*), théologien français, né le 25 novembre 1575, à Beaune, où il mourut en 1632. Il entra chez les Jésuites, qui l'envoyèrent enseigner le grec à Milan et la philosophie à Rome. Pourvu de la prébende théologale à Beaune, il quitta en 1613 la Société de Jésus, se fit remarquer par son zèle pour les exercices de charité et de piété, et contribua de tout son crédit à l'établissement en sa ville natale des Pères de l'Oratoire et des religieuses Ursulines. Il a laissé : *Protocastasis, seu prima Societatis Jesu institutio restauranda summo Pontifici;* 1614, in-8°; — *Tuba mirum spargens sonum;* Strasbourg, 1617, 2 vol. in-12; — *Societatem Jesu esse perniciosam mortalibus;* 1615 (supprimé); — *Ouranologie ou Traité du Ciel; Hiérothéorie des Ordres religieux, montrant la source des plus renommés. Parallèle des modernes religieux avec les anciens et le spécial parallèle des Jésuites;* Paris, 1615, in-12 (supprimé); — *Belnensis;* Dijon, 1628. Ch. AUBERTIN.

Lacurne, *Abrégé manuscrit de la vie de Pasquelin.* — Gandelot, *Hist. de Beaune.* — Rossignol, *Idem.* — Papillon, *Bibl. de Bourgogne.* — *Galerie Bourguignonne*, par Muteau et Garnier.

PASQUIER (*Étienne*), jurisconsulte et historien français, né le 7 avril 1529, à Paris, où il est mort, le 30 août 1615. Il était d'une famille aisée, originaire de la Brie et qui le destina de bonne heure au barreau. Il étudia, à Paris, sous Hotman et Balduin; à Toulouse, sous Cujas; à Bologne, sous Marianus Socin. Reçu à vingt ans avocat au parlement de Paris, il plaida sa première cause en 1549. Mais il se passa du temps avant qu'il prît sa place au barreau, illustré à cette époque par les Loisel, les Pithou, les Montholon : « Lorsque j'arrivai au palais, dit-il, ne trouvant qui me mist en besongne et n'estant né pour être oiseux, je me mis à faire des livres, mais livres conformes à mon aage et à l'honneste liberté que je portois sur le front. » Ce fut alors qu'il écrivit le *Monophile*, les *Colloques d'amour* (1), des poésies latines et françaises, etc., compositions peu remarquables sous le rapport littéraire, mais curieuses par quelques révélations sur ces gaillardises de jeunesse, comme il les appelle, qu'on aime à surprendre dans ces graves existences sous le vernis d'austérité qui les re-

(1) C'est probablement à la même époque qu'il faut rapporter les *Ordonnances générales d'amour envoyées au seigneur baron de Myrlingues*, facétie anonyme, publiée au Mans en 1564, et qui n'a pas été comprise dans les *Œuvres de Pasquier*, bien qu'il s'en reconnaisse l'auteur dans une de ses lettres. Elle a été réimprimée en 1617, puis en 1708 avec des notes de l'abbé Goujet.

couvre. A plus de quatre-vingts ans, l'auteur réunit une partie de ses premières productions sous ce titre : *La Jeunesse de Pasquier*. Les *Recherches de la France*, qui commencèrent à paraître dès 1560, forment pour leur auteur un titre beaucoup plus sérieux. C'est un des premiers livres où les origines de notre histoire aient été recherchées avec amour, exposées avec jugement.

Cependant au bout de huit ans, Pasquier, marié avec Mlle de Montdomaine, d'une bonne famille d'Amboise, était encore peu connu au barreau. Une maladie l'avait éloigné du palais pendant dix-huit mois, et lorsqu'il y reparut, il trouva ses relations tellement rompues que « de dépit, il s'en séquestra, avec bonne délibération d'en oublier du tout le chemin ». Enfin, en 1564, advint la circonstance qui devait décider de son avenir, être la source de sa fortune et la cause de sa renommée. Les jésuites, repoussés de l'université, s'étaient pourvus au parlement. Celle-ci, bien qu'ayant ses avocats en titre, consentit à charger Pasquier de sa cause, sur la recommandation de deux docteurs en théologie, dont il avait fait connaissance en Brie, quelques années auparavant. L'affaire fut appointée, c'est-à-dire ajournée indéfiniment; mais les débats eurent un retentissement prodigieux, et, quoique le plaidoyer de Pasquier, inséré depuis par lui dans le liv. III, chap. 44 de ses *Recherches*, ne soit pas sans mérite, on peut dire que la puissance des jésuites fit la réputation de celui qui devint désormais leur adversaire en titre. C'est en cette qualité qu'il fut chargé de rédiger le manifeste semi-officiel lancé contre eux après l'attentat de Barrière (1). Il y ajouta de son chef le *Catéchisme des Jésuites*, pamphlet virulent qui en provoqua d'autres non moins violents de leur part, tels que *La Vérité défendue*, *La Chasse du renard Pasquin*, la *Recherche des* Recherches. Cependant, la Société, fidèle à sa tactique d'affecter une grande modération dans ses rapports personnels avec ses ennemis, fit proposer à Pasquier une réconciliation quelques jours avant sa mort; mais le vieillard repoussa ces avances avec une verdeur qui attestait d'intraitables convictions.

Revenons au barreau, où Pasquier avait désormais sa place marquée depuis sa cause contre les jésuites. Ses plaidoyers pour le duc de Lorraine, pour la ville d'Angoulême et plusieurs autres achevèrent de l'y mettre en bonne position. Il fut du nombre des jurisconsultes désignés pour préparer le projet de réformation de la coutume de Paris. Délégué aux grands-jours de Poitiers en 1580 et à ceux de Troyes en 1583, il fut nommé en 1585 avocat général à la chambre des comptes. Député aux seconds états de Blois, il suivit ensuite à Tours la fortune de son roi, et fut chargé de porter la parole lors de l'installation, dans cette ville, de la partie du parlement restée fidèle. Après avoir payé son tribut au malheur des temps, entre autres par la mort de trois fils tués au service du roi, Pasquier, rentré à Paris à la suite de Henri IV, y jouit désormais du calme que devaient lui procurer une bonne conscience et un heureux caractère. Magistrat intègre et savant, vieillard aimable et enjoué, compatissant aux chagrins de la jeunesse, et conservant, sous des formes parfois un peu pédantesques, une chaleur de cœur qui absout aisément de légers ridicules; bon Français, et défendant contre tous le droit, la langue, la religion de son pays, bon catholique mais tolérant, et peut-être au fond du cœur haïssant (si toutefois il haïssait personne) un peu plus les jésuites que les huguenots, tel nous apparaît Pasquier dans ses ouvrages, réunis en 2 vol. in-fol., 1723, notamment dans ses *Lettres*, document précieux pour l'histoire du temps, et surtout pour celle de la vie privée des magistrats au seizième siècle, dont il peut passer pour une personnification assez complète. Étienne Pasquier s'était démis, en 1604, de sa charge d'avocat général en faveur de *Théodore* Pasquier, son fils aîné. *Nicolas* et *Gui*, ses deux autres enfants, furent, l'un maître des requêtes, l'autre auditeur des comptes. Le premier a laissé des *Lettres* qui ont été publiées à la suite de celles de son père. Un ouvrage inédit d'Étienne Pasquier, l'*Interprétation des* Institutes *de Justinian*, a été publié en 1847, in-4°, par le chancelier Pasquier, son descendant. RATHERY.

Dupin, *Éloge de Pasquier*, prononcé en 1843 à la rentrée de la cour de Cassation. — Ch. Giraud, *Notice sur Étienne Pasquier*, en tête de l'*Interprétation des Institutes*. — L. Feugère, *Essai sur la vie et les ouvrages d'Étienne Pasquier*, suivi d'une *Bibliographie* de ses œuvres, au commencement de l'édition que ce savant professeur a donné des *Œuvres choisies d'Étienne Pasquier* (Paris, Firmin Didot, 1849, 2 vol. in-12).

*PASQUIER (*Étienne-Denis*, baron, puis duc), homme d'État français, né le 22 avril 1767, à Paris. Il appartient à la famille du précédent, et eut pour père Étienne Pasquier, conseiller au parlement de Paris, qui fut condamné à mort en 1794 par le tribunal révolutionnaire (1). Appelé, en sa qualité d'aîné d'une famille parlementaire, à poursuivre la carrière de ses ancêtres, il fut admis, peu de temps après être sorti du collége de Juilly, à siéger, avec dispense d'âge, au parlement en qualité de conseiller (1787). Au plus fort de la terreur il épousa Mlle de Saint-Roman, veuve du comte de Rochefort. Arrêté quelques jours avant le 9 thermidor, il fut jeté dans la prison de Saint-Lazare. La liberté lui ayant été rendue deux mois plus tard ainsi que son patrimoine, il vécut pendant onze ans, tantôt dans ses terres, tantôt à Paris, « se préparant, dit M. de Loménie, par le travail

(1) Pasquier est aussi l'auteur de quelques autres écrits de circonstance, tels que : *Exhortation aux princes et seigneurs du Conseil privé du roi, pour obvier aux séditions*; 1561 — *Congratulation au roi sur sa victoire et heureux succès contre l'étranger*; 1588.

(1) Il monta sur l'échafaud, le 21 avril, avec le père du comte Molé.

du cabinet et par l'observation des faits et des hommes, à rentrer avec succès dans la carrière publique aussitôt qu'elle serait déblayée. Il vit, sans beaucoup de regrets, la liberté recevoir le coup de grâce de la main d'un soldat; le consulat lui parut peut-être encore trop empreint de ces formes républicaines qu'il détestait, il attendit; enfin l'empire le servit suivant ses désirs. » Recommandé par l'archichancelier Cambacérès non moins que par les souvenirs historiques qui entouraient son nom, M. Pasquier entra comme maître des requêtes au conseil d'État, le même jour que MM. Molé et Portalis (11 juin 1806). La variété de ses connaissances, son assiduité au travail, son intelligence des affaires, le firent bientôt remarquer: nommé conseiller d'État (8 février 1810), puis procureur du sceau des titres, il avait reçu en outre le titre de baron de l'empire (1809) et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Après la disgrâce de Dubois, qu'avait amenée l'incendie de l'hôtel de l'ambassadeur Schwartzenberg, il le remplaça comme préfet de police (14 octobre 1810); dans l'exercice de ces fonctions, alors plutôt administratives que politiques, il se montra toujours poli, modéré, un peu froid peut-être, et déploya pour la salubrité et l'approvisionnement de Paris un zèle digne d'éloges. L'incroyable entreprise de Mallet, qui éclata dans la nuit du 23 au 24 octobre 1812, le surprit comme un coup de foudre. Arrêté et conduit à la Force, il passa quelques heures dans cette prison. A la nouvelle de cet événement Napoléon ordonna de sévir: le conseil d'État fut assemblé, pour juger le préfet de la Seine qui perdit sa place. M. Pasquier fut maintenu dans son poste et continua, quoi qu'on ait dit de ses accointances avec M. de Talleyrand, d'y remplir fidèlement ses devoirs jusqu'à la chute de l'empire. Lors de l'entrée des alliés dans Paris, il fut mis en communication avec M. de Nesselrode et prit les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre; ce ne fut que cinq jours après, le 4 avril 1814, qu'il donna son adhésion publique au gouvernement provisoire. Au reste, les Bourbons, loin de le tenir à l'écart, lui donnèrent en échange de la préfecture de police dont il se démit volontairement, la direction générale des ponts et chaussées (21 mai 1814). Le retour imprévu de Napoléon le rejeta dans la vie privée.

A la seconde restauration, Louis XVIII, qui avait su apprécier l'habileté de M. Pasquier, le nomma garde des sceaux dans le premier ministère Talleyrand, et en même temps lui remit l'intérim du département de l'intérieur (9 juillet 1815). Il quitta cette importante position lorsque le ministère de M. de Talleyrand fut arrivé à son terme (28 septembre 1815), après s'être vainement efforcé de diriger dans un sens modéré les élections d'où sortit la chambre *introuvable*. Les titres de membre du conseil privé et de ministre d'État ainsi que la grand' croix de la Légion d'honneur qu'il reçut alors prouvèrent qu'il n'avait rien perdu de la faveur du gouvernement royal. L'année suivante il fut désigné pour présider la commission de liquidation des créances étrangères. En 1815 les départements de la Seine et de la Sarthe l'avaient porté à la députation; puis de la présidence de la chambre à laquelle il avait été élu (1816), il passa dans le cabinet Richelieu en qualité de garde des sceaux (19 janvier 1817). Les principes qui doivent régir la liberté de la presse furent posés par lui avec une précision et une clarté qui ne sauraient être méconnus. La rédaction de la loi rendue le 5 février sur l'importante matière des élections n'avait pas amené des résultats sur lesquels on avait cru pouvoir compter; M. Pasquier reconnut les inconvénients qui en pouvaient sortir et il en avertit le duc de Richelieu. A la suite d'une crise ministérielle fort imprévue, il quitta les sceaux (29 décembre 1818) et refusa de faire partie du cabinet que présida M. Dessoles. Bien qu'en dehors des affaires, il signala l'année suivante les dangers de la situation dans un mémoire au roi, et indiqua comme un indispensable remède le changement de la loi de 1817. Cette fois son opinion prévalut: il rentra au pouvoir, le 19 novembre 1819, avec le portefeuille des affaires étrangères, et le conserva lorsqu'après l'assassinat du duc de Berri, M. Decazes fut forcé de céder la présidence du conseil à M. de Richelieu (20 février 1820). Parmi les mesures restrictives dont il prépara l'adoption, on ne peut oublier celle qui suspendit la liberté individuelle. Dépouillant tout artifice oratoire, il demanda ouvertement l'arbitraire. « Oui, je demande l'arbitraire, dit-il, parce que quand on sort de la légalité, ce ne peut être que pour un but important, pour un grand objet à remplir. Les lois d'exception n'appartiennent qu'aux gouvernements libres et eux seuls ont le droit d'en avoir. » Sa parole ne fut pas moins audacieuse lorsqu'il fut question de restreindre la liberté des journaux, et il alla jusqu'à soutenir que, puisque le roi avait le droit de faire la guerre ou la paix, la chambre devait voter résolûment les sommes convenues. Cette période est la plus remarquable de la vie politique de M. Pasquier, celle où il a déployé le plus de talent dans la défense d'une position difficile. Pourvu d'une abondante facilité d'improvisation, d'une grande souplesse d'esprit et d'un sang-froid imperturbable, on le vit, sans cesse à la tribune, faire face aux attaques journalières des deux oppositions et conquérir de haute lutte à chaque discussion une majorité suffisante. Cette situation, pleine de trouble et d'orages, et que les révolutions du dehors compliquèrent de plus en plus, dura près de deux ans. Dans la session de 1821, à la suite de l'adresse, M. Pasquier abandonna son portefeuille à M. de Montmorency (14 décembre) pour entrer à la chambre des pairs, où une ordonnance du 24 septembre précédent lui avait donné un siége. Adversaire constant de MM. de Villèle et de Peyronnet, il vota contre le rétablissement d'un

droit d'aînesse, contre les lois de tendance et de sacrilége, le trois pour cent, etc. En 1828 le ministère qui se forma à cette époque eut le désir de se l'adjoindre, mais il n'y voulut pas consentir, et de plus Charles X se serait sans aucun doute opposé à son entrée dans ce conseil.

Après la révolution de juillet, qu'il avait prévue sans pouvoir y mettre obstacle, M. Pasquier accepta du roi Louis-Philippe la présidence de la chambre des pairs (3 août 1830), et il occupa ce poste éminent jusqu'à ce qu'une autre révolution l'en fit descendre. Ce fut sous sa présidence qu'eurent lieu les procès des ministres de Charles X, des insurgés d'avril, d'Alibaud, de Fieschi, de Barbès, de Quenisset, du prince Louis-Bonaparte, des ministres Teste et Despans-Cubières, etc., et on ne peut lui contester la fermeté, la prudence et l'impartialité avec lesquelles il a conduit ces débats souvent orageux. Assez souvent consulté sur la direction des affaires, il n'a cessé pendant dix-huit ans d'y porter un intérêt très-actif; il défendit M. Molé contre la coalition survenue entre M. Guizot et M. Thiers. En 1837, le roi le revêtit de la dignité de chancelier de France, et le 19 décembre 1844, il lui conféra le titre de *duc*; le 27 février 1842, il avait été élu membre de l'Académie française, à la place de M. Frayssinous, honneur qu'il s'était empressé de justifier par la publication de ses *Discours et opinions* (Paris, 1842, 4 vol. in-8°) (1).

Depuis la révolution de février le duc Pasquier n'a pris aucune part aux affaires publiques. Il a occupé ses loisirs à la rédaction de volumineux *Mémoires*, qui ne verront le jour qu'après sa mort. Il n'a point eu d'enfants de sa femme, morte le 6 juin 1844; mais il a adopté son petit-neveu, Edme-Armand-Gaston d'Audiffret-Pasquier, qui doit lui succéder sous son titre ducal.

Galerie des Contemp. illustres, par un homme de rien, t. VI. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour* I, 1re partie. — L. de Vieilcastel, *Hist. de la Restauration*, I à IV. — *Litter. fr. contemp.*

PASS, PASSE ou **PAAS**, nom d'une famille d'artistes originaire de la Hollande et dont les membres exercèrent leur art à Cologne, en Hollande, en France et en Angleterre. Le nom de famille de ces graveurs est *Van Pass* ou *Paas*. Ils ont eux-mêmes francisé leur nom en signant une partie de leurs estampes du nom de *Pass* ou *Passe*.

PASS (*Crispin* DE), dit *le Vieux*, né en Zélande, a travaillé jusque vers 1628, et même, selon Zani, jusqu'en 1635. Élève de Théodore Coornhaert, il travailla tour à tour à Utrecht, Amsterdam, Cologne et Paris. Il publia à Cologne les *Types des Métamorphoses d'Ovide*. De 1612 à 1624 il fit paraître en Hollande plusieurs suites d'estampes pour *la Genèse*, *Virgile*, *Speculum vitæ scholasticæ*, *Tronus Cupidonis* et *Speculum illustrium fœminarum*. Vers ce même temps il mit au jour un livre du dessin et de la gravure, en tête duquel il a donné quelques détails biographiques sur lui-même. Il a gravé à Paris un certain nombre de portraits, quelques pièces historiques, parmi lesquelles *L'Entrée du roi en la ville de Reims pour son sacre* (14 octobre 1610); et des planches remarquables pour *l'Instruction du roy en l'exercice de monter à cheval* (Paris, 1616), reproduit dans le *Manége royal de Pluvinel* (1618). Il publia également à Paris les suites, qu'il avait déjà mises au jour en Hollande, mais en changeant ou renouvelant les titres. Il a encore travaillé d'après Martin de Vos, Blomaert, Jod. de Winghe, van der Brock, Breughel de Velours, etc.

PASS (*Crispin* DE) dit *le Jeune*, fils et élève du précédent, né à Utrecht vers 1570, grava quelques pièces dans sa manière.

PASS (*Guillaume* DE), né à Utrecht vers 1572, second fils et élève de Crispin le Vieux, passa en Angleterre où il s'adonna au genre du portrait.

PASS (*Simon* DE), frère cadet des précédents, né à Utrecht, vers 1574, s'établit en Angleterre, et grava d'après Nicolas Hilliard les portraits des membres de la famille royale. Après dix ans de séjour à Londres, dit Vertue, il entra au service du roi de Danemark et alla mourir à Copenhague. Il a laissé une foule de vignettes de dévotion qu'il fit pour des libraires.

PASS (*Madeleine* DE), née à Utrecht, vers 1576, fille de Crispin le Vieux, et son élève, s'adonna également à la gravure et se fit remarquer par l'agrément de son burin. « Elle s'attacha à Adam Willaerts, peintre et poëte d'Utrecht, qui lui donna le goût des petits passages baignés d'eaux tranquilles et historiées. Elle fut séduite aussi par la manière du comte de Gondt, qui avait rapporté à Utrecht après son séjour en Italie des tableaux d'Elzeimer. Elle reproduisit les tableaux de ce maître ainsi que ceux de Jean de Pinas, autre Hollandais revenu de Rome..... La *Sibylle hellespontique*, *Élie sur le Carmel*, *Salmacis et Hermaphrodite*, datée de 1628, indiquent les trois moments et les nuances du talent gracieux de Madeleine de Pass. »

H. H—N.

J. Renouvier, *Types et Manières des peintres graveurs*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — Huber et Rost, *Manuel des Curieux*.

PASSAC (*Philippe-Jérôme* GAUCHER DE), littérateur français, né en 1765, à Vouvray, près Tours, mort en avril 1830, à Vendôme. Élève de l'école militaire de Vendôme, il servit dans le régiment de Toul (artillerie), émigra en 1792 et fit quelques campagnes à l'armée des princes. En 1795, il prit part, avec le corps d'artillerie

(1) M. Pasquier a toujours protesté contre la collaboration qu'on lui a attribuée au vaudeville de Maxime de Redon, intitulé *Crimon ou le Portrait à faire*.

commandé par M. de Rotalier, à l'expédition de Quiberon, et passa en Portugal Sous l'empire il siégea au conseil général de Loir-et-Cher. Nommé chef de bataillon en 1814, il fut admis en 1815 à la retraite. Nous citerons de lui les romans d'*Honorine* (Paris, 1808, 2 vol. in-12), de *Rose de Connival* (1823, 3 vol.); et de *Douze Jours au château* (1826, 4 vol.); — des *Lettres portugaises et brésiliennes* (Blois, 1824, 3 vol. in-12); — un tableau historique de *Vendôme et le Vendômois* (1824-1825), dont il n'a paru que deux cahiers; — des articles à la *Nouv. Biblioth. des romans*, à la *Revue philosophique*, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PASSAROTTI (*Bartolommeo*), peintre italien, né à Bologne, vers 1530, mort vers 1592. Il paraît avoir étudié longtemps à Rome, et Vasari le cite parmi les élèves de Taddeo Zuccari qui l'aidèrent dans ses travaux. Il fut très-habile dessinateur à la plume, et il avait fait de l'anatomie une étude assez approfondie pour pouvoir composer sur cette science un ouvrage élémentaire à l'usage des peintres et des sculpteurs. Il fut peut-être le premier parmi les artistes de son école à faire montre de ce genre de connaissances en introduisant dans ses compositions religieuses des nus qui parfois y paraissent assez peu à leur place. Tel est le tableau représentant *La Vierge parmi plusieurs saints*, qu'il exécuta en concurrence avec les Carrache pour l'église de San-Giacomo, telle est *La Décollation de saint Paul* à Saint-Paul-aux-trois-fontaines, près de Rome. Il avait si bien réussi à imiter Michel-Ange qu'ayant, à son retour à Bologne, exposé un tableau représentant *Sisyphe*, tous les connaisseurs le crurent élève du grand maître florentin. Il excella dans le portrait, au point que le Guide ne mettait avant lui en ce genre que le Titien. Augustin Carrache fréquenta l'école de Passarotti, qu'il regarda toujours comme l'un des plus illustres peintres bolonais. Passarotti a gravé des eaux-fortes, dont les plus connues sont une *Sainte Famille* de sa composition; une *Visitation* d'après Salviati; et le *Mariage d'Isaac et de Rachel* d'après le Pérugin. Il eut pour élèves ses quatre fils : *Aurelio, Passarotto, Ventura* et *Tiburzio* l'aîné, qui soutint le mieux la renommée de la famille et laissa lui-même deux fils, dont l'un, *Arcangelo*, fut habile peintre en tapisserie, et l'autre, *Gaspare*, cultiva la miniature. E. B—n.

Orelli, *Memorie*. — Borghini, *Il Riposo*. — Lomazzo, *Idea del tempio della Pittura*. — Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario* — Gualandi, *Memorie originali di belle arti*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

PASSAVANT (*Jean-David*), peintre et écrivain artistique allemand, né à Francfort, en 1787, mort en août 1861. Il appartenait à une ancienne famille protestante originaire de la Bourgogne et dont les membres se sont répandus en Suisse et en Allemagne. Après avoir pris part comme volontaire aux guerres contre Napoléon, il fréquenta les ateliers de David et de Gros, séjourna ensuite à Rome, où il s'attacha à l'école romantique fondée par Overbeck et ses amis, et devint enfin inspecteur de la galerie de Staedel dans sa ville natale. Parmi ses tableaux on cite surtout l'*empereur Henri II*, dans la salle des empereurs au Rœmer à Francfort. Il a publié d'après ses dessins une suite d'*Esquisses pour monuments funéraires*. On a de lui : *Ansichten über die bildenden Künste* (Idées sur les arts plastiques); Heidelberg, 1820, in-8°; — *Kunstreise durch England und Belgien* (Voyage artistique en Angleterre et en Belgique); Francfort, 1833, in-8°; trad. en 1836 en anglais; — *Rafael von Urbino und sein Vater Giovanni Santi* (Raphael d'Urbin et son père Giovanni Santi); Leipzig, 1839, in-8°; 2e édit., 1858, 2 vol. in-8° : cet excellent ouvrage a été traduit en français (Paris, 1860, 2 vol. in-8°); — *Die christliche Kunst in Spanien* (L'Art chrétien en Espagne); Leipzig, 1853, in-8°; — *Le Peintre-Graveur, contenant l'histoire de la gravure sur bois, sur métal et au burin jusque vers la fin du seizième siècle, l'histoire du nielle et un catalogue supplémentaire aux estampes des quinzième et seizième siècles du* Peintre-Graveur *de Bartsch*; Leipzig, 1860, 2 vol. in-4°; — divers articles dans le *Kunstblatt*, entre autres, des *Recherches sur l'ancienne école de peinture flamande*, qui ont été traduites en français (Gand, 1841, in-8°). Passavant a collaboré aux *Costumes du moyen âge chrétien* (Paris, 1840, in-4°).

Nagler, *Künstler-Lexikon*. — *Conversations-Lexikon*.

PASSAVANTI (*Jacopo*), écrivain ascétique italien, mort le 13 juin 1357, à Florence, sa patrie. Il fit partie de l'ordre des Dominicains, et rendit son nom célèbre en Italie par un traité intitulé : *Specchio della vera penitenza*, que Léonard Salviati fit imprimer en 1585. L'Académie de la Crusca mit ce traité au nombre des ouvrages classiques pour l'excellence du style et en donna en 1681, une édition, qui a été reproduite en 1725 (Florence, in-4°).

Quetif et Échard, *Script. ord. prædicat.*, I.

PASSEMANT (*Claude-Siméon*), ingénieur français, né à Paris, en 1702, mort le 6 novembre 1769. S'étant établi marchand mercier, il abandonna bientôt à sa femme la conduite de son commerce, pour se livrer à la confection d'instruments d'astronomie et de physique. En 1749, il présenta à Louis XV une pendule astronomique couronnée d'une sphère mouvante et construite avec une rare précision (voy. les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1749); cette belle pièce, qui fut placée dans les appartements de Versailles, valut à Passemant une pension de mille livres et un logement au Louvre Il exécuta encore plusieurs autres instruments remarquables, un miroir ardent de

quarante-cinq pouces de diamètre, des montres à équation, des baromètres, des télescopes, etc. On a de lui : *Construction d'un télescope de réflexion de seize pouces jusqu'à six pieds et demi avec la composition de la matière des miroirs et de la manière de les polir et de les monter*; Paris, 1738, in-4° : cet ouvrage, qui fit époque, est devenu très-rare; — *Traité du microscope et du télescope*; 1737, in-4°; — *Description et usage des télescopes, microscopes, ouvrages et inventions de Passemant*; Paris, 1763, in-12; réimprimé plus tard avec des notes d'Olivier et Nicolet, élèves de l'auteur; — *Mémoire sur les canaux au moyen desquels les vaisseaux pourraient remonter jusqu'à Paris*, à la suite des *Canaux de navigation* de Lalande.

Sue, *Éloge de Passemant*; Paris, 1778, in-8°.

PASSERANI (*Alberto* RADICATI, comte DE), philosophe italien, né dans le Piémont, vivait dans le dernier siècle. Attaché à la maison du roi Victor-Amédée II, il se mêla au différend qui s'éleva entre ce prince et le saint-siége au sujet des bénéfices consistoriaux, et écrivit contre la cour de Rome des pamphlets si violents qu'à la suite d'un procès qui lui fut intenté le tribunal de l'inquisition ordonna la saisie de ses biens. Mais il put échapper à l'effet de ce jugement et vécut tour à tour en Angleterre, en France et en Hollande. Il mourut dans ce dernier pays et légua tout ce qu'il possédait aux pauvres. On a de lui plusieurs écrits en français où l'on trouve un singulier mélange d'invectives contre le clergé, de plans de réforme et d'idées philosophiques. Il se qualifiait lui-même de *libre penseur*. Dans une *Dissertation sur la mort* (Rotterdam, 1733), il entreprit de justifier le suicide. On cite encore de lui un *Recueil de pièces curieuses* (Rotterdam, 1736, in-8°), et une traduction supposée sous le titre de *La Religion muhammedane comparée à la païenne* (1737, in-8°).

Factum mis à la tête du *Recueil* de 1736.

PASSERAT (*Jean*), poëte français, né à Troyes, le 18 octobre 1534, mort à Paris, le 14 septembre 1602. On raconte qu'il s'enfuit du collége et mena pendant quelques mois une vie vagabonde. Cet écart d'enfance ne l'empêcha pas de faire de solides études. Il devint un des meilleurs latinistes de son temps. Après avoir professé au collége du Plessis et au collége du cardinal Le Moine, il se rendit à Bourges pour suivre le cours de droit de Cujas. A son retour, en 1569, il fut logé dans la maison de Henri de Mesmes, savant magistrat qui aimait à protéger les gens de lettres. Le savoir de Passerat, son talent pour la poésie française, sa gaieté spirituelle le firent bien accueillir de Charles IX et de Henri III. En 1572, il succéda à Ramus dans la chaire d'éloquence et de poésie latine au Collége de France. Ses leçons agréables et instructives attiraient de nombreux auditeurs; elles furent interrompues par les troubles de la Ligue Passerat, attaché aux Valois et peu dévot, vit avec horreur et dégoût le mouvement qui souleva contre le dernier des Valois les plus furieuses passions religieuses; et il fut un de ceux qui désirèrent le triomphe d'Henri IV. Pendant que la Ligue dominait encore à Paris, il écrivit avec quelques amis, gens de savoir et d'esprit comme lui, Jacques Gillot, Pierre Le Roi, Nicolas Rapin, Gilles Durant, Florent Chrestien, Pierre Pithou, la *Satyre Ménippée*, ce célèbre pamphlet qui, publié après l'entrée d'Henri IV à Paris, porta le dernier coup au parti vaincu. La plupart des vers qui se trouvent dans la *Ménippee* sont de lui. En 1594 il reprit son cours, et le continua jusqu'à ce que les infirmités de l'âge lui enlevèrent les moyens de professer et même d'étudier. Jeune il avait perdu un œil en jouant à la paume; en 1597 une attaque de paralysie le priva de l'usage de la moitié du corps et le rendit aveugle. L'hospitalité des de Mesmes ne lui manqua pas dans ses dernières années, et après sa mort Jacques de Mesmes lui fit ériger un monument dans l'église des Dominicains de la rue Saint-Jacques. Ami des poëtes de la Pléiade et loué par eux, Passerat ne les imita pas, et sans prétentions poétiques il se contenta d'écrire des vers agréablement spirituels et quelquefois élégants. On cite surtout de lui la *Métamorphose d'un homme en oiseau*, petit conte digne de La Fontaine, et *Le premier jour de mai*, stances légères qui ont de la grâce et de l'ardeur. On remarque aussi parmi ses poésies une ode à Bacchus. En célébrant le dieu de la *dive bouteille*, Passerat témoignait naïvement d'un goût que ses contemporains lui attribuent et que son portrait atteste suffisamment. Ses biographes n'ont pas dédaigné de nous apprendre « qu'il avait le nez fort gros et qu'il étoit fort rouge de visage ». On a de Passerat : *Vers de la chasse et d'amour*; Paris, 1597, in-4°; — *Kalendæ januariæ et varia quædam poematia*; Paris, 1597, in-8°; — *Recueil d'Œuvres poétiques*; Paris, 1602, in-12; — *De litterarum inter se cognatione et permutatione liber*; Paris, 1606, in-8°; — *Præfationes et orationes collectæ a Joanne de Rougevallet*; Paris, 1606, in-8°; — *Commentarius in Catullum, Tibullum et Propertium*; Paris, 1608, in-fol.; — *Conjecturarum liber*; Paris, 1612, in-8°. L. J.

Le Clerc, *Biblioth. ancienne et moderne*, t. VII. — Grosley, *Mémoires sur les Troyens célèbres*. — Goujet, *Biblioth. françoise*, t. XIV. — Niceron, *Memoires*, t. II. — Charles Labitte, en tête de son édition de *la Satyre Ménippée*. - Sainte Beuve, *Histoire de la poésie française au seizième siècle*, 2e édit.

PASSERI (*Giovanni-Battista*), peintre et littérateur italien, né vers 1610, à Rome, où il mourut, le 22 avril 1679. Il cultiva d'abord les belles-lettres, et ce ne fut qu'à l'âge de vingt-cinq ans, d'après les conseils du Dominiquin, qu'il s'adonna à la peinture; mais il ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité. On ne peut

guère citer de lui qu'un assez bon portrait de son maître. Outre un grand nombre de sonnets, il laissa en manuscrit un recueil intitulé *Vite de' pittori, scultori ed architetti morti dal 1641 fino al 1673*, estimé pour l'exactitude et l'étendue des détails, et qui a été mis au jour par Bottari (Rome, 1772, in-4°), avec des corrections et des retouches.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

PASSERI (*Giovanni-Battista*), savant antiquaire italien, né le 10 novembre 1694, à Farnèse, près Rome, mort le 4 février 1780, à Pesaro. Il était fils d'un médecin, nommé Domenico Passeri, originaire de Gubbio, et qui a laissé quelques écrits, entre autres *l'Osservazione anatomica* (1731), dédié à Morgagni. Envoyé à Rome, il y étudia avec succès les antiquités, les belles-lettres et le dessin. Ses premiers essais eurent la poésie pour objet : sur les bancs de l'école il composa une tragédie, trois petits poëmes et un grand nombre de pièces de vers, qui ne formaient pas moins de cinq gros volumes. Forcé de renoncer à ce délassement pour s'appliquer à la jurisprudence, il eut pour maître le célèbre Gravina, dont plus tard il écrivit la vie et qui le fit admettre chez les Arcadiens sous le nom de *Peralbo*. A peine reçu docteur à Pérouse (1716), il entra dans la carrière administrative et occupa divers emplois à Pesaro, à Fossombrone et à Urbin. Après avoir perdu sa femme, il entra dans les ordres (1741), et devint vicaire général à Pesaro, puis auditeur de rote à Ferrare. Les devoirs de ses différentes fonctions ne le détournèrent point de l'archéologie, qu'il cultiva avec une sorte de passion. Tous les savants de l'Italie avaient recours à ses lumières, et plusieurs sociétés, celle de Londres notamment, lui expédièrent des diplômes d'associé; le pape Clément XIV le nomma protonotaire apostolique et le grand-duc de Toscane le choisit pour son antiquaire. Toutefois, malgré un savoir encyclopédique, il s'est laissé plus d'une fois entraîner à des écarts d'imagination regrettables, en soutenant par exemple la supériorité de la civilisation des Étrusques. Ses contemporains lui ont décerné des éloges unanimes, et Muratori l'appelle avec un peu d'emphase *antiquario maestro del mondo*. On a de Passeri : *Lucernæ fictiles;* Pesaro, 1739-1743, 1751, 3 vol. in-fol. : cette description des lampes antiques, dont il avait formé une collection nombreuse, devait comprendre un 4e vol. qui est demeuré inédit; — *Selecta monumenta eruditæ antiquitatis dissert. VIII;* Florence, 1750, in-4°; — *Della Seccatura;* 1753-1755, 2 vol.; — *Paralipomena;* Lucques, 1767, in-fol. : complément nécessaire de l'*Etruria regalis* de Th. Dempster; — *Picturæ Etruscorum in vasculis, nunc primum in unum collectæ;* Rome, 1767-1770, 1775, 3 vol. in-fol.; les t. IV et V, inédits, devaient compléter la description des 500 planches qu'il avait recueillies et dessinées; — *De marmoreo sepulcrali cinerario Perusiæ effosso;* Rome, 1773, in-4°. Ce savant se chargea de compléter ou de mettre au jour plusieurs des ouvrages de Gori, son ami, ainsi il inséra dans le *Museum Etruscum* sept dissertations (t. III), sept aussi dans les *Symbola litteraria* (t. I, II et IV); il écrivit en entier le t. III du *Thesaurus gemmarum astriferarum*, de même que le t. IV du *Thesaurus veterum diptychorum*. En outre, il fournit à la *Raccoltà Calogeriana* : les XVII *Lettere Roncagliesi* (1740), où il est particulièrement question des fameuses tables Eugubines; et *Storia de' fossili del Pesarese* (1752); — dix mémoires à la *Nuova Raccoltà*, sur la poésie des Hébreux (1765), sur l'architecture (1772), sur la religion d'Homère (1772), etc.; — deux au recueil de la société Columbaria de Florence, etc. Le nombre des ouvrages de Passeri qui n'ont pas été imprimés s'élève à vingt-cinq, parmi lesquels on cite *Thesaurus gemmarum veterum* (3 vol.); *De hieroglyphicis christianorum; Storia degli archi trionfali*, etc.

A. Olivieri, *Memorie di G. Passeri;* Pesaro, 1780, in-4°. — Lanzi, *Antichità Etrusche.* — Lombardi, *Storia letter.*, VI. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, III, 349-358.

PASSERONI (*Gian-Carlo*), poëte italien, né le 8 mars 1713, à Condamine (comté de Nice), mort le 26 décembre 1803, à Milan. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Milan chez un oncle qu'il aida à tenir une école élémentaire en même temps qu'il faisait avec succès ses études dans un collége de jésuites. Ordonné prêtre en 1738, il s'adonna à la poésie; son caractère gai, simple et ingénu, l'entraîna vers ce genre léger qui, sous le voile du badinage, permet de cacher de grandes vérités. Ce fut à ce point de vue qu'il conçut le poëme héroï-comique de *Cicerone*, où, tout en prenant pour sujet la vie du fameux orateur, il entreprit de démasquer les vices et les ridicules de l'ancienne société romaine. Il en lut de nombreux fragments dans l'académie des *Trasformati* de Milan, à la restauration de laquelle il contribua beaucoup, ainsi que dans celle des *Arcades* de Rome. Il avait en effet consenti à venir loger dans cette ville chez son ami le cardinal Lucini, et il le suivit à Cologne quand ce prélat s'y rendit en qualité de nonce. Les poésies de Passeroni jouirent en Italie d'une grande vogue; mais elles lui rapportèrent fort peu de chose. Il vécut toujours, selon son biographe, dans la pauvreté. La protection des grands ne lui manquait pas : mais il refusait, avec une noble modestie, d'y avoir recours. Il ne vivait que du simple produit de ses messes, logeait dans une petite chambre et n'avait qu'une vieille domestique et un coq, auquel il fait plus d'une joyeuse allusion dans ses vers. L'amour du prochain était sa qualité prédominante. Un soir, en traversant un endroit isolé de Milan, il aperçut une cave abandonnée, dont la grille, située horizontalement,

était en pièces et laissait la trappe ouverte. Sans beaucoup y réfléchir, il s'assit près de la cave, et passa ainsi toute la nuit afin d'empêcher que quelqu'un ne fît, au milieu des ténèbres, une chute dangereuse. Lors de l'établissement de la république cisalpine, il devint membre de l'Institut milanais, et reçut une pension. On a de Passeroni : *Il Cicerone;* Milan, 1755 et suiv., 6 vol. in-8° : ce poëme, qui n'a pas moins de cent-un chant et douze mille octaves environ, fut reimpr. à Venise (1756), à Milan (1768), et ailleurs; — *Rime;* Milan, 1775, 9 vol. in-12; — *Favole Esopiane;* ibid., 1780, 7 vol. in-12, imitations d'Ésope, de Phèdre et d'Avienus.

C.-G. Scotti. *Elogio di Passeroni;* Crémone, s. d., in-8°. — Ugoni, *Letter. ital.* — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

PASSI (*Giuseppe*), littérateur italien, né le 13 octobre 1569, à Ravenne, mort en 1620, à Venise. Également instruit dans les sciences et dans les langues anciennes, il fut agrégé à plusieurs académies, et écrivit par délassement des livres qui obtinrent un grand succès sur les défauts des femmes et des hommes, l'état de mariage, etc. Il finit par prendre l'habit des moines camaldules à Saint-Michel de Murano. Nous citerons de lui : *I Difetti donneschi* (Venise, 1598); *Trattato dello stato maritale* (ibid., 1602, in-8°), trad. en latin; *La mostruosa fucina delle sordidezze degli uomini* (ibid., 1603-1609, 2 vol.), et *Della magica arte* (ibid., 1614), explication naturelle des prétendues merveilles de la magie.

Agostini, *Scrittori Veneziani.*

PASSIGNANO (Le chev. *Domenico* CRESTI, dit le), peintre de l'école florentine, né à Passignano (Toscane), vers 1560, mort dans un âge très-avancé, en 1638. Après avoir étudié à Florence sous Girolamo Macchietti et Battista Naldini, il entra dans l'atelier de Federico Zuccari, qu'il aida à peindre la coupole de la cathédrale de Florence. Un long séjour à Venise, où il se maria, le rendit admirateur passionné de son école, au point de s'être toujours plu à répéter, « que celui qui n'avait point vu Venise ne pouvait se flatter d'être peintre ». C'est à cette prédilection que quelques critiques attribuent le manque de sévérité de son style, l'abus des architectures pompeuses et des riches draperies et l'habitude d'employer trop d'huile en peignant, ainsi que le fit le Tintoret, procédé qui a été cause de la prompte détérioration des peintures de l'un et de l'autre de ces maîtres. C'est ainsi qu'ont péri en peu de temps deux des plus importants ouvrages de Passignano, le *Crucifiement de saint Pierre* et la *Présentation de la Vierge* qu'il avait exécutés pour Saint-Pierre de Rome. Le Passignano a peint à fresque avec un égal succès; son plus bel ouvrage en ce genre est une *Gloire* peinte à la coupole de l'église des Vallombrosains à Passignano, sa patrie. On y reconnaît le maître de Louis Carrache, du Tiarini, de Pietro Sorri, de Fabrizio Boschi, d'Ottavio Dandini, et de Nicodemo Ferrucci. On fait aussi grand cas des fresques dont il orna la chapelle de Saint-Antonin dans l'église Saint-Marc de Florence, la façade du palais de' Signori del Borgo et l'église de San-Giovannino. Parmi les tableaux qu'il a laissés à Florence on remarque : au palais vieux : *Cosme Ier prenant l'habit de l'ordre de Saint-Étienne;* au palais Buonarotti, *Michel-Ange présentant à Paul IV le modèle de Saint-Pierre;* à Santa-Maria de' Pazzi, *La Décollation des saints Nérée et Achillée;* à l'Annunziata, *La Résurrection de Jésus-Christ*, la *Madone et plusieurs saints;* à Saint-Marc, *La Chute de la Manne*, et *Saint Vincent Ferrier guérissant un malade;* à Santa-Trinita, *Le Christ mort, avec saint Luc, saint Jean-Baptiste et d'autres saints;* au Musée, un *Spasimo* et une *Madone dans une gloire.* On remarque encore de lui des tableaux à Rome, à Venise, à Reggio, à Lucques et au musée du Louvre, l'*Invention de la Croix.* E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Morrona, *Pisa illustrata.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.* — Catalogues des musées d'Italie.

PASSIONEI (*Dominique*), savant cardinal italien, né à Fossombrone, le 2 décembre 1682, mort le 5 juillet 1761, près Rome. D'une ancienne famille comtale, il étudia sous la direction de Tomasi et de Fontanini; de très-bonne heure il commença à rassembler des livres et des manuscrits précieux, qu'il communiquait toujours avec la plus grande libéralité à ceux qui pouvaient en tirer parti. Après avoir passé deux ans à Paris auprès du légat, il fut envoyé en 1708 à La Haye comme agent diplomatique du pape, et fut député en 1712, près du congrès d'Utrecht, et en 1714, près de celui de Bade; il s'y lia d'amitié avec le prince Eugène. De retour à Rome en 1715, il reprit ses études sur l'antiquité classique et ecclésiastique, et entretetint une corrrespondance active avec les principaux savants de l'Europe. Nommé en 1721 nonce auprès des cantons catholiques de la Suisse, il intervint dans le débat qui s'éleva, en 1725, entre l'évêque de Constance et le gouvernement de Lucerne, qui avait destitué un curé pour avoir défendu à ses paroissiens de danser. Les choses allèrent si loin qu'il transporta sa résidence de Lucerne à Altorf, et que le monitoire qui précède l'interdit fut rédigé contre le conseil de Lucerne; enfin, par l'entremise du cardinal du Fleury, l'affaire fut apaisée en 1727, par une transaction au fond favorable aux prétentions du gouvernement de Lucerne. Passioneï, d'un caractère passionné, regretta beaucoup cet arrangement et ne retourna pas à Lucerne. En 1730, il fut nommé nonce auprès de la cour impériale; rappelé à Rome en 1738, il fut nommé cardinal, et reçut la secrétairerie des brefs. Chargé en 1755 de la direction de la bibliothèque du Vatican, il en rendit les trésors accessibles à

tous ceux qui demandaient à les consulter. Au conclave de 1758 il obtint dix-huit voix; ce fut son antipathie contre les Jésuites, au sujet de laquelle on raconte quelques anecdotes douteuses, qui l'empêcha d'être élu à la papauté. Il avait réuni dans sa villa à Frascati une riche collection d'inscriptions et d'objets d'antiquité (1); sa belle bibliothèque fut après sa mort incorporée à celle des Augustins. On a de lui : *Acta apostolicæ legationis Helveticæ;* Zug, 1729; Rome, 1738, in-4°; on n'y trouve rien concernant le démêlé de Passionei avec le conseil de Lucerne; — *Oratio funebris in Principem Eugenium;* Vienne, 1737; en italien; Padoue, 1737; — des *Lettres* dans divers recueils, tels que la *Tempe helvetica*, t. IV, dans le *Commercium epistolicum* d'Uffenbach, etc.

Goujet, *Éloge du cardinal Passionei* (La Haye, 1763, in-12). — L. Galetti, *Memorie per la vita del cardinal Passionei* (Rome, 1762, in-4°). — Le Beau, *Éloge du cardinal Passionei* (dans le t. XXXI de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*).

PASSOW (*François-Louis-Charles-Frédéric*), philologue allemand, né le 20 septembre 1786, à Ludwigslust (Mecklembourg), mort le 11 mars 1833. Il suivit l'enseignement de Jacobs, de Hermann et de Wolf, fut en 1807 nommé professeur au gymnase de Weimar, en 1810 directeur du *Conradinum* de Jenkau, et en 1815 professeur de littérature ancienne à l'université de Breslau. On a de lui : *Uebersicht der griechischen und römischen Literatur* (Tableau de la littérature grecque et romaine); Berlin, 1815, in-4°; — *Meletemata critica de Æschyli Persis;* Breslau, 1808, in-4°; — *Handwörterbuch der griechischen Sprache* (Lexique manuel de la langue grecque); Leipzig, 1819-1824, 1828, 1831, 2 vol. in-4° : cet excellent ouvrage, qui d'abord ne fut qu'une refonte du *Dictionnaire* de Schneider, est devenu à la quatrième édition un travail original; une cinquième a été donnée par Rost et autres savants, Leipzig, 1841-1857, 2 vol. in-4°, en quatre parties; — *Opuscula academica;* Leipzig, 1835, in-8°; — *Vermischte Schriften;* Leipzig, 1843, in-8°. Passow, qui a aussi publié en commun avec Schneider le *Museum criticum Vratislaviense;* Breslau, 1825, in-8°, a encore donné des éditions estimées de Perse, de Longus, de Musée, de Denys Périégète, de la *Germanie* de Tacite, de la *Paraphrase* de Nonnos, des *Baisers* de Jean Second (Leipzig, 1807); enfin de Parthénius et de Xénophon d'Éphèse; Leipzig, 1824-1833, 2 vol.

Wächter, *Passow's Leben und Briefe;* Breslau, 1839. — Linge, *De Passowii vita;* Hirschberg, 1839. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encycl.*

PASSWAN-OGLOU (*Osman*), chef d'insurgés en Turquie, né à Widdin, dans la Turquie d'Europe, en 1758, mort dans la même ville, en 1807. Les premières réformes de Sélim excitèrent un mécontentement général dans la milice turbulente qui, sous le nom de janissaires, opprimait plutôt qu'elle ne défendait les possessions du sultan. De nombreuses révoltes éclatèrent vers la fin du dix-huitième siècle dans les régions situées aux bords du Danube. Osman Passwan-Oglou fut le plus heureux et peut-être le plus habile de ces rebelles. Fils de Passwan-Agha, qui avait été décapité par l'ordre du pacha de Widdin, il mena quelques années la vie d'un proscrit et d'un bandit; puis il trouva facilement à recruter parmi les mécontents une troupe assez nombreuse pour tenir en échec les forces désorganisées de la Porte ottomane. Enfin il finit par s'emparer de Widdin, et dès ce moment le brigand devenu conquérant s'appliqua avec une ferme habileté à gouverner son pachalick. Ses troupes, formées en partie de janissaires, battirent les armées envoyées contre lui, tandis que sa flottille pillait les deux rives du Danube. Les villes d'Orsowa et de Silistrie tombèrent en son pouvoir. Sélim alarmé fut réduit à employer contre un chef de bandits presque toutes les ressources de l'empire. Cent mille hommes sous les ordres de Houssein, capitan pacha et de Aly-pacha, l'un peu capable, l'autre peu fidèle, mirent au mois de juin 1798 le siége devant Widdin que Passwan défendait avec douze mille hommes. Après trois assauts inutiles et un blocus de plusieurs mois Houssein se retira, et Sélim reconnut Passwan comme pacha de Widdin. Passwan conserva sa puissance jusqu'à sa mort sans chercher à l'étendre. Après lui le pachalick de Widdin rentra sous la domination directe de la Porte. Z.

Jouannin, *La Turquie*, dans l'*Univers pittoresque*. — Jucherau de Saint-Denis, *Hist. de l'Empire ottoman*.

* **PASSY** (*Hippolyte-Philibert*), homme politique français, né le 15 octobre 1793, à Garches-Villeneuve (Seine-et-Oise). Fils d'un receveur général du département de la Dyle, il entra en 1809 à l'école de cavalerie de Saumur, prit part depuis 1812 aux dernières guerres de l'empire, et se démit après Waterloo du grade de lieutenant de hussards. Il se rapprocha alors de l'opposition libérale, et écrivit quelques articles dans *le National*. Après la révolution de juillet, il fut élu député à Louviers, et devint un des chefs du centre gauche, qui le maintint depuis la fin de 1834 jusqu'en 1839 à la vice-présidence de la chambre. Chargé de rapporter les budgets de 1831 et de 1835, il s'acquitta de cette mission avec talent. Après avoir figuré dans le cabinet éphémère du duc de Bassano (11-14 novembre 1834) comme ministre des finances, il s'attacha au parti de M. Thiers, parla en faveur des lois de septembre, et obtint dans l'administration du 22 février 1836 le portefeuille du commerce et des travaux publics; le 6 septembre de la même année il suivit ses collègues dans la retraite au sujet des affaires d'Espagne. Il combattait dans les rangs de la coalition la politique du

(1) Ces inscriptions ont été publiées (Lucques, 1765, in-fol.) avec commentaires par son neveu Benoît Passionei, qui mourut en 1787, évêque de Terni, et qui a encore fait paraître les *Lettres du cardinal Bona;* Lucques, 1759.

comte Molé, lorsqu'on le vit accepter la mission de former le cabinet du 12 mai 1839; il le plaça sous la présidence du maréchal Soult et s'y réserva le département des finances; mais il en fut le véritable chef politique. Forcé de se retirer à la suite de l'échec qu'avait éprouvé le projet de dotation du duc de Nemours (1er mars 1840), il reprit sa place dans l'opposition dynastique. Le 16 décembre 1843, il fut nommé pair de France. La révolution de 1848 le rejeta pendant quelques mois dans la vie privée. Quoiqu'il eût échoué dans l'élection de l'assemblée constituante, M. Passy n'en fut pas moins appelé à faire partie du premier ministère de Louis-Napoléon. Pendant qu'il dirigeait les finances (20 décembre 1848-31 octobre 1849), il repoussa la réduction de l'impôt du sel, et proposa, pour couvrir le déficit du budget de 1850, des taxes sur les donations et successions, ainsi que sur les biens de mainmorte, et le rétablissement de l'impôt des boissons. A l'Assemblée législative, où les départements de l'Eure et de la Seine l'avaient envoyé à la fois, il donna son adhésion à la politique générale jusqu'au coup d'État du 2 décembre qui le mit encore en dehors des affaires publiques. En 1838, il avait remplacé Talleyrand dans l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *De l'Aristocratie dans ses rapports avec les progrès de la civilisation*; Paris, 1826, in-8°; — *Des Systèmes de culture*; Paris, 1846, in-8°; — *Des Causes de l'inégalité des richesses*; Paris, 1848, in-18; — des articles à la *Revue de législation* et au *Journal des économistes*.

*PASSY (*François-Antoine*), frère aîné du précédent, né le 23 avril 1792, à Paris, fut d'abord référendaire à la cour des comptes. Nommé préfet de l'Eure (5 août 1830), il fut, sur sa demande, remplacé le 18 mai 1837, pour pouvoir quelques mois après être nommé député par le collége des Andelys. Il le fut en effet dans la même année. Placé par le crédit de son frère à la tête de la direction de l'administration départementale et communale (1839), il quitta cet emploi sous le cabinet du 1er mars 1840; et à la formation de celui du 29 octobre suivant il accepta le poste de sous-secrétaire d'État à l'intérieur qu'il occupa jusqu'à la révolution de février. Depuis 1857, il est membre de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *Description géologique du département de la Seine-Inferieure*; Paris, 1832, in-4° et atlas; — *Carte géologique du départ. de l'Eure*; Paris, 1857, 4 feuilles.

Dict. d'Économie polit. — *Biogr. des députés.* — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

PASTA (*Andrea*), antiquaire et médecin italien, né le 27 mai 1706, à Bergame, où il est mort le 13 mars 1782. Fils d'un médecin, il suivit la même carrière, fut à Padoue l'élève de Morgagni, qui devint son ami, et exerça son art à Bergame. Il laissa le renom d'un érudit et d'un bon praticien. On a de lui : *Discorso intorno allo flusso di sangue dall'utero nelle donne gravide*; Bergame, 1748, 1757, in-8°; trad. en français par Alibert (*Traité des pertes de sang chez les femmes enceintes*, Paris, 1800, 2 vol. in-8°); — *Hippocratis Aphorismi a Leoniceno versi, cum Præsagiis*; ibid., 1750, in-12; réimpr. avec des additions; — *Voci, maniere di dire ed osservazioni di Toscani scrittori e per la maggior parte del Redi*; Brescia, 1769, 2 vol. in-8°; il a ajouté des notes étendues à ce dictionnaire dont Redi est le principal auteur; — *Le Pitture notabili di Bergamo*; Bergame, 1775, in-8°. Il a mis au jour la *Bibliotheca* de Pierre de Castro-Bajonate (Bergame, 1742, in-8°). Quelques-uns de ses écrits, ainsi qu'un abrégé de sa doctrine, ont été publiés par son cousin (*voy.* ci-après).

Bibl. class. Italiana.

PASTA (*Giuseppe*), médecin italien, né le 9 avril 1742, à Bergame, où il est mort, le 11 janvier 1823. Il étudia la médecine à Padoue et la pratiqua, avec moins de succès que son cousin Andrea Pasta, dans sa ville natale, où il fut attaché au service de l'hôpital. En se retirant (1793), il fit don à cet établissement de sa bibliothèque. Ses principaux ouvrages sont : *De Sanguine et sanguineis concretionibus*; Bergame, 1775, in-8°; trad. en allemand; — *La Tolleranza filosofica delle malattie*; ibid., 1788, in-8°; — *Lo Spirito della medecina di Andrea Pasta*; ibid, 1790, in-8°; — *Galateo dei medici*; ibid., 1791, in-12; ce petit traité sur les devoirs des médecins a eu plusieurs édit.; trad. en 1798 en français; — *Delle acque minerali del Bergamasco*; ibid., 1794, in-4°; — *Elogio dell' ab. Ceroni*; ibid., 1802, in-4°; — *La Musica medica*, poëme; ibid., 1824. Il a aussi publié les *Consulti medici* d'Andrea Pasta (1709, in-4°) et d'Antonio Cocchi (1791, 2 vol. in-4°).

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, VII, 186.

*PASTA (*Judith*), chanteuse italienne, née en 1798 à Côme. Sa famille est israélite. Après avoir fréquenté pendant deux ans le Conservatoire de Milan que dirigeait Asioli, elle débuta en 1815 sur les théâtres de second ordre et fit même en 1816 une apparition à Paris, où Mme Catalani brillait alors de tout son éclat. Lorsqu'elle y revint en 1821, ce fut pour fonder une des plus belles renommées qu'il y ait eu dans les annales de l'Opéra. « Ce n'est pas, dit M. Fétis, que son chant fût devenu irréprochable sous le rapport de l'émission de la voix, ni que sa vocalisation eût toute la correction désirable : mais elle savait déjà si bien donner à chaque personnage qu'elle représentait son caractère propre, il y avait dans ses accents quelque chose de si profond et de si pénétrant qu'elle soulevait à son gré l'émotion dans son auditoire. *Tancredi*, *Romeo*, *Otello*, *Camilla*, *Nina*, *Medea*, furent pour elle des occasions d'autant de triomphes. » Depuis 1824 jusqu'en 1826, elle joua alternativement à Paris

et à Londres. En 1827, elle retourna en Italie; Bellini écrivit pour elle *La Sonnambula* et *Norma*, et Pacini *la Niobe*. En 1834, elle ne craignit pas de se montrer sur le Théâtre-Italien à côté de Mme Malibran, et si cette dernière avait des éclairs sublimes dans ses inspirations dramatiques, on trouva chez sa rivale une conception plus forte et plus d'harmonie. Après avoir passé une saison à Saint-Pétersbourg (1840), elle se retira dans la belle maison de campagne qu'elle avait acquise en 1829 près du lac de Côme.

Fétis, *Biog. univ. des Music.*

PASTEUR (*Jean-David*), naturaliste hollandais, né le 23 mai 1753, à Leyde, mort le 9 janvier 1804, à La Haye. Il embrassa la carrière du barreau, et se livra par goût à l'étude des sciences naturelles qui devinrent plus tard son occupation favorite. Lors du renversement du stathouderat en 1795, il fut chargé, avec le lieutenant Vitriavius, de rapatrier les vaisseaux hollandais qui se trouvaient en assez grand nombre dans les ports de l'Angleterre; cette importante mission fut couronnée d'un plein succès, et la Hollande eut une flotte à sa disposition. A son retour, Pasteur entra au comité de la marine, et le 1er mars 1796 il fut envoyé à la première convention nationale, où il se distingua par son zèle et sa modération. Il fut en 1797 l'un des présidents de la seconde convention. Victime du parti réactionnaire qui triompha pendant quelques mois en 1798, il partagea l'emprisonnement de plusieurs de ses collègues, et devint le 12 septembre de cette année secrétaire du corps législatif, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui, en hollandais: une *Histoire naturelle des mammifères* (3 vol. in-8°), et *Les Russes dans le Nord-Hollande*, drame. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a traduits du français ou de l'anglais, on cite le *Voyage de Cook autour du monde* (13 vol. in-8°) et *L'An* 2240 de Mercier.

Courrier des arts et belles-lettres, 9 mars 1804.

* **PASTEUR** (*Louis*), chimiste français, né à Dôle (Jura), le 27 décembre 1822. Après des études commencées à Arbois et à Besançon et terminées à Paris, il entra dans l'université comme maître d'études surnuméraire au collège de Besançon (1840) et fut reçu élève de l'École normale (1843). Agrégé pour les classes des sciences physiques (18 septembre 1846), il fut, un mois après, nommé préparateur de chimie des conférences de M. Balard à l'École normale, reçu docteur en 1847 et appelé à la chaire de physique du lycée de Dijon (novembre 1848). M. Pasteur devint en 1849 professeur de chimie à la faculté des sciences de Strasbourg, passa au même titre à Lille (2 décembre 1854), enfin depuis novembre 1857 il remplit les fonctions d'administrateur de l'École normale de Paris et de directeur des études scientifiques. Les principaux travaux de ce savant sont disséminés dans les *Annales de Chimie et de physique* (années 1848-1859) et dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (années 1853-1861). Son ensemble d'études sur la polarisation rotatoire et la constitution moléculaire de l'acide paratartrique, lui a mérité la grande médaille Rumford décernée en 1856 par la Société royale de Londres; divers mémoires sur la fermentation lactique, sur la fermentation alcoolique et la fermentation de l'acide tartrique, lui firent décerner par l'Académie des sciences de Paris le prix de physiologie expérimentale pour 1859. Un travail sur la transformation des acides tartriques en acide racémique lui avait valu un prix proposé en 1851 par la Société de pharmacie de Paris. Ses recherches sur les ferments organisés le conduisirent incidemment à l'examen de la doctrine si controversée de la génération spontanée, et ses premières expériences le firent arriver à cette conclusion qu'à toutes les époques de l'année il y a dans l'air des corpuscules organisés : par des expériences comparatives faites dans la plaine, au pied des premiers plateaux du Jura, sur le Jura à 850 m. d'élévation et au Montanvert, à 2,000 m. près des glaciers des Alpes, il démontra qu'à mesure que l'on s'élève, le nombre des germes en suspension dans l'air diminue considérablement. M. Pasteur s'occupa peu après du mode de nutrition des Mucédinées, et de l'influence de la température sur la fécondité de leurs spores. Enfin, tout récemment (1861) il a présenté à l'Académie des sciences deux nouveaux mémoires, intitulés : *Animalcules infusoires vivant sans gaz oxygène libre, et produisant la fermentation butyrique*; — *Expériences et vues nouvelles sur la nature des fermentations*. Ces mémoires ont été insérés presque tous dans le *Recueil des savants étrangers*. H. F.

Documents particuliers.

PASTORET (*Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre*, comte, puis marquis DE), homme d'État français, né le 25 octobre 1756, à Marseille, mort le 28 septembre 1840, à Paris. Il était fils d'un lieutenant général de l'amirauté dans les mers de Provence. Sa famille était ancienne et depuis longtemps célèbre dans les fastes de la magistrature. Un de ses ancêtres, *Jean* PASTORET ou *Pastorel*, était en 1301 avocat au parlement de Paris. Son petit-fils, nommé aussi *Jean*, devint premier président du parlement de Paris et fit partie du conseil de régence sous Charles VI; dans sa vieillesse il prit l'habit religieux, et mourut en 1405, âgé de soixante-dix-huit ans. — L'arrière-petit-fils de ce dernier, *Antoine*, suivit Charles VIII et Louis XII en Italie, et se fixa en Provence, dans la vallée de Seillans, où sa postérité s'est continuée (1).

Destiné à la magistrature, Emmanuel Pastoret

(1) Une branche de cette famille, qui avait passé en Bretagne, s'établit à la fin du quinzième siècle en Angleterre, et acheta plus tard la propriété de Paradis dans l'île de Guernesey, où elle compte encore des représentants sous le nom modifié de *Pastourel*.

fut élevé chez les Oratoriens de Lyon, étudia le droit à Aix, et perfectionna son education par des voyages. Aussitôt que l'âge le permit, il fut pourvu d'une charge de conseiller à la cour des aides de Paris (1781). Dès 1785, l'Académie des inscriptions l'admit dans son sein en récompense de deux savants mémoires qu'elle avait couronnés sur l'influence des lois maritimes des Rhodiens, et sur Zoroastre, Confucius et Mahomet. Nommé maître des requêtes en 1788, il devint bientôt directeur général des travaux politiques relatifs à la législation et à l'histoire. Au début de la revolution, à laquelle il se montra favorable, il présida trois fois les assemblées électorales de Paris, et en 1791 il fut porté, par voie d'élection, au poste de procureur général syndic du département. Ce fut en cette qualité qu'à la tête d'une députation nombreuse il alla demander à l'Assemblée constituante la transformation de l'église Sainte-Geneviève en Panthéon patriotique; on lui attribue même l'inscription placée sur ce monument: « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » Vers la fin de 1790, le roi lui avait offert successivement les portefeuilles de la justice et de l'intérieur; mais Pastoret, ne pouvant faire admettre ses conditions, refusa ce double honneur. Député de la capitale à l'Assemblée législative, il en occupa le premier la présidence (3 octobre 1791) et prit place ensuite sur les bancs de la droite. Il appuya les mesures répressives contre les émigrés, contribua a faire abolir l'usage des félicitations à la couronne au renouvellement de l'année, vota la suppression de l'université de Paris, et fit décréter l'érection d'une statue de la Liberté sur l'emplacement de la Bastille. Mais, lorsqu'il vit la puissance royale sérieusement menacée, il essaya d'en défendre les prérogatives, et perdit, dans cette lutte inutile, l'espèce de popularité qu'il avait acquise. Obligé, après le 10 août, de chercher son salut dans la fuite, il alla se réfugier au fond de la Provence, puis passa de là en Savoie, où il demeura jusqu'au 9 thermidor. Après la proclamation de la constitution de l'an III, il fut envoyé au Conseil des Cinq Cents par le département du Var (octobre 1795), y demeura fidèle, tout en tenant compte des faits accomplis, aux principes qui, en dernier lieu, avaient dirigé sa conduite. Il parla avec force pour le maintien de la liberté de la presse, réclama pour Montesquieu les honneurs du Panthéon (10 février 1796), plaida la cause des prêtres fugitifs et des agents royalistes Brottier et Lavilleurnois, et demanda la fermeture des réunions et clubs populaires (22 juillet 1797). Il alla même dans une séance jusqu'à provoquer indirectement la mise en accusation de Barras, Rewbell et La Revellière-Lépeaux. Dès la fin de 1796, il s'était rapproché du parti royaliste connu sous le nom de *clichien*. Aussi l'incessante opposition qu'il faisait au Directoire lui valut, au 18 fructidor, la déportation, à laquelle il échappa encore par la fuite. Pendant deux ans il parcourut la Suisse et l'Italie. Autorisé à rentrer en France en 1800, il resta quelque temps à Dijon sous la surveillance de la police générale. Comme sa fortune était détruite, des honneurs lui furent offerts en compensation. L'un des premiers membres du conseil général des hôpitaux (1801), il reprit en 1803 sa place dans l'Institut qu'il avait perdue au 18 fructidor, succéda en 1804 à Bouchaud dans la chaire de droit au Collége de France, et fut nommé le 1er juillet 1809 professeur de philosophie à la faculté des lettres de Paris, où il fut autorisé à se faire remplacer par Millon. Deux fois le collége électoral de la Seine l'avait désigné pour entrer au sénat; malgré la répugnance de Napoléon, qui voyait en lui un partisan de la famille déchue, il y fut admis en décembre 1809. Il se montra reconnaissant; car, bien que secrétaire du sénat en 1814, il ne voulut prendre aucune part aux actes qui amenèrent la déchéance de l'empereur. Néanmoins Louis XVIII le créa pair de France à son arrivée (1814). Dès lors on accumula les honneurs sur sa tête, et Pastoret devint successivement marquis (1817), vice-président de la chambre des pairs, grand-officier (1821), et grand'croix de la Légion d'honneur (1823), ministre d'État et membre du conseil privé (1826). Le 24 août 1820, il avait été élu membre de l'Académie française à la place de Volney. En 1829, il succéda à M. Dambray en la qualité de chancelier de France. Les événements de 1830 le mirent dans la nécessité de renoncer aux fonctions de cette charge, mais non à son titre qu'il regardait « comme inhérent à lui-même ». On le dépouilla alors de ses traitements et pensions, et l'on raya son nom, pour refus de serment, de la liste du conseil général des hôpitaux. « Je croyais, dit-il à ce sujet, n'y avoir, depuis trente ans, prêté serment qu'aux pauvres. » En 1834 il fut nommé tuteur des enfants du duc de Berri, à raison des biens qui leur restaient en France, et remplit, malgré le poids de l'âge, tous les devoirs de cette position avec un zèle infatigable. Sa vie fut constamment simple, frugale, studieuse, mais par-dessus tout charitable. Nul ne s'entendait mieux que lui à organiser les secours publics ou privés. Ce fut lui qui forma à ces soins pieux sa femme, Adélaïde-Anne-Louise Piscatory, et qui la dirigea dans les fondations auxquelles elle attacha son nom. Louis XVIII, qui se plaisait à des rapprochements ingénieux, donna pour supports à ses armes deux chiens de berger par allusion à son nom, avec cette devise: *Bonus semper et fidelis*.

On a de M. de Pastoret les ouvrages suivants: *Éloge de Voltaire;* Paris, 1779, in-8°; — *Tributs offerts à l'Académie de Marseille;* 1782, in-8°; — *Élégies de Tibulle,* trad. nouvelle avec des notes; Paris, 1783, in 8°; — *Discours en vers sur l'union qui doit régner entre la magistrature, la philosophie et les lettres;* 1783, in-8°; — *Quelle a été l'influence des lois*

maritimes des Rhodiens sur la marine des Grecs et des Romains? Paris, 1784, in-8°; — *Zoroastre, Confucius et Mahomet comparés comme sectaires, législateurs et moralistes;* Paris, 1787, in-8°; — *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste;* Paris, 1788, in-8°; — *Des Lois pénales;* Paris, 1790, 2 vol. in-8°; cet ouvrage lui valut le prix Montyon ainsi que les éloges de Filangieri; —*Rapport fait au conseil général des hôpitaux;* Paris, 1816, in-4°; il embrasse l'état des hôpitaux, des hospices et des secours à domicile pendant toute la période impériale; — *Histoire de la législation;* Paris, 1817-1837, 11 vol. in-8° : dans ce savant ouvrage, il passe en revue la législation des peuples de l'Assyrie, de la Phénicie, de l'Égypte, de la Crète, de Lacédémone, d'Athènes, de l'Asie Mineure, de la Perse, de la Sicile et de l'Étrurie. « Je termine ici, dit-il, la première partie de mon ouvrage, qui fut le *compagnon fidèle* de ma vie. Au moment où apparaît la législation romaine, une ère nouvelle s'ouvre dans la société civile et politique. Ici je m'arrête. » M. de Pastoret a encore fait insérer des articles dans les *Archives littér. de l'Europe* de 1804 à 1808, et de nombreuses notices dans la continuation de l'*Histoire littéraire de la France*. Il a aussi travaillé aux *Ordonnances des rois de la troisième race*, et il en a publié seul les t. XV à XX. On remarque parmi ses ouvrages inédits une *Histoire de l'impôt en France*.

Hist. littér. de la France, t. XIX. — *Disc. de récept. à l'Acad. fr.* — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, III, 1re partie. — Quérard, *La France littér.*

PASTORET (*Amédée-David*, marquis DE), écrivain français, fils du précédent, né le 2 janvier 1791, à Paris, où il est mort, le 19 mai 1857. Après avoir fait ses études au Lycée Napoléon, il entra comme auditeur au conseil d'État, et remplit différentes missions à l'étranger; ainsi il administra, avec le titre d'intendant, la Russie Blanche (1812) et les pays allemands conquis au delà de l'Elbe (1813). Nommé, le 7 avril 1813, sous-préfet de Corbeil, il passa, en janvier 1814, à Châlons-sur-Saône. Après la chute de l'empire, il s'attacha au gouvernement de la restauration, et devint successivement maître des requêtes (1814), commissaire du roi au sceau de France (1817), gentilhomme titulaire de la chambre (1820), membre du conseil général de la Seine (1822), commandeur de la Légion d'honneur (1824), et conseiller d'État en service extraordinaire (1825). Il fut élu membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1823 En 1830 il refusa, à l'exemple de son père, de prêter serment à la dynastie d'Orléans, et fut mêlé à toutes les intrigues du parti légitimiste. Le comte de Chambord, dont il était un des conseillers, lui confia en 1840 l'administration des biens qu'il possédait en France. Mais peu de temps après la révolution de 1848, il se rapprocha du parti napoléonien, et obtint un siége au sénat (31 décembre 1852) en même temps que M. de La Rochejaquelein, et la croix de grand-officier de la Légion d'honneur (1853). En 1855, il fit partie de la commission municipale de Paris. On a de lui : *Les Troubadours*, poëme en quatre chants; Paris, 1813, in-8°; — *Des moyens mis en usage par Henri IV pour s'assurer la couronne;* Paris, 1815, 1819, in-8°; — *Les Normands en Italie ou Salerne délivrée*, poëme en quatre chants; Paris, 1818, in-8°; — *Sur Monseigneur le duc de Berri*; Paris, 1820, in-8°; — *Élégies;* Paris, 1824, in-8°; — *Le Duc de Guise à Naples;* Paris, 1825, 1828, in-8°; espèce de roman historique qui fut jugé dans *le Globe* avec une telle sévérité que l'auteur en retira presque tous les exemplaires du commerce; — *Récits historiques;* Paris, 1826, in-8°, relatifs à des événements de la Restauration; — *Histoire de la chute de l'empire grec* (1400-1480); Paris, 1829, in-8°. Ses derniers ouvrages ne sont que des romans historiques : *Raoul de Pellevé* (1833, 2 vol.); *Erard du Chatelet* (1835, 2 vol.); et *Claire Catalanzi* (1847, 2 vol). Il est aussi l'auteur d'un album intitulé *Souvenirs de Néris* (1836, in-4°).

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Vapereau, *Dict univ. des Contemp.*

PASTORIUS. *Voy.* HIRTEMBERG.

PASTRENGO (*Guillaume* DE), jurisconsulte et biógraphe italien, né à Pastrengo, village du pays de Vérone, vivait dans le quatorzième siècle. Notaire et juge à Vérone, il fut chargé en 1335 d'une mission auprès du pape Innocent VI qui résidait à Avignon. Dans cette ville il se lia avec Pétrarque d'une amitié qui dura autant que leur vie. On ignore la date precise de sa mort; mais il vivait encore en 1361 et ne vivait plus en 1370. Il rédigea une sorte de dictionnaire biographique, historique et géographique, sous le titre de *De Viris illustribus*. Cet ouvrage se divise en deux parties; la première est une suite alphabétique de courtes notices biographiques; la seconde traite des sujets d'histoire et de géographie, en insistant particulièrement sur les origines. Le dictionnaire de Pastrengo fut publié par Michel-Ange Biondo sous ce titre : *De originibus rerum libellus in quo agitur de scriptis virorum illustrium; De fundatoribus urbium; De primis rerum nominibus; De inventoribus rerum; De primis dignitatibus; Deque magnificis institutionibus;* Venise, 1547, in-8° : cette édition est aussi rare qu'incorrecte. Le P. Montfaucon et après lui Scip. Maffei se proposèrent d'en donner une nouvelle; mais ils n'exécutèrent pas leur projet qui depuis n'a pas été repris. Tiraboschi prétend que malgré beaucoup d'omissions et d'erreurs l'ouvrage de Pastrengo témoigne d'un savoir très-vaste. Z.

Tiraboschi. *Storia della letter. ital.*, t. V, p. 348.

PASUMOT (*François*), ingénieur français, né le 30 avril 1733, à Beaune où il mourut, le

4 septembre 1804. Fils d'un modeste artisan, il fit au collége de sa ville natale les meilleures études et se voua à l'enseignement public. Il débuta comme professeur de physique au collége d'Auxerre, où il resta jusqu'à la cession de l'établissement à un ordre religieux. A dater de cette époque, il fut précepteur dans une riche maison; plus tard, maître particulier à Paris, et sous-chef au bureau des cartes et plans de la marine. Durant son séjour à Auxerre, la découverte de nombreux monuments détermina sa vocation pour l'étude de l'archéologie et surtout des détails de la géographie ancienne. Ses premières dissertations furent insérées dans le *Mercure de France* et le *Journal de Verdun*. L'œuvre qui a fixé d'une manière solide sa réputation est un *Recueil de mémoires géographiques sur quelques antiquités de la Gaule* (Paris, 1765, in-12, avec cartes). Ces mémoires servent à déterminer la topographie des anciennes villes de *Chora*, de *Bandritum* et de *Gergovia*, ainsi que la direction de plusieurs tronçons de voies romaines. Pasumot a écrit une notice étendue sur les *Antiquités de la ville de Beaune*, où il se montre tout à fait opposé aux idées de l'abbé Gandelot sur le même sujet. Tout en publiant dans les journaux et recueils du temps un nombre prodigieux de mémoires sur diverses questions d'archéologie, de physique et d'histoire naturelle, il fut encore l'un des collaborateurs de la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, d'après les documents extraits de la riche collection des manuscrits de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. M. Grivaud de La Vincelle a mis en ordre et publié une partie des dissertations de Pasumot, sous le titre d'*Annales des voyages, de géographie et de l'histoire* (Paris, 1810, in-8°). La bibliothèque de Beaune possède une partie des manuscrits de ce savant. Nous citerons encore de lui : *Usages du planétaire ou sphère mouvante de Copernic* (inventée par l'auteur en 1770); Paris, 1773, in-12; — *Voyages physiques dans les Pyrénées*; Paris, 1797, in-8°, fig. Ch. AUBERTIN (de Beaune).

Biographie de Pasumot, par Grivaud de La Vincelle. — *Éloge de Pasumot*, dans les *Mém. de l'Acad. de Dijon*, 1806 — Gandelot, *Hist. de Beaune*. — Rossignol, *Hist. de Beaune* — Muteau et Garnier, *Galerie bourguignonne*. — Joigneaux, *Fragments sur Beaune*.

PASZKOWSKI (*Martin*), poëte polonais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle, et a laissé un poème latin sur la *Guerre des Turcs, des Tartares et des Cosaques*; Cracovie, 1626, suivi d'une notice sur les Cosaques et d'une dissertation sur les superstitions turques.

Janotzki, *Nachrichten*, et *Excerptum*. — Stravolscius, *Scriptores Poloni*.

PATAROLO (*Lorenzo*), littérateur italien, né en 1674, à Vérone, mort le 25 septembre 1757, à Venise. Il passa sa vie entière dans la retraite. La culture des plantes partagea tous les instants qu'il dérobait à l'étude de l'histoire et de la numismatique. Il fonda à Venise le premier jardin botanique qu'ait eu cette ville. Son médaillier et son cabinet d'histoire naturelle furent acquis, après sa mort, par François III, duc de Modène. Il a publié : *Series Augustorum, Augustarum, Cæsarum et tyrannorum omnium*; Venise, 1701, in-4°, fig.; — *Panegyricæ orationes veterum oratorum*; ibid., 1708, 1719, in-8°, fig. : la seule traduction italienne qu'on eût alors des anciens panégyristes; — *Bombycum lib. III*, poëme. Ses œuvres ont été recueillies (Venise, 1743, 2 vol. in-4°).

Moschini, *Scrittori Veneziani*.

PATAUD (*Jean-Jacques-François*), historien français, né le 10 octobre 1752, à Orléans, où il mourut, le 23 mai 1817. Fils d'un négociant, il exerça pendant quelque temps la profession de son père; mais il l'abandonna pour la carrière ecclésiastique. Doué d'une rare facilité et d'une mémoire prodigieuse, il occupa avec quelque succès les principales chaires du diocèse d'Orléans. Pendant la révolution, il se fit instituteur; mais, dès la conclusion du concordat, il reprit son état. M. Rousseau, évêque d'Orléans, le nomma chanoine honoraire, et le désigna pour replacer les bases de l'éducation publique sur les idées religieuses et morales. L'abbé Pataud se livra à l'étude de l'histoire de France, notamment de celle de sa province. Parmi ses œuvres, on distingue : *Discours* prononcés à différentes époques (in-8°, s. l. n. d.), mais présumés imprimés en 1813. Au nombre de ces discours est l'*Éloge de Jeanne d'Arc*; — *Essais historiques sur quelques rues d'Orléans*; 1814, in-16; — *Recherches historiques sur l'éducation nationale et les écoles publiques de l'Orléanais*; 1812, in-8°. Il a fourni plusieurs articles au *Dictionnaire de théologie* et à la *Biographie univers.* (IX à XVI), et a légué à la bibliothèque d'Orléans une *Histoire d'Orléans et des principales villes du Loiret, depuis la mort de Jeanne d'Arc jusqu'en 1810* (2 vol. in-8°), restée manuscrite. H. F.

Étrennes orléanaises, 1818. — *Les hommes illustres de l'Orléanais*, t. Ier.

PATEL (*P.*), dit *Patel le père*, peintre et graveur français, mort vers 1676. Les dates de la naissance et de la mort de cet artiste sont aussi incertaines que ses prénoms. Les uns le font naître en Picardie, d'autres à Paris, en 1648 ou 1654; tantôt on l'appelle *Pierre*, tantôt *Paul*. « On dit qu'il périt en duel ou de mort violente en 1703 (date évidemment fausse) et que c'est de là que lui est venu le nom de *Patel le tué*, surnom que d'autres biographes au contraire donnent à son fils (1). » Ce qui semble certain, c'est qu'il a existé deux Patel, dont l'un, le père, peignait avec beaucoup de talent des tableaux de paysage dans le goût de Claude Lorrain. Le

(1) F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*.

musée du Louvre possède de cet artiste quatre tableaux; deux d'entre eux sont signés *P. Patel* et datés de 1660. On voit dans la même galerie quatre autres tableaux signés A. P. Patel 1699 et attribués à Patel le fils Mariette dit, de son côté, avoir vu des tableaux de Patel le fils où son nom était écrit ainsi T. P. Patel (T. P en monogramme) et que cet artiste resta dans la médiocrité. M. L. Dussieux, dans son intéressant ouvrage : *Les Artistes français à l'étranger*, signale, dans la nomenclature des tableaux faisant partie du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, deux tableaux de *Pierre Patel*, dont l'un, peint en 1652, a été gravé pour la description de cette galerie, et deux paysages de *Bernard Patel*. Il attribue également à Pierre Patel deux tableaux de la galerie de Ludwigslust (Mecklembourg). Patel a travaillé avec Le Brun, Le Sueur, La Hire, etc., à la décoration de l'hôtel Lambert. Il fut également employé à la décoration des appartements de la reine Anne d'Autriche, au Louvre (aujourd'hui galerie des Antiques). Il peignit souvent, dit on, les fonds des tableaux de Le Sueur. Selon Mariette, Patel le père était membre de la confrérie de Saint-Luc; « il fut reçu maître dans cette communauté en 1635, et passa dans les charges en 1650. Il fut un des anciens de sa communauté qui signa le contrat de jonction avec les maîtres peintres en 1651. Il méritait, lors de la séparation, de demeurer uni à l'Académie ». M. Robert-Dumesnil attribue à Patel le père deux estampes signées *A. P. Patel*. H. H—N.

Abcdario de Mariette. — P. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — Robert-Dumesnil, *Le Peintre graveur français*. — *Mémoires inédits des Académiciens* (notice sur Le Sueur, par Guillet de Saint-Georges). — *Mémoires de l'Académie de peinture*.

PATENIER (*Joachim*), peintre belge, né à Dinant (pays Liégeois) en 1490, mort vers 1545. On ignore qui fut son maître. « Il était fort crapuleux, dit Descamps, et l'ivrognerie le perdit entièrement. Il était ordurier à ce point qu'il rendait ses tableaux reconnaissables par un petit bonhomme.... (se mettant trop librement à l'aise) qu'il mettait partout : c'était là le coin du peintre. » Patenier n'était point dans ses tableaux aussi grossier que nous le peignent Descamps et la plupart des autres critiques d'art; s'il est vrai que dans quelques-uns de ses tableaux grivois on rencontre « le petit bonhomme » qui passe faussement pour avoir été sa signature habituelle (1), et qu'en cela il ait sacrifié beaucoup trop au goût de son temps et de son pays, on doit dire aussi que presque toutes ses compositions sont de petits sujets religieux ajustés dans des paysages d'une extrême délicatesse. Il ne faut donc pas s'étonner de l'admiration que Albert Dürer témoigna pour Patenier, dont il fit le portrait à Anvers, lors de son voyage de 1520 à 1521. Patenier résidait alors dans cette ville, où il avait été reçu franc-maître de la confrérie de Saint-Luc dès 1515. Ce maître fut un des premiers initiateurs des écoles du Nord dans la peinture du paysage. Jusqu'à lui le paysage n'avait été qu'un accessoire; il en fit un sujet principal, et commença à y subordonner les personnages. En Angleterre le prince-époux Albert possède quatre petits chefs-d'œuvre de Patenier : une *Madeleine; Saint Christophe; Saint Jean dans l'île de Pathmos*; un *Calvaire*. Les paysages en sont délicieux, très-accidentés, remplis d'air et de lumière.

Il laissa un fils, *Herri* PATENIER, dont les ouvrages ont quelquefois été confondus bien à tort avec ceux de son père. Il ne manquait pourtant pas de talent et fut reçu à l'Académie de Peinture d'Anvers en 1535. Mais le meilleur élève de Joachim Patenier fut François Mostaer. A. DE L.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, etc., t. I, p. 19. — W. Burger, *Exhibition des trésors de l'Art à Manchester* (1857).

PATER (*Paul*), mathématicien et astronome hongrois, né en 1656, à Obermenersdorf, mort à Dantzig, le 7 décembre 1724. Après avoir été précepteur du fils du poëte Lohenstein, il enseigna les mathématiques au gymnase de Thorn et depuis 1705 à celui de Dantzig. On a de lui : *Duo phænomena rarissima, alterum crux in luna, alterum meteorum ignitum*; Iéna, 1681, in-4°; — *Insignia Turcica ex variis superstitionum tenebris illustratis in lucem producta*; ibid., 1687, in-4°; — *Exercitatio Pliniana*; Thorn, 1695, in-fol.; — *De eclipsi Christo patiente Hierosolymis visa*; Thorn, 1700; — *De Germaniæ miraculo optimo maximo, typis literarum earumque differentiis; simul artis typographicæ universa ratio explicatur*; Leipzig, 1710, in-4°: reproduit dans le t. II des *Monumenta typographica* de Wolf; — *De astrologia persica*; Dantzig, 1720; — *De mari Caspio*; ibid., 1723; — un grand nombre d'*Eloges*, en latin et en allemand.

Horanyi, *Memoria Hungarorum*, t. III. — *Ehrenrettung Paul Paters* (Leipzig, 1727, in-4°). — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PATER (*Jean-Baptiste-Joseph*), peintre français, né à Valenciennes, le 29 décembre 1695, mort à Paris, le 25 juillet 1736. Son père, qui était sculpteur, l'envoya fort jeune à Paris, et le plaça dans l'atelier de son compatriote Watteau. Mais le jeune Pater ne put supporter longtemps le caractère difficile de son maître et le quitta au bout de peu de temps. Imitateur servile de la manière de Watteau, peintre facile mais lourd, incorrect et maniéré sans élégance, il travaillait avec une ardeur peu commune, moins par amour de son art que dans un but d'intérêt sordide. « Il n'était occupé qu'à gagner de l'argent et à l'entasser », dit Mariette. Sa réputation a subi toutes les fluctuations de la mode.

(1) Il est presque certain que la plupart des œuvres qui portent cet étrange monographe lui sont postérieures.

Il fut reçu membre de l'Académie, le 31 décembre 1728. Son tableau de réception figure au musée du Louvre, et l'on voit ses ouvrages dans les galeries de l'Ermitage, de Dresde, au musée de Cassel, au palais du roi à Berlin, etc.

H. H—N.

Abecedario de Mariette, dans les *Archives de l'art français*. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — A.-J. Potier, *Livret hist. du Musée de Valenciennes*. — D'Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — Gersaint, *Catalogue de la vente de Q. de Lorangère*.

PATERA (*Attius*), rhéteur latin, vivait dans le quatrième siècle après J.-C. Il était né à Baieux, dans l'ancienne Armorique, et descendait d'une famille de Druides. Son père, Phœbicius, et son fils, Delphidius, furent distingués, l'un comme grammairien, l'autre comme orateur. Patera enseigna la rhétorique à Bordeaux puis à Rome avec beaucoup d'éclat. On ne sait plus rien de sa vie sinon qu'il atteignit un âge avancé. Saint Jérôme et Ausone parlent de lui avec éloges.

Y.

Saint Jérôme, *Epist. ad Hedib.* — Ausone, *Prof. Clar.* — *Histoire littéraire de la France*, t. I.

PATERCULUS (*C. Velleius*), historien romain, né vers 19 avant J. C., mort vers 31 après J.-C. A part une courte mention dans Priscien, on ne le trouve cité dans aucun auteur ancien; mais son livre contient quelques détails sur lui et ses parents. Il descendait d'une des familles campaniennes les plus distinguées. Decius Magius, un de ses ancêtres, fut le chef du parti romain dans Capoue pendant la seconde guerre punique. Son trisaïeul rendit des secours aux Romains dans la guerre sociale, et en fut récompensé par le droit de cité; enfin son grand-père, accablé par l'âge et les infirmités, se donna la mort, de regret de ne pouvoir suivre un illustre proscrit, Claudius Néron, père de l'empereur Tibère. Son père eut un haut commandement dans l'armée, et son oncle Capiton fut membre du sénat. Issu d'une famille riche et influente, et particulièrement recommandé au fils de Claudius Néron, Velleius Paterculus eut un avancement rapide dans la carrière militaire. Il accompagna C. César dans son expédition en Orient et assista à l'entrevue du jeune prince avec le roi des Parthes (2 après J.-C.). Deux ans plus tard il succéda à son père dans le grade de préfet des cavaliers de l'armée de Germanie. Pendant huit ans il servit sous Tibère comme préfet, puis comme légat dans les campagnes que ce général exécuta en Germanie, Pannonie et Dalmatie, et par son activité et par son habileté il acquit la faveur du futur empereur. La questure en l'an 6, les honneurs militaires en 12, la préture en 14 furent le prix de ses services. En 30 il adressa au consul Vinicius son abrégé historique, et l'on croit que l'année suivante il périt dans la proscription des amis de Séjan. L'ouvrage qui nous reste de Velleius Paterculus, probablement le seul qu'il ait écrit, porte le titre de *C. Velleii Paterculi historiæ romanæ ad M. Vinicium cos. libri II*; le commencement manque, et on remarque encore une lacune dans le 1er livre après le 8e chap. C'est un abrégé de l'histoire universelle dans ses rapports avec l'histoire romaine. Le président Hénault l'appelle avec raison le modèle inimitable des abrégés. Paterculus excelle à choisir et à faire ressortir les faits caractéristiques de l'histoire. Son style, imité de Salluste et déparé par une certaine recherche de locutions vieillies et inusitées, est en général clair, concis et énergique. Dans tout ce qui touche au passé, Paterculus fait preuve de jugement et d'impartialité; mais la dernière de ces qualités l'abandonne complètement quand il arrive à Tibère. Son goût et peut-être la nécessité lui dictent pour cet empereur et pour Séjan des flatteries sans vérité et sans dignité.

L'histoire de Velleius Paterculus fut publiée pour la première fois à Bâle, en 1520, par Beatus Rhenanus, d'après un manuscrit que cet érudit avait découvert dans le monastère de Murbach. Ce manuscrit de Velleius, le seul connu, a disparu depuis, et toutes les éditions postérieures jusqu'à celles d'Orelli ont dû, pour le texte, se fonder uniquement sur l'édition de Beatus Rhenanus; les principales sont celles de Juste Lipse, Leyde, 1591; de Gruter, Francfort, 1607; de Ger. Vossius, Leyde, 1639; de Boecler, Strasbourg, 1642; de Thysius, Leyde, 1653; de Heinsius, Amsterdam, 1678; de Hudson, Oxford, 1693; de P. Burmann, Leyde, 1719; et enfin l'excellente édition de Ruhnken, la meilleure pour le commentaire, mais qui, pour le texte, était susceptible de nombreuses améliorations. Le texte ne profita pas beaucoup des éditions, d'ailleurs estimables, de Jani et Krause, Leipzig, 1800; de Cludius, Hanovre, 1815; de Lemaire, Paris, 1822. Orelli, pour son édition, Leipzig, 1835, se servit d'un manuscrit de la bibliothèque de Bâle qui est une copie faite par Amerbach, élève de Rhenanus, du manuscrit aujourd'hui perdu du monastère de Murbach; mais le manuscrit original était tellement fautif que la copie ne peut être de grand secours, et c'est aux conjectures qu'il faut recourir pour corriger le texte corrompu de l'historien latin. Kreyssig, 1836, Bothe, Zurich, 1837, ont fait des efforts dans ce sens; mais les résultats les plus satisfaisants ont été obtenus par Kritz, Leipzig, 1840, 1848, in-8°; et par F. Haase, 1851, 1858, in-8° (dans la collection Teubner).

L. J.

Dodwell, *Annales Velleiani*, dans plusieurs des éditions de Vell. Paterculus, entre autres celles de Ruhnken, Krause, etc. — Morgenstern, *De Fide histor. Velleii Paterculi*; Gedan, 1798. — *Prolegomena* de l'édition de Kritz.

PATERN (Saint), deux prélats de ce nom ont gouverné le diocèse de Vannes. PATERN Ier, né dans l'Armorique, vers 365, et mort vers 448. Fondateur de l'église de Vannes, il fut tiré d'une solitude dans laquelle il vivait pour monter sur ce siége épiscopal, récemment établi par Conan

Mériadec, roi de l'Armorique. Contraint par la persécution de quitter son église, il retourna dans son ermitage, où il mourut dans un âge avancé. Ses reliques furent successivement portées à Marmoutier, à Issoudun, et dans l'église de son nom à Vannes, où sa fête est célébrée le 15 avril. — PATERN Il fut sacré en 461, dans sa propre église, par saint Perpet, archevêque de Tours. Les évêques assemblés pour cette cérémonie dressèrent sur la discipline ecclésiastique seize canons qui ont été publiés sous le nom de concile de Vannes. Patern mourut vers la fin du cinquième siècle, après avoir éprouvé de grandes contrariétés de la part de ses diocésains.

Un autre saint PATERN, appelé aussi saint *Pair* ou *Paer* ou *Pois*, originaire de Poitiers, occupa le siége épiscopal d'Avranches de 552 à 565. Il assista en 557 au 3e concile de Paris, et mourut le 16 avril 565, au monastère de Sciscy, où il avait été religieux, et qui prit plus tard son nom Sa vie a été écrite par Fortunat, évêque de Poitiers. H. F.

Gallia Christiana, t. XI. — Abbé Tresvaux, *L'Église de Bretagne*. — Bolland. *Acta Sanctorum*, 15 et 16 avril.

PATERSON (*Samuel*), littérateur anglais, né le 17 mars 1728, à Londres, où il mourut, le 29 octobre 1802. Après avoir fait en France une partie de ses études, il fit à Londres le commerce des livres étrangers. Cette entreprise n'ayant pas réussi, il devint *auctioneer* (commissaire priseur), et s'occupa surtout de ventes de livres et de bibliothèques. Lord Lansdown l'employa quelque temps comme bibliothécaire. On a de lui : *A Journey through part of the Netherlands in* 1766; Londres, 1769, 3 vol. in-8°, sous le pseudonyme de Coriat Junior; — *Joineriana, or the Book of scraps*; ibid., 1772, 2 vol. in-8°; — *Bibliotheca universalis selecta*; ibid., 1786, in-8°, recueil estimé.

European Magazine, 1802. — Bowyer et Nichols, *Literary anecdotes*.

PATIN (*Gui*), célèbre médecin et écrivain français, né à Hodenc (et non Houdan), village situé près de Beauvais, le 31 août 1602, mort à Paris, le 30 août 1672. Sorti des rangs de la bourgeoisie, il comptait dans sa famille des notaires, des avocats et notamment Jean Patin, conseiller au présidial et avocat du roi à Beauvais. « Je suis, dit-il, fils de bonnes gens que je ne voudrais pas avoir changées contre de plus riches. J'ai céans leurs portraits devant mes yeux ; je me souviens tous les jours de leur vertu, et suis aise d'avoir vu l'innocence de leur vie, qui était admirable. On ne vit pas comme cela dans les villes, et particulièrement à Paris. Je ne vois plus que de la vanité, de l'imposture et de la fourberie. Dieu nous a réservés pour un siècle fripon et dangereux. » Son père, « qui avait étudié pour être avocat » et « qui parlait d'or », se chargeait des affaires de la noblesse de sa province. Peu satisfait de sa position, il conçut pour son fils de plus nobles espérances, et en dirigeant ses études il les tourna vers le barreau. « Il me faisait lire, encore tout petit, les vies de Plutarque (1) tout haut et m'apprenait à bien prononcer. » Après avoir commencé ses études au collége de Beauvais, à l'âge de neuf ans, Guy Patin les termina au collége de Boncourt à Paris, où il fit sa philosophie ; c'est vers cette époque qu'il refusa « tout plat » un bénéfice que les seigneurs de Bray lui offrirent à la considération de son père, malgré la perspective qu'ils lui faisaient entrevoir d'une prompte fortune. Aussi libre parleur que fut plus tard libre penseur Lenglet-Dufresnoy, son compatriote, il ne se sentit pas plus que lui d'inclination pour l'état ecclésiastique, que ses parents voulaient alors lui faire embrasser. Brouillé pour ce fait avec sa famille, qu'il resta cinq ans sans revoir, et surtout avec sa mère, qui diminua sa petite rente, il fut obligé pour vivre, à ce que nous assure Pierre Bayle, de se mettre correcteur dans une imprimerie. En même temps il se livra avec zèle à l'étude de la médecine, et se lia dès lors avec Gabriel Naudé et Riolan, célèbres médecins. Reçu docteur de la faculté de médecine de Paris en 1624, il se maria un an après avec une femme dont la fortune lui permit de vivre indépendant et de mener de front les études du cabinet et la pratique de la médecine. En 1654, Riolan ayant donné sa démission de professeur au Collége de France, Guy Patin fut nommé à sa place. On allait l'entendre pour ses bons mots et l'élégance de son latin. « Aussi, il n'est pas incroyable, dit Bayle, que quelques grands lui aient offert un louis d'or sous son assiette toutes les fois qu'il voudrait aller dîner chez eux, tant ils prenaient plaisir à l'entendre. »

Cependant il est moins célèbre comme médecin et comme professeur que par les lettres qu'il écrivit à ses amis, et qui n'ont été publiées qu'après sa mort. Il est fort heureux qu'il ne les ait pas destinées au public. « Comme il avait une très-belle mémoire, dit Bayle, beaucoup de lecture et une belle bibliothèque, il n'est pas douteux qu'il ne les eût remplies d'érudition et d'observations exactes; mais nous n'y verrions pas au naturel son esprit et son génie; nous n'y rencontrerions pas tant de faits curieux, ni tant de traits vifs et hardis qui divertissent et font faire de solides réflexions. » Elles offrent un tableau de l'histoire de la médecine pendant cinquante ans, et peuvent servir à étudier les mœurs et la littérature de l'époque où il a vécu. Il y en a où il paraît une effroyable malice, et une hardiesse prodigieuse à donner un tour criminel à toutes choses. Bayle les garantit purgées d'hypocrisie, mais non d'erreurs. Elles renferment des particularités très-curieuses sur la Fronde, sur les démêlés des jésuites et des jansénistes. Guy Patin était si entêté des anciens qu'il disait : « Je

(1) On sait l'influence qu'exerça la lecture de ce livre sur J. J Rousseau, Franklin, Lamartine et d'autres hommes illustres.

me consolerais de quitter ce monde pourvu que je trouve dans l'autre Aristote, Cicéron, Galien, Platon et Virgile ». Pline, dont il appelle l'histoire naturelle, « une grande mer dans laquelle il fait bon pêcher », Aristote, Plutarque et Sénèque, chez les anciens, formaient pour lui toute la famille des bons livres « père et mère, aîné et cadet ». Chez les modernes, il aimait avant tout Scaliger, Érasme, Saumaise, qu'il appelait le grand héros de la république des lettres, et Fernel, le célèbre médecin, dont il disait qu'il tiendrait à plus grande gloire d'être descendu de lui que d'être roi d'Écosse ou parent de l'empereur de Constantinople. Il fut l'ennemi passionné des découvertes modernes, du quinquina, de l'antimoine, de la circulation du sang, etc. Il avait dressé un gros registre de ceux qu'il prétendait avoir été tués par l'antimoine; il avait appelé ce registre, *le Martyrologe de l'Antimoine*. « Asclépiade disait-il, pensait que le devoir de l'excellent médecin était de guérir ses malades, *tuto, celeriter et jucunde*; nos antimoniens nous envoient en l'autre monde, *tuto et celeriter* (1). Il disait de l'inventeur de la philosophie moderne : « Descartes et les chimistes ignorants tâchent de tout gâter, tant en philosophie qu'en bonne médecine ». — « Ce sont là, dit M. Sainte-Beuve, les dernières paroles d'un homme qui s'en va, dont la vue se trouble, et pour qui le livre de l'avenir est déjà clos et fermé. » La philosophie de Guy Patin ne put résister à la douleur de l'exil de son deuxième fils; le chagrin qu'il en ressentit le conduisit au tombeau. Ainsi finit celui que Ménage appelait « le médecin le plus gaillard de son temps ».

« Guy Patin, dit Vigneul-Marville, était satirique depuis la tête jusqu'aux pieds. Son chapeau, son collet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines, tout cela faisait nargue à la mode et le procès à la vanité. Il avait dans le visage l'air de Cicéron, et dans l'esprit le caractère de Rabelais. Sa grande mémoire lui fournissait toujours de quoi parler, et il parlait beaucoup. Il était hardi, téméraire, inconsidéré, mais simple et naïf dans ses expressions. Sa bibliothèque était nombreuse. Il avait promis plusieurs ouvrages au public, entre autres une histoire des médecins célèbres; mais il n'a point exécuté sa promesse. » On connaît sa guerre contre l'inventeur du journalisme moderne, Renaudot, qu'il croyait flétrir en l'appelant *gazetier*. « On rencontre dans ses lettres, dit M. Sainte-Beuve, les bons mots, les nouvelles du jour, force détails curieux sur la littérature et les savants du temps, surtout un tour dégagé et naturel, des traits libres et hardis qui peignent au vif l'esprit et le génie de l'auteur; c'est une conversation sans nul apprêt, sans prétention aucune, familière, enjouée souvent : ce sont les confidences d'un ami à un ami. » Il ajoute : « elles sont pleines de crudité, de passion, de grossièreté quelquefois, de bon sens bien souvent, d'humeur et de sel de toute sorte ».

On a de Guy Patin : ses *Lettres*, en 7 vol. in-12, publiées en trois recueils successifs dans les anciennes éditions : *Lettres choisies, depuis* 1645 *jusqu'en* 1672, 3 vol. in-12, imprimées à Cologne en 1692, avec plus de trois cents lettres nouvelles, à La Haye, en 1715-1716, par van Balderen, et à Rotterdam, par Reinier Seers, en 1725, 5 vol. in-12 : elles sont adressées pour la plupart à André Falconnet, médecin de Lyon; — *Nouveau Recueil de lettres choisies;* 1695, 2 vol. in-12; — *Nouvelles Lettres de feu M. Guy Patin, tirées du cabinet de M. Charles Spon* (publiées par Mahudel); 1718, 2 vol. in-12. Ces divers recueils sont remplis de fautes. On les a réimprimés dernièrement en 3 vol. in-8°, 1846, avec notice biographique, portrait, fac-simile, etc. (édition du docteur Reveillé-Parise, si critiquée par M. Sainte-Beuve dans ses *Causeries*). Bayle, dans sa lettre à Minutoli du 8 octobre 1691, parle de tables et de notes qu'on devait faire pour les lettres de Guy Patin. M. Sainte-Beuve, de nos jours, parle du même projet, qui, dit-il, est heureusement en voie d'exécution. On a prétendu que M. Boucheseiche s'occupe d'un choix de lettres; — *Traité de la conservation de la santé, par un bon régime, et légitime usage des choses requises pour bien et sainement vivre;* 1632, in-12; réimprimé dans *Le Médecin charitable* de Guibert, avec deux autres écrits de Patin, savoir : *Notes sur le livre de Galien*, De la Saignée *et Observations sur le livre de Nicolas Ellain*, De la Peste. Il a édité l'*Apologie de Galien*, par Gaspar Hoffman; Lyon, 1668, 2 vol. in-4°, écrits en latin. Il passe pour l'auteur des *Éloges*, écrits aussi en latin, de Simon Pietre, médecin, et de François Myron, prévôt des marchands, imprimés parmi les *Éloges* de Papire Masson. Il écrivit encore plusieurs ouvrages en latin, sur la médecine, entre autres un traité *Sur la sobriété*. On a prétendu qu'il avait composé un *Commentaire sur Rabelais*. L'abbé Goujet, dans son *Mémoire historique et littéraire sur le Collége de France*, en parlant de quelques-unes des thèses de Patin, regrette qu'on n'ait pas publié ses nombreuses lettres latines de 1639 à 1669. Le recueil intitulé : *Clarorum virorum epistolæ*, 1702, in-8°, en contient 13. On en a encore publié quelques autres dans divers recueils. Des fragments de Patin ont été imprimés jusqu'au commencement du dix-huitième siècle dans le volume intitulé le *Patiniana*, imprimé avec le *Vaudæana*, 1703, et dans celui qui porte pour titre : *L'Esprit de Guy Patin*, par Bordeleu, 1709 et 1713, in-12, et in-18. La meilleure édition est celle augmentée par Lancelo et publiée par Bayle, 1703, in-12.

(1) Le parlement fut obligé d'intervenir dans ses querelles avec Joseph Duchesne et d'ordonner à la Faculté de se réunir pour prononcer sur l'antimoine. Quatre-vingt-douze docteurs se prononcèrent pour ce purgatif.

J.-D. Kohler, dans ses *Récréations numismatiques*, a fait une dissertation sur une médaille que la faculté de médecine fit frapper en l'honneur de Guy Patin en 1652, lorsqu'il était son doyen. C'est pendant son décanat qu'il prenait plaisir à faire une collection de toutes les thèses en médecine. Dr SAUCEROTTE.

Guy Patin, *Lettres*. — *Menagiana*. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. — *Nouvelles de la république des lettres*, avril 1684. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — Reveillé Parise, *Biographie de Guy Patin*.

PATIN (*Charles*), médecin et numismate, fils cadet du précédent, né le 23 février 1633, à Paris, mort le 10 octobre 1693, à Padoue. Ses heureuses dispositions se firent jour de bonne heure : à six ans, il s'exprimait facilement en latin, à onze les écrivains de l'antiquité lui étaient familiers, et à quatorze il soutint, en grec et en latin, des thèses sur toutes les parties de la philosophie. Pour plaire à son oncle, qui avait promis de lui acheter une charge dans la magistrature, il étudia le droit, et prit ses degrés à Poitiers; mais lorsqu'il fut avocat, il se lassa d'attendre le bon plaisir de son parent et, s'abandonnant cette fois à ses propres instincts, il suivit en secret les cours de la faculté de médecine de Paris. Reçu docteur régent en 1656, il acquit en peu de temps la réputation d'un habile praticien; non-seulement il suppléa Lopez dans la chaire de pathologie, mais il fit un cours d'anatomie qui fut suivi par plus de cinq cents auditeurs. Un malheur immérité jeta tout à coup le trouble dans son existence. Averti que sa liberté était menacée, il céda aux instances de son père et quitta la France (1). L'accueil empressé qu'il reçut des princes et des savants étrangers adoucit un peu l'amertume de l'exil. Après avoir visité presque toutes les cours d'Allemagne, il venait de se fixer à Bâle quand la guerre le décida à chercher un asile à Padoue. En 1676 il y fut chargé d'enseigner la médecine, et en 1681 il obtint la première chaire de chirurgie aux gages de 600 ducats. Il faisait partie de l'Académie des curieux de la nature, et présida longtemps celle des *Ricovrati*. En mourant il légua au roi Louis XIV plusieurs anneaux précieux et un cahier de dessins d'après les médailles les plus rares. Les divers ouvrages de Patin attestent les services signalés qu'il a rendus à la médecine et à l'archéologie; nous citerons les suivants : *Familiæ Romanæ in antiquis numismatibus*; Paris, 1663, in-fol., fig.; nouvelle édit., augmentée du recueil de Fulvio Orsini avec le supplément d'Augustin, évêque de Lerida; — *Traité des tourbes et combustibles*; Paris, 1663, in 4°; — *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*; Paris, 1665, in-12, fig.; réimpr. souvent avec le titre d'*Histoire des médailles*, et trad. en italien (*Prattica delle medaglie*; Venise, 1673), et en latin par l'auteur (Amsterdam, 1683, in-12). Cet ouvrage attira à Patin une critique aussi acerbe qu'injuste de la part du conseiller de Salle, premier rédacteur du *Journal des Savants*; ce dernier le traita de plagiaire pour avoir copié, disait-il, sans le citer, le *Discours sur les médailles* de Savot. Cette querelle, sur laquelle Camusat a donné dans l'*Hist. crit. des journaux* de curieux détails, ne fut pas étrangère, d'après certaines conjectures, à la disgrâce soudaine qui força Patin à s'exiler; — *Imperatorum Romanorum numismata ex ære mediæ et minimæ formæ descripta*; Strasbourg, 1671, in-fol., fig. et 2 cartes géogr.; réimpr. en 1696 et 1697, in-fol.; — *Thesaurus numismatum e museo C. Patini*; Amst., 1672, in-4°, fig.; — *Relations historiques et curieuses de voyages*; Bâle, 1673, in-12, fig., trad. en italien; — *Le pompose feste di Vicenza fatte nel 1680*; Padoue, 1680, in-4°; — *Lyceum Patavinum*; Padoue, 1681, in-4°, fig., avec une autobiographie; — *De numismatibus quibusdam abstrusis imp. Neronis*; Brême, 1681, in-4°; — *Thesaurus numismatum antiquorum et recentium a Petro Mauroceno collectorum*; Venise, 1683. in-4°, fig : description du cabinet du sénateur Morosini; — *Commentarius in III inscriptiones græcas Smyrna allatas*; Padoue, 1685, in-4°, fig. On a encore de lui un grand nombre de dissertations médicales et numismatiques, et il a édité les *Voyages* de Loménie, les *Lettres* de Pierre Martyr (1670, in-fol.), l'*Éloge de la folie* (Bâle, 1676, in-12, fig. d'Holbein), *Suétone* avec les médailles (ibid., 1675, 1707, in-4°), etc.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Gui Patin, *Lettres*. — Kleteker, *Biblioth.* — *Biogr. méd.* — Niceron, *Mémoires*. — Renauldin, *Médecins numismatistes*.

PATIN (*Magdeleine* HOMMET, dame), femme du précédent, née en 1640, morte en 1682. Elle résidait à Padoue, et fut nommée membre de l'Académie des *Ricovrati* et reçut le surnom de *la Modesta*; elle a publié un *Recueil de réflexions morales et chrétiennes*. Elle eut deux filles, *Charlotte-Catherine* et *Gabrielle-Charlotte*, nées à Paris, elles résidèrent avec leur mère à Padoue, et comme elle furent reçues à l'Aca-

(1) De quelle faute était il coupable? Quelle accusation avait-on dirigée contre lui? C'est ce qu'on n'a pu éclaircir et sur quoi lui-même a gardé le silence, déclarant que s'il refuse de s'expliquer à ce sujet, c'est par charité pour les méchants qui l'ont calomnié. On a prétendu que, chargé de supprimer un libelle injurieux pour Madame (l'*Histoire du Palais-Royal*, impr. vers 1667, en Hollande), Patin s'était plu à le colporter lui-même et que sur la plainte d'un prince du sang Colbert avait lancé contre lui une lettre de cachet. Quoi qu'il en soit, ce ministre le poursuivit avec la dernière rigueur. On instruisit son procès, on visita sa bibliothèque, où l'on trouva l'*Anatomie de la messe* de P. Du Moulin et quelques pamphlets politiques, et c'en fut assez pour le faire condamner aux galères par contumace. En 1681 il reçut à Padoue la nouvelle que Louis XIV lui accordait sa grâce. « De quelle grâce veut-on parler? dit-il. Je ne connais point mon crime. » Guy Patin donne à entendre en plusieurs endroits de ses lettres qu'il regardait Colbert comme l'auteur de cette persécution. A une époque de despotisme, c'était un jeu pour un ministre de se mettre au-dessus des lois.

démie des Ricovrati, l'une sous le nom de *la Rare*, l'autre sous celui de *la Diserte*. Charlotte-Catherine a publié : *Tabella selecta ac explicata* (Padoue, 1691, in-fol., fig.), par Joseph Jupiter, d'après les compositions des peintres les plus célèbres; la 42e de ces estampes représente la famille des Patins. On a encore de Catherine des poésies; plusieurs discours, dont une *Harangue sur la levée du siége de Vienne*. Gabrielle-Charlotte a publié; une *Dissertation sur le phénix d'une médaille d'Antoine Caracalla*; Venise, 1683, in-4°; — *Panégyrique de Louis XIV*, prononcé en 1685, dans l'Académie de Padoue. A. J.

Prudhomme père, *Biogr. des femmes célèbres*.

PATIN (*Jacques*), peintre et graveur français. Nous n'avons aucun renseignement biographique sur cet artiste, qui fut cependant peintre ordinaire du roi Henri III et de Louise de Lorraine, sa femme. On sait seulement qu'il était employé en 1567 à la décoration du Louvre, sous la direction de Pierre Lescot. Il figure également, avec son frère *Jehan* PATIN, dans un état de payement que le roi fit faire en 1585 à ses officiers domestiques. Lors du mariage de Marguerite de Vaudemont, sœur de la reine, avec le duc de Joyeuse (24 septembre 1581), Baltazarini dit Beaujoyeux, que Brantôme appelle « le premier violon de la chrétienté, » fut chargé de composer un ballet. Il s'adjoignit pour poëte La Chesnaye, pour musicien Beaulieu et Jacques Patin pour dessinateur. Leur ouvrage, publié en 1582, est décoré de vingt-sept gravures y compris un feuillet d'armoiries, exécutées à l'eau-forte par Jacques Patin, d'une pointe spirituelle et pittoresque et avec un vrai talent de composition. H. H—N.

De Laborde, *La Renaissance des arts*. — Robert Dumesnil *Le Peintre-graveur français*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*.

PATIN (*Henri-Joseph-Guillaume*), écrivain français, né le 21 août 1793, à Paris. Ancien élève de l'école Normale, il y devint en 1815 maître des conférences de littérature ancienne et moderne après avoir été reçu docteur ès lettres l'année précédente. Il joignit en 1818 à ces fonctions la chaire de rhétorique au collége Henri IV. Il suppléait M. Villemain à la Sorbonne lorsque, sur la présentation unanime de ses collègues de la faculté, il fut choisi pour professer la poésie latine à la place de Lemaire (novembre 1832). Sous le dernier règne il fut successivement bibliothécaire du palais de Meudon (1840) et du château de Versailles (1847). L'Académie française l'admit dans son sein, le 4 mai 1842 (il y succéda à M. Roger), et en 1844 elle le désigna pour faire partie de la commission du *Dictionnaire*. On a de lui : *De l'usage des harangues chez les historiens*; Paris, 1814, in 4°; — *Mélanges de littérature ancienne et moderne*; Paris, 1840, in-8°; — *Études sur les tragiques grecs*; Paris, 1841-1843, 3 vol. in 8°, réimpr. en 1858; c'est un examen critique plein de savoir et de saine critique d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, et précédé d'une histoire générale de la tragédie grecque; — une traduction d'*Horace*; Paris, 1861; — plusieurs morceaux académiques, tels que les *Éloges* de Bernardin de Saint-Pierre (1815), de Lesage (1822) et de Bossuet (1824), et un *Discours sur la vie et les ouvrages de J.-A. de Thou* (1824). Il a fait insérer des articles dans *Le Lycée français* (1819-1820), le *Répertoire de la littér.* (1824 et suiv.), le *Globe*, la *Revue encyclopédique*, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*. Il est depuis 1838 un des rédacteurs du *Journal des Savants*.

Louandre et Bourquelot, *Litt. franç. temp.*

PATINHO (*Giuseppe*), homme d'État espagnol, né à Milan, en 1667, mort au palais de Saint-Ildefonse, le 3 novembre 1736. Il fut élevé au collége des Jésuites de Rome et entra dans cet ordre. Son frère Balthasar (dont l'article suit), remplissant une mission diplomatique à Paris, l'appela près de lui. Il l'emmena ensuite en Espagne, et par la protection du cardinal Alberoni, puis par celle de la reine Élisabeth Farnèse, le fit nommer à des charges importantes. Le P. Patinho fut successivement intendant de l'armée en Catalogne (1713), gouverneur de cette province, secrétaire des finances des Indes, ministre de la marine (1716), gouverneur de l'Andalousie, commissaire général de la guerre. Destitué par Riperda (1726), quelques mois plus tard la disgrâce de ce ministre rendait au P. Patinho le ministère de la marine et des Indes et y ajoutait le secrétariat des finances et celui de la maison du roi. Le marquis de La Paz, premier ministre, gênait seul l'ambition du père Patinho; La Paz mourut disgracié, en 1734. Devenu tout puissant, grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'Or, Patinho résolut de soumettre l'Italie au trône d'Espagne. Déjà il avait fait couronner l'infant don Carlos roi de Naples et de Sicile; déjà Parme et la Toscane reconnaissaient un prince espagnol lorsqu'il mourut subitement. Il fut enseveli avec une pompe royale, dans l'église des Jésuites de Madrid.

PATINHO (*Balthasar*), marquis de CASTELAR, homme d'État espagnol, frère du précédent, né à Milan, mort à Paris, le 19 octobre 1733. Il fut, comme son frère, élevé chez les jésuites à Rome, et entra jeune dans les bureaux de la diplomatie espagnole. Sa grande connaissance des langues modernes, et surtout son adresse, le firent rapidement apprécier. Il fut chargé d'une mission secrète à Paris, et la remplit avec un grand succès. Protégé par la reine Élisabeth Farnèse, dont il flattait le penchant à gouverner, il occupait le poste important d'intendant général du royaume d'Aragon, lorsqu'en 1720 il fut nommé secrétaire du conseil de la guerre en remplacement du marquis de Tolosa. Destitué en 1725 par le duc Wilhem de Riperda, il reprit ses fonctions en 1726. En 1730 il fut envoyé à Paris pour

exiger l'exécution du traité de Séville conclu en 1729 entre l'Espagne, la France et l'Angleterre. Attaqué d'une maladie mortelle durant sa mission, il se fit transporter dans l'église des Carmes, et y mourut sous l'habit de cet ordre. A.

Will. Coxe, *History of the kings of Spain of the house of Bourbon to 1788* — Paquist et Dochez, *Hist. de l'Espagne*, t. II. — Lavallee, *Espagne*, dans l'*Univers pitt.*

PATISSON (*Mamert*), imprimeur français, né à Orléans, mort en 1601, à Paris. Après avoir acquis une connaissance approfondie des langues anciennes, dont témoignent ses notes sur Pétrone (dans l'édition de Lotichius, donnée en 1629), il établit en 1568 à Paris une imprimerie dont les produits se distinguent par une grande correction, par l'élégance des caractères, par la solidité du papier et la largeur des marges. En 1578 il fut nommé imprimeur du roi. Il avait épousé en 1580 la veuve de Robert Estienne II, et mit à ses impressions la marque des Estienne. Il était en correspondance avec beaucoup de savants, notamment avec Joseph Scaliger.

Renouard, *Annales de l'imprimerie*, II.

PATKUL (*Jean-Reinhold* DE), noble Livonien, né en 1660, à Stockholm, dans la prison même où sa mère partageait la captivité de son mari, accusé de trahison, écartelé le 10 octobre 1707. Arrivé fort jeune au grade de capitaine, il fit partie d'une députation envoyée, en 1689, auprès de Charles XI, pour revendiquer les droits et priviléges de la noblesse de Livonie, province alors soumise à la Suède. Plusieurs députés trahirent leur mandat; Patkul seul remplit le sien en homme de cœur, et parla avec tant d'entraînement que le roi parut persuadé; mais comme cette démarche resta sans résultat, le jeune officier, dans l'exaltation de ses sentiments patriotiques, eut l'imprudence d'écrire dans une lettre adressée au gouvernement (1692) que « la Livonie, dans l'intérêt de son indépendance, eût mieux fait de courir les chances d'une guerre avec la Russie et la Pologne, que de se soumettre à un gouvernement oppresseur ». Il fut sommé de venir à Stockholm rendre compte de sa conduite; mais comme il s'était déjà réfugié en Courlande, à la suite d'une querelle avec son chef militaire, il se contenta d'écrire au roi une lettre justificative. Enfin, condamné à la dégradation et à la mort, il se sauva en Suisse, sous le pseudonyme de *Fischering*, et s'y livra à l'étude des sciences. En 1698, il passa en France, d'où il fit solliciter sa grâce auprès de Charles XII, qui resta inexorable; alors il réussit à obtenir la charge de conseiller à la cour d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, prêt à entrer en guerre pour reprendre la Livonie à la Suède. Patkul se fit l'auxiliaire de ces projets, et se rendit à Moscou pour y faire signer par le tsar Pierre un traité d'alliance entre la Saxe et la Russie; ce souverain nomma Patkul général en chef des troupes qu'il envoyait à son nouvel allié. Celui-ci, ayant conçu des soupçons contre le remuant Livonien, le fit enfermer dans une forteresse. Cependant Charles XII entrait victorieux en Saxe, et ne voulait écouter aucune proposition de paix qu'au préalable on ne lui livrât Patkul. Dans cette cruelle alternative, Auguste, pressé de signer le traité d'Altranstædt (1706), se résigna à faire arrêter Patkul, ordonnant sous main qu'on le laissât évader; mais les pourparlers traînèrent tellement en longueur, que Patkul n'eut plus le temps de s'éloigner et se trouva condamné à mort pour la seconde fois par un conseil de guerre tenu, le 10 octobre 1707, aux environs de Posen, où il fut livré à un cruel supplice. Six ans après, Auguste, en réparation d'une injustice à laquelle il n'avait pris part que bien malgré lui, fit rassembler les restes de l'infortuné Patkul pour les faire inhumer honorablement à Varsovie. [*Enc. des G. du M.*]

L. Hagen, *Bericht von der Aufführung J.-R. Patkuls Kurz vor und bei seinem Tode*; s. l., 1707, in-4°. — *Letzte Stunden Patkuls*; Cologne, 1714, in-8°. — Bauer, *Merkwürdige Lebensgeschichte*. etc.; Leipzig, 1785, in-8°. — *Anecdotes concerning the famous J.-R. Patkul*; Londres, 1761, in-8°. — B. de Bergmann, *Histor. Schriften*, t. I.

PATORNAY (*Philippe*), prélat français, né en 1593, à Salins, mort à Besançon, le 1er août 1639. Il fit profession dans l'ordre des Minimes en 1611, et après avoir enseigné la philosophie et la théologie, se livra à la prédication. Ses succès dans la chaire le firent choisir pour l'un de ses suffragants par Ferdinand de Rye, archevêque de Besançon, qui le sacra en 1632, sous le titre d'évêque de Nicopolis. Il continua ces mêmes fonctions sous les archevêques François de Rye et Claude d'Achey. Ce prélat, versé dans les langues anciennes, n'a publié que quelques *thèses* de théologie, et il laissa en manuscrit des *Sermons* et un *Abrégé des controverses* du cardinal Bellarmin. H. F.

Dunod, *Hist. de l'église de Besançon*.

PATORNAY (*Léonard*), jésuite français, né à Salins, en 1569, mort à Besançon, en 1639, entra chez les jésuites à l'âge de dix-sept ans, et professa pendant plusieurs années la théologie et l'Écriture sainte dans diverses maisons de son ordre. Controversiste habile, il combattit l'hérésie luthérienne, et le cardinal Richelieu, qui estimait son talent, le chargea plusieurs fois de répondre aux écrits des ministres de la réforme. Patornay a publié sous un nom supposé : *Declarationes aliquæ multorum deductorum ad Ecclesiæ castra*. H. F.

A. de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Comp. de Jésus*.

PATOUILLET (*Louis*), jésuite français, né le 31 mars 1699, à Dijon, mort en 1779, à Avignon. Ses études terminées au collége de Dijon, où il compta le P. Oudin parmi ses maîtres, il fut admis dans l'institut des Jésuites, enseigna la philosophie à Laon et se consacra en même temps à la prédication. Rappelé au bout de quelques années à Paris, il se retira dans la maison professe, et prit une part active aux querelles religieuses du temps. De 1734 à 1748, il fut un des principaux rédacteurs du *Supplément aux*

Nouvelles ecclésiastiques, que les jésuites opposèrent à la publication de la *Gazette janséniste*. La plupart des écrits qu'il composa sur le refus des sacrements ou pour la défense de sa compagnie parurent sous le voile de l'anonyme, et il est difficile de démêler exactement celles qui lui appartiennent. L'ardeur avec laquelle il epousa la cause de M. de Beaumont contre les parlements lui attira, en 1756, l'ordre de s'éloigner de Paris. Il vécut quelque temps chez M. de La Mothe, évêque d'Amiens, puis chez M. Bauyn, évêque d'Usez, l'un et l'autre fort attachés à sa société, et finit par se retirer à Avignon. Le P. Patouillet fut, ainsi que le P. Nonnotte, en butte aux sarcasmes continuels de Voltaire, et il les avait pour ainsi dire provoqués par la maladresse et la virulence de ses attaques contre les philosophes. On a de lui : *Poésies sur le mariage du Roi*, 1725; — *Cartouche, ou le scélérat justifié par la grâce du P. Quesnel*; La Haye, 1731, in-8°; — *Vie de Pélage*; 1551, in-12; — *Dictionnaire des livres jansénistes* (par le P. de Colonia), *nouv. édit. augmentée*; Anvers (Lyon), 1752, 4 vol. in-12 : cet ouvrage, où l'accusation de jansénisme est étendue à l'excès, fut mis à l'index en 1754, à Rome; le P. Rulié en a donné une réfutation; — *Le Progrès du jansénisme*; Quiloa, 1753, in-12; — *Histoire du pélagianisme*; Avignon, 1763 ou 1767, 2 vol. in-12, dédié au pape Clément XIII. Ce jésuite, chargé de continuer le recueil des *Lettres édifiantes* après la mort du P. du Halde, en a publié les t. XXVII, XXVIII, XXIII et XXIV; le t. XXXI, qu'il avait préparé, fut mis au jour par le P. Maréchal.

Deux frères du même nom, natifs de Salins, et aussi jésuites, se sont distingués dans la carrière de la chaire. L'aîné PATOUILLET (*Nicolas*), né en 1622, fut pendant longtemps supérieur de la mission française à Londres, et mourut à Besançon, le 1er novembre 1710; il a laissé les *Sentiments d'une âme pour se recueillir à Dieu* (1700, in-12). Le cadet, PATOUILLET (*Étienne*), né en 1634, devint abbé d'Acey (diocèse de Besançon).

Lettres édifiantes, t. VI (édit. du P. Querbœuf). — Feller, *Dict. hist.* — De Backer frères, *Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus.*

PATRAT (*Joseph*), auteur dramatique, né à Arles, en 1732, mort à Paris, en juin 1801. D'abord avocat, il quitta le barreau pour la carrière théâtrale, dans laquelle il eut plus de succès comme auteur que comme acteur. Il mourut secrétaire du théâtre de l'Odéon. Le nombre des pièces qu'il a fait représenter est considérable; voici celles qui ont obtenu le plus de succès : *Les Contretemps* (avec Lagrange); 1772; — *L'Heureuse Réunion*, en vers; Dijon, 1780, in-8°; — *Le Répertoire*, en vers; Paris, 1780, in-8°; — *Les Deux Morts, ou La Ruse de Carnaval*, opera-comique; id., 1781, in-8°; — *Le Fou raisonnable, ou l'Anglais*; id.; — *Le Mariage de Toinette, ou La Fête bretonne*, divertissement; Nantes, 1781, in-8°; — *L'heureuse Erreur*, comédie; Paris, 1783 et 1817, in-8°; — *La Résolution inutile, ou Les Déguisements amoureux*, comédie-vaudeville; Paris, 1783 et 1798, in-8°; — *La Kermesse, ou La Foire allemande*, comédie en deux actes, en vers; — *Le Conciliateur à la mode*, revue en vers; Paris, 1784, in-8°; — *Les Méprises par ressemblance*, comédie en trois actes; Paris, 1786, 1788 et 1816, in-8°; — *Toinette et Louis*, deux actes; 1789; — *Le Sourd et l'Aveugle*, comédie; Paris, 1791, in-8°; — *Adélaïde et Mirval*, opéra; 1791; — *Le Point d'Honneur*, comédie; 1791; — *L'Officier de fortune*, comédie en vers; Paris, 1792 et 1793, in-8°; — *Le Présent du jour de l'an*, revue, 1792; — *Le Présent, ou l'Heureux Quiproquo*, comédie; Paris, 1794, in-8°; — *La Vengeance*, comédie en vers; Paris, an VII; — *La Pension de jeunes demoiselles*, opéra-comique; Paris, 1801 et 1805, in-8°; — *Les deux Frères*, com. en quatre actes, traduits de l'allemand Kotzebue, grand succès; — *Les Soupçons*, comédie en cinq actes en vers; Paris, in-8°; — de nombreuses pièces de vers, chansons, etc., dans les journaux et almanachs lyriques de l'époque. E. D—s.

Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Quérard, *La France litt.*

PATRIARCHI (*Gasparo*), littérateur italien, né en 1709, à Padoue, mort en 1780, dans la même ville. Il renonça à l'étude du droit pour entrer dans les ordres, et se consacra, par les conseils de l'abbé Ant. Conti, à l'éducation de la jeune noblesse vénitienne. Il fut employé comme précepteur dans la famille d'Algarotti, qui faisait un cas particulier de son jugement. En 1765 il revint dans sa ville natale. Outre des traductions et des opuscules poétiques, on a de lui : *Vocabolario Veneziano e Padovano co' termini e modi corrispondenti Toscani*; Padoue, 1775, in-4°; la 3e édition (ibid., 1825, in-4°) est augmentée du double; — *L'Arrotino*; Venise, 1795, in-8°.

Saggi scientifici dell' Acad. di Padova, II, 8.

PATRICE (Saint), apôtre de l'Irlande, né en 372, à *Bonaven Tabernæ*, qu'on croit être le bourg de Kill-Patrick (Écosse), mort à Town-Patrick (Irlande), le 17 mars vers 466. Son père, nommé Calpurnius, était décurion, et sa mère Concesse, nièce de saint Martin de Tours. Des barbares l'enlevèrent à l'âge de seize ans, et le conduisirent en Irlande, où il fut réduit à garder les troupeaux. La foi chrétienne, dans laquelle il avait été élevé, lui fit supporter avec résignation son malheur. De retour en Écosse après un esclavage de six années, il entra dans le clergé, fut ordonné prêtre et enfin élevé à l'épiscopat, peut-être par saint Pallade, évêque des Scots. Sur l'ordre qu'il crut recevoir de Jésus-Christ de retourner en Irlande pour y prêcher la foi, il

abandonna sa famille et passa dans ce royaume entièrement idolâtre, où il convertit en 432 le roi Laogare et une multitude de païens. Il fonda plusieurs monastères, dont un à Armagh, et remplit l'Irlande d'églises et d'écoles où la piété et les bonnes études fleurirent longtemps. Après avoir fixé son siége à Armagh, dont les autres églises devinrent suffragantes, il se démit de ses fonctions épiscopales en faveur de Bénigne, prince irlandais, qu'il avait converti et qui était devenu son coadjuteur. On a de lui un écrit d'un style barbare et d'un fort mauvais latin, intitulé : *La Confession de saint Patrice*, et une *Lettre* à Corotic, prince du pays de Galles, qui n'eut de chrétien que le nom et dont Patrice eut beaucoup à souffrir. Ces ouvrages montrent cependant que saint Patrice était versé dans la science des saints. Tillemont assure qu'ils portent des marques certaines d'authenticité et de vérité, qui méritent plus de confiance que les vies du saint chargées de fables, écrites par Probus au dixième siècle et par Jocelin, moine de Cîteaux, au douzième siècle. On lui attribue le *Traité des douze abus*, publié parmi les ouvrages de saint Augustin et de saint Cyprien, et les canons d'un concile qu'il présida vers 463. Jacques Ware a publié les *Œuvres* de saint Patrice; Londres, 1656, in-8°; Galland les réimprima dans la *Biblioth. Patrum*; mais la plus récente et aussi la meilleure édition est celle qu'en a donnée J.-L. Villeneuve; Dublin, 1835, in-8°. Elle contient un grand nombre de notes précieuses. Le *Purgatoire* de saint Patrice dont Denys le Chartreux et d'autres écrivains ont raconté tant de fables, comme l'ont démontré les Bollandistes, est une caverne située dans une petite île du lac Dearg en Ultonie. Elle fut fermée en 1497 par ordre du pape, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux. On la rouvrit plus tard, et on la visita pour y prier et y pratiquer les austérités de la pénitence, à l'imitation de saint Patrice, qui s'y retirait souvent pour vaquer librement aux exercices de la contemplation. H. F.

Acta Sanctorum, 17 mars. — A. Butler, *Vies des Saints*, etc. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*. — Feller, *Dict. histor.*

PATRICK (*Simon*), savant prélat anglais, né le 8 septembre 1626, à Gainsborough (comté de Lincoln), mort le 31 mai 1707, à Ely. Il était fils d'un riche marchand mercier. Après avoir pris ses grades à Cambridge, il reçut les ordres de l'évêque Hall et devint chapelain du chevalier Walter Saint-John, qui lui donna en 1658 le vicariat de Battersea. En 1662 il eut à Londres même un meilleur bénéfice où il fit beaucoup de de bien, et en 1665 il obtint à Oxford le diplôme de docteur en théologie. Nommé doyen de Péterborough (1678), il déploya un grand zèle pour la communion anglicane en combattant de vive voix et par écrit les doctrines de l'Église romaine; invité par le roi Jacques II à modérer son ardeur, il répondit courageusement qu'il ne pouvait renoncer à la défense d'une religion aussi bien prouvée que celle des protestants. Depuis la révolution de 1688, Patrick eut beaucoup de part aux affaires ecclésiastiques, et fut un des commissaires chargés de réviser la liturgie. Il occupa en 1689 le siége épiscopal de Chichester et en 1691 celui d'Ely. « C'était, dit Burnet, un grand prédicateur; il écrivit beaucoup et bien, et principalement sur l'Écriture. Fort diligent à s'acquitter des fonctions de son ministère et de mœurs très-réglées, on lui trouva trop de sévérité pour les personnes d'opinion contraire à la sienne. » On a de lui un grand nombre de sermons, des commentaires sur les livres saints, des écrits de dévotion ou de controverse, qui ont passé par de nombreuses éditions. Il a augmenté et mis au jour l'*History of the church of Peterborough* du chanoine Gunton (Londres, 1686, in-fol.).

Burnet, *Own times*. — Chalmers, *General Biogr. Dict.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

PATRICK (*Samuel*), humaniste anglais, mort en 1748, fut un des professeurs de l'école de Charterhouse. Parmi les éditions qu'il a données, on remarque : *Plauti Comœdiæ IV* (Lond., 1724, in-8°), avec les notes de Jacques de L'Œuvre; *Hederici Lexicon græcum* (ibid., 1727, in-4°); *Clavis homerica* (ibid., 1727, in-8°); *Cellarii Geographia antiqua* (ibid., 1730, in-8°); *Ainsworth's Latin dictionary*, etc. Tous ces recueils ont été plusieurs fois réimprimés.

Un autre ecclésiastique de ce nom, PATRICK (*Richard*), mort en 1815, à Hull, a écrit un poëme sur *La Mort du prince Bagration* (1813, in-8°).

Rose, *New Biograph. Dict.*

PATRIN (*Eugène-Louis-Melchior*), minéralogiste français, né le 3 avril 1742, à Mornant, près Lyon, mort le 15 août 1815, à Saint-Vallier (Drome). S'étant livré aux sciences naturelles contre le vœu de ses parents, qui le destinaient au barreau, il parcourut l'Allemagne, la Pologne et la Hongrie, et recueillit sur sa route tous les faits capables de répandre quelque lumière sur l'histoire du globe terrestre. Il se rendit ensuite à Pétersbourg, et obtint par le crédit de Pallas l'autorisation de visiter la Sibérie (1780); il consacra près de huit années à cette expédition pénible et dangereuse, s'avança jusqu'au delà du méridien de Pekin, et rapporta une collection particulière de minéraux qu'il eut le chagrin de voir privée, par l'avidité de Pallas, de ses plus beaux échantillons. De retour à Paris (1790), il fut élu par ses compatriotes député à la Convention nationale, et vota le bannissement de Louis XVI. Après avoir été réduit à se cacher pendant la terreur, il fut attaché comme surveillant à la manufacture d'armes de Saint-Étienne. Lors de la réorganisation de l'école des mines (1804), il fit don de sa collection à cet établissement et en fut nommé bibliothécaire. Doué d'une

imagination vive, il inventa, pour expliquer l'origine des volcans et des matières qu'ils rejettent, des hypothèses que l'on n'a point adoptées et qui sont liées à un système ingénieux sur l'organisation du globe. Patrin était correspondant de l'Institut. On a de lui : *Relation d'un voyage aux monts Altai;* Pétersbourg, 1783, in-8°, et dans les *Nouveaux Essais sur le Nord* de Pallas; — *Histoire naturelle des minéraux;* Paris, 1801, 5 vol. in-18, pl., pour faire suite à l'édition de Buffon publiée par Castel; — des *Notes* sur les *Lettres à Sophie* d'Aimé Martin, et des mémoires dans le *Journal de physique*, les *Annales des mines*, la *Biblioth. britannique* et le *Nouveau Dict. d'hist. naturelle.*

Villermé, dans les *Annales encyclop.*, 1818. — *Archives du Rhône*, VII, 47.

PATRIX (*Pierre*), poète français, né en 1583, à Caen, mort le 6 octobre 1671, à Paris. Sa famille était originaire de Beaucaire, et son père, conseiller au bailliage de Caen. Élevé dans l'étude des lois, il y renonça bien vite pour s'abandonner à son goût pour la poésie. Vers l'âge de quarante ans, il s'avisa de songer à sa fortune, qu'il avait fort négligée au milieu des plaisirs du monde : il entra au service de Gaston d'Orléans comme premier maréchal des logis, et eut occasion de briller dans la cour de ce prince, qui se tenait à Blois, par sa bonne humeur, la vivacité de ses saillies et les agréments de sa conversation. Voiture, Scarron, Chaudebonne, Blot, les beaux esprits du temps, lui accordèrent leur amitié. En 1660, il devint écuyer de la duchesse d'Orléans. Ses longs et fidèles services ne lui valurent que le gouvernement de Limours et une pension assez modique. Peu de jours avant sa mort, il composa ces vers si connus :

Je songeais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé;
Mais ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
« Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici!
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin? ce m'a-t-il dit d'une arrogance extrême;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même!
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien. »

Selon Huet, le caractère des vers de Patrix est tout à fait original et presque inimitable, et l'on y trouve un sel d'un goût exquis. Mais ce jugement ne porte que sur les poésies de sa jeunesse, que Patrix supprima dans la suite, et ne s'applique en rien à celles qui restent de lui, telles que *La Miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent* (Blois, 1660, in-12). On trouve quelques pièces de cet auteur dans un *Recueil de poésies* édité en 1692 par Claude Barbin.

Huet, *Origines de Caen*, p. 384. — Titon du Tillet, *Le Parnasse françois*. — Goujet, *Bibl. françoise*. — Niceron, *Mémoires*, XXIV.

PATRIZZI (*Augustin*), historien italien, né à Sienne, au commencement du quinzième siècle, mort en 1496, à Rome. Après avoir étudié le droit sous la direction de Fabiano Benci, il s'établit à Rome, et devint en 1460 secrétaire du pape Pie II, après la mort duquel il remplit le même emploi auprès de l'archevêque de Sienne, François Piccolomini, qu'il accompagna en 1471 à la diète de Ratisbonne. On a de lui : *Rituum ecclesiasticorum, seu sacrarum cærimoniarum romanæ Ecclesiæ, libri III;* Venise, 1516, in-fol.; souvent réimprimé. La première édition de ce livre, que l'éditeur Chr. Marcellus, archevêque de Corfou, publia sans nom d'auteur, est devenue très-rare, parce que beaucoup d'exemplaires en furent brûlés à l'instigation de Paris de Grassis (*voy.* ce nom); — *Descriptio adventus Friderici III, imperatoris, ad Paulum II, papam, anno* 1468, dans les *Scriptores* de Muratori, t. XXIII; Patrizzi remplissait alors les fonctions de maître de cérémonie de la chapelle papale; — *Commentarius de comitiis Imperii Ratisbonnæ celebratis*, dans le t. II des *Scriptores* de Freher; ce n'est là que le commencement d'une relation sur la diète de Ratisbonne, qui se trouve en entier en manuscrit à la bibliothèque du Vatican.

Zeno, *Dissertationes Vossianæ*, t. II, p. 108. — *Giornale de' letterati d'Italia*, t. XVIII, p. 386. — Ughelli, *Italia sacra*, t. I. — Niceron, *Mémoires*.

PATRIZZI ou **PATRICIUS** (*François*), philosophe italien, né à Cherso (ou selon d'autres à Clissa), en Dalmatie, en 1529, mort à Rome, en 1597. Conduit à Padoue à l'âge de neuf ans, il y fit de brillantes études. En 1553 il publia à Venise quelques opuscules qui commencèrent sa réputation. Presque toute sa vie fut consacrée à des voyages. Après avoir séjourné plus ou moins longtemps dans sa patrie, à Padoue, dans l'île de Cypre, à Venise, en France, en Espagne, il trouva un honorable asile à Ferrare, où il professa quatorze ans la philosophie platonicienne. Le pape Clément VIII l'appela à Rome, et lui confia la chaire de philosophie dans l'université de cette ville. « Patrizzi, dit Ginguené, y expliqua jusqu'à sa mort la philosophie de Platon, sous la protection de ce pape, quoique la philosophie d'Aristote y dominât alors, qu'elle eût entre autres zélés défenseurs le cardinal Bellarmin, et qu'elle fût regardée, par les partisans de cette philosophie, comme la seule conforme à la religion chrétienne, après l'avoir été comme la plus opposée à cette religion. » Patrizzi peut être considéré comme le dernier représentant éminent de l'école néo-platoniciene qui avait brillé à Florence vers la fin du quinzième siècle. Avec plus de savoir que Marsile Ficin, il n'eut pas la même originalité, et inclina encore plus fortement vers les théories confuses et stériles de l'école d'Alexandrie Ses doctrines sont un mélange curieux des systèmes panthéistiques et idéalistes de l'antiquité; ce qu'elles offrent de plus singulier, c'est d'avoir été professées à Rome et patronnées par un pape; il serait trop long de les analyser ici, il suffit de remarquer que Patrizzi divise la philosophie en quatre parties, la

panaugie, la *panarchie*, la *pampsychie*, la *pancosmie*, qu'il considère la lumière du soleil et des étoiles comme émanée de la divinité, et qu'il se sert de cette lumière pour s'élever à la lumière primitive, qui est Dieu. Patrizzi ne réussit nullement à fonder, comme il le prétendait, une philosophie nouvelle; mais il fut plus heureux dans la partie critique de son œuvre. Sa grande entreprise, le but qu'il poursuivit toute sa vie, avec une rare ténacité, fut de renverser la philosophie d'Aristote. Il nia hardiment l'authenticité des ouvrages qui nous restent sous le nom de ce philosophe; il réfuta toutes ses doctrines, en métaphysique, en logique, en histoire naturelle. Cette polémique n'est pas toujours intelligente et n'est jamais impartiale; mais sur bien des points elle est fondée, et elle porta un coup très-grave sinon à Aristote, qui est au-dessus des critiques de Patrizzi, du moins à l'école péripatéticienne. Les principaux ouvrages de Patrizzi sont : *Della storia dieci dialoghi*; Venise, 1560, in-4°; — *Della rettorica*; Venise, 1560, in-4°. Cet ouvrage est, comme le précédent, sous forme de dialogue; ce que l'on y trouve de plus curieux est une singulière théorie géologique renouvelée par Burnet dans sa *Telluris theoria sacra*; suivant Patrizzi, la superficie de la terre fut d'abord égale, sans montagnes, sans vallées; les eaux étaient renfermées dans le sein de la terre; Dieu, pour punir les hommes par le déluge universel, ouvrit les abîmes; les eaux, s'en échappant, en inondèrent la surface, et formèrent les mers, les fleuves, les montagnes; — *La Milizia romana di Polibio, di Livio, e di Dionisio Alicarnasseo*; Ferrare, 1583, in-4° ; — *Paralelli militari*; Rome, 1594-1595, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage est un savant parallèle entre l'art militaire des anciens et celui des modernes; — *Della nuova geometria libri XV*; Ferrare, 1587, in-4°; — *Discussionum peripateticarum tomi IV, quibus Aristotelicæ philosophiæ universa historia atque dogmata cum veterum placitis collata eleganter et erudite declarantur*; Bâle, 1571, in-fol.; — *Nova de universis philosophia, libris L comprehensa, in qua aristotelica methodo non per motum sed per lucem et lumina ad primam caussam ascenditur; deinde nova quadam ac peculiari methodo platonica rerum universitas a Deo deducitur..... Quibus postremo sunt adjecta Zoroastris Oracula CCCXX, ex platonicis collecta, Hermetis Trismegisti libelli et fragmenta, quotcunque reperiuntur, ordine scientifico disposita; Asclepii discipuli tres libelli; mystica Ægyptiorum a Platone dictata, ab Aristotele excerpta et perscripta philosophia; Platonicorum dialogorum novus penitus a Francisco Patricio inventus ordo scientificus; Capita demum multa, in quibus Plato consors, Aristoteles vero catholicæ fidei adversarius ostenditur*; Ferrare, 1591, in-fol. Ce volume extrêmement rare, et qui, suivant Sorel (*De perfect. hominis*, p. 517), coûte aussi cher qu'une petite bibliothèque, se trouve à la bibliothèque impériale, fonds Falconet, n° 2433.

Il a existé un autre François Patrizzi, évêque de Gaète, mort en 1494, sur lequel on peut consulter Niceron, *Mémoires*, t. XXXVI. Z.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VII, part. 1re, p. 359. — Brucker, *Historia critica philosophiæ*, t. IV. — *Catalogue de la Bibliothèque impériale*; Rome, 1711, in-fol. — S.-J. Baumgarten, *Nachrichten von einer Hallischen Bibliothek*, t. I, p. 199-215. — Fortia d'Urban, *Nouveau Système bibliographique*, p. 273-276. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. VII, p. 463-477. — *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

PATRU (*Olivier*), célèbre avocat français, né en 1604, à Paris, où il mourut, le 16 janvier 1681. Il fut mollement élevé par une mère frivole. A dix-neuf ans il rencontra d'Urfé dans le Piémont, se lia avec lui, et lui promit qu'à son retour d'Italie il l'irait voir dans sa terre de Forez et apprendre de sa bouche toutes les allusions de l'*Astrée*. Malheureusement d'Urfé n'était plus quand Patru revint. Celui-ci, forcé par la modicité de sa fortune à prendre un état, embrassa la carrière du barreau, où, malgré le désavantage de son extérieur et la faiblesse de sa voix, il eut des succès éclatants. Il purgea en partie l'éloquence des vices qui la déshonoraient; mais l'attention minutieuse avec laquelle il limait son style et son insouciance naturelle pour les richesses l'empêchèrent de rien amasser. Il se retira de bonne heure pour ne s'occuper que de littérature, et préparer la langue française à ses grandes destinées quand viendraient les hommes d'un véritable génie. Froid orateur, Patru a fait pour la prose ce que Malherbe, cet autre peseur de syllabes, a fait pour la poésie : ils étaient avant tout des grammairiens puristes, et l'habitude de trancher avec goût leur donna des formes acerbes : *Ne sis Patru* (pour *patruus*) *mihi!* écrivait Boileau à Racine. Il y avait, du reste, un pressentiment si vif de la nécessité de l'instrument, que polir notre langue était justement regardé comme un grand service littéraire. On compara Patru à Quintilien, quoiqu'il conseillât à La Fontaine de ne point tenter la fable après Phèdre, à Boileau de ne pas faire d'*Art poétique* après Horace. L'Academie lui ouvrit ses portes, en 1660, et le remercîment qu'il lui adressa parut si bien tourné, qu'il imposa dans la suite aux récipiendaires le discours de réception. On cite un trait de son indépendance. Un grand seigneur sans mérite voulait remplacer Conrart. Patru enveloppa son avis sous la forme de cet apologue : « Un ancien Grec avait une lyre à laquelle se rompit une corde. Au lieu d'en ajouter une de boyau, il en mit une d'argent, et la lyre perdit son harmonie. » Le grand seigneur ne fut point nommé. On sait que, toujours pauvre, Patru se vit forcé de vendre sa bibliothèque, que Boileau l'acheta et lui en laissa l'usage. Cinq cents écus lui furent enfin envoyés par Colbert; mais c'était quelques jours avant sa

mort, arrivée le 16 janvier 1681. Patru laissa, outre la réputation d'un excellent critique et d'un parfait honnête homme, des plaidoyers estimables, des *factums*, de bonnes remarques sur notre langue, des lettres, etc. La meilleure édit. de ses *Œuvres*, impr. en 1681 pour la première fois, est celle de Paris, 1732, 2 vol. in-4°. J. TRAVERS.

Bouhours, *Éloge de Patru*, dans le *Journ. des Savants*, 1681. — Vigneul-Marville, *Mélanges*, III. — Perrault, *Hommes illustres*. — Niceron, *Mémoires*, VI.

PATTE (*Pierre*), architecte français, né à Paris, le 3 janvier 1723, mort à Mantes, le 19 août 1814. Après avoir étudié sous plusieurs maîtres, il voyagea en Italie, puis en Angleterre, afin de se perfectionner dans les diverses branches de son art. De retour en France, il écrivit dans l'*Encyclopédie*, dans le *Journal* de Fréron, dans les *Annales politiques* de Linguet, où il attaqua vivement Soufflot, qui édifiait alors le Panthéon de Paris. L'événement donna raison à sa critique. Patte construisit peu : architecte du duc de Deux-Ponts, il fit élever pour ce prince le palais ducal et celui de Jaresbourg. A Paris, il bâtit l'hôtel Charost. Il était bon graveur, et a laissé une suite de six estampes de perspective et d'architecture d'après Piranesi, et un *Temple de Vénus* d'après Le Lorrain; mais on le connaît plutôt par ses écrits, dont les principaux sont : *Discours sur l'importance de l'étude de l'architecture, et manière de l'enseigner en peu de temps*, avec l'*Abrégé de la vie de Boffrand;* Paris, 1754, in-8°; — *Études d'architecture de France et d'Italie;* Paris, 1755, 20 planches in-fol.; — *Monuments érigés en France en l'honneur de Louis XV*, précédés d'un *Tableau du progrès des arts et des sciences sous son règne*, etc.; Paris, 1765, in-fol.; — *La Manière la plus avantageuse d'éclairer les rues d'une grande ville pendant la nuit, en combinant ensemble la clarté, l'économie et la facilité du service;* Paris, 1766, in-8°; — *Cours d'architecture, ou traité de la décoration, distribution et construction des bâtiments;* Paris, 1771-1776, 6 vol. avec 136 planch.; — *Essai sur l'architecture théâtrale, ou de l'ordonnance la plus avantageuse à une salle de spectacle, relativement aux principes de l'optique et de l'acoustique;* suivi d'un *Examen des principaux théâtres de l'Europe* et d'une *Analyse des écrits les plus importants sur cette matière;* Paris, 1782, in-8°, fig.; — *Mémoires qui intéressent particulièrement Paris;* Paris, an IX, in-4° avec 4 planch.; — *Les véritables jouissances d'un être raisonnable vers son déclin, avec des Observations sur les moyens de se conserver sain de corps et d'esprit, jusqu'à l'âge le plus avancé;* Paris, 1802, in-12.

Journal de Verdun, mars 1754, p. 216; juin 1755, p. 438. — De Bray, *Tablettes des écrivains français*. — Beuchot, *Nouveau Nécrologe français*, ann. 1806. — Quérard, *La France littéraire*.

PATTISON (*William*), poëte anglais, né en 1706, à Peasmarsh (comté de Sussex), mort en 1727, à Londres. Fils d'un pauvre fermier, il fut placé par le comte de Thanet dans l'école d'Appleby, d'où il passa au collége de Sidney (Cambridge); mais s'étant pris de querelle avec un de ses supérieurs et ne pouvant d'ailleurs se plier à la discipline scolaire, il raya lui-même son nom des registres de l'université et s'enfuit à Londres. La vente de ses poésies lui procura d'abord les moyens de fréquenter les beaux esprits et de se livrer à la dissipation; mais à cette ressource précaire succéda bientôt un complet dénûment. Il s'était mis à la solde du libraire Curll lorsqu'il succomba, à l'âge de vingt et un ans, à la petite vérole. On a recueilli ses œuvres (Londres, 1728, 2 vol. in-8°), où l'on rencontre les germes d'un talent naturel et vrai.

Life of W. Pattison, à la tête de ses *Poems*.

PATU (*Claude-Pierre*), auteur dramatique français, né à Paris, en octobre 1729, mort à Saint-Jean-de-Maurienne, le 20 août 1757. Il se fit recevoir avocat; mais sa santé ne lui permit pas les fatigues du barreau. Il se livra alors à la littérature. Atteint d'une maladie de poitrine, il crut se guérir en voyageant. Il visita successivement l'Angleterre (octobre 1755), la Suisse avec son ami Palissot, et s'arrêta quelque temps à Ferney chez Voltaire, puis l'Italie, Naples, Rome, Venise, Florence; il revenait dans sa patrie lorsqu'il mourut en Savoie. On a de lui : *Les Adieux du goût*, com. en vers (Théâtre-Français); Paris, 13 février 1754); Manheim, 1759, in-12; — *Choix de pièces traduites de l'anglais* (de Robert Dodsley et de John Gay), entre autres, *La Boutique du bijoutier; Le Roi et le Meunier de Mansfeld; l'Aveugle de Bethnal-Green; Le Diable à quatre, ou les Femmes métamorphosées; Le Gueux*, opéra; *Comment l'appelez-vous?* trag. burlesque, etc; Londres et Paris, 1756, 2 vol. in-12. E. D—s.

Quérard, *La France Littér.*

PATUZZI (*Giovanni-Vincenzo*), théologien italien, né le 19 juillet 1700, à Conegliano, mort le 26 juin 1769, à Vicence. Ayant embrassé la règle de Saint-Dominique, il professa la théologie à Venise et écrivit un grand nombre d'ouvrages de controverse, dans lesquels il seconda le P. Concina dans ses attaques contre la morale relâchée. Les principaux sont : *De l'État futur des impies;* Vérone, 1748, in-4° : dissertation à laquelle il joignit un supplément : *Sur la place des enfers sur la terre;* — *Lettres pour la défense de l'*Histoire du probabilisme *de Concina;* Venise, 1751-1754, 4 vol. in-8°; — *Observations sur quelques points de l'histoire littéraire;* ibid, 1756, 2 vol. in-8° : — *Traité de la règle prochaine des actions humaines dans le choix des opinions;* ibid., 1758, 2 vol. in-4°; trad. en latin; — *Théologie morale;* Bassano, 1790, 7 vol. in-4° : cet ouvrage laissé inachevé par l'auteur a été terminé et mis au jour par un de ses confrères, le P. Fantini.

Notice à la tête de la Théol. mor. — Sidento, *Elogium J.-V. Patuzzi*; Vicence, 1769, in-4°. — *L'Europe littéraire*, juin 1769.

PATZKE (*Jean-Samuel*), moraliste et prédicateur allemand, né le 24 octobre 1727, à Francfort-sur-l'Oder, mort à Magdebourg, le 14 décembre 1787. Il fut pasteur à Magdebourg, et publia entre autres : *Musikalische Gedichte* (Poëmes mis en musique); ibid., 1780, in-8°; contient entre autres plusieurs drames religieux, tels que *Saül*, la *Victoire de David*, etc ; la musique est de Ralle; — un *Choix* de sermons; Dessau, 1794, in-8°.

Döring, *Die deutschen Kanzelredner* (Neustadt, 1830).

PAUCTON (*Alexis-Jean-Pierre*), mathématicien français, né à La Baroche-Gondoin, près Lassay (Maine), en 1736 (ou, selon Ersch, le 10 février 1732), mort à Paris, le 15 juin 1798. Jusqu'à dix-huit ans son éducation fut très-négligée; il apprit à Nantes les mathématiques et le pilotage, et vint à Paris, où il se créa des ressources en se chargeant d'une éducation particulière. Les ouvrages qu'il écrivit le firent connaître dans le monde savant, mais sans améliorer sa situation. Pourvu d'une chaire de mathématiques à Strasbourg, il fut forcé, faute de ressources, de sortir de cette ville, menacée d'un blocus, avec sa femme et trois enfants, et il entra chez un maître de pension de Dôle, aux appointements de 600 fr. par année. En 1796 il obtint un emploi au bureau du cadastre et fut admis parmi les correspondants de l'Institut. L'année précédente il avait reçu de la Convention nationale un secours de 3,000 fr. On a de lui : *Théorie de la vis d'Archimède;* Paris, 1768, in-12, fig.; — *Métrologie, ou traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes;* Paris, 1780, in-4° : ouvrage qui a servi de canevas à ceux qu'on a composés plus tard sur le même sujet; — *Théorie des lois de la nature;* Paris, 1781, in-8°, suivie d'une dissertation sur les pyramides d'Égypte. Il a laissé en manuscrit un *Traité de gnomonique.*

Ersch, *France littér.* — Montucla, *Hist. des mathém.* — *Biogr. nouv. des Contemp.*

PAUDITS (*Christophe*), peintre allemand, né dans la Basse-Saxe, en 1616, mort à Nuremberg, en 1646. Il fut un des meilleurs élèves de Rembrandt, et fit plusieurs tableaux pour l'évêque de Ratisbonne et le duc de Bavière, Albert-Sigismond. Sa mort fut singulière : les principaux bourgeois de Nuremberg ouvrirent un concours auquel ils convièrent les peintres allemands; deux concurrents restèrent seuls en présence, Paudits et Rœster de Nuremberg. « On donna pour sujet, dit Descamps, un loup qui dévore un agneau. Paudits obtint l'avantage pour la vérité et la force de l'expression; mais quelques connaisseurs, frappés des beautés des recherches et du fini des poils et de la laine des animaux représentés, firent pencher la majorité pour Rœster. Paudits, en apprenant cette décision, mourut en quelques jours d'un sang tourné. » A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 67. — Sandrart, *Teutsche Academie.*

PAUL (Saint), Παῦλος, apôtre des gentils, né à Tarse (Tarsous), en Cilicie, mort à Rome, dans les dernières années du règne de Néron, et probablement dans la persécution des chrétiens ordonnée par ce prince, l'an 64 de Jésus-Christ (1). Saint Jérôme fait naître saint Paul à Giscala, en Galilée (2). Mais on ne peut hésiter entre ce témoignage et celui de saint Paul lui-même : « Pour ce qui regarde ma personne, dit-il, je suis Juif, né à Tarse en Cilicie (*Act. Apost.*, XXII, 3). » Il est possible aussi que la famille de saint Paul eût émigré de Palestine et se fût établie en Cilicie. Saint Paul atteste à plusieurs reprises son origine israélite. « Circumcisus octavo die, ex genere Israel, de tribu Benjamin, Hebræus ex Hebræis, secundum legem Pharisæus. » — « Hebræi sunt, et ego; Israelitæ sunt, et ego; semen Abrahæ sunt, et ego (3). » Le mot Hébreux, selon Néander, ne peut être pris ici dans une acception restreinte, et il n'est pas douteux que saint Paul, Israélite et pharisien, ne fût helléniste de naissance (4). Saint Paul reçut en naissant le nom de Saul, en hébreu *Schaoul* (*le Désiré*). Nous ne savons comment se passa l'enfance de Saul, ni jusqu'à quel âge il resta à Tarse, ni quelle éducation il y reçut. Sans prendre à la lettre ce que dit Strabon que l'éclat des écoles de Tarse effaçait celles d'Athènes et d'Alexandrie (5), il est incontestable que cette ville était en Asie Mineure un centre important de culture intellectuelle, et quoiqu'on n'ait aucune raison solide de prétendre que saint Paul ait été initié bien profondément à la litté-

(1) On ne saurait fixer avec certitude l'année de la naissance et celle de la mort de saint Paul. La tradition qui le fait vivre soixante-huit ans repose sur un discours de saint Chrysostôme (homélie 30), dont l'authenticité est fort contestable. Mais quand bien même ce témoignage mériterait toute confiance, on n'en tirerait aucune lumière, puisqu'on ne s'accorde pas sur la date précise de sa mort, les uns la reculant jusqu'en 68 et 69 de l'ère chrétienne, les autres la plaçant dans la dixième ou la douzième année du règne de Néron, en 64 ou 66. Au reste, les limites entre lesquelles flotte la critique sont assez étroites pour que cette question ait peu d'intérêt. Si saint Paul, comme cela est vraisemblable, fut enveloppé dans la persécution de Néron, il semble que sa mort doive être placée en 64; car cette persécution, qui commença en 64, ne paraît pas avoir été de longue durée. Sauvage caprice d'un prince cruel, sans raison politique ni religieuse, elle ne dura sans doute que quelques mois. On est plus d'accord sur le jour que sur l'année où saint Paul eut la tête tranchée, et on marque généralement le 29 juin.

(2) Saint Jérôme, in *Philem.*, V, 23, p. 263. Tillemont, *Mém. Eccles.*, tom. I, p. 571.

(3) *Epist. ad Philipp.*, III, 5. *Ep. ad Corinth.*, II, XI, 22.

(4) *Histoire de l'établissement et de la direction de l'Église chrétienne par les Apôtres*, traduit de Neander par M. Ferdinand Fontanès, tom. I, p. 60.

(5) Strabon, *Geograph.*, XIV, 5. Philostrate, deux siècles plus tard, en parlant de Tarse, disait que les vains artifices d'une rhétorique puérile et les délices du luxe y étaient plus goûtés que les leçons des philosophes. *Vie d'Apoll.*, I, 7.

rature et à la philosophie helléniques, il ne se peut que dans une ville élégante, éprise du beau langage et de toutes les délicatesses de l'esprit, il n'ait pas pris dans sa première jeunesse une certaine teinture de la littérature grecque.

Loin de Jérusalem l'esprit sectaire et les préjugés étroits du judaïsme ne faisaient pas peser aussi durement leur joug sur les enfants d'Israel. Quelques familles juives cependant gardaient, loin du temple, cette raideur austère et cette vie de fier isolement que recommandaient les docteurs du sanhédrin et que les païens appelaient insociabilité et haine du genre humain. Bien que Saul sortît d'une famille juive helléniste, le parti religieux auquel appartenait son père, le soin qu'il prit de l'envoyer de bonne heure à Jérusalem étudier la loi auprès du pharisien Gamaliel, l'attitude du jeune homme en face de la religion nouvelle avant sa conversion et plus tard ses continuelles protestations en face des Juifs, avec lesquels il avait rompu, nous permettent d'affirmer qu'il était d'un sang où le respect exact de la loi et le culte de la tradition se conservaient dans toute leur pureté. Dès avant l'ère chrétienne, deux partis essentiellement opposés s'étaient formés parmi les Juifs, le pharisaïsme et le sadducéisme, caractérisés bien plutôt par l'esprit et les tendances qui animaient leurs membres que par certains dogmes religieux ou politiques dont l'organisation et la communauté constituent ce qu'on appelle une secte. Les pharisiens représentaient l'orthodoxie rigide et formaliste : ils étaient les gardiens sévères des vieilles traditions théocratiques; parti exclusivement national et conservateur, ils professaient un mépris décidé pour les mœurs et les institutions étrangères et l'horreur des nouveautés qui n'avaient pas leur fondement dans la loi écrite littéralement interprétée. La croyance à la résurrection se liait chez eux aux espérances messianiques dont ils étaient possédés et qui tenaient leur patriotisme en haleine. Chez les sadducéens le culte des traditions anciennes et la foi dans les destinées d'Israel s'étaient affaiblis. Le sentiment religieux, qui parmi les pharisiens se perdait en pratiques étroites et minutieuses, était mort chez les sadducéens. Au défaut de l'*esprit*, les pharisiens gardaient strictement la *lettre* de la loi : les sadducéens étaient également indifférents à l'esprit et à la lettre. De là (peut-être prenons nous l'effet pour la cause) une singulière facilité à s'accommoder aux nécessités des temps, une sorte d'empressement vers les étrangers, une complaisante acceptation de la domination, de l'influence et de la civilisation grecque ou romaine.

Or la famille de Saul était pharisienne, et Gamaliel, dont il suivit les leçons dès sa jeunesse à Jérusalem, était un des membres les plus influents du sanhédrin et le docteur de la loi le plus célèbre et le plus écouté. A son école Saul puisa une connaissance approfondie des livres de l'Ancien Testament, et s'initia aux secrets de la dialectique. C'est parmi les Juifs et auprès de leur rabbin le plus habile qu'il s'armait pour la polémique qu'il allait bientôt instituer contre eux et qui devait remplir la seconde moitié de sa vie. La dialectique de saint Paul, en effet, comme le remarque Neander (1), ne lui vient pas des Grecs, mais de l'école juive. Saul était à Jérusalem, et y vivait, comme il l'atteste lui-même, dans la pratique la plus exacte des prescriptions de la loi (2) quand eut lieu le drame sanglant du calvaire. Il est permis de supposer qu'il était du nombre de ceux qui poursuivaient Jésus de leur haine implacable, le traitaient de rebelle et de séditieux et se rassasièrent de son supplice. Jésus n'avait-il pas attaqué de front le vain formalisme des pharisiens, leur religion toute extérieure, leur foi stérile en des formules desséchées et sans vie? Quel élève des docteurs pouvait reconnaître le Messie attendu et saluer le libérateur d'Israel dans cet obscur agitateur populaire, escorté de disciples sortis des derniers rangs de la société, vivant avec les pauvres et les misérables, suivi de ces masses, proie ordinaire des charlatans et des prophètes de carrefour, et dont les prestiges et les prédications n'avaient d'autre effet, aux yeux des sages, que de fomenter des troubles et de rendre plus lourde l'oppression romaine (3)? Les sadducéens s'émurent les premiers en entendant les disciples du Christ annoncer la résurrection et en voyant la population de Jérusalem et celle des bourgs voisins affluer autour d'eux; les premiers ils provoquèrent contre eux les sévérités du sanhédrin. Les pharisiens ne les suivirent dans cette voie qu'après que saint Étienne eut paru prendre en face du formalisme légal une attitude décidément hostile. Étienne paya de sa vie les hardiesses de son langage et périt lapidé. C'est à ce moment que saint Paul apparaît dans l'histoire de la primitive Église. Fanatique observateur des traditions judaïques, il est à supposer que loin de partager l'indifférence de Gamaliel pour la secte naissante, il frémissait au fond du cœur de la tiédeur d'un zèle que l'âge et l'étude avaient amorti et répugnait aux conseils de modération que son maître faisait prévaloir dans le sanhédrin. La polémique d'Étienne contre le légalisme aride des pharisiens acheva de l'enflammer. Il était sans doute au nombre des Ciliciens qui, au rapport de l'historien sacré, disputaient contre lui (4). Ce qui est certain c'est qu'il prit part à sa mort. Quand on le lapidait, il gardait les manteaux de ses meurtriers. Après la mort d'Étienne, il se signala plus que tous les autres par

(1) Neander, ouvrage cité, tom. I. p. 69.
(2) *Act. Apost.*, XXVI, 4, 5. *Epit. ad Philipp.*, III, 5, 6.
(3) Collegerunt ergo Pontifices et Pharisæi concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit. Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum ; et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem. (Saint Jean, *Evang.*, XI, 47, 48)
(4) *Act. Apost.*, VI, 9.

ses violences. Cette âme de feu, faite pour l'action et la vie militante, que la scolastique pharisaïque et les sèches pratiques de la religion légale n'avaient pu, j'imagine, ni mater ni satisfaire, qui cherchait peut-être dans l'intempérance d'un zèle bruyant un moyen de s'étourdir et d'oublier quelque secret tourment intérieur, se jeta avec une sorte de rage dans la lutte pour une cause à laquelle peut-être elle n'appartenait plus tout entière. Ici les *Actes* sont tout à fait explicites. Saul de Tarse ne respirait que menaces et carnage (1). Il fouillait les maisons, en tirait par force les hommes et les femmes, les faisait mettre en prison et s'efforçait de les contraindre à blasphémer (2).

Après la mort d'Étienne et la persécution qui suivit, les disciples de Jésus étaient sortis de Jérusalem et s'étaient dispersés portant avec eux et annonçant au loin l'Évangile même aux païens (3). Saul, dont le zèle était trop à l'étroit dans l'enceinte de Jérusalem, demanda au grand prêtre des lettres pour les synagogues de Damas, afin d'arrêter les nouveaux sectaires qu'il y trouverait. Or on sait ce qui lui arriva sur le chemin de Damas (4). Il est puéril à notre avis de transformer en accidents physiques les circonstances merveilleuses de la conversion de saint Paul; d'imaginer un orage qui le surprend sur la route, de le faire frapper, terrasser, aveugler par un coup de foudre et de supposer que saint Luc, qui écrivait longtemps après, a présenté comme un miracle un fait de l'ordre naturel (5); d'autre part ces circonstances merveilleuses sont par leur nature en dehors ou, si l'on veut, au-dessus de la discussion, si on les prend à la lettre. Pour nous elles ne sont autre chose qu'une enveloppe, un voile, ou un ornement poétique. Le fait capital c'est la soudaine illumination de l'envoyé du sanhédrin. Il se rendait à Damas combattu depuis quelque temps déjà par plus d'un doute amer sur la vertu de la loi de Moyse et de l'enseignement pharisaïque, et s'évertuant à étouffer ces doutes par l'éclat des œuvres et l'excès d'un zèle fanatique. Dieu l'attendait là. Un rayon divin descend dans son âme ainsi préparée et la transperce. Sous ce choc elle plie, se déchire et se brise. L'édifice de ses croyances s'écroule tout à coup. Trois jours Saul demeure éperdu et sans regards au milieu de ces ruines, livré au jeûne et à la prière. Enfin Ananias recueille cette âme touchée du ciel, achève sa guérison et la fait jouir de la vraie clarté. Alors, comme dit l'auteur sacré, les écailles tombèrent de ses yeux. Saul comprit que ce qu'il avait embrassé jusque-là n'était qu'ombre et fumée, et se donna à la doctrine nouvelle. Voilà à nos yeux le vrai. Les détails matériels ne sont pour nous qu'emblème et figures, et le récit de saint Luc n'est autre chose que l'histoire de la crise d'une âme qui passe des ténèbres où elle se débattait à la possession de la pure lumière.

Après sa conversion saint Paul resta quelque temps à Damas auprès des disciples, moins sans doute pour échauffer son zèle dans leur entretien que pour l'éclairer; puis il se rendit aux synagogues, et y fit publiquement profession de la foi qu'il était venu combattre; ensuite il se rendit en Arabie (1). De là il revint à Damas, où il continua sa prédication. A défaut de témoignage sur la nature de ses enseignements à cette époque, la fureur des Juifs contre leur ancien allié, la nécessité où fut saint Paul de se dérober par une fuite précipitée, et non sans péril, aux embûches qui lui étaient dressées (2), autorisent à croire qu'il s'engagea dès le commencement dans la voie qui avait conduit Étienne au martyre, et qu'en embrassant la doctrine nouvelle il répudia les traditions pharisaïques qui avaient nourri sa jeunesse et rompit violemment tous les liens du passé.

Ainsi se passèrent les trois premières années qui suivirent sa conversion. Au sortir de Damas, vers l'an 39, saint Paul songea à retourner à Jérusalem. La communauté chrétienne de cette ville ignorait, à ce qu'il semble, sa métamorphose ou n'y croyait qu'à demi. « Étant venu à Jérusalem, dit saint Luc, il cherchait à se joindre aux disciples; mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût disciple (3). » Ce fut saint Barnabé, chrétien helléniste, qui dissipa ces défiances et l'introduisit auprès des croyants. Saint Paul vit à Jérusalem les apôtres saint Pierre et saint Jacques, et conféra avec eux (4). Il n'est pas certain que saint Pierre eût à cette époque reçu Corneille au nombre des disciples, et l'apôtre saint Jacques représenta toujours dans la communauté chrétienne l'élément judaïque. En admettant même que saint Pierre eût été déjà trouver Corneille, le récit de saint Luc à ce sujet (5) fait assez comprendre les hésitations de cette âme plus ferme que large sur la question de l'introduction des païens dans l'Église. Loin donc de supposer que

(1) *Act. Apost.*, IX, 1.

(2) *Act. Apost.*, VII, 59; VIII, 3; XXVI, 10, 11.

(3) *Act. Apost.*, IX, 19, 20.

(4) On trouve dans les Actes trois récits de la scène qui se passa sur la route de Damas (*Act. Apost.*, IX, 2-19; XXII, 5-16; XXVI, 12-19). Le plus complet est le premier. L'auteur sacré met les deux autres dans la bouche de saint Paul. Malgré quelques différences de détail vraiment insignifiantes, qu'il serait puéril de noter, et d'où on ne peut rien conclure, ces trois récits sont identiques.

(5) Neander, qui propose timidement cette explication, ne s'y arrête pas (ouvrage cité, tom. I, p. 78) et un critique contemporain (M. de Pressensé, *Hist. des trois premiers siècles de l'Église*; Paris, 1858, tom. I, p. 423, note) ne craint pas de dire qu'elle est au-dessous de la discussion.

(1) Il n'est pas question dans le livre des *Actes* de ce voyage de saint Paul en Arabie. Le Ier chapitre de l'*Épître aux Galates* complète les *Actes* sur ce point.

(2) *Act. Apost.*, IX, 24, 25.

(3) *Act. Apost.*, IX, 26.

(4) *Epist. ad Gal.*, I, 18, 19.

(5) *Act. Apost.*, voir le chap. X tout entier et en particulier les versets 14, 15, 20, 28, 34 et le discours de Pierre au chap. XI, 5-17.

l'influence de saint Pierre et de saint Jacques affermit saint Paul dans la direction où il était déjà entré, nous croirions plus volontiers que dans les entretiens des trois apôtres ce fut saint Paul qui défendit les idées d'Étienne, qui expliqua la vertu libérale et le caractère universel de la nouvelle doctrine et qui soutint la nécessité de la libre diffusion de l'Évangile parmi les païens. Peut-être furent ils effrayés de l'audace du nouveau disciple et essayèrent-ils de lui persuader qu'il était plus sage et plus politique de ne pas braver les Juifs et de ne pas exposer l'Église naissante à de nouvelles secousses. Peut-être, sans approuver et surtout sans imiter son zèle imprudent, le laissèrent-ils suivre ses inspirations et renouveler l'expérience d'Étienne. Ce sont là de pures conjectures, mais qui, si je ne me trompe, sont autorisées par les textes sacrés, soit qu'on accepte le récit de saint Luc ou celui de saint Paul lui-même. L'auteur des Actes, en effet, raconte que Paul à Jérusalem allait et venait avec les apôtres, qu'il enseignait hardiment (*fiducialiter*) Jésus-Christ aux païens et aux Juifs hellénistes, et que comme ceux-ci cherchaient à le tuer, il fut obligé de fuir pour échapper à la mort (1). Or, à quoi attribuer, si ce n'est à une plus grande réserve, la tranquillité dont on laissait jouir dans le même temps saint Pierre et saint Jacques à Jérusalem? D'un autre côté, saint Paul atteste que pendant qu'il était en prières dans le temple une vision lui traça sa voie, lui ordonnant de sortir de Jérusalem, où il ne pourrait rien contre l'endurcissement des Juifs, et d'aller porter au loin la doctrine du salut parmi les Gentils (2).

Quoi qu'il en soit, saint Paul ne demeura qu'environ quarante jours à Jérusalem, et après avoir traversé la Judée, se rendit en Syrie et en Cilicie. Les Actes se taisent sur ses travaux à Tarse et dans les environs; mais on ne peut concevoir qu'il soit resté oisif pendant plusieurs années (jusqu'en 43); et c'est sans doute à son influence qu'il faut rapporter l'établissement des églises de Syrie et de Cilicie, qu'il visitait et confirmait plus tard (3).

Paul était à Tarse quand Barnabé, envoyé par l'Église de Jérusalem pour visiter les païens convertis d'Antioche, vint le chercher et l'emmena avec lui dans cette dernière ville. Ils y restèrent une année entière, enseignant librement la doctrine de Jésus, et faisant de nombreux prosélytes parmi les gentils. Grâce à leurs efforts, Antioche devint bientôt la métropole du christianisme en Asie. On sait que ce fut dans cette ville que les *disciples* prirent le nom de *chrétiens*.

(1) *Act. Apost.*, IX, 28, 29.
(2) Discours de Paul aux Juifs, *Act. Apost.*, XXII, 17-21. Il n'y a nulle contradiction entre ces deux récits, si l'on veut admettre, et rien n'est plus facile et plus naturel, que l'extase, la vision et le commandement de sortir de Jérusalem n'eurent lieu qu'après la prédication de Paul et la fureur qu'elle excita parmi les Juifs. L'ordre divin aurait alors arrêté l'apôtre sur la pente du martyre où il s'engageait derrière Étienne.
(3) *Act. Apost.*, XV, 41.

L'an 44, la Palestine fut ravagée par une famine, et les chrétiens d'Antioche envoyèrent Paul et Barnabé porter leurs aumônes à Jérusalem. Nous n'avons aucun renseignement sur ce second voyage de Paul en Judée. Il revint bientôt à Antioche avec Barnabé et Marc. L'auteur des Actes raconte que le Saint-Esprit inspira alors aux docteurs d'Antioche la pensée de séparer des autres Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avait appelés. On les consacra donc par l'imposition des mains, et ils quittèrent la ville (1). C'est de ce moment que date véritablement l'apostolat de saint Paul. Il n'avait pas, comme on sait, attendu ce choix et cette consécration pour commencer ses travaux. Depuis huit ans qu'il avait, selon son énergique expression, *rompu les liens de la chair et du sang* (2), il avait à Damas, en Arabie, à Jérusalem, en Judée, en Cilicie, à Antioche même enseigné le salut par Jésus-Christ, fort de sa foi et puisant son autorité dans sa libre inspiration. L'imposition des mains reçue à Antioche n'ajoutait rien à sa foi ni à son caractère, mais faisait, pour ainsi dire, de lui le représentant autorisé de l'Église et confirmait officiellement sa mission. Au sortir d'Antioche, saint Paul, accompagné de saint Barnabé et de saint Marc, se rendit dans l'île de Chypre, la traversa de l'est à l'ouest, prêchant dans les synagogues et se mêlant aux étrangers. A Paphos il convertit le proconsul Sergius Paulus. De Chypre il remonta en Asie Mineure, s'arrêta à Perga, puis à Antioche de Pisidie. C'est dans cette ville que Paul s'adressant aux Juifs, leur dit ces remarquables paroles : « Quiconque croit en Jésus-Christ est justifié par lui de toutes les choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi (3); » il proclamait à la fois l'impuissance du judaïsme et la vertu souveraine du christianisme. Bientôt après, accueilli par les contradictions et les huées des Juifs, il leur annonce qu'il les abandonne et se tourne vers les gentils. Les Juifs répondent en le faisant chasser de la ville comme un perturbateur du repos public. Même scène à Icone : les deux apôtres sont obligés de fuir pour échapper aux mauvais traitements. A Lystre, en Lyconie, on les prend pour des dieux. Le prêtre arrive avec des taureaux et des couronnes afin de leur offrir un sacrifice. Ils protestent qu'ils ne sont que des hommes; ils déchirent leurs vêtements. Bientôt à cet excès d'honneur succèdent les derniers outrages. La populace, soulevée par des Juifs d'Antioche et d'Icone, se jette sur ceux qu'elle voulait adorer, et Paul, meurtri de coups et presque lapidé, est laissé pour mort sur la place. Quelques disciples le ramassent, le cachent et le font sortir de la ville avec son compagnon. De Lystre ils

(1) *Act. Apost.*, XIII, 1-3.
(2) *Epist. ad Galat.*, I, 16.
(3) *Act. Apost.*, XIII, 39.

se rendirent à Derbe, visitèrent les environs, puis repassèrent sur leurs traces fortifiant et ranimant partout la foi, et organisant les églises que leur courageuse prédication avait fondées; enfin ils s'embarquèrent à Attalie, et vinrent se reposer à Antioche des fatigues de ce laborieux voyage. Dès lors, comme ils le disent, *Dieu a ouvert aux païens la porte de la foi* (1).

Cependant les chrétiens de Jérusalem, étrangers à la lutte, et par conséquent au courant qui emportait les délégués d'Antioche, n'apprenaient pas sans s'émouvoir que les païens, jusqu'alors accueillis plutôt qu'appelés, faisaient de toutes parts, à la voix de Paul, invasion dans l'Église. Les mêmes hommes qui naguère reprochaient à saint Pierre d'avoir été manger avec des étrangers ne pouvaient admettre qu'on proclamât l'impuissance de la loi de Moyse. L'admission des païens à la participation de l'Évangile était une question qui semblait résolue et avait toute la force d'un fait lorsqu'elle se posa à Antioche sous une autre forme. Les observances légales du judaïsme ne sont-elles pas de l'essence du christianisme? Ne faut-il pas astreindre les païens convertis aux cérémonies de la loi et leur imposer la circoncision? Cette flèche lancée contre Paul et Barnabé partait de Jérusalem (2), où la plupart des fidèles, sortis des entrailles de la nation juive, prétendaient rester juifs en devenant chrétiens, et allier la croyance nouvelle aux traditions et aux pratiques de leurs ancêtres. Saint Paul et saint Barnabé s'élevèrent énergiquement contre ces entraves qu'un zèle étroit tentait de mettre au développement et au progrès de la doctrine de Jésus, et furent envoyés à Jérusalem pour soutenir la cause de la liberté qu'ils venaient de pratiquer si hardiment.

Paul amena avec lui Tite, païen converti, qui n'avait pas été circoncis. Il semblait ainsi braver l'opinion. Aussi peut-on dire qu'il ne fut pas vu d'un œil favorable par tous les fidèles. Les plus violents parmi ses adversaires lui demandaient ses titres à l'apostolat, et lui reprochaient d'avoir, lui naguère ennemi et persécuteur, pris un caractère que ni Jésus ni les apôtres ne lui avaient conféré. Partant de là ils blâmaient probablement ses hardiesses, les concessions exorbitantes par lesquelles il avait acheté de faciles succès parmi les idolâtres, et l'imprudence avec laquelle il avait déchaîné contre une doctrine qui avait besoin de calme pour s'établir les colères et les jalousies des Juifs, alliés naturels des chrétiens, pour lesquels surtout le Messie avait été envoyé. Les plus modérés, ceux qui admettaient le principe de l'admission des païens, le blâmaient sans doute d'avoir, de son autorité privée et sans consulter les anciens, résolu négativement la question des observances légales et de la circoncision.

Saint Paul sut répondre à ces griefs et à d'autres semblables. Il exposa l'Évangile qu'il avait annoncé et les résultats qu'il avait recueillis. Il n'a rien appris, il l'avoue, de ceux qui tiennent le premier rang parmi les fidèles, mais est-ce une raison pour dire qu'il a couru vainement dans la carrière? N'est-il pas apôtre comme eux et au même titre? Qu'importe son passé? Songe-t-il à rechercher ce que les apôtres ont été ou ont fait autrefois? Dieu n'a point égard à la qualité des personnes. Le même maître qui a envoyé Pierre vers les circoncis l'a envoyé vers les gentils (1). Ses titres à l'apostolat ne sont pas différents. Soit conviction, soit politique, saint Jacques, saint Pierre et saint Jean donnèrent la main à saint Paul en signe d'union, et reconnurent ainsi son apostolat en lui demandant seulement de se souvenir des églises pauvres de Jérusalem (2).

Restait la question de principe. Elle fut débattue dans une conférence publique à laquelle on a donné le nom un peu ambitieux de concile de Jérusalem. Saint Pierre, saint Barnabé, saint Paul et saint Jacques prirent successivement la parole. Tous furent d'accord sur ce point que les païens avaient été appelés comme les Juifs, et que la croyance commune au salut par Jésus le Messie était le dogme fondamental qui devait unir tous les fidèles, quelles que fussent entre eux les différences de race et d'origine. Mais ce lien suffisait-il pour constituer une communauté religieuse? Les païens ne devaient-ils pas se soumettre au joug des observances mosaïques, ou fallait-il obliger les Juifs à délaisser le temple et à abandonner les rites de leurs ancêtres? La conclusion à laquelle on s'arrêta fut un terme moyen, évidemment dicté par un esprit de conciliation. Il s'agissait de satisfaire à la fois les exigences des partisans de la liberté et les scrupules de ceux qui étaient invinciblement attachés à des formes consacrées par le temps et dans le respect desquelles ils avaient été élevés. Astreindre les païens convertis à la circoncision et aux cérémonies légales, c'était paraître douter de la vertu de l'Évangile; c'était déclarer que la foi nouvelle était par elle-même inefficace; c'était subordonner l'esprit de vie à une lettre morte. Le christianisme n'avait-il pas sa vie propre? Convenait-il de le réduire à n'être qu'une branche du judaïsme? Tous les païens convertis par saint Pierre, saint Paul et saint Barnabé,

(1) *Act. Apost.*, XIV, 26.
(2) *Act. Apost.* XV, 1, 2.

(1) *Epist. ad Galat.*, II, 6, 8.
(2) Par trois fois dans le second chapitre de son Épître aux Galates saint Paul représente saint Pierre comme l'apôtre des Juifs, et semble opposer son Évangile à celui de saint Pierre. Il ne paraît donc pas téméraire d'affirmer qu'il y avait entre eux quelque différence dans la façon de comprendre la doctrine de Jésus. Paul l'entendait d'une manière plus large, saint Jacques, saint Pierre et saint Jean, d'une manière plus étroite. Mais quoi? Était-il possible de revenir sur le passé? pouvait-on rayer de la communion de l'Église la multitude de ceux que Paul y avait introduits? pouvait-on ne pas reconnaître les faits accomplis, ou en les acceptant réserver l'avenir? Cela n'était pas possible! Les aumônes qu'on demande des gentils semblent être le prix de la concession nécessaire faite à saint Paul.

depuis le centenier Corneille jusqu'aux âmes récemment arrachées à l'idolâtrie par la prédication de Paul, n'avaient ils pas été touchés par une flamme nouvelle? Était-ce donc à Moyse et non à Jésus qu'ils s'étaient donnés? D'autre part, condamner solennellement les pratiques du judaïsme et les abolir, c'était alarmer la conscience des chrétiens sortis des familles juives, et risquer de tarir la source où la doctrine chrétienne avait puisé ses premières forces. Si l'on eût cédé aux exigences de l'esprit pharisaïque, c'en était fait du christianisme; il était presque forcément enfermé et étouffé dans l'étroite enceinte du temple. Si on l'eût prématurément émancipé, on courait le danger de provoquer dans le sein de la communauté naissante les plus funestes divisions. La prudence des apôtres et de l'assemblée de Jérusalem prévint ce double écueil. On convint de ne pas gêner les païens en leur imposant la circoncision et les observances légales, et en même temps on laissa pleine liberté aux Juifs convertis de suivre les pratiques de la loi. C'était un accommodement politique plutôt qu'une décision religieuse. Saint Jacques, quoique pieusement attaché aux traditions anciennes du judaïsme, subit en cette circonstance l'heureuse influence de Paul, et sut, pour le bien de la paix, faire le sacrifice non de ses habitudes religieuses, mais de ses préjugés. Cependant il n'est pas au pouvoir d'une assemblée, si sainte qu'elle soit, de changer le cœur des hommes. Le besoin d'union et la crainte d'un schisme avait dicté la transaction de Jérusalem; mais les sentiments d'abnégation, source unique d'union véritable, étaient à peine sur les lèvres. On avait accordé la liberté, on n'accordait pas l'égalité. Comment en eût-il été autrement? Les préjugés judaïques des chrétiens de Palestine étaient trop vivaces pour être extirpés par un décret, et ce décret même, loin de fondre ensemble tous les membres de la communauté chrétienne, maintenait entre eux un principe de séparation, en dispensant les uns des pratiques qu'il prescrivait aux autres.

Saint Paul était à peine de retour à Antioche que ces défiances et ces divisions éclataient de nouveau. Saint Pierre, étant venu le rejoindre dans cette ville, frayait avec les chrétiens incirconcis; mais à l'arrivée de quelques chrétiens juifs de Palestine délégués par saint Jacques, il s'éloigna d'eux, et Barnabé fit comme lui. Paul s'adressa à Pierre, et le reprit hardiment : il blâma avec énergie ces réserves contraires à l'esprit de la récente décision, soutint vivement l'indépendance de la doctrine chrétienne et l'égalité des chrétiens circoncis et des chrétiens incirconcis, et proclama qu'il y avait hypocrisie ou inconséquence à pratiquer et à vouloir faire pratiquer aux autres des rites dont le christianisme est l'abrogation (1).

(1) *Epist. ad Galat.*, II, 11-21.
Les *Actes* se taisent sur la dispute d'Antioche. Peut-être saint Luc, qui écrivait dans une pensée de conciliation, n'a-t-il pas voulu donner place dans son livre à un souvenir pénible et peu édifiant pour les premiers chrétiens. Quant à saint Paul, il est possible que, racontant beaucoup plus tard aux Galates les vicissitudes de sa carrière apostolique, dans un but d'enseignement, il ait donné à sa polémique avec Pierre et les chrétiens timorés de Jérusalem un caractère de fermeté dogmatique qu'elle n'eut pas en réalité. Son langage en effet est bien hardi et bien radical quelques mois seulement après les conférences de Jérusalem et le compromis où elles avaient abouti. Il est possible aussi que mal satisfait des sous-ententes et des réserves faites alors, et de l'outrageante infériorité où l'on prétendait tenir les chrétiens sortis du paganisme, dont beaucoup étaient sa conquête, il saisit avec ardeur la première occasion de gourmander l'orgueil judaïque que couvrait mal en quelques-uns un christianisme superficiel, et posant la question sur un terrain brûlant, peut-être évité à dessein jusque-là, publiquement, hautement, sans ambages ni réticences, devant Pierre, Barnabé et les délégués de Jacques, il ne craignit pas de déclarer que la loi de Moyse était détruite, ses prescriptions annulées, ses pratiques stériles, et que la foi en Jésus, seule suffisante et seule nécessaire, élevait les étrangers au niveau des plus purs Juifs convertis.

Après avoir réagi de la sorte contre l'esprit pharisaïque, Paul, dont l'ardeur n'était pas de celles qui se consument sur place, reprit le bâton de missionnaire. Il visita rapidement les églises de Syrie et de Cilicie, puis se rendit avec Silas sur le théâtre de sa première mission. Il parcourut la Pamphylie, la Lycaonie, la Galatie, se multipliant et rayonnant en quelque sorte dans chacune des provinces qu'il traversait, grâce à Silas, à Timothée et à Epaphras, qui l'accompagnaient et auxquels il communiquait son esprit. Comment Paul aurait-il pu suffire seul aux difficultés et aux fatigues de sa tâche, obligé de lutter à la fois contre les autres et contre lui-même? Il était malade en effet quand il arriva dans la Galatie (1). Au début de ce voyage Paul s'efforçait, à ce qu'il semble, de ménager davantage l'ombrageuse susceptibilité des Juifs. Il avait fait circoncire Timothée, et il donnait partout pour règle aux fidèles de garder les ordonnances qui avaient été établies par les apôtres et par les prêtres de Jérusalem (2).

De la Galatie, au lieu de continuer à parcourir les autres provinces de l'Asie Mineure, sans cause connue ou que la critique puisse expliquer, Paul traversa la Mysie, s'embarqua à Troas, où saint Luc l'Évangéliste se joignit à lui, et passa en Macédoine, où nous le trouvons d'abord à Philippes, colonie romaine située sur les confins de la Thrace.

La population païenne de cette ville ne paraît pas avoir accueilli avec sympathie ces étrangers, qu'elle prenait pour des Juifs. L'histoire de la servante qui prédisait l'avenir et que Paul délivra du démon qui la possédait, la colère des maîtres de cette fille, privés des gains qu'ils tiraient de ses prédictions, n'expliquent pas très-bien le soulèvement du peuple, le recours aux magistrats, l'accusation d'agiter les esprits, de troubler la ville et d'enseigner des nouveautés

(1) *Epist. ad Galat.*, IV, 13, 14.
(2) *Act. Apost.*, XVI, 3, 4.

se rendirent à Derbe, visitèrent les environs, puis repassèrent sur leurs traces fortifiant et ranimant partout la foi, et organisant les églises que leur courageuse prédication avait fondées; enfin ils s'embarquèrent à Attalie, et vinrent se reposer à Antioche des fatigues de ce laborieux voyage. Dès lors, comme ils le disent, *Dieu a ouvert aux païens la porte de la foi* (1).

Cependant les chrétiens de Jérusalem, étrangers à la lutte, et par conséquent au courant qui emportait les délégués d'Antioche, n'apprenaient pas sans s'émouvoir que les païens, jusqu'alors accueillis plutôt qu'appelés, faisaient de toutes parts, à la voix de Paul, invasion dans l'Église. Les mêmes hommes qui naguère reprochaient à saint Pierre d'avoir été manger avec des étrangers ne pouvaient admettre qu'on proclamât l'impuissance de la loi de Moyse. L'admission des païens à la participation de l'Évangile était une question qui semblait résolue et avait toute la force d'un fait lorsqu'elle se posa à Antioche sous une autre forme. Les observances légales du judaïsme ne sont-elles pas de l'essence du christianisme? Ne faut-il pas astreindre les païens convertis aux cérémonies de la loi et leur imposer la circoncision? Cette flèche lancée contre Paul et Barnabé partait de Jérusalem (2), où la plupart des fidèles, sortis des entrailles de la nation juive, prétendaient rester juifs en devenant chrétiens, et allier la croyance nouvelle aux traditions et aux pratiques de leurs ancêtres. Saint Paul et saint Barnabé s'élevèrent énergiquement contre ces entraves qu'un zèle étroit tentait de mettre au développement et au progrès de la doctrine de Jésus, et furent envoyés à Jérusalem pour soutenir la cause de la liberté qu'ils venaient de pratiquer si hardiment.

Paul amena avec lui Tite, païen converti, qui n'avait pas été circoncis. Il semblait ainsi braver l'opinion. Aussi peut-on dire qu'il ne fut pas vu d'un œil favorable par tous les fidèles. Les plus violents parmi ses adversaires lui demandaient ses titres à l'apostolat, et lui reprochaient d'avoir, lui naguère ennemi et persécuteur, pris un caractère que ni Jésus ni les apôtres ne lui avaient conféré. Partant de là ils blâmaient probablement ses hardiesses, les concessions exorbitantes par lesquelles il avait acheté de faciles succès parmi les idolâtres, et l'imprudence avec laquelle il avait déchaîné contre une doctrine qui avait besoin de calme pour s'établir les colères et les jalousies des Juifs, alliés naturels des chrétiens, pour lesquels surtout le Messie avait été envoyé. Les plus modérés, ceux qui admettaient le principe de l'admission des païens, le blâmaient sans doute d'avoir, de son autorité privée et sans consulter les anciens, résolu négativement la question des observances légales et de la circoncision.

Saint Paul sut répondre à ces griefs et à d'autres semblables. Il exposa l'Évangile qu'il avait annoncé et les résultats qu'il avait recueillis. Il n'a rien appris, il l'avoue, de ceux qui tiennent le premier rang parmi les fidèles, mais est-ce une raison pour dire qu'il a couru vainement dans la carrière? N'est-il pas apôtre comme eux et au même titre? Qu'importe son passé? Songe-t-il à rechercher ce que les apôtres ont été ou ont fait autrefois? Dieu n'a point égard à la qualité des personnes. Le même maître qui a envoyé Pierre vers les circoncis l'a envoyé vers les gentils (1). Ses titres à l'apostolat ne sont pas différents. Soit conviction, soit politique, saint Jacques, saint Pierre et saint Jean donnèrent la main à saint Paul en signe d'union, et reconnurent ainsi son apostolat en lui demandant seulement de se souvenir des églises pauvres de Jérusalem (2).

Restait la question de principe. Elle fut débattue dans une conférence publique à laquelle on a donné le nom un peu ambitieux de concile de Jérusalem. Saint Pierre, saint Barnabé, saint Paul et saint Jacques prirent successivement la parole. Tous furent d'accord sur ce point que les païens avaient été appelés comme les Juifs, et que la croyance commune au salut par Jésus le Messie était le dogme fondamental qui devait unir tous les fidèles, quelles que fussent entre eux les différences de race et d'origine. Mais ce lien suffisait-il pour constituer une communauté religieuse? Les païens ne devaient-ils pas se soumettre au joug des observances mosaïques, ou fallait-il obliger les Juifs à délaisser le temple et à abandonner les rites de leurs ancêtres? La conclusion à laquelle on s'arrêta fut un terme moyen, évidemment dicté par un esprit de conciliation. Il s'agissait de satisfaire à la fois les exigences des partisans de la liberté et les scrupules de ceux qui étaient invinciblement attachés à des formes consacrées par le temps et dans le respect desquelles ils avaient été élevés. Astreindre les païens convertis à la circoncision et aux cérémonies légales, c'était paraître douter de la vertu de l'Évangile; c'était déclarer que la foi nouvelle était par elle-même inefficace; c'était subordonner l'esprit de vie à une lettre morte. Le christianisme n'avait-il pas sa vie propre? Convenait-il de le réduire à n'être qu'une branche du judaïsme? Tous les païens convertis par saint Pierre, saint Paul et saint Barnabé,

(1) *Act. Apost.*, XIV, 26.
(2) *Act. Apost.* XV, 1, 2.

(1) *Epist. ad Galat.*, II, 6, 8.
(2) Par trois fois dans le second chapitre de son Épître aux Galates saint Paul représente saint Pierre comme l'apôtre des Juifs, et semble opposer son Évangile à celui de saint Pierre. Il ne paraît donc pas téméraire d'affirmer qu'il y avait entre eux quelque différence dans la façon de comprendre la doctrine de Jésus. Paul l'entendait d'une manière plus large, saint Jacques, saint Pierre et saint Jean, d'une manière plus étroite. Mais quoi? Était-il possible de revenir sur le passé? pouvait-on rayer de la communion de l'Église la multitude de ceux que Paul y avait introduits? pouvait-on ne pas reconnaître les faits accomplis, ou en les acceptant réserver l'avenir? Cela n'était pas possible! Les aumônes qu'on demande des gentils semblent être le prix de la concession nécessaire faite à saint Paul.

depuis le centenier Corneille jusqu'aux âmes récemment arrachées à l'idolâtrie par la prédication de Paul, n'avaient ils pas été touchés par une flamme nouvelle? Était-ce donc à Moyse et non à Jésus qu'ils s'étaient donnés? D'autre part, condamner solennellement les pratiques du judaïsme et les abolir, c'était alarmer la conscience des chrétiens sortis des familles juives, et risquer de tarir la source où la doctrine chrétienne avait puisé ses premières forces. Si l'on eût cédé aux exigences de l'esprit pharisaïque, c'en était fait du christianisme; il était presque forcément enfermé et étouffé dans l'étroite enceinte du temple. Si on l'eût prématurément émancipé, on courait le danger de provoquer dans le sein de la communauté naissante les plus funestes divisions. La prudence des apôtres et de l'assemblée de Jérusalem prévint ce double écueil. On convint de ne pas gêner les païens en leur imposant la circoncision et les observances légales, et en même temps on laissa pleine liberté aux Juifs convertis de suivre les pratiques de la loi. C'était un accommodement politique plutôt qu'une décision religieuse. Saint Jacques, quoique pieusement attaché aux traditions anciennes du judaïsme, subit en cette circonstance l'heureuse influence de Paul, et sut, pour le bien de la paix, faire le sacrifice non de ses habitudes religieuses, mais de ses préjugés. Cependant il n'est pas au pouvoir d'une assemblée, si sainte qu'elle soit, de changer le cœur des hommes. Le besoin d'union et la crainte d'un schisme avait dicté la transaction de Jérusalem; mais les sentiments d'abnégation, source unique d'union véritable, étaient à peine sur les lèvres. On avait accordé la liberté, on n'accordait pas l'égalité. Comment en eût-il été autrement? Les préjugés judaïques des chrétiens de Palestine étaient trop vivaces pour être extirpés par un décret, et ce décret même, loin de fondre ensemble tous les membres de la communauté chrétienne, maintenait entre eux un principe de séparation, en dispensant les uns des pratiques qu'il prescrivait aux autres.

Saint Paul était à peine de retour à Antioche que ces défiances et ces divisions éclataient de nouveau. Saint Pierre, étant venu le rejoindre dans cette ville, frayait avec les chrétiens incirconcis; mais à l'arrivée de quelques chrétiens juifs de Palestine délégués par saint Jacques, il s'éloigna d'eux, et Barnabé fit comme lui. Paul s'adressa à Pierre, et le reprit hardiment : il blâma avec énergie ces réserves contraires à l'esprit de la récente décision, soutint vivement l'indépendance de la doctrine chrétienne et l'égalité des chrétiens circoncis et des chrétiens incirconcis, et proclama qu'il y avait hypocrisie ou inconséquence à pratiquer et à vouloir faire pratiquer aux autres des rites dont le christianisme est l'abrogation (1).

Après avoir réagi de la sorte contre l'esprit pharisaïque, Paul, dont l'ardeur n'était pas de celles qui se consument sur place, reprit le bâton de missionnaire. Il visita rapidement les églises de Syrie et de Cilicie, puis se rendit avec Silas sur le théâtre de sa première mission. Il parcourut la Pamphylie, la Lycaonie, la Galatie, se multipliant et rayonnant en quelque sorte dans chacune des provinces qu'il traversait, grâce à Silas, à Timothée et à Epaphras, qui l'accompagnaient et auxquels il communiquait son esprit. Comment Paul aurait-il pu suffire seul aux difficultés et aux fatigues de sa tâche, obligé de lutter à la fois contre les autres et contre lui-même? Il était malade en effet quand il arriva dans la Galatie (1). Au début de ce voyage Paul s'efforçait, à ce qu'il semble, de ménager davantage l'ombrageuse susceptibilité des Juifs. Il avait fait circoncire Timothée, et il donnait partout pour règle aux fidèles de garder les ordonnances qui avaient été établies par les apôtres et par les prêtres de Jérusalem (2).

De la Galatie, au lieu de continuer à parcourir les autres provinces de l'Asie Mineure, sans cause connue ou que la critique puisse expliquer, Paul traversa la Mysie, s'embarqua à Troas, où saint Luc l'Évangéliste se joignit à lui, et passa en Macédoine, où nous le trouvons d'abord à Philippes, colonie romaine située sur les confins de la Thrace.

La population païenne de cette ville ne paraît pas avoir accueilli avec sympathie ces étrangers, qu'elle prenait pour des Juifs. L'histoire de la servante qui prédisait l'avenir et que Paul délivra du démon qui la possédait, la colère des maîtres de cette fille, privés des gains qu'ils tiraient de ses prédictions, n'expliquent pas très-bien le soulèvement du peuple, le recours aux magistrats, l'accusation d'agiter les esprits, de troubler la ville et d'enseigner des nouveautés

(1) *Epist. ad Galat.*, II, 11-21.
Les *Actes* se taisent sur la dispute d'Antioche. Peut-être saint Luc, qui écrivait dans une pensée de conciliation, n'a-t-il pas voulu donner place dans son livre à un souvenir pénible et peu édifiant pour les premiers chrétiens. Quant à saint Paul, il est possible que, racontant beaucoup plus tard aux Galates les vicissitudes de sa carrière apostolique, dans un but d'enseignement, il ait donné à sa polémique avec Pierre et les chrétiens timorés de Jérusalem un caractère de fermeté dogmatique qu'elle n'eut pas en réalité. Son langage en effet est bien hardi et bien radical quelques mois seulement après les conférences de Jérusalem et le compromis où elles avaient abouti. Il est possible aussi que mal satisfait des sous-entendus et des réserves faites alors, et de l'outrageante infériorité où l'on prétendait tenir les chrétiens sortis du paganisme, dont beaucoup étaient sa conquête, il saisit avec ardeur la première occasion de gourmander l'orgueil judaïque que couvrait mal en quelques-uns un christianisme superficiel, et posant la question sur un terrain brûlant, peut-être évité à dessein jusque-là, publiquement, hautement, sans ambages ni réticences, devant Pierre, Barnabé et les délégués de Jacques, il ne craignit pas de déclarer que la loi de Moyse était détruite, ses prescriptions annulées, ses pratiques stériles, et que la foi en Jésus, seule suffisante et seule nécessaire, élevait les étrangers au niveau des plus purs Juifs convertis.

(1) *Epist. ad Galat.*, IV, 13, 14.
(2) *Act. Apost.*, XVI, 3, 4.

défendues. Les magistrats traitèrent ceux qu'on accusait comme des malfaiteurs de bas étage, les firent battre de verges et mettre en prison : le lendemain, comme on les renvoyait, ils protestèrent qu'ils étaient citoyens romains, et les magistrats, dit l'auteur des *Actes*, vinrent leur faire réparation en les suppliant de sortir de la ville (1). A Thessalonique, où Paul se rendit avec ses compagnons, les Juifs ameutèrent la population contre eux; mais ils se dérobèrent aux recherches et s'enfuirent pendant la nuit. A Bérée la même accusation de *révolte contre l'État*, qui avait retenti à Philippes et à Thessalonique, est encore essayée. Paul s'embarqua pour échapper à ses ennemis, et se rendit à Athènes, où il donna rendez-vous à Silas et à Timothée.

Dans cette ville la douceur des mœurs et le goût général des nouveautés lui rendait la tâche sinon facile, au moins sans danger. Il parlait dans la synagogue; il discourait tous les jours sur l'Agora avec les premiers venus; il disputait avec les philosophes. Ceux-ci comprenaient mal cet homme, qu'ils regardaient comme un sophiste d'une nouvelle espèce, et ne cachaient guère leur dédain. « Que veut dire ce charlatan (σπερμολόγος), disaient-ils? Il a l'air de vouloir nous apporter ici de nouveaux dieux (2). »

Le livre des Actes rapporte qu'après ces entretiens et ces discours sur la place publique, l'apôtre fut conduit à l'Aréopage pour s'expliquer (3).

Le discours de Paul à l'Aréopage est plein de modération et d'habileté. Un sage médecin ne traite pas ses malades avec plus de douceur et de ménagements. L'apôtre prend son point de départ dans les besoins naturels du cœur humain, que l'idolâtrie a plutôt trompés que remplis, et cherche non pas à exalter ou à réveiller le sentiment religieux, mais à redresser ses égarements, à l'éclairer, à l'épurer, à lui donner un aliment nouveau et plus sain. « Athéniens, dit-il, vous êtes religieux jusqu'à l'excès (4). » Le paganisme pour l'apôtre n'est que l'exagération, la fausse application et, pour ainsi dire, la divagation du sentiment religieux. « Ce Dieu que vous pressentez, dit Paul, ce Dieu auquel vous aspirez, je vous l'annonce, c'est le créateur du ciel et de la terre, c'est le maître souverain de la vie universelle. Il n'habite pas dans des temples faits de la main des hommes et ne ressemble pas aux statues d'or, d'argent ou d'ivoire que vous lui élevez; il n'a nul besoin de vos sacrifices et de vos offrandes. Il est le bienfaiteur du monde. Ce Dieu caché n'est pas loin de chacun de nous. Nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être, et c'est pourquoi nous sommes de la race des Dieux. » Tant que Paul demeura dans le cercle de ces vérités, qui sous une forme moins familière et moins pénétrante sans doute avaient jadis été enseignées dans les jardins de l'Académie, il fut écouté favorablement; mais quand il vint à parler de la résurrection des morts et du retour prochain de Jésus mort et ressuscité, les murmures et les moqueries éclatèrent de toutes parts (1).

D'Athènes, où sa prédication « ne laissa guère de traces bien profondes » (2), Paul se rendit à Corinthe, ville populeuse, commerçante, rendez-vous des étrangers de tous les pays. Il s'y rencontra et s'y lia avec Aquilas et Priscille, Juifs que l'édit de Claude avait forcés de sortir de Rome. L'apôtre logea dans leur maison, et travailla avec eux de ses mains. Il demeura un an et demi à Corinthe et dans les environs. Il s'adressa d'abord aux Juifs; mais ceux-ci ne voulurent pas l'écouter, et Paul rompit solennellement avec eux : « Que votre sang, dit-il, retombe sur vos têtes, pour moi j'en suis innocent; je m'en vais désormais vers les gentils (3). »

Paul avait échoué à Athènes auprès des classes élevées et des philosophes. Il était arrivé en Achaïe triste et abattu (4). A Corinthe, il se tourna de préférence vers les ignorants et les hommes illettrés (5). A Athènes il avait essayé vainement de parler le langage de la science humaine; il s'était fait Grec avec les Grecs; il n'avait pas craint de citer un poëte païen; il s'était efforcé de montrer que la doctrine qu'il enseignait était le dernier mot de la sagesse : à Corinthe il répudia les secours du raisonnement et les artifices de la persuasion (6); il se glorifia de ne savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié; il se plut à abaisser la sagesse humaine, à opposer l'Évangile à la science, à préconiser la simplicité et l'ignorance, et à creuser un abîme entre les traditions anciennes judaïques ou païennes et l'enseignement nouveau (7).

Silas et Timothée, auxquels Paul avait commis

(1) *Act. Apost.*, XVI, 20, 22.
(2) *Act. Apost.*, XVII, 18.
(3) Faut-il entendre par là que Paul fut traduit devant le tribunal, et qu'il dut y rendre compte de la doctrine qu'il enseignait et se justifier devant les juges? Faut-il croire plutôt que l'endroit où s'assemblaient les juges, et d'où, aux beaux temps de la république, les artifices de la parole étaient sévèrement bannis dans la défense même des accusés, servait alors, par un étrange renversement d'usage, aux séances publiques que donnaient les sophistes, et que Paul y parut comme messager d'une philosophie nouvelle et non comme accusé? Rien n'indique qu'il ait eu à répondre d'une accusation de lèse-majesté divine. Son discours n'a pas du tout le caractère d'une défense prononcée devant des juges assemblés. D'autre part l'Aréopage ne fut jamais, que nous sachions, une sorte de commission de censure chargée d'approuver ou de désapprouver les doctrines qui se produisaient à Athènes, de quelque part qu'elles vinssent. Paul parle librement devant une assemblée de curieux et d'oisifs réunis pour entendre un enseignement nouveau, et non devant un tribunal qui l'a traduit à sa barre pour le condamner ou l'absoudre.
(4) *Act. Apost.*, XVII, 22.

(1) Cum audissent autem resurrectionem mortuorum quidam irridebant, quidam vero dixerunt : Audiemus te de hoc iterum. *Act. Apost.* XVII, 32, 33.
(2) Tillemont, *Mem. p. serv. à l'Hist. eccl.*, I, p. 251.
(3) *Act. Apost.*, XVII, 6.
(4) *I Corinth.*, II, 3.
(5) *I Corinth.*, I, 26.
(6) *I Epist. ad Corinth.*, II, 1, 4.
(7) *I Epist. ad Corinth.*, I, 19-23; II, 2.

le soin d'organiser les communautés de Macédoine, vinrent le rejoindre à Corinthe. Les nouvelles que Timothée lui apportait de Thessalonique le décidèrent à écrire aux fidèles de cette ville. C'est la première épître de saint Paul et le premier en date des écrits dont le recueil compose le Nouveau Testament. Elle fut composée l'an 53 ou 54.

Les chrétiens de Thessalonique, persécutés par leurs concitoyens loin du maître qui les avait initiés à la doctrine de Jésus, abandonnés à leur faiblesse, se laissaient reprendre aux séductions de leur vie passée, ou, pleins d'une impatience inquiète, attendaient dans l'oisiveté l'accomplissement des promesses divines.

Paul leur écrivit une seconde lettre, fort peu de temps après. Il s'y efforçait, comme dans la première, de fortifier leur courage, leur rappelait les glorieuses récompenses qui les attendaient, et les exhortait à se défier de ceux qui leur annonçaient prématurément le jour du Seigneur. Il les invitait enfin à fuir l'oisiveté et le commerce de ceux de leurs frères qui se laissaient aller à l'indolence et au dérèglement (1).

Cependant les Juifs de Corinthe ne pardonnaient pas à Paul ses succès auprès des étrangers (2). Ils essayèrent, comme ils l'avaient fait déjà, d'intéresser à leurs ressentiments le dépositaire de l'autorité publique et traînèrent l'apôtre au tribunal du proconsul d'Achaïe Gallion, frère aîné de Sénèque, l'accusant d'innover dans les choses de leur religion (3). Gallion, le plus humain, le plus doux et le plus tolérant des hommes (4), refusa d'accueillir leurs griefs et d'entendre la justification de Paul. « Je ne veux pas, dit-il, être juge de pareilles questions (5). » Après dix-huit mois de séjour en Achaïe, Paul s'embarqua à Cenchrée, près de Corinthe, avec Aquilas et Priscille, prit terre à Éphèse, où il les laissa avec la promesse de les rejoindre bientôt, et se mit en route pour la Palestine. Il ne demeura que fort peu de temps à Jérusalem, et se rendit de là à Antioche (6). Il reprit bientôt sa course, traversa la Galatie et la Phrygie et s'arrêta à Éphèse comme il l'avait promis.

Peu de temps après son arrivée dans cette ville, vers l'an 57, Paul, inquiet des nouvelles qu'il recevait de Galatie, où ses adversaires essayaient, non sans succès, de faire prévaloir les tendances judaïques et de présenter l'Évangile

(1) *I Epist. ad Thessalonic.*, V, 2 et suiv. 22; *II Epist. ad Thessalonic.*, II, 2; III, 6, 14.

(2) *I Epist. ad Thess.*, III, 15, 16.

(3) L'expression παρὰ τὸν νόμον des *Actes*, XVIII, 13, paraît se rapporter à la loi de Moyse et non à la loi en général. La réponse de Gallion prouve au moins que le proconsul l'entendait ainsi.

(4) Sénèque, *Quæst. Nat.*, liv. IV, init.

(5) *Act. Apost.*, XVIII, 14, 15.

(6) Neander (ouvr. cité, tom. I, p. 176-177) place la dispute d'Antioche à cette époque, tout en admettant en note qu'il soit possible de la mettre après les conférences de Jérusalem. Nous croyons, d'après l'ordre du récit du 11[e] chap. de l'*Épître aux Galates*, qu'il vaut mieux adopter cette dernière opinion.

comme inséparable des observances légales, écrivit de sa main l'*Épître aux Galates*, qui jette un jour très-vif sur la situation de l'apôtre dans l'Église primitive et sur le caractère de son enseignement. Cette lettre est une œuvre de défense et de polémique pleine de vigueur et de fermeté.

Paul commence par revendiquer fièrement son titre d'apôtre. C'est du Christ seul qu'il tient son investiture, son autorité et l'Évangile qu'il a annoncé. « Je vous l'ai dit, et je vous le dis encore une fois, si quelqu'un vous annonce un Évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème... Quand un ange du ciel vous annoncerait un Évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème (1). » Si Paul avait cherché, s'il cherchait encore à plaire aux hommes, se serait-il fait serviteur de Jésus-Christ, se serait-il exposé aux calomnies et aux persécutions? Aurait-il rompu avec les Juifs? N'aurait-il pas eu pour les traditions anciennes ces complaisances commodes à ceux qui les professent? Il rappelle son passé, comment Dieu l'a tiré du milieu des persécuteurs de l'Évangile pour en faire son instrument, comment à Jérusalem il a résisté aux exigences des faux frères avec l'assentiment des apôtres; comment à Antioche il s'est élevé contre l'hypocrisie et l'inconséquence de Pierre et de Barnabé. Fidèle à lui-même, saint Paul oppose la foi à la loi, comme l'esprit à la chair et la liberté à la servitude. La loi, c'est-à-dire les prescriptions mosaïques sont stériles et impuissantes par elles-mêmes. C'est une œuvre transitoire; c'est une pierre d'attente : elle a servi de tutelle et de frein; elle a soutenu les Juifs dans leurs défaillances et dans leurs égarements; elle a été destinée à les garder comme des enfants incapables de se conduire et de se diriger eux-mêmes. Mais Jésus est venu, qui a émancipé les Juifs, abrogé la loi et appelé par la foi seule Juifs et gentils au salut (2). Par lui les Juifs sont sortis de la servitude de la loi et les gentils de la servitude du péché et de l'idolâtrie. Par lui l'ancienne alliance donnée sur le Sinaï a été remplacée par une nouvelle. « Pourquoi donc retourner en arrière et reprendre un joug que Jésus a brisé? Pourquoi vous soumettre à un esclavage dont Jésus a délivré les Juifs eux-mêmes? » La circoncision ne sert plus de rien à Israel même. S'y astreindre, c'est douter de l'efficacité de la foi, c'est renoncer à Jésus-Christ. Ce que Jésus demande, ce n'est pas la soumission à de vaines formalités et à des pratiques surannées, mais c'est d'être un homme nouveau et de garder ce seul précepte qui contient toute la loi : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (3).

(1) *Epist. ad Galat.*, I, 8, 9.

(2) *Galat.*, III, 23 28.

(3) Omnis enim lex in uno sermone impletur :
Diliges proximum tuum sicut te ipsum.
Galat., II, 13, 14.

Nous croyons, contrairement à l'opinion de Neander

Cette épître nous apprend quel était l'enseignement de Paul et nous fait entrer dans le fond de sa pensée sur les rapports de la loi ancienne et de la loi nouvelle, du judaïsme et du christianisme. La doctrine de Jésus, selon l'apôtre, n'est pas greffée sur la loi de Moyse, sinon il faudrait que les païens avant d'arriver au christianisme traversassent, pour ainsi parler, la religion juive. Jésus en apportant l'Évangile a substitué à une œuvre provisoire, imparfaite, d'une valeur relative, temporaire et locale, une œuvre essentiellement nouvelle, indépendante, n'empruntant rien de la loi, seule efficace par elle-même, parfaite, définitive, qui, faite pour tous les hommes, pour les Juifs comme pour les païens, suffit seule à les sauver. Qu'importe donc qu'on soit circoncis ou incirconcis, Grec ou barbare, homme libre ou esclave? Qu'importe qu'on observe minutieusement les pratiques du judaïsme? Ces pratiques sont de vaines formalités, inutiles aux Juifs et dangereuses pour les païens, qu'elles surchargent et chez lesquels elles peuvent éteindre l'esprit et étouffer la foi. L'Évangile, la nouvelle alliance régénère l'homme et fait de lui une créature nouvelle (1). Juifs et païens tous sont un en Jésus-Christ.

Éphèse, par sa position, son commerce, ses relations avec la Grèce, l'Égypte et l'Orient, paraissait particulièrement propre à devenir un foyer d'où la doctrine nouvelle rayonnerait de toutes parts. Déjà un Juif alexandrin, du nom d'Apollos (2), plein d'enthousiasme et profondément versé dans la science des Écritures, après avoir dans cette ville complété auprès d'Aquilas et de Priscille son éducation évangélique, était parti pour Corinthe afin d'y reprendre et d'y continuer l'œuvre de saint Paul. Dès son arrivée à Éphèse Paul se trouva en rapport avec un certain nombre de disciples de saint Jean-Baptiste, qui, conduits par le précurseur à moitié chemin du christianisme, puis séparés par diverses circonstances, n'avaient pas reçu l'initiation complète. L'apôtre les baptisa au nom de Jésus.

Éphèse fut pendant près de trois ans le siége principal de l'activité de Paul; cependant l'apôtre ne resta pas tout ce temps enfermé dans cette ville. Il se rendit en Crète, où il laissa Tite pour y organiser l'église et la diriger; de là il passa en Grèce, en Illyrie et en Macédoine, puis s'arrêta à Corinthe, d'où il écrivit son *Épître à Tite* et presque en même temps sa première lettre à Timothée, qu'il avait laissé à Éphèse. Il leur donnait dans ces lettres des instructions pastorales sur la direction qu'ils devaient imprimer aux esprits et la manière dont il convenait de gouverner les églises. La première *Épître à Timothée* nous apprend que les spéculations gnostiques commençaient à se mêler à la doctrine nouvelle (1). C'est contre ce mélange adultère d'une science ambitieuse et vaine que saint Paul paraît réargir et armer son disciple. Il insiste sagement à plusieurs reprises sur l'esprit pratique qui doit présider à l'enseignement chrétien (2).

De retour à Éphèse, au printemps de l'année 59, il envoya Timothée en Macédoine et peut-être en Achaïe recueillir des aumônes pour les églises pauvres de Judée, et continua sa prédication. Il avait trouvé les Juifs obstinés, comme partout, dans leur incrédulité, et s'était au commencement retiré dans l'école d'un sophiste nommé Tyran. Il y appela et y enseigna les païens. Les intrigues des Juifs parvinrent à alarmer les intérêts de quelques orfèvres qui fabriquaient et vendaient des objets sacrés et à susciter une émeute contre l'apôtre. Le fanatisme populaire, si facile à soulever, leur vint en aide, et la ville entière retentit du cri de « Vive la grande Diane d'Éphèse! » comme si quelque nouvel Érostrate, la torche à la main, menaçait le temple de la déesse. Cette explosion populaire fut de courte durée. Paul ne laissa pas de courir quelque danger. C'est à cette émeute sans doute qu'il fait allusion dans sa première *Épître aux Corinthiens* lorsqu'il dit qu'à Éphèse il a combattu contre les bêtes féroces (3). Il paraît cependant que les chefs de la ville témoignèrent quelque intérêt à l'apôtre et le firent prier de se tenir caché et de ne pas braver l'aveugle fureur de la multitude. Saint Paul faisait bon marché de ses périls personnels; mais il avait les yeux ouverts sur ceux qui menaçaient les églises qu'il avait fondées. Cette même année 59 il reçut des nouvelles de l'église de Corinthe qui l'émurent vivement. De fâcheuses divisions s'étaient glissées dans cette église, et plusieurs partis s'y étaient formés qui donnaient le spectacle peu édifiant de leurs contestations. Certains docteurs inclinaient à transformer la doctrine chrétienne en une philosophie transcendante; d'autres défendaient les traditions étroites du judaïsme; d'autres invoquaient le nom, l'autorité et l'enseignement du Christ, qu'ils interprétaient à leur façon; d'autres enfin se donnaient pour les disciples de Paul (4). A côté de ces écarts dogmatiques, la corruption, le dérèglement des mœurs, et d'étranges désordres : nul accord sur la discipline : les uns usant en toute chose d'une liberté

(ouvrage cité, p. 185 en note), que par l'abrogation de la loi juive saint Paul entend à la fois la morale et le rituel, conformément à l'enseignement de Jésus : « Les anciens ont dit œil pour œil, dent pour dent, mais nous, nous vous disons, etc. — Vous avez appris qu'il a été dit... Et moi je vous dis . (Voir saint Matth., ch. V.)

(1) In Christo enim Jesu neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed nova creatura. *Gal.*, VI, 15.

(2) Nous conservons la forme grecque de son nom. Les écrivains catholiques l'appellent *Apollon*.

(1) *I Epist. ad Timoth.*, II, 8.

(2) *I Epist. ad Timoth.*, I, 4, 6; III, 2, 7; IV, 12; V, 4, 10; VI, 3, 4.

(3) *I Corinth.*, XV, 32. Ce verset est pour nous une raison suffisante de croire que l'émeute d'Éphèse eut lieu avant que saint Paul eût écrit sa première *Épître aux Corinthiens*. Inutile de dire que ce verset ne peut être pris à la lettre. Il n'y eut d'autre bête féroce lancée contre Paul que le peuple fanatisé d'Éphèse.

(4) *I Epist. ad Corinth.*, I, 12.

poussée jusqu'à l'excès, violant ouvertement la décision de l'assemblée de Jérusalem sur les viandes immolées aux idoles ; les autres défendant absolument les secondes noces ou, par excès de spiritualité, ne craignant pas de nier la résurrection de la chair.

Paul avait déjà écrit à l'église de Corinthe (1). Il lui écrivit de nouveau. Cette lettre est *la première aux Corinthiens*, l'autre n'étant pas venue jusqu'à nous.

L'apôtre partit peu après d'Éphèse : il avait envoyé Tite à Corinthe pour savoir l'effet qu'y avait produit sa lettre. Il l'attendit vainement à Troas, et se rendit en Macédoine, où il fut enfin rejoint par lui. Il apprit avec joie que les désordres dont il s'était plaint dans sa lettre avaient disparu ; mais il s'en fallait encore que l'esprit d'union régnât dans cette église. Les ennemis de Paul n'avaient pas déposé les armes : ils redoublaient au contraire leurs attaques, et essayaient de miner son autorité en lui déniant ses droits à l'apostolat. L'apôtre écrivit alors sa seconde *Épître aux Corinthiens*. Rien n'est plus vif, plus tendre, plus passionné, plus éloquent que les passages de cette lettre où saint Paul présente son apologie et retrace à grands traits ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour la cause de Jésus-Christ (2) et le progrès de son Évangile. Tite fut chargé par Paul de porter cette seconde lettre et en même temps de recueillir les aumônes pour les pauvres de Jérusalem et d'annoncer sa prochaine arrivée à Corinthe.

En effet, après être resté quelque temps en Macédoine, Paul se rendit en Grèce et séjourna trois mois en Achaïe et principalement à Corinthe. Il avait l'intention d'aller visiter la capitale de l'empire : il voulut se faire précéder par une lettre, et profita du voyage de la diaconesse Phœbé de Cenchrée à Rome pour envoyer une *Epître aux Romains* vers le commencement de l'an 60. La lettre de Paul aux Romains est à la fois un traité dogmatique et une sorte d'instruction pastorale. La partie dogmatique y tient la plus grande place, et c'était naturel puisque les fidèles de cette ville n'avaient pas encore reçu l'enseignement oral de l'apôtre Le christianisme, comme l'expose saint Paul, est essentiellement la doctrine de la réconciliation des hommes avec Dieu. Tous en ont un égal besoin, les Juifs, pour lesquels la loi est insuffisante, comme les gentils. Les uns et les autres ne peuvent être sauvés et sanctifiés que par la foi en Jésus Christ. La dernière partie de cette lettre contient des exhortations pratiques pleines à la fois de largeur et de sagesse.

Après être demeuré trois mois en Achaïe, Paul se mit en route pour la Judée. Il traversa la Macédoine, passa à Troas, à Mitylène et s'arrêta à Milet, où il manda les chefs de l'église d'Éphèse. Là, dans un entretien suprême, il leur rappela les phases diverses de sa carrière apostolique, et, plein des plus tristes pressentiments, comme s'il ne devait plus les revoir, il leur adressa avant de partir les plus touchantes recommandations (1).

Les disciples de Paul pressentaient comme lui les dangers qui l'attendaient à Jérusalem. Aussi plusieurs essayèrent de le détourner de ce voyage, mais sans y réussir. A Jérusalem, en effet, Paul allait se trouver au milieu d'implacables ennemis et d'alliés timides, plus capables de le désavouer que de le défendre. Pour les Juifs non convertis, l'apôtre était un apostat, un traître, un blasphémateur. Pour les chrétiens judaïsants qui vivaient près du temple et observaient exactement toutes les prescriptions légales, il était un interprète imprudent, téméraire, peut-être infidèle de la doctrine nouvelle. Les concessions faites de part et d'autre à Jérusalem dix ans auparavant étaient oubliées depuis longtemps. Les chrétiens judaïsants, par conviction, par habitude ou par prudence, suivaient fidèlement les règles de la loi et ne connaissaient d'autre forme de la piété que l'observation minutieuse des pratiques judaïques. Paul, au contraire, dans l'entraînement de la lutte, avait de plus en plus rompu avec les traditions du mosaïsme. Il n'avait pas craint de proclamer à plusieurs reprises la vanité et l'impuissance de ces traditions, et avait même accordé qu'on se dispensât de s'abstenir des viandes immolées quand on pouvait le faire sans être une cause de scandale pour son prochain (2). Paraître à Jérusalem, c'était donc se livrer à ses ennemis déclarés, c'était courir non à la lutte, mais au martyre.

L'événement le montra bientôt. Accueilli avec réserve par Jacques et ses adhérents, il essuya de leur part plus d'une récrimination (3). Il savait fléchir au temps et s'accommoder aux nécessités des circonstances. Il consentit à témoigner par quelques actes extérieurs de son respect pour la loi de Moyse. Mais des Juifs d'Asie l'ayant aperçu dans le Temple ameutèrent le peuple, et se saisirent de lui en s'écriant : « Au secours, Israélites, voici celui qui dogmatise partout contre les Juifs, contre la loi et contre le lieu saint, et qui de plus a introduit des gentils dans le temple et a profané ce saint lieu (4). » Bientôt toute la ville est en feu. Paul est jeté hors du Temple et accablé de coups. Le tribun Lysias, chef de la garnison romaine, accourt avec des soldats pour dissiper l'émeute. Ceux-ci arrachent Paul des mains des furieux, et le traînent à la forteresse au milieu des cris d'une populace exaspérée. L'apôtre obtient de parler au peuple ;

(1) Cette lettre n'est pas venue jusqu'à nous ; elle est rappelée dans les versets 9 et 11 de l'*Epist. I ad Corinthios*

(2) Voir en particulier les deux admirables chap. IX et X.

(1) *Act. Apostol.*, XX, 18-38.

(2) *I Corinth.*, ch. VIII, 8, 9 ; X, 25, 28, 29. *Rom.*, XIV, 3, 20.

(3) *Act. Apost.*, XXI, 20, 21.

(4) *Act. Apost.*, XXI, 28.

il rappelle l'histoire de sa vie jusqu'au moment où Dieu l'a envoyé vers les gentils. A ces mots les Juifs l'interrompent et poussent des cris de mort. Le tribun, qui ne sait ce dont il s'agit, mais croit avoir affaire à un malfaiteur vulgaire, ordonne qu'il soit battu de verges et soumis à la question. « Vous est-il permis, dit Paul fièrement, de battre un citoyen romain et qui n'a point été condamné (1)? » Le tribun renvoie les exécuteurs. Le jour suivant, Paul est amené devant le tribunal des Juifs. L'accusé se défend avec adresse, et allègue comme le seul grief de ses ennemis sa croyance à la résurrection. L'assemblée est divisée, et la séance se passe en débats tumultueux entre les sadducéens et les pharisiens. Ces discussions n'éclairent pas le représentant de l'autorité. Averti qu'une conspiration est formée parmi les Juifs contre son prisonnier, il l'envoie sous escorte au gouverneur de la province, Félix, qui résidait à Césarée. « Il ne voit pas dans cette affaire, écrit-il, matière à condamnation; il ne s'agit que d'un désaccord entre des Juifs sur des questions de leur religion. » Le grand prêtre et quelques membres du sanhédrin se rendent à Césarée avec un orateur chargé de soutenir l'accusation devant Félix. « Cet homme, dit l'avocat des Juifs, est une peste publique : il met le trouble et la division partout; il est le chef de la secte séditieuse des nazaréens; il a profané le Temple. » Paul répond qu'il est venu à Jérusalem depuis douze jours pour faire des aumônes et adorer Dieu; il n'a disputé avec personne; il n'a pas attroupé la foule dans le Temple ni dans les synagogues; il sert le dieu de ses pères, et croit tout ce qui est écrit dans la loi et dans les prophètes. Félix ne rend pas d'arrêt, mais garde Paul en prison, en lui laissant cependant plus de liberté. La procédure traînait en longueur. En vain les Juifs demandaient qu'on remît Paul à leur juridiction; en vain ils faisaient entendre contre lui les accusations déjà essayées à Philippes et à Thessalonique, Paul continuait de protester qu'il n'avait rien fait contre la loi juive, ni contre le temple, ni contre l'empereur. Il y avait près de deux ans que saint Paul était en prison. Festus, qui avait succédé à Félix, ne décidait rien : fatigué de délais, et voulant du même coup se soustraire aux embûches des Juifs et à la justice suspecte du gouverneur, Paul fit appel au tribunal de César.

L'appel à l'empereur annulait ou arrêtait toute instruction. Rien donc de moins sérieux après cet appel que la scène qui remplit la fin du XXV[e] et tout le XXVI[e] chapitre des *Actes*. Agrippa et Bérénice étaient les hôtes du gouverneur romain : ils avaient envie depuis longtemps de voir et d'entendre cet homme étrange, objet des rumeurs les plus diverses. Festus leur donna ce divertissement avec tout l'appareil d'une solennité judiciaire.

(1) *Act. Apost.*, XXII, 25.

Il n'est pas vraisemblable que Paul, jouissant, quoique prisonnier, d'une certaine liberté à Césarée, soit resté, pendant les deux années de sa captivité dans cette ville, sans relations avec les églises qu'il avait fondées en Asie Mineure. La proximité des lieux, la facilité des communications, la tolérance dont l'apôtre dut jouir auprès de deux gouverneurs qui refusèrent constamment de s'associer aux rancunes des Juifs, rendent très-légitime l'hypothèse des critiques qui assignent à cette époque quelques-unes des cinq épîtres de la captivité. Inutile de dire qu'il n'y a pas une ligne dans ces cinq épîtres, à l'exception de la *seconde à Timothée* et de la *lettre aux Philippiens*, d'où l'on puisse conclure l'année ni le lieu où elles furent écrites. L'hypothèse qui impose le silence à Paul pendant sa captivité de deux ans à Césarée, et lui fait écrire cinq fois à Rome pendant une captivité de deux ans qui fut probablement alors rigoureuse, paraît être une tradition qui n'a de respectable que son antiquité. Sans accepter donc tous les résultats de l'exégèse allemande, qui conteste l'authenticité à la plupart des épîtres de saint Paul, on peut sans témérité admettre que l'*Épître à Philémon*, l'*Épître aux Éphésiens* et l'*Épître aux Colossiens* furent écrites à Césarée avant le départ de l'apôtre pour la capitale de l'empire, entre 60 et 62 (1).

On sait les péripéties du voyage de saint Paul. Embarqué pour l'Italie avec plusieurs prisonniers, il fut jeté par la tempête à Malte, y demeura trois mois (2), et aborda enfin dans la Péninsule près de Pouzzoles. Quelques chrétiens de Rome vinrent au-devant de l'apôtre jusqu'au forum d'Appius, bourg situé à quarante milles de Rome; d'autres le rejoignirent aux Trois-Tavernes (*Tres Tabernæ*).

La captivité de l'apôtre paraît d'abord avoir été assez douce. Il put demeurer avec le soldat qui le gardait dans une maison louée par lui, y recevoir et y entretenir ceux qui venaient le voir et enseigner l'Évangile avec toute liberté (3).

A Rome, comme dans ses campagnes évangéliques en Asie et en Macédoine, Paul rencontra les mêmes adversaires dans les représentants du formalisme pharisaïque. Le dévouement sublime de l'apôtre, ses malheurs, les fers qu'il

(1) Saint Paul, dans son *Épître aux Colossiens*, IV, 16, paraît faire allusion à une lettre qu'il aurait aussi écrite aux Laodicéens.

(2) On montre encore aujourd'hui à Cità-Vecchia dans l'île de Malte la grotte souterraine où saint Paul vécut, dit-on, pendant son séjour dans l'île et la porte par où il sortait pour aller prêcher l'Évangile aux populations; et le 10 février de chaque année l'île entière célèbre avec toute la pompe d'une fête populaire et religieuse l'anniversaire traditionnel du débarquement de saint Paul à Malte. Les habitants remplissent les rues en habits de fête. Le bruit du canon anglais se mêle aux cris de « Vive saint Paul ! » de longues processions sillonnent la ville de La Valette, qui le soir est de toutes parts illuminée.

(3) *Act. Apost.*, XXVIII, 30, 31.

portait, les périls dont il était menacé ne fléchirent pas cette haine implacable dont ils poursuivaient cet apostat qui avait osé accuser de stérilité la loi ancienne et blasphémer la religion des aïeux. Les chrétiens de Rome eux-mêmes, soit par scrupule de conscience et qu'ils craignissent de s'engager avec saint Paul dans une voie douteuse, soit qu'ils demeurassent attachés aux formes judaïques et ne vissent dans l'Église qu'une extension de la synagogue, s'éloignèrent de lui comme pour séparer leur cause de la sienne. L'apôtre avant sa fin eut l'amertume de se voir abandonné et pour ainsi dire renié par ses disciples. Luc seul était auprès de lui quand il fut interrogé (1).

Nous manquons de renseignements sérieux et dignes de foi sur les dernières vicissitudes de la captivité de saint Paul. Le livre des Actes se ferme sur les paroles de malédiction que l'apôtre adresse aux Juifs. La légende a pris ici la place de l'histoire. Quelques panégyristes de saint Paul (2) se sont complu à nous le montrer enseignant à Rome dans le palais ou sur la place publique avec le bruit et l'éclat de saint Bernard prêchant la croisade. Ce sont là des récits édifiants peut-être, mais dont la critique ne peut tenir compte. Il est question dans l'*Épître aux Philippiens*, IV, 22, des chrétiens qui sont de la maison de César. Il s'agit là peut-être de quelques esclaves ou de quelques humbles affranchis convertis par saint Paul. Si la doctrine chrétienne se fût introduite jusque dans le palais de l'empereur, et eût gagné quelque grand personnage de Rome, il est à croire que l'allusion de saint Paul serait moins vague et que les historiens païens en auraient fait mention, comme ils l'ont fait, d'une manière assez équivoque il est vrai, pour Flavius Clémens, sous Domitien. Nous reléguons aussi dans le domaine de la légende l'histoire de la mise en liberté de Paul, et celle de son retour en Asie Mineure, de son voyage en Espagne et de sa seconde captivité.

La tradition du voyage de saint Paul en Espagne repose sur un verset de son *Épître aux Romains* où l'apôtre parle de son projet d'aller en Espagne (3), et sur cette seule phrase de saint Clément de Rome : « Paul prêcha le salut dans le monde entier, et pénétra jusqu'aux limites de l'occident (4). » Il faut un peu plus que de la complaisance pour conclure de là que saint Paul a en effet voyagé en Espagne.

Ce qui paraît plus certain et ce que nous apprennent les deux dernières lettres de saint Paul, la *seconde à Timothée* et la *lettre aux Philippiens*, c'est qu'après un temps dont la durée est assez difficile à fixer, mais qui ne doit guère dépasser deux ans, la captivité de l'apôtre devint plus étroite. Le pressentiment du martyre éclate à chaque ligne de ces deux lettres. Il est probable en effet que la mort de saint Paul les suivit de près, et que l'apôtre ne vit briser ses chaînes que pour être conduit au supplice pendant la persécution de Néron en 64.

L'œuvre de saint Paul, son humeur, son caractère, son âme comme son enseignement sont dans ses Épîtres. Ce ne sont pas des traités théoriques et pour ainsi dire impersonnels écrits pour la postérité, ce ne sont pas d'immobiles formules destinées par l'apôtre à servir de règle à l'Église universelle. Rien n'est plus vivant, rien n'est plus varié, rien n'est plus profondément personnel. Dictées par les circonstances, écrites sous certaines impressions déterminées, pour des besoins précis et pour ainsi dire actuels, elles ont le mouvement et la vie qui est le cachet du genre épistolaire. On y trouve tous les styles, la plus familière simplicité aussi bien que les traits de la plus haute éloquence et du plus pur sublime. Enseignements dogmatiques, conseils, exhortations pratiques, ironie, prières, menaces, on y rencontre tout. On y sent à la fois la ferme autorité d'un esprit sûr de lui-même et de la voie où il est entré, l'exaltation et l'impétuosité d'une âme ardente que la lutte irrite sans user, la tendresse et l'onction d'un cœur qui s'est détaché du monde et ne vit que pour la cause à laquelle il s'est donné.

Nous considérons toutes les Épîtres de Paul comme authentiques, à l'exception de l'*Épître aux Hébreux*, qui ne paraît pas du tout l'œuvre de Paul et que plusieurs critiques fort compétents attribuent à Apollos. Ce n'est pas le lieu de discuter ici cette question. A notre avis les différences qu'il y a entre l'*Épître aux Hébreux* et les treize autres sont si éclatantes qu'elles sautent aux yeux, et quand on vient de lire même superficiellement ces treize Épîtres, et qu'on passe à la lettre aux Hébreux, on se trouve transporté, pour ainsi parler, dans un autre monde, non que le fond des idées y soit très-différent, mais les formes de langage sont si diverses qu'avant tout examen approfondi, on ne peut s'empêcher de penser que ce n'est pas la même main qui a écrit les *Épîtres aux Galates*, *aux Corinthiens*, *aux Romains* et l'*Épître aux Hébreux*.

B. AUBÉ.

Épîtres de saint Paul. — *Actes des apôtres*. — Estius (Hessels van Est), *Commentarius in omnes B. Pauli Epistolas*. — Dom Calmet, *Commentaire littéral sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*. — Lenain de Tillemont, *Mém. ecclésiast.*, t. Ier. — Dom Remy Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacrés*. — *Toutes les histoires générales de l'Église*. — Neander, *Histoire de l'établissement de l'Église chrétienne par les apôtres*; Paris, 1836. — Guill. Meyer, *Entwicklung des Paulinischen Lehrbegriffs. Ein Beitrag zur Kritik des christ. Religionssystems*; Altona, 1801. — Bauer, *Biblische Theologie des N.-T.* — Schrader, *Der Apostel Paulus*. — Lützelberger, *Paulus und Johannes*; 1839. — Baur, *Paulus*; Stuttgard, 1845. — Hemsen, *Der Apost. Paulus*. — Édouard Reuss, *Hist. de la Théologie chrétienne au siècle Apostolique*; Paris, 1852.

(1) *II Epist. ad Timoth.*, IV, 11.

(2) Saint Jean Chrysostome, *Homélie*, 33. Saint Astère, *Panégyriq. des apôtres saint Pierre et saint Paul*.

(3) *Epist. ad Rom.*, XV, 24.

(4) Ἐπὶ τὸ τέρμα τῆς δύσεως ἐλθών.

PAUL (Saint), premier ermite, né en 228, dans la basse Thébaïde, où il mourut, le 15 janvier 342. Maître d'une fortune considérable, il soulagea les pauvres et se fit instruire dans les sciences. La persécution de Dèce en 250 le força de se retirer dans une maison de campagne; mais dénoncé comme chrétien par son beau-frère, il s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde, où une caverne lui servit d'asile. Cette solitude lui plut tellement qu'il y passa le reste de sa vie, inconnu aux hommes, ne vivant que des fruits d'un palmier dont les feuilles servaient à le couvrir. Saint Antoine, quelque temps avant sa mort, s'entretint avec lui. Le solitaire, alors parvenu à sa cent treizième année, lui apprit qu'il touchait à sa dernière heure et le pria de l'ensevelir dans le manteau que saint Athanase lui avait donné. H. F.

Acta Sanctorum, janvier. — *Vies des Pères d'Orient.* — Saint Jérôme, *Vita sancti Pauli* (édition des Bénéd., vol. IV, part. II, p. 68).

PAUL (Saint), patriarche de Constantinople, né à Thessalonique vers 285, mort le 7 juin vers 344 à Cucuse (Cappadoce). Il s'était trouvé au concile de Nicée en 325, et faisait partie de l'église de Constantinople lorsqu'à la mort du patriarche Alexandre, les fidèles orthodoxes le choisirent en 336 pour lui succéder. Son élection ne pouvait convenir aux ariens, qui firent tous leurs efforts pour le chasser de son siége. L'empereur Constance se laissa persuader par leurs intrigues, et Paul dépossédé se réfugia en Occident. Rétabli en 341 par un concile que convoqua le pape Jules, Paul fut à cette époque déposé de nouveau par les ariens, qui élurent à sa place Eusèbe de Nicomédie. A la mort de ce dernier, Macédonius, un des leurs, obtint le patriarchat (342), et l'empereur Constance adressa à Hermogène, général de sa cavalerie, l'ordre de chasser Paul de Constantinople. Le peuple prit parti pour le prélat catholique, incendia la maison d'Hermogène, le traîna pieds et poings liés par les rues et enfin le mit à mort. A cette nouvelle, Constance frappa la ville d'une contribution énorme, et ordonna à Paul d'en sortir. Le patriarche se soumit sans résistance. On le conduisit par Thessalonique en Mésopotamie, puis jusqu'à Cacuse, où, après l'avoir tenu quelques jours prisonnier dans un antre, les ariens l'étranglèrent. H. F.

Saint Athanase, *Epist. ad Sol.* — Baronius, *Annales.* — Du Pin, *Biblioth. des auteurs eccles. du IVe siècle.*

PAUL Ier, pape, né à Rome vers le commencement du huitième siècle, mort dans cette ville, le 29 juin 767. Élevé dans l'école du Latran, il entra de bonne heure dans les ordres; après la mort de son frère aîné, le pape Étienne III, il fut élu pour le remplacer (757). Sa position était très-difficile : il avait à redouter d'un côté l'empereur grec Constantin Copronyme, de l'autre le roi des Lombards, Didier; mais par les excellentes relations qu'il entretint avec Pépin, le roi des Francs, il parvint à tenir constamment en échec les ennemis du saint-siége. D'une bienfaisance inépuisable, il était un modèle de toutes les vertus sacerdotales; sa renommée n'a pu être ternie par les calomnies lancées contre lui par Agnellus, qui s'est fait l'organe des profondes rancunes des archevêques de Ravenne contre la papauté.

Anastase, bibliothécaire. — Raynaldus, *Annales.* — Chacon, *Vitæ pontificum romanorum.*

PAUL II (*Pierre* Barbo), pape, né à Venise, le 26 février 1418, mort à Rome, le 28 juillet 1471. Il se destinait à la carrière commerciale et était sur le point de partir pour l'Orient, lorsque la nouvelle de l'exaltation d'Eugène IV son oncle le fit renoncer à son voyage et le détermina à cultiver les lettres, qu'il avait négligées dans sa jeunesse. Il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, et son oncle le nomma successivement archidiacre de Bologne, évêque de Cervia en Romagne et en 1440 cardinal. Il succéda à Pie II, le 30 août 1464, sous le nom de Paul II. On lui fit jurer d'observer dix-huit lois que les cardinaux avaient faites dans le conclave : elles portaient sur la continuation de la guerre contre les Turcs, le rétablissement de l'ancienne discipline de la cour romaine, la convocation d'un concile général dans huit ans, et la fixation du nombre des cardinaux à 24. De toutes ces lois, Paul n'exécuta que celle qui regardait la guerre contre la Turquie. Cependant, pour se concilier les cardinaux, il leur accorda le privilége de porter l'habit de pourpre et la barrette rouge. En 1466 il excommunia Georges Pogebrac, roi de Bohême, fauteur des hussites, et fit prêcher une croisade contre ce prince; mais elle ne produisit aucun effet remarquable. Divisés entre eux, les seigneurs d'Italie exerçaient sur les peuples d'horribles vexations; Paul II travailla à les concilier, et eut le bonheur de réussir en 1468. Il attaqua ouvertement la simonie, défendit les extorsions, et ne voulut voir auprès de lui, dans toutes les charges, que des hommes de la plus pure probité. A cette époque, Ferdinand Ier, roi de Naples, avouait presque le projet de s'emparer de Rome; aussi Paul signa une ligue pour vingt-cinq ans avec la république de Venise. Il fit construire les forteresses de Todi, de Cascia et de Monteleone, pour rendre plus assurée la possession des frontières vers les Abruzzes. Par une bulle du 19 avril 1470, il ordonna que le jubilé serait célébré tous les vingt-cinq ans, à commencer de l'an 1475. Paul II conféra en 1471 le titre de duc de Ferrare à Borso d'Este, duc de Modène. Il embellit l'église de Saint-Marc, aujourd'hui l'une des plus remarquables de Rome; malheureusement, pour bâtir le palais qui en est voisin, il se servit des marbres du Colysée qui tombait en ruines, et ce funeste exemple fut depuis suivi pour d'autres palais et pour diverses églises. Platina accuse ce pape d'avoir supprimé le collége des Abréviateurs, composé des plus beaux esprits de Rome, en haine des

gens de lettres qu'il traitait d'hérétiques. Mais cet historien, qui avait été dépouillé de ses biens et mis deux fois en prison par ordre de Paul II, ne mérite point de croyance sur ce qu'il avance d'injurieux à sa mémoire. C'est sous ce pape que la *divine* typographie, comme l'appelle Quirini, fut etablie à Rome. Paul II mourut d'une attaque d'apoplexie, causée par un excès de melon. On a de lui des *Lettres* et des *Ordonnances*, et on lui attribue un *Traite des règles de la chancellerie*. Sixte IV lui succéda. H. F.

A. Quirini, *Paul. II Pontif. max. vindiciæ adversus Platinam*, précédé de la *Vie* de ce pape par Michel Canese, évêque de Castro (1740, in-4°). — Artaud de Montor, *Hist. des souv. Pontifes romains*, t. III.

PAUL III (*Alexandre* FARNÈSE), pape, né le 29 février 1468, à Canino, mort a Rome, le 10 novembre 1549. Fils de Pierre Farnèse, seigneur de Montalto, après avoir suivi l'enseignement de Pomponius Lætus, il fréquenta l'Académie de' Medici à Florence, et acquit une connaissance étendue des littératures grecque et latine. De retour à Rome, il mena d'abord une vie de plaisir; il eut d'une de ses maîtresses un fils, Pierre Luigi, et une fille, qu'il a reconnus. Il entra ensuite dans la chancellerie apostolique; nommé en 1499 évêque de Montefiascone, il devint cardinal en 1493. La neutralité qu'il garda habilement entre les factions impériale et française le fit élire à la papauté, en 1534, après la mort de Clément VII. Il se mit aussitôt à poursuivre avec adresse et énergie les trois principaux projets qui le préoccupèrent pendant son pontificat : la destruction de l'hérésie et la réforme sérieuse de l'Église, le rétablissement de la concorde entre Charles-Quint et le roi de France, et enfin l'élévation de sa propre famille. Il commença par remédier à beaucoup d'abus de la cour romaine et publia en 1536 les bulles de convocation pour le fameux concile, qui, retardé par plusieurs circonstances, s'ouvrit en 1545, à Trente. Il négocia en 1538 entre Charles-Quint et François I[er] l'entrevue de Nice, à laquelle il assista, et il parvint à amener un rapprochement entre les deux princes; à cette même époque, il conclut le mariage de Marguerite, fille naturelle de Charles, avec son petit-fils Ottavio Farnèse, auquel il donna peu de temps après le duché de Camerino. Dans les années suivantes il envoya plusieurs légats en Allemagne, pour négocier avec les protestants un accord sur la foi; mais, malgré son désir de mettre fin à la scission religieuse, il refusa de sanctionner les concessions faites à la diète de Ratisbonne (1541) par le cardinal Contarini. Dans l'intervalle il fournit des subsides pour la guerre contre les Turcs aux Vénitiens, et lorsque ceux-ci eurent été contraints de signer en 1540 une paix désavantageuse, il chercha à décider l'empereur à attaquer avec vigueur les Ottomans en Hongrie, où il envoya un contingent de trois mille hommes. Mais malgré toutes ses instances Charles s'obstina à entreprendre la malheureuse expédition de Tunis. Paul ne réussit pas davantage à déterminer l'empereur à donner le Milanais à son petit-fils Ottavio; la somme que l'empereur exigea en retour était si énorme, que Paul abandonna cette idée. Une sourde mésintelligence commença à s'établir entre le pape et Charles-Quint, dont les adversaires en Italie cherchèrent et obtinrent protection auprès du pape. Mais en 1545 l'entente se rétablit; le pape donna enfin l'autorisation pour la réunion du concile œcuménique, tant réclamé par Charles, et il s'engagea à soutenir de toutes ses forces ce prince dans la guerre qu'il méditait contre les princes protestants; en revanche l'empereur ne s'opposa plus à ce que Pierre Luigi, le fils du pape, fût investi des duchés de Parme et de Plaisance, mesure qui fut hautement désapprouvée par plusieurs cardinaux, bien que Paul eût en compensation fait rentrer Camerino et Nepi dans le domaine de l'Église. La guerre de Schmalkalde commença; Paul, bien qu'il fît des vœux pour que le catholicisme triomphât à la fin, espérait que cette lutte causerait à Charles de grands embarras, dont il pensait profiter pour miner la domination impériale en Italie. Aussi fut-il désagréablement surpris des succès étonnants de Charles, qui, dans l'automne de 1546, se trouvait en état de rétablir dans toute l'Allemagne l'ancienne religion. Mais en ce moment, où la plus grande union aurait été nécessaire entre le pape et l'empereur, le premier rappela en Italie les dix mille hommes qu'il avait envoyés rejoindre l'armée impériale, et manifesta ouvertement son refus d'agir de concert avec Charles, en transférant le concile à Bologne; mais les évêques espagnols et napolitains restèrent à Trente sur l'ordre de Charles, outré de ce que dans ce moment décisif le pape lui refusât son concours. C'est ainsi que Paul en hésitant, par des considérations politiques, à contribuer à l'extinction complète de l'hérésie, sauva le protestantisme. La victoire remportée par Charles à Muhlberg le fit songer à se prémunir contre les effets de la colère de l'empereur, dont il put juger par la part que le gouverneur de Milan prit à l'assassinat de son fils, Pierre Luigi, qui était devenu le chef caché de la faction guelfe en Italie, et par l'occupation immédiate de Plaisance par les troupes impériales. Paul se mit à négocier activement entre la France, Venise, la Suisse et les Italiens mécontents une alliance contre l'empereur; mais au moment décisif il craignit d'affronter la puissance de Charles, qui, fort de ses succès, venait, sans consulter le pape, de régler par son fameux *Intérim* les matières de foi controversées. Lorsque Charles, continuant d'agir sans égard pour Paul, eut refusé de restituer Plaisance et Parme, Paul, afin de mettre Charles entièrement dans son tort, enleva la propriété de ces duchés aux Farnèse et la restitua à l'Église; à cette nouvelle ses deux petits-fils Ottavio et le cardinal Alexandre Farnèse élevèrent les réclamations les plus bruyantes, et se

mirent à nouer des intrigues avec les ennemis du pape; cette ingratitude brisa le cœur de Paul, qui mourut quelques jours après avoir eu une violente explication avec le cardinal Alexandre. « Paul III, dit M. Ranke, était un homme plein de talent et d'esprit; dans la plus haute position, il ne se laissa pas éblouir et n'oublia jamais les règles de la prudence la plus consommée. Il avait des manières aisées, grandes et magnifiques; rarement à Rome un pape a été aussi aimé. Il nommait les cardinaux sans en prévenir le sacré collége, choisissant parfaitement ceux qui le méritaient. Ce qui n'était pas moins précieux, c'était la liberté qu'il laissait aux cardinaux de le contredire hautement dans le collége. »

Menant de front, dans un chemin hérissé de difficultés, les plus hautes visées en matière de religion et de politique, il fut obligé, dans l'intérêt de sa famille, de se livrer à une politique circonspecte, temporisatrice et qui paraissait souvent se contredire. « Il lui fallut souvent, dit encore M. Ranke, attendre les circonstances favorables, les amener avec prudence et enfin s'en saisir avec adresse et promptitude; c'est à quoi il ne manqua jamais. Les ambassadeurs trouvaient de grandes difficultés à négocier avec lui; sans qu'il parût jamais manquer de courage et de détermination, on l'amenait rarement à prendre une décision; il cherchait toujours à engager les autres, à en obtenir une de ces paroles qui lient; mais quant à lui il éloignait toujours le moment de se prononcer et de s'engager, et croyant autant qu'aucun de ses contemporains à l'astrologie, il n'entreprenait rien d'important sans avoir consulté les constellations. » Ajoutons encore qu'il ne s'exprimait, soit en latin, soit en italien, que de la manière la plus recherchée et la plus élégante; il choisissait et pesait ses paroles avec un soin extrême, pariant toujours à voix basse et avec la plus lente réflexion.

Onufrio Panvinio, *Vita Pauli III*. — Raynaldus, *Annales*. — Ribier, *Lettres et Mémoires d'Estat*. — Pallavicini, *Storia di concilio di Trento*. — Gosselini, *Vita di Ferr. Gonzaga*. — Quirini, *Imago pontificis Pauli III*. — Kiesling, *Epistolæ de gestis Pauli III* (Leipzig, 1747-1748, in-4°) — Ranke, *Geschichte der Päpste*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PAUL IV, pape, né à Capriglio, le 28 juin 1476, mort à Rome, le 18 août 1559. Fils de Jean-Antoine Caraffa, comte de Montorio, il portait avant son élévation le nom de Jean-Pierre Caraffa. Élevé pour l'Église, sous la direction de son oncle le cardinal Olivieri Caraffa, il devint en 1507 évêque de Chiéti : austère et plein d'activité, il rétablit en peu de temps dans son diocèse la discipline, qui s'y était relâchée. Après avoir passé trois ans comme nonce en Angleterre, il fut pendant quelque temps membre du conseil pour le royaume de Naples, qui siégeait à Madrid. Nommé en 1518 à l'archevêché de Brindisi, il fut en 1520 appelé à Rome par le pape Adrien VI, qui connaissait son zèle pour l'abolition des abus, qui s'étaient introduits dans l'Église. En 1524 il fonda en commun avec Gaëtano de Thiène le célèbre ordre des théatins, qui eut bientôt une heureuse influence sur l'amélioration des mœurs du haut clergé. Ayant résigné son archevêché, il se livra à l'exercice de la prédication et de toutes les pratiques de la charité chrétienne. Nommé cardinal en 1536, il devint le promoteur de toutes les mesures énergiques pour le maintien du catholicisme, telles que le rétablissement de l'inquisition et la censure des livres. Il fut élu pape le 23 mai 1555, malgré les efforts du parti impérial, qui redoutait le ressentiment que le nouveau pontife nourrissait contre Charles-Quint, l'oppresseur du royaume de Naples, son pays, et le persécuteur de ses neveux, les fils de Jean-Alphonse, comte de Montorio. Il fut lui-même étonné de son élévation, n'ayant jamais déguisé son caractère d'une extrême sévérité envers tous, sans acception de personne. Dès son avénement il déploya le plus grand zèle pour une réforme complète de la discipline dans toute l'Église, et institua à cet effet une congrégation spéciale dont il surveilla les travaux. Il s'occupa avec la même ardeur d'un projet d'une tout autre nature, c'est-à-dire de la ruine de la domination espagnole en Italie, dont il voulait rétablir l'indépendance et la splendeur. Sa haine contre Charles-Quint était si forte que, la voyant partagée par son neveu Charles Caraffa, brillant militaire, mais plein de vices, il le nomma cardinal et lui accorda une part considérable dans la conduite des affaires. Il commença par bannir les principaux membres du parti impérial dans les États de l'Église, tels que les Sforza et les Colonna, dont les biens furent donnés en fief à deux autres de ses neveux, qu'il créa, l'un duc de Paliano, l'autre marquis de Montebello. Le 16 décembre 1555 il signa un traité d'alliance avec le roi de France contre l'empereur, et il était sur le point de faire envahir le royaume de Naples par ses troupes lorsqu'il apprit que les Français venaient de conclure (26 février 1556), avec les Espagnols, la trêve de Vauxelles. Il envoya aussitôt à la cour de France le cardinal Caraffa, qui sut décider le roi Henri II à reprendre les hostilités. Mettant de côté tout ménagement envers l'empereur et le roi d'Espagne Philippe II, il fit commencer contre eux un procès tendant à les faire excommunier. A cette nouvelle Philippe ordonna au duc d'Albe, alors vice-roi de Naples, d'occuper les États pontificaux, sauf à les restituer si le pape changeait de dispositions. Le duc s'avança rapidement; le pape, qui ne s'attendait pas à une aussi brusque attaque, n'avait guère à lui opposer que la milice urbaine de Rome, brillante aux revues, mais incapable d'affronter les vétérans espagnols. Le duc, qui s'était emparé de Tivoli et d'Ostie, aurait facilement pu prendre Rome; mais rempli de scrupules au sujet de cette lutte contre le souverain pontife, il ne faisait la guerre qu'avec la plus grande réserve, et se contenta de bloquer

la capitale et de repousser les attaques que les troupes papales, qui s'étaient enfin réunies au nombre de quatorze mille hommes, tentèrent contre son armée, qui n'était pas tout à fait aussi forte. Au printemps suivant (1557), le duc de Guise amenant de France une douzaine de mille hommes, regagna en peu de temps la plupart des places occupées par les Espagnols dans les États du pape; il passa ensuite les frontières napolitaines, et assiégea Civitella del Tronto, mais sans succès. Grâce aux excellentes mesures prises par le duc d'Albe, le pays ne se souleva pas; Guise alors revint dans les États de l'Église, où eut lieu pendant plusieurs mois une petite guerre sans résultats décisifs. La défaite des Français à Saint-Quentin entraîna le départ immédiat de Guise et de ses troupes. Cependant ce ne fut que lorsque les Espagnols campèrent devant Rome, que Paul se décida à négocier; par la paix conclue le 14 septembre 1557 il recouvra tous ses États, mais il perdit en même temps tout espoir d'affranchir l'Italie de la domination étrangère. Cette ruine complète de ses projets politiques opéra chez Paul une réaction puissante. « Son népotisme n'était pas fondé, comme celui des papes précédents, sur une affection exclusive de famille; il avait favorisé ses neveux, parce que les voyant ennemis de l'Espagne, il les regardait comme ses auxiliaires naturels dans sa lutte contre cette puissance; maintenant qu'il était vaincu, il ne tenait plus à ce que ses neveux fussent riches et puissants. Lorsque ses nouvelles dispositions furent connues, on l'informa des excès de toute sorte commis par les Caraffa. Le 27 janvier 1559 il convoqua le sacré collége; après avoir retracé avec une émotion passionnée la vie scandaleuse de ses neveux, il prit Dieu et les hommes à témoin qu'il ne l'avait jamais connue auparavant; puis il priva tous ses neveux, jusqu'au cardinal Charles Caraffa, de tous leurs emplois, et les exila avec leurs familles dans diverses places éloignées. Les cardinaux étaient muets d'étonnement et de frayeur; lui, de son côté, parut insensible; il s'occupa, sans y plus penser, d'autres affaires. Au milieu de changements si violents et si subits, au milieu de tous ses nouveaux ministres et serviteurs, il se montra constamment ferme, opiniâtre et tranquille; il n'éprouva aucune pitié et parut n'avoir conservé aucun souvenir de ceux auxquels il avait été si attaché. » — « Désormais, ajoute M. Ranke, une tout autre passion va s'emparer de son âme; il revint à ses anciennes pensées de réforme; il commença à réaliser les espérances que son règne avait fait concevoir, portant dans la réforme de l'État et surtout de l'Église la même énergie fougueuse qui l'avait animé dans ses inimitiés et ses guerres. Dans tous les degrés de la hiérarchie, il renouvela le personnel de l'administration des affaires temporelles, qui fut purgée de beaucoup d'abus; des sommes considérables furent épargnées et remises en diminution de taxe. » Quoique Paul n'eût à aucun moment perdu de vue la réforme de l'Église, il s'y consacra alors avec un zèle bien plus actif; il publia presque tous les jours une ordonnance concernant le rétablissement de la discipline dans toute sa pureté primitive; on reconnaît dans ses décrets les principaux traits des règlements sanctionnés un peu plus tard par le concile de Trente. En accordant des fonctions ecclésiastiques, il apporta la plus scrupuleuse attention à la capacité et aux sentiments religieux des impétrants, et prohiba tout trafic d'emplois à la cour pontificale, où il fit régner la plus grande régularité des mœurs. Il déploya dans cette nouvelle direction toute l'inflexibilité qui lui était naturelle, et fit traîner devant l'inquisition, au maintien rigoureux de laquelle il veilla activement, des grands seigneurs, des prélats et jusqu'à des cardinaux. Ce fut au milieu de ce travail de rénovation que la mort vint l'enlever; le peuple de Rome, qui ne lui avait pas encore pardonné les malheurs attirés sur cette ville par la guerre contre les Espagnols, brisa ses statues. Si son caractère, ennemi de toute transaction, eut d'un côté pour heureux résultat de faire observer malgré tant d'obstacles ses projets de réformes, d'un autre côté il fut nuisible à la cause du catholicisme en Angleterre et en Allemagne. Dans le premier de ces pays Paul, par le peu d'égards qu'il eut pour le cardinal Poole et surtout par son refus de reconnaître et les aliénations des biens ecclésiastiques et les droits d'Élisabeth à la couronne, amena la ruine irréparable de l'ancienne religion. En Allemagne il obligea Ferdinand, en ne voulant pas sanctionner l'élection de ce prince à l'empire, à ménager les princes protestants, qui en profitèrent pour mettre peu à peu entre les mains de leurs coreligionnaires les riches évêchés du nord de l'Allemagne, où le luthéranisme devait bientôt régner exclusivement.

Bromato, *Vita di Paolo IV* (Ravenne, 1748, 2 vol.). — Ant. Carracioli, *Collatanea de vita Pauli IV*. — Fr. M. Magi, *De Pauli IV inculpata vita*. — Pallavicini, *Histoire du concile de Trente*. — Cabrera, *Felipe Segundo*. — Prescott, *Histoire de Philippe II*, t. I. — Ranke, *Histoire des papes*.

PAUL V (*Camille* Borghèse), pape, né le 17 septembre 1552, à Rome, où il mourut, le 28 janvier 1621. Issu d'une noble famille originaire de Sienne, il étudia la philosophie à Pérouse et le droit à Padoue, devint avocat consistorial, puis prélat abréviateur. Sixte-Quint l'envoya en 1588 comme vice-légat à Bologne; Clément VIII le fit son légat en Espagne et le créa cardinal (1596), puis gouverneur de Rome. Élu pape, le 16 mai 1605 pour succéder à Léon XI, il prit le nom de *Paul V*. A peine élu, il vit un assez grave différend s'élever entre le saint-siége et Venise. Deux ecclésiastiques, accusés de crimes contre les mœurs, de rapines et d'homicides, avaient été mis en jugement et empri-

sonnés sans qu'on eût donné aucune communication de ces faits à la cour romaine. Le sénat avait en outre défendu de fonder des monastères, d'instituer de nouvelles *religions*, de bâtir des églises sans sa permission et d'aliéner les biens immeubles de l'Église pour plus de deux ans. Paul V assembla, le 17 avril 1606, un consistoire où il fut décidé qu'un monitoire serait lancé dans la république, et que, si avant vingt-quatre jours, le doge et la république n'obéissaient pas au saint-père, le doge et le sénat seraient excommuniés et que, trois jours après, la même peine serait appliquée à tous les sujets vénitiens. Le sénat défendit à tout le monde d'obéir à l'interdit, sous peine de l'exil. Les Capucins, les Théatins et les Jésuites, qui observèrent l'interdit, furent embarqués pour Rome, et les Jésuites bannis à perpétuité. Mais le pape, instruit que Paolo Sarpi essayait, à la faveur de ce différend, d'introduire le calvinisme à Venise, s'adressa à M. d'Alincourt, ambassadeur de France à Rome, et alors Henri IV offrit sa médiation aux deux puissances. Ses ambassadeurs à Rome et à Venise entamèrent la négociation que termina le cardinal de Joyeuse, le 21 avril 1607. Si Paul V montra d'abord dans cette affaire trop de chaleur et de vivacité, il eut la prudence de céder ensuite sur quelques points, plutôt que de risquer de tout perdre. Peu de temps après parut le livre du jésuite Suarez, intitulé : *Defense de la foi catholique*. Un arrêt du parlement de Paris le condamna à être brûlé, parce qu'il lui parut que son auteur dérogeait en certains passages à l'autorité des souverains. Paul V, qui avait toujours manifesté une grande affection pour les Jésuites, réclama contre cet arrêt qui, après de longs débats, resta suspendu. Il fut moins heureux dans la tentative qu'il fit auprès des États-généraux assemblés en 1614, pour faire recevoir en France le concile de Trente. En 1617, Paul V renouvela la Constitution de Sixte IV sur la Conception immaculée de la Vierge. On le pressa d'en faire un article de foi; mais il se contenta de défendre qu'on enseignât publiquement le contraire. Paul mit le même discernement dans l'affaire de Galilée, qui voulait que le pape et le Saint-Office déclarassent le système de Kopernik fondé sur la Bible. Il ne condamna que le ton décisif avec lequel celui-ci soutenait une opinion contraire à la lettre de l'Écriture; il lui permit même de la soutenir comme une hypothèse astronomique. Il s'appliqua à embellir Rome, qui lui doit ses plus belles fontaines; il acheva le fronton de Saint-Pierre et le palais de Monte-Cavallo. Enfin il approuva l'ordre des Ursulines institué à Paris, la congrégation de l'Oratoire, l'ordre de la Visitation; il canonisa sainte Françoise et saint Charles Borromée. Paul V, ferme dans ses prétentions, grand dans ses vues, mais quelquefois peu éclairé dans les moyens, brillait plus par sa piété et son devoir que par sa politique. Ce fut lui qui donna la dernière forme à la fameuse bulle *In cœna Domini* (8 avril 1610), et il la fit insérer dans le rituel romain; de là vient qu'on l'appelle *bulle de Paul V*. Son successeur fut Grégoire XV. H. F.

Artaud de Montor, *Hist. des souv. pont romains*. — De Maslatrie, *Chronologie histor. des papes*. — Muratori, *Annales d'Italie*, an 1605 et suiv. — De Sponde, *Annal. eccl.* — *Dict. des papes*, collect. Migne. — Daru, *Hist. de Venise*, t. IV.

PAUL Ier *Pétrovitch*, empereur de Russie, né le 1er octobre 1754, à Saint-Pétersbourg, où il fut assassiné, le 12 mars 1801. Traité avec froideur par Catherine et plus encore par Pierre III (*voy.* ces noms), son époux, alors grand-prince, et qui méditait même, dit-on, de l'exclure de la succession au trône, il passa ses premières années sans connaître l'amour d'un père et d'une mère. Lorsqu'en 1762, Pierre III perdit à la fois le trône et la vie, son héritier naturel n'avait pas huit ans, et le sceptre échut à l'impératrice. L'éducation de Paul fut confiée au comte Panine, principal ministre de Catherine II et entièrement dévoué à ses intérêts. Elle avait proposé à d'Alembert de venir présider à l'instruction que devait recevoir le prince; puis, à défaut du géomètre français, on lui donna plusieurs maîtres distingués, au premier rang desquels étaient Æpinus et Platon Levchine, depuis métropolitain. Paul, qui annonçait d'heureuses dispositions, répondit à leurs soins par ses progrès, et sa conduite fut telle qu'elle ne donna aucun ombrage à Catherine, quoiqu'elle surveillât tous ses mouvements avec une sollicitude inquiète à laquelle la tendresse maternelle avait peu de part. Lorsqu'il fut près d'avoir vingt ans, elle apporta un soin tout particulier à lui choisir une épouse, et finit par arrêter ses vues sur la cour de Hesse-Darmstadt. La landgrave consentit à amener ses trois filles à Saint-Pétersbourg; celle qui obtint la préférence reçut, en embrassant la religion grecque, le nom de Natalie Alexéievna (10 oct. 1773). Ce fut surtout pendant un voyage à Moscou (1775), où Paul accompagna sa mère, que la jalousie et la méfiance de cette dernière furent plus vivement excitées par l'intérêt dont elle le vit partout l'objet et auquel le souvenir de Pierre III n'était point étranger. Quoiqu'il ne lui eût donné aucun sujet de plainte, elle craignit d'autant plus qu'il n'ouvrît son cœur à des idées ambitieuses ou à de criminelles suggestions, qu'on lui avait fait part de quelques paroles échappées au jeune prince sur le malheureux sort de son père. De ce moment, elle le tint à l'écart, sous une surveillance qui l'humiliait profondément, et qui exerça sur lui une influence funeste en altérant son caractère, naturellement bon et généreux. Paul avait de la portée dans l'esprit, il était instruit, vif, actif, et possédait des talents. Mais, dit le comte de Ségur (*Souvenirs et Anecdotes*, t. II, p. 227), « sans qu'il fût nécessaire d'une longue observation, on apercevait dans toute sa personne, et principalement lorsqu'il parlait de

sa position présente et future, une inquiétude, une mobilité, une méfiance, une susceptibilité extrême, enfin ces bizarreries qui, dans la suite, furent les causes de ses fautes, de ses injustices et de ses malheurs ».

La grande-princesse Natalie étant morte en couches, le 26 avril 1776, Catherine entama aussitôt des négociations avec la cour de Wurtemberg. Sur l'invitation de Frédéric le Grand, Paul, accompagné du feldmaréchal Roumantsof, se rendit à Berlin, où il eut une entrevue avec la princesse Dorothée-Sophie-Augusta, qui lui était destinée en secondes noces; comme elle lui plut, il s'engagea sans balancer. Après de nombreuses et brillantes fêtes que Frédéric lui donna, il repartit pour Saint-Pétersbourg, où se rendit de son côté la princesse de Wurtemberg, qui y changea de religion, prit le nom de Marie Fœdorovna et devint l'épouse du grand-prince, le 18 octobre 1776. Cette union fut heureuse et donna le jour à de nombreux enfants, comme nous le dirons plus loin. Aussi le bonheur domestique rendit-il plus supportable à Paul le joug sous lequel l'impératrice ne cessait de le tenir, et qui allait jusqu'à lui interdire de visiter le port et la flotte de Kronstadt, quoiqu'elle se fût enfin décidée à lui donner le titre de grand-amiral. On permit d'ailleurs aux jeunes époux d'entreprendre (sous les noms de comte et comtesse du Nord) un voyage (1780) en Pologne, en Allemagne, en Italie, en France et dans la Hollande. Après quatorze mois d'absence, ils revinrent au château de Gatchina, dont ils firent leur résidence. Paul s'y consola, au sein de la vie de famille, d'être frustré de la gloire à laquelle sa naissance semblait l'appeler, et qui lui échappa nommément, en 1788, lorsqu'éclata de nouveau la guerre avec les Turcs, où il désirait vivement être employé. Plus tard, lorsque Gustave III, rompant tout à coup la paix, menaça Saint-Pétersbourg, Paul obtint à grand' peine de prendre part à la campagne de Finlande; mais obsédé par la surveillance de sa mère, il reconnut qu'il n'y avait de bonheur possible pour lui que dans une retraite absolue, et s'y renferma.

Dans de telles circonstances, la mort de l'impératrice ne pouvait être pour lui un bien grand sujet d'affliction. Lui ayant succédé sur le trône, le 17 novembre 1796, sa première pensée fut de rendre à son père, à l'occasion des funérailles de Catherine, les honneurs suprêmes qui lui avaient été refusés au moment de sa mort. On sait quelle punition il infligea pendant cette cérémonie au comte Alexis Orlof et à Baratinski, son complice. Du reste, les commencements du règne de Paul Ier furent marqués par des actes de sagesse et de bienveillance, qu'il s'empressa d'accomplir dès qu'il se vit libre. Il voulut être instruit de tout, et accueillit avec faveur les pétitions de ses sujets. Des abus s'étaient introduits dans la marine et dans l'armée: il les réforma, rendit des règlements minutieux et veilla sévèrement à leur exécution. Loin d'imiter sa mère dans la conduite qu'elle avait tenue envers lui, il initia son fils Alexandre aux affaires. A propos de son couronnement, il rétablit l'ancienne loi fondamentale qui réglait la succession au trône par ordre de primogéniture dans les mâles jusqu'à complète extinction (16 avril 1797). Il s'occupa aussi des finances, qui se trouvaient dans un état délabré, et introduisit plus d'économie dans les dépenses de sa maison; enfin il semblait répondre à l'attente que la nation avait de lui, quoiqu'un grand nombre de ses mesures fussent évidemment dictées plutôt par le désir de défaire ce qu'avait fait sa mère, que par la certitude d'obtenir ainsi une réelle amélioration. On assure qu'il eut un instant l'idée de rétablir le royaume de Pologne; mais ce qui est certain, il rendit à la liberté les Polonais qu'on avait traînés dans l'exil ou dans les cachots, et témoigna son estime à Kosciuszko, qui toutefois refusa les libéralités du tsar et s'empressa de quitter la Russie. Il se hâta aussi de terminer la guerre avec la Perse, en faisant des concessions, et se montra en général pacifique, tout en donnant à son règne un caractère militaire et soldatesque. Depuis la mort de l'infortuné Louis XVI, Catherine, pressée par les instances des émigrés qui affluaient à Saint-Pétersbourg, et jalouse d'ailleurs de défendre les trônes contre les entreprises des révolutionnaires (bien qu'elle eût autrefois écrit quelque part que son âme a toujours été *singulièrement républicaine*), s'était préparée à la guerre avec la France, sans cependant la lui déclarer. Son successeur, également hostile à la révolution, et qui toute sa vie eut les jacobins en horreur, suivit la même politique. Tout en adhérant à la triple alliance avec l'Autriche et l'Angleterre, il déclara que le bien de ses sujets serait le seul mobile qui le déterminerait. Mais redoutant l'invasion des idées nouvelles, il établit une censure sévère, défendit l'importation des livres français et bientôt des livres étrangers en général, mit de fortes entraves à l'entrée des voyageurs en Russie, rappela du dehors tous ses sujets, enfin, se livrant à cette bizarrerie de caractère dont parle le comte de Ségur, prit une foule de mesures contraires à l'esprit du temps, et qui, dictées souvent par des craintes peu éclairées ou même par de simples caprices, durent paraître des vexations gratuites, quoiqu'elles fussent compensées quelquefois par de véritables bienfaits, tels que la création de l'université de Dorpat et la fondation de beaucoup d'autres établissements utiles.

De même dans la politique étrangère, Paul suivit trop volontiers ses impulsions personnelles, et la résistance ou les revers, en l'irritant, le portèrent facilement d'une ligne de conduite à une autre diamétralement opposée. La raison d'État et les conseils avaient peu de prise sur lui. Les personnages les plus distingués de

son règne étaient les feldmaréchaux prince Repnine, Roumantsof, Souvorof, le chancelier Ostermann (fils), le comte puis prince Bezborodko, Markof, le comte Nicolas Soltykof; le prince Kourakine, le comte Rostoptchine, le général Araktchéief étaient surtout en crédit auprès de lui; mais il prêtait l'oreille de préférence à Koutaïssof, son favori et ancien valet de chambre, qu'il fit grand-écuyer et à qui, en 1799, il conféra le titre de comte; l'influence légitime de l'impératrice elle-même fut souvent contrebalancée par des attachements qui rappelaient plus qu'il ne fallait les mœurs du règne précédent, dont il répudiait les traditions à tant d'autres égards. Ce fut encore un caprice qui fit éclater la guerre, d'ailleurs glorieuse, avec la France. Après avoir rétabli en Volbynie un prieuré polonais de l'ordre de Malte, d'abord confisqué en faveur de la Russie, il accepta, en décembre 1798, la croix et le protectorat de cet ordre. Mais peu de temps après, l'île de Malte fut occupée par les Français, et le grand-maître de Hompesch pensionné par le Directoire. Alors le prieuré russe déclara ce dernier traître à l'ordre et offrit la grande-maîtrise à l'empereur, qui l'accepta. Dès lors, les instances de l'empereur d'Allemagne furent mieux écoutées, et Paul n'entra pas seulement dans une coalition avec l'Autriche et l'Angleterre, il s'allia en particulier avec la Porte et avec le roi de Naples. Ce furent aussi les affaires de l'ordre, plus que toute autre chose, qui le décidèrent plus tard à une rupture éclatante avec l'Espagne. Pour la première fois, on vit la flotte russe s'unir à la flotte turque; les Othomans firent alliance avec les chevaliers de Malte, leurs implacables ennemis, et avec les Russes, leurs rivaux, contre la France, leur plus ancienne amie, mais qui venait de les attaquer en Égypte. L'escadre russo-turque arracha aux Français les îles Ioniennes (fin de 1798) et agit contre eux à l'extrémité méridionale de l'Italie. Pour la première fois aussi, la France vit des armées moscovites menacer ses frontières. Souvorof, après un moment de disgrâce, fut remis en activité à la demande de l'Autriche, qui le désirait pour généralissime; il partit, et bientôt, à la tête d'une armée austro-russe, il se rendit redoutable aux républicains, qui furent défaits dans les mémorables batailles de Cassano (27 avril 1799), de la Trébia (18 juin) et de Novi (15 août). Une seconde armée russe, sous le général Rimsky-Korsakof, opérait en Suisse; une troisième, sous Hermann, fut débarquée en Hollande pour se réunir au duc d'York. Cette dernière, malgré des actes de bravoure, partagea les malheurs de l'expédition britannique; et lorsque Masséna eut battu Korsakof à Zurich (25 sept.), Souvorof, épuisé par ses victoires, ne fut plus en état de tenir la campagne et se retira jusqu'en Bavière*, non sans avoir causé de nouvelles pertes aux Français. Ce mauvais succès d'une entreprise pour laquelle près de cent mille Russes avaient été mis en mouvement, irrita Paul; il en rejeta toute la responsabilité sur l'Angleterre et l'Autriche. Il reprochait à celle-ci non-seulement l'abandon où l'archiduc Charles avait laissé Korsakof en Suisse, mais sa conduite en général et son peu d'empressement à évacuer le Piémont. Celle-là, non moins égoïste, gardait Malte pour elle, se montrait peu disposée à rétablir la maison d'Orange, et soutenait avec roideur ses prétentions à la domination des mers. Bonaparte, premier consul, profita habilement de la mauvaise humeur du tsar : il le flatta, renvoya dans leurs foyers les prisonniers russes sans rançon et bien habillés, enfin l'entretint dans sa colère contre l'Angleterre. Dumouriez fit de vains efforts pour maintenir la Russie en armes contre la république. On rapporte ces paroles de Paul au général : « Il importe peu que ce soit Louis XVIII, Bonaparte ou un autre qui soit roi de France; l'essentiel est qu'il y en ait un ! » Et non-seulement il se sépara de la coalition, mais il poussa la complaisance pour ses nouveaux amis jusqu'à supprimer aussitôt les pensions accordées aux émigrés français, si bien qu'au cœur de l'hiver (23 janvier 1801), Louis XVIII quitta Mittau et l'empire. Paul ne garda aucun ménagement avec l'Angleterre : deux fois il mit l'embargo sur les navires de commerce britanniques; il se hâta de remettre en vigueur la neutralité armée de 1780, en concluant des traités avec la Suède (décembre 1800), le Danemark et la Prusse; et il alla jusqu'à provoquer en duel des rois qui différaient d'opinion avec lui. L'Angleterre était prête à se venger, lorsqu'arriva la nouvelle de la mort subite de son ennemi, causée, disait le manifeste de son successeur, par un coup d'apoplexie.

Paul avait le sentiment du bien et cherchait à le réaliser; mais son irascibilité, sa bizarrerie qui semblait quelquefois dégénérer en folie, sa conduite arbitraire et oppressive, sa police secrète qui faisait trembler tout le monde, et les revirements subits de sa politique, souvent contraire aux intérêts du commerce russe, donnèrent lieu à un profond mécontentement. Il se forma une conjuration dans le but de le détrôner et de faire passer la couronne sur la tête d'Alexandre, son fils aîné. Le général comte de Pahlen, gouverneur général de Saint-Pétersbourg et l'un des favoris de Paul, était l'âme de ce complot. Dans la nuit du 23 au 24 mars 1801, il cerna, avec les régiments des gardes, le palais Mikhaïlof, nouvelle résidence de l'empereur, et y introduisit les conjurés, le prince Platon Zoubof, et ses frères Valérien et Nicolas, les généraux Benningsen et Ouvarof, les colonels ou officiers inférieurs Tatarinof, Dalissine, prince Iaschvill, Ouchagof, etc. Ce fut en se débattant avec eux et en repoussant l'abdication qu'ils voulaient lui imposer, que cet infortuné prince perdit, dans sa quarante-septième année, une vie

dont une éducation différente eût pu faire, sans doute, un bienfait pour l'humanité. L'impératrice Marie Fœdorovna, ainsi que ses deux fils aînés Alexandre et Constantin Pavlovitch, apprit avec une douleur profonde l'horrible catastrophe qui venait d'ensanglanter le trône. Alexandre, saisi d'horreur, refusa même un instant d'y monter. Il fallut les ordres de sa mère et les instances des grands de l'empire pour le décider à accepter une couronne qu'il a portée avec gloire, et que nul n'a entourée d'un éclat plus digne de la civilisation européenne, à laquelle tous ses efforts tendaient à associer son peuple.

Paul laissa quatre fils et autant de filles (il en avait perdu une, *Olga*, en bas âge; et la grande-princesse *Alexandra*, née en 1783, promise à Gustave IV Adolphe, mariée en 1799 à l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, morte en 1801, avait devancé son père dans la tombe de quelques jours seulement); ses fils sont : *Alexandre, Constantin* et *Nicolas* (*Voyez* ces noms); le grand-prince *Michel Pavlovitch*, né le 9 février 1798, et qui a épousé, en 1824, Hélène Pavlovna, appelée auparavant Charlotte, princesse de Wurtemberg, mariage dont sont issues plusieurs filles; enfin, les grandes-princesses *Hélène*, née en 1784, mariée, en 1799, à Frédéric-Louis, prince de Mecklembourg-Strélitz, et morte en 1803; *Marie*, née en 1786, mariée en 1804, grande-duchesse de Saxe-Weimar et morte en 1859; *Catherine*, née en 1788, successivement princesse de Holstein-Oldembourg et reine de Wurtemberg, morte en 1819; et *Anne*, née en 1795, mariée en 1816, reine des Pays-Bas. — Sa veuve, *Marie Fœdorovna* (morte à Saint-Pétersbourg, le 5 nov. 1828), consacra le reste de sa vie à diriger l'éducation des jeunes filles de l'empire et à préserver de l'abandon les orphelins et les enfants trouvés. [M. SCHNITZLER, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Storch, *Histor. Gemælde des russischen Reiches zu Ende des 18 Jahrh.*; Leipzig, 1797-1803, 3 vol. in-8°. — G. de Tannenberg, *Leben Pauls I*; Francfort, 1804, in-8°. — Châteaugiron (De), *Notice sur la mort de Paul I*; Paris, 1800, in-8°.

PAUL *de Samosate*, un des plus anciens et des plus célèbres hérésiarques, vivait dans le troisième siècle après J.-C. Il était né à Samosate, capitale de la Commagène. On ne sait rien de la première partie de sa vie; mais son élévation au siége épiscopal d'Antioche, vers 260, semble prouver qu'il n'avait jusque-là donné de scandale ni par ses mœurs ni par ses doctrines. A peine fut-il devenu évêque, qu'on l'accusa d'avarice, de mauvaises mœurs et d'hérésie. Il cumulait avec ses fonctions ecclésiastiques la charge de percepteur des impôts (*procurator ducenarius*), pour le compte de Zénobie et d'Odenath, et affectait les manières plutôt d'un magistrat que d'un évêque. Un synode s'assembla en 264 pour faire une enquête sur sa conduite, et se sépara après plusieurs séances sans avoir pu obtenir la preuve de sa culpabilité. Un second synode, plus nombreux, reprit l'enquête en 269, et sur l'accusation de Malchion, rhéteur et prêtre de l'église d'Antioche, il se déclara convaincu des faits imputés à l'évêque. En conséquence Paul fut excommunié. Une lettre du synode, adressée à l'évêque de Rome et aux églises de l'empire, donna les raisons de cette décision. Paul refusa de se soumettre, et, soutenu par Zénobie, il conserva la maison épiscopale jusqu'à l'année 272 ou 273, où les évêques du synode demandèrent à Aurélien, vainqueur de Zénobie, l'expulsion de Paul. Aurélien y consentit, mais il ne prit pas de mesure plus vigoureuse contre l'hérésiarque, qui continua de propager ses doctrines. On ignore l'époque de sa mort. Ses sectateurs formèrent, sous le nom de *Pauliantens* ou de *Paulianistes*, une secte qui existait encore au cinquième siècle. Le concile de Nicée condamna ces hérétiques, et ordonna de rebaptiser ceux qui avaient été baptisés suivant leurs rites.

La lettre synodale donnant les motifs de l'excommunication de Paul de Samosate a été citée en partie par Eusèbe; on peut regarder comme généralement fondés les griefs qu'elle contient; mais ces griefs portent plus sur des faits personnels que sur les doctrines, qui restent obscures. L'hérésie de Paul semble avoir été une des nombreuses tentatives faites en Orient pour expliquer rationnellement le christianisme, et le mettre d'accord avec la philosophie hellénique. D'après l'hérésiarque de Samosate, le Fils et le Saint-Esprit existent en Dieu de la même manière que les facultés de la raison et de l'activité existent dans l'homme; le Christ était né simplement homme; la raison ou la sagesse de Dieu le Père descendit en lui, et par lui accomplit des miracles sur la terre, et instruisit les nations. A cause de l'union du Verbe divin et de l'humanité en Jésus-Christ; on peut l'appeler Dieu; mais cette appellation n'est pas rigoureusement exacte. Il reste très-peu de chose des écrits de Paul de Samosate. Quelques fragments d'un ouvrage adressé *à Sabianus* sont cités dans les *Concilia* de Labbe (III, p. 338). Quant aux dix questions adressées par Paul de Samosate à saint Denys, patriarche d'Alexandrie et publiées avec la réponse du patriarche dans les diverses bibliothèques des Pères, on doute de leur authenticité.

L. J.

Eusèbe, *Hist. ecclés.*, VII, 27, 28, 29, 30. — Saint Athanase, *Histor. Arianorum ad monachos*, c. 71; *Ad episcopos Ægyptiæ et Libyæ*, c. 4; *De synodis*, c. 4; *Cont. Apollinar.*, l. II, c. 3. — Saint Épiphane, *Hæres.*, LXV. — Saint Augustin, *De hæresibus*, c. 44. — Theodoret, *Hæret. fabul. compend.*, l. II, c. 8, 11. — Philastrius, *Hæres.*, LXV. — Suidas, au mot Παύλος. — *Concilia*, vol. I, p. 843, etc, édit. Labbe, p. 1031, etc., édit. Mansi. — Cave, *Hist. litter.* — Le Quien, *Oriens christianus*, vol. II, col. 703. — Tillemont, *Mémoires ecclés.*, vol. IV, p. 289, etc. — Semler, *Hist. Eccles. selecta cap.*, secul. III. — Neander, *Geschichte der christlichen Religion*, vol. II. — Priestley, *History of the christian Church*, vol. I, p. 306, etc. — Mosheim, *Histoire ecclésiastique*.

PAUL *le Silentiaire* (Παύλος Σιλεντιάριος), poëte grec, vivait dans le sixième siècle après

J.-C., sous le règne de Justinien. Suivant Agathias il était fils de Cyrus, fils de Florus. Du Cange pense que le père et le grand-père de Paul le Silentiaire étaient les deux consuls codicillaires mentionnés dans l'*Anthologie* et les *Novelles*. Cette hypothèse est assez vraisemblable. Il est certain du moins que Paul eut pour ancêtres de hauts dignitaires et qu'il hérita d'une grande fortune. Il devint chef des *silentiaires* ou secrétaires de l'empereur Justinien. Il reste de lui les poëmes suivants : Ἔκφρασις τοῦ ναοῦ τῆς Ἁγίας Σοφίας (*Description de l'église de Sainte-Sophie*). Cet ouvrage, composé de 1029 vers, dont les 134 premiers sont iambiques et les autres hexamètres, donne une description claire, pittoresque et exacte, au jugement d'Agathias, du superbe monument élevé par Justinien; il fut publié pour la première fois par Du Cange avec une savante préface, une traduction latine et une *Descriptio Ecclesiæ Sanctæ-Sophiæ*, qui sert de commentaire. Cette édition, qui est jointe à l'*Histoire* de Cinnamus, Paris, 1670, in-fol., dans la collection byzantine du Louvre, a été réimprimée dans le *Corpus historiæ byzantinæ* de Venise, avec Anne Comnène et Cinnamus, 1729, in-fol., et dans le *Corpus* de Bonn avec un texte revu par Bekker et le commentaire *De æde Sophiana* de Banduri. La *Description* de Paul le Silentiaire a été aussi publiée par M. Graefe; Leipzig, in-8°; — Ἔκφρασις τοῦ ἄμβωνος (*Description de la chaire*), comprenant 304 vers, dont les vingt-neuf premiers sont iambiques et les autres hexamètres; ce poëme, qui est la suite du précédent, ne fut publié ni par Du Cange ni dans le *Corpus* de Venise; Graefe et Bekker l'ont édité; — quatre-vingt-trois épigrammes dans l'*Anthologie* : ces petites compositions, quelquefois gracieuses et passionnées, quelquefois maniérées et licencieuses, ne manquent pas de mérite, et ont fait supposer que Paul le Silentiaire était un des auteurs des odes attribuées à Anacréon; c'est en effet en rhythme anacréontique qu'est rédigée sa *Description des Thermes pythiens* (Εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θέρμα). Alde Manuce, dans son édition de l'Anthologie, la publia sous le titre, probablement fautif, de *Hémiambes dimètres au roi Constantin Porphyrogenète*. Si ce titre, qui se trouve en effet dans plusieurs manuscrits, était exact, le poëme ne pourrait pas être de Paul le Silentiaire. Une autre particularité de l'édition de Manuce, c'est que les hémiambes de Paul sont imprimés sur deux colonnes parallèles qu'on doit lire en allant de l'une à l'autre et non pas successivement. Cette disposition trompa les Juntes, qui, dans leur édition de l'Anthologie 1519, brouillèrent le poëme de la manière la plus étrange; leur erreur, reproduite par plusieurs autres éditeurs, fut rectifiée par Lessing. Boissonade a donné à la suite de son édition d'Anacréon le poëme de Paul le Silentiaire avec le commentaire de Lessing. L. J.

Agathias, *Hist.*, V, 9. — *Anthologia*, vol. III, p. 71, édit. de Brunck, vol. IV, p. 41, édit. Jacobs. — Du Cange, *Préface* de son édition de Paul le Silentiaire. — Jacobs, *Anthol.*, t. XIII. — Vossius, *De historicis græcis*. — Oudin, *Comment. de scriptoribus eccles.*, vol. I, col. 1439. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 487, vol. VII, p. 581. — Chardon de La Rochette, *Mélanges*, t. I, p. 267.

PAUL *d'Égine* (Παῦλος Αἰγινήτης), célèbre écrivain médical grec, né dans l'île d'Égine, vivait dans le septième siècle après J.-C. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il visita Alexandrie, alors bien près de tomber au pouvoir des Arabes, et qu'il voyagea assez pour mériter le titre de περιοδευτής ou *médecin ambulant*. Des divers ouvrages qu'il écrivit, au témoignage de Suidas, le plus important subsiste sous le titre de ἐπιτομῆς ἰατρικῆς βιβλία ἑπτά (*Abrégé de la médecine en sept livres*). L'auteur a beaucoup profité des écrivains précédents, Galien, Oribase, Aétius; mais il a complété leurs travaux par des observations originales. Dans sa préface il donne le sommaire suivant de son ouvrage : « Dans le premier livre, dit-il, vous trouverez tout ce qui se rapporte à l'hygiène et aux moyens de prévenir ou de guérir les maladies particulières aux différents âges, saisons et tempéraments, ainsi que les vertus et usages de divers objets de nourriture. Dans le second est expliquée toute la doctrine des fièvres... Le troisième se rapporte aux affections locales depuis le sommet de la tête jusqu'aux doigts de pied. Le quatrième traite des maladies externes qui ne sont pas limitées à une partie du corps, et aussi des vers intestinaux. Le cinquième traite des blessures et morsures des animaux venimeux, de la maladie appelée hydrophobie, des personnes mordues par des chiens enragés, par des chiens non enragés, et par des hommes. Le sixième livre traite de la chirurgie... et le septième des propriétés de toutes les médecines, les simples et les composées. » Le sixième livre est le plus intéressant : il contient des fragments précieux d'Antyllus, Archigènes et Dioclès de Caryste.

Paul d'Égine devint promptement célèbre parmi les Arabes, et comme son livre était particulièrement consulté par les sages-femmes, il reçut le nom d'*Al Kawabeli* (*l'Accoucheur*). Les auteurs arabes lui attribuent un traité des *Maladies des femmes* et un autre traité de l'*Hygiène des enfants*, qui paraissent être des extraits de son grand ouvrage. L'*Abrégé de la médecine* fut traduit en arabe par Honain Ibn-Isaak, plus connu sous le nom latinisé de Joannitius. La première édition du texte grec fut publiée à Venise, 1528, in-fol. (in ædibus Aldi et And. Asulani); la seconde édition, qui est très-supérieure à la précédente, parut à Bâle, 1538, in-fol., chez André Cratander, par les soins de Jérôme Gemusæus. Il existe trois traductions latines de l'ouvrage entier : 1° celle d'Albanus Torinus; Bâle, 1532, in-fol., plusieurs fois réimprimée; 2° celle de J. Guinterius Andernacus, Paris, 1532, in-fol., très-supérieure à la précédente, et

plusieurs fois réimprimée; 3o celle de J. Cornarius, Bâle, 1556, in-fol., avec un savant commentaire. Henri Estienne a inséré cette dernière traduction dans les *Medicæ artis principes*; Paris, 1567, in-fol. Le sixième livre a été traduit en français par Pierre Tolet; Lyon, 1539, in-12. L'ouvrage entier a été traduit en anglais par Francis Adams, avec un savant commentaire destiné à former « un manuel complet de chirurgie et de médecine des anciens, avec une courte esquisse des sciences qui s'y rattachent intimement, telles que la physiologie, la matière médicale et la pharmacie » ; Londres, 1844, 1846, 1847, 3 vol. in-8°. Y.

Haller, *Bibliot. chirurg.*, vol. I; *Bibliot. medica pract.*, vol. I. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, vol II. — Freind, *History of physic*, vol. I. — Choulant, *Handb. der Bücherkunde für die Æltere Medicin.* — I.-G. Weinrich, *De auctor. græcorum version. et comment. syriac., arab armen. et pers.*; Leipzig, 1842, in-8°.

PAUL, exarque de Ravenne, mort en 728. Il était revêtu de la dignité de patrice lorsque l'empereur Léon l'Isaurien lui conféra celle d'exarque de Ravenne, vacante par la mort ou le rappel de Scholastique. Excommunié par Grégoire II, ce prince chargea Paul de faire assassiner le pape, ou, tout au moins, de faire prononcer sa déposition. L'exarque fit dans ce dessein partir pour Rome des troupes auxquelles se joignirent tous les aventuriers qui se trouvaient dans Ravenne. Le pillage de Rome leur était promis; mais, avertis de leur marche, les Romains prennent les armes, les Lombards de Spolète, les Toscans et les peuples voisins accourent au secours du souverain pontife, et l'armée de Paul, trop faible, est obligée de rentrer honteusement à Ravenne. Convaincu de l'attachement des Romains pour Grégoire II, Paul mit tout en œuvre pour soulever contre lui les Vénitiens et la Pentapole. Tous ces peuples de concert rejetèrent les sollicitations de l'exarque; les habitants de Ravenne, tenant les uns pour le pape, les autres pour l'empereur, en vinrent bientôt aux mains, et Paul fut massacré au sein d'une émeute populaire. Eutychius le remplaça. H. F.

Paul Warnefride, *Historia Longobardorum*, l. VI, c. 49. — Muratori, *Annales d'Italie*, t. IV, p. 234-235. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XII, l. 62.

PAUL DIACRE, historien lombard, né vers 730, probablement à Aquilée, mort vers 796, au Mont-Cassin. Fils de Warnefried, noble lombard, il fut élevé à la cour du roi Rachis à Pavie, et acquit, sous la direction du grammairien Flavianus, une instruction peu commune à cette époque. Il remplit pendant plusieurs années un emploi élevé dans la chancellerie royale, et fut aussi chargé de l'éducation de la fille du roi Didier Adelberge; il se retira auprès d'elle à Bénévent, après la conquête du royaume lombard par les Francs. Il entra plus tard au monastère du Mont-Cassin; ayant, en 781, adressé à Charlemagne une supplique en vers en faveur de son frère Arichis, qui avait été jeté en prison pour avoir pris part à une révolte contre les Francs, il fut appelé à la cour de Charles, où il passa quelques années, honoré de la faveur de ce prince; à la demande de Charles, il initia plusieurs clercs à la connaissance du grec, et il rédigea un recueil d'homélies pour toutes les fêtes de l'année, tiré des Pères de l'Église et qui fut en usage pendant tout le moyen âge. De retour au Mont-Cassin en 787, il y reçut l'office de diacre; ses dernières années furent consacrées à des exercices de piété et à la composition de travaux historiques et autres.

On a de Paul Diacre : *De gestis Longobardorum libri VI*; Lyon, 1495, in-8°; souvent réimprimé, notamment dans les *Scriptores* de Muratori, t. I; des traductions allemandes annotées ont été données par Spruner, Hambourg, 1838, et par Abel, Berlin, 1849 : ce livre, écrit d'un style simple, clair, élégant, et avec un grand soin de la vérité, est extrêmement précieux, parce que l'auteur y rapporte un grand nombre de traditions mythologiques et autres très-intéressantes, qui sans lui auraient été entièrement perdues; il s'arrête à l'année 744; — *Appendix ad Eutropium*; cet opuscule, contenant l'histoire de l'empire romain de Valentinien à Justinien, a été refondu et continué jusqu'en 806, très-probablement par Landulphe Sagax (*voy.* ce nom), qui donna le titre de *Historia miscella* à son travail, qui seul nous a été conservé, et qui, imprimé souvent à la suite d'Eutrope, a été encore publié à Bâle, 1569, in-8o, Ingolstadt, 1603, in-fol., et dans le t. I des *Scriptores* de Muratori; — *Liber de episcopis Mettensibus*, dans les *Corpus Francicæ historiæ* de Freher et dans les *Monumenta* de Pertz; à la suite de cette compilation de peu de valeur, Paul a placé les épitaphes qu'il composa en l'honneur de plusieurs princesses de la famille carlovingienne; — *Vita sancti Gregorii papæ*, en tête des *Œuvres* de ce pape dans l'édition des Bénédictins de Saint-Maur; — *Vita sanctæ Scholasticæ* et *Vita sancti Mauri*, toutes deux en vers, dans les *Poemata* de Prosper Martingius; l'*Épitaphe* de la *reine Ansa* et l'*Éloge du lac de Côme* en vers, dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Saxe, année 1850; — des homélies, conservées en manuscrit au Mont-Cassin et à la bibliothèque médicéenne à Florence; deux ont été imprimées dans le t. VI de la *Collectio* d'Ang. Maï; — des *Hymnes*, dont deux, l'un en l'honneur de saint Jean-Baptiste (*Ut queant laxis resonare fibris*, etc.), l'autre en faveur de saint Mercure, se chantent encore aujourd'hui; — des lettres, des fragments en ont été publiés par Baluze; — *Expositio super regulam Sancti Benedicti*, ouvrage qui, tel qu'il a été remanié par Ruthard, Hildemar et autres, a été imprimé dans divers recueils. On attribue encore à Paul Diacre, probablement à tort, d'avoir extrait de l'ouvrage du grammairien Festus (*voy.* ce nom), les fragments qui nous ont été conservés. E. G.

Bethmann, *Leben Paulus Diaconus* (dans l'*Archiv. für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. X) — Ersch et

Gruber, *Encyclopædie*. — Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, p. 95.

PAUL *de Venise* (*Paolo* NICOLETTI, dit), philosophe italien, né à Udine, mort le 10 juin 1429. Ayant achevé ses études à Venise, il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, et refusa les dignités auxquelles on le porta, pour se consacrer à l'enseignement. Il avait fréquenté l'université d'Oxford ainsi que celle de Padoue, où il reçut le double diplôme de docteur en philosophie et en théologie; il n'est pas certain, comme l'avance Facciolati, qu'il ait pris aussi celui de docteur en médecine. Il professa la philosophie à Padoue et à Sienne, et se fit remarquer par son zèle à combattre les hérétiques. En 1427 il se trouvait à Rome, où il contribua beaucoup à la justification de Bernardin de Sienne, accusé de propager des erreurs dangereuses. On ignore s'il est mort à Venise ou à Padoue. C'était un homme d'une vaste érudition, mais d'une vanité insupportable. Ses *Commentaires* sur Aristote et ses *Logicæ institutiones* (1472, in-4°) ont servi pendant plus d'un siècle de base à l'enseignement dans les écoles de l'Italie.

Facciolati, *Fasti gymnasii patavini*, II, 113. — Papadopoli, *Hist. gymn. patav.* — Panzer, *Annales typogr.* — Fossi, *Catal. codd. impressorum Biblioth. Magliabecchianæ*, II, 767. — Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VI, 330.

PAUL *de Burgos*, théologien espagnol, né vers 1350, mort le 27 août 1435. On lui donne aussi le nom de *Paul de Sainte-Marie*. Il professait le judaïsme lorsque la lecture de la *Somme* de saint Thomas le décida, en 1390, à demander le baptême avec ses trois fils. Après avoir étudié la théologie et pris à Paris le grade de docteur, il fut nommé en 1402 au siége épiscopal de Carthagène, d'où il passa en 1415 à celui de Burgos. On lui conféra ensuite la dignité de chancelier de Castille. On a de lui un traité de controverse destiné à l'instruction de ses anciens coreligionnaires et intitulé *Scrutinium Scripturarum*; il le composa étant plus qu'octogénaire. Cet ouvrage, imprimé vers 1470 à Rome, est recherché à cause de sa rareté; on estime encore les éditions de Mantoue (1475, in-fol.), et de Burgos (1591). — De ses trois fils, l'aîné, *Alphonse*, lui succéda dans l'évêché de Burgos; le second, *Gonzalve*, fut évêque de Placentia, et le troisième, *Alvarez-Garcias*, a laissé une *Coronice del rey Juan II*, publiée à Logroño (1517, in-fol.) et à Pampelune (1599).

N. Antonio, *Bibl. vetus hispana*.

PAUL *de Saumur* (Le chevalier), amiral français, né sur mer, en décembre 1597, entre Marseille et le château d'If, mort à Toulon, le 18 octobre 1667. Sa mère était une lavandière, son parrain fut le gouverneur du château d'If, Paul de Fortia. Encore enfant, entraîné par le goût des voyages, il se glissa à bord d'un bâtiment en partance, et ne se montra que lorsque le navire eut gagné la haute mer. Le capitaine, forcé de le garder, s'attacha à lui et lui apprit son état. Paul passa ensuite sur les galères de la Religion; un duel, dans lequel il tua un de ses supérieurs, le fit condamner à mort par contumace; mais il montra tant de courage dans sa croisière, qu'à son retour, il obtint sa grâce et le commandement d'un vaisseau. Le cardinal de Richelieu l'appela en France et le fit successivement chef d'escadre, lieutenant général et vice-amiral. Paul combattit avec succès les Espagnols et les Barbaresques dans la Méditerranée. En 1666, il conduisit à Lisbonne Françoise de Savoie-Nemours, qui allait épouser Alfonse VI, roi de Portugal. A son retour il fut nommé commandant maritime de Toulon, et mourut dans ces fonctions. Son oraison funèbre fut prononcée par le père oratorien de Villecrose. Chapelle et Bachaumont dans leur *Voyage* disent de lui :

C'est ce Paul dont l'expérience
Gourmande la mer et le vent;
Dont le bonheur et la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant, etc. A.

Esménard, poëme de *La Navigation*. — Gerard, *Vies des plus illustres marins français*. — Eug. Sue, *Hist. de la marine française sous Louis XIV*, t. I.

PAUL DE LA CROIX (*Paul-François* DANÉI, connu sous le nom DE), fondateur de l'ordre des Passionistes, né le 3 janvier 1694, à Ovada (État de Gênes), mort à Rome, le 18 octobre 1775. Adonné dès son enfance à la piété, et chargé par son évêque de faire, quoique simple laïque, le catéchisme aux enfants, il forma le dessein d'établir un ordre religieux qui travaillerait au salut des âmes. A cette fin il revêtit un habit pauvre de couleur noire, sur lequel il attacha les insignes de la passion de Jésus-Christ, et les pieds nus, la tête découverte, il se retira en 1720 dans un ermitage, où il se prépara par d'austères mortifications à écrire les règles de la nouvelle société, travail dans lequel il fut aidé par son jeune frère, Jean-Baptiste. Il se rendit à Rome pour les faire approuver, reçut la prêtrise des mains de Benoît XIII (7 juin 1727), et vit après bien des épreuves son institut approuvé par Benoît XIV (25 mai 1741 et 28 mars 1746). Élu général de sa congrégation, Paul établit un noviciat, forma douze maisons de son ordre en diverses villes de l'Italie, et une de femmes à Corneto. Pie VI confirma cet institut par une bulle du 15 septembre 1775, un mois avant la mort de son fondateur. Déclaré vénérable, le 18 février 1821, Paul de la Croix fut béatifié le 1er octobre 1852. H. F.

Abrégé de la Vie du B. Paul de la Croix; Tournai, 1857, in-12.

PAUL (*Amand-Laurent*), grammairien français, né en 1740, à Saint-Chamas (Provence), mort le 29 octobre 1809, à Lyon. Admis chez les Jésuites, il enseigna les belles-lettres à Marseille, et à la suppression de la Société, il occupa au collége d'Arles la chaire d'éloquence. La révolution l'obligea de chercher un asile en Espagne. Le meilleur des ouvrages d'éducation de l'abbé Paul est un *Cours de latinité* (Lyon, 1807 et

suiv., 10 vol. in-12), réimpr. en 1821. Quant à ses nombreuses traductions, elles sont en général fidèles, mais écrites avec trop de sécheresse; nous citerons celles de Velleius Paterculus (1768), de Justin (1774), de Phèdre (1805), de Sulpice Sévère (1805), et de l'*Art poétique* de Boileau (Lyon, 1804, in-8°).

Son frère aîné, PAUL (*François*), né le 16 septembre 1731, à Saint-Chamas, où il mourut, le 19 avril 1774, s'adonna d'abord à la chirurgie; reçu docteur à Montpellier, il pratiqua la médecine à Avignon et dans sa ville natale. Outre la traduction de quelques ouvrages de Boerhaave, on a de lui : *Mémoires de l'Acad. roy. de Prusse contenant l'anatomie, la physiologie, la physique*, etc.; Avignon, 1768-1770, 2 vol. in-4° ou 7 vol. in-12; — *Dictionnaire de Chirurgie;* Paris, 1772, 2 vol. in-8°, extr. des articles rédigés par Louis pour l'*Encyclopédie ;* — *Mémoires pour servir à l'histoire de la chirurgie du dix-huitième siècle ;* 1773, in-4° et in-8°. Il a continué la *Collection académique* (1755 et suiv.), pour laquelle il a analysé ou traduit les *Mémoires* des académies de Bologne, de Berlin, de Turin et de Paris.

Achard, *Hommes illustres de la Provence*, II.

PAUL DE MIDDELBOURG. *Voy.* MIDDELBOURG.

PAUL JONES. *Voy.* JONES.

PAUL (*Saint Vincent* DE). *Voy.* VINCENT.

PAUL-ÉMILE (*L.-Æmilius-Paulus*), général romain, mort en 216 avant J.-C. Il appartenait à la *gens Æmilia*, une des plus anciennes maisons patriciennes de Rome. Les noms de famille de cette maison sont : Barbula, Buca, Lepidus, Mamercus, ou Mamercinus, Papus, Paulus, Regilus, Scaurus. Le premier, Paulus Æmilius ou Paul-Émile, pour adopter la forme francisée, cité dans l'histoire est M. Paul-Émile, consul en 302 avant J.-C. et vainqueur du Lacedémonien Cléonyme, qui ravageait la côte d'Italie avec une flotte grecque. L. Paul-Émile, petit-fils de M. Paul-Émile, fut consul pour la première fois en 219 avec M. Livius Salinator. Il fit une expédition contre les Illyriens, s'empara de leurs places fortes et obtint au retour les honneurs du triomphe. Élu consul une seconde fois par l'influence du parti aristocratique et pour contre-balancer Terentius Varron, que le parti populaire avait porté au pouvoir, il marcha avec son collègue contre Annibal en 216 (*voy.* ANNIBAL). Il périt à la bataille de Cannes, qui avait été livrée contrairement à ses avis. On raconte qu'il refusa de fuir du champ de bataille, malgré l'offre d'un tribun des soldats qui le pressait d'accepter son cheval. Son héroïsme resta célèbre à Rome, et près de deux siècles plus tard Horace s'écriait dans une ode :

..... animæque magnæ
Prodigum Paulum, superante Pœno,
Gratus insigni referam Camena.

L. J.

Polybe, III, 16-19, 107-116; IV, 37. — Appien, *Illyr.*, 8. — Zonaras, VIII, 20. — Tite Live, XXII, 35-49; XXIII, 21. — Valère Maxime, I, 3. — Horace, *Carm.*, I, 12.

PAUL-ÉMILE *le Macédonique* (*L. Æmilius Paulus Macedonicus*), fils du précédent et un des plus célèbres généraux romains, né en 230 ou 229 avant J.-C., mort en 160. Il fut comme son père attaché au parti aristocratique, et un des plus dignes représentants des traditions politiques et des sentiments de la haute noblesse romaine. Profondément versé dans la science des augures, maintenant parmi ses soldats une discipline sévère, pur dans ses mœurs, d'un désintéressement rare, il méritait par ses talents et ses vertus les premières charges de l'État; mais il les attendit longtemps parce qu'il ne descendit jamais jusqu'à flatter le peuple. En 194 il fit partie de la commission qui présida à la fondation de la colonie de Crotone. Deux ans après, il fut élu édile curule, et l'on remarque que, dans cette occasion, il l'emporta sur douze candidats des meilleures familles et qui dans la suite parvinrent tous au consulat. Préteur en 191, il eut l'Espagne ultérieure pour province, et dirigea avec le titre de proconsul la guerre contre les Lusitaniens. Vaincu une première fois avec une perte de six mille hommes à Lyco, ville des Bastetani, il répara cet échec, par une victoire complète qui ramena, pour quelque temps, toute la péninsule ibérique à la soumission. Malgré ce succès il fut plusieurs fois malheureux dans sa demande du consulat, et n'obtint cette dignité qu'en 182. Il fit en 181 la guerre aux *Ingaunt*, peuplade ligurienne qui étendait ses pirateries jusqu'à l'océan Atlantique. Paul-Émile parvint à détruire ce nid de pirates, et obtint au retour les honneurs du triomphe. Il passa tranquillement les treize années suivantes occupé de l'éducation de ses enfants. « Il vaqua, dit Plutarque (traduction d'Amyot), à bien instruire ses enfants, non-seulement en la discipline romaine, comme lui avoit été nourri, mais un peu trop curieusement en la grecque; car il ne tenoit pas seulement des maîtres de grammaire, de rhétorique et de dialectique, mais aussi des peintres, des imagiers, des piqueurs et dompteurs de chevaux et des veneurs grecs à l'entour de ses enfants. » Les Romains, fatigués des lenteurs de la guerre contre Persée, jetèrent les yeux sur le seul général capable de la terminer promptement. Paul-Émile, qui avait soixante ans, qui aimait la vie de famille et qui se rappelait avec amertume ses échecs aux élections consulaires, résista longtemps aux sollicitations unanimes de ses compatriotes; mais enfin il céda, et fut élu consul pour l'année 168. L'âge n'avait point affaibli ses facultés. Quelques jours lui suffirent pour dompter les Illyriens alliés de Persée; puis il prit directement le commandement de l'armée romaine que les Macédoniens tenaient depuis longtemps en échec, et remporta, le 22 juin 168, la victoire complète de Pydna qui mit fin au royaume de Macédoine. Persée (*voy.* ce nom)

se rendit au vainqueur et fut traité avec affabilité. Paul-Émile resta en Macédoine l'année suivante comme proconsul, et fit un voyage en Grèce. Dans ses rapports avec les Grecs et les Macédoniens il se montra aussi bienveillant que le lui permettait l'inflexible politique de Rome; mais il consentit à exécuter l'ordre atroce du sénat qui lui prescrivit de livrer au pillage soixante dix villes de l'Épire et d'en réduire la population en esclavage. Paul-Émile revint en Italie en octobre 167, il rapportait un énorme butin qui, versé dans le trésor public, permit d'abolir les taxes sur les citoyens romains pendant toute la durée de la république. Ses soldats, furieux de n'avoir pas eu une part plus grande à cette riche proie, voulaient refuser le triomphe à leur général; mais leur opposition échoua devant l'opinion très-prononcée du peuple. Le triomphe de Paul-Émile, célébré à la fin de novembre, dura trois jours et fut le plus magnifique que Rome eût jamais vu. Persée et la famille royale de Macédoine en firent le principal ornement. On y remarqua aussi Q. Fabius Maximus et P. Scipion, deux fils du triomphateur, entrés par adoption dans deux des plus illustres maisons de Rome. Un grand deuil de famille troubla la joie de Paul-Émile. De ses deux autres fils, l'un, âgé de douze ans, mourut cinq jours avant le triomphe, l'autre, âgé de quatorze ans, ne survécut que de trois jours à cette splendide cérémonie. Tout le peuple romain déplora cette perte, qui mettait fin à une illustre famille au moment où elle atteignait le plus haut point de gloire. Paul-Émile fut censeur en 164 avec Q. Marcius Philippe, et mourut en 160. La fortune qu'il laissa suffit à peine à payer le douaire de sa femme. Les *Adelphes* de Térence furent représentés aux jeux funéraires célébrés en son honneur. Paul-Émile fut marié deux fois. De sa première femme Papiria, fille de C. Papirius Maso, consul en 231, il eut quatre enfants, deux fils dont l'aîné, adopté par Q. Fabius Maximus, devint *Q. Fabius Maximus Emilianus*, et dont le plus jeune, adopté par P. Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Africain, devint *P. Cornelius Scipion l'Africain*, et deux filles, *Æmilia* Prima, mariée à Q. Ælius Tuberon, et *Æmilia* Secunda, mariée à M. Porcius Caton, fils de M. Porcius Caton le censeur. Il divorça avec Papiria; et de sa seconde femme, dont le nom est inconnu, il eut une fille encore enfant à l'époque de son second consulat et les deux fils dont la mort attrista son triomphe. L. J.

Tite Live, XXXIV, 48; XXXV, 10, 24; XXXVI, 2; XXXVII, 46. 57; XXXIX, 32, 56; XL, 25-28, 34; XLIV, etc.; XLV, 41; *Epist.*, 46. — Polybe, XXIX-XXXII. — Plutarque, *Paulus Æmilius*. — Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, 56. — Valère Maxime, V, 10. — Velleius Paterculus, I, 9, 10. — Orelli, *Onom. Tull.*, vol. II, p. 16.

PAUL-ÉMILE. *Voy.* EMILIO.

PAULDING (*James-Kirke*), littérateur américain, né le 22 août 1779, dans l'État de New-York, mort le 6 avril 1860. Il reçut peu d'instruction, et se forma lui-même. A sa majorité, il vint à New-York, fut bien accueilli dans la famille Irving, dont le fils aîné avait épousé sa sœur, et se lia particulièrement avec Washington Irving, jeune homme comme lui. Tous deux se concertèrent pour publier sous un nom d'emprunt un recueil périodique (*Salmigundis*), où les mœurs du jour étaient exposées d'une manière piquante et ingénieuse (janvier 1807 à janvier 1808). En 1819, Paulding donna seul une seconde série qui réussit moins bien. Il saisit l'à-propos de la guerre avec l'Angleterre en 1812 pour composer un conte satirique, *The diverting History of John Bull et brother Jonathan*, où les États-Unis et l'Angleterre étaient représentés par un père et un fils engagés dans une querelle domestique. Ce conte eut plusieurs éditions et fut même reproduit par les journaux anglais. Il fut bientôt suivi d'un poëme burlesque, *The Lay of scottish fiddle*, parodie du *Lay du dernier Ménestrel* de Walter Scott, dont le but était de satiriser le genre de guerre qu'avaient fait les Anglais sur la baie de Chesapeake. Le *London Quarterly* en fit une critique furibonde, ce qui fournit à Paulding l'occasion de riposter par une brochure politique, *The United-States and England*, où il défend son pays; le mérite de ce pamphlet attira l'attention du président Madison (1813). Ayant parcouru la Virginie, Paulding publia à son retour *Letters from the South by a Northernman* (1815), où brille son talent pour la description des paysages. Il aborda aussi la poésie, et sa principale production est un poëme en six chants de 500 vers chacun, *The Backwoodsman*, où tout a le cachet américain, et où il peint la vie des pionniers (1818). Il revint bientôt à un sujet qu'il aimait, l'Angleterre et les États-Unis, et publia *A Sketch of old England by a Northernman*, où il discute les points de différence sociale, religieuse et politique entre les deux peuples (1822), et *John Bull in America*, exposé satirique des préjugés d'un cockney anglais (1824). Son premier roman eut pour objet de peindre les premiers colons suédois sur la Delaware, et a pour titre : *Old Times in the New World*. Vinrent ensuite des écrits de divers genres : *Merry tales of the three wisemen of Gotham*, satire du système socialiste de R. Owen, qui attirait alors l'attention aux États-Unis (1826) ; *The traveller's guide*, satire des récits ampoulés de ce genre de livres (1828); *The book of Saint-Nicolas*, qu'il prétendait avoir traduit des vieilles légendes hollandaises de New-York, mais qui émanait de sa fertile imagination; *The Dutchman's Fireside*, récit fondé sur les mœurs des anciens colons hollandais, plein de verve, et son œuvre la plus populaire (1831) : il eut six éditions en un an, et on l'a traduit en français sous le titre, *Le Coin du feu d'un Hollandais*. Il fut suivi d'une peinture grotesque de mœurs dans le Kentucky, ayant pour titre, *Westward Ho!*

Il aborda l'histoire sérieuse en écrivant, spécialement pour la jeunesse, *La Vie de Washington*, excellent abrégé, d'un style naturel et élégant. A une époque où la grave question de l'esclavage agitait vivement les esprits, il publia *Slavery in the United States*, où le sujet est discuté dans ses points de vue saillants, surtout pour les conséquences d'une émancipation universelle, de l'égalité politique et sociale, et enfin de l'amalgamation des deux races (1836). L'auteur incline fortement vers les opinions du Sud. Les derniers écrits qu'il ait avoués sont *The Puritan and his daughter*, roman de mœurs, et un volume de comédies écrites avec le plus jeune de ses fils (*American Comedies*, 1847). Sous le voile de l'anonyme, il donna des articles de circonstance à beaucoup de recueils et de journaux littéraires. L'ironie et l'enjouement dominent dans ses productions, où la mesure et le goût laissent souvent à désirer. Le trait saillant de son caractère, c'est sa nationalité. Bien qu'homme d'étude, il prit une part assez active à la politique. En 1815, il fut nommé secrétaire du conseil de la marine, devint ensuite agent naval à New-York, poste important qu'il occupa douze ans, et à l'avénement du président van Buren (1837), il fut appelé au ministère de la marine, poste qu'il remplit quatre ans. Il se retira en sa maison de campagne près d'Hyde sur Park, les bord de l'Hudson, et c'est là qu'au sein du repos et de travaux agricoles s'écoulèrent ses dernières années. J. C.

Cyclopædia of American literature. — *New-York Times*, april 1860.

PAULE (Sainte), dame romaine, née le 5 mai 347, morte à Bethléem, le 26 janvier 404. Fille des Scipions et descendante des Gracques, elle en eut les grandes qualités, qu'elle releva par toutes les vertus du christianisme. Après la mort de Toxotius, son époux, dont la noblesse égalait la sienne, et à qui elle avait donné quatre filles, *Blésille*, *Pauline*, *Eustochie*, *Rufine* et un garçon appelé *Toxotius*, elle se consacra tout entière à Dieu, et répandit dans Rome d'immenses aumônes. Suivant l'expression de saint Jérôme, elle préféra Bethléem à Rome et échangea l'or de ses palais contre une misérable cabane de la Judée. Accompagnée de sa fille Eustochie, elle s'embarqua en 383 à Porto pour venir se fixer dans les lieux consacrés par la vie et la mort du Rédempteur. Sous la conduite de saint Jérôme, elle se voua à une pénitence austère, et apprit l'hébreu pour mieux entendre l'Écriture sainte dont elle faisait sa consolation. Elle fonda à Bethléem quatre monastères, un d'hommes, que saint Jérôme gouverna et trois de filles, pour lesquelles elle établit une règle sévère. « Et bientôt le seul bruit qui se fit entendre de la bourgade de Jésus-Christ fut le chant des psaumes. » Saint Jérôme écrivit une lettre à sainte Paule pour la consoler de la perte de Blésille, sa fille aînée; Pauline, sa seconde fille, épousa le sénateur Pammaque, honoré comme saint, et Eustochie ne quitta jamais le monastère de Bethléem. C'est à elle que saint Jérôme adressa cette lettre qu'on appelle *l'épitaphe de sainte Paule*. Cette pieuse veuve fut inhumée dans l'église de Bethléem. H. F.

Œuvres de saint Jérôme, passim. — *Breviarium romanum*, 26 janvier. — *Acta sanctorum*, janvier.

PAULE (*François* DE). *Voy.* FRANÇOIS (Saint).

PAULET (*Jean-Jacques*), médecin français, né le 27 avril 1740, à Anduze (Cévennes), mort le 4 août 1826, à Fontainebleau. Il fit à Montpellier ses études médicales, y reçut en 1764 son diplôme et vint à Paris, où il obtint l'emploi de docteur-régent de la faculté. Sous l'empire il se retira à Fontainebleau, et y remplit les fonctions de médecin du château et des hôpitaux. Il se distingua par des écrits en faveur de l'inoculation, et ses travaux sur les champignons jouissent encore de quelque estime. Il était membre de l'ancienne Académie de médecine et correspondant de l'Académie des sciences. Nous citerons de lui : *Histoire de la petite vérole*; Paris, 1768, 2 vol. in-12; son but est de prouver que la petite vérole a été apportée d'Égypte par les Sarrasins, et qu'elle ne diffère point des autres maladies pestilentielles dont elle a tous les caractères; cette opinion, qui faillit le faire enfermer à la Bastille, lui attira huit ou dix critiques très-acerbes; — *Recherches historiques et physiques sur les maladies épizootiques, publiées par ordre du roi*; Paris, 1775, 2 vol. in-8°, ouvrage épuisé en peu de temps et dont les principes ont été fort utiles aux vétérinaires; — *Anti-magnétisme*; Paris, 1784, in-8°, fig.; — *Mesmer justifié*; Paris, 1784, in-8°; ces deux opuscules anonymes sont dirigés l'un et l'autre contre Mesmer; — *Traité des champignons*; Paris, 1793, 2 vol. in-4° et un atlas de planches col. Les dernières livraisons de cet excellent recueil n'ont paru qu'en 1835; c'est le résultat d'une multitude d'expériences faites sur les animaux dans la vue de constater les qualités bonnes ou mauvaises de tous les champignons communs surtout de France; — *Observations sur la vipère de Fontainebleau*; Fontainebleau, 1805, in-8°; la méthode des scarifications profondes, jointe aux antigangréneux, est, selon lui, le remède le plus sûr contre le poison des vipères; — *Flore et Faune de Virgile*; Paris, 1824, in-8°, pl. Paulet entreprit en 1775 la rédaction de la *Gazette de santé* et l'abandonna, au bout de plusieurs années, à Marie de Saint-Ursin.

Biog. méd. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1827, p. 158. — Quérard, *France littéraire*.

PAULI (*Simon*). *Voy.* PAULLI.

PAULIAN (*Aimé-Henri*), physicien français, né le 23 juillet 1722, à Nîmes, mort en 1801, au village de Manduel, près Nîmes. Il était petit-fils de *Pierre* PAULHAN ou *Paulian*, pas-

teur de l'église de Nîmes, mort en 1699, et qui avait abjuré la communion protestante. Admis dans l'institut des Jésuites, il professa longtemps la physique avec succès dans l'université d'Avignon. Après la suppression de l'ordre, il reprit l'exercice des fonctions sacerdotales, qu'il n'interrompit même pas pendant la révolution. Il a publié sur les sciences naturelles des livres élémentaires souvent réimprimés, entre autres *Dictionnaire de physique portatif* (Avignon, 1758, in-8°, et 1768, 2 vol. in-8°), abrégé de son grand *Dictionnaire de physique* (ibid., 1761, 3 vol. in-4°; Nîmes, 1789, 5 vol. in-8°); - *Traité de paix entre Descartes et Newton* (Avignon, 1763, 3 vol. in-12); — *Système général de philosophie* (ibid., 1769, 4 vol. in-12); et *le véritable Système de la nature* (ibid., 1788, 2 vol. in-12). Le P. Paulian est encore l'auteur d'un *Dictionnaire philosopho-théologique* (Nîmes, 1770, 1774, in-8°), critiqué avec amertume dans les *Lettres d'un théologien* par Pelvert, et il a pris part avec un frère qu'il avait à la réimpression des *Mémoires chronologiques et dogmatiques* du P. d'Avrigny.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. universel.*

PAULIN (Saint), évêque de Trèves, né à Poitiers ou aux environs, mort en Phrygie, le 31 août 359. Élu à l'évêché de Trèves (349), il assista en 353 au concile d'Arles où l'empereur Constance tenta vainement de l'intimider en se déclarant l'accusateur de saint Athanase. Quand on lui présenta la formule du concile à souscrire, il déclara qu'il consentait volontiers à la condamnation de Photin et de Marcel, mais qu'il ne pouvait en aucune façon approuver celle de saint Athanase. Déposé par les ariens, il fut exilé au milieu de peuplades barbares, où sa patience alla plus loin que ses maux. Il avait écrit quelques ouvrages, aujourd'hui perdus, en faveur de la vérité catholique. H. F.

Saint Athanase, *Orat. — Prima contra arianos.* — Dadin d'Hauteserre, *Rerum Aquitan.*, l. V, p. 308. — Dom Rivet, *Hist. littér. de la Fr.*, t. I. — Brower, *Ann. trevirenses.*

PAULIN (*Meropius Pontius Anicius Paulinus*, saint), évêque de Nole, né à Bordeaux ou dans la bourgade d'Hébromagus, en 353, mort à Nole, en 431. Descendant d'une illustre famille, héritier d'immenses propriétés, doué par la nature des plus heureux talents que cultiva avec la plus affectueuse assiduité son précepteur, le poëte Ausone, il entra dans la vie sous les plus favorables auspices. Vers 377, à la mort de son père, il prit le *laticlave* de sénateur, ce qui constituait plutôt une distinction honorifique qu'une fonction réelle. L'année suivante, pendant un séjour qu'il fit dans ses terres de Nole en Campanie, il fut nommé par l'empereur Gratien consul subrogé. Paulin n'était pas encore chrétien, mais il songeait à se convertir, et il fut confirmé dans cette pensée par la vue du tombeau du saint martyr Félix de Nole. Il ne tarda pas à quitter la Campanie, et à revenir en Aquitaine. Il se rendit ensuite en Espagne où il possédait aussi des propriétés, et où il se maria avec une femme chrétienne nommée Theresia. Une vie exempte de péchés, une épouse chaste, une table bien servie, de bons serviteurs, des amis dévoués, voilà les biens que Paulin demande à Dieu dans une prière composée à cette époque, et qu'il paraît avoir obtenus. Après avoir joui plusieurs années de ce bonheur à Bordeaux et dans ses belles villas d'Aquitaine, il se fit baptiser par Delphinus, évêque de Bordeaux en 389, distribua de grandes sommes aux pauvres, et se retira avec sa femme en Espagne. La mort d'un enfant unique qui ne survécut que quelques jours à sa naissance et de graves chagrins domestiques dont les causes ne sont pas bien connues achevèrent de le dégoûter du monde, et le décidèrent à consacrer le reste de sa vie à des œuvres de piété. Cette résolution excita beaucoup d'étonnement parmi ses parents et ses amis, et fut regardée avec admiration par les chrétiens. Le peuple de Barcelonne dans son enthousiasme lui imposa presque de force la dignité de prêtre en 393. Paulin n'exerça pas les fonctions ecclésiastiques en Espagne. Le souvenir du tombeau de saint Félix le rappela en Italie. Il partit avec sa femme Theresia, visita à Florence saint Ambroise, qui le reçut avec beaucoup de cordialité, ne trouva pas un accueil aussi favorable auprès du pape Siricius et atteignit, vers l'été de 394, Nole, but de son voyage. Là, avec des compagnons choisis et sa femme, qui n'était plus que sa sœur spirituelle, il mena une vie monastique remplie d'œuvres charitables et de pieuses compositions littéraires. Les habitants de Nole le choisirent pour évêque en 409 (ou en 403 suivant Pagi). Excepté pendant la désastreuse invasion des Goths dans l'Italie méridionale, il exerça en paix ses fonctions épiscopales jusqu'à sa mort. Tels sont les principaux faits de la vie de saint Paulin; il serait facile d'extraire de ses lettres et de ses poésies des détails intéressants et authentiques; mais il ne faudrait pas y mêler de pieuses légendes plus propres à l'édification des lecteurs que conformes à la chronologie. De ce nombre est l'histoire de saint Paulin se livrant comme esclave à un frère du roi des Vandales, pour délivrer le fils d'une pauvre veuve. On a de saint Paulin de Nole : *Epistolæ*, au nombre de cinquante, adressées à Sulpice Sévère, à Delphinus, évêque de Bordeaux, à saint Augustin, à Rufin, à Eucher et à d'autres amis, et quelquefois travaillées avec soin; elles se recommandent par le style et plus encore par les sentiments et les idées; elles sont importantes comme témoignages des rapports qui existaient alors entre les docteurs chrétiens de tous les points de l'empire; — *Carmina :* au nombre de trente-deux, et offrant une grande variété de mètres et de sujets; les plus importants sont quinze petits poëmes (*Natalitia*) pour l'anniversaire de la naissance de saint Félix. Les autres pièces sont des para-

phrases de trois psaumes; des épîtres à Ausone et à Gestidius; deux *Precationes matutinæ de sancto Joanne Baptista Christi præcone et legato*; une élégie sur la mort de son fils Celsus, un épithalame pour les noces de Julianus et Ja; *Ad Nicetam redeuntem in Daciam*; *Ad Jovium de Nolana ecclesia*; *Ad Antonium contra Paganos*. Cette liste s'est, il y a quelque temps, grossie de deux poëmes découverts par Angelo Maï, et dont l'un du moins paraît appartenir à saint Paulin. Ces deux poëmes : *Ad Deum, post conversionem suam; de Domesticis suis calamitatibus* furent publiés par Maï avec les *Œuvres* de saint Nicetas, Rome, 1827. On a encore de saint Paulin un petit traité intitulé *Passio sancti Genesii Arelatensis*, dont l'authenticité, contestée par Rosweyde, est suffisamment établie par les manuscrits. Parmi les ouvrages perdus de saint Paulin, on cite *Ad Theodosium panegyricus; De pœnitentia et de laude generali omnium martyrum; Epistolæ ad sororem; Epistola ad amicos; Suetonii libri III de regibus in epitomen versibus redacti*. Les épîtres *ad Marcellam et ad Celantiam*, avec les poëmes : *Exhortatio ad conjugem, de nomine Jesu et vita sancti Martini* lui ont été attribués à tort (voy. PAULIN de Périgueux). La poésie de saint Paulin, sans être toujours conforme à la prosodie classique, est très-supérieure à sa prose; la diction en est remarquablement pure, et prouve que l'auteur avait étudié avec profit les bons modèles. Les premières éditions de saint Paulin, celle de Badius Ascensius, Paris, 1516, in-8°, de Gravius, Cologne, 1560, sont très-incomplètes et incorrectes; celle d'André Schott dans la bibliothèque des pères de Cologne, 1618, t. V, et celle de Rosweyde, Anvers, 1622, valent mieux, quoique encore très-imparfaites. Chifflet rendit un service bien plus signalé à saint Paulin dans son *Paulinus illustratus*, dont les corrections furent mises à profit dans la bibliothèque des Pères de Lyon, 1677, t. VI, et surtout par Lebrun, dont l'excellente édition : *Paulini Opera digesta in tomos secundum ordinem temporum nunc primum disposita et ad msc. codd. atque ad edit. antiq. emendata et aucta, nec non variorum notis illustrata*, Paris, 1685, in-4°, n'a pas été surpassée. Le premier vol. des *Anecdota* de Muratori, Milan, 1697, in-4°, contient trois des *Carmina natalitia* XI°, XII°, XIII°, dont on n'avait que des fragments; ils ont été insérés dans l'*Anecdotorum fasciculus* de Mingarelli, Rome, 1756, in-4°; dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. VIII; et dans la réimpression de l'édition de Lebrun, Venise, 1736. M. Migne a édité les *Œuvres* de saint Paulin dans le vol. LXI de sa Patrologie; mais cette édition est peu soignée et ne contient rien de neuf. L. J.

Ausone, *Ep.*, 19, 23, 24. — Saint Ambroise, *Ep.*, 36. — Saint Augustin, *De Civit. Dei*. — Saint Jérôme, *Ep.*, XIII, LVIII, ed. Vallarsi. — Cassiodore, *J. D.*, II. — Gennade, *De script. eccles.*, 48. — Trithème, 117. — Idace, *Chron.* — Saint Grégoire, *Dialog.*, III, 1. — Surius, *De probatis SS. historiis*, vol. XXII. — Pagi, *Ann.*, 431, n° 83. — Schönemann, *Bibl. Patrum latin.*, vol. I, c. 4. — Bähr, *Geschichte der Röm. Litterat. suppl. Band*, 1te *Abtheil*, 23-25; 2te *Abtheil*, 100. — F. Sacchini, *Vie de saint Paulin*, dans l'édition de Rosweyde. — Chifflet, *Paulinus illustratus, sive appendix ad opera et res gestas Paulini*. — Lebrun, *Vie de saint Paulin*, dans son édition. — Muratori, *Dissertations sur la vie et les ouvrages de saint Paulin*, dans ses *Anecdota*, t. I. — Tillemont, *Vie de saint Paulin*, dans ses *Mémoires ecclésiastiques*, t. XIV. — Papeproch, dans le recueil des Bollandistes, juin, vol. 4. — Gervaise, *La Vie de saint Paulin, évêque de Nole, avec l'analyse de ses ouvrages et trois dissertations sur quelques points importants de son histoire*. — Soulry, *Études historiques sur la vie et les écrits de saint Paulin*; Bordeaux, 1853, 2 vol. in-8°. — Ad. Busé, *Saint Paulin et son siècle*, traduit de l'allemand par L. Dancoisne; Paris, 1858, in-8°. — D. Ceillier, *Histoire des auteurs ecclésiastiques*, t. X. — *Histoire littéraire de la France*, t. II; *addit.* au t. X et XI.

PAULIN (Saint), patriarche d'Aquilée, né vers 726, en Austrasie (1), mort à Aquilée, le 11 janvier 804. On ignore quelle fut sa famille et le lieu précis de sa naissance. D'Austrasie il passa en Italie, où il enseigna publiquement les lettres avec tant de réputation que Charlemagne, se trouvant à Loredo, lui donna pour le récompenser (776) une terre en Lombardie acquise par confiscation. Dès la fin de cette même année, le mérite de Paulin le fit élever au siége patriarcal d'Aquilée. Bientôt le nouveau prélat devint la lumière de toute l'Italie; mais son zèle ne se borna point à cette contrée, il voulut aussi porter le flambeau de la foi dans la Carinthie et dans la Styrie, où il contribua beaucoup à la conversion des Avares. Charlemagne, plein de confiance en Paulin, n'entreprenait rien d'important sans l'avoir consulté; aussi Paulin assista-t-il aux conciles que ce prince assemblait presque tous les ans dans son vaste empire. Il se trouva notamment à ceux de Ratisbonne (792) et de Francfort (794), où il brilla contre l'hérésie d'Élipand de Tolède et de Félix d'Urgel. Les services rendus à l'Église en général ne lui firent point négliger les besoins de son diocèse. Dès 791 ou seulement 795 il présida un concile pour condamner des erreurs qui tendaient à renouveler celles de Nestorius, et en mai 803 il en tint un autre à Altino contre Jean, duc de Venise, qui avait précipité du haut d'une tour Jean, patriarche de Grado. On croit aussi qu'au mois d'octobre 802 il avait, en qualité de légat du pape Léon III, présidé un autre grand concile à Aix-la-Chapelle. Il nous reste des ouvrages de Paulin d'Aquilée, un traité de la Trinité, intitulé *Sacro-Syllabus*, 1549, in-16 (s. l.), composé pour réfuter les erreurs d'Élipand, qui prétendait que Jésus-Christ n'était que fils adoptif de Dieu; — trois livres contre Félix d'Urgel; un poëme intitulé : *Règle de foi*; — une exhortation à Henri, duc de Frioul, ou *Le Livre d'instructions salutaires*, qui a été longtemps attribué à saint Augustin, traduit pour la pre-

(1) Certains auteurs le font naître dans le Frioul; nous avons suivi l'opinion des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*.

mière fois en français, par Sigismond Ropartz; Paris, 1844, in-18. Le P. Madrisio, de l'Oratoire, a publié à Venise, in-fol., 1737, une édition complète des *Œuvres* de saint Paulin. L'Église célèbre le 28 janvier la fête de ce saint patriarche. H. F.

Vie de saint Paulin, en tête de l'édition de ses *Œuvres*. — *Hist. litter. de la Fr.*, t. IV, p. 284-298. — Dom Ceillier, *Hist. des auteurs sacr. et eccl.*, t. XVIII, p. 262.

PAULIN *de Périgueux* (*Paulinus Petrocorius* ou *Petricordius*), poëte latin, vivait au cinquième siècle après J.-C. Il fut l'ami de Perpetuus (saint Perpétue), évêque de Tours de 461 à 491. A la demande de ce prélat, il mit en vers la vie de saint Martin; il composa aussi une inscription qui fut gravée sur les murs d'une église achevée en 473. « Il est surprenant, dit l'*Histoire littéraire de la France*, qu'après des époques si bien marquées il se soit trouvé dans ces derniers temps des savants qui ont confondu ce Paulin avec le grand saint Paulin, évêque de Nole, qui mourut dès l'an 431. Mais il est encore plus étonnant de voir que saint Grégroire de Tours et Fortunat de Poitiers, qui écrivaient sur la fin du siècle suivant, soient tombés dans la même faute. » On a de Paulin : *Vita S. Martini*, poëme en vers hexamètres, en six chants : l'auteur n'a presque aucun mérite poétique; il s'est contenté de versifier la *Vie* de saint Martin par Sulpice Sévère, en y ajoutant les miracles qui s'étaient accomplis au tombeau de saint Martin. On a encore de lui quelques poésies sans importance : Ses *Œuvres* furent publiées pour la première fois par François Juret, Paris, 1585, et insérées dans diverses collections, entre autres dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, t. VI. Chr. Daumius en donna une édition plus complète; Leipzig, 1686, in-8°. Y.

Hist. litt. de la France, vol. II. — Cave, *Hist. liter.* — Fabricius, *Bibliot. mediæ et infimæ latinitatis*, vol. V, édit. Mansi. — Tillemont, *Mém.*, vol. XVI. — Oudin, *De scriptoribus et scriptis eccles.*, vol. I.

PAULIN (*Antoine*, ESCALIN des AIMARS, baron de LA GARDE, marquis de BRIANÇON, célèbre sous le nom de *capitaine*), général des galères de France, né à La Garde (Dauphiné) en 1498; mort dans le même village en 1578. Il était d'une famille pauvre, et ne dut son élévation qu'à ses talents, son esprit et son courage. A quinze ans il s'enfuit de la maison paternelle pour s'engager comme *goujat* (valet d'armée); devenu soldat, il parvint aux grades d'enseigne, de lieutenant, de capitaine. Sa belle physionomie et sa valeur singulière le mirent bientôt hors ligne. Guillaume Langey du Bellay, lieutenant de roi dans le Piémont, en fit son confident intime, et le présenta à François Ier. Ce monarque, alors en guerre avec Charles-Quint (1541), envoya Paulin à Venise pour y passer un traité d'alliance offensive et defensive. Le capitaine réussit dans cette mission difficile. Ce fut pendant son séjour à Venise qu'il étudia la science maritime. En 1541 François Ier le chargea d'une seconde ambassade près du sultan Soliman II; son succès fut complet. Il revint à Marseille en juillet 1543, amenant une flotte ottomane de cent douze navires et commandée par le célèbre roi d'Alger, Cheyr-Eddin Barberousse. Mais comme la carrière diplomatique ne convenait ni à sa fortune ni à ses goûts, il demanda du service sur mer, François Ier le nomma aussitôt *baron de La Garde* et général des galères. Paulin déploya la plus grande activité dans ses nouvelles fonctions; il fit réparer ou construire de nombreux bâtiments, et comme il manquait d'équipages, il obtint du roi que tous les condamnés lui seraient remis; ce fut l'origine de la condamnation *aux galères*. Paulin se joignit à Barberousse; leurs efforts réunis n'amenèrent que la conquête de Villefranche, de Nice, de Monaco et de quelques autres villes du Ponent. Contrarié dans ses projets, il leva un corps de partisans et se signala en Piémont et dans le Milanais. Mais son expédition contre les Vaudois a laissé sur son nom une tache ineffaçable. Excité par le baron d'Oppède, premier président du parlement d'Aix, La Garde parcourut le Comtat et une partie de la Provence, massacrant impitoyablement hommes, femmes, vieillards, enfants soupçonnés d'hérésie, brûlant et pillant leurs villages, rasant les arbres et les moissons. Les crimes inouis commis à Mérindol, à Cabrières, à La Coste, à Ville-Laure, à Lourmarin, etc., sont restés tristement célèbres dans les annales des guerres religieuses. Vingt-deux villes ou gros bourgs furent ainsi détruits du 13 au 24 avril 1545 seulement. Le nombre des victimes est resté inconnu (1).

En juillet 1545, La Garde amena, par une navigation qui passait alors pour hardie, vingt-cinq galères de Marseille au Havre avec l'amiral de France Annebault; il battit plusieurs fois les Anglais, prit l'île de Wight (18 juillet) et ravagea les côtes du Hampshire. Cependant le massacre des Vaudois avait excité l'indignation générale. De toutes parts on représenta à François Ier que sa gloire et sa justice étaient gravement compromises par cette action atroce dans laquelle la cupidité avait été un plus puissant mobile que la religion. D'ailleurs l'œuvre était accomplie, qu'importait donc d'en sacrifier les exécuteurs. Le parlement évoqua l'affaire; d'Oppède fut condamné à être pendu; mais on facilita sa fuite, et de La Garde, destitué de ses dignités, fut condamné à une prison perpétuelle. Ce jugement n'était qu'une satisfaction donnée à la clameur publique. Après une courte détention La Garde fut envoyé en Toscane servir sous les ordres du comte Paul de Thermes, et en 1551 son procès fut revisé, sa condamnation annulée; il reprit

(1) Sismondi, d'après de Thou, de Bèze, Nostradamus et autres historiens du temps, l'evalue à plus de 10 000 ! Ulloa, lib. III, p. 177, accepte ce chiffre et célèbre ce massacre « comme un des plus glorieux triomphes du catholicisme, » et François Ier, ce roi *chevaleresque*, approuva d'Oppède et La Garde par lettres-patentes du 18 août 1545

ses charges et se mit en mer avec quarante galères. Une tempête dispersa sa flotte dans les eaux de la Corse, et il se trouva tout à coup avec six vaisseaux devant vingt-quatre gros bâtiments espagnols. Une ruse le sauva : il arbora aussitôt pavillon impérial et fit dire aux Espagnols qu'il avait à bord la reine de Bohême et de Hongrie, sœur de Charles-Quint, qu'il conduisait en Espagne pour la mettre en sûreté, les invitant à saluer sa majesté. Les galants Castillans déchargèrent aussitôt toutes leurs batteries. La Garde, profitant du temps que l'on mettait alors pour charger les pièces, tombe sur eux et leur prend ou coule dix-sept navires. Il fut ensuite chargé d'enlever la Corse aux Génois et d'appuyer les prétentions du prince de Salerne sur la Sicile. Ces expéditions bien commencées n'eurent pas de résultats. L'activité de Doria et l'inconstance des Italiens les firent avorter. Les guerres religieuses qui désolaient la France empêchant toute entreprise extérieure, La Garde fut employé contre les huguenots et contribua aux victoires de Jarnac et de Moncontour. Il fut chargé d'aller en Angleterre justifier la Saint-Barthélemy aux yeux d'Élisabeth. A son retour, et malgré son âge, il reçut l'ordre de bloquer La Rochelle, que le duc d'Anjou (depuis Henri III) assiegeait par terre. Il battit la flotte protestante commandée par Montgommery, mais ne put empêcher la désertion de ses propres équipages et le ravitaillement de la place. Le duc d'Anjou l'accusa de trahison et le fit mettre aux fers. Quoique cet affront eût été promptement réparé par des excuses publiques, La Garde se retira dans son village, où il mourut octogénaire. On lui doit l'introduction dans les armées navales françaises d'une discipline et de manœuvres inconnues jusqu'à lui.

Du Bellay, *Mémoires*, notes, lib. X, p. 209, 213; t. XX, p. 319. — Alfonso da Ulloa, *Vita de Carlo V*, lib. VIII, f° 161. — Paul Jove, lib. XL, p. 672, 676; lib. XLI, p. 505, 507; XLIII, p. 530. — Belcarius, lib. XXII p. 716; lib. XXIII, p. 734, 766, 767; lib. XXIV, p. 786. — Flassan, *Diplomat. franç.*, t. II, liv. IV, p. 11. — Brantôme, *Discours*, t. III, 78, p. 138. Muratori, *Annali d'Italia*, t. XIV, p. 337. — De Thou, *Hist. sui temp.*, t. VI, p. 551, 564 — Bouche, *Hist. de la Provence*, l. X, p. 630. — Nostradamus, *Hist. de Provence*, t. VII, p. 770. — Villars, *Mém.*, t. XXXIII, p. 207 — Ribier, *Lettres du baron de La Garde et de Paul de Termes*. Van Tenac, *Hist générale de la marine*, t. III. — Richer, *Vies des plus celèbres marins*, t. IV. — Gérard, *Vies et campagnes des plus celèbres marins français* (1825), p. 1re.

PAULIN (*Jean-Philippe* WERDIN, dit le P.), orientaliste allemand, né à Hof sur la Leitha (Autriche), le 25 avril 1748, mort le 7 mai 1806. Fils d'un paysan, il fit en 1769 ses vœux chez les carmes dechaussés, étudia à Rome les langues orientales, fut envoyé en 1774 comme missionnaire à Malabar, où il devint plus tard visiteur apostolique. De retour a Rome en 1790, il fut nommé en 1800 consulteur de la Congrégation de l'Index et inspecteur du collége de la Propagation de la Foi. Il était correspondant de l'Institut de France et de plusieurs académies d'Italie. Il est un des premiers qui ait abordé l'étude de la langue et de la littérature indiennes. On a de lui : *Sidharubam, seu grammatica sanscridana;* Rome, 1790, in-4°; — *Systema Brahmanicum liturgicum, mythologicum et civile;* ibid., 1791, in-4°; — *Centum adagia Malabarica;* ibid., 1791, in-4°; — *Examen codicum indicorum bibliothecæ Congregationis de propaganda fide;* ibid., 1792, in-4°; — *Musei Borgiani Velitris codices Avenses, Siamici, Malabarici, Indostani illustrati;* ibid., 1793, in-4°; — *India orientalis christiana, continens fundationes ecclesiarum, seriem episcoporum, persecutiones, viros illustres;* ibid., 1793, in-4°; — *Viaggio alle India orientale;* ibid., 1796, in-4°; — *Musei Vindobonensis numi zodiacales;* Vienne, 1799, in-4°; — *De antiquitate et affinitate linguæ zendicæ, sanscridanæ et germanicæ;* Padoue, 1799, in-4°; — *Monumenti indici de museo Naniano;* ibid., 1799, in-4°; — *De latini sermonis origine et cum orientalibus linguis connexione;* Rome, 1802, in-4°; — *Vicarana seu grammatica indica nova, cum Dictionario;* ibid., 1804, in-4°; — *Vita cardinalis Stephani Borgia;* ibid., 1805, in-4°

Neuer teutscher Merkur (année 1806). — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

PAULINIER (*Jean*), théologien français, né à Pézenas, le 8 novembre 1646, mort à Paris, le 6 mars 1727. Il fit profession en 1664 dans le prieuré de Notre-Dame de Cassan (diocèse de Béziers), où il professa la philosophie et la théologie. Prieur de Saint-Quentin de Beauvais, de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers à Paris et de Sainte-Geneviève (1703), il fut proclamé le 12 septembre 1709 abbé et supérieur général de sa congrégation. Ce fut en sa faveur que Le Tellier, archevêque de Reims, légua à la bibliothèque de Sainte-Geneviève seize mille volumes de sa bibliothèque. Pour reconnaître ce précieux legs, dom Paulinier fit exécuter en marbre par Coyzevox le buste de ce prélat. On a de lui : *Paraphrase ou traduction suivie des Psaumes, avec arguments et réflexions;* Paris, 1698, 3 vol. in-12; — *Explication littérale et morale des Évangiles;* Paris, 1699-1702, 5 vol. in-8°. H. F.

Gallia christiana, t. VIII. — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Herault*.

PAULLI (*Simon*), médecin allemand, né à Rostock, le 6 avril 1603, mort à Copenhague, le 23 avril 1680. Après avoir enseigné pendant sept ans la médecine à l'université de sa ville natale, il fut en 1639 nommé professeur de médecine et de botanique à Copenhague, et devint plus tard premier médecin du roi de Danemark Frédéric III. On a de lui : *Quadripartitum botanicum, de simplicium medicamentorum facultatibus;* Rostock, 1639, 1640, in-4°; Strasbourg, 1667; Francfort, 1708, in-4°; — *Viridaria varia regia et academica publica;* Copenhague, 1653, in-12;

— *De abusu tabaci et herbæ thex*; Strasbourg, 1665, 1681, in-4°; — *Flora danica*; Copenhague, 1648, in-4°; — *Machina anatomica*, ibid., 1668, in-fol., une quinzaine de dissertations médicales.

Moller, *Cimbria literata*, et *Hypomnemata ad Bartholinum*. — Niceron, *Mémoires*, t. III. — Nyerup, *Literatur-Lexikon*.

PAULLI (*Olger*), illuminé danois, fils du précédent, né à Copenhague, en 1644, mort dans cette ville, vers 1715. Il s'occupa d'abord de commerce et acquit une fortune considérable; tout à coup sa raison se troubla : il s'imagina descendre directement du roi David, et avoir été chargé de restaurer le temple de Jérusalem, et de préparer le règne de mille ans. Il exposa ses rêveries dans une série de publications, dont les frais absorbèrent la plus grande partie de son avoir. Il se rendit à Amsterdam pour y préparer les moyens de conquérir la Palestine, et assigna à chacun des souverains de l'Europe un rôle dans cette entreprise, qu'il se réservait de diriger. Après avoir été pendant quelque temps en prison pour attaques contre le christianisme, il vint à Altona, d'où il fut expulsé en 1705. Il retourna alors dans sa ville natale et mourut dans l'obscurité. Parmi les quatorze écrits où il a déposé ses idées, nous citerons : *Noacks Dayve of goete Teyding upt Canaan* (La Colombe de Noé, ou la bonne nouvelle de Canaan); Amsterdam, 1696; — *Triumph in dem afgehouwen Steen zonder Handen* (Triomphe de la pierre levée et sans mains); ibid., 1697; — *Seer groten Dagh Jizraels* (Le plus grand Jour d'Israel); ibid., 1698, in-8°; — *De Stemme des Bruydegoms ter Mitternacht* (La Voix du fiancé à minuit); ibid., 1699, in-8°; — *De grote Ræper uyt de Stadt, eude een Stemme uyt den Tempel* (Le grand appel venu de la ville, et une voix sortie du temple); ibid., 1700, in-8°.

Marperger, *Erstes Hundert gelehrter Kaufleute*. — Hirsching, *Handbuch*. — Adelung, *Geschichte der menschlichen Narrheit*, t. IV.

PAULLINI (*Chrétien-François*), naturaliste et littérateur allemand, né en 1643, à Eisenach, mort dans cette ville, en 1712. Après avoir étudié la médecine et la théologie dans diverses universités d'Allemagne, il visita la Hollande, l'Angleterre, les pays du Nord, y compris l'Islande et la Laponie, et se mit ensuite à exercer la médecine à Hambourg. Il reçut en 1675 la dignité de comte palatin, devint peu de temps après médecin et historiographe de l'évêque de Munster, demeura ensuite plusieurs années à la cour du duc de Brunswick-Wolfenbüttel, où il s'occupa surtout de recherches dans les archives, et fut enfin nommé en 1689 premier médecin de sa ville natale. On a de lui : *Pygmæus academicus, seu epigrammatum tres centuriæ*; Copenhague, 1671, in-8°; — *De chamæmoro norwagico*; Hambourg, 1676, in-4°; — *De Islandiæ monte Hecla observationes singulares*; ibid., 1676, in-4°; — *Cynographia curiosa*; Stockholm, 1677, in-4°; — *Discursus historicus de advocatis et œconomis monasticis*; Iéna, 1686, in-4°; — *Theatrum virorum illustrium Corbejæ Saxonicæ*; ibid., 1686, in-4°; — *De corvo excommunicato*; ibid., 1687, in-4°; — *Observationum medico-physicarum decades duæ*; Nuremberg, 1689, in-4o; — *Talpa descripta*; Leipzig, 1689, in-12; — *Lagographia curiosa, seu descriptio leporis*; Augsbourg, 1691, in-8°; — *Dissertationes XVIII variorum monasteriorum Germaniæ origines explicantes*; Giessen, 1694, in-4°; — *Lycographia curiosa, seu de natura lupi*; Francfort, 1694, in-8°; — *De asino liber historico-physico-medicus*; ibid., 1695, in-8°; — *Rerum et antiquitatum Germanicarum syntagma*; ibid., 1698, in-4°; — *De pagis antiquæ Germaniæ*; ibid., 1699, in-4°; — *Observationes medico-physicæ raræ et curiosæ IV centuriis comprehensæ*. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans les *Miscellanea academiæ naturæ curiosorum*, Paullini a encore publié : *Nordische Palm sprossen* (Branches de palmiers du Nord); Lubeck, 1712, in-8°; recueil de poésies; — *Allerhand rare Merkwürdigkeiten* (Toute espèce de curiosités rares); Francfort, 1693 et 1697, in-8°; — *Heilsame Dreck-Apotheke* (Remèdes tirés des excréments); ibid., 1696, in-12; 1698 et 1714, in-8°; — *Flagellum salutis*; ibid., 1698, in-8°; traité de l'emploi médical des coups de fouet; — *Anmuthige Langweile* (Loisirs agréables); ibid., 1703, in-8°; — *Poetische Erstlinge* (Prémices poétiques); Leipzig, 1703, in-8°; — *Philosophische Lustsunden* (Récréations philosophiques); Francfort, 1706-1707, 2 vol. in-8°; etc.

Moller, *Cimbria literata*, t. II. — Jöcher, *Gelehrten-Lexikon* et le *Supplément* de Rotermund. — Chaufepié, *Dictionnaire*.

PAULMIER DE GONNEVILLE (*N*... Binot), navigateur français, natif de Honfleur, mort dans la première moitié du seizième siècle. Des commerçants qui trafiquaient avec le Portugal le mirent à la tête d'une expédition destinée à les faire entrer en partage des richesses du Nouveau Monde. Il quitta Honfleur en juin 1503, doubla le cap de Bonne-Espérance, et fut poussé hors de sa route vers une grande île de l'Océan austral (probablement Madagascar), où il fit un séjour de six mois. Le 3 juillet 1504 il se rembarqua pour la France, l'équipage ayant obstinément refusé de continuer le voyage vers les Indes. A la hauteur de l'île de Jersey, il fut pris par un corsaire anglais, entièrement dépouillé et retenu en captivité jusqu'en juillet 1505. Paulmier avait ramené avec lui le fils d'un des chefs de cette terre inconnue où il avait été si bien accueilli; il lui légua tous ses biens à la condition de porter son nom et ses armes. L'arrière-petit-fils de ce jeune Indien fut chanoine de Lisieux; il avait visité presque toute l'Europe, et le roi de Danemark l'avait nommé son rési-

dent en France. On lui doit des *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, autrement appelé* terre australe (Paris, 1663, in-8°), dédiés au pape Alexandre VII. La déclaration fort succincte que Paulmier fit en 1505 au greffe de l'amirauté d'Honfleur, et qui contient un récit de ses aventures, a été insérée dans la *Relation de Madagascar* de Flacourt (1661) et dans les *Terres australes* de de Brosses (1756).

Gonneville (Abbé de), *Mémoires*. — Ch. de Brosses, *Hist. des navigat. aux Terres australes*.

PAULMIER (Le). *Voy.* Le Paulmier.

PAULMY (Marquis de). *Voy.* Argenson.

PAULO (*Antoine* de), 54ᵉ grand-maître de l'ordre de Malte, né à Toulouse, en 1551, mort le 10 juin 1636. D'une famille originaire de Gênes, établie depuis longtemps en Languedoc, il fut reçu en 1590 chevalier de Malte, et devint successivement commandeur de Marseille, de Sainte-Eulalie, grand-croix en 1612 et, peu après, prieur de Saint-Gilles. Élu grand maître de l'ordre le 10 mars 1623, trois jours après la mort de Louis de Vasconcellos, il fut appelé l'année suivante devant le tribunal pontifical, comme accusé de mœurs déréglées et d'avoir acheté sa nomination à prix d'argent. Antoine se justifia pleinement, mais n'en fut pas moins souvent en lutte avec Urbain VIII, au sujet des commanderies d'Italie. Sous sa maîtrise, l'ordre éprouva quelques revers de la part des Turcs, et il y eut en 1631 un chapitre général où furent réformées plusieurs ordonnances des chapitres précédents, notamment celle de 1602 qui donnait entrée dans l'ordre aux bâtards des ducs et pairs de France et des grands d'Espagne. Ce privilège fut alors restreint aux seuls enfants illégitimes des rois et des princes. H. F.

De Vertot, *Hist. des cheval. de Saint-Jean de Jérusalem*. — *Biogr. Toulousaine*. — Moréri, *Dict. histor.*

PAULUS (*Julius*), célèbre jurisconsulte romain, né dans la seconde moitié du deuxième siècle, mort vers 235. Après avoir exercé à Rome la profession d'avocat, il entra dans le conseil du préfet du prétoire, qui était alors Papinien; ensuite il devint membre de l'*auditorium* ou conseil d'État. Il rapporte lui-même qu'en cette qualité il se prononça à plusieurs reprises contre l'avis de Papinien, qui fut néanmoins adopté par l'empereur Septime Sévère. Sous Héliogabale il fut nommé prefet du prétoire; exilé peu de temps après, il fut rappelé par Alexandre Sévère, et reprit sa place dans l'*auditorium*. Au Digeste se trouvent deux mille et quelques extraits de ses écrits, au nombre de quatre-vingt-treize, et ils forment environ la sixième partie de ce recueil. Les principaux de ces écrits, remarquables par une extrême netteté de la pensée et une rare précision du langage, sont : *Ad Sabinum libri XVI; — Epitome Alfeni Digestorum; — Regularum libri VII; — Institutionum libri II; — De adulteriis; — De officio proconsulis; — Ad Edictum libri LXXX; — Libri XXIII ad Edictum de brevibus; — Ad Plautium libri XVIII; — De jure fisci; — Ad leges Juliam et Pappiam Poppæam; — Quæstionum libri XXVI; — Responsorum libri XXIII; — Imperialium sententiarum libri VI; — Decretorum libri III; — Labeonis* πιθανῶν *epitomatorum libri VIII; — Sententiarum ad filium libri V;* de nombreux fragments de ce livre, dont Constantin, dans une de ses constitutions, fait l'éloge en ces termes : *Libri sententiarum plenissima luce, perfectissima elocutione et justissima juris ratione succincti*, ont été insérés dans la *Lex Visigothorum*, dans la *Consultatio veteris jurisconsulti*, dans la *Collatio mosaicarum et romanarum legum*, l'*Edictum Theodorici*, dans deux *Appendices ad Breviarium Alarici*, etc.; ils ont été réunis, Paris, 1525; ibid., 1558, in-4° (édition de Cujas), et se trouvent encore dans la *Jurisprudentia antejustinianea de Schulting* et dans le *Corpus juris antejustinianei* de Hænel; — une de monographies sur des matières spéciales.

Rittershusius, *Vita J. Pauli*. — Pagenstecher, *De J. Paulo* (dans la *Sylloge dissertationum*, p. 823). — Zimmern, *Römische Rechtsgeschichte*. — Neuber, *Die juristischen Classiker*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PAULUS (*Pierre*), homme politique hollandais, né en 1754, à Axel, mort le 17 mars 1796, à La Haye. Pendant qu'il suivait les cours de l'université d'Utrecht, il composa une *Apologie du stathoudérat* (1773), réimprimée en 1778, écrit remarquable à quelques égards, mais dans les sentiments duquel il ne persista pas longtemps. En 1775, il prit ses degrés en droit à Leyde en traitant une question relative aux liens particuliers de la Flandre avec la Zélande, et fut peu après pourvu des fonctions de conseiller et d'avocat fiscal de l'amirauté de la Meuse. La guerre avec l'Angleterre ayant exigé la prompte réorganisation de la marine que les stathouders avaient trop négligée, il dirigea avec beaucoup d'ordre et d'activité les travaux d'armement; mais, ayant pris part à l'opposition contre les stathouders en 1787, il perdit sa place, et, forcé de s'expatrier, il se rendit à Versailles, où il reprocha ouvertement aux ministres l'abandon des patriotes hollandais. Rentré dans son pays, en 1795, il assembla les états provinciaux, les présida sous le nom de *représentants provisoires du peuple de Hollande*, et prononça l'abolition du stathoudérat. Il fut aussi choisi pour négocier un traité de paix et d'alliance avec la république française. Le 1ᵉʳ mars 1796 eut lieu l'ouverture de la première Convention nationale, dont Paulus fut le premier président; mais il ne jouit pas longtemps de la récompense décernée à son patriotisme : un rhume violent l'emporta en quelques jours. L'Assemblée déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. On a encore de lui : *Commentaire sur l'union d'Utrecht*; Utrecht, 1775, 3 vol. in 8°; 1778,

4 vol.; — *Mémoire sur l'égalité parmi les hommes*; Harlem, 1792, in-8°; quatre éditions.

Van der Aa, *Biogr. Wordenboek der Nederlanden*.

PAULUS (*Henri-Eberhard-Gottlob*), théologien allemand, né à Léonberg, près de Stuttgard, le 1er sept. 1761, mort le 9 août 1850, à Heidelberg. Pendant qu'il faisait ses études à Tubingue, le baron de Palm lui proposa d'entreprendre à ses frais un voyage en Franconie et en Saxe pour y examiner l'état de l'instruction publique; et il l'envoya ensuite à Londres et à Oxford explorer le musée et les bibliothèques, dans l'intérêt de la critique et des études orientales. Ce voyage, dont le jeune théologien publia les résultats à son retour, et l'amitié de Griesbach, lui valurent, en 1789, la chaire de professeur des langues orientales à Iéna, chaire qu'il occupa jusqu'à la mort de Dœderlein (décembre 1792), où il fut nommé professeur de théologie. L'amitié de Gœthe, de Voigt, de Schiller, de Griesbach lui rendait chère la ville de Iéna; néanmoins, en 1803, il accepta, par des motifs de santé, une chaire de théologie à Wurtzbourg. Nommé conseiller de consistoire, ses nouvelles occupations nuisirent à ses travaux littéraires, en l'obligeant à étudier les lois qui réglaient les rapports entre les catholiques et les protestants. La faculté de théologie protestante ayant été fermée en 1808, il accepta la place de conseiller du gouvernement provincial pour les affaires des églises et des écoles, successivement à Bamberg, à Nuremberg et à Anspach. Enfin, en 1811, il fut rendu à la vie académique par sa nomination à la chaire de professeur d'exégèse et d'histoire ecclésiastique à l'université de Heidelberg; son grand âge le força de prendre sa retraite en 1844.

Paulus, chef de la vieille école rationaliste allemande, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur le droit public, la critique biblique et la théologie. Nous citerons parmi les principaux : *Clavis ueber die Psalmen* (Clef des Psaumes); Iéna, 1791, 1815, in-8°; — *Memorabilien*; ibid., 1791-1796; — *Sammlung der Merkwuerdigsten Reisen in dem Orient* (Collection des principaux voyages en Orient); ibid., 1792 1803, 7 vol.; — *Clavis ueber den Iesaias*; ibid., 1793, in-8°; — *Philologisch-kritischer und historischer Commentar ueber das Neue Testament* (Commentaires philologiques, critiques et historiques sur le Nouveau Testament); Leipzig, 1800-1804, 4 vol in-8°; ouvrage aussi remarquable par l'érudition qu'il y déploie que par l'indépendance des opinions qu'il y professe; — *Leben Jesu* (Vie de Jésus pour servir de fondement à une histoire vraie du christianisme primitif); Heidelberg, 1828, 2 vol. in 8°; ce livre produisit une sensation profonde parmi tous ceux qui s'intéressent aux questions religieuses; — *Aufklærende Beitræge zur Dogmen-Kirchen und Religions-Geschichte* (Notes explicatives sur l'histoire des dogmes, des églises et de la religion); Brême, 1830, 1 vol.; — *Exegetisches Handbuch ueber die drei ersten Evangelien* (Manuel exégétique sur les trois premiers Évangiles); Heidelberg, 1830-1833, 3 vol.; — *Skizzen aus meiner Bildungs und Lebens Geschichte* (Notes sur l'histoire de ma vie); ibid., 1839. Le professeur Paulus a fait preuve de connaissances étendues en jurisprudence dans son *Sophronizon*, publication périodique qu'il rédigea pendant dix ans (1819-1829), surtout dans le but de combattre le prosélytisme catholique et l'influence du pape sur l'Église d'Allemagne. Dans une autre publication annuelle, dont deux parties seulement ont paru (Heidelberg, 1825-1829) sous le titre : *Le Croyant eclairé*, il essaya de montrer comment on peut concilier la raison et la doctrine du Christ. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Conv Lex.

PAULUS. *Voy*. GERMINUS PAULUS.

PAULUSZ (*Zacharie*). *Voy*. ALKMAAR.

PAUSANIAS (Παυσανίας), prince spartiate, fils de Cléombrote et neveu de Léonidas, mis à mort en 471 avant J.-C. Il appartenait à la branche des Agides C'est à tort qu'on lui donne le titre de roi; il fut seulement régent pendant la minorité de son cousin Plistarque, fils de Léonidas. En 479 il marcha contre les Perses à la tête du contingent lacédémonien composé de cinq mille Spartiates et de trente-cinq mille Hilotes. Après avoir recueilli sur l'isthme de Corinthe les autres troupes du Péloponèse et opéré à Eleusis sa jonction avec les Athéniens, il prit le commandement en chef de l'armée fédérale qui formait près de cent dix mille hommes. Les forces alliées rencontrèrent les Perses sur le territoire de Platée et remportèrent une victoire décisive (*voy*. MARDONIUS). Pausanias, qui s'était vaillamment et habilement conduit dans cette journée, reçut la dîme du butin. Aussitôt après la bataille, les alliés, sur la proposition d'Aristide, resserrèrent les liens et précisèrent le but de leur fédération. Les contingents pour la continuation de la guerre fixés, on convint que les députés de tous les États de la Grèce se rassembleraient chaque année à Platée pour délibérer sur leurs communs intérêts, et que tous les cinq ans on célébrerait dans cette ville la fête de la liberté. Pausanias, enivré de son triomphe, donna bientôt des preuves de son caractère impérieux en faisant mettre à mort sans jugement les chefs du parti médique à Thèbes et en dédiant dans le temple de Delphes un trépied avec cette inscription : « Pausanias, commandant des Hellènes, après avoir détruit l'armée des Mèdes, a dédié ce souvenir à Phébus. » En 477, il eut sous ses ordres la flotte confédérée, occupa la plus grande partie de l'île de Cypre, et s'empara de Byzance. La possession de cette ville acheva de tourner la tête à Pausanias, qui rêva la royauté non-seulement de Sparte, mais de la Grèce entière, et qui, pour atteindre l'objet de son ambition, ne recula pas devant la plus indigne trahison. Par l'intermédiaire de quel-

ques prisonniers il entra en rapport avec Xerxès dont il reçut les promesses les plus flatteuses et, si l'on en croit Plutarque, une somme de cinq cents talents. Se croyant dès lors assuré du pouvoir, il ne mit plus de bornes à son arrogance et à sa tyrannie. Il affecta les manières d'un satrape, et parcourut la Thrace avec une garde d'Asiatiques et d'Égyptiens; sa conduite, si différente de celle des généraux athéniens Aristide et Cimon, indigna tellement les alliés qu'ils offrirent de transférer à Athènes le commandement de la confédération (hégémonie), qui jusque-là avait appartenu à Sparte. Cette offre acceptée avec empressement fut l'origine de la confédération qui porta si haut la puissance d'Athènes. En vain, les Spartiates, avertis des énormes fautes de leur général, le rappelèrent et le remplacèrent par Dorcis; les alliés refusèrent de reconnaître le nouveau commandant, et Sparte cessa de prendre part à la guerre contre les Perses. Pausanias, mis en jugement et acquitté, parce qu'on manquait de preuves contre lui, ne renonça pas à ses projets. Il retourna d'abord à Byzance, d'où les Athéniens l'expulsèrent, et s'établit ensuite a Colosses dans la Troade. Il fut bientot forcé de revenir à Sparte, sur l'ordre formel des éphores, qui le firent mettre en prison, mais qui le relâchèrent peu après, n'osant pas le mettre en jugement faute de preuves suffisantes. Pausanias, enhardi par l'impunité, reprit sa correspondance avec le satrape Artabaze. Pour plus de sûreté il était convenu avec le satrape que les porteurs de ses lettres seraient mis à mort. Un certain Argilius à qui il avait confié une missive, réfléchissant qu'aucun de ceux qui avaient été chargés de pareilles commissions n'était revenu, ouvrit la lettre et s'assura qu'elle contenait avec la preuve de la trahison de Pausanias, l'ordre de mettre à mort le porteur; il la remit aussitôt aux éphores. Par leur ordre, Argilius se réfugia dans le temple de Poséidon à Tenare. Pausanias, comme on s'y attendait, vint dans le temple, et demanda à l'esclave les motifs de sa conduite. Leur conversation, écoutée par les éphores, qui s'etaient caches derrière l'autel contenait la preuve complète de la culpabilite de Pausanias; les magistrats ordonnerent son arrestation, mais il parvint a se refugier dans le temple d'Athéné. Les éphores ne voulurent pas violer le droit d'asile en arrachant le coupable du temple; mais ils ordonnèrent d'en murer la porte et de l'y laisser mourir de faim. Un peu avant qu'il expirât, ils le firent enlever du sanctuaire, qui ne devait pas être souillé par son cadavre. Tel fut le moyen que les éphores trouvèrent pour concilier la politique et la religion; leur conduite n'en parut pas moins un sacrilége à beaucoup de Grecs, et par l'ordre de la pythie de Delphes les éphores durent consacrer deux statues de bronze à la deesse Athéné. Pausanias laissa trois enfants: *Pleistonax*, *Cleomène* et *Aristoclès*. L. J.

Herodote, VIII, 3; IX, 10, 88. — Thucydide, I, 94, 95, 128-134; III, 68. — Cornelius Nepos, *Pausanias*. — Plutarque, *Themistocles*, *Cimon*. — Diodore de Sicile, XI, 23-33, 44, 45. — Polyen, VIII, 51. — Suidas, au mot Παυσανίας. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. II.

PAUSANIAS, roi de Sparte, fils de Fleistonax et petit-fils du précédent, mort vers 380 avant J.-C. Encore enfant, il succéda, en 444, à son père, qui venait d'être banni, et fut placé sous la tutelle de son oncle Cléomène. Jusqu'en 403, il ne joua pas de rôle important dans la politique de Sparte, mais à cette époque il reçut la mission d'intervenir dans l'Attique, où Thrasybule, à la tête d'une poignée d'exilés, soutenait une lutte inégale contre les forces des Trente tyrans et l'armée de Lysandre. Les éphores, qui commençaient à redouter l'ambition de ce général beaucoup plus que les faibles restes de la puissance athénienne, donnèrent à Pausanias des instructions secrètes favorables au parti de Thrasybule. Les exilés ignorant les intentions du roi spartiate lui livrèrent bataille et furent vaincus; mais cet échec tourna en leur faveur. Pausanias, après avoir, par sa victoire, assuré l'honneur des armes lacédémoniennes, se montra très-facile sur les conditions de la paix, et tout en ayant l'air de ménager entre les deux partis une transaction équitable, il favorisa les prétentions de Thrasybule, et le rétablissement de la démocratie. Sur ce point, il semble qu'il dépassa ses instructions, car à son retour il fut mis en jugement, et comparut devant un tribunal composé des sénateurs (*gérontes*), des éphores et du roi Agis. Quatorze gérontes et le roi votèrent pour la condamnation; mais la majorité l'acquitta. En 395, quand la guerre éclata entre Sparte et Thèbes, Pausanias avec les contingents du Péloponèse, marcha au secours de Lysandre qui avait pénétré en Béotie. En arrivant sous les murs d'Haliarte, il apprit que la veille Lysandre avait été tué dans une bataille indécise, et qu'une armée athénienne venait en aide aux Thebains. Dans cette situation, il n'osa pas renouveler la lutte et consentit à évacuer la Béotie. A son retour à Sparte il fut mis en jugement. Il n'attendit pas la sentence, et s'exilant volontairement, il trouva dans le temple d'Athéné, à Tégée, un asile sûr. Il vivait encore en 385, lorsque son fils et successeur, Agésipolis, assiégea Mantinée, et il intervint en faveur de cette ville. L. J.

Xénophon, *Hellen.*, II, 4; III, 5; V, 2. — Pausanias, III, 5. — Plutarque, *Lysander*, c. 31. — Grote, *History of Greece*. t. X.

PAUSANIAS (Παυσανίας), géographe et archéologue grec, vivait dans la seconde moitié du second siècle après J.-C. On ne connaît de sa vie que quelques détails consignés dans ses écrits. On conjecture, d'après un passage assez obscur de son *Itinéraire*, qu'il était né en Lydie. Il vécut sous le règne de Marc-Aurèle, et termina son ouvrage avant la mort de ce prince, en 180. L'*Itinéraire de la Grèce* par Pausanias (Ἑλλάδος περιήγησις) se divise en dix livres, et contient une description de l'Attique et de la

Mégaride (livre I); de Corinthe, Sicyone, Phlius et l'Argolide (l. II); de la Laconie (l. III); de la Messénie (l. IV); de l'Élide (l. V et VI); de l'Achaïe (l. VII); de l'Arcadie (l. VIII); de la Béotie (l. IX) et de la Phocide (l. X). Il est évident, d'après cet ouvrage, que Pausanias avait visité les pays dont il parle, et on y trouve la preuve qu'il avait parcouru d'autres pays, qui ne figurent pas dans l'*Itinéraire*, entre autres les îles de la Grèce, la Libye jusqu'au temple d'Ammon, et peut-être aussi la Syrie et la Palestine. Il ne se proposa pas, comme Strabon, de faire une œuvre géographique, et il donna peu de place à la description des pays. Son but fut de relever les curiosités que lui offraient les diverses villes de la Grèce et de rédiger une sorte de guide du voyageur. Considéré à ce point de vue, l'*Itinéraire de la Grèce* est un livre excellent, et grâce à la méthode discursive de l'auteur, qui à propos des monuments, rapporte généralement les souvenirs historiques et mythologiques qui s'y rattachent, cet ouvrage contient un trésor inépuisable de notions de tous genres. L'histoire naturelle, la statistique même y figurent. Les remarques de Pausanias sur les tremblements de terre (VII, 24), sur la pierre molle pleine de coquilles marines (λίθος κογχίτης), employées dans les constructions à Mégare, sur le byssus et sur une espèce de ver à soie (VI, 26), montrent l'exactitude de ses observations. A Patras, il fut frappé de ce fait que les femmes étaient deux fois plus nombreuses que les hommes : particularité qu'il explique par la facilité qu'avaient les femmes de gagner leur vie dans les manufactures de cette ville. C'est particulièrement au point de vue de l'histoire de l'art que l'*Itinéraire* est intéressant. Lorsque Pausanias visita la Grèce, ce pays, malgré les spoliations des Romains, conservait une grande quantité d'œuvres artistiques, parmi lesquelles on comptait plusieurs centaines de peintures. Pausanias, qui n'était ni un critique ni un connaisseur, et qui n'avait pas la prétention de l'être, a signalé et décrit avec une parfaite impartialité tout ce qu'il voyait, confondant quelquefois le bon et le médiocre, la célébrité et l'obscurité, mais n'altérant jamais la vérité par des prédilections d'école et de style. Son livre ne contient que des faits, et ces faits dans toute leur simplicité sont infiniment plus précieux à propos de chefs-d'œuvre perdus, comme les peintures de Polygnote à Delphes, et le *Jupiter* de Phidias à Olympie, que les appréciations les plus éloquentes. L'*Itinéraire de la Grèce* par Pausanias fut publié pour la première fois chez Alde, Venise, 1516, in-fol.; mais cette édition est très-incorrecte. Xylander (Holzmann) commença une édition qui fut terminée par Sylburg, et parut avec la traduction latine de Romolo Amaseo, à Francfort-sur-le-Mein, 1583, in-fol., et à Hanau, 1613. L'édition de Kuhn, Leipzig, 1696, in-fol., contient aussi la traduction latine de Romolo Amaseo, publiée pour la première fois à Rome, en 1547, in-4°. L'édition de C.-G. Siebelis, Leipzig, 1822-1823, 5 vol. in-8°, contient un texte revu avec soin, la traduction corrigée d'Amaseo, et un commentaire étendu. L'édition d'Em. Bekker, fondée uniquement sur un manuscrit de la bibliothèque impériale de Paris, est utile pour le texte, mais peu utile pour l'usage ordinaire. Les dernières éditions sont celles de J.-H.-C. Schubart et C. Walz, Leipzig, 1838-1840, 3 vol. in-8°, et de L. Dindorf, Paris, 1845, gr. in-8°, dans la Bibliothèque grecque de A.-F. Didot. La traduction de Clavier avec le texte revu sur plusieurs manuscrits de Paris, parut en 1814, etc., 6 vol. in-8°; elle est exacte et contient de bonnes notes. La traduction anglaise de Thomas Taylor, traducteur de Platon et d'Aristote, est souvent très-inexacte; on fait plus de cas de la traduction allemande de E. Wiedasch; Munich, 1826-1829, 4 vol. in-8°. Le style de Pausanias est sec, heurté, décousu et paraît quelquefois une pénible imitation de Thucydide; cependant, il n'est ni aussi mauvais ni aussi obscur que le prétendent certains critiques, et s'il exige quelques efforts pour être compris, il récompense amplement les efforts des lecteurs, car Pausanias est un des écrivains qui ont renfermé le plus de faits dans un petit espace. L. J.

Siebelis, *Quæstio in Pausaniæ Periegetæ patria et ætate et qualis scriptor esse videatur hic Pausanias*; Bude, 1819, in-4°. — Bœckh, *De stylo Pausaniæ*, 1824, in-4°. — Kœnig, *De Pausaniæ fide et auctoritate in historia, mythologia artibusque græcorum tradendis præstita*; Berlin, 1832, in-8°.

PAUSE (*Jean* Plantavit, sieur de la), savant prélat français, né en 1576, au château de Marcassargues (Gévaudan), mort le 21 mai 1651, au château de Margon, près Béziers. Issu d'une famille originaire d'Italie, il fut élevé dans la religion réformée, dont son père était un des pasteurs, et fit ses études à Nîmes et à Genève. Aussitôt qu'il eut été admis au ministère évangélique, il fut appelé à Béziers pour en exercer les fonctions. Suivant MM. Haag, il ne tarda pas à être harcelé par les Jésuites, se défendit mal et finit par passer dans le camp de ses adversaires. Après avoir publié une *Déclaration catholique* (Paris, 1604, in-12), il reçut la prêtrise et se rendit à Rome, où il étudia avec ardeur les langues orientales sous le savant Gabriel Sionita. L'adresse avec laquelle il conduisit certaines négociations relatives à la querelle du pape Paul V avec Venise, inspira une haute idée de ses talents à l'ambassadeur français; à la recommandation de ce dernier, il devint aumônier de Marie de Médicis et suivit avec le même titre Élisabeth de France en Espagne. Par le crédit de cette princesse, l'abbé de La Pause obtint en 1625 l'évêché de Lodève, que ses infirmités le forcèrent à quitter en 1648 pour se retirer au sein de sa famille. On ne peut pas dire, comme l'ont fait certains auteurs, qu'il se soit gouverné avec une grande prudence, puisqu'il se mêla très-activement aux intrigues contre

Richelieu; impliqué en 1632 dans la rébellion du maréchal de Montmorency, il ne réussit qu'à force de soumissions à apaiser le cardinal, qui d'abord l'avait fait excepter de l'amnistie. On a de lui : *Chronologia præsulum Lodovensium in Gallia Narbonensi*; Aramon, 1634, in-4°; recueil dédié à Richelieu, et qui contient la vie de cent évêques de Lodève; — *Thesaurus synonymicus hebraico-chaldaico-rabbinicus*; Lodève, 1644-1645, 3 vol. in-fol.; outre le vocabulaire, il renferme, sous le titre de *Florilegium*, un choix de proverbes et de maximes tirés de la Bible et du Talmud.

Colomiés, *Bibl. Orientalis*. — Bayle, *Dict. crit.* — Moreri, *Grand Dict. hist.* — Haag frères, *La France protest.* — Poitevin-Peitavi, *Notice sur J. Plantavit de La Pause*; Béziers, 1817, in-8°.

PAUSIAS (Παυσίας), un des peintres grecs les plus distingués, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Disciple de Pamphile, contemporain d'Aristide, de Mélanthius et d'Apelle, il appartenait à la meilleure école et à la meilleure époque de l'art. Brietes, son père, habitant de Sicyone qui, suivant le mot de Pline, fut longtemps la patrie de la peinture, lui donna les premières leçons de cet art. Pausias eut ensuite pour maître Pamphile, qui lui enseigna particulièrement à peindre à l'encaustique. C'est dans cette partie de l'art que Pausias triomphait; il était moins heureux dans le maniement du pinceau, et l'on s'en aperçut quand il entreprit de restaurer les peintures de Polygnote sur les murs du temple de Thespies. Pausias le premier se servit de la peinture à l'encaustique pour décorer les maisons des particuliers; il excellait à orner de petits tableaux les lambris et les panneaux des chambres et aimait surtout à représenter des enfants. Ses adversaires lui reprochant de travailler trop lentement, il fit en un seul jour le tableau d'un enfant, lequel resta célèbre sous le nom d'*hemeresios* (l'œuvre d'un jour). Ses autres peintures les plus remarquables étaient : *le Portrait de Glycère la bouquetière*, que L. Lucullus paya deux talents; *le Sacrifice d'un bœuf*, dans lequel l'animal était peint en raccourci (placé sous le portique de Pompée à Rome); un *Amour tenant une lyre à la main* avec un arc et des flèches à ses côtés; *l'Ivresse* (Μέθη) buvant dans une coupe de verre à travers laquelle on voyait sa figure. Ces deux tableaux ornaient le temple d'Épidaure. Beaucoup de peintures de Pausias, comme d'autres trésors de l'art sicyonien, furent transportées à Rome sous l'édilité de Scaurus lorsque la ville de Sicyone fut réduite à les vendre pour payer ses dettes. Pline mentionne deux disciples de Pausias : Aristolaüs, son fils, et Mechossanes. Y.

Pline, XXXV, 11. — Pausanias, II, 27.

PAUSON (Παύσων), peintre grec, vivait probablement dans le quatrième siècle avant J.-C. Il serait presque entièrement inconnu s'il n'était nommé dans un curieux passage d'Aristote. Ce philosophe dit que parmi les peintres Polygnote peignait ses modèles mieux qu'ils n'étaient, Pauson pires qu'ils n'étaient et Dionysius tels qu'ils étaient. Dans un second passage qui confirme le premier, il dit que les jeunes gens ne doivent pas regarder les peintures de Pauson, mais celles de Polygnote ou de tout autre peintre idéaliste, cherchant le beau (ἠθικός). On voit que Pauson aimait à copier en les exagérant les détails défectueux et repoussants, qu'il était un peintre de caricatures. D'après les allusions d'Aristote, on pense qu'il vivait un peu avant le philosophe; cependant il serait plus ancien, si, comme le croit le scoliaste, il était question de lui dans les *Acharniens* et le *Plutus* d'Aristophane; mais il semble que le Pauson du poëte comique était un misérable parasite ou mendiant qui n'avait avec l'artiste de commun que le nom. L. J.

Aristote, *Poet.*, 2; *Politic.*, VIII, 5. — Aristophane, *Acharn.*, 854; *Plutus*, 602. — Suidas, au mot Παύσωνος πτωχότερος. — Plutarque, *De Pyth. Orac.*, 5.

* **PAUTHIER** (*Jean-Pierre-Guillaume*), orientaliste français, né le 4 octobre 1801, à Mamirolle (Doubs). Après avoir servi deux ans et demi dans un régiment d'infanterie, il rentra, en 1826, dans la carrière civile pour se consacrer à l'étude des langues orientales. Depuis cette époque, il a publié : *Helléniennes, élégies* (1825); — *Mélodies poétiques* (1826); — *Le Pèlerinage de Childe-Harold*, trad. en vers du poëme de Byron (1828 et 1830, in-8°); — *Odes nouvelles de Kalvos*, de Zante, trad. du grec moderne (1826, in-18); — *Essais sur la philosophie des Hindous*, trad. de Colebrooke (1833-1834, in-8°); — *Le Ta-hio*, le premier des quatre livres moraux de la Chine, en chinois, en latin et en français, avec le Commentaire de Tchou-hi et des notes (1837, in-8°); — *le Tao-te-King* (1838, in-4°); — *Description historique de l'Inde*, trad. du chinois (1840, in-8°); — *Les Livres sacrés de l'Orient* (1840, in-8°), comprenant le Chou-King, les Sse-Chou, les lois de Manou et le Koran; — *Confucius et Mencius ou les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine* (1841, in-18, 4e édit., 1852); — *Documents statistiques officiels sur la Chine*, trad. du chinois (1841, in-8°); — *Savitri. Épisode du Mahâbhârata*, trad. du sanscrit (1841, in-8°); — *La Chine* (1837, 2 vol. in-8°), qui fait partie de l'*Univers pittoresque*; — *Sinico-Ægyptiaca, Essai sur la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne* (1842, in-8°); — *Mémoire sur l'authenticité de l'inscription chinoise nestorienne de Si-ngan-fou* (1857); — *L'inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou* en chinois, latin, et français, avec commentaires (1858); — *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances occidentales* (1859). M. Pauthier a fourni des articles au *Globe*, à la *Nouvelle Revue encyclopédique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, au *Journal asiatique*, aux *Annales de philosophie chrétienne*, à la *Revue indépendante*;

et il a donné une introduction et des notes à *la Vie réelle en Chine*, de Milne. Enfin il prépare une édition des *Voyages de Marco Polo*, enrichie de notes géographiques. H. F.

Docum. partic.

PAUTRE (LE). *Voy.* LE PAUTRE.

PAUW (*Pierre*), en latin *Pavius*, anatomiste hollandais, né en 1564, à Amsterdam, mort le 1[er] août 1617, à Leyde. Il était neveu par sa mère des poëtes Jean et Henri Spiegel. Après avoir étudié la médecine à Leyde et à Paris, il se fit recevoir docteur à Rostock (1587), fit un voyage en Italie et enseigna depuis 1589, à Leyde, la botanique et l'anatomie; il y fut aussi chargé de l'amphithéâtre anatomique et du jardin des plantes. Ses principaux écrits sont : *Hortus publicus acad. Lugduno-Batavix*; Leyde, 1603, in-8°; — *Primitiæ anatomicæ de humani corporis ossibus*; ibid., 1615, in-4°; — *Andreæ Vesalii Epitome anatomicum, cum notis*; ibid., 1616, in 4°.

E. Vorstius, *Oratio fun. P. Pauli*; Leyde, 1617, in-4°. — Niceron, *Mémoires*, XII.

PAUW (*Jean-Corneille* DE), philologue hollandais, né à Utrecht vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1749. Il fut chanoine à l'église Saint-Jean dans sa ville natale, et s'occupa pendant toute sa vie de littérature grecque : ses mérites, très-dépréciés par d'Orville (dans le *Critica Vannus*), ont été reconnus par Toup, Wesseling et Chardon de la Rochette, qui fait cependant remarquer son peu de modestie et ses formes dures et tranchantes. On a de lui : *J. Clerici adversus Phileleutheri Lipsiensis* (Bentley) *Emendationes in Menandri et Philemonis reliquias defensio*; Amsterdam, 1711, in-8°; — *De alea veterum*; Utrecht, 1727, in-4° : — *Notæ in Pindarum*; ib., 1747, in-8°; des éditions d'Anacréon, d'Horapollon, d'Eschyle, de Théophraste, d'Aristénète, de Phrynichus, de Quintus Calaber, du *De animalibus* de Philé, etc.

Nova acta eruditorum (année 1749). — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 196. — Van der Aa, *Biographisch Woordenboek*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PAUW (*Corneille* DE), célèbre érudit hollandais, né en 1739, à Amsterdam, mort le 7 juillet 1799, à Xanten (duché de Clèves). Du côté maternel il était petit-neveu du grand pensionnaire de Witt, et il avait lui-même pour neveu le fameux baron de Cloots (*voyez* ce nom). Orphelin dès son jeune âge, il fut envoyé chez des parents qu'il avait à Liége, et un chanoine de la cathédrale lui procura les moyens de suivre à Gœttingue les cours de l'université. Par reconnaissance envers son protecteur qui était décidé à lui résigner son bénéfice, il embrassa l'état ecclésiastique et s'en tint aux ordres mineurs. A cette époque le prince-évêque de Liége le choisit comme négociateur pour la défense de ses intérêts à la cour de Berlin : malgré les offres séduisantes de Frédéric II, qui, afin de le retenir auprès de lui, fit même briller à ses yeux l'expectative de l'évêché de Breslau, le jeune envoyé revint au bout de huit mois dans la petite ville de Xanten, et s'y livra, au sein de la retraite, à son penchant favori pour les recherches savantes. Ce fut là qu'il écrivit successivement, dans un esprit de critique fort brillant, mais souvent hasardé, ses ouvrages sur les Américains, les Égyptiens, les Chinois, les Grecs et les anciens Germains. Au milieu des bouleversements politiques qui affligèrent sa vieillesse, il s'efforça de rester neutre et de garder ces sentiments de paix et de modération qui convenaient si bien à son caractère conciliant et à la simplicité de ses habitudes. Son style en général n'est pas sans mérite, bien qu'on n'y trouve guère ni justesse ni concision. Doué de pénétration et de bonne foi, il mit en avant des idées paradoxales et des assertions tranchantes, qui rencontrèrent dans Voltaire et de Guignes, entre autres, de victorieux contradicteurs. L'abbé de Pauw a publié en français : *Recherches philosophiques sur les Américains*; Berlin, 1768-1769, 2 vol. in-8°; l'édit. de Clèves (1772, 3 vol. in-8°) est augmentée, entre autres morceaux nouveaux, d'une *Défense* de cet ouvrage publiée en 1770, en réponse à dom Pernety; — *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*; Londres (Berlin), 1774, 2 vol. in-8°; elles lui attirèrent de nouvelles critiques de la part des missionnaires jésuites, qui l'accusèrent de n'avoir pas même acquis une notion première de ce qu'il eût fallu savoir pour aborder de telles questions; — *Recherches philosophiques sur les Grecs*; Berlin, 1788, 2 vol. in-8° : c'est celui de ses écrits où il a disserté le plus convenablement. On a encore de lui des articles dans le *Supplément à l'Encyclopédie*. Quant aux *Recherches sur les anciens Germains*, qui pendant dix ans avaient été le principal objet de ses travaux, il en jeta le manuscrit au feu dans un moment de découragement. On a réimprimé ses *Œuvres* à Paris, 1795, 7 vol. in-8°.

Becdelièvre-Hamal, *Biogr. liégeoise*, II. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* (suppl.).

PAUWELS (*Jean-Englebert*), compositeur belge, né le 26 novembre 1768, à Bruxelles, où il mourut le 3 juin 1804. Attaché comme enfant de chœur à la chapelle de la cour où son père était chanteur, il y apprit le violon et les règles de l'harmonie, et compléta à Paris son éducation musicale sous la direction de Lesueur. Après avoir été chef d'orchestre du théâtre de Strasbourg, il revint à Bruxelles (1791) et y occupa le même emploi depuis 1794. Pendant plusieurs années il dirigea des concerts qui furent, jusqu'à l'établissement du Conservatoire, les meilleurs qu'on ait entendus en Belgique. Outre un certain nombre de morceaux de musique instrumentale, il a écrit pour la scène trois opéras-comiques : *La Maisonnette dans les bois*, *L'Auteur malgré lui* et *Leontine et Fonrose* (1804); ce dernier est son meilleur ouvrage.

Biogr. générale des Belges. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

PAVERUS (*Gabriel* FONTANA, dit), littérateur italien, né à Plaisance, vivait à la fin du quinzième siècle; il fut élève de Philelphe, et son zèle pour son maître l'engagea dans une controverse avec Merula; il fut un des principaux fondateurs d'une société qui s'établit à Milan pour seconder les débuts de l'art typographique. Il laissa divers ouvrages qui sont en partie demeurés inédits et qui n'offrent pas beaucoup d'intérêt aujourd'hui. Nous nous bornerons à citer : *Invectiva in G. Merlanum seu Merulam* (Milan, 1481, in-4°); — *Liber s. vita et obitu Galeazi Sfortiæ vicecomitis, Mediolani ducis*, sans lieu ni date, in-4°; ce dernier ouvrage est en vers. G. B.

Sax, *Hist. typographiæ Mediolanensis*. — Tiraboschi, *Storia della literatura italiana*, t. XVIII, p. 98. — *Memorie per la storia litter. di Piacenza*, t. I, p. 98.

PAVESI (*Stefano*), compositeur italien, né le 5 février 1778, à Crème, mort vers 1846, à Venise. Après avoir fait ses études au Conservatoire de Naples, il fut expulsé de cette ville lors de la réaction politique de 1799, et envoyé en France, où il entra dans le corps de musique d'un régiment d'infanterie. La campagne de Marengo, à laquelle il prit part, lui permit de retourner dans sa famille, et dès lors il se mit à écrire pour le théâtre. Pendant vingt-cinq ans il fit représenter sur les grandes scènes de l'Italie où il était appelé un grand nombre d'opéras sérieux ou bouffons, parmi lesquels on remarque: *Il Trionfo di Emilio* (1805); *I Baccanali* (1807); *Il Servo padrone* (1809); *Tancredi* (1812), etc.; *Il Solitario*, joué en 1826 à Naples, a été son dernier ouvrage. En 1818, il fut nommé maître de chapelle à Crème.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

PAVIE (*Raimond* DE BECCARIE DE), baron DE FOURQUEVAUX, capitaine français, né en 1509, à Toulouse, mort en 1574, à Narbonne. Issu d'une famille noble du Milanais qui s'était établie en France sous Charles VII, il servit de bonne heure en Italie sous les ordres de Lautrec. En 1548, il accompagna en Écosse la reine Marie de Lorraine, et remplit ensuite diverses négociations en Italie et en Allemagne. Il se réunit à Pierre Strozzi avec le corps qu'il commandait, assista à la bataille de Marciano (1554), et y fut fait prisonnier. Le bruit de sa mort s'étant répandu en France, sa femme, en l'apprenant, mourut de douleur. Nommé gouverneur de Narbonne (1557), il contribua à chasser les huguenots de Toulouse, et les défit entièrement au village des Lattes, près Montpellier. En 1563 il se rendit en ambassade à la cour d'Espagne. On a de Fourquevaux : *Instruction sur le fait de la guerre ou Traité de la Discipline militaire;* Paris, 1553, in-4° et in-8°, trad. en italien et faussement attribuée à Guill. du Bellay. On conserve ses mémoires et ses lettres à la Bibliothèque impériale.

Son fils, *François*, baron DE FOURQUEVAUX, né vers 1561, au château de Fourquevaux, près Toulouse, mort le 16 mars 1611, fut gentilhomme ordinaire de la chambre, surintendant d'Henri, roi de Navarre, et chevalier d'honneur de Marguerite, sa femme. Son goût pour les voyages l'entraîna à parcourir une grande partie de l'Europe et de l'Asie ainsi que les côtes de l'Afrique; la relation qu'il avait écrite de ses aventures s'est probablement perdue. Il est l'auteur des *Vies des plus grands capitaines français* (Paris, 1643, in-4°), compilation exacte, mais mal écrite. On lui avait attribué, sur le témoignage de Brossette, le recueil de l'*Espadon satirique*, que l'on sait être de Claude d'Esternod. Le poète Regnier lui a adressé une de ses épîtres.

D'Hozier, *Armorial général*. — D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, V. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Brossette, *Notes* de l'édit. de Regnier.

PAVIE (*Jean-Baptiste-Raimond* DE), abbé DE FOURQUEVAUX, petit-fils de *François*, né en 1693, à Toulouse, mort le 2 août 1768, au château de Fourquevaux. Il s'engagea dans le régiment du Roi-infanterie, et y obtint une lieutenance. Sur les vives instances de sa mère, il quitta le métier des armes et entra, en 1717, dans la communauté de Saint-Hilaire à Paris. En se livrant aux exercices de piété, il prit part aux querelles religieuses et écrivit beaucoup de livres de dévotion ou de controverse; on cite de lui : *Traité de la confiance chrétienne* (Paris, 1728, 1781), qui occasionna de grandes disputes; et *Catéchisme historique et dogmatique* (Paris, 1729, 2 vol. in-12), réimpr. en 1766, en 5 vol. avec les suites.

Nouvelles ecclésiast., 7 févr. 1769. — *Biogr. Toulousaine.*

* **PAVIE** (*Théodore*), orientaliste français, né en 1811, à Angers. Il entreprit de bonne heure d'assez longs voyages aux États-Unis, dans l'Amérique méridionale ainsi que dans l'extrême Orient, où il acquit une connaissance approfondie des mœurs et des idiomes asiatiques. De 1852 à 1857, il fut chargé au College de France du cours de langue et de littérature sanscrites. On a de lui : *Voyage aux États-Unis et au Canada;* Paris, 1827, 6 vol. in-8°; — *Choix de contes et nouvelles, trad. du chinois;* Paris, 1839, in 8°; — *Fragments d'un voyage dans l'Amérique méridionale en* 1833; Angers, 1842, in-8°; — *Fragments du Mahâbhârata;* Paris, 1844, in-8°; — *Le San-Kouétchy, trad. sur les textes chinois et mandchou de la Bibl. roy.;* Paris, 1845-1851, 2 vol. gr. in-8°; — *Tarikh-i-Asham;* Paris, 1845, in-8° : récit d'une expédition au pays d'Assam, trad. de l'hindoustani; — *Krichna et sa doctrine;* Paris, 1852, gr. in-8°; — *Scènes et Récits des pays d'outre mer;* Paris, 1853, in-18; — *Bhodja-prabandha;* Paris, 1855, in-4°, texte sanscrit de l'histoire d'un roi de Malwa. M. Pavie a fourni de nombreux articles à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Bulletin* de la *Société de géographie* et au *Journal asiatique*.

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

PAVILLON (*Nicolas*), prélat français, né à Paris, le 17 novembre 1597, mort à Aleth, le 8 décembre 1677. Saint Vincent de Paul, son directeur, l'employa dans diverses missions, et le plaça à la tête des assemblées de charité et des conférences de Saint-Lazare. L'abbé Pavillon reçut la prêtrise à trente ans, et, sans être attaché à aucune paroisse, se livra aux exercices du saint ministère et surtout à celui de la chaire. Vincent de Paul le désigna au cardinal de Richelieu, qui le nomma à l'évêché d'Aleth (juin 1637). Sacré le 21 août 1639, à Paris, il quitta cette ville le 8 octobre, avec la résolution de n'y plus revenir. Son prédécesseur, Étienne de Polverel, avait tenu une conduite peu édifiante, et son clergé ne l'avait que trop bien imité. Nicolas Pavillon travailla aussitôt à son instruction et à sa réforme, et par suite de ses sages règlements, il parvint à détruire les plus déplorables abus. Son diocèse changea de face, l'ignorance et les désordres en furent bannis. Ses relations d'amitié avec le docteur Arnauld et ses partisans l'entraînèrent dans quelques démarches qui ne furent pas généralement approuvées. Vincent de Paul fit à Pavillon à cet égard des observations dont le prélat ne tint pas compte, et après la mort de ce saint, l'évêque d'Aleth se prononça d'une manière plus ouverte. Il donna (1er juin 1665) un mandement où, dans la signature du Formulaire, il distinguait le fait du droit, et n'exigeait point la créance du fait. Mis à l'index (18 janvier 1667), ce mandement prévint Louis XIV contre Pavillon, et suscita de longues négociations avec la cour de Rome. Pendant leur durée, Pavillon publia pour son diocèse un *Rituel* qui fut attribué à Arnauld, et fut condamné à Rome par un décret du 9 avril 1668. L'évêque d'Aleth lança en juillet suivant une lettre pastorale contre ce bref, et, malgré les anathèmes, il fit imprimer de nouveau son livre, en y joignant les approbations de quelques prélats ses amis. Le rituel ne continua pas moins d'être observé dans le diocèse d'Aleth; toutefois Pavillon adressa plus tard au pape un mémoire où il semblait flotter entre la soumission et le désir de soutenir son ouvrage. Pavillon, rigide observateur de la résidence, ne s'éloigna de son diocèse que pour aller prêcher à Toulouse, à Narbonne et à Rodez. On a de lui : *Rituel à l'usage du diocèse d'Aleth;* Paris, 1667 et 1670, in-4°; — *Ordonnances et statuts synodaux;* Toulouse, 1670; Paris, 1675, in-12; — *Lettre écrite au roi;* 16 4, in-4°. Il s'agissait du droit de régale auquel Pavillon refusait de se soumettre, et cette lettre, sur le réquisitoire de l'avocat général Talon, fut supprimée par arrêt du parlement de Paris du 12 décembre 1664. H. F.

Vie de H. Nicolas Pavillon, évêque d'Aleth; Saint-Miel, 1738, 3 vol. in-12. Elle a été composée par Antoine de la Chassagne et par Lefèvre de Saint Marc sur des *Mémoires* faits ou revus par Louis Duvaucel, chanoine théologal d'Aleth, l'un des exécuteurs testamentaires de Nic. Pavillon. — *Nécrologe de Port-Royal*, p. 461. — Cl. Lancelot, *Relation du voyage d'Aleth*, 1732, in-12.

PAVILLON (*Étienne*), littérateur et poëte français, né à Paris, en 1632, mourut dans la même ville, le 10 janvier 1705. Neveu de cet évêque d'Aleth que sa sainteté austère, puis son penchant pour le jansénisme, avaient rendu célèbre, il fit d'abord auprès de son oncle quelques études théologiques, dont il ne profita guère, à en juger par ses œuvres. Jeune encore, il alla remplir au parlement de Metz les fonctions d'avocat général, et il y avait dix ans qu'il s'en acquittait avec un succès véritable, quand des revers de fortune éprouvés par sa famille, et en outre sa délicatesse de constitution et son amour du repos, le déterminèrent à se défaire de sa charge, malgré tous les efforts des magistrats et des amis qu'il s'était créés dans cette ville. Il quitta donc Metz, et revint à Paris mener une vie indépendante. Pavillon se lança dans le monde, où son esprit aimable et facile lui valut de nombreux triomphes; aussi, quand une goutte cruelle et prématurée le cloua chez lui, n'eut-il pas de peine à se faire de sa propre maison le centre d'un cercle choisi. On recherchait de toutes parts les agréments de sa conversation, piquante sans aigreur, malicieuse sans méchanceté, polie sans fadeur, instructive au besoin, sans pédantisme. Joignez à ces mérites de l'homme du monde ceux de l'honnête homme, et tous les avantages extérieurs de la beauté, vous comprendrez sans trop de peine comment Pavillon en vint bien vite à être apprécié fort au-dessus de son mérite, et regardé comme le continuateur de Voiture. Les grands seigneurs surtout, séduits par ses qualités aimables et sa distinction naturelle, en firent leur poëte préféré, et il n'en fallut pas davantage pour que toutes les faveurs se missent à pleuvoir sur lui. Pavillon fut un de ces hommes heureux à qui tout sourit, et que tous les bonheurs, toutes les récompenses officielles viennent trouver sans qu'ils aillent au-devant. Il avait écrit à Furetière une lettre piquante contre l'Académie; cela n'empêcha pas l'Académie de le choisir, en 1691, pour succéder à Benserade, avant qu'il eût fait aucune démarche et qu'il eût sollicité des suffrages dont, sans doute, dans sa modestie sincère, il jugeait ses frivoles opuscules et ses petits vers trop peu dignes. Quelques années plus tard, il remplaçait Racine à l'Académie des inscriptions. Protégé par des personnages influents, et spécialement par Bossuet, qui est bien l'un des noms qu'on se serait le moins attendu à trouver en cette circonstance, il ne tint qu'à lui d'être nommé gouverneur du duc du Maine. Enfin il fut distingué par le roi, et reçut une pension de 2,000 livres. Qu'aurait-on pu faire de plus pour Corneille? Mais Corneille, qui manquait d'un bouillon dans sa dernière maladie, était simplement un homme de génie et nullement un homme du monde. Pa-

villon fut reçu à l'Académie française par Charpentier, le 17 décembre 1691, au milieu de l'un des plus grands concours de hauts personnages et des plus vifs applaudissements qui se fussent jamais produits. Sa petite harangue, pâle, froide, insignifiante, débitée de sa belle voix sonore, parut une merveille. La même faveur accompagna Pavillon jusqu'au terme de sa vie, et lui demeura même encore fidèle après sa mort. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans : quand on apprit cette nouvelle, l'abbé Bignon improvisa aussitôt, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en l'honneur de son ancien confrère, un éloge chaleureux, que renouvela plus tard l'abbé Tallemant. On célébra sa mort dans une pièce de vers, en ces termes :

Pavillon ne vit plus; les Amours en gémissent,
Apollon en verse des pleurs,
Et sur le Mont Sacré les échos retentissent
Des tristes regrets des neuf sœurs:
Rival ingenieux d'Ovide,
S'il vouloit fléchir une Iris,
Les Grâces dictoient ses écrits,
Et l'Amour lui servoit de guide....
France, tu ne peux trop faire voir ta tristesse;
En le perdant, tu perds ton plus bel ornement.

Tout cela est fort exagéré. La gloire de Pavillon serait restée plus intacte si l'on n'avait eu l'idée malencontreuse d'imprimer ces petits jeux d'esprit, ces badinages en prose et en vers, qui, grâce à l'amabilité de l'homme et à sa belle voix, passaient pour fort jolis dans sa *cabale*, mais que, malgré un certain mérite de naturel, de facilité, de grâce, et parfois de délicatesse, nous trouvons aujourd'hui bien fades et bien faibles. A chaque époque, il y a eu des hommes qui se sont dépensés tout entiers dans la société qui les entourait, qui se sont faits les courtisans de l'à-propos, qui ont sacrifié leur gloire future à leur célébrité présente, et qui, prodiguant leur esprit dans les causeries et les rapports quotidiens, n'en ont gardé pour leurs livres que la plus maigre part. Encore cet esprit est-il, pour ainsi dire, un esprit tout local, qui s'est évaporé en arrivant jusqu'à nous. Quand on les lit, si on veut comprendre leur succès, il faut faire effort pour remonter en arrière et se replacer dans leur milieu. Ils sont punis d'avoir trop pris la livrée particulière de leur temps et de leur salon. Ce fut le malheur de Voiture; c'est aussi, et bien plus, celui de Pavillon, son pâle imitateur, poëte chétif qui fait ce qu'il peut pour se guinder jusqu'à son modèle, décalque effacé de ce sémillant original, et bien inférieur à Chaulieu dans la poésie fugitive et les petites pièces de société. Ses deux minces in-12 renfermant des stances, des madrigaux, des lettres en prose mêlées de vers, toutes sortes de futiles badinages, produisent un effet soporifique sur le lecteur moderne. Tous les sujets lui sont bons; il écrit indifféremment : — *Lettres patentes à un ami, portant permission de faire ce qu'il lui plaira en sa maison de La Celle;* — *A M... sur son carrosse versé, les chevaux ayant pris le mors aux dents;* — *Lettre à deux dames paresseuses;* — *A une dame sur un mal de tête;* — *Lettre à Mme Damon sur la mort de son chien Moufle;* — *A Mlle du Châtelier, en lui envoyant pour étrennes une boîte dans laquelle il y a une petite tortue brillante et mouvante*, et une foule d'autres lettres ou stances à *Iris* sur des matières aussi peu graves. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître qu'il a su mettre de l'aisance et du goût dans quelques-unes de ces frivolités, et qu'il s'est parfois essayé sur un ton plus sérieux et dans des sujets plus élevés, quoiqu'il manque toujours de souffle, d'originalité et de force. Mais on ne peut en vouloir à la postérité d'avoir laissé sans les ouvrir tous ses billets, dont pas un n'était à son adresse. Voltaire a fait au *doux mais faible* Pavillon tout l'honneur auquel il pouvait prétendre, en l'admettant au seuil de son Temple du goût, loin du sanctuaire. — Les *Œuvres* de Pavillon ont été réunies plusieurs fois, entre autres à La Haye, en 1715 et 1747, in-12; à Amsterdam et à Paris, 1720, 2 vol. in-12. Victor FOURNEL.

D'Alembert, *Hist. de l'Académie des belles-lettres.* — *Éloge de M. Pavillon*, en tête de l'édit. de La Haye, 1715, in-12. — Titon du Tillet, *Le Parnasse françois.*

PAVILLON (*Jean-François* DU CHEYRON, chevalier DU), marin français, né à Périgueux, le 29 septembre 1730, mort en mer, le 12 avril 1782. Reçu garde de la marine le 8 mai 1748, il fit jusqu'en 1754 deux campagnes au Canada. Toute la période de 1766 à 1775, sauf une courte campagne à Saint-Domingue, fut consacrée au développement de ses idées sur la rénovation de la tactique navale, et il publia : *Signaux de nuit et pour le temps de brume;* Versailles, 1773, in-fol.; — *Mémoire sur la tactique navale*, publié en 1787; — *Signaux de brume pour l'escadre du roi, commandée par M. le comte de Guichen, capitaine des vaisseaux du roi, l'an* 1775; Brest, in-fol.; — *Signaux de jour, de nuit et de brume pour les armées navales commandées en* 1776 *par M. du Chaffault, en* 1778 *et* 1779 *par M. le comte d'Orvilliers, suivie du projet de signaux de M. du Pavillon;* Brest, 1776-1779, in-fol. Pavillon commanda en 1780 le vaisseau *Le Guerrier* qui se fit remarquer par la précision de ses manœuvres. De 1781 à 1782, capitaine de pavillon du marquis de Vaudreuil, sur *Le Triomphant*, il fut tué dans le combat du 12 avril 1782, sous la Dominique. P. L.

Archives de la Marine. — *Mém. de du Pavillon.* — *Mém. sur la Tactique navale* par Verdun de La Crenne. — Audibert de Ramatuelle, *Cours de tactique navale.*

* **PAVY** (*Louis-Antoine-Augustin*), prélat français, né à Roanne (Loire), le 18 mars 1798. Professeur d'histoire et de discipline ecclésiastique à la faculté de théologie de Lyon (octobre 1838), puis doyen de cette faculté, il fut nommé, le 26 février 1846, à l'évêché d'Al-

ger. On a de M. Pavy : *Les Grands Cordeliers de Lyon ou l'Église et le couvent de Saint-Bonaventure, depuis leur fondation*; Lyon, 1836, in-8°; — *Les Cordeliers de l'Observance à Lyon*; 1836, in-8°; — *Règle de foi catholique. Commonitoire de saint Vincent de Lérins, et Lettre sur l'usage de l'Écriture sainte*; 1839, in-12; — *Lettres sur le célibat ecclésiastique, à M. le lieutenant général d'Hautpoul, gouverneur général de l'Algérie*; 1851 et 1857, in-8°; — *Du Mahométisme*; 1853, in-8°. Ses mandements, instructions, discours et lettres pastorales ont été réunis, sous le titre d'*Œuvres*, 1858, 2 vol. in-8°.

H. F.

Almanach du Clergé. — *La littérature contemporaine.*

* **PAXTON** (Sir *Joseph*), architecte et horticulteur anglais, né en 1803, à Milton-Bryant (comté de Bedford). Élevé à l'école libre de Woburn, et le plus jeune enfant de parents d'une condition peu aisée, il fut de bonne heure obligé de chercher les moyens de suffire à son existence. Devenu habile jardinier, il obtint un emploi au château de Chiswick, propriété du duc de Devonshire, et eut la bonne fortune d'attirer l'attention de ce seigneur, qui le fit venir à son château de Chatsword, et lui donna non-seulement la direction des jardins et parcs de cette magnifique résidence, mais encore l'administration de ses immenses propriétés dans le comté de Derby. Sous sa direction, les jardins et les parcs de Chatsword furent établis sur de nouveaux dessins qui les rendirent les plus splendides de toute l'Angleterre. Une grande serre de 300 pieds de long sur 145 de large qu'il y fit construire avec une élégante simplicité commença sa réputation d'architecte. Desservie par un chemin de fer souterrain, aérée, chauffée et éclairée par un système aussi ingénieux que nouveau, cette serre donna quelques années plus tard l'idée du Palais de cristal. L'exposition universelle de Londres fournit à M. Paxton l'occasion de se produire avec éclat. Les plans de construction du futur édifice avaient été mis au concours par la Commission royale, et deux cent trente-trois artistes de tous les pays avaient envoyé leurs projets, qui pour la plupart parurent impraticables. Celui d'un Français, M. Hector Horeau, avait cependant réuni les suffrages lorsque la Commission adopta définitivement un nouveau plan, qu'appuyèrent vivement le prince Albert et l'ingénieur Stephenson, et qui au premier abord avait été traité de conception fantastique. Ce plan était l'œuvre de M. Paxton. Conçu ou plutôt improvisé en dix jours, il excita par sa simplicité grandiose un enthousiasme général, bien que les architectes se montrassent disposés à railler le plan d'un « jardinier » et à dire que ce n'était qu'une grande serre. Chargé d'en surveiller l'exécution, l'auteur réussit à livrer dans le court délai de cinq mois le colossal édifice de Hyde-Park aux merveilles de la première exposition universelle (1er mai 1851). L'année suivante, M. Paxton fit démonter pièce par pièce le Cristal-Palace, qui, reconstruit avec des remaniements à Sydenham, est devenu un musée universel des sciences et des arts. Son mérite lui valut l'honneur d'être créé chevalier. Depuis cette époque, M. Paxton, qui en décembre 1854 est devenu membre du parlement pour Coventry, a paru disposé à continuer la profession d'architecte; mais la seule œuvre importante qu'il a produite est le château de Ferrières en France pour M. le baron J. de Rothschild; il a aussi fait de notables changements au château de M. A. de Rothschild, à Mentmore (comté de Buckingham). Il est juste de mentionner également son projet d'entourer Londres d'une arcade magnifique, qui enceindrait un chemin de fer mû par le système atmosphérique. Il fut aussi l'organisateur du *corps des travailleurs de l'armée*, qui a rendu de si grands services dans la campagne de Crimée. S'occupant de l'horticulture au point de vue scientifique, M. Paxton a publié : *Traité pratique de la culture du dahlia*, 1838, un petit *Dictionnaire de botanique*, avec M. Lindley, en 1840, et un *Almanach du fermier*, qui a eu un immense succès. Il a en outre fourni des articles aux *Annales horticoles* (Horticultural Register), au *Magasin botanique* (Botanical Magazine) et à divers autres recueils.

H. F.

The English Cyclopædia. — Vapereau, *Dictionn. des Contemporains.*

PAYAN DU MOULIN (*Joseph-François* DE), homme politique français, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux, le 19 février 1759, mort le 20 mai 1852, à Alixan (Drôme). D'une famille ancienne du Dauphiné, dont plusieurs membres avaient rempli des fonctions importantes dans la magistrature et dans l'armée (1). Il était conseiller-maître à la chambre des comptes lors de la révolution; il fut alors nommé administrateur, puis procureur général syndic du département de la Drôme. Il réussit à y maintenir l'ordre sans violence. En avril 1794, il fut appelé à Paris en qualité de commissaire de l'instruction publique. Proscrit au 9 thermidor an II comme robespierriste, il se réfugia en Suisse. En vendemiaire an IV, il revint en France, et exerça les fonctions de

(1) Parmi ces membres on remarque : *Louis de* PAYAN DU MOULIN, né en 1709, mort à Aubenas (Vivarais), en 1790. Il a puissamment contribué à l'amélioration de la culture dans le département de l'Ardèche. Il y a naturalisé le premier les mûriers nains et perfectionné la culture de la vigne. Les États du Languedoc lui décernèrent plusieurs prix. Ami de Vaucanson, il lui dédia un *Essai sur la théorie des vents*. On a encore de lui divers mémoires *sur la Culture du mûrier*; *sur l'Éducation des vers à soie*; *sur l'Économie politique*; *sur l'Organisation militaire*; *sur les Impôts*; *sur les meilleures Lois pénales pour la répression des crimes*, etc., etc.

Son frère, *Joseph* DE PAYAN DE L'ÉTANG, colonel, fut tué en Flandre au Camp-des-cinq-Étoiles (1745). Il laissa une fille, *Marie-Hon.-Henriette* DE PAYAN, marquise de Rivière d'Antremont, puis baronne de BOURDIC-VIOT, qui s'est distinguée dans les lettres (*voy.* BOURDIC).

directeur des contributions directes jusqu'en 1816. Payan du Moulin était membre de plusieurs sociétés littéraires, et a laissé différentes pièces en vers et en prose, insérées dans *Le Mercure*, *Le Courrier de l'Europe* et autres ouvrages periodiques.

L'abbé Rozier, *Cours complet d'agriculture*. — Faujas de Saint Fond, *Histoire naturelle du Dauphine*.

PAYAN (*Claude-François* DE), homme politique français, parent du précedent, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Dauphiné), le 4 mai 1766, guillotine à Paris, le 10 thermidor an II (28 juillet 1794). Destiné à l'etat militaire, il entra comme officier dans l'artillerie, et rompant dès 1790 avec les traditions de sa famille, il quitta son corps pour venir à Paris pérorer dans les sociétés populaires. En 1793, il fut nommé administrateur de la Drôme. Envoyé en mission à Paris, il connut Robespierre, et devint un de ses partisans les plus dévoués près la commune de Paris. Il y succéda à Chaumette dans la place d'agent national procureur de la commune. Payan mettait une grande fermeté dans l'exécution des mesures qu'il faisait voter par une certaine éloquence. Il montra beaucoup d'énergie lors des événements de thermidor, et si Robespierre eût suivi ses conseils et ceux de Coffinhal, il est probable que l'Assemblée aurait eu le dessous. Mis hors la loi avec ses collègues de la commune de Paris, il mourut avec un grand courage. Outre un journal *L'Anti-fédéraliste* dirigé contre les girondins et rédigé avec talent, on a de Payan plusieurs écrits en prose et en vers d'un style élégant et facile, et un *Mémoire sur les fossiles du Bas-Dauphiné* (Avignon et Paris, 1785, in-12). H. L—R.

Le Moniteur universel, an II. — Norvins, *Biographie universelle des Contemporains*. — Rochas, *Biogr. du Dauphiné*.

PAYEN (*Antoine-François*), jurisconsulte francais, né vers 1610, à Avignon. Reçu docteur de l'université de cette ville, il y professa dès 1642 la jurisprudence civile pendant plus de vingt ans. En 1673 il obtint de Louis XIV de grands privilèges pour cet établissement. Zélé partisan de Barthole, il institua en son honneur une académie particulière. On a de lui : *Prodromus Justinianeus historiaque juris chronologica*; Paris, 1665, in-8°; — *Jurisprudentiæ propylæum ad historiam juris*; Avignon, 1685, in-12; — quelques opuscules astronomiques et poetiques, dont Gassendi, Kircher et Hevelius ont parlé avec éloge.

Cadecombe, *Nouv. disquis. lég.*, ch. 22. — *Messager de Vaucluse*, 2 et 5 mai 1830.

PAYEN (*Batile*), érudit français, né vers 1680, à Cendrecourt (Franche-Comté), mort le 23 août 1756, à Luxeuil. Ayant embrassé la règle des Bénédictins de Saint-Maur, il professa la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Murbach, et remplit ensuite divers emplois dans celle de Luxeuil. On n'a de ce savant religieux aucun ouvrage imprimé; mais il avait laissé un grand nombre de manuscrits, que la révolution a dispersés, et parmi lesquels nous rappellerons une *Bibliothèque Sequanoise* (in-4° et 2 vol. in-fol., avec les addit. du P. Laire); des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres du comté de Bourgogne* (in-4°); une *Histoire de l'abbaye de Luxeuil*; un *Vocabularium nominum celticorum*, etc.

Dom Tassin, *Hist. de la congrég. de Saint-Maur*.

* **PAYEN** (*Anselme*), chimiste français, né à Paris, le 6 janvier 1795. Après avoir suivi les cours de Vauquelin et de Thenard, il dirigea une fabrique de sucre de betterave que son père avait établie à Vaugirard. En 1835, il suppléa M. Dumas dans son cours de chimie appliqué aux arts et à l'agriculture. Il devint ensuite professeur à l'École des arts et manufactures, puis au Conservatoire des arts et métiers. En 1842, il succéda à Audouin dans la section d'économie rurale de l'Académie des sciences. Doué d'un esprit éminemment pratique, M. Payen s'est peu livré aux spéculations de pure théorie. Ses principaux ouvrages sont : *Traité élémentaire des réactifs* (1822); — *La Chimie enseignée en 22 leçons* (1825); — *Traité de la fabrication des diverses sortes de bières* (1829); — *Cours de chimie élémentaire et industrielle* (1830-1831, 2 vol.); — *Cours de chimie appliquée* (1847), etc. M. Payen a encore publié de nombreux mémoires dans les recueils spéciaux et des rapports dans les *Comptes rendus de l'Acad. des sc.* Il s'est particulièrement livré à la chimie industrielle. E.-M.

Vapereau, *Dict. des Contemporains*.

* **PAYEN** (*Jean-François*), médecin français, né à Paris, le 24 juin 1800. Docteur de la faculté de cette ville, il s'est livré depuis trente ans à des études spéciales sur les eaux minérales, et il a formé une collection d'environ 4,000 ouvrages relatifs à ces eaux. Il a rédigé plusieurs écrits parus sous le nom du docteur *Souberbielle*, notamment un mémoire sur l'opération de la taille, qui valut à celui-ci le prix Montyon, et que l'Académie de médecine a inséré dans ses *Mémoires* (t. VIII, 1840). On a aussi de lui : *Notice sur les eaux minérales thermales de Louesche* (*Suisse, canton de Valais*); Paris, 1828, in-8°; — *Notice sur les eaux minérales de Saint-Gervais* (*en Savoie*); Paris, 1852, in-8°; 3° édit., Paris, 1854, in-8°. Admirateur fervent de Montaigne, et possesseur d'une précieuse collection de documents relatifs à cet éminent penseur, il a publié : *Notice bibliographique sur Montaigne*; Paris, 1837, in-8°; — *Documents inédits ou peu connus sur Montaigne*, nos I-IV; Paris, 1847-1856, 4 vol. in-8°; — *Notice bio-bibliographique sur La Boëtie*, etc.; Paris, 1853, in-8°. Il a donné des articles à la *Revue médico-chirurgicale*, à la *Gazette des hôpitaux*, à la *Nouvelle Biographie générale*, au *Bulletin du Bibliophile*, etc. E. R—D.

Documents particuliers.

PAYER (*Jean-Baptiste*), botaniste français,

né le 3 février 1818, à Asfeld (Ardennes), mort à Paris, le 5 septembre 1860. Nommé, en 1840, professeur de géologie et de minéralogie à Rennes, il vint en 1841 à Paris, pour occuper la chaire de botanique à l'École normale et suppléer de Mirbel à la Sorbonne. En 1848, secrétaire de M. de Lamartine, élu représentant du peuple par le département des Ardennes, il siégea au centre gauche de l'Assemblée constituante. En 1852, il fut nommé professeur d'organographie végétale à la Faculté des sciences de Paris, et, en 1854, membre de l'Académie des sciences (section de botanique). Les principaux ouvrages de Payer sont sa *Botanique cryptogamique*, et un *Traité d'organogénie végétale comparée*, reproduction méthodique des nombreux mémoires publiés par ce botaniste dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. E. M.

Vapereau, *Dict. des Contemporains.*

PAYKULL (*Gustave*, baron DE), naturaliste suédois, né le 21 août 1757, à Stockholm, où il est mort, le 28 janvier 1826. De bonne heure il se fit remarquer par son talent pour la poésie et le goût de l'histoire naturelle. Entré en 1779 au département des affaires étrangères, il devint premier secrétaire du roi (1794) et conseiller de la chancellerie (1796); nommé maréchal de la cour en 1815, il reçut en 1818 le titre de baron. A deux reprises différentes il avait, dans le but de s'instruire, visité les pays étrangers et recueilli un grand nombre de productions naturelles. Ses travaux spéciaux lui avaient ouvert dès 1791 les portes de l'Académie des sciences de Stockholm. Outre plusieurs mémoires qu'il a fournis au recueil de cette société, il a publié des monographies sur les genres de coléoptères suédois non classés jusqu'alors (*Monographia staphylinorum*, 1789; *M. caraborum*, 1790; *M. curculionum*, 1792; *M. hysteroidum*, 18..), une partie de la faune suédoise (*Insecta;* 1778-1800, t. I à III), etc. En se livrant à son occupation favorite, il ne négligeait point la poésie, et donna successivement, à des intervalles très-rapprochés, les traductions d'Anacréon, de Sapho, de Bion et de Moschus, deux tragédies, *Virginie* et *Donald*, une comédie intitulée *Ordenswurmen*, qui fut défendue, et beaucoup de pièces légères et d'épigrammes. Plusieurs naturalistes ont donné le nom de Paykull à diverses espèces d'animaux (*rallus P.*, *scolapax P.*, *amarygmus P.*, etc.).

Gezelius, *Biografisk-Lexicon.*

PAYS (LE). *Voy.* LE PAYS.

PAZ (*Jean-Augustin* DU), généalogiste français, né en Bretagne, mort à l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, le 29 décembre 1631. Il appartenait à l'ordre des Dominicains. On a de lui : *Histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de Bretagne;* Paris, 1619, in-fol. C'était la troisième partie d'une *Histoire des rois, ducs et princes de Bretagne*, pour laquelle les états de Bretagne accordèrent 300 livres à l'auteur; — *Généalogie des maisons de Rosmadec et de La Chapelle;* Rennes, 1629, in-4°; — *Généalogie de la maison de Molac;* Rennes, 1629, in-4°. Du Paz avait en outre laissé divers travaux manuscrits, qu'on voit encore à la Bibliothèque impériale. P. L—T.

Notice sur du Paz, par M. Bizeul, dans la *Biographie Bretonne.*

PAZMANY (*Pierre*), cardinal hongrois, né le 4 octobre 1570, à Grosswardein, mort à Presbourg, le 19 mars 1637. A l'âge de treize ans il se convertit au catholicisme, entra ensuite dans l'ordre des jésuites et enseigna la théologie à Graetz. En 1607 il revint dans son pays, et s'attacha dès lors à combattre les progrès du protestantisme y joignant à une éloquence entraînante les manières les plus séduisantes, il réussit complétement dans son entreprise. Nommé en 1616 archevêque de Gran, il usa de sa position comme primat du royaume, pour faire élire au trône, en 1618, l'archiduc d'Autriche Ferdinand. Il dépensa plus d'un demi-million de florins à fonder des établissements d'enseignement, tels que l'université de Tyrnau, qui, transportée à Pesth, existe encore aujourd'hui, le *Pazmaneum* à Vienne, etc. En 1632 il se rendit à Rome pour y négocier la médiation du pape Urbain VIII en faveur du rétablissement de la paix (*voy.* MEDNYANSKY, *P. Pazmanyi Legatio romana;* Pesth, 1830). Trois ans auparavant il avait été nommé cardinal. Il a écrit en latin et en hongrois, langue qu'il maniait mieux qu'aucun de ses contemporains, une quinzaine d'ouvrages de controverse et de dévotion, parmi lesquels nous citerons : *Hodegus, seu dux ad veritatem, in quo ostenditur vanitas sectarum catholicæ fidei adversantium;* Pesth (1613, 3 vol. in-fol.); — *Conciones in Evangelia omnium dominicarum* (1636 et 1767, in fol.).

Horanyi, *Memoriæ Hungarorum*, t. III. — Podhradezky, *Vie de Pazmany* (en hongrois; Bude, 1836.

PAZZI (Famille des). Cette maison, l'une des premières de Florence, devenue célèbre par sa conspiration contre les Médicis, était originaire du Val d'Arno supérieur, où elle avait des fiefs considérables. Unie aux gibelins, elle fit d'abord la guerre à la république florentine. Vers la fin du quatorzième siècle, les Pazzi se vouèrent au commerce, acquirent de grandes richesses, et parvinrent aux premiers honneurs de l'État. Cependant les Médicis s'élevaient au-dessus de tous, et tenaient Florence sous leur dépendance; les Pazzi formèrent, en 1478, le projet de les renverser. Le chef de la famille était *Jacopo* PAZZI, dont l'un des neveux, nommé *Guillaume*, avait épousé Blanche, sœur de Laurent et de Julien de Médicis. Un autre, nommé *Jean*, avait été dépouillé par ces deux chefs de l'État d'un héritage auquel il avait des droits. Un troisième, *Francesco*, s'était retiré à Rome, où il était banquier du pape Sixte IV. Ce pontife, qui, ainsi que son neveu Jérôme Riairo,

nourrissait une haine invétérée contre les Médicis, chercha dans les Pazzi des instruments de vengeance : il engagea Francesco à retourner à Florence. Jacopo Pazzi, et l'archevêque de Pise, Salviati, entrèrent dans la conspiration. Jacopo Poggio, Bernardo Bandini, et le condottiere Baptiste de Montesicco furent choisis pour seconder les conjurés. On convint de frapper en même temps des deux Médicis à l'église pendant le service divin. Bandini et Francesco Pazzi se chargèrent de tuer Julien; Montesicco répondit de Laurent; mais lorsqu'il sut que le moment choisi était l'élévation, il eut horreur de ce sacrilége. Deux prêtres, Stefano Bagnone et Antonio Maffei, prirent sa place. Le 26 avril 1478, ils tentèrent de mettre leur projet à exécution. Le secret avait été parfaitement gardé, toutes les mesures étaient prises, et pourtant rien ne réussit. Julien succomba; mais Francesco Pazzi le frappa si fort qu'il se blessa lui-même à la cuisse. Maffei blessa légèrement Laurent à la gorge; tirant aussitôt son épée, celui-ci se mit en défense et se renferma dans la sacristie avec ses amis. L'archevêque Salviati, qui avait voulu s'emparer du palais public, fut arrêté par le gonfalonier César Petrucci. Jacopo Poggio, qui était avec lui, fut immédiatement pendu. Jacopo Pazzi invitait les Florentins à prendre les armes, mais il dut s'enfuir; arrêté par les paysans et ramené à Florence, il fut pendu, ainsi que son neveu Francesco et Salviati. Soixante-dix conjurés périrent des mains de la populace ou du bourreau. *René* PAZZI, qui n'avait point trempé dans la conspiration, fut néanmoins exécuté. Guillaume seul fut sauvé par l'intercession de sa femme. Bernardo Bandini put se mettre en sûreté. Le cardinal Riario, envoyé par le pape, fut arrêté et accablé d'outrages; mais on le remit en liberté pour apaiser le saint-siége qui avait lancé l'interdit sur la ville de Florence. Ange Politien, dévoué aux Médicis, a écrit l'histoire de cette conjuration (impr. à Florence, 1478, in-4°, réimpr. depuis et trad. en français par Le Noble, Paris, 1698, in-8°: rare) Alfieri l'a prise pour sujet d'une de ses tragédies Les comtes de Pac, en Pologne, passent pour les descendants de cette famille florentine exilée. [*Encycl. des Gens du Monde.*]

PAZZI (*Cosme*), prélat italien, né en 1467, à Florence, où il mourut, le 9 avril 1515. Fils de Guillaume Pazzi et de Blanche de Médicis, sœur de Laurent, il fut pourvu par Alexandre VI d'un canonicat dans l'église d'Oléron en France, et bientôt après de ce siége épiscopal, dont il ne prit jamais possession. Déjà, dès le 14 septembre 1496, les Florentins l'avaient député auprès de l'empereur Maximilien au sujet de la médiation offerte par ce prince concernant la guerre de Pise et la ligue d'Italie. A son retour, il fut élu, le 17 avril 1497, évêque d'Arezzo, et il renonça à ses prétentions sur le siége d'Oléron. Alexandre VI le chargea d'une mission en Espagne, puis d'aller en France complimenter Louis XII sur son avénement à la couronne. Le pape Jules II le transféra le 5 juillet 1508 à l'archevêché de Florence, et sa mort prématurée le priva de la pourpre, à laquelle l'eût certainement élevé Léon X, son oncle maternel. Cosme Pazzi fit connaître le premier, par une traduction latine, les *Dissertations* de Maxime de Tyr. Trois éditions de sa traduction (Rome, 1517; Bâle, 1519; Paris, 1554, in-fol.) précédèrent la publication du texte grec original qu'Henri Estienne fit paraître seulement à Paris, 1557, in-8°. La traduction de Cosme vit le jour par les soins de Pierre Pazzi, son frère.

Son frère *Alexandre*, né à Florence, en 1469, mort vers 1535, est auteur de quelques tragédies, tombées dans l'oubli. Sa version de *la Poétique* d'Aristote obtint les éloges de Paul Jove. H. F.

Italia sacra, t. I, p. 431, et t. II, p. 182. — *Hist. de la noblesse du comtat Venaissin*, t. II. — Combes-Dounous, *Dissertations de Maxime de Tyr* (Introduction).

PAZZI (*Madeleine* DES). *Voy.* MADELEINE.

PAZZIS (*Maximin-Roch* DES SEGUINS, connu sous le nom de *Maxime* DE), littérateur français, né le 28 mai 1764, à Carpentras, mort le 24 août 1817, à Paris. Il appartenait à une ancienne famille du comtat Venaissin. Jeune encore il fut pourvu d'un riche bénéfice dans le diocèse d'Amiens, dont son oncle M. d'Orléans La Mothe était évêque. Après avoir émigré en Angleterre, il devint grand vicaire de M. de Boulogne, évêque de Troyes (1809), quitta cet emploi en 1811 lors de l'arrestation de ce prélat, et accompagna en 1813 à Gand, l'abbé de La Brue, que Napoléon avait nommé à l'évêché de cette ville du vivant de M. de Broglie, l'ancien titulaire. On l'accusa d'avoir provoqué contre le clergé resté fidèle à ce dernier certaines mesures de rigueur qui le jetèrent dans une controverse désagréable. Il revint à Paris en 1814. On a de lui : *Éloge de Malachie d'Inguimbert, évêque de Carpentras*; Carpentras, 1805, in-8°; — *Mémoire statistique du département de Vaucluse*; ibid., 1808, in-4°, rédigé avec beaucoup de soin et d'exactitude.

Barjavel, *Dict. hist. de Vaucluse*, II, 401.

PEACHAM (*Henry*), littérateur anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Le peu de renseignements que l'on possède sur sa vie a été glané dans ses livres où il parle assez volontiers de lui-même. Né dans les environs de Saint-Alban, il fut élevé au collége de la Trinité (Cambridge). Il fit un long séjour en Italie et y apprit la musique sous Orazio Vecchi; il avait même, selon Burney, des notions étendues dans cet art, et ses jugements sont en général exacts. Il n'était pas non plus étranger au dessin : il se tirait habilement d'un portrait, et il a gravé, d'après Holbein, celui de sir Thomas Cromwell. Walpole raconte qu'il servit de précepteur aux fils du comte d'Arundel, et qu'il les accompagna dans une excursion aux Pays-Bas. Dans sa vieillesse, Peacham tomba

dans la misère. Ses principaux écrits sont : *Minerva Britannica, or a garden of heroical devises;* Londres, 1612, in-4°, pl.; — *Thalia's Banquet;* ibid., 1620, in-12; recueil d'épigrammes; — *The complete gentleman;* ibid., 1622, in-4°; l'édition de 1661 a été augmentée par Th. Blount; — *The Worth of a penny, or a caution to keep money;* ibid., 1647, in-4°; ce livre, plein d'une joyeuse humeur, a été souvent réimprimé; — *The gentleman's exercise;* ibid., 1630, 1634, in-4°: c'est une espèce de traité pratique de l'art du dessin appliqué au portrait, à l'enluminure, au blason, etc. Ces divers ouvrages ont joui d'une grande vogue pendant tout le dix-septième siècle.

Cole, *Ms. Athenæ in British Museum.* — Burney, dans la *Cyclopædia* de Rees. — Gough, *Topography.* — Walpole, *Engravers.* — Chalmers, *General biogr. Dict.*

PEACOCK (*Reynold*), prélat anglais, né vers 1390, dans le pays de Galles. Un des plus savants agrégés d'Oxford, il fut attiré à la cour par le duc de Gloucester, qui lui procura la direction de l'école fondée par Whittington. Nommé en 1444 évêque de Saint-Asaph, il passa en la même qualité à Chichester (1449). La liberté de ses opinions sur l'infaillibilité de l'Église et le caractère sacré des Écritures le fit déférer devant la haute cour ecclésiastique (1457); il fut dépossédé de son siége et confiné dans l'abbaye de Thorney, où il mourut vers 1460. Tous ses écrits furent condamnés au feu; on n'en connaît qu'un seul d'imprimé, le *Treatise of faith* (1688, in-4°).

John Lewis, *Life of R. Peacock*; 1744, in-8°.

PEAN (*N.....*), controversiste français, mort en octobre 1764, âgé d'environ quatre-vingts ans. Il était laïque, et il a composé divers écrits jansénistes, dont les plus connus sont : *Parallèle de la morale des païens avec celle des Jésuites;* Amsterdam, 1726, in-8°; cet écrit fut condamné et brûlé par arrêt du parlement; l'auteur y donna une suite (*Combat de l'erreur et de la vérité*) en 1749; — *Mémoires historiques sur le formulaire;* 1756, 2 vol. in-12.

Migne, *Encycl. théolog.*, XII.

PEARCE (*Zachary*), théologien et philologue anglais, né à Londres, le 8 septembre 1690, mort à Little-Ealing, le 29 juin 1774. Il était fils d'un distillateur. Il fit ses études à l'école de Westminster et passa ensuite au collége de la Trinité à Cambridge. Il se fit bientôt connaître à l'université comme un excellent philologue classique, et avant d'entrer dans les ordres il donna une édition du *De Oratore* de Cicéron qu'il dédia au lord *chief-justice* Parker. Cette dédicace fut l'origine d'une liaison qui eut pour Pearce les suites les plus heureuses. Parker devenu lord-chancelier le prit pour chapelain et le combla de bénéfices. Après avoir occupé plusieurs cures importantes, Pearce fut nommé doyen de Winchester en 1739, évêque de Banger en 1748, évêque de Rochester et doyen de Westminster en 1756. Il résigna plus tard son doyenné, il aurait voulu aussi résigner son évêché pour vaquer plus librement à ses travaux littéraires, et pour mettre, comme il disait, un intervalle de repos entre les affaires de la vie et l'éternité; mais la démission d'un évêque était une nouveauté, et sur l'ordre du roi Georges III, Pearce garda son siége épiscopal. Outre quelques petits traités sans importance, on a de Pearce des éditions estimées de Cicéron : *De Oratore;* Cambridge, 1716, in-8°; — *De Officiis*; Londres, 1745, in-8°; — du *Traité du sublime* de Longin avec une traduction latine et des notes; Londres, 1724, in-4°; — *Review of the text of Paradise lost;* Londres, 1733, in-8°; — *A commentary with notes on the four evangelists and the acts of the apostles, together with a new translation of st Paul's first epistle to the Corinthians, with a paraphrase and notes, to wich are added other theological pieces;* Londres, 1777, in-4°; — *Sermons on various subjects;* 1777, in-8°. Z.

Vie de Pearce en tête du *Commentary*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

PEARCE (*Nathaniel*), voyageur anglais, né vers 1780, à East-Acton, comté de Middlesex, mort à Alexandrie (Égypte), le 12 août 1820. Embarqué dès son plus jeune âge, il vint se fixer en Abyssinie, où une résidence de plusieurs années lui permit de recueillir sur les mœurs, les usages et la topographie de ce pays un grand nombre de renseignements précieux. Favori du *ras* de Massouah, et aimé des Abyssins, auxquels il avait enseigné à former des plantations à l'européenne, Pearce vécut assez tranquillement à Callicut, dans le Tigré, jusqu'en 1814. A cette époque, le ras de Massouah fit venir d'Égypte un patriarche cophte, contre l'invasion duquel Pearce eut à défendre, les armes à la main, la petite maison qu'il avait bâtie. Celui-ci l'excommunia et ameuta le peuple contre lui. Après cette querelle apaisée, Pearce fut chargé par la Société biblique de Londres de distribuer des bibles en langue cophte, mais sa propagande protestante fut fortement entravée, et après la mort du ras il dut, pour échapper à la mort, s'enfuir de Callicut, désolé par la guerre civile, et venir au Caire, où il s'occupa de la traduction des livres saints dans quelques-uns des dialectes de l'Égypte. Il n'eut que le temps de terminer dans le dialecte éthiopien du Tigré la version des Évangiles de saint Marc et de saint Jean, et se disposait à revenir en Angleterre avec un grand nombre d'objets curieux qu'il destinait au *British Museum*, lorsqu'une fièvre bilieuse l'enleva en quelques jours. On a de lui une *Notice sur l'Abyssinie*, imprimée dans le 2e vol. des *Mémoires de la Société littéraire de Bombay*, et dans le *New Monthly Magazine* de 1821, nos 9 et 10. Il légua ses manuscrits à M. Salt, consul général britannique au Caire. H. F.

Gorton, *General biographical Dictionary*.

PEARSALL (*Richard*), auteur ecclésiastique

anglais, né le 29 août 1698, à Kidderminster, mort le 10 novembre 1762, à Taunton. Élevé dans une communion dissidente, il exerça le ministère évangélique dans les paroisses de Bromyard, de Warminster et de Taunton. Il se fit une certaine réputation par les deux ouvrages suivants : *Contemplations on the Ocean* (2 vol in-12), où il a suivi les traces d'Hervey; et *Reliquiæ sacræ* (1765 2 vol. in-12), choix de méditations religieuses publié par Gibbons.

Chalmers, General biogr. Dict.

PEARSON (*Jean*), théologien anglais, né en 1613, à Snoring, dans le comté de Norfolk, mort à Chester, le 16 juillet 1686. Il fut élevé au collége d'Eton, et de là il se rendit à Cambridge où il entra dans les ordres en 1639, à la veille de la guerre civile. Le garde des sceaux Finch le choisit pour chapelain et lui donna la cure de Torrington dans le Suffolk. Pearson obtint ensuite la cure de Saint-Clément à Londres; ce fut là qu'il déploya son zèle et son savoir et prononça les sermons qui formèrent sa célèbre *Exposition de la foi*. Charles II rétabli sur le trône ne lui fit pas attendre les honneurs ecclésiastiques. Dans l'année 1660, il fut nommé prébendaire d'Ely, archidiacre de Surrey et enfin maître du college de Jesus à Cambridge. En 1662 il passa avec le même titre au collége de la Trinité, et en 1672 il succéda à Wilkins dans l'évêché de Chester. Ses principaux ouvrages sont : *Exposition of the creed;* Londres, 1659, in-4° : ouvrage classique dans l'église anglicane, et qui a servi longtemps aux examens des candidats en théologie; — *Vindiciæ Epistolarum sancti Ignatii : accesserunt Isaaci Vossii epistolæ duæ adversus David Blondellum;* Cambridge, 1672, in-4°. Pearson a donné une édition des *Œuvres* de Jean Hales sous le titre de *Golden remains*, Londres, 1659; et il a contribué au recueil intitulé *Critici sacri*, Londres, 1660-1661, 2 vol. in-fol. Les *Œuvres posthumes* de Pearson publiées par H. Dodwell, Londres, 1688, in-4°, contiennent des dissertations sur l'avénement et la succession des premiers évêques de Rome, et les *Annales Paulini*, dissertation critique sur la série des événements de la vie de saint Paul. Z.

Biographia britannica. — *Chalmers, General biographical Dictionary.*

PEARSON (*Georges*), chimiste anglais, né en 1751, à Rotherham (Yorkshire), mort le 9 novembre 1828, à Londres Après avoir terminé à Édimbourg ses études médicales, il fréquenta les hôpitaux de Londres, et voyagea ensuite pour son instruction en France, en Allemagne et en Hollande. De retour en 1777 dans son pays, il s'établit d'abord à Doncaster, puis à Londres, où il professa jusqu'à sa mort la matière médicale et la chimie à l'hôpital Saint-Georges. Il était membre de la Société royale. Lorsque le parlement anglais délibéra sur la récompense à accorder à Jenner, Pearson prétendit y avoir plus de droits que ce dernier; il s'empressa, il est vrai, de répandre la découverte de la vaccine par tous les moyens possibles. Passionné pour la chimie, il popularisa cette science et adopta la nomenclature des savants français. On a de lui : *Observations and experiments on the Buxton waters;* Londres, 1783, 2 vol. in-8°; — *An Inquiry concerning the history of the cow-pox;* ibid., 1798, in-8°; — *Catalogues of the articles of food, seasoning and medicine;* ibid., 1802, 1821, in-8°.

Rose, New biograph. Dict.

PEARSON (*Edward*), théologien anglais, né en 1756, à Ipswich, mort le 17 août 1811, à Rempstone (comté de Nottingham). Pendant un grand nombre d'années, il fut répétiteur (*tutor*) au collége de Sidney-Sussex (Cambridge), dont il devint principal en 1808. Depuis 1797 il dirigea la paroisse de Rempstone. Parmi ses écrits, qui sont nombreux, il faut distinguer ceux où il combat, d'une part, la théorie de Paley sur l'obligation morale, et de l'autre, l'intrusion des sentiments de Calvin dans les doctrines de l'Église anglicane.

Gorton, Biograph. Dictionary.

PECCHIA (*Carlo*), historien italien, né le 6 janvier 1715, à Naples, où il est mort, le 20 février 1784. Il fit de bonnes études chez les Jésuites et embrassa la carrière du barreau; mais, se trouvant trop pauvre pour s'y soutenir, il accepta l'emploi d'archiviste du tribunal de la vicairie (*gran corte della vicaria*). Il chercha un allégement à ses pénibles fonctions en écrivant l'histoire de ce tribunal, le plus ancien de Naples, et cette histoire prit, grâce à ses continuelles recherches, de tels développements qu'elle devint celle du royaume entier; aussi, lui donna-t-il pour titre définitif *Storia civile e politica del regno di Napoli* (Naples, 1778, 3 vol. in 4°), pour faire suite à celle de Giannone. On a encore de lui : *Poesie sacre, giocose, italiane et latine* (Naples, 1767, in 8°).

Uomini illustri del regno di Napoli, IV.

PECCHIO (*Giuseppe*, comte), littérateur italien, né le 15 novembre 1785, à Milan, mort le 4 juin 1835, à Brighton. Élevé chez les pères Somasques, il compta parmi ses maîtres le célèbre Soave. Après avoir été reçu docteur en droit à Pavie, il entra au conseil d'État italien (1810); mais les événements de 1814 le rendirent à la vie privée, et il se mit a écrire l'ouvrage intitulé : *Saggio storico sull' amministrazione finanziera dell' ex-regno d'Italia dal 1805 al 1814* (Lugano, 1820; Londres, 1826, in-8°), qui renferme des détails intéressants sur l'état des finances. Nommé en 1819 député de l'assemblée provinciale de Milan, il se trouva si gravement compromis dans l'insurrection avortée de mars 1821, qu'il n'eut d'autre salut que dans la fuite. Réfugié d'abord en Suisse, il parcourut ensuite l'Espagne et le Portugal, et se rendit en 1823 en Angleterre, où, usant

pour vivre de la ressource ordinaire des proscrits, il se fit maître de langue à Nottingham. En 1825 il fut chargé, en même temps que le comte Gamba, de porter, au nom du comité philhellène, 60,000 liv. sterl. aux Grecs. Son mariage lui ayant permis de vivre dans l'aisance (1828), il se retira à Brighton et s'adonna à la culture des lettres. Pecchio avait l'humeur égale, l'esprit fin, observateur, et écrivait avec élégance; ses écrits ont eu un moment de vogue. On a de lui : *Sei mesi in Ispagna nel* 1821; Madrid, 1821, in-8°; — *Tre mesi in Portogallo;* Lisbonne, 1822, in-8°; — *Relazione degli avvenimenti della Grecia nella primavera* 1825; Londres, 1826, in-8°, trad. en anglais, en allemand et en français; — *L'anno* 1826 *dell' Inghilterra;* Londres, 1827, in-12; — *Storia dell' economia pubblica in Italia;* Lugano, 1829, in-8°; trad. en français: c'est une analyse critique et fort bien faite de la grande collection des économistes italiens publiée par Custodi; — *Vita di Ugo Foscolo*; ibid., 1830, in-8°; — *Osservazioni semiserie di un esule sull' Inghilterra;* ibid., 1831-1833, in-8°; — *Storia critica della poesia inglese;* Londres, 1834, t. I à IV, in-12: ouvrage non terminé et réimpr. en 1837, à Paris. P.

Ugoni, *Vita e scritti di G. Pecchio*; Paris, 1836, in-12.

PECCI (*Giovanni-Antonio*), érudit italien, né le 12 décembre 1693, à Sienne, mort le 3 mars 1768. Chevalier de l'ordre de Saint-Étienne, il s'adonna à l'histoire des antiquités de la Toscane, et entretint des relations avec Mazzuchelli, Lami et Bianchi. Outre plusieurs dissertations archéologiques, on a de lui : *Storia del vescovado di Siena* (Lucques, 1748). — Son frère, l'abbé *Giuseppe* Pecci, né en 1700, à Sienne, et mort en 1751, était versé dans la connaissance du droit civil et de la littérature grecque; il a laissé quelques ouvrages.

Dizionario istorico di Bassano.

PÉCHANTRÉS (1) (*Nicolas*), poëte français, né à Toulouse, en 1638, mort à Paris, en février ou mars 1708. Fils d'un chirurgien, il pratiqua lui-même la médecine dans sa ville natale. Ayant remporté plusieurs prix aux Jeux floraux, il abandonna sa profession et vint à Paris. Il y réussit, et la scène française lui dut quelques bonnes pièces, telles que les tragédies de *Géta* (1687), de *Jugurtha* (1692) et de *La Mort de Néron* (1703). Assez bon latiniste, il composa des vers qui, selon quelques critiques, étaient fort estimés. Péchantrés mourut presque septuagénaire et écrivit jusqu'à sa mort. On a encore de lui : *Le Sacrifice d'Abraham* et *Joseph rendu par ses frères*, pièces jouées dans les colléges, et *Amphion et Parthénope*, opéra représenté après sa mort. A. J.

Mercure de Trévoux, février et mars 1709, p. 73. — Titon du Tillet, *Le Parnasse français*, p. 511. — *Le Glaneur français*, VII, 82. — Parfaict frères, *Hist. du Théâtre-Français*, XIV, 287.

(1) C'est ainsi qu'il écrivait son nom, et non *Péchantré*.

PÉCHARD, plus souvent nommé *le P. Timothée*, capucin français, né à La Flèche, vers le milieu du dix-septième siècle. Il exerçait à Rome les fonctions de définiteur général de son ordre quand le pape Clément XI publia sa bulle *Unigenitus*. Le P. Timothée s'était déjà fait remarquer par son ardeur contre les jansénistes. On le chargea de porter en France la bulle et de la faire accepter. Il réussit, et reçut en récompense le titre d'évêque de Béryte, avec une bonne pension. Les jansénistes lui donnèrent alors le surnom de *Courrier de la Constitution*.

Dispos et gai, l'*Unigenit* en poche,
Devers Paris, à grands pas je m'approche.
De nos coureurs je prends le casaquin,
Barbe, pieds nus, en un mot capucin,
Et, me guindant en légère calèche,
Je me nommai *Timothée de la Flèche.*

C'est le diable lui-même que l'abbé de Grécourt représente sous ses traits dans le *Philotanus*. L'abbé Bernard de La Tour a publié : *Mémoires du P. Timothée*, contenant *plusieurs anecdotes historiques du pontificat de Clément XI et de la fin du règne de Louis XIV* (1772, in-12). B. H.

N. Desportes, *Bibliographie du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, IV, 310.

PÉCHEUX (*Marc-Nicolas-Louis*, baron), général français, né le 28 janvier 1769, à Bucilly, près Vervins, mort le 1er novembre 1831, à Paris. Il partit en 1792 comme capitaine dans un bataillon de volontaires de l'Aisne, et gagna en Italie le brevet de chef de brigade (1799). A Austerlitz, il commandait le 95e de ligne, et causa une grande perte à la cavalerie russe, qui ne put entamer ses carrés. Il montra la même bravoure dans les guerres de Prusse et de Pologne, et, en Espagne, il contribua aux victoires de Medelin et d'Ocaña, et continua le siége de Cadix. Nommé général de brigade (1810) et général de division (30 mai 1813), il fut placé en Allemagne sous les ordres de Davout; surpris et battu par les Prussiens, il s'enferma dans Magdebourg et ne rendit cette place qu'à la paix. Il fut employé au début de la campagne de 1823, et assista à la prise de Pampelune. Il était baron de l'empire.

Rabbe, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Fastes de la Légion d'Honneur*, III.

PECHLIN (*Jean-Nicolas*), médecin hollandais, né en 1646 à Leyde, mort en février 1706, à Stockholm. Dès qu'il eut terminé ses études médicales à Leyde, il alla faire un voyage en Italie et s'établit ensuite dans sa ville natale. Appelé en 1673 dans l'académie de Kiel, il fut obligé, à cause de l'inimitié de J.-D. Major, de quitter sa chaire, et devint premier médecin (1680), puis bibliothécaire (1689) du duc de Holstein-Gottorp. En 1704, il passa en Suède pour avoir soin de l'éducation du jeune prince Frédéric. « C'était, dit Chaufepié, un homme d'un beau génie et très-judicieux, et un des plus habiles médecins de son temps. Il fit partie de l'académie des Cu-

rieux de la Nature et de la Société royale de Londres. Ses principaux écrits sont : *De purgantium medicamentorum facultatibus*; Leyde, 1672, in-8°; — *De aeris et alimenti defectu ac vita sub aquis*; Kiel, 1676, in-8°; — *De habitu et colore Æthiopum*; ibid., 1677, in-8° : la couleur des nègres est, d'après lui, causée par une humeur fuligineuse qui remplit le tissu réticulaire; — *Theophilus Bibaculus, seu de potu herbæ theæ*; ibid., 1684, in-4°; — *Observationum physico-medicarum lib. III*; Hambourg, 1691, in-4°. Il a aussi écrit beaucoup de poésies latines.

Mœller, *Cimbria literata*, II. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

PECK (*Pierre*), en latin *Peckius*, jurisconsulte belge, né dans l'île de Zierikzée en Zélande, mort à Malines, le 16 juillet 1589. Reçu docteur en droit (1553), il obtint une chaire à Louvain, où ses leçons attirèrent un grand concours d'auditeurs. Il fit partie des conseils de Brabant et de Malines. Il est remarquable qu'après avoir écrit sur les dispositions testamentaires, il commit dans son testament une irrégularité qui en fit prononcer la nullité. Nous citerons de lui : *Paraphrasis utilissima in universam legatorum materiam* (Louvain, 1553, in-4°), — *De re nautica* (ibid., 1556, in-8°); commentaire sur la loi *Rhodia de Jactu*; — *De catholicis ecclesiis reparandis* (Douai, 1574, in-4°); — *Partitio titulorum utriusque juris* (Cologne, 1663, in-4°). Les œuvres de Peck ont été réunies (Anvers, 1666, in-fol., et 1679, in-fol.).

Son fils unique *Pierre*, né à Louvain, en 1562, mort le 28 juillet 1625, fut d'abord avocat au grand conseil de Brabant dont il devint conseiller en 1601. En 1607, il fut envoyé, comme ambassadeur des archiducs Albert et Isabelle, auprès de Henri IV, qui l'appelait *le sage flamand*. Lors de la fuite de la princesse de Condé, que son mari avait amenée à la cour des archiducs pour la soustraire aux poursuites de Henri IV, il sut résister en face à ce monarque, qui aurait voulu décider les archiducs à ne pas tenir la promesse qu'ils avaient faite au prince de ne rendre la princesse qu'à lui-même. Il devint en 1616 chancelier, garde des chartes et conseiller d'État, et fut plus tard chargé de diverses missions en Allemagne et en Hollande. E. R.

P.-J. Spinnael, *Gabriel Mudée et son école*, 2e édit., p. 20. — De Bavay, *Pierre Peckius, chancelier de Brabant*; Bruxelles, 1844, in-8°.

PECK (*Francis*), antiquaire anglais, né le 4 mai 1692, à Stamford (comté de Lincoln), mort le 13 août 1743, à Godeby-Maureward (comté de Leicester). Après avoir terminé ses études à Cambridge, où il prit ses degrés, il publia deux essais poétiques, l'un *Sur la Création* (1716), l'autre *Sur la Mort de la reine Anne* (1719). Il quitta en 1723 un petit bénéfice du Northamptonshire pour s'installer dans le rectorat de Godeby, dont le droit de présentation lui coûta 400 liv. st.; ce fut là qu'il passa le reste d'une vie modeste et utile, toute consacrée au travail et à l'étude. En 1736, il obtint une prébende à la cathédrale de Lincoln. Il était membre de la Société des antiquaires. On vante son érudition, mais on lui reproche d'avoir eu foi dans l'existence d'un monde invisible et dans la possibilité des manifestations surnaturelles. Ses principaux ouvrages sont : *Academia tertia anglicana, or the antiquarian annals of Stamford in Lincoln, Rutland and Northampton shires*; Londres, 1727, in-fol., pl.; — *Desiderata curiosa*; ibid., 1732-1735, 2 vol. in-fol., et 1779, in-4° : cette collection de pièces rares et curieuses, qui appartiennent principalement à des sujets de l'histoire d'Angleterre, ne fut tirée qu'à 250 exempl.; — *A complete catalogue of all the discourses written both for and against popery in the time of king James II*[d]; ibid., 1735, in-4°; il en indique 457 pour un règne de quatre ans; — *Memoirs of the life and actions of Oliver Cromwell*; ibid., 1740, in-4°; on y remarque trois panégyriques, écrits en latin par Milton sous les noms de l'ambassadeur de Portugal et de son chapelain; — *New Memoirs of the life and poetical works of John Milton*; ibid., 1740, in-4°, avec de nombreux éclaircissements et des notes critiques. Parmi ses manuscrits, on remarque celui qui a pour titre *Monasticon anglicanum* (5 vol. in-4°), déposé au British Museum. Plusieurs d'entre eux ont été utilisés par Nichols.

Nichols, *Leicestershire*. — Chalmers, *General biogr. Dict.*

PECKHAM (*John*), prélat anglais, né vers 1240, dans le Sussex, mort en décembre 1292. Il embrassa la règle des frères Mineurs et professa la théologie à Oxford. Deux fois il vint à Paris et se fit entendre avec succès dans l'université. Il était provincial de son ordre et chanoine de Lyon lorsqu'il se rendit à Rome, où le pape Nicolas III lui conféra, en 1278, l'archevêché de Canterbury, moyennant une somme de 4,000 marcs dont il ne s'acquitta, dit-on, jamais. C'était un homme ferme, généreux, aimant le faste; il encouragea les lettres, réforma les abus du clergé et persécuta durement les juifs. En 1282, il excommunia le prince de Galles qui était en révolte ouverte contre le roi Edward Ier. Les nombreux écrits qu'il avait composés prouvent qu'il avait l'esprit orné; on n'en a publié que deux : *Collectanea Bibliorum lib. V* (Cologne, 1513, in-4°), et *Perspectiva communis* (Venise, 1504, in-4°), l'un et l'autre impr. plusieurs fois.

Tanner. — Cave. — Pits. — Wharton, *Anglia sacra*. — *Archæologia*, t. X.

PECLET (*Jean-Claude-Eugène*), physicien français, né le 10 février 1793, à Besançon, mort le 6 décembre 1857, à Paris. Ancien élève de l'école normale, il professa d'abord les sciences physiques au collége de Marseille (1816); il vint ensuite à Paris, et, après avoir enseigné la chi-

mie appliquée aux arts, il fut en 1819 attaché en qualité de maître de conférences à l'École normale; et comme professeur de physique à l'École centrale des arts et manufactures, il fut l'un des principaux fondateurs de cet important établissement où, jusqu'à la veille de sa mort, il ne cessa de faire son cours. Nommé inspecteur de l'académie de Paris, puis inspecteur général des études (1840), Peclet donna, en 1852, sa démission de ces dernières fonctions pour rentrer dans la vie privée. Il était membre haut titulaire de l'université et officier de la Légion d'honneur. Ses ouvrages se recommandent par la clarté du style, des vues judicieuses, des expériences bien faites et une exacte connaissance des matières qu'il traite; nous citerons : *Cours de chimie*, et *Cours de physique*; Marseille, 1823-1826, 2 vol. in-4°, pl.; ce dernier cours a été réimpr. deux fois sous le titre de *Traité élémentaire de physique* (Paris, 1830-1831 et 1837, 2 vol. in-8° et atlas), avec des additions; — *Traité de l'éclairage*; Paris, 1827, in-8°, pl.; — *Traité de la chaleur et de ses applications aux arts et aux manufactures*; Paris, 1829, 2 vol. in-8° et atlas : cet ouvrage, trad. en allemand et entièrement refondu en 1843 (2 vol. in-4°), contient l'examen des combustibles et des différentes formes de foyers, la théorie du tirage des fourneaux par les cheminées et par les machines, la description des générateurs à vapeur et des appareils employés à la distillation, à l'évaporation, au séchage, au chauffage, et les dispositions des appareils de chauffage et d'assainissement. Peclet a fourni des mémoires aux *Annales de mathématiques* et aux *Annales de physique et de chimie*.

Quérard, *La France littéraire*. — *Moniteur universel*, 11 déc. 1857.

PECQUET (*Jean*), anatomiste français, né à Dieppe, en 1622, mort à Paris, en février 1674. Pendant qu'il étudiait en 1647 la médecine à Montpellier, il observa, dans l'homme et dans quelques animaux, le canal thoracique, et surtout le réservoir du chyle auquel on a donné son nom. Ce ne fut point, comme on l'a prétendu, un effet du hasard qui lui fit faire cette découverte si remarquable en physiologie. Il partit de l'observation et imagina d'ingénieuses expériences pour arriver à une démonstration plus complète. Cette découverte répandit son nom dans toute l'Europe, et l'on s'efforça vainement de diminuer sa gloire en prétendant qu'Eustachi l'avait devancé en indiquant la vraie position du canal thoracique qu'il avait vue dans le cheval. Pecquet a bien ajouté aux travaux de cet anatomiste, et l'on ne saurait disconvenir, sans mauvaise foi, que c'est à lui que la science est redevable de la parfaite connaissance des veines lactées qui portent le chyle au réservoir. C'est encore lui qui démontra que le chyle, élaboré dans le mésentère, passe de là par des veines particulières à travers la poitrine, jusqu'à la hauteur de l'épaule gauche, où il entre dans la sous-clavière, et ensuite va droit au cœur. Il fit encore plusieurs observations nouvelles sur la structure des parties qui servent à la préparation et à la sécrétion de nos différents fluides et des recherches sur l'organe de la vision, entre autres, les fonctions de la rétine. Ses raisonnements et surtout ses découvertes contribuèrent à prouver la circulation du sang démontrée déjà par Harvey, mais ils lui attirèrent plusieurs adversaires, particulièrement Riolan qui écrivit contre lui un livre intitulé : *Adversus Pecquetum et pecquetianos*. Pecquet était bien accueilli chez le surintendant Fouquet, auquel, à l'exemple de Pélisson et de La Fontaine, il resta constamment attaché. « Depuis la disgrâce de Fouquet, dit Vigneul-Marville, je n'entendis plus parler de lui jusqu'en l'année 1670, que je le rencontrai chez un de mes amis à la campagne. Quand je ne l'aurais pas reconnu à l'air de son visage, son haleine me l'aurait fait sentir, à cause de la méchante habitude qu'il avait de boire de l'eau-de-vie. Il en conseillait l'usage à ses amis, comme un remède à tous maux, mais l'eau-de-vie fut pour lui une eau de mort. Elle lui brûla les entrailles, et avança ses jours, qu'il aurait pu employer utilement au service du public. » Pecquet entra à l'Académie des sciences en 1666. On a de lui : *Experimenta nova anatomica* (Paris, 1651, in-12, 1651 et 1654, in-4°); — *De circulatione sanguinis et chyli motu* (Paris, 1651, in-4°); — *De thoracis lacteis* (Leyde, 1651, in-12), écrits réunis en 1654, in-4°; et réimpr. dans la *Bibl. anat.* de Manget, ainsi que dans quelques éditions de l'*Anatomie réformée* de Th. Bartholin. On en a fait une traduction anglaise (Londres, 1653, in-8°). H. F.

Biogr. médic. — Vigneul-Marville, *Mélanges d'hist. et de littér.*, t. II, p. 5-7.

PECQUET (*Antoine*), littérateur français, né en 1704, à Paris, où il mourut, le 27 août 1762. D'abord commis dans les bureaux des affaires étrangères, il fut ensuite grand maître des eaux et forêts de Rouen et intendant de l'École militaire en survivance. On a de lui : *Discours sur l'art de négocier*; Paris, 1737, in-12; — *Pensées diverses sur l'homme*; La Haye (Paris), 1738, in-12; — *Discours sur l'emploi du loisir*; Paris, 1739, in-8°; — *Parallèle du cœur, de l'esprit et du bon sens*; Paris, 1740, in-12; — *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la Perse*; Amsterdam, 1745, in-12 : ce livre satirique, le premier où il ait été parlé de l'Homme au masque de fer, a été attribué au chevalier de Resseguier et à Mme de Vieux-Maisons, une des femmes les plus méchantes de son temps; il fut réimpr. sous le titre d'*Anecdotes secrètes pour servir à l'histoire de la cour de Pékin* (1746, 2 vol. in-12); — *L'Esprit des maximes politiques*; Paris, 1757, in-4°, ou 3 vol. in-12; — *Lois forestières de la France*; Paris, 1753, 2 vol. in-4°, recueil bien fait et qui a conservé

de l'utilité. On doit aussi à Pecquet des traductions du *Pastor fido*, de *l'Aminta* et de *l'Arcadie*.

Desessarts, *Siècles littéraires*. — Barbier, *Dict. des ouvrages pseud. et anonymes*.

PECQUEUR (*Constantin*), économiste français, né le 4 octobre 1801, à Arleux (Nord). Il fut sous la Restauration l'un des disciples de Saint-Simon; mais, ne voulant point s'attacher à aucune école particulière, il fit des réformateurs modernes une étude approfondie et se composa une théorie sociale que l'on a accusée d'aboutir forcément au communisme. Toutefois la critique reconnaît en lui de l'érudition, de la logique et de l'originalité. Nommé sous-bibliothécaire à la bibliothèque nationale après la révolution de février, il donna sa démission par suite du coup d'État de 1851. On a de lui : *Economie sociale des intérêts du commerce, de l'industrie et de l'agriculture et de la civilisation en général sous l'influence des applications à la vapeur; machines fixes, chemins de fer, bateaux à vapeur*, etc.; Paris, 1839, 1848, 2 vol. in-8°, mémoire très remarquable, couronné en 1838 par l'Académie des sciences morales; — *Des Améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté*; Paris, 1839, in-8°; — *De la Législation et du Mode d'exécution des chemins de fer*; Paris, 1840, 1848, 2 vol. in-8°; — *De la Paix, de son principe et de sa réalisation*; Paris, 1842, in-8°; — *Des Armées dans leurs rapports avec l'industrie, la morale et la liberté*; Paris, 1842, in-8°; cet ouvrage et le précédent ont été couronnés par la Société de la morale chrétienne; — *Théorie nouvelle d'économie sociale et politique*; Paris, 1842, in-8°; il a présenté dans ces études le résumé de ses idées; — *De la République de Dieu; union religieuse*; Paris, 1843, 1845, in-12. Il a travaillé au *Globe*, au *Phalanstère*, à la *Revue du progrès*, à la *Revue indépendante*, au *Dictionnaire de la Conversation*, et il a fait paraître en 1849 quelques numéros d'un journal intitulé *Le Salut du peuple*.

Dict. d'économie politique, II. — L. Reybaud, *Réformateurs contemp.*

PEDIANUS. *Voy.* ASCONIUS.

PEDO. *Voy.* ALBINOVANUS.

PÉDOUË (*François*), poëte français, né à Paris, le 29 avril 1603, mort à Chartres, en avril 1667. Sa famille était noble. Il entra chez les Jésuites de La Flèche, et les succès qu'il eut en rhétorique lui firent obtenir les bénéfices simples d'un canonicat de Paris. Après avoir étudié la philosophie à Orléans, il alla à Paris pour suivre la théologie; mais son goût pour la poésie légère et les plaisirs lui fit bientôt abandonner les cours. En 1623, il échangea son canonicat contre un de l'église de Chartres. Il mena alors une vie mondaine et créa un singulier ordre de chevalerie, *L'Ordre des enfants ou chevaliers de Sans-Souci*. En 1635, il faillit se noyer : il regarda comme un miracle d'avoir échappé à la mort; dès ce moment il mena une vie exemplaire, et se dépouilla de ses biens en faveur des pauvres. En 1648, il acheta l'hôtellerie de l'Arbaleste pour y établir *les Filles de la Providence*, congrégation dont les statuts furent approuvés en 1654 par l'évêque de Chartres. Pédouë a laissé : *Essais de poésie et de louange en faveur d'une dame avec un chant pastoral*; Chartres, 1624, in-12; — *Premières Œuvres du sieur Pédouë*; ibid., 1626, in-8°; — *Le Bourgeois poli, où se voit l'abrégé de divers complimens, selon les diverses qualités des personnes*; ibid., 1631 et 1851, in-12; — *Satyres* (inédites). D. DE B.

Documents inédits sur Pédouë, appartenant à la biblioth. de Chartres.

PEDRO Ier (*Antoine-Joseph* DE ALCANTARA), empereur du Brésil, et PEDRO IV comme roi de Portugal, fils aîné du roi Jean VI, naquit au château de Queluz, le 12 octobre 1798, et mourut à Lisbonne le 24 septembre 1834. Dès son enfance, le prince de Béia (c'est le titre qu'il porta d'abord) puis du Brésil put se familiariser avec l'infortune. L'invasion française et l'exécution du traité de Fontainebleau forcèrent sa famille à se réfugier en Amérique en 1807. Doué d'une activité extraordinaire, dom Pedro annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions. L'étude des langues, la poésie, la musique surtout, pour laquelle il était passionné, les arts mécaniques, la gymnastique, dans laquelle il excellait, se partageaient ses moments. Marié, le 13 mai 1817, à *Léopoldine-Caroline-Josèphe*, archiduchesse d'Autriche, morte à Rio-Janeiro, le 11 déc. 1826, il en eut un fils (*voy.* plus loin) et trois filles : *Maria II*, reine de Portugal (*voy.* ce nom); *Januaria*, née en 1822, mariée en 1844 à Louis, comte d'Aquila, et *Francisca* qui, née en 1824, a épousé, le 1er mai 1843, le prince de Joinville.

Lorsqu'en 1821 Jean VI quitta le Brésil pour retourner en Portugal, dom Pedro devint l'arbitre des destinées de ce pays où il restait chargé de la régence. De graves événements s'ensuivirent. La préférence donnée aux Portugais sur les indigènes pour l'occupation des emplois publics, la foule de personnes qui se rendirent au Brésil avec plus de moyens intellectuels que de ressources pécuniaires, le mécontentement du clergé qui se voyait préférer les ecclésiastiques venus de la métropole, et d'autres sujets de mécontentement qui avaient depuis longtemps soulevé les colons contre la mère patrie, le refus des cortès d'accorder au Brésil une représentation égale à celle des provinces d'Europe, firent éclater ces dissensions et ne tardèrent pas à amener l'établissement de l'empire du Brésil. De leur propre autorité les cortès de Lisbonne firent une constitution applicable au Brésil comme au Portugal, et elles voulurent que cette grande colonie fût gouvernée par le ministère portugais, malgré l'immense distance qui l'en séparait. Le prince

régent fut rappelé en Europe, mais on lui déclara à Rio que son départ aurait pour conséquence infaillible la rupture du lien qui avait existé jusque-là entre les deux pays, et la proclamation d'une république brésilienne. Dans cet état de choses, dom Pedro se décida à rester, et il en fit, le 9 janvier 1822, la déclaration publique et solennelle; il persista dans cette résolution malgré l'obstination des cortès qui menacèrent de l'exclure de la succession s'il ne revenait en Europe. Les troupes portugaises furent éloignées; dom Pedro prit le titre de *protecteur perpétuel* du Brésil, et il convoqua une assemblée nationale de cent députés pour rédiger une constitution. Le 1[er] août 1822 la séparation des deux pays fut prononcée, et le 12 octobre dom Pedro fut élu empereur constitutionnel du Brésil.

Mais à peine ce résultat fut-il obtenu qu'une nouvelle guerre commença entre la monarchie et la république, pour laquelle se déclaraient les loges de francs-maçons. Dom Pedro, qui s'était peu avant déclaré grand-maître de tous les francs-maçons, en fit alors fermer les loges et il ajourna la réunion du congrès qui devait donner une constitution au pays. D'un autre côté, nommé en vertu de la souveraineté du peuple, il eut de la peine à se faire reconnaître des puissances, et peu s'en fallut qu'on n'exigeât qu'il résignât son droit à la couronne de Portugal. Même l'empereur d'Autriche, beau-père de dom Pedro, refusa la reconnaissance qu'il sollicitait. Celui-ci cependant n'agissait pas sans l'aveu de son père, qui lui avait donné des pouvoirs illimités pour conserver à la maison de Bragance cette possession si précieuse. Différents mouvements dans la capitale et dans les provinces tourmentèrent ce pays; le républicanisme avait son principal siége à Pernambuco et se montrait très-exigeant. Les frères Andrada, par une constitution libérale calquée sur le modèle de celle d'Angleterre, cherchèrent à concilier les partis extrêmes, et convoquèrent les cortès du Brésil, dont l'empereur ouvrit en personne la première session, le 3 mai 1823. Mais l'opposition s'y montra menaçante au point que dom Pedro renvoya les frères Andradam, et fit aux idées nouvelles de grandes concessions.

Le rétablissement du pouvoir absolu dans la mère patrie, loin de diminuer à son égard l'hostilité du Brésil, ne fit que l'affermir dans son esprit d'indépendance; mais l'anarchie régnait dans son sein : la soldatesque et les partis dominaient l'assemblée législative. Une nouvelle constitution fut jurée par l'empereur, le 25 mars 1824, et bientôt après il comprima par la force la résistance que Pernambuco opposait à son pouvoir.

Enfin, le 29 août 1825, fut conclu un traité entre le Brésil et le Portugal, de la teneur suivante : « 1° le Brésil est un empire indépendant du Portugal et des Algarves; 2° le roi de Portugal cède à son fils et à ses descendants la souveraineté du Brésil; 3° le roi de Portugal se réserve pour lui personnellement le titre de souverain (empereur) du Brésil; 4° l'empereur dom Pedro promet de n'accepter aucune proposition de réunion d'une colonie portugaise avec le Brésil; 5° enfin les relations du Portugal avec le Brésil sont rétablies et toute confiscation levée. » Ce traité fut ratifié par Jean VI, le 15 novembre 1825; mais à des difficultés ainsi aplanies il en succéda bientôt une autre : la succession au trône de Portugal. D'après la constitution, dom Pedro ne pouvait pas quitter le Brésil sans le consentement de l'assemblée nationale. Le roi Jean VI mourut le 10 mars 1826, après avoir institué comme régente provisoire sa fille l'infante Isabelle. Dom Pedro prit alors le titre de roi du Portugal, et en cette qualité il donna une constitution au pays; mais il abdiqua presque aussitôt en faveur de sa fille dona Maria-da-Gloria, née le 4 avril 1819, à laquelle il destinait pour époux son oncle don Miguel (*voy.* ce nom). Mais dès ce moment les convulsions de l'anarchie désolèrent le Brésil. Au Portugal, dom Miguel, nommé régent, usurpa la souveraine puissance, et dom Pedro déclara vouloir maintenir par la voie des armes les droits méconnus de sa fille. Cependant les affaires intérieures du Brésil se compliquèrent de plus en plus : une animosité croissante régna entre les chambres et la cour; le mécontentement s'accrut par le mariage de l'empereur avec la princesse Marie-Amélie de Leuchtenberg, fille du prince Eugène, parce qu'on craignait l'influence des étrangers. Le désordre dans les finances ajouta encore au mécontentement universel. La révolution de Juillet eut son contre-coup au Brésil : on accusait l'empereur de n'être plus assez dévoué à la constitution; après une longue fermentation, dom Pedro, qui avait en vain changé plusieurs fois de ministres, dut abdiquer en faveur de son fils, le 7 avril 1831. Réfugié sur un vaisseau anglais, avec sa famille, il partit pour l'Europe, débarqua à Cherbourg sous le titre de duc de Bragance, et s'occupa aussitôt de remettre sa fille en possession de ses droits. Après un voyage à Londres, comptant sur l'appui de quelques gouvernements, il organisa une expédition contre son frère, qui tyrannisait le Portugal. Secondé par le comte de Villaflor, depuis duc de Terceire, et par le marquis (puis duc) de Palmella, ainsi que par des volontaires anglais, dont l'un, le capitaine Napier, prit le commandement de sa flotte, il fit des tentatives longtemps infructueuses contre Oporto, Lisbonne et les îles Açores. Enfin ses efforts furent couronnés de succès. Mais le duc de Bragance, épuisé, succomba âgé seulement de trente-six ans. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Ed. Grosse, *Dom Pedro I*; Leipzig, 1836, in-8°. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* (suppl.). — F. Denis, *Brésil*, dans *l'Univers pittoresque*. — *Conv.-Lex.*

* **PEDRO II DE ALCANTARA**, empereur du Brésil, né le 2 décembre 1825, à Rio-Janeiro. Fils de dom Pedro I[er], il monta sur le trône en

vertu de l'acte d'abdication de son père (7 avril 1831), sous la tutelle de Jose de Andrada. Élevé dans le Brésil, il grandit au milieu des luttes dont il sut tirer de bonnes leçons. Il a toujours été très-populaire, et, pendant sa minorité, il montra une précocité et une aptitude pour les affaires qui lui firent beaucoup d'amis. Il prit les rênes du gouvernement le 23 juillet 1840, et ses premiers actes confirmèrent la bonne opinion que l'on s'était faite de lui. Couronné le 18 juillet 1841, il épousa le 4 septembre suivant Thérèse-Christine-Marie des Deux-Siciles, et, depuis qu'il est parvenu à réduire à l'impuissance les partisans d'une république fédérative, il gouverne en paix ses États, et a fait les plus louables efforts pour développer la prospérité commerciale du Brésil et étendre son influence dans l'Amérique du Sud. H. F.

Annuaire des Deux Mondes. — *Alman. de Gotha.*

PEDRO V DE ALCANTARA, roi de Portugal, né à Lisbonne, le 16 septembre 1837, mort à Lisbonne d'une fièvre maligne, le 11 novembre 1861. Fils de dona Maria II da Gloria et de Ferdinand, prince de Saxe-Cobourg, il succéda à sa mère le 15 novembre 1853, sous la régence de son père. Jusqu'à sa majorité (1855), il visita l'Angleterre, la France, l'Italie, la Suisse et la Belgique, et il épousa en 1857 la princesse Stéphanie de Hohenzollern-Sigmaringen, née le 15 juillet 1837, morte le 16 juillet 1859, à la suite d'une angine diphthéritique.

Son frère, don *Louis-Philippe*, duc d'Oporto, né le 31 octobre 1838, lui a succédé sous le titre de Louis I[er]. H. F.

Almanach de Gotha.

PEDRO V. *Voy.* PIERRE.

PEDRUSI (*Paolo*), numismate italien, né en 1644, à Mantoue, mort le 20 janvier 1720, à Parme. Admis chez les Jésuites, il dirigea le collége de Parme, et fut choisi en 1680 par le duc Ranuce II pour dresser le catalogue de la riche collection Farnèse. Il consacra le reste de sa vie au travail intitulé : *I Cesari in oro, argento, medaglioni, etc., raccolti nel Farnese Museo* (Parme, 1694-1727, 10 vol. in-fol.), et le conduisit jusqu'au t. VIII; les deux derniers volumes furent rédigés par le P. Piovene. Ce volumineux recueil, effacé bientôt après par les travaux critiques de Noris, de Vaillant et d'autres savants, est devenu presque sans intérêt.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII.

PEEL (Sir *Robert*), manufacturier anglais, né près de Lancastre, le 25 avril 1750, mort le 3 mai 1830. Troisième fils d'une famille nombreuse, qui n'avait qu'une modeste aisance, il montra de bonne heure de l'intelligence pour les affaires, et surtout l'ambition de s'élever à une grande fortune. C'était l'époque où les découvertes d'Arkwright avaient donné la plus vive impulsion à l'industrie du coton. En 1773, R. Peel entra comme associé dans une grande filature à Bury (Lancashire), se maria en 1783, et à mesure que s'accumulaient ses bénéfices, acheta des propriétés considérables dans plusieurs comtés, surtout dans Stafford et Warwick. Il entra au parlement, fut réélu en 1790 comme député de Tamworth, bourg près duquel il avait un vaste domaine, et qui est resté inféodé à sa famille. Il était zélé tory et soutint constamment toutes les mesures du gouvernement. Lors de l'emprunt connu sous le nom de *loyalty loan*, R. Peel et son associé souscrivirent pour 10,000 liv. sterl. (1797), et l'année suivante il forma six compagnies de volontaires parmi ses ouvriers, et en devint le lieutenant-colonel. En 1800, il fut créé baronet. Comme homme d'affaires, il déploya autant de sagacité que de hardiesse et d'activité dans ses opérations, et à cinquante ans il était arrivé à une fortune colossale. En 1803, il occupait quinze mille ouvriers. Il se retira du parlement en 1820, et dix ans après il mourut à son domaine de Drayton (Staffordshire). J. C.

Taylor, *Nation. gallery*, t. IV. — *English Cycl* (Biogr.).

PEEL (Sir *Robert*), célèbre homme d'État anglais, fils du précédent, né le 5 février 1788, à Chambey-Hall, près de Bury (comté de Lancastre), mort à Londres, le 2 juillet 1850. L'éducation du jeune Robert, l'aîné des onze enfants que son père avait eus d'un premier mariage, fut celle de l'aristocratie anglaise : il alla s'asseoir sur les bancs d'Harrow, et Byron, qui l'y avait connu, atteste que tous, maîtres et élèves, mettaient en lui les plus grandes espérances. A l'université d'Oxford, il obtint le premier degré dans les humanités et dans les mathématiques à la fois, succès jusqu'alors inouï. En 1809, il prit place à la chambre des communes, où siégeait déjà son père, et le vieil industriel, témoin de ses premiers succès, s'écria avec bonhomie : « J'avais toujours dit que cet enfant-là ferait honneur à sa famille ! » Accueilli par les tories avec empressement (1), il fut nommé, en 1812, secrétaire au département de l'Irlande par lord Liverpool, qui venait de succéder à Perceval. Une répression sévère opposée aux tendances insurrectionnelles, toujours vivantes après les catastrophes de 1798 et de 1804, des envois de troupes et de canons, et la création d'un corps de gendarmes, que les paysans irlandais nomment encore aujourd'hui du sobriquet de *peelers*, tels furent les souvenirs que le jeune secrétaire laissa à l'Irlande lors de son premier passage aux affaires, souvenirs qui, trente ans après, devaient susciter au ministre de graves embarras. En 1817, l'université d'Oxford accorda à son ancien disciple la faveur très-recherchée de la représenter, et l'attacha ainsi par un lien plus étroit aux intérêts de l'aristocratie et de l'Église. L'année suivante, son aptitude connue à discuter au parlement les questions financières les plus épineuses le fit nommer président d'un

(1) Ses deux discours les plus remarqués alors avaient eu pour objet la défense de l'expédition de Walcheren et celle de la conduite de Wellington dans la guerre de la Péninsule. Quelques années après, sir James Mackintosh l'appelait « l'orateur de la faction des intolérants ».

comité institué pour délibérer sur la restriction du privilége de la banque. Il attacha son nom à un bill important qui avait pour objet de limiter l'émission du papier-monnaie, et de faire reprendre le payement en espèces, suspendu depuis 1797, bill qui est devenu la base du système monétaire dans le royaume uni. Les opinions de Peel se rapprochaient dès lors de celles du parti dit des *économistes*, qui comptait parmi ses adhérents MM. Horner et Ricardo. Dès lors aussi, à sa réputation déjà faite d'orateur et de tacticien parlementaire, il joignit celle d'homme d'initiative et de pratique, familier avec toutes les questions économiques et sociales.

Depuis longtemps l'administration de lord Liverpool désirait s'attacher définitivement un auxiliaire aussi utile; mais Peel, qui avait quitté en 1818 le secrétariat de l'Irlande, tout en appuyant la plupart des mesures ministérielles, reculait devant la solidarité de certains actes, tels que le procès intenté à la reine Caroline. Enfin, en janvier 1822, lorsque cette crise fut passée, il consentit à remplacer lord Sidmouth au département de l'intérieur, et garda ce portefeuille, sauf une très-courte interruption, pendant plus de huit années. C'est dans ce ministère mixte, où il était regardé comme le champion du parti tory, tandis que Canning, placé au département des affaires étrangères, dirigeait la faction semi-libérale, que Robert Peel fonda définitivement sa réputation comme administrateur et comme homme d'État. « On put alors, dit M. Duvergier de Hauranne, remarquer en lui deux tendances bien distinctes. Pour tout ce qui touche au système politique, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, il se montra fidèle aux vieilles traditions tories et ennemi décidé de toute réforme. Pour tout ce qui touche à l'administration et à la législation criminelle, il fit preuve d'un esprit large, éclairé, souvent même hardi. Ainsi, on le vit, d'un côté soutenir vivement l'*alien bill*, combattre l'émancipation catholique, exalter la Sainte-Alliance; de l'autre, encourager l'instruction populaire, adoucir la pénalité, réformer le jury, limiter la juridiction des juges de paix. Grâce à ce double caractère, il eut à la fois l'avantage de conserver la faveur des vieux tories et de gagner jusqu'à un certain point celle des réformateurs. »

Lors de la retraite de lord Liverpool en 1827, Peel donna sa démission et se mit en opposition avec Canning, devenu premier ministre. Après la mort de celui-ci et la chute de la faible administration de lord Goderich, il rentra aux affaires avec Wellington, et les tories saluèrent de leurs acclamations ce ministre qui promettait enfin à leur cause un ascendant décisif. Le premier événement qui ébranla la confiance du parti orthodoxe dans ses deux champions fut le rappel, malgré une opposition assez molle de leur part, des actes de *corporation* et du *test*, vieilles lois à peu près tombées en désuétude, qui frappaient d'incapacité, pour certains emplois, les membres des sectes dissidentes. Mais qui pourrait peindre la stupéfaction, l'horreur, la rage de ce parti, lorsqu'en février 1829 il vit ces hommes d'État, qui, un an auparavant, déclaraient encore que toute concession faite à l'Irlande compromettait le salut du pays, venir eux-mêmes proposer le bill d'émancipation des catholiques! Une explosion de clameurs et d'injures couvrit la voix de Peel, lorsqu'il essaya de justifier par l'argument de la nécessité ce grand acte de justice politique qu'il avait combattu précédemment sans doute, mais sans jamais lui opposer d'autres arguments que ceux tirés de l'inopportunité. Les mots de *renégat*, de *Judas* retentirent à son oreille. L'université d'Oxford lui retira son mandat; ses frères se déclarèrent contre lui; son père envoya ses tenanciers au *poll* de Tamworth voter contre le candidat ministériel. Les libéraux eux-mêmes n'avaient pour leur nouvel allié que des félicitations froides et quelque peu ironiques. Enfin l'Irlande, peu reconnaissante d'une concession forcée, proclama par la voix d'O'Connell « que Robert Peel, traître à son propre parti, ne pouvait être fidèle à aucun ». Le ministre fit face à l'orage avec une inébranlable fermeté. Ses facultés oratoires parurent même puiser dans cette lutte une énergie et une maturité nouvelles. Il poursuivit tranquillement le cours de ses réformes dans la législation criminelle, organisa sur d'autres bases la police de la capitale; il venait, par la mort de son père, de succéder au titre de baronet et à son immense fortune, lorsque l'ébranlement communiqué à l'Angleterre par la révolution de juillet 1830 renversa en novembre suivant le ministère dont il faisait partie.

Cet événement, au lieu de diminuer l'influence de sir Robert Peel dans la chambre des communes, le réconcilia sur-le-champ avec la plus grande partie des tories qui s'étaient éloignés de lui depuis 1828. En présence de la vive impulsion donnée au mouvement démocratique, il redevint l'homme nécessaire de la résistance. La question de la réforme parlementaire, sur laquelle les partis avaient concentré toutes leurs forces, trouva en lui, pendant dix-huit mois que dura la lutte, un adversaire infatigable. Toujours sur la brèche, toujours prêt à accepter le combat sur tous les terrains, tantôt il évoquait ces grandes images de la constitution en péril, du corps social ébranlé dans ses fondements, tantôt il discutait minutieusement chaque clause du bill et défendait pied à pied les droits du moindre bourg, sans néanmoins tomber jamais dans ces protestations folles contre tout progrès, dont ses partisans lui donnaient l'exemple. Ce fut même à cette époque que, dans une adresse aux électeurs de Tamworth, il fit cette profession de foi célèbre qui peut passer pour le programme de sa conduite ultérieure : « Je n'ai jamais été le partisan aveugle d'aucun système, mais j'ai

suivi d'un œil attentif le cours des événements, et quand j'ai vu que les circonstances exigeaient avec empire un changement quelconque, je n'ai jamais rougi d'abandonner telle ou telle maxime, de renoncer à telle ou telle mesure, pour en adopter d'autres plus en harmonie avec les modifications survenues dans l'état du pays. Cette marche, je le sais, a été blâmée par les partis les plus opposés, mais je persisterai à la suivre. Je ne crois pas possible à un homme d'État de se tracer d'avance une ligne de politique invariable, et, s'il lui arrive de s'en écarter, il n'a qu'une question à se poser dans sa conscience : Suis-je guidé par un motif personnel et non avouable, ou puis-je invoquer au contraire la nécessité des temps et la force des circonstances? »

Mais, quel que fût le talent de ses défenseurs, la cause des bourgs pourris ne pouvait prévaloir contre l'immense répulsion dont elle était l'objet dans le pays. Le *Reform-bill* devint loi de l'État; le parlement fut dissous; de nouvelles élections eurent lieu, en vertu de la nouvelle loi, et, à sa rentrée dans le parlement réformé qui se réunit le 29 janvier 1833, le chef du parti tory s'aperçut avec douleur que les deux tiers de son armée étaient restés sur le champ de bataille. Cependant il ne perdit pas courage, et bientôt on le vit, profitant de la réaction qui suit tout grand effort politique, tendre d'un côté la main à ceux que le progrès des idées réformistes commençait à effrayer, contenir de l'autre les restes frémissants de l'armée vaincue, et poser ainsi les bases du grand parti qui, sous un nom nouveau, le reconnut à juste titre pour son chef. Grâce à sir Robert, en effet, le vieux parti tory contenu, discipliné, répudiant peu à peu cette résistance systématique à toute innovation, qui l'avait déconsidéré, pour la transformer en un rôle d'opposition raisonnée aux empiétements de la démocratie et de défense intelligente des intérêts et des principes de stabilité, devint le parti *conservateur*, et prépara de longue main le revirement politique qui, au bout de dix ans, et après deux essais infructueux, devait le ramener triomphant au pouvoir.

Vers la fin de 1834, un caprice du roi Guillaume IV rappela brusquement sir Robert du fond de l'Italie, où il était allé faire un voyage, pour le forcer d'essayer avant le temps un ministère tory impossible. Le parlement fut dissous; le résultat des élections nouvelles parut d'abord douteux; mais la victoire ne tarda pas à se prononcer. Battu une première fois sur la question de présidence de la chambre, battu une seconde fois sur la question de l'adresse, battu enfin sur celle de l'*appropriation*, c'est-à-dire sur la proposition faite par les whigs d'affecter l'excédant des revenus de l'Église anglicane en Irlande aux besoins de l'instruction publique dans ce pays, Peel se retira (8 avril 1835), non sans adresser à ses vainqueurs des conseils éloquents, et jusqu'à un certain point prophétiques : « Jouissez de votre triomphe, leur dit-il; cependant gardez-vous d'avoir trop de confiance; laissez-moi remplir ici volontairement l'office dévolu chez les anciens à un esclave, mais qui n'est pas au-dessous d'un homme libre, celui de rappeler au triomphateur sur son char l'instabilité des choses humaines. » Du reste jamais retraite ministérielle n'eut plus de retentissement. Sir Robert Peel reçut des corporations, des propriétaires fonciers, de l'aristocratie, des classes riches, de tout ce qui tient à la vieille Angleterre, des milliers d'adresses en signe d'adhésion à sa politique. Cependant le nouveau ministère, dont il s'était un peu hâté de prédire la chute, vécut, de 1835 à 1839, sur une faible majorité, due tantôt aux radicaux, tantôt aux voix irlandaises dont disposait O'Connell. De son côté, sir R. Peel, à la tête de l'opposition, sut habilement exploiter le côté faible de ces dangereuses alliances. Néanmoins, fidèle à son système d'éclectisme politique, il vota dans le sens ministériel en plusieurs occasions, notamment dans les questions de la loi des pauvres, des Canadas, et même dans celle de la Jamaïque, qui faillit amener la retraite définitive de ses adversaires. En effet, dans cette dernière circonstance, l'appui des radicaux venant à manquer à lord Melbourne, il reçut un échec qu'il jugea assez significatif pour donner sa démission, et sir Robert, appelé à former un nouveau cabinet, était sur le point de recommencer avec plus de chances de succès l'entreprise avortée en 1835, lorsque son triomphe fut encore ajourné par un incident qui semblerait prouver que le système représentatif est peu compatible avec le gouvernement des femmes. Il s'avisa d'exiger le renvoi de deux dames dont la position auprès de la reine lui paraissait un obstacle à la liberté d'action ministérielle. La jeune reine était bien décidée à subir les tories qu'elle n'aimait pas, dit-on, mais non à leur sacrifier ses dames d'honneur; elle refusa net. Dès le lendemain, sir Robert résignait ses pouvoirs, lord Melbourne reprenait les siens, et, au milieu d'une polémique assez burlesque et digne du sujet, la lutte recommençait plus vive que jamais entre les deux partis qui divisent l'Angleterre. On sait comment elle a fini, on sait comment, durant près de deux ans, le ministère whig, harcelé par les attaques de plus en plus vives de son redoutable adversaire, traîna une vie languissante, comment le coup de tête de lord Palmerston, en Orient, ne servit qu'à l'affaiblir davantage, en lui aliénant les radicaux; comment, après avoir épuisé tous les moyens d'existence, et recouru à la mesure extrême de la dissolution de la chambre, il fut obligé de se retirer devant la plus imposante majorité qui se soit vue depuis le bill de réforme; comment enfin sir Robert Peel, rompant avec la fraction exagérée de son parti et devenu de nouveau premier lord de la trésorerie, réussit (en septembre

1841) à composer, des noms les plus notables parmi les tories, Wellington, Lyndhurst, Aberdeen, et de quelques whigs modérés, Ripon, Graham, Stanley, qui consentirent à s'adjoindre à lui, ce ministère de cinq ans, qui restera comme une des périodes les plus remarquables de l'histoire anglaise contemporaine. Ses principaux actes furent : la loi des céréales, qui maintint en l'abaissant le droit mobile, auquel lord J. Russell proposait de substituer un droit fixe; — *l'income tax*, ou taxe sur les revenus, véritable révolution financière; — enfin, le retour à l'alliance française, déjà commencé par le traité du 13 juillet 1841, et que sir Robert Peel, nous devons lui rendre cette justice, a maintes fois à la tribune appelé de ses vœux, en le déclarant nécessaire à la paix du monde. L'habile orateur, dont l'éloquence sembla grandir encore dans ces dernières luttes avec les whigs (*voy.*, entre autres, ses discours du 18 mai 1841, du 10 août 1842, du 17 février 1843), ne s'est peut-être jamais élevé plus haut que quand il montra « les deux plus illustres guerriers de la France et de l'Angleterre (Soult et Wellington), qui survivaient au grand âge des combats, unissant leurs efforts pour étouffer tout nouveau germe de discorde entre deux nations rivales et pour les convier aux luttes pacifiques de l'industrie et de la civilisation ».

Toutefois ce ministère, conservateur et réformateur à la fois, devait expier tôt ou tard les vices de son origine et la hardiesse de ses actes. Voici comment un de nos grands écrivains, homme politique lui-même, a caractérisé sir Robert Peel et son administration : « C'était, dit-il, un bourgeois chargé de soumettre à de dures réformes une puissante et fière aristocratie, un libéral sensé et modéré, mais vraiment libéral, traînant à sa suite les vieux tories et les ultra-protestants. Et ce bourgeois, devenu si grand, était un homme d'un caractère concentré et peu sympathique, de manières froides et gauches, habile à diriger et à dominer, mais peu propre à agir sur les hommes par l'attrait de l'urbanité,... plus tacticien que missionnaire, plus puissant par les arguments que sur les âmes, plus redoutable pour ses adversaires qu'aimable pour ses partisans (1). » Ajoutons que ce cabinet, formé originairement sur des bases protectionnistes, en était venu à professer, par la bouche de son chef, des principes qui ne différaient guère de ceux des partisans d'une liberté commerciale presque illimitée. La réforme des tarifs, l'adoucissement, enfin le rappel complet des droits sur les blés, ces actes hardis, accomplis avec l'adhésion, quelques-uns disaient sous la pression, de l'école radicale de MM. Bright et Cobden et de la fameuse ligue contre les lois des céréales, soulevaient de puissants adversaires et effrayaient même quelques collègues timorés. Ainsi lord Stanley se séparait du ministère, et formait, avec lord Bentinck et M. d'Israeli, la tête d'un nouveau parti protectionniste qui, soulevant contre l'auteur de tant d'innovations audacieuses la tempête des intérêts alarmés, épuisait, dans de véhéments débats, toutes les armes de l'argumentation et du sarcasme.

Sir Robert Peel, à force d'habileté et d'éloquence (*voy.* ses discours des 22 janvier, 16 février et 27 mars 1846), venait d'emporter la loi des tarifs qui ouvrait l'ère de la liberté commerciale, lorsque, quelques heures à peine après que cette grande mesure venait de passer à la chambre des lords, il fut battu sur la question du bill de répression contre les désordres de l'Irlande, et donna sa démission le 29 juin 1846. Il fut suivi dans sa retraite par des marques unanimes de sympathie ou d'estime, et, dans les quatre années qui suivirent, le ministre déchu ne perdit rien de sa popularité. Pendant les deux premières, sir Robert Peel prêta un loyal concours au cabinet de sir John Russell, qui l'avait remplacé, votant avec lui sur les questions de l'instruction populaire, des lois de navigation, de l'abolition des incapacités des juifs, etc.; et il ne se borna pas à l'appui de ses votes : l'avis du grand homme d'État était constamment demandé et librement donné sur les détails des mesures ministérielles. Cependant, quand les événements de 1848-1849 mirent à l'ordre du jour des questions nouvelles, sir Robert Peel se sépara nettement de lord Palmerston sur les affaires de politique étrangère. Le 29 juin 1850, le lendemain d'un débat où il avait prononcé dans ce sens un de ses discours les plus remarqués depuis son éloignement du pouvoir, il était sorti de chez lui à cheval, lorsque, arrivé à l'endroit nommé Constitution-Hill, soit caprice de l'animal qu'il montait, soit, comme d'autres le pensent, par l'effet d'une congestion au cerveau, il fut jeté à terre si rudement qu'il reprit à peine connaissance et mourut le 2 juillet suivant.

Les regrets furent universels sur la perte de celui qui avait été pendant quarante ans, ainsi que le lendemain de sa mort on le qualifiait dans son pays, « le sage et glorieux conseiller d'un peuple libre »; et l'on put dire de lui « qu'il était mort pleuré à la fois de sa souveraine et du peuple, et respecté, admiré des adversaires qu'il avait vaincus, comme des amis qui avaient vécu avec lui ». Tel est l'éloge que lui donne M. Guizot dans la belle étude qu'il lui a consacrée; car, bien que les qualités pratiques, positives, réfléchies, mais nullement spéculatives et philosophiques de sir Robert Peel, bien que ce génie politique qui lui faisait apercevoir le moment précis où une réforme devenait nécessaire et trouver les moyens parlementaires pour la mener à bien, caractérisent essentiellement l'homme d'État anglais, il mérita et obtint que toutes les nations civilisées, et notamment la France, joi-

(1) M. Guizot, *Sir Robert Peel*.

gnissent leurs hommages à ceux que lui prodigua son propre pays. M. Dupin, président de l'Assemblée législative, dans la séance du 5 juillet 1850, lui rendit ce témoignage, sanctionné par une adhésion unanime et consigné au procès-verbal « que, dans le cours de sa longue et glorieuse carrière, il n'avait jamais manifesté à l'égard de la France que des sentiments de bienveillance et de justice ». L'existence privée de sir Robert Peel ne fut pas moins honorable que sa vie publique. Comme ministre, les intérêts positifs ne lui firent pas oublier la protection due aux arts et à la littérature; comme homme, il faisait le plus généreux usage de son immense fortune. On citait en Angleterre les riches collections qu'il avait réunies, soit à sa résidence de ville, soit à son château de Drayton. Ses *Discours parlementaires* ont été recueillis (Londres, 1853, 4 vol. in-8°). Lord Stanhope et M. Cardwell ont aussi publié des *Mémoires de sir Robert Peel, d'après ses papiers* (Londres, 1859, in-8°), relatifs surtout à sa conduite dans les questions de l'émancipation catholique et du rappel des lois sur les céréales. Une partie de ces papiers a été traduite par M. Guizot à la suite de son étude biographique. E.-J.-B. RATHERY.

Sir Robert Peel and his era; Londres, 1844, in-12. — Taylor et Mackay, *Sir Robert Peel's Life and times*; Ibid., 1846-1851, 4 vol. in-8°. — Thomas Doubleday, *The political life of sir Robert Peel*; Ibid., 1856, 2 vol. in-8°. — Kuenzel, *Das Leben und die Reden sir Robert Peel's*; Brunswick, 1850, 2 vol. in-8°. — De Loménie, *Galerie des hommes illustres*. — Guizot, *Sir Robert Peel*; Paris, 1859, in-8° et in 12.

PEEL (*William-Yates*), frère du précédent, né le 3 août 1789, à Bury (Lancashire), mort le 1er juin 1858, à Baginton-Hall (Warwickshire). En sortant de l'université de Cambridge, il étudia le droit, et prit, en 1816, le diplôme d'avocat. Élu député en 1817, il représenta jusqu'en 1852 différents bourgs, celui de Tamworth entre autres, et vota d'habitude avec le parti tory. Appelé en 1826 dans le bureau des Indes, il devint sous-secrétaire d'État de l'intérieur (1828), puis lord de la trésorerie (déc. 1834-avril 1835).

* **PEEL** (*Jonathan*), frère des précédents, né le 12 octobre 1799, embrassa l'état militaire et obtint en 1854 le grade de major général. Il est plus connu par ses travaux parlementaires que par ses campagnes : depuis 1826, il a soutenu dans la chambre des communes les principes de conservateur modéré, et a déployé beaucoup d'activité à seconder les réformes économiques de son frère aîné, qui lui confia dans son second ministère les fonctions d'inspecteur général de l'artillerie (1841-1846). Il prit, lors du retour de lord Derby aux affaires (1858-1859), le porte-feuille de la guerre.

* **PEEL** (Sir *Robert*), fils aîné de l'homme d'État de ce nom, né le 4 mai 1822, à Londres. Il fit ses études à Harrow et à Cambridge. Après avoir été attaché d'ambassade à Madrid (1844), il fut envoyé comme secrétaire de légation en Suisse (1846), et y devint, au bout de quelques mois, chargé d'affaires. Après la mort de son père (juillet 1850), il lui succéda dans la représentation du bourg de Tamworth, qui jusqu'à présent lui est resté fidèle. En février 1855, il accepta un siége au conseil de l'amirauté, accompagna en 1856 lord Granville aux cérémonies du couronnement d'Alexandre II, et se sépara en 1858 de la politique de lord Palmerston, qu'il combattit avec une certaine vivacité. Il a succédé, en juillet 1861, à M. Cardwell comme secrétaire pour l'Irlande, mais sans siége dans le cabinet.

Son frère, PEEL (*Frédéric*), né en 1823, à Londres, entra en 1849 au parlement, et se distingua par ses connaissances variées et des aptitudes précoces. Nommé sous-secrétaire d'État en novembre 1851, il quitta ce poste l'année suivante, et y fut rappelé par lord Russell. Au mois de février 1855, il passa en la même qualité au département de la guerre.

Parliamentary Companion. — Burke, *Peerage*.

PEELE (*Georges*), poëte anglais, né vers 1552, dans le Devonshire, mort en 1598. Il étudia à l'université d'Oxford et y prit en 1579 le degré de maître ès arts. Léger d'argent et ami du plaisir, il vint à Londres, se lia avec Marlowe et Greene, et comme eux travailla pour le théâtre. Il eut le titre de poëte de la Cité, et compta lord Northumberland parmi ses patrons. Sa vie, des plus irrégulières, fut remplie de tribulations; il monta sur les planches et y resta pendant quelques années. Une brochure, souvent réimprimée et qui a pour titre *The merrie conceited jests of George Peele*, le montre sous les traits d'un franc vaurien, moins à plaindre qu'à mépriser. L'intempérance et la débauche causèrent sa mort. Peele est un des pères du théâtre anglais : bien inférieur à Marlowe, il mérite toutefois d'être comparé à Greene pour l'harmonie de ses vers; il y a dans ses pièces de la chaleur sans beaucoup d'invention et un goût marqué pour le fantasque et l'extravagant. Toutes ses compositions dramatiques n'ont pas été conservées : celles que l'on connaît ou qu'on lui attribue (*The Arraignment of Paris; The Famous chronicle of king Edward I; The old Wives' tale; The Battle of Alcazar*, etc.), ont été recueillies par M. Dyce (Londres, 1828-1839, 3 vol. in-8°) avec d'autres pièces de vers.

Notice à la tête des *Works*, t. I. — Baker, *Biogr. dramatica*.

PEGEL (*Magnus*), physicien allemand, né à Rostock, en 1547, mort vers 1610. Reçu docteur en médecine et en philosophie, il enseigna les mathématiques et la physique dans sa ville natale et ensuite à Helmstædt. On a de lui : *Thesaurus rerum selectarum magnarum, dignarum, utilium suavium, pro generis humani salute oblatus*; 1604, in-4°, sans désignation de lieu; ce livre, devenu très-rare et dont des analyses ont été données dans le *Polyhistor* de Morhof et dans les *Inventa nova antiqua*

de Pasch, contient des détails sur plusieurs curieuses inventions de l'auteur; il traite entre autres de la navigation aérienne.

Krey, *Andenken an Rostocker Gelehrte.*

PEGGE (*Samuel*), antiquaire anglais, né le 5 novembre 1704, à Chesterfield, mort le 14 février 1796, près de cette ville, à Whittington. Il prit ses degrés à Cambridge, et devint agrégé du collége de Saint-Jean. Dès qu'il eut reçu l'ordination, il fut pourvu d'un bénéfice dans le Kent, et y passa vingt ans, occupé de continuelles recherches sur l'histoire et les antiquités nationales. En 1751, il obtint la cure de Whittington voisine de Chesterfield et y joignit dans la suite les revenus de deux prébendes et de quatre bénéfices. En 1791, l'université d'Oxford lui adressa un diplôme de docteur en théologie. Il appartenait à la Société des antiquaires. On cite de lui : *Dissertations on some anglo-saxon remains*; Londres, 1756, in-4°; — *An assemblage of coins fabricated by authority of the archbishops of Canterbury*; ibid., 1772, in-4°; — *Fitz Stephen's Description of the city of London*; ibid., 1772, in-4°; — *The Form of cury* (l'Art de la cuisine), *with a copious index*; ibid., 1780, in-8°, d'après un manuscrit du quatorzième siècle; — *Annales Eliæ de Twickenham, monachi ord. Benedictini*; ibid., 1789, in-4°; — *The Life of Robert Grossetete, the bishop of Lincoln*; ibid., 1793, in-4° : à cette *Vie*, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre d'érudition et de sagacité, on a joint les *Memoirs of Roger de Wesham, bishof of Lichfield*, qui avaient paru en 1761; — *Account of Beauchief abbey, in the county of Devon*; ibid., 1801, in-4°, publié par Nichols; — *Anonymiana*; ibid., 1809, in-8°, recueil d'anecdotes et d'observations intéressantes. Pegge a encore fait insérer cinquante mémoires dans l'*Archæologia*, sept dans la *Bibl. topogr.* de Gough, et un grand nombre d'articles dans le *Gentleman's Magazine* (1746-1795). Parmi ses ouvrages inédits, il a laissé : *English historical Dictionary* (6 vol. in-fol.); *Monasticon Cantianum* (2 vol.); *Glossarium generale*, etc.

Son fils, PEGGE (*Samuel*), né en 1731, fit partie de la maison du roi, et composa : *Curialia, or an historical account of some branches of the royal household* (1782-1806, 5 part. in-4°); et *Anecdotes of the english language* (1803, 1814, in-8°). Il mourut le 22 mai 1800, à Londres.

Gentleman's Magazine, t. LXVI. — Chalmers, *General biogr. Dict.* — Nichols, *Literary anecdotes*.

PÉGUILAIN (*Aimeric*), troubadour français, né à Toulouse, vers 1175, mort vers 1255. Fils d'un marchand de draps, il devint de bonne heure éperdument amoureux de la femme d'un bourgeois, son voisin; sa passion le rendit poëte; il renonça à la profession de son père, et se voua entièrement à la *science du gai savoir*. Obligé de quitter sa ville natale, à la suite d'un duel qu'il eut avec le mari de la dame qu'il aimait, il alla trouver en Catalogne Guillaume Bergédan, fameux troubadour, qui l'introduisit à la cour d'Alphonse IX de Castille. Après avoir passé plusieurs années auprès de ce prince, qui lui accorda toute sa faveur, il se rendit en 1201 à la cour de Boniface III, marquis de Montferrat, et ensuite à celles des marquis d'Este, où il passa le reste de sa vie, tout en entretenant des relations de correspondance avec Alphonse de Castille, Pierre d'Aragon et le comte Raymond VI de Toulouse; mais il se lia surtout intimement avec Guillaume de Malaspina, préfet de Rome. Il a écrit des poésies amoureuses, des sirventes et des complaintes sur la mort de plusieurs seigneurs et dames, qui l'avaient protégé; toutes ces pièces, dont une cinquantaine nous a été conservée dans divers manuscrits, sont remarquables par la finesse des pensées et l'élégance du langage; les complaintes sont particulièrement intéressantes par de curieux détails sur les mœurs du temps. Six des pièces de poésie de Péguilain, plus des fragments de huit autres, ont été publiées dans le *Choix des poésies des troubadours* de Raynouard.

Histoire littéraire de la France, t. XVIII, p. 684. — Diez, *Leben und Werke der Troubadours*.

PEIGNÉ (*Étienne*), littérateur français, né en 1748, à Paris, où il est mort, le 14 novembre 1822. Il fut professeur émérite et pensionnaire de l'université. Nous citerons de lui : *Précis de la Vie de Jésus-Christ, avec des notes* (Paris, 1821, 1822, in-12), revu par Ch. Durozoir; et *Harpe d'Israel, ou chants de la Bible par nos meilleurs poëtes* (ibid., 1828, 2 vol. in-8°).

Un parent du précédent, A. PEIGNÉ, a également suivi la carrière de l'enseignement et a publié un grand nombre de livres utiles ou élémentaires, entre autres une *Méthode de lecture* (1831); une *Grammaire française* (1833); un *Dictionnaire de toutes les communes de France* (1838, in-12), souvent réimprimé; un *Dictionnaire latin-français* (1848, in-8°), etc.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1822. — *Littér. française contemp.*

PEIGNOT (*Étienne-Gabriel*), bibliographe et littérateur français, né le 15 mai 1767, à Arc en Barrois, mort le 14 août 1849, à Dijon. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa la profession d'avocat qu'il exerça pendant quelques années à Besançon. En 1791, il fit partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Nommé sous le Directoire bibliothécaire près l'école centrale de la Haute-Saône, il devint sous l'empire principal du collége de Vesoul, puis inspecteur de la librairie à Dijon. En 1815, il rentra dans l'université comme proviseur du collége de Dijon, et échangea cet emploi contre celui d'inspecteur de l'académie dont cette ville est le chef lieu. Il était membre de la Société des antiquaires de France. Peignot fut, au rapport de M. Quérard, l'un des plus savants et des plus laborieux

bibliographes de ce siècle. Les nombreux ouvrages qu'il a écrits, tirés la plupart à petit nombre, formeraient à eux seuls une petite bibliothèque des plus curieuses; on en trouvera la longue nomenclature dans *La France littéraire*, et nous ne rapporterons ici que les plus intéressants, classés par ordre de matières. I. Littérature. *Opuscules philosophiques et poétiques du frère Jérôme;* Paris, 1796, in-18, premier ouvrage de l'auteur; *Bagatelles poétiques et dramatiques* (1801, in-8°); *Principes élémentaires de morale* (Besançon, 1809, 1833, in-12); *Le Nouvelliste des campagnes* (Dijon, 1816, in-8°). — II. Philologie. *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie* (1807, in-8°); *Amusements philologiques ou variétés en tous genres, par G. P. Philomneste* (Paris, 1808, in-8°); complétement refondus en 1823, puis en 1842, ils contiennent une poétique curieuse, les découvertes anciennes et modernes, les chants ou cris des oiseaux, une notice sur les emblèmes, etc.; *Mélanges littéraires, philologiques et bibliographiques* (Paris, 1818, in-8°); recherches sur l'étymologie des noms propres des rois et reines, sur les langues et ouvrages polyglottes, etc.; *Essai sur l'origine de la langue française* (1835, in-8°). — III. Archéologie. *Essai sur l'histoire du parchemin et du vélin* (1812, in-8°); *Recherches sur la* Danse des morts *et sur l'origine des cartes à jouer* (1826, in-8°, fig.); *Tableau de mœurs au dixième siècle ou la Cour et les Lois de Howel le Bon, de* 907 *à* 948 (1832, gr. in-8°), faisant partie de la *Collection* des anciens monuments de notre histoire; *L'illustre Jacquemart de Dijon* (1833, in-8°); *Histoire du charivari, par le docteur Calybariat, de Saint-Flour* (1833, in-8°); *Essai sur la reliure des livres* (1834, in-8° fig.); *Recherches sur les autographes et sur l'autographie* (1836, in-8°); *Sur le luxe des Romains* (1837, in-8°). — IV. Histoire et Biographie. *De la maison royale de France* (1815, in 8°, pl.), et *Précis chronologique du règne de Louis XVIII* (1816, in-8°), réimpr. ensemble sous le titre d'*Abrégé de l'histoire de France* (1819, in-8°); *Testament de Louis XVI* (1816) et *Testament de Marie-Antoinette* (1816); *Recherches sur les ouvrages de Voltaire* (1817, in-8°); *Précis historique et analytique des pragmatiques, concordats, etc., relatifs à la discipline de l'Eglise de France* (1817, in-8°); *Recherches sur la vie et les ouvrages de La Harpe* (1820, in-12); *Essai sur les hivers les plus rigoureux jusqu'en* 1820 (1821, in-8°); *Documents sur les dépenses de Louis XIV* (1827, in-8°), concernant les bâtiments royaux, les gratifications et pensions, les monuments, etc.; *Choix de testaments anciens et modernes* (1829, 2 vol. in-8°, avec des détails historiques et des notes; *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ, sur celle de Marie*, etc. (1829, in-8°), et sur leurs antiques portraits; *Précis de la maison d'Orléans* (1830, in-8°); *Recherches sur la vie et les ouvrages de Bernard de La Monnoye* (1832, in-8°); *Essai sur la liberté d'écrire chez les anciens et au moyen âge* (1832, in-8°), suivi d'un tableau de l'imprimerie et d'une chronologie des lois de la presse; *Prædicatoriana* (1841, in-8°), révélations amusantes sur les prédicateurs, entremêlées d'extraits de sermons bizarres et burlesques; *Le Livre des singularités* (1841, in-8°). — V. Bibliographie. *Petite Bibliothèque choisie* (1800, in-8°), catalogue raisonné d'ouvrages propres à former une collection peu volumineuse; *Manuel bibliographique* (1801, in-8°), essai sur les bibliothèques anciennes et modernes, sur la connaissance des livres, sur les sources à consulter, etc.; *Dictionnaire raisonné de bibliologie* (1802, 2 vol. in-8°), avec un *Supplément* (1804, in-8°); ce recueil, important et utile, fruit de douze années de travail, peut être regardé comme une espèce d'encyclopédie littéraire, bibliographique et typographique; il a été reproduit presque en entier dans le *Manuel du bibliothécaire* de M. Namur, de Louvain; *Dictionnaire des principaux livres condamnés au feu, supprimés ou censurés* (1802, 2 vol. in-8°); *Essai de curiosités bibliographiques* (1804, in-8°); *Bibliographie curieuse* (1808, in-8°), notice des livres imprimés à petit nombre; *Répertoire de bibliographies spéciales, curieuses et instructives* (1810, in-8°), avec la liste de tous les anas; *Répertoire bibliographique universel* (1812, in-8°); *Traité du choix des livres* (1817, in-8°), réimpr. avec beaucoup d'additions sous le titre de *Manuel du bibliophile* (1823, 2 vol. in-8°); *Variétés, Notices et Raretés bibliographiques* (1822, in-8°); *Catalogue d'une partie des livres composant la bibliothèque des ducs de Bourgogne au quinzième siècle* (1830, 1841, in-8°); — Plusieurs éditions sont dues aux soins de Peignot, notamment l'*Histoire de la passion de Jésus-Christ*, d'Olivier Maillard (1828, 1835, in-8°) et le *Voyage de Piron à Beaune* (1831). Il est encore auteur d'un grand nombre de dissertations, de notices ou d'articles insérés dans divers journaux ou recueils, tels que la 9° édit. du *Dict. hist.* de Chaudon et Delandine, la *Biographie* des frères Michaud, les *Mémoires* de l'Acad. de Dijon, le *Voyage pittoresque en Bourgogne* (1833-1835, 2 vol.), etc. Enfin il a laissé plus de cinquante ouvrages manuscrits, déposés à la bibliothèque de Dijon, et dont quelques-uns méritent d'être signalés, comme une volumineuse *Chronique de l'exécution des jugements criminels jusqu'en* 1789, une *Histoire des imprimeries clandestines et particulières*, plusieurs *bibliographies* raisonnées, relatives à l'inquisition, aux cheveux, aux pamphlets, etc., et un *Myriobiblon français*, ou résumé de cinquante ans de lecture (15 ou 20 vol. in-8°). On a faussement

attribué à Peignot un *Dictionnaire historique* (1813 ou 1822, 4 vol.), édité par Prudhomme.

P. L.

G. Peignot, *Notice des ouvrages, tant imprimés que manuscrits, de G. P.*; Paris, 1830, in-8° (M. Quérard y a relevé quelques oublis probablement volontaires). — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littér.* — Brunel, *Manuel du libraire.*

PEIRCE (*James*), controversiste anglais, né en 1674, à Londres, mort le 30 mars 1726, à Exeter. Par les soins de son tuteur, Matthew Mead, pasteur à Stepney, il fit de bonnes études en Hollande et s'y lia d'amitié avec Adrien Reland. Son talent pour la prédication le fit choisir en 1713 comme ministre d'une église non conformiste d'Exeter. Parmi ses nombreux écrits, aujourd'hui complétement dénués d'intérêt, presque tous relatifs aux querelles religieuses avec la haute Église, on remarque : *Vindiciæ fratrum dissentium in Anglia;* Londres, 1710, in-8° ; — *Defence of the dissenting ministry and ordination*; ibid., 1717, 2 part. in-8°; — *Plain Christianity defended*; ibid., 1719-1720, 4 part. in-8°; — *Paraphrases and notes on the Epistles of S. Paul to the Colossians, Philippians and Hebrews*; ibid., 1725-1727, 3 vol. in-4°.

Protest. diss. Magazine, II. — Hallet, *Funeral sermon*; Lond., 1726, in-8°.

PEIRESC (*Nicolas-Claude* Fabri de), antiquaire, philologue et naturaliste français, né à Beaugensier, en Provence, le 1er décembre 1580, mort à Aix, le 24 juin 1637. Le jeune Peiresc terminait à Aix ses études commencées chez les jésuites d'Avignon, lorsqu'on apporta à son père une médaille d'Arcadius trouvée dans les environs; l'enfant en déchiffra aussitôt la légende; pour l'en récompenser, on lui donna deux autres médailles et quelques livres sur la numismatique. Tel fut le point de départ de ce goût pour les antiquités et les collections, qui s'étendit à presque toutes les branches des connaissances humaines. Peiresc alla ensuite faire son droit à l'université de Padoue; mais il n'était pas homme à s'enfermer dans une étude unique, et l'Italie, avec toutes ses merveilles, suffit à peine à cette soif précoce de voir, de connaître, de collectionner. Plus tard, le président Du Vair l'emmena à Paris, et s'y mit en relation avec de Thou, Casaubon, F. Pithou, Papire Masson, les Sainte-Marthe, les Dupuy, etc. L'année suivante, Peiresc passa en Angleterre à la suite de l'ambassadeur français La Boderie. Il revint par la Hollande, et grossit encore, dans les deux pays, le trésor de ses relations et de ses collections scientifiques. Cependant sa famille voulait le marier à une riche héritière et le faire entrer dans la magistrature, où les Fabri, originaires de Pise et transplantés en Provence depuis le règne de saint Louis, comptaient de nombreux et illustres représentants. Elle ne réussit qu'à moitié : Peiresc marié à la science refusa de contracter d'autres liens, et son titre de conseiller au parlement d'Aix a moins contribué à sa renommée que celui de *procureur général de la littérature*, que Bayle lui a décerné.

En effet, à partir de ce moment, Peiresc, libre d'engagements domestiques, possesseur d'une grande fortune (1), fit de sa maison d'Aix le centre d'une correspondance qui embrassait, outre l'Europe, le Levant, les États Barbaresques et jusqu'à la Mongolie, et le foyer de tous les grands travaux d'érudition, à une époque où la centralisation monarchique n'avait pas encore absorbé dans la capitale le libre mouvement des études. C'est là qu'arrivaient de tous côtés des manuscrits, des livres rares, des plantes et des animaux peu connus; c'est de là que partit à son tour, pendant un quart de siècle, l'initiative de toutes les grandes idées scientifiques. Car le possesseur de tous ces trésors n'avait rien à lui : son argent, ses collections, son temps, ses travaux mêmes étaient à qui voulait les prendre. Il en résulte qu'il n'a presque rien publié par lui-même, et qu'au lieu de donner la liste de ses ouvrages, le biographe de Peiresc a le droit et le devoir d'enregistrer ici toutes les œuvres dont il a été le patron, l'auxiliaire ou le propagateur.

Entre autres services que l'on doit à Peiresc, M. Giraud (2), que nous abrégeons, signale : 1° le projet de réunion des géographes grecs en un seul *corpus* ; — 2° la mise en circulation du premier manuscrit connu en France des *Assises de Jérusalem*, celui du Vatican ; — 3° les encouragements donnés à la publication de la Polyglotte de le Jay ; — 4° la première vérification de la découverte d'Harvey sur la circulation du sang; — 5° le plan d'un canal de Provence passant à Aix, dont la première idée appartient à Adam de Crapone; — 6° de précieuses recherches sur les *papyrus* égyptiens ; — 7° les premières collections de manuscrits cophtes, arabes, samaritains; — 8° la propagation des théories de Galilée et de Kepler; — 9° la pensée de composer l'histoire des croisades d'après les historiens arabes, et celle de réunir les historiens byzantins et les livres épars des Basiliques. Ajoutons que ce fut lui qui indiqua et procura à Bergier la carte de Peutinger pour son *Histoire des grands chemins de l'Empire romain*, qui détermina Spalman à composer son Glossaire archéologique et Grotius à écrire son beau livre *Du droit de la guerre et de la paix*. Il ne tint pas à Peiresc que les fameux marbres dits *d'Arundel*, qui font aujourd'hui l'orgueil du Musée britannique, n'appartinssent à la France. Découverts à Smyrne par

(1) Cependant Balzac, louant dans une lettre écrite après la mort de Peiresc, « cette générosité qui n'avait été ni bornée par la mer ni enfermée en deçà des Alpes, mais qui avait semé ses faveurs et ses courtoisies de tous côtés, » ajoutait : « Dans une fortune assez médiocre, il avait les pensées d'un grand seigneur; et, sans l'amitié d'Auguste, il ne laissait pas d'être Mæcenas. »

(2) *Notice sur Fabrot*; Aix, 1833, in-8°.

un des agents qu'il entretenait en Europe, en Asie et jusque dans le Nouveau Monde, achetés pour lui au prix de 500 louis, ils allaient lui être expédiés lorsque, dit Gassendi, par on ne sait quelle manœuvre, l'agent français fut jeté en prison, et le grand seigneur anglais devint propriétaire de ce magnifique trésor. L'histoire naturelle doit aussi beaucoup à Peiresc, qui acclimata en France le chat d'Angora, le papyrus d'Égypte, le laurier-rose, diverses espèces de jasmins, de lilas, de vignes, etc. Louis XIII le récompensa, par le don d'une abbaye, de la réponse adressée par lui à un secrétaire de l'archiduc de Flandre, qui avait fait descendre la maison d'Autriche de Pharamond par les mâles, théorie dont la conséquence était la dévolution du royaume de France au roi d'Espagne par droit de succession. La postérité lui saura plus de gré d'avoir écrit à tous ses amis de Rome en faveur de Galilée, prisonnier et persécuté.

Peiresc mourut à cinquante-six ans, entre les bras de Gassendi, son ami et son principal biographe. Son éloge fut prononcé à Rome par ordre du pape Urbain VIII, et l'on a imprimé à la suite, sous le titre de *Panglossia*, les pièces en quarante langues, témoignages des regrets que sa perte avait inspirés à la république des lettres. Pendant que le tombeau élevé dans la ville d'Aix à Peiresc tombait sous le marteau révolutionnaire, un grand seigneur écossais, lord Buchan, lui érigeait un monument en Écosse. Il méditait aussi de consacrer un autre monument à sa mémoire : c'était la publication, souvent projetée, et que la France, nous l'espérons, n'abandonnera pas à des mains étrangères, d'un choix de ses manuscrits et de son immense correspondance disséminée en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, etc. Pour ne parler que de ce qui existe en France, après bien des pertes, et entre autres la destruction d'une partie des lettres de Peiresc par sa nièce, qui s'en servait pour faire des papillottes ou des couches à vers à soie, il reste encore de ses papiers : à Carpentras, 86 vol. in-fol., dont dix de correspondance ; — à Aix, 14 vol., dont la table a été donnée par M. Giraud à la suite de sa *Notice sur Fabrot ;* — à Montpellier, 2 vol. in-fol. ; — un certain nombre à Nîmes et à Avignon parmi les manuscrits Séguier et Calvet. Enfin la Bibliothèque impériale en possède 14 vol. in-fol., dont dix de correspondance ; le reste contient divers travaux sur les antiquités, les monnaies, les mathématiques, les poids et mesures (1).

Quelques lettres de Peiresc ont été publiées dans divers recueils français et étrangers. Le président Fauris de Saint-Vincens en a donné un certain nombre dans le *Magasin encyclopédique*, réunies plus tard en 1 vol., Pontier, Aix, 1816, in-8°. On a encore tiré des manuscrits de Peiresc la matière de plusieurs publications, telles que les Lettres d'Holstenius, par Boissonade, en 1817 ; — celles de Rubens par Gachard, Bruxelles, 1839 ; — enfin celles de Malherbe publiées en 1822 par le libraire Blaise, qui les indiquait naïvement, dans sa préface, comme adressées *à un sieur de Peyresq*.

E.-J.-B. RATHERY.

(1) *Voy.* dans le *Journal de l'instruction publique* du 25 décembre 1851 un *Rapport au ministre sur les manuscrits de Peiresc*, par M. Ravaisson. Il existe au *British Museum*, dans le fonds de sir Hans Sloane, n° 767, un catalogue de près de 700 manuscrits ayant appartenu à Peiresc.

G. Gassendi, *Vita N. Cl. Fabricii de Peiresc*, 3e édition ; La Haye, 1655, in-4°. — Requier, *Vie de Peiresc* ; Paris, 1770, in-12. C'est une traduction incomplète, et souvent infidèle, de l'ouvrage précédent.

PÉLAGE (*Pelagius*), fameux hérésiarque, né dans la seconde moitié du quatrième siècle, mort au cinquième. La date précise de la naissance et celle de la mort de Pélage sont inconnues. On ne sait rien de l'homme, de ses premières années, de son éducation et des diverses vicissitudes de sa vie. Il fut le fauteur et le principal interprète d'une doctrine qui agita longtemps l'Église, contre laquelle saint Augustin et saint Jérôme s'élevèrent avec énergie, qui provoqua la réunion de neuf conciles dans l'espace de sept ans et où la subtilité des controverses se mêla à de singulières violences. L'histoire de Pélage est l'histoire d'une doctrine, c'est un chapitre intéressant de l'histoire de l'Église.

Pélage était, dit-on, originaire de Bretagne et moine, homme instruit du reste et de mœurs irréprochables. Vers l'année 400, il était à Rome, où il écrivait et dogmatisait avec une liberté toute philosophique, et sans exciter, à ce qu'il paraît, aucun trouble. C'est sur le terrain du péché originel, du libre arbitre et de la grâce que Pélage portait la discussion. Voici les thèses qu'il soutenait. Il estimait qu'il était contraire à la justice divine de faire peser sur tout le genre humain la faute d'un seul coupable ; qu'Adam seul répondait de la désobéissance qu'il avait commise ; qu'au reste, ce n'était pas en punition de cette faute qu'Adam était mort, mais par la nécessité de sa nature, qu'il était né mortel, et qu'eût-il vécu sans péché, il n'en aurait pas moins accompli sa loi ; qu'il n'y a donc pas de péché originel, et que les enfants en naissant sont dans le même état qu'Adam et Ève avant le péché ; que ce péché même de nos premiers parents ne vient que d'un mauvais usage de leur liberté, et que tous leurs descendants, mortels comme eux par la condition de leur nature, naissent purs et sans péché, mais capables d'en commettre parce qu'ils sont doués du libre arbitre ; que tous les hommes, naissant ainsi sans aucune tache, peuvent vivre dans le bien et la vertu, et garder fidèlement leur pureté originelle ; car il ne dépend que de leur volonté de se maintenir toujours dans cette première intégrité de la nature, la loi qui est gravée au fond de leurs consciences leur proposant d'elle-même tout le bien que Dieu leur commande par la loi révélée.

On comprend, sans que nous ayons besoin

d'y insister, l'immense portée de ces opinions. Si la nature humaine n'est pas souillée d'une tache originelle, à quoi bon le baptême et la rédemption? Est-il besoin que le Christ s'immole pour racheter l'humanité et la réconcilier même avec Dieu? Qu'il le voulût ou non, Pélage coupait les racines mêmes du christianisme.

Il n'est guère de maîtres qui ne trouvent quelque disciple. Celestius, d'abord avocat puis moine, s'attacha à Pélage et mit au service de ses idées les ressources d'un esprit subtil et d'un cœur ardent.

En 409, Pélage et Celestius quittent Rome. Le maître laisse son disciple à Carthage, et s'embarque pour Jérusalem. Les nouveautés enseignées par Celestius se répandirent rapidement. Le clergé s'en émut et le diacre Paulin adressa à l'évêque Aurelius deux libelles où il accusait Celestius. Aurelius réunit un concile à Carthage (412), où l'hérétique fut appelé. On y donna lecture de sept articles qui ont résumé la doctrine du disciple de Pélage (1).

Celestius se défendit sans vigueur, prit des détours, invoqua l'autorité d'évêques qu'il refusa de nommer, chercha des équivoques, nia qu'il fût hérétique, et affirma qu'il avait toujours dit que les enfants ne pouvaient se passer du baptême. Frappé d'excommunication, il appela de cette sentence au saint-siége apostolique, et se rendit de Carthage à Éphèse, où il exerça les fonctions du sacerdoce. Saint Augustin prit alors la plume et écrivit deux ouvrages pour réfuter les opinions pélagiennes (2).

Pendant que Celestius était condamné à Carthage, Pélage travaillait à répandre sa doctrine en Palestine. Il gagna d'abord la confiance de saint Jérôme; mais cette liaison ne fut pas de longue durée, et les deux anciens amis écrivirent presqu'en même temps à Carthage à une jeune Romaine d'une grande piété nommée Démétriade, l'un pour insinuer ses opinions, l'autre pour les combattre. Ces deux années 414 et 415 virent naître un grand nombre d'écrits dirigés contre Pélage. C'est d'abord le livre *De natura et gratia* de saint Augustin, où l'évêque d'Hippone essaye de concilier ensemble la nature et la grâce; puis le traité *De perfectione hominis*, où le même auteur s'attache à prouver que la perfection de la justice humaine ne peut être atteinte par les seules forces de la nature; enfin la lettre de saint Jérôme à *Ctésiphon* et le dialogue du même entre *Atticus et Critobula*, où saint Jérôme met aux prises un catholique et un pélagien, et s'efforce de réfuter ce dernier. En même temps Paul Orose lisait partout la lettre que l'évêque d'Hippone avait écrite à saint Hilaire contre les ennemis de la grâce et du péché originel. Jean, évêque de Jérusalem, appela Orose et Pélage à un synode de prêtres réunis par ses ordres pour juger le débat. Pélage récusa avec fermeté l'autorité de saint Augustin, et Orose n'ayant pas osé l'accuser nettement, il fut décidé que la question serait remise à la décision du pape Innocent II. Cependant Orose agit sous main, écrit contre Pélage et suscite contre lui deux accusateurs, Héros et Lazare, tous deux chassés de leurs évêchés des Gaules.

Un concile se tint à Diospolis. Soit que Pélage y ait fait quelques concessions, soit que « ce misérable concile, » comme l'appelle saint Jérôme, ait été dupe ou complice (1), le prétendu hérétique en sortit absous. On lui objectait les thèses posées par Celestius; sans les désavouer, il déclara qu'il n'avait pas à répondre du langage d'autrui. Fort de la sentence d'absolution qu'il avait obtenue, Pélage continua à répandre ses doctrines. Les intrigues d'Héros et de Lazare obtinrent que la question fût examinée dans un nouveau concile (416). Théodote, évêque d'Antioche, le présidait. Les excès des pélagiens, les violences qu'ils essayèrent, dit-on, contre saint Jérôme rendaient nécessaire l'intervention de ce nouveau concile. Pélage y fut excommunié et ses doctrines solennellement condamnées. Un nouveau concile se réunit encore à Jérusalem par les soins d'Orose. Il ne paraît pas que Pélage y ait assisté, mais quoique absent il fut excommunié pour la seconde fois, et l'arrêt du concile fut envoyé au pontife romain Innocent II, avec prière de le confirmer par son adhésion : « Quiconque, y lisait-on, soutient que la nature humaine fournit les moyens de triompher du péché et de remplir les commandements de Dieu, et de cette manière se pose en adversaire de la grâce; que les petits enfants n'ont pas besoin du baptême pour acquérir le salut et être délivrés de la perdition, qu'il soit anathème. »

Dans cette même année 416, un nouveau concile se tint à Milève. Tous les évêques de Numidie, au nombre de soixante et un, y accoururent. L'hérésie de Pélage y fut encore condamnée, et une lettre synodale fut envoyée au pape Innocent. Saint Augustin, au nom de cinq évêques, écrivit aussi au même pape. C'était comme une lettre familière, où il expliquait en détail toute l'affaire de Pélage, priant Innocent de le faire venir à Rome pour l'interroger exactement. Le pape répondit en excommuniant solennellement l'hérétique.

Ces condamnations successives étaient faites

(1) Célestius, disait-on, avait osé soutenir et enseigner 1° qu'Adam avait été créé mortel, en sorte que, soit qu'il péchât, soit qu'il ne péchât pas, il devait mourir; 2° que le péché d'Adam n'a nui qu'à lui seul, et non au genre humain; 3° que les enfants qui naissent sont dans le même état qu'Adam avant son péché; 4° que la mort ou le péché d'Adam n'est pas cause de la mort de tous les hommes ni la résurrection de Jésus-Christ cause de la résurrection de tous les hommes; 5° que la loi naturelle conduit au royaume des cieux comme l'Évangile; 6° que même avant la venue de Jésus-Christ il y a eu des hommes impeccables; 7° que les enfants morts sans baptême ont la vie éternelle.

(2) Ces deux ouvrages sont : *De peccatorum meritis et remissione* en trois livres, et un livre *De spiritu et littera.*

(1) Saint August., *De gestis Pelagii.*

pour effrayer un cœur plus ferme que celui de Pelage. Il essaya dès lors de séparer sa cause de celle de Celestius, et envoya à Innocent une profession de foi fort habilement conçue. Il y énumérait complaisamment les dogmes auxquels il soumettait humblement sa raison, se defendait de plusieurs hérésies dont personne ne songeait à l'accuser, et glissait quelques lignes assez vagues sur celles qu'on lui imputait. Innocent avait été remplacé par Zosime sur le siége pontifical quand la lettre de Pélage arriva à Rome. Celestius, de son côté, en apprenant la mort d'Innocent se rendit à Rome, et envoya au nouveau pape sa profession de foi. Il s'y justifiait longuement de ce dont personne ne l'avait jamais accusé, et s'expliquait ainsi au sujet du baptême : « Les enfants, disait-il, doivent être baptisés en rémission de leurs péchés, selon la règle de l'Église universelle. Mais, ajoutait-il, si nous admettons le baptême des enfants en rémission des péchés, ce n'est pas que nous reconnaissions la transmission du péché; cela est tout à fait contraire à l'esprit du catholicisme, parce que le péché ne nait pas avec l'homme, parce que le péché n'est pas une faute de la nature, mais de la volonté. »

Zosime parut un instant être gagné à la cause de Pelage. Après une conférence tenue à Rome, il écrivit aux évêques d'Afrique une lettre où il laissait percer sa sympathie pour le moine breton, et récriminait amèrement contre ses accusateurs et en particulier contre Héros et Lazare, qu'il appelait des *tourbillons et des tempêtes de l'Église*. « Ne connaissiez-vous pas, disait-il, leur vie et leur condamnation?... Il ne convient pas à l'autorité épiscopale et surtout à votre prudence de s'arrêter à de vaines rumeurs. Celestius et Pélage, dans leurs lettres et leurs professions de foi sont aux pieds du saint-siége; où est Heros, où est Lazare, ces hommes infâmes et souillés de crimes? Tout vent qui arrive à vos oreilles n'est pas le messager de la vérité.... Soyez persuadés que ces hommes qu'on accuse n'ont jamais cessé d'appartenir à la vérité catholique (1). »

Les évêques d'Afrique, après avoir supplié le pape de ne rien changer à l'etat des choses, s'assemblèrent en concile à Carthage, au nombre de deux cent quatorze, et, loin de fléchir devant l'opinion du pape, condamnèrent de nouveau Pelage et Celestius (417). L'empereur Honorius souscrivit à cette condamnation, ordonna que les deux hérétiques fussent chassés de Rome (Pélage était encore en Palestine) et que leurs sectateurs fussent traînés devant les magistrats et sévèrement punis. Ce rescrit d'Honorius fut donné le 30 avril 418, avant le concile général d'Afrique et avant l'adhésion du pape à la condamnation prononcée par les évêques de Carthage à la fin de l'année 417. Ainsi l'empereur reconnaissait manifestement la suprématie des conciles sur les papes en matière de dogme. Le 1er mai 418 s'ouvrit le grand concile d'Afrique. Plus de deux cents évêques accourus de toutes les parties de l'Afrique et de l'Espagne même s'étaient réunis à Carthage. La doctrine pélagienne y fut solennellement condamnée dans huit canons : 1° anathème contre quiconque soutient qu'Adam a été créé mortel par Dieu ; 2° anathème contre quiconque nie que les enfants doivent être baptisés en rémission de leurs péchés ; 3° anathème contre quiconque soutient que la grâce de Dieu ne nous sert que pour la rémission des péchés et ne nous est pas d'un secours efficace pour éviter le péché ; 4° anathème contre quiconque soutient que la grâce du Christ nous donne la science de ce que nous devons faire et ne nous inspire pas en outre le choix que nous devons faire pour accomplir ce que nous savons; 5° anathème contre quiconque soutient que sans la grâce on peut accomplir quelque bien ; 6° anathème contre quiconque prétend que ce n'est qu'une parole d'humilité et non de vérité que cette parole des saints : Nous nous trompons nous-mêmes quand nous disons que nous sommes sans péché; — 7° anathème contre quiconque soutient que ce n'est pas pour eux que les saints disent dans l'oraison dominicale : *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus...* —; 8° anathème enfin contre quiconque prétend que ce n'est pas *véridiquement* que les saints disent : *Dimitte nobis debita nostra.* — Un neuvième canon condamnait aussi ceux qui, pour concilier l'orthodoxie et l'humanité, avaient depuis peu inventé un lieu de repos hors du ciel entre le paradis et l'enfer, pour les enfants morts avant l'acte qui devait les faire chrétiens. L'empereur avait pris décidément parti contre les pélagiens. Le pape Zosime entra dans une voie nouvelle, mais auparavant et, comme pour justifier sa palinodie, il somma Celestius de comparaître à son tribunal. Celui-ci se défiant sans doute des sentiments d'un allié qui ne cherchait qu'un prétexte pour l'abandonner, refusa de venir. Zosime n'hésita plus, confirma les sentences des conciles de 417 et de 418, et fulmina l'anathème contre les pélagiens. Il écrivit à ce sujet une fort longue lettre à tous les évêques et particulièrement aux évêques d'Afrique. Il appelait toute la rigueur des lois impériales sur la tête de ceux qui refuseraient de souscrire à la décision du saint-siége apostolique. Plusieurs évêques courbèrent le front et se soumirent; dix-huit seuls, et à leur tête Julien, évêque d'Éclane, homme d'un esprit vif et mordant, résistèrent. Ils adressèrent à Zosime une profession de foi demi-pélagienne, pleine de fermeté cependant, et se terminant par un appel à un concile œcuménique. Le pape qui voulait peut-être effacer par l'éclat de son zèle le souvenir de l'appui moral qu'il avait naguère prêté aux pélagiens, répondit en déposant Julien et ses dix-huit collègues.

Pélage était toujours en Palestine. Ce déchaî-

(1) Saint August., *Zosimi papæ Epistola ad Africanos episcopos de causa Pelagii*; App., t. X.

nement de haines et de violences contre la doctrine qu'il avait enseignée, et où il ne soupçonnait pas tant de venin, troubla peut-être sa raison, car on le vit se plaindre d'avoir été compris dans la condamnation de Celestius, et répudier hautement les opinions de son disciple, quoiqu'il les lui eût enseignées. Saint Augustin ne crut pas à cette conversion inattendue, car il composa à ce moment deux livres contre Pélage; l'un a pour titre : *De gratia Christi*, l'autre, *De peccato originali*. Après le grand concile de 418 et les sentences du saint-siége, le procès de Pélage paraît définitivement jugé. Les mesures de répression remplissent les six années qui s'écoulent de 419 à 425. L'autorité civile a pris en main la cause de l'Église. La discussion n'est pas éteinte (1), mais les décrets impériaux remplacent les anathèmes des conciles, et il semble que le débat soit devenu purement politique. Honorius, Théodose II, Valentinien III font successivement paraître des édits qui frappent de bannissement les sectateurs de Pélage et de Celestius. Les pélagiens de leur côté, à défaut de la force dont ils ne disposent pas, essayent de flétrir les catholiques en les appelant *traducionistes*, *fatalistes* et *manichéens* et essayent vainement de faire un schisme :

Pendant ce temps, que devient Pélage? Il semble, après l'année 418, avoir complétement disparu de la scène. Cependant, en 424 nous le voyons chassé de Jérusalem par l'évêque Prayle, et nous entendons saint Jérôme s'écrier à cette occasion dans un de ses amers transports : « Le nouveau Catilina a été expulsé de la ville sainte. » Après cela, il n'est plus question de Pélage. Il est vraisemblable qu'il ne survécut pas longtemps à ce dernier coup. B. AUBÉ.

Saint Augustin, *Ouvrages cités*, lettres 146 et 186. — Marius Mercator, Garnier, *Dissertation* VII. — Vossius, *Historia de controversiis quas Pelagius ejusque reliquiæ moverunt*. — Norris, *Historia pelagiana*. — Zosime, *Édit sacré d'Honorius dans l'Epistola tractatoria*. — — *Annales des Conciles*. — Saint Prosper, *Poëme des ingrats*. — Bayle, *Dictionnaire hist.* — Toutes les *Histoires générales de l'Église*.

PÉLAGE Ier pape, né vers 495, à Rome, où il mourut, le 28 février 560. Fils de Jean Vicarianus, officier du préfet du prétoire, il était diacre de l'Église romaine lorsque le pape Vigile l'envoya, en 546, auprès de l'empereur Justinien, qui le chargea d'aller déposer Paul, patriarche d'Alexandrie. Élevé au souverain pontificat le 16 avril 555, il ne trouva pour le consacrer que deux évêques qui se firent assister de l'archiprêtre d'Ostie. Pour apaiser les différends nés entre les évêques occidentaux, relativement aux *trois chapitres*, il profita de la protection que lui offrait le patrice Narsès, pour les faire condamner de nouveau par les évêques de l'Afrique, de l'Illyrie et même de l'Italie. Les Français ayant déclaré Pélage suspect d'hérésie, il se défendit auprès d'eux par une profession de foi qu'il adressa au roi Childebert, et signa, de sa propre main, qu'il condamnait derechef et excommuniait ceux qui s'écarteraient de la doctrine contenue dans la lettre de saint Léon et dans les actes du concile de Chalcédoine. On a de lui seize Épîtres. Jean III fut son successeur. H. F.

Platina, Ciaconi, etc., *Hist. Pontif.*

PÉLAGE II, pape, né vers 520, à Rome, où il mourut, le 8 février 590. Goth d'origine, il avait pris l'habit de Saint-Benoît au monastère du Mont-Cassin, et ses vertus le firent élever au trône pontifical le 30 novembre 578, pour succéder à Benoît Ier. Comme à cette époque les Lombards tenaient étroitement Rome assiégée, on n'attendit pas, pour le consacrer, l'assentiment de l'empereur Tibère Ier. Il travailla inutilement à ramener à l'unité de l'Église les évêques d'Istrie et de Vénétie qui faisaient schisme pour la défense des *trois chapitres*, et s'opposa à Jean, patriarche de Constantinople, qui prenait le titre d'évêque œcuménique Il fut le premier pape qui, dans les diplômes de sa chancellerie, marqua le temps par les indictions que Constantin le Grand avait instituées le 24 septembre 312. On lui attribue dix Épîtres, mais la 1re, la 2e et la 9e sont apocryphes. Son successeur fut saint Grégoire le Grand. H. F.

Ciaconi, *Hist. Pont.* — Artaud, *Hist. des souv. pont.*

PÉLAGE, premier roi des Asturies, mort en 737. Les chroniqueurs espagnols ses contemporains ne font pas mention de lui; ils ne connaissent, en fait de princes chrétiens à l'époque qui suivit immédiatement la conquête de l'Espagne par les Arabes, que Theudemir, qui sous la suzeraineté des califes régnait sur une partie de la Murcie. Les récits des historiens postérieurs au sujet de Pélage ne sont pas entièrement dégagés d'exagérations ni de fables; mais à défaut de critérium pour y distinguer le vrai du faux, on est obligé de s'en tenir à leur rapport. Pélage, disent-ils, était fils de Favila, duc de Cantabrie, qui fut assassiné par Witiza; redoutant la fureur du meurtrier de son père, il vécut pendant plusieurs années retiré dans les montagnes; il n'en sortit qu'à l'avénement au trône de son parent Roderic, dont il devint l'écuyer. Après que son pays fut tombé sous la domination musulmane, il alla avec un petit nombre de Goths s'établir dans les montagnes des Asturies. Pendant quelque temps les Arabes ne songèrent pas à l'inquiéter; ce ne fut que vers 719 qu'ils envoyèrent des troupes contre lui, à l'instigation de Munuza, gouverneur de Gijon, auquel il avait refusé la main de sa sœur. Pélage rallia autour de lui tous les chrétiens réfugiés dans ces contrées et repoussa l'attaque des Arabes. Tarek alors chargea son général Alkama d'aller avec une armée formidable châtier ce téméraire. Pélage avec sa poignée d'hommes battit en retraite jusqu'à ce qu'il eût atteint

(1) En effet, saint Augustin en 419 et 420 publia contre les pélagiens son traité *De Nuptiis et concupiscentia*, ses quatre livres *Contra duas epistolas pelagianorum* adressés au pape Boniface, et ses six livres *Contra Julianum hæresis pelagianæ defensorem*.

près de Cengas de Onis la montagne d'Anseba; là se trouve une spacieuse caverne qui domine entièrement l'étroite vallée, par laquelle s'avançaient les Arabes. Pélage y plaça une partie de ses soldats, disposa les autres en embuscade dans les bois qui couronnaient chaque côté de la vallée, et affronta ensuite avec courage l'armée ennemie, faisant lancer sur elle d'énormes quartiers de roche. Plusieurs milliers d'Arabes périrent; le reste prit la fuite, et se noya dans la Diva. Cette glorieuse victoire valut à Pélage d'être reconnu comme souverain du petit district, qu'il venait de défendre contre l'oppression musulmane et où affluèrent du reste de l'Espagne un grand nombre de chrétiens. Il y ranima l'agriculture et reconstruisit les églises; il sortit victorieux de plusieurs combats que lui livrèrent encore les Arabes, auxquels il enleva la ville de Léon. Il eut pour successeur d'abord son fils *Favila* et ensuite son gendre Alonzo, fils de Pierre duc de Cantabrie, qui avait aussi su maintenir dans l'indépendance une partie de cette contrée.

Rodericus Toletanus. — *Chronicon Albeldense.* — *Chronicon Sebastiani.* — Monachus Silentiarius, *Chronicon.* — *Chronicon Ovetense.* — Mondejar, *Advertemias.* — Masden, *Historia critica d'España*, t. XII, et XV, p. 78. — Florez, *España sagra*, t. V. — Ferreras, *Histoire d'Espagne.* — Paquis et Dochez, *Histoire d'Espagne.*

PÉLAGE (*Magloire*), général français, naquit à la Martinique, en 1769, de parents mulâtres, et mourut en Espagne, en 1813. Après avoir brillamment servi dans la milice coloniale, défendu la Martinique contre les Anglais (1794), et obtenu les plus grands éloges du général Rochambeau, il vint en France, où il fut nommé capitaine des grenadiers dans le bataillon des Antilles. En 1795 il fit partie de l'expédition dirigée contre l'île de Sainte-Lucie, s'y signala en mainte occasion, y fut deux fois blessé, et conquit à la pointe de son épée le grade de chef de bataillon. Sainte-Lucie redevint une colonie française; mais l'année suivante elle dut succomber sous la formidable expédition du général anglais Abercromby. Pélage, qui avait été un des plus vaillants défenseurs de l'île, fut fait prisonnier et envoyé à Portsmouth, où il resta dix-huit mois. Échangé en 1798, il servit à Fécamp et à Morlaix, et partit en 1799 pour la Guadeloupe, avec le grade de chef de brigade, comme aide de champ de Jeannet, agent du Directoire. Après la mort du général Bethencourt (1801), le capitaine général Lacrosse, gouverneur de la colonie, ayant gardé pour lui-même le commandement des troupes qui devait passer hiérarchiquement à Pélage, cette usurpation, jointe aux iniquités commises contre les hommes de couleur, souleva tous les patriotes contre Lacrosse, qui fut forcé, après bien des troubles, de se retirer à La Dominique. Nommé par les révoltés général en chef de l'armée de la Guadeloupe et gouverneur de l'île, avec une espèce de conseil privé, Pélage sut pacifier les esprits, rétablir la tranquillité, en attendant les nouvelles de la métropole. A l'arrivée à la Guadeloupe du général Richepanse, tandis que tous les chefs mulâtres, Delgrès, Ignace, Palerme, Massoteau et Jaquet s'immortalisaient en périssant les armes à la main pour la liberté violée, Pélage, loin d'imiter l'exemple glorieux de ces héros, trahissait lâchement la cause de ses frères, remis en esclavage après avoir sauvé à plusieurs reprises la Guadeloupe de la conquête anglaise, et participait à leur défaite. Il ne fut pas moins envoyé en France (juillet 1802) et arrêté en arrivant à Brest. Enfermé dans les prisons de Paris, il n'en sortit qu'après quinze mois de détention, le 26 novembre 1803. Employé pendant la guerre d'Espagne, dans son grade de chef de brigade, il mourut après la bataille de Victoria, par suite des fatigues de cette guerre.

MELVIL-BLONCOURT.

Mémoire pour Pélage et les habitants de la Guadeloupe; Paris, 1803, 2 vol. in-8°. — *Les Antilles françaises et particulièrement la Guadeloupe*, par le colonel Roger de Peyreleau; Paris, 1823, 3 vol. in-8°. — *Rapport du général en chef Richepanse*, des 5 et 9 prairial an X (*Moniteur* des 22 et 28 messidor an X). — *Rapport du général Gobert* (*Moniteur* du 20 octobre 1802). — Pétion et Haïti, *Étude monographique et historique par Saint-Remy*; Paris, 1854-1858, 5 vol. in-12.

PELÉE DE CHENOUTEAU (*Blaise-Louis*), littérateur français, né en 1704, à Sens, où il est mort, le 11 juillet 1791. Il était conseiller au bailliage de Sens et contrôleur des actes. On a de lui : *Dictionnaire des pensées ingénieuses*; Paris, 1773, 2 vol. in-8°; compilation réimpr. sous le titre d'*Esprit des meilleurs écrivains français* en 1777; — *Conférence de la coutume de Sens avec le droit romain, les ordonnances du royaume et les autres coutumes*; Sens, 1787, in-4°, suivie de détails historiques fort curieux sur le bailliage de Sens, par Tarbé de Sablons.

Desessarts, *Siècles littér.*

PELÉE DE VARENNES (*Marie-Joseph-Hippolyte*), imprimeur et littérateur français, né à Sens, en 1741, décapité à Paris, en 1794. Il fut imprimeur dans sa ville natale, puis sous la Révolution receveur particulier des finances à Montargis. Il se montra opposé au système terroriste. Arrêté et transféré à Paris, après la chute des girondins, il fut condamné à mort et exécuté en juin 1794. On a de lui : *Les Loisirs des bords du Loing*, recueil de pièces en vers et en prose; 1784, in-12. Ce recueil est rare et curieux : il ne fut tiré qu'à cinquante exemplaires sur divers essais de papiers fabriqués par Léorier-Delisle avec la cellulose de différentes plantes, avec des écorces de tilleul, avec du chiffon, de paille, etc. Le livre de Pelée contient de bons renseignements sur l'histoire de Montargis et de ses environs.

E. D—s.

Rivarol, *Petit Almanach des grands hommes.* — Quérard, *La France littéraire.* — Barbier, *Dict. des Anonymes*, t. IV, p. 257.

PELET DE LA LOZÈRE (*Jean*, comte), homme

politique français, né à Saint-Jean du Gard, le 23 février 1759, mort à Paris, le 26 janvier 1842. Après des études soignées, il se fit recevoir avocat au parlement de Provence, et partagea les principes de la révolution de 1789. Issu d'une famille protestante qui avait eu sa part aux persécutions de la révocation de l'édit de Nantes, il vit arriver avec joie cette ère nouvelle; mais ses sentiments patriotiques furent empreints d'une sage modération et de l'éloignement de la fureur des partis. En 1791, il fut nommé président du directoire du département de la Lozère, et l'année suivante, envoyé comme député à la Convention. Au milieu de la plus terrible exaltation, il montra ces mêmes sentiments de droiture, de patriotisme, de modération, qui furent la règle invariable de sa conduite dans les plus mauvais jours. Il s'associa avec bonheur au mouvement de thermidor qui renversa une dictature impitoyable. Peu après, il fut envoyé, en qualité de commissaire de la Convention nationale, à l'armée des Pyrénées orientales, et prit une part active aux préliminaires de la paix qui fut conclue avec le gouvernement espagnol (1795). Lors de la mise en vigueur de la constitution de l'an III, sa réputation de sagesse, de patriotisme aussi modéré qu'énergique, était si répandue dans toute la France, qu'il eut l'insigne honneur d'être élu au corps législatif par soixante et onze départements. Il opta pour celui qui l'avait vu naître, la Lozère, et siégea au Conseil des Cinq-Cents jusqu'en mai 1797. A l'établissement du consulat, le premier consul le choisit pour ramener l'ordre et la paix dans un des départements du midi, où régnait le plus de discorde et d'agitations; il le nomma préfet du Vaucluse. La sagesse et la fermeté de Pelet lui firent bientôt vaincre toutes les difficultés de la situation. Son administration a laissé dans ce pays les plus honorables souvenirs. En 1802, le premier consul, s'étant rendu à Lyon pour organiser la république cisalpine, distingua particulièrement le préfet du Vaucluse, et ne tarda pas à l'appeler au conseil d'État. En 1804, lorsque fut rétabli le ministère de la police, l'empereur, qui se défiait de Fouché, tout en s'en servant, confia la haute surveillance de la police à quatre conseillers d'État. Pelet fut chargé pour sa part de quarante-deux départements. Dans ces délicates fonctions, il montra une telle sagesse, accompagnée de bienveillance et d'humanité, que pas une plainte ne s'est élevée contre lui. Il exerça ces fonctions pendant toute la durée de l'empire. Il fut comblé de faveurs, qui n'étaient que de justes récompenses de ses services. Il fut nommé commandant de la Légion d'Honneur et comte. L'empire ayant été renversé sous l'invasion de la moitié de l'Europe, Pelet qui avait rempli jusqu'au dernier terme les devoirs que lui imposèrent les circonstances, se retira à la campagne. Pendant les cent jours, il reprit ses anciennes fonctions, et après le second retour des Bourbons rentra dans la vie privée. Il ne reparut qu'en 1819, où il fut nommé pair de France, avec une pension de 4,000 francs. Il apporta dans les délibérations de la chambre un esprit droit et libéral, une profonde expérience de la conduite des affaires; sa parole avait une grande autorité, car on y voyait l'honnête homme et l'homme supérieur dans ses vues. Il donna son adhésion cordiale à la révolution de 1830, mais l'affaiblissement de sa santé ne lui permit que de prendre une faible part aux travaux de la chambre où il siégeait. Il s'éteignit à quatre-vingt-trois ans, laissant à son fils (*voir* le nom suivant) un nom sorti des plus sévères épreuves, pur et respecté. J. Chanut.

Moniteur, 31 mai 1842. — *Éloge* par le baron Mounier. — Rabbe, etc., *Biographie des Contemp.* — Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat.*

*PELET DE LA LOZÈRE (*Privat-Joseph-Claramond*, comte), fils aîné du précédent, homme politique français, né en 1785. Il débuta comme auditeur au conseil d'État en 1804, et là, « dans son coin, » dit-il lui-même, il écrivait avec soin les opinions remarquables qu'exprimait Napoléon sur les diverses branches d'administration (Paris, Firmin Didot, 1833, in-8°).

M. Pelet fut jusqu'en 1814 administrateur général des forêts de la couronne et devint maître des requêtes. Sous la Restauration, il occupa de 1819 à 1823 la préfecture de Loir-et-Cher, fut nommé en 1827 député de ce département, et à la chambre soutint les opinions libérales. Sous Louis-Philippe, il fut un des orateurs distingués du centre gauche, et en février 1836 il fut nommé ministre de l'instruction publique. Six mois après, la retraite de ses collègues le ramena au centre gauche, où il continua à faire de l'opposition, mais sans parti pris d'hostilité contre le ministère. Il fut compris dans une promotion de pairs (octobre 1837), et dans cette chambre, il ne fut pas moins zélé pour le progrès de la monarchie constitutionnelle. A l'avénement du cabinet Thiers (1er mars 1840), il reçut le portefeuille des finances. Ce cabinet s'étant retiré en octobre par suite de la crise des affaires d'Orient, M. Pelet reprit sa place au palais du Luxembourg. Depuis la révolution de Février, il s'est renfermé dans la vie privée. Outre l'ouvrage cité, on lui doit : un *Précis de l'histoire des États-Unis*, publié vers 1840. J. C.

Documents particuliers. — *Biographie des Contemp.*

PELET (*Jean-Jacques-Germain*, baron), général et écrivain militaire français, né à Toulouse, le 15 juillet 1777, mort à Paris, le 20 décembre 1858. Il était, en 1799, élève de l'École des arts et sciences créée à Toulouse par les états du Languedoc, quand la révolution éclata. Il adopta avec ardeur les idées nouvelles, et fut improvisé aide de camp du général Albignac, chargé de réduire le mouvement des amis du roi dans le haut pays. Attaché avant la fin de l'année 1800 aux travaux du génie à l'armée d'Italie, il fut

nommé, le 5 juin 1801, sous-lieutenant dans le corps des ingenieurs géographes militaires. Il fit, en cette qualité, plusieurs levés topographiques pour la carte d'Italie, et rédigea un excellent *Dictionnaire topographique militaire* du théâtre de la guerre en Italie, resté en manuscrit à l'usage de l'état-major général, ainsi qu'un grand nombre de mémoires conservés au dépôt de la guerre. Il fut choisi par Jourdan dans les reconnaissances du Tyrol en 1805, et devint, la même année, aide de camp de Massena. Blessé d'une balle à la tête à Caldiero, il fut cité à l'ordre de l'armée au passage de la Brenta. Il accompagna Massena à Naples, le suivit en Calabre en 1806, en Pologne en 1807, et dans la campagne d'Autriche en 1809. Il assista à la bataille d'Essling et opéra toutes les reconnaissances de l'île de Lobau, et, après la paix de Vienne, il reçut une dotation de 2,000 francs sur la ville de Bareuth. En 1810, il suivit le maréchal en Portugal, où il fallait relever une situation compromise. En 1812, il fut attaché à l'état-major de la grande armée de Russie. Honoré de l'amitié de Poniatowski, il se mit à la tête du 5e corps polonais, à l'attaque de Smolensk, et chassa les Russes de leurs positions. Le 12 octobre, à Moscou, il reçut le commandement du 48e de ligne, et se distingua dans la retraite de Russie. Nommé général de brigade, il commandait, en 1813, la place de Dresde, et, le 27 août, il enleva Grüne, Wiese, Reich, et se maintint dans ce dernier village sous les efforts désespérés des Prussiens. En 1815, il combattit à Charleroi et à Fleurus. Chargé à Waterloo de la défense de Plancenoit, il n'abandonna ce poste aux Prussiens de Bulow qu'au moment de se voir coupé entièrement du corps d'armée.

Au milieu des bivouacs et des armistices, le général Pelet trouvait le temps de dresser les levés et d'écrire le récit des campagnes. Dans ce travail, commencé par l'amour spontané de l'art militaire, poursuivi par la plus louable ambition, le général a retracé l'histoire stratégique et politique des guerres auxquelles il a participé. Un tel homme ne pouvait rester inactif durant les loisirs de la paix. Le général Pelet servit encore la cause à laquelle il s'était dévoué. Après la révolution de Juillet, il commanda pendant quelque temps l'École d'état-major. Promu lieutenant général le 19 novembre 1830, il fut appelé à la direction générale du dépôt de la guerre, et prit une part active à la campagne d'Anvers. Rien n'égalait le dévouement du général Pelet pour l'amélioration de l'administration, à la fois militaire et scientifique, remise à sa direction. Il a réorganisé les services de la géodésie, de la topographie, de la statistique et des travaux historiques, perfectionné les moyens d'exécution dans le dessin et la gravure, enrichi les collections des archives, des dessins et des plans. D'inestimables recueils sont dus à ses soins. Une prédilection naturelle l'avait porté, dès les premiers temps de sa direction, à rassembler et à classer, avec le plus grand soin, la correspondance militaire de Napoléon Ier. Cette collection est devenue aujourd'hui, avec les inappréciables dépôts des archives de l'empire, la source principale de la vaste publication commencée en 1858. Plus de cent aquarelles, vrais chefs-d'œuvre d'exécution, représentant des scènes militaires de la révolution et de l'empire, ont été composées sur ses indications personnelles. Il a, par sa persistance, hâté la publication de la carte topographique de la Grèce et les innombrables reconnaissances faites en Algérie. Son souvenir restera particulièrement attaché à l'exécution de la *Carte de France de l'état-major* (1). Envoyé, dès 1831, à la chambre des députés par la ville de Toulouse, réélu plusieurs fois depuis, promu à la pairie en 1837, il se fit remarquer dans les discussions relatives au recrutement de l'armée, à la réorganisation de l'état-major, aux avantages des chemins de fer comme moyens militaires, etc. Les mémoires qu'il publia pour développer son opinion sur l'opportunité de la fortification de Paris resteront comme des documents indispensables à consulter. Après la révolution de Février, il fut nommé, en 1848, président du comité de défense nationale, et chargé, au commencement de 1849, par le prince-président, d'une mission confidentielle auprès du roi Charles-Albert. Il fut appelé au sénat le 26 janvier 1852, et participa aux travaux de la commission de la correspondance impériale et du conseil général de Seine-et-Marne. Il mourut à quatre-vingt-deux ans sans laisser d'enfants. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. On a du général Pelet : *Mémoires sur la guerre de 1809*; 4 vol. in-8°, 1824; — *Des principales Opérations de la campagne de 1813*; in-8°, publié d'abord dans *Le Spectateur militaire*, dont il fut un des fondateurs; tom. I à IV; — *Introduction aux campagnes de l'empereur Napoléon en 1805, 1806, 1807 et 1809, rédigées dans le cabinet de l'empereur et publiées par le général Pelet*, 3 vol. in-8°, qui avait paru d'abord dans le *Mémorial du Dépôt de la guerre*; — *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, réunis par le général de Vault, directeur du dépôt de la guerre, mort en 1790, publiés avec une introduction par le général Pelet; collection des documents inédits concernant l'Histoire de France, 9 vol. in-4°, avec atlas. — Il a publié dans *Le Spectateur militaire*, indépendamment des opérations de la campagne de 1813 : *Réponse*

(1) Le général présenta au roi Louis-Philippe, en 1833, la première livraison de ce magnifique ouvrage, une des plus larges entreprises scientifiques accomplies de nos jours, et il a depuis, avec une perfection soutenue, conduit l'opération jusqu'à la 151e feuille.

aux Observations du général Müfling sur la campagne de 1813, t. IV; *De la Division*, t. II; *Coup d'œil militaire sur le Portugal*, t. II; *Essai sur les Manœuvres d'un corps d'armee d'infanterie*, t. IV et VI; *État-major*, t. IV; *Sur les affaires de l'Orient*, t. IV; *Sur les carrés d'infanterie*, t. V; *Observations sur la Réponse du général Uminski, au sujet de la bataille de la Moskowa*, t. X; *Note sur la situation de l'Algérie à la fin de* 1838, t. VIII; *Description de la bataille de Caldiero*, t. VIII; *Description de la bataille de la Moskowa*, t. VIII; *Avis sur la fortification de Paris*, t. XXX; *De la Question des chemins de fer au point de vue militaire*, 1842; Dans l'*Encyclopédie moderne*, les articles *Division*, t. X, et *État-Major;* t. XII; Dans *Le Moniteur*, plusieurs articles sur la carte de France. Le général Pelet a laissé, entre autres travaux manuscrits, un *Dictionnaire topographique et militaire de l'Italie; Projets d'attaque et de défense de l'Italie; Relation de la campagne de Massena en Italie; Notes sur l'Espagne; Relation de la campagne de Portugal de* 1810-1811; *Système complet de defense de la France; Manœuvres d'un corps d'armée.* L. DE MAS-LATRIE.

Moniteur universel du 18 *avril* 1858. — *Spectateur Militaire*, janvier 1858. — *Bulletin de la soc. de l'Hist. de France*, mai 1858. — *Renseignements part.*

PELET. *Voy*. NARBONNE.

PELETIER (*Jacques*), littérateur, poëte et mathématicien français, né le 25 juillet 1517, au Mans, mort en juillet 1582, à Paris. C'était le quatrième des sept enfants de Pierre Peletier, syndic du Mans, puis bailli de Touvoie. Envoyé de bonne heure à Paris, il fut placé dans le collége de Navarre, sous la direction de Jean, son frère aîné, qui y professait la philosophie. Puis il entra chez un procureur et y fit une assez longue pratique de la chicane. Le dégoût, et aussi un insatiable désir d'apprendre, ramena à l'étude des lettres cet « esprit divers et changeant », comme l'appelle Scévole de Sainte-Marthe. Par l'intermédiaire du poëte Denisot, son ami, il fut admis auprès de Marguerite de Navarre, et figura sous le nom du *Docte* dans cette compagnie de beaux esprits qu'elle présidait au Louvre. Vers 1540, il devint secrétaire de René du Bellay, et ce fut parmi les loisirs de ce facile emploi qu'il prépara la traduction de l'*Art poétique* d'Horace. De retour à Paris en 1544, il passa au collége de Bayeux, et il en était principal lorsqu'en 1547 il prononça dans la chaire de Notre-Dame l'oraison funèbre d'Henri VIII, roi d'Angleterre (1). Son humeur vagabonde le poussa à résigner ces fonctions pour aller loger dans la maison de l'imprimeur Vascosan, où il conçut le projet de réformer l'orthographe d'après la manière de prononcer. Mais, l'ouvrage à peine terminé, il s'enflamma d'une belle ardeur pour la médecine, alla l'étudier à Poitiers (1550), et résida successivement à Bordeaux, à Béziers et à Lyon; il se rendit même à Rome pour solliciter une charge considérable qu'on lui avait promise et dont il ne fut pas jugé digne. Un instant il se lassa de la vie errante et parut se fixer à Paris, où il prit le grade de licencié en médecine; pourtant le tumulte de la guerre civile l'en fit encore sortir, et, après un assez long séjour dans la ville d'Annecy, en Savoie, il y rentra en 1573 pour exercer les fonctions de principal du collége du Mans. Peletier avait un esprit délié, un bon jugement, des connaissances variées, un grand fonds d'imagination; par suite de son inquiétude naturelle il aborda toutes sortes de sujets et n'en traita aucun d'une façon approfondie. Comme poëte il manque souvent d'harmonie, mais il a le vers vif et facile. Joachim du Bellay lui attribue le mérite d'avoir fait le premier des odes françaises. Il a publié en vers : *L'Art poétique d'Horace* (Paris, 1544, 1545, in-8°; Lyon, 1555); *Œuvres poétiques* (Paris, 1547, in-8°), où l'on distingue les deux premiers chants de l'*Odyssée*, réimpr. trois fois à part, le premier chant des *Géorgiques*, et des odes; *Art poétique françois* (Lyon, 1555, in-8°), qui contient des préceptes judicieux; *L'Amour des amours* (Lyon, 1555, in-8°), en 96 sonnets; *La Savoye* (Annecy, 1572, in-8°), poëme devenu fort rare; *Louanges* (Paris, 1581, in-4°). Lorsqu'il s'avisa de marcher sur les traces de Meygret (*voy.* ce nom), dans son *Dialogue de l'ortografe et de la prononciation* (Poitiers, 1550, in-8°), il ne recueillit pas même de cette folle tentative un applaudissement du maître qu'il s'était choisi; Meygret le tança vertement pour avoir proposé quelques règles qui n'étaient pas les siennes. Un obstacle imprévu les divisa aussitôt : prenant tous deux la prononciation pour base, ils adoptèrent l'un l'accent du Lyonnais, l'autre celui du Maine. Une singularité du livre de Peletier, c'est, malgré sa forme dialoguée, de n'avoir point d'alinéas. Quelques autres ouvrages de lui méritent une mention, par exemple *l'Arithmétique* (Poitiers, 1551, in-8°), quatre éditions; *L'Algèbre* Lyon, 1554, in-8°); *Arithmeticæ practicæ modus* (Paris, 1563, in-8°); *Disquisitiones geometricæ* (Lyon, 1567, in-8°); et *De l'Usage de la géométrie* (Paris, 1573, in-4°), publié en 1572 en latin. Le plus remarquable de ces écrits scientifiques, dont l'usage a été jadis très-répandu, est celui qui a pour titre *In Euclidis Elementa geometrica demonstrationum lib. VI* (Lyon, 1557, in-fol.), réimpr. en 1610 et 1611, et trad. en français; il ne s'est pas contenté, assure-t-on, d'interpréter Euclide, il l'a parfois corrigé heureusement. Ajoutons que Peletier s'occupa de mettre en ordre et de publier les *Nouvelles récréatives* de Bonav. des Périers, son ami.

(1) Ce curieux document se trouve à la Bibliothèque impériale (n° 6,818, ms. du roi).

Son frère aîné **Peletier** (*Jean*), docteur en théologie, grand maître du collége de Navarre, devint curé de Saint-Jacques-de-la-Boucherie et assista au concile de Trente. Il mourut en 1583.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. franç.* — J. Launoy, *Navarræ gymn. hist.*, II, 744. — Teissier, *Éloges.* — Sc. de Sainte-Marthe, *Elogia.* — Goujet, *Biblioth. franç.*, XII. — Niceron, *Mémoires*, XXI. — Montucla, *Hist. des mathém.*, I, 575. — Viollet-Leduc, *Bibl. poétique.* — Haureau, *Hist. littér. du Maine*, IV, 166-198. — Max de Clinchamp, *Notice* dans le *Bulletin du bibliophile*, juill. 1857. — Livet, *La Grammaire et les grammairiens au seizième siècle.*

PELETIER ou **PELLETIER** (*Julien*), prêtre français, neveu des précédents, né dans le Maine, vers 1535, mort après 1596. Fait en 1576 principal des philosophes du collége de Navarre, et en 1580 docteur en théologie, il succéda à Jean son oncle (octobre 1583) dans la cure de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, à Paris, et se montra l'un des membres les plus forcenés de la Ligue. Ses prédications fougueuses excitèrent plus d'une fois à cette époque de discordes civiles les passions populaires, et ce fut chez lui que dans la nuit du 14 au 15 novembre 1591 se tint un grand conseil de la Ligue, à l'issue duquel furent arrêtés et pendus immédiatement le président Brisson et les conseillers Larcher et Tardif. Le 23 janvier 1593, il frappa d'un coutelas, dont il était constamment armé, un pauvre idiot qui lui avait répondu : « Je balaye le dehors de l'église, et Dieu, s'il lui plaît, balayera le dedans. » Le curé fanatique le laissa pour mort. Frappé, bien qu'un peu tard, des qualités de Henri IV, il monta en chaire avant d'obéir à l'ordre de quitter Paris (avril 1594), et il témoigna dans l'adieu qu'il fit à ses paroissiens tout son repentir de sa conduite passée : « Il faut que je m'en aille, leur dit-il hypocritement, mais où que ce soit, je louerai la générosité de ce roy béning. » Nous ne savons si Peletier obtint plus tard son pardon du monarque conciliant, mais, le 2 mars 1595, il fut compris dans l'arrêt qui condamnait les assassins de Brisson. Sans doute, alors, il avait quitté la France, car il fut seulement exécuté en effigie sur la place de Grève. H. F.

P. de Lestoile, *Journal de Henri III et IV.* — Ch. Labitte, *De la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, 1841, in-8°. — Dom Marrier, *Historia monast. S.-Martini de-Campis*, 1637, in-4°.

PELETIER DE SOUZY (*Michel* LE), magistrat français, né à Paris, le 12 juillet 1640, mort le 10 décembre 1725. Il fit ses études à Paris au collége des Grassins. Jérôme Bignon et le président Mathieu Molé guidèrent sa jeunesse. Ce fut sous leurs auspices qu'il débuta au barreau. Après avoir été avocat du roi au Châtelet (1660), il fut reçu conseiller au parlement (décembre 1665). En 1666 il fut chargé de l'exécution des arrêts rendus à Clermont (Auvergne) par la cour des grands-jours. En février 1668, il constitua l'intendance de la Franche-Comté nouvellement conquise, et à son retour fut nommé intendant de Lille et des conquêtes de Flandre, puis membre de la commission choisie pour le règlement des limites en exécution des traités d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668) et de Nimègue. On le fit successivement conseiller d'État (1683), intendant des finances (1683-1701), directeur général des fortifications de terre et de mer (1691-1715), membre du conseil royal des finances (1701), et, à la mort du roi Louis XIV, il fut appelé au conseil de régence. Outre les langues anciennes, il parlait facilement les principales langues de l'Europe, et, cultivant les lettres au milieu de ses occupations, il mérita le nom d'*homo limatissimi ingenii*. L'Académie des belles-lettres l'appela dans son sein en 1701. Il a fourni à cette société plusieurs mémoires intéressants, sur des inscriptions, des médailles, etc. Devenu octogénaire, il se démit de ses charges, et se retira dans l'abbaye de Saint-Victor (1720), où il mourut six années plus tard, dans les souffrances aiguës que lui causait une arête qui lui avait percé l'œsophage, et dont on ne put lui faire l'extraction. Son portrait a été gravé par le célèbre Gérard Edelinck.

Il était frère de *Claude* Le Peletier (*voy.* ce nom), contrôleur général des finances et père de Le Peletier des Forts (*Michel-Robert*), comte de Saint-Fargeau, né en 1675, mort le 11 juillet 1740, qui fut successivement intendant des finances (1701), contrôleur général (14 juin 1726), membre de l'Académie des sciences (septembre 1727) et ministre d'État (30 décembre 1729). Il se retira le 19 mars 1730. Il avait épousé Marie-Louise de Lamoignon, fille de Bâville, intendant de Languedoc. — De ce mariage naquit *Louis-Michel* Le Peletier de Saint-Fargeau, mort le 4 juillet 1739, conseiller du parlement depuis 1735, et dont le fils, *Michel-Étienne* Le Peletier de Saint-Fargeau, mort en septembre 1778, était avocat général au parlement de Paris lorsqu'il présenta les conclusions sur lesquelles l'ordre des Jésuites fut supprimé en France (1762). Il devint président en 1764. Son fils, *Michel* Le Peletier de Saint-Fargeau (*voy.* ce nom), député à la Convention nationale, fut assassiné le 20 janvier 1793 (*voy.* Paris). Michel-Étienne avait épousé en 1755 sa parente *Suzanne-Louise* Le Peletier de Beaufré dont le père, *Charles-Etienne*, fut intendant de Caen (1730), puis de Champagne et conseiller d'État (1749). D'autres branches de cette maison portaient les noms de Le Peletier de Montmélian, Le Peletier de Morfontaine, Le Peletier de La Houssaye; toutes ont fourni des personnages distingués dans la haute magistrature et les finances. A.

De Boze, *Éloge de Peletier de Souzy*, dans les *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t. VII. — Moréri, *Grand Dict. général.*

PELEUS (*Julien* Pileu ou), littérateur français, né à Angers, mort vers 1625, dans un âge avancé. S'étant rendu fort habile dans l'étude

des lois, il fut sollicité de se rendre à Paris et y parut avec éclat au barreau. La plupart des présidents du parlement, Potier de Blancmesnil, de Thou, Molé, Le Camus, le chargèrent des affaires les plus importantes qui étaient de leur ressort. Son mérite lui fit accorder une des deux charges d'avocat aux conseils, et en 1600 il reçut d'Henri IV le brevet de conseiller d'État. Le même prince lui donna aussi le titre d'historiographe. On a de Peleus: *Panégyrique au peuple de France*, Paris, 1600, in-4°, où il trace un portrait peu avantageux des mœurs de son temps; — *Opuscules poétiques*; 1600, 1601, in-8°; — *Panégyrique funèbre de Henri III*; Paris, 1601, in-8° : prononcé en 1589, à Angers; — *Actions* forenses *singulières et remarquables*; ibid., 1604, in-4° : ce recueil de causes célèbres a été réuni à *CLXII questions illustres* sous le titre d'*Œuvres de J. Peleus* (Paris, 1631, in-fol.); — *Le Cavalier françois*; ibid., 1605, in-8°; — *Histoire de la vie et des faits de Henri le Grand*; ibid., 1613-1616, 4 vol. in-8°; elle s'arrête en 1593. D'après Lenglet-Dufresnoy, il serait encore l'auteur d'une *Histoire de la dernière guerre entre les Suédois et les Danois* (1610-1613); Paris, 1622, in-8°.

Lelong, *Bibliot. hist. de la France*. — Goujet, *Bibl. françoise*, XIV.

PELHAM (Sir *Henry*), frère cadet du duc de Newcastle, homme d'État anglais, né en 1694, mort le 6 mars 1754. Il débuta à vingt ans comme officier de dragons, à l'époque où le premier prétendant vint soulever l'Écosse (1715), et assista à la bataille de Preston qui anéantit les insurgés. Le crédit de sa famille le fit arriver au parlement (1718), et il fut constamment réélu par le comté de Sussex. Il se distingua à la chambre des communes, et fut bientôt nommé l'un des lords de la trésorerie. En 1724, il entra comme secrétaire d'État au département de la guerre, poste peu important en Angleterre, et en 1730 il obtint l'emploi lucratif de payeur général des troupes. Il s'était élevé en défendant les mesures de Walpole; mais les ardents ennemis de ce ministre gagnant du terrain chaque jour, Pelham conçut l'espoir légitime de lui succéder. De concert avec son frère, le duc de Newcastle, il dirigea les coups de l'opposition, et contribua à la chute de Walpole (1742). Il devint alors chancelier de l'échiquier et fut nommé premier lord de la trésorerie (août 1743), il y joignit à la fin de l'année les fonctions de chancelier de l'échiquier. Malgré l'influence que lui donnaient ses talents financiers et le vaste patronage de sa famille, il fallut compter avec lord Carteret, nommé plus tard comte de Granville, homme politique d'une vaste instruction, habile, orateur applaudi, et de plus très aimé de Georges II. Après une lutte qui amena beaucoup d'intrigues, et même la démission passagère des deux frères, lord Carteret, ne se jugeant pas assez soutenu au sein du parlement, donna sa démission, et « alors, dit Macaulay, le règne des Pelham commença » (1744). Henry Pelham devint le ministre dirigeant. Ce n'était pas un orateur brillant, mais il excellait dans la discussion, dans la tactique parlementaire et la conduite des affaires. Il avait les qualités de Walpole, mais sur une moindre échelle. Il était surtout habile comme financier. Sous son administration, l'Angleterre jouit d'une tranquillité inespérée. La violence des passions et de l'opposition semblait s'être apaisée au parlement. Il s'appliqua à développer le commerce et l'industrie, et sous lui la prospérité du pays prit de grands développements. Une de ses mesures les plus remarquables fut la diminution de la dette nationale, qui fut accomplie en réduisant à trois et demi pour cent, puis à trois, l'intérêt que l'on payait auparavant aux prêteurs, à raison de quatre pour cent. Sa mort imprévue au commencement de 1754 disloqua complétement le ministère. « Maintenant je n'aurai plus de repos, s'écria le vieux roi Georges II quand il apprit la nouvelle. » Il avait bien jugé. Pendant son administration, Pelham avait réussi à réunir et à diriger les hommes politiques qui avaient autant de talents que d'ambition, et après lui recommença la lutte turbulente des passions rivales. J. C.

Rev. William Coxe, *Memoirs of the Pelhams' administration*. — Rose, *General Biography*.

PELHAM (*Thomas*), comte de CHICHESTER, homme politique anglais, né le 28 avril 1756, à Spring-Gardens, mort le 4 juillet 1826, à Londres. Il débuta dans la vie publique par les fonctions de lieutenant-colonel des milices du Sussex, et fut élu en 1780 député d'un des bourgs de ce comté. Pendant une période de vingt et un ans, il soutint à la chambre des communes la politique du parti tory, mais avec une grande indépendance, comme il le fit voir en s'opposant avec force à la traite des nègres et à l'élévation des droits sur la drèche. Après avoir été inspecteur de l'artillerie, il devint en 1785 principal secrétaire du vice-roi d'Irlande et seconda lord Camden dans sa lutte contre la rébellion de 1798. Nommé secrétaire d'État de l'intérieur (avril 1801), il prit une part active à la conclusion de la paix d'Amiens, et échangea en 1803 ses fonctions, trop pénibles pour l'état de sa santé, contre celles de chancelier du duché de Lancastre. En 1807 il fut adjoint au comte de Sandwich dans la charge de maître général des postes. Au mois de juin 1801, il était entré dans la chambre haute avec le titre de baron, et à la mort de son père (8 janvier 1805) il prit celui de comte de Chichester.

Burke, *Peerage*.

PELHESTRE (*Pierre*), théologien français, né à Rouen, en 1635, mort à Paris, le 10 avril 1710. Il était fils d'un tailleur. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il vint en 1653 les terminer à Paris, où il prit l'habit ec-

clésiastique. Il fut chargé durant plusieurs années de prêcher la foi catholique dans les Cévennes. A son retour, il entra chez les cordeliers de Paris, dont il devint bibliothécaire. Il mourut d'apoplexie. « C'étoit, dit Moréri, un homme d'une lecture prodigieuse et qui savoit une infinité de faits. » On a de lui : une édition du *Traité de la lecture des Pères de l'Église* (Paris, 1697, in-12), qu'il a augmentée de la moitié; — des *Remarques critiques contre les* Essais de littérature (de l'abbé Tricaut); 1703, in-12; — une *Critique* de la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* (de Du Pin); — des *Notes* sur la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Cave; — sur l'*Indulgence de la Portioncule* dans les *Mémoires de Trévoux*; 1703. Il avait revu et corrigé la traduction française des *Lettres de saint Paulin*, trad. par Claude de Santeul et publiée par le P. Claude Frassen; Paris, 1697, in-12. A.

Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 395. — Moréri, *Grand dict. hist.* — *Mém. de Trevoux*, février 1703.

* **PÉLIGOT** (*Eugène-Melchior*), chimiste français, né en 1812, à Paris. Après avoir été répétiteur à l'École polytechnique, il fut nommé en 1841 professeur de chimie au Conservatoire des arts et métiers et en 1846 essayeur des monnaies. En 1851 il fit partie du jury de l'exposition universelle de Londres, et en 1852 il remplaça le baron de Silvestre dans l'Académie des sciences (section d'économie rurale) On a de lui : *Traité élémentaire de manipulations chimiques*; Paris, 1836, in-8°; — *Recherches sur la nature et les propriétés chimiques des sucres*; Bruxelles, 1838, in-8°; — *Recherches sur la betterave à sucre*; Paris, 1839, in-8°; — *Rapport sur des expériences relatives à la fabrication du sucre et à la composition de la canne à sucre*; Paris, 1842, 1843, in-8°; — *Rapport sur l'exposition des produits de l'industrie autrichienne de* 1845; Paris, 1846, in-8° : adressé à la chambre de commerce de Paris. M. Péligot a fourni des notes et des additions au *Traité d'analyse chimique* de H. Rose (1843, 2 vol. in-8°), des mémoires aux recueils de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, et des articles aux *Annales de chimie et de physique*, au *Journal de pharmacie*, à l'*Encycl. des gens du monde*, etc.

Bourquelot et Maury, *Litter. franç. contemp.*

* **PÉLISSIER** (*Amable-Jean-Jacques*), duc de MALAKOFF, maréchal de France, né le 6 novembre 1794, à Maromme (Seine-Inférieure). Admis en 1814 au prytanée militaire de La Flèche, et deux mois après envoyé à l'école spéciale de Saint-Cyr, il reçut le 18 mars 1815, deux jours avant l'arrivée de Napoléon le brevet de sous-lieutenant dans l'artillerie, mais il fut incorporé pendant les Cent Jours dans un des régiments de l'armée d'observation du Rhin; il fut licencié au mois d'août, et replacé le 25 octobre dans la légion départementale de la Seine-Inférieure. Les loisirs de la garnison lui permirent de faire de sérieuses études, qui, en janvier 1819, le firent admettre au corps royal d'état-major, après un brillant examen. Lieutenant (16 août 1820) aux hussards de la Meurthe, il fit en 1823, comme aide de camp du général Grundler, la campagne d'Espagne, où sa conduite lui valut les croix de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand. A son retour, il fut successivement attaché aux généraux Bourcke, Vallin et Ledru des Essarts, adressa en 1826 au ministre de la guerre un rapport spécial sur les manœuvres du camp de Saint-Omer, passa cette année au 13e de ligne, puis dans la garde, et fut promu capitaine le 1er avril 1827. Aide de camp du général Durrieu, il fit en 1828 et 1829 la campagne de Morée, pendant laquelle il fut nommé chevalier de Saint-Louis. L'expédition d'Alger, à laquelle il prit part, lui valut le grade de chef d'escadron (2 octobre 1830), et après avoir été employé auprès du général Clément de la Roncière (1831), il passa en avril 1832 au dépôt de la guerre, devint aide de camp du général Pelet au corps d'observation de la Meuse pendant l'expédition d'Anvers; enfin, de 1834 à 1837, il demeura attaché à la place de Paris. L'Algérie était à cette époque le seul champ où pouvaient se déployer les talents militaires : M. Pélissier demanda à passer dans cette colonie; il y fut envoyé avec le grade de lieutenant-colonel (2 novembre 1839), et dirigea pendant trois ans l'état-major de la province d'Oran. Il se distingua dans l'expédition contre Tagdempt (mai 1841), au combat de l'Oued-Melah (19 juillet), et après l'expédition du Chéliff il fut nommé colonel (8 juillet 1842). Il ne montra pas une moindre bravoure dans un combat contre la tribu des Flittas, fit une razzia contre celle des Sbihh dans le Dahara (mai 1843) et seconda le maréchal Bugeaud à la bataille de l'Isly (14 août 1844), où il commandait l'aile gauche. L'attention fut attirée sur lui en 1845 par une expédition qu'il dirigea contre des Arabes réfugiés dans les grottes de l'Ouled-Rhia. Le châtiment dont il les frappa (en les étouffant par la fumée dans une caverne) surprit par sa nouveauté; au fond, cependant, il n'était pas plus barbare que plusieurs autres choses qui se pratiquent en Europe, et contre lesquelles l'opinion ne se récrie pas, parce qu'il est convenu que ces malheurs sont indispensables. Du reste, en cette circonstance, le colonel Pélissier ne faisait qu'exécuter les ordres précis du maréchal Bugeaud qui en assuma sur lui toute la responsabilité. Promu maréchal de camp (22 avril 1846), il fut mis à la disposition du gouverneur général, qui le chargea, un mois après, d'atteindre et de disperser les Ouled-Felloha et les Oued-Boalkourra, fractions des Beni-Zerouel, expédition dont il s'acquitta avec son énergie et sa promptitude ordinaires. Général de division le 15 avril 1850, il commanda la province

d'Oran, et fut chargé par intérim des fonctions de gouverneur général de l'Algérie (10 mai 1851). A la nouvelle du coup d'État, il mit la colonie en état de siége (7 décembre) et déclara dans une proclamation qu'il était « déterminé à sauvegarder l'ordre par tous les moyens dont il était armé et au dedans et au dehors ». Après avoir remis le gouvernement au général Randon, il organisa ce même mois la première expédition de la Kabylie, pendant laquelle il fut décoré de la médaille militaire (15 août 1852); ses habiles combinaisons militaires amenèrent la prise de Laghouat (4 décembre) et la soumission des tribus remuantes de l'Algérie méridionale. Il fut promu grand-croix de la Légion d'honneur le 25 décembre 1854. Appelé en janvier 1855 au commandement du premier corps de l'armée d'Orient, le général Pélissier arriva le 9 février à Kamiesch, et prit part à toutes les premières opérations du siége de Sébastopol. Lorsque l'état de santé du général Canrobert ne lui permit plus de conserver le commandement en chef (16 mai 1855), il le remit au général Pélissier, qui, le 19, publia son premier ordre du jour à l'armée, et signala ses débuts par une double attaque, l'une sous les murs de Sébastopol, l'autre par mer, dans la mer d'Azof. Pendant la nuit du 22 au 23 mai, il enleva une vaste place d'armes établie par les Russes entre la mer et le bastion central et menaçante pour nos attaques de gauche, occupa la ligne de la Tchernaïa, s'empara le 7 juin des redoutes du Mamelon-Vert et du Carénage, mais trouva, le 17 juin, dans les défenseurs de la tour Malakoff une résistance qui fit éprouver de grandes pertes à nos troupes. Malgré cet insuccès, la fortune ne devait pas faire défaut à la valeur française, et dès lors le général Pélissier poursuivit les travaux d'approche contre Malakoff de manière à ne plus laisser entre les colonnes d'attaque et le bastion un espace trop considérable, ce qui avait occasionné notre échec lors de l'assaut un peu prématuré du 17 juin. Le 16 août, une grande bataille gagnée sur les bords de la Tchernaïa, près du pont de Traktir, préparait la chute imminente de Sébastopol, qui au grand étonnement de l'Europe fut enfin emporté d'assaut dans la journée du 8 septembre. Le bâton de maréchal de France (12 septembre) fut le prix de cet important triomphe. Rappelé après la conclusion de la paix, le maréchal surveilla les opérations de l'évacuation de la Crimée et s'embarqua le 5 juillet 1856 pour la France. Le 22 du même mois, il recevait de l'empereur le titre de duc de Malakoff, et une loi promulguée le 18 mars 1857 lui assurait une dotation de 100,000 francs de rente transmissible à sa descendance directe de mâle en mâle. La reine Victoria Ire lui décerna (6 juin 1856) la grand-croix de l'ordre du Bain. Vice-président du sénat (14 décembre 1850), membre du conseil privé (1er février 1858), ambassadeur en Angleterre (23 mars), il quitta ce dernier poste (23 avril 1859) pour prendre, au début de la guerre d'Italie, le commandement de l'armée d'observation, aujourd'hui 3e corps d'armée, dont le quartier général est à Nancy. Le choix qui fut fait de sa personne et les explications données ensuite par *le Moniteur* firent sentir à l'Europe toute l'importance de ce poste. Le maréchal remplaça le duc de Plaisance comme grand chancelier de la Légion d'Honneur le 23 juillet 1859; enfin, il a été nommé gouverneur général de l'Algérie le 24 novembre 1860. Ce sont ces fonctions qu'il remplit encore. H. F.

Annuaires militaires. — *Moniteur universel.* — *Men of time.* — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

PELL (*John*), mathématicien anglais, né le 1er mars 1610, à Southwyke (comté de Sussex), mort le 12 décembre 1685, à Londres. Il étudia à Cambridge et se fit agréger à Oxford. A dix-huit ans il composa un traité sur l'usage des cadrans et il ouvrit avec Henry Briggs une correspondance sur les logarithmes. Ses premiers travaux eurent pour objet l'astronomie, tels que *Modus supputandi ephemerides* (1630); *Commentationes in Cosmographiam Alstedii* (1631); *Astronomical history of observations of heavenly motions and appearances* (1633); et *Eclipticus prognostica* (1633). Bientôt la diversité de ses talents non moins que l'originalité de ses idées ayant répandu à l'étranger sa réputation, il fut appelé à Amsterdam pour y occuper la chaire de mathématiques (1643); de là il passa en 1646 à Breda, où le prince d'Orange venait de fonder un nouveau collége. De 1654 à 1658 il remplit auprès des cantons protestants de la Suisse les fonctions de résident anglais. Après la restauration, il entra dans les ordres (1661), administra les cures de Fobbing et de Laingdon, dans le comté d'Essex, et devint un des chapelains de l'archevêque Sheldon, son protecteur. « Il s'attendait, rapporte Wood, à devenir doyen, mais n'étant pas intrigant, il ne put s'élever au-dessus du rang de recteur. La vérité est que c'était un homme qui n'entendait rien aux affaires de la vie; ses fermiers et ses parents le trompaient et le volaient, de manière qu'il manqua des choses nécessaires, même de papier et d'encre jusqu'à sa mort. » Il fut arrêté pour dettes et détenu quelque temps. On a encore de lui : *De vera circuli mensura*; Amsterdam, 1647, in-4°; c'est une réfutation de la solution imaginée par Longomontan de la quadrature du cercle; Pell eut en sa faveur l'assentiment de Descartes, Mersenne, Roberval, Mydorge, Golius, Cavalieri, etc.; — *Table of 10,000 square numbers*; Londres, 1672, in-fol. Il a fait des additions considérables à la version anglaise de *l'Algebra* de Rhonius (1668, in-4°). En 1651 Pell inséra à la fin du *Reformed library Keeper* de John Dury (Londres, in-12) un petit traité fort curieux, intitulé *An Idea of mathematics*,

et qu'il avait soumis dès 1639 à l'examen du P. Mersenne et de Descartes; entre autres moyens de propager l'étude des mathématiques, il y indique la rédaction d'un manuel pour apprendre à résoudre, sans instruments, tous les problèmes d'arithmétique et de géométrie, et la fondation d'une bibliothèque spéciale pourvue d'un catalogue chronologique et raisonné.

Wood, *Fasti Oxonienses*. — Montucla, *Histoire des mathématiques*. — Martin, *Biog. philos.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

* **PELLAT** (*Charles-Auguste*), jurisconsulte français, né à Grenoble, le 8 octobre 1793. Il étudia le droit dans cette ville, et obtint au concours en 1820 une place de professeur suppléant. La faculté de droit de Grenoble ayant été dissoute en 1821, M. Pellat, qui passait pour libéral, ne fut pas compris dans la nouvelle organisation. Nommé suppléant à Paris (1827), en 1829 il fut appelé, par voie de concours, à la chaire de Pandectes qu'il occupe encore aujourd'hui. Doyen de la faculté depuis 1848, il a siégé, de 1848 à 1850, au conseil supérieur de l'instruction publique, et il est devenu en 1858 membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. Nous citerons de lui : *Traduction du livre VII des Pandectes, accompagnée d'un commentaire, précédée d'un Exposé des principes généraux du droit de propriété et de ses principaux démembrements, particulièrement de l'usufruit*; Paris, 1837, in-8°; — *Traduction du livre XX et du titre VII du livre XIII des Pandectes*; Paris, 1840, in-8° : suivie d'un traité tiré d'une *Histoire du droit privé des Romains*, par Schilling; — *Précis d'un cours sur l'ensemble du droit privé des Romains*, par Théodore Mazeroll, *trad. et annoté*; Paris, 1840, in-8°; — *Cours d'introduction générale à l'étude du droit, ou Encyclopédie juridique*, par Falck, *trad. et annotée*; Paris, 1841, in-8°; — *Institutes de Gaïus, trad. et commentées*; Paris, 1844, in-8°. M. Pellat a donné des articles à la *Thémis*, au *Bulletin universel des sciences*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, et à la *Revue de droit français et étranger*. E. R.

Documents particuliers.

PELLEGRIN (*Simon-Joseph*), littérateur français, né en 1663, à Marseille, mort le 5 septembre 1745, à Paris. Pour obéir à son père, conseiller au siége de Marseille, il s'engagea fort jeune dans l'ordre des religieux servites; après avoir demeuré assez longtemps avec eux dans le couvent de Moutiers (diocèse de Riez), il s'embarqua comme aumônier à bord d'un vaisseau. En 1703, il envoya au concours de l'Académie française une épître et une ode où il célébrait *le glorieux succès des armes de Sa Majesté*; on accorda le prix à la première de ces pièces, qui avait quelque temps balancé les suffrages avec la seconde. Cette singularité ayant causé du bruit, Mme de Maintenon voulut connaître cet auteur, heureux rival de lui-même, et lui accorda, sur sa demande, un bref de translation dans l'ordre de Cluny; puis il fut sécularisé. Fixé désormais à Paris, et libre de s'abandonner à son goût pour les lettres, l'abbé Pellegrin, qui n'avait point de fortune, imagina, pour subsister, d'avoir chez lui une boutique ouverte d'épigrammes, de madrigaux et de compliments pour toutes sortes d'occasions; il les vendait plus ou moins cher, selon les gens et aussi selon le nombre des vers et leur différente mesure. A cette ressource précaire il en ajouta une autre, qui n'était guère digne de son état : il travailla pour les théâtres établis alors à Paris, et surtout pour celui de l'Opéra-Comique. Ce qui fit dire plaisamment à Remi, poëte assez peu connu :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

L'archevêque de Paris, M. de Noailles, l'ayant mis en demeure de choisir entre la messe et l'opéra, l'abbé Pellegrin garda ce qui le faisait vivre et fut interdit. Heureusement ses protecteurs le sortirent d'embarras en lui procurant une pension sur *le Mercure*, où il rédigea la partie des spectacles. « Du reste, dit Moréri, l'abbé Pellegrin a passé pour homme de probité. Une grande partie de ce qu'il retirait de ses travaux, il le donnait à sa famille, qui n'était pas à son aise, et il se refusait souvent à lui-même ce qui lui eût été le plus nécessaire. Sa modération était telle que, quoiqu'il ait été souvent l'objet de beaucoup de traits satiriques, il n'a jamais répondu sur le même ton. » Deux choses avaient contribué au décri où il était tombé, son extérieur négligé et sa difficulté à s'exprimer. Il affichait parfois une sorte de vanité naïve, dont on a rapporté quelques traits. Après la première représentation de *Mérope*, un bel esprit nommé Dumont entre au café Procope en s'écriant : « En vérité, Voltaire est le roi des poëtes! — Eh! que suis-je donc, moi ? demanda Pellegrin d'un air piqué. — Vous en êtes le doyen, répliqua Dumont. » Parmi ses compositions dramatiques, nous citerons les tragédies de *Polydore* (jouée en 1705); *La Mort d'Ulysse* (1706); *Tibère* (1727); *Pélopée* (1733); *Hippolyte et Aricie* (1733); *Bajazet Ier* (1739); et *Catilina* (1742); la comédie du *Nouveau Monde* (1722), écrite avec assez de facilité et d'agrément; les opéras de *Médée et Jason* (1713); *Télémaque* (1714); *Les Plaisirs de la campagne* (1719), *Renaud* (1722); *Télégone* (1725); *Orion*; *La Princesse d'Élide* (1723); et *Jephté* (1732); cette dernière pièce, souvent réimprimée, fut interdite par l'archevêque de Paris. L'abbé Pellegrin a encore écrit plusieurs vaudevilles pour le théâtre de la Foire. On a aussi de lui des *Poésies chrétiennes* (Paris, 1702, 2 vol. in-8°), des *Noëls nouveaux* (1711, in-8°), qui ont eu plusieurs éditions; d'autres recueils où il a ajusté sur des airs d'opéras et de vaudevilles l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament (1705, 2 vol. in-8°), les psaumes (1705, in-8°), les dogmes de

la religion (1706, in-12), les proverbes de Salomon (1725, in-8°) et l'Imitation de Jésus-Christ (1727, in-8°). Il est aussi l'auteur anonyme de l'*Apologie de Voltaire* (Paris, 1725, in-8°), critique sage et raisonnée, que Voltaire attribuait à Desfontaines. P. L.

Moreri, *Grand Dict hist* (1759). — Beaumont (De). *Recherches sur les théâtres de France*, III. — Parfaict frères, *Hist. du théâtre français*. — Freron, *Lettres sur quelques Écrits modernes*. — De Lévis, *Almanach des Théâtres*.

PELLEGRINI (*Pellegrino*), dit *Tibaldi* ou *Pellegrino de Bologne*, architecte et peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1527, mort à Milan, en 1600. Son père, qui n'était, dit-on, qu'un maçon originaire de Valsoldo dans le Milanais, le destina à la peinture, pour laquelle il sembla dès l'enfance montrer une véritable vocation. On ignore sous quel maître Pellegrini travailla à Bologne; à vingt ans, il se rendit à Rome, où il passa trois années. Il paraît avoir pris pour modèle Michel-Ange, et c'est sans doute à cette prédilection qu'il dut la manière savante et grandiose de peindre le nu, qui est un des principaux caractères de son talent. Moins exagéré dans les formes anatomiques, il mérita d'être surnommé par les Carrache *le Michel-Ange réformé*. Les premiers ouvrages importants qu'il exécuta à Bologne sont les fresques dont il décora deux des salles du rez-de-chaussée du palais de l'Université; il y a représenté divers *traits de l'Odyssée*, *La Paix*, *La Mort d'Hercule*, *Hercule conduit au ciel par Hébé*, *Quatre génies semant des fleurs*, *Éole*, figure colossale, *Neptune*, quatre *philosophes*, enfin quatre grandes figures académiques, remarquables par les difficultés des raccourcis. Ces fresques sont préférées par Vasari à tous les autres ouvrages de Pellegrini; mais tel n'était point le sentiment des Carrache, qui mettaient au-dessus ses deux grandes fresques de la chapelle Poggi, à S.-Giacomo-Maggiore, *Saint Jean baptisant le peuple* et *Beaucoup d'appelés et peu d'élus*, dans lesquelles il se montra inimitable pour la pureté du dessin, la vérité de l'expression, la richesse de l'invention, le nombre et la variété des figures et l'art de les grouper. Citons encore parmi ses ouvrages à Bologne, *La Forge de Vulcain*, *Les trois Grâces* transportées sur toile et vendues à l'étranger, et les fresques qui accompagnent à Santa-Maria-de'-Servi, le tombeau de Ludovico Gozzadini. Appelé dans la Marche d'Ancône, Pellegrini enrichit plusieurs villes d'excellentes fresques, telles que l'*Histoire de Scipion*, au palais Ciccolini à Macerata; l'*Histoire de Trajan*, au palais Mancinforte, à Ancône, qui possède aussi de lui le *Christ vainqueur des démons*, et huit figures allégoriques.

Pellegrini a laissé peu de peintures à l'huile; on voit cependant de lui à San-Martino-Maggiore de Bologne une *Sainte Famille*; le Musée de Madrid possède une *Flagellation* et celui de Dresde un *Saint Jérôme*. Dans ses compositions, cet artiste se plaisait à introduire d'élégants détails d'architecture, indiquant déjà son goût pour un art qui devait être la principale occupation de la seconde moitié de sa carrière.

Appelé à Milan par le cardinal Charles Borromée, il le seconda habilement dans ses vastes entreprises; il suffira d'indiquer parmi ses ouvrages les portes et la grande cour d'ordre rustique du palais archiépiscopal, les églises de Saint-Laurent, des Jésuites, des Servites, de Saint-Protais, de Saint-Fidèle, la colonne surmontée d'une statue du Rédempteur, et l'élégante chapelle isolée au centre de l'ancien lazaret. Nommé architecte de la cathédrale, Pellegrini donna les dessins d'une façade malheureusement d'un style fort différent de celui du reste du temple, dessins qui ne furent exécutés qu'au tiers. Après avoir été appelé en Espagne par le roi Philippe II, qui le chargea de la décoration de l'Escurial, il revint à Milan, comblé d'honneurs et de richesses, et décoré du titre de *marquis de Valsoldo*. Ce fut alors qu'il se construisit dans la rue del Marino une charmante habitation, aujourd'hui *casa Palellani*. « On doit, dit Quatremère de Quincy, mentionner comme témoignage irrécusable du talent et de la rare intelligence de Pellegrini, la maison professe des Jésuites à Gênes. L'architecte fut obligé de tirer parti d'un terrain très-irrégulier et bordé de rues étroites. Il mit tant d'art dans son plan, qu'après avoir réussi à y faire entrer une fort belle église au lieu le plus apparent, il sut profiter du terrain restant de manière que rien n'y fut oublié. » Il eut pour élèves deux peintres de talent, Girolamo Miruoli et Giovanni-Francesco Bozzi, surnommé le *Nosadella*. Il fut aussi le maître de son jeune frère (et non point de son fils), *Domenico* PELLEGRINI, dit aussi *Tibaldi*, architecte, peintre et graveur, né à Bologne en 1541, mort en 1582. Cet artiste a peu manié le pinceau, et on ne connaît aucune peinture qui puisse avec certitude lui être attribuée : il exécuta dans la cathédrale de Bologne une chapelle que Clément VIII trouvait supérieure aux plus belles de Rome. Bologne doit à Domenico plusieurs autres monuments importants, tels que la douane qui, dans son genre, n'a pas d'égale aux yeux de Quatremère de Quincy, l'église de la Madonna-del-Borgo-soprà-le-Mura, la grande porte de l'hôtel de ville, et le beau palais Magnani. Les estampes qu'il a gravées sont estimées des amateurs; il suffirait à sa gloire d'avoir été dans cet art le maître d'Augustin Carrache.

E. B.—N.

Zanotti, *Vita del Tibaldi*. — Mazzolari, *Pitture dell' Escuriale*. — P. Flaminio, *Memorie storiche*. — Vasari, *Vite*. — Oretti, *Memorie*. — Quatremère de Quincy, *Dict. d'architecture*.

PELLEGRINI (*Camillo*), historien et archéologue italien, né à Capoue, en 1598, mort dans la même ville, le 9 novembre 1663. Il fit ses premières études à Capoue, et fut ensuite en-

voyé à Naples au collége des Jésuites. Le désir d'étendre ses connaissances le conduisit à Rome, et la vue des monuments de cette ville lui inspira l'idée de recueillir les documents authentiques de l'histoire de l'Italie. Dans ce but, il parcourut les principales villes de la péninsule, visitant avec beaucoup de soin les bibliothèques et les archives publiques; mais l'entreprise dépassait ses forces, et il mourut avant de l'avoir exécutée. S'il a laissé à Muratori la gloire de former le grand recueil des historiens d'Italie, il a le mérite d'en avoir conçu l'idée et d'en avoir préparé les matériaux. On a de Pellegrini : *Historia principum longobardorum, cum serie abbatum cassinensium, ab anno 720 ad annum 1137*; Naples, 1643, in-4°, inséré dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, t. IX, et dans le *Corpus scriptorum Italiæ* de Muratori, t. II et V; réimprimé, Naples, 1749, 2 vol. in-4°; — *Apparato alle antichità di Capua, overo della Campania felice;* Naples, 1651, in-4°; traduit en latin par A. Ducker et inséré dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, t. IX. Z.

Soria, *Storici napoletani*, t. II. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VIII, 386.

PELLEGRINI (*Giuseppe-Luigi*), littérateur italien, né en 1718, à Vérone, où il est mort, le 13 avril 1799. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et passa pour l'un des plus éloquents orateurs de son temps; Marie-Thérèse l'attira à Vienne, où il prêcha plusieurs fois devant la cour impériale. Il était aussi poëte et ses compositions se recommandent par la fraîcheur du coloris et la délicatesse du sentiment. On a de lui : *Tobia, ragionamenti;* Venise, 1772, 2 vol. in-8°; — *Poesie latine ed italiane*; ibid., 1774; Bassano, 1791, in-8°; — *Debora, Giepte e Giona, lezioni sacre;* Venise, 1804, 2 vol. in-8°; — *Prediche;* ibid., 1818, 5 vol. in-8°; — *Panegirici*; ibid., 1820, in-8°. Cet écrivain était le frère du feld-maréchal comte Pellegrini.

Dizionario storico di Bassano.

PELLEPORT (*Pierre*, vicomte), général français, né le 26 octobre 1773, à Montrejeau (Haute-Garonne), mort à Bordeaux, le 15 décembre 1855. Soldat lors de la levée en masse, il fit les campagnes des Pyrénées orientales, d'Italie et d'Égypte, et fut nommé capitaine à Aboukir. Il fit ensuite avec la grande armée les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne, devint chef de bataillon à Iéna (1806), reçut une riche dotation pour sa conduite à Eylau, où il avait été plusieurs fois blessé, le grade de colonel à Essling (1808) et le titre de baron après s'être distingué à Wagram et à Znaim. Fait à Volontina général de brigade (1812), il fut blessé à Leipzig et sous les murs de Paris. Pendant les Cent Jours, il fut envoyé à l'armée du midi, et après s'être rallié aux Bourbons, échangea son titre de baron pour celui de vicomte. A l'armée d'Espagne (1823), il se distingua à l'attaque des hauteurs de Campillo (25 juillet), et fut promu le 8 août suivant lieutenant général. Il entra au conseil supérieur de la guerre (1828), et mis en disponibilité après la révolution de juillet 1830, il devint commandant supérieur de la garde nationale bordelaise (1831). Remis en activité en 1834, il présida aux manœuvres du camp de Saint-Omer. Placé en 1837 à la tête de la 21e division militaire (Perpignan) et de la division active des Pyrénées orientales, il fut nommé pair de France le 25 décembre 1841, et, vers cette époque, il entra dans la réserve de l'état-major général. H. F.

Archives de la guerre. — Mullié, *Biogr. des célébrités militaires.*

PELLEPRAT (*Pierre*), missionnaire français, né en 1606, à Bordeaux, mort le 21 avril 1667, à la puebla de los Angeles (Mexique). Admis dans la Compagnie de Jésus, il professa la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges de l'ordre, et vint à Paris, où ses talents pour la chaire ne tardèrent pas à lui faire une réputation. En 1639, il s'embarqua pour les missions, et après avoir visité plusieurs maisons de la Compagnie, passa au Mexique, où il séjourna onze ans. On a de lui : *Prolusiones oratoriæ* (Paris, 1644, in-8°), recueil de discours; — *Relation des missions des Jésuites dans les îles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale* (Paris, 1655, in-8°); — *Introduction à la langue des Galibis, sauvages de l'Amérique méridionale* (Paris, 1655, in-8°), opuscule rare. H. F.

Sotwel, *Bibl. scriptor. Soc. Jesu.* — Brunet, *Manuel du libr.* — A. et A. de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagnie de Jésus*, 3e série.

PELLERIN (*Joseph*), numismate français, né le 27 avril 1684, à Marly, près Versailles, mort le 30 août 1782, à Paris. Les langues anciennes et modernes furent le principal objet de ses études. Ce fut même à cette connaissance qu'il dut, en 1706, son admission dans les bureaux de la marine, où il fut employé à la correspondance. Ayant réussi en 1709 à lire, sans aucune clef, plusieurs lettres chiffrées, saisies à bord d'une frégate espagnole et concernant l'archiduc d'Autriche, il gagna, par cet effort de pénétration, les bonnes grâces de Pontchartrain, qui le choisit pour secrétaire de son cabinet. Il jouit de la même faveur auprès des ministres qui lui succédèrent : le comte de Toulouse le nomma commissaire de la marine (1718), et Maurepas, commissaire général, puis premier commis. Ayant obtenu sa retraite en 1745, il consacra le reste de sa vie à l'étude de l'antiquité. Le cabinet qu'il avait formé, le plus riche et le plus précieux qui eût jamais appartenu à un particulier, contenait 32,500 médailles; en 1776 Louis XVI en fit l'acquisition au prix de 300,000 fr. Pellerin fit faire de grands progrès à la numismatique : il l'éclaira singulièrement par l'intéressant recueil qu'il publia sous divers titres (Paris, 1762-1778, 10 vol. in-4°, pl.), et qui forme le catalogue raisonné de sa propre collec-

tion. Il adopta une méthode aussi simple que logique, et montra dans ses explications une grande finesse d'observation et une perspicacité rare. On peut dire qu'il fraya la route au célèbre Eckhel. Quelques erreurs qui lui avaient échappé ont été relevées par Khell, Barthélemy, Swinton et l'abbé Leblond.

Chaudon et Delandine, *Dict. universel*.

PELLERIN (*Joseph-Michel*), publiciste français, né le 27 septembre 1751, à Nantes, où il est mort, le 29 novembre 1794. Il exerçait la profession d'avocat dans sa ville natale lorsque sa réputation de probité et le succès de quelques écrits qu'il venait de publier déterminèrent ses concitoyens à le nommer successivement député à l'assemblée générale de la sénéchaussée de Guérande, et député aux états généraux. Les réformes opérées dépassant la mesure qu'il leur avait assignée, il se sépara bientôt de la majorité dans toutes les questions qui lui parurent porter atteinte à l'autorité constitutionnelle. Tombé malade, il revint à Nantes, en septembre 1790, après avoir obtenu de ses commettants l'autorisation de se démettre de son mandat. Un mémoire qu'il publia en juin 1791 pour les religieuses des Coëts, violemment arrachées de leur couvent, fournit le prétexte de l'incarcérer à deux reprises. Jeté une troisième fois, en septembre 1793, dans la prison de l'Éperonnière, il fut amené (septembre 1794) devant le tribunal révolutionnaire de Paris, et acquitté. On a de lui : *Idées d'un citoyen sur les réformes de l'administration de la justice en France* (1788, in-8°); — *Suite des* Idées, etc., *et Réflexions sur les états généraux prochains* (oct. 1788, in-8°); — *Mémoire historique sur la constitution des états de Bretagne* (nov. 1788, in-8°); — *Droit public de la province de Bretagne, avec des Observations relatives aux circonstances actuelles* (1789, in-8°). P. L—T.

Biogr. Bretonne. — *Revue des provinces de l'ouest*, III. — *Doc. partic.*

PELLET (*Jean-François*), poëte français, né en 1782, à Épinal, où il est mort, le 13 février 1830. Il était un des meilleurs avocats d'Épinal. Sa première pièce, une *Ode sur les vicissitudes des empires* (1810), obtint les éloges de Boufflers. En 1814 il combattit les étrangers à la tête d'une compagnie franche, où sa femme servait sous les habits d'un soldat. Il célébra en vers chaleureux l'insurrection des Grecs et les sites agrestes de son pays natal. La plupart des morceaux qu'il avait publiés parurent sous ce titre : *Le Barde des Vosges* (Paris, 1827, in-18); la seconde édition de ce recueil (Paris, 1829, 2 vol. in-18, fig.) contenait en outre la tragédie de *Constantin le Grand*, des fragments de Sénèque et un petit poëme, *Les Classiques et les Romantiques*, qui fut l'occasion d'un procès singulier. M. Massey de Tyrone, ancien procureur du roi, ayant eu, par un ami de Pellet, communication du manuscrit de ce dernier ouvrage, l'avait fait imprimer sous son propre nom, mais avec un titre différent, *Les deux Écoles, ou essais satiriques sur quelques modernes* (Paris, 1829, in-8°); à part les notes et de légers changements, rien n'était de lui. Ce plagiat n'eût peut-être pas eu de suites si le plagiaire lui-même, ayant appris la publication des *Classiques et des Romantiques*, n'eût effrontément revendiqué cette œuvre comme sienne. Quoique malade et souffrant, Pellet vint plaider sa propre cause à Paris (janvier 1830), et fit condamner M. Massey en première instance; quelques mois plus tard ce jugement fut confirmé en appel.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. (Suppl.). — *Le Moniteur univ.*, 1830, p. 209.

PELLETAN (*Jean-Gabriel*), voyageur français, né à Marseille, en 1747, mort à Paris, en décembre 1802. Il était armateur lorsqu'en 1787 il succéda à Jean-Baptiste-Léonard Durand comme directeur de la Compagnie du Sénégal. Il resta trois années en Afrique, mais la révolution vint ruiner ses commanditaires, et à son retour il fut écroué comme concussionnaire. Durant sa captivité il rédigea un ouvrage contenant un plan de colonisation en Afrique, qu'il adressa au comité de salut public (6 thermidor an II). Le titre en explique le but : c'est un *Mémoire sur la colonie française du Sénégal, avec quelques considérations historiques et politiques sur la traite des nègres, sur leur caractère et les moyens de faire servir la suppression de cette traite à l'accroissement et à la prospérité de cette colonie*; Paris, an IX, in-8°, avec carte. Suivant Walkenaër, l'auteur « s'y montre peu instruit de ce qui avait été fait avant lui et ne connaît que bien faiblement la géographie du pays où il a voyagé. » Dufour succéda à Pelletan comme directeur de la Compagnie du Sénégal. Rendu à la liberté sans jugement, Pelletan put réunir les débris de sa fortune, et mourut dans l'aisance. A.

Amédée Tardieu, *Sénégambie*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 80. — Walckenaër, *Collection de voyages*, t. V, p. 89 et p. 306 et 315.

PELLETAN (*Philippe-Jean*), chirurgien français, naquit à Paris, le 4 mai 1747, d'un maître en chirurgie de peu de renom, et mourut à Bourg-la-Reine, où on l'inhuma, le 26 septembre 1829, après une existence célèbre et agitée, pleine de traverses et de vicissitudes. Quoique sans fortune, il fit de bonnes études littéraires, après quoi il se livra avec ardeur à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie. Privé de livres, un de ses amis lui procura l'anatomie de Winslow; et en échange de ce petit service, il apprit l'anatomie à son condisciple, car il enseigna dès qu'il commença à savoir, ce qui hâta ses progrès et perfectionna son élocution. Une fois à l'hôtel-Dieu, il ne quitta plus cet établissement, montrant pour les opérations une très-grande habileté, pour les pauvres malades beau-

coup de commisération, et pour le professorat public un talent des plus remarqués. On le vit successivement chirurgien gagnant maîtrise sous Moreau, son maître et son ancien professeur aux écoles de santé et au collége de chirurgie, professeur de clinique à l'hospice de perfectionnement avant Dubois, chirurgien major à l'armée des Pyrénées, puis à l'armée du nord, membre du conseil de santé des armées, membre de l'Académie royale de chirurgie, membre de la Légion d'honneur dès la première promotion (aux Invalides, juillet 1804), professeur à la faculté de médecine dès sa création, chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu après Desault et avant Dupuytren, chirurgien consultant de Napoléon Ier, et de plus membre de l'Institut et membre de l'Académie de médecine dès leur fondation. Il réunit donc tous les titres et toutes les plus hautes fonctions et les dignités de sa robe et de son art, et fut en même temps un des grands praticiens de la ville. Nonobstant tant de possessions et tant d'éclat, Pelletan ne fut amais heureux ni riche. A chaque époque de sa vie, sa situation eut de l'instabilité, sa conduite du décousu et de l'inconséquence. Ainsi, le premier il avait fait la réputation clinique de l'hospice de perfectionnement, et ce fut Antoine Dubois, lui-même fort habile, mais plus judicieux et plus maître de lui, qui en recueillit les fruits et la gloire : l'hôpital, de même que la rue, ont porté le nom de Dubois. Pelletan eut avec ses autres rivaux les mêmes mécomptes. C'était lui que ses mérites et sa constante résidence désignaient comme le successeur de son maître, le chirurgien Moreau, et ce fut Desault, chirurgien d'un autre hôpital, qui obtint la place. Connu de l'empereur, et grandement estimé de lui, il pouvait prétendre à devenir son premier chirurgien, et ce fut au baron Boyer que Corvisart donna la préférence. Chef et maître de Dupuytren, son adjoint à l'hôtel-Dieu, celui-ci le fit évincer de sa place et s'en empara : Pelletan ne conserva que le vain titre d'honoraire. Tous ses émules, excepté Desault, qui était mort en 1795, furent nommés barons de l'empire; lui seul eut à regretter cette dignité, et sans doute il trouva dans son cœur assez de philosophie pour s'en consoler. Resté professeur à l'École de Médecine, et professeur assez éloquent pour qu'on le surnommât *Bouche d'or* et qu'on le comparât à Fourcroy, néanmoins on le fit passer successivement de la chaire de clinique à celle des opérations, et de celle-ci aux accouchements. Après quoi l'ordonnance Corbière du 2 février 1823 le dépouilla, en même temps que dix de ses collègues, de son rang et de son traitement de professeur titulaire, par suite de l'émeute du 18 novembre 1822. Les malades, on le comprendra, le quittèrent peu à peu comme les emplois. En sorte qu'après cinquante années de services importants, trente années de professorat supérieur, quarante années de pratique et de dévouement, Pelletan était redevenu vers la fin de sa carrière presque aussi pauvre qu'au premier jour de ses études. Il ne conservait guère pour tout traitement régulier, à l'âge de soixante-dix-sept ans, que sa pension de membre titulaire de l'Institut, cette providence des génies imprévoyants. Pelletan inventa peu, précisément parce qu'il savait beaucoup. Fort habile et fort exercé, il n'attachait d'ailleurs qu'un prix médiocre aux innovations en fait d'instruments et de procédés opératoires. Il avait publié en 1810, âgé alors de près de soixante ans, une *Clinique chirurgicale*, en 3 vol. in-8°, qui aurait eu plus de retentissement et plus de succès s'il l'eût mise au jour dix ans plus tôt, alors qu'il aurait pu prendre le soin personnel de la commenter et d'en faire sentir le prix dans ses cours. C'est du reste un ouvrage qui laisse beaucoup à désirer et à supprimer. Un fait que notera l'histoire et qu'elle a déjà enregistré, ce sont les soins pleins d'humanité et de douceur que reçut de lui et de Chopart, après Desault, ce malheureux fils de roi qui a porté le nom de Louis XVII et qui mourut (le 8 juin 1795) au Temple, accablé de mauvais traitements encore plus que des humeurs froides. Ce fut Pelletan qui eut à rendre compte à la Convention de l'état viscéral du jeune dauphin. Desault était mort depuis une semaine (le 1er juin). Voici ce que j'ai dit ailleurs des causes qui firent révoquer Pelletan de sa place de chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Paris : « .... Pelletan, prédécesseur de Dupuytren et son chef d'emploi, ne sentait point dans son âme cette ferme assurance qui n'abandonnait jamais son jeune adjoint... Redoutant Dupuytren, il se cacha de lui, fit maladroitement des mystères, et cela perdit enfin le vieux Pelletan, lui que son élocution abondante et variée avait fait surnommer dès sa jeunesse *Le Chrysostome des chirurgiens*. »

Pelletan mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, laissant une fille et deux fils, Pierre et Gabriel Pelletan. Ce dernier, qui vit encore, compte parmi les bons et honorables praticiens de Paris. L'autre, décédé depuis quinze à seize ans, fut non moins célèbre et non moins malheureux que son père. C'est à lui qu'est consacré l'article qui suit. Isid. Bourdon.

Quérard, *La France littéraire*. — Sainte-Preuve, Rabbe et Boisjolin, *Biographie*. — Jourdan, etc., *Biographie médicale*. — Isid. Bourdon, *Ill. Méd. et Natur. des temps modernes*. — *Documents partic.*

PELLETAN (*Pierre*), physicien français, fils du précédent, né à Paris, le 6 janvier 1782, mort le 11 août 1845, à Bruxelles. A l'âge de quatorze ans il entra à l'École polytechnique; quand il en sortit, le célèbre physicien Charles le choisit pour préparateur. On le vit lui-même quelque temps après ouvrir un cours de chimie générale. Comme il possédait déjà quelques éléments de chirurgie et d'anatomie, son père le fit recevoir chirurgien militaire en 1799; en sorte qu'il put faire la campagne de Zurich. En 1803, nommé premier interne des hôpitaux, il passa

dans le service chirurgical de son père. Vers 1805 il se rendit à Rouen, où il fonda une fabrique de soude factice. Descroisilles, l'inventeur de l'alambic d'essai et de l'alcalimètre, fut son associé et quelque temps son mentor. En 1813, Pelletan quitta Rouen, où il avait épousé la veuve du baron de Kinklin, et vint se faire recevoir docteur à Paris. L'année suivante il reçut la croix d'Honneur pour les soins qu'il avait prodigués aux soldats atteints de typhus, et devint médecin du roi par quartier. Lorsque l'École de médecine fut dissoute, le 31 novembre 1822, il fut nommé par ordonnance administrateur provisoire de la faculté, et, le 2 février 1823, professeur de physique médicale. On le chargea plus tard de présider les jurys médicaux. Destitué en 1830 avec six de ses collègues, il fut rétabli dans ses fonctions le 19 mars 1831, après une épreuve publique, et il continua de les remplir jusqu'en 1843, époque où des spéculations malheureuses le contraignirent à les résigner. On le vit alors se retirer en Belgique. Il professa quelque temps au Conservatoire des arts à Bruxelles, continuant de recevoir de l'université de France une pension de retraite de 2800 francs. Bientôt, en lui l'effet des chagrins se joignant à l'âge, à l'exil, aux fatigues, à l'amertume des ressouvenirs, il mourut phthisique, en 1846. Il avait adopté son beau-fils, le baron J. de Kinklin, qui s'est fait connaître avec distinction sous le nom de *Jules Pelletan*. On a du professeur Pelletan : *Traité élémentaire de physique générale et médicale*, 2 vol. in-8° ; ce traité a eu deux éditions : 1824, 1831 ; — *Dictionnaire de chimie médicale*, 2 vol. in-8°, 1822-1823, ouvrage dont l'illustre Vauquelin rendit à l'Institut un compte favorable ; — sa thèse inaugurale et sa thèse de concours. Pelletan avait aussi participé à la rédaction du grand *Dictionnaire des sciences médicales*. M. Gavarret lui succéda à l'École de médecine (16 janvier 1844), en conséquence d'un concours. Isid. B.

Doc. partic.

*PELLETAN (*Eugène*), littérateur français, né le 29 octobre 1813, au village du Maine Bertrand (Charente-Inférieure). Il descend, par sa mère, de J. Jarousseau, principal personnage du *Pasteur du Désert*, et passa une partie de son enfance à Royan, où son père exerçait les fonctions de notaire et de juge de paix. Après avoir terminé ses études au collège de Pau, il vint à Paris, en octobre 1833, pour faire son droit. Mais il préférait suivre les cours de philosophie, d'histoire, d'économie politique et de littérature à la Sorbonne et au Collège de France. Puis, sac sur le dos et la canne à la main, il visita le nord de la France, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie, où il resta près d'une année. M. Pelletan débuta dans la carrière littéraire à *La Nouvelle Minerve*, revue hebdomadaire fondée par M. Sarrans ; une année après il entrait à la rédaction de *la Presse*, où, sous le nom d'un *inconnu*, il introduisit un nouveau genre de critique : au lieu d'examiner un livre uniquement au point de vue de la forme, il en dégageait l'idée pour la discuter devant le public. Passant ainsi en revue l'art, la poésie, la philosophie, l'histoire, l'économie politique, l'économie sociale, il faisait en quelque sorte le tour de la pensée humaine, et contracta cette souplesse, cette aptitude universelle de conception qui est la marque et l'originalité de son esprit. « J'ai fait, disait-il, mon éducation la plume à la main. » Ami du progrès, il comprit qu'il n'y avait de force que dans l'acceptation loyale de la république. Depuis longtemps ami de Lamartine, il le suivit à l'hôtel de ville et l'assista dans son œuvre conciliatrice de toutes les classes de la société. M. de Lamartine voulut lui donner une place au ministère des affaires étrangères ; M. Pelletan la refusa : « Je ne peux pas, disait-il, entrer dans la république par la porte d'une fonction. » Candidat à la représentation nationale et porté par la ville de Rochefort en concurrence avec M. Baroche, il échoua comme suspect de modérantisme. Il fonda alors de concert avec M. de Lamartine et M. de Laguerunnière, *le Bien Public*, organe de la république modérée ; après l'élection du 10 décembre ce journal cessa de paraître. M. Pelletan reprit dès lors à *la Presse* le rôle de critique littéraire qu'il y avait rempli pendant dix ans : après le 2 décembre il passa à la rédaction du *Siècle*, et tint la première place dans la politique de ce journal. Il y réclama l'amnistie, combattit avec énergie le rétablissement de la peine de mort en matière politique, et soutint une polémique remarquable avec M. Troplong sur le principe d'autorité. Quand *le Siècle* parut fléchir dans sa ligne politique M. Pelletan l'abandonna pour retourner à *la Presse*.

M. Pelletan a aussi collaboré à *la France littéraire*, à *l'Artiste*, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue indépendante*, à la *Revue de Paris*, etc., et il a publié : *La Profession de foi du dix-neuvième siècle*; 4e édit., Paris, 1857, in-8° ; l'auteur y expose le progrès étape par étape ; — *Le Monde marche*, 2e édit., 1858 : adressé, sous forme de lettres, à M. de Lamartine pour justifier la doctrine de la perfectibilité ; — *Les Rois philosophes*, 1857 : l'auteur y fait ressortir l'alliance contre nature au dix-huitième siècle du despotisme et de la philosophie ; — *Le Pasteur du désert*, 1857, 4e édit., met en scène, sous une forme vivante (biographie de l'aïeul de l'auteur), le principe de la liberté de conscience ; — le livre *des Droits de l'homme*, ibid., développe les grands principes de 89 ; — *Heures de travail ;* ibid. : choix d'articles publiés à diverses époques dans différents journaux ; — *La Naissance d'une ville*, 1860 : c'est l'histoire du progrès démontré par le développement d'un village au dix-neuvième siècle sous le coup de la vapeur ; — *Histoire des trois*

journées de février 1848 ; — *La Décadence de la monarchie française.*

Documents partic.

PELLETIER (*Louis* LE), bénédictin français, né le 10 janvier 1663, au Mans, mort le 23 novembre 1733, à Landevennec (Bretagne). Ayant embrassé à Saumur la règle de Saint-Benoît, il se fit remarquer par son zèle pour l'étude des langues, et mit à profit son séjour dans l'abbaye de Saint-Mahé pour s'appliquer à bien connaître l'idiome breton. Après qu'il put se livrer tout entier à son goût pour l'étude de la marine, il reçut, dit-on, du maréchal d'Estrées le titre honorifique de capitaine garde-côtes. Au milieu des douleurs de la pierre, de la goutte et d'une descente monstrueuse, il éprouva plusieurs fois, vers la fin de sa vie, des événements qui tenaient du prodige, et en écrivit une relation aussi édifiante qu'extraordinaire. On a de lui un bon *Dictionnaire de la langue bretonne* (Paris, 1752, in-fol.), publié par dom Taillandier, et il a fourni des documents à la nouvelle édition du *Glossaire* de Du Cange.

Un autre religieux de ce nom, PELLETIER (*Robert-Martin* LE), chanoine régulier de la congrégation de France, né le 31 décembre 1682, à Rouen, mort le 14 février 1748, au prieuré de Graville, est auteur d'une *Histoire des comtes de Champagne et de Brie* (Paris, 1753, 2 vol. in-12), publiée par Levesque de La Ravallière.

Hist. litter. de la Congregation de Saint Maur. — Haureau, *Hist. littér. du Maine*, I. — Frère, *Bibliogr. normande*, II.

PELLETIER (*Claude* LE), auteur ascétique français, né vers 1670, près Faucogney (Franche-Comté), mort le 12 juin 1743, à Faucogney. Après avoir exercé les fonctions sacerdotales dans le diocèse de Lyon, il gagna la bienveillance de M. de Mailly, archevêque de Reims, qui le nomma en 1719 curé de Saint-Pierre et chanoine de la métropole. Impliqué dans certaines affaires désagréables, il fut à diverses reprises exposé à des mesures de rigueur; pourtant l'assemblée du clergé de 1730 lui accorda une pension de 600 livres. Il se retira ensuite dans la solitude de Sept-Fonts. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété et de controverse, notamment : *La Pratique et les Règles des vertus chrétiennes, tirées de l'Écriture ;* Lyon, 1713, 3 vol. in-12 ; — *Réfutation du mémoire publié en faveur de l'appel des quatre évêques ;* Bruxelles, 1718, 2 vol. in-8° ; — *L'Imitation de Jésus-Christ ;* Paris, 1731, in-12 : traduction médiocre, souvent pleine de dureté et d'enflure ; — plusieurs traités d'instruction religieuse, relatifs à la messe (1724), à la grâce universelle (1725), à la pureté chrétienne (1725), à la charité (1729), etc.

Mémoires de Trévoux, nov. 1730. — Fleury, *Nouveaux Opuscules* (1818), p. 414. — Feller, *Dict. hist.*

PELLETIER (*Ambroise*), généalogiste français, né en 1703, à Porcieux (Lorraine), mort en 1758. Il appartenait à la Congrégation des Bénédictins de Saint-Vanne. En 1740 il fut pourvu de la cure de Senones. Il avait appris sans maître le dessin et la miniature, et il présenta quelques petites compositions à la plume au duc de Lorraine, qui lui donna le titre de son aumônier. On a de lui un *Nobiliaire ou Armorial général de la Lorraine et du Barrois* (Nancy, 1758, in-fol.), que la mort l'empêcha de terminer.

Calmet, *Bibl. de la Lorraine.*

PELLETIER-VOLMÉRANGES (*Benoît*) auteur dramatique français, né à Orléans, en 1756, mort à Paris, le 24 février 1824. Il tenait une école de déclamation, d'où sortirent des élèves qui illustrèrent les premières scènes de la capitale; il composa une des pièces qui eurent le plus grand succès du temps de la première république, *Le Mariage du capucin* (1798) ; ses autres ouvrages furent également bien accueillis. Les principaux sont : *Le Devoir et la Nature*, drame (1799, in-8°); *Clémence et Valdemar*, drame, in-8° ; *Paméla mariée, ou le Triomphe des Épouses*, drame (avec Cubières-Palmezeaux ; Paris, 1804, in-8°) ; *Les deux Francs-Maçons, ou Les Coups du hasard* (1808, in-8°) ; *La Servante de qualité*, drame (1811, in-8°) ; *Les Frères à l'Épreuve.* E. D — s.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1824. — Quérard, *La France littéraire.*

PELLETIER (*Jacques*), homme politique français, né à Bourges, vers 1760, mort dans la même ville, le 7 janvier 1839. Il était riche propriétaire avant la révolution, dont il adopta les principes. Envoyé par le département du Cher à la Convention nationale (septembre 1792) lors du jugement de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple et pour la mort, mais avec sursis (1). Après le 9 thermidor an II il fut envoyé en mission dans le Languedoc et y montra un caractère juste et modéré. En 1795, le Directoire l'employa en qualité de commissaire. Lors du retour des Bourbons il fut exilé comme régicide, mais rentra en France par grâce spéciale en 1819. Depuis lors il n'occupa plus d'emplois publics. H. L.

Le Moniteur universel, janvier 1793. — *Biographie des Hommes vivants* (Paris, 1819).

PELLETIER (*Bertrand*), chimiste français, né le 30 juillet 1761, à Bayonne, mort le 21 juillet 1797, à Paris. Son éducation terminée, il se rendit en 1778 à Paris pour y étudier la pharmacie et la chimie, et s'attacha spécialement à Darcet, qui le choisit pour préparateur de son cours au Collége de France. Deux mémoires le firent bientôt connaître, ayant pour objet, l'un divers procédés pour obtenir l'acide arsénique, l'autre certains phénomènes qui ont

(1) C'est à tort que dans quelques biographies on le fait voter contre. (*Voy. le Moniteur* du 24 janvier 1793, p. 11.)

lieu dans l'extinction de la chaux vive et dans la préparation de l'acide phosphorique. En même temps il s'appliqua à confirmer par d'autres travaux la doctrine alors contestée de la chimie pneumatique. Par exception on lui conféra le diplôme de maître en pharmacie à vingt-deux ans, et Darcet le chargea de diriger la célèbre pharmacie de Rouelle. Poursuivant le cours de ses expériences chimiques, il publia de nouveaux mémoires sur la cristallisation des sels déliquescents, le muriate de baryte, le carbonate de potasse, la strontiane, le molybdène, la plombagine, l'éther acétique, la préparation du savon, l'affinage du métal des cloches, etc. Il fit bien connaître la formation de l'acide muriatique oxygéné, et ses belles recherches sur le phosphore et les phosphures métalliques contribuèrent beaucoup aux progrès de la science. Après la révolution il devint successivement inspecteur des hôpitaux, commissaire des poudres et salpêtres, membre du conseil de santé des armées et professeur de chimie à l'École polytechnique. Admis dès 1791 dans l'Académie des sciences, il fut compris dans l'organisation de l'Institut. Il succomba à une phthisie pulmonaire, causée par les vapeurs des métaux et des charbons qui étaient devenus l'objet de ses derniers travaux. Pelletier était d'un grand désintéressement, et jamais il ne vit dans ses propres découvertes un moyen d'augmenter sa fortune. « J'aurais pu, disait-il un jour à l'Académie, faire de ce travail un objet de spéculation; mais d'autres intérêts me conduisent. » La plupart de ses écrits, insérés d'abord dans les *Annales de chimie* et le *Journal de physique*, ont été réunis et publiés par son fils Charles et Sedillot jeune : *Mémoires et Observations de chimie* (Paris, 1798, 2 vol. in-8°).

Mémoires de la Société de médecine de Paris, III, 188. — Lassus, dans les *Mém. de l'Institut* (sc. phys., II, 138). — *Journ. de la Soc. des pharmaciens*, I, 107. — *Journ. de la Soc. de Santé et d'hist. nat. de Bordeaux*, II, 105.

PELLETIER (*Pierre-Joseph*), chimiste, fils du précédent, né le 22 mars 1788, à Paris, où il est mort, le 20 juillet 1842. De bonne heure il se livra à l'étude des sciences physiques, et y déploya, comme son père, un rare talent d'observation et d'analyse. On lui doit la découverte de la plupart des bases salifiables végétales, dont l'une, la quinine, unie à l'acide sulfurique, compte parmi les plus précieuses conquêtes de l'art de guérir. Le mémoire qu'il publia à ce sujet lui attira des applaudissements universels; il montra un honorable désintéressement en publiant sa découverte, dont il aurait pu se réserver le secret : Louis XVIII lui donna la croix d'Honneur (1824) et l'Académie des sciences lui décerna un prix de 10,000 fr. (1827). Attaché sous l'empire au corps enseignant de l'école de pharmacie, il en devint directeur adjoint (1832). Il faisait partie de l'Académie de médecine (1821) et, à titre de membre libre, de l'Académie des sciences (1840); il siégea également au conseil de salubrité de Paris. Nous citerons encore de lui ses *Recherches* avec Magendie *Sur l'ipécacuanha* (1817); avec Caventou *Sur la matière verte des feuilles* et *Sur l'action de l'acide nitrique sur la matière nacrée des calculs biliaires* (1817); *Sur la cochenille* (1818); et *Sur le quinquina* (1821); avec Huzard fils *Sur le genre hirudo* (1825); etc. Il a fourni de nombreux articles au *Journal de pharmacie*, au *Bulletin de pharmacie*, aux *Annales de chimie* d'Arago et Gay-Lussac, au *Dictionnaire de médecine*, etc.

Biogr. univ. des Contemp. — *Journal de pharmacie*, août 1842.

PELLETIER (Le). *Voy.* Le Peletier.

PELLEVÉ (*Nicolas* de), cardinal français, né le 18 octobre 1518, à Jouy-en-Josas, près Paris, mort à Paris, le 26 mars 1594. Issu d'une ancienne famille de Normandie, il professa pendant quelques années le droit à Bourges, et dut à la protection du cardinal de Lorraine sa nomination de conseiller aux enquêtes au parlement de Paris, de membre du conseil privé du roi et d'abbé de Saint-Corneille de Compiègne. En 1552, il échangea ce dernier bénéfice contre l'évêché d'Amiens. En 1559 on l'envoya en Écosse avec quelques docteurs de Sorbonne, pour essayer de ramener les presbytériens, mais la reine Élisabeth traversa cette mission, et força Pellevé de revenir en France. Il assista en 1560 aux états généraux d'Orléans, et en 1561 au colloque de Poissy. Une grande partie de son clergé ayant embrassé la réforme, il ne trouva plus à Amiens que chagrins et persécutions; aussi résigna-t-il son évêché à la fin de cette dernière année, et reçut-il en échange l'abbaye de Saint-Julien-des-Échelles, au diocèse de Tours. L'archevêché de Sens lui fut donné le 16 décembre 1562, au moment où il avait suivi le cardinal de Lorraine au concile de Trente. Malgré ses instructions, il s'y était déclaré contre les libertés de l'Église gallicane. On trouve cependant qu'il conserva jusqu'au 18 mai 1564 le titre d'évêque d'Amiens. Fait cardinal le 17 juin 1570, il n'alla que deux ans après à Rome, où Grégoire XIII, en lui donnant le chapeau, le nomma préfet de la congrégation des évêques, et protecteur d'Écosse et d'Irlande. Il y passa vingt années consécutives et servit d'abord avec zèle et fidélité Charles IX et Henri III, mais il eut ensuite le malheur de devenir un des coryphées de la Ligue. En 1585, il souscrivit à la bulle de Sixte Quint, déclarant Henri, roi de Navarre, et Henri, prince de Condé, excommuniés et incapables, eux et les leurs, de parvenir à la couronne de France. Pour le punir, Henri III fit en décembre 1586 saisir les revenus de ses bénéfices; mais il eut bientôt la faiblesse de lui donner main-levée du séquestre de ses biens. En 1592, le pape le nomma à l'archevêché de Reims, et il tint dans cette ville une assemblée avec les

princes de la maison de Lorraine. Il prit part ensuite à toutes les intrigues ourdies contre Henri IV, qui, en entrant dans Paris (22 mars 1594), envoya Saint-Luc assurer le cardinal, alors malade à l'hôtel de Sens, qu'il ne lui serait fait aucun déplaisir, et, pour gage de sa parole, lui donna des archers de sa garde. Mais ces précautions étaient inutiles; le cardinal, en apprenant que Paris avait ouvert ses portes au roi, en ressentit une telle commotion qu'il en mourut quatre jours après. Les historiens contemporains parlent assez mal du cardinal de Pellevé, qui, entretenant un jour le conseil des *politiques*, ou partisans d'Henri III, laissa échapper ces paroles impitoyables : « Il faut chasser les plus gros, pendre et noyer les moyens, et pardonner au petit peuple. » H. F.

P. de L'Estoile, *Journal de Henri III et de Henri IV*. — *Satire ménippée*. — *Gallia christiana*, t. IX et XII. — *France pontificale*.

PELLEW (*Edward*), baron et vicomte EXMOUTH, célèbre marin anglais, né le 19 avril 1757, à Douvres, mort le 6 janvier 1833, dans sa terre de Teingmouth. Il n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'il prit part, sur *la Junon*, à l'expédition des îles Falkland. Dans la guerre d'Amérique, après la bataille du lac Champlain (11 octobre 1776), il fut nommé lieutenant. Lorsque la guerre éclata avec la France en 1793, il était capitaine et commandait *la Nymphe*, qui, après un combat terrible, s'empara de la frégate française *la Cléopâtre*. Deux ans après, à la tête d'une petite escadre, il détruisit quinze caboteurs sur la côte de Penmarch. Son humanité ne le cédait pas à son courage : deux fois, en se jetant à la mer, il sauva la vie de malheureux qui se noyaient, et il préserva d'une mort certaine l'équipage entier du navire *le Dutton*, engagé sur des écueils en vue de Plymouth. Seul avec un jeune midshipman, il aborda à la nage le vaisseau naufragé, fit jeter un câble à la côte, présida au débarquement, et quitta le dernier le bâtiment qui se brisa en mille pièces (1796). Élu en 1802 membre de la chambre des communes, il s'y fit remarquer par sa chaleureuse défense de lord Saint-Vincent, son ami, alors à la tête de l'amirauté. En juillet 1804, il alla commander la station navale dans l'Inde, fut nommé vice-amiral en 1810, pair en 1814, sous le titre de baron Exmouth de Cannonteign, et enfin commandant en chef des forces navales de la Méditerranée. Ce fut après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, et au moment où la tentative de Murat échouait, qu'il prit possession de ce commandement important. On a donné à sa mission un caractère chevaleresque et désintéressé : le fait est que le principal but de ses négociations avec les États Barbaresques était la reconnaissance des îles Ioniennes comme possessions anglaises et par conséquent leur inviolabilité. Quant à la clause de cesser à l'avenir leurs pirateries, c'était une demande réitérée par chaque puissance qui traitait avec eux, et qui avait fait l'objet de mainte promesse, toujours violée. Ce ne fut pas le massacre de pêcheurs napolitains ou espagnols, mais bien une offense grave dont l'Angleterre eut elle-même à se plaindre, qui fit résoudre l'expédition contre Alger. Il est certain qu'un brick anglais avait été saisi à Bone, que le vice-consul anglais, le capitaine et l'équipage anglais avaient été envoyés à Alger. Lord Exmouth était de retour en Angleterre lorsqu'on y apprit cette nouvelle : aussitôt son escadre fut renforcée; il s'embarqua à bord de *la Reine-Charlotte*, et arriva dans la baie d'Alger le 27 août 1816. Le dey Omar ne parut pas effrayé de son approche. Cependant la flotte s'était embossée à une demi-portée de canon des batteries de la rade; à un coup de canon parti du môle elle riposta par un feu qui dura près de huit heures. A dix heures les canons ennemis se turent; à onze et demie la flotte algérienne était détruite. On remarqua l'habileté avec laquelle le vaisseau amiral fut placé et l'artillerie anglaise dirigée. Pendant toute la durée de l'action, on vit lord Exmouth, le télescope en main, un mouchoir blanc autour du corps, au milieu des balles et de la mitraille qui avaient déchiqueté son uniforme, commander la manœuvre avec un admirable sang-froid, quoique blessé à la jambe et au visage. Le dey se soumit : les prisonniers anglais et douze cents esclaves chrétiens furent délivrés, avec la promesse, mal observée, de renoncer au brigandage. La manière dont lord Exmouth s'acquitta de sa mission lui fit le plus grand honneur. Son rapport, écrit d'un ton simple et modeste, peut être cité comme un modèle. Les remercîments des deux chambres, une épée offerte par la cité de Londres et les ordres des divers royaumes dont il avait délivré les captifs attestèrent la reconnaissance de l'Angleterre et de l'Europe. Vers la fin de sa vie, lord Exmouth, retiré dans sa terre de Teignmouth, s'occupa d'améliorer l'instruction religieuse et morale des hommes de mer. [E. RATHERY, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Rose, *New Biogr. Dict*.

PELLI (*Giuseppe*), antiquaire italien, né en 1729, à Florence, où il est mort, le 31 juillet 1808. Après avoir rempli divers emplois dans l'administration de la Toscane, il fut nommé directeur de la galerie de Florence. On a de lui : *Memorie per servire alla vita di Dante Alighieri*; Venise, 1759; 2ᵉ édit. augmentée, 1823; — *Saggio istorico della galeria reale di Firenze*; Florence, 1779, 2 vol. in-8°; — plusieurs mémoires et ouvrages inédits.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani*, VI.

PELLICAN. *Voy*. KURSCHNER.

PELLICCIA (*Alessio-Aurelio*), archéologue italien, né en 1744, à Naples, où il est mort, le 28 décembre 1822. A l'âge de seize ans, il composa en italien sur l'origine et le but des prières publiques pour les souverains un petit

ouvrage dont l'impératrice Marie-Thérèse lui demanda une traduction latine (*De publicata et privata prece pro principibus*; Naples, 1789, in-8°). Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé en 1781 d'enseigner les antiquités chrétiennes à l'université de Naples. Sous le règne de Murat, il fut nommé professeur de diplomatique et vicaire général dans la même ville. Il fit partie du parlement constitutionnel de 1820. On a encore de lui : *De christianæ Ecclesiæ primæ, mediæ et novissimæ politiæ* (Naples, 1777-1781, 4 vol. in-8°); *Croneche e diarii del regno di Napoli* (ibid., 1780-1782, 5 vol. in-4°); *Istituzioni della scienza diplomatica* (1813, in-8°); et plusieurs dissertations d'archéologie.

Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PELLICER (*Juan-Antonio*), antiquaire espagnol, né en 1738, à Valence, mort en 1806, à Madrid. Il fit de brillantes études à Salamanque, et se fit connaître comme un des hommes de son pays les plus instruits dans l'histoire et les antiquités. Appelé à Madrid par le roi Charles III, il devint son bibliothécaire et fut admis dans l'Académie royale des sciences. Parmi ses écrits on distingue : *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles*; Madrid, 1778, in-4° : cet essai, où il ne parle que de trente-sept traducteurs, est précédé de trois notices fort exactes sur les frères Argensola et Cervantes; — *Disertacion sobre el origen, nombre y poblacion de Madrid*; ibid., 1806, in-4°. Il est aussi l'auteur d'une *Histoire de la bibliothèque royale de Madrid*, qui était sous presse en 1808, au moment de l'invasion des Français; on ignore si la publication en a été reprise. On doit à Pellicer une excellente édition de *Don Quichotte* (Madrid, 1797, 5 vol. pet. in-8°), réimpr. de 1798 à 1800, et dont les notes ont servi à l'édition de Paris (1814, 7 vol. in-18).

Biogr. nouv. des Contemp.

PELLICIER ou **PELLISSIER** (*Guillaume*), prélat et diplomate français, né vers 1490, à Mauguio, près Montpellier, mort au château de Montferrand, en ce diocèse, le 25 janvier 1568. Après de bonnes études faites dans l'université de Montpellier, études qu'il perfectionna par des voyages en France et en Italie, il fut pourvu d'un canonicat dans la cathédrale de Maguelone, et son oncle appelé comme lui Guillaume Pellicier, évêque de ce diocèse, se démit en sa faveur de ce siége en 1527. Le nouveau prélat n'était point encore dans les ordres sacrés, et ce ne fut qu'à la mort de son oncle (1529) qu'il prit en main l'autorité épiscopale. Ses connaissances en droit et en théologie le firent bientôt apprécier de François Ier, qui lui confia plusieurs missions importantes et le nomma conseiller d'État et abbé de Lerins. Après avoir assisté le 5 août 1529 à la signature du traité de Cambrai, Guillaume vint en son diocèse, où il reçut en 1533 François Ier, qui lui donna l'ordre de l'accompagner à Marseille pour y régler avec le pape Clément VII les conditions du mariage de son second fils avec Catherine de Médicis. Cette ambassade lui procura les moyens de solliciter en cour romaine la translation à Montpellier de l'évêché de Maguelone, ville depuis longtemps ruinée; le pape Paul III autorisa en 1536 cette translation. En 1540, l'évêque de Montpellier fut nommé ambassadeur de France à Venise, où il soutint avec succès les intérêts de sa patrie, malgré les périls qu'il eut personnellement à courir. Ce fut alors que le roi le chargea de recueillir des manuscrits d'auteurs anciens. Une lettre qu'il adressait au roi, le 29 août 1540, nous apprend qu'il avait, à grands frais, ramassé un nombre considérable d'ouvrages syriaques, grecs et hébreux, et qu'il occupait huit écrivains pour faire copier les manuscrits qu'il ne pouvait se procurer à prix d'argent. Ces manuscrits font aujourd'hui partie de la Bibliothèque impériale. A la mort de François Ier, Pellicier revint dans son diocèse, où ses liaisons avec Ramus et quelques autres savants firent soupçonner son orthodoxie et ordonner son arrestation par le parlement de Toulouse. On alla même jusqu'à inculper ses mœurs. Enfermé dans le château de Beaucaire, il n'en sortit que grâce aux instances du clergé de Narbonne, et son principal accusateur fut condamné à mort. Les excès auxquels se portèrent les calvinistes dans son diocèse le déterminèrent à solliciter l'appui de la cour. Il vit détruire en 1567 les églises qu'il avait rétablies, et sa cathédrale tomber après quarante jours de siége au pouvoir des calvinistes. Il mourut victime de l'ignorance ou de la malice d'un apothicaire qui lui fit prendre des pilules de coloquinte mal broyées. Le président de Thou, Turnèbe, Scévole de Sainte-Marthe ont loué les vastes connaissances de Pellicier; Cujas le cite comme l'un des hommes les plus habiles à résoudre les difficultés des lois. Les *Actes* de son ambassade, à Venise, avaient été recueillis dans un manuscrit in-fol., qui se trouvait dans la bibliothèque de Colbert, l'un de ses successeurs dans l'évêché de Montpellier. Son goût pour l'histoire naturelle lui fit consacrer ses loisirs à des *Commentaires* de Pline, qui n'ont jamais été publiés. On assure cependant que la bibliothèque de Peiresc et celle des Jésuites, à Paris, possédaient chacune un manuscrit de cet ouvrage, dont déjà le savant de Thou déplorait de son temps la perte et que le P. Hardouin paraît avoir mis à profit. Pellicier aida de ses conseils le professeur Rondelet, son ami, dans la composition de son traité *De Piscibus*, et Tournefort lui attribue la découverte de plusieurs plantes, notamment du *teucrium scordium* (germandrée aquatique), et d'une espèce d'*anthirrinum* (muflier), distinguée par le nom de *Pellicerianum*. D'autres écrivains de l'antiquité furent l'objet de ses recherches, et ses *Notes* sur Tacite ont servi à Brotier, dans l'édition qu'il a donnée de cet historien. Enfin on doit à Pellicier

une traduction française de l'*Historia Albigensium* de Pierre de Vaux-Cernay (*Histoire du comte de Montfort*) : les bibliothèques Impériale et de Sainte-Geneviève, à Paris, en possèdent chacune un manuscrit H. FISQUET.

Gariel, *Series præsulum magalonensium* — D'Aigrefeuille, *Hist. eccl. de Montpellier* — *Catal. de la bibl. de Colbert*, t. II, p. 658. — J.-P. Thomas, *Mémoires sur Montpellier*. — *France pontificale*.

PELLICO (*Silvio*), poëte italien, né à Saluces, en 1789, mort à Turin, le 1er février 1854. D'une honorable famille bourgeoise dont le chef, employé dans les postes, fut contraint de se retirer à Pignerol, où il établit une filature de soie, il eut une enfance maladive et ne dut la conservation de sa frêle existence qu'à la tendre sollicitude d'une mère dévouée au culte pratique de toutes les vertus. Il montra de bonne heure un goût prononcé pour la poésie dramatique; à dix ans il avait tenté un essai de tragédie sur un sujet tiré des poëmes d'Ossian. Naturellement porté à la mélancolie et à la concentration, il n'aimait des jeux de son âge que les représentations d'œuvres dramatiques, qu'il jouait en famille avec d'autres enfants. C'est dans ces circonstances qu'il s'éprit d'une de ses jeunes compagnes que la mort frappa à quatorze ans, et dont l'image vint plus d'une fois sourire au prisonnier du Spielberg. Dans les assemblées populaires où, malgré son extrême jeunesse, son père se plaisait à le conduire, il puisa un patriotisme ardent, qu'il sembla oublier pendant un séjour de quatre années qu'il fit à Lyon, chez un des parents de sa mère. Cette époque, où il fréquenta la société autant qu'il avait recherché la solitude auparavant et où il se livra avec passion à l'étude de la littérature française, laissa en lui des traces si profondes que trente ans plus tard il s'écriait :

> Dov'è mia gioventù? Dove i beati
> Anni d'amor, del Rodano appo l'onde?

La lecture des *Tombeaux* de Foscolo le frappa vivement; il se sentit un désir irrésistible de revoir sa patrie, et revint en 1810 à Milan, où il fut nommé professeur de français au collége des Orphelins militaires. Cette ville était alors l'Athènes de la péninsule; il y rencontra Monti et Foscolo, qui tous deux l'accueillirent avec une égale bienveillance. Il s'attacha néanmoins à ce dernier d'une manière plus particulière, et conclut avec lui une sorte d'association littéraire dans le but de reproduire le moyen âge italien. Foscolo s'était chargé des tragédies, et Pellico des nouvelles rimées, dont quelques-unes nous sont restées sous le nom de *Cantiche*. Il avait fait pour la célèbre actrice Carlotta Marchioni sa *Francesca da Rimini*, tragédie que désapprouva complétement Foscolo. « Mon ami, lui dit celui ci, voilà une méprise complète; laisse Françoise dans son cercle d'enfer et jette ton œuvre au feu. Ne touchons point aux morts du Dante, ils feraient peur aux vivants d'aujourd'hui. » Le lendemain Pellico lui porta *Laodamie*. « A la bonne heure, s'écria Foscolo; voilà qui est beau. » *Laodamie* fut jetée au feu, et *Francesca*, jouée, fut accueillie avec enthousiasme. A la chute du royaume d'Italie, Pellico devint précepteur des deux enfants du comte Porro Lambertenghi, dont la maison était ouverte à toutes les illustrations de l'Italie et de l'étranger. Il y connut madame de Staël, Schlegel, Davis, Byron, Hobhouse, Brougham, etc. La réunion de Pietro Borsieri, de Lodovico de Brême, de Romagnosi, de Manzoni, de Bréchet et de beaucoup d'autres hommes éminents qui rêvaient à des jours meilleurs pour l'Italie, lui inspira la pensée de fonder un journal purement littéraire dans le but de préparer par l'émancipation morale de ses compatriotes un avenir de bonheur et de liberté. Le *Conciliateur* parut donc en 1819, mais il ne tarda pas à causer de l'ombrage au despotisme autrichien ; la censure tailla dans les articles les plus inoffensifs, et les lacunes devinrent si considérables que l'année suivante ce journal dut cesser de paraître. En vertu du célèbre arrêté, rendu à Venise le 25 août 1820, qui frappait de mort tout membre de société secrète, et de *carcere duro e durissimo* quiconque aurait négligé de s'opposer aux progrès du carbonarisme et d'en dénoncer les membres, les rédacteurs du *Conciliateur* furent frappés en masse. Pellico, arrêté le 13 octobre 1820 et conduit à la prison de Sainte-Marguerite à Milan, consacra les premiers mois de sa détention aux soins de son procès; mais transféré le 19 février 1821 sous les Plombs de Venise, il ne s'occupa plus que de poésie. Le 29 mai il terminait sa tragédie d'*Iginia d'Asti* et le mois suivant celle d'*Ester d'Engaddi*, ainsi que quatre *cantiche*. Condamné à mort le 21 février 1822, sa peine fut commuée en quinze ans de *carcere duro*. Avant de partir pour le Spielberg, où il arriva le 10 avril 1822, il avait demandé que ses deux précédentes tragédies fussent données à sa famille. Cette faveur lui fut refusée; bien qu'irréprochables, on craignait que ses pièces ne fussent publiées, et l'on ne devait pas applaudir un homme frappé par la justice impériale. La tragédie de *Leoniero da Dertona*, composée au Spielberg sans livres, sans papier, sans plumes, fut sauvée de l'oubli par la mémoire de l'auteur. Vers 1828 se répandit le bruit de la mort de Pellico; l'émotion fut grande en Italie ; l'ode *Luna romita, aerea*... composée à cette occasion et attribuée à Barroni, se répandit rapidement manuscrite dans toute la péninsule avec un succès immense, qui fut une protestation nationale en même temps qu'un touchant et unanime témoignage de sympathie pour la victime. Ce n'était qu'un vain bruit heureusement; gracié le 1er août 1830, le prisonnier fut rendu à sa famille, à sa patrie, à la liberté le 17 septembre suivant. Généreusement accueilli comme bibliothécaire par madame la marquise de Barol, il cessa de s'occuper de politique; il avait fait à l'Autriche sa soumission pleine et entière. Continuellement absorbé par la lecture des livres de piété et par

les pratiques les plus austères du catholicisme, il n'écrivit plus que par intervalles et presque toujours sur des sujets religieux. Malgré l'état de sa santé, ruinée par dix ans de privations et de souffrances, il vécut cependant jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans.

Pellico était de petite taille; ses yeux manquaient de vivacité, mais la bonté de son âme se peignait sur toute sa figure; ses manières étaient simples et douces, et sa conversation, sans offrir rien de saillant, était d'une bienveillance enfantine. *Ester d'Engaddi*, jouée à Turin en 1831, fut supprimée de l'affiche par la censure; en 1832 *Gismonda da Mendrizio* eut le même sort; la tragédie de *Conradin* échoua, celle d'*Eufemio di Messina*, publiée en 1820 à la condition de n'être jouée sur aucun théâtre, complète avec *Hérodiade* et *Thomas Morus* l'œuvre dramatique de Pellico. Ses tragédies se rapprochent pour la forme de celles d'Alfieri, qu'il s'était proposé pour modèle : même simplicité d'action, même sobriété de personnages et d'incidents; mais la vigueur et la mâle énergie du maître ne s'y rencontrent point; les mœurs sónt mal étudiées, les caractères imparfaitement tracés, l'intérêt se perd dans les longueurs, et ce n'est guère que dans *Ester d'Engaddi* que l'on trouve du mouvement. La vengeance, l'ambition, l'amour sont des passions trop fortes pour cette âme si délicate et si résignée. La douceur, la modestie, la grâce, voilà les traits principaux de sa poésie. On les retrouve dans ses *Récits poétiques* du moyen âge, ses *Cantiche*, et mieux encore dans ses *Poésies inédites*, chants mystiques, paraphrases de l'*Imitation*, souvenirs de jeunesse. Comme prosateur, Pellico nous a laissé *Des Devoirs des hommes*, livre écrit par demandes et par réponses et empreint d'une philosophie honnête et rempli d'une morale excellente, dont les motifs cependant sont plutôt de nature à affaiblir l'âme qu'à la fortifier. Quelque temps après son retour à Turin, il publia d'après le conseil de son confesseur et après avoir pris l'avis de sa mère, le récit de sa captivité. Ce petit livre, *Le mie prigioni*, prodige de résignation chrétienne, écrit dans le style le plus simple et avec une bonne foi évidente, eut un succès immense; il fut traduit dans toutes les langues et eut le bonheur d'appeler l'attention du gouvernement autrichien sur le régime intolérable de ses prisons, et de provoquer de sérieuses réformes en faveur des détenus; il fixa indirectement l'attention de l'Europe sur cette malheureuse Italie personnifiée dans le prisonnier du Spielberg, et répondit victorieusement à ceux qui accusaient l'auteur d'avoir usé de représailles ou d'avoir lâchement apostasié. Silvio Pellico avait commencé deux romans historiques, qu'il abandonna, désespérant d'arriver à la perfection de l'inimitable auteur des *Fiancés*. S. ROLLAND.

Silvio Pellico, *Mes Prisons* (voir les notices par Delatour et Maroncelli).

PELLIEUX (*Jacques-Nicolas*), antiquaire français, né en 1750, à Beaugency, où il mourut le 24 novembre 1832. En 1773, il partit pour l'Amérique avec le titre de chirurgien de marine, et après son retour se fixa à Beaugency, comme successeur de son père dans les fonctions de médecin de l'hôtel-Dieu. En 1792, il partit pour la frontière et devint médecin de l'hôpital de Namur. Revenu à Beaugency à l'époque du consulat, il y reprit ses fonctions et se fit recevoir docteur à Paris en 1811. On a de lui : *Du traitement de l'asphyxie en général, et de celle par immersion, en particulier* (Orléans, 1780, in-8°); *Essais historiques sur Beaugency* (an VII, 2 vol. in-12); et plusieurs Mémoires insérés dans les *Annales* de la Société des sciences d'Orléans et de l'Académie celtique. H. F.

Rousseau, *Vie de l'abbé Lemaire*.

PELLINI (*Pompeo*), historien italien, natif de Pérouse, vivait dans le seizième siècle. On ne connaît point les circonstances de sa vie. Outre la traduction italienne des vies de Braccio et de Piccinino, condottieri de Pérouse, écrites en latin par J.-A. Campani et J.-B. Poggio, il est auteur d'une *Histoire* de sa ville natale, qui n'a été publiée que longtemps après sa mort (*Storia di Perugia*; Venise, 1664, 3 vol. in-4°); le t. III, qui renferme la partie généalogique, a été presque complétement supprimé par les familles dont il blessait les prétentions.

Rotermund, *Supplém.* à Jœcher.

PELLISSON (*Paul*), littérateur français, né le 30 octobre 1624, à Béziers, mort le 7 février 1693, à Paris. Il était fils de Jean-Jacques Pellisson, conseiller en la chambre de l'édit de Castres, et de Jeanne de Fontanier, tous deux protestants. Ce fut à Castres qu'il passa son enfance et fit ses premières études. D'un esprit extrêmement précoce, il termina à l'âge de onze ans ses humanités; il suivit ensuite un cours de philosophie à Montauban, un autre, de droit, à Toulouse, et se rendit familières les langues italienne et espagnole, alors à la mode. Plus habile comme courtisan que comme écrivain, il sut mettre à profit, dès son début dans la carrière littéraire, cette disposition de son esprit : il écrivit l'*Histoire de l'Académie française jusqu'en* 1652 (Paris, 1653, in-8°), long panégyrique, qui obtint un tel succès auprès de l'honorable compagnie qu'elle le nomma membre titulaire, et décida que la première place qui viendrait à vaquer dans son sein lui appartiendrait de droit : précédent qui devait rester unique dans les fastes académiques. L'abbé d'Olivet, qui fut le continuateur de cette histoire, et qui, dans la crainte « de lutter contre un aussi grand maître, » recula devant la forme épistolaire que Pellisson avait adoptée, donne à cet ouvrage de grands éloges, en même temps qu'il relève les omissions et les fautes de l'auteur.

Ayant acheté une charge de secrétaire du roi (1652), Pellisson fit preuve de tant d'aptitude, que Fouquet se l'attacha comme premier com-

mis (1657). Il fut ensuite pourvu de la charge de maître des comptes à Montpellier (1659), et de celle de conseiller du roi (1660). Il usa libéralement de sa faveur. « Quatre années tranquillement passées dans ces emplois, dit d'Olivet, lui firent goûter le plus doux plaisir d'une grande âme, le plaisir de pouvoir faire du bien. » La veuve de Scarron lui dut la pension qu'elle obtint vers cette époque, mais plus tard Mme de Maintenon ne voulut pas s'en souvenir. Mais, après la disgrâce du surintendant, il fut arrêté à Nantes (5 septembre 1661) et enfermé à la Bastille; c'est pendant sa détention qu'il écrivit ses trois *Discours* pour la défense du ministre déchu. Cet acte de fidélité et de courage n'eut d'autre effet que de faire resserrer davantage sa propre prison (1). Cependant l'intérêt qui s'attachait à l'infortune de Fouquet fit naturellement rejaillir quelque célébrité sur la personne de son confident. Des personnages influents s'employèrent pour lui, et enfin, après quatre années et demie de détention, il fut remis en liberté (1666). Rentré en grâce, il suivit Louis XIV dans son invasion de la Franche-Comté, et le monarque fut si satisfait de la relation qu'il fit de cette rapide conquête, qu'il le choisit pour écrire l'histoire de son règne. Un seul obstacle s'opposait encore à ce choix : Pellisson était protestant. Mais la perspective d'une aussi brillante fortune fit taire tous les scrupules de conscience de l'heureux courtisan : Pellisson abjura (1670). Dès lors, il fut comblé des faveurs royales. Ordonné sous-diacre, puis pourvu de divers bénéfices, il devint successivement économe du clergé de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Denis. Le roi ayant consacré le tiers du produit des économats à la conversion des hérétiques, le chargea de l'administration de cette caisse, qui lui donnait la haute main dans l'œuvre de la propagande, et il paraît qu'il s'acquitta de sa tâche avec tout le zèle d'un nouveau converti. En même temps, il continua d'accompagner Louis XIV dans ses campagnes, jusqu'à ce que, desservi par Mme de Montespan, il se vit supplanter par Boileau et Racine dans son titre d'historiographe du roi. Ses travaux ont été publiés sous le titre d'*Histoire de Louis XIV*, par l'abbé Lemascrier (1749, 3 vol. in-12). Cet ouvrage, qui commence à la paix des Pyrénées, ne va que jusqu'en 1672; car on a restitué depuis à Racine le Xe livre qui y est joint, et qui conduit les événements jusqu'à la paix de Nimègue (1678). On trouve encore quelques détails sur les campagnes et voyages du roi, de 1670 à 1688, dans les *Lettres historiques et Opuscules* (1729, 3 vol. in-12). Parmi les autres publications de Pellisson, ascétiques, polémiques ou purement littéraires, nous ne citerons que ses *Reflexions sur les differends en matière de religion* (1686 et ann. suiv., 4 vol. in-12), où se trouve sa correspondance avec Leibniz au sujet de la tolérance religieuse. L'aménité de son caractère et la sûreté de son commerce lui gagnèrent, dit-on, autant d'amis que sa haute fortune et son changement de religion lui attirèrent d'ennemis. « Il est bien laid, écrivait Mme de Sévigné, mais qu'on le dédouble, et l'on trouvera une belle âme. » La plus intime de ses liaisons fut celle de Mlle de Scudéri, qui, sous les noms d'*Acante* et d'*Herminius*, en fait un des héros de ses curieux romans.

(1) C'est alors que, pour se distraire, il s'imagina d'apprivoiser une araignée. Il y réussit après plusieurs mois de patience. Ce fait embelli forme un épisode du VIe chant du poëme de *l'Imagination* de Delille.

D'Olivet, *Hist. de l'Acad. françoise*. — Fenelon, *Eloge de Pellisson*. — Ancillon, *Vie de Conrart*. — Marturé, *Hist. du pays Castrais*. — Nayral, *Biogr. Castraise*. — — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Delort, *Hist. de la détention de Fouquet, de Pellisson et de Lauzun*, 3 vol. in-8°. — Haag frères, *La France protest.*

PELLOUTIER (*Simon*), historien français, né le 27 octobre 1694, à Leipzig, mort le 3 octobre 1757, à Berlin. Sa famille était originaire des vallées vaudoises du Piémont, et son père, négociant établi à Lyon, fut chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes. Aidé par une excellente mémoire et un ferme désir de s'instruire, il fit de bonnes études à Halle, à Berlin et à Genève; dans cette dernière ville il fut jugé digne d'être le gouverneur des fils du prince de Montbéliard. Admis au ministère évangélique, il desservit les églises françaises de Buchholtz (1715), de Magdebourg (1719) et de Berlin (1725), où il fut le collègue de Lenfant. Le soin et l'ardeur avec lesquels il remplit ses fonctions ainsi que l'aménité de son caractère lui gagnèrent l'estime générale : il devint conseiller ecclésiastique et assesseur du consistoire supérieur (1738), puis éphore du Collège français. En 1743 il fut élu membre de l'Académie des sciences de Berlin, qui le choisit en 1745 pour son bibliothécaire. L'excès du travail détruisit sa santé, et, comme il refusa d'interrompre ses études pour se soigner, il tomba dans un marasme qui le conduisit au tombeau après plusieurs années de souffrances. L'ouvrage le plus considérable de Pelloutier est l'*Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois* (La Haye, 1740-1750, 2 vol. in-12). Cette édition est pleine de fautes; Chiniac de La Bastide en a donné une seconde, revue et augmentée d'après les manuscrits de l'auteur (Paris, 1771, 2 vol. in-4° ou 8 vol. in-12), et trad. en allemand par Purmann (Francfort, 1777-1784, 3 vol. in-8°). « Cet ouvrage, dit le *Journal des Savants*, est infiniment curieux et agréable à bien des égards; il est plein d'une érudition extrêmement variée. L'auteur ne se contente pas de prouver ce qu'il avance, il accompagne toujours ses preuves de réflexions judicieuses, d'où il tire ensuite des conséquences très-étendues et très-propres à éclairer l'histoire et les antiquités de tous les différents peuples de l'Europe. » L'éditeur a ajouté à l'*Histoire des*

Celtes plusieurs dissertations de Pelloutier, entre autres le *Discours sur les Galates*, qui lui avait valu en 1742 un prix de l'Académie française des Inscriptions.

J. Brucker, *Pinacotheca*, déc. III, n° 9. — Formey, *Éloges*. — Haag frères, *La France protestante*.

PÉLOPIDAS (Πελοπίδας), célèbre général et homme d'État thébain, mort en 364 avant J.-C. Il était fils d'Hippoclus. Il descendait d'une famille noble, et hérita d'une grande fortune, dont il fit le plus libéral usage, l'employant à secourir ses amis dans le besoin. Il vécut toujours dans la plus grande intimité avec Épaminondas qui, malgré sa pauvreté, ne voulut rien accepter de lui. Il ne se distingua pas moins par son patriotisme que par son désintéressement. Aussi quand le Spartiate Phébidas s'empara de la citadelle de Thèbes (382), Pélopidas, regardé comme un des chefs du parti populaire, fut forcé de s'enfuir et se réfugia à Athènes. Là il fut le principal instigateur de la conspiration qui rendit la liberté à sa patrie. Lui et quelques amis partirent d'Athènes déguisés en chasseurs, entrèrent dans Thèbes sans être reconnus, et parvinrent la nuit suivante à surprendre et à tuer les chefs du parti aristocratique. Le peuple se souleva, choisit Pélopidas pour chef et obligea les Spartiates à rendre la citadelle (379). Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne se passa pas d'année qu'il n'exerçât quelque commandement important. En 378 il parvint à brouiller les Athéniens avec les Lacédémoniens. La guerre se poursuivit peu activement en 377 et 376, mais en 375 Pélopidas, enhardi par quelques petits succès, ne craignit pas d'engager une bataille rangée à Tégyre près d'Orchomène, et il fut victorieux. Ce combat prouva que les Spartiates, même supérieurs en nombre, n'étaient pas invincibles, et fut le signal d'un changement dans la position des puissances belligérantes. Leuctres acheva ce que Tégyre avait commencé (371). Les Thébains, passant de la défensive à l'offensive en 369, envahirent le Péloponèse sous les ordres de Pélopidas et d'Épaminondas, contraignirent Argos et l'Arcadie à renoncer à l'alliance des Spartiates et pénétrèrent dans la Laconie au cœur de l'hiver. La fondation de Messène termina cette campagne, si fatale à l'ascendant de Sparte. Malgré leurs succès, les deux généraux à leur retour à Thèbes furent mis en jugement pour avoir conservé le pouvoir au delà du terme légal; mais ils furent acquittés. Au printemps de 368, les Thessaliens opprimés par Alexandre de Phères réclamèrent les secours des Thébains, qui leur envoyèrent Pélopidas avec une petite armée. La Thessalie et la Macédoine étaient alors dans un état de confusion qui rendait difficile la mission de Pélopidas, forcé de se prononcer entre des prétendants rivaux. En Thessalie il obtint facilement la soumission apparente d'Alexandre de Phères; en Macédoine il se déclara pour Alexandre, fils d'Amyntas II, contre son frère naturel, Ptolémée; mais à peine était-il de retour à Thèbes avec des otages, parmi lesquels on remarquait un frère d'Alexandre, Philippe, depuis si célèbre, que les troubles recommencèrent. Alexandre de Phères donna aux Thessaliens de nouveaux sujets de plainte, et Ptolémée assassina Alexandre de Macédoine. Les Thébains étaient peu disposés à intervenir au milieu de cette sanglante anarchie; ils donnèrent à Pélopidas une nouvelle mission en Thessalie, sans lui confier de troupes. L'intrépide général ne se renferma pas dans son rôle d'ambassadeur; il rassembla des mercenaires et marcha contre Ptolémée, qui feignit de se soumettre à toutes les conditions exigées de lui. Pendant qu'on traitait de la paix, Pélopidas se vit tout à coup abandonné de ses mercenaires, que Ptolémée avait secrètement achetés; il rentra en Thessalie, mais il fut arrêté et retenu prisonnier par Alexandre de Phères. Les Thébains réclamèrent sa mise en liberté, et, pour appuyer leur demande, envoyèrent Épaminondas avec une armée (367). Alexandre relâcha son prisonnier. La même année Pélopidas se rendit à Suse pour déjouer les projets des Spartiates et des Athéniens, qui cherchaient à s'assurer l'appui des Perses. Sa réputation l'avait devancé à la cour du grand-roi. Les Perses le traitèrent avec beaucoup d'honneur, et Artaxerxès lui témoigna une faveur particulière. Il obtint un traité dans lequel les Thébains étaient appelés « les amis héréditaires du grand-roi », et qui garantissait l'indépendance mutuelle de tous les États grecs, y compris la Messénie. L'ambition de Sparte et d'Athènes, qui visaient à la supériorité sur les autres états, fut désappointée par ce traité. Les Athéniens en ressentirent tant de colère qu'ils punirent de mort leur ambassadeur Timagoras. En 364 les villes de la Thessalie, particulièrement celles de la Magnésie et de la Phthiotide, réclamèrent encore une fois la protection de Thèbes contre Alexandre de Phères. Pélopidas saisit avec empressement cette occasion de venger son ancienne injure. Voyant que ses soldats, découragés par une éclipse de soleil (13 juin 364), hésitaient à le suivre, il prit les devants avec trois cents cavaliers. Pendant sa marche et à Pharsale il recueillit beaucoup de Thessaliens. Quoique cette troupe ramassée à la hâte fût très inférieure en nombre à l'armée du tyran, Pélopidas n'hésita pas à livrer bataille dans la plaine de Cynocéphales. Il remporta la victoire, mais s'étant imprudemment aventuré dans la poursuite, il fut tué. Les Thébains et les Thessaliens rendirent les plus grands honneurs à sa mémoire. Pélopidas, inférieur à Épaminondas pour le génie politique et militaire, l'égalait en patriotisme, en aimables qualités et en générosité. Ces deux hommes donnèrent à Thèbes par leurs talents réunis une supériorité passagère que cette ville

n'avait jamais possédée et qu'elle perdit aussitôt après leur mort. L. J.

Plutarque, *Pelopidas*, *Regum et imperator. apopht.* — Diodore de Sicile, XV, 62-67, 71, 75, 80, 81. — Xénophon, *Hellen.*, VII, 1, etc. — Élien, *Variæ histor.*, XI, 9; XIV, 38. — Pausanias, IX, 15. — Polybe, VI, 43. — Cornelius Nepos, *Pelopidas*. — Thirlwall, *Hist. of Greece*.

* **PELOUZE** (*Théophile-Jules*), chimiste français, né à Valognes (Manche), le 26 février 1807. Après avoir été élève en pharmacie à La Fère, il vint en 1827 à Paris, où il continua ses études sous la direction de Gay-Lussac et devint interne en pharmacie. En 1830 il se rendit à Lille pour y occuper une chaire de chimie. C'est de cette époque que datent ses premières recherches sur la composition du sucre indigène. M. Pelouze revint bientôt à Paris suppléer Gay Lussac à l'École polytechnique. En 1836, il fit un voyage en Allemagne, et il découvrit en collaboration avec Liebig, l'*acide œnanthique*. En 183 , il succéda à Deyeux dans la section de chimie de l'Académie des sciences. Il suppléa successivement MM. Thenard et Dumas au Collége de France. Il était, depuis 1833, essayeur de la Monnaie; en 1848, il est devenu président de la commission de cet établissement, puis membre du conseil municipal.

MM. Pelouze et Frémy ont publié un *Traité de chimie* (6 vol. in-8°, 1853-1856) et un *Abrégé* du même ouvrage (3 vol. in-12). De nombreux travaux de M. Pelouze ont paru dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et dans les *Annales de physique et de chimie*. Dans ce dernier recueil nous citerons les notes *Sur le dosage des nitrates*; *Sur l'acide butyrique*; *Sur la dévitrification du verre*; *Sur le pyroxyle*; etc. M. Pelouze a aussi donné d'excellents articles au *Dictionnaire de technologie*. E. M.

Vapereau, *Dict. des Contemp.*

PELS (*André*), poëte hollandais, mort à Amsterdam, le 3 juillet 1681. Il fut le fondateur de la société littéraire qui, ayant pris pour devise : *Nil volentibus arduum*, posa en précepte pour les écrivains de la Hollande l'imitation des auteurs français. L'influence bientôt prépondérante de cette coterie épura il est vrai la langue hollandaise; mais les règles minutieuses et sans nombre auxquelles Pels et ses sectateurs soumirent l'expression de la pensée, et qui furent observées généralement jusqu'à la fin du siècle dernier, détruisirent pour longtemps en Hollande le sentiment de la vraie poésie. On a de Pels : *Dood van Dido* (La Mort de Didon), tragédie jouée en 1668; — *Julfus*, comédie; — *Horatius Dichtkunst op onze tijden toegepast* (L'*Art poétique* d'Horace accommodé au temps présent); 1667 : ce fut en vertu des préceptes exposés en cet écrit, et qui furent vivement critiqués par Antonides van der Goes dans son *Marsyas*, que Pels condamna ses deux propres pièces precitées; — *De l'usage et de l'abus du théâtre*, poëme; 1671.

Chalmot, *Biog. Woordenboek*. — D'Escury, *Hollands Roem*, t. IV. — Vries, *Histoire de la poésie hollandaise*. — Van der Aa, *Biog. Woordenboek*.

PELTE (*Théodore-Antoine* DE), en latin *Peltanus*, érudit belge, né à Pelte (pays de Liége), mort le 2 mai 1584, à Augsbourg. Il prit l'habit de jésuite, et enseigna les langues grecque et hébraïque à Ingolstadt, puis la théologie à Augsbourg. Outre divers traités de controverse, on a de lui : *Paraphrasis et scholia in Proverbia Salomonis* (Anvers, 1606, in-4°), et il a traduit du grec en latin *Concilii Ephesini prima acta* (Ingolstadt, 1576, in-fol.); *Græcorum XVIII Patrum homiliæ in præcipua festa* (ibid, 1579, in-8°), des *Commentaires* d'André de Césarée, de Victor d'Antioche, etc.

Foppens, *Bibl. Belgica*. — Kobolt, *Lexicon*.

PELTIER (*Jean Gabriel*), journaliste français, né à Nantes, mort à Paris, le 31 mars 1825. Fils d'un négociant, et destiné à la carrière commerciale, il terminait son éducation à Paris, lorsque les événements de 1789 le décidèrent à se faire journaliste. Il se fit connaître immédiatement par un pamphlet petillant d'esprit, intitulé : *Les Actes des Apôtres*. Champion opiniâtre d'une cause alors perdue, Peltier ne crut pouvoir mieux défendre les priviléges et les abus de la monarchie, que par des calembourgs, des bons mots et de piquants sarcasmes contre les pouvoirs du jour. L'Assemblée constituante devint surtout l'objet de son constant persiflage. Obligé après le 10 août de se retirer à Londres, il y continua ses attaques contre la révolution française. En 1800, il commença la publication du journal *L'Ambigu*, dont les premiers numéros dirigés contre Bonaparte se distinguent par une extrême virulence. Le premier consul, que les attaques de Peltier blessaient profondément, s'en plaignit au ministère anglais après la paix d'Amiens; il lui fut répondu que la presse était libre dans la Grande Bretagne, et que la voie des tribunaux restait ouverte à ceux qui se croyaient offensés. L'ambassadeur français assigna Peltier juridiquement et demanda son bannissement. Cité devant la cour du banc du roi, le journaliste fut brillamment défendu par le célèbre avocat sir John Mackintosh, et quoique convaincu de calomnie il ne fut condamné qu'à une légère amende et aux frais du procès. Une souscription spontanée couvrit aussitôt cette condamnation prononcée le jour même de la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre, de sorte qu'au lieu de nuire au succès de *L'Ambigu*, cet événement en accrut singulièrement la vogue. Peltier publia lui-même la procédure, dont il débita un très-grand nombre d'exemplaires. Rentré en France avec les Bourbons, il n'obtint pas les avantages qu'il espérait, et revint en Angleterre où il s'était marié et où le ministere britannique lui payait une faible pension. En 1817, il attaqua avec beaucoup de véhémence le ministère de M. Decazes, et re-

parut à Paris quelques années après. Son peu d'ordre et d'économie le réduisit souvent aux expédients, et lui avait fait accepter l'emploi de chargé d'affaires à Londres de Christophe, roi de Haïti, qui le payait en balles de coton, de café ou d'autres denrées coloniales. Aussi, *L'Ambigu* portait-il aux nues le monarque noir de Saint-Domingue, et à cette occasion les ennemis de Peltier disaient qu'il avait changé du *blanc au noir*. Outre de nombreuses brochures de circonstance, et *Les Actes des Apôtres*, depuis novembre 1789 jusqu'à octobre 1791 (Paris, 10 vol. in-8°, plus onze numéros, édition contrefaite; Paris, 20 vol. in-12, ce journal contient 311 numéros, et les principaux collaborateurs de Peltier furent Rivarol, le vicomte de Mirabeau, Bergasse, Artaud, les comtes de Langeron et de Lauraguais), on a encore de lui : *Dernier Tableau de Paris, ou précis de la révolution du 10 août et du 2 septembre;* Londres, 1792, 2 vol. in-8°, réimprimé à Paris après le 9 thermidor; — *Courrier de l'Europe et Courrier de Londres;* Londres, 1794 et 1795, 2 vol. in-8°; — *Paris pendant les années* 1795 *à* 1802, 250 numéros formant 35 vol. in-8°; — *L'Ambigu, variétés atroces et amusantes, journal dans le genre égyptien;* commencé en 1800, il se continua jusqu'en 1819, et formait alors environ 100 vol. in-8°; — une édition augmentée du *Voyage dans la haute et basse Egypte* de Denon; Paris, 1802, 2 vol. in-fol. H. F.

Biogr. univ. et port. des Contemp. — Mahul, *Ann. nécrolog.*, année 1825.

PELTIER (*Jean-Charles-Athanase*), physicien français, né le 22 février 1785, à Ham, mort le 27 octobre 1845, à Paris. Il fit de la météorologie son étude favorite, et publia des *Observations sur les causes qui concourent à la formation des trombes* (Paris, 1840, in-8°). Il s'est aussi beaucoup occupé de l'électricité atmosphérique. C'était un savant aussi consciencieux que modeste.

Peltier fils, *Notice sur la vie et les travaux de J.-C.-A. Peltier;* Paris, 1847, in-8°.

PELVERT (*Bon-François* RIVIÈRE, dit l'abbé), théologien français, né le 5 août 1714, à Rouen, mort le 18 janvier 1781, à Paris. Membre d'une communauté de clercs formée sur la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut admis aux ordres par Bossuet, évêque de Troyes, qui lui procura, outre plusieurs bénéfices, une chaire de théologie dans son séminaire. Congédié par l'évêque Poncet de La Rivière, il se retira dans la communauté de Saint-Josse à Paris et assista en 1763 au concile d'Utrecht. Son refus d'adhérer au formulaire l'empêcha d'exercer aucune fonction ecclésiastique. Ses principaux écrits sont : *Dissertations sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence* (1755, in-12); — cinq *Lettres sur la distinction de religion naturelle et de religion révélée* (1769-1770, 2 vol. in-12); — six *Lettres où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules* (1776, 2 vol. in-12), dirigées contre les jésuites Delamare, Floris, Paulian et Nonnotte; — *Dissertation sur le sacrifice de la messe* (1779, in-12), qui l'engagea dans une vive controverse avec Plowden, et suivie d'une *Défense* (1781, 3 vol. in-12); — *Exposition et Comparaison de la doctrine des anciens et des nouveaux philosophes* (1787, 2 vol. in-12), où la nécessité de la révélation est établie. L'abbé Pelvert a édité le traité *De gratia* de l'abbé Gourlin (1781, 3 vol. in-4°), et il a laissé un grand nombre de manuscrits.

Ed. Frère, *Bibliogr. normande*, II. — Feller et Weiss, *Biog. univ.*

PELZEL (*François-Martin*), historien bohémien, né à Reichenau, le 11 novembre 1735, mort le 24 février 1801. Après avoir été pendant plusieurs années précepteur, il fut nommé en 1792 professeur de langue et de littérature bohémiennes à Prague. On a de lui : *Geschichte der Böhmen* (Histoire de Bohême); Prague, 1774, 1779, in-8°; 1782, 2 vol. in-8°; — *Kaiser Karl IV, König in Böhmen* (L'Empereur Charles IV, roi de Bohême); ibid., 1780-1781, 2 parties in-8°; suivi d'une *Apologie de Charles IV;* ibid., 1782, in-8°; — *Böhmische mährische und schlesische Gelehrte aus dem Orden der Jesuiten* (Biographie des jésuites savants originaires de Bohême, de Moravie et de Silésie); ibid., 1786, in-8°; — *Lebensgeschichte des römischen Königs Wenceslaus* (Vie du roi des Romains Venceslas); ibid., 1788-1790, 2 vol. in-8°; — *Nowa Kronyka Czeskà;* ibid., 1791, 2 vol. in-8°; — *Grundsätze der böhmischen Grammatik* (Principes de la grammaire bohémienne); ibid., 1795, 1798, in-8°; — une quinzaine de dissertations historiques dans les *Mémoires* de l'Académie de Prague, dont Pelzel était membre, et dans les *Abhandlungen einer Privatgesellschaft in Böhmen;* — Pelzel a aussi collaboré au texte accompagnant les *Portraits des savants et artistes bohémiens et moraves;* Prague, 1777-1782, 4 parties in-8°; il a édité en commun avec Dobrowsky les *Scriptores rerum bohemicarum;* ibid., 1784, 2 vol. in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland* (t. VI, X et XI). — Luca, *Gelehrtes Oestreich*. — *Mémoires* de l'Académie de Prague (année 1804).

PEMBERTON (*Henry*), savant médecin anglais, né en 1694, à Londres, où il est mort, le 9 avril 1771. Il étudia la médecine à Leyde, où il prit le grade de docteur, et se perfectionna à Paris dans la connaissance de l'anatomie. Il pratiqua peu à cause de la délicatesse de sa santé; nommé en 1728 professeur au collége Gresham (Oxford), il y fit un cours de chimie que J. Wilson a publié (Londres, 1771, in-8°). Le Collége des Médecins, dont il était membre, le chargea de refondre la *Pharmacopœia*, et il en donna une version anglaise (1746, in-8°). Pemberton, qui

éprouvait pour les mathématiques une sorte de prédilection, se lia intimement avec Newton; il l'aida à mettre au jour la reimpression des *Principia* (1726), et publia l'édition anglaise de son grand ouvrage : *Treatise of the method of fluxions and infinite series* (Londres, 1736, in-8°, fig.), traduit par Buffon en 1740. On a encore de lui : *Epistola de Cotesii inventis*; Londres, 1722, in-4° : opuscule relatif au célèbre théorème de Cotes; — *View of sir J. Newton's philosophy*; ibid., 1728, in-4°; trad. en français (*Éléments de la philosophie newtonienne*; Amsterdam, 1755, in-8°; Paris, 1771, 2 vol. in-4°), en italien et en allemand; — *Lectures on physiology*; ibid., 1733, in-8°; — plusieurs mémoires scientifiques dans le *Recueil* de la Société royale, qui l'avait admis en 1720 dans son sein. Il a laissé beaucoup d'ouvrages inédits, la plupart concernant l'astronomie.

Chalmers, *General biogr. dictionary*.

PEMBROKE (Comte DE). *Voy.* HERBERT.

PEÑALOSA (Don *Juan* DE), peintre espagnol, né à Baeza, en 1581, mort à Cordoue, en 1636. Il fut un des meilleurs élèves de Paulo de Cespedes, dont il imita la couleur et le genre de composition. Son dessin est hardi et élégant à la fois. Ses principaux tableaux sont à Cordoue, où l'on cite de lui *Sainte Barbe*, magnifique tableau de la cathédrale; *Saint Jacques*, au couvent d'Arizafa; plusieurs œuvres chez les Minimes, etc.

Pacheco, *El Arte de la pintura* (Séville, 1649). — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

* **PENAUD** (*Charles*), amiral français, né le 24 décembre 1800. Il entra à quatorze ans dans la marine, et devint successivement enseigne (1822), lieutenant de vaisseau (1828), capitaine en 1838. En 1851, il fut nommé au commandement de la station du Sénégal, et explora avec succès un des affluents de ce fleuve, la Cazamance. En 1853, il fut directeur du cabinet de la marine, puis commanda l'escadre de réserve en Orient. En 1855, il commanda l'escadre de la Baltique, et prit part aux opérations anglo-françaises contre Sweaborg et les ports de la Finlande. Élevé le 15 juin 1853 au grade de contre-amiral, il est membre du conseil d'amirauté et grand-officier de la Légion d'honneur.

André-Édouard PENAUD, son frère, né le 21 juin 1804, admis à l'école navale en 1818, lieutenant en 1831 et capitaine de vaisseau (8 septembre (1846) est commandeur de la Légion d'honneur.

Archives de la marine. — Vapereau, *Dict. hist. des Contemporains*.

PENCHAUD (*Michel-Robert*), architecte français, né le 24 décembre 1772, à Poitiers, mort le 22 décembre 1832, à Paris. Fils d'un architecte qui lui fit donner une éducation très-soignée, il le seconda dans la construction des châteaux de Verrière et de Dissais (Poitou). Compris dans la réquisition de 1793, il fit une campagne contre les Vendéens, passa quelque temps dans le génie militaire, et ayant obtenu un congé de réforme, il vint à Paris, où il fut un des premiers élèves de Percier et de Fontaine. Nommé dessinateur du conseil des bâtiments civils (1799), il fut envoyé en 1803 à Marseille, où à la direction des travaux publics de la ville il joignit la place d'architecte du département. On voit de lui à Marseille le lazaret, plusieurs promenades, l'hôpital situé dans l'île Ratonneau et l'arc de triomphe de la porte d'Aix; à Aix, le palais de justice; à Saint-Remi, l'église, etc. Il fut mis en 1834 à la retraite. Il a envoyé plusieurs mémoires d'archéologie à l'Académie des inscriptions, dont il était correspondant.

Henrion, *Annuaire*. — Nagler, *Neues allgem. Künstl. Lexikon*.

PENCZ (*Gregorius*), dessinateur et graveur allemand, né à Nuremberg, dans les premières années du seizième siècle, mort entre 1550 et 1556, fut l'un des plus habiles parmi ces artistes connus sous le nom de *petits maîtres* qui florissaient en Allemagne à cette époque. Ses œuvres sont datées de 1537 à 1547. Élève, dit-on, d'Albert Durer, il visita comme lui l'Italie, travailla à Rome sous la direction de Marc-Antoine Raimondi, et l'aida dans la gravure de certaines de ses planches d'après Raphael. Revenu à Nuremberg, il fit sur ses propres dessins un nombre considérable de très-petites estampes, dont quelques-unes ont toujours été recherchées des amateurs. Les biographes et les faiseurs de catalogues ont écrit le nom de Pencz de plusieurs manières : tantôt *Pens* ou *Peins*, tantôt *Pentz* et *Penez*, etc. H. H.

Fr. Villot, *Notice des tableaux exposés dans les galeries du musée du Louvre*. — J. Renouvier, *Des Types et Manières des maîtres graveurs*. — *Archives de l'art français*. — *Abcdario* de Mariette.

* **PENGUILLY-LHARIDON** (*Octave*), peintre français, né à Paris, en 1811. Fils d'un sous-inspecteur aux revues, il entra à l'École polytechnique (1821), et parvint au grade de capitaine d'artillerie. En 1850, il fut nommé inspecteur des études à l'École polytechnique, et en 1854 directeur du musée d'artillerie. Depuis longtemps il cultivait le dessin et la peinture; dès 1835 et 1836, il avait mis au salon différents sujets dessinés à la plume d'une manière remarquable. Il exposa ensuite à presque tous les salons, depuis celui de 1841, divers tableaux de genre, de paysages et d'intérieurs. G. DE F.

Livrets des salons.

PENHOUET (*Armand-Louis-Bon* MAUDET, comte DE), antiquaire français, né le 10 août 1764, au château de Penhouet (Loire-Inférieure), mort le 25 avril 1839, à Rennes. Entré en 1780 dans la marine royale, il prit part à la guerre d'Amérique, et il était lieutenant de vaisseau depuis 1788, lorsqu'en 1792 il émigra en Angleterre. De 1796 à 1799, il servit en Bretagne sous les drapeaux de l'armée royale avec le titre de lieutenant-colonel, et après avoir fait sa soumission, il s'établit dans le Morbihan, et n'accepta d'autres fonctions que celles de membre du conseil général. Tout en sa-

tisfaisant son goût pour l'archéologie, il entreprit des défrichements considérables d'après les nouvelles méthodes de culture. Réintégré dans la marine en qualité de capitaine de vaisseau (1814), il se joignit en 1815 aux Vendéens insurgés et fut, en récompense de son dévouement, nommé colonel de gendarmerie (1816); il concourut en 1817, sous les ordres de Canuel, à la répression des troubles de Lyon, commanda dans plusieurs départements, et fut admis en 1829 à la retraite avec le grade de maréchal de camp honoraire. Il était membre de la Société des Antiquaires de France. Ses recherches se sont portées sur tous les lieux où les circonstances de sa vie l'ont conduit; mais en général elles sont relatives à la Bretagne. Nous citerons de lui : *A Tour through a part of South Wales*; Londres, 1795, in 8°; — *Monuments égyptiens dans le Morbihan*; Vannes, 1812, in-fol., pl.; — *Recherches historiques sur la Bretagne*; Nantes, 1814, in-4°, pl., en forme de lettres; — *Lettres sur l'histoire ancienne de Lyon*; Besançon, 1818, in-4°, pl.; — *Archéologie armoricaine*; 1824-1826, 3 dissert. in-4°; — *Esquisses sur la Bretagne*; Rennes, 1830, gr. in 4°, collection de vues, de châteaux, d'abbayes, etc., avec notices. Il a aussi fourni des articles au *Lycée armoricain* et aux *Annales* de la Société académique de Nantes.

Annales de la Soc. Acad. de Nantes, X, 284. — *Biographie Bretonne.*

PÉNICAUD (*Jean*), émailleur et orfèvre limousin, né vers la fin du quinzième siècle. Le chiffre de sa famille était un *P* et un *L* réunis et couronnés.

PÉNICAUD (*Jean*), émailleur limousin, du seizième siècle. Il signait en toutes lettres et pour se distinguer du précédent, il ajoutait le mot *junior*. On a de ces émailleurs : le *portrait d'Érasme*, plaques et coupes, au Louvre; et à Limoges, *La Légende de saint Martial*, six tableaux datés de 1554 (collection Bardinet); des *Apôtres* sous un portique (collect. Igonette).

On ignore l'année de la mort de ces deux artistes.

PÉNICAUD (*Pierre*), émailleur et verrier limousin, né en 1515. Parmi ses émaux on remarque : *Orphée harpeur* (cabinet de M. de Tusseau); au Louvre : plaques, boucliers et coupes; à l'hôtel Cluny : *Bassin de Moyse*; au musée de Dijon : *Dalila coupant les cheveux à Samson endormi*, et *Samson tuant les Philistins avec une mâchoire d'âne*; à Limoges : une *Descente de croix* (collection Taillefer). Parmi ses vitraux : *La Cène*, de 12 mètres carrés (1556); ce vitrail fut détruit à Limoges en 1770. M. de La Borde a dit : « Le nom du chef de la famille Pénicaud se lie aux plus anciens essais et aux plus beaux succès de l'émaillerie limousine. Cet artiste était sur la bonne voie pour chercher dans les ressources naturelles de l'émail la véritable peinture; ses derniers ouvrages en font foi. Pénicaud et son fils laissèrent derrière eux les *incunables* de l'émaillerie; ces peintres éminents du Limousin firent sortir cet art de son berceau, sous leur conduite vigoureuse. Le père fut le chef, le fils le premier guide; les ouvrages de ces hommes de talent prirent un rang distingué parmi les productions de Limoges. Le troisième Pénicaud est un grand artiste, un dessinateur plein d'esprit, un coloriste rempli de ressources, et dans quelques productions, le talent supérieur et la gloire de Limoges. Il n'a copié personne et n'a signé aucun de ses ouvrages (sauf du poinçon de sa famille). »

M. Maurice Ardant ajoute : « Jean Pénicaud se fit remarquer par l'expression bien caractérisée de ses figures et la grande transparence de ses draperies, où il employa le paillon ou clinquant avec profusion, ce qui rend ses œuvres extrêmement fragiles; aussi en existe-t-il très-peu d'intactes. Il affectionna également les colonnes et les portiques, et tout ce que j'ai vu de lui présente des dessins où l'architecture a une grande part. » Martial AUDOUIN.

Archives du Limousin. — Maurice Ardant, *Emailleurs et Emaillerie de Limoges.* — De La Borde, *Notice des émaux du Louvre.* — Texier, *Essai sur les émailleurs.* — *Bulletin de la Société royale d'Agriculture des Sciences et des Arts de Limoges*, n° 2, t. XX. — *Notice des objets d'art exposés au musée de Dijon*, 1842.

PENICHER (*Louis*), antiquaire français, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il était maître en pharmacie à Paris, et fut nommé syndic de sa communauté. On lui doit quelques écrits recherchés, tels que *Collectanea pharmaceutica* (Paris, 1695, in-4°); *Traité des embaumements selon les anciens et les modernes* (1697, in-12); et *Dissertation sur le livre de médecine* (1704, in-12), livre qui n'était alors que de douze onces.

Mémoires de Trévoux, 1704. — Éloy, *Dict. de méd.*

PÉNIÈRES (*Jean-Augustin* DE), homme politique français, né en 1762, mort aux États-Unis, en 1820. Il était garde du corps avant la révolution. D'une riche famille, il fut député successivement par la Corrèze à l'Assemblée législative, puis à la Convention. En novembre 1792, il vota contre la réunion de la Savoie à la France, trouvant dangereuse toute extension de territoire. En janvier 1793, lors du jugement du roi, il vota en ces termes : « Mon opinion n'était pas que la Convention jugeât Louis XVI, mais vous en avez jugé autrement; je me soumets à la loi. Je prononce contre Louis la peine portée par le code pénal contre les coupables de haute trahison; mais après l'exécution de ce jugement je demande la suppression de la peine de mort. » Il vota ensuite contre le sursis, se montra fort opposé aux terroristes, et en février il demanda que Marat fût exclu de l'assemblée comme fou. En mai et juin il défendit les girondins. Après le 9 thermidor an II, il attaqua les débris des terroristes, et occupa souvent la tribune à l'occasion de motions concernant l'agriculture, le commerce et l'ordre intérieur. Maltraité publiquement dans

la journée du 1er avril 1795 par quelques jacobins, il demanda « que l'Assemblée s'épurât en chassant de son sein les membres qui partageaient les opinions extra-révolutionnaires ». Au 13 vendémiaire, il se montra ferme à la tête des troupes opposées aux séditieux qui voulaient renverser la Convention. Il passa au Conseil des Cinq Cents, et y vota pour toutes les mesures propres à ramener l'union entre les Français. Après le 18 brumaire, il passa au Tribunat, dont il cessa de faire partie en 1802, puis en 1807 fut élu au corps législatif : il y siégea jusqu'en 1811. Élu membre de la chambre des représentants, il demanda, le 23 juin 1815, qu'on rendît Napoléon II à la France et que l'on conservât les couleurs nationales. Exilé en 1816, comme régicide, il ne revit pas sa patrie. H. L.—R.

Moniteur universel, janvier 1793. — *Biographie des Contemporains.*

PENINGTON (*Isaac*), quaker anglais, mort en 1679, dans le Sussex. Il était fils d'un lord, maire de Londres, qui avait été l'un des juges du roi Charles Ier. Peut-être dut-il à cette circonstance autant qu'à la fermeté de ses opinions religieuses la persécution acharnée qu'il éprouva sous le règne de Charles II : il fut jeté six fois en prison, et l'on mit ses biens sous le séquestre. Rien ne put ébranler son courage ; comme Fox, son maître, il ne cessa, libre ou sous les verroux, d'écrire et de prêcher d'exemple. Aussi son nom était-il en honneur chez les quakers, et ses écrits, fortement empreints de mysticisme, ont été l'objet de plusieurs éditions (Londres, 1681, in-fol., puis 2 vol. in-4° et 4 vol. in-8°). Quelques-unes de ses lettres ont été publiées en 1796.

Introd. à ses Œuvres, par W. Penn et Ellwood.

PENN (*William*), marin anglais, né en 1621, à Bristol, mort le 16 septembre 1670, à Wanstead (Essex). Il descendait d'une ancienne famille du pays de Galles. Avant l'âge de trente-deux ans, il était parvenu au grade de vice-amiral d'Angleterre. Après s'être signalé dans le combat livré aux Hollandais près de l'île de Texel, et où l'amiral Tromp fut tué (1653), il reçut en 1654 le commandement de l'escadre envoyée par Cromwell dans les colonies, s'empara de tous les bâtiments hollandais qui naviguaient dans ces parages, et prit en 1655 possession de La Jamaïque. Élu à son retour député de Weymouth au parlement, il fut en même temps jeté en prison pour avoir quitté l'escadre sans congé. Nommé en 1660 commissaire de l'amirauté, il commanda en 1664, sous les ordres du duc d'York, la flotte qui détruisit presque entièrement celle des Hollandais. Ses infirmités l'obligèrent en 1669 à prendre sa retraite. S'il faut en croire son fils, il était devenu presque quaker à la fin de sa vie. On a de lui quelques mémoires manuscrits pour l'amélioration du service de la marine.

W. Penn fils, *No cross, no crown*. — *Biogr. britannica.*

PENN (*William*), législateur de la Pennsylvanie, fils du précédent, né à Londres, le 14 octobre 1644, mort le 30 juillet 1718, à Londres. Il fut élevé avec beaucoup de soin à l'école de Chigwell, comté d'Essex, et continua ses études au collége de Christ-Church à Oxford. Il manifesta ses penchants pour les doctrines de la Société des Amis ou quakers, après avoir entendu prêcher le quaker Thomas Loe. Il cessa avec plusieurs de ses camarades d'assister au service religieux de l'Église établie, et commença à tenir des réunions particulières. Les punitions ne changèrent pas ses sentiments. Un ordre du roi ayant enjoint aux écoliers de reprendre l'ancienne robe ecclésiastique, qui n'était plus en usage depuis la réforme, Penn et ses amis tentèrent d'enlever ce costume à ceux qui l'avaient repris, et cet acte d'insubordination les fit chasser du collége. Son père, qui jouissait d'une haute faveur auprès de Charles II et du duc d'York, et qui désirait vivement pousser son fils à la cour, fut très-affecté des sentiments qu'annonçait son fils. Il s'efforça de les combattre par tous les moyens, et dans un accès de colère le mit à la porte. S'étant radouci peu après, il l'envoya voyager en France et en Italie (1662). Au bout de deux ans, le jeune Penn revint en Angleterre, suivit ses études de droit à *Lincoln's Inn*, et fut ensuite envoyé en Irlande pour surveiller l'exploitation de terres considérables que son père y possédait (1666). Le hasard fit qu'il retrouva à Cork ce prédicateur qui à Oxford avait fait sur son esprit une si vive impression. Il assista à ses instructions, et fit publiquement profession de la doctrine des quakers. Son père en ayant été informé, le rappela. Il usa vainement des reproches et des menaces pour l'y faire renoncer ; le fils persista dans ses opinions. Enfin l'amiral se borna à demander qu'il parût la tête découverte en présence du roi, du duc d'York et de lui-même ; mais cette faible concession lui fut même refusée, et il en fut si irrité qu'il chassa de nouveau son fils. Peu après cependant sa colère se radoucit, et il le reçut dans la maison paternelle. William Penn commença alors à prêcher et à écrire pour défendre ses croyances. Il fut mis à la Tour, mais cette rigueur ne fit qu'accroître son ardeur. Pendant un emprisonnement de huit mois (1668-1669), il composa quatre traités, dont le plus remarquable, *No Cross, no Crown*, eut une grande popularité. En 1670, peu après sa mise en liberté, il fut arrêté de nouveau pour avoir prêché en pleine rue à des quakers dont on avait fermé la chapelle. Pour ce fait il fut traduit devant le jury, et acquitté. La colère des magistrats, qui voulaient des rigueurs, se tourna contre les membres mêmes du jury ; ces hommes courageux furent condamnés à l'amende et mis en prison jusqu'à ce qu'ils l'eussent payée. Le jury en appela de cette sentence inique à la cour de *Common pleas*, et l'arrêt fut déclaré illégal. L'amiral Penn mourut en 1670, complétement réconcilié avec son fils, auquel il laissa tous ses

biens, d'un revenu de 1,500 liv. sterling, et une créance sur le gouvernement d'une valeur de 16,000 liv. En 1672, Penn épousa la fille de sir William Springett, mais il ne changea point sa manière de vivre. Le patriarche de la secte, G. Fox, étant venu le voir à Londres, il fit avec cet ami un voyage religieux en Hollande et en Allemagne, où le quakérisme comptait déjà de nombreux partisans (1677). A son retour, il fut admis, devant un comité de la chambre des communes, à défendre les quakers, contre lesquels la persécution avait recommencé en vertu des statuts passés contre les catholiques. Nous touchons au grand événement de la vie de Penn. Il va chercher à établir par les lois, dans le Nouveau Monde, ce principe de la liberté de conscience qu'il a défendu avec tant de fermeté au milieu des persécutions de tout genre. En 1681, le roi Charles II lui accorda, comme indemnité en payement de la créance de 16,000 liv., un vaste territoire sur les bords de la Delaware en Amérique. Penn en était déclaré seul propriétaire et gouverneur. Comme le pays était couvert de bois, il proposa de l'appeler *Sylvania*, Le roi, pour honorer le fondateur de la colonie et son père l'amiral, suggéra d'y associer le nom de Penn, et dans la charte de cession, la province fut appelée *Pennsylvanie*. Avec l'aide d'Algernon Sidney, Penn rédigea des lois et règlements pour servir de base au gouvernement de la colonie. La plus grande liberté civile et religieuse y était assurée avec d'autres avantages à tous ceux qui voudraient s'y établir. Bientôt trois navires mirent à la voile avec de nombreux colons, fournis par l'Angleterre et le pays de Galles. Penn envoya des commissaires pour installer ces familles, et leur remit en même temps des présents et des lettres affectueuses pour les chefs des tribus indiennes. L'année suivante (1682), laissant sa femme et ses enfants en Angleterre, il partit lui-même pour visiter la nouvelle colonie. A son arrivée, il convoqua les colons, et leur fit accepter une constitution connue sous le nom de *Charte de Penn*. D'après ses instructions, un traité avait été préparé avec les tribus indiennes pour une cession de terres. Il réunit dans un grand meeting les chefs avec leurs guerriers et les colons européens, et là, sous un orme colossal, près de l'endroit où fut fondée Philadelphie, il eut avec les Indiens cette fameuse entrevue où, après avoir fait expliquer les articles du traité par un interprète, une ratification fut échangée, le prix des terres payé, et une ligue d'amitié établie, « amitié, dit Proud, l'historien de la Pennsylvanie, qui fut maintenue intacte pendant plus de soixante-dix ans ». Cette scène imposante a fourni plus d'une inspiration à la poésie et à la peinture. Penn jeta ensuite sur les bords de la Delaware, les fondements de Philadelphie (*la Ville des amis*), devenue le siècle suivant une des plus belles et des plus considérables de l'Amérique. Après avoir passé deux ans dans ces travaux d'administration, il retourna en Angleterre vers le milieu de 1684, laissant le gouvernement à cinq commissaires. Peu après, Jacques II succéda à son frère. Ce prince, qui avait eu beaucoup d'amitié pour l'amiral Penn, accueillit son fils avec la même bienveillance. Penn devint un habitué de la cour, et par suite du crédit dont il jouissait près du roi, sa maison était remplie de visiteurs et de solliciteurs de nobles familles. L'assiduité de Penn à se montrer à Whitehall et à cultiver la faveur d'un prince que son intolérance rendait très-impopulaire, fit naître contre lui diverses calomnies. On l'accusa d'être un jésuite déguisé, d'être en correspondance avec la cour de Rome, d'avoir trafiqué sur les pardons vendus aux victimes des tribunaux. De nos jours, Macaulay a reproduit quelques-unes de ces accusations. Elles ont été réfutées d'une manière satisfaisante par M. Dixon dans sa *Vie de Penn*. Cependant il est à remarquer que l'éminent historien n'a fait aucun changement, dans une édition nouvelle, à ce qu'il avait écrit auparavant. Plusieurs des grandes revues anglaises lui ont reproché sur ce point non-seulement une extrême sévérité, mais de l'injustice. Après la révolution de 1688, les relations intimes que Penn avait eues avec Jacques II servirent de prétexte à ses ennemis pour l'accuser d'intrigues politiques et religieuses. Il fut traduit quatre fois devant les juges, mais il se justifia de manière à échapper à une sentence. Une nouvelle accusation ayant été portée contre lui par un certain Fuller, que plus tard le parlement déclara un imposteur, Penn par prudence se tint caché trois ans; mais, en 1693, quand la violence des passions politiques se fut un peu calmée, il demanda à être jugé. Il fut admis à se défendre devant le roi et son conseil, et fut honorablement acquitté. On lui rendit en 1696 le gouvernement de sa colonie qui avait été séquestré. Ayant perdu sa femme, il se remaria, et il retourna avec sa famille en Pennsylvanie, avec l'intention de s'y fixer. Il ne put y résider que deux années. Le ministère anglais avait présenté à la chambre des lords un bill pour faire passer sous l'autorité royale les gouvernements d'Amérique qui avaient été concédés comme propriété. Les amis de Penn réussirent par une pétition à suspendre la discussion du bill, et Penn lui-même se hâta de revenir en Angleterre. Ce ne fut pas sans douleur qu'il dit aux colons un adieu qu'il prévoyait devoir être le dernier (1701). Son retour empêcha de donner suite au bill, et l'avénement de la reine Anne lui rendit un certain crédit à la cour. Mais les dépenses considérables dans lesquelles il avait été entraîné furent pour ses dernières années une lourde charge et une source de chagrins. En 1708, il avait hypothéqué la Pennsylvanie pour 6,600 liv.; en 1712, il proposa de vendre ses droits au gouvernement anglais pour 12,000 liv. mais il ne put consommer l'affaire, par suite de

trois attaques successives d'apoplexie, dont la dernière lui enleva presque entièrement la mémoire. Dès ce moment, il ne fit que languir jusqu'à sa mort. Penn laissa des enfants de ses deux femmes, et leur légua ses propriétés en Angleterre et en Amérique. Le gouvernement et les rentes réservées de la Pennsylvanie tombèrent en partage aux fils de sa seconde femme, avec le titre de propriétaires, et, après la révolution américaine (1783), furent vendus par leurs héritiers à l'État de Pennsylvanie pour 130,000 liv. st. (3,250,000 fr.).

Penn a laissé des écrits nombreux qui ont été recueillis et publiés, d'abord en 2 volumes in-folio, 1728, puis en 3 volumes in-8°. Sa vie, publiée récemment par M. Dixon, est un ouvrage excellent, plein de recherches élaborées avec soin. Le style de Penn est souvent dur et incorrect, mais le langage est abondant, et son enthousiasme donne de l'éloquence à plusieurs pages. Penn, comme les hommes les meilleurs, eut ses faibles et ses défauts. On lui reproche une vanité très-grande, des vues intéressées d'ambition dans ses entreprises, des inconséquences de conduite fort opposées à ses principes. Mais ses vertus et ses actions ne doivent pas moins lui assurer une place éminente parmi les grands noms de l'Angleterre. On ne peut nier que dans la fondation de sa colonie il ait été animé de la philanthropie la plus pure. S'élevant au nom de la liberté humaine contre l'intolérance calviniste, la plus dure des sectes protestantes, du moins dans les deux derniers siècles, il implanta dans le Nouveau Monde des principes d'égalité, de tolérance, de la lumière divine dans l'homme, et au prix de sa fortune et des labeurs de toute sa vie il propagea en Amérique le mouvement de la pensée, indépendante comme des vertus vraiment chrétiennes. Malgré les persécutions dont ils furent assaillis, les quakers se montrèrent constamment honnêtes gens et bons citoyens. Sous leur influence, Philadelphie devint et resta longtemps comme un sanctuaire. J. Chanut.

Th. Clarkson, *Memoirs of the public and private life of W. Penn*; London, 1813, 2 vol. in-8°. — Hepworth Dixon, *Historical Biography*, new edition, 1856. — *English Cyclopædia*, *Biography*. — Chalmers, *Biogr. Dict.* — Macaulay, *History of England*, t. 2, 5, 6, édition Tauchnitz.

PENNA (*Lorenzo*), organiste italien, né en 1613, à Bologne, mort le 20 octobre 1693. Il entra chez les Carmes de Mantoue, professa la théologie, et devint maître de chapelle de l'église de son ordre à Parme. Sa réputation comme organiste et écrivain didactique paraît avoir eu de l'éclat. Outre ses *Messes* et ses *Psaumes concertés*, qui ont eu plusieurs éditions, on a de lui : *Li primi albori musicali* (Bologne, 1656-1679, 3 part. in-4°), traité réimpr. cinq fois et qui renferme de bonnes choses; et *Direttorio del canto fermo* (Modène, 1689, in-4°).

Orlandi, *Scrittori Bolognesi*. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PENNA (*François-Horace* della), missionnaire italien, né en 1680, à Macerata (États de l'Église), mort le 20 juillet 1747, à Patan (Népaul). Entré jeune dans l'ordre des Capucins, il fut en 1719 nommé chef d'une mission destinée à évangéliser le Tibet, et se rendit à Lassa avec douze de ses confrères. Après plusieurs années de travaux apostoliques, della Penna voyant sa mission réduite à trois religieux seulement revint à Rome en 1735, demander de nouveaux renforts, et sur son récit, la congrégation de la Propagande lui adjoignit neuf autres capucins, avec lesquels il repartit en 1738, chargé de présents et porteur de deux brefs pontificaux pour le roi du Tibet et le grand-lama. Ils arrivèrent au Tibet en 1741, commencèrent leurs prédications, et ce fut sur les renseignements fournis par della Penna que la Congrégation de la Propagande publia en italien : *Relation du commencement et de l'état présent du grand royaume du Tibet, et de deux autres royaumes voisins* (Rome, 1742, in-4°). Il ne faut point prendre à la lettre le récit des conversions que della Penna prétend avoir faites, ce qu'il raconte à cet égard ne doit être accepté que sous bénéfice d'inventaire. On doit à ce missionnaire qui avait étudié le tibétain sous un docteur de Lassa, divers morceaux manuscrits, dont le P. Giorgi a profité pour la publication de son *Alphabetum tibetanum* (1742, in-4°). C'est aussi sur les dessins de della Penna qu'ont été gravés les caractères tibétains de la Propagande. H. F.

Lettres édif. et cur. écrites des missions étrang. — A. Remusat, *Recherches tartares*, t. I, p. 344.

PENNANT (*Thomas*), naturaliste et antiquaire anglais, né le 14 juin 1726, à Downing (comté de Flint), où il est mort, le 16 décembre 1798. Il descendait d'une ancienne famille du pays de Galles dont une branche avait possédé une pairie sous le nom de Penrhyn. Il suivit les cours de l'université d'Oxford, qui en 1771 lui conféra le diplôme honoraire de docteur en droit. Le présent qu'il reçut, à l'âge de douze ans, de l'*Ornithology* de Willoughby fit éclore sa vocation pour l'histoire naturelle; il s'y livra avec ardeur, et à peine eut-il quitté Oxford qu'il visita la Cornouailles à la recherche des fossiles et des minéraux (1746). Sa première production scientifique, insérée à son insu dans les *Philosophical Transactions*, fut le compte rendu d'un tremblement de terre ressenti à Downing (1750); un second mémoire sur plusieurs lithophites du Shropshire (même recueil, 1756) attira l'attention de Linné, qui le fit admettre dans la Société royale d'Upsal en qualité de correspondant. Il avait entrepris sa *British Zoology* lorsqu'il passa sur le continent (1765) : ce voyage le mit en relation avec Buffon, qui rendit justice à son mérite (*voy.* le t. XV de l'*Hist. nat.*), avec Voltaire, Haller, les deux Gesner et Pallas, à qui il proposa d'écrire ensemble le *Synopsis* des quadrupèdes. En 1767 il entra

dans la Société royale de Londres, et plusieurs autres compagnies savantes s'empressèrent de se l'associer. Pennant n'exerça jamais aucune profession; il cultiva la science par goût, et ne rechercha d'autre récompense de ses travaux que celle d'avoir été utile, et l'indépendance de ses idées égalait la simplicité de ses habitudes.

L'histoire naturelle lui est redevable des ouvrages suivants : *British zoology;* Londres, 1761, gr. in-fol., 1768-1777, 4 vol. in-8°, pl. col.; cet ouvrage, trad. en latin et en allemand, fut vendu au profit d'une école de charité établie à Londres pour les enfants pauvres du pays de Galles; la classe entière des insectes n'y a pas été comprise; — *Synopsis of quadrupeds;* Chester, 1771, in-8°; Londres, 1781, 1793, 2 vol. in-4°, pl.; dans le principe, ce ne devait être qu'un tableau des espèces dont Buffon avait parlé; mais son plan s'étendit par degrés, et il y introduisit l'histoire de plusieurs animaux inconnus à ce naturaliste, en les disposant d'après les grandes divisions imaginées par Ray. « Cet ouvrage de Pennant, dit Cuvier, était le meilleur, le plus complet qu'on eût sur les quadrupèdes à la fin du dix-huitième siècle; il était le livre classique de ce temps. Cependant il est bien inférieur à celui de Buffon, quant à la composition; ses articles sont d'une grande sécheresse, ses descriptions ne sont pas toujours exactes; certaines espèces sont multipliées, et l'histoire de certaines autres n'est pas parfaite; » — *Genera of birds ;* Londres, 1773, in-8°, pl., non terminé; — *Arctic zoology ;* Londres, 1784-1787, 3 vol. in-4°, pl., réimpr. en 1792, et trad. en extrait sous le titre : *Le Nord du globe*, par Letourneur (Paris, 1789, 2 vol. in-8°); à la description des côtes septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique il a joint l'histoire des quadrupèdes et des oiseaux que l'on y rencontre depuis le 60ᵉ degré jusqu'au pôle; Pennant reçut pour cette compilation estimable de nombreux documents de Pallas, Thunberg, Sparman, Müller et Fabricius; — *Faunula indica;* Londres, 1790, in-4°, fragment d'un recueil entrepris avec Forster. — Un autre genre d'ouvrages n'a pas moins contribué à la réputation de Pennant, nous voulons parler des relations de voyages qu'il a publiées sur différentes parties de la Grande-Bretagne. Les principales sont : *Tour in Scotland* (Chester, 1771, in-8°), et *Second tour in Scotland and voyage to the Hebrides* (1774-1776, 2 vol. in-4°), réimpr. ensemble à Londres, 1790, 3 vol. in-4°, pl.; *Tour in Wales* (1778-1781, 2 vol. in-4°); *Account of London* (1790, in-4°), plusieurs édit.; *Journey from London to the isle of Wight* (1801, 2 vol. in-4°); et *Journey from London to Dover* (1801, 2 vol. in-4°). Sa description de l'Écosse opéra une sorte de révolution; non-seulement il fit connaître aux Anglais une contrée contre laquelle ils nourrissaient des préventions absurdes, mais ses observations occasionnèrent plus d'une amélioration dans les pratiques agricoles et économiques. Vers la fin de sa vie, Pennant, réduit au repos, essaya de se consoler en composant des voyages imaginaires, et telle était l'activité qu'il apportait au travail qu'outre celui qui parut sous le titre de *View of Indostan* (1798, 2 vol. in-4°), il en laissa en manuscrit près de trente volumes complets. On a encore de lui quelques brochures politiques : *The literary life of the late Thomas Pennant* (1793, in-4°), où il assurait que son existence d'écrivain avait pris fin en 1791; *History of the parishes of Whiteford and Holywell* (1797, in-4°); *Outlines of the globe* (1800, 2 vol. in-4°), etc.

P. L.

David Pennant, *Eloge de son père*, à la tête des *Outlines*. — *Literary life of Pennant*. — Chalmers, *General biograph. dict.* — Cuvier, *Hist. des Sciences nat.*, V.

PENNI (*Giovanni-Francesco*), dit le *Fattore*, peintre de l'école romaine, né à Florence, en 1488, mort à Naples, en 1528. Il entra jeune au service de Raphael en qualité de garçon d'atelier, mais bientôt il devint l'intendant (*il fattore*), l'élève et l'aide de son illustre maître, qui eut pour lui une telle affection qu'il lui fit partager son héritage avec Jules Romain. Plus qu'aucun autre de ses condisciples, le Fattore aida Raphael dans l'exécution des cartons des fameuses tapisseries du Vatican : aux loges, il peignit *Loth fuyant de Sodome*, *La Rencontre de Rachel et de Jacob*, et *L'Entrevue d'Abimelech et d'Abraham;* aux stanze, *Le Baptême de Constantin;* à la Farnesine, il travailla aux fresques de la salle de Psyché. On croit que la page principale, *Les Noces de Psyché*, est due à son pinceau. Après la mort de Raphael, il fut avec Jules Romain chargé de terminer le *Couronnement de la Vierge*, destiné à l'église de Monte-Luce de Pérouse; il s'y montra supérieur à son illustre collaborateur. Ce beau tableau orne aujourd'hui le musée du Vatican. Penni accompagna Jules Romain à Mantoue, où il était appelé par le marquis de Gonzague; mais n'y étant point accueilli comme il pensait mériter de l'être, il partit pour Naples avec son élève Leonardo de Pistoja, emportant avec lui une magnifique copie de *La Transfiguration* qu'il avait exécutée en compagnie de Pierino del Vaga, copie dont l'étude eut la plus heureuse influence sur l'école napolitaine et qui plus tard est passée en Espagne. Il trouva à Naples de zélés protecteurs dans le Florentin Tommaso Cambi, et dans le marquis del Vasto; mais il mourut avant d'avoir exécuté dans cette ville aucune œuvre de quelque importance. Le musée de Dresde possède deux tableaux du Fattore, *Saint Michel terrassant le démon*, et *Saint Georges vainqueur du dragon*. Au musée du Louvre, on lui attribue, mais sans certitude, une figure de *L'Abondance*, modèle en grisaille pour une fontaine.

Son jeune frère, *Luca* PENNI, né à Florence,

vers 1500, travailla avec Pierino del Vaga, son beau-frère, dans quelques villes d'Italie, et principalement à Lucques. Il passa ensuite en France avec le Rosso, et travailla comme lui à la décoration du château de Fontainebleau ; puis il alla en Angleterre, où il fut employé par Henri VIII et par divers seigneurs anglais. De retour en Italie, il se livra à la pratique de la gravure à l'eau-forte, et même, dit-on, à la manière noire, et il fit aussi un grand nombre de dessins pour la gravure d'après les tableaux de maîtres. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario* — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

PENNY (*Thomas*), naturaliste anglais, mort en 1589. Il pratiqua la médecine, parcourut la Suisse, le midi de la France et l'Allemagne, et fut agrégé au Collége des Médecins de Londres. Il jouit dans son temps d'une certaine célébrité : Lobel, Wolf et Gesner, qui étaient ses amis particuliers, lui décernent de grands éloges ; Gérard l'appelle un *second Dioscoride*, à cause de la connaissance étendue qu'il avait des plantes ; Moufet, à qui il laissa ses papiers, lui emprunta mainte observation curieuse, et Lécluse a nommé *Myrto-cystus Pennæi* un arbrisseau que Penny avait rapporté de Mayorque. On a de lui quelques lettres sur les insectes, insérées dans la *Collection* de Trew.

Rose, *New biogr. Dict.*

PENNY (*Edward*), peintre anglais, né en 1714, à Knutsford (Cheshire), mort en 1791, à Chismick. Élève de Thomas Hudson, il fit un voyage en Italie et devint à son retour vice-président de la Société des artistes. L'un des membres fondateurs de l'Académie royale, il en fut le premier professeur de peinture et conserva ces fonctions jusqu'en 1783. On cite parmi ses ouvrages *La Mort du général Wolfe* et le *portrait du marquis de Granby*.

Nagler *Neues allgem. Künstler-Lexicon*.

PENOT (*Bernard-Georges*), alchimiste français, né à Port-Sainte-Marie (Guienne), mort vers 1620, à l'hôpital d'Yverdun, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Il fit ses études à l'université de Bâle, et, séduit par les doctrines de Paracelse, il consuma son temps et sa fortune à la recherche de la pierre philosophale. Devenu pauvre et aveugle, il avait l'habitude de dire que s'il avait un ennemi dont il voulût tirer vengeance il ferait tout pour le pousser a s'occuper d'alchimie. On a de lui : *De vera præparatione et usu medicamentorum chymicorum*; Francfort, 1594, in-8°, et dans le *Theatrum chemicum* (1616); — *De quarumdam herbarum salibus*; Orcel, 1601, in-8°; — *De sale nitro*; Bâle, 1606, in 8°; — *De denario medico, quo X medicaminibus omnibus morbis internis via docetur*; Berne, 1608, in-8°.

Kestner, *Medicin. Lexikon*.

PENROSE (*Thomas*), poëte anglais, né en 1743, mort en 1779, à Bristol. Destiné à l'église, il interrompit le cours de ses études pour se joindre en 1762 à l'expédition qu'un aventurier nommé Macnamara organisa contre Buenos-Ayres. On lui donna le grade de lieutenant ; mais l'entreprise échoua, il fut blessé dans un combat, et revint s'asseoir sur les bancs de l'université d'Oxford. Après avoir pris les ordres il succéda à son père dans le vicariat de Newbury (Berkshire). On venait de lui donner un riche bénéfice lorsqu'il mourut aux eaux de Bristol. Ses œuvres, qui se recommandent par le bon goût et un sentiment exquis, ne furent réunies qu'après sa mort (*Poems*; Londres, 1781, in-8°); on y remarque les *Elans de l'imagination*, poëme, et l'*Adresse au génie de la Grande-Bretagne*.

Chalmers, *General biogr. Dict.*

PENTHIÈVRE (*Louis-Jean-Marie* DE BOURBON, duc DE), dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, né le 16 novembre 1725, à Rambouillet, mort le 4 mars 1793, à Vernon (Eure). Il était le fils unique du comte de Toulouse et de Marie-Victoire-Sophie de Noailles. Le titre de duc de Penthièvre, créé en 1569 en faveur de Sébastien de Luxembourg, avait été donné en 1697 à son père. Il eut pour gouverneur le marquis de Pardaillan. Créé amiral de France en survivance de son père (1734), il devint, à la mort de ce dernier (1737), grand-veneur et gouverneur de la Bretagne. Colonel de deux régiments qui portaient son nom, il combattit avec courage à Dettingen, à Fontenoy et à Raucoux ; mais il avait montré de bonne heure des dispositions à la mélancolie, que la mort d'une épouse qu'il chérissait, Marie-Thérèse-Félicité d'Este (1754), et la perte prématurée de son fils, le prince de Lamballe, vinrent encore accroître. Les gens de lettres, et Florian entre autres, recevaient à son château d'Anet et de Sceaux la plus aimable hospitalité, et les malheureux bénissaient son inépuisable bienfaisance. Sa réputation de vertu et de bonté était si bien établie, qu'elle en imposa même aux niveleurs de la révolution. Mais les malheurs de la famille royale, la mort tragique de sa belle-fille, la princesse de Lamballe, empoisonnèrent ses derniers jours. Il avait présidé en 1787 l'un des bureaux de l'assemblée des notables. Le duc de Penthièvre fit de sa grande fortune l'usage le plus généreux : on lui doit l'hôpital de Crécy et celui des Andelys, qui lui coûta plus de 400,000 francs. Il vécut toujours éloigné des affaires publiques, et fut le seul prince de sa famille qui conserva jusqu'à sa mort une grande popularité. Des six enfants qu'il avait eus de sa femme, un seul lui survécut, ce fut *Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon*, mère du roi Louis-Philippe Ier.

Fortaire, *Mémoires sur la vie du duc de Penthièvre*; Paris, 1808, 1815, in-12. — Mme Guénard, *Vie du duc de Penthièvre*; Paris, 1802, 2 vol. in-12. — Carron (Abbé), *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*.

PENZEL (*Abraham-Jacques*), savant allemand, né à Tœrten, près de Dessau, le 17 novembre 1749, mort le 16 mars 1819. Doué de facultés brillantes, mais élevé sans direction

ferme, il mena, après avoir terminé ses études à Halle, une vie très-aventureuse; il passa plusieurs années en Pologne, où il enseigna l'anglais, le français et plusieurs autres langues; nommé en 1793 professeur de poétique au gymnase de Laybach, il perdit cet emploi en 1801, à cause de l'irrégularité de ses mœurs. Après avoir ensuite été pendant onze ans professeur de langues à Trieste, il mena dans diverses villes de l'Allemagne une existence précaire jusqu'en 1816, année où il fut nommé professeur d'anglais à l'université de Iéna. On a de lui : *De Barangis in aula byzantina militantibus*; Halle, 1771, in-4°; — *De Hyperboræis*; ibid., 1771, in-4°; — *De origine slavonica vocis caminatæ*; ibid., 1771, in-4°; — *Triga observationum numismaticarum*; Cracovie, 1780, in-4°; — *De arte historica*; ibid., 1782, et Leipzig, 1784, in-4°. Outre un grand nombre d'articles et de mémoires insérés dans divers recueils, tels que la *Iena'sche Literaturzeitung*, le *Kritisches-Museum* de Stosch, etc., Penzel a encore publié une traduction allemande annotée de la *Géographie* de Strabon, Lemgo, 1775-1777, 4 vol. in-8°, et une autre de Dio Cassius, Leipzig, 1786-1799, 4 parties in-8°; enfin il a fait paraître un *Recueil de lettres adressées à lui par des personnes remarquables par leur rang ou leur savoir*; Leipzig, 1798, in-8°.

Rust, *Historisch-literarische Nachrichten*, t. I et II. — Schmidt, *Anhalt'sches Schriftsteller-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PÉPAGOMÈNE (*Démétrius*) (Δημήτριος Πεπαγόμενος), écrivain médical grec, vivait vers la fin du treizième siècle après J.-C. On a de lui un traité *Sur la goutte* (περὶ ποδάγρας). Cet opuscule, composé de quarante-cinq courts chapitres, et compilé d'après des auteurs anciens, est curieux; Marcus Musurus en publia une traduction latine, Rome, 1517, in-8°; le texte grec parut à Paris, 1558, in-8°. La meilleure édition est celle de J.-S.-Bernard; Leyde, 1743, in-8°. On attribue à Démétrius un traité *Sur les affections des reins*, inséré dans les *Œuvres* de Galien et deux autres traités *Sur l'éducation des éperviers*, *Sur le traitement des chiens*, publiés par Nic. Rigault dans les *Rei accipitariæ scriptores*; Paris, 1612, in-4°. Y.

Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die Ältere Medicin*. — Haller, *Bibliotheca med. practica*, vol. I. — Fabricius, *Bibliotheca græca*.

PEPANO (*Demetrio*), érudit grec, né vers 1620, dans l'île de Chio. Envoyé en 1637 à Rome au collége des Grecs, il fit, sous la direction des jésuites, des progrès rapides dans les sciences et les belles-lettres, et fut chargé d'enseigner la langue grecque à ses condisciples. En 1643 il se rendit à Florence pour prendre connaissance des manuscrits de la bibliothèque Laurentienne, embrassa l'état ecclésiastique et rentra en 1649 dans sa patrie. Selon l'opinion la plus commune, il mourut à Messine, mais on ne sait à quelle époque. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse, dans lesquels il s'attachait à combattre les doctrines des Grecs schismatiques; quelques-uns de ses manuscrits furent trouvés à Chio et envoyés en 1776 au cardinal d'York, qui en fit faire une version latine publiée sous ce titre : Δημητρίου Πεπάνου τὰ εὑρισκόμενα (Rome, 1781, 2 vol. in-4°).

Gœtting. gel. Zeitung, 1782, p. 929. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

PEPE (*Florestan*), général napolitain, né en 1780, à Squillace (Calabre), mort à Naples, en avril 1851. D'une famille distinguée, inscrite au livre d'or de l'ancienne noblesse de Messine, il fit ses études au collége des célestins, à Naples, et entra ensuite dans le collége militaire de l'*Annunziatella*, qu'il quitta en 1798 avec le grade de sous-lieutenant dans le régiment de Bourbon. L'année suivante, il prit du service sous la nouvelle république parthénopéenne, obtint successivement les grades de lieutenant, puis de capitaine, et fut forcé d'émigrer en France après la chute du gouvernement qu'il servait. Rentré à Naples en 1806, Florestan s'enrôla comme volontaire dans la légion italienne organisée par la France, et ne revint à Naples qu'avec les armées françaises qui en avaient fait la conquête. Commandant en second de la place de Gaëte, il devint en 1809 adjudant général et chef de l'état-major de la division napolitaine qui devait marcher en Espagne. Il fit sous les ordres des maréchaux Macdonald et Suchet les campagnes de 1810 et 1811 en Catalogne, et recommandé par eux d'une manière spéciale à Joachim Murat, il reçut de lui le grade de maréchal de camp, prit part en 1812, à la guerre de Russie et conduisit à Dantzig un corps de troupes italiennes. Pendant la retraite, il couvrit, à la tête de la cavalerie napolitaine, la marche de l'arrière-garde française. Enfermé dans Dantzick, il fut, avant la capitulation, un de ceux qui proposèrent de s'ouvrir un chemin l'épée à la main, mais l'avis contraire prévalut. Lorsque la place fut rendue aux alliés, Florestan allait partir comme prisonnier en Russie, mais de nouveaux arrangements pris par le roi Murat, avec l'empereur Alexandre, décidèrent son retour en Italie, où il fut chargé de comprimer un commencement d'insurrection dans les Abruzzes en 1814. L'année suivante, Murat lui confia le commandement d'une expédition maritime à Civita-Vecchia, laquelle fut contremandée peu après. Pepe se trouva ensuite à la bataille de Macerata, reçut le grade de lieutenant général (mai 1815) et après la fuite du roi commanda seul à Naples jusqu'à l'arrivée des Autrichiens. Le roi Ferdinand reconnut son grade, mais le laissa sans emploi. Florestan, convaincu que les révolutions n'étaient pas le meilleur moyen de procurer la liberté à sa patrie, désapprouva franchement celle de 1820. Ce fut lui que le roi envoya pour soumettre Palerme insurgée, mais la capitulation qu'il signa avec cette ville ne fut

point agréée sous le rapport politique par le parlement napolitain, qui, tout en rendant justice à la sagesse du général, ne se crut point engagé à maintenir la convention. Blessé de cette décision, Pepe renvoya à Ferdinand l'ordre de Saint-Ferdinand et son brevet de pension. Après la campagne contre l'Autriche, qu'il fit comme chef de l'état-major de l'armée, le général Pepe fut destitué de tous ses emplois. Il vécut en simple particulier, et pour prouver qu'il entendait rester étranger à la révolution de 1848, il donna sa démission de pair du royaume et de général en service actif auquel il avait été appelé. H. F.

Biogr. univ. et port. des Contemp.

PEPE (Baron *Guillaume*), général italien, frère du précédent, né le 15 février 1783, à Squillace (Calabre), mort à Turin, le 9 août 1855. Simple cadet à l'ecole militaire de Naples à l'époque de l'invasion des Français (1799), il embrassa avec ardeur le parti de la France, combattit à Portici les troupes du cardinal Ruffo, et après la prise de Naples, il resta pendant six mois enfermé dans une prison d'État. Son extrême jeunesse le fit condamner seulement à l'exil. Il se rendit alors à Lyon, où il s'enrôla dans la légion italienne avec laquelle il fit la campagne d'Italie. De retour à Naples en 1801, Pepe fut condamné à une détention perpétuelle pour avoir excité un soulèvement dans les Abruzzes, et de là dans le royaume de Naples; cependant il parvint à s'échapper, et entra en 1806 au service du roi Joseph avec le grade de major. Fait prisonnier à Maida, et condamné à mort, il corrompit ses gardiens, et alla rejoindre les troupes françaises dans les îles Ioniennes. En 1809, Murat le nomma son officier d'ordonnance et quelques mois après colonel, grade que lui avait promis le maréchal Massena. Il commanda en 1810 un régiment napolitain en Catalogne, où il reçut le titre de baron. Maréchal de camp le 30 juin 1813, lieutenant général en mai 1815, il fut un des officiers napolitains qui s'unirent pour imposer à Murat une constitution, et après la mort de Joachim et la restauration bourbonienne, il demeura cependant parmi les *muratistes*, qui essayèrent de conserver au royaume de Naples quelques-unes des institutions françaises. Malgré les services qu'il rendit en 1818, en détruisant les bandes de brigands qui ravageaient les provinces d'Avellino et de Foggia, les ministres voulurent le faire arrêter en 1820, lorsque Morelli et Menichini levèrent l'étendard de la révolte; mais il gagna un régiment et alla rejoindre les insurgés qui lui donnèrent le commandement en chef (juillet 1820). La constitution d'Espagne fut proclamée le 7 de ce mois, et après avoir juré de la maintenir, le roi, voyant que la révolution faisait explosion à Naples, offrit le grade de capitaine général à Pepe qui n'accepta que les fonctions de général en chef de l'armée napolitaine, dont il se démit à la réunion du parlement, et se chargea de celles d'inspecteur général des milices du royaume. Le général Pepe fit usage du pouvoir contre le zèle exalté de quelques carbonari; mais la révolte de Palerme vint bientôt ébranler le gouvernement, dont elle menaçait l'unité et affaiblissait les forces. La confirmation de la sainte alliance au congrès de Laybach acheva la contre-révolution. Guillaume Pepe, presque resté dans l'inaction pendant trois mois, dut, avec un corps de vingt mille miliciens formé dans les Abruzzes, résister à deux armées autrichiennes. Ses troupes étaient sans discipline et peu aguerries. Le 7 mars 1821, elles tinrent d'abord tête à l'ennemi qui leur était supérieur en nombre, mais le soir elles se débandèrent, et il fut impossible au général de les rallier. Après cette défection, Pepe se rendit à Naples, et demanda à réorganiser son corps d'armée entre Salerno et Avellino; mais tout fut inutile, et bientôt ses amis le pressèrent de s'embarquer et de pourvoir à sa sûreté hors du royaume. Le gouvernement, dans le seul but de rendre sa personne inviolable, lui envoya le brevet de ministre plénipotentiaire auprès des États-Unis de l'Amérique; mais il le refusa noblement, et après avoir erré quelque temps en Espagne, Pepe se rendit en Angleterre, où il apprit qu'une commission spéciale à Naples l'avait condamné à mort. Le général Pepe habita le sol britannique et la France jusqu'en 1848. Une amnistie lui permit alors de rentrer à Naples. Le peuple et la cour l'accueillirent avec enthousiasme, et le roi Ferdinand, contraint par l'opinion publique, lui confia le commandement du contingent napolitain envoyé au secours de la révolution lombarde; mais après sa victoire du 15 mai sur les révolutionnaires de Naples, il le rappela pour étouffer l'insurrection de la Calabre. Resté seul fidèle à la cause italienne, Pepe avec deux divisions, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, courut de sa propre autorité à la défense de Venise, et pendant la durée du siége, chefs et soldats se couvrirent de gloire. Après la capitulation, il gagna Corfou sur un bâtiment français, et vint se fixer quelque temps à Paris. Une certaine antipathie pour la France, qui datait de la guerre d'Espagne, le détermina à venir à Turin, où il mourut. On a de ce général : *Relation des événements politiques et militaires de Naples en* 1820 *et* 1821; Paris, 1822, in-8°, italien et français; — *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la révolution de Naples;* Londres, 1823, in-8°; — *Mémoires du général Guillaume Pepe;* Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Histoire des révolutions et des guerres d'Italie en* 1847, 1848 *et* 1849; Paris, 1850, in 8°. Un chapitre de ce volume, le 17°, *sur l'insurrection de Brescia*, est dû au docteur Fossati; enfin, divers opuscules de circonstance. Une statue lui a été élevée sur une des places de Turin. H. FISQUET.

Biogr. port. et univ. des Contemp. — Vapereau, *Dict. des Contemp.* — Pepe, *Mémoires.*

*PEPE (*Gabriel*), colonel italien, cousin des précédents, né en 1781, à Boiano, province de

Molise, où il mourut, en août 1849. Il étudiait en droit lorsque la révolution de 1799 éclata à Naples. Enrôlé dans les bataillons de la république parthénopéenne, il fut exilé à la chute de ce gouvernement, et se rendit alors en France, où il entra comme volontaire dans la légion italienne qui s'organisait à Lyon. Après les campagnes d'Italie (1800-1801), Gabriel profita d'une amnistie pour rentrer dans son pays, et reprendre ses études du barreau; mais la conquête de Naples par les Français, en 1806, réveilla son goût pour la carrière militaire, et il obtint le grade de lieutenant dans un régiment d'infanterie, avec lequel il fit les campagnes d'Espagne. Son activité et sa bravoure l'avaient fait distinguer de ses supérieurs, et il fut successivement nommé capitaine, chef de bataillon, aide de camp du général Pignatelli Strongoli, et enfin colonel, lors des campagnes de 1814 et 1815, en Italie. Confirmé dans son grade par les Bourbons de Naples, il reçut le commandement d'une province, et fut envoyé plus tard à Syracuse avec un autre régiment d'infanterie légère. La révolution de 1820 le trouva dans cette garnison. Son patriotisme et ses connaissances en droit le firent élire député au nouveau parlement national de Naples, où la première fois qu'il monta à la tribune il attaqua la capitulation que son cousin Florestan Pepe avait signée avec les Palermitains, et vota sa destitution. Quand la guerre fut déclarée après le congrès de Laybach, Gabriel quitta l'assemblée pour se remettre à la tête de son régiment et prendre part aux événements désastreux qui se préparaient. A la chute du gouvernement constitutionnel, il fut le premier emprisonné et ensuite livré aux Autrichiens, qui le déportèrent en Allemagne, d'où, au bout de deux ans, il obtint la permission d'aller vivre en exil dans la Toscane. Renonçant alors à la politique pour s'occuper de littérature et de sciences, il y menait une vie de retraite lorsqu'un petit incident fit encore parler de lui à Florence. M. de Lamartine, chargé d'affaires en Toscane, avait fait, dans le *Dernier Chant de Child-Harold*, une admirable mais sévère tirade sur l'Italie, se terminant par ces deux vers :

Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine.

Cette licence poétique blessa le patriotisme chatouilleux du colonel Pepe, qui prit dans une brochure la défense de sa patrie. Doué d'un caractère naturellement ardent et impétueux, il se servit de termes peu mesurés, et la polémique se changea en une affaire d'honneur. Un duel s'ensuivit; le poëte français y fut blessé, et publia presque en même temps un écrit en prose, dans lequel il s'efforça de prouver que dans ses vers il n'avait eu l'intention d'offenser personne. Depuis cette époque, Gabriel Pepe ne fit plus parler de lui, et vécut tantôt à Florence et tantôt à Nice, sans prendre part aux questions politiques qui surgirent en Italie après la révolution de février 1848. H. F.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — *Moniteur univ.*

PEPIN, nom particulier à la famille carlovingienne; sept membres l'ont porté : plusieurs d'entre eux ont régné; quelques-uns furent supérieurs à leur époque; presque tous occupent une place importante dans l'histoire.

PEPIN LE VIEUX OU DE LANDEN, maire du palais, mort en 639. On sait peu de chose sur l'origine de cet ancêtre de la famille carlovingienne; son père se nommait *Karloman*, et avait été fait duc ou comte par un roi d'Austrasie; d'où l'on peut conclure qu'il occupait un rang distingué parmi les leudes austrasiens. Il ajouta encore aux honneurs et au pouvoir dont son père avait été revêtu, et il était tout-puissant lorsque Brunehaut réunit le royaume d'Austrasie à celui de Bourgogne, après les victoires de Thierry sur Théodebert (612). Mais les Austrasiens, supportant impatiemment l'autorité de cette femme ambitieuse, se constituèrent en conjuration permanente, et à leur tête se distinguèrent Pepin le Vieux et l'évêque de Metz, Arnulphe. Tous deux offrirent la couronne d'Austrasie au roi de Neustrie, Clotaire II, en stipulant pour eux et les conjurés certains avantages que Clotaire avait refusé d'accorder dans d'autres circonstances. Quelque temps après, lorsque Clotaire fut obligé d'envoyer son fils Dagobert régner en Austrasie, il le plaça sous la direction du vieux Pepin, qui fut nommé maire du palais. Le roi voulait démembrer l'Austrasie; mais la résistance des leudes, que dirigeait sans doute leur chef Pepin, fit maintenir l'intégrité de ce royaume. Sous le règne de Dagobert, la position de Pepin s'affermit encore : suspect au prince, il n'en devint que plus puissant parmi les leudes, et en augmentant son influence et ses richesses il prépara à ses descendants un immense avenir politique. Il resta maire du palais sous Sigebert III, fils de Dagobert, dont la mort (638) favorisait ses projets ambitieux, mais auquel il ne survécut qu'un an. Il laissa un fils, *Grimoald*, qui lui succéda comme maire du palais.

Frédégaire. — Aimoin. — *Chroniques de Saint-Denis.* — *Gesta regum Francorum.*

PEPIN D'HÉRISTAL, petit-fils du précédent, mort en 714. Begga, sœur de Grimoald, et fille de Pepin le Vieux, avait épousé Anségise, fils d'Arnulphe; de ce mariage naquit Pepin d'Héristal, qui acheva l'œuvre de son aïeul. De concert avec son frère Martin, il se déclara contre le roi de Neustrie, ou plutôt contre son maire, l'habile Ébroin. Ils avaient, à l'exemple de leur père Anségise, associé leur cause à celle de l'Église. Ils commencèrent par se débarrasser du mérovingien Dagobert II, qui régnait alors en Austrasie. Ils le traduisirent devant un concile d'évêques de leur parti; Dagobert fut condamné, et peu de temps après mis à mort. Depuis ce meurtre, les leudes austrasiens n'eurent plus de roi mé-

rovingiens. Ce n'était pas assez pour l'ambition de Pepin; il préparait la ruine des rois neustriens. En 680, il leva une armée puissante, et alla combattre Ébroïn, l'ennemi des leudes, le soutien de la royauté. Mais Ébroïn et les Neustriens furent vainqueurs près de Laon, au bourg de Loixi. Martin périt, Pepin se sauva. Heureusement pour lui, Ébroïn fut assassiné peu de temps après, et l'Austrasie fut préservée de l'invasion neustrienne.

Les successeurs d'Ébroïn mécontentèrent un grand nombre de leudes de Neustrie, qui se réfugièrent auprès de Pepin, et celui-ci devint assez fort pour attaquer de nouveau. Outre les émigrés neustriens, il arma des Saxons, des Frisons, des Cattes, des Hessois, des Thuringiens et des Allemans, et, sur le refus de Bertaire, de rappeler les exilés, il lui livra bataille près de Testri, sur la Somme, en 687. Le combat fut sanglant, Bertaire fut tué, et Thierri III s'enfuit jusqu'à Paris, où Pepin le fit prisonnier. La victoire de Testri fut décisive : Pepin, déclaré prince ou roi par les Austrasiens, prit en Neustrie le pouvoir de maire du palais, et domina dans toutes les provinces occupées par les Francs. Depuis 687 jusqu'à sa mort, il consolida son autorité. Il plaça successivement sur le trône quatre rois merovingiens, princes enfants, sans force et sans pouvoir. Il s'attacha à avilir le titre de maire, qui avait jusque-là emporté l'idée d'une haute puissance. Après l'avoir pris pour lui-même, il dédaigna d'en exercer les droits; il se donna un lieutenant qui résidait en Neustrie, tandis qu'il résidait habituellement en Austrasie. Puis il donna le titre de maire à des enfants, et le rabaissa au niveau de cette déplorable royauté mérovingienne, qui devait bientôt disparaître. Pepin eut trois fils, deux de Plectrude, sa femme légitime, *Drogon* et *Grimoald;* d'une maîtresse appelée Alpaide, il eut *Karl*, ou *Charles Martel*. Ses deux fils aînés moururent avant lui : Drogon de maladie, en 708, et Grimoald, assassiné en 714. Alors Pepin, qui détestait Karl, partagea son héritage entre ses petits-fils, laissant ainsi son autorité et ses biens à une femme et à des enfants.

Gesta regum Francorum. — Frédégaire, *Contin.* — *Annales Metenses.*

PEPIN LE BREF, roi des Francs, fils de Charles Martel, mort le 18 ou le 24 septembre 768. Il reçut, à la mort de son père, la Neustrie et la Burgondie, tandis que son frère Carloman avait en partage l'Austrasie, la Thuringe et la Souabe. Dans l'héritage de Pepin, le midi de la Gaule, l'Aquitaine, se trouvait implicitement compris. Mais cette vaste province étant parvenue à se rendre indépendante sous le gouvernement d'Hunald, il l'envahit et la ravagea; cette expédition et beaucoup d'autres encore furent loin d'être décisives (743). Deux ans après, Hunald abdiqua, se retira dans un cloître, et son fils, Waifre, devint duc de l'Aquitaine, qu'il défendit avec un courage opiniâtre, tant contre les Francs au nord que contre les Arabes au midi. En arrivant au pouvoir, Pepin avait placé sur le trône de Neustrie un simulacre de roi mérovingien, que l'on avait appelé Childéric III (742). En Austrasie, Carloman n'avait pas été obligé d'avoir recours à ce vain appareil de royauté. Lorsqu'en 747 Carloman, dégoûté du monde et du pouvoir, se fut retiré dans le monastère du Mont-Cassin, Pepin dépouilla ses neveux, les priva de toutes espèces de droits au commandement en leur coupant les cheveux et en les jetant dans un cloître, et devint maître de l'Austrasie. Il avait un second frère, Grifon, qui, dans le partage des possessions et de l'autorité paternelle, avait été presque entièrement oublié. Grifon fut toujours l'ennemi acharné de son frère : son animosité s'accrut encore lorsqu'il vit Pepin s'assurer toute la succession de Carloman. Il passa chez les Saxons qui inquiétaient constamment l'Austrasie, et dirigea lui-même leurs attaques. Pepin fit une grande expédition contre ces peuples, ravagea leur territoire pendant quarante jours, et les força à s'humilier : Grifon lui-même demanda grâce. Son frère lui donna Le Mans et quelques comtés voisins de la Loire, ce qui mit Grifon en contact avec les Aquitains, dont il devait bientôt embrasser le parti.

Pepin fit enfin cesser cette longue comédie que lui et ses ancêtres avaient si habilement jouée : il renversa le fantôme mérovingien et se mit à sa place (752). Les grands et les évêques, assemblés à Soissons, le proclamèrent; le pape Zacharie sanctionna son élévation; l'évêque de Mayence, Boniface, lui conféra l'onction sacrée, et Pepin devint le plus légitime des rois. Cette révolution était si nécessaire, que personne ne protesta en faveur de la famille déchue. Dès lors, Pepin put mettre plus de soin et d'étendue dans ses entreprises. Tout en songeant à s'affermir au dedans, à consolider l'unité de l'empire des Francs, il put aussi tenter des guerres extérieures et préparer les conquêtes de Charlemagne. En Italie, il eut à soutenir le pape attaqué par Astolphe, roi des Lombards; ainsi, l'union de la puissance pontificale et de la dynastie carlovingienne fut cimentée par la réciprocité des services, car le pape avait, de son côté, favorisé l'élévation de Pepin au trône. Étienne III vint trouver le roi des Francs; il se présenta couvert de cendres, revêtu d'un cilice, accompagné d'un nombreux clergé en deuil; mais il n'eut pas besoin de garder longtemps cette attitude suppliante, car il vit le roi et les grands lui rendre les plus grands honneurs et le traiter comme le représentant de Dieu sur la terre. Le pontife couronna pour la seconde fois le roi, la reine et ses fils (28 juillet 754), et menaça des foudres de l'Église ceux qui oseraient se montrer infidèles à sa race. Pepin promit à Étienne sa protection et une armée pour combattre les

Lombards. Cependant, l'assemblée générale des Francs, réunie à Kiersy-sur-Oise, rejeta ce projet de guerre qui paraissait peu national, menaça d'abandonner le souverain, et ce ne fut que dans un second plaid que Pepin détermina les guerriers à le suivre. Astolphe, menacé par des forces supérieures, essaya de détourner l'orage en envoyant comme médiateur Carloman, qu'il tira du monastère du Mont Cassin, et qui vint en France chargé de faire des propositions de paix. Pepin n'écouta pas son frère, et lui refusa la permission de retourner en Italie; Carloman fut retenu dans un monastère à Vienne, où il termina ses jours. Il fallut combattre. Astolphe essaya de défendre le pas de Suse, qui gardait l'entrée des Alpes; mais il fut défait dans une bataille sanglante, et assiégé bientôt après dans sa capitale. Étienne accompagnait l'armée des Francs; il prévint la ruine du roi des Lombards, et Pepin se contenta de la soumission d'Astolphe, qui restitua toutes les places dont il s'était emparé. Pepin laissa au pape la souveraineté de Rome et la garde des villes grecques dont les Lombards avaient fait la conquête. Mais à peine les Francs eurent-ils repassé les Alpes, que les Lombards menacèrent de nouveau Rome et le pontife (755). Celui-ci eut le temps d'adresser à son allié une lettre pathétique où il l'exhortait, au nom de saint Pierre et des apôtres, à reprendre les armes pour sa défense. Pepin accourut de nouveau avec une rapidité effrayante; Rome fut délivrée, et Astolphe, assiégé une seconde fois dans Pavie, subit des conditions plus dures que les premières. Le libérateur parut à Rome, où il fut reçu avec enthousiasme par le peuple et le clergé (756). Il consolida la puissance temporelle du pape, en décidant que les villes de Ravenne, de l'Émilie, de la Pentapole et du duché de Rome, seraient réunies au saint-siége, et formeraient le domaine de Saint-Pierre.

Après avoir heureusement terminé cette guerre, Pepin se tourna contre d'autres ennemis. Les Saxons infestaient toujours les rives du Rhin (757). Le roi envahit leur territoire, et y fit de cruels ravages. Préoccupé du soin important de rétablir l'unité de domination dans la Gaule, il voyait avec un vif mécontentement tout le sud de cette contrée au pouvoir de souverains étrangers. L'Aquitaine obéissait à Waifre, la Septimanie aux Arabes d'Espagne. Les Wisigoths ayant demandé son appui, Pepin s'engagea avec empressement dans cette nouvelle lutte politique et religieuse (752 à 759). La plupart des villes de la Septimanie tombèrent en son pouvoir. Narbonne résista plus longtemps que les autres; mais les Francs s'en emparèrent après un siége de six mois et un blocus de trois ans. C'était la première fois qu'ils occupaient ce pays, que Théodoric avait préservé autrefois des armes de Clovis.

Après cette conquête, Pepin devenait bien plus redoutable pour Waifre; il pressait l'Aquitaine de toutes parts et en tenait pour ainsi dire toutes les avenues « Pepin usa sans délai de ses avantages, dit Fauriel, et la promptitude avec laquelle la guerre décisive contre Waifre suivit la conquête de Narbonne, semble prouver que, dans les plans belliqueux du monarque, les deux entreprises étaient immédiatement liées l'une à l'autre, et que celle-ci n'avait été que le début de la première. De toutes les guerres de Pepin, et de toutes celles où l'opposition gallo-romaine à la domination franque entra pour quelque chose, celle dont il s'agit ici fut la plus longue, la plus difficile et la plus variée dans ses incidents; mais les chroniques franques, toujours grossièrement partiales en faveur des Carlovingiens contre les descendants de Charibert, ne l'ont été nulle part autant que dans le récit de cette même lutte. Elles ont dissimulé de leur mieux, d'un côté, les courageux efforts et les succès passagers de Waifre, de l'autre, les échecs partiels de Pepin; si bien qu'à les prendre à la lettre, et à n'y pas supposer de réticence, on a de la peine à concevoir comment le dernier mit neuf ans de suite à conquérir un pays où il n'eut que des avantages (760-768). » Pepin, en attaquant Waifre, se portait encore comme le défenseur du clergé et des églises; après avoir fait décréter la guerre dans l'assemblée générale, il passa la Loire et dévasta le Berri et l'Auvergne. Waifre essaya de rendre aux Francs les dommages qu'ils lui causaient, et, dans les commencements, cette guerre fut une réciprocité de meurtres et de pillages où rien n'était épargné. Mais les forces de Pepin étaient supérieures, et Waifre, réduit à la défensive, ne tomba que sous les coups des traîtres. Les Aquitains ne résistèrent plus, et Pepin soumit les vastes provinces qui s'étendent depuis la Loire jusqu'à l'Océan et aux Pyrénées (768).

Tel fut le règne de Pepin le Bref, prince toujours actif, entreprenant et heureux. Il constitua l'unité de domination dans la Gaule, et se rendit redoutable aux Lombards et aux Saxons, que son fils, *Charlemagne*, devait subjuguer. Peu de temps après la conquête de l'Aquitaine, Pepin fut atteint d'une hydropisie. Il se fit porter au tombeau de saint Martin à Tours, et, après avoir distribué des aumônes et des donations aux pauvres, il régla le partage de ses États, puis mourut au bout de quelques jours. Il avait régné seize ans.

Annales Metenses. — Frédég., *Contin. Austras.* — Éginhard. — Vic et Vaissette, *Hist. du Languedoc*, liv. 8. — Baronius, *Annales*. — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*, III. — Sismondi, *Hist. des Français*, II.

PEPIN, roi d'Italie, né en 776, mort le 8 juillet 810. Il n'avait que cinq ans lorsque Charlemagne, son père, lui destina la couronne d'Italie; le pape Adrien I[er] le consacra de ses propres mains (781). Pepin resta en Italie et fut élevé dans le pays qu'il devait gouverner. Placé très-jeune à la tête des armées, il conduisit en 787 les Ita-

liens contre Tassillon, duc de Bavière. En 793, il fit la guerre au duc de Bénévent, Grimoald, qui affectait l'indépendance; en 796, il pénétra jusqu'au confluent de la Drave et du Danube, occupa la Bavière, l'Istrie, une partie de la Dalmatie; et ces provinces furent annexées à l'Italie dans le nouveau partage réglé par le capitulaire de 806. Pepin mourut après une expédition dirigée contre les Vénitiens, qui résistèrent héroïquement dans l'île de Rialto. Son corps fut enseveli dans la basilique de Saint-Zénon à Vérone. Il laissait cinq filles et un fils, l'infortuné *Bernard*, qui lui succéda et qui périt si misérablement plus tard par la cruauté d'Hermengarde, femme de Louis le Débonnaire. On conserve dans le corps des lois lombardes quarante-neuf constitutions données par Pepin, roi d'Italie, et rédigées dans le même esprit que les Capitulaires de Charlemagne.

Charlemagne eut encore un fils, du nom de PEPIN; mais cet enfant naquit difforme, et ne put prétendre à aucune autorité chez un peuple où les qualités corporelles étaient aussi nécessaires au chef qu'au simple guerrier. Il fut enfermé dans un monastère, et on ne le mentionne que très rarement dans les chroniques, sous le nom de Pepin *le Moine* ou *le Bossu*. Il mourut à peu près en même temps que ses deux frères, Charles et Pepin.

Eginhard, *Annales*. — Nithard, *Historia*.

PEPIN, roi d'Aquitaine, second fils de Louis le Débonnaire et d'Hermengarde, sa première femme, mort en 838. Il fut fait roi d'Aquitaine à l'âge de quatorze ans. L'avénement d'un prince si jeune affaiblit la domination franque dans le midi de la Gaule, et compromit les résultats des guerres de Pepin le Bref et de Charlemagne. De plus, la décadence carlovingienne commençait : la Vasconie, qui était en pleine révolte, acheva de se rendre indépendante. Pepin fit trois ans la guerre aux habitants de cette province, et il ne put les réduire (819). En 822, il épousa la fille de Théodebert, comte de Madric (entre Évreux et Rouen), fils du duc Childebrand, frère de Charles Martel, et par conséquent neveu de ce dernier. Ce fut en 823 que naquit Charles le Chauve, ce fils bien aimé de Judith et de Louis le Debonnaire, qui, pour lui faire un royaume, mécontenta tous ses autres fils, et provoqua ces tristes guerres dont toute la fin de son règne fut agitée. Pepin hésita d'abord à entrer dans la première conspiration formée par Lothaire contre l'empereur; mais à la fin il se laissa séduire, et en 830, lorsque ses frères debauchaient l'armée impériale qui marchait contre la Bretagne, Pepin, à la tête des forces de l'Aquitaine, passait la Loire à Orléans, s'emparait de Paris, et prenait dans Laon l'impératrice Judith, que Louis le Débonnaire croyait y avoir mise en sûreté. Il l'envoya au monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. L'empereur lui-même, qui était venu à Compiègne, tomba entre ses mains. Ses partisans voulaient le tonsurer et le reléguer dans un cloître; mais Pepin, n'osant prendre sur lui la responsabilité de cette violence, décida qu'il ne serait rien fait sans la participation de ses frères; puis, quelque temps après, s'apercevant que Lothaire voulait profiter seul de la révolte, Pepin et Louis s'entendirent avec leur père par l'entremise du moine Gondebaud ou Guntbald, et s'engagèrent à le replacer sur le trône. Ainsi appuyé par ses deux fils, Louis le Débonnaire l'emporta à la diète de Nimègue sur Lothaire, qui s'opiniâtrait dans sa rébellion. Mais peu de mois après avoir replacé son père sur le trône, Pepin se brouilla de nouveau avec lui. Louis le poursuivit en Aquitaine (832), et vint tenir un plaid à Jucondiac, résidence royale près de Limoges; Pepin fut obligé de s'y rendre; l'empereur le fit partir sous bonne escorte pour Trèves, et lui ôta le royaume d'Aquitaine, qui fut donné à Charles le Chauve, âgé alors de neuf ans. Après ces dispositions, l'empereur, croyant avoir pacifié le pays, s'en retournait vers la Loire, lorsqu'il apprit que Pepin, trompant la vigilance de son escorte, s'était évadé, avait reparu en Aquitaine et replongeait la province dans de perpétuelles agitations. Louis s'arrêta à Tours, réunit les milices qu'il venait de congédier, et fit dans l'Aquitaine une campagne d'hiver, dont le biographe l'Astronome ne parle qu'en termes très-vagues, mais de manière à en donner une idée bien sombre (832).

Profondément irrité contre son père, qui poursuivait obstinément le projet de le dépouiller au profit de Charles le Chauve, Pepin se rapprocha de Lothaire (833) et de Louis le Germanique, afin d'amener l'empereur à renoncer au pouvoir et à embrasser la vie monastique. Ce fut alors que s'accomplit la honteuse trahison du *Champ du Mensonge*, aux environs de Colmar. Lothaire abusa indignement de sa victoire en déshonorant la vieillesse de son père, qui fut dégradé à l'assemblée de Soissons. Pepin, ainsi que Louis de Germanie, étaient mécontents et inquiets de la conduite de Lothaire, et leur retour amena une seconde restauration de l'empereur. Dans la guerre que Louis le Débonnaire déclara à son fils aîné, il fut puissamment secondé par Pepin (834), qui lui amena une armée d'Aquitaine. Soit qu'il eût été désintéressé par des promesses particulières, soit qu'il eût enfin condamné ces rébellions coupables dont il avait été si longtemps le complice, Pepin entra pleinement dans les vues de son père, relativement à Charles le Chauve. Il assista seul au couronnement du nouveau roi (838), et se montra disposé à appuyer toutes les mesures de l'empereur à l'égard de son jeune frère, même en ce qui concernait l'Aquitaine. Ce fut le dernier acte de Pepin. A peine de retour en Aquitaine, il tomba malade et mourut, le 13 decembre (d'autres disent novembre) de cette même année 838. « Une chronique, dit Fauriel, represente

ce prince comme merveilleusement beau, mais intempérant, débauché, passant les nuits et les jours à s'ébattre et à s'enivrer, au point que vers les derniers temps de sa vie il était comme hébété. Il laissait deux fils, dont l'aîné se nommait comme lui *Pepin*, et l'autre *Charles* »

Nithard. — L'Astronome. — *Chroniques de Saint-Denis*. — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

PEPIN II, roi d'Aquitaine, fils du précédent, mort vers 870, à Senlis. Malgré le projet bien connu de Louis le Débonnaire de donner l'Aquitaine à Charles le Chauve, les Aquitains reconnurent Pepin II, encore enfant, et chassèrent de leur pays les ministres qui obéissaient à l'empereur (839) Pepin n'eut pas les mêmes scrupules que son père pour s'allier avec Lothaire; il se ligua avec lui, et tous deux attaquant Charles par le nord et par le sud, ils le réduisirent à la dernière extrémité. Charles ne se sauva qu'en se jetant dans les bras de Louis le Germanique. Ainsi les quatre princes carlovingiens s'étaient partagés également et allèrent combattre dans la plaine de Fontenay, où Pepin se trouva dans l'armée de Lothaire (24 juin 841). Après la perte de cette bataille, il abandonna son allié, et revint en Aquitaine. Le malheureux prince fut sacrifié au partage de Verdun. L'Aquitaine, du consentement de Louis le Débonnaire et de Lothaire, fut donnée à Charles le Chauve; mais Pepin continua bravement la guerre. En 843, il essaya d'enlever Toulouse par un coup de main. En 845, par un traité conclu dans le monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, Charles abandonna à Pepin tout le royaume d'Aquitaine, dans les limites où Louis le Débonnaire l'avait restreint, à l'exception des comtés de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême, qu'il se réservait.

Jusque-là Pepin avait dignement et heureusement soutenu ses droits. Mais Charles le Chauve, humilié de sa défaite, demanda à Mersen l'appui de ses frères, dont Pepin rejeta la médiation (847). Le sentiment national, qui l'avait soutenu, tomba dès qu'il eut perdu l'affection des Aquitains: les Normands s'étaient jetés dans les contrées du midi de la Loire, Pepin ne fit rien pour les arrêter; bientôt il passa pour leur avoir livré le pays, et il se vit généralement abandonné. Charles le Chauve, au contraire, qui les avait combattus, fut accueilli avec faveur, et il fit la conquête de l'Aquitaine avec une surprenante facilité. Il vint à Toulouse et s'y fit reconnaître roi (850) Alors, dans sa détresse, Pepin justifia les préventions publiques, en faisant ce qu'on l'avait accusé de faire; il reparut à la tête des Normands, qui prirent Toulouse en son nom et la pillèrent. Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts. Quand Charles le Chauve reparut, il fut réellement reçu comme un libérateur; Pepin n'osa pas lui tenir tête. Réduit à se cacher, il sortit de l'Aquitaine et s'enfuit en Vasconie, chez le comte Sanche, qui le retint prisonnier (septembre 852), puis le livra à Charles le Chauve. Charles convoqua à Soissons ses leudes et ses évêques, et l'on décida que Pepin serait tonsuré et enfermé dans cette ville, au monastère de Saint-Médard, sous la garde de deux moines (853). Au bout de quelques jours de réclusion, Pepin était libre et cherchait un asile auprès d'Hérispoé, duc de Bretagne. Charles envahit la Bretagne et fut battu. « Du reste, dit Fauriel, la généreuse hospitalité d'Hérispoé profita mal à Pepin. Soit contraint, soit de son gré, et comme entraîné par je ne sais quel sauvage besoin d'aventures et de hasard, il quitta la Bretagne pour se rendre, l'histoire ne dit point où; mais ayant passé par Senlis, il y fut reconnu, arrêté de nouveau et enfermé dans la forteresse du lieu, sous une garde probablement plus sûre que celle des moines. » S'étant évadé de Senlis, il vint recommencer en Aquitaine sa lutte contre Charles le Chauve; mais n'y trouvant pas d'appui, il contracta une nouvelle alliance avec les Normands, et les mena une seconde fois contre Toulouse, qui, cette fois, put les repousser. Les annales de Saint-Bertin vont jusqu'à dire qu'il avait embrassé la religion scandinave; le fait peut être vrai, mais Pepin peut aussi avoir été calomnié. La carrière aventureuse de ce descendant de Charlemagne se termina bientôt après; pris à un piége que lui tendit Rainulphe, comte de Poitiers, il fut amené à Pistes (864), où Charles le Chauve avait assemblé un concile d'évêques et de leudes. L'assemblée le condamna à mort : Charles commua sa peine en une captivité perpétuelle. On l'enferma de nouveau dans la forteresse de Senlis, et il y mourut peu de temps après.

Nithard. — *Annales de Saint-Bertin*. — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

PEPIN (*Alphonse*), publiciste français, né à Paris, où il est mort, le 30 novembre 1842. Fils d'un archiviste du ministère de la justice, il exerça d'abord la profession d'avocat; attaché au mois d'août 1830 à la bibliothèque du Palais-Royal, il devint ensuite bibliothécaire de la princesse Adélaïde d'Orléans. On a de lui : *Les Barricades en* 1832; Paris, 1832, in-8°; — *De l'Opposition en* 1832; Paris, 1832, in-8°; une 2e édit., augmentée, parut dans la même année; — *Deux Ans de règne*, 1830-1832; Paris, 1833, in-8°; réimpr. dans la même année avec des documents nouveaux; ce livre, écrit avec beaucoup d'habileté et contenant des détails précieux pour l'histoire, a été attribué, non sans quelque fondement, au roi Louis-Philippe lui-même; — *De la Royauté de Juillet et de la Révolution*; Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *État du catholicisme en France*; Paris, 1841, in-8°.

Bourquelot et Maury, *Littér. française contemp.*

PEPOLI, nom d'une des principales maisons de Bologne au quatorzième siècle. La fortune qu'elle avait amassée par l'usure était si considérable, qu'en 1320 *Romeo*, son chef, disposait d'un revenu de 120,000 florins d'or (environ un million et demi de francs). Il se créa

un parti nombreux et puissant, dit *de l'Échiquier*, pièce qu'il portait dans ses armes, et s'acquit la réputation de protecteur des malheureux en soutenant les malfaiteurs, en corrompant les juges et en distribuant des secours au peuple. Plusieurs citoyens amis de la liberté, démasquant, le 17 juillet 1321, ses vues ambitieuses, appelèrent le peuple aux armes et l'attaquèrent jusque dans sa demeure. Romeo s'enfuit par une porte dérobée, et, retardant la poursuite de ses ennemis en faisant vider des sacs d'argent derrière lui, il parvint à se réfugier près du légat du pape. Les Pepoli furent tous bannis de Bologne; leurs biens furent confisqués et leurs maisons rasées. Après la mort de Romeo, son fils *Taddeo*, héritier d'une fortune encore considérable, rentra avec ses partisans dans sa patrie le 8 février 1327, à la suite du cardinal légat Bertrand du Poïet, afficha un grand zèle pour le parti guelfe et recueillit le fruit des intrigues du légat, chassé le 17 mars 1334, dans une émeute. Pendant quatre ans il fut l'âme de fréquentes émeutes, qui toujours furent suivies de sentences arbitraires contre tout ce que Bologne avait d'illustre et d'honnête. Ayant gagné à prix d'argent les Allemands qui composaient la petite armée de la république, il se fit par eux proclamer seigneur le 28 août 1337, et investir par les consuls de l'autorité suprême. Sous son règne, qui dura onze ans, Bologne n'eut, il est vrai, aucune guerre à soutenir; mais sa prospérité, son commerce, sa population tombèrent rapidement. Taddeo mourut en 1348, laissant la souveraineté à ses deux fils, *Jean* et *Jacques*, qui, détestés du peuple et des Florentins et entourés de petits tyrans jaloux et ambitieux, ne purent longtemps se soutenir dans cette position difficile. Les deux frères se retirèrent en 1350 dans quelques châteaux dont ils s'étaient réservé la possession. Jacques, accusé d'avoir voulu livrer Bologne aux Florentins, fut mis à la torture et condamné à une prison perpétuelle avec son fils *Obizzo*; Jean fut retenu à Milan et tous deux dépouillés de leurs biens. La famille des Pepoli se perpétua néanmoins; dans le siècle suivant elle rentra à Bologne, et s'attacha aux Bentivoglio, qui lui avaient été soumis autrefois. S. Rolland.

L. Alberti, *Hist. de Bologne.* — Ghirardacci, *Hist. de Bologne.* — L.-V. Savioli, *Annales de la ville de Bologne.* — Sismondi, *Hist. des rep. ital.*

PEPOLI (*Alessandro-Ercole*, comte), littérateur italien, né en 1757, à Venise, mort en 1796, à Florence. Il montra des dispositions très-heureuses pour la poésie; mais une vanité excessive, jointe à un goût marqué pour les choses extraordinaires, l'égara dès son début dans la carrière littéraire. Sous le titre ambitieux de *Tentativi dell' Italia* (Venise, 1787-1788, 6 vol. in-8°), il publia un volumineux recueil de tragédies ou plutôt d'essais dramatiques, composés d'après un système nouveau, mélange d'idées vagues et bizarres, et qu'il appelait le genre *fisedico*. En même temps il écrivait des discours et des brochures, où il déversait à pleines mains le mépris sur les auteurs de son pays. Il traduisit en 1795, d'une manière peu fidèle, les deux premiers livres du *Paradis perdu* de Milton. Il avait fondé à ses frais à Venise une imprimerie d'où sortirent quelques belles éditions. On a encore de lui un recueil de vers (*Pianti di Elicona*, in-fol.), pour honorer la mémoire de son amie Thérèse Vernier.

Dizionario istorico de Bassano.

PEPUSCH (*Jean-Christophe*), compositeur allemand, né en 1667, à Berlin, mort le 20 juillet 1752, à Londres. Fils d'un ministre protestant, il commença l'étude de la musique avec Klingenberg et Grosse, et devint si habile sur la harpe qu'il fut chargé à quinze ans de donner des leçons de cet instrument au prince de Prusse. Vers 1700, il se rendit à Londres. Attaché en qualité de compositeur au théâtre de Drury-Lane, il ne s'occupa d'abord que d'arranger des partitions italiennes pour la scène anglaise en y ajoutant quelques airs; plus tard il écrivit des opéras, dont le moins faible est celui des *Mendiants*. Ses deux volumes de cantates (1727) ne valent pas davantage; il a mieux réussi dans la musique d'église. La supériorité de son savoir sur celui des artistes anglais lui avait donné une autorité qui s'évanouit en partie lors de l'arrivée de Hændel. Dès lors il se livra à des études didactiques, quitta le service du duc de Chandos, dont il était maître de chapelle, et se maria avec une chanteuse italienne. En 1737, il accepta la place d'organiste à l'école de Charterhouse. Pepusch fut le fondateur de la Société de l'ancienne Musique (1710), et en forma le noyau avec Needler, Gates, Gaillard, etc. Oxford lui conféra un brevet de docteur, et la Société royale de Londres l'admit parmi ses membres. On a de lui : *Treatise on harmony* (Londres, 1731, in-4°), où il traite non-seulement de l'harmonie, mais de la solmisation d'après la méthode alors abandonnée des hexacordes. Son admiration aveugle pour la musique des Grecs lui fit émettre à ce sujet des opinions tout à fait opposées à celles de tous les auteurs; on peut assurer qu'il y comprit fort peu de chose.

Hawkins, *Hist. of Music.* — Burney, *Id.* — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

PEPYN (*Martin*), peintre flamand, né à Anvers, mort à Rome, vivait en 1578. Sa famille était protestante et d'origine française. Il alla jeune à Rome, où ses ouvrages furent fort recherchés. Le talent de Pepyn était fort apprécié de Rubens, qui en apprenant sa mort disait qu'il ne craignait plus personne qui pût lui disputer sa gloire dans les Pays-Bas. Weyerman cite comme un chef-d'œuvre une *Descente de croix* de Pepyn. Il fait un grand éloge de la composition, du goût, de la couleur de cet artiste et il ajoute que « Pepyn égalait Rubens ». A. de L.

Jacob Weyerman, *De Schilderkonst der Nederland.*

ce prince comme merveilleusement beau, mais intempérant, débauché, passant les nuits et les jours à s'ébattre et à s'enivrer, au point que vers les derniers temps de sa vie il était comme hébété. Il laissait deux fils, dont l'aîné se nommait comme lui *Pepin*, et l'autre *Charles* »

Nithard. — L'Astronome. — *Chroniques de Saint-Denis.* — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

PEPIN II, roi d'Aquitaine, fils du précédent, mort vers 870, à Senlis. Malgré le projet bien connu de Louis le Débonnaire de donner l'Aquitaine à Charles le Chauve, les Aquitains reconnurent Pepin II, encore enfant, et chassèrent de leur pays les ministres qui obéissaient à l'empereur (839) Pepin n'eut pas les mêmes scrupules que son père pour s'allier avec Lothaire; il se ligua avec lui, et tous deux attaquant Charles par le nord et par le sud, ils le réduisirent à la dernière extrémité. Charles ne se sauva qu'en se jetant dans les bras de Louis le Germanique. Ainsi les quatre princes carlovingiens s'étaient partagés également et allèrent combattre dans la plaine de Fontenay, où Pepin se trouva dans l'armée de Lothaire (24 juin 841). Après la perte de cette bataille, il abandonna son allié, et revint en Aquitaine. Le malheureux prince fut sacrifié au partage de Verdun. L'Aquitaine, du consentement de Louis le Débonnaire et de Lothaire, fut donnée à Charles le Chauve; mais Pepin continua bravement la guerre. En 843, il essaya d'enlever Toulouse par un coup de main. En 845, par un traité conclu dans le monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, Charles abandonna à Pepin tout le royaume d'Aquitaine, dans les limites où Louis le Débonnaire l'avait restreint, à l'exception des comtés de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême, qu'il se réservait.

Jusque-là Pepin avait dignement et heureusement soutenu ses droits. Mais Charles le Chauve, humilié de sa défaite, demanda à Mersen l'appui de ses frères, dont Pepin rejeta la médiation (847). Le sentiment national, qui l'avait soutenu, tomba dès qu'il eut perdu l'affection des Aquitains: les Normands s'étaient jetés dans les contrées du midi de la Loire, Pepin ne fit rien pour les arrêter; bientôt il passa pour leur avoir livré le pays, et il se vit généralement abandonné. Charles le Chauve, au contraire, qui les avait combattus, fut accueilli avec faveur, et il fit la conquête de l'Aquitaine avec une surprenante facilité. Il vint à Toulouse et s'y fit reconnaître roi (850) Alors, dans sa détresse, Pepin justifia les préventions publiques, en faisant ce qu'on l'avait accusé de faire; il reparut à la tête des Normands, qui prirent Toulouse en son nom et la pillèrent. Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts. Quand Charles le Chauve reparut, il fut réellement reçu comme un libérateur; Pepin n'osa pas lui tenir tête. Réduit à se cacher, il sortit de l'Aquitaine et s'enfuit en Vasconie, chez le comte Sanche, qui le retint prisonnier (septembre 852), puis le livra à Charles le Chauve. Charles convoqua à Soissons ses leudes et ses évêques, et l'on décida que Pepin serait tonsuré et enfermé dans cette ville, au monastère de Saint-Médard, sous la garde de deux moines (853). Au bout de quelques jours de réclusion, Pepin était libre et cherchait un asile auprès d'Herispoé, duc de Bretagne. Charles envahit la Bretagne et fut battu. « Du reste, dit Fauriel, la généreuse hospitalité d'Hérispoé profita mal à Pepin. Soit contraint, soit de son gré, et comme entraîné par je ne sais quel sauvage besoin d'aventures et de hasard, il quitta la Bretagne pour se rendre, l'histoire ne dit point où; mais ayant passé par Senlis, il y fut reconnu, arrêté de nouveau et enfermé dans la forteresse du lieu, sous une garde probablement plus sûre que celle des moines. » S'étant évadé de Senlis, il vint recommencer en Aquitaine sa lutte contre Charles le Chauve; mais n'y trouvant pas d'appui, il contracta une nouvelle alliance avec les Normands, et les mena une seconde fois contre Toulouse, qui, cette fois, put les repousser. Les annales de Saint-Bertin vont jusqu'à dire qu'il avait embrassé la religion scandinave; le fait peut être vrai, mais Pepin peut aussi avoir été calomnié. La carrière aventureuse de ce descendant de Charlemagne se termina bientôt après; pris à un piége que lui tendit Rainulphe, comte de Poitiers, il fut amené à Pistes (864), où Charles le Chauve avait assemblé un concile d'évêques et de leudes. L'assemblée le condamna à mort : Charles commua sa peine en une captivité perpétuelle. On l'enferma de nouveau dans la forteresse de Senlis, et il y mourut peu de temps après.

Nithard. — *Annales de Saint-Bertin.* — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

PEPIN (*Alphonse*), publiciste français, né à Paris, où il est mort, le 30 novembre 1842. Fils d'un archiviste du ministère de la justice, il exerça d'abord la profession d'avocat; attaché au mois d'août 1830 à la bibliothèque du Palais-Royal, il devint ensuite bibliothécaire de la princesse Adélaïde d'Orléans. On a de lui : *Les Barricades en* 1832; Paris, 1832, in-8°; — *De l'Opposition en* 1832; Paris, 1832, in-8°; une 2e édit., augmentée, parut dans la même année; — *Deux Ans de règne*, 1830-1832; Paris, 1833, in-8°; réimpr. dans la même année avec des documents nouveaux; ce livre, écrit avec beaucoup d'habileté et contenant des détails précieux pour l'histoire, a été attribué, non sans quelque fondement, au roi Louis-Philippe lui-même; — *De la Royauté de Juillet et de la Révolution*; Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *État du catholicisme en France*; Paris, 1841, in-8°.

Bourquelot et Maury, *Littér. française contemp.*

PEPOLI, nom d'une des principales maisons de Bologne au quatorzième siècle. La fortune qu'elle avait amassée par l'usure était si considérable, qu'en 1320 *Romeo*, son chef, disposait d'un revenu de 120,000 florins d'or (environ un million et demi de francs). Il se créa

un parti nombreux et puissant, dit *de l'Échiquier*, pièce qu'il portait dans ses armes, et s'acquit la réputation de protecteur des malheureux en soutenant les malfaiteurs, en corrompant les juges et en distribuant des secours au peuple. Plusieurs citoyens amis de la liberté, démasquant, le 17 juillet 1321, ses vues ambitieuses, appelèrent le peuple aux armes et l'attaquèrent jusque dans sa demeure. Romeo s'enfuit par une porte dérobée, et, retardant la poursuite de ses ennemis en faisant vider des sacs d'argent derrière lui, il parvint à se réfugier près du légat du pape. Les Pepoli furent tous bannis de Bologne; leurs biens furent confisqués et leurs maisons rasées. Après la mort de Romeo, son fils *Taddeo*, héritier d'une fortune encore considérable, rentra avec ses partisans dans sa patrie le 8 février 1327, à la suite du cardinal légat Bertrand du Poiet, afficha un grand zèle pour le parti guelfe et recueillit le fruit des intrigues du légat, chassé le 17 mars 1334, dans une émeute. Pendant quatre ans il fut l'âme de fréquentes émeutes, qui toujours furent suivies de sentences arbitraires contre tout ce que Bologne avait d'illustre et d'honnête. Ayant gagné à prix d'argent les Allemands qui composaient la petite armée de la république, il se fit par eux proclamer seigneur le 28 août 1337, et investir par les consuls de l'autorité suprême. Sous son règne, qui dura onze ans, Bologne n'eut, il est vrai, aucune guerre à soutenir; mais sa prospérité, son commerce, sa population tombèrent rapidement. Taddeo mourut en 1348, laissant la souveraineté à ses deux fils, *Jean* et *Jacques*, qui, détestés du peuple et des Florentins et entourés de petits tyrans jaloux et ambitieux, ne purent longtemps se soutenir dans cette position difficile. Les deux frères se retirèrent en 1350 dans quelques châteaux dont ils s'étaient réservé la possession : Jacques, accusé d'avoir voulu livrer Bologne aux Florentins, fut mis à la torture et condamné à une prison perpétuelle avec son fils *Obizzo*; Jean fut retenu à Milan et tous deux dépouillés de leurs biens. La famille des Pepoli se perpétua néanmoins; dans le siècle suivant elle rentra à Bologne. et s'attacha aux Bentivoglio, qui lui avaient été soumis autrefois. S. ROLLAND.

L. Alberti, *Hist. de Bologne.* — Ghirardacci, *Hist. de Bologne.* — L.-V. Savioli, *Annales de la ville de Bologne.* — Sismondi, *Hist. des rep. ital.*

PEPOLI (*Alessandro-Ercole*, comte), littérateur italien, né en 1757, à Venise, mort en 1796, à Florence. Il montra des dispositions très-heureuses pour la poésie; mais une vanité excessive, jointe à un goût marqué pour les choses extraordinaires, l'égara dès son début dans la carrière littéraire. Sous le titre ambitieux de *Tentativi dell' Italia* (Venise, 1787-1788, 6 vol in 8°), il publia un volumineux recueil de tragédies ou plutôt d'essais dramatiques, composés d'après un système nouveau, mélange d'idées vagues et bizarres, et qu'il appelait le genre *fisedico*. En même temps il écrivait des discours et des brochures, où il déversait à pleines mains le mépris sur les auteurs de son pays. Il traduisit en 1795, d'une manière peu fidèle, les deux premiers livres du *Paradis perdu* de Milton. Il avait fondé à ses frais à Venise une imprimerie d'où sortirent quelques belles éditions. On a encore de lui un recueil de vers (*Pianti di Eliceno*, in-fol.), pour honorer la mémoire de son amie Thérèse Vernier.

Dizionario istorico de Bassano.

PEPUSCH (*Jean-Christophe*), compositeur allemand, né en 1667, à Berlin, mort le 20 juillet 1752, à Londres. Fils d'un ministre protestant, il commença l'étude de la musique avec Klingenberg et Grosse, et devint si habile sur la harpe qu'il fut chargé à quinze ans de donner des leçons de cet instrument au prince de Prusse. Vers 1700, il se rendit à Londres. Attaché en qualité de compositeur au théâtre de Drury-Lane, il ne s'occupa d'abord que d'arranger des partitions italiennes pour la scène anglaise en y ajoutant quelques airs; plus tard il écrivit des opéras, dont le moins faible est celui des *Mendiants*. Ses deux volumes de cantates (1727) ne valent pas davantage; il a mieux réussi dans la musique d'église. La supériorité de son savoir sur celui des artistes anglais lui avait donné une autorité qui s'évanouit en partie lors de l'arrivée de Hændel. Dès lors il se livra à des études didactiques, quitta le service du duc de Chandos, dont il était maître de chapelle, et se maria avec une chanteuse italienne. En 1737, il accepta la place d'organiste à l'école de Charterhouse. Pepusch fut le fondateur de la Société de l'ancienne Musique (1710), et en forma le noyau avec Needler, Gates, Gaillard, etc. Oxford lui conféra un brevet de docteur, et la Société royale de Londres l'admit parmi ses membres. On a de lui : *Treatise on harmony* (Londres, 1731, in-4°), où il traite non-seulement de l'harmonie, mais de la solmisation d'après la méthode alors abandonnée des hexacordes. Son admiration aveugle pour la musique des Grecs lui fit émettre à ce sujet des opinions tout à fait opposées à celles de tous les auteurs; on peut assurer qu'il y comprit fort peu de chose.

Hawkins, *Hist. of Music.* — Burney, *Id.* — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

PEPYN (*Martin*), peintre flamand, né à Anvers, mort à Rome, vivait en 1578. Sa famille était protestante et d'origine française. Il alla jeune à Rome, où ses ouvrages furent fort recherchés. Le talent de Pepyn était fort apprécié de Rubens, qui en apprenant sa mort disait qu'il ne craignait plus personne qui pût lui disputer sa gloire dans les Pays-Bas. Weyerman cite comme un chef-d'œuvre une *Descente de croix* de Pepyn. Il fait un grand éloge de la composition, du goût, de la couleur de cet artiste et il ajoute que « Pepyn égalait Rubens ». A. DE L.

Jacob Weyerman, *De Schilderkonst der Nederland.*

t. I, p. 319. — Descamps, *La vie des peintres flamands*, II, 192.

PEPYS (*Samuel*), publiciste anglais, né le 23 février 1632, mort le 26 mai 1703. Il était d'une humble origine et fils d'un marchand tailleur retiré, mais il avait un cousin riche et influent, sir Edward Montagu, plus tard comte de Sandwich, auquel il fut redevable de son avancement dans la vie. Élevé à l'école de Saint-Paul il fit quelques études à Cambridge. A vingt-trois ans, il épousa une jeune fille de quinze, et le jeune ménage eût été exposé à de dures privations, si la bienveillance de sir Montagu ne lui eût donné un asile. En 1658, il accompagna son protecteur dans son expédition du Sund, et au retour il devint commis à l'échiquier. A la restauration de la monarchie, l'influence de son cousin, qui y avait joué un rôle, le fit nommer commis des actes de la marine (juin 1660). Il se distingua dans ce poste par son activité et son intelligence, et obtint plus tard celui de secrétaire de l'Amirauté, qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1688. Le duc d'York étant grand-amiral, Pepys fut amené peu à peu à former des relations intimes avec ce prince, et lors du complot papiste, il fut enveloppé à tort dans les accusations qui assaillirent son patron. Il fut mis en prison à la Tour (1679), comme complice de la conspiration, et y resta huit mois. Son innocence fut reconnue, et, sur l'ordre exprès de Charles II, il fut rétabli dans sa place, où son expérience et ses talents le rendaient nécessaire. A l'avénement de Guillaume et Marie, il perdit sa position et rentra dans la vie privée. Pepys avait commencé la vie fort pauvre; il se retirait avec de la fortune. Pendant sa carrière, il s'était trouvé en relations suivies avec les grands personnages du temps, l'aristocratie et la cour. Doué d'un esprit vif et d'une curiosité insatiable, il avait mené de front les devoirs de sa place et ses plaisirs, et il prenait de l'intérêt à tout. Théâtre, concerts, processions, revues, feux d'artifice, exposition de tableaux, fêtes publiques, soirées, etc., il se multipliait pour s'y amuser et observer. Il est le premier instruit des commérages de la cour, des événements publics, des anecdotes qui frisent le scandale, des changements dans les modes, des nouveaux livres, ou des nouvelles beautés qui paraissent à l'horizon, de la faveur de telle maîtresse du roi, ou de la disgrâce d'une autre. Nouveau Dangeau, mais d'un esprit plus indépendant, il notait tout avec soin, et en tirait des récits ingénieux et piquants, ou des observations pleines de sens. C'est ainsi qu'il écrivit son *Journal* ou *Mémoires*, qui comprennent dix ans, de 1659 à 1669, et qui jettent un nouveau jour sur les mœurs du temps. Pour plus de secret, il avait eu la précaution de les sténographier, et ce ne fut qu'un siècle et demi après qu'on parvint à les déchiffrer. Ils furent publiés en 1825 par lord Braybrooke, 2 vol. in-4°, sous le titre de : *Memoirs of Samuel Pepys, comprising his Diary from* 1659 to 1669, *and selection from his private correspondence*, magnifique édition et un peu chère, observe Jeffrey, mais exécutée avec beaucoup de soin et d'intelligence. A la suite du *Journal*, l'éditeur a donné la correspondance de Pepys, qui, avec quelques interruptions, s'étend jusque vers 1703. L'ouvrage a été depuis réimprimé dans le format in-8°. « Il n'y a peut-être pas d'ouvrage, dit un critique, qui présente des tableaux plus vifs et plus caractéristiques d'une époque passée; la cour et le temps de Charles II semblent y revivre, et le naturel et le piquant du style en font un des livres les plus amusants. » J. C.

English cyclopædia (Biography). — Chambers, *Cyclopædia of English literature*. — *Edinburgh Review*, novembre 1825, article très-intéressant de Jeffrey. — *Quartely Review*, 1826.

PERAGA (*Bonaventura* DE), appelé aussi *Bonaventure de Padoue*, cardinal italien, né le 22 juin 1332, à Padoue, mort vers 1390, à Rome. Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Augustin, vint étudier à Paris et y enseigna même la théologie. Il se lia d'amitié avec Pétrarque, et ce fut lui qui, dans la cérémonie de ses obsèques, prononça son oraison funèbre (1374). Trois ans plus tard il fut élu général de son ordre (1377). Quand le schisme s'introduisit dans l'Église, Bonaventure se déclara pour Urbain VI, qui le récompensa en lui donnant le chapeau de cardinal (1378). Son zèle pour la cour de Rome lui devint funeste : il fut tué d'un coup de flèche en passant sur le pont Saint-Ange pour se rendre au Vatican, et l'on soupçonna François de Carrare, tyran de Padoue, d'en avoir donné l'ordre. Mais aucun historien n'a encore donné une preuve de ce crime, et l'on ignore même la date précise de l'année où il fut commis. On ne fit pas moins du cardinal un martyr de la foi, et les continuateurs des *Actes des saints* l'ont admis dans leur vaste collection (t. XI, 10 juin). Il avait composé des commentaires sur les épîtres de saint Jean et de saint Jacques, des vies des saints, des sermons, etc.

Pétrarque, *Rerum senilium lib. XI, ep.* 25. — Scardeoni, *Antiq. Patav.*, lib. 2. — J. Pamphile, *Bibl. Augustiniana*. — Tommasini, *Bibl. Patavina*, 75. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, V, 139-141.

PERANDA (*Santo*), peintre de l'école vénitienne, né à Venise, en 1566, mort en 1638. Après avoir étudié d'abord sous Leonardo Corona, il passa dans l'atelier de Jacopo Palma; mais un court séjour qu'il fit à Rome suffit pour qu'il pût ajouter aux enseignements des maîtres vénitiens, la correction de dessin de l'école romaine. Heureux imitateur du Palma, il peignit avec plus de lenteur et de réflexion, et dans certaines productions de son âge mûr, il eut un style très-fini et très-délicat. Appelé à La Mirandole pour aider le Palma dans l'*Histoire de Psyché*, il fut chargé par le duc Alexandre Ier de peindre quatre grandes toiles, *Deucalion et Pyrrha*, *Phaéton foudroyé par Jupiter*, *Les Enfants de Niobé*

et *La Chute d'Icare*, puis un *David vainqueur* et *La Décollation de saint Jean*. On dit que pour peindre avec plus de vérité ce dernier sujet, il avait obtenu qu'en sa présence on coupât la tête à un homme condamné à être pendu, mais que saisi d'horreur au moment de l'exécution il s'y refusa. Dans la cathédrale, il peignit la *Duchesse Laure adorant Jésus-Christ*; à Saint-François, *La Conversion de saint Paul*; à Saint-Augustin, *deux figures de saints*. Il fit un grand nombre d'excellents portraits pour la cour de Modène, et pour la cathédrale de Carpi un *Miracle de saint Charles Borromée*. Tous ces ouvrages dans lesquels il fit preuve d'un mérite hors ligne et d'une rare intelligence de composition le cèdent cependant encore à la *Descente de croix* qu'il exécuta pour San-Procolo de Venise, page magnifique dans laquelle il s'est surpassé lui-même. Parmi ses élèves, le plus connu est le dalmate Matteo Ponzone. E. B—N.

Ridolfi, *Vite degli illustri pittori Veneti*. — Zanetti, *Della pittura Veneziana*. — Papotti, *Annali Mirandolesi*. — Campori, *Gli Artisti negli stati Estensi*. — Lanzi. — Orlandi. — Ticozzi.

PERARD (*Bénigne*), poëte français, né à Dijon, mort en cette ville, en 1658. Il fut receveur des consignations et collecteur des décimes, et publia plusieurs pièces de poésie, les unes en français, les autres en patois bourguignon, entre autres : *Ebolement de Tailant*; 1611, in-8°; — *Pasaige des pouacres*; in-4°; — *Retour du bon temps*; Dijon, 1632, in-4°; — *Réjouissance de l'infanterie dijonnoise pour l'entrée du marquis de Tavannes*; ibid., 1632, in-4°; — *Réjouissance de l'infanterie dijonnoise pour la venue du duc d'Anguien*; ibid., 1636, in-4°; — *La Victoire de Rocroy*; ibid., 1643, in-4°, etc.

PÉRARD (*Étienne*), savant jurisconsulte français, né à Dijon, en 1590, mort en 1663. Il devint conseiller au parlement de Bourgogne, dont à sa mort il était le doyen. On a de lui : *Recueil de plusieurs pièces curieuses servant à l'histoire de Bourgogne*; Paris, 1664, in-fol.; il contient beaucoup de documents intéressants. Pérard a laissé en manuscrit entre autres : *Notes sur le second volume de l'*Histoire de Bourgogne *d'André du Chesne*; — *Extrait des arrêts du conseil privé de Philippe le Bon, duc de Bourgogne*, de 1438 à 1443 *et en la chambre des comptes de Dijon de* 1464 *à* 1621; — *Extraits des anciens comptes rendus par les financiers et les bailliages de Bourgogne sous les ducs de Bourgogne de la première et seconde race et sous les rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier*.

Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*.

PÉRARD-CASTEL (*François*), canoniste français, né en 1647, à Vire, mort en 1687, à Paris. Reçu avocat au barreau de Paris, il s'initia aux matières bénéficiales sous la direction de son oncle, banquier expéditionnaire en cour de Rome, auquel il succéda bientôt. Il devint ensuite avocat au grand conseil, et mourut à la fleur de l'âge, épuisé par le travail et par une trop grande application. On a de lui : *Paraphrase sur le Commentaire de Dumoulin* ad Regulas Cancellariæ; Paris, 1683 ou 1685, in-fol.; — *Remarques sur les* Définitions du droit canonique (de Desmaisons); Paris, 1700, in-fol., « ouvrage dont on faisait beaucoup plus de cas, dit Camus, que des *Définitions* elles-mêmes; » la 1re édition sans notes est de 1668, in-4°; la 2e de 1674, 3 petits vol. in-4°; — *Nouveau Recueil de plusieurs questions notables sur les matières bénéficiales*; Paris, 1689, 2 vol. in-fol.; — *Traité sommaire de l'usage et de la pratique de la cour de Rome pour l'expédition des signatures et provisions des bénéfices de France*; Paris, 1717, 2 vol. in-12, avec des remarques de Guill. Noyer. Quelques auteurs croient que ce dernier ouvrage est de Castel, oncle de Pérard, qui n'y aurait mis que la dernière main. H. F.

Denys Simon, *Biblioth. hist. des auteurs de droit*. — Camus, *Biblioth. d'un avocat*. — Richard et Simon, *Biblioth. sacrée*.

PÉRARD (*Anne*), femme auteur française, née le 12 décembre 1743, à Charleville, morte en 1829, à Senlis. Elle a écrit sous le nom de *Mlle de Châteauregnault* un *Éloge historique d'Anne de Montmorency*; Genève (Paris), 1783, in-8°, couronné par l'Académie de La Rochelle et vanté par l'abbé Sabatier, son commensal.

Boulliot, *Biogr. ardennaise*, II.

PERAU (*Gabriel-Louis* CALABRE), littérateur français, né en 1700, à Paris, où il est mort, le 31 mars 1767. Ses parents étaient originaires de Semur. Ne consultant que sa tendresse pour eux, il se destina à l'Église en quittant le collége des Quatre-Nations, et s'attacha à la maison de Sorbonne, dont il fut depuis nommé prieur. Sa modestie ne lui permit point de demander la prêtrise. Dégoûté des querelles théologiques qui l'avaient occupé quelque temps, il se mit à travailler pour les libraires et, guidé par les conseils de Meusnier de Querlon, son ami, il dirigea la réimpression des *Œuvres* de Bossuet (1743-1753, 20 vol. in-4°) et de Saint-Réal (1745, 3 vol. in-4°); publia les derniers ouvrages du médecin Hecquet (1740) et du pasteur Jacquelot (1744); et eut la principale part à la nouvelle édition de l'*Histoire de Paris* par Piganiol de La Force (1765, 10 vol. in-12). Il est surtout connu par la continuation des *Vies des hommes illustres de la France*, dont d'Auvigny avait donné les douze premiers volumes; il y en ajouta onze (Paris, 1754-60, t. XIII à XXIII), contenant seulement quatorze notices, celles entre autres de l'*amiral Coligni*, des *ducs de Guise, de Mayenne* et *de Rohan*, qui sont des morceaux d'histoire instructifs et achevés. Au milieu de son travail il perdit entièrement la vue et laissa à Turpin le soin de le mener à fin. Des libraires, avec lesquels il s'était lié, se cotisèrent en secret pour lui servir une pension de 1,200 livres. On a en-

cève de l'abbé Perau : *L'Ordre des Francs-Maçons trahi et leur secret révélé* ; à Lorient, s. d., in-12 ; 2[e] édit., Amsterdam, 1745, in-12, fig. ; l'abbé Larudan a donné une suite à cet ouvrage ; — *Vie de Richer* ; 1748, in-12 ; — *Vie de Jérôme Bignon* ; Paris, 1757, in-12. Il a également retouché ou enrichi de notes les éditions de la *Bibliothèque des gens de cour* (1746, 8 vol.) de Guyot de Pitaval ; de l'*Histoire des Arabes* (1750, 4 vol.) de l'abbé de Marigny ; des *Lettres et Négociations du marquis de Feuquières* (1753, 3 vol.) ; du *Recueil de différentes choses* (1756, 4 vol. in-8°) du marquis de Lassay ; des *Rêveries du maréchal de Saxe* (1757, 2 vol. in-4°) ; etc.

Nécrologe des hommes célèbres, 1768.

PÉRAULT ou mieux **PEYRAUD** (*Guillaume*), prélat français, né vers 1190, à Peyraud (village du Vivarais, alors du diocèse de Vienne, aujourd'hui dans le département de l'Ardèche), mort à Lyon, en 1255. Docteur de l'université de Paris, Guillaume entra jeune encore dans l'ordre de Saint-Dominique, et ne tarda pas à s'acquérir une estime générale par la pureté de ses mœurs, par sa doctrine et ses talents pour la chaire. Philippe de Savoie, qui, sans avoir jamais reçu les ordres, fut élu en 1246 archevêque de Lyon, le choisit pour évêque suffragant, et Guillaume, revêtu d'un titre *in partibus*, exerça dans le diocèse pendant près de dix ans les fonctions épiscopales, ce qui a induit en erreur Leandro Alberti, Altamura et Severt, qui l'ont mis au rang des archevêques de Lyon. On a de lui : *Summa de vitiis et virtutibus*, dont la dernière édition est de Paris, 1663, in-4°, ouvrage fort exalté par Gerson ; — *Commentarium de Regula Sancti Benedicti* ; in-8° (1500), imprimé sans nom de lieu, d'année, ni d'imprimeur, et attribué dans un manuscrit à Guillaume de Poitiers ; — un traité *De eruditione religiosorum*, souvent imprimé à Paris, à Lyon et ailleurs, et qui parut sous le nom d'Imbert, général des Dominicains ; — un recueil de sermons *De diversis et de festis*, dont il a été fait plus de douze éditions ; la dernière, à Orléans, 1674, in-8° ; — un traité *De eruditione Principum*, imprimé pour la première fois à Rome, 1570, in-8°. C'est à tort qu'on a imprimé plusieurs fois sous le nom de Guillaume Pérault un traité intitulé *Virtutum vitiorumque exempla* : il est de Nicolas de Hanappes, patriarche de Jérusalem. H. F.

Échard, *Scriptor. ordin. Prædic.*, t. I, p. 132. — Touron, *Hommes illust. de l'ordre de Saint-Domin.* — *Gallia christ.*, t. V.

PÉRAULT (*Raimond*), cardinal français, né le 28 mai 1435, à Surgères (Saintonge), mort à Viterbe, le 5 septembre 1505. Fils de pauvres artisans, il fut d'abord maître d'école dans son village, puis à La Rochelle, et grâce à quelques protecteurs, il entra comme boursier au collége de Navarre à Paris. Reçu docteur, et nommé prieur de Saint-Gilles à Surgères, il fit à Rome un voyage, et s'y rendit utile aux papes Paul II, Sixte IV et Innocent VIII. Ce dernier l'envoya en 1487 en Allemagne pour y recueillir les aumônes destinées aux frais de la guerre contre les Turcs, et quoique cette nonciature ne lui eût pas acquis beaucoup d'honneur, Raimond fut néanmoins récompensé de ses voyages et de ses travaux par l'évêché de Gurck en Carinthie. Alexandre VI le fit cardinal en septembre 1493, à la recommandation du roi Charles VIII, et ce fut lui qui, au nom de ce prince, signa à Rome le 6 septembre 1494, l'acte de donation ou cession de l'empire de Constantinople que faisait à la France André Paléologue, prince de Romanie, seul héritier de l'empire. Ses inclinations favorables pour la France, sa patrie, parurent particulièrement à l'occasion de la guerre de Naples, où il éleva la voix pour se plaindre des intrigues et de la conduite odieuse d'Alexandre VI, au sujet du prince Zizim, fils de Mahomet II. Le cardinal Pérault obtint en 1503 l'évêché de Saintes, où il ne résida jamais, et fut nommé par Jules II légat du patrimoine de saint Pierre. La faveur dont il jouit auprès des divers papes excita contre lui la jalousie ; aussi certains auteurs l'ont-ils traité fort mal, d'autres au contraire ont fait de sa probité et de ses mœurs les plus grands éloges. Il a laissé, entre autres, les ouvrages intitulés : *De dignitate sacerdotali super omnes reges* ; — *de Actis suis Lubeci et in Dania Epistolæ* ; — des Harangues diverses. H. F.

Gallia christiana, t. II. — Hugues du Tems, *Le Clergé de Fr.*, t. II. — Aubéry, *Hist. des cardin.* — Berthier, *Hist. de l'Égl. gallic.*, t. XVII. — Briand, *Hist. de l'Égl. santone et aunisienne*, t. II.

PERBUONO (*Girolamo*), érudit italien, né vers 1480, à Alexandrie-della-Paglia, mort en 1540, à Pavie. Il était d'une bonne famille et très-versé dans la connaissance du droit et de la théologie, bien qu'il n'en fit pas profession. Lorsque Maximilien Sforza, dépouillé de ses États, s'enferma dans Novare, où les Français vinrent l'assiéger (1513), Perbuono lui prêta une somme de 5,000 écus afin de maintenir les Suisses dans l'obéissance. Le duc, en reconnaissance de ce service, l'admit dans son conseil privé et lui donna la seigneurie d'Ovilio, près d'Alexandrie. L'empereur Maximilien le créa en 1516 marquis d'Incisa et comte palatin, et en 1526 il entra au sénat de Milan. On a de Perbuono : *Chronicon ab orbe condito ad sua tempora* ; Milan, 1531, in-fol. ; — *Ovilioarum opus* ; Milan, 1533, 2 vol. in-fol. : ce recueil, ainsi nommé de l'endroit où il fut écrit, contient la réfutation des doctrines de Luther et quatre livres d'épîtres latines.

Ghilini, *Theatro d'huomini letter.* — Landi, *De senatu Mediol.*, lib 4. — J. Fortis, *Theatrum Alexandrinum.* — Argelati, *De script. Mediol.*, II, 2143.

PERCEVAL (*John*), comte d'EGMONT, né le 12 juin 1683, à Barton (Yorkshire), mort le 1[er] mai 1748. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fut admis dans la Société royale de Londres et dans le conseil privé. Après avoir fait un long voyage en Europe, il prit place à la chambre des com-

munes (1708), et s'y montra dévoué à la politique des tories. Créé baron, puis vicomte Perceval, il reçut de Georges II le titre de comte d'Egmont (en Irlande) (1733), en récompense des services qu'il rendit dans la colonisation de la Géorgie. On a de lui quelques écrits politiques et littéraires dont la plupart furent insérés dans le *Weekly miscellany*; la généalogie d'une partie de sa famille (*Genealogical history of the house of Ivery*), publiée par son fils aîné; et un recueil considérable (*Lives and characters of eminent men in England*), resté inédit.

Walpole, *Royal and noble authors*.

PERCEVAL (*John*), comte d'Egmont, fils du précédent, né le 24 février 1711, à Westminster, mort le 4 décembre 1770, à Londres. Élu député en 1741, il représenta différents bourgs jusqu'en 1762, où il obtint une pairie anglaise sous le titre de baron *Lovel et Holland*. Il remplit les fonctions de directeur général des postes (1762) et de premier lord de l'amirauté (1763-1766). Coxe le représente comme un politique influent et Walpole comme un *seigneur instruit*, mais rempli d'une vénération superstitieuse pour les institutions du moyen âge. Parmi les écrits de circonstance qu'il a laissés, un seul (*Faction detected by the evidence of facts*) mérite d'être signalé; la 5e édit. est de 1743.

Walpole, *Royal and noble authors*. — Lodge, *Peerage*.

PERCEVAL (*Spencer*), homme d'État anglais, fils puîné du précédent, né le 1er novembre 1762, à Londres, où il est mort assassiné, le 11 mai 1812. Après avoir fait de brillantes études à Harrow et à Cambridge, il fit son droit et prit ses degrés à Lincoln's-Inn. Il fut admis au barreau en 1786, et, malgré une timidité naturelle, y montra des talents remarquables, et obtint assez promptement de nombreux clients. En 1796, il attira sur lui l'attention de Pitt par une brochure politique, dont l'objet était de prouver qu'une accusation (*impeachment*) n'est pas annulée par la dissolution du parlement qui l'a admise. Ce fut là l'origine de relations que ses talents et son dévouement au premier ministre rendirent peu à peu intimes. Il ambitionnait un siége au parlement, saisit l'occasion d'une vacance à Northampton pour s'y présenter, et fut élu par l'influence de sa famille. Ce mandat fut renouvelé pendant trois parlements qui se succédèrent. Il s'appliqua à une étude approfondie de toutes les branches politiques, et particulièrement des finances. En 1801, à la formation de l'administration d'Addington, il fut nommé *solicitor general*, et, l'année suivante, *attorney general*. Lorsque Pitt revint au pouvoir, Perceval soutint ses mesures avec beaucoup d'énergie, et se montra partisan outré de la guerre contre la France. A la mort du ministre, il donna sa démission des fonctions d'*attorney general*, et se rangea dans l'opposition. La chute du ministère formé par Fox le fit arriver à une place dans le nouveau cabinet. Il fut nommé chancelier de l'échiquier (1807), et obtint le poste lucratif de chancelier du duché de Lancastre. Comme ministre, il suivit le système de Pitt. C'était lui qui à la chambre des communes était chargé de défendre les mesures de l'administration, et si les arguments qu'il mit en avant manquaient assez souvent de moralité, son talent de discussion et son éloquence exerçaient une grande influence. Le duc de Portland étant mort en octobre 1809, Perceval lui succéda comme premier lord de la trésorerie. L'année suivante, la maladie mentale du roi s'étant déclarée, un bill de régence fut présenté au parlement, mais avec de telles restrictions que le premier ministre exerça en réalité tout le pouvoir. Les événements de son administration appartiennent à l'histoire. Il s'y montra plutôt ministre laborieux qu'homme d'État à grandes vues, et sa carrière fut brusquement terminée par un attentat tragique. Le 11 mai 1812 il s'était rendu à pied au parlement, et se disposait à y entrer, lorsqu'un homme, nommé Bellingham, qui attendait dans le vestibule, lui tira un coup de pistolet. Perceval tomba mort, murmurant : *Je suis assassiné*. Le meurtrier fut arrêté. Il résulta des interrogatoires qu'il n'avait aucun grief personnel contre le ministre, et que le mobile de ce crime avait été de se venger du rejet de réclamations qu'il avait adressées au ministère. Il avait pris la première victime qui s'était présentée. Une semaine après, il fut exécuté. La chambre des communes et celle des lords s'accordèrent à louer les vertus publiques et privées du ministre, mort si tragiquement, et votèrent une pension viagère de 2,000 liv. sterl. pour sa femme, et un fonds de 50,000 liv. pour ses douze enfants.

J. Chanut.

Taylor, *National gallery*, t. II. — Chalmers, *Biographical dictionary*.

PERCHAMBAULT. *Voy*. La Bigotière.

PERCIER (*Charles*), architecte français, né à Paris, le 22 août 1764, mort dans cette ville, le 5 septembre 1838. Son père, d'origine franc-comtoise, qui avait servi honorablement dans l'armée, avait obtenu comme retraite un emploi de concierge aux Tuileries. Malgré cette position modeste, il trouva moyen de faire des sacrifices suffisants pour mettre son fils à même de se livrer au penchant qui l'entraînait vers les arts. A dix-neuf ans, le jeune Percier entra dans l'atelier de Peyre jeune, et bientôt dans celui de Gisors. A vingt-deux ans, il remportait le prix de Rome; le sujet du concours était un projet de jardin des plantes. La vue des monuments de la ville éternelle fut pour Percier comme la révélation d'un nouvel horizon que le style à la mode en France dans les siècles précédents ne lui avait pas permis d'entrevoir. Il étudia ces illustres ruines pour ainsi dire pierre à pierre, et dans ces patientes investigations, il eut pour compagnon Fontaine (*voy*. cet article), son ancien camarade d'atelier, qu'il avait retrouvé à Rome.

Tel fut le commencement de cette association qui ne devait finir qu'avec la mort, et qui dans le souvenir de la postérité a réuni les noms de Percier et Fontaine par un lien indissoluble. Percier envoya de Rome une restauration de la colonne Trajane, qui lui valut la plus flatteuse approbation de la part de l'Académie. De retour à Paris, les deux amis surveillèrent sous la direction de Gisors la construction de la salle de la Convention aux Tuileries, et de celle du Conseil des Cinq-Cents au palais Bourbon. Cet emploi peu rétribué les força de recourir à des travaux plus humbles encore, mais plus lucratifs, et le fameux ébéniste Jacob dut en grande partie sa réputation et sa fortune aux dessins qu'ils lui fournirent. Ils firent même aussi quelques dessins de papiers peints, et plusieurs décorations théâtrales. La première entreprise de quelque importance qui leur fut confiée fut l'appropriation de la Malmaison à l'habitation du premier consul. Mis par là en rapport avec Bonaparte, ils eurent le bonheur de lui plaire; de ce jour, sa protection ne leur fit pas défaut, et leur assura une part importante dans tous les travaux d'architecture exécutés sous l'empire. Les principaux fruits de leur collaboration furent l'arc de triomphe du Carrousel terminé en 1807, la conversion de la salle de la Convention aux Tuileries en salle de spectacle, l'aile septentrionale de la cour des Tuileries, de nombreux travaux aux façades de la cour du Louvre et dans l'intérieur du palais. Percier prit surtout part à ces diverses entreprises comme dessinateur, abandonnant à son collaborateur le soin de surveiller l'exécution. Ces deux artistes, dessinateurs précis, purs et pleins de goût, firent dans leur art une révolution analogue à celle que David opéra dans la peinture, et c'est de leur école que sont sortis la plupart des architectes qui se sont distingués dans la première moitié de ce siècle. Percier entra à l'Institut la même année que son ami, en 1811. Il a composé seul le dessin du tombeau de l'illustre amie d'Alfieri, la comtesse d'Albany, monument érigé dans Santa-Croce de Florence, et orné de belles sculptures de Santarelli et Giovannozzi de Settignano.

Percier et Fontaine ont publié ensemble plusieurs beaux ouvrages : *Palais, Maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome;* Paris, 1798, 1830, in-fol.; — *Choix des plus célèbres maisons de plaisance de Rome et de ses environs;* Paris, 1812-1813, gr. in-fol.; — *Description des cérémonies et des fêtes qui ont eu lieu pour le mariage de Napoléon Ier avec l'archiduchesse Marie-Louise;* Paris, 1811, in-fol.; — *Recueil de décorations intérieures*; Paris, 1812-1827, in-fol.; — *Résidences des souverains de France, d'Allemagne, de Russie*, etc.; Paris, 1833, in-4°. Percier est l'auteur des charmants dessins qui décorent les éditions de l'*Horace* et de *La Fontaine* in-fol., imprimées au Louvre par P. Didot, et du frontispice de *La Henriade* in-4°, imprimée par Firmin Didot. E. B—N.

Documents particuliers.

PERCIN. *Voy.* MONTGAILLARD.

PERCIVAL (*Thomas*), savant médecin anglais, né le 29 septembre 1740, à Warrington (Lancashire), mort le 30 août 1804, à Manchester. Orphelin dès le bas âge, il fut élevé par un de ses oncles, et, après la mort de celui-ci, par sa sœur aînée, qui ne négligea rien pour lui faire donner la plus forte éducation. Comme l'université d'Oxford était alors fermée aux dissidents, il se rendit à celle d'Édimbourg pour y étudier la médecine, et fut reçu docteur en 1765, à Leyde. Après avoir visité la Belgique et la France, il s'établit à Manchester (1767), et eut en peu de temps une clientèle nombreuse. Il s'attacha à étudier dans sa pratique l'action des médicaments les plus usités, et à mieux faire connaître les propriétés du quinquina, des racines de sénéca et de colombo; il fut le premier qui fit respirer aux phthisiques le gaz acide carbonique en constatant néanmoins que ce moyen, propre à diminuer les accidents, n'a pas le pouvoir de guérir la maladie. Percival avait conçu pour les sciences physiques une passion si vive que non-seulement il fit de nombreuses lectures à la Société royale de Londres, dont il était membre, mais aussi qu'il réunit chez lui plusieurs hommes éclairés pour disserter une fois par semaine sur des sujets donnés; il fut élu président de cette académie improvisée, qui prit le nom de *Société philosophique et littéraire*, et donna constamment l'exemple du travail et de l'activité en portant la parole sur la médecine, la chimie, la morale, les mathématiques et la géométrie transcendante. Nous citerons de lui : *De frigore;* Leyde, 1765, in-4°; — *Essays medical, philosophical and experimental;* Londres, 1768-1776, 3 vol. in-8°; — *Observations and experiments on the poison of lead*; ibid., 1774, 1786, in-8°; — *A Father's instructions to his children*; 1775-1777, 2 vol. in-8°; — *Moral and literary dissertations;* 1784, in-8°; — *Medical jurisprudence;* 1800, in-8°; — *Medical ethics*; 1803, in-8°. Toutes ses œuvres médicales ont été réunies, 4 vol. in-8°, 1807. Il a aussi travaillé aux *Philosophical transactions* depuis 1758 et à d'autres recueils scientifiques.

Notice à la tête des *Œuvres* de Th. Percival. — *Gentleman's Magaz.*, 1804. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

PERCIVAL (*Robert*), voyageur anglais, né en 1765, mort en 1826. Il était capitaine dans le 18e (infanterie) irlandais lorsqu'il fut embarqué en 1795, sur la flotte commandée par Elphinstone et destinée à la conquête du cap de Bonne-Espérance, occupé alors par les Hollandais. Après avoir relâché à Sainte-Hélène, Percival fut débarqué dans la baie Simon et chargé par le général Craig de débusquer les Hollandais du défilé de Muisenberg et de la position de

Wyneberg. Il réussit dans ces deux opérations : les Hollandais envoyèrent au secours de leur colonie une flotte sous le commandement de l'amiral Lucas (août 1796), mais cette flotte fut cernée et obligée de se rendre à discrétion. A la suite de cette victoire Percival entra le premier dans la ville du Cap (16 septembre 1796). Il y resta plusieurs années, et à son retour en Europe il publia la relation de son voyage sous ce titre : *An account of the cape of Good Hope, containing an historical view of its original settlement by the Dutch*, etc., etc. *Also a sketch of its geography, productions, the manners and customs of its inhabitants*, etc.; Londres, 1804, in-4°; trad. en français par J.-F. Henry, Paris, 1806, in-8°. La relation de Percival, bien qu'elle soit maigre et insuffisante, renferme cependant des renseignements intéressants et exacts sur la péninsule du Cap.

Walckenaër, *Collection des Voyages*, t. XVII, p. 86-71.

PERCOTO (*Gian-Maria*), missionnaire italien, né à Udine, en 1729, mort à Ava, en 1776. Membre de la congrégation des Paulistes, il fut nommé évêque de Maxula. Chargé de la direction des missions dans l'Inde, il fit de nombreux prosélytes dans le Pégu et l'Ava. Il a traduit en birman plusieurs livres des Pères de l'Église et composé un dictionnaire et une grammaire latino-birmaniques. On lui doit la traduction en italien de plusieurs ouvrages javanais fort curieux pour l'histoire de l'Inde. Les manuscrits en sont déposés dans la Bibliothèque de la Propagande de Rome.

A. Griffini, *Vie de Percoto*; Udine, 1781, in-4°. — *Lettres édifiantes et curieuses des missions étrang.*, t. XVII.

PERCY (*Thomas*), érudit anglais, né en 1728, à Bridgenorth (Shropshire), mort le 30 septembre 1811, à Dromore. Il était le fils d'un épicier, et on l'a bien à tort représenté comme un descendant de la noble maison de Percy ; sa gloire est d'avoir été l'artisan de sa propre fortune. Après avoir pris ses degrés à Oxford, il obtint deux bénéfices situés dans le comté de Northampton (1756). Dix ans plus tard il devint le chapelain du duc de Northumberland, et en 1769 il eut le même titre auprès du roi. Nommé doyen de Carlisle (1778), puis évêque de Dromore en Irlande (1782), il se voua entièrement aux intérêts de son diocèse, qu'il ne quitta presque jamais. Dans les dernières années de sa vie il perdit l'usage de la vue. Après avoir traduit du chinois le roman de *Han-Kiou-Chouan* (1761, 4 vol. in-12) et *Miscellaneous pieces relating to the Chinese* (1762, 2 vol. in-12), il tira de l'islandais *Five pieces of runic poetry* (1763, 3 part.), et donna une nouvelle version commentée du *Cantique des cantiques* (1764, in-8°), ainsi qu'un manuel souvent réimprimé et intitulé *A Key to the New Testament* (1765, in-8°). Dans cette même année il céda aux conseils du poëte Shenstone, et fit paraître les *Relics of ancient english poetry* (1765, 1775, 1794, 1814, 3 vol.), recueil bien composé et où il a intercalé quelques morceaux qui lui appartiennent en propre. C'est le plus populaire de ses ouvrages. On a encore de lui : *The Northumberland household book* (1770); *The Hermit of Warkworth* (1770, 1806, in-4°, fig.), poëme en trois chants; et *Northern antiquities* (1771), traduit du français de Mallet. Il fournit des notes à la réimpression du *Tatler*, du *Spectator* et du *Guardian*; il avait préparé depuis longtemps de belles éditions des *Poésies* de Surrey et des *Œuvres* du duc de Buckingham : il allait les mettre au jour lorsqu'un incendie les consuma en 1808.

Gentleman's Magazine, LXXXI. — Nichols, *Literary anecdotes*.

PERCY (*Pierre-François*, baron), chirurgien français, né le 28 octobre 1754, à Montagney (Franche-Comté), mort le 18 février 1825, à Paris. Fils d'un chirurgien qui s'était retiré mécontent du service militaire, il étudia d'abord les mathématiques afin d'entrer dans l'artillerie et n'obtint qu'avec peine la permission de suivre sa vocation pour la médecine. Après avoir remporté plusieurs des prix proposés par l'Académie de Besançon, il fut reçu docteur (1775) et, peu satisfait de lui-même, il vint à Paris achever son éducation sous la direction du célèbre Louis, qui lui voua une affection paternelle. Attaché comme aide-chirurgien à la gendarmerie de Lunéville, il fut nommé en 1782 chirurgien dans le régiment de Berri-cavalerie. Sans négliger ses fonctions, il trouva le temps de s'instruire avec Lafosse dans l'art vétérinaire, de préparer une *Histoire de la chirurgie* qu'il n'acheva pas, de rédiger des écrits utiles et notamment de concourir pour les prix de l'Académie de chirurgie : il les remporta quatre années de suite, et depuis 1790, où l'Académie lui donna le titre d'associé, il fut couronné seize fois dans les concours publics ouverts par les principales sociétés savantes de l'Europe. Une carrière plus vaste s'offrit à lui lorsque la guerre de 1792 éclata. Placé à la tête du service de santé aux armées de la Moselle, de Sambre et Meuse et du Rhin, il établit les hôpitaux militaires de Mayence, et organisa, de concert avec Larrey, ce corps mobile de chirurgiens qui pansaient les blessés sous le feu même de l'ennemi. Ce fut à lui qu'on dut le premier bataillon de soldats d'ambulance et une compagnie de brancardiers, pourvus de brancards d'une nouvelle construction, qui servaient à la fois d'armes de défense et de moyen de transport. Attaché à la grande armée, il fit toutes les campagnes de l'empire, excepté celles de Russie et de Saxe, auxquelles une ophthalmie grave et prolongée l'empêcha de prendre part, et malgré le courageux dé-

vouement dont il donna l'exemple au milieu des combats il ne fut blessé que trois fois. Sa conduite lui avait attiré non-seulement l'affection des soldats français, mais aussi l'estime particulière du prince Charles, des rois de Bavière et de Prusse. En 1814, après l'entrée des alliés à Paris, Percy, encouragé par M. de Chabrol, alors préfet, se mit à la tête du service des malades et des blessés étrangers, dont douze mille étaient sans asile, sans linge et sans pansement, les installa dans les abattoirs, et appela autour de lui les chirurgiens civils et militaires. Ce service éminent lui valut des éloges unanimes ainsi que la croix en diamants de Sainte-Anne de Russie. En 1815 il fut élu député du Doubs à la chambre des représentants et assista à la bataille de Waterloo. Par un effet déplorable de l'esprit de parti, il perdit, à la seconde restauration, la place d'inspecteur général du service de santé et celle de professeur à la faculté de médecine de Paris. Dès lors il consacra ses loisirs à la continuation de ses travaux scientifiques, à l'exploitation agricole du domaine de Mongey, près Lagny, et à l'arrangement d'une magnifique collection d'armes anciennes et modernes, dont le catalogue a été publié en 1825. Il était membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, et avait reçu en 1809 le titre de baron de l'empire. On a de lui un grand nombre d'écrits, traités d'une manière toujours instructive et piquante, et parmi lesquels on distingue : *Mémoire sur les ciseaux à incision*; Paris, 1785, in-4°; — *Manuel du chirurgien d'armée*; Paris, 1792, in-12, fig.; — *Pyrotechnie chirurgicale pratique, ou l'art d'appliquer le feu en chirurgie*; Metz, 1794, 1810, in-8°, fig., trad. en allemand; partisan de l'application du feu dans le traitement de diverses maladies, méthode recommandée par Hippocrate et qu'il croyait trop négligée, il a longtemps recherché les substances qui pourraient, avec le plus de succès, faire l'office de moxa, et il croyait en avoir trouvé une dans la moelle du grand soleil; — *Réponses aux questions épuratoires proposées par la commission de santé*; Metz, 1795 in-12; — *Éloge de Sabathier*; Paris, 1812, in-8°; — *Éloge d'Anuce Foës*; Paris, 1812, in-8°. On a réuni sous le titre d'*Opuscules* (Paris, 1826, in-8°) les articles qu'il avait publiés dans l'*Hygie*. Percy a coopéré à différents journaux de médecine ainsi qu'au *Magasin encyclopédique* et au *Dict. des sciences médicales*; les recueils des Académies des Sciences, des Inscriptions et de Médecine contiennent de lui plusieurs mémoires remarquables par l'érudition et la netteté du style.

A.-F. Silvestre, *Notice biogr. sur Percy*; Paris, 1826, in-8°. — Laurent (son neveu), *Hist. de la vie et des ouvrages de Percy*; Paris, 1827, in-8°. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1825. — *Biogr. méd.*

PERCY. *Voy.* NORTHUMBERLAND.

PERDICCAS Ier (Περδίκκας), roi de Macédoine dans le huitième siècle avant J.-C. Suivant Hérodote, il fut le fondateur de la monarchie macédonienne; mais Justin, Diodore et les chronographes Dexippe, Eusèbe, ne le placent que le quatrième sur la liste des rois de Macédoine, qu'ils font commencer à Caranus. Thucydide a adopté la version d'Hérodote, qui est la plus probable, sans offrir cependant aucune certitude historique. D'après Hérodote, Perdiccas et ses deux frères Gavanes et Æropus étaient des Argiens de la race de Téménus, qui s'enfuirent de leur pays natal en Illyrie et s'emparèrent ensuite d'une grande partie de la Macédoine. Après un règne qu'Eusèbe fixe arbitrairement à quarante-huit ans, il eut pour successeur son fils Argée. Il était regardé comme le fondateur d'Ægæ ou Edessa, la première capitale de la Macédoine. Y.

Hérodote, VIII, 137, 138, 139. — Thucydide, II, 99, 100. — Eusèbe, *Chron.* — Clinton, *Fasti hellen.*

PERDICCAS II, roi de Macédoine, fils et successeur d'Alexandre Ier, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C., et mourut vers 413. La date de son avénement est douteuse, mais il régnait depuis quelque temps lorsque éclata la guerre du Péloponèse. Dans les premières années de son règne il entretint des relations amicales avec les Athéniens, qui lui donnèrent le droit de cité. Cependant les prétentions d'Athènes sur la Thrace maritime et l'appui que cette ville donna à Philippe, frère de Perdiccas, et au chef macédonien Derdas, amenèrent bientôt une rupture entre Athènes et le roi de Macédoine. Les incidents peu importants de cette guerre aboutirent à une réconciliation de peu de durée en 431. Du reste Perdiccas pouvait peu pour ou contre les Athéniens, car il était engagé lui-même dans une lutte formidable contre les barbares de la Thrace. Débarrassé de cet ennemi, il appela les Spartiates en Thrace pour les opposer aux Athéniens; mais aussi peu fidèle à ses nouveaux alliés qu'aux anciens, il seconda très-faiblement le général lacédémonien Brasidas (423). Brouillé avec Sparte, il se réconcilia avec les Athéniens, qu'il abandonna de nouveau en 418. Il paraît qu'avant sa mort (414 ou 413) il revint encore une fois aux Athéniens. Le récit de ces obscures et nombreuses défections n'a d'autre intérêt que de montrer ce qu'était alors ce petit royaume barbare, destiné à devenir en moins d'un siècle la première puissance du monde.

Thucydide, I, 57-59, 61-63; II, 29, 80, 95-101; IV, 82, 83, 103, 117, 124-128, 132. — Diodore, XII, 34, 50, 51. — Athénée, V. — Clinton, *Fasti hellenici*, I.

PERDICCAS III, roi de Macédoine, fils d'Amintas II, mort en 359 avant J.-C. Il était encore très-jeune lorsque l'assassinat de son frère Alexandre II par Ptolémée d'Alorus plaça sur sa tête la couronne de Macédoine. Ptolémée gouverna avec le titre de régent. L'apparition d'un nouveau compétiteur au trône, Pausanias, força Eurydice, veuve d'Amyntas II, et ses deux fils Perdiccas

et Philippe de se mettre sous la protection du général athénien Iphicrate, qui rétablit Perdiccas sur le trône. Le jeune prince se défit en 364 du régent Ptolémée et gouverna par lui-même. On ne sait presque rien de son règne, sinon qu'il fut un moment en guerre avec les Athéniens pour la ville d'Amphipolis et qu'il appela à sa cour plusieurs philosophes grecs. Il périt dans une bataille contre les Illyriens, et laissa un fils en bas âge. Cet enfant fut exclu du trône par Philippe frère de Perdiccas. Y.

Justin, VII, 4, 5. — Eschine, *De falsa legatione*, 26-31. — Diodore, XV, 77; XVI, 2. — Flathe, *Gesch. Macedon.*, vol. I. — Thirlwall, *Greece*, vol. V, p. 162, 164.

PERDICCAS, un des plus célèbres lieutenants d'Alexandre, mis à mort en 321 avant J.-C. Il était fils d'Orontes, Macédonien de la province d'Orestes. Attaché, à cause de sa naissance, à la garde de Philippe II de Macédoine, il fut un des premiers à venger sur l'assassin Pausanias le meurtre de ce prince. Dans l'expédition d'Alexandre en Asie il commanda une des divisions de la phalange, et passa ensuite avec le même grade dans la cavalerie de la garde. Il eut aussi des commandements séparés. Au retour de la campagne de l'Inde il reçut une couronne d'or et fut marié à la fille d'Atropates, satrape de Médie. Sa place dans la garde le retenait auprès d'Alexandre, et il fut un des généraux qui assistèrent aux derniers moments du monarque. On rapporte, mais le fait est incertain, que le conquérant à son lit de mort remit le sceau royal à Perdiccas, le désignant ainsi pour le protecteur ou le régent de son vaste empire. Roxane, femme d'Alexandre, était alors dans un état de grossesse avancée; on supposait que son autre femme Statira, fille de Darius, se trouvait dans la même situation. Les généraux macédoniens convinrent de reconnaître pour roi Arrhidée, fils naturel de Philippe, jeune homme d'une faible intelligence; il fut entendu en même temps que, si l'enfant qui naîtrait de Roxane était un fils, il serait associé à l'empire avec Arrhidée. Dans le partage des provinces, Perdiccas se contenta du commandement des troupes de la maison royale, charge qui lui donnait en réalité la tutelle d'Arrhidée et le gouvernement des vastes États d'Alexandre. Il réprima facilement les insurrections prématurées de Méléagre et de Pithon, et acheva la soumission de quelques satrapies qui avaient échappé au vainqueur de Darius; mais bientôt il s'aperçut que son autorité excitait la jalousie des autres généraux, qui cherchaient à se rendre indépendants dans leurs provinces. Antigone, Ptolémée et Antipater étaient les plus redoutables, et pouvaient le détruire en se réunissant. Pour prévenir cette ligue, Perdiccas demanda en mariage Nicéa fille d'Antipater, et sollicita en secret la main de Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Cette double intrigue eut un commencement de succès, puisque le régent épousa Nicéa avec l'intention de la renvoyer bientôt pour se marier à Cléopâtre. La punition de cette indigne duplicité ne se fit pas attendre. Antigone, menacé d'être mis en jugement, s'enfuit en Macédoine et révéla à Antipater les projets ambitieux du régent. Aussitôt Antipater, Cratère, Ptolémée et Antigone se réunirent contre Perdiccas, qui n'eut pour partisan de sa cause qu'Eumène (*voy.* ce nom). Tandis que cet habile général soutenait dans l'Asie Mineure une lutte inégale contre les alliés, Perdiccas, avec le roi Arrhidée et Roxane marcha sur l'Égypte. Il s'avança sans obstacle jusqu'à Péluse; mais trouvant les bords du Nil fortifiés et gardés par une armée, il tenta le passage du fleuve et fut repoussé avec perte. Ses soldats, découragés et poussés à la révolte par leurs généraux, se soulevèrent. Une troupe d'officiers, que guidaient Séleucus et Antigène pénétra dans la tente du régent et le massacra. Les historiens grecs présentent Perdiccas sous le jour le plus défavorable. Son ambition, sa perfidie et sa cruauté, imparfaitement rachetées par son courage et ses talents militaires, nuisirent à la cause de la famille d'Alexandre, qu'il prétendait défendre et qu'il entraîna dans sa perte. L. J.

Diodore de Sicile, XVI-XVIII. — Arrien, *Anabasis*. — Justin, XII, 15; XIII, 2-4, 6, 8. — Plutarque, *Eumenes*, 5, 8. — Cornelius Nepos, *Eumen.*, 3, 5. — Quinte-Curce, III, 9; IV, 3; VI, 8; VIII, 1; X, 5-8. — Droysen, *Geschichte Alexanders*; *Gesch. des Hellenismus*.

PERDICCAS, poëte grec, protonotaire d'Éphèse, vivait dans le quatorzième siècle. On a de lui un poëme en 200 vers *politiques*, inséré dans les Σύμμικτά de Leo Allatius; Amsterdam, 1653, t. I. Cet ouvrage est une sorte d'*Itinéraire* des lieux saints, et porte dans l'édition de Leo Allatius le titre de *Expositio thematum dominiciorum et memorabilium quæ Hierosolymis sunt*. Perdiccas se représente, peut-être par une fiction poétique, comme parcourant les lieux qui furent le théâtre de la passion du Sauveur. Il visita aussi Béthanie et Bethléem. Ses descriptions sèches et inexactes offrent à peine quelque intérêt géographique et n'ont aucune valeur littéraire. Y.

Allatius, *Introduct.* de son édition. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 663; vol. VIII, p. 99.

PERDIGON, troubadour français, né à l'Espéron dans le Gévaudan, mort dans la première moitié du treizième siècle. Fils d'un pauvre pêcheur, il exerça pendant quelque temps la profession de jongleur; son talent pour la poésie et la musique fut remarqué par Robert, dauphin d'Auvergne, qui le combla de dons et l'arma chevalier. Il se rendit ensuite dans les cours du prince d'Orange, du comte de Provence et ensuite à celle de Pierre II d'Aragon, qui se montra envers lui de la plus grande libéralité; cela n'empêcha pas Perdigon, qui, lors de la guerre des Albigeois, se mit du parti des croisés, de composer, après la bataille de Muret où Pierre fut tué, une sirvente pour remercier Dieu de la

mort de ce prince. Il accompagna à Rome l'abbé de Cîteaux et Folquet de Marseille, pour réclamer de nouveaux secours pour Simon de Montfort, dont il servit encore la cause en *prêchant en chansons* contre les hérétiques. Mais en se prononçant ainsi contre l'opinion publique dans le midi, il s'aliéna ses anciens amis et perdit en peu de temps sa réputation et sa fortune; après la mort de Montfort, il entra au couvent de Silvebelle, de l'ordre de Cîteaux, où il mourut. Les sirventes qu'il composa contre les Albigeois sont perdus; quelques-unes de ses autres poésies ont été publiées dans le *Choix des troubadours* de Raynouard, et dans le *Parnasse occitanique* de Rochegude.

Histoire littéraire de la France, t. XVIII, p. 603.

PERDOULX DE LA PERRIÈRE (*Michel-Gabriel*), antiquaire français, né en 1670, à Orléans, mort en 1753. On a de lui quelques écrits relatifs à sa province natale, entre autres, *Essai d'un abrégé critique et chronologique de l'histoire d'Orléans* (Orléans, 1746, in-12).

Un de ses parents, PERDOULX (*François*), publia en 1701 les *Épîtres et Évangiles avec les explications*, réimpr. par Paccori (1727, 4 vol. in-12) et par Goujet (1737, 3 vol.).

Vergnaud-Romagnesi, *Personn. illustres d'Orléans*.

PÈRE (LE). *Voy*. LE PÈRE.

PEREDA (*Antonio* DE), peintre espagnol, né à Valladolid, en 1599, mort à Madrid, en 1669. Il étudia la peinture chez Pedre de Las Cuevas. Le marquis Crescenzi de la Torre, pour lequel il exécuta à dix-huit ans une belle *Conception*, le présenta à la cour, où il fut accepté malgré sa jeunesse. Le nombre des tableaux qu'il a produits est considérable. Il peignait tous les genres, l'histoire, l'architecture, la nature morte. La fraîcheur, la vigueur du genre vénitien avec un plus bel empâtement, une grande exactitude de dessin caractérisent le genre de ce maître. On cite de lui au Buen-Retiro : *Le Marquis de Santa-Cruz secourant Gênes*, groupe de portraits historiques très-ressemblants; et dans divers musées de Madrid : *Les Dépouilles de la mort*, composition morale et fantastique d'un effet des plus dramatiques; *Dominique de Soria;* une *Duègne; Le Père éternel entouré de saints et de saintes* (1640), ouvrage d'un rare mérite. Tolède, Alcala, Cuença, Valladolid possèdent des tableaux de Pereda. Ce peintre a laissé une collection immense d'estampes, de dessins, de modèles des plus célèbres artistes et une bibliothèque des mieux choisies.

Un de ses parents, don *Thomas* DE PEREDA Y DUARTE, fut aussi un bon peintre. Reçu à l'Académie de San-Fernand en 1757, il mourut en 1770. Il se distingua surtout dans le portrait historique.

Actas de la academia de San-Fernando. — Guevarra, *Los Comentarios de la Pintura*. — M. Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835).

PÉRÉFIXE (*Hardouin* DE BEAUMONT DE), prélat et historien français, né en 1605, à Beaumont, près Châtellerault, mort à Paris, le 1[er] janvier 1671. Il était fils de Jean de Péréfixe, maître d'hôtel du cardinal de Richelieu, et de Claudine de l'Étang. Sa famille, établie depuis un siècle dans le Mirebalais, était originaire du royaume de Naples. Élevé sous les yeux du célèbre ministre, il fit avec distinction ses études à Poitiers, puis à Paris, fut reçu docteur de Sorbonne, et prêcha avec succès dans les diverses chaires de la capitale. Le cardinal de Richelieu le donna pour précepteur au Dauphin, depuis Louis XIV (28 mai 1642), et le pourvut ensuite de l'abbaye de Sablonceaux. Nommé à l'évêché de Rhodez (10 juin 1648) et sacré le 18 avril 1649 à Rueil, le nouveau prélat se rendit dans son diocèse, et y établit un conseil d'administration; mais ne croyant pas pouvoir en conscience remplir en même temps les obligations de la résidence et celles de l'éducation du prince, il voulut résigner cet évêché. L'Académie française le choisit en 1654 pour succéder à Balzac, et le roi le nomma (27 septembre 1661) chancelier et commandeur de ses ordres et archevêque de Paris (30 juillet 1662), en même temps que la Sorbonne l'élisait son proviseur. Le P. Annat, confesseur de Louis XIV, en lui faisant donner ce siége métropolitain, lui avait fait promettre de pousser vigoureusement les ecclésiastiques du diocèse de Paris à la souscription du Formulaire de foi d'Alexandre VII. Péréfixe tint parole, et publia un mandement en ce sens le 7 juin 1664. Ce mandement, qui rejetait la foi divine du fait et demandait la foi humaine, fut vivement attaqué par Nicole et par toute l'école de Port-Royal; aussi l'archevêque trouva une sérieuse résistance chez les religieuses de ce monastère, contre lesquelles il fut, à son grand regret, obligé de sévir, car d'un caractère doux et bon, il aurait voulu satisfaire tous les partis sans employer la violence. Ce prélat favorisa l'établissement de plusieurs communautés religieuses dans la capitale, publia des statuts synodaux, renouvela ceux de ses prédécesseurs, et répandit d'abondantes aumônes. On a de lui : *Institutio principis;* Paris, 1647, in-16, plan d'éducation pour un roi jusqu'à l'âge de quatorze ans; — *Histoire du roy Henry le Grand;* Amsterdam, chez les Elzeviers, 1661, in-12, et plusieurs autres éditions. Les amateurs donnent la préférence à celle de 1664, moins belle, mais augmentée d'un *Recueil de quelques belles actions et paroles de Henry le Grand*. Cette histoire n'est qu'un abrégé, mais si bien fait qu'après l'avoir lue, on connaît mieux ce monarque que par tout ce qu'en ont écrit les autres auteurs contemporains. Péréfixe la composa pour son royal élève, et le style, quoique très-négligé, plein d'incorrections et de tournures anciennes, est touchant et fait aimer le prince dont il raconte la vie. On a prétendu que Mézerai y eut part, mais il est probable qu'il n'en a fourni que les matériaux. C'est aussi sans aucun fondement que le P. Annat

est cité comme le véritable auteur de cet ouvrage, que Péréfixe tira d'un *Mémoire* de l'histoire générale de France qu'il avait composé par ordre du roi, ouvrage demeuré inédit et qui s'est perdu. Péréfixe ne donna point à Louis XIV toute l'instruction qu'il aurait voulu lui inculquer. Ce prince était fort inappliqué, et son précepteur s'en plaignait vainement au cardinal de Mazarin, qui se félicitait de cette paresse : « Bon, lui répondit un jour ce ministre, il n'en saura que trop; quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit. »

H. Fisquet.

Gallia christ., t. VII. — Martignac, *Éloges des arches. de Paris.* — *Journ. des Savants*, ann. 1698 et 1749. — *France pontificale.*

Peregrinus Proteus, philosophe grec de la secte des cyniques, vivait sous les Antonins, dans le second siècle après J.-C. Si l'on s'en rapporte au récit fort suspect de Lucien, Peregrinus, après une jeunesse passée dans la débauche et souillée de crimes, parmi lesquels on comptait même le parricide, se fit chrétien, et par un zèle hypocrite il obtint de l'autorité dans l'Église. Là, pour satisfaire son amour maladif de la notoriété, il se fit emprisonner; mais le gouverneur romain, s'apercevant de son intention, le fit mettre en liberté. Il prit alors l'habit des cyniques et retourna dans sa ville natale, où, pour faire oublier ses crimes, il distribua son héritage au peuple. Il recommença ensuite ses voyages, en vivant aux dépens des chrétiens; mais il fut surpris profanant la cérémonie de la Pâque et excommunié. En Égypte il se fit remarquer par la honteuse licence de ses mœurs. A Rome il se signala par un autre genre de licence, et fut expulsé à cause de l'audace effrénée de ses propos. Ayant épuisé tous les scandaleux moyens qui pouvaient le rendre fameux, il résolut de finir par un coup de maître. A Olympie, devant une foule immense accourue pour voir les jeux, il se brûla vif. Son suicide eut lieu dans la 236e olymp. (165 après J.-C.). Les Pariens lui élevèrent une statue. On serait tenté de regarder comme fabuleuse l'existence de cet étrange personnage, si elle n'était attestée par des écrivains contemporains, entre autres par Aulu-Gelle, qui fait son éloge. Le Peregrinus de Lucien n'est donc pas fictif, bien que beaucoup de détails soient faux ou exagérés. L'auteur a fait une satire des chrétiens et des philosophes cyniques qui avaient avec eux des rapports extérieurs. Il ne faut pas lui demander l'exactitude historique, mais son récit est une des plus curieuses peintures de cette époque extraordinaire, où le mépris de la vie prit parfois le caractère d'une folie épidémique, où de tristes aberrations se mêlaient aux plus nobles doctrines, et qui compta peut-être autant de vaniteux insensés comme Peregrinus que de sublimes martyrs comme saint Ignace.

L. J.

Lucien, *De morte Peregrini.* — Ammien Marcellin, XXIX, 1. — Philostrate, *Vitæ sophistarum*, II, 13. — Aulu-Gelle, XII, 11.

Pereira (*Nuño-Alvarez*), homme d'État portugais, né le 24 janvier 1360, dans la Quinta de Bom Jardim, près de Certão, mort à Lisbonne, le 1er novembre 1431. Fils de don Alvaro, prieur de Crato, il vint à l'âge de treize ans à la cour et fut armé chevalier par la reine Léonor Tellez. Quatre ans après, il épousa Léonor de Alvim, sa parente, et de ce mariage naquit Britès, femme du premier duc de Bragance. Il suivit son frère Pedro dans l'Alemtejo, et gagna à la cause de don Joam, régent de Portugal, la principale noblesse de ce pays; ce prince, proclamé roi en 1385, l'investit aussitôt de la dignité de connétable et le fit son *mordomo mor*. Nuño soumit la province d'entre Douro et Minho, et prit une part glorieuse à la bataille d'Aljubarota (15 août 1385). Cette journée assura désormais le trône de Joam Ier, qui donna au connétable le titre de comte d'Ourem, les terres confisquées sur le comte Andeiro, amant de Léonor Tellez, le tribut que payaient les juifs pour être tolérés dans le royaume, et la propriété et les revenus de six villes. Vers la fin d'octobre, Nuño remporta près de Valverde une victoire encore plus éclatante sur les Espagnols, qui lui étaient cependant supérieurs en nombre. Lorsque la trêve conclue en 1393 pour quinze ans procura quelque repos au connétable, il voulut agir avec une libéralité toute royale à l'égard de ceux qui l'avaient servi, et leur distribua généreusement la plupart des terres que lui avait données le roi, en imposant à chacun des donataires l'obligation d'entretenir un nombre déterminé d'hommes d'armes qui se rendraient à son appel toutes les fois qu'il aurait besoin d'eux. Cet acte excita l'envie et la malveillance; des dissentiments s'élevèrent entre deux hommes dont l'union avait cimenté la puissance, et le connétable fut sur le point d'abandonner le Portugal. Cependant il recouvra la faveur du roi, et continua de combattre les Espagnols jusqu'en 1410, où la paix fut signée. En 1414, le roi Joam Ier lui demanda la main de sa fille Britès pour son fils naturel l'infant Alfonso, qui fut le chef de la maison de Bragance. On sait combien de princes sont issus de cette maison. Après avoir conseillé l'expédition contre Ceuta, Nuño distribua une partie de ses biens aux pauvres, et se retira, le 15 août 1423, dans le couvent des Carmes à Lisbonne, où il vécut dans une pauvre cellule, uniquement appliqué à des actes de piété. Vêtu de l'habit religieux, il exigeait qu'en s'adressant à lui on l'appelât simplement *Nuño*. Si l'on ne s'y était opposé, il eût vécu d'aumônes et serait allé en mendiant mourir à Jérusalem. A sa mort, la nation portugaise le pleura comme son libérateur et l'honora comme un saint. Ses exploits ont été chantés par Rodriguez Lobo, et deux écrivains ont donné son histoire.

H. F—t.

Cardoso, *Agiologio Lusitano*, t. III — Sylva, *Memorias del rey D. Joam I°*, — Fern. Lopes, *Cronica del rey Joâo I.* — H. Schæfer, *Hist. de Portugal.* — Ferd. Denis, *Le Portugal*, dans l'*Univ. pitt.*

PEREIRA (*Bento*), érudit espagnol, né en 1535, à Valence, mort le 6 mars 1610, à Rome. Admis en 1552 dans la Compagnie de Jésus, il termina ses études en Sicile et à Rome; il se rendit fort habile dans les sciences et la philosophie, qu'il enseigna avec honneur. Ses principaux écrits sont : *Physicorum lib. XV*; Rome, 1562, in-4°; — *Commentaria in Danielem*; ibid., 1586, in-4°; — *Commentaria in Genesim*; ibid., 1589-1598, 4 tom. in-4°; — *De magia et divinatione astrologica*; Ingolstadt, 1591, in-8°; — *Selectæ disputationes in sacram Scripturam*; ibid., 1601-1610, 5 vol. in-4°. Tous ces ouvrages ont été fréquemment réimprimés.

Un jésuite portugais du même nom, PEREIRA (*Bento*), né en 1605, à Borba, dans l'Alemtejo, et mort en 1681, professa les belles-lettres à Evora, et publia divers ouvrages de poésie, de morale et de théologie, entre autres : *Prosodia* (Evora, 1634, in fol.), en latin, espagnol et portugais; plusieurs éditions; *Thesaurus linguæ lusitanæ* (ibid., 1643, in-fol.); — *Promptuarium theologicum* (ibid., 1671-1676, 2 vol. in-fol.).

Possevin, *Apparatus sacer*. — Sotwel, *De script. Soc. Jesu*. — N. Antonio, *Bibl. hispana nova*.

PEREIRA (*Gomez*), médecin espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On ne connaît rien de certain sur sa vie. Van der Linden, Éloy et d'autres ajoutent à son prénom de Gomez celui de *Georges*, qui n'est pas indiqué par Antonio, et le font naître à Medina-del-Campo. « La liberté de philosopher, dit Bayle, était un grand charme pour Pereira et il s'en servait amplement jusqu'à l'abus; car il affectait de combattre les doctrines les mieux établies et de soutenir les paradoxes. » En effet, sous le titre (1) singulier d'*Antoniana Margarita* (Medina-del-Campo, 1554, in-fol.; Francfort, 1610), il enseigna, le premier, dit-on, que les bêtes sont de pures machines, et corrobora son opinion de nouveaux arguments dans la réponse qu'il fit à Michel de Palacio; la critique et la défense ont été publiées ensemble (*Objectiones et Apologia*; Medina, 1556, in fol., très-rare). On sait que Descartes reprit plus tard cette thèse de l'automatisme des bêtes, et, comme il méditait plus qu'il ne lisait, il y a grande apparence qu'il ne connaissait point Pereira. Pourtant certains critiques l'ont accusé d'avoir non seulement pillé les idées de ce dernier, mais encore d'avoir secrètement fait détruire les exemplaires de son ouvrage. On a encore de Pereira : *Nova veraque medicina* (Medina-del Campo, 1558, in-fol.), traité des fièvres où Galien n'est pas ménagé. Ces deux écrits ont été réimpr. à Madrid, en 1749.

N. Antonio, *Bibl. Hispana nova*. — Van der Linden, *De Script. med.* — Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Schelhorn, *Amœnitates litter.*, II, 383. — Saxe, *Onomasticon*.

PEREIRA (*Manoel*), sculpteur portugais, né en 1614, mort à Madrid, en 1667. On ne sait pas quel fut son maître, mais sa réputation est restée grande en Espagne, où il a laissé toutes ses œuvres connues. Devenu aveugle dans la force de son âge et de son talent, il n'en continua pas moins, pendant plusieurs années, à travailler et à guider ses élèves par le toucher. On cite de lui : à Madrid, dans le couvent des Dominicains du Rosario, le magnifique *Christ del Perdon*; à la Chartreuse, *Saint Bruno*, statue colossale; à Saint-Isidore et à Saint-Jean-de Dieu celles des saints de ces noms à Saint-Martin, le *Saint Benoît* du grand portail; et plusieurs autres morceaux estimés chez les Bernardines et au collége d'Alcala de Hénarès.

Cean Bermudez, *Dicc. de las bellas-artes en España*.

PEREIRA DE FIGUEIREDO (*Antonio*), savant littérateur portugais, né le 14 février 1725, au bourg de Maçao, mort le 14 août 1797, à Lisbonne. Après avoir fait ses études au collége des Jésuites à Villa-Viçosa, il refusa de rester parmi eux, et, comme il avait du goût pour la musique, il accepta la place d'organiste au monastère de Sainte-Croix à Coïmbre. Quelques mois plus tard il prit l'habit religieux dans la congrégation de l'Oratoire de Lisbonne (1744), et fut chargé dans la suite d'y professer la grammaire (1752), la rhétorique (1755) et la théologie (1761). La publication de ses premiers écrits sur l'enseignement des langues latine et portugaise, rédigés avec beaucoup de clarté, lui attira des attaques passionnées de la part des Jésuites, qui étaient alors en possession de l'éducation élémentaire. Lors des différends qui s'élevèrent entre la cour de Rome et le Portugal, sa grande réputation engagea le marquis de Pombal à lui confier le soin de combattre les doctrines ultramontaines du pouvoir des papes sur le temporel, et il prouva avec une grande supériorité, dans ses *Tentativa theologica*, que les évêques ont la faculté d'accorder toutes les dispenses et de pourvoir aux besoins de l'Église nationale sans avoir besoin du concours du saint-siége. Cette discussion, qui lui attira autant d'éloges que d'invectives, valut à Pereira les emplois de député au tribunal de censure (1768) et de secrétaire interprète du ministère de la guerre (1769). Obligé de vivre dans le monde, il quitta la robe de l'Oratoire, et seconda, avec toute l'activité et la pénétration dont il était doué, le premier ministre dans ses plans de réforme. Vers 1774 il devint membre de l'Académie royale de Lisbonne, qui lui déféra en 1792 le titre de doyen. « Il était parvenu, dit un écrivain, à jouir d'une grande faveur que ses talents méritaient sans doute, mais qu'il ne négligeait cependant pas de se conserver par les éloges les plus pompeux qu'il prodiguait, soit au roi, soit à son ministre. Sa vaste érudition rendait sa conversation aussi agréable qu'instructive

(1) Il choisit ce titre pour rendre hommage à son père, Antoine, et à sa mère, Marguerite. Ebert, qui y a vu le nom d'une femme savante, lui a donné place dans son *Cabinet des gelehrten Frauenzimmers* (1706, p. 29).

Dans la carrière de sa vie on n'a rien à lui reprocher du côté des mœurs ; mais les personnes sensées, tout en admirant ses talents, ne purent jamais lui pardonner l'oubli de ses premiers vœux, son acharnement envers ces mêmes religieux qui avaient été ses premiers maîtres, son trop de complaisance pour la cour. » Il a composé un très-grand nombre de thèses et écrits théologiques, de dissertations, de mémoires dont il serait trop long de donner l'énumération. Voici ses principaux ouvrages : *Exercicios da lingua latina e portugueza* ; Lisbonne, 1751, in-8°, en latin et en portugais ; — *Novo methodo de grammatica latina* ; ibid., 1752-1753, 2 part. in-8°, suivie d'une *Defensa* en 1754, sous le nom de Francisco Sanches ; — *Apparato critico para a correcçao do Diccionario intitulado* Prosodia ; ibid., 1755, in-4° ; — *Breve Diccionario da latinidade pura e impura* ; ibid., 1760, in-8° ; — *Rerum Lusitanarum ephemerides usque ad jesuitarum expulsionem* ; ibid., 1761, in-4°, trad. en portugais en 1766 ; — *Principios da historia ecclesiastica em forma de dialogo* ; ibid., 1765, 2 vol. in-8° ; l'auteur promettait deux autres volumes qui n'ont pas été imprimés ; — *Doctrina veteris Ecclesiæ de suprema regum etiam in clericos potestate* ; ibid., 1765, in-fol. ; ces thèses fameuses, impr. dans la *Collectio thesium* (1768, 1774, in-8°), ont été trad. en français (*Traité du pouvoir des évêques* ; Paris, 1772, in-8°) ; — *Tentativa theologica* ; ibid., 1766, 1769, in-4°, trad. en latin par l'auteur (1769), en français, en italien, en allemand et en espagnol, et suivie d'un *Appendix* (1768, in-4°) ; — *Vida de Joao Gerson* ; ibid., 1769, 2 tom. in-8° ; — *Demonstraçao theologica* ; ibid., 1769, in-4° ; — *Deductio chronologica et analytica* ; ibid., 1771 ; — *Testamento novo e velho em portuguez* ; ibid., 1778-1790, 23 vol. in-8° ; cette traduction, accompagnée de notes, préfaces et variantes, a été réimprimée en 1794 pour la troisième fois dans le format in-4° ; — *Compendio das epocas*, etc. ; ibid., 1782, in-8° ; — *Elogios dos reys de Portugal* ; ibid., 1785, in-4°.

Summario da Bibl. Lusitana, I. — Figanière, *Bibliographia hist. portugueza*. — *Le Moniteur univ.*, an XII.

PEREIRA (*Bernard*). *Voy.* BERREDO.

PEREIRE (*Jacob-Rodrigue* PEREIRA, dit), premier instituteur des sourds-muets, né le 11 avril 1715, à Berlanga (Estramadure espagnole), mort le 15 septembre 1780, à Paris. D'une famille israélite, il s'était occupé, dès 1734, de l'instruction des sourds-muets. Quelque temps après il vint, avec sa mère et ses sœurs, se fixer à Bordeaux. En 1745, il put constater la valeur de sa méthode sur le fils de M. d'Étavigny, directeur des fermes de la Rochelle : l'élève fut présenté le 11 juin 1749 à l'Académie des sciences de Paris qui, par l'organe de Buffon, de Mairan et de Ferrein, fit un rapport très-favorable. « Nous jugeons, disait l'Académie, que l'art d'apprendre à lire et à parler aux muets, tel que M. Pereire le pratique, est extrêmement ingénieux, que son usage intéresse beaucoup le bien public et qu'on ne saurait trop encourager M. Pereire à le cultiver et à le perfectionner. » Louis XV et toute sa cour voulurent voir le maître et l'élève ; le roi honora Pereire d'une gratification de 800 fr., qui fut, l'année suivante (octobre 1751), convertie en une pension annuelle. L'habile instituteur fit encore d'autres élèves, parmi lesquels on distinguait Saboureux de Fontenay, Marie Marois et Mlle Lerat de Magnitot ; les savants les plus illustres, tels que Buffon, La Condamine, d'Alembert, Diderot, etc., assistèrent souvent à ses leçons, et J.-J. Rousseau, qui demeurait dans la même rue que Pereire, le cite comme le seul homme de son temps qui fit parler les muets (*Dict. de musique*, art. CHANT). En 1760, la Société Royale de Londres se l'associa, sur la proposition de l'Académie des sciences à laquelle il avait présenté divers *Mémoires*, tant sur son art que sur diverses machines de son invention, entre autres *Sur la meilleure manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux* (Mém. qui eut l'accessit du prix proposé en 1753). En 1765, il reçut le brevet d'interprète du roi pour les langues espagnole et portugaise.

Comme le précurseur de l'abbé de l'Épée n'avait pas fait connaître sa méthode *in extenso*, ses petits-fils, Émile et Isaac Pereire, s'occupèrent, en 1824, à en recueillir les documents épars, et ils remirent à l'abbé Périer, directeur de l'Institut des sourds-muets, entre autres notes, la *dactylologie* complète de leur grand-père, à l'aide de laquelle on pouvait s'exprimer aussi rapidement que par la parole.

Journ. des Savants. - Buffon, *Hist. Nat.*, t. I. — Seguin, *Notice sur J.-R. Pereire* ; Paris, 1847.

* **PEREIRE** (*Jacob-Émile et Isaac*), financiers français, petit-fils du précédent, sont nés à Bordeaux, l'aîné le 3 décembre 1800, le cadet 25 novembre 1806. Émile vint en 1822 se fixer à Paris après de fortes études, et en janvier 1823 il embrassa la profession de courtier, qui le mit en rapport avec toutes les notabilités de la banque et du commerce. Initiés de bonne heure à tous les détails de la pratique financière, les deux frères firent en même temps une étude approfondie de l'économie politique. Olinde Rodrigues, leur parent et ami, leur ayant fait partager les idées de régénération sociale, prêchées par Saint-Simon (1829-1834), ils écrivirent dans le *Globe* des articles solidement pensés qui attirèrent l'attention des hommes de finance. En 1831 Armand Carrel chercha à attacher Émile Pereire à la rédaction du *National*. Les articles qu'il y écrivit, ainsi que quelques autres publiés par lui dans la *Revue encyclopédique*, portent tous l'empreinte d'un esprit éminemment organisateur, et donnent la clef de toute sa carrière. Après avoir préconisé les chemins de fer comme les instruments les plus actifs du progrès de la civi-

PEREIRA (*Bento*), érudit espagnol, né en 1535, à Valence, mort le 6 mars 1610, à Rome. Admis en 1552 dans la Compagnie de Jésus, il termina ses études en Sicile et à Rome; il se rendit fort habile dans les sciences et la philosophie, qu'il enseigna avec honneur. Ses principaux écrits sont : *Physicorum lib. XV*; Rome, 1562, in-4°; — *Commentario in Danielem*; ibid., 1586, in-4°; — *Commentaria in Genesim*; ibid., 1589-1598, 4 tom. in-4°; — *De magia et divinatione astrologica*; Ingolstadt, 1591, in-8°; — *Selectæ disputationes in sacram Scripturam*; ibid., 1601-1610, 5 vol. in-4°. Tous ces ouvrages ont été fréquemment réimprimés.

Un jésuite portugais du même nom, **PEREIRA** (*Bento*), né en 1605, à Borba, dans l'Alemtejo, et mort en 1681, professa les belles-lettres à Evora, et publia divers ouvrages de poésie, de morale et de théologie, entre autres : *Prosodia* (Evora, 1634, in fol.), en latin, espagnol et portugais; plusieurs éditions; *Thesaurus linguæ lusitanæ* (ibid., 1643, in-fol.); — *Promptuarium theologicum* (ibid., 1671-1678, 2 vol. in-fol.).

Possevin, *Apparatus sacer.* — Sotwel, *De script. Soc. Jesu.* — N. Antonio, *Bibl. hispana nova.*

PEREIRA (*Gomez*), médecin espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On ne connaît rien de certain sur sa vie. Van der Linden, Éloy et d'autres ajoutent à son prénom de Gomez celui de *Georges*, qui n'est pas indiqué par Antonio, et le font naître à Medina-del-Campo. « La liberté de philosopher, dit Bayle, était un grand charme pour Pereira et il s'en servait amplement jusqu'à l'abus : car il affectait de combattre les doctrines les mieux établies et de soutenir les paradoxes. » En effet, sous le titre (1) singulier d'*Antoniana Margarita* (Medina-del-Campo, 1554, in-fol.; Francfort, 1610), il enseigna, le premier, dit-on, que les bêtes sont de pures machines, et corrobora son opinion de nouveaux arguments dans la réponse qu'il fit à Michel de Palacin; la critique et la défense ont été publiées ensemble (*Objectiones et Apologia*; Medina, 1556, in fol., très-rare). On sait que Descartes reprit plus tard cette thèse de l'automatisme des bêtes, et, comme il méditait plus qu'il ne lisait, il y a grande apparence qu'il ne connaissait point Pereira. Pourtant certains critiques l'ont accusé d'avoir non seulement pillé les idées de ce dernier, mais encore d'avoir secrètement fait détruire les exemplaires de son ouvrage. On a encore de Pereira : *Nova veraque medicina* (Medina-del Campo, 1558, in-fol.), traité des fièvres où Galien n'est pas ménagé. Ces deux écrits ont été réimpr. à Madrid, en 1749.

N. Antonio, *Bibl. Hispana nova.* — Van der Linden, *De Script. med.* — Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Schelhorn, *Amœnitates Liter.*, II. 383. — Saxe, *Onomasticon.*

(1) Il choisit ce titre pour rendre hommage à son père, Antoine, et à sa mère, Marguerite. Ebert, qui y a vu le nom d'une femme savante, lui a donné place dans son *Cabinet des gelehrten Frauenzimmers* (1706, p. 23).

PEREIRA (*Manoel*), sculpteur portugais, né en 1614, mort à Madrid, en 1667. On ne sait pas quel fut son maître, mais sa réputation est restée grande en Espagne, où il a laissé toutes ses œuvres connues. Devenu aveugle dans la force de son âge et de son talent, il n'en continua pas moins, pendant plusieurs années, à travailler et à guider ses élèves par le toucher. On cite de lui : à Madrid, dans le couvent des Dominicains du Rosario, le magnifique *Christ del Perdon*; à la Chartreuse, *Saint Bruno*, statue colossale; à Saint-Isidore et à Saint-Jean-de Dieu celles des saints de ces noms à Saint-Martin, le *Saint Benoît* du grand portail; et plusieurs autres morceaux estimés chez les Bernardines et au collége d'Alcala de Hénarès.

Cean Bermudez, *Dicc. de las bellas-artes en España.*

PEREIRA DE FIGUEIREDO (*Antonio*), savant littérateur portugais, né le 14 février 1725, au bourg de Maçao, mort le 14 août 1797, à Lisbonne. Après avoir fait ses études au collége des Jésuites à Villa-Viçosa, il refusa de rester parmi eux, et, comme il avait du goût pour la musique, il accepta la place d'organiste au monastère de Sainte-Croix à Coïmbre. Quelques mois plus tard il prit l'habit religieux dans la congrégation de l'Oratoire de Lisbonne (1744), et fut chargé dans la suite d'y professer la grammaire (1752), la rhétorique (1755) et la théologie (1761). La publication de ses premiers écrits sur l'enseignement des langues latine et portugaise, rédigés avec beaucoup de clarté, lui attira des attaques passionnées de la part des Jésuites, qui étaient alors en possession de l'éducation élémentaire. Lors des différends qui s'élevèrent entre la cour de Rome et le Portugal, sa grande réputation engagea le marquis de Pombal à lui confier le soin de combattre les doctrines ultramontaines du pouvoir des papes sur le temporel, et il prouva avec une grande supériorité, dans ses *Tentativa theologica*, que les évêques ont la faculté d'accorder toutes les dispenses et de pourvoir aux besoins de l'Église nationale sans avoir besoin du concours du saint-siége. Cette discussion, qui lui attira autant d'éloges que d'invectives, valut à Pereira les emplois de député au tribunal de censure (1768) et de secrétaire interprète du ministère de la guerre (1769). Obligé de vivre dans le monde, il quitta la robe de l'Oratoire, et seconda, avec toute l'activité et la pénétration dont il était doué, le premier ministre dans ses plans de réforme. Vers 1774 il devint membre de l'Académie royale de Lisbonne, qui lui déféra en 1792 le titre de doyen. « Il était parvenu, dit un écrivain, à jouir d'une grande faveur que ses talents méritaient sans doute, mais qu'il ne négligeait cependant pas de se conserver par les éloges les plus pompeux qu'il prodiguait, soit au roi, soit à son ministre. Sa vaste érudition rendait sa conversation aussi agréable qu'instructive

Dans la carrière de sa vie on n'a rien à lui reprocher du côté des mœurs; mais les personnes sensées, tout en admirant ses talents, ne purent jamais lui pardonner l'oubli de ses premiers vœux, son acharnement envers ces mêmes religieux qui avaient été ses premiers maîtres, son trop de complaisance pour la cour. » Il a composé un très-grand nombre de thèses et écrits théologiques, de dissertations, de mémoires dont il serait trop long de donner l'énumération. Voici ses principaux ouvrages : *Exercicios da lingua latina e portugueza;* Lisbonne, 1751, in-8°, en latin et en portugais; — *Novo methodo de grammatica latina;* ibid., 1752-1753, 2 part. in-8°, suivie d'une *Defensa* en 1754, sous le nom de Francisco Sanches; — *Apparato critico para a correcçao do Diccionario intitulado* Prosodia; ibid., 1755, in-4°; — *Breve Diccionario da latinidade pura e impura;* ibid., 1760, in-8°; — *Rerum Lusitanarum ephemerides usque ad jesuitarum expulsionem;* ibid., 1761, in-4°, trad. en portugais en 1766; — *Principios da historia ecclesiastica em forma de dialogo;* ibid., 1765, 2 vol. in-8°; l'auteur promettait deux autres volumes qui n'ont pas été imprimés; — *Doctrina veteris Ecclesiæ de suprema regum etiam in clericos potestate;* ibid., 1765, in-fol.; ces thèses fameuses, impr. dans la *Collectio thesium* (1768, 1774, in-8°), ont été trad. en français (*Traité du pouvoir des évêques;* Paris, 1772, in-8°); — *Tentativa theologica;* ibid., 1766, 1769, in-4°, trad. en latin par l'auteur (1769), en français, en italien, en allemand et en espagnol, et suivie d'un *Appendix* (1768, in-4°); — *Vida de Joao Gerson;* ibid., 1769, 2 tom. in-8°; — *Demonstraçao theologica;* ibid., 1769, in-4°; — *Deductio chronologica et analytica;* ibid., 1771; — *Testamento novo e velho em portuguez;* ibid., 1778 1790, 23 vol. in-8°; cette traduction, accompagnée de notes, préfaces et variantes, a été réimprimée en 1794 pour la troisième fois dans le format in-4°; — *Compendio das epocas*, etc.; ibid., 1782, in-8°; — *Elogios dos reys de Portugal;* ibid., 1785, in-4°.

Summario da Bibl. Lusitana, I. — Figaniere, *Bibliografia hist. portugueza*. — *Le Moniteur univ.*, an XII

PEREIRA (*Bernard*). *Voy.* BERREDO.

PEREIRE (*Jacob-Rodrigue* PEREIRA, dit), premier instituteur des sourds-muets, né le 11 avril 1715, à Berlanga (Estramadure espagnole), mort le 15 septembre 1780, à Paris. D'une famille israélite, il s'était occupé, dès 1734, de l'instruction des sourds-muets. Quelque temps après il vint, avec sa mère et ses sœurs, se fixer à Bordeaux. En 1745, il put constater la valeur de sa méthode sur le fils de M. d'Étavigny, directeur des fermes de la Rochelle : l'élève fut présenté le 11 juin 1749 à l'Académie des sciences de Paris qui, par l'organe de Buffon, de Mairan et de Ferrein, fit un rapport très-favorable. « Nous jugeons, disait l'Académie, que l'art d'apprendre à lire et à parler aux muets, tel que M. Pereire le pratique, est extrêmement ingénieux, que son usage intéresse beaucoup le bien public et qu'on ne saurait trop encourager M. Pereire à le cultiver et à le perfectionner. » Louis XV et toute sa cour voulurent voir le maître et l'élève; le roi honora Pereire d'une gratification de 800 fr., qui fut, l'année suivante (octobre 1751), convertie en une pension annuelle. L'habile instituteur fit encore d'autres élèves, parmi lesquels on distinguait Saboureux de Fontenay, Marie Marois et M[lle] Lerat de Magnitot; les savants les plus illustres, tels que Buffon, La Condamine, d'Alembert, Diderot, etc., assistèrent souvent à ses leçons, et J.-J. Rousseau, qui demeurait dans la même rue que Pereire, le cite comme le seul homme de son temps qui fit parler les muets (*Dict. de musique*, art. CHANT). En 1760, la Société Royale de Londres se l'associa, sur la proposition de l'Académie des sciences à laquelle il avait présenté divers *Mémoires*, tant sur son art que sur diverses machines de son invention, entre autres *Sur la meilleure manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux* (Mém. qui eut l'accessit du prix proposé en 1753). En 1765, il reçut le brevet d'interprète du roi pour les langues espagnole et portugaise.

Comme le précurseur de l'abbé de l'Épée n'avait pas fait connaître sa méthode *in extenso*, ses petits-fils, Émile et Isaac Pereire, s'occupèrent, en 1824, à en recueillir les documents épars, et ils remirent à l'abbé Périer, directeur de l'Institut des sourds-muets, entre autres notes, la *dactylologie* complète de leur grand-père, à l'aide de laquelle on pouvait s'exprimer aussi rapidement que par la parole.

Journ. des Savants. — Buffon, *Hist. Nat.*, t. I. — Seguin, *Notice sur J.-R. Pereire;* Paris, 1847.

* **PEREIRE** (*Jacob-Émile et Isaac*), financiers français, petit-fils du précédent, sont nés à Bordeaux, l'aîné le 3 décembre 1800, le cadet 25 novembre 1806. Émile vint en 1822 se fixer à Paris après de fortes études, et en janvier 1823 il embrassa la profession de courtier, qui le mit en rapport avec toutes les notabilités de la banque et du commerce. Initiés de bonne heure à tous les détails de la pratique financière, les deux frères firent en même temps une étude approfondie de l'économie politique. Olinde Rodrigues, leur parent et ami, leur ayant fait partager les idées de régénération sociale, prêchées par Saint-Simon (1829-1834), ils écrivirent dans le *Globe* des articles solidement pensés qui attirèrent l'attention des hommes de finance. En 1831 Armand Carrel chercha à attacher Émile Pereire à la rédaction du *National.* Les articles qu'il y écrivit, ainsi que quelques autres publiés par lui dans la *Revue encyclopédique*, portent tous l'empreinte d'un esprit éminemment organisateur, et donnent la clef de toute sa carrière. Après avoir préconisé les chemins de fer comme les instruments les plus actifs du progrès de la civi-

lisation, il passa (1832-1835) trois années à chercher cinq millions pour un chemin que, vingt ans plus tard, il devait vendre 60 millions : c'était le chemin de fer de Paris à Saint-Germain. Émile et Isaac devinrent en 1835 adjudicataires de ce chemin. Quelques années après, leur esprit d'initiative et d'organisation donnait naissance au chemin du Nord. En 1848, la révolution ébranla bien un peu le fruit de vingt années d'efforts et de travail; mais en 1852 ils apportèrent aux grands travaux projetés par le gouvernement, leur contingent résumé par trois affaires principales : les chemins du Midi, le crédit foncier et le crédit mobilier. Fondée au capital de 60 millions, cette dernière entreprise était la plus hardie des conceptions financières de l'époque : centraliser, sous une même direction, les capitaux épars entre des maisons rivales et les faire servir à la commandite des plus grandes entreprises, fusionner par un ingénieux système des industries similaires jusque-là éparpillées et hostiles les unes aux autres, créer à leurs titres un marché permanent, tel est l'ensemble des services que le *crédit mobilier* a déjà rendus et qu'il est appelé à rendre de plus en plus aux affaires. Il nous serait difficile d'énumérer toutes les sociétés financières et les entreprises industrielles auxquelles ces deux grands financiers ont imprimé la plus vive impulsion.

M. Émile Pereire est officier de la Légion d'honneur et M. Isaac chevalier du même ordre. H. F.

Documents particuliers.

PERELLE ou **PERRELLE** (*Gabriel*), graveur français, né à Vernon-sur-Seine, mort à Paris, dans un âge avancé, vers 1675. Fils d'un percepteur ou fermier du duc de La Vieuville, il entra comme valet de chambre chez ce seigneur, qui, ayant remarqué son goût pour le dessin, lui fit prendre des leçons de Daniel Rabel. A l'exemple de son maître, il s'adonna au genre de la gravure à l'eau-forte. L'une des plus anciennes estampes que l'on connaisse de lui est une pièce satirique qu'il fit à l'occasion de la prise d'Arras par les Français, en 1640. Il dessinait très-habilement à la plume, et ce talent le fit employer comme dessinateur des plans et cartes du cabinet du roi.

Son fils aîné, *Nicolas*, né à Paris, mort à Orléans, où il se retira après son mariage avec une femme de cette ville, se fit connaître comme peintre et graveur. Élève de son père, il imita si bien sa manière qu'il est souvent difficile de distinguer les ouvrages de l'un et de l'autre. Il a gravé des sujets historiques. Il avait étudié la peinture chez Simon Vouët, et finit par se consacrer exclusivement à cet art. Il a laissé des tableaux d'histoire, des paysages et des portraits. La galerie des Offices à Florence possède un tableau de lui.

Adam, second fils de Gabriel, né à Paris, en 1638, mort le 26 mars 1695, eut également pour maître son père, et comme lui fut très-occupé à donner des leçons aux gens du monde et à de jeunes artistes. Au nombre des premiers on peut citer le duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé, et parmi les autres Moyse-Jean-Baptiste Fouard et Pierre Aveline. C'est pour l'usage de ses élèves qu'Adam Perelle a gravé trois livres de *Leçons de paysage*. H. H—N.

Abcdario de Mariette. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France.*

PÉRÈS (*Jean-Baptiste*), littérateur français, mort le 4 janvier 1840, à Agen. D'abord avocat, il professa ensuite les mathématiques à l'école centrale de sa ville natale, y devint en 1811 substitut du procureur général, et échangea ces fonctions contre celles de bibliothécaire. On a de lui un curieux badinage intitulé : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, ou grand erratum, source d'un nombre infini d'errata à noter dans l'histoire du dix-neuvième siècle* (Agen, 1817; Paris, 1819, 1860, in-32). L'auteur, ayant rencontré à la campagne un partisan effréné de Dupuis, offrit, pour le convaincre de l'inanité de ses démonstrations, de lui prouver en suivant la même méthode, que l'empereur n'était qu'un héros légendaire et tout son règne une allégorie. Au bout de quelques jours il avait écrit ce petit livre qui eut plusieurs éditions. On lui doit encore : *Extrait d'un parallèle historique qui, à l'aide du passé et du présent, pourra faire prévoir un grand avenir* (Agen, 1831, in-8°; Paris, 1848, in-8°); c'est un parallèle, publié dans l'autre siècle par l'abbé Lescène d'Ettemare, entre le roi de Syrie et les Macchabées d'une part, et les Bourbons et Port-Royal de l'autre.

Journal de Lot-et-Garonne, fév. 1836 et janvier 1840.

PEREZ, nom commun à plusieurs peintres espagnols :

PEREZ (*Antonio*, le vieux) de Séville, avec son fils aîné, décora en 1548, le vieux sanctuaire de la cathédrale où on remarque *La Nativité*, *L'Épiphanie*, *Saint Christophe*. Antonio Perez et ses fils *Antonio* PEREZ le jeune et *Nicolas* PEREZ furent les fondateurs de l'Académie de Séville.

Francisco PEREZ de PINEDA, né à Séville, et mort vers 1683, était un des meilleurs élèves de Murillo dont il imita la manière. Ses tableaux sont souvent confondus avec ceux de son fils aîné *André* PEREZ, dont on voit à Sainte-Lucie de Séville, trois compositions magnifiques relatives à l'*institution du Saint-Sacrement*, et aux Capucins de la même ville *un Jugement dernier* inspiré de celui de Michel-Ange; mais il excella surtout dans la peinture des fleurs, des broderies, des étoffes.

Barthélemy PEREZ, né à Madrid, en 1634, mort dans la même ville, en 1693, était le gendre et l'élève de Juan d'Arellano. Il décorait les palais du duc de Monte-Leon à Madrid, lorsqu'il tomba de son échafaudage et mourut sur place. Peintre de la cour, ses œuvres se trouvent dans tous les domaines royaux, mais surtout au Retiro et au Rosario. Son tableau capital est une *Sainte Rose de Lima*, au musée de Madrid.

Joachim PEREZ, né à Alcoy, était directeur de l'Académie de Valence, lorsqu'il mourut en

1779. Il était élève des Ribalto, et peignit le portrait historique.

Angela PEREZ CABALLERO, née à Caparosso (Navarre), était, par exception, membre de l'Académie de San-Fernando de Madrid; ses jolis tableaux de chevalet lui avaient mérité ce titre.

Las Constitutiones y Actas de las Academias de San-Fernando, de Madrid et de Séville. — Cean Bermudez, *Diccionario de las bellas artes en España*. — Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835).

PEREZ (*Jean*), littérateur espagnol, connu sous le nom de *Petreius*, né à Tolède, en 1512, mort en 1545. Il a été mis au nombre des érudits précoces. Après avoir terminé ses études, il fut nommé professeur d'éloquence à l'université d'Alcala. L'ambassadeur de Venise, Navagero, excellent poète latin, prédit que Perez enlèverait un jour la palme aux Italiens dans les lettres latines. La mort prématurée de Perez empêcha l'accomplissement de cette flatteuse prédiction. On a de lui: *In Senecæ declamationes et controversias annotationes*; Alcala; 1539, in-4°; — *Magdalena*, poëme latin en six chants; Tolède, 1552, in-8°; — *Comediæ quatuor: Necromanticus, Lena, Decepti, Suppositilii*, traduites de l'italien en latin; Tolède, 1574, in-8°. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

PEREZ (*Antonio*), homme d'État espagnol, né en 1539, mort en 1611. Fils naturel de Gonzalo Perez, secrétaire d'État de Charles-Quint et de Philippe II, il fut légitimé par un diplôme de l'empereur en 1542, et appelé aux affaires de bonne heure. A la mort de son père, en 1567, il le remplaça comme ministre, et devint secrétaire du conseil d'État particulièrement chargé du *Despacho universal*, c'est-à-dire du contre-seing des ordres du roi. Sa position le mettait dans la plus intime confidence de Philippe II, qui aimait son esprit, son savoir et ne redoutait pas son ambition. Le conseil de Philippe était alors divisé en deux partis: l'un, dirigé par le duc d'Albe, était pour une politique à outrance, pour la répression impitoyable de l'hérésie et les entreprises contre la royauté protestante d'Angleterre; l'autre parti, que le marquis de Los Velez conduisit après la mort de Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, et qui comptait parmi ses soutiens don Juan d'Autriche, était plus modéré et penchait pour les concessions à l'égard des révoltés flamands. Antonio Perez, créature de Ruy Gomez de Silva, appartenait à ce parti et en serait devenu le chef, si son arrogance, ses désordres et ses imprudences n'avaient amené sa chute; il la précipita par une intrigue tortueuse et sanglante qui, dans sa pensée, devait solidement établir sa fortune, puisqu'elle lui donnait le roi pour complice d'un crime. Don Juan d'Autriche, envoyé dans les Pays Bas avec mission d'essayer d'une politique de conciliation, n'y réussit point, et désolé de son échec, il tourna ses pensées vers quelque entreprise éclatante, comme une invasion en Angleterre ou une intervention en France contre les protestants. Son secrétaire, Escovedo, que le roi lui avait donné pour le modérer, et qui avait le tort d'entrer dans ses idées aventureuses, écrivit plusieurs fois à Perez, et le pria de rendre Philippe II favorable aux projets de don Juan. Ces lettres ainsi que celles que don Juan écrivit dans le même but furent mises sous les yeux du roi, qui sans intervenir directement, indiqua le sens des réponses à faire. Perez écrivit à don Juan de rester en Flandre et de garder Escovedo auprès de lui. Grand fut donc l'étonnement du roi et de Perez, quand Escovedo revint brusquement en Espagne au mois de juillet 1577. Philippe conçut les soupçons les plus sinistres, et il aurait pris dès lors quelque mesure contre le secrétaire de don Juan, si Perez n'avait détourné le coup. Une imprudence d'Escovedo le perdit en le brouillant avec le secrétaire d'État. Il découvrit que Perez était l'amant de la princesse d'Eboli, maîtresse de Philippe, et menaça de divulguer cette intrigue au roi. Perez, irrité et poussé par la princesse, songea à se défaire d'Escovedo; il n'eut pas de peine à réveiller les soupçons de Philippe, qui lui ordonna de tuer Escovedo, lui laissant le choix des moyens, pourvu que la chose se fit secrètement. Perez, après avoir deux fois essayé inutilement du poison, eut recours à quelques hommes d'exécution, qui assassinèrent le secrétaire de don Juan le 31 mars 1578. Le meurtre d'un personnage aussi important excita une grande émotion dans Madrid, et les alcades commencèrent des recherches; mais les assassins, protégés et richement payés, prirent la fuite. Perez, quoique soupçonné par la famille d'Escovedo, se croyait parfaitement abrité derrière l'ordre du roi. Il se trompait. Philippe II, qui commençait à le soupçonner d'une ambition désordonnée et à voir en lui un rival favorisé, était décidé à le laisser tomber. Le 28 juillet 1581, Perez et la princesse d'Eboli furent arrêtés. Philippe fit d'abord traiter son ancien ministre avec douceur, et lui rendit même au bout de quelque temps une demi-liberté, mais il conserva contre lui un ressentiment implacable, auquel il donna cours avec une lenteur calculée. Une longue et sévère enquête, commencée au mois de mai 1582, démontra que Perez s'était rendu coupable de beaucoup d'actes de corruption, et se termina en janvier 1585 par la condamnation du ministre à deux ans de détention, à dix ans de bannissement et à une énorme restitution. Cette sentence fut exécutée avec une rigueur qui s'étendit jusqu'à la femme du condamné, Juana Coello, jusqu'à ses sept enfants, et qui avait pour but immédiat de le contraindre à rendre des papiers compromettants pour le roi. Il en rendit en effet une grande partie, mais il retint secrètement les plus graves. Le roi, croyant avoir en main toutes les preuves de sa propre participation au meurtre d'Escovedo, laissa à la justice son cours contre l'exécuteur du crime. Le ministre Vasquez se montra particulièrement impitoyable contre son prédé-

cesseur, dont il craignait peut-être le retour aux affaires. Malgré le désistement du fils d'Escovedo, en 1589, Perez fut interrogé avec une extrême sévérité, et, comme il ne répondait pas, il fut mis à la question, le 22 février 1590.

Moins de deux mois après, et encore brisé par la torture, il parvint à s'enfuir grâce à un pieux artifice de sa femme (20 avril), et gagna l'Aragon où il se mit sous la protection des priviléges de ce royaume. Le procès s'instruisit devant la cour du *justizia mayor* du royaume d'Aragon, et Perez publia pour sa défense un mémoire où il citait les billets originaux du roi. Philippe II, épouvanté du scandale, se hâta de se désister de sa plainte (septembre 1590), mais il ne renonça pas à sa vengeance. Perez acquitté par la haute cour d'Aragon, fut réclamé par le tribunal de l'inquisition (mai 1591), sous prétexte que dans le cours de son procès il lui était échappé des paroles blasphématoires. Rien n'était plus inique que cette poursuite; les Aragonais, exaspérés de cette violation de justice, se soulevèrent, empêchèrent que Perez ne fût remis au tribunal ecclésiastique (24 mai), et le délivrèrent définitivement (24 septembre). Cette insurrection, qui n'alla pas plus loin que la délivrance du prisonnier, fut châtiée par Philippe avec une atroce rigueur et coûta aux Aragonais leurs libertés. Perez se réfugia dans le Béarn, où la princesse Catherine de Bourbon l'accueillit avec bienveillance (novembre). Philippe II, après avoir vainement essayé de l'attirer en Espagne par des promesses hypocrites, tenta à plusieurs reprises de le faire assassiner; mais Perez échappa à tous ces dangers; il entra au service d'Henri IV, et se rendit en Angleterre dans l'été de 1593. Le comte d'Essex lui accorda son amitié, le reçut dans son intimité, et l'admit dans ses parties de plaisir. Ce fut dans ce premier séjour à Londres que Perez publia (1594) ses *Relaciones* sous le nom supposé de *Raphael Peregrino*. Ce livre, composé avec un art infini, produisit en Europe un effet terrible contre Philippe II. Le monarque vindicatif essaya de nouveau de se défaire de Perez. Deux Irlandais reçurent la mission de le tuer; saisis à Londres, ils furent condamnés à mort sur leur aveu. Perez, sur la demande d'Henri IV, revint en France en 1595, et, après avoir échappé à une nouvelle tentative d'assassinat, il passa plusieurs années à la cour bien vu du roi, moins favorisé par Sully, qui ne payait pas exactement la pension de 4,000 écus que Henri IV lui avait donnée. La paix conclue à Vervins (mai 1598) entre la France et l'Espagne porta un coup mortel au crédit de Perez, dont les services étaient dès lors inutiles. Il fit de vains efforts pour rentrer en Espagne après la mort de Philippe II; il ne put obtenir que la mise en liberté de sa femme et de ses enfants. Ses dernières années s'écoulèrent dans une gêne qui alla parfois jusqu'à la détresse. Il mourut à Paris le 3 novembre 1611, et fut enterré dans l'église des Célestins. Sur la demande de sa femme, Juana Coëllo, qui lui survécut, le tribunal de l'inquisition révisa son procès et réhabilita sa mémoire. « Antonio Perez, dit M. Mignet, sans être un des grands ministres de Philippe II, posséda un moment toute la faveur de ce prince, et fut le personnage le plus puissant de la monarchie espagnole. Arrivé trop facilement au pouvoir, il ne sut pas s'y maintenir, et devenu, pour ainsi dire, ministre par voie héréditaire, il se conduisit en véritable aventurier. Passionné, avide, dissipateur, violent, artificieux, indiscret, corrompu, il porta ses déreglements dans une cour aux apparences sévères, troubla de ses agitations un prince habitué à une dignité tranquille, offensa par la rivalité de ses amours et l'audace de ses actions un maître hypocrite, vindicatif et absolu. » Dans la lutte désespérée où le précipitèrent ses excès et ses fautes, il déploya des ressources d'esprit si variées, il montra une telle énergie de caractère, il fut si opprimé, si éloquent, si pathétique, qu'il devint l'objet des plus généreux dévouements et obtint la sympathie universelle. Malheureusement les défauts qui l'avaient perdu en Espagne le décréditèrent en Angleterre et en France, où toujours le même, il compromit jusqu'à sa disgrâce, et mourut dans la pauvreté et l'abandon. » Les *Mémoires* et *Opuscules* de Perez, publiés séparément, furent réunis sous le titre *d'Obras y Relaciones*; Paris, 1598, in-8°. Dalibray les a traduits en français (*Œuvres amoureuses et politiques*); Paris, 1641, in-8°. On trouve dans les manuscrits de la bibliothèque impériale un recueil des *Lettres* de Perez au connétable de Montmorenci, et un traité de politique qu'il composa pour le duc de Lerme, et qui est intitulé : *Étoile polaire des princes, des vice-rois, des conseillers, des gouverneurs, et Avertissements politiques sur l'administration publique et particulière d'une monarchie* (*Norte de principes, virreyes, présidentes, etc.*). L. J.

Antonio Perez, *Memorial et Relaciones*. — Sal. Bermudez de Castro, *Antonio Perez, secretario de Estado del rey Felippe II*; Madrid, 1841. — Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*. — Prescott, *The history of Philip the Second*. — Motley, *The rise of the dutch republic*.

PEREZ (*Antonio*), savant prélat espagnol, né en 1559, à Saint-Dominique de Silos, mort le 1er mai 1637, à Madrid. Il appartenait à l'ordre des Bénédictins, qui le choisit pour vicaire général, et il contribua à ranimer parmi ses confrères le goût des bonnes études. Il occupa successivement les évêchés d'Urgel, d'Ilerda et de Tarragone. Ses principaux ouvrages sont : *Apuntamientos quadragesimales*; Barcelone, 1608, 3 vol. in-4°; — *Pentateuchum fidei*; Madrid, 1620, in-fol.; quelques passages relatifs à l'autorité du pape firent supprimer *tacitement* l'ouvrage, qui est devenu fort rare; — *Commentaria in regulam S. Benedicti*; Lyon, 1624, 2 vol. in-4°.

N. Antonio, *Bibl. Hispana nova*.

PEREZ (*Antoine*), jurisconsulte espagnol, né en 1583, à Alfaro sur l'Èbre, mort à Louvain, le 19 décembre 1672. Emmené à l'âge de douze ans en Belgique par son père, attaché au service de l'infante Isabelle, il étudia le droit dans les universités de ce pays et dans celles de France et d'Italie, et reçut en 1619 la chaire d'Institutes à Louvain; en 1628 il y devint professeur ordinaire de droit civil. Nommé plus tard conseiller du roi d'Espagne, qui lui demanda une consultation sur les prétentions élevées par Louis XIV sur une partie des Pays-Bas, il eut le courage de se prononcer en faveur du roi de France. On a de lui : *Assertiones politicæ aliarumque juris quæstionum resolutiones*; Cologne, 1612, in-4°; — *Tractatus de incendio*; Louvain, 1624, in-12; — *Prælectiones in Codicem Justinianeum*; Louvain, 1626-1651, 3 vol. in-4°; ibid., 1651, in-fol.; Amsterdam, 1653, in-fol.; Cologne, 1661, 2 vol. in-4°; Genève, 1740, 2 vol. in-4°, etc.; — *Institutiones imperiales explicatæ*; Louvain, 1629, 1634, 1643, in-12; Amsterdam, 1647, 1669, in-16, etc.; — *De divo Ivone, jurisconsultorum patrono*; Louvain, 1639, in-16; — *Jus publicum, quo arcana et jura principis exponuntur*; Amsterdam, 1657, in-16; 1682, in-12; Francfort, 1668, in-12; — *Commentarius in XXV Digestorum libros*; Amsterdam, 1669, in-4°.

Foppens, *Bibl. belgica*. — Paquet, *Mémoires*, t. X.

PEREZ (*Le P. André*), théologien et romancier espagnol, né dans le royaume de Léon, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et parvint à la dignité de supérieur du couvent des Dominicains à Madrid. Ses *Sermons*, sa *Vie de saint Raymond de Penafort* sont oubliés; mais on recherche encore à titre de curiosité son roman de *La Picara Justina*, qu'il publia sous le pseudonyme de *François Ubeda*, Toledan (Medina-del-Campo; 1605, in-4°). C'est une faible imitation de *Guzman d'Alfarache*, dénuée d'invention, et écrite dans un style affecté; elle n'est remarquable que par des incidents licencieux assez étranges chez le supérieur d'un couvent. La meilleure édition est celle de Mayans y Siscar (Madrid, 1735, in-4°). N.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*. — Ticknor, *History of spanish literature*, t. III, p. 61.

PEREZ, l'un des premiers missionnaires portugais en Cochinchine, né vers 1635, mort à la fin du dix-septième siècle. Il s'était réuni aux missionnaires français, et fut chargé par l'évêque de Beryhe d'aller à Bengarin et à Jonsalam pour tenter des conversions : il y arriva vers 1671, et écrivit de ce lieu au prélat qui l'avait envoyé des lettres où se trouvent quelques observations intéressantes sur le pays et ses habitants.

L. Lr.

Relation des missions des evêques françois, p. 70.

PEREZ (*David*), compositeur italien, d'origine espagnole, né en 1711, à Naples, mort en 1778, à Lisbonne. Il étudia le contrepoint au Conservatoire de Lorette et devint en 1739 maître de chapelle de la cathédrale de Palerme; ses premiers opéras, *l'Eroismo di Scipione*, *Astartea*, *Medea* et *l'Isola incantata*, furent représentés dans cette ville. De retour à Naples (1749), il y donna *la Clemenza di Tito*, qui eut un brillant succès. Sa réputation d'habileté le fit appeler à Rome, qui accueillit sa *Semiramide* avec enthousiasme, à Gênes, à Turin et enfin à Lisbonne (1752). Attaché à la cour du roi de Portugal, qui lui accorda un traitement annuel de 50,000 fr., il y jouit d'une faveur constante; ses œuvres plaisaient tellement au public qu'on ne se lassait pas de les entendre, notamment *Demofoonte* (1752), *Demetrio* (1752), *Alessandro nelle Indie* (1755) et *Solimanno* (1757). Dans sa vieillesse, Perez perdit la vue, pourtant il ne cessa point de travailler. « Ses compositions, dit M. Fétis, décèlent un artiste exercé dans l'art d'écrire, et l'on y trouve des mélodies d'un beau caractère, » mais il a été trop vanté par ses contemporains. Dans les *Matatini de' morti* (Londres, 1774, in-fol.), il paraît avoir eu un style plus original que dans ses opéras.

Burney, *Hist. of music*. — Choron et Fayolle, *Dict. des Musiciens*. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PEREZ-LAGESSE (*Emmanuel*) (ou Pérès de la Haute-Garonne, baron), né à Agen, le 22 mai 1752, mort à Boulogne, près Saint-Gaudens (Haute-Garonne), en juillet 1833. Avocat avant la révolution, il fut élu député suppléant du tiers état aux états généraux, près le pays de Verdun-rivière, puis en 1792 représentant de la Haute-Garonne à la Convention nationale. Lors du procès de Louis XVI, il conclut pour la réclusion jusqu'à la paix et le bannissement. Vers la fin de 1795 il fut envoyé à l'armée de Sambre et Meuse et dans les départements du nord pour préparer la fusion de la Belgique avec la France. Devenu membre du Conseil des Cinq Cents, dont il fut élu secrétaire (1797), il se prononça pour une amnistie générale et pour des indemnités à donner aux citoyens incarcérés injustement pour délits politiques. Il demanda aussi la restitution des biens enlevés aux hôpitaux, mais que l'exil fût maintenu contre les prêtres ou moines déportés. Il passa en 1798 du Conseil des Cinq Cents au Conseil des Anciens, dont il fut président. Partisan du coup d'État du 18 brumaire, il en profita. Napoléon le fit successivement préfet de Sambre-et-Meuse, officier de la Légion d'honneur, baron de l'empire, etc. En 1814 il rentra dans la vie privée.

Le Moniteur universel. — *Biographie moderne*, 1816. — Arnault, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

PEREZ DU GIEF (*Joachim*), homme politique français, né à Mirande, en 1759, mort vers 1832. Il a été souvent confondu avec le précédent. Il était aussi avocat dans sa province lorsqu'éclata la révolution. Il fut nommé en 1789 député du tiers état de la sénéchaussée d'Auch aux états généraux, puis élu en 1792 par le département

du Gers comme membre suppléant à la Convention nationale et appelé à y siéger en 1795 (an III). Il y accusa Maribon-Montaut « d'avoir au 12 germinal excité les femmes du peuple contre la Convention » et Dartigoyte « de dilapidations et d'avoir causé une effusion inutile de sang ». Il demanda la révision des décrets rendus depuis le 31 mai jusqu'au 9 thermidor an II. Il passa en 1795 an IV au Conseil des Cinq Cents, vota des mesures contre les prêtres réfractaires (1er mai 1796), et parla contre une amnistie des délits politiques (22 décembre). Le 5 janvier 1797 il dénonça les maisons de jeu comme la ruine des familles. Il s'opposa à l'application de la loi du 19 fructidor an V (4 septembre 1792). Sorti du Conseil des Cinq Cents en 1798, il ne cessa qu'en 1822 de remplir des fonctions municipales. H. L—R.

Le Moniteur universel, ann. 1789, ans III, IV, V, VI. — Arnault, *Biographie des Contemporains.*

PERFETTI (*Bernardino*), poëte italien, né le 7 septembre 1681, à Sienne, mort le 1er août 1747. Il fit d'excellentes études chez les Jésuites, et montra dès l'enfance un penchant déclaré pour la poésie. Il occupa à Pise la chaire d'institutes de droit civil et canonique. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une imagination ardente, il parcourut les principales villes d'Italie, improvisant sur toutes sortes de sujets; le mètre qu'il employait de préférence était le vers de huit pieds, et il se faisait accompagner par un joueur de guitare, qui parfois avait peine à le suivre. En 1725, le pape Benoît XIII lui accorda le laurier poétique et le titre de citoyen romain, et Perfetti monta en triomphe au Capitole, aux applaudissements universels. Un recueil de ses vers a été publié par Cianfogni (*Paggi di poesie;* Florence, 1748, 2 vol. in-8°).

Fabroni, *Vitæ Italorum.* — Mazzolari, *Notice* dans les *Vite degli Arcadi.*

PERGAMINI (*Jacopo*), littérateur italien, né à Fossombrone, vivait à la fin du seizième siècle. D'abord professeur en droit à Bologne, il fut ensuite secrétaire des cardinaux Visconti et Scipion de Gonzague. Outre des *Lettres* et des traductions en italien d'Horace et de Sulpice Sévère, on a de lui un traité de grammaire, le meilleur de son siècle, selon Tiraboschi (*Memoriale nella lingua italiana;* Venise, 1602, in-fol.), plusieurs fois réimprimé sous le titre de *Trattato della lingua volgare* (ibid., 1613, 1617 et 1636, in-8°).

Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VII, 2e partie, 409.

PERGOLA (*Ange* DE LA), général italien, mort en 1426, à Bergame. Il était seigneur du château de la Pergola, sur les confins de la Romagne et de la Toscane. Il étudia probablement l'art de la guerre sous Albéric de Barbiano, le restaurateur de la milice italienne et conquit ses premiers grades au service de l'Église. Il commandait une brigade de six cents cavaliers en 1405, alors qu'il marchait au secours des Pisans assiégés par les Florentins; sa petite troupe fut défaite à son entrée en Toscane par Louis de Migliorati. Il s'attacha au duc Philippe-Marie, et avec Carmagnole il plaça ce prince sur le trône de son père. Il excellait à discipliner les troupes, et sa cavalerie passait pour la meilleure de toute la péninsule; néanmoins, dans la guerre qui éclata entre le duc de Milan et les Suisses, il ne put avec six mille chevaux et dix-huit mille fantassins entamer les trois mille montagnards formés en bataillons serrés, et dut, pour les forcer à la retraite, faire mettre ses cuirassiers à terre. En 1424 sa renommée fut justifiée par ses nombreux succès contre les Florentins. Il ramena en 1426 son armée au secours de Brescia assiégée par les Vénitiens, et malgré tous les efforts du marquis d'Este, il réussit à pénétrer jusqu'à cette ville. Mais l'année suivante il ne put empêcher la destruction de la flotte milanaise sur le Pô, et le 11 octobre à Macalo il perdit presque tous ses soldats et ne dut son salut qu'à son héroïque intrépidité. La mort de ce général, dont les talents militaires inspiraient une pleine confiance au duc de Milan, détermina ce dernier à conclure la paix avec ses ennemis. S. RO.

Bern. Corio, *Hist. de Milan.* — C. Giulini, *Suite des Mémoires relatifs à l'hist. de Milan.* — P. Verri, *Hist. de Milan.* — Sismondi, *Hist. des rép. ital.*

PERGOLÈSE (*Jean-Baptiste*), célèbre compositeur italien, né le 3 janvier 1710, à Jesi (États Romains), mort le 16 mars 1736, à Pouzzoles près Naples (1). A l'âge de dix ans il fut conduit à Naples, où il trouva des protecteurs qui le firent entrer au Conservatoire dei Poveri di Gesu-Cristo. D'après M. Fétis, ce ne serait pas dans cet établissement que le jeune Pergolèse aurait été admis, mais au Conservatoire de S.-Onofrio, où il aurait rencontré Gaetano Grecco, habile contrapuntiste, qui, s'intéressant à son nouvel élève, se serait chargé du soin de diriger toutes ses études. Pergolèse n'avait pas encore quitté les bancs de l'école lorsqu'il écrivit pour les Pères de l'Oratoire la musique d'un drame sacré ou oratorio intitulé *San Guglielmo d'Aquitania*, qui est considéré comme son premier ouvrage. Le prince d'Agliano, ayant entendu cet oratorio, chargea le jeune artiste d'écrire pour le théâtre de' Fiorentini la musique de l'intermède *Amor fa l'uomo cieco*, qui fut représenté et n'eut point de succès. Pergolèse ne fut pas plus heureux en donnant ensuite au théâtre San-Bartholomeo un opéra sérieux ayant pour titre *Recimero*. Les critiques du jour, peu disposés

(1) Plusieurs biographes ont dit que ce compositeur avait vu le jour dans la petite ville de Pergola, d'où lui était venu le surnom de Pergolèse. Les uns l'ont fait naître en 1704, les autres en 1707, et ont fixé la date de sa mort en 1737 ou en 1739. Ces erreurs disparaissent devant l'extrait de baptême et l'extrait mortuaire de Pergolèse, qui sont rapportés dans la *Biographia degli Italiani illustri;* Venise, 1834, t. I, pages 186 et 191. On y voit qu'il était fils de Francesco Andreo Pergolèse et de D. Anna Vittoria, son épouse, qu'il fut baptisé le 4 janvier 1710, qu'il était né la nuit précédente à dix heures, et enfin qu'il mourut le 16 mars 1736 et fut enterré le jour suivant dans la cathédrale de Pouzzoles.

en sa faveur, allèrent jusqu'à lui reprocher de faire une vaine parade de science et même de manquer de mélodie. Découragé par ces échecs successifs, Pergolèse se livra presque exclusivement pendant près de deux années à la musique instrumentale et religieuse. Ce fut à cette époque qu'il composa, à la demande du prince Stigliano, l'un de ses protecteurs, trente trios pour deux violons et basse, dont vingt-quatre ont été publiés à Londres et à Amsterdam. Cependant il voulut tenter de nouveau les chances du théâtre, et, en 1730, il écrivit *La Serva padrona*, opéra bouffe qui fut représenté sur la scène San-Bartholomeo. Dans cet ouvrage, le musicien, triomphant de la monotonie de deux personnages presque constamment en présence et d'un orchestre réduit aux simples proportions du quatuor, avait réuni à la mélodie la plus pure, la plus élégante, l'expression la plus heureuse des sentiments qu'il avait à traduire. La partition de *La Serva padrona*, véritable chef-d'œuvre du genre, donna un démenti formel aux détracteurs du talent de Pergolèse; le public l'accueillit avec transport, mais ce succès fut à peu près le seul complet que le compositeur obtint pendant sa vie. Deux autres opéras, *Il Maestro di musica* et *Il Geloso schernito*, qui succédèrent à *La Serva padrona*, ne furent pas goûtés lors de leur apparition, et on ne les apprécia qu'après la mort de l'auteur. Au mois de mai 1734, Pergolèse ayant été nommé maître de chapelle de l'église de Notre-Dame de Lorette, quitta Naples pour aller prendre possession de cette place. L'année suivante, il se rendit à Rome, et y composa pour le théâtre Tordinone *Olimpiade*, opéra sérieux en trois actes. Mais la malveillance qui s'était manifestée aux débuts de l'artiste sur la scène napolitaine l'attendait encore là. Bien que l'*Olimpiade* contînt plusieurs morceaux très-remarquables, notamment deux airs et un duo d'une expression pénétrante, l'ouvrage tomba au milieu des sifflets, et le pauvre compositeur, placé au clavecin pour diriger l'orchestre, eut à subir une insulte matérielle du plus mauvais goût : on eut l'ignominie de lui jeter une orange à la tête. Peu de temps après, Duni, ancien condisciple de Pergolèse au Conservatoire de Naples, qui avait été appelé à Rome pour y écrire un opéra intitulé *Nerone*, fit représenter cet ouvrage dont le mérite était de beaucoup inférieur à celui de l'*Olimpiade*. Par un raffinement de basse cruauté, l'infernale coterie qui poursuivait Pergolèse couronna publiquement Duni; mais ce dernier, animé d'un sentiment de loyale équité, déclara hautement qu'il n'était pas digne de cette ovation, et qu'on se conduisait injustement envers son émule, dont on méconnaissait le génie. Abreuvé de dégoûts, Pergolèse renonça pour toujours à travailler pour le théâtre, et revint à Lorette, où il ne s'occupa plus que de musique d'église. Mais déjà il ressentait les atteintes d'une phthisie pulmonaire qui fit bientôt des progrès. Les médecins ayant décidé qu'un changement de climat était devenu nécessaire, le compositeur s'éloigna de Lorette pour se rendre à Pouzzoles, petite ville située sur le bord de la mer, dans les environs de Naples. Ce fut là qu'il écrivit son célèbre *Stabat Mater* à deux voix, sa belle cantate d'*Orphée*, et son *Salve Regina* qui fut sa dernière production. Pergolèse n'avait pas encore vingt-sept ans lorsqu'en 1736 la maladie qui le consumait l'enleva à son art. A peine eut-il cessé d'exister qu'un revirement s'opéra dans l'opinion que les compatriotes du compositeur avaient manifestée sur ses œuvres. On reprit ses ouvrages sur tous les théâtres. Rome, qui avait rejeté avec dédain son *Olimpiade*, l'accueillit alors avec des transports d'enthousiasme. La réputation de Pergolèse avait grandi à tel point que dans les églises même la foule se pressait pour y entendre la musique de l'auteur du *Stabat Mater*. Plus tard, en 1752, une troupe composée de quelques chanteurs italiens vint à Paris où, à cette époque, le public vivait dans une ignorance presque complète de l'existence des artistes étrangers. Cette troupe fit entendre sur la scène de l'Académie royale de musique, à côté des grands et bruyants ouvrages qu'on y exécutait, plusieurs intermèdes de Pergolèse, dont les gracieuses et spirituelles mélodies excitèrent l'admiration des gens de goût. *La Serva padrona* et *Il Maestro di musica*, traduits en français, furent joués sur les théâtres de la foire. Au concert spirituel, le *Stabat Mater* fut accueilli par d'unanimes applaudissements. Rien enfin ne manqua plus à la gloire de l'artiste, dont la renommée devint bientôt européenne.

Formé à l'école de Naples, dont le style était moins sévère que celui des anciens maîtres de l'école romaine, Pergolèse avait néanmoins reçu de Grecco, disciple de Scarlatti, la tradition d'une harmonie pure et des formes scientifiques. Il suivit d'abord cette tradition, mais plus tard l'expression dramatique lui paraissant devoir être le principal but de l'art, il l'introduisit jusque dans sa musique d'église. Quelques écrivains, le P. Martini entre autres, défendant le caractère religieux des produits de l'ancienne tonalité contre l'envahissement de la musique dramatique, à laquelle les découvertes de Monteverde (*voy.* ce nom) avaient donné naissance, ont reproché au *Stabat Mater* de Pergolèse de contenir des passages qui seraient mieux placés dans un opéra que dans un chant de douleur. Quelque fondée que soit cette critique, on doit reconnaître que les exemples de cette nature sont rares dans l'œuvre du célèbre artiste, et qu'il est peu de compositions religieuses du style concerté qui aient une expression aussi touchante et mieux appropriée au sujet que le premier verset du *Stabat* et le *Quando corpus*. D'ailleurs Pergolèse, en introduisant l'accent des passions humaines dans le sanctuaire, n'avait fait que marcher sur les traces de ses pré-

décesseurs. Ses successeurs ont suivi, comme lui, le penchant de leur époque, et il n'y aurait pas de raison pour qu'on ne fît alors les mêmes reproches à Jomelli, à Haydn, à Mozart, à Cherubini, à Rossini. On connaît de ce compositeur : MUSIQUE D'ÉGLISE : Deux messes, l'une à cinq voix et orchestre, l'autre à dix voix, en deux chœurs, avec orchestre; — *Kyrie cum Gloria;* — Deux *Dixit*, l'un à quatre voix, avec accompagnement de deux violons, alto, basse et orgue, l'autre à deux chœurs et deux orchestres; — *Miserere*, à quatre voix et orchestre; — *Confitebor*, à quatre voix; — Deux *Domine ad adjuvandum*, l'un à quatre voix, l'autre à cinq; — *Laudate*, à cinq voix et orchestre; — Deux *Lætatus*, le premier à cinq voix, et le second à voix seule avec instruments; — *Dies iræ*, pour soprano et contralto, deux violons, alto et basse; — *Stabat Mater*, pour soprano et contralto, avec accompagnement de deux violons, alto et basse; — *Salve Regina*, à voix seule, avec accompagnement de deux violons, alto, basse et orgue; — OPÉRAS : *Amor fa l'uomo cieco*, opéra bouffe en un acte; — *Recimero*, opéra sérieux, en trois actes; — *Adriana in Siria*, trois actes; — *Flaminio*, trois actes; — *Sallustia*, trois actes; — *La Serva padrona*, intermède en un acte; — *Il Maestro di musica;* — *Lo Frate enamorato*, trois actes; — *Il Prisoniere superbo*, trois actes; — *I Geloso schernito;* — *La Contadina;* — *L'Olimpiade*, opéra sérieux en trois actes; — *San Guglielmo*, drame religieux en deux parties. — MUSIQUE DE CONCERT ET DE CHAMBRE : *Orphée*, cantate à voix seule avec accompagnement d'orchestre; — cinq autres cantates pour voix de soprano, avec accompagnement de clavecin; — trente trios pour deux violons, violoncelle, et basse continue pour le clavecin; — un concerto de violon, etc.

Dieudonné DENNE-BARON.

Boyer, *Notice sur Pergolèse*, dans le *Mercure de France*, juillet 1772. — Gerber, *Historisch-Biograph. Lex. des Tonkünstler*. — Choron et Fayolle, *Dict. hist. des Musiciens*. — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*. — Patria, *Hist. de l'art musical en France*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. Ier.

PERI (*Jacques*), compositeur italien, né à Florence, dans la seconde moitié du seizième siècle (1), fut un des musiciens dont le génie eut de l'influence sur la transformation de l'art qui s'opéra à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, en participant à la création du drame lyrique. Originaire d'une famille noble, Jacques Peri, entraîné par son penchant pour la musique, étudia le chant, le clavecin et la composition sous la direction de Christophe Malvezzi, de Lucques. A cette époque, la protection éclairée que les Médicis accordaient aux lettres et aux arts avait fait de Florence et de Rome le centre des gens de goût et des hommes les plus distingués de l'Italie. Vers 1580, se trouvait réunie à Florence une société de nobles, de savants et d'artistes, parmi lesquels on remarquait Jean Bardi, comte de Vernio, Jacques Corsi, Vincent Galilée, le poète Rinuccini, les musiciens Caccini et Emilio del Cavaliere. Jacques Peri faisait partie de cette réunion. Ce fut là que le drame musical prit naissance. Galilée fit d'abord entendre chez le comte de Vernio, l'épisode du *Comte Ugolin*, dont il avait fait une sorte de récitatif accompagné d'instruments. A ce premier essai succéda, en 1590, une espèce de drame musical intitulé *Il Satiro*, d'Emilio del Cavaliere, et *La Disperazione di Fileno*, du même compositeur. En 1594, à la demande de Jacques Corsi, Peri mit en musique la *Dafne*, pastorale de Rinuccini. Ces divers ouvrages, ainsi qu'une autre pastorale, *Il giuoco della Cieca*, représentée l'année suivante, excitèrent la plus vive admiration, car ils imprimaient à l'art une nouvelle direction. Si la mélodie était faible de rhythme et n'offrait pour ainsi dire qu'un récitatif mesuré, elle ne manquait ni d'accent ni d'expression. Le chant était soutenu par des instruments qui amenaient une variété d'effets en faisant entendre de temps en temps des ritournelles (1). Le succès qu'obtint la pastorale de *Dafne* encouragea Rinuccini à écrire bientôt après la tragédie lyrique de *La Mort d'Euridice*, qu'il confia à Peri et à Caccini. Cet ouvrage, dont la musique est en grande partie de Peri, fut représenté à Florence, en 1600, à l'occasion du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV, roi de France; il fut imprimé la même année, et, dans la préface, Peri a lui-même indiqué le nom des personnes qui chantèrent les principaux rôles ou qui jouèrent des instruments pour l'accompagnement. Telles furent les premières tentatives du drame lyrique, que le génie inventif de Claude Monteverde (*voy.* ce nom) ne tarda pas à pousser plus loin. Vers 1601, peu de temps après l'apparition de son *Euridice*, Peri entra au service du duc de Ferrare, en qualité de maître de chapelle; les auteurs ne fournissent aucun renseignement sur la fin de la carrière de cet artiste. D. DENNE-BARON.

Gerber, *Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler*. — Choron et Fayolle, *Dict. historique des Musiciens*. — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*.

PERI (*Gian-Domenico*), poète italien, né vers 1590, à Arcidosso, près de Sienne. Ses parents étaient de pauvres laboureurs, et lui-même prit un tel goût à la vie des champs que, malgré les offres les plus séduisantes, il ne cessa jamais de garder les troupeaux. Sa vie s'écoula dans les montagnes, au milieu des pâtres qui l'avaient rendu poète en lui récitant des vers de l'Arioste.

(1) On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort.

(1) Un *clavecin*, une *guitare* espagnole, un *chitarone* ou grande guitare, des *luths* de différentes grandeurs, une *lyra* ou grande viole à treize cordes, étaient les instruments qui composaient l'orchestre de ces premiers essais de musique dramatique.

Une fois pourtant il parut à la cour du grand-duc, et n'accepta de lui d'autre grâce que celle de donner tous les ans quelques boisseaux de blé à sa famille. On a de lui deux poëmes intitulés : *Il Mundo desolato* et *Fiesole distrutta* (Florence, 1619, in-4°).

Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VIII.

PERIANDER (*Gilles*), poëte latin, né vers 1545, à Bruxelles. D'après une conjecture assez probable, il traduisit par des équivalents grecs son nom flamand d'*Omma* (*circum virum*). Après avoir fait ses humanités à Vilvorde, sous la conduite d'Antoine Sylvius, il passa en Allemagne, reçut à Bâle un bon accueil d'Oporin, et s'arrêta quelque temps à Francfort. En 1568 il se trouvait à Mayence. Il mourut avant l'âge de vingt cinq ans, et l'on ignore s'il embrassa l'état ecclésiastique. On a de lui : *Noctuæ speculum;* Francfort, 1567, in-12, fig.; cette version en vers élégiaques n'est pas, comme le croyait l'auteur, la première qu'on ait donnée du roman de *Tiel Ulespiegel*, puisqu'on en connaît une plus ancienne publiée en 1558; — *Germania ;* ibid., 1567, in-12 ; répertoire historique compilé d'après les poëtes contemporains ; — *Horti tres amœnissimi ;* ibid., 1567, in-8° : extraits des poëtes italiens, allemands et français ; — *Nobilitas Moguntinæ diœcesis*; Mayence, 1568, in-8°, pl.

Freytag, *Apparatus litterarum*, III, 453-461. — Paquot, *Mémoires*, VII.

PÉRIANDRE (Περίανδρος), tyran de Corinthe, fils et successeur de Cypselus, régna, suivant la chronologie la plus probable, de 625 avant J.-C. à 585. Son histoire dans Hérodote est intéressante, mais elle est évidemment fondée sur des traditions peu authentiques. Périandre, fils de ce Cypsélus qui avait renversé dans Corinthe l'aristocratie dorienne, poursuivit la même politique. On raconte qu'il fit demander à Thrasybule, tyran de Milet, quels étaient les meilleurs moyens de se maintenir au pouvoir. Thrasybule conduisit le messager dans un champ de blé et coupa les épis qui s'élevaient au-dessus des autres. Périandre, comprenant ce geste symbolique, fit périr, exila ou dépouilla beaucoup de nobles corinthiens; il s'attacha du reste à gouverner la masse de ses sujets avec équité et douceur. Il encouragea le commerce, les arts, les lettres, la philosophie. Dans ses rapports avec les autres États, il se ménagea l'alliance des tyrans, et en entretenant une forte armée et une flotte puissante il fit respecter et craindre Corinthe. Sans rechercher la guerre, il la fit plusieurs fois avec succès et s'empara d'Épidaure et de Corcyre. Malgré l'habileté et l'énergie de son gouvernement, il ne fonda pas un pouvoir durable ; les malheurs de sa vie domestique rejaillirent sur sa politique. Il avait épousé Melissa, fille de Proclès, tyran d'Épidaure. Il aimait passionnément cette femme qui lui avait donné deux fils, Cypsélus et Lycophron ; mais dans un moment de jalousie, causée par les calomnies de quelques courtisans, il la frappa mortellement. Ce crime remplit de remords le reste de sa vie, et le réduisit à un état mental voisin de la folie. Ce ne fut pas sa seule punition. Son plus jeune fils, Lycophron, instruit de la véritable cause de la mort de Melissa, montra au meurtrier une horreur qui attrista profondément le vieux tyran. Celui-ci employa tour à tour la douceur et la sévérité pour ramener son fils à de meilleurs sentiments à son égard, et n'y réussissant pas, il l'exila dans l'île de Corcyre. Le fils qui restait à Périandre, Cypsélus, était incapable de régner. Le tyran, accablé par l'âge, fit dire à Lycophron de venir occuper le trône de Corinthe ; mais ce prince déclara qu'il n'habiterait jamais la même ville que son père, et Périandre fut réduit à promettre qu'il irait finir ses jours à Corcyre. Les habitants de l'île, craignant la présence d'un cruel tyran, imaginèrent pour l'obliger à rester à Corinthe, de tuer son fils. Ce moyen coupable et insensé eut les conséquences que les Corcyréens auraient dû attendre. Périandre punit de mort les meurtriers de Lycophron, et envoya trois cents enfants de l'île à Alyattes, roi de Lydie, pour en faire des eunuques. Heureusement le vaisseau qui les portait relâcha à Samos, et les Samiens délivrèrent ces infortunés. Périandre mourut peu après de chagrin. Suivant Diogène Laerce, dont le récit ne mérite aucune confiance, il périt d'une mort violente et volontaire. Le même auteur rapporte que le tyran de Corinthe composa un poëme didactique de plus de deux mille vers; il cite aussi de lui et de Thrasybule des lettres évidemment apocryphes. Périandre est généralement compté parmi les sept sages de la Grèce.

Il ne faut pas le confondre avec Périandre, tyran d'Ambracie, qui vivait à la même époque et qui était aussi de la famille des Cypsélides. L. J.

Hérodote, I, 20, 23, 24 ; III, 48-53 ; V, 92, 94, 95. — Diogène Laerce, I, 96. — Aristote, *Politica*, III, 13 ; V, 6, 9, 10, 11. — Strabon, VII, 316 ; XIII, 600. — Thucydide, I, 24. — Pline, *Hist. Nat.*, III, 23. — Athénée, XIII, 589. — Élien, *Var. historiæ*, II, 41. — Aulu-Gelle, XVI, 19. — Plutarque, *Solon*, 4 ; *Convivium VII sap.* — Suidas, au mot Περίανδρος. — Clinton, *Fast. hellenici*. — Ot. Müller, *Die Dorier*, t. I.

PÉRIAUX (*Pierre*), littérateur français, né le 19 décembre 1761, à Asnières, près Bayeux, mort le 15 décembre 1836, à Rouen. Il quitta la carrière du commerce pour entrer dans une imprimerie, et en 1795 il créa à Rouen un établissement typographique qu'il exploita lui-même jusqu'en 1826, où il le céda à son fils Nicétas. Il était membre de l'Académie de Rouen et de plusieurs autres sociétés provinciales. On a de lui : *Manuel métrique ;* Rouen, 1800, in-18 ; 3e édit., 1833, in-12 ; — *Éléments d'arithmétique ;* ibid., 1804, in-8° ; — *Recueil du bulletin des armées françaises en Allemagne et en Italie ;* ibid., 1806, in-8° ; —

Carte du département de la Seine-Inférieure; ibid., 1806, in-8°, exécutée avec des caractères mobiles; — *Dictionnaire des rues et places de Rouen;* ibid., 1819, in-8°. Il a aussi publié depuis 1796 jusqu'en 1825 l'*Almanach de Rouen et du département*, continué par son fils.

Ch. Stabenrath, *Notice sur P. Periaux;* Rouen, 1838, in-8°. — Frère, *Bibliogr. normande*, II.

*PÉRICAUD (*Marc-Antoine*), bibliographe français, né le 4 décembre 1782, à Lyon. Il fit ses études dans sa ville natale et fut admis au barreau. Au mois de mars 1827 il remplaça Poupard en qualité de conservateur de la bibliothèque de Lyon. Il est membre d'un grand nombre d'académies françaises et étrangères. Depuis longtemps il a consacré ses loisirs à l'histoire et aux antiquités de sa province, et ses travaux en ce genre sont aussi remarquables par l'exactitude que par l'intérêt. Nous citerons de lui : *Ciceroniana;* Lyon, 1812, in-8°; — *Essai sur Martial, ou Épigrammes de ce poëte imitées en vers français;* ibid., 1816, in-8°; — *Calendrier de Thémis* (1821) et *Calendrier des Muses* (1822); — (avec Breghot du Lut) *Notice bibliographique sur les éditions et sur les traductions de Cicéron;* Paris, 1825, in-8°, extr. du t. Ier des *Œuvres de Cicéron*, publiées par M. Leclerc; — *Notice sur la bibliothèque de Lyon;* Lyon, 1827, in-8°; 4e édit., 1834; — *Tablettes chronologiques pour servir à l'histoire de Lyon*, depuis 1700 jusqu'en 1835; ibid., 1831-1836, 6 part. in-8°, extr. de l'*Almanach de Lyon;* — *Variétés historiques, biographiques et littéraires;* ibid., 1837-1838, in-8°; — (avec Breghot du Lut) *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire;* ibid., 1839, gr. in-8°; — *Notes et Documents pour servir à l'histoire de Lyon;* ibid., 1839-1845, 4 part. in-8°, extr. de l'*Annuaire de Lyon et du Rhône;* — *Bibliographie lyonnaise du quinzième siècle;* ibid., 1851, 2 vol. in-8°. M. Péricaud est encore l'auteur d'une série de *Notices historiques* destinées à faire partie d'une *Biographie des archevêques de Lyon*, et qui depuis 1820 ont paru tirées à un petit nombre d'exemplaires. Il a aussi traduit l'*Octavius* de Minucius Felix (1823, in-8°), le *Plaidoyer pour Servius Sulpicius* d'Aonius Palearius (1826) et *Les Philosophes en contradiction* d'Hermias (1831). Seul ou en société il a publié ou fait réimprimer d'anciens ouvrages, tels que les *Œuvres du P. du Cerceau* (1828, 2 vol. in-8°), le *Précis de l'histoire de Lyon* (1835, in-8°), attribué à Thomas, et des *Fragments extraits de l'Histoire du P. de Colonia* (1850). Enfin il a fourni des articles aux recueils et journaux de son département, ainsi qu'à *La France littéraire*, à la *Biographie universelle*, au *Bulletin du bibliophile*, au *Moniteur de la librairie*, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*

PÉRICLÈS (Περικλῆς), célèbre homme d'État athénien, né en 499 avant J.-C., mort en 429 avant J.-C. Il était fils de Xanthippe et d'Agariste, et appartenait par sa mère à l'illustre famille des Alcméonides. L'excellente éducation qu'il reçut de son maître Pythoclide développa les dons heureux qu'il tenait de la nature. Il remplit avec distinction les devoirs militaires imposés à tout citoyen d'Athènes. On assure que, malgré son éloquence sans égale, il hésita longtemps à se produire devant le peuple, soit par l'effet d'un caractère réservé, soit qu'il craignît l'ostracisme, auquel n'échappaient guère les chefs de parti. Au moment où il débuta dans la carrière politique, Thémistocle, banni par un vote du peuple et compromis dans les coupables intrigues de Pausanias, était forcé de se réfugier en Asie; Cimon, débarrassé de ce rival, et restant bientôt, par la mort d'Aristide, le chef incontesté du parti oligarchique ou conservateur, achevait de former la ligue des villes ioniennes et insulaires sous la présidence d'Athènes, et dirigeait contre l'empire des Perses toutes les forces de cette confédération. Maintenir à l'intérieur la constitution de Clisthène modifiée par Aristide, c'est-à-dire avec l'admissibilité de tous les citoyens aux fonctions publiques, à l'extérieur conserver l'alliance spartiate, tel fut le double but que Cimon poursuivit avec l'avantage que lui donnaient son génie militaire, ses richesses, son caractère franc, ouvert, généreux. Le parti contraire voulait réformer la constitution de Clisthène dans un sens démocratique, et substituer à l'alliance spartiate, regardée comme onéreuse et stérile, une ligue avec d'autres villes de la Grèce, qui aurait donné sur terre aux Athéniens la supériorité qu'ils avaient déjà sur mer. Périclès consacra à ce parti son talent et l'influence qu'il tenait de sa haute naissance; il le guida et le modéra. Quoique défenseur de la cause populaire, il fut, suivant la juste remarque de M. Grote, absolument exempt des artifices que l'on attribue aux démagogues. Infatigable dans son attention aux affaires publiques, il se mêlait peu à la foule, évitait avec dédain les faciles moyens de popularité, et ne paraissait à la tribune qu'à de rares et solennelles occasions. Même dans la suite, quand il gouverna Athènes avec une autorité presque absolue, il continua de vivre d'une manière simple et retirée dans l'intimité de quelques philosophes, Anaxagoras, Protagoras, Zénon, du musicien Damon, du grand artiste Phidias, et d'une femme, Aspasie, aussi remarquable par son esprit que par sa beauté. L'économie de Périclès, qui contrastait avec la prodigalité de Cimon, ses opinions philosophiques qui choquaient la superstition du pauvre aussi bien que celle du riche, et sa réserve un peu hautaine lui nuisirent plus tard; mais à ses débuts on les remarqua moins, ou on les lui pardonna plus facilement. Assisté d'Éphialte, qui, avec moins de

modération, avait les mêmes idées, il commença, vers 468, une opposition qui se manifesta surtout par des accusations contre les magistrats sortant de charge. Cimon lui-même fut mis en jugement vers 463. Le parti oligarchique, qui avait encore la majorité, obtint sans peine l'acquittement de son chef, et décida peu après, malgré la vive opposition d'Éphialtes, les Athéniens à envoyer une armée commandée par Cimon au secours des Spartiates, alors en guerre avec leurs hilotes révoltés. Cette intervention, qui semblait devoir resserrer l'alliance des deux villes, en amena la rupture. Les Spartiates, se défiant de leurs auxiliaires les renvoyèrent injurieusement, et les Athéniens, dans l'indignation que ce traitement leur causa, votèrent l'ostracisme de Cimon. Périclès et Éphialtes, dès lors assurés de la majorité, exécutèrent leurs projets de réforme (461). Jusque-là les corps qui exerçaient le pouvoir politique, l'aréopage et le conseil des cinq cents, avaient aussi possédé le pouvoir judiciaire; Périclès et Éphialtes le leur retirèrent, excepté pour les cas d'homicide, qui restèrent à l'aréopage, et le confièrent à des *dicastes* ou *jurés*, choisis au sort parmi tous les citoyens qui n'étaient frappés d'aucune incapacité légale. Cette mesure était d'autant plus importante, que tous les fonctionnaires publics pouvant être mis en jugement pour prévarication et abus de pouvoir, les actes du gouvernement se trouvaient ainsi sous le contrôle direct du peuple. Périclès et Éphialtes complétèrent leur réforme judiciaire par la création de deux commissions; l'une de sept magistrats (nomophylaces) chargés de s'opposer à toute proposition ou mesure contraire aux lois existantes; l'autre, beaucoup plus nombreuse, celle des thesmothètes, devait proposer au peuple la révision des lois qui lui paraissaient défectueuses. L'établissement des jugements par le jury avec les deux institutions accessoires des nomophylaces et des thesmothètes, était sagement entendu pour l'exercice sincère et impartial de la justice; cependant il a été sévèrement blâmé par des historiens qui le comprenaient mal, et qui avaient le tort de prendre à la lettre les plaisanteries d'Aristophane. Sans doute l'institution du jury, c'est-à-dire la substitution de simples citoyens sans aucune science légale, à des juges de profession, n'est pas exempte d'inconvénients, mais elle a aussi des avantages, puisque les peuples modernes les plus éclairés l'ont adoptée. Quant au reproche fait à Périclès d'avoir corrompu la démocratie en payant les dicastes, il n'est pas sérieux. L'indemnité accordée aux jurés, et qui ne dépassa jamais trois oboles par jour, les dédommageait à peine de leur perte de temps.

Le parti oligarchique, exaspéré d'une réforme si funeste à ses intérêts, fit assassiner Éphialtes. Ce crime n'intimida pas Périclès. Resté seul chef du parti démocratique, il poursuivit la même politique avec autant de fermeté que de bonheur. De brillants succès marquèrent les premières années de son administration. L'acquisition de Mégare comme alliée, une guerre avantageuse contre Corinthe et Égine furent les premiers pas vers cette domination de la Grèce continentale qu'ambitionnaient les Athéniens, déjà maîtres de la mer. Sparte voyait ces progrès avec jalousie, et pour attaquer Athènes n'attendait que d'être débarrassée de la révolte des hilotes. Dans cette prévision, Périclès proposa de joindre la ville à la mer par deux remparts, l'un de quarante stades (7,560 mètres), l'autre de trente-cinq (6.615 mètres), de manière à ne former d'Athènes, du Pirée et de Phalère, qu'une place forte, capable de résister par terre à toutes les armées du Péloponèse, et ayant du côté de la mer toute sa liberté d'action. Ce projet souleva le parti oligarchique, qui y vit un défi jeté aux Spartiates. Ceux-ci, de leur côté, y virent un motif de guerre et franchirent l'isthme de Corinthe avec des forces considérables. La situation d'Athènes était dangereuse, et si les amis de Cimon avaient fait cause commune avec l'ennemi, il est douteux qu'elle eût pu résister à leurs efforts réunis. Le patriotisme de Cimon (*voy.* ce nom) conjura ce péril. Les Athéniens furent vaincus à Tanagra (457); mais cette journée, quoique malheureuse, eut pour eux des résultats avantageux. Les bons citoyens comprirent la nécessité de suspendre leurs inimitiés, et Périclès se hâta de proposer le rappel de Cimon, qui fut immédiatement voté. L'effet de cette réconciliation ne se fit pas attendre. Dans l'enthousiasme causé par l'union des partis, les Athéniens, sous les ordres de Myronides, marchèrent contre les Béotiens et remportèrent la victoire décisive d'Œnophyta, qui leur donna une suprématie incontestée sur tout le pays compris entre l'isthme de Corinthe et le défilé des Thermopyles. L'achèvement des longs murs et la reddition d'Égine suivirent de près. La trêve de cinq ans conclue avec les Spartiates par l'influence de Cimon, la convention faite avec les Perses pour la cessation des hostilités, aux termes les plus avantageux pour les villes d'Ionie et les îles de la mer Egée, permirent aux Athéniens de poursuivre leur projet d'empire sur toute la Grèce. Le siége de la confédération ionienne fut transféré de Délos à Athènes, et les villes qui en faisaient partie durent payer un tribut à la cité souveraine. Sur mer, les Athéniens n'avaient pas de rivaux; sur terre, alliés suzerains de Mégare, de la Béotie, de la Phocide, de la Locride, de l'Achaïe et de Trézène, ils égalaient les Spartiates; mais leur population était évidemment insuffisante pour maintenir cet empire formé trop vite et qui devait s'écrouler au moindre accident. Ils eurent le tort de ne pas ménager les susceptibilités de leurs alliés, et le mécontentement contre la domination athénienne produisit une révolte en Béotie. Le général Tolmidès eut mission de la réprimer. Malgré les sages avis de Pé-

riclès on ne lui donna qu'un faible corps de troupes, et il fut vaincu et tué près de Coronée. Jamais défaite n'eut de suites plus désastreuses. En quelques jours, de toutes leurs possessions au delà de l'isthme il ne resta aux Athéniens que l'Attique, qui fut bientôt envahie par les Spartiates. Périclès obtint, peut-être à prix d'argent, la retraite des ennemis; mais il pensa qu'il était inutile de continuer la lutte pour garder quelques débris d'un empire écroulé. Il conclut donc, au commencement de 445, avec Sparte et ses alliés une trêve de trente ans, par laquelle les Athéniens, renonçant à la suprématie sur la Grèce continentale, abandonnèrent toutes les positions qu'ils avaient encore dans le Péloponèse. Il leur restait l'empire de la mer.

Les malheurs qui avaient suivi la défaite de Coronée n'étaient pas imputables à Périclès; cependant ils étaient un échec pour sa politique, et l'opposition du parti aristocratique, des nobles et honnêtes gens, comme ils s'appelaient eux-mêmes, devint extrêmement vive. Thucydide, fils de Milésias, en était le chef depuis la mort de Cimon. Il reprochait à Périclès d'avoir transféré de Délos à Athènes le trésor de la ligue ionienne, et de détourner cet argent de sa destination, c'est-à-dire de la guerre contre les Perses, pour l'employer aux embellissements d'Athènes. Périclès répondait que les villes d'Ionie et les îles de la mer Égée, en se confédérant sous l'hégémonie d'Athènes, avaient pour but de se soustraire à la domination des Perses et d'assurer la sécurité de leur commerce maritime; que ce but était parfaitement atteint, que l'Ionie était délivrée des Perses, et qu'une flotte athénienne protégeait la mer Égée, où pas un vaisseau de guerre perse ou phénicien n'aurait osé s'aventurer. Ainsi les confédérés obtenant au prix d'un faible tribut tout ce qu'ils avaient espéré de la ligue de Délos, n'avaient pas à s'occuper de l'usage que les Athéniens faisaient de cet argent. Pouvait-on mieux l'employer qu'en rendant la ville d'Athènes un objet d'admiration et de respect pour ses alliés et ses rivaux, en augmentant ses fortifications, en l'ornant de beaux édifices, et en donnant à ses fêtes une splendeur sans égale par le concours de la musique et de la poésie? Ces arguments plaisaient au peuple, mais ne désarmaient pas l'opposition. Pour en finir avec cette lutte intestine, il fallut recourir à la ressource ordinaire, l'ostracisme. Le peuple appelé à se prononcer entre les deux adversaires vota l'exil de Thucydide. Cet événement, qui eut lieu vers 443 ou 442, donna à Périclès la liberté de réaliser les projets qui ont fait de son époque un des plus grands siècles, le plus grand peut-être, de l'art et de la poésie. Une ville régulière dont le plan avait été tracé par Hippodamus de Milet, s'éleva sur l'emplacement du Pirée; un nouveau mur parallèle au premier rempart du Pirée compléta le système de défense qui joignait Athènes à la mer; l'Acropole se couvrit de bâtiments dont la perfection n'a jamais été égalée. En quelques années l'Odéon, théâtre pour les représentations musicales et poétiques, le Parthénon, ou temple d'Athéné, et les Propylées furent achevés. On commença la restauration ou la reconstruction de l'Erechthéion (temple d'Athéné Polias, patrone de la ville), et on poussa activement la construction d'un magnifique temple destiné à la célébration des mystères d'Eleusis. Ces travaux, dirigés par des architectes éminents, Ictinus, Callicratès, Corœbus, Mnésiclès et autres, s'exécutaient sous la surintendance de Phidias, le plus grand statuaire de tous les temps. La peinture avec Polygnote égalait les merveilles de la sculpture, et la poésie avec Sophocle et Euripide figurait dignement dans ce concours de chefs-d'œuvre. Les magnifiques constructions élevées dans un espace d'une douzaine d'années (444-432) ne coûtèrent pas moins de 3,000 talents (1) (18,000,000 fr.), somme minime, si l'on estime les résultats obtenus, mais prodigieuse, si l'on songe aux ressources et à la population d'Athènes. Le trésor de l'Acropole et l'accroissement du revenu suffirent à cette dépense. Le revenu y compris le tribut de 600 talents payés par les alliés s'élevait à un peu plus de 1,000 talents (6,000,000 fr.). Sur cette somme Périclès, après avoir pourvu aux besoins de l'État, à l'entretien de la flotte de la mer Egée, à la construction de nombreuses trirèmes, au payement des jurés, à la célébration des fêtes publiques, trouvait de quoi suffire à tous les frais des embellissements d'Athènes; et il ménageait même une réserve annuelle, qui, déposée dans l'Acropole, s'elevait à 6,000 talents au commencement de la guerre du Péloponèse (2).

L'administration de Périclès était donc aussi économe que magnifique; elle aurait été tout à fait irréprochable, s'il avait consulté les alliés sur l'emploi de leur tribut. En disposant sans leur assentiment d'un argent qu'ils avaient destiné à un autre usage, on leur faisait trop sentir qu'ils n'étaient que des sujets, et on fomentait en eux un mécontentement qui pouvait être fatal à l'empire maritime d'Athènes. Déjà en 440 la plus puissante des îles alliées, et une de celles qui étaient exemptes de tribut, Samos, refusa formellement d'obéir aux ordres de la ville suzeraine. Une flotte de cent vingt vaisseaux commandée par dix stratéges au nombre

(1) Elles auraient coûté bien davantage, si l'on admettait avec Philochorus, cité par Harpocration, que les Propylées seuls coûtèrent 2,000 talents; mais ce chiffre paraît exagéré.

(2) Pour bien comprendre ce budget athénien, il faut tenir compte de la population de l'Attique, qui était de 500,000 personnes environ, et se décomposait ainsi.

Athéniens.	90,000
Étrangers domiciliés. .	45,000
Esclaves.	365 000

Il faut aussi se rappeler que les métaux précieux valaient alors à peu près trois fois plus qu'aujourd'hui; par conséquent tous les chiffres que nous avons donnés doivent être triplés.

desquels étaient Périclès lui-même et le poète Sophocle, mit le siége devant Samos, qui capitula après une résistance de neuf mois. Cette révolte n'eut pas d'autres conséquences, mais elle montra aux Athéniens les dangers qui menaçaient leur empire. A peine Samos s'était-elle soulevée que le satrape de Sardes Pissuthnès avait fait les préparatifs d'une guerre maritime contre les Athéniens, et que la ligue du Péloponèse avait délibéré si elle n'interviendrait pas en faveur des Samiens. La prise de Samos prévint l'exécution de ces projets de guerre. Périclès, de retour à Athènes, prononça l'oraison funèbre des Athéniens morts au siége de Samos. Rien ne troubla la tranquillité des cinq années suivantes; mais en 434 s'accomplit dans l'île de Corcyre un événement, cause indirecte de la plus terrible guerre qui eût encore ravagé le monde grec. Cette île, colonie émancipée de Corinthe, se brouilla avec sa métropole à cause de la ville d'Épidamne. Il s'en suivit une guerre où les Corcyréens eurent d'abord l'avantage. Craignant malgré leur premier succès de ne pas pouvoir résister à une ville aussi puissante que Corinthe, ils demandèrent à être admis au nombre des alliés d'Athènes. Leur situation géographique et leur marine rendaient leur adjonction extrêmement importante : ils firent valoir cette raison devant l'assemblée du peuple où se discutait leur proposition. Ils représentèrent qu'une guerre entre Athènes et la ligue du Péloponèse était inévitable, que les Athéniens par des concessions la retarderaient sans la prévenir, qu'il valait mieux prendre les devants, et qu'en s'adjoignant la puissante marine de Corcyre, ils effrayeraient peut-être assez leurs ennemis pour les détourner de la guerre, que, dans tous les cas, ils se donneraient toutes les chances favorables pour cette lutte qui devait décider de l'empire de la Grèce. Les députés corinthiens firent valoir de leur côté la bienveillance que Corinthe avait montrée à l'égard d'Athènes, lors de la révolte de Samos; ils conclurent en disant que les Athéniens tant qu'ils seraient en bons termes avec les Corinthiens, étaient assurés de la paix, mais qu'une rupture avec Corinthe serait regardée comme une déclaration de guerre à toute la confédération du Péloponèse. Malgré cette perspective menaçante, les Athéniens, sur la proposition de Périclès, votèrent qu'ils défendraient Corcyre contre toute agression de Corinthe. Le cas prévu dans le vote se réalisa promptement. Les Corinthiens attaquèrent Corcyre et furent repoussés par une escadre athénienne; ils se vengèrent en poussant à la révolte Potidée, ville alliée d'Athènes. Une autre cause de conflit se joignit à ce premier cas de guerre. Les Athéniens, irrités contre les Mégariens, qui, après avoir recherché leur alliance, les avaient abandonnés, rendirent un décret qui défendait à tout habitant de Mégare, sous peine de mort, de faire le commerce soit avec Athènes, soit avec une ville alliée. Cette prohibition, qui exposait la malheureuse ville dorienne à périr de famine, était fondée sur ce que les Mégariens avaient donné asile à des esclaves fugitifs des Athéniens, et s'étaient approprié une portion de territoire laissée indécise entre les deux États et même des terres appartenant au temple d'Éleusis. Périclès fut l'instigateur de ce décret (1). Sur les plaintes des Mégariens et des Corinthiens, les Spartiates décidèrent qu'ils poursuivraient par les armes le redressement des griefs de leurs alliés (novembre 432), et ils convoquèrent un congrès général des états doriens. Le congrès vota la guerre à une grande majorité (janvier 431) en proclamant qu'il fallait délivrer les Grecs du despotisme athénien.

Lorsque la nouvelle de cette grave décision parvint à Athènes, la situation de Périclès était affaiblie. Le parti oligarchique ne lui avait jamais pardonné; le parti démocratique commençait à le délaisser pour suivre des orateurs plus ardents. Sa longue possession du pouvoir excitait des jalousies qui, habilement exploitées par ses adversaires, pouvaient lui devenir fatales. Déjà dans les deux années précédentes, 433, 432, ses plus chers amis, Phidias, Anaxagoras, Aspasie elle-même avaient été frappés, et ces attaques détournées en annonçaient une plus directe Les Spartiates, connaissant les embarras politiques du grand chef de la démocratie athénienne, débutèrent dans leurs agressions par la plus singulière démarche. Sous prétexte que Périclès appartenait par sa mère à la famille des Alcméonides, qui, un siècle plus tôt, s'était rendue coupable d'un sacrilége à l'égard de la déesse Athéné (*voy.* CLISTHÈNE et CYLON), ils réclamèrent son expulsion d'Athènes. A cette étrange demande les Athéniens répondirent que les Spartiates avaient commis récemment deux faits analogues à ceux des Alcméonides, et qu'avant de poursuivre chez les autres la violation du

(1) Ses ennemis répandirent à ce sujet des calomnies assez futiles, dont Aristophane s'est fait l'écho dans ses *Acharniens*. D'après ce poëte comique, trop complaisamment suivi par Plutarque, « des jeunes gens ivres vont à Mégare et enlèvent la court sane Simétha; les Mégariens, piqués au vif, prennent leur revanche en enlevant deux courtisanes d'Aspasie (Ἀσπασίας πόρνα δύο, peut-être faut-il lire ἀσπασίας πόρνας δύο, deux filles de joie) De là le commencement de la guerre qui bouleversa tous les Grecs pour trois courtisanes. De là dans sa colère l'Olympien Périclès lance des éclairs, tonne, ébranle la Grèce, fait passer des décrets qui disaient comme la chanson : qu'on ne devait souffrir les Mégariens ni sur le sol, ni dans les marchés, ni sur la mer, ni sur le continent. Cependant les Mégariens, qui commençaient à mourir de faim, prièrent les Lacédémoniens de faire rapporter le décret rendu au sujet des courtisanes; mais on eut beau nous prier, nous n'en voulûmes rien faire; de là tout ce tapage de boucliers. » Cette plaisante histoire de l'origine de la guerre du Péloponèse est à sa place dans une comédie, mais on s'étonne que des écrivains modernes aient pris à la lettre la facétie d'Aristophane. Il est inutile de dire que Thucydide, qui expose avec une profondeur et une précision admirables les causes de la guerre du Péloponèse, ne parle pas de l'incident des ἀσπασίας πόρνας δύο.

droit d'asile, ils devraient commencer par la punir chez eux-mêmes. La réponse était péremptoire ; les Spartiates n'insistèrent pas, et firent des demandes plus sérieuses ; ils réclamèrent la levée du blocus de Potidée, la restitution de l'autonomie à l'île d'Égine et le rappel du décret contre Mégare. Les Athéniens ne cédèrent sur aucun point, et les Spartiates furent amenés à émettre la proposition qui était au fond de tout ce débat : ils déclarèrent qu'ils désiraient la paix, mais que la paix ne pouvait subsister que si Athènes rendait l'autonomie à tous ses tributaires ; c'était demander la dissolution de la ligue ionienne et la ruine de la cité suzeraine. Les propositions des Spartiates furent portées devant l'assemblée du peuple et rejetées à la suite d'un très-beau discours de Périclès (fin de février 431). Quelques jours après, les Thébains profitèrent d'une nuit pluvieuse de mars pour surprendre Platée, qui, quoique béotienne, était étroitement alliée avec les Athéniens. Cette tentative, qui échoua, fut le commencement de la guerre. Les Athéniens, suivant le sage conseil de Périclès, enfermèrent toute la population et toute la richesse mobilière de l'Attique dans l'enceinte des longs murs et abandonnèrent leur territoire aux ravages des armées de la ligue dorienne. Cette résolution était pénible ; mais comme ils étaient maîtres de la mer, ils n'avaient pas à craindre la famine, et pouvaient faire aux ennemis plus de mal qu'ils n'en recevaient. La première campagne n'amena pas d'événements importants ; la seconde s'annonçait d'une manière favorable pour Athènes quand éclata une peste terrible qui décima la population de cette ville. Lorsque le fléau était dans toute son intensité, Périclès partit avec une flotte de cent trirèmes pour une expédition contre le Péloponèse ; mais la peste sévit si cruellement parmi ses équipages qu'il dut bientôt ramener ses vaisseaux au Pirée. Il trouva ses concitoyens abattus par le double fléau de la peste et de la guerre. Il avait jusque-là gardé toute son influence sur eux ; ils lui avaient donné récemment une preuve de leur confiance en le chargeant de prononcer l'éloge des guerriers morts dans la première campagne (novembre 431) ; maintenant (juin 430) les esprits étaient changés. Les chefs de l'opposition, Cléon, Simmias, Lacratidas, profitant du mécontentement du peuple, parvinrent à empêcher la réélection de Périclès comme stratége et le firent même condamner à une amende pour malversations. Des malheurs domestiques rendirent cet échec encore plus amer. Ses deux fils légitimes, Xantippe et Paralus, sa sœur, plusieurs de ses parents, ses meilleurs amis périrent de la peste. Lui-même ressentit les premières atteintes d'un mal mortel. Au milieu de ces cruelles épreuves, on lui annonça que le peuple repentant venait de le réélire stratége, et d'exprimer d'une manière formelle ses regrets d'un jugement inique. Les Athéniens lui donnèrent bientôt une autre preuve de sympathie ; ils déclarèrent que malgré les prescriptions de la loi, le fils qu'il avait d'Aspasie jouirait de tous les droits d'un enfant légitime et serait reconnu citoyen d'Athènes. Périclès vécut encore un an, et s'occupa des affaires publiques autant que le lui permettait la fièvre lente qui minait ses forces physiques et morales. Un jour qu'un de ses amis lui demandait des nouvelles de sa santé, il se contenta de montrer un amulette qu'il s'était laissé attacher au cou. On raconte que, lorsqu'il était bien près de sa fin, les amis qui entouraient son lit, le croyant sans connaissance, passaient en revue les actes de sa vie et énuméraient ses victoires. Le mourant les interrompit en disant : « Ce que vous louez dans ma vie appartient en partie à la fortune et m'est commun avec beaucoup d'autres généraux ; ce qui m'est particulier, ce dont je suis fier, c'est que jamais un Athénien n'a pris le deuil par mon fait. » Ce mot résumait l'humaine et généreuse politique de Périclès. Ce grand homme d'État s'était maintenu trente ans au pouvoir par sa sagesse, par son éloquence, jamais par des moyens bas et violents. Lui, qui avait tant contribué à étendre la démocratie, il n'avait rien d'un démagogue. Thucydide l'a jugé avec équité. « Périclès, dit-il, puissant par sa prudence et la dignité de son caractère, et manifestement au-dessus de la corruption, dirigea le peuple d'une main libre, et le conduisit au lieu de se laisser conduire par lui. Comme il ne cherchait pas le pouvoir par des moyens peu honorables, il ne parlait jamais en vue de la faveur du peuple, mais il se respectait assez pour le contredire, au risque d'exciter sa colère. Quand il voyait les Athéniens confiants hors de propos et d'une audace déraisonnable, il les ramenait à la mesure en leur inspirant des craintes ; s'ils craignaient sans raison, il les ramenait à une juste confiance. De sorte qu'Athènes était de nom une démocratie, mais de fait le gouvernement du premier homme de l'État. » Il n'y a rien à ajouter à cet éloge. On voit par quels moyens Périclès acquit et conserva le pouvoir ; nous avons raconté quel usage il en fit pour la grandeur et la prospérité de son pays. Il n'eut point de successeur, et la suite des événements prouva que par sa mort Athènes avait fait une perte irréparable. Léo JOUBERT.

Plutarque, *Periclès*. — Thucydide, l. I, III. — Kuffner, *Pericles der Olympier, biographische Darstellung*; Vienne, 1809, 2 vol. in-8°. — Clarisse, *Vita Periclis, ex ipsis fontibus, maxime Plutarcho, petita*; Utrecht, 1835, in-8°. — Tromp, *Disputatio historico-literaria de Pericle ejusque reipublicæ Atheniensium administratione*; Leyde, 1837, in-8°. — Boeckh, *Économie politique des Athéniens*. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. III. — Grote, *History of Greece*, t. V et VI.

PÉRIER (*Jacques-Constantin*), mécanicien français, né le 2 novembre 1742, à Paris, où il est mort, le 17 août 1818. De bonne heure il se livra à l'étude des arts mécaniques, et de concert avec son frère puîné, *Auguste-Charles*,

qui fut le compagnon de tous ses travaux. Son premier ouvrage, une pompe centrifuge, lui fit beaucoup d'honneur; il exécuta ensuite pour le duc d'Orléans une galerie de modèles, qui a passé depuis au Conservatoire des arts et métiers. Dans le but de se perfectionner dans la connaissance du mécanisme et des nombreuses applications de la vapeur, il fit cinq voyages successifs en Angleterre. A son retour il fit établir à Chaillot deux pompes à feu, destinées à élever l'eau de la Seine dans de vastes réservoirs d'où elle était distribuée dans Paris au moyen de conduits en fonte; quatre fourneaux à réverbère pouvaient y fondre chacun cinq milliers de matière dans l'espace de trois heures. Cet établissement servit à l'exploitation de plusieurs branches d'industrie; en 1793 on y fabriqua, sous la direction de Monge, douze cents pièces de canon avec un matériel considérable d'artillerie. En 1811 l'Institut, dans son rapport sur les prix décennaux, décerna les plus grands éloges à MM. Perier, qui avaient « contribué beaucoup à affranchir l'industrie française du tribut qu'elle payait à celle des étrangers ». En 1788 ils avaient entrepris de fournir l'eau de la Seine dans les divers quartiers de Paris ; mais la compagnie qu'ils avaient formée ne tarda pas à être supplantée, malgré l'appui que leur avait prêté Beaumarchais. Périer l'aîné créa la fonderie des canons de la marine à Liége. Membre de l'Académie des sciences avant la révolution, il y fut maintenu après l'organisation de l'Institut, et il a fait insérer différents mémoires dans le recueil de cette compagnie. Après sa mort l'établissement de Chaillot fut acquis par Scipion Périer (*voy.* ci-après).

Jomard, dans le *Bulletin de la Société d'encouragement*, 1829, p. 136-138.

PÉRIER (*Claude*), banquier français, né en 1742, à Grenoble, mort à Paris, le 6 février 1801. Fils d'un négociant, créateur de la fabrique de toiles de Voiron et d'un grand nombre d'établissements industriels en Dauphiné, il lui succéda dans la direction de ses diverses maisons, et augmenta une fortune déjà considérable qui lui permit de mettre aux ordres de sa province le crédit et les capitaux dont elle avait besoin pour conjurer une sérieuse disette de grains. Propriétaire du château de Vizille, il le mit à la disposition des états du Dauphiné en 1788, et c'est là qu'eurent lieu les délibérations qui donnèrent la première impulsion à la révolution française, dont Claude Périer se montra d'abord partisan. Après la terreur, il vint à Paris et d'heureuses entreprises, jointes à une étrange lésinerie, lui acquirent une immense fortune territoriale et industrielle qui prépara l'importance politique de sa famille. Élu le 25 décembre 1799 membre du Corps législatif, il s'y occupa de toutes les questions financières, et contribua à la fondation de la Banque de France, dont il rédigea seul les statuts (février 1800) et fut dès lors un des régents. Un excès d'avarice causa sa mort. Il laissa huit fils et deux filles. H. F.

Rochas, *Biogr. du Dauphiné*.

PÉRIER (*Augustin*), homme politique et industriel français, fils aîné du précédent, né à Grenoble, le 12 mai 1773, mort au château de Frémigny, le 2 décembre 1833. Élève de l'École polytechnique, il se consacra au commerce et créa plusieurs usines ou manufactures, surtout dans l'Isère. Élu député pour ce département en 1827, il siégea sur les bancs de l'opposition modérée et attaqua plusieurs fois le gouvernement d'alors. En 1830 il fit partie de la commission chargée de réviser la Charte, mais s'opposa à l'extension des libertés politiques. Ce vote lui valut de ne pas être réélu en 1831. Louis-Philippe le créa pair de France (16 mai 1832). C'était un bon financier, un orateur habile, mais un peu trop passionné. H. L — R.

Villemain, *Éloge d'Augustin Périer*, à la Chambre des Pairs (22 février 1834). — *Le Moniteur universel*, 1833, p. 2407-2419.

PÉRIER (*Antoine-Scipion*), industriel français, frère du précédent, né le 14 juin 1776, à Grenoble, mort le 2 avril 1821, à Paris. Il acheva, sous la direction du P. de La Coste, ses premières études, commencées au collége de Lyon. Une maladie dont il fut affecté dans l'organe de la vue, et qui le priva pendant longtemps de la faculté de lire et d'écrire, l'empêcha de se présenter aux examens de l'École polytechnique. Dès lors il s'appliqua avec son ami Guéneau de Mussy à l'étude de la chimie, suivit les cours de Fourcroy, et se livra dans le cabinet qu'il avait formé à de nombreuses expériences. Devenu, par la mort de son père (1801), possesseur d'une part considérable des mines d'Anzin, et nommé l'un des administrateurs, il y introduisit l'usage des machines à vapeur, réforma le système des travaux des puits, fosses et galeries, et créa un hôpital et une école d'enseignement pour les ouvriers. Une extrême activité, jointe à un vif amour du bien, le porta à fonder plusieurs établissements industriels, où il ne cessait d'introduire les procédés les plus nouveaux et les plus économiques. Il s'occupait spécialement des affaires industrielles en rapport avec la maison de banque qu'il avait fondée avec son frère Casimir. Il acquit ou créa successivement une cristallerie, deux raffineries de sucre, deux filatures, une distillerie de pommes de terre et de fécule, et enfin la vaste fonderie des frères Périer à Chaillot. Il ne resta étranger à aucun progrès : ainsi il contribua à l'introduction de l'éclairage par le gaz hydrogène, à la fondation de la Banque de France, de la Compagnie d'assurances et de la Caisse d'épargnes. Il siégea dans le jury des expositions de 1802 et de 1806, ainsi que dans la chambre de commerce de Paris et dans le conseil général des manufactures. Louis XVIII lui donna la croix d'Honneur. P. L.

Degerando, *Éloge de Scipion Périer*; Paris, 1821, in-4°.

PÉRIER (*Casimir*), célèbre homme d'État fran-

çais, frère des précédents, né à Grenoble, le 21 octobre 1777, mort à Paris, le 16 mai 1832. En 1788, il se trouvait à Lyon, au collége de l'Oratoire, mais les agitations du temps l'empêchèrent de terminer ses études. Venu à Paris, il eut pour spectacle et pour instruction les orages de la révolution, et s'associa, dans la maison paternelle, aux travaux de son frère Scipion. L'année 1798 le vit partir, comme adjoint au génie, pour l'Italie; il s'y fit remarquer sous les murs de Mantoue, dans la campagne de 1799 à 1800. Après son retour de l'armée, il fonda, avec son frère Scipion, une grande maison de banque qui embrassait aussi de vastes spéculations industrielles. La maison Périer prospéra sous l'empire; la paix rendue à la France, en 1815, favorisa tous les progrès utiles, et l'opinion entourait d'une faveur spéciale les hommes qui, comme C. Périer et J. Laffitte, contribuaient par leur crédit et leur habileté au développement de la prospérité publique et privée. La restauration aurait dû tout tenter pour rallier à sa cause les hommes de cette trempe, naturellement amis de l'ordre et du règne des lois; elle les tint au contraire pour suspects, parce qu'ils réclamaient sans cesse l'exécution sincère de la Charte; la mauvaise politique du gouvernement les jeta dans l'opposition. C. Périer y prit place d'une manière brillante, en 1817, par trois écrits sur les emprunts contractés alors pour la libération et la rançon de la France, occupée par les étrangers. Ces écrits, destinés à défendre la fortune publique, produisirent une vive impression; ils conduisirent leur auteur à la chambre des députés. Il fut élu à Paris la même année. Dans cette lice nouvelle, la conduite de C. Périer fut celle d'un homme essentiellement constitutionnel, mais attentif à toutes les démarches du pouvoir, et toujours prêt à combattre toutes les idées, comme toutes les tentatives de retour à l'ancien régime, vers lequel un malheureux penchant et de funestes conseils entraînaient les Bourbons. Rien ne put les arrêter. Vainqueur en Espagne, le gouvernement se précipita dans une route dangereuse; les élections de 1824, dirigées par son influence, écartèrent de la chambre les amis de la liberté; un très-petit nombre d'entre eux, parmi lesquels était C. Périer, parvint à obtenir les suffrages des électeurs. Au milieu d'une chambre compacte, où dominaient les *quatre cents* du ministère, ils apparaissaient comme une minorité dont la faiblesse numérique excitait le courage et relevait les efforts aux yeux du public. Alors commença pour C. Périer une lutte de tous les jours avec le ministre, M. de Villèle, lutte ardente, infatigable, qui dura trois années; elle lui valut l'honneur d'être réélu, en 1827, à la fois dans le département de la Seine et dans celui de l'Aube, qui réunirent encore leurs suffrages sur lui en 1831. Il opta deux fois pour la députation de l'Aube, qu'il obtint aussi en juin 1830, quand Charles X eut dissous la chambre. Le ministère de Martignac rendit à peine quelque lueur d'espérance aux amis de la liberté. L'entrée du prince de Polignac aux affaires fut le présage des mesures reactionnaires Les fatales ordonnances amenèrent les journées de juillet et la chute de la dynastie.

C. Périer accepta cette révolution qu'il avait voulu éviter en éclairant le monarque par des conseils courageux; il se rallia au peuple en prononçant ces mémorables paroles : « C'en est fait! Après ce que vient de commencer la population de Paris, dussions-nous y jouer mille fois nos têtes, nous sommes déshonorés si nous ne nous mettons pas avec elle! » Sa résolution était prise; il se mit à l'œuvre : sur les boulevards, il encourageait les barricades; sur la place Vendôme, il faisait tomber les armes des mains de quelques bataillons; le même jour, on le vit sauver d'un péril imminent des Suisses enfermés dans l'hôtel des affaires étrangères, et prendre place à l'hôtel de ville parmi les membres de la commission municipale, la seule autorité debout dans Paris en face du peuple victorieux. Toutefois, une municipalité investie de tous les pouvoirs, comme au temps de la fameuse commune de Paris, n'allait point au caractère et à l'esprit de C. Périer. Dans cette disposition, s'il ne prépara pas l'avénement de Louis-Philippe à la royauté, il embrassa ce parti avec joie comme un moyen de salut. Élu président de la chambre (qui, pour la première fois, fit cette nomination sans la sanction royale), il n'accepta pas, pour cause de santé, puis il entra dans le ministère du 11 août, mais sans département spécial.

On sait tous les obstacles qu'eut à surmonter le ministère Laffitte en présence des exigences de la révolution encore sous les armes, des partis parvenus au plus haut degré d'exaltation, et enfin devant l'Europe inquiète et menaçante. De tous côtés, les tempêtes environnaient ce ministère animé des meilleures intentions et sincèrement dévoué à la liberté, mais qui, malgré sa popularité, trouvait dans la révolution même dont il émanait des difficultés extrêmes pour asseoir le gouvernement. C. Perier refusa d'entrer dans ce nouveau cabinet, qui fut formé le 2 novembre : « Il est trop tôt, disait-il; le temps n'est pas venu. » Réélu à cette époque président de la chambre, il parut se renfermer dans ses importantes fonctions; mais il observait tout en silence, avec une attention de tous les moments et de graves inquiétudes. « Ne voyez-vous pas, disait-il avec un accent plein d'amertume, que tout croule autour de nous, et que le gouvernement va devenir impossible? » L'émeute du 13 février vint donner un grand poids à ces paroles, précipita la chute du ministère, et amena C. Perier à la présidence du conseil (13 mars 1831). Il accepta, malgré de tristes pressentiments, tant

(1) Dès ce moment, la scène politique s'ouvrit entière-

était grande en lui la conviction qu'il était appelé à conjurer les périls dont la France était menacée au dedans comme au dehors, à sauver la fortune publique et les fortunes particulières, exposées à une ruine commune. La dissolution de la chambre, les troubles renaissants de l'ouest, la question de la Belgique indécise, la lutte héroïque de la Pologne, qui invoquait notre secours, la sympathie qui se manifestait pour elle au milieu de nous, l'enthousiasme et les exigences du parti populaire, l'électricité révolutionnaire répandue chez nous et autour de nous, les alarmes de l'Europe, qui craignait un nouveau débordement de la France, hérissait de difficultés presque insurmontables la mission du nouveau ministère. C. Périer s'occupa d'abord du soin d'obtenir et de fonder une majorité dans la chambre nouvelle. Le premier vote de cette assemblée, qui faillit élever au fauteuil l'ex-président du conseil, son antagoniste, détermina C. Périer à donner sa démission; il la retira en face de l'attaque inattendue du roi des Pays-Bas contre la Belgique. Périer ne balança point sur le parti à prendre, et mit en mouvement une armée. La Belgique fut arrachée des mains de ses ennemis. L'Europe s'étonna de l'audace et de l'heureuse issue de l'entreprise; mais quels combats C. Périer, alors soutenu par MM. Thiers, Guizot et Dupin, eut à livrer dans la chambre et en dehors de la chambre, surtout au moment de la chute de Varsovie (7 septembre), qui vint mettre le comble à la surexcitation des esprits! Un rassemblement formé sur la place Vendôme menaça Périer, qui s'était élancé pour retirer le général Sebastiani d'un péril imminent. Le courageux ministre imposa pourtant aux hommes de l'émeute; mais il eut bien plus de peine à résister aux hommes de la tribune, qui croyant la France assez forte pour défier les puissances coalisées, rappelaient les services rendus par un peuple généreux, martyr d'une cause commune à tous les peuples. C. Périer regardait une lutte contre l'Europe comme la plus dangereuse des témérités; il crut vraiment sauver la France en maintenant la paix : son système obtint la majorité dans la chambre; mais il suscita dans la capitale et dans les départements des mouvements redoutables, dont le ministère triompha néanmoins par une fermeté soutenue, et quelquefois par un violent emploi de la force, témoin les événements de Lyon (21 nov.), où le sang des soldats et celui du peuple se mêlèrent dans une collision terrible et déplorable. Cependant l'ordre se rétablissait, le crédit public s'était relevé, les conférences de Londres ne laissaient plus de doute sérieux sur les dispositions pacifiques de l'Europe, l'expédition hardie d'Ancône ne les avait point troublées; et, quoique une opposition puissante dans les chambres et une presse presque souveraine de l'opinion ne laissassent pas un moment de repos au ministère, et surtout à son chef, le point de mire de tous les partis hostiles à sa politique, C. Périer commençait à croire que le gouvernement reposait sur une base solide, et pouvait se livrer avec sécurité aux travaux de la grande administration; hélas! il était déjà fatigué, au point d'exciter les alarmes de ses médecins et de ses amis. Le fléau du choléra le surprit dans ce dangereux état; il n'en voulut pas moins visiter, avec le prince royal, les salles de l'hôtel-Dieu. C. Périer y reçut une impression subite et profonde, qu'aggravèrent au plus haut degré d'odieuses violences commises dans Paris par des furieux. Le 6 avril, le choléra vint frapper le premier ministre d'une attaque terrible, que rendit mortelle l'état de faiblesse et d'irritation de la victime, épuisée par la vie dévorante de la tribune et du pouvoir. Après une longue et douloureuse agonie, il succomba, le 16 mai 1832. Ses obsèques, célébrées avec pompe, attirèrent un grand concours de citoyens de toutes les classes. C. Périer avait été très-populaire comme membre de l'opposition; comme ministre, il avait singulièrement occupé l'opinion. Il fut inhumé au cimetière de l'Est, où des citoyens zélés pour sa mémoire lui ont élevé, sur un grand terrain offert par la ville de Paris, un monument digne de lui. Au jugement même de ses ennemis, la mort de C. Périer laissa un grand vide dans la chambre et dans le ministère. Il était porté de sa nature à dompter les résistances et à emporter les choses de haute lutte, mais au besoin il ne manquait pas d'une certaine adresse pour négocier avec les chefs des divers partis; il imposait aux ambassadeurs, qui auraient craint de l'irriter. Comme orateur, il était tout action, et influait sur l'assemblée par une conviction profonde et communicative. Plein de respect pour la prérogative royale, il maintenait avec fermeté l'indépendance ministérielle : le roi et le ministre se tenaient sans cesse sous les armes en face l'un de l'autre. Impérieux dans la vie politique, il avait, malgré de fréquents accès de colère qui passaient à la vérité comme un éclair, de l'abandon et du charme dans la vie privée; il aimait la plaisanterie et cédait facilement à l'entraînement de la gaieté d'autrui. Sa femme lui avait inspiré la plus tendre affection.

De cette union, il eut deux fils, dont il surveillait l'éducation avec soin : l'un, *Paul*, né en 1809, s'est livré aux transactions de la banque; l'autre, *Casimir* a joué un rôle politique (*voy.* ci-après). [P.-F. Tissot, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

ment devant lui. « Il avait, dit un historien, la taille haute et la démarche assurée. Sa figure, naturellement douce et noble, était sujette à des altérations subites qui la rendaient effrayante. L'ardeur mobile de son regard, l'impétuosité de son geste, son éloquence fiévreuse, les fréquents éclats de sa colère, fougueuse jusqu'à la frénésie, tout semblait révéler en lui un homme né pour exciter les orages. »

Loève-Veimars, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er janv. 1833. — *Galerie des Contemp. illustres*, VI —

Louis Blanc, *Hist. de dix ans*. — Duvergier de Hauranne, *Hist. du gouv. parlementaire*. — Guizot, *Mém.*

PÉRIER (*Camille*), homme politique et économiste français, frère des précédents, né à Grenoble, le 15 août 1781, mort le 14 septembre 1844. Il fit ses premières études à Tournon, entra à l'École polytechnique, d'où il passa à celle des Mines. En 1809, il fut nommé auditeur au conseil d'État et intendant de Saltzbourg; en 1811 à 1814, il était préfet de la Corrèze, en 1819 de la Meuse. Démissionnaire en 1822, et rentré dans la vie commerciale, il fut élu en 1828 député de l'arrondissement de Mamers. Il vota contre le ministère Polignac. Il suivit naturellement, en 1830, la politique de son frère Casimir, et fut réélu en 1831 par la Sarthe, en 1835 par la Corrèze. Nommé pair de France en 1837, il se signala dans la discussion des lois financières.

Deux autres frères des précédents ont siégé à la chambre des députés; *Alexandre* PÉRIER, élu par le département du Loiret en 1827 et 1830, régent de la banque de France, et *Joseph* PÉRIER, député de la Marne de 1831 à 1848.

Le Moniteur universel, ann. 1809-1844.

* **PÉRIER** (*Auguste-Casimir-Victor-Laurent*), homme politique français, né à Paris, le 20 août 1811. Second fils du célèbre ministre, il entra à vingt ans dans la carrière diplomatique, fut successivement secrétaire d'ambassade à Londres (octobre 1832), à Bruxelles (5 mars 1833), à Saint-Pétersbourg (25 novembre 1839), et ministre plénipotentiaire en Hanovre. Le 1er arrondissement de Paris l'ayant élu député (août 1846), M. Casimir Périer quitta la diplomatie pour suivre les séances de la chambre, où il siégea jusqu'en février 1848. Il se retira à cette époque dans ses domaines du département de l'Aube, et, en mai 1849, les électeurs de ce département le choisirent pour député à l'Assemblée législative. Ses votes furent acquis à la politique de la majorité, et membre de la commission de permanence, il fit en 1851 une proposition tendant à introduire dans le règlement un article relatif à la sanction législative des traités conclus avec les puissances étrangères. M. Casimir Périer soutint d'abord la politique présidentielle, mais il protesta contre le coup d'État du 2 décembre, et fut du nombre des députés conduits au Mont-Valérien. Il y fut retenu quelques jours seulement, et depuis, rentré dans la vie privée, il s'occupe de grands travaux agricoles. M. Casimir Périer a donné quelques articles remarquables à la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres, un *Sur les finances de l'empire* (1er février 1861). Depuis le 25 avril 1846 il est grand officier de la Légion d'honneur. H. F.

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.* — *Monit. univ.*

PERIER. *Voy.* PERRIER.

PERIERS (DES). *Voy.* DESPERRIERS.

PÉRIÈS (*Jean-Vincent*), littérateur français, né en 1785, mort le 20 octobre 1829, à Paris. Il remplit l'emploi de chef de bureau à la direction générale des beaux-arts. Outre quelques poésies, il a publié une traduction estimée des *Œuvres complètes de Machiavel* (Paris, 1823-1826, 12 vol. in-8°), dont quelques parties ont été réimpr. dans la *Bibliothèque Charpentier*, et une autre des *Dialogues du Tasse* (1826, in-32). Il a laissé inédite la version entièrement terminée de *Roland furieux*.

Quérard, *La France littéraire*.

PÉRIGNON (*Pierre*), bénédictin français, né vers 1640, à Sainte-Menehould, mort le 14 septembre 1715, à Hautvilliers, près d'Épernay. Il appartenait à la congrégation de Saint-Vanne. En sa qualité de procureur de l'abbaye d'Hautvilliers, il était chargé du soin des vignes; doué d'une extrême finesse de goût, il savait distinguer, sans s'y tromper jamais, entre les raisins provenant des différents crus de la Champagne. Il rendit un grand service à cette province en lui apprenant comment il fallait combiner les espèces diverses pour donner à son vin cette délicatesse et ce montant qui l'ont depuis si fort accrédité. Mais, loin de garder pour lui ou pour son couvent ce secret de fabrication, il s'empressa de le divulguer dans ses *Mémoires sur la manière de choisir les plants de vigne convenables au sol, sur la façon de les provigner, de les tailler, de mélanger les raisins, d'en faire la cueillette et de gouverner les vins*. L'auteur était un homme instruit et de mœurs austères.

Hist. de la congrég. De Saint-Vanne.

PÉRIGNON (*Dominique-Catherine*, comte, puis marquis DE), maréchal de France, né le 31 mai 1754, à Grenade, près Toulouse, mort le 25 décembre 1818, à Paris. Issu d'une bonne famille du Languedoc, il fit de fortes études, à la suite desquelles il obtint une sous-lieutenance dans les grenadiers royaux de Guienne et devint aide de camp du comte de Preissac. Quelque mécontentement lui ayant fait abandonner l'état militaire, il rentra dans ses foyers, et il était juge de paix du canton de Montech lorsque, en 1791, les électeurs de la Haute-Garonne l'envoyèrent siéger à l'Assemblée législative. Au premier cri de guerre il donna sa démission pour aller prendre le commandement d'une légion dans l'armée des Pyrénées orientales. A la tête de l'avant-garde il concourut à l'attaque du Mas de Serre (17 juillet 1793), et combattit, le fusil à la main, jusqu'à ce qu'il vît l'ennemi en déroute. Nommé général de division le 23 décembre suivant, il eut la gloire de sauver la place de Perpignan en se jetant de nuit dans le camp des Espagnols, qui, après un carnage horrible, fut enlevé avec tous les bagages. Vainqueur au combat de La Jonquière, il s'empara de Bellegarde et commanda le centre à la bataille de la Montagne Noire (18 novembre 1794), où périt Dugommier. Il lui succéda dans le commandement en chef, et ne fut pas moins heureux que lui. La bataille d'Escola, gagnée deux jours après, lui

assura la réputation d'un habile général : deux cents bouches à feu tombèrent en son pouvoir, et le général en chef La Union fut au nombre des morts. Cette victoire lui ouvrit les portes de Figuières, où il trouva des munitions de toutes sortes. Malgré la mauvaise saison, malgré les rapports défavorables des ingénieurs, il couronna la campagne par la prise de l'imprenable Roses (3 février 1795). « Pendant ce mémorable siége, rapporte un écrivain, Pérignon donna l'exemple des privations, et montra un sang-froid et une fermeté d'âme bien propres à rassurer les plus craintifs. Un jour il était assis sur une pierre et commandait des manœuvres lorsqu'une bombe vint tomber assez près de lui pour que la mèche enflammée pût brûler le pan de son habit. De tous côtés on lui crie de s'éloigner; mais Pérignon, qui avait besoin de donner à ses troupes un exemple de courage et d'audace, afin de les mieux disposer à l'assaut qu'il méditait, dédaigna de se déranger; la bombe éclata, et il fut assez heureux pour n'être que couvert de terre. » Après la paix de Bâle, il fut mis à la tête de deux armées, des côtes de Brest et des côtes de Cherbourg, et fut presque aussitôt nommé membre du Conseil des Cinq Cents comme représentant de la Haute-Garonne. Le Directoire lui proposa aussi le ministère de la guerre, qu'il refusa. Nommé ambassadeur à Madrid en 1796, il y fit preuve d'une grande habileté en négociant le 10 août, à Saint-Ildefonse, le traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Espagne; ce résultat, qui étonna toute l'Europe, était dû surtout à la confiance que Pérignon avait su inspirer au prince de la Paix. Remplacé en 1798 par l'amiral Truguet, il passa à l'armée d'Italie et commanda l'aile gauche à la funeste journée de Novi; après avoir tenté, par des efforts héroïques, de couvrir la retraite de Moreau, il fut blessé grièvement et tomba entre les mains des Russes, qui le retinrent pendant un an et demi prisonnier. A son retour il fut admis dans le sénat (29 mars 1801). L'année suivante il fut chargé, en qualité de commissaire extraordinaire, de régler les limites entre la France et l'Espagne, conformément au traité qu'il avait négocié. Napoléon le comprit dans la première promotion des maréchaux (18 mai 1804); mais la carrière militaire de Pérignon était terminée, et comme Jourdan, Kellermann et Serurier, il ne prit aucune part aux guerres de l'empire. On le vit successivement grand-cordon de la Légion d'honneur (1805), gouverneur de Parme et Plaisance (1806) et commandant en chef de l'armée des Deux-Siciles (1808); il conserva cette dernière position jusqu'au moment où Murat se déclara contre la France. Il adhéra avec empressement aux actes du sénat proclamant la déchéance d'un souverain qu'il avait appelé de tous ses vœux au trône (1), et fut nommé commissaire extraordinaire dans la première division militaire, chevalier de Saint-Louis, président de la commission chargée de vérifier les titres des anciens officiers de l'armée de Condé, et enfin pair de France (4 juin 1814). Lors de la rentrée de Napoléon, il s'efforça, de concert avec le baron de Vitrolles, d'organiser la résistance dans le midi, mais il n'y put parvenir et se retira dans ses terres. Le 10 janvier 1816 il fut placé à la tête de la 1re division militaire. Napoléon l'avait créé comte (1808) et Louis XVIII marquis (1817).

PÉRIGNON (*François-Henri*, marquis DE), fils du précédent, né le 23 janvier 1793, à Montech (Tarn-et-Garonne), mort le 19 octobre 1841, à Grenade, près Toulouse. Aide de camp du roi Murat, il l'accompagna dans l'expédition de Russie. Il succéda en 1818 au maréchal dans la chambre des pairs, et donna sa démission après la révolution de Juillet.

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*. — *Fastes de la Légion d'honneur*, II. — *Victoires et Conquêtes*. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PÉRIGORD. *Voy.* TALLEYRAND.

PERILLUS. *Voy.* PHALARIS.

PÉRIN (*Lié-Louis*), peintre français, né le 12 décembre 1753, à Reims, où il mourut, le 20 décembre 1817. Il vint à Paris à l'âge de vingt-cinq ans, prit des leçons de Sicardi, peintre italien, et fut aidé par les conseils du statuaire Houdon. Il se distingua surtout par les miniatures qu'il mit à diverses expositions du Louvre. La révolution lui ayant fait perdre ses protections, il se retira à Reims, où il mourut. G. DE F.

Siret, *Dict. des peintres*.

PERIN (*René*), littérateur français, né à Paris, le 1er novembre 1774, mort dans la même ville, le 10 mai 1858. Entré de bonne heure dans la carrière des lettres, il la quitta quelque temps pour remplir les fonctions de sous-préfet à Montluçon pendant la période des Cent Jours. On a de lui : *Histoire de Toussaint Louverture*; Paris, vers 1795, in-12; — *Les Nouveaux Athées, ou Réfutation des nouveaux saints* (de Chénier), ouvrage en moins de 250 vers; Paris, an IX, in-12; — *Le Flageolet d'Eralo, ou le Chansonnier du vaudeville*; Paris, an X, in-18; — *Vie militaire de J. Lannes*; Paris, 1809 et 1810, in-8°; — *Itinéraire de Pantin au mont Calvaire, ou Lettres inédites de Chactas à Atala*; Paris, 1811, in-8° : sous le pseudonyme de Chateauterne; — *Abrégé du* Cours de littérature *de La Harpe*; Paris, 1820, 1823, 2 vol. in-12; — *Pensées et Maximes de Rousseau*; Paris, 1820, 2 vol. in-18; — *Pensées et Maximes de Voltaire*; Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *Pensées du général Foy*; Paris, 1821, in-18; — *Manuel dramatique à l'usage des auteurs et des acteurs*; Paris, 1822, in-18; — *Traits*

(1) *Voy.* le discours qu'il adressa le 18 floréal an XII à Napoléon comme président du collége électoral de la Haute-Garonne, et qui débute par ce pompeux exorde : « O Napoléon, lorsque le monde reste dans le silence de l'admiration en présence de votre renommée... »

détachés de l'histoire; Paris, 1825, 2 vol. in-12; — *Le Goguelier sévrien;* 1829, in-12 : chansonnier sous le pseudonyme de *Biberium*. Il a publié comme éditeur : *Les Mémoires de madame de Pompadour* (1806, 5 vol. in-12); *Œuvres de Lemierre* (1810, 3 vol. in-8°); *Choix de poésies de Pezay, Saint-Peravi, La Condamine, Masson de Morvilliers, Barthe et Flins* (1810, 2 vol. in-18), etc. Comme auteur dramatique Perin a composé, depuis 1794 jusqu'en 1822, une grande quantité d'ouvrages, seul ou en société avec divers collaborateurs, dont les principaux sont Mme Barthélemy-Hadot, Rougemont, Pillon, Brazier, Th. Anne, etc. Ce laborieux écrivain a encore fourni beaucoup d'articles à la *Biographie des Contemporains* de MM. Arnault et Jouy, ainsi qu'à la *Biographie universelle* publiée par le général Beauvais; en même temps il était attaché à la rédaction de plusieurs feuilles quotidiennes, telles que le *Journal général*, la *Gazette de France*, *Pandore*, le *Journal de Paris*, *Le Constitutionnel;* enfin pendant près de trente ans, et jusqu'en 1848, il fut chargé au *Moniteur* des comptes rendus des chambres, des tribunaux et des théâtres. A. PILLON.

Quérard, *La France littéraire*. — Bourquelot, *Litt. contemp.* — *Docum. partic.*

*PÉRIN (*Henri-Charles-Xavier*), économiste belge, né à Mons, le 25 août 1815. Après avoir étudié le droit et l'économie politique à l'université de Louvain, il exerça pendant quelques années au barreau de Bruxelles, et fut, en octobre 1844, chargé par l'épiscopat belge de la chaire de droit public dans l'université catholique de Louvain. L'année suivante il réunit à cette chaire celle d'économie politique qu'il occupe encore. On a de lui : *Les Économistes, les socialistes et le christianisme* (Paris, 1849, in-8°); — *Du Progrès matériel et du renoncement chrétien* (1850, in-8°), recueil d'articles adressés au *Correspondant;* — *De la Richesse dans les sociétés chrétiennes* (Paris, 1861, 2 vol. in-8°), ouvrage bien fait et d'une très-haute portée. H. F.

Vapereau, *Dictionnaire universel des Contemporains*.

PERINGSKJOELD (*Jean*), historien suédois, né à Strengnès, en 1654, mort en 1720. Fils de L.-Fréd. Peringer, originaire de Franconie et professeur de poésie et d'histoire à Strengnès, il fut, après avoir terminé ses études à Upsal, chargé de recueillir dans tout le pays, au nom de la Société royale d'archéologie, des documents et monuments concernant l'histoire de Suède; en 1693 il fut nommé antiquaire du roi et secrétaire de la Société susdite. On a de lui : *Heimskringla, sive Historiæ regum septentrionalium à Snorrone Sturlonide conscriptæ, cum versione methica et latina;* Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol.; — *Vita Theodorici, regis Ostrogothorum, autore R. Cochlæo, cum additamentis;* ibid., 1699, in-4°; — *Monumenta Uplandica;* ibid., 1710-1719, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage important contient un grand nombre d'inscriptions runiques, que Peringskjoeld n'interpréta pas mieux que Rudbeck; — *Historia Wilkinensium, Theodorici Veronensis ac Niflungorum, cum versione gemina;* ibid., 1715, in-fol.; — *Annæ Bylow, abatissæ Vadstenensis, Chronicon;* ibid., 1718, in-4°; — *Historia Hial mari regis Biarmlandiæ atque Thulemarkiæ, ex codice runico, cum versione gemina;* ibid., 1721, in-fol. — Peringskjoeld a aussi édité la *Scandia illustrata* de Jean Messenius.

Hardt, *Holmia literata*. — Niceron, *Mémoires*, t. I. — Gezelius, *Biographisk-Lexikon*.

PERINO ou PIERINO DEL VAGA (*Pietro* BUONACCORSI, dit), peintre de l'école florentine, né en Toscane, en 1500, mort à Rome, en 1547. Issu de parents pauvres, il fréquenta d'abord les ateliers d'Andrea del Ceri et de Ridolfo del Ghirlandajo. Le Vaga, peintre médiocre de Toscanella, étant venu à Florence pour chercher des auxiliaires, lui proposa de l'emmener à Rome, ce qu'il accepta avec joie. La plus sincère amitié réunit depuis le Vaga et Perino, qui en donna la preuve en adoptant le surnom sous lequel seul il est connu. Raphael, ayant vu quelques-uns de ses dessins, l'appela près de lui et l'employa dans ses travaux en lui assignant un bon traitement. Ce fut ainsi qu'il prit part sous la direction du grand maître à la décoration du Vatican. Vasari paraît considérer Perino comme le plus grand dessinateur de l'école florentine après Michel-Ange et le meilleur peintre parmi ceux qui aidèrent Raphael. Il est certain que personne ne fut autant que lui capable de lutter contre Jules Romain; sa manière offre un heureux mélange de celle des deux écoles de Florence et de Rome.

Raphael étant mort en 1520, Perino continua à travailler sous le Fattore, dont il était beau-frère, et sous Jules Romain, chargés de terminer les ouvrages que leur maître avait laissés inachevés. Quittant Rome en 1527, Perino revint à Florence. Appelé à Gênes par André Doria, il y séjourna longtemps, et il orna le nouveau palais de l'amiral de fresques qui sont sans contredit les plus belles qui existent encore dans la ville. En même temps il ouvrit une école d'où sortirent de bons élèves, tels que Agostino Lazzero, Pantaleone Calvi, etc. Enfin, il revint à Rome pour décorer le palais du Vatican et le château Saint-Ange. Malheureusement trop avide de gain, et voulant satisfaire à toutes les commandes, il ne travaillait presque plus lui-même et faisait exécuter ses dessins par des jeunes gens d'un mérite fort inégal, au risque de compromettre sa réputation. C'est ce qui fait qu'on est parfois tout étonné de la différence qui existe entre les diverses peintures qui lui sont attribuées. Parmi ces aides, les meilleurs furent Luzio le Romain, Marcello Venusti et surtout Daniel de Volterre

Cette cupidité fut, selon Vasari, cause de la mort de Perino. En 1546, le Titien ayant été appelé à Rome par Paul III pour faire son portrait, Perino craignit qu'on ne confiât au grand maître vénitien les travaux sur lesquels il avait compté, et il prit la chose tellement à cœur, qu'il en mourut de chagrin au bout de quelques mois, laissant inachevée la *Salle royale* du Vatican qu'il décorait d'arabesques et de stucs. Outre les fresques mentionnées, on voit de lui à Rome une *Création d'Eve* à la voûte d'une chapelle de l'église Saint-Marcel. Parmi ses tableaux, nous citerons : à Rome, au palais Chigi, une *Sainte Famille*; au palais Doria, une *Académie*; au palais Borghèse, une *Sainte Famille*, et une *Madone* au palais Corsini; les *Prophètes Isaïe* et *Daniel* à la Trinité-du-Mont; à Dresde, une *Madone*; — à Berlin, *Saint Jean-Baptiste* et la *Prédication de saint Paul*; — à Munich, *le Parnasse*. Un autre *Parnasse*, qui existe au musée du Louvre, lui a été longtemps attribué; le nouveau catalogue le rend au Rosso. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Vaticano illustrato*.

PÉRION (*Joachim*), érudit français, né vers 1499, à Cormery (Touraine), où il est mort en 1559 (1). En 1517 il prit l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Cormery, vint en 1527 à Paris, et y fut reçu en 1542 docteur en théologie. Il se donnait quelquefois le titre, tout à fait honorifique, d'*interprète du roi*. S'il n'exerça pas l'emploi, il en possédait les talents : car il fit de l'étude des langues anciennes l'occupation de toute sa vie. Il professait pour Cicéron une admiration superstitieuse, et il regardait Aristote comme l'oracle de l'école; aussi lança-t-il contre Ramus, qui ne partageait pas son engouement, trois harangues pleines d'invectives. On a de lui : *De fabularum, ludorum, theatrorum antiqua consuetudine*; Paris, 1540, in-4°; — *Topicorum theologicorum lib. II*; Paris, 1549, in-8°; il y prouve la doctrine catholique par des extraits bien choisis de l'Écriture et des Pères; — *De vitis et rebus gestis apostolorum*; Paris, 1551, in-16; trad. en français en 1552; — *De vita rebusque gestis J.-C., Mariæ Virginis et Johannis-Baptistæ*; Paris, 1553, in-16; — *De origine linguæ gallicæ et ejus cum græca cognatione dialogorum lib. IV*; Paris, 1555, in-8°; ce traité, divisé en quatre parties, manque de critique, mais il est moins mauvais que ne l'a prétendu La Monnoye et renferme des particularités curieuses; — *De sanctorum virorum qui patriarchæ ab ecclesia appellantur rebus gestis ac vitis*; Paris, 1555, in-4°, trad. en français; — *De magistratibus Romanorum ac Græcorum*; Paris, 1560, in-4°, et dans les *Antiq. gr.* de Gronovius. Les nombreuses versions latines de dom Périon sont plus élégantes que fidèles, et tirent leur principal mérite du temps où elles ont paru; nous citerons celles d'Aristote (1540-1559, 7 vol.); du *Traité des hérésies* (1548, in-fol.) de saint Jean Damascène; des *Œuvres* de saint Justin (1554, in-fol.), et de saint Denis l'Aréopagite (1556, in-fol.); etc.

Scévole de Sainte-Marthe, *Elogia*, lib. I. — Teissier, *Éloges*. — Hilarion de Coste, *Vie de François Le Picart*, p. 335. — La Monnoye, *Notes* sur la *Biblioth.* de La Croix du Maine. — *Essais de littérature*, nov. 1702. — Niceron, *Mémoires*, XXXVI.

(1) En 1501, suivant dom Liron.

PEMPOTH-DURAS. *Voy.* ÉPHODI.

PÉRISADES ou **PARISADES** (Παιρισάδης ou Παρισάδης), roi du Bosphore, fils de Leucon, succéda à son frère Spartacus en 349 avant J.-C. Il régna trente-huit ans. On ne sait rien de lui sinon qu'il fut engagé dans une guerre avec les peuplades scythes, et qu'il continua avec les Athéniens les relations amicales entretenues par son père. Son gouvernement fut doux et équitable, et ses sujets, reconnaissants, lui décernèrent après sa mort les honneurs divins. Il laissa trois fils, *Satyrus*, *Eumelus* et *Prytanis*. Y.

Diodore, XVI, 31; XX, 22. — Démosthène, *Adv. Phorm.* — Strabon, VII, p. 310. — Clinton, *Fast. hellenici*, II.

PÉRISADES, fils de Satyrus et petit-fils du précédent. Il fut le seul des enfants de Satyrus qui échappa aux desseins de son oncle Eumelus, et il se réfugia à la cour d'Agarus, roi de Scythie, en 308. Y.

Diodore, XX, 24.

PÉRISADES, roi du Bosphore, et le dernier monarque de la première dynastie qui régna dans ce pays, vivait vers la fin du second siècle avant J.-C. Il descendait probablement du premier Périsades; mais l'histoire du royaume de Bosphore antérieurement à lui est tout à fait inconnue. On sait seulement que Périsades menacé de destruction par les Scythes, qui lui imposaient un tribut de plus en plus lourd, abandonna sa souveraineté à Mithridate. La date de cet événement est incertaine et doit tomber entre 112 et 88. Y.

Strabon, VII, p. 309, 310. — Polyen, VII, 37. — Cary, *Histoire des rois du Bosphore*, p. 26. — Eckhel, *Doctrina num. vet.*, t. II, p. 361. — Visconti, *Iconographie grecque*, t. II.

PERITZOL (*Abraham* FARISSOL, plus connu sous le nom DE), rabbin français, né à Avignon, vers le milieu du quinzième siècle. Vers 1471 il alla s'établir à Ferrare, et y composa la plupart de ses ouvrages; en 1528 on le retrouve à Avignon, où demeurait sa famille. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : un *Commentaire* sur Job, impr. dans la Bible rabbinique de Venise (1517, in-fol.) et dans celle d'Amsterdam (1724), et un *Petit traité des chemins du monde*, en hébreu (Venise, 1587, in-8°); cette édition, qui est devenue rare, a été reproduite (Offenbach, 1720) avec la version latine par Hyde (Oxford, 1691) et dans le t. VII du *Tesoro delle antichità sacre* d'Ugolini. Peritzol paraît avoir eu pour but principal, dans cet écrit, de faire voir qu'il existait, dans plusieurs contrées de l'Asie, des communautés juives autonomes, régies par des princes de leur croyance.

Il a encore laissé en manuscrit des commentaires, des lettres, des dissertations, et un abrégé de l'*Isagoge* de Porphyre et de quelques ouvrages d'Aristote.

Wolff, *Bibl. Hebræa*, I, 89; III, 55; IV, 767.

PERIZONIUS (*Jacques* VOORBROEK), philologue néerlandais, né à Dam (province de Groningue), le 26 octobre 1651, mort à Leyde, le 6 avril 1715. Il fit ses études à Deventer et ensuite à Leyde, sous Grævius. En 1674 il fut nommé recteur du gymnase de Delft, et en 1681 il devint professeur d'éloquence et d'histoire à Franeker. En 1693 il passa à Leyde comme professeur d'histoire et de langue grecque. Perizonius fut après Bentley l'érudit classique le plus remarquable de son temps; comme l'illustre philologue anglais, mais à un moindre degré, il joignait à la connaissance précise du grec et du latin le sens historique le plus pénétrant et le plus ferme. Ses principaux ouvrages sont : *Animadversiones historicæ in quibus quamplurima in priscis romanarum rerum sed utriusque linguæ autoribus notantur, multa etiam illustrantur atque emendantur*; Amsterdam, 1685, in-8° : c'est le chef-d'œuvre de Perizonius; Bayle a dit avec raison : « Nous pourrions dire que cet ouvrage mérite d'être appelé *l'errata* des historiens et des critiques, car c'est un recueil perpétuel de leurs fautes, tant de celles qui avaient déjà été reprises, que de celles dont l'auteur lui-même a fait la découverte... Il faut marcher droit devant lui; il veut savoir si les moindres choses qu'on dit sont véritables, et si elles s'accordent bien avec ce qu'on dit en d'autres endroits; » — *Æliani sophistæ Varia historia ad manuscriptos codices nunc primum recognita et castigata*; Leyde, 1701, 2 vol. in-8°; — *Origines Babylonicæ et Ægyptiacæ*; Leyde, 1711, in-8°; — *Opuscula minora, orationes atque dissertationes varii et præstantioris argumenti*; Leyde, 1740, 2 vol. in-8°. Perizonius a donné une bonne édition de la *Minerva* de Sanchez.

L. J.

Vie de Perizonius, en tête des *Opuscula minora*. — *Bibliotheca perizoniana*; Leyde, 1715, in 8°. — *Éloge de Perizonius*, dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, t. IX et X. — Chaufepié, *Dictionnaire*.

PERKINS (*Elisha*), médecin américain, mort en 1799, à New-York. Il exerçait sa profession à Plainfield, dans les États-Unis, lorsqu'il se fit connaître par l'invention d'un moyen thérapeutique auquel il attribuait une efficacité souveraine et qui fut appelé, de son nom, le *perkinisme*. « Ce moyen, rapporte la *Biographie médicale*, consistait à faire usage d'un *tracteur* métallique, assemblage de deux aiguilles coniques, longues de deux pouces et demi, réunies par la base, formées de deux métaux différents, et l'une pointue, l'autre arrondie à l'extrémité. Perkins promenait la pointe de son instrument sur la partie malade ou dans les environs jusqu'à ce que le contact eût déterminé une légère inflammation à la peau. Il n'employait ce moyen que contre la goutte, le rhumatisme et autres maladies analogues. » Cette méthode se propagea rapidement jusqu'en Angleterre et réussit par sa nouveauté même; quelques cures extraordinaires portèrent l'enthousiasme au comble, mais bientôt on dénigra le perkinisme et l'on traita l'auteur de vil charlatan. Il était pourtant de bonne foi, et il périt victime de la confiance que ses *tracteurs* lui avaient inspirée comme moyen préservatif de la fièvre jaune.

Son fils, PERKINS (*Benjamin-Douglas*), suivit la même carrière et continua de vanter les avantages d'une méthode reléguée parmi les rêveries médicales. Il l'a expliquée et défendue dans les ouvrages suivants : *The Influence of metallic tractors on the humen body* (Londres, 1796, in-8°); *Experiments with the metallic tractors* (ibid., 1799, in-8°); *Cases of successful practice* (ibid., 1801, in-8°), etc.

Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon*. — *Biogr. méd.*

PERLEONIO (*Giuliano*), poëte italien, vivait à la fin du quinzième siècle. Il est probable qu'il était né à Naples et d'une famille de bonne bourgeoisie, bien que le surnom de *Rustico Romano*, qu'il avait adopté, semble dans les deux cas indiquer le contraire. D'après une lettre de Marsile Ficin, on voit qu'il était versé dans la philosophie et qu'il suivait les doctrines de Platon. Il travailla dans les bureaux de la chancellerie napolitaine et fut chargé de différentes négociations par le roi Ferdinand. Il vécut aussi dans les bonnes grâces du prince Frédéric d'Aragon, dont quelques auteurs pensent qu'il avait été le précepteur. On a de lui : *Compendio di Sonetti ed altre rime di varie texture, intitolato Lo Perleone*; Naples, 1492, in-4°; recueil très-rare, analysé et reproduit en partie dans le *Saggio della tipografia di Napoli* de Lorenzo Giustiniani; — une version italienne des *Constitutions* du royaume de Sicile.

Crescimbeni, *Storia della poesia volgare*, II, 232.

PERMISSION (Comte DE). *Voy.* BLUET.

PERMOSER (*Balthasar*), sculpteur allemand, né le 3 août 1651, à Kammer, en Bavière, mort à Dresde, le 20 février 1732. Fils d'un paysan, il fut berger dans sa jeunesse, jusqu'à ce que son père, remarquant l'aptitude naturelle de l'enfant à sculpter de jolies figurines en bois, l'envoya dans l'atelier du statuaire Weissenkirchner à Salzbourg. Après avoir ensuite passé quatorze ans en Italie, où il exécuta entre autres pour le grand-duc de Toscane plusieurs ouvrages en ivoire, il fut appelé en 1704 à Berlin par le roi de Prusse; en 1710 il se rendit à Dresde, où il venait d'être nommé sculpteur de la cour et où il demeura jusqu'à sa mort. D'un caractère indépendant jusqu'à la bizarrerie, il portait, contrairement à la mode du temps, une longue barbe; il écrivit contre ceux qui l'en blâmaient : *Der auf dem Throne der Ehren erhobene Bart* (La Barbe élevée sur le

trône d'honneur); Francfort, 1714, anonyme. Parmi ses œuvres, remarquables par une grande force d'expression, nous citerons : *l'Amour fabriquant son arc*, et *Hercule étouffant le serpent*, statues en marbre, qui furent placées à Charlottenbourg; un *Ecce homo* et *Saint Jean-Baptiste* dans l'église catholique de Dresde, dont la chaire est aussi son ouvrage; une statue en marbre du prince *Eugène de Savoie* à Vienne; il s'y est représenté lui-même écrasé sous les pieds du prince, exprimant par là qu'il n'avait exécuté cette statue qu'à contre-cœur; les statues des électrices *Anne-Sophie* et *Wilhelmine-Ernestine* dans la cathédrale de Freiberg; un groupe composé du roi de Pologne *Auguste le Fort*, de *la Victoire*, de *la Renommée* et d'un *Tartare* à Oberlichtenau; plusieurs statues dans le grand jardin de Dresde, pour la plupart détruites pendant la guerre de Sept ans; à la Galerie verte à Dresde on conserve encore d'autres ouvrages de Permoser.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PERNA (*Pietro*), imprimeur italien, né vers 1520, à Lucques, mort le 16 août 1582, à Bâle. Ayant adopté les principes de la réforme, il passa en Suisse dans la crainte d'être inquiété, assista aux conférences des principaux chefs protestants, et s'établit à Bâle, où il fonda une imprimerie. Le premier ouvrage sorti de ses presses est un traité de Jacques Acconcio (*De methodo*, 1558). Il s'associa en 1561 avec Henri Petri, puis en 1566 avec Oporin.

D.-M. Manni, *Vita di Perna*; Lucques, 1763, in-8°.

PERNE (*Victoire* THOMASSIN DE LA GARDE, marquise DE), femme auteur française, née en 1646, morte vers 1719. Elle était fille d'un avocat général au parlement de Provence et nièce du P. Thomassin, savant oratorien. Elle a publié sous le voile de l'anonyme des *Lettres galantes, curieuses et morales et Poésies diverses* (Paris, 1724, 2 vol. in-12), qui obtinrent du succès. On lui a faussement attribué deux romans, *Le Comte de Tiliedate* et *Les belles Grecques*, qui sont l'un de la marquise de Princé et l'autre de Mme Durand.

Barbier, *Dict. des anonymes*. — Prudhomme, *Biogr. des femmes célèbres*.

PERNE (*François-Louis*), savant musicien français, né en 1772, à Paris, mort le 26 mai 1832, à Laon. Attaché comme enfant de chœur à l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, il reçut de l'abbé d'Haudimont des leçons d'harmonie et de contrepoint. La suppression des maîtrises, en 1792, le décida à entrer parmi les choristes de l'Opéra; il quitta en 1799 cette place fatigante pour jouer de la contrebasse à l'orchestre du même théâtre, d'où il passa plus tard à la chapelle du roi. Nommé en 1811 professeur adjoint de Catel au Conservatoire, il fut chargé en 1816 de l'administration de cet établissement avec le titre d'inspecteur général, et réunit en 1819 à ces fonctions celles de bibliothécaire. Il prit sa retraite en 1822, et alla résider au village de Chamouille, près de Laon, puis après 1830 dans cette dernière ville, où il mourut d'une tumeur squirrheuse à l'estomac, à l'âge de soixante ans. Il était correspondant de l'Institut. Perne choisit pour principal objet de ses études la musique des Grecs et les notations du moyen âge. Comme il n'avait reçu qu'une instruction insuffisante, il fut obligé d'apprendre à trente ans le grec et le latin; il y joignit l'étude de plusieurs langues modernes. Puis il visita les bibliothèques publiques, et prit la résolution de lire tous les manuscrits qui pouvaient avoir quelque rapport avec la musique du moyen âge; il dressa un catalogue détaillé de ceux qu'il avait vus, en y comprenant les missels, antiphonaires et autres livres de chœur, et en tira d'innombrables extraits, souvent même des copies entières, comme il le fit pour les œuvres de Tinctoris et de Berardi, l'*Octoekos* (chants de l'Église grecque), les *Rerum musicarum* de Froschius, etc. Il n'eut pas le temps de tirer parti des immenses matériaux qu'il avait amassés au moins pour la plupart des plans d'ouvrages qu'il avait conçus. Outre un *Cours d'harmonie et d'accompagnement* (Paris, 1822, in-fol.), on a de lui : *Découverte, dans les manuscrits d'Aristide Quintilien, d'une notation inconnue jusqu'à ce jour et antérieure de plusieurs siècles à celle qu'on attribue à Pythagore*, dans la *Revue musicale* (t. III et IV); — *Exposition de la séméiographie ou Notation musicale des Grecs*, mémoire lu en 1823 à l'Institut et inséré en 1828 dans la *Revue musicale* (t. V, VIII et IX); avec la sagacité la plus rare il rétablit la notation grecque d'après Alypius, Bacchius et Gaudence, et pour en démontrer, contre l'opinion commune, la simplicité, il traduisit dans cette notation la grande partition d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck; — *Notice d'un manuscrit grec* (anonyme) *sur la musique pratique et sur le rhythme*, dans la *Revue musicale* (t. XIV); il en fit aussi une double version latine et française, avec des notes, laquelle n'a pas vu le jour; — *Mémoire sur la mélodie des troubadours*, à la fin de l'édit. des *Chansons du châtelain de Coucy* (1830, in-8°). « La philosophie de la science était complétement étrangère à Perne, rapporte M. Fétis. Imbu de la fausse idée que la musique avait eu dans tous les temps et dans tous les pays le même principe, il voulait ramener toute l'histoire de l'art à ce point de vue, qui l'eût certainement égaré si tous ses projets d'ouvrages avaient été réalisés. » Ce savant a encore laissé en manuscrit la musique des chœurs d'*Esther* exécutés en 1820 au Conservatoire; le graduel des fêtes solennelles et l'office des fêtes et dimanches en contrepoint (3 vol. in-fol.); des messes; etc. P.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PERNETTI ou **PERNETY** (1) (*Jacques*), littérateur français, né en 1696, à Chazelles sur Lyon (Forez), mort le 6 février 1777, à Lyon. Il embrassa l'état ecclésiastique et obtint un canonicat du second ordre à la cathédrale de Lyon. Membre de l'Académie de cette ville, il y lut un grand nombre de dissertations historiques. Il aimait l'histoire naturelle et les beaux-arts, et cultiva les lettres avec plus de zèle que de bonheur. Ses *Lettres philosophiques sur les physionomies* (1746, 3 part. in-12), augmentées dans l'édit. de 1760 et trad. en allemand, eurent un succès passager, dû bien moins à l'originalité des observations qu'à la nouveauté d'un sujet à peine effleuré par les modernes. On a répété, après Thiébault, qu'il était seulement l'éditeur de cet ouvrage, dont le manuscrit lui aurait été remis par le P. Bougeant; il n'y a rien de vrai dans cette historiette, et il suffit pour la réfuter de comparer entre eux les deux écrivains, qui n'ont de commun ni style ni pensées. On a encore de l'abbé Pernetti: *Les Abus de l'éducation sur la piété, la morale et l'étude*; Paris, 1728, in-12; — *Le Repos de Cyrus*; Paris, 1732, in-8°, fig.; trad. en allemand: roman frivole et prétentieux; — *Conseils de l'amitié à Ariste*; Francfort, 1738, in-12; quatre édit.; — *Histoire de Favoride*, roman; Genève, 1750, in-8°; — *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon, ou les Lyonnais dignes de mémoire*; Lyon, 1757, 2 vol. in-12: ouvrage superficiel, qui renferme pourtant des particularités curieuses; le chirurgien Laurès en a fait, dans un prétendu *Supplément* (1757, in-8°), une critique assez gaie; — *Tableau de la ville de Lyon*; ibid., 1760, in-8°, avec un plan; on y trouve une liste de tous les chanoines-comtes de Lyon de 1020 à 1758; — *Essai sur les cœurs*; Amsterdam, 1765, in-12. On lui attribue aussi *L'Homme sociable* (1767, in-12).

Sabatier, *Siècles de la littér.* — Thiebault, *Souvenirs de Berlin*, V. — Delandine, *Catal. des manusc. de la bibl. de Lyon.*

PERNETY (*Antoine-Joseph*), érudit français, neveu du précédent, né le 13 février 1716, à Roanne, mort en 1801, à Valence (Drôme). Admis chez les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, il trouva dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il fut appelé, les moyens de compléter ses connaissances et d'en acquérir de nouvelles. En 1763 il accompagna en qualité d'aumônier l'expédition que Bougainville conduisit aux îles Malouines. A peine de retour en France, il tenta de secouer le joug monastique, s'associa aux vingt-huit bénédictins qui demandèrent en 1765 à être dispensés de la règle et proposa, dans le chapitre général tenu en 1766, de modifier dans un sens plus libéral les constitutions de l'ordre; mais voyant l'inutilité de ses efforts, il quitta l'habit religieux et accepta les offres du roi de Prusse, qui lui donna la place de conservateur à la bibliothèque de Berlin, le titre d'académicien et l'abbaye de Burgel en Thuringe. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Frédéric II, égaré par la conformité des noms, avait cru adresser son invitation à l'auteur des *Lettres sur les physionomies*; néanmoins, en souvenir de l'oncle, il traita bien le neveu jusqu'au moment où il le vit embrasser les idées de Swedenborg. Dom Pernety quitta la Prusse en 1783 et revint à Paris; les tribulations que lui suscita l'archevêque l'obligèrent de quitter cette ville, et il vint vivre d'abord chez son frère, directeur des fermes à Valence. De là il se rendit à Avignon, où il forma, dit-on, une sorte de secte, dont on ne connaît pas bien les principes, et qui compta vers 1787 une centaine d'affiliés; leurs assemblées se tenaient près de Bedarrides, dans une maison de campagne que l'on appelait *le Thabor*. Pendant la révolution il subit une détention passagère, et il avait repris avec une ardeur nouvelle ses recherches sur la pierre philosophale et l'élixir de longue vie lorsqu'il mourut, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. C'était, rapporte Thiebault, « un homme très-savant; mais sa science n'était que *rudis indigestaque moles*. Du reste il avait un caractère de modération et de bonhomie tel qu'il ne se brouillait jamais avec personne, que même il obligeait quand il le pouvait et qu'il était d'une complaisance précieuse dans la société. Il croyait à la cabale, aux revenants, aux sortiléges, etc.; mais, malgré ce ridicule, tout le monde l'aimait. » On a de dom Pernety: *Manuel bénédictin*; Paris, 1754, in-8°; — *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure*; Paris, 1757, in-8°, trad. en allemand; — *Les Fables égyptiennes et grecques dévoilées*; Paris, 1758, 2 vol. in-8°, réimpr. en 1786 et en 1795; persuadé qu'Homère avait appris l'alchimie en Égypte, il ne voit dans l'*Iliade* que des leçons allégoriques sur cet art et dans l'*Odyssée* qu'une peinture des erreurs où tombent les adeptes avant de parvenir à la connaissance du grand œuvre; — *Dictionnaire mytho-hermétique, contenant les allégories fabuleuses et les termes des philosophes hermétiques*; Berlin, 1758, in-8°; — *Discours sur la physionomie*; Berlin, 1769, in-8°; — *Journal historique du voyage fait aux îles Malouines et au détroit de Magellan*; Berlin, 1769, 2 vol. in-8°; trad. en anglais et réimpr. sous le titre d'*Histoire d'un voyage*, etc. (Paris, 1770, 2 vol. in-8°, fig.), avec des addit. de Delisle de Sales; cette narration intéresse, malgré la prolixité du style; — *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*; Berlin, 1770, in-12: l'abbé de Pauw, qu'il avait attaqué avec plus de bon sens que d'érudition, lui répondit dans la même année; Pernety revint à la charge en 1771 dans un *Examen*, qui est une édition augmentée de l'ouvrage

(1) Le véritable nom de la famille était Pernety; mais l'abbé, sujet de cet article, en avait modifié l'orthographe.

précédent et aussi, pense-t-on, dans un livre anonyme *De l'Amérique et des Américains* (1771, in-8°), attribué mal à propos à Bonneville; — *La Connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*; Berlin, 1776, in-8°, qui a pour complément les *Observations sur les maladies de l'âme* (ibid., 1777, 2 vol. in-8°) du même auteur. Ce bénédictin a encore écrit quelques opuscules ascétiques; la traduction des *Merveilles du ciel et de l'enfer* (1782) et de *La Sagesse angélique* (1786) de Swedenborg; et plusieurs mémoires insérés dans les recueils des Académies de Bavière et de Berlin. Il mit en ordre les *Ambassades* de Noailles et eut part au t. VIII de la *Gallia christiana*. P. L—Y.

D. Tassin, *Hist. litt. de la congrég. de Saint-Maur.* — Thiébault, *Souvenirs de Berlin*, V. — *Journal des Savants*, oct. 1768. — *Revue du Lyonnais*, VIII, 198.

PERNETY (*Joseph-Marie*, baron, puis vicomte), général et sénateur français, né le 19 mai 1766, à Lyon, mort le 29 avril 1856, à Paris. Il appartenait à la famille des précédents. Après avoir fait ses études au collége militaire de Tournon, il fut admis en 1781 à l'école de Metz, et nommé en 1783 lieutenant d'artillerie au régiment de La Fère. Envoyé en 1793 à l'armée d'Italie, il se fit remarquer dans la série de combats qui précédèrent la reddition de Mantoue et fut promu chef de bataillon à Rivoli. Désigné pour commander l'artillerie dans la malheureuse expédition d'Irlande (1799), il tomba au pouvoir des Anglais, qui le gardèrent trois mois prisonnier. Le sang-froid et le talent qu'il déploya dans la campagne de Marengo fixèrent sur lui l'attention du premier consul. Fait colonel en 1802 et général de brigade en 1805, il se trouva aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, dirigea les travaux du siége de Breslau et fut adjoint au corps d'armée détaché en Silésie sous les ordres de Jérôme. Il reçut le 11 juillet 1807 le grade de général de division. En 1809 il contribua à la prise de l'île de Lobau, qu'il fit armer de plus de cent bouches à feu, ainsi qu'à la sanglante victoire de Wagram, et fut créé baron de l'empire avec une dotation de 10,000 fr. de rente. Il ne rendit pas moins de services à la grande armée durant les guerres de 1812 et 1813, ouvrit le feu à la Moskowa et prit une part glorieuse aux journées de Dresde, de Leipzig et de Hanau. Sous la restauration il dirigea la division de l'artillerie au ministère de la guerre (octobre 1815-août 1816), devint conseiller d'État (1817), inspecteur général, membre du comité de la guerre, et présida le comité spécial d'artillerie. Mis en 1824 à la retraite, il siégea au Luxembourg d'abord comme pair de France (1835), puis comme sénateur (1855). Louis XVIII lui avait conféré le titre de vicomte (12 février 1817). On a de ce général un *Vade-mecum des joueurs de whist* (Paris, 1839, in-12).

Biogr. nouv. des Contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, III. — *Le Moniteur de l'armée*, mai 1856.

PÉRON (*François*), naturaliste et voyageur français, né le 22 août 1775, à Cérilly (Allier), où il est mort, le 14 décembre 1810. Il abandonna l'étude de la théologie pour s'enrôler en 1792 dans le bataillon de l'Allier. Blessé et fait prisonnier à l'affaire de Kaiserslautern, il fut conduit dans la citadelle de Magdebourg. Sa captivité devint pour lui un moyen de travail. Échangé à la fin de 1794, il reçut un congé de réforme motivé sur ce que, à la suite de ses blessures, il avait perdu l'œil droit. Après avoir suivi pendant trois ans les cours de l'École de médecine de Paris, il allait être reçu docteur quand, désespéré de ce qu'on lui avait, à cause de son défaut de fortune, refusé la main d'une jeune personne riche, il se décida à s'éloigner de France. Par l'intermédiaire de Jussieu, il obtint d'être attaché à l'expédition du capitaine Baudin aux Terres Australes en qualité de médecin naturaliste, spécialement chargé de faire des recherches sur l'histoire naturelle. Muni des instructions de Lacépède, Cuvier et Degérando, il s'embarqua au Havre sur *Le Géographe*, et avec son ami Le Sueur il prépara une collection zoologique composée de plus de cent mille échantillons d'animaux d'espèces grandes et petites; cette collection, qui contenait plusieurs genres importants et plus de deux mille cinq cents espèces nouvelles, leur fournit ainsi les moyens de faire connaître, à eux seuls, plus d'animaux nouveaux que n'en avaient signalés tous les naturalistes voyageurs qui les avaient précédés. Les premières communications de Péron à l'Institut, à son retour en France, l'en firent nommer membre correspondant. Mais sa santé, déjà fort ébranlée par les fatigues du voyage et par un travail excessif, fut tout à fait détruite par une maladie de poitrine. Sa relation, entièrement rédigée jusqu'au 30[e] chapitre (t. II, p. 230), a été publiée sous le titre de : *Voyage de découvertes aux Terres Australes, pendant les années* 1800, 1801, 1802, 1803 *et* 1804, *rédigé en partie par F. Péron et continué par Louis Freycinet* (Paris, 1811-1816, 2 vol. in-4° de texte et 2 vol. grand in-4° de planches) : 2[e] édit., revue et augmentée par Louis de Freycinet (Paris, 1824-1825, 4 vol. in-8° et atlas in-4° de 53 pl. et 9 cartes). Les explorations faites depuis celles de Péron ont confirmé l'exactitude de sa relation, et ses observations comparées à celles de ses devanciers et de ses successeurs ont conduit à des résultats généraux. Ajoutons toutefois que, plus zoologiste que botaniste, il laisse à désirer quand il décrit les végétaux, et que son style est souvent trop coloré là où la matière exige d'être plus simple. A mesure qu'il rédigeait son travail d'ensemble, Péron en avait détaché divers fragments qu'il avait communiqués à l'Institut, au Muséum et à la Société de médecine de Paris. Les t. XIV et XV des *Annales du Muséum* contiennent aussi sept mémoires de lui. Il a laissé quelques manuscrits inachevés, qui devaient faire partie d'une

Histoire philosophique des divers peuples considérés sous les rapports physiques et moraux. P. L—T.

Rapport de Cuvier, à la tête du t. I du *Voyage* de Péron. — *Éloge historique de F. Péron* par Deleuze, à la fin du t. II. — *Éloge de Péron*, par M. Alard, dans le t. VII des *Mémoires de la Société d'Emulation*.

PEROTTI (*Nicolas*), prélat et philologue italien, né à Sassoferrato dans l'Ombrie, en 1430, mort le 13 décembre 1480. Il devint professeur à l'université de Bologne, où il avait fait ses études. Sa traduction des cinq premiers livres de Polybe (*voy.* ce nom), les seuls que l'on connût alors, le recommanda à la protection du pape Nicolas V. Il se rendit peu après à Rome, et fut nommé vicaire apostolique. En 1458 il obtint l'archevêché de Siponto ou Manfredonia; mais il continua de résider à Rome. Les fonctions de gouverneur de l'Ombrie dont il fut pourvu en 1465, et celles de gouverneur de Pérouse en 1474, ne lui firent pas négliger les travaux d'érudition. Perotti fut un des érudits qui contribuèrent à la Renaissance; ses principaux ouvrages, très-utiles au quinzième siècle et aujourd'hui encore assez curieux, sont une grammaire latine : *Rudimenta grammatices;* Rome, 1473, in-fol., et un *Commentaire* sur Martial, qui forme une sorte de lexique raisonné de la langue latine : *Cornucopia, sive commentaria linguæ latinæ;* Venise, 1489, in-fol., 1499, 1513, 1526, in-fol. (édit. aldines). On a encore de Perotti un traité *De generibus metrorum;* Venise, 1497, in-4°, et une édition de l'*Histoire naturelle* de Pline. Les ouvrages de Perotti sont comptés parmi les plus anciens monuments de l'imprimerie. On a publié, d'après un de ses manuscrits, quelques fables inédites de Phèdre, et des critiques l'ont même regardé comme l'auteur de tout le recueil qui porte le nom de ce poëte; mais c'est une hypothèse sans vraisemblance et que ne favorisent nullement les médiocres vers latins qui restent de Perotti (*voy.* PHÈDRE). Z.

Paul Jove, *Elogia.* — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — Bayle, *Dictionnaire.* — Tiraboschi, *Storia de la letteratura italiana*, t. VI, p. 11, p. 408. — Apostolo Zeno, *Dissertaz. Vossiane*, t. I.

PÉROUSE (LA). *Voy.* LA PÉROUSE.

PERPENNA ou **PERPERNA** (*M. Vento*), général romain, mis à mort en 72 avant J.-C. Il appartenait à une *gens*, probablement originaire de l'Étrurie, comme les Cecina et les Spusina. Son grand-père et son père furent consuls, l'un en 130, l'autre en 92. Perpenna embrassa le parti de Marius et fut élevé à la préture. Après la ruine de ce parti en 82, il s'enfuit en Sicile d'où Pompée le chassa; il semble pourtant qu'il garda quelques troupes sous ses ordres, car il s'associa activement à la tentative du consul M. Æmilius Lepidus pour renverser la constitution aristocratique de Sylla en 78. Ce projet prématuré avorta, et les deux chefs se retirèrent dans l'île de Sardaigne, où Lepidus mourut l'année suivante. Sertorius, le seul des lieutenants de Marius qui commandât encore une puissante armée, défendait l'Espagne contre Metellus Pius, général du sénat; Perpenna alla le rejoindre avec des forces considérables et beaucoup d'argent. L'arrivée de cet auxiliaire aurait peut-être décidé l'issue de la lutte en faveur du parti démocratique, si Perpenna n'avait tout compromis par ses prétentions. Fier de sa haute naissance, il refusa de reconnaître l'autorité supérieure de Sertorius et poursuivit la guerre séparément. Ses soldats, qui avaient peu de confiance dans ses talents, le forcèrent de faire cause commune avec le vétéran de Marius, dès qu'ils apprirent que Pompée venait renforcer Metellus. Sertorius et Perpenna agirent donc de concert pendant les cinq années suivantes, mais sans aucune bonne foi de la part de ce dernier, qui finit par tramer la perte du seul général capable de faire triompher leur cause commune. Sertorius périt assassiné en 72, et Perpenna, qui s'était cru follement capable de le remplacer, fut entraîné dans sa perte. Complétement vaincu par Pompée, et fait prisonnier, il espéra racheter sa vie en livrant au vainqueur les papiers de Sertorius qui prouvaient que plusieurs des premiers personnages de Rome étaient en correspondance avec l'adversaire de l'aristocratie. Pompée jeta au feu ces lettres compromettantes pour son propre parti, et fit mettre Perpenna à mort. Y.

Appien, *Bel. Civ.*, I, 107, 110, 113-115. — Plutarque, *Pompeius*, 10, 20; *Sertorius*, 15, 25, 27. — Tite-Live, *Epitome*, 96. — Eutrope, VI, 1. — Florus, III, 22. — Orose, V, 23. — Velleius Paterculus, II, 30. — Salluste, *Hist. frag.*, II, 111. — Cicéron, *Verr.*, V, 58. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography.*

PERPINIAN (*Pierre-Jean*), érudit espagnol, né en 1530, à Elche (royaume de Valence), mort le 28 octobre 1566, à Paris. Admis en 1551 chez les Jésuites, il professa avec beaucoup de succès dans les colléges de sa compagnie, l'éloquence à Coïmbre (1555) et à Rome (1560), et l'Écriture sainte à Lyon (1565) et à Paris (1566); mais à peine arrivé dans cette dernière ville il mourut, à la fleur de l'âge et regretté de tous les savants de son siècle. « Il se fit admirer, dit de Thou, par deux grandes lumières de leur temps, Muret et Paul Manuce. » On a de lui : *Orationes duodeviginti;* Rome, 1587, in-8°; ces harangues, écrites avec une affectation cicéronienne, et qui traitent d'un objet unique, à savoir de la nécessité d'être fidèle à l'ancienne religion, jouirent d'une grande vogue jusqu'à la fin du seizième siècle, et furent souvent réimprimées soit ensemble, soit détachées; — *Historia de vita beatæ Elizabeth, Lusitaniæ reginæ;* Cologne, 1609, in-8°; — *Epistolæ;* Paris, 1683, in-8°; recueil préparé par le P. Fr. Vavasseur et mis au jour par le P. Jean Lucas, qui l'a fait précéder d'un éloge de l'auteur. Les écrits de Perpinian ont été recueillis par le P. Lazeri (Rome, 1749, 3 vol. in-8°).

Muret, *Variæ lectiones*, XV, 1. — P. Manuce, *Epist.*

VII, 9 et 19. — De Thou, *Hist. sui temporis*, lib. 38. — Southwell, *Biblioth.*, 677. — Colonia, *Hist. littér. de Lyon*. II, 693. — Lazeri, *De Vita et Scriptis P.-J. Perpiniani*.

PERRACHE (*Michel*), sculpteur français, né le 12 juillet 1686, à Lyon, mort le 21 décembre 1750. Il quitta Lyon à l'âge de seize ans et alla se perfectionner dans les académies d'Italie, d'Anvers et de divers pays. Son premier essai, la décoration d'une église à Malines, lui valut le droit de bourgeoisie dans cette ville. Revenu dans sa ville natale en 1717, il y fut employé à la décoration de presque toutes les églises et des jardins des environs. Ses principaux travaux sont : la décoration du chœur de la chapelle des Pénitents de Confalon, dont il donna le modèle, le groupe de l'Assomption et le bas-relief de l'autel en marbre de cette chapelle; le retable de l'église de l'Oratoire; le chœur de la chapelle des Pénitents de Lorette; la chapelle des Marchands, dans l'église de Saint-Nizier, le maître autel de la même église; ceux de Saint-Pierre et des Carmélites de Saint-Bonaventure; quelques mausolées dans la maison de la Charité, etc.

Son fils, PERRACHE (*Antoine-Michel*), né le 23 novembre 1726, à Lyon, mort le 10 octobre 1779, fut aussi sculpteur à Lyon, et lui éleva un mausolée dans cette église des Carmélites; mais c'est moins par ses ouvrages que son nom s'est perpétué dans le pays, que par un projet qu'il conçut en 1765 pour l'agrandissement de Lyon au midi. Par suite de ce projet, une chaussée réunit à la ville une île considérable. Son nom fut donné à cette chaussée. G. DE F.

L'abbé Pernetty. *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon*. — Delandine, *Dict. historique*.

PERRAULT ou **PERREAUD** (*François*), démonographe français, né en 1572, à Buxy, mort en 1657, à Gex. Fils d'un pasteur protestant, il suivit la même carrière et desservit plusieurs églises de la Bourgogne et du pays de Gex. Il était ministre à Thoiry lorsqu'il publia sa *Démonographie, ou traité des démons et sorciers, de leur puissance et impuissance; ensemble l'Anti-démon de Mascon, ou histoire particulière de ce qu'un démon a fait et dit à Mascon il y a quelques années* (Genève, 1653, in-12), traduit en hollandais et en anglais. La seconde partie (*l'Anti-démon*) a été réimprimée à Paris, 1853, in-8°.

Haag frères, *La France protestante*.

PERRAULT (*Pierre*), écrivain français, né vers 1608, à Paris, où il mourut, vers 1680. Fils aîné de Pierre Perrault, avocat au parlement, originaire de Tours, il fit ses études en droit, et après avoir occupé quelques emplois secondaires dans l'administration acheta la charge de receveur général des finances de la généralité de Paris, charge que Colbert, son ami cependant, le força de quitter pour avoir emprunté à sa caisse quelques sommes dont il avait besoin pour satisfaire d'avides créanciers. On a de lui : *De l'origine des fontaines*; Paris, 1674, in-12, inséré dans les *Œuvres diverses de physique et de mathématiques*, de C. et P. Perrault; Leyde, 1721, in-4°, où l'on a mis mal à propos dans le titre : « de l'Académie française », aucun de ces deux frères n'en ayant été; — *La Secchia rapita*, trad. en français, en prose; Paris, 1678, 2 vol. in-12, en regard de l'original italien.

PERRAULT (*Nicolas*), théologien, frère du précédent, né vers 1611, à Paris, où il mourut, en 1661. Reçu docteur de Sorbonne en 1652, il fut un des soixante-dix docteurs exclus le 31 janvier 1656 avec Arnauld. Il n'a publié que : *La Morale des Jésuites, extraite fidèlement de leurs livres imprimés avec l'approbation et permission des supérieurs de leur Compagnie*; Mons, 1667, in-4°, et 1669, 3 vol. in-16; — trois *Lettres* au docteur Haslé contre la signature du *Formulaire*, imprimées avec les réponses de ce dernier dans un recueil de pièces sur le *Formulaire*, les bulles et les constitutions des papes. H. F.

Moréri, *Dict. hist.* — Niceron, *Mém.*, t. XXXIII.

PERRAULT (*Claude*), architecte, naturaliste et littérateur français, né à Paris, en 1613, mort le 9 octobre 1688. Son père, avocat au parlement, le destina à la médecine, et en effet il fut reçu docteur de la faculté de Paris. Soit qu'il n'ait pas tout d'abord obtenu dans cette carrière la vogue qu'il avait espérée, soit plutôt qu'il ait subi l'influence des circonstances, ou qu'il ait été entraîné vers l'art par une vocation naturelle, il renonça bientôt à tirer parti de ses premières études, et se livra tout entier à l'architecture, dans laquelle l'attendait un succès que Boileau lui-même avait reconnu lorsqu'au début du IVe livre de l'*Art poétique*, il avait peint ce médecin qui

> . . . désormais la règle et l'équerre à la main,
> Laissant de Galien la science suspecte,
> De méchant médecin devint bon architecte.

Il est vrai que plus tard, brouillé avec Perrault, et surtout avec son frère, il se rétracta en lançant cette épigramme plus mordante que juste :

> Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
> Laissant de Galien la science infertile,
> D'ignorant médecin devint maçon habile :
> Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
> Perrault; ma muse est trop correcte :
> Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
> Mais non pas habile architecte.

Savant latiniste, Perrault avait été chargé par Colbert de traduire Vitruve, dont il n'existait encore que des commentaires plus ou moins incomplets. « L'entreprise, dit Quatremère de Quincy, était alors des plus ardues, surtout pour un homme qui, n'étant pas sorti de France, n'avait pas été à portée de confronter aux monuments encore existants de l'antique architecture, les notions souvent obscures de l'architecte romain Sans aucun doute la traduction de Perrault a été surpassée sur plus d'un point. On

doit l'avouer, ce n'est plus aujourd'hui chez lui qu'on ira chercher les interprétations des passages difficiles sur beaucoup d'objets relatifs aux pratiques de la construction, ainsi qu'à la composition d'un grand nombre de monuments. Pour bien traduire Vitruve, il faut pouvoir le commenter, et pour le bien commenter il faudrait réunir les talents pratiques de l'artiste à l'érudition du philologue et aux notions spéciales de l'antiquaire ; ajoutons-y l'habileté du dessinateur, car c'est autant par des dessins que par des commentaires qu'il faut interpréter les notions d'un art destiné à parler d'abord aux yeux. C'est là ce que Perrault a fait. Quoique les planches et les dessins exécutés à grands frais dont sa traduction est accompagnée laissent beaucoup à désirer, on doit toutefois plutôt y admirer ce qu'ils offrent de vrai et de juste qu'y blâmer ce qui leur manque, quant au caractère et au style des monuments représentés, en pensant que Perrault n'avait pu connaître par lui-même les originaux. »

Ce travail nécessita des études spéciales qui durent surtout décider de son avenir et lui révéler sa véritable vocation.

Lorsqu'il fut question de donner au Louvre une façade digne de la grandeur du monument, des dessins furent demandés à Levau et aux principaux architectes du temps; on sait que l'on fit même venir à grands frais le chevalier Bernin pour le charger de cette importante entreprise. L'illustre artiste italien, découragé par les intrigues auxquelles il se trouva en butte, reprit bientôt le chemin de Rome, comblé à la vérité de présents et richement pensionné par Louis XIV, et le dessin adopté fut celui de Perrault, qui débuta dans la carrière par cette colonnade à laquelle on a peut-être fait une réputation supérieure à son mérite réel, mais qui n'en doit pas moins être comptée parmi les plus belles créations du dix-septième siècle. Commencée en 1666, la colonnade fut achevée en 1670. Forcé par la longueur de ce frontispice d'élargir le Louvre, Perrault recouvrit la façade qui regarde la rivière, et qui était l'œuvre de Levau, d'une autre façade qui est celle que nous voyons aujourd'hui. De ce jour, la réputation de Perrault fut à son comble; ses connaissances variées l'avaient fait admettre à l'Académie des sciences, et lorsqu'il s'agit d'élever un édifice consacré aux études astronomiques, ce fut à lui qu'on demanda des dessins que plus qu'aucun autre il était capable de donner conformes aux exigences du programme.

Dans la construction de l'Observatoire de Paris, où il ne fit entrer ni bois, ni fer, Perrault a fait preuve d'une rare connaissance de la coupe de pierre. Toutes les pièces sont voûtées avec la plus grande solidité, et chacune peut passer pour un chef-d'œuvre d'appareil. Cet édifice, commencé en 1667, fut achevé en 1672.

Après les conquêtes de la Flandre et de la Franche-Comté, Colbert proposa d'élever à l'entrée du faubourg Saint-Antoine un arc de triomphe à la gloire du roi. Le peintre Lebrun, l'architecte Levau fournirent des dessins qui ne furent point adoptés, et auxquels furent encore préférés ceux de Claude Perrault. La première pierre fut posée le 6 août 1670, mais le monument ne fut élevé en pierre que jusqu'à la hauteur des piédestaux des colonnes. Pour juger de l'effet de l'ensemble, on l'acheva en plâtre; Louis XIV ayant paru prendre peu d'intérêt à ce nouvel hommage, le projet n'eut point de suite. On doit le regretter, car le dessin de Perrault était d'une grande beauté, comme on en peut juger par la gravure qu'en a faite Sébastien Leclerc. Le modèle de plâtre tombant en ruines a été entièrement démoli en 1716, un an après la mort du monarque dont ce monument devait consacrer le souvenir.

Perrault a pris aussi part aux embellissements du château et du parc de Versailles.

Outre sa traduction de Vitruve, il a publié quelques autres ouvrages. Nous ne parlerons pas de ses *Essais de physique*, 4 vol. in-12, 1680-1688, et de quelques mémoires d'histoire naturelle tellement dépassés dans l'état actuel de la science qu'ils ont perdu toute valeur; mais nous citerons comme une des meilleures productions de sa plume le traité intitulé : *Ordonnance des cinq espèces de colonnes selon la méthode des anciens*, in-fol. et un *Recueil de machines*, in-4°, imprimé en 1700, douze ans après la mort de l'auteur et que l'on peut encore consulter utilement.

Perrault mourut martyr de son amour pour la science anatomique : ayant assisté à la dissection d'un chameau putréfié dont l'infection rendit malade tous ceux qui étaient présents, il fut emporté en quelques jours, à l'âge de soixante-quinze ans, ayant conservé toute la force et toute la lucidité d'esprit qui avaient fait de lui un des hommes les plus remarquables du grand siècle.

E. Breton.

Fontenai, *Dictionnaire des artistes*. — Cicognara, *Storia della scoltura*. — Quatremère de Quincy, *Vie des plus illustres architectes*. — Le même, *Dictionnaire d'architecture*. — Dulaure, *Histoire de Paris*. — Vitet, *Le Louvre*.

PERRAULT (*Charles*), écrivain français, né à Paris, le 12 janvier 1628, mourut dans la même ville, le 16 mai 1703. Son père, avocat au parlement, lui fit donner une bonne éducation : il étudia au collége de Beauvais, et il nous a raconté lui-même, dans ses *Mémoires*, les incidents de cette partie de sa vie. Dès le collége, Perrault aimait à composer des vers, et son régent le prenait pour un poëte : il avait tort. Il se plaisait aussi à la discussion, où son opiniâtreté, secondée d'une faconde ingénieuse, lui fournissait toujours le dernier mot. Il était arrivé en philosophie, quand un jour, son professeur, impatienté d'une controverse qui n'en finissait pas, lui imposa silence : Perrault, blessé, sortit de

classe, accompagné d'un de ses amis, nommé Beaurain. Tous deux jurèrent de ne plus retourner au collége; durant plusieurs années, ils consacrèrent cinq heures par jour à l'étude et à la lecture, avec plus de zèle que de méthode et de goût, faisant des extraits, critiquant ce qu'ils lisaient, et ne voulant dès lors admirer qu'à bon escient. Ces détails ne sont pas indifférents pour comprendre Perrault et pour expliquer ce mélange d'élévation et de petitesse, d'instruction et d'ignorance, de vérités et d'erreurs dont se compose son esprit, et qu'il affichera plus tard dans ses théories littéraires. Dès ce moment il préluda à ses futures attaques contre l'antiquité, en composant avec ses deux frères Claude et Nicolas, et avec son ami Beaurain, une parodie burlesque du sixième livre de l'*Énéide*. Il écrivit aussi avec ses frères *Les Murs de Troie, ou l'origine du burlesque*, et il assurait plus tard qu'il ne manquait à cette fiction pour être regardée comme une merveille par les partisans fanatiques de l'antiquité que d'avoir été trouvée par eux dans quelque écrivain âgé de deux mille ans.

En 1651, Perrault fut reçu avocat au barreau de Paris, et y plaida non sans succès; puis il resta pendant dix ans (1654-1664), en qualité de commis, chez son frère Pierre, qui avait acheté la charge de receveur général des finances. Honoré de l'estime et de l'amitié de Colbert, il fut nommé par lui premier commis, puis contrôleur général de la surintendance des bâtiments du roi, place importante où il devint l'intermédiaire naturel entre les artistes et le ministre, dont il sut souvent provoquer les bienfaits en faveur des gens de mérite : il eut certainement beaucoup de part au projet conçu par Colbert d'envoyer des gratifications aux gens de lettres et aux savants de tous les pays, et à l'exécution de ce projet d'après la liste définitivement dressée par Chapelain. La petite assemblée chargée par Colbert de composer des devises et des inscriptions pour les monuments publics, et dont Perrault faisait partie, peut être considérée comme le germe de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui toutefois ne devint permanente et définitive qu'en 1701. La protection de Colbert le fit entrer à l'Académie française (1671), en remplacement de J. de Montigny, évêque de Léon. Le jour de sa réception, il prononça une harangue qui satisfit tellement l'Académie que sur sa proposition, et malgré l'opposition de Chapelain, elle résolut de rendre dès lors ses séances publiques lorsqu'elle recevrait un nouveau membre. Ce ne fut pas la seule réforme heureuse qu'il introduisit dans le docte corps. Nul peut-être ne contribua mieux que lui à l'éclat extérieur et à la prospérité matérielle de l'Académie, qui ne fut jamais plus grand qu'alors. Il y organisa une véritable réforme électorale, en faisant prévaloir l'élection par écrit, qui assurait la liberté des suffrages; et, pour compléter son œuvre, il fit le dessin et la dépense de la première boîte de scrutin. Puis, d'après ses idées et ses conseils, Colbert régularisa les heures d'assemblée, établit les jetons de présence, pressa les travaux, régla enfin tous les détails d'une organisation jusque-là négligée. Son influence sur le ministre ne fut sans doute pas étrangère non plus à la protection spéciale que le roi, après la mort du chancelier Seguier, accorda à l'Académie, qu'il voulut loger au Louvre, et qu'il autorisa à le venir haranguer, comme le parlement et les autres compagnies supérieures, dans les circonstances solennelles. C'est encore lui qui, de concert avec son frère l'architecte, contribua à la création de l'Académie des sciences. Enfin c'est d'après ses mémoires que le ministre fonda ou plutôt réorganisa sur de nouvelles bases l'Académie de peinture, sculpture et architecture. Il n'est pas étonnant que tant de services rendus aux lettres et que son activité, nommée par ses ennemis esprit d'intrigue, son amabilité personnelle et ses hautes relations, lui eussent assuré une grande influence, grâce à laquelle il occupait dans l'Académie française une place supérieure à son mérite d'écrivain.

Perrault prenait part à tous les travaux de cette société, mais ne s'était encore révélé que par des œuvres de fantaisie légère, telles que son *Portrait d'Eris*, et son *Dialogue de l'Amour et de l'Amitié*, ou des poésies détachées, comme ses odes sur la paix des Pyrénées et sur le mariage du roi, quand le 27 janvier 1687, au milieu d'une séance destinée à célébrer la convalescence du monarque, il donna lecture à ses confrères d'un petit poëme, en assez mauvais vers : *Le Siècle de Louis le Grand*, où il cherchait à prouver la supériorité des auteurs de son temps sur ceux de l'antiquité, et à Homère, Hérodote, Platon, Aristote, Virgile, opposait résolûment, dans un singulier mélange d'admirations,

Les Régniers, les Maynards, les Gombaulds, les Malherbes,
Les Godeaux, les Racans....
Les galants Sarrasins et les tendres Voitures,
Les Molières naïfs, les Rotrous, les Tristans,
Et cent autres encor, délices de leur temps.

Ce poëme, accueilli avec satisfaction par la partie de l'Académie qui se composait des victimes de Boileau, des grands seigneurs et des courtisans, souleva l'indignation des autres. Racine ayant affecté de n'y voir qu'un jeu d'esprit et un aimable paradoxe, Perrault, piqué de cette méprise ironique, et poussé peut-être par les Lavau, les Charpentier, les Leclerc, les Boyer, les Dangeau, les Benserade, et tous les autres académiciens qui l'avaient applaudi, et auxquels sa thèse faisait l'effet d'une flatterie personnelle, résolut de développer et de soutenir méthodiquement son idée dans le *Parallèle des anciens et des modernes*, dont les quatre volumes parurent successivement de 1688 à 1698. L'ouvrage est conçu en forme de dialogue; Perrault y poursuit la comparaison entre les anciens et les modernes, non-seulement pour les lettres et les arts, mais

pour les sciences, la médecine, la philosophie, et même la cuisine. Sur tous les points, il proclame et démontre à sa manière la supériorité actuelle. En réalité, c'est la thèse de la perfectibilité indéfinie qu'il soutient; car le fond de ses arguments, c'est que les modernes l'emportent nécessairement sur les anciens parce qu'ils sont venus après eux, et qu'ils ont pu profiter de leurs découvertes en les accroissant. Son tort est de confondre sans cesse les sciences, dont le développement a besoin du progrès continuel des connaissances humaines, avec la poésie, qui n'en a pas besoin; et, dans la poésie et les lettres, l'habileté, le mécanisme, la partie méthodique et matérielle avec l'inspiration. Et puis, il est difficile d'avoir moins de goût critique et de choisir plus mal ses points de comparaison. Les *Parallèles* sont un livre de discussion légère et facile, à l'usage des gens du monde, qu'ils devaient séduire par l'absence de pédantisme et l'ingénieuse aisance du dialogue. Malgré ses erreurs fondamentales, cet ouvrage eut son côté utile et salutaire par les quelques idées générales qu'il jeta dans la circulation, par le libéralisme littéraire qu'il contribua à répandre. Ce que Descartes avait fait pour la philosophie, Ch. Perrault le fit pour la littérature : il introduisit le libre examen dans la place, mais avec moins d'autorité et de puissance. Chez lui, les idées l'emportent sur les appréciations, et le philosophe est au-dessus du critique. Les *Parallèles* de Perrault devinrent le point de départ et le centre de toute une longue bataille littéraire, connue sous le nom de *Querelle des anciens et des modernes*. Après s'être longtemps borné à des escarmouches dans ses épigrammes et quelques passages de ses écrits, Boileau entreprit une réponse plus complète dans ses *Réflexions sur Longin*, où il s'attache moins à réfuter les idées de son adversaire qu'à démontrer ses bévues. Piqué au vif par le ton dédaigneux et les rudesses de style du satirique, Perrault, malgré son urbanité ordinaire, se laissa aller à quelques traits mordants contre lui dans son *Apologie des femmes*, en vers (1694), et dans la préface dont il la fit précéder. La même année, des amis communs, et particulièrement Arnauld et le médecin Dodart, intervinrent pour les réconcilier; Perrault adoucit et supprima plusieurs traits qu'il se préparait encore à lancer contre les anciens, dans le 4e volume de ses *Parallèles;* néanmoins cette réconciliation ne fut scellée qu'en 1700 par une lettre de Boileau, lettre d'un caractère assez équivoque, et où l'épigramme se cache sous les fleurs; mais Perrault se montra satisfait.

Une fois sorti des principaux embarras de la querelle littéraire qu'il avait suscitée, Ch. Perrault s'occupa d'élever un nouveau monument à la gloire des écrivains modernes par la publication de ses *Hommes illustres du siècle de Louis XIV* (in-folio), ouvrage qui comprend cent deux courtes biographies, accompagnées de portraits de personnages célèbres en tous genres. On pourrait, dit d'Alembert, y désirer plus d'intérêt et de coloris, mais non plus de sincérité et de justice. Perrault avait composé cet ouvrage en partie sur les Mémoires de M. Begon, intendant de La Rochelle et de Rochefort, qui lui avait fourni également les portraits. Mais de tant de travaux divers, pas un seul peut-être n'eût suffi à transmettre son nom à la postérité, sans un tout petit livre auquel il était loin sans doute d'attacher la même importance qu'à ses *Parallèles* ou à ses *Hommes illustres*. On devine que je veux parler de ses *Contes des fées*. Perrault eût été probablement fort surpris si on lui eût dit qu'il devrait uniquement son immortalité à cet ouvrage, qu'il avait publié d'abord par une sorte de respect humain, sous le nom de son jeune fils. Il avait donné d'abord des *Contes en vers : Peau d'Ane*, *Griselidis*, *Les Souhaits ridicules*, qui sont d'une médiocrité extrême; mais il fut plus heureux avec ses contes en prose, délicieuses petites compositions d'un style heureux dans sa familiarité et sa négligence, d'une naïveté d'imagination et de narration parfaitement accommodée à l'esprit des enfants, pour qui ils sont écrits, et dont ils feront éternellement les délices. Perrault n'a pas inventé les sujets de ses contes; il n'a fait que les recueillir et les fixer, comme l'a démontré M. Walckenaër : il est question de *Peau d'Ane*, par exemple, dans beaucoup d'auteurs avant qu'il n'eût publié son livre. La plupart étaient des espèces de légendes populaires, de récits de bonnes femmes, de *contes de nourrice*, qui n'avaient pas encore été écrits, et auxquels il a attaché son nom en leur donnant la forme et la vie.

Ch. Perrault se préparait à donner un recueil d'hymnes traduites en français et un ouvrage intitulé le *Cabinet des arts*, quand il fut surpris par la mort, à l'âge de soixante-quinze ans. On l'enterra dans l'église Saint-Benoît. Depuis longtemps il n'était plus qu'un simple écrivain : même avant la mort de Colbert, il s'était retiré de l'administration, et l'avénement de Louvois, qui détestait tous les protégés de Colbert, avait achevé de le fixer dans la retraite. Retiré au fond du faubourg Saint-Jacques, Perrault s'occupait de l'éducation de ses deux fils, cultivait les amis qu'il s'était faits et qu'il avait conservés par l'urbanité de son caractère, s'occupait à étendre toujours le cercle de ses connaissances scientifiques et philosophiques, écrivait ses livres et rédigeait ces courts mémoires qui ne furent publiés que longtemps après (1759) et qui ne s'étendent que jusqu'à l'an 1687. Ce fut au milieu de ces occupations qu'il mourut. On a encore de Perrault : *Courses de têtes et de bagues, faites par le roi et par les princes et seigneurs de sa cour, en 1662*; Paris, 1670, in-fol.; — *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers;* Paris, 1675 in-4°; — *Saint Paulin*,

évêque de Nole, poëme dont Boileau s'est beaucoup moqué; Paris, 1686, in-8°; un poëme sur la peinture, qui renferme quelques beaux vers, une traduction des *Fables* de Faerne; deux comédies manuscrites : *L'Oublieux* et *Les Fontanges*, qui faisaient partie de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinnes; *Le Banquet des Dieux pour la naissance de Mgr le duc de Bourgogne*, récit en prose et en vers, 1682, etc.

Victor FOURNEL.

Mémoires de Perrault. — Titon du Tillet, *Le Parnasse françois*. — *Éloges des membres de l'Académ. franç.*, par d'Alembert, t. II. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. V. — Walckenaër, *Lettre sur les contes de fées attribués à Perrault* (1826). — Rigault, *Querelle des anciens et des modernes*.

PERRAULT DE JOTEMPS (*Alexandre-Gaspard* DE FEUILLASSE, vicomte DE), agronome français, né vers 1786. Issu d'une ancienne famille de Bretagne, il entra à quatorze ans dans la marine militaire, et prit part à l'expédition de Saint-Domingue. Appelé en 1804 à commander un des bâtiments de la flottille réunie dans le port de Boulogne-sur-mer, il tomba au pouvoir des Anglais, qui prolongèrent sa captivité jusqu'en 1812. Il s'établit alors dans le pays de Gex, s'adonna à l'agriculture, et devint avec MM. Fabry et Girod (de l'Ain) l'un des trois propriétaires-directeurs de la bergerie de Naz. En 1823, il obtint de la Société d'encouragement une médaille d'or pour un mémoire sur l'éducation des mérinos, et en 1834 il figura en tête des exposants hors de concours. On a de lui : *Traité sur la laine et les moutons*; Paris, 1824, in-8°; — *Principes qui doivent diriger les propriétaires de troupeaux dans le choix du bétail*; Paris, 1829, in-8°; — *Traité de la comptabilité agricole*; Paris, 1840, 4 cah. pet. in-fol.; — *Notice sur la propriété des laines et l'amélioration des races ovines*; Paris, 1846, in-8°.

Quérard, *La France littér.* — *Rapport de M. Ch. Dupin sur l'exposit. de 1834.*

PERRAY (Du). *Voy.* DUPERRAY.

PERREAL (*Jean*). *Voy.* JEAN DE PARIS.

PERREAU (*Jean-André*), littérateur français, né le 17 avril 1749, à Nemours, mort le 6 juillet 1813, à Toulouse. Après avoir débuté dans la carrière des lettres par le drame, assez froid, de *Clarisse* (1771), il devint gouverneur des enfants de M. de Caraman. En 1791 il rédigea *Le vrai Citoyen*, feuille consacrée à la défense des principes constitutionnels. Lors de la formation des écoles centrales, il enseigna la législation à celle du Panthéon, et fut ensuite nommé professeur suppléant du droit de la nature et des gens au Collége de France. Dans le Tribunat, où il entra en 1800, il fut un des rapporteurs du Code civil, et en sortant de cette assemblée (1804) il fut appelé aux fonctions d'inspecteur général des écoles de droit. On a encore de lui : *Lettres illinoises*; Paris, 1772, in-12; — *Éléments de l'histoire des anciens peuples*; Paris, 1775, in-8°; — *Éloge du chancelier de L'Hospital*; Paris, 1777, in-8°; — *Mizrim, ou le Sage à la cour*; Neufchâtel, 1782, in-8°; réimpr. sous le titre *Le bon Politique* en 1789; — *Scènes champêtres*; Paris, 1782, in-8°; — *Instructions du peuple : la morale, les affaires, la santé*; Paris, 1786, in-12; — *Études de l'homme considéré dans ses premiers âges*; Paris, 1798, in-8°; — *Éléments de législation naturelle*; Paris, 1801, 1834, in-8°; livre rempli de notions justes et d'un bon style; — *Considérations physiques et morales sur la nature de l'homme*; Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — *Principes généraux du droit civil privé*; Paris, 1805, in-8°; — *Nova juris civilis romani elementa*; Paris, 1809, in-8°, et aussi en français. Perreau a travaillé au *Bulletin* de l'Académie de législation.

Biogr. univ. et port. des Contemp. — *Magasin encyclop.*

PERRECIOT (*Claude-Joseph*), archéologue français, né en 1728, à Roulans (bailliage de Baume), où il est mort, le 12 février 1798. Attaché comme avocat au parlement de Besançon, il vint s'établir à Baume-les-Dames, où pendant quelque temps il occupa l'emploi de procureur du roi près de la maîtrise des eaux et forêts. Élu maire en 1768, il visita les archives de la ville, et y découvrit un grand nombre de documents qui lui servirent à composer des mémoires fort intéressants sur les antiquités de l'ancien comté de Bourgogne. Admis en 1782 dans l'Académie de Besançon, il obtint en même temps la charge de trésorier au bureau des finances. Après avoir pris part en 1789 à la rédaction des cahiers de doléance du bailliage de Besançon, il fit en 1790 partie de l'administration départementale du Doubs, et devint en 1792 juge de paix du canton de Roulans. Perreciot comptait beaucoup d'amis et entretenait un échange de lettres avec Brequigny, Moreau, Berthod, dom Clément, Oberlin, Koch, etc. On a de lui : *De l'État civil des personnes et de la condition des terres dans les Gaules, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des coutumes*; en Suisse (Besançon), 1784-1786, 2 vol. in-4°; l'édit. de Londres, 1790, 5 vol. in-12, a été faite à l'insu de l'auteur. Cet ouvrage excellent, fruit de vingt années de recherches, a été réimpr. en 1845 (Paris, 3 vol. in-8°); il est divisé en huit livres, et traite de l'état des personnes libres, de l'esclavage et des serfs, de la noblesse, des *Lètes*, Gaulois qui se réfugièrent sous Auguste dans certains cantons déserts du bord du Rhin; de la mainmorte, de l'origine des fiefs, des abus de la féodalité, etc. Il est encore l'auteur d'un *Mémoire sur l'origine et les accroissements de Baume*, couronné en 1769 par l'Académie de Besançon, et de plusieurs dissertations historiques insérées dans divers recueils; il en a laissé près de cent manuscrites, déposées à la bibliothèque de Besançon.

Jouy, Norvins, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France littér.*

PERRÉE (*Jean-Baptiste-Emmanuel*),

amiral français, né à Saint-Valery-sur-Somme (Picardie), le 19 décembre 1761, tué sur la Méditerranée, le 18 février 1800. Son père, marin du commerce, l'initia à la carrière qu'il parcourait, et en fit bientôt un bon marin. En 1793, il entra dans la marine militaire comme lieutenant, et prit le commandement de la frégate *La Proserpine*. Dans une seule croisière Perrée captura soixante-trois bâtiments, parmi lesquels une frégate hollandaise. Nommé capitaine de vaisseau en 1794, à la tête d'une division navale, il détruisit tous les établissements anglais de la côte occidentale d'Afrique et en ramena cinquante-quatre navires richement chargés. En 1795, il reprit sur la rade de Tunis une frégate et deux corsaires que les Anglais avaient enlevés. En 1798, Perrée fit partie de l'expédition d'Égypte en qualité de chef de division sous les ordres de l'amiral Brueys. Chargé par le général en chef Bonaparte de suivre sur le Nil les mouvements de l'armée avec une flottille de chebecs et autres bâtiments légers, il rendit d'importants services et battit les Turcs en plusieurs rencontres. Sa conduite à Chébréiss fut récompensée par un sabre d'honneur. Pendant la glorieuse mais désastreuse campagne de Syrie, il tint la mer et ravitailla plusieurs fois l'armée de terre, malgré les escadres anglaise et turque. En juin 1799, il appareilla avec une division de frégates et de corvettes qu'il avait ordre de ramener à Toulon. Poursuivi par la flotte ennemie, il fut atteint le 19 et, accablé par des forces supérieures, tomba aux mains des Anglais. Échangé presque aussitôt, il fut nommé contre-amiral en novembre 1799. Le 10 février 1800, il partit de Toulon sur le vaisseau *Le Généreux*, avec une frégate, deux corvettes et une flûte. Cette division, destinée à ravitailler Malte, portait trois mille soldats, des vivres, des munitions. Arrivée à la hauteur de l'île, elle fut assaillie par Nelson, qui commandait quatre vaisseaux et quatre frégates. Perrée se dévoua : il fit prendre chasse à ses conserves, tandis qu'il engageait une lutte sans espoir. Blessé à l'œil gauche dès le commencement du combat, il eut une heure après la cuisse droite fracassée par un boulet. Il ne vécut pas assez pour voir *Le Généreux* complètement désemparé amener son pavillon. Nelson fit inhumer Perrée avec de grands honneurs, dans l'église Santa-Lucia de Syracuse. A. DE L.

Gérard, *Vies des plus illustres marins français*, p. 275-278. — Norvins, *Hist. de Napoléon*, t. I, p. 285. — Amédée Ryme, *Égypte sous la domination française*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 46, 47. — Van Tenac, *Hist. générale de la marine*, t. VI, p. 190.

PERREGAUX (*Alphonse-Claude-Charles-Bernardin*, comte), banquier français, né à Neufchâtel (Suisse), en 1750, mort à Paris, le 21 février 1808. Sa famille était d'origine française; venu jeune à Paris, il entra dans le commerce, et se trouvait à la tête d'une maison de banque considérable à l'époque de la révolution. Sous la terreur, il fut arrêté sous prétexte d'accaparement. Il se réfugia en Suisse, et ne revint en France qu'après la chute de Robespierre (9 thermidor an II). Il fut nommé régent de la Banque de France (février 1800). Plus tard, il s'associa Jacques Lafitte. Après le 18 brumaire (23 décembre 1799), il fut créé sénateur.

Sa fille épousa le maréchal Marmont, duc de Raguse, et son fils *Alphonse*, comte de PERREGAUX, né à Paris, le 30 mars 1785, mort dans la même ville, le 10 juin 1841, fut auditeur près le ministre des finances en l'an XII, et devint chambellan de Napoléon Ier. Il se maria en 1813, avec une fille du maréchal Macdonald, duc de Tarente. Pendant les Cent Jours, il fut nommé pair de France, mais les Bourbons ne le confirmèrent point dans cette dignité. Officier supérieur de la garde nationale de Paris, il fut rappelé par Louis-Philippe à la chambre des pairs, le 19 novembre 1831.

Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*.

PERREGAUX (*François-Alexandre-Charles* DE), général français, né le 21 octobre 1791, à Neufchâtel (Suisse), mort en mer le 6 novembre 1837. D'origine française et naturalisé français, il entra comme sous-lieutenant dans le bataillon de Neufchâtel (1807), et devint chef d'escadron dans les gardes du corps du roi (1814), colonel (1820), et maréchal de camp (16 juin 1834). La campagne d'Afrique mit dans un nouveau jour ses talents comme officier général. Chargé seul, après les deux expéditions de Mascara et de Tlemcen, de diriger un corps de cinq mille hommes, peu de semaines lui suffirent pour obtenir, par son énergie et sa loyauté, la soumission de vingt-deux tribus arabes des environs d'Oran, qui se plaisaient à lui donner la qualification de *sultan juste*. Nommé en 1837 chef d'état-major général, il prépara le succès de la seconde expédition de Constantine, à force d'activité et de dévouement. Atteint d'une balle à la tête, il n'abandonna ses fonctions qu'au retour de l'armée à Bone; il s'embarqua pour la France, à bord du bateau à vapeur *La Chimère*, mais il succomba dans la traversée, et fut inhumé à Cagliari. H. F.

Fisquet, *Biogr. de l'armée d'Afrique*, 6e et 7e livr.

PERREIN (*Jean*), naturaliste français, né en 1750, mort à New-York, en 1805. Né d'une bonne famille de la Gascogne, il fut d'abord destiné au commerce, mais un goût décidé pour l'étude de la botanique et des autres parties de l'histoire naturelle l'entraîna à voyager. Il visita une grande partie du littoral de l'Afrique et les principales îles occidentales de l'Océan indien. Il en rapporta de fort belles collections. Membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bordeaux, il a donné à cette société quelques mémoires intéressants. Il repartit pour visiter l'Amérique septentrionale. Après une tournée laborieuse et utile pour la science, il revenait en Europe lorsqu'il mourut à New-York. Ses nombreuses notes et sa correspondance ont beaucoup

servi à Sonnini, pour rédiger son cours d'histoire naturelle A.

Sonnini, ouvrage précité. — Peignot, *Dict. abrégé biogr. et bibliogr.*

PERRENOT (*Nicolas*), sieur DE GRANVELLE, premier ministre de Charles-Quint, né à Ornans (Doubs), en 1486, mort à Augsbourg, le 28 août 1550. Son père descendait d'une honorable famille bourgeoise. Quelques-uns de ses ancêtres avaient rempli des fonctions de judicature, d'autres s'étaient alliés à des maisons de petite noblesse; leur nom était tout simplement PERRENOT. Les qualités et l'ambition de Nicolas Perrenot firent sortir ce nom du néant. Dès le commencement de sa carrière, la fortune favorisa le futur diplomate : à Dôle, où il terminait ses études de droit, son zèle et ses talents fixèrent l'attention de Mercurin Arborio. C'est à ce célèbre maître qu'il dut bientôt un rapide avancement. En rentrant dans sa ville natale il acheta la terre de *Granvelle*, dont il prit le titre, puis il devint successivement maréchal impérial à Besançon, conseiller au parlement de Dôle et maître des requêtes de l'hôtel de l'empereur, l'année même du sacre de Charles-Quint. Envoyé aux Pays-Bas, où Marguerite d'Autriche conduisait tout, il donna quelques conseils qui lui valurent l'estime et la confiance de cette princesse, qui le chargea d'assister en son nom aux conférences de Calais. Il profita des premiers jours de sa faveur pour faire ennoblir son père défunt : un tombeau splendide lui fut élevé où l'on inscrivit le titre de chevalier (1524). Envoyé comme ambassadeur en France, il fut retenu prisonnier à Paris après le retour de François Ier, au moment où l'on songea à violer le traité de Madrid : néanmoins ces représailles de la cour de France furent pleines d'égards. Le roi eut le temps de juger Granvelle : il lui donna des marques de sa sympathie, et dans l'audience de congé l'assura qu'il l'obligerait toujours de bon cœur : « Il m'a déplu très-fort, ajouta-t-il, d'avoir été contraint de ne vous traiter si gracieusement et si humainement que par le bon et honneste office que vous avez fait; vous avez très-bien mérité. » C'est à cette occasion que Brantôme, soutenant la thèse qu'il n'est pas sage aux souverains de se faire représenter par des ambassadeurs de l'ordre civil, dit qu'un Gonzague ou tout autre capitaine se fût conduit avec plus de vigueur. Cependant Charles-Quint sut bon gré à son ambassadeur de sa prudente retenue; à la mort de Mercurin Arborio, devenu comte de Gattinara (1530), il l'éleva à la plus haute dignité de l'État, celle de chancelier, sans toutefois lui en donner le titre. Nicolas de Granvelle servit dès lors à l'empereur de conseiller et d'unique confident. Toutes ses négociations cependant ne furent point également fructueuses : en 1532, il tenta sans succès de convertir le duc de Saxe au catholicisme. Charles-Quint ne lui en voulut pas de cet échec; depuis il l'emmena à Turin (1535), l'envoya traiter des conditions de son passage par la France (1539), et la même année on le vit siéger aux colloques de Worms et de Ratisbonne. A la fin de 1540 il eut plusieurs conférences avec le pape dans les villes de Lucques et de Rome. La dernière mission diplomatique dont il fut chargé clôt dignement une existence si bien remplie. Il venait d'assister à l'ouverture du concile de Trente lorsqu'il fut appelé à Worms pour présider la diète où devait se conclure l'accommodement de l'empereur et du duc de Wurtemberg. Cette assemblée de Worms dirigée avec une grande modération fut un grand pas vers l'achèvement des troubles religieux. On peut dire que Granvelle expira au champ d'honneur. La mort l'emporta à Augsbourg pendant la diète, au milieu de la cour, dont il était l'une des figures les plus marquantes. Quelques mois auparavant Charles V avait remis à son fils une instruction secrète où il parlait de son conseiller en termes flatteurs, à cette restriction près : « Il a quelques passions, entre autres beaucoup d'envie d'élever et d'enrichir sa famille. Je lui ai témoigné que je l'avais remarqué, et que je ne l'approuvais pas. » Le népotisme a toujours été le défaut capital des premiers ministres; on a cherché à l'excuser chez Granvelle. Son amour excessif des richesses a trouvé aussi des avocats. Il est vrai qu'il employait ses biens à encourager les arts; il avait acheté en 1536 à Besançon le palais de Granvelle, qu'il avait agrandi, puis orné de tableaux des plus grands maîtres d'Italie, de Flandre et d'Allemagne. Son portrait peint par le Titien fut longtemps conservé à Besançon. Sa femme, Nicole Bonvalot, lui donna quatorze enfants, qui tous parcoururent avec éclat la carrière brillante qu'il leur avait préparée. L'un de ses fils fut ambassadeur de Charles-Quint, un autre joua un grand rôle dans les armées espagnoles des Pays-Bas (*voy.* CHANTONNAY et CHAMPAGNEY), sans parler d'Antoine, dont l'article suit.

Son corps fut inhumé à Besançon, dans la chapelle de famille, aux Carmes de l'ancienne observance. Louis LACOUR.

Gomorra, *Mémoires du règne de Charles V*. — Dunod, *Hist du comté de Bourgogne*, t. III. — *Captivité de François Ier*, publ. par Champollion-Figeac, dans la *Collection des doc. inédits pour servir à l'hist de France*. — Levesque, *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle*, 1753, 2 vol. in-12.

PERRENOT DE GRANVELLE (*Antoine* DE), cardinal, premier ministre de Charles-Quint et de Philippe II, fils du précédent, né à Besançon, le 20 août 1517, mort à Madrid, le 21 septembre 1586. Il étudia aux universités de Paris, de Padoue, de Louvain, et à vingt-trois ans il monta sur le siége épiscopal d'Arras. Ayant fait preuve de talent au concile de Trente, il fut nommé conseiller d'État. Le traité qui suivit la bataille de Muhlberg (24 avril 1547) fut rédigé par Granvelle, qui assista peu après à la prise de Constance. Après la mort de son père, il prit

les rênes du gouvernement de l'empire, sans porter toutefois le titre de chancelier. A Inspruck, l'empereur et son ministre faillirent tomber entre les mains de Maurice de Saxe, qui leur arracha le traité de Passau. Granvelle s'en vengea en conduisant à bonne fin l'union de Philippe II avec la fille de Henri VIII. Mais Marie n'ayant point eu d'enfants, les espérances du ministre furent déçues : les Iles britanniques, loin de passer sous le joug espagnol, se rangèrent bientôt sous la bannière de la réforme. En abdiquant, Charles-Quint recommanda son favori à son fils, et le pria de porter en son nom la parole aux états de Flandre. Granvelle s'acquitta de cette tâche avec une rare éloquence, et devint bientôt le bras droit de la gouvernante, Marguerite, duchesse de Parme. Ce fut comme son représentant qu'il figura parmi les négociateurs de la paix de Câteau-Cambrésis. Le crédit qu'il acquit sur l'esprit de cette princesse provoqua le désespoir des Pays-Bas. Soit irréflexion, soit soumission aveugle aux volontés du roi, il introduisit contre le gré des habitants un grand nombre de troupes espagnoles, ruina le commerce par de mauvais édits, favorisa enfin l'essor de l'inquisition, dont les bûchers couvrirent la contrée. Tel fut Granvelle jusqu'en 1563; le soulèvement des Gueux le contraignit à fuir. Quelques années après, son souvenir était aussi odieux qu'au premier jour : on pilla son ancienne demeure, on vendit des images où il était représenté couvant des œufs d'où sortaient des évêques en rampant tandis que le diable, planant sur sa tête, le bénissait en disant : « Voici mon fils bien-aimé! » Le titre d'archevêque de Malines (1560), celui de cardinal (1561) furent les récompenses de son dévouement. Retiré dans son palais de Besançon, il ne laissa pas d'adresser des avis au gouvernement des Pays-Bas : « Le duc de Savoie, dit-il à Chantonnay, m'a escript une fort belle et courtoise lettre, louant Dieu d'estre échappé de Flandre et me disant que je fais très-bien de, me trouvant dehors, non y retourner jusques l'on voye qui sera maistre du pays, ou le roy ou les subjectz. » S'il n'eût tenu qu'à lui, ses efforts n'eussent pas tardé à donner la victoire au roi. Il entretenait des espions partout, et quelques-uns de leurs rapports montrent qu'ils remplissaient leurs commissions avec une rigoureuse exactitude; aussi pouvait-il écrire en connaissance de cause au baron de Bolwiller : « Il est aujourd'hui universel que les sujets travaillent leurs seigneurs; mais j'espère que cela ne durera et seroit jà plus que temps que nous en vissions le boult. » Appelé à Rome en 1565, le cardinal assista au conclave où Pie V fut élu pape. Cinq années plus tard il négocia avec ce pontife un traité contre les Turcs, et se rendit à Naples, dont il venait d'être nommé vice-roi. Il se relâcha de la sévérité qu'il avait montrée aux Pays-Bas. Rome le revit un instant en 1575, puis il gagna Madrid, où Philippe le mandait pour l'aider à soutenir le poids des affaires. Élu en 1584 archevêque de Besançon, il se démit du siége de Malines. Ses derniers jours approchaient. Une phthisie le minait lentement. Il demande à retourner dans sa patrie : cette consolation lui est refusée. Ses cendres seules furent portées à Besançon : elles y reposèrent jusqu'à la révolution, qui les jeta au vent.

Le cardinal de Granvelle, souple et habile, était merveilleusement secondé par de brillantes qualités extérieures. Froidement ambitieux, il n'aima jamais que la vaine auréole qui entoure les puissants de ce monde. Son cœur est à jour dans son immense correspondance; c'est là qu'il faut le prendre pour le juger. Il était fort instruit : il possédait presque toutes les langues de l'Europe; il cultivait les différentes branches de l'histoire naturelle et encourageait les savants qui s'en occupaient. Généralement les gens de lettres trouvèrent chez lui bon accueil. Plus de cent ouvrages lui ont été dédiés par leurs auteurs. Sadolet, savant cardinal, Richardot, fondateur de l'université de Douai, Juste Lipse, Antoine Lulle, Orsino, Nannius, Gambara, Petri et tant d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer, furent moins ses protégés que ses amis. Il enrichit de beaucoup de tableaux le musée de son père, fit rechercher et dessiner en Italie et en Sicile grand nombre d'antiquités et entre autres les thermes de Dioclétien. Il veilla sur les Alde et sur Plantin, célèbre imprimeur d'Anvers; ses palais de Madrid, de Naples, de Rome et de Bourgogne étaient meublés avec une magnificence extrême.

On voit dans le *Museum Mazzuchellianum*, t. I, p. 86 et 87, plusieurs médailles frappées en l'honneur de Granvelle. On recueillit après sa mort une quantité considérable de papiers, qu'on laissa bientôt devenir la proie des vers et de la poussière. Boisot, savant érudit du siècle dernier, les arracha à la destruction. Là se trouvent racontées la rivalité des maisons de France et d'Autriche, la réforme religieuse, la politique de l'Angleterre, la conquête du Portugal, l'insurrection des Pays-Bas, les guerres de la Ligue, etc. On compte plus de quatre-vingts gros volumes in-fol. qui peuvent se classer comme il suit : *Mémoires et Correspondance de Granvelle*, 33 vol.; *Apologie de Charles-Quint*, 1 vol.; *Lettres à M. Vergy*, 2 vol.; *Ambassade de J. de Saint-Mauris en* 1544, 1 vol.; *Amb. de San Renard*, 5 vol.; *Ambas. de Thomas de Chantonnay*, 9 vol.; *Correspondance de Champagney*, 6 vol.; *Lettres de Joach. Hopperus*, 7 vol.; *Correspondance de Maximilien Morillon*, 9 vol.; *Corresp. du prieur de Bellefontaine*, 3 vol.; *Corresp. de divers hommes d'État*, 4 vol. Le ministre de l'instruction publique a fait analyser ces précieux volumes pour la collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France. Neuf tomes d'extraits et de copies ont vu le jour (1841-1852), sous la direction de M. Weiss. On a suivi l'ordre

chronologique; la dernière pièce imprimée porte la date du 20 nov. 1565. L'intérêt qui s'attache à cette publication explique l'impatience avec laquelle sa suite est attendue. Louis LACOUR.

Berthod, *Analyse des papiers de Granvelle*. — Courchetet, *Hist. du cardinal de Granvelle*; Paris, 1761, in-12, ou Bruxelles, 1784, 2 vol. in-8°. — *Observ. crit. sur l'hist. du cardinal de Granvelle* (*Journ. Encyclop.*, 1761, t. V). — Desmolets, *Continuation des Mem. de littérature*, IV, p. 26. — Grappin, *Mem. hist. où l'on essaye de prouver que le cardinal de Granvelle n'eut point de part aux troubles*; 1788, in-8°. — Gerlache, *Philippe II et Granvelle*; Bruxelles, 1842, in-8°. — Juste, *Hist. de la révol. des Pays-Bas sous Philippe II*, 1856, in-8°. — Schiller, *Hist. du soulèv. des Pays-Bas*; trad. Châteaugiron, l. II, ch. 1, etc. — *Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français*; 1855, p. 196. — *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, introduction. — Prescott, *History of Phillips II*.

PERRET (*Jean-Jacques*), coutelier et écrivain français, né à Béziers, le 30 juillet 1730, mort à Paris, le 2 avril 1784. Fils d'un pauvre coutelier, il quitta Béziers à douze ans pour faire son tour de France. Admis dans l'un des principaux ateliers de Paris, il joignit à une pratique habile l'étude approfondie de son art, auquel il fit faire d'immenses progrès, particulièrement pour la fabrication des instruments de chirurgie. Pour réussir dans cette partie, il devint anatomiste distingué, mais il résista à tous les conseils du célèbre Lecat, qui l'engageait à se faire recevoir chirurgien. Perret devint prévôt des couteliers de Paris et chef d'une maison considérable. On lui doit l'invention du rasoir à rabot, et d'un instrument destiné à faire la section de la cornée transparente dans l'opération de la cataracte. On se servait depuis longtemps pour polir l'acier d'un procédé anglais; Perret, désirant soustraire l'industrie française à cette humiliante supériorité, composa une potée au moins égale en qualité à celle de l'Angleterre, et le 15 juillet 1769, dans un rapport solennel, l'Académie des sciences lui accorda les plus grands éloges. On a de lui : *La Pogonotomie, ou l'art d'apprendre à se raser soi-même* (Paris, 1769, in-12), qui a eu plusieurs éditions et qui fut traduit en hollandais et en allemand ; — *L'Art du coutelier* (Paris, 1771-1773, ? vol. in-fol.); — *Mémoire sur l'acier*, couronné en 1777 par la Société des arts de Genève (Paris, 1779, in-8°), trad. en allem. H. F.

Bulletin de la Soc. archéol. de Béziers. — *Biogr.* (*inédite*) *de l'Hérault*.

PERRIER (*Pierre*), marquis DE CRENAN, général français, mort le 10 février 1702. D'une ancienne famille de Bretagne, il entra en 1668 dans le régiment du Roi, prit part aux campagnes de Hollande et de Flandre, et fut nommé maréchal de camp en 1688. Gouverneur de la citadelle de Casal en 1687, il déjoua en 1691 le complot ourdi par le comte de Passati pour livrer la ville aux Impériaux et massacrer les Français. Promu lieutenant général (mars 1693), il conserva son gouvernement jusqu'au 11 juillet 1695, où il rendit cette place après dix jours de tranchée ouverte et par l'ordre exprès du roi. Après avoir été nommé gouverneur de Condé (1697), et directeur général de l'infanterie (1699), il revint en Italie, lors de la guerre de la succession d'Espagne, et combattit le 1[er] septembre 1701 à Chiari, où, suivant le rapport du maréchal de Villeroy, il fit avec l'infanterie de la droite de l'armée française tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme de courage. A la prise de Crémone par le prince Eugène, le 1[er] février 1702, il eut l'épaule fracassée d'un coup de feu, et mourut, neuf jours après, des suites de cette blessure. P. L—T.

Quincy, *Hist. milit. du règne de Louis XIV*. — *Mémoires milit. relatifs à la guerre de la succession d'Espagne*. — D'Aspect, *Hist. de l'ordre de Saint-Louis*.

PERRIER ou **PÉRIER** (*François*), dit *le Bourguignon*, peintre et graveur français, né vers 1590, à Saint-Jean-de-Losne, mort à Paris, en 1650 ou 1656. Il était fils d'un orfévre. Il fit ses études artistiques à Lyon; puis, dénué de toutes ressources pour se rendre en Italie, il se fit le conducteur d'un aveugle, qui l'emmena à Rome. Là il se mit aux gages d'un marchand de tableaux. Lanfranc, ayant vu Perrier à l'œuvre, l'employa aux grands travaux dont il était chargé, et attira ainsi sur lui l'attention des amateurs. C'est de cette époque que datent les peintures qu'il fit pour le cardinal d'Este dans son palais de Tivoli. En 1630 Perrier revint en France. A Lyon il fit huit tableaux et dix fresques pour les Chartreux de cette ville. Il séjourna également à Mâcon, où deux de ses frères étaient établis, l'un comme peintre, l'autre comme sculpteur, et y fit quelques ouvrages. Arrivé à Paris, il partagea l'engouement général pour Simon Vouët, et peignit sur ses dessins la chapelle du château de Chilly, proche de Longjumeau, appartenant au maréchal d'Effiat. Après un nouveau séjour en Italie (1638-1645), nous le voyons chargé de travaux pour le Palais de Justice, la chapelle des Incurables, l'hôtel Lambert, les châteaux de Fresne et du Raincy, l'hôtel La Vrillière, etc. Il eut l'honneur d'avoir Le Brun pour élève, et de concourir avec lui à la fondation de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture; il fut l'un des douze anciens de la compagnie, c'est-à-dire l'un des professeurs que les fondateurs de l'Académie choisirent parmi eux. On voit trois tableaux de lui au musée du Louvre, un au musée de Mâcon, un au palais du roi à Berlin. M. Robert Dumesnil a catalogué cent quatre-vingt-quinze estampes gravées à l'eau-forte par Perrier; celles qu'il fit dans le genre dit camaïeu sont les plus estimées. Les cent quinze gravures d'après l'antique signées de lui qui figurent dans le recueil connu sous le nom de *Galerie Giustiniani*, sont exécutées avec facilité, mais elles sont loin de rendre les originaux. On dit qu'il grava le tableau de *La Communion de saint Jérôme* de Lanfranc pour soutenir cet artiste dans sa fameuse querelle avec le Dominiquin.

PERRIER (*Guillaume*), peintre et graveur,

né à Mâcon, vers 1600, mort à Lyon, en 1655. Neveu et élève de François Perrier, il imita sa manière. On prétend qu'ayant commis un meurtre il se réfugia au couvent des frères Mineurs de Lyon, où il mourut après avoir exécuté un certain nombre de tableaux pour l'église de ces religieux. Gabriel Le Brun a gravé d'après G. Perrier un *Jésus-Christ disputant avec les docteurs de l'ancienne loi*; et lui-même a gravé avec esprit une planche qu'il a signée. On lui en attribue, non sans probabilité, trois autres. Il eut pour élève le graveur Claude Audran. H. H—N.

Archives de l'art français, *Abcdario* de Mariette. — *Mémoires inédits de l'Acad. de peinture*. — D'Argenville, *Vie des plus fameux peintres*. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — Renouvier, *Des Types et des manières des maîtres graveurs*. — Robert-Dumesnil, *Le Peintre graveur français*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — *Mémoires pour servir à l'hist. de l'Acad. de peinture*, publiés par A. de Montaiglon.

PERRIER (*François*), jurisconsulte français, né à Beaune, en 1645, mort à Dijon, en 1700. Après avoir pendant plusieurs années exercé avec succès la profession d'avocat, il devint en 1679 substitut du procureur général au parlement de Bourgogne. On a de lui : *Arrêts notables du parlement de Dijon*; Dijon, 1735, 2 vol. in-fol. ; — Perrier a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages de droit et un recueil de *Remarques de belles-lettres*.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*.

PERRIER (*Marie-Victorine* PATRAS, Mme), littératrice française, morte à Paris, au mois d'avril 1821. On a d'elle : *Récréations d'une bonne mère avec ses filles*; 1804, in-12; — *Adresse de Marie-Victorine aux Français*; Lyon, 1815, in-8°. Elle a aussi composé une comédie en un acte et en vers, jouée à la Porte-Saint-Martin, en 1820. Elle a publié dans divers recueils, entre autres dans le *Petit Magasin des Dames*, des *chansons et des poésies fugitives*; elle a laissé en manuscrit plusieurs comédies. E. D.-s.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1821.

PERRIER (*Jean-Baptiste*), littérateur français, né le 29 décembre 1767, à Villeneuve-le-Roi (Yonne), mort le 19 avril 1842, à Abbeville. Nommé en 1791 principal du collége de Joigny, il devint peu de temps après chef du bureau de la justice militaire au ministère de la guerre. Nous citerons de lui : *Guide des juges militaires* (Paris, 1807, in-8° ; 4e édit., 1831), le meilleur ouvrage sur la matière; — *Manuel spécial d'enseignement simultané* (1834, in 8°). Il avait professé à l'Athénée et il faisait partie de plusieurs sociétés savantes.

E. Prarond, *Les Hommes utiles d'Abbeville*.

PERRIER. *Voy.* PÉRIER.

PERRIÈRE (LA). *Voy.* LA PERRIÈRE.

PERRIGNY (*N...* TAILLEVIS DE), marin français, né près de Vendôme, en 1720, tué dans les eaux de Lorient, en 1757. Il débuta à l'âge de douze ans comme garde de la marine. Il était en 1757 commandant de la corvette *L'Émeraude* (vingt-deux canons) lorsqu'après avoir heureusement convoyé un renfort destiné pour le Canada il fut attaqué par *Southampton*, frégate anglaise de quarante canons. Dès les premières bordées Perrigny eut les deux cuisses fracassées par un boulet. Pour arrêter l'hémorragie il se fit mettre sur un tonneau rempli de son et continua de diriger son équipage. Un second boulet vint l'enlever au moment où le bâtiment anglais fort maltraité allait être abordé.

Son frère, le marquis DE PERRIGNY, était alors prisonnier : les Anglais, pleins de respect pour l'héroïsme du commandant de *L'Émeraude*, le mirent en liberté sans rançon. A DE L.

Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. IV.

PERRIMEZZI (*Giuseppe-Maria*), savant prélat italien, né le 17 décembre 1670, à Paula (Calabre), mort en 1740, à Rome. Admis chez les Minimes, il acquit par ses prédications et ses écrits une réputation considérable, et devint successivement provincial de son ordre, consulteur du Saint-Office et de la congrégation de l'Index, et évêque de Scala et Ravello (1707), d'où il fut transféré en 1714 dans le diocèse d'Oppido. Il reçut du pape Benoît XIII, qui l'honorait d'une estime particulière, le titre d'archevêque de Bostra *in partibus*, et il fixa sa résidence à Rome. On a de lui une trentaine d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Panegirici*; Rome, 1702-1703, et Naples, 1722, 4 vol. in-12; — *Vita di S. Francisci de Paula*; Rome, 1707, 2 vol. in-4°; — *Vita di Niccolo di Longobardi*; ibid., 1713, in-4°; — *Ragionamenti pastorali*; Naples, 1713-1721, 6 vol. in-4°; — *Decisioni accademiche degl' Infecundi*; ibid., 1719, 2 vol. in-12; — *In sacram de Deo scientiam dissert. selectae*; ibid., 1730-1733, 8 vol. in-fol.; — *Vita del P. Antonio Torres*; ibid., 1733, in-4°.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

PERRIN (*François*), poëte français, né à Autun, où il mourut, le 9 janvier 1606. Il était chanoine de la cathédrale d'Autun. On a de lui : *Le Portrait de la vie humaine, en trois centuries et sonnets* (Paris, 1574, in-8°) et *Cent et quatre quatrains de quatrains, divisés en quatre quarterons* (Lyon, 1587, in-12). Il est aussi l'auteur de deux tragédies bizarres, *Jephté* et *Sichem* (1589, in-12), mêlées de chœurs, d'odes et de chansons, et d'une comédie, *Les Escoliers* (1586, in-12), en cinq actes et en vers de huit pieds. Il avait composé sur les antiquités d'Autun des *Recherches* dont le manuscrit s'est perdu.

Papillon, *Auteurs de Bourgogne*. — De Léris, *Dict. des théâtres*.

PERRIN (*Jean-Paul*), historien français, né à Lyon, dans le seizième siècle. Il fut ministre protestant à Nyons. Conformément aux ordres des synodes de Grenoble et d'Embrun, il entre-

prit de mettre en œuvre les nombreux documents que les pasteurs du Dauphiné avaient réunis sur les Albigeois et les Vaudois; mais son travail, terminé en 1612 et approuvé, resta encore longtemps inédit, faute d'argent pour en payer l'impression. Il fut publié en deux parties, l'une intitulée *Histoire des chrétiens albigeois* (Genève, 1618, in-8°), et l'autre *Histoire des Vaudois* (ibid., 1619, in-8°), traduites ensemble en anglais. Ces ouvrages ont joui d'une certaine réputation.

Haag frères, *La France protestante.*

PERRIN (*Pierre*), littérateur français, né à Lyon, mort en 1680, à Paris. Bien qu'il n'eût pris aucun des ordres sacrés et qu'il ne possédât ni bénéfice ni abbaye, il portait le titre d'abbé pour faire meilleure figure dans le monde. Avec de l'esprit et de l'intrigue il sut plaire aux grands, et se montra à la cour. En 1659 il traita avec Voiture de la charge d'introducteur des ambassadeurs près du duc d'Orléans. C'est avec raison qu'on le regarde comme le créateur de l'opéra français, et cette innovation a plus contribué que ses méchants vers à préserver son nom de l'oubli. Au mois d'avril 1659 il fit jouer à Issy, chez M. de La Haye, une *comédie en musique* connue sous le simple titre de *Pastorale*, et quoique dépourvue de danses et de machines, elle plut tellement au cardinal Mazarin qu'on en donna plusieurs représentations à Vincennes en présence du jeune roi. On y applaudit surtout comme une nouveauté hardie des concerts de flûtes. Robert Cambert en avait écrit la musique. Les mêmes auteurs, encouragés par le succès, composèrent ensemble *Ariane, ou le mariage de Bacchus*, répété à Issy en 1661, mais qui ne fut joué qu'en 1673 à Londres, et *Adonis*. La mort de Mazarin, son protecteur, arrêta l'abbé Perrin dans l'exécution de ses projets. Ce ne fut que le 28 juin 1669 qu'il obtint enfin des lettres patentes portant « permission d'établir dans la ville de Paris et autres du royaume des académies de musique pour chanter en public des pièces de théâtre ». La dépense excessive qu'exigeait un pareil établissement l'obligea d'associer à son privilége le marquis de Sourdeac, d'un génie singulier pour les machines, Cambert et un financier nommé Champeron. On fit venir du Languedoc les plus fameux musiciens, et les répétitions commencèrent dans la grande salle de l'hôtel de Nevers en attendant que le théâtre élevé dans le jeu de paume de la rue Mazarine fût terminé. L'*Académie des operas en musique* fut inaugurée le 19 mars 1671 par la pastorale de *Pomone*, dont le public ne se lassa point pendant treize mois de suite. Perrin et Cambert lui avaient servi de parrains. Bientôt la division se mit entre eux, la situation s'empira, et Perrin se vit contraint de céder, moyennant une somme d'argent, son privilége à Lully (29 mars 1672), qui transporta le théâtre près du Luxembourg, puis au Palais-Royal. Perrier renonça dès lors à l'opéra, mais non à la poésie, où il ne fut pas toujours aussi médiocre que l'a prétendu Boileau, qui en a fait une de ses victimes. Outre la *Pastorale* (1659) et *Pomone* (1671), ses seules pièces imprimées, on a de lui : *L'Enéide, en vers* (Paris, 1648-1658, 2 part. in-4°; réimpr. en 1664, 2 vol. in-12), et *Les Œuvres de poésie* (Paris, 1661, 3 vol. in-12), où l'on remarque des *Jeux sur divers insectes*, amusement ingénieux sur le papillon, l'abeille, le grillon, la puce, la fourmi, etc.

P. L.

Marolles, *Dénombrement des auteurs*. — Mazzpoint, *Bibl. des Theâtres*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* (édit. 1759). — Goujet, *Bibl. françoise*, V, 95. — Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*. — Beauchamp, *Recherches sur les théâtres*, III, 144. — De Léris, *Dict. des théâtres*. — Titon du Tillet, *Parnasse françois*. — *Catalogue* de M. de Soleinne. — Castil-Blaze, *L'Acad. imp. de musique*.

PERRIN (*Denis-Marius* DE), chevalier de Saint-Louis, né en 1682, à Aix en Provence, mort le 29 janvier 1754, a publié, sous les yeux de Mme de Simiane, dont il faisait les affaires à Paris, les premiers recueils complets des *Lettres de Mme de Sévigné* (Paris, 1734, 4 vol.; 1738, 6 vol.; et 1754, 8 vol. in-12, avec des notes). Mais il est à regretter que sous pretexte de corriger le style, il y ait introduit de nombreuses altérations, dont le dernier éditeur de l'inimitable épistolaire, M. de Saci, a seul effacé entièrement la trace.

Achard, *Dict. de la Provence*. — Walckenaër, *Mém. sur Mme de Sévigné*.

PERRIN (*Charles-Joseph*), sermonnaire français, né le 11 octobre 1690, à Paris, mort en 1768, à Liége. Il était de la Compagnie de Jésus, et s'adonna avec beaucoup de succès à la prédication. Ses *Sermons sur la morale et les mystères* (Paris, 1768, 4 vol. in-8° et in-12) offrent, dans un style coulant, des raisonnements pleins de force, des images vives et touchantes. Ils ont été plusieurs fois réimprimés.

Chaudon et Delandine, *Dict hist. univ.*

PERRIN *de l'Aube* (*Pierre-Nicolas*), conventionnel français, né en Champagne, en 1752, mort à Toulon, en 1794. Il etait riche négociant à Troyes en 1789, devint maire de cette ville, député du département de l'Aube à l'Assemblée législative, puis à la Convention, où il vota dans le procès de Louis XVI l'appel au peuple, la détention et la mise en liberté à la paix. Nommé membre du comité des marchés, il eut la maladresse de fournir personnellement pour cinq millions de tissus de coton. Il fut accusé par Charlier le 23 septembre 1793 de prélever de gros bénéfices sur cette fourniture. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à douze ans de fers et à six heures d'exposition. Il mourut bientôt au bagne, de honte et de douleur. Le 21 fructidor an III (9 septembre 1795), sur le rapport de Girot-Pouzol, son jugement fut annulé, sa mémoire réhabilitée et sa famille indemnisée.

PERRIN (*Antoine*), littérateur français, né à Cahors, mort en 1803, a publié sous le voile de l'anonyme un *Manuel de l'auteur et du libraire* (Paris, 1777, in-12) et un *Almanach de la librairie* (ibid., 1778, in-12). Il a eu part à la traduction de l'*Histoire universelle* et à la publication des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* (1785-1790, 67 vol. in-8°).

Vidaillet, *Biogr. du Lot*, 1829, in-8°.

PERRIN *des Vosges* (*Jean-Baptiste*), homme politique français, né à Épinal, mort dans la même ville, en mars 1815. Négociant à Épinal, il embrassa avec chaleur la cause révolutionnaire, et fut nommé maire de sa ville natale, puis député de son département à la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, monta souvent à la tribune pour y parler sur les lois financières, et flétrit avec une égale énergie les excès des royalistes et des terroristes. Il fut chargé de missions dans les Ardennes, le Nord, le Pas-de-Calais, le Gard, l'Hérault, l'Aveyron; partout il se montra sévère, mais équitable. Le 15 pluviose an III (3 février 1795) il fut nommé membre du comité de sûreté générale, et se montra constamment l'adversaire des agitateurs, à quelque parti qu'ils appartinssent. Réélu au Conseil des Cinq Cents, il s'y occupa particulièrement des finances, et dénonça comme perturbateurs les prêtres réfractaires amnistiés. Il sortit des Cinq Cents le 20 mai 1797, fut admis en 1798 au Conseil des Anciens, dont il devint secrétaire puis président : partisan du coup d'État du 18 brumaire, il fit partie de la commission chargée de présenter un projet de constitution, et entra au Corps législatif, dont il fut le premier président. En 1814, il contribua à la formation de corps francs dans les Vosges. Il mourut de joie en apprenant le retour de Napoléon en mars 1815 (1).

Le Moniteur universel, ann. 1790-1799. — *Biographie moderne* 1815). — Arnault, etc., *Biographie nouvelle des contemporains*.

PERRIN-DULAC (*F.-M.*), géographe français, mort à Rambouillet, en juillet 1824. Il voyagea dans l'Amérique du Nord; à son retour, il fut sous-préfet d'abord de Sancerre, puis de Rambouillet. On a de lui : *Voyages dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri, par les États-Unis, l'Ohio, et les provinces qui les bordent, dans les années* 1801 *à* 1803; Lyon, 1805, in-8°, fig.; — *Salomon*, poëme traduit de l'anglais de Prior; 1808, in-8°. A. DE L.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1824. — Quérard, *La France litt.*

PÉRRIN (*Olivier-Stanislas*), peintre français, né le 2 septembre 1761, à Rostrenen (Côtes-du-Nord), mort le 14 décembre 1832, à Quimper. Il fit ses premières études à l'Académie de Rennes, et fut mis à même, grâce à une pension servie par le duc de Charost, de les continuer à Paris, dans l'atelier de Doyen. Après avoir travaillé chez le graveur Massard, qui avait entrepris les portraits des douze cents membres de l'Assemblée constituante, il s'enrôla en 1792, et fit deux ou trois campagnes. Ayant obtenu à Quimper une place de conducteur dans les ponts et chaussées, il épousa la sœur du peintre Valentin, et composa un certain nombre de tableaux à l'huile, où il retraça avec bonheur toutes les circonstances de la vie domestique des Bretons. On a gravé d'après ses dessins les belles planches de la *Galerie Bretonne* (Paris, 1835-1839, 3 vol. in-8°) et de la *Galerie chronologique et pittoresque de l'histoire ancienne* (Brest, 1836 et suiv., gr. in-fol. oblong).

Levot, *Biogr. bretonne*. — Quérard, *La France littér.*

* **PERRIN** (*Narcisse*), érudit français, né à Lyon, le 22 juillet 1795. Destiné au commerce des soieries, il l'abandonna bientôt pour venir s'établir à Paris avec sa famille, qui lui fit achever ses études classiques. Il suivit ensuite les cours des langues orientales, et fit la connaissance de Langlès, qui l'occupa à des recherches pour la publication de ses *Monuments de l'Indoustan*. Ces travaux fortifièrent le goût de M. Perrin pour l'étude de l'histoire et des mœurs de l'Asie, dont il n'a plus cessé de s'occuper depuis. On lui doit : *Notice géographique et historique sur l'île Barbe, près de Lyon*; Paris, 1820, in-8°; — *La Perse*; Paris, 1823, 7 vol. in-18, fig.; — *L'Afghanistan*; Paris, 1842, in-8°, fig. Il a en outre traduit de l'anglais : *Second voyage de Morier en Perse* (Paris, 1818, 2 vol. in-8°); — *Relation de l'expédition partie d'Angleterre en* 1817 *pour joindre les patriotes de Vénézuéla* (1819, in 8°), et *Voyage dans l'Asie Mineure, l'Arménie et le Kourdistan, dans les années* 1813 *et* 1814, de J. Kinner (1819, 2 vol. in-8°). M. Perrin a été par plus de dix ans collaborateur du *Journal des Voyages*.

Quérard, *La France litt.* — *Docum. partic.*

* **PERRIN** (*Maximilien*), romancier français, né en 1796, à Paris. Il commença d'écrire après la révolution de juillet, et chercha sa place en littérature parmi les imitateurs de Pigault-Lebrun. Il a consacré à la peinture des mœurs

(1) Trois autres personnages politiques ont porté le nom de PERRIN : PERRIN *de la Gironde*, mort en 1811. Durant la révolution accusateur public près le tribunal criminel de Bordeaux, il fut envoyé par ses concitoyens au Conseil des Cinq Cents, dont il devint secrétaire en 1799 et où il fit preuve de connaissances en matières judiciaires. Il mourut juge à la cour d'appel de Bordeaux. — PERRIN *de la Moselle*, mort à La Martinique, en 1800. Appelé par le sénat au Tribunat (mars 1802), il en devint secrétaire (21 février 1804). Il se prononça chaleureusement pour l'élévation de Bonaparte à l'empire. Nommé peu après procureur général près la cour d'appel de cette colonie, il y mourut. — PERRIN *de l'Orne*, né le 8 décembre 1761, mort à L'Aigle, le 17 décembre 1808. Il était procureur au parlement de Paris depuis vingt années lors de la révolution. Il acheta beaucoup de biens nationaux dans l'Orne. Il fut successivement dans son département membre des conseils municipal, d'agriculture, commissaire des hospices, puis député au Corps législatif. Il a laissé une fortune considérable. [Arnault, etc., *Biographie nouvelle des contemporains*.]

populaires une soixantaine de romans, parmi lesquels nous citerons : *Le Prêtre et la Danseuse* (1832); *Les mauvaises Têtes* (1844); *Les Soirées d'une grisette* (1835); *Le Mari de la comédienne* (1837); *Vierge et Modiste* (1840); *Les Saltimbanques* (1842); *Les Mémoires d'une laurette* (1843); *Le Débardeur* (1846); *La Belle de nuit* (1849); *La Marchande du Temple* (1850); *Une Passion diabolique* (1855); *Le Mariage aux écus* (1857), etc.

Vapereau. *Dict. univ. des contemp.*

PERRIN. *Voy.* PERINO. PRÉCY (DE), et VICTOR.

PERRINET D'ORVAL (*Jean-Charles*), pyrotechnicien français, né à Sancerre, en 1707, mort vers 1780, capitoul de Toulouse, a laissé quelques ouvrages sur la pyrotechnie, dont il fit une étude particulière, ouvrages dans lesquels Diderot et d'Alembert ont puisé des renseignements pour les articles de l'*Encyclopédie* qui traitaient de cette partie. Ces ouvrages sont : *Essai sur les feux d'artifice* (Paris, 1745, in-8°, fig.); — *Traité des feux d'artifice pour le spectacle et pour la guerre* (Berne, 1750, in-8°, fig.); — et *Manuel de l'artificier* (Neufchâtel, 1755, in-8°, fig.). H. B.

Poupard, *Hist. de Sancerre.* — *Encyclop. du dix-huitième siècle*, avertiss. du t. VI.

PERRINET LE CLERC. *Voy.* LE CLERC.

PERRONE (*Jean*), théologien italien, né en 1794, à Chieri (Piémont). Après quelques études au collége de sa ville natale, il fit son cours de théologie et d'Écriture Sainte à l'université de Turin, où il fut reçu docteur. A l'âge de vingt et un ans, il se rendit à Rome, et entra dans la Compagnie de Jésus. Envoyé à Orvieto, après un an de noviciat, pour professer la théologie dogmatique et morale, il fut rappelé à Rome pour enseigner la théologie aux étudiants de la Compagnie, auxquels furent adjoints les élèves du collége Germanique. Ordonné prêtre, il professa au collége Romain et fut nommé en 1830 recteur du collége de Ferrare, d'où on le rappela en 1833 pour reprendre l'enseignement théologique dans le collége Romain. Au moment de la révolution romaine, en 1848, il se rendit en Angleterre afin de laisser passer l'orage, et de retour à Rome en 1850, il fut trois ans après appelé comme recteur au gouvernement de tout le collége Romain. Le P. Perrone, qui compte avec le P. Passaglia, au nombre des plus grands théologiens de l'Italie, siége parmi les membres de la congrégation des évêques et réguliers et de celle chargée des conciles provinciaux et de la révision des livres des églises orientales. Consulteur de la propagande, des rites, etc., il est en relations scientifiques et littéraires avec les savants les plus distingués de l'Europe. Ses ouvrages s'élèvent à plus de soixante, et ont été traduits en latin, en français, en allemand, en anglais et en arménien. Les principaux sont : *Prælectiones theologicæ;* Rome, 1835 et suiv., 9 vol. in-8°. Cet ouvrage a eu plus de 25 éditions, et les divers traités dont il se compose ont été traduits en français et en allemand. Une édition abrégée en a été faite à Rome, 1845, 4 vol. in-8°, et a été suivie de 17 autres; — *Synopsis historiæ theologiæ cum philosophia comparatæ;* Rome, 1845, in-8°; — *De immaculato B. V. Mariæ conceptu, an dogmatico decreto definiri possit;* Rome, 1847, in-8°; plusieurs éditions en allemand, en français et en hollandais; — *Analyse et Considérations sur la symbolique de Moehler;* Rome, 1836, in-8°; — *L'Hermésianisme;* Rome, 1838, in-8°; trad. en français et en latin; — *Analyse et Réflexions sur l'Histoire d'Innocent III par Fréd. Hurter;* Rome, 1840, in-8°; — *Le Protestantisme et la Règle de foi;* Rome, 1853, 3 vol. in-8°; trad. en français par l'abbé A.-C. Peltier, Paris, 1854, 3 vol. in-8°. H. F—T.

F.-Ed. Chassay, *Notice sur la vie et les écrits du R. P. Perrone*, en tête du dernier ouvrage cité.

PERRONET (*Jean-Rodolphe*), ingénieur français, né le 8 octobre 1708, à Suresne, près Paris, mort le 27 février 1794, à Paris. Il était fils d'un officier suisse au service de France. L'exemple de son oncle maternel J.-P. de Crousaz, qui s'est distingué dans les sciences, lui inspira le goût des mathématiques, et à quinze ans il était déjà d'une grande force en géométrie. Sur le conseil du maréchal de Berchiny, il se présenta aux examens pour le corps du génie militaire, et fut admis; mais sa mère, devenue veuve, se trouvant réduite à un état voisin de l'indigence, il entra en 1725 dans les bureaux de Debeausire, architecte de la ville de Paris. Son zèle et son intelligence lui concilièrent la confiance de son patron. Malgré sa jeunesse, il fut chargé de la conduite du grand égout devant les Tuileries et de l'encorbellement du quai Pelletier, près du pont Notre-Dame. Il exécuta ainsi pendant vingt ans des travaux subalternes d'architecture. Enfin, en 1745, l'intendant des finances, Trudaine père, le fit passer au corps des ingénieurs des ponts et chaussées, d'abord comme inspecteur, et en 1746, comme ingénieur en chef de la généralité d'Alençon. Trudaine voulait depuis longtemps fonder à Paris une école des ponts et chaussées; en 1747 il confia l'organisation de cette école à Perronet, qui en rédigea les règlements, adoptés depuis, pour la fondation de plusieurs écoles étrangères. Rappelé d'Alençon, nommé inspecteur-général et directeur de l'École, il reçut peu d'années après le titre de premier ingénieur des ponts et chaussées de France. La fondation de l'École des ponts et chaussées, antérieure de quarante-huit ans à celle de l'École polytechnique par Monge, fut un événement en Europe. Les ingénieurs d'un grand nombre de pays étrangers vinrent en suivre les cours et en étudier l'organisation. Perronet, n'oubliant pas les difficultés qu'il avait eu à surmonter dans sa jeunesse, fut pour ses élèves le père le plus

tendre et le maître le plus zélé; c'était surtout des plus pauvres qu'il s'occupait avec le plus de sollicitude. Perronet fut pour les ponts et chaussées un de ces génies créateurs dont l'apparition fait époque et qui donnent pour longtemps l'impulsion. Trois cent cinquante ingénieurs ont été instruits et formés sous sa direction; treize ponts ont été construits d'après ses plans; plusieurs d'entre eux étaient des chefs-d'œuvre pour l'époque où ils ont été construits, tels que les ponts de Nogent-sur-Seine (1766-1769), de Neuilly (1768-1774), de Sainte-Maxence (1775), et Louis XVI à Paris (1787-1792). Ce ne fut point à ce genre de travaux que se réduisirent les titres de Perronet à la reconnaissance publique : il conçut l'idée de rendre navigable et d'amener à Paris la rivière d'Yvette, et il fut l'inventeur de plusieurs machines dont il se servit longtemps avec succès, entre autres, une scie à recéper les pieux sous l'eau; un camion prismatique ou tombereau inversable qui se décharge de lui-même; une drague pour curer les ports et les rivières; une double pompe à mouvement continu; un odomètre applicable aux épuisements et à toutes les machines en usage dans les travaux publics. De 1757 à 1786, il exerça les fonctions d'inspecteur général des salines. Bien connu pour sa probité et son désintéressement, il avait inspiré une confiance qui contribua à lui donner les moyens d'imprimer un caractère de grandeur aux constructions utiles dont il fut chargé. Outre ses nombreux travaux, il entretenait une correspondance très-suivie avec l'étranger; l'impératrice de Russie, le roi de Danemark lui demandaient des plans et des ingénieurs formés par lui pour les exécuter.

Perronet était membre des Académies royales des sciences (1765) et d'architecture (1767), de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin, de Pétersbourg, de Stockholm, et l'un des fondateurs de la Société philanthropique de Paris. Le corps des ponts et chaussées, qui le regardait comme un père, vint un jour en 1778 lui offrir comme un témoignage de gratitude et d'amour son buste en marbre, très-ressemblant, avec cette inscription : *Patri carissimo familia.* Perronet légua le même jour ce présent à l'École avec sa bibliothèque et tous ses modèles. Pendant les derniers temps de sa vie il habitait un des pavillons de la place de la Concorde, auquel on a conservé son nom, et c'est là qu'il mourut, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il a fait imprimer : *Description des Projets et de la construction des ponts de Neuilly, de Mantes, d'Orléans et autres; du projet du canal pour la communication des deux mers par Dijon* (canal de Bourgogne) *et de celui de la conduite des eaux de l'Yvette et de la Bièvre à Paris;* Paris, 1782-1789, 3 vol. in-fol., pl.; 2e édit., 1788, 3 vol. in-4°, et atlas in-fol., — *Mémoire sur la recherche des moyens que l'on pourrait employer pour construire de grandes arches de pierre, jusqu'à 500 pieds d'ouverture qui seraient destinées à franchir de profondes vallées bordées de rochers escarpés;* Paris, 1793, in-4°, pl.; — *Mémoire sur le cintrement et le décintrement des ponts et sur les différents mouvements que prennent les voûtes pendant leur construction;* extrait des *Mémoires de l'Académie*; Paris, 1809, in-4°, pl.; — *Mémoire sur une nouvelle manière d'appliquer les chevaux au mouvement des machines, en y employant de plus leur poids et celui du conducteur;* nouvelle édit.; Paris, 1834, in-4°. La Société royale de Londres a fait placer dans le local de ses séances le buste de Perronet pour faire pendant à celui de Franklin. A. JADIN.

Rozier, *Cours d'agriculture*, X. — *Collection académique*, XIV, XV et XXI. — Lesage, *Notice pour servir à l'éloge de Perronet;* Paris, 1805, in-8°. — Bertrand, *Notice sur Perronet.* — Prony, *Notice hist. sur Perronet;* Paris, 1829, in-4°. — *Portraits et histoire des hommes utiles*, 1836, 3e série.

PERROT (*Charles*), ministre protestant, né en 1541, mort le 15 octobre 1608, à Genève. Fils d'un conseiller au parlement de Paris, il embrassa les doctrines de la réforme, et se retira à Genève, où il fut en 1567 pourvu d'une place de pasteur. Il remplit en outre avec talent les fonctions de recteur de l'Académie et de professeur de théologie. Ce qui le rendit surtout recommandable, ce fut le courage qu'il mit à prêcher la tolérance religieuse. Il devint suspect aux théologiens de l'école de Calvin, qui persuadèrent au Conseil de défendre l'impression des ouvrages qu'il avait composés, entre autres les traités *De la Foi* et *De extremis in ecclesia vitandis.*

Son neveu, PERROT (*Paul*), sieur de LA SALLE, fit ses études à Oxford, et publia divers ouvrages qui témoignent de sa grande piété; nous citerons *La Gigantomachie, ou combat de tous les arts et sciences* (Middelbourg, 1593, in-8°); *Tableaux sacrés* (Francfort, 1594, in-8°, fig.), extraits du Vieux Testament en vers; et *Le Thrésor de Salomon, en quatrains et sonnets* (Rotterdam, 1596, in-12). Selon Bayle, il aurait travaillé au fameux *Catholicon d'Espagne.* Un de ses fils fut le traducteur Nicolas Perrot (*voy.* d'ABLANCOURT).

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Patru, *Vie de Perrot d'Ablancourt*, dans ses *Œuvres.* — Senebier, *Hist. littér. de Genève.* — Haag frères, *La France protestante.*

PERROT (*Ferdinand-Victor*), peintre français, né le 23 avril 1808, à Paimbœuf, mort le 28 septembre 1841, à Saint-Pétersbourg. A dix-neuf ans il exécuta, pour la petite église du bourg de Ploudaniel (Finistère), une *Assomption de la Vierge*, qui appela sur lui l'attention. Il vint à Paris, et fut mis en relations avec M. Gudin, pour lequel, sans interrompre ses études personnelles, il fit un grand nombre de lithographies. Après avoir exposé depuis 1833 de nombreux sujets de marine, remarquables par le fini et la vérité, il fit le voyage d'Italie (1836), d'où il rapporta une toile, *La chaste Susanne*, attri-

buée au Titien ou à son école, et qu'il vendit au prix de 18,000 fr. En 1840, cédant aux instances de l'ambassadeur de Russie, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il fut comblé de présents par la famille impériale. Il venait d'être admis dans l'Académie des beaux-arts lorsqu'il succomba à la rigueur du climat. Ses tableaux sont aujourd'hui fort recherchés.

Documents particuliers.

* **PERROTTET** (*G.-Samuel*), voyageur et botaniste français, né en 1793. Élève distingué du jardin des Plantes de Paris, il fut attaché comme naturaliste (décembre 1817) à l'expédition commandée par le capitaine de vaisseau Philibert et destinée à faire reconnaître le pavillon blanc dans les colonies françaises. Perrottet mit à la voile de l'île d'Aix le 1er janvier 1819, sur la gabarre *Le Rhône*. Il emportait une collection de graines ou d'arbres fruitiers qu'il devait déposer dans les colonies où il aborderait. Il descendit le 4 février suivant à Cayenne, le 26 juin à Bourbon, le 13 septembre à Sourabaya, où, tombé entre les mains d'une bande de Malais, il échappa à une mort certaine en traversant à la nage une rivière pleine de crocodiles. Toujours récoltant de nombreux végétaux, des graines et des racines utiles, il relâcha à Samboangan, à Manille (2 décembre), à Cavite d'où il revint à Bourbon le 6 mai 1820. Il y multiplia et naturalisa plus de deux cents plantes nouvelles. Il visita ensuite Madagascar, et arriva le 10 août à Cayenne. S'apercevant que ses collections dépérissaient à bord, il en fit débarquer la plus grande partie, et se séparant du capitaine Philibert, il s'établit à terre pour y soigner ses plantes. Il y fut attaqué de fièvres dangereuses, et revint en France le 8 juin 1821. Il rapportait plus de six cents arbres ou arbustes des régions équatoriales en pleine végétation et quelques animaux vivants remarquables. Vingt-neuf énormes caisses contenaient en outre des herbiers, des graines, des fruits secs ou conservés, etc, etc. En 1825, M. Perrottet fut chargé d'explorer la Sénégambie. Il remplit cette mission avec autant de zèle que d'intelligence, et on doit à ce courageux savant de curieux renseignements sur le Wallo et les peuplades riveraines du lac N'gher. En 1829, il visita la presqu'île du cap Vert et l'île de Gorée. En même temps M. Perrottet encourageait par tous les moyens la colonisation française et fondait lui-même l'habitation dite *Sénégalaise*. En 1831 les allocations faites au budget de la marine pour cet établissement ayant été supprimées, il dut renoncer à son entreprise. De retour en France, il resta attaché au ministère de la marine et des colonies sous les titres de voyageur-naturaliste, puis de botaniste-agriculteur du gouvernement aux colonies. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 mars 1842. On a de lui : *Catalogue raisonné des plantes introduites dans les colonies françaises de Bourbon ou de Cayenne, et de celles rapportées vivantes des mers d'Asie et de la Guyane au Jardin du Roi à Paris*; Paris, 1824, in-8° : extrait des *Annales de la Société linnéenne*; — *Flore de Sénégambie*; 1831 et ann. suiv.; — *Mémoire sur la culture des indigofères tinctoriaux, et sur la fabrication de l'indigo*; Paris, 1832, in-8°; — *Voyage de Saint-Louis, chef-lieu de la colonie du Sénégal, à Podor, en remontant le fleuve, fait en* 1825, et dans les *Nouvelles Annales des voyages*, t. LVIII, p. 170-216; — *Voyage au lac de N'gher en Senegambie*, etc.; mêmes *Annales*, t. LVII, p. 28-89; — *Voyage de Saint-Louis du Sénégal à la presqu'île du cap Vert, à Albreda sur la Gambie et à la rivière de Casamanca dans le pays des Féloups-Yola* (1829), mêmes *Ann.*, t. LIX, p. 137-186, et LX, p. 5-54; — *Observations sur les essais de culture tentés au Sénégal, et sur l'influence du climat par rapport à la végétation*, précédées d'un *Examen général sur le pays*; dans les *Ann. maritimes*, 1831, IIe part., t. Ier, n° 75 : c'est une réfutation du *Plan de colonisation des possessions françaises dans l'Afrique occidentale* par L.-B. Hautefeuille; mars 1830; — *Souvenirs d'un voyage autour du monde : Java; Samboangan; Manille*; dans la *Revue des Deux Mondes*, ann. 1831, t. I et II; — *Art de l'indigotier, ou traité des indigofères tinctoriaux et de la fabrication de l'indigo*; Paris, 1842, in-8°; — *Mémoire sur un insecte et un champignon qui ravagent les caféiers aux Antilles* (avec Guérin-Méneville); 1842, in-8°; — *Observations sur le* morus multicaulis *et sur une nouvelle espèce voisine*; in-8°, avec fig.; — *Sur l'industrie sérigène et la culture du mûrier*; 1842, in-8°; — de nombreux mémoires dans des revues scientifiques.

Le Moniteur universel, 4 décembre 1818, p. 1422; 16 mars 1843, p. 481. — *Revue encyclopédique*, ann. 1831, t. XLI, p. 220-226, 362-369. — Amédée Tardieu, *Sénégambie et Guinée* dans l'*Univers pittoresque*, p. 40. — Quérard, *La France litt.* — Bourquelot, *La littérature française*.

PERRY (*Claude*), littérateur français, né en 1602, à Châlons-sur-Saône, mort le 2 février 1684, à Dijon. Après s'être fait recevoir avocat, il embrassa l'état ecclésiastique, et il quitta le canonicat dont il avait été pourvu à la cathédrale de Châlons pour entrer chez les Jésuites, qui l'envoyèrent professer les humanités et la rhétorique au collége de Dijon. Il est auteur d'un grand nombre de poésies latines, parmi lesquelles on distingue : *Poesis pindarica* (Châlons, 1641, in-12), qui a eu plusieurs éditions; et *Icon regis* (Louis XIII) *in III lib.* (Paris, 1642, in-12). On a encore de lui : *Vie de saint Eustase, abbé de Luxeu*; Metz, 1645, in-12; — *Théandre, ou semaine sainte par dialogues*; Lyon, 1653, in-4°; — *Histoire de Châlons*; Châlons, 1659, in-fol.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.*

PERRY (*John*), ingénieur anglais, né vers

1670, à Rodborough (comté de Gloucester), mort le 11 février 1733, à Spalding. Il servit d'abord dans la marine royale, et y parvint au grade de capitaine. A la suite d'un sinistre maritime dont il fut rendu responsable, la cour de l'amirauté le condamna à dix ans de prison et à 1,000 liv. sterl. d'amende, et ce fut en prison qu'il écrivit un traité de construction navale intitulé : *Regulation for seemen* et publié à Londres, 1695, in-4°. Lors du voyage du tzar Pierre Ier en Angleterre (1698), il lui fut recommandé par lord Carmarthen comme un homme habile qui pourrait lui rendre de grands services. Envoyé à Moscou, il se rendit de là dans la province d'Astrakhan, et y fut, pendant trois étés de suite, occupé au percement d'un canal, dont il avait rectifié le plan et qui devait par le moyen du Volga et du Don faire communiquer la mer Caspienne avec la mer Noire. Vers 1702, il rendit la Voroneje navigable pour des bâtiments d'un fort tonnage; puis il examina les cours d'eau voisins de Saint-Pétersbourg afin d'établir une communication entre le Volga et le lac Ladoga. Mais de ces différentes entreprises aucune ne put être conduite à bonne fin, à cause des embarras d'argent où l'entretien de la guerre jetait toujours l'empereur. Perry, voyant ses réclamations sans cesse ajournées et n'ayant reçu d'ailleurs qu'une année d'appointements, refusa de signer un nouvel engagement, et repartit en 1712 pour l'Angleterre, où on l'employa à divers travaux d'endiguement et de construction maritime. Il est auteur d'un ouvrage fort curieux et qui eut beaucoup de succès, intitulé : *The State of Russia under the present Czar, with an account of the Tartars and other people* (Londres, 1716, in-8°, et carte), et traduit en français (La Haye, 1717, in-12) et en allemand. K.

Hutton, *Dict. of mathemat.* — Chalmers, *General biographical dictionary.* — Oustrialof, *Hist. de Pierre le Grand*, préface, p. LXV.

PERRY (*James*), publiciste anglais, né le 30 octobre 1756, à Aberdeen, mort le 6 décembre 1821, à Brighton. De l'étude d'un procureur, il passa dans les bureaux d'un manufacturier, et en 1777 il quitta Manchester pour se rendre à Londres. Par l'entremise du libraire Urquhart, il fut engagé dans la rédaction de deux journaux politiques, *General Advertiser* et *Evening Post*, et publia des vers et des brochures qui furent remarqués. En 1782 il entreprit l'*European Magazine*, et de 1783 à 1790 il dirigea le *Gazetteer*, qui dut son prodigieux succès à la rapidité avec laquelle il transmettait au public les débats parlementaires. Ayant acheté la propriété du *Morning Chronicle*, il en fit le principal organe du parti whig, et lui acquit la plus grande influence sur la nation anglaise. Sa fortune lui avait permis de former une des bibliothèques les plus curieuses de son pays.

Gentleman's Magazine, 1822.

PERS (*Thierri-Pieterszoon*), littérateur hollandais, né vers la fin du seizième siècle. Ayant pris du goût pour la poésie, il la cultiva avec beaucoup de zèle; mais, selon l'observation de Paquot, comme le métier de poëte n'est pas fort propre à nourrir son homme, il y joignit celui de marchand libraire, qu'il exerça dans Amsterdam depuis 1620 jusque vers l'an 1650. Il a laissé plusieurs ouvrages écrits en flamand et d'un style enjoué; nous citerons : *Bellérophon, ou le goût de la sagesse, avec diverses poésies morales*; Amsterdam, 1626, in-8°, goth., et 1695, in-12, avec 32 estampes gravées par Josse de Bosscher; — *Les Miracles de Bacchus* (ibid., 1628, in-12, fig.); — *L'Aigle romaine* (ibid., 1634, in-24 goth.), histoire abrégée de Rome; — *L'Aigle embarrassé et le Lion consterné, ou origine des troubles des Pays-Bas* (ibid., 1647, in-4°).

Paquot, *Mémoires*, IX.

PERSAN (*Pierre-Nicolas-Casimir* DE), littérateur francais, né en 1750, à Dôle, où il mourut, le 22 juin 1815. Il servit jusqu'à la révolution dans la maison militaire du roi. Arrêté comme suspect en 1793, il réussit à s'évader et gagna la Suisse, où il demeura quelques années. Admis en 1809 dans l'Académie de Besançon, il contribua à former à Dôle une bibliothèque publique, dont il fut le premier conservateur. Il s'était depuis longtemps appliqué avec ardeur à l'étude de la diplomatique et de l'archéologie, et avait reçu d'utiles conseils de l'abbé Ch.-Jos. René Mounier, qui lui légua en mourant (1796) tous ses manuscrits. On a de Persan : *Notice sur la ville de Dôle*; Dôle, 1806, in-8°; — *Recherches historiques sur Dôle*; ibid., 1809 ou 1812, in-8°.

Mounier, *Les Jurassiens recommandables.*

PERSAN (Mme DE). *Voy.* DOUBLET.

PERSE (*Aulus* PERSIUS FLACCUS), célèbre poëte satirique latin, né à Volaterra, en Étrurie, le 4 décembre 34 après J.-C., sous le consulat de L. Vitellius et Fabius Persicus, mort le 24 novembre 62, sous le consulat de P. Marius et L. Asinius Gallus (1). Il était de l'ordre équestre et parent de personnes du plus haut rang. A six ans il perdit son père, Flaccus. Sa mère, Fulvia Sisennia, se remaria, et redevint bientôt veuve. Le jeune Perse, après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, se rendit à l'âge de douze ans à Rome, où il étudia la grammaire sous Remmius Palæmon et la rhétorique sous Verginius Flavius. Un peu plus avancé en âge, il devint le disciple du stoïcien Cornutus, dont les

(1) A part la date de sa naissance et celle de sa mort, qui se trouvent dans la *Chronique* d'Eusèbe, tout ce que nous savons de la vie de Perse dérive d'une ancienne biographie qui a été attribuée sans la moindre raison à Suétone. Dans les manuscrits les plus récents elle porte le nom de Annæus Cornutus, mais dans les plus anciens et les meilleurs elle est intitulée : *Vita Auli Persii Flacci, de commentario Probi Valerii sublata*; on peut donc la regarder comme l'extrait d'un mémoire ou commentaire écrit sur Perse par un Probus Valerius, d'ailleurs inconnu.

leçons exercèrent sur son esprit l'influence la plus profonde et la plus durable. Perse, dans tout le reste de sa vie, prit ce philosophe pour son plus intime ami, le guide de ses actions et le confident de ses pensées. Vers cette époque de sa jeunesse, il se lia avec Lucain, avec Cœsius Bassus le poëte lyrique et avec d'autres littérateurs distingués ; il connut aussi Sénèque, mais on dit qu'il goûta peu son talent. Il faisait bien plus de cas des vertus de Pœtus Thraséa, mari de sa cousine Arria, fille de cette autre Arria plus célèbre qui montra à son époux Cécina comment on mourait. Thraséa, de son côté, s'attacha vivement à ce jeune homme, digne d'une telle amitié par la douceur de ses manières, sa modestie, la pureté de ses mœurs, sa droiture et sa conduite exemplaire à l'égard de sa mère, de sa sœur et de sa tante. Perse mourut d'une maladie d'estomac, dans sa propriété des environs de Rome. Il n'avait pas encore accompli sa vingt-huitième année. Il légua à sa mère et à sa sœur 2,000,000 de sesterces (400,000 fr. environ); à Cornutus il laissa sa bibliothèque, avec 100,000 sesterces (20,000 fr.). Le philosophe n'accepta que les livres. Il s'occupa avec Cœsius Bassus de la publication des ouvrages de son élève. Perse, qui écrivit peu, laissa, outre des compositions juvéniles (une *comédie*, des ὁδοιπορικά dont le sujet est incertain, et quelques vers sur Arria, belle-mère de Thraséa, cette femme héroïque dont les récits de Pline et de Dion Cassius ont rendu la mort si célèbre, que Cornutus supprima, six courtes *satires* formant en tout 650 vers hexamètres; Cornutus y fit de légères corrections, et Cœsius Bassus les publia.

Perse est le second en date et le troisième en mérite des satiriques latins. Ses peintures de mœurs sont incomparablement inférieures à celles d'Horace et de Juvénal; et quoique tracées avec une habileté laborieuse, elles manquent de vie, et ont trop le caractère d'exercices d'école. Perse en effet n'est pas, comme Horace, un homme du monde qui observe les vices et les signale avec plus de gaieté que d'indignation ; c'est un philosophe qui étudie les vices pour en découvrir les causes; il ne cherche pas à amuser, il veut instruire. Toutes ses satires, si l'on excepte la première, qui est plutôt littéraire, ont un but expressément didactique, et exposent le principe stoïcien que le mal est l'ignorance. L'auteur rappelle les hommes à la véritable sagesse en leur montrant dans quelles inconséquences les jettent leurs passions; ils disent une chose et en font une autre, et cette inconsistance qui se marque dans toutes leurs actions, ne provient pas de leur intention de tromper, mais de leur éducation défectueuse; la philosophie peut seule leur apprendre à choisir le droit chemin et à s'y tenir; c'est la discipline qui fait que les hommes sont fidèles à eux-mêmes et à la société, que leur *oui* est *oui*, que leur *non* est *non*. Il est au pouvoir de chaque homme d'atteindre la sagesse qui n'est pas, l'auteur le prouve par son exemple, difficile et rude, mais harmonieuse comme la lyre d'Apollon. La doctrine du Portique n'a jamais été recommandée d'une manière plus persuasive que dans les vers charmants où Perse rappelle les leçons tendrement sévères de son maître (*Satir*. V, 30-65). Le principal mérite du poëte est sans doute dans la beauté morale de ses doctrines, mais on ne peut pas lui refuser non plus quelques mérites littéraires d'un ordre élevé; il déploie un véritable talent en donnant une forme poétique aux éléments les plus réfractaires, en renfermant une foule d'images en quelques traits habilement tracés, et en concentrant une multitude de pensées en quelques mots. Ses *satires*, vivement dialoguées, sont de véritables scènes dramatiques qui rappellent la vieille *satura* latine. Le brusque passage d'un interlocuteur à l'autre est une des causes de l'obscurité du poëte, mais ce n'est pas la seule. Perse s'est plu à former le tissu de son style de locutions étrangères à la langue écrite et empruntées au langage du peuple, de phrases proverbiales, de métaphores hardies. Les allusions fréquentes à des faits et à des hommes aujourd'hui inconnus ajoutent encore à la difficulté des *satires;* beaucoup de critiques ont essayé de les expliquer en supposant que le poëte avait dirigé contre Néron lui-même ses sarcasmes les plus perçants. Cette hypothèse, qui remonte jusqu'à l'antiquité, mais qui n'a aucun fondement, a donné lieu à beaucoup d'absurdes interprétations. Malgré tous ses défauts, Perse est un des auteurs qui ont joui de la popularité la plus durable et la plus étendue. Lucain entendant lire ses *satires* s'écriait que c'était de la véritable poésie; dès qu'elles eurent paru on se les arracha (*editum librum continuo mirari homines et diripere cœperunt*). Dans les quatre siècles suivants et jusque dans le moyen âge il trouva de nombreux admirateurs. Les Pères de l'Église lui empruntèrent souvent des idées et des expressions. Les critiques depuis la Renaissance ont été plus sévères; cependant, tout en reconnaissant que Perse est un auteur obscur, difficile à comprendre, il faut avouer aussi qu'il exerce sur l'esprit une vigoureuse influence, et ses vers *serrés* et *pressants*, suivant l'expression de Boileau, se gravent fortement dans la mémoire.

Plusieurs manuscrits de Perse contiennent une collection de *scholies* attribuées à tort à Cornutus. Les *scholies* actuelles peuvent renfermer des renseignements qui remontent jusqu'au temps de Perse; mais en général elles sont pleines d'erreurs et ont été sans doute compilées par quelque obscur grammairien de la décadence. Les gloses anciennes, publiées par Pithou, Heidelberg, 1590, in-8°, renferment ce qu'il y a de plus intéressant dans les *Scholies* du pseudo-Cornutus. La première édition de Perse est un in-4° sans date, imprimé à Rome par Ulrich Hahn, vers 1470. Dans les trente années suivantes, il parut plus

de vingt éditions, parmi lesquelles on remarque celles de Venise, 1480, in-fol., avec les notes de Fontius; de Brescia, 1481, avec les notes de Britannicus; de Venise, 1499, in fol., avec les *Scholies* du pseudo-Cornutus. Les très-nombreuses éditions de Perse, publiées au seizième et au dix-septième siècle ont peu de valeur, à l'exception de celle de Casaubon, Paris, 1605, in-8°, dont le savant commentaire est resté la base de toute interprétation du poëte. Depuis cette excellente édition, qui a été réimprimée avec des additions par M. Dübner, les principales sont celles de Kœnig, Gœttingue, 1803, in-8°; de Passow, Leipzig, 1809, in-8°; d'Achaintre, Paris, 1812, in 8°; d'Orelli, dans ses *Eclogæ poetar. latin.*, Zurich, 1822, in-8° (réimprimée avec des améliorations en 1833); de Plum, Copenhague, 1827, in-8°; d'Otto Jahn, Leipzig, 1843, in-12; d'Heinrich, 1844, in-8°. Perse est un des auteurs qui ont été le plus souvent traduits dans les langues modernes. En Angleterre on distingue les traductions de Barten Holiday, de Gifford, de Dryden, de Brewster et Howes. Les meilleures trad. françaises sont celles de Lemonnier (1771), de Selis (1776) et de Perreau (1832). Les trad. allemandes de Passow, Leipzig, 1809, in-8°, et de Donner, Stuttgard, 1822, in-8°, sont estimées. L. J.

A. Persii Flacci Vita, attribuée à Suétone — Bayle, *Dict.* — *Prolegomena* des édit. de Passow et de Jahn.

PERSÉE, roi de Macédoine, de 178 à 168 avant J.-C. Il était fils de Philippe V et d'une concubine. Destiné par son père à lui succéder, il se montra à la tête des troupes dès l'âge de quatorze ans et prit part à la guerre contre les Romains. Il avait un frère plus jeune que lui, du nom de Démétrius, que le sénat s'était fait livrer comme otage, après la bataille de Cynocéphales. Lorsqu'on l'eut bien instruit pendant cinq ans et imbu des doctrines romaines, on le renvoya à son père; la république comptait sur lui pour surveiller les actes de Philippe et pour écarter du trône Persée, en qui elle avait deviné un ennemi. On alléguait la naissance illégitime du fils aîné, quoique cette naissance, suivant les coutumes des Macédoniens, ne dût pas l'empêcher de régner. La querelle des deux frères divisa toute la Macédoine; les partisans de Rome embrassèrent la cause de Démétrius, et les amis de l'indépendance se serrèrent autour de Persée. Une lutte sourde se prolongea durant onze années, jusqu'à la mort de Démétrius, empoisonné par ordre de Philippe. Persée restait, par ce meurtre, seul héritier du trône; il paraît pourtant que les amis de Rome lui trouvèrent encore un compétiteur dans la personne d'un certain Antigonus, en faveur duquel on tourmenta la vieillesse chagrine de Philippe. Tite-Live assure même qu'on détermina le roi à déshériter son fils; mais ce qui est certain, c'est qu'il ne prit aucune mesure pour accomplir cette résolution, et qu'à sa mort Persée régna sans obstacle. L'œuvre vers laquelle Persée tourna toutes ses pensées et toutes ses forces, ce fut la guerre contre les Romains; il fallait la faire si l'on voulait échapper à la sujétion vers laquelle la Macédoine et la Grèce étaient entraînées depuis vingt ans. Persée s'y prépara secrètement pendant les six premières années de son règne, travaillant à s'assurer des alliés et à grouper autour de lui tous les ennemis de Rome. Il s'attacha les rois de Syrie et de Bithynie; il se concilia les Béotiens et les Étoliens; Rhodes même et la ligue Achéenne inclinaient vers lui. Parmi les barbares, les Odryses, les Dolopes, les Bastarnes lui fournissaient des soldats. Le sénat, instruit de ces négociations par le roi de Pergame, se hâta de déclarer la guerre le premier. Persée avait quarante mille soldats, dont la moitié formait la phalange, le reste étant composé d'auxiliaires grecs ou barbares; la Macédoine n'avait jamais eu une aussi belle armée depuis Alexandre. La guerre se fit d'abord en Thessalie; Persée réussit à défendre pendant deux ans les approches de son royaume contre les armées de Licinius et d'Hostilius. Mais en 169, le consul Marcius parvint à franchir les gorges de l'Olympe, et la Macédoine, que ses montagnes avaient jusque-là défendue, se trouva ouverte. Persée fut comme étourdi de ce coup d'audace; la confiance en ses forces l'abandonna; « Je suis vaincu sans combat, s'écria-t-il. » Déjà il voyait tout son royaume aux mains de l'ennemi; il ordonna qu'on jetât à la mer les trésors de sa capitale et qu'on brûlât sa flotte, puis il eut honte de sa peur, et l'on dit qu'il fit mettre à mort ceux qui en avaient été les témoins. Tout n'était pourtant pas perdu; Marcius, après avoir franchi la montagne, était arrêté par le cours de l'Énipée. Persée avait son armée intacte; il acquérait l'alliance de Gentius, roi d'Illyrie, et vingt mille Gaulois offraient de se donner à lui s'il voulait les payer. Rome dans ce moment-là même était presque aussi inquiète que Persée, et l'on peut voir dans Tite-Live quels soucis cette guerre déjà longue causait au peuple et au sénat. La république choisit son meilleur général, Paul-Émile, le plus habile tacticien et aussi le chef le plus sévère. Le nouveau consul trouva l'armée romaine resserrée dans un étroit canton, entre les pentes de l'Olympe et la mer, ayant en face d'elle l'Énipée, dont les bords abrupts étaient gardés par quarante mille Macédoniens. Ne pouvant forcer cette ligne, il fit tourner la montagne par un corps de troupes, qui parut tout à coup sur les derrières de l'ennemi. Persée, pour ne pas être enveloppé, recula jusqu'à Pydna. En avant de cette ville se trouvait une plaine faite à souhait pour la phalange, qui ne pouvait manœuvrer que sur un terrain parfaitement uni. Persée se décida à livrer bataille. Les légions plièrent d'abord devant cette masse compacte de vingt mille piques. Mais la phalange, en les poursuivant

s'engagea dans un terrain inégal; elle se désunit et il se fit des vides dans ses rangs. Les manipules romains se hâtèrent de pénétrer dans toutes ses ouvertures, et la bouleversèrent en un moment; tous les soldats de ce corps se firent tuer. Persée s'enfuit presque seul à Pella; puis, abandonnant son royaume, il alla chercher un refuge dans le temple de l'île de Samothrace. Mais ce sanctuaire jusque-là inviolable devint pour lui un asile peu sûr; craignant d'être livré par les habitants, il voulut quitter l'île; il ne trouva pas une barque. Il se cacha quelque temps; mais ses derniers serviteurs passèrent aux Romains, et l'un d'eux leur livra les fils du roi; accablé par ce dernier coup, Persée vint se remettre aux mains du préteur Octavius. Conduit à Rome, il figura dans le triomphe de Paul-Émile, marchant parmi les prisonniers devant le char du vainqueur. Après l'avoir ainsi livré en spectacle, le sénat n'attendit pas longtemps à se débarrasser d'un ennemi qui lui avait inspiré de la crainte; on l'envoya à Albe, où il mourut de faim. Suivant d'autres, ses gardes imaginèrent un supplice plus cruel encore; ils empêchèrent le malheureux de dormir, et le firent mourir d'insomnie. Ce fut le dernier roi de Macédoine; le seul fils qui lui survécut devint greffier public à Albe, et Plutarque ne dit pas autre chose de cet héritier des rois, sinon qu'il remplit sa charge avec assez d'intelligence et à la satisfaction des magistrats romains.

F. de C.

Tite-Live, XXXVIII-XLV. — Polybe, XXIV-XXIX. — Plutarque, *Vie de Paul-Émile*.

*PERSIGNY (*Jean-Gilbert-Victor* de Fialin, comte de), célèbre homme d'État français, né le 11 janvier 1808, à Saint-Germain-Lespinasse (Loire). Il fit ses études au collége de Limoges. A dix-sept ans, il s'enrôla au 3e régiment de hussards, d'où, en 1827, il entra à l'école de cavalerie de Saumur, dont il devint bientôt l'élève le plus brillant et le plus remarquable, puisqu'il en sortit en 1829 avec un premier numéro pour être incorporé comme maréchal-des-logis au 4e régiment de hussards. Son capitaine était M. de Kersausie, et sous l'influence de ce chef, depuis longtemps déjà en relations avec les *ventes* du carbonarisme, les opinions royalistes du jeune homme se modifièrent assez pour le décider à prendre part en juillet 1830 à l'insurrection organisée dans ce régiment, alors en garnison à Pontivy. Taxé d'insubordination, il ne tarda pas à recevoir un congé de réforme, changé le 4 octobre 1831 en un congé définitif. Sans état, sans fortune, il vint à Paris pour entrer dans les rangs de la presse et pour y prendre la plume, qui à cette époque de controverse et de discussion politique lui semblait une arme plus active que l'épée. Après avoir essayé ses forces dans cette nouvelle carrière, en collaborant au *Temps*, après avoir suivi les prédications de la doctrine saint-simonienne, il se rendit en 1832 en Vendée, où s'organisait la petite chouannerie. De retour à Paris en 1833, il fut attaché, avec un modique traitement, à la rédaction d'une correspondance légitimiste pour les journaux de province, donna quelques articles à des feuilles de diverses nuances, et devint en 1834 le fondateur d'une revue mensuelle intitulée : *Revue de l'Occident français*, consacrée à l'examen de l'Empire et du système impérial. Cette publication, dont il ne parut qu'un seul numéro, déclarait que « le temps est venu d'annoncer par toute la terre européenne cet évangile impérial qui n'a point encore eu d'apostolat ». Elle eut toutefois pour résultat de valoir à son auteur les félicitations de l'ex-roi Joseph, et cette circonstance le mit en rapport avec le prince Louis-Napoléon Bonaparte, qui résidait alors à Arenenberg. De ce moment la pensée d'une restauration impériale devint la grande, l'unique affaire de sa vie, et depuis lors il consacra au fils de la reine Hortense un dévouement rare. Le complot de Strasbourg et les nombreux et difficiles préparatifs qu'exigeait une entreprise de ce genre paraissent avoir été d'abord sa principale occupation. Après la mauvaise issue de cette affaire, où il fut arrêté avec le prince, il put, sous un déguisement, s'échapper des mains de l'agent qui le conduisait et se réfugier dans le grand-duché de Bade. Son extradition fut demandée : le conspirateur fugitif dut pendant plusieurs jours errer dans la Forêt noire, et gagner Arenenberg à travers les bois et les montagnes. Quatre ans plus tard, il s'associait à la tentative de Boulogne (juillet 1840), et arrêté presque aussitôt, il fut en septembre traduit devant la cour des pairs, où il ne chercha ni à se disculper ni à désarmer ses juges. « J'ai apporté ma tête ici, dit-il à M. Pasquier, je n'ai plus rien à dire. » La cour, par son arrêt du 6 octobre 1840, le condamna à vingt ans de détention.

Atteint d'une maladie de langueur dans la citadelle de Doullens, où il subissait sa peine, M. de Persigny obtint d'être transféré à l'hôpital militaire de Versailles, et bientôt la clémence de Louis-Philippe lui laissa la ville entière pour prison. Pendant les loisirs de cette captivité, il composa et adressa à l'Académie des sciences un volumineux *Mémoire sur l'utilité des pyramides d'Égypte* (1844, in-8°), où il essaye de démontrer que les Pyramides n'étaient qu'un moyen imaginé par les Pharaons pour mettre la vallée du Nil à l'abri de l'invasion des sables du désert. A la nouvelle de la révolution de février 1848, M. de Persigny accourut à Paris, où venait d'arriver incognito le prince Louis-Napoléon, qui offrait son épée au gouvernement provisoire et que celui-ci se hâtait de renvoyer à Londres. Les événements parurent propices pour reconstituer le parti bonapartiste, et tout aussitôt, reprenant son rôle d'homme d'action, il ne négligea aucun moyen pour en assurer

le triomphe. Le 10 décembre vit sortir de l'urne populaire le nom de Louis-Napoléon. Le prince président fit de cet ami fidèle son aide de camp, après lui avoir préalablement fait conférer un grade supérieur dans l'état-major-général de la garde nationale de la Seine. Nommé, en mai 1849, membre de l'Assemblée législative par les départements du Nord et de la Loire, il opta pour le premier, se montra un des plus énergiques partisans de la politique de l'Elysée, et fut chargé (14 décembre 1849) auprès du roi de Prusse d'une mission extraordinaire. Mis dans le secret du coup d'État du 2 décembre 1851, il assista à l'occupation du palais de l'Assemblée nationale par les troupes du colonel Espinasse, et fit partie de la commission consultative. Après la reconstitution de l'empire, M. de Persigny devint ministre de l'intérieur (22 janvier 1852) et sénateur (31 décembre 1852). Un conflit de pouvoirs lui ayant fait résigner son portefeuille le 23 juin 1854, il fut nommé ambassadeur à Londres (7 mai 1855), membre du conseil privé (1[er] février 1858), quitta son ambassade (mars suivant), et repartit avec le même titre (9 mai 1859). M. de Persigny réussit pleinement dans son ambassade à Londres, et il a laissé en Angleterre d'unanimes regrets. Sa rentrée au ministère de l'intérieur, le 26 novembre 1860, coïncidait avec les mesures libérales énoncées deux jours auparavant dans un décret impérial. M. de Persigny, dont les intentions portent le cachet d'une loyauté et d'une franchise incontestables, a signalé sa nouvelle administration par diverses circulaires, accueillies avec faveur par tous les libéraux ; nous citerons celle qui réclame le concours des préfets pour le maintien de l'ordre, celle où il fait connaître nettement dans quel esprit il compte user du pouvoir discrétionnaire que la loi sur la presse donne au ministre de l'intérieur, enfin celle du 16 octobre 1861, par laquelle il supprime tout conseil supérieur, central ou provincial, de la Société de Saint-Vincent de Paul.

M. de Persigny a épousé le 27 mai 1852 M[lle] Albine-Marie-Napoléone-Églé Ney de la Moskowa, née le 18 octobre 1832, et a trois enfants. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 30 janvier 1849, il a été promu au grade de grand-croix de l'ordre le 16 juin 1856. H. F—T.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — H. Castille, *Le comte de Persigny.* — Eug. de Mirecourt, *M. de Persigny.* — *Dict. de la conversation.* — *Biogr. des hommes du jour*, t. IV, 2[e] partie.

PERSIL (*Jean-Charles*), homme politique et magistrat français, né à Condom (Gers), le 13 octobre 1785. Il était âgé de vingt-quatre ans lorsqu'il publia son *Régime hypothécaire* (1809, in-8°, 4[e] édit. augmentée, 1833, 2 vol. in-8°), excellent ouvrage, qui fut suivi plus tard des *Questions sur les hypothèques* (1812, 2 vol. in-8°). Ayant échoué deux fois au concours pour une place de professeur à la faculté de droit de Grenoble, il se livra entièrement à la pratique du barreau, et le succès ne tarda point à couronner ses efforts; il y fit rapidement sa fortune. Il plaida deux fois devant la cour des pairs : une première, pour Demouchy, lors de la conspiration de 1820, et une seconde pour M. Étienne, lors du procès de l'association nationale. Il fut aussi le défenseur de M. Bavoux, que l'on accusait d'avoir donné à ses leçons une couleur libérale. Le libéralisme que professait à cette époque M. Persil, lui valut d'être, en juin 1830, porté à la chambre par les électeurs de Condom. A la révolution de Juillet, il fut du nombre des députés qui se réunirent chez M. de Laborde, et alla avec M. Dupin offrir au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume. Après avoir donné ainsi une preuve non équivoque de son dévouement à la royauté nouvelle, M. Persil fut nommé procureur général à la cour royale de Paris (29 septembre 1830). La chambre le choisit ensuite pour premier commissaire au soutien de l'accusation des ministres devant la cour des pairs, où il reparut de nouveau en qualité d'organe du ministère public, lors de l'affaire de l'école libre qu'avait essayé d'ouvrir M. de Montalembert. L'un des plus zélés partisans du régime inauguré par la Charte de 1830, il fut appelé à succéder à M. Barthe (4 avril 1834), comme garde des sceaux, ministre de la justice. Démissionnaire de ces fonctions (22 février 1836), il reprit ce portefeuille le 6 septembre, et quand, sur le refus de M. Molé de dissoudre la chambre, il se retira de nouveau du pouvoir, Louis-Philippe lui donna, comme fiche de consolation, la présidence de la commission des monnaies (18 avril 1837). A cette époque, M. Persil ayant à la chambre déclaré au président du conseil une guerre acharnée, fut révoqué de ses fonctions (6 février 1839) ; mais après le triomphe de la coalition il se rallia au parti conservateur, et fut récompensé de son dévouement ministériel par un fauteuil au Luxembourg (7 novembre 1839), et réintégré presque en même temps dans ses fonctions à l'hôtel des monnaies de Paris. Rentré en 1848 dans la vie privée, M. Persil a été appelé au conseil d'État le 31 juillet 1852. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 24 avril 1835.

Outre les ouvrages cités ci-dessus, on a de M. Persil un assez grand nombre de plaidoyers, ainsi que beaucoup de rapports et de réquisitoires, de discours prononcés à la chambre des députés. H. F.

Biogr. univ. des contemp. — Vapereau, *Dict. des cont.*

PERSIL (*Eugène*), fils du précédent, mort le 18 décembre 1841, à Paris. Nommé en 1835 substitut près la cour royale de Paris, il fut élu en 1839 député de Condom (Gers). Il a publié quelques ouvrages estimés, notamment *Des Sociétés commerciales* (1833, in-8°); — *Traité des assurances terrestres* (1834, in-8°); — et *De la Lettre de change et du Billet à ordre* (1837, in-8°).

Journal des Débats, 10 fév. 1842.

PERSIO (*Ascanio*), philologue italien, né vers 1550, à Matera, dans la Basilicate. Aucune particularité de sa vie n'est connue. Il s'appliqua à l'étude des langues anciennes, et l'on peut juger par ses travaux qu'il y devint fort habile. On a de lui : *Discorso intorno alla conformità della lingua italiana con le più nobili antiche lingue e principalmente con la greca;* Venise, 1592, in-8°; l'édit. qui parut la même année à Bologne est plus recherchée; l'auteur a dû profiter, pour ce curieux ouvrage, du travail qu'Henri Estienne avait publié dès 1566 sur la conformité du français avec le grec; — *Index* du 1[er] livre de l'*Iliade;* Bologne, 1597, in-8°. Persio avait entrepris un *Vocabolario italiano* qu'il n'a pu mener à fin, et qui, selon Apostolo Zeno, ne pouvait manquer d'être un véritable trésor, et l'un de ses ouvrages italiens a été traduit en français (*Louanges de la Folie;* Paris, 1566, in-8°).

Son frère, PERSIO (*Antonio*), natif de Matera, professa tour à tour la théologie, la physique, les mathématiques, la médecine et la jurisprudence dans les grandes écoles de l'Italie. Ami de Telesio, il adopta ses idées sur la réforme de l'enseignement philosophique, et il plaida avec chaleur la cause de la liberté d'examen. Il vivait encore en 1608. On a de lui : *De recta ratione philosophandi lib. XVIII; De natura ignis et caloris lib. XII; Tractatus novarum positionum adversus Aristotelem* (Venise, 1575, in-8°); *Dell' ingegno dell' uomo* (ibid., 1576, in-8°); *Del bere caldo costumato dagli antichi Romani* (ibid., 1593, 1595, in-8°), dissertation vivement attaquée et où il soutient l'excellence des boissons chaudes; etc. Il a édité un recueil d'opuscules de Telesio (Venise, 1590, in-4°).

Apostolo Zeno, dans la *Bibl. Fontanini*, t. I, 37.

PERSIUS (*Caius*), orateur romain, vivait dans le second siècle avant J.-C. Il était contemporain des Gracques, et avait la réputation d'être un des plus savants hommes de son temps; aussi le poëte Lucilius redoutait de l'avoir pour lecteur de ses ouvrages. Le discours que le consul C. Fannius Strabon prononça contre Gracchus en 122, et qui excitait l'admiration de Cicéron, passait pour être l'œuvre de Persius. Y.

Cicéron, *De Finibus*, I, 3; *De Oratore*, II, 6; *Brutus*, 26.

PERSONA (*Gobelin*), chroniqueur allemand, né en 1358, en Westphalie, mort après 1418. S'étant de bonne heure rendu en Italie, il y étudia les belles-lettres, la philosophie, la théologie et le droit canonique; il reçut un emploi à la chambre apostolique, et passa plusieurs années à Rome; en 1385 il se trouvait à Nocera avec le pape, qui y fut assiégé par l'armée du roi de Sicile; après avoir pendant une partie de cette année recueilli, non sans danger pour sa personne, les revenus du pape à Bénévent et autres lieux voisins, il gagna Gênes avec toute la cour pontificale. Après y avoir reçu en 1386 la prêtrise, il retourna dans son pays, et fut nommé en 1389 recteur d'une chapelle dans la cathédrale de Paderborn; ensuite il devint curé de l'église du Marché dans cette même ville; mais à la suite d'un démêlé qu'il eut en 1405 avec le bourgmestre, il se démit de son office. Plus tard, après avoir visité de nouveau l'Italie, il fut promu à la charge de doyen de l'église de Bielefeld. Il se retira enfin dans le couvent de Bodicheim, où il mourut. Outre un *Poema de rebus gestis Urbani VI* et un *Tractatus de legenda undecim millium virginum*, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il a écrit un *Cosmodromium, seu Chronicon universale, ab orbe condito ad annum* 1418; cet ouvrage, qui contient des renseignements précieux pour les temps postérieurs à l'avénement de l'empereur Charles IV, et où l'auteur a fait preuve d'un esprit de critique rare à son époque, a été imprimé à Francfort, 1599, par les soins de H. Meibom l'ancien, et a été ensuite reproduit avec des notes et une *Vie de Persona* dans le tome I des *Scriptores rerum germanicarum* de H. Meibom le jeune.

Hamelmann, *Illustres viri Westphaliæ*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PERSONA (*Christophe*), helléniste italien, né à Rome, en 1416, où il mourut, de la peste, en décembre 1485. Dans sa jeunesse il fit un voyage en Orient pour se perfectionner dans la langue grecque. Il devint prieur du couvent de Sainte-Balbine (sur le mont Aventin), de l'ordre des Guillelmites. En 1484, Innocent VIII le nomma préfet de la bibliothèque vaticane. Persona a traduit du grec en latin *vingt-cinq homélies de saint Jean-Chrysostome;* Rome, s. d. (1470), in-4°; — quelques *Traités* ou *Commentaires* de saint Athanase sur les *Épîtres* de saint Paul; Rome, 1477 et 1496, in-fol.; réimprimés à Lyon, 1532, avec les *Œuvres* de saint Athanase (1); — les livres d'Origène contre Celse; Rome, 1481, in-fol.; Venise, 1514, in-fol.; et dans les *Œuvres* d'Origène, Bâle, 1536 : cette traduction fut faite à la demande expresse de Théodore Gaza, dont la lettre à Persona précède la première édition; — l'*Histoire de la guerre des Goths* par Procope; Rome, 1509, in-fol. Vossius assure que « les voleries de Léonard Arétin déterminèrent Persona à mettre en latin cet ouvrage de Procope »; — l'*Histoire* d'Agathias, continuateur de Procope; Rome, 1516, in-fol.; Augsbourg, 1519, in-4°; et Bâle, 1531, avec Procope. On cite encore de Persona des trad. d'*Opuscules* de Théophylacte et de Libanius, et un livre de *Epistolæ ad diversos* aujourd'hui perdus. Les traductions de Persona sont peu estimées; Vossius parle de lui avec le

(1) Ces *Commentaires* ont été depuis attribués à Théophylacte, métropolitain de la Bulgarie; mais Latino Latini croit qu'ils sont l'œuvre d'Athanase, moine byzantin du treizième siècle.

dernier mépris et le qualifie d'*ineptissimus*. Était-ce manque de capacité ou manque des secours nécessaires pour rendre ses travaux plus parfaits? Les critiques restent divisés à cet égard.

Jove, *Elog.* CXVI. — Gesner, *Biblioth.*, fol. 167. — Du Pin, *Biblioth. des auteurs ecclés.*, t. I, p. 133. — Simon, *Lettres choisies*, p. 95. — Prosper Mandosio, *Biblioth. romana*, n° 82, p. 59. — Bayle, *Dict. critique*.

PERSOON (*Chrétien-Henri*), naturaliste hollandais, né vers 1770, au cap de Bonne-Espérance, mort en novembre 1836, à Paris. Conduit à douze ans en Europe, il fréquenta les universités de Leyde et de Gœttingue, et fut reçu docteur en médecine. Après avoir longtemps pratiqué en Allemagne, il s'établit vers 1802 à Paris. Il consacra presque tous ses moments à la botanique, et publia des travaux intéressants sur les plantes cryptogames, par exemple : *Observationes mycologicæ* (Leipzig, 2 part. in 8°); *De fungis clavæformibus* (ibid., 1757, in-8°); *Synopsis methodica fungorum* (Gœttingue, 1801, 2 part. in-8°); *Icones pictæ specierum rariorum fungorum* (Paris, 1803-1808, in-8°); et *Traité sur les champignons comestibles* (Paris, 1818, in-8°, fig.); trad. en allemand. On a encore de lui : *Synopsis plantarum* (Paris, 1805-1807, 2 vol. in-12), manuel estimé; *Novæ lichenum species* (ibid., 1811, in-4°); et il a publié avec des additions la 15e édit. du *Systema vegetalium* (1797, in-8°); *Coryphæi clavarias ramariasque complectentes* (1797, in-8°), de Th. Holmskiold; et *Commentarius fungorum Bavariæ indigenorum icones illustrans* (1800, gr.-in-4°) de J.-C. Schæffer. Persoon appartenait à plusieurs sociétés savantes, dans les actes desquelles il a consigné divers mémoires. Il jouissait d'une pension du gouvernement hollandais, auquel il avait vendu son magnifique herbier, riche surtout en cryptogames et qui se trouve à Leyde.

Callisen, *Schriftst. Lexicon.*

* **PERSOZ** (*Jean-François*), chimiste français, né le 9 juin 1805, en Suisse, de parents français. Il eut des commencements difficiles : en 1826 il devint préparateur de Thenard, et le suppléa en 1832 au Collége de France. Nommé professeur de chimie à Strasbourg (1833), il y réorganisa l'école de pharmacie, et en fut le premier directeur (1835). Appelé à Paris en 1852, il prit possession de la chaire, qui venait d'être créée au Conservatoire des arts et métiers, de teinture, impression et apprêts des tissus, et joignit depuis 1853 à ces fonctions celles de directeur de la condition des soies et laines. Il est officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Introduction à l'étude de la chimie moléculaire*; Paris, 1839, in 8°, pl.; — *Traité historique et pratique de l'impression des tissus*; Paris, 1846, 4 vol. in 8°, et atlas; — et plusieurs mémoires insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, les *Comptes rendus* et le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des sciences.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

PERSUIS (*Louis-Luc* LOISEAU DE), compositeur français, né le 21 mai 1769, à Metz, mort à Paris, le 20 décembre 1819. Après avoir fait ses études musicales sous la direction de son père, qui était maître de musique de la cathédrale de Metz, il visita le midi de la France, et vint en 1789 à Paris, où il fit entendre avec succès au Concert spirituel un oratorio intitulé *Le Passage de la mer Rouge*. L'année suivante, il entra comme premier violon au théâtre-Montansier. Trois ans plus tard, il passa en la même qualité à l'Opéra, fut nommé chef du chant en 1804, et fit partie bientôt après du jury de lecture et du comité d'administration. En 1810, la place de chef d'orchestre, devenue vacante par la mort de Rey, fut confiée à Persuis, qui la remplit avec une remarquable intelligence. Nommé inspecteur général de la musique de l'Opéra, lorsqu'en 1814 Choron prit la direction de ce spectacle, il fut ensuite chargé lui-même de cette direction, au mois d'avril 1817, et justifia pleinement la confiance qu'on avait en son talent, car jamais l'Opéra ne fut dans une situation plus prospère que sous son administration. Malheureusement il ne tarda pas à ressentir les atteintes d'une maladie de poitrine qui le conduisit au tombeau à l'âge de cinquante ans.

Pendant le cours de sa carrière artistique, Persuis a écrit un assez grand nombre d'ouvrages pour le théâtre. Sa *Jérusalem délivrée* est considérée comme son meilleur opéra; mais c'est surtout par sa musique de ballet qu'il s'est fait une réputation. Voici l'indication de ses principales compositions dramatiques : *La Nuit espagnole*, deux actes, au théâtre Feydeau (1791); — *Estelle*, trois actes, au théâtre Montansier (1793); — *Phanor et Angola*, trois actes, au théâtre Feydeau (1798); — *Fanny Morna*, trois actes, au théâtre Favart (1799); — *Léonidas*, trois actes, à l'Opéra, en société avec Gresnick (1799); — *Le Fruit défendu*, un acte, au théâtre Favart (1800); — *Marcel*, un acte (1801); — *Chant de Victoire*, en l'honneur de Napoléon, à l'Opéra (1806); — *L'Inauguration de la Victoire*, en société avec Lesueur, à l'Opéra (1807); — *Le Triomphe de Trajan*, trois actes, en société avec Lesueur, à l'Opéra (1807); — *Ulysse*, ballet en trois actes, id. (1807); — *Jérusalem délivrée*, trois actes, id. (1812); — *Nina*, ballet en deux actes, id. (1813); — *Chant français*, id. (1814); — *L'Épreuve villageoise*, ballet, id (1814); — *L'Heureux retour*, en collaboration avec Berton et Kreutzer, id. (1815); — *Les Dieux rivaux*, avec Spontini, id. (1816); — *Le Carnaval de Venise*, ballet en trois actes, en société avec Kreutzer, id. (1816); — Persuis a laissé deux opéras qui n'ont pas été représentés, *La Vengeance*, écrit en 1799, et *Hommage aux Dames*, en 1816.

Outre les diverses fonctions que Persuis avait remplies à l'Opéra, il avait fait partie de la chapelle du premier consul, en 1802; en 1814, il fut nommé maître de musique de la chapelle du roi, obtint ensuite la survivance de Lesueur, comme surintendant de cette chapelle, et fut surintendant honoraire depuis 1816 jusqu'à la fin de sa vie. Quelques jours avant sa mort, il avait reçu de Louis XVIII le cordon de l'ordre de Saint-Michel. D. Denne-Baron.

Fétis, Biographie universelle des Musiciens. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de musique, histoire littéraire, musicale*, etc. — Le même, *Chapelle-musique des rois de France.*

PERTARITE, roi des Lombards, mort en 688, selon Muratori, en 686. Après la mort de son père Aribert (661), il partagea avec son frère cadet, Godebert, le royaume des Lombards. Godebert entra bientôt en pourparlers avec Grimoald, duc de Bénévent, pour dépouiller Pertarite de ses États; Grimoald fit semblant d'accepter cette proposition, et arriva avec une armée considérable à Pavie; il fit alors assassiner Godebert, et s'empara ensuite avec l'aide de Garibald, duc de Turin, de toute la Lombardie. Pertarite s'enfuit auprès du khan des Avares; mais celui-ci, effrayé des menaces de Grimoald, ne voulut pas le garder dans son pays. Pertarite vint alors implorer à Pavie la pitié de l'usurpateur, qui venait d'épouser sa sœur; Grimoald, le reçut d'abord avec bienveillance, et promit de lui donner de quoi vivre selon son rang. Mais sur les instigations de quelques-uns de ses conseillers, il se ravisa aussitôt, et voulut faire égorger Pertarite, qui ne se sauva du guet-apens qui lui fut tendu que par la fidélité et le dévouement de deux de ses serviteurs, dont l'un, Hunulf, le fit sortir de Pavie sous le déguisement d'un esclave. Pertarite se sauva à la cour du roi des Francs, où il resta plusieurs années. En 671, il était sur le point de partir pour l'Angleterre, lorsqu'il apprit la mort de Grimoald; il revint immédiatement en Italie, et fut unanimement proclamé roi des Lombards. Il régna avec justice et sagesse, protégeant avec sollicitude l'Église et les faibles. Son vassal le duc de Trente, Alachis, s'étant révolté, il alla faire le siége de cette ville; mais les ennemis dans une sortie mirent son armée en déroute. Cependant sur les prières de son fils Cunibert, qu'il avait associé à la royauté en 678, il ne chercha pas à venger cette défaite, et se réconcilia avec Alachis, auquel il donna le duché de Brescia, quoique contre son gré, et après avoir en vain prévenu Cunibert des visées ambitieuses d'Alachis.

Paul Diacre, *Historia Longobardorum*. — Eddius, *Vita S. Wilfridi*, dans le t. IV des *Sæculi Benedictini* de Mabillon) — Muratori, *Historia Italiæ*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PERTHES (*Frédéric-Christophe*), libraire allemand, né en 1772, à Rudolstadt, mort à Gotha, en 1843. Après avoir été commis dans plusieurs librairies, il en fonda une en 1796, à Hambourg, avec des moyens très-restreints; elle prospéra bientôt, grâce à son activité, son intelligence et les relations que son mariage avec la fille aînée de Claudius lui fit contracter avec plusieurs littérateurs en renom. En 1813 et 1814 il se signala comme un des plus courageux défenseurs de l'indépendance de son pays; il se lia à cette époque avec un grand nombre des hommes les plus éminents de l'Allemagne, tels que Niebuhr, Görres, Savigny, les Schlegel, etc. En 1822 il s'établit comme éditeur à Gotha; jouissant de la considération générale, il exerça une influence notable sur la solution des questions de propriété littéraire et de législation de la presse en Allemagne. Sa *Vie* a été écrite (Hambourg, 1848-1850, 1863, 2 vol. in-8°), par son fils *Clément-Théodore* Perthes, né en 1809, professeur de droit à Bonn, et auteur de : *Das deutsche Staatsleben vor der Revolution* (La vie politique en Allemagne avant la révolution); Hambourg, 1845, in-8°. Un autre de ses fils, *Frédéric-Matthieu*, pasteur à Moorbourg, a publié : *Die alte and neue Lehre über Gesellschaft, Staat und Kirche* (Les anciennes et les nouvelles doctrines sur la société, l'État et l'Église); Hambourg, 1849, 1850, in-8°; et une *Vie de saint Chrysostome*, ibid., 1853.

Son oncle *Jean Georges-Juste*, mort en 1816, fonda en 1785, à Gotha, une librairie, continuée depuis par son fils, *Guillaume* (né en 1793, mort en 1853), qui y joignit en 1816 une imprimerie de cartes géographiques, pour laquelle il s'associa avec Stieler. C'est la maison Juste Perthes, dirigée en ce moment par *Bernard* Perthes, fils de Guillaume, qui publie l'*Almanach généalogique de Gotha*, et l'*Almanach des maisons comtales de l'Allemagne*.

Conversations-Lexikon.

PERTHUIS de Laillevault (*Léon*, baron de), agronome, né à Germigni-l'Évêque (Seine-et-Marne), le 11 avril 1757, mort à Paris, le 17 octobre 1818. Admis en 1772 à l'école de Mézières, il entra en 1775 dans le génie militaire. Trois ans après, on le chargea, avec deux autres officiers, de la construction du fort de Châteauneuf, qui avait fait décider l'attaque tentée par les Anglais contre Saint-Malo. Les heureuses dispositions de ce fort firent prendre rang à Perthuis parmi les ingénieurs distingués, et il continua à servir dans les places de Rocroi, Charleville, Mézières et Valenciennes. La croix de Saint-Louis lui fut par faveur accordée avant l'âge requis. En 1791, il se retira dans une propriété que faisait valoir son père à Moulins, près Auxerre, et s'y livra à tous les travaux de l'agriculture et à l'exercice du dessin et des arts mécaniques. En 1800 et 1803, il mit en œuvre et enrichit de notes, des matériaux recueillis par son père sur l'aménagement et la restauration des forêts, et peu après, publia au nom de son père et du sien un ouvrage *Sur les moyens d'augmenter en France la fabrication de la po-*

tasse. La Société d'Agriculture de Paris, dont il était membre, couronna un mémoire qu'il avait composé *Sur l'art de perfectionner les constructions rurales* (1805, in-4°). Depuis il lut à cette société un grand nombre de *mémoires* et de *rapports*, et concourut à la publication des *Œuvres* d'Olivier de Serres, et au *Dictionnaire d'agriculture*. H. F.

Silvestre, dans les *Mém. de la Soc. royale d'Agric.*, t. XXII, année 1819.

PERTI (*Giacomo-Antonio*), compositeur italien, né en 1661, à Bologne, où il est mort, le 10 avril 1756. Il eut pour premier maître Petronio Franceschini, composa à dix-huit ans l'opéra d'*Atide*, joué en 1679 à Bologne, et termina son éducation sous la direction de l'abbé Corso, à l'église de la Steccata de Parme. Le succès de *Coriolano* (1683) et de *Flavio* (1686) lui fit donner en 1690 la maîtrise de Saint-Pierre, puis celle de Sainte-Pétrone (1696) à Bologne. Les souverains de la Toscane et de l'Autriche lui proposèrent vainement de l'attacher à leur cour, et il n'accepta que le titre honorifique de conseiller, que l'empereur Charles VI lui conféra en 1740. Perti a écrit encore quelques opéras remarquables, tels que *Furio Camillo* (1692), *Laodicea e Berenice* (1695), *Venceslao* (1708), l'oratorio de *La Mort de Jésus* (1718), et un recueil de *Cantate morali e spirituali* (Bologne, 1688, in-4°).

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, X. — L. Masini, *Elogio di Perti*; Bologne, 1814, in-8°.

PERTICARI (*Giulio*, comte), littérateur italien, né le 15 août 1779, à Savignano, dans la Romagne, mort en juillet 1822, à Milan. Destiné à l'Église, il fut dès l'enfance pourvu d'un canonicat et d'une abbaye; les événements politiques le rendirent au monde. Après être resté jusqu'en 1801 au collége de Fano, il s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres, et visita Rome et Naples en compagnie de son ami Borghesi, le célèbre antiquaire. Après son mariage avec la fille unique du poëte Monti (1812), il s'établit à Rome, et contribua à la fondation du *Giornale Arcadico*, dont il fut un des principaux rédacteurs. « Imbu des plus saines idées en morale et en philosophie, dit Rabbe, il voyait avec peine la dégénération de l'Italie; il était persuadé qu'il n'y a point de style où il n'y a point de pensée, et disait qu'un bon écrivain ne pouvait être en même temps que bon citoyen et vrai philosophe. » Ses œuvres, recommandables par la beauté du style et la justesse des idées, forment les t. CCV et CCVI de la *Biblioteca scelta* (Milan, 1831, in-12); il en avait inséré une partie dans les *Proposte* de Monti. On y remarque les morceaux suivants : *Degli Scrittori del trecento e de' loro imitatori* (1817), *Apologia dell' amor patrio di Dante* (1820) et *Della Difesa di Dante*. Grand admirateur de Cola de Rienzi, il avait préparé de ce tribun une histoire détaillée, qui n'a pas vu le jour.

Sa femme, *Costanza*, fille de Monti, morte en 1840, à l'âge de quarante-six ans, était bonne musicienne et poëte; elle avait traduit en italien plusieurs traités de Sénèque et les *Vies* de C. Nepos.

Bertuccioli, *Memorie intorno alla vita del Perticari*; Pesaro, 1822, in-8°. — *L'Antologia di Firenze*, 1822. — Paolo Costa, *Elogio del Perticari*; Venise, 1823, in-12. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, II. — Rabbe, etc., *Biogr. univ. des Contemp.*

PERTINAX (*Helvius*), empereur romain, né le 1er août 126 de l'ère chrétienne, mort le 28 mars 193. Suivant Dion Cassius, il naquit à Alba-Pompeia, colonie romaine de la Ligurie, sur la rive occidentale du Tanaro. Capitolin, au contraire, place le lieu de sa naissance à Villa Martis, dans les Apennins. Il était fils d'un affranchi, marchand de bois et de charbon. Gibbon dit, avec raison, que les degrés par lesquels il s'éleva de l'humble situation paternelle à la première place de l'empire sont de curieux témoignages de la forme du gouvernement et de l'état des mœurs à cette époque. Après avoir reçu une bonne éducation, il devint professeur de grammaire; trouvant cette occupation peu lucrative, il obtint, grâce à la protection de Lollius Avitus, patron de son père, le grade de centurion. On le voit ensuite successivement préfet d'une cohorte en Syrie et en Bretagne; commandant d'un escadron (*ala*) de cavalerie en Bretagne; principal commissaire de la voie Émilienne, commandant de l'escadre de Germanie, receveur général du fisc en Dacie, commandant d'un bataillon (*vexillum*) de légionnaires, sénateur, général de la première légion, avec laquelle il se signala dans la Rhétie et la Norique contre les barbares qui menaçaient l'Italie, et consul élu en 179. Il contribua à réprimer la révolte de Cassius Avitus en Syrie, et fut ensuite gouverneur de la Mésie, puis de la Dacie, et enfin de la Syrie, où ses ennemis l'accusèrent de s'être enrichi aux dépens de ses administrés; mais il semble que ces reproches ne sont pas fondés. A son retour de Syrie, sous le règne de Commode, il occupa pour la première fois son siége au sénat. Le tout-puissant ministre de Commode, Perennis, jaloux de sa réputation, lui ordonna de se retirer dans sa province natale. Là, le vieux et opulent général se plut à orner la *Villa Martis* de magnifiques bâtiments, au milieu desquels se distinguait l'humble maison de son père, conservée dans toute sa simplicité. Après la mort de Perennis, Pertinax consentit, sur la demande de l'empereur, à aller prendre le commandement des turbulentes légions de Bretagne; mais bientôt, fatigué de l'indiscipline de ses troupes, qui voulurent le proclamer empereur, et qui faillirent le massacrer parce qu'il refusait la pourpre, il sollicita son rappel, et fut nommé intendant de Rome. Il devint ensuite proconsul d'Afrique, préfet de Rome et consul pour la seconde fois en 192. Le dernier jour de cette année, Commode périt assas-

siné. Les deux chefs de la conspiration, Lœtus, préfet du prétoire et Eclectus, chambellan, offrirent la pourpre à Pertinax, qui semble avoir été étranger au complot. Il accepta, non sans effroi et sans hésitation, une dignité si périlleuse, et s'efforça immédiatement de se concilier les soldats en leur promettant un ample *donativum*. Les prétoriens, qui aimaient Commode, et qui soupçonnaient le meurtre, bien qu'on leur eût dit que l'empereur était mort d'apoplexie, accueillirent son successeur par un silence de mauvais augure. Le lendemain 1er janvier 193, Pertinax se présenta au sénat, qui, avec un empressement sincère, lui prodigua tous les titres dont se composait la dignité impériale. Le peuple vit aussi avec faveur un capitaine renommé remplacer un prince débauché et féroce. Encouragé par l'approbation du sénat et du peuple, Pertinax annonça l'intention d'opérer des réformes étendues dans toutes les branches du gouvernement, particulièrement dans l'armée, et de rétablir autant que possible cette discipline qui avait donné aux Romains l'empire du monde; c'était un projet généreux, mais difficile qu'il aurait fallu exécuter par degrés et qu'il était imprudent d'annoncer. Dès le 5 janvier une émeute éclata parmi les prétoriens pour mettre sur le trône un sénateur nommé Triarius Maternus Lascivius; cette première tentative avorta; une seconde conspiration ne fut réprimée qu'avec une large effusion de sang. Enfin Lœtus lui-même, qui ne se croyait pas assez récompensé, se joignit aux mécontents. Deux cents prétoriens marchèrent sur le palais impérial, dont la trahison et la terreur leur livrèrent l'entrée. Pertinax aurait pu s'échapper; il aima mieux aller au-devant des assassins, et essaya d'arrêter ces furieux par l'autorité de sa présence et la gravité de sa parole. Quelques prétoriens repentants et honteux commençaient à se retirer, quand un soldat gaulois de Tongres, nommé Tausius, plongea son épée dans la poitrine de Pertinax. La vue du sang ranimant la fureur des soldats, ils achevèrent l'empereur, lui coupèrent la tête et la portèrent en triomphe au bout d'une pique. Tous les ministres et les serviteurs de Pertinax avaient fui, excepté Eclectus, qui se fit tuer pour le défendre. Ainsi mourut ce prince après un règne de deux mois et vingt-sept jours. Il ne possédait pas, ou du moins il n'eut pas le temps de montrer des qualités éminentes, mais il manifesta de bonnes intentions, dont le sénat et le peuple lui surent gré, et sa mémoire resta chère aux Romains. (Pour les événements qui suivirent la mort de Pertinax, *voy.* DIDIUS JULIANUS.) Il laissa une fille et un fils, qui fut mis à mort sous Caracalla. L. J.

Capitolin, *Pertinax* dans l'*Historia Augusta*. — Aurelius Victor, *Epitom.* — Dion Cassius, LXXI, LXXII, LXXIII. — Hérodien, II. — Gibbon, *History of the decline and fall of the Roman Empire*, t. I.

PERTUSATI (*Francesco*, comte), auteur ascétique italien, ne le 9 mai 1741, à Milan, où il est mort, le 22 mai 1823. Fils d'un sénateur de Milan, il fut élevé chez les Jésuites, porta quelque temps leur habit et ne cessa de leur être attaché. Il partagea ses loisirs entre l'éducation de ses enfants et la direction d'œuvres de charité. Sa dévotion au parti religieux et absolutiste l'exposa à la persécution: arrêté en 1796, lors de l'invasion des Français et conduit à Nice, il fut encore obligé en 1799 de se réfugier à Venise. Ses ouvrages sont très-nombreux, et tous traduits du français en italien.

Beraldi, *Memorie di religione*; Modène, 1823. — Rudoni, *Cenni sulla vita e sugli scritti del F. Pertusati*; Milan, 1823, in-8°.

PERTUSIER (*Charles* DE), littérateur français, né à Baume-les-Dames, en 1779, mort en mars 1836. Admis à quinze ans à l'École polytechnique, il entra comme sous-lieutenant dans l'artillerie légère. Envoyé en Dalmatie, il consacra ses loisirs à étudier la littérature et les antiquités de ce pays. Il fut ensuite attaché à l'ambassade de France près la Porte ottomane. A la restauration il fut nommé major du régiment d'artillerie à cheval de la garde royale, puis en 1825 lieutenant-colonel du train de la même garde, et fut anobli par lettres patentes du 24 mars 1830. Il était membre de la Société de géographie et de l'Académie de Besançon. On a de lui: *Le Berger arcadien, ou premiers accents d'une plume champêtre*; Paris, an VII, in-12; — *Les Amants de Corinthe, histoire épisodique imitée du grec*; Paris, 1800, 2 vol. in-18; — *Mes premières Étourderies, ou quelques chapitres de ma vie, en attendant mieux*; Paris, an VIII, 3 vol. in-8°; — *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore, suivies d'une Notice sur la Dalmatie*; Paris, 1816-1818, 3 vol. in-8°, avec atlas; trad. en anglais; — *De la Fortification ordonnée d'après les principes de la stratégie et de la balistique moderne*; Paris, 1820, in-8° et atlas; — *De la Romélie, de Constantinople et de la Propontide, l'Hellespont et le Bosphore de Thrace*; Paris, in-8°; — *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'Empire Ottoman*; Paris, 1822, in-8°; — *La Valachie, la Moldavie, et de l'influence des Grecs du Fanal*; Paris, 1832, in-8°.

Biographie des hommes vivants (1819). — *Mémoires de l'Académie de Besançon*. — *Biogr. univer. et portative des Contemporains*. — Quérard, *La France littér.*

***PERTZ** (*Georges-Henri*), savant historien allemand, né le 28 mars 1795, à Hanovre. Reçu docteur en philosophie à Gœttingue, il fut chargé en 1820 d'explorer les archives et les bibliothèques de l'Allemagne et de l'Italie par la Société pour l'histoire d'Allemagne que les hommes les plus éminents de ce pays venaient de fonder à Francfort. De retour dans sa ville natale en 1823, il y fut nommé employé aux archives; peu de temps après il reçut la mission de diriger la publication des *Monumenta Germaniæ historica*, faite sous les auspices de la Société susdite; il s'acquitta de cette tâche avec une rare

habileté, visitant lui-même la plupart des dépôts scientifiques de presque toutes les contrées de l'Europe. Ce précieux recueil, non encore terminé, se compose actuellement de dix-sept vol. in-fol. (Hanovre, 1826-1861); il contient dans les deux premiers volumes les lois des peuples germaniques, les capitulaires des rois et empereurs francs, etc., et dans les suivants les historiens et chroniqueurs francs et teutoniques, dont plusieurs, tels que Richer (*voy.* ce nom), étaient inédits. Pertz, qui fut encore chargé de la publication des Archives de la même Société à partir du cinquième volume, fut par la suite nommé bibliothécaire du roi de Hanovre, garde des archives, et historiographe de la maison de Brunswick-Lunebourg; en 1842 il devint conservateur en chef de la bibliothèque de Berlin et membre de l'Académie des sciences de cette ville. Il est correspondant de l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *Geschichte der merovingischen Hausmeier* (Histoire des maires du palais sous les Mérovingiens); Hanovre, 1819, in-8°; — *Reise nach Italien* (Voyage en Italie); ibid., 1824, in-8°; — *Ueber Leibnizens Kirchliches Glaubensbekenntniss* (Sur les Croyances religieuses de Leibniz); Berlin, 1846, in-8°; — *Schrifttafeln zum Gebrauch bei diplomatischen Vorlesungen* (Planches pour des cours de diplomatique); Hanovre, 1846, in-fol.; — *Ueber ein Bruchstück des Buches von 98 Livius* (Sur un fragment du livre 98 de Tite-Live); Berlin, 1848, in-4°; — *Handschriftenverzeichnisse der königlichen Bibliothek in Berlin* (Catalogues des manuscrits de la bibliothèque royale de Berlin); ibid., 1853; — *Uber die gedruckten Ablassbriefe von* 1454 *und* 1455 (Sur les Lettres d'indulgence imprimées en 1454 et en 1455); Berlin, 1857, in-4°; — *Leben des Ministers Freiherrn von Stein* (Vie du ministre le baron de Stein); Berlin, 1855, 6 vol. in-8°; un abrégé de cette intéressante biographie a paru en 2 vol. in-8°; ibid., 1856. — Pertz a aussi donné une édition des *Œuvres* de Leibniz; il a fait publier à part le texte des principaux historiens réunis dans les *Monumenta;* enfin il a inséré plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'Académie de Berlin.

Conversations-Lexikon.

PÉRUGIN (Le). *Voy.* Vannucci (*Pietro*).

PÉRUSE (La). *Voy.* La Péruse.

PERUZZI (*Baldassare*), peintre et architecte de l'école de Sienne, né le 15 janvier 1480, au bourg d'Ancajano, près Sienne, mort en 1536. Né pauvre, il dut tout à lui-même et ne parvint que par sa persévérance et la force de son talent, sinon à la fortune, qui toujours lui échappa, au moins à une glorieuse renommée, que la postérité a confirmée. On ignore quel fut son premier maître. Nous le trouvons peignant quelques figures dans une petite chapelle de Volterra près la porte Ferentine. Un peintre qui passait l'emmena à Rome. Là il entra chez un artiste médiocre nommé Maturino, qui fut père de Maturino de Caravage. Remarqué des amateurs, on lui confia la décoration de l'abside de l'église de Saint-Onuphre, où il traça trois grandes fresques d'un style un peu sec. Appelé au château d'Ostie, il peignit en camaïeu dans le donjon plusieurs sujets de bataille avec l'aide de Cesare da Milano. A Rome, il fit connaissance avec un de ses compatriotes, le fameux banquier Augustin Chigi, dont la protection eut sur sa carrière la plus heureuse influence. Étant à l'abri du besoin, il se livra à l'étude de l'architecture, pour laquelle il s'était toujours senti une vive inclination; puis appliquant la perspective linéaire à la peinture monumentale, il devint l'inventeur de cette architecture feinte dont l'Italie fit plus tard une si fréquente application et que del Pozzo porta au plus haut degré de perfection. Chargé par Agostino Chigi d'élever et de décorer un petit palais, un *casino*, il construisit cette délicieuse demeure appelée depuis *La Farnesine* et que devaient illustrer tant de chefs-d'œuvre. Il y a peint *Persée tuant Médus entourée des hommes qu'elle a changés en pierres*, composition qu'on peut regarder comme un de ses plus étonnants ouvrages; sur les voussures de ce plafond, il a peint divers *sujets mythologiques* en couleur, entourés d'ornements et de figures en grisailles dont la saillie est telle que le Titien lui-même, au dire de Vasari, y crut voir des bas-reliefs. Dans une salle au premier, Perruzzi a figuré des niches, des statues, des colonnades, au travers desquelles on aperçoit des *Vues de Rome.*

A Santa-Maria-della-Pace on trouve plusieurs fresques de ce maître, divers sujets de l'Ancien Testament à la voûte d'une chapelle, et dans le tambour de la coupole, une *Présentation de la Vierge au temple.* Enfin les derniers ouvrages de Peruzzi à Rome furent deux figures colossales de *Saint Antonin* et *Saint Benone*, accompagnant, dans l'église dell' Anima, le tombeau d'Adrien VI, monument dont il avait également donné le dessin. Occupé de ses travaux d'architecture, parmi lesquels figurait au premier rang la continuation de la basilique de Saint-Pierre, chargé des décorations pour toutes les représentations théâtrales ou les cérémonies publiques, Peruzzi semblait toucher au moment où la fortune couronnerait ses efforts, lorsqu'en 1527 arriva cet événement si fatal aux arts, le sac de Rome par les bandes du connétable de Bourbon. Réduit à chercher son salut dans la fuite, Peruzzi tomba entre les mains des lansquenets et ne leur échappa qu'en consentant à faire le portrait du connétable qui venait d'être tué. Il gagnait Sienne quand sur la route il fut pris de nouveau et dépouillé de tout ce qui lui restait. Ce fut dans ce triste état qu'il rentra dans sa patrie; il y trouva des amis qui s'empressèrent de lui procurer des travaux. C'est sans doute à cette époque de sa vie que nous devons fixer l'exécution de diverses fresques qui se voient encore à Sienne, telles que

Outre les diverses fonctions que Persuis avait remplies à l'Opéra, il avait fait partie de la chapelle du premier consul, en 1802; en 1814, il fut nommé maître de musique de la chapelle du roi, obtint ensuite la survivance de Lesueur, comme surintendant de cette chapelle, et fut surintendant honoraire depuis 1816 jusqu'à la fin de sa vie. Quelques jours avant sa mort, il avait reçu de Louis XVIII le cordon de l'ordre de Saint-Michel. D. DENNE-BARON.

Fétis, Biographie universelle des Musiciens. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de musique, histoire littéraire, musicale*, etc. — Le même, *Chapelle-musique des rois de France.*

PERTARITE, roi des Lombards, mort en 688, selon Muratori, en 686. Après la mort de son père Aribert (661), il partagea avec son frère cadet, Godebert, le royaume des Lombards. Godebert entra bientôt en pourparlers avec Grimoald, duc de Bénévent, pour dépouiller Pertarite de ses États; Grimoald fit semblant d'accepter cette proposition, et arriva avec une armée considérable à Pavie; il fit alors assassiner Godebert, et s'empara ensuite avec l'aide de Garibald, duc de Turin, de toute la Lombardie. Pertarite s'enfuit auprès du khan des Avares; mais celui-ci, effrayé des menaces de Grimoald, ne voulut pas le garder dans son pays. Pertarite vint alors implorer à Pavie la pitié de l'usurpateur, qui venait d'épouser sa sœur; Grimoald, le reçut d'abord avec bienveillance, et promit de lui donner de quoi vivre selon son rang. Mais sur les instigations de quelques-uns de ses conseillers, il se ravisa aussitôt, et voulut faire égorger Pertarite, qui ne se sauva du guet-apens qui lui fut tendu que par la fidélité et le dévouement de deux de ses serviteurs, dont l'un, Hunulf, le fit sortir de Pavie sous le déguisement d'un esclave. Pertarite se sauva à la cour du roi des Francs, où il resta plusieurs années. En 671, il était sur le point de partir pour l'Angleterre, lorsqu'il apprit la mort de Grimoald; il revint immédiatement en Italie, et fut unanimement proclamé roi des Lombards. Il régna avec justice et sagesse, protégeant avec sollicitude l'Église et les faibles. Son vassal le duc de Trente, Alachis, s'étant révolté, il alla faire le siège de cette ville; mais les ennemis dans une sortie mirent son armée en déroute. Cependant sur les prières de son fils Cunibert, qu'il avait associé à la royauté en 678, il ne chercha pas à venger cette défaite, et se réconcilia avec Alachis, auquel il donna le duché de Brescia, quoique contre son gré, et après avoir en vain prévenu Cunibert des visées ambitieuses d'Alachis.

Paul Diacre, *Historia Longobardorum.* — Eddius, *Vita S. Wilfridi*, dans le t. IV des *Sæculi Benedictini* de Mabillon). — Muratori, *Historia Italiæ.* — Ersch et Gruber, *Encyclopædie.*

PERTHES (*Frédéric-Christophe*), libraire allemand, né en 1772, à Rudolstadt, mort à Gotha, en 1843. Après avoir été commis dans plusieurs librairies, il en fonda une en 1796, à Hambourg, avec des moyens très-restreints; elle prospéra bientôt, grâce à son activité, son intelligence et les relations que son mariage avec la fille aînée de Claudius lui fit contracter avec plusieurs littérateurs en renom. En 1813 et 1814 il se signala comme un des plus courageux défenseurs de l'indépendance de son pays; il se lia à cette époque avec un grand nombre des hommes les plus éminents de l'Allemagne, tels que Niebuhr, Görres, Savigny, les Schlegel, etc. En 1822 il s'établit comme éditeur à Gotha; jouissant de la considération générale, il exerça une influence notable sur la solution des questions de propriété littéraire et de législation de la presse en Allemagne. Sa *Vie* a été écrite (Hambourg, 1848-1850, 1853, 2 vol. in-8°), par son fils *Clément-Théodore* PERTHES, né en 1809, professeur de droit à Bonn, et auteur de : *Das deutsche Staatsleben vor der Revolution* (La vie politique en Allemagne avant la révolution); Hambourg, 1845, in-8°. Un autre de ses fils, *Frédéric-Matthieu*, pasteur à Moorbourg, a publié : *Die alte and neue Lehre über Gesellschaft, Staat und Kirche* (Les anciennes et les nouvelles doctrines sur la société, l'État et l'Église); Hambourg, 1849, 1850, in-8°; et une *Vie de saint Chrysostome*, ibid., 1853.

Son oncle *Jean-Georges-Juste*, mort en 1816, fonda en 1785, à Gotha, une librairie, continuée depuis par son fils, *Guillaume* (né en 1793, mort en 1853), qui y joignit en 1816 une imprimerie de cartes géographiques, pour laquelle il s'associa avec Stieler. C'est la maison Juste Perthes, dirigée en ce moment par *Bernard* PERTHES, fils de Guillaume, qui publie l'*Almanach généalogique de Gotha*, et l'*Almanach des maisons comtales de l'Allemagne*.

Conversations-Lexikon.

PERTHUIS DE LAILLEVAULT (*Léon*, baron DE), agronome, né à Germigni-l'Évêque (Seine-et-Marne), le 11 avril 1757, mort à Paris, le 17 octobre 1818. Admis en 1772 à l'École de Mézières, il entra en 1775 dans le génie militaire. Trois ans après, on le chargea, avec deux autres officiers, de la construction du fort de Châteauneuf, qui avait fait décider l'attaque tentée par les Anglais contre Saint-Malo. Les heureuses dispositions de ce fort firent prendre rang à Perthuis parmi les ingénieurs distingués, et il continua à servir dans les places de Rocroi, Charleville, Mézières et Valenciennes. La croix de Saint-Louis lui fut par faveur accordée avant l'âge requis. En 1791, il se retira dans une propriété que faisait valoir son père à Moulins, près Auxerre, et s'y livra à tous les travaux de l'agriculture et à l'exercice du dessin et des arts mécaniques. En 1800 et 1803, il mit en œuvre et enrichit de notes, des matériaux recueillis par son père sur l'aménagement et la restauration des forêts, et peu après, publia au nom de son père et du sien un ouvrage *Sur les moyens d'augmenter en France la fabrication de la po-*

PESCETTI (*Giambattista*), compositeur italien, mort en 1758, à Venise, sa ville natale. Élève de Lotti, il fit honneur à ce maître par ses œuvres dramatiques et religieuses, qui se distinguent par la facilité d'exécution et par la douceur des mélodies. Hasse avait dit de son premier oratorio que la nature lui avait abrégé le chemin de l'art. De 1726 à 1747 Pescetti fit jouer de nombreux opéras, entre autres *Dorinda* (1729), *Alessandro nelle Indie* (1740), *Tullo Ostilio* (1740), et *Ezio* (1747). A Londres, où il résida trois ans, il écrivit *Il Vello d'oro*, oratorio.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

* **PESCHE** (*Julien-Remi*), littérateur français, né le 1er octobre 1780, à Souvigné-sur-Mesme (Maine). Après avoir exercé la pharmacie à La Flèche, il abandonna cette profession en 1818 pour fonder au Mans un journal, intitulé *L'Argus de l'Ouest*, et destiné à propager les principes constitutionnels; mais le pouvoir en ayant empêché la publication, il vint à Paris et y ouvrit une boutique de libraire. Après 1830 il fut nommé juge de paix dans un canton de la Sarthe, puis chef de division à la préfecture de ce département. Il est membre de la Société des antiquaires de France. Outre quelques mémoires pharmaceutiques et des écrits de circonstance, on a de lui : *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe;* Le Mans, 1829-1842, 5 vol. in-8°; la biographie et la bibliographie cénomane, qui devaient y faire suite, forment un demi-vol., qui s'arrête au milieu de la lettre B (1829, in-8°); — *Chansons, Poésies diverses et Théâtre;* ibid., 1830 ou 1841, in-18. Il a dirigé l'*Album cénoman* (1829, 27 nos in-4°) et *Le Cénoman* (1830, 14 nos), et il a fourni des articles à *L'Indépendant* (1798-1799), à la *Nouvelle Biographie des contemporains* de Jay, Jouy, etc., à la *Revue anglo-française*, etc.

Desportes, *Bibliogr. du Maine*.

PESMES (*François-Louis* DE), plus connu sous le nom de SAINT-SAPHORIN, diplomate et général suisse, né en 1668, au château de Saint-Saphorin (pays de Vaud), mort en 1737, dans le même château. Il descendait des Pesmes de Brandis, qui jouissaient à Berne et à Genève de la plus haute considération. Il servit d'abord la Hollande, puis l'Autriche. Il combattit les Turcs sous le prince Eugène. En 1696 il était vice-amiral de la flottille du Danube et général major en 1698. Les empereurs Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI l'eurent toujours en grande estime et lui confièrent souvent des missions importantes. Ayant quitté le service impérial, l'électeur palatin l'employa comme ministre auprès des cantons suisses. Plus tard il traita pour le roi de Prusse de la cession de la principauté de Neufchâtel, et sut garantir les droits des diverses parties intéressées. En 1712, il arrangea les différends qui s'étaient élevés entre plusieurs cantons suisses, et fut envoyé par la république helvétique en Hollande pour y conclure une alliance offensive et défensive, dont il signa les clauses à La Haye, le 2 janvier 1714. Deux ans plus tard il passa au service de Georges Ier, roi d'Angleterre, avec le titre de lieutenant général; ce monarque l'envoya à Vienne en qualité de ministre plénipotentiaire. En 1720 Pesmes se retira dans ses terres, où il mourut, laissant des mémoires qui n'ont pas été livrés à la publicité.

Lutz, *Necrolog merkwürdiger Schweizer*.

PESNE (*Jean*), peintre et graveur français, né à Rouen, vers 1623, mort à Paris, en 1700. On ne sait presque rien de sa vie. Marolles le cite à trois reprises différentes, et comme peintre et comme graveur. Il reçut très-probablement les conseils de Poussin; savant dessinateur, graveur habile, il se créa une manière dans laquelle aucun de ses imitateurs n'a pu l'égaler. On peut ranger au nombre des chefs-d'œuvre de la gravure la plupart des quarante-sept estampes qu'il fit d'après Poussin, et parmi celles-ci il faut citer le *Portrait de Poussin*, le *Ravissement de saint Paul*, l'*Évanouissement d'Esther*, le *Testament d'Eudamidas*, *La sainte Famille* et la *Mort de Saphir*. « Ces morceaux, dit M. Robert-Dumesnil, sont exécutés à la pointe et au burin avec un mélange de points, le tout amalgamé avec une si heureuse intelligence qu'il semble, comme le dit M. Denon, que ces deux instruments soient venus à chaque instant au secours l'un de l'autre, comme les différentes teintes sous le pinceau du peintre. Ses travaux sont conduits avec une correction de contours, une harmonie, une expression et une science pittoresque si parfaites que cet artiste a su, mieux qu'aucun autre graveur, rendre complétement Poussin. » J. Pesne a gravé quelques portraits d'après ses propres dessins et plusieurs planches d'après différents maîtres; cinquante-sept de ces dernières font partie du *Cabinet Jabach*. Son œuvre se compose de cent seize pièces. H. H—N.

Robert-Dumesnil, *Le peintre-graveur français*. — G. Duplessis, *Histoire de la gravure en France*. — J. Renouvier, *Des types et manières des maîtres graveurs*.

PESNE (*Antoine*), peintre français, fils du précédent, né à Paris, en 1683, mort à Berlin, le 5 août 1757. Il fut élève de ses deux oncles, Thomas Pesne, peintre de portraits, et Charles de Lafosse. En 1706 il visita Rome, Naples et Venise, où il étudia particulièrement les œuvres de Giorgion. Appelé à Berlin par le roi de Prusse, il peignit un nombre considérable de portraits d'après les principaux personnages de la cour. Il fut reçu en 1720 membre de l'Académie royale de peinture sur l'envoi d'un portrait de Nicolas Vleughels, qu'il avait fait à Rome et qui est au musée de Versailles. Après avoir fait en Angleterre un voyage, qui n'eut pas lieu de le satisfaire, il retourna à Berlin; tout en continuant à faire des portraits, il y exécuta un grand nombre de tableaux d'histoire et eut à dé-

corer plusieurs palais. On voit ces ouvrages aux châteaux de Postdam, de Charlottembourg, de Renisberg, à Sans-Souci, à la bibliothèque royale de Berlin, etc. Voltaire rapporte que Frédéric, dans un jour d'enthousiasme, fit à Pesne l'honneur de ces deux mauvais vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux!
Cher Pesne, ton pinceau t'égale au rang des dieux.

Pesne se fit recevoir une seconde fois dans l'Académie royale de Paris comme peintre d'histoire, en envoyant un tableau de *Dalila coupant les cheveux à Samson*. Il était premier peintre du roi de Prusse et directeur de l'Académie royale de Berlin. Il a formé une quarantaine d'élèves, dont les plus connus sont Rode, Falbe, Frédéric Reclam, Emmanuel Dubuisson et Preudhomme, qui alla s'établir en Angleterre.

L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — *Archives de l'art français*.

PESSELIER (*Charles-Étienne*), littérateur français, né le 9 juillet 1712, à Paris (1), où il est mort, le 24 avril 1763. Il eut un emploi dans les fermes du roi. On faisait beaucoup de cas de son habileté, et les fermiers généraux lui donnaient par an une somme assez forte pour tenir chez lui une école de finances. Des écrits agréables et sensés le firent admettre dans les Académies de Nancy, d'Amiens, de Rouen et d'Angers. « C'était, dit Voisenon, un homme d'une probité irréprochable. Ayant obtenu une place qui le mettait fort à son aise, il attira chez lui toute la famille de sa femme, qu'il adopta. Il répandait beaucoup d'agréments dans l'intérieur de sa maison, y donnait de temps en temps de petits spectacles, dont les pièces étaient de lui, et c'était là leur véritable cadre. » Il fit jouer au Théâtre-Italien deux petites comédies en vers, *L'École du temps* (1738) et *Esope au Parnasse* (1739), qui furent applaudies. On a encore de lui : *Lettres d'Angélique à Thérèse;* Paris, 1739, in-12 ; — *Fables nouvelles;* Paris, 1748, in-8° : où l'on trouve de l'esprit et de la finesse ; — *Nouveaux Dialogues des morts* ; Paris, 1753, 2 vol. in-12 ; — *L'Esprit de Montaigne;* Paris, 1753, 2 vol. in-12, choix assez bien fait ; — *Azor et Ismène*, ballet ; Paris, 1758, in-8° ; — *Idée générale des finances ;* Paris, 1759, in-fol. ; — *Discours préliminaire d'un ouvrage qui aura pour titre :* Lois coutumières du royaume*;* Paris, 1760, in-fol. : l'ouvrage n'a point paru ; — *Doutes proposés à l'auteur de la* Théorie de l'impôt (Mirabeau père) ; Paris, 1761, in-4° ; — *Lettres sur l'éducation ;* Paris, 1762, 2 vol. in-12. Pesselier est l'éditeur des *Œuvres* d'Autreau (1749, 4 vol.) et de Fagan (1760, 4 vol.), et il a rédigé de 1735 à 1737 *Le Glaneur français*, en société avec Dreux du Radier. Quelques-uns de ses écrits littéraires ont été publiés sous le titre d'*Œuvres* en 1742 et en 1772, in-8°.

(1) Quelques auteurs le font naître à Château-Thierry, et lui donnent le prénom de *Joseph*.

De Leris, *Almanach des Théâtres*. — Devisme, *Manuel hist. du dép. de l'Aisne*. — Voisenon, *Mémoires*.

PESSUTI (*Giovacchino*), mathématicien italien, né le 13 avril 1743, à Rome, où il est mort, le 20 octobre 1814. Il était fils d'un imprimeur. Jeune encore il fut appelé à Saint-Pétersbourg pour enseigner les mathématiques à l'école des Cadets. Comme il ne pouvait supporter la rigueur du climat, il quitta la Russie (1769), où il s'était attiré la bienveillance d'Euler, et passa quelques mois à Paris avant de retourner à Rome. Il s'associa alors à la rédaction de deux journaux littéraires, l'*Antologia Romana* et l'*Effemiridi letterarie*, dirigés par Bianconi, et après la mort de ce dernier il continua de les publier seul pendant une vingtaine d'années. En 1787 il reçut du pape Pie VI la chaire de mathématiques appliquées, au collége de la Sapience. Lors de la création de la république romaine, il fut d'une voix unanime pourvu de la charge de consul. Pessuti fit en Italie un grand nombre d'élèves : il professait avec une simplicité d'exposition qui ne nuisait en rien à la profondeur de ses idées. Sur l'hydraulique et sur l'occultation des étoiles fixes derrière le disque de la lune, il a laissé des travaux remarquables. Au reste il avait cultivé la littérature dans toutes ses branches, et il a fait voir que l'esprit mathématique est loin d'exclure une heureuse aptitude de sentir dans des matières de goût. Il appartenait à plusieurs académies, celles de Turin, de Naples et des Arcades. Nous citerons de lui : *Sulla Teoria delle trombe idrauliche* (Rome, 1789, in-8°) ; *Memoria per determinare le occultazioni delle stelle fisse dietro il disco della Luna* (ibid., 1802, in-8°) ; plusieurs mémoires dans le recueil de la Société italienne sur le binôme de Newton, sur l'action des tubes capillaires, sur une nouvelle méthode de trigonométrie sphérique, etc. On a trouvé parmi ses manuscrits *Lezioni di matematica* et *Trattato sulla funzione derivati*.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, III.

PESTALOZZI (*Jérôme-Jean*), médecin italien, né à Venise, le 23 juin 1674, mort à Lyon, le 26 avril 1742. D'une famille originaire du Milanais, mais établie à Lyon, il était fils de J.-J. Pestalozzi, qui servit comme médecin dans l'armée française lors de la révolte de Messine et qui en 1682 fixa sa demeure à Lyon. Reçu docteur à Valence (1694), il devint, deux ans après, médecin de l'hôtel-Dieu de Lyon, fonctions qu'il occupa pendant vingt-trois ans. Son goût pour l'histoire naturelle lui fit acheter le cabinet formé par le voyageur Monconys, qu'il augmenta beaucoup et légua en mourant à l'Académie de Lyon, où il avait été admis en 1715. On a de lui : *Traité de l'eau de mille-fleurs* (1706, in-12) ; *Avis de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille* (Lyon, 1721, in-12) ; *Dissertation sur les causes et*

la nature de la peste (Bordeaux, 1722, in-12), couronnée par l'Académie de Bordeaux; *Opuscules sur la peste* (Lyon, 1723, in-12) : réimpression des deux ouvrages précédents; quelques *mémoires* et *dissertations*, entre autres, *sur Jonas dans le ventre de la baleine*.

PESTALOZZI (*Antoine-Joseph*), médecin français, fils aîné du précédent, né le 17 mars 1703, à Lyon, où il mourut, le 2 avril 1779. Il servit en 1733 comme médecin militaire, à l'armée d'Italie, et devint ensuite médecin de l'hôpital de Lyon. Il a laissé quelques écrits sur l'électricité. H. F.

Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. II, p. 310. — *Biographie médicale*.

PESTALOZZI (*Jean-Henri*), célèbre instituteur suisse, né à Zurich, le 12 janvier 1746, mort le 17 février 1827, à Brugg, dans l'Argovie. Ayant perdu de bonne heure son père, qui était médecin, il fut élevé par de pieux parents dans une simplicité toute patriarcale. Une grande piété, un sentiment profond du juste et de l'injuste, une charité active, une véritable tendresse pour les enfants révélèrent de bonne heure sa vocation. C'était d'abord l'étude des langues qui avait le plus d'attraits pour son esprit : son penchant et des circonstances extérieures le décidèrent néanmoins pour la théologie; mais ayant échoué dans la prédication, il se tourna du côté du droit. Quelques traités sur la nécessité de consulter la vocation dans l'éducation des enfants, sur la législation des Spartiates, et la traduction de quelques harangues de Démosthène sont les premières preuves de son activité et de ses talents. Déjà la lecture de l'*Émile* de Rousseau lui avait fait sentir combien les études savantes et toutes les habitudes de la civilisation européenne sont peu en rapport avec les lois de la nature, lorsqu'une grave maladie, suite d'un travail opiniâtre, lui fit prendre la résolution de jeter au feu, sitôt qu'il serait guéri, la plupart des matériaux qu'il avait déjà recueillis pour une histoire de sa patrie, de laisser là les livres et de se faire agronome. Un régisseur de Kirchberg, près de Berne, lui donna les connaissances les plus indispensables en agriculture, et avec son héritage il acheta à quelque distance de cette ville, dans le voisinage de Lenzbourg, une petite propriété, qu'il appela Neuhof, et où il se retira à l'âge de vingt-deux ans. Son mariage avec Anna Schulthess, fille d'un marchand de Zurich, le mit en rapport avec le propriétaire d'une fabrique de coton, aux affaires de laquelle il prit une part active. Au milieu des ouvriers, il apprit à connaître la misère physique et morale du peuple, et, plein de compassion, bien décidé à y remédier, il commença dès 1775 sa carrière pédagogique, en recueillant chez lui les enfants abandonnés. Bientôt il se vit entouré de cinquante petits malheureux dont il était à la fois le père et l'instituteur. Personne ne lui vint en aide dans cette charitable entreprise; au contraire, sa bonté fut tournée en dérision; on abusa de sa confiance, et finalement il tomba dans un état voisin de l'indigence. Les railleries redoublèrent : on le traita de fanatique et de fou; mais Pestalozzi ne se laissa pas détourner un instant de son but, et au milieu même de sa détresse il trouva la force d'écrire un livre où il commença à développer ses vues. Dans un roman populaire, *Lienhardt et Gertrude* (Bâle, 1781-1789, 4 vol.; trad. en français par Mme de Guimps, Genève, 1827, in-12), il dévoila les sources de la misère des basses classes, et émit les idées les plus justes et les plus fécondes sur les moyens de les tarir. Quoique ce livre fût peu compris, l'auteur ne se rebuta pas : il publia successivement sur le même sujet *Christophe et Else* (Zurich, 1782), les *Heures du soir d'un anachorète*, insérées dans les *Éphémérides* d'Iselin, où il exposa aussi pour la première fois les principes de sa méthode; la *Gazette suisse pour le peuple* (1782-1783), un traité *sur la législation de l'infanticide* (1783), et des *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain* (1797).

Ce dernier ouvrage vit le jour dans un moment où des mortifications et des revers de toutes espèces avaient jeté l'auteur dans un découragement voisin de la misanthropie. Ne recevant aucun secours du gouvernement de son canton, il fut enfin contraint de renoncer à une entreprise qui était évidemment au-dessus des forces d'un simple particulier. Lorsqu'il quitta Neuhof pour aller fonder à Stanz, sous la protection du nouveau Directoire helvétique, en 1798, un institut pour les enfants pauvres, il emporta au moins la satisfaction d'avoir fait des hommes utiles de plus de cent malheureux enfants abandonnés. Dans ce nouvel établissement qui comptait plus de quatre-vingts enfants des dernières classes du peuple, il resta seul chargé de tous les soins qu'ils réclamaient. L'année ne s'était pas écoulée que la guerre et la jalousie d'un parti hostile à ses vues détruisirent cette utile institution, et Pestalozzi, payé d'ingratitude, se retira à Burgdorf, où il s'engagea en qualité de maître d'école. Son école prospéra, des pensionnaires lui arrivèrent, et il se vit en état de prendre pour aides des hommes qui partageaient ses sentiments. A cette époque appartiennent le traité sur l'application de sa méthode par les mères, intitulé : *Comment Gertrude instruit ses enfants* (Berne et Zurich, 1801), le *Livre des mères* (1803; trad. en français; Genève, 1821, in-12), et la *Méthode intuitive des rapports des nombres* (1804), ouvrages qui trouvèrent un grand nombre de lecteurs. Mais la part trop active que Pestalozzi prit en même temps aux affaires politiques de la Suisse lui attira de nouveaux désagréments. Comme il était démocrate décidé, le peuple le choisit, en 1802, pour son mandataire auprès du premier consul. Dans ses *Vues sur les objets auxquels*

la législation de l'Helvétie doit principalement avoir égard (Berne, 1802), il émit des opinions qui, dans l'état de fermentation où étaient les esprits, devaient soulever contre lui les hautes classes. Aussi retira-t-on toute espèce d'appui à son institut; mais le bon esprit qui y régnait, l'adjonction de professeurs actifs et habiles, et le désintéressement de Pestalozzi, le maintenaient néanmoins dans un état florissant. On ignore quels motifs l'engagèrent, au commencement de 1804, à transporter son école de Burgdorf à München-Buchsee, puis à Yverdun (canton de Vaud), dans le château mis à sa disposition par le gouvernement.

Depuis le commencement de ce siècle, la méthode de Pestalozzi est l'objet d'une ardente controverse, dont il faut chercher les motifs dans l'absence de précision logique et systématique, dans les éloges exagérés des admirateurs de cette méthode et dans la susceptibilité de quelques instituteurs ou pédagogistes blessés du ton d'assurance de Pestalozzi et du mépris dont lui et ses partisans écrasaient la pédagogie en vogue jusqu'à eux. Pestalozzi, qui n'avait qu'une connaissance imparfaite de la littérature moderne, ne ressemblait pas d'ailleurs au commun des hommes. Le sentiment dominait chez lui, et il puisait en lui-même, au milieu des soins et des occupations de sa vie, des idées qu'il était plus habile à appliquer qu'à revêtir d'une forme convenable. Pour l'originalité et la profondeur des vues, pour la force et la vigueur de l'esprit, il marche de pair avec les plus grands génies de tous les temps; et si l'on compare son amour du peuple, son abnégation complète toutes les fois qu'il s'agissait du bien réel et de l'humanité, la naïveté des sentiments qu'il a conservée même dans sa vieillesse, son enthousiasme, son énergie que rien n'a pu abattre, si l'on compare, disons-nous, ces qualités à l'égoïsme et au relâchement moral de ses contemporains, on reconnaîtra que Pestalozzi s'est élevé bien au-dessus de la grande majorité des hommes de ce siècle. En revanche, il manquait essentiellement des qualités nécessaires au directeur d'un grand établissement, à l'administrateur d'une vaste entreprise, au supérieur chargé de maintenir la paix et la concorde parmi ses collaborateurs. L'idée de sa méthode est tout à fait neuve. Il posa en principe que toute instruction doit avoir pour base l'intuition sensible et intellectuelle, et que l'éducation de l'enfant doit se faire par l'exercice libre et graduel de toutes ses facultés appliquées aux objets de l'enseignement, qui se suivent dans l'ordre naturel. Selon lui, apprendre à compter, lire, écrire, dessiner, chanter, etc., n'est pas le but de l'instruction élémentaire dont l'essence, disait-il, se rapporte bien plus à la forme qu'au fond des choses; tout ce qu'on doit avoir en vue, c'est d'exercer les facultés de l'enfant en prenant certaines opérations pour points de départ. Ses principes sont exposés dans son *Journal hebdomadaire pour le développement humanitaire*. Pestalozzi lui-même ne regardait pas son œuvre comme parfaite; mais sa méthode n'en mérite pas moins une sérieuse attention. Bien appliquée, elle a produit les plus heureux résultats. La dernière de ses entreprises a été une réimpression de ses œuvres complètes (Stuttgard et Tubingue, 1819-1826, 15 vol.), dont il destinait le produit à une école de pauvres qu'il avait fondée en 1818.

J.-H. Pestalozzi, *Selbstbiographie*; Leipzig, 1826, in-8°. — Ed. Biber, *Beitrag zur Biogr. Pestalozzi's*, etc.; Saint-Gall, 1827, in-8°. — *Notice sur la vie de P.*; Yverdon, 1843, in-8°. — Blandin, *Pestalozzi, seine Zeit, seine Wirkungen*, etc.; Schaffhouse, 1843, in-8°. — Blochmann, *H. Pestalozzi*; Dresde, 1846, in-8°. — Ahrends, *P. sein Leben und sein Wirken*; Francf.-sur-l'Oder, 1846, in-8°. — Oppel, *J.-H. P.'s Leben*; Francfort, 1846, in-8°. — Rosenkranz, *Pestalozzi*; Kœnigsberg, 1846, in-8°. — Jullien, *Esprit de la méthode de Pestalozzi*; Milan, 1812, 2 vol. in-8°.

PESTEL (*Frédéric-Guillaume*), jurisconsulte allemand, né en 1724, à Rinteln, mort à Leyde, en 1805. Il descendait de David Pestel (né en 1603, à Minden, mort en 1684), qui enseigna depuis 1641 le droit à Rinteln et publia une trentaine de dissertations juridiques, et était le fils de Frédéric-Ulric Pestel (né en 1691, mort en 1764), qui fut professeur de morale et de droit à Rinteln et écrivit une soixantaine de dissertations sur des matières de jurisprudence (*voy.* Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*, et Meusel, *Lexikon*). Il obtint en 1748 une chaire de droit à Rinteln, et fut nommé en 1763 professeur de droit naturel et de droit public germanique à Leyde. Destitué en 1795 à cause de son attachement à la maison d'Orange, il recouvra sa place en 1801. On a de lui : *Fundamenta jurisprudentiæ naturalis*; Leyde, 1773, 1774, 1788, 1806, in-8°; trad. en français, Utrecht, 1775, in-8°; — *De differentiis præcipuis in veteri ac recentiori gentium Europæarum politica*; ibid., 1778, in-4°; — *Commentarii de republica Batava*; ibid., 1782, in-8o; — *De fructibus qui ex jurisprudentia perfectiori ad populos Europæos sæculo XVIII pervenerunt*; ibid., 1789, in-8°; — de nombreuses dissertations.

Sax, *Onomasticon*, t. VIII, p. 148. — Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*.

PESTEL (*Paul*), colonel russe, né en 1794, pendu le 11 juillet 1826, fut un des agents les plus énergiques du mouvement libéral qui eut lieu dans les premières années du règne de l'empereur Nicolas. Il appartenait à une famille d'origine allemande. Son père, membre du conseil de l'empire sous Alexandre Ier, avait été durant plusieurs années général gouverneur de la Sibérie sans y avoir jamais mis le pied. Du corps des pages, Pestel passa comme officier en 1811 aux chevaliers-gardes. Aide-de-camp du maréchal Wittgenstein en 1818, il reçut quelque temps après, avec le grade de colonel, le commandement du régiment d'infanterie de Viatka. Affilié vers 1815 à une société politique formée

dans le midi de la Russie par les frères Mouravief, Pestel en devint aussitôt le centre et l'âme. Cette société ayant été dissoute au mois de février 1821, il en créa une nouvelle sous la dénomination de *Société du Sud*, dont le siége était Toulczyn, chef-lieu de l'état-major de la seconde armée commandée par Wittgenstein. Il existait à Pétersbourg une autre société dite du *Nord*, dirigée nominativement par le prince Serge Troubetzkoi, mais en réalité par le poëte Ryléef. Pestel tenta, en 1824, de la fusionner avec la sienne; il n'y réussit pas. Le but de ces sociétés, qui ne faisaient que remplacer les loges francs-maçonniques que l'empereur Alexandre avait lui-même introduites en Russie, était un changement radical de système dans le gouvernement; mais les moyens à employer pour y parvenir, le caractère de pouvoir à établir à la place de celui qu'on entendait abolir, mille graves détails étaient loin d'être déterminés dans l'esprit des conjurés : le rêve de la plupart était simplement une constitution qui aurait raffermi plutôt que renversé la dynastie régnante; cependant quelques-uns, et Pestel en tête, ne reculaient pas devant la pensée de proclamer une république fédérale, en cas de refus de la part de l'empereur d'accepter une charte, et croyaient à la nécessité de faire d'abord table rase. On a imputé à Pestel l'intention de former une cohorte perdue, composée de jeunes gens dont la passion ne connaissait pas de frein, ayant mission de faire main basse sur tout; mais il a nié ce fait, et on peut l'en croire. Il semble seulement avéré qu'il voulait profiter de la présence de l'empereur Alexandre aux manœuvres pour se rendre maître de sa personne et de son entourage, pour occuper immédiatement la forteresse de Bobruisk, et, muni de ce point d'appui, s'entendre de là avec Pétersbourg et Varsovie. Dénoncé par un capitaine de son régiment, Mayboroda, Pestel fut arrêté avant la lugubre journée du 14 (26) décembre 1825. Transporté à Pétersbourg pour son jugement, qui ne consistait qu'en interrogatoires, il y fit preuve d'une rare fermeté de caractère et de convictions. Enchaîné, mis au pain et à l'eau, maltraité par le général Tchernichef, il chercha dans ses réponses à sauver ses camarades; mais il n'eut pas un moment la pensée d'atténuer ses actes. Condamné à être écartelé par une haute cour improvisée *ad hoc* (qui appliqua indifféremment la peine de mort à tous ceux qui lui étaient présentés, bien que cette peine n'existe plus légalement en Russie depuis l'impératrice Élisabeth), Pestel ne dut à la clémence impériale que de voir ce supplice changé en celui de la potence. Le gibet ne le fit point pâlir. La corde qui l'éleva dans les airs se rompit. « Pauvre pays, dit Pestel, où l'on ne sait même pas pendre les gens! » On le releva meurtri. Tandis qu'on allait querir de fraîches cordes, il profita de cet horrible retard pour demander au prêtre russe de lui donner sa bénédiction, quoiqu'il fût protestant. Brutalement refusé à sa famille, son corps, ainsi que celui de ses quatre compagnons, fut jeté à l'eau. Mais ses idées n'ont pas été englouties dans les flots de la Néva. Il les avait condensées dans un travail intitulé le *Code Russe* (*Rouskaia Pravda*), malheureusement enseveli dans les archives les plus secrètes de l'empire. Pour servir de transition de l'absolutisme à la république, il voulait établir un gouvernement provisoire, qui profitât de son pouvoir pour installer tous les juifs de Russie et de Pologne dans une contrée fertile de l'Asie Mineure et pour y constituer un *État de Judée*. Débarrassé de deux millions d'israélites, il aurait partagé ensuite l'empire en grandes provinces; chacune d'elles aurait possédé non-seulement son autonomie, mais encore une indépendance complète; elles n'auraient été reliées ensemble que par un lien fédératif. Non content, d'accord avec tous ses collègues, d'émanciper les paysans, Pestel basait tout son système sur le partage des terres. Ses doctrines sont au fond celles que nous avons entendu prêcher naguère, et qui, un moment en défaveur, ont aujourd'hui en Russie l'apparence comme le danger du triomphe. Pce A. GALLITZIN.

Rapport de la commission d'enquête de Saint-Pétersbourg sur les sociétés secrètes découvertes en Russie; Paris, 1826. — *Histoire intime de la Russie*, par Schnitzler. — Tourguénief, *Mémoires d'un proscrit* et *La Russie et les Russes*. — *L'Avénement au trône de l'empereur Nicolas* par le baron de Korff. — *Le 14 décembre et l'empereur Nicolas* par Herzen; Londres, 1858. — *La Conspiration russe de* 1825, par Iskander; Londres, 1858. — *La Vérité sur la Russie*, par le prince Pierre Dolgoroukow, 2e édition. — *Souvenirs d'un exilé en Sibérie* (le prince Eugène Obolenski); Paris, 1862.

PETAGNA (*Vincenzo*), botaniste italien, né le 17 janvier 1734, à Naples, où il est mort, le 6 octobre 1810. Après avoir étudié chez les Jésuites, il s'appliqua à la médecine et fut reçu docteur à vingt ans. En 1770, il accompagna le prince de Kaunitz dans un voyage à travers l'Italie et l'Allemagne, puis il explora la Sicile, les environs de Naples et la Calabre ultérieure. Il occupa la chaire de botanique à l'université de Naples, et fut attaché au service des grands hôpitaux de cette ville. Ses ouvrages, rédigés avec beaucoup de soin, le firent admettre dans la Société Royale de Londres. Les principaux sont: *Institutiones botanicæ*; Naples, 1785, 5 vol. in-8°, fig.; le t. Ier est consacré tout entier à une histoire philosophique de la botanique; — *Specimen insectorum Calabriæ ulterioris*; ibid., 1786, in-4°, fig.; réimpr. à Utrecht; — *Institutiones entomologicæ*; ibid., 1792, 2 vol. in-8°, fig.; — *Delle facultà delle piante*; ibid., 1797. 3 vol. in-8°.

Uomini illustri del regno di Napoli, VIII.

PETAU (*Paul*), antiquaire français, né le 15 mai 1568, à Orléans, mort à Paris, le 17 septembre 1614. Pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Paris (1588), il étudia les lois par devoir et les belles-lettres anciennes par goût, et réussit assez dans les deux genres. Les

antiquités et les médailles attirèrent surtout son attention, et il forma une bibliothèque, riche en livres rares et en excellents manuscrits, qu'il se faisait un plaisir de communiquer aux savants. Ce qui reste de lui sur la jurisprudence ne jouit pas d'une grande considération; on estime davantage ses traités sur les antiquités et la chronologie. Ils ont pour titre : *Dissertatio de epocha annorum incarnationis Christi, de indictionibus*, etc.; Paris, 1604, in-4°; — *Veterum numismatum* γνώρισμα; Paris, 1610, in-4°; — *Syntagma de Nithardo comite*; Paris, 1613, in-4°, dissertation insérée par Du Chesne au t. II des *Rerum Francorum script.*, et par dom Bouquet, au t. VII du *Recueil des hist. de France*; — *Antiquariæ supellectilis portiuncula*; Paris, 1610, in-4°, en tête duquel on grava le portrait de Petau, entouré de ce vers, qu'il avait choisi pour devise et qui faisait allusion à son nom :

Cum nova tot quærant, nil nisi prisca Peto.

Le recueil des *Épîtres françaises* à Jos. Scaliger renferme des lettres de Petau, dont la bibliothèque fut vendue après la mort de son fils *Alexandre*. Christine, reine de Suède, en acheta les manuscrits; quelques-uns d'entre eux se trouvent à la bibliothèque de Montpellier. H. F.

Moréri, *Dict. hist.* — *Recueil des épitaphes des églises de Paris*, manusc. de la Biblioth. impér.

PETAU (*Denis*), érudit français, petit-neveu du précédent, né le 21 août 1583, à Orléans, mort le 11 décembre 1652, à Paris. Son père était un marchand plus habile dans les belles-lettres que dans le négoce; il lui donna une excellente éducation et l'habitua de bonne heure, de même que ses frères et sœurs, à entendre les langues savantes et à faire des vers grecs et latins. Denis vint suivre à Paris les cours de la Sorbonne, et comme il était d'un caractère fort appliqué, il se délassait en allant consulter les anciens manuscrits à la Bibliothèque du Roi. Ce fut là qu'il acquit l'amitié de Casaubon, qui l'engagea à entreprendre une édition complète de Synesius. La chaire de philosophie étant venue à vaquer dans l'université de Bourges, il se présenta au concours, et l'emporta : il avait alors dix-neuf ans (1602). Il allait entrer dans les ordres, et il était pourvu d'un canonicat de la cathédrale d'Orléans, lorsque, cédant aux sollicitations du P. Fronton du Duc, il entra dans la Compagnie de Jésus (1605). Destiné à l'enseignement, il étudia la philosophie à Pont-à-Mousson, et fut ensuite chargé de professer la rhétorique à Reims (1609), à La Flèche (1613) et à Paris (1618); il passa en 1621 dans la chaire de théologie positive et, forcé au bout de vingt-deux ans de s'en démettre à cause de ses infirmités croissantes (1644), il conserva néanmoins les fonctions de bibliothécaire du collége de Clermont, fonctions qu'il occupait depuis 1623. La réputation du P. Petau s'étendit rapidement; le roi d'Espagne Philippe IV et le pape Urbain VIII voulurent l'attirer, l'un à Madrid, l'autre à Rome, et l'on raconte qu'en 1645 un des premiers soins des ambassadeurs polonais fut de se rendre au collége des Jésuites, où ils entrèrent en criant : *Volumus videre clarissimum Petavium*. « Il fut admiré de son temps, au point qu'on frappa en son honneur une médaille avec ces mots : Au prince des chronologistes. » Son meilleur ouvrage, malheureusement inachevé, est celui où il traite des *Dogmes théologiques* : il entreprit d'y donner à la théologie une face nouvelle en renonçant à la forme scolastique des anciennes Sommes pour employer un style plus oratoire, ainsi qu'aux distinctions de l'école pour remonter aux écrits des Pères, qu'il possédait à fond. Son érudition est prodigieuse, son jugement sûr et droit. « Toutes les écoles de théologie, dit Huet, retentissent du nom du P. Petau. » Toutefois il y a dans ses écrits un caractère de polémique souvent acerbe; dans son grand ouvrage *De la Science des temps*, où il a établi les principes généraux de la chronologie, on regrette de l'y voir sans cesse prodiguer l'insulte à Scaliger, comme il l'avait fait dans sa querelle trop prolongée avec Saumaise.

*Nous citerons de Petau : *Orationes*; Paris, 1620, in-8°; l'édition de 1653 contient 35 harangues, 15 de plus que celle-ci; — *Opera poetica*; Paris, 1620, in-8°; l'édition de 1642, divisée en quatre parties, est la plus complète; — *De doctrina temporum*; Paris, 1627, 2 vol. in-fol., travail fort estimable, mais qui n'a contribué en rien à agrandir le domaine de la science; — *Uranologion, sive Systema variorum auctorum qui de sphæra ac sideribus eorumque motibus græce commentati sunt*; Paris, 1630, in-fol.; cet ouvrage et le précédent ont été réimpr. à Anvers (Amsterdam), 1703, 3 vol. in-fol., avec une préface du P. Hardouin; — *Tabulæ chronologicæ regum, dynastiarum, urbium, rerum virorumque illustrium, a mundo condito*; Paris, 1628, in-fol. max.; ces tables ont été reproduites plusieurs fois; l'édit. la plus correcte est celle de Wesel, 1702; — *Rationarium temporum in XIII lib.*; Paris, 1633-1634, 2 vol. in-12, excellent abrégé historique qui a eu de nombreuses édit., entre autres celle de Leyde (1710, 1724, 1745), qui a été traduite en français et en anglais, et que l'on a continuée jusqu'à nos jours (Venise, 1849, 3 part. in-8°); — *La Pierre de touche chronologique*; Paris, 1636, in-8°; c'est une critique des écrits de La Peyre d'Auzoles; — *Paraphrasis psalmorum omnium necnon canticorum*; Paris, 1637, in-12; Oudin prétend que cette paraphrase sera toujours admirée de ceux qui entendent Homère, et que Grotius voulait toujours l'avoir sur la table; — *Dissertationum ecclesiasticarum lib. II*; Paris, 1641, in-8°; — *Græca carmina*; Paris, 1641, in-8°; — *Theologica dogmatica*; Paris, 1644-1650, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage, rempli d'érudition, n'a pas été terminé; parmi les réimpressions qui en ont été faites, on remarque celles d'Anvers (Amsterdam), 1700,

6 vol. in-fol., avec des notes de Jean Le Clerc, et de Venise, 1757, 7 vol. in-fol., par les soins du P. Zaccaria. On a reproché à l'auteur d'avoir profité des écrits du cardinal Oregio sans le citer; mais cette accusation, dénuée de preuves, a été réfutée par Oudin; — *De la Pénitence publique et de la Préparation à la communion*; Paris, 1644, in-4°; 3e édit. (1645), augmentée de deux livres : c'est une réfutation mal écrite du traité *De la fréquente Communion* par Arnauld et Nicole. Le P. Petau a encore publié des éditions des *Opera* de Synésius (Paris, 1612, 1633, 1651, in-fol.), et de saint Épiphane (1622, 2 vol. in-fol.), des *Orationes* de Thémistius (1618, 1684, in-4°), et du *Breviarium historicum* de Nicéphore (1648, in-fol.).

Henri de Valois, *Oratio in obitum D. Petavii*; Paris, 1653, in-4°. — Léon Allatius, *Melissolyra de laudibus D. Petavii*; Rome, 1653, in-8°. — Oudin, dans les *Mémoires* du P. Niceron, XXXVII, 81-234. — Bonafede, *Ritratti poetici e storici*, II, 136. — Bayle, *Dict.* — Moréri, *Grand dict. hist.* — Feller, *Dict. hist.* — Bæcker (De) frères, *Bibl. de la Comp. de Jésus.*

PETER (*Venceslas*), peintre bohémien, né à Carlsbad, en 1742, mort à Rome, en 1829. Après avoir exercé pendant plusieurs années le métier d'armurier, il fut appelé à Rome par le comte de Kaunitz, qui avait remarqué son habileté dans les travaux de ciselure, et qui lui donna les moyens d'apprendre l'art de la sculpture. Mais il s'adonna bientôt après à la peinture, et spécialement à la peinture d'animaux; il devint par la suite professeur à l'Académie de Saint-Luc. Outre un bas-relief en terre cuite de vingt figures, et trois tableaux d'histoire, représentant *Daniel*, *Hercule* et *Junon*, on conserve de lui en Italie et en Angleterre un grand nombre de toiles, où il a peint avec un rare talent les animaux les plus divers; il saisissait avec une sagacité extrême le caractère particulier à chaque espèce; le plus célèbre de ses tableaux est son *Paradis terrestre*.

Kunstblatt (année 1830). — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

PETERBOROUGH (Comte DE). *Voy.* MORDAUNT.

PETERFFI (*Charles*), jésuite hongrois, mort le 10 août 1746. Il était d'une famille noble. Admis en 1715 chez les Jésuites, il enseigna les belles-lettres à Tyrnau et la philosophie à Vienne. Il se fit connaître par un recueil estimé : *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata, ab a. 1016 usque ad a.* 1715 (Vienne, 1742, in-fol., fig.), où l'on admire une bonne méthode et la variété des recherches.

Feller, *Dict. hist.*

* **PETERMANN** (*Auguste-Henri*), géographe allemand, né en 1822, à Bleicherode. Après avoir passé six ans à l'Académie de Géographie fondée à Potsdam par Berghaus, il se rendit en 1845 à Édimbourg, pour y diriger la publication d'une édition anglaise de l'*Atlas physique* de ce savant, auquel il avait collaboré. Reçu en 1847 membre de la Société de géographie de Londres, il passa cinq ans dans cette ville, et alla ensuite en 1854 prendre possession de la chaire de géographie qui venait de lui être accordée à Gotha; il y dirige depuis cette époque l'Institut géographique de Perthes, au nom duquel il publie sous le titre de : *Mittheilungen aus Perthes geographischer Anstalt*, une revue mensuelle des plus intéressantes. On a de lui : *Atlas of physical geography*; Londres, en collaboration avec Th. Milner; — *Account of the expeditions to central Africa*; ibid.; — des articles dans l'*Athenæum* de Londres, dans la *Cyclopædia britannica*, etc.

Men of the times. — *Unsere Zeit*, I, 142.

PETERSNEEFS. *Voy.* NEEFS.

PETERS (*Hugh*), fanatique anglais, né en 1599, en Cornouailles, exécuté en 1660, à Londres. Il prit ses degrés à Cambridge, d'où l'irrégularité de sa conduite le fit chasser, s'enrôla dans une troupe de comédiens, et prit ensuite le parti de l'église, non sans introduire dans la chaire les façons grotesques qui lui avaient réussi sur la scène. Il était lecteur du Saint-Sépulcre à Londres, lorsque les suites d'une intrigue qu'il eut avec une femme mariée l'obligèrent à passer en Hollande. De là il se rendit en 1634 en Amérique, avec ses deux frères William et Thomas, et resta pendant cinq ans à Salem en qualité de pasteur. En 1641 il retourna en Angleterre, devint le premier chapelain de Cromwell, et prit une part active au procès et à la mort de Charles Ier; il fut même, si l'on en croit Kennet, un des exécuteurs masqués de ce prince. Lors de la restauration il fut pendu avec d'autres régicides. On a de lui l'édition des *Lectiones in psalmos* d'Ames (Londres), 1647, in-8°); et *Last legacy to an only child* (ibid., 1660).

S. Peters *Hist. of Hugh Peters*. — Brook, *Lives of the puritans*.

PETERS (*Samuel*), littérateur américain, descendant du précédent, né le 12 décembre 1735, à Hebron (Connecticut), mort le 19 avril 1826, à New-York. Il quitta le puritanisme pour prendre les ordres dans l'Église anglicane (1760), administra les paroisses d'Hebron et d'Hartford, et fut forcé en 1774 de chercher asile en Angleterre, à cause des sentiments qu'il avait manifestés contre l'insurrection des colonies. Élu en 1794 évêque de Vermont, il s'empressa d'en prendre le titre et d'envoyer un mandement aux fidèles de l'État; mais cette élection fut annulée par suite du refus de l'archevêque de Canterbury de la consacrer. En 1805 il s'établit à New-York, où il passa le reste de sa vie. On a de lui : *A general History of Connecticut*; Londres, 1781, in-8°; New-Haven, 1829; — *History of the rev. Hugh Peters*; New-York, 1807, in-8°.

Sabine, *Loyalists.* — *Cyclop. of American liter.*, I, 180.

PETERS (*Bonaventure*), peintre flamand, né à Anvers, en 1614, mort dans la même ville,

le 25 juillet 1652. Il fut l'élève de la nature, et devint le meilleur peintre de marines de son siècle. Ses tableaux, la plupart petits et d'un beau fini, sont restés presque tous dans sa patrie. S'il faut en croire Descamps, « ses ouvrages n'inspirent que l'horreur. Il peignait des ouragans terribles. C'est presque dans tous un ciel confondu avec l'eau, le tonnerre, les éclairs, des vaisseaux prêts à être engloutis; l'un se brise contre un écueil, et l'autre est en feu et saute en l'air. » Peters n'a pas toujours emprunté ses scènes à la nature en courroux et désordonnée; nous avons vu de lui des mers calmes et admirables de limpidité, des paysages charmants, animés par un grand nombre de petits personnages touchés avec variété et délicatesse. Sa vue de l'*Esplanade du château d'Anvers* est certainement un chef-d'œuvre en ce dernier genre. A l'exposition de Manchester (1857) on remarquait de Peters un magnifique *orage* appartenant au comte Spencer. A. DE L.

Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 121-122. — Descamps, *La Vie des peintres flamands*, etc., t. II, p. 63.

PETERS (1) (*Jean*), peintre flamand, frère du précédent, né à Anvers, en 1625, mort dans la même ville, en 1677. Élève de son frère, dont il reproduisit les sujets et la manière, il s'adonna comme lui au genre des marines, des combats sur mer, des vues de rivières, de plages, sous des cieux orageux. Sa vie est peu connue, mais ses œuvres prouvent qu'il dut naviguer, tant il y a de vérité dans la sombre poesie de ses tableaux. « Car, dit Descamps, on ne sait comment la mémoire a pu lui fournir ou le génie lui inspirer tant de détails différents. » Il règne dans ses ouvrages une intelligence de couleur et une transparence aérienne qui les rendent précieux. Ses figures sont bien dessinées; ses paysages, ses monuments montrent aussi qu'il connaissait fort bien l'architecture et avait étudié d'après l'antique. Sa touche est d'une grande finesse. Il était instruit, aimable, spirituel, et a laissé quelques poésies. Il fut admis à la maîtrise de Saint-Luc d'Anvers en 1645. Ses tableaux sont très-recherchés; ils ont été presque tous gravés à l'eau-forte par Bouttats: on cite principalement: Les ports d'*Oran*, d'*Alexandrie*, deux chefs-d'œuvre; les villes de *Tweore* (île de Wakeren); de *Thiel* (Gueldre); de *Ter Tholen*, sur le Wosmeer près Berg-op-Zoom; de *Ter Goude*, sur l'Yssel; de *Steenwyck*, *Helmont*, *Gorcum*, *Codsandt*, *Leerdam*, etc. On voit à la Pinacothèque de Munich une belle *Tempête* (sur bois), dans laquelle des bâtiments se brisent contre des rochers escarpés surmontés d'un château fort. Il est assez singulier qu'Anvers, la patrie de Jean Peters, ne possède de lui qu'un seul tableau, morceau capital il est vrai, *l'Escaut pris de glace devant Anvers*. A. DE L.

(1) Il signait PETTERS et PEETERS.

Corneille de Bie, *Gulden cabinet van de edele vry Schilder Konst.*, etc. (Anvers, 1661). — J. Houbraken, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 210. — Descamps, *La Vie des peintres flamands*, t. II, p. 118. — Charles Blanc, *Hist. des peintres*, etc., liv. n° 180, *École flamande*, n° 12.

* **PETERSEN** (*Frédéric-Chrétien*), philologue danois, né le 9 décembre 1786, à Antvorskov. Il enseigne depuis 1818 la philologie à l'université de Copenhague; en 1826 il fut élu membre de l'Académie de cette ville. On a de lui: *De Æschyli vita et fabulis*; Copenhague, 1814 et 1816; — *Almindelig Inledning til Archæologiens Studium*; ibid., 1825, in-8°; — *Handbok i den græske Litteraturhistorie* (Manuel de l'histoire littéraire de la Grèce); ibid., 1826, 1830; traduit en allemand par Matthiæ, Hambourg, 1834; — *De statu culturæ qualis ætatibus heroicis apud Græcos fuerit*; ibid., 1826, in-4°; — *Commentationes de Libanio sophista*; ibid., 1827-1828, 4 parties in-4°; — Des memoires et articles dans le recueil de l'Académie de Copenhague, tels que *Sur l'enlèvement du trépied de Delphes par Hercule*, *Sur les éphètes et leurs tribunaux à Athènes*; dans celui de la Société de littérature scandinave, où il a publié des dissertations *Sur la poétique d'Aristote*, *Sur l'origine de la fédération des Amphictyons*, *Sur les idées des Grecs au sujet des pays de l'Océan atlantique*, etc.; dans les *Miscellanea Hafniensia*, entre autres: *De Musarum apud Græcos origine, numero, nominibusque*, et *Observationes in Agamemnonem Æschyli*; et enfin dans les deux revues suivantes, dont il fut le directeur, la *Maanedscrift for Litteratur* (Copenhague, 1829-1838, 20 vol.) et la *Tidscrift for Litteratur og Kritik* (ibid., 1839-1842, 7 vol.).

Erslew, *Forfatter-Lexikon*.

* **PETERSEN** (*Niels-Matthieu*), philologue et historien danois, né à Sanderum, dans l'île de Fionie, en 1791. Élève du célèbre Rask, dont il défendit avec ardeur le système d'orthographe danoise, aujourd'hui adopté, il fut professeur au séminaire de Brahetrolleborg, puis employé aux archives de la couronne, et devint en 1845 professeur de la littérature du nord à l'université de Copenhague; il est depuis 1836 membre de l'Académie de cette ville. On a de lui: *Danske Sproglær* (Grammaire danoise); Copenhague, 1826, souvent réimprimée; — *Det danske norske og svenske Sprogs Historie* (Histoire des langues danoise, norvégienne et suédoise); ibid., 1829-1830, 2 parties in-8°; — *Oldnordiske Sagær* (Anciennes Sagas du Nord); ibid., 1831-1836, 6 vol; — *Danmarks Historie i Heldentid* (Histoire du Danemark à l'époque héroïque); ibid., 1834-1838, 3 vol.; — *Haandbog i den gamuel nordiske Geografi* (Manuel de l'ancienne géographie du Nord); ibid., 1834; — *Historiske Fortællinger om Islændernes Fœrd hjemme og ude* (Histoire des hauts faits des Irlandais chez eux et

au dehors); ibid., 1839-1844, 4 vol.; — *Nordisk Mythologie;* ibid., 1849. Petersen a publié avec Molbech un *Recueil de diplômes danois des quatorzième, quinzième et seizième siècles;* des articles dans les *Annaler for nordisk Oldkydighet,* dans le *Danske Magazin,* etc.

Erslew, *Forfatter-Lexikon.*

PETETIN (*Jacques-Henri-Désiré*), médecin français, né en 1744, à Lons-le-Saulnier, mort le 27 février 1808, à Lyon. Il étudia la médecine à Besançon, fut reçu docteur en 1764, à Montpellier, et pratiqua son art à Lyon. Il était président de la Société de médecine de cette ville. Après s'être montré fort sceptique au sujet du magnétisme, il finit par ne plus en contester la réalité, et le propagea avec ardeur dans les écrits suivants : *Mémoire sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme* (Lyon, 1787, in-8°); *Nouveau mécanisme de l'électricité, fondé sur les lois de l'équilibre et du mouvement* (1802, in-8°); et *l'Électricité animale* (1805, in-8°). Il travailla au *Conservateur de la santé,* journal qui parut à Lyon de l'an VII à l'an IX, et on lui attribue une *Théorie du galvanisme.*

Notice à la tête des *Mémoires* publiés en 1808, in-8°.

PÉTIET (*Claude*), homme d'État français, né à Châtillon-sur-Seine, le 9 février 1749, mort à Paris, le 25 mai 1806. Son père était lieutenant général du bailliage de Châtillon. Après avoir fait ses études, Pétiet entra dans la gendarmerie du roi et fut ensuite pourvu d'une charge de commissaire des guerres. De 1774 à 1789 il fut secrétaire et subdélégué de l'intendance de Bretagne; c'était au moment où la famine désolait cette province. Pétiet calma beaucoup d'émeutes sans avoir recours à la force. En 1790, élu procureur général syndic d'Ille-et-Vilaine, il fut nommé successivement commissaire ordonnateur aux armées de Sambre et Meuse, du centre, de l'ouest, et contribua à défendre Nantes contre les Vendéens. Fait prisonnier quelques jours plus tard par les insurgés, il fut renvoyé sain et sauf, tant sa conduite lui avait acquis l'estime de ses ennemis mêmes. En 1795, il prit place au Conseil des Anciens, et fut appelé peu après (février 1796) au ministère de la guerre, dans les circonstances les plus difficiles où peut-être ministre se soit jamais trouvé. Le trésor était épuisé, la chute du papier-monnaie jetait de la défiance dans toutes les transactions, la dilapidation régnait dans les diverses branches de l'administration, et les besoins des armées croissaient sans cesse. En peu de temps Pétiet réprima les abus; une comptabilité sévère fut établie; la disette cessa, et les troupes, enfin payées, purent, sous Moreau sur le Rhin, sous Bonaparte en Italie, reprendre l'offensive. En juillet 1797, le Directoire, le considérant comme trop favorable au parti modéré, que l'on accusait de royalisme, l'éloigna du ministère, en même temps que plusieurs de ses collègues. Le département de la Seine le députa au Conseil des Cinq Cents (mars 1799). Le premier consul l'appela l'année suivante au conseil d'État et lui confia le gouvernement de la Lombardie. Pendant deux ans il administra cette province avec sagesse, et réussit à rendre la domination française supportable aux Italiens. Pétiet fut ensuite nommé intendant général de l'armée de Boulogne; il suivit l'empereur en Allemagne, et revint à la paix mourir à Paris, exténué par des travaux excessifs. Il venait d'être nommé sénateur et grand-officier de la Légion d'honneur. Il fut enterré au Panthéon avec une grande pompe. H. L—R.

Le Moniteur univ., an 1789-1806. — Arnault, *Biogr. nouv. des Contemp.*

PÉTIET (*Auguste-Louis*, baron), général français, fils du précédent, né à Rennes, le 19 juillet 1784, mort fin juillet 1858. Il suivit son père en Italie et fut nommé sous-lieutenant au 10[e] hussards en 1802, chevalier de la Légion d'honneur à Austerlitz, capitaine à Eylau, aide de camp du maréchal Soult et blessé grièvement devant Badajoz. Il rejoignit la grande armée comme chef d'escadron. Après la bataille de Dresde, où il se distingua, l'empereur le créa baron. Colonel d'état-major l'année suivante, il reçut deux blessures au combat de Nangis. A Waterloo, il fut encore blessé. Sous les Bourbons, le baron Pétiet remplit de 1823 à 1830 l'emploi de chef des archives. En 1830, il fit, dans l'état-major, la campagne d'Alger. A son retour il fut appelé, comme général de brigade, successivement aux commandements militaires des départements de l'Hérault, puis du Loiret, au comité supérieur de cavalerie et au conseil d'État. Mis à la retraite en 1848, la Nièvre l'envoya comme député au Corps législatif en 1852 et 1857. On a de lui : *Journal historique de la division de cavalerie légère d'armée pendant la campagne de* 1814 *en France;* Paris, 1821, in-8°; — *Journal historique de la* 3[e] *division de l'armée d'Afrique;* Paris, 1830 et 1835, in-8°; — *Souvenirs militaires de l'histoire contemporaine;* 1844, in-8°; — *Pensées, Maximes et Réflexions;* Paris, 1851 et 1854, in-12; et de nombreux articles dans les journaux militaires. H. L—R.

Archives de la guerre. — Arnault, Jay, etc., *Biographie des Contemporains.* — Vapereau, *Dict. des Contempor.* — Quérard, *La France litt.* — Mullié, *Biog. des célébrités militaires.*

PÉTIGNY (*François-Jules* DE), antiquaire français, né le 14 mars 1801, à Paris, mort en avril 1858, à Blois. Il était, du côté de sa mère (1), petit-fils de l'historien Charles Lévesque. Admis en 1822 à l'École des chartes, il fut nommé en 1826 conseiller de préfecture dans le Loir-et-Cher, et rentra, après juillet

(1) M[me] PÉTIGNY (*Marie-Louise-Rose*), née le 8 novembre 1768, a écrit à dix-huit ans un agréable recueil d'*Idylles* (Paris, 1786, in-12), qui lui valut les éloges de Florian et de Gessner, et réimprimé en 1807, 2 vol. in-12.

1830, dans la vie privée. Il devint en 1850 membre libre de l'Académie des inscriptions. On a de lui : *Essai sur la population du Loir-et-Cher au dix-neuvième siècle;* Blois, 1834, in-8°, qui a obtenu le prix Montyon ; — *Les trois Brunier ;* ibid., 1840, in-8° ; — *Études sur l'histoire, les lois et les institutions de l'époque mérovingienne* ; Paris, 1842-1844, 2 vol. in 8° : ce travail remarquable fut jugé digne en 1845 du grand prix Gobert de 9,000 fr.; — *Histoire archéologique du Vendômois;* Vendôme, 1845, in-4°; l'Institut lui décerna à ce sujet une médaille d'or au concours des antiquités nationales de 1849. Ce savant a fourni des articles au *Bulletin des sciences* de Férussac et aux *Mémoires* de la Société des sciences et lettres de Blois.

Sa femme, *Clara* Filleul, a publié plusieurs petits livres à l'usage de la jeunesse.

Louandre et Bourquelot, *Littér. franç. contemp.*

PETION (1) de Villeneuve (*Jérôme*), homme politique français, né à Chartres, en 1753, mort en juin 1794, près de Saint-Émilion (Gironde). Son père était procureur au présidial de Chartres, et lui-même exerçait dans cette ville la profession d'avocat, à l'époque de la convocation des états généraux. Il y fut envoyé, par le bailliage de Chartres, comme député du tiers état; et, dès l'ouverture de l'assemblée, il se plaça au premier rang parmi ceux qui voulaient, non la réforme des abus, non pas même le renouvellement d'institutions vieillies, mais le bouleversement complet de l'ordre monarchique établi en France. Doué d'une élocution assez facile, quoique verbeuse et diffuse, la médiocrité de ses talents ne lui eût pas permis de sortir de la foule si un physique avantageux et un organe retentissant n'eussent, en quelque sorte, suppléé à l'insuffisance de ses moyens oratoires. C'est à l'aide de ces dons extérieurs qu'il acquit une certaine consistance dans l'Assemblée, et que surtout il exerça au dehors, dans la dernière année de la session, une grande influence sur l'opinion publique. Il ne craignit pas d'entrer plusieurs fois en lutte avec Mirabeau, d'abord pour soutenir, contre le grand orateur, l'opportunité de la déclaration des droits de l'homme; plus tard, pour réclamer dans le préambule des lois la suppression de la formule sacramentelle *Louis, par la grâce de Dieu*, à laquelle il proposait de substituer : *Louis, par le consentement de la nation, roi des Français*. Petion eut gain de cause quant à la première question, mais il succomba dans la seconde. Membre du comité de révision qui, en septembre 1790, fut adjoint au comité de constitution, pour terminer cette œuvre, il insista pour que le principe relatif à la sanction royale fût soumis à la décision des assemblées primaires; et il se déclara l'adversaire du *veto* absolu. Après le repas des gardes du corps et des officiers du régiment de Flandre, à Versailles, il incrimina, à la tribune, la conduite de la reine avec une véhémence qui sembla donner le signal de l'insurrection du 5 octobre. L'un des membres les plus actifs de la Société des amis des noirs, il excita par ses discours les passions, dont l'explosion amena plus tard la révolte des nègres et la ruine des colonies. D'accord en cela avec Barnave et Alexandre Lameth, il demanda que le droit de paix et de guerre fût exclusivement attribué à la nation. Les paroles qu'il fit entendre alors offrirent un caractère d'éloquence que jusque-là on n'avait point trouvé à ses discours; et ce succès parlementaire lui valut, à la fin de 1790, les honneurs de la présidence. On le vit, peu de temps après, provoquer avec force une loi répressive de l'émigration, et s'opposer à la proposition de Mirabeau tendant à assurer la révision de l'acte constitutionnel. Il était alors, avec Robespierre et Buzot, à la tête de la fraction démocratique exagérée, républicaine au fond, et peu nombreuse dans l'assemblée, qui commençait à prendre un grand ascendant au dehors : ses partisans avaient surnommé Robespierre *l'Incorruptible*, et Petion *le Vertueux*.

Au mois de juin 1791, Petion venait d'être nommé président du tribunal criminel de Paris (fonctions qu'il n'exerça point), lorsque la fuite du roi fit prendre un nouveau cours aux événements de la révolution. L'un des commissaires envoyés à Varennes pour ramener à Paris l'infortuné monarque, Petion s'acquitta de cette mission avec une dureté et une grossièreté de formes dont les témoins ne furent pas moins indignés que les victimes. Après le retour, Petion seconda, à la société des Jacobins, Brissot et Laclos, principaux instigateurs de la démonstration républicaine qui aboutit à la catastrophe du Champ de Mars. Au sein de l'Assemblée, il insista vivement pour que Louis XVI fût jugé sur le fait de son évasion. La question de la régence ayant été agitée, il demanda que cette dignité fût rendue élective; il proposa aussi et fit adopter l'abolition du cens d'éligibilité pour les députés. Enfin, le 30 septembre 1791, Petion partagea avec Robespierre les honneurs d'une ovation populaire, qui signala, pour eux seuls, la clôture des séances de l'Assemblée. Ce fut à la suite de ce triomphe que Petion, intimement lié avec Mme de Genlis, accompagna à Londres cette femme célèbre, qui allait y conduire son élève, Mlle Adélaïde d'Orléans. Le 14 novembre suivant, il fut, en remplacement de Bailly, élu maire de Paris. La cour, dont, à cette époque surtout, chaque démarche était une faute, eut le tort immense de seconder le choix de Petion pour éviter l'élection de La Fayette. Dans tout le cours de son administration, qui dura une année, Petion exerça la plus désastreuse influence sur l'esprit public et sur les événements dont, en 1792, Paris fut le

(1) Quoiqu'il signât *Petion*, l'usage a toujours été de prononcer *Pétion*.

théâtre. L'Assemblée ayant décrété une amnistie en faveur des soldats du régiment suisse de Châteauvieux, qui s'étaient mis en révolte ouverte contre leurs officiers, les jacobins voulurent consacrer par une fête le principe anarchique de l'insubordination; et au mois d'avril la commune de Paris, entraînée par Petion, décerna les honneurs d'un triomphe public aux rebelles amnistiés. Tous les gens de bien en furent indignés, et prévirent les excès dont cette fête impie ne fut en effet que le prélude. Bientôt après, dans une lettre officielle, le maire de Paris signalait les propriétaires comme de *nouveaux aristocrates*; et pour les tenir en respect, il introduisait dans les rangs de la garde nationale des prolétaires armés de piques. Ce langage et ces mesures furent les dignes préludes de l'émeute du 20 juin, triste prologue de la révolution du 10 août. Lors de cette échauffourée, l'intervention de l'Assemblée législative, l'attitude de la garde nationale et le calme plein de dignité du monarque lui-même, firent avorter les projets des factieux. Quant à Petion, il ne se signala que par son inertie; et ce fut à quatre heures et demie du soir qu'il parut pour la première fois au château. Monté sur une banquette, il engagea, avec des paroles flatteuses, le peuple à se retirer; et le peuple obéit. Quelques jours après, Louis XVI ayant reproché vivement au maire la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance, Petion, irrité, fit placarder sur les murs de Paris une lettre adressée aux habitants, et où il rendait compte de sa conversation avec le roi. Le directoire du département, présidé par le vertueux duc de La Rochefoucauld, suspendit Petion et le procureur de la commune Manuel de leurs fonctions municipales; cet arrêté manqua d'exciter un nouveau soulèvement, et l'Assemblée nationale, effrayée, leva bientôt la suspension : ce décret fut rendu le 13 juillet; le lendemain eut lieu la fête anniversaire de la prise de la Bastille; et tandis que la méfiance et l'insulte envers Louis XVI y montrèrent la royauté dans l'état le plus humiliant, Petion y paraissait dans tout l'orgueil de la puissance et de la faveur populaire. Autour de lui, et dans tout Paris, les cris de *Vive la nation et le maire Petion! Petion ou la mort!* se mêlaient au cri de *A bas le veto!* Dès lors tout marcha avec rapidité vers le dénouement. Vainement le général La Fayette était venu, au nom de son armée, réclamer la punition des attentats du 20 juin. Le 3 août, Petion, à la tête des coupables, et au nom de la population de Paris, osa sommer l'Assemblée législative de prononcer la déchéance de Louis. A leur arrivée dans la capitale, les Marseillais, venus pour détrôner le monarque constitutionnel, étaient, par les soins de Petion, accueillis comme des frères. « Cependant, dit un des historiens de la révolution, les conjurés se défiaient de sa niaise activité, de sa nullité; ils appréhendaient que les girondins n'abusassent de sa popularité pour paralyser ou modifier un mouvement beaucoup plus fort qu'ils ne le souhaitaient. » En effet, à la veille de ce mouvement, Petion, effrayé des chances qu'il pouvait entraîner, chercha à retenir les chefs de l'insurrection par l'assurance que la majorité de l'Assemblée prononcerait la déchéance du roi. Il alla jusqu'à dire à Chabot : « Malheur à vous, si on s'insurge! Je connais votre influence; mais j'ai aussi la mienne; et j'agirai contre vous. — Vous serez arrêté, répliqua Chabot; et on agira sans vous. » Les choses se passèrent comme l'avait dit Chabot; et tant que dura l'action du 10 août, Petion fut tenu en charte privée, à la mairie. Mais avant cette séquestration, il avait délivré à Mandat, commandant général de la garde parisienne, l'ordre de repousser la force par la force, en cas d'attaque du château. Pour faire disparaître cet ordre, on appela à l'hôtel de ville l'infortuné Mandat, qui, en arrivant, y fut tué d'un coup de pistolet tiré à bout portant : fouillé aussitôt, l'ordre fut trouvé dans sa poche, et remis à Petion. Aux massacres du 10 août succédèrent bientôt ceux du 2 septembre. Entouré, à la commune renouvelée, des ordonnateurs de ces crimes, Petion n'avait ni assez de fermeté dans le caractère ni assez d'énergie dans l'action pour s'y opposer avec succès; mais sa mémoire doit être à l'abri de tout soupçon de complicité. A la prison de la Force, on le vit même arracher de leur siége deux membres de la commune qui, revêtus de leur écharpe, faisaient l'office de juges-bourreaux. Ce ne fut, il est vrai, chez lui, qu'un acte isolé; après son départ, les massacres recommencèrent; l'indigne Santerre lui avait d'ailleurs refusé l'assistance de la force armée pour en arrêter le cours.

La perte de la popularité suivit de près, pour Petion, cet essai de résistance au système sanguinaire des vainqueurs du 10 août. Député du département d'Eure-et-Loir à la Convention nationale, il y obtint, le premier, le fauteuil de la présidence. Le zèle indiscret de Manuel, qui par une proposition que repoussa la Convention, voulait attribuer à cette présidence des honneurs presque souverains, fit de ce poste un écueil dangereux pour l'avenir de Petion. Ses envieux lui appliquèrent dès lors, comme un sceau de proscription, le sobriquet de *roi*. Pendant toute l'année 1792, la faveur populaire s'était attachée à lui de préférence à Robespierre lui-même : aussi, le dictateur en espoir, qui longtemps avait été lié avec Petion par la plus étroite amitié, était-il devenu son ennemi implacable. Dès l'ouverture de la Convention, rallié au parti des girondins, Petion fit décréter la mise en jugement de Louis XVI; dans les appels nominaux, il vota pour l'appel au peuple et pour la peine de mort avec sursis à l'exécution. Après la défection de Dumouriez, Robespierre attaqua Petion avec violence, comme ayant été le confident des desseins contre-révolutionnaires de ce

général; Petion n'opposa qu'une défense assez faible à cette perfide accusation, et dès ce moment il fut voué à la proscription, qui l'atteignit au 31 mai, avec tant d'autres victimes. Arrêté le 2 juin, quelques jours après, il parvint à s'évader, et se réunit, à Caen, aux autres réfugiés, qui essayèrent d'organiser une résistance départementale à l'oppression du parti vainqueur. Après la déroute de Vernon (juillet 1793), les proscrits passèrent en Bretagne, d'où ils se dispersèrent presque tous dans le midi. Petion arriva, avec Buzot et Barbaroux, jusqu'aux portes de Bordeaux; mais, cette ville s'étant déjà soumise aux décrets de la Convention, ils n'osèrent y pénétrer, et trouvèrent un asile dans la famille et chez les amis de Guadet, à Saint-Émilion. Après être restés cachés pendant plusieurs mois, la presque certitude d'être découverts les força de quitter leur retraite le 17 juin 1794. Quelques jours après, les corps de Petion et de Buzot, à moitié dévorés par les loups, furent trouvés dans un champ de blé, auprès de Saint-Émilion. On ignore s'ils s'étaient donné la mort ou si la faim ou la dent des bêtes féroces avaient terminé leur vie.

Petion a eu dans Mme de Genlis et dans Mme Roland deux apologistes déclarées; on peut croire qu'il fut doué d'heureuses qualités morales, et qu'il eut surtout en partage les vertus domestiques. Mais en temps de révolution, le meilleur homme du monde peut être un très-mauvais magistrat, et c'est ce qui arriva à Petion. Écrasé par le rôle que le hasard des circonstances l'avait appelé à remplir, son existence politique fut une calamité pour la France.

Les *Œuvres de Petion*, renfermant ses discours et quelques opuscules politiques, ont été publiées en 1793, 4 vol. in-8°. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec des additions.]

Regnault-Warin, *Vie de J. Petion, maire de Paris*; Bar-le-Duc, 1796, in-8°. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Thiers, Michelet, L. Blanc, *Hist. de la révol. franç.* — Lamartine, *Hist. des Girondins.* — Granier de Cassagnac, *Les Girondins*, t. II.

PETION (*Alexandre*), président de la république d'Haïti, né au Port-au-Prince, capitale de cette république, le 2 avril 1770, de Pascal Sabès, blanc, et de la dame Ursule, mulâtresse, mort dans la même ville, le 29 mars 1818. A dix-huit ans, il était soldat dans les chasseurs de la milice, et fit en 1790 de vains efforts pour sauver le colonel Mauduit-Duplessis des mains des *pompons rouges* ou *indépendants*, qui l'assassinèrent lâchement. Au mois d'août 1791, les hommes de couleur se soulevèrent pour l'obtention de leurs droits politiques. Pétion fut au nombre des *confédérés*, appellation qu'avaient prise les révoltés commandés par le mulâtre Beauvais. A la première rencontre, Pétion se fit remarquer entre tous par son courage et sa générosité. A la suite d'un congrès où il fut un des représentants de sa « classe », un traité de paix fut signé (11 octobre 1791). Mais de nouvelles luttes armées ne tardèrent pas à éclater dans la ville de Port-au-Prince; Pétion s'y signala comme officier d'artillerie, et à Bizoton, en décembre 1791, comme lieutenant du général André Rigaud. Pendant toute la durée de la guerre que la France eut à soutenir contre les Anglais, guidé par le brigadier général Montalembert, Pétion, comme commandant d'artillerie, se distingua en maintes occasions par des actes de courage. Sa prise du camp *La Coupe* (15 février 1798) entraîna l'évacuation de Port-au-Prince par les forces ennemies. Mais une rivalité déplorable venait de se faire jour entre les deux principaux chefs indigènes : le mulâtre André Rigaud et le nègre Toussaint-Louverture, le premier représentant la France et les principes de liberté, le second les Anglais et leurs auxiliaires, les émigrés. Entre ces deux hommes le choix de Pétion ne fut pas douteux; il abandonna Toussaint-Louverture, sous lequel il servait, et alla offrir spontanément son épée au général Rigaud (1799). Il participa aux principaux succès de son nouveau chef, battit Dessalines au Grand-Goave, prit la ville de Jacmel, y soutint un siége mémorable, et combattit jusqu'à la défaite complète du parti de Rigaud. Il s'embarqua alors pour la France (août 1800) et arriva à Paris le 20 janvier de l'année suivante, après avoir passé par Curaçao et la Guadeloupe, et avoir subi une captivité de deux mois sur les pontons de Portsmouth, où le jetèrent les Anglais, qui l'avaient fait prisonnier à l'entrée de la Manche.

La guerre contre Saint-Domingue ayant été décidée, le gouvernement consulaire, qui comptait beaucoup sur l'appui des officiers mulâtres et nègres, appela ceux qui se trouvaient en France sous les drapeaux de l'armée expéditionnaire. Pétion y entra comme adjudant commandant. A la suite de la soumission de Toussaint-Louverture (mai 1802), Pétion fut chargé de pacifier les hauteurs des Verrettes et de l'Archaïe (septembre 1802), et de soumettre Jasmin, Sansouci, Petit-Noël et Macaya, indomptables Africains qui, dans les mornes du nord, luttaient encore et persistaient à ne point déposer les armes. Cependant la population indigène de Saint-Domingue commençait à s'apercevoir que, sous des semblants de pacification, l'expédition française n'avait d'autre but que de réédifier l'ancien régime, quand on y apprit, par des fugitifs échappés des frégates transformées en prisons, que l'esclavage avait été rétabli à la Guadeloupe sur des monceaux de cadavres. A cette terrible nouvelle, Pétion donna le signal de la révolte (13 octobre 1802). A la tête de cinq cent cinquante hommes il marche contre le principal poste français du Haut-du-Cap, le cerne, le fait désarmer et sauve quatorze canonniers que les siens voulaient égorger. L'armée des *indépendants* est formée. Les généraux Geffrard, Clerveaux, Christophe vinrent se joindre à Pétion, qui, tou-

jours plein d'abnégation, céda au dernier le commandement de l'insurrection. Dégoûté pourtant de servir sous ce noir hypocrite et féroce, il ne tarda pas à aller se placer sous les ordres de Dessalines, qui, après lui avoir vainement offert le commandement en chef de l'armée, le nomma général, commandant de l'ouest de Saint-Domingue. C'est pendant qu'il occupait ce poste qu'il répondit au général Lavalette, qui lui proposait une amnistie générale, la conservation des grades et la promesse du non-rétablissement de l'esclavage : « Il est trop tard, nous avons résolu de vivre libres et indépendants ou de mourir. » Sa tête est mise à prix par Rochambeau pour cinq cents portugaises, mais il ne continue pas moins son œuvre de délivrance : il bat le général Keerverseau dans la plaine de Mirebalais (mai 1803), rallie les débris des corps des généraux Gabart et Cangé, mis en déroute par Lavalette, et entre le 16 octobre 1803 au Port-au-Prince après un siége au succès duquel il avait le plus contribué. Le 4 décembre 1803, les débris de l'armée de Saint-Domingue évacuaient cette île, et le même jour le drapeau de l'indépendance flottait sur le Môle Saint-Nicolas. Après la mort de Dessalines (*voy.* ce nom), Christophe, qui avait été nommé chef provisoire du gouvernement, arbora dans le nord le drapeau de la guerre civile, pendant que dans l'ouest, au Port-au-Prince, on proclamait la république (27 décembre 1806). Pétion fut chargé par l'assemblée d'aller combattre Christophe; mais il perdit contre lui, le 1er janvier 1807, la bataille de Sibert. Deux mois après (10 mars) le sénat nommait Pétion président de la république d'Haïti. Des conspirations nombreuses contre sa personne et contre son gouvernement le forcèrent bientôt de dissoudre le sénat et de régner en dictateur. La guerre fratricide de Christophe, marquée par des alternatives de succès et de revers pour Pétion, continuait encore quand arriva de France en Haïti (avril 1810) l'ancien rival de Toussaint-Louverture, le général André Rigaud. Pétion accueillit son compagnon d'armes comme un frère; mais celui-ci ne voulut pas rester sur le second plan : profitant de l'influence qu'il exerçait sur les populations du département du Sud, dont le commandement lui avait été confié, il se déclara indépendant et opéra une scission qui eût pu tuer la jeune république, sans la sage prudence de Pétion, qui évita toujours de commencer une autre guerre civile. Il fut l'année suivante réélu président par un sénat composé de cinq membres tout à sa dévotion.

A part le siége de Port-au-Prince, que Pétion soutint victorieusement contre Christophe en 1812, et la réunion du Sud à la république après la mort de Rigaud, rien de saillant n'apparait plus dans la vie politique de Pétion, qui mourut le 29 mars 1818, d'une fièvre putride et maligne.

MELVIL-BLONCOURT.

Saint-Remy, *Pétion et Haïti*; Paris, 1854-1858, 5 vol. in-12. — B. Ardouin, *Études sur Haïti*; Paris, 1853-1861, 10 vol. in-8°. — Madion, *Histoire d'Haïti*; Port-au-Prince, 1850, 3 vol. in-8°.

PETIS (*François*), orientaliste français, né en 1622, mort à Paris, le 4 novembre 1695. Il exerça depuis 1652 la charge de secrétaire interprète du roi pour les langues turque et arabe, et écrivit : *L'Histoire du grand Genghiz-Can, premier empereur des Mogols et Tartares*; Paris, 1710, in-12; l'auteur travailla dix ans à cet ouvrage, assez exact, écrit avec concision, et pour lequel il consulta surtout Mirkhond, Fahdhl-Allah et Nisarvi; il avait entrepris ce travail à la demande de Colbert; — *Dictionnaire turc-français et français-turc*; — *Catalogue raisonné de tous les manuscrits turcs et persans de la Bibliothèque du roi.*

Quérard, *La France littéraire.*

PETIS DE LA CROIX (*François*), orientaliste français, fils du précédent, né à Paris, en 1653, mort dans cette ville, le 4 décembre 1713. Envoyé en 1670 par Colbert dans le Levant, pour se perfectionner dans la connaissance des langues et des usages de l'Orient, il passa trois ans et demi à Alep, se rendit ensuite, en 1674, par Bagdad et Bassorah à Ispahan, où il étudia la langue et la littérature des Persans, ainsi que leurs mœurs et coutumes. Après avoir visité l'Asie Mineure dans l'été de 1676, il arriva en décembre de la même année à Constantinople, où il demeura quatre ans, pour se pénétrer entièrement des usages diplomatiques de l'Orient. De retour en 1680 à Paris, où il avait envoyé précédemment un grand nombre de manuscrits et d'objets de curiosité recueillis pendant son voyage, et qui furent placés à la Bibliothèque du roi, il fut en 1682 nommé secrétaire interprète pour les langues orientales, au département de la marine. Il rendit pendant les années suivantes des services signalés dans les affaires que la France eut à traiter avec la Porte, l'empereur du Maroc, le dey d'Alger et les États barbaresques; les devoirs de sa charge l'obligèrent à plusieurs reprises de se rendre dans ces divers pays de la côte d'Afrique. Nommé en 1692 professeur d'arabe au Collége royal, il succéda en 1695 à son père dans l'emploi de secrétaire interprète du roi. Outre l'arabe, le turc, le tartare et le persan, il savait le cophte et l'arménien. Il est l'auteur de la traduction persane de l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*, qui fut présentée en 1708 au schah de Perse.

On a de Petis de la Croix : *Histoire de la sultane de Perse et des visirs*, contes turcs, traduits de Chéikh-Zadeh; Paris, 1707, in-12; — *Les mille et un Jours, contes persans*; Paris, 1710-1712, 5 vol. in-12; — *Histoire de Timur-Bec*, traduite du persan de Cherif Eddyn Ali Yezdi; Paris, 1722, 4 vol. in-12. Petis avait écrit la *Relation de son Voyage en Syrie et en Perse de* 1670 à 1680; un *Extrait* en a paru dans le *Magasin encyclopédique* (année 1808); il a été de nouveau publié par Langlès, à la suite

de la *Relation de Dourry-Effendi*; Paris, 1810. Petis a laissé en manuscrit les ouvrages suivants, dont les six derniers sont conservés à la Bibliothèque impériale de Paris : *État de la Perse*; *Dictionnaire arménien et latin*; *Jérusalem ancienne et moderne*; *Relation de la haute Éthiopie*; *l'Égypte ancienne et moderne*; *Histoire des antiquités d'Égypte*; *Mémoire sur l'Église grecque et sur les révolutions de Tunis*; une traduction de *La Vérité de la religion chrétienne* de l'arménien de P. Piromale; etc.

Goujet, *Mémoire sur le Collège royal*. — Quérard, *La France littéraire*.

PETIS DE LA CROIX (*Alexandre-Louis-Marie*), orientaliste français, fils du précédent, né à Paris, le 10 février 1698, mort le 6 novembre 1751. Après avoir passé six ans à Constantinople, en Syrie et en Grèce, il fut admis en 1721 à exercer la charge de secrétaire interprète du roi, qui lui était revenue par survivance à la mort de son père. Nommé plus tard aussi interprète à la Bibliothèque royale, il obtint en 1744 la chaire d'arabe au Collége royal. On a de lui : *Canon du sultan Suléiman II, ou état politique et militaire tiré des archives des princes ottomans, traduit du turc*; Paris, 1728, in-12; — *Lettres critiques de Hadgi Mohammed-Effendi, traduites du turc par Ahmed Frengui, renégat flamand*; Paris, 1735, in-12; ces noms d'auteur et de traducteur ne sont que fictifs; l'ouvrage, qui contient des détails sur les mœurs et usages de l'Orient, est bien de Petis; — plusieurs traductions d'ouvrages arabes, et une *Relation de voyage dans le Levant*, restés en manuscrit.

Goujet, *Mémoire sur le Collège royal*. — Quérard, *La France littéraire*.

PETIT (*Jean*), théologien et publiciste français, célèbre par son plaidoyer en faveur du tyrannicide, né vers 1360, mort le 15 juillet 1411. Il était natif du pays de Caux. Vers 1388, après avoir étudié en droit civil et canon, il devint licencié *in utroque* et docteur en théologie. De 1388 à 1392, il composa divers morceaux de littérature, la plupart en vers français. Ces petits poëmes, peu connus jusqu'à ce jour, se conservent dans un manuscrit original et contemporain, à la Bibliothèque impériale (Supplément français, 540; 3). Ils ont pour titres · *La Disputoison des pastourelles*; *le Champ d'or*; *le Miracle de Basqueville*, et *la Complainte de l'Église* (1). Sous des dénominations assez décevantes au premier abord, ces opuscules roulent uniformément sur des matières théologiques. Mais les éléments les plus dissemblables, et qu'on ne s'attendrait pas à voir réunis, s'y confondent, ainsi que dans beaucoup d'œuvres morales ou religieuses de la même période.

(1) On trouve au f° 31, v°, de ce manuscrit : *Hore de conceptione beate Marie Virginis* (prière liturgique), *quas composuit Magister Johannes* PARVI, *doctor*. *La Vie de S. Léonard*, en vers (*ibid.*, fol. 104-108), sans nom d'auteur, paraît être également de Jean Petit.

Après s'être fait une réputation par des compositions en langue vulgaire, Jean Petit l'étendit par la pratique de l'art oratoire, qu'il exerça dans la double carrière du droit et de l'Église. Il s'associa, parmi les ordres mendiants, à celui des cordeliers, qui partageait avec les jacobins le ministère de la prédication. Il devint aussi avocat au parlement, et de même que plusieurs de ses confrères, il ne s'astreignit point à la discipline de sa règle. Il habitait, à Paris, le collége des Trésoriers près la Sorbonne, où il se faisait servir par un clerc ou disciple. Son talent de parole se reflète dans les écrits qu'il nous a laissés. Il était rude, inégal (1), *venteux* (comme dit un de ses juges), original, plein de fougue, de verve et d'imprévu. Son caractère moral ne paraît pas avoir été celui du *vir bonus dicendi peritus*. Jean Gerson, conseiller de Philippe le Hardi, puis de Jean sans Peur, se prononça contre la politique bourguignonne. Il paya cette noble indépendance par la perte de ses emplois : il fut destitué et eut pour successeur Jean Petit, dont la conscience était plus facile. C'est ainsi que Jean Petit entra, en 1405, au service du duc de Bourgogne. Il fut d'abord avocat consultant de ce prince, puis son pensionnaire, maître des requêtes, enfin conseiller intime.

Jean sans Peur, qui avait fait assassiner son cousin Louis, duc d'Orléans, convoqua, le 8 mars 1408, une grande assemblée : là il résolut de faire plaider publiquement qu'en agissant ainsi il s'était conduit en bon chrétien, et qu'il avait bien mérité de Dieu, du roi et des hommes. Petit fut chargé de cette tâche difficile. La harangue qu'il prononça en cette occasion se lit dans la chronique de Monstrelet (2). Ce paradoxe, violent quant au fond, très-souvent naïf ou bouffon pour la forme, perd beaucoup de son importance lorsqu'on considère les circonstances au milieu desquelles il se produisit. Petit, en 1406, touchait annuellement 20 francs de gages sur le trésor du duc de Bourgogne. Sa pension s'éleva, un peu plus tard à 100 francs, puis à 150. Après le meurtre, elle fut doublée par le duc, et pendant la période des plaidoyers pour la justification, le juriste fut comblé de gratifications extraordinaires. Ainsi se démontre la vénalité de Jean Petit, auteur de l'apologie du tyrannicide (3).

(1) Eloquens sed *ventosus*. Quétif, *Scriptores ord. prædicatorum*, 1719, in-fol., p. 784.

(2) Les invectives principales et les plus singulières dirigées par Petit contre Louis, duc d'Orléans, consistent à l'accuser de sorcellerie. Or si l'on en croyait Simon de *Phares* (*voyez* ce nom), astrologue du quinzième siècle et historiographe des astrologues, Petit lui-même aurait usé d'un art très-analogue à la nécromancie. « Maistre Jehan Petit, » dit Simon de Phares, « docteur en théologie et *grand astrologien*, prognostica les grandes gellées qui furent l'an mil 407 et aussi de la guerre de Liége (1408) » (ms. 1357, f° 242).

(3) Des comptes authentiques nous font connaître, d'une part, les sommes que le duc fit payer à chacun des dix-huit assassins embrigadés par R. d'Octonville. D'autres documents nous instruisent des libéralités offertes à chacun des avocats employés pour la *justification*.

De 1405 à 1407, Petit prit part, avec beaucoup d'éclat et de succès, aux querelles théologiques et politiques que suscita le schisme pontifical. On lui attribue l'origine ou l'initiative d'une institution touchante et respectable, c'est celle qui accorde aux condamnés à mort les dernières consolations religieuses (1). Poursuivi et inquiété pour sa doctrine, il s'attacha plus étroitement encore au duc de Bourgogne, et se réfugia sur les terres de son protecteur, qu'il ne quitta plus. « Il mourut, dit Monstrelet, en la ville de Hesdin, dedans l'*Ostel* [ou maison dite] *de l'Ospital*, que lui avoit donné le duc de Bourgogne avecques autres grandes pensions, et fut enterré en l'église des frères mineurs (cordeliers), oudit lieu de Hesdin. » Après sa mort, ses biens ne furent point dévolus à son ordre, conformément au droit qui régissait les religieux : ils firent retour à sa famille selon le sang, ou famille naturelle, et à ses héritiers temporels (2). A. V—T.

Mémoires de Banyn, manusc. 872 de l'Institut. — Labarre, *Mémoires de Bourgogne*, 1729, in-4° (table). — Wadding, *Annales Minorum*, 1734, in-fol., t. IX, page 343, § XIX. — Monstrelet, édition d'Arcq; *Religieux de Saint-Denis*, éd. Bellaguet. — Bulæus, *Historia univers. par.*, t. V, p. 120, etc. — Vallet de Viriville, *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1er juin 1859, page 118. — *Magasin de librairie*, 1859, p. 268 et s. — *Chronique de Cousinot*, etc. (à la table). — Kervyn de Lettenhove, *Jean sans Peur et l'Apologie du tyrannicide*, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*; Bruxelles, 1861, in-8°, 2e série, tome XI, n° 5, etc., etc.

PETIT (*Samuel*), orientaliste français, né le 25 décembre 1594, à Nîmes, où il est mort, le 12 décembre 1643. Issu d'une famille noble, originaire de Paris, il était fils d'un ministre réformé; destiné à suivre la même carrière, il se rendit à Genève, où il s'appliqua avec une ardeur extrême à apprendre les langues orientales, l'hébreu surtout, qui lui devint aussi familier que le français. Admis à dix-sept ans aux fonctions pastorales (1614) et attaché à l'église de Nîmes, il fut nommé en 1615 professeur de grec au collége des arts de cette ville, et en devint en 1627 principal. L'excès du travail l'épuisa, et il mourut à quarante-neuf ans, d'une fièvre éthique. Petit jouit dans le monde savant d'une réputation immense que lui avait méritée l'étendue de son savoir. Il entretenait des rapports fréquents avec la plupart des lettrés de son temps, tels que Peiresc, Selden, Vossius, Gassendi, Turretin, Bochart, Gronovius, etc. Le pape Urbain VIII, qui voulait le charger de remettre en ordre les manuscrits du Vatican, lui dépêcha exprès le cardinal Bagni afin de l'emmener à Rome; l'Académie de Franeker lui offrit, à la recommandation de Saumaise, la chaire de théologie. Sans ambition, d'un caractère doux et paisible, il refusa de jamais quitter sa ville natale. On a de lui : *Miscellaneorum lib. IX;* Paris, 1630, in-4°; — *Eclogæ chronologicæ ;* Paris, 1632, in-4°; réimpr. en partie dans le *Thesaurus* de Grævius (t. VIII) et celui de Gronovius (t. IX); — *Variarum lectionum lib. IV in Ecclesiæ utriusque fœderis scriptores;* Paris, 1633, in-4°, et dans le t. IX des *Critici sacri;* — *Leges atticæ*; Paris, 1635, in-fol.; — *Observationum lib. III;* Paris, 1641, in-4°; — *Diatribe de jure principum edictis Ecclesiæ quæsito nec armis vindicato;* Amsterdam, 1649, in-8°; — *Traité touchant la réunion des chrétiens;* Paris, 1670, in-12 : l'original latin s'est perdu; — *Commentarius in canonem paschalem*, inséré par J.-A. Fabricius dans les *Opera* de Saint-Hippolyte (1718, in-fol.). Selon le témoignage de Huet, ce savant avait un grand fonds de littérature ancienne, mais son génie était fort borné. Ses ouvrages, il est vrai, contiennent en trop grand nombre des détails minutieux ou inutiles, et il n'est pas toujours heureux dans ses conjectures; mais on ne peut que louer sa vaste érudition, sa critique saine en général, et la clarté de son style.

Baillet, *Jugem. des savants*. — Colomiés, *Gallia orientalis*. — Chaufepié, *Nouv. dict hist.* — Haag frères, *La France protestante*.

PETIT (*Jean*), astrologue français, né à Paris, à la fin du seizième siècle. Il se rendit fameux par ses prédictions qu'il débitait à bon marché, au peuple, en de petits livres ou almanachs. Comme Mauregard, il fut poursuivi par la justice, et mourut sans doute en prison. Son nom demeura longtemps célèbre; une mazarinade le cite encore avec éloge en 1649; Furetière s'en souvint dans le *Roman bourgeois*, et l'*Histoire comique de Francion* le mentionne en ces termes : « Quand nous étions à Paris, n'as-tu pas leu l'almanach de Jean Petit, Parisien, et celui de Larivay le jeune, Troyen ? » Ce Larivey, autre astrologue connu de ces temps, n'est point l'auteur des comédies, et l'on est d'autant plus porté à les confondre qu'ils portent le même prénom. L. L.

Rencontre et Naufrage de trois astrologues judiciaires, etc... ; Paris, Mestais, 1634. — *Catastrophe burlesque sur l'enlèvement du roi;* 1649. — *Variétés hist. et littér.*, rev. et annot. par Ed. Fournier, t. II, p. 294.

PETIT (*Louis*), poëte français, mort en 1693, à Rouen, sa ville natale, dans un âge avancé. Il était receveur général des domaines et bois du roi. Il vécut dans l'intimité des let-

(1) Simon de la Mothe, religieux célestin, s'exprime ainsi dans son *Histoire de Marcoussis*, manuscrite. Il raconte qu'en 1409 Montaigu marcha, sans confesseur, à l'échafaud; puis il ajoute : « La coustume de donner des confesseurs aux criminels, pour les assister au supplice, n'estoit point encore bien en usage... Ceste faveur ne leur fut premièrement accordée qu'en un échiquier (parlement) qui se tint en Normandie, à la poursuite et à l'instance d'un docteur nommé Jean Petit, qui y harangua puissamment pour obtenir cette grâce, qui depuis fut confirmée aux criminels des autres provinces par l'autorité royale de Charles VI. Ce docteur... avoit entrepris autrefois une harangue scandaleuse pour justifier le crime du duc de Bourgogne contre le duc d'Orléans. » Ms. de l'an 1682, communiqué par un possesseur, M. J. Pichon, bibliophile.

(2) Quétif et Échard répugnent à admettre dans leur corps et sous leur robe Jean Petit, et contestent la *régularité* de ce religieux.

très de son temps, fit imprimer à Rouen plusieurs comédies de P. Corneille, et fut un des hôtes les plus assidus de l'hôtel Rambouillet; le duc de Saint-Aignan lui écrivait souvent et le qualifiait de *confrère en Apollon*. On a de lui : *Discours satiriques et moraux, ou satires générales en vers* (Rouen, 1686, in-12); « Ma muse chante assez uniment, a-t-il dit de lui-même; elle a un peu de facilité : je pense que c'est tout ce qu'elle a de bon; » — *Dialogues satiriques et moraux, en prose* (ibid., 1686, in-12).

Goujet, *Bibl. françoise*, XVIII, 272.

PETIT (*Pierre*), mathématicien et physicien français, né le 31 décembre 1598, à Montluçon, mort le 20 août 1677, à Lagny-sur-Marne. Né avec un goût décidé pour les mathématiques et pour la physique, il en fit, dès sa jeunesse, une étude particulière. Cependant, pour ne pas contrarier les vues de ses parents, il accepta, dans le partage qu'ils firent, en 1626, de leurs biens entre leurs enfants, la charge de contrôleur en l'élection de Montluçon, que son père résigna en sa faveur. Il s'en démit après la mort de celui-ci (1633) et vint à Paris. Recommandé au cardinal de Richelieu, Petit, revêtu bientôt des titres de commissaire provincial d'artillerie et d'ingénieur du roi, fut chargé par le ministre de visiter tous les ports de France et d'Italie. Un acte passé par lui à Tours, le 8 mai 1642, constate qu'il était conseiller du roi, son ingénieur et son géographe. Il fut depuis intendant général des fortifications de France. Il prit part aux discussions qui s'élevèrent entre le P. Mersenne, Fermat et d'autres savants, au sujet de la *Dioptrique* de Descartes, qui apprit avec joie que Petit goûtait aussi sa métaphysique et se déclarait entièrement pour ses opinions. Petit se lia d'amitié avec Pascal, et fit avec lui en 1646 et en 1647 les expériences sur le vide que Torricelli avait déjà faites en Italie et qu'ils poussèrent bien plus loin que ce dernier. Il se retira plus tard à Lagny-sur-Marne, où l'une de ses filles mourut religieuse du couvent des Bernardines. Ses principaux ouvrages sont : *Discours chronologiques*; Paris, 1636, in-4°; — *L'Usage ou le moyen de pratiquer par une règle toutes les opérations du compas de proportion*; Paris, 1634, in-8°; — *Observations touchant le vuide*; Paris, 1647, in-4°; — *Discours touchant les remèdes qu'on peut apporter à la rivière de Seine, dans Paris*; 1658, in-4°; — *Dissertation sur la nature des comètes*; Paris, 1665, in-4°; — *Lettre touchant le jour auquel on doit celébrer la fête de Pâques*; Paris, 1666, in-4°; — *Dissertation sur la nature du chaud et du froid*; Paris, 1671, in-12, à la suite de laquelle on trouve la description du cylindre arithmétique inventé par Petit, à qui l'on doit encore diverses machines, une entre autres dont Cassini faisait grand cas, et qui était destinée à mesurer le diamètre des astres. H. F.

Niceron, *Mém.*, t. XLII. — Ad. Baillet, *Vie de Descartes*. — Chaufepié, *Dictionn.* — Le Clerc, *Biblioth. de Richelet*. — Moréri, *Dict. hist.*

PETIT (*Antoine*), sieur de LA GARENNE, théologien français, né le 4 mai 1616, à Caen, mort le 10 novembre 1676. Pourvu à seize ans d'une prébende, il la résigna à un de ses amis pour se livrer au ministère de la prédication. Ses liaisons avec quelques personnes d'opinions un peu hardies l'ayant fait interdire par l'évêque de son diocèse, il se retira chez les pères de l'Oratoire. On a de lui divers ouvrages de théologie, dont le savant Huet a parlé avec de grands éloges.

Huet, *Origines de Caen*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

PETIT (*Pierre*), savant littérateur français, né en 1617, à Paris, où il est mort, le 12 décembre 1687. Il étudia la médecine et fut reçu docteur à Montpellier. Dans la suite il s'attacha entièrement aux belles-lettres, surveilla l'éducation des enfants du président de Lamoignon, et passa dans la maison du président Nicolaï, qui voulut l'avoir auprès de lui en qualité d'homme de lettres. « Il écrivait avec facilité, dit Niceron, et ses meilleurs ouvrages ne lui ont coûté que fort peu de temps. » Il était très-versé dans la lecture des auteurs grecs et latins; ses poésies, composées avec un certain art, ont eu l'approbation de Santeul, et, dans ses écrits philosophiques, il s'est toujours rangé au sentiment d'Aristote contre Descartes. Nous citerons de Petit: *De motu animalium spontaneo*; Paris, 1660, in-8°; — *De lacrymis lib. III*; Paris, 1661, in-8°; — *Vita Gabrielis Magdeleneti*, à la tête des poésies latines de cet auteur (1662); — *De ignis et lucis natura*; Paris, 1663, in-4°, suivi d'une *Défense*; — *De extensione animæ et rerum incorporearum natura*; Paris, 1665, in-8° : contre de La Chambre, qui y répondit; — *De nova curandorum morborum ratione per transfusionem sanguinis*; Paris, 1667, in-4°; il rejette absolument cette méthode; — *Cynogamia, sive de Cratetis et Hipparches amoribus*; Paris, 1677, in-8° : poëme latin rempli de beaux endroits; — *Miscellaneorum observationum lib. IV*; Utrecht, 1683, in-8°; — *Selectorum poematum lib. II; accessit dissertatio de Furore poetico*; Paris, 1683, in-8°; — *Thea Sinensis*; Paris, 1685, in-8°: poëme d'environ mille vers qui le fit admettre dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue; — *De Amazonibus*; Paris, 1685, in-12; Amsterdam, 1687, in-12; trad. en français (*Traité historique des Amazones*; Leyde, 1718, 2 tom. in-8°) : « C'est dommage, dit le *Journal littéraire* de La Haye, qu'on n'y voie pas le savoir accompagné de cet esprit philosophique qui seul fait mettre en œuvre, comme il faut, les trésors que la lecture fournit à la memoire; » — *De Sibylla lib. III*; Leipzig, 1686, in-8°; — *De natura et moribus anthropophagorum*; Utrecht, 1688, in-8°; — *Homeri Nepenthes*; ibid., 1689, in-8°; — *In III priores Aretæi*

lib. commentarii; Londres, 1726, in-4°. Un grand nombre d'ouvrages de Petit n'ont pas vu le jour.

Journal des Savants, 12 janv. 1688 et 18 avril 1689. — Nicaise (Abbé). *Éloge*, à la tête d'*Homeri Nepenthes*. — Maittaire, *De Pettiti vita*, à la tête des *Comm.* sur Arétée. — Baillet, *Jugem. des Savants*. — Gui Patin, *Lettres*, I. — *Menagiana*, II. — Niceron, *Mémoires*, XI et XX. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

PETIT (*Marie*), fameuse aventurière, née à Moulins, en 1665, morte vers 1720. Elle paraît avoir été le fruit des amours d'un avocat et d'une blanchisseuse, et possédait une certaine éducation, de l'esprit et une grande beauté. Quand et pourquoi vint-elle à Paris? on l'ignore. Elle y tenait en 1702 une maison de jeu, rue Mazarine. Elle se lia avec un négociant de Marseille, Jean-Baptiste Fabre (1), qu'elle s'engagea par écrit à suivre partout où il irait. Fabre ayant été nommé envoyé extraordinaire à la cour de Perse, Marie fournit les frais du voyage, et, déguisée en homme, elle s'embarqua avec lui à Toulon (2 mars 1705). Ils descendirent à Alexandrette, gagnèrent Alep (17 avril); mais, à l'instigation du consul de France J.-P. Blanc, qui lui-même obéissait aux ordres du comte de Ferriol, ambassadeur de France en Turquie, le pacha d'Alep arrêta les voyageurs. Après de nombreuses et vaines protestations, Fabre et sa compagne, abandonnant leur suite et leurs bagages, s'enfuirent clandestinement et vinrent à Constantinople, où Fabre prit le parti de se placer sous la protection de l'ambassadeur persan. Avec cette aide, il put atteindre Erivan, mais là Fabre mourut subitement (28 août 1706) (2). Marie ne perdit pas courage et résolut d'accomplir la mission de son amant. A force de démarches, elle fit venir de Syrie et de Grèce ses gens et les présents destinés au schah. Une rixe sanglante, provoquée à Érivan par l'imprudence du jésuite Monnier, compromit la vie de tous les Français résidant dans l'Arménie persane. Marie calma l'orage avec l'adresse et l'énergie d'un diplomate consommé. Le schah Husséin, désireux de connaître une femme aussi remarquable, ordonna qu'elle lui fût présentée; mais arrivée à Tauris, Marie y rencontra Michel, un des secrétaires du comte de Ferriol, qui, séduisant son escorte, lui enleva les lettres de créance de Fabre et les présents royaux. Il ne put pourtant parvenir jusqu'au schah, qui persista à ne recevoir que la compagne de Fabre. Elle partit, comblée de riches cadeaux, et séjourna quelque temps en Géorgie, où l'accueil le plus flatteur lui fut également fait. A Constantinople, le comte de Ferriol l'hébergea chez lui; et elle consentit à donner à Michel des renseignements et des recommandations utiles pour le succès de sa mission: aussi fut-elle étrangement surprise en débarquant à Marseille (8 février 1709) d'être mise en jugement pour avoir usurpé de faux titres, volé les présents destinés au schah, embrassé le mahométisme, causé la mort de plusieurs Français, insulté les PP. jésuites, enfin scandalisé l'Orient par ses mœurs. Ce procès (Michel et le P. Monnier étaient au premier rang des accusateurs), qui entraînait la peine capitale, instruit devant l'amirauté de Marseille, traîna en longueur. Ferriol fut destitué en 1711; alors la veuve Fabre vint tout à coup dévoiler les intrigues de l'ambassade de Constantinople et déposer en faveur de Marie, qui fut rendue à la liberté après une détention de quatre années. Elle fut remboursée d'une partie des sommes qu'elle avait avancées à Fabre, mais sa santé était ruinée. Durant sa détention, Marie avait rédigé ses mémoires, qui contenaient des détails curieux et piquants. Elle en confia la révision à Le Sage (l'auteur de *Gil-Blas*); mais il fallait révéler tant de scandales, attaquer tant d'abus, incriminer tant de gens haut placés, que Le Sage recula devant l'œuvre, et fit intervenir le comte de Pontchartrain, qui défendit la publication de l'ouvrage; ces mémoires sont perdus aujourd'hui. On ignore le lieu et l'époque de la mort de leur auteur. A. DE L.

(1) La femme de ce Fabre avait été enlevée par le comte de Ferriol, et vivait alors à Constantinople dans le palais de cet ambassadeur. Ce diplomate avait un autre sujet de haine contre Fabre: il avait présenté pour la mission de Perse un de ses secrétaires nommé Michel, et Fabre avait été préféré.

(2) On soupçonna cette mort le résultat d'un empoisonnement.

Relation du voyage en Perse de Michel (man. de la Bibl. impériale). — Louis Robin, *Hist. de l'ambassade de Perse de MM. Fabre et Michel, pendant les années 1705-1709.*

PETIT (*François* POURFOUR DU), savant médecin français, né le 24 juin 1664, à Paris, où il est mort, le 18 juin 1741. Ses parents étaient commerçants. Un défaut presque absolu de mémoire l'empêcha de faire de bonnes études; mais la philosophie eut tant d'attrait pour lui qu'elle devint pendant toute sa vie le principal objet de son application. Après avoir passé trois années à Montpellier, il fut reçu docteur en médecine (1690) et revint à Paris, où il cultiva en même temps l'anatomie, la botanique et la chimie. De 1693 à 1697 il servit en qualité de médecin à l'armée de Flandre, et donna des preuves de zèle et de capacité dans les hôpitaux de Mons, de Namur et de Dinant, où il était employé. La guerre de la succession d'Espagne le ramena dans les Pays-Bas et il y resta jusqu'en 1713. Admis en 1722 dans l'Académie des sciences, il y obtint en 1725 la place de pensionnaire anatomiste. Petit (il n'a été connu que sous ce nom) s'occupa principalement des maladies de l'œil et du mécanisme de la vision: il avait imaginé, sous le nom d'*ophthalmomètre*, un instrument fort ingénieux pour mesurer les diverses parties de l'œil. Outre les nombreux mémoires qu'il a communiqués au recueil de l'Académie des sciences, on cite de lui: *Trois lettres d'un médecin des hôpitaux du roi* (Namur, 1710, in-4°), relatives à un nouveau

système du cerveau; et *Dissertation sur une méthode de faire l'opération de la cataracte* (Paris, 1727, in-12).

Matran, *Eloges*. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

PETIT (*Paul*), poète français, né le 21 janvier 1671, à Dijon, où il est mort, le 3 septembre 1734. Il était licencié de Sorbonne. On lui doit plusieurs pièces de vers, des divertissements et un *Virgile en patois bourguignon* (Dijon, 1718-1719, in-12); il n'y a que les deux premiers livres de *l'Enéide*.

Papillon, *Auteurs de Bourgogne*.

PETIT (*Jean-Louis*), célèbre chirurgien français, né le 13 mars 1674, à Paris, où il est mort, le 20 avril 1750. Sa vie fut consacrée à la science dès sa plus tendre jeunesse. Encore enfant il montra un goût particulier pour l'anatomie : c'était une véritable passion chez lui, et lorsqu'il fut admis à suivre les leçons du célèbre Littre, il devint en peu de temps son prosecteur et son répétiteur. Tout en faisant son apprentissage chez un chirurgien, selon la coutume du temps, il suivit les leçons cliniques de Maréchal, à la Charité. Employé comme chirurgien militaire à l'âge de vingt-deux ans, il profita de tous ses moments de loisir pour se livrer à l'enseignement de l'anatomie; puis, après huit ans de service, dans lequel il acquit une grande connaissance de l'art, il revint, en 1700, à Paris, prendre le titre de maître en chirurgie, et s'y établir définitivement. Là, commencent sa réputation de professeur et de savant, et cette carrière de travail et de lutte à laquelle sa prodigieuse activité ne fit jamais défaut. Outre les cours d'anatomie et d'opérations qu'il faisait aux écoles de médecine, on le voit établir chez lui un enseignement particulier, où il eut pour auditeurs les chirurgiens les plus remarquables de son époque, qui propagèrent au loin ses préceptes et ses doctrines. Comme praticien, Petit jouit d'un immense succès, auquel les critiques passionnées dont il fut l'objet ne portèrent point d'obstacle. Il fut l'un des fondateurs de la célèbre Académie de chirurgie (1731) qui a tant contribué aux progrès de la science et de l'art, et qui a relevé la chirurgie au niveau qu'elle devait occuper. Membre de l'Académie des sciences (1715) et de la Société royale de Londres, il devint démonstrateur royal aux écoles de chirurgie et censeur pour les livres consacrés à cet art. Aucun homme jusqu'à Desault n'exerça une si puissante influence. On l'appelait dans toutes les maladies graves, et peu d'opérations délicates étaient exécutées sans qu'il y fût présent. « Les services qu'il rendit à la chirurgie sont immenses, dit Bégin. On lui doit un tourniquet, construit sur des principes rationnels, pour suspendre le cours du sang dans les artères. Ses recherches relatives au mécanisme suivant lequel s'arrêtent les hémorrhagies ont été confirmées par les expériences les plus récentes. Il a présenté de judicieuses considérations sur les tumeurs formées par la rétention de la bile dans la vésicule biliaire. Il imagina, pour extraire les corps étrangers de l'œsophage, une sorte de chaîne formée par des anneaux de fil de fer, qui est quelquefois utile. »

La collection des travaux de l'Académie de chirurgie et celle de l'Académie des sciences renferment plus de quarante mémoires de J.-L. Petit, tous d'un haut intérêt sur divers points de physiologie et surtout de pathologie chirurgicale. On a encore de lui : *L'Art de guérir les maladies des os*; Paris, 1705, in-12; trad. en allemand, et réimpr. sous ce titre : *Traité des maladies des os* (Paris, 1723, 2 vol. in-12); ce livre fut l'objet des attaques les plus vives et les plus injustes; les ruptures du tendon d'Achille y sont pour la première fois étudiées avec exactitude, et l'on n'a ajouté que peu de chose à l'appareil proposé par l'auteur pour les guérir; — *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent;* Paris, 1774, 1780, 1790, 3 vol. in-8°, pl. : cet ouvrage posthume, publié par Lesné, et auquel les traités classiques ne cessent de faire des emprunts, est encore, après un siècle, à la hauteur de la science, tant pour l'exactitude des descriptions que pour les affections des os. On a publié en 1837 un recueil des *Œuvres* de J.-L. Petit (Limoges, in-8°). [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Grandjean de Fouchy, *Éloges*. — Louis, dans les *Mém. de l'Acad. de chir.*, II, 61. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine*. — L.-J. Begin, dans la *Biogr. med.*

PETIT (*Louis*), fils du précédent, né le 28 mai 1710, à Paris, où il mourut, le 19 août 1737. Élève de son père, il suivit la même carrière et fut reçu en 1730 maître en chirurgie. Il prit part aux campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin. En 1732 il avait été admis dans l'Académie de chirurgie.

Mém. de l'Acad. de chirurgie, II, 43.

PETIT (*Joseph-Jean*), marin français, né en 1723, à Brest, où il est mort, le 23 janvier 1788. Savant distingué, il devint capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Nommé commandant du port de Brest, il en fit construire la mâture. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie royale de la marine en 1752, et fournit à cette société un grand nombre de mémoires. On cite de lui : *Problème pour tracer sur le côté d'un vaisseau, qui est encore sur les chantiers, la ligne de carène, en supposant le vaisseau tranquille après avoir été lancé à l'eau*; — *Sur la Matière première;* — *Sur différentes Vues pour fixer une révolution exacte de la variation des temps;* — *Sur la Manière de lancer les vaisseaux à l'eau;* — *Sur une Méthode de tracer les modèles d'architecture;* — *Devis d'une frégate portant trente canons de 24 en une seule batterie*. Ses autres travaux, restés manuscrits, formaient 30 vol. in-fol.; ils traitent surtout de l'art nautique et de l'hydrographie. On doit re-

gretter vivement la perte des *Essais historiques qu'il avait composés sur la ville de Brest.*

Archives de la marine. — Ogée, *Nouveau Dictionnaire de Bretagne*, t. I, p. 121.

PETIT (*Antoine*), médecin français, né en 1718, à Orléans, mort le 21 octobre 1794, à Olivet, près de cette ville. Il avait pour aïeul un notaire de Mariembourg, et son père était un pauvre tailleur, qui lui fit cependant faire de bonnes humanités. S'étant adonné à l'étude de la médecine, il y fit de rapides progrès ainsi que dans la chirurgie et l'art des accouchements, et vint à Paris compléter son instruction. Bientôt il entreprit, pour se créer des ressources, d'enseigner ce qu'il avait appris, et ses cours le mirent en telle réputation que la faculté lui offrit de l'admettre, comme on disait, *ad meliorem fortunam*. On n'exigeait alors pas moins de 2,000 écus pour les frais de réception; mais il était d'usage de recevoir provisoirement les candidats sans fortune qui montraient des talents remarquables, sous la condition de s'acquitter de la somme prescrite dès qu'ils en auraient les moyens. Petit fut donc reçu docteur régent en 1746. Depuis cette époque il accrut chaque jour sa renommée : aussi habile praticien que bon professeur, il cultiva avec un égal succès chacune des branches de son art. « Il manque, disait-il, quelque chose d'essentiel aux médecins, s'ils ne savent pas diriger eux-mêmes et au besoin exécuter ce qu'ils prescrivent. » De tous côtés on venait à lui, comme à un autre Boerhaave, pour le consulter (1). A la retraite de Farrein (1768), la chaire d'anatomie lui fut confiée, et il sut attirer au Jardin du Roi une affluence qui ne s'était jamais vue pour aucun autre cours. Ce fut auprès d'A. Petit que se formèrent la plupart des médecins distingués de la génération suivante. En 1777, désirant goûter quelque repos, il restreignit sa nombreuse clientèle, et se retira à Fontenay-aux-Roses, puis au village d'Olivet. En renonçant au professorat il eut le désappointement de se voir suppléer par Antoine Portal, qu'il n'aimait pas, au lieu de Vicq d'Azyr, qu'il avait lui-même désigné. Petit avait acquis une fortune considérable : il en fit un noble emploi en fondant deux chaires dans la faculté de Paris, l'une de médecine, l'autre de chirurgie, pour lesquelles il choisit Leclerc et Corvisart; en affectant une maison à Fontenay pour y loger des officiers de santé; en consacrant plus de cent mille livres à un établissement de consultations gratuites qui subsiste encore à Orléans (2); non-seulement il pourvut à l'entretien de quatre médecins, de deux chirurgiens, de deux avocats et d'un procureur, qui tous devaient donner leurs soins aux nécessiteux, mais il avait, en souvenir de son père, stipulé expressément que le concierge de l'édifice serait toujours un pauvre tailleur de la ville. Petit ne s'était pas marié; il avait beaucoup aimé les femmes, mais on lui a reproché d'avoir témoigné peu d'estime pour elles. Desforges, qui dans *le Poëte* l'a dépeint comme un débauché, prétendait être son fils naturel. A. Petit était depuis 1760 membre de l'Académie des sciences. Ses ouvrages sont peu nombreux et écrits dans un style incorrect; en voici les titres : *Anatomie chirurgicale de Palfyn*; Paris, 1753, 2 vol. in-12, avec des notes et un traité complet d'ostéologie; il joignit en outre à la seconde édition (1757, in-4°) des discours sur l'utilité de la chirurgie; — *Recueil de pièces concernant les naissances tardives;* Paris, 1766, 2 vol. in-8°; il admettait les naissances tardives, et, quoique défendant une mauvaise cause, il eut raison de Bouvard, son plus redoutable adversaire, qui se perdit en se laissant aller à des personnalités grossières; — *Rapport en faveur de l'inoculation*; Paris, 1768, in-8°. On le croit l'auteur d'un libelle, attribué aussi à Vicq-d'Azyr, et qui, sous le titre de *Lettre de M. Duchanoy, prosecteur et disciple de M. Petit à M. P.* (Amsterdam [Paris], 1761, in-12), est une réponse pleine de fiel et d'invectives dirigée contre Portal, qui avait critiqué poliment le commentaire de l'*Anatomie de Palfyn;* la querelle eut des suites assez graves pour que la Faculté se crût obligée de sévir contre le rédacteur avoué d'un pareil écrit. P.

Biogr. univ. des Contemp. — *Biogr. méd.* — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.* — Brainne, *Hommes illustres de l'Orléanais*, I, 300.

PETIT (*Marc-Antoine*), médecin français, né le 3 novembre 1766, à Lyon, mort le 7 juillet 1811, à Villeurbane (Rhône). Il était fils naturel. Docile aux désirs de sa mère, qui pour l'élever s'était imposé les plus grands sacrifices, il étudia la chirurgie, obtint au concours une place d'interne à l'hôpital de la Charité de Lyon (1783), et remporta de la même manière celle de chirurgien en chef (1788). Une nouvelle décision des administrateurs ne lui permettant d'entrer en jouissance qu'au bout de six années, il se rendit à Paris, puis à Montpellier, où il fut reçu docteur (1790). Il assista au siége de Lyon. C'était un homme instruit à qui il n'a manqué qu'un plus vaste théâtre pour être connu : sur cent dix-sept malades que, pendant son majorat, il opéra de la pierre, il en sauva cent cinq. Un mois avant sa mort, il avait été nommé correspondant de l'Institut. On a de lui : *Éloge de Desault;* Lyon, 1795, in-8°; — *Essai sur la médecine du cœur;* ibid., 1806, in-8°; avec l'*Éloge* ci-dessus, quatre épîtres en vers et plusieurs pièces; — *Onan ou le Tombeau du*

(1) Un jour il fut mandé, par courrier extraordinaire, auprès de la reine d'Espagne qui était en danger de mort. Il monte en chaise de poste, arrive à Madrid et se présente à l'Escurial; mais l'étiquette ne permettait pas aux reines, même malades, de recevoir d'hommes dans leur appartement, en l'absence du roi. Or, le roi était à la chasse et ne revint que deux heures après. Petit, impatienté, remonte en chaise de poste et revient en France sans avoir vu la royale malade, qui mourut quelque temps après, victime peut-être du cérémonial.

(2) Dans la rue de l'Évêché.

mont Cindre, poëme; ibid., 1809, in-8°; — *Collection d'observations cliniques;* ibid., 1815, in-8°; — des *poésies* dans divers recueils, et des *opuscules* dans les *Actes* de la Société de médecine de Lyon.

Cartier, *Éloge de M.-A. Petit;* Lyon, 1812, in-8°. — Parat, *Éloge de M.-A. Petit;* Lyon. 1812. in-8°. — J.-B. Th. Baumes, *Éloge de M.-A. Petit;* Montpellier, 1812, in-4°.

PETIT (*Jean-Martin*, baron), général français, né à Paris, le 28 juillet 1772, mort le 8 juin 1856. Il partit comme volontaire en 1792, devint chef de bataillon en 1801, et colonel du 67° de ligne en 1808. Il avait fait la campagne d'Égypte et s'était distingué dans toutes les batailles de cette époque; le 28 juin 1813 il fut nommé général de brigade dans la garde impériale, créé baron, et le 26 février 1814 commandeur de la Légion d'honneur, à la suite de brillants faits d'armes. C'est lui qui reçut, dans la cour du château de Fontainebleau, le baiser d'adieu de Napoléon à sa garde lors de la première abdication de ce monarque. Petit prêta serment à la royauté, et en accepta, le 25 juillet suivant, la croix de Saint-Louis; mais après le 20 mars 1815 il reprit la cocarde tricolore, et, nommé lieutenant général par l'empereur, combattit vaillamment à Waterloo. Ce grade, que les Bourbons refusèrent de lui reconnaître, lui fut confirmé le 27 février 1831 par Louis-Philippe, qui le nomma pair de France (3 octobre 1837), et commandant de l'hôtel des Invalides (7 octobre 1840). Placé dans la réserve en 1847, Petit se mit en 1848 à la tête de la société dite du *Dix décembre*, dont le but était la restauration de l'empire. Il fut crée sénateur le 27 mars 1852. Il est enterré aux Invalides, dont il avait conservé le commandement sous les ordres de Jérôme Bonaparte. A.

Narvins, *Hist. de Napoléon*, t. II. — Dulaure, *Hist. de la Restauration*, t. I. — Mullié, *Biographie des Célébrités militaires*. — *Moniteur universel*, 24 juin 1856.

PETIT (*Alexis-Thérèse*), physicien français, né le 2 octobre 1791, à Vesoul, mort le 21 juin 1820, à Paris. Il fut élève de l'école centrale de Besançon, et y obtint des succès constants dans les cours de langues anciennes et de mathématiques. A peine âgé de dix ans, il avait, assure-t-on, les connaissances requises pour être admis à l'École polytechnique; il y entra le premier en 1807 après avoir, suivant le conseil d'Hachette, donné plus de solidité et d'étendue à ses études dans l'institution spéciale que Thurot avait fondée à Paris. Lorsqu'il en sortit (1809), ce fut avec plus de distinction encore, car on le mit tout à fait hors de ligne, exemple unique dans les annales de l'École. Petit, nommé aussitôt répétiteur d'analyse, devint en 1810 répétiteur de physique, et fut chargé de professer cette science au lycée Bonaparte. En 1811 il fut reçu docteur ès sciences. En 1815, il prit place, à la réorganisation de l'École polytechnique, parmi les professeurs titulaires. Une maladie de poitrine l'enleva à l'âge de vingt-neuf ans. Malgré une si courte existence, il a attaché son nom à quelques travaux qui laisseront dans les sciences des traces durables, par exemple : *Mémoires sur les variations que le pouvoir réfringent d'une même substance éprouve dans les divers états d'aggrégation qu'on peut lui donner par l'effet gradué de la chaleur* (avec Arago, son beau-frère), inséré dans les *Annales de physique* (1814); *Mémoire sur l'emploi du principe des forces vives dans le calcul des machines* (ibid., 1818); *Recherches sur la mesure des températures et sur les lois de la communication de la chaleur* (ibid., 1818), avec Dulong; ce dernier mémoire fut couronné par l'Académie des sciences.

Biot, *Notice hist. sur Petit;* Paris, 1820, in-4°.

PETIT (Le). *Voy.* Le Petit.

PETIT (*Adrien*). *Voy.* Coclius.

PETIT-DIDIER (*Matthieu*), érudit français, né le 18 décembre 1659, à Saint-Nicolas (Lorraine), mort le 14 juin 1728, à l'abbaye de Senones. Il embrassa la règle des Bénédictins de Saint-Vanne, et enseigna la philosophie et la théologie au noviciat de l'abbaye de Saint-Michel. En 1715 il fut élu abbé de Senones. S'étant rendu à Rome (1725), il reçut de Benoît XIII un accueil si affectueux que ce pontife, l'ayant nommé évêque de Macra *in partibus*, voulut le sacrer lui-même, et qu'il lui fit présent d'une mitre précieuse. Il est vrai que le nouveau prélat, non content de s'être déclaré pour la bulle *Unigenitus* après lui avoir été peu favorable, avait épousé avec chaleur les théories ultramontaines sur l'autorité et l'infaillibilité des papes. Les monuments de l'antiquité ecclésiastique furent surtout l'objet de ses travaux, qui décèlent une grande érudition ; nous citerons de lui : *Remarques sur les premiers tomes de la Bibliothèque ecclésiastique de Dupin;* Paris, 1691-1696, 3 vol. in-8°; elles sont savantes et en général judicieuses; — *Apologie des Lettres provinciales;* Delft (France), 1697-1698, in-12, dirigée contre les *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe* du P. Daniel; plus tard l'auteur désavoua cet ouvrage, qui est pourtant de lui; — *Dissertations critiques, historiques et chronologiques sur l'Ancien Testament* (en latin); Toul, 1700, in-4°; — *De l'Infaillibilité du pape;* Luxembourg, 1724, in-12; — *Justification de la morale et de la discipline de l'Église de Rome;* 1727, in-12. On lui attribue un *Traité des privilèges et exemptions ecclésiastiques* (1699, in-4°).

Petit-Didier (*Jean-Joseph*), frère du précédent, né en 1664, à Saint-Nicolas-du-Port, où il mourut, le 10 août 1756, entra dans la Société de Jésus et professa d'abord au collège de Strasbourg; puis il dirigea le séminaire de cette ville, devint chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, et fut appelé à Nancy par la duchesse Élisabeth-Charlotte, qui le choisit pour

chef de son conseil de conscience. C'était un homme très-versé dans les matières théologiques, qui a laissé plusieurs ouvrages tombés dans l'oubli; les suivants offrent encore de l'intérêt : *Les Saints enlevés ou restitués aux Jésuites;* Luxembourg, 1738, in-12 : il s'agit de saint François-Xavier et de saint François-Régis; — *Lettres critiques sur les* Vies des saints *par Baillet*, in-12; ces lettres, au nombre de treize, ont été publiées séparément sans lieu ni date; Baillet y est traité sans ménagement. K.

Calmet, *Biblioth. de Lorraine.* — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.*

PETIT-PIED (*Nicolas*), canoniste français, né le 24 décembre 1627, à Paris, où il mourut, le 9 juillet 1705. Docteur de Sorbonne en 1658 et conseiller-clerc au Châtelet en 1662, il fut pourvu peu après de la cure de Saint-Martial à Paris, réunie depuis à celle de Saint-Pierre-des-Arcis, et devint ensuite sous-chantre et chanoine de l'église métropolitaine. En 1678, ayant voulu, comme doyen des conseillers, présider au Châtelet en l'absence des lieutenants, il trouva une violente opposition parmi les conseillers laïques, qui prétendirent que les clercs n'avaient pas le droit de présider et de décaniser. Sur la plainte de Petit-Pied, il intervint le 17 mars 1682 un arrêt qui lui donna gain de cause. Les recherches qu'il fut obligé de faire pour la poursuite de cette affaire lui fournirent l'occasion de composer un excellent *Traité du droit et des prérogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice séculière* (Paris, 1705, in-4°). H. F.

Journ. des Savants, 1705. — Moréri, *Dict. Hist.* — *Descript. hist. de l'Église de Paris.*

PETIT-PIED (*Nicolas*), théologien français, neveu du précédent, né le 4 août 1665, à Paris, où il mourut, le 7 janvier 1747. Après avoir fait avec distinction ses études ecclésiastiques, il fut reçu docteur de Sorbonne en 1692, et sa réputation le fit choisir en 1701 pour professer l'Écriture sainte dans cette école célèbre. Ayant signé le 20 juillet 1702 avec trente-neuf autres docteurs le fameux *Cas de conscience* qui fut condamné à Rome le 15 février 1703, il ne voulut point se rétracter, et fut en même temps exilé à Beaune et privé de sa chaire. Il ne tarda pas à aller rejoindre en Hollande son ami le P. Quesnel, et demeura dans ce pays jusqu'en 1718, produisant chaque année, pour le soutien du jansénisme, de nouveaux écrits sur le formulaire, sur le silence respectueux et sur d'autres matières analogues aujourd'hui oubliées. La bulle *Unigenitus* trouva en lui un redoutable adversaire; il la combattit dans des brochures, dans des mémoires et dans des ouvrages d'une assez grande étendue. De retour en France, Petit-Pied passa quelque temps à Troyes, et vint ensuite à Paris, où le 1er et le 6 juin 1719 la Faculté de théologie et la Sorbonne le rétablirent dans ses droits de docteur. Le 15 du même mois, il fut exilé de nouveau, et le 21 une lettre de cachet ordonna de biffer la conclusion de la Faculté en sa faveur. Petit-Pied avait établi son domicile et une nouvelle espèce de prêche dans le village d'Asnières, aux portes de Paris. Là il avait fait l'essai des règlements et de toute la liturgie que les jansénistes pratiquaient en Hollande (*voy.* JUBÉ). La renommée en publia des choses étonnantes; on y accourut en foule de la capitale, et Asnières devint bientôt un autre Charenton. Petit-Pied ne se montra dès lors que plus opiniâtre réappelant; M. de Lorraine, évêque de Bayeux, le choisit peu après pour son théologien, mais à la mort de ce prélat (9 juin 1728), il se retira de nouveau en Hollande, d'où il ne revint qu'en 1734. Son zèle pour le jansénisme et la fécondité de sa plume ne se démentirent point dans ce nouvel exil; mais depuis son retour à Paris il mena une vie plus tranquille et se contenta de composer quelques opuscules pour défendre le missel donné à son diocèse par Bossuet, évêque de Troyes. La liste de tous les ouvrages de Petit-Pied serait trop longue, et Moréri en cite quatre-vingt-un; nous citerons de lui : *Examen théologique de l'instruction pastorale approuvée dans l'assemblée du clergé.... pour l'acceptation de la bulle* (Paris, 1713, 3 vol, in-12); — *Examen des faussetés sur le culte chinois avancées par le P. Jouvency* (Paris, 1714, in-12); — et *Lettres touchant la matière de l'usure, par rapport aux contrats de rentes rachetables des deux côtés* (Lille, 1731, in-4°). Il a aussi travaillé à l'ouvrage de Legros : *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum* (Utrecht, 1731, in-4°). Mordant dans ses ouvrages, Petit-Pied était d'un caractère aussi doux que sociable. H. F.

Dictionn. hist. des auteurs ecclés., III. — *Journal de Dorsanne.* — *Calendrier ecclésiastique;* Utrecht, 1757, in-12. — *Nouv. ecclés.*, passim. — Moréri, *Dict. hist.*

PETIT-RADEL (*Louis-François*), architecte français, né le 22 juillet 1740, à Paris, où il est mort, le 7 novembre 1818. Fils d'un commerçant en soieries et l'aîné de treize enfants, il fit à seize ans le voyage d'Italie, étudia ensuite l'architecture chez Wailly et suivit les cours publics de l'Académie. N'ayant pu en 1763 remporter le grand prix, auquel était attaché le titre de pensionnaire du roi, il reçut encore une fois de son père les moyens d'aller renouveler à Rome avec plus d'expérience l'étude des monuments antiques. A son retour il ouvrit des cours particuliers d'architecture et de perspective, et forma beaucoup de bons élèves. En 1770 il acquit une charge d'architecte expert, et sa réputation de probité lui fit confier les fonctions d'inspecteur général des bâtiments civils. A l'exposition du Louvre en l'an VIII il donna des plans à l'appui d'un projet « pour faire écrouler et détruire *une église gothique* par le feu, en piochant les piliers

à leur base et y substituant des cubes de bois sec, dans l'intervalle desquels on met du petit bois et ensuite le feu. Le bois suffisamment brûlé cède à la pesanteur, et tout l'édifice croule sur lui-même en moins de dix minutes »! Il a construit dans Paris l'ancien hôtel du Trésor royal et l'abattoir du Roule. On a de lui : *Projet pour la restauration du Panthéon français* (Paris, 1799, in-4°), et un *Recueil de ruines d'architecture*.

Jouy, Jay, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.*

PETIT-RADEL (*Philippe*), chirurgien français, frère du précédent, né le 7 février 1749, à Paris, où il est mort, le 30 novembre 1815. Maître ès arts à dix-sept ans, il se livra à l'étude de la chirurgie, devint aide major à l'hôtel des Invalides, et y pratiqua sous la direction de Sabatier, auquel il demeura dans la suite étroitement attaché. En 1774 il partit comme chirurgien major pour les Indes et séjourna trois ans à Surate. Reçu docteur à l'université de Reims (1778), il fit en 1782 confirmer ce grade à Paris, et fut en même temps pourvu de la chaire de chirurgie. Le 10 août 1792, après avoir prononcé un discours latin d'apparat, il s'éloigna subitement et s'enfuit à Bordeaux ; enrôlé malgré lui comme soldat, il s'échappa et s'embarqua pour l'île Bourbon (1793), d'où il passa en Amérique. De retour dans sa patrie (1797), il fut appelé en 1798 à la chaire de clinique chirurgicale, et s'y distingua par sa sévérité et par son zèle à rétablir l'ancien usage de parler latin. Il mourut d'un squirrhe à l'estomac, après avoir professé le célibat le plus austère. Ses ouvrages sont écrits avec méthode et pureté; nous citerons : *Essai sur le lait*; Paris, 1786, in-8°; — (avec de La Roche) *Dictionnaire de chirurgie*; Paris, 1790, 3 vol. in-4°, pl. : c'est peut-être la plus faible des parties de l'*Encyclopédie méthodique*, dont il fait partie; — *Institutions de médecine*; Paris, 1801, 2 vol. in-8°; — *De amoribus Pancharitis et Zoroæ, poema erotico-didacticon*; Paris, 1798, 1801, in-8°; la 2ᵉ édit. est très-augmentée; la trad. française (1803, 3 vol. in-12) a été désavouée par l'auteur; — *Erotopsie ou Coup d'œil sur la poesie érotique*; Paris, 1802, in-8°; — *Pyretologia medica*; Paris, 1806, in-8°; trad. en français en 1812 par l'auteur; — *Cours de maladies syphilitiques*; Paris, 1812, 2 vol. in-8°; — *Voyage historique, chorographique et philosophique en Italie* (1811-1812); Paris, 1815, 3 vol. in-8°. Il a travaillé au *Magasin encyclopédique* et au *Dictionnaire des sciences naturelles* pour la botanique. De plus il a traduit du grec en vers latins *les Pastorales* de Longus (1809) et les *Hymnes* de Callimaque (1810), et en français neuf ouvrages anglais.

Moniteur universel, 1815, p. 1360. — *Biog. médicale.*

PETIT-RADEL (*Louis-Charles-François*), archéologue français, frère des précédents, né le 26 novembre 1756, à Paris, où il est mort, le 27 juin 1836. Élevé comme ses frères au collége Mazarin, il embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu docteur en Sorbonne (1784), et devint en 1788 vicaire général et chanoine de Couserans. Ayant refusé d'adhérer à la constitution civile du clergé, il partit pour l'Italie (1791) avec des lettres de recommandation pour le cardinal de Bernis, et fut placé à Rome dans une maison de chanoines réguliers. Il s'y occupa de botanique, planta les jardins du duc de Sermonetta, et fit un cours public d'après les méthodes comparées de Linné et de Jussieu. Ayant rencontré par hasard au mont Circé les restes d'une construction qui lui parut antérieure aux Romains, il multiplia pendant plusieurs années ses excursions aux environs de Rome et de Naples pour vérifier et développer la découverte qu'il avait faite des monuments pélasgiques ou cyclopéens jusqu'alors inconnus aux savants. De retour en France (1800), il communiqua ses recherches à l'Institut, qui provoqua bientôt lui-même en Europe l'idée de les continuer. « M. Petit-Radel, disait Visconti en 1808, a le premier conçu l'idée de distinguer dans les diverses constructions ou plutôt substructions des murs des villes antiques les parties anciennement ruinées qu'on doit regarder comme appartenant aux époques des fondations primitives de ces villes. Il montre que ces ruines, formées de blocs en polyèdres irréguliers et sans ciment, sont les mêmes constructions cyclopéennes qui ont été décrites par les écrivains grecs : d'où il conclut que ces constructions étant semblables et dans les assises inférieures des murs des plus anciennes villes de la Grèce et dans celles des murs des plus anciennes bourgades de l'Italie, il doit s'ensuivre que plusieurs de ces monuments furent l'ouvrage des antiques dynasties auxquelles les anciennes traditions attribuent la civilisation primitive de ces contrées. » Cette nouvelle théorie éprouva de grandes contradictions de la part des archéologues de l'Allemagne. Dès lors l'objet continuel de Petit-Radel fut de ramener l'étude des antiquités historiques sur ce qu'il en restait de plus positif et de plus simple, et il s'efforça jusqu'à sa mort de coordonner les époques des fondations cyclopéennes avec celles des anciennes dynasties du Péloponèse. Admis en 1806 dans l'Institut, il fit partie de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*. Attaché sous le consulat à la bibliothèque Mazarine, il en devint administrateur en chef le 16 décembre 1819, et c'est à ses soins que l'on doit la restauration presque complète de cet édifice ainsi que l'établissement d'une collection qu'il désigna sous le nom de *Musée pélasgique ou cyclopéen*. Ses principaux écrits sont : *Notice sur les aqueducs des anciens et la dérivation de la rivière d'Ourcq*; Paris, 1803, in-8°; — *Fasti*; Paris, 1804, in-4° et in-12 : recueil d'inscriptions en

style lapidaire composés par l'auteur pour le sacre de Napoléon; — *Explication des monuments antiques du Musée*, édit. de Piranesi; 1804-1806, 4 vol. in-4°; — *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes jusqu'à la fondation de la bibliothèque Mazarine*; Paris, 1819, in-8°; — *Examen analytique et Tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce*; Paris, 1827, in-4°, avec un grand tableau de trois pieds de long, qui présente dix-sept généalogies ou dynasties, comparées de dix en dix ans avec les dates des marbres de Paros et de la *Chronique* d'Eusèbe; on y trouve également trois cent quarante-huit coïncidences synchroniques; — *Mémoire sur divers points d'histoire grecque*; Paris, 1827, in-4°; — *Recherches sur les monuments cyclopéens et Description de la collection des modèles en relief composant la galerie pélasgique de la bibliothèque Mazarine*; Paris, 1841, in-8°, avec pl. On a aussi de cet archéologue différents mémoires dans le recueil de l'Académie des inscriptions.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France litt.*

PETIT-THOUARS (Du). *Voy.* DUPETIT-THOUARS.

PETITAIN (*Louis-Germain*), littérateur français, né le 17 février 1765, à Paris, où il est mort, le 12 septembre 1820. Il suivit les cours du collége Mazarin. Après avoir occupé une charge d'avoué au tribunal civil de la Seine, il fut successivement commis dans les bureaux où l'on inventoriait les biens nationaux, secrétaire du payeur général de l'armée d'Italie, de Regnault de Saint-Jean-d'Angely et du préfet de Loir-et-Cher, employé supérieur à Trèves et en Westphalie, et sous-chef dans l'administration de l'octroi de Paris. Un grand fonds de franchise et de naïveté, un naturel doux et timide, une vie solitaire le rendirent longtemps presque étranger aux usages du monde; pourtant des gens du premier mérite, Mme de Staël entre autres, l'admirent dans leur société. Ses principaux écrits sont : *Un Mot pour deux individus auxquels personne ne pense et auxquels il faut penser une fois*; Paris, an III, in-8° : à cette époque il y avait encore du courage à élever la voix en faveur de ces *deux individus*, qui sont le jeune dauphin et sa sœur, prisonniers au Temple; — *Polichinelle agioteur*, comédie satirique; Paris, an IV, in-8°; — *Description d'une machine curieuse nouvellement montée au palais ci-devant Bourbon*; Paris, an VI, in-8° : cette allégorie plaisante contre le Conseil des Cinq Cents lui valut un procès dont il se tira par un plaidoyer plus plaisant encore; — *Les Français à Cythère*; Paris, 1798, in-8° : pièce héroïque non représentée; — *Traité d'économie domestique à l'usage de ceux qui ont encore quelque chose*; Paris, 1800, in-8°; — *L'Émulation est-elle un bon moyen d'éducation?* Paris, 1801, in-8° : mémoire mentionné au concours de l'Institut; — *Quelques contes*; Paris, in-8°; — *Annuaire du département de Loir-et-Cher* pour 1806, 1807 et 1808; Blois, in-8°; ces petits livres peuvent passer pour des modèles en ce genre; — *D'un esprit départemental*; Blois, 1807, in-8°. Petitain a donné une édition des *Œuvres de J.-J. Rousseau* (Paris, 1819-1820, 22 vol. in 8°), qui, selon Beuchot, est à la fois incomplète et très-défectueuse. Il a aussi travaillé à *La Décade*, au *Journal de Paris*, aux *Mémoires d'économie publique* de Rœderer, etc.

Beuchot, dans le *Journal de la Librairie*, 1820, n° 41. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1820.

PETITOT (*Jean*), peintre en émail, né à Genève, le 12 juillet 1607, mort à Vevay, en 1691. Son père, Jean (1) Petitot, maître sculpteur et ébéniste, était bourguignon; « le changement de religion, dit Mariette, le fit chercher une retraite à Genève. Il fut reçu bourgeois de cette ville en 1615. » L'abbé de Marolles le cite, dans ses rimes bizarres, au nombre des « quelques sculpteurs qui

Ont de leur industrie honoré leur métier,
Marquant en plus d'un lieu leur grande suffisance. »

En 1631 et 1632 deux autres sculpteurs du même nom, *Isaac* et *Jean* PETITOT, résidaient également à Genève. Petitot fut d'abord metteur en œuvre chez les bijoutiers, et il devint très-habile dans ce métier, qui consistait à décorer les bijoux d'ornements peints en émail. Étant passé en Angleterre, sous le règne de Charles Ier, il fit quelques travaux d'émaillerie pour l'orfévre de la cour; le roi les remarqua et les montra à van Dyck. Ce grand artiste, frappé des talents du jeune ouvrier, voulut le voir, lui donna des conseils et le mit bientôt en état de faire les portraits des membres de la famille royale. Petitot fut créé chevalier et eut un logement au palais de Whitehall. Il eut encore le bonheur de pouvoir utiliser pour son art le résultat des recherches de Théodore Turquet de Mayerne, médecin de Charles Ier et habile chimiste, qui trouva de nouvelles couleurs et des émaux opaques ignorés jusqu'alors. Ces couleurs donnèrent à la peinture en émail des teintes précises et une perfection encore ignorée. Après la mort du roi (1649), Petitot suivit la famille royale en France, où sa réputation l'avait devancé. L'accueil qui lui fut fait le décida à se fixer à Paris. Il fut bientôt chargé de nombreux travaux, et tout en travaillant pour les particuliers, tout en peignant ces portraits officiels de Louis XIV dont le débit était si grand, il faisait commerce de bijouterie et d'orfévrerie. Les actes de l'état civil de Paris lui donnent en effet la qua-

(1) Le baron de Grenus, dans ses *Fragments biographiques*, lui donne le prénom de *Saül*, que d'autres auteurs ont travesti en *Faule* et *Paul*. Nous avons suivi la version des *Archives de l'art français*.

lification de marchand jusque vers 1666, époque à laquelle il est désigné par celle de bourgeois de Paris. Il obtint un logement dans les galeries du Louvre et une pension du roi. Après la révocation de l'édit de Nantes (1685), Petitot, qui était zélé calviniste, demanda en vain au roi la permission de se retirer à Genève. Ses instances lui valurent une lettre de cachet. Il fut enfermé au For-l'Évêque. « Ses divers biographes ont parlé de tentatives faites pendant son emprisonnement pour obtenir son abjuration, et des efforts faits par Bossuet dans ce but; ils ajoutent que Petitot ne céda jamais sur ce point, quoique sa santé fût profondément altérée par cette captivité. Mais deux lettres, l'une de Mme Petitot, l'autre du peintre lui-même, adressées au petit conseil de Genève en l'année 1686, jettent un jour tout nouveau sur cette partie de la vie de Petitot. Le gouvernement de Genève fit de vaines démarches pour obtenir sa mise en liberté. Sa santé ayant donné de vives inquiétudes, on le fit sortir de prison mais pour le placer dans une maison clôturée où il était encore complétement privé de liberté. C'est dans ces circonstances que le peintre octogénaire, accablé et affaibli par la maladie, fut contraint de *signer comme les autres*, est-il dit, pour sortir de l'*affreux lieu* où il avait été mis. Il déclara immédiatement après qu'il n'avait cédé qu'à la force et que son unique désir était de revenir dans sa patrie, au sein de sa famille, pour y chercher des consolations et le pardon d'en haut. Ces lettres sont l'expression naïve des angoisses qu'éprouvaient alors les protestants en France, et cependant celui qui avait été ainsi persécuté était le peintre favori du roi, pensionné par lui, logé par lui, au Louvre; sa femme écrivant au conseil de Genève, donnait encore au souverain l'épithète de « notre bon roi (1). »

Refugié à Genève, Petitot continua ses travaux; c'est à cette époque qu'il fit le portrait du roi de Pologne Jean Sobieski. Il mourut subitement à Vevay, où il s'était retiré en 1691. En s'établissant en France il avait associé à ses travaux et à son commerce un de ses compatriotes, Jacques Bordier. Les deux associés devinrent beaux-frères. Ils épousèrent en 1651 les deux sœurs, Madeleine et Marguerite Cuper. Un seul des fils de Petitot devint peintre; il s'établit à Londres. Un autre de ses fils fut chargé d'affaires de la république de Genève à Paris jusque vers 1695; celui-ci avait épousé en 1683 sa cousine Madeleine Bordier, dont le père mourut l'année suivante. Petitot avait été reçu membre de l'Académie royale de peinture sur la présentation d'un portrait du roi d'après Le Brun. Après la révocation de l'édit de Nantes, il fut rayé des registres de l'Académie (1). Les peintures de Petitot sont remarquables par l'extrême délicatesse du travail, la richesse harmonieuse de la couleur et l'art de l'arrangement; « beaucoup de ses charmants ouvrages ont été détruits par le manque de soin et par l'avidité, plus blâmable encore, de ceux qui ont voulu retrouver le peu d'or sur lequel l'émail était assis (2). » Tout le monde connaît, au moins par la jolie gravure de Mercuri, pour l'*Histoire de Mme de Maintenon* de M. le duc de Noailles, le portrait de la marquise qui se trouve au musée du Louvre. Cette collection possède, parmi beaucoup d'autres attribués à Petitot, un émail que l'on suppose être le *portrait de Mme de La Vallière*. On cite comme le chef-d'œuvre de Petitot en Angleterre le portrait qu'il fit en 1642, d'après van Dyck, de la comtesse de Southampton, et qui appartient aujourd'hui au duc de Devonshire. H. H—n.

Abcdario de Mariette. — J. Dumesnil, *Hist. des plus célèbres amateurs*. — D'Argenville, *Hist. des plus fameux peintres*. — Baron de Grenus, *Fragments biogr.*; Genève, 1815, in 8°. — Rigaud, dans les *Mém. de la Soc. d'Hist. de Genève*, t. V. — Haag, *La France protest.*

PETITOT (*Simon*), ingénieur français, né le 16 août 1682, à Dijon, mort le 6 septembre 1746, à Montpellier. Il était fils d'un huissier au parlement de Dijon, François Petitot, mort en 1735, et qui a laissé une *Continuation de l'histoire du parlement de Bourgogne* (Dijon, 1733, in-fol., pl.). De bonne heure il s'établit à Lyon et brilla par ses connaissances dans l'architecture hydraulique. Il éleva à Lyon l'eau du Rhône par une machine de son invention, et fit exécuter sur la place Bellecour deux fontaines d'après ses dessins. En 1736 il vint à Paris sur l'invitation de M. d'Angevilliers, ministre de la guerre, et y construisit deux puits, l'un à l'hôtel des Invalides, et l'autre au Pont-aux-Choux, avec deux machines pour remplir le réservoir du grand égout (1740). Il fit encore élever à Toulon un appareil propre à amener de l'eau douce sur le port en quantité suffisante pour le service des vaisseaux. L'un de ses projets, qui n'a pas été exécuté, mérite pourtant d'être mentionné à cause de son importance. « En 1746, dit Pernetti, il proposa à la ville de Paris d'élever à la place de l'Estrapade trois cents pouces d'eau continuels pris dans la Seine au-dessus de tout Paris, qui, en passant par des canaux sablés, deviendrait infiniment plus pure que celle que l'on boit communément. Le réservoir général de ces eaux était destiné à former des fontaines publiques et à alimenter les maisons particulières. » Une paralysie dont Petitot fut attaqué le mit hors d'état de poursuivre ce beau projet, et il mourut peu après en allant chercher sa guérison aux bains de Balaruc.

Son fils puîné, Petitot (*Ennemond-Alexandre*), passa en 1760 au service du duc de

(1) H.-L. Bordier, *Archives de l'Art français*, *Abcdario* de Mariette, au mot *Petitot*. La longue et intéressante note ajoutée par M. Bordier à la notice de Mariette a été rédigée en grande partie d'après des papiers de famille et les registres de l'état civil de Genève et de Paris.

(1) J. Dumesnil, *Histoire des plus célèbres amateurs français*.

(2) Mariette, *Abcdario*.

Parme, qui le nomma son premier architecte et professeur à l'Académie. Il a publié *Raisonnement sur la perspective* (Paris, 1803, in-4°), et il a fourni les dessins d'un recueil intitulé : *Suite de vases tirés du cabinet du marquis de Felino.*

Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, II. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexicon.*

PETITOT (*Claude-Bernard*), littérateur français, né le 30 mars 1772, à Dijon, mort le 6 avril 1825, à Paris. Ses études terminées, il vint à Paris (1790) et fit, deux ans plus tard, admettre au Théâtre-Français une tragédie, *Hécube*, dont la représentation fut défendue. Devenu suspect, il prit le parti de s'enrôler; mais, à la fin de la première campagne, on le réforma, et il écrivit encore des tragédies médiocres, telles que *La Conjuration de Pison* (1796), *Geta* (1797) et *Laurent de Médicis* (1799). Nommé chef de bureau de l'instruction publique de la Seine (1800), il contribua à la restauration des bonnes études, et on lui fait un mérite d'avoir rétabli l'enseignement de la langue grecque, le concours général et le prix d'honneur pour le discours latin. En 1804 il se retira à Dijon. Rappelé par Fontanes qui lui avait des obligations, il devint inspecteur général des études (1809). En échange de ces fonctions, qu'il résigna pendant les Cent Jours, il reçut des Bourbons celles de secrétaire général de la commission de l'instruction publique, de conseiller de l'université (1821) et de directeur de l'instruction publique (1824). Il a traduit les *Œuvres dramatiques d'Alfieri* (Paris, 1802, 4 vol. in-8°), et les *Nouvelles de Cervantes* (1809, 4 vol. in-18). Comme éditeur, il a publié : *Grammaire de Port-Royal;* Paris, 1803, in-8°, précédée d'un remarquable essai sur l'origine et les progrès de la langue française; — *Répertoire du Théâtre-Français;* Paris, 1803-1804, 23 vol. in-8°, renfermant les pièces du second ordre qui sont restées au théâtre depuis Rotrou, des notices historiques sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce, et ayant pour complément 4 nouveaux vol. in-8°, affectés aux écrivains dramatiques morts depuis 1803; il y en a une seconde édition (1807-1819, 33 vol. in-8°) étendue jusqu'aux ouvrages de troisième ordre; — *Œuvres choisies et posthumes de La Harpe;* Paris, 1806, 4 vol. in-8°, d'après les manuscrits autographes de l'auteur; — *Œuvres de Racine;* Paris, 1805, 1813, 5 vol. in-8°; — *Dictionnaire de la Bible de Chompré;* Paris, 1807, 1809, in-12; — *Œuvres de Molière;* Paris, 1813, 6 vol. in-8°, accompagnées d'un discours de préliminaire et de commentaires estimés; — *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France;* Paris, 1819 et suiv., in-8°. Petitot la commença avec son frère Alexandre, et en 1822 il s'adjoignit Monmerqué, qui la termina; il en avait fait paraître avant sa mort la 1re série complète (52 vol.) et une grande partie de la 2e (44 vol.).

Monmerqué, *Notice dans l'Annuaire nécrol.* de Mahul, 1827, 2e partie.

PETITOT (*Pierre*), statuaire français, né à Langres, en 1751, mort à Paris, le 7 novembre 1840. Élève de Devosges, il remporta en 1788 le premier grand prix de sculpture fondé par les états de Bourgogne. A Rome, il débuta par une copie du *Gladiateur* antique, qui est au musée de Dijon. Les événements politiques hâtèrent son retour en France. Il y était à peine qu'il fut jeté en prison comme suspect; il y resta jusqu'au 9 thermidor. Il eut longtemps à souffrir, avec sa femme et son fils, en bas âge, du dénûment où l'avait mis sa détention. Enfin, en 1800, il exposa un groupe en marbre d'*Une Mère pleurant sur la tombe de son enfant*. Dès lors ses travaux prirent de l'activité; il exécuta successivement le bas-relief d'*Artémise ou l'Amour conjugal; La Concorde* (1802), statue assise sur un char dont il donna le modèle au musée de Langres; *Le Génie français* (1804), qui lui valut un prix d'encouragement de 3,000 fr.; *La Mort de Pindare*, groupe (1812); *L'Amitie* (1814); *La Guerre* et *La Victoire*, *l'Histoire* et *La Paix* (1814), pour servir de pendentifs au Panthéon; *Le Triomphe de Bacchus et d'Ariane* (1815), bas-relief; *Marie-Antoinette* (1819), à l'église de Saint-Denis.

***PETITOT** (*Louis-Messidor-Lebon*), statuaire français, fils du précédent, né à Paris, le 22 juin 1794. Il fut dirigé de bonne heure vers l'étude des arts par son père, qui le fit entrer ensuite chez Delaistre, puis chez Cartellier; le dernier le prit en telle affection qu'il le choisit pour gendre. Admis à l'École des beaux-arts en 1812, il remporta en 1814 le premier grand prix de sculpture. Pendant son séjour à Rome, il exécuta pour le duc d'Albe, une statue, *Ulysse s'apprêtant à lancer le disque*, exposée à Paris en 1819; elle plut tellement à Louis XVIII qu'il la demanda au duc pour la placer au château de Fontainebleau. En 1814, en même temps qu'il travaillait au monument élevé par M. Caristie aux victimes de Quiberon, il décorait le grand escalier du Louvre de deux bas-reliefs représentant *Les Arts rendant hommage a Apollon*, et *Minerve présidant aux récompenses accordées aux arts*. Puis il fit paraître aux salons ou exécuta : un *Jeune Chasseur blessé par un serpent* (1814), au musée du Luxembourg; *La Musique* et *La Poésie* (1816), pour un des œils-de-bœuf de la cour du Louvre; *Saint Maurice expirant pour la foi* (1827), à Saint-Sulpice; *Louis XIV*, statue en bronze, à Caen; un *Pèlerin calabrais et son enfant implorant la Vierge* (1829), groupe en marbre au musée du Luxembourg; *Louis-Philippe distribuant les drapeaux à la garde nationale* (1831), bas-relief en marbre pour la Chambre des députés; *Louis XIV* (1832), statue équestre en bronze, dans la cour d'honneur au palais de Versailles (le cheval est de Cartellier); *La*

Naïade de la Seine, *La Ville de Paris*, *L'Abondance* et *L'Industrie* (1840), statues en pierre placées aux extrémités du pont du Carrousel. Un grand nombre de bustes en marbre ont été exécutés par cet artiste; les principaux sont ceux de *Percier*, *Fontaine*, *Cartellier*, *Emeric David*, *Haüy*, *Moncey*, au musée de Versailles; de *Montlosier*, au musée de Clermont-Ferrand; de l'ingénieur *Alexis Legrand*, à l'École des Ponts et Chaussées; deux autres bustes de *Percier*, donnés par M. Villain, neveu de cet architecte, l'un à l'École impériale des beaux-arts, l'autre à l'École gratuite de dessin. Enfin, l'œuvre capitale de M. Petitot est le monument colossal, en marbre, qu'il a élevé dans une chapelle de Napoléon-Saint-Leu, en l'honneur de Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande. Ce prince, par son testament, avait chargé M. Petitot d'exécuter à Saint-Leu ce monument commémoratif. Ce statuaire a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1835, et professeur à l'École des beaux-arts en 1845. Il est officier de la Légion d'honneur (6 août 1850). G. DE F.

Archives de l'École des beaux-arts. — *Annuaire statistique des artistes français*, 1836. — *Documents particuliers.*

PETITY (*Jean-Raymond* DE), littérateur français, né vers 1715, à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Dauphiné), mort à Paris, en 1780. Il prit les ordres et obtint le titre de prédicateur de la reine Marie Leczinska. De bonne heure il renonça à la chaire et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. On a de lui : *Panégyriques de saint Jean-Népomucène et de sainte Adelaïde*; 1757, in-8°; — *Bibliothèque des artistes et des amateurs, ou Tableaux analytiques et méthodiques sur les sciences et les beaux-arts*, etc.; Paris, 1766, 3 vol. in-4°, fig.; réimprimée sous le nom d'*Encyclopédie élémentaire*; — *Manuel des artistes et des amateurs ou Dictionnaire historique et mythologique*; Paris, 1776, 4 vol. in-12; — *Les Vœux de la France et de l'Empire*, médaillons allégoriques pour le mariage du dauphin; Paris, 1770, in-4°; — *Sagesse de Louis XVI; ouvrage moral et politique sur les vertus et les vices de l'homme*; Paris, 1775, 2 vol. in-8°.

Journal des Savants, mars 1766, p. 188. — Barbier, *Dict. des anonymes*, IV, p. 485. — Quérard, *La France littéraire.*

PETIVER (*James*), botaniste anglais, mort le 20 avril 1718, à Londres. Après avoir été élève d'un apothicaire de l'hôpital Saint-Barthélemy, il ouvrit dans Aldergate-Street à Londres une officine pour son compte, et acquit une fortune considérable. Passionné pour l'histoire naturelle, il forma une des plus belles collections de son temps, et ne cessa de l'accroître par l'intermédiaire des capitaines et des chirurgiens de marine qu'il chargeait de lui rapporter des pays éloignés les plantes, les pierres ou les animaux les plus rares. Cette collection fut, après sa mort, achetée par sir Hans Sloane, et elle fait aujourd'hui partie du British Museum. Petiver appartenait à la Société royale de Londres. On a de lui : *Musei Petiveriani centuriæ X, rariora naturæ continentes*; Londres, 1695-1703, in-8°, pl. : c'est un recueil de vues de toutes espèces de choses recueillies par l'auteur; il est très-difficile de le trouver complet; — *Gazophylacii naturæ et artis decades X*; ibid., 1702-1711, in-fol., pl.; on y trouve pêle-mêle des objets des deux premiers règnes; — *A Catalogue of Ray's English herbal*; ibid., 1713, in-fol., pl., avec un *Supplément* publié en 1715 : cet ouvrage est encore consulté avec fruit; mais il ne va que jusqu'à la XVII° classe de Ray; — *Pterigraphia americana, continens plus quam CCCC filicum variarum specierum*, ibid., 1712, in-fol., pl.; — plusieurs articles dans les *Philosophical transactions*. La plupart des écrits de ce savant ont été réunis sous le titre d'*Opera* (Londres, 1764 ou 1773, 2 vol. in-fol., pl.). Plumier lui a consacré le genre *Petiveria* de la famille des arroches.

Pulteney, *Sketches*. — Rees, *Cyclopædia*. — Haller, *Bibl. botanica.*

PETOEFY (*Alexandre*), célèbre poëte hongrois, né le 1er janvier 1823, à Félegyhaz, tué en 1849. Né sans fortune, il fut d'abord soldat, puis comédien ambulant. En 1843 il fit par hasard la connaissance de Vachot, qui, ayant reconnu chez lui un grand talent littéraire, l'attacha à la rédaction du *Divatlap*. Il publia dans ce journal et dans l'*Életkepek*, qu'il rédigea en 1847 avec Jokai, un grand nombre de poésies, qui excitèrent en Hongrie une admiration générale. En 1848 il prit une part active au mouvement révolutionnaire; il devint aide de camp de Bem; il fut tué dans un combat en Transylvanie. Petoefy est devenu le poëte national des Hongrois; chez lui l'élégance de la diction et la facilité de la versification s'allient à une grande profondeur de sentiment et à un naturel exquis. Ses *Poésies* ont paru à Pesth (1847, 2 vol.); elles ont été traduites en allemand par Kertbeny (Francfort, 1849). Petoefy a encore écrit : *Hangok á multbol*; Leipzig, 1851; recueil de chants guerriers pleins de feu et d'entrain, trad. en allemand (Brunswick, 1852); — *A hohér Kötele* (La Corde du bourreau); Halle, 1852, roman qui n'a pas réussi; — plusieurs *nouvelles*; — *Janos*, épopée, trad. en allemand par Kertbeny (Stuttgard, 1851).

Kertbeny, *Petoefy, der ungarische Nationaldichter*. — Chassin, *Petoefy et ses œuvres* (Paris, 1861). — Saint-René Taillandier, *Petoefy* (*Revue des Deux-Mondes*, an. 1859).

PETRA (*Vincenzo*), cardinal italien, né le 13 novembre 1662, à Naples, mort le 24 mars 1747, à Rome. Il remplit à la cour de Rome plusieurs charges considérables, et fut créé cardinal en 1724, puis évêque de Préneste. Il jouit d'une grande influence auprès des papes Innocent XII et Benoît XIII, qui le consultaient

souvent sur les affaires graves. Il a publié : *De sacra pœnitentiara apostolica* (Rome, 1712, in-4°) et *Commentaria ad constitutiones apostolicas* (Venise, 1729, 4 vol. in-fol.).

Uomini illustri del regno di Napoli.

PÉTRARQUE (*François*) (PETRARCA *Francesco*), un des plus grands poëtes italiens, né à Arezzo, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304, mort à Arquà, le 18 juillet 1374. Son père se nommait Pietro ou Petracco (diminutif de Pietro), et remplissait les fonctions de notaire à Florence. Petracco fut banni avec Dante et plusieurs autres Florentins du parti des *blancs*, et se retira à Arezzo. Là il eut un fils, qui s'appela d'abord Francesco di Petracco (François fils de Petracco), nom qu'il changea en celui de Francesco Petrarca. Il passa ses premières années à Incisa, dans le val d'Arno, avec sa mère, Eletta Canigiani, qui avait obtenu la permission de revenir à Florence. A l'âge de sept ans il alla rejoindre son père à Pise, où il eut pour premier maître un vieux grammairien nommé Convennole da Prato. Petracco, désespérant de rentrer dans sa ville natale, se rendit en 1313 à Avignon, qui était alors la résidence de la cour pontificale et le rendez-vous d'une foule d'étrangers et particulièrement des exilés italiens. Voyant que la vie était trop coûteuse à Avignon, il envoya sa famille à quelques lieues de là, dans la petite ville de Carpentras. Pétrarque y retrouva Convennole da Prato, et reçut de lui des leçons de grammaire, de rhétorique et de logique. Il alla ensuite étudier le droit à l'université de Montpellier, où il resta quatre ans (1318-1322), moins occupé de jurisprudence que des lettres antiques. A une époque où les manuscrits des classiques latins étaient rares, il avait réussi à se procurer plusieurs ouvrages de Cicéron, les œuvres de Virgile et quelques autres auteurs anciens ; il les relisait sans cesse et se préparait à les imiter un jour. Son père aurait mieux aimé qu'il se préparât à suivre une des carrières lucratives qu'ouvrait la science des lois ; il l'envoya à Bologne, qui était alors la plus célèbre école de droit. Pétrarque y passa trois années, qui n'ajoutèrent pas beaucoup à son savoir en jurisprudence, mais qui lui permirent de nouer d'utiles relations avec des hommes instruits, entre autres avec le poëte légiste Cino da Pistoja. Apprenant la mort de son père, il revint à Avignon, où peu de temps après il perdit sa mère. Resté à vingt-deux ans sans fortune, il n'eut d'autre ressource que l'état ecclésiastique. Il prit l'habit clérical, mais sans entrer dans les ordres.

Vers ce temps s'accomplit l'événement intime qui exerça tant d'influence sur son génie. Le 6 avril 1327, tandis qu'il assistait au service divin dans l'église de Sainte-Claire, à Avignon, il fut frappé de la beauté d'une jeune dame qui se trouvait près de lui, et il conçut pour elle une vive passion qui devait remplir le reste de son existence. Le nom de cette dame était Laura ou Laure. Suivant une opinion qui ne s'appuie point sur le témoignage de Pétrarque, car le poëte ne dit rien de la famille de celle qu'il aime, Laure, alors âgée de vingt ans, « était fille d'Audibert de Noves, chevalier riche et distingué. Elle avait épousé, après la mort de son père, Hugues de Sade, patricien originaire d'Avignon, jeune, mais peu aimable et d'un caractère difficile et jaloux (1). » Depuis que l'abbé de Sade, dans un ouvrage diffus et sans critique, a revendiqué pour sa famille la belle personne qui inspira les vers amoureux de Pétrarque, on a faiblement contesté cette prétention, très-contestable cependant. Avant de la discuter, nous résumerons rapidement ce que le poëte lui-même nous apprend sur celle que la postérité appelle *la belle Laure*. Leopardi s'exprime ainsi dans la préface de son édition des *Rime di F. Petrarca* : « La force intime, la nature particulière et vive des poésies de Pétrarque apparaîtrait sous un jour nouveau, si je pouvais écrire l'histoire de son amour telle que je la conçois. Cette histoire, racontée par le poëte dans ses vers, n'a été jusqu'ici entendue et connue de personne, comme elle pourrait l'être, sans qu'il fût besoin d'employer à ce sujet d'autre science que celle des passions et des mœurs des hommes et des dames. Une telle histoire ainsi écrite serait aussi agréable à lire et plus utile qu'un roman. » On trouve en effet dans les vers italiens de Pétrarque et dans ses œuvres latines, des détails nombreux, souvent vagues, mais toujours sincères, qui suffisent pour répandre la lumière sur cette passion célèbre. Laure était une des plus belles femmes de son temps. S'il ne reste d'elle aucun portrait bien authentique, son portrait brillant et durable subsiste dans les poésies de son adorateur. Un écrivain que nous aimons à citer parce qu'il reproduit avec savoir et talent l'opinion la plus accréditée, Ginguené, a recueilli dans les *Œuvres* de Pétrarque les traits épars de l'image de Laure.

« Ses yeux, dit-il, étaient à la fois brillants et tendres, ses sourcils noirs et ses cheveux blonds, son teint blanc et animé, sa taille fine, souple et légère : sa démarche, son air avaient quelque chose de céleste. Une grâce noble et facile régnait dans toute sa personne. Ses regards étaient pleins de gaieté, d'honnêteté, de douceur. Rien de si expressif que sa physionomie, de si modeste que son maintien, de si angélique et de si touchant que le son de sa voix. Sa modestie ne l'empêchait pas de prendre soin de sa parure, de se mettre avec goût, et lorsqu'il le fallait, avec magnificence. Souvent l'éclat de sa chevelure était relevé d'or ou de perles ; plus souvent elle n'y mêlait que des fleurs. Dans les fêtes et dans le grand monde elle portait une robe verte parsemée d'étoiles d'or, ou une robe couleur de pourpre, bordée d'azur semé de roses, ou enrichie d'or et de pierreries. Chez elle et avec ses compagnes, délivrée de ce luxe dont on faisait usage dans des cercles de cardinaux, de prélats et à [illegible]

(1) Ginguené, *Hist. litt. d'Italie*, t. II, p. [illegible]

cour d'un pape, elle préférait dans ses habits une élégante simplicité. »

L'éloge des vertus de Laure revient aussi souvent dans les vers du poëte que l'éloge de sa beauté, mais on y chercherait vainement des détails précis sur sa vie. Les premiers biographes de Pétrarque n'essayèrent point de suppléer à son silence. L'auteur anonyme d'une *Vita di F. Petrarca* écrite vers le commencement du quinzième siècle et publiée dans l'édition du *Canzoniere*, Rome, 1471, s'exprima le premier d'une manière explicite sur cette liaison célèbre. Il nous apprend que la personne que Pétrarque rencontra dans l'église de Sainte-Claire était une très-belle jeune fille (*bellissima giovane*) nommée Loretta, laquelle habitait un petit château proche d'Avignon; que le poëte en devint très-ardemment amoureux; qu'il resta constant dans son amour vingt et un ans de suite, elle vivant; que dans ses vers il l'appela du nom plus harmonieux de Laura (*per miglior consonanza*); que quand on la lui voulut donner en mariage à l'instance du pape Urbain V, qui l'aimait singulièrement et qui lui concédait de garder avec cette dame ses bénéfices ecclésiastiques, il n'y voulut jamais consentir, disant que le fruit qu'il retirait de son amour pour écrire se perdrait tout dès qu'il aurait obtenu la chose aimée (1). Cette naïve histoire, malgré l'anachronisme qui la rend suspecte (celui du pape Urbain V, qui ne monta sur le trône pontifical qu'après la mort de Laure), montre que dans les premières années du quinzième siècle ou même, suivant l'opinion de Marsand, vers la fin du siècle précédent, lorsque vivaient encore beaucoup de personnes qui avaient vu Pétrarque, on pensait que Laure n'était pas mariée. Cependant l'opinion contraire trouva des partisans. Un Italien, Alexandre Vellutello, entreprit pour résoudre cette question un voyage en France : il fit à Avignon et à Vaucluse de nombreuses recherches, auxquelles ne présidèrent malheureusement ni une saine critique ni une parfaite bonne foi. Ses renseignements sont à bon droit frappés de discrédit; mais sa conclusion n'est pas à dédaigner. La voici telle qu'on la lit dans ses commentaires sur le *Canzoniere* publié en 1525 : « Per cosa certa noi habbiamo da tenere che Laura non fosse mai maritata. » « Par des motifs certains nous maintenons que Laure ne fut jamais mariée. » Une fouille pratiquée en 1533 dans le tombeau vrai ou supposé de Laure à Avignon n'amena aucune découverte importante, mais elle donna lieu à quelques vers du roi François Ier (2) qui, passant par cette ville, en septembre de la même année, voulut voir le tombeau de Laure. L'absence de documents positifs laissait la place libre aux hypothèses; nous négligeons la plupart de celles qui furent émises à ce sujet, et nous arrivons à la plus spécieuse. L'abbé de Sade, dans ses volumineux Mémoires sur la vie de Pétrarque (1764-1767), établit par des pièces authentiques l'existence de Laurette de Noves, fille d'Audibert de Noves, mariée en 1325, à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, à Hugues de Sade. Laurette, mère de onze enfants, sept garçons et quatre filles, fit son testament le 3 avril 1348, et mourut peu après, puisque Hugues de Sade se remaria le 19 novembre 1348. Ces faits sont certains, mais il est beaucoup moins certain que Laurette de Noves fut la Laure de Pétrarque. Les arguments de l'abbé de Sade sont loin d'être convaincants. D'abord pour démontrer, ce qui est le point essentiel, que Laure était mariée, il note que le poëte la qualifie de *donna*, *madonna*, *mulier*, *femina*, et jamais de *vergine*, *virgo*, *puella*, ce qui n'est pas rigoureusement vrai, puisque dans la huitième églogue il parle de la beauté de la jeune fille (*forma puellæ*) qui le séduit, et ce qui ne prouve rien, puisque dans la poésie italienne les termes de *donna* et *madonna* s'appliquent à des jeunes filles, à la Beatrice de Dante, à la Selvaggia de Cino da Pistoja. De Sade prétend ensuite que Laure était mariée parce que dans le *Triomphe de la chasteté*, composé après sa mort, Pétrarque ne lui donne pour cortége que des femmes mariées, Lucrèce, Pénélope, Didon, etc. Cet argument ne prouve que la distraction de l'érudit, qui oublie que dans le *Triomphe de la chasteté* figurent *le sacre benedette vergini*, les neuf Muses, Virginie, une vestale, Hippolyte, Joseph, etc. L'argument suivant ne vaut pas mieux. On lit dans le traité de Pétrarque, *De contemtu mundi*, « que Laure approche chaque jour plus près de la mort, et que son beau corps, épuisé par les maladies et par de fréquentes secousses morales, a perdu beaucoup de son ancienne vigueur. » (*Omnis dies ad mortem propius accedit, et corpus illud egregium morbis ac crebris perturbationibus exhaustum multum pristini vigoris amisit*). Pétrarque ajoute : « Et moi aussi je suis plus appesanti par les soucis et plus avancé en âge » (*et ego quoque et curis gravior et ætate provectior factus sum*); *curis* correspond ici à *perturbationibus*, qui dans le latin cicéronien est la traduction du grec πάθος. Cependant l'abbé de Sade, au lieu de *perturbationibus* propose de lire *partubus* (accouchements), sur la foi de quelques manuscrits qui offrent, dit-il, l'abréviation *ptubus*. Le fait est exact en ce qui concerne les deux manuscrits

(1) E quantunque gli volse essere data per donna ad instanza di papa Urbano Quinto, il quale lui singularmente amava, concedendogli di tener colla donna i benefici insieme, noi volse mai consentire; dicendo che il frutto che prendea dell' amore a scrivere, di poi que la cosa amata conseguito avesse tutto si perderia.

(2) Voici les vers de François Ier :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée,
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'aymant de l'aymée
O gentil âme, étant tant estimée
Qui te pourra louer qu'en se taisant!
Car la parole est toujours reprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

(du quinzième siècle), qui sont à la Bibliothèque impériale, mais il reste à décider si une variante qui n'est peut-être qu'une erreur de copiste doit l'emporter sur le sens clairement indiqué par le contexte. Nous ne prolongerons pas la discussion de ces minuties. Nous ne voyons dans la thèse de l'abbé de Sade qu'un point réellement fort, c'est la coïncidence entre la date connue de la mort de Laure (6 avril) et le testament de Laurette de Sade (3 avril); mais cette coïncidence s'expliquerait par les ravages de la peste qui fit à Avignon d'innombrables victimes, et put bien emporter en quelques jours ou le même jour deux dames du nom de Laure. Les autres arguments sont faibles; l'auteur lui-même n'est pas bien assuré d'avoir raison. « Ce ne sont là, dit-il, après tout que de très-fortes conjectures qui, réunies ensemble, entraînent l'esprit, mais n'excluent pas tout doute. » Le doute subsiste en effet, et la lecture des œuvres de Pétrarque tend à le confirmer, ou du moins elle ne favorise pas l'hypothèse de l'écrivain du dix-huitième siècle. Pour nous, s'il fallait prendre un parti, nous admettrions plus volontiers la conclusion de Vellutello.

Laure, touchée du sentiment qu'elle inspirait, sut retenir le poëte dans son amour sans lui permettre d'espérance coupable. Pétrarque passa dans la ville d'Avignon les trois années suivantes, occupé de sa passion, ne négligeant pas ses chères études classiques et cultivant l'amitié de Jacques Colonna, membre d'une des plus grandes familles romaines, que le jeune poëte avait eu pour camarade d'études à Bologne et qu'il retrouvait à la cour pontificale. Jacques Colonna, devenu évêque de Lombès, emmena en 1330 Pétrarque dans son diocèse, au pied des Pyrénées. Là ils employèrent tout un été en discussions littéraires et en courses sur les montagnes avec deux autres amis, Louis, né sur les bords du Rhin, et Lello, gentilhomme romain, que le poëte a célébrés sous le nom de Socrate et de Lœlius. De retour à Avignon, Jacques Colonna présenta Pétrarque à son frère le cardinal Jean Colonna, qui le logea dans son palais. Peu après arriva dans la même ville le père de Jean et de Jacques, Étienne Colonna, vieux et brave gentilhomme bien connu par ses démêlés avec Boniface VIII. Le rude guerrier aimait les lettres; il accueillit avec faveur le jeune homme, qui au talent de la poésie joignait une telle ardeur pour l'étude des auteurs anciens. L'amitié des Colonna ne dédommageait pas Pétrarque des rigueurs de Laure. Sa passion avait pris une ardeur que l'on n'aurait pas attendue de sa nature studieuse et délicate, et que sa poésie ne révèle pas tout entière. Pour s'en distraire il entreprit un assez long voyage, visita Paris, la Flandre, Cologne, traversa la forêt des Ardennes, s'arrêta quelques jours à Lyon, et revint à Avignon, où il ne trouva plus l'évêque de Lombès, alors parti pour Rome, mais où il retrouva Laure, aussi sévère que jamais. Son chagrin amoureux le décida à se retirer dans la belle vallée de Vaucluse, à quelques lieues d'Avignon. Il y passait la plus grande partie de son temps, à la fois malheureux et charmé de sa passion, la chantant dans des vers immortels, et trouvant aussi des accents plus fiers pour appeler les princes chrétiens à une croisade (1) ou pour demander le rétablissement du saint-siége à Rome. Ni l'amour ni la poésie ne lui faisaient oublier l'étude, et l'étude ne l'absorbait pas au point de l'empêcher de songer à son avenir, assez précaire malgré l'amitié des Colonna. Le pape Benoît XII lui donna en 1335 un canonicat de Lombès et l'expectative d'une prébende. Vers le même temps Azzo da Correggio, seigneur de Parme, étant venu à Avignon pour défendre devant le pape Benoît XII son titre à cette souveraineté, contre les réclamations de Marsiglio Rossi, se lia avec Pétrarque et le choisit pour son avocat à la cour pontificale. Le poëte accepta la cause et la gagna. Ce fut pour lui une occasion de connaître Guillaume Pastrengo, savant homme que Azzo avait amené d'Italie. Il se lia aussi, mais un peu plus tard, avec le Calabrais Barlaam, envoyé auprès du pape par l'empereur Andronic le jeune en 1339, et apprit de ce moine les premiers éléments du grec. Un voyage à Rome, où l'appelaient l'amitié des Colonna et le désir de visiter les monuments de cette ville célèbre, ne l'éloigna d'Avignon que pour quelques mois, et vers la fin de 1337 il était de retour dans sa chère Vaucluse, tout entier à l'étude, à ses travaux littéraires et à son amour. Le temps passait sur sa passion et l'épurait sans l'affaiblir. Laure ne la partageait pas, mais elle était fière de l'inspirer, et l'entretenait avec un art délicat que l'on appellerait de la coquetterie s'il n'avait été parfaitement honnête. On suit dans les poésies de Pétrarque l'apaisement progressif de ce sentiment, si impétueux dans les dix premières années, et qui se changea peu à peu en une calme adoration.

Dans sa retraite de Vaucluse, visitée seulement de quelques intimes, parmi lesquels on compte l'évêque de Cavaillon, Philippe de Cabassole, Pétrarque entreprit en latin une *Histoire romaine* et un poëme sur Scipion l'Africain et la seconde guerre punique. Ce dernier ouvrage, dont il ébaucha rapidement plusieurs chants, fit concevoir aux amis des lettres les plus grandes espérances, et contribua plus que ses traités latins, et beaucoup plus que ses poésies vulgaires, à répandre son nom. Les amis de Pétrarque profitèrent de cette vogue pour satisfaire le désir qu'il avait exprimé d'obtenir la couronne de laurier qui, suivant une tradition populaire, avait été décernée à Horace et à Virgile. Les Colonna à Rome,

(1) Au sujet d'une croisade que méditait le pape Jean XXII, il adressa à l'évêque de Lombès l'admirable canzone : O aspettata in ciel beata e bella,
Anima...

Robert, roi de Naples, le Florentin Robert de Bardi, chancelier de l'université de Paris, y songèrent en même temps. Pétrarque raconte qu'il reçut à Vaucluse (le 1er septembre 1340) la lettre par laquelle le sénat romain lui offrait le laurier poétique, et que six ou sept heures après il reçut une lettre pareille du chancelier de l'université de Paris qui lui proposait la même couronne. Il opta pour Rome, mais au lieu de s'y rendre directement, il alla à Naples (février 1341) comme pour y faire vérifier ses titres littéraires par le roi Robert, le prince le plus éclairé de l'Europe. Après quelques conférences intimes, où le monarque et le poëte se montrèrent enchantés l'un de l'autre, eut lieu l'examen solennel qui ne dura pas moins de trois jours et dont Pétrarque sortit vainqueur. Le roi le nomma son chapelain, et se dépouillant de la robe qu'il portait il la lui donna en disant qu'il voulait qu'il en fût revêtu le jour de son triomphe. Ce célèbre couronnement eut lieu à Rome, au Capitole, le jour de Pâques, 8 avril 1341. « Revêtu de la robe que le roi de Naples lui avait donnée, Pétrarque marchait au milieu de six principaux citoyens de Rome, habillés de vert et précédés par douze jeunes gens de quinze ans vêtus d'écarlate, choisis dans les meilleures maisons de la ville. Le sénateur Orso, comte de L'Anguillara, ami de Pétrarque, venait ensuite, accompagné des principaux du conseil de ville et suivi d'une foule innombrable, attirée par le spectacle d'une fête interrompue depuis tant de siècles (1). » On peut lire dans un annaliste contemporain, dans Lodovico Monaldesco (2), tous les détails du couronnement de *misser Petrarca, nobile poeta e saputo*. Si on était tenté aujourd'hui de sourire de cette pompeuse cérémonie, il faudrait songer au prix de quels efforts Pétrarque et ses émules ranimèrent le culte et la connaissance des lettres anciennes; on trouverait alors naturel l'enthousiasme qu'ils excitèrent, et on comprendrait que cet enthousiasme était nécessaire pour les soutenir dans leur noble entreprise. Pétrarque fut le grand promoteur de la renaissance. C'est l'antiquité ressuscitée que le sénat et le peuple romain couronnaient sur sa tête.

Pétrarque reprit presque aussitôt le chemin d'Avignon; mais en passant à Parme il fut retenu par son ami le prince Azzo da Correggio. Là, dans une demi-retraite, il termina son *Afrique* et acheva une année qui aurait été très-heureuse si elle n'avait été marquée par la perte de plusieurs de ses plus chers amis, entre autres de l'évêque de Lombès. Il venait d'être nommé archidiacre de l'église de Parme, lorsque les Romains, en 1342, le chargèrent, avec dix-huit de leurs principaux citoyens, d'aller exprimer au nouveau pape, Clément VI, le vœu qu'il revînt s'établir dans leur ville. Il porta la parole en cette occasion. Le pape admira la harangue, et donna à l'orateur le prieuré de Migliarino dans l'évêché de Pise, mais il ne quitta pas Avignon. Pétrarque, dégoûté par les vices de la cour pontificale, mais consolé par le plaisir de revoir Laure et ses anciens amis Lælius et Socrate, rentra dans son asile de Vaucluse. Il en fut tiré par le pape, qui le chargea, en septembre 1343, d'une mission à Naples, où régnait, sous un conseil de régence, Jeanne, fille de Robert. Assez mal accueilli dans cette ville, ne trouvant pas de sécurité à Parme, alors désolée par la guerre (1344), il revit Avignon, mais pour peu de temps. Son patron le cardinal Colonna n'avait rien fait pour lui; Azzo da Correggio le rappelait en Italie. Pétrarque résolut de quitter Avignon pour toujours. Il partit en effet en 1345; mais à peine était-il arrivé à Vérone que, sur des lettres pressantes de ses amis, il reprit le chemin de la ville pontificale. Le meilleur accueil l'y attendait. Le pape Clément VI lui offrit la place de secrétaire apostolique que le poète refusa, préférant la liberté aux dignités. Il reprit sa vie studieuse mêlée de chants d'amour. Un des plus singuliers épisodes de l'histoire de Rome au moyen âge l'arracha à sa retraite. Un de ses collègues dans l'ambassade envoyée à Clément VI, Nicolas Rienzi, avait formé le projet de détruire la puissance des nobles à Rome, de rétablir la liberté et de reconstituer l'Italie sous la suprématie romaine. Pétrarque, qui depuis son couronnement était citoyen romain, approuva chaleureusement cette entreprise (1), quoiqu'elle portât un coup mortel à l'influence de ses amis les Colonna, et, après l'avoir soutenue de toutes ses forces à la cour du pape, il résolut d'aller porter au tribun l'appui de ses conseils et de sa réputation. Il quitta donc encore une fois Avignon (1347) et fit à Laure des adieux qui devaient être les derniers. En arrivant en Italie, il apprit que Rienzi se livrait à des violences qui présageaient sa chute, et que presque tous les Colonna avaient été massacrés en essayant de le renverser (novembre 1347). Ce triste événement, dont le poëte, ébloui par ses réminiscences classiques, ne s'affligea peut-être pas assez (2), ne précéda que d'un mois l'exil de Rienzi. Désolé de la ruine de ses patriotiques espérances, Pétrarque s'établit à Parme, puis à Vérone. Ce fut à Parme qu'il apprit la perte qu'il a consignée dans une note latine en tête de son manuscrit de Virgile. Ces lignes touchantes se lisent encore sur le précieux manuscrit déposé à la bibliothèque Ambroisienne de Milan; en voici la traduction :

« Laure, illustre par ses propres vertus, et longtemps célébrée par mes vers, parut pour la

(1) Ginguené, *Hist. litt.*, t. II, p. 380.

(2) Muratori, *Rerum ital. scriptores*, vol. XII, p. 540.

(1) *Voy.* l'*Epistola hortatoria de republica capessenda* de Pétrarque à Rienzi, *opp.*, p. 535-540.

(2) Dans une lettre à ce sujet (*Fam*, VII, 13), il dit : « *Nulla toto orbe principum familia carior; carior tamen respublica, carior Roma, carior Italia.*

première fois à mes yeux, dans le premier temps de mon adolescence, l'an du Seigneur 1327, le 6 du mois d'avril, dans l'église de Sainte-Claire à Avignon, à l'heure matinale; et dans la même ville, au même mois d'avril, le même jour 6, et à la même première heure, l'an 1348, cette lumière fut ravie à la lumière du jour, lorsque j'étais à Vérone, hélas! ignorant mon malheur. La triste nouvelle, apportée par une lettre de mon ami Louis, me trouva à Parme la même année, le 19 mai au matin. Ce corps très-chaste et très-beau fut déposé dans l'église des frères Mineurs le jour même de sa mort, vers le soir. Je suis persuadé que son âme, comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, est retournée au ciel d'où elle était venue. Pour conserver la mémoire douloureuse de cette perte, je trouve une certaine douceur mêlée d'amertume à écrire ceci, de préférence sur ce livre, qui revient souvent sous mes yeux, afin que, rien ne devant plus me plaire dans cette vie, et mon lien le plus fort étant brisé, je sois averti par la vue fréquente de ces paroles, et par la juste appréciation d'une vie si fugitive, qu'il est temps de sortir de Babylone; ce qui, avec le secours de la grâce divine, me sera facile en songeant fortement et virilement aux soins superflus, aux vaines espérances, aux événements inattendus de mon temps passé (1). »

Laure n'avait guère que quarante ans lorsqu'elle succomba, après trois jours de maladie, à la peste qui ravageait alors l'Europe. Sa mort fut calme. Pétrarque en a fait une admirable peinture dans son *Triomphe de la mort:* « Près d'elle, dit-il, étaient toutes ses amies, toutes ses voisines; alors de cette blonde tête la Mort enleva un cheveu d'or; ainsi elle ravit la plus belle fleur du monde.... Non comme une flamme qui est éteinte par force, mais qui se consume d'elle-même, l'âme contente s'en alla en paix; telle qu'une suave et claire lumière à qui l'aliment manque peu à peu, gardant jusqu'à la fin sa manière habituelle. Pâle non pas, mais plus blanche que la neige qui par un temps calme tombe sur une belle colline, elle semblait se reposer comme une personne fatiguée. On eût dit qu'un doux sommeil fermait ses beaux yeux, lorsque déjà l'esprit s'était séparé de son corps; c'était là ce que les insensés appellent mourir. La mort paraissait belle sur son beau visage. » Toutes les poésies que Pétrarque composa après cette triste date sont pleines des témoignages de sa douleur et de sa passion. Sa vie, qui se prolongea encore vingt-six ans, et qui fut assez agitée, plus par les inquiétudes de son caractère, porté à la tristesse, que par les événements extérieurs, resta constamment sous l'influence de cette noble et chère mémoire. Il s'imaginait qu'il était en fréquente communication avec l'esprit de Laure; il la décrit comme lui apparaissant au milieu de la nuit, le consolant et lui montrant au ciel la place de leur prochaine réunion. Il faut citer ici, pour couronner le récit de ce long amour, si sincère et si idéal, un admirable sonnet, le plus beau peut-être des sonnets du poëte.

« Je m'élevai par la pensée jusqu'aux lieux où est celle que je cherche et que je ne retrouve pas sur la terre. Là parmi les âmes que le troisième cercle enserre, je la revis plus belle et moins altière. Elle me prit par la main et me dit : « Dans cette sphère tu seras encore avec moi, si mon désir ne me trompe pas : Je suis celle qui te fis tant la guerre, et qui achevai ma journée avant le soir. Une intelligence humaine ne peut comprendre ma félicité. Je n'attends que toi seul, et cette belle enveloppe de mon âme que tu as tant aimée et qui est restée sur la terre. » Ah! pourquoi cessa-t-elle de parler, et ouvrit-elle la main qui tenait la mienne? Au son de ces paroles si tendres et si chastes, peu s'en fallut que je ne restasse au ciel. »

Les crimes et la chute de Rienzi, la catastrophe des Colonna à Rome, bientôt suivie de la

(1) Voici le texte de cette note célèbre: « Laura, propriis virtutibus illustris et meis longum celebrata carminibus, primum oculis meis apparuit, sub primum adolescentiæ meæ tempus, anno Domini 1387, die 6 mensis aprilis, in ecclesia Sanctæ Claræ, Avenione, hora matutina; et in eadem civitate, eodem mense aprilis, eodem die sexto, eadem hora prima, anno autem 1348, ab hac luce lux illa subtracta est, quum ego forte tunc Veronæ essem, heu fati mei nescius! Rumor autem infelix, per litteras Ludovici mei, me Parmæ repperit, anno eodem, mense majo, die 19, mane. Corpus illud castissimum atque pulcherrimum in loco fratrum Minorum repositum est, ipso die mortis, ad vesperam. Animam quidem ejus, ut de Africano ait Seneca, in Cœlum, unde erat, rediisse mihi persuadeo. Hoc autem ad acerbam rei memoriam amara quadam dulcedine scribere visum est, hoc potissimum loco qui sæpe sub oculis meis redit, ut cogitem nihil esse debere quod amplius mihi placeat in hac vita, et effracto majori laqueo tempus esse de Babylone fugiendi, crebra horum inspectione ac fugacissimæ ætatis æstimatione commoneat. Quod prævia Dei gratia facile erit, præteriti temporis curas supervacuas, spes inanes, et inexpectatos exitus acriter et viriliter cogitanti. » On a contesté, mais sans motifs plausibles, l'authenticité de cette note. Le manuscrit de Virgile qui la contient servait à l'usage de Pétrarque dès sa jeunesse. La note relative à Laure est superposée à une autre note, où le poëte a consigné que le manuscrit lui fut volé aux kalendes de novembre 1326, et lui fut rendu à Avignon le 17 avril 1338. Après la mort de Pétrarque, le précieux *Virgile* passa à son ami Jean Dondi; il fut placé, vers 1300, dans la bibliothèque de Pavie, et y resta jusque vers la fin du quinzième siècle; il en sortit à l'époque de la prise de cette ville par les Français; mais on a pu suivre sa trace entre les mains de ses différents propriétaires jusqu'à son acquisition par le cardinal Borromée, fondateur de la bibliothèque Ambroisienne. Il resta dans cette bibliothèque jusqu'en 1796. A cette époque les commissaires de la république française l'enlevèrent et l'envoyèrent à Paris à la bibliothèque Nationale, où il resta déposé jusqu'en 1815. Après la chute de l'empire il fut restitué à la ville de Milan et réintégré dans la bibliothèque Ambroisienne. La note sur la mort de Laure se trouve aussi sur un des plus anciens manuscrits des épîtres de Pétrarque dans la bibliothèque Laurentiane à Florence; elle est accompagnée de cette observation : « Ce qui suit se trouve écrit, et, à ce qu'on dit, de la propre main de François Pétrarque, sur un *Virgile* qui lui appartenait, et qui est maintenant à Pavie dans la bibliothèque du duc de Milan » Voir sur cette question : Tomasini, *Petrarca redivivus*; l'abbé de Sade, *Mémoires sur Pétrarque*, vol. II, note 8; Baldelli, *Petrarca e sue opere*.

mort du cardinal Jean à Avignon, la perte de Laure, l'éloignement ou la mort de plusieurs amis, marquèrent pour Pétrarque cette triste période de 1347-1348. Deux ans après il se rendit à Rome au jubilé, et en passant par Florence il vit Boccace, qu'il avait connu à Naples et avec lequel il contracta une plus étroite amitié. Cette année 1350 et la suivante nous le montrent à Arezzo, à Padoue, à Venise, partout fêté, consulté sur les plus grandes affaires et intervenant pour les apaiser dans les querelles des États italiens. C'était un spectacle nouveau et de bon augure pour la grandeur future des lettres, que l'influence de cet écrivain, qui comptait parmi ses flatteurs et ses clients des princes et des républiques. Le 6 avril 1351, anniversaire doublement sacré, il reçut un message du sénat de Florence qui lui annonçait qu'il était rétabli dans ses biens et ses droits de citoyen. Boccace, qui lui porta le message, lui transmit en même temps l'offre d'être directeur de l'université que l'on venait de fonder à Florence. Pétrarque fut touché de la proposition, mais il ne l'accepta pas et il repartit bientôt pour Vaucluse. Partagé entre sa chère retraite et les tracas de la cour pontificale, entre le souvenir de Laure et son zèle pour la cause italienne, donnant au pape Clément VI de généreux conseils sur le rétablissement de l'ordre et de la liberté à Rome, protégeant Rienzi prisonnier, Pétrarque vit sa réputation s'étendre et s'ouvrir devant lui la perspective des hautes dignités ecclésiastiques et politiques. Mais il préférait l'indépendance aux grandeurs, et, loin de s'attacher à la cour pontificale, il quitta pour toujours Avignon au mois de mai 1353. Les princes et les seigneuries de l'Italie se le disputaient. Jean Visconti, prince-archevêque de Milan, l'emporta par son insistance presque tyrannique. En 1354, Visconti envoya Pétrarque à Venise pour négocier la paix entre cette république et celle de Gênes; il fut reçu avec beaucoup de distinction, mais il ne réussit pas dans sa mission. Jean Visconti mourut peu après, et ses trois neveux se partagèrent ses domaines. Pétrarque s'attacha à Galéas, le plus jeune et le plus capable des trois.

En novembre 1354 l'empereur Charles IV arriva d'Allemagne à Mantoue, et appela près de lui Pétrarque, avec qui il était en correspondance. Depuis la chute méritée de Rienzi, Pétrarque avait reporté sur Charles IV ses espérances pour la pacification de l'Italie; il lui avait adressé à ce sujet, en 1350, une lettre éloquente qui resta trois ans sans réponse et qui devait rester sans résultat. Cependant, à l'approche de ce médiateur, qu'il appelait de tous ses vœux, il sentit renaître son espoir patriotique. Il se rendit à Mantoue, passa plusieurs jours auprès de l'empereur et l'accompagna à Milan. Il aurait voulu qu'il se fixât en Italie; mais Charles IV, après s'être fait couronner à Milan et à Rome et avoir rétabli la paix entre Venise et Gênes, retourna en Allemagne. En 1356 les Visconti, soupçonnant l'empereur d'intentions hostiles à leur égard, lui envoyèrent Pétrarque. Celui-ci rencontra Charles à Prague, s'assura que les craintes des Visconti n'étaient pas fondées, et revint à Milan avec le titre de comte palatin. Dans les années suivantes, il vécut à Garignano près de l'Adda, dans une jolie maison de campagne qu'il appela Linternum en mémoire de Scipion l'Africain. Objet de l'admiration générale, il aurait été heureux, si un fils naturel nommé Jean, qu'il avait eu d'une femme d'Avignon, ne lui eût donné du chagrin. La mauvaise conduite de son fils, peut-être aussi sa propre inquiétude, le décidèrent à quitter Linternum et à s'établir dans le monastère de Saint-Simplicien près de Milan. Galéas Visconti l'en tira, en 1360, pour l'envoyer à Paris complimenter le roi Jean sur sa délivrance. Il a décrit dans ses *Épitres familières* le misérable état de la France dévastée par la guerre. Le roi et le dauphin lui firent le meilleur accueil et s'efforcèrent de le retenir; vers le même temps, l'empereur l'appelait en Allemagne. A toutes ces instances accompagnées de magnifiques promesses, il opposa son amour de la patrie, et cette passion de l'indépendance qu'il nommait « sa paresse ». Il revint dans son Italie, qui n'était pas exempte des fléaux qui dévastaient le monde. La peste et la guerre le forcèrent de quitter le Milanais pour Padoue, et Padoue pour Venise en 1362. Peu après son arrivée il offrit sa bibliothèque à l'église de Saint-Marc. La république accepta le don, et assigna un palais pour le logement de Pétrarque et de ses livres. Ce fut le commencement de la célèbre bibliothèque de Saint-Marc, qu'augmentèrent ensuite les dons du cardinal Bessarion et d'autres. Pétrarque passa plusieurs années à Venise, honoré par le doge et les principaux sénateurs, et faisant de temps en temps des excursions à Padoue, Milan et Pavie pour visiter ses amis les Carrara et Galéas Visconti. En 1368 il assista au mariage de Violante, fille de Galéas, avec le prince Lionel d'Angleterre. De retour à Padoue, il reçut une pressante invitation du pape Urbain V, qui avait fixé sa résidence à Rome et qui désirait ardemment le voir. Pétrarque avait une grande estime pour le caractère d'Urbain, et malgré son âge et ses infirmités il résolut de répondre à l'appel du pontife (1370). Ses forces le trahirent; il s'évanouit en arrivant à Ferrare, et resta comme mort pendant trente heures. Nicolas d'Este, seigneur de Ferrare et son frère Hugo, l'entourèrent de soins qui le ramenèrent à la vie; mais les médecins déclarèrent qu'il était incapable de continuer son voyage, et on le reconduisit à Padoue en bateau. Il s'établit dans l'été de 1370 à Arquà, agréable village situé dans les monts Euganéens. Il fit bâtir au haut de ce village une petite maison. C'est la seule des nombreuses demeures qu'il avait à Parme, Padoue, Venise, Milan, Vaucluse, qui existe encore et que l'on montre aux voyageurs. Là, entouré de Tullia, sa fille naturelle, de son

gendre, d'un ecclésiastique, il reprit avec une nouvelle ardeur ses études et ses travaux littéraires, occupant quelquefois jusqu'à cinq secrétaires. Entre autres ouvrages, il composa son traité *De sa propre ignorance et de celle de beaucoup d'autres* (*De sui ipsius et multorum aliorum ignorantia*), destiné à combattre certains jeunes libres penseurs vénitiens qui, fiers de la science qu'ils avaient acquise dans les commentaires d'Averroès sur Aristote, récemment traduits en latin, se moquaient du récit de la création par Moïse et des Écritures en général. Quatre de ces jeunes gens avaient recherché la société de Pétrarque pendant son séjour à Venise. Les trouvant instruits, spirituels, amoureux de l'étude, il se plut d'abord beaucoup dans leur société; mais cette sympathie ne dura pas longtemps. Il n'avait pas une aveugle vénération pour Aristote, et encore moins pour Averroès. Il croyait aux saintes Écritures, et avait peu de goût pour l'histoire naturelle, qui attirait particulièrement ses visiteurs. Il avait l'habitude de dire qu'il est plus important d'approfondir la nature de l'homme que celle des quadrupèdes, des oiseaux et des poissons. Les quatre admirateurs d'Aristote furent scandalisés de la liberté avec laquelle il traitait leur oracle, et dans une sorte de tribunal littéraire, tenu pour prononcer sur les mérites de Pétrarque, ils décidèrent que c'était un homme de talent qui manquait de savoir, *Bonus vir sine literis*. Ce jugement fit beaucoup de bruit à Venise; Pétrarque se contenta d'abord d'en rire, puis, sur les instances de ses amis, il consentit à se défendre dans le traité que nous avons cité; il y convient de son ignorance et démontre celle de ses adversaires. D'Aristote lui-même il dit : que c'était un grand et puissant esprit qui savait beaucoup de choses et en ignorait encore plus. L'air pur des collines Euganéennes ne rendit pas la santé à Pétrarque. En vain son médecin, Jean Dondi, l'avertissait que son régime était trop austère, qu'il ne devait pas boire de l'eau, ni manger des fruits et des légumes crus, ni jeûner aussi souvent qu'il le faisait. Le malade ne croyait pas à la médecine; il a même écrit quatre livres d'invectives contre les médecins. Il estimait Dondi comme philosophe et non comme médecin. La nouvelle du retour d'Urbain V à Avignon bientôt suivi de la mort du pontife lui causa un vif chagrin. Grégoire XI, successeur d'Urbain, connaissait Pétrarque, il lui écrivit une lettre aimable et pressante pour l'attirer à sa cour en 1371; mais Pétrarque était incapable d'entreprendre un aussi long voyage. Il répondit à Francesco Bruni, secrétaire apostolique, « qu'il n'avait rien à demander au pape, à moins que sa sainteté ne voulût lui accorder un bénéfice sans charge d'âmes, car il avait bien assez de prendre soin de la sienne; ce bénéfice assurerait l'aisance de sa vieillesse, et il en serait reconnaissant, quoiqu'il sentît qu'il n'était pas pour longtemps au monde, car il dépérissait et se réduisait à l'état d'ombre. Il n'était pas dans le besoin; il avait deux chevaux et généralement cinq ou six secrétaires, quoique pour le moment il n'en eût que trois, parce qu'il n'avait pas pu en trouver davantage. Il serait plus facile de se procurer des peintres que des copistes. Quoiqu'il eût préféré prendre ses repas seul ou avec le prêtre du village, il était généralement assiégé par une armée de visiteurs ou d'hôtes qui s'invitaient eux-mêmes, et il ne pouvait pas les traiter comme un avare. Il désirait bâtir un oratoire à la vierge Marie; mais pour exécuter ce projet il devait vendre ses livres ou les mettre engage. »

Quelques mois après (janvier 1372) écrivant de Padoue à son vieil ami Matthieu, archidiacre de Liége, il lui disait : « J'ai été malade dans ces deux années, et plusieurs fois dans un état désespéré, mais je vis encore. J'ai été quelque temps à Venise, et maintenant je suis à Padoue, remplissant mes fonctions de chanoine. Je suis heureux d'avoir quitté Venise à cause de la guerre entre la république et le seigneur de Padoue. A Venise j'aurais été un objet de soupçon, tandis qu'ici je suis chéri. Je passe la plus grande partie de mon temps à la campagne; je lis, je pense, j'écris; telle est mon existence, telle qu'elle était dans ma jeunesse. » En septembre 1373, la paix fut conclue entre Venise et François de Carrare, seigneur de Padoue. D'après une des conditions du traité, François dut envoyer son fils à Venise demander pardon et jurer fidélité à la république. Il pria Pétrarque d'accompagner le jeune prince. Le poëte parut devant le sénat, et y prononça un discours qui fut très-applaudi. L'année suivante sa santé devint plus mauvaise; une fièvre lente le consumait. Suivant son habitude, il se rendit à sa villa d'Arquà pour y passer l'été. Le matin du 18 juillet, un de ses serviteurs entra dans sa bibliothèque, et l'aperçut assis sans mouvement, la tête penchée sur un livre. Comme on le voyait souvent dans cette attitude, on ne s'en effraya pas d'abord; mais on s'assura bientôt qu'il n'était plus. A la nouvelle de sa mort, François de Carrare, accompagné de toute la noblesse de Padoue, l'évêque et son chapitre, avec la plus grande partie du clergé, allèrent à Arquà et assistèrent à ses funérailles. Seize docteurs de l'université portèrent ses restes à l'église paroissiale d'Arquà, où il fut enseveli dans une chapelle qu'il avait construite en l'honneur de la Vierge. François da Brossano, son gendre, lui éleva un monument en marbre.

Pétrarque eut deux enfants naturels pendant son séjour à Avignon : un fils et une fille. Le fils mourut avant son père; la fille épousa François da Brossano, gentilhomme milanais, qui fut le principal héritier de Pétrarque. Parmi les autres légataires du poëte, on remarque Boccace, qui ne lui survécut pas longtemps. Les portraits de Pétrarque sont nombreux, mais ils offrent des différences sensibles. On regarde comme le

plus authentique celui qui se trouve à Padoue dans le palais épiscopal, au-dessus de la porte de la bibliothèque; c'est une peinture à la fresque détachée de la maison de Pétrarque à Padoue en 1581. Ce portrait a été gravé en tête de l'édition des *Rime* de Pétrarque par Marsand. Pétrarque avait reçu de la nature une taille élégante, de beaux yeux, des traits nobles et réguliers. Dans sa jeunesse, il tirait vanité de ces avantages et cherchait à les rehausser par l'élégance de la parure : c'est une faiblesse qu'il déplora amèrement dans son âge mûr, mais sur laquelle il revient si souvent que l'on suppose qu'il ne s'en corrigea jamais entièrement.

Pétrarque eut une existence des plus brillantes et des mieux remplies. La postérité s'est trop habituée à ne voir en lui que le poëte amoureux. L'harmonieuse beauté « des vers épars où l'on entend le son de ces soupirs dont il nourrissait son cœur dans sa première erreur juvénile, quand il était en partie un homme autre que ce qu'il devint », ne doit pas nous faire oublier qu'il fut aussi un homme politique, mêlé aux plus importantes affaires de son temps, aimant passionnément la grandeur de l'Italie et s'efforçant d'associer la papauté à cette grandeur; elle ne doit pas surtout nous faire oublier qu'il fut le glorieux précurseur de la renaissance, le premier véritable restaurateur des belles-lettres en Europe. Son bon goût naturel lui apprit à chérir les beautés de Virgile et de Cicéron, et son enthousiasme pour les nobles productions classiques, se communiquant à ses contemporains, donna lieu à ce mouvement intellectuel qui eut de si merveilleux résultats dans les siècles suivants. Quelques critiques, Heeren entre autres, ont pensé que sans l'initiative et l'influence de Pétrarque, la plupart des manuscrits des auteurs latins auraient péri, abandonnés à la poussière et aux vers dans les monastères. Sans admettre absolument cette supposition, nous croyons qu'on ne saurait estimer trop haut le service que Pétrarque rendit aux lettres par lui-même ou par ses amis et disciples Boccace et Jean de Ravenne. Grand voyageur pour son temps, il visita toutes les contrées de l'Italie, la France, l'Allemagne et alla jusqu'en Espagne. Partout où il passait, il recueillait ou copiait des manuscrits, achetait des médailles, et d'autres restes de l'antiquité. A Arezzo, il découvrit les *Institutions oratoires* de Quintilien; à Vérone, les *Lettres familières* de Cicéron; dans une autre ville, les *Lettres à Atticus;* à Liége il trouva deux discours de Cicéron. Il parle aussi du traité de Cicéron, *de Gloria*, du traité de Varron, *de Rebus divinis et humanis* et d'un recueil de lettres et d'épigrammes d'Auguste, qu'il avait vus ou possédés, mais qui ne sont pas venus jusqu'à nous. La bibliothèque Laurentiane à Florence contient les *Lettres familières* et les *Lettres à Atticus* copiées de sa main. S'il ne reculait devant aucune fatigue pour se procurer des livres, il n'en était pas moins disposé à les prêter aux autres, et c'est ainsi qu'il en perdit plusieurs. Nous avons dit comment une libéralité de sa part fut l'origine de la bibliothèque Saint-Marc à Venise. Il s'attacha aussi à l'histoire diplomatique des plus sombres périodes du moyen âge, et rechercha les moyens de distinguer les diplômes et les chartes authentiques de beaucoup d'autres pièces apocryphes. Enfin il ne négligea pas les auteurs grecs, quoiqu'il ne connût que les éléments de cette langue, et que dans sa vieillesse il s'y fût appliqué avec plus d'ardeur que de succès (1). Dans sa correspondance étendue avec les personnes les plus distinguées de son temps, il insiste sans cesse sur les avantages de l'étude, de la recherche de la vérité; il proclame à chaque instant l'immense supériorité des plaisirs intellectuels sur les plaisirs du corps. On lui a reproché d'avoir poussé trop loin son enthousiasme pour les anciens. Il est certain que son admiration, n'étant pas tempérée et éclairée par la critique, qui ne naquit que beaucoup plus tard, le jeta dans des erreurs qui ne furent pas uniquement littéraires. Sa ferveur classique, plus sincère que judicieuse, le conduisit à soutenir Rienzi et à attacher trop d'importance à la tentative du tribun romain. Son noble patriotisme ne fut pas exempt de dangereuses illusions. A force de ramener l'Italie vers le passé, en l'invitant à redevenir ce qu'elle ne pouvait plus être, la reine du monde, il la détournait du but plus modeste et plus sûr qu'elle pouvait atteindre. Sans nier cette erreur d'un beau génie, il suffit de constater qu'elle prenait sa source dans un sentiment généreux, et que cet enthousiasme exagéré était indispensable pour arriver à la renaissance.

Les œuvres latines de Pétrarque étaient aux yeux de ses contemporains et aux siens propres son principal titre de gloire; cependant elles sont oubliées aujourd'hui. Ce discrédit n'est pas mérité; il serait peu équitable de les juger par nos connaissances actuelles; si on se reporte à l'époque où elles furent composées, on trouve qu'elles ne sont pas indignes de l'admiration qu'elles excitèrent; elles comprennent un poëme épique intitulé *Africa*, trois livres d'*Epîtres*, des *Églogues*, des traités de morale et une volu-

(1) Barlaam, dès 1339 peut-être, mais plus probablement en 1342, l'avait initié à quelques chefs-d'œuvre de la littérature grecque, entre autres aux *Dialogues* de Platon. En 1363, Léonce Pilate lui donna encore des leçons et lui céda plusieurs livres écrits dans cette langue, parmi lesquels se trouvait un Sophocle Plus tard une traduction latine de l'*Iliade* et d'une partie de l'*Odyssée* faite par le même Leonce Pilate fut communiquée à Pétrarque. Voilà à peu près tout ce qu'il connut de l'antiquité grecque, dont l'influence sur ses écrits est peu sensible. Platon lui-même, bien qu'on ait appelé amour platonique le sentiment célébré dans le *canzoniere*, peut à peine être compté parmi ses maîtres. En général ce restaurateur des études classiques a peu emprunté, du moins pour sa poésie italienne, aux auteurs profanes; il s'est plus souvent inspiré des Saintes Écritures et des Pères de l'Église.

mineuse correspondance. L'*Africa* est un poëme en neuf livres sur les exploits de Scipion l'Africain; l'auteur, qui l'avait commencé avec enthousiasme, le poursuivit avec fatigue et le termina avec découragement; il n'y mit jamais la dernière main et songea plus d'une fois à le brûler. Ses amis, moins sévères que lui, le publièrent après sa mort, et quoiqu'on en pense aujourd'hui, ils rendirent service à sa mémoire. Bien que l'*Africa* soit une œuvre froide et sans invention et plutôt une histoire versifiée qu'un poëme, on y trouve de beaux passages, et il n'est pas indifférent à la gloire de Pétrarque d'être l'auteur du meilleur poëme latin composé entre la chute de l'empire d'Occident et la renaissance. Ses *Épîtres* à la manière d'Horace ne sont pas toujours indignes de leur modèle; elles en rappellent la philosophie aimable et en ont parfois l'aisance spirituelle. Les *Églogues* sont des satires déguisées sous la forme pastorale. Ginguené et d'autres critiques ont cherché avec plus ou moins de succès la clef de ces allégories. Il est évident que la sixième et la septième églogues sont dirigées contre Clément VI; la douzième, intitulée *Conflictatio*, et relative à la querelle de l'Angleterre avec la France, contient une violente invective contre la courtisane Faustula, qui est la cour d'Avignon. Dans beaucoup d'autres endroits de ses écrits, particulièrement dans sa correspondance, Pétrarque attaque librement les désordres et les vices de la cour pontificale, qu'il appelle la nouvelle Babylone, la Babylone de l'Occident. On a conclu témérairement de ces invectives qu'il était un hérétique, un ennemi de la papauté. La vérité est qu'il blâmait les vices de la cour d'Avignon dans l'intérêt même de la papauté, et qu'en s'élevant contre des abus qui ne touchaient qu'à la discipline, il repoussait tout changement dans le dogme. Du reste les innovations dogmatiques n'étaient pas à la mode en Italie. On eût trouvé plus facilement dans ce pays des libres penseurs niant radicalement le christianisme que des hérétiques songeant à le modifier. Pétrarque n'était ni un libre penseur, ni un hérétique; c'était un catholique convaincu, régulier et même zélé dans les pratiques religieuses, mais exempt de superstitions. Ses sentiments modérés et éclairés, qui se reconnaissent dans ses poésies, se montrent surtout dans sa curieuse correspondance, qui a tant de prix pour l'histoire politique et littéraire du quatorzième siècle; ils se montrent aussi dans ses traités de morale, où, s'inspirant des philosophes païens et des pères de l'Église, de Cicéron et de saint Augustin, il développe des idées judicieuses dans une latinité quelquefois élégante, toujours animée, qui a la liberté et la chaleur d'une langue vivante. Le traité *des Remèdes contre l'une et l'autre fortune* est plein de sens et se lirait encore avec intérêt, s'il n'était gâté par la subtilité scolastique et par cette manie, générale au quatorzième siècle, d'introduire dans les discussions morales des personnages allégoriques. Le traité *de la Vie solitaire*, dédié à Philippe de Cabassole, quoique surchargé d'une érudition qui aujourd'hui nous paraît déplacée, vaut beaucoup mieux. Dans un sujet qu'il connaissait par une longue expérience, l'auteur a trouvé des remarques délicates et ingénieuses et des accents d'une éloquence persuasive. Ses *Dialogues sur le mépris du monde* (en 1343), dont l'idée lui fut inspirée par la lecture des *Confessions* de saint Augustin, son *Épître à la postérité*, contiennent sur lui-même des révélations qui sans avoir la familiarité piquante et la portée philosophique des confidences de Montaigne, ont beaucoup de prix pour la biographie de l'auteur et l'étude du cœur humain. Quelle que soit la valeur des *Œuvres* latines de Pétrarque, c'est à ses poésies italiennes qu'il doit la meilleure part de sa gloire. En racontant sa vie nous avons exposé les principaux incidents du sentiment qui s'empara de lui à l'âge de vingt-trois ans, et qui ne le quitta plus. Pour célébrer celle qu'il aimait il inventa une poésie nouvelle, qui n'avait point de modèle chez les anciens et qui ne trouvait chez les troubadours que des devanciers très-imparfaits. Il dut beaucoup à Dante, qu'il n'estimait pas assez, et dont il parle avec une froideur voisine de l'envie; mais venant immédiatement après le grand créateur de la poésie italienne, il sut être créateur à son tour. Il dut beaucoup aussi aux poëtes provençaux, mais il perfectionna infiniment les emprunts qu'il leur fit. Il donna à leur galanterie subtile une sincérité et une beauté d'expression qui la transformèrent. Il a sans doute quelques-uns de leurs défauts; il abuse des ornements, il prodigue les métaphores, qui ne sont pas toujours justes, les antithèses souvent forcées, les hyperboles puériles, les jeux d'esprit et de mots; il raffine quelquefois ses pensées jusqu'à les rendre insaisissables ou les complique jusqu'à les rendre inintelligibles; mais ces défauts altèrent à peine l'effet de sa poésie, élaborée avec un soin infini, sans que le travail le plus minutieux refroidisse son inspiration. La vivacité et la pureté des sentiments, la variété et l'éclat des images, l'art exquis de la composition, l'élégance et la fraîcheur du langage dont aucune tournure n'a vieilli, la mélodie de la versification donnent à ses sonnets et à ses canzones amoureuses un charme que peut-être aucun autre poëte n'a égalé. Il serait difficile de faire un choix parmi ces chefs-d'œuvre délicats. Les meilleurs juges s'accordent à placer les vers composés après la mort de Laure fort au-dessus de ceux qu'il composa pendant sa vie. Dans la première partie du *canzoniere* (*in vita di Madonna Laura*), ils signalent particulièrement le sonnet qui commence par ces mots *Solo e pensoso*, la canzone XI[e] : *Chiare, fresche e dolci acque*, la XIII[e] : *Di pensier in pensier, di monte in monte*, et les trois célèbres canzones sur les yeux de Laure;

dans la seconde (*in morte di Madonna Laura*), l'admirable sonnet *Levommi il mio pensier;* les canzones *Che debbio far? Che mi consigli, amore? — Quando il soave mio fido conforto*, et la belle canzone à la Vierge qui clôt les *Rime in morte di Laura*. Pétrarque n'est pas tout entier dans ses vers amoureux; pour apprécier la souplesse, la vigueur et l'élévation de son génie, il faut lire les trois canzones que Leopardi regardait comme les seules véritables productions lyriques de la poésie moderne (1). La première (*O aspettata in ciel*), est adressée à son ami Jacques de Colonna, au sujet d'une croisade que méditait le pape; la seconde (*Spirto gentil*), adressée à Étienne Colonna, et non pas à Rienzi, comme l'ont pensé plusieurs auteurs, et la troisième (*Italia mia*) déplorent les malheurs de l'Italie et invitent ses habitants à secouer leur apathie en leur rappelant les exploits de leurs ancêtres. Les *Triomphes* sont un poëme moral écrit dans la forme majestueuse et sévère du tercet, que Dante a portée à la perfection; c'est une suite de visions allégoriques sur la puissance de l'Amour, de la Mort, de la Gloire, du Temps, de l'Éternité. L'idée des *Triomphes*, empruntée aux troubadours n'est pas heureuse, et l'exécution, très-inégale, se ressent de l'âge de l'auteur. Le poëte, languissant sous le poids des années et des chagrins, ne se ranime que lorsqu'il parle de Laure; il retrouve alors la flamme et la sensibilité de ses meilleurs ouvrages.

L'édition la plus complète des *Œuvres* de Pétrarque est celle de Bâle, 1581, 2 vol. in-fol.: elle comprend, outre les poésies italiennes et les poésies latines (l'*Africa*, trois livres d'*Épîtres* et douze *Églogues*), les ouvrages suivants : une correspondance (*Epistolæ familiares; variæ; ad veteres illustres; seniles; sine titulo*) très-volumineuse, quoique elle ne contienne pas toutes les lettres de Pétrarque; — *De remediis utriusque fortunæ libri II; — De vita solitaria lib. II; — De otio religiosorum lib. II; — Apologia contra Gallum; — De officio et virtutibus imperatoris; — Rerum memorandarum lib. IV; — De vera sapientia; — De contemptu mundi; — Vitarum virorum illustrium epitome;* un autre ouvrage, beaucoup plus étendu, de Pétrarque sous le même titre est resté inédit; mais il en parut à Venise, en 1527, une traduction italienne imparfaite par Donato degli Albanzoni; — *De vita beata; — De obedientia ac fide uxoria;* c'est une traduction de la nouvelle de *Griselidis* de Boccace; — *Itinerarium syriacum*, opuscule qui prouve que Pétrarque s'était occupé sérieusement de recueillir des connaissances géographiques indispensables pour l'intelligence des auteurs anciens; — plusieurs discours : *De Avaritia vitanda; De libertate capessenda*, etc. La plus ancienne édition des *Œuvres latines* porte l'indication de Bâle, 1496, in fol. Le traité *De remediis utriusque fortunæ*, imprimé à Cologne, 1471, in-4°, a été traduit en français d'abord par Nicolas Oresme, d'après l'ordre de Charles V (publié à Paris, 1534), puis par Grenaille, sous ce titre : *Le sage résolu contre la fortune*, Rouen, 1662, 2 vol. in-12, et une troisième fois par un anonyme, Paris, 1673, in-12. Ses poésies italiennes intitulées : *Il canzoniere* ou *Rime del Petrarca*, consistant en plus de 300 sonnets, 50 canzones environ et 6 courts poëmes en *terza rima*, intitulés : *Trionfo d'Amore, Trionfo della Castità, Trionfo della Morte, Trionfo della Fama, Trionfo del Tempo, Trionfo della Divinità*, ont eu plus de 300 éditions avec ou sans commentaires. La première est celle de Venise; 1470, gr. in-4°; les principales sont celles d'Alde Manuce : *Le cose volgari di Messer Frances. Petrarcha*, Venise, 1501, in-8°; *Il Petrarca, con nuove spositioni*, Lyon, 1574, in-12; *Le Rime del Petrarca*, Padoue, 1722, in-8°, avec un catalogue raisonné des principales éditions précédentes; l'édition de Muratori, Venise, 1727, in-4°; celle de Bodoni, Parme, 1799, 2 vol. in-fol. et in-8°; celle de Morelli, avec les remarques inédites de Beccadelli, Vérone, 1799, 2 vol. petit in-8°, etc. La première édition moderne où le texte de Pétrarque ait été solidement établi d'après les éditions anciennes est celle de Marsand; Padoue, 1819-1820, 2 vol. in-4°. Leopardi, dans son excellente édition, Milan, 1826, in-16, plusieurs fois réimprimée, entre autres à Florence, chez Félix Le Monnier, a adopté le texte de Marsand, en y joignant un commentaire explicatif complet, concis et parfaitement clair, sur un des plus grands et des plus délicats mais aussi des plus difficiles poëtes italiens. Les traductions françaises de Pétrarque ne sont ni nombreuses ni importantes. On peut signaler du moins comme curiosités bibliographiques celles qui parurent au seizième siècle. *Les Triomphes du Pétrarque*, traduits par le baron d'Opède; Paris, 1538, in-8°; — *Toutes les œuvres vulgaires de Françoys Pétrarque, contenant quatre livres de M.-D. Laure d'Avignon, sa maistresse : jadis par luy composez en langage tuscan, et mis en françoys par Vasquin Philieul de Carpentras, docteur en droictz. Avecques briefz sommaires ou argumens requis pour plus facile intelligence du tout*; Avignon, 1555, in-8° : traduction littérale et presque vers par vers; — *Le Pétrarque en rimes françoises, avec ses commentaires* par Philippe de Maldeghem, seigneur de Leyschot; Bruxelles, 1600, in-8°. Parmi les traducteurs plus récents on cite Lévêque (1787), Léonce de Saint-Géniés (1816), F. de Gramont (1841), A. de Montesquiou (1842). Les autres langues de l'Europe n'offrent aussi que des versions im-

(1) Il ne faut pas oublier que Pétrarque était musicien, et que ses canzones sont de véritables compositions lyriques comme les odes de Pindare. Phil. Villani a dit (*Vit. Petr.*) : « Doctus insuper lyra mire cecinit. Fuit vocis sonoræ atque redundantis suavitatis atque dulcedinis. »

parfaites d'un poëte dont les beautés délicates échappent au traducteur; il faut peut-être faire exception pour quelques sonnets anglais, où Lady Dacre n'est pas restée trop loin de l'original (1).

Léo JOUBERT.

Bandini. *De viris claris virtute vel vitio.* — F. Villani, dans les *Vitæ Dantis, Petrarchæ et Boccacii a Phil. Villani scriptæ*, pub. par Moreni; Florence, 1826. — Schroeder, *Vita Franc. Petrarchæ, litterarum phœnicis ac parentis*; 1622, in-4°. — Tomasini, *Petrarcha redivivus, integram poetæ celeberrimi vitam iconibus ære cœlatis exhibens; accessit nobilissimæ fœminæ Lauræ brevis historia*; Padoue, 1635, in-4°; 1650, in-4° : cette dernière édition contient d'anciennes notices sur Pétrarque par Paolo Vergerio, Gianozzo Manetti, Leonardo Aretino et la précieuse biographie de Ludovico Beccadelli. — La Bastie, *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 24-27; travail très-estimable, qui n'a pas été surpassé. — Jacques de Sade, *Mémoires pour la vie de Fr. Pétrarque*; Amsterdam, 1764-1767, 3 vol. in-4°. — S. Dobson, *Life of Petrarch*; Londres, 1775, 2 vol. in-8°. — Bettinelli, *Delle lodi di Fr. Petrarca*; Bassano, 1786. — Meinart, *Franc. Petrarca's Biografie*; 1794. — Baldelli, *Del Petrarca e delle sue opere*; 1797. — Fabroni, *Fr. Petrarchæ Vitæ*; 1799. — Woodhouselee, *Essay historical and critical on the life and writings of Fr. Petrarch*; Édimbourg, 1810, in-8°. — Levati, *Viaggi di Franc. Petrarca in Francia, in Germania ed in Italia*; Milan, 1820, 5 vol. in-18 : ouvrage qui, dans un cadre romanesque, contient beaucoup de bons renseignements tirés des œuvres de Pétrarque. — Th. Campbell, *Life of Petrarch*; Londres, 2 vol. in-8°. — Ugo Foscolo, *Essay on Petrarch*; Londres, 1823, in-8°. — Rastoul de Mongeot, *Pétrarque et son siècle*. — Rossetti, *Raccolta di edizioni di tutti le opere del Petrarca*; Venise, 1822, in-12. — Ant. Marsand, *Biblioteca Petrarchesca*; Milan, 1826, in-4° — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. V. — Ginguené, *Histoire littér. d'Italie*, t. II. — Bruce White, *Histoire des langues romanes*; Paris, 1841, 3 vol. in-8°. — Meiners, *Vergleichung der Sitten*, III. — G. Voigt, *Die Wiederbelung des classischen Alterthums*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*. — Ferrari, *Histoire des révolutions d'Italie*, t. III, p. 398-404.

(1) Il existe dans la bibliothèque de Munich un manuscrit du quinzième siècle renfermant des sonnets italiens sur des sujets politiques, philosophiques ou amoureux. D'après M. Thomas, éditeur du catalogue de la bibliothèque de Munich, le manuscrit contient deux dessins légèrement coloriés : la figure d'une femme à plusieurs têtes (peut-être la prostituée de Babylone), et un laurier sous lequel est assis un Amour, les yeux bandés, l'arc et le carquois déposés à ses côtés. Les vers suivants ont trait à cette dernière image :

Tu ti fai pingier gnudo con due ali
Amor fanciullo con la benda agli occhi
E par che a laura uoli e nulla tocchi
Con larco a fianchi e la pharetra e strali

« Les sonnets politiques ont trait à l'état de l'Église et de la papauté romaine au temps du séjour des papes en France et de l'établissement de la république romaine par Nicolas Rienzi. Le f° 10 contient un sonnet philosophique sur la fragilité de la vie humaine. Du f° 11 au f° 58, on trouve des sonnets d'amour et quelques sonnets philosophiques, les uns d'un caractère plus sévère, les autres d'un caractère plus gai. On remarque beaucoup de jeux de mots sur le nom de Laure, comme Laura, l'Aura, Lauro, ainsi que d'autres artifices et raffinements de versification et de langage. La langue est très-ancienne et en certains endroits tout à fait hors d'usage, mais se rapproche néanmoins de l'idiome toscan du grand siècle; les formes des mots sont dures, les pensées obscures et d'une compréhension difficile, par la construction des mots aussi bien que par la pensée. Beaucoup de fautes doivent être attribuées au copiste. » M. Thomas attribue ces poésies à Pétrarque; il y voit un premier recueil que le poëte corrigea ensuite, et qui, augmenté, remanié et refait, devint le recueil que nous possédons. Pour les raisons et les développements de cette hypothèse, voy. G.-M. Thomas : *Francisci Petrarcæ carmina incognita*; Munich, 1859, in-8°.

PETRAZZI (*Astolfo*), peintre de l'école de Sienne, né en 1579, mort en 1653. Il fut un des peintres les plus féconds de cette école, dans laquelle il occupe un rang distingué. Il reçut les leçons de Francesco Vanni, de Simondio Salimbeni et de Pietro Sorri; mais c'est avec le style de ce dernier que sa manière présente le plus d'analogie. C'est dans sa ville natale qu'il faut chercher ses principaux ouvrages, tels que les nombreuses fresques du palais public, de la confrérie de Saint-Gérard, et de Santo-Spirito.

E. B—N.

Orlandi, Ticozzi, Lanzi. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

PETREIUS (*Marcus*), général romain, et un des plus énergiques défenseurs du parti sénatorial, mort en 46 avant J.-C. Dans la campagne contre Catilina en 62, il servit de lieutenant au proconsul C. Antonius. Cicéron et Salluste parlent avec éloge de son expérience militaire, de son ascendant sur les soldats, et lui attribuent la victoire remportée sur Catilina. En 55, Petreius fut envoyé en Espagne avec L. Afranius comme lieutenant de Pompée. Lorsque la guerre civile éclata en 49, le premier soin de César après l'occupation de l'Italie fut de réduire l'Espagne, où se trouvait la principale armée pompéienne. Petreius et Afranius, complétement vaincus, se rendirent à César, qui les renvoya sans leur imposer de conditions. Petreius rejoignit Pompée en Grèce, et, après la défaite de Pharsale, il alla continuer la lutte en Afrique. Il prit une part active à la campagne de 46. Quoique blessé au combat de Ruspina au mois de janvier, il assista au mois d'avril à la bataille décisive de Thapsus, qui ruina le parti pompéien en Afrique. Après cette nouvelle défaite Petreius voulut se réfugier avec le roi Juba dans la ville de Zama, qui refusa de les recevoir. Les deux fugitifs se retirèrent dans une maison de campagne de Juba, et là, décidés à mourir, ils se battirent en duel, et se percèrent mutuellement de leurs épées. Petreius succomba le premier, et Juba se fit achever. Y.

Cicéron, *Ad Attic.*, VIII, 2. — César, *Bel. Civ.*, I, 38, 63-86. — Hirtius, *Bel. Afric.*, IX, 19, 91, 94. — Dion Cassius, XLI, 20; XLII, 13; XLIII, 2, 8. — Appien, *Bel. Civ.*, II, 42, 43, 96, 100. — Lucain, IV, 4, etc. — Velleius Paterculus, II, 48, 50. — Suétone, *Cæsar*, 34, 75. — Tite-Live, *Epit.*, 110, 114.

PETREIUS (*Théodore* PEETERS, en latin), érudit hollandais, né le 17 avril 1567, à Kempen (Over-Issel), mort le 20 avril 1640, à Cologne. Après avoir été reçu maître ès arts à Cologne, il entra dans la chartreuse de cette ville (1587), et fut prieur de Dulmen, dans l'évêché de Munster; en cette qualité il assista deux fois au chapitre général de son ordre. Son goût pour l'étude le porta à employer le temps que lui laissaient les devoirs de sa profession à composer ou à traduire divers ouvrages pour la défense de la foi catholique. Nous citerons de lui : *Confessio Gre-*

goriana; Cologne, 1596 ou 1605, in-12; dans la même méthode il fit des compilations semblables pour le recueil des passages extraits de Tertullien et saint Cyprien (1603), de saint Léon le Grand (1604) et de saint Bernard (1607); — *Bibliotheca Cartusiana*; Cologne, 1609, in-12 : Moroti en a beaucoup profité pour son *Theatrum S. Cartusiensis ord.* (1680, in-fol.); — *Chronologia, tam romanorum pontificum quam imperatorum, historica*; ibid., 1626, in-4°; — *Catalogus hæreticorum*; ibid., 1629, in-4° : peu exact. Il a traduit en latin deux ouvrages de théologie des pères Coster et Jean David, et il a édité *Opera omnia* de saint Bruno (Cologne, 1640, 3 vol. in-fol.).

Niceron, *Mémoires*, XL. — Paquot, *Mémoires*, II.

PETREIUS (*Peter*) DE ERLESUNDA, voyageur suédois, originaire d'Upsal, mort probablement vers 1670, est connu par ses voyages en Russie et le récit qu'il en a fait. Il fut témoin à Moscou du triomphe et de la chute de Dmitri, et servit son successeur Chouiski : on ignore en quelle qualité; rentré dans sa patrie, il fut chargé en 1608, par Charles IX, d'aller demander un renfort au tzar contre les Polonais, et enfin, en 1611, il pénétra encore en Moscovie pour s'aboucher secrètement avec le second ou le troisième *faux Dmitri*, mission étrange pour un homme qui n'avait pas voulu reconnaître le premier. Petreius a consigné ses faits et gestes dans *Regni Muschowitici Sciographia* (Stockholm, 1615, in-4°); trad. par lui-même en allemand : *Historien und Bericht von dem Grossfürstenthumb Muschkow*, Leipzig, 1620. Très-rare aujourd'hui et d'une lecture peu facile, cet ouvrage a été souvent cité par M. P. Mérimée dans ses *Faux Démétrius*.

Pce A. G—n.

Meiners, *Vergleichung des ältern und neuern Russlandes*. — Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700*.

PÉTREMAND (*Jean*), jurisconsulte français, né à Dôle, en 1580, mort en 1621. Après avoir exercé pendant quelques années la profession d'avocat dans sa ville natale, il y devint en 1611 conseiller au parlement et publia : *Recueil des ordonnances et édictz de la Franche-Comté de Bourgogne*; Dôle, 1619, in-fol., ouvrage qui a été continué par Jobelot et Droz.

Monnier, *Les Jurassiens recommandables*.

PÉTREMOL (*Antoine* DE), seigneur DE LA NORROY, mort fort âgé, à Utin, près Brienne, le 15 avril 1604. Il fut agent de la France près la Porte, depuis le 10 juillet 1561 jusqu'au mois de novembre 1566. Les mémoires de son ambassade, dont Camusat a publié un extrait dans ses *Mélanges*, sont fort intéressants, et donnent une idée exacte de la situation de l'Empire Ottoman à cette époque.

L. L—R.

Camusat, *Mélanges historiques*, p. 290.

PETRETTINI (*Spiridione*), humaniste italien, né en mai 1777, à Corfou, mort le 21 mars 1833, à Venise. Il fit à Padoue ses études classiques. Pendant l'occupation française, il fut obligé de quitter son île (1798), et chercha un refuge à Venise, où s'écoula le reste de sa vie. Très-versé dans la culture de la littérature ancienne, il publia, entre autres ouvrages, deux bonnes traductions accompagnées de notes et de commentaires, l'une de l'*Histoire romaine* de V. Paterculus (Venise, 1813, in-12), l'autre des *Œuvres choisies* de l'empereur Julien (Milan, 1822, in-4°).

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, V.

PETRI (*Olaüs-Phase*), théologien suédois, né à Œrebro, en 1497, mort à Stockholm, en 1552. Fils d'un forgeron, il fit ses premières études chez les Carmes de sa ville natale, avec son frère Laurent, avec lequel il fréquenta l'université de Wittemberg, où ils embrassèrent les doctrines de Luther. De retour en Suède en 1519, ils se mirent, après avoir comme par miracle échappé aux bourreaux de Chrétien II, à propager les idées du réformateur. Nommé en 1523 recteur de l'école de Strengnaes, Olaüs gagna à ses opinions l'archidiacre Laurent Andreæ, et par l'intermédiaire de celui-ci le roi Gustave Wasa, qui le nomma prédicateur à Stockholm. Il attaqua, dans ses sermons et dans diverses conférences avec une ardeur croissante, l'ancienne religion. Le premier de tous les ecclésiastiques protestants en Suède, il se maria publiquement en 1525. Après avoir assisté, en 1527, à la diète de Vesteraes, où il eut une dispute sur la religion avec le professeur d'Upsal Pierre Galle, que Gustave déclara avoir été vaincu, il entra de plus en plus dans la faveur du roi, qui le consulta pour les affaires les plus importantes et finit par le nommer son chancelier. En 1539 Petri, fatigué des affaires, échangea ses fonctions contre celles de premier pasteur de la capitale. L'année suivante il fut condamné à mort, pour ne pas avoir révélé en 1536 le complot tramé contre la vie du roi par quelques bourgeois des villes hanséatiques, dont l'un s'était confessé à lui. Il obtint sa grâce au moyen d'une forte somme. Trois ans après, le roi le réintégra dans son office de pasteur, qu'il garda jusqu'à sa mort. Il joignait à des connaissances assez étendues et variées une grande activité et une éloquence entraînante, mais qui ne ménageait jamais l'adversaire et dégénérait souvent en injures; d'un caractère hardi et emporté, il peut être appelé le Luther de la Suède, tandis que son frère Laurent, plus doux et plus modéré, en fut le Mélanchthon. On a de Petri en suédois : *Brief Enseignement sur le mariage, pour savoir s'il est permis aux ecclésiastiques*; Stockholm, 1524, 1528, in-4°; — *Réponse sur les douze questions sur lesquelles la doctrine évangélique diffère de l'Église romaine*; ibid., 1527, 1605, in-4°; — *Des Devoirs des ecclésiastiques et des laïques*; ibid., 1528, in-4°; — *Des Inconvénients de la vie monastique*; ibid., 1528, in 4°; — *Postille sur tous les Évangiles*; ibid., 1530; — *Introduction à l'Écriture*

sainte ; ibid., 1538, in-4° ; — Des *Sermons* ; — des *Cantiques*, qu'on chante encore aujourd'hui en Suède ; — divers autres écrits théologiques. Petri a laissé en manuscrit des *Mémoires* sur l'histoire de son pays qui restèrent inédits, parce que Gustave les trouva écrits avec trop d'indépendance et dont une copie, conservée à la Bibliothèque impériale de Paris, a été analysée par Keralio, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, t. I.

PETRI (*Laurent*), premier archevêque protestant d'Upsal, frère du précédent, né à Œrebro, en 1499, mort en 1573. Après avoir suivi à Wittemberg l'enseignement de Luther et de Mélanchthon, il répandit à son retour en Suède, dans ce pays, les principes de la réforme ; nommé par Gustave Wasa professeur de théologie à l'université d'Upsal, dont il devint recteur en 1527, il fut élevé en 1531 au siége archiépiscopal de cette ville. Il entreprit alors, avec l'aide de son frère Olaüs et de Laurent Andreæ, une traduction suédoise de la Bible, qui, basée principalement sur la version de Luther, fut imprimée en 1541 ; elle est connue sous le nom de *Bible de Gustave*, et elle a beaucoup contribué au développement de la langue suédoise. Envoyé en 1534 comme ambassadeur auprès du tzar de Russie, il eut en présence de ce prince une conférence sur la religion avec le patriarche de l'Église russe ; la discussion avait lieu en grec ; mais l'interprète chargé de traduire en russe pour le tzar les paroles des interlocuteurs, ne comprenait souvent pas les termes abstraits employés par Petri, et disait alors ce qui lui passait par la tête, jusqu'à ce qu'un des assistants qui comprenait le russe et le grec, eut par ses éclats de rire fait découvrir cette fraude. Petri fut pendant le reste de sa vie occupé à consolider dans son pays le luthéranisme, et à organiser la nouvelle Église, dont il était un des principaux fondateurs. Il était très-bienfaisant, et se distinguait avantageusement de son frère par son esprit de conciliation, ce qui ne l'empêcha pas d'adresser en 1567 au roi Erik XIV une verte admonestation au sujet du meurtre des Sture. On a de lui : *Veræ ac justæ rationes quare regnum Sueciæ Christierno captivo, Daniæ olim regi ac ejus heredibus nihil debeat* ; Stockholm, 1547, in-4° ; — *Postille sur les Évangiles* ; ibid., 1555, 1641, in-8° ; — *Refutatio D. Beurei pertinens ad articulum de Cœna Domini* ; Upsal, 1563 ; — *Discipline de l'Eglise suédoise* ; Stockholm, 1571, in-4° : ouvrage qui, par décision de la diète de 1572, obtint force de loi ; — *Sermons sur la Passion* ; ibid., 1573, in-8° ; — Plusieurs autres *sermons*, et quelques ouvrages liturgiques, polémiques et dogmatiques.

Schlomeier, *Lebensbeschreibung der drei Schwedischen Reformatoren, Andreæ, Olaus et Laurent Petri* (Lubeck, 1783, in-4°). — Hallman, *Lefvernes beskrifning ofver Olaus och Lars Petri.* — *Biographisk-Lexikon.* — Alaux, *La Suède sous Gustave Wasa* (Paris, 1861).

PETRI (*Sjurd* Peeters, en latin *Suffridus*), érudit hollandais, né le 15 juin 1527, à Ryntsmageest, village près de Dokkum (Frise), mort le 23 janvier 1597, à Cologne. Il se rendit de bonne heure à Louvain, où il acquit une grande connaissance de la langue grecque et ouvrit ensuite une école à Leuwarde, ville dont il se plut à porter le nom. Appelé en 1557 à l'université d'Erfurt, il y enseigna le grec et le latin jusqu'en 1562, où les tracasseries qu'on lui suscita l'obligèrent à s'éloigner. Il s'attacha alors comme secrétaire au cardinal de Granvelle, qui fit beaucoup de cas de sa diligence et de son mérite ; mais, au lieu de le suivre dans sa disgrâce (1564), il reprit l'étude du droit à Louvain, et y suppléa quelque temps Thierri de Langhe dans l'explication des textes grecs. Les troubles qui éclatèrent avec plus de violence dans les Pays-Bas engagèrent Petri à accepter en 1577 une chaire de droit à Cologne. Il fit de cette science le principal objet de ses études, et ce fut en qualité de jurisconsulte qu'il entretint les nombreuses relations qui marquèrent l'époque de sa vieillesse. En 1585 il entra dans les ordres, enseigna le droit canon à Louvain, et revint en 1587 à Cologne, où il devint principal du collége des Juristes et chanoine de l'église des Douze-Apôtres. Les états de Frise lui avaient conféré le titre d'historiographe. « Il avait, dit Paquot, une grande connaissance de l'antiquité et de toute l'histoire, tant sacrée que profane ; il était infatigable au travail, mais il manquait de critique. » Ses principaux ouvrages sont : *Orationes V de multiplici utilitate linguæ græcæ* ; Bâle, 1566, in-12 ; — *De Frisiorum antiquitate et origine lib. III* ; Cologne, 1590, in-12 ; Franeker, 1698, in-16 ; on lui a reproché avec raison d'avoir accueilli sans réserve des fables grossières, comme cette dynastie de princes frisons qu'il fait remonter jusqu'à trois guerriers indiens, compagnons d'Alexandre le Grand ; il prétendit soutenir ses erreurs historiques dans l'*Apologia*, qui parut après sa mort (Franeker, 1603, in-4°) ; — *De scriptoribus Frisiæ decades XVI et semis* ; Cologne, 1593, in-12 ; Franeker, 1699, in-16 ; à l'exception des 60 premières notices, que la crédulité de l'auteur doit faire rejeter comme traitant de personnages imaginaires, cet ouvrage est assez exact et plein de détails curieux ; — *Historia veterum episcoporum Ultrajectinæ sedis et comitum Hollandiæ, explicata Chronico J. de Beka, et Historia W. Hedæ, cum appendice* ; Franeker, 1612, in-4° ; — *Gesta pontificum Leodiensium* (1389-1505), dans le t. III des *Gesta* de J. Chapeauville (1616, in-4°). Suffridus Petri a traduit du grec en latin plusieurs opuscules de Plutarque (1558-1564, 4 vol. in-12) ; *Apologia Athenagoræ* (1567, in-12) ; et *Hermiæ Sozomeni Historiæ ecclesiasticæ lib. III posteriores* (1567, in-12). Comme éditeur on lui doit *Martini Po-*

loni Chronicon (1574, in-12) et le recueil *De illustribus Ecclesiæ scriptoribus auctores præcipui veteres* (1580, in-12). Il a encore composé une soixantaine d'ouvrages qui n'ont pas vu le jour et qui traitent des belles-lettres, de la philosophie, de l'histoire et de la jurisprudence. K.

Le Mire, *Elogia Belgica*, 183-184. — Sweert, *Athenæ Belgicæ*, 680-682. — Valère André, *Bibl. Belgica*, 819-820, et *Fasti*, 186. — Baillet, *Jugem. des Savants*, II, 1. — Niceron, *Mém.*, XXX. — Vossius, *De Hist. latinis*, lib. II, c. 32. — Paquot, *Mém.*, VII, 277-293. — Goethals, *Lectures*, II, 162-169. — F. Nève, *Relations de S. Petri avec l'université de Louvain*; Louvain, 1848, in-24.

PETRI (*Barthélemi* PETERS, en latin), théologien belge, né vers 1547, à Op-Linter, près Tirlemont, mort le 26 février 1630, à Douai. Après avoir enseigné pendant dix ans la philosophie à Louvain, il fut forcé, pour échapper aux misères de la guerre, de se retirer à Douai (1580), où il fut pourvu d'un canonicat et d'une chaire de théologie. Zélé thomiste, il légua tous ses biens aux dominicains. On ne trouve guère que de la scolastique dans ses ouvrages et quelque peu d'histoire ecclésiastique emprunté à Baronius; les plus soignés sont un commentaire sur les Actes des Apôtres (Douai, 1622, in-4°) et des *Præceptiones logicæ* (ibid., 1625, in-12). Il a donné une bonne édition de la *Somme* de saint Thomas (Douai, 1614, in-fol.) et publié les commentaires d'Estius sur les *Epîtres* de saint Paul et de saint Jean (ibid., 1614-1616, 2 vol. in-fol.).

Foppens, *Bibl. Belgica*. — Paquot, *Memoires*, VIII.

PETRI (*Jean-Samuel*), musicien allemand, né le 1er septembre 1738, à Sorau, mort le 12 avril 1808, à Baudissin. Après avoir professé la musique à l'école normale de Halle, il remplit les fonctions de *cantor* à Lauban (1767, puis à Baudissin (1772). Il s'est fait connaître par un des meilleurs traités que l'on possède sur les éléments de la musique instrumentale, et qui parut sous ce titre : *Anleitung zur praktischen Musik* (Introduction à la musique pratique); Lauban, 1767, in-8°; l'auteur en donna, sur un plan plus étendu, une nouvelle édition (Leipzig, 1782, in-4°).

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PETRI (*Bernard*), agronome allemand, né en 1767, à Deux-Ponts, mort en 1842. Fils d'un employé supérieur, il étudia les sciences naturelles et l'économie rurale. Le duc Charles de Deux-Ponts, son protecteur, le chargea ensuite d'aller en Angleterre s'initier à l'art de disposer les jardins et les parcs. Après avoir passé quatre ans dans ce pays, où il étudia à fond la botanique auprès d'Aiton, il visita la France et les Pays-Bas; il revint trouver le duc, qui lui confia la direction des affaires d'économie rurale. Privé de son emploi à l'entrée des Français en Allemagne, lors de la révolution, il se rendit en Hongrie, où, après avoir arrangé avec beaucoup de goût les jardins de plusieurs grands seigneurs, il fut nommé intendant des biens du prince de Lichtenstein. En 1803 il y fit placer un troupeau de moutons mérinos, qu'il avait été lui-même chercher en Espagne, en s'exposant à plusieurs dangers, l'exportation de ce genre de bétail étant alors prohibé sévèrement. En 1808 il alla s'établir près de Wienerneustadt, à Theresienfeld, pour y diriger l'exploitation d'un grand domaine qu'il avait acquis quelque temps auparavant. Il y fonda notamment une bergerie modèle, qui eut la plus heureuse influence sur l'amélioration de la race ovine en Allemagne, de même qu'il introduisit dans l'économie rurale en ce pays plusieurs perfectionnements notables, qui lui valurent un grand nombre de distinctions honorifiques. On a de lui : *Das Ganze der Schafzucht* (l'Ensemble de l'Éducation des brebis); Vienne, 1815; — *Beobachtungen über die Wirkung der Körner-und Häcksel Fütterung* (Observations sur l'effet de la nourriture des bestiaux avec des graines et avec de la paille hachée); ibid., 1824; — *Physiologisch-comparative Versuche über die Nahrungskræfte sehr verschiedenartiger Futtergewächse* (Essais physiologiques et comparatifs sur la force nutritive de beaucoup d'herbes fourragères); ibid., 1824; — *Die wahre Philosophie des Ackerbaus* (La vraie Philosophie de l'agriculture); ibid., 1825; — *Das Ganze der Schafzucht für Deutschlands Klima* (l'Ensemble de l'Éducation des brebis pour le climat de l'Allemagne); ibid., 1825, 3 vol., avec planches; — plusieurs autres écrits et beaucoup d'articles dans divers recueils.

Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PETRINI (*Pietro-Antonio*), littérateur italien, né le 9 février 1722, à Palestrina, mort le 26 juillet 1803, à Rome. Reçu docteur en droit, il devint secrétaire de rote et remplit d'autres emplois administratifs à la cour pontificale. On a de lui : *La Poetica di Orazio, restituita all' ordine suo e tradotta con note*; Rome, 1777, in-8° : cette version élégante, qui eut cinq éditions, lui valut les éloges de Bettinelli, de Metastasio et de Voltaire; — *Memorie Prenestine in forma di annali*; ibid., 1795, in-4°.

Tiraboschi, *Storia letter.* — Tipaldo, *Biogr. illustri*, III.

PETROFF (*Vassili-Petrovich*), poëte russe, né en 1736, à Moscou, mort le 4 décembre 1799. Il était fils d'un pope, et fit de bonnes études au couvent de Zaïkonopaskoï; mais il renonça à l'état ecclésiastique, et composa en 1763 une ode qui lui valut la protection de Poteinkin. L'impératrice Catherine le choisit d'abord pour lecteur (1769), puis pour bibliothécaire. En 1780 il résigna ces dernières fonctions, et se retira avec le titre de conseiller d'État dans le gouvernement d'Orel. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Saint-Pétersbourg, 1811, 3 vol. in-8°; on y remarque plusieurs *odes* et *épîtres* ainsi qu'une traduction de l'*Énéide*. Merzliakoff lui reproche trop de dureté et d'inégalité dans le style.

PETROFF (*Wassili*), physicien russe, né vers 1760, à Oboïan (gouvernement de Koursk), mort le 22 juillet 1834, à Pétersbourg. Il professa tour à tour les mathématiques, la physique et l'astronomie à l'école des mines de Kolivano, à celle des Cadets du génie, à l'Académie médico-chirurgicale, etc. Il eut le titre de conseiller d'État et fit partie de l'Académie des sciences de Pétersbourg. Ses principaux travaux sont : un *Recueil de nouvelles expériences physico-chimiques* (1801); un autre d'*expériences relatives à l'électricité* (1804); cinq mémoires *Sur la Combustion ;* deux *Sur l'Evaporation de la neige et de la glace*, des *Observations météorologiques*, etc.

PÉTRONE (*C. Petronius*), courtisan de Néron, mis à mort en 66 avant J.-C. On ne sait sur ce personnage que ce que Tacite en a raconté dans une page célèbre. « Pétrone, dit l'historien, donnait le jour au sommeil, la nuit aux affaires et aux amusements; il n'était point un de ces dissipateurs qui se ruinent en débauches grossières, mais un voluptueux qui avait la science du plaisir. L'aisance naturelle et l'abandon de ses discours et de ses actions lui donnaient un air de simplicité qui charmait. Cependant, lorsqu'il fut proconsul en Bithynie et plus tard consul, il se montra homme de tête et au niveau des affaires. Revenu au vice ou à l'imitation du vice, il fut admis dans la petite cour de Néron, et devint l'arbitre du bon goût (*arbiter elegantiæ*). Rien n'était galant, délicieux et magnifique que Pétrone ne l'eût approuvé. Tigellinus en prit ombrage, comme d'un rival qui le surpassait dans la science des voluptés. Il s'attaqua donc, pour le perdre, à la cruauté de l'empereur, passion qui dominait toutes les autres ; il reprocha à Pétrone sa liaison avec Scevinus, corrompit un de ses esclaves pour le dénoncer, et fit emprisonner le reste de la maison pour lui ôter le moyen de se défendre. Néron, dans ce moment, était allé en Campanie, et Pétrone s'étant avancé jusqu'à Cumes, reçut l'ordre d'y rester. Décidé à ne point supporter les alternatives prolongées de l'espérance et de la crainte, Pétrone ne voulut point cependant quitter brusquement la vie; mais après s'être ouvert les veines, il les referma, les ouvrit de nouveau, s'entretenant de bagatelles avec ses amis, sans chercher à faire parade de fermeté, les écoutant causer, non de l'immortalité de l'âme et des maximes des philosophes, mais de chansons et de poésies légères. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres, se mit à table et dormit, afin que sa mort quoique violente ressemblât à une mort naturelle. Son testament, contre l'habitude, ne contenait aucune flatterie pour Néron, Tigellinus ou les autres puissants du jour; mais sous des noms d'hommes ou de femmes perdus, il écrivit le récit des dissolutions du prince, avec les raffinements de chaque infamie nouvelle, et envoya ce récit cacheté à Néron. Puis il brisa son cachet, de peur qu'on ne s'en servît pour perdre des innocents. » Pline ajoute que Pétrone (qu'il appelle Titus Petronius) brisa un vase myrrhin d'un grand prix, pour qu'il ne tombât pas entre les mains du tyran. Le beau récit de Tacite suffisait à immortaliser un nom, mais celui de Pétrone n'aurait pas acquis une grande notoriété s'il n'avait été rattaché à une des plus curieuses productions de la littérature latine.

Il existe des fragments d'un ouvrage qui dans les plus anciens manuscrits et dans les premières éditions porte le titre de *Petronii Arbitri Satyricon*. Ces fragments ne représentent qu'une faible partie de l'œuvre, qui comprenait au moins seize livres et probablement beaucoup plus ; cependant ils nous permettent de nous en faire une idée assez exacte. Le *Satyricon* est un récit fictif en prose mêlé de beaucoup de pièces de vers. L'analyse de ce roman est difficile, à cause de la nature licencieuse du sujet et de l'état incomplet et décousu où l'ouvrage nous est parvenu.

Voici à peu près tout ce que l'on peut saisir dans cette série de fragments :

Le héros et le narrateur du roman est Encolpe, jeune aventurier dont le passé ne se révèle aux lecteurs du *Satyricon* que par d'incertaines allusions. Il semble qu'il était de naissance libre, mais un méfait (peut-être un adultère avec la femme d'un certain Lycas) l'exposa à mourir dans le cirque de la mort des esclaves criminels. Il échappa à ce péril, et dans la vie errante à laquelle il se trouva réduit, il s'adjoignit deux compagnons dignes de lui, Ascylte, jeune affranchi fugitif, et Giton, esclave presque enfant qu'il enleva à une dame nommée Tryphœna. A la suite d'incidents mal éclaircis, les trois jeunes gens arrivent à Naples. Le premier fragment nous montre Encolpe dissertant sous un portique avec le rhéteur Agamemnon. Sa dissertation, qui frappe sur la fausse rhétorique et les ridicules déclamations des écoles, est aussi juste que piquante. Il est invité avec ses amis à venir dîner dans trois jours chez Trimalchion, opulent affranchi; mais il faut vivre jusque-là, et les trois aventuriers en sont aux expédients. Une certaine somme d'or, provenant du pillage d'une villa, avait été par eux cousue dans un vieux manteau. Malheureusement ils avaient pénétré par hasard dans une grotte où Quartilla, dame du genre de Tryphœna, célébrait des mystères qui ne voulaient pas de témoins profanes. Si au milieu de la confusion causée par leur entrée, ils avaient dérobé le riche manteau de Quartilla, ils avaient perdu le leur. Comment ils le recouvrent, comment Quartilla pour s'assurer de leur discrétion les force de prendre part aux infamies dont ils ont surpris le secret ; comment ils partagent les amusements moins coupables du ridicule repas de Trimalchion, c'est ce que les fragments du *Satyricon* ne nous apprennent que trop clairement. L'auteur introduit ensuite le poëte En-

molpe, un des plus curieux personnages du roman. La continuation du récit nous montre Encolpe et Giton, reconnus par Lycas et Tryphœna, et sauvés de ce danger par la courageuse éloquence d'Eumolpe; puis survient un naufrage (car la reconnaissance a eu lieu sur un vaisseau) et les trois aventuriers jetés à la côte gagnent la ville prochaine de Crotone, où l'aveugle avidité des captateurs de testament offre à l'esprit inventif d'Eumolpe une ressource imprévue. Il se fait passer pour un vieillard très-riche et très-malade, privé de son fils unique. Les Crotoniates se jettent aveuglément sur cette proie, et comblent les naufragés de soins et de présents. Encolpe et ses amis mènent pendant quelque temps la vie la plus heureuse; mais leur ruse ne peut tarder à se découvrir. Les Crotoniates se lassent, les présents s'épuisent, les soupçons naissent et s'accroissent. Alors l'ingénieux Eumolpe, qui redoute l'empressement des captateurs autant qu'il le désirait d'abord, invente une nouvelle ruse pour les écarter. Il fait son testament et ordonne qu'après sa mort son corps sera coupé en morceaux, et que tout légataire en mangera sa part, sous peine d'être radié du testament. Cette terrible clause fait reculer les plus hardis. Un seul déclare qu'il est prêt. Eumolpe loue son courage, et pour le raffermir il dit que l'anthropophagie est un fait assez commun. C'est sur son discours que se terminent les fragments du *Satyricon*. A moins d'une découverte nouvelle, nous serons réduits à toujours ignorer le sort d'Eumolpe et de ses compagnons. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'Encolpe survécut à tous les accidents de sa vie aventureuse, puisqu'il les raconte.

Quelle est la date de ce singulier ouvrage? Le nom de Pétrone en tête des manuscrits ne décide rien, car les Pétrone sont communs dans toute la durée de la période impériale. Le mot *Arbiter* que les manuscrits donnent à la suite de Petronius, est une cause d'embarras plutôt qu'une indication, car Tacite n'emploie certainement pas cette épithète comme nom propre. Pétrone est cité deux fois par Terentianus Maurus, ce qui trancherait la question si la date de Maurus n'était elle-même incertaine. Les témoignages de Macrobe, de Servius, de Lydus, de Priscien, de Diomède, de Victorinus, d'Isidore de Séville et de Sidoine Apollinaire ne donnent pas de résultats quant à l'époque ou le *Satyricon* fut composé. Puisque les preuves directes manquent, il faut recourir aux inductions. D'abord il faut renoncer à l'idée absurde que le *Satyricon* est l'écrit que Pétrone mourant envoya à Néron; il faut aussi rejeter comme dénuée de sens l'opinion que le repas de Trimalchion est une satire déguisée des repas de Néron et de ses favoris. En substituant Claude à Néron comme objet des railleries de Petrone, on diminue l'absurdité de l'hypothèse, sans la rendre admissible. Mais après avoir repoussé ces fausses conjectures, il n'en reste pas moins que le *Satyricon*, comme tableau de mœurs, appartient probablement au règne de Néron, et que dès lors il n'est pas invraisemblable de l'attribuer au consul Pétrone, cet homme d'un esprit fin, d'une corruption raffinée, qui s'abandonnait trop facilement aux vices de son temps, mais qui était capable aussi de s'en indigner. Studer a soutenu cette opinion par des raisons ingénieuses, sinon tout à fait convaincantes; il a du moins prouvé l'invraisemblance de l'opinion contraire, qui recule jusqu'au second, au troisième et même jusqu'au quatrième siècle la composition du *Satyricon*.

Il est difficile de louer un ouvrage rempli de tableaux d'une immoralité révoltante; mais si on ne regarde que le style, il faut reconnaître que Pétrone est un écrivain très-remarquable, toujours spirituel, et quelquefois excellent. Aucun ancien ne l'égale pour la narration fictive, et pour cette souplesse qui se plie à toutes les particularités des personnages, à toutes les familiarités de la conversation. Son conte de la matrone d'Éphèse, et quelques récits du même genre sont d'une verve et d'une finesse exquises. Ce latin vif et abondant, élastique et vigoureux semé d'idiotismes provinciaux qui le rendent plus piquant, ne trahit certainement pas la décrépitude et le déclin de la langue. Pétrone est aussi très-heureux dans ses peintures de caractères; il n'a que le tort d'emprunter tous ses personnages à une société corrompue; ils sont tous très-amusants, mais aucun ne mérite le moindre intérêt.

L'édition princeps des fragments du *Satyricon*, imprimée à Venise par Bernardinus de Vitalibus, 1499, in-4°, la seconde à Leipzig, par Jacobus Thanner, en 1500, et celles qui suivirent, en grand nombre, ne contenaient qu'une faible partie de l'ouvrage; le fragment le plus étendu, le souper de Trimalchion, fut découvert à Traun en Dalmatie par Pierre Petit, et publié à Padoue et à Paris, 1664. On discuta vivement sur l'authenticité de ce fragment; mais les doutes furent levés par la production du manuscrit original, qui appartenait à Nicolas Cippius de Traun, et remontait au moins à trois cents ans. Ce manuscrit, connu sous le titre de *Codex Traguriensis*, est intitulé : *Petronii Arbitri satyri fragmenta ex libro quinto decimo et sexto decimo*, et commence par ces mots : *Num alio genere furiarum*. Stimulé par l'intérêt qu'excitait cette découverte et par la vogue dont Pétrone jouissait alors, François Nodot publia à Rotterdam, 1693, in-12, un *Satyricon* complet, d'après un prétendu manuscrit trouvé à Belgrade, en 1688, lequel comblait les lacunes de tous les autres manuscrits. L'imposture était palpable, et trompa fort peu de personnes; mais comme les additions mettent une certaine liaison entre les fragments, on les a plusieurs fois imprimées, avec le *Satyricon*, en les distinguant par un caractère différent. Quant au prétendu fragment provenant du monastère de Saint-Gall,

publié en 1800 avec des notes et une traduction française par Lallemand, c'est une supercherie insignifiante qui mérite à peine d'être mentionnée. La meilleure édition du *Satyricon* est celle de Pierre Burmann, Utrecht, 1709, in-4°; réimprimée avec des additions et des améliorations, Amsterdam 1743, 2 vol, in-4°; celle d'Antonius, Leipzig, 1781, in-8°, moins volumineuse, est d'un usage plus commode.

On trouve dans l'Anthologie latine et dans plusieurs éditions du *Satyricon*, un recueil de courtes poésies empruntées à diverses sources et provenant de plusieurs mains; il est douteux qu'une seule appartienne à Petronius Arbiter. Celles qui sont bien de lui, c'est-à-dire les morceaux poétiques du *Satyricon*, sont brillantes et recherchées, et tiennent le milieu entre la manière de Perse et celle de Lucain. N.

Tacite, *Annales*, XVI, 18, 19. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXVII, 2. — Plutarque, *De adul. et amic. discrimine.* — *Dissertations* de Sambucus, Gyraldus, Goldastus, Selichius, Gonsalius de Salas, Valois, etc., rassemblées dans l'édition de Burmann — *Histoire littéraire de la France*, t. I. — Cataldo Janelli, *Codex Perottin.*; Naples, 1811, vol. II, p. CXXIII. — Dunlop, *History of fiction*, c. II. — Niebuhr, *Klein. historisch. Schrift.*, vol. I, p. 337. — Orelli, *Corpus inscriptionum latin.*, n° 1175. — Welchert, *Poetarum latin. relig*, p. 440. — Meyer, *Anthol. lat*, vol. I, p. LXXIII. — Wellaner dans le *Jahrb.* de Jahn, *Suppl. Band.*, X, p. 194. — Studer, dans le *Rheinisches Museum*, 1843. — Ritter, *ibid.* — Smith, *Dictionary of greek and roman biography.* — *Notitia literaria* en tête de l'édition de Deux-Ponts.

PETRONJ (*Stefano-Egidio*), littérateur italien, né le 15 novembre 1770, à San-Feliciano, près de Pérouse, mort vers 1845. Après avoir fait ses études à Pérouse, il se rendit à Florence, prit part aux mouvements de la révolution en Lombardie, et chercha, après la chute de la république Cisalpine, un refuge en France. Vers la fin de l'empire il passa en Angleterre. Il s'est fait connaître par un poëme *lyrique-numismatique, la Napoléonide* (Naples et Paris, 1810, in-fol., in-4° et in-8°), composé de cent médailles représentant les principaux exploits de Napoléon jusqu'à la paix de Tilsitt et d'autant d'odes qui les expliquent. On a encore de lui : *Poesie diverse* (2 vol.); *Dissertazioni e prose accademiche* (1 vol.); *le Favole di La Fontaine, in versi* (Paris, 1811, 4 vol. in-18); *Ritratti storico-poetici de' soggetti più noti della Biblia* (4 vol. in-8°); *Gesta navali Britanniche dal grando Alfredo sino a questi ultimi tempi* (Londres, 1814, 2 vol. in-4°), poëme en 50 chants; *Dizionario italiano, inglese e francese* (ibid., 3 vol. in-12), avec Davenport, etc.

Biogr. univ. et port. des Contemp.

PETRUCCI (*Pandolfe*), tyran de Sienne, né vers 1450, mort en 1512. Compté parmi les membres les plus considérables de l'aristocratie, il déploya pendant les révolutions qui agitèrent la Toscane et les États de l'Église, sous le pontificat d'Alexandre VI, une habileté rare, une prévoyance étendue et un esprit fertile en expédients, qui le rendirent bientôt l'arbitre de la république. Ayant rencontré en 1497 une vive opposition dans Nicolas Borghèse, son beau-père, il le fit assassiner (1500), et, par cet acte de violence, il resta désormais souverain de sa patrie. Allié à César Borgia, qui reconnaissait ses services en le prenant à sa solde, il fit contre lui cause commune avec les autres tyrans de Toscane et des États de l'Église, comme Oliverotto, Baglioni, les Orsini et les Vitelli. Il échappa au massacre de Sinigaglia. Exilé en janvier 1503 par suite des intrigues de Borgia, il fut rappelé deux mois après par l'intervention du roi de France. Après la mort d'Alexandre VI et l'arrestation de Borgia, il conserva en toute sécurité l'autorité suprême qu'il transmit en mourant à son fils. *Borghèse-Alfonse*, son autre fils, avait été en 1509 élevé au cardinalat par le pape Jules II. S. R—D.

Pecci, *Tableau du gouvernement de P. Petrucci.* — — Macchiavelli, *Le Prince* et *Fragments historiques.*

PETRUCCI (*Ottavio*), imprimeur italien, né vers 1470, à Fossombrone. Suivant M. Fétis, il paraît avoir été le premier qui inventa et grava ou fit graver des caractères pour l'impression de la musique, avec toutes les ligatures et combinaisons en usage dans la notation de cette époque. Il obtint un privilége et s'établit d'abord à Venise, puis dans sa ville natale; il vivait encore en 1520. Depuis 1502 il mit au jour un grand nombre d'œuvres, parmi lesquelles on remarque des messes et motets de Josquin Deprés, de Pierre de La Rue, de Jean Mouton, de Brumel d'Hobrecht, et des recueils de chansons françaises ou italiennes.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*

PETRUCCI (*Giuseppe*), littérateur italien, né le 15 mars 1747, à Terni, mort le 20 avril 1826. Il fit profession dans la Compagnie de Jésus, et enseigna les belles-lettres dans divers colléges. Sa version en prose des *Œuvres de Tacite* (Pérouse, 1813) est estimée et a eu plusieurs éditions. Il a encore traduit en vers latins les *Hymnes de Callimaque* (Rome, 1775, in-4°), et ses poésies ont paru avec celles de Vincent Fuga (*Selecta carmina*; Rome, 1822, in-8°).

P. Odescalchi, *Elogio di G. Petrucci*; Rome, 1827, in-4°.

PETRUNTI (*Francesco*), chirurgien italien, né le 3 avril 1785, à Campobasso (royaume de Naples), mort le 5 mai 1839, à Naples. Il fit à Naples de bonnes études médicales, et y acquit par son savoir et par son habileté la réputation d'un des meilleurs praticiens de l'Italie. Parmi les nombreuses fonctions dont il fut pourvu, nous citerons celles de professeur de clinique chirurgicale et de directeur des hôpitaux de Sainte-Marie-de-Lorette et des Vénériens à Naples. Il était correspondant de l'Académie de médecine de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Osservazioni di lue venerea* (Naples, 1813; in-8°); *Memorie chirurgiche* (1820,

in-8°); et *Saggio sulle principali operazioni chirurgiche* (1822, 2 vol. in-8°), qui a pour complément la *Chirurgia minore* (1826, in-8°).

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

PETTER (*Antoine*), peintre d'histoire allemand, né à Vienne, en 1783. Il étudia le dessin et la peinture à l'Académie de Vienne, dont il fut nommé membre en 1814; en 1829 il y fut nommé professeur et en 1838 directeur. Parmi ses nombreuses toiles, remarquables par l'habileté de la disposition et l'harmonie et l'éclat du coloris, nous citerons : *Oreste poursuivi par les Furies; Œdipe à Colone; Phryné devant le tribunal des héliastes; La Mort d'Aristide; Laïs et Alcibiade; La Mort de Marc-Aurèle; Les Grâces et l'Amour*; plusieurs *madones; Adieux de saint Pierre et de saint Paul; Rodolphe de Habsbourg devant le cadavre d'Ottocar de Bohême; Première entrevue de Maximilien Ier et de sa fiancée Marie de Bourgogne; Mariage de Maximilien; Entrée de Maximilien à Gand; Rodolphe de Habsbourg rencontrant un prêtre portant le viatique; Jeanne, reine d'Espagne, pleurant devant le cercueil de son époux, Philippe le Beau; Charles-Quint visitant François Ier à Madrid; Sainte Thérèse en extase.*

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

PETTY (Sir *William*), économiste anglais, né le 16 mai 1623, à Romsey (Hampshire), mort le 16 décembre 1687, à Londres. Il était fils d'un drapier qui ne lui laissa rien. Grâce à d'heureuses dispositions, à un caractère souple, à un esprit délié et fécond en ressources, il sut remédier à son défaut de fortune. Persuadé qu'on ne pouvait mieux employer son temps qu'à gagner de l'argent, il se munit à quinze ans d'une petite pacotille, et partit pour Caen, en Normandie, où, tout en trafiquant, il acheva ses études à l'université. Puis il s'engagea à bord d'un vaisseau de guerre, et économisa, on ne sait comment, une somme suffisante pour s'appliquer à la médecine. Pendant trois ans il résida à Leyde, à Utrecht et à Paris. De retour en Angleterre (1646), il obtint un brevet pour une machine à copier des lettres, qui, au moyen de certaines améliorations, finit par être de quelque utilité dans les arts du dessin; en somme l'invention ne lui rapporta guère. En 1648, il se rendit à Oxford, devint le suppléant d'un des professeurs, et fut reçu médecin; il eut même, en 1650, le bonheur de rappeler à la vie une femme qui avait été pendue pour un crime dont elle était innocente. L'année suivante, il fut chargé d'enseigner à la fois l'anatomie et la musique au collége de Gresham. Sa nomination de médecin de l'armée d'Irlande lui fournit enfin l'occasion de faire une rapide fortune (1652). Ayant remarqué que les terres confisquées après la dernière rébellion et distribuées aux soldats avaient été mal cadastrées, il obtint d'en faire une répartition nouvelle. Cette opération, dont il s'acquitta avec exactitude, et qu'il eut l'adresse de se faire payer par le gouvernement et par les intéressés, lui rapporta près de 10,000 liv. st. Quelque temps après, Henry Cromwell, lieutenant d'Irlande, le choisit pour secrétaire et le fit nommer député au parlement (1658). Accusé aussitôt de concussion par le député Sankey, il avait commencé à se justifier lorsque la dissolution de la chambre suspendit le procès, qui fut continué devant l'opinion publique par un échange de brochures. A l'époque de la restauration, Petty, qui n'était pas plus embarrassé de jouer le puritain que le cavalier, reçut un gracieux accueil de Charles II, qui le créa chevalier et le maintint dans sa charge d'inspecteur général d'Irlande (1661). Élu membre du parlement, il revint à Londres et fut un des fondateurs de la Société royale, aux travaux de laquelle il contribua activement, surtout dans les matières d'économie politique, de navigation et de mécanique. Il avait fait de la construction des vaisseaux une étude raisonnée, et, en 1663, il avait inventé un bâtiment à double fond, d'une marche supérieure, et qu'une violente tempête engloutit dans la mer d'Irlande. Ses principaux écrits sont: *Advice to S. Hartlib for the advancement of learning*; Londres, 1648, in-4°; il y a dans cet écrit d'excellentes idées pratiques sur l'éducation scientifique et professionnelle; on en trouvera de longs extraits dans Chaufepié; — *A brief of proceedings between sir Hierom Sankey and the author*; ibid., 1659, in-fol.; — *Treatise of taxes and contributions*; ibid., 1662, 1685, in-4°; — *Colloquium Davidis cum anima sua*; ibid., 1679, in-fol.; — *The Politician discovered*; ibid., 1681, in-4° : pamphlet dirigé contre les menées de la France; — *An Essay in political arithmetic*; ibid., 1682, in-8° : dans un *Second essay* (1683, in-8°), il tâche de démontrer que l'accroissement de la population de Londres, stationnaire vers 1800, aura atteint en 1840 le chiffre de dix millions d'habitants; — *Observations upon the Dublin bills of mortality in* 1681; ibid., 1683, in-8°; il y en ajouta de nouvelles en 1686; — *Maps of Ireland*; ibid., 1685, in-fol. : ces cartes, au nombre de trente-six, n'indiquent ni les routes ni les degrés de latitude; Petty avait dressé un atlas des baronnies d'Irlande, dont le manuscrit tomba au pouvoir d'un corsaire français et fut déposé à la bibliothèque du roi; — *An Essay concerning the multiplication of mankind*; ibid., 1686, in-8°; — *Two Essays in political arithmetic*; ibid., 1687, in-8°; c'est une comparaison entre Londres et Paris, laquelle tourne à l'avantage de Londres; l'auteur la développa dans les *Five essays* (1687, in-8°), et l'étendit aux villes d'Amsterdam, de Venise, de Rome, de Dublin, etc.; — *Political arithmetic*; ibid., 1690, in-8°; ce traité, spécial à l'Angleterre, renferme des documents très-curieux sur les terres, le nombre et

la condition des habitants, les édifices, les manufactures, les revenus, etc.; on y voit notamment dans le ch. 10 comment les Anglais sont pourvus suffisamment de ce qu'il faut pour faire le commerce de tout le monde; — *Treatise of naval philosophy*; ibid., 1691, in-8°; — *The political anatomy of Ireland*; ibid., 1692, in-8° : traité qui abonde en détails statistiques. On trouve aussi plusieurs mémoires de Petty insérés dans les *Philosophical transactions*. — C'est de ce savant économiste que descend le marquis de Lansdown (*voy.* ce nom).

Notice par le comte de Shelburne, son fils, à la tête de *Political arithmetic*. — Wood, *Athenæ oxon.*, II. — Ward, *Gresham professors*. — Sprat, *Hist. of the Royal Society*, 2e partie. — Chaufepié, *Nouveau D. hist.* — Chalmers, *General biogr. Dict.*

PETTYT (*William*), antiquaire anglais, né en 1636, dans le Yorkshire, mort le 3 octobre 1707, à Chelsea. Il était avocat et eut, comme légiste, beaucoup de réputation. Il remplit les fonctions de trésorier de la Société d'Inner-Temple et d'archiviste de la Tour. On a de lui : *Ancient rights of the commons of England* (Londres, 1680, in-8°), dissertation qui donna lieu à un échange de plusieurs écrits relatifs aux anciens droits politiques; *Miscellanea parlamentaria* (ibid., 1681, in-12); et *Jus parlamentarium* (ibid., 1739, in-fol.).

Bridgmen, *Legal bibliogr.* — Granger, *Biogr. Dict.*

* **PETURSSON** (*Pierre*), savant islandais, né en 1808, à Miklabæ. Après avoir étudié la théologie, il occupa des fonctions ecclésiastiques à Breidabolstadt et en divers autres lieux de l'Islande. On a de lui : *Symbolæ ad Tyrannici Rufini presbyteris Aquileiensis studia et fidem illustranda*; Copenhague, 1840; — *Historia ecclesiastica Islandiæ ab anno* 1740 *ad* 1840, ib., 1841, in-4°; — *De jure ecclesiarum in Islandia ante et post reformationem*; ibid., 1844.

Erslew, *Forfatter-Lexikon*.

PETZOLD (*Charles-Frédéric*), érudit allemand, né le 27 mai 1675, à Ottendorf, mort le 30 mai 1731, à Leipzig. Il fit ses études dans cette dernière ville, et y professa depuis 1698 la philosophie. Outre un grand nombre de dissertations sur des sujets d'histoire ou d'archéologie, il a publié une collection de pièces intéressantes avec des préfaces et des notes (*Miscellanea Lipsiensa*; Leipzig, 1716-1723, 12 vol. in-8°), collection continuée plus tard par Mencken.

Supplém. à Jöcher, *Gel.-Lex.*

PEUCER (*Gaspar*), célèbre médecin et mathématicien allemand, né à Bautzen, le 6 janvier 1525, mort à Dessau, le 25 septembre 1602. Fils d'un artisan aisé, il montra de si heureuses dispositions, qu'il put dès l'âge de quinze ans fréquenter l'université de Wittemberg, où, demeurant dans la maison de Mélanchthon, il étudia, outre les belles-lettres, la philosophie et la théologie, surtout la médecine et les mathématiques; cette dernière science, qui lui avait été enseignée par Rheticus et Reinhold, il fut en 1554 chargé de l'enseigner lui-même; nommé en 1559 à une chaire de médecine, il fut, en 1560, choisi pour remplacer dans le rectorat Mélanchthon, qui venait de mourir, et dont il était devenu le gendre dès 1550. Il fut en même temps appelé à l'inspection des études, charge qu'il exerça, d'accord avec son ami Krakau, le curateur de l'université, de manière à faire prévaloir peu à peu les principes philosophiques et théologiques de Mélanchthon. Celui-ci n'avait pu exposer le fond de sa doctrine qu'en se servant de termes ambigus, pour ne pas attirer sur lui la colère des orthodoxes luthériens, tout-puissants auprès du gouvernement de la Saxe. Peucer, usant du même stratagème, parvint peu à peu à faire donner les principales chaires à des partisans de Mélanchthon ou philippistes, comme on les appelait; s'enhardissant dès lors, il employa des procédés violents contre ceux des professeurs ou des élèves qui tentèrent de s'opposer à cette nouvelle tendance. Pour résister aux attaques qu'il prévoyait de la part des universités luthériennes, il chercha à établir solidement son crédit à la cour de son souverain, l'électeur de Saxe Auguste; il y réussit au point que l'électeur, après l'avoir nommé, en 1570, son médecin particulier, le pria d'être parrain de son fils le prince Adolphe. Aidé de son ami Krakau, qui était devenu un des conseillers favoris d'Auguste, il obtint que tous les ecclésiastiques de l'électorat fussent en 1569 obligés, sous peine de destitution, de souscrire au *Corpus doctrinæ* de Mélanchthon. Grâce à ses efforts, les philippistes eurent en 1571 la majorité dans la réunion convoquée par l'électeur, pour y faire rédiger une déclaration de foi à l'égard de la Cène, et ils firent passer dans ce document, appelé le *Consensus* de Dresde, une partie de leurs opinions analogues à celles des calvinistes, cela en employant des termes qui prêtaient à diverses explications. Cependant les luthériens jettèrent les hauts cris en apercevant les progrès de ce qu'ils nommaient le *crypto-calvinisme*; l'un des plus violents, Jacques Andrea, professeur à Tubingue, parvint à rendre suspectes à l'électeur les sourdes menées des philippistes, qui étaient parvenus à persuader à ce prince qu'ils n'avaient aucunement l'intention de s'écarter de la confédération luthérienne. Le conseiller Lindemann, le secrétaire Jenisch et autres ennemis des philippistes profitèrent de ces nouvelles dispositions d'Auguste pour mettre sous ses yeux des lettres de Peucer et de Krakau, où ils parlaient ouvertement de leurs projets, qu'ils espéraient voir, bientôt triompher. L'électeur entra dans la plus grande colère, et fit arrêter dans les premiers jours d'avril 1574, Peucer, Krakau, et deux prédicateurs de Dresde, Schutz et Stoessel. Peucer, amené à Dresde par une commission présidée par Lindemann, se laissa, par des menaces, arracher la confession d'avoir cherché au moyen d'intrigues à introduire en Saxe les

croyances sacramentaires; il se décida à signer cet aveu, parce qu'on lui promit que pour toute punition il perdrait seulement sa place d'inspecteur de l'académie. Mais il fut gardé prisonnier et condamné quelques mois après à demeurer à Rochlitz sous une étroite surveillance. Ses coaccusés éprouvèrent des traitements encore bien plus sévères; tous les philippistes furent bannis de Saxe. L'année suivante une nouvelle instruction fut commencée contre Peucer, quoique l'empereur Maximilien II eût instamment réclamé sa mise en liberté au nom de la liberté de conscience. Auguste, pour le forcer à revenir entièrement à l'orthodoxie luthérienne, ordonna contre lui des rigueurs croissantes, et le fit enfermer en 1576 à la Pleissembourg, près de Leipzig. On ne lui laissa que quelques livres; pour écrire, il était obligé de fabriquer en cachette une sorte d'encre avec des mies de pain rôties et de la poussière dissoute dans de la bière; pour tout papier il n'avait que les marges de ses livres. Toutes ces duretés n'ébranlèrent pas sa ferme résolution de ne se prêter à aucune abjuration; après des souffrances infinies, dont il a écrit lui-même le récit dans son *Historia carcerum C. Peuceri*, Zurich, 1604, in-12, il fut relâché le 8 février 1586, à la demande du prince d'Anhalt Joachim-Ernest, dont Auguste venait d'épouser la fille; le prince le nomma son médecin, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort auprès des fils de Joachim-Ernest, qui le chargèrent aussi de plusieurs missions diplomatiques; le landgrave de Hesse, l'électeur palatin et d'autres princes s'attachèrent à lui faire oublier par leurs bienfaits sa longue captivité et à réparer le délabrement de sa fortune qui en avait été la suite. Il possédait des connaissances étendues et variées; il avait de grandes qualités morales; mais il était plein d'orgueil, et la hauteur avec laquelle il cherchait à imposer ses idées aux autres fut en partie cause de sa chute, qu'il supporta du reste avec un courage admirable. On a de lui : *Elementa doctrinæ de circulis cœlestibus et primo motu;* Wittemberg, 1551, 1553, 1587, in-8° : — *Commentarius de præcipuis divinationum generibus*; ib., 1553, in-4°; 1560, 1571, 1576, 1580, in-8°; Francfort, 1593, 1607, in-8° : cet ouvrage curieux fut traduit en français par Sim. Goulart; — *De Dimensione Terræ, et geometrice numerandis locorum particularium intervallis;* ib., 1554, in-8°; — *De origine et causis succini prussiaci*; ib., 1555, in 8°; — *De sympathia et antipathia rerum in natura*; ib., 1574; — *Hypotheses astronomicæ*; ib., 1571, in 4°; — *De essentia, natura et ortu animi hominis*; Marbourg, 1590; — *Doctrina fidei justificantis in ecclesia vera omnium temporum*; Genève, 1594; — *Idylium, Patria, seu Historia Lusatiæ superioris*; Bautzen, 1594, 1603, in-4°: ce remarquable poëme a été reproduit dans les *Scriptores Lusatici* de Hoffmann, t. I; l'*Introduction* de ce volume contient aussi une *Notice* sur Peucer (*voy.* Rost, *De Peuceri Idylio*; Bautzen, 1766, in-4°); — *Tractatus historicus de Melanchthonis sententia de controversia Cœnæ;* Amberg, 1596, in-4°; — *Practica curandi morbos internos;* Francfort, 1614; — *De febribus;* ib., 1614, in-4°; — outre plusieurs dissertations médicales et théologiques, Peucer a encore publié une édition des *Œuvres* de Mélanchthon, et une édition des *Lettres* de ce réformateur; quant à ses propres *Lettres*, elles se trouvent en manuscrit en partie à la bibliothèque de Dresde, où l'on conserve un grand nombre de documents qui concernent sa vie, en partie à la bibliothèque du couvent Saint-Michel à Lunebourg, et enfin à la bibliothèque de Rhediger à Breslau; quelques-unes ont été publiées dans les *Miscellaneen* de Strobel et dans le *Corpus reformatorum* de Bretschneider, t. VII; son *Testament*, qui contient des détails curieux sur les incidents douloureux de son emprisonnement, a paru à Zerbst, 1603, in-4°. A la bibliothèque de Berlin se trouve un volume manuscrit contenant plusieurs écrits inédits de Peucer.

Leupold, *Lebensbeschreibung Peucers* (Budissin, 1748). — Freher, *Theatrum*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Eickstædt, *Narratio de Peucero* (Iena, 1841, in-4°). — Meimburg, *De Casp. Peucero* (Iéna, 1842). — Hutter, *Concordia concors*. — Planck, *Geschichte des protestantischen Lehrbegriffs*, t. V. — Löscher, *Historia motuum*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PEUCHET (*Jacques*), publiciste et littérateur français, né le 6 mars 1758, à Paris, où il est mort, le 28 septembre 1830. Il fit de bonnes études au collége des Grassins et fut reçu maître ès arts à l'université; il renonça à l'étude de la médecine qu'il avait commencée pour suivre les cours de droit, et devint avocat. Vers 1785 il se lia avec l'abbé Morellet, et travailla aux mémoires dirigés contre la nouvelle Compagnie des Indes, dont on venait de rétablir le privilége, ainsi qu'au *Dictionnaire universel de commerce*. Les deux assemblées des notables lui fournirent l'occasion d'entreprendre pour M. de Calonne de nouveaux travaux administratifs; mais l'opposition qu'il montra sur l'affaire des parlements déplut au ministre, qui lui retira sa protection. En 1789 il entra dans les fonctions publiques, et fut représentant de la commune et l'un des membres de l'administration municipale, au département de la police, qu'il géra depuis le mois de septembre jusqu'au mois d'août 1790. Peuchet, qui avait d'abord figuré dans les rangs des patriotes zélés, revint bientôt à des principes modérés et obtint la rédaction de la *Gazette de France*, à laquelle il joignit celle du *Mercure* pour la partie politique. La vigueur avec laquelle il y défendit les principes monarchiques et la personne même du roi faillit, après le 10 août, lui coûter la vie; après avoir subi une courte détention, il se retira à la campagne et devint, pendant la terreur, administrateur du dis-

trict de Gonesse. La constitution de l'an III ayant été mise en activité, il fut appelé au ministère de la police, et y dirigea le bureau des lois et des matières contentieuses sur les émigrés, les prêtres et les conspirateurs. L'indulgence qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions le fit destituer après le 18 fructidor, et il n'échappa à la déportation que par la fuite. Nommé par Chaptal membre du conseil du commerce et des arts (1801), il échangea en 1805 cette place contre celle d'archiviste de l'administration des droits réunis, véritable sinécure qu'il dut à la bienveillance de François (de Nantes). Sous la première restauration il fut censeur des journaux, et sous la seconde archiviste de la préfecture de police jusqu'en 1825, où il fut mis à la retraite parce qu'il avait témoigné, dans un de ses ouvrages, quelque penchant pour les opinions de Mirabeau. Peuchet est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Dictionnaire de police et de municipalité*; Paris, 1789-1791, 2 vol. in-4°, formant les t. IX et X du *Dict. de jurisprudence* (*Encyclopédie méthodique*), où il a encore écrit la *Législation de l'Assemblée constituante* (1792, 1 vol.); — *Dictionnaire universel de la Géographie commerçante*; Paris, 1799-1800, 5 vol. in-4°, rédigé en partie sur des matériaux fournis par Morellet; — *Vocabulaire des termes de commerce, banque, manufactures*, etc.; Paris, 1801, in-4° et in-8°; — *Bibliothèque commerciale*; Paris, 1802-1806, 12 vol. in-8°, et 12 nos en 1815; — *Essai d'une statistique générale de la France*; Paris, 1802, in-4°; — *Statistique générale et particulière de la France et de ses colonies*; Paris, 1803, 7 vol. in-8° et atlas, rédigée en société avec Sonnini, Herbin et autres écrivains; — *Statistique élémentaire de la France*; Paris, 1805, in 8°; — *Campagnes des armées françaises en Prusse, Saxe et Pologne*; Paris, 1807, 4 vol. in-8°; — *Description topographique et statistique de la France*; Paris, 1810-1811, 2 vol. in-4° et cartes, avec Chanlaire et Herbin; il n'a paru que 46 départements, dont chacun se vendait à part; — *Dictionnaire universel d'économie politique*; Paris, 1810, 4 vol. in-8°; — *Collection des lois, ordonnances et règlements de police depuis le treizième siècle*; Paris, 1818-1819, 8 vol. in-8°; le gouvernement n'ayant pas encouragé la publication de cet important recueil, l'éditeur n'a publié que cette série qui embrasse la police moderne de 1667 à 1789; — *Etat des colonies et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1783-1821); Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *Mémoires* (apocryphes) *de Mlle Bertin sur la reine Marie-Antoinette*; Paris, 1824, in-8°; — *Mémoires sur Mirabeau et son époque*; Paris, 1824, 4 vol. in-8°; — *Manuel du négociant*; Paris, 1829, in-18, suivi d'un *Manuel du banquier* (1829); — *Mémoires tirés des archives de la police de Paris*; Paris, 1837-1838, 6 vol. in-8° : collection des plus intéressantes et à laquelle les romanciers modernes ont beaucoup emprunté. Peuchet a coopéré à la rédaction de *La Clef du cabinet des souverains*, du *Journal de Deux-Ponts*, de la *Biographie universelle* et surtout du *Moniteur universel*, qu'il a enrichi de très-nombreux articles de critique et de littérature.

Notice sur Peuchet; 1831, in-8°. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Biogr. nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France littér.*

PEURBACH (*Georges* DE), célèbre astronome allemand, né à Peurbach, non loin de Linz, le 30 mai 1423, mort à Vienne, le 8 avril 1461. Reçu maître ès arts à Vienne, il visita ensuite l'Allemagne, la France et l'Italie pour étendre ses connaissances en astronomie, science qui lui avait été enseignée par des disciples de Jean de Gmunden. Il fut protégé par le savant cardinal Nicolas de Cuse, et par le légat Jean Blanchini, qui, après l'avoir gardé quelque temps à Rome dans sa maison, le fit appeler successivement par les universités de Ferrare, de Bologne et de Padoue pour y donner des cours d'astronomie. De retour à Vienne, il fut nommé à la chaire de mathématiques, qu'il garda jusqu'à sa mort, refusant par affection pour l'empereur Frédéric III les offres brillantes qui lui furent faites de divers côtés, notamment par le roi de Hongrie Ladislas. S'étant assuré des erreurs nombreuses de la traduction latine de Ptolémée, qui formait cependant avec les traductions d'Albategnius et d'Alfragan, et le livre de Sacrobosco, toute la base de la science d'alors, il s'appliqua à faire disparaître, avec l'aide de son élève favori Regiomontanus, les principales inexactitudes qui s'étaient introduites surtout par l'ignorance des copistes dans la version de Ptolémée, appelée aussi Almageste. S'aidant des observations qu'il avait faites avec plusieurs instruments de son invention et de tables auxiliaires, calculées avec un soin scrupuleux, il parvint en effet à introduire dans l'Almageste beaucoup de corrections heureuses. Il était sur le point, après avoir mené ce travail jusqu'au sixième livre, de repartir pour l'Italie afin d'y apprendre, sur le conseil du cardinal Bessarion, la langue grecque, pour pouvoir aborder le texte original de Ptolémée, lorsqu'il mourut prématurément, léguant à Regiomontanus la tâche de continuer la restauration de l'astronomie, qu'il avait si bien commencée. On a de Peurbach : *Theoricæ novæ planetarum*; Nuremberg 1472, in-fol.; Augsbourg, 1485; Venise, 1488 et 1496; Milan, 1499; réimprimé avec divers commentaires une vingtaine de fois dans le courant du seizième siècle, cet ouvrage contient une théorie nouvelle des cieux solides d'Aristote; — *Institutiones in arithmeticam*; Vienne, 1511; Nuremberg, 1513, in-4°; — *Tabulæ ecclipsium*; Vienne, 1514, in fol.; Bâle, 1553; — *Quadratum geometricum*: Nuremberg, 1516, in-fol.; 1536, in-8°; 1544, in-4°; description d'un instrument de géométrie; — *Tractatus super*

propositiones Ptolemæi de sinubus et chordis; item compositio tabularum sinuum; Nuremberg, 1541, in-fol.; le travail de révision entrepris par Peurbach sur l'Almageste a paru dans l'édition complète de ce traité publiée par Regiomontanus (*voy.* ce nom). Peurbach avait encore écrit une douzaine d'ouvrages énumérés en tête de ses *Tabulæ eclipsium*, mais probablement perdus aujourd'hui.

Gassendi, *Vie de Peurbach*. — Khautz, *Geschichte der östreichischen Gelehrten*. — Rosenmüller, *Lebensbeschreibungen*, t. I. — Weidler, *Historia astronomiæ*. — Kæstner, *Geschichte der Mathematik*, t. II.

PEUTEMAN (*Nicolas*), peintre hollandais, né à Rotterdam, en 1657, mort dans la même ville, en septembre 1692. Sa famille était riche, et il eût pu aisément se passer de travailler; mais il fut entraîné par un goût singulier pour la peinture. Il lui plut surtout de représenter des scènes lugubres, mystérieuses, des cimetières, des ossuaires et des sujets allégoriques qui représentaient la brièveté de la vie humaine et les misères de ses vanités. Il sculptait aussi admirablement des têtes de mort, des squelettes. Ses œuvres sont très-rares et demeurées fort recherchées de certains amateurs. Peuteman mourut victime de ses goûts sombres. Un jour qu'il dessinait dans un cabinet d'anatomie, il s'assoupit. Tout à coup il fut réveillé par une violente secousse, et vit les squelettes qui l'entouraient se heurter les uns contre les autres; les têtes et les ossements sauter hors de leurs rayons. Une resurrection semblait s'opérer sous ses yeux. Il ne put supporter un tel spectacle et tomba inanimé. C'était l'effet du tremblement de terre qui effraya Rotterdam le 18 septembre 1692. A. de L.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, t. II, p. 388.

PEUTINGER (*Conrad*), célèbre humaniste allemand, né le 14 octobre 1465, à Augsbourg, mort dans cette ville, le 24 décembre 1547. Il était d'une famille distinguée qui, originaire de Peutingau, s'était établie, à la fin du treizième siècle, à Augsbourg, où elle fut inscrite ensuite dans la corporation des marchands, et dont plusieurs membres furent élus dans le courant du quinzième siècle membres du grand conseil (*voy.* Stetten, *Geschichte der adelichen Geschlechter der Reichstadt Augsbourg et Geschichte von Augsbourg*). Après avoir reçu une éducation soignée, il alla, en 1482, étudier les belles-lettres et la jurisprudence en Italie; il fréquenta les universités de Padoue, de Bologne et de Florence, et se rendit à Rome, où il suivit assidûment les leçons de Pomponius Lætus, qu'il avait déjà entendu à Padoue, et qui lui inspira un goût prononcé pour les livres et manuscrits précieux. Reçu docteur en droit, il retourna en 1486 à Augsbourg, où il fut nommé en 1493 au poste important de secrétaire de la ville, ce qui le plaçait à la tête de la chancellerie. Il eut dans les années suivantes à représenter la ville aux diètes de Lindau et d'Augsbourg, à la convention de Worms, aux réunions de la Ligue de Souabe et dans d'autres occasions; il fut aussi chargé de plusieurs missions auprès de l'empereur Maximilien, qui, reconnaissant son savoir et son esprit, lui accorda toute sa faveur et le nomma son conseiller. Il jouit auprès de Charles-Quint d'un égal crédit, dont il usa dans l'intérêt des lettres et aussi pour faire accorder à sa ville natale plusieurs priviléges. Après avoir encore assisté à la fameuse diète d'Augsbourg de 1530, où il eut, au nom de sa ville, à se joindre à ceux qui *protestèrent* contre la décision de la majorité au sujet des hérétiques; il résigna ses emplois pour se livrer entièrement à son goût pour l'étude. En 1538 il fut élevé par l'empereur au rang de patricien. Père de dix enfants, que lui avait donnés sa femme, Marguerite Welser, femme aussi distinguée par ses vertus que par son savoir, il eut la satisfaction de voir ses fils arriver aux fonctions les plus honorables et ses filles contracter de brillants mariages. Il mourut laissant la réputation méritée non-seulement d'avoir été un des hommes les plus savants de son temps, mais encore d'avoir fondé en Allemagne la science des antiquités romaines et germaniques. Il recueillit lui même un grand nombre de statues, d'inscriptions et autres monuments, et fit tous ses efforts pour éveiller chez les autres une égale sollicitude pour les restes de l'antiquité; il possédait aussi une magnifique collection de médailles, et il avait, un des premiers, écrit un traité de numismatique, aujourd'hui perdu. Il avait encore réuni une quantité de manuscrits précieux, entre autres ceux de beaucoup de chroniques du moyen âge; ils furent en grande partie transportés plus tard, par l'entremise du prince Eugène, à la bibliothèque de Vienne, entre autres la fameuse *Tabula Peutingeriana*, monument d'une importance si considérable pour la géographie ancienne, et qui avait été légué à Peutinger par Conrad Celtes. Quant à sa belle bibliothèque, elle fut conservée avec soin par ses descendants, dont le dernier, Didier-Ignace, mort dans la première moitié du siècle dernier, la donna par testament aux jésuites d'Augsbourg. Les nombreuses notes ajoutées par lui aux marges de ses livres nous font juger de l'étendue et de la variété de ses connaissances. Il écrivait le latin avec beaucoup de pureté et d'élégance, qualités qu'il avait acquises par une lecture attentive et répétée des auteurs romains. Quant au grec, il ne l'apprit qu'à l'âge de quarante ans, mais il parvint néanmoins à une connaissance suffisante de cette langue. Après les historiens, il lisait de préférence les philosophes, particulièrement Platon et les Pères de l'Église; il s'occupait aussi avec succès d'études médicales. Mais son principal titre de gloire est d'avoir, par son exemple, par son influence, donné en Allemagne une impulsion durable aux recherches archéologiques et historiques, et d'avoir sauvé de la destruction une quantité de manuscrits précieux. Il était en

relation avec presque tous les savants de son temps; Reuchlin, Trithème, Mutter, Thomas Morus, Louis Vivès, Froben, Paul Manuce, Beatus Rhenanus et Pirckheimer lui étaient attachés par des liens particuliers d'amitié. On a de lui : *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum et ejus diocesi;* Augsbourg, 1505, in-fol.; ce livre, le premier imprimé en Allemagne qui contienne des inscriptions romaines, parut de nouveau sous le titre d'*Inscriptiones vetustæ romanæ*; Mayence, 1520, in-fol., et Venise, 1590, cette dernière fois avec beaucoup d'adjonctions, dues en partie à Peutinger, en partie à Marc Welser; — *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur;* Strasbourg, 1506, 1530, in-4°; Augsbourg, 1781, in-8°; reproduit dans le t. I des *Scriptores* de Schard; Peutinger chercha à établir dans la première partie que les reliques de saint Denis l'Aréopagite reposent à Ratisbonne, dans la seconde que saint Paul était marié, dans la troisième que les anciens habitants de l'Inde sont parvenus jusqu'aux côtes de l'Allemagne, et dans la quatrième et dernière, la plus remarquable, que les Germains commandaient déjà du temps de Jules César et avant dans plusieurs districts voisins du Rhin, de Cologne à Strasbourg; — *Oratio pro civitate Augusta Vindelicorum imperatori Carolo Brugis pronuntiata;* Anvers, 1519, in-4°; — *Epistola ad Bernhardinum Carvasalum cardinalem;* ibid., 1521, in-4°; Peutinger y énumère les empereurs qui se sont montrés particulièrement dévoués au saint-siége; — *De inclinatione Romani imperii et exterarum gentium, præcipue Germanorum, commigrationibus*, dans l'édition de Procope, de 1531; — *Breve Chronicon Boiariæ et Sueviæ ab anno* 906-1280, et *Breve Chronicon Augustanum* dans les *Scriptores boici* d'Œfele. Outre ces ouvrages, Peutinger a encore laissé en manuscrit, entre autres : *Collectiones ex Scriptura et ceteris bonis auctoribus sententiarum adversus Anabaptistas*; *Imperatorum et tyrannorum Imperii Romani res gestæ*, écrit avec le secours d'inscriptions et autres monuments de ce genre; *Collectiones in jure; Acta publica sub Maximiliano et Carolo V; Consilia; De jureconsultis, seu de claris legum interpretibus; Liber annotationum*, traité de droit; *Schediasma de herbis; Inscriptiones antiquæ; De matrimonio*, etc.; enfin Peutinger a publié les premières éditions de *Ligurinus* et de *Conrad de Lichtenau*, celles de *Paul Diacre*, de *Jornandès*, etc.

Pantaleo, *Prosopographia.* — Adami, *Vitæ jureconsultorum.* — Freher, *Theatrum.* — J. Chr. Wendler, *De vita et meritis Peutingeri.* — Brucker, *Ehrentempel.* — Œfele, *Peutingeriana.* — Lotter, *Vita Peutingeri* (1729, in-4°; la nouvelle édition de cette excellente biographie, donnée par Veith: Augsbourg, 1783, in 8°, contient un assez grand nombre de lettres de Peutinger).

PEVERNAGE (*André*), compositeur belge, né en 1541, à Courtrai, mort le 30 juillet 1589, à Anvers. D'abord maître de musique de la collégiale de Courtrai, il abandonna cette place pour aller s'établir à Anvers, où il passa les dix ou douze dernières années de sa vie en qualité de simple musicien de la cathédrale. Il avait organisé dans sa maison des concerts hebdomadaires, et y faisait entendre les plus beaux morceaux des compositeurs en vogue. On a de lui : *Cantiones sacræ* (Anvers, 1574-1591, 5 part. in-4°); des *Messes*, divers morceaux religieux, et un recueil compilé d'après différents auteurs sous le titre d'*Harmonie céleste* (Anvers, 1583, 1593, in-4°).

Paquot, *Mémoires.*

PEY DE GARROS. *Voy.* GARROS.

PEYER (*Jean-Conrad*), anatomiste suisse, né le 26 décembre 1653, à Schaffouse, où il est mort, le 29 février 1712. Après avoir été reçu docteur à Bâle (1681), il s'établit dans sa ville natale et ne s'y distingua pas moins dans la pratique de son art que par la manière dont il remplit successivement les chaires d'éloquence, de logique et de physique. Il était membre de l'Académie des curieux de la nature. Son principal mérite est d'avoir découvert ou plutôt exactement décrit les follicules muqueux disséminés dans la longueur de l'intestin grêle, et que l'on a longtemps désignés sous le nom de *Glandes de Peyer*. On a de lui : *De glandulis intestinorum* (Schaffouse, 1677, in-8°); *Methodus historiarum anatomico-medicarum* (Paris, 1678, in-12); *Parerga anatomica et medica VII* (Genève, 1681, in-8°); et *Merycologia, sive de ruminantibus et ruminatione* (Bâle, 1685, in-4°), traité remarquable d'anatomie comparée.

Manget, *Bibl. medica.* — *Biogr. méd.*

PEYERLE (*Hans-Georg*), historien allemand, natif d'Augsbourg, vivait au dix-septième siècle. Il se trouva à Moscou, en 1606, au moment où cette ville acclamait comme souverain légitime le faux Dmitri. Il assista à l'horrible drame qui termina ce règne, et en a laissé le curieux récit, qui est conservé en manuscrit à la bibliothèque de Wolfenbüttel. M. Oustrialof en a donné une traduction en russe dans son recueil de *Témoignages contemporains sur le faux Dmitri*, et Meusel en a inséré quelques extraits dans son *Geschichtforscher*, mais il vaudrait la peine d'être plus connu et traduit en français.

A. G.

Schlözer, *Versuch einer neuen Enleitung in die Russische Geschichte;* Riga, 1773. — Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700.*

PEYRARD (*François*), mathématicien français, né en 1760, à Vial (Haute-Loire), mort le 3 octobre 1822, à Paris. Après avoir été bibliothécaire de l'École polytechnique, il fut pourvu en 1807 de la chaire de mathématiques au lycée Bonaparte. On le chargea sous l'empire de différentes missions scientifiques en Italie, et ses services lui valurent une pension; malgré

cela il tomba, par défaut de conduite, dans le plus grand dénuement, et alla mourir à l'hôpital Saint-Louis. Plusieurs de ses ouvrages ont été cités avec distinction dans les rapports de l'Institut. Il a composé : *De la Nature et de ses lois*; Paris, 1793, in-8°; 4e édit., 1794, in-18; — *Précis des principales descentes qui ont été faites dans la Grande-Bretagne*; Paris, 1798, in-8°; — *Alphabet français*; 1805, in-8°; — *Statique géométrique démontrée à la manière d'Archimède*; Paris, 1812, in-8°; — *Principes fondamentaux de l'arithmétique*; Paris, 1822, 1842, in-8°. Outre une version des *Poésies complètes d'Horace* (1803, 2 vol. in-12), faite d'après l'abbé Batteux, il a traduit les *Œuvres d'Archimède* (1807, in-4°), accompagnées d'un commentaire et réimpr. en 1808, 2 vol. in-8°, avec 500 fig., avec un mémoire de Delambre sur l'arithmétique des Grecs; et les *Œuvres d'Euclide* (1814-1818, 3 vol. in-8°, fig.); ces deux traductions sont regardées comme les meilleures et les plus complètes que l'on possède. Peyrard a encore revu et augmenté le *Cours de mathématiques* de Bezout (1793-1805, 5 vol. in-8°), qui a eu plusieurs éditions.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PEYRARÈDE (*Jean* DE), poëte latin, mort vers 1660. C'était un gentilhomme gascon et protestant, qui eut pour précepteur Jean Cameron, un des fameux érudits de son temps. Il entendait assez bien la critique; ses Remarques sur Térence et ses Commentaires sur Florus lui attirèrent les éloges de Balzac et de Huet; il était en commerce de lettres avec Vossius, et La Mothe-le-Vayer le cite plusieurs fois. Vers la fin de sa vie il fut réduit, d'après Costar, à expliquer les poëtes aux gens de condition. Il ne craignit pas d'achever les vers imparfaits de Virgile, et les réunit à d'autres pièces latines de sa composition qu'il dédia à la reine Christine de Suède.

Balzac, *Lettres choisies*. — La Mothe-le-Vayer, *Remarques sur Florus*. — Costar, *Mémoires des gens de lettres vivants en 1655*. — Moréri, *Grand Dict. histor.*

PEYRAUD DE BEAUSSOL (*N*....), littérateur français, né vers 1735, à Lyon, mort vers 1800. Il s'est fait connaître dans l'histoire du théâtre par une tentative malheureuse, renouvelée quelquefois après lui avec aussi peu de succès : nous voulons parler d'une tragédie, *Les Arsacides*, en six actes. Les comédiens, par une singulière négligence, ne s'aperçurent de l'innovation que dans les repétitions; ils jouèrent la pièce deux fois (1775), et se dispensèrent d'une troisième exécution en donnant à l'auteur une indemnité de 1,200 francs. Peyraud fut un des écrivains auxquels la Convention nationale accorda des secours. On a encore de lui : *Stratonice*, tragédie non représentée (1756, in-8°); *Poëme aux Anglais à l'occasion de la paix* (1763, in-8°); *Echo et Narcisse* (1769, in-8°), poëme en trois chants dans un genre nouveau qui tient de l'héroïde, de l'élégie et de l'idylle; *Vie de Mlle d'Eon* (1779, in-8°), sous le nom de La Fortelle; et *L'Antonéide ou la Naissance du dauphin et de Madame* (1781, in-8°), poëme en sept chants.

Rabbe, *Biogr. des Contemp.* (Suppl.). — Quérard, *La France littéraire.*

PEYRE (*Marie-Joseph*), architecte français, né à Paris, en 1730, mort à Choisy-le-Roi, le 11 août 1785. Malgré la volonté de son père, il suivit l'école de Blondel, et à vingt et un ans, il remporta le premier grand prix d'architecture; après de sérieuses études en Italie, il revint à Paris, où il s'efforça de détruire le mauvais goût qui s'était introduit dans l'architecture à la suite du règne de Louis XIV. Pour y parvenir, il composa un projet sur les académies dans lequel il combattait les anciens préjugés. Ses observations excitèrent d'abord l'inimitié de ceux qu'il voulait éclairer; mais l'on finit par lui rendre justice, et l'Académie royale d'architecture se décida à l'admettre, en 1767, au nombre de ses membres. Il venait, d'ailleurs, de publier ses *Œuvres d'architecture* (1765, in-fol.), qui contiennent des projets habilement conçus et de beaux dessins d'après les monuments antiques. Dans une 2e édition, donnée en 1795, on trouve aussi de lui une bonne *Dissertation sur la distribution des anciens comparée à celle des modernes et sur la manière d'employer les colonnes.* Peyre obtint la direction des bâtiments du roi, et fut chargé de construire, avec Wailly, le Théâtre-Français, qui reçut, depuis, le nom d'Odéon.

Delandine, *Dict. historique.*

PEYRE (*Antoine-François*), architecte français, frère du précédent, né le 5 avril 1739, à Paris, où il mourut le 7 mars 1823. Il fréquenta d'abord l'atelier du peintre Pierre. Mais l'exemple de son frère le décida à se consacrer à l'architecture. En 1763, il obtint le premier grand prix, et pendant son séjour à Rome, il se signala dans l'art de la perspective par de beaux dessins qui sont au musée du Louvre. De retour à Paris, il fut nommé contrôleur des bâtiments du roi à Fontainebleau et à Saint-Germain. Deux petites églises, qu'il construisit dans cette dernière ville, lui donnèrent l'occasion de prouver qu'on peut être grand dans de petites dimensions et que la sobriété des détails est préférable à un vain luxe d'ornements. En 1777, il fut reçu membre de l'Académie royale d'architecture. Deux ans après, cette Académie ayant été consultée sur le choix d'un architecte que demandait l'électeur de Trèves pour terminer à Coblentz un palais dont on avait reconnu le plan vicieux, ce fut Peyre que l'on désigna. Il existait au château de Fontainebleau un grand nombre d'objets d'art que l'incurie avait laissés dans les greniers et sur le sol. Peyre en plaça une grande partie dans les jardins, et quand vinrent les jours de dévas-

tation, on dut à ses soins la conservation de 5 à 6,000 figures faites d'après des originaux antiques. Il persuadait aux membres du comité révolutionnaire de Fontainebleau que beaucoup de ces personnages de bronze et de marbre, à qui ils en voulaient, étaient de très bons citoyens de la république romaine qui méritaient d'être conservés. Mais le moyen ne put servir pour les tableaux et les peintures; on les condamna au feu, entre autres un beau portrait de Louis XIII par Philippe de Champagne, dont Peyre ne put obtenir qu'une main, que l'on découpa. Cependant son zèle finit par le rendre suspect, et il fut détenu au château de Fontainebleau devenu maison d'arrêt, jusqu'au 9 thermidor. Nommé successivement membre de l'Institut, membre du conseil des bâtiments civils et de l'administration des hospices, il était aussi appelé dans toutes les commissions relatives aux travaux publics. En même temps, il donnait ses soins à une école d'où sont sortis un grand nombre d'habiles architectes. Il a publié : *Restauration du Panthéon* (1799, in-8°); *Projets d'architecture* (1812, in-fol.); *Considérations sur la nécessité de rétablir l'ancienne Académie d'architecture et un système d'administration qui puisse concilier à la fois la gloire de l'art et les intérêts du gouvernement* (1815, in-4°); *Lettre relative à la reconstruction de l'Odéon* (1819, in-fol.); des *Œuvres d'architecture* (1819-1820, de 80 pl. in-fol., avec un texte); différents *Mémoires* publiés dans la collection de l'Institut. Il a donné une nouvelle édition des *OEuvres d'architecture* de son frère (1795, in fol.). G. DE F.

Quatremère de Quincy, *Notice sur A.-F. Peyre*; 1824, in-4°. — *Moniteur univ.*, 24 janvier 1824.

PEYRE (*Antoine-Marie*), architecte français, neveu du précédent, fils de Marie-Joseph, né le 24 février 1770, à Paris, où il est mort, le 25 février 1843. Il eut pour maîtres son père et son oncle. Il suivait avec distinction les cours de l'Académie lorsque éclata la révolution. Adoptant avec chaleur les idées nouvelles, il entra dans les rangs de la garde nationale comme aide de camp de La Fayette, auprès duquel il fut blessé dans la journée du 17 juillet 1791, au Champ de Mars. Persécuté en 1793, il se réfugia à l'armée des côtes de Cherbourg, où il servit comme soldat dans l'artillerie. Après le 9 thermidor, il reprit ses études d'architecture. Sous le Directoire, il fut nommé architecte des bâtiments civils et chargé des travaux de l'Observatoire et du musée des monuments français. Voyant la France menacée de l'invasion étrangère, il quitta ses travaux, et, le 2 novembre 1799, il entra comme lieutenant dans les hussards volontaires et passa à l'état-major de l'armée des Grisons. Après la paix il fut réintégré dans les fonctions d'architecte du gouvernement. En 1809, il fut nommé architecte du palais de justice. Ayant puissamment contribué, en 1811, à l'organisation des sapeurs-pompiers de Paris, il devint capitaine-ingénieur de ce corps. Officier d'état-major de la garde nationale, lors de l'invasion de 1814, il fut fait prisonnier sous Pantin et conduit devant l'empereur de Russie, qui le renvoya avec un message pour le roi Joseph. Rendu à la vie civile, il se livra entièrement à des travaux d'architecture que la révolution de 1830 vint interrompre. On le vit aussitôt à la tête du mouvement de son arrondissement, et il fut nommé chef de bataillon de la garde nationale et colonel aide de camp du général La Fayette.

Les principaux travaux de Peyre sont l'ancienne salle du théâtre de la Gaieté (1800) qu'un incendie a détruite; le marché Saint-Martin (1810); la salle de spectacle de Soissons, celle de Lille; les abattoirs de cette ville (1823); de grands travaux au palais de justice de Paris, entre autres la reconstruction des voûtes souterraines, d'un bâtiment du quai de l'Horloge; les bâtiments neufs des Sourds Muets, les plans de la reconstruction de l'Odéon, de l'École vétérinaire d'Alfort, de l'hôtel de ville de Béthune, etc. En 1840, il a exécuté la charpente en fer du marché des Blancs-Manteaux, à Paris, suivant un système entièrement neuf. G. DE F.

Guyot de Fère, *Biog. des artistes français contemp.* — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biogr. des Contemp.*

PEYRÈRE (LA). *Voy.* LA PEYRÈRE.

PEYRILHE (*Bernard*), médecin français, né le 10 janvier 1737, à Pompignan (Tarn-et-Garonne), mort à Grenade sur Garonne le 12 février 1804. Après de bonnes études il fut admis à l'Académie des sciences de Toulouse, et agrégé le 6 août 1768 au Collége des chirurgiens de Paris. Son érudition et son goût particulier pour l'ancienne littérature médicale le firent bientôt remarquer, et peu d'années après, il publia avec Dujardin l'*Histoire de la Chirurgie* (Paris, 1774-1780, 2 vol. in-4°); le troisième volume de cet ouvrage, dû à Peyrilhe seul, est resté inédit. A cette époque, il partagea un prix sur le cancer proposé par l'Académie de Dijon, et sa dissertation *De cancro* (1774, in-12, trad. en français, 1776) fut pendant longtemps considérée comme le meilleur ouvrage qu'on possédait sur cette redoutable affection. Peyrilhe cependant préférait de beaucoup à la chirurgie la botanique et la matière médicale; mais son imagination active lui suggéra quelquefois des théories bizarres, telle que celle par laquelle il croyait expliquer l'action du mercure sur l'économie animale. Professeur royal de chimie chirurgicale aux écoles de sa compagnie, il fut, en 1794, lors de la formation de l'École de santé, actuellement Faculté de médecine de Paris, nommé professeur de matière médicale à cette école. L'année précédente, il avait été nommé assesseur de la justice de paix de la section de Marat et de Marseille, section dont il présidait le comité, qui tenait ses séances aux Cordeliers.

Outre les ouvrages cités, on a de Peyrilhe : *Remède nouveau contre les maladies vénériennes, ou essai sur la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils* (Paris, 1774 et 1786, in-8°), trad. en allemand ; — *Précis historique sur la maladie d'Amboine* (1783, in-8°); — *Tableau d'histoire naturelle des médicaments* (Paris, 1800, in-8°, et 1818, 2 vol. in-8°, avec notes de Lullier-Winslow). H. F.

Biogr. médic. — *Biogr. portat. et univ. des Contemp.* — Éloi, *Dict. hist. de la médecine.*

PEYRON (*Jean-François-Pierre*), peintre et graveur français, né à Aix, en Provence, le 15 décembre 1744, mort à Paris, le 20 janvier 1814 (1). Il suivit d'abord les leçons d'Arnulphi et de Dandré-Bardon, ses compatriotes, puis étant venu à Paris, en 1767, il entra dans l'atelier de Lagrenée l'aîné. En 1773, son tableau de *La Mort de Sénèque* lui valut le grand prix de peinture. Résolu à suivre la route indiquée par Vien, il étudia avec ardeur à Rome l'antiquité et les œuvres des grands peintres, particulièrement de Poussin et de Raphael. Il ne revint en France qu'après sept années de séjour en Italie (1781), fut agrégé à l'Académie en 1783, et reçu définitivement le 30 juin 1787, sur la présentation d'un tableau de *Curius Dentatus refusant les présents des Samnites*. Vers ce même temps il fut nommé inspecteur de la manufacture des Gobelins. La révolution le priva de ses places, et ne lui permit pas d'exécuter les nombreuses commandes dont le roi l'avait chargé. Profondément affecté des événements dont il était le témoin et la victime, atteint jusque dans sa santé, il cessa de s'occuper de peinture, et traîna jusqu'à sa mort une vie languissante. Il avait exposé au salon de 1787 une esquisse du tableau de *La Mort de Socrate*, qu'il exécuta pour le roi deux ans plus tard avec des figures grandes comme nature. David avait traité le même sujet au même moment. Les tableaux de Peyron figurèrent aux expositions de 1785 à 1812. Le musée du Louvre possède trois de ses ouvrages. « Plein de la haute idée qu'il s'était faite de son art, dit M. Charles Blanc, il ne peignit que des tableaux de nature à inspirer des sentiments généreux, à éveiller de nobles souvenirs : *Paul-Émile, vainqueur, s'indignant de l'excès d'abaissement où se réduit Persée ; Œdipe soutenu par Antigone, accablant d'imprécations son fils Polynice ; l'École de Pythagore ; les entretiens de Démocrite avec Hypocrate*.... On peut dire que, par ce retour à l'antique, Peyron a précédé David dans la réforme et a contribué plus encore que Vien à la régénération de l'École. » M. de Baudicourt a catalogué 10 estampes gravées à l'eau-forte par Peyron, d'après ses dessins et les œuvres de Raphael et du Poussin. En 1816, on procéda à la vente de ses tableaux, dessins, etc., dont le *Catalogue* fut dressé par Regnault-Lalande. H. H—N.

P. de Baudicourt, *Le peintre graveur français.* — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre.* — G. Duplessis, *Hist. de la Gravure en France.* — Ch. Blanc, *Le Trésor de la curiosité.*

PEYRON (*Jean-François*), littérateur, frère cadet du précédent, né le 4 octobre 1748, à Aix, mort le 18 août 1784, à Gondelour, près Pondichéry. Il fut d'abord secrétaire d'ambassade à Bruxelles (1774), parcourut l'Espagne en 1777 et 1778, et suivit dans les Indes M. de Bussy, gouverneur de Pondichéry, en qualité de commissaire des colonies. On lui doit une relation agréable et fidèle sous le titre d'*Essais sur l'Espagne* (Genève, 1780, 2 vol. in-8°), contrefaite en 1782. Il a traduit de l'anglais les *Méditations* d'Hervey (1770, in-8°), avec Le Tourneur; *l'Homme sensible* (1775); *Choix des lettres de lord Chesterfield à son fils* (1776); *Lettres d'un Persan* de Lyttleton, ainsi qu'une collection de poëmes anglais, italiens, allemands et espagnols intitulée *Jeux de Calliope* (1776, in-12).

Desessarts, *Siècles littér.* — Jay, Jouy, etc., *Biogr. des Contemp.*

* **PEYRON** (*Victor-Amédée*, abbé), orientaliste italien, né le 2 octobre 1785, à Turin. De bonne heure il s'appliqua à l'étude des langues orientales sous la direction de l'abbé Valperga di Caluso, qui le comptait parmi ses meilleurs élèves. A l'âge de vingt ans, il fut en état de suppléer son maître dans la chaire des langues orientales, et après sa mort il lui succéda (1815). Il est docteur en théologie, membre de l'Académie des sciences de Turin et associé depuis 1854 de l'Académie des inscriptions. En 1848 il a été nommé sénateur par le roi Charles-Albert. Ses principaux ouvrages sont : *Descrizione d'un evangeliario greco*; Turin, 1808, in-8° ; — *Empedoclis et Parmenidis fragmenta*; Leipzig, 1810, in-8°; — *Notitia librorum ms. vel descriptorum qui, donante Valperga Calusio, illati sunt in regia Taur. Athenæi Bibliotheca*; ibid., 1820, in-8° ; — *Fragmente der Reden des Cicero* (Fragments des discours de Cicéron pour Scaurus et Tullius et contre Claudius); Stuttgard, 1824, in-4° ; il avait retrouvé ces fragments dans les palimpsestes du monastère de Bobbio; — *Codicis Theodosiani Fragmenta inedita, ex cod. palimps.*; Turin, 1824, in-4°; — *Lexicon linguæ copticæ*; Turin, 1835, in-4°; — *Grammatica linguæ copticæ*; ibid., 1841, in-4°, avec un supplément à l'ouvrage précédent.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Conv.-Lex.*

PEYRONIE (LA). *Voy.* LA PEYRONIE.

PEYRONNET (*Charles-Ignace*, comte DE), homme politique français, né à Bordeaux, en octobre 1778, d'une famille de la bourgeoisie, mort le 2 janvier 1854, au château de Mont-

(1) Les dates de naissance et de mort indiquées par la plupart des auteurs qui se sont occupés de cet artiste sont erronées; celles que nous donnons ici sont extraites des registres de l'état civil d'Aix et de Paris.

ferrand (Gironde). Son père périt sur l'échafaud pendant la révolution. Il se destina d'abord au barreau, et s'y fit remarquer par une élocution abondante; mais son vif amour des plaisirs était peu compatible avec la gravité des études. A l'époque de l'entrée des troupes anglo-espagnoles dans les provinces du midi, il attira sur lui l'attention par l'exaltation de son zèle royaliste. Pendant les Cent Jours, il escorta la duchesse d'Angoulême jusqu'au navire sur lequel elle se réfugia pour retourner en Angleterre. Ce fut l'origine de sa fortune. Il fut nommé successivement président du tribunal de première instance de Bordeaux (26 octobre 1815), puis procureur général près la cour royale de Bourges. En 1821, il fut appelé à Paris pour soutenir, à la place de M. Jacquinot de Pampelune, devant la cour des pairs l'accusation portée contre les auteurs de la conspiration militaire du 19 août 1820, procès qui se termina par la condamnation à la peine capitale de plusieurs accusés. Élu député du Cher (1820) le 14 décembre 1821, il fut appelé au ministère de la justice. Son début dans la carrière gouvernementale fut la présentation, dans la session de 1822, du projet de loi sur la police de la presse, qui avait pour but d'aggraver la pénalité des lois de 1819. Cette nouvelle loi enlevait au jury la connaissance des délits de la presse, pour les soumettre au jugement des cours royales; elle autorisait ces mêmes cours à suspendre provisoirement et même à supprimer entièrement les journaux dont la tendance paraîtrait contraire à la paix publique, à la religion de l'État et à l'autorité royale; enfin, elle donnait au roi la faculté de rétablir la censure par ordonnance. Dans l'exposé des motifs de cette loi, le garde des sceaux, pour démontrer que ce projet n'était pas une violation de la Charte, développait cette théorie, si souvent reproduite à cette époque, que l'autorité royale était *antérieure* à la Charte, puisqu'elle l'avait octroyée à la nation, et qu'en conséquence elle devait être indépendante de ce qu'elle avait créé. La discussion de cette loi souleva des orages dans le sein des chambres; mais elle finit par être adoptée. Créé comte le 17 août 1822, M. de Peyronnet prit une part peu active à la session de 1823; en 1824 il fut réélu par le grand collége de la Gironde, et, dans la session de 1825 on le vit reparaître sur la brèche. Il présenta et fit adopter cette loi du sacrilége qui portait des peines si terribles, en punissant les vols commis dans les églises et la profanation des objets consacrés aux cultes, des travaux forcés à perpétuité, de la mort et de la peine du parricide. C'est également sous son administration que fut rétablie la censure. En 1827, M. de Peyronnet présenta cette célèbre loi de *justice et d'amour*, comme l'appelait le ministère, et qui fut qualifiée énergiquement par M. de Chateaubriand de *loi vandale*, qui avait pour but d assujettir au dépôt préalable les écrits non périodiques, et au timbre les écrits de cinq feuilles d'impression et audessous. Cette loi rendait l'imprimeur responsable du délit, et autorisait le ministère public à poursuivre la diffamation, malgré le silence de la personne diffamée. Ce fut un déchaînement général contre cette confiscation de la pensée humaine. L'Académie française adressa au roi une protestation dans l'intérêt des lettres. La loi fut combattue dans la chambre des députés par La Bourdonnaye lui-même, le chef des ultraroyalistes. Adoptée néanmoins par cette chambre, elle fut retirée le 17 avril 1827, par le garde des sceaux, à la chambre des pairs, qui ne l'avait pas encore discutée, mais qui paraissait peu favorable à son adoption.

Après cet échec, M. de Peyronnet en éprouva un nouveau aux élections de cette année : les colléges électoraux de Bourges et de Bordeaux repoussèrent ses candidatures. Lors de la formation du ministère Martignac (5 janvier 1828), il fut remplacé à la justice par le comte Portalis, et nommé pair de France. Pendant la session de 1828, il s'effaça complétement. L'année suivante, le ministère Martignac fit place bientôt au ministère Polignac. M. de Peyronnet n'y entra point d'abord, mais il fut rappelé aux affaires, le 16 mai 1830, pour remplacer M. de Montbel à l'intérieur. Deux mois après paraissaient ces trop fameuses ordonnances du 25 juillet 1830, suivies d'une révolution et de la chute de la branche aînée des Bourbons.

M. de Peyronnet, après s'être dérobé pendant quelque temps aux poursuites prescrites contre les ex-ministres de Charles X, fut arrêté à Tours, vers la fin d'août. Traduit, avec MM. de Polignac, de Chantelauze et de Guernon-Ranville, devant la cour des Pairs, sur l'accusation de haute trahison, il chercha à établir qu'il s'était montré opposé aux ordonnances, et que s'il les avait signées, c'est qu'il avait obéi à un sentiment de déférence pour une autorité supérieure à la sienne. Avant la plaidoirie de M. Hennequin, son avocat, il prononça une courte allocution, où il présentait d'une manière touchante ses regrets d'avoir pris part à cette mesure funeste, et où il versait des larmes sur le sang qui avait été répandu de part et d'autre. Ce discours, si éloigné de son éloquence ordinaire, qui ne respirait que la hardiesse et quelquefois même l'audace, fit impression. M. de Peyronnet, comme ses collègues, fut condamné à la prison perpétuelle et à la dégradation civique. Cette peine lui fut remise : par ordonnance du 17 octobre 1836, il sortit du fort de Ham, après six ans de captivité.

On a quelques ouvrages de M. de Peyronnet, notamment : *Esquisse politique;* Paris, 1829, in-8°); — *Pensées d'un prisonnier;* Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *Histoire des Francs;* Paris, 1855, 2 vol. in-8°; la 2e édit., qui est de 1846, a 4 vol.; — *Satires;* Paris, 2e édit., 1854, in-8°. Il a aussi fourni quelques articles au *Livre des Cent et un*, et la Vie de Mon-

taigne au *Plutarque français*. [ISAMBERT, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains.* — Jay, Jouy, etc, *Biogr. nouv. des Contempor.* — *Hist. du procès des ministres de Charles X.* — Vaulabelle. *Hist. des deux Restaurations*, VI à VIII.

PEYROT (*Jean-Claude*), poëte languedocien, né à Milhau, en 1709, mort à Paillas (Aveyron), en 1795. Il fit ses études chez les jésuites à Toulouse, fut prébendier de l'abbaye de Saint-Sernin dans la même ville durant vingt années et prieur de Pradinas jusqu'à l'abolition des bénéfices. Il se retira alors au village de Paillas. Sans ambition, il passa sa longue vie à cultiver la poésie et la musique. Quoiqu'il eût obtenu ses premiers succès aux académies de Toulouse, de Rhodez, aux jeux Floraux et par des productions écrites en français, il renonça presque entièrement à cette langue pour composer dans les dialectes languedociens, et surtout dans le patois rouerguois, qui lui offrait des hardiesses, des tours heureux, une énergie, une liberté d'expressions que ne comporte pas la prosodie française. Il a peint la nature et les scènes champêtres avec les grâces naïves qu'on admire chez Théocrite; on trouve dans ses œuvres de la gaieté, des épisodes intéressants et beaucoup d'originalité. Sa manière ne manquait pas non plus d'une certaine élévation lorsqu'il le fallait, témoins ces vers qui commencent le second chant de son poëme des *Quatre saisons ou Les Géorgiques patoises* (Milhau, 1781, in-12) :

Brillant astre del cel, dont la marcho rapido
Del temps que nous escape es la règle et lou guido,
Tu que de la nature animas lous ressorts,
Soulel, da mon esprit redoublo lous transports;
Qu'à ton grand fougairon ma muse refalcado,
Posco conduire à bout l'obro commençado!

Une partie des poésies de *l'Ermite de Paillas* (c'est ainsi que Peyrot aimait à se désigner) a été publiée sous le titre de *Œuvres patoises et françoises* (Milhau, an XIII et 1810, in-8°), on y remarque *Lo Primo Rouergasso* (Le Printemps en Rouergue); une *Ode* sur la maladie de Louis XV, des *Épîtres*, des *Compliments*, des *Bouts rimés* et une facétie plaisante, moitié vers moitié prose, *Le Chevalier de La Gragnotte*.

Éloge hist., civil et littér. de C. Peyrot; Milhau, 1812, in-8°.

PEYROUSE (LA). *Voy.* LA PÉROUSE et LA PEYROUSE.

PEYRUSSE D'ESCARS ou DES CARS, nom d'une famille qui possédait depuis le onzième siècle la seigneurie d'Escars dans la province de la Marche. Presque tous ses membres ont occupé des emplois honorables; on compte parmi eux un cardinal, des évêques, des chambellans, et plusieurs lieutenants généraux et chevaliers des ordres. Les plus remarquables sont :

PEYRUSSE D'ESCARS (*Jean* DE), mort le 21 septembre 1595, fut comte de La Vauguyon et prince de Carenci. Maréchal de camp en 1568, il servit à Jarnac et à Moncontour dans l'armée royale, et commanda en 1589 en Bretagne, sous le prince de Dombes.

PEYRUSSE D'ESCARS (*Anne* DE), cardinal de Givri, né le 29 mars 1546, à Paris, mort le 19 avril 1612, à Vic. Il prit l'habit des bénédictins à Dijon dans l'abbaye de Saint-Benigne, dont il devint abbé aussi bien que de quatre autres couvents du diocèse du Mans. Pendant un voyage qu'il fit à Rome il reçut de Pie V des marques particulières d'estime. Nommé évêque de Lisieux (1585), son zèle pour la religion le rendit odieux aux réformés et le jeta dans le parti de la ligue, dont il fut un des soutiens les plus ardents. Malgré ces précédents, il n'en fut pas moins élevé par Henri IV au siége de Metz (1608). Il tenait de Clément VIII le titre de cardinal (1596). — Un de ses frères consanguins, *Charles* D'ESCARS, mort en 1614, occupa les siéges de Poitiers (1564) et de Langres (1571).

PEYRUSSE (*Jean-François* DE), baron, puis duc d'Escars, né le 13 novembre 1747, mort le 9 septembre 1822, à Paris. Après avoir servi dans la marine, il devint colonel des dragons d'Artois, et épousa en 1783 la fille du banquier Laborde. Il était maréchal de camp lorsqu'en 1791 il suivit les princes dans l'émigration; ceux-ci lui confièrent une mission importante auprès de Gustave III, roi de Suède. En 1792 il prit du service dans l'armée prussienne. Rentré en France en 1805, il ne s'associa point aux intrigues qui firent exiler Mme de Nadaillac, sa seconde femme. De 1814 à 1816, il reçut les titres de lieutenant général, de premier maître d'hôtel du roi et de duc. Il mourut, dit-on, des suites d'une indigestion pour avoir trop mangé avec Louis XVIII un nouveau mets qu'ils avaient inventé de concert, et le roi lui aurait fait cette oraison funèbre : « Ce pauvre d'Escars! j'ai pourtant l'estomac meilleur que lui. »

PEYRUSSE (*François-Nicolas-René* DE), comte d'Escars, né le 13 mars 1759, mort le 30 décembre 1822, à Paris. Fils d'un lieutenant général mort en 1795, il fut aussi colonel des dragons d'Artois. Élu député aux états généraux, il vota avec la minorité royaliste; puis il quitta la France avec le comte d'Artois, dont il était gentilhomme d'honneur, et qui le chargea de différentes missions politiques. Nommé lieutenant général le 22 juin 1814 et confirmé dans la place de capitaine des gardes de Monsieur, qu'il avait occupée pendant l'exil, il reçut en 1815 la dignité de pair de France et le commandement de la 4e division militaire.

PEYRUSSE (*Amédée-François-Régis* DE), duc d'Escars, fils du précédent, né le 30 septembre 1790, à Chambéry. Nommé après la restauration colonel, aide de camp et gentilhomme du duc d'Angoulême, il fut employé en 1815 à l'armée du midi et en 1823 à celle d'Espagne. Les services qu'il rendit à la prise du Trocadero lui valurent la croix de grand-officier de la Légion d'honneur et le brevet de lieutenant gé-

néral. Le 30 mai 1825 Charles X attacha le titre de duc à la pairie que d'Escars avait héritée de son père. Il fut chargé pendant quelques années de l'administration des haras. Lors de l'expédition d'Alger, il se trouvait à la tête d'une division d'infanterie; mais en apprenant les événements de juillet 1830 il quitta le service, et se rendit immédiatement auprès de Charles X, qu'il accompagna dans son exil en Écosse et en Allemagne. En 1857 il a marié une de ses filles au duc de Vallombrosa. C'est le dernier membre survivant de cette ancienne famille.

Anselme, *Grands officiers de la couronne*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*, art. ESCARS. — *Encycl. des Gens du Monde*.

PEYSSARD (*J.-P.-C.*), homme politique français, né en 1740, dans le Périgord, où il mourut, vers 1804. Officier dans un régiment d'infanterie, il fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Amérique. Il était garde du corps et chevalier de Saint-Louis avant la révolution; il en adopta les principes avec chaleur et fut élu, en 1792, député de la Dordogne à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Il accusa le roi d'avoir empoisonné François Gamain, serrurier qui avait construit la fameuse armoire de fer; et faisant un crime à Louis de son goût pour la chasse, il ajouta « que Louis avait montré dès son enfance cette perversité qui caractérise le despote, et qu'il avait fait sur les animaux l'apprentissage de cette brutalité qui a rougi les pages de la révolution du sang versé par ses mains homicides ». En juin 1793, il fut envoyé à l'armée du nord avec ses collègues Hentz et Duquesnoy, et dénonça le général Houchard et son état-major, comme ayant fait manquer les fruits de la victoire de Hondscoote. Au 9 thermidor il était commissaire à l'École de Mars qu'il chercha à faire marcher contre la Convention, et malgré la chute de Robespierre resta attaché au parti de la montagne. Accusé par Bourdon de l'Oise et Tallien d'être l'un des chefs de l'insurrection du 1er prairial an III (20 mai 1795), il fut arrêté et condamné à la déportation le 18 juin suivant. Amnistié le 4 brumaire an IV, il devint, en fructidor an V, administrateur de la Dordogne. Il fut destitué en 1798 comme démagogue et mourut dans la retraite. H. L—R.

Le Moniteur universel, an Ier, n° 255; an II, n°^s 126, 244, 326; an III, n°^s 102, 270; an IV, n° 44; an VI, n° 194. — *Biographie moderne* (1815). — Arnault, Jay, Jouy, *Biogr. nouv. des Contemp.*

PEYSSONEL (*Charles*, comte DE), archéologue français, né à Marseille, le 17 décembre 1700, mort à Smyrne, le 16 mai 1757. Il fit ses études à Paris et se fit recevoir avocat à Aix en 1723. Il pratiqua le barreau à Marseille jusqu'en 1735, où il suivit, comme secrétaire, le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France à Constantinople. Il rédigea avec ce diplomate les articles du traité de Belgrade. Louis XV le pensionna et le pape Clément XII le créa comte. Il explora ensuite les côtes de l'Asie Mineure pour y recueillir des antiquités et reconnaître les anciennes positions géographiques depuis l'embouchure du Méandre jusqu'au golfe de Satalie. Il courut de grands dangers parmi des populations fanatiques et pillardes, et n'y échappa que par sa rare présence d'esprit. Il rapporta de Chalcédoine, de Cumes d'Éolie, de Lyzique, des marbres précieux dont il fit présent au cabinet du Roi (1749). En 1747, il fut appelé au consulat de Smyrne, et l'Académie des inscriptions lui ouvrit ses rangs. Il mourut d'apoplexie. On a de lui : *Éloge du maréchal de Villars*, dans le *Recueil de l'Acad. de Marseille*, ann. 1734; — plusieurs *lettres*, dans le recueil des *Lettres sur Constantinople* de l'abbé Lévin (Paris, 1802, in-8°); — des *mémoires*, entre autres une *Dissertation sur les rois du Bosphore*, dans le *Recueil de l'Acad. des Inscriptions*; — la *Relation de ses voyages au Levant*, et quelques autres ouvrages restés inédits.

Son frère, *J.-Antoine* PEYSSONEL, né à Marseille, en 1694, y exerça la médecine. Il était membre des Académies des sciences de Paris, Montpellier, Rome, de la Société royale de Londres, etc. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie de Marseille. On a de lui des articles publiés de 1756 à 1759 dans les *Philosophical Transactions*; des *Observations sur le corail* (Londres, 1756, in-12) et quelques mémoires sur le commerce et l'histoire naturelle. H. L—R.

Le Beau, *Éloge de Ch. de Peyssonel*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. XXIX. — Caylus, *Recueil d'antiquités*, t. II, 169; t. III, p. 217.

PEYSSONEL (*Charles* DE), écrivain politique français, fils et neveu des précédents, né en 1727, à Marseille, mort à Paris, en mai 1790. Il succéda à son père dans la place de consul à Smyrne, fit un voyage en 1750 à Akhissar (l'ancienne *Thyatire*) et à Sardes, dont il rapporta bon nombre d'antiquités. En 1753 il était consul en Crimée, et en 1757 à La Canée. En 1783 il revint en France et ne s'occupa plus que de publier le résultat de ses observations. Ses ouvrages sont encore recherchés, car il unissait l'esprit à l'érudition. On a de lui : *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*; Paris, 1754, in-12 : ouvrage composé sur les documents fournis par son père, mais qui manque de critique et d'exactitude; — *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*; Paris, 1765, in-4°. Cet ouvrage s'arrête au règne d'Étienne le Grand, roi de Hongrie (997); — *Les Numéros*; Paris, 1784, 4 vol. in-12; — *L'Antiradoteur ou le petit Philosophe moderne*; Londres, 1785, in-12; — *Observations sur les Mémoires du baron de Tott*; Amsterdam, 1785, in-8°; — *Traité sur le commerce de la mer Noire*; Paris, 1787, 2 vol., avec carte, et suivis d'un *Mémoire sur l'état civil, politique et*

militaire de la Petite Tartarie; — *Examen du livre intitulé* Considérations sur la guerre actuelle des Turcs (de Volney); Amsterdam, 1788, et Paris, 1821, in 8°. Peyssonel y démontre la nécessité d'un empire ottoman en Europe comme contre-poids à la Russie; — *Du Péril de la balance politique de l'Europe, ou Exposé des causes qui l'ont altérée dans le Nord depuis l'avénement de Catherine II au trône de Russie*; Londres, 1789, in-8°; — *Situation politique de la France et ses rapports avec toutes les puissances de l'Europe*; Neufchâtel, 1789 et 1792, Paris, 1790, 2 vol. in-8°; trad. en allemand, Francfort, 1790, in-8°: l'auteur y fait ressortir les maux qu'ont causés à la France les alliances avec l'Autriche; — *Sur l'Alliance de la France avec la Suisse*; Paris, 1790, in-8°. Il a laissé en manuscrit : *Mémoires historiques sur l'empire des Russes et celui des Tartares, sur la Circassie, le Daghestan, les Nogais et les Cosaques*, etc. Peyssonel a collaboré à la *Bibliothèque de l'Homme public* dirigée par Condorcet (Paris, 1790-1792, 28 vol. in-8°). H. L—R.

Mercure de France, 5 juin 1790. — *Recueil de l'Académie des Belles-lettres*, ann. 1765. — *Catalogue de la Bibliothèque impériale*. — Quérard, *La France litt.*

PEZ (*Bernard*), savant bénédictin allemand, né en 1683, à Ips, mort le 27 mars 1735. Entré de bonne heure dans le monastère de Mölk, il recueillit pendant plusieurs années, avec son frère Jérôme, en Autriche, en Bavière et dans d'autres parties de l'Allemagne, des chroniques, des chartes et autres documents du moyen âge. Après avoir passé quelque temps en France, où l'avait emmené le comte de Zinzendorf, il revint dans son couvent, dont la bibliothèque fut confiée à ses soins. On a de lui : *Acta et vita Wilburgis virginis cum notis*; Augsbourg, 1715, in-4°; — *Bibliotheca Benedictino-Mauriana, seu de vitis et scriptis Patrum e congregatione S. Mauri*; ibid., 1716, in-8°; — *Thesaurus anecdotorum novissimus, seu Veterum monumentorum præcipue ecclesiasticorum collectio*; ibid., 1721-1723, 5 vol in fol.; — *Bibliotheca ascetica antiquo-nova*; Ratisbonne, 1723-1740, 12 vol. in-8°; — *Acta S. Truperti martyris*; Vienne, 1731, in-4°; — des *Notes* à l'*Anonymus Mellicensis de scriptoribus ecclesiasticis* publié par Fabricius; — quelques articles dans divers recueils, etc.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*. — Kropf, *Bibliotheca Mellicensis*.

PEZ (*Jérôme*), savant bénédictin allemand, frère du précédent, né à Ips, en 1685, mort le 14 octobre 1762. Après avoir pris l'habit de bénédictin dans le monastère de Mölk, il se mit avec son frère à la recherche de documents historiques inédits et cachés dans les archives et bibliothèques de l'Autriche et de la Bavière. Placé plus tard à la tête de la bibliothèque de son couvent, il passa les quinze dernières années de sa vie dans la plus profonde retraite. On a de lui : *Acta S. Colomani, Scotiæ regis*; Krems, 1713, in-4°; — *Scriptores rerum Austriacarum veteres, cum notis et observationibus*; Leipzig, 1720-1725, 2 vol. in-fol., suivis d'un troisième volume, publié en 1745, à Ratisbonne : recueil très précieux; — *Historia S. Leopoldi, Austriæ marchionis, id nominis IV, ex diplomatibus adornata*; Vienne, 1747, in-fol.

Meusel, *Lexikon*. — Schöckh, *Leben v. Pez* (dans la *Leipziger gelehrte Zeitung*, année 1762, p. 787).

PEZAY (*Alexandre-Frédéric-Jacques* MASSON, marquis DE), littérateur français, né en 1741, à Versailles, mort le 6 décembre 1777 à Pezay, près Blois. Il était fils de Jacques Masson, genevois qui avait fait une fortune rapide dans l'administration des finances du duché de Lorraine. S'il faut en croire La Harpe, son condisciple, il n'était pas même gentilhomme, bien qu'il se fit appeler marquis. Il fit de bonnes études au collége d'Harcourt et entra dans les mousquetaires. Né avec de l'esprit, ayant de la facilité à se plier à plusieurs objets, il partagea d'abord son temps entre la culture de la poésie et les plaisirs du monde; puis, stimulé par M[me] de Cassini, sa sœur, il donna à ses travaux une direction plus sérieuse. Grâce à la protection de Maurepas, il fut choisi pour enseigner la tactique militaire au dauphin (depuis Louis XVI) et gagna à cette préférence les titres de capitaine de dragons et de maréchal général des logis de l'état-major de l'armée. A trente-deux ans, il était colonel. Lors de son avénement au trône, Louis XVI se souvint de son jeune professeur, entretint avec lui une correspondance suivie et le nomma inspecteur général des côtes. Un excès d'amour-propre finit par tout gâter : il se fit des ennemis puissants et fut exilé dans la terre de Pezay, où il mourut, à trente-six ans. « Pezay, dit Grimm, avait infiniment d'esprit, beaucoup de souplesse et de douceur dans le caractère, l'âme tres-ardente et très-active. Il n'avait que le défaut de vouloir réunir sans cesse tous les extrêmes, de se répandre trop au dehors, et de se piquer, pour ainsi dire, de déployer à chaque occasion toutes les parties de son esprit et de son talent. » Il était en relations d'amitié avec Voltaire et J.-J. Rousseau. On a de lui : *Zélis au bain*; Paris, 1763, 1766, in-8° : ce poëme, en quatre chants, est écrit avec assez de naturel, mais d'un ton trop libre; l'auteur, qui travaillait sans cesse ses ouvrages, le remania, en changea le dénoûment et y ajouta deux chants de plus (*La nouvelle Zélis au bain*; Genève, 1768, in-8°); — *Lettre d'Alcibiade à Glycère*; Paris, 1764, in-12; — *Lettre d'Ovide à Julie*; 1767, in-8°; — *Suite des Bagatelles anonymes* (de Dorat); Paris, 1767, in-8°; — *La Closière ou le Vin nouveau*, opéra-com.; Paris, 1770, in 8°; — *Eloge de Fenelon*; Paris, 1771, in-8°; — *Les Soirées helvetiennes, alsaciennes et franc-comtoises*; Paris, 1771, in-8°; Londres, 1772, 2 vol.

in-12; — *Les Tableaux*, *suivis de l'Histoire de Mlle de Syanne et du comte de Marcy;* Paris, 1771, in-8°; — *Traduction en prose de Catulle*, *Tibulle et Gallus;* Paris, 1771, 1794, 2 vol. in-8° et in-12; d'après La Harpe, Pezay n'entendait pas un mot de latin, et les notes qu'il a jointes à sa version sont écrites du ton d'un sergent de garnison; mais Noël, au contraire, prétend qu'il lui a frayé la route et qu'il lui a emprunté tout ce qu'il a fait de bien; — *La Rosière de Salenci*, opéra lyrique; Paris, 1773, in-8°: la musique de Grétry fit le succès de cet ouvrage; — *Histoire des campagnes de Maillebois en Italie en* 1745 *et* 1746; Paris, 1775, 3 vol. in-4° et atlas. On a publié un choix de ses *Œuvres* (Liége, 1791, 2 vol. in-12), précédé d'une notice historique et littéraire.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. universel.* — Desessarts, *Siècles littér.* — Grimm, *Corresp.*, 2e part., IV. — La Harpe, *Corresp.*, I, 173.

PEZENAS (*Esprit*), physicien français, né le 28 novembre 1692, à Avignon, où il est mort, le 4 février 1776. Entré en 1709 dans la Compagnie de Jésus, il professa d'abord les humanités; s'étant ensuite appliqué avec ardeur à l'étude des mathématiques, il fut pourvu en 1728 de la chaire d'hydrographie à Marseille. En 1749 il prit la direction de l'Observatoire, le munit d'instruments en grande partie à ses frais, et obtint du roi une pension pour y entretenir deux jésuites en qualité d'astronomes adjoints. Lors de la suppression de sa société, il retourna à Avignon et s'y occupa jusqu'à sa mort de travaux scientifiques. Il était correspondant de l'Académie des sciences (1750) et associé des Académies de Lyon, de Marseille et de Montpellier. C'est lui qui le premier a démontré la possibilité de construire le canal de Crapone, en Provence, et qui en a opéré le nivellement. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments du pilotage;* Marseille, 1732, 1754, in-12, suivis en 1741 de la *Pratique du pilotage* (ibid., in-12); — *Nouvelle Méthode pour le jaugeage des segments de tonneaux;* ibid., 1742, in-4°; — *Théorie et pratique du jaugeage des tonneaux*, *des navires et de leurs segments;* Avignon, 1749, in-8°, augm. dans l'édit. de 1778 de deux *mémoires* sur la nouvelle jauge par Dez; — *Mémoires de mathématiques et de physique;* ibid., 1755-1756, 5 vol. in-4°, rédigés à l'Observatoire de Marseille en société avec les pères Blanchard et Lagrange; le t. Ier contient de Pezenas un grand traité sur les instruments propres à observer en mer et sur l'héliomètre appliqué au télescope; — *Astronomie des marins;* ibid., 1766, in-8°, pl.; plus élémentaire et plus étendu que l'*Astronomie nautique* de Maupertuis, cet ouvrage contient de même des formules analytiques pour résoudre tous les problèmes de la sphère; — *Nouveaux essais pour déterminer les longitudes en mer;* ibid., 1768, in 4°; — *Histoire critique de la découverte des longitudes;* ibid., 1775, in-8°. Le père Pezenas est encore auteur de diverses traductions de l'anglais, telles que le *Traité des fluxions* (Paris, 1749, 2 vol. in-4°); et le *Traité d'algèbre* (1750, in-8°) de Colin Maclaurin; le *Cours de physique expérimentale* (Marseille, 1751, 2 vol. in-4°) de Desaguliers; le *Dictionnaire universel des arts et des sciences* (Avignon, 1753-1754, 5 vol. in-4°) de Th. Dyche, réimpr. sous le titre d'*Encyclopédie françoise*, *latine et angloise* en 1761; le *Guide des jeunes mathématiciens* (Paris, 1757, in-8°) de Ward; le *Cours complet d'optique* (Avignon, 1767, 2 vol. in-4°) de Robert Smith, où il a inséré une solution du problème de la rotation du soleil; etc. On a de ce savant jésuite plusieurs mémoires dans le *Recueil de l'Acadmie des sciences* et dans les *Mémoires de Trévoux;* ses observations de 1729 et années suivantes se trouvaient au dépôt de la marine à Paris. Enfin, c'était sous ses yeux que devait paraître à Avignon une *Collection générale des mémoires et traités de mathématiques* contenus dans les recueils scientifiques de l'Europe; mais cette collection, annoncée en 1773, n'a point paru. P. L.

Lalande, *Éloge du P. Pezenas*, dans le *Journ. des Savants*, août 1779, et *Biblioth. astronom.* — Achard, *Dict. hist. de la Provence.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse.*

PEZRON (*Paul*), chronologiste et philologue français, né en 1639, à Hennebon (Bretagne), mort à Chessy, le 10 octobre 1706. Entré dans l'ordre de Cîteaux, il fit en 1661 profession dans l'abbaye de Prières, où on lui donna le soin des novices. En 1677, il fut nommé sous-prieur du collége de son ordre à Paris, où il fut reçu docteur (1682). Ses supérieurs lui confièrent alors une chaire de théologie qu'il garda jusqu'en 1690, époque de sa nomination comme vicaire général et visiteur des maisons réformées de l'Ile-de-France, de Champagne et de Picardie. En 1697, Louis XIV le nomma à l'abbaye de La Charmoye, dont il se démit en 1703 sans en rien réserver. Il s'enferma alors dans son cabinet et s'y livra au travail le plus assidu. On a de lui : *L'Antiquité des temps rétablie et défendue contre les juifs et les nouveaux chronologistes* (Paris, 1687, in-4°) : il y entreprend de rétablir la chronologie du texte des Septante et de la soutenir contre celle du texte hébreu de la Bible, et donne au monde une plus grande ancienneté qu'aucun autre chronologiste ; — *Défense de l'Antiquité des temps* (Paris, 1691, in-4°) contre les pères Martianay et Le Quien, qui avaient attaqué son premier ouvrage; — *Essai d'un Commentaire sur les prophètes* (Paris, 1693, in-12) : littéral et historique, cet essai jette de grandes lumières sur l'histoire des rois de Juda et d'Israel, et l'auteur y entreprend d'arranger et d'expliquer les prophéties selon l'ordre chronologique ; — *L'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine* (Paris, 1696, 2 vol. in-8°) : remplie de recherches curieuses

et qui forment une espèce de démonstration historique du christianisme, puisée aux meilleures sources; — *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois* (Paris, 1703, in-8° ; — enfin, dans les *Mémoires de Trévoux*, deux *Dissertations*. H. F.

Le Long, *Bibl. hist. de la Fr.* — Niceron, *Mem.*, t. I. — *Mém. de Trévoux*, juillet 1707. — *Journal des Savants*, 1689 à 1703. — *Dict. hist. des aut. eccles.*

PEZZA (*Michele*), dit Fra Diavolo, bandit italien, né en 1770, à Itri, près de Gaète, de parents pauvres et obscurs, pendu le 10 novembre 1806, à Naples. Il apprit d'abord la profession de fabricant de bas; puis il s'engagea dans l'armée napolitaine, passa au service du pape et se fit moine dans un couvent de son pays. Chassé bientôt pour inconduite, il se retira dans les montagnes de la Calabre, où il embrassa le métier de brigand. Son audace à attaquer les convois et les troupes du gouvernement, ses cruautés et sa froide scélératesse lui acquirent une abominable renommée, de nombreux partisans qui le reconnurent pour chef, et le surnom de *Frère Diable* (*Fra Diavolo*). A la fin de 1798, il tenta d'arrêter la marche victorieuse des Français en se jetant dans les défilés par où ils pouvaient pénétrer, et tel était l'ascendant qu'il exerçait sur les populations, qu'il se vit bientôt à la tête de quatre mille combattants. Il se porta au secours de Gaète, eut plusieurs engagements très-vifs avec les Français, et parvint à faire plusieurs prisonniers parmi lesquels se trouvaient un adjudant général, un chef de bataillon et un commissaire des guerres, qu'il envoya à Naples au vicaire général Pignatelli. On dit que les Français, pour tirer vengeance de cet événement, firent périr le père de Fra Diavolo, dont ils s'étaient emparés à Itri. Plus tard, s'étant mis en communication avec le général Acton et l'amiral Nelson, il contribua puissamment à reprendre Gaète aux mains des Français. En 1799, il seconda l'expédition du cardinal Ruffò dans les Calabres : ce qu'il voulait, maintenant qu'il était riche, c'était un grade militaire, et, par-dessus tout, l'impunité; il marcha donc à la tête des troupes royales, en criant : *Vive le roi! Vive la foi! Mort aux jacobins!* L'expédition fut digne du misérable instrument dont on se servait. Pour récompenser les exploits du brigand, le roi de Naples, sur la recommandation du cardinal, conféra à Fra Diavolo le grade de colonel et une pension de 3,600 ducats. Quand les Français revinrent à Naples (1806), Fra Diavolo recommença son premier métier. Nous reculons devant la tâche d'énumérer ses exploits de grands chemins. Il suffira d'indiquer en peu de mots que ce fameux brigand, après avoir été chassé de Gaète par le prince de Hesse-Philippsthal, se rendit de nouveau en Calabre, d'où la haine des autres chefs de masse le força bientôt à se retirer. Il se rendit alors à Palerme, et revint sur le continent avec sir Sidney Smith; il passa ensuite à Capri et dans les îles environnantes, cherchant à fomenter l'insurrection, mais se rendant de plus en plus célèbre par ses nombreux assassinats, ses vols, ses incendies, et d'autres atrocités qui ressemblent à tous les hauts faits du même genre. Attaqué par les Français, il se défendit comme un lion et ne put être pris que par trahison. Conduit à Naples, le 6 novembre 1806, il fut jugé immédiatement et pendu le 10 du même mois sur la grande place du Marché. Les mémoires du temps assurent qu'il montra dans ce moment suprême peu de courage. [*Enc. des G. du M.*]

Rabbe, etc., *Biogr. univ. et port. des Contemp.*

PFAFF (*Christophe-Matthieu*), théologien protestant allemand, né le 25 décembre 1686, à Stuttgard, mort à Giessen, le 19 novembre 1760. Il était fils de Jean-Christophe Pfaff, né à Pfullingen, en 1631, mort en 1720, doyen de la faculté de théologie de Tubingue et auteur d'une quarantaine d'ouvrages et de dissertations exégétiques et dogmatiques (*voy.* Boeck, *Geschichte der Universität Tubingen;* Leporin, *Leben der Gelehrten*, et *Bibliotheca Bremensis*, année 1720). Après avoir terminé ses études de théologie, il reçut en 1706 du duc de Wurtemberg les moyens d'aller à l'étranger se perfectionner dans la connaissance des langues orientales, et il visita dans ce but plusieurs universités d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre. De retour à Stuttgard en 1709, il fut chargé d'accompagner en Italie le prince héréditaire Charles-Alexandre, avec lequel il demeura trois ans à Turin, occupé surtout à tirer des bibliothèques des morceaux inédits d'anciens auteurs ecclésiastiques. Il se rendit ensuite, toujours avec le prince, en Hollande, où il passa deux ans, et à Paris, continuant ses recherches dans les bibliothèques et se mettant en rapport avec les érudits les plus renommés. Nommé en 1717 professeur de théologie à Tubingue, il devint en 1720 doyen de la faculté et chancelier de l'université; il reçut aussi plusieurs hautes fonctions ecclésiastiques, et devint entre autres, en 1727, abbé de Loch, ce qui lui donna l'entrée aux états de Wurtemberg. En 1724 il avait été gratifié du titre de comte-palatin, et il fut élu en 1731 membre de l'Académie de Berlin. En 1756 il devint chancelier de l'université de Giessen, doyen de la faculté de théologie et surintendant général des églises. Possédant des connaissances étendues et variées, il évitait avec soin le ton acerbe des théologiens de sa confession, et il fit même, mais sans le moindre succès, plusieurs tentatives pour réunir les églises luthérienne et calviniste. Parmi ses nombreux ouvrages et dissertations nous citerons : *De Evangeliis sub Anastasio imperatore non corruptis*, Tubingue, 1717, in-4°, réimprimé avec plusieurs autres dissertations de Pfaff dans ses *Primitiæ Tubingenses;* ib., 1718, in-4°; — *De liturgiis, missalibus, agendis et libris eccle-*

siasticis Ecclesiæ orientalis et occidentalis veteris et modernæ; ib., 1718, in-4°; — *De origine juris ecclesiastici veroque ejus indole*; ib., 1719, 1720, 1756, in-4°; — *Dissertationes Anti-Bælianæ tres*; ib., 1719, 1720, in-4°; — *Institutiones theologicæ dogmaticæ et moralis*; ibid., 1719, in-8°; Francfort, 1721, in-8°: un des premiers ouvrages théologiques écrits en Allemagne où l'on reconnaisse la tendance rationaliste; — *Introductio in historiam theologiæ litterariam*; ib., 1720, in-8°; ib., 1724-1726, 3 vol. in-4°; — *De variationibus ecclesiarum protestantium, adversus Bossuetum*; ib., 1720, in-4°; — *Gesammelte Schriften so zur Vereinigung der protestirenden Kirchen abzielen* (Recueil d'écrits tendant à la réunion des Églises protestantes); Halle, 1723, 2 vol. in-4°; — *De titulo patriarchæ œcumenici*; Tubingue, 1735, in-4°; — *De ecclesia sanguinem non sitiente*; ib., 1740, in-4°; — *De sterconanistis medii ævi*; ib., 1750, in-4°; — *De aureolis virginum, doctorum et martyrum*; ib., 1753, in-4°. Comme éditeur, Pfaff a publié: *Epitome Institutionum divinarum Lactantii*; Paris, 1712, in-8°, première édition complète; *S. Irenæi fragmenta anecdota*; La Haye, 1715, in-8°; publication suivie d'une polémique avec Scip. Maffei, qui avait mis en doute l'authenticité de ces fragments; — *Ecclesiæ evangelicæ libri symbolici*; Tubingue, 1730, in-8°. Enfin Pfaff a dirigé la publication de la nouvelle traduction allemande de la *Bible*, qui a paru à Tubingue, 1729, in-fol., œuvre à laquelle il a activement collaboré.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Rathlef, *Geschichte jetztlebender Gelehrten*, t. I. — Schrœckh, *Unpartevische Kirchengeschichte*, t. IV, p. 787. — Saxe, *Onomasticon*, t. VI, p. 138 et 648. — Baur, *Galerie*, t. V. — Döring, *Die Gelehrten Theologen Teutschlands*, t. III. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

PFAFF (*Jean-Frédéric*), mathématicien allemand, né en 1765, à Stuttgard, mort en 1825, à Halle. Fils d'un employé supérieur des finances, il fit en même temps que Schiller, avec lequel il resta lié toute sa vie, ses études à l'académie de Stuttgard; ayant par ses heureuses dispositions gagné la faveur du duc de Wurtemberg, il se rendit en 1785 à l'université de Gœttingue, où il s'appliqua aux sciences physiques et mathématiques, sous la direction de Kæstner, de Lichtenberg et de Gmelin. Après avoir ensuite étudié à Berlin l'astronomie sous Bode et Merian, il fut nommé en 1789 professeur de mathématiques à l'université de Helmstædt, fonctions qu'il exerça depuis 1810 à Halle Il était membre des Académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg, et correspondant de l'Institut de France. On a de lui : *Commentatio de ortibus et occasibus siderum apud auctores classicos commemoratis*; Gœttingue, 1786, in-4°; — *Disquisitiones analyticæ, maxime ad calculum integralem et doctrinam serierum pertinentes*; Helmstædt, 1797, in-4°; — *Observationes ad Euleri institutiones calculi integralis*, dans les *Nova acta* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. XI; — *Methodus generalis æquationes differentiarum partialium nec non æquationes differentiales vulgares, utrasque primi ordinis, inter quotcunque variabiles, complete integrandi*; dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, année 1814; — plusieurs *mémoires* dans l'*Archiv* de Hindenburg et autres recueils.

Son frère, *Chrétien-Frédéric* PFAFF, né en 1772, à Stuttgard, mort en 1852, à Kiel, enseigna, depuis 1797, la chimie à l'université de Kiel; il a publié : *System der materia medica*; Leipzig, 1808-1824, 7 vol.; — *Über die strengen Winter des achtzehnten Jahrhunderts* (Sur les hivers rigoureux du dix-huitième siècle); Kiel, 1809-1810, 2 parties; — *Handbuch der analytischen Chemie* (Manuel de chimie analytique); Altona, 1824-1825, 2 vol.; — *Revision der Lehre vom Galvano-Voltaismus* (Révision de la théorie du galvano-voltaïsme); Altona, 1837, etc.

* *Charles* PFAFF, fils de Jean-Frédéric, est auteur de : *Geschichte Würtembergs* (Histoire du Wurtemberg); Stuttgard, 1818-1821, 2 vol. in-8°, suivie de *Miscellen aus der würtembergischen Geschichte* (Mélanges concernant l'histoire du Wurtemberg); ib., 1824, et *Die Quellen der alteren würtembergischen geschichte* (Les Sources de l'histoire ancienne du Wurtemberg); ib., 1831; — *Geschichte der Reichsstadt Esslingen* (Histoire de la ville impériale d'Esslingen); Esslingen, 1840 et 1852, in-8°; — *Versuch einer Geschichte des Unterrichtswesens in Würtemberg in alteren Zeiten* (Essai d'une histoire de l'instruction publique en Wurtemberg dans les temps anciens); Ulm, 1842, in-8°; — *Geschichte der Stadt Stuttgart* (Histoire de la ville de Stuttgard); Stuttgard, 1845-1847, 2 vol. in-8°; — *Geschichte des Pfalzgrafenamts* (Histoire de la fonction de comte palatin); Halle, 1847, in-8°.

Ersch et Gruber, *Encyclopædie*. — *Conversations-Lexikon*.

PFANNER (*Tobie*), historien allemand, né à Augsbourg, en 1641, mort en 1716. Après avoir été pendant plusieurs années secrétaire de chancellerie à Gotha, il devint en 1680 bailli à Saalfeld; nommé en 1687 conseiller de la ligne Ernestine de la maison de Saxe, il alla en 1689 se fixer à Gotha, où il reçut encore l'emploi de conservateur des archives. D'un caractère extrêmement mélancolique, il fuyait toute distraction et consacrait tous ses loisirs à l'étude. On a de lui : *Systema theologiæ gentilis purioris*; Bâle, 1679, in-4°; — *Historia pacis Westphalicæ*; Irénopolis, 1679, 1681; Gotha, 1697, in-8°; — *De charismatibus antiquæ Ecclesiæ*; Gotha, 1680, in-12; — *De catechumenis antiquæ ecclesiæ*; ib., 1688, in-12; — *Observationes ecclesiasticæ*; Iéna, 1694-1695, 2 parties in-4°;

— *Historia comitiorum annorum* 1652, 1653, 1654; Weimar, 1694, Francfort, 1698, in 4°; — *De ritibus Ecclesiæ antiquæ*; Leipzig, 1698; Nordhausen, 1723, in-8°; — *Principium fidei historica*, 1698, in-8°; anonyme; suivi de deux écrits sur le même sujet.

Veith, *Bibliotheca Augustana*. — Hirsching, *Handbuch*. — Baader, *Lexikon bairischer Schriftsteller*.

PFEFFEL (*Jean-André*), graveur allemand, né à Bischoffingen, en 1674, mort en 1750. Après avoir été graveur de la cour d'Autriche, il s'établit à Augsbourg comme éditeur de gravures. Parmi ses planches, traitées la plupart à la manière noire, nous citerons : Les empereurs *Charles VII* et *François Ier*, *Marie-Thérèse*, le prince *Eugène de Savoie*, *Frédéric II*, roi de Prusse, etc.; vingt quatre *Vues de Florence*, sept *Vues de Prague*, une trentaine de *Paysages* d'après Alberti; trente-deux planches pour la *Vie de saint Népomucène* de Balbinus, etc.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexikon*.

PFEFFEL (*Chrétien-Frédéric* DE KRIEGELSTEIN), historien et publiciste français, né à Colmar, le 3 octobre 1726, mort à Paris, le 21 mars 1807. Il était fils de Jean-Conrad Pfeffel, qui, descendant d'un *minnesinger*, dont une pièce se trouve dans le recueil de Manessé, mourut en 1738, après avoir été pendant plusieurs années attaché au cabinet des affaires étrangères à Versailles, en qualite de *jurisconsulte du roi* pour les affaires d'Alsace. Chrétien Frédéric étudia le droit à Strasbourg, et fut pendant quelque temps précepteur chez le comte de Brühl à Dresde, où il reçut en 1754 un emploi au département des affaires étrangères. Il entra ensuite au service du duc de Deux-Ponts, qui le nomma son résident à Munich; élu membre de l'Académie de cette ville, il en présida pendant plusieurs années la classe historique. En 1776 il obtint une place au ministère des affaires étrangères à Versailles (1). Destitué pendant la révolution, et dépouillé de toute sa fortune, il retourna à Deux-Ponts, où il devint conseiller d'État. Après avoir ensuite vécu comme simple particulier à Nuremberg et à Colmar, il fut appelé à Paris par Napoléon, qui lui donna une pension de 6,000 francs et le décora de l'ordre de la Légion d'honneur. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire du droit public d'Allemagne*; Paris, 1754, in-8°; 1776, 2 vol., in-4°; Mannheim, 1758, 1760, 1766, in 8°; — *Von dem Gebrauch des Schwabenspiegels in Baiern* (Sur l'Usage du Miroir de Souabe en Bavière); Munich, 1764, in-4°; — *Von dem ältesten Lehnswesen in Baiern* (Sur l'état le plus ancien de la féodalité en Bavière); ib., 1766, in-4°; — *Von dem Ursprunge der baierischen Dienstleute in den mittleren Zeiten* (De l'Origine de la ministérialité en Bavière au moyen âge); ib., 1767, in-4°; — *Recherches historiques concernant les droits du pape sur Avignon*; 1768, in-8°; — Six mémoires historiques dans le *Recueil de l'Académie de Munich*, entre autres un *Essai sur les sceaux employés en Bavière au moyen âge*; — Seize articles dans les *Staats-Anzeigen* de Schlözer, tels que : *Sur le Commerce français*, *Sur les Lettres de cachet*, *Sur l'Assemblée des notables*, *Justification de Necker*, *Lettres de Versailles*, etc. Enfin Pfeffel a collaboré aux *Monumenta boica*, précieux recueil qui lui doit en grande partie son existence.

(1) Très-souvent consulté par M. de Vergennes, qui, ainsi que Louis XVI, l'estimait pour ses connaissances étendues sur toutes les branches de la diplomatie et du droit public, et l'appelait ses *archives vivantes*. Il a rédigé un grand nombre de *Mémoires*, conservés au dépôt des affaires étrangères.

Schlichtegroll, *Leben Pfeffels* (Dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, année 1807). — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI et X. — *Moniteur* (année 1807, n° 104). — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

PFEFFEL (*Théophile-Conrad*), fabuliste allemand, né le 28 juin 1736, à Colmar, où il est mort, le 1er mai 1809. Il était issu d'une famille wurtembergeoise, et son père avait été bourgmestre de Colmar. Après avoir terminé ses études à l'université de Halle, il partagea son temps entre Colmar et Strasbourg. Dans cette dernière ville il se lia avec sa cousine, qui lui servit de lectrice, car depuis quelque temps il souffrait d'une grave ophthalmie qui dégénéra en une cécité complète. Après que ce malheur fut venu le frapper, il rendit à sa parente la promesse de mariage qu'elle lui avait donnée; mais celle-ci, suivant la générosité de son cœur, persista dans sa résolution première; le mariage se fit, et cette union, romanesque aux yeux du vulgaire, fut constamment heureuse. Pfeffel, ne pouvant songer à une carrière active, se voua à la littérature. En 1761 il fit paraître son premier recueil d'*Essais poétiques*, composé de vers lyriques et de fables. En 1763 il publia une espèce de revue esthétique, des *Récréations dramatiques* (1763-1765, 5 vol.), et en 1769 le *Magasin historique*. A cette époque il perdit un de ses fils. Pour lutter avec son chagrin, il résolut d'élever les fils d'autrui en fondant un établissement pédagogique, sorte d'école militaire pour les nobles protestants, exclus alors des écoles royales. En 1773 elle fut ouverte sous le nom d'*Académie militaire*, et bientôt les élèves indigènes et étrangers y arrivèrent en foule; sa renommée littéraire, l'intérêt qu'inspirait son infirmité vinrent en aide à sa nouvelle entreprise. De 1789 à 1791 il publia trois nouveaux volumes de fables, accueillies avec une extrême faveur par toute l'Allemagne. Au milieu de ces succès la tourmente révolutionnaire lui enleva sa fortune, ses amis, un fils; il fut obligé de fermer son institut, et la vieillesse avec ses souffrances vint se joindre à son infirmité première. Afin de pourvoir à son existence, il dut se contenter de l'humble emploi de traducteur à la préfecture du Haut-Rhin. Sous l'empire il devint membre du consistoire général de la confession d'Augsbourg.

La gloire de Pfeffel, comme fabuliste, est méritée. Il n'est point bonhomme et naïf à la manière de La Fontaine, mais il est honnête homme par excellence, et l'on respire dans ses fables, dans ses apologues, un parfum de vertu que beaucoup de littérateurs contemporains semblent croire incompatible avec la belle poésie. Les nobles sentiments qu'inspirent la famille, l'État, les idées d'abnégation, Dieu, l'immortalité, ont trouvé dans Pfeffel un habile interprète. Souvent aussi il se complaît dans l'épigramme, qu'il aiguise et lance avec adresse contre les sots et les méchants. Lorsqu'il se laisse aller à la plaisanterie, c'est avec esprit et bonne grâce; mais son intelligence porte une empreinte trop sérieuse pour qu'elle ne se soit pas appliquée avec plus de bonheur aux sujets graves. Le poëte trouve plus d'inspiration pour raconter la mort du *pélican* ou celle de la *cigogne de Delft*, que pour les épigrammes contre les terroristes, la femme coquette, les maris trompés. Beaucoup d'apologues de Pfeffel sont imités du français.

Ses œuvres complètes forment 20 vol. in-12 (10 vol. d'*Essais poétiques* et 10 vol. de *Nouvelles en prose*), qui ont paru à Tubingue, 1802 à 1813; un vol. de suppl. renferme sa biographie. On en a publié de nouvelles éditions, dont l'une à Strasbourg, en 5 vol. Il en existe différentes versions françaises : *Collection de contes et nouvelles*, trad. de l'allemand par A.-C.-A. Pfeffel, fils du poëte (Paris, 1825, 7 vol. in-12); *Contes, Nouvelles et autres pièces posthumes*, par Méhée-Delatouche (1815, 2 vol. in-12); *Fables et Poésies choisies*, par Paul Lehr (Strasb., 1840, gr. in-8°). La ville de Colmar a élevé un monument à la mémoire de Pfeffel. [Louis Spach, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Stæber, *Blætter dem G.-C. Pfeffels*; Strasbourg, 1809, in-8°. — Rieder, *G.-C. Pfeffel, biogr. Versuch*; Stuttgard, 1820, in-8°.

PFEFFINGER (*Jean-Frédéric*), mathématicien et historien allemand, né à Strasbourg, en 1667, mort en 1730. Il fut depuis 1693 professeur de mathématiques à l'Académie noble de Lunébourg, dont il fut nommé inspecteur en 1708. On a de lui : *Problèmes mathématiques*; Leipzig, 1688, in-8°; — *Geographia curiosa*; ib., 1690, in-8°; — *Nouvelle manière de fortifier*; Amsterdam, 1698, in-8°; — *Vitriarius illustratus, seu Vitriarii Institutionum juris publici Imperii Germanici editio correctior*; Fribourg, 1691, in-8°; Gotha, 1698, 2 vol. in-4°; ib., 1712-1731, 4 vol. in-4°; — *Merkwürdigkeiten des 17 Jahrhunderts* (Choses mémorables du dix septième siècle); Hambourg, 1706, in-4°; — *Historie des Braunschweig-Lüneburgischen Hauses* (Histoire de la maison de Brunswick-Lunébourg); ib., 1731-1734, 3 vol. in-8°.

Jugler, *Beiträge zur juristischen Biographie*, t. IV. — Hirsching, *Handbuch*.

PFEIFFER, nom d'une famille noble et catholique lucernoise féconde en bons officiers, parmi lesquels on distingue :

Pfeiffer (*Louis*), né en 1530, à Lucerne, où il mourut, le 16 mars 1594. Il entra en 1553 au service de la France. En 1554 il fut élu sénateur de sa ville natale, et en 1555 bailli d'Entlibuch. Capitaine au régiment suisse de Tamman, il se distingua en Piémont aux siéges de Volpiano et de Monte-Cavallo, contre les Espagnols en Picardie et en Artois, puis contre les protestants à la bataille de Dreux, où il fut nommé colonel (1562), et aux siéges d'Orléans et du Havre. Charles IX le créa capitaine-lieutenant de ses cent-gardes suisses. En septembre 1567 il amena au roi 600 Suisses catholiques, et conduisit ce monarque de Meaux à Paris, malgré les attaques réitérées du prince de Condé, qui les suivit jusqu'au Bourget sans les entamer. Charles IX témoigna la plus vive reconnaissance à Pfeiffer de ce fait d'armes et se plaisait à dire « que sans ce capitaine sa vie et sa couronne étaient en grand bransle ». Pfeiffer combattit vaillamment aux batailles de Saint-Denis (novembre 1567), de Jarnac (13 mars 1569), et décida du succès de celle de Moncontour (3 octobre suivant). Le roi lui permit dès lors de porter trois fleurs de lis dans son blason. Après le traité de Saint-Germain en Laye (15 août 1570), Pfeiffer repassa dans son canton, dont il fut élu avoyer, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1578, il représenta la confédération helvétique à la diète de Bade, puis aux cours de Savoie et de France. En 1585, il se déclara pour le duc de Guise et la Ligue, et les aida puissamment. Son crédit était si grand dans sa patrie qu'il avait été surnommé le *Roi des Suisses*.

Pfeiffer de Wyher (*François-Louis*), né en 1716, à Lucerne, où il mourut, en 1802. Il vint en France en 1726 et succéda à son père comme capitaine dans la garde suisse. Depuis 1734, il fit toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, se distingua surtout aux journées de Fribourg et de Rocroi, fut blessé plusieurs fois et devint maréchal de camp (1763), lieutenant général et commandeur de Saint-Louis (1776). Il prit sa retraite vers cette époque et fut élu au conseil de son canton. Il passa le reste de sa vie à explorer sa patrie, et en commença un plan en relief, vrai chef-d'œuvre de science topographique et de patience. Les moindres accidents de terrain, les bouquets d'arbres, les ruisseaux, les chalets isolés même y sont reproduits avec une exactitude admirable. La même précision a été observée pour les hauteurs et les distances. Ce plan, qui a plus de 22 pieds de long sur 12 de large, se divise en 136 pièces et est en carton-pâte. Des morceaux de glace y figurent les eaux; des soies de diverses couleurs, des mousses, des plantes desséchées, etc., donnent une idée parfaite des glaciers, des routes, des productions végétales. Il ne comprend que la Suisse centrale, c'est-à-dire les cantons d'Underwalden, de Schwitz,

d'Uri et une partie de ceux de Berne, Lucerne et Zug. Il a été reproduit par la gravure dans les *Tableaux pittoresques de la Suisse*, par Michel, en 1783, et par Clausner, Zug, 1795. Pfeiffer fut l'architecte du monument élevé dans l'île de Kussnacht (lac de Lucerne) par l'abbé Raynal à la mémoire de Guillaume Tell. On a de Pfeiffer une *Promenade au mont Pilate*, dans le *Journal helvétique*, 1757; trad. en allemand dans les *Hannoverischen Anzeigen*.

L'abbé Girard, *Histoire des officiers suisses*, t. II.

PFEIFFER (*Auguste*), orientaliste allemand, né le 31 octobre 1640, à Sachsenlauembourg, mort à Lubeck, le 11 janvier 1698. Après avoir enseigné pendant trois ans les langues orientales à Wittemberg, il remplit depuis 1673 les fonctions de pasteur dans divers lieux; en 1681 il devint archidiacre à l'église Saint-Thomas à Leipzig, où il obtint en même temps une chaire de théologie et celle de langues orientales; en 1689 il fut nommé surintendant à Lubeck. Il avait la réputation méritée d'un connaisseur profondément expert des idiomes de l'Orient. Parmi ses soixante-dix ouvrages et dissertations nous citerons : *Sur Mera, libellus rabbinicus de lusu, cum versione et notis;* Wittemberg, 1665, in-4°; — *Commentarius antirabbinicus in Obadiam;* ibid., 1666, in-4°; — *De poesi Ebræorum veterum et recentiorum;* ibid., 1670, in-4°; — *De Masora;* ibid., 1670, in-4°; — *Introductio in Orientem;* ibid., 1671, in-4°; Iéna, 1715, in-8°; — *Critica sacra;* Dresde, 1680, 1688, in-8°; Leipzig, 1702, 1712, 1721, in-8°; Altorf, 1751, in-8°; — *Invitatio ad lectiones privatas atheisticas;* Leipzig, in-8°; — *Antimelancholicus;* ibid., 1683, in-8°; 1684, 1694, 1706; — *Pansophia Mosaica;* ibid., 1685, in-12; — *Hermeneutica sacra;* ibid., 1684, 1687, in-12; — *Antiquitates hebraicæ;* ibid., 1687, in-12; — *Mateologiæ judaicæ et mohamedicæ principia;* ibid., 1687, in-8°; — *Antichiliasmus;* ibid., 1691; — *Antienthusiasmus;* ibid., 1691; — *Theologia medica;* Lubeck, 1693, 1697, in-8°; — *Opera omnia philologica;* Utrecht, 1704, in-4°; — *Conciones et sermones;* Lubeck, 1729, in-4°; — *Theologia mystica veteris Testamenti;* Stralsund, 1727, in-8°.

Pipping, *Memoriæ theologorum*. — Müller, *Geschichte der Fürstenschule zu Meissen*. — Albrecht, *Sächsische Predigergeschichte*. — Dietmann, *Die Priesterschaft Sachsens*, t. I. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

PFEIFFER (*Jean-Frédéric*), économiste allemand, né en 1718, à Berlin, mort à Mayence, en 1787. Après avoir servi pendant plusieurs années dans l'armée prussienne, il fut nommé commissaire de guerre, puis conseiller de guerre et des domaines; il fut ensuite chargé de l'administration économique de la Marche électorale, où il fonda plus de cent cinquante villages. Mis en jugement pour détournement, il fut reconnu innocent; mais il quitta son pays, et remplit pendant les années suivantes les fonctions de conseiller auprès de plusieurs princes de l'Empire. Il se retira ensuite des affaires publiques pour se livrer tout entier à son goût pour les sciences naturelles et l'agriculture. Après avoir visité une grande partie de l'Europe, il s'établit à Hanau, où il s'adonna plus que jamais à ses études favorites. En 1782 il fut nommé professeur des sciences économiques à Mayence. On a de lui : *Der teutsche Seidenbau* (La Culture des vers à soie en Allemagne); Berlin, 1748, in-8°; — *Lehrbegriff sämmtlicher ökonomischer und Cameral-wissenschaften* (Traité de toutes les sciences économiques); Mannheim, 1770-1778, 4 vol. in-4°; — *Geschichte der Steinkohlen und des Torfes* (Histoire de la houille et de la tourbe); Mannheim, 1774, in-8°; suivi de *Entdecktes Geheimniss des Verbesserungsmittels der Steinkolen und des Torfes* (Découverte du secret pour améliorer la houille et la tourbe); ibid., 1777, in-8°; ces deux écrits furent traduits en français; Paris, 1787, in-8°; — *Verbesserungsvorschlaege über verschiedene den Nahrungszustand, die Bevölkerung und Staatswirthschaft der Teutschen betreffende Gegenstände* (Projets d'amélioration sur plusieurs sujets concernant l'état des subsistances, la population et l'économie politique de l'Allemagne); Francfort, 1777, 2 vol. in-8°; — *Grundriss der wahren und falschen Staatskunst* (Éléments de la vraie et de la fausse politique); Berlin, 1778-1779, 2 vol. in-8°; — *Natürliche Policeywissenschaft* (Science de la police selon les lois de la nature); Francfort, 1779-1780, 2 vol. in-8°; — *Der Antiphysiocrat;* Francfort, 1780, in-8°; — *Die Manufakturen und Fabriken Teutschlands* (Les Manufactures et Fabriques de l'Allemagne); ibid., 1781-1782, 2 vol. in-8°; — *Berichtigungen berühmter Staats-Finanz-Polizey-Cameral und œkonomischer Schriften unseres Jahrhunderts* (Critique des célèbres écrits publiés pendant notre siècle sur la politique, les finances, la police et les sciences économiques); ibid., 1781-1784, 6 vol. in-8°; — *Critische Briefe über wichtige Gegenstände zur vermehrender Glückseligkeit der Teutschen* (Lettres critiques sur des sujets importants concernant l'augmentation de la prospérité de l'Allemagne); Offenbach, 1784-1785, 2 parties in-8°; — *Prüfung der beträchtlichsten Verbesserungvorschläge zur Vermehrung der Glückseligkeit und Macht Teutschlands* (Examen des principaux projets pour augmenter la prospérité et la puissance de l'Allemagne); Francfort, 1786.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Hirsching, *Handbuch*. — Hœck, *Magazin der Staatswissenschaft*. — Will, *Versuch über die Physiokratie*. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland* et *Lexikon*.

PFEIFFER (*Auguste-Frédéric*), orientaliste et paléographe allemand, né à Erlangen, en 1748, mort en 1817. Il enseigna depuis 1770 la philosophie et ensuite les langues orientales à l'université

de sa ville natale. On a de lui : *De ingenio oratorio*; Erlangen, 1770, in-4°; — *Ueber die Musik der alten Hebraer* (Sur la Musique des anciens Hébreux); ibid., 1778, in-4°; — *Ebraeische Grammatik*; ibid., 1780, 1790, 1802, in-8°; — *Beiträge zur Kenntniss alter Bücher und Handschriften* (Documents pour servir à la connaissance des livres et des manuscrits des anciens); Hof, 1783-1786, 3 parties in-8°; — *Manuale bibliorum ebraicorum et chaldaicorum*; Erlangen, 1809, in-8°; — *Ueber Bücherhandschriften überhaupt* (Sur les Manuscrits en général); ibid., 1810, in-8°; — des programmes et dissertations, des articles dans divers recueils; une édition estimée de *Philon le Juif*, avec traduction latine; Erlangen, 1785-1792, 5 vol. in-8°.

Fickenscheer, *Gelehrten-Geschichte von Erlangen*, t. II. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

PFEIFFER (*Charles-Hermann*), graveur allemand, né en 1769, à Francfort, mort en 1842. Il se forma à l'Académie de Vienne, et demeura presque toute sa vie dans cette ville. Il a gravé plus de cent planches au pointillé, et très-estimées, parmi lesquelles nous citerons : Le *Jugement de Salomon* d'après Poussin; *Vénus avec l'Amour*, d'après le Corrége; les portraits de *Rubens* et de *Philippe le Bon* d'après Rubens; ceux de *Napoléon*, de *l'empereur François Ier*, et d'une foule de grands personnages et de princesses de l'Allemagne; les portraits de *Jean de Muller*, de *Wieland*, de *Herder*, de *Lavater*, de *Gall*, etc.; un *Album de dessin*, contenant trente planches de têtes d'après les principaux maîtres italiens.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexikon*.

PFEIFFER (*Burchard-Guillaume*), publiciste allemand, né en 1777, à Cassel, mort en 1852. Après avoir été pendant plusieurs années avocat général auprès de la cour d'appel de Cassel, il fut en 1817 nommé conseiller à cette cour; il fut plus tard élu membre de la chambre des députés, et il se signala par son ardeur à combattre le ministère réactionnaire de Hassenpflug. On a de lui : *Vermischte Aufsätze über Gegenstande des deutschen and römischen Privatrechts* (Mélanges sur des matières de droit privé allemand et romain); Marbourg, 1800, in-8°; — *Ueber die Grünzen der Civil-Patrimonial-Jurisdiction* (Sur les limites de la juridiction patrimoniale en matière civile); Gœttingue, 1806, in-8°; — *Napoleons Gesetzbuch nach seinen Abweichungen von Deutschlands gemeinem Rechte* (Le Code Napoléon dans ses divergences du droit commun de l'Allemagne); ibid., 1808, 2 vol. in-8°; — *Ideen zu einer neuen Civil-Gesetzgebung für deutsche Staaten* (Idees sur une nouvelle législation utile pour les États de l'Allemagne); ibid., 1815, in-8°; — *Neue Sammlung bemerkenswerther Entscheidungen des Oberappellations-Gerichts zu Cassel* (Nouvelle Collection de décisions notables de la cour d'appel supérieure de Cassel); Hanovre, 1818-1821, 5 vol. in-4°; — *Das Recht der Kriegseroberung in Beziehung auf Staatscapitalien* (Le Droit de conquête en matière de capitaux appartenant à l'État); ibid., 1823, in-8°; — *Praktische Ausführungen aus allen Theilen der Rechtswissenschaft* (Déductions pratiques concernant toutes les parties de la jurisprudence); ibid., 1825-1846, 8 vol. in-4°; — *Ueber die Ordnung der Regierungsnachfolge in deutschen Staaten* (Sur l'ordre de la succession au trône dans les États de l'Allemagne); Cassel, 1826, 2 vol. in-8°; — *Geschichte der landständischen Verfassung in Kurhessen* (Histoire de la constitution représentative dans la Hesse électorale); ibid., 1834, in-8°; — *Das deutsche Meierrecht* (Le Droit des fermiers en Allemagne); ibid., 1848, in-8°; — *Der alte und der neue Bundestag* (L'ancienne et la nouvelle Diète germanique); ibid., 1851, in-8°.

*PFEIFFER (*Louis-Georges-Charles*), naturaliste allemand, fils du précédent, né à Cassel, le 4 juillet 1805. Après avoir étudié la médecine dans diverses universités de l'Allemagne et à Paris, il se mit en 1826 à exercer son art dans sa ville natale. Tout en continuant l'exercice de sa profession, il a fait sur les sciences naturelles des recherches approfondies, dans l'intérêt desquelles il a visité la plupart des contrées de l'Europe ainsi que l'île de Cuba. On a de lui : *Universalrepertorium der deutschen medicinischen und chirurgischen Journalistik* (Repertoire universel des journaux médicaux et chirurgicaux de l'Allemagne); Cassel, 1833, in-8°; — *Essai sur la Phlegonasia alba dolens*; Leipzig, 1837, in-8°; — *Enumeratio diagnostica cactearum hucusque cognitarum*; Berlin, 1837, in-8°; — *Figures des cactées en fleurs*; Cassel, 1838-1850, 2 vol., avec planches; — *Symbolæ ad historiam heliceorum*; ibid., 1841-1846, 3 parties in-8°; — *Übersicht der bisher in Kurhessen beobachteten Pflanzen* (Tableau des plantes recueillies jusqu'ici dans la Hesse électorale); ibid., 1844, in-8°; — *Flora von Niederhessen* (Flore de la Hesse inférieure); ibid., 1847-1855, 2 vol. in-12; — *Conspectus cyclostomaceorum*; ibid., 1852, in-8°; — *Monographia heliceorum viventium*; Leipzig, 1847-1853, 3 vol. in-8°; — *Monographia pneumonopomorum viventium*; Cassel, 1852-1858, 2 vol. in-8°; — *Novitates conchologicæ*; ibid., 1854-1858, 12 livraisons in-4°; — *Monographia auriculaceorum*; ibid., 1856, in-8°. Depuis 1846 Pfeiffer publie à Cassel avec Menke une *Revue de malakozoologie*.

Conversations Lexikon.

PFENNINGER (*Matthias*), graveur suisse, né à Zurich, en 1739, mort en 1812. Après avoir fréquenté à Augsbourg l'atelier d'Eichler, il suivit à Paris les leçons de Mecheln et de Lou-

therbourg. De retour dans sa ville natale, il s'adonna presque exclusivement à la gravure à l'eau-forte, et donna dans ce genre beaucoup de vues de Suisse qui, traitées avec légèreté et grâce, eurent un grand succès. Parmi ses autres planches nous citerons : *Saint Joseph avec l'Enfant Jésus*, d'après Guerchin; le *Tombeau de Virgile;* plusieurs paysages d'après Loutherbourg; les portraits de *Napoléon*, de *Souwarow*, de *Pitt*, de *l'archiduc Charles*, etc.

PFENNINGER (*Henri*), peintre et graveur suisse, né à Zurich, en 1749, mort dans cette ville en 1815. Après avoir appris à Dresde l'art de la peinture, il s'appliqua, de retour à Zurich, à la gravure à l'eau-forte, cela sur les conseils de Lavater, dont il orna le célèbre ouvrage sur la *Physionomie* de dessins et de portraits. Il vécut ensuite plusieurs années à Paris, habita plus tard la Hongrie, et revint enfin vers 1808 dans sa ville natale. On compte parmi ses meilleures planches, outre quelques paysages, les portraits de *Calvin*, de *Haller*, d'*Euler*, de *Mengs*, de *Court de Gébelin*, de *Théodore de Bèze*, de *Sal. Gessner*, de *Paracelse*, de *Séb. Castellion*, etc.

Sa nièce, *Élisabeth* PFENNINGER, née à Zurich, en 1772, morte après 1836, s'est fait un nom comme peintre de miniature. Elle habita longtemps Paris, où elle suivit les leçons de Regnault et d'Augustin; elle eut à peindre pour la cour et pour les familles de l'aristocratie un grand nombre de portraits en miniature, qui, exposés au salon, furent généralement admirés par le goût exquis avec lequel ils étaient exécutés et par le charme de leur coloris.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexikon.*

PFINGSTEN (*Jean-Germain*), médecin allemand, né le 15 mai 1754, à Stuttgard, mort en 1798, à Temeswar. Reçu docteur à Tubingue, il fit des leçons particulières à Halle et devint inspecteur des mines à Chemnitz, en Hongrie, puis des salines de Magdebourg. Il professa ensuite la philosophie à Erfurt, et se mit depuis 1794 à parcourir l'Allemagne et la Hongrie. Ses ouvrages sont assez nombreux, mais la plupart consistent en de simples traductions; nous citerons : *Bibliothek auslændischer Chymisten, Mineralogen und mit Mineralien beschæftigter Fabrikanten*; Nuremberg, 1781-1783, 3 vol in-8°; — *Magazin fuer die Pharmacie, Botanik und die Materia medica;* Halle, 1782-1783, 2 vol. in-8°; — *Sammlung der Schriften schœner Geister aus dem XV, XVI und XVIIten Jahrhundert*; Pesth, 1783-1784, 2 vol. in-8°; — *Repertorium fuer Physiologie und Psychologie*; Hof, 1784, in-8°; — *Magazin fuer die Philosophie und ihre Geschichte*; Gottingue, 1789, in-8°, formant le t. VII du recueil commencé par Michel Hissmann; — *Analekten zur Naturkunde und Œkonomie*; Leipzig, 1789, in-8°; — *Lehrbuch der chemischen Artillerie*; Iéna, 1789, in-8°; — *Magazin fuer die Mineralogie;* Halle, 1789-1790, 2 vol. in-4°

Biogr. méd.

PFINZING (*Melchior*), poëte allemand, né en 1481, à Nuremberg, mort le 24 novembre 1535, à Mayence. Fils d'un patricien, il trouva, lorsqu'il se fut rendu à Vienne pour terminer ses études, un protecteur dans le chancelier Sartein, qui le recommanda à l'empereur Maximilien : après avoir été pendant plusieurs années secrétaire intime de ce prince, qui lui accorda toujours beaucoup de faveur, il fut élu en 1512 prévôt à Saint Sebalde dans sa ville natale; mais il continua à résider à la cour de Maximilien, qui le nomma son conseiller et lui donna plusieurs prébendes; il devint enfin prévôt de l'église Saint-Alban et ensuite de celle Saint-Victor à Mayence. Il est l'auteur d'un poëme épique, où il raconte, sous des noms supposés, l'histoire de la demande en mariage de Marie de Bourgogne par Maximilien, ajoutant aux faits historiques beaucoup d'aventures de chasse et autres de son invention. Ce poëme porte pour titre : *Die Geheuerlichkeiten des hochberühmten Ritters Tewrdannkhs* (Les Aventures du célèbre chevalier Tewrdannkh); sous la dénomination plus moderne de *Theuerdank*, il devint très-célèbre au seizième siècle, tant à cause de la splendide exécution typographique de la première édition (Nuremberg, 1517, in-fol.), ornée de plus de cent magnifiques gravures, que parce qu'on l'attribua, en partie du moins, à l'empereur Maximilien lui-même (*voy.* ce nom). Il est assez bien établi maintenant que Pfinzing est bien en réalité l'auteur principal du *Theuerdank*, mais qu'il l'a retouché sur les avis de l'empereur; on conserve en manuscrit à la bibliothèque de Vienne une copie des soixante-quatorze premiers chapitres du *Theuerdank* écrite de la main de Maximilien, avec beaucoup de ratures et d'intercalations. Le *Theuerdank* n'excite plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité; il n'a aucune valeur poétique; on n'y trouve que des recits monotones et sans mouvement, ainsi que de froides allégories. Il a été publié de nouveau, avec une excellente introduction par Haltaus; Quedlimbourg, 1836; Scheible a fait réimprimer l'édition de 1518, en reproduisant les gravures qui l'accompagnent; Stuttgard, 1847.

David Köler, *De inclyto libro* Theuerdank (Nuremberg, 1714 et 1790, in 4°). — Camus, *Dissertation sur le* Theuerdank (dans les *Mémoires de l'Institut*, an IX). — Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon.* — Khautz, *Geschichte der œstreichischen Gelehrten.* — Panzer, *Annalen der ältren deutschen Litteratur.* — Jördens, *Lexikon.* — Küttner, *Charaktere teutscher Dichter.* — Gervinus, *Geschichte der deutschen Nationalliteratur.* — Ersch et Gruber, *Encyclopædie.*

PFISTER (*Albrecht*), célèbre imprimeur allemand, né vers 1420, mort vers 1470. On n'a presque aucun détail sur sa vie; il est probable qu'il était fils d'Ulric Pfister, percepteur de certains droits à la foire de Francfort. Il s'établit à Bamberg comme xylographe ou graveur sur bois;

c'est à lui que se rapporteraient, selon quelques érudits, les mots suivants écrits vers 1459 par un médecin de Prague du nom de Paulus, sur un manuscrit de la bibliothèque de Cracovie : « *Libripagus est artifex sculpens subtiliter in laminibus æreis, ferreis ac ligneis solidi ligni atque aliis, imagines, scripturam et omne quodlibet, ut prius imprimat papyro aut parieti aut asseri mundo. Scindit omne quod cupit et est homo faciens talia cum picturis; et tempore mei Bambergæ quidam sculpsit integram Bibliam super lamellas et in quatuor septimanis totam Bibliam in pergameno subtili præsignavit sculpturam.* » Pfister, soit qu'il eût été ensuite employé comme ouvrier dans l'imprimerie de Guttenberg, ou qu'il eût eu connaissance de l'invention de ce dernier d'une autre manière, fonda dès 1455 à Bamberg une imprimerie qui par le nombre et la beauté de ses produits rivalisa seule en ces premiers temps avec celle de Mayence. Voici, d'après les recherches de Jæck et de Falkenstein, la liste chronologique des livres et opuscules sortis des presses de Pfister : *Lettres d'indulgence*, de 1455; — *Exhortation contre les Turcs*, publiée en la même année; un exemplaire en est conservé à la bibliothèque de Munich; — *Calendrier pour l'an* 1457, à la Bibliothèque impériale de Paris; — La *Bible latine à trente-six lignes*, imprimée en trois volumes in-folio, de 1456 à 1460: on en conserve des exemplaires à Paris, à Londres, à Stuttgard et à Leipzig; — *Les Fables de Boner*, imprimées en 1461, avec 85 gravures sur bois très-remarquables, et dont une partie au moins est l'œuvre de Pfister; on ne connait de ce livre, le premier qui porte une indication complète de la date et du lieu d'impression, que deux exemplaires qui se trouvent à la bibliothèque de Wolfenbüttel et à celle de Berlin; — *Les sept Joies de Marie*, in-4° : le seul exemplaire connu est conservé à la bibliothèque de Munich; on y trouve jointe l'*Histoire de la Passion*, qu'on s'accorde à regarder également comme un produit de l'imprimerie de Pfister; on fixe à l'an 1461 au plus tard la date de ces deux opuscules, qui sont ornés de gravures sur bois à la manière criblée; — *Le livre des quatre Histoires* (Joseph, Daniel, Esther et Judith) de 1462; il ne reste que deux exemplaires de ce livre précieux, orné de 61 gravures sur bois, et qui porte le nom de l'imprimeur; ils se trouvent à la Bibliothèque impériale de Paris et dans la collection de Spencer; — *Plaintes contre la mort*, petit in-fol., avec cinq gravures sur bois; un peu plus tard parut une seconde édition de cet opuscule, qui donna la première idée des *Danses de la Mort*, publiées si souvent à la fin du quinzième siècle; cette réimpression porte le titre de : *Procès entre l'Homme et la Mort*; — *La Bible des pauvres*, in-fol., en allemand, avec 170 gravures sur bois intercalées dans le texte; des exemplaires de ce livre, imprimé au plus tôt en 1462, se trouvent à la Bibliothèque impériale de Paris, à la bibliothèque de Wolfenbüttel, et dans la collection Spencer, qui renferme aussi le seul exemplaire connu de l'édition latine de ce livre, qui pour l'époque est d'une merveilleuse exécution; — *Belial, ou la Consolation du pécheur*, petit in-fol., porte le nom de Pfister; on place la date de l'impression vers 1462.

Jæck, *Al. Pfister und seine Nachfolger im Bücherdrucke zu Bamberg*, et *Beschreibung der Bibliothek zu Bamberg*. — Heinecke, *Idée générale d'une collection d'estampes*. — Jackson, *Treatise on wood engravings*. — Dibdin, *Bibliotheca Spenceriana*. — Falkenstein, *Geschichte der Buchdruckerkunst*. — *Serapeum* (Leipzig, année 1841 et 1845). — A.-F. Didot, *Histoire de l'imprimerie*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PFISTER (*Jean-Chrétien*), historien allemand, né le 11 mars 1772, à Pleidelsheim près de Marbach, mort à Stuttgard, le 30 septembre 1835. Il étudia la théologie à Tubingue, où il se lia intimement avec Schelling, fut nommé, après avoir rempli plusieurs fonctions ecclésiastiques, en 1803, pasteur à Unter-Türkenheim, et devint en 1832 surintendant général à Stuttgard. Tous ses loisirs furent consacrés à de consciencieuses recherches historiques, entreprises d'après la méthode que lui avait enseignée le célèbre Jean de Müller, avec lequel il était entré en relations suivies depuis un séjour qu'il avait fait à Vienne en l'hiver 1803. On a de lui : *Geschichte von Schwaben* (Histoire de Souabe); Heilbronn, 1803-1827, 5 vol. in-8°: cet ouvrage remarquable ne va que jusqu'aux temps de Maximilien I[er]; — *Historischer Bericht über das Wesen der Verfassung des ehemaligen Herzogthums Würtemberg* (Notice historique sur les principes de la constitution de l'ancien duché de Wurtemberg); ibid, 1816; — *Denkwürdigkeiten der Würtembergischen Reformationsgeschichte* (Particularités de l'histoire de la réformation dans le Wurtemberg); Tubingue, 1817; — *Herzog Christoph von Würtemberg* (Le duc Christophe de Wurtemberg); ibid., 1819, 2 vol.; — *Eberhard im Bart, erster Herzog von Würtemberg* (Eberhard à la barbe, premier duc de Wurtemberg); ibid., 1822; — *Geschichte der Deutschen* (Histoire des Allemands); Hambourg, 1830-1835, 5 vol. in-8°; trad. en français, Paris, 1835-1838, 11 vol. in-8o; — des articles dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber, dans la *Allgemeine Zeitschrift* de Schelling, etc.

Neuer Nekrolog der Teutschen (année XIII). — Memminger, *Jahrbücher für vaterländische Geschichte* (Stuttgard, 1836). — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. XV et XIX. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

* **PFIZER** (*Gustave*), poëte allemand, né à Stuttgard, le 29 juillet 1809. Après avoir visité l'Italie, il publia en 1831 et 1834 des poésies bientôt suivies de *Martin Luther's Leben* (Vie de Martin Luther); Stuttgard, 1836; — *Uhland und Rueckert, ein Kritischer Versuch* (Uhland et Ruckert; essai de critique), Stuttgard, 1837; —

Der Welsche und der Deutsche (l'Italien et l'Allemand); Stuttgard, 1843; — *Æneas Sylvius Piccolomini und Gregor Von Heimburg* (Énée-Silvain Piccolomini et Grégoire de Heimbourg), tableaux historico poétiques du quinzième siècle; Stuttgard, 1844; — *Geschichte Alexanders des Grossen fuer die Jugend* (Histoire d'Alexandre le Grand pour la jeunesse); Stuttgard, 1846; — *Dichtungen epischer und episch-lyrischer Gattung* (Poésies du genre épique et épico lyrique); ibid., 1840. Pfizer s'est attiré de la part de H. Heine, qu'il avait vivement critiqué, un morceau fort spirituel, intitulé le *Schwabenspiegel* (Miroir des Souabes). H. W—s.

Conversations-Lexikon.

PFLUGUER (*Marc-Adam-Daniel*), écrivain suisse, né à Morges (canton de Vaud), en 1777, mort à Paris, en 1824. Il vint se fixer à Paris, et consacra sa vie à l'éducation de la jeunesse et au progrès de l'agriculture. On a de lui: *Cours d'agriculture pratique*; 1809, 2 vol. in-8°; — *Les Amusements du Parnasse, ou Mélanges de poésies légères*; 1810, in-18; — *Manuel d'instruction morale*; 1811, 2 vol. in-12; — *Cours d'études à l'usage de la jeunesse*; Paris, 1811, in-12; — *La Maison des Champs, ou Manuel du cultivateur*; Paris, 1819, 4 vol. in-8°. On a publié une *Notice* sur les livres de sa bibliothèque (Paris, Édouard Garnot, 1824, in-8°). L—z—e.

Mahul, *Annuaire necrologique*, 1824

PFORR (*Jean-Georges*), célèbre peintre d'animaux allemand, né le 4 janvier 1745, à Upfen (en Saxe), mort à Francfort, le 9 juin 1798. Après avoir passé quelque temps à l'école des mines de Richelsdorf, il devint peintre de la manufacture de porcelaine de Cassel; il fréquenta ensuite l'Académie des beaux-arts de cette ville, dont il fut nommé membre au bout d'un an. En 1781 il se fixa à Francfort, où il demeura jusqu'à sa mort, causée prématurément par les suites d'une chute qu'il avait faite dans les mines. Il peignit des animaux, notamment des chevaux avec une habileté si consommée, qu'il fut avec raison surnommé le Wouwermans de l'Allemagne. Ses toiles qui représentent des chasses, des batailles, des paysages, etc., se distinguent par une observation scrupuleuse de la nature, par un coloris chaud et en même temps suave, par un dessin des plus corrects et très-vigoureux. Il a aussi traité l'aquarelle avec beaucoup de succès; il a gravé à l'eau-forte d'après ses propres dessins les planches des ouvrages suivants: *Manière de dresser des chevaux de campagne* de Munersdorf (Francfort, 1792); *Les principales races des chevaux*, douze planches très-estimées; *Le Cavalier*. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés par Schulz, Bartsch, Schytz.

Meusel, *Archiv. für Künstler*, t. I, et *Neue Miscellaneen*, n° 6 et 8. - Hirsching, *Handbuch*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*.

PHACÉE ou **PEKAH**, roi d'Israel, assassiné l'an 3296 (av. J.-C. 739). Fils de Romélias, il devint l'un des généraux du roi d'Israel Phacéia. Il se révolta contre ce monarque, le tua dans son palais, et se fit proclamer à sa place (759 av. J.-C.). Il déclara la guerre à Achaz, roi de Juda, et tua cent vingt mille des sujets de ce prince et ravagea son royaume. Le seigneur permit cette calamité « parce qu'Achaz avait fait le mal devant Dieu ». Phacée regagnait Samarie avec deux cent mille captifs et un immense butin lorsque le prophète Obed vint lui reprocher sa conduite cruelle envers des co-réligionnaires, des frères. Phacée se laissa toucher, il mit les Judéens en liberté et leur rendit leurs biens. Quelques années plus tard, il fut à son tour vaincu par Teglat-Phalazar (ou Ninus II), roi d'Assyrie, en 742 av. J.-C., il se vit contraint de payer un tribut considérable. Quatre ans plus tard, Phacée fut assassiné par Osée, fils d'Éla, qui régna en sa place. A. L.

Les Rois, l. IV, ch. XV. — *Paralipomènes*, II, ch. XXVIII. — Josèphe, *Antiq. Judic.*, lib. IX, cap. XI-XII.

PHACÉIA ou **PEKAIA**, roi d'Israel, assassiné l'an 3276 (759 av. J.-C). Il succéda en 761 av. J.-C. à son père Manahem, qui s'était emparé du trône par le meurtre de l'usurpateur Sellum (771 av. J.-C.). Dieu vengea sur Phacéia les crimes de son père; il suscita contre lui Phacée (*voy.* plus haut), qui assassina son maître au milieu d'un festin. A. L.

Les Rois, liv. IV, chap XV. — Josèphe, *Antiq. Judaiq.*, lib. IX, cap. XI.

PHÆDON, philosophe grec, fondateur de l'école d'Elis, fut le contemporain de Socrate, et vécut, par conséquent, vers 401 avant J.-C. Né à Elis, ville d'Elide, dans la partie occidentale du Péloponèse, Phædon, ainsi que le rapportent Diogène de Laerte et Strabon, fut pris par des pirates, fait esclave, vendu, et transféré à Athènes, où il se fit connaître de Socrate, qui détermina Alcibiade, ou Criton, ou, selon d'autres encore, Cébès de Thèbes à le racheter. Après avoir été le disciple de Socrate, il devint, au rapport d'Aulu-Gelle, celui de Cébès, et finit par aller fonder à Elis, sa patrie, une école de philosophie, où il eut pour principaux disciples Plistane, Œchipylle, Moschus, Asclépiade de Phliasie, enfin Ménédème, qui transféra cette même école à Erétrie, sa patrie, dans l'île d'Eubée. Dans cette école d'Elis, qu'il avait fondée, Phædon apporta les principes puisés à l'école de Socrate; aussi fut-il, suivant Strabon, appelé σωκρατικος. Ces principes devaient constituer le fond des écrits qu'il composa sous la forme socratique, c'est-à-dire sous celle du dialogue, et dont les titres seuls, conservés par Diogène de Laerte, sont venus jusqu'à nous. Le nom de *Phædon* est devenu le titre du plus célèbre d'entre tous les dialogues de Platon, celui où sont racontées par Phædon, qui en avait été le témoin, les principales circonstances qui signalèrent les derniers moments de Socrate.

C. M—T.

Platon, le *Phédon*. — Diogène de Laerte, l. II, *in Phæd.* — Suidas, au mot *Phædon*. — Aulu-Gelle, *Noct. att.*, l. I, ch II. — C. Mallet, *Histoire de l'école de Mégare et des écoles d'Elis et d'Erétrie*, introd. et le chap. intitulé *Phædon*.

PHAENUS. *Voy.* MEYON.

PHAER (*Thomas*), poëte anglais, né dans le comté de Pembroke, mort en 1560. En quittant l'université d'Oxford, il s'appliqua à l'étude du droit; mais il n'est pas probable qu'il pratiqua le barreau bien activement, puisqu'il passa la plus grande partie de sa vie dans le domaine qu'il possédait à Kilgerran, dans le sud du pays de Galles. On ignore à quelle époque il étudia la médecine; il ne prit qu'en 1559 le diplôme de docteur à Oxford. Il s'est fait principalement connaître par une traduction en vers de l'*Énéide*, plus remarquable pour la naïveté du style que pour son exactitude; les livres I-VII parurent en 1558, avec une dédicace à la reine Marie Tudor; W. Whigtman édita en 1562 les livres VIII et IX ainsi qu'une partie du dixième. Un jeune médecin, Thomas Twyne, compléta cette version dans la suite, mais d'une façon imparfaite. On a encore de Phaer : *The Regimen of life*, trad. du français; Londres, 1544, in-8°; — trois ouvrages relatifs à la peste de 1550; — *Owen Glandower*, poëme inséré dans le *Miror for magistrates*; — un *Traité de la nature des esprits*, attribué parfois à Fitz-Herbert.

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Wharton, *Hist. of poetry*. — Aikin, *Biog. memoirs of medicine*.

PHALANTHE (Φάλανθος), chef lacédémonien, fils d'Aracus, fondateur de la colonie grecque de Tarente en 708 avant J.-C. On n'a pas de raisons de contester son existence, mais on ne sait rien d'authentique sur sa vie. Justin, Strabon d'après Antiochus et Éphore, et Pausanias nous ont transmis sa légende, dont voici les principaux traits. Les Spartiates, en partant pour la première guerre de Messénie, firent le serment de ne pas revenir à la maison avant d'avoir terminé la lutte. La guerre durait depuis neuf ans lorsque les femmes se plaignirent de l'absence prolongée des hommes, qui menaçait Sparte de n'avoir pas une nouvelle génération pour la défendre. Ce danger décida les guerriers spartiates à renvoyer à la maison les plus jeunes d'entre eux qui n'avaient pas prêté serment. Du commerce des jeunes gens avec les femmes et les jeunes filles provint une génération que l'on nomma les *Parthéniens* (les fils des jeunes filles). Mal vus des autres habitants et privés de quelques-uns des priviléges de leurs concitoyens, les Parthéniens formèrent sous la conduite de Phalante, qui était de leur génération, un complot contre le gouvernement spartiate. Le complot fut découvert, et ses auteurs, forcés de quitter la Grèce, allèrent fonder une colonie en Italie. Phalanthe conquit Tarente sur les barbares indigènes; mais il en fut bientôt chassé par une sédition. Il finit ses jours à Brindes, et en mourant il ordonna que ses cendres fussent semées sur l'agora de Tarente : c'était d'après l'oracle d'Apollon, le moyen d'assurer aux Parthéniens la possession de cette ville. Y.

Strabon, VI, p. 278-282. — Justin, III, 4; XX, 1. — Pausanias, X, 10. — Aristote, *Polit.* V. — Diodore de Sicile, XV, 66. — Denys d'Halicarnasse, *Frag.*, XVII, 1, 2. — Horace, *Carm.*, II, 6. — Servius, *Sur l'Enéide* de Virgile, II, 681. — Heyne, *Excursus* XIV, dans son édit. de Virgile. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. I, p. 174; II, p. 410. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. I. — O. Müller, *Die Dorier*, I, 6.

PHALARIS (Φάλαρις), tyran d'Agrigente, vivait probablement dans le sixième siècle avant J.-C. (1). Ce personnage est aussi fameux dans la légende que peu connu dans l'histoire. Né à Agrigente suivant les meilleures autorités, il semble, comme beaucoup d'autres tyrans, être sorti d'une situation assez humble pour s'élever au rang suprême; mais qu'il ait été d'abord fermier d'impôt, comme le prétend Polyen, c'est un fait douteux; et que le pouvoir despotique dont il faisait le plus cruel usage lui ait été enlevé par Pythagore comme le rapporte Jamblique, c'est sans doute une fable. Des anecdotes plus ou moins authentiques sont tout ce que l'on sait de son règne. De ces anecdotes, la plus connue est celle du taureau d'airain. On raconte qu'il fit exécuter, par un statuaire nommé Périllus, un taureau creux en bronze dans lequel il enfermait des victimes humaines destinées à être brûlées vivantes. Les cris des suppliciés imitaient, dit-on, les mugissements d'un taureau. On y ajoute que Phalaris ordonna que l'auteur de cette cruelle invention en fît l'expérience. Périllus fut ainsi le premier consumé dans son taureau d'airain. Bien que ce récit ait l'air d'une fable, on ne peut affirmer qu'il soit faux ni même invraisemblable. Il est certain que dès le temps de Pindare, moins d'un siècle après le règne de Phalaris, l'idée de cet instrument de torture était inséparablement associée avec le nom du tyran qui était pour les anciens le type de la férocité (*crudelissimus omnium tyrannorum*, dit Cicéron, *in Verr.*, IV, 33). Un taureau d'airain existait à Agrigente; les Carthaginois l'enlevèrent et le transportèrent dans leur ville, d'où Scipion l'enleva à son tour lors de la prise de Carthage.

Phalaris doit une partie de sa célébrité aux *Épîtres* qui nous sont parvenues sous son nom. Ces petites compositions, dénuées d'ailleurs de tout mérite littéraire, sont assez curieuses parce qu'elles représentent une sorte de raffinement sophistique dans la légende de ce féroce tyran, qui mangeait la chair humaine et dévorait les petits enfants (Aristote, *Eth. ad Nicom.*, VII, 5; Cléarque, dans Athénée). Pour les beaux esprits du temps des empereurs romains, Phalaris était un homme d'un caractère naturellement doux et humain, que les nécessités de la politique et les

(1) L'époque de son règne a donné lieu à beaucoup de discussions. Les chronologistes varient entre la 31e olympiade (656 avant J.-C.) et la 52e (568 avant J.-C.); cette seconde date nous paraît la plus vraisemblable.

machinations de ses ennemis poussèrent à des mesures sévères. C'est ainsi qu'il est représenté dans deux déclamations attribuées à Lucien et dans les fameuses lettres attribuées à Phalaris lui-même. Qu'un féroce Dorien du sixième siècle avant J. C. soit l'auteur de lettres écrites avec toute la subtilité d'un sophiste, et dans le dialecte attique usité sous les Antonins, c'est assurément incroyable. On le croyait cependant du temps de Stobée, qui les cite plusieurs fois, et du temps de Suidas, qui en parle avec la plus grande admiration. Photius, plus éclairé, les regardait comme apocryphes. Ce fut aussi l'opinion de Politien, qui n'eut que le tort de les attribuer sans preuve à Lucien. Vers la fin du dix-septième siècle, les *Épîtres* de Phalaris furent l'objet d'une célèbre controverse. Sir William Temple (*Essay on ancient and modern learning*) les avait mises à la mode par une phrase de vif éloge. Des professeurs et des étudiants d'Oxford en donnèrent une nouvelle édition qui porte le nom de Charles Boyle. Une ligne légère et injuste de la préface de Boyle atteignait le grand philologue Bentley, qui riposta avec sa vivacité ordinaire, et démontra surabondamment la non-authenticité des *Épîtres* de Phalaris dans une dissertation qui est le chef-d'œuvre de l'érudition classique au dix-septième siècle.

Les *Épîtres* de Phalaris parurent pour la première fois traduites en latin par Francesco Accolti d'Arezzo, 1470; le texte grec ne parut qu'en 1498, à Venise, avec les lettres attribuées à Apollonius de Tyane et à M. Brutus. Alde les insera dans sa collection d'épistolographes grecs; Venise, 1498. Parmi les autres éditions on remarque celle de Boyle, Oxford, 1695, in-8°; de van Lennep, Groningue, 1777, in-4°, avec une traduction latine de la dissertation de Bentley; et de Schæfer, Leipzig, 1823, in-8°, qui est la meilleure de toutes. Les *Épîtres* ont été traduites en français par Gruget, Paris, 1550, in-8°; par Th. Beauvais, Paris, 1797, in-8°; par Benaben, Angers, 1803, in-8°; en anglais, par Franklin, Londres, 1749. L. J.

Suidas, au mot Φάλαρις. — Eusèbe, *Chron.*, an 1366, 1383, 1446. — Syncelle, p. 213, édit. de Paris. — Aristote, *Rhet.*, II, 20. — Cicéron, *De Offic.*, II, 7; III, 6; *ad Attic.*, VII, 20; *De Rep.* I, 28; III 30. — Pindare, *Pyth.*, I, 185, avec les *Scholies*. — Diodore, XIII, 90; *Excerpta vat.* — Polybe, VII, 7; XII, 25. — Timée, dans les *Fragm. hist. græcor.*, édit. Didot. — Lucien, *Ver. hist.* 23; *Bis Accus.* — Plutarque, *De sera numinis vindicta.* — Stobée, *Florileg.* — Tzetzès, *Chil.*, V, 956. — Bentley, *Dissertation on the Epistles of Phalaris.* — Clinton, *Fast. hellenici*, vol. I, p. 234, vol. II, p. 4.

PHALÉCUS (Φάλαικος), poëte lyrique et épigrammatique grec, vivait probablement dans le troisième siècle avant J.-C. On ne connaît ni la date ni le lieu de sa naissance, et les épigrammes qui nous restent sous son nom sont trop peu authentiques pour fournir sur sa vie des indications dignes de foi. Suivant l'opinion la plus vraisemblable, il fut un des principaux poëtes alexandrins. Il ne subsiste presque rien de ses poésies lyriques, parmi lesquelles on mentionne un hymne à Hermès. Athénée cite une de ses épigrammes et Brunck en a recueilli cinq (1). Y.

Athénée, X, p. 440. — Brunck, *Anal.*, vol. I, p. 421. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 490. — Meineke, *Historia critica com. græc.*, p. 237. — Smith, *Diction. of greek and roman biography.*

PHALIER (Saint), prêtre et solitaire, né à Limoges, vers 465, mort vers 525. Élevé au diaconat par l'évêque de Limoges, il fit un pèlerinage à Rome et à Jérusalem. De retour en France, il visita plusieurs villes dans le but d'y honorer les saints. Agen, Clermont, le virent tour à tour. Après y avoir opéré des miracles, il entra dans le monastère de Fleury-sur-Loire et se retira ensuite à Chabris, sur les confins du diocèse de Blois; il y mena avec quelques disciples une vie contemplative, et on lui amenait en foule des malades pour les guérir ou pour les exorciser. Il existe en France plusieurs églises et chapelles sous l'invocation de saint Phalier.

Martial A—N.

André Duval. Louis Charpentier, François Bruneau, *Vie de saint Phalier.*

PHANIAS ou **PHÆNIAS** (Φανίας ou Φαινίας), philosophe grec, né à Érésos dans l'île de Lesbos, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il fut le successeur immédiat d'Aristote, le compatriote et l'ami de Théophraste. Il ne fonda pas une école, mais il contribua à développer dans l'école péripatéticienne le goût des études historiques. Il composa des traités sur la logique, sur les sciences naturelles, et divers ouvrages d'histoire : *Les Prytanes d'Érésos; Les Tyrans siciliens; La Punition des tyrans.* Dans le genre de l'histoire littéraire, on cite de Phanias des traités *Sur les poëtes* et *Sur les socratiques.* Y.

Vossius, *De historicis græcis*, p. 84, édit. Westermann. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. III, p. 502. — Voss, *Diatrib. de Phania Eresio*; Gandav, 1824. — Plehn, *Lesbiaca*, p. 218, etc. — Ebert, *Dissert. Sic.*, p. 78, etc. — Boeckh. *Corp. Inscript.*, vol. II, p. 304. — Preller, au mot PHANIAS dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber.

PHANOCLÈS (Φανοκλῆς), un des meilleurs poëtes élégiaques grecs, vivait au quatrième siècle avant J.-C. La date de son existence est douteuse, mais il est probable qu'il vivait sous Alexandre, peut-être même un peu plus tard. La poésie élégiaque était alors à la mode, et les auteurs s'en servaient pour peindre sous des noms mythiques les mœurs des anciens âges. Phanoclès excella dans ce genre. Il semble n'avoir composé qu'un seul ouvrage, intitulé

(1) C'est de Phalécus que le mètre *phalécien* a pris son nom. Ce vers est bien connu par l'usage qu'en firent les poëtes romains, et il est quelquefois appelé *hendécasyllabe* par les grammairiens latins. Sa forme normale, qui admet beaucoup de variétés, est :

-ᴗ̄ | ´ ᴗᴗ- ᴗ- ᴗ-ᴗ̄

Le mètre *phalécien* est plus ancien que Phalécus, qui lui donna son nom parce qu'il en fit souvent usage et non parce qu'il l'avait inventé. Sapho s'en était souvent servie, et on en trouve des exemples dans les fragments d'Anacréon, de Simonide, de Cratinus, dans Sophocle et chez d'autres anciens poëtes grecs.

Ἔρωτες ἢ καλοί (*Les Amours ou les Beaux*); c'était une suite de légendes où Phanoclès racontait les amours d'Orphée pour Calaïs, de Cycnus pour Phaéton, de Dionysus pour Adonis, de Tantale pour Ganymède, d'Agamemnon pour Argynnus; amours qui se terminent uniformément d'une manière tragique. Il reste de ce poëme un fragment assez long, que Ruhnken et d'autres critiques regardent comme un des plus beaux spécimens de poésie élégiaque venus jusqu'à nous. Les fragments de Phanoclès ont été publiés par Ruhnken, *Epist. crit.*, II; *Opusc.*, vol. II, p. 615; par Bach, *Philetæ, Hermesianactis atque Phanoclis reliquiæ*, et par Schneidewin, *Delectus Poes. græc.*, p. 158. Le plus long fragment se trouve dans les *Analecta* de Brunck, vol. I, p. 414, et dans l'*Anth. Græca* de Jacobs; il a été traduit par Jacobs, *Vermischte Schriften*, vol. II, p. 121, et par Weber, *Die Eleg. Dichter der Hellenen*. Y.

Bergk, dans le *Zeitschrift. f. Allerthumswissenschaft*, 1841, p. 94. — Herzberg, *ibid.*, 1847, p. 28. 29. — Welcker, *Sappho*, p. 81. — Preller, dans l'*Encyklopädie* d'Ersch et Gruber.

PHARAMOND ou **FARAMOND**, fils de Marcomir, chef des Francs, a été considéré souvent comme le premier roi de France; mais cette opinion n'est rien moins que fondée. Le premier historien qui en parle est Prosper Tyro, dans sa *Chronique;* il le fait vivre vers l'an 420, et lui donne Clodion et Mérovée pour successeurs. Du reste, il n'entre, au sujet de ces trois personnages, dans aucun autre détail qui puisse fortifier son témoignage, et même le peu de liaison que cette assertion a avec ce qui précède et avec ce qui suit, a fait supposer une interpolation. Aussi Grégoire de Tours, notre seule autorité pour ces temps reculés, ne fait aucune mention de Pharamond. Qu'il y ait eu un chef franc de ce nom, rien ne s'oppose sans doute à l'admettre; mais que ce chef ait été le fondateur de la monarchie des Francs dans les Gaules, c'est ce que rien ne prouve. L'obscurité la plus complète règne sur tout ce qui concerne ce chef, sa vie et sa mort. Suivant quelques auteurs, la mort de Pharamond serait arrivée en 428, après un règne de dix ans (la date de 420 est celle que donnent les *Chroniques de Saint-Denis*), et d'après Hunibald ou Hincbald, dont Trithème a conservé quelques fragments, il aurait été enterré à Framont (*Francorum mons*), en allemand *Frankenberg*, dépendance de l'abbaye de Senones, au diocèse de Toul. Cette tradition serait confirmée par une charte de 1261 citée par Mabillon (*Acad. des inscript.*, t. II, p. 688). Quelques romanciers et auteurs tragiques ont choisi *Pharamond* pour leur héros. [*Enc. des G. du M.*, avec add.].

Gibert, *Recherches sur l'époque du règne de Pharamond*, dans ses *Mémoires pour servir à l'hist. des Gaules;* 1744, in-12. — *Grandes Chroniques de France.* — Trithème, *Chronique des Francs depuis Marcomir jusqu'à Pepin*, et *Origine de la nation des Francs.* — Sismondi, *Hist. des Français*, I.

PHARASMANE (Φαρασμάνης), roi d'Ibérie, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il aida son frère Mithridate à s'établir sur le trône d'Arménie, en 35. Quand le prince parthe Orode tenta de déposséder Mithridate de son nouveau trône, Pharasmane courut à son secours et remporta sur les Parthes une grande victoire. En 53 le roi d'Ibérie, peu fidèle à son allié, soutint l'entreprise de son fils Rhadamiste contre Mithridate; mais quand Rhadamiste, à son tour, eut été chassé du trône d'Arménie et forcé de se réfugier en Ibérie, Pharasmane le fit mettre à mort pour plaire aux Romains. Depuis cette époque le vieux et perfide roi d'Ibérie ne figure plus dans l'histoire. Y.

Tacite, *Annales*, VI, 32, 35; XII, 42, 48; XIII, 6, 37.

PHARES (*Simon* DE), astrologue français, né à Meung-sur-Loire, vers 1440, mort après 1495. Il descendait du poëte Jean de Meung, et était fils ou parent de Simon de Phares, l'un des astrologues du roi Charles VII. Élevé à Châteaudun, avec les enfants de Dunois, il fit ses humanités à Beaugency, puis à l'université d'Orléans, vint à Paris étudier la *sphère*, ainsi que l'*akabice*, et devint astrologue de profession. Il entra, sous ce titre, au service de Matthieu de Nanterre, premier président au parlement, qui le garda quatre ans (1461 à 1465). Il passa ensuite dans la maison de Jean, duc de Bourbon. Il se rendit vers 1471 en Angleterre, et étudia pendant deux ans à Oxford. Il visita ensuite l'Irlande, l'Écosse et revint en France, où il suivit pendant trois ans les leçons de l'école médicale de Montpellier. Vers 1477 il visita Rome, Venise, et de là gagna Le Caire et Alexandrie. De retour auprès de Jean de Bourbon, Simon fut appelé par Louis XI, moribond; mais il déclina le périlleux honneur d'approcher de trop près le monarque. De 1480 à 1483, il visita la Suisse et la Savoie pour augmenter son instruction dans la science des *herbes*, comme on disait alors. Il avait appris en Orient l'art de connaître les pierres précieuses, de les tailler, de les graver et de les polir. Las de tant de déplacements, Simon de Phares, vers 1488, vint s'établir à Lyon, où il se maria. Il ouvrit publiquement une *étude* ou cabinet d'astrologie. Là, il avait réuni une bibliothèque d'environ deux cents volumes astrologiques, se chargeant « de parler et de répondre à toutes questions ». Le 1er novembre 1493, Charles VIII, passant à Lyon, pour se rendre en Italie, fut attiré par la réputation de Simon. Il entra dans son étude, et le consulta. Le roi fut tellement satisfait de ses réponses, qu'il le nomma son astrologue royal. Ce dernier succès fut précisément, si l'on en croit Simon de Phares, ce qui causa sa perte, ou du moins le trouble de ses vieux jours. Dénoncé, dit-il, par des bigots et des envieux, il se vit en butte aux anathèmes de l'archevêque de Lyon, qui fit saisir une quarantaine de ses volumes, comme sentant le sortilége. Il en appela au parlement

de Paris; mais le parlement en référa à la Sorbonne, qui déclara les volumes saisis hérétiques et dignes du feu. Peu s'en fallut que le même sort fût réservé à Simon. Emprisonné à Lyon par ordre de l'official, il le fut de nouveau à Paris, sur la requête du parlement. C'est alors qu'il adressa au roi Charles VIII un ouvrage intitulé *Histoire des plus célèbres astrologiens*. C'est là que nous avons puisé la plupart des faits qui précèdent. Cet ouvrage, demeuré manuscrit jusqu'à ce jour, se conserve à la Bibliothèque impériale sous le n° 1357. Il mériterait d'être mis au jour, pour rendre publics des traits curieux qui se rapportent à l'histoire de l'esprit humain. A. V. V.

Manuscrit cité. — Du Boulai, *Hist. de l'Université*, V, 869. — Labbe, *Recueil de pièces hist.*; 1644, in-4°, p. 724. — Bernier, *Hist. de Blois*, in-4°, p. 216. — D'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus*; 1728, in-fol., p. 324. — Crevier, *Abrégé de l'hist. de l'Université*; IV, 470. — Quicherat, *Procès de la Pucelle*. — Vallet de Viriville, *Hist. de l'instruction publique*; 1849, in-4°; au mot PHARES.

PHARNABAZE (Φαρνάβαζος), satrape perse, vivait vers 400 avant J.-C. Il succéda à son père Pharnace dans le gouvernement des provinces perses de l'Hellespont. Il est surtout connu par la part qu'il prit à la lutte de la confédération du Péloponèse contre les Athéniens; son intervention porta à ceux-ci un coup terrible. S'il ne put pas les empêcher de remporter la victoire d'Abydos, en 411, il aida du moins les vaincus à réparer leur défaite. De nouveaux échecs, qu'il subit en 409 et 408, le décidèrent à traiter avec les Athéniens, et il était en route pour la cour de Perse avec leurs envoyés lorsque l'arrivée du jeune Cyrus mit fin aux négociations et fit pencher la balance en faveur des Péloponésiens. Le triomphe des Spartiates ne tourna pas à l'avantage des Perses. Dès 399 Dercyllidas menaça la satrapie de Pharnabaze, et Agésilas l'envahit en 396. Le satrape, indigné de cette ingratitude, fournit à Conon le moyen de relever la puissance athénienne. Envoyé plus tard contre l'Égypte révoltée, il échoua en 374, malgré l'appui du général athénien Iphicrate. On ignore si son mauvais succès lui attira une disgrâce à la cour de Suse, mais à partir de cette époque son nom ne reparaît plus dans l'histoire. Pharnabaze avait un caractère généreux et ouvert; cependant on lui reproche plus d'un acte de perfidie. Sa conduite à l'égard des ambassadeurs athéniens en 387 est inexcusable, et on l'accuse, peut-être à tort, d'avoir été l'auteur du meurtre d'Alcibiade. Y.

Thucydide, VIII, 6, 8, 39, 61, 62, 80, 99-109. — Xénophon, *Hellen.*, I, 1, 3, 4; III, 4; IV, 1, 8; V, 1, *Anab.*, VI, 4. — Diodore de Sicile, XIII, 46, 49-51, 63; XIV, 38, 79, 80. — Plutarque, *Alcibiades*, 27, 28; *Agesilas*, 9, 12. — Rhedantz, *Vitæ Iph. Chabr. Timothei*.

PHARNACE Ier (Φαρνάκης), roi du Pont, fils et successeur de Mithridate IV, vivait au commencement du second siècle avant J.-C. Il monta sur le trône vers 190. Il s'empara de Sinope en 183, et les Rhodiens invitèrent inutilement le sénat romain à intervenir en faveur de cette ville. Vers le même temps il envahit le territoire d'Eumène, roi de Pergame, allié de la république, et persista dans la lutte malgré les représentations du sénat. Mais la guerre qu'il soutenait contre les forces réunies d'Eumène et d'Ariarathe, roi de Galatie, ne tourna pas à son avantage, et en 179 il fut forcé d'acheter la paix par l'abandon de toutes ses conquêtes dans la Galatie et la Paphlagonie. Sinope lui resta et devint une des capitales des rois du Pont. On ne sait plus rien de lui sinon qu'il régnait encore en 170. Y.

Polybe, XXIV, 10; XXV, 2, 4, 6; XXVI, 6; XXVII, 15. — Tite-Live, XL, 2, 20. — Diodore de Sicile, XXIX. — Justin, XXXVIII, 6, 6. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 425, 428, 436.

PHARNACE II, roi du Pont ou plutôt du Bosphore, fils de Mithridate le Grand, né vers 97 avant J.-C., mort en 47. Suivant Appien il avait été traité par son père avec une faveur particulière; cependant le voyant vaincu par Pompée et forcé de se réfugier dans les provinces du nord du Pont-Euxin, il le trahit pour s'assurer une part des débris de sa puissance. A la tête des soldats soulevés il marcha contre Mithridate, et le contraignit de se donner la mort, en 63. Pompée le récompensa du service rendu aux Romains en lui donnant le royaume du Bosphore avec les titres d'ami et d'allié du peuple romain. Pendant plusieurs années Pharnace se contenta de cette situation; mais dès qu'il apprit que la guerre avait éclaté parmi les Romains, il profita des embarras de la république pour reprendre le royaume de son père. Ses premiers succès furent rapides, et il était déjà maître du Pont, lorsque César accourant le battit complétement près de Zela. Pharnace s'enfuit à Sinope, puis dans le royaume du Bosphore, où il trouva son lieutenant Asander révolté contre lui. A la tête de quelques troupes scythes et sarmates, il reprit les villes de Théodosie et de Panticapée, mais il finit par être vaincu et tué. Appien dit qu'il mourut en combattant vaillamment sur le champ de bataille. Dion Cassius prétend qu'il fut fait prisonnier et mis à mort. Pharnace laissa plusieurs fils; l'un d'eux, nommé Darius, fut rétabli pour peu de temps sur le trône du Pont par Antoine; sa fille Dynamis épousa Polémon Ier, roi du Bosphore. Y.

Appien, *Mithrid.*, 110, 111, 113, 114, 120. — Dion Cassius, XXXVII, 14; XLII, 45, 46, 48. — Hirtius, *Bel. Alex.*, 34, 41, 65-77. — Plutarque, *César*, 50. — Suétone, *Jul.*, 35. — Strabon, XI, p. 495, 506; XII, p. 547.

PHÈDRE (Φαῖδρος), philosophe grec de la secte d'Épicure, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Cicéron, dans sa jeunesse, se lia avec lui. Plus tard leur amitié se renoua à Athènes, où Phèdre, alors vieux, dirigeait l'école épicurienne. Cicéron cite de lui deux traités : l'un *Sur les dieux* (Περὶ θεῶν); l'autre *Sur la Grèce* (Περὶ Ἑλλάδος); au premier il a fait de larges emprunts pour son ouvrage *De natura deorum*. Un intéressant fragment du traité

Περὶ θεῶν fut découvert à Herculanum en 1806, et publié, mais sans qu'on en connût l'auteur, dans les *Herculanensia, Archeological and philological dissertations, containing a manuscript found among the ruins of Herculaneum;* Londres, 1810. Petersen en donna une meilleure édition sous ce titre : *Phædri epicurei, vulgo anonymi Herculanensis, De Natura deorum fragmenta;* Hambourg, 1833. Y.

Fabricius, *Bibliot græca*, III, p. 608. — Krische, *Forschung. auf dem Gebiete der alten Phil.*, vol. I, p. 27, etc. — Preller, dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber. — Ollerts, *De Phædro epicureo*; Paris, 1841, in-8°.

PHÈDRE (*Phædrus*), fabuliste latin, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il nous reste sous son nom quatre-vingt-dix-sept fables en vers ïambiques divisées en cinq livres. A part un court passage de Martial (*Epigr.*, III, 20), qui même ne s'applique pas à lui avec certitude, il n'est mentionné dans aucun auteur antérieur à Avienus, et ce dernier fabuliste en le citant ne donne point de détails sur sa vie. On ne sait de Phèdre que ce que l'on a recueilli dans ses fables. Il était d'abord esclave, et fut amené de Thrace ou de Macédoine à Rome, où il apprit la langue latine. D'après le titre de son ouvrage *Phædri Augusti liberti fabulæ Æsopiæ*, on conjecture qu'il avait appartenu à Auguste, qui l'affranchit. Sous Tibère il paraît avoir eu à se plaindre de Séjan; mais l'allusion à ce ministre dans le prologue à Eutychus (*lib.* III) est trop obscure pour qu'on en puisse rien conclure, sinon qu'il survécut au tout-puissant favori de Tibère. Il mit en vers ïambiques ou *sénaires* un certain nombre de fables ésopiques; quelquefois aussi il emprunta ses récits à des événements beaucoup moins anciens que le fabuliste grec. Sa diction est généralement claire et concise, et son langage a presque toujours la pureté et la correction que l'on peut attendre d'un écrivain du siècle d'Auguste. Ses meilleures fables sont celles qui se rapprochent le plus de l'original grec. Phèdre est dénué d'invention et de charme poétique, mais il offre dans ses bons endroits une simplicité élégante qui le fait lire avec plaisir. Malgré son mérite, il passa inaperçu, et Sénèque put dire sous le règne de Claude (*Consol. ad Polyb.*) que la fable n'avait pas été cultivée par les Romains. Cependant ses vers ne se perdirent pas; quelques manuscrits de lui, en très-petit nombre, il est vrai, traversèrent le moyen âge. Un philologue de la renaissance, Nicolas Perotti, connut un de ces manuscrits et en fit un extrait sous ce titre : *Nicolai Perotti Epitome fabularum Æsopi, Avieni et Phædri, ad Pyrrhum Perottum, fratris filium, adolescentem suavissimum.* Ce titre était suivi de vingt-trois vers qui commencent ainsi :

Non sunt hi mei, quos putas, versiculi
Sed Æsopi sunt, et Avieni et Phædri,
Collegi ut essent, Pyrrhe, utiles tibi.
. . . .
Sæpe versiculos interponens meos
Quasdam tuis quasi insidias auribus.

Les fables viennent ensuite; celles qui sont tirées de Phèdre sont, pour le premier livre, la sixième, septième, huitième et l'épilogue; les dix-neuf fables du deuxième livre; au quatrième livre depuis la dix-neuvième jusqu'à la vingt-quatrième inclusivement; enfin les cinq premières du cinquième livre. L'extrait de Perotti resta manuscrit et aussi inconnu que l'original. Enfin Pierre Pithou publia les fables de Phèdre (*Phædri Augusti liberti fabularum Æsopiarum libri V, nunc primum in lucem editi a Petro Pithœo. Excudebat Io. Odotius, Augustobonæ Tricassium* (Troyes, in-12), d'après un vieux manuscrit que son frère François lui avait donné, et qui provenait probablement du pillage de l'abbaye de Saint-Benoît sur Loire. Ce manuscrit, qui remonte au moins au dixième siècle, ne fut point communiqué au public et rentra presque aussitôt dans l'ombre, d'où il ne devait sortir qu'au bout de plus de deux siècles; aussi quelques critiques contestèrent l'authenticité des fables publiées par Pithou. Mais douze ans après, en 1608, le père Sirmond passant par la Champagne, vit à Reims un autre manuscrit de Phèdre du même temps que le précédent, en releva les variantes et les communiqua à Rigault, qui s'en servit pour son édition de Phèdre publiée à Paris, 1617, in-4°. L'édition de P. Pithou et les éditions de Rigault, qui avait eu connaissance du manuscrit de Pithou, servirent de base à toutes celles qui se firent au dix-septième et au dix-huitième siècle, et dont les meilleures sont les éditions de Marq. Gudius, Ausgbourg, 1707, in-8°; de Burmann, Leyde, 1727, in-4°; du P. Desbillons, Manheim, 1786, in-12. La savante édition de Schwabe, 1806, 2 vol. in-8°; celle qui fait partie de la collection Lemaire, et qui résume toutes les autres, fournissent tous les secours utiles pour l'intelligence du texte. M. Berger de Xivrey rendit au texte de Phèdre un service d'un autre genre en reproduisant textuellement le manuscrit de Pithou, conservé dans la famille Lepeletier de Rosambo : (*Phædri Augusti liberti fabularum æsopiarum libros quatuor ex codice olim Pithœano, deinde Peleteriano .... contextu codicis nunc primum integre in lucem prolato, adjectaque varietate lectionis e codice Remensi, incendio consumpto a Dom. Vicentio olim enotatæ, cum prolegomenis, annotatione, indice*); Paris, 1830, in-8°. J. C. Orelli en donna peu après une édition simplement critique; Zurich, 1831, in-8°.

Le manuscrit de Perotti dont nous avons parlé plus haut fut découvert en 1808; on y trouva trente-deux fables qui ne figuraient dans aucun manuscrit de Phèdre. La collection de Perotti *Epitome fabularum* fut publiée par Cassitti, Naples, 1809, et donna lieu à une vive polémique pour et contre l'authenticité des trente-deux fables nouvelles. Il paraît certain aujourd'hui que ces fables n'appartiennent pas à Phèdre, mais qu'elles n'ont pas non plus été im-

ventées par Perotti, qui s'est contenté d'abréger et d'arranger les fables latines que lui fournissait quelque ancien manuscrit. La meilleure édition des fables nouvelles a pour titre : *Phædri fabulæ novæ XXXII e codice vaticano redintegratæ ab Angelo Maio. supplementum editionis Orellianæ. Accedunt Publi Syri Codd. Basil. et Turic. antiquissimi cum sententiis circiter XXX nunc primum editis*; Zurich, 1832. L. J.

Dissertations du P. Desbillons, dans son édition. — Schwabe, *Vita Phædri ex Phædro* et *Notitia litteraria*, dans son édition. — J.-F. Adry, *Examen des nouvelles fables de Phèdre, qui ont été trouvées dans le manuscrit de Perotto, et dont il y a déjà eu huit éditions, cinq à Naples et trois à Paris; doutes sur leur authenticité*, insérée avec plusieurs autres dissertations dans le *Phèdre* de la collection Lemaire, t. I. — *Préfaces* de l'édition de M. Berger de Xivrey.

PHELIPEAUX (*Jean*), théologien français, né à Angers, mort le 3 juillet 1708, à Meaux. Il étudia à Paris, et y prit ses degrés en théologie jusqu'au doctorat. Bossuet, l'ayant entendu disputer en Sorbonne, conçut de lui une idée si avantageuse qu'il le plaça en qualité de précepteur auprès de son neveu, l'abbé Bossuet, le futur évêque de Troyes. Tous deux se trouvaient à Rome en 1697 lorsque l'affaire du quiétisme y fut portée; ils la suivirent avec une ardeur singulière et avec une sorte d'emportement, dont Bossuet se vit obligé de modérer plus d'une fois l'expression. « On ne pouvait, écrit Phelipeaux le 24 juin 1698, nous envoyer de meilleure pièce et plus persuasive que la nouvelle de la disgrâce des parents et des amis de M. de Cambrai. » Son élève ne témoignait pas moins d'animosité. « C'est une bête féroce, disait-il le 25 novembre suivant en parlant de Fénelon, c'est une bête féroce qu'il faut poursuivre jusqu'à ce qu'on l'ait terrassée et mise hors d'état de faire aucun mal. » Phelipeaux, tout occupé de cette affaire, rédigeait de nombreux mémoires et assiegeait la cour de Rome de sollicitations, en même temps qu'il entretenait une correspondance secrète avec M. de Noailles, archevêque de Paris. De retour en France (1699), il devint chanoine, official et grand vicaire de Meaux. On publia après sa mort la *Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du quietisme répandu en France, avec plusieurs anecdotes curieuses* (s. l., 1732-1733, 2 part. in-12). Tout ce qu'on y dit contre les mœurs de Mme Guyon n'est corroboré d'aucune preuve et a été réfuté en 1733 par l'abbé de La Bletterie. Quant à Fénelon, on ne peut douter que le but de l'auteur n'ait été de flétrir sa réputation; « son ouvrage, dit Bausset, décèle la partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux. » Au reste, il fut flétri par un arrêt du conseil.

Moreri, *Grand dict. hist.* — De Bausset, *Hist. de Fénelon.* — Barbier, *Dict. des anonymes*, 2e édit., n° 16069.

PHELIPPEAUX (*Antoine* Le Picard de), officier français, né en 1768, à Angle (Poitou), mort au service de l'Angleterre, à Saint-Jean d'Acre, en 1799. Son père était officier au régiment de Fleury (infanterie) et lui-même, orphelin fort jeune, fit ses études à l'École militaire de Pont-Levoy, d'où il passa à celle de Paris (1783). Il y rencontra Napoléon Bonaparte, qui y tenait un rang distingué et dont il devint plutôt le rival que l'émule. Leurs caractères sympathisaient peu. S'il faut en croire le baron Peccaduc de Herzogenberg, mort général autrichien, et alors sergent-major de l'École, « il avait souvent les jambes toutes noires des coups de pieds que les deux adversaires s'envoyaient sous la table pendant les heures d'étude, voies de fait qu'il cherchait à intercepter. » Suivant M. de Pressigny, « dans les divers concours où les deux élèves se trouvèrent appelés, Phelippeaux obtint toujours l'avantage. Il était d'usage de présenter chaque année à Monsieur, comte de Provence (depuis Louis XVIII), quatre candidats pris parmi les élèves les plus distingués, et ce prince en choisissait deux auxquels il donnait la croix de Saint-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel. En 1784 le nom de Phelippeaux se trouva le second sur la liste et l'emporta sur celui de Bonaparte, qui n'arrivait que le troisième. Ils se présentèrent ensemble à l'examen de 1785; ils furent reçus tous deux, mais Phelippeaux précéda encore son rival dans l'ordre de promotion. » Il serait puéril de rapporter ces faits, si les deux rivaux d'école ne s'étaient plus tard rencontrés dans une autre arène. Phelippeaux entra dans le régiment d'artillerie de Besançon; capitaine en 1789, il émigra en 1791, et fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, d'où il passa à celle dite de Condé. Le 15 octobre 1795, il rentra en France avec l'intention de soulever le Berri en faveur des Bourbons. Il eut d'abord quelques succès et s'empara de Sancerre, mais bientôt sa troupe fut dispersée et lui-même fut arrêté à Orléans le 12 juin 1796. Dirigé sur Bourges, une de ses parentes, Mme de Charnacé, lui procura les moyens de s'évader en route. Il resta caché en France jusqu'après le 18 fructidor an V; il rejoignit alors le prince de Condé à Marckdorf (septembre 1797), mais il refusa de le suivre en Russie et préféra revenir conspirer à Paris. Ce fut alors qu'il conçut le projet de délivrer sir Sidney Smith, détenu au Temple. Il se procura un blanc-seing du ministre de la police, se rendit favorable la fille du geôlier, et par elle trompa le père. Il prit le costume de commissaire et suivi de quatre de ses amis déguisés en gendarmes, se fit remettre le prisonnier avec lequel il gagna heureusement l'Angleterre. Sidney Smith le fit nommer colonel et ne se sépara plus de lui. Phelippeaux eut une grande part aux succès que le commodore obtint dans la Méditerranée, et surtout à l'enlèvement de la flottille française qui apportait l'artillerie de siége destinée à réduire Saint-Jean-d'Acre. Aidé de Tromelin, autre émigré également habile, il organisa ensuite la défense de cette place. Dix assauts ter-

ribles furent donnés; quatre fois les Français pénétrèrent dans la place. Chaque fois ils durent reculer devant l'opiniâtre défense des assiégés, ou plutôt devant le génie de Phelippeaux, qui, en quelques jours, d'une ville sans défenses sérieuses avait fait une place imprenable, à moins d'un matériel qui manquait à Bonaparte. Le grand capitaine dut lever le siége (20 mai 1799), après soixante et un jours de tranchée ouverte et avoir perdu ses plus braves soldats. Il sentit profondément les conséquences de cet éclatant revers : « Si j'avais enlevé Saint-Jean d'Acre, disait-il à Sainte-Hélène, j'opérais une révolution en Orient... Les plus petites circonstances conduisent les plus grands événements; j'aurais atteint Constantinople et les Indes; j'eusse changé la face du monde! » Phelippeaux fut le grain de sable qui arrêta ces gigantesques projets, mais il ne jouit pas longtemps de son triomphe. Succombant à la fatigue du siége ou à la peste qui décimait alors vainqueurs et vaincus, il mourut quelques jours après la retraite de Bonaparte. A. DE L.

De Pressigny, *Notice biographique sur A. de Phelippeaux*. — Norvins, *Hist. de Napoléon*, t. I, p. 358 360. — *Biogr. moderne* (Paris, 1806). — Amédée Ryme, *Égypte française* dans l'*Univers pittoresque*, p. 111-127. — Arnault, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains* (1824). — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

PHELYPEAUX, nom d'une famille des plus illustres de l'ancienne robe; elle se divisa en quatre branches, qui toutes produisirent des personnages célèbres : ce furent les comtes de Pontchartrain, de Saint-Florentin et de Maurepas, les marquis et ducs de La Vrillière (*voy.* ces divers noms).

PHELYPEAUX (*Raimond-Balthasar*, marquis DE), homme politique français, né vers 1650, mort le 21 octobre 1713, à La Martinique. Fils d'Antoine, et petit-fils de Raimond Phelypeaux, tous deux secrétaires d'État, il embrassa le métier des armes, commanda le régiment Dauphin étranger et devint maréchal de camp. Envoyé en 1698 auprès de l'électeur de Cologne, il termina à la satisfaction du roi plusieurs négociations, telles que les péages du Rhin et le rétablissement des chanoines expulsés à cause de leur attachement à la France. En 1700 il se rendit comme ambassadeur à Turin, et en 1701 il négocia le mariage de la princesse Marie-Louise avec Philippe V, roi d'Espagne, et conclut avec Victor-Amédée II un traité de subsides. Ayant découvert les intelligences que le duc de Savoie entretenait avec la cour de Vienne, il en instruisit fidèlement Louis XIV, qui donna aussitôt l'ordre de désarmer les troupes piémontaises qui servaient dans l'armée de Vendôme (septembre 1703). A cette nouvelle le duc fit arrêter l'ambassadeur; on le garda étroitement dans son hôtel, et on lui refusa même jusqu'au nécessaire de la vie. Il ne se déconcerta pas néanmoins, et n'épargna point au duc les réponses hautaines et les piquantes railleries. Mis en liberté en mai 1704, il publia, sans y mettre son nom, une relation instructive et amusante de sa prison, sous le titre de *Mémoire contenant les intrigues secrètes et malversations du duc de Savoie* (Bâle, 1705, in-18). Il était conseiller d'État, et le 1er janvier 1709 il fut nommé gouverneur général des îles de l'Amérique. Il mourut célibataire. « Ce Phelypeaux, rapporte Saint-Simon, était un vrai épicurien, qui croyait tout dû à son mérite; mais particulier et fort singulier, d'un commerce charmant quand il voulait plaire, d'ailleurs épineux, difficile, avantageux et railleur. Il était pauvre et en était fâché pour ses aises, ses goûts très-recherchés et sa paresse. »

Son frère puîné, PHELYPEAUX (*Jacques-Antoine*), occupa depuis 1690 le siége épiscopal de Lodève. C'était, selon Saint-Simon, un homme savant, spirituel, mais débauché et qui « maniait fort le Languedoc ». Il mourut en avril 1732, laissant « un tas de bâtards ».

Moréri, *Grand dict. hist.* — Saint-Simon, *Mémoires*.

PHELYPEAUX (*Georges-Louis*), prélat français, de la même famille que le précédent, né en 1729 au château d'Herbaut, diocèse d'Orléans, mort le 23 septembre 1787, à Bourges. Il entra dans les ordres, devint abbé commendataire de l'abbaye royale du Thoronet, et fut nommé en 1757 archevêque de Bourges, et en 1770 chancelier de l'ordre du Saint-Esprit. Il se distingua autant par l'activité de son zèle pastoral que par son inépuisable bienfaisance. Il fonda plusieurs colléges dans les principales villes de son diocèse, institua des bureaux de charité et parvint à diminuer considérablement la mendicité.

Blin de Sainmore, *Éloge hist. de G.-L. Phelypeaux*; 1778, in-8°. — Fauchet, *Oraison funèbre de G.-L. Ph.*

PHÉRÉCRATE (Φερεκράτης), poëte athénien de l'ancienne comédie, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il fut le contemporain des poëtes comiques Cratinus, Cratès, Eupolis, Platon et Aristophane, plus jeune que les deux premiers, plus ancien que les trois autres. Il remporta sa première victoire sous l'archontat de Théodore, en 438, et imita le style de Cratès, après avoir joué dans les pièces de ce poëte. Comme lui il adoucit la grossièreté satirique et les injurieuses personnalités de l'ancienne comédie, et donna à cette forme littéraire plus de régularité et plus d'action dramatique. Son style est élégant sans avoir la pureté de celui d'Aristophane. Il inventa un nouveau mètre appelé de son nom *phérécratien* ([illegible]), qui est souvent employé dans les chœurs des tragiques et dans Horace (*grato Pyrrha sub antro*). Il composa dix-huit pièces suivant l'Anonyme *Sur la comédie*, ou seize d'après Suidas et Eudocia. Les titres qui en restent ont été réduits à quinze par Meineke, savoir : Ἄγριοι (*Les Sauvages*); Αὐτόμολοι (*les Transfuges*); Γρᾶες (*les vieilles Femmes*); Δουλοδιδάσκαλος (*l'Enseignement de l'esclavage*); Ἐπιλήσμων, ἢ Θάλαττα (*Celui qui oublie ou la Mer*); Ἰπνός, ἢ Παννυχίς (*Le fourneau ou Pannychis*); Κοριαννώ (*Co-*

rianno); Κρακάταλοι (*les Gâteaux*); Λῆροι (*les Bagatelles*); Μυρμηκάνθρωποι (*les Hommes fourmis*); Πετάλη (*Pétale*); Τυραννίς (*la Tyrannie*); Ψευδηρακλῆς (*le faux Hercule*). Il ne reste de Phérécrate que des fragments; le plus intéressant est un passage des Ἄγριοι, dans lequel il introduit la Musique se plaignant du triste état auquel l'ont réduite les innovateurs Melanippide, Phrynis et Timothée. Y.

Anonymus, *De comœdia*. — Platon, *Protagoras*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 473-476. — Meineke, *Fragmenta comic. græc.*, vol. I, p. 66,86; II, p. 252 360 — Bothe, *Fragm. com. gr.* (collect. Didot). — Bergk, *Reliq com. Attic. antiq.*, p. 284-306. — Heinrichs, *Demonstratio et restitutio loci corrupti e Platonis Protagora*; Kiel, 1818. — Burette, dans les *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, XV, 330.

PHÉRÉCYDE, philosophe grec de l'école ionienne, né à Syros, l'une des Cyclades, dans la mer Égée, aujourd'hui Archipel, fut, au rapport de Diogène de Laerte, le contemporain de Thalès. Tennemann, en ses *Tables chronologiques*, fixe la date de sa mort à la seconde année de la 59e olympiade, c'est-à-dire l'an 543 avant l'ère chrétienne. Des récits merveilleux tiennent une assez grande place dans la biographie de Phérécyde par Diogène de Laerte; mais, en revanche, en tout ce qui concerne les travaux scientifiques de ce philosophe, les documents sont, dans Diogène et ailleurs, très-incomplets. Phérécyde paraît s'être livré, comme Thalès, aux études astronomiques. On lui attribue un traité sur la nature et sur les dieux, ou, suivant un autre titre, sur l'origine des choses. Diogène de Laerte cite les mots par lesquels s'ouvrait ce traité, et dit que de son temps on le conservait encore à Syra. Cicéron, en ses *Tusculanes*, mentionne Phérécyde comme le premier philosophe qui ait proposé et soutenu le dogme de l'immortalité de l'âme humaine, qu'il aurait ensuite transmis à Pythagore, son disciple. Dans son traité sur la *Nature*, ou sur l'*Origine des choses*, Phérécyde, au rapport de Diogène de Laerte, admettait deux principes, l'un divin, Ζεύς, l'autre matériel, Χθών, la terre, coexistant de toute éternité. D'après Alexandre, dans Diogène de Laerte, Phérécyde aurait été élève de Pittacus, l'un des sept sages de le Grèce.
C. M—L.

Diogène de Laerte, *Vie de Phérécyde*. — Cicéron, *Tusculanes*, I, 16. — C. Mallet, *Histoire de la philosophie ionienne*. Introduction et chap. *Phérécyde*.

PHÉRÉCYDE *d'Athènes*, historien grec, un des plus célèbres logographes, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. On l'appelle quelquefois *Lérien*, parce qu'il était natif de l'île de Léros, et qu'il n'était Athénien que par le long séjour qu'il avait fait à Athènes. Suidas le place dans la 75e olympiade (480 avant J.-C.), mais Eusèbe et la *Chronique Paschale*, plus croyables, le font vivre dans la 81e olympiade (456 avant J.-C.). Cet historien a été souvent confondu avec Phérécyde de Syros, et on lui a attribué des ouvrages qui appartiennent à son homonyme, entre autres son recueil des vers orphiques. D'autres ouvrages sont mentionnés par Suidas : Περὶ Λέρου (*Sur Léros*); Περὶ Ἰφιγενείας (*Sur Iphigénie*); Περὶ τῶν Διονύσου ἑορτῶν (*Sur les fêtes de Phérécyde*); mais il n'en reste rien. Son grand ouvrage, souvent cité par Apollodore et les scholiastes, était une histoire mythique en dix livres, designée sous les titres divers de Ἱστορίαι, Αὐτόχθονες, Ἀρχαιολογίαι. Il en reste des fragments nombreux qui en donnent une idée suffisante. Il commençait par une théogonie et contenait ensuite le récit des âges historiques, et les origines d'un grand nombre de familles qui prétendaient remonter aux héros et aux dieux. Les *fragments* de Phérécyde ont été recueillis par Sturtz, *Pherecydis fragmenta*; Leipzig, 1824, et d'une manière plus complète par M. C. Müller, *Fragmenta historicorum græcor.* (édit. Didot), p. XXXIV et p. 70. Y.

Vossius, *De historicis græcis*, p. 24, édit. Westermann. — Fred.-Aug. Wolf, dans les *Litterarische Analekten*; Berlin, 1817.

PHIDIAS, célèbre statuaire grec qui vivait dans le cinquième siècle av. J.-C. Sous les pieds du Jupiter d'Olympie était gravée l'inscription suivante : « Je suis l'œuvre de Phidias, fils de Charmidès, Athénien. » La date de sa naissance est incertaine; ce n'est que par conjecture qu'on la place vers le début des guerres médiques. En admettant l'an 496 avant J.-C., nous voyons qu'il a cinquante ans à peine lorsque Périclès lui confie la direction de ses entreprises et de ses artistes. Aussi, quand il se représente sur le bouclier de Minerve, indique-t-il à la fois les premières atteintes de la vieillesse et la vigueur de l'âge mûr. Sa tête est chauve, mais ses deux mains soulèvent une lourde pierre et il combat vaillamment contre les Amazones. A soixante ans, il va créer à Olympie son dernier chef-d'œuvre; à soixante-cinq, il revient mourir à Athènes; encore ses jours sont-ils abrégés par le poison.

On s'est demandé si la sculpture n'était pas un art héréditaire dans la famille de Phidias, s'il ne fut pas l'élève de Charmidès, de même que Socrate le fut de son père Sophronisque. Bien que les exemples de cette hérédité de profession soient fréquents dans les écoles de la Grèce, rien ne prouve qu'elle ait existé dans la famille de Phidias. Au contraire, nous le voyons suivre les leçons de maîtres étrangers et se vouer à la sculpture par préférence et non par tradition, car il commença par étudier la peinture. Ses deux frères, Panænos et Plistœnète, furent peintres également, de sorte qu'il serait naturel de se demander pourquoi le père de Phidias n'aurait pas été peintre plutôt que sculpteur. Cependant Phidias ne quitta pas si vite la peinture qu'il ne s'y fût distingué. Aradus, une île phénicienne, se vantait de posséder un de ses tableaux. Le portrait de Périclès paraît plus authentique. Pour rendre immortels les traits de

celui qu'on surnommait *le Jupiter Olympien d'Athènes*, Phidias se souvint des essais de sa jeunesse et redevint peintre; mais afin que cette distinction fût plus glorieuse encore, il ne voulut le redevenir que pour son ami. Les expressions de Pline ont paru à quelques critiques présenter un tout autre sens, et l'on a dit que c'était le temple de Jupiter Olympien que Phidias avait décoré de peintures. Mais ce temple, commencé par Pisistrate, resta inachevé pendant de longs siècles, et les Pisistratides l'avaient à peine conduit à une faible hauteur, de sorte qu'on ne pouvait en admirer que le plan. Au second siècle avant notre ère, Antiochus Épiphane, roi de Syrie, entreprit de continuer cette œuvre gigantesque : Cossectius, son architecte, construisit alors la *cella* et le double péristyle qui l'entourait. Par conséquent la cella, c'est-à-dire le temple lui-même, n'existait pas au temps de Phidias. Comment donc l'eût-il ornée de peintures? L'éducation de Phidias fut complète, et d'un savant aussi bien que d'un artiste. Il étudia l'optique, comme pour mieux charmer les sens après en avoir pénétré les plus secrètes opérations; la géométrie, cette base du dessin et de l'architecture. Il possédait, en outre, des notions très-étendues sur l'art de construire, au moins sur la partie théorique. Comment, sans cela, eût-il pu surveiller les travaux d'architectes tels qu'Ictinus et Callicrate? Dans son ardeur à poursuivre la science, Phidias ne se contenta point des ressources que lui offrait Athènes. Il avait travaillé dans l'atelier d'un certain Hippias, qui nous serait inconnu s'il n'avait été son maître. Soit que ce sculpteur méritât l'oubli dans lequel il est tombé, soit que les crises politiques eussent suspendu le progrès de l'art en Attique, Phidias alla demander des leçons à une école étrangère.

A cette époque vivait dans Argos Agéladas, dont la réputation s'étendait partout le monde grec. Les villes les plus éloignées, même celles de l'Italie, lui commandaient des statues. Quel que fût son talent, son premier titre de gloire aux yeux de la postérité est d'avoir formé les trois plus grands sculpteurs du siècle, Phidias, Myron et Polyclète. Myron était aussi un Athénien. Il arrivait alors ce qui arrive dans tous les temps, c'est qu'une école ou seulement un maître célèbre attire de fort loin des admirateurs et des élèves. Pourquoi donc Ottfried Müller s'est il étonné de voir Phidias et Myron, qui n'étaient alors que des jeunes gens, passer quelques années à Argos, dans l'atelier d'Agéladas? Pourquoi veut-il plutôt que leur maître ait quitté sa patrie, ses travaux, ses autres élèves, pour s'établir à Athènes? Parce qu'on montrait en Attique une statue d'Agéladas, une seule, l'*Hercule secourable*, était-il nécessaire que l'artiste fût venu la sculpter sur les lieux? Que serait la biographie d'un artiste, si on le faisait voyager autant que ses œuvres? Au contraire, on n'a jamais assez remarqué un fait qui paraît confirmer le séjour de Phidias à Argos. Le premier ouvrage qui le signala à l'attention de ses contemporains fut une *Minerve* pour les habitants de Pellène. Il l'avait faite avant la *Minerve* de Platées, avant celle que les Athéniens consacrèrent en souvenir de Marathon. C'étaient ses plus anciennes créations. Pellène est une ville d'Achaïe, la plus rapprochée de l'Argolide. Sans industrie et sans arts, les villes de la confédération achéenne étaient obligées de demander aux sculpteurs étrangers les statues de leurs dieux. Les plus voisines d'Argos s'adressaient à l'école d'Argos : c'est ce que faisaient Ægium et Pellène. Lorsque cette dernière voulut consacrer à Minerve une statue d'or et d'ivoire, travail délicat et somptueux, elle appela Phidias, soit que sa réputation commençât à s'étendre, soit qu'Agéladas l'eût recommandé comme son élève le plus distingué. Mais comment les Pelléniens eussent-ils été chercher à Athènes un artiste à ses débuts, lorsqu'ils avaient à Argos une école si célèbre? La statuaire chryséléphantine ne produisait guère dans ce temps-là que des figures colossales. Afin d'assurer à sa statue une éternelle fraîcheur, Phidias prit une précaution qu'il ne renouvela que pour ses plus beaux colosses, la *Minerve* du Parthénon et le *Jupiter* d'Olympie. L'ivoire se fend par la sécheresse, et ce danger était particulièrement à craindre pour une ville située sur une hauteur et exposée à l'air vif des montagnes de l'Arcadie. C'est pourquoi Phidias fit creuser sous le piédestal de la statue un souterrain qui entretenait une humidité salutaire. Tant de soins dénotent une œuvre considérable, dénotent surtout la présence de l'artiste.

Sous l'administration de Cimon, quand les dépouilles de l'Asie eurent fourni des richesses qui n'avaient pu être recueillies sur le champ de bataille de Marathon, ainsi qu'Ottfried Müller l'a très-bien démontré dans sa vie de Phidias, les grands travaux commencèrent. Phidias fut chargé d'exécuter une statue de Minerve, en bronze, colossale, qui devait être située sur le plateau même de l'Acropole, dominant la ville, la plaine, tout le golfe d'Athènes. On distinguait au loin la pointe de sa lance et l'aigrette de son casque, en naviguant vers le cap Sunium. Les monnaies du Musée britannique et du cabinet des médailles à Paris sur lesquelles l'Acropole est représentée nous offrent un dessin exact, quoique bien incomplet, de l'œuvre de Phidias. Vêtue de la longue tunique et du péplus, la déesse élève son bras droit, qui s'appuie sur la lance; son bras gauche étend en avant le bouclier. Tournée vers les Propylées, elle semble défendre l'entrée de son sanctuaire. Le bouclier que présentait la déesse était orné de sculptures : on y voyait le combat des Lapithes et des Centaures; mais Phidias n'en était pas l'auteur. Il avait confié à un toreuticien, nommé Mys, ce morceau qu'on pouvait facilement détacher de l'ensemble. On peut calculer les dimensions que Phidias



donna à sa statue. Sur les médailles de Paris et de Londres, de fabrique et de module différents, elle est d'un tiers plus haute que le Parthénon. Le temple avait environ cinquante-cinq pieds : la statue en avait donc soixante-quinze. Il faut déduire de ce chiffre la hauteur du piédestal qui la supportait. Peu après, les Athéniens voulurent que Platées élevât aussi un trophée en souvenir de Marathon, et ils lui envoyèrent Phidias. La *Minerve* de Platées était également un colosse, mais en bois doré, tandis que les pieds et les mains étaient en marbre pentelique. Ensuite, Phidias fut chargé d'immortaliser dans une nouvelle forme le souvenir de Marathon. Il fit treize statues qui furent envoyées à Delphes : Minerve et Apollon, les héros éponymes, Thésée, Codrus, les protecteurs ou les sauveurs de l'Attique, furent les sujets désignés. Seul des généraux de Marathon, Miltiade figurait dans la troupe des dieux et des demi-dieux. A cette exception glorieuse, qui ne reconnait l'influence de son fils Cimon? Périclès ne put continuer tout d'abord des traditions coûteuses et des entreprises qui demandent les loisirs de la paix. L'or de l'Asie était tari, lui-même était pauvre, et le trésor des alliés, à peine enlevé à Delos, ne pouvait s'ouvrir encore aux prodigalités des Athéniens. En outre, la puissance de Périclès rencontra longtemps une opposition redoutable. Le parti aristocratique, et à sa tête Thucydide, fils de Mélésias, attaquèrent avec acharnement le représentant du parti démocratique. Ils poussèrent Périclès à cette extrémité, de s'exposer à l'ostracisme, afin que Thucydide y succombât. Au dehors, des guerres continuelles attirent, pendant le même espace de temps, les ressources de l'État et l'attention de son chef. Enfin la paix fut conclue pour trente ans entre les différents États de la Grèce. Alors seulement Périclès put consacrer à la prospérité intérieure et à l'éclat des arts ses soins, les revenus publics et surtout le trésor des alliés. On sait, en effet, qu'il ne commença pas avant cette époque les grands travaux dont Phidias eut non-seulement la plus belle part, mais la direction.

Seize années s'étaient écoulées depuis l'exil de Cimon. Pendant cet intervalle, Phidias produisit la plupart des œuvres détachées dont l'antiquité nous a conservé la liste et qu'on ne saurait placer ni au commencement ni à la fin de sa carrière : nous en connaissons trop bien l'emploi. C'est dans cette période, la moins connue de sa vie, que Phidias atteignit la plénitude de son talent et fit éclater aux yeux de ses contemporains sa puissante originalité. Alors se produisit au sein de l'école attique une révolution qui en fit la première école du monde : les vieux maîtres, étonnés mais impuissants à changer leur manière; les maîtres ; les jeunes, dont la main, encore souple, se pliait à une seconde éducation, s'élançant, Alcamène le premier, à la suite de Phidias; les élèves accourant de tous les points de la Grèce et remplissant son atelier. Le jour approchait où le maître aurait besoin, pour le seconder, de mains nombreuses et exercées. Il s'appliquait donc à former une génération qui sût rendre sa pensée et reproduire son style : le Parthénon nous apprend comment il y réussit.

Les travaux qui occupaient en même temps Phidias n'avaient plus l'importance des œuvres que lui commandait Cimon, mais ces nouvelles statues avaient une beauté et une perfection que les connaisseurs ne se lassaient pas d'admirer. Il est à remarquer que ce sont celles que citent de préférence les historiens et les critiques. La plus célèbre et la plus ancienne était la *Minerve lemnienne*, en bronze. Les habitants de Lemnos l'avaient consacrée dans l'Acropole. C'était, dit Pausanias, le plus admirable de tous les ouvrages de Phidias. Pline ajoute que cette Minerve était tellement belle qu'on ne la designait plus que par sa beauté, en guise de surnom. On dirait que cet artiste, dans les travaux de décoration publique, n'avait point osé s'écarter des traditions ni compromettre ses débuts. Des colosses offraient des difficultés trop sérieuses pour qu'il les accrût à plaisir. Mais quand il se sentit maître de l'opinion, quand il fut sûr de ses propres forces, il rompit avec le passé. La belle *Lemnienne* fut l'apparition de sa manière nouvelle Il y avait mis toute sa science, et, comme pour déclarer lui-même que ce serait là son chef-d'œuvre, il ne craignit pas d'y inscrire son nom, ce qu'il ne fit qu'une seule fois depuis, à Olympie. Après la belle *Lemnienne*, les critiques anciens plaçaient *l'Amazone*. Elle s'appuyait sur sa lance. Lucien trouvait sa bouche et son cou particulièrement inimitables. Cette statue, selon Pline, disputa le prix dans un concours célèbre qui eut lieu à Éphèse et où Polyclète l'emporta sur Phidias. Toutefois ce récit est accompagné de circonstances peu vraisemblables.

Il est impossible d'assigner un ordre chronologique aux autres œuvres que produisit Phidias pendant cette période de seize années : c'est à peine si nous en savons le nom et la matière. Parmi les statues que possédait Athènes, je citerai d'abord l'*Apollon Parnopius*, qui avait délivré l'Attique des sauterelles (Πάρνοπες) qui le dévoraient. La statue, en bronze, était dans l'Acropole, à l'orient du Parthénon ; elle fut transportée plus tard à Constantinople, et se trouvait dans la partie septentrionale du forum. Apollon tendait son arc, geste symbolique que l'art lui prêtait quand il combattait les monstres et conjurait les fléaux. Dans le temple de Cybèle, Phidias avait représenté la mère des dieux assise, suivant la coutume; elle tenait le cymbalum dans ses mains et des lions supportaient son trône. Il fit, en marbre de Paros, la statue de *Vénus céleste*. C'est à Athènes encore que devait se trouver la *Minerve* en bronze dont parle Pline, et qu'on appelait *Clidouchos*. Elle tenait des clefs à la

main, comme pour rappeler qu'elle était seule maîtresse de sa ville bien aimée. Les villes étrangères n'attachaient pas moins de prix qu'Athènes à posséder les œuvres de Phidias. Les Thébains lui demandèrent un *Mercure* en marbre, qui fut placé à l'entrée du temple d'Apollon Isménien. Épidaure montrait un *Esculape* en or et en ivoire. Nous retrouvons à Rome, sans savoir à quelles villes de Grèce elles avaient été enlevées, plusieurs autres statues de Phidias. La plus belle était une *Vénus* en marbre qui ornait le portique d'Octavie. Paul Émile avait apporté une *Minerve* qu'il plaça sur le Palatin, près du lieu où s'éleva plus tard le temple de la Fortune. Catulus, à son tour, lorsqu'il bâtit le temple de la Fortune avec le butin pris sur les Cimbres, y consacra deux statues de Phidias. Comment se les était-il procurées? Quels dieux représentaient-elles? On sait seulement qu'elles étaient en bronze, que c'étaient des figures drapées. Pline indique encore une statue de grandeur colossale et nue. Plus tard, quand la Grèce eut été complétement dépouillée, Rome posséda un plus grand nombre de statues de Phidias. Il est vraisemblable que c'étaient celles que Pausanias avait vues et décrites dans les différentes parties de la Grèce. Du reste, l'ignorance et le laconisme des historiens de la décadence nous laissent dans la plus grande incertitude sur ce sujet. Procope, après avoir cité un taureau d'airain qu'il croit de Phidias ou de Praxitèle, remarque qu'il y avait plusieurs statues de ces deux sculpteurs auprès du temple de la Paix. Sur l'une d'entre elles le nom de Phidias était même gravé. Était-ce la *Minerve lemnienne?* Mais il arrivait alors aux Romains ce qui nous arrive pour les grands maîtres de l'Italie. Toute belle œuvre était un Phidias, un Myron, ou un Polyclète. C'est ainsi que sur les groupes qui décorent aujourd'hui le Monte-Cavallo, on a écrit le nom de Phidias et celui de Praxitèle, sans tenir compte d'une conformité de style qui annonce la même main, sans se demander si ce style est celui de l'un ou de l'autre artiste. C'est une pure fantaisie. Enfin, sur la place publique de Constantinople, on voyait au onzième siècle après J.-C. un *Jupiter* en marbre blanc de Phidias. Le dieu était assis sur un siége sans dossier, sorte de banc que recouvrait un tapis ou un coussin. Tels sont les siéges qui servent aux divinités sur la frise du Parthénon : on en a trouvé de semblables à Pompéi. Il est surprenant que ni Pline ni Pausanias ne parlent de cette statue, d'autant plus digne d'être remarquée par l'antiquité qu'elle était en marbre et que Phidias a rarement travaillé le marbre. On cite de lui trente-cinq statues, dont vingt-trois en bronze, sept en or et en ivoire, trois en marbre, deux de matière inconnue. La *Minerve* de Platées avait la tête, les pieds et les mains en marbre. Il serait possible que le *Jupiter* de Constantinople, que cite le moine Cédrénus, eût appartenu au fronton oriental du Parthénon. Car au huitième siècle, quand le Parthénon fut converti en église grecque, neuf ou dix statues de ce fronton, où était représentée la naissance de Minerve et où Jupiter tenait la première place, furent enlevées parce qu'on abattit le sommet du temple, afin d'éclairer l'abside.

Phidias, pendant les féconds loisirs de ces seize années, constitua donc, avec son grand caractère, la nouvelle école attique. Il unit les qualités du génie dorien à celles du génie ionien, la simplicité sévère, la science pratique, la mâle grandeur du premier à l'idéal, au mouvement, à la délicatesse du second. Au milieu de ces travaux, dont on ne connaît qu'une partie, à la tête d'une école qui grandissait chaque jour et qui comptait déjà des maîtres, Phidias atteignit sa cinquantième année. Pour lui s'ouvrait seulement la période la plus éclatante de sa carrière : Périclès posait la première pierre du Parthénon. Mais ni un gouvernement de fait absolu, ni la suite dans les vues, ni l'argent fourni à profusion, ni une multitude d'habiles artistes, ni une paix profonde ne suffisent à expliquer ce miracle de l'art qu'on appelle le Parthénon. Le secret, c'est l'unité de direction, c'est la grande et active pensée d'un seul homme qui conduit l'œuvre entière. « L'amitié de Périclès », dit Plutarque, « avait mis Phidias à la tête des travaux; tout reposait sur lui, il dirigeait tous les artistes, et cependant, il en avait de bien grands sous ses ordres ». C'étaient, en effet, Callicrate et Ictinus, les architectes du Parthénon; Corœbus, Métagène, architectes du temple d'Eleusis; Mnésiclès, qui construisit les Propylées; les sculpteurs Alcamène, Agoracrite, Crésilas, Critias, Nésiotès, Colotès, le Thrace Pæonius, dont les uns étaient les élèves, les autres les rivaux de Phidias; c'était le peintre Panænus, frère de Phidias, et tant d'autres dont l'histoire ne nous a point conservé les noms.

Cependant quelque large part que l'on veuille faire à Phidias dans les œuvres de ce beau siècle, il faut reconnaître que la postérité se montre souverainement injuste envers quelques-uns de ceux qui les ont créées de concert avec lui. Aujourd'hui, connaître Ictinus et Alcamène, c'est déjà de la science. Pour Callicrate, Pæonius, Nésiotès, Colotès, leurs noms sont sans écho. Et pourtant ces statues que vous admirez au Musée britannique sont peut-être l'œuvre de Pæonius et d'Alcamène, de même qu'ils décoraient les frontons d'Olympie, tandis que Phidias sculptait dans l'ivoire le Jupiter d'Homère. La plupart des morceaux de la frise si célèbre des Panathénées devraient porter la signature de Critias, d'Agoracrite et de leurs collaborateurs. Mais Phidias est dans nos souvenirs comme Hercule, le héros de travaux impossibles, la personnification d'une génération entière, un nom qui résume tout et absorbe la gloire de tous. Le sujet du fronton antérieur du Parthénon

est la naissance de Minerve, celui du fronton opposé c'est la querelle de Neptune et de Minerve se disputant l'Attique. Dans le deuxième chapitre du tome II de l'*Acropole d'Athènes*, j'ai exposé les raisons qui feraient croire que le fronton occidental serait l'œuvre d'Alcamène, tandis que le fronton oriental pourrait plus particulièrement être attribué à Phidias et aux disciples les plus habiles qui s'inspiraient sans restriction de ses conseils. On voit au Musée britannique une partie des figures en ronde bosse, de proportion colossale, qui remplissaient l'un et l'autre fronton. Il est à peine nécessaire de mentionner la frise tant admirée et si populaire des Panathénées. Si Phidias en a tracé l'esquisse et disposé l'ensemble, il est bien évident qu'il n'y a pas mis la main et que tout a été exécuté par les artistes auxquels il avait enseigné les principes du bas-relief idéal, qui rivalisait avec la peinture. Quant aux métopes, au nombre de quatre-vingt-douze, qui etaient placées entre chaque triglyphe, elles représentaient des sujets très-divers : sur la façade orientale, Thésée, Hercule, Persée, Bellérophon et les héros que Minerve conduisait dans leurs entreprises; sur la façade du nord, Érechthée, Pandros et ses sœurs, les vieilles traditions attiques, les Thesmophories, et tout ce qui se rattachait aux origines religieuses; sur la façade occidentale, très-mutilée, les Perses aux prises avec les Athéniens; enfin sur le long côté qui regarde le sud et la vallée de l'Ilissus, étaient figurés les combats des Centaures et des Lapithes, ou plutôt des Athéniens, car l'elite de la jeunesse athénienne, avec Thesée, avait assisté aux noces de Pirithoüs et l'avait secouru contre les Centaures ravisseurs. Seule, cette dernière série de métopes a fourni des échantillons assez bien conservés pour mériter l'attention de lord Elgin, qui les a enlevées, et pour nous permettre de juger de leur style. Le sentiment de l'idéal n'y est point aussi vif que dans la frise des Panathénées et dans les frontons; on voit percer une dureté qui touche à l'archaïsme. Je croirais donc que les vieux maîtres de l'école attique, que Phidias a employés, parce que le Parthénon ne pouvait occuper assez de mains, sont les auteurs de ces métopes : ils s'étaient déjà préparés à des travaux de ce genre, en decorant de reliefs en demi-bosse le temple de Thesee. Tous les efforts personnels de Phidias, pendant la construction du temple de Minerve, s'appliquèrent à une œuvre qui avait pour lui une bien autre importance. C'était le colosse de la déesse, en or et en ivoire, dont nous donnerons une description détaillée. La statue avait vingt-six coudées de hauteur (environ trente-sept pieds). Si l'on donne seulement huit pieds à la base, qui était elle-même ornée de sculptures, elle porte la hauteur totale à quarante-cinq pieds. On comprend, par ce seul chiffre, quelle dépense ce fut de couvrir d'or et d'ivoire une pareille surface. Phidias avait proposé au peuple de faire les nus en marbre pentélique, en disant que ce serait meilleur marché, mais les Athéniens le firent taire, pensant que rien n'était trop cher pour honorer leur divinité protectrice. Par le conseil de Périclès, Phidias disposa l'or de manière qu'on pût l'enlever facilement et le peser. Cette précaution le sauva dans son premier procès, lorsqu'il fut accusé de vol.

Minerve était représentée debout, avec une tunique qui lui tombait jusqu'aux pieds. Sa poitrine était couverte par l'égide; au milieu de l'égide était la tête de Méduse, en ivoire. Une de ses mains, étendue, portait une Victoire haute de six pieds, en ivoire également, avec une draperie et des ailes d'or. L'autre main tenait la lance, auprès de laquelle on voyait le serpent, forme symbolique d'Érechthée. Le bouclier reposait aux pieds de la déesse; son casque était surmonté d'un sphinx, et orné, de chaque côté, d'un griffon. Il n'est pas besoin de dire que le visage, les pieds, les mains, étaient en ivoire. Pour la prunelle des yeux, Phidias avait choisi deux pierres précieuses, dont la couleur approchait autant que possible de l'ivoire; harmonieuse alliance qui rendait la transparence et le rayon lumineux du regard humain.

Le bouclier était dans une position verticale; aussi fut-il orné de reliefs des deux côtés. Sur la face concave, Phidias représenta la guerre des dieux et des géants, où Minerve joue un si grand rôle; sur la face convexe, la guerre des Amazones. C'était une bordure, et comme une frise qui courait sur le bouclier. « Phidias, dit Plutarque, s'était représenté sous les traits d'un vieillard chauve, qui soulève une pierre des deux mains; il y ajouta un portrait admirable de Périclès, combattant contre une Amazone. Dans la main qui pousse la lance et passe devant le visage, il y a une intention pleine de finesse : elle veut masquer la ressemblance, qui éclate cependant de chaque côté. » Ces deux portraits furent une des causes qui firent plus tard accuser Phidias d'impiété. Comme il pressentait l'envie qu'exciterait l'immortalité qu'il se décernait à lui-même, Phidias avait placé si habilement son portrait, sur l'écrou des armatures qui soutenaient le colosse, qu'on ne pouvait l'enlever sans que l'ensemble de la masse ne se désunît.

Outre le bouclier, les semelles de la déesse avaient été ornées de sculptures. La chaussure était tyrrhénienne, c'est-à-dire très-épaisse et dans des proportions colossales : la semelle avait au moins quinze ou seize pouces d'épaisseur. Pour décorer une pareille surface, qui se trouvait près de l'œil du spectateur, l'artiste avait représenté le combat des Lapithes et des Centaures. Enfin le piédestal qui supportait la statue était chargé de reliefs représentant la naissance de Pandore et celle de vingt divinités différentes.

La statue de Minerve fut placée dans le Par-

thénon sous l'archontat de Théodore, la 3e année de la 85e olympiade. Il est vraisemblable que ce fut peu de temps après que Phidias se rendit en Élide, afin d'y construire la statue, plus belle encore et plus colossale, de Jupiter Olympien. Le dieu était assis sur un trône, comme ce Jupiter de Mégare, en argile et en plâtre doré, que Phidias avait commencé et que Théocosme continua. Ce trône avait des traverses décorées de sculptures, et le dossier était surmonté par les statues des Grâces et des Heures. Quant aux bras, ils étaient formés par des sphinx couchés, et tenant entre leurs pattes de jeunes Thébains. Outre les incrustations d'or, d'ivoire, d'ébène, de pierres précieuses, outre les bas-reliefs, il y avait des peintures de Panænus, frère de Phidias. Le marche-pied était supporté par des lions d'or, et l'artiste y avait figuré le combat de Thésée et des Athéniens contre les Amazones. Sur le soubassement étaient le soleil sur son char, Jupiter et Junon, Mercure et Vesta, l'Amour recevant Vénus qui sort des ondes, Neptune et Amphitrite, Apollon et Diane, la Lune à cheval, hâtant sa monture. Enfin, on trouvera dans Pausanias le détail des peintures de Panænus, sur les barrières en forme de murs qui empêchaient les visiteurs de toucher au trône.

La statue du dieu était assise, elle avait sur la tête une couronne d'olivier, car l'olivier formait les couronnes des vainqueurs aux jeux olympiques. Dans sa main droite, Jupiter tenait une Victoire d'or et d'ivoire, portant une bandelette et couronnée; dans sa main gauche un sceptre, formé de tous les métaux les plus divers et surmonté d'un aigle. Le torse était nu et en ivoire; le manteau couvrait la partie inférieure du corps : il était en or, mais Pœonias y avait peint à l'encaustique des figures d'animaux et de plantes, principalement des lis. Le colosse avait environ cinquante-deux pieds de hauteur; aussi Strabon disait-il que si le dieu se levait il emporterait la couverture du temple. On demandait à Phidias où il avait puisé l'idée de son Jupiter; il répondit en citant ces vers d'Homère :

« Le fils de Saturne approuva en abaissant ses sourcils; sa chevelure, pleine d'ambroisie, s'agita sur sa tête immortelle, et le vaste Olympe trembla. »

On assure que l'artiste pria Jupiter de vouloir bien lui faire connaître par un signe s'il était content de son ouvrage. Aussitôt la foudre gronda et vint frapper le pavé du temple devant la statue. Les Éléens, du reste, le traitèrent avec de grands honneurs. Ils lui permirent d'inscrire son nom et le nom de son père Charmidès sur le piédestal. Ses neveux et ses descendants furent retenus à Olympie, afin de veiller à l'entretien du colosse, et de génération en génération ils virent croître leurs biens et leurs priviléges. En outre, pendant son séjour en Élide, Phidias fit deux statues pour la ville d'Élis, une Minerve en or et en ivoire, qui portait un coq sur son casque (probablement une Minerve Eryané) et une Vénus céleste, également en or et en ivoire. Un de ses pieds reposait sur une statue.

Enfin, pendant ce temps, Ictinus bâtissait dans les montagnes voisines de l'Arcadie, le temple d'Apollon Epikourios à Bassæ. Des élèves de Phidias sculptaient la frise qui a été retrouvée au commencement de ce siècle et qui orne aujourd'hui le Musée britannique. D'Olympie, Phidias put visiter plusieurs fois Bassæ et surveiller par conséquent les travaux.

Après une carrière si glorieusement remplie, le fils de Charmidès voulut revoir une dernière fois sa patrie avant de mourir. Il avait près de soixante-cinq ans. Il trouva Athènes dans cette crise fatale qui devait la conduire à la guerre du Péloponèse et à sa ruine. Périclès devenait impuissant à contenir les esprits. Ses ennemis gagnaient du terrain, et, s'ils n'osaient l'attaquer lui-même, ils attaquaient tous ceux qui l'aimaient. Anaxagore, son précepteur, avait dû s'exiler. Aspasie avait été accusée d'impiété, et n'avait échappé à la condamnation que grâce aux larmes de Périclès. Phidias, à peine arrivé, fut saisi à son tour. D'abord on l'accusa d'avoir détourné une partie de l'or qui lui avait été confié pour faire les draperies de Minerve. Comme il était aisé d'enlever ces draperies, il suffit de les peser pour prouver son innocence. L'accusateur était Ménon, un des élèves et peut-être même l'esclave affranchi de Phidias. Absous, il fut aussitôt repris. Cette fois Ménon l'accusa d'impiété, parce qu'il avait osé graver sur le bouclier de la déesse sa propre image et le portrait de Périclès. Il était difficile de prévoir l'issue de cette accusation; mais le peuple n'eut point à prononcer. Phidias mourut dans sa prison, et l'on prétendit qu'il avait été empoisonné. Sa mort souleva l'indignation des honnêtes gens, et il fallut charger les prytanes de veiller sur Ménon, le dénonciateur, qui eût été lapidé par les amis de Phidias. Périclès ressentit une telle douleur, qu'Aristophane a pu prétendre qu'il avait jeté, pour cette raison, le peuple athénien dans les embarras de la guerre, et le sang qui coula pendant vingt-sept ans fut regardé, à tort ou à raison, comme l'expiation de la mort de Phidias, ou comme de sanglantes funérailles. En effet, Phidias est la plus grande figure du siècle, avec Périclès, et il représente le génie de l'art antique dans toute sa hauteur et dans toute sa pureté. BEULÉ.

Smith, *Gr. et R. Biogr.* — Ersch et Gruber, *Encycl.*

PHILALTHÆUS. *Voy.* MAGGI.

PHILAMMON. *Voy.* TERPANDRE.

PHILANDRIER (*Guillaume*), en latin *Philander*, érudit français, né en 1505, à Châtillon-sur-Seine, mort le 18 février 1565, à Toulouse. Il eut pour précepteur Jean Perrelle, et en 1533 il entra comme lecteur au service de Georges

d'Armagnac, évêque de Rhodez. Après avoir travaillé a un commentaire sur Quintilien, dont la dernière partie est aujourd'hui perdue, il s'appliqua à l'architecture et prit Vitruve pour modèle. Non-seulement il connut la théorie de cet art, il passa même jusqu'à la pratique, construisit plusieurs instruments, et eut la direction de l'édifice de la cathédrale de Rhodez. Georges d'Armagnac ayant reçu l'ambassade de Venise, son ami l'accompagna et profita de ce voyage pour étudier l'architecture sous Sébastien Serlio. De retour à Rhodez (1544), il s'occupa de nouveau des embellissements de la ville. En 1554 il entra dans les ordres, et fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale, dont il devint en 1581 archidiacre; mais il refusa de suivre à Toulouse son protecteur lorsqu'il prit possession de l'archevêché. Ce dernier lui fit ériger un mausolée. On a de Philandrier : *In Institutiones Quintiliani specimen annotationum*; Lyon, 1535, in-8°; — *Annotationes in Vitruvium*; Rome, 1544, in-fol., dédié à François Ier. Ce travail remarquable, réimpr. par l'auteur en 1552 avec des additions, a été traduit en français par Jean Martin (1572, in-4°); la meilleure édition est celle qu'ont donnée en 1649 les Elseviers. Philandrier a aussi laissé quelques ouvrages inédits.

Ph. de La Mare, *De vita et scriptis G. Philandri*; Dijon, 1667, in-4°. — Baillet, *Jugem. des Savants*. — Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*, II.

PHILARAS (*Léonard*), littérateur grec moderne, né à Athènes, vers la fin du seizième siècle, mort à Paris, en 1673. Il reçut sa première éducation dans sa patrie, et alla achever ses études à Rome. On sait très-peu de choses sur sa vie. Son éloge latin, inséré dans un manuscrit de Jean Cottunio, nous apprend qu'il fut attaché à Charles de Gonzague, duc de Nevers, qui l'employa dans plusieurs négociations auprès des papes Grégoire XV et Urbain VIII, qu'il résida à Venise et à Paris comme chargé d'affaires du duc de Parme, qu'il fut distingué par Louis XIII, Gaston d'Orléans et le cardinal de Richelieu. Dans un voyage à Londres, il fit la connaissance de Milton qui lui écrivit en 1652 deux lettres intéressantes. Il mourut à Paris avant d'avoir pu prendre possession de la place de bibliothécaire de Saint-Marc qui venait de lui être donnée à Venise. Son nom de Philaras a été défiguré par les contemporains en celui de *Villeré*, *Villaré*, *Villeret*. On a de lui une traduction en grec moderne et en latin du traité de la *Doctrine chrétienne* de Bellarmin; Paris, 1633, in-8°, dédiée à Richelieu; — une ode grecque *Sur l'Immaculée conception de la Mère de Dieu*, couronnée par l'Académie des palinods de Rouen et imprimée à Paris, 1644, in-4°. On conserve à la Bibliothèque impériale un manuscrit de la main de Philaras contenant ce qu'on a appelé jusqu'à la publication des *Analecta* de Brunck, l'*Anthologie inédite*, c'est-à-dire les épigrammes grecques non comprises dans l'*Anthologie* de Planude. Z.

Chardon de la Rochette, *Mélanges de critique et de philologie*, t. II.

PHILARÈTE, général grec, né en Arménie, mort en 1086. Il entra dans la milice grecque, et parvint aux grades les plus élevés. Après la défaite de l'empereur Diogène par les Turks seldjoukides en 1071, il profita des embarras de l'empire grec pour se créer une souveraineté indépendante dans les provinces orientales. La ville de Mchar ou Marasch dans le Taurus devint sa place d'armes. Avec une troupe d'aventuriers presque tous arméniens, il conquit ou dévasta la Cilicie, la Cappadoce, le nord de la Syrie et de la Mésopotamie. Il prit ensuite possession d'Antioche, et, ayant fait hommage de sa conquête à l'empereur Nicéphore Botoniate, il en obtint le titre de duc d'Antioche. Peu après, il s'empara d'Édesse qu'il donna à son fils Varson. Ce jeune prince ne tarda pas à se révolter contre son père et le força à s'enfuir à Marasch. Philarète alla dans le Khorassan implorer les secours du sultan Malek-Schah; il n'en obtint rien et revint mourir dans sa place forte de Marasch. Chef d'aventuriers arméniens grecs et turks, Philarète fut tour à tour, suivant son intérêt, musulman et chrétien. Z.

Zonaras, vol II. — Tchamchian, *Histoire d'Arménie*, II. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. LXXX, c. LI, éd. de Saint Martin et Brosset.

PHILARÈTE (*Théodore* ROMANOF), troisième patriarche de Russie, mort à Moscou le 1er octobre 1633, était proche parent par sa mère du dernier tzar du sang de Rurik. Cette parenté lui valut, en 1599, d'être fait moine par Boris Godounof. Élevé, en 1605, au siége épiscopal de Rostof par Dmitri, il fut en 1610 envoyé en ambassade en Pologne, où il fut retenu, contre tout droit des gens, prisonnier durant neuf ans. Revenu à Moscou en 1619, il y trouva tzar son fils, qui le nomma, le 24 juin de cette année, patriarche, et partagea avec lui sa souveraineté, de sorte que tous les oukases étaient rendus en leur nom et qu'ils avaient chacun dans toutes les solennités un trône aussi haut l'un que l'autre. Cette immixtion du patriarche dans les affaires politiques a été funeste à la Russie. Michel Romanof n'avait été appelé au trône qu'à la condition expresse de régner avec le concours de la chambre des boyards et des états généraux, qui, de 1613 à 1619, avaient acquis à l'importance d'une assemblée législative (1). Philarète exila les boyards les plus distingués et réduisit les états généraux à n'avoir plus qu'une voix consultative. Dans les affaires spirituelles, il apporta le même esprit rétrograde : sans se soucier de l'avis des patriarches orientaux, il établit, en 1620, que tout membre d'une confession chré-

(1) Ce point est parfaitement éclairci dans la *Description de l'empire russien*, par le baron Strahlenberg. *Voyez* aussi l'article *Michel* ROMANOF.

tienne qui embrasserait la religion russe devrait être rebaptisé, précaution qui est encore en vigueur. Ses épîtres pastorales ont été recueillies dans l'*Ancienne Bibliothèque russe*, t. XVI.

A. G.

Chronique de Nikon. — *Hist. du patriarche Philarète* (en russe); Moscou, 1802, in-8°. — Tatichtchef et Soloviet, *Histoire de Russie.* — Eugène, *Dict. hist.* — Philarète, arch. de Kharkof, *Hist. de l'Église russe.* — P. Dolgoroukow, *La Vérité sur la Russie*, ch. VI.

*PHILARÈTE (*Basile* DROSDOF), métropolite de Moscou, né à Kolomna, près de Moscou, en 1782, embrassa très-jeune l'état ecclésiastique. En 1808, il entra dans l'ordre de Saint-Basile. Recteur de l'Académie de Saint-Pétersbourg en 1812, il attira l'attention de l'empereur Alexandre qui le nomma en 1817 évêque de Revel. Archevêque de Tver (1819) et d'Iaroslaf (1820), il occupe depuis 1820 le siége de Moscou. Il était tellement estimé d'Alexandre Ier que, seul avec le prince A. Galitzin, il eut connaissance du testament de ce tzar; mais il ne plut pas autant, à cause de l'indépendance de son esprit, à l'empereur Nicolas, qui, mécontent un jour de ses votes au synode, lui fit dire que sa présence était indispensable dans son diocèse, et le priva ainsi de son droit de siéger dans ce tribunal, qui remplaçait le patriarcat depuis le commencement du siècle dernier. Malgré son grand âge, le savant prélat passe pour avoir rédigé le manifeste qui, le 19 mars 1861, rendit la liberté à 23 millions de serfs. Il est le premier qui ait introduit dans la littérature sacrée russe l'analyse de l'Écriture sainte. Son premier ouvrage fut une *Dissertation sur la cause morale des incroyables succès des Russes en* 1812. Il a successivement publié des *Commentaires sur la Genèse*, une *Étude sur l'histoire biblique*, un *Catéchisme raisonné*, trad. en plusieurs langues, un *Dialogue sur la foi orthodoxe de l'Eglise gréco-russe*, et un grand nombre de *Sermons* et *Discours*, dont il existe déjà trois éditions et dont quelques-uns ont été traduits en français par M. Stourdza (Paris et Genève, 1849). A. G.

Galakhof, *Chrestomathie.* — N. Gerebtzof, *Essai sur la civilisation en Russie.*

PHILARGYRIUS *Junius* ou PHILARGYRUS ou *Junilius* FLAGRIUS, ancien commentateur de Virgile, d'une époque incertaine. Son commentaire, qui ne comprend que les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, nous est arrivé en très-mauvais état, et n'égale pas celui de Servius. Son principal mérite est d'offrir beaucoup de citations d'auteurs anciens aujourd'hui perdus. Les *Scholies* de Philargyrius furent publiées pour la première fois par Fulvius Ursinus, dans ses remarques sur Varron, Caton et Columelle; Rome, 1587, in-8°; elles ont été souvent réimprimées depuis, et on les trouve dans les éditions de Virgile, de Masvicius et Burmann. Y.

Fabricius, *Bibliot latina*, I, 12. — Burmann. *Pref.* de son édition de Virgile. — Heyne, *De antiquis Virgilii interpretibus*, dans son édition de Virgile. — Suringar, *Historia critica scholiast. latin* — Bähr, *Geschichte der Röm. Literat.*

PHILÉ ou PHILÈS (*Manuel*), Μανουὴλ ὁ Φιλῆς, poëte byzantin, né à Éphèse, vers 1275, mort vers 1340. On ne connaît de sa vie que quelques particularités peu importantes extraites de ses ouvrages. Il vint dans sa jeunesse à Constantinople et suivit les leçons de Georges Pachymère. Il passa sa vie à solliciter des emplois qu'il n'obtint pas, et à composer de mauvais vers qui lui furent très-mal payés. Andronic l'ancien, irrité de quelques passages de sa *Chronographie*, le fit mettre en prison. Philé en sortit au prix d'une supplique dans laquelle il assure qu'il n'a jamais eu l'intention d'offenser l'empereur. C'est à peine si on peut donner le nom de poëte à un compilateur qui n'a fait que mettre dans une sorte de prose mesurée appelée *vers politiques* (στίχοι ἰαμβικοί) des notions historiques et scientifiques empruntées à d'autres auteurs. On a de lui un poëme Περὶ ζώων ἰδιότητος, *Sur la nature des animaux*, principalement extrait d'Élien et dédié à l'empereur Michel Paléologue, publié par Arsène, archevêque de Monembasie; Venise, 1530, in-8°; par Jean Camerarius, avec une traduction latine de Grégoire Borsemann, et de nombreuses corrections qui défigurent le texte, dans son *Auctuarius*, Leipzig, 1574, in-4°; par Corneille de Paw, Utrecht, 1739, in-4°. Les *Poésies diverses* (*Carmina varia*) de Philé contenant des vers *Sur un moine lépreux*, *Sur l'empereur* (Andronic l'ancien), *Sur les plantes* (l'épi, la grappe, la rose, la grenade), *Sur Jean Cantacuzène* en forme de dialogue, des *Épigrammes*, une *Supplique à l'empereur*, des vers *Sur l'éléphant*, *Sur le ver à soie*, d'autres *Epigrammes*, l'*Eloge de l'historien Pachymère*, l'*Epitaphe* de Phærase, quelques vers *Sur le temple d'Évergète*, ont été publiées avec beaucoup de soin par Wernsdorf; Leipzig, 1768, in-8°. Wernsdorf, dans sa préface, signale des vers inédits de Manuel Philé parmi les manuscrits des bibliothèques de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne. M. Miller s'est donné la peine de recueillir ces productions, qui à défaut d'autre valeur ont un certain intérêt historique, et il les a publiées sous ce titre : *Manuelis Philæ Carmina, e codicibus Escurialensi, Florentino, Parisino, Vaticano nunc primum edita*; Paris, 1854-1855, 2 vol. in-8°. Les vers de Philé sur des sujets d'histoire naturelle ont été insérés dans les *Poetæ bucolici et didactici* de la collection Didot. L. J.

Wernsdorf, *Préface* de son édition. — D'Orville, dans les *Observationes miscellaneæ* de Burmann, vol. VI. — Fabricius, *Bibliot. græca*, vol. VIII, p. 617, etc.

PHILÉAS (Φιλέας), géographe grec, né à Athènes, vivait probablement dans le cinquième siècle avant J.-C. Il fut un des plus anciens géographes, puisque Dicéarque le cite, et puisque Avienus le place entre Hellanicus et Scylax, mais on ne peut pas déterminer avec certitude

l'époque de sa vie. Philéas composa un *Périple* qu'Étienne de Byzance et d'autres écrivains anciens citent souvent, et qui semble avoir compris la plupart des côtes connues au cinquième siècle avant J.-C. Il se divisait en deux parties, l'Asie et l'Europe. Les fragments qui nous en restent montrent qu'il y était question entre autres pays du Bosphore de Thrace, du promontoire Arganthonien dans la Propontide; d'Assos, Gargara et Antandros, d'Antheia, colonie milésienne dans la Propontide, d'Andréa, ville de Macédoine, des Thermopyles, d'Ambracia de Thesprotie et même de la côte d'Italie (1). Y.

Osann, *Ueber den Geographen Phileas und sein Zeitalter*, dans le *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft*, 1841, p. 635.

PHILELPHE (*François* FILELFO), célèbre humaniste italien, né à Tolentino, le 25 juillet 1398, mort à Florence, le 31 juin 1481. Fils d'un artisan peu aisé, il fut, à cause de ses heureuses dispositions, protégé par plusieurs personnes qui le mirent à même d'étudier les belles-lettres à Padoue. Là il mena une vie si déréglée, qu'il fut renvoyé de la ville par ordre du magistrat. En 1417 il commença à professer à Venise, et il s'en acquitta avec tant de succès qu'il y obtint le droit de cité et qu'il fut, en 1420, envoyé à Constantinople comme secrétaire de l'ambassadeur de la république. Il apprit à fond la langue grecque sous la direction du fameux Chrysoloras, dont il épousa la fille. Il acquit la faveur de l'empereur Jean Paléologue, qui, l'ayant pris à son service, le députa, en 1423, auprès de l'empereur Sigismond, qui invita Philelphe à assister aux cérémonies de son mariage à Cracovie; à cette occasion il prononça devant une assemblée de princes et de seigneurs une harangue qui fut extrêmement applaudie. Il fut envoyé plus tard auprès du pape Eugène IV et auprès des princes de l'Italie pour leur demander des secours contre les Turcs. En 1427 il revint dans son pays, et fut d'abord pendant un an professeur d'éloquence et de morale à Bologne. Les troubles qui naquirent dans cette ville l'engagèrent à accepter une chaire de belles-lettres à l'Académie de Florence, dont il alla prendre possession en 1429. Il fut reçu avec des honneurs extrêmes, comme étant le poëte latin le plus élégant et le connaisseur le plus expert de la langue grecque qu'il y eût en Occident. Confirmé par cet accueil flatteur dans la haute opinion qu'il avait de lui-même (2), il se mit à faire dans ses cours, fréquentés au commencement par plusieurs centaines d'auditeurs, un éloge tellement emphatique et si souvent répété de son mérite, qu'il se déconsidéra peu à peu auprès de la plupart des lettrés distingués, qui habitaient alors Florence. Niccoli, l'un d'eux, se mit un jour à critiquer amèrement un écrit de Philelphe que celui-ci venait de lire dans une réunion littéraire. Blessé au vif, Philelphe lança contre son contradicteur une violente satire, pleine d'allégations calomnieuses. Cela le brouilla en peu de temps complétement avec les amis de Niccoli, Traversari et Marsuppini, contre lesquels il commença une guerre d'invectives des plus odieuses; remarquant qu'il s'était ainsi aliéné la faveur des Médicis, qui l'avaient d'accord accablé de prévenances, il dirigea contre eux et leur parti les traits de sa satire. Sa fureur ne connut plus de limites, lorsqu'il eut été un jour assailli dans la rue par un spadassin, du nom de Filippo, qu'il avait repoussé d'un coup de poing sur la poitrine; persuadé que ce guet-apens lui avait été préparé par les Médicis, il alla jusqu'à demander la mort de Côme, fait prisonnier après la révolution qui en 1433 mit les aristocrates au pouvoir. Influent auprès du parti vainqueur, il poursuivit plus que jamais de ses insultes surtout Niccoli et Marsuppini, ainsi que Poggio, qui avait pris leur défense. Mais en 1434, au retour des Médicis, il fut obligé de quitter Florence, et alla professer à Sienne. Irrité du virulent libelle que Poggio lança alors contre lui, il répliqua par une suite de satires, où il continuait à diffamer les Médicis, ce qui le fit bannir formellement de Florence. Peu de temps après, Filippo fut arrêté à Sienne, et avoua qu'il avait de nouveau voulu assassiner Philelphe; mais quoiqu'il eût été mis à la torture, et que la main lui fût coupée, il ne voulut pas trahir ceux qui l'avaient payé. En 1439 Philelphe se rendit à Milan, où il fut nommé professeur par le duc Philippe-Marie, qui l'accabla d'honneurs et de présents et le fit, en 1446, son poëte de la cour; en revanche il chanta dans les termes les plus pompeux les éloges de ce cruel tyran. Introduit dans une vie de luxe et de plaisirs, il y prit un tel goût, que son but principal fut dorénavant d'acquérir force richesses pour les dissiper immédiatement. Après la mort de Philippe il flatta les chefs du parti républicain, qui lui assignèrent des domaines confisqués pour la valeur de plusieurs milliers de ducats. Lorsqu'ils furent sur le point de succomber, il les abandonna aussitôt, et alla se prosterner aux pieds du nouveau duc François de Sforze. Celui-ci, soldat rude et inculte, sentait cependant très-bien l'utilité pour lui de se faire louer en des vers élégants par l'homme qui malgré ses écarts était encore le plus renommé des lettrés d'Italie; aussi lui fit-il remettre malgré la pénurie de ses finances à plusieurs reprises de fortes sommes, pour que l'avide poëte consentît à écrire une épopée qui devait contenir le récit des hauts faits de son patron. Philelphe, malgré son extrême facilité de versification, mit beaucoup de temps à rédiger sa *Sfor-*

(1) On a trouvé dans une inscription le nom d'un sculpteur appelé Philéas, et de son fils Zeuxippe. *Voy.* Bœckh, *Corp. inscript.*, vol. I, p. 803, n° 1229; Welcker, *Kunstblatt*, 1827, p. 300; R. Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 300.

(2) Les dames du plus haut rang, lorsqu'elles le rencontraient dans la rue, se rangeaient avec déférence et lui cédaient le haut du pavé.

siade, pour tirer de son héros le plus d'argent possible. Menant un train de maison princier, portant des habits de soie du plus grand prix, faisant mettre jusqu'à six chevaux à sa voiture, il se mit à prélever sur la vanité de tous les princes italiens, grands et petits, de fortes dîmes, leur offrant, comme plus tard l'Arétin, de leur prodiguer contre espèces sonnantes les flatteries les plus nauséabondes; et il réussit en effet à se procurer par ce grossier appât des sommes considérables. Après s'être dans l'intervalle réconcilié avec les Médicis, il se rendit en 1453 à l'appel du roi Alphonse de Naples, qui le créa chevalier et le couronna du laurier poétique; à son passage à Rome, il reçut du pape Nicolas V un présent de cinq cents ducats et le titre de secrétaire apostolique. Il retourna ensuite à Milan, où il resta jusqu'à la mort de Sforze; sa réputation commençant alors à décliner, il fut obligé, pour vivre, de monter de nouveau en chaire, et il professa successivement à Rome, à Sienne, à Pavie et dans d'autres lieux; enfin il alla en 1481 enseigner le grec à Florence, où il mourut dans la pauvreté, après avoir survécu à sa gloire et prostitué un talent incontestable au plus honteux trafic. « Les abominables peintures qui abondent dans ses écrits, dit M. Ch. Nisard, sont mêlées de réflexions philosophiques de la sagesse la plus austère. A côté du libertin qui n'ignore aucun des vices les plus secrets et les plus honteux de l'espèce humaine, on voit le professeur de morale dont Philelphe ne dépouille jamais la robe. De sorte qu'on ne saurait trop admirer, ou qu'un emploi si noble fût compatible avec une science si abjecte, ou que les mœurs fussent alors si corrompues qu'un gouvernement régulier favorisât l'enseignement d'un pareil maître, en même temps qu'il encourageait et propageait ses satires..... Dans ces satires l'auteur se dit quelque part un poëte supérieur aux anciens, et se berce de l'idée que la postérité ratifiera ce jugement. Mais la postérité n'a pas eu cette complaisance et les excuses à cet égard ne lui ont pas manqué. Un grand nombre de ces satires sont d'une obscurité à peu près impénétrable; beaucoup encore sont si obscènes qu'on ne répugne pas moins à les lire qu'à les traduire. Toutes sont mal écrites (quoiqu'elles le soient d'une manière remarquable pour le temps où elles l'ont été) et si mal imprimées qu'on ne lit pas dix vers sans rencontrer une faute ou deux et souvent même davantage. Et pourtant je ne sache pas de monument plus curieux et moins exploré, non-seulement de l'histoire littéraire, mais aussi de l'histoire politique de l'Italie pendant la première moitié du quinzième siècle. Un bon commentaire qui en éclaircirait les allusions, les obscurités, serait un travail également utile aux lettres et à l'histoire. Je n'ai vu nulle part rien qui représente mieux les mœurs de l'Italie au quinzième siècle que les trois ou quatre satires où il peint les mœurs de Florence, de Gênes et de Sienne. » Quant à sa *Sforziade*, poëme latin inédit en vers hexamètres, c'est, dit Rosmini, plutôt une description historique en vers dans le genre de *la Pharsale*, qu'un vrai poëme. L'auteur imite Homère d'une façon aussi servile que judicieuse. Nonobstant ces défauts, Rosmini estime que Philelphe n'a montré nulle part autant d'élévation, d'esprit, de génie; que les négligences et les inégalités du style, les passages froids et prosaïques y sont rachetés par des traits admirables d'une imagination bouillante et noble, et qu'on trouverait difficilement rien de pareil dans aucun des poëtes ses contemporains. « Dans ses harangues il ne faut chercher, dit encore M. Nisard, ni la simplicité, ni la véritable éloquence, ni même la vérité; ce n'est la plupart du temps qu'une déclamation, si l'on peut dire luxuriante, des rodomontades et un abus d'éloges, auxquels personne, lui le premier, ne pouvait croire. » On a de Philelphe : *Annotazioni sopra le canzoni del Petrarcha;* Bologne, 1476; Venise, 1481, in-fol. Dans cet ouvrage, que Philelphe fut obligé par Visconti à entreprendre contre son gré, il se vengea de la violence qui lui était faite, non-seulement sur Pétrarque et Laure, donnant aux passages les plus chastes les interprétations les plus obscènes, mais sur les Médicis et ses autres ennemis personnels, qu'il y accabla d'injures. De plus son commentaire fourmille d'explications absurdes écrites dans un style grossier; il mérite à bon droit l'oubli dans lequel il est tombé; — *Satiræ ;* Milan, 1476, in-fol.; Venise, 1502; Paris, 1518, in-4° : recueil contenant cent satires, chacune de cent vers; Philelphe en a écrit encore quelques autres, restées inédites et conservées dans diverses bibliothèques d'Italie; — *Conviviorum libri II*; Venise, 1477; Spire, 1508; Cologne, 1537, in-4°; Paris, 1552, in 8°; — *Orationes cum quibusdam aliis operibus;* Milan, 1481; Brescia, 1488, in-4°; Venise, 1492, in-fol.; — *Epistolarum libri XVI;* Brescia, 1485, in-4°; Venise, 1488, in-fol.; ibid., 1498, in-4o; Bâle, 1500, in-4°; Venise, 1502, 1507, in-fol.; Strasbourg, 1511, in-4°; réimprimé encore plusieurs fois, la dernière fois à Hambourg, en 1681; un extrait en a été publié à Cologne, 1501, in-4°; Rome, 1705, in-12. « Les lettres de Philelphe, dit M. Nisard, sont ce qu'il a laissé de plus instructif, de plus agréable et de plus intéressant. Il y en a trop seulement et nous n'avons pas tout encore. Telle qu'elle est, cette correspondance est sa plus indiscrète et par conséquent sa plus dangereuse ennemie. Tous les vices de son caractère y apparaissent comme dans un miroir. » — *Dell' immortalità dell' anima ;* Cosenza, 1478, in-4°; — *Odæ et carmina;* Brescia, 1497, in-4°; Paris, in-8°, sans désignation d'année; — *De multarum disciplinarum ortu et incremento ;* Spire, 1508, in-4°; — *De edu-*

catione liberorum; Tubingue, 1513; traduit en français, sous le titre du *Guidon des parents;* Paris, 1513, in-8°; — *Opera oratoria;* Paris, 1515, in-4°; — *De morali disciplina;* Venise, 1552, in-4°; — *Sfortias, sive opus metricum de rebus italicis;* — *De vita Franc. Sfortiæ;* — *De jocis et seriis*, recueil de pièces des plus obscènes, divisé en dix livres, chacun de mille vers; en manuscrit à la bibliothèque Ambrosienne; — des *Odes grecques*, en manuscrit à la bibliothèque Laurentienne. *Meditationes Florentinæ;* ce remarquable écrit se trouve en manuscrit à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris; des traductions latines de divers ouvrages d'Aristote, de Xénophon, d'Hippocrate, de Plutarque, etc. E. Grégoire.

Paul Jove, *Elogia.* — Rosmini, *Vita di Filelfo.* — Meucci, *Philelphi vita* (Florence, 1741, in-8°). — Lancelot, *Vie de Philelphe* (dans les *Memoires* de l'Académie des inscriptions, t. X). — Niceron, *Mémoires*, t. VI et X. — Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums* (Berlin, 1859). — Nisard, *Les Gladiateurs de la république des lettres.*

PHILÉMON ((Φιλήμων), célèbre poëte athénien, le devancier et le rival de Ménandre, né vers 360 avant J.-C., mort dans la 3e année de la 129e olympiade, 262 avant J.-C. Natif de Soles en Cilicie, il se rendit jeune à Athènes et y reçut le droit de cité. Il donna le premier à la comédie moyenne la forme que Ménandre perfectionna et qui constitua la comédie nouvelle. Il vécut jusqu'à un âge très-avancé, sur lequel les autorités varient entre quatre-vingt-seize, quatre-vingt-dix-sept, quatre-vingt-dix-neuf et cent un ans. Sa statue en marbre est à Rome au Musée du Vatican, et on trouve dans le *Thesaurus* de Gronovius, vol. II, pl. 99, son portrait gravé d'après une pierre antique. Il paraît qu'à une certaine époque de sa vie il fut condamné à l'exil; il entreprit du moins un voyage en Orient, soit par suite de la sentence des juges athéniens, soit sur la demande du roi Ptolémée qui désirait l'avoir à Alexandrie. Dans le trajet, son vaisseau fut forcé de relâcher à Cyrène, où régnait Magas que le poëte avait ridiculisé dans une comédie. Le tyran de Cyrène trouva l'occasion bonne pour une spirituelle vengeance; il ordonna à un soldat de porter une épée nue sur le cou de l'auteur comique, mais de bien prendre garde de le blesser. Après s'être amusé de la terreur de Philémon, Magas le congédia en lui faisant présent de jouets d'enfant. Les fragments qui nous restent de Philémon sont loin de nous donner une idée complète de son talent; mais ils permettent d'apprécier la vivacité, l'élégance de son esprit et sa connaissance de la vie. Ses sujets favoris étaient des intrigues d'amour. Quoiqu'il n'égalât pas Ménandre pour l'animation du dialogue et la peinture délicate des caractères, il lui fut souvent préféré dans les concours dramatiques. Aulu-Gelle prétend qu'il dut ses succès à la cabale, et que Ménandre lui demanda plus d'une fois s'il ne rougissait pas de ses triomphes. Il est plus probable que les Athéniens, reconnaissants envers le poëte qui avait créé la comédie nouvelle, ne voulurent pas le sacrifier à son jeune et plus grand rival. Les pièces de Philémon, abondant en sentences et même en arguments philosophiques, valaient mieux à la lecture qu'à la représentation. Apulée, qui le jugeait en lecteur, le caractérise ainsi : « Vous trouvez pourtant chez lui beaucoup de sel, des raisonnements tournés avec finesse, des mystères de famille clairement expliqués, des personnages qui conviennent aux choses, des sentences qui conviennent à la vie, des plaisanteries qui ne sont pas au-dessous du brodequin comique, des scènes sérieuses qui ne vont pas jusqu'au cothurne tragique. On y trouve rarement de la corruption, et les amours n'y passent qu'à titre d'erreurs. On n'y voit pas moins figurer le marchand d'esclaves parjure, l'amoureux ardent, le serviteur rusé, la maîtresse trompeuse, l'oncle grondeur, l'ami secourable, le soldat querelleur (peut-être glorieux), des parasites gloutons, des parents avares, des courtisanes provoquantes. » Philémon avait composé quatre-vingt-dix-sept pièces; on connaît les titres de cinquante-trois; encore quelques-unes appartiennent à Philémon le jeune, fils du premier, auteur de cinquante-quatre comédies, et dont la réputation s'est perdue dans la gloire de son père. Voici d'après Meineke les titres des pièces de Philémon : Ἄγροικος (*le Paysan*); Ἀγύρτης (*le Charlatan*); Ἀδελφοί (*les Frères*); Αἰτωλός (*l'Étolien*); Ἀνακαλύπτων (*le Dévoilant*); Ἀνανεουμένη (*la Revenante*); Ἀνδροφόνος (*l'Homicide*); Ἀποκαρτερῶν (*l'Endurant*); Ἄπολις (*l'Exilé*); Ἁρπαζόμενος (*le Ravi*); Αὐλητής (*le Joueur de flûte*); Βαβυλώνιος (*le Babylonien*); Γάμος (*le Mariage*); Ἐγχειρίδιον (*le Poignard*); Ἔμπορος (*le Marchand*); Ἐξοικιζόμενος (*l'Émigrant*); Ἐπιδικαζόμενος (*le Mari forcé*); Εὔριπος (*l'Inconstant*); Ἐφεδρῖται (*les Joueurs au cheval fondu*); Ἔφηβος (*l'Ephèbe*); Ἥρωες (*les Héros*); Θηβαῖοι (*les Thébains*); Θησαυρός (*le Trésor*); Θυρωρός (*le Portier*); Ἰατρός (*le Médecin*); Καταψευδόμενος (*le Menteur*); Κοινωνοί (*les Associés*); Κόλαξ (*le Flatteur*); Κορινθία (*la Corinthienne*); Μετίων ἢ Ζώμιον (*l'Intrigant ou le Parasite*); Μοιχός (*l'Adultère*); Μυρμίδονες (*les Myrmidons*); Μυστίς (*l'Initiée*); Νεαίρα (*Néera*); Νεμόμενοι (*les Partageants*); Νόθος (*le Bâtard*); Νύξ (*la Nuit*); Παγκρατιαστής (*le Pancratiaste*); Παιδάριον (*le Petit garçon*); Παῖδες (*les Enfants*); Παλαμήδης (*Palamède*); Πανήγυρις (*la Fête*); Παρεισιών (*le Parasite*); Πιττοκοπούμενος (*le Débauché*); Πτερύγιον (*le Bout d'aile*); Πτωχή, ἢ Ῥοδία (*la Mendiante, ou la Rhodienne*); Πυῤῥός (*le Roux*); Πυρφόρος (*le Porte-feu*); Σάρδιος (*le Sarde*); Σικελικός (*le Sicilien*); Στρατιώτης (*le Soldat*); Συναποθνήσκοντες (*les Mourants ensemble*); Συνέφηβος (*le Camarade d'âge*); Ὑποβολιμαῖος (*l'Enfant supposé*);

Φάσμα (*le Fantôme*); Φιλόσοφοι (*les Philosophes*); Χήρα (*la Veuve*). De toutes ces pièces le *Marchand* et le *Trésor* nous sont seules connues par les imitations de Plaute dans son *Mercator* et son *Trinumus* (1). L. J.

Suidas, Eudocia, Hesychius, au mot Φιλήμων. — *Testimonia veterum*, dans l'édition de Meineke. — Meineke, *Menandri et Philemonis Reliquiæ; Fragm. Com. Græcor.*, vol. II, p. 52; vol. IV, p. 15; *Histor. crit. com. Græcor.*, p. 446.

PHILÉMON, grammairien grec, vivait probablement dans le septième siècle après J.-C. Il composa un *Lexique* (Λεξικὸν τεχνολογικόν), dont une partie existe dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris. Philémon nous apprend dans sa préface qu'il n'a fait qu'abréger le *Lexique* du grammairien Hyperechius. Son abrégé paraît avoir été exécuté avec peu d'intelligence; cependant il a du prix, et on le trouve souvent cité dans l'*Etymologicum magnum*. Il ne reste de cet ouvrage que le premier livre et le commencement du second; C. Burney en donna la première édition; Londres, 1812, in-8°. Une seconde et meilleure édition est due à M. Osann : *Philemonis grammatici quæ supersunt;* Berlin, 1821, in-8°. Dans une excellente dissertation l'éditeur a recueilli toutes les informations possibles sur Philémon; il a rassemblé aussi d'utiles renseignements sur divers grammairiens qui ont porté le même nom. Y.

Osann, *Dissert.* dans son édit. — *Classical Journal*, n° XII, p. 37-42. — *Museum criticum*, vol. I, p. 197-200. — Schneider, *Ueber Philemon*, dans la *Philol. Bibliot.*, vol. II, 520.

PHILÉTAS *de Cos* (Φιλητᾶς), un des plus célèbres critiques et poëtes alexandrins, vivait au commencement du troisième siècle avant J.-C. Suidas a dit par erreur qu'il florissait sous Philippe et Alexandre. S'il passa en effet sa jeunesse sous ces deux princes, il composa ses principaux ouvrages et jouit de sa réputation sous Ptolémée Lagus, qui le choisit pour précepteur de son fils Ptolémée Philadelphe. Philétas était très-faible de complexion. Les poëtes comiques font souvent allusion à son extrême maigreur, et prétendent que pour ne pas être emporté par le vent, il était forcé de mettre des semelles de plomb. Élien (*Var. hist.*, IX, 14; X, 6) a pris cette plaisanterie à la lettre, et il s'étonne naïvement qu'un homme assez frêle pour ne pouvoir pas résister au vent ait été assez fort pour porter des semelles de plomb. L'excès du travail, les longues veilles abrégèrent les jours de Philétas. Il mourut vers 290 avant J.-C. Ses compatriotes les habitants de l'île de Cos lui élevèrent une statue de bronze. Théocrite, qui reçut ses leçons ou du moins s'instruisit dans ses ouvrages, a parlé de lui avec éloge (*Idyll.*, VII, 39), et paraît l'avoir pris pour modèle.

Philétas composa particulièrement des élégies, et il semble avoir excellé dans ce genre de poésie. Les critiques alexandrins lui préféraient Callimaque, qui était plus savant ou qui déployait du moins plus d'érudition mythologique, mais Properce, qui imita assidûment les deux poëtes, donne la préférence au premier. Beaucoup des élégies de Philétas étaient consacrées à sa maîtresse Bittis ou Battis, et leur recueil formait probablement l'ouvrage que les anciens mentionnent sous le titre de Παίγνια. On cite encore de lui deux poëmes, *Demeter*, qui était une lamentation de la déesse sur l'enlèvement de sa fille, et *Hermes*, qui racontait l'aventure d'Ulysse avec Polymèle dans l'île d'Éole. On a encore attribué à Philétas, sur l'autorité d'Eustathe, un poëme intitulé Ναξιακά; mais M. Meineke a montré que c'était une erreur, et qu'il fallait lire dans Eustathe *Philleas* et non *Philétas*.

Outre ses poëmes, Philétas composa des ouvrages en prose sur la grammaire et la critique. Il fut un des commentateurs d'Homère, avec lequel il prit, soit comme critique, soit comme interprète, des libertés que Zénodote imita et qu'Aristarque réprouva. Son plus célèbre ouvrage en ce genre, qui peut-être réunissait tous ses traités particuliers, était intitulé Ἄτακτα (*Mélange*), ou Ἄτακτοι γλῶσσαι (*Gloses mêlées*), ou simplement Γλῶσσαι. Les *Mélanges* de Philétas, destinés à l'interprétation des mots obscurs surannés, et à l'explication des particularités de dialectes, obtinrent un grand succès qui s'explique par l'état de la littérature grecque, très-riche en chefs-d'œuvre poétiques, mais encore privée des ouvrages qui auraient pu en faciliter l'intelligence. Les *Fragments* de Philétas ont été recueillis par C.-P. Kayser : *Philetæ Coi fragmenta quæ reperiuntur;* Gœttingue, 1793, in-8°; par Bach : *Philetæ Coi, Hermesianactis Colophonii atque Phanoclis reliquiæ*, Halle, 1829, in-8°; dans *Analecta* de Brunck, vol. I, p. 189; II, p. 523; III, p. 234, et dans l'*Anthologia græca*, vol. I, p. 121-123; les principaux sont insérés dans le *Delectus poesis Græcorum*, de Schneidewin, vol. I, p. 142-147. L. J.

Reiske, *Notitia epigrammat.*, p. 266. — Schneider, *Anal. crit.*, p. 5. — Heinrich, *Observat. in auct. vet.*, p. 50-58. — Jacobs, *Animadv. in Anth. Græc.*, vol. I, part. I, p. 387-398; vol. III, part. III, p. 934. — Preller, dans l'*Encyklopädie* d'Ersch et Gruber. — Smith, *Diction. of greek and roman biography*. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III.

PHILIBERT Ier, dit *le Chasseur*, duc de Savoie, né le 7 août 1464, à Chambéry, mort le 22 avril 1482, à Lyon. Fils aîné d'Amédée IX, il lui succéda en 1472 sous la tutelle de sa mère, Yolande de France. La régence fut disputée à cette princesse par ses deux beaux-frères, les comtes de Romont et de Bresse, qui l'assiégèrent dans

(1) Philémon, par suite des abréviations employées par les scholiastes et les grammairiens, a été souvent confondu avec des poëtes dont le nom commence par les mêmes initiales *Philetærus, Philetas, Philippides, Philippus, Philiscus, Philistion, Philon, Philoxenus*. Le plus curieux exemple de cette confusion est un recueil de sentences comparées qui nous est parvenu sous le titre de Σύγκρισις Μενάνδρου καὶ Φιλιστίωνος (*Comparaison de Ménandre et de Philistion*); il faut lire καὶ Φιλήμονος, *et de Philémon* (voy. PHILISTION).

Montmélian ; forcée de leur abandonner son fils, elle s'enfuit en Dauphiné, et obtint bientôt de son frère Louis XI les moyens de rentrer en Savoie. On la remit en possession de la tutelle à la condition de souscrire à l'étroite alliance que les princes de sa maison avaient formée avec celle de Bourgogne. Après la défaite de Morat, Charles le Téméraire, craignant qu'elle ne se détachât de lui, la fit enlever par Olivier de La Marche et conduire au château de Rouvre. Les états de Savoie déférèrent alors à Louis XI la tutelle de son neveu, et lui livrèrent les places de Chambéry et de Montmélian. Le roi parvint à délivrer sa sœur; mais, de retour en Savoie, elle fut obligée, pour regagner le pouvoir, d'avoir recours au duc de Milan, qui envahit le Piémont et chassa le comte de Bresse. Elle mourut peu de temps après à Montcarrel (27 août 1478), après avoir publié une refonte des *Vetera statuta Sabaudiæ*. La Savoie retomba dans une anarchie plus grande que celle d'où elle venait de sortir; à la faveur des guerres civiles qui la déchirèrent, Louis XI espérait en opérer la réunion à la France. Quant au jeune duc, il ne s'occupait que de ses plaisirs; étant venu voir le roi à Lyon, il s'y épuisa à la chasse et aux tournois, et succomba à ces excès. En 1474 il avait été marié à Blanche-Marie Sforza, qui épousa depuis l'empereur Maximilien Ier. Son frère Charles Ier lui succéda.

Guichenon, *Hist. de Savoie*. — De Gingins, *Lettres des diplomates milanais*; Genève, 1868, 2 vol. in-8°.

PHILIBERT II, dit *le Beau*, duc de Savoie, né le 10 avril 1480, à Pont-d'Ain, où il est mort, le 10 septembre 1504. Il était fils de Philippe II et de Marguerite de Bourbon. Élevé à la cour du roi Charles VIII, il le suivit à la conquête de Naples. Ayant succédé en 1497 à son père, il conclut l'année suivante avec Louis XII, par l'intermédiaire du cardinal d'Amboise, un traité d'alliance, par lequel il devait recevoir, en échange du passage sur ses États, un subside élevé et des terres dans le Milanais. Bien que, par l'influence de l'empereur Maximilien, il eût refusé de tenir sa parole, ce qui força les Français à prendre leur route par le marquisat de Saluces, il ne suivit pas moins Louis XII avec une compagnie de six cents hommes en Italie, où il se signala par des actions de valeur. Il mourut à vingt-quatre ans à la suite d'une partie de chasse. Marié deux fois, à Yolande-Louise de Savoie et à Marguerite d'Antriche, il ne laissa point d'enfants. Charles III, son frère, lui succéda.

Guichenon, *Hist. de Savoie*. — Costa, *Mémoires hist.*, II, 294.

PHILIBERT. *Voy*. EMMANUEL-PHILIBERT.

PHILIDOR. *Voy*. DANICAN.

PHILIEUL (*Vasquin*), littérateur français, né en 1522, à Carpentras, mort vers 1582. Il était fils d'un notaire de Carpentras, Romain Philieul, en latin *Filiolus*, qui a publié la première édition latine des statuts du Comtat Venaissin (*Statuta comitatus Venayssini*; Avignon, 1511, in-4° goth.). Il fut docteur en droit, chanoine de Notre-Dame-des-Doms et juge de la cour temporelle d'Avignon. On a de lui : *Laure d'Avignon*; Paris, 1548, petit in-8°; — *Toutes les Œuvres vulgaires de Fr. Pétrarque, contenans IV livres de madame Laure, sa maistresse*; Avignon, 1555, in-8°; Lyon, 1585, in-fol. : le poëme précédent a été refondu dans cette version, qui est également en vers. « On voit, dit M. Barjavel, que Philieul a eu surtout en vue de recueillir les principaux traits de l'histoire amoureuse de Pétrarque et de Laure; mais il s'est écarté, en plusieurs points, des récits qui ont été imaginés après lui relativement à ces amours; et bien que cette matière prête le flanc à la critique, la lecture du livre de Philieul offre des indications historiques de quelque intérêt; » — *Les Statuts de la comté de Venaissin*; Avignon, 1558, in-4°; Carpentras, 1700, in-8°; trad. française de l'ouvrage de son père. Cet écrivain a encore traduit *Scacchia ludus* de Vida (Paris, 1559, in-4°) ; *Dialogue de devises d'armes et d'amour* de Paul Jove (Lyon, 1561, in-4°); un *Traité de l'eucharistie* (1565), etc.

Goujet, *Bibl. françoise*, VII. — Du Verdier, *Bibl. françoise*. — Achard, *Dict. de la Provence*. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

PHILIPON DE LA MADELAINE (*Louis*), littérateur français, né le 9 octobre 1734, à Lyon, mort le 19 avril 1818, à Paris. Destiné comme cadet de famille à l'état ecclésiastique, il entra, dit-on, chez les Jésuites; mais, au moment de prendre les ordres, il revint dans le monde, et étudia le droit à Besançon, où il fit un mariage avantageux. Nommé avocat du roi près l'ancienne chambre des comptes de Dôle, transférée à Besançon sous le nom de bureau des finances, il en remplit les fonctions jusqu'en 1786, et obtint à cette époque l'intendance des finances du comte d'Artois. Décrété d'arrestation après la journée du 10 août, il évita dès lors avec plus de soin de se mettre en évidence; mais s'il ne prit aucune part aux agitations politiques, il fit au système dominant des concessions littéraires, et reçut de la Convention un secours de 2,000 francs. En 1795 il eut la place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur. En 1814 le comte d'Artois lui accorda une pension avec le titre d'intendant honoraire de ses finances. Jusque dans l'extrême vieillesse il conserva sa gaieté, son humeur égale, son caractère obligeant et aimable, et tout le charme de l'ancienne urbanité française. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *L'Art de traduire le latin en français*; Lyon, 1762, 1812, in-12; — *Modèles de lettres sur différents sujets*; ibid., 1763, in-12; refondu en 1804 sous le titre de *Manuel épistolaire* et adopté pour les lycées; — *Mémoire sur les moyens d'indemniser un accusé reconnu innocent*; 1782, in-8°, couronné à Besançon; — *Vues patriotiques sur l'éducation du peuple*; Lyon, 1783, in-12; — *De*

l'Éducation des collèges; Paris, 1784, in-12; — *Géographie de la France;* Paris, 1796, 1801, in-12; — *Dictionnaire des homonymes;* Paris, 1799, 1801, in-8° : les édit. de 1806 et 1817 ont été fort augmentées; — *Les Jeux d'un enfant du vaudeville;* Paris, 1799, 2 vol. in-12; il en a extrait les chansons qui ont paru sous les titres de *l'Élève d'Épicure* (1801) et de *Choix de chansons* (1810, in-12); — *Guide du promeneur aux Tuileries;* Paris, 1799, 1806, in-18, fig.; — *Dictionnaire des poètes français* (1050-1804); Paris, 1805, in-18; — *Dictionnaire des rimes;* Paris, 1805, 1815, in-18; — *Grammaire des gens du monde;* Paris, 1807, in-12, réimpr. du *Choix de remarques sur la langue française* publié en 1802; — *Dictionnaire de la langue française;* Paris, 1809, in-18; 1821, in-8°. On lui doit une vingtaine de vaudevilles et un grand nombre de chansons insérées dans les recueils des sociétés du Caveau et des Dîners du Vaudeville, et il a édité *La petite Encyclopédie poétique* (1804-1809, 15 vol. in-18) avec Millevoye, ainsi que les *Lettres de la duchesse du Maine* (1805, in-12). P. L.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Biogr. nouv. des Contemp.* — Querard, *La France littér.*

I. PHILIPPE *rois de Macédoine.*

PHILIPPE Ier (Φίλιππος), roi de Macédoine, fils d'Argée, dans le neuvième siècle avant J.-C. Il fut le sixième roi de Macédoine si l'on suit les listes de Dexippe et d'Eusèbe, ou le troisième d'après Hérodote et Thucydide, qui, ne comptant pas Caranus et ses deux successeurs immédiats (Cœnus et Thurimas ou Tarimmas), regardent Perdiccas comme le fondateur de la monarchie. Eusèbe assigne à Philippe Ier un règne de trente-huit ans; Dexippe ne lui en accorde que trente-cinq. Les deux dates paraissent également incertaines, et le règne entier appartient à la période antéhistorique. Philippe laissa un fils nommé Aéropus qui lui succéda.

Hérodote, VIII, 137-139. — Thucydide, II, 100. — Justin, VII, 2. — Clinton, *Fast. hell*, vol. II, p. 221.

PHILIPPE II, dix-huitième roi de Macédoine à partir de Caranus, le plus jeune fils d'Amyntas et d'Eurydice, né en 382 avant J.-C., mort en 336. Ses frères aînés, Alexandre et Perdiccas, occupèrent successivement le trône de Macédoine. Sous le règne d'Alexandre, le général thébain Pélopidas soumit en partie les Macédoniens, et comme gage de leur fidélité exigea des otages, parmi lesquels se trouva Philippe alors âgé de quinze ans. Le jeune prince passa deux ou trois ans à Thèbes, et s'initia à la civilisation grecque et à l'art de la guerre dans la société d'Épaminondas, le premier des hommes d'État et des généraux grecs de cette époque. A la mort d'Alexandre, Philippe revint en Macédoine, et dès que son frère Perdiccas fut en possession du trône, il obtint de lui, à la suggestion du philosophe Platon, conseiller écouté de Perdiccas, un apanage qu'il gouverna, et où il se forma une petite armée. Perdiccas mourut en 360, laissant un fils encore enfant. Trois fils d'Amyntas par sa seconde femme Gygéa, Archélaüs, Arrhidée et Ménélas, demi-frères de Perdiccas et de Philippe, avaient des droits au trône de Macédoine que revendiquaient deux autres prétendants, Pausanias et Argée. Celui-ci était soutenu par les Athéniens qui occupaient plusieurs places fortes sur la frontière de Macédoine. Contre toutes ces prétentions, Philippe avait ses soldats et son génie. Il prit d'abord le gouvernement comme tuteur de son neveu Amyntas; mais bientôt il s'empara, avec l'assentiment des Macédoniens, du titre et de l'autorité du roi. Il se débarrassa de ses trois demi-frères en faisant périr l'un et en forçant les deux autres à s'enfuir. Pausanias n'était pas redoutable. Il restait Argée que soutenaient les Athéniens du côté de la mer, les Illyriens du côté de la terre. Malgré la prompte défaite d'Argée, la situation du roi de Macédoine était dangereuse; il n'oublia rien pour se concilier les Athéniens en rendant la liberté aux citoyens d'Athènes qui étaient tombés entre ses mains à la suite de sa victoire sur Argée, et en offrant d'évacuer la ville d'Amphipolis que les Athéniens revendiquaient comme leur propriété. N'ayant plus rien à craindre de ce côté, il dirigea toutes ses forces contre les Thraces, les Péoniens et les Illyriens qui menaçaient la Macédoine au nord et à l'ouest. Une suite d'opérations heureuses qui durèrent deux ans, mirent son royaume en sûreté. Vers la fin de 358, il se retourna contre Amphipolis, qu'il avait évacuée en 359 et que les Athéniens n'avaient pas encore occupée. Cette place importante, destinée à devenir le boulevard de la Macédoine, succomba après une longue résistance. Les autres villes qu'Athènes possédait dans cette région, Pydna, Potidée, Méthone, tombèrent en son pouvoir sans que la métropole, alors engagée dans la guerre sociale, pût venir à leur secours (358-356). Ce fut dans cette période, si bien employée pour l'accroissement de sa puissance, qu'il épousa Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses. Le caractère jaloux, cruel et vindicatif de cette princesse le dégoûta promptement; mais avant leur rupture elle lui donna un fils depuis si célèbre sous le nom d'Alexandre. On rapporte que dans l'été de 356, peu après la prise de Potidée, Philippe reçut le même jour trois heureuses nouvelles : la naissance de son fils, la défaite des Illyriens par son général Parménion, la victoire d'un de ses chevaux aux jeux olympiques.

Les rapides progrès du roi de Macédoine furent favorisés par le déplorable état où se trouvait la Grèce. Les Spartiates avaient perdu dans leur lutte malheureuse contre Thèbes leur prépondérance politique, leur prestige militaire et la moitié de leur territoire; ils ne comptaient plus parmi les peuples dirigeants. Les Athéniens n'avaient recouvré que l'ombre de leur empire;

cependant leur commerce et leur marine leur auraient permis de redevenir le premier peuple de la Grèce, si leur répugnance pour le service militaire et l'épuisement de leurs finances ne les avaient condamnés à perdre toutes les occasions favorables. Les Thébains avaient succédé à la puissance militaire, mais non à l'autorité politique des Spartiates. Ils étaient détestés des villes grecques, et pour le moment ils épuisaient leurs forces contre les Phocidiens qui s'étaient emparés du temple de Delphes. Les villes du Péloponèse ne songeaient qu'à empêcher les Spartiates de se relever de leur abaissement. Les Thessaliens que leur esprit belliqueux, leur excellente cavalerie et leur situation géographique auraient pu rendre si redoutables aux Macédoniens, étaient plongés dans une sanglante anarchie. Philippe ne rencontrait donc devant lui que des forces affaiblies, désunies et qui achevaient de se détruire dans des luttes intestines; il profita de cette situation avec une habileté, un talent militaire, une activité, auxquels son grand adversaire Démosthène a rendu justice. En 353 il entra en Thessalie pour soutenir les Alévades de Larisse contre Lycophron, tyran de Phères. Cette intervention le mit en collision avec les Phocidiens. Malgré une première défaite, il ramena ses soldats au combat dans le printemps de 352, et remporta sur le général Phocidien Onomarque une victoire complète, bientôt suivie de la prise de Phères et de Pagasa, la principale ville maritime de la Thessalie. Il marcha ensuite sur les Thermopyles. Ce mouvement tira les Athéniens de l'inaction qui leur avait coûté Pydna, Potidée, Méthone : ils envoyèrent un corps d'armée aux Thermopyles, et empêchèrent le roi de Macédoine de franchir le défilé. Sans avoir complétement réussi dans son expédition, Philippe avait obtenu deux résultats importants : il avait ajouté à ses forces celles de la Thessalie; il s'était montré aux yeux des Grecs le vengeur du temple de Delphes, pillé par les Phocidiens. Repoussé au midi, il se reporta vers le nord, et au mois de novembre 352 les Athéniens apprirent qu'il menaçait leurs colonies de la Chersonèse de Thrace; mais comme ils apprirent presque en même temps qu'il était dangereusement malade, ils s'abstinrent d'agir. Malgré les vigoureuses exhortations de Démosthène (*voy.* ce nom), ils n'envoyèrent en Chersonèse qu'une force presque insignifiante sous les ordres de Charidème en 351. Leur incurie permit à Philippe de préparer une expédition contre Olynthe son ancienne alliée, qui s'était récemment brouillée avec lui pour avoir donné asile à ses deux demi-frères. Cette guerre, qui s'étendit à toute la Chalcidique, fut une des plus désastreuses qui ont affligé le monde grec. Trente-deux villes de la Chalcidique furent prises, détruites, et leurs habitants réduits en esclavage. Olynthe, elle-même, succomba en 347 malgré les tardifs efforts des Athéniens, bien inspirés par Démosthène, mais mal dirigés par Charès et Charidème.

Après la chute d'Olynthe, les Athéniens, qui avaient toute raison de redouter Philippe, dont la puissance sur terre et même sur mer était devenue formidable, essayèrent de former contre lui une coalition générale des États grecs; la tentative échoua, mais ce projet seul alarma Philippe qui montra des dispositions pacifiques. Les Athéniens s'y prêtèrent avec une facilité peut-être imprévoyante, et leurs ambassadeurs, si l'on excepte Démosthène, se laissèrent duper par Philippe qui exclut les Phocidiens de la paix. Dès que le traité eut été juré en mars 346, le roi de Macédoine franchit les Thermopyles et occupa la Phocide sans résistance. Il en détruisit toutes les villes et prit la place des Phocidiens au conseil amphictyonique; en même temps il fut nommé, conjointement avec les Thébains et les Thessaliens, président des jeux pythiques. Pour un souverain qui régnait sur un peuple barbare, être reconnu comme Hellène et admis dans le conseil amphictyonique était un grand pas vers cette hégémonie à laquelle Philippe prétendait. Il avait successivement étendu son autorité depuis les montagnes de la Thrace jusqu'à l'isthme de Corinthe; il pensa que le moment était venu de franchir cette limite et d'intervenir dans les affaires du Péloponèse en se présentant comme le défenseur des Messéniens, des Mégalopolitains et des Argiens contre Sparte. Sa prétention provoqua de la part des Athéniens des démarches qui ne l'auraient pas arrêté, si des troubles sérieux ne l'avaient rappelé en Thessalie et en Illyrie. En 344 il acheva de réduire la Thessalie en province dépendante; battit les Illyriens, et, pénétrant jusqu'en Épire, il contraignit les trois villes de Pandosia, Bucheta et Elatée de se soumettre à son beau-frère Alexandre. De ce point il méditait une attaque sur Ambracie et l'Acarnanie, dont la possession l'aurait mis en rapport avec les Étoliens et lui aurait ouvert le chemin du Péloponèse. Une manifestation vigoureuse des Athéniens le força d'abandonner son projet.

Les agressions continuelles de Philippe rendaient illusoire la paix de 346, et la manière dont il prétendait régler les points qu'elle avait laissés indécis prouvait qu'il n'avait pas l'intention de l'observer. Les objets du litige étaient : l'île d'Halonèse, que les Athéniens regardaient comme leur propriété et que Philippe avait enlevée à une bande de pirates; la restitution des propriétés des Athéniens qui se trouvaient à Potidée lors de la prise de cette ville en 356; la restitution d'Amphipolis et des villes thraces occupées par Philippe après le traité de 346; le secours fourni par Philippe aux Cardiens contre les colons athéniens de la Chersonèse. Aucune de ces questions ne fut résolue d'une manière satisfaisante. Philippe, au lieu de réparer ses torts, les aggrava par des incursions dans la

Chersonèse. Le siége de Périnthe, et surtout celui de Byzance, portèrent au comble l'alarme des Athéniens qui se décidèrent enfin à agir. Une expédition, commandée par Phocion, força le roi de Macédoine de lever le siége de ces deux places en 339. Les Athéniens ne surent pas persévérer dans leurs efforts; trompés par l'éloignement de Philippe, qui alla guerroyer au delà du Danube et qui, à son retour, courut les plus grands dangers, dans un combat contre les Triballes, ils retombèrent dans leur négligence habituelle. Comment elle leur fut fatale, comment, tardivement réveillés par le retour de Philippe, ils parvinrent, grâce à l'influence de Démosthène, à former avec les Thébains et plusieurs peuples du Péloponèse une coalition qui, organisée plus tôt, aurait été invincible; comment enfin les forces réunies des Athéniens et des Thébains rencontrèrent les Macédoniens à Chéronée, c'est ce que nous avons raconté à l'article DÉMOSTHÈNE. A la mémorable bataille de Chéronée (août 338), Philippe en personne commandait un corps d'élite à l'aile opposée aux Athéniens, tandis que son jeune fils Alexandre commandait l'aile opposée aux Thébains. La lutte fut acharnée et quelque temps douteuse. Le bataillon sacré des Thébains, malgré des efforts désespérés, ne put forcer la phalange macédonienne, et l'infanterie thébaine fut mise en déroute. La fuite des Thébains entraîna celle des Athéniens qui avaient d'abord combattu avec avantage. L'effet de cette victoire décisive fut de mettre la Grèce aux pieds de Philippe. Si on en croit Théopompe, Diodore et Plutarque, le roi de Macédoine célébra son triomphe par un grand festin, et sortant ivre du repas, il parcourut le champ de bataille en chantant le début des motions faites par Démosthène contre lui; début qui forme un vers ïambique :

Δημοσθένης Δημοσθένους, Παιανιεὺς, τάδ' εἶπεν.

Démosthène, fils de Démosthène, du bourg de Péan, a proposé ceci.

Après ce premier moment d'exaltation, Philippe, par calcul politique plus que par générosité, traita les Athéniens avec faveur. Il leur restitua les corps des morts, et renvoya les prisonniers sans rançon. Dans le traité qu'il conclut avec eux, non-seulement il respecta leur constitution et leur territoire, mais il y ajouta la ville d'Oropus que les Thébains leur avaient enlevée. Pour ces derniers, il se montra impitoyable. Il les priva d'Oropus, de leur suprématie sur la Béotie et même de leur indépendance, puisqu'il mit dans leur citadelle une garnison macédonienne. Une des conditions de son traité avec les Athéniens fut que ceux-ci lui concéderaient l'hégémonie de la Grèce, c'est-à-dire le commandement en chef des forces fédérales. Cette décision particulière fut confirmée par les députés de toutes les villes grecques (Sparte exceptée), réunis à Corinthe. On décida en même temps dans cette assemblée que Philippe, à la tête des armées de la confédération, ferait la guerre aux Perses pour délivrer les Grecs d'Asie et punir l'invasion de Xerxès. A la suite du congrès de Corinthe, Philippe pénétra en Laconie, dépouilla les Spartiates d'une partie de leur territoire, au profit d'Argos, Tégée, Mégalopolis, Messène, et rentra dans la Macédoine vers la fin de 338, complétement maître de la Grèce. Les préparatifs de l'expédition contre les Perses et des troubles domestiques remplirent l'année 337.

Malgré son union avec Olympias, Philippe avait successivement épousé plusieurs femmes, dont la dernière était Cléopâtre, fille du général macédonien Attale. Sur les instances de Cléopâtre, il répudia Olympias, qui se retira chez son frère Alexandre, roi d'Épire. Le jeune Alexandre se montra très-irrité du traitement fait à sa mère, et, après une scène violente avec Philippe, il se retira en Illyrie. Quelques mois plus tard, il se réconcilia avec son père, mais pour peu de temps. Un projet de mariage d'Alexandre avec la fille du satrape de Carie, projet que Philippe blâma sévèrement, la naissance d'un fils de Cléopâtre, achevèrent de mettre le trouble dans la famille royale. Philippe, qui était sur le point de partir pour son expédition, qui avait même envoyé en Asie une forte avant-garde sous les ordres de Parménion et d'Attale, redouta les effets de ces animosités domestiques, et pour s'assurer d'Alexandre d'Épire, il lui donna sa fille Cléopâtre en mariage. Olympias et son fils Alexandre assistèrent aux noces, qui se célébrèrent avec la plus grande magnificence à Égée vers le milieu de 336. De toutes les villes de la Grèce des députés arrivèrent portant des couronnes d'or au roi de Macédoine. Les solennités du second jour de la fête commencèrent par une procession dans laquelle la statue de Philippe fut portée avec celle des douze grands dieux de l'Olympe. Le roi de Macédoine marchait ensuite entre son fils et son gendre; il avait écarté ses gardes comme s'il n'eût voulu d'autre protection que la bienveillance de toute la Grèce. Déjà il était arrivé au seuil du théâtre, lorsqu'un jeune homme noble, nommé Pausanias, s'élança sur lui, et lui enfonça dans la poitrine un glaive gaulois qu'il avait caché sous ses vêtements. Philippe tomba mort; Pausanias essaya de s'enfuir, mais il fut atteint et tué par deux officiers de la garde, Léonnat et Perdiccas. L'assassin semble avoir été poussé au meurtre par le ressentiment personnel d'un horrible outrage qu'il avait reçu d'Attale et que Philippe avait laissé impuni. Cependant il avait des complices, et l'on soupçonna qu'Olympias et Alexandre n'étaient pas étrangers à son crime. Le soupçon paraît bien fondé en ce qui concerne Olympias. Philippe mourut dans la quarante-septième année de son âge et la vingt-quatrième année de son règne. Il avait eu un grand nombre de femmes et de concubines. Outre Olympias et Cléopâtre, on mentionne :

1° sa première femme Audata, princesse illyrienne et mère de *Cynane;* 2° Phila, princesse de l'Elymiotis, sœur de Derdas et de Machatas; 3° Nicésopolis de Phères, mère de Thessalonica; 4° Philinna de Larisse, mère d'Arrhidée; 5° Méda, fille de Cithelas, roi de Thrace; 6° Arsinoé, mère de Ptolémée Ier, roi d'Égypte.

Hellène par l'origine de sa famille et son éducation thébaine, barbare par sa naissance et ses premières habitudes, Philippe offre dans son caractère les traits les plus marqués des deux races auxquelles il appartenait. On l'a comparé quelquefois à Pierre le Grand et à Frédéric II de Prusse. Il eut en effet, du premier l'amour de la civilisation, ainsi que les vices grossiers, l'ivrognerie, la passion des femmes poussée jusqu'à la débauche, les accès de cruauté; du second il eut le génie militaire, la politique active, habile sans scrupules, la finesse d'observation, l'art de manier les hommes, enfin le goût des lettres. Nos renseignements sur ce prince sont très-incomplets. Nous ne connaissons avec exactitude ni ses plans, ni les difficultés qu'il surmonta, ni son gouvernement intérieur. Mais les résultats de son règne sont incontestables, et attestent son génie. A son avénement le royaume de Macédoine était un territoire étroit autour de Pella, auquel de puissantes colonies grecques fermaient la mer. A sa mort, la suprématie de la Macédoine était établie depuis les côtes de la Propontide jusqu'à la mer Ionienne et aux golfes Saronique, de Messène et d'Ambracie. Si une mort violente ne l'avait pas arrêté dans la force de l'âge il aurait repris les campagnes victorieuses d'Agésilas en Asie, et peut-être accompli l'œuvre réservée à son fils. L. J.

Démosthène, *Olynth., Philipp., De falsa legat., De Corona; De Cherson., De Pace.* — Eschine, *De falsa legat, Cont. Ctesiph.* — Isocrate, *Philip. Epist. ad Phil.* — Diodore, XVI. — Justin, VII-IX — Plutarque, *Demosth., Phoc. Alexan., Reg. et Imperat. Apoph.* — Athénée, XI, p. 476; XIII, p. 557, XIV, p 614. — Strabon, VII, p. 307. 310. 323; VIII, p. 361, 374; IX, p. 437. — Elien, *Var. Hist.*, IV, 19, VI, 1; VIII, 12, 15; XII, 53, 54; XIII, 7, 11. — Aulu-Gelle, IX, 3. — Cicéron, *De offic.*, II, 14, 15; *Tuscul. Quæst.*, V, 14; *Ad Attic.*, I, 16. — Polybe, II, 48; III, 6; V, 10; VIII, 11-13; IX, 28, etc.; XVII, 14. — Leland, *History of the life and the reign of Philip, king of Macedon.* — Bury, *Histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand, rois de Macédoine.* — Winiweski, *Comment. hist. et chronol. in Demost. orat. de Corona.* — Drumann, *Geschichte des Verfalls der Griechischen Staaten.* — Weiske, *Dissertat. de hyperbole errorum in historiam Philippi Amyntæ filii commissorum genetrice;* Leipzig, 1817-1819. — Thirlwall, *Greece*, vol. V, VI, — Grote, *History of Greece*, t XI.

PHILIPPE III, roi de Macédoine. Ce titre fut donné à Arrhidée, fils naturel de Philippe II. Pour l'histoire de ce prince, *voy.* ARRHIDÉE.

PHILIPPE IV, roi de Macédoine, fils aîné de Cassandre, mort en 296 avant J.-C. Il monta sur le trône en 297 ou au commencement de 296. Son règne, qui ne dura que quelques mois, ne contient pas d'événements importants. Philippe IV paraît avoir entretenu avec les Athéniens les relations amicales établies par son père; il s'avançait probablement en Grèce au secours de ses partisans, quand la mort le surprit à Élatée en Phocide. Y.

Pausanias, IX, 7. — Justin, XV, 4; XVI, 1. — Droysen, *Hellenismus*, vol. I, p. 565, 566. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. II, p. 180, 236.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, fils de Démétrius, né vers 235, mort en 178 avant J.-J. Son oncle, Antigone Doson, qui avait exercé le pouvoir à titre de régent pendant sa minorité, lui laissa, en 221, un royaume agrandi et une domination presque incontestée sur la Grèce; la Thessalie et l'Épire, la Phocide, la Béotie et l'Eubée, l'Achaïe même lui obéissaient d'une manière presque absolue; Démétriade, Chalcis, Corinthe et Orchomène, avec leurs garnisons macédoniennes, tenaient la Grèce comme dans des entraves. Le tuteur de Philippe avait atteint ce résultat en mettant à profit les rivalités des villes grecques et en se faisant l'allié du parti aristocratique et surtout de la ligue achéenne contre la démocratie et contre Cléomène. Philippe marcha quelques années dans cette voie, et s'y laissa conduire par les conseils d'Aratus. Appelé dans le Péloponèse par les Achéens, il fit la guerre pendant trois ans contre Sparte, où Lycurgue avait remplacé Cléomène, et contre la ligue étolienne. C'est l'époque où l'achéen Polybe dit qu'il fut aimé des Grecs comme aucun roi ne l'avait été avant lui. Mais il prit pour conseiller et pour ami, vers ce temps-là, l'Illyrien Démétrius de Pharos qui, après avoir introduit les Romains dans sa patrie, n'avait pas voulu être leur esclave et leur avait voué une haine égale à celle d'Annibal. Démétrius montra un nouveau but à l'ambition de ce jeune roi de vingt ans; il lui fit comprendre que les Romains, déjà maîtres de l'Italie, menaçaient l'indépendance de la Grèce et la puissance de la Macédoine. Philippe conçut alors la pensée qui devait remplir toute sa vie, et qui l'occupa, dit Polybe, jusque dans ses songes, celle de combattre Rome pour être maître de la Grèce. C'était le temps où Annibal gagnait les batailles de Trasimène et de Cannes; Philippe conclut un traité avec lui, et s'engagea à l'aider à conquérir l'Italie, à la condition que les Carthaginois l'aideraient en retour à dominer chez les Grecs. Il arma sans retard une flotte de cent vaisseaux pour être maître de l'Adriatique, et il essaya d'abord de chasser les Romains des positions qu'ils occupaient en Illyrie; il s'empara d'Oricum et mit le siége devant Apollonie. Mais la résistance de cette ville donna au préteur Valerius Levinus le temps d'arriver de Brindes avec une légion. Le roi reperdit Oricum, se laissa bloquer à l'embouchure de l'Aous, et fut réduit à brûler sa flotte. Pendant toute la guerre punique, Rome sut le retenir en Grèce par les seules armes des Grecs. Les Étoliens, aidés de l'Illyrien Scerdilœdas et d'Attale de Pergame, soutinrent contre lui une guerre de sept années. Ce n'est qu'en 205 que le roi de Macédoine put les contraindre à faire la paix. Rome, qui n'avait

pas alors d'armée disponible, dut traiter aussi avec lui, et Philippe, pendant quatre ans, se trouva libre d'étendre sa puissance sur les Grecs. Il s'empara alors de Lysimachie, de Chalcédoine et d'Abydos, qui le rendaient maître du Bosphore; il acheva de soumettre les villes grecques de la Thrace; il vainquit une flotte rhodienne. D'autre part il s'entendait avec Antiochus pour dépouiller Ptolémée Épiphane, un enfant de cinq ans, et il devait avoir pour sa part Cyrène et l'Égypte. Il travaillait en même temps à soumettre à son autorité le Péloponèse en y entretenant la division; enfin il assiégeait Athènes qui ne se prêtait pas à ses vues. Il était temps que Rome sortît de la seconde guerre punique, si elle voulait empêcher qu'il ne se fondât dans la Macédoine accrue de la Grèce une puissance capable de lui tenir tête. Philippe chercha à prolonger les derniers efforts d'Annibal, et lui envoya de l'argent et un corps de quatre mille hommes qui combattirent à Zama. La première pensée des Romains, après la soumission de Carthage, fut d'attaquer la Macédoine. Ils étaient d'ailleurs appelés en Grèce par les Athéniens que Philippe assiégeait, par les Rhodiens à qui il disputait l'empire de la mer, et par les Étoliens qui voulaient dominer dans la Grèce centrale. Quant aux autres Grecs, ils se partagèrent entre les deux puissances rivales. En vain Philippe essaya-t-il de les rallier à lui; en vain leur dit-il que les Romains étaient des étrangers et des barbares, que lui, du moins, était de la même race qu'eux et parlait la même langue, et que Macédoniens, Spartiates, Achéens, ne devaient former qu'un seul peuple en présence de l'ambition étrangère. La Grèce, insensible à ces considérations, n'était alors occupée que de querelles de partis. Or Philippe avait abandonné la politique si heureusement suivie par son oncle; il s'était fait l'appui du parti populaire et avait combattu sourdement l'aristocratie et la ligue achéenne; on l'accusait d'avoir fait empoisonner Aratus, et d'avoir tenté de faire assassiner Philopémen; il avait enlevé Argos à la confédération et avait essayé de lui enlever Messine; dans cette dernière ville, il avait sinon ordonné, au moins permis le massacre des chefs de l'aristocratie. C'est cette politique de Philippe qui détermina la nature des rapports des Grecs avec Rome. Les villes où dominait le parti populaire, Argos, Thèbes, les cités acarnaniennes, se déclarèrent pour Philippe; les Argiens allèrent jusqu'à le mettre au rang des dieux et à lui offrir des sacrifices; mais partout l'aristocratie fût favorable à Rome et travailla pour elle. Flamininus sut tirer parti de ces dispositions. Avant lui, Sulpicius et Villius, ne comptant que sur la force des armes, avaient attaqué la Macédoine du côté de l'ouest, par l'Illyrie, et n'avaient eu presque aucun succès. Flamininus transporta la guerre au milieu des Grecs. Dans une première campagne il se débarrassa, par une heureuse manœuvre, de l'armée macédonienne qui le retenait aux bords de l'Aous, et se portant rapidement vers le sud-est, il entra en Thessalie. L'hiver arrivait; il le passa, non plus à Apollonie comme ses prédécesseurs, mais chez les Grecs. Il parcourut leurs villes et les attacha l'une après l'autre à l'alliance romaine; la ligue achéenne, depuis longtemps mécontente de Philippe, se déclara pour Flamininus. Au printemps, le général romain avait huit mille Grecs dans son armée; Philippe n'avait guère que ses Macédoniens, et pour réunir vingt-cinq mille soldats il avait dû enrôler jusqu'à des enfants de seize ans. Il fut vaincu à Cynoscéphales en Thessalie, et ce fut la cavalerie étolienne qui prit la plus grande part à sa défaite (197). Il n'avait plus d'armée; son royaume de Macédoine, à la vérité, n'était pas entamé, mais cette seule bataille lui faisait perdre la Grèce. Il demanda la paix; les Grecs ne voulaient pas qu'on la lui accordât; mais l'ambition macédonienne servait trop bien l'ambition de Rome pour que Flamininus voulût détruire tout à fait cette puissance. Il lui suffit d'enlever à Philippe toutes les villes qu'il possédait en Grèce, de l'appauvrir en lui imposant un tribut de mille talents, et de le désarmer en lui prenant tous ses vaisseaux et en lui défendant d'avoir plus de cinq cents soldats. Rome ne garda rien pour elle; elle se contenta d'affranchir la Grèce des Macédoniens, c'est-à-dire d'y faire une place libre pour sa propre domination. Philippe survécut dix-neuf ans à sa puissance; il ne renonça jamais à se venger de Rome et à ressaisir son empire sur la Grèce. Nous le voyons à la vérité, lorsqu'éclate la guerre d'Antiochus, offrir au sénat de l'argent, des vivres, des soldats, et repousser toutes les propositions du roi de Syrie; c'est que convoitant la Grèce pour lui-même, il ne veut pas qu'Antiochus vienne la partager avec lui. D'ailleurs sous prétexte d'aider les Romains dans cette guerre, il s'empare de presque toute la Thessalie, reprend Démétriade, et s'affermit en Thrace. Plus tard il fit secrètement tous les préparatifs d'une nouvelle lutte avec Rome; il repeupla son royaume, amassa des trésors, réunit des soldats, et se ménagea surtout des auxiliaires chez les Illyriens et les sauvages Bastarnes. Ses projets furent dénoncés au sénat par les Grecs et par Eumène; Rome le mit dans l'impuissance d'agir en semant la division autour de lui. Elle s'était fait livrer comme otage, en 197, son second fils Démétrius; elle sut s'en faire un élève docile, et plus tard un utile instrument. Elle le renvoya à son père pour le surveiller, pour miner son autorité dans la Macédoine, pour y créer un parti romain, et surtout pour écarter Persée du trône. Pendant onze ans, Philippe, placé entre ses deux fils et tiraillé entre les deux partis qu'ils représentaient, ne put pas reprendre les armes. C'est une histoire obscure que celle de cette querelle de famille, des accusations réciproques des deux frères, de leurs intrigues et

de leurs complots; ce qui est certain, c'est que Philippe finit par faire empoisonner Démétrius. Les historiens ajoutent que le malheureux père reconnut sa faute, et que sa vie fut abrégée par les remords. Il mourut en 178, laissant à Persée le soin d'exécuter des projets qu'ils avaient nourris ensemble. F. de C.

Tite-Live, XXII-XL. — Polybe, II-XXII. — Plutarque.

II. **Philippe** *syriens, juifs, romains*, etc.

PHILIPPE, roi de Syrie, fils d'Antiochus VIII et demi-frère d'Antiochus XI, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Après la défaite et la mort de leur frère aîné Seleucus VI, Philippe et Antiochus unirent leurs armes contre Antiochus X qui occupait alors le trône de Syrie, mais ils furent vaincus, et Antiochus périt dans la bataille. Philippe n'en prit pas moins le titre de roi, et se maintint en possession d'une partie de la Syrie. Il devint seul maître de ce royaume vers 88, après avoir vaincu son quatrième frère, Démetrius; mais il perdit bientôt Damas et la Cœlé Syrie, dont s'empara son dernier frère, Antiochus XII, et en 83 il fut privé de son trône et probablement de la vie par Tigrane, roi d'Arménie. Y.

Josèphe, *Antiquit.*, XIII, 13, 14. — Eckhel, *Doctr. num.* vol. III, p. 244. — Froelich, *Annal. Syr.*, p. 114. — Clinton, *Fast. hellen.*, vol. III, p. 330.

PHILIPPE, prince juif, fils d'Hérode le Grand et de Cléopâtre, mourut en 34 après J.-C. Il fut nommé par le testament de son père tétrarque des provinces de la Gaulonite, de la Trachonite et de Batanéa, et confirmé dans cette souveraineté par Auguste. Son règne, qui dura trente-sept ans depuis 4 avant J.-C. jusqu'en 34 après J.-C., fut constamment tranquille; son gouvernement doux et équitable le fit aimer de ses sujets. Il fonda près des sources du Jourdain une ville qu'il appela Cæsarea, en l'honneur d'Auguste, et qui est distinguée par les surnoms de Panéas et de Philippi (*Cæsarea Philippi*). Il donna aussi le nom de *Julias* à la ville de Bethsaida, qu'il avait agrandie et embellie. Entre autres édifices, il éleva un magnifique monument qui lui servit de sépulture. Comme il ne laissa pas d'enfants, ses provinces tombèrent sous la domination directe des Romains qui les annexèrent à la Syrie. Y.

Josèphe, *Antiquit.*, XVII, 8; XVIII, 2. — *Bel. Jud.*, I, 33; II, 6.

PHILIPPE (*L. Marcius* Philippus), homme d'État romain, vivait dans le second siècle avant J.-C. Il fut préteur en 188, et eut la Sicile pour province. Consul en 186, il présida avec son collègue Sp. Postumius Sabinus à l'enquête sur le culte de Bacchus, qui s'était secrètement introduit en Italie et y avait causé de grands désordres. Son nom figure sur le célèbre sénatus-consulte *de bacchanalibus* qui est venu jusqu'à nous. Philippe alla ensuite faire la guerre en Ligurie; il se laissa surprendre dans le pays des Apuaniens et essuya une grave défaite. Malheureux comme général, il rendit comme ambassadeur des services à son pays, par sa politique habile et sans scrupules. Il remplit deux missions en Grèce et en Macédoine (183 et 171), et, au retour de la seconde, il se vanta dans le sénat d'avoir, par des promesses illusoires, décidé le roi Persée à suspendre les hostilités. Son discours excita quelques murmures, mais son action ne fut pas désapprouvée. Un second consulat, en 169, et la conduite de la guerre contre Persée récompensèrent ses services. Il trouva qu'il était plus difficile de vaincre le roi de Macédoine sur un champ de bataille que de le tromper dans une conférence, et sans avoir accompli aucun acte de guerre remarquable il remit le commandement à Paul-Émile. Il fut censeur en 164. L. J.

Tite-Live, XXXVIII, 35; XXXIX, 6, 14, 20, 48; XL, 2, 8, 42; XLII, 37-47; XLIII, 13; XLIV, 1, 16. — Polybe, XXIV, 4, 6, 10; XXVII, 1; XXVIII, 10, etc. — Pline, *Hist. Nat.*, VII, 60. — Cicéron, *Brut.*, 20.

PHILIPPE (*L. Marcius* Philippus), orateur romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Tribun en 104, il proposa une loi agraire qui fut rejetée. En 100 il prit les armes contre Saturninus et ses adhérents. En 91 il exerça le consulat avec C. Julius Cæsar. L'année de sa charge tient une place importante dans l'histoire intérieure de Rome, bien qu'il soit difficile de se rendre compte des événements qui la remplirent. Depuis le tribunat des Gracques, quatre partis se disputaient la prépondérance, le parti sénatorial, celui des chevaliers, le parti plébéien, qui demandait des lois agraires, et le parti italiote qui demanda le droit de cité. Caïus Gracchus avait un moment réuni les trois derniers partis contre le sénat. Cette coalition, brisée par l'habile politique de M. L. Drusus (*voy.* ce nom), qui détacha les plébéiens et les Italiotes des chevaliers, sembla près de se renouer sous l'influence de Marius. Un second Drusus, continuateur de la politique de son père, entreprit de rompre cette union si redoutable au sénat, et il pensa que le seul moyen d'y arriver était de satisfaire les justes griefs des plébéiens et des Italiotes. D'accord avec le sénat, il proposa pendant son tribunat une suite de mesures dont l'objet et les tendances ont été appréciés à l'article Drusus. Philippe, qui appartenait au parti démocratique, mais qui pensait que ce parti devait s'unir aux chevaliers, de plus ennemi personnel de Drusus, fit une opposition violente aux propositions de ce tribun. Sa conduite le mit en conflit avec le sénat, et, dans l'animation du débat, il alla jusqu'à s'écrier qu'il était impossible de gouverner avec ce sénat, qu'il en fallait un nouveau; parole téméraire qui lui attira une éloquente réplique de la part du grand orateur L. Licinius Crassus. Dans le forum la lutte fut encore plus violente, et le consul, maltraité par les clients du tribun, faillit perdre la vie. Drusus l'emporta, mais une réaction suivit de près le vote de ses lois. Les Italiotes seuls restèrent fidèles au tribun; les au-

tres partis se crurent trompés par lui. Philippe, mettant ce sentiment à profit, obtint du sénat l'annulation des lois de Drusus comme votées contrairement aux auspices. Ce fut le dernier fait remarquable de son consulat. Censeur en 86, il chassa du sénat son oncle App. Claudius. Dans la guerre civile entre Marius et Sylla il garda la neutralité; et, ce qui parut étrange pour un homme aussi considérable, il échappa aux proscriptions et n'eut pas même besoin de quitter Rome. Après la mort de Sylla il se prononça contre tout changement trop prompt aux lois du dictateur; mais au fond il n'en était pas moins hostile au parti sénatorial. Il appuya de toutes ses forces Pompée, qui promettait un chef au parti des chevaliers, et contribua à lui faire donner le commandement de l'armée d'Espagne contre Sertorius. On croit qu'il mourut avant le retour de Pompée.

Philippe était riche, et avait des habitudes de luxe qui l'ont fait placer par les anciens à côté de Lucullus et d'Hortensius. Comme orateur il venait le premier après Crassus et Antoine. Sa réputation d'avocat lui survécut, et sous Auguste on parlait encore de ce Philippe qu'Horace appelle (*Epist.*, I, 7, 46) :

> Strenuus et fortis causis que Philippus agendis
> Clarus.

Parleur abondant, vif, sarcastique, habitué à l'improvisation, il se moquait dans sa vieillesse des jeunes orateurs qui comme Hortensius préparaient laborieusement leurs discours et arrangeaient soigneusement leurs périodes. L. J.

Cicéron (pour les nombreux passages de Cicéron où il est question de Philippe, *voy.* ORELLI, *Onomasticon tullianum*). — Valerius Maxime, VI, 2; IX, 5. — Florus, III, 17. — Aurélius Victor, *De Vir. illust.*, 66. — Varron, *Res Rust.*, III. 3. — Columelle, VII, 16. — Pline, *Hist. Nat.*, IX, 54. — De Brosses, *Vie du consul Philippe*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXVII. — Meyer, *Orat. Roman. Fragm.* — Westermann, *Gesch. der Röm. Beredtsamkeit.*

PHILIPPE (*L. Marcius* PHILIPPUS), fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du premier siècle après J.-C. Il fut consul avec Cn. Cornelius Lentulus Marcellinus en 59 avant J.-C. Il est principalement connu par son alliance avec la famille de César. Après la mort de C. Octavius, père de l'empereur Auguste, il épousa sa veuve Atia, nièce de César, et devint par cette union le beau-père du futur empereur. Comme son père, il resta neutre dans les guerres civiles. Après la mort de César, il tenta de dissuader Octave de réclamer le dangereux héritage du dictateur. Quand la guerre civile éclata de nouveau, il accepta une mission auprès d'Antoine, et au retour il se prononça pour un accommodement. Cicéron, dans sa correspondance, le blâma de sa timidité. Philippe vécut assez pour voir son beau-fils souverain maître des Romains. Invité par Auguste, comme beaucoup d'autres riches, à concourir aux embellissements de Rome, il rebâtit le temple d'Hercule et des Muses qui avait été érigé par M. Fulvius Nobilior, consul en 189, et il l'entoura d'une colonnade qui est fréquemment mentionnée sous le nom de *Portique de Philippe.* L. J.

Cicéron (*voy.* ORELLI. *Onomastic. Tull.*). — Suétone, *August.*, 8, 19. — Velleius Paterculus, II, 59, 60. — Appien, *Bel. Civ.*, III, 10, 13. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 10. — Becker, *Römisch. Alterthum*, vol. I.

PHILIPPE Ier (*M. Julius* PHILIPPUS), empereur romain, régna de 244 à 249 après J.-C. Il était de race arabe et natif de la Trachonite d'après Aurélius Victor, ou de la colonie de Bostra suivant Zonaras. Les détails de sa vie sont fort peu connus, parce que l'*Histoire auguste* offre une lacune à l'endroit de son règne, et que Hérodien finit à la mort de Balbin et Pupien. On ne sait rien de sa famille, sinon qu'il était fils d'un fameux chef de voleurs (sans doute le chef d'une bande de Bédouins), et on ignore comment il s'éleva aux premiers grades militaires. Après la mort de Misithée, pendant l'expédition du troisième Gordien en Perse, Philippe devint préfet du prétoire. Il abusa de son autorité pour perdre l'empereur dans l'esprit des soldats, et provoqua une sédition militaire qui eut pour résultats la mort de Gordien et l'élévation de Philippe à l'empire. Le sénat ayant ratifié le choix de l'armée, le nouveau souverain proclama son fils césar, conclut une paix honteuse avec Sapor, et retourna à Rome après avoir fondé la ville de Philippopolis. Ces événements se passèrent dans les premiers mois de 244. Le crime auquel Philippe devait l'empire annonçait un prince perfide et cruel; cependant on ne lui reproche dans le cours de son règne aucun acte de cruauté. Autant qu'on en peut juger par les rares renseignements qui le concernent, il fit une guerre heureuse aux Caspiens, tribu scythique ou gothique qui habitait sur les bords du bas Danube. Les médailles et les monuments publics lui donnent les titres de *Germanicus Maximus* et *Caspicus Maximus*. En 248 les insurrections de Jotapin et de Marinus éclatèrent simultanément en Orient et en Mésie. Les deux prétendants périrent promptement; mais Decius, qui avait été envoyé pour rappeler les légions dans le devoir, fut forcé par elles d'accepter l'empire, et marcha sur l'Italie. Philippe ayant marché à sa rencontre, périt près de Vérone, soit sous les coups des ennemis, soit de la main de ses propres soldats. Bien qu'il n'eût point souillé son règne par des actes de cruauté, le peuple, qui se rappelait par quel crime il avait acquis le trône, l'en vit tomber avec plaisir. D'après la *Chronique alexandrine*, il n'avait que quarante-cinq ans à l'époque de sa mort.

Le principal événement du règne de Philippe fut la célébration des jeux séculaires, en 248. On donna à cette fête d'autant plus de solennité que, suivant la tradition, Rome avait atteint alors sa millième année. L'an mil de Rome commencé d'après le calcul de Varron, le 21 avril 247, finit le même jour en 248. Comme on

ignore le mois où les jeux furent célébrés, on ne sait si cette solennité eut lieu dans le cours de l'an mil ou au commencement du onzième siècle.

Beaucoup d'écrivains ecclésiastiques ont prétendu que Philippe était chrétien. Cette opinion était déjà très-répandue du temps d'Eusèbe de Césarée, qui, sans l'admettre expressément, cite comme authentiques des lettres adressées par Origène à l'empereur et à l'impératrice. Saint Jérôme, Vincent de Lérins et Orose sont plus explicites. Enfin il semble d'après un passage de saint Jean Chrysostome que non-seulement Philippe était chretien, mais qu'il accomplit une pénitence publique qui lui fut imposée par saint Babylas, évêque d'Antioche. A cette tradition sur le christianisme de Philippe, on peut opposer que ce prince ne fit aucun acte officiel de christianisme, qu'il se conforma même aux rites païens, et que, selon le plus grand nombre des auteurs anciens, Constantin fut le premier empereur chrétien. La question du christianisme de Philippe a été examinée par Tillemont avec son exactitude et son impartialité ordinaires. Le savant historien n'est pas arrivé à une conclusion certaine, qui du reste serait assez inutile. Qu'importe que Philippe ait été affilié à une communion chrétienne ou qu'il ait reçu le baptême, puisque sa religion n'influa ni sur sa vie privée ni sur ses actes publics? L'ambitieux sans scrupules qui empoisonna, dit-on, Misithée, et qui causa la mort de Gordien, est un prosélyte que l'Eglise n'a aucun intérêt à réclamer. L. J.

Aurelius Victor, *De Cæsar.*, XXVIII; *Epist.*, XXVIII. — Eutrope, IX, 3. — Zosime, I, 23; III, 32. — Zonaras, XII, 19. — Eckhel, *Doctr. num.*, vol. VII. — Eusèbe, *Hist. Evang.*, VI, 34, 39, 41; VII, 10. — Saint Jérôme, *De Vir. illust.*, c. 54. — Saint Chrysostome, *In Gent.*, vol. I, p. 658. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. III. — Cellarius, *Dissertatio de primo principe christiano*; Halle, 1696, in-4°. — Schwarz, *Dissertatio de tempore ludorum secularium sub Philippis Augustis celebratorum*; Altorf, 1723, in-4°.

PHILIPPE II (*M. Julius* PHILIPPUS), fils du précédent, né en 237 après J.-C., mort en 249. Il n'avait que sept ans à l'avénement de son père, qui le proclama césar en 244, et trois ans plus tard lui conféra le consulat et l'associa à l'empire avec le titre d'auguste (247). Son second consulat (248) correspond avec la célébration des jeux séculaires, et dans l'automne de 249 il fut tué, suivant Zosime, à la bataille de Vérone, ou, d'après Aurelius Victor, égorgé à Rome par les prétoriens, à la nouvelle de la mort de son père. L'histoire ne dit rien de ce jeune prince, tué à l'âge de douze ans, sinon qu'il était d'un caractère singulièrement sérieux pour son âge, et qu'on ne le vit jamais sourire. Ses noms et titres sont les mêmes que ceux de son père, avec l'addition de *Severus* qui se trouve sur quelques médailles, et qui dérivait à ce qu'il semble de sa mère *Otacilia Severa*. L'appellation de *C. Julius Saturninus* que lui donne Aur. Victor, n'est confirmée ni par les médailles ni par les inscriptions. Y.

Aurel. Victor, *De Cæsar.*, XXVIII; *Epist.*, XXVIII. — Zosime, I, 22.

PHILIPPE *de Thessalonique*, poëte épigrammatiste grec, vivait dans le second siècle après J.-C. Outre le soin qu'il prit de compiler une des *Anthologies grecques*, il composa lui-même beaucoup d'épigrammes; l'*Anthologie* actuelle en contient près de quatre-vingt dix sous son nom; mais de celles-ci six (n°s 36-41) appartiennent à Lucilius; un petit nombre d'autres sont évidemment empruntées à d'anciens poëtes, tandis que d'autres sont de simples imitations. L'*Anthologie* de Philippe est un supplément de celle de Méléagre; elle contient les compositions de poëtes qui vivaient du temps de Philippe ou un peu avant lui. Ces poëtes sont: Antipater de Thessalonique, Crinagoras, Antiphile, Tullius, Philodème, Parménion, Antiphane, Automédon, Zonas, Bianor, Antigone, Diodore, Evenus et quelques anonymes. Le plus ancien de ces poëtes est Philodème, contemporain de Cicéron, et le plus récent, Automédon, florissait sous Nerva. Philippe lui-même vivait probablement sous Trajan. Y.

Jacobs, *Anthologia græca*, vol. XIII, p. 934-936.

II. PHILIPPE *Saints.*

PHILIPPE (Saint), apôtre de Jésus-Christ, naquit à Bethsaïda, en Galilée; on croit qu'il avait exercé d'abord la profession de pêcheur. Sa mission d'apôtre lui fut révélée le lendemain de la conversion de saint Pierre et de saint André; il détermina Nathanael, son ami, à suivre également le Christ. Il assista au sermon de la montagne, et ne put dissimuler qu'il doutait de la possibilité de nourrir une grande multitude de peuple avec quelques pains. A Jérusalem, les païens le sommèrent de les conduire auprès du Christ, ce qu'il refusa, parce que les temps n'étaient pas encore venus. Saint Philippe assista à la Cène et accompagna son divin maître sur la montagne des Oliviers. Après l'Ascension, il resta à Jérusalem jusqu'au moment où les apôtres se dispersèrent; alors il se retira en Phrygie (on prétend qu'il alla aussi en Scythie), où il prêcha l'Évangile. Saint Polycarpe, son disciple, nous apprend qu'il vivait encore l'an 80 de J.-C. Il mourut à Hiéraple (Phrygie), pendu par les pieds ou crucifié, pour s'être opposé au culte des serpents. L'Église latine célèbre la fête de saint Philippe le 1er mai, conjointement avec celle de saint Jacques; l'Église grecque lui a consacré le 14 nov. [*Enc. des G. du M.*]

Clément d'Alexandrie, *Stromata*, lib. III. — Metaphrastes, *Comm. de S. Philippe.* — Nicéphore, *Hist. eccles*, lib. II. — Baronius, *Annales*, c. XXXI. — Cave, *Vitæ apostolorum.* — Rœss, *Hist. de l'Église au temps des apôtres.*

PHILIPPE (Saint), mort probablement à Césarée vers 45. L'un des sept premiers diacres élus par les apôtres, il alla annoncer l'évangile dans Samarie, et ses prédications firent un si grand nombre de prosélytes que Simon le Magicien, ne pouvant le contredire, demanda lui-

même le baptême, espérant que sa régénération par l'eau lui obtiendrait le pouvoir d'opérer les mêmes miracles que Philippe. Au rapport des Actes, il reçut d'un ange l'ordre d'aller sur le chemin de Jérusalem à Gaza, y rencontra le trésorier de Candace, reine d'Éthiopie, qui, juif de religion, revenait d'un pèlerinage au temple de Jérusalem, et le baptisa. Philippe vint de là à Uzot, puis à Césarée, et, selon quelques auteurs; il fonda l'église de Tralles, dans l'Asie Mineure. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 octobre, et les Latins le 6 juin. H. F.

Actes des Apôtres, ch. VI, VIII et XXI. — Baillet, *Vies des Saints*.

PHILIPPE DE NERI (Saint), fondateur d'ordre, né le 23 juillet 1515, à Florence, mort le 26 mai 1595, à Rome. D'une noble famille, il fut envoyé chez un oncle, riche négociant du royaume de Naples, qui se proposait de le faire son héritier; mais n'ayant pu vaincre sa répugnance pour le commerce, il quitta secrètement son parent et se rendit à Rome (1533). Tout en faisant le métier de précepteur dans une famille florentine, il termina ses études classiques et suivit les cours de théologie et de droit canonique; à vingt-trois ans il vendit ses livres et se consacra tout entier au service des pauvres et des malades. En 1548 il établit la confrérie de la Sainte-Trinité, destinée à subvenir aux besoins des pèlerins nécessiteux, et peu de temps après il fonda pour eux un hospice, qui est encore un des plus beaux de Rome. Le sentiment de son insuffisance l'avait jusque-là détourné de s'engager dans les ordres; il fallut l'ordre exprès de son confesseur pour l'y déterminer, et il reçut la prêtrise en 1551. Étant entré dans la communauté de Saint-Jérôme, il se chargea du soin d'instruire les enfants, et associa à ses travaux de jeunes ecclésiastiques, que l'on nomma *oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église de la Trinité, où ils tenaient leurs conférences, pour appeler le peuple à la prière. Philippe réunit ensuite ses disciples en congrégation (1564) et leur donna des statuts, sans les assujettir néanmoins à aucun vœu. En 1593, il eut pour successeur le plus illustre d'entre eux, Baronius, à qui il suggéra le dessein d'écrire les annales ecclésiastiques. Il fut canonisé en 1622 par Grégoire XV, et sa mémoire fut célébrée dans l'église catholique le jour même de sa mort. La congrégation de l'Oratoire se répandit rapidement dans toute l'Italie et surtout en France, où l'introduisit le cardinal Pierre de Berulle. Les *Lettres* de saint Philippe ont été publiées à Padoue, 1751, in-8°; on a aussi de lui des *Avis spirituels* et quelques poésies insérées dans le t. I des *Rime oneste*.

A. Gallonio, *Vita beati Ph. Nerii*; Rome, 1600, in-4°. — *Vita Ph. Neri*; Munich, 1611, in-8°. — Louis Bertrand, *Vida y hechos milagrosos de S. Fel. Neri*, Valence, 1613, 1625, in-4°; trad. en latin, Rome, 1645, in-4°. — A. Bajani, *Panegyricos de Phil. Nerio*; Rome, 1619, in-4°. — P.-G. Bacci, *Vita di S. Fil. Neri*; Rome, 1622, in-4°; Milan, 1645, 2 vol. in-16. — A. Vasquez, *S. Fel. Neri, epitome de sua vida*; Madrid, 1651, in-4°. — B. Guedes, *Epitome da vida de S. Fel. Neri*; Lisbonne, 1667, in-24. — Laderchi, *S. Fil. Neri mostrato*; Rome, 1770, in-4°. — Manoel Consciencia, *Vita admiravel de S. Fel. Neri*; Lisbonne, 1738, 2 vol. in-fol; trad. en espagnol. — D.-M. Manni, *Raggionamenti sulla vita di S. Fil. Neri*; Florence, 1785, in-4°. — Rosmini-Serbati, *Lode di S. Fil. Neri*; Venise, 1821, in-8°. — *Vie de saint Philippe de Neri*; Clermont-Ferrand, 1847, in-12.

III. PHILIPPE, *empereur d'Allemagne*.

PHILIPPE, empereur d'Allemagne, né vers 1170, assassiné à Bamberg, le 21 juin 1208. Fils de l'empereur Frédéric Ier Barbe-rousse, il fut d'abord élevé pour l'Église; mais en 1195 son frère Henri VI lui fit épouser Irène, fille de l'empereur de Constantinople Isaac, et lui donna en fief la Toscane, le duché de Spolète et les biens de la donation de la comtesse Mathilde. L'année suivante Philippe reçut encore le duché de Souabe; après qu'il en eut été prendre possession, il revint en Italie; à peine arrivé, il apprit la mort de Henri, qui fut suivie d'une révolte générale des Italiens contre les dominateurs étrangers; ce ne fut qu'après avoir couru les plus grands dangers, qu'il parvint à regagner l'Allemagne; il ne put y emmener son neveu, le jeune roi de Sicile Frédéric, que les princes et prélats de l'Allemagne s'étaient engagés d'élire au trône impérial, promesse que Philippe leur rappela en ce moment, mais qu'ils se refusèrent unanimement de remplir. Plusieurs d'entre eux, tels que les ducs de Saxe et de Bavière, l'archevêque de Magdebourg, l'évêque de Bamberg, etc., choisirent, en 1198, pour roi des Romains Philippe, qui les avait gagnés par des présents et des concessions de tous genres. Les archevêques de Cologne et de Trèves s'opposèrent à cette élection faite en dehors de toutes les formes, et réunirent à Andernach un grand nombre d'adhérents, qui s'apprêtaient à élever à l'empire le duc Berthold de Zæhringen, lorsqu'ils apprirent que celui-ci, préférant l'argent aux honneurs, avait résigné toute prétention au trône pour une dizaine de mille marcs, que Philippe lui remit. Ce dernier fut alors reconnu dans une grande partie de l'Allemagne, en Franconie, en Saxe, en Bavière, en Souabe et en Thuringe; il gagna le duc de Bohême Ottokar en lui conférant le titre de roi. Néanmoins l'archevêque Adolphe de Cologne, agissant en son nom et en celui de son collègue de Mayence, alors en Palestine, l'archevêque de Trèves, le comte palatin Henri et un assez grand nombre de seigneurs élurent de leur côté le fils de Henri le Lion, qui se fit immédiatement couronner à Aix-la-Chapelle, sous le nom d'Othon IV (*voy.* ce nom). La guerre civile commença. Philippe, après avoir conclu une alliance avec le roi de France Philippe-Auguste, dévasta en 1198 une grande partie de l'Alsace, parce que l'évêque de Strasbourg et le comte de Dachsbourg avaient ravagé la Souabe. Dans l'automne il alla avec une armée considérable mettre à feu et à sang l'électorat de Cologne, sans qu'il cherchât à livrer une

bataille décisive; il préférait, dit un chroniqueur du temps, vaincre par des moyens détournés plutôt que par la force. Quoiqu'il fût, à l'opposé de son frère Henri, d'un caractère très doux, il fut obligé par sa position de tolérer les atrocités commises par les Bohémiens ses alliés; cependant lorsqu'il apprit le traitement cruel infligé à des religieuses, sa piété, qui était sincère, se révolta, et il fit bouillir vifs les coupables. En 1199 il assiégea la ville de Brunswick, capitale des États héréditaires d'Othon; mais le manque de vivres le força d'abandonner bientôt cette entreprise. En revanche il prit Strasbourg peu de mois après et obtint la soumission de l'évêque de cette ville. Dans l'intervalle il avait, mais en vain, cherché à vaincre l'opposition que le pape Innocent III mettait à ce qu'il fût reconnu empereur. Croyant le moment venu d'affranchir l'Église de l'oppression des Hohenstaufen, le pontife avait déclaré l'élection de Philippe nulle, parce que ce prince s'était trouvé à ce moment sous le coup de l'excommunication qu'il avait encourue pour avoir précédemment envahi le patrimoine de saint Pierre; il avait d'abord engagé les princes à procéder à un nouveau choix; puis après que l'année 1200 se fut passée en négociations stériles, il se prononça, en 1201, pour Othon, et il fit excommunier Philippe et ses adhérents. Ceux-ci contestèrent vivement l'intervention du pape, et restèrent en majeure partie fidèles à Philippe. Ce dernier parvint, malgré les efforts d'Innocent, à décider les croisés, rassemblés à Venise en 1202, à aller rétablir sur le trône son beau-père, Isaac l'Ange. Après l'avoir ainsi emporté sur l'influence du pape, il fut en revanche mis, dans de grands embarras, en 1203, par la défection du landgrave Hermann de Thuringe et du roi Ottokar de Bohême; mais, en 1204, il força le landgrave à la soumission, et repoussa avec succès une attaque des Bohémiens. En cette année il gagna à sa cause deux des principaux partisans de son rival, Henri le palatin, le propre frère d'Othon, et l'archevêque de Cologne Adolphe. En 1205 il vint à Aix-la-Chapelle avec un grand nombre de princes et de seigneurs, qui confirmèrent son élection; après quoi, il fut sacré par l'archevêque. Ce dernier, déposé peu de temps après par ordre du pape, fut remplacé par Bruno de Sengenbach, qui fut reconnu par les bourgeois de Cologne. Adolphe, soutenu peu de temps après par une forte armée conduite par Philippe, assiégea cette ville, qui résista héroïquement à ces forces supérieures. En 1206 Philippe allait renouveler son attaque, après avoir soumis tout l'électorat; Othon et le nouvel archevêque Bruno sortirent de Cologne pour combattre l'armée de Philippe; mais conduits par la trahison de Henri de Limbourg, dans des marécages effondrés, ils se virent tout à coup entourés d'ennemis; leurs troupes furent detruites entièrement; Bruno fut fait prisonnier, Othon s'enfuit avec quelques serviteurs. Philippe, sans se laisser éblouir par ce coup de fortune, qui força son rival à aller implorer des secours à l'étranger, continua à négocier avec Innocent, offrant de donner à l'Église la satisfaction qu'on lui demanderait; cette modération au milieu du succès plut au pape, et il accepta de traiter. Après avoir levé, en 1207, l'excommunication prononcée contre Philippe, il fit conclure entre les deux prétendants un armistice; ses légats cherchèrent à décider Othon à résigner ses prétentions contre certains avantages; lorsqu'ils virent leurs propositions repoussées, ils se rapprochèrent entièrement de Philippe, qui envoya à Rome, au commencement de 1208, des ambassadeurs pour régler les dernières conditions de sa reconnaissance par le pape. Philippe ensuite rassembla des troupes considérables pour porter le dernier coup à Othon, qui, avec l'aide du roi Waldemar de Danemark, se maintenait encore dans quelques contrées. Il se rendit à Bamberg, où son armée devait se réunir. Le 21 juin il se reposait dans son palais, lorsqu'on lui annonça que le comte palatin Othon de Wittelsbach désirait lui parler; depuis quelque temps ce comte ne songeait qu'à se venger de ce que Philippe, après lui avoir promis la main de sa fille, la lui avait ensuite refusée parce que Othon avait traîtreusement fait assassiner un seigneur du nom de Wolf. Cependant Philippe, sans défiance, le fit entrer; Othon, en le saluant, tira de dessous ses vêtements une épée, et en frappa l'empereur au cou; les assistants se jetèrent aussitôt sur lui; mais avec l'aide de ses complices postés dans le palais, il parvint à s'échapper. Quant à Philippe, il expira quelques instants après, au moment où, après avoir triomphé de grandes difficultés, il allait réellement commencer son règne, qui, à en juger par son esprit de justice, sa mansuétude et autres heureuses qualités dont il était doué, aurait, quoique moins brillant, été plus prospère que celui de son neveu Frédéric II, qui lui succéda après le gouvernement éphémère d'Othon IV.

Ernest GRÉGOIRE.

Othon de Saint-Blaise. — *Chronicon Urspergense.* — Arnold de Lubeck. *Chronicon Slavorum.* — Godfrid de Cologne. *Annales* — Albert de Stade. — Burchard, *Vita Friderici I.* — *Chronicon S. Petri Erfurtense* (dans le recueil de Mencke). — *Chronicon Montis Sereni.* — *Continuator Chronici Weingartensis.* — *Innocentii III Gesta et Litteræ* — Raynaldus, *Annales.* — Raumer, *Die Hohenstaufen.*

IV. PHILIPPE *rois de France.*

PHILIPPE Ier, roi de France, fils de Henri Ier et d'Anne de Russie, né en 1052, mort le 29 juillet 1108, à Melun (1). Suivant la coutume des premiers Capetiens, mal affermis sur le trône, Henri Ier associa son fils à la couronne, de son vivant, et le fit sacrer à Reims (23 mai 1059); on a remarqué avec raison la pompe de cette solennité; aucun suzerain ne prit possession de son rang au milieu d'un tel cortége. Ajoutons que le jeune prince,

(1) On le nomma Philippe en souvenir des anciens rois de Macédoine, dont Anne prétendait descendre.

quoiqu'il n'eût encore que sept ans, lut et signa sa profession de foi; c'est l'acte le plus ancien qui nous reste des couronnements faits sous la troisième race; il a servi de modèle à ceux qui ont suivi. Henri mourut le 4 août 1060, laissant la tutelle de son fils et la régence du royaume à son beau-frère, Baudouin V, comte de Flandre, qui s'acquitta de cet emploi avec honneur.

Le règne de Philippe, l'un des plus longs de l'histoire de France, est remarquable par les grands événements qui s'accomplissent pendant sa durée; mais le roi doit y rester complétement étranger : la lutte du sacerdoce et de l'Empire trouble une partie de l'Europe; la chevalerie, sortie de la féodalité, commence ses brillantes entreprises; tandis que Guillaume de Normandie va conquérir l'Angleterre, d'autres chevaliers normands fondent au sud de l'Italie le royaume des Deux-Siciles; de nombreux guerriers passent sans cesse les Pyrénées pour aller combattre les infidèles, sous la bannière d'Alphonse VI de Castille, à côté du Cid espagnol; un prince français, Henri de Bourgogne, fonde le comté de Portugal, qui sera bientôt un nouveau royaume chrétien. L'esprit religieux, uni à l'esprit de la chevalerie, enfante les croisades; l'intelligence se réveille de sa longue torpeur; de nouvelles littératures vont être enfantées par les langues nouvelles; l'art monumental, l'une des merveilles du moyen âge, commence à se révéler; et, déjà, dans le sein des villes s'agite la foule des bourgeois, demandant de nouvelles garanties, des libertés nouvelles.

Cette époque est donc grande et glorieuse pour la France; mais le règne de Philippe est honteux par le caractère et les actions personnelles du prince, que les plaisirs et une lâche oisiveté semblent avoir de bonne heure énervé. Pendant la tutelle de Baudouin, le duc de Normandie vint à la résidence royale de Saint-Germain-en-Laye demander l'appui de son suzerain pour faire la conquête de l'Angleterre; il lui promettait l'hommage de ce royaume; il ne put obtenir de secours. Ce refus ne mit d'ailleurs aucun obstacle à l'expédition; et bientôt le vassal, victorieux à Hastings, fut bien plus puissant que le faible roi de France. Baudouin mourut en 1067; son successeur, Baudouin VI, comte de Flandre et de Hainaut, eut aussitôt pour ennemi son propre frère, l'aventureux Robert, devenu comte de Frise, de Hollande et de Zélande par son mariage avec la comtesse Gertrude. Baudouin fut vaincu et tué (16 juillet 1070); sa veuve et son fils Arnould implorèrent le secours de Philippe et du duc de Normandie. Le roi, soutenu, ou plutôt escorté par le sénéchal de Normandie, s'engagea imprudemment au milieu des marais et des canaux de la Flandre occidentale; il fut battu à Cassel (20 fév. 1071); Arnould et le sénéchal avaient été tués; Philippe s'enfuit honteusement, abandonna la Flandre à Robert le Frison, et se contenta du Hainaut, qui fut cédé au jeune Baudouin, frère d'Arnould. C'est alors que le roi épousa Berthe de Hollande, fille de la comtesse Gertrude et de son premier mari, Florent.

Philippe, doué, dit-on, de toutes les qualités extérieures, ne songeait dès lors qu'à satisfaire honteusement son amour des plaisirs; pour avoir de l'argent, il rançonnait ses sujets, dévalisait les marchands étrangers, faisait trafic des évêchés et des abbayes. Alexandre II, mais surtout Grégoire VII, lui reprochèrent, en le menaçant, ses actes de simonie; dans une lettre aux prélats français (nov. 1074), le pape disait de Philippe : « Votre roi, ou plutôt votre tyran, a souillé sa jeunesse de mille infamies; aussi faible que misérable, il ne sait point diriger les rênes du royaume... Il ne lui suffit pas d'avoir mérité la colère de Dieu par une multitude de sacriléges, de parjures, d'adultères; il vient, à la manière d'un brigand, d'enlever de grandes sommes à des marchands... Dans les fables mêmes on ne trouverait rien de pareil chez un roi! » Philippe s'humilia, sans changer de conduite.

Malgré sa mollesse et son égoïsme, il voyait avec crainte et jalousie la puissance de Guillaume le Conquérant; aussi chercha-t-il à lui nuire, en soutenant son fils Robert, presque toujours révolté contre son père, et les seigneurs bretons, qui ne voulaient pas reconnaître la suzeraineté du duc de Normandie. En 1075, quelques secours de Philippe forcèrent Guillaume à lever le siége de Dol; plus tard, quand il eut signé la paix avec Allain-Fergant, duc de Bretagne, Guillaume voulut se venger du roi; il le somma de réprimer les brigandages des habitants de Mantes, dans le comté d'Évreux, et réclama le Vexin français. Philippe ne répondit que par des railleries; alors Guillaume ravagea le Vexin, prit et brûla Mantes; mais la maladie, puis la mort de Guillaume sauvèrent le roi du danger qui le menaçait (1087) (voy. Guillaume Ier). Philippe ne sut pas mettre à profit les querelles des fils de Guillaume, qui se disputaient son héritage; sa conduite est de plus en plus lâche et honteuse, et les contemporains ne s'occupent de lui que pour parler des nouveaux scandales de sa vie.

Philippe, après vingt ans de mariage, relégua la mère de ses trois enfants au château de Montreuil, et fit casser son hymen sous prétexte de parenté : il songeait à épouser une princesse de Sicile, lorsque dans un voyage à Tours il devint amoureux de Bertrade de Montfort, mariée au vieux Foulques le Rechin, comte d'Anjou et de Touraine; cette femme, belle, audacieuse et perverse, n'hésita pas à fuir loin de son mari; une escorte l'attendait à Meung-sur-Loire, et la conduisit à Orléans auprès du roi (1092). Les évêques refusèrent de bénir cette union illicite; il paraît cependant qu'un prélat, gagné par les prières et les présents de Philippe, se montra moins scrupuleux. Foulques et Robert le Frison

dévastèrent, il est vrai, les frontières de l'Ile de France, sans grands résultats toutefois. L'Église, gardienne vigilante de la moralité publique, fut plus redoutable à Philippe; l'archevêque de Lyon, légat d'Urbain II, excommunia Philippe et Bertrade au concile d'Autun (oct. 1094); Urbain II lui-même, à Clermont, où fut décidée la première croisade, renouvela l'excommunication (1095); Philippe, après avoir deux fois promis de se séparer de Bertrade, la fit sacrer par deux évêques, fut une troisième fois excommunié, et passa la plus grande partie de sa vie dans cette honteuse et lâche situation (*voy.* BERTRADE). Pendant la première croisade, le roi d'Angleterre, Guillaume II, à qui son frère Robert avait engagé la Normandie, voulut profiter de la faiblesse du roi, et réclama le Vexin français, principalement Mantes, Pontoise, Chaumont; la guerre fut assez vive. Les principaux seigneurs abandonnèrent le roi; mais les sires de Chaumont, de Montfort, etc., soutinrent le jeune Louis, son fils, qui commençait alors sa glorieuse carrière; Guillaume ne prit qu'une petite partie du Vexin, fortifia Gisors, et mourut peu après (1097-1100). Au mois de novembre 1100, deux légats de Pascal II excommunièrent de nouveau à Poitiers l'incorrigible Philippe, malgré l'opposition de Guillaume IX d'Aquitaine; le roi, tourmenté par de précoces infirmités et accablé par le mépris public, associa alors au trône Louis, son fils aîné, malgré les efforts et les intrigues de Bertrade : dès lors commence véritablement le règne de Louis VI.

Philippe n'eut pas même la force de le protéger contre sa marâtre, qui plusieurs fois voulut le tuer, et fut même sur le point de l'empoisonner; le roi supplia son fils en faveur de Bertrade, et lui demanda humblement pardon pour elle. Il se fit relever de l'excommunication par le légat du pape dans un concile à Paris, et reprit les insignes de la royauté (2 déc. 1104); Berthe était morte, et le pape Pascal II, qui d'ailleurs avait besoin de la France dans sa lutte contre l'empereur d'Allemagne, cessa des poursuites sans objet. Bertrade n'en continua pas moins de porter le diadème, et l'on raconte qu'après avoir réconcilié ses deux maris dans un voyage à Angers, en 1106, elle fit asseoir le roi à côté d'elle, et Foulques à ses pieds sur un escabeau. A l'avénement de ce prince, le domaine royal ne comprenait que le Parisis, le Hurepoix, le Gâtinais, l'Orléanais et le comté de Sens; Philippe y ajouta le Vexin français, et le comté de Bourges, que le comte Herpin, partant pour la croisade, lui avait vendu soixante mille écus d'or, en 1101 (1). Le roi tomba malade à Melun, en 1108; il se fit revêtir de l'habit de bénédictin, et voulut par pénitence qu'on l'enterrât, non pas à Saint-Denis, mais à l'abbaye de Fleury-sur-Loire, consacrée à saint Benoît,; il expira le 29 juillet 1108, à l'âge de cinquante-sept ans. Il eut de sa femme Berthe *Louis VI*, dit le Gros, qui lui succéda; *Henri* et *Charles*, morts jeunes; Constance, mariée d'abord au comte de Troyes Hugues, puis au fameux Bohémond, prince d'Antioche, lorsqu'il vint en 1106 implorer les secours des chevaliers français pour les chrétiens de Palestine. De Bertrade de Montfort, Philippe eut *Philippe*, comte de Mantes et de Melun; *Fleury*; *Cécile*, mariée à Tancrède, neveu de Bohémond, puis à Pons de Toulouse, comte de Tripoli; *Eustache* (?), femme de Jean, comte d'Étampes.

L. G.

(1) C'était le canton de Bourges, et non le Berri entier.

Orderic Vital. — *Chronique* d'Albéric des Trois-Fontaines. — Suger, *Vie de Louis VI*. — *Chronique de Verdun*. — *Anonymus Floriacensis*. — Les t. XII et XIII du *Recueil* de D. Bouquet. — Sismondi, Michelet, H. Martin, *Histoires de France*.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste* (1), roi de France, né le 22 ou le 25 août 1165, mort à Mantes, le 14 juillet 1223, était fils de Louis VII et d'Alix de Champagne. Élevé par un homme sage et instruit, Clément de Metz ou plutôt Mets, Philippe se montra de bonne heure d'une intelligence précoce, avide d'agir et de commander; aussi dès 1179, Louis VII, atteint de paralysie, demanda aux prélats et barons réunis à Paris la permission de couronner son fils à Reims et de l'associer au trône; mais le jeune prince, s'étant égaré pendant une nuit obscure dans la forêt de Compiègne, fut frappé de terreur à la vue d'un charbonnier d'une mine effrayante, et saisi d'une fièvre violente, fut bientôt en danger de mort. Louis VII, sur la foi d'une vision de Thomas Becket, se rendit immédiatement en pèlerinage au tombeau du saint, à Cantorbéry; à son retour Philippe était sauvé. Le 1er nov. 1179 Philippe fut sacré par son oncle Guillaume, archevêque de Reims, assisté des métropolitains de Sens, de Tours et de Bourges, et de presque tous les évêques de France; Henri Court-Mantel, duc de Normandie, fils aîné de Henri II, la couronne d'Angleterre au front, remplissait l'office de sénéchal; Philippe, comte de Flandre, portait l'épée royale; le duc de Bourgogne Hugues, puis les principaux seigneurs de France, rendaient hommage à la royauté française, déjà bien puissante dans l'opinion; Philippe allait lui donner la puissance de fait, la supériorité territoriale; avec saint Louis, c'est le plus grand roi de la dynastie capétienne. Louis VII, frappé d'une nouvelle attaque de paralysie, était resté à Paris, où il mourut le 18 septembre 1180. Philippe II avait déjà commencé à agir en roi. Par les conseils de son père ou de son parrain, Philippe, comte de Flandre, il épouse la nièce de ce prince, Isabelle de Hainaut, au Tronc en Artois, et les fêtes se continuent à Bapaume;

(1) On le surnomma d'abord *Dieudonné*, mais le surnom d'*Auguste* a prévalu; était-ce, suivant l'opinion la plus générale, parce qu'il était né au mois d'août? est-ce parce qu'il a agrandi le royaume (*Augustus ab augendo*), comme le dit Rigord? Ou bien l'épithète d'Auguste est-elle seulement synonyme de *royal*?

puis il fait une entrée solennelle à Paris, et est de nouveau couronné avec la jeune reine à Saint-Denis, par l'archevêque de Sens (29 mai 1180). Isabelle descendait des princes carlovingiens, dont la poésie réveillait alors les glorieux souvenirs; ce mariage sembla légitimer complétement les droits des Capétiens; de plus, le comte de Flandre, sans enfants, promettait à sa nièce une partie de son héritage, le Vermandois, le Valois, l'Amiénois, et même l'Artois. La reine mère, mécontente de voir agir son fils lui-même, quitta la cour; Philippe retint les châteaux qui formaient son douaire; soutenue par ses frères les comtes de Champagne, de Blois, de Sancerre et l'archevêque de Reims, elle demanda, sans pouvoir l'obtenir, l'appui du roi d'Angleterre Henri II, qui chercha même à la réconcilier avec son fils.

Philippe ne se laissa pas davantage gouverner par le comte de Flandre, qui s'unit aux princes de Champagne, au duc de Bourgogne, aux comtes de Hainaut et de Namur, etc. Henri II resta neutre; ses fils vinrent au secours du jeune roi, qui porta le ravage dans le comté de Sancerre, la Champagne et la Bourgogne, tandis que le comte de Flandre saccageait le pays de Noyon et de Senlis. A la mort de la comtesse de Flandre (avril 1182), Philippe réclame son héritage (Amiens, Péronne, Saint-Quentin, le Valois); Henri II offre sa médiation à Senlis; le comte de Flandre abandonne l'Amiénois, mais garde le reste de la succession viagèrement, promettant de nouveau à sa nièce l'Artois; Philippe se réconcilie également avec les princes de Champagne (1182). Le comte de Flandre, infidèle à ses promesses, se remarie avec une princesse de Portugal; Philippe II, approuvé par les prélats et les barons réunis à Compiègne, recommence la guerre; les belliqueuses milices de Flandre reprennent Amiens et ravagent le pays jusque dans l'Ile-de-France; Paris est menacé; mais les Flamands se retirent, et la paix est encore une fois conclue; le comté d'Amiens est réuni à la couronne avec une portion du Vermandois; Saint-Quentin, Péronne et l'Artois reviendront au roi après la mort du comte (1186). C'étaient là d'importantes acquisitions.

Philippe II avait acquis par ses premiers actes une véritable popularité : il punissait rigoureusement les blasphémateurs et les hérétiques; par les conseils de l'ermite Bernard, qui avait une grande réputation de sainteté aux environs de Paris, il chasse les Juifs, après les avoir dépouillés de leurs biens; il remet à leurs débiteurs toutes leurs dettes, à l'exception d'un cinquième qu'il se réserve (avril 1181); il encourage l'association populaire des *capuchons* ou *chaperons blancs*, formée au Puy, contre les routiers ou cottereaux qui désolaient les campagnes, brûlaient les églises, insultaient et tourmentaient les prêtres et les religieux; les secours qu'il leur envoie contribuent à la victoire de Châteaudun (20 juillet 1183), où sept mille brigands périssent, et à la délivrance de la France centrale. Le roi poursuit également Hugues III, duc de Bourgogne, grand déprédateur des biens ecclésiastiques, baron pillard des grands chemins; il s'empare de Châtillon-sur-Seine, et force Hugues à s'humilier (1186). Il protége les communes de Sens, de Pontoise, Poissy, Montreuil, Chaumont en Vexin, Fontainebleau, Compiègne et même de Tournai; il accorde de nouveaux priviléges à la ville royale d'Orléans (1183); sa réputation s'étend jusqu'au midi, et le comte de Toulouse, Raymond V, implore sa protection contre Richard d'Aquitaine et contre Alphonse II d'Aragon.

Henri II, dont l'âge et les malheurs semblaient avoir ralenti l'ambition, était sans cesse en lutte contre ses turbulents fils; par intérêt politique et par sympathie, Philippe les soutint presque toujours contre leur père. Henri Court-Mantel mourut sans s'être réconcilié avec Henri (1183); Philippe réclama aussitôt le Vexin, dot de sa veuve Marguerite de France; il demandait aussi le mariage immédiat de sa sœur Alix, fiancée à Richard, que l'opinion publique accusait Henri II d'avoir outragée. Geoffroi de Bretagne, qui désirait unir l'Anjou à son duché, invoquait l'appui de Philippe, lorsqu'il mourut à Paris des suites de blessures qu'il avait reçues dans un tournoi (15 août 1186). Philippe réclama la garde du duché de Bretagne comme suzerain. Henri II repoussa toutes ces demandes; alors le roi, secondé par Richard Cœur de Lion, qui vivait avec lui comme un frère, commença la guerre, entra dans le Berri, prit Graçai, Issoudun et assiégea Châteauroux; une trêve fut conclue à Gisors; Henri cédait Issoudun (1188). C'est à Gisors que Guillaume, archevêque de Tyr, vint apprendre aux rois et aux seigneurs réunis les malheurs de la Terre Sainte; Saladin (*voy.* ce nom), vainqueur à Tibériade, le roi Guy de Lusignan (*voy.* ce nom) fait prisonnier, Jérusalem au pouvoir des infidèles, le souverain pontife mort de douleur, etc. Henri, Richard, Philippe prirent la croix; les guerriers s'armèrent; ceux qui ne partaient pas durent payer la *dîme saladine*. Mais bientôt le fougueux Richard recommença la guerre, vint faire hommage à Philippe, et reçut de lui Châteauroux et Issoudun, tandis que Philippe prenait Le Mans, Tours, Amboise. Henri II, pressé par les Bretons soulevés, entouré d'ennemis, après plusieurs entrevues à La Ferté-Bernard, à Coulommiers, obtint la paix par le traité d'Azai-sur-Cher; il accéda à toutes les conditions qu'on lui faisait, renonça à tout droit sur le Berri et l'Auvergne, renouvela son hommage pour toutes ses possessions en France, et s'engageait à partir pour la croisade; mais la trahison de son fils bien-aimé Jean le frappa d'un coup mortel; il expira à Chinon huit jours après (6 juillet 1189).

Le nouveau roi d'Angleterre, Richard, le plus brutal et le plus orgueilleux des chevaliers, devait être le héros de la troisième croisade (*voy.*

RICHARD et SALADIN). L'expédition fut retardée par la mort de la reine de France (15 mars 1190); Philippe, après avoir, par l'acte célèbre connu sous le nom de *testament*, réglé l'administration du royaume et donné la régence à sa mère et à son oncle, l'archevêque de Reims, prit l'oriflamme, fut rejoint par Richard à Vézelai; tous deux partirent de cette ville pour Lyon le 4 juillet; là, ils se séparèrent : tandis que Richard s'embarquait à Marseille, Philippe passait les Alpes, louait des vaisseaux aux Génois, et allait hiverner en Sicile avec Richard. Là, les violences du roi d'Angleterre mettent à de dures épreuves la patience politique de Philippe; c'étaient chaque jour de nouvelles occasions de querelles; Richard insultait les Siciliens, attaquait Tancrède, que Philippe était forcé de protéger contre ses ennemis; Richard, refusant insolemment d'épouser Alix, sœur du roi, faisait venir en Sicile Bérengère de Navarre, à laquelle il devait se marier; Philippe se contentait de 10,000 marcs payables en quatre années, et lui abandonnait Gisors, Neaufle, Neufchâtel, le Vexin, ne se réservant que ses dernières conquêtes dans le Berri et l'Auvergne. Philippe part le 30 mars et débarque devant Saint-Jean-d'Acre (13 avril), que les chrétiens assiégeaient depuis longtemps; il attend pour donner l'assaut l'arrivée de Richard (8 juin); la ville capitule le 13 juillet 1191. Mais déjà les deux rois étaient de nouveau divisés; Richard, qui se croyait, par le droit de la force et de la valeur, bien supérieur à Philippe, soutenait Guy de Lusignan contre Conrad de Montferrat. Aussi Philippe, atteint de la fièvre, malgré les prières de ses barons et les reproches de Richard, s'empresse de quitter la Palestine, après avoir nommé le duc de Bourgogne connétable des Français qu'il laisse en Orient (31 juillet). Il croit ou feint de croire que Richard a voulu l'empoisonner; en passant à Rome il prie le pape de le relever du serment qu'il a fait de ne pas attaquer Richard ou ses domaines pendant la durée de la croisade; Célestin III le lui défend sous peine d'excommunication. Enfin Philippe arrive à Fontainebleau le 27 décembre 1191.

Le comte de Flandre était mort à la croisade; aussitôt Philippe ordonna à sa mère et à son oncle de s'emparer de ses domaines échus à son fils Louis, du chef de la feue reine, Isabelle de Hainaut; l'archevêque de Reims le fit reconnaître à Saint-Quentin, à Péronne, dans l'Artois et même la Flandre. Mais à son retour de la Terre Sainte Philippe consentit à traiter avec Baudouin, comte de Hainaut, son beau-père, qui réclamait la succession au nom de sa femme, la comtesse Marguerite, sœur du dernier comte de Flandre; il leur abandonna la Flandre; mais Saint-Omer, Aire, Térouanne, Arras, c'est-à-dire l'Artois, furent réunis à la couronne de France (1192). C'est que l'ambition de Philippe était éveillée par l'espoir d'une conquête encore plus considérable; il accusait toujours Richard d'avoir voulu le faire tuer par les *Assassins du Vieux de la Montagne*, et, le premier de nos rois, s'entourait d'une garde, celle des *sergents d'armes* ou *ribauds*; il gagna l'opinion publique, et s'attacha l'Église par de nouvelles persécutions contre les juifs; lui-même fit périr à Bray-sur-Seine quatre-vingts de ces malheureux, coupables de fanatisme; puis il s'allia au misérable Jean sans Terre, pour se partager les dépouilles de Richard, qui semblait devoir succomber victime de son audace aventureuse. Quand il apprit la captivité de son ennemi, retenu prisonnier par l'empereur Henri VI, il lui déclara la guerre, reçut l'hommage de Jean, même comme roi d'Angleterre, avec l'espoir de mettre la main sur les possessions de Richard en France. En 1193 il prend Ivry, Tacy, Lihons, Beaumont, Gisors, Neufchâtel, Aumale, Évreux, etc., mais il est repoussé de Rouen par le comte de Leicester, l'un des braves de la croisade. Au mois de février 1194, il apprend que, malgré toutes ses intrigues, Richard a été délivré; « Prenez garde, écrit-il à son complice, le diable est déchaîné. » Jean épouvanté ne songe qu'à se réconcilier avec son frère; il fait massacrer dans un festin les Français qui forment la garnison d'Évreux, et Richard, à la prière de leur mère Éléonore, lui pardonne toutes ses lâchetés. La guerre entre deux rivaux aussi acharnés fut cruelle de part et d'autre, mais sans événements signalés; les deux rois avaient épuisé leurs ressources à la croisade; Philippe avait saccagé Évreux et pris Dieppe; Richard fit rentrer la Normandie sous sa domination. Il y eut alors de nombreuses escarmouches dans le Maine, la Touraine, la Beauce; à Fréteval, dans le Vendômois, le trésor et le *chartrier* de Philippe tombèrent au pouvoir de Richard; puis on combattit en Saintonge, et Philippe, abandonné par les Champenois, signa la paix (15 janvier 1196); Richard renonça au Vexin normand, et Philippe à l'Auvergne. La guerre recommença quelques mois après; cette fois, le roi d'Angleterre fut forcé de céder la suzeraineté de l'Auvergne; ses soldats furent battus près d'Aumale, mais la lutte prit des proportions plus considérables : Richard eut pour alliés les comtes de Champagne, de Boulogne, de Chartres, du Perche, les régents de Bretagne, et surtout le comte de Flandre et de Hainaut, Baudouin, qui enleva à son beau-frère plusieurs places de l'Artois; au dehors Philippe II soutenait Philippe de Souabe, qui disputait la couronne d'Allemagne à Othon de Brunswick, neveu de Richard. Celui ci, à la tête des chevaliers du Poitou et de la Guyenne, d'aventuriers Gallois, de mercenaires Brabançons, se montrait de plus en plus impitoyable, et souvent faisait crever les yeux à ses prisonniers. Philippe trouva des ressources avec l'argent des juifs qu'il rappela dans son royaume, et défendit avec succès toutes ses frontières menacées; à Gisors, surpris par son ennemi, il échappa à la mort ou à la captivité par son courage; mais il

manqua de périr dans les eaux de l'Epte, dont le pont s'était rompu sous le poids des chevaux (1198). Enfin le nouveau pape Innocent III interposa sa médiation, et, sous les auspices du légat, une trêve de cinq ans fut conclue entre Vernon et Les Andelys (13 janvier 1199). Quelques mois après, Richard trouva la mort au siége du château de Chalus, près de Limoges (6 avril 1199).

Philippe s'était défendu contre Richard ; il devait triompher dans sa lutte contre son successeur Jean, tyran lâche, cruel et méprisable (*voy.* JEAN SANS TERRE). Le jeune Arthur de Bretagne (*voy.* ce nom), qui dispute à son oncle l'héritage de Richard, vient avec sa mère Constance réclamer l'appui de Philippe-Auguste ; le roi répond à leur appel, brûle Évreux et plusieurs châteaux, ravage le pays jusqu'au Mans, fait reconnaître Arthur dans l'Anjou, le Maine, la Touraine; mais excite le mécontentement des Angevins et des Bretons en laissant des garnisons dans leur pays. Le légat du pape intervient; un traité est signé (mai 1200) ; Arthur abandonné doit reconnaître les droits de son oncle, et lui rendre hommage pour la Bretagne; Louis, fils de Philippe, épousera Blanche de Castille, nièce de Jean, avec le comté d'Évreux, Issoudun, Graçay et 20,000 marcs pour dot. Philippe se serait montré moins facile, s'il ne s'était trouvé lui-même dans les plus grands embarras, à cause de sa lutte contre la papauté, au sujet de son divorce (*voy.* INGELBURGE, AGNÈS DE MÉRANIE). Le royaume fut mis en interdit par le légat d'Innocent III au concile de Dijon (1200); Philippe chassa de leurs églises les ecclésiastiques qui observaient l'interdit. Il finit par céder ; Agnès fut éloignée de la cour et mourut de douleur en 1201 ; le roi ne voulut pas cependant rappeler auprès de lui Ingelburge. Plus tard seulement il lui permit de revenir à la cour, mais ne parut regretter qu'à son lit de mort sa conduite à son égard. Au moment où s'organisait la quatrième croisade, que Philippe-Auguste ne voulut pas conduire, la guerre recommença contre Jean sans Terre. Il enleva à Hugues de Lusignan, comte de la Marche, sa fiancée, Isabelle d'Angoulême ; les Lusignan demandèrent justice à Philippe II ; Jean promit de se rendre à Paris et ne vint pas; la paix était rompue. Les Français entrent en Normandie, prennent les châteaux de Tillières et de Boute-Avant, puis Longchamp, Mortemer, la Ferté-en-Bray, Lihons, Gournai. Philippe investit le jeune Arthur de l'Anjou, du Maine, de la Touraine, du Poitou, l'arme chevalier, le fiance à sa fille Marie, et l'envoie en Poitou avec deux cents chevaliers. Aidé des Lusignan, le prince breton assiége son aïeule Éléonore dans le château de Mirebeau (24 k. N.-O. de Poitiers) ; mais Jean, qui pour la première fois montre de l'activité et du courage, l'attaque à l'improviste et le prend (1er août). Arthur, conduit de prison en prison, du château de Falaise à celui de Rouen, meurt victime de la cruelle ambition de son oncle (*voy.* JEAN et ARTHUR).

Les Bretons demandent vengeance au roi; ils reconnaissent pour duchesse une sœur d'Arthur, Alix, fille de Constance et de Guy de Thouars, son second mari, qui s'empare de l'administration du pays. Jean, accusé par l'opinion publique, partout soulevée en Angleterre comme en France contre ses vices et ses crimes, est cité devant la cour des pairs, et Philippe l'attaque dans le Poitou et la Normandie; Alençon, Conches, Les Andelys tombent en son pouvoir; mais le Château-Gaillard, défendu par le connétable de Chester, résiste pendant six mois (6 mars 1204). Jean, après avoir perdu un temps précieux dans les débauches à Rouen, s'était enfui en Angleterre dès le mois de décembre. La guerre était devenue nationale en France; on en vit une preuve remarquable : Innocent III voulut imposer la paix aux deux rois, et menaça Philippe s'il n'arrêtait pas ses conquêtes; onze grands barons déclarèrent formellement par lettres patentes qu'ils soutiendraient le seigneur-roi contre le seigneur-pape ou quiconque prendrait la défense de Jean d'Angleterre; et Innocent, prudent cette fois, changea de langage et cessa de menacer.

La Normandie fut attaquée de deux côtés ; tandis que les Bretons, conduits par Guy de Thouars, passaient le Couesnon, brûlaient la forteresse du mont Saint-Michel, et prenaient Avranches, Philippe s'avançait à leur rencontre vers Caen, rassurant les Normands désespérés, confirmant les franchises des villes, recevant la soumission de Caen, Falaise, Domfront, L'Aigle, Bayeux, Coutances, Lisieux, Verneuil, Arques, etc. ; Rouen, abandonné lâchement par le roi Jean, se rendit (juin 1204). Puis les Bretons prirent Angers ; Philippe attaqua avec trois armées la Touraine, l'Anjou, le Poitou; Loches, Chinon, Thouars, Niort, Poitiers tombèrent en son pouvoir, avec une partie de la Saintonge et de l'Angoumois (1205). Jean, dit-on, demanda alors à comparaître devant la cour des pairs, mais il ne put obtenir la promesse de venir et de s'en retourner en toute sûreté : « Par tous les saints de France! s'écria Philippe, il ne se départira pas, s'il n'est absous. » Le roi, ajoute Matthieu Pâris, ne voulut point se confier à la chance douteuse du jugement des Français qui ne l'aimaient pas. Les grands de France n'en procédèrent pas moins au jugement; la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Touraine furent déclarés confisqués et réunis au domaine royal. Il y eut cependant une réaction contre les progrès si considérables de la royauté française; les Poitevins et les Bretons étaient mécontents ; Guy de Thouars était blessé dans ses intérêts, parce que Philippe demandait la garde noble d'Alix, et vint à Nantes pour forcer les seigneurs bretons à la lui accorder. Jean voulut en profiter; il débarqua à La Rochelle avec une armée de mercenaires (9 juillet 1206), prit le château de Montauban (1er août), et tandis

que les troubadours excitaient l'enthousiasme patriotique des populations méridionales, il s'empara d'Angers (8 septembre) et même de Dol en Bretagne. Là s'arrêtèrent ses succès; la lâcheté remplaçait encore une fois la forfanterie; il recula vers le Poitou : les légats obtinrent une trêve de deux ans (26 octobre 1206), qui fut renouvelée à plusieurs reprises. Jean avait décidément perdu ses provinces; la royauté française était triomphante. La Bretagne resta à Alix; Philippe voulut d'abord la marier à Henri d'Avaugour, héritier de la maison de Penthièvre; plus tard il se décida à lui faire épouser Pierre de Dreux, arrière-petit-fils de Louis VI; une maison française remplaçait avantageusement dans cette province la dynastie anglaise qu'Henri II avait espéré pouvoir y établir.

Philippe profita de la trêve avec Jean pour bien régler l'administration de son royaume agrandi, et se préparer à une défense vigoureuse quand la guerre recommencerait. Il resta sagement et heureusement étranger à la terrible croisade des Albigeois (*voy.* RAYMOND VI, MONTFORT, etc.) qui désola la France méridionale depuis 1209; il répondait au légat qui l'excitait à y prendre part, « qu'il avait à ses flancs deux grands et terribles lions, Othon, soi-disant empereur, et Jean, roi d'Angleterre ». Othon IV, resté seul maître de l'empire après l'assassinat de son rival Philippe de Souabe (juin 1208), avait resserré son alliance avec son oncle Jean sans Terre; il s'engageait à lui rendre toutes ses provinces de France et à réduire Philippe-Auguste au simple domaine des premiers Capétiens. Mais Jean devint de plus en plus odieux en Angleterre par ses débauches, ses exactions et ses crimes; il tyrannisait le peuple, opprimait les barons, exilait les évêques; Innocent III mit l'Angleterre sous l'interdit et finit par excommunier solennellement Jean lui-même (1211). D'un autre côté, Philippe-Auguste s'unit contre Othon au jeune Frédéric II, qui, dans une entrevue avec Louis, fils du roi de France, à Vaucouleurs (1212) s'engagea à ne faire ni paix ni trêve avec Othon et son allié le roi Jean. Alors Philippe, prenant l'offensive, se chargea d'exécuter la sentence d'excommunication lancée contre Jean; il élevait d'ailleurs certaines prétentions sur le royaume, au nom de son fils Louis, dont la femme, Blanche, était petite-fille de Henri II. La plupart des grands seigneurs de France, assemblés au parlement de Soissons (8 avril 1213), promirent au roi de l'aider de tout leur pouvoir; une armée formidable se réunit dans le comté de Boulogne; de toutes les côtes de France on dirigea des vaisseaux, pour transporter cette armée dans l'Angleterre, qui devait être donnée au jeune Louis. Mais Jean, effrayé, malgré les soixante mille hommes qu'il avait rassemblés, détourna l'orage en se soumettant à toutes les conditions que lui imposait le légat Pandolfe; le 15 mai, il donna au saint-siége le royaume d'Angleterre, déclarant le tenir en fief du pape Innocent III; et Philippe, plein d'irritation, fut forcé de renoncer à l'expédition qui devait ruiner pour toujours son ennemi. Le légat, pour le calmer, l'engagea alors à profiter de ses armements pour punir le comte de Flandre, Ferrand. Ce prince, de la maison de Bourgogne, qui régnait en Portugal, avait épousé Jeanne fille de Baudouin IX, et à l'occasion de son mariage (1211), il avait été forcé de rendre au roi Aire et Saint-Omer; il avait alors autorisé ses vassaux et ses sujets des puissantes communes de Flandre à aider le roi, même contre lui, s'il cessait de le servir fidèlement. Mais Ferrand, mécontent et ambitieux, se laissa entraîner dans une ligue secrète avec Jean et Othon par le comte de Boulogne, Renaud de Dampierre, dont Philippe-Auguste avait réprimé la turbulence et les empiétements, Renaud qui avait abandonné ses possessions et s'était déclaré l'ennemi acharné du roi. « Renaud, disent les chroniques de Saint-Denis, passa en Angleterre vers le roi Jehan, qui grant signe d'amour lui fist et lui promit grant terre et dons au delà de la mer, afin qu'ils pussent avoir le roi de France desconfit, et li estoit d'avis que li Français ne pourroit durer. » Au parlement de Soissons, Ferrand avait protesté par son absence contre l'expédition d'Angleterre : Philippe jura « par tous les saints de France que la Flandre deviendrait France ou que la France deviendrait Flandre ». La flotte française part de l'embouchure de la Seine et enlève Gravelines; Philippe avec son armée prend Cassel, Ypres, Bruges, et marche sur Gand; mais il apprend que sa flotte, après avoir pillé Dam, a été surprise par Guillaume de Salisbury et le comte de Boulogne, qui l'ont presque détruite. Le roi repousse les milices flamandes, réduit Dam en cendres, rançonne Bruges, Ypres, Gand, met garnison dans Oudenarde, Courtrai, Lille, Douai; mais, après son départ, Ferrand, soutenu par le comte de Hollande, s'avance jusqu'à Lille qui lui ouvre ses portes; Philippe accourt, reprend la ville, la brûle, vend comme serfs ou massacre les habitants; puis il démantèle Cassel. Tournai est soumise par le comte de Saint-Pol. Ces violences irritent et effrayent les seigneurs belges et lorrains; Philippe, disait-on, voulait relever l'empire de Charlemagne en faveur de son fils, issu des Carlovingiens; les comtes de Salisbury et de Boulogne attisent les haines. Othon IV tient un grand parlement à Bruges; les comtes de Flandre, de Brabant, de Limbourg, de Hollande, de Namur, le duc de Lorraine, le puissant chef de routiers, Hugues de Boves, promettent de le soutenir; ils attaqueront Philippe par le nord, Jean par le sud; au prince anglais, ses anciennes provinces; aux confédérés, le partage de la France, sous la suzeraineté nominale d'Othon. Le roi déploya l'activité la plus énergi-

que; il se chargea de combattre l'empereur et ses alliés; son fils Louis marcha au-devant de Jean, qui venait de débarquer à La Rochelle (février 1214); les nobles du Poitou, même les Lusignan, étaient venus rejoindre le roi d'Angleterre. Il prend Angers, mais est repoussé de Nantes par Pierre de Dreux; il assiégeait La Roche-aux-Moines, près de la Loire, lorsqu'à la nouvelle de l'approche de Louis, il fuit lâchement sans combattre, repasse le fleuve, et bientôt se rembarque pour l'Angleterre, où ses barons soulevés l'attendent pour lui imposer la grande charte. Pendant ce temps Philippe-Auguste rassemblait son armée à Péronne; le mouvement était national surtout dans les villes; quinze communes du nord envoyèrent leurs milices; déjà les Français étaient au cœur de la Flandre, brûlant *royalement* à droite et à gauche, lorsqu'Othon et ses alliés, s'avançant lentement de Valenciennes vers Mortagne, les rencontrèrent près du pont de Bouvines, sur la Marque, affluent de la Lys (27 juillet). Là, s'engagea une bataille acharnée et décisive; des deux côtés on lutta avec courage; Philippe, donnant l'exemple (1), manqua d'être tué ou pris; Othon échappa avec peine aux coups des plus braves chevaliers français; à la fin de la journée, la victoire était complétement gagnée par le roi; Ferrand, Renaud de Boulogne, le comte de Salisbury, etc., étaient prisonniers; le char impérial avait été mis en pièces; l'aigle dorée était au pouvoir des vainqueurs. Tandis qu'Othon allait cacher sa honte jusqu'au fond de la Saxe, Renaud était chargé de chaînes dans la tour de Péronne; Ferrand conduit à Paris, au milieu des railleries de la foule, était renfermé dans la tour du Louvre. Le retour de Philippe fut un triomphe : partout on lui dressait des arcs de verdure, partout la joie populaire éclatait sur son passage; à Paris, « li bourgeois et toute l'université des clercs allèrent à sa rencontre; ils firent festes et solemnités sans comparaison, et si ne leur suffisoit pas le jour, ainsi faisoient grant festes par la nuit à grant luminaire, et les églises y firent aussi grant dépense ». La victoire de Bouvines a été véritablement la première de nos grandes victoires nationales; les milices des communes avaient combattu avec courage et enthousiasme à côté des plus braves chevaliers; on leur distribua les prisonniers nombreux faits sur les ennemis. L'unité française était assurée, la royauté avait triomphé de la féodalité; la guerre avait consacré sa popularité dans notre pays, au moment où, par un rapprochement remarquable, l'aristocratie anglaise jetait les bases de sa puissance nationale chez nos voisins, en prenant la défense des libertés contre le despotisme royal. Philippe recueillit les fruits de sa victoire : il marcha contre le Poitou avec une armée; tous les seigneurs s'empressèrent de demander grâce; le roi leur pardonna par la médiation du duc de Bretagne Pierre Mauclerc. Jean, par l'intermédiaire du légat, obtint une trêve de cinq ans (septembre 1214). De retour à Paris, Philippe rendit la Flandre à la comtesse Jeanne; mais il fit détruire, aux frais des Flamands eux-mêmes, les forteresses de la Flandre et du Hainaut; il demanda comme otage le jeune fils du duc de Brabant, et ne consentit à la liberté de Ferrand qu'au prix d'une forte rançon, dont la comtesse différa le payement pendant douze années. Il maria son fils Philippe, qu'il avait eu d'Agnès de Méranie, avec la fille de Renaud, et lui donna le comté de Boulogne et Calais.

Philippe-Auguste, pendant les dernières années de sa vie, ne s'occupa plus que de consolider ses nouvelles conquêtes; il acquit encore, en 1218, de la maison de Chartres, Clermont en Beauvaisis. Il se contenta d'envoyer ses ambassadeurs au grand concile de Latran (1215), et de promettre pour une nouvelle croisade le quarantième de ses revenus. Il laissa son fils Louis répondre à l'appel des barons anglais, qui lui offraient la couronne du parjure Jean sans Terre (1216), mais il ne le soutint pas officiellement (*voy.* JEAN, HENRI III, LOUIS VIII). Il refusa de prendre part à la guerre des Albigeois, qui continuait de désoler tout le midi de la France; mais il vit sans doute avec un plaisir secret son autorité royale tour à tour invoquée par les deux Raymond et par Simon de Montfort leur ennemi. Lorsque Amaury de Montfort lui envoya les évêques de Nîmes et de Béziers pour lui offrir les domaines cédés à son père par le concile de Latran, il refusa (1222); mais il permit à son fils de faire deux expéditions dans le midi, comme s'il prévoyait que la royauté française, étrangère aux crimes de cette guerre, dût un jour recueillir le magnifique héritage du Languedoc. Philippe-Auguste, habitant le Louvre, le palais de la Cité ou le manoir de Pacy-sur-Eure, surveillait avec sagesse l'administration de ses domaines, multipliait ses donations aux églises et aux monastères, et embellissait Paris, désormais la véritable capitale du royaume. Depuis l'été de 1222, il se sentait miné par une fièvre lente; il fit son testament à Saint-Germain-en-Laye; il légua 50,000 livres parisis (1,350,000 francs environ) pour faire restitution à ceux qu'il aurait pu léser; 157,500 marcs d'argent au roi de Jérusalem, aux Templiers et aux Hospitaliers, pour l'entretien de trois cents chevaliers pendant trois ans à la Terre Sainte; 21,000 livres aux pauvres de Paris; 10,000 livres à la reine Ingelburge; 10,000 livres à son fils Philippe; ses couronnes et ses joyaux à l'abbaye de Saint-Denis; 20 sous parisis par jour à l'hôtel-Dieu de Paris; etc. Il ne détacha du domaine royal que Clermont en Beauvaisis pour

(1) Les chroniqueurs contemporains n'ont rien dit de la scène pompeuse, théâtrale, dans laquelle on a longtemps montré Philippe, déposant sa couronne sur l'autel et l'offrant au plus digne.

son fils Philippe; il n'avait exprimé aucune volonté au sujet du gouvernement du royaume; mais la royauté était désormais si bien établie que, le premier des Capétiens, il dédaigna de faire couronner son fils de son vivant. Il avait quitté Pacy pour assister à Paris à un concile contre les Albigeois, lorsqu'il mourut à Mantes, le 14 juillet 1223, à l'âge de cinquante-huit ans; ses funérailles furent celles d'un grand roi; presque tous les évêques de France le conduisirent aux tombeaux de Saint-Denis.

« Philippe-Auguste, dit Sismondi, sans avoir l'éclat chevaleresque de quelques-uns de ses contemporains, mérita les hommages d'une nation belliqueuse; il avait montré du talent, il avait eu du bonheur à la guerre, et il avait par ses conquêtes plus que doublé l'étendue de sa domination; ses lois, ses travaux publics, la protection qu'il accorda aux études, la direction nouvelle qu'il imprima à l'esprit national, le signalent également parmi les plus grands rois de France. Le domaine royal fut divisé en prévôtés; les prévôts, soumis à la surveillance des baillis, doivent rendre compte de leur administration, qui comprend la perception des revenus royaux et la justice; le bailli établit dans chaque ville quatre prud'hommes, six à Paris, sans l'avis desquels le prévôt ne pourra traiter aucune des affaires de la ville. » Depuis que la féodalité dominait en France, il n'y avait plus de pouvoir législatif; sous Philippe on voit quelques commencements d'une législation générale; le roi réunissait souvent auprès de lui beaucoup de seigneurs, pour s'appuyer de leur autorité et commander en leur nom; « telle était devenue sa prépondérance qu'il prévalut sans grand' peine dans les réunions de ce genre, et qu'elles lui étaient plus utiles que périlleuses »; c'est ainsi qu'il promulgue plusieurs ordonnances, qui doivent avoir force de loi dans toute l'étendue du royaume; plusieurs lui attribuent *la quarantaine-le-roy*, qui, au nom du roi, imposait une trêve de quarante jours depuis les meurtres commis ou les injures faites; c'était un frein mis à la fureur des guerres privées. Il chercha par plusieurs règlements à améliorer la police du duel judiciaire. En 1209, dans une nombreuse assemblée de seigneurs à Paris, il porte remède aux abus introduits par les sous-inféodations; désormais lorsqu'un fief sera divisé, tous ceux qui y auront part le tiendront du seigneur dont le fief relevait avant la division.

Profitant avec habileté des souvenirs de Charlemagne, que les romans, les poëmes de toutes sortes popularisaient alors, Philippe donna plus d'éclat et d'importance au tribunal des pairs de France, qui rappelaient les douze paladins fabuleux du grand empereur; cette cour fut composée de six pairs laïques, les ducs de Normandie, d'Aquitaine et de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse; les six pairs ecclésiastiques étaient l'archevêque de Reims, les évêques de Laon, Noyon, Beauvais, Châlons et Langres. On ne sait rien de précis sur l'origine de ce tribunal, sur sa composition, sur ses actes; il est probable qu'au temps de Philippe-Auguste on réunit plus d'une fois quelques hauts barons, quelques grands officiers de la couronne à plusieurs des pairs de France, pour en former une cour supérieure, capable de s'imposer à l'opinion et de décider dans des affaires importantes. Le roi fut presque toujours soutenu par ces barons, même contre la cour de Rome, comme en 1203, comme en 1215, où il eut à résister aux menaces d'Innocent III; quoique religieux et défenseur politique des intérêts de la religion, Philippe soutint les droits de sa couronne contre le clergé; dans l'affaire de son divorce, il résista longtemps avec opiniâtreté; en 1209, il dépouilla de leur temporel les évêques d'Orléans et d'Auxerre, qui méconnaissaient leurs devoirs féodaux, malgré leur appel à Innocent III. Philippe prit également soin de séparer la royauté de tous les pouvoirs féodaux, en la plaçant dans une sphère plus élevée; il posa en principe que le roi ne pouvait ni ne devait rendre hommage à personne; c'est ainsi qu'en acquérant la ville et le comté d'Amiens il cessa de remplir les devoirs de vassal à l'évêque, jusqu'alors suzerain du comté. Ami des lettres, Philippe-Auguste les protégea; il se plaisait surtout à entendre lire les romans de chevalerie en prose et en vers, qui célébraient les exploits des paladins de Charlemagne, des chevaliers de la Table ronde, ou les aventures merveilleuses d'Alexandre de Macédoine. Il accorda des priviléges considérables à l'université de Paris, qui attirait déjà dans la capitale la noblesse de France, d'Allemagne et d'Angleterre (1200); il fonda, près de la montagne Sainte-Genevieve, un collége byzantin pour recevoir les jeunes gens des familles grecques. Il entoura beaucoup de villes du royaume de tours et de murailles, souvent à ses frais, et en payant toujours des indemnités suffisantes aux propriétaires expropriés pour ces constructions; mais Paris fut surtout l'objet de ses constantes préoccupations: son prévôt protégeait les associations commerciales, et surtout *la compagnie des marchands de l'eau*, qui construisit un port pour le débarquement et la vente des marchandises. Philippe continua Notre-Dame, commencée sous Louis VII, le château et le donjon du Louvre, éleva ou acheva les églises Saint-Thomas, Saint-Nicolas du Louvre, Sainte-Madeleine, Sainte-Geneviève, Saint-Sulpice, Saint-Gervais, beaucoup de couvents, de colleges, d'hôpitaux; il y établit les archives du royaume; le Petit-Pont fut deux fois reconstruit; des aqueducs amenèrent les eaux des hauteurs de Belleville et de Saint-Gervais dans de nombreuses fontaines, les premières qui furent construites à Paris. Deux grandes halles s'élevèrent, près l'église et le cimetière des Inno-

cents, au lieu dit Champeaux, avec des murs et des portes pour garantir les marchandises (1183). En partant pour la croisade, il ordonna de commencer l'enceinte fortifiée de Paris, avec murailles et tours solides ; la partie septentrionale fut terminée en 1208 ; la partie méridionale ne fut achevée que vers la fin du règne. Dès l'année 1185, il avait commencé également à faire paver les rues de Paris avec de grosses pierres carrées ; on ne pava encore que deux rues qui se joignaient au centre et formaient ce qu'on appelait la *croix de Paris*, etc. « Philippe-Auguste, dit M. Guizot, d'un sens rassis, patient, persévérant, peu touché de l'esprit d'aventure, plus ambitieux qu'ardent, capable de longs desseins, et assez indifférent sur l'emploi des moyens... employa tout son règne d'abord à refaire le royaume, ensuite à mettre la royauté de fait au niveau de la royauté de droit;... la tâche était longue et rude; il a réussi. » — Il eut d'Isabelle *Louis VIII*, qui lui succéda ; Ingelburge ne lui donna pas d'enfants; Agnès de Méranie lui donna *Philippe*, comte de Boulogne, et Marie, qui épousa Philippe, comte de Namur, puis Henri Ier, duc de Brabant ; tous deux furent légitimés par Innocent III; d'une femme inconnue il eut *Pierre Charlot*, qui fut évêque de Noyon en 1240, et mourut à la croisade en 1249.

L. Grégoire.

Rigord, *De Gestis Philippi Augusti*. — Guillaume le Breton, *De vita et gestis Ph.*, et *la Philippide*. — *Chroniques de Saint-Denis*. — Guillaume de Tyr, *Hist. de la croisade*. — Villehardouin, *De la conquête de Constantinople*. — Matth. Paris, *Major historia*. — Meyer, *Annales de Flandre*. — D. Vaissette. *Histoire du Languedoc*. — D. Lobineau et D. Morice, *Hist. de Bretagne*. — *Ordonnances des rois de France*, t. Ier. — *Recueil de chartes* de Bréquigny, t. IV et V. — Rymer, *Fœdera*. — Les historiens de la guerre des Albigeois. — Baudot de Juilly, *Histoire de Ph.-Auguste*; Paris, 1702, 2 vol. in-12. — Lussan, *Anecdotes de la cour de Phil.-Aug.* — Capefigue, *Hist. de Ph.-Aug.*, 4 vol. in-8°. — Sismondi, Michelet, H. Martin, *Hist. de France*.

PHILIPPE III, dit *le Hardi*, roi de France, né le 3 avril 1245, mort à Perpignan, le 5 octobre 1285. Second fils de Louis IX et de Marguerite de Provence, il devint, par la mort de son frère aîné Louis, héritier de la couronne. En 1262 il épousa Isabelle, fille de Jayme ou Jacques Ier, roi d'Aragon; au parlement de Paris (25 mai 1267), il prit la croix avec son père, et après avoir été armé chevalier (juin 1269), il le suivit devant Tunis. Malade lui-même de l'épidémie qui enleva le saint roi, il reçut ses adieux et ses touchantes exhortations ; et quand Louis eut expiré (25 août), il fut reconnu roi par ses vassaux (27 août); il s'empressa d'envoyer des lettres pour confirmer les pouvoirs des régents, nommés par Louis IX, et craignant de succomber en Afrique, il fit à Carthage son testament, constituant gardien du royaume son frère le comte d'Alençon, jusqu'à ce que son fils fût âgé de quatorze ans. Après plusieurs combats glorieux, auxquels prit part Philippe III, quand il fut rétabli, un traité avantageux fut conclu avec le roi de Tunis (29 octobre); les principales conditions étaient une trêve de dix ans, la franchise du port de Tunis, la liberté sans rançon des esclaves chrétiens, la liberté du culte, 210,000 onces d'or, payés moitié sur-le-champ pour les frais de la guerre, et un tribut annuel de 20,000 pièces d'or pour Charles d'Anjou. Puis on abandonna ce rivage funeste (15-17 novembre), et on cingla vers la Sicile; après une affreuse tempête, qui fit périr quatre mille personnes, on débarqua à Trapani, où mourut Thibaud, roi de Navarre, beau-frère du roi; en traversant la Calabre, la reine, enceinte de six mois, fit une chute de cheval, se blessa grièvement et expira à Cosenza, avec l'enfant qu'elle portait dans son sein (28 janvier 1271). Philippe, continuant tristement sa route à travers l'Italie, par Rome, Viterbe, la Toscane, la Lombardie, passa le mont Cenis, et revint par Lyon et la Bourgogne vers Paris, avec les cercueils qui renfermaient les restes de ses parents (21 mai). Il voulut lui-même porter à Saint-Denis, dans une pompe solennelle, le corps du saint roi que la chrétienté pleurait; puis il fut sacré à Reims par l'évêque de Soissons, pendant la vacance du siége de Reims (15 août 1271).

Le nouveau roi, bien inférieur à son père, était un prince sans instruction (on doute s'il savait écrire), sans talents, sans énergie, plutôt moine que chevalier, qui prenait le mouvement pour de l'activité, et qui se laissait gouverner par ceux qui l'entouraient. On ne sait pourquoi il a été surnommé *le Hardi*; était-ce, comme on l'a dit, parce qu'il ne fut point étonné de se voir exposé aux armes des barbares après la mort de son père? Rien du moins dans sa vie ne justifie ce titre. Cependant, le domaine royal doit s'agrandir pendant ce règne; et Philippe doit laisser les légistes continuer à l'intérieur l'œuvre administrative de son père. Son frère Tristan est mort à la croisade; le roi hérite du comté de Valois; son oncle Alphonse de Poitiers et Jeanne de Toulouse, sa tante, ont succombé au retour de l'expédition, à Savone, près de Gênes (21-22 août 1271); Philippe, en vertu du traité de Meaux de 1229, recueille leur magnifique succession, le Toulousain, le Quercy, le Rouergue, l'Agénois, l'Aunis, une partie de l'Angoumois et de la Saintonge, l'Auvergne, le Poitou, le marquisat de Provence; il cède l'Agénais (1279) à Henri III d'Angleterre, qui réclamait de plus le Quercy; mais on repousse toutes les prétentions de Charles d'Anjou sur le Poitou (apanage de son frère Alphonse), et il est décidé, après de longues discussions, que l'apanage retournera au roi donateur ou plutôt à la couronne, si l'apanagiste meurt sans enfants. Sur les réclamations de Grégoire X, Philippe céda encore à la papauté la partie du marquisat de Provence qui lui avait été promise dans les dépouilles de la guerre des Albigeois; c'est ce qui a été depuis appelé Comtat Venaissin (1274). Désormais la royauté française dominait dans le

midi; on laissa à Toulouse une ombre d'indépendance provinciale; les sénéchaussées primitives de Carcassonne et de Beaucaire, unies à celles de Toulouse, Agen, Cahors, Rhodez, durent former le ressort du parlement de Toulouse (1280). Philippe vint lui-même se faire reconnaître dans les provinces du midi; les seigneurs des Pyrénées étaient habitués à l'indépendance, il fallut leur faire sentir l'autorité royale : Girard, seigneur de Casaubon, réclama l'appui de Philippe contre les comtes de Foix et d'Armagnac; Roger-Bernard III, comte de Foix, s'était déclaré vassal du roi d'Aragon; le roi, à la tête d'une grande armée qu'il avait convoquée à Tours (8 mai 1272), se dirigea vers Toulouse, que plusieurs, dit-on, voulaient livrer au roi d'Aragon, reçut à Pamiers la visite de Jayme, son beau-père, puis investit le château de Foix qui, situé sur un rocher presque inaccessible, passait pour imprenable. Philippe fit crouler une partie du rocher; on voit encore les traces de cette opération; le comte de Foix effrayé se rendit (3 juin) et resta prisonnier dix-huit mois au château de Carcassonne. Cet exemple de vigueur ne fut pas perdu; aucune révolte ne troubla le règne désormais de Philippe III. A la mort de Henri III (1272), son fils Édouard I[er] se hâta de quitter la Terre Sainte; en traversant la France, il fit hommage à Philippe pour les domaines qu'il devait tenir de lui. Peu après, comme le vicomte de Bearn refusait de se reconnaître vassal d'Édouard et en appelait à Philippe, le roi d'Angleterre fut cité devant la cour du parlement : il comparut et gagna sa cause; mais, comme duc de Guyenne, il fut forcé de dater ses chartes du règne de Philippe III. Au concile de Lyon (1274), le roi de France prit de nouveau la croix; mais il fut retenu par ses conseillers et se contenta de donner de l'argent pour la défense de la Terre Sainte. Son attention allait se détourner du côté de l'Espagne; c'est désormais pendant ce règne, vers ce pays et vers l'Italie que l'influence de la France cherche à se répandre. Philippe III doit intervenir dans les affaires des trois royaumes espagnols, Navarre, Castille, Aragon. Henri I[er], roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie, mourut le 22 juillet 1274, laissant comme héritière sa fille Jeanne, âgée de trois ans. Les rois de Castille et d'Aragon voulaient s'emparer du royaume; les Navarrais étaient divisés; la veuve de Henri, Blanche d'Artois, nièce de saint Louis, s'enfuit avec sa fille à la cour du roi de France, et se mit sous la protection de Philippe. Celui-ci, comme tuteur de la jeune princesse, occupa d'abord la Champagne et la Brie, puis il obtint de Grégoire X les dispenses nécessaires pour fiancer Jeanne avec son second fils Philippe (1275). Le sénéchal de Toulouse, Eustache de Beaumarchais, reçut la soumission des villes et des barons; mais quelques actes imprudents excitèrent le soulèvement des Navarrais, et le sénéchal fut assiégé dans la citadelle de Pampelune. Heureusement Robert II, comte d'Artois, le connétable Humbert de Beaujeu, le comte de Foix et le vicomte de Béarn entraient alors en Navarre avec une armée de vingt mille hommes; ils assiégèrent et prirent d'assaut Pampelune (septembre 1276), les forteresses capitulèrent, et la Navarre dut se soumettre. Le mariage de la reine Jeanne et du jeune Philippe ne fut célébré qu'en 1284; la Navarre restera unie à la France pendant cinquante-deux ans (1276-1328); la Champagne et la Brie ne seront plus séparées. En Castille, Alphonse X, le Sage, avait eu deux fils; l'aîné, Fernand de La Cerda, mourut en 1275, et les cortès de Ségovie désignèrent comme héritier de la couronne le second fils d'Alphonse, don Sanche, le vainqueur des Maures. Philippe III voulut soutenir les droits des infants de La Cerda, ses neveux par leur mère, Blanche de France; mais les deux jeunes princes étaient retenus prisonniers par le nouveau roi d'Aragon, Pierre III, qui redoutait l'extension de la puissance française dans le midi. Philippe ne sut ni négocier avec habileté ni agir avec vigueur; Pierre garda ses prisonniers; le roi de France ne soutint pas le vieil Alphonse X, qui semblait favorable à ses petits-fils; il n'intéressa pas à la cause de ses neveux le pape, qui lui défendit même de combattre les Castillans; et quand il fit la guerre, ce fut avec la plus grande imprévoyance. En 1276, il prit l'oriflamme à Saint-Denis, et marcha vers les Pyrénées avec une grande armée; mais en arrivant à Salvatierra, sur le gave d'Oléron, au pied des montagnes, à l'entrée de l'hiver, on s'aperçut qu'on n'avait ni vivres ni provisions; il fallut revenir tristement, et Robert d'Artois se contenta de conclure une trêve avec les Castillans. En 1278, Philippe fit encore une démonstration inutile; Pierre III se contenta de lui rendre sa sœur Blanche, tandis que don Sanche, de plus en plus populaire, frappait en Castille les partisans des infants. Plus tard, en 1280, le roi de France se rendit à Mont-de-Marsan, dans l'espoir de terminer cette querelle dans une entrevue avec les rois de Castille et d'Aragon; mais il dut reconnaître que ces princes se jouaient de lui et cherchaient à gagner du temps. Il resta leur ennemi, et bientôt les affaires d'Italie vinrent encore compliquer les rapports de la France et des royaumes espagnols. Charles d'Anjou (*voy.* ce nom) troublait et menaçait l'Europe méridionale, dont il rêvait la domination; Pierre d'Aragon, qui avait épousé la fille de Manfred, héritier des Hohenstauffen, avait des prétentions sur Naples et la Sicile; mais il dissimulait, car il craignait la France, qui pouvait lancer contre lui son frère Jayme, roi des Baléares. Cependant une vaste conjuration se prépara contre la domination française; Pierre fit de grands préparatifs sur mer, sous prétexte d'aller combattre les infidèles en Afrique; Philippe III, dévoué aux intérêts de son oncle, et voulant éclaircir ses soup-

çons, lui offrit des soldats s'il allait réellement attaquer les musulmans; Pierre les refusa, mais trompa Philippe et obtint de lui d'assez grosses sommes d'argent. Le massacre des Vêpres siciliennes (30 mars 1282) entraîna la France et son roi dans cette grande guerre du midi qui se prolongea au delà du règne de Philippe III. Tandis que les plus braves chevaliers, conduits par Pierre d'Alençon, frère du roi, et Robert II d'Artois, vont lutter en Italie contre les Siciliens et les Aragonais, tandis que Philippe et son oncle viennent à Bordeaux, mais inutilement, pour combattre en champ clos Pierre, leur ennemi, que Charles a défié à un combat singulier, le pape Martin IV excommunie le roi d'Aragon et offre sa couronne à Charles de Valois, fils de Philippe III, pourvu qu'il se reconnaisse vassal et tributaire du saint-siége (26 août 1283). Un parlement de barons et de prélats est réuni à Paris (20 février 1284); les conditions sont acceptées; Philippe consent; une croisade est prêchée contre l'usurpateur; la Navarre, la Castille, où Alphonse X se déclare pour les infants de La Cerda, le roi des Baléares, doivent seconder les efforts de Philippe III. Mais Alphonse meurt en 1284; Roger de Loria, l'amiral d'Aragon, bat les flottes de Charles d'Anjou, qui meurt de douleur et de rage (7 janvier 1285). Philippe III veut venger son oncle; il prend l'oriflamme à Saint-Denis, part avec ses deux fils, les rois de Navarre et d'Aragon, rassemble, dit-on, vingt mille cavaliers et quatre-vingt mille fantassins aux environs de Toulouse, puis entre dans le Roussillon, où son allié don Jayme lui livre Perpignan; une flotte de cent cinquante galères suit les côtes. Elne, qui résiste, est prise après deux assauts et livrée au pillage (25 mai). On tourne les Aragonais par le col abrupte et sauvage de la Mançana (20 juin); tandis que la flotte prend Roses, l'armée assiége Gironne; mais les montagnards de la Catalogne harcèlent sans relâche les Français; les maladies font de grands ravages dans leur camp. Roger de Loria revient avec ses galères victorieuses, intercepte les convois et renvoie à Philippe ses prisonniers, après leur avoir fait crever les yeux. Cependant Pierre III ayant été blessé en voulant secourir la ville, Gironne capitula le 7 septembre. Les Français songèrent alors à la retraite; leurs flottes étaient battues par Roger de Loria, leurs soldats décimés par l'épidémie; après l'incendie de Roses par le maréchal d'Harcourt, le roi, triste et déjà malade, porté dans une litière, repassa avec peine le pas de la Cluse et le col de Panissars; à peine à Perpignan, il mourut (5 octobre). Eustache de Beaumarchais, qu'il avait laissé à Gironne, rendait huit jours après la ville à Pierre III. L'histoire intérieure du royaume présente peu de faits remarquables pendant ce règne: Philippe, d'un caractère faible et terne, se laissa diriger par les légistes, de plus en plus puissants, et par un favori, son chambellan, Pierre de La Brosse; après la mort du fils aîné du roi, Louis (1276), La Brosse accusa imprudemment la seconde femme de Philippe, Marie de Brabant, fut arrêté et livré au supplice (1278) (voy. MARIE DE BRABANT). L'année suivante, Charles d'Anjou avait envoyé son fils, le prince de Salerne, pour ranimer en faveur de ses projets ambitieux l'ardeur de la chevalerie française; ce fut l'occasion d'un magnifique tournoi à Paris, où le roi avait invité les chevaliers de France et des pays voisins; le jeune Robert de Clermont, frère du roi, qui avait épousé l'héritière de Bourbon, fut si maltraité dans ce tournoi, que sa raison s'égara; et le pape Nicolas III, fulminant de nouveau contre les tournois que l'Église proscrivait, imposa une pénitence publique au roi et à tous les chevaliers (avril 1279).

Sous ce règne, les premières lettres d'anoblissement furent accordées à Raoul, argentier du roi (1272); le roi se réservait le droit exclusif d'anoblir dans le royaume, et bientôt beaucoup de légistes, de docteurs en droit, reçurent les priviléges de la noblesse, avec le titre bizarre de *chevaliers ès lois*. En 1275, une autre ordonnance révoqua l'interdiction faite aux non-nobles d'acquérir des fiefs. Ces deux mesures différentes attaquaient également, au profit de la royauté, l'indépendance de la féodalité. L'influence des légistes se fait encore sentir dans plusieurs ordonnances, qui renouvellent la défense des guerres privées, ou règlent le ministère des avocats; ceux-ci doivent jurer sur l'Évangile qu'ils ne se chargeront que de causes justes; les salaires proportionnés aux procès et aux mérites des avocats ne doivent pas dépasser trente livres, etc. Philippe était mort à Perpignan; ses chairs furent inhumées à Narbonne, ses os à Saint-Denis, et son cœur fut porté aux Jacobins de Paris. Il laissa deux fils de son premier mariage avec Isabelle d'Aragon, *Philippe* déjà roi de Navarre, et *Charles* qui eut en apanage les comtés de Valois et d'Alençon; sa seconde femme, Marie de Brabant, lui donna *Louis*, comte d'Évreux, souche des comtes d'Évreux, rois de Navarre; *Marguerite* et *Blanche*, qui épousèrent, l'une Édouard Ier, roi d'Angleterre, l'autre Rodolphe d'Autriche, fils de l'empereur Albert Ier.

L. GRÉGOIRE.

Guillaume de Nangis, *Gesta Philippi Audacis et Chronicon*. — Nicolai Trivetti, *Chronicon*. — *Chroniques de Saint-Denis*. — *Chronique de Saint-Magloire*, dans le Recueil des *Fabliaux* de Barbazan, t. II. — *Ordonn. des rois de France*, t. I. — Sismondi, Michelet, H. Martin *Hist. de France*.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, roi de France, né à Fontainebleau, en 1268, mort dans la même ville, le 29 novembre 1314, était fils de Philippe III et d'Isabelle d'Aragon. A la mort de son père, il ramena lentement vers la France du nord la plupart de ses barons et de ses hommes d'armes, et revint par l'Auvergne pour faire un pèlerinage à Notre-Dame du Puy; les populations admiraient sa taille élégante, sa

belle et majestueuse figure; mais dès lors il montrait un caractère froid, réservé, taciturne, qui cachait la plus grande ambition. Pendant toute sa vie, entouré de légistes et de financiers, on le voit travailler à accroître la puissance de la royauté, sans scrupule sur le choix des moyens, sans remords de conscience, opiniâtre, impassible, perfide, mais habile. Roi depuis le 5 octobre 1285, il est sacré à Reims le 6 janvier 1286, avec sa femme, Jeanne, qui lui avait apporté en dot le royaume de Navarre, la Champagne et la Brie (*voy.* Philippe III). Le 5 juin, Édouard I[er] vient lui rendre hommage, en faisant les réserves ordinaires pour les provinces confisquées par Philippe-Auguste; cependant le roi de France lui abandonne la partie de la Saintonge au sud de la Charente, lui accorde le privilége de *ne pouvoir tomber en forfaiture*, et lui promet une rente de 10,000 livres sterling comme indemnité. Mais Édouard interpose en vain sa médiation pour terminer la guerre du midi; Philippe IV soutient les prétentions de son frère Charles de Valois contre Alphonse III, roi d'Aragon et son cousin Charles II d'Anjou roi de Naples contre Jacques d'Aragon, maître de la Sicile; les Aragonais ont presque toujours l'avantage; Roger de Loria, leur grand amiral, fait plusieurs descentes en Languedoc, prend Aigues-Mortes et Agde; mais le roi de Majorque, allié de Philippe, son neveu, défend le Roussillon contre les Aragonais.

Le pape Honorius IV fait échouer la médiation d'Édouard (Noël 1286); cependant une trêve est conclue à Oloron entre Alphonse II et Charles III de Naples, qui est remis en liberté sous condition (juillet 1287); Philippe IV refuse d'y accéder, et se réconcilie avec don Sanche de Castille. Alphonse proclame alors roi de Castille et de Léon l'aîné des La Cerda, tandis que Charles II de Naples, excité par le roi de France et le pape Nicolas III, viole ses serments et se fait couronner roi de Sicile à Rome (1289). Enfin la paix fut signée à Tarascon, le 19 février 1291: Charles II fut reconnu roi de Naples; Alphonse lui rendit ses enfants, se réconcilia avec le pape, garda les îles Baléares; Charles de Valois, en échange de ses droits sur l'Aragon, reçut l'Anjou et le Maine, en épousant une fille de Charles II. Mais la mort d'Alphonse, qui eut pour successeur son frère Jacques, roi de Sicile, faillit tout rompre; Philippe IV ne voulut pas reconnaître le traité de Tarascon: il n'y eut pourtant pas d'hostilités; enfin, après plusieurs conventions nouvelles, le traité d'Anagni, en 1295, sous la médiation de Boniface VIII, confirma les clauses du traité de Tarascon.

Philippe IV était alors engagé dans une guerre bien plus importante; il avait vu avec une inquiète jalousie les progrès d'Édouard I[er], conquérant du pays de Galles et déjà tout-puissant en Écosse (*voy.* Édouard I[er]). L'avide roi de France se proposait surtout d'achever l'œuvre de Philippe-Auguste, en enlevant aux rois d'Angleterre leurs dernières possessions en France, et en soumettant à la royauté la Flandre, de plus en plus riche, de plus en plus indépendante: les occasions d'agir ne pouvaient lui manquer. En 1292 ou 1293, une querelle entre des matelots normands et des matelots anglais dans le port de Bayonne fut le signal d'une véritable guerre maritime entre les marins des deux pays; une flottille de bâtiments français fut prise ou détruite par des corsaires anglais, qui vinrent ensuite piller La Rochelle; le sénéchal de Philippe à Périgueux voulut procéder contre les coupables; ses huissiers furent chassés outrageusement. Alors Philippe cita Édouard à comparaître à Paris, *afin de répondre sur tous ces forfaits* (fin de novembre 1293). Édouard, modéré par politique, et voulant éviter la guerre, envoya son frère Edmond pour tout pacifier; il offrait toutes les réparations nécessaires. Edmond s'entendit avec la reine Jeanne, ainsi qu'avec sa mère, Blanche d'Artois, qu'il avait épousée, et avec la reine douairière Marie de Brabant; il remit entre les mains de Philippe six forteresses; le roi pourrait envoyer ses officiers occuper toutes les villes de Guyenne et de Gascogne; c'était là une démonstration publique de la déférence d'Édouard à l'égard de Philippe IV, une pure formalité sans conséquence, etc. (février 1294). Lorsque le connétable de Nesle, à la tête d'un corps d'armée, eut pris possession des villes que les prévôts anglais avaient l'ordre de lui livrer, Philippe, soutenant avec impudence que les reines avaient agi sans sa participation, déclara Édouard contumace et ses domaines en France confisqués; c'était ainsi que par une ruse indigne de procureur malhonnête Philippe dérobait à Édouard ses possessions d'Aquitaine. Alors Édouard proteste avec emportement et rejette sa suzeraineté; il s'unit à ses deux gendres, Jean II de Brabant et le comte de Bar, au comte de Gueldre, au duc de Bretagne, Jean II, son beau-frère et son vassal pour le comté de Richmond, à Guy, comte de Flandre, et au roi des Romains, Adolphe de Nassau, qui provoque Philippe le Bel par des lettres menaçantes et ridicules (*voy.* Adolphe). De son côté le roi de France soutient le roi d'Écosse Jean de Bailleul contre Édouard; il attire à Paris Guy de Flandre, qui se dispose à marier sa fille au fils d'Édouard, le retient prisonnier au Louvre, en l'accusant de félonie, et quand il lui rend la liberté, il garde comme otage la jeune Philippine de Flandre. En Guyenne, le duc de Bretagne, à la tête des Anglais, reprend Blaye, Bayonne, La Réole, Saint Séver, etc.; les cruautés de Charles de Valois exaspèrent les populations contre la domination française; il est remplacé par Robert d'Artois, qui est vainqueur près de Dax, et les Anglais sont presque chassés de la Guyenne et de la Gascogne; une flotte française vient même brûler Douvres; mais Édouard bat et prend Bailleul à Dunbar,

il est de son côté maître de l'Écosse (1296). Vainement Boniface VIII signifie aux deux rivaux une trêve, sous peine d'excommunication (juin 1296); Philippe, irrité, continue les hostilités; les barons de Bretagne forcent leur duc à signer la paix avec lui (janvier 1297), et le roi pour mieux se l'attacher, lui confère la dignité de pair. Le roi de Naples, Charles II, et Robert d'Artois reçoivent le même titre, le premier comme comte d'Anjou. Philippe IV gagne également à force d'argent les seigneurs des Pays-Bas et du Rhin; Adolphe de Nassau a un rival menaçant dans Albert d'Autriche; les barons de la comté de Bourgogne soulevés sont forcés de se soumettre au roi, qui a marié l'un de ses fils avec l'héritière du comté; le comte de Bar est repoussé de la Champagne. Guy de Flandre, ne pouvant obtenir la liberté de sa fille, s'unit ouvertement au roi d'Angleterre; mais il s'est aliéné ses sujets des grandes cités flamandes; Philippe IV, à la tête de dix mille cavaliers et d'une grande armée de fantassins, réunis à Compiègne, vient assiéger Lille, que défend Robert de Béthune, fils du comte (juin 1297); Robert d'Artois, rappelé de Guyenne, est vainqueur à Furnes (13 août); toute la Flandre occidentale se soumet; le connétable et le comte de Saint-Pol battent à Comines les troupes flamandes et allemandes, qui viennent au secours de Lille; la ville est forcée de se rendre. Édouard, que ses barons n'ont pas voulu seconder, arrive à Bruges avec mille hommes d'armes seulement; trop inférieur à Philippe partout victorieux, il se retire à Gand et obtient une suspension d'armes. Les nouvelles de la révolte de l'Écosse sous Wallace le rappelaient en Angleterre; la médiation de Boniface VIII est alors acceptée; mais c'est comme personne privée et non comme pape qu'il rend une sentence arbitrale (30 juin 1298). La trêve est indéfiniment prolongée; enfin le traité de Montreuil (juin 1299) termine la guerre : Philippe conserve provisoirement la plupart de ses conquêtes en Aquitaine; les deux rois sacrifient leurs alliés, Édouard le comte de Flandre : Philippe les Écossais; un double mariage cimente la paix : Édouard épouse Marguerite, sœur du roi de France, et son jeune fils est fiancé à Isabelle, fille de Philippe IV. Mais Édouard n'avait pas renoncé à ses possessions d'Aquitaine, et bientôt, profitant des embarras que causait à Philippe IV la guerre de Flandre, il reprit toutes ses villes, et les conserva par le traité définitif de 1303; ainsi la Guyenne échappa à l'avidité de Philippe le Bel. Le roi se consola un peu en se faisant adjuger par le parlement les comtés d'Angoulême et de la Marche que Hugues III lui avait engagés; les collatéraux réclamèrent en vain. La Flandre n'avait pas été comprise dans le traité; l'armistice conclu à Bruges expirait au commencement de l'année 1300. Aussitôt Charles de Valois s'empare de Douai, de Béthune, bat Robert, fils du comte, près de Courtrai, près de Dam et soumet toute la Flandre, excepté Gand. Guy, sans alliés, abandonné par les bourgeois, craignant d'être livré, écoute les conseils, croit aux promesses de Charles de Valois, et vient se remettre entre les mains du roi; mais Philippe ne se reconnaît pas engagé par la parole de son frère; il retient Guy de Dampierre prisonnier, et réunit son comté à la couronne (1300). Deux des fils du malheureux comte partagent son sort; sa fille venait de mourir captive. Lorsque Philippe vint au mois d'avril prendre possession du pays, les bourgeois, étalant vaniteusement leurs richesses, lui firent des réceptions magnifiques dans toutes les villes : « J'avais cru, s'écriait la reine Jeanne, en voyant les femmes de Bruges, que j'étais seule reine; mais j'en vois ici plus de six cents. » Le roi, laissant comme gouverneur Jacques de Châtillon-Saint-Pol, s'en revint plein de joie vers Paris; son ambition était satisfaite, sa puissance paraissait à son comble; l'empereur Albert, débarrassé de son rival Adolphe de Nassau, témoignait à l'entrevue de Vaucouleurs de ses bonnes dispositions à l'égard de la France. Si l'on en croyait un dit-on rapporté par Guillaume de Nangis, les deux souverains seraient alors convenus (1299) de donner le Rhin pour limite à la France et à l'Allemagne. Philippe s'étendait au delà des limites du royaume; la Provence et la comté de Bourgogne (1) subissaient l'influence de la France; Valenciennes, ville impériale, s'était donnée à Philippe dès 1293; il se préparait à mettre la main sur Lyon; Toul se plaçait sous sa protection, et le comte de Bar lui faisait hommage de toutes ses terres, situées à l'ouest de la Meuse (2).

Pendant que Philippe engageait audacieusement une lutte terrible contre la papauté, la conduite des Français souleva en Flandre une révolte populaire, dont le résultat devait être funeste à l'unité française. Jacques de Châtillon violait impudemment les franchises communales, les priviléges des bourgeois; les murailles de Bruges étaient abattues, les chefs des métiers emprisonnés; une première émeute les délivra au son du tocsin populaire; l'affaire fut évoquée au parlement de Paris, qui ordonna de les reconduire en prison; alors les syndics des métiers, conduits par Pierre Koning, sortirent de Bruges à la tête d'une multitude armée, prirent Dam et insurgèrent tout le pays populeux, appelé le Franc de Bruges; puis pendant la nuit, les bandes, secondées par les bourgeois de la ville, surprirent Châtillon dans Bruges, et massacrèrent impitoyablement douze cents hommes d'armes et deux mille sergents à pied (21 mars 1302). Châtillon s'était sauvé avec peine,

(1) Philippe, second fils du roi, était fiancé à la fille du comte Othon V, dont elle était l'héritière (1295).

(2) En 1294, Philippe avait dépouillé de la moitié de la seigneurie de Montpellier son oncle Jacques, roi de Majorque.

et il arriva en France pour presser la vengeance de ce massacre qui rappelait les vêpres siciliennes. Les Flamands prennent alors pour chefs Guillaume de Juliers, petit-fils du comte de Flandre, puis Guy de Namur l'un de ses fils; toutes les villes s'unissent à Bruges, excepté Gand, sa rivale, où domine *la faction du lis*. Mais déjà Robert d'Artois était entré dans le pays, par Tournai, avec sept mille cinq cents hommes d'armes, dix mille archers et trente mille fantassins; presque tous les hauts barons l'accompagnaient avides de vengeance et de pillage; on disait que Jacques de Châtillon apportait des tonneaux pleins de cordes pour pendre les prisonniers, et que la reine avait recommandé à ses chevaliers de « tuer les sangliers flamands à coups de lance » et « les truies flamandes à coups de broches ». En avant de Courtrai, les Flamands, beaucoup moins nombreux, presque tous fantassins, braves gens des métiers, attendent courageusement l'ennemi, derrière un étroit canal en demi-lune, dérivé de la Lys; entraînés par le fougueux Robert, les chevaliers français se précipitent en désordre et viennent tomber pêle-mêle dans ce fossé; la déroute est bientôt générale, le carnage affreux; le comte d'Artois, percé de trente blessures, le duc de Brabant et son fils, le connétable, le chancelier Pierre Flotte, Jacques de Châtillon, deux maréchaux, deux cents chevaliers bannerets, peut-être six mille hommes d'armes restent sur le champ de bataille; les autres avaient fui honteusement (11 juillet 1302). C'était le premier grand désastre éprouvé par la chevalerie française.

Philippe le Bel ne se laissa pas abattre; avec une activité et une énergie remarquables, il se procura de l'argent, il rassembla des hommes. Dès le mois de septembre, il avait à Arras dix mille hommes et soixante mille fantassins; mais les Flamands étaient pleins d'enthousiasme, toutes les communes, même Gand, avaient envoyé leurs milices; quatre-vingt mille combattants étaient réunis près de Douai, et un autre fils du comte Guy, Philippe de Rieti, accourait d'Italie pour les diriger. Philippe n'osa pas les attaquer; les pluies d'automne firent déborder les cours d'eau, et le roi, licenciant son armée, « revint en France sans aucune gloire. » Le roi était alors au plus fort de sa lutte contre Boniface VIII; aussi fut-il forcé, en signant une paix définitive avec Édouard Ier (1303), de lui rendre tous ses domaines d'Aquitaine qui s'étaient soulevés, principalement Bordeaux, contre la domination française, et d'abandonner les Écossais; il ne put empêcher les Flamands de se jeter sur l'Artois et le pays de Tournai, d'envahir la Hollande et la Zelande, qui appartenaient au comte de Hainaut. Pour sauver Tournai, il demanda une trêve et mit en liberté le vieux comte, qui devait rentrer en prison, si la paix ne se faisait pas. Guy, après avoir béni ses fils et encouragé les Flamands à la résistance, revint mourir à plus de quatre-vingts ans dans sa prison de Compiègne. Mais en 1304 Philippe le Bel, à force d'exactions et d'expédients de toutes natures, peut attaquer la Flandre avec des forces considérables; sa flotte, composée de galères génoises, de navires normands et poitevins, commandés par le génois Grimaldi, bat la flotte flamande à Zierikzée, et Guy de Namur est fait prisonnier. L'armée française, qui compte douze mille hommes d'armes et soixante mille fantassins des communes, s'avance de Tournai contre les soixante mille Flamands, magnifiquement armés, que commande près de Lille Philippe de Rieti. Une bataille acharnée s'engage à Mons-en-Puelle; après une journée passée en escarmouches, les Flamands, formés en trois colonnes, surprennent les Français et déjà les mettent en déroute, lorsque Philippe, qui a manqué de périr, s'arme en toute hâte, monte à cheval, rallie ses chevaliers, les ramène au combat, qui se prolonge une partie de la nuit, et gagne enfin la bataille (18 août 1304). Il assiége Philippe de Rieti, qui s'est réfugié dans Lille; il croit la guerre presque terminée, lorsque les Flamands reviennent plus nombreux lui offrir la bataille : « N'aurons-nous jamais fini? s'écrie-t-il avec dépit. Je crois qu'il pleut des Flamands. » Philippe comprit qu'il fallait céder en présence d'un patriotisme si opiniâtre, et il accepta la médiation du duc de Brabant et du comte de Savoie; une trêve précéda le traité définitif, signé le 5 juin 1305; il remit en liberté Robert de Béthune, héritier du comte Guy, ses frères et les autres prisonniers; il donna à Robert et à son fils Louis l'investiture des comtés de Rethel et de Nevers; les Flamands durent payer 200,000 livres pour les frais de la guerre et lui livrer Lille, Douai, Orchies, Béthune, tout ce qu'on nommait la Flandre wallonne entre la Lys et l'Escaut; les Flamands prétendirent plus tard que ces villes étaient seulement le gage des sommes qu'ils devaient payer au roi. Mais ce qu'il y eut de plus grave dans le résultat de cette guerre, c'est qu'ils avaient appris à combattre victorieusement la France; les souvenirs glorieux pour eux de Courtrai ont dès lors certainement contribué à fonder la nationalité flamande et à les éloigner de la grande unité française. Les guerres contre l'Aragon, l'Angleterre et la Flandre, malgré leur importance, ne sont pas les événements les plus considérables de ce règne. Philippe le Bel, ce type abstrait de la royauté absolue, ce prince que pas un mot des contemporains, pas un trait ne révèle ou n'indique, est surtout célèbre par la lutte qu'il a soutenue contre la papauté, par la grande spoliation des Templiers, et par son administration de légistes et de financiers, rapace, effrontée et cependant habile et féconde en résultats. La querelle de Philippe et de Boniface VIII eut pour prétexte une question financière; mais les causes étaient plus élevées : il s'agissait de résoudre le problème le plus difficile du moyen

âge, de tracer les limites du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel; le génie d'un Innocent III et les vertus éclairées d'un saint Louis n'auraient pas suffi. Les papes n'avaient renoncé à aucune de leurs prétentions, et Boniface VIII était le plus orgueilleux et le plus entêté des pontifes. La royauté française avait fait des progrès de plus en plus envahissants; Philippe le Bel, avec son caractère violent et indomptable, soutenu par l'esprit de logique impitoyable qui animait les légistes, était l'homme le moins capable de céder; la grande et vieille querelle du sacerdoce et de l'Empire dut recommencer sous d'autres formes, mais avec les mêmes passions et moins de grandeur. Les débuts de la querelle remontent à l'année 1296, lorsque Philippe IV ayant mis un impôt sur tous, même sur le clergé, Boniface VIII, par la bulle *Clericis laicos*, menaça d'excommunication tout laïque qui percevrait un impôt sur le clergé, et tout clerc qui, sans l'autorisation du saint-siége, consentirait à payer des subsides. Nous ne raconterons pas les nombreux incidents de cette lutte; nous renvoyons aux articles Boniface VIII, Benoit XI, Clément V, Nogaret, Plasian, en nous bornant à donner le sommaire des principaux événements.

En 1296, Philippe répond à la bulle *Clericis laicos* par la défense d'exporter de l'or et de l'argent vers Rome, etc.; le pape, par une seconde bulle, *Ineffabilis amoris dulcedine*, cherche à expliquer ses paroles et à calmer la colère du roi. Boniface fait quelques concessions, la lutte est retardée; il est bien disposé à l'égard de la maison de France; saint Louis est solennellement canonisé (1297); comme médiateur, le pape favorise Philippe plutôt qu'Édouard (1298); il soutient la maison de France en Italie, Charobert d'Anjou en Hongrie; il nomme Charles de Valois capitaine général du saint-siége et songe à lui donner le royaume d'Italie ou l'Empire. De son côté, Philippe rend un édit en faveur de l'inquisition (septembre 1298). Mais en 1300 la lutte recommence furieuse; Philippe dispute l'hommage du vicomte de Narbonne à l'archevêque de cette ville, et il réclame le comté de Melgueil, que lui conteste l'évêque de Maguelonne; Boniface, exalté sans doute par la grandeur du fameux jubilé, défend toute transaction et tance Philippe par une bulle du 18 juillet 1300; puis il commet la faute d'envoyer en France, comme légat, Bernard de Saisset, évêque de Pamiers, ennemi déclaré du roi, qu'il irrite par ses reproches insolents (*voy.* Saisset). Philippe le fait arrêter (12 juillet 1301), à Senlis : il est accusé d'avoir insulté le roi et d'avoir voulu soulever le midi contre lui; il est remis à l'archevêque de Narbonne pour être dégradé, puis livré à la justice séculière. Boniface répond avec menace à l'envoyé de Philippe Pierre Flotte (5 décembre 1301); il réclame Saisset, convoque un concile à Rome pour le 1er novembre 1302, et publie la bulle *Ausculta, fili*, dirigée contre le roi de France. Philippe, après avoir hardiment soutenu les droits de sa couronne dans une cour plénière à Paris, fait brûler la bulle (11 février 1302); puis il réunit pour la première fois les états généraux de France (10 avril), afin d'obtenir l'appui de la nation contre son puissant ennemi. Les trois ordres écrivent, le clergé à Boniface, la noblesse et le tiers état aux cardinaux, pour condamner les prétentions du pontife. Au concile de Rome, le pape répond par la bulle *Unam sanctam*, dans laquelle il établit que les deux puissances appartiennent à l'Église, qu'elle seule doit manier ou diriger les deux glaives, etc. (18 novembre). Philippe est menacé d'une bulle d'excommunication directe. Le 13 mars 1303, dans une assemblée de prélats et de barons au Louvre, Guillaume de Nogaret présente une requête demandant la réunion d'un concile pour déposer *ce faux pape;* on saisit les dernières bulles; on confisque les biens des quarante-cinq prélats français qui, malgré les ordres du roi, ont assisté au concile de Rome, et par une ordonnance du 3 mai 1303 on dénonce à l'indignation publique les excès de l'inquisition dans le midi. Le 13 juin, nouvelle assemblée au Louvre; Guillaume de Plasian réclame encore la convocation d'un concile; de toutes parts l'on adhère à l'acte d'accusation qu'il a rédigé, seigneurs, communautés de villes, chapitres, monastères, églises, évêques même et cardinaux. Nogaret se charge de signifier l'appel au pape et de l'enlever pour le conduire à Lyon. Boniface, toujours intraitable et aussi opiniâtre que ses ennemis, préparait la bulle de déposition de Philippe, lorsque Nogaret et Sciarra Colonna viennent l'outrager à Anagni, sans pouvoir cependant l'emmener (7 septembre); Boniface meurt peu de jours après à Rome (11 octobre). Benoît XI, son successeur, révoque les sentences prononcées contre le roi de France et ses adhérents, à l'exception de Nogaret; il veut en vain tout apaiser. Plasian et Nogaret poursuivent la mémoire du dernier pape et réclament avec instance le concile qui doit le juger; Benoît, qui résiste, meurt peut-être empoisonné (1304). L'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, est élu sous le nom de Clément V : c'est Philippe qui a décidé son élection et qui lui a imposé ses conditions. La papauté, vaincue et outragée avec Boniface, est humiliée et asservie avec Clément V (*voy.* ce nom); c'est à Lyon qu'il s'est fait sacrer en présence du roi et de ses trois fils (14 novembre 1305); c'est à Avignon que sur les instances de Philippe il transporte le saint-siége (1308); et ses successeurs, au nombre de sept, tous Français, tous soumis aux rois de France, résident pendant près de soixante-dix ans dans cette ville; c'est la période que les Italiens appellent la *captivité de Babylone*.

Le pontificat de Clément V fut surtout rempli par deux grands procès, qui vinrent consterner le monde chrétien, celui des Templiers et celui de Boniface; tous deux montrèrent la puissance,

mais aussi le despotisme de Philippe le Bel; le premier restera probablement toujours une grande énigme dans l'histoire; on en verra les détails aux articles Clément V et surtout Jacques de Molay; nous nous contenterons de remarquer que les accusations d'impiété, d'hérésie, de sorcellerie, d'infâmes débauches furent exactement les mêmes contre les Templiers et contre Boniface, dont Philippe poursuivait la mémoire avec acharnement. Les Templiers, depuis la perte de la Terre Sainte, depuis la fin des croisades, pouvaient devenir un danger pour le pouvoir royal; leurs richesses devaient exciter la convoitise d'un roi comme Philippe le Bel. Mais rien ne peut justifier la cruauté avide et impitoyable du roi Dans l'affreux procès qui commence après leur arrestation (12 octobre 1307), tout est secret et mystérieux; et ce que l'on sait éclaire bien plus l'infamie des bourreaux que la culpabilité des victimes. Vainement Clément V, par des lenteurs calculées, voulut sauver les anciens défenseurs du saint sépulcre; Philippe, soutenu par les états généraux de Tours (1308), fit continuer les interrogatoires ou plutôt les tortures par toute la France; en 1310, cinquante-quatre Templiers furent brûlés à Paris, neuf à Senlis. En même temps le roi, pour entraîner Clement V, poursuivait le procès de Boniface; le pape, malgré son embarras et sa répugnance, fut forcé d'instruire l'affaire; Nogaret et Plasian s'étaient portés comme accusateurs : les témoins faisaient entendre d'ignobles dépositions. Les défenseurs de Boniface, indignés, en appelaient à un concile; mais Clément ne cherchait qu'à étouffer l'affaire : il ne pouvait condamner Boniface ni déshonorer ses accusateurs, et à leur tête le roi de France. Il obtint enfin que Philippe se désistât de ses poursuites; une bulle declara que les accusateurs avaient agi de bonne foi et par zèle pour la religion, et l'on put enfin terminer l'affaire des Templiers au concile général de Vienne, que Philippe vint surveiller lui-même avec son frère et ses trois fils. Clément V déclara l'ordre aboli (3 avril 1312); ses biens etaient confisqués et donnés aux Hospitaliers, mais le roi garda tout l'argent qu'il avait saisi, et reclama en outre d'énormes droits de séquestre. Clément V s'était réservé de statuer sur le sort du grand maître Molay et des principaux dignitaires de l'ordre; Philippe les lui enleva encore; le supplice de ces nobles victimes fut le dernier acte de son règne (11 mars 1314).

Philippe le Bel, quoique brave, n'avait rien de chevaleresque; son précepteur avait été Egidio Colonna, l'auteur d'un livre intitulé *De Regimine principum*; son poëte favori était Jean de Meung, le satirique continuateur du *Roman de la Rose* qui traduisit pour lui le *Traité de l'art militaire* de Végèce, la *Consolation* de Boèce, etc. Mais ses maîtres, ses conseillers intimes étaient les légistes, nourris de droit romain, qui lui apprenaient la théorie du despotisme et l'aidaient à l'appliquer, P. Flotte, Nogaret, Plasian, les Marigny (*voy.* ces noms). Jadis le roi, Philippe-Auguste et saint Louis, par exemple, faisait la loi du consentement et avec le conseil des barons; maintenant il s'isole, il ne délibère qu'avec des conseillers de son choix, entièrement dépendants de lui seul; les seigneurs n'interviennent que dans les questions de paix et de guerre, parce qu'il a besoin de leurs services et qu'il veut être et paraître soutenu par ses sujets. Aussi sous ce règne la royauté devient-elle administrative et fiscale, et au milieu de ruines et de souffrances l'on voit apparaître le berceau de l'ordre moderne. Les ordonnances de Philippe IV sont nombreuses et importantes; on en a conservé plus de trois cent cinquante; la royauté est de plus en plus active, son autorité de plus en plus générale; il y a quarante-quatre ordonnances de législation politique, de gouvernement; cent une de législation civile, féodale ou domaniale; cent quatre sur des affaires de privilége local ou d'intérêt privé; cinquante-six sur les monnaies; onze sur les juifs et les Italiens, etc. Elles règlent surtout l'organisation de la justice royale; au-dessus de toutes les justices locales des baillis, sénéchaux, prévôts, etc., domine le parlement ou chambre aux plaids, qui se transforme alors complétement. Les barons cèdent de plus en plus la place aux légistes, aux chevaliers en droit, *auditeurs* des procès ou *enquesteurs*; les ordonnances de 1291 et de 1302 établissent définitivement la grand'chambre ou chambre des plaidoiries, la chambre des enquêtes et la chambre des requêtes. Le parlement est sédentaire à Paris; il siége au Palais-Royal de la Cité, où Philippe le Bel fait construire la célèbre table de marbre; il y a deux sessions chaque année de deux mois chacune, après la Toussaint et le deuxième dimanche après Pâques; des commissions, prises dans le sein du parlement, vont tenir l'échiquier de Rouen, les grands jours de Troyes. Le parlement de Toulouse, établi par Philippe III, a été supprimé; les causes et requêtes des sénéchaussées du Languedoc, régies par le droit écrit, seront expédiées au parlement de Paris; dès 1302, il y a un ministère public régulièrement constitué, un procureur du roi et des substituts; on détermine les récusations; on établit un greffe, pour l'enregistrement des actes et des jugements, des notaires royaux, etc Philippe aurait voulu complétement séparer l'ordre judiciaire de l'ordre ecclésiastique; en 1289, il défendit même de recevoir membres du parlement, sans la permission des présidents, les prelats et ecclésiastiques; mais il fut forcé de revenir sur cette décision. Dès l'année 1287, le conseil du roi avait ordonné que tous ceux qui avaient en France juridiction temporelle institueraient des laïques pour baillis, prévôts et officiers de justice, et nullement des clercs, « afin que s'ils manquent en quelque chose, leurs supérieurs puissent sévir contre eux; » de plus, ceux qui auront cause devant les

juges séculiers du royaume constitueront des procureurs laïques. En 1288, les prévôts, maires, échevins, jurés, etc., devront être également des laïques. C'était là un grand coup porté au clergé, et véritablement la fondation de l'ordre civil. Mais cette classe de légistes est dès son origine un terrible moyen de tyrannie; tous ces officiers judiciaires, nommés par le roi, révocables à son gré, par position comme par système jugent dans ses intérêts et servent souvent d'instruments à ses inimitiés; leurs procédés sont arbitraires; l'iniquité des jugements par commission commence à irriter l'opinion publique.

Sous Philippe le Bel, on voit la première assemblée que nos historiens aient qualifiée d'états généraux; et on a généralement accordé une importance beaucoup trop considérable à ces représentations très imparfaites et très-peu efficaces de la nation. Déjà plusieurs fois nos rois, saint Louis surtout, avaient appelé dans leurs conseils les députés de certaines villes pour les associer à certains actes législatifs; le fait devint plus fréquent sous Philippe le Bel, à cause de l'importance croissante de la bourgeoisie; mais ces réunions, fort courtes, furent sans grande influence sur le gouvernement du royaume. En 1302, le roi, pour résister au pape, convoque les députés des trois ordres dans l'église de Notre-Dame de Paris (23 mars-10 avril); après avoir écrit, suivant le désir de Philippe, les lettres dont nous avons parlé, l'assemblée se sépara. En 1304, les nobles et les communes des sénéchaussées du midi se réunissent pour donner des subsides au roi; en 1308, aux états généraux de Tours, Philippe veut recevoir les conseils des hommes de toute condition de son royaume sur ce qu'il convient de faire des Templiers. Tel est alors le caractère de ces assemblées; elles n'interviennent pas dans les affaires du gouvernement; elles sont pour le roi une force d'opinion dans les grandes circonstances ou un moyen d'imposer au peuple de nouveaux subsides (1). C'était là néanmoins un grand fait, qui nous révèle un changement considérable dans l'état de la France. Le principe des grandes assemblées nationales est posé; mais il faudra de longues années pour en tirer d'utiles conséquences. Jamais la royauté n'avait été plus puissante, plus active, plus envahissante, jamais aussi elle n'avait eu plus besoin de ressources; il fallait entretenir des armées considérables, solder des arbalétriers et des navires génois, gouverner un vaste territoire au moyen d'une multitude nouvelle d'officiers royaux de toutes natures, baillis, prévôts, sénéchaux, clercs du secret, enquêteurs, membres du parlement, sergents à pied et à cheval, gruyers, verdiers, etc.; il fallait donner des gages à tous ces agents de l'autorité. De plus, Philippe soutenait de ses deniers les Écossais révoltés contre Édouard Ier, soudoyait une partie des barons des Pays-Bas, des seigneurs d'Allemagne, répandait les livres tournois en Italie pour défendre les intérêts de la maison de France, etc. Les revenus de la couronne n'avaient pas augmenté à proportion de sa puissance et de ses charges; on ne connaissait pas encore la science toute moderne des impôts; Philippe et les financiers ses amis, les frères Francesi d'Italie, Enguerrand de Marigny, « qui semblait comme un second roi, » eurent recours à des moyens empiriques et violents pour remplir le trésor; les dîmes levées sous prétexte de la guerre sainte en Orient, les dîmes et doubles dîmes imposées au clergé malgré le pape en 1296, la liberté vendue aux serfs des domaines royaux, ne sont que des ressources insuffisantes; les confiscations sont plus lucratives, plus faciles et elles se renouvellent plus souvent; dans la nuit du 1er mai 1291, tous les marchands lombards ou italiens sont arrêtés, accusés de prêts à usure, et la plupart, pour sortir du royaume, sont forcés de se racheter à prix d'or; les Italiens sont de nouveau expulsés et leurs biens confisqués en 1312. Les juifs ont d'abord été protégés par Philippe; il défend en 1288 de les emprisonner à la réquisition du premier moine venu; mais il tire d'eux de gros revenus; en 1306, il les fait tous arrêter, s'empare de leurs biens, leur ordonne de sortir de France, sous peine de mort, et le fisc hérite de toutes les sommes qui leur sont dues; il paraît que beaucoup restent en payant ou parviennent à rentrer, car en 1311 on les expulse de nouveau avec les confiscations d'usage. Philippe saisit à plusieurs reprises le temporel des prelats qui lui sont opposés, notamment des quarante-cinq évêques qui sont partis, malgré lui, pour le concile de Rome. Le procès des Templiers a pour cause principale une immense confiscation ou en est l'occasion désirée. Mais l'expédient auquel Philippe le Bel eut recours de préférence fut l'altération des monnaies; il a mérité le surnom de *faux-monnayeur* que lui donnèrent ses contemporains; il gagnait à la fois sur la refonte et sur l'affaiblissement des espèces; à chaque refonte, il se faisait payer le droit de *seigneuriage*, destiné à couvrir les frais de fabrication; puis le roi recevait la monnaie à son taux courant et la frappait à un taux moindre pour gagner la différence. En 1294, il défend à quiconque n'a pas 6,000 livres tournois de rente de se servir de vaisselle d'or ou d'argent, et ordonne à tous ceux qui en possèdent d'en déposer le tiers aux hôtels des monnaies; le roi promet de leur en payer la valeur : avec ces matières, il fait en 1295 une nouvelle monnaie inférieure en poids et en aloi, alléguant les besoins du royaume et promettant de rembourser plus tard la différence de valeur. Ces opérations sont fréquemment répétées; ainsi, en 1302, il exige de tous

(1) « Celui a bien faute d'yeux, dit Pasquier (*Recherches « sur la France*), qui ne voit que le roturier fut exprès « adjouté, contre l'ancien ordre de France, à cette assemblee, non pour autre raison sinon que c'estoit celui « sur lequel devoient principalement tomber tous les faix « et charges. »

ses sujets la moitié de leur vaisselle, de ses officiers leur vaisselle tout entière, et il fraude les déposants en les payant en nouvelle monnaie fabriquée avec cette argenterie; elle était réduite à six deniers de valeur réelle pour onze deniers et demi de valeur nominale. En 1306, le marc d'argent, qui donnait jadis 2 livres 15 sous 6 deniers, valait 8 livres 8 sous de la monnaie de Philippe; comme les monnaies falsifiées n'étaient plus admises dans le commerce que pour leur valeur réelle, au detriment du trésor, Philippe fait tout à coup de nouvelles monnaies d'un titre meilleur et déclare que l'autre ne sera reçue que pour le tiers de la valeur que lui avaient donnée les ordonnances. Le peuple de Paris murmure, se soulève, détruit l'hôtel d'Étienne Barbette, le directeur de la monnaie de Paris, assiége le roi qui est venu s'établir au Temple, et ne se calme qu'à force de douces paroles et de promesses. L'émeute dissipée, Philippe fait pendre vingt-huit des mutins aux principales entrées de Paris, mais il modifie son ordonnance au bout de quelques semaines. Ces mutations de monnaies, qui portaient le trouble dans toutes les transactions, dénotent autant d'ignorance que de perversité; tantôt le roi cherche à colorer de prétextes spécieux ces changements monétaires; tantôt il défend effrontément d'essayer ou de peser les monnaies royales, d'importer des monnaies étrangères pour éviter la comparaison; tantôt il exclut de la circulation ses propres monnaies, sous prétexte qu'elles ont été contrefaites ou altérées par d'autres. Les ordonnances du roi à ce sujet sont un véritable chaos; sur cinquante-six ordonnances, trente-cinq ont des falsifications de monnaies pour objet. En juin 1313, il fait plus; il avait déjà réduit, par toutes sortes de moyens, de plus de moitié le nombre des seigneurs battant monnaie; sous prétexte de ramener les monnaies françaises à leur cours et ancien état, il défend aux prelats et barons de frapper de nouvelles monnaies jusqu'à nouvel ordre; il voulait réserver à la royauté seule le privilége de la fausse monnaie. Même lorsqu'il est forcé de faire des concessions, il a soin de réserver ses droits; s'il déclare que les collecteurs royaux n'exploiteront plus les successions des bâtards et des aubains sur les terres des seigneurs haut-justiciers, il ajoute : « à moins qu'il ne soit constaté que nous avons son droit de percevoir ». Dans une grande ordonnance de réformes, au moment le plus critique de sa lutte contre le pape (mars 1303), il s'engage à ne rien acquérir sur les terres des nobles et prélats, avec cette réserve : « Sinon en cas qui touche notre droit royal. ». Au milieu de tous ces actes de tyrannie fiscale, on voit cependant apparaître, confusément il est vrai, les premiers germes de l'organisation financière; les *douanes*, lorsqu'il soumet l'exportation des produits agricoles et manufacturés à un impôt de sept deniers par livre; l'*impôt foncier*, lorsqu'il frappe la propriété par des *tailles* ou *des aides; l'impôt personnel* même; en 1292, on établit *une nouvelle manière de taille* si oppressive que le peuple l'appelle *maltôte* (mauvais impôt); elle excite à Rouen une émeute sévèrement réprimée. En 1296, le roi grève ses sujets d'une seconde maltôte; imposée d'abord sur les marchands, elle exige bientôt la centième, puis la cinquantième partie des biens de tous, clercs et laïques. En 1302, après Courtrai, impôt de guerre sur tout noble ayant plus de 40 livres de rente, sur tout non-noble ayant plus de 300 livres en meubles, ou de 500 livres en meubles et immeubles, « qui n'auront pas fait suffisamment le service »; en 1303, exemption du service militaire moyennant une certaine somme, proportionnée au revenu (vingt pour cent), etc.

Comme on le voit, ce sont les traditions de l'absolutisme impérial, qu'en pleine féodalité Philippe le Bel, ses légistes et ses financiers veulent faire revivre; rien ne limite l'autorité royale; elle s'étend à tout et partout; il ose le premier employer la formule *par la plénitude de la puissance royale;* l'appel au roi est désormais établi comme un principe incontestable. Dans une loi somptuaire de 1294, Philippe fixe le nombre des vêtements, la valeur des étoffes dont chacun, « pour grandeur qu'il soit », doit se servir; l'ordonnance règle jusqu'au nombre des plats que l'on pourra mettre sur la table au *grand manger* et *au petit manger*.

Si Philippe le Bel est le fondateur de la monarchie moderne, s'il a contribué à l'unité de la France, s'il a voulu dès le quatorzième siècle la centralisation; si de grandes institutions, le parlement, les états généraux se rattachent à son règne, un souvenir odieux n'en reste pas moins attaché à son nom. — Philippe, par son mariage, a préparé la réunion à la France de la Champagne et de la Brie; il a ajouté au royaume Valenciennes, Montpellier, Lyon (1); mais il a été forcé de rendre la Guyenne à Édouard, et il a décidé la séparation de la Flandre et de la France; il a défendu l'indépendance du pouvoir temporel contre les prétentions exagérées de la papauté; mais par quels moyens! C'est le persécuteur cupide et impitoyable des Templiers; c'est *le faux-monnayeur;* enfin c'est lui qui a fait de la royauté, ce pouvoir protecteur, bienfaisant et populaire, un pouvoir dur, avide, souvent immoral et toujours sans entrailles. On sait les invectives de Dante contre *cette mauvaise plante qui couvre toute la chrétienté de son ombre;* on connaît cette tradition, partout acceptée, qui représente Jacques de Molay du haut de son

(1) Lyon était une sorte de république, riche et florissante, partagée entre quatre suzerains, l'empereur, le roi de France, l'archevêque et le chapitre; les bourgeois unis à l'archevêque eurent l'imprudence d'attaquer le château de Saint-Just occupé par le prévôt royal; aussitôt Philippe envoya contre la ville une armée, avec ses trois fils et ses deux frères; les bourgeois effrayés se soumirent, puis l'archevêque Pierre de Savoie; l'empereur ne réclama pas, et Lyon fut de fait réuni à la France (1312).

bûcher assignant Philippe à comparaître dans l'année devant le tribunal de Dieu, et Boniface maudissant Philippe dans sa personne et dans celle de ses enfants. La dernière année de ce règne fut la plus sombre et la plus sanglante; au printemps de 1314, les trois jeunes épouses des trois fils du roi furent arrêtées comme coupables d'adultère et jetées en prison (*voy.* Marguerite). D'horribles supplices vengèrent l'honneur de la maison royale; l'évêque de Troyes, Guichard, fut accusé d'avoir, par engin et maléfice, procuré la mort de Jeanne, femme de Philippe le Bel. Puis les Flamands réclamèrent la restitution de la Flandre wallone, et le comte Robert vint assiéger Lille. Philippe mit alors une gabelle de six deniers par livre sur toutes les ventes et transactions; des émeutes éclatèrent dans plusieurs villes; excités secrètement par les grands, les nobles et les bourgeois se liguèrent dans plusieurs provinces, Artois, Champagne, Bourgogne, Forez, Picardie, pour résister aux exactions du roi. Philippe furieux, mais encore plus effrayé, fut contraint de faire des concessions qui ne semblaient pas encore suffisantes. Une maladie de langueur, causée par une chute de cheval, devint mortelle par suite de ses chagrins et de ses inquiétudes; il se fit transporter à Fontainebleau, et après avoir ordonné de cesser les exactions de la maltôte, après avoir donné de sages conseils à son fils aîné, il expira, le 29 novembre 1314, âgé de quarante-six ans; il fut enterré à Saint-Denis, et son cœur mis dans l'église de Poissy, qu'il avait fondée. Philippe IV, de son mariage avec Jeanne de Navarre eut quatre fils, *Louis X*, *Philippe V* et *Charles IV*, qui régnèrent après lui; *Robert* qui mourut jeune; et trois filles, *Marguerite*; *Isabelle*, mariée à Édouard II d'Angleterre; et *Blanche*, morte en bas âge. L. Grégoire.

Guillaume de Nangis, *Chronicon*. — *Chroniques de Saint Denis*. — Giovanni Villani, *Hist.* — Meyer, *Annales de Flandre*. — Kervyn de Lettenhove, *Hist. de Flandre*, t. II. — *Ordonn. des rois de France*, t. I. — Les sources citées aux articles Boniface VIII, Clément V. — Boutaric, *La France sous Philippe le Bel*.

PHILIPPE V, surnommé *le Long*, sans doute à cause de la grandeur de sa taille, né vers 1293, mort le 3 janvier 1322, était le second fils du précédent. Peu après sa naissance il fut fiancé à l'héritière d'Othon V, comte de Bourgogne (1295). Il était, avec son père et avec ses frères, au concile de Vienne, reçut avec ces derniers, au milieu de fêtes magnifiques à Paris, les insignes de la chevalerie (3 juin 1313), et fut nommé comte de Poitiers; mais, en constituant cet apanage en faveur de son second fils, le roi déclara que si les héritiers mâles venaient à manquer, le fief retournerait à la couronne. Au printemps de 1314, sa femme Jeanne fut arrêtée avec les deux autres brus de Philippe IV; mais elle fut déclarée *pure et non coupable* par le parlement et réconciliée avec son époux; il importait de ne pas perdre l'héritage du comté de Bourgogne (*voy.* Marguerite de Bourgogne). En 1316, Louis X, son frère aîné, avait donné la dignité de pair au comte de Poitiers, puis l'avait envoyé à Lyon pour presser l'élection d'un successeur de Clément V, mort depuis 1314. Malgré ses promesses, il eut recours à la violence à l'égard des cardinaux, les enferma dans la maison des frères Prêcheurs, en fit murer les portes, et les plaça sous la garde du comte de Forez, jusqu'à ce qu'ils eussent nommé un pape. Philippe avait appris la mort de son frère dès le 8 juin, et ne revint à Paris que le 28 du même mois. A peine arrivé, il fit célébrer les obsèques du roi à Saint-Denis (12 juillet); son oncle Charles de Valois, soutenu par le parti féodal, avait voulu s'emparer de la régence; mais le connétable Gaucher de Châtillon arma les bourgeois de Paris, qui n'aimaient pas Charles, et avec eux chassa du Louvre ses gens d'armes. Alors Philippe se saisit du palais et agit en maître; la reine Clémence de Hongrie, qui s'était retirée à Vincennes, lui dénonça sa grossesse. Si l'on en croit le récit de Jean de Saint-Victor, il fut décidé dans une assemblée des barons que, la reine accouchant d'un fils, Philippe serait gouverneur du royaume, jusqu'à ce que son neveu eût dix-huit ou vingt-quatre ans; si c'était une fille, il serait reconnu roi, à la condition de fournir à sa nièce ce qui lui était dû selon le droit et la coutume. Il est plus vraisemblable qu'il n'y eut rien de formellement décidé; Eudes IV, duc de Bourgogne, avait réclamé la garde de sa nièce Jeanne de France, fille de Marguerite de Bourgogne, et défendu ses droits; par un traité conclu avec Philippe le 17 juillet, il obtenait pour elle et pour sa sœur, si la reine mettait au monde une fille, l'héritage de Navarre, de Champagne et de Brie. A l'époque de leur mariage, ces princesses feraient quittance de leurs droits sur le royaume; sinon les deux parties rentreraient dans leurs prétentions réciproques. C'était un traité inexécutable, et on peut douter de son authenticité ou de la bonne foi de ceux qui le signèrent.

Philippe prit le titre de *fils du roi des Français, régent des royaumes de France et de Navarre*, et eut le temps de préparer son avénement au trône. Il intervint en Artois; le jeune Robert, petit-fils du comte d'Artois Robert, mort à Courtrai, avait en vain réclamé ce comté en 1309; la cour des pairs avait adjugé ce grand fief à sa tante la comtesse de Bourgogne, Mahaut, belle-mère de Philippe de Poitiers. En 1316, Robert protestait contre cette décision; soutenu par la noblesse du pays, il repoussa Gaucher de Châtillon, prit Arras et Saint-Omer, et força le régent à déployer l'oriflamme à Saint-Denis (30 octobre). Incapable de résister, il vint se constituer prisonnier au Louvre; l'Artois fut mis en séquestre entre les mains des comtes de Valois et d'Évreux; les pairs et les grands durent décider, et, le 18 mai 1318, l'Artois fut une seconde fois adjugé à la comtesse Mahaut. Le 15 novembre, la reine Clémence accoucha d'un fils qui fut nommé Jean

et qui mourut dès le 21 (*voy.* JEAN Ier); il fut porté aux caveaux de Saint-Denis par son oncle, qui, rompant sans hésitation tous ses engagements avec le duc de Bourgogne, prit immédiatement le titre de roi et vint à Reims se faire sacrer (9 janvier 1317). Eudes avait déjà protesté; Charles le Bel, frère de Philippe, quitta Reims le matin de la cérémonie; les comtes de Valois et d'Évreux manifestaient leur mécontentement; on ferma les portes de la ville par précaution, et la cérémonie s'acheva sous la protection des gens de guerre réunis. Mais le roi d'Angleterre, Édouard II, reconnut Philippe, s'excusa de ne pas lui rendre hommage immédiatement comme duc d'Aquitaine, et plus tard accomplit tous ses devoirs.

Une grande assemblée qualifiée d'*états généraux*, fut réunie à Paris le 2 février; elle était nombreuse, mais très-irrégulièrement composée. Les bourgeois de la capitale soutenaient en foule la cause du nouveau roi; le cardinal d'Arablai, chancelier, présidait; on reconnut Philippe comme roi légitime; l'université approuva, et il fut décidé que les femmes ne pouvaient pas en France succéder à la couronne. Le pape Jean XXII s'empressa de féliciter Philippe V et de menacer d'excommunication ceux qui ne le reconnaîtraient pas. Le fils du roi, le jeune Louis, mourut le 16 février 1317, et aussitôt l'ambition et l'espérance rapprochèrent Charles le Bel de son frère; le duc de Bourgogne abandonna également les intérêts de sa nièce. Il fut fiancé à l'une des filles du roi, qui lui apporta en dot 100,000 écus d'or et l'expectative du comté de Bourgogne. Jeanne, fille de Louis X, privée de la France et même de la Navarre, n'eut que 5,000 livres une fois payés et une rente de 50,000 sous parisis; mais elle fut fiancée au fils aîné du comte d'Évreux. Grâce à toutes ces transactions, Philippe V était bien établi sur le trône de France; c'est ainsi que fut décidée cette importante question de succession; les femmes étaient exclues de fait et de droit de l'héritage du trône; la royauté était mise heureusement en dehors de la coutume féodale, qui admettait la successibilité féminine; elle ne suivait pas l'exemple des autres pays, où les femmes pouvaient posséder et transmettre la couronne; ici l'instinct national, d'accord avec le fait, se déclarait avec force pour trancher une question nouvelle, qu'aucune loi positive n'avait prévue; or « l'établissement d'une dynastie se perpétuant de mâle en mâle, à l'exclusion des femmes et des étrangers, était, dans l'ancienne société française, la seule institution politique qui pût résoudre le difficile problème de la permanence dans la mobilité. La prétendue *loi salique* a été une des principales garanties de la nationalité française durant plusieurs siècles » (H. Martin). On donna des raisons plus ou moins vagues de ce grave événement : « Le royaume de France est trop noble fief, disait-on, pour tomber en quenouille. » Mais il fallut aux légistes du quatorzième siècle un texte qu'ils pussent invoquer; ils n'en pouvaient trouver dans le droit romain ni dans le droit féodal; ils eurent recours à un article de l'ancienne loi des Francs Saliens, qui excluait les femmes du partage de la terre salique; article étranger à la matière, loi depuis longtemps tombée en désuétude. Telle fut la *loi salique*, qui, trois fois appliquée en quelques années, et dès le premier jour adoptée par le sentiment national, est devenue l'une des bases de la vieille constitution française.

Sous Philippe V l'influence des légistes reparaît; ils ressaisissent le pouvoir et continuent l'œuvre qu'ils ont commencée sous Philippe le Bel. Nous ne connaissons pour ainsi dire ce règne que par les ordonnances royales : le 21 décembre 1316, ordonnance qui réunit au domaine le Poitou et la Saintonge, apanages de Philippe; ce sera désormais la règle : le 12 mars 1317, le roi arme les bourgeois des bonnes villes, institue un capitaine par cité, un capitaine général pour chaque bailliage; seulement les armures seront mises en lieu sûr et convenable pour être délivrées, en cas de besoin, sur l'ordre du roi et de ses officiers : en juin 1317, les monnaies seigneuriales, dont beaucoup sont encore rachetées, sont mises provisoirement sous la main du roi afin de prévenir les altérations : en janvier 1318, on renouvelle l'édit de Louis X pour la liberté des serfs : les garnisons des châteaux qui ne sont pas aux frontières doivent être supprimées (1318) : le roi, ou plutôt ses conseillers, prennent de nombreuses précautions pour prévenir la faiblesse du prince; il n'accordera grâces, dons, etc., qu'en son grand conseil; il n'aliénera, ne donnera viagèrement ni héréditairement aucune portion du domaine royal; nul ne prendra doubles gages, c'est-à-dire plus de cumul; toute l'ordonnance sur le gouvernement intérieur de l'hôtel du roi est remplie de dispositions minutieuses pour rendre le souverain respectable et le préserver d'erreur ou de partialité aux dépens de la royauté : on révoque les dons excessifs des trois derniers rois; les héritiers de P. Flotte, de Plasian, de Nogaret, sont surtout frappés (29 juillet 1318). L'ordonnance de novembre 1318, pour la réforme du parlement, contient de nombreux règlements pour prévenir ou réprimer les fautes, les excès, les injustices des magistrats; par celle du 3 décembre 1319, les prélats qui ne font pas partie du parlement comme conseillers (et le nombre des clercs du parlement est limité) ne pourront entrer, prendre place dans l'assemblée, « car le roy fait conscience de eus empeschier au gouvernement de leurs experituautez ». Les finances commencent à être séparées de l'administration de la justice; la chambre des comptes est organisée en avril 1319· elle surveille quiconque a le ma

niement des deniers publics; les trésoriers rendent leurs comptes deux fois par an ; toute dépense payée, ils doivent expédier ce qui leur reste au trésor sans que personne sache le jour et l'heure; il y a dans les provinces, à côté des baillis et des prévôts, des receveurs et commissaires spéciaux pour percevoir les impôts.

D'ailleurs ce règne ne présente aucun fait politique remarquable; le vieux comte de Flandre, Robert, avant de faire hommage au roi, voulait qu'on lui rendît Béthune, Lille, Douai; mais il fut forcé à la paix par les députés des communes flamandes, qui l'avaient accompagné à Paris, et consentit au mariage d'une fille du roi, Marguerite, avec son petit-fils, Louis de Rethel (2 juin 1320). Philippe V, comme le roi Édouard II d'Angleterre, comme la plupart des rois au quatorzième siècle, songeait à entreprendre une croisade; il était même, dit-on, plein d'ardeur, et il fallut tous les efforts de Jean XXII pour le retenir en France (*voy.* Jean XXII). L'excès de la misère exaltant les esprits, beaucoup de pauvres gens, sous le nom de *pastoureaux*, s'attroupèrent disant que les grands trahissaient la cause de Dieu et qu'il leur appartenait de délivrer la Terre Sainte; bientôt, comme au temps de saint Louis, ils commirent de nombreux excès; ils entrèrent à Paris, délivrèrent plusieurs de leurs compagnons prisonniers au grand Châtelet et à Saint-Martin-des-Champs, jetèrent du haut de l'escalier du Châtelet le prévôt de Paris qui leur résistait, se mirent en bataille au Pré-aux-Clercs, puis se dirigèrent fièrement vers le midi, égorgeant partout les juifs sur leur passage ; ils furent exterminés principalement par les sénéchaux de Carcassonne et de Beaucaire dans les étangs d'Aigues-Mortes. Les juifs, rentrés en France sous Philippe le Bel, étaient favorisés du roi; ils furent alors accusés par l'opinion publique égarée de vouloir faire périr les chrétiens et de s'entendre avec le roi de Grenade et les lépreux, objets d'une profonde horreur dans leurs ladreries, pour empoisonner les fontaines. Philippe, après avoir ordonné d'emprisonner les coupables et les suspects, pour les poursuivre et les punir judiciairement, les abandonna à la fureur populaire; beaucoup de ces malheureux périrent dans les flammes, et les dépouilles des juifs vinrent encore une fois enrichir le trésor royal. Philippe V d'ailleurs croyait aux sortiléges, aux maléfices, comme tous ses contemporains, même les plus éclairés, comme le pape Jean XXII lui-même, qui fit aux sorciers une guerre acharnée.

Le roi avait formé le projet d'établir dans tout le royaume mêmes mesures, mêmes poids, mêmes monnaies ; c'était une heureuse et grande pensée ; mais en même temps il recommençait les exactions financières de Philippe le Bel, lorsqu'au mois d'août 1321 il fut attaqué de la dyssenterie et de la fièvre quarte, au château de Longchamp ; malgré les prières, les processions publiques, il languit cinq mois et mourut le 3 janvier 1322 ; il fut enterré à Saint-Denis. Sa femme Jeanne, comtesse de Bourgogne, lui donna un fils, Louis, mort au berceau; Jeanne, mariée à Eudes IV, duc de Bourgogne; Marguerite à Louis, comte de Flandre; Isabelle à Guignes VIII, dauphin du Viennois, puis à Jean, baron de Faucogney, en Franche-Comté; enfin Blanche, qui se fit religieuse.

L. Grégoire.

Guillaume de Nangis, *Chronicon continuatum*. — Jean, chanoine de Saint-Victor, *Chroniques de Saint-Denis*. — *Ordonn. des rois de France*, t. I.

PHILIPPE VI surnommé *de Valois*, roi de France, né en 1293, mort le 22 août 1350. Il était fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, et de Marguerite, fille de Charles le Boiteux, roi de Naples. En 1320, il fit une expédition peu glorieuse en Italie; en 1323, il accompagna son père, qui enleva au faible Édouard II une partie considérable de la Guyenne; à la mort de Charles de Valois (16 décembre 1325), il lui succéda comme comte de Valois, du Maine et d'Anjou. D'une noble figure, brave, adroit dans les exercices du corps, il était aimé des seigneurs, dont son père avait toujours soutenu les intérêts; il aimait le faste et la prodigalité, mais on ne connaissait pas encore son ignorance des affaires, son caractère orgueilleux, violent, opiniâtre dans ses rancunes et dans ses haines. Lorsque le dernier des fils de Philippe le Bel, Charles IV, succomba (31 janvier 1328), sa veuve était enceinte; les barons s'assemblèrent et nommèrent Philippe de Valois régent de France; l'université sanctionna cette décision. Malgré les protestations d'Isabelle fille de Philippe IV (28 mars-16 mai), au nom des droits de son fils Édouard III, Philippe, maître du pouvoir, eut le temps et les moyens de s'assurer le trône, dans le cas où la reine accoucherait d'une fille; il rendit plusieurs ordonnances populaires, pour réformer le Châtelet, pour obliger les juges à interroger les prévenus dans les vingt-quatre heures, etc.; il fit arrêter Pierre Rémy, trésorier de Charles IV, mit la main sur le trésor et sur l'énorme fortune (1,200,000 livres) du malheureux, puis il le fit pendre (25 avril 1328).

Le 1er avril, la reine Jeanne ayant mis au monde une fille, la princesse Blanche, le régent, en vertu de la loi salique, comme plus proche héritier mâle, issu de mâle, prit le titre de roi et se fit sacrer à Reims (29 mai) par l'archevêque Guillaume de Trie, son ancien précepteur. Il n'y eut pas de sérieuse opposition, quoique Froissart ait écrit : « Ainsi alla le royaulme ce semble à moult de gens, hors de la droite ligne. » Philippe avait pour lui le droit, la raison, le fait. Dans l'intérêt bien entendu du royaume, il s'empressa de transiger avec Philippe d'Évreux, son cousin germain, qui avait

épousé Jeanne de France, fille de Louis X; il leur abandonna le royaume de Navarre, où la loi salique n'était pas établie, mais obtint leurs renonciations à toute prétention non-seulement sur la couronne de France, mais encore sur les comtés de Champagne et de Brie, au prix de revenus considérables assignés sur la Normandie, la Saintonge, les comtés d'Angoulême, de la Marche, de Mortain et de Longueville (1328; traité définitif, 1333).

Le nouveau règne commença glorieusement; Louis Ier de Nevers (*voy.* ce nom), comte de Flandre, vint au sacre de Philippe VI lui demander son aide contre ses sujets révoltés; les barons répondirent avec joie à l'appel du roi pour marcher contre ces riches et fiers bourgeois; ce fut une guerre de la noblesse féodale contre les communes. Aussi voyait-on à Arras, dès le 22 juillet, cent soixante-dix bannières rangées en dix divisions. Tandis que les milices de Bruges et d'Ypres se dirigeaient vers Courtrai, celles de la Flandre maritime vinrent camper sur la colline de Cassel : « En dérision du roi, dit Froissard, ils avaient placé au haut de leur camp un grand coq de toile peinte, et sur ce coq ils écrivirent :

Quand ce coq ici chantera,
Le roi trouvé ci entrera.

Ils se moquoient ainsi du roi, l'appelant *le roi trouvé*, pour ce qu'il n'étoit point, à leur dire, le droit héritier du trône. » Conduits par leur chef Zannekin, bourgmestre de Furnes, ils surprirent le camp français le 23 août vers le soir; il y eut un instant de panique, un commencement de déroute comme à Mons-en-Puelle. Mais Philippe put s'armer à l'écart, ramener au combat la chevalerie furieuse, et, après une lutte « dure et acharnée, déconfire et tuer les Flamands »; nul n'avait reculé; sur seize mille combattants, treize mille etaient couchés sur le champ de bataille. Le roi fut impitoyable après sa victoire; Cassel fut pillé cruellement, toutes les villes de la Flandre occidentale, Poperingue, Ypres, Bruges furent maltraitées, et le comte Louis, ne suivant que trop bien les conseils de Philippe, fit perir dans les supplices au moins dix mille de ses ennemis. Les Flamands vaincus, mais non domptés, devaient en concevoir une haine vigoureuse contre leurs oppresseurs et bientôt trouver l'occasion de se venger; mais pour le moment Philippe paraissait le prince le plus puissant et le plus glorieux de la chrétienté.

Entouré des rois de Navarre, de Majorque et de Bohême, protecteur des rois de Naples, de Hongrie et d'Écosse, « il tenoit grand estat et étoffe et faisoit grandes livrées et grands dépens ». C'était chaque jour, dans cette cour brillante, au Louvre, au château de Vincennes, dans la forêt de Saint-Germain, banquets nouveaux, tournois, fêtes splendides. Le pape Jean XXII, peu indépendant à Avignon, le félicitait de sa victoire et de sa piété : aussi le jeune Édouard III d'Angleterre (*voy.* ce nom), plusieurs fois sommé de rendre hommage pour ses fiefs de Guyenne, et même menacé, vint, en juin 1329, accomplir ses devoirs de vassal à l'égard de son suzerain dans la cathédrale d'Amiens, en présence d'une nombreuse et brillante assemblée. C'était reconnaître formellement la légitimité des droits de Philippe VI. Édouard sans doute, mal affermi sur le trône d'Angleterre, dissimulait son mécontentement et etait forcé de renoncer pour le moment à ses prétentions; mais il faut avouer que ces prétentions étaient sans aucun fondement sérieux. Si la loi salique était regardée comme non avenue, Édouard III, fils d'Isabelle, ne venait qu'après les filles de Louis X, de Philippe V et de Charles IV; s'il réclamait le trône de France comme plus proche héritier mâle du dernier roi (il était neveu de Charles IV), cette doctrine nouvelle était la plus irrationnelle qu'on pût imaginer, la plus féconde en incertitudes et en troubles (1). Les circonstances seules amenèrent plus tard Édouard à soutenir des prétentions que lui-même ne pouvait regarder comme légitimes.

Le règne de Philippe VI commence une période de confusion et de malheurs; les Valois semblent étrangers aux traditions de la royauté capétienne; ils aiment avant tout le bruit, le faste, la dépense, sans idée quelconque de gouvernement, sans système politique. Philippe VI rend des ordonnances sévères contre les hérétiques, les blasphémateurs (novembre 1329); il frappe impitoyablement les usuriers, les banquiers; les créanciers perdent le quart du capital et les intérêts (janvier 1331), et deux ans plus tard (mars 1333), l'usure est légalement rétablie. Par l'ordonnance du 21 mars 1329, les monnaies doivent être ramenées à l'ancien taux du temps de saint Louis; mais dès la même année commencent ces impudentes variations dans les monnaies, qui rappellent et dépassent les plus mauvais jours de Philippe le Bel. Une assemblée de prélats et de barons est réunie à Paris (15 décembre 1329) pour fixer les bornes des deux juridictions laique et ecclésiastique; l'avocat général Pierre de Cugnières soutient les droits du roi; il n'y a rien de bien nettement décidé; cependant le principe de *l'appel comme d'abus* est gagné. En février 1331, Philippe restitue le droit de guerre privée aux nobles d'Aquitaine; au mois de mars il détruit définitivement la commune de Laon, puis il supprime l'administration municipale de Toulouse. Mais tous ces actes se font sans suite et sans idée politique; Philippe ne songe qu'à augmenter son trésor pour parader avec éclat aux yeux des grands et des peuples de l'Europe. C'est ainsi qu'il veut conduire une expédi-

(1) Jeanne, comtesse d'Évreux, était fille de Louis X; Jeanne de France, fille de Philippe V, mariée au duc de Bourgogne, avait un jeune fils, Philippe, qui, sans la loi salique, aurait eu plus de droits qu'Édouard III.

tion contre les Maures d'Espagne, ou se mettre à la tête d'une nouvelle croisade en Orient. Le pape Jean XXII, contre lequel il s'est déclaré le défenseur de l'orthodoxie, reçoit de Philippe l'ordre de faire prêcher la croisade; mais le roi lui impose vingt-sept conditions; il demande le rétablissement du royaume d'Arles en faveur de son fils aîné, la couronne d'Italie pour son frère Charles d'Alençon, l'énorme trésor du pape, les décimes des biens ecclésiastiques pendant dix ans, le droit de collation sur les bénéfices vacants en France pendant trois ans, etc. Plus tard il menace durement Benoît XII, coupable de modération à l'égard de l'empereur Louis de Bavière et désireux de retourner à Rome. Enfin en 1336, Philippe se rend à Avignon, passe le carême à Villefranche pour mieux dominer le pape; il prend solennellement la croix avec les rois d'Aragon, de Navarre, de Bohême; il commence de grands préparatifs, écrit aux rois de Naples, de Hongrie, de Chypre, aux Vénitiens, puis tout est abandonné : il revient à Paris vers le mois de mai et se dispose à une guerre bien différente. La lutte contre Édouard III, la terrible guerre de cent ans va commencer.

Depuis plusieurs années il y avait eu de fréquentes contestations entre les deux rois; Édouard n'avait prêté que l'hommage simple; Philippe réclamait l'hommage lige. Édouard céda. Les possessions anglaises en Guyenne étaient l'objet de litiges continuels depuis Philippe IV; en 1330, les officiers de Philippe VI avaient saisi plusieurs châteaux; le comte d'Alençon prit Saintes et en rasa les murailles; en 1336, le sénéchal de l'Agénois chassa les lieutenants d'Édouard de plusieurs possessions contestées. La patience du roi d'Angleterre devait se lasser. De plus, Philippe n'avait cessé de secourir David Bruce contre son rival Édouard Bailleul que soutenaient les Anglais. Les événements de Flandre décidèrent enfin le fier et ambitieux Édouard à écouter les pressantes exhortations de l'exilé Robert d'Artois. Ce seigneur, qui avait épousé la sœur de Philippe, « l'homme du monde qui plus aida au roi à monter sur le trône, » n'avait pu obtenir le comté d'Artois dont il réclamait l'héritage, et après un procès scandaleux (*voy.* Robert), après avoir voulu faire périr la reine et son fils par les procédés diaboliques de l'*envoultement*, il s'était réfugié auprès d'Édouard plein de haine contre le roi et le royaume. Il ne cessait d'exciter l'ambition, trop lente à son gré, de son protecteur; à plusieurs reprises, Philippe demanda que son ennemi lui fût livré; Édouard refusa, et Robert redoubla ses instances et promit au roi d'Angleterre l'appui d'un grand nombre de seigneurs qu'irritaient l'orgueil et l'injustice de Philippe, usurpateur du trône.

Après avoir hésité longtemps, Édouard convoqua les barons anglais au parlement de Nottingham (septembre 1336) et commença des préparatifs hostiles. Alors, à l'instigation de Philippe VI, le comte Louis, sans motif, sans prétexte sérieux, fit arrêter tous les Anglais qui se trouvaient en Flandre (5 octobre). Édouard usa de représailles; mais il s'empressa de justifier sa conduite en écrivant aux principales villes de Flandre, sans pouvoir obtenir réparation; alors il prohiba l'exportation des laines et l'importation des draps en Angleterre. L'agitation fut grande à Londres, mais surtout à Bruges et à Gand; les intérêts des deux pays étaient intimement unis; les toisons de leurs troupeaux étaient la principale richesse des Anglais; ils gagnaient encore à les transporter en Flandre, et comme le disait Jacques Arteveld (*voy.* ce nom), le grand agitateur de ce peuple turbulent, « toute Flandre étoit fondée sur draperie, et sans laine on ne pouvoit draper ». Philippe ayant refusé toutes les conditions de réconciliation proposées, Arteveld régularisa avec habileté le soulèvement de Gand, Bruges, Ypres, et se proposa dès lors probablement de réunir les villes de Flandre pour en faire une république commerçante sous le patronage de l'Angleterre. Le comte Louis fut chassé de Bruges par les Gantois et rejoignit Philippe à Paris; les Flamands promirent le passage à Édouard, et Arteveld, ne voulant pas compromettre ses compatriotes avec le saint-siége, fit entendre aux ambassadeurs anglais qu'ils pourraient bien suivre le *roi de France* contre le *roi trouvé*.

En 1337, on se prépare à la guerre des deux côtés; Philippe ne s'adresse pas à la nation, mais il se procure des ressources en rançonnant les Italiens et les Lombards, en altérant plus que jamais les monnaies. Il a pour lui la noblesse de France, s'attache les principaux seigneurs, Jean III de Bretagne, par le mariage de Charles de Blois, son neveu, avec Jeanne de Penthièvre, nièce du duc; le comte de Foix et de Bearn par ses promesses et ses subsides; le roi de Navarre, le comte de Bar et plusieurs princes de l'Empire, le duc de Bavière, le comte palatin, le duc d'Autriche, etc. Il prend à sa solde des marins et des arbalétriers génois; pour lui la guerre est toute féodale. Grâce à l'habileté d'Édouard, cette guerre va devenir nationale en Angleterre. Édouard adresse ses proclamations aux évêques, aux shérifs des comtés; il y expose ses griefs et ceux du pays. Les braves archers, bien disciplinés, contribueront à ses plus belles victoires. Au dehors, par l'entremise de son beau-père le comte de Hainaut, il s'assure l'alliance des ducs de Brabant et de Gueldre, du margrave de Juliers, de l'archevêque de Cologne; comme au temps de Philippe-Auguste et de Bouvines, tous les peuples de la Somme au Rhin vont combattre la royauté française.

Le 21 août 1337, Édouard III à Rochester publie sa déclaration de guerre et réclame l'appui de l'empereur Louis de Bavière contre Philippe, qui *se prétend roi de France*. Le 7 octobre, au parlement de Westminster, il prend le titre de *roi de France*, et nomme des vicaires

généraux pour administrer ce royaume; la prise de Cadsand, forte position entre l'Écluse et l'île de Walcheren, par le comte de Derby et par Gautier de Mauni, est le premier acte d'hostilité dans cette guerre, qui doit être si longue et si désastreuse pour la France (10 novembre 1337). Malgré les exigences des nobles du midi, qui réclament une solde exorbitante, la guerre est d'abord languissante du côté de la Guyenne, et les Français prennent à peine quelques châteaux. Édouard débarque à Anvers (22 juillet 1338); mais les Flamands sont encore neutres; les seigneurs allemands et belges ont beaucoup de tiédeur. A la grande diète de Coblentz (3 septembre), Louis de Bavière accueille favorablement les demandes d'Édouard, accuse Philippe de félonie, parce qu'il lui a refusé l'hommage des fiefs qu'il tient de l'Empire, puis il confère au roi d'Angleterre le titre de vicaire impérial pour sept ans, dans toutes les provinces à l'ouest du Rhin (novembre 1338). Mais Philippe, à force de livres tournois, gagne plusieurs des alliés d'Édouard, qui passe vainement l'hiver dans le Brabant; le faible empereur lui-même est séduit par les avances du pape Benoît XII. Au mois de septembre 1339, Édouard s'avance enfin de Valenciennes vers Cambrai, passe la frontière, se dirige vers l'Oise et ravage la Thiérache. Philippe a réuni une immense multitude à Saint-Quentin; il rejoint l'ennemi entre l'Oise et la Sambre, près de La Capelle; le combat est sur le point de s'engager à Buironfosse. Mais des motifs assez futiles arrêtent les deux armées; Édouard repasse la frontière du Hainaut et prend ses quartiers d'hiver à Bruxelles (1er novembre). En Guyenne les Français ont enlevé Blaye et Bourg, puis ils ont ravagé le Ponthieu et leur flotte a saccagé Southampton.

Sur les instances d'Arteveld, Édouard, dans une grande assemblée à Bruxelles, se décida enfin à prendre les armes et le nom de roi de France (28 janvier 1340), et adressa le 8 février une lettre circulaire aux prélats, barons et bonnes villes du royaume, qu'il réclamait comme petit-fils de Philippe IV. Le pape, pressé par Philippe VI, excommunia les Flamands; mais Édouard eut le soin de faire venir des prêtres d'Angleterre, et l'alliance de la Flandre sembla plus forte que jamais.

En 1340, tandis que les Français ravageaient le Hainaut mais étaient repoussés par *l'artillerie* du Quesnoy, la flotte, commandée par deux hommes incapables, l'amiral Hugues Quiéret et le trésorier Béhuchet, qui ne voulurent pas écouter les conseils de l'habile Génois Barbavara, fut presque complétement détruite à la bataille de L'Écluse (24 juin) par Édouard III lui-même : trente mille hommes avaient dit-on péri; la mer appartenait aux Anglais, et le vainqueur, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, Anglais, Flamands, Allemands, vint assiéger Tournai (22 juillet). Il n'y eut pas encore de bataille, malgré les provocations d'Édouard, qui défia par un cartel Philippe de Valois à un combat singulier; mais Robert d'Artois, qui avait entraîné les Flamands, au pillage d'Arques, fut battu près de Saint-Omer par le duc de Bourgogne. Les Flamands, mécontents et d'ailleurs ennuyés de rester si longtemps loin de leurs métiers, s'éloignèrent malgré les supplications d'Édouard; on accepta la médiation de Jeanne de Valois, sœur de Philippe et belle-mère d'Édouard. Une trêve de six mois fut conclue à la chapelle d'Espléchin (25 septembre 1340); elle fut prorogée jusqu'au 24 juin 1342. Dès lors la Flandre ne joua plus qu'un rôle secondaire dans la guerre; en même temps l'empereur se réconciliait avec Philippe, révoquait les pouvoirs qu'il avait accordés à Édouard et s'unissait au roi de France. Mais la Bretagne allait offrir un nouveau théâtre à la lutte des deux rois et des deux peuples.

Le duc de Bretagne Jean III mourut à Caen au retour de l'expédition de Tournai (30 avril 1341); sa succession fut disputée par Jeanne de Penthièvre, sa nièce, et Jean de Montfort, son frère consanguin. Philippe VI soutint naturellement les droits de la femme de son neveu Charles de Blois; et quand le parlement eut adjugé le duché à Jeanne par l'arrêt de Conflans (7 septembre), quand Jean de Montfort, soutenu par la Bretagne bretonnante, eut prêté hommage à Édouard et promis de le reconnaître comme roi de France, Philippe envoya son fils Jean, duc de Normandie, avec les principaux seigneurs du royaume pour défendre la cause française en Bretagne. Montfort, pris à Nantes, fut renfermé à la tour du Louvre, et sa femme Jeanne de Flandre vivement poursuivie à Rennes, à Hennebon. Édouard III, qui trouvait que la Bretagne « était la plus belle entrée qu'il pût avoir pour conquérir la France », envoya des secours qui délivrèrent Hennebon, puis une flotte conduite par Robert d'Artois (juillet 1342), qui fut blessé au siége de Vannes et alla mourir à Londres; enfin, lui-même vint assiéger Vannes inutilement. Les deux armées qui ravageaient la Bretagne restèrent longtemps en présence près de cette ville; Philippe VI s'était lui-même avancé jusqu'à Ploërmel, lorsque les légats du pape intervinrent encore et obtinrent la trêve de Malestroit, qui fut signée pour trois ans (19 janvier 1343).

Pendant la trêve Philippe renouvela ses ordonnances sur les monnaies; « on les affaiblissait par degrés jusqu'à un certain point, dit Secousse (préface du t. II des *Ordonnances*), après lequel on les reportait tout à coup à leur valeur intrinsèque, pour avoir occasion de les affaiblir de nouveau, et le prix du marc d'or et du marc d'argent changeait presque toutes les semaines et même quelquefois plus souvent ». Le 20 mars 1343, une ordonnance impopulaire établit *la gabelle* ou monopole du sel, ce qui donna, dit-on, à Édouard l'occasion d'appeler plaisam-

ment Philippe l'auteur *de la loi salique.* Peu après, le roi tenta d'établir un impôt encore plus odieux ; c'était une taxe proportionnelle sur toutes les ventes de marchandises. Les députés de la langue d'oil accordèrent un droit de quatre deniers par livre sur tout objet vendu ; mais les Languedociens, plus éclairés, se rachetèrent par une contribution fixe ; la sénéchaussée de Toulouse paya 17,800 livres tournois et les autres sénéchaussées à proportion.

La guerre exigeait sans doute beaucoup d'argent ; mais Philippe voulait surtout paraître magnifique : les fêtes n'étaient pas interrompues, et les prodigalités du roi, les dons qu'il faisait à ses courtisans étaient si considérables, qu'il s'en repentait parfois ou s'en effrayait, comme on le voit par les curieuses ordonnances du 8 juillet et du 29 octobre 1344. Ses édits en faveur des foires de Champagne (juillet 1344) et pour améliorer la justice du parlement (décembre) n'offraient qu'une légère compensation de toutes les misères qui pesaient sur les classes laborieuses.

Philippe, dans l'occasion, n'en était pas moins dur à l'égard des nobles eux-mêmes ; dans un de ces tournois magnifiques qui attiraient à Paris seigneurs, princes et rois, il fit arrêter quinze nobles bretons, parmi lesquels étaient les sires Olivier de Clisson, d'Avaugour, de Laval, de Montauban, de Malestroit ; et sans procès, sans qu'on fît connaître le motif de leur supplice, ils furent décapités (novembre 1343). Philippe les accusa vaguement d'intrigues avec Édouard III. L'année suivante, trois barons normands furent également pris et mis à mort. Les amis, les parents des victimes, comme Jeanne de Clisson, comme Godefroi d'Harcourt, implorèrent la protection d'Édouard III contre *le soi-disant* roi de France et lui firent hommage, à l'exemple de Jean de Montfort, qui s'était échappé du Louvre et venait d'arriver en Angleterre (20 mai 1345). Déjà Édouard avait envoyé un défi solennel à Philippe ; dès le 24 avril 1345, il ordonne au comte de Northampton, son lieutenant en Bretagne, de recommencer les hostilités ; il ne se contente pas d'écrire à Clément VI pour accuser Philippe d'avoir rompu la trêve (26 mai), il s'efforce de rendre la guerre tout à fait populaire en Angleterre, en adressant des lettres circulaires à toutes les corporations du royaume (14 juin). Il se propose d'attaquer la France par la Flandre, la Bretagne et la Guyenne ; mais Jean de Montfort, repoussé devant Quimper, meurt à Hennebon (26 septembre 1345). En Flandre, Édouard débarque à L'Écluse (juillet) ; il est reçu par Arteveld, qui propose de reconnaître comme comte de la province le jeune prince de Galles. Mais les bourgeois sont défiants ; Arteveld a excité la jalousie et les craintes des gros métiers ; il est tué dans une émeute à Gand (19 juillet) et Édouard s'empresse de regagner l'Angleterre (26 juillet). Vainement les députés des villes assurent le roi de leur amitié : s'il ne venge pas la mort de *son compère*, l'alliance avec la Flandre est désormais moins solide ; de plus Édouard perd les secours d'un puissant auxiliaire. Guillaume, son beau-frère, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Frise, est tué au mois de septembre par les Frisons soulevés. L'empereur Louis de Bavière investit de ses fiefs son propre fils Guillaume que Philippe VI se hâte de reconnaître. La ligne des Anglais et des Flamands est totalement dissoute. Les Anglais ne sont heureux que dans leur attaque en Guyenne. Derby, dans une belle campagne, bat le comte de L'Isle-Jourdain, près de Bergerac (24 août), est encore vainqueur à Auberoche en Périgord (23 octobre), prend La Réole, Aiguillon, Montpezat, Villefranche, Angoulême, sans que Jean, duc de Normandie, à la tête d'une nombreuse armée féodale, puisse ou sache arrêter ces succès. Pour se procurer de nouvelles ressources, il fallut faire quelques concessions apparentes à l'opinion publique ; les états généraux de la langue d'oil furent réunis à Paris le 2 février 1346, ceux de la langue d'oc à Toulouse sous la présidence de Jean, duc de Normandie (17 février) ; on fit de belles promesses pour obtenir des premiers la continuation de l'impôt sur les ventes, des seconds un fouage de dix sous d'argent, de tous le maintien momentané de la gabelle ; mais les promesses furent bientôt oubliées. A la fin de l'année l'oppression était encore plus grande, et de nouvelles ordonnances sur la monnaie avaient achevé de porter partout le désordre et la désolation (13 juin, 2 octobre, 17 décembre).

Cependant le duc de Normandie, à la tête d'une grande armée, avait repris l'offensive dans le midi. Angoulême, Saint-Jean d'Angély, Tonneins sont emportés ; mais la belle résistance de Manni et du comte de Pembroke arrête l'armée royale devant Aiguillon, du mois d'avril au mois d'août 1346. Édouard était parti de Southampton (2 juillet) avec trente deux mille hommes pour défendre la Guyenne, lorsque la tempête le repoussa, dit-on, sur les côtes de Cornouailles ; alors Godefroi d'Harcourt le décida à attaquer la Normandie, « pays ouvert, gras et plantureux en toutes choses, qui n'avoit pas vu la guerre depuis cent ans ». Les Anglais débarquent dans la rade de La Hougue (12 juillet), et divisés en trois colonnes, ils enlèvent Barfleur, Cherbourg, Valognes, Carentan, Saint-Lô, Caen, où le connétable est pris et dont les immenses richesses sont pillées (26 juillet) (1), Louviers, « où l'on faisoit la plus grande plenté de draperie », Verneuil, Pont-de-l'Arche, Vernon, Poissy (14 août) ; les environs de Paris, Nanterre, Ruel, Neuilly, Saint-Cloud, Boulogne, Bourg-la-Reine,

(1) Édouard y trouva, dit-on, copie d'un acte par lequel les Normands s'engageaient à faire, à leurs frais et avec leurs seules ressources, la conquête de l'Angleterre ; il fit publier cet acte dans son royaume, pour exciter la colère de ses sujets contre la France.

sont brûlés. Philippe VI, bravé et menacé jusqu'au cœur du royaume, était furieux; son armée, acharnée au siége d'Aiguillon, n'avait pas le temps de revenir; déployant une grande activité, il fait appel aux barons, aux milices des villes, au dévouement national; ses alliés d'Allemagne, le valeureux Jean de Bohême, son fils l'empereur Charles IV, le duc de Lorraine, etc., accourent à son quartier général de Saint-Denis. Tous brûlent du désir de venger l'honneur de la royauté française; la position d'Édouard devient difficile et aventurée; il le comprend, trompe l'ennemi, passe la Seine à Poissy (16 août), met en déroute les bourgeois d'Amiens accourant à l'appel de Philippe, traverse le Beauvoisis pour se rapprocher des Flamands qui ont pris Béthune, et s'arrête à Airaines, à l'entrée du Ponthieu. Les ponts de la Somme étaient tous coupés ou défendus; Édouard semblait condamné à périr, lorsqu'un homme du pays lui indique le gué de Blanche-Tache, presque en face du Crotoi; le passage est forcé malgré la courageuse résistance de Godemar du Fay (24 août). Philippe, qui n'a pas perdu de temps, arrive au moment même du flux; il est forcé de remonter vers Abbeville; il se hâte pour qu'Édouard ne puisse échapper à sa vengeance, et l'immense cohue de l'armée française (soixante à soixante-dix mille hommes?) s'élance sur la route de Crécy. C'est la qu'Édouard, ne pouvant éviter le combat, s'est établi dans une excellente position, sur des collines au milieu des bois. Chevaliers français, gens d'armes, gens des communes couvraient le chemin, criant : *A mort! à mort!* on conseillait à Philippe de remettre la bataille au lendemain; mais quand il vit les Anglais, « le sang lui mua, car il les haissoit », et il ordonna d'engager le combat. Les arbalétriers génois, dont les arcs mouillés ne peuvent lancer les flèches, reculent : « Or, tôt, s'écrie le roi, tuez toute cette ribaudaille, car ils nous empêchent la voie sans raison. » Cet ordre absurde est exécuté; la plus horrible confusion se met parmi les Français; la valeur de leurs chefs ne fait qu'augmenter le nombre des victimes; les braves archers anglais, bien disciplinés, avec leurs arcs hauts de six pieds, les gens d'armes du jeune prince de Galles, qui « gagne glorieusement ses éperons » dans cette journée, les canons ou bombardes, qui lançaient leurs boulets de pierre du sommet de la colline, assurent aux Anglais la victoire la plus complete. Le vieux roi de Bohême, une foule de princes, douze cents chevaliers, trente mille soldats sont égorgés. Philippe est entraîné, comme par force, loin du champ de bataille; les portes du château de Broie s'ouvrent à *l'infortuné* roi de France (et non pas à *la fortune* de la France, comme on l'a trop souvent répété), puis il se réfugie à Amiens (26 août 1346). C'était un grand désastre pour la chevalerie féodale, mais aussi pour la France; « le royaulme en fut depuis moult affoibli d'honneur, de puissance et de conseil », et de plus les Anglais allaient s'établir en France.

Pendant qu'Édouard venait assiéger Calais, défendu par Jean de Vienne (3 septembre), l'armée du midi, après avoir levé le siége d'Aiguillon, était licenciée comme celle du nord; Derby, passant la Charente, prit Taillebourg, Saint-Jean d'Angély, Poitiers (4 octobre) et s'en retourna triomphalement à Bordeaux. Dans le même temps, David Bruce, l'allié de la France, était battu et pris à Nevils'cross, près de Durham (17 octobre). Si Godefroi d'Harcourt repentant demandait à Philippe paix et miséricorde, les exactions financières du gouvernement excitaient les murmures, et des bourgeois de Paris et de Laon étaient cruellement punis pour intelligences vraies ou supposées avec le roi d'Angleterre.

On se prépara à venger le désastre de Crécy par de nouvelles mesures financières : arrestation des Italiens qui négociaient dans le royaume, confiscation de leurs biens (22 février 1347); altération des monnaies; extension de la gabelle; aide extraordinaire sur toutes les personnes non nobles, assemblées des états généraux à Paris (25 mars 1347). Le clergé accorda de nouveaux subsides.

Pendant le siége de Calais, les Flamands, qui avaient rappelé leur jeune comte Louis II de Mâle, voulurent le forcer à épouser Isabelle, fille d'Édouard III; mais Louis parvint à s'échapper de la captivité où ils le retenaient et se réfugia en France (5 mars 1347). Alors les Flamands envahirent l'Artois, s'emparèrent de tous les passages qui conduisaient à Calais par Gravelines, et repoussèrent toutes les offres de Philippe. Le roi aurait voulu sauver la ville que la famine commençait à presser; il s'avança à la tête d'une grande armée jusqu'au mont de Sangatte entre Wissant et Calais (27 juillet). Mais les approches de la ville étaient gardées ou protégées par des marais; Édouard rejeta toutes les propositions, et, retranché dans des positions inexpugnables, il refusa la bataille. Philippe, après tant d'efforts inutiles, s'éloigna tristement (2 août), et Calais fut forcé de se rendre (5 août) (*voy.* Eustache de Saint-Pierre). C'était une conquête importante; l'Angleterre était en quelque sorte réunie au continent, et Édouard avait raison de dire : « Je tiens les clefs de la France à ma ceinture. »

Une trêve de dix mois, qui devait être prolongée, fut conclue entre les deux rois; elle comprenait l'Écosse et la Bretagne, où Charles de Blois avait été vaincu et pris à La Roche-Derrien (28 juin 1347), mais où Jeanne de Penthièvre continuait de combattre avec le courage de Jeanne de Montfort. Les dernières années du règne de Philippe VI furent attristées par les ravages épouvantables de la *peste noire* ou *peste de Florence*; « la mortalité fut telle, dit le continuateur de Nangis, parmi les hom-

mes et les femmes, parmi les jeunes gens plutôt que parmi les vieillards, qu'on pouvoit à peine ensevelir les morts ». La cour de France ne fut pas plus épargnée que le peuple; la reine, Jeanne de Bourgogne, sa bru, la duchesse de Normandie, son frère Eudes, duc de Bourgogne, la reine de Navarre, Jeanne de France, etc., succombèrent. Les Juifs, comme toujours, furent accusés d'empoisonner les fontaines et massacrés dans beaucoup de lieux : des bandes d'hommes presque nus, se *flagellant* de coups de discipline, parcoururent le nord de la France, et dans leur delire superstitieux commirent beaucoup de désordres qu'il fallut réprimer. Pendant ce temps, le roi continuait d'altérer les monnaies (onze ordonnances contradictoires en 1348, neuf en 1349); il faisait argent de tout, vendait les prévôtés, les offices subalternes, la légitimation aux bâtards, la noblesse aux vilains, la remise de leurs peines aux coupables. Il lui fallait payer ses prodigalités et ses fêtes que les malheurs n'avaient pas interrompues. Il fit cependant quelques dépenses utiles; il avait été sur le point d'acheter la Provence, que Jeanne de Naples voulait lui vendre. Jayme II d'Aragon, pour lever une armée, qui devait lui rendre son royaume de Majorque, lui abandonna la seigneurie de Montpellier (18 avril 1349); quelques jours auparavant le roi avait heureusement terminé toutes les transactions entamées depuis 1343, avec Humbert II, dauphin du Viennois (*voy.* ce nom); le 30 mars 1349, ce seigneur, après avoir exigé des sommes considérables, céda tous ses domaines au jeune Charles, petit-fils de Philippe VI. La France passait pour la première fois le Rhône et commençait de toucher à sa limite naturelle des Alpes

En 1350, trois grands mariages redoublèrent les fêtes de la cour; le roi épousa Blanche de Navarre le 19 janvier; Jean, son fils, épousa également en secondes noces la mère du nouveau duc de Bourgogne, et Charles, dauphin du Viennois, Jeanne de Bourbon. Mais Philippe VI tomba bientôt malade à Nogent-le-Roi, et après avoir fait ses recommandations à ses deux fils, il céda au second, Philippe, duc d'Orléans, le comté de Valois, et mourut le 22 août 1350. Son corps fut enterré à Saint-Denis; ses entrailles furent portées aux Jacobins de Paris, et son cœur à la Chartreuse de Bourg-Fontaine. De son premier mariage avec Jeanne de Bourgogne, il laissa deux fils et une fille, Marie, femme de Jean de Brabant, duc de Limbourg. Sa seconde femme Blanche mit au monde, après la mort du roi, une fille, Blanche, qui vécut jusqu'èn 1371.

L. Grégoire.

Chronique de Froissart. — *Continuation* de Nangis, *Chroniques de Saint-Denis*. — Villani. — Walsingham, *Hist. Angliæ*. — Oudegherst — *Ordonnances des rois de France*, t. II. — Rymer, *Fœdera, acta publica*. — D. Lobineau, D. Morice, *Hist. de Bretagne*. — D. Vaissette. *Hist. de Languedoc*. — Meyer, *Annales de Flandre*. — *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. 10 et 37. — Lévesque, *La France sous les cinq premiers Valois*. — De Choisy, *Hist. de France sous Philippe de Valois et Jean*. — Gaillard, *Hist. de la rivalité de la France et de l'Angleterre*. — Lingard, *Hist. d'Angleterre*. — Sismondi, Michelet, H. Martin, *Hist. de France*.

IV. Philippe *rois de Castille et d'Espagne*.

PHILIPPE Ier *le Beau*, roi de Castille, fils de l'empereur Maximilien Ier et de Marie de Bourgogne, né le 22 juillet 1478, à Bruges, mort le 25 septembre 1506, à Burgos. A la mort de sa mère (1482), il fut mis en possession du gouvernement des Pays-Bas sous la tutelle de son père. A l'âge de dix-huit ans il épousa, à Lille, l'infante Jeanne, seconde fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille (21 octobre 1496). Quatre ans plus tôt, en 1492, ces deux souverains s'étaient pourtant engagés vis-à-vis de Charles VIII, en retour de la cession du Roussillon et de la Cerdagne, à ne jamais rechercher pour aucun de leurs enfants l'alliance de l'Autriche. Outre ce mariage, destiné à resserrer la ligue contractée avec l'empereur, ils en conclurent un autre entre leur fils unique, don Juan, et Marguerite d'Autriche (4 août 1497); mais don Juan mourut deux mois après d'une fièvre violente; sa sœur aînée Isabelle, reine de Portugal, le suivit au tombeau (1498), et le seul fils qu'elle avait eu n'accomplit pas sa deuxième année (1500). Déclaré alors, du chef de sa femme, héritier présomptif de la couronne de Castille et d'Aragon, Philippe fut reconnu en cette qualité par les cortès de Tolède et de Saragosse (1502); puis, laissant sa femme à Madrid, il reprit le chemin des Pays-Bas. Étant arrivé à Lyon, il eut une entrevue avec Louis XII, et régla, avec l'assentiment de Ferdinand, le différend qui s'était élevé au sujet du partage des provinces de Naples. A peine l'ordre eut-il été envoyé au duc de Nemours de retirer ses troupes que le roi d'Espagne, démasquant ses intentions véritables, refusa d'accepter le traité et fit occuper tout le royaume de Naples. Justement irrité d'avoir servi d'instrument à la fourberie de son beau-père, l'archiduc accourut de la Savoie, où il se trouvait, pour se remettre, comme otage de la foi jurée, entre les mains du roi de France. Mettant à profit cette mésintelligence passagère, Louis s'empressa de signer avec ce prince la convention secrète de Blois (22 septembre 1504), qui dans la suite servit de base aux prétentions que Charles Quint éleva sur le Milanais et la Bourgogne. Les principales clauses en étaient 1° que Charles de Luxembourg (depuis Charles-Quint), alors âgé de quatre ans, épouserait Claude de France, fille aînée de Louis XII; 2° que l'empereur Maximilien donnerait à Louis XII l'investiture du duché de Milan; 3° que les duchés de Bourgogne, de Milan, de Bretagne, de Gênes, les comtés d'Asti et de Blois, ainsi que tous les biens patrimoniaux du roi formeraient la dot de la princesse;

4° que, si le mariage ne s'effectuait pas par la volonté du roi, le Milanais et la Bourgogne demeureraient au fils de l'archiduc. On fit de vaines instances pour déterminer Philippe à passer en Espagne. Se méfiant de son beau-père, qu'il savait ambitieux et capable de tout, il prétexta de la guerre contre le duc de Gueldre pour rester dans les Pays-Bas.

La reine Isabelle mourut sur ces entrefaites (26 novembre 1504) : elle avait bien institué sa fille Jeanne comme héritière universelle de ses États ; mais comme la folie de cette princesse la rendait incapable de gouverner elle-même, elle avait délégué la régence à Ferdinand jusqu'à la majorité de Charles de Luxembourg, son petit-fils. Ces dispositions n'étaient pas de nature à calmer l'irritation qui existait déjà entre Philippe et Ferdinand. L'un s'occupa donc de rassembler des troupes afin de passer en Espagne, où il comptait de nombreux partisans; l'autre se mit en état de défense et gagna un allié puissant en obtenant du roi de France la main de sa nièce, Germaine de Foix. L'empereur, prévoyant les maux incalculables qui pouvaient sortir d'une telle lutte, offrit sa médiation, et, grâce à lui, un accommodement fut conclu à Salamanque, d'après lequel l'administration de la Castille serait partagée entre Jeanne, son mari et le roi Ferdinand, qui en resterait gouverneur perpétuel (24 novembre 1505). Malgré la rigueur de l'hiver, Philippe, accompagné de Jeanne, s'embarqua à Middelbourg; une tempête violente le jeta sur les côtes de l'Angleterre. Il fut accueilli avec beaucoup d'égards par Henri VII; mais ce prince, entrant dans les vues de Ferdinand d'Aragon, son allié, le retint sous divers prétextes pendant trois mois, et ne le laissa partir qu'après s'être fait livrer le comte de Suffolk, le dernier des prétendants à la couronne. A peine débarqué à La Corogne (avril 1506), Philippe vit accourir auprès de lui les principaux nobles de Castille et de Léon ; il refusa alors d'exécuter la convention de Salamanque, et ce fut comme en triomphateur qu'il s'avança avec une nombreuse armée à la rencontre de son beau-père. A la suite de l'entrevue qui eut lieu le 27 juin 1506, ce dernier, forcé de céder à la nécessité, consentit à abandonner le gouvernement de la Castille. On s'accorde à reconnaître que l'archiduc, pour atteindre ce résultat, avait déployé des talents peu ordinaires. Aussitôt roi, on ne voit plus en lui qu'un ivrogne et un débauché. Il y a dans ces reproches une exagération évidente : c'est à peine s'il eut le temps de les mériter pendant trois mois de règne. Il faut le louer pourtant de son traité d'alliance avec le roi de Navarre et de l'intention qu'il manifesta, trop ouvertement peut-être, de réformer les abus de l'inquisition. Il mourut à vingt-huit ans, pour s'être trop échauffé en jouant à la paume, ou empoisonné, suivant quelques-uns. L'administration de la Castille retourna bientôt à Ferdinand.

De son mariage avec Jeanne, Philippe avait eu deux fils, *Charles* et *Ferdinand*, qui furent empereurs, et quatre filles, *Isabelle*, reine de Danemark; *Eléonor*, reine de Portugal puis de France; *Marie*, reine de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas, et *Catherine*, reine de Portugal (*voy.* ces noms). P. L.

Zurita, *Historia del rey Hernando el Catolico*. — Mariana, *De rebus hispanicis*. — Robertson, *Hist. de Charles V*, t. II. — Sismondi, *Hist. des Français*, XV. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, VII.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, né à Valladolid, le 21 mai 1527, mort le 13 septembre 1598. Fils unique de l'empereur Charles-Quint, il fut élevé en Espagne, loin de son père par Siliceo, professeur de Salamanque, homme pieux, mais d'un caractère trop accommodant. Il apprit le latin, qu'il écrivit bientôt très-correctement, l'italien et le français; il montra un goût prononcé pour les mathématiques et pour l'architecture; il cultiva aussi la peinture et la sculpture. Quant aux exercices chevaleresques, il eut pour maître don Juan de Zuniga, qui, rempli de loyauté et de franchise, ne sut pas communiquer ses qualités à son élève. Dès sa jeunesse Philippe se fit remarquer par sa défiance et sa réserve; il parlait avec lenteur; tout ce qu'il disait avait un air de réflexion qui n'était pas de son âge; sa contenance était d'une gravité qu'on pouvait croire empreinte de mélancolie; il était doué d'un sang-froid qu'il ne démentit que rarement, même dans ses premières années. Investi de bonne heure, sous la direction d'un conseil, de la régence de l'Espagne, il épousa, en 1543, Marie de Portugal, qui mourut trois ans après. En 1548 il alla avec une suite des plus brillantes rejoindre son père à Bruxelles; il venait d'organiser sa maison sur le modèle de la cour des derniers ducs de Bourgogne qui, par la multitude des charges et des serviteurs et par son étiquette minutieuse, contrastait singulièrement avec la cour de Castille jusqu'alors si simple. Malgré ses goûts, du reste éloignés du faste, il garda toujours autour de lui ce nombreux entourage, dont les dépenses énormes furent plus tard, mais en vain, censurées par les cortès. Pendant son séjour à Bruxelles, Philippe fut instruit avec soin par son père dans les secrets de la politique, et ne perdit depuis lors jamais de vue le but que Charles lui avait indiqué : étendre son pouvoir de manière à le rendre absolu, et maintenir par tous les moyens la foi catholique. Quoique bien moins habile que Charles, il mit à la poursuite de ces desseins une rare application et une patience à toute épreuve. Mais ce qui lui fit avant tout défaut, c'était l'affabilité et la grâce exquise de son père. Pendant les brillantes fêtes données en son honneur dans les principales villes des Pays-Bas, il resta froid, sévère et peu communicatif. D'une constitution assez chétive, il n'avait aucun goût pour les joutes et les tournois, où les

princes de l'époque aimaient encore à montrer leur adresse. Dès cette époque il préférait rester enfermé dans ses appartements, et ne se plaisait que dans l'entretien avec les quelques personnes qu'il daignait honorer de sa confiance. N'écoutant pas les représentations de son père, il blessa les sentiments des joyeux Flamands, habitués à voir leurs princes se produire dans les plus pompeuses fêtes. Quoiqu'il ne pût se faire d'illusion sur l'impopularité de son fils, Charles-Quint n'en essaya pas moins de lui assurer la dignité impériale; mais la résistance du roi des Romains Ferdinand, et la répulsion que les Allemands éprouvèrent pour les façons hautaines de Philippe, firent échouer ce projet.

En 1550 Philippe retourna en Espagne, après avoir laissé hors de ce pays une impression peu favorable. « Il parut désagréable aux Italiens, dit l'ambassadeur vénitien Suriano, détestable aux Flamands et odieux aux Allemands. » En revanche il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme par les Espagnols, qu'il préférait hautement aux autres peuples soumis à sa domination et dont il avait si complétement adopté la morgue et la foi ardente jusqu'au fanatisme; il ne parlait presque jamais d'autre langue que la leur. « Les Espagnols n'en sont pas à aimer et à vénérer leur roi, dit le Vénitien Contarini; ils l'adorent et craindraient d'offenser Dieu lui-même en trangressant ses ordres vénérés. » En 1554 il fut fiancé à Marie Tudor, reine d'Angleterre. Philippe, après des négociations conduites par son père avec une grande habileté, et qui réussirent malgré l'antipathie prononcée des Anglais pour cette alliance, arriva à Londres au mois de juillet, et célébra immédiatement son mariage avec Marie, qui, de onze ans plus âgée que lui et dépourvue d'attraits, ne lui inspira jamais une grande affection. Pour désarmer l'opinion publique, qui lui avait été si contraire, il fit un effort sur lui-même, et se montra poli et même prévenant; il paraissait souvent en public et accordait des audiences à qui lui en demandait. Ne se mêlant pas directement des affaires publiques pour ne pas blesser la susceptibilité nationale, il sut cependant par des façons détournées faire décider le rappel du légat, le cardinal Pole, dans l'espoir que les vertus et les talents de cet homme éminent rattacheraient pour toujours l'Angleterre au catholicisme. Il fut moins heureux dans sa tentative d'entraîner le parlement à se joindre à l'empereur contre la France. Bientôt ennuyé de la jalousie de Marie et de la contrainte qu'il s'imposait pour plier son caractère aux usages du pays, il quitta l'Angleterre et se rendit (septembre 1555) à Bruxelles auprès de son père, qui le 25 octobre suivant abdiqua en sa faveur la couronne d'Espagne.

Philippe venait d'être appelé à régner sur toutes les Espagnes, les Deux-Siciles, le Milanais, les provinces des Pays-Bas, la Franche-Comté, le Mexique et le Pérou; en son empire le soleil ne se couchait jamais. Il est vrai qu'il ne jouissait dans la plupart de ces pays que d'un pouvoir restreint; et ce n'était guère qu'en Castille et en Amérique que son autorité était absolue. Mais comme pour ses vastes desseins il avait besoin de pouvoir user librement de toutes les ressources de la monarchie, il chercha constamment à détruire les franchises et les priviléges qui l'empêchaient de lever sur la plupart de ses sujets des taxes arbitraires. Le principal moyen qu'il mit pour cela en œuvre fut l'inquisition, tribunal qui, dépendant entièrement de lui, mettait à sa merci l'honneur, la fortune et la vie de ses sujets. Il chercha donc dès les premiers temps de son règne à introduire cette juridiction dans les pays de sa domination, où elle n'était pas encore admise. Il réussit en Sicile, quoiqu'il fût obligé de n'y laisser fonctionner les inquisiteurs qu'avec modération. Mais les tentatives du même genre qu'il fit en 1563 à Naples et dans le Milanais échouèrent complétement. Il ne tint aucun compte de cet avertissement, et s'attacha quelque temps après à soumettre les Pays-Bas au joug de l'inquisition. Il y mit une opiniâtreté qui devait lui être fatale; il calculait qu'en favorisant l'inquisition, non-seulement il préparerait la voie à son autocratie, mais qu'il se placerait encore, aux yeux de tous les catholiques ardents, comme le gardien inébranlable de la foi; car il avait conçu l'espoir d'établir pour toujours en Europe la prépondérance de l'Espagne, sur les relations que le parti catholique ne pouvait manquer de nouer avec un défenseur aussi zélé de la religion, le seul qui ne transigeât jamais avec l'hérésie. Ce que Charles avait cherché à obtenir par de grandes entreprises militaires, Philippe, qui ne se sentait ni goût ni talent pour la guerre, le poursuivait par des intrigues, par des machinations secrètes, moyen d'agir qui convenait le mieux à son caractère circonspect et astucieux. Bien que sincèrement attaché aux formes les plus rigides de l'Église romaine, il nourrissait cependant les arrière-pensées les plus ambitieuses en s'imposant, pour le maintien de la religion, des sacrifices qui pouvaient paraître désintéressés; il considerait comme un devoir l'extermination des hérétiques, et, s'il les envoyait par milliers au gibet ou au bûcher, était persuadé que ces exécutions rentraient dans son rôle de vengeur inexorable de la foi, qui devait soumettre toute la chrétienté à son influence.

Dès son avénement ces visées astucieuses et hardies, qui donnent la clef de tout son règne, étaient déjà bien arrêtées dans son esprit, qui ne s'affectait pas des grands embarras dans lesquels, malgré tout l'éclat extérieur de son trône, il se trouvait placé pour le moment. Il avait trouvé le trésor presque vide, grevé d'une dette de plus de trente millions de ducats; les sources des revenus ordinaires étaient taries, le credit

anéanti. En ce moment il se voyait attaqué et par la France et par le pape Paul IV (*voy.* ce nom), qui, connaissant la pénurie de Philippe, croyait l'instant venu de chasser les Espagnols d'Italie. Philippe résolut de faire amasser en Castille, par tous les moyens légaux ou non (1), le plus d'argent possible. Étant enfin parvenu à décider l'Angleterre à déclarer la guerre à la France, il put de plus réunir une armée de cinquante mille hommes, qui remporta le 9 août 1557, sous les murs de Saint-Quentin, une victoire complète sur les vingt-quatre mille Français que le connétable de Montmorency amenait au secours de la ville. Philippe, qui se trouvait alors à Cambrai, d'où il surveillait les opérations, sans les conduire lui-même, comme l'aurait désiré son père, fit vœu d'élever en l'honneur du saint du jour (saint Laurent), à l'intercession duquel il attribuait le gain de la bataille, un témoignage éclatant de sa reconnaissance; ce fut de l'accomplissement de ce vœu que sortit l'Escurial. Au lieu de marcher sur Paris, comme le conseillait son général en chef, le duc de Savoie, Philippe toujours prudent, aimant à procéder méthodiquement, voulut d'abord se rendre maître de la Picardie, où il prit Saint Quentin, Le Catelet, Ham, Noyon et autres places; à la fin d'octobre, voyant ses forces très-réduites par le départ des Anglais et la désertion des Allemands, il mit ses troupes en quartier d'hiver. Dans l'intervalle le vice-roi de Naples, le duc d'Albe, avait envahi les États pontificaux, et aurait pu dès la fin de 1556 s'emparer de Rome même, si le roi ne lui eût recommandé d'user envers le pape des plus grands ménagements, de le forcer seulement à la paix et de ne pas causer sa ruine. Rejeté dans le royaume de Naples par l'armée du duc de Guise, le duc d'Albe vint après le départ des Français camper de nouveau aux environs de Rome (août 1557). Le pape, ne pouvant plus compter sur aucun secours, se vit forcé de traiter; Philippe accepta immédiatement ses ouvertures, décidé à faire cesser à tout prix la fausse position où le plaçait son antagonisme avec le souverain pontife, auquel il restitua tous ses États. Il obligea même le duc d'Albe à demander publiquement pardon pour avoir porté les armes contre l'Église.

L'Italie ainsi pacifiée, Philippe s'apprêta à pousser activement la guerre contre les Français qui avaient envahi la Flandre; ses troupes, conduites par le comte d'Egmont, rencontrèrent l'ennemi à Gravelines, et lui firent subir une éclatante défaite (juillet 1558). Il vint rejoindre Egmont avec trente mille hommes, qu'il avait pu recruter grâce à l'énorme subside de cinq millions de florins, voté pour cette année par les Pays-Bas; il alla avec toute son armée s'établir sur l'Authie, tandis que le roi de France Henri II se plaçait en face de lui avec des forces à peu près égales. On s'attendait tous les jours à une bataille décisive, lorsqu'on apprit la conclusion d'une trêve, qui fut suivie de négociations actives pour la paix. Philippe, effrayé de voir déjà dépensés les millions qu'il avait eu tant de peine à se procurer, avait écouté les propositions d'accommodement, que son prisonnier, le connétable de Montmorency (*voy.* ce nom), avait été autorisé à lui faire. Ses envoyés au congrès de Cercamp surent habilement cacher aux Français le délabrement des finances espagnoles; le 3 avril 1559 fut signé le traité de Câteau-Cambrésis, qui était des plus avantageux pour Philippe. Pour resserrer l'union entre les deux pays, il épousa Isabelle de France, qui d'abord avait été destinée à son fils don Carlos. Marie Tudor était morte quelques mois auparavant; presque en même temps Philippe avait perdu son père, dont il avait jusqu'à la fin suivi les conseils avec docilité.

Après s'être ainsi tiré avec bonheur d'une situation des plus critiques, Philippe s'apprêta à retourner dans sa chère Espagne, abandonnant le gouvernement des Pays-Bas à sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse de Parme (*voy.* ce nom). Il la présenta aux états généraux, qu'il convoqua à Gand (août 1559). Il y entendit des remontrances fermes, réclamant au nom des franchises du pays le renvoi de plusieurs milliers de soldats espagnols, qu'il continuait malgré la paix à garder dans les provinces. Il promit d'éloigner bientôt ces troupes; mais il répondit par un refus péremptoire à toutes les demandes tendant à faire mitiger les peines cruelles édictées par Charles-Quint contre les hérétiques. Le 20 août il quitta les Pays-Bas qu'il ne devait plus revoir. Arrivé en Espagne, il fixa son séjour à Madrid, qui devint dès lors la capitale du royaume. Un de ses premiers soins fut de veiller à l'exécution la plus rigoureuse des terribles lois prononcées contre l'hérésie, qui pendant son absence avait commencé à se répandre en Espagne; plusieurs milliers de personnes furent brûlées, d'autres condamnées à la prison perpétuelle et privées de leurs biens; en peu d'années toute trace de protestantisme disparut en Espagne.

Philippe se mit ensuite à modifier complétement l'administration générale de son empire: au lieu de confier, comme l'avait fait son père, les affaires importantes à une assemblée composée de membres appartenant aux divers pays de la monarchie et dont chacun était apte à sauvegarder les intérêts de sa patrie, il plaça à la tête du gouvernement un conseil d'État, où il n'appela presque exclusivement que des Castillans, ce qui indisposa notamment les habitants

(1) Ainsi plusieurs riches particuliers furent contraints de faire des prêts sur parole; mais l'attentat le plus odieux contre la propriété privée fut la confiscation de l'argent, que les marchands recevaient des Indes, et en retour duquel on ne leur assura que l'intérêt au taux ordinaire. Cette mesure inique, qui produisit un nombre considérable de banqueroutes, fut employer périodiquement de 1558 à 1580. Plus tard Philippe y eut encore plusieurs fois recours.

des Pays-Bas. Les autres conseils, tels que celui des finances, celui de la guerre, etc., et dont Philippe augmenta peu à peu le nombre jusqu'à onze, furent subordonnés au conseil d'État, qui fit naturellement prédominer en toutes choses l'intérêt espagnol. Les premiers membres de ce conseil d'État furent pris dans l'entourage le plus proche du roi : c'étaient le duc d'Albe, Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, le duc de Feria, don Manrique de Lara et don Antonio, prieur de Tolède. Les deux premiers étaient le plus en avant dans la faveur de Philippe; il régnait entre eux une inimitié profonde, qui divisa toute la cour en deux camps qui se faisaient une guerre acharnée. Cette discorde exerça une grande influence sur la marche du gouvernement; chaque nomination, chaque question importante devenait entre les deux chefs de parti une occasion de lutte, ce qui empêchait toute prompte expédition des affaires. Mais Philippe ne demandait pas mieux que de voir cette ardente rivalité se perpétuer; il n'assistait presque jamais aux séances du conseil d'État, afin de laisser aux deux adversaires toute latitude d'exprimer librement leurs opinions toujours contraires; il pensait que ces discussions animées devaient lui fournir le plus de renseignements et d'avis possible, ce dont il éprouvait le plus grand besoin, ayant reçu de la nature un esprit peu inventif et ne sortant guère de son cabinet. Mais il résulta de cet état de choses un très-grave inconvénient : le roi, qui manquait entièrement d'initiative et qui hésitait longtemps à prendre une résolution, fut plus lent que jamais à se prononcer pour l'une ou l'autre des opinions émises par ces ministres. Extrêmement jaloux de son autorité, il mettait en jeu tous les artifices, pour paraître ne subir l'influence exclusive d'aucun de ses favoris et pour tenir la balance égale entre eux. A l'opposé de son père, il ne voulait pas avoir de ministre sur lequel il se serait reposé pour l'exécution de ses volontés; il voulait être instruit de tout, pour décider tout par lui-même; ses ministres ne devaient s'occuper que des choses sur lesquelles il jugeait à propos de les consulter (1). Il entretenait dans son royaume comme à l'étranger un grand nombre d espions qui l'informaient des plus petits détails de ce qui pouvait l'intéresser. Ces renseignements, il ne les communiquait que rarement a ses ministres, et quand il leur demandait un avis, il ne leur exposait souvent la situation que très-imparfaitement, altérait même dans ce but le texte des dépêches, parce que, toujours rempli de soupçons, il n'accordait à personne une entière confiance. En voulant ainsi tout connaître et tout diriger, il assumait sur lui une tâche énorme, à laquelle il suffisait par son aptitude extraordinaire pour le travail de cabinet. Très-économe de son temps, n'assistant que très-rarement aux fêtes de la cour, et ne donnant des audiences qu'à des intervalles très-éloignés, il avait pour unique plaisir de lire et de méditer les délibérations des conseils, les rapports, pétitions et autres pièces, qui s'accumulaient sur sa table. « Aidé quelquefois par un seul secrétaire, dit M. Ranke, souvent retiré dans une solitude complète, il gouvernait ses États, tenait le reste du monde dans une espèce de surveillance, mettait en mouvement les ressorts secrets de la majeure partie des affaires, et se montrait tout à fait infatigable (1). »

Après avoir ainsi esquissé le mode de gouvernement introduit par Philippe, nous allons reprendre le récit des principaux événements de son règne. Dans les Pays-Bas, après que les troupes espagnoles eurent enfin été éloignées en 1561, le mécontentement recommença à la suite de l'établissement de dix-sept évêchés au

(1) « Peu à peu cependant, dit M. Ranke, Ruy Gomez obtint la prépondérance, tant il se conduisit habilement avec son maître, tant il possédait l'art de l'influencer sans qu'on s'en aperçût, tant il fut en cela favorisé par ses fonctions de *sommeillier du corps*, qui lui permettaient d'approcher constamment du roi. Le duc d'Albe exerça, à la vérité, toujours une influence décisive dans les affaires de la guerre; mais Ruy donna à la monarchie elle même une direction pacifique. Dans les cas douteux il opinait toujours pour la conciliation; les finances et l'administration intérieure étaient presque entièrement dans ses mains. » Il garda l'affection du roi jusqu'à sa mort (1572); un instant seulement il fut éclipsé par le cardinal Espinosa, auquel Philippe accorda pendant deux ans un crédit sans égal, pour le précipiter ensuite dans le néant, d'où il l'avait tiré à cause de ses talents hors ligne. La faction qu'avait dirigée Ruy Gomez se plaça après sa mort sous la conduite de Quiroga, archevêque de Tolède, du marquis de los Velez et d'Antonio Perez; les autres principaux conseillers de Philippe de 1573 à 1579 furent le duc d'Albe, le marquis d'Aguilar, le comte de Chinchon et le prieur don Antonio de Tolède. Peu à peu les comtes Zapata et Ayala, fils de chefs du parti des *comnuneros*, abattu sous Charles-Quint, gagnèrent de l'influence, et, vengeant les injures de leur père, amenèrent la chute de los Velez et de Perez (1579). Le roi procéda alors à une réorganisation complète de son ministère, dont il sera parlé plus loin.

(1) « On trouverait difficilement dans l'histoire, dit M. Gachard dans son *Rapport* en tête de la *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas* (Bruxelles, 1852-1854, 2 vol. in-4°) un prince qui ait travaillé autant que lui. Les correspondances de ses vice-rois, de ses généraux, de ses ambassadeurs, les rapports de ses ministres, les consultes de ses conseils sont pleins d'apostilles et d'observations écrites de sa main. Non-seulement il lisait les pièces qui lui étaient adressées, mais il revoyait attentivement les minutes de ses secrétaires et souvent il y faisait des corrections. Il poussait si loin ce que j'appellerai la manie des annotations, que si dans le déchiffrement qui avait été fait d'une pièce il rencontrait un nom de personne ou de lieu mal écrit il prenait la peine de le rectifier; si quelque passage, même insignifiant, paraissait obscur, il le signalait à ses secrétaires.... Cette application dans le cabinet, cette volonté de tout voir par lui-même, eussent été des vertus dans un prince qui n'aurait régné que sur des États de peu d'étendue ; dans un monarque qui avait à gouverner de vastes royaumes, et dont la politique était mêlée aux événements de l'Europe entière, elles étaient de véritables, de graves défauts. Jointes à l'indécision, qui formait un des traits dominants du caractère de Philippe, elles eurent les plus funestes conséquences. Ce prince examinait, délibérait, lorsqu'il aurait dû agir; comptant sans cesse sur le bénéfice du temps. (« Le temps et moi, disait-il souvent, nous en valons bien deux autres. ») On pourrait affirmer que la plupart des malheurs de son règne furent dus à son irrésolution et à sa lenteur. »

lieu des trois qui existaient auparavant. Cependant il n'y avait pas cette fois matière à blâme; car les évêques ne pouvaient, à cause de l'étendue démesurée de leurs diocèses, veiller à la conduite de leur clergé ni aux besoins de leurs ouailles. Mais les populations excitées par la noblesse, dont les intérêts se trouvaient lésés par cette innovation, la virent du plus mauvais œil. Les grands seigneurs étaient irrités de la prépondérance que le cardinal de Granvelle avait su acquérir dans la direction des affaires, et rompirent à la fin ouvertement avec lui. La plupart des faits qui se passèrent ensuite dans les Pays-Bas ont été rapportés aux articles MARGUERITE DE PARME, GUILLAUME D'ORANGE, le duc d'ALBE, auxquels nous renvoyons, nous bornant ici a les compléter.

Le roi s'était résigné à sacrifier Granvelle au ressentiment des grands, qui prirent en main le timon des affaires. Cependant la tranquillité ne se rétablit pas; et, quoique les lois contre les hérétiques ne fussent plus exécutées que très-mollement, à cause du nombre toujours croissant des réformés, le fantôme de l'inquisition d'Espagne, que le roi était soupçonné de vouloir introduire, empêchait le rétablissement de la confiance, ébranlée par le déficit des finances, qui se montait par an à 600,000 florins. Le seul remède était de convoquer les états généraux et de les charger de redresser les griefs de la nation. Mais Philippe était bien décidé a ne jamais user de ce moyen, ainsi qu à ne pas écouter ses ministres, qui lui conseillaient de se rendre en personne dans les Pays-Bas. Capable, comme on le disait, de donner dans son palais des lois à toute la chretienté, il avait, à cause de son temperament lymphatique, une antipathie insurmontable pour les fatigues d'un long voyage. Les seigneurs députèrent alors à Madrid le comte d'Egmont pour exposer fidèlement au roi toute la gravité de la situation, compliquée encore du mecontentement causé par la recente publication des décrets du concile de Trente. Quoique momentanément brouillé avec le pape à cause de la préséance accordée par celui-ci à la France sur l'Espagne, Philippe avait donné force de loi dans son royaume à l'ensemble des décisions du concile, qui abaissait cependant le pouvoir des princes devant l'autorité pontificale. Egmont fut personnellement très-bien accueilli par le roi. D'un naturel vain, le comte fut si flatté de cette réception, qu'il se contenta des réponses vagues de Philippe au sujet de l'adoucissement des édits de religion, principal objet de sa mission. De retour à Bruxelles, il annonça que le roi était tout disposé à céder aux réclamations du pays. Mais toute illusion cessa bientôt : Philippe écrivit qu'il préférait de perdre mille fois la vie plutôt que de permettre un seul changement en matière de foi. Marguerite de Parme, alarmée des imprécations provoquées par cette déclaration, pria pour la centième fois son frère de venir s'assurer lui-même des difficultés de la situation A toutes ces instances le roi ne répondit que par sa fameuse lettre datée du bois de Ségovie (17 octobre 1565), et où il refusait de nouveau toute concession. « Nous allons voir maintenant le commencement d'une belle tragédie », dit Orange en entendant lire cette dépêche, qui excita en effet une fermentation générale et qui provoqua le *compromis des nobles*, protestation énergique contre tout essai d'etablir l'inquisition. Une partie des habitants, effrayés par mille faux bruits, émigrèrent surtout en Angleterre, où, rejoints plus tard par leurs compatriotes, fuyant la tyrannie du duc d'Albe, ils transplantèrent, au grand préjudice des Provinces, l'industrie des tissus de laine et de soie. Le 5 avril 1566 Marguerite fut obligée de donner audience à deux cents nobles confédérés, qui demandèrent énergiquement la convocation des états et la suspension des édits de religion. A la suite d'un incident de leur réception, ils adoptèrent le nom de *gueux*, bientôt appliqué à tout le parti des mécontents, qui devint de plus en plus hardi, en voyant la perplexité de la régente dépourvue de troupes et d'argent. Sur de nouvelles instances de Marguerite, qui envoya à Madrid le marquis de Berghes et le baron de Montigny, Philippe (juillet 1566) accorda enfin quelques concessions extrêmement limitées; mais en même temps il protestait secrètement devant notaire qu'il ne prenait pas cette mesure de son plein gré et qu'il se réservait de la regarder comme non avenue. Du reste, elle ne fit qu'accroître l'agitation, qui finit par faire explosion. Dans presque tout le pays la populace se rua sur les églises, chapelles, couvents, hôpitaux et autres édifices religieux, les pilla et les saccagea; cette œuvre de dévastation s'accomplit en moins de quinze jours (août 1566), sans que les autorités fussent en état de s'y opposer. La régente, obligée d'avoir recours aux confédérés pour rétablir la tranquillité, n'obtint leur aide qu'après avoir accordé aux réformés le libre exercice de leur culte. Philippe apprit ces nouvelles avec son calme habituel, et fit discuter en conseil le parti qu'il y avait à prendre. Contrairement à l'avis de Ruy Gomez, du duc de Feria et de Perez, la majorité opina pour un châtiment exemplaire des fauteurs de troubles; le roi s'y rallia, heureux d'avoir un prétexte pour une répression sanglante, par laquelle il pensait se débarrasser pour toujours des franchises des Pays-Bas Pendant qu'il faisait dans ce but recruter des troupes, la régente, qu'il laissait comme d'habitude sans instructions, fit en quelques mois rentrer tout le pays sous l'autorité du roi; elle étouffa les tentatives de révolte des confédérés, et força les villes les plus puissantes et les plus turbulentes, telles que Valenciennes, Gand, Anvers et Amsterdam, à recevoir des garnisons; l'exercice du culte réformé fut de nouveau prohibé sous peine de mort. Tout cela ne pouvait satisfaire Philippe, qui persista à en-

voyer le duc d'Albe avec une forte armée dans les provinces pour y venger d'une manière terrible l'outrage fait à la religion et à la dignité royale. Orange, mis par ses espions au courant des projets sanguinaires du roi, quitta le pays avec plusieurs de ses amis.

Avant de continuer le récit de la nouvelle et importante phase du règne de Philippe, nous allons exposer les rapports qu'il avait eus jusqu'alors avec les autres puissances. En 1559 il avait envoyé contre les corsaires africains qui, aidés par les Ottomans, ravageaient régulièrement les côtes d'Italie et d'Espagne, une flotte de plus de cent bâtiments et quinze mille soldats, sous la conduite du duc de Medina-Cœli. Ce général brave, mais peu capable, perdit un temps précieux à s'emparer de l'île de Djerbé et à y réparer les fortifications de la ville, au lieu de marcher droit sur Tripoli, où régnait Dragut, le féroce chef de pirates. Ce retard permit à l'amiral turc Piali d'arriver avec quatre-vingt-six galères; ayant enveloppé la flotte espagnole, les Turcs prirent trente vaisseaux, en coulèrent dix-sept, et firent huit mille hommes prisonniers; ils reprirent ensuite Djerbé après une héroïque défense dirigée par Alvaro de Sande. En 1563 le dey d'Alger Hassem, qui en 1558 avait taillé en pièces les Espagnols envoyés à la conquête de Tlemcen, vint assiéger simultanément Oran, Merz-el-Kébir et Tunis, les seules possessions espagnoles sur la côte d'Afrique. Philippe, qui en 1562 avait perdu par une tempête une vingtaine de galères destinées à secourir ces colonies, fit des efforts inouïs pour équiper une nouvelle flotte; tel était l'épuisement de ses ressources, qu'il lui fallut retenir les vaisseaux qui devaient servir d'escorte aux galions des Indes, pour réunir trente-quatre galères qui, sous le commandement de Fr. Mendoza, furent expédiées contre les Algériens. Mendoza tomba à l'improviste sur les vaisseaux de Hassem et les dispersa; le dey alors opéra sa retraite. L'année suivante Philippe, secondé par le pape, les Génois, les Florentins et les Portugais, équipa quatre-vingt-huit vaisseaux, qui allèrent détruire Penon de Velez, formidable nid de pirates. Soliman II s'apprêtait à venger cet échec des armes musulmanes, lorsque sa colère fut détournée sur les chevaliers de Malte, qui venaient de capturer le *galion des sultanes*; en 1565 il envoya quarante mille hommes d'élite, montés sur douze cents bâtiments, faire le siége de Malte, que le grand-maître La Valette (*voy.* ce nom) défendit avec une bravoure indomptable contre ces forces supérieures. Un renfort considérable, envoyé par le vice-roi de Sicile Garcie de Tolède, obligea les Turcs à lever le siége (1). La mort de Soliman mit fin pour le moment aux attaques des Turcs contre les chrétiens.

Quant à ses relations avec la France, Philippe n'avait cessé depuis 1559 d'encourager le gouvernement de ce pays à sévir contre l'hérésie; il redoutait l'extension du protestantisme en France, d'abord à cause du contre-coup qui en pouvait résulter dans les Pays-Bas, et ensuite parce que le chef des huguenots, Antoine de Bourbon, réclamait de l'Espagne la Navarre comme l'héritage de ses pères. Lorsque Antoine fut devenu lieutenant général du royaume et que le calvinisme eut acquis une certaine prépondérance à la cour, les alarmes de Philippe redoublèrent. Le cardinal Granvelle lui suggéra alors l'idée de s'adresser directement à Antoine et de se le concilier en lui faisant espérer la remise de l'île de Sardaigne en compensation de la Navarre. Antoine accepta immédiatement cette offre, qui ne devait être qu'un leurre, se déclara entièrement dévoué au roi d'Espagne, et se mit à la tête du parti catholique, qui put ainsi, lorsque les excès des huguenots eurent provoqué la première guerre de religion, résister avec succès à ses adversaires. La mort d'Antoine épargna à Philippe la peine de chercher des moyens d'éluder ses promesses. Pendant les années suivantes, le roi d'Espagne continua de pousser la cour de France à refuser toute concession aux réformés. Le duc d'Albe, qu'il députa auprès d'elle lors de la fameuse entrevue de Bayonne (1565), fit tous ses efforts pour engager Catherine de Médicis à prendre contre les sectaires les mesures de répression les plus énergiques; il conseilla même de faire mettre à mort, sans forme de procès, les cinq ou six chefs du parti huguenot. Mais Catherine refusa formellement d'entrer dans ces vues; le duc alors osa déclarer que son roi se placerait lui-même à la tête des catholiques de France pour arrêter les progrès de l'hérésie. Cette audacieuse déclaration causa entre les deux cours une grande froideur qui subsista jusqu'en 1567.

Revenons maintenant à l'expédition du duc d'Albe dans les Pays-Bas, qui devait être si fatale pour l'Espagne, en provoquant une insurrection sans cesse renaissante, et qui empêcha Philippe d'employer toutes ses ressources à poursuivre en Europe ses projets d'envahissement, qui sans cela auraient eu grande chance de réussite. Le duc arriva à Bruxelles en août 1567, accompagné de dix mille hommes de troupes aguerries, et muni de pouvoirs illimités pour soumettre toute rébellion future et pour punir ceux qui avaient pris une part quelconque aux derniers troubles. La régente ne conserva plus qu'une autorité nominale; aussi donna-t-elle sa démission lorsque l'arrestation des comtes d'Egmont et de Horn eut été ordonnée, sans qu'elle eût même été consultée. Le duc institua ensuite le *conseil des troubles*, tribunal investi des pou-

(1) Ce secours arriva beaucoup plus tard que les promesses du vice-roi ne l'avaient fait espérer. La plupart des historiens ont attribué ce retard aux instructions secrètes de Philippe, qui n'aurait voulu risquer sa flotte qu'à la dernière extrémité; mais il est peu probable que le roi ne sentît pas l'importance majeure de sauver à tout prix le boulevard qui seul empêchait les Turcs de dominer dans la Méditerranée.

voirs les plus exorbitants, qui violait les franchises du pays, que Philippe avait confirmées deux fois par son serment. Ce tribunal, qui fut bientôt appelé justement le *conseil de sang*, devait juger les hérétiques, les séditieux et tous ceux qui ne leur avaient fait aucune résistance. En quatre mois il fit exécuter plus de mille personnes, et confisqua leurs biens ainsi que ceux d'un bien plus grand nombre d'accusés, qui parvinrent à se sauver à l'étranger. « Bientôt chacun sentit à tout moment, comme le désirait le duc, sa maison près de crouler sur sa tête. » Chaque cruauté, chaque illégalité du duc fut approuvée par Philippe, comme le prouvent les annotations écrites de sa main à la marge des dépêches de Flandre. Aux vives représentations de son cousin l'empereur Maximilien II au sujet de l'oppression qui accablait les habitants des Pays-Bas, il répondit : « Je ne voudrais pas, au risque de perdre la souveraineté des Pays-Bas, agir autrement que je ne l'ai fait, dût même le monde entier tomber en ruines sur ma tête. » Il écrivit au duc qu'en ordonnant l'exécution d'Egmont et de Horn il n'avait fait qu'obéir à la justice et à son devoir. Il fit lui-même procéder à l'arrestation du baron de Montigny, qui, envoyé auprès de lui précédemment par Marguerite, avait été jusqu'alors retenu à Madrid. Après que Montigny eut été condamné à mort en vertu d'un arrêt prononcé par le duc d'Albe, Philippe dirigea en personne, dans le plus grand secret, les préparatifs de l'exécution de cette innocente victime; après l'avoir fait étrangler par la *garrote*, il fit déclarer que le baron avait succombé à une fièvre violente. Mais il ne chercha pas à effacer aux yeux de la postérité les traces de cet assassinat juridique; selon ses idées la prérogative royale comprenait le droit de vie et de mort sur tous ses sujets. Toutes les pièces concernant la condamnation et l'exécution de Montigny ont été retrouvées dans les archives de Simancas.

Les recherches faites dans ce précieux dépôt ont fourni moins d'éclaircissements qu'on ne l'espérait, sur un autre événement encore plus sinistre du règne de Philippe, la mort de son fils don Carlos. Mais des documents trouvés en d'autres lieux ont permis de rétablir à ce sujet la vérité si longtemps altérée par des inventions romanesques. Le caractère fantasque, emporté et tyrannique de Carlos, était devenu encore plus intraitable depuis qu'il avait eu à la suite d'une chute dangereuse à subir l'opération du trépan. Dès ce moment ce jeune prince s'abandonna à la vie la plus déréglée et se livra à des excentricités étranges, touchant parfois à la folie. Philippe le tint longtemps éloigné de toute participation aux affaires, ce qui blessa profondément Carlos, qui regrettait surtout de ne pouvoir se livrer à son goût pour la guerre. Puis il lui laissa prendre une certaine part au gouvernement, le fit assister aux délibérations du conseil d'État, et l'initia à l'art de la politique. Mais il s'aperçut bientôt que son fils, incapable de conduire une vaste monarchie, ne suivrait ni ses vues ni ses principes; de plus, il avait constaté chez Carlos quelques penchants pour l'hétérodoxie. Dès lors il résolut de l'écarter à tout jamais du trône; il le confina de nouveau dans une position subalterne. Carlos, humilié, prit le parti de s'y soustraire par la fuite, et fit des préparatifs pour s'enfuir en Allemagne. Philippe, qui en fut prévenu, lui fit enlever tous les moyens de fuir, et le fit garder à vue dans le palais. Apprenant qu'il était prisonnier, Carlos s'écria qu'il était poussé à bout et qu'il se tuerait. Philippe fit immédiatement instruire le procès de son fils par le conseil d'État (janvier 1568). Cet éclat donna lieu à l'instant aux plus sinistres pressentiments sur le sort du malheureux infant; car « dit un historien, la dague de Philippe suivait de près son sourire ». Et en effet dans plusieurs lettres intimes, Philippe, tout en déplorant la triste nécessité de sa rigueur, annonce que ce n'est pas une punition temporaire qu'il veut infliger à son fils, mais « que le remède qu'il se propose d'appliquer ne consiste ni dans le temps ni dans les expédients ». Soumis à une réclusion des plus pénibles pour son caractère fougueux et aimant le mouvement, Carlos, comme il était facile de le prévoir, tomba dans une espèce de frénésie et essaya à diverses reprises d'attenter à sa vie. Arrêté dans ses projets de suicide, il adopta, pris d'une fièvre ardente, la manière de vivre la plus nuisible à son état. Sa constitution, minée depuis longtemps par la maladie, succomba enfin. La conclusion à tirer de ces faits, qui sont prouvés par les rapports du nonce du pape, par les lettres des ambassadeurs français et autres pièces authentiques, est que si Philippe n'ordonna pas la mort de son fils, il la désirait et qu'il la détermina indirectement par les traitements qu'il lui fit subir. Si sur ce point la tradition populaire ne s'est pas trompée, il faut en revanche reléguer parmi les fables les assertions de Saint-Réal et de Leti, qui, tirant parti de la coïncidence de la mort de Carlos et de celle de la reine Isabelle, prétendaient que Carlos avait éprouvé pour sa belle-mère une passion criminelle, qu'elle aurait partagée, et que Philippe avait, pour venger son honneur, fait exécuter en secret les deux coupables. Tous les documents de l'époque s'accordent au contraire à établir qu'Isabelle fut traitée jusqu'à la fin par son mari avec la plus grande douceur, et que Philippe ne cessa de lui porter une affection sincère, la seule qu'il ait peut-être ressentie. Douée d'un cœur excellent, Isabelle témoigna, il est vrai, ouvertement beaucoup d'intérêt au malheureux Carlos, qui à son tour lui manifestait une profonde vénération; mais il y a un abîme entre ces sentiments de pure amitié et un amour coupable (*voy.* Hefereich, *Don Carlos* dans le *Historisches Taschenbuch* de Raumer, année 1859).

Revenant aux affaires générales, remarquons combien Philippe, se perdant dans l'infinité des détails de ses intrigues sans nombre, savait peu reconnaître les voies simples et sûres qui mènent au succès. Au lieu de mettre tous ses soins à réparer ses finances, afin de pouvoir à un moment donné, comme il en avait le dessein, imposer avec autorité ses volontés à l'Europe, il avait provoqué de gaieté de cœur l'insurrection des Pays-Bas, qui lui occasionnait des dépenses énormes en argent et en hommes. Sans tenir compte de ces graves embarras, il poussa à la révolte par des traitements iniques les Morisques, qui depuis longtemps habitués à respecter la souveraineté des chrétiens, n'avaient donné lieu à aucune plainte. En 1567 il rendit, contre l'avis du duc d'Albe et à l'instigation du cardinal Espinosa, une ordonnance prescrivant aux Morisques sous les peines les plus sévères, de renoncer à leurs usages les plus anciens et les plus sacrés, à leurs fêtes et cérémonies, et même à leur idiome, auquel ils devaient dans le délai de trois ans substituer le castillan. Dès les premiers jours de 1568 les Morisques, habitant la chaîne des Alpujarras, se mirent en pleine insurrection, après avoir élu pour chef un descendant des Ommaïades, Aben-Humeya. Rendus furieux par les mesures oppressives du roi, ils massacrèrent sans pitié plusieurs milliers d'Espagnols qui s'étaient établis parmi eux. Le marquis de Mondejar, capitaine général de Grenade, marcha immédiatement contre eux avec quatre mille hommes, força le défilé d'Alfajarali, après une défense désespérée des Morisques, supérieurs en nombre, mais mal disciplinés et mal pourvus d'armes, et les chassant devant lui pénétra jusqu'à la forteresse de Jubiles. Plein d'humanité envers ses prisonniers, il décida un grand nombre de révoltés à se soumettre. Aben-Humeya lui-même demanda à capituler; mais une méprise fit recommencer le combat; les insurgés furent entièrement dispersés. Dans l'intervalle le marquis de los Velez avait attaqué les Morisques du versant oriental des Alpujarras et les avait défaits en trois batailles « Les cruautés commises par les troupes espagnoles, dit Hita, qui assista à cette campagne, furent telles que la plume se refuse de les décrire. » Cependant Mondejar continuait, malgré les accusations de tiédeur portées contre lui, à traiter avec douceur les rebelles de son district, qui abandonnèrent leur sort entre ses mains. Il chercha à disposer Philippe à la clémence; mais le roi ne comprenait pas l'importance de ménager ce peuple industrieux et était loin de goûter le système de conciliation recommandé par Mondejar. Apprenant ces dispositions, les soldats du marquis se mirent à commettre les atrocités les plus sanglantes; ainsi à Grenade ils massacrèrent dans une prison environ cent cinquante Morisques, habitants de cette ville, qui, sans avoir pris les armes, avaient seulement été arrêtés comme suspects. Ce forfait ralluma le courage défaillant des Morisques, qui toujours sous la conduite d'Aben-Humeya, se soulevèrent de nouveau en plus grand nombre qu'auparavant. Philippe alors (avril 1569) se résolut d'envoyer dans les Alpujarras son jeune frère naturel don Juan d'Autriche (*voy.* ce nom) qui venait de s'illustrer en châtiant les corsaires barbaresques; mais autant par sollicitude pour son frère, dont il redoutait la bouillante ardeur, que par suite de son caractère vétilleux, il adjoignit à don Juan un conseil de guerre, sans l'avis duquel le jeune prince ne pouvait rien entreprendre; en cas où les voix se partageraient, la décision devait appartenir au roi. Les lenteurs inévitables avec de pareilles dispositions furent très-préjudiciables aux opérations militaires. Dès l'abord le conseil se divisa à propos du caractère des mesures qu'on allait prendre; les uns demandaient qu'on usât de douceur, les autres qu'on employât la sévérité la plus impitoyable. Pendant que le roi, toujours indécis, balançait entre les deux opinions, les Morisques eurent le temps de réparer les désastres de la dernière campagne; Aben-Humeya, secouru par des bandes de Maures barbaresques, étendit peu à peu les limites de son petit royaume. Enfin Philippe se prononça définitivement pour la rigueur, et approuva que les Mores inoffensifs de Grenade fussent expulsés de cette ville et conduits dans l'intérieur du pays. Cependant Aben-Aboo, qui avait remplacé Aben-Humeya, assassiné à la suite d'intrigues de palais, mettait à profit l'inaction forcée de don Juan et l'incapacité du marquis de los Velez, seul général qui opérât contre lui; disposant de dix mille hommes bien équipés, il remportait des succès partiels et gagnait du terrain. À la fin de 1569 don Juan obtint de pouvoir prendre seul en main la conduite de la guerre; il marcha droit sur Galera avec plus de treize mille hommes; il s'en empara après trois assauts, et fit massacrer la plupart des habitants. Il soumit ensuite en peu de mois tout le Rio d'Almanzora; El Habaqui, le général more qui commandait en cette contrée, abandonna successivement les positions les plus fortes par suite de négociations secrètes avec don Juan; ce dernier, désigné pour commander en chef dans la guerre qui avait éclaté de nouveau contre les Turcs, recourait maintenant, d'accord avec le roi, à la politique de conciliation, pour pacifier au plus vite les Alpujarras. Au commencement de mai, don Juan fut rejoint par les dix mille hommes du duc de Sesa, qui avait dans l'intervalle combattu les insurgés au nord des Alpujarras. Les Morisques découragés demandèrent à traiter; El Habaqui, chargé de conclure une capitulation, se laissa gagner par des faveurs personnelles, et, après avoir stipulé pour ses compatriotes une amnistie, il signa un traité obligeant les Morisques à quitter les montagnes et à se soumettre à l'ordonnance, qui avait fait naître l'insurrection. Plutôt que de subir cette humiliation, Aben-Aboo résolut de

tenter de nouveau la fortune des armes : la guerre se ralluma et fut conduite des deux côtés avec un acharnement extrême. Les rebelles succombèrent enfin ; ils furent conduits dans l'intérieur de l'Espagne, et leurs biens confisqués ; il en fut de même de ceux d'entre eux qui n'avaient pas pris part à l'insurrection. Bien que soumis à une oppression dont on a peu d'exemples dans l'histoire, ils reprirent bientôt leurs habitudes d'activité ; excellents agriculteurs, adroits artisans, ils excitèrent la jalousie des Espagnols par les richesses qu'ils surent acquérir de nouveau. Bien qu'ils eussent été décimés par la guerre, ils se multiplièrent au point que les cortès de Castille prièrent Philippe, dans les dernières années de son règne, de ne pas faire de recensement, de peur que les Morisques n'apprissent combien ils étaient nombreux.

Cette révolte, que Philippe avait excitée par ses procédés barbares et impolitiques, aurait pu avoir les conséquences les plus désastreuses si les princes musulmans eussent consenti à secourir les Morisques, comme ceux-ci les en supplièrent. Mais le sultan Selim II, bien moins actif que son père, ne songeait pour le moment qu'à prendre aux Vénitiens l'île de Chypre, au secours de laquelle Philippe, sur les instances du pape Pie V, se décida (1570) à envoyer une flotte, lorsqu'on apprit la chute de la capitale Nicosie. Une ligue alors fut conclue entre le pape, l'Espagne et les Vénitiens contre les Turcs et les Barbaresques. Philippe n'épargna ni argent ni peine pour équiper une flotte des plus considérables, qui, montée par dix-neuf mille excellents soldats, alla sous le commandement de don Juan rejoindre dans le port de Messine les vaisseaux des alliés. Le 16 septembre 1571 la magnifique flotte composée de plus de trois cents bâtiments cingla vers la mer Ionienne ; le 7 octobre, elle rencontra dans le golfe de Lépante les vaisseaux ennemis supérieurs en nombre. Le combat commença aussitôt ; les chrétiens remportèrent une victoire mémorable ; plus de vingt mille Turcs furent tués, leur flotte fut anéantie. Don Juan, quelque aventureux qu'il fût, recula devant la responsabilité de tenter à cette saison avancée quelque entreprise contre les Turcs, dont les ressources étaient encore immenses ; c'est à tort qu'on a prétendu que les vainqueurs ne surent pas profiter de leur succès. Les Ottomans avaient pour toujours perdu le prestige qui les faisait croire invincibles et ne tentèrent pendant de longues années aucune expédition maritime. En 1572, don Juan alla reprendre Tunis qui était tombé en 1570 entre les mains des musulmans ; mais deux ans après les Turcs s'en emparèrent de nouveau après une défense opiniâtre, et ils le gardèrent depuis. En 1578, Philippe signa avec le sultan Amurath III une trêve de trois ans, qui, bien qu'observée assez peu fidèlement, fut prolongée jusqu'à la fin de son règne, malgré les efforts d'Élisabeth d'Angleterre pour la faire rompre.

Une sourde hostilité n'avait pas tardé à s'établir entre cette princesse et Philippe, qui dès 1565 encourageait Marie Stuart à conquérir le trône d'Angleterre et à restaurer le catholicisme dans ce pays, où il n'aurait pas manqué d'obtenir une influence prépondérante. Il entretenait des intelligences actives avec tous les mécontents anglais ; en revanche, Élisabeth s'appropria en 1567 huit cent mille écus qu'elle avait fait saisir sur des navires espagnols réfugiés dans les ports d'Angleterre. Le duc d'Albe, qui attendait cet argent pour payer son armée, fit arrêter tous les Anglais qui se trouvaient dans les Pays-Bas, et confisqua leurs biens. La querelle, pendant laquelle les corsaires anglais firent éprouver au commerce espagnol une perte de deux millions de florins, ne fut apaisée qu'en 1573 ; à aucun moment elle ne donna lieu à une rupture complète ; mais Élisabeth s'en autorisa pour envoyer aux révoltés de Flandre des secours, grâce auxquels ils purent se maintenir contre les forces supérieures du duc d'Albe. Néanmoins Philippe refusa, en 1569, de conclure une alliance offensive contre l'Angleterre avec la France, craignant que les résultats n'en fussent profitables bien plus à cette dernière puissance qu'à l'Espagne. Son zèle pour le rétablissement du catholicisme était toujours subordonné à des calculs personnels. En 1571 cependant il eut des entrevues avec Ridolfi, aventurier qui s'offrait d'assassiner Élisabeth, et il ordonna au duc d'Albe de seconder les projets de cet homme et de soutenir en même temps par plusieurs milliers de soldats le mouvement projeté par le duc de Norfolk ; mais le duc sut éluder l'exécution de ces desseins tout à fait impraticables, d'autant plus que les ressources du roi allaient s'épuisant de plus en plus. Il avait beau surcharger d'impôts exorbitants, funestes au commerce et à l'industrie, la Castille et le royaume de Naples, où il avait le pouvoir d'élever les taxes selon son bon plaisir ; il avait beau se faire attribuer par le pape une forte part des dîmes ecclésiastiques, beau se procurer des millions par les intérêts élevés qu'il offrait aux banquiers, l'argent lui faisait à tout moment défaut (1). Sa détresse ne diminua pas, même

(1) C'est ici le lieu de donner quelques détails sur l'administration financière de Philippe. Jusqu'en 1598 il ne reçut pas une obole du royaume d'Aragon. La Sicile ne consentit jamais à payer plus de deux cent cinquante mille ducats par an. Les habitants du Milanais laissèrent augmenter les taxes successivement jusqu'à douze cent mille scudi ; mais cette somme, presque tout entière, servait à solder les troupes en garnison dans ce pays. Les immenses ressources fournies par les Pays-Bas, la contrée alors la plus florissante de l'Europe, furent absorbées par les dépenses nécessaires pour y combattre l'insurrection des *gueux*. Restaient les royaumes de Naples et de Castille. Dans le premier les impôts furent peu à peu quintuplés ; comme dans les derniers temps de l'empire romain, les villes furent déclarées garantes de la rentrée des contributions, dont une de huit ducats par an se prélevait même sur les plus indigents ; cela les obli-

après que le duc d'Albe eut par ses menaces extorqué des États des Pays-Bas un nouvel impôt de deux millions par an. Aussi son effroi fut-il grand lorsqu'il apprit (1572) que le roi de France Charles IX, cédant aux conseils de Coligny, était sur le point de se joindre aux révoltés des Pays-Bas qui, sous la conduite d'Orange, qu'aucune défaite n'avait découragé, avaient obtenu des succès importants. En effet, la cour de France, après s'être en 1567 rapprochée de l'Espagne à la suite de l'insurrection des huguenots, avait dès 1568 abandonné cette alliance, que Philippe cherchait à exploiter pour consolider son influence, déjà si grande, sur le parti catholique en France. En 1571 les succès des armes espagnoles contre les Turcs se joignant à d'autres motifs de jalousie, firent incliner le cabinet français vers une ligue avec l'Angleterre; aussi ne s'opposa-t-il pas à ce que les huguenots allassent aider Louis de Nassau à prendre Mons, ce qui permit aux *gueux* de se maintenir à Brielle et à Flessingue. Au mois de juillet 1572 on se mit même, comme nous l'avons dit, à préparer activement les moyens d'une invasion dans les Pays-Bas, dont Philippe prévoyait en tremblant les conséquences désastreuses pour lui. Quel immense soulagement n'éprouva-t-il pas à l'annonce du massacre de la Saint-Barthélemy, qui mettait, pour le moment, entre la cour de France et les protestants un abîme de sang! « Il montra, dit l'ambassadeur de France à Madrid, tant d'allégrie, qu'il l'a faict plus manifeste que de toutes les bonnes avantures et fortunes qui lui vindrent jamais. Il se prit à rire, et avecques démonstrations d'un extresme plaisir et contentement, il commença à louer Sa Majesté du titre de Très-Chrétien. »

La révolte des Pays-Bas n'en restait pas moins pour Philippe comme un boulet attaché à ses pieds; elle l'empêchait d'employer des moyens suffisants à la réalisation de ses vastes desseins. La prise de Harlem (1573), la place la plus faible de la Hollande, lui coûta douze mille de ses meilleurs soldats. Les longs arriérés de solde avaient fait naître chez ses troupes un dangereux esprit de mutinerie; cependant non-seulement on employait pour les frais de la guerre tous les impôts des Pays-Bas, mais encore des sommes énormes envoyées d'Espagne, vingt-cinq millions de 1569 à 1572. La supériorité sur mer obtenue par les *gueux* dès 1573 rendait leur réduction impossible, comme le déclarait Requesens, qui avait remplacé le duc d'Albe, dont la politique était de plus en plus discréditée. « Les gens icy, écrivait en 1574 l'ambassadeur de France à Madrid, sont du tout désespérez, quelque bonne mine qu'ils façent; ne sçavent comment sont les affaires de delà, desquelles ils sont si empeschez, qu'ils n'ont si grande volonté que d'apointer (traiter). » Des conférences pour la paix furent en effet tenues en 1575 à Bréda sous la médiation de l'empereur Maximilien; mais elles ne purent aboutir, Philippe n'ayant pas voulu faire la moindre concession au sujet de la liberté de conscience. Survint en 1576 la révolte générale des troupes espagnoles, qui, exaspérées des retards continuels apportés au payement de leur solde, se mirent à saccager sans merci les provinces des Pays-Bas, même celles qui étaient restées fidèles. Leurs excès provoquèrent une union entre toutes les provinces, qui à la demande du prince d'Orange conclurent par leurs députés, constitués en états généraux, la *pacification de Gand*, qui rendait au pays ses franchises et accordait aux réformés le libre exercice de leur culte.

Obligé d'avoir recours aux moyens pacifiques, Philippe envoya comme gouverneur dans les Pays-Bas son frère don Juan, dans l'espoir qu'il saurait gagner l'affection des Flamands comme Charles-Quint, avec lequel il avait tant de points de ressemblance. C'était en même temps donner un champ d'occupation à ce jeune héros qui, désireux de conquérir une couronne digne de sa renommée, avait, mais en vain, demandé à Philippe une flotte pour aller fonder sur la côte d'Afrique un grand royaume chrétien. Entretenu dans ses idées de gloire par son secrétaire Escovedo, il venait de concevoir le projet, adopté par le pape et les Guise, de rendre Marie Stuart maîtresse de l'Écosse et de l'Angleterre et de l'épouser ensuite. Philippe, en apprenant ces desseins par Antonio Perez (*voy.* ce nom), fut aussi surpris qu'épouvanté; son caractère ombrageux lui faisait voir d'un mauvais œil ces tentatives réitérées de son frère d'acquérir une souveraineté indépendante. Cependant, pour ne pas blesser don Juan, dont il espérait tant pour l'arrangement des affaires de Flandre, il consentit à ce que les troupes espagnoles qui devaient bientôt quitter ce pays servissent à don Juan pour exécuter son entreprise contre Élisa-

geait à s'endetter outre mesure, et ils ne pouvaient plus faire aucune dépense d'utilité publique. Quant à la Castille, elle paya cher l'honneur d'être préférée par le roi aux autres parties de la monarchie. En 1567, déjà les impôts y étaient le double de ce qu'ils étaient à l'avénement de Philippe, qui y éleva dans les années suivantes les droits de douane de manière à paralyser le commerce, en même temps qu'il établissait de nouveaux monopoles. Les plaintes constantes des cortès témoignent de la misère croissante du pays, sans cesse pressuré. Les millions que Philippe extorquait ainsi à ses fidèles Castillans, les revenus de l'Amérique, qui allaient toujours en augmentant, ne suffisaient pas encore. En 1575 le roi diminua de son autorité à 4 ½ pour 100 le taux de 7 ½, auquel il avait depuis 1560 contracté de nombreux emprunts; ce qui occasionnait à ses créanciers une perte de cinquante-huit pour cent. En 1589 il établit sur les objets de consommation les plus indispensables une accise qui rapportait onze cent mille ducats par an, l'année suivante il obtient des *grandesses* un don gratuit de trois millions et demi, ce qui ne l'empêche pas en 1596 de forcer ses créanciers à un nouveau prêt de huit millions, en les menaçant de réduire encore une fois leurs rentes. Cependant le déficit augmentait dans des proportions effrayantes; les nouvelles taxes imposées encore à la Castille déjà ruinée de fond en comble, ne purent le combler. Enfin en 1598, dernière année de son règne, Philippe en fut réduit à faire, comme un mendiant, demander de porte en porte un don gratuit, une aumône.

beth d'Angleterre. Mais, gardant ses soupçons au fond de son cœur, il chargea Perez de paraître entrer dans les vues de don Juan et d'Escovedo, et pour leur inspirer plus de confiance, de s'exprimer d'une façon peu respectueuse sur sa personne dans la correspondance avec eux, qui passait tout entière sous ses yeux. A son arrivée dans les Pays-Bas don Juan fit les plus larges concessions, et ratifia, au moins en apparence, la *pacification de Gand* par l'*édit perpétuel*, que le roi confirma peu de temps après. Mais Orange, qui était rentré en triomphateur à Bruxelles, reconnut, par des lettres interceptées, le peu de sincérité des promesses de Philippe, et fit partager sa défiance aux États généraux. En effet Philippe, après avoir longtemps donné à don Juan, pour toute instruction, de souffler le chaud et le froid de la même haleine, cherchait à réunir les fonds nécessaires pour recruter une nouvelle armée, avec laquelle don Juan remporta à Gembloux (janvier 1578) un brillant succès sur celle des États généraux, qui tous les jours faisaient un pas vers une rupture complète avec le roi. Cependant ce dernier, trompé par les perfides suggestions de Perez, en était venu à croire que son frère, après avoir conquis l'Angleterre, voulait lui ravir la couronne, et il cessa de lui envoyer de l'argent pour payer les troupes. Bien plus, il donna à Perez l'ordre secret de faire assassiner Escovedo, auquel il attribuait la première conception de ce projet de le dépouiller du trône. Il continua à laisser don Juan dans une complète pénurie, quoique celui-ci fit valoir l'extrême importance d'agir avec énergie, dans le moment où les États venaient d'offrir la souveraineté des Pays-Bas au duc d'Alençon, qui l'avait acceptée et devait sous peu amener une forte armée française. Voyant ses troupes diminuer tous les jours, laissé même sans instructions sur les moyens de combattre Orange, qui gagnait toujours plus de terrain, don Juan ne put résister à cette situation pénible, et succomba à une fièvre produite par une sombre mélancolie. Celui qui l'avait perdu dans l'esprit du roi, l'astucieux Perez, tomba bientôt dans une complète disgrâce; il fut arrêté le même jour (28 juillet 1579) que la princesse d'Eboli, dont il avait partagé les faveurs avec Philippe. La faction, dont il était le chef, perdit tout crédit. La direction des affaires fut confiée au cardinal de Granvelle, qui jusqu'en 1583 conduisit la politique extérieure de Philippe, et à Idiaquez, ancien ambassadeur, qui avec le portugais Christoval de Moura, resta jusqu'à la mort de Philippe à la tête de l'administration. « C'étaient, dit M. Mignet, deux hommes d'une condition ordinaire et d'un esprit médiocre. Idiaquez se recommandait par une assez longue pratique des matières d'État et une extrême condescendance de volonté. Moura, au contraire, était ignorant et absolu; il rachetait, auprès de Philippe II, ce qui lui manquait d'habileté par ce qu'il avait de caractère. Ces ministres nouveaux, auxquels il faut joindre le comte de Chinchon qui était favori du roi, entraînés par un zèle religieux outré, ou par une obéissance aveugle, ou par un esprit téméraire d'entreprise, vers les desseins extrêmes et les mesures violentes, portèrent jusqu'aux derniers excès le système de Philippe II, et affaiblirent à jamais la monarchie espagnole en voulant l'agrandir démesurément. » Ce furent Idiaquez et Moura qui les premiers poussèrent Philippe à poursuivre par tous les moyens possibles la monarchie universelle; ce fut le nouveau système politique inauguré par eux qui surtout attira à Philippe l'exécration de tout le monde civilisé.

Les débuts de la nouvelle administration furent assez heureux. Alexandre Farnèse, duc de Parme, le premier capitaine de son temps et en même temps d'une adresse consommée pour les négociations, parvint, à peine après sa nomination aux fonctions de gouverneur des Pays-Bas, à ramener les provinces wallones sous l'autorité du roi, en leur restituant, il est vrai, toutes leurs franchises politiques; il obtint bientôt plusieurs succès militaires, et par les nouvelles ressources que Philippe trouva après la conquête du Portugal, il fut mis à même de faire rentrer sous l'obéissance du roi la plus grande partie des provinces de Flandre, de Brabant et de Malines. En revanche les sept provinces du nord, qui en 1581 avaient définitivement déclaré la déchéance de Philippe, restèrent perdues pour l'Espagne, malgré la mort d'Orange, le plus redoutable ennemi de Philippe, qui en 1580 avait mis à prix la tête du prince. Farnèse ne put triompher de la résistance désespérée de ce petit pays, parce que Philippe, au lieu d'employer à réduire les Hollandais toutes ses ressources, se mit à les éparpiller à la poursuite des plans les plus chimériques, tels que la conquête simultanée de l'Angleterre et de la France. Il ne tenait plus compte d'aucune difficulté depuis le prompt succès de son entreprise sur le Portugal. En 1580, à la mort du dernier roi légitime Henri, il avait élevé les prétentions les plus contestables au trône de ce pays; après avoir gagné à force d'or une partie de la noblesse, il envoya le duc d'Albe avec trente mille hommes terminer la soumission du reste des habitants, ce qui ne coûta pas plus de trois semaines. Proclamé roi à Lisbonne (1581), il avait ainsi réuni sous un seul sceptre toute la péninsule ibérique. « Malgré l'amnistie qu'il avait publiée, dit M. Weiss, Philippe répandit des flots de sang pour s'affermir sur le trône qu'il avait usurpé. Un grand nombre de Portugais d'un rang distingué furent condamnés à mort et portèrent leur tête sur l'échafaud pour avoir pris les armes contre lui. Deux mille prêtres ou religieux périrent, dit-on, par ses ordres. Ces cruautés excitèrent contre lui la haine publique. Deux fois des assassins attentèrent à sa vie. Ne se croyant plus en sûreté chez un peuple réduit

au désespoir, il quitta le Portugal avec la ferme résolution de le traiter en pays conquis, de le ruiner pour toujours et de le mettre dans l'impuissance de se révolter avec quelque chance de succès. Un insolent vice-roi vint siéger à Lisbonne, et réveiller les haines assoupies au lieu de travailler à les éteindre. La noblesse fut tenue à l'écart. Les promesses brillantes que l'on avait faites aux seigneurs portugais ne furent pas exécutées. Pendant les dix-huit années qui suivirent la réunion des deux royaumes, Philippe ne conféra de titres honorifiques qu'à trois gentilshommes portugais. Toutes les dignités, tous les honneurs étaient réservés pour les grands d'Espagne. Le peuple fut opprimé; les commerçants de Lisbonne et d'Oporto se virent exclus des marchés de Vera-Cruz et de Porto-Bello, dont le monopole fut laissé aux seuls Castillans. Mais les lourds impôts autorisés par les cortès furent prélevés en Portugal comme en Castille. Quant aux colonies portugaises, l'accroissement de puissance qu'elles apportèrent à Philippe fut plutôt apparent que réel. La monarchie espagnole s'affaiblit en s'étendant. En effet, toute l'Espagne ne comptait alors que dix millions d'habitants, plusieurs provinces étaient exemptes du service militaire au dehors du royaume, et la Castille remplissait presque seule les cadres de l'armée. Le royaume de Naples, le Milanais, les Pays-Bas et tant d'autres provinces agitées par l'esprit de révolte ne pouvaient être contenues que par des garnisons nombreuses que la Castille s'épuisait à maintenir au complet; et maintenant il fallait que ce royaume contribuât encore à contenir les colonies portugaises, dispersées dans toutes les parties du monde. Il se dépeupla presque pour occuper ces possessions lointaines, qu'il fallait défendre contre les populations indigènes et contre les attaques plus dangereuses des Hollandais et des Anglais. »

Cependant l'acquisition du Portugal avait été, au moins en apparence, un succès pour Philippe. Mais dès 1583 les conséquences funestes de son administration tyrannique et maladroite allaient en s'accumulant. En cette année le roi de Suède Jean III, avec lequel il s'était entendu pour partager en commun le Danemark (le Sund, le Jutland et la Seeland devaient être réservés à l'Espagne) revint au luthéranisme après avoir longtemps incliné vers le catholicisme. Il rompit en même temps son alliance avec Philippe, qui perdit ainsi encore une fois le fruit de dépenses considérables. En 1585 Élisabeth, irritée des machinations continuelles par lesquelles Philippe essayait d'ébranler son trône, prit à son service le hardi chevalier Drake (*voy.* ce nom), qui en 1577 avait pillé tout le littoral de la mer du Sud, depuis Saint-Iago jusqu'à Lima, et était revenu en Angleterre avec un butin de huit cent mille livres sterling. Elle conclut en même temps un traité d'alliance avec les Hollandais, pressés par les armes victorieuses de Farnèse, et leur envoya en secours de six mille hommes qui, malgré les fautes de leur chef, le comte de Leicester, arrêtèrent néanmoins les progrès des Espagnols. En 1586 Drake dévasta les établissements espagnols à Saint-Domingue et à Carthagène; l'année suivante il pénétra dans le port de Cadix et y détruisit vingt-six vaisseaux. Philippe, pour se venger des attaques des corsaires anglais qui empêchaient toute communication régulière entre les parties disséminées de sa vaste monarchie, et aussi pour faire valoir les droits à la couronne d'Angleterre, que Marie Stuart lui avait légués, fit équiper en Espagne une flotte formidable, la fameuse *armada invincible*, composée de cent cinquante navires énormes, montés par huit mille matelots et vingt-deux mille soldats. D'un autre côté il réunit dans les Pays-Bas une armée de trente mille hommes qui, placés sur des bâtiments de transport, devaient se joindre aux troupes de l'*armada*, pour tenter l'invasion de l'Angleterre. L'*armada* commandée par le duc de Medina-Cœli, qui, déjà d'une capacité médiocre, était encore gêné par les instructions minutieuses du roi, arriva dans la Manche le 30 juillet 1588 et jeta l'ancre à la hauteur de Calais. Là on attendit des nouvelles du duc de Parme, qui aurait dû se trouver à Dunkerque prêt à s'embarquer avec ses troupes, mais qui n'y était pas encore arrivé. Dans la nuit du 7 au 8 août, les Espagnols virent arriver sur eux plusieurs brulôts lancés par les Anglais; saisis d'une panique ils gagnèrent à la hâte la haute mer. Assaillis aussitôt par une terrible tempête, ils furent d'abord poussés sur les côtes de la Zélande, où ils perdirent quelques vaisseaux; sans cesse harcelés par les légers navires anglais, ils furent empêchés par les vents contraires de retourner dans le canal; ils revinrent en Espagne par la mer du Nord. Les deux tiers de leurs vaisseaux avaient sombré ou avaient été capturés. Lorsque Philippe apprit le misérable résultat de ses immenses préparatifs, il dissimula sa douleur en disant : « Une branche a été coupée, mais l'arbre est encore florissant et peut y suppléer. » Vaine bravade! L'empire des mers venait d'échapper sans retour à l'Espagne, qui dans les années suivantes ne put même pas garantir son commerce contre les corsaires anglais, qui détruisirent en 1594 treize navires de guerre dans le port de Cadix, après quoi ils pillèrent et rançonnèrent la ville. Philippe sortit pour un moment de son apathie ordinaire et jura qu'il se vengerait avec éclat. En 1596 il envoya contre l'Angleterre une nouvelle flotte considérable; mais elle fut encore une fois dispersée par une tempête.

Toujours malheureux dans ses attaques ouvertes comme dans ses menées secrètes contre l'Angleterre, Philippe fut au contraire plusieurs fois sur le point de réussir dans ses desseins contre la France. Il s'était de plus en plus rap-

proché des Guise, avec lesquels il entretenait depuis de longues années une correspondance active, qui jusqu'en 1584 cependant ne concernait que le maintien de la religion catholique et les affaires d'Écosse. En cette année, lorsque le calviniste Henri de Navarre fut devenu l'héritier présomptif de la couronne de France, Philippe, décidé à empêcher à tout prix que Henri ne montât sur le trône, fit par ses ambassadeurs Tassis et Mores négocier avec les Guise un traité qui fut signé en janvier 1585, et d'après lequel les parties s'engagèrent à faire proclamer roi, après la mort de Henri III, le cardinal de Bourbon et à travailler en commun à l'extermination des protestants en France et dans les Pays-Bas. Dès ce moment Philippe, auquel on promit le Béarn et la Basse-Navarre, envoya par an un million d'écus à ses alliés qui, s'étant mis à la tête de l'opposition provoquée par l'administration de Henri III, forcèrent ce prince à gouverner selon les vues du parti catholique. Survint l'assassinat de Henri de Guise, suivi du soulèvement général de la plus grande partie du pays, qui se plaça sous la conduite du *conseil général de l'Union*, constitué à Paris par les ligueurs de concert avec l'ambassadeur d'Espagne, l'actif et habile Bernardino Mendoza. Après le meurtre de Henri III, Mendoza fit déclarer roi, ainsi qu'on en était convenu, le cardinal de Bourbon, et ne voulut pas, comme le demandaient beaucoup de ligueurs, que Mayenne (*voy.* ce nom) fût appelé à exercer l'autorité suprême comme délégué du roi d'Espagne. Il ne croyait pas encore possible la soumission des Français à Philippe; ce n'était qu'avec le temps, selon lui, qu'ils reconnaîtraient que le seul moyen de détruire l'hérésie était de se jeter entièrement dans les bras de l'Espagne. Disposant en maître du clergé et de la populace de Paris, il soutint le courage des habitants, lorsque, assiégés par Henri IV, ils furent sur le point de succomber à la famine. La ville fut enfin délivrée par le duc de Parme, qui aurait préféré employer sa belle armée à une expédition contre les Hollandais; mais il fut obligé de marcher contre Henri IV par les ordres catégoriques de Philippe, qui croyait le moment venu où la France allait se reconnaître la vassale de l'Espagne. En effet l'idée de nommer Philippe protecteur de la France, en lui attribuant certains droits de suzeraineté, devenait de plus en plus familière aux ligueurs. En décembre 1590 la Sorbonne le pria de prendre sous son égide la ville de Paris; la faction des Seize fit deux mois après admettre dans cette ville une garnison espagnole. Les chefs de la Ligue qui, dans la plupart des provinces, ne se maintenaient qu'avec l'appui des troupes espagnoles, étaient prêts à reconnaître Philippe, même comme roi, pourvu qu'il leur laissât une grande latitude dans l'administration de leurs grands gouvernements. La bourgeoisie catholique était dans les mêmes sentiments; elle demandait seulement que Philippe consentît à la réorganisation des franchises municipales sur une large base et qu'il se démît d'une partie des prérogatives royales en faveur des états généraux. Les indifférents enfin étaient gagnés par les vertus du *catholicon d'Espagne*, dont il est tant question dans la *Satyre Ménippée*, c'est-à-dire par les doublons et ducats, que Philippe ne se faisait pas faute de prodiguer. Il sentait cependant que l'ancienne antipathie entre les deux nations n'était pas encore éteinte suffisamment; aussi proposa-t-il pour le trône, après la mort du cardinal de Bourbon, sa fille Isabelle, petite-fille de Henri II. Il eut quelque peine à triompher de la résistance que Mayenne apportait à la convocation des états généraux, qui devaient disposer de la couronne; Mayenne désirait laisser les choses indécises, pour tirer de l'Espagne le plus d'argent possible. Philippe, inquiet de voir Henri IV se maintenir si longtemps, insista pour une solution. « Il faut croire, dit-il dans une de ses dépêches, que les députés ecclésiastiques et ceux des bonnes villes seront plus faciles à gagner et à moins de frais; il faut s'en servir pour modérer les prétentions de la noblesse qui porte en général fort haut son ambition. » Enfin, en mars 1593, les états s'assemblèrent à Paris. Philippe était décidé à faire un suprême effort, à agir par le fer et par l'or. Quelques années auparavant le duc de Parme, sur le point de marcher avec une forte armée sur Paris, où il devait, avec son habileté ordinaire, déjouer les manœuvres du parti *politique* et mener à bonne fin l'élection de l'infante Isabelle, était mort subitement. Ses troupes étaient restées dans les Pays-Bas, ce qui plus que toute autre chose nuisit aux desseins de Philippe. Mayenne, il est vrai, après avoir obtenu d'énormes avantages, cessa de s'opposer à l'élection de l'infante, qui allait être prononcée par les états, lorsque se présenta la question de savoir qui serait l'époux de la nouvelle reine. Philippe, à qui l'on avait laissé la faculté de désigner celui qui devait avec Isabelle monter sur le trône, nomma d'abord l'archiduc Ernest, ce qui provoqua un mécontentement général. Il choisit alors le jeune fils de Henri de Guise, qui fut acclamé par les membres de la Ligue, excepté Mayenne, qui s'opposa avec opiniâtreté à l'élévation de son neveu. Les états suspendirent leurs travaux et se séparèrent sans avoir rien conclu. Dans ce moment décisif la fortune venait encore une fois d'abandonner Philippe. Quelques-uns de ses conseillers voulurent le persuader de s'arranger avec Henri IV, qui après son abjuration (juin 1593) gagnait tous les jours du terrain. Mais Philippe, occupé à livrer la France à des discussions intestines, pour ne pas être gêné par elle dans la poursuite de la prépondérance en Europe, continua la guerre. Ses troupes firent quelques progrès en Picardie; mais il éprouva un échec irrémédiable, lorsque le pape Clément VIII prononça l'absolution de Henri IV (septembre 1595). Le pontife, effrayé

des périls que courait l'indépendance de la papauté, si l'Espagne parvenait à soumettre l'Europe, avait bravé les menaces terribles par lesquelles Philippe avait essayé d'empêcher la réintégration de Henri au sein de l'Église. Philippe lutta encore quelque temps en désespéré; mais il finit par reconnaître son impuissance à triompher de la coalition de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Il était vieux et infirme; il ne voulait pas léguer les embarras de cette triple guerre à son jeune fils, dont les talents inspiraient peu de confiance. Il offrit donc la paix à Henri, le plus redoutable de ses adversaires; les négociations commencèrent aussitôt sous la médiation du pape, et le 2 mai 1598 fut signé le traité de Vervins, qui parut renouveler celui de Câteau-Cambrésis. Quelle différence cependant entre les deux époques! en 1559 Philippe s'était apprêté à asservir l'Europe; en ce moment il avouait la chute de toutes ses espérances. Il prévoyait même qu'il ne pourrait jamais replacer les Hollandais sous son obéissance; aussi pour qu'il ne fût pas dit que l'Espagne avait traité avec des sujets révoltés, détacha-t-il de la monarchie la portion des Pays-Bas restée fidèle; il la légua à sa fille Isabelle, lui laissant la tâche de terminer la guerre contre les provinces du nord.

Au milieu de tous ses malheurs il avait eu, en 1592, la triste satisfaction d'étouffer dans le sang les anciennes libertés de son royaume d'Aragon. Profitant d'une émeute qui avait éclaté à Saragosse lorsque, contrairement aux franchises du pays, son ancien ministre Perez avait été sur le point d'être livré à l'inquisition, il fit marcher contre cette ville une armée de douze mille hommes, qui en peu de temps se rendit maîtresse du royaume. Tous ceux qui résistèrent à ses ordonnances, d'une illégalité flagrante, furent exécutés ou proscrits. Il abolit ensuite les célèbres *fueros*, qui pendant si longtemps avaient sauvegardé les libertés publiques des Aragonais; les cortès perdirent leur pleine souveraineté, comme les juges leur indépendance. Ce système oppressif, que Philippe suivit constamment pour le gouvernement intérieur de ses États (1), eut des suites aussi désastreuses que sa politique extérieure. « Philippe II, dit M. Mignet, fit plus que d'épuiser les ressources matérielles d'un pays, dont Charles-Quint avait brisé les ressorts moraux : il éteignit la royauté comme son père avait éteint la nation. Il la séquestra dans une solitude abrutissante. Il la rendit invisible, sombre, hébétée; il ne lui fit connaître les événements que par des rapports, les hommes que par des défiances. Il porta si loin le soupçon qu'il éleva son fils dans la crainte et dans l'isolement; il ne lui permettait pas de s'entretenir avec sa fille, à laquelle seule il se confiait, et qui seule soulageait sa vieillesse accablée d'infirmités et de revers. Au moment où il fallut quitter la puissance qu'il avait voulu étendre et qu'il avait craint de perdre, il rejeta sur la Providence son propre ouvrage, l'incapacité de son fils. Ce prince, qui avait appris la victoire de Lépante sans que son visage exprimât un mouvement de joie, et à qui la ruine de son *armada* n'avait pas arraché un regret, pleura sur l'avenir de la monarchie espagnole. Voilà où il en était arrivé après une longue vie, où il n'avait cessé de se montrer plein d'une activité que rien ne pouvait lasser. »

Plaçons maintenant à côté de ce sombre tableau les quelques qualités estimables qu'on ne saurait lui dénier. Très-sobre, et d'une grande simplicité pour ses vêtements, Philippe n'était cependant pas avare comme son père; il aimait à récompenser avec générosité le dévouement de ses serviteurs ainsi que le talent des artistes. Il n'avait pour unique délassement, outre la chasse, que l'étude des beaux-arts, dont il s'occupait avec une ardeur rare chez les souverains. « Il était, dit Prescott, bon connaisseur en peinture et aimait surtout l'architecture, dont il avait attentivement médité les principes. Aucun prince de ce temps n'a donné autant de preuves de goût et de magnificence sous ce rapport; l'hôtel royal des monnaies à Ségovie, la maison de chasse du Prado, la riante résidence d'Aranjuez, l'alcazar de Madrid et autres nobles monuments, qui ornèrent sa nouvelle capitale, furent ou bâtis ou considérablement embellis par ses ordres. L'Espagne se couvrit d'édifices publics ou religieux élevés sous la protection du monarque. » Citons enfin le magnifique palais de l'Escurial, dont Philippe surveilla la construction avec la

(1) Philippe ne respecta les libertés de ses sujets qu'en Navarre, en Catalogne et dans les provinces basques. A Naples ses vice-rois, profitant de la haine qui existait entre la noblesse et la bourgeoisie, rendirent leur pouvoir tout à fait absolu. Dans le Milanais l'autorité du sénat, espèce de parlement qui défendait le pays contre l'arbitraire des gouverneurs, fut considérablement restreinte. Quant à la Castille, Philippe y écarta constamment des affaires publiques les grands qui, passant leur vie dans le luxe et l'oisiveté, cessèrent d'être dangereux pour la royauté. Exempts d'impôts, ils ne faisaient pas plus que le reste des nobles, partie des cortès qui n'étaient plus guère convoquées que pour voter les subsides. Ces assemblées, qui sous le règne de Philippe furent réunies régulièrement tous les trois ans, n'avaient plus que le droit de faire des remontrances. Elles ne cessèrent néanmoins pas de veiller avec sollicitude, et généralement avec une remarquable sagesse, sur les grands intérêts du royaume. Mais pour la plupart du temps Philippe n'écoutait pas leurs avis. « L'indépendance, dit Prescott, avec laquelle les cortès dénonçaient au souverain les nombreux abus du gouvernement, prouve la liberté de discussion qui régnait parmi eux. Philippe, à son honneur, ne tenta jamais, à ce qu'il semble, de restreindre cette liberté; peut-être était-ce par politique, et voulait-il laisser une soupape toujours ouverte, pour prévenir l'explosion des passions populaires; certain de posséder le pouvoir, il en laissait l'ombre à la nation, dont il caressait ainsi l'amour-propre. » — « Un trait manquait, ajoute Prescott, à ce tableau d'une monarchie absolue. » C'est sous le règne de Philippe qu'une armée permanente, destinée à maintenir l'ordre à l'intérieur du pays, fut établie pour la première fois. Le roi organisa dans ce but vingt compagnies d'hommes d'armes et cinq mille chevau-légers. Il y avait, en outre, trente mille hommes de milice qui pouvaient être mis en campagne, s'il était nécessaire »

plus grande sollicitude, et où il rassembla, outre une belle bibliothèque, un musée enrichi de tableaux et de statues des plus grands maîtres ainsi que d'objets précieux d'un travail exquis.

Philippe II fut marié quatre fois. De son premier lit, il eut *don Carlos;* du troisième, deux filles, *Isabelle-Claire-Eugénie*, mariée à l'archiduc Albert et souveraine des Pays-Bas, et *Catherine*, femme de Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie. De sa dernière femme, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, il eut un fils, Philippe III, qui lui succéda.

Ernest Grégoire.

Campana, *Vita del don Filippo d'Austria.* — Herrera, *Historia del mundo en el reynado del rey Phelippe II.* — Cabrera, *Felippe II.* — Hammen y Leon, *Don Felipe el prudente.* — Poreño, *Dichos y hechos de Felipe II.* — Cordova, *Vida de Felippe II.* — Gr. Leti, *Vita del re Filippo II.* — Watson, *History of the reign of Philipp II.* — Al. Dumesnil, *Histoire de Philippe II.* — San-Miguel, *Historia del rey D. Felipe II* (Madrid, 1844-1845, 4 vol in-4º). — Prescott, *Histoire de Philippe II.* — Ranke, *Les Osmanlis et la monarchie espagnole au seizième siècle.* — *Papiers d'État du cardinal Granvelle.* — Gachard, *Correspondance de Philippe II; Correspondance de Guillaume le Taciturne.* — Voy. encore les sources citées aux articles Marguerite de Parme, Guillaume Ier d'Orange.

PHILIPPE III, dit *le Pieux*, roi d'Espagne, né le 14 avril 1578, à Madrid, où il est mort, le 31 mars 1621. Il n'avait pas vingt et un ans lorsqu'il succéda à son père. Philippe II l'avait séquestré dans une solitude abrutissante, ne lui faisant connaître les événements que par des rapports, les hommes que par des défiances. « Au moment, dit M. Mignet, où il fallait quitter la puissance qu'il avait voulu étendre et qu'il avait craint de perdre, il rejeta sur la Providence son propre ouvrage, l'incapacité de son fils. Il pleura sur l'avenir de la monarchie espagnole. Dieu, dit-il, qui m'a fait la grâce de me donner tant d'États, ne m'a pas fait celle de me donner un héritier capable de les gouverner.... L'héritier qui reçut de ses mains mourantes ce dépôt déjà altéré était l'œuvre de son système et le descendant d'une race qui avait dégénéré dans l'inaction. » Le jeune prince était doux, timide et irrésolu; on a vanté sa piété et sa prudence; sans doute ses intentions furent bonnes, mais il n'eut ni assez d'intelligence pour discerner le mal, ni assez d'énergie pour l'empêcher. Incapable de diriger les affaires et convaincu lui-même de son impuissance, il s'abandonna à un favori, le duc de Lerma, qui s'empressa de distribuer à ses parents ou à ses créatures les charges les plus importantes. Le roi de fait, ce fut le premier ministre, celui-là que le duc d'Ossuna appelait « le grand tambour de la monarchie ». Quant au roi de nom, presque toujours confiné dans l'Escurial, occupé de chasse, de dévotion ou d'étiquette, il n'eut d'autre idée que celle de continuer la désastreuse politique de son père.

Malgré l'épuisement du trésor (1), Philippe III aspirait aussi à la monarchie universelle. Il réclamait une sorte de prééminence sur tous les princes de la chrétienté, et ses ambassadeurs allaient jusqu'à prétendre que, loin d'être engagé par les traités, il ne reconnaissait d'autres lois que sa modération et sa clémence. Il possédait le Portugal, Naples, le Milanais, la Sicile, les Pays-Bas et les vastes contrées du Nouveau Monde; il revendiqua encore la Bohême et la Hongrie; il visa au trône d'Angleterre, il convoita la Savoie, il suscita maints embarras au roi de France. Ces folles prétentions entraînèrent à de plus folles dépenses : pour avoir à toute chose la main à l'oreille, on prodigua des sommes énormes; on acheta des gens d'église et de cour, des ministres étrangers, jusqu'à des princes. Il n'y avait pas une seule ville d'Italie où l'Espagne ne soudoyât des partisans. Elle ne se maintint partout, suivant l'expression de Montesquieu, qu'à force d'enrichir tout le monde et de se ruiner elle-même.

L'intrigue, la diplomatie, la corruption ne suffirent pas au nouveau roi pour tenter de maintenir sa prépondérance en Europe : il eut aussi recours à la force. Des deux guerres que son père lui avait léguées contre les Flamands et contre l'hérétique Élisabeth, aucune ne fut interrompue. Il fit équiper une flotte de cinquante vaisseaux pour opérer une descente en Angleterre : à peine eurent-ils gagné la haute mer qu'une tempête furieuse les dispersa de tous côtés (1599). L'insurrection de l'Irlande lui présenta bientôt une occasion favorable de réparer cet échec. Il fournit aux révoltés des armes et de l'argent, et envoya à leur aide six mille hommes commandés par don Juan d'Aguilar. La victoire paraissait si assurée qu'un grand nombre d'Espagnols s'offrirent pour coloniser les terres conquises. Mais quand ils arrivèrent, les Irlandais avaient déjà été vaincus; ils soutinrent un sanglant combat près de Baltimore, succombèrent sous le nombre, et une flotte anglaise les ramena dans leur pays (1602). Deux ans plus tard, l'avénement de Jacques Ier fournit à l'Espagne un prétexte de conclure la paix (1604). L'expédition d'Alger, plus utile et mieux combinée pourtant que celle d'Irlande, avait également échoué, bien que placée sous les ordres de Doria, un des plus habiles marins de son siècle : une tempête avait brisé au milieu de la nuit un grand nombre de galères contre les récifs de la côte d'Afrique, et les débris de la flotte furent obligés de regagner les ports de la Sicile (1602).

Dans les Pays-Bas la guerre continua pendant dix ans. Philippe III redoubla d'efforts pour replacer sous le joug les provinces bataves, qui refusaient de reconnaître l'autorité de l'archiduc Albert. La bataille de Newport trompa ses espérances (1600), et il ne pouvait regarder comme une compensation suffisante de cet échec la prise d'une ville ruinée comme Ostende (1604), devant laquelle il avait, durant trente-trois mois de

(1) La dette s'élevait à l'avénement du roi à cent quarante millions de ducats (1,156,400,000 fr).

siége, perdu plus de cinquante mille soldats. Ses troupes, dont la solde était arriérée, se mutinèrent, et tel était le déplorable état des finances que leur chef, Spinola, fut obligé d'emprunter aux marchands de Cadix la somme nécessaire et de s'en porter garant. De leur côté, les Hollandais s'enrichissaient par d'heureuses entreprises dirigées contre les colonies de l'Amérique et des Indes; ils s'emparaient de l'archipel des Moluques, pillaient les galions, bloquaient les ports de Cadix et de Lisbonne, et causaient au commerce espagnol des pertes immenses. L'argent abondait chez les protestants, tandis que les catholiques souffraient la plus horrible misère. Ce fut Spinola qui conseilla la paix : on la négocia pendant plus de deux années. Enfin un traité fut signé en 1609 à Anvers, et l'indépendance des Provinces-Unies formellement reconnue. L'issue de cette lutte opiniâtre mit à nu la faiblesse de l'Espagne et lui fit perdre cet éclat factice dont elle avait étonné l'Europe (1).

A l'égard de la France la politique perfide de Philippe II prévalut encore : comme on manquait de soldats et d'argent, on travailla sans relâche à y fomenter des intrigues et des complots. Cédant aux promesses brillantes de l'Espagne, le duc de Savoie garda le marquisat de Saluces, que réclamait Henri IV, et fit une alliance secrète avec le maréchal de Biron. Un certain nombre de mécontents, et des plus grands seigneurs, comme le comte d'Auvergne et le duc de Bouillon, entrèrent dans la conjuration. Ils ne se proposaient rien moins que de rendre indépendants les gouverneurs de provinces, de transformer la France en monarchie féodale et élective, et de la placer sous la suzeraineté de l'Espagne. Heureusement Henri IV déjoua ce projet en déclarant brusquement la guerre au duc de Savoie, qui fut obligé de céder la Bresse et le Bugey (1601). Le duc de Biron eut la tête tranchée (1602); deux ou trois agents subalternes, dont les crimes ne méritaient point de pitié, éprouvèrent le même sort. Mais la conjuration espagnole fut loin d'être étouffée dans le sang de ses chefs apparents, et Henri IV le comprit si bien, qu'il ordonna la suppression des papiers livrés par l'espion La Fin, pour n'être pas obligé d'étendre trop loin ses poursuites. Il se trouvait en effet enveloppé de tous côtés par les intrigues de l'Espagne. Les délibérations les plus secrètes de son conseil étaient révélées au cabinet de Madrid par Nicolas L'Hoste, commis principal du duc de Villeroi; on avait vendu jusqu'à la connaissance de son chiffre particulier. Sa femme, Marie de Médicis, ne cachait pas ses sympathies pour l'Espagne; sa maîtresse, la marquise de Verneuil, y trouvait un encouragement à ses ambitieuses visées. Enfin, à l'instigation de don Balthasar de Zuniga, un gentilhomme provençal, Louis de Meyrargues, qui allait entrer en fonctions comme premier magistrat de Marseille, s'était engagé à livrer cette ville aux Espagnols (1605). Ce fut surtout pour se débarrasser de ces menées sans cesse renaissantes qu'Henri IV forma le dessein d'abaisser l'Espagne. Tout était préparé pour la guerre lorsqu'il mourut assassiné (1610). « Si l'on songe, dit M. Weiss, que le roi d'Espagne n'avait fait aucun préparatif de défense et que la mort de Henri IV le délivra d'un ennemi redoutable; si l'on songe que Marie de Médicis était tout espagnole de cœur, qu'elle formait avec l'ambassadeur de Philippe III des projets pour le mariage de ses enfants, que les Italiens qui l'entouraient n'avaient cessé d'entretenir des relations avec l'Espagne; si l'on songe enfin que le duc d'Épernon était le représentant de la politique espagnole, qu'à lui se rattachaient tous les vieux ligueurs, tous les catholiques ardents qui maudissaient une guerre entreprise contre une puissance catholique avec l'aide des protestants d'Allemagne et de Hollande, on ne peut s'empêcher de soupçonner que les vrais coupables sont restés impunis. »

La politique espagnole triompha aussi complétement que possible à la cour de France. Malgré les représentations de Sully, Marie de Médicis s'empressa de conclure le mariage du dauphin avec l'infante Anne d'Autriche et celui d'Élisabeth de France avec le prince des Asturies (1612). On la poussa à écraser le parti calviniste; on l'entoura de ministres et de serviteurs stipendiés. Rassurée de ce côté, la maison d'Autriche ne garda plus de mesure jusqu'au jour où Richelieu vint arrêter ses progrès. Le premier soin de Philippe III ou plutôt de ceux qui gouvernaient sous son nom fut de tirer vengeance de Venise et de la Savoie, qui avaient ensemble promis d'appuyer de leur concours le grand dessein d'Henri IV. Il saisit le prétexte de la succession de Montferrat, à laquelle les ducs de Savoie et de Mantoue prétendaient avoir des droits, pour embrasser la cause du dernier prince, et il enjoignit à Charles-Emmanuel, non-seulement de mettre bas les armes, mais de se bien pénétrer de la résolution qu'il avait prise de n'accorder d'autres conditions que celles que lui dicterait sa propre modération. Ce langage provocateur fit éclater la guerre (1614). Charles-Emmanuel résista bravement et fut vaincu. Ses États furent adjugés à l'Espagne comme un fief dépendant du Milanais. L'intervention des Fran-

(1) Un autre signe de l'affaiblissement de la royauté fut la résistance victorieuse que la petite province de Biscaye opposa, en 1601, à Philippe III. Afin d'y abolir d'anciennes franchises, il rendit une ordonnance qui la soumettait à des impôts arbitraires. Aussitôt le peuple s'assembla à Guernica et protesta en termes respectueux, mais énergiques. La remontrance finissait ainsi : « Ce que nous demandons est juste, et si l'on ne fait droit à notre prière, nous prendrons les armes pour défendre notre bien aimée patrie, dussions-nous voir brûler nos maisons et nos campagnes, mourir nos femmes et nos enfants, dussions-nous chercher ensuite un autre seigneur pour nous protéger et nous défendre ! » Philippe, effrayé, retira l'ordonnance et confirma à la Biscaye la possession de ses libertés.

çais en sa faveur, après la mort de Concini, eut pour résultat de ramener la paix : on convint par le traité de Pavie qu'on restituerait de part et d'autre les prisonniers et les places conquises; néanmoins le Montferrat fut adjugé au duc de Mantoue (1617).

A cette époque, le marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Venise, trama contre cette république, de concert avec le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, et le marquis de Villa-Franca, gouverneur du Milanais, un des complots les plus audacieux dont l'histoire ait gardé le souvenir. Voici quelles en étaient, selon toute apparence, les dispositions principales. Quinze cents hommes de vieilles troupes, choisis dans la garnison de Milan, devaient être introduits à Venise et secrètement armés; beaucoup d'officiers des régiments étrangers étaient gagnés; le feu serait mis à l'arsenal, et les conjurés, profitant du tumulte, auraient massacré les sénateurs et occupé la ville au nom de Philippe III. L'exécution du complot était fixée au printemps de 1618. Tout était prêt, et l'on n'attendait plus, pour agir, que l'arrivée des bâtiments légers frétés par le duc d'Ossuna et qui étaient remplis de munitions et de soldats. La flottille approchait de Venise, lorsqu'une tempête la dispersa. Le conseil des Dix conçut des soupçons et arrêta quelques conjurés : l'un d'eux trahit le secret. Ceux qui ne purent s'échapper furent noyés dans les lagunes; mais le sénat garda le silence sur cet odieux attentat et n'osa pas accuser l'Espagne.

A des entreprises ruineuses, aux profusions de ses favoris, au désordre des finances, Philippe III ajouta un acte d'iniquité, l'expulsion des Maures, qui ruina pour longtemps l'agriculture et l'industrie de son royaume. La pensée en vint de l'Église. Dès 1602 l'archevêque de Valence, Juan de Ribera, conseillait dans un mémoire au roi, en lui demandant qu'il chassât les infidèles, de ne retenir que les adultes pour travailler comme esclaves aux galères et aux mines, et les enfants au-dessous de sept ans pour les élever dans la religion chrétienne. Un autre prélat, l'archevêque de Tolède, Bernard de Sandoval, exigeait qu'on les exterminât, sans épargner personne. Le premier plaida avec beaucoup de vivacité au nom de la sûreté de l'État et de l'intérêt de la religion; il cita l'exemple de David et d'autres rois d'Israel, s'éleva contre les funestes effets de la tolérance, et conclut en ces termes : « Le roi peut, sans que sa conscience en soit alarmée, employer les adultes sur ses galères ou aux travaux des mines en Amérique. Il peut encore vendre les autres comme esclaves à ses sujets catholiques en Espagne et en Italie. Il n'y a certes pas d'injustice à traiter avec cette rigueur des hommes qui, par leurs crimes, se sont exposés à perdre la vie; et s'ils ont mérité l'esclavage ou la mort, leur expulsion ne saurait être considérée que comme un acte de clemence et de pitié de la part du roi. » Quand les deux prélats se furent mis d'accord, le projet, plusieurs fois ajourné, fut adopté; on n'écouta ni les prières des barons de Valence en faveur de leurs vassaux, ni même les sages remontrances du pape Paul V, et l'édit fatal fut rendu le 11 septembre 1609. Il enjoignait aux Maures de se tenir prêts à partir dans trois jours pour les ports qui leur seraient indiqués comme lieux de leur embarquement; il leur défendait, sous peine de mort, de quitter les endroits où ils se trouveraient jusqu'à l'arrivée des commissaires chargés de les emmener. On permit aux barons de Valence de choisir six familles sur cent pour enseigner aux chrétiens le raffinage des sucres, la conservation des magasins de riz et l'entretien des canaux et aqueducs (1). Les enfants âgés de moins de quatre ans pouvaient être laissés en Espagne, et semblable faculté fut accordée à quiconque produirait un certificat de son curé attestant qu'il pratiquait exactement et avec sincérité les devoirs d'un bon chrétien. On défendit, sous peine de la mort, aux infidèles d'emporter de l'or et de l'argent.

Frappés de consternation, les Maures offrirent en vain, pour échapper à cette fatale proscription, de racheter tous les chrétiens captifs en Barbarie, d'armer une flottille pour protéger les côtes, et d'entretenir à leurs frais la garnison des forts du littoral de l'Espagne. Quelques-uns de leurs chefs implorèrent le secours de Henri IV, qui leur donna de vagues espérances. On exécuta les ordres de la cour avec une inflexible rigueur. Néanmoins ces infortunés parvinrent à emporter ou à cacher une grande quantité de numéraire. Alors il leur fut permis, par une nouvelle ordonnance, de disposer de leurs richesses à condition d'en remettre la moitié aux commissaires. Sur les sommes que produisit cet acte de spoliation, le duc de Lerma se fit donner 250,000 ducats (2,065,000 fr.), et il en distribua autant à son fils et à sa fille. De l'aveu même de ce ministre, le numéraire qui sortit alors de l'Espagne ne s'éleva pas à moins de 800,000 ducats, évaluation assurément erronée et que des calculs plus probables ont fixée à l'énorme chiffre de 60,000,000 de francs.

L'ordonnance d'expulsion ne fut publiée que le 22 septembre 1609. Plus de soixante galères vinrent mouiller dans les ports de Catalogne, de Valence et d'Andalousie. On appela des troupes d'Italie et les milices s'assemblèrent partout en armes. Mais il fut impossible de se renfermer dans le délai de trois jours. « Livrés à la férocité des matelots cupides et fanatiques, un grand nombre de Maures périrent pendant la traversée. Deux capitaines, le Catalan Juan Ribera et le Napolitain Juan Baptista, firent précipiter dans les flots les malheureux

(1) On ne trouva personne qui voulût profiter de cette faveur intéressée; tous les musulmans préférèrent l'exil.

qu'ils avaient promis de transporter en Afrique. Plusieurs de ceux qui s'étaient embarqués à leurs frais relâchèrent à Marseille, où ils furent reçus avec prévenance, grâce aux ordres qui avaient été donnés sur la recommandation de l'ambassadeur de France à Constantinople. Mais il y en eut beaucoup qui firent naufrage, et les habitants de la Provence, par une plaisanterie barbare, appelèrent les sardines du nom de *grenadines* et s'abstinrent d'en manger, disant qu'elles n'étaient repues que de chair humaine. Ceux-là qui arrivèrent en Afrique ne furent pas encore à l'abri de tout danger : la plupart succombèrent à la faim ou la fatigue, au milieu des déserts brûlants qu'ils eurent à parcourir, avant d'arriver à Tlemcen, à Oran et dans les autres lieux de leur exil. Des six mille hommes qui de Conastal se dirigèrent sur Alger, un seul, nommé Pedralvi, eut le bonheur d'y parvenir. » (Weiss.) Quand les infortunés qui n'avaient pas encore été embarqués connurent le sort qui les attendait, le désespoir s'empara d'eux, et dans quelques endroits ils prirent les armes, résolus à vendre chèrement leur vie. On pendit les chefs, on traqua le reste dans les montagnes, et on leur courut sus comme à des bêtes fauves; car, dit un auteur contemporain, Fonseca, qui a eu le courage d'écrire l'apologie de cette atroce exécution, le roi payait tant pour chaque tête de Morisque qu'on rapportait morte ou vivante.

Cet acte d'iniquité souleva dans toute l'Europe un sentiment de dégoût et d'horreur. Le cardinal de Richelieu le nomma « le plus hardi et le plus barbare conseil dont l'histoire de tous les siècles précédents fasse mention ». L'Espagne y gagna l'unité religieuse; mais en échange de ce problématique bienfait, elle vit l'agriculture ruinée, des centaines de villages déserts, la Sierra Morena inculte, une foule de procédés perdus, l'industrie en décadence. Philippe essaya de réparer les maux qu'il avait causés en favorisant l'établissement de nouveaux colons appelés de l'Italie et de la Provence : il accorda même la noblesse et l'exemption de guerre à ceux de ses sujets qui cultiveraient la terre. Remède insuffisant! Un siècle plus tard l'Espagne ne s'était pas encore relevée du coup terrible dont il l'avait frappée.

Le dernier événement de ce déplorable règne fut l'entreprise avortée du duc d'Ossuna pour se former un royaume indépendant à Naples (1620). Depuis deux ans le duc de Lerma avait quitté la cour, renversé par les intrigues de son propre fils le duc de Uceda (1618); mais le nouveau favori ne jouit pas longtemps de la faveur royale. Philippe III, miné par une fièvre lente, sentait sa fin prochaine lorsqu'un accident vint en hâter le moment. « Sa maladie lui commença, raconte Bassompierre, dès le premier vendredi de carême (26 février 1621), lorsqu'étant sur des dépêches, le jour étant froid, on avait mis un violent brasier au lieu où il était, dont la réverbération lui donnait si fort au visage que les gouttes de sueur en dégouttaient; et de son naturel il ne trouvait jamais rien à redire ni ne s'en plaignait. Le marquis de Pobar me dit que, voyant comme ce brasier l'incommodait, il dit au duc d'Albe, gentilhomme de la chambre comme lui, qu'il fît retirer ce brasier qui enflammait la joue du roi. Mais, comme ils sont très-ponctuels en leurs charges, il dit que c'était au sommelier du corps, le duc d'Uceda; sur cela le marquis de Pobar l'envoya chercher en sa chambre; mais par malheur il était allé voir son bâtiment, de sorte que le roi, avant que l'on eût fait venir le duc d'Uceda, fût tellement grillé que le lendemain son tempérament chaud lui causa une fièvre, cette fièvre un érysipèle, et cet érysipèle, tantôt s'apaisant, tantôt s'enflammant, dégénéra en pourpre qui le tua. »

De son mariage avec Marguerite d'Autriche (1599), Philippe III avait eu quatre fils : *Domingo-Victor de la Cruz*, qui lui succéda sous le nom de Philippe IV (*voy.* ci-après); *Carlos*, né en 1607, mort en 1632; *Fernando*, né en 1609, cardinal et gouverneur des Pays-Bas; *Alonzo*, qui mourut en bas âge; et trois filles : *Anne d'Autriche*, femme de Louis XIII; *Maria*, femme de l'empereur Ferdinand; *Margarita*, qui prit le voile. P. L—Y.

G. Cespedes, *Hist. de don Felipe III*; Madrid, 1631, in-fol. — Avila, *Hist. de la vida y hechos de don Felipe III*; Madrid, 1660, in-fol. — J. Yañez, *Memorias para la hist. de don Felipe III*; Madrid, 1723, in-4°. — — Watson, *History of the reign of Philip III*; Londres, 1783, in-4°, et 1786, 2 vol. in-8°; trad. fr., Paris, 1809, 2 vol. in-8°. — F.-Ch. de Khevenhüller, *Annales Ferdinandei*. — Aznar et Cardona, *Expulsion justificada de los Moriscos*; Huesca, 1611, in-8°. — Fonseca, *Justa expulsion de los Moriscos de España*; Rome, 1612, in-8°. — Malpas, *Imago virtutum in Philippo; III expressa*; Louvain, 1628, in-8°. — Le Charron, *Oraison funèbre de Philippe III*; Paris, 1621, in-8°. — Sully, *Économies royales*. — Bassompierre, *Journal de ma vie*. — Poirson, *Hist. du règne de Henri IV*. — Weiss, *l'Espagne depuis le règne de Philippe II*, t. I. — Mignet, *Introd. aux négociat. relatives à la succession d'Espagne*.

PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, né le 8 avril 1605, à Madrid, où il mourut, le 17 septembre 1665. Il monta sur le trône à dix-sept ans. Jeune et fort adonné au plaisir, incapable d'ailleurs de régner par lui-même, il se laissa conduire par le duc d'Olivarès comme son père avait été conduit par le duc de Lerma. La pénurie des finances et l'affaiblissement du royaume conseillaient au nouveau favori de vivre en bonne intelligence avec les nations voisines : d'un caractère dur et violent, il reprit la politique à outrance de Philippe II, et dans le but de rendre à l'Espagne son ancienne suprématie, il se jeta dans les intrigues dangereuses et dans les guerres acharnées. « La guerre générale, dit M. Weiss, que l'Espagne soutint dans la première moitié du dix-septième siècle eut de nouveau tous les caractères d'une croisade. Ce fut une propagande armée contre les protestants... Pendant plus de quarante ans,

l'Espagne eut à livrer d'interminables combats sur la frontière des Pyrénées, en Italie, en France, en Allemagne, en Hollande, en Amérique, aux Indes, et sur toutes les mers où ses possessions se trouvaient disséminées. Ce prodigieux effort acheva de l'affaiblir et prépara la dissolution de la monarchie. » Le nouveau roi porta ses premiers coups contre la Hollande. La trêve d'Anvers, conclue pour douze ans entre les deux pays, venait d'expirer (9 avril 1621). Les hostilités recommencèrent, et Spinola débuta par le siége de Berg op-Zoom, dont il ne put s'emparer; le comte de Bergues, qui lui succéda en 1629, éprouva de nouveaux revers. Le concours des Français rendit encore moins douteuse l'issue de la lutte. Les actions les plus décisives eurent lieu sur mer. La Compagnie hollandaise des Indes occidentales, créée en 1621, devint en peu de temps assez puissante pour battre l'Espagne avec ses propres armes : elle disposait d'une flotte nombreuse, qui dans l'espace de treize années captura cinq cent quarante-cinq vaisseaux ; elle prépara l'expédition du Brésil; elle enleva aux Espagnols les Moluques, Malacca, Ceylan; elle occupa les îles de la Sonde et fonda Batavia; enfin elle assura par la victoire des Dunes (1639) la supériorité maritime de la Hollande. Après une guerre aussi inutile que malheureuse, Philippe IV reconnut, par le traité de Westphalie, l'indépendance de ses anciens sujets (1648); il leur céda en outre plusieurs territoires et places fortes ainsi que les conquêtes qu'ils avaient faites en Amérique et dans les Indes, et consentit à la fermeture de l'Escaut, qui ruinait le commerce d'Anvers.

La part qu'il prit à la guerre de trente ans eut des résultats bien plus funestes. Tout d'abord il s'était déclaré l'allié de l'empereur, et jamais il ne cessa de lui fournir des troupes et des subsides. Il contribua, par l'aide de ses généraux, à la victoire de Prague qui rendit la Bohême à Ferdinand II, et à l'expulsion de l'électeur de Saxe; maître du Palatinat, il prétendit arrêter la marche victorieuse de Gustave-Adolphe, et fut contraint d'évacuer Mayence (1631). Une de ses armées, forte de quatorze mille hommes et aux ordres du duc de Feria, périt presque en entier à travers les défilés des Alpes, après avoir vainement tenté d'occuper l'Alsace (1633). Une autre détermina par son concours la brillante victoire remportée sur les protestants à Nordlingen (1644). Ce fut alors que la France, intervenant à son tour, lui déclara la guerre. « Cette grandeur si injuste, dit Richelieu en parlant de l'Espagne, sans respect de traités, de serments et d'alliances, croissant ainsi continuellement par la ruine de nos voisins, ne nous imposait-elle pas une assez grande nécessité de faire la guerre pour nous en défendre? Y a-t-il prudence et justice qui permette d'attendre que les autres soient dévorés pour l'être les derniers? » La France pouvait du reste invoquer d'autres et justes motifs de représailles. N'était-ce pas l'Espagne qui, afin d'y entretenir des troubles, s'était engagée à fournir aux protestants et au duc de Rohan, leur chef, un subside annuel de 300,000 ducats? N'avait-elle pas fomenté de nouvelles discordes jusque parmi les membres de la famille royale? Marie de Médicis et Gaston d'Orléans étaient soumis à son influence; tous deux avaient signé avec elle des conventions secrètes. Enfin l'affaire de la Valteline (1625) et la succession du duché de Mantoue (1627-1630) avaient accru la rivalité des deux nations : deux fois elles s'étaient rencontrées au delà des Alpes, et l'Espagne, deux fois vaincue, avait beaucoup perdu de sa prépondérance en Italie.

La guerre éclata sur toutes les frontières. Battus à Avein et dans la Valteline (1635), les Espagnols envahirent la Picardie, entrèrent dans la Capelle, le Catelet, Corbie et Noyon, et lancèrent des détachements jusque sur les bords de l'Oise (1636); l'activité de Richelieu, qui en peu de jours mit une armée sur pied, les obligea à une prompte retraite. Dans la Franche-Comté ils se défendirent avec plus de succès. Leur entreprise contre Bordeaux échoua; mais ils ravagèrent une partie de la Guienne et du Languedoc, et firent lever le siége de Fontarabie au prince de Condé. La guerre durait depuis cinq ans lorsque, par les menées de Richelieu, éclata, dans le sein même de la péninsule, la double insurrection de la Catalogne et du Portugal. La Catalogne était une des provinces qui avaient le plus souffert. Comme le trésor était vide, on voulut la forcer à entretenir les troupes qui y étaient cantonnées et à fournir des vivres et des fourrages à celles qui faisaient campagne. Philippe IV envoya à cet effet des ordres qui furent exécutés avec une sévérité excessive. Une révolte eut lieu à Barcelone, où l'on massacra le vice-roi, le comte de Santa-Coloma, et avec lui tous les fonctionnaires castillans. Aussitôt la province entière suivit cet exemple, et s'érigea en république. Attaqués par le marquis de Los Velez et traités sans aucune pitié, les Catalans invoquèrent le secours de Louis XIII, qu'ils reconnurent pour leur souverain, et se trouvèrent en état de résister à tous les efforts de l'Espagne. Sans cesser un instant de combattre, ils prolongèrent leur rébellion jusqu'en 1653, et tinrent ainsi en échec une grande partie des forces de l'Espagne.

Le soulèvement de la Catalogne amena celui du Portugal. En 1640 le duc d'Olivarès, ayant enjoint au duc de Bretagne et aux principaux chefs de la noblesse de venir à Madrid pour y voter de nouveaux subsides et pour prendre part à l'expédition que le roi se proposait de diriger en personne contre la Catalogne, ces ordres portèrent au comble le mécontentement des Portugais, qui ne supportaient qu'avec une extrême impatience le joug oppresseur de l'Es-

pagne. Ils se soulevèrent et proclamèrent pour roi le duc de Bragance, sous le titre de João IV (*voy.* ce nom). Philippe IV ignorait encore cette révolution quand toute l'Europe en était instruite. Aucun de ses courtisans n'osait lui en parler. Enfin le duc d'Olivarès, l'abordant le sourire sur les lèvres, lui dit : « Votre Majesté vient de gagner douze millions. — Et comment? demanda le roi. — C'est que la tête a tourné au duc de Bragance : il s'est laissé follement proclamer roi de Portugal. Voilà toutes ses terres confisquées de droit. — Il faut y mettre ordre », répliqua le prince sans s'émouvoir. Néanmoins cet événement acheva de perdre le premier ministre; tout le monde s'élevait contre sa mauvaise administration, et le roi, en dépit de l'attachement qu'il avait pour lui, ne put se dispenser de l'éloigner de la cour. Ce fut la seule peine qu'eut à subir cet homme orgueilleux et violent pour les malheurs qu'il avait attirés sur sa patrie. Quant à tirer vengeance de l'insurrectionn victorieuse du Portugal, il n'y fallut pas même penser. L'Espagne avait épuisé toutes ses ressources. Ses troupes n'arrivaient plus sur les divers théâtres de la guerre; l'argent faisait aussi défaut à ses alliés, qui se découragèrent. En Italie, où les défections paraissaient imminentes, elle essuya de nouveaux revers. A l'exemple de leur métropole, les colonies portugaises se soulevèrent et arrachèrent à la domination de Philippe IV Tanger, les Açores, Madère, les îles du Cap Vert, Mozambique et Zanguebar, en Afrique; Mascate, Diu, Goa, Macao, les comptoirs de Malabar, de Ceylan et de Coromandel, en Asie, et tout le Brésil, en Amérique.

Sur ces entrefaites la mort enleva Richelieu et Louis XIII. L'occasion parut favorable aux Espagnols de réparer leurs désastres, et d'accord avec les Impériaux ils reprirent partout l'offensive (1643). Afin de forcer plus vite la France à la paix, ils réunirent leurs forces sur la frontière de la Champagne. Pendant qu'ils assiégeaient Rocroi, Condé les attaqua et leur tua huit mille hommes; ces vieilles bandes, qui passaient pour la meilleure infanterie du monde, furent en quelque sorte anéanties, l'esprit de corps ne les anima plus. « On eût dit, selon l'expression d'un historien, que les lignes de Rocroi forcées, la barrière de l'honneur castillan était également forcée. » L'Espagne n'avait que des généraux médiocres à opposer à Condé, Turenne, Gassion et La Meilleraie; elle perdit une à une les places fortes de la Flandre maritime, Dunkerque surtout, sans pouvoir les secourir; elle fut battue en Italie par le duc de Modène et le prince Thomas de Savoie, qui avaient l'un et l'autre abandonné sa cause; elle ne parvint pas à chasser les Français de la Catalogne, où la forteresse de Lérida avait seule arrêté leurs progrès. La révolution qui éclata à Naples porta de nouveaux coups au trône ébranlé de Philippe IV (1647). Au pêcheur Masaniello succéda le duc de Guise, qui, sans soldats et sans argent, fut un instant maître de presque tout le royaume. Mais Mazarin n'osa pas profiter de cette révolte : il abandonna le duc, et les Napolitains, découragés, retombèrent sous le joug du roi catholique. L'année suivante la victoire décisive de Condé à Lens força l'Espagne à céder (1648) : elle reconnut par le traité de Wesphalie l'indépendance absolue des Provinces-Unies; elle allait même signer la paix avec la France, lorsque les troubles de la Fronde lui rendirent l'espoir de venger ses défaites passées. On recommença la guerre, et grâce à la conduite habile de Louis de Haro, le successeur du duc d'Olivarès, elle y eut d'abord l'avantage. La défection de Condé ne lui profita guère; l'union de l'Angleterre et de la France, et la sanglante déroute des Dunes la remirent enfin, affaiblie et humiliée, à la disposition du vainqueur. La paix fut longuement négociée dans l'île des Faisans, située au milieu de la Bidassoa, et reçut le nom de *paix des Pyrénées* (7 novembre 1659). Philippe IV abandonnait l'Artois, excepté Saint-Omer, plusieurs places de la Flandre, du Hainaut, du Luxembourg, la Cerdagne et le Roussillon, et il consentait au mariage de sa fille Marie-Thérèse avec Louis XIV. L'infante renonçait, il est vrai, à tous ses droits à la succession de la couronne d'Espagne; mais ce désistement était subordonné au payement d'une dot de 500,000 écus d'or au soleil, dot qui ne fut jamais délivrée. Ainsi la guerre européenne que l'Espagne avait soulevée tourna contre elle. Abaissée, elle perdit pour toujours l'éclat de sa puissance, et ce fut la France, sa rivale, qu'elle avait si longtemps troublée par ses intrigues, qui la relégua au second rang.

Dès qu'il se vit débarrassé de la guerre étrangère, Philippe IV réunit ses forces contre le Portugal, auquel les rois de France et d'Angleterre ne cessaient de fournir des subsides, des officiers et des vaisseaux. Des deux expéditions qu'il prépara aucune ne réussit. Dans la première, don Juan d'Autriche, qui avait pris Evora, fut obligé de regagner l'Estramadoure après avoir perdu une grande partie de ses munitions (1663). La seconde, commandée par le marquis de Caracena, se termina plus promptement encore par la défaite de Villaviciosa, où les Espagnols laissèrent sur le champ de bataille quatre mille morts ou blessés, leurs canons, quatre-vingt-six drapeaux et presque tous ses bagages (1665). Lorsque le roi reçut la dépêche qui lui annonçait la fatale nouvelle, il la laissa tomber en disant : « Dieu le veut! » Depuis ce moment il s'affaiblit de jour en jour. Trois mois plus tard, il expira. « Ni les grands ni le peuple, dit M. Weiss, ne témoignèrent une affliction bien vive de sa mort. Ils se souvenaient qu'il avait reçu un royaume riche et puissant, et qu'il le laissait, après un règne de quarante-quatre ans, appau-

vri, déchu, en butte aux insultes des plus faibles ennemis, déjà démembré par eux et menacé de nouveaux démembrements, qui devaient amener bientôt la ruine de la monarchie. » Tel fut ce prince qu'Olivarès avait affublé du titre de *Grand*. Aussi lui donna-t-on par moquerie un fossé pour devise avec ces mots : Plus on lui ôte, plus il est grand. Sous son règne, cependant, le théâtre, soutenu par Lope de Vega et Calderon, brilla de l'éclat le plus vif, et l'on vit fleurir les plus grands peintres de l'école espagnole, Velasquez, Zurbaran, Murillo et Alonso Cano. Il possédait d'aimables qualités : on s'accorde à louer en lui un caractère humain, affable, bienfaisant, généreux même; il s'exprimait avec énergie et avec éloquence; il aimait à s'entourer d'artistes et de beaux-esprits, et son goût éclairé pour les lettres le porta à les cultiver lui-même en secret. S'il faut s'en rapporter à la tradition, Philippe aurait traduit en castillan l'*Histoire des guerres d'Italie* de François Guicciardini et la *Description des Pays-Bas* de Louis Guicciardini, et on lui attribue plusieurs pièces de théâtre, entre autres *Un Bel-esprit de cour*, *Donner sa vie pour sa dame*, *le Comte d'Essex*, etc.

Philippe IV s'était marié deux fois, en 1615 avec Élisabeth de France, morte le 6 octobre 1644, et en 1649 avec Marie-Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand III, morte le 16 mai 1696. De sa première femme il eut cinq enfants qui moururent jeunes, et *Marie-Thérèse*, qui s'unit, en 1660, à Louis XIV; de la seconde, trois fils, dont *Charles II*, qui lui succéda, et deux filles, dont *Marguerite-Thérèse*, qui épousa, en 1666, l'empereur Léopold I[er]. Il laissa aussi quelques enfants naturels, notamment don *Juan d'Autriche* (*voy*. ce nom). P. L.

Cespedes y Meneses, *Historia de don Felipe IV, rey de las Españas*; Lisbonne, 1631, in-fol. — Malvezzi, *Successos principales de la monarquia de España en el tiempo de Felipe IV*; Madrid, 1640, in-4° — Zanetomalo. *Relazione del governo della famosa corte di Spagna, in tempo del re Filippo IV*; 1672, in-4° — J. Dunlop, *Memoirs of Spaign during the reign of Philip IV and Charles II*; Édimbourg, 1834, 2 vol. in-8°. — Raynal, *Hist. des deux Indes*, liv. VIII. — Schiller, *Guerre de Trente ans*. — Melo, *Guerra de Cataluña*, trad. fr. par M. Léonce de Lavergne. — Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*. — Lavallée et Guéroult, *Hist. d'Espagne*, t. II, dans l'*Univers pittor*. — Weiss, *L'Espagne depuis Philippe II*. — Ticknor, *Hist. of spanish literature*.

PHILIPPE V, roi d'Espagne, de la maison de Bourbon, né le 19 décembre 1683, à Versailles, mort le 9 juillet 1746, à Madrid. Ce prince, connu d'abord sous le nom de duc d'Anjou, était le deuxième fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière. Lorsque Louis XIV eut reçu communication du testament de Charles II, qui appelait le duc d'Anjou au trône d'Espagne, il ne balança pas à déchirer le traité de partage de la monarchie espagnole qu'il avait conclu quelques mois auparavant avec l'Angleterre et les États généraux. Voici en quels termes il annonça sa résolution à son petit-fils, en présence de sa cour : « Monsieur, le roi d'Espagne vous a fait roi; les grands vous demandent; les peuples vous souhaitent, et moi j'y consens; soyez bon Espagnol, c'est désormais votre premier devoir; mais souvenez-vous que vous êtes né Français! » C'est aussi à cette occasion qu'il prononça ce mot devenu célèbre : « Mon fils, il n'y a plus de Pyrénées! » Dès lors, le duc d'Anjou fut traité en roi, sur un pied d'égalité parfaite avec Louis XIV. La nouvelle de l'acceptation du testament fut reçue avec une grande joie en Espagne, où le cardinal Porto-Carrero, chef de la régence nommée par Charles II, se hâta de faire proclamer le nouveau souverain (24 nov. 1700). Philippe V était alors âgé de dix-sept ans. « Il ne s'était jusqu'alors fait remarquer que par sa douceur, dit Sismondi. Il avait peu de défauts mais peu de vertus; ses sentiments étaient justes et honorables, mais son caractère manquait d'énergie... Il ne montrait de goût que pour les exercices de dévotion et pour la chasse; il était fait pour être gouverné, et il le fut toute sa vie. » Lorsqu'il prit congé de son aïeul à Versailles, le 4 décembre, il était déjà reconnu souverain par tous les États d'Europe que lui avait laissés Charles II. Il arriva le 18 février 1701 au palais de Buen-Retiro, et le 21 avril il fit son entrée solennelle à Madrid.

En entrant dans le palais de l'Escurial, où Philippe II avait rêvé tant de fois l'abaissement et la ruine de la France, le petit-fils de Louis XIV n'avait trouvé d'appuis dévoués que dans son peuple et dans son aïeul. Il n'y avait plus de Pyrénées; mais l'Europe tout entière ne tarda pas à se lever pour donner des barrières à la France. Ce fut la France en effet qui, à bien plus de titres que l'Espagne, supporta l'effort, la gloire et les malheurs de cette longue et désastreuse guerre de la succession; ce fut elle qui la conduisit et qui la termina (1). Les grandes puis-

(1) Il s'en fallait de beaucoup que l'Espagne fût préparée à soutenir une semblable lutte. Voici comment un auteur contemporain, le marquis de San-Felipe, a décrit l'état déplorable où se trouvait la monarchie : « On ne prit aucun soin de fortifier les places et d'y tenir des garnisons. Les murs de toutes les forteresses tombaient en ruines. Les brèches que le duc de Vendôme venait de faire à Barcelone (en 1696) étaient encore ouvertes, et de Roses à Cadix il n'y avait ni château ni fort non-seulement qui eût garnison, mais même dont l'artillerie fût montée. On voyait la même négligence dans les ports de Biscaye et de Galice; les magasins étaient sans munitions, les arsenaux et les ateliers étaient vides; on avait oublié l'art de construire les vaisseaux; le roi n'avait que ceux qui faisaient le commerce des Indes et quelques galions. Six galères, consumées par le temps et par l'inaction, étaient à l'ancre à Carthagène. Les États que la mer séparait du continent n'étaient pas en meilleur ordre. Il y avait à peine dans tout le royaume de Naples six compagnies complètes de soldats, auxquels une longue oisiveté n'avait que trop donné le temps de négliger la discipline militaire. Cinq cents hommes défendaient la Sicile; à peine en comptait-on deux cents en Sardaigne, encore moins à Mayorque, peu aux Canaries et aucun dans les Indes. On pensait que les milices du pays pourraient suppléer dans les occasions; mais elles n'avaient aucune habitude de la guerre; tout se bornait à avoir inscrit leurs noms dans un registre, et on avait imposé aux laboureurs

sances, à l'exception de l'empereur Léopold, qui protesta dès le principe contre le testament de Charles II, dissimulèrent d'abord leur mécontentement et feignirent de s'en remettre à la voie des négociations pour décider leurs griefs; mais avant la fin de 1701 elles levèrent le masque. Le 7 septembre Guillaume III, roi d'Angleterre, signa le traité dit de *la grande alliance;* les autres parties contractantes étaient l'empereur et les États généraux, auxquels se joignirent le nouveau roi de Prusse (20 janvier 1702), le Danemark, le Hanovre et le Portugal. La guerre commença en Italie. Philippe V, pour assurer au parti espagnol la prépondérance dans ce pays, épousa Marie-Louise-Gabrielle, seconde fille de Victor-Amédée, duc de Savoie. Le traité d'alliance fut la principale dot de cette princesse. Cependant le prince Eugène avait envahi le Milanais : poussant devant lui le présomptueux Villeroi, il le battit à Chiari et le surprit à Crémone. Philippe, qui avait quitté Madrid pour aller se faire reconnaître à Naples, joignit l'armée franco-espagnole, placée sous les ordres du duc de Vendôme. D'heureux succès signalèrent cette réunion. Après avoir fait lever à Eugène le blocus de Mantoue, ils lui livrèrent bataille dans les environs de Luzara (15 août 1702). Chacun des deux partis s'attribua la victoire; mais elle appartenait à Vendôme, puisqu'il entra le lendemain dans Luzara et peu de jours après dans Guastella. Cette année même une flotte anglaise s'était présentée devant Cadix, mais n'avait pu forcer ce port. Pour se venger de cet échec, elle attaqua une escadre aux ordres de Château-Renaud, qui venait de convoyer dans le port de Vigo en Galice les galions de la Havane. L'amiral français combattit avec courage; mais ses forces étaient de beaucoup inférieures à celles des ennemis; et pour que ses vaisseaux ne tombassent pas entre leurs mains, il fut forcé d'y mettre lui-même le feu (22 octobre 1702). Tous les galions furent pris, coulés bas ou brûlés; mais on avait eu le temps de débarquer une partie de leur riche cargaison. Dans la campagne de 1703 la France supporta seule le poids de la lutte en Italie, en Flandre et en Allemagne. Deux nouveaux États accédèrent à la coalition, le Portugal (16 mai) et la Savoie (23 octobre), tentés par l'espoir de s'agrandir aux dépens de l'Espagne. Ce dernier pays, jusque-là tranquille, fut en 1704 exposé aux ravages de la guerre. Au commencement de l'année l'archiduc Charles avait débarqué à Lisbonne avec huit mille Anglo-Hollandais. Malgré ce renfort, l'armée portugaise était encore inférieure à celle de Philippe, qui avait reçu un secours de troupes françaises, commandées par le maréchal de Berwick. La campagne fut des plus heureuses, et dura seulement trois mois. Les Espagnols s'emparèrent de plusieurs places et battirent constamment l'ennemi. Partout le roi paya de sa personne, et s'exposa comme un simple officier. Un événement funeste empoisonna la joie du triomphe. L'amiral Rook se présenta devant Gibraltar, qui, malgré son importance, ne comptait qu'une centaine de défenseurs, et s'en empara. Le duc de Hesse-Darmstadt, qui commandait pour l'archiduc, voulut arborer sur les remparts l'étendard impérial; mais les Anglais s'y opposèrent, élevèrent leur propre drapeau et prirent possession de la ville au nom de la reine Anne. Vainement Philippe affaiblit-il son armée de huit mille hommes pour l'investir aussitôt et tâcher de la reprendre; vainement une flotte française de cinquante vaisseaux, commandée par le comte de Toulouse, s'approcha-t-elle pour seconder les opérations de terre. Cette place, devenue imprenable, n'a pas encore été rendue à l'Espagne. L'année 1705 fut encore plus favorable aux ennemis de Philippe V. La petite escadre française qui aidait au siége de Gibraltar avait été surprise par une flotte ennemie deux fois plus nombreuse et réduite, après un combat inégal, à s'échouer ou à se brûler elle-même. Le siége avait été dès lors converti en un blocus inutile. Le maréchal de Tessé, qui en avait la direction, reconnut bientôt qu'il y perdait sa peine, et obtint l'autorisation de mener ses troupes contre les Portugais, qui s'étaient rendus maîtres de Salvatierra et de quelques autres villes du royaume de Léon. Il leur fit lever le siége de Badajoz.

La division s'était glissée à la cour du roi. Il n'avait pas persévéré longtemps dans la sage résolution qu'il avait prise, en montant sur le trône, de ne s'entourer que d'Espagnols. On avait donné la surintendance de la maison de la reine à une dame française, Marie-Anne de la Trimouille, si connue comme princesse des Ursins (*voy.* ce nom). Elle ne tarda pas à s'emparer de la confiance du jeune prince, et n'en usa qu'en faveur de ses compatriotes. Afin de rétablir les finances que Charles II avait laissées dans un désordre extrême, on avait eu recours à un autre Français, M. Orry, homme d'un caractère intègre mais qui poussait jusqu'à la dureté l'esprit d'économie. Les réformes qu'il tenta blessèrent beaucoup d'intérêts; l'impôt de la capitation, entre autres, rencontra tant de résistance qu'il fallut y renoncer. Ce fut dans ces circonstances que les amiraux Leak et Showell, avec la flotte la plus formidable que l'Angleterre et la Hollande eussent encore réunie, conduisirent l'archiduc Charles d'Autriche des rives du Tage aux côtes de la Catalogne. Une armée fut mise à terre, et, commandée par lord Peterborough, elle enleva Barcelone. L'archiduc y fut proclamé roi des Espagnes, et toute la province se soumit, et les royaumes de Valence et d'Aragon suivirent peu après cet exemple. Voyant que la révolte se pro-

et aux pâtres l'obligation d'avoir chez eux un fusil On comptait huit mille hommes en Flandre et six mille à Milan. Le total des troupes à la solde d'une si vaste monarchie ne passait pas vingt mille hommes, et ses forces maritimes consistaient seulement en treize galères. C'est à un état si déplorable que les princes autrichiens avaient réduit les forces de l'Espagne. »

pageait rapidement, Philippe se mit à la tête de son armée, et dans les premiers jours d'avril 1706 il commença le siége de Barcelone, où l'archiduc s'était renfermé. La tranchée était ouverte depuis cinq semaines, lorsque l'amiral Leak, malgré l'escadre du comte de Toulouse, ravitailla la ville, réduite aux dernières extrémités. Philippe s'éloigna précipitamment, fut harcelé dans sa retraite jusqu'en Roussillon par les paysans insurgés et par les miquelets, et retourna de là à Madrid. De son côté l'archiduc, encouragé par cette heureuse délivrance, envahit l'Aragon et s'empara de Saragosse. A la faveur de cette direction, les Portugais pénétrèrent dans la Castille, occupèrent Alcantara, Ciudad-Rodrigo et Salamanque, et marchèrent sur Madrid sans rencontrer sur leur route aucun obstacle. A peine Philippe en fut-il sorti pour se retirer à Burgos qu'ils entrèrent dans cette capitale, et que son rival y fut proclamé roi. Dans la même campagne les défaites de Ramillies et de Turin livrèrent aux Impériaux les Pays-Bas, le Milanais et le royaume de Naples. La position de Philippe était des plus critiques. Toutefois, repoussant loin de lui le conseil de repasser les Pyrénées, il jura de mourir à la tête du dernier escadron qui lui resterait, et reprit l'offensive avec les troupes que lui amena le maréchal de Berwick; bientôt il obligea les alliés à quitter Madrid et, faute de subsistances, à se retirer vers l'Aragon. En 1717 la fortune continua de lui être favorable. Lord Galloway, qui commandait les alliés, ayant assiégé Villena, Berwick vola au secours de la place, et les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Almanza (25 avril). Après une lutte acharnée, les Espagnols se rendirent maîtres du champ de bataille; l'ennemi perdit tous ses canons et bagages ainsi que dix-huit mille hommes tués, blessés ou pris. Cette victoire entraîna la soumission des provinces de Valence et d'Aragon. En 1708, une partie de la Catalogne rentra également dans l'obéissance, et les Portugais essuyèrent une défaite totale dans les environs d'Evora.

Les affaires des alliés étaient dans l'état le plus déplorable, et ils comptaient à peine cinq ou six mille hommes. Mais en 1710 ils mirent, grâce à de puissants renforts, Philippe V à deux doigts de sa perte. Des conférences s'étaient ouvertes à Gertruydemberg; Louis XIV était si désireux de poser enfin les armes qu'il consentait à céder à l'archiduc la succession entière de Charles II et qu'il proposait un million par mois pour payer les troupes qui agiraient contre son petit-fils. Ces conditions ne parurent point assez humiliantes aux alliés, et la guerre continua. La plus grande partie des troupes allemandes avait été embarquée pour la péninsule, où se concentra tout l'intérêt de la campagne. Des milices nationales y avaient remplacé les troupes aguerries que Louis XIV avait dû rappeler pour la défense de ses propres États; elles étaient animées de zèle, mais l'instruction leur manquait. Philippe n'avait auprès de lui qu'un général médiocre, le marquis de Bay, pour les opposer aux vieilles bandes que commandait Staremberg. Battu à Almenara, il livra un nouveau combat près de Saragosse (20 août 1710), et se vit abandonné de la plupart de ses soldats. Pour la seconde fois il fut contraint d'abandonner Madrid, où les ennemis entrèrent sur ses pas. Dans cette situation désespérée, il eut l'heureuse idée d'écrire au roi son aïeul pour lui demander le duc de Vendôme. L'arrivée de ce dernier produisit en Espagne un effet merveilleux. A son seul nom les débris de l'armée se réorganisèrent promptement. Chacun voulut concourir de son bras ou de sa bourse au triomphe de la cause de Philippe, et bientôt le jeune roi fut en état d'attaquer à son tour les alliés, que la famine commençait à presser en Castille. Après les avoir forcés à battre en retraite vers la Catalogne, il rentra dans sa capitale; puis, sans perdre de temps, il passa le Tage avec Vendôme pour suivre les traces de l'ennemi. Il prit d'assaut Brihuega, vainement défendu par cinq mille Anglais, qui se rendirent à discrétion, et le lendemain il attendit à Villaviciosa Staremberg, qui venait à leur secours. La victoire fut complète. Le roi passa la nuit sur le champ de bataille, n'ayant pour abri que son carrosse. Poursuivant de près les vaincus, il s'empara de Saragosse et de plusieurs autres cités importantes, et enleva aux Aragonais, pour les punir de leur rébellion, le peu qui restait de leurs anciens priviléges. En 1711 et 1712 la guerre ne conserva un peu d'activité que dans la Catalogne : les Impériaux n'avaient cessé d'occuper Barcelone, qui, même après leur départ, refusa de se soumettre jusqu'à l'automne de 1714.

L'avénement de l'archiduc au trône impérial sous le nom de Charles VI et les victoires des Français avaient déconcerté la ligue, épuisée du reste par une lutte qui durait depuis treize années. Les négociations entamées à Utrecht entre les parties belligérantes se prolongèrent plusieurs mois pour aboutir au traité du 11 avril 1713, qui eut pour base le maintien de Philippe V; mais ce prince n'acheta la paix qu'au prix de l'abandon de Gibraltar et de Minorque aux Anglais, de la Sicile à la Savoie, des Pays-Bas, de la Sardaigne, du Milanais et de Naples à l'empereur. A peine Philippe V commençait-il à respirer, qu'un nouveau malheur vint fondre sur lui : sa femme, qu'il aimait tendrement, mourut le 14 février 1714. Mais l'année n'était pas écoulée que la princesse des Ursins, sous le prétexte de le distraire de sa noire mélancolie, lui persuada d'épouser Élisabeth, fille d'Édouard Farnèse, frère du duc de Parme et de Plaisance, née le 23 octobre 1692. Cependant le conseil intéressé de la favorite tourna à sa perte, car la princesse Élisabeth n'était pas encore arrivée à Madrid, qu'elle lui signifia l'ordre de sortir du royaume : ce qui fut exécuté immédiatement, avec l'approbation du roi.

Alberoni (*voy.* ce nom) succéda à la faveur de la princesse disgraciée, et l'année suivante, en 1715, il remplaça le cardinal del Giudice comme premier ministre. Sous son administration, l'Espagne se jeta dans des entreprises aventureuses, qui attirèrent de nouveau sur elle tous les maux de la guerre. La Sardaigne (1717), cédée à l'empereur par le dernier traité de pacification, et la Sicile (1718), qui l'avait été au duc de Savoie, retombèrent d'abord sous sa domination, celle-ci, il est vrai, au prix de la perte d'une bataille navale contre la flotte anglaise venue au secours du duc; mais ces conquêtes ne tardèrent pas à lui être enlevées de nouveau. Alberoni venait d'équiper deux nouvelles flottes, dont l'une, destinée à seconder les efforts du Prétendant en Angleterre, fut dispersée par la tempête, et l'autre chargée d'appuyer en Basse-Bretagne une conspiration ourdie contre le duc d'Orléans, à l'effet de faire donner la régence à Philippe V, n'arriva qu'après la punition des rebelles, lorsque ces entreprises ambitieuses décidèrent la France, l'Angleterre, l'empereur et bientôt après la Hollande, à conclure contre l'Espagne ce qu'on nomma la *quadruple alliance*. Le 2 janvier 1719, la guerre lui fut donc déclarée. Une suite continuelle de revers ouvrirent enfin les yeux au roi sur les fautes de son ministre. Le 5 décembre suivant, Alberoni fut sacrifié, et le 17 février 1720, l'Espagne ayant accédé au traité de la quadruple alliance, la Sicile et la Sardaigne furent évacuées. Pour resserrer l'union de l'Espagne avec la France, Philippe, conformément au désir du régent, fit conduire à Paris sa fille Marie-Anne-Victoire, âgée de moins de quatre ans, pour y être élevée auprès de Louis XV, à qui elle était destinée. Dans la même année, Mlle de Montpensier, fille du régent, épousa le prince des Asturies, Louis, et l'année suivante Mlle de Beaujolais, autre fille du duc d'Orléans, fut accordée à don Carlos.

En proie à une affreuse mélancolie, Philippe voulut alors se décharger du fardeau des affaires pour se livrer dans la solitude à l'œuvre de son salut : il résigna donc la couronne, par un décret du 14 janvier 1724, à don Louis, son fils aîné. Mais la mort prématurée de ce jeune prince, après sept mois de règne seulement, l'appela de nouveau sur le trône, en vertu d'un acte de rétrocession.

Les bonnes relations de l'Espagne avec la France faillirent encore une fois être troublées, par suite du renvoi, en 1725, de l'infante Marie-Anne-Victoire, sous prétexte de sa trop grande jeunesse. Philippe, par représailles, renvoya de même la princesse de Beaujolais, et ordonna à l'ambassadeur de France de sortir de ses États; puis, par l'entremise du baron de Riperda, il conclut avec l'empereur un traité de paix. Mais ce traité, qui donna d'abord un grand ascendant à la cour de Vienne sur celle de Madrid, fut annulé de fait, en 1729, par celui que signèrent l'Espagne, la France et l'Angleterre, et auquel accéda plus tard la Hollande. Les duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance furent garantis à l'Espagne, qui, après la mort d'Antoine Farnèse, en 1731, prit en conséquence des mesures pour mettre don Carlos en possession de ses États. En 1733, Philippe déclara la guerre à l'empereur, et fit passer une armée en Italie, dont l'infant don Carlos fut déclaré généralissime, le 14 mars 1734. Ce jeune prince entra dans le royaume de Naples, et le 15 mai il fut proclamé roi dans la capitale; puis, en 1735, il acheva la conquête de la Sicile. Le traité de Vienne, du 18 novembre 1736, confirma dans la maison d'Espagne la possession de ces deux royaumes, moyennant sa renonciation aux duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance.

Après la mort de Charles VI, en 1740, Philippe voulut profiter de la guerre suscitée au sujet de la succession d'Autriche, pour s'agrandir en Italie. En 1742, son fils don Philippe partit à la tête d'une armée sous les ordres du comte de Glimer. La Savoie tombe d'abord en son pouvoir, mais bientôt le roi de Sardaigne le force à la retraite, et, en 1744, son armée, réunie à celle des Français, est, après des avantages signalés, rejetée du Milanais. Philippe V ne vit pas la fin de cette guerre; il mourut le 9 juillet 1746, laissant la couronne à son fils Ferdinand VI.

Malgré son inaptitude aux affaires et sa facilité à se laisser gouverner, ce prince, par esprit de justice et par amour pour ses sujets, fit quelques sages réformes dans l'administration. On lui doit, entre autres, un code de lois, en 4 vol. in-fol. D'après les lettres de Charlotte-Elisabeth de Bavière, mère du régent, Philippe V était bossu, mais de bonne mine; très affable, parlant peu, mais représentant mieux que ses frères; très-religieux et d'un excellent caractère. La mort de Philippe fut pour les Espagnols un sujet de larmes. « Ce prince fut regretté, et il méritait de l'être; car malgré les fautes qu'il a commises, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a fait de grandes choses. Il ranima la vertu guerrière des Espagnols; il rétablit la discipline; il créa une marine aussi redoutable que l'avait été celle du plus puissant de ses prédécesseurs. Malgre les luttes dont il fut continuellement occupé en Europe, il trouva moyen de porter la guerre en Afrique et recouvra Oran, que les Maures avaient enlevé. L'administration de la justice attira également son attention. Il réforma les tribunaux et tint la main à ce qu'ils instruisissent promptement les affaires. Il s'efforça de faire prospérer le commerce et les manufactures; enfin, il accorda aux lettres la protection qu'elles méritent; il fonda l'académie de l'histoire, l'académie castillane à la bibliothèque de Madrid (Lavallée et Gueroult, *Hist. d'Esp.*, II, 105). Mais, au lieu de donner à ses sujets des institutions en harmonie avec le caractere du pays, au lieu de faire revivre celles des libertés de la nation qui pou-

vaient se concilier avec un pouvoir ferme et une administration régulière, il se substitua simplement au despotisme de la maison d'Autriche.

De sa première femme, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, fille du duc Victor-Amédee II, morte en 1714, Philippe V eut *Louis* et *Ferdinand*, qui furent rois d'Espagne, et deux autres fils, morts en bas âge. De la seconde, Élisabeth Farnèse, fille d'Edouard II, duc de Parme, il eut quatre fils, dont Charles, roi des Deux-Siciles, et trois filles [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Saint-Simon, *Mémoires*. — Noailles, *Mém. polit. et milit.* — Targe, *Hist. de l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*; Paris, 1776, 6 vol. in-12. — W. Coxe, *Memoirs of the kings of Spain of the house of Bourbon* (1700-1788); Lond., 1813, 3 vol. in-4°; 1825, 6 vol. in-8° (trad. franç., Paris, 1827, 6 vol. in-8°). — Alph. Viollet, *Hist. des Bourbons en Espagne*; Paris, 1843, in-8°. — Carvajal, *La España de los Borbones*; Madrid, 1861, 4 vol. in-4°. — Mignet, *Negociat. relat. à la succession d'Espagne*. — San-Felipe (Marq. de), *Mémoires pour servir à l'hist. d'Espagne sous Philippe V*, trad. franç.; Amst., 1756, 4 vol. in-12. — *Hist. publique et secrète de la cour de Madrid* (1700-1719); Cologne, 1719, in-12. — F.-X. Conde, *Elogio de Felipe V*; Madrid, 1779, in-8°. — J. de Clavijo, *Elogio de Felipe V*; ibid., 1779, in-8° (trad. franç., Paris, 1780, in-8°). — J. Lavallée et Ad. Gueroult, *Hist. d'Espagne*, dans l'*Univers pitt.*

PHILIPPE *le Magnanime*, landgrave de Hesse, né à Marbourg, le 13 novembre 1504, mort le 31 mars 1567. Fils du landgrave Guillaume de Hesse, qui mourut en 1509, il lui succéda, sous la tutelle de sa mère, Anne de Mecklembourg, qui réprima plusieurs insurrections de la noblesse. Déclaré majeur à quatorze ans par l'empereur Maximilien, il eut bientôt à exercer son courage contre François de Sickingen; ligué avec l'électeur de Trèves et l'électeur palatin, il mit fin, après une campagne heureuse, aux déprédations incessantes de ce condottiere (1523). Marié cette année à Christine, fille du duc de Saxe Georges, il prit une part active à la guerre des paysans, qui éclata en 1525, et contribua puissamment à étouffer cette révolte dangereuse. Dès 1521 il s'était intéressé aux doctrines de Luther, dont il avait protégé la personne à la diète d'Augsbourg; il entra en relation avec le réformateur, ainsi qu'avec Mélanchthon, et en 1526 il introduisit en son pays la religion luthérienne, défendit l'exercice du culte catholique et supprima tous les couvents, dont les biens servirent en partie à doter l'université qu'il fonda, cette année, à Marbourg. Il chercha, en 1529, à apaiser le différend né entre les luthériens et les zwingliens, et convoqua à cet effet le colloque de Marbourg, qui, malgré tous ses efforts, resta sans résultat. En 1534 il enleva avec l'aide de la France le duché de Wurtemberg au roi des Romains Ferdinand. La hardiesse, la détermination qu'il montra dans cette entreprise difficile lui valurent le surnom de *Magnanime*. L'année suivante il prit part à l'expédition dirigée contre les anabaptistes de Munster; en 1536, il fit conclure un compromis entre les diverses sectes protestantes, et obtint pour cela la rédaction de la *formule de concorde*, qui fut adjointe à la confession d'Augsbourg. Placé dès 1531 avec l'électeur de Saxe Jean-Frédéric à la tête de la *ligue* protestante de Schmalkalde, il essaya, mais en vain, de faire admettre par ses coreligionnaires l'*intérim*, qui avait été arrêté en 1537, à la diète de Ratisbonne. En 1542, il assista les villes de Goslar et de Brunswick contre le duc Henri de Brunswick, qu'il chassa de son duché, où il fit introduire le luthéranisme; trois ans après, il fit échouer la tentative que Henri fit pour reprendre son pays. En 1546 il amena un fort contingent et plus de cent canons à l'armée que les protestants réunirent pour résister aux mesures d'oppression méditées contre eux par l'empereur Charles-Quint. Mais l'incapacité militaire du commandant en chef, l'électeur Jean-Georges de Saxe, et ensuite la défection de Maurice de Saxe de la cause protestante, rendirent inutiles les efforts de Philippe. Ce dernier se décida, après la bataille de Muhlberg (avril 1547), à faire sa soumission à l'empereur, qui, contre la teneur de la capitulation, conclue par l'intermédiaire de Maurice de Saxe et de Jean de Brandebourg, fit garder le landgrave en prison, malgré les vives réclamations des deux électeurs, malgré l'indignation générale en Europe sur ce manque de foi, prémédité de la part du ministre impérial Granvelle, mais auquel Charles ne consentit que lorsque Philippe, après l'avoir irrité par sa contenance hardie, se fut refusé à reconnaître le concile de Trente. Pendant les cinq ans que dura la détention de Philippe, ce fut son fils Guillaume qui gouverna la Hesse; il ne put s'opposer à ce que plusieurs domaines importants dépendant de ce pays fussent détachés et attribués à des princes voisins par décision de la chambre impériale. Il s'associa à la ligue conclue avec la France par Maurice de Saxe contre l'empereur, qui, après la paix de Passau (1552), fut obligé à relâcher le landgrave. Philippe reprit les rênes du gouvernement; les dernières années de son règne, pendant lesquelles il conclut avec ses voisins une suite de traités avantageux, furent tranquilles comparées aux premières, si pleines d'agitation. Il continua à recommander aux théologiens protestants d'éviter entre eux les disputes violentes. Toujours animé d'un grand zèle pour sa religion, il fit parvenir des secours aux huguenots de France, et assista de ses conseils les princes de Bourbon et la reine Élisabeth d'Angleterre. Si d'un côté Philippe a concouru puissamment à la propagation du protestantisme, il a, d'un autre côté, porté plus tard un tort sensible à cette religion par sa scandaleuse bigamie, qu'il fit autoriser par Luther et Mélanchthon. Devenu éperdument amoureux de Marguerite de Saale, fille d'honneur de sa sœur, il résolut, comme elle ne voulait pas céder à ses désirs, de l'épouser, quoique sa femme, dont il avait eu huit enfants, fût encore en vie. Il

adressa dans ce but aux théologiens de Wittemberg la requête suivante : « Or reconnaissant qu'avec ma femme je ne puis m'abstenir de fornication, il faut m'attendre, si je ne change de vie, à la damnation éternelle. Quand j'épousai Christine, ce ne fut ni par inclination ni par désirs des sens. On pourra consulter sur son tempérament, sur ses charmes, sur son penchant pour le vin, les officiers de ma cour, ses filles d'honneur. Je suis d'une complexion amoureuse. Accoutumé à la vie désordonnée des camps, je ne puis vivre sans femme. Je n'ai pas gardé plus de trois semaines la fidélité conjugale. Si je dois combattre pour les intérêts de la ligue, un coup d'épée ou d'arquebuse peut me tuer, et alors je me dis : Tu iras droit au diable. J'ai lu l'Ancien Testament : de saints personnages, Abraham, Jacob, David, Salomon, ont eu plusieurs femmes, tout en croyant au Christ. J'ai résolu de renoncer à la fornication, et je ne puis ni ne veux en sortir qu'en prenant Marguerite pour femme. C'est pourquoi je prie Luther et Philippe (Mélanchthon) de m'octroyer ce que je demande. » Par une consultation rédigée en vingt-quatre articles, les théologiens de Wittemberg déclarèrent, quoiqu'à regret, ne pas s'opposer à la volonté du landgrave, qui le 3 mars 1540 célébra en secret son mariage avec Marguerite. Mais l'affaire s'ébruita bientôt, à la grande confusion des chefs du protestantisme. E. G.

Sleidanus. — De Thou. — Rommel, *Philipp der Grossmüthige*, et *Hessische Geschichte*. — Hoffmeister, *Leben Philipp des Grossmüthigen* (Cassel, 1846). — Turckheim, *Histoire de la maison de Hesse*. — Ranke, Menzel, *Ludon*, *Hist. d'Allem.*

PHILIPPE DE ROUVRE, comte, puis duc de Bourgogne, né en 1345, au château de Rouvre, près Dijon, mort en novembre 1361, dans le même lieu. Il était fils de Philippe de Bourgogne, tué en 1346 au siége d'Aiguillon, et il succéda, étant encore enfant, à Jeanne de France, sa grand'mère (1347), dans les comtés de Bourgogne et d'Artois, puis à son aïeul, Eudes IV (1350), dans le duché de Bourgogne. Son apanage était alors un des plus considérables du royaume. Jeanne de Boulogne, sa mère, ayant épousé en secondes noces Jean, duc de Normandie, ce prince devint, aux droits de sa femme, régent de Bourgogne et continua, quand il monta sur le trône de France, à remplir cet office, sans nulle confusion entre les deux gouvernements. Après la défaite de Poitiers (1356), la reine prit la régence et la conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1360. La maturité de jugement que montrait le jeune Philippe détermina le roi Jean à le déclarer majeur; mais il ne jouit pas longtemps du pouvoir, et mourut, des suites d'une chûte, dit-on, à l'âge de seize ans. Le 14 mai 1357, il avait été marié à Marguerite de Flandre. Philippe II (*voy.* ci-après) lui succéda.

Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, I. — *Art de vérifier les dates*, XI, 1re part., 62-65.

PHILIPPE LE HARDI, duc de Bourgogne, né le 15 janvier 1342, mort le 27 avril 1404, au château de Hall, en Hainaut. C'était le quatrième fils de Jean, roi de France, et de Bonne de Luxembourg. Son père le préférait à ses autres fils depuis qu'il l'avait vu, à peine âgé de quinze ans, combattre à Poitiers avec la plus chevaleresque vaillance. Cette funeste journée lui avait valu, selon Froissart, le surnom de *Hardi*. Blessé aux côtes du roi, il partagea sa captivité en Angleterre. Sa fierté ne se démentit point à la cour d'Édouard III. Voyant un jour l'échanson anglais servir dans un repas son maître avant le roi de France, il le frappa en s'écriant : « Qui t'a donc appris à servir le vassal avant le seigneur ? »

Philippe de Rouvre s'étant éteint sans postérité, le roi Jean, qui était son plus proche parent, réunit la Bourgogne à la couronne, malgré la vive opposition de Charles le Mauvais, son compétiteur. Par des lettres du 6 septembre 1363, il céda cette riche province à Philippe, « voulant lui témoigner par une récompense perpétuelle l'amour paternel qu'il lui portait », et le créa en même temps premier pair de France. Philippe ne se pressa point de rendre ces lettres publiques; il continua d'exercer, sous le titre de duc de Touraine, qu'il avait reçu en 1360, les fonctions de gouverneur de la Bourgogne jusqu'à ce que Charles V, en montant sur le trône, eût ratifié la donation qui lui avait été faite. Toutefois la guerre qu'il soutint avec avantage contre les grandes compagnies l'obligea d'en ajourner la prise authentique au 26 novembre 1364. Il veilla d'abord avec sollicitude à la défense et au bon ordre de son duché, en le débarrassant des bandes armées, en y convoquant souvent les notables pour consulter sur les affaires du pays, en faisant examiner le compte des impôts et de leur emploi, enfin en défendant ses droits et priviléges contre les empiétements de la cour et du clergé. Maître d'un grand établissement féodal, il chercha avant tout à l'affermir, à l'étendre et à s'y perpétuer lui et les siens. Sa faveur n'en croissait pas moins auprès du roi son frère. Outre le choix qu'il fit de lui en 1366 pour lieutenant dans les cinq diocèses de la Champagne, Charles lui donna, en le mariant à Marguerite de Flandre, une preuve plus considérable d'affection. Veuve de Philippe de Rouvre et fille unique du puissant comte de Flandre, Louis de Male, cette princesse était fort recherchée; le roi, la trouvant trop laide, lui avait préféré la belle Jeanne de Bourbon; mais Édouard III, qui n'éprouvait plus le même embarras, la demanda et l'obtint pour son fils, le duc de Cambridge. Il y avait sept années que cette alliance se négociait lorsqu'elle fut conclue en faveur de Philippe, par suite d'une brusque démarche de la vieille Marguerite de France : elle alla trouver Louis de Male, son fils, et se découvrant le sein : « Si tu refuses, lui dit-elle avec colère, de faire les noces que ton roi et moi souhaitons, je vais

trancher ce sein qui t'a nourri et je le donnerai à manger aux chiens ». Ce riche mariage eut lieu le 19 juin 1369 à Gand; mais il coûta au roi une grosse somme d'argent et les villes de Douai, Lille et Orchies, qu'il restitua au comte de Flandre. Il espérait, par ce sacrifice, que des peuples si divers, étant réunis sous une même domination, confondraient peu à peu leurs intérêts et finiraient par s'agréger, sans secousse, au domaine royal. Il n'en fut pas ainsi. La Flandre, hostile à la France, entraîna ses princes dans l'alliance avec l'Anglais, alliance qui faisait sa propre richesse.

Tant que vécut Charles V, le duc, qui tenait tout de lui, resta prince français. La guerre venait alors de se rallumer entre les deux nations rivales. Rappelé en toute hâte, Philippe vint se mettre à la tête de l'armée que le roi avait rassemblée en Normandie, et la conduisit à la rencontre du duc de Lancastre, qui avait débarqué à Calais. Toute la campagne se passa entre les deux chefs à s'observer mutuellement: en vain le duc demandait avec instances la permission d'attaquer, il dut céder à la prudence de son frère, qui ne voulait pas hasarder le sort de ses États sur une bataille. En 1372, il prit part à la conquête si prompte du Poitou, de l'Angoumois et de la Saintonge, et, après avoir ménagé à Bruges avec les Anglais une trêve éphémère (1374), il leur reprit plusieurs villes de la Flandre française (1377).

Cependant la santé du roi, déjà chancelante, s'affaiblissait de plus en plus; sentant sa fin approcher, il retenait le duc auprès de lui, et, dans les derniers mois de sa vie, il le nomma capitaine général des gens d'armes, en joignant à ce titre des pouvoirs étendus. Ce fut dans cette qualité que Philippe mit Troyes à l'abri d'une incursion des Anglais (1380). A peine Charles V fut-il descendu dans la tombe que le désordre s'introduisit dans les conseils de son trop jeune successeur et le pillage dans les finances; on n'eut égard à aucune des sages dispositions testamentaires du feu roi, et ses quatre frères ne prirent d'autre souci que de s'attribuer la plus grosse part du pouvoir. Le peuple de Paris s'ameuta; les états, rassemblés deux fois, refusèrent de consentir les subsides; les gens d'armes licenciés pillèrent les campagnes. Tout allait de mal en pis lorsque le duc d'Anjou, qui s'était emparé de la régence, partit à la conquête de son royaume de Naples (1382). Le duc de Bourgogne se trouva dès lors seul à gouverner la France. Le plus pressant usage qu'il fit de son autorité, ce fut de secourir le comte de Flandre, son beau-père, et de remettre dans l'obéissance des sujets qui deviendraient un jour les siens. Déjà en 1380 il avait réussi, par d'adroites paroles, à calmer la sédition des communes contre leur seigneur. Mais une fièvre d'indépendance agitait à cette époque les cités populeuses de la Flandre, celle de Gand surtout, si riche et si turbulente, et la paix ne s'était pas maintenue. Le comte avait été battu et chassé; le fils de Jacques Artevelde régnait à sa place. C'était une révolte générale des petits contre les grands. Et si les petits avaient eu le dessus, « la grand diablerie que c'eût été! fait observer Froissart. Toute gentillesse et noblesse eût été morte en France et autant bien ès autres pays. » Le duc Philippe n'eut pas de peine à persuader au jeune roi qu'il fallait réduire au plus vite ces insolents bourgeois; il l'entoura d'une armée de chevaliers bourguignons, normands et bretons, empressés de faire leur cause de la sienne, et eut la principale part à cette sanglante tuerie de Rosebecque, où vingt-six mille Flamands restèrent par terre (27 novembre 1382). A son retour, il s'associa aux cruelles représailles qu'on tira des Parisiens, suspects de malveillance invétérée à l'égard des nobles, et les laissa dépouiller de leurs plus chers priviléges au profit de la couronne; on traita avec la même rigueur les gens de Rouen, de Troyes, d'Orléans et d'autres villes, et la meilleure partie de l'argent qu'on leur extorqua alla se perdre dans les mains des ducs de Berri et de Bourgogne.

La Flandre résistait encore; elle était même si peu vaincue qu'il y fallut deux nouvelles campagnes. Les Gantois, avec l'appui des Anglais, tenaient tête à l'armée royale. Sur ces entrefaites leur vieux comte mourut de maladie (9 janvier 1384). Philippe héritait par cette mort des comtés de Flandre, d'Artois, de Rethel et de Nevers, et devenait le prince le plus puissant de la chrétienté. N'ayant contre les rebelles ni haine ni rancune, il se montra facile sur les conditions de la paix et accorda tout ce qu'on voulut (18 décembre 1385). Dans cette année-là il s'affermit dans les Pays-Bas par un double mariage de ses enfants avec ceux de la maison de Bavière, qui possédait le Hainaut, la Hollande et la Zélande, et il fit agréer pour femme à Charles VI une autre princesse de ce pays, Isabeau, qui devait attirer tant de maux à la France; il n'avait fait au reste dans ce dernier choix que se conformer aux vœux du roi défunt. La Flandre pacifiée, il résolut de tenter une chose qui lui tenait à cœur, la conquête de l'Angleterre. On fit des préparatifs immenses; des bâtiments furent rassemblés depuis Cadix jusqu'en Prusse, et on en compta bientôt jusqu'à treize cent quatre-vingt-sept dans le port de L'Écluse. Tout le monde voulait s'embarquer. Chaque seigneur rivalisait de magnificence. Mais rien n'approchait du navire du duc de Bourgogne: il était tout peint au dehors en or et en azur; on y voyait cinq grandes bannières et trois mille étendards avec la devise de circonstance, qu'il conserva depuis: « Il me tarde », et qui était aussi brodée en or sur les voiles. Ce grand projet échoua par les lenteurs calculées du duc de Berri, qui arriva au camp lorsque la saison trop avancée eut rendu le passage à peu près impossible (1386). Presque toujours d'accord

avec ce dernier, il le rallia à son parti à propos de certaines entreprises, où son intérêt propre était plus engagé que le bien de l'État, telles que la guerre de la Gueldre (1388) et la succession du comté de Foix (1391), dont il fit manquer le bénéfice à la couronne. Il ne donnait point, il est vrai, les mêmes soins à l'administration de la France qu'à celle de la Bourgogne; c'était plus la faute des temps que la sienne. Outre qu'il ne la gouverna jamais d'une façon durable et sans partage, la France n'était pas son domaine (1).

En revenant de la Gueldre, Charles VI s'était déclaré hors de tutelle; il avait congédié ses oncles non sans leur accorder de grandes indemnités, et remis le soin des affaires aux anciens conseillers du feu roi (1388). L'influence de Philippe, éclipsée un moment, n'en était pas moins à craindre, et on usait de beaucoup de ménagements avec lui. Il s'opposa tant qu'il put à cette expédition de Bretagne, si malheureusement interrompue (1392). La démence du roi ne fut pas plus tôt avérée que l'occasion s'offrant si favorable de reprendre la première place, il la saisit au plus vite. Après s'être débarrassé des conseillers qui l'avaient évincé, Clisson, La Rivière, Montaigu et autres, il ménagea la paix avec le duc de Bretagne, contribua à la trêve de vingt-huit ans qui fut conclue avec l'Angleterre, et s'efforça à différentes reprises de mettre un terme au schisme qui déshonorait l'Église catholique. Bientôt il lui fallut compter avec le duc d'Orléans qui s'était créé un parti puissant; il ne put empêcher ce prince de s'unir contre lui avec la reine Isabeau. De cette rivalité s'engendrèrent de graves discordes dans le sein du conseil, qui plus d'une fois faillirent éclater en une prise d'armes. Un moment dépossédé de l'autorité, le duc s'en empara de nouveau en 1402, et en usa pour maintenir la paix jusqu'à sa mort.

« L'habile et heureux fondateur de la maison de Bourgogne, dit M. Michelet, était mort au moment où il venait de mettre un de ses fils en possession du Brabant. Il avait recueilli tous les fruits de sa politique égoïste; il s'était constamment servi des ressources de la France, de ses armées, de son argent, et avec cela il mourut populaire, laissant à son fils Jean sans Peur un grand parti dans le royaume. Philippe était, dans son intérieur, un homme rangé et régulier. Il fut toujours bien avec le clergé; il le défendait volontiers au conseil du roi; du reste, donnant peu aux églises. On ne lui reproche aucun acte violent. Ce politique mettait dans toute chose un faste royal, qu'on pouvait prendre pour de la prodigalité, et qui sans doute était un moyen. Le culte était célébré dans sa maison avec plus de pompe que chez aucun roi; la musique surtout nombreuse, excellente. Dans les occasions publiques, dans les fêtes, il tenait à éblouir, et jetait l'argent. » Toutefois il n'aimait pas à payer. Les créanciers et les fournisseurs de sa maison ne pouvaient rien obtenir de lui. Il mourut en état de banqueroute. « Tous ses biens meubles, dit Monstrelet, n'eussent pas suffi à payer ses dettes, et pour cette cause la duchesse Marguerite, sa femme, renonça à la succession mobilière, et mit sur le cercueil sa ceinture, sa bourse et ses clefs, comme il est de coutume, et de ce demanda instrument à un notaire public qui était là présent. » Le somptueux tombeau du duc de Bourgogne, élevé dans l'église des Chartreux de Dijon, a été transporté au musée de cette ville.

Ce prince laissa de son mariage avec Marguerite de Flandre, morte le 16 mars 1405 à Arras, cinq fils et quatre filles : 1° *Jean sans Peur*, qui lui succéda; *Charles* et *Louis*, morts en bas âge; *Antoine*, comte de Rethel, et *Philippe*, comte de Nevers, tués tous deux en 1415 à la bataille d'Azincourt; 2° *Marguerite*, femme de Guillaume, duc de Bavière; *Catherine*, femme de Léopold, duc d'Autriche; *Bonne*, fiancée à Jean, fils de Louis II, duc de Bourbon; et *Marie*, femme d'Amédée VIII, comte de Savoie.

P. L—Y.

Le Religieux de Saint-Denis. — Monstrelet. — Froissart. — Meyer. *Annales Flandriæ*. — Plancher, *Hist. de Bourgogne*. — *Art de vérifier les dates*. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, I et II. — Michelet, *Hist. de France*, III et IV. — Henri Martin, *Hist. de France*, V.

PHILIPPE LE BON, duc de Bourgogne, fils de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière, né à Dijon, le 13 juin 1396, mort à Bruges, le 15 juillet 1467. Son règne est un des plus longs et des plus agités dont l'histoire fasse mention. Élevé par sa mère loin des factions qu'avait produite la rivalité de sa famille et de celle d'Orléans, et dont les excès ensanglantaient toute la France, il avait vingt-trois ans quand son père fut assassiné sur le pont de Montereau par les partisans du dauphin Charles, son beau-frère. Malgré sa jeunesse et son inexpérience, Philippe, loin de se laisser abattre, résolut de maintenir la puissance de sa maison et de punir les meurtriers de son père. Pressé par les instances de sa mère, par une députation de Paris, par des lettres de la reine Isabeau elle-même d'accomplir cette vengeance, il conclut avec Henri V, roi d'Angleterre le traité d'Arras (1419), par lequel il le reconnaissait comme régent du royaume de France et futur héritier de Charles VI, à l'exclusion du dauphin. Le traité de Troyes (1420) signé par Charles VI, et accepté par le parlement, l'université et les états

(1) « Il ne s'agissait point de ses vassaux ni de ses sujets. D'ailleurs chaque province avait ses coutumes, ses priviléges qu'elle défendait de son mieux. La plus grande partie de la France était distribuée en apanages ou en gouvernements à des princes dont l'autorité était fort absolue. Ainsi le duc de Berri conduisait, presque à son gré, le Languedoc, le Limousin, l'Auvergne, le Berri et le Poitou. Le duc d'Orléans avait aussi de vastes domaines. Sans être princes, les autres grands seigneurs se soumettaient difficilement à l'autorité du roi, et auraient encore plus résisté aux commandements du duc de Bourgogne. Il avait assez à faire de ranger ceux de ses propres États sous sa règle et sa justice ». (Barante, *Hist. des ducs de Bourg.*, II.)

généraux, sanctionna ce pacte, qui renversait la loi salique et livrait à l'étranger la France entière. Henri V s'était engagé à épouser Catherine de France, fille de Charles VI. Ce mariage accompli, il entra en campagne; le duc Philippe le suivit aux siéges de Sens et de Montereau. Comme le corps de Jean sans Peur, son père, était resté dans l'église de cette ville; il le fit exhumer et porter à la Chartreuse de Dijon, où reposait déjà celui de Philippe le Hardi. Les deux princes furent arrêtés cinq mois devant Melun. Après la prise de cette ville, ils entrèrent ensemble à Paris (1er décembre 1420). La première démarche du duc fut d'obtenir du parlement une sentence qui condamnait le dauphin au bannissement et le déclarait déchu de son héritage. Il se rendit ensuite en Picardie, où il prit la forte place de Saint-Ricquier, et remporta la brillante victoire de Mons en Vimeu sur Xaintrailles et la Hire, qui y furent faits prisonniers. Armé chevalier ce jour-là, le duc déploya pendant le combat, le premier auquel il prenait part, une intrépide bravoure. Son allié Henri V mourut prématurément, et Charles VI le suivit de près au tombeau (1422). Les Anglais comprenaient de quel intérêt il était pour eux de conserver l'amitié du duc de Bourgogne, et le duc de Bedford, après lui avoir inutilement offert la régence du royaume, épousa sa sœur Anne de Bourgogne. Le duc Philippe maria, vers le même temps, son autre sœur, la duchesse de Guyenne au comte de Richemont depuis connétable de France, et, par le traité d'Amiens, il entraîna le duc de Bretagne dans le parti anglais. Bientôt les défaites de Crevant (1423) et de Verneuil (1424) achevèrent d'abattre le parti de Charles VII en deçà de la Loire.

C'est au moment où les succès des Anglais donnaient pleine satisfaction au ressentiment de Philippe qu'il commença à souffrir de leurs prétentions. Jacqueline, comtesse de Hainaut, héritière de la Hollande et de la Zélande, après s'être séparée de son mari, le duc de Brabant, avait épousé, en Angleterre, le duc de Glocester. Celui-ci entreprit de se mettre de force en possession des États de sa femme; il descendit en Flandre, envahit le Hainaut et attaqua le duc de Brabant. La noblesse bourguignonne abandonna Bedford pour repousser cette invasion. Philippe força le duc de Glocester à repasser la mer, et, poursuivant Jacqueline en Hollande, où elle s'était réfugiée et où elle avait un parti, il l'obligea à le reconnaître comme son lieutenant et son héritier. Cet événement montra au duc ce qu'il avait à craindre des Anglais et le refroidit pour leurs intérêts.

La mésintelligence devint bientôt publique. Les Anglais assiégeaient Orléans. Les habitants, réduits aux dernières extrémités, avaient proposé de remettre leur ville en dépôt aux mains du duc de Bourgogne. Celui-ci avait accepté et s'était même rendu à Paris pour en délibérer avec Bedford. Mais le régent accueillit fort mal son intervention, et s'emporta même en menaces contre lui. Philippe, aigri, envoya l'ordre à ses vassaux de quitter les drapeaux de l'armée anglaise. Bedford, rappelant son beau-frère à Paris, chercha à l'apaiser, et renouvela l'alliance qu'il avait faite avec lui. Philippe avait déjà commencé à traiter avec Charles VII à Arras, puis à Compiègne, et conclu une trêve avec les envoyés de ce prince (1429). Bedford, dans l'espoir de rompre ces négociations et sur la demande des Parisiens, consentit à remettre la régence au duc de Bourgogne, lui promit la cession de la Champagne et lui donna d'énormes sommes d'argent. Ces concessions ramenèrent pour un temps le duc au parti anglais. Il mit le siége devant Compiègne (1430); on sait que Jeanne d'Arc, prise dans une sortie, fut livrée aux Anglais par le sire de Luxembourg moyennant 10,000 francs. Le duc n'eut aucune part à ce honteux marché. Il avait quitté le siége pour faire reconnaître ses droits sur le duché de Brabant, que le dernier duc Philippe, son cousin, mort sans enfants, venait de lui léguer, mais que lui contestait Jacqueline de Bavière. Elle renonça à ses nouvelles prétentions. S'étant mariée l'année suivante à un simple gentilhomme zélandais nommé Borselen, elle abandonna au duc la propriété des domaines dont elle lui avait déjà cédé le gouvernement. Il réunit ainsi à la Bourgogne, à la Flandre et à l'Artois qu'il tenait de ses pères, le Brabant, la Hollande, la Zélande et le reste des Pays-Bas.

Les Bourguignons ne purent s'emparer de Compiègne. Malgré cet échec et son désir de la paix, Philippe se vit entraîné dans une nouvelle lutte. René d'Anjou et Antoine de Vaudemont se disputaient la Lorraine. René avait toujours été allié de Charles VII. Le duc épousa la querelle de Vaudemont, qui lui était tout dévoué, pour ne pas laisser le parti français s'établir sur ses frontières. Ses troupes défirent à Bulligneville (1431) René d'Anjou, qui, fait prisonnier, fut conduit à Dijon, et traité avec beaucoup de courtoisie jusqu'à sa délivrance (1432). Cette victoire disposa le duc à accorder la paix. Des conférences s'ouvrirent à Semur, à Auxerre, à Saint-Port sous la présidence du cardinal de Sainte-Croix, légat du pape. Les prétentions inconciliables des Anglais et de Charles VII les rendirent inutiles. Mais la duchesse de Bedford étant venue à mourir (1433), les derniers liens qui rattachaient le duc aux Anglais se trouvèrent brisés. Bedford, en se remariant bientôt, eut l'imprudence de l'offenser. Le duc profita d'une entrevue qu'il eut à Nevers (1435) avec son beau-frère le duc de Bourbon, qui avait envahi la Bourgogne et avait été vivement repoussé, pour arrêter, de concert avec les envoyés de Charles VII, les conditions de la paix si souvent remise. Un congrès fut réuni à Arras. Il était présidé par deux légats du saint-siége et du concile de Bâle et des ambassadeurs de presque

tous les princes chrétiens y assistèrent. Le duc y parut avec sa magnificence accoutumée. Les Anglais ne voulurent faire aucune concession et refusèrent de prendre part aux négociations. Elles continuèrent entre le roi Charles et le duc Philippe, qui dicta les conditions à son gré. Le roi dut désavouer les meurtriers de Jean sans Peur et les bannir de sa cour, céder au duc à perpétuité les comtés de Mâcon et d'Auxerre, et avec faculté de rachat les villes de la Somme; en outre il l'exempta de toute sujétion, et une amnistie fut accordée à tous les partisans de la cause bourguignonne. De son côté Philippe s'engageait à oublier le passé, à former une alliance défensive avec Charles VII, et à ne pas traiter avec l'étranger sans le consentement du roi. Il lui restait des scrupules touchant ses engagements avec les Anglais, les consultations des théologiens et la mort du duc de Bedford arrivée sur les entrefaites les firent cesser. Le traité fut signé, aux applaudissements de la France et de la chrétienté (1435), et Charles VII fut trop heureux d'en accepter les conditions quelque dures qu'elles fussent.

Le mécontentement des Anglais se tourna en haine contre le duc, principal auteur de la paix. Ils renvoyèrent sans lettres de congé son héraut Toison d'Or, qui avait été signifier à Londres le traité d'Arras, et laissèrent la populace piller les maisons des négociants flamands, hollandais et picards, ses sujets. Ils essayèrent de conclure avec l'empereur Sigismond une alliance contre lui et envoyèrent leurs marins courir sur les vaisseaux marchands de la Flandre. Ces provocations irritèrent le duc; il déclara la guerre à l'Angleterre, et tandis que Charles VII rentrait à Paris, il vint mettre le siége devant Calais (1436). Malheureusement sa flotte ne put fermer le port de la ville; les milices des Gantois l'abandonnèrent et il lui fallut se retirer. Il conclut du moins une trêve pour les Pays-Bas, qu'il étendit plus tard aux autres parties de ses États. Il avait offert sa médiation à la France et à l'Angleterre. Des conférences s'ouvrirent à Gravelines. La duchesse Isabelle de Portugal, dans l'habileté de laquelle son mari avait toute confiance, s'entremit vainement pour les faire aboutir: elle s'employa alors pour la délivrance du duc d'Orléans, prisonnier depuis vingt-cinq ans, et l'obtint en payant une forte rançon. Ce prince reçut à la cour de son libérateur le plus gracieux accueil, et cimenta, par son mariage avec une nièce du duc, la réconciliation des maisons de Bourgogne et d'Orléans. Philippe avait espéré que son cousin, revenu à la cour, y dirigerait les affaires; mais le roi se montra inquiet de l'union des deux princes, et le duc d'Orléans dut se retirer dans son apanage. Philippe, déçu dans ses projets, se joignit aux seigneurs mécontents qui, à la suite de la Praguerie, réclamaient dans l'assemblée de Nevers une plus grande participation au gouvernement, pour faire des remontrances à Charles VII. La loyauté et la modération de ce prince l'apaisèrent facilement, et il refusa au dauphin Louis l'appui que celui ci lui demandait contre son père. D'ailleurs d'autres affaires appelaient son attention. Sa tante Élisabeth, duchesse de Luxembourg, lui avait cédé la jouissance de son duché, ne s'en réservant que l'usufruit. Les sujets de cette princesse refusaient de reconnaître cette transaction; il fallut employer la force pour les soumettre (1443). Des embarras plus graves l'amenèrent en Flandre quelques années après. Il avait déjà réprimé à différentes reprises des séditions à Liége (1430), à Gand (1432), à Anvers (1435). Dans un soulèvement plus redoutable qui éclata en 1438 à Bruges, la duchesse n'échappa qu'avec peine à la fureur des révoltés, et le duc, qui avait été blessé et avait vu tomber près de lui le maréchal de l'Ile-Adam, ne dut son salut qu'à une prompte fuite. Il avait pardonné en exigeant le payement de 200,000 rixdales d'or et la remise de quarante-deux personnes, dont onze furent décapitées. Dix années de tranquillité avaient suivi cette sévère répression. Les troubles recommencèrent en 1448 parce que le duc voulut établir la gabelle chez les Gantois. Déjà mécontents d'avoir vu leurs priviléges restreints, ils prirent les armes. Cette fois la lutte fut longue et acharnée. Les Gantois, battus à Rupelmonde, invoquèrent la médiation du roi de France; mais, trahis par ses ambassadeurs, ils rejetèrent les conditions qui leur étaient offertes et rompirent une trêve mal observée d'ailleurs de part et d'autre. Le duc vint assiéger le château de Gavre. Les Gantois, vendus par leurs chefs qui étaient Anglais, sortirent en désordre de leur ville pour secourir la place; ils furent défaits et vingt mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille (1453). Le duc pleura une victoire achetée par le sang de ses sujets et se montra indulgent; il se contenta de faire payer aux vaincus 200,000 florins pour les frais de la guerre et de les dépouiller d'une partie de leurs priviléges.

Ce fut alors qu'il songea à réaliser un pieux désir qu'il avait formé depuis longtemps, celui d'une croisade. Après la chute de Constantinople (1453), le pape Nicolas avait exhorté les princes chrétiens, et Philippe avant tous les autres, à la défense de la chrétienté menacée par les infidèles. Le duc avait déjà précédemment fait passer des secours en Orient. Il voulut être le chef de l'entreprise. Dans un banquet solennel donné à Lille, il jura sur un faisan que « si le roi de France voulait tenir ses pays en paix, il irait combattre le Grand Turc, corps contre corps ou puissance contre puissance ». Les seigneurs et les chevaliers de la cour répétèrent après lui ce même serment. Le duc leva des subsides pour l'exécution de ce projet, et passa en Allemagne pour trouver des adhérents; les conseils du roi et surtout les événements qui

survinrent purent seuls l'empêcher d'accomplir le voyage d'outre-mer.

Malgré la paix conclue entre eux, les rapports de Philippe et du roi avaient toujours été pénibles; ils ne firent que s'envenimer par suite de la querelle du dauphin, plus tard Louis XI, avec son père. Le jeune prince qui, depuis la Praguerie, s'était enfui dans son apanage du Dauphiné, chercha un asile en Bourgogne (1456); le duc lui offrit sa médiation, mais lui refusa les moyens de faire la guerre. Il lui donna pour résidence le château de Genappe, près de Bruxelles, avec une pension de 6,000 livres par mois, et ne cessa de le traiter en héritier du trône de France. Charles VII, de plus en plus irrité contre le dauphin, reprochait amèrement au duc l'hospitalité qu'il lui avait accordée. Les conditions du traité d'Arras lui semblaient de jour en jour plus onéreuses. Le duc, de son côté, appréhendait d'être dépouillé des avantages qu'il en avait recueillis. Une rupture eût éclaté sans la modération que le roi apportait dans ses réclamations et le respect dont le duc ne se départit jamais à son égard. Celui-ci, en vieillissant, éprouvait du comte de Charolais, son fils, les mêmes contrariétés que Charles VII du sien. Les Croï étaient depuis longtemps en possession de sa faveur. Jaloux de leur influence, le comte, qui était d'un caractère bouillant et altier, eut à leur sujet une scène violente avec son père, à la suite de laquelle il se retira à Termonde. De là il essaya d'amener le roi à son parti; mais celui-ci repoussa ces avances en disant que « pour deux royaumes tels que le sien il ne consentirait point à un vilain fait ».

Lorsque, après la mort de Charles VII, le dauphin Louis se rendit à Reims pour y être couronné, il pria le duc son bienfaiteur de l'y accompagner, et voulut être armé chevalier de sa main. Le duc lui fit hommage, et en obtint une amnistie pour les conseillers du roi défunt. Louis XI l'emmena ensuite à Paris, lui prodigua les marques de la plus vive amitié, mais l'obligea bientôt à lui rendre les villes de la Somme au prix de 400,000 écus. Il s'efforçait en même temps d'établir la gabelle en Bourgogne et de s'attacher les favoris du duc. Celui-ci vit alors se vérifier la prédiction de Charles VII, « qu'il avait nourri un renard qui mangerait un jour ses poules ». Le comte de Charolais, qui, malgré une réconciliation avec son père, ménagée par les états de Flandre (1464), vivait retiré à Gorcum, en Hollande, se montrait plus clairvoyant et était devenu l'ennemi de Louis XI. Un émissaire du roi, le bâtard de Rubempré, fut pris dans cette ville. Le comte accusa le roi d'avoir voulu le faire enlever. Louis XI protesta contre cette accusation et réclama son envoyé. Philippe, qui craignait pour lui-même, refusa de le rendre. Cet acte d'énergie aigrit les rapports des deux cours; bientôt ils se changèrent en hostilités. Le duc étant tombé dangereusement malade, le comte de Charolais en obtint un second pardon, et força les Croï à s'exiler. Dès ce moment il gouverna en réalité. Son premier soin fut de former avec les princes mécontents la ligue du bien public. Il s'empressa d'aller à leur secours avec une forte armée. Le vieux duc ne sut jamais, si l'on en croit Comines, le nœud de cette affaire; il n'encouragea pas moins son fils à se battre vaillamment (*voy.* CHARLES LE TÉMÉRAIRE). Il ne prit du reste que fort peu de part aux événements qui se succédèrent, et fut enlevé à Bruges par une attaque d'apoplexie; il avait alors soixante-douze ans. Le comte de Charolais donna les signes du plus violent désespoir, et fit faire à son père de magnifiques funérailles. Plus de trente mille personnes assistèrent à cette cérémonie, et le peuple prit spontanément le deuil. Les appréhensions que causaient le caractère et les projets du nouveau prince augmentaient encore les regrets universels. On peut dire en effet que le duc Philippe emporta au tombeau le bonheur et la puissance de sa maison.

Il avait été marié trois fois : 1° à Michelle de France, fille de Charles VI, morte en 1422; 2° à Bonne d'Artois, fille du comte d'Eu, veuve du comte de Nevers, oncle du duc (1424); 3° à Isabelle de Portugal, fille du roi Jean Ier et de Philippe de Lancastre (1429). Celle-ci lui donna trois fils, dont un seul, *Charles*, vécut et lui succéda. C'est à l'occasion de ce dernier mariage que le duc Philippe adopta sa devise « autre n'aurai », qu'il justifia bien peu, et qu'il créa « en mémoire de l'expédition fabuleuse des Argonautes », l'ordre de la Toison d'Or, resté longtemps un des plus illustres de l'Europe. Cet ordre devait compter trente et un chevaliers « gentilshommes de nom et d'armes et sans reproche ». — « L'ordonnance qu'il publia pour régler les devoirs des chevaliers et les cérémonies de leur réception sont assurément, dit M. de Barante, le plus beau code d'honneur et de vertu chevaleresque, c'était aussi le moyen d'attacher et de rendre de plus en plus docile au duc de Bourgogne toute cette grande noblesse qui l'environnait et le servait ». Cette institution féodale et chrétienne, qui reposait sur une allusion païenne, ce mélange de dévotion et de politique, de galanterie, de cérémonies religieuses et de fêtes militaires caractérisent le quinzième siècle.

Érasme a comparé Philippe le Bon aux plus grands hommes de l'antiquité. Il eut en effet de grandes qualités, un grand courage, une rare modération, une libéralité royale, une loyauté et une courtoisie chevaleresques. Il sut s'entourer de conseillers sages et honnêtes, parmi lesquels il faut citer Nicolas Raulin, son chancelier. Nul souverain de son temps ne possédait autant de puissance et de richesses. Quoiqu'il eût beaucoup dépensé pour les guerres, il laissait à son fils 400,000 écus d'or monnayé, 72,000 marcs d'argent et un ameublement estimé à plus de deux millions. Ses ambassadeurs tenaient le premier rang après ceux des rois, et les députés des princes

de l'Asie l'appelaient « le grand duc d'Occident ». Son esprit de justice, sa promptitude à pardonner, son humeur affable et familière lui méritèrent le surnom de Bon. Il aima trop le faste et les plaisirs et ne respecta pas assez la foi conjugale (on lui connaît quatorze enfants naturels). Son exemple encouragea chez ses sujets le goût d'un luxe ruineux, et contribua beaucoup à augmenter le relâchement des mœurs à cette époque. On peut aussi lui reprocher une ambition peu scrupuleuse, une volonté absolue, une colère vindicative, qui le poussèrent à s'agrandir aux dépens des siens, à priver ses sujets de leurs libertés et à sacrifier à ses rancunes sa famille et son pays. La paix qu'il maintint longtemps, la douceur de son gouvervement firent fleurir l'industrie et le commerce dans ses États : les villes de Flandre en particulier atteignirent sous lui un degré de prospérité qu'elles ne retrouvèrent plus. En fondant l'université de Dôle, célèbre depuis pour l'étude du droit, en faisant rédiger les coutumes de Bourgogne et de Franche-Comté, il assurait à ses sujets une meilleure justice. Il aimait les lettres : Georges Chastelain, Olivier de la Marche, Antoine de la Sale, d'autres écrivains et poëtes trouvèrent asile près de lui et eurent part à ses bienfaits. Sa « librairie » était riche en manuscrits précieux ; il l'augmenta beaucoup : elle fait le fonds de la bibliothèque dite de Bourgogne à Bruxelles. Il encouragea les essais de Van Eyck, qui perfectionna s'il n'inventa pas le secret de la peinture à l'huile, et faisait copier ses tableaux dans ses manufactures de tapisseries, les seules qui existassent en Europe. La musique reçut également de lui des encouragements. Sa chapelle forma une brillante école de musiciens qui se perpétua pendant plusieurs générations. Mais le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui est dans ces paroles de Comines. « Les sujets du duc avaient grandes richesses, à cause de la longue paix qu'ils avaient eue, et par la bonté du prince sous qui ils vivaient, lequel peu taillait ses sujets; il me semble que ces terres se povoient mieux dire de promission que nulles autres seigneuries qui furent sur la terre. » G. R—T.

Monstrelet. — Froissart. — Chastelain. — Olivier de la Marche. — Comines. — Meyer, *Annales Flandriæ*. — *Art de vérifier les dates*. — *Hist. de Philippe le Bon et de Charles le Hardi, ducs de Bourgogne*; Bruxelles, 1853, in-4°. — Perneel, *Épisodes du règne de Philippe le Bon*; Bruges, 1857, in-8°. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, III à VI.

VI. PHILIPPE *comtes ou ducs de Savoie.*

PHILIPPE Ier, comte de Savoie, né en 1207, à Aiguebelle, mort le 17 novembre 1285, au château de Roussillon (Bugey). Il était fils de Thomas Ier et frère de Pierre, auquel il succéda en 1268. Destiné à l'état ecclésiastique, il avait été pourvu successivement de la prévôté de Bruges, de l'évêché de Valence et de l'archevêché de Lyon, sans avoir pris les ordres sacrés. Voyant que son frère, le comte Pierre n'avait point d'enfants, il épousa à soixante ans Alix de Méranie (1267), qui ne lui apporta en dot que le titre de comte palatin de Bourgogne. Il eut avec Guigues VII, dauphin du Viennois, et Hugues IV, duc de Bourgogne, quelques démêlés au sujet du Faucigny qui s'arrangèrent bientôt; mais la lutte qu'il entreprit contre Rodolphe de Habsbourg pour défendre les droits de sa sœur à l'héritage de la maison de Kybourg, fut plus longue, et ne se termina que par un traité désavantageux conclu en 1283. Il laissa sa succession à Amédée IV ou V, le second des fils de son frère Thomas, comte de Flandre. Ce prince fut le premier de sa maison qui choisit Turin, au lieu de Chambéry, pour sa résidence habituelle.

PHILIPPE II, dit *Sans terre*, duc de Savoie, né le 5 février 1438, à Chambéry, mort le 7 novembre 1497, à Turin. Fils du duc Louis et d'Anne de Chypre, il se donna lui-même le surnom de *Sans terre*, parce qu'il demeura jusqu'à vingt-deux ans sans apanage. En 1460 il obtint le comté de Bresse, que les Suisses lui enlevèrent. Pendant quatre règnes, il donna des preuves de son caractère inquiet et violent : il tua de sa main Jean de Varax, l'un des favoris de sa mère, et inspira tant de crainte à son père que celui-ci recourut à Louis XI pour le faire arrêter; il fut deux ans enfermé dans la prison de Loches. Après avoir pris part aux guerres de la maison de Bourgogne, il offrit son épée à Charles VIII, qui reconnut ses services en Italie par les charges de grand chambellan et de grand maître de sa cour. En 1496 il succéda, comme le plus proche héritier, au duc Charles II, son petit-neveu, et ne régna que dix-huit mois. De sa première femme Marguerite de Bourbon, il eut *Philibert II*, qui lui succéda, et *Louise*, mère de François Ier; la seconde, Claudine de Brosses de Bretagne, lui donna six enfants, entre autres *Charles III*, duc de Savoie, et *Philippe*, chef de la branche de Savoie-Nemours.

Guichenon, *Hist. de Savoie*. — Ed. de Barthélemy, *Les princes de la maison de Savoie*; 1859, in-18.

VII. PHILIPPE *petits princes plus ou moins dépendants.*

PHILIPPE, fils de Philippe Ier, roi de France, et de Bertrade de Montfort, né vers 1092. Il fut marié, par l'intermédiaire de son frère Louis VI, à Élisabeth, fille unique du seigneur de Montlhéry, et reçut, en échange du château de ce nom, la ville et le comté de Mantes (1104). On n'explique pas comment, malgré cet échange, il possédait en même temps en 1109 Mantes et Montlhéry; il en profitait du reste, comme avait fait son beau-père, pour détrousser les marchands et troubler sans cesse les environs de Paris. Sous le règne de Louis VI, docile aux intrigues de sa mère, qui n'avait pas perdu l'espoir de le porter sur le trône de France, il refusa avec orgueil de se justifier devant la cour des pairs des accusations portées contre lui. Louis le Gros mit alors le siége devant Mantes et Montlhéry, dont

il s'empara successivement (1123). Philippe, qui n'avait pas osé défendre lui-même ses deux forteresses, se retira alors chez Amaury de Montfort, son oncle, qui lui donna le commandement d'Évreux. Bertrade, voyant échouer ses projets, prit le voile au couvent de Fontevrault, où elle ne tarda pas à mourir.

Anselme. *Grands officiers de la couronne.* — Suger, *Vita Ludovici Grossi*, c XVII.

PHILIPPE DE FRANCE, fils aîné de Louis VI et d'Adélaïde de Savoie, né le 29 août 1116, mort le 13 octobre 1131. D'après le conseil de l'abbé Suger et selon l'usage pratiqué jusqu'alors par tous les Capétiens, il fut en 1129 associé à la couronne et sacré à Reims par l'archevêque Renaud II. Deux ans plus tard, comme il traversait un des faubourgs de Paris, un pourceau s'étant jeté entre les jambes de son cheval, le fit cabrer et renverser sur le prince, qui périt dans la nuit de cette chute.

Anselme, *Hist. de la maison de France.* — Suger, *Vita Ludovici Grossi*, p.58, 59. — Orderic Vital, lib. XII, p. 889.

PHILIPPE D'ALSACE, comte de Flandre, né vers 1143, mort le 1er juin 1191, au siége d'Acre. Fils de Thierri d'Alsace et de Sibylle d'Anjou, il devint comte d'Amiens et de Vermandois (1157), par suite de son mariage avec Isabelle, sœur du comte Raoul le Lépreux, et succéda en 1168 à son père, qui, depuis dix ans, l'avait associé au gouvernement de ses États. En même temps il termina, par le traité de Bruges, la longue guerre que la concurrence du commerce avait fait naître entre les Flamands et Florent, comte de Hollande. Ami de Thomas Becket, il lui donna une preuve d'attachement en l'accompagnant, en 1170, à son retour en Angleterre. Après avoir fait un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle (1172), il s'entremit avec succès pour ramener la paix entre Louis le Jeune et Henri Plantagenet. Cependant, moyennant la promesse du comté de Kent, il se joignit à la ligue formée par les fils de ce dernier prince contre leur père (1173), envahit la Normandie de concert avec son frère Matthieu, comte de Boulogne, et opéra en 1174 une descente des plus hardies sur les côtes d'Angleterre. A la suite du pillage de Norwich, il fut obligé de faire rembarquer ses troupes, et les conduisit devant Rouen, qu'il entreprit vainement de forcer. Dans l'espérance de succéder à Baudoin IV, roi de Jérusalem, dont les infirmités semblaient annoncer la mort prochaine, et dont il etait parent par sa mère, Philippe se rendit en Terre Sainte avec un nombreux cortége (1177); mais il n'y fut occupé que de ses plaisirs, ne prit presque aucune part à la guerre, et repartit au mois d'octobre 1178, « ne laissant nullement, rapporte Guillaume de Tyr, sa mémoire en bénédiction dans le pays ». En 1179 il assista au sacre de Philippe-Auguste, son filleul, devint, par le testament de Louis VII, régent de France, titre que la reine mère et le comte de Champagne essayèrent de lui enlever, et fit, en 1180, épouser au jeune roi sa nièce, Isabelle de Hainaut, à laquelle il assigna pour dot le comté d'Artois. Bientôt le roi, jaloux de son puissant tuteur, réclama la remise immédiate de cet apanage; Philippe résista, et, à la tête des nombreuses milices flamandes, il s'avança en ravageant le pays jusqu'à neuf lieues de Paris (1185); la crainte de ruiner le commerce de ses sujets en prolongeant les hostilités lui fit accepter la paix à des conditions désavantageuses : il abandonna au roi Amiens et le Vermandois, à l'exception de Péronne et de Saint-Quentin (1186). Deux ans après il prit la croix, suivit Philippe-Auguste en Palestine (1190), et mourut de la peste devant Saint-Jean d'Acre. Il n'eut point d'enfants de sa première femme, ni de la seconde Mathilde de Portugal; ce fut sa sœur Marguerite d'Alsace qui lui succéda.

Guillaume de Tyr, lib. XXI. — Guillaume le Breton, *Philippidos*, lib. II. — *Art de vérifier les dates.*

PHILIPPE, comte d'Évreux, puis roi de Navarre, né en 1301, mort le 16 septembre 1343, à Xérès. Il était fils de Louis de France, comte d'Évreux, et de Marguerite d'Artois, et petit-fils de Philippe III, roi de France. D'abord reconnu comte d'Évreux, d'Angoulême et de Longueville, il épousa, en 1318, Jeanne, fille du roi Louis X le Hutin, et qui, par une clause spéciale, devait rentrer dans l'héritage de sa mère, *comme son propre*, si le roi de France Philippe V mourait sans enfants mâles. Cette clause n'eut pourtant son plein effet qu'après la mort de Charles IV (1328). Philippe et Jeanne furent couronnés à Pampelune le 5 mars 1329. Un fait remarquable et qui montre quelle était alors l'influence de la France, c'est qu'ils eurent soin de faire approuver par le roi les règlements qu'ils firent à leur avénement. Les Aragonais ayant, en 1335, fait une invasion en Navarre, Gaston, comte de Foix, vint au secours de ses voisins et força les ennemis à se retirer. Philippe prit une part active à la guerre contre les Anglais. En 1343 il vint au secours d'Alfonse X, roi de Castille, et mourut des blessures qu'il avait reçues au siége d'Algésiras. Il eut plusieurs enfants, entre autres *Charles II*, dit *le Mauvais*, qui lui succéda, et *Blanche*, mariée à Philippe VI, roi de France. Sa femme, née le 28 janvier 1312, mourut le 8 octobre 1349, à Conflans, près Paris.

Anselme, *Hist. de la maison de France.* — *Art de vérifier les dates.*

PHILIPPE D'ARTOIS, comte d'Eu, connétable de France, mort le 16 juin 1397, en Turquie. Troisième fils de Jean d'Artois, comte d'Eu, il se signala à la prise de Bourbourg (1383), et suivit Louis II, duc de Bourbon, au siége de Tunis (1390). Il entreprit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, tomba aux mains des Sarrasins et fut délivré par les soins du maréchal de Boucicaut. Le 25 novembre 1393 il devint connétable après la destitution d'Olivier de Clisson. Ayant accompagné le comte de Nevers en Hongrie, il se trouva à la bataille de Nicopolis, que les Français

perdirent par sa présomption et son imprudence. Il mourut, au moment d'être mis en liberté, dans la prison où le sultan l'avait envoyé.

Anselme, *Grands officiers de la couronne*, I et VI.

PHILIPPE (Don), duc de Parme, né à Madrid, le 15 mars 1720, mort de la petite vérole à Alexandrie (Piémont), le 17 juillet 1765. Deuxième fils du roi d'Espagne Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, il reçut le 8 mars 1722 l'habit de l'ordre de Saint-Jacques en qualité de commandeur d'Aledo, et en novembre 1725 il devint grand prieur de Saint-Jean-de-Jérusalem. La mort de l'empereur Charles VI (1740) sans héritiers mâles excita l'ambition de Philippe V, qui sentit se ranimer ses anciennes espérances sur l'Italie, se promettant d'y obtenir une principauté pour don Philippe. Il envoya donc en Italie une armée qui se joignit à des troupes napolitaines. Don Philippe commandait en personne les armées chargées de lui conquérir un trône, mais plus d'une fois, de 1742 à 1746, il fut obligé de se retirer sur le territoire français, devant les troupes d'Autriche et de Sardaigne. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) termina cette guerre, et donna en toute souveraineté à Philippe les duchés de Parme, de Guastalla et de Plaisance, à la condition cependant que, s'il venait à succéder un jour au trône de Naples, les deux premiers retourneraient à l'Autriche, et le dernier au roi de Sardaigne. Après avoir pris possession de ses nouveaux États, le 7 mars 1749, Philippe ne s'occupa plus que du bonheur de ses sujets, répandit partout des marques de sa bienfaisance, fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts, et régna par l'esprit de justice et de religion. Il avait eu un ministre distingué dans le célèbre Ditellier, marquis de Filino. Il avait épousé le 26 août 1739 Louise-Élisabeth de France, fille de Louis XV, de laquelle il demeura veuf le 6 décembre 1759, avec trois enfants; *Ferdinand*, né le 20 janvier 1751, qui lui succéda, et mourut le 9 octobre 1802; *Isabelle*, qui épousa l'archiduc Joseph, depuis empereur d'Allemagne, et *Louise-Marie Thérèse*, mariée à Charles, prince des Asturies, qui devint roi d'Espagne sous le nom de Charles IV. H. F.

Ch. Paquis et Dochez, *Hist. de l'Espagne*, t. II. — La Chesnaye des Bois, *Dict. de la noblesse*. — Botta, *Hist. d'Italie*. — De Beauvais, *Oraison fun. du duc de Parme*.

VIII. PHILIPPE *savants, artistes, etc.*

PHILIPPE DE GRÈVE, théologien français, né à Paris, suivant Albéric de Trois-Fontaines, dans la seconde moitié du douzième siècle, mort dans la même ville, en 1237. Il fut élu chancelier de l'église de Paris en 1218. C'est alors qu'il commence à remplir un rôle considérable dans l'histoire. Ne supportant pas, en effet, que les régents de l'université, rivaux des docteurs qui professent dans les chaires épiscopales, aspirent à une trop grande indépendance, il les querelle, suspend leurs cours, les excommunie, et fait incarcérer leurs écoliers. L'université porte l'affaire devant le pape, et le pape, se prononçant contre Philippe, l'appelle à Rome. Cependant cette contestation est apaisée dès la fin de 1219. Honorius III, ayant entendu les explications du chancelier, lui recommande plus de modération et le rend à sa charge. Vers 1224 Philippe de Grève s'engage dans un autre procès avec les religieux mendiants, auxquels il interdit d'avoir d'autres disciples que leurs jeunes confrères. Encore une fois le pape, Grégoire IX, se déclare contre les prétentions du chancelier. On a souvent raconté les troubles qui désolèrent en 1229 l'université de Paris. Philippe se trouva-t-il engagé dans le parti qui voulut résister à une impitoyable répression, ou bien conseilla-t-il les arrêts rigoureux de la reine Blanche, et se vit-il alors poursuivi par trop d'inimitiés pour oser les braver? On ne dit pas quelle fut sa conduite, mais on constate qu'en 1230 il était loin de Paris, ayant pris la fuite. Il reparaît en 1231, occupant de nouveau sa chancellerie, et de nouveau luttant contre les progrès quotidiens de l'enseignement libre. Des divers ouvrages attribués à Philippe de Grève, quatre sont bien connus, une *Somme de Théologie* et trois recueils de *Sermons*. La *Somme de Théologie*, encore inédite et conservée à la Bibliothèque impériale (n°s 654 et 1613 du fonds de la Sorbonne), est un ouvrage important, que Daunou n'aurait pas dû dédaigner comme une compilation vulgaire. Des *Sermons* le premier recueil a pour titre : *Sermones festivales* (n°s 3280, 3543, 3544, 3545 de l'ancien fonds du Roi, Biblioth. imp.). Plusieurs des exemplaires manuscrits que mentionne Daunou n'existent pas : ce sont des indications fautives. Le second recueil, intitulé *Super Psalterium* (n°s 1669 et 1671 de la Sorbonne, 862 de Saint-Victor et 874 de Saint-Germain), aurait été, suivant Daunou, imprimé à Paris en 1533, et à Brescia en 1600; et le troisième, *Sermones super Evangelia*, se rencontre dans les n° 3281 fonds du Roi et 93 de Compiègne. B. H.

Hist. litt. de la France, XVIII, 184. — Du Boulay, *Hist. univ. Paris*, t. III, passim. — Crevier, *Hist. de l'Univ. de Paris*, I, 287-291. — Cas. Oudin, *Comment. de script. eccl.*, III, 121.

PHILIPPE DE MONS, célèbre compositeur belge, né en 1521 ou 1522, à Mons. D'après les recherches de M. Fétis, il est certain qu'il naquit dans la capitale du Hainaut, et qu'il ne faut pas lui donner, ainsi que l'ont fait quelques auteurs, le nom de *Mont* ou celui de *du Mont*. On ignore quel fut son premier maître; mais peut-être acheva-t-il, vers 1544, son éducation musicale près de Roland de Lassus, son compatriote. Ce fut à la recommandation de ce dernier qu'il entra, sous Maximilien II, dans la chapelle impériale, et il en devint le chef après la mort de Nicolas Gombert. Il tint de la munificence de l'empereur un canonicat au chapitre de Cambrai (1572), fonctions purement honorifiques qu'il résigna, en 1603, en faveur d'un de ses neveux; il est vraisemblable qu'il ne vécut pas longtemps après cette époque. Après Roland de

Lassus, le musicien belge dont la réputation eut le plus d'éclat et d'universalité à la fin du seizième siècle fut Philippe de Mons. Après lui l'art dégénéra en Belgique. Il n'eut guère de rival sous le rapport de la pureté d'harmonie et de la noble simplicité du style. Plusieurs poëtes chantèrent ses louanges, entre autres une dame bohême, Élisabeth Weston, qui lui consacra un poëme intitulé *Parthenicon* (Prague, 1602, in-8°). Son portrait nous a été conservé par Raphael Sadeler, Théodore de Bry et Nicolas Larmessin. Tout porte à croire qu'on ne connaît pas toutes les œuvres de Philippe de Mons; il a publié : Deux recueils de *Messes* (Anvers, 1557-1588, 2 vol. in fol.); — cinq livres de *Motets* (Ingolstadt, 1569-1574, in-4°); réimpr. de 1572 à 1579 à Venise; — sept livres de *Madrigaux* à cinq voix (Venise, 1561-1583, in-4°) et huit à six voix (ibid., 1565-1592, in-4°); — des *Chansons françoises à cinq, six et sept parties* (Anvers, 1575, in-4°), — et les *Sonnets de P. Ronsard mis en musique* (Louvain, 1576, in-4°). Beaucoup de morceaux extraits de ses œuvres ont été insérés dans les collections de la fin du seizième siècle.

Foppens, *Bibl. belgica*, II, 1039. — Sweert, *Athenæ belgicæ*, 655. — Bullart, *Acad. des sciences et arts.* — Hawkins, *Hist. of music*, II. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

PHILIPPE de la SAINTE-TRINITÉ (*Esprit* JULIEN en religion), missionnaire français, né en 1603, à Malaucène, diocèse de Vaison dans le Comtat, mort à Naples, le 28 février 1671. Il entra en 1621 dans l'ordre des Carmes déchaussés, et en 1626 il se rendit à Rome, d'où il partit en février 1629 pour aller prêcher la foi catholique en Perse. Après avoir parcouru la Palestine, la Syrie, l'Arménie, il se fixa à Bassorah. En août 1631, il fut appelé à Goa. Durant neuf années il professa dans les maisons de son ordre dont il devint prieur. De retour dans la province de Lyon (1640), il fut nommé général de son ordre en 1665. Comme vicaire général du saint-siége, il visita la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie et l'Italie. Il mourut des suites d'un naufrage qu'il fit sur les côtes de Calabre. On a de lui : *Summa philosophiæ*; Lyon, 1648, in-fol.; — *Itinerarium orientale*; Lyon, 1649, in-8°; trad. en français par le P. Pierre de Saint-André (J.-A. Rampalle) avec add., 1652 et 1669; en italien Rome, 1666; et en allemand Francfort, 1671, in-8°. Cet ouvrage est divisé en dix livres et contient, outre la description des pays que l'auteur a parcourus, l'histoire des quatre grandes monarchies de l'antiquité, celle des empereurs turcs, des monarques indiens et des princes de la Palestine. Chardin a fait une vive critique du livre du P. Philippe; — *Summa theologiæ mysticæ*; Lyon, 1653 et 1656, 5 vol. in-fol; — *Historiæ Carmelitarum compendium*; Lyon, 1656, in-12; — *Generalis chronologia*; 1663, in-8°; — *Decor Carmeli religiosi, seu Historia Carmelitarum sanctitate illustrium*; Lyon, 1665, in-fol. Cet ouvrage contient les Vies d'environ deux cents personnages de l'ordre des Carmes; — *Vie du P. Dominique de Jésus-Marie, général des Carmes déchaussés*; trad. en français par le P. Modeste de Saint-Amable; Lyon, 1669, in-8°; — *Theologia Carmelitarum, sive Historia Carmelitarum scholastica methodo pertractata*; Rome, 1665, in-fol. On lui reproche d'être prolixe et de manquer de critique.

Journal des Savants, ann. 1696. — Chardin, *Voyage de Perse* (Amsterdam, 1711), t. II, p. 237. — D'Artigny, *Nouveaux Mémoires de littérature*, t. VI, p. 132. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

PHILIPPE (*Claude-Ambroise*), magistrat français, né à Besançon, en 1614, mort en 1698. Il fit ses études à Dôle, où il fut reçu avocat. De retour dans sa ville natale, il y fonda l'Académie littéraire, et devint successivement juge de la régalie (1642), membre du conseil (politique et civil) des Vingt-huit, lieutenant général du bailliage d'Ornans (1649), avocat fiscal au parlement de Dôle (1651), conseiller (1666) puis président au même parlement. Ce fut alors qu'il fut envoyé à la diète de Ratisbonne, ensuite à celle des cantons helvétiques pour solliciter l'intervention de l'Allemagne et de la Suisse à l'effet de conserver la Franche-Comté à l'Espagne ou du moins d'en assurer la neutralisation. Louis XIV rendit nulles ces négociations en annexant la Franche-Comté à la France; cependant ce roi appréciant les talents de Philippe le nomma président au parlement de Besançon. Il mourut dans cette charge et a laissé en manuscrit ses *Mémoires*, 2 vol. in-fol.; — *Histoire de la diète de Ratisbonne de 1665 à 1671*, 2 vol. in-fol.; — *Recueil des principales questions de droit sur les décisions du parlement de Franche-Comté*, 2 vol. in-fol.

Boquet de Courbouzon, *Éloge de C.-A. Philippe*, dans le *Recueil de l'Acad. de Besançon*, t. II. — Dom Grappin, *Hist. abrégée du comté de Bourgogne.*

PHILIPPE (*Étienne*), humaniste français, né le 6 juillet 1676, à Beauvais, mort le 9 mai 1754, à Paris. Il prit ses grades à Paris et passa quelque temps chez les Jésuites, qui le jugèrent digne de présider à l'éducation de quelques-uns de leurs pensionnaires. Il a traduit un assez grand nombre des harangues de Cicéron (1723, in-12) et a eu part à l'édition que son fils a donnée de Térence. On a aussi de lui une *Apologie de l'Éloge funèbre du roi prononcée par le P. Porée* (1716, in-12).

Année littéraire, 1754, III.

PHILIPPE DE PRÉTOT (*Étienne-André*), littérateur, fils du précédent, né vers 1708, à Paris, où il est mort, le 6 mars 1787. Il se livra comme son père à l'enseignement de la jeunesse, et fit avec succès des cours gratuits d'histoire et de géographie. Il remplit l'emploi de censeur royal. On a de lui des ouvrages anonymes qui ont le mérite d'une rédaction con-

cise et judicieuse, tels que: *Essai de géographie* (1744, in-8°); — *Analyse chronologique de l'histoire universelle* (1752, in-8°; 1756, in-4°, et 1781, in-12), traduction à peu près textuelle du *Compendium historiæ universalis* de Jean Le Clerc (1696); — *Mémoires sur l'Amérique et sur l'Afrique* (1752, in-4°); — *Tablettes géographiques pour l'intelligence des historiens et des poëtes latins* (1755, 2 vol. in-12); — *Cosmographie universelle* (1760, in-12); — *Révolutions de l'univers* (1763, in-12), etc. Il a été le principal auteur de l'*Atlas universel* (1787, in-4°), et l'éditeur des *Amusements du cœur et de l'esprit* (1741-1745, 15 vol. in-12) et du *Recueil du Parnasse* (1743, 4 vol. in-12). Dans la collection des classiques latins publiée par Coustelier, il a surveillé la réimpression de Salluste, Lucrèce, Virgile, Horace, Juvénal, Térence, etc.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.* — Quérard, *La France littéraire.*

* **PHILIPPE DE KERHALLET** (*Charles-Marie*), hydrographe français, né à Rennes, le 17 septembre 1809. Sorti du collége d'Angoulême, en 1827, il est aujourd'hui capitaine de vaisseau. Ses ouvrages traitent des sciences appliquées à la navigation, et sont le fruit, pour la plus grande partie, des observations personnelles de l'auteur pendant les campagnes qu'il a faites à plusieurs reprises, dans le Levant, en Afrique, dans le golfe du Mexique, à Cayenne, à Terre-Neuve, au Sénégal, etc.; ce sont : *Instruction pour remonter la côte du Brésil depuis San-Luiz de Maranhão jusqu'au Para* (Paris, 1841, in 8°); — *Description nautique de la côte occidentale d'Afrique depuis le cap Roxo jusqu'aux îles de Los*; 1849, in-8°; — *Instructions pour entrer et naviguer dans le fleuve de Cazamance jusqu'à l'établissement portugais de Zinghinchor*; 1850, in-8°; — *Description des archipels des Canaries et du cap Vert*; 1851, in 8°; — *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*; 1851-1852, 3 vol. in-8°; — *Considérations générales sur l'océan Atlantique*; 1852, in-8°; 3e édit., 1854; — *Considérations générales sur l'océan Indien*; 1851, 1853, in-8°; — *Considérations générales sur l'océan Pacifique*; 1853, in-8°; — *Manuel de la navigation dans la mer des Antilles et dans le golfe du Mexique*; 2 vol. in-8°; avec M. Vincendon Dumoulin; — *Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar*; 1857, in-8°, pl.; — *Description nautique des îles du cap Vert*; 2e édit., 1858, in-8°; — *Description de l'archipel des Açores* (1851, 1858, in-8°). P. L—T.

Archives de la Marine.

PHILIPPE. *Voy.* DREUX et ORLÉANS.

PHILIPPEAUX (*Pierre*), homme politique français, né en 1759, à La Ferrière-aux Étangs (Orne), guillotiné à Paris, le 5 avril 1794. Avocat au présidial du Mans avant la révolution, il fut député par la Sarthe à la Convention nationale. Il pressa vivement le procès de Louis XVI (4 et 25 décembre 1792), vota la mort de ce monarque, mais avec appel au peuple. Peu conséquent avec lui-même dans sa ligne politique, il soutint, le 10 mars 1793, avec Duhem, le projet présenté par Robert Lindet d'un tribunal criminel sans jurés. En avril il insista pour que 300,000 livres fussent allouées à quiconque livrerait Dumouriez. Il demanda ensuite la rénovation des tribunaux et des administrations; l'improbation de la pétition des sections de Paris sur l'expulsion des vingt-deux députés; une taxe sur les riches; la répression des agitateurs du faubourg Saint-Antoine, la mise hors la loi du tribunal populaire de Marseille, etc. Il vota contre les girondins, et fut envoyé en Vendée pour y réorganiser les administrations entachées de fédéralisme Il s'unit à l'état-major de Nantes, et forma avec les généraux qui le composaient un système de guerre différent de celui adopté par les députés et les officiers supérieurs réunis à Saumur, et que Philippeaux appelait ironiquement *la cour de Saumur*. Son système était celui de colonnes mobiles qui frapperaient les rebelles à l'improviste et sur plusieurs endroits dans un court espace de temps. Il voulait suivre les Vendéens sur leur terrain et y faire une *chasse à l'homme*. Le plan de l'état-major de Saumur était, au contraire, de marcher en colonnes imposantes, d'occuper les grands centres et de ne combattre l'ennemi qu'avec certitude de succès. Ce dernier plan était prudent, mais il avait l'inconvénient de laisser le pays aux insurgés qui se souciaient peu de risquer des actions sérieuses; c'était éterniser la guerre civile. Le comité de salut public approuva les colonnes mobiles de Philippeaux; les Vendéens, réunissant leurs forces avec une rapidité que ne pouvaient avoir des troupes réglées et étrangères au pays, écrasèrent plusieurs de ces détachements. Philippeaux fut rappelé. Il accusa alors ses adversaires, les généraux de l'armée de La Rochelle, Rossignol et Ronsin, d'avoir fait échouer ses mesures en le secondant mal; il accusa aussi, et cela avec raison, les officiers supérieurs, les commissaires et le comité de salut public de recruter les révoltés par leurs cruautés inutiles. Cette attaque lui fit beaucoup d'ennemis; il s'en fit davantage en dénonçant la mauvaise organisation des ministères, le mauvais emploi des crédits supplémentaires et surtout en demandant que chaque député rendît compte de l'état de sa fortune avant la révolution Dénoncé par Hébert, Levasseur, Ronsin, Rossignol, Choudieu, Carrier et Vincent, il fut déclaré traître à la patrie par les sociétés des Droits de l'Homme et des Cordeliers. Le 30 mars 1794, sur le réquisitoire de Saint-Just, il fut arrêté comme complice de Danton. Le 5 avril il comparut devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort « comme complice de d'Orléans, Dumouriez, et autres ennemis de la république, d'avoir

trempé dans la conspiration tendante à rétablir la monarchie, détruire la représentation nationale, etc. » Il montra beaucoup de dignité durant les débats : Fouquier-Tinville ayant dans son accusation prononcé quelques paroles blessantes, Philippeaux l'interrompit : « Il vous est permis de me faire périr; mais m'outrager... je vous le défends !... » Il mourut avec le plus grand courage. On a publié les deux dernières lettres qu'il écrivit à sa femme avant sa mort : il y parle de la probité, de la vertu et de la justice, du ciel et de la mort avec un calme, une fierté et une résignation qui prouvent combien il avait apporté de bonne foi et de désintéressement dans son républicanisme. Dès le 2 pluviôse an III (24 janvier 1795) sa mémoire était réhabilitée. Son éloge fut prononcé devant la Convention nationale par Merlin de Thionville et des secours furent accordés à sa veuve. On a de Philippeaux : *Mémoires historiques sur la guerre de la Vendée;* Paris, 1793, in-8° : dans cet ouvrage, qui fut réfuté par Rossignol et Choudieu, l'auteur montre un grand esprit d'humanité; mais il a présenté sous un faux jour les causes des événements qui agitèrent l'ouest de la France. H. L—R.

Le Moniteur universel, an. 1792-94. — Lamartine, *Histoire des Girondins*, t. V. — Thiers, *Hist. de la révolution française*, t. III et IV.

PHILIPPI (*Jean*), jurisconsulte français, né à Montpellier, en 1518, mort après 1603. Successeur d'Eustache Philippi, son père, dans la charge de conseiller à la cour des aides de Montpellier (1548), il devint président en la même cour en 1572, et intendant de justice auprès du connétable de Montmorency, gouverneur de Languedoc. Vivant à une époque de dissensions civiles, il fut respecté par tous les partis, qui rendaient justice à ses services, à son mérite et à ses vertus. Ses concitoyens le chargèrent deux fois, avec quelques autres magistrats, de chercher des moyens de pacification. En 1574, la cour qu'il présidait le députa à Lyon pour complimenter le roi Henri III à son retour de Pologne. On a de lui : *Responsa juris;* 2° édit.; Montpellier, 1603, in-fol.; — *Edits et Ordonnances concernant l'autorité et juridiction des cours des Aides de France, sous le nom de celle de Montpellier*; Montpellier, 1560, 1597, in-fol., suivis d'un recueil des *Arrêts de conséquence de la cour des Aides de Montpellier*. Témoin oculaire des événements qui, de son temps, troublèrent le Languedoc, il les a consignés dans une *Histoire de la guerre civile jusqu'en* 1598, restée manuscrite et insérée en abrégé dans le recueil des *Pièces fugitives* du marquis d'Aubais, et dans la collection des *Mémoires particuliers pour l'histoire de France* (t. 46, p. 334). H. F.

D'Aigrefeuille, *Hist. eccl. de Montpellier*, t. II. — Creuzé de Lesser, *Statistique de l'Hérault*. — H. Pioquet, *Biogr.* (inéd.) *de l'Hérault*.

PHILIPPI (*Henri*), chronologiste belge, né à Saint-Hubert, dans les Ardennes, mort le 30 novembre 1636, à Ratisbonne. Admis dans la Compagnie de Jésus, il enseigna la philosophie et la théologie à Gratz, à Vienne, à Prague et ailleurs, et remplit auprès de Ferdinand III, roi de Hongrie, les emplois de précepteur et de confesseur. Ses principaux ouvrages sont : *Introductio chronologica* (Cologne, 1621, in-4°) ; *Synopsis generalis sacrorum templorum* (ibid., 1624, in-4°); *De olympiadibus* (Vienne, 1635, in-4°), et *Manuale chronologicum V. T.* (Anvers, 1635, in-8°), suivi d'un *Accuratum examen* (Cologne, 1637, in-4°).

Valère André, *Biblioth. Belgica*.

PHILIPPICUS ou **PHILEPICUS** (Φιλιππικός ou Φιλεπικός), empereur de Constantinople depuis décembre 711 jusqu'au 4 juin 713. Il se nommait d'abord Bardanes. Il était fils du patrice Nicéphore, et il se distingua comme général sous le règne de Justinien II. Dans la période de troubles qui suivit la première chute de cet empereur, Bardanes, encouragé par la prédiction d'un moine de la secte des monothélites, ne cacha pas ses prétentions au trône. L'empereur Tibère Absimare, qui en fut informé, le fit battre de verges, lui fit raser la tête et le relégua dans l'île de Céphalonie. Justinien, rétabli sur le trône, le renvoya dans un exil plus lointain de la Chersonèse. Bardanes profitant du désespoir des habitants de cette ville, que Justinien destinait à un massacre général, et du mécontentement des soldats envoyés pour exécuter cet ordre sauvage, se fit proclamer empereur. La révolution s'accomplit facilement. Justinien II égorgé laissa le trône à un prince moins cruel, mais encore plus incapable que lui. Bardanes, qui avait pris le nom de Philippicus ou de *Filepicus*, comme on le trouve sur ses médailles, provoqua le mécontentement de ses sujets par la dissolution de ses mœurs et par son intervention violente dans les affaires ecclésiastiques. Adepte de la secte des monothélites, il déposa le patriarche orthodoxe Cyrus et le remplaça par l'hérétique Jean. Tout l'orient embrassa le monothélisme ou tendit vers cette doctrine. L'empereur abolit les canons du sixième concile, et fit insérer dans les diptyques sacrés les noms des patriarches Sergius et Honorius que ce concile avait anathématisés. L'occident, moins exposé au pouvoir de l'empereur, rejeta l'hérésie. Philippicus était à peine arrivé dans sa capitale quand Terbilis, roi de Bulgarie, parut sous les murs de Constantinople, incendia les faubourgs et se retira avec beaucoup de prisonniers et un immense butin. Pendant que l'empereur s'occupait de questions religieuses, les Arabes brûlèrent Amasie en 712, et s'emparèrent d'Antioche de Pisidie en 713. Philippicus ne fit rien pour prévenir ces désastres. Deux de ses généraux, le patrice George Buraphus et Théodore Myacius, indignés de sa conduite, formèrent un complot contre lui. Le 3 juin 713 Philippicus célébra l'an-

niversaire de sa naissance par des courses de chars dans le cirque. Il traversa les rues de Constantinople à la tête d'une brillante cavalcade, et quand vint le soir il s'assit avec ses courtisans à un somptueux banquet. Suivant son habitude, il fit de si copieuses libations que ses officiers furent forcés de le rapporter ivre mort dans son lit. A un signal donné, Rufus, un des conspirateurs, entra dans la chambre à coucher du prince, l'enveloppa d'un manteau et aidé de quelques complices le transporta à l'hippodrome et l'enferma dans le vestiaire des verts, où il lui creva les yeux. Cette étrange révolution se termina par l'élévation au trône d'Anastase II. Le reste de la vie de Philippicus est inconnu. L. J.

Théophane, p. 311, 316-321. — Nicéphore Const., p. 141, etc. — Zonaras, vol. II, p. 98, etc. — Cedrenus, p. 446, etc. — Paul Diacre, *De gest. Longob.*, VI, 31-33. — Suidas, au mot Φιλιππικός. — Eckhel, *Doctrina num.*, vol. VIII, p. 229, 230. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire* t. XII, édit. de Saint-Martin.

PHILIPPIDE (Φιλιππίδης), poëte comique athénien, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Suivant Suidas il florissait dans la 111e olymp., en 335 avant J.-C.; mais cette date, qui placerait Philippide parmi les poëtes de la comédie moyenne, paraît inexacte. On sait par plusieurs particularités qu'il vivait sous les successeurs d'Alexandre, et les critiques anciens le citent comme un des six principaux poëtes de la comédie nouvelle. Philippide méritait ce rang par la spirituelle vivacité de sa poésie et par la hardiesse avec laquelle il attaqua le luxe et la corruption de son temps. Aulu-Gelle dit que Philippide vécut jusqu'à un âge avancé, et mourut de joie à la nouvelle d'une victoire dramatique. Au rapport de Suidas il composa quarante-cinq pièces; on ne connaît que les titres de quinze; savoir : Ἀδωνιάζουσαι (*les Fêtes d'Adonis*); Ἀμφιάραος (*Amphiaraüs*); Ἀνανέωσις (*le Retour de jeunesse*); Ἀργυρίου ἀφανισμός (*la Disparition de l'argent*); Αὐλοί (*les Flûtes*); Βασανιζομένη (*la Femme mise à la question*); Λακιάδαι (*les Lacidiennes*); Μαστροπός (*la Prostituée*); Ὀλυνθία (*l'Olynthienne*); Συμπλέουσαι ou Συνεκπλέουσαι (*les Compagnons de navigation*); Φιλάδελφοι (*les Amis de leurs frères*); Φιλαθήναιος (*l'Ami des Athéniens*); Φιλάργυρος (*l'Avare*); Φίλαρχος (*l'Ami du pouvoir*); Φιλευριπίδης (*le Partisan d'Euripide*). Le nom de Philippide a été souvent confondu avec celui de Philippe, autre poëte comique athénien. Les fragments de ses comédies ont été recueillis par M. Meineke, dans les *Fragm. com. græc.*, vol. I, p. 470-475; vol. IV, p. 467-478, 833, 834; et par M. Bothe dans les *Fragm. com. græcor.* de la collect. Didot. Y.

Suidas, au mot Φιλιππίδης. — Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. II, p. 479, 480. — Meineke, *Hist. crit.*, p. 341, 342, 343. — Bernhardy, *Gesch. der Griech. Lit.*, vol. II. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. II, *introd.*, XLV.

PHILIPPON (*Armand*, baron), général français, né à Rouen, le 28 août 1761, mort à Paris, le 4 mai 1836. Soldat au régiment de Lorraine (1778), il avait à peine franchi les grades inférieurs au moment où la révolution éclata. Après quelques beaux faits d'armes dans les campagnes du nord et des Pyrénées occidentales, il devint (1798) chef de la 87e demi-brigade, à la tête de laquelle il fit les campagnes de Suisse et d'Italie. Général de brigade au siége de Cadix (23 juin 1810), il fut peu après nommé gouverneur de Badajoz, qu'il sut avec de faibles moyens défendre contre les attaques du général Beresford, jusqu'à ce que Soult pût venir au secours de la place. Sa brillante conduite lui valut le grade de général de division (9 juillet 1811). Assiégé une seconde fois en mars 1812, il déploya dans cette seconde défense encore plus de talent et de courage; mais, trahi par les habitants, il fut contraint de céder au nombre toujours croissant de ses adversaires. Fait prisonnier et transporté en Angleterre, il parvint à s'échapper, et de retour en France (juillet 1812), il fut appelé (23 mars 1813) au commandement de la 1re division du 1er corps de la grande armée. Tombé de nouveau au pouvoir de l'ennemi à Dresde, où il avait, après le désastre de Kulm, ramené les débris de nos troupes, il revint en France à la paix de 1814, et fut mis à la retraite, le 15 janvier de cette année. Il ne fut pas employé depuis. H. F.

Fastes de la Lég. d'honn., t. III. — Karl Brodrüd, *Der Kampf um Badajoz im frühjahr* 1812; Leipzig, 1861, in-8°. — Lamare, *Relation des siéges de Badajoz*.

PHILIPPON. *Voy.* PHILIPON.

** **PHILIPPOTEAUX** (*Félix-Henri-Emmanuel*), peintre français, né à Sedan, en 1815. Fils d'un menuisier, il suivit son penchant pour la peinture, entra dans l'atelier de M. Léon Cogniet, et, bien jeune encore, débuta au salon de 1833 par un tableau ayant pour sujet une *Scène des rochers de Glenn*, épisode des guerres d'Amérique. Il exposa successivement : *Épisode de la retraite de Moscou* (1835); *La Prise d'Ypres en* 1794 (1837); *Mort de Turenne et Prise d'Anvers en* 1792 (1838); *Combat de Slocbach en* 1800 (1839); *Bayard défendant le pont du Garigliano* (1840); *Défense de Mazagran* (1842); *Prise de Médeah* (1843). Ces cinq derniers tableaux sont au musée de Versailles; *Retour des Sédanais après la bataille de Douzy, en* 1588 (1844); *Le colonel Gourgaud sauvant la vie à Napoléon, le* 29 *janvier* 1814 (1848); *Épisode de la campagne de France* (1849); *Le dernier banquet des girondins* (1850), au musée de Marseille; *Le général Bonaparte, campagne d'Italie* (1853); *Épisode de la défaite des Cimbres* (1855); *Charge des chasseurs d'Afrique au combat de Balaklava* (1857). M. Philippoteaux est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1846. G. DE F.

Lejeune, *Biogr. des Champenois célèbres*. — *Livrets des Salons*.

PHILIPPSON. *Voy.* SLEIDAN.

PHILIPS (*Fabian*), écrivain politique an-

glais, né le 28 septembre 1601, à Prestbury (comté de Gloucester), mort le 17 novembre 1690, à Londres. Il passa des bureaux de la chancellerie dans la société de Middle-Temple, où il devint fort expert dans la science du droit. Royaliste sincère, il protesta publiquement contre la condamnation de Charles Ier, et en 1649 il défendit sa mémoire dans l'écrit intitulé *King Charles I no man of blood, but a martyr for his people*, et réimpr. en 1660, in-8°. Il publia en outre plusieurs autres brochures en faveur de la prérogative royale.

Chalmers, *General biogr. Dict.*

PHILIPS (*Catherine* Fawler, dame), femme auteur anglaise, née le 1er janvier 1631, à Londres, où elle mourut le 22 juin 1664. Elle était fille d'un négociant, se maria fort jeune et passa une partie de sa vie en Irlande. Elle mourut de la petite vérole. De bonne heure elle s'était distinguée par son talent pour la poésie, et on l'avait surnommée, parmi les beaux esprits du temps, *l'incomparable Orinde*. Après sa mort on a publié ses œuvres poétiques (*Poems*; Londres, 1667, 1678, in-fol. avec portrait), où l'on trouve la traduction des tragédies de *Pompée* et des *Horaces* de Corneille, et un recueil épistolaire (*Letters from Orinda to Poliarchus*; ibid., 1705, in-12).

Cibber, *Lives of the poets.* — Ballard, *English ladies.* — Baker, *Biogr. dramat.*

PHILIPS (*Ambrose*), poëte anglais, né en 1671, mort le 18 juin 1749, à Londres. Il fit ses études à Cambridge, et devint, en 1700, membre du collége de Saint-Jean. Ses *Pastorales*, l'un de ses premiers ouvrages, le rangèrent au nombre des bons poëtes de l'époque; il se mit en rapport avec plusieurs beaux-esprits et obtint les éloges du *Tatler* et du *Spectator*. On chercha même à l'opposer à Pope, qui le raillait avec sa finesse accoutumée. Tout en écrivant des vers et des pièces de theâtre, il ne négligea point de se pousser dans le monde : ses principes politiques lui valurent dans le parti whig de puissantes protections; il fut nommé secrétaire du club de Hanovre et, après l'avénement du roi Georges Ier, officier de paix et commissaire de la loterie. Ayant accompagné l'archevêque d'Armagh en Irlande, il y occupa plusieurs charges considérables et siégea au parlement de Dublin. Les poésies de Philips brillent par l'élégance et l'harmonie, et, suivant Johnson, si elles n'ont rien d'original, elles valent la peine d'être lues. Nous citerons encore de lui : *Life of John Williams, archbishop of York*; 1700; *A winter piece, poem*, dans le *Tatler* (1709); les tragédies *The distressed mother* (1711), imitée d'*Andromaque*; *the Briton* (1721) et *Humphrey, duke of Gloucester* (1721); et la plupart des excellents articles politiques du *Free thinker*, 3 vol. in-8°.

Johnson, *Lives of the poets.* — Cibber, *Lives.* — Baker, *Biogr. dramat.*

PHILIPS (*John*), poëte anglais, né le 30 décembre 1676, à Bampton, près d'Oxford, mort le 15 février 1708, à Hereford. Durant le cours de ses études classiques à Oxford, il se fit surtout remarquer par le talent d'imiter heureusement les beautés qu'il rencontrait chez les poëtes de l'antiquité. Le poëme qui a rendu son nom célèbre parut sous le titre de *Splendid shilling* (Londres, 1703, in-8°). C'est, dit un des rédacteurs du *Tatler*, le plus beau poëme burlesque qu'il y ait en anglais; parmi le grand nombre de circonstances que son imagination fertile devait lui suggérer sur un pareil sujet, Philips n'en a choisi aucune qui ne fût propre à divertir le lecteur, et quelques-unes même sont des plus réjouissantes par le tour inimitable qu'il y a donné. Dans le poëme du *Cidre* (1706, réimpr. en 1791 avec des notes), il prit pour modèle *les Géorgiques* et sut, avec un rare bonheur d'expression, marier à des scènes délicates et à des descriptions riantes les traits d'une douce philosophie et les graves leçons de la morale. Il mourut à trente-deux ans d'une phthisie pulmonaire; le chevalier Simon Harcourt lui fit élever un monument dans l'abbaye de Westminster. On a encore de lui une *Ode sur la bataille de Blenheim* (1704) et une *Ode* (latine) *to Henry Saint-John*, que l'on regardait comme un chef-d'œuvre. Les trois poëmes anglais de Philips ont été trad. en prose française par l'abbé Yart, qui les a insérés dans son *Idée de la poésie anglaise* (1749, 1771, 8 vol. in-12).

Johnson, *Lives of the poets.* — G. Sewell *Life of J. Philips*, à la tête du *Splendid shilling* (2e edit., 1720, in-4°).

PHILISCUS *de Rhodes* (Φιλίσκος), sculpteur grec d'une époque incertaine. Plusieurs de ses ouvrages étaient placés dans le temple d'Apollon, adjacent au portique d'Octavie à Rome; savoir : deux statues d'Apollon, dont l'une était sans draperie, une Latone, une Diane et les neuf Muses. Le temple de Junon, situé dans le portique même, contenait aussi une statue de Vénus par Philiscus. D'après ces détails, consignés dans Pline, il est évident que Philiscus de Rhodes travailla expressément pour les temples d'Apollon et de Junon, mais on ne sait si ce fut à l'époque où Metellus les éleva, en 146, ou, plus d'un siècle après, lors de leur restauration par Auguste; la première date est la plus probable. Dans les deux cas Philiscus appartiendrait toujours à cette période de la renaissance des arts qui commença, suivant Pline, avec la 155e olympiade (160 avant J.-C.) et ne finit que sous les Antonins. Durant cette période Rhodes produisit un grand nombre de statuaires renommés, qui ornèrent de leurs ouvrages Rome devenue un des principaux siéges des beaux-arts. Visconti pense que le groupe des Muses, trouvé dans la villa de Cassius à Tivoli, est une copie de celui de Philiscus, et Meyer regarde la belle statue du musée de Florence connue, sous le nom d'Apollino, comme l'Apollon sans draperie du sculpteur rhodien. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 5. — Meyer, *Kunstgeschichte*, vol. III, p. 35, 120. — Hirt, *Gesch. d. bild. Künst*, p. 296.

— O. Müller, *Archäol. d. Kunst*, 160, nº 2; 303, nº 2; *Denkmäler d. alten Kunst*, vol. II, pl. XI, p. 126.

PHILISTION (Φιλιστίων), de Nicée ou de Magnésie, mimographe grec, vivait sous le règne d'Auguste vers 7 après J.-C. Il fut acteur aussi bien qu'écrivain dramatique, et si l'on en croit une épigramme de l'*Anthologie grecque*, il mourut de rire. Suidas, qui par une erreur singulière le fait contemporain de Socrate, prétend qu'il composa des Κωμῳδίας βιολογικάς, c'est-à-dire des mimes, une pièce intitulée Μισοψηφισταί (*les Ennemis des calculateurs*) et un ouvrage qui avait pour titre Φιλογέλως (*l'Ami du rire*). Tzetzès, qui le confond très-probablement avec Philippide, le cite parmi les poëtes de la comédie nouvelle (*Proleg. ad Lycophr.*, p. 257). Nous ne possédons pas de fragments de Philistion, mais il existe sous le titre de Σύγκρισις Μενάνδρου καὶ Φιλιστίωνος (*Comparaison de Ménandre et de Philistion*), un recueil de sentences morales extraites de Ménandre et d'un autre poëte qui doit appartenir à la nouvelle comédie athénienne et non à l'art dramatique du temps d'Auguste. Au lieu de *Philistion*, M. Meineke propose, avec beaucoup de vraisemblance, de lire *Philémon*. Ce petit ouvrage, publié pour la première fois par N. Rigault, Paris, 1613, et avec des améliorations par J. Rutgersius dans ses *Variæ lectiones*, vol. IV, p. 355-367 avec les notes de Heinsius, a été inséré par Boissonade, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, dans ses *Anecdota* (vol. I, p. 146-150), d'où Meineke l'a transporté dans ses *Fragmenta comicorum græcorum*, vol. IV, p. 335-339. Y.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 480. — Meineke, *Menand. et Philemonis Relig. præf.*, p. VII, etc. — Clinton, *Fast. hellen.*, *sub an. D.*, 7. — Bernhardy, *Geschichte der Griech. Litt.*, vol. II, p. 924.

PHILISTUS (Φίλιστος), homme d'État et historien grec, fils d'Archonides ou Archoménides, né à Syracuse vers 435, mort en 356 avant J.-C. Après la prise d'Agrigente par les Carthaginois en 406, il appuya Denys qui dénonçait publiquement l'incapacité et la trahison des généraux syracusains. Le service qu'il rendit en cette occasion au jeune démagogue fut récompensé par une large part de faveur quand ce démagogue devint souverain, mais ne le mit pas à l'abri des soupçons du tyran. Banni en 396 pour avoir épousé, sans le consentement de Denys, une des filles de son frère Leptine, il se retira à Thurium, puis à Adria, où il consacra les loisirs de son exil à une grande composition historique. Les flatteries qu'il prodigua à Denys restèrent sans effet, mais quand l'énergique et habile tyran eut fait place à un jeune homme sans expérience, les partisans du despotisme pensèrent qu'il leur serait utile d'opposer l'influence de Philistus à celle de Platon. Le vieux lieutenant du premier Denys ne trompa pas leur espoir. Il obtint le renvoi de Platon et de Dion, et exerça depuis cette époque une action décisive sur le gouvernement de Syracuse. Il était absent de la Sicile et commandait une flotte dans l'Adriatique quand Dion débarqua dans l'île et s'empara de Syracuse en 356. Il se hâta de revenir en Sicile, et après une tentative inutile pour soumettre Leontini révoltée, il rejoignit Denys dans la citadelle de Syracuse. Son premier soin fut de renforcer sa flotte. Avec soixante trirèmes il livra bataille aux vaisseaux des insurgés. La lutte dura longtemps; mais enfin Philiste, voyant son vaisseau entouré par l'ennemi, se donna la mort pour ne pas tomber vivant aux mains des Syracusains. La populace traîna son corps dans les rues. Philiste, que Cornelius Nepos appelle un homme aussi ami de la tyrannie que du tyran, consacra ses remarquables talents à fonder et à maintenir dans la turbulente Syracuse un despotisme stable qui lui permît de satisfaire en paix ses goûts de plaisirs et de magnificence. L'exemple lui montra que la tyrannie n'offre pas plus de sécurité que la démocratie, mais ne le ramena pas aux véritables sentiments d'un Hellène. Son caractère se réfléchit dans ses écrits, qui, au jugement des anciens, offraient une imitation du style de Thucydide, mais ne rappelaient en rien l'élévation et la générosité des idées de cet écrivain.

Suidas, dont l'article sur Philistus est plein d'erreurs, et qui paraît l'avoir confondu avec l'orateur Philiscus, élève d'Isocrate, lui attribue divers ouvrages de rhétorique; il lui attribue aussi une histoire d'Égypte en douze livres, une histoire de Phénicie, une autre de Libye et de Syrie, écrits dont il n'est pas question ailleurs; le seul ouvrage que l'on trouve cité par les anciens sous le nom de Philistus est son *Histoire de Sicile*. Elle se composait de deux parties bien distinctes : la première, en sept livres, comprenait l'histoire générale de la Sicile depuis les temps les plus anciens jusqu'à la prise d'Agrigente par les Carthaginois en 406; la seconde partie contenait l'histoire de Denys l'ancien en quatre livres, et l'histoire de Denys le jeune en deux livres; elle resta inachevée, non pas, comme le suppose Denys d'Halicarnasse, parce que l'auteur voulait imiter Thucydide, mais parce qu'il mourut avant la chute de Denys le jeune. Le plus grave reproche que l'on fasse à Philiste comme historien, c'est d'avoir, dans un but désintéressé, cherché à pallier les actes tyranniques de Denys et à donner à ses actes une couleur spécieuse. Plutarque l'appelle un homme très-habile à inventer des prétextes spécieux et de beaux discours pour couvrir des actions injustes et de mauvaises intentions. Quant au style, tous les critiques anciens le représentent comme un imitateur de Thucydide très-inférieur à son modèle. Suivant Cicéron, il est « sommaire, serré, aiguisé, court, enfin presque un petit Thucydide ». Quintilien le qualifie d'imitateur de Thucydide, quelquefois plus clair par cela qu'il est plus faible. Denys, tout en lui reprochant le manque d'ordre et d'art dans la narration, le cite après Hérodote, Thucydide, Xénophon et Théo-

pompe comme un des historiens qui méritent le plus d'être étudiés et imités. Cependant les critiques alexandrins ne l'insérèrent pas dans leur canon (liste) d'auteurs historiques. Quels que fussent ses défauts, la perte de son ouvrage est très-regrettable. Diodore de Sicile a beaucoup emprunté à Philistus, surtout pour le récit des guerres de Denys contre les Carthaginois; mais ces extraits, faits avec peu de soin, ne sauraient donner une idée de l'original et encore moins en tenir lieu. Les *Fragments* de Philistus ont été recueillis par Goeller avec une bonne dissertation sur la vie de l'historien dans l'appendice de son traité : *De Situ et origine Syracusarum*; Leipzig, 1818, in-8°. M. C. Müller les a insérés dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I et IV de la collection Didot. L. J.

Bayle, *Dictionn. critique*. — Creuzer, *Historische Kunst d. Griechen*, p. 225. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PHILLIP (*Arthur*), navigateur anglais, né en 1738, à Londres, mort en novembre 1814, à Bath. Fils d'un Allemand, maître de langues, il entra à dix-sept ans dans la marine royale, et passa près de quinze ans au service du Portugal. Il prit part à la guerre contre la France, fut employé dans les mers de l'Inde, et parvint au grade de capitaine de vaisseau. Lorsque l'Angleterre eut perdu ses colonies d'Amérique, il fallut chercher un nouveau lieu d'exil pour les malfaiteurs condamnés à la déportation; on choisit sur la côte orientale de l'Australie la partie que Cook avait désignée sous le nom de Nouvelle-Galles du Sud, et dont il avait fait un éloge exagéré. Une escadre fut mise sous les ordres de Phillip, et il eut en outre le titre de gouverneur général de l'établissement qu'il était chargé de fonder. Au mois de janvier 1788 il atterrit à Botany-Bay; mais il trouva un peu au nord, à Port-Jakson, un abri meilleur, des abords plus sûrs et de l'eau douce en abondance. Ce fut là qu'il transporta la colonie; elle dut sa prospérité naissante à l'ordre et à la paix qu'il sut y maintenir avec autant de fermeté que de justice. Au bout de cinq années, il revint en Angleterre (1793) et obtint le rang de vice amiral. On a nommé Port-Phillip un des havres de la côte méridionale de l'Australie.

Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay (en anglais); Londres 1789, in-4°, avec cartes et pl.; trad. fr., Paris, 1791, in-8°. — P.-G. King, *Extraits de lettres à lord Sidney, avec une description de l'île Norfolk* (en anglais); Londres, 1791, in-4°; *Copies et extr. de lettres donnant une descript. de la Nouvelle-Galles du Sud*; ibid., 1792, in-4°. — Voir aussi l'*Histoire de la colonie* par Collins (1802) et par Wentworth (1819).

PHILLIPS (*Edward*), littérateur anglais, né en août 1630, à Londres. Il reçut sa première instruction du poëte Milton, son oncle maternel, et termina à Oxford le cours de ses études. Quand vint la restauration, il se mit aux gages des libraires, et vécut d'une façon assez précaire. Sous le titre de *Theatrum poetarum* (Londres, 1675, in-8°), il mit son nom à une collection estimée, où l'on trouve des jugements critiques supérieurs au goût du temps et que, pour ce motif, on a tout lieu d'attribuer à Milton lui-même. La partie anglaise de cet ouvrage a été réimpr. en 1800 par sir E. Brydges. D'après Wood, Phillips aurait encore écrit : *New world of english words, or general dictionary* (Londres, 1657, in-fol.), qui le fit accuser de plagiat par Blount et d'ignorance par Skinner; *Enchiridion linguæ latinæ* (1684, in-4°), et *Speculum linguæ latinæ* (1684, in-4°), en grande partie extraits du *Thesaurus* inédit de Milton; une traduction latine de Pausanias, etc.

PHILLIPS (*John*), frère du précédent, partagea d'abord les sentiments politiques de son oncle et entreprit de le défendre contre ses ennemis; il est représenté par Wood « comme un homme sans principes, sans foi, qui a abandonné sa femme et ses enfants ». On ignore l'époque de sa mort. Nous citerons de lui : *Satyre against hypocrites* (1660, 1671, 1680, in-4°); *Maronides, or Virgil travestie* (1672-1673, in-8°); parodie des V[e] et VI[e] livres; une continuation de la *Chronicle* de Heath (1676, in-fol.).

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Brydges, *Life of Edw Phillips*, à la tête du *Theatrum*.

PHILLIPS (*Thomas*), savant ecclésiastique anglais, né en 1708, à Ickford (comté de Buckingham), mort en 1774, à Liége. Il fit de bonnes études au collége anglais de Saint-Omer, parcourut les Pays-Bas, l'Allemagne, la France et l'Italie, et reçut l'ordination sacerdotale. Vers la même époque il perdit son père, et son attachement à la religion catholique l'empêcha, bien qu'il fût l'aîné de sa famille, de prétendre à la succession paternelle. Après avoir résidé quelque temps chez les jésuites de Liége, il rompit avec eux parce qu'il ne pouvait se soumettre à leur discipline, et se rendit à Rome, où la protection du prétendant lui fit obtenir une prébende dans la collégiale de Tongres; dispensé de la résidence à la condition d'exercer le sacerdoce en Angleterre, il y retourna et vécut longtemps chez lord Shrewsbury. Vers la fin de sa vie, il s'établit à Liége, sans réussir néanmoins à rentrer, comme il le désirait, chez les Jésuites. On a de lui : *The study of sacred literature*; 1756, 1758, 1765, in-8°; — *Philemon*; 1761, in-8°; — *The history of the life of Reginald Pole*; 1764, 2 vol. in 4°; 1767, 2 vol. in-8° avec un *Appendix*. Cet ouvrage, plein de recherches et écrit avec beaucoup d'élégance, renferme beaucoup de faits tronqués et de caractères faussés; il excita chez les protestants une émotion très-vive dont on retrouve les traces dans les réfutations que publièrent Tillard, Ridley, Neve, Jortin, Stone, Jones, etc. Le révérend Pye alla jusqu'à prétendre que le livre de Philips n'était qu'un plagiat déguisé de celui de l'archevêque Beccatelli.

Un autre PHILLIPS (*Thomas*), mort en mars 1815, a laissé *History and antiquities of Shrewsbury* (1779, in-4°).

European Magazine, sept. 1798. — Cole, *Ms. Athenæ*.

PHILLIPS (*Thomas*), peintre anglais, né le 18 octobre 1770, à Dudley (Warwick), mort le 20 avril 1845, à Londres. Il apprit d'abord à peindre sur verre, et fut employé par West aux travaux de la chapelle de Saint-Georges à Windsor. Il exposa ensuite plusieurs sujets historiques, et abandonna en 1786 la grande peinture pour le portrait; il a acquis dans ce genre beaucoup de réputation, et mérite d'être placé à côté de Lawrence, d'Hoppner et d'Owen, ses rivaux. En 1808 il fut admis dans l'Académie royale sur la présentation d'un tableau qui avait pour sujet *Vénus et Adonis*. Il fit en 1824 le voyage d'Italie en compagnie d'Hilton. Ses principales productions sont: *Rebecca* (1833), *Flora Mac Ivor* (1839), et les portraits de *lord Thurlow* (1802), du *prince de Galles* (1806), de *sir Joseph Banks* (1809), de *Byron* (1814), de *Crabbe* (1819), du *major Denham* (1826), de *Wilkie* (1829), de lord *Lyndhurst* (1831); du *duc de Sussex* (1840), etc. Il est auteur de *Lectures on the history and principles of painting* (Londres, 1833, in-8°), résumé d'un cours qu'il avait professé à l'Académie, où il avait succédé à Fuseli (1824-1832).

The English Cyclop. (biogr.).

PHILLIPS (*William*), géologue anglais, né le 10 mai 1773, à Londres, mort en 1828, près cette ville, à Tottenham. Il était fils d'un imprimeur-libraire et appartenait à la secte des quakers. Il contribua en 1801 à la fondation de la Société askésienne (ἄσκησις, exercice), et fut admis en 1827 dans la Société royale de Londres. Toute sa vie fut employée à l'étude de la géologie, de la minéralogie et de la cristallographie; chacune de ces trois sciences lui est redevable d'un grand nombre d'expériences faites à l'aide du goniomètre de Wollaston, et les écrits qu'il a laissés en ont développé le goût et activé les progrès. Nous citerons de lui : *Elementary introduction to the knowledge of mineralogy* (Londres, 1816, 1823, in-8°); *Outlines of mineralogy and geology* (4e édit., 1826); *A selection of facts* (1818); et avec W. Conybeare *The Geology of England and Wales* (1822, in-12).

Son frère, PHILLIPS (*Richard*), né en 1778, à Londres, où il est mort, en juin 1851, se fit connaître par une analyse exacte des eaux minérales de Bath. Il établit, pour subvenir aux besoins de sa famille, une fabrique de produits chimiques justement renommée à Londres, et fut chargé par le Collége des médecins de corriger plusieurs éditions de la *Pharmacopœia*, dont il publia lui-même une version anglaise. Il professa la chimie à l'école militaire de Sandhurst et à l'hôpital Saint-Thomas, et devint en 1839 chimiste du musée de géologie, dirigé par H. de La Beche. Il était membre de la Société royale. On a de lui beaucoup d'articles scientifiques dans les *Annales of philosophy* et le *Philosophical Magazine*, qu'il a édité.

Cyclop. of English literat. (biogr.). — Whewell, *Hist. of the industrial sciences*. — Th. Thomson, *Hist. of chemistry*; 1831, in-8°.

PHILLIPS (*Georges*), jurisconsulte allemand, né en 1804, à Kœnigsberg, mort en 1860. D'une famille originaire d'Angleterre, il fit depuis 1825, en qualité de *privat-docent*, des cours de droit à Berlin; il s'y lia d'amitié avec Jarcke; bientôt les deux amis embrassèrent le catholicisme, dont Phillips devint en Allemagne un des plus zélés défenseurs. Nommé en 1833 professeur de droit à Munich, il perdit sa chaire en 1847; chargé en 1849 d'enseigner le droit canonique à Inspruck, il fut appelé, en 1851, à Vienne à la chaire de l'histoire du droit. En 1838 il avait fondé avec Gœrres les *Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland* (Feuilles historico-politiques pour l'Allemagne catholique), excellent recueil périodique qui se continue encore aujourd'hui. On a de lui : *Versuch einer Darstellung der Geschichte des angelsächsischen Rechts* (Essai d'une histoire du droit anglo-saxon); Gœttingue, 1825, in-8°; — *Englische Reichs-und Rechsgeschichte seit 1066* (Histoire des institutions politiques et civiles de l'Angleterre depuis 1066); Berlin, 1827-1828, 2 vol. in-8°; — *Grundsätze des gemeinen deutschen Privatrechts* (Principes du droit commun de l'Allemagne); Berlin, 1829-1838, 1846, 2 vol. in-8°; — *Die Lehre der ehelichen Gütergemeinschaft* (Traité de la communauté des biens entre conjoints); Berlin, 1830, in-8°; — *Deutsche Geschichte mit besondrer Rücksicht auf Religion, Recht und Staatsverfassung* (Histoire d'Allemagne par rapport surtout à la religion, au droit et à la constitution politique); Berlin, 1832-1834, 2 vol. in-8°; — *Deutsche Reichs-und Rechtsgeschichte* (Histoire des institutions politiques et civiles de l'Allemagne); Munich, 1845, 1850, 1856, in-8°; — *Kirchenrecht* (Le Droit canonique); Ratisbonne, 1845-1857, 5 vol. in-8°; ce savant ouvrage a été traduit en français; — *Ueber die Ordalien bei den Germanen* (Sur les ordalies chez les Germains); Munich, 1847; — *Die Diöcesansynode* (Les synodes diocésains); Fribourg, 1849, 1850, in-8°; — *Ueber den Ursprung der Katzenmusiken* (Sur l'origine des charivaris); ibid., 1849; — *Walter Map*; Vienne, 1853, in-8°, extrait des *Mémoires* de l'Académie de Vienne, dont l'auteur était membre; — *Die deutsche Königswahl bis zur goldenen Bulle* (L'élection des rois en Allemagne jusqu'à la Bulle d'or); ib., 1858, in-8°; — *Vermischte Schriften* (Œuvres mêlées); ib., 1856, 2 vol. in-8°.

Conversations-Lexikon.

PHILLIPS (*Samuel*), critique anglais, né en 1815, mort en octobre 1854. Son père était juif et marchand à Londres. Frappé de sa vivacité et de ses dispositions pour la pantomime, il voulut en faire un acteur et le fit débuter à quinze ans au théâtre de Convent-Garden

Quelques amis influents, le duc de Sussex au premier rang, s'intéressèrent à cet enfant et le placèrent à l'université de Londres, d'où il passa à celle de Gœttingue. Après la mort de son père, Phillips continua les affaires avec son frère pour soutenir la famille, et, n'ayant pas réussi, il se tourna vers la littérature (1841). Son premier ouvrage fut le roman de *Caleb Stukeley* qui parut dans le *Blackwood Magazine*, réimprimé à part depuis. Il écrivit pour d'autres recueils périodiques, et fut admis au *Times* comme critique littéraire. Ses articles furent très-remarqués pour la vigueur des idées et l'éclat du style. Dickens, Carlyle, Mrs. Stowe et autres auteurs populaires furent appréciés avec une entière indépendance. Deux volumes de ces brillants articles ont été publiés en 1852 et 1854, mais sans qu'il y ait mis son nom. Il eut aussi des relations avec le *Morning Herald* et *John Bull*. Lorsque se forma la société du Palais de cristal, Phillips en devint le secrétaire, et plus tard le directeur littéraire. Il écrivit le *Guide* et le *Portrait Gallery* du Palais de cristal. Ses divers ouvrages montrent un esprit plein de vigueur et de pénétration. Sa santé avait beaucoup souffert d'une chute de cheval et nuisit à l'activité de ses travaux. Il mourut à Brighton où il était allé chercher du repos. J. C.

Cyclopædia, English Biography. — Chambers, *Cyclopædia of English literature.*

* **PHILLIPS** (*John*), géologue anglais, né vers 1795. Neveu du célèbre William Smith, qui a mérité d'être appelé le *Père de la géologie anglaise*, il fut son élève, et pendant vingt-cinq ans il l'accompagna dans ses nombreuses explorations et fut associé à ses travaux. Nommé, en 1827, professeur de géologie à York, il enseigna cette science au collége du Roi à Londres, à l'université de Dublin (1844), et à celle d'Oxford (1853), où il a remplacé Buckland. Il fait partie de la Société royale et il est depuis 1832 secrétaire général adjoint de l'Association pour l'avancement des sciences. Ses principaux ouvrages sont : *Treatise on geology*; Londres, 1837-1839, 2 vol., réimprimés en 1852 et faisant partie du *Cabinet Cyclopædia*; — *Illustrations of the geology of Yorkshire*; 1 vol.; — *Palæozoic fossils of Cornwall, Devon and West Somerset*; Londres, 1841, in-8°; — *Geological map of the british isles*; 1842; — *The rivers, mountains and seacoast of Yorkshire*; 1853, in-8°. Il a fourni des articles à l'*Encyclopædia metropolitana*, l'*Encyclopædia britannica* (7e édit.), le *Penny cyclopædia*, etc.

The English cyclop. (*biogr.*).

PHILOCHORUS (Φιλόχορος), historien grec, né à Athènes, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Les renseignements assez confus que nous avons sur lui attestent qu'il joua dans sa ville natale un rôle de quelque importance. Il paraît qu'il se déclara contre Antigone Gonatas, roi de Macédoine, en faveur de Ptolémée Philadelphe, et que lors du triomphe des Macédoniens, il fut mis à mort. Ces faits, qu'il est impossible de préciser davantage, permettent de placer la date de la vie de Philochorus entre 306 et 260. On cite de lui les ouvrages suivants : Ἀτθίς, l'*Attique*, intitulé aussi Ἀτθίδες et Ἱστορίαι, consistant en dix-sept livres et rapportant l'histoire de l'Attique depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne d'Antiochus Théos. Les deux premiers livres traitaient de la période mythique, et contenaient un récit très-minutieux de tous les sujets qui touchaient au culte des dieux. Les quinze autres livres racontaient l'histoire réelle : à savoir quatre (III-VI) pour la période antérieure à l'historien, et onze (VII-XVII) pour l'époque contemporaine (319-261). Philochorus était un écrivain exact qui poussait fort loin ses recherches, et donnait une attention particulière à la chronologie; les scholiastes et les lexicographes anciens le citent souvent, et des érudits modernes ont formé avec ces citations un recueil de fragments intéressants. Le style de Philochorus était clair et simple. D'après Suidas, Philochorus fit lui-même un abrégé de son ouvrage qu'Asinius Pollion Trallianus, contemporain de Pompée le Grand, abrégea encore. Les autres ouvrages de Philochorus sont : Πρὸς τὴν Δήμωνος Ἀτθίδα (*Contre l'*Attique *de Démon*), réfutation du traité que Démon avait écrit sous le titre d'*Attique*; — Περὶ τῶν Ἀθήνησι ἀρξάντων ἀπὸ Σωκρατίδου μέχρι Ἀπολλοδώρου (*Sur les archontes athéniens depuis Socrate jusqu'à Apollodore* (374 avant J.-C. 319); — Ὀλυμπιάδες ἐν βιβλίοις β' (*Olympiades en deux livres*) : Philochorus dans son *Attique* n'avait pas compté par olympiades; il répara cette omission par un traité spécial sur ce sujet; — Περὶ τῆς τετραπόλεως (*Sur la Tétrapole*), c'est-à-dire sur les villes d'Œnoe, de Marathon, de Probalinthus et Tricorythus; et divers traités soit historiques : *Inscriptions athéniennes, déliaques, épirotiques* (ou continentales); soit religieux : *Sur les combats à Athènes, sur les fêtes, sur les jours sacrés, sur les sacrifices, sur la divination, sur les purifications, sur les mystères athéniens*; soit littéraires : *Sur Alcman, sur les tragédies de Sophocle, sur Euripide, sur les héroïdes ou les femmes pythagoriciennes.* Les fragments de Philochorus ont été publiés par Siebelis : *Philochori Atheniensis librorum fragmenta a Lenzio collecta*, Leipzig, 1811, et par C. Müller, *Fragm. historicorum græcorum*, t. I, p. 384. Y.

Suidas, au mot Φιλόχορος. — Vossius, *De historicis græcis*, p. 197, édit. de Westermann.

PHILOCLÈS (Φιλοκλῆς), poëte tragique athénien, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il était fils de Philopithe et d'une sœur d'Eschyle et père de Morsimus. Imitateur de son

oncle, dont il exagéra les défauts sans en avoir le génie, il dut à l'amertume et à l'âcreté de son style les surnoms de *bile* et de *sel* (Χολή, Ἀλμίων). Les poëtes comiques le tournèrent souvent en ridicule; les juges athéniens, plus justes ou plus indulgents, lui décernèrent en 429 le prix, dans un concours où il avait Sophocle pour compétiteur. Cette décision nous paraît d'autant plus incompréhensible que la pièce de Sophocle était l'*Œdipe roi*, regardée comme le chef-d'œuvre du théâtre antique. Il est probable qu'il s'était fait une réaction en faveur de la manière d'Eschyle un moment délaissée, et les Athéniens accordèrent au neveu la gloire, refusée à l'oncle, de vaincre Sophocle. D'après Suidas il composa cent tragédies, entre autres *Érigone*, *Nauplius*, *Œdipe*, *Oinée*, *Priam*, *Pénélope*, *Philoctète*, une tétralogie sur Procné et Philomèle sous le titre de *Pandionide*. Une des pièces de cette tétralogie était intitulée *Térée ou la Houpe;* Aristophane s'en est moqué et l'a parodiée dans ses *Oiseaux*. Y.

Suidas, au mot Φιλοκλῆς. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 314. — Welcker, *Die Griech. Trag.*, p. 967. — Kayser, *Hist. crit. tragœd. græcæ*, p. 46. — Meincke, *Histor. crit. com. græcorum*, p. 521. — Bode, *Gesch. d. Hellen. Dichtkunst*, vol III, partie 1re, p. 538, 539. — Clinton, *Fasti hellen.*, vol. II, p. XXXV.

PHILODÈME (Φιλόδημος), philosophe et poëte grec, né à Gadara, dans la Palestine, vivait dans le premier siècle avant J.-C. On n'a aucun renseignement sur les premières années de Philodème, mais on sait qu'il vivait à Rome, du temps de Cicéron; c'est de lui que parle l'orateur romain dans le passage suivant de sa violente harangue contre Pison. « Il y a certain Grec qui vit avec lui, homme, à vrai dire, car je l'ai ainsi connu, plein de politesse et d'agrément toutes les fois qu'il est dans d'autres sociétés ou rendu à lui-même. Il vit Pison encore adolescent avec ce front soulevé contre les dieux, et recherché par lui il ne refusa pas son amitié; il se livra à cette liaison au point de passer sa vie avec lui et de ne le quitter pour ainsi dire jamais. L'homme dont je parle a l'esprit extrêmement orné; non-seulement il a cultivé la philosophie, mais encore il s'est adonné aux lettres qui sont, dit-on, négligées par la presque totalité des autres épicuriens. Il tourne une épigramme avec tant d'enjouement, de goût, d'élégance, qu'il est impossible d'y mettre plus d'esprit. » Cicéron continue ainsi longuement, définissant ce Grec souple mais non malhonnête, flatteur aimable des vices des grands, mais capable, dans une société meilleure, de montrer de l'austérité et de la gravité. Le Grec que Cicéron peint ici sans le nommer, et qu'il réunit ailleurs au philosophe Siron dans une phrase élogieuse (*Sironem et Philodemum, cum optimos viros, tum doctissimos homines;* De Fin., II, 35), Philodème est aussi mentionné par Diogène Laerce (X, 3), par Strabon (XVI, p. 759, et par Horace (*Sat.*, I, 2, 121); mais ces divers témoignages, qui attestent la place distinguée qu'il occupait dans la philosophie et les lettres, ne nous apprennent rien sur sa vie. Ses *Épigrammes* furent comprises dans la collection de Philippe de Thessalonique d'où elles passèrent en partie dans les recueils du même genre faits sous les empereurs byzantins; l'*Anthologie grecque* en contient trente-quatre. Ces petites compositions expliquent les éloges de Cicéron, et ne justifient pas moins son blâme quand il ajoute dans le même passage du discours contre Pison : « Il est permis, si l'on veut, de le reprendre, pourvu que ce soit légèrement, d'être, je ne dis pas impur, malhonnête, effronté, mais trop petit Grec (*græculus*), trop flatteur, trop poëte. Prié, invité, forcé, il a célébré cet homme si souvent et de tant de manières, qu'il a peint dans des vers très-délicats toutes les fantaisies, toutes les débauches, les repas et les banquets de toute espèce, tous les adultères enfin de Pison. »

Comme prosateur, Philodème avait composé beaucoup d'ouvrages, entre autres, un traité Περὶ τῶν φιλοσόφων συντάξεως (*Sur la série des philosophes*), cité par Diogène Laerce. Des fragments assez étendus de ces ouvrages ont été découverts dans les manuscrits d'Herculanum. Le premier volume des *Herculanensia volumina*, Naples, 1793, in-fol., contient trente-huit colonnes d'un traité de Philodème; Mazocchi, Rosini, Ignarra, Baffi ont travaillé à rétablir le texte altéré, et de Murr a reproduit ces fragments dans sa dissertation *De Papyris seu voluminibus græcis;* Strasbourg, 1804, in-4°: l'auteur ne traite pas de la partie technique de la musique, mais de son influence sur les mœurs. Les volumes IV et V des *Hercul. Volum.*, 1832-1835, contiennent des passages plus ou moins tronqués d'une *Rhétorique* de Philodème; M. Gros les a réédités sous ce titre : *Philodemi Rhetorica ex Herculanensi papyro lithograph. Oxonii excussa restituit, latine vertit, dissertatione de græca eloquentia et rhetorica notitiaque de Herculanensibus voluminibus auxit, annotationibus indicibusque instruxit E. Gros. Adjecti sunt duo Philodemi libri de Rhetorica Neapoli editi;* Paris, 1840, in-8°. Dans le même volume V on trouve des fragments d'un traité de Philodème Περὶ ἠθῶν καὶ βίων, *sive De dicendi libertate;* le t. VI contient des fragments d'un traité Περὶ τῆς τῶν θεῶν εὐστοχουμένης διαγωγῆς κατὰ Ζήνωνα. Enfin le t. III (1827) contient des fragments du dixième livre du traité Περὶ κακιῶν καὶ τῶν ἀντικειμένων ἀρετῶν (*Sur les vices et les vertus opposées*). M. H. Saupp l'a réédité sous ce titre : *Philodemi de vitiis liber decimus ad voluminis Herculanensis exemplar neapolitanum et oxoniense, distinxit, supplevit, explicavit H. Sauppius;* Leipzig, 1853, in-4° : c'est le plus intéressant des fragments de Philodème découverts à Herculanum; il est très-utile pour

l'histoire de la philosophie épicurienne et pour l'appréciation des caractères de Theophraste. Les fragments de Philodème n'ont pas été recueillis; on les trouve dispersés dans la collection napolitaine des manuscrits d'Herculanum, et dans la collection des mêmes manuscrits faite à Oxford, 1824 et années suivantes. L. J.

Ciceron, *In Pison*, 28, 29. — Orelli, *Onomasticon Tullianum*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. III, p. 609; IV, p. 491. — Brunck, *Anal.*, vol. II, p 83. — Jacobs, *Anthol. Græca*, vol II, p. 70; XIII, 937. — De Murr, *Philodem von der Musik. Ein Auszug aus dessen viertem Buche. Aus dem Griechischen einer Herculanischen Papyrusrolle übersetzt*; Berlin 1806, in 4°. — G.-Fr. Schoemann, *Specimen observationum in Theophrasti œconomicum et Philodemi librum IX de virtutibus et vitiis*; 1839, in-4°. — Gros et Saupp, *Préfaces* de leurs éditions. — Dübner, *Revue de philologie*, t. I, p. 311.

PHILOLAUS, philosophe pythagoricien, natif de Crotone ou de Tarente (1), vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il était contemporain de Socrate et de Démocrite. Cicéron et Apulée ne le mentionnent pas, comme l'a fait Diogène de Laerte, parmi les maîtres de Platon en Italie. Il résida quelque temps à Héraclée où il suivait les leçons d'Arasas ou Arcesas (2). Jamblique, en faisant (chap. 23 de la *Vie de Pyth.*) de Philolaus un disciple de Pythagore, se contredit lui-même (chap. 31 du même ouvrage) en affirmant qu'ils étaient séparés l'un de l'autre par plusieurs générations. On ignore à quelle époque Philolaus vint à Thèbes, où il fit l'éducation de Simmias et de Cebes (3). On cite encore parmi ses élèves Xénophile, Échécrate, Dioclès et Polymneste de Phliunte (4). Les pythagoriciens avaient été expulsés de Metaponte, soit à cause de leur liaison avec le parti aristocratique, soit à raison de la nouveauté de leur enseignement. C'est ici que Bailly (*Histoire de l'Astron. ancienne*, p. 221) conjecture que Philolaus pourrait bien avoir été obligé de prendre la fuite pour avoir enseigné que la terre tourne. « Cette vérité, ajoute-t-il, pour laquelle Galilee perdit sa liberté, aurait donc le sort de rendre malheureux dans tous les siècles ceux qui les premiers l'ont enseignée. » Mais ce rapprochement est plus ingénieux que vrai : il manque absolument de preuves en ce qui concerne Philolaus. Du reste, le peu de documents que l'antiquité nous a transmis, sont souvent contradictoires et ne nous apprennent rien d'exact sur la vie de ce philosophe.

Diogène de Laerte, d'accord avec Porphyre et Jamblique, admet que Philolaus a le premier divulgué par écrit les doctrines, probablement exotériques, de l'ecole pythagoricienne. Son ouvrage, complétement perdu, était intitulé : *les Bacchantes* (αἱ Βάκχαι), et paraissait être divisé en trois livres, ayant pour titres : *Du Monde* (Περὶ κόσμου), *De la Nature* (Περὶ φύσεως) et *De l'Ame* (Περὶ ψυχῆς) (1). Ils sont cités par Stobée, Diogène de Laerte, Proclus, Nicomaque (*Harm.*, I, p. 17), Théon de Smyrne et Claudianus Mamercus. Ce dernier auteur apprend, en passant, que Philolaus avait pris pour base de l'univers le système des poids, des mesures et des nombres (2). D'après Stobée (3), Philolaus enseignait que toutes les choses appartenant à notre faculté de connaître ont chacune un nombre sans lequel rien ne peut être conçu (4). Ce qu'il lui fait dire ensuite des nombres pairs et impairs, ainsi que des « nombres à la fois pairs et impairs » (ἀρτιοπέριττόν) ne nous semble avoir été bien compris par aucun interprète ou commentateur, sans même excepter M. Boeckh. Il nous paraît évident que Philolaus a voulu dire ici que tous les nombres peuvent être classés en nombres premiers (tous impairs, à l'exception de 2, la *dyade*, qui jouait un si grand rôle dans le système de Pythagore), et en nombres composés, c'est-à-dire multiples des nombres premiers, pairs ou impairs. D'après un autre passage (Stobée, *Eclog. phys.*, I, p. 488), les éléments du monde, étant hétérogènes, ne peuvent former un tout sans le moyen de l'harmonie, appelée l'union des complexes (πολυμιγέων ἕνωσις). Il y avait une harmonie pour les âmes individuelles en rapport avec l'âme universelle, comme il y avait une harmonie des astres ou des sphères célestes. Quant aux interprétations qu'on a données des mots ἄπειρον (illimité), περιέχον (contenant), ἀντίχθων (contre-terre), loin d'éclaircir, elles ne nous semblent qu'obscurcir davantage le système des pythagoriciens.

Au milieu des fragments défectueux qui nous restent des doctrines de Pythagore et de ses disciples, il est difficile de décider ce qui appartient en propre à Philolaus. Ses principales doctrines se rattachent à l'histoire de l'astronomie, et on l'a souvent présenté comme le précurseur de Kopernic. Pour bien comprendre les anciens qui citent ici Philolaus, il faut se rappeler 1° que, selon les apparences qui forment la base de l'astronomie primitive, la terre était

(1) Diogène de Laerte (VIII, 84) le fait naître à Crotone, et Jamblique (*Vie de Pythagore*, 36) à Tarente.

(2) Jamblique, *Vita Pyth.*, c. 36; Plutarque. *De Gen. Socr.*, 13. Cf. Bœckh, *Philolaus*.

(3) Platon, *Phédon*.

(4) Diogène de Laerte, VIII, 46.

(1) Suivant Hermippe, cité par Diogène de Laerte, Platon aurait, pendant son voyage en Sicile, acheté cet ouvrage à un parent de Philolaus, pour 40 mines d'Alexandrie, selon d'autres, pour 100 mines.

(2) Philolaus... qui multis voluminibus de intelligendis rebus et quid quæque significent obscure dissertans, priusquam de animæ substantia decernat, de mensuris, ponderibus et numeris juxta geometricam, musicam et arithmeticam mirifice disputat, per hæc omnia universum exstitisse confirmans. Claud. Mamercus, *De anima*, II, 7.

(3) Stob., *Eclog. phys.*, I, 456.

(4) Il importe de faire remarquer que ce système s'accorde avec celui de beaucoup de théosophes modernes, et qu'on peut le rapprocher du « nombre primitif que tout homme apporte au monde en naissant, » de la *Voyante de Prevorst* du Dr. Kerner.

supposée immobile au centre du monde, et le ciel, avec les sphères particulières des étoiles, du soleil, de la lune et des planètes, tournait autour d'elle; 2° que, en réalité, la terre est douée d'un double mouvement, d'un mouvement (diurne) de rotation autour de son axe et d'un mouvement (annuel) de translation autour du soleil. Maintenant voici ce que rapporte Aristote (*de Cœlo*, II, 13) d'après les pythagoriciens : « La terre en tournant autour de son axe (τὴν γῆν κύκλῳ φερομένην περὶ τὸ μέσον) produit la nuit et le jour (νύκτα καὶ ἡμέραν ποιεῖν) (1). Ce passage ne laisse aucune place au doute : le mouvement diurne de notre planète était enseigné par les disciples de Pythagore. La citation continue : « Il ne faut point attribuer une position centrale (τὴν τοῦ μέσου χώραν) à la terre : la place d'honneur (centre) doit être occupée par ce qui est le plus estimé; or, le feu est plus estimé que la terre. » Mais ce feu central n'était pas, selon Philolaus, précisément le soleil : celui-ci ne serait que le reflet du feu central, invisible pour les mortels. « C'est, dit Philolaus, autour de ce feu central que tourne la terre (γῆν κύκλῳ περιφέρεσθαι περὶ τὸ πῦρ). » Voilà donc aussi le mouvement de translation nettement indiqué. Puis il applique le même mouvement au soleil, à la lune et à toutes les planètes en général et même aux étoiles. Ce feu central, qui portait aussi les noms de *foyer* (ἑστία), de *foyer du tout* (ἑστία τοῦ παντός), de *garde de Jupiter* (Διὸς φυλακή) et de *mère des Dieux*, ne pouvait donc pas être l'astre central de notre système planétaire; il avait, chose remarquable, la plus grande analogie avec cet astre central, encore indéterminé, autour duquel les astronomes modernes font tourner le soleil avec son cortége de planètes. F. H.

Platon. — Diogène de Laert. — Plutarque. — Stobée. — Bœckh, *Philolaus*; Berlin, 1819. — Ersch et Gruber, *Encyclop.*

PHILOMUSUS. *Voy.* LOCHER.

PHILON *de Byzance*, mécanicien grec, vivait sous le règne de Ptolémée Physcon en 146 avant J.-C. On ne sait de sa vie que ce qu'il nous en apprend, c'est-à-dire qu'il visita Alexandrie et Rhodes, et qu'il profita pour s'instruire de ses relations avec les ingénieurs de ces deux villes. Il composa un traité sur les machines employées dans l'attaque et dans la défense des places. Les quatrième et cinquième livres de cet ouvrage sont seuls venus jusqu'à nous, et ont été imprimés dans les *Veterum mathematicorum opera* de Thevenot; Paris, 1693, in-fol.; le quatrième a pour objet les armes et les machines de projection. Dans le livre suivant, qui traite plus particulièrement de la poliorcétique, on est choqué de voir l'auteur conseiller d'empoisonner les approvisionnements qu'on est forcé de laisser tomber entre les mains des ennemis; ce qui est encore plus choquant, c'est que Philon, de son propre aveu, avait composé un livre sur les préparations et l'emploi des poisons dans la guerre. Ce qui intéresse le plus dans les débris de son ouvrage, c'est la description d'un engin de guerre qu'il appelle ἀερότονος, et qui avait beaucoup d'analogie avec le fusil à vent des modernes. Suivant Montucla, Philon était un habile géomètre, et sa solution du problème de deux moyennes proportionnelles, quoique la même en principe que celle d'Apollonius, a dans la pratique un mérite particulier. Pappus, qui nous a conservé cette solution, nous apprend aussi que Philon composa sur la mécanique un traité dont l'objet était à peu près le même que celui de Héron.

On attribue à Philon de Byzance un petit ouvrage *Sur les sept merveilles du monde* (Περὶ τῶν ἑπτὰ θεαμάτων) qui certainement ne lui appartient pas, et qui doit être l'œuvre de quelque rhéteur de la décadence. Les merveilles dont il s'agit sont les jardins suspendus de Sémiramis, les Pyramides, la statue de Jupiter Olympien, les murailles de Babylone, le colosse de Rhodes, le temple de Diane à Éphèse, et le Mausolée. Le chapitre consacré au Mausolée est perdu, et nous n'avons qu'un fragment du chapitre sur le temple d'Éphèse. Cet ouvrage fut publié d'après un manuscrit du Vatican, par Leo Allatius, Rome, 1640, avec une traduction latine et des notes; Boissieu l'inséra dans ses *Miscellanea* (1661) et Gronovius dans son *Thesaurus antiquitatum græcarum*, vol. VII, p. 2645-2686. J.-C. Orelli en a donné une édition soignée; Leipzig, 1816, in-8°. On le trouve aussi dans la Bibliothèque grecque de A. F. Didot. Y.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. [illegible]. — *Anthologia græca*, édit. de Jacobs, vol. XIII, p [illegible]. — Montucla, *Histoire des mathématiques*, vol. I p. [illegible]. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 535 — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — A. L. Meister, *De catapulta polybola commentatio, qua locus Philonis mechanici in libro IV De telorum constructione extans illustrat*; Gœttingue, 1768. — Dutens, *Origine des découvertes attribuées aux modernes*, vol. I.

PHILON *le Juif* (Φίλων), philosophe grec, Hébreu de nation, né à Alexandrie, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il habitait sa ville natale, tout occupé de ses études philosophiques, lorsque déjà vieux il reçut de ses compatriotes une mission auprès de l'empereur Caïus Caligula. Avec quatre autres Juifs il se rendit à Rome pour obtenir la révocation du décret qui prescrivait aux Hébreux de rendre les honneurs divins à la statue de l'empereur. L'ambassade arriva à Rome dans l'hiver de 39-40, et y resta jusque dans l'été de 40, sans pouvoir rien obtenir du féroce insensé qui alors gouvernait le monde. La mort seule de Caïus, en janvier 41,

(1) Au rapport d'Aristote (*De Cælo*) le mouvement diurne était aussi enseigné par Héraclide du Pont et Ecphante le Pythagoricien. « Ces philosophes, dit-il, font tourner la terre autour de son propre centre, comme une roue autour de son axe, de l'occident à l'orient. » Cette indication est précieuse pour l'histoire de la science.

(2) Stobée, *Ecl. Phys.*, I.

empêcha de poursuivre avec une extrême rigueur l'exécution de son décret. Philon, qui a raconté cette mission, dit qu'il était le plus vieux des envoyés juifs. En supposant qu'il eût alors soixante ans, il serait né en 20 avant J.-C. On ne sait plus rien de sa vie, sinon qu'il fit un voyage à Jérusalem. Quant à son second voyage à Rome, entrepris, si l'on en croit Eusèbe, pour voir saint Pierre, et à sa conversion au christianisme, ce sont des faits controuvés.

Dès l'époque d'Alexandre et de Ptolémée Lagus beaucoup de Juifs s'étaient établis dans Alexandrie. Du temps de Philon ils occupaient deux des cinq quartiers de cette ville, et étaient même répandus dans les trois autres. Les nombreux ouvrages réunis dans les bibliothèques d'Alexandrie permirent aux Juifs instruits d'étudier la philosophie grecque et leur inspirèrent l'idée de concilier leurs propres doctrines religieuses avec les doctrines helléniques. Plus ils étaient convaincus que leur religion était d'origine divine, moins ils étaient disposés à croire qu'elle était essentiellement en contradiction avec les doctrines qui leur paraissaient vraies dans la philosophie grecque. Ils en vinrent donc à admettre d'un côté que la vérité contenue dans les opinions païennes découle de la révélation hébraïque; d'un autre côté ils tentèrent, en creusant profondément dans le sens caché des livres saints, de retrouver la source de cette vérité. Tel fut le double but que les Juifs hellénisants d'Alexandrie poursuivirent avec subtilité et talent mais non pas toujours avec bonne foi; car il leur arriva souvent de citer à l'appui de leur thèse des ouvrages prétendus anciens qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes. Le juste discrédit attaché à ces fictions ne doit pas rejaillir jusque sur les efforts que firent Aristobule et Philon pour concilier le mosaïsme avec la philosophie grecque. Bien que cette tentative n'ait qu'une valeur scientifique fort médiocre, elle est très-intéressante au point de vue de l'histoire des idées religieuses chez les anciens, et mérite d'être étudiée.

Les écrits de Philon peuvent se diviser en trois classes. La première comprend ses plus anciens ouvrages : *De mundi incorruptibilitate*, *Quod omnis probus liber*, *De vita contemplativa*; la seconde renferme des traités que Philon composa probablement dans sa vieillesse pour retracer l'oppression qui pesait sur ses compatriotes : *Adversus Flaccum*, *Legatio ad Caium*, *De Nobilitate*. La troisième classe et la plus importante est consacrée à l'interprétation des livres de Moïse; on y trouve d'abord l'exposition de la création sous le titre du *De Mundi opificio*, puis viennent des interprétations allégoriques de la Genèse, soit sous le titre général de *Legis allegoriarum libri I-III*, soit sous des titres particuliers. Ce traité *des Allégories* est un de ceux qui font le mieux connaître la méthode et le but de Philon. « Partant de la distinction du sensible et de l'intelligible, et posant d'ailleurs en principe que la parole sacrée ne peut que contenir la plus haute et la plus profonde vérité, Philon considère tout fait sensible comme la représentation d'une vérité intelligible. Ce n'est pas qu'il traite de purs mythes tous les faits dont l'Écriture contient le récit. Sauf le cas d'absurdité, c'est-à-dire de contradiction manifeste avec la vérité métaphysique, il croit à la réalité historique de ces faits; mais toujours sous le sens matériel il entrevoit un sens spirituel plus élevé. Voici quelques-unes de ses explications. Dans ces paroles : « Vous ne vous ferez point à vous-même des dieux d'or et d'argent », Philon découvre toute une doctrine de la nature ineffable de Dieu. Cela veut dire, selon lui, que Dieu est sans qualité, sans essence, immuable, incorruptible. Dans ce simple texte : « Dieu s'est montré au sage », Philon découvre toute la doctrine du Verbe. *Bézébéel* signifie *Dieu en ombre* : or, l'ombre de Dieu, c'est la parole dont il s'est servi pour créer le monde. Sur cet autre texte : « Faisons l'homme à notre image », Philon fonde deux grande théories : 1° la distinction de Dieu et de son Verbe; 2° la création du monde par l'intermédiaire de puissances démiurgiques. Par l'autel et le tabernacle, il veut qu'on entende les objets invisibles et intelligibles de la contemplation. L'Éden figure la sagesse de Dieu; les quatre fleuves qui en sortent sont les quatre vertus qui émanent de cette sagesse. La pluie du ciel qui arrose et féconde la terre, c'est l'intelligence, qui, comme une source, arrose les sens. Adam qui se cache de Dieu exprime l'effet du vice qui nous dérobe la vue du divin. Ces exemples suffisent pour faire apprécier l'exégèse de Philon. La parole sacrée n'y est point un texte de critique exacte et positive; c'est seulement le prétexte d'une théorie que développe l'auteur sous forme de commentaire (1). » Après son exposition de la création, Philon passe à l'interprétation des lois qu'il divise en lois non écrites et en lois écrites. Les lois non écrites sont pour lui les hommes qui furent les types ou modèles d'une vie sans tache, Énos, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse. Il explique les lois écrites, d'abord en général dans son *Décalogue*, puis par rapport à leurs fins particulières dans les traités *De Circumcisione*, *De Monarchia*, *De Præmiis sacerdotum*, *De Victimis*, etc. A ce dernier ordre d'ouvrages appartiennent les traités *De Festo cophini* et *De Parentibus colendis*, publiés par Maï, Milan, 1818, tandis qu'on doit rapporter à la série précédente les traités perdus de Philon dont Aucher découvrit une traduction arménienne, et dont il donna une version latine *De Providentia* et *De Animalibus*; Venise, 1822, in-fol. *Philonis Judæi Paralipomena armena*; Venise, 1826, in-fol.

(1) Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, t. I, p. 162.

Ces additions aux œuvres nombreuses de Philon ne nous apprennent rien de nouveau sur son talent, plus étendu qu'original, plus capable de combiner les découvertes des autres que de découvrir des vérités neuves et fécondes. Cependant, sans être un génie supérieur, Philon occupe une place considérable dans l'histoire de la philosophie. Son système fut le premier essai vraiment sérieux de fusion entre les idées de l'Orient et de la Grèce. « C'est le dernier mot de la sagesse hébraïque, interprétée, il est vrai, par la science étrangère, dit M. Vacherot. Philon est avant tout fidèle à la tradition nationale; s'il modifie, s'il altère, s'il transforme même quelquefois les croyances qui lui sont chères, c'est toujours à son insu et dans un esprit de mysticisme plus platonicien que grec, et plus oriental que platonicien. Philon est resté juif, autant qu'il était possible de l'être, au sein d'Alexandrie, avec une intelligence aussi éclairée et aussi ouverte aux idées étrangères... L'influence de l'école juive et de Philon sur la pensée philosophique et religieuse de cette époque fut immense. C'est Philon qui ouvre la carrière du syncrétisme aux grandes écoles du temps, aux gnostiques, aux Pères Alexandrins, aux Néo-Platoniciens. La gnose puisera largement à une source où les croyances orientales se mêlent déjà à la tradition hébraïque. La théologie chrétienne trouvera dans Philon tout à la fois un commentaire supérieur de la doctrine traditionnelle, une méthode complète d'exégèse, et par dessus tout l'art de faire servir la science grecque au développement ou à la démonstration des croyances religieuses. Saint Clément et Origène citeront fréquemment Philon : c'est à son école qu'ils apprendront à goûter et à mettre en œuvre la science grecque; le vrai Platon, le Platon grec les eût peu séduits. Et, en effet, malgré l'affinité incontestable des doctrines, la théologie chrétienne se fût difficilement accommodée du platonisme pur, mais elle embrassera avec ardeur le platonisme oriental de Philon. »

Les *Œuvres* de Philon furent recueillies pour la première fois par Turnèbe; Paris, 1552, in-fol. Son édition, corrigée par Hœschel, reparut à Genève, 1613; Paris, 1640; Francfort, 1691, in-fol. L'édition de Mangey, Londres, 1742, 2 vol. in-fol., vaut beaucoup mieux, mais elle n'est pas complète et laisse à désirer pour la pureté du texte. L'édition de Pfeifer, Erlangen, 1785-1792, 5 vol. in-8°, contribua faiblement à l'amélioration du texte, et celle de L. Richter, Leipzig, 1828, 1830, 8 vol. in-12, n'est guère qu'une réimpression de celle de Mongey, avec quelques additions. On attend encore une bonne édition critique des œuvres de Philon. N.

Josèphe, *Antiquit. Jud.*, XVIII, 8; XIX, 5; XX, 5. — Eusèbe, *Hist. Eccles.*, II, 4. — Don Ceillier, *Histoire generale des auteurs sacres et ecclesiastiques*, t. Ier. — Fabricius, *Biblioth. græca*, t. IV, p. 721-754, édit. de Harles. — Mangey, *Preface* de son édition. — F. G. Werner, *De Philone judæo teste integritatis scriptorum mosaicorum*; 1743, in-fol. — J.-C.-G. Dahl, *Chrestomathia philoniana*; Hambourg, 1801, in-8°. — J. Bryant, *The sentiments of Philo Judæus*; Londres, 1798, in-8°. — A.-F. Gfrörer, *Kritische Geschichte des Urchristenthums*, pt I, *Philon*. — Fr. Creuzer, *Zur Kritik der Schriften des Juden Philo*, dans les *Theologischen Studien* de Ulmann; 1832. — Grossmann, *Quæstionum Philonearum par prima*; Leipzig 1829. — Wolff, *Die Philonische Philosophie in ihren Hauptmomenten dargestellt*; Gothembourg, 1858. — Ritter, *Histoire de la philosophie*, t. IV, trad. de M. Tissot. — Vacherot, *Histoire critique de l'ecole d'Alexandrie*, t. I.

PHILON *de Byblos* (*Herennius*), historien grec, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il naquit sous le règne de Néron et vécut jusqu'à un âge avancé, puisqu'il écrivit l'histoire de l'empereur Adrien. Suidas, qui ne l'appelle que Philon Herennius, cite de lui, outre l'*Histoire d'Adrien*, les ouvrages suivants : *Sur les villes et les hommes illustres qu'elles ont produits*, en trente livres; — *Sur l'acquisition et le choix des livres*, en douze livres. Eudocia ajoute à cette liste quatre livres d'*épigrammes*. Enfin de différentes autres sources on a extrait les titres de plusieurs traités historiques et grammaticaux de Philon : *Histoire incroyable*; *Sur les médecins*; *Sur le dialecte des Romains*; *Sur la rhétorique*. Il ne reste de ces différents ouvrages qu'un petit nombre de fragments, recueillis par M. C. Müller dans les *Fragmenta historic. græcorum* (collec. Didot), t. III, p. 560. Herennius Philon a été identifié avec un Philon de Byblos qui, suivant Eusèbe, traduisit en grec l'ouvrage d'un ancien Phénicien nommé Sanchoniathon; Eusèbe nous a conservé la préface et des extraits étendus de cette traduction. Pour tout ce qui concerne cet ouvrage, *voy.* SANCHONIATHON. Y.

Suidas et Eudocia, au mot Φίλων. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. IV, p. 780, édit. de Harles.

PHILONIDES (Φιλωνίδης), poëte comique athénien, de l'ancienne comédie, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. On cite de lui trois comédies : Ἀπήνη (*La Voiture*), Κόθορνοι (*Les Cothurnes*, pièce dirigée contre Théramène) et Φιλέταιρος (*Le bon Ami*), dont il ne reste rien; mais si personnellement Philonides a fort peu d'importance, il mérite cependant quelque attention parce que à son nom se rattache une des questions les plus curieuses du théâtre grec. La base du drame grec, le point central autour duquel il s'était organisé, était le chœur. Légalement le chœur était la partie essentielle de la pièce, et les fonctionnaires chargés des représentations théâtrales n'en connaissaient p[...] d'autre. Quand un poëte avait composé une tragédie ou une comédie, il s'adressait à l'archonte pour obtenir un chœur (c'est-à-dire un certain nombre de citoyens), qu'il se chargeait d'instruire et de produire à la représentation. L'archonte était libre d'admettre ou de rejeter la demande du poëte. Son bon ou son mauvais accueil dépendaient de l'idée qu'il se faisait du mérite de l'auteur, et tenaient aussi assez souvent à des considérations personnelles et politiques

Des chœurs furent refusés à Sophocle et à Cratinus. Un jeune poëte à ses débuts trouvait dans cette formalité des obstacles qu'il tentait d'éluder lorsqu'il désespérait d'en triompher. Il pouvait emprunter l'ouvrage d'un maître illustre dont il avait reçu les leçons, et le présenter à l'archonte, comme son œuvre propre; c'est ce que firent les fils d'Eschyle, de Sophocle et d'Aristophane. Il pouvait aussi confier son propre ouvrage à un poëte déjà connu et par cela même plus assuré d'obtenir le chœur indispensable; c'est ce que fit Aristophane. Ses premières pièces furent soumises à l'archonte et produites sur le théâtre par Callistrate et Philonides, qui se chargèrent d'instruire le chœur ou, comme on dirait aujourd'hui, de diriger les répétitions et de surveiller la représentation. Aristophane, faisant allusion à la timidité qui l'empêcha de se présenter lui-même devant l'archonte et le public, se compare à une jeune fille honteuse d'avoir un enfant, et qui le fait élever par d'autres. L'expression dont il se sert (οὐκ ἐξῆν μοι τεκεῖν, il ne m'était pas permis d'enfanter) a fait supposer au scholiaste qu'il était interdit aux poëtes de faire jouer des comédies avant l'âge de trente ans; mais on ne trouve pas dans les auteurs attiques de traces de cette loi, et la supposition du scholiaste est contredite par de nombreux témoignages. Il pouvait arriver encore qu'un auteur déjà célèbre ne se souciât pas de s'acquitter des soins minutieux qu'exigeait l'enseignement du chœur; alors il laissait cette tâche à un poëte plus exercé ou plus patient qui, en même temps, donnait la pièce sous son nom : il est probable que cet artifice ne trompait pas les spectateurs, et ne faisait aucun tort au véritable auteur. Aristophane y eut souvent recours. Il se servit de Philonides pour *Les Guêpes*, *le Proagon*, *L'Amphiaraüs*, *Les Grenouilles*, peut-être *Les Nuées;* de Callistrate, pour *Les Dactaliens*, *Les Babyloniens*, *Les Acharniens*, *Les Oiseaux* et *Lysistrata*. Il donna à son fils Araros ses deux dernières pièces le *Cocalus* et l'*Eolosicon*. De toutes les pièces, de lui qui existent, on n'en connaît que trois qui aient été jouées sous son nom : *Les Chevaliers*, *La Paix* et *Phistus*. Pour une discussion étendue de cette question et des textes anciens qui s'y rapportent, nous renvoyons aux dissertations de Ranke, de C.-F. Hermann, de Fritzsch, Hanovius, W. Diadorf et Droysen, et surtout à la préface des *Fragments* d'Aristophane par Th. Bergk dans les *Fragmenta comicorum græcorum* de Meineke, vol. II, p 902-939. Y.

Bergk, *Fragm. com. Att. Antiq.*, p. 400. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PHILOPÉMEN, général de la ligue achéenne, né en 253, mort en 183 av. J.-C. Il appartenait à une des premières familles de Mégalopolis en Arcadie. Devenu orphelin de bonne heure, il eut pour maître deux philosophes de la nouvelle Académie, Ecdemus et Démophanes, qui, habitués à appliquer la philosophie à la politique, s'attachèrent moins à apprendre à leur élève des théories spéculatives qu'à lui inspirer l'amour d'un gouvernement libre. Ces deux hommes avaient fui le gouvernement des tyrans qui régnaient à Mégalopolis; ils avaient vécu dans l'exil et n'étaient revenus dans leur patrie que pour l'affranchir; ils s'étaient ensuite associés à Aratus pour chasser Nicoclès de Sicyone. Philopémen puisa dans leurs leçons une ardente haine pour la tyrannie et une vive répugnance contre le parti démocratique, trop ami des tyrans. Il ne fut jamais un philosophe; ses maîtres l'élevèrent pour la défense d'une cause politique qui avait besoin d'être soutenue par les armes, et ils en firent un soldat. Dès sa jeunesse et jusqu'à la veille de sa mort, sa seule occupation fut la guerre; ses livres de prédilection étaient une histoire d'Alexandre et un traité, fort célèbre alors, d'un certain Evangelus sur la tactique. Il ne connaissait de luxe que celui des belles armes et des beaux chevaux. Fort désintéressé à l'endroit des richesses, il n'aimait que la guerre, et appréciait peu les vertus pacifiques; ceux qui vivaient loin des batailles, il les méprisait comme des gens inutiles. Il avait trente ans lorsque Cléomène entra par surprise dans Mégalopolis; Philopémen eut alors assez de sang-froid et d'ascendant pour rassembler les citoyens et les conduire à Messène, ne laissant au roi de Sparte qu'une ville déserte, où il ne put rester longtemps. Peu après, Philopémen commanda ses concitoyens à la bataille de Sellasie, et par une manœuvre hardie décida la victoire d'Antigone. Il se rendit ensuite en Crète, malheureux pays où la guerre était permanente et où l'on pouvait s'instruire, mieux que partout ailleurs, dans l'art militaire. De retour dans le Péloponnèse, il fut élu général de la cavalerie, puis *stratége*, c'est-à-dire chef suprême de la confédération achéenne. Polybe dit que Philopémen acheva l'œuvre d'Aratus; celui-ci avait été surtout un homme d'État; il avait donné des lois à l'Achaïe, mais il ne lui avait pas donné d'armée; aussi la ligue, créée par lui pour être libre, avait-elle dû se mettre sous la protection, c'est-à-dire sous la dépendance des rois de Macédoine. Elle reçut de Philopémen cette organisation militaire qui lui manquait. Il commença par donner aux soldats des armes meilleures, un bouclier plus large, une pique plus longue; il exerça les fantassins à manœuvrer en phalange serrée, et leur apprit la discipline. La cavalerie était composée de jeunes gens riches, qui n'avaient aucune habitude du combat ni même de l'équitation; il les accoutuma à tous les exercices militaires. Ces réformes eurent un résultat si prompt que dès l'année 208, à la tête de la première armée qu'aient eue les Achéens, il vainquit les excellentes troupes mercenaires de Machanidas, tyran de Sparte, qu'il tua de sa main dans la poursuite. Il est vrai qu'il ne put empêcher Nabis de succéder à Machanidas et de relever la puissance de Sparte; il

l'empêcha du moins de garder Messène. Nabis venait de s'en emparer; Philopémen, alors simple particulier, réunit de sa propre autorité une troupe de soldats, courut à Messène et reprit la ville; l'armée spartiate n'avait pas osé l'attendre. Ici se place le seul acte de sa vie que ses historiens trouvent à blâmer. Au moment où la ligue avait à lutter contre Nabis qui menaçait son indépendance, Philopémen quitta son pays, se rendit en Crète pour la seconde fois, et se mit au service de la ville de Gortyne alors en guerre contre une autre ville crétoise : c'est qu'il ressemblait un peu à ces hommes, nombreux en Grèce depuis les Cléarque et les Xénophon, plus nombreux à cette époque de décadence, qui faisaient volontiers de la guerre un métier. Philopémen l'aimait pour elle-même et se laissait aller partout où elle l'appelait. Il était encore en Crète pendant la guerre que les Romains firent à Philippe ; il ne prit donc aucune part à cette fameuse délibération où le conseil de la ligue, sommé de prendre parti entre la Macédoine et Rome, se décida pour celle-ci. Il revint en Achaïe au moment où la confédération se faisait payer ses services en obtenant de Flamininus qu'il l'aidât à dompter Nabis. Philopémen, nommé stratége, eut la direction de cette guerre. Battu dans un combat naval, il vainquit Nabis sur terre et l'enferma dans Sparte. On peut supposer qu'il eût poussé plus loin ses succès si les Romains n'avaient refusé dès lors de le seconder; Rome, au lieu de dépouiller Nabis, aimait mieux faire subsister deux puissances rivales dans le Péloponèse. Peu de temps après, Philopémen apprit que Nabis venait d'être assassiné par les Étoliens; avec la rapidité de décision qui lui était habituelle, il courut à Sparte, réunit les habitants, et moitié par force, moitié par persuasion, il réussit à faire entrer cette ville dans la ligue achéenne. Le projet qu'Aratus avait conçu se trouvait ainsi réalisé : le Péloponèse presque entier était réuni en un seul corps. Il est vrai que Sparte, comme toutes les villes grecques, était partagée entre deux factions; le parti démocratique ne tarda pas à se soulever et à se séparer de la ligue. Philopémen, qui était alors stratége, reprit la ville et la traita cruellement : quatre-vingts citoyens furent mis à mort, trois mille vendus comme esclaves, et un plus grand nombre condamnés à l'exil; les murailles furent abattues et les lois anciennes abolies. Toutes ces guerres intestines préparaient les voies à l'ambition de Rome. Philopémen sentait s'approcher cette domination; autour de lui les Diophane et les Dinocrate, ses ennemis personnels, appelaient de leurs vœux la servitude. Lui-même savait la Grèce trop faible ou trop corrompue pour garder son indépendance. Il voulait du moins qu'elle tombât dignement, et aux courtisans serviles des Romains il disait : « Vous êtes donc bien pressés de voir arriver la dernière heure de la Grèce ! » Il osait résister quelquefois avec hardiesse aux prétentions des Romains; Cecilius exigeant un jour que le sénat achéen révoquât un décret relatif à Sparte, Philopémen répliqua énergiquement à l'envoyé de Rome et fit rejeter sa demande. Une autre fois Flamininus réclamait de lui un acte illégal, il refusa. Mais il sentait mieux que personne l'inutilité de cette lutte, et il disait : « Un jour viendra où les Grecs devront obéir; tout ce que nous avons à faire c'est de ne pas avancer ce jour. » Il travaillait ainsi sans espoir et sans illusion pour prolonger quelque peu les apparences de la liberté. L'an 183, il exerçait pour la huitième fois la charge de stratége. Le sénat, qui envoyait alors Flamininus en Asie pour réclamer Annibal, lui enjoignit de passer par le Péloponèse. Sans lui donner d'instructions bien précises, il lui confia le soin de semer la division dans la ligue et de susciter des ennemis à Philopémen. En effet, au moment de son passage, les partisans de Rome s'enhardirent; l'un d'eux, Dinocrate, se rendit le maître dans Messène et détacha cette ville de la confédération. Philopémen, âgé alors de soixante-dix ans et malade, n'avait pourtant rien perdu de l'ardeur de la jeunesse. Sans prendre le temps de réunir l'armée achéenne, il prit avec lui un petit corps de cavalerie et marcha sur Messène. Il rencontra Dinocrate en avant de la ville et le mit en déroute; mais celui-ci ayant reçu des renforts, ce fut à Philopémen à faire retraite à son tour. Il marchait à l'arrière-garde, le dernier de tous, faisant souvent face à l'ennemi, pour protéger ses cavaliers. Son cheval le jeta par terre, et sans qu'aucun homme de sa troupe se fût aperçu de sa chute, il fut pris par les Messéniens. On le conduisit à la ville et on l'enferma dans une de ces antiques constructions souterraines qu'on appelait des *trésors*. Il est vrai que la majorité des citoyens lui était favorable; les uns rappelaient le souvenir des services qu'on avait reçus de lui; les plus indifférents voulaient au moins qu'on le rendît aux Achéens pour obtenir la paix. Mais Dinocrate, l'ami les Romains, redoutant les dispositions du peuple et craignant que le moindre délai ne rendît son adversaire à la liberté, se hâta de faire porter à Philopémen une coupe de poison. Il la but sans proférer aucune plainte, consolé par la pensée que Lycortas avait échappé aux ennemis. Il fut vengé; les Achéens, maîtres de Messène, lui firent de brillantes funérailles; la Grèce se remplit de ses statues. Mais la ligue achéenne ne trouva plus un général tel que lui; sa mort porta le découragement dans ce qu'il restait encore d'amis de l'indépendance, et l'on put dire de lui qu'il avait été *le dernier des Grecs*. FUSTEL DE COULANGES.

Polybe, II-XXV. — Tite-Live, XXXI-XXXIX. — Plutarque, *Vie de Philopémen*, *Vie de Flamininus*.

FIN DU TRENTE-NEUVIÈME VOLUME.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUARANTIÈME.

—

Philoponus. — Preval.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Quarantième.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXII.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

P

PHILOPONUS (*Jean*), Ἰωάννης ὁ Φιλόπονος, grammairien et philosophe alexandrin, vivait dans le septième siècle après J.-C. Il fut surnommé Philoponus à cause de son application à l'étude; mais le travail ne lui donna pas le jugement qui lui manquait, et ses ouvrages sont plus remarquables par leur nombre que par leur mérite. Élève du philosophe Ammonius, il enseigna la grammaire à Alexandrie, et fut le dernier professeur d'une école célèbre. Son nom se rattache étrangement à un des faits les plus importants de son siècle. On raconte que lors de la prise d'Alexandrie par les Arabes en 639, Philoponus embrassa l'islamisme, et qu'il pria Amrou de lui donner la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Amrou en référa au calife Omar, qui fit la réponse bien connue, et la bibliothèque fut livrée aux flammes. Cette tradition est fort incertaine, et sinon fausse dans le fait essentiel (l'incendie d'un certain nombre de livres), du moins falsifiée dans ses détails. Au nombre des incidents fictifs, nous plaçons la conversion de Philoponus à l'islamisme. Le professeur alexandrin était sans doute un mauvais orthodoxe, puisqu'il fut le fondateur ou un des principaux promoteurs de l'hérésie des trithéistes; mais rien ne prouve qu'il ait abandonné ses maîtres favoris, Platon et Aristote, pour Mahomet et Omar. On ignore la date de sa mort. On a de lui des *Commentaires sur la cosmogonie mosaïque* (Τῶν εἰς τὴν Μωϋσέως κοσμογονίαν ἐξηγητικῶν λόγοι ζʹ), publiés en grec et en latin par Balthasar Corderius; Vienne, 1630, in-4°; — *Contre Proclus sur l'éternité du monde*, publié par Victor Trincavellus; Venise, 1535, in-fol.; — *Des cinq dialectes de la langue grecque*, publié en grec avec les écrits des autres grammairiens et le *Thesaurus* de Varinus; Venise, 1476, in-fol.; — *Collection de mots qui, suivant leur signification différente, reçoivent un accent différent*, par ordre alphabétique, publié souvent à la fin de dictionnaires grecs; la seule édition séparée est celle de Érasme Schmid, Wittemberg, 1615, in-8°. Enfin on a de lui des *Commentaires* sur plusieurs ouvrages d'Aristote, savoir : *In Analytica priora;* Venise, 1536, in-fol.; — *In Analytica posteriora;* Venise, 1504, 1534, in-fol.; — *In quatuor priores libros physicorum;* Venise, 1535, in-fol.; — *In librum unicum Meteorôm*, à la suite du comment. d'Olympiodore sur les *Meteora;* Venise, 1551, in-fol.; — *In libros III de Anima;* Venise, 1553, in-fol.; — *In libros V de Generatione et interitu;* Venise, 1527, in-fol.; — *In libros V de Generatione animalium;* Venise, 1526, in-fol.; — *In libros XIV Metaphysicorum*, trad. en latin par François Patrizzi, Ferrare, 1583, in-fol. Y.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. X. p. 639. — Cave, *Historia litteraria*, vol. I.

PHILOSTORGE (Φιλοστόργιος), historien ecclésiastique grec, fils de Carterius et d'Eulampia, né à Borissus, en Cappadoce, vers 360 après J.-C., mort vers 430. Il était âgé de vingt ans lorsque Eunomius fut expulsé de Césarée. Comme son père Carterius, il adopta avec ardeur les doctrines de cet hérésiarque. Il composa une Histoire ecclésiastique depuis l'hérésie d'Arius en 300, jusqu'à l'avénement de Valentinien à l'empire d'Occident en 425. Cet ouvrage contient douze livres qui commencent chacun par une des lettres du mot Φιλοστόργιος, de manière à former une sorte d'acrostiche. L'auteur ne perd aucune occasion d'exalter les ariens et les eunomiens, tandis qu'il rabaisse les partisans de l'orthodoxie, à l'exception de Grégoire de Nazianze. Photius l'accuse d'avoir grossièrement violé la vérité et prétend que son livre n'est pas une histoire mais un panégyrique des hérétiques. Malgré ces reproches plus ou moins fondés, Philostorge était un homme de savoir, instruit en géographie et en astronomie. Son style, suivant Photius, était élégant et figuré; mais sa narration manquait

quelquefois de clarté, et ses figures n'étaient pas toujours naturelles. Son *Histoire ecclésiastique* est perdue; mais Photius nous en a laissé un extrait étendu qui a été publié par Jac. Godefroy, Genève, 1643, in-4°; et d'une manière plus correcte par H. de Valois, Paris, 1673, avec l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret, Evagrius et Théodore; Reading en a donné une autre édition, Cambridge, 1720. Y.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. VII, p. 400. — Vossius, *De historicis græcis*, p. 313, etc. — Schöll, *Histoire de la littérature grecque*.

PHILOSTRATE. Ce nom est commun à plusieurs personnages de l'antiquité, parmi lesquels on distingue :

PHILOSTRATE DE TYR, d'une époque inconnue, mais qui remonte au moins au premier siècle de l'ère chrétienne. Il est cité par Josèphe comme auteur d'*Histoires phéniciennes et indiennes*.

Fl. Joseph., *Archæol. Jud.*, X, 11. — *In Apion.*, p. 1045.

PHILOSTRATE L'ÉGYPTIEN, sophiste du temps de César, qui appartenait à la secte académique et jouit d'une grande faveur auprès de Cléopâtre.

Fl. Philostrat., *Vit. Sophist.*, I, 25.

PHILOSTRATE VERUS, sophiste de la fin du premier et du commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Suidas lui attribue plusieurs des ouvrages qu'on s'accorde à considérer comme appartenant à son fils (*voy.* l'article suivant); tels sont le dialogue intitulé *Néron* et le traité *De la gymnastique*.

Suidas, *Lexicon*. — Kayser, *Préface de son édition de Philostrate*. — Miller, *Journ. des Savants*, 1849.

PHILOSTRATE (*Flavius*), sophiste du deuxième siècle de l'ère chrétienne, fils du précédent, et pour cette raison appelé par Suidas *le second Philostrate* : c'est le plus célèbre de tous. Il est resté sur lui fort peu de renseignements précis. On ne connaît au juste ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. On sait seulement qu'il naquit à Lemnos, dans la première moitié du deuxième siècle de J.-C., qu'il enseigna la rhétorique à Athènes, ce qui lui a fait donner quelquefois le surnom d'*Athénien;* qu'il enseigna ensuite à Rome; qu'il sut se concilier la faveur de l'empereur Septime Sévère; qu'il fut du *cercle* de lettrés que réunissait autour d'elle l'impératrice Julia Domna, et qu'il accompagna cette princesse dans ses voyages; enfin qu'il vivait encore au troisième siècle, sous l'empereur Alexandre.

Son principal ouvrage est la *Vie d'Apollonius de Tyane*, qu'il écrivit sur la demande de Julia Domna. Philostrate dit avoir composé cette biographie d'après les *Mémoires* d'un certain Damis, qui avait été le compagnon de voyages du célèbre thaumaturge, et d'après des biographies antérieures, écrites l'une par Maxime d'Égées, l'autre par Méragène. On fait bon marché des documents historiques de Philostrate, quand on songe à tous les contes qu'ils lui ont fournis et auxquels sans doute il a lui-même ajouté : il écrivait dans un temps et dans un pays fort amis du merveilleux, et il paraît évident qu'il avait dessein de composer non une histoire, mais un roman philosophique. Philostrate était un des rhéteurs les plus habiles du deuxième siècle de l'ère chrétienne; mais ce n'était qu'un rhéteur, et la plupart de ses ouvrages ont un caractère tout fictif. Jaloux de faire briller son talent, il cherche surtout des occasions de décrire; et dans ses descriptions, il s'inquiète peu de l'exactitude, mais se préoccupe beaucoup de l'agrément et de la vivacité des images. Le merveilleux tient une grande place dans cet ouvrage, dont le héros est représenté comme une incarnation du dieu Protée, et fait de nombreux miracles. Ce sont des démoniaques exorcisés, des malades guéris, des morts ressuscités, des ombres évoquées, des événements prédits longtemps à l'avance, etc., etc. Parce que Philostrate se plaît à revêtir ainsi son héros d'un caractère surnaturel, quelques critiques ont pensé que la *Vie d'Apollonius de Tyane* était une parodie des Évangiles. Cette supposition, qui a valu à cet ouvrage une certaine vogue au dix-huitième siècle, est aujourd'hui abandonnée comme un paradoxe plus ingénieux que solide. Le merveilleux qu'on trouve dans la *Vie d'Apollonius de Tyane* n'a rien de plus extraordinaire que le merveilleux qu'on trouve dans presque toutes les biographies fabuleuses de philosophes composées vers la même époque, par exemple les *Vies de Pythagore* par Jamblique et Porphyre. Ce qui sans doute a donné lieu à cette hypothèse, c'est que, sous Dioclétien, le sophiste Hiéroclès, réfuté bientôt par Eusèbe, entreprit de faire de ce livre une arme contre le christianisme; mais ce n'est pas à dire pour cela que tel eût été le dessein de Philostrate. Avant et même après que la *Vie d'Apollonius* eut reçu cette interprétation, elle comptait des admirateurs parmi les chrétiens aussi bien que parmi les païens. Sidoine Apollinaire (*Epist.*, III, 3), et Cassiodore (*Chronic.*) en faisaient le plus grand éloge. On se demande en effet pourquoi, si l'ouvrage était une parodie des Évangiles, la satire eût été si indirecte et si dissimulée, surtout dans un temps où nul intérêt ne prescrivait ces ménagements : la religion chrétienne n'était pas encore la religion de l'empire. La *Vie d'Apollonius* n'est donc pas une œuvre de polémique anti-chrétienne; et si elle a une signification philosophique, ce n'est pas autre chose qu'un tableau embelli de la vie pythagoricienne, dont l'ascétisme théurgique dont Apollonius est resté le type.

L'héroïque, ou dialogue sur les héros de la guerre de Troie, est, comme le précédent, un ouvrage d'un caractère fictif. Philostrate suppose un dialogue entre un navigateur phénicien et un vigneron d'Éléonte, fréquemment honoré de la visite et de l'entretien de l'ombre de Protésilas

C'est un cadre dans lequel il fait entrer diverses narrations sur les héros de la guerre de Troie, toutes différentes de celles d'Homère, et qui prétendent être plus authentiques. Cet ouvrage n'est autre chose que la mise en œuvre d'une foule de romans épiques, où les légendes sur la guerre de Troie étaient renouvelées et variées à l'infini. M. Kayser suppose que cet ouvrage a été écrit entre 211 et 217 : sa raison est que le portrait d'Achille paraît être une allusion flatteuse à Caracalla, fils de l'impératrice Julie.

Sous le titre de *Tableaux*, Philostrate a laissé une description d'une collection de peintures que, dit-il, il a vue à Naples. C'est une question de savoir si Philostrate a décrit de véritables tableaux, ou s'il n'a pas imaginé une galerie de fantaisie. Les critiques du dernier siècle ont soutenu cette dernière opinion, que rend assez vraisemblable le genre ordinaire des ouvrages de Philostrate. Ils ont fait remarquer que Philostrate ne donne pas les noms des artistes ni aucun détail sur la forme des tableaux et les ornements de la scène qui est représentée et que ces compositions manquent souvent d'unité. A ces objections on a répondu que Philostrate écrivait pour des contemporains, et qu'il n'a pas jugé nécessaire de dire ce qui était su généralement; de plus, que les œuvres des peintres de l'antiquité qui nous sont restées présentent souvent le même manque d'unité, la même succession de scènes diverses. Aujourd'hui, les antiquaires les plus autorisés s'accordent à dire qu'il y a dans les descriptions de Philostrate au moins un fonds de vérité. Ce qui est constant, c'est que le but principal de Philostrate, qui l'avoue lui-même dans sa *Préface*, était de fournir à ses élèves des modèles d'amplifications et de descriptions élégantes, et que cet ouvrage témoigne d'une assez remarquable intelligence de l'art.

Les *Vies des Sophistes* sont un ouvrage d'une haute importance pour l'histoire littéraire de cette époque. Philostrate y donne des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs sur la vie des sophistes (rhéteurs et philosophes) qui ont eu de son temps de la célébrité : il fait connaître leur genre d'esprit, leurs compositions, leurs voyages de ville en ville pour y faire des lectures ou des improvisations, souvent richement rétribuées, leurs rivalités et leurs passions. — Ses *Lettres*, qui ne sont pour la plupart que des exercices de rhétorique, ont de la grâce et de l'agrément. Elles sont suivies d'un *Traité sur le style épistolaire*.

A ces ouvrages de Philostrate il faut joindre le dialogue intitulé *Néron*, souvent publié dans les œuvres de Lucien, et que M. Kayser a restitué avec raison à Philostrate, d'après une indication conservée par Suidas; un *Traité sur la gymnastique*, récemment découvert, et une *Épigramme* sur Télèphe blessé (conservée dans l'*Anthologie*).

Les principales éditions des œuvres complètes de Philostrate sont : 1608, F. Morel, gr.-lat., in-fol., Paris; 1709, Olearius, Leipzig, in-fol. (édition médiocre pour la critique du texte, mais estimée pour le commentaire); 1844-1846, Kayser, 2 vol. in-4°, Zurich (avec des variantes et des notes philologiques courtes et substantielles); 1849, Westermann, grec-latin (coll. Didot), gr. in-8°. — Principales éditions des ouvrages séparés : *L'héroïque*, 1808, Boissonade; Paris, in-8°, avec les scholies; *Tableaux*, 1825, Jacobs et Welcker (édition qui contient un commentaire très-important pour l'histoire de l'art); *Vies des Sophistes*, 1838, Kayser, in-8°, Heidelberg (édition contenant de nombreuses recherches sur l'histoire littéraire de l'époque de Philostrate, qui n'ont pas été reproduites dans l'édition complète donnée en 1849 par M. Kayser); *Traité de la Gymnastique*, publié pour la première fois par Minoïde Mynas, in-8°, 1858. — Principales traductions : *Vie d'Apollonius de Tyane*, trad. en français par Blaise de Vigenère, 1611, in-fol.; par Castillon, 4 vol. in-12, 1779; par A. Chassang, in-8° (avec *L'héroïque*), 1862; en allemand par Seybold, Lemgo, 1776; *Tableaux*, traduits en français par Blaise de Vigenère, 1614, in-fol.; *Traité de la Gymnastique*, traduit par Ch. Daremberg, in-8°, 1858.

A. CHASSANG.

Eusèbe, *In Hierocl.* — Eunap., *Proœm. Vitar. philos.* — Hesychius, Suidas, *Lexic.* — *Préfaces* des éditions d'Oléarius et de Kayser. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, Harles, V, p. 540 et suiv. — Miller, *Journal des Savants*, 1849. — Huet, *Demonstrat. évangél.*, propos. IX, c. CXLVII. — Letronne, *Mémoires de l'Acad. des inscript.*, nouvelle série, t. X, p. 296. — Gibbon, t. III, p. 241. — Neander, *Allg. gesch. der Christ. relig.* — Baur, *Apollon. und Christus.* — Ritter, *Hist. de la philos. anc.*, XII, ch. VII.

PHILOSTRATE (*Flavius*), sophiste, né à Lemnos comme le précédent, dont il était, selon les uns, le neveu, selon les autres le petit-fils. Il se distingua de bonne heure dans les écoles de rhétorique, et à vingt-quatre ans fut exempté par Caracalla de certaines redevances fiscales à cause de son mérite. Il est du reste bien inférieur à son aïeul ou à son oncle, qu'il imite un peu servilement dans ses *Tableaux*, le seul ouvrage qui nous soit resté de lui, et qu'on imprime ordinairement à la suite des œuvres de l'autre Philostrate.

Chassang; *Histoire du Roman dans l'antiquité grecque et latine*, 3e partie.

PHILOTAS (Φιλώτας), général macédonien, fils de Parménion et un des premiers lieutenants d'Alexandre, mis à mort en 330 avant J.-C. Dans l'expédition d'Asie il eut le commandement des gardes du corps (ἑταῖροι) d'Alexandre, et occupa, après son père, la première place dans les conseils militaires de ce prince. Son élévation excita l'envie des autres généraux, et ses manières arrogantes le rendirent impopulaire dans l'armée. Alexandre, plusieurs fois prévenu contre lui, dédaigna longtemps ces accusations; mais, en 330, en Bactriane, au moment de s'enfoncer dans les plus lointaines régions de l'Asie, il

se décida à frapper un lieutenant qui pouvait devenir redoutable. Philotas, informé qu'une conspiration contre la vie d'Alexandre était tramée par un Macédonien nommé Dimnus, traita ce rapport comme une affaire très-légère, et resta deux jours sans en faire part au roi. Alexandre apprit le complot par une autre voie; il ne fut pas difficile à Cratère et aux autres ennemis de Philotas de transformer sa négligence en crime. Le malheureux général, arrêté dans la nuit et mis plusieurs fois à la torture, se laissa arracher par les tourments l'aveu probablement faux de sa participation et même de celle de son père au complot formé contre Alexandre. Sur sa confession on le conduisit devant les troupes assemblées qui le lapidèrent. L'assassinat de Parménion suivit de près le supplice de Philotas. Ces deux généraux, comme Clitus et d'autres Macédoniens, désapprouvaient la conduite d'Alexandre depuis la mort de Darius. Le roi connaissait bien ces sentiments qui contrariaient ses grands desseins, et pour prévenir les graves manifestations de mécontentement et peut-être les révoltes qui menaçaient d'en être la suite, il n'hésita pas à sacrifier sur de faibles soupçons deux des généraux qui lui avaient rendu le plus de services. L. J.

Arrien, *Anab.*, I, 2, 5, 14, 19, 21 ; II, 8 ; III, 11, 18, 26 ; IV, 10. — Plutarque, *Alex.*, 10, 48, 49. — Quinte-Curce, V, 4 ; VI, 6, 11. — Diodore de Sicile, XVII, 17, 57, 79, 80. — Justin, XII, 5.

PHILOXÈNE (Φιλόξενος), poëte grec, né à Cythère, dans la 2ᵉ année de la 86ᵉ olympiade, 435 avant J.-C., mort dans la 100ᵉ olympiade, 380 avant J.-C. Les renseignements que nous avons sur lui offrent une confusion qui tient à ce qu'un autre Philoxène, né à Leucade et vivant à peu près à la même époque, fut comme lui tourné en ridicule par les poëtes athéniens de l'ancienne comédie, et passa comme lui une partie de sa vie en Sicile. Les grammairiens confondent perpétuellement ces deux personnages, et il est difficile aujourd'hui de les démêler. Philoxène de Cythère, le plus jeune et le plus important des deux, fut, si l'on en croit Suidas, vendu à un certain Agésilas, lorsque les Lacédémoniens réduisirent ses compatriotes en esclavage. L'histoire ne dit rien de ce dernier événement, et peut-être faut-il lire dans Suidas Athéniens au lieu de Lacédémoniens. Du reste le fait que Philoxène fut esclave dans sa jeunesse est établi par d'autres témoignages. Après la mort d'Agésilas Philoxène passa aux mains du poëte lyrique Mélanippide d'Athènes, qui lui enseigna son art. Il fut affranchi peu après et atteignit rapidement une grande réputation comme poëte et musicien. On ignore à quelle époque il quitta Athènes pour la Sicile. Schmidt suppose qu'il s'y rendit comme colon après les premières victoires de Denys sur les Carthaginois en 396. Il fut d'abord bien reçu à la cour du tyran, qui aimait les poëtes et les convives amusants; mais il ne tarda pas à blesser la vanité de Denys. Non-seulement il s'abstint de louer ses vers; mais chargé de corriger un de ses poëmes, il le raya d'un bout à l'autre. Denys, choqué de cette liberté, l'envoya passer quelques jours en prison, puis le rappela à sa table le croyant corrigé. Mais aux premiers vers du tyran qu'il entendit réciter, il demanda à être ramené en prison. Cette nouvelle impertinence le fit bannir définitivement de Syracuse. Quelques détails de cette histoire sont peut-être d'invention, mais le fond est vrai. Après un séjour assez court auprès de Denys, le poëte quitta la Sicile et résida successivement à Tarente et à Cythère. On raconte qu'ayant reçu de Denys l'invitation de revenir, il ne répondit que par la seule lettre O (qui se prononçait *ou* (οὐ) et signifiait *non*. De là l'expression proverbiale *la lettre de Philoxène* (Φιλοξένου γραμμάτιον) pour signifier un refus net.

Suidas dit que Philoxène écrivit vingt-quatre dithyrambes et une généalogie des Éacides. Ce dernier poëme n'est mentionné par aucun autre écrivain; mais un autre poëme, dont Suidas ne dit rien, à moins qu'il ne le range tacitement parmi les dithyrambes, est le Δεῖπνον, poëme consacré à célébrer et peut-être à tourner en ridicule les dîners de Denys. Athénée en a conservé des fragments, mais si corrompus, qu'il est presque impossible de les restituer et d'en tirer un sens. Cette restitution, que Casaubon regardait comme désespérée, tenta Jacobs, Schweighæuser, Fiorillo, qui s'y exercèrent sans beaucoup de succès. Meineke, Bergk et Schmidt ont été plus heureux, et d'après leurs corrections on peut se former une idée suffisante de l'étrange poëme de Philoxène; c'est une description satirique et minutieuse d'un banquet, remarquable surtout par des mots composés d'une longueur démesurée, tels qu'on en trouve dans Aristophane et dans Rabelais.

Le plus important des dithyrambes de Philoxène était *Le Cyclope* ou *Galatée*, que les anciens regardaient comme le chef-d'œuvre du genre; il n'en reste qu'un petit nombre de fragments; les autres dithyrambes sont entièrement perdus, sauf quelques rares débris et les titres de quatre de ces compositions : Μυσοί (*les Mysiens*), Σύρος (*le Syrien*), Κωμαστής (*le Prêtre de Bacchus*), Φαέθων (*Phaéton*). Les dithyrambes étaient une sorte de tragédie lyrique dont le poëte faisait à la fois les vers et la musique; celle de Philoxène était célèbre chez les anciens, mais on ne sait pas avec précision quel en était le caractère. On sait seulement que, comme son maître Mélanippide, il innova dans son art et qu'il eut pour émule Timothée. Les attaques des comiques athéniens attestent sa réputation et ne prouvent rien contre son talent. Alexandre le Grand se fit envoyer ses poëmes en Asie, et les grammairiens alexandrins le mirent sur leur liste (canon) des poëtes classiques.

Le Philoxène de Leucade, dont nous avons parlé plus haut, était un parasite gourmand et

débauché, que son esprit et sa bonne humeur faisaient rechercher aux tables des riches, et que ses vices signalaient aux railleries des poëtes comiques. Les événements de sa vie sont sans importance. L. J.

Suidas, au mot Φιλόξενος. — Meineke, *Fragm. comic. græcorum*, vol. III, *Epimetrum de Phil. Cyth. Convivio*. — Bergk, *Comment. de relig. com. ant. attic.* — Wyttenbach, *Miscellaneæ doctrinæ*, II, p. 64-72. — Burette, *Remarques sur le dialogue de Plutarque touchant la musique*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, vol. XIII. — Luetke, *Dissert. de Græcis dithyramb.*, p. 77, etc.; Berlin, 1829. — L.-A. Berglein, *De Philoxeno Cytherio dithyramborum poëta*; Gœttingue, 1843, in-8°. — G. Bippart, *Philoxeni, Timothei, Telestis dithyramb. gr. reliquiæ*; Leipzig, 1843, in-8°. — G.-M. Schmidt, *Diatribe in dithyrambum poetarumque dithyramb. reliquias*; Berlin, 1845. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PHILOXÈNE, peintre grec, né à Érétrie, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Disciple de Nicomaque, il surpassa son maître par la rapidité de son exécution. Il découvrit, suivant Pline, des procédés expéditifs de peinture (*breviores etiamnum quasdam picturas compendiarias invenit*). D'après le même historien, son tableau de la bataille d'Alexandre avec Darius, peint vers 316 pour le roi Cassandre, n'était inférieur à aucun des chefs-d'œuvre de l'art grec. Il n'est pas improbable que la grande mosaïque représentant la bataille d'Issus découverte en 1831 à Pompéi, dans la maison du Faune, est une répétition du célèbre tableau de Philoxène sur le même sujet; cependant beaucoup de critiques regardent cette mosaïque comme une copie du tableau de la bataille d'Issus par Helena, qui vivait en même temps que Philoxène ou un peu avant lui. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 10. — Ot. Müller, *Archäol. d. Kunst*, 163, n° 6. — Clinton, *Fast. hellenici*, vol. II, p. 28.

PHILPOT (*John*), théologien anglais, né à Compton (Hampshire), brûlé le 18 décembre 1555, à Londres. Il obtint une place d'agrégé à Oxford, fit un voyage en Italie, et fut pourvu de l'archidiaconé de Winchester. Sous Henri VIII il se montra un des promoteurs zélés de la réforme; lors de l'avénement de Marie Tudor au trône, il dédaigna de temporiser ou de dissimuler ses opinions, et ne déploya au contraire que plus de vivacité à prêcher et à écrire contre le papisme. Arrêté à la requête de l'évêque Bonner, il souffrit un emprisonnement rigoureux qui dura dix-huit mois, et fut ensuite condamné à périr au milieu des flammes. L'Église anglicane l'a placé au nombre de ses martyrs. On a de Philpot plusieurs écrits fort vifs sur des matières politiques et religieuses, et une version des *Homélies* de Calvin.

Fox, *Acts and Monuments in 1555*. — Strype, *Memorials*, III, 261. — Fuller, *Abel redivivus*.

PHILPOT (*John*), généalogiste anglais, né à Folkstone, mort en 1645. Il eut quelque part aux travaux de Camden, qui l'employa en qualité de secrétaire et dont il publia, en 1659, les *Remains*, avec des additions. L'université d'Oxford lui conféra le doctorat ès lettres.

Son fils, PHILPOT (*Thomas*), mort en 1682, a publié : *Poems* (Londres, 1646, in-8°); *Villare Cantianum* (1659, in-fol.), et *Historical discourse of the original and growth of heraldry* (1672, in-8°).

Noble, *College of arms*. — Wood, *Athenæ oxon.*

PHIPS. *Voy*. MULGRAVE.

PHLÉGON (Φλέγων), écrivain grec, né à Tralles en Lydie, vivait dans le second siècle après J.-C. Il était affranchi de l'empereur Adrien et non pas de l'empereur Auguste, comme on l'a dit quelquefois sur l'autorité de Suidas. Il est probable qu'il survécut à Adrien, mort en 138 après J.-C. Voici la liste de ses écrits : Περὶ θαυμασίων (*Sur les choses merveilleuses*); ce petit traité, qui nous est parvenu presque en entier, est une mauvaise compilation pleine de contes ridicules; — Περὶ μακροβίων (*Sur les cas de longévité*), opuscule qui a quelque prix parce qu'il est copié sur les registres des censeurs, mais qui se réduit à une sèche énumération de noms propres, et ne saurait soutenir la comparaison avec le traité de Lucien sur le même sujet. Ce sont les seuls ouvrages de Phlégon qui soient venus jusqu'à nous. On cite encore de lui : Ὀλυμπιονικῶν καὶ χρονικῶν συναγωγή (*Recueil des victoires olympiques*), mentionné quelques fois sous les titres de Χρονογραφίαι ou Ὀλυμπιάδες, et qui contenait en dix-sept livres un relevé des olympiades depuis la 1re (776 avant J.-C.) jusqu'à la 229e (137 après J.-C.). Cette chronologie, dédiée à Alcibiade, un des gardes du corps d'Adrien, était de beaucoup le plus important des ouvrages de Phlégon. Il n'en reste que le début, conservé dans les manuscrits des autres ouvrages de l'auteur, un extrait relatif à la 177e olymp. cité par Photius, et quelques passages rapportés par Étienne de Byzance, Eusèbe, Origène et autres. D'après Photius, le style de Phlégon, sans être mauvais, n'est pas du pur attique, et l'auteur a attaché trop d'importance aux oracles. Plusieurs Pères de l'Église et écrivains ecclésiastiques ont invoqué le témoignage du chronologiste païen pour prouver l'accomplissement des prophéties bibliques. Saint Jérôme le cite à l'appui d'un des miracles qui arrivèrent à la mort du Sauveur. « Phlégon, dit-il, excellent compilateur des olympiades, écrit dans son treizième livre : Dans la quatrième année de la 202e olympiade, il y eut une grande et extraordinaire éclipse du soleil, remarquable parmi toutes celles qui étaient arrivées avant. A la sixième heure le jour fut changé en une nuit épaisse, de sorte que les étoiles devinrent visibles au ciel; et il y eut un tremblement de terre en Bithynie qui renversa beaucoup de maisons dans la ville de Nicée » (Saint Jérôme, *Traduction de la Chronique d'Eusèbe*). Ce passage excita en Angleterre au dix-huitième siècle une vive controverse, que l'on trouve résumée dans Chaufepié, *Supplément à Bayle*.

Outre son grand ouvrage, Phlégon en avait fait

un abrégé en huit livres (Ὀλυμπιάδες ἐν βιβλίοις η'), et un précis (Ἐπιτομὴ Ὀλυμπιονικῶν ἐν βιβλίοις β') qui n'était qu'une liste des vainqueurs aux jeux olympiques.

Enfin Suidas mentionne de lui une *Description de la Sicile*; un traité *Des fêtes chez les Romains*; *Sur les sites de Rome et sur leurs noms*. La Vie d'Adrien qui fut publiée sous son nom était réellement l'œuvre de l'empereur (Spartien, *Hadrianus*, 16). Quant à l'opuscule sur les femmes qui se sont signalées à la guerre (Γυναῖκες ἐν πολεμικοῖς συνεταὶ καὶ ἀνδρεῖαι), publié pour la première fois par Heeren (*Bibl. d. Alten Literat. und Kunst*, part. VI, Gœttingue, 1789) qui l'attribue à Phlégon, il ne paraît pas lui appartenir : c'est l'opinion de Westermann, qui cependant la reproduit dans son édition de Phlégon.

Les opuscules de Phlégon furent publiés pour la première fois par Xylander avec Antoine Liberalis, Apollonius, Antigone de Caryste; Bâle, 1568, in-8°. Meursius en donna une édition améliorée; Leyde, 1620, in-4°, qui a été réimprimée par Gronovius dans son *Thesaurus Antiquit. græcarum*, vol. VIII et IX, et dans l'édit. des œuvres de Meursius, vol. VII. Les meilleures éditions sont celles de Franz, Halle, 1822; de Westermann : *Scriptores rerum mirabilium græci*, Brunsvick, 1839, in-8°; et de C. Müller, dans les *Fragmenta historicorum græcorum* (de la collection Didot), t. III. L. J.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. V, p. 255. — Vossius, *De histor. græcis*, p. 261, édit. de Westermann. — Clinton, *Fasti romani*, vol. I, p. 127. — Krause, *Olympia*; Wien, 1838. — Westermann, préface de son édition. — *The english Cyclopædia* (Biography).

PHOCAS (Saint), martyr à Sinope, le 3 juillet 303. Il était jardinier, et demeurait près de l'une des portes de la ville quand il fut dénoncé comme chrétien. Les soldats envoyés pour le prendre s'arrêtèrent dans sa maison sans le connaître, et lui demandèrent où ils pourraient rencontrer ce Phocas qu'ils avaient l'ordre de mettre à mort. Le chrétien promit de leur donner le lendemain toutes les instructions dont ils pourraient avoir besoin à cet égard. En effet, après avoir passé la nuit à se préparer à la mort, il leur déclara au point du jour qu'il était en leur puissance, et après quelque hésitation les soldats lui tranchèrent la tête. Une église fut bâtie à Constantinople sous son invocation par l'empereur Phocas, qui y fit transférer une partie considérable de ses reliques. Ce saint est honoré par les Grecs le 22 décembre et par les Latins le 3 ou le 14 juillet. H. F—t.

Saint Astère, évêque d'Amasée, *Panégyr. de saint Phocas*. — Godescard, *Vies des Pères, des martyrs*, etc. — Baillet, *Vies des Saints*, t. II, 14 juillet. — *Acta Sanctorum*, juillet.

PHOCAS (Φωκᾶς), empereur byzantin, de 602 à 610. Il était de basse extraction et natif de Cappadoce. Il fut quelque temps écuyer du célèbre général Priscus. Il n'était encore que centurion lorsque ses camarades, qui l'avaient distingué à cause de son courage brutal, l'élevèrent à l'empire (*voy.* Maurice). Phocas reçut la couronne impériale à Constantinople, le 23 novembre 602, avec sa femme Leontia. Sur le trône il se montra aussi cruel qu'incapable. Maurice, ses cinq fils, ses plus fidèles adhérents, furent mis à mort. Après avoir ainsi satisfait sa cruauté, Phocas se hâta de conclure une paix humiliante avec les Avares. Ce soldat parvenu, avide de jouissances grossières, fut le moins guerrier des césars byzantins. Il laissa, sans quitter son palais, les Perses ravager l'empire depuis l'Euphrate jusqu'au Bosphore, et ne fut redoutable qu'à ses sujets. Tandis que des généraux incapables, l'eunuque Leontius, Domentiolus, beau-frère de l'empereur, commandaient l'armée d'Asie et essuyaient des défaites, le plus brave et le plus habile des capitaines grecs, Narsès, périssait sur un bûcher par l'ordre de Phocas. Deux conspirations éclatèrent et furent réprimées avec une rigueur implacable qui coûta la vie à Scholasticus, à Constantina, veuve de Maurice, et à ses trois filles, à Georges, gouverneur de Cappadoce, à Romanus, avocat du palais, à Théodore, préfet d'Orient, à Jean, premier secrétaire d'État, à Athanase, ministre des finances, à David, maire du palais, et à beaucoup d'autres. La fureur du tyran, les dévastations des Avares et des Perses, la chute de Dara, boulevard de l'empire sur le Tigre (606) et d'Édesse, excitèrent dans le peuple une consternation et une indignation générales. Crispus, gendre du tyran, ayant vainement essayé de lui inspirer de meilleurs sentiments, résolut de le renverser, et s'adressa dans ce but à un général placé à l'extrémité de l'empire, à Héraclius, l'exarque de Mauritanie. Une négociation entre ces deux grands personnages se poursuivit pendant près de deux ans sans que Phocas s'en doutât ou prît aucune mesure pour en prévenir l'effet. Son autorité sanguinaire se maintint au milieu de troubles perpétuels jusqu'au moment où Nicétas et Héraclius, fils aîné de l'exarque, arrivèrent devant Constantinople. Le 3 octobre 610 Héraclius occupa cette ville, après une courte lutte avec les mercenaires du tyran. Arrêté le lendemain matin, Phocas fut traîné aux pieds du vainqueur qui lui fit de violents reproches. Il se contenta de répondre : « Gouverne mieux. » Après avoir souffert beaucoup d'insultes et de tortures, Phocas eut la tête tranchée. Les historiens byzantins le représentent comme aussi hideux au physique qu'au moral ; mais le portrait qu'ils en tracent est suspect d'exagération. Phocas, si détesté à Constantinople, fut moins impopulaire à Rome. Le pape Grégoire le Grand lui écrivit des lettres flatteuses, dans lesquelles il exalte le bonheur des Italiens soumis à l'empire, comme étant des hommes libres en comparaison de ceux qui sont soumis aux Lombards et à d'autres rois. Phocas resta en bons termes avec Boniface III et Boniface IV, successeurs de Grégoire. Il fit don à Boniface

du Panthéon à Rome, qui fut transformé en église chrétienne en 607. Y.

Théophane, p. 244, etc. — Cedrenus, p. 399, etc. — *Chronic. Pasch.*, p. 378-383. — Zonaras, vol. II, p. 77. — Th. Simocatta, VIII, 7.

PHOCAS. *Voy.* FOCA.

PHOCION (Φωκίων), général et homme d'État athénien, né vers 402 avant J.-C., mort en 317 avant J.-C. Il était fils d'un artisan. Malgré la médiocrité de sa fortune, il reçut une bonne éducation. On cite parmi ses maîtres Platon et Xénocrate. Il puisa à l'école de ces philosophes le mépris des institutions populaires et de cette éloquence brillante qui exerçait tant d'influence sur la conduite des affaires athéniennes. Il paraît pour la première fois dans l'histoire comme lieutenant de Chabrias à la bataille de Naxos. Son courage personnel, ses talents pour le commandement, la fermeté avec laquelle il supportait les plus rudes fatigues, son attachement à la discipline, la simplicité de ses mœurs et sa probité au-dessus de tout soupçon le signalèrent aux suffrages de ses concitoyens, qui quarante-cinq fois l'élevèrent à la dignité annuelle de stratége. Cette distinction était d'autant plus honorable pour Phocion qu'il ne la recherchait point, et qu'il s'abstenait même de paraître aux élections. Loin d'aller au-devant de la popularité, il prenait plaisir à la braver, et ne cachait pas son profond mépris pour ses contemporains. Un jour que le peuple applaudissait un de ses discours, il se retourna vers un de ses amis et lui dit : « Aurais-je sans le savoir laissé échapper une sottise? » Par ses habitudes guerrières et sa politique pacifique, par son dedain de l'éloquence et l'austérité de ses mœurs, Phocion était en tout l'opposé de Démosthène, qui l'appelait « la hache de ses discours ». Persuadé que les Athéniens étaient trop faibles pour empêcher l'agrandissement de la puissance macédonienne, il leur conseillait de se tenir tranquilles, puisqu'ils étaient incapables de faire la guerre avec succès. Les Athéniens n'étaient que trop portés à suivre un conseil qui flattait leur aversion du service militaire; mais cette politique inerte, qui laissait périr l'indépendance grecque lorsqu'elle pouvait être sauvée, ne mérite pas les éloges que Plutarque et d'autres historiens lui ont prodigués. Malgré ses vertus, Phocion fit un tort irréparable à sa patrie en contrariant les efforts de Démosthène, et en couvrant de son intégrité les manœuvres des orateurs athéniens vendus à Philippe. Chef du parti de la paix, il fit toujours la guerre à contre-cœur, bien qu'il y déployât les qualités d'un général. Vers 350 il passa dans l'île d'Eubée avec une petite armée, et quoique trahi par les Érétriens, qui l'avaient appelé dans l'île, il se maintint contre des forces très-supérieures. En 341 il sauva Mégare, qu'un parti puissant voulait livrer à Philippe; en 340, il rendit aux Athéniens un service encore plus signalé en forçant le roi de Macédoine à lever le siége de Byzance et de Périnthe, et en débarrassant l'Hellespont des croiseurs macédoniens qui pillaient les vaisseaux marchands et empêchaient les arrivages de grains. Le succès de ces expéditions ne modifia pas les idées de Phocion sur l'issue probable de la guerre; il n'en persista pas moins à proposer la paix, même losque Démosthène eut organisé contre les Macédoniens une ligue presque aussi forte que celle qui avait repoussé l'invasion des Perses. Aussi n'eut-il qu'un commandement secondaire dans cette crise décisive pour l'indépendance de la Grèce. Il était à la tête de la flotte athénienne dans l'Hellespont ou la mer Egée lorsque deux généraux incapables, Lysiclès et Charès, livrèrent et perdirent la bataille de Chéronée (338). A la suite de cette défaite les Athéniens acceptèrent une paix qui parut d'abord avantageuse, mais dont les tristes conséquences se manifestèrent bientôt. Sommés de renoncer aux débris de leur empire maritime et de mettre une partie de leur flotte aux ordres de Philippe, ils agitaient des projets de résistance, lorsque Phocion leur rappela durement que c'etait là le résultat de la paix, et qu'il était trop tard pour murmurer. Ils se soumirent donc sans renoncer à l'espoir d'échapper à cette humiliante domination. Ils crurent en trouver l'occasion à la mort de Philippe (330); mais avant même qu'ils eussent mis une armée en campagne, Alexandre détruisit Thèbes et menaça Athènes d'un siége, si elle ne lui livrait pas les chefs du parti anti-macédonien, parmi lesquels il signalait les orateurs Démosthène, Lycurgue, Hypéride et les généraux Éphialte et Charidème. Phocion eut le tort d'appuyer cette demande que les Athéniens repoussèrent, mais il répara sa faute en intervenant auprès d'Alexandre, qui se contenta du bannissement d'Éphialte et de Charidème. Dans l'entrevue entre le jeune conquérant et le vieux général, Alexandre se montra bienveillant et même flatteur pour les Athéniens, et témoigna de grands égards à Phocion. Il était satisfait de laisser à la tête d'une ville encore redoutable, quoique plusieurs fois vaincue, un chef dévoué par conviction à la Macédoine. Pendant le règne d'Alexandre le parti de la paix domina dans Athènes; cependant lorsque le conquérant, presque perdu à l'extrémité de l'Asie, inspira moins de crainte, les partisans de la guerre recouvrèrent de l'influence et préparèrent une nouvelle prise d'armes (324). La mort d'Alexandre (323) précipita le mouvement. Léosthène et Hypéride, malgré l'opposition de Phocion, décidèrent les Athéniens à se déclarer les champions de l'indépendance hellénique. Cette nouvelle guerre après d'heureux débuts aboutit à une défaite, et Athènes se trouva comme après Chéronée à la merci du vainqueur (août 322). Phocion envoyé deux fois avec Démade auprès d'Antipater, régent de Macédoine, n'obtint que les plus dures conditions. Le payement des frais de la guerre, la proscription de Démos-

thène, d'Hypéride et des autres orateurs anti-macédoniens, l'admission d'une garnison macédonienne dans le port de Munychie, l'abandon de l'île de Samos, l'abolition de la démocratie, l'exil ou la déportation des citoyens qui perdaient leurs droits politiques, plus de la moitié de la population libre, telles furent les conditions que Phocion accepta et qu'il se chargea de faire exécuter. Quand les premières fureurs de la réaction macédonienne furent épuisées, Phocion, réduit à n'être que l'agent d'une puissance étrangère dans une ville à moitié dépeuplée, montra la probité et la douceur qui lui étaient habituelles; mais sa position n'en resta pas moins fausse, et les défenseurs des vainqueurs la rendirent bientôt intolérable. Les lieutenants d'Alexandre disputaient son héritage à sa famille. De ces prétentions rivales naquit un conflit qui ensanglanta l'empire depuis la mer d'Ionie jusqu'à l'Euphrate. En Europe, la lutte se concentra entre Cassandre, fils d'Antipater, et Polysperchon, défenseur de la famille impériale. Phocion montra pour Cassandre une prédilection fâcheuse et laissa Nicanor, lieutenant de ce prince, remplacer dans le commandement de Munychie Mesyllus, qui plaisait aux Athéniens par sa modération (319). Cet acte eut pour lui et ses compatriotes des suites déplorables. Polysperchon, pour gagner les Grecs à la cause de la famille impériale, publia un manifeste qui rétablissait les constitutions des villes telles qu'elles étaient avant la guerre lamiaque. Aux Athéniens en particulier le gouvernement démocratique et l'île de Samos étaient rendus. Cet édit et la nouvelle que Polysperchon s'avançait avec une armée pour le faire exécuter, consterna les chefs du parti oligarchique. Ce n'était pas seulement le pouvoir qui allait leur être ravi; la proscription qu'ils avaient infligée aux orateurs démocratiques, à Démosthène et à Hypéride, les menaçait à leur tour. Athènes se trouvait dans la position la plus compliquée. L'oligarchie établie par Antipater avec Phocion à sa tête, et soutenue par le corps d'occupation macédonien, avait encore l'autorité, mais les exilés et les déportés se hâtaient de rentrer et revendiquaient leurs droits politiques, qu'on ne pouvait leur refuser sans se mettre en guerre avec Polysperchon. La démocratie fut bientôt rétablie et demanda immédiatement que Nicanor évacuât Munychie. Celui-ci, loin d'y consentir, résolut d'occuper le Pirée, mesure qui lui permettait d'affamer les Athéniens. L'assemblée du peuple, qui connaissait l'importance du Pirée, ordonna une levée en masse des citoyens pour défendre cette position, et les mit sous les ordres de Phocion. Ce général déclara que la précaution était inutile et qu'il répondait de Nicanor. Quelques jours après Nicanor s'empara du Pirée. Les Athéniens voulaient aller l'attaquer avant qu'il eût eu le temps de s'y fortifier, mais Phocion refusa de se mettre à leur tête, et le Pirée resta au pouvoir des soldats de Cassandre. L'approche d'Alexandre, fils de Polysperchon, avec un corps de troupes compliqua encore les affaires. Les démocrates, dont le nombre s'était grossi par le retour des déportés, demandaient qu'Alexandre les aidât à reprendre le Pirée. Phocion au contraire n'avait qu'un but, empêcher le rétablissement de la démocratie. Trouvant que les forces de Nicanor ne suffisaient pas à cet effet, il se rapprocha d'Alexandre et lui conseilla de prendre le Pirée pour lui-même en lui offrant ses services. Alexandre les accepta, mais avant qu'il pût en tirer parti le vieux général fut renversé. Aussitôt que les démocrates se trouvèrent en majorité, ils déposèrent et condamnèrent à la mort ou à l'exil les chefs de l'oligarchie. Les mieux avisés de ceux-ci se hâtèrent de quitter l'Attique; Phocion et ses amis eurent l'imprudence de se fier à la protection d'Alexandre et se réfugièrent dans son camp. Alexandre les renvoya à son père avec une lettre où il les recommandait comme des amis de la cause macédonienne prêts à tout faire pour elle. Cette triste recommandation resta sans effet. Une députation athénienne conduite par Agnonide, vieil ami de Démosthène, arriva en même temps que les proscrits auprès de Polysperchon à Pharyges en Phocide. Là, dans une assemblée solennelle, à laquelle présidait le roi Philippe Aridée, Agnonide demanda au nom des Athéniens que Phocion, coupable d'avoir livré le Pirée à Nicanor, fût rendu à leur justice. Après un long débat entre les envoyés du peuple et les proscrits, Polysperchon consentit à livrer Phocion et ses compagnons. Le roi Philippe écrivit aux Athéniens qu'il regardait les proscrits comme des traîtres, et qu'il les laissait au jugement de la ville rendue à la liberté. Les cinq prévenus, Phocion, Nicoclès, Thudippe, Hégémon et Pythoclès, ramenés à Athènes par une escorte macédonienne, comparurent devant une assemblée composée en grande partie d'exilés et de déportés qui avaient beaucoup souffert, et qui voyant dans Phocion l'auteur de leurs maux avaient pour lui une haine à la fois personnelle et politique. Jamais la place publique d'Athènes n'avait offert le spectacle de pareilles fureurs. On empêcha Phocion de se défendre, et quand, se reconnaissant coupable, il voulut défendre son ami, on l'en empêcha encore. Des voix s'élevèrent demandant qu'on torturât les condamnés avant de les mettre à mort. Agnonide, qui conduisait l'accusation, repoussa cette horrible aggravation, et l'assemblée presque à l'unanimité vota la peine de mort contre les cinq prévenus.

Phocion et ses quatre amis burent la cigue le 19 du mois du munychion. Comme ils avaient été condamnés pour crime de trahison, il ne fut pas permis d'ensevelir leurs corps dans l'Attique. La femme de Phocion avec ses filles accomplit les rites funéraires dans la Mégaride, et rapporta à la faveur de la nuit les cendres

du supplicié à Athènes. Elle les ensevelit sous la pierre du foyer domestique en prononçant cette prière : « Chère Vesta, je te confie les restes d'un homme de bien, rends-les à son tombeau de famille quand les Athéniens recouvreront la raison. » Ce moment arriva bientôt, dit Plutarque; les Athéniens se ressentirent de leur injustice envers un général qui les avait bien servis; ils lui firent des funérailles publiques et lui élevèrent une statue. Son principal accusateur, Agnonide fut mis à mort. Deux autres de ses ennemis, Démophile et Épicure, s'enfuirent de l'Attique et furent tués par son fils.

Ces faits sont exacts, mais Plutarque en a très-mal indiqué la cause; ils ne provinrent pas d'un retour spontané de l'esprit public, mais d'une réaction produite par les armes étrangères. Deux ou trois mois après la mort de Phocion, Cassandre, déjà maître de Munychie et du Pirée, s'empara d'Athènes; l'oligarchie rétablie vengea la mort de son chef, et rendit à sa mémoire des honneurs que le peuple libre ne lui aurait jamais accordés. Phocion fut un bon soldat et un bon général au milieu de la décadence des institutions militaires de sa patrie; il fut intègre dans un âge de corruption et modéré à une époque de violence; il vécut avec la simplicité sévère d'Aristide et mourut avec la magnanimité calme de Socrate. L'histoire, qui constate ses vertus, regrette qu'elles aient été inutiles ou même funestes à son pays. Il désespéra trop tôt du succès de la lutte contre la Macédoine et se résigna trop vite à l'asservissement d'Athènes. L'entraînement de l'esprit de parti et les embarras d'une situation fausse atténuent faiblement les erreurs de la fin de sa carrière. Il a laissé une mémoire respectée, mais il ne saurait soutenir la comparaison ni avec les vaillants généraux, Miltiade, Thémistocle, Cimon, qui sauvèrent la Grèce de l'invasion des barbares, ni avec les grands hommes d'État Aristide, Périclès, qui fondèrent la suprématie d'Athènes, ni avec le généreux orateur qui lutta trente ans contre la puissance macédonienne et mourut pour l'indépendance hellénique. L. J.

Plutarque, *Phocion*, *Demosth.* *Reg. et Imperat. apoph.* — Cornelius Népos, *Phocion.* — Diodore de Sicile, XVI, 42, 46. 74; XVII, 15; XVIII, 64, etc. — Élien, *Var. Hist.*, I, 25; II, 16, 43; III, 17, 47; IV, 16; VII, 9; XI, 9; XII, 43, 49; XIII, 41; XIV, 10. — Valère Maxime, III, 8. — Athénée, IV, p. 168; X, p. 419. — Heyne, *Opuscul.*, III, p. 346-363. — Droysen, *Alex. Gesch.* — Thirlwall, *Greece*, vol. V, VI, VII. — Grote, *History of Greece*, t. XI et XII.

PHOCYLIDE (Φωκυλίδης), poète grec, né à Milet, vivait vers le milieu du sixième siècle après J.-C. Contemporain de Théognis, Phocylide se servit comme lui de la poésie pour exprimer des sentences morales et des conseils; mais il ne mit point dans ses vers l'âpre passion personnelle et les sentiments aristocratiques qui distinguent les élégies du Dorien Théognis; il y montra au contraire ce dédain de la naissance et des honneurs, ce goût du bien-être, cette liberté d'idées qui signalèrent toujours le caractère ionien. Aristote cite de lui avec éloge cette sentence politique : « Le mieux est dans les choses moyennes; je veux que le milieu soit dans la ville. » Πολλὰ μέσοισιν ἄριστα· μέσος θέλω ἐν πόλει εἶναι.

Suidas dit que Phocylide composa des poëmes épiques, des élégies, c'est-à-dire des poésies en vers épiques (hexamètres) et en distiques élégiaques. Il n'en reste qu'une vingtaine de courts fragments dont deux seulement sont dans le mètre élégiaque. Ces fragments ont été insérés dans toutes les principales collections de lyriques grecs depuis celle de Constantin Lascaris, Venise, 1494, in-4°, jusqu'à celle de Gaisford, Boissonade, Schneidewin et Bergk. Quelques-unes de ces collections contiennent un poëme didactique en 217 hexamètres, intitulé Ποίημα νουθετικόν, qui est certainement apocryphe et fabriqué depuis l'ère chrétienne. D'après Suidas, Phocylide avait dérobé quelques-uns de ses vers aux oracles sibyllins. Cette assertion invraisemblable signifie simplement que des vers de Phocylide figuraient dans la compilation apocryphe des oracles sibyllins.. N.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 720, etc. — Ulrici, *Geschichte d. Hellen. Dichtk.*, vol. II, p. 482-484. — Bode, *Gesch. d. Lyr. Dichtk.*, vol I, p. 243. — Bernhardy, *Gesch. d. Griechl. Lit.*, vol. VI, p. 356-361.

PHORBENUS (*Georges*), Γεώργιος ὁ Φορβηνός, jurisconsulte grec d'une époque incertaine. Il était juge de Thessalonique. Il composa un commentaire sur les *Basiliques*, et deux courtes dissertations : Περὶ ὑποβόλου (*De la donation après mariage*) et Περὶ ἀποτυχίας (*De la cassation*).

Allatius, *De Georgiis*, c. XLVIII. — Fabricius, *Bibliot. græca*, vol. X, p. 721; XII, p. 483, 564, édit. anc. — Du Cange, *Gloss. med. et infim. græcitatis, index auctorum*, vol. 26.

PHORMION (Φορμίων), général athénien, mort vers 428 avant J.-C. Aucun Athénien ne montra autant de talent militaire que lui dans les premières années de la guerre du Péloponèse et ne remporta d'aussi brillants succès. Le blocus de Potidée en 432, l'expédition de Chalcidie (431-430), et sa campagne maritime comme auxiliaire des Acarnaniens contre Ambracie (430) furent des opérations bien conduites et heureuses; mais il se fit surtout honneur par la victoire navale qu'il remporta près de Naupacte avec des forces très-inférieures sur la flotte du Péloponèse (429). Phormion ne survécut que quelques mois à son triomphe. Il était de mœurs sévères et attaché à la discipline. Son tombeau se voyait sur la route de l'Académie près de ceux de Périclès et de Chabrias. Y.

Thucydide, I, 64, 65, 117; II, 29, 58, 68, 69, 80-92, 102, 103. — Diodore, XII, 37, 47, 48. — Aristophane, *Equit.*, 560; *Pax*, 348; *Lysist*; 804. — Suidas, au mot Φορμίωνος στιβάς.

PHORMION, philosophe grec, né à Éphèse, vivait dans le second siècle avant J.-C. Il appartenait à la secte des péripatéticiens. On raconte qu'il discourut publiquement pendant plusieurs

heures devant Annibal sur l'art de la guerre et les devoirs d'un général. Quand l'auditoire, plein d'admiration, demanda à Annibal ce qu'il pensait de ce discours, le vieux général dit qu'il avait souvent entendu des radoteurs, mais jamais aucun de la force de Phormion. Y.

Cicéron, *De Orat.*

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, né vers 815 dans cette ville, mort à Bordi (Arménie), en 891. Il appartenait à une famille illustre, alliée au sang impérial. Fils de Sergius, l'un des chefs de la garde impériale (σπαθάριος) et d'Irène, il était petit-neveu du patriarche Taraise; et Arsaber, un de ses oncles, avait épousé Calomaria, sœur de l'impératrice Théodora et de Bardas, ministre et tuteur de l'empereur Michel. L'empereur Théophile le récompensa par les fonctions de secrétaire d'État des services qu'il avait rendus dans une ambassade en Assyrie, et avant de mourir il le nomma membre du conseil de régence chargé de gouverner pendant la minorité de son fils Michel. Photius était en outre grand écuyer; mais la dignité de patriarche, plus flatteuse encore pour son ambition, le fit se prêter avec empressement aux desseins de Michel et de Bardas contre Ignace, patriarche de Constantinople (*voy.* IGNACE). Lorsque ce prélat eut été relégué par Bardas dans l'île de Térébinthe (23 novembre 857), Photius, quoique laïque, mit tout en œuvre pour lui succéder; cependant, afin de pouvoir dire plus tard qu'on lui avait fait violence, il dissimula et se laissa presser par l'empereur et par son ministre. Il accepta enfin, reçut tous les ordres en six jours, et fut sacré le 25 décembre 857, par Grégoire Asbestas, évêque de Syracuse. Canoniquement, l'élection de Photius était nulle; mais, aveuglé par l'orgueil et par l'ambition, il employa pour se soutenir sur le siége usurpé toutes les ressources d'un génie que l'on est forcé d'admirer, malgré l'horreur qu'inspirent son astuce et sa perfidie. Comprenant à merveille toutes les difficultés que lui apporterait son intrusion, il fit jouer tous les ressorts pour arracher à Ignace sa démission; mais ne parvenant pas à ébranler la fermeté du saint confesseur, il se porta contre lui à des violences qui soulevèrent tous les évêques suffragants de Constantinople. Ils s'assemblèrent en janvier 858, et anathématisèrent Photius et eux-mêmes s'ils avaient jamais la lâcheté de le reconnaître pour patriarche. Le mois suivant, Photius, de son côté, opposa à ces évêques un autre synode composé de prélats vendus à la cour. Non content de déposer Ignace, il fit prononcer la même sentence contre les évêques fidèles à leur patriarche. En même temps qu'un schisme, une sédition éclata à Constantinople. Pour calmer les esprits, Photius s'efforça d'attirer le pape dans son parti. Il lui députa deux évêques et lui manda qu'Ignace, accablé de vieillesse et d'infirmités, s'était volontairement démis de son siége et retiré dans un monastère où il achevait ses jours, entouré des respects et de la vénération dus à son caractère et à ses vertus. Prenant le ton de l'humilité apostolique, Photius gémissait du fardeau qu'on lui avait imposé; le clergé, les métropolitains, l'empereur, disait-il, lui avaient fait violence pour le charger de l'épiscopat, malgré ses larmes et son désespoir. L'empereur Michel appuyait ces mensonges d'une lettre très-respectueuse, et priait le pape d'envoyer des légats pour confirmer dans un concile la condamnation des iconoclastes.

Il était difficile d'en imposer à Nicolas I[er], assis alors sur la chaire de Saint-Pierre. Ce pape, d'une grande fermeté, soupçonna que Photius ne lui disait point la vérité. L'intrus avait cependant déployé dans sa lettre toute la force de son génie. Une ambassade solennelle était chargée d'aller la porter à Rome; le patrice Arsaber, son oncle, en était le chef, et il avait pour collègues quatre évêques, dont deux avaient été déposés par Ignace. De riches présents destinés à l'église de Saint-Pierre devaient donner plus de force à leurs discours. Nicolas ne se laissa point gagner; il envoya à Constantinople en qualité de légats Rodoald, évêque de Porto, et Zacharie, évêque d'Agnani sans autre pouvoir que d'informer, et avec l'ordre formel de se tenir séparés de la communion de Photius jusqu'à leur retour. Lorsque les légats furent arrivés, l'empereur et Photius, après les avoir séquestrés pendant trois mois, parvinrent à les intimider, à les séduire. On altéra les lettres du souverain pontife, on convoqua en mai 861 un concile où se trouvèrent 318 évêques, et qui confirma la déposition du saint patriarche Ignace. Le pape ne tarda pas à découvrir la prévarication de ses légats et les fourberies de Photius. En janvier 863, il assembla à Rome un concile qui condamna tout ce qui avait été fait à Constantinople, rétablit Ignace sur son siége et prononça la déposition de Photius. A cette nouvelle, ce dernier convoqua une assemblée à laquelle il donna le nom de concile œcuménique, et fit excommunier le pape lui-même avec lequel, après cet acte si hardi, il ne garda plus aucune mesure. Photius avait trop d'ambition et de génie pour s'en tenir à l'excommunication portée contre le pape; il forma le projet de se faire reconnaître patriarche universel et de séparer toute l'Église de la communion de l'Église de Rome, dont l'évêque était un obstacle invincible à ses prétentions et qui avait joui jusqu'alors incontestablement de la primatie universelle. Il n'y avait aucune différence entre la foi de l'Église de Constantinople et celle de l'Église romaine; mais quoique l'Église grecque reconnût, comme l'Église latine, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, elle avait conservé le symbole de Constantinople dans lequel il n'est pas exprimé que *le Saint-Esprit procède du Fils*. Cette addition ne s'était point faite par l'autorité d'un concile; commencée en Espagne en 447, elle s'était introduite insensi-

blement et avait été adoptée par toutes les églises du rit romain. Les deux Églises différaient aussi sur quelques points de discipline : tel était dans l'Église latine l'usage de jeûner le samedi, de permettre l'usage du lait et du fromage en carême, d'obliger tous les prêtres au célibat. Photius crut, à la faveur de ces divergences, pouvoir représenter l'Église romaine comme une Église engagée dans des erreurs et des désordres qu'il était impossible de tolérer. C'est de cette manière que Photius fut le premier provocateur du schisme des Grecs que la prudence du pape Nicolas Ier et les sages ménagements dont usèrent ses successeurs empêchèrent alors d'éclater. Pour mettre les Orientaux dans son parti, il leur adressa une circulaire, accusant ouvertement d'erreur toute l'Église latine et les invitant à se séparer d'elle. Il fit passer cette circulaire aux évêques de l'Occident; mais les évêques et les théologiens de l'Église latine réfutèrent ses accusations et personne ne se sépara du pape en Occident. Sur ces entrefaites, l'empereur Michel fit assassiner Bardas (29 avril 866). C'était le protecteur de Photius, qui le 26 mai suivant fut obligé de couronner Basile le Macédonique, associé à l'empire avec le titre de césar. Connaissant toute l'instabilité des choses humaines, surtout dans une cour si sujette aux révolutions, il fit toutes sortes de bassesses pour gagner et conserver l'amitié de Basile et de Michel. Quand Basile eut fait assassiner Michel (24 septembre 867), Photius eut, dit-on, le courage de lui reprocher son crime et de lui refuser la communion; mais Nicétas Porphyrogénète et les historiens contemporains ne parlent pas de ce fait, inventé par Zonaras pour justifier l'auteur du schisme des Grecs. Quoi qu'il en soit, Basile, dès le lendemain de sa proclamation, chassa Photius du siége patriarcal, le relégua dans le monastère de Scépé, et rétablit Ignace, qui, pour achever de rendre la paix à l'Église, obtint du pape l'autorisation de convoquer un concile général à Constantinople. Il s'ouvrit le 5 octobre 869 et Photius y fut anathématisé avec tous ses partisans.

Du fond de son monastère, Photius, qui avait rêvé la suprématie universelle et avait un instant ébranlé la chaire de Saint-Pierre, ne perdit point l'espérance. Son talent de séduction allait jusqu'au prodige; il s'en servit habilement, et sachant que l'empereur Basile, né dans l'obscurité, voulait faire croire qu'il était d'un sang illustre, il le prit par ce faible, et composa une généalogie chimérique qui le faisait descendre en ligne directe du célèbre Tiridate, roi d'Arménie. Séduit par cette basse flatterie, Basile lui accorda ses bonnes grâces et le rétablit d'autant plus volontiers que le patriarche Ignace venait de mourir (23 octobre 878). Le pape Jean VIII se laissa lui-même surprendre par les instances de l'empereur Basile et par les artifices de Photius. Pour éviter un schisme, Jean le reçut à sa communion (16 août 879) et envoya ses légats à un autre concile tenu à Constantinople cette même année et dans lequel Photius, à qui l'imposture et le mensonge ne coûtaient pas, se fit reconnaître pour patriarche légitime en falsifiant les lettres du chef de l'Église. Jean VIII, apprenant ce mystère d'iniquité, déclara nul ce synode et excommunia l'indigne faussaire. Les papes Martin, Adrien et Étienne se déclarèrent successivement contre lui et la paix fut rompue. Photius éclata contre l'Église romaine; mais à la mort de Basile (1er mars 886), l'empereur Léon le Philosophe, instruit de ses basses perfidies, le chassa de nouveau du siége patriarcal et le fit enfermer dans un monastère en Arménie. Nous ne connaissons pas l'histoire des dernières années de la vie de cet homme extraordinaire qui troubla l'Église pendant trente-quatre ans.

Quelque répréhensible qu'ait été Photius, on ne peut que rendre hommage à ses rares talents, et personne encore ne lui a contesté le titre du savant le plus illustre de son siècle. Il nous a laissé : Μυριόβιβλον ἢ Βιβλιοθήκη. Cet ouvrage est celui qui l'a rendu le plus célèbre dans l'histoire des lettres; c'est l'analyse sommaire, générale et critique de tous les livres qu'il avait lus dans les loisirs que lui laissaient ses occupations politiques; c'est une espèce de journal littéraire qui peut servir de modèle et qui ne sera peut-être jamais surpassé. Son frère Taraise avait partagé avec lui ce genre de travail, lorsqu'ils demeuraient ensemble dans la ville impériale. Leur séparation n'interrompit point cette correspondance littéraire. Photius, quoique éloigné, tenait son frère au courant de ses études, et lui envoyait ses remarques critiques sur les ouvrages qu'il analysait. Les auteurs de ces ouvrages, au nombre de 280, sont de tous les genres, philologues, poëtes, orateurs, philosophes, théologiens, dont plusieurs sans lui nous seraient inconnus. Les jugements qu'il porte sur tant de productions diverses, et les extraits qu'il en fait sont dictés par le goût autant que par la critique. On y a bien relevé quelques erreurs, mais elles n'appartiennent pas sans doute au recueil de Photius proprement dit, et sont dues à l'ignorance et aux interpolations de quelques copistes. La première et la plus belle édition du texte grec de la *Bibliothèque* de Photius a été donnée par David Hoeschel (Augsbourg, 1601, in-fol.) André Schott en publia une version latine très-négligée (Augsbourg, 1606, in-fol.), reproduite avec le texte grec et les notes d'Hoeschel (Genève, 1612, in-fol.; Rouen, 1653, in-fol.); cette dernière édition, malgré son incorrection, est la plus recherchée des amateurs; elle est due à l'abbé Th. M., prêtre de l'église de Rouen, dont le nom est échappé jusqu'ici aux recherches des bibliographes; une autre édition, revue sur quatre manuscrits, a été enfin donnée par Emmanuel Bekker (Berlin, 1824-1825, 2 vol. in-4°); — un *Traité contre les nouveaux Ma-*

nichéens ou les Pauliciens, divisé en quatre livres, où la vérité catholique brille dans tout son éclat. Christophe Wolf l'a inséré dans ses *Anecdota sacra et profana* (Hambourg, 1722) et l'on en trouve quelques fragments dans la *Bibliotheca Coisliana*, de Montfaucon; — une *Collection des canons* de l'Église, qu'il ne faut pas confondre avec son *Nomocanon*. Cet ouvrage, tiré des manuscrits du Vatican par le cardinal Maï, a été publié dans le septième volume de son *Spicilegium Romanum*. Photius s'occupa beaucoup de droit canon, et fit une première collection, Συναγωγή, où il a suivi l'ordre des temps, puis en a composé une autre suivant l'ordre des matières, intitulée : Σύνταγμα (*Traité méthodique*). Son ouvrage est divisé en quatorze livres, dont chacun a plusieurs chapitres, où se trouvent les canons relatifs au sujet qu'il traite. Aux règles ecclésiastiques, il a soin d'ajouter les lois civiles qui regardent la discipline de l'Église; — Νομοκανών ou Νομοκάνονον. C'est l'abrégé de l'ouvrage précédent auquel il répond chapitre par chapitre. Mais au lieu de citer le texte, comme il l'a fait dans le Σύνταγμα, il ne fait que l'indiquer par des chiffres arithmétiques. Les lois civiles y occupent aussi leur place avec des renvois aux codes. Ce dernier livre, plus connu que le précédent, a été d'un usage général dans l'Église grecque et a rendu de grands services. Il a été publié pour la première fois en tête du recueil des *Canons ecclésiastiques* (Paris, 1551, in-fol.) avec la traduction de Gentien Hervet et les notes de Théod. Balsamon. Une seconde édition parut à Bâle, 1562, in-fol. de la version d'Henri Agyle, et à Oxford, 1672, in-fol. Cet ouvrage se trouve encore dans la *Bibliothèque de droit* de Justel. Michel Psellus l'a traduit en vers et le dédia à l'empereur Michel Ducas, par une pièce de vers que Du Cange a insérée dans son *Glossarium ad script. med. et infimæ græcitatis*, p. 1002; — Ἀμφιλόχια, dont il n'a encore été publié que quelques fragments. C'est un recueil de réponses aux questions d'Amphiloque, métropolitain de Cyzique, sur le sens de différents passages de l'Écriture sainte; — Ἐπιστολαί (Londres, 1651, in-fol.) : c'est un recueil de 248 lettres publié avec une traduction latine et des notes par Richard de Montaigu. Le P. Combefis en a imprimé deux au pape Nicolas et une au patriarche d'Aquilée (*Auctorium Bibliot. patrum*, 1re partie), et il en cite plusieurs autres inédites. On en trouve une à Théophane, moine de Cérame, avec la version latine de Sirmond, dans les *Prolégomènes* de l'édition des Homélies de Théophane, et une à Stauracius dans les *Monumenta* de Cotelier; — des *Dissertations et divers traités théologiques*, traduits en latin par F. Turrian et publiés par Canisius, dans le tome V des *Antiquæ lectiones*; — enfin un grand nombre d'autres opuscules, la plupart inédits, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. græca* de Fabricius, qui a consacré à leur auteur une savante et curieuse notice (t. IX, p. 369-569). H. Fisquet.

C. Wolf. *De Photio ephemeridum eruditarum inventore*, 1689, in-4°. — J.-G. Philippi, *Commentatio de Photio*; 1699, in-4°. — J.-G. Geisler, *Dissertatio epistolica de Photii scientia medica*; Leipzig, 1746, in-4°. — Chrys. Faucher, *Hist. de Photius*; 1762, in-8°. — Maultrot, *Hist. de saint Ignace et de Photius*; 1791, in 8°. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*; 1833, in-8°, t. XIII. — D. Ceillier, *Hist. des auteurs ecclés.*, t. XIX. — Jager, *Hist. de Photius*; Paris, 1844, in-8°. — William Smith, *Dictionary of greek and roman biography and mythology* t. III.

PHRAATACES, roi des Parthes, fils de Phraates IV, et seizième roi Arsacide, vivait au commencement de l'ère chrétienne. Il ne régna que peu de temps. Meurtrier de son père, il joignit au parricide l'inceste avec sa mère, et excita tellement la haine des Parthes qu'ils le chassèrent du trône. Les nobles Parthes élurent pour roi Orodes de la famille des Arsacides. Y.

Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 2. — Visconti, *Iconographie grecque*, t. III, p. 86.

PHRAATES Ier, roi des Parthes, cinquième Arsacide, monta sur le trône vers 180 avant J.-C. Il soumit les Mardes, et quoiqu'il eût plusieurs fils, il laissa son royaume à son frère Mithridate. Y.

Justin, XLI, 5.

PHRAATES II, fils de Mithridate Ier et septième Arsacide, monta sur le trône des Parthes vers 140 avant J.-C., et périt vers 128. Il eut à soutenir une guerre contre Antiochus VII Sidétès, roi de Syrie, et essuya trois grandes défaites; mais enfin il reprit l'avantage, et remporta sur Antiochus une victoire qui coûta la vie au roi de Syrie (128). Le vainqueur ne tarda pas à partager le sort des vaincus. Les Scythes qu'Antiochus avait appelés à son secours n'arrivèrent pas à temps pour combattre avec lui, mais ils livrèrent une nouvelle bataille au milieu de laquelle Phraates périt, sous les coups des prisonniers grecs qu'il avait forcés d'entrer à son service. Y.

Justin, XXXVII, 10; XLII, 1.

PHRAATES III, surnommé *le Dieu* (Θεός), fils d'Arsace XI Sanatrocès, monta sur le trône vers 70 avant J.-C., et mourut en 58. Mithridate, roi de Pont, et Tigrane, roi d'Arménie, réclamèrent son secours contre les Romains; Lucullus lui proposa au contraire de s'allier avec la république. Phraates, ennemi de Tigrane qui avait enlevé Nisibe aux Parthes, mais peu disposé à favoriser les conquêtes des Romains en Orient, fit aux deux parties belligérantes des promesses qu'il se garda bien de tenir. Pompée, successeur de Lucullus, rechercha aussi l'alliance de Phraates et s'estima heureux d'obtenir sa neutralité. Le roi des Parthes, irrité du traitement fait à son gendre le jeune Tigrane et du refus de Pompée de fixer à l'Euphrate les limites des deux empires parthique et romain, pénétra en Arménie. Pompée s'abstint de l'attaquer, et Phraates fut assassiné peu après par ses deux fils, Mithridate et Orodes. Y.

Dion Cassius, XXXV, 1, 8; XXXVI, 28, 34-36; XXXVII, 6, 7; XXXIX, 56. — Appien, *Mithrid.*, 87; *Syr.*, 104-106. — Plutarque, *Lucul.*, 30; *Pompée*, 33, 38, 39.

PHRAATES IV, fils d'Orodes et quinzième Arsacide, monta sur le trône en 37 avant J.-C., et mourut vers le commencement de l'ère chrétienne. Il commença son règne par le meurtre de son père, de ses trente frères et de son fils, afin qu'il ne restât aucun prince de la famille des Arsacides que les Parthes pussent placer sur le trône. Beaucoup de nobles, effrayés de sa cruauté, se réfugièrent sur le territoire romain. Monésès, le principal d'entre eux, persuada au triumvir Antoine d'envahir la Parthie. Quoique bientôt abandonné par Monésès, qui se réconcilia avec Phraates, Antoine persista dans son projet. Son expédition, commencée vers la fin de 36, échoua complétement. Le triumvir, trompé par Artavasdes, roi d'Arménie, perdit une partie de son armée et échappa à peine au sort de Crassus. La rupture d'Antoine et d'Octave, en détournant de la frontière parthique les forces des Romains, permit à Phraates de s'emparer de la Médie et de l'Arménie; mais ses cruautés soulevèrent ses sujets, et il fut forcé de s'enfuir en Scythie. Il en revint bientôt après, et força son successeur, Tiridates, à s'enfuir à son tour. Tiridates, emmenant le plus jeune fils de Phraates, se réfugia auprès d'Auguste. Le roi des Parthes réclama son fils et son rival. Auguste ne rendit que le fils seul, et à condition que les Parthes restitueraient les étendards et les prisonniers romains faits dans les guerres de Crassus et d'Antoine. Cette restitution n'eut lieu que trois ans plus tard, en 20 avant J.-C., et causa à Rome une joie universelle; elle fut célébrée par les poëtes et consacrée par l'érection de plusieurs monuments. Phraates envoya aussi à Auguste comme otages ses quatre fils avec leurs femmes et leurs enfants. Il en agissait ainsi moins par crainte des Romains, que par suite de la défiance qui lui montrait des compétiteurs dans ses enfants. On dit aussi qu'il suivit en cela les conseils de sa femme italienne Thermusa, de laquelle il avait un cinquième fils, nommé Phraataces. Malgré les promesses faites aux Romains, il envahit l'Arménie et en chassa Artavasdes qu'Auguste avait nommé roi de ce pays; mais il fut bientôt forcé d'abandonner sa conquête. Il périt peu après empoisonné par sa femme Thermusa et son fils Phraataces. Y.

Dion Cassius, XLIX, 23-31, 44; LI, 18; LIII, 33; LIV, 8; LV, 11. — Plutarque, *Anton.*, 37-51. — Strabon, XI, XVI. — Tite-Live, *Epitome*, 130. — Justin, XLII, 5. — Suétone, *Aug*, 21. — Horace, *Epist.*, I, 18, 56; *Carm.*, IV, 18, 8. — Ovide, *Trist.*, II, 1, 228; *Fast.*, VI, 467; *Ars am.*, I, 179. — Properce, II, 10; III, 4, 5, 49; IV, 6, 79. — Tacite, *Ann.*, II, 1, 4. — Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 2. — Velleius, II, 101. — Vaillant, *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia, ad fidem numismatum accommodata.* — Eckbel, *Doctrina numorum*, vol. III. — C.-F. Richter, *Histor. Krit. Versuch über die Arsaciden und Sassaniden Dynastie*; Gœttingue, 1804 — Krause, art. *Parther*, dans l'*Encyclopädie* d'Ersch et Gruber.

PHRAATES. *Voy.* ARSACE.

PHRANZA ou **PHRANZÈS** (Φραντζῆ ou Φραντζῆς), le dernier et un des plus importants historiens byzantins, né en 1401 après J.-C., mort vers 1478. Nommé à l'âge de dix-sept ans chambellan de l'empereur Manuel II Paléologue, il accompagna en 1423 Lucas Notaras et Manuel Mélanchrénos dans une ambassade auprès de la sultane, femme de Murad II. Après la mort de Manuel II, il s'attacha à Constantin, depuis le dernier des empereurs de Constantinople et alors prince de Morée. Il montra à son service le talent d'un diplomate et le courage d'un guerrier. Il fut fait prisonnier en défendant son maître au siége de Patras, en 1429. Racheté, après une captivité cruelle, il remplit plusieurs missions auprès du sultan Murad et à la cour de Trébizonde. Constantin, en montant sur le trône, le nomma protovestiaire. Peu après commença le siége de Constantinople. Phranza ne périt pas lors de la prise de cette ville, mais il devint l'esclave avec sa femme et ses enfants du premier écuyer du sultan Mahomet II. Il réussit à s'échapper, et se réfugia à Sparte laissant entre les mains des Turcs sa fille Damar, âgée de treize ans, et son fils, âgé de dix. Dans cet asile il apprit que sa fille, enfermée dans le harem, était morte de la fièvre, et que son fils, préférant la mort à un horrible outrage, avait été poignardé par le sultan. De Sparte Phranza passa à Corfou, et fut bien accueilli par Thomas, prince d'Achaïe, qui le chargea d'une mission auprès de Francesco Foscari, doge de Venise. A son retour à Corfou, Phranza entra dans un monastère tandis que sa femme prenait le voile, tous deux le cœur brisé par tant d'infortunes et décidés à consacrer à la religion le reste de leur existence. Il rédigea sa *Chronique* dans le monastère de Tarchaniotes. La *Chronique* de Phranza, qui s'étend de 1259 jusqu'à 1477, est en grande partie une histoire contemporaine écrite par un homme de bonne foi, instruit et bien informé; aussi, malgré de nombreux défauts de style et de composition, est-elle beaucoup plus intéressante que la plupart des ouvrages de la période byzantine; cependant elle a été un des derniers imprimés; elle n'a été longtemps connue que par la mauvaise traduction latine de Jacob Pontanus publiée à la fin de Théophylacte Simocatta; Ingolstadt, 1604, in-4°. Enfin Alter publia le texte à Vienne, 1796, in-fol. Im. imp. Bekker en a donné une nouvelle édition, avec une traduction latine; 1838, in-8°, dans la collection byzantine de Bonn. N.

Alter, *Proœmium* de la *Chronique* de Phranza. — Hankius, *Script. byzantini.*

PHRAORTES (Φραόρτης), roi des Mèdes, régna de 656 à 634 avant J.-C. Suivant Hérodote, il fut le fils et le successeur de Déjocès et second roi de Médie. Il régna vingt-deux ans. Il conquit d'abord la Perse et soumit ensuite la plus grande partie de l'Asie, mais enfin il fut vaincu et tué sous les murs de Ninive, capitale

de l'Assyrie qu'il assiégeait. Il eut pour successeur son fils Cyaxare. On croit que ce Phraortes est le même que le Trutens du Zendavesta et le Feridoun du *Shah-Nameh*. Y.

Hérodote, I, 73, 102. — Hammer, dans le *Wien. Jahrb.*, vol. IX, p. 13.

PHREAS (*John*), érudit anglais, né à Londres, mort en 1465, à Rome. Il étudia à Oxford et devint un des meilleurs maîtres de cette université. Il entra dans les ordres et pratiqua son ministère à Bristol. Ce fut là qu'en compagnie de quelques marchands il se rendit en Italie, où l'attirait un vif désir d'apprendre. A Ferrare il s'appliqua avec Guarini à l'étude de la médecine, et l'enseigna avec un grand succès à Florence, à Padoue et à Rome. Le pape Paul II fut si charmé de son savoir qu'il lui donna l'évêché de Bath; mais il mourut avant d'avoir été consacré. On a de Phreas une version latine du traité *De laude calvitii* de Synésius (Bâle, 1521, in-8°); une autre de Diodore de Sicile; des poésies et des épîtres latines, etc.

Leland, *De Script. hibernicis*. — Tanner, *Biblioth. hibernica*.

PHRYGILLUS, artiste grec d'une époque incertaine, mais un des plus anciens et des plus habiles graveurs en pierres fines et en médailles. On ne sait rien de sa vie sinon qu'il était de Syracuse. On possède de lui une belle intaille représentant *l'Amour assis* dans l'attitude d'un de ces enfants jouant aux osselets, comme les œuvres de l'antiquité en offrent si souvent. La forme des lettres du nom de l'artiste ΦΡΥΓΙΛΛΟΣ, les larges dimensions des ailes de l'Amour et tout le style de la pierre précieuse montrent qu'elle appartient à l'ancienne période de l'art grec. On connaît encore de Phrygillus trois belles médailles de Syracuse, ce qui résout la question quelquefois agitée : si, chez les Grecs, les mêmes artistes étaient graveurs en médailles et graveurs en pierres fines. Y.

Raoul Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 79-83, 148.

PHRYNÉ (Φρύνη), une des plus fameuses courtisanes grecques, fille d'Épiclès et née à Thespies en Béotie, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Telle était sa beauté, que Praxitèle, dont elle était la maîtresse, la prenait pour modèle de ses statues de Vénus, et qu'on lui faisait d'aussi riches offrandes qu'à la déesse elle-même. Elle était de basse naissance, et l'on rapporte qu'elle gagna d'abord sa vie en gardant les chèvres; mais grâce à sa beauté elle acquit une opulence si considérable, qu'elle proposa, dit-on, de rebâtir Thèbes à ses frais, pourvu qu'on y plaçât cette inscription : « Alexandre a détruit Thèbes, et Phryné l'a rebâtie. » Cette proposition, trop orgueilleuse, ne fut pas acceptée. Ses ennemis (car la beauté n'en a pas moins que le génie n'a de zoïles) l'accusèrent d'avoir profané les mystères d'Éleusis. Citée au tribunal des héliastes, elle fut défendue par Hypéride. Cet orateur, qui était aussi son amant, s'étant aperçu que son éloquence ne désarmait pas les juges, eut l'idée d'arracher le voile qui couvrait les épaules et le sein de Phryné. A la vue de tant de charmes, les juges comprirent que ce serait une impiété de condamner la prêtresse de Vénus et sa plus charmante image, et après avoir proclamé son innocence, ils la ramenèrent en triomphe au temple de la déesse. La fameuse peinture d'Apelles, *Vénus anadyomène*, était, dit-on, une représentation de Phryné entrant dans la mer sans vêtements et la chevelure dénouée. F. D.

Athénée, XIII. — Élien, *Var. Hist.*, IX, 32. — Alciphron, *Epist.*, I, 31. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 8. — Properce, II, 6. — Jacobs, *Att. Mus.*, vol. III, p. 18, 36.

PHRYNICHUS (Φρύνιχος), poëte athénien, un des créateurs de la tragédie, vivait au commencement du cinquième siècle avant J.-C. Il était fils de Polyphradmon ou, suivant d'autres, de Minyras. Il remporta sa première victoire dans la 67e olympiade (511 avant J.-C.), et sa dernière, dans laquelle il eut Thémistocle pour chorége, en 476. On pense que comme la plupart des poëtes de son temps il se rendit à la cour de Hiéron à Syracuse et qu'il y mourut. Dans les pièces de Phrynichus l'élément lyrique prédominait encore sur l'élément dramatique, le chœur y jouant le principal rôle. Comme Thespis, Phrynichus n'employait qu'un seul acteur. On dit que, le premier, il mit au théâtre des personnages de femme. Son principal mérite consistait dans la tendresse et le pathétique de sa poésie. En traitant le sujet contemporain de la prise de Milet, il excita parmi les spectateurs une émotion si vive que les Athéniens, craignant l'effet contagieux de pareilles scènes, infligèrent au poëte une amende de mille drachmes. Phrynichus donna aussi une attention particulière aux évolutions du chœur. Il ne reste de Phrynichus qu'un petit nombre de fragments et les titres suivants de ses pièces : *Les Pleuroniennes; Les Égyptiens; Actéon; Alceste; Antée* ou *les Libyens; Les Perses; Les Phéniciennes; Les Danaïdes; Andromède; Érigone; La Destruction de Milet*. Les *fragments* de Phrynichus ont été recueillis dans les *Fragm. trag. græc.*, à la suite des *Euripidis fragmenta*, dans la collection Didot. N.

Suidas, au mot Φρύνιχος. — Fabricius, *Bibliot. græca* vol. II, p. 318. — Welcker, *Die Griech. Trag.*, p. 18, 22. — O. Müller, Bode, Bernhardy, *Histoire de la littérature grecque*.

PHRYNICHUS, poëte athénien de l'ancienne comédie, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il était fils d'Eunomide. L'auteur anonyme du traité *Sur la Comédie* le place avec Eupolis dans la 87e olympiade (429 avant J.-C.), et d'après Suidas il fit jouer sa première pièce en 435. C'est tout ce que l'on sait de sa vie, car c'est par erreur que le scholiaste d'Aristophane (*Ran.*, 700) le fait mourir en Sicile. Les grammairiens grecs placent Phrynichus au premier rang des poëtes de l'ancienne comédie, et les fragments qui nous restent de lui justifient ce jugement. Aristophane l'attaque

dans ses *Grenouilles*, mais ces railleries d'un rival ne prouvent rien contre son mérite. On lui attribue l'invention du mètre *ionique mineur catalectique* qui s'appela de son nom. Son style est généralement élégant; cependant, on y remarque des mots de formation étrange. Le grammairien Didyme d'Alexandrie écrivit un commentaire sur ce poëte.

L'anonyme *Sur la Comédie* dit que Phrynichus composa dix pièces; c'est en effet le nombre de titres cités par Suidas, savoir : Ἐφιάλτης (*Ephialtes*); Κόννος (*Connus*); Κρόνος (*Cronus*); Κωμασταί (*Les Convives*); Μονότροπος (*Le Solitaire*); Μοῦσαι (*Les Muses*); Μύσται (*Les Initiés*); Ποαστρίαι (*Les Sarcleuses*); Σατύροι (*Les Satyres*); Τραγῳδοί ἢ Ἀπελεύθεροι (*Les Tragédiens ou les Affranchis*). *Le Solitaire* obtint le troisième prix, en 414, en concurrence avec *les Oiseaux* d'Aristophane et *les Convives* d'Ameipsias. *Les Muses* jouées en 405 avec *les Grenouilles* d'Aristophane et le *Cléophon* de Platon eurent le second prix. N.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 485. — Meineke, *Fragm. com. Græc.*, vol. I, p. 146-160; II, p. 580-608. — Bergk, *Rel. com. Att. Ant*, p. 366. — Bothe, *Fragmenta comicorum græcorum*, p. 208, dans la coll. Didot.

PHRYNICHUS, lexicographe grec, vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle après J.-C., sous les empereurs Marc-Aurèle et Commode. Photius lui donne le surnom d'*Arabius*, et Suidas dit qu'il était Bithynien. Sophiste, c'est-à-dire professeur d'éloquence et de belles-lettres, Phrynichus composa deux ouvrages, l'un, en XLVII, ou LXXIV, ou XXXV livres, *Sur les Institutions oratoires* (περὶ παρασκευῆς σοφιστικῆς), qui n'est pas venu jusqu'à nous, l'autre, en deux ou trois livres, *Sur la diction attique*, dont nous possédons un abrégé. C'est un glossaire des locutions propres aux écrivains attiques de la période classique depuis Eschyle jusqu'à Démosthène. Phrynichus regarde comme modèles du dialecte attique Platon, Démosthène et Eschine le Socratique. Parmi les poëtes, les trois grands tragiques et Aristophane sont l'objet de sa prédilection, tandis qu'il rejette les écrivains de la nouvelle comédie et particulièrement Ménandre. Cet abrégé (*Egloga*, *Epitome*), publié pour la première fois par Calliergi, Rome, 1517, in-8°, le fut d'une manière plus complète par Nunnez et Hoeschel, Augsbourg, 1601, in-8°; 4e édition, à laquelle il faut joindre les notes de Joseph Scaliger, Augsbourg, 1603, in-4°. C. de Paw en publia une nouvelle édition, 1739, in-4°. Enfin Lobeck rassembla les travaux de ces divers éditeurs, en y joignant les résultats de sa sagacité critique et de sa vaste science grammaticale, dans une volumineuse et excellente édition, Leipzig, 1820, in-8°. N.

Photius, *Bibliotheca*. — Suidas, au mot Φρύνιχος. — *Prefaces* de Nunnez et de C. de Paw dans l'édition de Lobeck.

PHRYNNIS (Φρύννις), poëte dithyrambique grec, né à Mytilène, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il appartenait à l'école lesbienne de la musique citharédique, ayant reçu les leçons du musicien Aristoclite, qui prétendait descendre directement de Terpandre. Avant d'aller à l'école de cet artiste, Phrynnis avait été joueur de flûte. Il quitta Lesbos pour aller s'établir à Athènes. Ses innovations musicales, la mollesse et la froideur de ses compositions, l'exposèrent aux attaques fréquentes des poëtes comiques, particulièrement de Phérécrate. Parmi ses innovations on compte l'addition de deux cordes à l'heptacorde. Plutarque raconte que lorsqu'il se rendit à Sparte, les éphores lui prescrivirent de supprimer deux des cordes de son instrument, lui laissant le choix entre les deux plus hautes ou les deux plus basses. Cette historiette est douteuse, et l'accroissement des cordes de la lyre paraît remonter plus haut que Phrynnis. Ce poëte remporta le premier le prix aux joûtes musicales établies par Périclès aux fêtes des Panathénées, probablement en 445 avant J.-C. Y.

Plutarque, *De Musica*. — Meineke, *Fragmenta com. græcorum*, vol. II, p. 326. — Schmidt, *Poetarum dithyrambicorum reliq.* — O. Müller, *Gesch. d. Griech. Litt.*, vol. II, p. 286.

PHUL ou **PUL** (1), roi d'Assyrie, régna de 759 à 742 avant J.-C. Il succéda, on ne sait à quel titre, à Empacmès ou Eupales, que Diodore et Justin nomment Sardanapale et dont la fin tragique fut amenée par la révolte d'Arbace, satrape de Médie, et de Bélésis, gouverneur de Babylone, qui se déclarèrent indépendants. Phul se fit reconnaître dans le reste du royaume et prit le surnom de *Sardanapale II* (2). Bien que fort diminuée, l'Assyrie formait encore une puissance redoutable. Ce fut à Phul que Manahem, roi d'Israel, meurtrier et successeur de l'usurpateur Sellum, vint demander des secours pour se maintenir sur le trône. Phul écrasa les mutins, mais il n'évacua Israel qu'après avoir reçu une indemnité de mille talents d'argent. Vers 742 il s'associa Téglat-Phalasar, probablement son fils, et lui laissa la couronne. A.

Ctesias, *Assyriaca*. — Diodore de Sicile, Βιβλιοθήκη ἱστορικὴ, II — Justin. — *Paralipomenes*, I, § 5. — *Les Rois*, chap. XV.

PHYLARQUE (Φύλαρχος), historien grec, vivait vers la fin du troisième siècle avant J.-C. On croit qu'il était né à Naucratis, et qu'il vint s'établir à Athènes où il passa la plus grande partie de sa vie. Il fut le contemporain et l'historien d'Aratus. Polybe l'accuse de s'être montré partial pour Cléomène et injuste pour Aratus et les Achéens; mais Polybe lui-même n'a pas été juste pour Cléomène. Il lui reproche aussi de rechercher l'effet dans son style et de multiplier les récits propres à émouvoir les lecteurs. Fondées

(1) Dans les Septante il est appelé *Phua*, erreur causée par la ressemblance des lettres grecques Λ et Δ.

(2) Ce mot signifie en langue assyrienne ou chaldéenne *prince donné du ciel*. c'est moins un nom propre qu'une épithète.

ou non, ces critiques n'empêchent pas l'ouvrage de Phylarque d'avoir un grand intérêt, et d'avoir été largement mis à contribution par Trogue-Pompée dans son histoire aujourd'hui perdue, et par Plutarque dans ses *Vies d'Agis, de Cléomène, de Pyrrhus*. Suidas cite de lui six ouvrages. Le plus important était une histoire de la Grèce en 22 livres, depuis l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse en 272, jusqu'à la mort de Cléomène en 220. Autant que l'on peut en juger par les fragments qui en restent, l'ouvrage de Phylarque contenait non-seulement l'histoire de la Grèce et de la Macédoine, mais aussi celle de l'Égypte, de Cyrène et d'autres États qui rentraient dans le monde hellénique. Ces fragments ont été recueillis dans les ouvrages cités plus bas. Y.

Sevin, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Phylarque*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, vol. VIII, p. 118. — Lucht, *Phylarchi histor. fragmenta*; Leipzig, 1836. — Brückner, *Phyl., fragm.*; Breslau, 1838. — Voss, *De hist. græcis*, p. 150 (éd. Westermann). — Droysen, *Geschichte des Hellenismus*, vol. I, p. 683. — Clinton, *Fast. hellenici*, vol. III, p. 519. — C. et Th. Müller, *Fragm. hist. Græc.*, t. I (collection Didot).

PIA (*Philippe-Nicolas*), pharmacien français, né à Paris, le 15 septembre 1721, mort le 4 mai 1799. Fils d'un apothicaire, il entra lui-même comme pharmacien dans l'armée et devint chef de son service à l'armée d'Allemagne, puis pharmacien en chef de l'hôpital de Strasbourg. Il vint s'établir à Paris en 1744. Son savoir, sa bienveillance envers ses concitoyens, lui méritèrent d'être élu échevin (1770), décoré de l'ordre de Saint-Michel, et nommé administrateur des hôpitaux de Paris. Durant le cours de son administration (vingt-quatre ans), il introduisit de nombreuses améliorations dans l'hygiène publique, organisa des postes sanitaires sur les bords de la Seine, et inventa plusieurs instruments propres à faire parvenir l'air dans les poumons et de la fumée dans les intestins. La république de Hollande appliqua son système et fit frapper une médaille en son honneur. On a de lui : *Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des noyés, avec les différentes instructions qui y sont relatives*, suivi d'une *Notice chronologique des ouvrages publiés sur cette matière*; Amsterdam et Paris, 1772-1781, 7 part. in-12; avec *supplément*, ibid., 1789, in-12; — *Description de la boîte-entrepôt, contenant les secours qu'on doit administrer aux noyés*; Paris, 1775, in-8°.

Arnault, Norvins, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *La France litt.*

PIACENTINI (*Dionisio - Gregorio*), antiquaire italien, né en 1684, à Viterbe, mort le 3 décembre 1754, à Velletri. Ayant embrassé la règle monastique de Saint-Basile, il s'appliqua à l'étude des antiquités et fut appelé à Rome pour y enseigner la langue grecque. On a de lui : *Epitome græcæ palæographiæ*; Rome, 1735, in-4°; il a abrégé et complété tout à la fois l'ouvrage de Montfaucon, et y a ajouté un traité sur la prononciation du grec; — *De Sepulcro Benedicti IX*; ibid., 1747, in-4°; — *Commentarium græcæ pronuntiationis*; ibid., 1751, in-4°; il y réfute le P. Fréd. Reiffenberg, qui avait critiqué son système; — *De Sigillis veterum Græcorum*; ibid., 1757, in-4°.

Dizionario istorico di Bassano.

PIACENZA (*Giuseppe-Battista*), architecte italien, né le 21 mai 1735, à Turin, mort le 4 octobre 1818, à Pollone, près Verceil. Il étudia l'architecture sous la direction du comte Benedetto Alfieri, et parcourut aux frais de l'État les principales villes de l'Italie. Nommé en 1777 architecte du roi, il devint en 1790 conservateur du château de Chambéry, et succéda en 1796 à son maître dans les fonctions de premier architecte de la couronne. Pendant l'occupation française, il fut chargé de l'intendance des palais royaux. On lui doit une édition annotée et augmentée des *Notizie de' professori del disegno* de Baldinucci (Turin, 1768-1820, 6 vol. in-8°).

G. Grassi, *Elogio di G.-B. Piacenza*, lu à l'Acad. roy. de Turin. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IV.

PIALES (*Jean-Jacques*), canoniste français, né en 1720, à Mur-de-Barrez (Aveyron), mort à Paris, le 4 août 1789. Reçu avocat au parlement de Paris (1747), il se lia avec Claude Mey, l'une des colonnes du jansénisme, et tous deux donnèrent un grand nombre de consultations et prirent une part très-active aux affaires des appelants. Tandis que l'un traitait les grandes questions de droit public et de juridiction, l'autre se livrait tout entier à la pratique bénéficiale. Bien que Piales eût perdu la vue en 1763, il ne perdit rien de son zèle pour la cause qu'il soutenait, et « il n'y a pas, dit M. Dupin, de jurisconsulte au monde qui ait dicté plus de consultations ». Les changements survenus dans les matières ecclésiastiques ont rendu ses ouvrages inutiles; ce sont : *Traité de la collation des bénéfices* (Paris, 1754 et 1755, 5 vol. in-12); — *De la Provision de la cour de Rome à titre de prévention* (2 vol. in-12); — *De la Dévolution, du Dévolu et des Vacances de plein droit* (3 vol. in-12); — *De l'Expectative des gradués* (1758, 6 vol. in-12); — *Des Commendes et des Réserves* (3 vol. in-12); — *Des Réparations et Reconstructions des églises* (Paris, 1762, 4 vol. in-12; 1788, 5 vol. in-12, édition donnée par Camus). On attribue à Piales le 1er volume (le seul qui ait paru) de l'*Histoire de la fête de la Conception*. H. F.

Journal chrétien, 1758 et 1759. — Camus et Dupin, *Biblioth. choisie des livres de droit.* — Picot, *Mémoires ecclés.*, t. IV. — Feller, *Dict. hist.*

PIALI-PACHA, amiral ottoman, né en Hongrie, vers 1520, mort à Constantinople, en 1571. Tout enfant il fut trouvé sur le champ de bataille de Mohacx (comitat de Baranya), après la sanglante victoire que les Turcs remportèrent sur les Hongrois le 29 août 1526. Soliman II le fit élever dans le sérail, dont il lui confia successi-

vement les principaux emplois. Piali devint vizir, puis capitan-pacha. En 1555, il fut envoyé au secours de François Ier; il contribua à la prise de Messine, de Reggio et des îles Baléares, mais mécontent de la lenteur des Français, il se sépara d'eux, ravagea les côtes d'Espagne et d'Italie et devint la terreur des chrétiens dans la Méditerranée. En mars 1560, réunissant ses forces à celles de Dragut, réis de Tripoli, il battit devant l'île de Zerbi les flottes espagnole et italienne commandées par don Juan de La Cerda, duc de Medina-Cœli, et Gianandrea Doria. Il leur enleva trente-quatre navires, cinq mille prisonniers, leur tua dix-huit mille hommes, et rentra à Constantinople couvert de gloire et chargé de butin. En 1565, il dévasta la Sicile et vint assiéger Malte (18 mai) avec deux cent vingt et un vaisseaux et trente mille combattants; malgré les renforts qu'il reçut de Dragut et d'Uludschali, corsaire égyptien, il dut se retirer devant l'héroïque défense du grand-maître Jean Cornusson de La Valette-Parisot. Ce siége avait duré cinq mois, et Piali, blessé dans un dernier assaut, avait vu tomber vingt-quatre mille de ses meilleurs soldats. Ce désastre, dont la nouvelle causa, dit-on, la mort du sultan, n'entraîna pas pourtant la disgrâce du capitan. Il réduisit Chio en avril 1566 et ruina plusieurs villes de la Pouille. Il resta en faveur sous Sélim II. Le nouveau monarque résolut d'enlever Chypre aux Vénitiens. Piali reçut le commandement de la flotte destinée à accomplir cette conquête, et soumit rapidement toute l'île à l'exception de Famagouste qui opposa une résistance sérieuse. L'amiral espagnol, Andrea Doria, le vénitien Geronimo Zani et le romain Colonna parurent en vue de l'île en septembre 1570 avec deux cent sept bâtiments. Piali n'hésita pas à voguer à leur rencontre; mais les amiraux chrétiens s'enfuirent sans combattre et le capitan les poursuivit vainement. Durant son éloignement Famagouste fut ravitaillée. Sélim, irrité de ce contre-temps, destitua Piali, qui survécut peu à sa disgrâce. Il avait fait construire à Constantinople une mosquée et un bazar qui portent encore son nom. A. de L.

Demetrius Cantemir, *Hist. de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman* (trad. par Jonquières, 1743, 4 vol. in-12), t. II. — Paul Ricaut, contin. de Richard Knolles, *The general hist. of the Turks* (Londres, 1680, in-fol.), liv C. — Van Tenac, *Hist. générale de la marine*, t. III, p. 30-32. — Vertot, *Hist. de Malte*, t. V, p. 13-107. — De Hammer, *Hist. des Ottomans* (trad. de l'allemand par de Hellert).

PIABRON. *Voy.* Chamousset.

PIASECKI (*Paul*), historien polonais, né en 1583, mort en 1649. Il séjourna longtemps à Rome, où il reçut du pape Clément VIII le titre de protonotaire apostolique. Admis à la cour de Sigismond III, il jouit d'un certain crédit auprès de ce prince. Dans sa vieillesse, il fut nommé évêque de Przemislaw. Nous citerons de lui : *Praxis episcopalis* (Venise, 1611, in-4°) et *Chronicon gestorum in Europa singularium*, 1571-1645 (Cracovie, 1645, in-fol.; Amst., 1657, in-fol.); cette histoire, écrite avec beaucoup de hardiesse, l'exposa à des persécutions.

Fabricius, *Bibl. eccles.*, 232. — Bayle, *Dict. crit.*

PIAT (Saint), apôtre du Tournaisis, né à Bénévent, martyrisé à Seclin, le 1er octobre 286. On présume qu'il quitta l'Italie pour évangéliser les Gaules avec saint Denis, qui s'arrêta à Paris, et l'envoya prêcher la foi chrétienne dans le territoire de Tournai, sous la conduite de saint Chryseuil, qu'on croit avoir été évêque. Après avoir converti un grand nombre de païens, il souffrit le martyre sous Maximien Hercule. Le préteur Rictius Varus lui fit enfoncer de grands clous dans diverses parties du corps. Saint Éloi découvrit au septième siècle à Seclin le corps de ce martyr, qu'on conserva longtemps dans la collégiale de cette ville. A l'époque des incursions des Normands, on le transféra successivement à Saint-Omer, puis à Chartres, où une église fut élevée sous son invocation. Sa fête se célèbre le 1er octobre. H. F.

Acta Sanctorum, octobre. — Longueval, *Hist. de l'Église Gallic.*, t. I. — *Gallia Christ.*, t. III. — Hérisson, *Notice hist. sur saint Piat*; Chartres, 1816, in-8°.

PIAT (*Louis-Charles*), pédagogue français, né en 1759, à Villeneuve-le-Roi (Yonne), mort en 1822, à Melun. Après avoir professé les humanités au collége de Montaigu, à Paris, il devint principal de celui de Melun et fut admis en 1816 à la retraite. On a de lui plusieurs livres à l'usage des écoles, tels que *Éléments de lexicologie latine* (Melun, gr. in-8°) et *Catéchisme de la Grammaire française* (1802, in-8°).

Quérard, *La France littér.*

PIAT (*Jean-Pierre*, baron), général français, né le 6 juin 1774, à Paris. Il entra comme sous-lieutenant dans le 56e régiment d'infanterie (1792) et servit aux armées du nord, de Sambre et Meuse, d'Italie et d'Égypte. Nommé colonel en 1809 et général de brigade le 3 avril 1813, il se signala par sa bravoure dans l'expédition de Russie et mérita le titre de baron de l'Empire. Sous la restauration, il reçut la croix de Saint-Louis et fut admis à la retraite. Remis en activité après la révolution de 1830, il commanda les départements du Var et des Hautes-Alpes. Compris en 1837 dans la réserve, il se retira à Nogent-sur-Marne. La révolution de Février réveilla ses espérances napoléoniennes, et malgré son grand âge on le vit prendre une part active à la fondation de plusieurs journaux ainsi qu'à l'organisation du comité supérieur qui prépara l'élection du 10 décembre. Le 27 mars 1852 il fut nommé sénateur.

Fastes de la Légion d'honneur, IV. — *Biogr. du Sénat.*

PIATTI (*Piattino de'*), érudit italien, né vers 1450, à Milan. Issu d'une famille patricienne, il était fils de Georges Piatti, jurisconsulte, mort en 1464. Élevé à la cour du jeune Galéas-Marie Sforza, dont il était page, il encourut la disgrâce de ce prince, et fut enfermé

pendant quinze mois dans le château de Monza. Puis il se retira à Ferrare (1470), de là près du duc d'Urbin, et s'engagea dans les troupes de Trivulce, par la protection duquel il espérait obtenir quelque flatteuse récompense du roi de France. Trompé dans son attente, il s'établit dans les environs de Pavie, à Garlasco, et y ouvrit une école publique. Il vivait encore en 1508. On a de lui : *De Carcere*; Milan, 1483, in-4° : recueil d'épigrammes et de distiques moraux; — *Epigrammaton elegiarumque lib. II*; ibid., 1502, 1508, in-4° : dédiées au roi Louis XII; — *Epistolarum lib. II*; ibid., 1506, in-4°; — plusieurs pièces de vers insérées dans le t. VII des *Illustr. poetar. ital. Carmina*.

Ses trois frères, *Anastasio*, *Pierantonio* et *Teodoro*, ont aussi laissé quelques écrits en latin. P.

Sassi, *Hist. typogr. Mediolan.*, 263. — Argelati, *Bibl. Mediolan.*, II. — Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VI, 2ᵉ partie.

PIATTI (*Girolamo*), en latin *Platus*, né en 1547, à Milan, mort le 14 août 1591, à Rome. De la même famille que le précédent, il entra en 1568 chez les jésuites, et quitta le prénom d'*Octave* pour prendre celui de Jérôme. Sa piété et sa grande connaissance de la langue latine, qu'il écrivait avec pureté, le firent admettre parmi les secrétaires du P. Aquaviva, général de l'ordre. Il fut aussi chargé du noviciat, et compta saint Louis de Gonzague au nombre de ses élèves. On a de lui : *De bono status religiosi lib. III*; Rome, 1580, in-4° : ce traité, réimprimé plusieurs fois, a été traduit en français (1607, in-4°) et en italien; — *De cardinalis dignitate et officio*; Rome, 1592, in-4°; Mayence, 1621, in-4°.

PIATTI (*Flaminio*), cardinal, frère du précédent, né en 1548, à Milan, mort le 2 novembre 1613, à Rome. Reçu docteur en droit canon, il alla se fixer à Rome (1583), où il remplit diverses charges éminentes. Le pape Grégoire XIV le revêtit de la pourpre en 1591. Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, cités par Argelati.

Sotwell, *De script. Soc. Jesu*. — Fabricius, *Bibl. ecclesiast.* — Ughelli, *Italia Sacra*. — Argelati, *Bibl. Mediolan.*, II.

PIAZZA (*Francesco*), théologien italien, mort le 17 décembre 1460, à Bologne, sa patrie. Il prit en 1424 l'habit de Saint-Dominique et se distingua par son habileté dans la science du droit canon. Son traité *De restitutionibus, usuris et excommunicationibus* (Crémone, 1472, in-fol.) a été plusieurs fois réimprimé. Un autre, qu'il avait composé *De actu matrimoniali*, et qui contient des opinions singulières, est conservé en manuscrit à Leipzig.

Deux autres religieux de ce nom méritent d'être cités : l'un, **PIAZZA** (*Carlo-Bartolommeo*), abbé et consulteur de la congrégation de l'Index, a publié *Diarium Vaticanum* (Rome, 1687, in-4°) et *La Gerarchia cardinalizia* (ibid., 1703, in-fol.); l'autre, **PIAZZA** (*Girolamo*), déserta l'ordre des dominicains pour embrasser la communion protestante en Angleterre, où il se maria ; il enseigna sa langue à Cambridge et écrivit un *Abrégé de l'histoire de l'inquisition* (Londres, 1722, in-8°).

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*.

PIAZZA (*Paolo*), peintre de l'école vénitienne, né en 1557, à Castelfranco, dans l'État de Venise, mort en 1621. Après avoir étudié la peinture sous Palma le jeune, et d'après les grands maîtres vénitiens, après avoir déjà enrichi les églises de Venise de divers ouvrages, il entra jeune encore dans l'ordre des Capucins, prenant en religion le nom de *Cosimo*, sous lequel on le trouve souvent désigné. Envoyé en Allemagne par ses supérieurs, il y travailla pour l'empereur Rodolphe II. Revenu en Italie, il fut employé à Rome par le pape Paul V, pour lequel il peignit dans le palais Borghèse plusieurs frises, et dans une grande salle divers sujets de l'histoire de Cléopâtre. Rentré à Venise, il fut protégé par le doge Antonio Priuli. Sa manière a peu de ressemblance avec celle de son maître; il avait su se faire un style propre, non pas vigoureux, mais agréable. Ses compositions sont généralement heureuses. Un *Christ mort*, au palais des conservateurs du Capitole, passe pour son meilleur ouvrage. A Reggio, dans la cathédrale, il avait décoré la chapelle de la Vierge, et exécuté un *Saint André* qui se voit encore dans la crypte. Une *Annonciation* qu'il avait peinte à l'église des Capucins est aujourd'hui perdue. Parmi ses ouvrages à Venise, nous signalerons le *Baptême de Constantin* à S.-Paolo. Mort dans cette ville à soixante-quatre ans, il fut enterré dans l'église du Rédempteur. Il eut pour élève son neveu Andrea Piazza, qui l'avait aidé dans ses travaux à Rome. E. B—N.

Baglione, *Vite de' pittori etc., dal 1573 al 1642*. — Ridolfi, *Vite degli illustri pittori Veneti*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli artisti negli Stati Estensi*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

PIAZZA (*Calisto*) dit *Calisto da Lodi*, *Calisto delle Lodole* et *Calisto Toccagni*, peintre de l'école vénitienne, vivait au milieu du seizième siècle. On connaît de lui des ouvrages datés de 1524 à 1556, et signés tantôt *Callixtus de Platea*, tantôt *Callixtus Laudensis*, ou *Callixtus de Platea Laud.* Il fut l'élève ou au moins l'un des plus illustres imitateurs du Titien; mais parfois aussi il paraît s'être proposé pour modèle le Giorgione. Son dessin est grandiose, ses formes sont nobles et bien choisies, et son coloris des plus remarquables, soit à la détrempe, soit à l'huile, soit à fresque. Il excella surtout dans ce dernier genre. On connaît peu de détails sur la vie de ce grand artiste, qui enrichit de tant de beaux ouvrages Milan, Brescia, Crema, Lodi et les autres villes de la Lombardie.

Parmi les nombreuses peintures qu'il a laissées dans la première de ces villes, on doit placer au premier rang les *Noces de Cana* de l'ancien réfectoire des Cisterciens, aujourd'hui hôpital militaire; cette composition est étonnante, non-seulement par le nombre des figures, mais encore et surtout par la vie qui les anime. On y a remarqué un détail singulier; l'artiste, par une bizarre inadvertance, a mis six doigts à la main d'une femme placée à droite du spectateur. Cette fresque porte la date de 1545. Du même auteur sont les *Apôtres* peints dans les lunettes de la voûte. Il avait peint aussi à fresque dans la cour du palais du président Sacco le *Chœur des Muses* avec les portraits du président et de sa femme. « De cette peinture, dit Lomazzo, je puis dire sans crainte d'être accusé de témérité, qu'il est impossible, quant à la beauté du coloris, de faire à fresque rien de plus charmant. » Milan possède encore de ce maître un *Saint Jérôme assis* à la Madonna di S. Celso, et au Musée de Brera, un *Portrait d'homme*, une *Madone entre saint Jean-Baptiste et saint Jérôme, saint Étienne, saint Augustin, saint Nicolas de Bari et deux anges*. Le plus ancien tableau connu de Calisto Piazza est une *Nativité* conservée à Brescia dans la sacristie de Saint-Clément; il porte la date de 1524. A Santa-Maria-di-Calchera de la même ville est une *Visitation*, et dans la galerie du comte Lecchi une *Madone et quelques saints*, provenant de l'église Saint-François, qui est vantée par Lanzi comme un des meilleurs tableaux de Brescia. On vante encore avec raison une *Assomption* à l'église collégiale de Codogno, bourg du Milanais. Dans les trois chapelles de l'Incoronata de Lodi, Calisto a peint les *Mystères de la Passion*, des traits de la vie de *Saint Jean-Baptiste* et de celle de *la Vierge*. La beauté de ces fresques est telle qu'on a prétendu que plusieurs têtes étaient de la main du Titien. Signalons encore au Musée de Vienne une *Hérodiade recevant la tête de saint Jean de la main du bourreau*. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Lomazzo, *Idea del tempio della pittura*. — Ridolfi, *Vite degli illustri pittori Veneti*. — Zani, *Materiali per servire alla storia dell incisione*. — Gualandi, *Memorie originali di belle-arti*. — Piravano, *Guida di Milano*. — Odorici, *Guida di Brescia*. — Catalogues des Musées de Milan et de Vienne.

PIAZZA (Le chev. *Andrea*), peintre de l'école vénitienne, né à Castelfranco (État de Venise), mort presque octogénaire vers 1670. Élève de son oncle Paolo Piazza, il l'aida dans ses travaux à Rome. Passé au service du duc de Lorraine, il reçut de ce prince le titre de chevalier. De retour à Castelfranco, il peignit pour l'église Notre-Dame une *Cène* qui passe pour le meilleur tableau que possède cette petite ville qui compte tant d'illustres peintres parmi ses enfants. E. B—N.

Ridolfi, *Vite degli illustri pittori Veneti*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

PIAZZA (*Vincenzo*, marquis), poëte italien, né le 1er mars 1670, à Modigliano, en Romagne, mort le 12 août 1745, à Parme. Doué d'une grande facilité, il se distingua dans les belles-lettres et cultiva la poésie avec succès. On a de lui : *Bona espugnata* (Parme, 1694, 1743, in-8°), poëme en douze chants, et *Eudamia* (Rome, 1717), comédie pastorale mise en musique par Cappelli.

Dizionario istorico di Bassano.

PIAZZETTA (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école vénitienne, né à Venise en 1683, mort en 1754. Il apprit le dessin de son père, sculpteur en bois de quelque talent; mais on ignore quel fut son maître en peinture. Il commença par peindre à ciel ouvert et en pleine lumière selon la méthode du Titien et des principaux Vénitiens; mais ayant vu à Bologne les ouvrages du Crespi et du Guerchin, il comprit tout le profit qu'il pouvait tirer des oppositions tranchées des lumières et des ombres. C'est alors qu'il arriva à produire des dessins d'un effet si saisissant que les plus habiles graveurs du temps, Bartolozzi, Pittori, Pelli, Monaco, etc., les reproduisirent à l'envi.

Sa manière de peindre charmait au premier coup d'œil, mais ne supportait guère l'examen, le travail étant peu fini et le dessin souvent incorrect. Aujourd'hui ses tableaux ont beaucoup perdu; les ombres ont poussé au noir, les lumières mêmes se sont obscurcies, et les teintes sont devenues jaunâtres. Piazzetta composait difficilement les pages contenant de nombreuses figures. On dit qu'il passa plusieurs années à combiner un tableau de l'*Enlèvement des Sabines*. Son meilleur tableau est une *Décollation de saint Jean* qu'il fit pour Padoue; et on peut encore citer de lui une *Conception* aux Capucins de Parme, un *David vainqueur de Goliath* et un *Sacrifice d'Abraham* au Musée de Dresde. De bons portraits peints par Piazzetta se voient aux Musées de Darmstadt et de Nantes. Cet artiste excella dans la caricature; ce genre léger ne contribua pas moins à sa fortune et à sa réputation que l'effet brillant de ses dessins. E. B—N.

Orlandi. — Lanzi. — Ticozzi. — Bartolucci, *Parma*.

PIAZZI (*Joseph*), astronome italien, né le 16 juillet 1746, à Ponte, dans la Valteline, mort le 22 juillet 1826, à Naples. Destiné à l'état monastique, il fit ses études à Milan dans le couvent de Saint-Antoine, prit ensuite l'habit des Théatins, et passa dans les maisons de cet ordre à Rome et à Turin. L'aptitude qu'il avait montrée pour les sciences fut heureusement développée par d'habiles maîtres, tels que Tiraboschi, Lesueur et Jacquier. Appelé à Gênes pour y professer la philosophie, il présenta ses opinions avec une liberté qui alarma le zèle des dominicains, et fut accusé d'incrédulité pour avoir avancé que la scolastique n'avait point des bases aussi fermes que la philosophie de Locke et de Condillac. Le grand-maître Pinto l'arracha aux persécutions de ses adversaires en lui donnant

une chaire de mathématiques dans l'université qu'il avait récemment établie à Malte. Au bout de quelques années, Piazzi fut envoyé à Ravenne pour y enseigner la philosophie dans le collége des Nobles, qu'il dirigeait en même temps. De là il passa à Crémone en qualité de prédicateur ordinaire, puis à Rome, où il professa la théologie dogmatique à l'institut de Saint-André-della-Valle; il s'y lia avec son collègue le P. Chiaramonte, qui, parvenu plus tard à la dignité pontificale sous le nom de Pie VII, lui conserva toujours son amitié. Sur les conseils de Jacquier, qui l'employait à vérifier ses calculs, il accepta en 1780 la chaire de mathématiques de Palerme. Après avoir, dans cette place, apporté de grands changements aux méthodes d'instruction, il obtint du vice-roi la permission de fonder un observatoire et d'entreprendre aux frais du gouvernement un voyage en France et en Angleterre. S'étant rendu d'abord à Paris, il y fit particulièrement connaissance avec Lalande, Bailly, Delambre, Pingré, qui l'aidèrent de leurs conseils; puis il accompagna en Angleterre Cassini, Méchain et Legendre, chargés d'une mission scientifique, examina l'éclipse solaire de 1788, sur laquelle il rédigea un mémoire très-remarquable, et s'adressa au célèbre Ramsden pour la construction des instruments dont il avait besoin. De retour à Palerme, Piazzi fit élever en 1789 l'observatoire, dont on lui confia la direction. Ce fut en 1792 qu'il publia les premiers résultats de ses observations, où il rectifiait ce qu'on avait dit jusqu'alors sur l'obliquité de l'écliptique, sur la mesure de l'année tropique solaire, sur l'aberration de la lumière, sur la parallaxe et les mouvements des principaux corps célestes. Les éloges qu'il reçut de toutes parts l'encouragèrent à entreprendre un catalogue général des étoiles fixes, qui fut couronné par l'Institut de France.

Depuis longtemps plusieurs astronomes soupçonnaient qu'une planète de notre système, située entre Mars et Jupiter, échappait à l'investigation des observateurs. Quel fut l'étonnement de Piazzi lorsque, dans la nuit du 1er janvier 1801, vérifiant la position des étoiles, il rencontra, sans y penser, et vit briller à travers son télescope un astre qui lui parut n'avoir rien de commun avec ceux dont il était occupé! Ne perdant pas de vue cet astre qui se déplaçait, il en fit la description, qu'il adressa, avec des remarques intéressantes, à Oriani, à Bode et à Zach, et l'on ne douta plus bientôt en Europe qu'il n'y eût une neuvième planète dans notre système. Cependant l'astre avait comme disparu lorsque Gauss (*voy.* ce nom), retrouvant son ellipse et sa trajectoire, rendit cette découverte certaine. Piazzi donna à la nouvelle planète le nom de *Cérès*, emprunté à l'ancienne déesse de la Sicile. Plusieurs astronomes, entre autres Lalande, proposèrent de l'appeler du nom de celui qui l'avait découvert. Piazzi refusa modestement l'honneur que voulait lui faire le roi de Naples en ordonnant de frapper une médaille d'or en mémoire de cette découverte, et le pria d'employer le prix de ce présent à l'achat d'un instrument qui manquait à son observatoire. L'apparition de la comète de 1811 lui fournit l'occasion de développer ses opinions particulières sur la nature de ces corps, qu'il regardait comme des météores lumineux se formant pour se dissoudre dans l'atmosphère terrestre. Il s'occupa aussi d'améliorer les poids et mesures de la Sicile. En 1814 il publia un nouveau catalogue d'étoiles considérablement augmenté, et qui lui valut de la part de l'Institut de France une seconde récompense. Après le retour des Bourbons à Naples, en 1815, il fut appelé dans cette capitale pour donner son avis sur l'observatoire établi à Capo-di-Monte sous le gouvernement de Murat. Il fut remplacé dans la chaire et dans la direction de l'observatoire de Palerme par Cacciatore, son digne élève. « Piazzi, dit Rabbe, était doué d'un caractère franc, d'une imagination ardente et de cette patience dans le travail qui constitue le grand observateur de la nature. La variété de ses connaissances était prodigieuse; mais il n'aimait pas à en faire étalage. Il était sincèrement attaché à la Sicile, qu'il regardait comme sa seconde patrie; Napoléon, dans les jours de sa puissance, ne put réussir à l'attirer à Bologne, malgré les offres les plus brillantes. » Ses principaux ouvrages sont : *Della specola astronomica di Palermo*; Palerme, 1792-1794-1806, 3 vol. in-fol., fig.; — *Sull' orologio italiano ed europeo*; ibid., 1798, in-8°; — *Risultati delle osservazioni della nuova stella scoperta, il 1° gennaio*; ibid., 1801, in-12, suivi en 1802 d'un nouveau mémoire; — *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones mediæ ineunte sæculo XIX*; ibid., 1803, in-fol.; le catalogue qu'il publia en 1814 est plus étendu et contient 7,646 étoiles; — *Codice metrico siculo*; Catane, 1812, 2 part. in-fol.; — *Lezioni di astronomia*; Palerme, 1817, 2 vol. in-8°; — *Ragguaglio dell' osservatorio di Napoli*; Naples, 1821, in-4°; fig. Piazzi a fourni en outre plusieurs mémoires aux corps savants dont il faisait partie, tels que les Académies des sciences de Paris, de Naples, de Turin, de Gœttingue, de Berlin, de Pétersbourg, la Société royale de Londres, etc. P.

Scrofani, *Elogio del P. Piazzi*; Palerme, 1826, in-8°. — *Biblioth. de Genève*, août 1826. — Lalande, *Bibliogr. astronomique*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. Ier.

PIBRAC (*Gui* DU FAUR, seigneur DE), magistrat et poëte français, né en 1529, à Toulouse, mort le 27 mai 1584, à Paris. Sa famille était une des plus anciennes de la province et comptait plusieurs présidents au parlement de Toulouse, entre autres son bisaïeul, Gratien du Faur, ambassadeur de Louis XI en Allemagne, et Pierre du Faur, son père. Il reçut une éducation solide, accomplie en grande partie sous les auspices de Pierre Bunel, son précepteur domes-

tique; il eut ensuite Cujas pour maître dans l'étude du droit, et acheva de se former en assistant à Padoue aux leçons d'Alciat. A cette époque Paul Manuce lui écrivait pour le féliciter de joindre à l'apprentissage des lois le culte des muses. Il revint en 1548 à Toulouse, ayant ainsi acquis dans ces studieux voyages une maturité précoce; il débuta avec succès au barreau et fit des lectures publiques qui attirèrent un grand concours d'auditeurs. Malgré sa jeunesse on le nomma bientôt après conseiller au parlement, puis *juge mage* ou prévôt de Toulouse. Il n'avait pas tardé à prendre au palais « le premier rang d'honneur », suivant l'expression de du Vair. Sa réputation de savoir et d'intégrité le fit choisir, en 1562, pour représenter Charles IX au concile de Trente avec Louis de Saint-Gelais et Arnauld du Ferrier : il y parla avec beaucoup de hardiesse des abus de l'Église. En 1565, sur la recommandation pressante de L'Hospital, on songea à le rapprocher de la cour en lui donnant la place d'avocat général au parlement de Paris. On l'y vit pendant dix ans « soutenir l'autorité du prince et des lois, dit Colletet, parler courageusement du devoir des juges et des magistrats, corriger les abus des greffes et des procédures, et distinguer les obligations de chaque officier de la justice : ce qu'il faisait d'un langage puissant et fleuri, soutenu des plus beaux passages de l'antiquité ». A cette charge il joignit, en 1570, celle de conseiller d'État.

Le duc d'Anjou ayant été élu roi de Pologne (9 mai 1573), Pibrac, docile à l'ordre exprès de Charles IX, accompagna ce frère du roi en qualité de chancelier. Ce fut lui qui répliqua en latin, sans y avoir été préparé, à la harangue de l'évêque de Breslau, et il s'exprima avec tant de bonheur, d'élégance et de présence d'esprit qu'il remplit les députés d'admiration. Comme principal ministre, il s'appliquait par des mesures pleines de prudence à réparer les maux qu'un long interrègne avait causés à la Pologne lorsque arriva la nouvelle de la mort de Charles IX (30 mai 1574). Partir à l'instant et en secret, tel fut l'avis qu'il donna et dont le nouveau roi se hâta de profiter. Il faillit le payer cher; car, ayant eu le malheur de s'égarer à la suite du prince, il fut traqué dans les bois et exposé à la fureur des paysans ou au ressentiment des sénateurs qui brûlaient de venger sur lui l'insulte faite à leur pays. A travers mille dangers il rejoignit Henri III à Vienne en Autriche. Après le sacre du roi cependant, il osa retourner en Pologne (1575); mais, en dépit de ses efforts, il ne réussit pas à lui conserver un trône dont on le déclara déchu. De retour en France, il usa de son crédit pour décider la cour à traiter de la paix avec les protestants (1576), et il en fut le médiateur (1). Une charge surnuméraire de président à mortier fut la récompense de ses services (1577), et comme il en avait requis lui-même la suppression étant avocat du roi (1), il fallut des lettres de jussion pour la lui faire accepter. Quelque temps après il devint chancelier de Marguerite de Navarre. Subjugué par l'esprit et la beauté de cette princesse, éleva-t-il ses vœux jusqu'à elle? C'est ce qu'a avancé de Thou, et il n'est guère possible d'en douter. Nous n'en citerons pour preuve que la lettre manuscrite, datée de 1581, où Marguerite lui demande « de lui renvoyer ses sceaux, priant Dieu d'ailleurs de lui donner ce qu'il sait lui être nécessaire »; son principal grief dans cette lettre, presque indignée, c'est qu'il s'est excusé des déplaisirs qu'elle lui reprochait, en alléguant « de l'extrême passion que ne m'aviez osé dire, mais qu'à cette heure vous étiez obligé de confesser par le désir de me revoir ». Pibrac se défendit avec toute la finesse dont il était capable, protestant que cette « passion n'était autre que bien fort honnête ». Cette apologie ne convainquit personne; on railla l'amoureux de cinquante ans; on le chansonna même, et il s'en retourna fort marri à la cour. Pour faire trêve à ses chagrins, il reprit ce même emploi de chancelier auprès du duc d'Alençon (1582), qu'il suivit en Flandre. Mais ses forces épuisées ne répondaient plus à l'ardeur de son esprit; les reproches de Marguerite lui avaient d'ailleurs porté un coup si sensible que sa santé, déjà faible, s'altéra gravement, et il tomba dans une maladie de langueur, dont le triste spectacle des troubles qui agitaient le royaume ne fit que précipiter l'issue. Il mourut âgé de cinquante-cinq ans à peine.

Le seizième siècle a été unanime pour mettre Pibrac au premier rang des orateurs, bien qu'on lui reproche avec raison l'abus des citations grecques et latines. C'était un homme d'une probité exemplaire; il avait un véritable zèle pour le bien public, le cœur élevé, l'âme généreuse. Aimé de L'Hospital, il lui resta fidèle dans la disgrâce; les principaux lettrés de son temps, de Thou, Étienne Pasquier, Ronsard, étaient ses amis. Il n'y eut qu'une tache dans sa vie publique, ce fut la défense, qu'il entreprit, à la demande de la reine mère, des massacres de la Saint-Barthélemy, et encore expia-t-il par un repentir éclatant cette adhésion coupable à la politique d'un pouvoir en délire. On ne connaît plus aujourd'hui l'éminent magistrat : celui que Montaigne nommait « ce bon M. de Pibrac » n'a conservé sa mémoire dans les annales de tout un siècle que par un modeste livre de quatrains. Mais, avec Baillet, l'on peut dire que ce livre a été le maître commun de la jeunesse pendant plusieurs générations. « Ses quatrains, dit M. Feugère, où des leçons de piété et de justice étaient données en *si beaux vers que la rouille*, disait-on, *et le temps n'y trouveraient que mordre*, furent

(1) Par une coïncidence singulière, il la négocia avec son propre frère, Louis du Faur, seigneur de Gratelus, qui était chargé, comme chancelier de Henri de Navarre, des intérêts du parti huguenot.

(1) Il avait vendu, au mois de mai 1575, cette charge à Barnabé Brisson

son principal titre poétique. Il est certain que la concision piquante de la forme, la beauté du sens, la vigueur et la vivacité du style, l'excellence de ces préceptes universels, si pleins et si brefs, ce souffle de l'homme de bien qui y circule, expliquent leur popularité et justifient les éloges contemporains. » On a de Pibrac : *Oratio habita in concilio Tridentino;* Paris, 1562, in-8°, trad. en français, par Choquart; — *Recueil des points principaux des deux Remontrances faites en la cour à l'ouverture du parlement de* 1569; Paris, 1570, in-4°; — *Ornatissimi cujusdam viri de rebus Gallicis ad S. Elvidium epistola;* Paris, 1573, in-4°, et en français; on a fait à cette prétendue justification de la Saint-Barthélemy deux réponses insérées dans les *Mémoires du règne de Charles IX* et attribuées à Pierre Burin et à Joach. Camerarius le père; — *Cinquante quatrains contenant préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme, composés à l'imitation de Phocylides, Epicharmus et autres poëtes grecs*; Paris, 1574, in-4°. Cette première édition a été suivie jusque dans notre siècle d'une infinité d'autres qu'il serait trop long de mentionner. A ces cinquante quatrains l'auteur en a ajouté, à différentes reprises soixante-seize autres, ce qui en porte le nombre à cent vingt-six; on y a joint quelquefois ceux de Favre et de Pierre Matthieu, qui leur sont de beaucoup inférieurs. Ils ont été traduits en *vers grecs et latins* par Florent Chrétien (Paris, 1584, in-4°), en *vers latins* par Augustin Prevost (1584; in-4°); Jean Richard (1585, in-8°); Christophe Loisel (1600, in-8°); Provenchères (1603, in-8°); Martin Hesselius (Brême, 1661, in-4°); N. Harbet (1666, in-4°); Le Gal (1668, in-12); en *prose grecque* par Pierre du Moulin (Sedan, 1641, in-4°); en *vers allemands* par Opitz (Francfort, 1626, in-8°); etc. Répandus dans tous les pays, ces quatrains ont trouvé droit de cité même chez les Turcs, les Arabes et les Persans. — On doit encore à Pibrac : *De la manière civile de se comporter pour entrer en mariage avec une demoiselle* (Amst., in-8°); un *Poëme* (d'environ quatre cents vers) *sur les plaisirs de la vie rustique*, insérés l'un et l'autre dans plusieurs édit. des *Quatrains;* un *Discours de l'âme et des sciences*, prononcé en présence de Henri III, et son *Apologie à la reine de Navarre*, dans le *Recueil de plusieurs pièces* (Paris, 1635, in-8°). Après la mort de L'Hospital, ce fut lui qui prit soin de recueillir ses papiers et qui publia ses poésies latines.

Le portrait de Pibrac a été placé au musée de Versailles.

P. L—Y.

Paschal, *Vidi Fabricii Pibrachii vita;* Paris, 1584, in-12, trad. en français par Gui du Faur, seigneur d'Hermay (*Vie et mœurs de Pibrac;* Paris, 1617, in-16). — Lépine de Grainville et l'abbé Sépher, *Memoires sur la vie de Pibrac;* Amst., 1761, in-8°. — Mayer, *Discours hist. et crit. sur Pibrac;* Londres, 1778, in-8°. — Scévole de Sainte-Marthe, *Elogia*, lib. III. — Souliers et Blanchard, *Éloges des présidents au parlement de Paris.* — Loysel, *Opuscules* et *Dialogues des avocats.* — De Thou, *Hist. sui temp.* — D'Aubigné, *Hist. univ.*, II. — Ét. Pasquier, *Lettres*, XIX, 16. — Du Vair, *Traité de l'Éloquence française.* — Taisand, *Vies des jurisconsultes.* — Colletet, *Hist. des poëtes français.* — Lelong, *Bibl. hist.* — Niceron, *Mémoires*, XXXIV. — Feugères, *Caractères et portraits*, II. — *Biogr. Toulousaine.*

PIC DE LA MIRANDOLE (PICO DELLA MIRANDOLA), nom d'une famille feudataire de l'État de Modène, et qui, dans le onzième siècle, se rendit indépendante. *Manfred*, l'un de ses membres, fut en 1118 podestat de Modène. *François Ier*, chef du parti gibelin dans cette ville, y usurpa le pouvoir souverain, et n'espérant pas le garder, il le vendit en 1317 pour cinquante mille florins à Passerino Bonacossi, seigneur de Mantoue. Ce dernier, impatient de rentrer en possession de cette somme, surprit en 1321 le château de La Mirandole, et poignarda de sa main François et ses deux fils qu'il avait faits prisonniers. Un autre fils de François, *Nicolas*, se joignit aux Gonzague pour renverser les Bonacossi, et obtint, comme prix de ses services, qu'on lui livrât le fils de Passerino pour le faire mourir de faim (1328). *François III* fut créé en 1414 comte de Concordia par l'empereur Sigismond. Le titre de duc fut accordé à *Alexandre II* en 1619.

Moréri, *Grand Dict. hist.*

PIC DE LA MIRANDOLE (*Jean*), philosophe et théologien italien, troisième fils de Jean-François, seigneur de La Mirandole et de Concordia, né le 24 février 1463, mort le 17 novembre 1494. Il donna dès son bas âge les témoignages les plus étonnants d'intelligence et de mémoire. Envoyé à l'âge de quatorze ans à l'université de Bologne, il s'y livra particulièrement à la philosophie et à la théologie. Il visita ensuite les principales écoles d'Italie et de France, se distinguant partout par la rapidité avec laquelle il s'appropriait les connaissances les plus ardues. A l'étude du grec et du latin, il joignit celle de l'hébreu (1), du chaldéen et de l'arabe. Les différents systèmes de philosophie, la scolastique et la méthode de Raymond Lulle lui étaient familiers. Fier de l'érudition qui surchargeait son esprit, il se crut capable de résoudre le grand problème que le moyen âge léguait à la Renaissance et que la Renaissance a légué aux temps modernes, le problème de la conciliation de la religion et de la philosophie, et dans la philosophie même la conciliation de Platon et d'Aristote. Le projet était grandiose; mais il exigeait pour son exécution plus de critique que le quinzième siècle n'en admettait, et une originalité d'esprit qui manquait à Pic de La Mirandole. Le jeune prince de Concordia fit preuve assurément d'une merveil-

(1) Un imposteur lui fit voir soixante manuscrits hébreux, et lui persuada qu'ils avaient été composés par l'ordre d'Esdras, et qu'ils contenaient les mystères les plus secrets de la religion et de la philosophie. Pic de La Mirandole, jeune et sans expérience, acheta ces manuscrits très-cher, et perdit beaucoup de temps à essayer de les comprendre.

leuse faculté de compréhension, et il lui reste l'honneur d'avoir montré toute l'importance des langues orientales pour l'étude de la théologie; mais on chercherait vainement dans ses ouvrages une conception métaphysique neuve. De retour de ses voyages à vingt-trois ans, il se rendit à Rome sous le pontificat d'Innocent VIII. Là, pour manifester son savoir d'une manière éclatante, il exposa publiquement, en 1486, neuf cents propositions de dialectique, de morale, de physique, de mathématiques, de théologie, de magie naturelle et de cabale, tirées non-seulement des auteurs grecs et latins, mais encore des écrivains juifs et arabes. Il offrit d'argumenter sur chacune de ces propositions, contre tous ceux qui se présenteraient, et invita tous les savants de l'Europe à venir les attaquer, promettant de payer les frais de voyage à ceux qui auraient à venir de loin. Ces fameuses thèses *De omni re scibili*, comme l'osait dire Pic de La Mirandole, *et de quibusdam aliis*, comme a ajouté Voltaire, qui par cette piquante addition a fait la meilleure critique des magnifiques prétentions du jeune érudit, ces thèses affichées partout dans Rome y firent grand bruit et provoquèrent la jalousie. Les envieux excitèrent les soupçons de la cour pontificale sur l'orthodoxie de certaines propositions, et manœuvrèrent si bien que Pic de La Mirandole resta un an à Rome sans obtenir la permission de soutenir ses thèses. Le pape interdit même la lecture du livre qui les contenait. Pic de La Mirandole, sans être personnellement menacé, crut prudent de faire un nouveau voyage en France. Enfin le pape Alexandre VI mit fin à ces tracasseries en donnant au jeune savant un bref d'absolution, le 18 juin 1493. Déjà depuis deux ans Pic avait renoncé aux sciences profanes pour se consacrer tout entier à la théologie. Il jeta au feu des poésies latines et italiennes, souvenirs légers de sa jeunesse, et entreprit de combattre les juifs et les mahométans et de réfuter l'astrologie judiciaire. Ces travaux austères remplirent les dernières années de sa vie, qu'il passa à Florence dans la société de quelques illustres amis, tels que Ange Politien et Marsile Ficin. Il mourut avant d'avoir atteint sa trente-deuxième année, le jour où le roi Charles VIII, qui l'avait accueilli à Paris, fit son entrée à Florence. Ses œuvres complètes furent imprimées deux ans après sa mort; Bologne, 1496, in-fol.; elles reparurent à Venise, 1498, in-fol.; à Strasbourg, 1504, in-fol.; Bâle, 1557, 1573, 1601, in-fol. Les principaux ouvrages contenus dans cette édition sont : *Heptaplus, id est de Dei creatoris opere sex dierum libri septem;* Strasbourg, 1574, in-fol.; traduit en français par Nicolas Le Fèvre de La Boderie, sous ce titre : *L'Heptaple, où en sept façons et autant de livres est exposée l'histoire des sept jours de la création du monde;* Florence, vers 1480; Paris, 1578, in-fol. « Pic de La Mirandole, dit M. Matter, persuadé que les livres de Moyse, ouverts aux intelligences moyennant la Kabbale et le nouveau platonisme, leur apparaîtraient comme la source commune de toute la science spéculative, rédigea une explication de la *Genèse*, suivant les sept sens qu'il y admettait avec quelques exégètes de son temps. Mais cette œuvre, peu étendue pour une telle matière et un tel dessein, n'est en réalité qu'une pâle imitation, même pour le titre, des travaux de quelques Pères; et voici un exemple de la manière d'interpréter qu'on y suit. Les mots « Dieu créa le ciel et la terre », dit l'auteur, signifient aussi qu'il créa *l'âme* et *le corps*, qui se désignent fort bien par les noms *ciel* et *terre*. Les eaux sous le ciel sont l'image de notre faculté de sentir, et leur réunion en un même lieu indique celle de nos sens au *sensorium* commun. Ces allégorisations, empruntées à Origène ou plutôt à Philon, remontent probablement au delà de ce dernier, et il est évident que là ne se trouvait pas le moyen de concilier la philosophie avec la théologie, deux sciences qu'on est plus sûr de concilier en avançant qu'en reculant. En général Pic de La Mirandole, dont le génie fut si précoce, si brillant et si souple, composa trop jeune et trop vite avec trop de confiance en une érudition de seconde main, et une imagination trop féconde pour ne pas l'empêcher de satisfaire la raison. Tous ses travaux sont empreints de cette instruction générale qu'on possède au sortir des écoles; mais rien n'y accuse la profondeur ou l'originalité que donnent la méditation et l'étude vigoureuse des sources. Le comte Jean fut un prodige de mémoire, d'élocution, de dialectique; il ne fut ni un écrivain, ni un penseur »; — *Conclusiones philosophicæ, cabalisticæ et theologicæ;* Rome, 1486, in-fol. Ce sont les fameuses thèses qui firent tant de bruit, mais qui aujourd'hui n'ont qu'une valeur de curiosité; — *Apologia J. Pici Mirandulani, Concordiæ comitis;* 1489, in-fol., très-rare : c'est une défense de Pic contre le reproche d'hérésie; l'auteur relève de singuliers traits d'ignorance de ses censeurs, celui-ci entre autres : un des censeurs prenait *cabale* pour un nom d'homme, et prétendait que c'était un scélérat qui avait écrit contre Jésus-Christ; — *Disputationes adversus astrologiam divinatricem libri XII;* Bologne, 1495, in-fol.; — *Aureæ ad familiares epistolæ;* Paris, 1499, in-4°; Venise, 1529, in-8°; réimprimées par les soins de Cellarius, 1682, in-8°; — *Elegia deprecatoria ad Deum;* Paris, 1620, in-4°; — *De Ente et Uno opus, in quo plurimi loci in Moise, in Platone et Aristotele explicantur;* — *De hominis dignitate;* Bâle, 1580, in-8°; — *Commento del signor Giovanni Pico sopra una canzone de amore, composta da Girolamo Benivieni, cittadino fiorentino, secundo la mente ed opinione de' Platonici;* Florence, 1519, in-8°; Venise, 1522, in-8°; ce commentaire, imité du *Banquet* de Platon, est d'une lecture agréable. Ginguené a été

plus piquant que juste lorsqu'il a dit à propos de cet ouvrage : « On entend un peu mieux le texte quand on ne lit pas les commentaires. » L. J.

Vie de Pic de La Mirandole, en tête du recueil de ses œuvres. — Paul Jove, *Elogia*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIV. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, vol. VI, part. Ire, p. 318; *Biblioteca modenese*, t. IV. — Ginguené, *Hist. littéraire d'Italie*, t. III. — Matter, dans le *Dict. des sciences philosophiques*. — Meiners, *Lebensbeschreibungen berühmter Männer aus den Zeiten*, etc., t. II.

PIC DE LA MIRANDOLE (*Jean-François*), prince de La Mirandole et de Concordia, neveu du précédent, né vers 1469, mort en 1533. Il succéda à son père dans la principauté de La Mirandole. Vertueux, dévot, studieux, sachant beaucoup, et faisant servir son savoir à la défense de la religion, il ne put, malgré tant de qualités, gagner l'affection de ses sujets. Plusieurs fois il fut chassé de ses petits États, et il périt assassiné par son neveu Galeoti. Grand admirateur de son oncle dont il n'avait pas les talents, il s'occupa comme lui de philosophie religieuse; mais il y porta bien moins de curiosité scientifique, et se renferma plus strictement dans l'étude et l'interprétation de la Bible. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus intéressant est une *Vie* de son oncle imprimée en tête des *Œuvres* de celui-ci. Il a aussi écrit la *Vie de Savonarole* (Vita Hieronymi Savonarolæ); Mirandole, 1530. En philosophie ses principaux traités sont: *De studio divinæ et humanæ sapientiæ*, et les six livres intitulés *Examen doctrinæ vanitatis gentilium*, dirigé contre Aristote et dans lequel Platon lui même n'est pas épargné. Moins philosophe que son oncle François, Pic de La Mirandole est plus orthodoxe. Ses *Œuvres* réunies à celles de Jean Pic de La Mirandole ont été publiées à Bâle, 1573, 1601, 2 vol. in-fol. L. J.

Paul Jove, *Elogia*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIV. — Tiraboschi, *Storia della letterat. italiana*, t. VII, part. I, p. 307. — Brucker, *Historia critica philosophiæ*, t. IV.

PIC (*François-Antoine*), jurisconsulte français, né à Saint-Laurent-lès-Mâcon, le 17 janvier 1791, mort à Lyon, le 3 janvier 1837. Il était juge au tribunal de Lyon. Il fit une étude particulière des questions judiciaires relatives à la presse. On a de lui : *Code des imprimeurs, libraires, écrivains et artistes*; Paris, 1825, 1827, in-8°; — *Dissertation sur la propriété littéraire et la librairie chez les anciens*; Lyon, 1828, in-8°; — *Sur l'Emplacement où fut livrée la bataille entre Sévère et Albin*; Lyon, 1835, in-8°. A.

Quérard, *La France litt.*

PICARD (*Jean*), humaniste français, né à Beauvais, mort en 1617. Il était chanoine régulier de Saint-Victor, à Paris. On lui doit l'édition de la chronique de Guillaume de Neubourg (*De rebus anglicis, lib. V*; Paris, 1610, in-8°), accompagnée de la vie de l'auteur et de *notes* historiques, et celle des *Œuvres* de saint Bernard (Paris, 1615, in-fol.).

Un auteur du même nom, PICARD (*Jean*), quelquefois confondu avec le précédent, vivait aussi vers la fin du seizième siècle; il était né à Toutry, village de Bourgogne, et a laissé : *De prisca celtopædia* (Paris, 1556, in-4°) et *Epinicion de rebus gestis C. Cossæi Brisacei* (ibid., 1583, in-8°).

Moréri, *Dict. hist.* — Papillon, *Bibl. de Bourgogne*.

PICARD (*Mathurin*), curé de Me-nil-Jourdain (diocèse d'Évreux), est auteur d'un livre singulier, devenu fort rare et intitulé *Le Fouet des paillards, ou juste punition des voluptueux et charnels* (Rouen, 1623, in-12). Comme Urbain Grandier, il fut traité de sorcier et on lui infligea le même sort; accusé d'avoir ensorcelé les religieuses de Saint-Louis de Louviers et d'actes de profanation et de débauche, un procès fut intenté contre lui après sa mort, et son corps, ayant été exhumé, fut brûlé à Rouen en vertu d'un arrêt du 21 août 1647.

Frère, *Bibliogr. normande*.

PICARD (*Jean*), astronome français, né à La Flèche, le 21 juillet 1620, mort à Paris, le 12 octobre 1682. On ne sait rien de ses jeunes années. Fut-il d'abord jardinier du duc de Créqui, et dut-il ses connaissances scientifiques à l'intérêt qu'il inspira à l'astronome Le Valois? Si la véracité de cette assertion était établie, l'auteur de la *Mesure de la Terre* ne tirerait qu'un nouveau lustre de l'obscurité de son origine. Nous rencontrons pour la première fois Picard âgé de vingt-cinq ans, prêtre et prieur de Villé, en Anjou, observant l'éclipse de soleil du 25 août 1645 avec Gassendi. Appelé à faire partie de l'Académie des sciences lors de sa fondation, il fut chargé par cette compagnie de la mesure d'un degré terrestre. Les travaux antérieurs de Snellius et de Riccioli avaient donné des résultats discordants, et on ne pouvait accorder grande confiance à la méthode employée par Fernel. Picard, déjà célèbre par plusieurs nivellements exécutés avec une rare habileté, consacra une grande partie des années 1669 et 1670 à son opération géodésique. Il fit construire des instruments bien supérieurs en précision à ceux que l'on connaissait alors; il créa des procédés nouveaux, et il trouva que la distance comprise entre les parallèles d'Amiens et de Malvoisine était de 78,850 toises, ce qui donnait 57,060 toises par degré. Quoique cette mesure ne soit pas exempte de quelques erreurs, il ne faut pas oublier que ce fut en elle que Newton trouva la confirmation de cette théorie de l'attraction que venaient contredire les fausses évaluations des géographes anglais. L'astronomie pratique et la théorie de cette science doivent à Picard une foule de découvertes ingénieuses. Personne avant lui n'avait songé à faire servir à la détermination des ascensions droites l'heure du passage des astres au méridien. Le premier, il observa les étoiles en plein jour; le premier encore, il appliqua utilement les lunettes aux instruments gradués; par ses méthodes, cette application fut affranchie

des erreurs de collimation. Picard doit être associé à Auzout pour l'invention du micromètre à fils. Il commença aussi les opérations relatives à la construction de la carte de France. C'est enfin aux plans et à l'influence de Picard qu'est due la construction de l'Observatoire de Paris. Il fit le voyage d'Uranibourg pour déterminer exactement les coordonnées géographiques de l'observatoire de Tycho-Brahé. Il y connut Rœmer, qu'il ramena en France et auquel il procura le puissant patronage de Colbert. « Se créer ainsi des rivaux dans une carrière où l'on avait toute raison d'aspirer au premier rang, dit Arago, c'est le sublime du désintéressement; l'amour des sciences ne se manifeste certainement jamais d'une manière plus éclatante. » Si Rœmer ne se montra pas ingrat, il n'en fut pas de même de Cassini, qui, attiré également en France par le crédit de Picard, sut se faire nommer directeur de l'observatoire dont son protecteur avait eu la première idée. A la suite d'une chute faite pendant une observation difficile, Picard fut dangereusement blessé; il languit quelques années et mourut le 12 octobre 1682.

Picard a composé les cinq premiers volumes de la *Connaissance des Temps* (1679-1683). Outre *La Mesure de la Terre* (Paris, 1671, in-fol.), on a de lui : *Voyage d'Uranibourg, ou observations astronomiques faites en Danemark* (1680, in-fol.); plusieurs mémoires insérés dans les recueils de l'Académie des Sciences; et un *Traité de nivellement* publié par La Hire, et trad. en allemand par Lambert (1770, in-8°). E. M.

Condorcet, *Éloges*. — Delambre, *Hist. de l'astr. mod.* t. III. — Bergiuct, *Dict. des Sc. math.* de Montferrier. — Arago, *Not. biogr.*, t. III.

PICARD (*Louis-Benoît*), auteur dramatique français, né le 29 juillet 1769, à Paris, où il est mort, le 31 décembre 1828. Fils d'un avocat au parlement, il fit de bonnes études et suivit quelque temps le barreau; mais il se sentit de bonne heure une vocation prononcée pour l'art dramatique, dans laquelle l'encouragèrent à persister les utiles conseils de Collin d'Harleville et d'Andrieux. Cédant à son goût dominant, il écrivit avec Fiévée une petite comédie, *Le Badinage dangereux*, représentée avec quelque succès sur le théâtre de Monsieur (1789), qui en accueillit une autre, *Encore des Ménechmes* (1791). C'est la première des pièces qu'il ait admise dans les deux éditions qu'il a publiées de ses *Œuvres*. Cette même année, il donna sur le Théâtre de la Nation *Le Passé*, *Le Présent* et *L'Avenir*, trois petites pièces de circonstance, chacune en un acte et en vers. Le premier grand succès de Picard date de 1792 : son opéra-comique des *Visitandines* eut la vogue jusqu'à l'époque où ce genre de sujets fut interdit au théâtre; repris en 1825, avec des changements, sous le titre du *Pensionnat de jeunes demoiselles*, il est resté au répertoire. *Le Conteur, ou les deux Postes*, et *Le Cousin de tout le monde*, sont les seules comédies qu'il ait réimprimées sur les cinq qu'il fit jouer en 1793. Nous passons sur huit ou neuf pièces (comédies et opéras-comiques) qu'il donna, seul ou avec Alexandre Duval, en 1794; la plupart étaient de circonstance et sont oubliées. Il n'en est pas de même des *Conjectures* et des *Amis de collége*, comédies en trois actes et en vers, jouées en 1795 : quelles que soient les critiques qu'elles aient essuyées, on les relit avec plaisir. *Médiocre et Rampant, ou le Moyen de parvenir* (1797), est la première pièce en cinq actes et en vers qu'ait donnée Picard, la première où il se soit efforcé, comme il le dit dans sa préface, « d'approcher du véritable but de la comédie ». Ce véritable but, c'est de peindre les mœurs; mais, dit-il encore, « les mœurs changeaient dans la société; j'essayais de peindre celles du jour dans la pièce que je composais ». Or, Picard a raison : il écrivait *Médiocre et Rampant* dans un temps où les mœurs stables de l'ancien régime avaient disparu, et où celles de l'époque étaient si mobiles, que les détails les plus exacts devenaient faux en quelques mois. Cette inconstance explique les disparates qui ont tant fait perdre aux peintures les plus vraies de Picard.

Le goût de cet auteur pour le théâtre était si grand alors, qu'il se fit acteur de 1797 à 1807. Après le succès du *Voyage interrompu*, comédie en trois actes, et des *Comédiens ambulants*, opéra-comique en deux actes (1798), après les vicissitudes qu'eurent à subir les comédiens de l'Odéon, de la Cité, du Marais, de Feydeau, etc., Picard, devenu chef de troupe, obtint le local de la rue Louvois, et ouvrit son théâtre le 5 mai 1801. C'est le temps de la plus grande activité de l'auteur. Il avait donné *L'Entrée dans le monde*, en cinq actes et en vers, *Les Voisins*, *Le Collatéral, ou la Diligence de Joigny*, en cinq actes (1799), *Les trois Maris*, *La Saint-Pierre, ou Corneille à Rouen* (1800), *La petite Ville*, en quatre actes (1801). Le besoin de soutenir son théâtre, borné au seul genre de la comédie, lui fit un devoir de se multiplier, et sa fécondité étonna et charma le public. Si en 1802 *Les Provinciaux à Paris* eurent des représentations orageuses, on applaudit bientôt *Le Mari ambitieux*, en cinq actes et en vers. *La Saint-Jean*, en trois actes, fut reçue froidement; mais *Le vieux Comédien*, *M. Musard* (1803), *Les Tracasseries ou M. et Mme Tatillon*, *L'Acte de naissance* (1804), procurèrent de fortes recettes. L'Opéra-Buffa italien jouait trois fois la semaine dans la salle Louvois : on le mit, en juillet 1804, sous la direction de Picard, avec le titre de *Théâtre de l'Impératrice*. Cette double direction n'empêcha pas notre intarissable comique d'enfanter de nouvelles œuvres : *Le Susceptible* (1804), *Bertrand et Raton*, en cinq actes, *La Noce sans mariage*, en cinq actes, et *Les Filles à marier* (1805). A l'année 1806 appartient l'excellente comédie en

cinq actes intitulée : *Les Marionnettes*. L'auteur est là tout entier : son mérite n'est pas d'avoir peint de grandes passions, de grands caractères, mais ces faiblesses communes à presque tous les hommes, ces variations qu'éprouvent tous les cœurs selon les circonstances, ces fluctuations que font sentir les événements à notre humeur, à nos opinions, à toutes nos dispositions internes. *La Manie de briller*, en trois actes, est de la même année. *Les Ricochets*, *L'Influence des perruques*, *La jeune Prude*, *L'Ami de tout le monde*, sont de 1807. C'est cette année qu'il cessa d'être comédien, et qu'il entra à l'Académie française, le même jour que Laujon et Raynouard. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, il fut appelé, par un décret du 1er novembre suivant, à la direction de l'Opéra et à la présidence du conseil d'administration.

Ces fonctions interrompirent le cours de ses travaux littéraires. Quand il les reprit, il trouva force ennemis pour lui barrer le passage; ils sifflèrent, presque sans l'entendre, celle de ses comédies que Picard dit lui avoir coûté le plus de temps et de travail : *Les Capitulations de conscience*, en cinq actes et en vers (1809). On fit un meilleur accueil aux *Oisifs* (1810), à *La vieille Tante, ou les Collatéraux*, en cinq actes, enfin au *Café du Printemps* (1811), la dernière des trente-trois pièces qui composent les 6 vol. in-8° publiés par Picard, en 1812. Lorsqu'en 1821, il réimprima ces six volumes, il y en ajouta deux autres, renfermant : *M. de Boulanville*, *Les deux Philibert*, chacune en trois actes (1816), *Le Capitaine Belronde*, en trois acte, *Une Matinée de Henri IV*, *Vanglas ou les Anciens amis*, en cinq actes, *La Maison en loterie* (1817), *L'Intrigant maladroit*, en trois actes (1820); puis il compléta le dernier vol. par *La Fête de Corneille*, telle qu'elle avait été représentée à Rouen, le 29 juin 1800; par *La Saint-Jean* et par une comédie en cinq actes non représentée : *Les Charlatans et les Compères*. Nous ne copierons pas les titres des dernières pièces de Picard : presque toutes sont faites en société avec Barré, Radet, Desfontaines, Waflard, Fulgence, Empis, Mazères, et elles n'ajoutent rien à la gloire de celui qui, dans ces associations, ne fut jamais le principal auteur.

Remplacé par Choron dans la direction de l'Opéra, le 1er janvier 1816, Picard fut nommé directeur de l'Odéon à la place de Duval, qui publia contre son successeur un factum en vers dans une discussion d'intérêts portée devant les tribunaux. Celui-ci répondit en prose, avec un ton digne et modéré, et les deux amis se réconcilièrent. Pendant qu'on reconstruisait l'Odéon, brûlé en 1818, Picard obtint la jouissance du théâtre Favart. Le 6 janvier 1820, il fit l'ouverture de la nouvelle salle de l'Odéon; mais en 1821 il quitta définitivement avec une pension cette succursale du Théâtre-Français.

Outre ses nombreuses pièces de théâtre, Picard a composé quelques articles littéraires et des romans qui ne sont pas tous sans mérite. *Les Aventures d'Eugène de Senneville et de Guillaume Delorme* (1813, 4 vol. in-12), forment les t. IX et X des *Œuvres* de l'auteur, publiées par lui en 1821. Ses autres romans sont *L'Exalté* (1823, 4 vol. in-12). *Le Gil-Blas de la Révolution* (1824, 5 vol. in-12), *L'honnête Homme, ou le Niais* (1825, 3 vol. in-12), *Les Gens comme il faut et les petites Gens* (1826, 2 vol. in-12), et *Les sept Mariages d'Éloi Galand* (1827, 3 vol. in-12). En 1822, il avait donné, avec Droz, les *Mémoires de Jacques Fauvel* (4 vol. in-12).

Après cette espèce de course au clocher à travers tant d'œuvres sorties de la veine féconde de Picard, et sur lesquelles il nous était impossible de nous arrêter sans allonger démesurément cet article, il nous reste à porter un jugement sur le talent parfois contesté de cet écrivain. Comme romancier, il a écrit des pages plus spirituelles que correctes, et ne s'est point élevé au-dessus du médiocre. Il ne vivra que par ses comédies; mais il vivra. Non que l'on trouve dans aucune d'elles cette connaissance intime de l'homme qui étonne par de soudaines révélations sur les abîmes du cœur, ni ces combinaisons profondes qui développent avec un art infini les moindres nuances des caractères; il faut, pour atteindre à cette hauteur, plus de génie qu'il n'en fut départi à Picard. Cependant il reçut de la nature : la facilité de l'invention, le naturel du dialogue, l'inépuisable fonds des saillies spirituelles et de la gaieté franche, et surtout la gaieté, tous dons assez rares. L'on avait besoin d'un auteur comique de sa trempe pour rappeler ce rire libre de toute contrainte que nous transmirent nos aïeux, et qu'avaient banni de bien des visages les crimes et les malheurs de la révolution. Il eut bien parfois les défauts de cette gaîté, qui a peu souci de la délicatesse et du bon ton, il ne fut pas impunément surnommé le *Téniers* de la comédie; mais il faut tenir compte, en l'appréciant, de la société ennemie des convenances qui forma longtemps son parterre, et lire les charmantes préfaces qu'il a mises en tête de chacune de ses pièces dans les 8 vol. publiés en 1821. Les censeurs doivent être désarmés par la franchise et la naïveté de ses aveux; il s'accuse d'une façon tout originale, et sa sévérité, quoique mêlée d'éloges, est poussée quelquefois à une excessive rigueur. Ces pages, d'ailleurs, sont précieuses à plus d'un titre; on y remarque une étude sérieuse de l'art, des vues saines et de piquants tableaux de mœurs. Elles ajoutent encore au mérite qu'a eu l'auteur d'étouffer une tendresse aveugle, et de faire lui-même, parmi tant de fruits de sa verve, des sacrifices pénibles et un choix judicieux. [J. Travers, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Arnault, *Dict. de récept. à l'Acad. française*, déc. 1829. — Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — H. Lucas, *Hist. du Théâtre-Français.*

PICARD (*Casimir*), naturaliste français, né le 6 décembre 1806, à Amiens, mort le 13 mars 1841, à Abbeville. Après avoir été reçu docteur, il s'établit à Abbeville (1830), et y fonda la Société linnéenne du nord de la France. Il a écrit plusieurs mémoires relatifs à l'histoire naturelle et insérés dans les recueils des académies dont il faisait partie.

Mem. de la Soc. d'émulation d'Abbeville, 1841, p. 449.

PICARD (**Le**). *Voy.* **Le Picard**.

PICARDET (*Hugues*), magistrat français, né en 1560, à Mirabeau (Bourgogne), mort le 29 avril 1641, à Dijon. Il était avocat lorsque Thomas de Berbisey, procureur général au parlement de Dijon, lui résigna sa charge en même temps qu'il lui donna sa fille Anne en mariage. Reçu le 27 janvier 1588, il resta en place pendant plus de cinquante ans, et se démit à son tour, quelques jours avant de mourir, en faveur du conseiller Pierre Lenet. L'une de ses filles, *Marie*, épousa le président J.-A. de Thou. Ses principaux ouvrages sont : *L'Assemblée des notables faite à Rouen* ; Paris, 1617, in-8° ; — *Remontrances faites en la cour du parlement de Bourgogne* ; Paris, 1618, 1624, in-8° ; — *L'Assemblée des notables tenue à Paris*, 1626-1627 ; Paris, 1652, in-4°. Il a publié *Georgii Flori de bello Italico et rebus Gallorum præclare gestis lib. VI* (Paris, 1613, in-4°), ouvrage que Denis Godefroy a inséré en grande partie dans son *Histoire de Charles VIII* (1684, in-fol.).

Palliot, *Parlement de Bourgogne*, 349. — Ch. Fevret, *De claris fori Burgundici oratoribus*, 80. — Papillon, *Auteurs de Bourgogne*, II.

PICARDET (*C.-N.*), prêtre français, né à Dijon, mort vers 1794. Il fut avant la révolution chanoine de Saint-Jean-Baptiste de Dijon et prieur de Neuilly, près cette ville. On a de lui : *Essai sur l'education des petits enfants* (Dijon, 1756, in-12), *Les deux Abdolonymes* (ibid., 1779, in-8°), et *Histoire météorologique, nosologique et économique pour l'année* 1785. Il avait entrepris un travail considérable, qui, sous le titre de *Grande Apologétique*, devait contenir la refutation de toutes les hérésies depuis l'établissement du christianisme. — Son frère, conseiller à la table de marbre du palais de Dijon, est auteur de quelques mémoires de physique et de poésies assez estimés. Ils avaient pour sœur Mme Guyton-Morveau (*voy.* ce nom).

Biogr. nouv. des Contemp.

PICART (*Étienne*) dit *le Romain*, dessinateur et graveur français, né à Paris en 1631, mort à Amsterdam, le 12 novembre 1721. Il étudia son art sous la direction de Gilles Rousselet, reçut en même temps les avis de Charles Le Brun, puis ayant entrepris le voyage d'Italie en compagnie du graveur Guillaume Vallet, il travailla a Rome pendant plusieurs années d'après les conseils de Carlo Maratti. A son retour en France, Picart prit le surnom de *Romain* pour se distinguer de médiocres artistes ses homonymes et ses contemporains. Il se présenta à l'Académie sous les auspices de Le Brun et y fut reçu le 19 juillet 1664. Bien qu'arrivé déjà à un âge avancé, il accompagna son fils en Hollande lorsque celui-ci alla se fixer à Amsterdam. Étienne Picart a reproduit, sans grand talent, les maîtres italiens et français. Il a gravé des portraits sur ses propres dessins et des vignettes pour les libraires ; on lui doit quelques-unes des planches du recueil connu sous le nom de *Cabinet du roi*. Il appartenait, ainsi que son fils, à la religion protestante.

Picart (*Bernard*), fils du précédent, né à Paris, le 11 juin 1673, mort à Amsterdam, le 8 mai 1733. Élève de Sébastien Le Clerc et de son père, il grava d'abord comme celui-ci le portrait et l'histoire. En 1691 il remporta le prix de l'Académie. Il était arrivé de bonne heure à une haute réputation dans les arts ; néanmoins, peu satisfait de sa position et peut-être aussi poussé par des motifs religieux, il céda en 1710 aux sollicitations des libraires de la Hollande, et alla se fixer à Amsterdam en compagnie de son père et d'un de ses élèves, Thomassin selon les uns, Surugue suivant d'autres. Dès lors il ne travailla plus que pour les libraires (1), et fit un nombre considérable d'estampes de tous genres pour les plus belles éditions qui furent publiées à cette époque. Il gagna beaucoup d'argent à ce métier ; mais il perdit le véritable sentiment de l'art, et tomba dans cette manière froide et mesquine qui eut tant de succès au dix-huitième siècle. Outre ses gravures d'après Le Brun, Poussin, Le Sueur, Rigaud, etc., on peut citer au nombre de ses ouvrages des figures de mode et des scènes de mœurs, quelques estampes satiriques sur le système de Law, la rue Quincampoix et le célèbre procès du père Girard et de la Cadière, les vignettes pour les *Œuvres* de Boileau (1718, 2 vol. in-fol.) et de Fontenelle (1728, 3 vol. in-fol.), celles des *Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples*, etc. En 1734 Picart fit paraître sous ce titre, les *Impostures innocentes*, un recueil d'estampes imitées de divers maîtres avec une remarquable habileté. Son œuvre se compose de plus de treize cents pièces. Mariette a laissé dans ses précieux manuscrits une assez longue note sur Étienne et Bernard Picart, à la suite de laquelle il a catalogué la plus grande partie de leur œuvre. H. H—n.

Archives de l'art français, Abcdario de Mariette. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — Huber et Rost, *Manuel des curieux*. — *Le Mercure de France*, 1735. — Haag frères, *La France protestante*. — Gersaint, *Catalogue du cabinet de Quentin de Lorangere*.

(1) Il fit lui-même le commerce d'estampes comme l'indiquent certaines de ses gravures qui se vendaient à Amsterdam, « chez B. Picart, marchand d'estampes, *à l'Etoile* ».

PICART (*Benoît*), historien français, né en 1663, à Toul, où il est mort en janvier 1720. Il fut gardien des Capucins de Toul et définiteur général de la province de Lorraine. Sa vie entière fut consacrée à l'exercice de ses devoirs monastiques et à l'étude de l'histoire et des antiquités; il fut le précurseur de dom Calmet, et mieux que lui il a su approfondir les matières qu'il traite. Quelques-uns de ses écrits, frappés des censures de l'autorité publique, ont obtenu les suffrages de Baluze et de Mabillon. Toutefois il apporta dans ses querelles littéraires avec le P. Hugo une âpreté qui lui fit donner par ses ennemis l'épithète de *chien hargneux*. Nous citerons de lui : *Vie de saint Gérard, évêque de Toul, avec des notes;* Toul, 1700, in-12; — *Dissertation pour prouver que la ville de Toul est le siége épiscopal des Leuquois;* ibid., 1701, in-4°; réimprimé en 1702 sous le titre de *Défense de l'antiquité*, etc., contre le P. Hugo, qui, dans son *Système chronologique*, avait prétendu que le siége du diocèse fut d'abord établi à Gran, en Champagne; — *Origine de la maison de Lorraine, avec un abrégé de l'histoire de ses princes;* ibid., 1704, in-8°, avec un *Supplément* et des *Remarques sur le Traité hist.* du P. Hugo (1712, in-12): ces divers écrits peuvent être consultés avec fruit malgré la pesanteur du style; — *Histoire ecclésiastique et politique de la ville et du diocèse de Toul;* ibid., 1707, in-4°: ouvrage recherché pour l'exactitude; — *Veteris ordinis Seraphici monumenti nova illustratio;* ibid., 1708, in-12; — *Pouillé du diocèse de Toul;* ibid., 1711, 2 vol. in-8° : supprimé par arrêt du parlement de Nancy; — *Apologie de l'Histoire de l'indulgence de portioncule;* ibid., 1714, in-12. Le P. Benoît a laissé en manuscrit une *Histoire ecclésiastique et civile de Metz*, qui se trouve à la bibliothèque de cette ville. P. L.

Dom Calmet, *Bibl. de Lorraine.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique* (édit. 1759). — Chevrier, *Hist. de Lorraine*, IX. — A. Digot, *Éloge hist. du P. Picart*; Nancy, 1846, in-8°.

PICCADORI (*Jean-Baptiste*), religieux italien, né en 1766, à Rieti, mort à Rome, le 29 décembre 1829. Il entra dans la congrégation des Clercs réguliers mineurs, et enseigna la philosophie et la théologie. Nommé au concours, en 1791, professeur de morale à la Sapience, il a occupé cette chaire jusqu'à sa mort, et fut en même temps curé de la paroisse de Saint-Vincent-et-Saint-Anastase, consulteur de l'index, etc. En septembre 1826, Léon XII le nomma supérieur général de son ordre où il avait rempli différentes charges. Piccadori a publié des *Institutions d'éthique ou de philosophie morale*, et se proposait de donner des *Institutions du droit des gens*, que la mort ne lui a point permis de terminer. H. F.

Feller, *Dict. Hist.* — *Ami de la Religion*, 1830. — *Notizie*, 1791-1829.

PICCART (*Michel*), savant allemand, né à Nuremberg, le 29 septembre 1574, mort à Altdorf le 3 juillet 1620. Il enseigna depuis 1599 à l'université d'Aldtorf successivement la logique, la poésie et la métaphysique. On a de lui : *Isagoge in lectionem Aristotelis;* Adltorf, 1605, 1655, 1660, in-8°; — *Pericula critica;* ibid., 1608, in-8°; — *Observationum historicarum decades XVIII;* Amberg, 1613-1621, 3 parties, in-8°, réunies en un volume; Nuremberg, 1631, in-8°; — *Insignia gentilitia familiarum patriciarum Norimbergæ;* Nuremberg, 1614, in-4°; — *Commentarius in libros politicos Aristotelis;* Leipzig, 1615, in-8°; Iéna, 1659, in-8°; — plus de cinquante dissertations et discours, sur des sujets de philosophie, recueillis en grande partie dans ses *Orationes academicæ;* Leipzig, 1614, in-8°, et dans la *Philosophia Altdorfina* de Felwinger; des poésies latines, etc. Des lettres de Piccart se trouvent dans les *Epistolæ Richterianæ*, dans les *Epistolæ M. Gadii* et autres recueils.

Will, *Nurnbergisches Lexikon* et le *Supplément* de Noplisch. — Witten, *Memoriæ philosophorum.* — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

PICCHENA (*Curzio*), philologue italien, né vers 1550, à San-Geminiano (Toscane), mort en 1629, à Florence. De bonne heure il fut chargé de diverses négociations, et devint le principal ministre des grands-ducs Ferdinand I[er] et Cosme II. A la mort de ce dernier (1621), il fut déclaré chef du conseil de régence. En récompense de ses services, il reçut la place de sénateur. C'était un homme bon, simple, modeste, ami des lettres et des savants, qu'il protégea et rechercha toute sa vie, comme le témoignent ses relations avec Galilée et Juste Lipse. On lui doit une édition estimée de Tacite (Francfort, 1607, in-fol.; Genève, 1609, in-fol.), accompagnée des notes et corrections qu'il avait publiées à part (Francfort, 1603, in-4°). P.

Negri, *Scrittori Fiorentini.*

PICCHIANTI (*Giovan-Domenico*), graveur italien, né vers 1670, à Florence. Il eut pour maître de dessin le sculpteur J.-B. Foggini; mais on ignore qui lui enseigna la gravure. Lorsque Mazalli entreprit de reproduire la célèbre *Galerie de Florence*, il s'adjoignit cet artiste ainsi que le P. Lorenzini et Ver Cruys, et lui confia, entre autres planches, celles de *Léon X* et de *la Vierge à la chaise*, de Raphael; de *Sebastien del Piombo* et du *Tribut de César*, du Titien; du *Retour d'Agar*, de Pierre de Cortone, etc.

Gori-Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, XIII.

PICCINARDI (*Serafino*), théologien italien, né en 1634, à Brescia, mort en 1695, à Padoue. Il embrassa la règle de Saint-Dominique, professa la théologie à Bologne, à Vérone, à Gênes et à Milan, et fut appelé en 1669 à remplir la chaire de métaphysique à Padoue. D'après Papadopoli, il serait mort en 1686 à Brescia; non

avons adopté la date donnée par Echard. Il a publié : *Philosophiæ dogmaticæ peripateticæ christianæ lib. IX* (Padoue, 1671-1676, 2 vol. in-4°), *De approbatione doctrinæ S. Thomæ lib. VII* (ibid., 1683, 3 vol. in-fol.), et *Prædestinatus* (ibid., 1686, in-4°).

Échard, *Scriptores ordinis Prædicat.*, II, 741. — Papadopoli, *Hist. gymn. Patav.* — Gregorio Leti, *Italia regnante*, IV, 31.

PICCININO (*Nicolas*), célèbre général italien, né en 1375, à Pérouse, de la famille des Fortebraccio, mort le 15 octobre 1444, à Milan. Il entra très-jeune encore dans la milice que venait de former Braccio de Montone, son oncle, et en devint dès 1417 un des meilleurs capitaines. Battu et fait prisonnier par François Sforza dans la Romagne, il fut racheté, après quatre mois de captivité, par son oncle, qu'il continua de servir jusqu'au siége d'Aquila, où par sa fougue immodérée il causa la mort de Braccio. Ayant rassemblé les débris de la milice de Braccio, il entra en 1425 au service du duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, auquel il resta constamment attaché. Le 2 décembre 1430 il dispersa les Florentins qui assiégeaient Lucques, et battit les Vénitiens à Concino, à Crémone et dans la Valteline. En 1434 il prit sur lui de s'opposer à la conquête de la Marche d'Ancône, que Sforza avait également entreprise de son propre mouvement. Rappelé par le duc, il remporta le 28 août, près d'Imola, sur les Florentins et les Vénitiens réunis une victoire d'autant plus éclatante qu'il fit presque toute l'armée ennemie prisonnière. Le 21 mai 1438 il s'empara de Bologne dont il garda la souveraineté. Sforza, qui n'avait pu l'empêcher de détruire la flotte vénitienne sur le lac de Garde, faillit le faire prisonnier au château de Ten (9 novembre 1439); mais Piccinino s'évada à travers l'armée ennemie en se faisant porter dans un sac par un paysan; puis il s'empara de Vérone par escalade. En récompense de ses services il demanda en 1441 la seigneurie de Plaisance. Le duc, qui l'avait adopté dans la maison Visconti, préféra traiter avec Sforza et lui accorder en mariage Blanche, sa fille naturelle, avec l'espoir de lui succéder. La trêve ne tarda pas à être rompue. Le duc, redoutant l'ambition de son gendre, chargea Piccinino de lui enlever Assises et Todi et de s'étendre dans la Marche avec l'aide du roi de Naples. Ce furent les derniers succès de ce général, recommandable par la rapidité de ses marches et sa grande connaissance des lieux. Le 5 juin 1443 Bologne se révolta contre lui; le 8 novembre suivant il fut mis en pleine déroute à Monteloro, et deux mois après il apprit à Milan que son armée venait d'éprouver une nouvelle défaite et que son fils était prisonnier. Ces désastreuses nouvelles l'affectèrent profondément; atteint de paralysie, il mourut l'année suivante âgé de soixante-dix ans. Le nom de *Piccinino*, qu'il garda toujours, lui vint de sa petite taille.

PICCININO (*François*), fils du précédent, mort le 16 octobre 1449. Formé par les soins et les exemples de son père, il se fit remarquer par sa valeur et son sang-froid. Il n'éprouva cependant que des revers pendant les cinq années de son commandement. Ce fut lui qui, par l'arrestation inconsidérée des principaux chefs de Bologne, donna lieu au soulèvement qui fit perdre à son père la souveraineté de cette ville. Attaqué le 28 septembre 1446 dans une île sur le Pô où il s'était fortifié, il perdit la plus grande partie de ses troupes. Après la mort de Visconti, il servit sous les ordres de François Sforza.

PICCININO (*Jacques*), frère du précédent, né en 1420, mort le 24 juin 1465. Dévoué comme son frère à la république, il rompit avec François Sforza quand celui-ci eut été proclamé duc de Milan (1450), et offrit ses services aux Vénitiens, qui l'employèrent contre ce dernier. La paix ayant été signée (1454), il agit pour son propre compte et appela sous ses drapeaux une foule d'aventuriers qu'il laissa jouir d'une licence effrénée. Il envahit à leur tête la république de Sienne (1455), passa au service d'Alfonse d'Aragon, roi de Naples (1456); mais il abandonna bientôt la cause de ce prince pour s'attacher à Jean, duc d'Anjou, son compétiteur au trône de Naples, et pendant trois ans il soutint ce prince contre les efforts de toute l'Italie. Puis, le 10 août 1463, il se vendit à Ferdinand d'Aragon, fils et successeur d'Alfonse, moyennant la cession de Sulmone et d'autres terres et une pension de 90,000 florins d'or que Ferdinand, le pape et le duc de Milan, lui assurèrent en commun. Fr. Sforza lui donna même Drusiana, sa fille, en mariage. Mais le roi de Naples avait juré la perte de Piccinino; il sut l'attirer dans sa capitale (mai 1465) où il le reçut en triomphe. Des fêtes furent données en son honneur; elles se succédèrent pendant vingt-sept jours; le vingt-huitième au moment où Piccinino prenait congé du roi, il fut arrêté avec son fils, jeté en prison et bientôt après exécuté. Ses soldats, surpris et dépouillés, se dispersèrent et cessèrent de former cette milice de Braccio qui s'était soutenue par esprit de corps pendant plus de cinquante ans.

S. ROLLAND.

J. Campano, *Vita Bracchii Perusini*. — Simonetta, *De rebus gestis F. Sfortiæ*. — Macchiavelli, *Storie*, lib. VII. — Sismondi, *Hist. des républ. ital.*

PICCINNI (*Nicolas*), célèbre compositeur italien, né en 1728, à Bari, dans le royaume de Naples, mort à Passy, près Paris, le 7 mai 1800. Son père, musicien lui-même, et qui savait de combien de déception est semée la carrière d'artiste, le destinait à l'état ecclésiastique, et lui avait fait faire les études nécessaires pour son admission au séminaire. Mais il était écrit que le jeune Piccinni, entraîné par une vocation réelle,

appartiendrait à l'art dont on voulait l'éloigner. Il retenait avec une prodigieuse facilité tous les airs d'opéra qu'il avait entendus, et s'exerçait en cachette à les jouer sur le clavier en les soutenant d'une harmonie que son instinct lui faisait déjà trouver avec un rare bonheur. Son père l'ayant un jour emmené avec lui au palais de l'évêque de Bari, et lui ayant dit de l'attendre dans un des appartements, Piccinni aperçut un clavecin, et, se croyant seul, il se mit à répéter quelques-unes de ses mélodies favorites. Le prélat, qui se trouvait dans une pièce voisine, vint le surprendre au milieu de ses inspirations musicales, et fut tellement charmé de ce qu'il avait entendu qu'il engagea le père à ne plus contrarier son fils dans ses goûts et à l'envoyer à Naples, au conservatoire de Santo-Onofrio, que Leo dirigeait alors. Au mois de mai 1742, Piccinni fut admis dans cet établissement où il suivit les leçons de Leo et de son successeur, Durant. Enfin, après douze années d'études assidues, l'élève, brûlant du désir de mettre à profit les précieux enseignements qu'il avait reçus de ses deux savants maîtres, quitta le conservatoire en 1754, et présenta quelques mois plus tard au théâtre des Florentins un opéra qu'il avait composé et ayant pour titre *Le Donne dispettose*. Il trouva dans le prince de Vintimille un protecteur qui lui aplanit les difficultés auprès du directeur du théâtre, et bientôt après l'ouvrage fut représenté. Ce premier essai fut accueilli avec enthousiasme par le public. Piccinni avait alors vingt-six ans. Encouragé par ce succès, il donna au printemps de l'année suivante et sur la même scène *Le Gelosie* et quelques mois après *Il Curioso del proprio Danno*. Ces deux ouvrages, appartenant également au genre léger, eurent un sort non moins heureux que le premier. Le jeune compositeur, dont la réputation commençait à s'étendre, fut chargé d'écrire pour le grand théâtre de Saint-Charles *Zenobia*, opéra sérieux qui obtint un succès complet. En 1758, Piccinni fut appelé à Rome pour y composer la musique de l'*Alessandro nelle Indie*, dont les airs et surtout l'ouverture furent trouvés supérieurs à tout ce qu'on avait encore entendu. Deux ans après, il donna dans la même ville *La Cecchina, ossia la buona figliuola*, opéra bouffe qui rendit le nom de Piccinni populaire dans toute l'Italie. Ce fut dans cet ouvrage qu'on entendit pour la première fois des *finali* avec des changements de tons et de mouvements appliqués à des scènes entières, tandis que Logroscino, à qui on doit l'idée de ces *finali*, les écrivait ordinairement sur un seul motif. Jomelli passant à Rome, à son retour de Stuttgard, déclara hautement, après avoir assisté à la représentation de la *Buona figliuola*, que l'auteur, en outre de son mérite, possédait le don de l'invention. Piccinni ajouta encore à sa renommée en donnant, en 1761, son opéra de l'*Olimpiade*, dans lequel on remarque particulièrement l'air *Se cerca se dice*, et le duo *Ne' giorni tuoi felici*. Ses ouvrages se succédaient avec une rapidité qui témoignait de l'activité de son génie; les principales villes de l'Italie se les disputaient, et partout leur apparition était saluée par des transports d'enthousiasme. Mais c'était toujours à Naples qu'il revenait avec plaisir, après ses succès les plus brillants. Il avait épousé dans cette ville, en 1756, une jeune personne nommée Vicenza Sibilla, à laquelle il avait donné des leçons de chant, et qui était aussi remarquable par sa beauté que par le charme de sa voix. De cette union étaient nés plusieurs enfants, et c'était au milieu de sa famille que Piccinni passait les plus heureux instants de sa vie.

Jusque-là l'existence artistique de Piccinni n'avait été troublée par aucune déception. Depuis quinze ans sa réputation effaçait celle de tous les autres compositeurs dramatiques. Ses compatriotes avaient pour son talent une admiration qui tenait du fanatisme. Le public romain ordinairement si capricieux, s'étonnait lui-même de la constance de son goût pour la musique du maître. Il voulut opposer un rival à Piccinni, et choisit Anfossi, dont *l'Incognita perseguitata*, représentée en 1773, fut applaudie avec frénésie. A partir de ce moment, Anfossi devint l'idole des Romains, et les partisans de ce musicien, non contents d'exagérer son mérite, allèrent jusqu'à faire siffler et retirer de la scène un nouvel opéra que Piccinni venait de donner. Il est regrettable de dire qu'Anfossi, qui non-seulement était élève de Piccinni, mais avait été secondé par lui dans ses débuts au théâtre, ne fut pas étranger à cette cabale. Une pareille ingratitude frappa cruellement le cœur du bon et généreux Piccinni, qui se hâta de quitter Rome pour revenir à Naples, où il essuya une longue et douloureuse maladie, résultat de la terrible secousse que cette nature impressionnable venait d'éprouver. Dès qu'il fut rétabli il reprit ses travaux, qu'il voulait désormais consacrer à sa ville natale; il fit une nouvelle musique pour l'*Alessandro nelle Indie*, où l'on remarque la scène *Porrò dunque mori*, l'une des plus belles inspirations du compositeur, et écrivit ensuite son délicieux opéra bouffe des *Viaggiatori felici*. L'éclatant succès qu'obtinrent ces deux ouvrages, surtout les *Viaggiatori*, jeta un baume salutaire sur la profonde blessure que les Romains avaient faite à l'amour-propre du célèbre artiste.

A l'instigation de M[me] Du Barry, dernière favorite de Louis XV, de La Borde, valet de chambre du roi, et auteur de l'*Essai sur la musique*, avait fait à Piccinni des propositions avantageuses pour l'engager à venir en France. Ces négociations, interrompues par suite de la mort de Louis XV, furent reprises en 1775, et Piccinni se décida à accepter les offres qui lui étaient faites. Il arriva à Paris au mois de décembre 1776. Il alla s'installer dans un petit appartement de la rue Saint-Honoré, en face la

maison que Marmontel habitait. Ce poëte s'était chargé de réduire en trois actes plusieurs opéras de Quinault. Piccinni choisit celui de *Roland*. Malheureusement le musicien ne savait pas un mot de français : il fallut que Marmontel lui expliquât, vers par vers, mot par mot, le sens de chaque morceau, en lui marquant l'accent, la prosodie, la cadence des vers, les repos, les demi-repos, les articulations de la phrase. Enfin, après une année environ de ce pénible travail, la partition de *Roland* se trouva terminée. Mais alors commença pour Piccinni une série de vicissitudes auxquelles il était loin de s'attendre, et que fit naître la rivalité qui s'établit entre ses partisans et ceux de Gluck, dont l'*Iphigénie en Aulide*, l'*Orphée* et l'*Alceste* opéraient une révolution sur la scène dramatique française. Les limites de cette notice ne nous permettant pas de reproduire ici les détails que nous avons donnés précédemment, à l'article GLUCK, sur la guerre allumée entre les *Gluckistes* et les *Piccinnistes*, nous nous bornerons à renvoyer le lecteur à cet article. Étranger à toute intrigue, Piccinni vivait dans l'ignorance des efforts que faisaient ses antagonistes pour nuire à son succès, et même pour empêcher la représentation de son ouvrage. Les choses en vinrent à tel point que le compositeur crut sa chute inévitable. Mais, malgré ces sinistres présages, *Roland* fut représenté pour la première fois le 27 janvier 1778, et le public charmé des douces et gracieuses mélodies que Piccinni avait répandues dans son œuvre, ramena l'artiste en triomphe chez lui. Tandis que le compositeur travaillait à la partition de *Roland*, la reine Marie-Antoinette, à laquelle il donnait des leçons de chant, l'avait chargé d'écrire la musique d'un opéra intitulé *Phaon*, qui fut joué avec succès à Choisy, pendant un séjour que la cour fit dans cette résidence, mais qui ne fut pas représenté à Paris. A la même époque, en 1778, Devismes, qui était à la tête de l'administration de l'Académie royale de musique, ayant réuni une troupe de chanteurs italiens qui alternait avec celle de l'Opéra français, en confia la direction à Piccinni, et l'on entendit alors quelques-unes des meilleures partitions italiennes qui contribuèrent à former le goût du public parisien. Deux ans après, le 22 février 1780, Piccinni donna son grand opéra d'*Atys*, qui renferme plusieurs morceaux de premier ordre, notamment le *chœur des songes*. Bien que cet ouvrage fût supérieur au *Roland*, il n'obtint un succès décidé qu'à la troisième représentation.

Avant l'apparition de l'opéra d'*Atys*, l'administration de l'Académie royale de musique avait chargé Gluck et Piccinni d'écrire concurremment deux ouvrages ayant pour sujet *Iphigénie en Tauride*. L'opéra de Gluck, représenté au mois de mai 1779, fut accueilli avec un tel enthousiasme que Piccinni jugea à propos de garder le sien en portefeuille. Mais, pressé par des amis imprudents de mettre son œuvre au jour, il finit par s'y décider, et son *Iphygénie en Tauride* parut sur la scène le 23 janvier 1781. Malgré les beautés réelles qu'on rencontre dans cette partition, elle ne put lutter contre celle de Gluck, et la victoire demeura à ce dernier.

Le départ de Gluck, qui retourna à Vienne, en 1780, avait laissé un peu de repos à Piccinni. Les partisans des deux grands maîtres avaient enfin compris qu'il valait mieux admirer leurs œuvres que disputer sur leur mérite. Cependant Piccinni eut encore à combattre un nouveau rival dans Sacchini, qui venait d'arriver à Paris. Après avoir donné *Adèle de Ponthieu* qui ne réussit pas, il se releva d'une manière éclatante par *Didon*, représentée le 1er décembre 1783, et que l'on considère à juste titre comme le chef-d'œuvre de ses opéras français. Dans le courant de la même année, il avait fait jouer à la Comédie-Italienne *Le Dormeur éveillé*, et *Le faux Lord*. En 1784, il fut nommé maître de chant à l'École royale de musique et de déclamation fondée, aux Menus-Plaisirs du roi par le baron de Breteuil. Cette place semblait devoir assurer à peu près sa position pour l'avenir. La révolution en éclatant lui enleva toutes ses ressources. Il prit alors le parti de retourner à Naples où il croyait pouvoir encore mettre son talent à profit, et s'éloigna de Paris au mois de juillet 1791. Arrivé dans sa ville natale, il y composa, pendant le carême de 1792, l'oratorio de *Jonathan*, puis ensuite *La Serva onorata*, opéra bouffe qui eut un plein succès. Mais dénoncé par quelques ennemis comme étant partisan des principes révolutionnaires qui agitaient la France en ce moment, il fut en butte à des persécutions qui le mirent dans l'impossibilité de faire représenter ses ouvrages. Dans cette situation, il se décida à revenir à Paris où il arriva au mois de décembre 1798. Le gouvernement français lui accorda 5,000 fr. pour ses premiers besoins, 2,400 fr. de pension, et un logement à l'hôtel d'Angivilliers. Cette somme annuelle de 2,400 fr., et une autre pension de 1,000 fr. qu'il recevait de l'Opéra, étaient ses seuls moyens d'existence. Il chercha à se distraire en écrivant quelques romances et des *canzone* qu'il publiait dans le *Journal de chant et de piano* de Desormery et Bouffet, et en donnant de petits concerts où on entendait les plus beaux morceaux de ses opéras chantés par sa femme et par ses filles. Au mois d'avril 1800, on créa pour lui une sixième place d'inspecteur au Conservatoire de musique; mais il était trop tard. Ses forces étaient épuisées, et le 7 mai suivant il expira, à Passy, où sa famille l'avait conduit dans l'espoir que l'air de la campagne lui serait favorable. Piccinni avait alors soixante-douze ans. Ainsi s'éteignit ce génie musical qui brilla d'un si vif éclat par la grâce et le charme de ses mélodies.

Quoique incomplète, la liste suivante des ouvrages que Piccinni a écrits pour le théâtre,

appartiendrait à l'art dont on voulait l'éloigner. Il retenait avec une prodigieuse facilité tous les airs d'opéra qu'il avait entendus, et s'exerçait en cachette à les jouer sur le clavier en les soutenant d'une harmonie que son instinct lui faisait déjà trouver avec un rare bonheur. Son père l'ayant un jour emmené avec lui au palais de l'évêque de Bari, et lui ayant dit de l'attendre dans un des appartements, Piccinni aperçut un clavecin, et, se croyant seul, il se mit à répéter quelques-unes de ses mélodies favorites. Le prélat, qui se trouvait dans une pièce voisine, vint le surprendre au milieu de ses inspirations musicales, et fut tellement charmé de ce qu'il avait entendu qu'il engagea le père à ne plus contrarier son fils dans ses goûts et à l'envoyer à Naples, au conservatoire de Santo-Onofrio, que Leo dirigeait alors. Au mois de mai 1742, Piccinni fut admis dans cet établissement où il suivit les leçons de Leo et de son successeur, Durant. Enfin, après douze années d'études assidues, l'élève, brûlant du désir de mettre à profit les précieux enseignements qu'il avait reçus de ses deux savants maitres, quitta le conservatoire en 1754, et présenta quelques mois plus tard au théâtre des Florentins un opéra qu'il avait composé et ayant pour titre *Le Donne dispettose*. Il trouva dans le prince de Vintimille un protecteur qui lui aplanit les difficultés auprès du directeur du théâtre, et bientôt après l'ouvrage fut représenté. Ce premier essai fut accueilli avec enthousiasme par le public. Piccinni avait alors vingt-six ans. Encouragé par ce succès, il donna au printemps de l'année suivante et sur la même scène *Le Gelosie* et quelques mois après *Il Curioso del proprio Danno*. Ces deux ouvrages, appartenant également au genre léger, eurent un sort non moins heureux que le premier. Le jeune compositeur, dont la réputation commençait à s'étendre, fut chargé d'écrire pour le grand théâtre de Saint-Charles *Zenobia*, opéra sérieux qui obtint un succès complet. En 1758, Piccinni fut appelé à Rome pour y composer la musique de l'*Alessandro nelle Indie*, dont les airs et surtout l'ouverture furent trouvés supérieurs à tout ce qu'on avait encore entendu. Deux ans après, il donna dans la même ville *La Cecchina, ossia la buona figliuola*, opéra bouffe qui rendit le nom de Piccinni populaire dans toute l'Italie. Ce fut dans cet ouvrage qu'on entendit pour la première fois des *finali* avec des changements de tons et de mouvements appliqués à des scènes entières, tandis que Logroscino, à qui on doit l'idée de ces *finali*, les écrivait ordinairement sur un seul motif. Jomelli passant à Rome, à son retour de Stuttgard, déclara hautement, après avoir assisté à la représentation de la *Buona figliuola*, que l'auteur, en outre de son mérite, possédait le don de l'invention. Piccinni ajouta encore à sa renommée en donnant, en 1761, son opéra de l'*Olimpiade*, dans lequel on remarque particulièrement l'air *Se cerca se dice*, et le duo *Ne' giorni tuoi felici*. Ses ouvrages se succédaient avec une rapidité qui témoignait de l'activité de son génie; les principales villes de l'Italie se les disputaient, et partout leur apparition était saluée par des transports d'enthousiasme. Mais c'était toujours à Naples qu'il revenait avec plaisir, après ses succès les plus brillants. Il avait épousé dans cette ville, en 1756, une jeune personne nommée Vicenza Sibilla, à laquelle il avait donné des leçons de chant, et qui était aussi remarquable par sa beauté que par le charme de sa voix. De cette union étaient nés plusieurs enfants, et c'était au milieu de sa famille que Piccinni passait les plus heureux instants de sa vie.

Jusque-là l'existence artistique de Piccinni n'avait été troublée par aucune déception. Depuis quinze ans sa réputation effaçait celle de tous les autres compositeurs dramatiques. Ses compatriotes avaient pour son talent une admiration qui tenait du fanatisme. Le public romain, ordinairement si capricieux, s'étonnait lui-même de la constance de son goût pour la musique du maître. Il voulut opposer un rival à Piccinni, et choisit Anfossi, dont *l'Incognita perseguitata*, représentée en 1773, fut applaudie avec frénésie. A partir de ce moment, Anfossi devint l'idole des Romains, et les partisans de ce musicien, non contents d'exagérer son mérite, allèrent jusqu'à faire siffler et retirer de la scène un nouvel opéra que Piccinni venait de donner. Il est regrettable de dire qu'Anfossi, qui non-seulement était élève de Piccinni, mais avait été secondé par lui dans ses débuts au théâtre, ne fut pas étranger à cette cabale. Une pareille ingratitude frappa cruellement le cœur du bon et généreux Piccinni, qui se hâta de quitter Rome pour revenir à Naples, où il essuya une longue et douloureuse maladie, résultat de la terrible secousse que cette nature impressionnable venait d'éprouver. Dès qu'il fut rétabli il reprit ses travaux, qu'il voulait désormais consacrer à sa ville natale; il fit une nouvelle musique pour l'*Alessandro nelle Indie*, où l'on remarque la scène *Porrò dunque mori*, l'une des plus belles inspirations du compositeur, et écrivit ensuite son delicieux opéra bouffe des *Viaggiatori felici*. L'éclatant succès qu'obtinrent ces deux ouvrages, surtout les *Viaggiatori*, jeta un baume salutaire sur la profonde blessure que les Romains avaient faite à l'amour-propre du célèbre artiste.

A l'instigation de Mme Du Barry, dernière favorite de Louis XV, de La Borde, valet de chambre du roi, et auteur de l'*Essai sur la musique*, avait fait à Piccinni des propositions avantageuses pour l'engager à venir en France. Ces négociations, interrompues par suite de la mort de Louis XV, furent reprises en 1775, et Piccinni se décida à accepter les offres qui lui étaient faites. Il arriva à Paris au mois de décembre 1776. Il alla s'installer dans un petit appartement de la rue Saint-Honoré, en face la

maison que Marmontel habitait. Ce poëte s'était chargé de réduire en trois actes plusieurs opéras de Quinault. Piccinni choisit celui de *Roland*. Malheureusement le musicien ne savait pas un mot de français : il fallut que Marmontel lui expliquât, vers par vers, mot par mot, le sens de chaque morceau, en lui marquant l'accent, la prosodie, la cadence des vers, les repos, les demi-repos, les articulations de la phrase. Enfin, après une année environ de ce pénible travail, la partition de *Roland* se trouva terminée. Mais alors commença pour Piccinni une série de vicissitudes auxquelles il était loin de s'attendre, et que fit naître la rivalité qui s'établit entre ses partisans et ceux de Gluck, dont l'*Iphigénie en Aulide*, l'*Orphée* et l'*Alceste* opéraient une révolution sur la scène dramatique française. Les limites de cette notice ne nous permettant pas de reproduire ici les détails que nous avons donnés précédemment, à l'article GLUCK, sur la guerre allumée entre les *Gluckistes* et les *Piccinnistes*, nous nous bornerons à renvoyer le lecteur à cet article. Étranger à toute intrigue, Piccinni vivait dans l'ignorance des efforts que faisaient ses antagonistes pour nuire à son succès, et même pour empêcher la représentation de son ouvrage. Les choses en vinrent à tel point que le compositeur crut sa chute inévitable. Mais, malgré ces sinistres présages, *Roland* fut représenté pour la première fois le 27 janvier 1778, et le public charmé des douces et gracieuses mélodies que Piccinni avait répandues dans son œuvre, ramena l'artiste en triomphe chez lui. Tandis que le compositeur travaillait à la partition de *Roland*, la reine Marie-Antoinette, à laquelle il donnait des leçons de chant, l'avait chargé d'écrire la musique d'un opéra intitulé *Phaon*, qui fut joué avec succès à Choisy, pendant un séjour que la cour fit dans cette résidence, mais qui ne fut pas représenté à Paris. A la même époque, en 1778, Devismes, qui était à la tête de l'administration de l'Académie royale de musique, ayant réuni une troupe de chanteurs italiens qui alternait avec celle de l'Opera français, en confia la direction à Piccinni, et l'on entendit alors quelques-unes des meilleures partitions italiennes qui contribuèrent à former le goût du public parisien. Deux ans après, le 22 février 1780, Piccinni donna son grand opéra d'*Atys*, qui renferme plusieurs morceaux de premier ordre, notamment le *chœur des songes*. Bien que cet ouvrage fût supérieur au *Roland*, il n'obtint un succès décidé qu'à la troisième représentation.

Avant l'apparition de l'opéra d'*Atys*, l'administration de l'Académie royale de musique avait chargé Gluck et Piccinni d'écrire concurremment deux ouvrages ayant pour sujet *Iphigénie en Tauride*. L'opéra de Gluck, représenté au mois de mai 1779, fut accueilli avec un tel enthousiasme que Piccinni jugea à propos de garder le sien en portefeuille. Mais, pressé par des amis imprudents de mettre son œuvre au jour, il finit par s'y décider, et son *Iphygénie en Tauride* parut sur la scène le 23 janvier 1781. Malgré les beautés réelles qu'on rencontre dans cette partition, elle ne put lutter contre celle de Gluck, et la victoire demeura à ce dernier.

Le départ de Gluck, qui retourna à Vienne, en 1780, avait laissé un peu de repos à Piccinni. Les partisans des deux grands maîtres avaient enfin compris qu'il valait mieux admirer leurs œuvres que disputer sur leur mérite. Cependant Piccinni eut encore à combattre un nouveau rival dans Sacchini, qui venait d'arriver à Paris. Après avoir donné *Adèle de Ponthieu* qui ne réussit pas, il se releva d'une manière éclatante par *Didon*, représentée le 1er décembre 1783, et que l'on considère à juste titre comme le chef-d'œuvre de ses opéras français. Dans le courant de la même année, il avait fait jouer à la Comédie-Italienne *Le Dormeur éveillé*, et *Le faux Lord*. En 1784, il fut nommé maître de chant à l'École royale de musique et de déclamation fondée, aux Menus-Plaisirs du roi par le baron de Breteuil. Cette place semblait devoir assurer à peu près sa position pour l'avenir. La révolution en éclatant lui enleva toutes ses ressources. Il prit alors le parti de retourner à Naples où il croyait pouvoir encore mettre son talent à profit, et s'éloigna de Paris au mois de juillet 1791. Arrivé dans sa ville natale, il y composa, pendant le carême de 1792, l'oratorio de *Jonathan*, puis ensuite *La Serva oñorata*, opéra bouffe qui eut un plein succès. Mais dénoncé par quelques ennemis comme étant partisan des principes révolutionnaires qui agitaient la France en ce moment, il fut en butte à des persécutions qui le mirent dans l'impossibilité de faire représenter ses ouvrages. Dans cette situation, il se décida à revenir à Paris où il arriva au mois de décembre 1798. Le gouvernement français lui accorda 5,000 fr. pour ses premiers besoins, 2,400 fr. de pension, et un logement à l'hôtel d'Angivilliers. Cette somme annuelle de 2,400 fr., et une autre pension de 1,000 fr. qu'il recevait de l'Opéra, étaient ses seuls moyens d'existence. Il chercha à se distraire en écrivant quelques romances et des *canzone* qu'il publiait dans le *Journal de chant et de piano* de Desormery et Bouffet, et en donnant de petits concerts où on entendait les plus beaux morceaux de ses opéras chantés par sa femme et par ses filles. Au mois d'avril 1800, on créa pour lui une sixième place d'inspecteur au Conservatoire de musique; mais il était trop tard. Ses forces étaient épuisées, et le 7 mai suivant il expira, à Passy, où sa famille l'avait conduit dans l'espoir que l'air de la campagne lui serait favorable. Piccinni avait alors soixante-douze ans. Ainsi s'éteignit ce génie musical qui brilla d'un si vif éclat par la grâce et le charme de ses mélodies.

Quoique incomplète, la liste suivante des ouvrages que Piccinni a écrits pour le théâtre,

donne une idée de la fécondité de ce compositeur : *Le Donne dispettose*, à Naples (1754); — *Le Gelosie*, id. (1755); — *Il Curioso del suo proprio danno*, id. (1755); — *Zenobia*, id. (1756); — *L'Astologa*, id. (1756); — *L'Amante ridicolo*, id. (1757); — *La Schiava*, id. (1757); — *Cajo Mario*, id. (1757); — *Alessandro nelle Indie*, à Rome (1758); — *La morte di Abele*, à Naples (1758); — *Gli Uccellatori*, id. (1758); — *Siror*, id. (1759); — *Le Donne vindicate*, id. (1759); — *La Checchina, ossia la buona figliuola*, à Rome (1760); — *Il Re pastore* (1760); — *La Contadina bizzarra ; — Amor senza malizia ; — L'Olimpiade*, à Rome (1761); — *La Buona figliuola maritata ; — Le Vicende della sorte ; — Il Demetrio ; — Il Barone di Torre forte ; — La Villegiatura*, à Naples (1762); — *Il Demofoonte* (1762); — *Il Mondo della luna ; — Il nuovo Orlando ; — Il Gran Cid ; — Berenice ; — La Pescatrice ; — Il Cavaliere per amore ; — Artaserce*, à Turin ; — *La Francese maligna ; — Didone ; — Mazzina, Acetone e Dindimenio ; — La Donna di spirito ; — Gelosia per gelosia ; — Amanti mascherati ; — Gli Stravaganti ; — Catone*, à Naples (1770); — *La finta Giardiniera ; — Il don Chisciotto*, à Naples (1770); — *L'Olimpiade*, avec une nouvelle musique, id. (1771); — *L'Antigono*, à Rome (1771); — *Il Finto pazzo ; — La Molinarella ; — Artaserce*, avec une nouvelle musique, à Naples (1772); — *L'Ignorante astuto ; — La Cosara ; — I Sposi perseguitati ; — L'Americano ingentilito ; — Il Vagabonde fortunato ; — I Napolitani in America ; — Lo Spozo burlato ; — Il Ritorno di don Calandrino ; — Le Quattro nazioni ; — Le Gemelle ; — Il sordo ; — Alessandro nelle India*, remis en musique, à Naples (1775); — *I Viaggiatori*, id. (1776); *Radamisto* (1776); — *Roland*, à Paris (1778); — *Phaon*, à Choisy (1778); — *Le Fat méprisé*, à la Comédie-Italienne (1779); — *Atys*, grand opéra, à Paris (1780); — *Iphigénie en Tauride*, id. (1781); — *Adèle de Ponthieu*, id. (1781); — *Didon*, grand opéra, à Fontainebleau, puis à Paris (1783); — *Le Dormeur éveillé*, à la Comédie-Italienne (1783); — *Le faux Lord*, id. (1383); — *Lucette*, id. (1784); — *Diane et Endymion*, au grand Opéra (1784); — *Pénélope*, id. (1785); — *Adèle de Ponthieu*, avec une nouvelle musique, non représenté ; — *Le Mensonge officieux*, opéra-comique (1787); — *L'Enlèvement des Sabines*, grand opéra non représenté (1787); — *Clytemnestre*, id., répété, mais non représenté (1787); — *La Serva onorata*, à Naples (1792); — *Ercole al Termodonte*, id. (1792); — *La Griselda*, à Venise (1793); — *Il servo padrone*, id. (1793). — On connaît de Piccinni plusieurs oratorios parmi lesquels on remarque ceux de *Sara*, à Rome (1769), et de *Jonathan*, à Naples (1792), un *Laudate* à cinq voix et orchestre, un autre *Laudate* pour deux soprani, basse et chœur, un *Beatus vir*, pour soprano et cœur, un *Pater noster*, pour soprano et orchestre, et des psaumes italiens composés pour des couvents de Naples.

Dieudonné DENNE-BARON.

De La Borde, *Essai sur la musique*. — Ginguené *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccinni* ; Paris, 1800, in-8°. — Choron et Fayolle, *Dict. historique des musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — *Hist. de l'art musical en France*, dans *Patria*. — Labat, *Études philosophiques et morales sur l'histoire de la musique*.

PICCINNI (*Louis*), second fils du précédent, né à Naples, en 1766, et mort à Passy, près Paris, le 31 juillet 1827, suivit également la carrière musicale. Élève de son père qu'il vint retrouver à Paris, il s'essaya d'abord en composant quelques morceaux pour le piano, et donna, à l'âge de dix-neuf ans, sur le théâtre de Beaujolais, *Les Amours de Chérubin*, opéra-comique en trois actes. A cet ouvrage succéda, en 1788, *La suite des Deux chasseurs et la laitière*. Deux ans après, il fit représenter un théâtre Louvois *Les Infidelités imaginaires*, où l'on remarquait un assez joli trio. Ayant accompagné son père à Naples, en 1791, il écrivit successivement *Gli Accidenti inaspettati*, à Naples ; — *L'Amante statua*, à Venise (1793); — *Il Matrimonio per raggiro*, à Gênes (1793); — *La Notte imbroglia*, à Florence (1794); — *Ero e Leandro*, cantate théâtrale (1795). Nommé maître de chapelle de la cour de Suède, en 1796, il resta pendant cinq années à Stockholm, et y composa plusieurs prologues ainsi qu'un opéra-comique ayant pour titre *la Somnambule*. En 1801, après la mort de son père, il revint à Paris, où il tenta de nouveau les chances du théâtre en faisant jouer à la salle Feydeau *Le Sigisbé ou le Fat corrigé*, en trois actes (1804), *L'Aînée et la Cadette*, en un acte, *Amour et mauvaise tête, ou la Réputation*, en trois actes (1808), *Avis aux jaloux, ou la Rencontre imprévue* (1809), *Hippomène et Atalante*, à l'opéra, et enfin la *Rancune trompée*, en un acte. Mais Louis Piccinni était loin d'avoir le génie de son père, et le peu de succès qu'obtinrent ses opéras le décida à se livrer plus particulièrement à l'enseignement du chant. Il avait soixante et un ans lorsque, le 31 juillet 1827, en se rendant à sa maison de Passy, il fut mortellement frappé d'une attaque d'apoplexie.

D. D.-B.

Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

PICCINNI (*Alexandre*), compositeur français, né à Paris, le 10 septembre 1779 ; la date de sa mort ne nous est pas connue. Il eut pour père Joseph Piccinni, fils aîné du célèbre Nicolas Piccinni dont nous avons parlé précédemment. Il apprit à jouer du piano sous la direction de Haussmann et de Rigel, fut élève de Lesueur pour la composition, et compléta ses études

musicales avec les conseils de son aïeul. Quoique bien jeune encore, son talent d'accompagnateur le fit admettre en cette qualité au théâtre Feydeau qu'il quitta, en 1802, pour aller remplir les mêmes fonctions à l'Opéra. A plusieurs reprises, il occupa l'emploi de chef d'orchestre au théâtre de la Porte Saint-Martin, qu'il abandonna en 1816, pour la place de chef du chant à l'Académie royale de musique. Mis à la retraite en 1826, et ayant obtenu l'année suivante le privilége du théâtre de Boulogne-sur-mer, il se rendit dans cette ville. Son entreprise n'ayant pas réussi, il revint à Paris, dont il s'éloigna de nouveau en 1836 pour aller se fixer définitivement à Boulogne, où il se livra à l'enseignement du piano et du chant. En 1804, la place de second accompagnateur de la chapelle de l'empereur Napoléon lui avait été confiée. En 1814, il devint accompagnateur en chef de la chapelle de Louis XVIII, et fut nommé, en 1818, pianiste de la musique particulière de la duchesse d'Angoulême. Alexandre Piccinni s'était fait également une réputation comme compositeur. Voici les titres des opéras qu'il a fait représenter : *Rien pour lui*, au théâtre des Jeunes Artistes de la rue de Bondy ; — *Arlequin au village*, id. ; — *La Pension de jeunes demoiselles*, id. ; — *Le Pavillon de fleurs*, id. ; — *Arlequin bon ami*, id. ; — *Les Deux issues*, id. ; — *Les Billets doux*, id. ; — *L'Amant rival de sa maîtresse*, id. ; — *Les Deux maîtres*, id. ; — *La Femme justifiée*, id. ; — *La Forteresse*, au théâtre des Variétés ; — *L'Entre-sol*, id. ; — *Lui-même*, id. ; — *Le Terme du voyage*, id. ; — *Gilles en deuil*, id. ; — *Les Deux voisins*, id. ; — *L'Amoureux par surprise*, au théâtre Feydeau (1804) ; — *Avis au public, ou la Physionomie en défaut*, deux actes, id. (1806) ; — *Ils sont chez eux*, un acte, id. (1808) ; — *Amour et mauvaise tête*, trois actes, id. (1808) ; — *Alcibiade solitaire*, deux actes, à l'opéra (1814) ; — *Le sceptre et la charrue*, trois actes, au théâtre Feydeau (1817) ; — *La Maison en loterie*, un acte, au théâtre du Gymnase (1820) ; — *Le Bramine*, un acte, id. (1822) ; — *La Petite lampe merveilleuse*, un acte, id. (1822) ; — *La Fête française*, un acte, id. (1823). — Alexandre Piccinni a écrit en outre la musique d'un grand nombre de mélodrames et de ballets d'action, pour le théâtre de la Porte Saint-Martin et pour quelques autres théâtres des boulevards. On connaît aussi de lui une cantate composée pour le baptême du duc de Bordeaux, et qui fut exécutée au Gymnase en 1821 ; une *Ode maçonnique* écrite en 1818 ; des romances, des sonates de piano, des thèmes variés pour le même instrument, etc.

D. Denne-Baron.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'École française au dix-neuvième siècle*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

PICCOLOMINI (*Jacques*), savant cardinal italien, né le 8 mars 1422, dans les environs de Lucques, mort le 10 septembre 1479. Son véritable nom était *Ammanati*, et sa famille n'était pas du tout parente des Piccolomini. Ce fut le pape Pie II, son protecteur, qui, par une espèce d'adoption, lui fit prendre le nom de Piccolomini. Après avoir étudié les belles-lettres à Florence, où il suivit les leçons de Guarino, de Manetti, de Charles et de Léonard d'Arezzo, Jacques Ammanati partit pour Rome en 1450, où il entra en qualité de secrétaire au service du cardinal Capranica, qui, pendant les dix ans qu'il le garda, ne lui donna que des appointements minimes. Nommé en 1460 secrétaire apostolique, il fut peu de temps après appelé à l'évêché de Pavie par le pape Pie II, dont il possédait toute la confiance, et qui lui conféra en 1461 le chapeau de cardinal. Il fut moins en faveur sous le pontificat de Paul II, à cause de son opposition fréquente aux volontés de ce pape. En 1472 il fut, par Sixte IV, nommé légat en Ombrie ; en 1477 il obtint l'évêché de Frascati et ensuite celui de Lucques. On a de lui : *Commentarii et epistolæ;* Milan, 1506, 1521, in-fol. ; Francfort, 1614, in-fol. Les *Commentarii* sont une suite de l'ouvrage historique de Pie II publié sous le même titre, et contiennent le récit des événements de l'Europe de 1464 à 1469 ; ils sont aussi intéressants que les sept cent quatre-vingt-deux lettres qui les suivent, et qui sont remplies de détails curieux sur les contemporains de Piccolomini ; — *Historica narratio de Hussitis et Georgio Podiebradio*, publié à la suite des *Commentarii* de Pie II (édition de 1616), ainsi qu'un autre écrit de Piccolomini : *De Leodiensium dissidio cum episcopo suo Ludovico Borbonio*. Piccolomini a laissé en manuscrit : *Vitæ pontificum ;* — *Legatio cardinalis Capranicæ ad Genuenses ; Commentarii ad historiam universalem sui temporis ;* — *Homiliæ*, *Orationes*, etc.

Paul Jove, *Elogia*. — Seb. Paoli, *Disquisizione della vita del cardinale Piccolomini ;* Lucques, 1712, in-4°. — Ap. Zeno, *Dissertazione Vossiane*, t. II. — Niceron, *Mémoires*, XV.

PICCOLOMINI (*Alessandro*), littérateur italien, né le 13 juin 1508, à Sienne, où il est mort, le 12 mars 1578. Il sortait de la même famille que le pape Pie II, mais d'une branche plus ancienne, celle des Rustichino. S'étant appliqué avec beaucoup d'ardeur à l'étude, il acquit des connaissances étendues non-seulement dans les langues anciennes, mais dans le droit, la philosophie et les mathématiques. Sa jeunesse fut livrée au plaisir, et ses premiers écrits se ressentent de l'abandon de ses mœurs ; il témoigna du repentir de les avoir publiés et tourna toute son attention vers la philosophie morale, qu'il fut appelé à professer depuis 1540 à Padoue. « Il était cependant, rapporte Niceron, encore moins recommandable par son savoir et son érudition que par sa vertu ; car sa dou-

cœur, sa gravité, sa modestie et sa piété lui gagnaient l'affection de tout le monde, et il avait joint à ces qualités une charité si extraordinaire qu'il distribuait ses biens aux pauvres avec une libéralité sans exemple, assistant surtout les gens de lettres qui se trouvaient dans la nécessité. » Il résida pendant sept années à Rome et se retira ensuite à Sienne. Ce fut là que vinrent le trouver, sans qu'il les eût recherchées, les dignités de l'Église : nommé par Grégoire XIII archevêque de Patras, puis coadjuteur de Sienne (1574), il mourut avant Fr. Bandini, qui était titulaire de ce siége. Il faisait partie des académies des *Intronati* et des *Infiammati*. On a de lui : *La Rafaella, ovvero della creanza delle donne;* Venise, 1539, in-8°; Milan, 1558, in-8°; Venise, 1574, in-12; Londres, 1750, in-8°; trad. en français (*Instruction aux jeunes dames, dans laquelle elles sont apprises comme il se faut bien gouverner en amour;* Lyon, s. d., in-16; Paris, 1583). Ce livre, extrêmement rare, parut sans nom d'auteur; on y voit une de ces femmes qui se mêlent de débaucher la jeunesse persuader à une dame d'avoir un amant et lui enseigner toutes sortes de ruses pour se cacher de son mari; la jeune dame s'éloigne avec la résolution de profiter de ces sages avis; — *Economica di Senofonte tradotta;* Venise, 1540, in-8°; — *Della Sfera del mondo;* Venise, 1540, 1595, in-4°; trad. en français, par J. Goupil (1580, in-8°); — *Instituzione di tutta la vita dell' uomo nato nobile è in città libera, lib. X;* Venise, 1542, in-4°; trad. par Larivey; l'édit. de 1560 est entièrement refondue et contient deux livres de plus; c'est un grand mérite à Piccolomini, et dont on lui a fait un reproche, de s'être servi de la langue vulgaire pour traiter des matières philosophiques; — *Cento sonetti;* Rome, 1549, in-8°; — *Orazione in Code delle donne;* Venise, 1549, in-8° : « ouvrage très-honnête, dit Gingnené, mais un peu froid » ; — *L'Instrumento della filosofia naturale;* Rome, 1551, in-4°; 3e édit. augmentée; Venise, 1585, in-4°; — *Della Grandezza della terra e dell' acqua;* Venise, 1558, 1561, in-4°; trad. en latin (Bâle, 1568, in-4°), avec un traité *Delle Stelle fisse* du même auteur; — *Delle Teoriche, ovvero speculazioni dei planeti;* ibid., 1563, in-4°; — *Aristotelis quæstiones mechanicæ, cum pleniori paraphrasi;* ibid., 1565, in-8°; trad. en italien par Vannucci; — *Della Rettorica di Aristotile tradotta;* ibid., 1571, in-4°; la *Paraphrase* du même ouvrage a paru de 1565 à 1572, 3 part. in-8°; — *Annotazioni sopra la Poetica d'Aristotile, tradotta in lingua volgare;* ibid., 1575, in-4°; — *L'Alessandro, comedia;* ibid., 1580, in-12; — *L'Amor costante, comedia;* ibid., 1586, in-8° : ces deux pièces lui ont fait assigner par Boccalini le premier rang parmi les comiques italiens. P.

Fabiani, *Vita d'Aless. Piccolomini;* Sienne, 1749, 1759, in-8°. — Imperiali, *Museum historicum*, 88. — Ghilini, *Theatro d'huomini letterati.* — De Thou, *Éloges.* — Thevet, *Vies des hommes illustres*, VIII, 22. — Ughelli, *Italia sacra.* — Niceron, *Mémoires*, XXIII. — *Elogi degli illustri Toscani*, III, 163. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII, 1re partie, 506. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie.*

PICCOLOMINI (*Francesco*), érudit, parent du précédent, né en 1520, à Sienne, où il est mort, en 1604. A Padoue, où il fit ses études, il eut pour condisciple Felix Peretti, devenu pape sous le nom de Sixte-Quint, et qui se glorifiait d'avoir triomphé de lui dans une thèse publique. S'étant adonné à l'enseignement, il professa la philosophie à Sienne, à Macerata, à Pérouse (1550), enfin à Padoue (1560); son grand âge le força de quitter en 1601 cette dernière ville et de se retirer à Sienne. Il s'efforça par ses leçons et ses écrits de rétablir la philosophie de Platon et de prouver que dans le fond elle s'accordait avec celle d'Aristote. On a de lui : *Universa philosophia de moribus;* Venise, 1583, in-fol.; les édit. de Francfort (1601, 1611, in-8°) renferment de plus, sous le titre de *Comes politicus*, une réponse aux attaques de Zabarella; — *Libri de scientiæ natura V partibus;* Francfort, 1597, 1627, in-4°: c'est un traité de physique; — *De arte definiendi et eleganter discurrendi;* ibid., 1600, in-4°; — *Commentaria in Aristotelem De ortu et interitu, De anima et De cælo:* Mayence, 1608, in-8°; chacun de ces commentaires avait été publié séparément. P.

Tomasini, *Elogia*, I, 208. — Papadopoli, *Hist. gymn. Patav.* — Imperiali, *Museum hist.*, 114. — Bayle, *Dict.* — Niceron, *Memoires*, XXIII.

PICCOLOMINI (*Alphonse*), duc DE MONTE-MARCIANO, condottière italien, né vers 1549, mort le 16 mars 1591. Un caractère bouillant et emporté joint à une mauvaise éducation le jeta de bonne heure dans des excès de tous genres. Se plaisant dans la compagnie des bandits, il s'en était attaché une troupe qu'il employait à rançonner les villages et petites villes des États de l'Église. La vengeance qu'il exerça sur les Baglioni de Pérouse lui attira une bulle d'excommunication du pape Grégoire XIII et la confiscation des fiefs considérables qu'il possédait dans la Romagne. Il répondit en portant la désolation dans les États ecclésiastiques avec une véritable armée qu'il avait formée de tous les brigands de la Toscane, de la Romagne et de la Marche d'Ancône; à l'approche des troupes pontificales, il dut néanmoins se retirer à Pienza dans les États de François de Médicis, qui trouvait son intérêt à favoriser l'anarchie de ses voisins. Las de vivre dans une oisiveté qui réduisait ses *bravi* au plus complet dénuement, Piccolomini reprit le cours de ses déprédations, et le pape, pour y mettre un terme, dut lui rendre ses fiefs et publier une amnistie entière pour tous ses gens. En faisant ce traité, Grégoire XIII rassemblait une armée en silence pour surprendre et accabler son ennemi; mais Picco-

lomini, connaissant ce que valait à cette époque le serment même d'un pape, était sur ses gardes; il battit en 1581 l'armée du souverain pontife, et le força à garder sa parole. L'année suivante il passa en France, y servit huit ans et revint, en 1590, aux sollicitations de la cour de Madrid, porter en Toscane le trouble et le brigandage. Repoussé par les milices du grand-duc Ferdinand, il courut se cacher à Plaisance pour reparaître quelque temps après à la tête d'une nouvelle troupe de bandits dans les environs de Rome. Le grand-duc marcha de nouveau contre lui, l'arrêta à Staggia, le 2 janvier 1591, après l'avoir défait, et le fit pendre le 16 mars suivant, malgré l'intervention de Grégoire XIV et les réclamations de l'Espagne. S. R.

A. Oldoini, *Vita di Gregorio XIV*. — Guicciardini, *Istoria d'Italia*. — Sismondi, *Hist. des républiques ital.*

PICCOLOMINI (*Ottavio*), général autrichien, d'origine italienne, né en 1599, mort à Vienne, le 11 août 1656. Il descendait à la quatrième génération d'Énée Piccolomini, fils naturel du pape Pie II, et était fils de Silvio Piccolomini, chambellan du grand-duc de Toscane. Après avoir fait ses premières armes dans les campagnes du Milanais, il partit en qualité de capitaine avec le régiment de cavalerie que son souverain envoya au secours de l'empereur Ferdinand II contre les Bohémiens. Il avança rapidement, et commandait déjà en 1632 à la bataille de Lutzen le régiment de cuirassiers d'où partit le coup de feu qui tua Gustave-Adolphe. Nommé maréchal de camp, il se trouvait en 1634 à l'armée de Wallenstein en Bohême; ce fut lui qui fit connaître à la cour impériale les desseins secrets du duc de Friedland. Après s'être distingué à Nordlingue, il opéra en Souabe et en Franconie, où il s'empara de plusieurs places; en 1635 il fut envoyé dans les Pays-Bas avec vingt mille hommes au secours des Espagnols, menacés d'être entièrement débordés par les armées françaises. En 1636 il essaya, mais en vain, de repousser les attaques des Hollandais contre le fort de Schenk. En 1639 il délivra en revanche Thionville assiégé par les Français, et vint investir Pont-à-Mousson, mais sans succès. Il se dirigea alors vers la Bohême, où il arrêta les progrès de Banier et mit à l'abri des armées suédoises l'archiduché d'Autriche. En 1641 il remporta à Neubourg, dans le Haut-Palatinat, un avantage marqué sur les Suédois et fit prisonnière une de leurs divisions commandée par Schlang; il fut battu quelque temps après en Silésie par Torstenson. En 1643 il passa au service du roi d'Espagne qui lui conféra l'ordre de la Toison d'or; envoyé dans les Pays-Bas comme général en chef, il n'obtint pas sur les ennemis de succès décisifs, ses troupes étant encore sous l'influence de la défaite de Rocroi. Rappelé en 1648 par l'empereur, il fut nommé feld-maréchal, et chargé d'opérer contre l'armée suédoise, qu'il combattit avec son habileté ordinaire. Il fut ensuite envoyé en qualité de plénipotentiaire au congrès de Nuremberg, qui avait à veiller à l'exécution du traité de Munster. Il fut peu de temps après élevé au rang de prince de l'Empire, et reçut du roi d'Espagne le duché d'Amalfi.

Crasso, *Elogii di capitani illustri*. — Puffendorf, *Schwedische Kriegshistorie*. — *Oestreichische National Encyklopädie*.

PICHARD (*Auguste*), philologue français, né le 1er avril 1815, à Paris, où il est mort, le 1er octobre 1838. A peine âgé de quinze ans, il fut employé dans le *Journal de Paris* et le *Constitutionnel* comme traducteur des journaux allemands, anglais, italiens et espagnols. Il étudia ensuite le droit, passa quelque temps chez un notaire; mais, s'étant remis à l'étude des langues, il apprit presque simultanément l'hébreu, le syriaque, le persan et l'arabe. En 1833 M. Thiers, alors ministre de l'intérieur, l'admit dans son cabinet comme secrétaire particulier, et lui donna plus tard au même département l'emploi de sous-chef du bureau des secours généraux. L'excès du travail le conduisit au tombeau à l'âge de vingt trois ans. On a de lui : *Essai sur la poésie latine*; Paris, 1832, in-18; — *L'Hacendilla, contes psychologiques*; Paris, 1832, in-8°; — *L'Orientaliste*, cours d'hébreu; Paris, 1838, 14 liv. in-4°. Parmi ses traductions publiées, nous citerons la *Description générale de la Chine* de John Davis (1837, 2 vol. in-8°), et le *Livre de la bonne doctrine* (1837, in-8°); il en a laissé plusieurs en manuscrits, dont le plus considérable est un *Dictionnaire des sciences médicales*, d'après les meilleurs écrivains orientaux.

Leblanc, *Notice à la tête du Catalogue des livres de Pichard*. — *Le Constitutionnel*, octobre 1838. — *Moniteur univ.*, 1838, p. 2290.

PICHAT (*Michel*), poëte français, né en 1786, à Vienne (Isère), mort le 26 janvier 1828, à Paris. Il étudia le droit, vint à Paris sous l'empire, et abandonna le barreau pour s'adonner à la culture des lettres. Ses débuts furent tardifs : ce ne fut qu'en 1809 qu'il fit recevoir au Théâtre-Français la tragédie de *Turnus*; la représentation en fut interdite par la censure, et quelques scènes seulement furent insérées dans *les trois Genres*, prologue d'ouverture de l'Odéon (janvier 1824). *Léonidas*, joué le 26 novembre 1825, obtint un éclatant succès, dû en grande partie au prodigieux talent qu'y déploya Talma. Pichat a travaillé aux mélodrames d'*Ali-pacha* (1822) et de *Louise* (1823); il a rédigé avec Avenel deux *Lettres* (politiques) *à M. Decazes* (1819, in-8°). Une autre tragédie, *Guillaume Tell*, d'abord interdite par la censure, fut jouée après sa mort, le 22 juillet 1830, à l'Odéon.

Moniteur univ., 1828, p. 108.

* **PICHAT** (*Léon* LAURENT-), poëte et littérateur français, né à Paris, le 11 juillet (et non le 12) 1823. Élève de la pension Chevreau, à Saint-Mandé, puis du collége Charlemagne, il fut jeune encore bien accueilli dans la maison de M. Victor

Hugo. Maître d'une fortune considérable, il quitta la France en 1841 avec le fils de son ancien maître, M. Henri Chevreau, aujourd'hui préfet de la Loire-Inférieure, et tous deux parcoururent l'Italie, la Grèce, l'Égypte et la Syrie. De retour en 1844, ils publièrent un volume de poésies intitulé *Les Voyageuses*, in-8°. Lorsque MM. Théophile Gautier, Maxime du Camp, Louis de Cormenin et Arsène Houssaye fondèrent, en 1851, la nouvelle *Revue de Paris*, M. Laurent-Pichat devint un des propriétaires gérants de ce recueil, et acheta en 1854 la part qu'y avait prise M. Arsène Houssaye. Bientôt la *Revue de Paris* obtint l'autorisation de déposer un cautionnement, et vécut jusqu'à sa suppression par décret impérial du 18 janvier 1858. L'article qui la motiva est de M. Laurent-Pichat, et avait été inséré dans le numéro du 15 de ce mois. Depuis la fondation de ce journal, il n'avait cessé d'y publier des vers, des nouvelles, et d'y faire de la critique avec un talent original et une grande liberté d'esprit. On a de lui : *Les libres paroles* (1847, in-8°), *Les Chroniques rimées* (1850, in-8°), poésies politiques et sociales; *Cartes sur table* (1855, in-18), nouvelles, *La Païenne*, roman (1857, in-18), *La Sibylle*, roman (1859, in-18), *Gaston*, roman (1860, in-18), *Les Poëtes* (1862, in-18); c'est la publication d'un cours qu'il fit au cercle de la rue de la Paix en 1861; *Le Secret de Polichinelle*, roman (1862, in-8°); etc.

Documents particuliers.

PICHEGRU (*Charles*), général français, né le 16 février 1761, à Arbois (Jura), mort le 5 avril 1804, à Paris. Il appartenait à une famille de pauvres cultivateurs, qui trouva toutefois le moyen de satisfaire le goût prononcé qu'il manifestait pour l'étude dès sa première enfance, en le faisant entrer au collége de sa ville natale, alors dirigé par les religieux minimes. Les progrès du jeune Pichegru y furent très-rapides, surtout dans les mathématiques. Peu d'années après, les Minimes, qui dirigeaient le collége de Brienne, ayant appelé près d'eux le P. Patrault, l'un des professeurs d'Arbois, celui-ci emmena avec lui son disciple, qui y continua ses études avec succès, et, dès que son âge le permit, devint répétiteur. Ce fut ainsi, dit-on, qu'il se trouva être chargé, pendant quelque temps, de donner des leçons à Napoléon; mais cette assertion est erronée et les registres de Brienne prouvent qu'entre Pichegru et Bonaparte il n'exista jamais aucune relation de maître à élève. Bien que son esprit fût remuant et qu'il annonçât des dispositions à l'intrigue, son ambition était alors bornée, et le froc semblait être l'objet unique de ses vœux. Le P. Patrault, qui voyait où tendait le siècle, combattit ces idées et lui conseilla de se tourner vers l'état militaire. Pichegru, adoptant cet avis, s'enrôla en 1783 dans le 1er régiment d'artillerie à pied. Il devint promptement adjudant. « A cette époque, dit Rabbe, la révolution était à la veille d'éclater : Pichegru embrassa avec ardeur les opinions qui étaient favorables à un changement. Il n'était guère susceptible d'un autre enthousiasme que celui que peut inspirer l'espoir de satisfaire très-prochainement un intérêt personnel. L'ambition le dévorait; mais il n'avait pas de principes, et tout événement dont il pouvait faire son profit était pour lui un motif de satisfaction. Aussi, dès les premiers symptômes d'un bouleversement, ne manqua-t-il pas de se signaler par une imagination qui le fit compter parmi les plus zélés partisans du nouvel ordre de choses. » Il assista à la formation des sociétés populaires et s'agita beaucoup au sein de ces assemblées, dans le but de s'y faire remarquer. Il était président du club de Besançon lorsqu'un bataillon des volontaires du Gard, passant dans cette ville, l'élut pour son chef (1792). A la tête de cette troupe, qu'il sut discipliner avec habileté, il rejoignit l'armée du Rhin, où il ne tarda pas à attirer sur lui l'attention des représentants en mission. Le 4 octobre 1793 il fut promu au grade de général de division, et dans le même mois il obtint le commandement de cette armée, qui battait en retraite après avoir éprouvé plusieurs échecs. Ayant fait sa jonction avec Hoche, qui était à la tête de l'armée de la Moselle, il seconda les opérations de ce dernier, de manière à laisser aux militaires à résoudre le problème de savoir auquel des deux généraux furent principalement dus les avantages des armées républicaines qui battirent les Autrichiens sous les lignes de Wissembourg, leur prirent Germersheim, Spire, Worms, etc., et s'établirent dans le Palatinat. Après l'arrestation de Hoche, Pichegru, qui était fort avant dans les bonnes grâces de Saint-Just, obtint le commandement des armées réunies du Rhin et de la Moselle (décembre 1793) et vint peu après à Paris, où il fut comblé d'éloges et d'honneurs; c'était le héros du jour, et l'on eût dit que de son épée dépendaient les destinées de la république.

Le 7 février 1794, Pichegru fut appelé au commandement de l'armée du nord, en remplacement de Jourdan. Cette frontière était fortement entamée et l'ennemi menaçait Paris. Il eut Moreau pour lieutenant dans cette mémorable campagne, dont le plan du reste avait été tracé par Carnot. Au lieu de les attaquer de front, il résolut de tourner les alliés et de les déconcerter par la rapidité de ses manœuvres. Ses succès furent rapides. Les brillants combats de Cassel, de Courtrai et de Menin rompirent une ligne jusque-là impénétrable, et les victoires de Turcoing et de Fleurus, beaux triomphes de Moreau et de Jourdan, rejetèrent l'ennemi au delà de la Meuse. Après être resté un mois dans l'inaction, Pichegru, à la tête de quarante mille hommes, franchit ce fleuve sans obstacle (18 octobre 1794). Quelques jours plus tard il tomba malade et fut obligé de gagner Bruxelles; mais les opérations de l'armée n'en furent pas ralenties,

l'ennemi fut rejeté au delà du Rhin, et Nimègue capitula. Malgré l'approche de l'hiver, la campagne ne fut pas interrompue. Les généraux demandaient à prendre leurs quartiers : les fatigues que l'armée avait essuyées, les maladies qui la dévoraient, la rigueur de la saison, l'insalubrité du sol, le manque de vêtements et de chaussures, tout en faisait une loi. Les commissaires de la Convention, habitués au dévouement et à la patience des soldats, ne leur permirent pas de relâche avant la complète exécution des ordres du comité de salut public. Il fallut marcher en avant. Bientôt le froid augmente, les cours d'eau gèlent, et la glace devient assez forte pour livrer passage aux troupes. Pichegru, de retour au quartier général, profite de cette circonstance pour s'emparer de l'île de Bommel (27 décembre 1794). Walmoden, qui avait succédé au duc d'York, rétrograde. Rappelé par les Hollandais, il revient sur la Linge et essaye d'en défendre le passage. L'armée du nord, renforcée par deux divisions que lui envoie Jourdan, le pousse en avant, et traverse le Waal en trois endroits. Ce dernier mouvement sépare les coalisés : les Impériaux se dirigent sur Wesel, Walmoden franchit l'Yssel à Deventer pour atteindre le Hanovre, et les Hollandais regagnent La Haye. Tandis que Moreau se détache pour suivre Walmoden, Pichegru entre triomphant dans Amsterdam, où éclate une révolution (19 janvier 1795). Bientôt la Zélande, les places du Brabant, La Haye, Rotterdam reçoivent les troupes françaises. Un nouveau prodige signale une campagne déjà si étonnante : Pichegru avait envoyé dans la Hollande septentrionale des détachements de cavalerie et d'artillerie légère avec ordre de traverser le Texel, de s'approcher des vaisseaux de guerre hollandais qu'il savait y être à l'ancre, et de s'en emparer. C'était la première fois qu'on parlait de prendre une flotte avec de la cavalerie; néanmoins cette hardie manœuvre réussit à souhait. Les cavaliers traversèrent au galop les plaines de glaces, arrivèrent auprès des navires, les sommèrent de se rendre, et firent sans combat l'armée navale prisonnière. Dans les derniers jours de février 1795 les Français se trouvèrent en paisible possession de la Hollande.

Après cette campagne Pichegru fut nommé commandant de l'armée du Rhin, à laquelle fut réunie celle de la Moselle. En se rendant à ce poste, il se trouvait à Paris lors de l'insurrection du 12 germinal an III (1er avril 1795). Il fut chargé du commandement des troupes et parvint sans peine à disperser les insurgés des faubourgs. Arrivé à son armée, pendant quelque temps encore il se couvrit de gloire; le Rhin, fut audacieusement franchi, et la formidable place de Manheim tomba entre ses mains; mais ce fut le terme de ses succès. De ce jour la vie du conquérant de la Hollande ne se compose que de honteuses trahisons, de misérables intrigues, de conspirations insensées dont il devient à la fin la déplorable victime. Jourdan, avec l'armée de Sambre-et-Meuse, avait aussi passé le Rhin. Les deux généraux en combinant leurs manœuvres auraient pu facilement repousser les deux généraux ennemis, Clerfayt et Wurmser, et les battre successivement l'un et l'autre. Ce plan ne fut pas suivi. Pichegru trahissait : il accueillait les propositions qui lui étaient faites au nom du prince de Condé, chef de l'émigration ; il compromettait son armée et celle de Jourdan par la faiblesse et la gaucherie inaccoutumées de ses manœuvres, donnait le temps à Clerfayt de réunir des forces supérieures, se laissait honteusement battre à Heidelberg et se renfermait enfin dans Manheim, laissant le général ennemi se porter contre Jourdan, qui seul ne put résister, fut contraint de battre en retraite, et ne repassa le Rhin qu'avec beaucoup de peine.

Cependant les négociations entamées au nom du prince de Condé se continuaient à Manheim, par l'intermédiaire de Fauche-Borel et de quelques autres agents du prince, dirigés par Roques de Montgaillard. Les bases qui furent posées consistaient, de la part de Pichegru, à porter inopinément au delà du Rhin un corps d'élite de son armée qui se réunirait à celle des émigrés, et, après avoir proclamé Louis XVIII, marcherait en toute hâte avec eux sur Paris. Le prince de Condé, de son côté, prenait au nom du prétendant l'engagement de donner au général tout ce qu'il avait demandé. Le gouvernement de l'Alsace, le château de Chambord, un million en argent, 200,000 liv. de rentes, la terre d'Arbois, qui prendrait le nom de Pichegru, enfin douze pièces de canon, le grand cordon rouge de Saint-Louis, celui du Saint-Esprit et la dignité de maréchal, devaient être la récompense des efforts heureux qu'il ferait pour relever le trône des Bourbons. En attendant la réalisation de ces promesses, on lui envoyait jusqu'à 900 louis à la fois, qui étaient fournis par le ministre anglais en Suisse. Le prince de Condé, qui se tenait en communication très-suivie avec Louis XVIII, par le moyen d'une correspondance dont le principal agent, à Paris, était un ancien secrétaire des finances, nommé Lemaître, n'attendait pour lancer Pichegru que le signal qui lui serait donné du succès d'une insurrection prête à éclater dans la capitale, et d'une descente en Bretagne, projetée par le cabinet anglais et une partie des émigrés, ayant à leur tête le comte d'Artois. L'on sait quel fut le résultat de l'expédition de l'Ile-Dieu et de l'insurrection des sections parisiennes contre la Convention (5 octobre 1795). Ce triomphe de l'assemblée républicaine, dû principalement au jeune général Bonaparte, fit avorter la conspiration de Pichegru, et le parti royaliste dut ajourner à des temps meilleurs le renouvellement de ses complots.

Cependant Pichegru, devenu suspect au Directoire, fut remplacé par Moreau, et appelé à l'am-

bassade de Suède. Il refusa, et vécut une année dans la retraite à Arbois. Élu en mars 1797 membre du Conseil des Cinq-Cents, il fut aussitôt porté par ses collègues à la présidence. Les Bourbons continuaient à lui envoyer de l'argent. Une foule de chouans, de gens à exécution, d'émigrés rentrés, l'entouraient. On le pressa de tenter un mouvement; il avait été payé; il avait compromis beaucoup de gens : il promit; mais il ne fit rien, et, au 18 fructidor, il se laissa arrêter et remit son épée. Frappé de déportation par la loi du 19 fructidor (5 septembre 1797) et conduit à Rochefort, il fut embarqué pour la colonie de Cayenne, et bientôt après on le relégua dans les déserts de Sinnamari. Doué d'une forte constitution, Pichegru ne succomba point sous ces climats pestilentiels; il parvint à s'évader (juin 1798) à travers mille périls, aborda à Surinam, et se rendit ensuite à Londres, où il reçut du gouvernement anglais l'accueil le plus distingué. Dès ce moment, il devint l'âme de tous les projets formés pour favoriser le retour des Bourbons. Envoyé en Allemagne pendant la désastreuse campagne de 1799, il aida de ses avis le général Korsakoff; puis, après la défaite de ce général, il se réfugia dans la Prusse, et y eut de fréquentes entrevues avec le comte d'Entraigues; mais le gouvernement français ayant demandé son expulsion, il se vit contraint de retourner à Londres.

Ce fut alors qu'il devint le chef de la conspiration dans laquelle trempèrent, outre Georges Cadoudal, les deux frères de Polignac, Armand et Jules, le marquis de Rivière et une foule d'autres complices subalternes. Trois débarquements successifs déposèrent de nuit les conspirateurs sur les points les plus déserts des côtes de Bretagne et de Normandie. Le ministère anglais avait muni tous ces conjurés d'argent, de poudre, de cartouches, de pistolets, de poignards, cachés dans de gros bâtons; ils ne marchaient que de nuit par des chemins de traverse, ne couchant le jour que dans des fermes isolées. Ils arrivèrent ainsi à Paris, et chacun commença à s'occuper du rôle qui lui avait été assigné. Pichegru vit Moreau à Grosbois, chez Georges et sur le boulevard de la Madeleine, et s'efforça de l'entraîner dans la conjuration. Mais la police ne tarda pas à être mise en éveil. Cadoudal avait été arrêté; on proposa à Bonaparte l'arrestation de Moreau. « Il conspire avec Pichegru, lui dit-on. — Prouvez-moi, répondit le premier consul, que Pichegru est à Paris, et je signe l'arrestation. » On alla à un quatrième étage arrêter un ancien religieux, frère de Pichegru. Se voyant entre les mains de la police : « Me ferait-on un crime, demanda-t-il, d'avoir reçu la visite de mon frère? J'ai été le premier à lui peindre son péril et à lui conseiller de s'en retourner. » C'était révéler sa présence à Paris; aussitôt l'arrestation de Moreau fut signée et opérée, et l'on s'occupa de celle du chef de la conspiration. Voici comment Bonaparte la raconte lui-même : « Il fut victime de la plus infâme trahison. C'est vraiment la dégradation de l'humanité; il fut vendu par son ami intime : cet homme, que je ne veux pas nommer (1), tant son acte est hideux et dégoûtant, cet homme, ancien militaire, qui depuis a fait le négoce à Lyon (2), vint offrir de le livrer pour cent mille écus (3). Il raconta qu'ils avaient soupé la veille ensemble... La nuit venue, l'infidèle ami conduisit les agents de police à la porte de Pichegru, leur détailla les formes de la chambre, ses moyens de défense. Pichegru avait des pistolets sur sa table de nuit; la lumière était allumée; il dormait; on ouvrit doucement la porte avec de fausses clefs, que l'ami avait fait faire exprès; on renversa la table de nuit, la lumière s'éteignit, et l'on se colleta avec Pichegru, éveillé en sursaut; il était très fort; il fallut le lier et le transporter nu... »

Pichegru fut enfermé au Temple, et on se mit à instruire son procès. Il est probable que se voyant dans une situation désespérée, et ne pouvant envisager l'infamie du supplice, il se donna lui-même la mort. Le 16 germinal an XII, on le trouva étranglé dans sa prison. On accrédita le bruit que ce n'était pas un suicide, mais un crime du premier consul. Cependant, comme le remarque un historien, que pouvait gagner Bonaparte à devancer l'arrêt de la justice? Pichegru était convaincu de sept ans de conspiration; aucun tribunal au monde n'eût osé l'absoudre. Voici, du reste, ce que dit Bonaparte à ce sujet : « On ne manqua pas de dire que c'était par mes ordres. Je fus totalement étranger à cet événement. Je ne sais pas même pourquoi j'aurais soustrait ce criminel à son jugement; il ne valait pas plus que les autres, et j'avais un tribunal pour le juger et des soldats pour le fusiller. Je n'ai jamais rien fait d'inutile dans ma vie. Quel intérêt pouvais-je avoir à acheter par un crime ce que la justice m'eût infailliblement donné? »

Après le retour des Bourbons, on érigea un tombeau à Pichegru dans le cimetière de Sainte-Catherine (6 novembre 1815), et le 27 février 1816 Louis XVIII ordonna qu'il lui fût élevé une statue dans sa ville natale. Ce monument fut exécuté par Dumont.

Montgaillard (Maurice de), *Mémoires concernant la trahison de Pichegru dans les années III, IV et V*. Paris, an XII (1804), in-8°. — Cousin (d'Avallon), *Hist. du général Pichegru*; Paris, in-12. — *Pichegru, Ober-General der Franzosen*; Erfurt, 2 vol. in-8°. — Fauche-Borel, *Notices sur les généraux Pichegru et Moreau*; Londres, 1807, in-8°. — Gassier, *Vie du général Pichegru*; Paris, 1816, in-8°. — Treilhe, *La Vérité dévoilée par les temps*; Paris, 1816, in-8°. — Savary duc de Rovigo, *Mémoires sur la mort de Pichegru*. Paris, 1825, in-8°. — Pierret, *Pichegru, son procès et son suicide*; Paris, 1826, in-8°. — Ch. Nodier, *Souvenirs de*

(1) Son nom est dans le *Moniteur*; il s'appelait LEBLANC.

(2) Il avait été ignominieusement chassé de la Bourse de Paris.

(3) Il ne reçut qu'une partie de cette somme.

la Révolution. — *Mémorial de Sainte-Hélène.* — *Victoires et Conquêtes*, 1792-1797. — Thiers, *Hist. de la Révolution* et *Hist. du Consulat*. — Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France.*

PICHL (*Wenceslas*), musicien allemand, né en 1741, à Bechin (Bohême), mort en juin 1804, à Vienne. Après avoir terminé son éducation classique à Prague, il étudia le contrepoint sous le célèbre Segert et fut attaché à la chapelle de l'évêque de Grosswardein. En 1775 il entra chez l'archiduc Ferdinand à Milan comme directeur de musique, et conserva ces fonctions jusqu'en 1796, époque où il retourna à Vienne. Il mourut d'une attaque d'apoplexie pendant qu'il exécutait un concerto de violon chez le prince de Lobkowitz. Ce laborieux artiste a composé quelques petits opéras, écrits par lui-même en vers latins, vingt-huit symphonies, des messes solennelles et un grand nombre de morceaux pour le violon.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

PICHLER (*Veit*), théologien et canoniste allemand, né à Berchofen en Bavière, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort en 1736. Entré chez les Jésuites, il enseigna le droit canonique à Dillingen, devint en 1716 professeur de droit à Ingolstadt; en 1731 il obtint une chaire de droit à Munich. On a de lui : *Iter polemicum ad Ecclesiæ catholicæ veritatem*; Augsbourg, 1708, in-8°; — *Examen polemicum super Augustana confessione*; ib., 1708, in 8°; — *Papatus numquam errans in proponendis fidei articulis*; ib., 1709, in-8°; — *Lutheranismus constanter errans in fidei articulis*; ib., 1709, in-8°; — *Theologia polemica*; ib., 1719, in-4°; souvent réimprimé; — *Summa jurisprudentiæ sacræ*; ibid., 1723, 5 vol. in-8°; — *Jus canonicum practice explicatum*; ib., 1728, in-4°; 1735, 1746, in-fol., etc.

Veith, *Bibliotheca Augustana.* — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — De Backer, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.*

PICHLER (*Caroline*), romancière allemande, née à Vienne, le 7 septembre 1769, morte dans cette ville, le 9 juillet 1843. Fille du conseiller aulique de Greiner et de Caroline Hieronymus, lectrice de Marie-Thérèse, elle reçut une éducation des plus soignées; encouragée par Denis, Alxinger, Haschka et autres littérateurs, qui fréquentaient la maison de ses parents, elle s'essaya de bonne heure à la poésie. Mariée en 1796 au conseiller de régence Pichler, elle commença quelques années après à publier des romans, qui furent aussitôt très-goûtés du public; ils sont en effet, surtout l'*Agathocles*, son chef-d'œuvre, très-remarquables par l'énergie des peintures, la force et l'élégance du style; ils contiennent cependant quelques longueurs; et les caractères n'y sont pas toujours bien tracés. On a de Mme Pichler : *Idyllen*; Vienne, 1802 et 1812; — *Lenore*; ib., 1804 et 1820, 2 vol. in-8°; — *Ruth, biblisches Gemälde* (Ruth, tableau biblique); ib., 1805, in-8°; — *Agathocles*; ib., 1808, 3 vol. in-8° : roman philosophique, où l'auteur a exposé avec beaucoup de talent l'influence salutaire du christianisme sur la civilisation; — *Erzählungen* (Contes); ib., 1812, in-8°; — *Olivier*; ib., 1812, 1821, 2 vol. in-8°; — *Gleichnisse* (Paraboles); Tubingue, 1810, in-8°; — *Biblische Idyllen*; Leipzig, 1812, in-8°; — *Die Grafen von Hohenberg* (Les comtes de Hohenberg); ib., 1814; Vienne, 1820, 2 vol in-8°; — *Neue Erzählungen* (Nouveaux Contes); Vienne, 1818-1820, 3 vol. in-8°; — *Frauenwürde* (Dignité de la femme); ib., 1819, 4 vol. in-8°; — *Der Nebenbuhler* (Le Rival); ib., 1821, 2 vol. in-8°; — *Kleine Erzählungen* (Petits contes); ib., 1822-1832, 12 vol. in-8°; — *Die Belagerung Wiens von 1683* (Le siége de Vienne en 1683); ib., 1824, 3 vol.; — *Die Schweden in Prag* (Les Suédois à Prague); ib., 1827; — *Friedrich der Streitbare* (Frédéric le Belliqueux); ib., 1831, 4 vol.; — *Henriette von England*; ib., 1832; — *Zeitbilder* (Tableaux de l'époque); ib., 1840, 2 vol.; — *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben* (Mémoires de ma vie); ib., 1844, 4 vol.; ouvrage très-intéressant. Les *Œuvres complètes* de Mme Pichler ont été publiées à Vienne, 1822-1845, 60 vol. in-8°; elle avait précédemment réuni en 24 vol. in-8° (Vienne, 1812-1820) ses écrits publiés jusqu'en 1820.

Schindel, *Deutschlands Schriftstellerinnen.* — Hormayr, *Taschenbuch* (année 1845). — *Conversations-Lexikon.*

PICHON (*Jean*), missionnaire français, né à Lyon, en 1683, mort à Sion (Valais), le 5 mai 1751. Entré chez les Jésuites en 1697, il se livra à la prédication, et, dès qu'il fut ordonné prêtre, donna des missions à Reims, à Langres et à Metz. Ce fut à son zèle que le roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, confia la conduite des missions qu'il fonda dans cette province avec une magnificence royale. Le P. Pichon, voyant que quelques adeptes des doctrines de Jansenius éloignaient les fidèles de la communion fréquente, sous le prétexte qu'il fallait être parfait pour s'approcher de la table sainte, publia l'*Esprit de Jésus-Christ et de l'Église sur la communion fréquente* (1745, in-12), où, en combattant des erreurs, il donna dans des erreurs contraires. Son livre, qui ne méritait pas d'être connu, fit cependant beaucoup de bruit. Vivement attaqué par les auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, il fut condamné par une ordonnance de M. de Caylus, évêque d'Auxerre (27 septembre 1747) et bientôt après par d'autres prélats partisans outrés de la bulle *Unigenitus*. Jésuites et jansénistes s'étant soulevés à la fois contre ce livre, le P. Pichon, par une lettre du 24 janvier 1748, écrite à M. de Beaumont, archevêque de Paris, déclara désavouer et rétracter son ouvrage. A cette époque, il alla prêcher à Colmar; puis, comme on ne tarda pas à s'aper-

cevoir qu'il intriguait sourdement pour soulever un nombre d'évêques allemands contre la proscription de son livre en France, il fut exilé à Mauriac (1748) et contraint peu après de quitter la France. Accueilli par l'évêque de Sion, il devint grand-vicaire et visiteur général de ce diocèse. H. F.

Nouvelles ecclés., années 1746-1751. — *Calendrier eccl. pour* 1757. — Feller, *Dict. histor.*

PICHON (*Thomas*), littérateur français, né le 30 avril 1700, à Vire, mort en 1781, en Angleterre. D'abord avocat, il remplit successivement les fonctions d'administrateur des hôpitaux de l'armée de Bohême (1741), d'inspecteur de la régie des fourrages en Alsace (1743), et de directeur des hôpitaux de l'armée du Bas-Rhin (1745). Il était commissaire-ordonnateur au Canada, lorsqu'en 1758 il tomba entre les mains des Anglais; il se retira alors à Londres, et y vécut sous le nom de Tyrrel. Il fut le second mari de Mme Le Prince de Beaumont; mais cette union mal assortie ne fut point heureuse. On a de lui : *Lettres et Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, civile et politique du Cap-Breton jusqu'en* 1758 (La Haye, 1760, in-12); les *Mémoires* n'ont pas été publiés. Pichon légua à sa ville natale une riche bibliothèque qui depuis 1783 a été rendue publique.

R. Seguin, *Essai sur l'hist. de Vire*; 1810, in-18.

PICHON (*Thomas-Jean*), littérateur français, né en 1731, au Mans, où il est mort, le 18 novembre 1812. Ordonné prêtre, il s'attacha à M. d'Avrincourt, évêque de Perpignan, par la protection duquel il devint chanoine et chantre de la Sainte-Chapelle du Mans. Il fut historiographe de Monsieur, frère du roi, pour l'apanage dont ce prince était pourvu dans cette partie de la France. A l'époque de la révolution on lui offrit l'évêché constitutionnel de la Sarthe; mais il ne voulut accepter qu'une place d'administrateur de l'hôpital du Mans. Ses principaux écrits sont : *La Raison triomphante des nouveautés*; Paris, 1756, in-12 : c'est un essai sur les mœurs et l'incrédulité; — *Traité historique et critique de la nature de Dieu*; Paris, 1758, in-12; — *Cartel aux philosophes à quatre pattes*; Bruxelles, 1763, in-8° : il y combat le matérialisme; — *Mémoire sur les abus du célibat dans l'ordre politique*, Amsterdam, 1763, in-8° : ce mémoire, assez singulier et peu exact, excita quelques plaintes contre l'auteur; — *La Physique de l'histoire*; La Haye, 1765, in-12 : considérations générales sur le tempérament et le caractère des peuples; — *Les Droits respectifs de l'État et de l'Église rappelés à leurs principes*; Paris, 1766, in-12; — *Mémoires sur les abus dans les mariages*; Amsterdam, 1766, in-12; — *Des Études théologiques*; Avignon, 1767, in-12 : recherches sur les abus qui s'opposaient aux progrès de la théologie dans les écoles publiques; — *Les Arguments de la raison en faveur de la religion et du sacerdoce*; Paris, 1776, in-12 : examen du traité *De l'Homme* d'Helvétius. L'abbé Pichon a encore publié les *Principes de la religion et de la morale* de Saurin (Amsterdam, 1768, 2 vol. in-12) : même ouvrage que *l'Esprit de Saurin* de J.-F. Durand; — *La France agricole et marchande* de Goyon (Paris, 1768, in-8°), et *le Sacre et le Couronnement de Louis XVI* de Gobet (Paris, 1775, gr. in-8° et in-4° fig.), auquel il a été ajouté un *Journal historique* de cette cérémonie.

Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — Quérard, *France littér.*

PICHON (*Louis-André*, baron), diplomate français, né en 1771, à Nantes, mort à Paris en 1850. A vingt ans il passa aux États-Unis et remplaça dans la légation française l'un des secrétaires qui avait péri par accident. Nommé à son retour sous-chef de division au département des relations extérieures (1795), il retourna en 1800 aux États-Unis comme consul général, et fut en 1805 rappelé pour avoir, dit-on, émis des opinions peu favorables au gouvernement impérial. Il s'attacha alors au roi Jérôme, qui le nomma conseiller d'État (1809), puis intendant général des finances. On ignore pour quel motif il résigna ces doubles fonctions (1812). Nommé par Louis XVIII maître des requêtes (1814) et conseiller d'État (1820), il devint en 1819 secrétaire général au ministère de la justice. En 1817 il fut chargé de régler les opérations administratives à la Martinique et à la Guadeloupe, et en 1830 il termina les négociations entamées avec le gouvernement d'Haïti. Après la conquête d'Alger, il fut un des premiers intendants civils de la colonie et revint en 1832 à Paris. Il tenait de la Restauration le titre de baron et la croix d'officier de la Légion d'honneur, et conserva sous Louis-Philippe le titre de conseiller d'État. On a de lui : *Lettres* (deux) *d'un Français à Pitt* (1798, in-8°); *De nos constitutions futures* (Paris, (1814, in-8°); *De l'État de la France sous la domination de Napoléon* (1814, in-8°); *De la Pêche côtière dans la Manche* (1831, in-8°); *Alger sous la domination française* (1833, in-8°), et quelques traductions de l'anglais.

Son fils, PICHON (*Jérôme*, baron), né le 3 décembre 1812, à Paris, auditeur au conseil d'État en 1840, a été nommé à la fin de 1848 consul général à Smyrne. Il est président de la Société des bibliophiles français et membre de celle des Antiquaires de France. On lui doit la publication de quelques anciens manuscrits, entre autres, *Le Ménagier domestique* (Paris, 1848, 2 vol. in-8°).

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.*

PICHOT (*Amedée*), littérateur français, né à Arles, en 1796. Il débuta par étudier la médecine et reçut le titre de docteur. Mais, trouvant plus d'attrait dans la culture des lettres, il vint se fixer à Paris. Après deux ou trois voyages en Angleterre et en Écosse, où il se per-

fectionna dans la langue et la littérature anglaise, contribua à la rédaction de divers recueils littéraires, et publia successivement : *Vues pittoresques d'Écosse* (1825) ; *Voyage en Angleterre et en Écosse*, et *Essai sur lord Byron*. Ces ouvrages ont survécu à l'intérêt du moment. En 1830, il donna l'*Histoire de Charles Édouard* (4e édition en 1846), qui restera comme bon livre d'histoire. Ses travaux à la *Revue britannique* le firent nommer en 1843 rédacteur en chef, et depuis il en a conservé la direction. On sait que cette *Revue*, aussi variée qu'intéressante, met largement à contribution les *magazines*, les revues et les principaux ouvrages de la littérature anglaise. Toutefois, il est à regretter que, pour les accommoder au goût français, les traducteurs prennent souvent de grandes libertés avec les originaux, les abrègent ou les développent à leur fantaisie, et les présentent avec une toilette tout à fait française. On doit à l'activité féconde de M. Pichot quelques autres ouvrages : *Les Arlésiennes*, traditions et légendes (1837) ; *Galerie des personnages de Shakspeare* (1843) ; *La Vie et les travaux de Sir Charles Bell* (1846) ; *Le dernier roi d'Arles* (1848) ; *Chronique de Charles-Quint* (1853), étude historique louée par Prescott ; plusieurs traductions de l'anglais, de Bulwer, de Thackeray, etc. J. C.

Biographie des Contemporains. — *Docum. partic.*

PICHOU (*** De), auteur dramatique français, né à Dijon, en 1597, assassiné en janvier 1631 (1). Fils d'un officier, il fit ses études chez les jésuites de Dijon, et, préférant la carrière des lettres à celle des armes, il vint à Paris, où il fit représenter avec succès plusieurs pièces. Distingué par le cardinal de Richelieu, protégé par le prince de Condé, un avenir brillant s'ouvrait pour lui lorsqu'il fut assassiné un soir en rentrant chez lui. Ses meurtriers sont demeurés inconnus. Malgré le suffrage du grand cardinal et des beaux esprits du temps, les productions de Pichou sont médiocres ; la versification en est lâche et négligée. Les principales sont : *Les Folies de Cardenio*, cinq actes, en vers, 1630, in-8° : sujet tiré du *Don Quichotte* de Cervantes ; — *Les Aventures de Rosiléon*, tiré de l'*Astrée* de d'Urfé, 1630, in-8° ; — la *Filis de Scire*, pastorale ; 1630, in-8° ; — *L'Infidèle confidente* ; Paris, 1641, in-8° ; — *L'Aminte*, pastorale ; 1632, in-8°. Le *Théâtre* de Pichou a été imprimé ; Paris, 1630, in-8°.

Isnard, préface de la *Filis de Scire*. — Parfaict frères, *Hist. du Théâtre Français*, t. IV, p. 480-484. — La Croix, *Art de la poésie françoise* (Lyon 1694), p. 414. — Papillon, *Biblioth. des auteurs de Bourgogne*.

PICINELLI (*Filippo*), littérateur italien, né le 21 novembre 1604, à Milan. En entrant parmi les chanoines de Saint-Jean de Latran (1626), il quitta ses prénoms de *Charles-François* pour prendre celui de Philippe. Reçu docteur en théologie, il se mit à prêcher dans les principales villes d'Italie ; après quarante années de travaux, il devint abbé de son ordre. Nous citerons de lui : *Panegirici* ; Venise, 1649, t. I ; Milan, 1658-1675, t. II et III, in-8°, trad. en latin et la plupart déjà imprimés à part ; — *Il Mondo simbolico* ; Milan, 1653, 1680, in-fol. ; trad. en latin ; — *Feminarum sacræ Scripturæ elogia* ; ibid., 1657, in-8° ; — *Vita di Carlo Contarini, doge di Venezia* ; ibid., 1664, in-12 ; — *Lumi e riflessi*, cioe 4,000 *Scritture illustrate con erudizioni profane* ; ibid., 1667, in-fol., trad. en latin en 1703 ; — *Ateneo de' letterati Milanesi* ; ibid., 1670, in-4° ; — *Fatiche apostoliche* ; ibid., 1672-1674, 3 vol. in 4° ; recueil de sermons, réimpr. en latin en 1711 ; — *Elogia extemporanea* ; ibid., 1677, in-8° ; — *Massime de' sacri chiostri* ; ibid., 1678, in-4°.

Un de ses parents, Picinelli (*Francesco*), prêtre de l'église de Milan, a laissé *Opuscula erudita varia* (Milan, 1617, in-8°).

Ghilini, *Teatro*, II. — Rosini, *Lycæum Lateranense*, 60 et 189. — Argelati, *Bibl. Mediol.*, II, 1078.

PICKEN (*Andrew*), littérateur anglais, né en 1788, à Paisley, mort le 23 novembre 1833. Élevé pour exercer le commerce, il voyagea dans les Indes occidentales, et obtint un emploi dans la banque d'Irlande. S'étant ensuite retiré à Glasgow, il s'adonna à la littérature par suite de spéculations malheureuses qui l'avaient privé de sa fortune. Encouragé par le succès de son premier recueil intitulé *Contes et Essais de l'ouest de l'Écosse*, il publia deux romans, *Le Secrétaire* et *Le Legs de Dominique* (1830), et les *Histoires traditionnelles des familles* (1833).

Henrion, *Annuaire biogr.*, 1834.

PICKERING (*Timothy*), homme politique américain, né en 1745, à Salem, mort le 29 janvier 1829. Il prit part à la guerre de l'indépendance et y gagna le rang de colonel. Compagnon d'armes de Washington, il remplit durant sa seconde présidence la charge de secrétaire d'État et la conserva jusqu'à l'élection de Jefferson (1801). Il siégea plusieurs fois au congrès et quitta les affaires en 1817. On a de lui de nombreux écrits politiques, entre autres *Review of the Correspondence between J. Adam and W. Cunningham* (1824).

Pickering (*John*), fils du précédent, né le 7 février 1772, à Salem, mort le 5 mai 1846, à Boston. En sortant de l'université d'Harvard, il fut secrétaire d'ambassade en Portugal, puis à Londres. Dans la suite il s'établit à Boston et y fut nommé en 1829 avocat de la ville. Il avait fait de l'étude des langues son occupation favorite : outre les anciennes, il possédait toutes celles de l'Europe, les principales de l'Orient et la plupart de celles en usage chez les tribus indiennes. On cite de lui : *A Vocabulary or Collection of words and phrases peculiar to*

(1) C'est à tort que plusieurs biographes ont fait tuer Pichou en 1633.

the United States (1816) et un *Greek and English Lexicon* (1826). Il a aussi travaillé à divers recueils, *North American review, New-York review, American jurist*, etc.

Son frère, Pickering (*Henry*), né le 8 octobre 1781, à Newburgh, mort le 8 mai 1838, à New-York, a laissé quelques poésies.

Cyclop. of Amer. literature, I, 625; II, 26. — *Encyclop. americana*, t. XIV (Suppl.). — Allen, *Amer. Biography*.

PICOT (*Jean*), en latin *Picus*, érudit français, mort le 24 avril 1565, à Paris, sa ville natale. Reçu en 1543 conseiller clerc au parlement de Paris, il fut ensuite président aux enquêtes. Il employa ses moments de loisir à traduire du grec en latin ou en français quelques ouvrages des Pères, tels que *Contra Marcionitas* d'Origène (Paris, 1556, in-4°); *De selectis Scripturæ quæstionibus ambiguis* (1558, in-4°), et *Commentarius in Jeremiam, Baruch et Threnos* (1564, in-4°) : la version de ces deux traités de Théodoret a été conservée dans l'édition de 1642 donnée par le P. Sirmond; *Homiliæ* de St-Macaire (1559, in-8°); *Varia opuscula* de Saint-Maxime (1560, in-8°); *Enseignements d'Agapet pour gouverner un empire* (1563, in-8°), etc.

Niceron, *Mémoires*, XXXIV.

PICOT DE LA MOTTE (*Bernard-François-Bertrand*, marquis DE), général français, né à Saint-Malo, le 29 mars 1734, mort à Senlis, le 15 février 1797. Il entra en 1744 dans la marine. A l'âge de quinze ans il avait déjà fait plusieurs campagnes, reçu quatre blessures, lorsque, le 10 avril 1748, dans un combat livré aux Anglais par La Bourdonnaie dans la rade de Mahé, le jeune Picot eut une jambe emportée. Il commanda successivement dans l'Inde à Zamataly (1751), Nélicéram (1754), Mahé (1756). Fait prisonnier en 1761, il ne fut rendu à la liberté qu'à la paix de 1763. Il fut nommé commandant général de Malabar (21 janvier 1775) et reçut la croix de Saint-Louis. Le 19 mars 1779, à la prise de Mahé, il tomba une seconde fois entre les mains des Anglais et ne rentra en France qu'en 1782. Il se retira du service en 1787.

PICOT DE PECCADUC (*Henri-René-Marie*, vicomte), général français, né en 1771, mort en 1826. Officier lors de la révolution, il émigra, joignit l'armée des Princes, et durant vingt-trois ans porta les armes au service de l'étranger. La Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, enfin la Russie le virent sous leurs drapeaux. Rentré en France avec les Bourbons, il y reçut le grade de maréchal de camp (25 avril 1821) et fit la campagne d'Espagne (1823). A. DE L.

Le Moniteur général, année 1821. — De Courcelles, *Dict. des généraux français*.

PICOT (*Pierre*), prédicateur suisse, né en 1746, à Genève, où il est mort, le 28 mars 1822. Il descendait de Nicolas Picot, qui quitta Noyon en compagnie de Calvin, son ami, pour aller s'établir à Genève. Ses études terminées, il visita la France, la Hollande et l'Angleterre, et se lia avec Franklin, qui le pressa vainement d'accompagner Cook dans son second voyage autour du monde. Après avoir desservi pendant dix ans l'église de Satigny, il fut attaché à celle de Genève (1783), et y mérita en 1787 le titre de professeur honoraire de théologie. On a de lui : *De multiplici montium utilitate* (Genève, 1790, in-8°), l'*Eloge historique de J.-A. Mallet-Favre*, dans le *Guide astronomique* de Lalande (1771), et des *Sermons* (Genève, 1823, in-8°), remarquables par l'harmonie du style.

Son fils aîné, Picot (*Jean*), né le 6 avril 1777, a occupé pendant longtemps la chaire d'histoire à l'académie de Genève. Il a publié : *Histoire des Gaulois* (Genève, 1804, 3 vol. in-8°);— *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle depuis la création jusqu'en 1808* (ibid., 1808, 3 vol. in-8°);— *Histoire de Genève* (ibid., 1811, 3 vol. in-8°); — *Statistique de la Suisse* (ibid., 1819, 1830, in-12), etc.

Rabbe, etc. *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Haag frères, *France protestante*.

PICOT-BELLOC (*Jean*), littérateur français, né en 1748, à Toulouse, mort le 5 mai 1820, à Tarbes. Il était frère puîné du botaniste Picot de La Peyrouse (*voy.* LA PEYROUSE). Entre dans les gardes du corps du roi, il cultiva en même temps la musique et la poésie, et composa quelques opéras qui furent représentés sur les théâtres particuliers. Il embrassa avec chaleur la cause de la révolution et devint commissaire des guerres. On a de lui : *Les Dangers de la calomnie* (1794), drame, et *Le Père comme il y en a peu* (1798), comédie.

Biographie Toulousaine.

PICOT, nom de trois officiers supérieurs royalistes :

Picot (***), né à Rouen, en 1767, fusillé dans la même ville en mars 1803. Il s'engagea en 1792 dans les chasseurs de la Montagne; mais il déserta bientôt avec le fameux Chandelier, joignit les chouans, servit quelque temps dans les bandes de Scépeaux, et passa en Normandie, où Frotté le fit chef de la division d'Argentan. La pacification des contrées insurgées le força à repasser en Angleterre. Il revint en France en février 1803. Arrêté à Rouen comme prévenu de tramer un complot contre le premier consul Bonaparte, il fut traduit devant un conseil militaire, condamné et fusillé le même jour.

Picot (*Louis*), né à Josselin, en 1774, guillotiné à Paris, le 5 messidor an XII (24 juin 1804). D'abord palefrenier et postillon, il servit longtemps d'espion ou d'instrument aux chouans. Enfin découvert, il prit le fusil et se jeta dans les bandes royalistes. Son adresse, sa connaissance du pays lui valurent un commandement. Refusant toute amnistie, il fut l'un des derniers chefs qui dévastèrent le Morbihan. Après le traité d'Amiens, ne recevant plus de subsides, il passa en Angleterre. Il en revint avec Georges Cadoudal. Arrêté avec ce conspirateur, il fut condamné à

mort, le 21 prairial an XII (9 juin 1804). Il mourut avec une grande fermeté.

PICOT DE LIMOELAN (*M.-J.-A.*), né à Saint-Malo, en 1734, guillotiné le 18 juin 1793. Garde du corps, puis officier dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, il fut blessé, le 10 août 1792, à l'attaque des Tuileries. Il se retira en Bretagne où il devint l'un des principaux agents du parti royaliste. Il réunit un corps assez nombreux, qui lutta quelquefois avec avantage contre les troupes républicaines. Il fut arrêté avec La Rouarie et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris. A. DE L.

Le Moniteur universel, an II, nos 90, 157, 328. — *Biographie moderne* (Paris, 1806). — Th. Muret, *Hist. des guerres de l'Ouest*. — Billard de Veaux, *Bréviaire du Vendéen* (Paris, 1840, 3 vol. in-8°), t. I.

PICOT (*Michel-Joseph-Pierre*), littérateur français, né le 24 mars 1770, à Neuville-aux-Bois, près d'Orléans, mort le 15 novembre 1841, à Paris. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut accueilli, à l'âge de treize ans, par l'évêque de Bayeux, et étudia la théologie au séminaire d'Orléans. Il professait les humanités à Meung-sur-Loire lorsqu'il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé. Décrété d'arrestation pour avoir contribué à l'évasion d'un royaliste, il vint se cacher à Paris; puis, cédant aux exigences de la réquisition auxquelles il s'était jusque-là soustrait, il demanda à entrer dans la marine (1793), et, après deux campagnes, il fut employé dans le bureau des armements à Brest. Licencié du service en 1797, il s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle. Les *Mémoires* qu'il fit paraître en 1806 lui valurent les éloges des écrivains religieux, de l'abbé Boulogne entre autres, qui lui confia la rédaction du *Mémorial catholique*, journal mensuel qu'il avait fondé. Au mois d'avril 1814, il fut chargé de diriger *L'Ami de la religion et du roi*, qui ne tarda pas à devenir l'organe officiel du clergé; cette feuille, qui parut d'abord deux fois, puis trois fois par semaine, enfin tous les jours, resta sous sa direction jusqu'au 1er octobre 1840. On a de Picot : *Mémoire pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le dix-huitième siècle*; Paris, 1806, 1815-1816, 4 vol. in-8°; 3e édit., 6 vol. in-8° : cette publication estimable est moins polémique que les *Mémoires* du P. d'Avrigny, dont elle forme une espèce de continuation; mais la partie historique en est faible et la bibliographie incomplète; — *Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le dix-septième siècle*; Paris, 1824, 2 vol. in-8°. Il a eu la plus grande part à la collection des *Mélanges* (9 vol. in-8°), commencée par l'abbé Boulogne, et il a édité en 1827 les *Œuvres* de ce prélat, auxquelles il a ajouté un *Tableau religieux de la France sous le Directoire* et un *Précis historique sur l'Église constitutionnelle*. On lui doit en outre beaucoup d'articles insérés dans le *Journal des curés*, le *Suppl.* au *Dict. hist.* de Feller, la *Biographie universelle* de Michaud, etc. Il a fait don, par testament, d'une partie de sa riche bibliothèque au séminaire de Saint-Sulpice.

Ami de la Religion, nov. 1841. — *Biogr. du Clergé contemp.*

PICOT (*Joseph-Alexandre-Édouard*), général français, né le 8 octobre 1788, à Abbeville, mort le 16 décembre 1855, à Paris. Admis en 1806 dans l'École polytechnique, il passa un an à l'école d'application de Metz et entra comme sous-lieutenant dans le corps du génie (1809). Après avoir servi en Hollande, il fit les campagnes de Russie et de Saxe, gagna la croix d'honneur à Lutzen, et concourut à la défense de Mayence. En 1828 il fut appelé à commander l'école régimentaire du génie à Metz. Après la prise d'Anvers (1832), à laquelle il assista, il fut employé dans les places du nord et du midi; comme directeur des fortifications de Toulon, il prépara par ses travaux l'agrandissement de cette ville décrété en 1851. Le 9 décembre 1847 il fut nommé maréchal de camp, et, le 26 décembre 1852, commandant du Palais-Royal. On a de lui : *Études sur la guerre de siége* (Paris, 1854, in-8°).

E. Prarond, *Notice sur le général Picot*; Abbeville, 1857, in-8°.

*PICOT (*François-Édouard*), peintre français, né à Paris, en 1786. Élève de Vincent, il remporta en 1811 le second grand prix de peinture. Au concours de 1813, sur le sujet de *la Mort de Jacob*, l'Académie, en accordant le premier grand prix à Joseph Forestier, exprima le regret de n'en avoir à donner qu'un seul de cette valeur, et M. Picot reçut, comme équivalent du premier grand prix, un prix d'honneur et une gratification de 3,000 francs. Après avoir continué ses études à Rome, il eut, à son retour, la commande d'un tableau représentant la *Mort de Saphira* (1819) pour l'église de Saint-Séverin. Dans la même année, il exposa *L'Amour et Psyché*, dont on loua les figures, pleines de grâce et de naïveté, et qui fut acheté par le duc d'Orléans. M. Picot reçut à ce salon une médaille de 1re classe. Après cet heureux début, il exécuta successivement, en 1822, *Oreste, après ses fureurs, s'endormant dans les bras d'Électre* (Musée du Luxembourg); *Raphael et la Fornarina*; *Le duc d'Orleans et sa famille* (Galerie du Palais-Royal); — en 1824, *La Délivrance de saint Pierre*, sujet ébauché par Léon Pallière; *Céphale et Procris*; — en 1827, une *Annonciation*; — deux plafonds du Louvre, au musée des antiques, *Le Génie dévoilant l'Égypte à la Grèce* (1827) et *Cybèle protégeant plusieurs villes contre le Vésuve* (1833); — pour le musée de Versailles : le *Maréchal de de Boucicaut II* (1835); *la Prise de Calais par le duc de Guise* (1838); *Talma*, ainsi que la peinture des plafonds de la salle de 1830 et de la galerie des Batailles. M. Picot a pris part aux travaux de restauration des peintures du palais de Fontainebleau. Il a exécuté : *le Cou-*

ronnement de la vierge (Notre-Dame-de-Lorette); les peintures de la nef et du chœur de Saint-Vincent de Paul, avec M. Flandrin, et des peintures dans l'église de Sainte-Clotilde. M. Picot a été nommé membre de l'Académie des beaux-arts en 1836, en remplacement de Carle Vernet. Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1832. G. DE F.

Annuaire statistique des artistes français, 1836. — *Documents particuliers.*

PICOT. *Voy.* CLORIVIÈRE (PICOT DE).

PICOTEAUL (*Claude-Étienne*), médecin français, né à Salins, mort dans la même ville, le 7 avril 1748, dans un âge très-avancé. Il étudia la médecine à Paris sous Duverney et Durey, et exerça dans sa ville natale dont il devint maire. On a de lui : *Analyse des fièvres ;* Paris, 1704, in-8°. « C'est, selon la *Biographie médicale*, une rapsodie, dont un style diffus et incorrect fait encore ressortir davantage l'absurde théorie. » — *Réflexions sur la cause de la maladie dont les bêtes se trouvent attaquées dans le comté de Bourgogne ;* Salins, 1714, in-8°.

Biographie médicale.

PICOU (*Robert*), peintre et graveur français, né à Tours, selon l'abbé de Marolles, florissait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il visita l'Italie et fut peintre du roi Louis XIII ; il était neveu de Marguerite Bahuche, femme de Jacob Bunel, lui-même peintre du roi, et l'on connaît un brevet, daté du 8 octobre 1614, accordant à Marguerite Bahuche, en récompense des longs et fidèles services de son mari, le logement que celui-ci occupait dans la grande galerie du Louvre, à la charge de loger Robert Picou, son neveu « pour avoir soin avec elle des peintures tant de la grande galerie du Louvre que des Thuilleries ». Ce même brevet accorde à Picou et à sa tante chacun la moitié de la pension de 1,200 livres dont jouissait J. Bunel. « R. Picou a gravé d'une pointe nourrie et chaleureuse et dans un genre rappelant peut-être Bellange, ajoute M. J. Renouvier, sept estampes très-rares aujourd'hui, dont plusieurs ont été faites à Rome vers 1622. »

Archives de l'Art français. — J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs.* — Robert Dumesnil, *Le Peintre graveur français.*

PICQUENARD (*Jean-Baptiste*), littérateur français, mort en décembre 1826. Dans sa jeunesse il fit quelque séjour aux colonies. Après le 10 août il siégea dans la commission qui devint l'administration du département de Paris, et en 1798 il obtint la place de commissaire du Directoire près le bureau central. Nommé en 1801 secrétaire général du Pas-de-Calais, il fut révoqué en 1803. On a de lui : *Adonis ou le Bon nègre* (Paris, 1798, 1817, in-18); — *Zaflora ou la Bonne négresse* (1799, 2 vol. in-18); — *Almanach du Pas-de Calais* (1802, in-12); — *Montbars l'exterminateur* (1827, 3 vol. in-12); — *Campagnes de l'abbé Poulet en Espagne pendant les années* 1809-1811 (1816, 5 vol. in-12); — *Victoires et Conquêtes des Grecs modernes* (1825, 2 vol. in-18), etc.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1827, 2e partie.

PICQUET (*François*), prélat français, né à Lyon, le 12 avril 1626, mort à Hamadan (Perse), le 26 août 1685. Fils d'un banquier, il fut destiné au commerce, et voyagea en France, en Italie et en Angleterre. Les relations qu'il forma à Paris avec plusieurs grands personnages amenèrent en 1652 sa nomination comme consul de France à Alep; et bien qu'il n'eût encore que vingt-six ans, il remplit cet emploi important avec tant de succès que la république de Hollande le choisit aussi pour son consul dans la même ville. Quoique laïque, il se montra aussi zélé missionnaire que consul fidèle et intelligent. Il reçut la tonsure en 1660 des mains d'André, archevêque des Syriens, qui lui devait son élévation ; et, abdiquant deux ans après le consulat, il passa à Rome pour rendre compte à Alexandre VII de l'état de la religion en Syrie. De retour en France, il reçut les ordres sacrés, fut pourvu du prieuré de Grimaud (Provence) et nommé (1663) protonotaire apostolique. Proposé en 1674 comme vicaire apostolique de Babylone, il devint en 1675 évêque *in partibus* de Césarople, en Macédoine. Il s'embarqua pour Alep en 1679, avec le chevalier d'Arvieux, nouveau consul de France, s'appliqua en arrivant à ranimer la foi des catholiques, et partit en mai 1681 comme ambassadeur des cours de France et de Rome en Perse, afin de relever et d'étendre dans ce pays la religion catholique. Arrivé à Ispahan, le 12 juillet 1682, il y fut peu après témoin des fêtes qui y eurent lieu au sujet du passage du khan des Tartares Usbecks qui se rendait à La Mekke. Admis à l'audience du schah, il harangua en italien ce souverain qui lui promit de protéger les catholiques de ses États. Vers la fin de 1683, il lui remit de riches présents au nom du roi de France, à qui il transmit ensuite la réponse et les présents du monarque persan. Pourvu cette même année de l'évêché de Babylone, il était arrivé à Hamadan, lorsque le mauvais état de sa santé le força de s'arrêter plusieurs mois dans cette ville, où il mourut après avoir écrit à la congrégation de la Propagande pour demander un coadjuteur. Par une faveur toute spéciale, on l'inhuma dans l'église des Arméniens. Picquet a fourni plusieurs pièces importantes à Nicole pour son ouvrage sur *La Perpétuité de la foi de l'Église touchant l'Eucharistie.* H. F.

Vie de Picquet (attribuée à Anthelmy, évêque de Grasse); Paris, 1732, in-12. — *Mémoires du chev. d'Arvieux*, t. VI. — *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères.*

PICQUET (*François*), missionnaire français, né à Bourg (Bresse), le 6 décembre 1708, mort à Verjon, près de cette ville, le 15 juillet 1781. Après avoir prêché dans le diocèse de Lyon, il entra dans la congrégation de Saint Sulpice, qui en 1735 l'envoya à Montréal pour coopérer aux

missions de l'Amérique septentrionale. Vers 1740, il s'avança au nord de cette ville et s'établit près du lac des Deux Montagnes, où il construisit un fort avec l'argent que lui donna Louis XV et avec des corvées. Ce fort lui facilita le moyen de fixer deux peuplades errantes, les Algonquins et les Nipissings, et de leur faire cultiver la terre. Ces peuplades, ainsi que les Iroquois et les Hurons, se soumirent par ses conseils à la France; et, pendant la guerre de 1742 à 1748, Picquet prit de si bonnes mesures pour la sûreté de sa mission qu'elle fut pleinement garantie des invasions des Anglais. En 1749, après la paix, il établit près du lac Ontario une nouvelle mission, *la Présentation*, située à l'endroit même où les Anglais ont bâti Kingston. En 1753, il vint à Paris rendre compte au ministre de la marine de l'état florissant de la colonie qui comptait déjà plus de cinq cents familles. Pendant la guerre qui éclata peu après, il se mit à la tête des Indiens qu'il avait instruits, détruisit tous les forts anglais au sud de l'Ontario et contribua à la défaite du général Braddock. Après la perte de la bataille de Québec (1759), Picquet se décida à revenir en France par la Louisiane. Parti avec vingt-cinq Français et deux petits détachements de sauvages successivement relevés par d'autres chez les peuplades qu'il traversait, il alla par le haut Canada à Michilimakinac, traversa le Michigan, et arriva par la rivière des Illinois et le Mississipi à la Nouvelle-Orléans, où il demeura vingt-deux mois. Les Anglais avaient mis sa tête à prix. Picquet n'avait jamais reçu d'autre récompense qu'une gratification de mille écus et des livres en 1754. Obligé de les vendre pour payer son retour en France, il fut réduit à vivre de son petit patrimoine jusqu'à ce qu'en 1765 l'assemblée du clergé de France lui offrit une gratification de 1,200 livres qu'elle lui donna encore en 1770. En 1777, il fit le voyage de Rome, où Pie VI, pour honorer ses travaux, le défraya entièrement et lui donna une gratification de 5,000 livres. Picquet revint mourir chez sa sœur, pauvre paysanne de la Bresse. H. F.

Vie de Picquet, au tome XXVI des *Lettres édifiantes*, édition de 1784.

PICTET (*Bénédict*), théologien suisse, né le 30 mai 1655, à Genève, où il est mort, le 10 juin 1724. Il fit ses études de théologie sous la direction de son oncle maternel, François Turretin. Il visita ensuite, en compagnie d'Antoine Léger, la France, où il trouva des amis et des maîtres dans les Claude, les Daillé, les Allix, les Dubosc. Il se rendit de là en Hollande, où il soutint plusieurs thèses à l'université de Leyde, sous la présidence de Fréd. Spanheim. Enfin il parcourut l'Angleterre, où ses talents lui valurent un accueil distingué. De retour à Genève, il fut consacré au ministère évangélique et peu après nommé pasteur. En 1702 il succéda à François Turretin dans la chaire de théologie. Il l'occupa avec tant de distinction qu'après la mort de Spanheim, les curateurs de l'université de Leyde lui offrirent de venir remplacer cet homme célèbre. Pictet résista à leurs offres, quelque avantageuses qu'elles fussent au point de vue pécuniaire. Le grand conseil de Genève lui vota des remercîments pour le désintéressement dont il avait fait preuve en cette circonstance et pour l'attachement dont il avait donné des gages à sa ville natale. Pictet fut nommé membre de l'Académie de Berlin en 1714. La douceur de son caractère, sa modestie et son affabilité lui avaient fait de nombreux amis. Les qualités de son esprit égalaient celles de son cœur. Il n'était pas seulement un érudit; il possédait encore un véritable talent oratoire. Ses ouvrages ne sont pas cependant à la hauteur de ses talents, ce que Sénebier explique en faisant remarquer qu'il a trop écrit pour avoir pu soigner ses compositions. On a de lui en effet un très-grand nombre de productions. Sénebier et Niceron en donnent la liste complète. Voici les titres de ses principaux écrits : *Traité contre l'indifférence des religions;* Neuchâtel, 1692, in-12; avec des additions, Genève, 1711, in-12; traduction angl. sur la première édition; — *La Morale chrétienne, ou l'art de bien vivre;* Genève, 1695-98, 8 vol. in-12; réimprimé avec des augmentations en 1710; — *Theologia christiana;* Genève, 1696, 2 vol. in-8°; traduit en français par l'auteur, Amsterd., 1701, 2 vol. in-4°; Genève, 1708, augmenté d'un 3e vol.; — *Græcorum recentiorum sententiæ, cum Græcorum veterum placitis brevis collatio;* Amsterd., 1700, in 12; — *Lutheri et Calvini consensus de prædestinatione;* Genève, 1701, in-12; — *Histoire de l'Église et du monde au onzième siècle;* Genève, 1712, in-4°, faisant suite à l'*Histoire de l'Église et du monde* de Lesueur, dont Pictet donna une nouvelle édition, avec ce volume additionnel; — *L'Histoire du douzième siècle*, second volume supplémentaire à l'ouvrage de Lesueur, laissé en manuscrit par Pictet et imprimé à Amsterdam en 1732, in-4°; — *Orationes academicæ;* Genève, 1721, in-4°; — *Quatorze sermons sur divers sujets;* Genève, 1721, in-8°. On trouve une image de la médaille frappée en son honneur dans le *Museum Mazzuchellianum*, p. 162. M. N.

Biblioth. Germaniq., t. IX et X. — Niceron, *Mémoires*, t. I. — Sénebier, *Histoire littér. de Genève*, t. II, p. 249-256.

PICTET (*Jean-Louis*), astronome suisse, né en 1739 à Genève, où il est mort en 1781. Reçu avocat, il s'adonna plus à l'étude des sciences qu'à la pratique du barreau; il entra en 1770 au conseil des deux cents et fut élu conseiller d'État, puis syndic en 1778. L'heureuse disposition qu'il portait dans l'astronomie le fit choisir par l'Académie de Saint-Pétersbourg pour être un des observateurs du passage de Vénus sur le disque du soleil (1768); il accompagna en Sibérie Mallet-Favre, son beau-frère; mais l'état

du ciel fit manquer le principal but de ce voyage. On a de lui : *Observationes variæ occasione transitus Veneris*, dans le t. II des *Mémoires* de l'Acad. de Pétersbourg. Le journal de son voyage, intéressant par le ton simple et vrai qui y règne, n'a pas vu le jour.

Novi commentarii Acad. Petropol., XIV, 11. — Sénebier, *Hist. littér. de Genève*, III, 178.

PICTET (*Marc-Auguste*), savant et littérateur suisse, de la famille des précédents, né le 23 juillet 1752, à Genève, où il est mort, le 19 avril 1825. Épris de bonne heure d'un goût très-vif pour les sciences naturelles, il devint l'élève et l'ami du célèbre de Saussure, qu'il accompagna plusieurs fois dans ses excursions, se lia également avec Mallet et Deluc, et concourut aux premiers travaux de la Société des arts nouvellement établie à Genève. Lors de la retraite de Saussure (1786), il fut désigné pour lui succéder dans la chaire de philosophie, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Pendant la crise révolutionnaire, il empêcha beaucoup de mal et perdit sa fortune. En 1798 Pictet fit partie de la députation chargée de négocier le traité de réunion à la France, d'acquitter les dettes de l'ancien gouvernement et d'administrer en même temps, sous le nom de *Société économique*, les fonds destinés au culte et à l'instruction publique. Nommé membre du tribunat (1802), il vota le consulat à vie et l'établissement du pouvoir impérial. De 1809 à 1814 il remplit une des places d'inspecteurs généraux de l'université impériale. Lorsque Genève eut recouvré son indépendance, Pictet, rendu tout à fait à ses études scientifiques, reprit avec ardeur ses cours publics qui étaient toujours très-fréquentés, et fit de la météorologie son occupation favorite. Ainsi il imagina d'établir des observatoires sur les montagnes les plus élevées de l'Europe, et fit même dans cette vue l'ascension du Grand Saint-Bernard. Il avait dressé une petite table portative de logarithmes, au moyen de laquelle et aidé d'un baromètre qui ne le quittait pas dans ses voyages, il nivela une grande partie des routes de la France et prit part à toutes les opérations, pour la mesure du méridien, qui eurent lieu à Genève, à Milan et à Paris. Le cabinet de minéralogie qu'il avait formé, principalement d'après les roches de la Suisse, fut acquis par sa ville natale. Ce savant fut l'un des fondateurs de la Société de physique de Genève et correspondant de l'Institut de France et de la Société royale de Londres. On a de lui : *Essai de physique* (sur le feu); Genève, 1791, t. I, in-8°; la suite de cet ouvrage n'a point paru; — *Voyage de trois mois en Angleterre, en Écosse et en Irlande*; ibid., 1803, in-8° : il avait rapporté de ce voyage un étalon authentique des mesures anglaises, destiné à établir avec exactitude leurs rapports avec le mètre. En 1796 il avait conçu, de concert avec son frère Charles et F.-G. Maurice, le projet de l'ouvrage périodique connu sous le titre de *Bibliothèque britannique*, mais dont il étendit en 1816, sous celui de *Bibliothèque universelle*, le plan à toutes les contrées de l'Europe; ce recueil s'est soutenu jusqu'à nos jours. Il y a inséré un grand nombre de mémoires et d'observations météorologiques et physiques.

Sénebier, *Hist. littér. de Genève*, III. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1826.

PICTET (*Charles*), agronome et diplomate, frère du précédent, né le 22 septembre 1755, à Genève, où il est mort, le 28 décembre 1824. On l'appelait *Pictet de Rochemont*, du nom de sa femme. Entré en 1775 au service de France, il quitta en 1783 le régiment de Diesbach, où il était lieutenant, et fut choisi en 1789 pour réorganiser la milice génevoise. En 1796 il se consacra à l'exploitation de la ferme de Lancy ainsi qu'à la rédaction du *Journal d'agriculture* qui pendant vingt-neuf ans fit partie de la *Bibliothèque de Genève*. Excellant dans presque toutes les branches de la science rurale, il introduisit dans son pays la race des moutons d'Espagne et propagea par son exemple le système des assolements. Après la chute de l'empire il remplit avec honneur différentes missions politiques comme envoyé extraordinaire, il assista aux congrès de Vienne et de Paris (1814-15) et signa avec la cour de Turin un traité de délimitation des frontières (1816). Il siégea aussi au conseil d'État. Ses principaux écrits sont : *Tableau de la situation actuelle des États-Unis d'Amérique*; Genève, 1795-96, 2 vol. in-8°; — *Traité des assolements*; ibid., 1801, in-8°; — *Cours d'agriculture anglaise*, extr. de la *Bibliothèque britannique*; ibid., 1807-10, 10 vol. in-8°; — *La Suisse dans l'intérêt de l'Europe*; Paris, 1821, in-8°, attribué à tort au général Jomini. On lui doit encore des traductions de l'anglais et des articles dans le *Dict. d'agriculture* de François (de Neufchâteau).

Moniteur univ., 1825, p. 659.

* **PICTET** (*François-Jules*), naturaliste suisse, né vers 1790, à Genève. Il occupe depuis longues années la chaire d'anatomie et de zoologie à l'Académie de Genève. On a de lui (avec Jean-Pierre Pictet) *Nouvel itinéraire des vallées autour du mont Blanc*; Genève, 1818, 1829, 1840, in-12; — *Recherches pour servir à l'histoire et à l'anatomie des phryganides*; ibid., 1834, in-4°, pl. col.; — *Description de quelques nouvelles espèces de névroptères*; ibid., 1836, in-4°, fig.; — *Note sur les organes respiratoires des capricornes*; ibid., 1836, in-4°, fig.; — (avec J.-P. Pictet) *Notice sur les animaux nouveaux ou peu connus du musée de Genève*; ibid., 1841-43, 2 vol. in-8°, pl., contenant les monographies des perlides et des éphémérides; — *Traité élémentaire de paléontologie*; ibid., 1844-45, 4 vol. in-8°; — *Description des mollusques fossiles qui se trouvent dans les grès verts de Genève*; ibid., 1847, in-4°.

pl. Ce savant est un des principaux rédacteurs de la *Bibliothèque universelle de Genève*.

Littérature française contemp.

PICTON (Sir *Thomas*), général anglais, tué le 18 juin 1815, à Waterloo. Il débuta comme enseigne d'infanterie en 1771, fut envoyé en 1794 aux Antilles, et devint en 1797, après la prise de La Trinité, colonel et gouverneur de cette île. Il assista en 1809 au siége de Flessingue, prit ensuite part à la guerre d'Espagne, et assura la prise de Badajoz en escaladant le château fort au milieu du feu le plus meurtrier. Rappelé en 1815 à l'armée active par le duc de Wellington, il vit une grande partie de sa brigade détruite au combat des Quatre-Bras et reçut un coup de feu. Le surlendemain il chargeait à la tête des Écossais lorsqu'il fut tué par un boulet de canon.

Rose, *New Biograph. dict.*

PIDANSAT. *Voy.* MAIROBERT.

PIDOU DE SAINT-OLON (*Louis-Marie*), diplomate français, né à Paris, le 8 septembre 1637, mort à Ispahan, le 20 novembre 1717. Il fit profession chez les Théatins de Rome (1659). Il s'appliqua à bien connaître les langues orientales, surtout l'arménien. Le 30 septembre 1663 il fut chargé d'une mission apostolique en Pologne. Il eut à Léopol plusieurs entrevues avec des prélats de l'Église arménienne, et les décida à reconnaître la suprématie des papes. Innocent XI, en juillet 1687, nomma Pidou évêque de Babylone; vers la même époque le roi de France le chargea de représenter ses intérêts près la cour d'Ispahan. Pidou, aimé de ses concitoyens et des indigènes, remplit les fonctions de consul jusqu'à plus de quatre-vingts ans. On a de lui : *Version de la liturgie arménienne*, dans le t. III de l'*Explication littérale des cérémonies de la messe* (par le P. Lebrun); Paris, 1726; — *Courte Relation de l'état de la mission apostolique aux arméniens de Pologne, de Valachie*; avril 1669.

A. DE L.

Silos et del Tuffo, *Annal. cler. reg.* — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.* — Le P. Galanus, *Conciliation de l'Église arménienne avec l'Église romaine.* — Simon, *Hist. des religions du Levant.*

PIDOU DE SAINT-OLON (*François*), diplomate français, frère du précédent, né en Touraine, en 1646, mort le 27 septembre 1720. Son père était maître d'hôtel, secrétaire et contrôleur général des domaines du roi. Lui-même fut nommé gentilhomme ordinaire de Louis XIV. Ce prince l'employa dans des affaires importantes dont il s'acquitta toujours avec une adresse couronnée de succès. En octobre 1673, au moment où la guerre venait d'être déclarée entre la France et l'Espagne, il fut chargé d'assister à l'échange des ambassadeurs des deux pays. En avril 1682, il fut nommé envoyé extraordinaire à Gênes : tour à tour souple ou énergique, il soutint l'honneur de la France en des circonstances fort difficiles et risqua plusieurs fois sa vie; cependant l'insolence des Génois devint telle qu'il dut se retirer et qu'une escadre française bombarda Gênes et força son doge à venir faire réparation à la cour de Versailles. En 1684 Pidou fut chargé de tenir compagnie aux ambassadeurs du roi de Siam en France, puis au cardinal nonce Ranuzzi, enfermé à Saint-Lazare (1688) pour servir d'otage au marquis de Lavardin, ambassadeur français à Rome, arrêté par la cour pontificale pour l'affaire des franchises. En 1693 Pidou fut envoyé auprès de Muley-Ismael, sultan du Maroc, pour conclure un traité d'alliance avec ce monarque. Après un court séjour à Miquenez (2-11 juin 1693), il revint en France sans avoir obtenu de résultat sérieux. Wallenstein, ambassadeur de l'empereur Léopold Ier, ayant été incarcéré à Bourges (juin 1703), Pidou remplit auprès de lui le rôle qu'il avait joué auprès de Ranuzzi, et en 1709 il fut chargé de porter des compliments de condoléance à la reine douairière d'Espagne sur la mort de l'électrice palatine sa mère. Ces diverses missions valurent à Pidou le surnom de *consolator afflictorum*. En 1714, il fut envoyé à Marseille avec le chevalier de Saint-Olon, son fils (1), pour y recevoir Riza-Bey, ambassadeur de Perse, et ne quitta point ce diplomate durant son séjour en France (jusqu'en août 1715). Il donna sa démission, le 16 novembre 1715. On a de lui : *Dialogue entre Gênes et Alger* (en italien), 1682. C'est l'histoire de la mission de l'auteur à Gênes et du châtiment de cette république; — *État présent de l'empire de Maroc*; Paris, 1694, in-12, fig.; réimprimé sous ce titre : *Relation de l'empire de Maroc, où l'on voit la situation du pays, les mœurs, coutumes, gouvernement, religion et politique des habitants*; Paris, 1695, et La Haye, 1698, in-12 avec plans et fig.; — *Les Événements les plus considérables du règne de Louis le Grand*, etc.; Paris, 1690.

A. DE L.

Dreux du Radier, *Journal de Verdun*, décembre 1754.

PIDOUX (*Jean*), médecin français, né à Paris, mort en 1610, à Poitiers. D'une ancienne famille originaire de Châtellerault, il embrassa la profession médicale que son père François avait exercée à la cour, fut reçu docteur à Poitiers (1571) et à Paris (1588), et accompagna Henri III en Pologne. Il fut aussi médecin de Henri III, de Henri IV et de Louis de Gonzague, duc de Nevers. A l'époque de sa mort, il était doyen de la faculté de Poitiers. Pidoux s'est rendu célèbre par la découverte des eaux minérales de Pougues en Nivernais et par l'administration de la douche, inconnue jusqu'alors

(1) *Henri-Charles* PIDOU de SAINT-OLON, né en 1685, mort en juin 1718. Sous-lieutenant aux gardes françaises. Il déploya un grand courage, fut blessé à Ramillies (23 mai 1706), et mourut gentilhomme ordinaire du roi, commandeur de l'ordre de Saint Lazare, etc. Sa sœur, *Louise* PIDOU, mourut en 1718, aussi sans alliance.

en France. On a de lui : *La Vertu et les Usages des fontaines de Pougues, discours qui peut servir aux fontaines de Spa et autres de pareil goût ;* Poitiers, 1597, in-4° : ce traité, accompagné des observations d'Antoine du Fouilloux, paraît être une nouvelle édition d'un discours sur le même sujet, publié onze ans auparavant ; — *Pestis cura ;* ibid., 1605, in-8°, avec la composition d'un antidote qu'il nomma *polychreste*.

PIDOUX (*Charles*), fils du précédent, né en 1586, à Poitiers, où il mourut en 1662, pratiqua aussi la médecine ; s'intéressant à l'affaire des religieuses de Loudun, il les déclara possédées du diable dans l'écrit intitulé : *In actiones Juliodunensium virginum exercitatio* (1635).

PIDOUX (*Charles*), sieur DU CHAILLOU, né à Poitiers, appartenait à la famille des précédents. Il était lieutenant général en la sénéchaussée de Civray, et en 1620 on le trouve encore revêtu de ce titre. Il est le principal auteur d'une *Vie de sainte Radegonde* (Poitiers, 1621, in-12), réimpr. en 1844 à Niort. A.

Dreux du Radier, *Hist. littér. du Poitou.*

PIE Ier (Saint), pape, né à Aquilée, mort à Rome, le 11 juillet 157. Selon les pontificaux, il était fils de Rufin, et, admis dans le clergé de Rome, il servit l'Église plusieurs années, sous les empereurs Adrien et Antonin le Pieux, c'est-à-dire à partir de l'an 117. Sa piété le fit surnommer Pie. A la mort du pape saint Hygin, il fut élu pour lui succéder, le 9 avril 142, et, aidé des lumières de saint Justin le Philosophe, il combattit avec ardeur les hérésies du platonicien Valentin et de Marcion, qui niait la résurrection des corps et condamnait le mariage. On lui attribue un décret qui aurait ordonné de célébrer le dimanche la fête de Pâques ; mais cette célébration avait déjà été prescrite par les apôtres. Sur les instances de sainte Praxède, fille du sénateur saint Pudens, Pie Ier érigea dans le palais de cette chrétienne, où avait autrefois habité saint Pierre, un titre *pastoral*, et y fonda une église connue de nos jours sous le nom de *Sainte-Vierge-Pudentiane, sœur de sainte Praxède*. Tillemont prétend que le grand nombre de combats que Pie Ier eut à soutenir pour la foi lui ont mérité le titre de martyr, qui lui est donné non-seulement par Usuard, mais par d'autres anciens martyrologistes. Pontanini, critique aussi savant que judicieux, soutient positivement que ce saint pontife termina sa vie par le glaive. On l'inhuma au pied du mont Vatican. Bien que ce dernier écrivain considère comme parfaitement authentiques quatre lettres attribuées à Pie Ier, dont deux adressées à Juste, évêque de Vienne, les meilleurs critiques les regardent comme apocryphes. Saint Hermès, surnommé le Pasteur, que quelques savants, entre autres Cotelier, ont confondu avec Hermas, disciple des apôtres et auteur du livre du *Pasteur*, était le frère de saint Pie Ier, qui eut pour successeur saint Anicet. L'Église honore le 11 juillet la mémoire de ce pape. H. F.

Platina, *De Vitis Pontificum.* — J. Fontanini, *Historia litteraria Aquileensis*, lib. II, c. 3. — Baronius, *Annales.* — *Breviarium romanum.* — *Acta Sanct.*, 11 juillet. — A. Butler, *Vies des Pères, des martyrs*, etc.

PIE II, pape, né à Corsignano, le 19 octobre 1405, mort à Ancône, le 14 août 1464. Il portait, avant son élévation au pontificat, le nom d'Énéas Sylvius Piccolomini ; sa famille était une des plus anciennes de Sienne, mais elle était alors fort déchue. Son père, Sylvius Piccolomini, qui avait encore neuf autres enfants, était dans un état de pauvreté voisin de la misère. Au lieu de s'appliquer, comme le désiraient ses parents, à l'étude de la jurisprudence, Énéas employa les années de sa jeunesse à se familiariser avec les auteurs de l'antiquité, qu'il copiait de ses mains, n'ayant pas les moyens de se les procurer autrement, et pour lesquels il nourrit pendant toute sa vie l'engouement excessif dont se glorifiaient les humanistes italiens de son temps. Devenu en 1431 secrétaire du cardinal Capranica, il l'accompagna au concile de Bâle, où le cardinal allait porter des réclamations contre Eugène IV. Lorsque une commission eut été constituée pour statuer souverainement sur les admissions au concile, Énéas, comme beaucoup d'autres laïques, comme beaucoup de simples moines, fut reçu dans la cathédrale de Bâle et y vota contrairement à toutes les règles de l'ancienne discipline. Il fut loin d'avoir l'influence qu'il a cru pouvoir s'attribuer dans le récit qu'il a fait des délibérations de cette fameuse assemblée. Recherché pour ses manières avenantes et sa belle humeur, il savait charmer les Pères du concile par l'élégance de ses discours ; mais il était loin d'entraîner les résolutions. En revanche, il était l'âme d'un petit cénacle de jeunes humanistes spirituels, mais un peu dissipés. Lors de la scission complète entre Eugène IV et le concile, Énéas se rallia à ce dernier, entraîné bien moins par la fougue d'une conviction sincère que par le désir d'être plus vite promu à quelque grande dignité. Ses espérances ne furent pas déçues. Après avoir obtenu un emploi supérieur dans la chancellerie du concile, il fit partie de plusieurs commissions importantes, et reçut ensuite l'office de prieur à Saint-Laurent de Milan, malgré la volonté déclarée du chapitre de cette église. Le concile, qui venait de restituer solennellement aux chapitres leurs droits d'élections, ne tint ainsi compte de ses propres décisions, et empêcha par des vociférations ceux qui voulaient protester contre la nomination illégale d'Énéas de se faire entendre ; en 1439, lorsque Énéas obtint un autre bénéfice, la même chose se reproduisit encore. Bientôt après il devint secrétaire du vieux duc de Savoie, qui, appelé par le concile à la papauté, avait été reconnu

par les principales universités, mais n'avait pu, parmi les souverains, se concilier que quelques princes de l'empire. D'irritantes discussions d'argent s'engagèrent bientôt entre le pontife, qui avait pris le nom de Félix V, et le concile, lequel y perdit le reste de dignité qu'il avait conservé jusqu'alors. Énéas, voyant son emploi auprès de la petite cour divisée et indigente de Félix diminuer d'importance tous les jours, tourna ses regards vers l'empereur Frédéric III, qui, comme la majeure partie des princes de l'Empire, était resté neutre provisoirement entre les deux papes. Envoyé par Félix à la diète de Francfort (1442), il se fit bien venir de l'évêque de Chiemsée et de l'archevêque de Trèves, qui le présentèrent à l'empereur : ce prince le couronna du laurier poétique, premier exemple d'une distinction de ce genre accordée en Allemagne. Il fut peu de temps après attaché à la chancellerie impériale. Il eut d'abord à supporter les avanies que lui suscitaient ses collègues allemands; mais il les supplanta bientôt dans la faveur du chancelier Schlick, dont il devint même le confident. Dans l'intervalle les négociations qui devaient mettre fin au schisme se poursuivaient activement. Le chancelier, ayant obtenu de la cour de Rome la nomination de son frère à l'évêché de Freisingen, se déclara publiquement en faveur d'Eugène. Énéas ne fut pas encore aussi explicite. Dans quelques-unes de ses lettres datées de cette époque, il fait des vœux pour le triomphe d'Eugène; dans celles adressées au cardinal Carvajal il s'exprime comme un partisan sincère de la neutralité, parce que le légat, homme probe et intègre, préférait le langage franc d'un adversaire aux tergiversations d un ami tiède. Enfin, il se plaint à la cour de Félix de ce que son attachement à la cause du concile n'était pas récompensé par quelque bon bénéfice. Ces contradictions s'expliquent par ces mots de sa correspondance avec Schlick : « Soyons hypocrites, dit-il, puisque tout le monde l'est, et tirons parti des hommes tels qu'ils sont. » Ceci prouve qu'en cessant de défendre le concile, Énéas ne fit pas violence à ses convictions. Ayant pris une première route pour sortir de sa position inférieure, il choisit ensuite la voie opposée, parce qu'elle lui semblait convenir alors mieux à ses projets. En 1445 il fut envoyé à Rome par Frédéric pour y négocier avec Eugène, qui était maintenant reconnu par les deux tiers de la chrétienté, tandis que Félix était constamment en guerre avec le concile pour de misérables querelles d'argent. Le moment de se décider parut opportun à Énéas ; il se fit absoudre de l'excommunication, après quoi il fut nommé secrétaire apostolique. Il était donc en même temps secrétaire d'Eugène, secrétaire de Frédéric, le chef des neutres, et, en outre, secrétaire de Félix, n'ayant pas encore trouvé à se défaire de l'office qu'il occupait auprès de l'antipape.

De retour en Allemagne, Énéas fut un des principaux négociateurs du traité de médiation que la diète de Francfort (1446) conclut avec les envoyés d'Eugène; peu de temps après il repartit pour Rome, à la tête de l'ambassade impériale chargée d'aplanir les dernières difficultés qui s'opposaient à la reconnaissance d'Eugène; celui-ci reçut sur son lit de mort l'obédience des envoyés de l'Allemagne.

Le nouveau pape, Nicolas V, avait connu Énéas dans la maison du cardinal Albergati, au commencement du concile, et le nomma aussitôt à l'évêché de Trieste. Énéas, qui n'était entré dans les ordres que quelques mois auparavant, continua pendant quelque temps à diriger la diplomatie ecclésiastique de la cour impériale, et contribua puissamment à la conclusion du concordat de Vienne. Même après la disgrâce de son patron le chancelier, il continua de jouir de la faveur de l'empereur; mais, désireux de repos après une vie si agitée, il se retira dans son évêché (1449), qu'il échangea en 1450 contre le siége de Sienne. Envoyé les années suivantes comme nonce en Autriche, en Hongrie, en Bohême et autres pays voisins, il assista aussi en qualité de légat à plusieurs diètes de l'Empire; insinuant et adroit, il rendit au saint-siége des services signalés, qui furent récompensés en 1456 par le chapeau de cardinal. Le 14 août 1458 il fut appelé à succéder à Calixte III sur le trône pontifical. Il chercha aussitôt à provoquer une ligue générale des princes chrétiens contre les Turcs, qui menaçaient d'envahir l'Europe. Dénué à son avénement et d'argent et de soldats, il avait senti la nécessité de s'attacher François Sforze, qui exigeait avant tout la levée de l'interdit que Calixte avait lancé contre le royaume de Naples. Pie II ne s'y refusa pas, et conclut un traité d'accommodement avec Ferdinand, roi de ce pays; il y fit rendre Bénévent, Ponte-Corvo et Terracine au saint-siége, auquel Ferdinand s'engagea aussi à payer l'ancien tribut depuis longtemps tombé en désuétude. En 1459 il parvint à réunir à Mantoue un congrès européen, qui, entraîné par son éloquence, décida l'envoi de secours considérables aux chrétiens du Levant, attaqués par les Turcs. Mais les démêlés des princes chrétiens entre eux firent avorter ces résolutions. A Mantoue le pape proscrivit aussi par une bulle les appels de l'autorité pontificale à un futur concile, mais sans grand succès; car le roi de France Charles VII, à la nouvelle que Pie avait exprimé aux ambassadeurs de ce pays une désapprobation complète de la *Pragmatique sanction*, en appela immédiatement à un concile œcuménique. En 1461 Louis XI, espérant que Pie reconnaîtrait les droits de la maison d'Anjou sur Naples, supprima la *Pragmatique;* mais comme le pape soutenait la maison d'Aragon, le roi ne s'empressa pas de faire cesser l'opposition que le parlement apportait à l'aboli-

tion de la *Pragmatique*, et il en résulta dans les rapports de l'Église gallicane avec le saint-siége un manque complet de stabilité. En Allemagne, Pie II ayant excommunié l'archiduc Sigismond d'Autriche, à cause de ses violences contre l'évêque de Brixen (1460), vit son autorité attaquée avec acharnement par le célèbre juriste Grégoire de Meimbourg (*voy.* ce nom); mais il eut encore assez d'ascendant dans ce pays pour obliger l'archevêque Diether de Mayence à se soumettre, après deux ans de lutte, à la sentence de déposition qu'il avait prononcée en 1461 contre lui. Pour empêcher dorénavant ses adversaires de l'embarrasser par des citations prises dans ses écrits antérieurs publiés en faveur du concile de Bâle, il rétracta solennellement, par une bulle du 26 avril 1463, les principes qu'il avait professés dans sa jeunesse. Quelques mois après, alarmé des progrès des Turcs, il appela de nouveau tous les chrétiens à la croisade, déclarant en même temps qu'il allait lui-même marcher contre le cruel ennemi de la foi. « Peut-être, dit-il, lorsque les princes verront leur maître et père, le pontife romain, le vicaire de Jésus-Christ, vieux et malade partant pour la guerre sacrée, rougiront-ils de rester chez eux, et prendront-ils enfin les armes. » Mais ni les Français ni les Allemands ne se laissèrent émouvoir par ces paroles touchantes; en revanche, le roi de Hongrie Matthias Corvin et Scanderberg, prince d'Épire, se laissèrent persuader d'attaquer Mahomet II, auquel les Vénitiens venaient aussi de déclarer la guerre. Le 12 août 1464 le doge Cristoforo Moro vint avec dix galères rejoindre à Ancône les neuf autres que le pape était parvenu à équiper; en descendant à terre il apprit que Pie, qui était depuis trois semaines dans cette ville, allait succomber à une fièvre maligne, qu'il avait gagnée sur le Tibre. En effet Pie II mourut deux jours après avoir supplié le cardinal de Pavie de faire donner suite à l'expédition qu'il avait préparée avec tant de soins. Ce dévouement héroïque au salut de la chrétienté, qui, s'il avait continué à vivre, lui aurait fait affronter avec des ressources si insuffisantes la puissance des musulmans, doit faire pardonner à Pie II le plus grand nombre des fautes de la première partie de sa vie. Notons qu'à cette époque, tout en changeant de parti selon ses intérêts, il garda cependant un certain décorum, dont se souciaient peu la plupart des humanistes qui vendaient leur plume au plus offrant; de même il fit preuve dans ses mœurs de plus de réserve que n'en exigeait la corruption de l'époque. Ses contemporains, ceux même qui lui étaient les plus hostiles, ne lui ont jamais reproché les écarts dont il se rendit coupable avant son entrée dans les ordres; le roman, plus que léger, qu'il écrivit n'étant pas encore sous-diacre, ne peut servir de mesure pour juger sa conduite. On a de lui : *Commentariorum de gestis Basileensis concilii libri II*; Bâle, 1535, in-fol.; 1577, in-8°; dans le t. II du *Fasciculus rerum expetendarum* d'Orthwinus; — *De ortu, regione ac gestis Bohemorum*; Rome, 1475, Cologne, 1524, in 8°; Leipzig, 1687, in-4°; dans les *Scriptores rerum bohemicarum* de Freher; — *Cosmographiæ libri II*; Venise, 1477, in-fol.; Paris, 1509, in-4°; 1534, in-8°; — *In A. Panormitæ De dictis et factis Alphonsi, arragonensis regis, libros IV commentaria*; Rostock, 1590, in-4°; Hanau, 1611, in-4°; — *Epistolæ*; Milan, 1473, 1481, 1487, Rome, 1475, in-fol.; Milan, 1496, in-fol.; Nuremberg, 1496, in-4°; réimprimé encore plusieurs fois : recueil des plus précieux pour l'histoire du temps; M. Voigt a découvert dernièrement plus de deux cents lettres inédites de Pie II; il a publié les plus importantes dans le t. XVI de l'*Archiv für Kunde œstreichischer Geschichts-Quellen*; — *De liberorum educatione, ad Ladislaum, Hungariæ regem*; 1477, in-4°; — *Descriptio de ritu, situ, moribus et conditione Germaniæ*; Leipzig, 1496, Strasbourg, 1515, in-4°; — *Pentalogus de rebus Ecclesiæ et Imperii*; dans le *Thesaurus anecdotorum* de Pez, t. IV; — *Historia rerum Frederici III imperatoris*; Strasbourg, 1685, in-fol.; Francfort, 1637, 1702, in-fol.; dans les *Analecta monumenta* de Kollar, t. II; — *Commentarii rerum memorabilium quæ temporibus suis contigerunt*; Venise, 1477; Rome, 1584, in-4°; Francfort, 1614, in-fol. : mémoires des plus intéressants; — *De duobus amantibus, Eurialo et Lucretia, et de remedio amoris, cum epistola retractoria*, sans lieu ni date, in-4°; Venise, 1531, in-8°; Amsterdam, 1651, in-12; Brunswick, 1725, in 8°; plusieurs traductions de ce roman furent publiées au quinzième siècle; *voy.* Brunet, *Manuel du libraire*; — *De ortu et autoritate Imperii romani*, Bâle, 1559, in-8°; dans le t. II de la *Monarchia* de Goldast; — *De situ et origine Pruthenorum*; Bâle, 1582, in-fol.; — *Asiæ Europæque elegantissima descriptio*; Paris, 1534, in-8°; — *Orationes politicæ et ecclesiasticæ*; Lucques, 1755-1759, 3 vol. in-4°. La plus grande partie des œuvres de Pie II a été réunie en un volume in-fol., publié à Bâle, 1551, 1571; ses écrits historiques et géographiques ont été publiés à Helmstædt, 1699, 1707, in-4°.

E. Grégoire.

Gobelinus, *Commentarii*. — Helwing, *De Pii II rebus gestis* (Berlin, 1825, in-4°). — J.-A. Campmanus, *Vita Pii II*. — Platina, *Vita pontificum*. — Raynaldus, *Annales*. — Voigt, *Eneas Piccolomini* (Berlin, 1856, in-8°). — Palacky, *Italienische Reise*.

Pie III (*Francesco* Todeschini), pape, né le 9 mai 1439, à Sienne, mort le 18 octobre 1503, à Rome. Adopté par son oncle maternel le pape Pie II, qui lui fit prendre le nom et les armes des Piccolomini, il reçut, après avoir obtenu le grade de docteur en droit, l'archevêché de Sienne, en 1460, et fut créé cardinal quelques mois après. Envoyé

sous Paul II auprès de la diète de Ratisbonne, il fut chargé sous Sixte IV de rétablir l'ordre en Ombrie. Après la mort d'Alexandre VI, il fut élu à la papauté, par l'influence du cardinal de la Rovère (plus tard Jules II), qui, voulant empêcher l'élévation du cardinal d'Amboise, ne croyait pas encore le moment venu de se présenter lui-même comme candidat à la tiare. Le nouveau pape, homme des plus capables et d'une grande pureté de mœurs, prit le nom de Pie III (22 septembre 1503); il annonça aussitôt qu'il allait réformer la cour romaine, souillée par les crimes de son prédécesseur; il fit arrêter César Borgia, et s'apprêtait à lui enlever les principautés qu'il avait usurpées, lorsqu'une plaie qu'il avait depuis longtemps à la jambe s'envenima, ce qui causa sa mort, après vingt-six jours de pontificat.

Ciacrone, *Vitæ pontificum*. — Raynaldus, *Annales*. — Artaud, *Histoire des souverains pontifes*.

PIE IV (*Gianangelo* DE' MEDICI), pape, né à Milan, le 31 mars 1499, mort à Rome, le 10 décembre 1565. Sa famille s'était réfugiée à Milan, à la suite des guerres civiles de Florence. Il eut pour frère le marquis de Marignan, général de Charles-Quint. Il fit ses études à Bologne. Le 26 décembre 1527, il arriva à Rome, où, jour pour jour, trente-deux ans plus tard il devait être élevé au saint-siége. Il devint le favori de plusieurs pontifes. Clément VII le créa pronotaire apostolique; Paul III le nomma successivement gouverneur de différentes villes, archevêque de Raguse, vice-légat de Bologne, envoyé extraordinaire en Pologne et en Hongrie, enfin cardinal-prêtre (8 avril 1549). Jules III l'envoya comme légat de l'armée qui marchait contre Ottavio Farnèse et les Espagnols. Après la paix (1553), Charles-Quint le nomma évêque de Cassano, d'où Paul IV le transféra à Foligno. Ce pape étant mort (18 août 1559), le cardinal de Médicis fut élu à sa place, après quatre mois de conclave. Son prédécesseur s'était fait détester des Romains, qui renversèrent sa statue et ses armoiries et les traînèrent dans la fange. Pie IV pardonna ces excès; il ne se montra pas aussi clément pour les neveux de Paul IV, les cardinaux Charles et Alphonse Caraffa, auxquels il devait pourtant en grande partie son élection. Ces prélats, accusés de concussions, furent livrés à une commission composée de huit de leurs collègues. Condamnés le 3 mars 1561, Charles fut étranglé le jour même dans sa prison, et Alphonse, reconnu innocent, dut pourtant payer cent mille écus romains pour obtenir sa liberté. En même temps on arrêta leur frère Jean Caraffa, duc de Paliano, ainsi que divers seigneurs accusés d'un crime commis sur la personne de Brianga di Ascalona, épouse de Paliano. Ce seigneur et ses complices furent décapités (1). Artaud de Montor lui-même, ce fervent apologiste des papes, convient « que ces rigueurs terribles, peu sagement appliquées, obscurciront éternellement la renommée de Pie IV ». Ce pontife se montra aussi sévère, mais plus juste, en refusant la grâce du prince Pompée Colonna, qui avait tué sa belle-mère en 1553, sous Jules III. Tandis que Paul IV frappait si impitoyablement le népotisme dans les familles de ses prédécesseurs, lui-même confiait le soin de sa personne et des affaires de l'État à un de ses neveux, Charles Borromée, âgé de vingt-trois ans, et donnait la pourpre à Jean de Médicis, qui n'en avait pas dix-neuf, ainsi qu'à plusieurs autres de ses parents. Pour arrêter les progrès des hérétiques, établir surtout d'une manière définitive la suprématie de l'Église et régler ses rapports politiques et religieux avec les souverains catholiques, Pie IV convoqua de nouveau le concile de Trente (23 novembre 1560); il en pressa les travaux et en confirma tous les actes par une bulle datée du 26 janvier 1564. Malgré cette bulle, la France, en acceptant les articles concernant la foi, la doctrine, rejeta presque tous ceux sur la discipline, la réforme, la police. Le pape ne parut pas s'en offenser, car une vive querelle s'étant élevée entre les ambassadeurs d'Espagne et de France pour la *préséance*, Pie IV se prononça en faveur de la dernière de ces puissances. Son zèle s'exerça ensuite contre les Turcs; il accorda de nouveaux priviléges à l'ordre de Malte, restaura celui de Saint-Lazare, et fonda avec Cosme de Médicis l'ordre militaire de Saint-Étienne. Le 27 novembre 1564, il tint un consistoire dans lequel il blâma le luxe toujours croissant des cardinaux; il leur défendit l'usage des carrosses et leur retira le droit d'asile. En 1565, on découvrit une conspiration qui avait pour chefs principaux Benoît Accolti, Taddeo Manfredi, Pelizzoni, Antonio Canosini et Prosper Pittori. En une nuit eux et leurs complices furent arrêtés, jugés, condamnés et exécutés. Pie IV mourut peu de temps après, emportant la haine des Romains, que ses sévérités et ses exactions avaient aigris. Il fut enterré sans pompe, à la Madonna degli Angeli. Il avait pourtant orné Rome de plusieurs monuments remarquables, entre autres des portes *Pia, Angelica, di Castello*, et *del Popolo*, du beau *couvent des Chartreux* aux thermes de Dioclétien. Il entreprit d'élever le *palais des conservateurs* au Capitole, sur les conseils de Michel-Ange; il restaura la *Villa Julia*, continua la grandiose entreprise de *la Vaticane*, et y fonda une imprimerie modèle, dont il donna la direction au célèbre Paul Manuce, qu'il appela à Rome à cet effet; il ouvrit des voies nouvelles, répara les anciennes, fortifia Ancône, Civitâ-Vecchia, Ostie, etc. Mais il appauvrit ses sujets en embellissant leurs cités. Les historiens le peignent comme un esprit adroit, fécond en ressources et peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à son but. Il contribua beaucoup à l'éléva-

(1) Le procès des Caraffa fut revisé en 1566, sous le pontificat de Pie V. Déclarés innocents par la chambre apostolique et le sacré collége, leur mémoire fut réhabilitée et leurs biens et honneurs restitués à leurs héritiers.

tion de sa famille. En moins de six ans de règne il avait créé quarante-six cardinaux. Pie V lui succéda.

Muratori, *Annales Ital.*, t. X. — Sponde, *Ann.* — Auberi, *Histoire des cardinaux.* — Ten Hoven, *Memoires généalogiques de la maison de Médicis* (La Haye, 1778, in-8°). — Strozzi, *Histretto della famiglia de' Medici* (Florence, 1610). — Erycius Puteaneus, *Hist. Medicæa* (Anvers, 1595). — Artaud de Montor, *Hist. des souverains pontifes romains*, t. IV, p. 183-212. — Noble, *Memoirs of the house of Medicis.* — Berault-Bercastel, *Hist. de l'Église* (Paris, 1778-1790, 24 vol. in-12), t. XIX, p. 64 et suiv.

PIE V (*Michele* Ghislieri, canonisé sous le nom de *saint*), pape, né le 17 janvier 1504, à Bosco, diocèse de Tortone (Lombardie), mort à Rome, le 1er mai 1572. Sa famille comptait parmi les plus anciennes de Bologne; mais les guerres civiles la dépouillèrent de ses biens, et l'édit de proscription de 1445 la jeta presque mendiante hors du territoire bolonais. Destiné à la carrière ecclésiastique, le jeune Michel, qu'avaient instruit par charité les dominicains du couvent de Voghère, entra en 1518 dans l'ordre de Saint-Dominique, au monastère de Vigevano, et y fit profession l'année suivante. Après avoir étudié à Bologne et reçu la prêtrise à Gênes, il fut chargé d'un cours de philosophie, puis nommé professeur de théologie à Pavie, où il demeura pendant seize ans. En 1543, on l'envoya à Parme, au chapitre de sa province, et son mérite lui valut d'être successivement élu prieur des couvents de Vigevano, de Soncino et d'Albe. La congrégation du saint-office l'envoya comme inquisiteur à Côme, afin de s'opposer aux tentatives faites par les protestants pour introduire leurs doctrines en Italie; en juillet 1551, le cardinal Carafa l'appela à Rome en qualité de commissaire général du saint-office. Devenu pape sous le nom de Paul IV, Carafa institua Michel, malgré sa répugnance, évêque de Sutri et Nepi (1556), le créa cardinal (15 mars 1557) et l'investit peu après de l'office d'inquisiteur souverain de la chrétienté. Il était alors connu sous le nom de cardinal *Alexandrin*. Pie IV, en 1560, le confirma dans sa charge, et le transféra à l'évêché de Mondovi, diocèse tombé dans un état qui réclamait une direction ferme et habile. Enfin, le 7 janvier 1566, le cardinal Michel Ghislieri fut élevé sur la chaire de saint Pierre, et couronné le 17 du même mois, jour où il accomplissait sa soixante-deuxième année, sous le nom de Pie V. C'était saint Charles Borromée qui avait engagé les cardinaux à porter sur lui leurs suffrages. « Dans notre couvent des Dominicains, dit Ghislieri en ce moment, où nous vivions tout à Dieu et occupé de notre salut, nous avions fermement espéré d'être sauvé; élu évêque et cardinal, nous avons commencé à craindre; créé pontife, nous désespérons de notre salut. » Pie V adressa, le 22 mars 1566, à Lavalette, grand-maître de Malte, un bref où il assurait qu'il n'épargnerait pas son propre sang pour l'honneur de Dieu et pour le salut des habitants de Malte. Pour le détourner de la pensée d'abandonner cette île, il lui expédia trois mille hommes et quinze mille écus d'or, et sollicita en même temps des secours en France. L'inflexible sévérité qu'il avait montrée dans sa charge d'inquisiteur ne l'abandonna point; mais il n'en usa cependant qu'après avoir épuisé tous les moyens de douceur. Il fit avec soin exécuter les décrets de réformation arrêtés par le concile de Trente, défendit les combats de taureaux au cirque, chassa de Rome les courtisanes, supprima l'achat pécuniaire des indulgences, et permit aux créanciers des cardinaux de les poursuivre en justice. En 1568, il ordonna que la bulle *In cœna Domini* serait chaque année publiée, le jeudi saint, dans toute l'Église, comme elle l'était à Rome. Cette bulle, attribuée assez communément à Boniface VIII, mais qui, à raison des additions successives, est considérée comme l'ouvrage de plusieurs papes, frappe d'anathème ceux qui appellent au concile général des décrets pontificaux, ceux qui favorisent les appelants, les princes qui veulent restreindre la juridiction ecclésiastique, qui violent les immunités du clergé, qui vexent les peuples par de nouveaux impôts, qui fournissent des armes aux infidèles, etc. Clément XIV en suspendit plus tard la publication, et Pie VI continua de la regarder comme non avenue. Pour arrêter les progrès des doctrines de Luther et de Calvin, Pie V envoya des légats dans toutes les églises en péril. Il ordonna, après avoir consulté le sacré collège, de restituer aux princes de la famille Caraffa les biens et les honneurs dont ils avaient été privés sous Pie IV, excommunia Élisabeth, reine d'Angleterre (25 février 1570), n'oublia rien pour consoler et secourir Marie Stuart et tous les autres catholiques persécutés, condamna la doctrine de Baius, abolit l'ordre des Humiliés, et n'épargna ni soins, ni travail, ni dépenses pour réprimer tous les abus et faire fleurir la religion. Pie V, qui méditait depuis longtemps un armement contre les Turcs, eut le courage de faire la guerre à l'Empire Ottoman, en se liguant avec les Vénitiens et les Espagnols. Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux clés déployé contre le croissant. Les armées navales se rencontrèrent le 7 octobre 1571 dans le golfe de Lépante, où les chrétiens confédérés détruisirent près de deux cents galères ottomanes et firent tomber sous leurs coups plus de trente mille musulmans. On dut principalement ce grand succès au pape, qui s'était épuisé en dépenses et en fatigues pour procurer cet armement, et l'on prétend qu'il eut surnaturellement la connaissance de cette grande victoire, donnée précisément à l'heure où il la demandait par les prières les plus ferventes. Pie V mourut de la pierre, à l'âge de soixante-huit ans accomplis. Le sultan Sélim, qui n'avait point de plus grand ennemi, fit faire à Constantinople, pendant trois jours, des réjouissances publiques de sa mort.

Ce pontife eut des qualités éminentes et de grandes vertus, mais l'excès de son zèle religieux l'entraîna à des actes de rigueur et de persécu-

tion qui pèsent sur sa mémoire, et que la postérité ne peut que blâmer sévèrement. Suivant des documents tirés des archives de l'Espagne et des papiers de Philippe II, Pie V n'aurait même pas été étranger à des projets formés contre la vie de la reine Élisabeth. Clément X le béatifia, le 1er mai 1672, et Clément XI le canonisa, le 24 mai 1712; mais sa fête a été fixée au 5 de ce mois. On a de lui un volume de *Lettres*; Anvers, 1640, in-4°. Son successeur fut Grégoire XIII. H. FISQUET.

Agatio di Somma, *Vida di Pio Quinto*, traduite en français par Félibien, 1672. — J.-B. Feuillet, *Vie du B. pape Pie V*. — De Falloux, *Histoire de saint Pie V, pape*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°. — Artaud de Montor, *Hist. des souver. pontifes*, t. IV. — Feller, *Dict. histor.* — *Breviarium romanum*, 5 mai. — Mignet, *Hist. de Marie Stuart*.

PIE VI (*Jean-Ange* BRASCHI), pape, né à Césène (Romagne), le 27 décembre 1717, mort à Valence (Drôme), le 29 août 1799. Fils du comte Marc-Aurèle Braschi, de l'une des plus nobles familles de Césène, et d'Anne-Thérèse Bandi, il fit ses premières études sous les yeux de ses parents, et passa pour les études supérieures dans les écoles des jésuites. Reçu en 1735 docteur en droit civil et canon, il se décida, bien qu'il fût l'unique rejeton mâle de sa maison, à embrasser la carrière ecclésiastique. Afin de perfectionner ses connaissances, il se rendit à Ferrare, auprès d'un oncle maternel, alors auditeur du cardinal Ruffo, légat dans cette province. Ce prélat le nomma bientôt son secrétaire particulier, et en 1740, après l'avoir pris pour conclaviste, le fit auditeur dans son évêché d'Ostie et de Velletri, emploi que Braschi garda jusqu'à la mort de son protecteur (1753). Se trouvant à Velletri, le 11 août 1744, lorsqu'il y eut une rencontre entre les Autrichiens et les Napolitains, commandés par le roi Charles III, qui courut le risque d'être fait prisonnier, il sauva, dans cette confusion, les archives de la chancellerie napolitaine, et cette circonstance le fit connaître du roi de Naples, qui, en louant son zèle, l'assura de sa protection. Envoyé à Naples pour terminer quelques différends entre les deux cours, il parvint à satisfaire le roi et le pape. Pour le récompenser, Benoît XIV le prit pour l'un de ses secrétaires, et le nomma camérier secret et chanoine de la Vaticane. En 1758, Braschi entra dans la prélature et devint référendaire. Clément XIII lui donna la charge de trésorier général de la chambre apostolique. Clément XIV le créa cardinal le 26 avril 1773, et il n'y avait pas deux ans que Braschi avait été appelé à cette dignité quand il fut placé, le 15 février 1775, sur la chaire de saint Pierre. Le nouveau pape prit le nom de Pie VI, en l'honneur de saint Pie V, auquel il avait une dévotion particulière. L'un de ses premiers soins fut de dresser plusieurs règlements de réforme sur l'habillement et sur une sorte de mollesse qui s'était introduite dans les habitudes des ecclésiastiques. Connaissant les abus de l'administration du trésor, il réduisit les riches pensions injustement accordées et révoqua toutes les survivances trop facilement concédées par le précédent gouvernement. Il publia diverses lois pour protéger les fermiers, les marchands de grains et accorda des récompenses aux agriculteurs les plus industrieux. Une congrégation de cardinaux fut chargée de mettre un frein aux graves désordres nés de la paresse, de semailles trop maigres, d'accaparements et de ventes à faux poids. Par ses soins, un fournisseur qui pendant la disette de 1771 et de 1772 avait reçu de la chambre apostolique 900,000 écus pour acheter du grain et pour faire des prêts aux fermiers trop gênés, fut condamné à restituer au trésor 282,000 écus. Sans désapprouver formellement ce qui avait été fait contre les Jésuites, il adoucit la situation de ceux qu'il trouva détenus au château Saint-Ange, permit de faire de solennelles funérailles à Ricci, leur dernier général, mort le 24 novembre 1775, et peu de temps après rendit la liberté à tous les autres jésuites. En même temps, sur la demande de Frédéric II, roi de Prusse, il conserva l'institut de ces religieux en corps dans les États de ce prince, qui les croyait nécessaires pour l'instruction d'un million et demi de catholiques ses sujets. A toutes ces preuves de son équité et de sa fermeté Pie VI joignit un zèle ardent pour le bien-être de ses peuples. Il approuva, après un mûr examen, le projet présenté par Bolognini pour le desséchement des marais Pontins, et consulta à cet égard les savants les plus habiles en hydrostatique et les ingénieurs les plus expérimentés, tels que Louis Benck et Gaétan Damini. Il donna tous ses soins à cette entreprise, et bien qu'on lui ait injustement reproché d'avoir dissipé les trésors de l'État dans un projet chimérique, douze mille arpents de terre furent rendus à la culture des grains et à la nourriture des troupeaux. La voie Appienne fut dégagée des encombrements inutiles qui, en la surchargeant, contribuaient à la stagnation des eaux, et elle devint un chemin droit et uni, conduisant rapidement à Terracine. Malheureusement les troubles qui survinrent à la suite de la révolution française, et aussi le manque d'argent, apportèrent un obstacle invincible à la continuation de cette gigantesque entreprise. Pie VI embellit, perfectionna et éleva sur une plus grande échelle le musée Clémentin, qui reçut alors le nom de musée Pie-Clémentin et fut placé sous la direction du célèbre J.-B.-Ant. Visconti. Au milieu des soins de l'administration temporelle, il ne négligea point les institutions charitables, chargea les frères des écoles chrétiennes de l'éducation des enfants du peuple, et érigea de pieux asiles pour les jeunes filles pauvres.

Les premiers embarras de son pontificat lui furent suscités par Bernard Tannucci, premier ministre de Ferdinand roi de Naples, au sujet de

tribut de la haquenée, dû par le roi de Naples au saint-siége le jour de la Saint-Pierre. La sage condescendance de Pie VI eut de la peine à arrêter les projets du ministre, qui cherchait tous les moyens d'humilier la cour de Rome. Il fut moins heureux dans les difficultés qu'éleva l'empereur d'Autriche Joseph II, animé des meilleures intentions pour son peuple, mais qui, sans être animé d'un esprit d'irréligion et d'impiété, secondait puissamment les ennemis du christianisme par ses prétentions exorbitantes et par son opiniâtreté à vouloir réglementer les choses spirituelles. Après avoir inutilement essayé des remontrances paternelles, Pie VI se décida à aller trouver l'empereur, et par un bref du 15 décembre 1781 lui annonça son désir de terminer sans intermédiaire tous les différends qui s'étaient élevés entre le saint-siége et lui. Cette résolution inattendue d'aller à Vienne surprit l'Europe et ne toucha point l'empereur. Parti de Rome le 27 février 1782, le pape, après un voyage qui eut tout l'air d'un triomphe, entra à Vienne le 22 mars. Tout en prodiguant au saint père de vaines politesses, Joseph II, encouragé par son vieux ministre Kaunitz, demeura inflexible, et bien que l'histoire laisse encore beaucoup d'obscurité sur les négociations de Vienne, on peut assurer que Pie VI put se convaincre qu'il était joué et n'obtiendrait que fort peu de chose de ce qu'il pouvait désirer. Joseph II le reçut avec une magnificence affectée, et essaya de le tenter par l'appât des grandeurs humaines en lui offrant un diplôme de prince de l'Empire pour Louis Braschi, son neveu, et pour ses descendants. Pie VI rendit le diplôme à l'empereur en proférant ces paroles : « Nous ne voulons pas qu'on dise que nous nous sommes plus occupé de la grandeur de notre famille que des intérêts de l'Église. » De retour à Rome, le pape ne se hâta pas de rendre au sacré collége un compte solennel de ce qui s'était passé à Vienne; il ne le fit connaître authentiquement que dans un consistoire du 23 septembre 1782. L'année suivante, Joseph II arriva à Rome, après avoir nommé à l'archevêché de Milan, sans le concours du saint-siége, au mépris des promesses qu'il avait faites. Mais au sujet de cette question l'empereur dut fléchir et signer avec Pie VI un concordat qui réglait d'une manière définitive ce qui concernait les évêchés du Milanais. Ces dispositions favorables s'accrurent par la suite, et si à son retour à Vienne Joseph II conserva son même esprit de tracasserie et d'opposition, le moment arriva où il lui fallut recourir au souverain pontife pour tâcher d'éteindre les flammes qu'il avait allumées dans les Pays-Bas. Malheureusement, les efforts de Pie VI furent infructueux pour rétablir la paix.

Léopold, grand-duc de Toscane et frère de l'empereur, ne tarda pas à susciter aussi des difficultés au souverain pontife Ricci, évêque de Pistoie, le secondait dans ses projets de réforme. Un synode qu'il tint à Pistoie (19 septembre 1786) consacra toutes les maximes anti-romaines, et Léopold voulut en faire confirmer les décrets par un concile qu'il fit réunir l'année suivante à Florence, et où se trouvèrent dix-huit archevêques ou évêques. Trois d'entre eux seulement approuvèrent les réformes, et Léopold, comprenant le danger de sa position, ne tarda pas à se réconcilier avec le saint-siége.

La révolution française éclata. Après les premières mesures prises contre le clergé français, des attaques plus formelles furent dirigées contre la cour de Rome; on supprima les annates, et bientôt l'Assemblée constituante imagina la célèbre *constitution civile du clergé* qui, en détruisant tous les degrés de la hiérarchie spirituelle, supprimait d'un seul coup l'antique Église gallicane. Avignon et le comtat Venaissin furent réunis à la France; malgré toutes les réclamations de Pie VI, le saint-siége se vit dépouillé, sans moyens d'obtenir aucune réparation. Au milieu de tant de désordres, le pape ne pouvait pas garder le silence. Il s'expliqua dans plusieurs écrits, mais surtout dans son bref doctrinal du 10 mars 1791, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et de saine théologie. L'orage grossissant toujours vint fondre sur l'Italie. La Savoie et le comté de Nice avaient été envahis par les républicains français, et les ecclésiastiques émigrés dans ces contrées furent refoulés dans les États du pape, qui leur fit l'accueil le plus hospitalier. Bientôt cependant Pie VI eut à songer à lui-même. Le gouvernement français l'accusa de se déclarer l'ennemi des changements survenus en France et du meurtre de Hugon de Bassville, massacré par le peuple romain (*voy.* Bassville). Après divers envahissements du territoire pontifical, Pie VI fut obligé de souscrire au traité de Tolentino (19 février 1797), qui lui enlevait les trois légations de Bologne, de Ferrare et de la Romagne, et par lequel il renonçait à la souveraineté d'Avignon et du comtat Venaissin. Au milieu de tous ces revers, Pie VI déployait un courage surnaturel; mais comme le Directoire s'était vu, avec un dépit mal dissimulé, arracher une proie qu'il brûlait de ressaisir, il appela l'émeute populaire à son secours, et sous le prétexte de venger le meurtre du général Duphot, une armée française, commandée par le général Berthier, vint camper sous les murs de Rome (29 janvier 1798) Le 15 février elle entrait dans la ville, et les spoliations commencèrent. Le 20 du même mois, un commissaire français, le protestant Haller, jetait le souverain pontife dans une voiture, et sous l'escorte d'un détachement de dragons le traînait au lieu, encore incertain, de son exil. Le projet du Directoire était de déporter d'abord son captif en Sardaigne; mais la crainte des Anglais lui fit changer d'avis. On le conduisit successivement à Sienne, puis à la chartreuse de San-Cassiano, près de Florence, à Parme, à Plaisance, à Turin, et enfin à Valence, où il arriva le 14 juillet

1799. Sans égard à son état de paralysie, à ses membres couverts de plaies, on l'incarcéra dans la citadelle, avec défense de communiquer au dehors. Pie VI était alors devenu indifférent aux choses de la terre. Tous ses instants étaient consacrés à la prière. Le 20 août la maladie avait fait de rapides progrès; un vomissement violent annonça que la paralysie s'était portée sur les entrailles, et après avoir reçu les derniers sacrements des mains de Mgr Spina, archevêque de Corinthe, qu'on avait laissé auprès de lui, il expira, dans la nuit du 28 au 29 août, à une heure vingt-cinq minutes du matin, à l'âge de quatre-vingt et un ans huit mois et deux jours, après un pontificat (le plus long depuis saint Pierre) de vingt-quatre ans et demi. On inhuma ses restes dans la chapelle de la citadelle; ils y demeurèrent jusqu'au 30 janvier 1800, où le gouvernement consulaire lui fit élever un tombeau, dans le cimetière de Sainte-Catherine. Enfin, après le concordat, le corps de Pie VI fut transporté à Rome et inhumé dans la basilique de Saint-Pierre.

H. Fisquet.

Ferrari, *Vita Pii VI*; 1802, in-4°. — Tavanti, *Fasti del papa Pio VI*; 1804, 3 vol. in-4°. — Hesmivy d'Auribeau, *Mémoires pour servir à l'hist. de la persécution franç.*; 1794-1795, 2 vol. in-8°. — Aimé Guillon, *Les Martyrs de la foi*; 4 vol. in-8°. — Merck, *La captivité et la mort de Pie VI*; 1814, in-8°. — Bourgoing, *Mém. histor. et philosoph. sur Pie VI et son pontificat*; 1799, 2 vol. in-8°. — *Mém. du roi Joseph*, t. I.— Picot, *Mém. ecclés.* — Artaud de Montor, *Hist. de Pie VI*; 1847, in-8°.

PIE VII (*Grégoire-Barnabé-Louis* Chiaramonti), pape, né à Césène, le 14 août 1742, mort à Rome, le 20 août 1823. Fils du comte Scipion Chiaramonti et de Jeanne Ghini, il fit ses premières études à Parme, au collége noble de Ravenne, et prit l'habit de Saint-Benoît à l'âge de seize ans, dans le monastère de Sainte-Marie, de la réforme du Mont-Cassin, à Césène. C'est dans cette maison qu'il prononça ses vœux, le 20 août 1758, et ajouta alors à ses prénoms celui de Grégoire. Immédiatement après, ses supérieurs l'envoyèrent au monastère de Sainte-Justine à Padoue pour y commencer sa théologie, qu'il alla terminer à Rome, au collége de Saint-Anselme. Nommé professeur de philosophie au couvent de Saint-Jean de Parme, Chiaramonti fut plus tard appelé à la chaire de philosophie des novices dans le monastère de Saint-Paul *extra muros*, à Rome, et professait la théologie dogmatique au collége de Saint-Anselme quand son parent, le cardinal Braschi, fut porté au souverain pontificat sous le nom de Pie VI. Élevé d'abord à la dignité d'abbé de son monastère, il fut préconisé, le 16 décembre 1782, évêque de Tivoli, et sut dans ce diocèse se faire chérir de son troupeau par son savoir et par ses vertus. Le 14 février 1785, Pie VI le créa cardinal, et le transféra ce même jour au siége d'Imola. Chiaramonti gouverna pendant quinze ans ce diocèse au milieu des bouleversements dont l'Italie devint le théâtre après les secousses de la révolution française, et il se concilia l'estime générale par le courage avec lequel il sut toujours défendre les prérogatives de son église. En 1796, le traité de Tolentino détacha Imola des États pontificaux pour l'incorporer à la République cisalpine. Ce fut à cette époque qu'il publia une célèbre homélie, qui lui fit un grand nombre d'ennemis d'une part et de faux amis de l'autre. Il y enseignait, d'après l'Évangile, qu'il fallait obéir et se soumettre, et que la religion chrétienne n'était incompatible avec aucun gouvernement, même démocratique. Cette vérité, démontrée chez toutes les nations par le seul fait, acquérait dans le moment d'autant plus de crédit que les grandes puissances européennes s'étaient armées non contre les principes de la révolution, mais contre la France, dont elles convoitaient certaines provinces, en attendant mieux. La guerre étant devenue purement politique, de religieuse qu'elle s'était annoncée, l'évêque d'Imola crut devoir s'attacher à conserver intact le dépôt de la foi, l'exercice extérieur de la religion, et à continuer d'entretenir son troupeau dans la paix et la pratique d'une charité dont il fortifiait les leçons par ses exemples. Cette conduite lui concilia l'estime des vainqueurs et la reconnaissance de son diocèse, auquel il épargna ainsi beaucoup de malheurs. Cependant les succès des Austro-Russes éloignèrent bientôt les armées françaises du cœur de l'Italie, et précisément dans cet intervalle la chaire de saint Pierre vint à vaquer par la mort de Pie VI, arrivée à Valence, le 29 août 1799. La politique autrichienne dominait alors en Italie, et Venise fut le lieu qu'elle désigna aux cardinaux dispersés pour procéder à l'élection du nouveau chef de l'Église. Chiaramonti, épuisé par ses charités et aussi par les spoliations des vainqueurs, trouva dans la bourse d'un seigneur romain, son ami, les fonds nécessaires à son voyage. Et cet homme apostolique, pauvre et dénué, auquel personne ne songea pendant longtemps dans le conclave, ouvert le 1er décembre 1799, fut élu le 14 mars 1800 successeur de saint Pierre. Sur trente-cinq cardinaux, trente-deux portèrent sur lui leurs suffrages. Pour honorer le nom de Pie VI, son parent, son bienfaiteur et son compatriote, il prit le nom de Pie VII, et cette continuation de nom sembla présager une continuation de malheurs pour l'Église et son chef. Couronné le 21 mars, il s'empressa de se rendre à Rome, malgré les conseils d'une politique timide ou intéressée qui l'invitait à prolonger son séjour à Venise, sous la protection de l'Autriche; mais il ne prit solennellement possession que le 24 novembre 1801. Humble, sobre et pieux, Pie VII, secondé par le cardinal Consalvi, qu'il avait nommé secrétaire d'État, rétablit l'ordre, par l'économie, dans les finances du gouvernement pontifical, que les malheurs de son prédécesseur avaient laissées tomber dans une grande décadence. La bulle *Post diuturnas*, du 30 octobre 1800, contient des règlements très-sages sur l'administration civile et

l'organisation judiciaire. Enfin il prit prétexte des immunités ecclésiastiques pour sauver un évêque et plusieurs prêtres de la sanglante réaction que la cour de Sicile exerçait à Naples.

Trois mois après l'exaltation de Pie VII, la victoire de Marengo avait rendu l'Italie presque tout entière aux armes ou à l'influence de Bonaparte, qui, poursuivant son dessein de restaurer à son profit l'ancienne monarchie française, chargea le cardinal Martiniana, évêque de Verceil, d'assurer le pape de son intention de traiter avec lui pour le rétablissement de la religion catholique en France. Pie VII ne pouvait pas recevoir une plus agréable nouvelle. Un bref du 13 septembre annonça à tous les évêques français les espérances du pape : on proposa un concordat, et le 15 juillet 1801, après douze années de tourments et de deuil pour la religion, l'Église gallicane renaissait de ses cendres; le concordat était signé par le cardinal Consalvi, Spina, archevêque de Corinthe, et le P. Caselli, procureur général de l'ordre des Servites d'une part, et de l'autre, par Joseph Bonaparte, Cretet, conseiller d'État, et Bernier, curé de Saint-Laud d'Angers. Considéré sous son double caractère d'acte politique et d'acte religieux, ce concordat, ratifié à Rome par une bulle du 14 août 1801, est tout à l'avantage du pontife romain et du chef de l'Église. Au prix de concessions ou d'actes de pouvoir dont l'histoire ecclésiastique n'offre pas un autre exemple, la France se trouva redevenue le royaume très-chrétien; aussi le gouvernement français lui-même, sentant presque immédiatement que l'autorité civile avait en cette occasion fléchi devant l'autorité ecclésiastique, voulut revendiquer ses droits, et promulgua la loi du 18 germinal an x (8 avril 1802), connue sous la dénomination d'*articles organiques* du concordat. Pie VII se plaignit de cette sorte de rétractation, que ni lui ni ses successeurs n'ont voulu reconnaître depuis.

Cependant le premier consul fit rendre au saint-siége les provinces de Bénévent et de Ponte-Corvo, jusqu'alors occupées par les troupes du roi de Naples. En échange de ce bon procédé, il demanda quatre chapeaux de cardinaux, que Pie VII accorda, en attendant une autre faveur qui devait être bientôt sollicitée. Le 8 avril 1803, le ministre français à Rome, Cacault, qui avait toute la confiance et l'estime du saint père, fut remplacé par le cardinal Fesch, archevêque de Lyon et oncle du premier consul. Le 18 mai 1804, Bonaparte fut proclamé empereur, et l'ambassade française commença aussitôt des démarches pour décider le pape à venir le sacrer à Paris. Quelque éloignement que Pie VII eût à entreprendre ce voyage, il comprit que les circonstances le lui rendaient nécessaire, et le 2 novembre 1804, après avoir donné pleins pouvoirs au cardinal Consalvi pour le remplacer pendant son absence, il quitta Rome, accompagné de six cardinaux, arriva à Fontainebleau le 25 et entra aux Tuileries le 28 du même mois. Le 2 décembre eut lieu à Notre-Dame la cérémonie du sacre, et après quatre mois de séjour à Paris, le 4 avril 1805 le pape reprit la route de Rome. Son voyage à travers la France ne fut qu'une longue ovation; mais comme Napoléon avait toujours évité d'entrer dans aucune explication directe avec le pontife au sujet des articles organiques du concordat, Pie VII évita peu après d'aller sacrer roi d'Italie, à Milan, celui qu'il venait de sacrer empereur des Français, à Paris. Le 16 mai 1805 il rentrait dans sa capitale, et six mois ne s'étaient pas écoulés que les troupes françaises, en évacuant le royaume de Naples, occupèrent à l'improviste la ville et le port d'Ancône. Le pape écrivit à Napoléon une lettre pleine d'abandon et de dignité (13 novembre 1805) pour se plaindre de cette étrange usurpation, et l'empereur répondit, le 7 janvier 1806, qu'il avait pris cette mesure comme fils aîné de l'Église, comme protecteur du saint-siége. « Si Votre Sainteté est souveraine de Rome, ajouta-t il dans une nouvelle lettre du 29 de ce mois, moi, j'en suis l'empereur. » Il exigea ensuite qu'on expulsât des États pontificaux les Sardes, les Anglais, les Russes et les Suédois. La modération et la fermeté de Pie VII éclatèrent alors dans un bref adressé à Napoléon pour lui déclarer que, non pas à cause de ses intérêts temporels, mais à cause des devoirs essentiels de son caractère, il lui était impossible d'adhérer à cette demande. Napoléon, sans avis préalable, confisqua les principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo, et ordonna que les percepteurs des impôts en verseraient le produit dans les caisses de l'armée française. Après de longues négociations, tant à Paris qu'à Rome, le général Miollis (2 février 1808) exécuta l'ordre qu'il avait reçu d'occuper Rome, en laissant au pape provisoirement l'exercice du pouvoir administratif. Depuis ce jour, et durant un espace de dix-huit mois, les usurpations successives, accompagnées quelquefois des procédés les plus violents, ne cessèrent d'abreuver d'amertume le vénérable pontife. Pour le bien de la paix, Pie VII avait changé son premier ministre. Le cardinal Consalvi avait été remplacé par le cardinal Tassoni, puis par les cardinaux Doria, Gabrielli et Pacca. Les Français trouvaient toujours des motifs pour demander le renvoi des ministres, et peu s'en fallut que le cardinal Pacca ne fût enlevé, sous le prétexte qu'il paraissait contraire aux enrôlements faits par les Français. Enfin, le 17 mai 1809, par un décret rendu au camp impérial de Vienne, Napoléon réunit tous les États du pape à l'empire français, et Rome fut déclarée ville impériale et libre. En présence de cette violation flagrante du droit des gens, Pie VII se détermina à faire le 10 juin afficher une bulle d'excommunication, ouvrage du barnabite Fontana, depuis cardinal. L'enlèvement du pape

en devint la conséquence. Dans son exil, Napoléon a voulu rejeter l'odieux de cet attentat sur l'officier qui en fut l'exécuteur. Mais il paraîtra toujours difficile d'admettre qu'un général de gendarmerie ait pris sur lui de consommer un acte qui ne pouvait manquer d'avoir les plus graves conséquences. Dans la nuit du 5 au 6 juillet, la vaste enceinte du palais Quirinal fut cernée; des troupes, dirigées par le général Radet, escaladèrent les murs de trois côtés différents, et à l'aide d'effractions pénétrèrent dans l'intérieur. Comme ils en avaient reçu l'ordre, les Suisses posèrent les armes, et les portes de la chambre à coucher du pape furent forcées. Pie VII était revêtu du rochet, du camail et de l'étole; le cardinal Pacca était à ses côtés. Sur son refus formel de renoncer à la souveraineté temporelle de Rome et des États de l'Église, Radet, escorté de ses satellites, lui notifie l'ordre de quitter Rome, et sans lui laisser le temps de faire le plus petit préparatif de voyage, il le fait sortir du palais. Un carrosse attendait sur la place Monte-Cavallo; on y fit monter le pape et le cardinal Pacca, et sans perdre de temps, escortés par la gendarmerie, on partit en prenant la route de Toscane. Le jour même, à dix heures du soir, après avoir parcouru trente-six lieues de France, sans qu'on se fût arrêté, hormis le temps nécessaire pour changer de chevaux, on arriva à Radicofani, premier village toscan, isolé de toute grande ville, et où l'on coucha à la Chartreuse, près de Florence; Pacca fut séparé de son maître, qui ne le revit plus jusqu'à ce qu'ils arrivèrent l'un et l'autre sur le mont Cenis, d'où ils furent conduits à Grenoble. Enfin la résidence du pape fut fixée à Savone, près de Gênes, où Pie VII fut gardé comme un véritable prisonnier d'État. Pendant tout le voyage, l'illustre pontife tint la contenance la plus noble et la plus digne de son caractère. A Savone, il refusa l'offre de tenir une cour, ainsi que de toucher les 2 millions de revenu annuel que lui assurait le sénatus-consulte qui annexait Rome à l'empire. Il protesta plus vigoureusement que jamais contre les usurpations de Napoléon, et refusa constamment de donner l'institution canonique aux évêques nommés par l'empereur. Il fulmina également contre leur administration, quand on eut pris le parti de leur faire déférer par les chapitres les pouvoirs nécessaires. En 1811, Napoléon crut venir à bout d'arranger les affaires ecclésiastiques tout en conservant les États de l'Église, au moyen d'un concile national réuni à Paris; mais en cette circonstance le corps épiscopal français manifesta son indépendance et sa force, et résista fermement au souverain devant qui l'Europe ployait en silence. Une députation d'évêques fut envoyée à Savone, mais le pape la reçut avec une sévérité que sa position justifiait suffisamment. En définitive, l'on n'obtint rien de lui. Pendant l'été de 1812, Napoléon fit amener son prisonnier à Fontainebleau, où il arriva le 20 juin après de cruelles souffrances. Là recommencèrent les négociations, mais sans plus de succès. Un moment on crut s'être entendu, et de là résulta la publication indiscrète et prématurée d'une pièce qui fut intitulée concordat, sous la date du 25 janvier 1813. Cette convention, qui renfermait des concessions très-considérables de la part du pape, fut publiée comme loi de l'État par un décret impérial du 13 février, et néanmoins elle ne fut jamais revêtue de l'assentiment authentique et définitif de l'une des parties. Napoléon, qui vit quelquefois le pape à Fontainebleau, se vante de lui avoir « arraché, par la seule force de sa conversation privée, ce fameux concordat » (Mémorial de Sainte-Hélène); mais nous devons repousser comme inexacts et calomnieux des bruits qui l'accusaient de s'être livré à des voies de fait sur la personne de son prisonnier. Il n'existe pas le plus léger prétexte qui motive cette injurieuse inculpation.

Le 22 janvier 1814, il fut signifié au pape qu'il allait être reconduit à Rome. Le 30 avril, Pie VII écrivait de Césène, sa patrie, à Louis XVIII qui allait entrer à Paris, que lui-même ferait sa rentrée solennelle à Rome le 25 mai. Dès ce moment il ne s'occupa qu'à réparer les maux qu'avait causés sa longue absence. Le 26 septembre 1814, il adressa au sacré collége une allocution où il répandait son âme en actions de grâces envers le Dieu des armées qui avait dirigé ces grands événements. Il rétablit l'ordre des Jésuites, condamna la franc-maçonnerie, anathématisa les carbonari, et encouragea les missions. Pendant les Cent Jours, craignant d'être enlevé par Murat, encore roi de Naples et réconcilié avec Napoléon, Pie VII se réfugia à Gênes; mais trois mois après il était à Rome. Tous ses États lui avaient été rendus. Non-seulement aucune exécution sanglante, mais pas même un seul bannissement ne troubla le calme de cette pacifique restauration. La famille Bonaparte elle-même, à qui, peut-être, l'Europe monarchique tout entière aurait interdit le feu et l'eau, trouva un asile sous la protection du pontife qui avait eu tant à se plaindre de son chef. Pie VII fit poursuivre la plupart des fouilles et des restaurations entreprises sous l'administration française. Un acte *motu proprio* abolit, en 1816, la torture et supprima une portion des droits féodaux. Le 11 juin 1817, il conclut avec la France un nouveau concordat, dont l'exécution rencontra beaucoup d'obstacles et que les chambres ne voulurent point reconnaître; bientôt après, il en signait d'autres concernant l'Église de Pologne, celle de Bavière, et celle de Naples. Le 6 juillet 1823, le saint-père, resté seul dans ses appartements, fit le soir, en voulant se lever de son fauteuil, une chute dans laquelle il se fractura le col du fémur. La maladie se prolongea pendant plusieurs semaines. Un lit mécanique que lui envoya de Paris le roi Louis XVIII lui procura

quelque soulagement. Le 16 août, la faiblesse du malade augmenta; le 17, il demanda à recevoir les derniers sacrements, que lui administra le cardinal Bertazzoli avec le cérémonial d'usage. Bientôt après il perdit la parole, et expira le 20 août, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il avait gouverné l'Église vingt-trois ans cinq mois et six jours. Son nom, qui marque une des époques les plus difficiles du gouvernement de l'Église, rappellera toujours la patience et la mansuétude unies à la fidélité et à la persévérance. Parmi un grand nombre de ses portraits, nous nous bornerons à citer celui qui fut peint en 1805 par David d'après nature, et qui est aujourd'hui au musée du Louvre. H. Fisquet.

Tabaraud, *Du pape et des jésuites*; 1814 et 1815, in-8°. — Jauffret, *Mém. sur les affaires eccles. du dix-neuvième siècle*; 3 vol. in-8°. — Cohen, *Précis histor. et polit. sur Pie VII*; 1823, in-8°. — Guadet, *Esquisses histor. et polit. sur Pie VII*; 1823, in-8°. — A. de Beauchamp, *Hist. des malheurs et de la captivité de Pie VII*; 1814, in-8°. — Artaud de Montor, *Hist. de Pie VII*; 3 vol. in-12. — *Correspond. authent. de la cour de Rome avec celle de la France*; 1814, in-8°.

PIE VIII (*François-Xavier* Castiglioni), pape, né le 20 novembre 1761, à Cingoli (Marche d'Ancône), mort le 30 novembre 1830, à Rome. Il parcourut la carrière ecclésiastique sans beaucoup d'éclat. En 1800 il devint évêque de Monte-Alto. Pie VII, qui lui avait, dit-on, prédit qu'il deviendrait pape, le créa en 1816 cardinal et évêque de Cesena, le transféra en 1821 à Frascati et lui donna les charges importantes de grand pénitencier et de préfet de la congrégation de l'Index. Après la mort de Léon XII (10 février 1829), il fut choisi pour lui succéder, de préférence aux cardinaux Pacca et de Gregorio, et prit le nom de Pie VIII. Quelques jours avant son élection, il avait eu, comme chef d'ordre, à répondre au discours si remarquable de Châteaubriand, et il fit entendre que « Dieu mettrait une digue au désir effréné de se soustraire à toute autorité », que « la seule foi chrétienne pouvait rendre sacrée l'obéissance, etc. » Le premier acte du nouveau pontife fut de remettre la direction des affaires au cardinal Albani, qui passait à bon droit pour l'ennemi le plus acharné des idées libérales. Dans la lettre encyclique qu'il rédigea au sujet de son exaltation, il traita la tolérance religieuse, la liberté de la presse, les sociétés bibliques et le mariage civil d'institutions impies et vouées à l'anathème; le ton général en était si violent qu'en France on n'osa point en permettre la publication. Par l'édit du 5 juin 1829 il se montra fort sévère contre les sociétés secrètes, et livra à une commission spéciale les membres d'une loge de carbonari découverte à Rome. C'était pourtant un homme éclairé et de mœurs extrêmement douces : il refusa, malgré les sollicitations les plus pressantes, de reconnaître dom Miguel pour roi de Portugal, et déclara, après le renversement de Charles X, que chacun des évêques français pouvait en conscience prêter serment au nouveau souverain, Louis-Philippe, puisqu'il régnait en paix (*nunc tranquillis rebus*). Il eut pour successeur Grégoire XVI. P.

Artaud de Montor, *Hist. de Pie VIII*.

* **PIE IX** (*Jean-Marie*, comte Mastaï-Ferretti), pape, né à Sinigaglia, le 13 mai 1792. Fils du comte Jérôme Mastaï-Ferretti, gonfalonier de cette ville, et d'une famille qui remonte au treizième siècle, il reçut de sa pieuse mère les premiers éléments de l'éducation, et fut à douze ans placé au collége de Volterra, en Toscane; il en sortit, six ans après, pour embrasser la carrière des armes, dans la garde noble de Pie VII. Atteint d'une maladie nerveuse, il abandonna bientôt l'état militaire, et se rendit à Rome pour y suivre des cours de théologie. Dans l'intervalle, il s'occupa avec un vif intérêt d'un hospice désigné sous le nom de *Tata Giovanni* (papa Jean), destiné à recueillir, à élever et à instruire de pauvres orphelins, et dont le fondateur avait été Giovanni Borgi, pauvre ouvrier maçon. Pie VII, auquel le rattachaient des liens de parenté, n'attendit pas que le jeune Mastaï eût reçu les ordres sacrés pour le mettre à la tête de cet établissement. Ordonné prêtre, il continuait ces mêmes fonctions lorsque Mgr Muzzi, délégué apostolique au Chili, le demanda pour l'accompagner dans cette mission lointaine. Ils quittèrent Rome le 5 juillet 1823. Pendant deux ans que Mastaï séjourna en Amérique, il en visita les missions, et à son retour il fut admis dans la prélature (5 juin 1825). Le 21 mai 1828 il fut institué archevêque de Spolète, puis transféré (17 septembre 1832) à l'évêché d'Imola. Dans ces deux diocèses, où après la révolution de juillet 1830 régna une grande fermentation, et où les haines, suite des discordes politiques, se traduisirent souvent par des actes de violence, il sut par sa sagesse apaiser la rébellion, et se fit aimer de son troupeau. Désigné cardinal *in petto*, le 23 décembre 1839, il fut proclamé dans le consistoire du 14 décembre 1840, et telle était sa réputation de vertu, que le peuple lui-même le désignait comme le futur successeur de Grégoire XVI. A la mort de ce pontife, le P. Ventura, général des Théatins, et ancien condisciple du cardinal Mastaï, le signala à quelques membres du sacré collége. Le conclave s'ouvrit le 14 juin 1846, et deux jours après son élection fut enlevée par acclamation. Il prit le nom de Pie IX, en mémoire de Pie VII qui l'avait précédé sur le siége d'Imola, fut couronné le 21 juin, mais ne prit solennellement possession de la chaire de Saint-Pierre que le 8 novembre suivant.

Longtemps avant de ceindre la tiare, Pie IX avait compris que des réformes étaient indispensables pour satisfaire aux vœux des populations. Mais, dès son élévation au pontificat, il eut à lutter avec les exigences du parti libéral et du parti rétrograde. Les esprits ardents de la jeune Italie s'indignèrent qu'il n'eût pas immédiatement tout changé, tout réformé dans l'administration des États Romains. Le parti opposé s'ef-

fraya au contraire de ce qu'il regardait comme des concessions à l'esprit révolutionnaire, et tous les deux traduisirent quelquefois leur mécontentement en libelles, en satires, en caricatures. Cependant Pie IX avait choisi pour principal conseiller le P. Ventura. Tous deux comprenaient combien il était nécessaire de détruire une idée trop répandue, que l'esprit du catholicisme est opposé à tout progrès. La défaveur qui en résulte pour le clergé se reflète sur la religion, et Pie IX voulait, en détruisant cette impression fatale, ramener les peuples à la foi et à la charité. Ses premiers actes furent des actes de clémence. Il acquitta de ses deniers les dettes de tous les prisonniers détenus au Capitole, et répartit, à titre de dots entre de jeunes filles pauvres, près de treize mille écus romains (69,680 francs). Le 16 juillet 1846, il prononça sans conditions un généreux pardon pour tous les condamnés ou inculpés politiques, et des milliers de prisonniers furent rendus à la liberté. Il étendit aux pères de famille israélites les priviléges concédés aux pères de famille catholiques, et il prescrivit que dans tous les cas les juifs nécessiteux fussent assimilés aux catholiques pour les secours distribués par les caisses publiques de bienfaisance. Les juifs ne furent plus parqués au Ghetto, et purent librement s'établir dans les divers quartiers de Rome. Pour remédier au déficit toujours croissant du trésor, il s'imposa des habitudes sévères d'économie, commença par la réforme de sa table et de sa maison, et statua que, pendant trois années consécutives, chaque couvent payerait dix scudi, et chaque curé un scudo. Toutes les pensions insuffisamment justifiées furent supprimées, et au moyen de ces réductions Pie IX, secondé par le cardinal Pascal Gizzi, qu'il avait fait secrétaire d'État (8 août 1846), put améliorer ses finances et, sans recourir à de nouveaux impôts, réduire les charges qui pesaient sur les populations. Les besoins intellectuels et matériels des classes laborieuses occupèrent aussi le nouveau pontife, qui créa des salles d'asile et une école centrale pour les ouvriers. Une circulaire invita les gouverneurs de province et les magistrats communaux à étudier et à proposer tous les moyens propres à favoriser l'éducation des classes pauvres. Pie IX déclara libres les ports d'Ancône et de Sinigaglia, fit procéder à des travaux agricoles dans les parties incultes du territoire, et publia un décret pour que toute la vallée comprise entre Ostie et Porto d'Anzio, et appartenant à l'État, fût exploitée en grand pour la culture du riz : la moitié de la récolte devait être vendue au profit du trésor public, et l'autre moitié donnée aux pauvres. L'exécution commença immédiatement, et des travaux furent entrepris pour amener dans les rizières les eaux du Némi et servir à l'irrigation. Il supprima les commissions militaires dans la Romagne, et décida affirmativement la question des chemins de fer, anathématisés par Grégoire XVI. Tous ces bienfaits comblaient tellement de joie les populations des États pontificaux, que *le Siècle*, journal peu suspect de partialité religieuse, imprimait en 1846 les lignes suivantes d'un de ses correspondants : « Je ne saurais vous dire combien la vie est agréable à Rome en ce moment : la concorde, la sécurité, la confiance dans l'avenir y font le bonheur de tout le monde Vous n'entendez plus parler de crimes ni de désordres. L'exemple du souverain, la crainte de lui déplaire ont gagné tous les cœurs et amélioré toutes les classes du peuple. De vous dire combien le pape est bon, juste, bienveillant, éclairé, ce serait chose impossible ; aucun peuple n'a peut-être jamais eu le bonheur d'être gouverné avec tant d'amour, de sagesse, avec une sollicitude aussi paternelle. Aussi, la vénération et la reconnaissance pour le pontife sont-elles à leur comble. »

Cependant on ne tarda pas à incriminer la sincérité des idées réformatrices de Pie IX, qu'on accusa de lenteur dans la réorganisation des tribunaux et dans l'armement de la garde civique. Les princes ses voisins au contraire le traitaient de révolutionnaire. Parmi les institutions libérales dont Pie IX voulait doter ses peuples, la liberté de la presse venait en première ligne. Le cardinal Gizzi était d'accord avec lui sur le principe, mais différait sur l'application. Homme de la légalité, il voulut la réglementer (15 mars 1847). Le pape y consentit, mais se réserva la nomination des censeurs. Réformateur dans l'État, Pie IX le fut aussi dans l'Église. Il invoqua les décisions du concile de Trente et voulut par-dessus tout s'y conformer. Son amour ardent pour les ordres religieux l'excita à la réforme, et ce respect du passé inspira la lettre évangélique qu'il adressa (14 juin 1847) à tous les chefs des ordres réguliers.

Cependant la marche progressive du gouvernement papal inquiétait l'Autriche, en ce qu'elle rendait plus odieux le joug que cette puissance faisait peser sur la Lombardie et la Vénétie. Naples redoutait aussi la contagion. Les ambassadeurs ne discontinuaient pas leurs représentations, et quelquefois allaient jusqu'à la menace. De nouveaux événements vinrent encore augmenter les craintes et le mécontentement que le système adopté par Pie IX excitait dans tout le corps diplomatique, surtout lorsque le pape eut fait prononcer (28 juin 1847) par le P. Ventura l'oraison funèbre d'O' Connell, dont le nom symbolisait *l'accord de la religion et de la liberté*. Un dissentiment complet éclata entre le pape et le cardinal Gizzi, au sujet de l'institution de la garde civique que Pie IX voulait établir pour l'anniversaire de l'amnistie. Le pape fit rédiger un *motu proprio* en ce sens. Gizzi déclara qu'il ne s'associerait pas à une mesure qu'il regardait comme la ruine de l'autorité pontificale et offrit sa démission. Le cardinal Ferretti le remplaça (26 juillet 1847). L'impôt sur le sel fut diminué.

Enfin Pie IX fut le promoteur d'une association douanière entre les États Romains, la Sardaigne et la Toscane, et la fit admettre en principe. C'était un pas immense vers un but où tendaient tous ses efforts : l'unité de l'Italie. Mais, en dépit des bonnes intentions du saint-père, beaucoup des améliorations qu'il avait décrétées restaient à l'état de projet. Les employés qui avaient été conservés étaient des créatures du cardinal Lambruschini, secrétaire d'État sous Grégoire XVI, et se refusaient secrètement à toute innovation. Leur mauvais vouloir paralysait l'exécution de toutes les réformes. Un examen sévère n'avait pas présidé au choix des fonctionnaires appelés à remplacer ceux qu'on avait éliminés. Une conspiration fut ourdie afin d'enlever le pape, de l'isoler de ses conseillers habituels, de frapper les promoteurs ou les adhérents au nouvel ordre de choses. La vigilance de Pie IX sut, en défendant tout mouvement populaire, faire avorter le complot, qui sans doute était connu à Vienne, car le jour où il devait éclater les Autrichiens envahissaient Ferrare (17 juillet 1847). A la nouvelle de cette invasion, l'indignation fut extrême et une espèce de ligue se forma pour résister aux empiétements de l'Autriche. Les journaux échauffaient l'esprit public; sur la plainte du prince de Metternich, le cardinal Ferretti, loin de les modérer, les remercia publiquement. Cependant un autre danger était à craindre. Les radicaux italiens cherchèrent à profiter de cet événement pour susciter des troubles. La sagesse de Pie IX fit encore échouer ces combinaisons hostiles. Il voulut compléter un système d'administration en harmonie avec les besoins de l'époque par l'établissement d'une magistrature municipale romaine et d'une consulte d'État nommée par les provinces. L'ouverture de cette consulte fut fixée au 14 novembre 1847, et le cardinal Antonelli en devint le président. Chacun des bienfaits de Pie IX donnait lieu à des manifestations populaires auxquelles prirent part, pour en dénaturer bientôt le but, les affidés de la jeune Italie. Deux ou trois émeutes furent étouffées; mais lorsque le cardinal Ferretti prévit que le gouvernement serait débordé, il donna sa démission, et eut pour successeur le cardinal Antonelli. La révolution voulut par une démonstration forcer alors la main à Pie IX et le contraindre à choisir un ministère laïque et à lever une armée contre l'Autriche. Le pape, indigné, s'adressa, le 10 février 1848, à son peuple par une proclamation que les conjurés interprétèrent comme le signal d'un tribun qui criait à l'Italie tout entière de se soulever, et ce même jour il entendit, sous les fenêtres du Quirinal, ce cri si injurieux pour lui même : « Pius de prêtres au gouvernement! »

Quelques jours après, on apprenait que la république venait d'être proclamée à Paris. Dès le 6 mars le prince Corsini, sénateur, accompagné des membres de la municipalité, se présenta devant Pie IX pour lui demander, ou plutôt pour lui imposer l'établissement d'un gouvernement représentatif, et le 9 un nouveau ministère, où entraient Sterbini et Galetti, naissait des circonstances. Le lendemain, le renvoi des jésuites fut proclamé. Le 14 du même mois Pie IX, sous la contrainte des événements, avait promulgué un *Statut fondamental pour le gouvernement temporel des États de l'Église*. Chaque concession accroissait l'audace des révolutionnaires, qui voulurent obliger Pie IX à rappeler de Vienne la nonciature; il s'y refusa. Le 21 mars l'émeute se rua sur l'ambassade d'Autriche et en arracha les écussons. Le pape publia le 29 une encyclique par laquelle il répudiait toute solidarité dans les actes révolutionnaires qui venaient de s'accomplir. Un nouveau programme fut présenté à son acceptation, et le ministère donna sa démission. Le cardinal Altieri fut appelé à la tête du conseil, et le comte Mamiani, revenu de l'exil, devint ministre de l'intérieur (4 mai 1848). Ce dernier tomba à son tour, sans avoir pu établir, selon ses vues, l'alliance nationale des divers États de la Péninsule. Pour le remplacer, Pie IX nomma un ministère, qui peu après céda lui-même la place à un autre, qui se personnifiait dans le comte Pellegrino Rossi, ancien ambassadeur de France à Rome (15 septembre). Le premier soin du comte Rossi fut de réprimer les émeutes et de mettre un terme à ces manifestations qui, en entretenant dans le peuple une fermentation continuelle, le mettait à la disposition des chefs de la révolution. Deux mois après (15 novembre), il tombait assassiné sur les marches de la chambre des députés.

Le lendemain, l'émeute populaire se porta au Quirinal pour faire signer au pape un nouveau programme révolutionnaire. Pie IX refusa, et l'émeute devint une révolution. Abandonné de la garde civique et des carabiniers, voyant Mgr Palma, secrétaire des lettres latines, frappé à mort à ses côtés, Pie IX se détermina à quitter Rome sous un déguisement (24 novembre), et alla demander asile au roi de Naples, Ferdinand II. Retiré à Gaëte, il institua une commission pour gouverner en son nom; mais à Rome on refusa de la reconnaître, et l'on nomma à la place une junte suprême et provisoire d'État, contre l'établissement de laquelle le pape protesta (17 décembre). La junte d'État convoqua une assemblée nationale qui, réunie le 6 février 1849, vota le 9, après quinze heures de délibération, un décret fondamental qui déclarait « la papauté déchue en fait et en droit du pouvoir temporel des États Romains », et qui proclamait le gouvernement de ces États « la démocratie pure, prenant le glorieux nom de République romaine ». Cinq jours après, le pape protestait devant l'Europe, et le 18 février le cardinal Antonelli adressait aux puissances une note pour réclamer, au nom du souverain pontife, l'intervention armée de la France, de l'Au-

triche, de l'Espagne et des Deux-Siciles, et l'appui moral du reste de l'Europe. On sait quelle fut à cette époque la conduite du gouvernement français. Notre armée, commandée par le général Oudinot (*voy.* ce nom), entrait à Rome le 5 juillet 1849, et le 12 avril 1850 le souverain pontife reprenait en personne possession du Quirinal, où depuis sa rentrée une armée française l'a constamment protégé contre les tentatives révolutionnaires. Un mois avant sa restauration, Pie IX s'était vu contraint de protester contre une loi restée fameuse sous le nom de son auteur, la loi Siccardi, présentée aux chambres piémontaises, et le ministère de ce pays proclama l'impuissance des foudres du Vatican. Pie IX ménagea à l'Église, affligée par la conduite du chef de la maison de Savoie, une consolation puissante dans le rétablissement de la hiérarchie épiscopale en Angleterre (24 septembre 1850) et en Hollande (4 mars 1853). Pendant son séjour à Gaëte, il avait publié une encyclique (2 février 1849) sur la question de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, question dans laquelle il ne voulut prendre de décision qu'avec une extrême prudence et après avoir consulté l'univers catholique, qui lui répondit par la voix de ses pasteurs. Le 8 décembre 1854, en présence d'un grand nombre d'évêques convoqués tout exprès à Rome, et bien que plusieurs d'entre eux trouvassent inopportune la promulgation d'un dogme nouveau sur un sujet si controversé, il « déclara, prononça et définit que la doctrine qui affirme que la bienheureuse Vierge Marie a été préservée et affranchie de toute tache du péché originel, dès le premier instant de sa conception, en vue des mérites de Jésus-Christ, sauveur des hommes, est une doctrine révélée de Dieu, que pour ce motif tous les fidèles doivent croire avec fermeté et constance ». Après cette définition dogmatique, Pie IX signa, le 18 août 1855, un concordat avec l'empereur d'Autriche, François-Joseph. Cet acte abrogeait la plupart des dispositions établies sous le règne de Joseph II.

Cependant, un congrès était réuni à Paris pour le règlement des affaires d'Orient, à la suite de la campagne de Crimée. Le Piémont en profita pour faire remettre aux plénipotentiaires de France et d'Angleterre une note (27 mars 1856), où l'on rappelait habilement à la diplomatie qu'elle avait hésité en 1815 à rendre les Légations au saint-siége. En exposant la situation de l'Italie, les plénipotentiaires sardes, MM. de Cavour et de Villamarina, réclamèrent pour les États Romains des réformes qu'ils résumaient par ces deux mots d'une lettre célèbre : *Sécularisation, Code Napoléon*. Et, dans la séance du 8 avril, les premiers plénipotentiaires de France et de la Grande-Bretagne proclamèrent *anormale* la situation des États pontificaux, les plénipotentiaires des autres puissances s'étant refusés de se mêler à une discussion pour laquelle ils n'avaient pas de mandat. Pendant que les parlements anglais et piémontais se félicitaient de l'initiative prise contre le saint-siége au congrès de Paris, M. de Rayneval, ambassadeur de France à Rome, publiait des observations contraires aux allégations du comte de Cavour (14 mai 1856). Un voyage que le pape fit dans ses États (du 4 mai au 5 septembre 1857) fut un véritable triomphe. Mais deux ans après une révolte éclata dans les Légations, pendant que la France soutenait le Piémont dans sa guerre contre l'Autriche, et quand, au 12 juin 1859, Bologne se trouva tout à coup dégarnie de troupes, le gouvernement piémontais recueillit les fruits de ce soulèvement populaire contre le pouvoir temporel du pape. La dictature offerte d'abord au roi Victor-Emmanuel ne tarda pas à être remplacée par une annexion des légations aux États de Piémont, annexion appuyée par un plébiscite, malgré les protestations et les foudres spirituelles lancées par Pie IX. Des stipulations de Villafranca semblait résulter le retour des provinces annexées à l'autorité pontificale; mais de ces stipulations deux parts furent faites, dont l'une reçut son exécution, et l'autre, sans être d'abord contestée, fut ajournée. Le 22 décembre 1859, une brochure qui eut un grand retentissement parut sans nom d'auteur à Paris; elle considérait l'annexion comme un *fait accompli*, et dès lors, un congrès des grandes puissances, annoncé depuis plusieurs mois, fut aussitôt reconnu impossible. Quelques jours plus tard (11 janvier 1860), *le Moniteur* publia une lettre adressée par Napoléon III au saint-père; elle affirmait que les puissances ne sauraient méconnaître les droits incontestables du saint-siége sur les légations, mais elle conseillait de faire le sacrifice de ces provinces révoltées. Quand cette lettre, datée du 31 décembre 1859, parut à Paris, la réponse de Pie IX était partie de Rome le 8 janvier 1860. Le pape y déclarait « qu'il ne pouvait céder les légations sans violer les serments solennels qui le lient, sans affaiblir les droits non-seulement des souverains italiens injustement dépouillés de leurs domaines, mais encore des souverains de tout le monde chrétien, qui ne pourraient voir avec indifférence la destruction de certains principes ». Le 19 janvier, Pie IX s'adressa aux évêques de la chrétienté par une encyclique que publia le journal *l'Univers* dans son numéro du 29 de ce mois. Un décret impérial du même jour prononça la suppression de la feuille religieuse, et le gouvernement français crut, dans cette circonstance, devoir rappeler une des dispositions de la loi organique du concordat, au sujet de la publication des bulles. Quelques mois après, Victor-Emmanuel fut proclamé roi d'Italie, et Rome était déclarée la capitale du nouveau royaume. En présence de cet état de choses, Pie IX fit appel au monde catholique, et un général français, M. de Lamoricière, à qui sa gloire passée aurait

dû suffire, prit le commandement des volontaires accourus pour s'opposer à la marche des Piémontais. Nous ne raconterons pas comment tombèrent à Castelfidardo les défenseurs du saint-siége et l'impuissance de leurs efforts. Depuis cette époque, la question du pouvoir temporel tient le monde en suspens, et peut-être les temps ne sont pas éloignés où le chef suprême de l'Église, écoutant les conseils de la prudence, renoncera à une royauté dont l'exercice a toujours mis des entraves (l'histoire l'atteste) à l'indépendance du pouvoir spirituel. C'est en détachant son âme des choses temporelles que le souverain pontife se montrera, aux yeux de toute la chrétienté, le digne vicaire de celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Alex. de Saint-Albin, *Pie IX*; 1860, in 12. — Alph Balleydier, *Rome et Pie IX*; in-12. — Le même, *Hist. de la révolution de Rome*; 1851, 2 vol. in-8°. — Bretonneau, *Notice biogr. sur Pie IX*; 1847, in-12 — *Dict. des papes*, publié par Migne; in-4°. — Crétineau-Joly, *L'Église devant la révolution*; 2 vol. in-8°. — *Recueil des actes de S. S. Pie IX*; in-8°.— E Saillor, *Pie IX*, 1792 à 1860, in-12. — *Monit. univ.*, 1846-1861.

PIEL (*Louis-Alexandre*), architecte français, né à Lisieux, le 20 août 1808, mort à Bosco (Piémont), le 19 décembre 1841. Fils d'un commerçant, il fut lui-même commis droguiste à Paris de 1826 à 1830. Puis il entra chez un de ses parents, notaire à Orbec, et passa de là en 1832 dans l'atelier de De Bret. En 1835 il fit un voyage en Allemagne pour y étudier l'art catholique, et publia à son retour plusieurs articles qui lui valurent la protection du clergé et des personnes pieuses. Il restaura alors la préfecture d'Auxerre, l'église Saint-Nicolas de Nantes, celle de Ryens-les-Uziers, celle de Lisieux, etc. Inspiré par le P. Lacordaire, Piel fonda à Paris en 1839 la confrérie de Saint-Jean-l'Évangéliste, dont il fut le premier prieur. Ayant perdu une sœur qu'il chérissait, il résolut de renoncer au monde, et en 1840 il entra chez les dominicains de Sainte-Sabine à Rome. Il fit profession à Bosco près d'Alexandrie, le 28 mai 1841, sous le nom de *Pius*. Il ne tarda pas à succomber sous les austérités qu'il s'imposait. On a de lui : *L.-A. Piel reliquiæ* (Paris, 1843, in-8°), dans lesquelles on remarque : *Fragments d'un voyage architectural en Allemagne*; *Salon de* 1837; *Revue des nouvelles églises de Paris*; *La Madeleine*; *Déclamation contre l'art payen*; *Correspondance avec MM. de Montalembert, Lacordaire*, etc. A.

Teyssier, *Notice biographique de Piel*, en tête des *Reliquiæ*.

PIÉMONT (*Nicolas*), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1659, mort à Vollen-Hoven, en 1709. Il eut successivement pour maîtres Martin Saagmolen et Nicolas Molenaer, qu'il surpassa tous deux dans le paysage. La passion de l'amour faillit briser sa carrière : il aimait éperdument une jeune fille qui le payait de retour, mais qui fut contrainte par sa famille d'accepter un époux plus fortuné que Piémont. Le peintre, désespéré, était sur le point de se donner la mort lorsqu'un de ses amis lui conseilla de faire un voyage à Rome avant de prendre ce parti extrême. Piémont le crut, et chercha si bien à se consoler que bientôt la bande académique n'eut pas un membre plus dissipé : il reçut de ses camarades le surnom de *Opgang* (Élévation). Il fit tant de dettes qu'il ne trouva rien de mieux que d'épouser son hôtesse, afin de se libérer. Ce fut le commencement de sa sagesse, et, quoique devenu cabaretier, il rompit avec la débauche et ne s'occupa plus que de son art. Sa femme gérait sa maison : au bout de dix-sept années elle mourut, laissant à son époux une honnête aisance. Piémont quitta alors Rome, et revint dans sa patrie; il y retrouva sa première maîtresse, que le veuvage avait aussi rendue libre. Les deux anciens amants se marièrent; mais Piémont ne jouit pas longtemps de son bonheur. Il mourut quatre ans après. Il a laissé peu d'ouvrages en Hollande : les principaux sont restés en Italie. Comme beaucoup d'autres paysagistes, Piémont faisait mal les personnages; c'est pourquoi il évitait d'en mettre sur ses tableaux ou les faisait peindre par ses confrères. A. DE L.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, t. III, p. 51.

PIÉPAPE (*Nicolas-Joseph* PHILPIN DE), jurisconsulte français, né en 1731, à Langres, où il est mort en 1793. D'une ancienne famille de robe, il devint lieutenant général du bailliage et présidial à Langres; en 1787 il fut appelé à Paris, pour élaborer un règlement sur les frais de justice. Arrêté sous la Convention comme royaliste, il mourut dans les prisons de Langres. On a de lui : *Observations sur les lois criminelles de France*; Paris, 1789-1790, 2 vol. in-4° : ouvrage qui contient des vues pleines de sagesse sur les moyens les plus humains pour la recherche et la condamnation des criminels.

Quérard, *La France littéraire*.

PIERCE (*Edward*), peintre anglais, mort vers 1680, à Londres. Il se distingua dans l'histoire et le paysage sous les règnes de Charles Ier et de Charles II. La plupart de ses ouvrages ont été détruits dans l'incendie de Londres en 1666 : ils consistaient surtout en tableaux d'église et en dessins d'architecture. Il travailla quelque temps pour Van Dyck, et on voit encore des compositions de lui à Belvoir-Castle, dans le comté de Leicester. — Ses trois fils suivirent également la carrière des arts : l'un d'eux fut un sculpteur de talent.

Walpole, *Anecdotes of painting*.

* **PIERCE** (*Franklin*), ancien président des États-Unis d'Amérique, né à Hillsborough (New-Hampshire), le 23 novembre 1804. Son père, Benjamin Pierce, s'était distingué par son courage et ses services pendant la guerre de l'indépendance, et retiré en 1784 avec le rang de capitaine. N'ayant d'autres moyens d'existence que son travail, il acheta une cinquantaine d'acres,

et se fit fermier. Le jeune Pierce fit de bonnes études au collége de Bowdoin et à celui de Brunswick. Se destinant au barreau, il consacra trois années à ses études professionnelles, tant à Portsmouth qu'à Northampton, et avant la fin de 1837 il obtenait le titre d'avocat. Ce ne fut qu'après plusieurs années d'un travail opiniâtre qu'il parvint à se faire remarquer et à conquérir une juste influence. A l'exemple de la plupart des jeunes avocats, l'attrait des luttes politiques le fit descendre dans l'arène. D'ailleurs son père était un démocrate prononcé; lui-même partageait ces principes, et cette ambition était naturelle. En 1829 il fut élu à la législature du New-Hampshire, dont il devint président en 1831. Il s'y fit remarquer par sa promptitude d'intelligence, la sûreté de son jugement et l'attrait de ses manières. En 1833, il fut élu membre du congrès, succès rare pour un homme de son âge. Ses talents ne tardèrent pas à être appréciés. Il devint l'ami du général Jackson, qui à son lit de mort s'exprimait avec chaleur sur le patriotisme et la capacité de Franklin Pierce, dont il présageait l'élévation en disant qu'en de telles mains les intérêts du pays seraient sûrement et dignement placés. Il avait à peine atteint l'âge requis lorsqu'il fut élu membre du sénat des États-Unis, en 1837. C'était le temps où y brillaient des hommes d'État d'une réputation établie, Webster, Clay, Calhoun, Benton et d'autres. Franklin Pierce était le plus jeune membre de l'assemblée, et, avec ce tact et ce sentiment des convenances qu'il a montrés dans toutes les circonstances importantes de sa vie, il ne chercha point à se produire au premier rang Il se consacra tout entier à l'étude approfondie des affaires, et dans l'accomplissement de cette tâche sa droiture et son habileté lui assurèrent bientôt une place distinguée. Sa voix était écoutée avec confiance dans les réunions où les sénateurs du parti démocratique, alors en minorité, concertaient leur action.

Malgré les succès qui avaient marqué sa carrière politique, Pierce résigna son mandat législatif (juin 1842), pour fixer sa résidence à Concorde (New-Hampshire), et y reprendre l'exercice de sa profession d'avocat. Il avait de jeunes enfants, et ses fonctions publiques l'avaient laissé pauvre. Dans sa vie nouvelle, il fut chargé de beaucoup de causes, dont il assura le triomphe. Sa réputation d'orateur et de juriste, et surtout le caractère intègre dont il fit preuve en toute occasion, le portèrent au premier rang du barreau et rendirent son influence parmi ses concitoyens plus grande qu'elle ne l'avait jamais été. En 1846, le président Polk, peu après son avénement, lui offrit les fonctions de procureur général des États-Unis, la plus haute magistrature du pays Cette offre fut déclinée avec modestie et dignité : « Lorsque j'ai résigné mon siége au sénat, dit-il, je l'ai fait avec la résolution arrêtée de me consacrer aux intérêts de ma famille, de ne plus m'en séparer, sauf l'appel de mon pays, en cas de guerre, et accepter aujourd'hui la proposition qui m'est faite serait les compromettre. D'ailleurs l'emploi vacant sera promptement accepté, si même il n'est pas recherché par des hommes qui vous donneraient l'appui d'un mérite bien supérieur au mien. » Lors de la déclaration de guerre contre le Mexique, fidèle à l'engagement qu'il avait pris envers lui-même, il fut le premier à se faire inscrire comme volontaire dans la compagnie qu'organisait la ville de Concorde. Il parut dans les rangs comme simple soldat, et se soumit à tous les exercices militaires; mais après le vote du bill qui augmentait l'armée, il reçut le brevet de colonel, et bientôt, en mars 1847, il fut élevé au grade de brigadier général. A la fin de juin, il arrivait à la Vera-Cruz avec sa brigade. Il se distingua beaucoup, autant par son intrépidité que par son coup d'œil militaire, et prit une part glorieuse aux sanglantes batailles de Molino del Rey et de Chepultepec, qui amenèrent la soumission de Mexico. Il se rendit extrêmement populaire dans sa brigade par le zèle, la bonté et le dévouement infatigable avec lesquels il s'occupait de ses hommes dans les marches, dans les combats, dans les hospices. La guerre terminée, il resigna son brevet, et revint se livrer à l'exercice de sa profession d'avocat. Vers la fin de 1850, une convention s'étant réunie, en vertu d'un vote du peuple, pour réviser la constitution de l'État du New-Hampshire, un suffrage presque unanime déféra au général Pierce la présidence de l'assemblée. Deux ans plus tard, il fut l'objet d'un témoignage d'honneur plus éclatant. La convention du parti démocratique s'était réunie à Baltimore (juin 1852) pour choisir un candidat à la présidence. Des hommes éminents avaient annoncé ouvertement leur candidature; le général Pierce avait gardé le silence. De nombreux scrutins successifs, trente-cinq, montrèrent qu'aucun des noms proposés ne parviendrait à réunir les deux tiers des suffrages. Jusque-là aucune voix n'avait été donnée au général Pierce; mais au trente-sixième scrutin il fut porté par les délégués de la Virginie, et graduellement les votes en sa faveur s'accrurent de telle sorte qu'au quarante-sixième scrutin, le général réunit 282 suffrages, tandis qu'il n'en restait que onze à tous les autres noms ensemble. Le parti whig lui opposa le général Scott, qui l'avait eu sous ses ordres dans la guerre du Mexique; mais les courants de l'opinion et la tactique habile du parti démocratique assurèrent, en novembre, l'élection du général Pierce, à une majorité très-considérable, qui rappelait celle des presidents les plus populaires : sur 296 votes du collége électoral, il en obtint 254, et le général Scott, seulement 42. L'honneur de représenter ainsi la démocratie américaine fut mêlé d'une cruelle amertume. En février 1853, le président élu, mais qui n'avait pas encore pris possession de sa magistrature, se rendait à Washington avec sa femme et l'unique

fils qui lui restait de plusieurs enfants. Un accident eut lieu sur le chemin de fer, et ce fils, à peine âgé de douze ans, périt sous ses yeux. Quelques jours après eut lieu la cérémonie solennelle d'inauguration, où avec le cœur déchiré il lui fallut montrer en présence de la foule un visage serein. Ses ministres avaient été choisis dans les grandes sections du pays; les membres les plus éminents du cabinet étaient MM. Marcy, Guthrie, Caleb Cushing, et Jefferson Davis, celui-là même que les États sécessionnistes ont nommé en 1860 président de la confédération du Sud.

Les événements de la présidence du général Pierce appartiennent à l'histoire. Le président laissa les chefs du parti démocratique gouverner, plutôt qu'il ne gouverna lui-même. Pendant deux ans il fut sous l'influence des hommes les plus ardents de ce parti, d'où résultèrent de graves démêlés avec le Mexique; avec l'Espagne, au sujet de Cuba; avec l'Angleterre, au sujet du traité Clayton-Bulwer; avec l'ancien monde, au sujet de la résurrection de la doctrine Monroe, et de l'encouragement donné aux entreprises des flibustiers. L'habile et sage Marcy, secrétaire d'État pour les affaires étrangères, finit par prendre et conserver l'ascendant, et le règne de quatre ans du président s'acheva avec plus de calme qu'il n'en avait eu dans la première moitié. Mais les divisions intérieures du parti démocratique s'aggravèrent pendant cette période, et bien que le général fût de nouveau candidat à la présidence, M. Buchanan fut élu par 174 votes sur 294. Pas un seul vote ne fut donné, suivant la tactique ordinaire, au président dont les fonctions étaient sur le point d'expirer. Le 4 mars 1857, le général Pierce rentra dans la vie privée; mais dans la guerre civile qui a éclaté aux États-Unis, plus d'une fois il a fait entendre d'énergiques et sages conseils pour défendre et maintenir l'*Union* des États, comme la base sur laquelle reposent les destinées de l'Amérique et de la liberté. J. Chanut.

Revue britannique, février 1853. — *Encyclopædia Americana*. — *Men of the Time*. — *Documents particuliers*.

PIERER (*Jean-Frédéric*), médecin allemand, né le 22 janvier 1767, à Altembourg, où il est mort, le 21 décembre 1832. Il abandonna le droit pour s'appliquer à la médecine, fut reçu docteur en 1788, et continua quelque temps encore ses études à Berlin, Vienne, Strasbourg et Gœttingue. En 1790 il revint se fixer dans sa ville natale. Tout en pratiquant son art, il y fonda deux grands recueils périodiques, la *Gazette nationale médicale* (1798) et les *Annales générales de la médecine* (1800), ainsi qu'un établissement sous le nom de *Comptoir littéraire* (1801), acquis en 1816 par le libraire Brockhaus. On a de lui une édition complète des *Œuvres d'Hippocrate* (1806 ou 1816, 3 vol. gr. in-8°), d'après la traduction latine de Foës. K.

Callisen, *Medicin. Lexicon*.

PIERINO DEL GUIDO. *Voy*. Gallinari.

PIERIUS. *Voy*. Valerianus.

PIERMARINI (*Giuseppe*), architecte italien, né le 18 juillet 1734, à Foligno, où il est mort, le 18 février 1808. Destiné par son père au commerce, il s'appliqua en secret à la mécanique, et construisit pour son propre usage un globe géographique, de vingt palmes de diamètre, qui lui attira les compliments du célèbre Boscovich. Il obtint alors la permission de se rendre à Rome, et y étudia l'archicture sous Poggi et Vanvitelli; ce dernier le prit en affection, et l'employa fréquemment aux nombreux travaux dont il était chargé, notamment à la construction du palais de Caserte. En 1769, il s'établit à Milan avec le double titre d'architecte de l'archiduc Ferdinand et d'inspecteur général des bâtiments. Lors de la fondation de l'Académie de Brera, il y fut appelé à professer l'architecture. C'est à lui que Milan est redevable des édifices qui se sont élevés jusqu'à la fin du dernier siècle, et parmi lesquels il suffit de mentionner le magnifique théâtre de la Scala, le Monte di Pieta, la Porte orientale, et la façade imposante du palais Belgiojoso; il a aussi donné les dessins de la villa impériale de Monza. P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, III.

PIERQUIN (*Jean*), auteur ecclésiastique français, né le 15 février 1672, à Charleville, mort le 10 mars 1742, à Châtel (Ardennes). Nommé en 1699 curé de ce dernier village, il y passa toute sa vie, occupé d'œuvres de charité et de travaux littéraires. On a de lui : *Vie de saint Juvin, hermite*; Nanci, 1732, in-8°; — *Dissertations physico-théologiques sur la Conception de Jésus dans le sein de la Vierge Marie, sa mère*; Amst. (Paris), 1742, in-12 : il essaye d'y donner quelques notions, d'après des principes physiques, sur la manière dont s'est opérée la génération divine; mais, selon l'observation de l'abbé Bouillot, un mystère se croit et ne se prouve pas; — *Œuvres physiques et géographiques*; Paris, 1744, in-12 : choix des articles insérés dans le Journal de Verdun; ces articles n'étaient au reste que les fragments d'un ouvrage sur les *Créatures invisibles et aériennes* auquel il travaillait depuis longtemps, et qui a disparu après sa mort. P. L.

Bouillot, *Biogr. ardennaise*, II.

* **PIERQUIN DE GEMBLOUX** (*Claude-Charles*), polygraphe français, né le 26 décembre 1798, à Bruxelles (dép. de la Dyle). Son grand-père, général de brigade, fut tué en 1794 à la bataille de Turcoing, et son père, ancien intendant militaire, épousa M[lle] Brunet de La Grange (1), cousine de la marquise de Montesson. Après avoir terminé ses études au lycée de Pau, alors dirigé par l'abbé Éliçagaray, il s'enrôla, durant les Cent Jours, parmi les fédérés de Montpellier,

(1) Elle était née à Gembloux, près de Namur, et c'est le nom de ce village que M. Pierquin a joint au sien.

et entra comme régent au collége de Valence. Ayant perdu cette place en 1817, pour avoir écrit une chanson bonapartiste intitulée *la Télémaque*, il revint à Montpellier, y étudia la médecine, et, reçu docteur en 1821, il fut attaché à l'hôpital de la Charité. Au bout de quelques années il s'établit à Paris, et combattit en 1830 pour la cause de la liberté. Nommé inspecteur d'académie à Grenoble (décembre 1830), puis à Bourges (1838), il résigna ces fonctions en 1849, et obtint la croix d'Honneur. Membre d'une cinquantaine de sociétés savantes de la France et de l'étranger, correspondant du ministère de l'instruction publique, M. Pierquin (de Gembloux) possède des connaissances aussi solides que variées; les sciences qu'il a cultivées de préférence, la médecine, la philologie et l'archéologie, lui doivent plus d'une idée neuve, intéressante et féconde. Dans le nombre de ses écrits publiés jusqu'à ce jour, et qui s'élèvent à plus de cent soixante, nous choisissons les plus remarquables : *Recherches sur l'hémacélinose;* Montpellier, 1821, in-4°; — *Nouvelles poésies;* Bruxelles, 1828, in-18; — *Poëmes et poésies;* ibid., 1829, in-8°; — *Réflexions sur les maladies intellectuelles du sommeil;* Paris, 1829, in-8°; — *De la Peine de mort;* Paris, 1831, in-8°; — *De l'Arithmétique politique de la folie;* Paris, 1831, in-8°; — *Les Livres saints*, poëme; Grenoble, 1835, in-8°; — *Antiquités de Grenoble;* ibid., 1835, in-8°; — *Antiquités de Gap;* ibid., 1837, in-8°; — *Antiquités d'Autun;* Nevers, 1838, in-8°; — *Histoire de Nevers avant la domination romaine*; ibid., 1839, in-8°; — *Antiquités chrétiennes du Nivernais;* ibid., 1839, in-8°; — *Réflexions physiologiques sur le sommeil des plantes*; Bourges, 1839, in-8°; — *Traité de la folie des animaux*; Paris, 1839, 2 vol. in-8° : un des ouvrages les plus originaux de l'auteur; — *Histoire de Jeanne de Valois, reine de France*; Bourges, 1840, in-4°, pl.; Paris, 1843, in-12; — *Histoire de La Châtre*; ibid., 1840, in-8°; — *Notices historiques, archéologiques et philologiques sur Bourges et le Cher*; ibid., 1840, in-4°; — *Des Patois, de l'utilité de leur étude et de leur bibliographie;* ibid., 1840, in 8° : travail plein de savantes recherches; — *Histoire de la guimbarde*; ibid., 1840, in-8°; — *Histoire monétaire et philologique du Berri;* ibid., 1840, in-4°, pl.; — *Sur la paléographie gauloise*; Moulins, 1841, in-8°; — *Notice sur P. Decandolle*; Liége, 1843, in-8°; — *Histoire et antiquités de Gergovia Boiorum*; Paris, 1844, in-8°; — *Idiomologie des animaux*; Paris, 1844, in-8°; — *Pensées et maximes*; Paris, 1844, in-8°; — *Radicologie française*; Paris, 1845, in-8°; — *Fluretas nouveletas*; Paris, 1845, 1846, in-8° : poésies patoises en dialecte de Montpellier; — *Histoire naturelle du Berri*; Paris, 1845, gr. in-8°, pl.; — *Le Coq gaulois*; Paris, 1851, in-8°; — *Des Divergences du moral et du physique*; Paris, 1854, 2 vol. in-8°. M. Pierquin (de Gembloux) a fourni des articles à divers recueils, tels que la *Biographie des Contemporains* de Rabbe, *La France littéraire* de Quérard, etc., et il a terminé une soixantaine d'ouvrages ou dissertations qui n'ont pas vu le jour.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour.* — *Célébrités universitaires.* — Quérard, *France littér.* — *Docum. partic.*

I. PIERRE *saints*.

PIERRE (Saint), dit le Prince des Apôtres, né vers l'an 10 avant J.-C., à Bethsaïde, en Galilée, mort à Rome, le 29 juin 65 ou 67 de J.-C. Simon Pierre, fils de Jonas, habitait avec sa femme et sa belle-mère le bourg de Capharnaüm, sur le lac de Génésareth, et y exerçait le métier de pêcheur. André son frère le conduisit à Jésus, qui en l'apercevant lui dit : « Tu es Simon, fils de Jonas; tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire, pierre ou rocher. » Pierre et André abandonnèrent aussitôt leurs occupations ordinaires; et d'après l'Évangile de saint Jean ils assistèrent avec les autres disciples aux noces de Cana, où Jésus accomplit son premier miracle. Quelque temps après, Jésus vint à Capharnaüm, y guérit d'une grave fièvre la belle-mère de Pierre, et sur la fin de cette année, après avoir, du haut de la barque de Pierre, enseigné la foule qui se tenait sur les bords du lac pour entendre sa parole, il lui ordonna de pousser au large, et lui fit faire une pêche si abondante que sa barque et celle des fils de Zébédée en furent remplies. A cette vue, Pierre tomba aux genoux du Sauveur, et lui dit : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je ne suis qu'un pêcheur. — Ne crains rien, répliqua Jésus, désormais tu seras un pêcheur d'hommes. » Et lorsqu'ils eurent amené leur barque à terre, Pierre et André quittèrent tout pour suivre Jésus-Christ. Pierre avait à cette époque quarante ans environ. Avant la fête de Pâques de l'année suivante, c'est-à-dire en l'an 32, Jésus fit choix de douze apôtres : saint Marc nomme Pierre en tête des apôtres, et depuis ce temps la tradition l'a toujours considéré comme le chef du collége apostolique. L'Évangile rapporte peu après le témoignage que Pierre rendit à la divinité de Jésus-Christ, pendant que d'autres le considéraient seulement comme un prophète, et ce témoignage valut à Pierre de s'entendre dire par son maître : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jonas, car la chair et le sang ne te l'ont point révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et je te dis aussi que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux (1). » (Matth., XVI, 16-19).

(1) Ce privilége, d'une importance si grave pour la fondation de l'Église catholique romaine, ne repose que sur

Ceux qui fondent sur le texte les prérogatives du saint-siége ne devraient point oublier de citer les versets qui suivent. Alors, Jésus ayant révélé à ses disciples le supplice qui l'attendait, ajoute, en s'adressant à Pierre, qui en niait la possibilité : « Retire-toi de moi, Satan! tu m'es un scandale; car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu, mais seulement celles qui sont des hommes. » (Ibid., XVI, 21-23.) Six jours après, Pierre fut avec saint Jacques et saint Jean témoin de la transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor, et ce fut à lui que Jésus fit trouver dans la gueule d'un poisson un statère destiné à payer la capitation perçue à l'usage du temple. Une question de Pierre fournit à Jésus l'occasion de nous donner une juste idée de l'étendue du pardon des injures et de la récompense preparée à ceux qui l'ont suivi dans sa pauvreté. Le jeudi, veille de la passion du Sauveur, il fut envoyé avec saint Jean pour préparer la Pâque. Pendant la Cène, Jésus lui dit : « Simon, Simon, voilà que Satan vous a demandés pour vous cribler tous comme du froment; mais j'ai prié pour toi en particulier afin que ta foi ne défaille point, et toi, quand tu seras converti, soutiens et affermis tes frères. » Et Pierre demandant au Sauveur : « Seigneur, où donc allez vous? » Jésus répondit : « Où je vais, tu ne peux pas me suivre à présent, mais tu me suivras ensuite. » — « Pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant? répliqua Simon Pierre, je suis prêt à aller avec vous en prison et à la mort. Je donnerai ma vie pour vous. » — Et Jésus-Christ, qui connaissait Pierre mieux que celui-ci ne se connaissait lui-même, lui répondit : « Tu donneras ta vie pour moi? En vérité, je te le dis, le coq ne chantera point que tu ne m'aies renié trois fois. » Le caractère de Pierre était la ferveur, mais cette ferveur était extrême et n'était pas encore bien réglée. Pierre le prouva lorsque, après la Cène, Jésus voulant donner un singulier exemple d'humilité à ses disciples, qui disputaient entre eux de leur grandeur future, se mit en devoir de leur laver les pieds. Quoique Jésus lui dise : « Tu ne sais pas encore ce que je veux faire, mais tu le sauras dans la suite, » Pierre s'obstine, pour ainsi parler, et contraint Jésus de lui dire : « Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. » En même temps, avec la même ferveur qui lui faisait dire : « Jamais, vous ne me laverez les pieds », il s'écrie : « Alors, Seigneur, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » Pierre suivit son divin Maître dans le jardin des Oliviers, et quand les Juifs vinrent le saisir, et le garrottèrent comme un malfaiteur, Pierre d'abord se mit en état de le défendre, et, transporté d'un zèle mal entendu, tira son épée et coupa l'oreille droite d'un serviteur du grand-prêtre, appelé Malchus. Jésus, en lui ordonnant de remettre son glaive dans le fourreau, nous apprend que les armes qu'il doit laisser à son Église sont des armes spirituelles, et que celui qui se servira de l'épée périra par l'épée. Comme un zèle indiscret ne se soutient pas, Pierre se démentit bientôt : tandis que Jésus, dans le vestibule du prétoire, était en butte à tous les outrages, Pierre, qui l'avait suivi de loin, troublé à la voix de deux femmes et d'un parent de Malchus, protesta par trois fois avec serment qu'il ne connaissait pas celui qu'il avait naguère hautement déclaré être le Christ. Un simple regard du Sauveur fit, il est vrai, rentrer Pierre en lui-même, et, se ressouvenant de la parole de Jésus, il sortit et alla pleurer amèrement sa faute. Il persévéra sans doute dans sa douleur, car on ne le voit point reparaître durant la Passion; mais ensuite, sur la foi de Marie-Madeleine, Pierre ayant appris la résurrection de Jésus, courut au tombeau, où il ne trouva plus que les linges qui avaient enveloppé le corps de son divin Maître. Jésus ne passa même pas la journée sans se montrer à cet apôtre, comme pour l'assurer qu'il avait sa pénitence pour agréable. Quelques jours après la résurrection, Pierre, par l'ordre de Jésus, jeta ses filets dans le lac de Tibériade, fit une pêche très-abondante, et répara son triple renoncement par un triple témoignage du plus ardent amour. Ce fut en cette occasion que le Sauveur lui fit pressentir le genre de mort par lequel il devait sceller son apostolat; mais il ne voulut pas le satisfaire sur la façon dont saint Jean devait finir sa vie.

Après l'ascension de Jésus, dont il avait été témoin, Pierre de retour à Jérusalem avec les autres apôtres et les disciples, leur proposa l'élection d'un apôtre à la place du traître Judas, et c'est lui qui dès lors préside et instruit l'assemblée. Saint Matthias fut élu. Le jour de la Pentecôte, quelques Juifs, témoins du don des langues qui avait accompagné la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, les accusant d'être ivres, Pierre prit la parole pour leur justification, étaya son discours de la prophétie de Joël, et rendit aussi dès ce moment un généreux témoignage de la résurrection et de l'ascension du Sauveur. Trois mille personnes, dit-on, se convertirent ce jour-là à sa voix et reçurent le baptême. Quelques jours après, comme il montait au temple avec Jean à l'heure de la prière, Pierre répondit à un pauvre perclus qui lui demandait l'aumône : « Je n'ai ni argent ni or, mais ce que j'ai, je vous le donne : au nom de Jésus le Nazaréen, levez-vous, et marchez. » Cet homme se leva aussitôt, marcha et entra dans le temple, glorifiant Dieu. Saint Pierre accompagna ce miracle d'un discours dans lequel il reprocha aux Juifs le crime qu'ils avaient commis en faisant mourir l'auteur de la vie, et cette seconde prédication gagna à l'Évangile cinq mille personnes environ. Pierre parlait encore lorsque les prêtres et les saducéens se saisirent de Jean et de lui, et les firent

le témoignage de saint Matthieu, et dans un autre passage du même évangéliste (XVIII, 18), on voit Jésus l'étendre indistinctement à tous ses disciples.

mettre en prison. Le lendemain, on les fit comparaître devant une grande assemblée de sénateurs, de magistrats, de docteurs de la loi et du prince des prêtres; mais leur fermeté et surtout celle de Pierre, ainsi que l'évidence du miracle qu'il venait d'opérer, obligèrent les Juifs de les renvoyer sans oser leur faire aucun mal. De cette époque date la fondation de l'Église apostolique. Toute la multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Personne ne disait que rien fût à lui en particulier, mais tous leurs biens étaient communs, en sorte qu'il n'y avait point de pauvres parmi eux; car ceux qui avaient des terres ou des maisons les vendaient et en mettaient le prix aux pieds des apôtres. Un nommé Ananias, de concert avec Saphira, sa femme, ayant vendu un héritage retint une partie du prix et apporta le reste aux apôtres. Pierre, malgré sa bonté naturelle, crut devoir donner à ses fonctions et à la communauté qu'il dirigeait un exemple terrible de punition dans la personne de ces deux époux. « Ananias, lui dit-il, pourquoi t'es-tu laissé tenter par Satan, de mentir au Saint-Esprit? » Ananias mourut sur-le-champ. Sa femme arriva trois heures après. Pierre lui ayant demandé combien ils avaient vendu leur terre, elle répondit comme son mari, et l'apôtre lui dit : « Vous avez donc concerté tous deux de tenter l'esprit de Dieu? Ceux qui viennent d'enterrer ton mari t'enterreront aussi. » Et elle tomba morte à ses pieds. Ce châtiment causa une salutaire crainte dans l'Église, bien que la prédication des apôtres fût toujours accompagnée d'un grand nombre de miracles. On mettait les malades sur des lits le long des rues, afin que lorsque Pierre viendrait à passer, son ombre au moins se portât sur eux et opérât leur guérison. Tant de puissance excita contre eux toute la secte des prêtres et des sadducéens, qui les firent emprisonner; mais délivrés miraculeusement, les apôtres allèrent enseigner de nouveau dans le temple, d'où on les ramena devant le sanhédrin, qui était d'avis de les condamner à mort. La remontrance adroite de Gamaliel détourna le coup, mais n'empêcha point que les apôtres ne fussent battus de verges et que défense ne leur fût faite de prêcher Jésus-Christ. Les Samaritains ayant quelque temps après reçu la parole évangélique que leur apporta le diacre Philippe, Pierre, que la persécution avait retenu à Jérusalem avec les autres apôtres, vint avec Jean à Samarie pour communiquer aux nouveaux baptisés la grâce du Saint-Esprit. Ce fut en cette occasion qu'il reprit sévèrement et exhorta à la pénitence Simon le magicien, qui avait pensé pouvoir acheter à prix d'argent la puissance dont il voyait les apôtres revêtus. Cependant les églises s'étant multipliées dès que la persécution eut cessé, Pierre en les visitant parcourut plusieurs provinces. Il guérit à Lydde le paralytique Énée, et ressuscita Tabitha à Joppé. Il alla ensuite à Césarée pour instruire et baptiser un centenier nommé Corneille. De retour à Jérusalem, les fidèles circoncis trouvèrent mauvais qu'il eût exercé son ministère parmi les gentils; mais Pierre les apaisa en leur racontant les merveilles que Dieu avait opérées en faveur de ces mêmes gentils.

En 44, saint Pierre fut arrêté par ordre d'Hérode Agrippa, qui avait fait trancher la tête à saint Jacques le Majeur. Son dessein était de le sacrifier à sa complaisance pour le peuple; mais la nuit même du jour que le tyran avait fixé pour le mettre à mort, un ange du Seigneur ouvrit les portes de sa prison, et Pierre, délivré de ses liens, sortit de Jérusalem. Saint Luc, dans les *Actes des Apôtres*, ne nous fait point connaître où Pierre se retira. Il est présumable que ce fut à Antioche, où il était venu environ deux ans auparavant et avait établi sa chaire. Nous le retrouvons en 51 au concile qui fut assemblé à Jérusalem au sujet des observances de la loi de Moïse; il y prononça un discours pour empêcher qu'on n'imposât aux gentils le joug que les Juifs mêmes n'avaient pu porter. De Jérusalem, Pierre vint à Antioche, où se trouvaient un certain nombre de gentils convertis à la foi. Après avoir longtemps vécu avec eux, il s'en sépara pour ne point scandaliser quelques chrétiens venus de Jérusalem. Mais saint Paul n'approuvant pas cette contrainte, qui pouvait donner lieu de croire que l'observation de l'ancienne loi était nécessaire, au moins pour les Juifs, l'en reprit ouvertement, et lui résista en face. Jugeant enfin que la capitale du monde était le lieu le plus propre à la propagation de la religion divine, dont il était le premier pontife, Pierre vint à Rome en l'an 54, au commencement du règne de Néron. En passant par Naples, il y implanta la foi, en donnant à cette ville pour premier évêque saint Aspren (1).

(1) Certains auteurs, suivis par le *Diario*, distinguent deux voyages de saint Pierre à Rome, et fixent le premier à l'an 42, seconde année du règne de l'empereur Claude. Ils appuient cette époque des témoignages d'Eusèbe, de saint Jérôme, et d'un ancien catalogue des pontifes romains, publié par le P. Boucher. Ces auteurs disent en effet que ce prince des apôtres, après avoir gouverné l'Église d'Antioche et prêché l'Évangile aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bythynie, vint à Rome, la seconde année de l'empereur Claude, pour y combattre Simon le Magicien, et qu'il y tint son siége l'espace de vingt-cinq ans, jusqu'à la quatorzième année de Néron, qui fut aussi la dernière de son règne. Il ne nous semble pas difficile de démontrer qu'en cette circonstance Eusèbe et saint Jérôme se sont éloignés de la vérité historique. Il résulte en effet des *Actes des Apôtres* que jusqu'à la mort d'Hérode-Agrippa, arrivée la même année qu'il fit emprisonner saint Pierre, cet apôtre ne prêcha l'Évangile que dans la Judée et dans la Syrie. Or Josèphe nous assure qu'Hérode-Agrippa mourut la quatrième année de l'empire de Claude, c'est-à-dire en 44. Saint Pierre ne peut donc pas être venu à Rome la seconde année du règne de ce prince. Un ancien auteur, appelé Apollonius, qui écrivait sous le règne de Commode, et qu'Eusèbe cite dans son histoire, affirme avoir appris par tradition que Jésus-Christ avait défendu à ses apôtres de sortir de Jérusalem avant douze ans. Il ne croyait donc pas, non plus que les chrétiens de qui il tenait cette circonstance, que saint

A son arrivée à Rome, Pierre habita le faubourg de Transtévère, près de l'endroit où l'on a construit l'église de Sainte-Cécile. Bientôt Pudens, sénateur romain, ayant entendu Pierre, se déclara converti, et l'apôtre fut conduit dans un beau palais que ce sénateur possédait sur le mont Viminal. Ici le saint Pierre historique disparaît pour faire place au saint Pierre de la légende. Saint Justin et quelques autres écrivains après lui ont raconté que Pierre trouva alors à Rome Simon le magicien, cet imposteur qui changeait les pierres en pain, faisait mouvoir sans y toucher les statues et les meubles, prenait toutes sortes de formes comme Protée et volait dans les airs comme Dédale. Simon le Magicien se prétendait la vertu de Dieu, et voulant montrer que, comme fils de Dieu, il pouvait monter au ciel, et de l'état d'un homme passer à la puissance divine, il se fit, au moyen d'une opération magique, élever dans les airs par deux démons dans un chariot de feu ; mais saint Pierre s'étant mis en prières avec saint Paul, venu à Rome vers cette époque, l'imposteur, abandonné de ses démons, tomba par terre près du temple de Romulus, aujourd'hui l'église des Saints-Cosme-et-Damien, se fracassa les jambes et mourut, peu de jours après, de cette chute. C'est à cette victoire de saint Pierre sur Simon le Magicien que quelques anciens rapportent le martyre de cet apôtre. Irrités de la mort de Simon, les païens s'en plaignirent à Néron, qui donna l'ordre d'arrêter Pierre et Paul. Cédant aux instances des fidèles qui le pressaient de fuir, Pierre sortit hors de la porte appelée aujourd'hui Sainte-Marie *ad passus*, sur la voie Appienne; mais bientôt, par suite d'une vision qu'il eut de Jésus-Christ, il revint sur ses pas, disposé à souffrir tous les tourments que le barbare empereur pourrait inventer. On l'arrêta, et on le conduisit dans la prison Mamertine; il y demeura pendant neuf mois attaché à une chaîne. De la prison où il était enfermé avec saint Paul, il fut conduit au Vatican, là où s'élève le beau temple qui lui est dédié, et il obtint, par la grâce de ses bourreaux, d'être crucifié la tête en bas, se réputant indigne d'être mis en croix comme l'avait été son divin Maître. Ce fut le 29 juin 65 ou 67, car ce point historique n'est pas bien éclairci, et l'on a écrit une foule de dissertations sur cette date.

Inhumé d'abord dans les catacombes, le corps de saint Pierre fut transféré dans le lieu même où il avait subi son supplice, sur le Vatican, et il y est toujours resté depuis. On ne saurait rapporter tous les honneurs que les fidèles ont rendus dans tous les siècles à ce prince des apôtres, ni représenter les singularités du concours qui s'est fait à son tombeau de toutes les parties de la chrétienté, ni compter les églises, les monastères, les hôpitaux élevés sous sa protection. Outre la principale fête de cet apôtre, que l'Église célèbre le 29 juin, elle solennise encore la mémoire de ses liens au 1er août, celle de la dédicace de sa basilique au Vatican le 18 novembre, celle de sa chaire à Antioche au 22 février, et celle de sa chaire à Rome le 18 janvier. Beaucoup d'historiens ont écrit la vie de saint Pierre; mais il est un ouvrage remarquable qui reproduit avec beaucoup de fidélité et de vivacité tout le mouvement doctrinal des deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Ce livre est attribué au pape saint Clément, bien qu'il soit évidemment apocryphe : on l'appelle les *Clémentines* ou *Reconnaissances*. Il nous montre saint Pierre vivant en père de famille avec ses disciples, et les instruisant plus encore par ses exemples que par ses discours; on voit auprès de lui Marc l'évangéliste, que Pierre appelle son fils, Évode, son successeur au siége d'Antioche, Lin et Clément à celui de Rome. Saint Pierre est le vrai héros des *Clémentines*,

Pierre eût fait un voyage à Rome la seconde année de Claude, puisque la douzième année depuis la mort de Jésus-Christ correspond à la cinquième du règne de cet empereur. Enfin, l'auteur d'un traité écrit en 314 (*De Mortibus persecutorum*), qu'on attribue communément à Lactance, dit, en termes formels, que les apôtres employèrent les vingt-cinq années qui suivirent la mort de Jésus-Christ à prêcher l'Évangile dans les différentes provinces de l'empire, mais que, Néron étant monté sur le trône, saint Pierre vint à Rome et y fonda cette Église. Cet auteur ne connaissait donc qu'un seul voyage de saint Pierre à Rome, et Baluze, qui en 1679 publia ce traité d'après un vieux manuscrit, conjecture avec beaucoup de vraisemblance que l'opinion que saint Pierre a gouverné l'Église de Rome pendant vingt-cinq ans ne vient que de ce que l'on a confondu les vingt-cinq années employées par les apôtres chacun en particulier à annoncer l'Évangile par toute la terre, avec le temps que saint Pierre a gouverné seul l'Église de Rome. Ce savant ne fait aucune difficulté d'abandonner sur ce point l'opinion d'Eusèbe et de saint Jérôme pour suivre le sentiment de Lactance, qui ne reconnaît qu'un voyage de saint Pierre à Rome, et qui le fixe non sous le règne de Claude, mais sous celui de Néron. C'est aussi la version que nous avons adoptée. Quelques protestants ont poussé l'esprit de parti jusqu'à soutenir que saint Pierre n'est jamais venu à Rome, et n'a conséquemment pas fondé ce siége; mais les savants les plus ennemis de l'autorité papale ont réfuté ces protestants. J. Pearson, évêque anglican de Chester, dans une dissertation qui se trouve parmi ses œuvres, donne pour ce fait les démonstrations dont il est susceptible. En effet, tous les monuments de l'histoire postérieurs au deuxième siècle déposent en sa faveur. Hégésippe, qui, comme Papias, touchait aux temps apostoliques, a publié l'histoire du martyre que saint Pierre souffrit à Rome. Saint Irénée et saint Ignace, disciple de saint Pierre, nous apprennent que cet apôtre avait fixé son siége à Rome. Tertullien appelle les hérétiques au témoignage de l'Église romaine fondée par saint Pierre. Saint Cyprien nomme souvent cette Église la *chaire de Pierre*. Arnobe, saint Épiphane, Origène, saint Athanase, Eusèbe, Lactance, saint Ambroise, saint Optat, saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, Paul Orose, saint Maxime, Théodoret, saint Paulin, saint Léon, etc., etc., nous ont laissé le catalogue des évêques de Rome depuis saint Pierre jusqu'au pontife qui occupait le saint-siége de leur temps; et après cette dernière époque, tous les écrivains ecclésiastiques et profanes conduisent la série jusqu'à Pie IX, placé aujourd'hui sur la chaire de saint Pierre. Sur la question du séjour de saint Pierre à Rome, on consultera avec intérêt un ouvrage du P. Ventura, *Lettres à un ministre protestant* (1849, in-12). Le savant théatin y répond à cette ancienne assertion reprise par un ministre de Genève, que saint Pierre n'a jamais mis le pied à Rome.

et l'on trouve dans cet ouvrage tant de détails sur lui, sa famille, ses disciples et son apostolat à travers la Palestine et la Syrie, qu'on l'a quelquefois appelé l'*Itinéraire de saint Pierre*. Ces détails, s'ils ne sont pas tous bien authentiques, viennent néanmoins fort à propos compléter les renseignements insuffisants fournis sur saint Pierre par les *Actes des Apôtres*, qui parlent bien plus de saint Paul que de saint Pierre. Nul doute que saint Pierre ne soit un peu grandi dans les *Clémentines;* cependant il faut reconnaître que le saint Pierre de la légende et du roman ne diffère pas trop de celui de l'histoire.

Nous avons de saint Pierre deux *Épîtres*, qui sont regardées comme canoniques. La première, datée de l'*église qui est en Babylone*, c'est-à-dire de Rome, suivant l'explication d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Bède et d'un très-grand nombre d'interprètes, fut ainsi datée soit parce que saint Pierre ne voulait pas faire connaître le lieu où il était, soit parce qu'il voulait marquer l'idolâtrie et les désordres dans lesquels Rome était plongée. Elle fut écrite selon toute probabilité en l'an 58. Le but de l'apôtre est de consoler et de fortifier dans la foi les fidèles auxquels il écrit, et de les soutenir au milieu des afflictions et des persécutions qu'ils souffraient. Écrite en grec, elle fut envoyée par Silas ou Silvain, et l'on croit que saint Marc, qui était le disciple et l'interprète de saint Pierre, l'aida à la composer pour les termes et pour le style, et que la différence de style qui se trouve entre cette épître et la seconde vient de ce que cet apôtre s'était servi de différents interprètes, non pour traduire en grec ce qu'il avait écrit en hébreu, mais pour lui aider à s'exprimer mieux dans une langue qui lui était étrangère. Au jugement des plus habiles interprètes, cette épître est pleine d'une force et d'une vigueur dignes du prince des apôtres. — La seconde *Épître* fut écrite de Rome comme la première, vers l'an 64. Son dessein est de réveiller les fidèles et de leur laisser par écrit un abrégé des vérités que Pierre leur avait enseignées, afin qu'ils pussent plus aisément se les remettre devant les yeux après sa mort. Il les prémunit contre les menées des imposteurs.

Outre ces deux Épîtres, on a attribué à saint Pierre un *Évangile*, des *Actes* et une *Apocalypse*, un Traité de la prédication ou de la doctrine de saint Pierre, et un autre, Du jugement. Mais quoique quelques-uns de ces livres aient été cités par divers Pères de l'Église, et que l'on ait permis pendant un temps la lecture de l'Évangile qu'on lui attribuait, tous ces ouvrages sont universellement regardés comme apocryphes. Il faut dire la même chose de la liturgie qui porte son nom et d'une prétendue *lettre* de saint Pierre à saint Clément, traduite en éthiopien. H. Fisquet.

Concordance des quatre Évangélistes. — *Les Actes des Apôtres.* — Baronius, *Annal. eccl.* — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. eccl. des six premiers siècles.* — Dom Ceillier, *Hist. des aut. sacr. et ecclés.*, t. I, p. 430-432. — Baillet, *Vies des saints*, 29 juin. — Dom Calmet, *Dictionn. de la Bible.* — Fleury, *Hist. eccl.*, liv. I et II. — *Clementis Romani Recognitiones;* Gersdorf, 1837, in-8°. — Saint Jérôme, *Script. eccles.* — Grégoire de Tours, *De gloria martyrum.* — Bossuet, *Sermons.* — Novaes, *Elementi della storia dé sommi pontefici, da san Pietro.* — Pearson, *Opera posthuma*, 1688, in-4°. — G. Boucher, *De doctrina temporum.* — L. Cuccagni, *Vita di san Pietro;* Rome, 1777, ou Venise, 1782. — Freppel, *Les Pères apostoliques.* — Winer, *Biblisches Real-Lexicon.* — Rosenmüller, *Archéologie biblique* (en allemand).

PIERRE (Saint), martyr, mort le 25 novembre 311. Placé sur le siége d'Alexandrie après la mort de Théonas, arrivée le 9 avril 300, il montra pendant la persécution de Dioclétien autant de courage que de prudence, et sa sollicitude embrassa toutes les églises de l'Égypte, de la Thébaïde et de la Libye qui étaient sous sa juridiction. Il assembla en 306 un concile qui déposa Mélèce, évêque de Lycopolis, et ce prélat, en publiant diverses calomnies contre Pierre et son concile, donna naissance à un schisme qui dura cent cinquante ans dans l'Église d'Alexandrie. Mélèce manœuvra si bien auprès des païens que Pierre fut obligé de chercher son salut dans la fuite lors de la persécution renouvelée par Maximin Daïa, césar en Orient. Celui-ci fit arrêter Pierre, à qui il fit trancher la tête. Il nous reste de Pierre d'Alexandrie *quinze canons pénitentiaux*, imprimés en grec et en latin dans toutes les collections des canons, dans l'édition des conciles du père Labbe et parmi les œuvres de saint Grégoire le Thaumaturge (Paris, 1623, in-fol.). Saint Pierre avait aussi composé un traité *De Deitate*, et une *Homélie* sur l'avénement du Sauveur; il ne nous en reste que des fragments peu considérables. La fête de ce saint est célébrée le 26 novembre. H. F.

Dom Ceillier, *Hist. des auteurs sacr. et eccl.*, t. IV, p. 17 et suiv. — Eusèbe, *Hist.*, lib. 7 et 8. — Hermant, *Vie de saint Athanase.* — Du Pin, *Bibl. des auteurs eccl.* — Baillet, *Vies des saints.*

PIERRE, patriarche d'Alexandrie, mort le 14 février 381. Prêtre d'Alexandrie, il partagea les travaux de saint Athanase, qui en mourant le désigna pour son successeur. Élu en 373, il fut chassé de son siége par les païens et par les ariens, et obligé de se retirer à Rome, où il demeura jusqu'en 377. Rétabli sur son siége par le pape Damase, il revint à Alexandrie, mais souilla sa gloire en faisant ordonner Maxime le Cynique évêque de Constantinople, à la place de saint Grégoire de Nazianze, dont il avait d'abord approuvé l'élection. On a de Pierre une partie d'une *Lettre* qu'il écrivit au sujet des violences commises par Lucius, que les ariens lui avaient substitué, et une autre *Lettre* adressée aux évêques, prêtres et diacres relégués à Diocésarée sous Valens. Théodoret nous les a conservées en partie. H. F.

Saint Grégoire de Nazianze, *Oratio* 24 *de vita sua.* — Hermant, *Vie de saint Athanase.* — Dom Ceillier, *Hist. des aut. sacr. et eccl.*, t. VIII, p. 464 et suiv.

PIERRE *Chrysologue* (Saint), c'est-à-dire

dont les paroles sont d'or, archevêque de Ravenne, né à Imola, où il mourut le 2 décembre 450. Ordonné diacre, il embrassa ensuite l'état monastique, et fut sacré, en 433, archevêque de Ravenne par le pape Xiste III, qui connaissait tout son mérite. Il travailla à réformer plusieurs abus qui s'étaient introduits dans son diocèse et à extirper les restes des superstitions païennes. En 448, saint Germain d'Auxerre étant venu à Ravenne, Pierre le reçut avec les marques de la plus profonde vénération. Peu après, l'hérésiarque Eutychès lui écrivit pour se plaindre du jugement rendu contre lui par saint Flavien de Constantinople, et Pierre lui répondit, en juin 449, en lui témoignant sa douleur de voir que les disputes sur le mystère de l'incarnation ne finissaient point. Son zèle pour l'instruction de son troupeau est consigné dans cent soixante-seize discours recueillis en 708 par Félix, archevêque de Ravenne; ils ont été imprimés d'abord à Cologne, en 1541, in-fol., puis à Paris (1585), à Anvers (1618), etc. La plupart sont fort courts : il y explique en peu de mots, d'une manière assez agreable, le texte de l'Écriture. Son style est élégant et un peu recherché; ses pensées sont ingénieuses, mais elles sortent parfois du naturel et ne renferment que des jeux de mots. H. F.

Dom Ceillier, *Hist. des aut. sacr. et eccl.*, t. XIV, p. 2 et suiv. — Trithème, *De scriptor. eccl.*, cap. 180. — Baillet, *Vies des saints*, décembre.

PIERRE (Saint), prélat français, né en 1102, à Saint-Maurice de l'Exil (diocèse de Vienne), mort le 3 mai 1174, à Bellevaux (diocèse de Besançon). Il fut l'un des premiers religieux de l'abbaye fondée, en 1117, à Bonnevaux par Gui de Bourgogne, archevêque de Vienne. L'abbé Jean, son supérieur, l'envoya en 1132 fonder en Savoie l'abbaye de Tamié, qu'il dirigea pendant dix années, au bout desquelles il fut appelé, de l'avis de saint Bernard, à l'archevêché de Tarentaise, aujourd'hui Moutiers (1142). Après avoir travaillé treize ans à réprimer de graves désordres dont ce diocèse était le théâtre, Pierre alla, en 1155, se cacher en Allemagne, dans un monastère de son ordre, où il espérait vivre inconnu; mais il y fut bientôt découvert et contraint de revenir à son église. Il s'employa heureusement pour éteindre la guerre qui s'était élevée entre Humbert III, comte de Savoie, et Alphonse Taillefer, fils d'Alphonse Jourdain, comte de Toulouse; et quoique vassal de l'empereur Frédéric, il soutint sans se brouiller avec ce prince le parti du pape Alexandre III. Ce pape l'attira en Italie, où il s'acquit sur les esprits un grand empire, et le chargea de négocier la paix entre Henri le jeune, couronné roi d'Angleterre, et le roi Henri son père. L'Église honore sa mémoire le 8 mai, Célestin III l'ayant canonisé en 1191. H. F.

P.-C. Fontenai, *Hist. de l'Église gallic.*, t. IX. — *Acta Sanctorum*, 8 mai. — Baillet, *Vies des saints*, 8 mai. — D. Lenain, *Hist. de Cîteaux*, t. II, p. 83 et suiv.

PIERRE NOLASQUE (Saint), fondateur de l'ordre de la Merci, né à Mas-Saintes-Puelles, près de Castelnaudari, selon d'autres à Saint-Papoul, le 1er août 1182 ou 1189, mort en 1256, la nuit de Noël. Malgré la célébrité de son nom, malgré l'importance et la durée de l'ordre fondé par cet homme de bien, on a peu de renseignements certains sur sa vie. Après avoir fait, dit-on, ses études littéraires dans le monastère de Cîteaux, il ceignit l'épée, et servit sous les enseignes de Simon de Montfort, qui lui confia plus tard l'éducation de son prisonnier Jacques, fils de Pierre, roi d'Aragon. Jacques, devenu roi après la mort de son père, Pierre Nolasque le suivit au delà des monts. C'est durant son séjour en Espagne que la vue des chrétiens esclaves des Maures lui inspira le charitable dessein de travailler à la délivrance de ces captifs. Après avoir agité divers projets, il crut que le plus sûr moyen d'atteindre ce but était de fonder un ordre nouveau, ce qu'il fit à Barcelone, le 10 août 1218, avec le concours de l'évêque de cette ville, Béranger de la Palu, et du roi lui même, qui l'institua commandeur de l'ordre : treize gentilhommes s'associèrent sur le champ à cette œuvre, et leur première résidence fut le palais même du roi Jacques Ier, à Barcelone. Grégoire IX leur conféra divers privilèges en 1230, et leur prescrivit, en 1235, d'observer la règle de Saint-Augustin. Saint Pierre Nolasque fut canonisé en 1628.

Hist. Litt. de la France, t. XIX, p. 5. — Helyot, *Hist. des ordres monast.*, t. III, p. 268.

PIERRE D'ALCANTARA (Saint), religieux espagnol, fondateur d'ordre, né à Alcantara, en 1499, mort au couvent de Las Arenas, le 18 octobre 1562. Son père, don Alonzo Garabito, était gouverneur de Murcie; lui-même fit ses études à Salamanque, et entra, en 1524, chez les Franciscains. Envoyé au couvent de Bellaviza, puis à Badajoz, où il devint supérieur de son ordre, il fut ensuite gardien du monastère de Notre-Dame-des-Anges. Ce fut vers cette époque que ses facultés mystiques se révélèrent : il restait de longues heures en contemplation, à ce point que ses supérieurs durent souvent le rappeler à la vie active. Sa réputation de piété parvint jusqu'à la cour de Portugal, où le roi dom Joao III l'appela; mais Pierre ne demeura pas longtemps à Lisbonne, il revint à Alcantara, et, en 1538, fut élu provincial de l'Estramadure. Il s'occupa alors de réprimer les désordres qui régnaient chez les moines Mineurs, et prit à cet effet de sévères mesures dans le chapitre de Placentia (1540). Ne pouvant parvenir à faire triompher ses idées, il se retira en Portugal, où, avec l'aide du père Martin de Sainte-Marie, il fonda sur la montagne d'Arabida, près de l'embouchure du Tage, la congrégation dite des *Franciscains déchausses* (1555), qui fut approuvée par Paul IV (fevrier 1562). En 1559, Pierre était commissaire général de son ordre lorsqu'il connut sainte Thérèse d'Avila. Il dirigea cette femme pieuse dans la reforme qu'elle apporta aussi chez les Carmélites. En 1561, se sentant gravement ma-

lade, il se fit transporter au couvent des Arenas, où il mourut, dans la pénitence la plus sévère. Suivant sainte Thérèse, durant quarante années il marcha toujours pieds nus et tête découverte; il ne dormait qu'une heure et demie par jour, et choisissait pour cela les positions les plus incommodes; il ne mangeait qu'une fois tous les trois jours. Grégoire XV béatifia Pierre d'Alcantara en 1622, et Clément IX le canonisa en 1669. L'Église l'honore le 19 octobre. On a de lui : *De la Oracion y meditacion*; Saragosse, 1560; Salamanque, 1578 et Valladolid, 1620; — *Tractatus pacis animæ*; Rome, 1600. A. L.

N. Antonio, *Bibl. script. Hisp.*, t. IV, p. 166. — Jean de Sainte-Marie, Martin de Saint-Joseph, Antoine Huart, le père Courtot, *Vie de Pierre d'Alcantara*. — Godescard, *Vies des principaux saints*, t. IX, p. 400-512.

II. PIERRE *souverains*.

a. Empereurs.

PIERRE Ier ALEXÉIEVITCH, dit *le Grand*, empereur de Russie, fils du tsar Alexis Mikhaïlovitch et de sa seconde femme, Natalie Naryskine, né à Moscou, le 9 juin (1) (30 mai) 1672, mort à Saint-Pétersbourg, le 8 février 1725. Il n'avait pas quatre ans quand son père mourut, laissant le trône à son fils aîné Fœdor, et il approchait de sa dixième année lorsqu'une mort prématurée enleva aussi ce frère aîné (7 mai 1682). Le successeur légitime était alors Ivan V; mais tout le monde paraissait d'accord avec le patriarche pour éloigner du trône ce prince, infirme et faible d'esprit, que Fœdor et même leur père, dit-on, avaient déjà résolu d'exclure de la succession. Aussi, de son propre consentement, Pierre lui fut-il d'abord préféré; mais cette disgrâce de son frère consanguin indigna la grande princesse Sophie, qui, passionnée, impérieuse, dédaignant de se renfermer dans le gynécée, suivant l'usage moscovite, se montre aux strélitz, répand le faux bruit de l'assassinat d'Ivan, organise une émeute, et amène ces trois jours d'horrible carnage, où la fureur d'une soldatesque effrénée est à peine assouvie par le massacre de soixante-sept personnages, parmi lesquels figurent, outre les Naryschkine, frères de Natalie, et son père adoptif, le noble Artémon Matveief, des princes Dolgorouki, Tcherkasski, Romodanofski, etc. Le 3 juillet 1682, Sophie, profitant de sa victoire, fit couronner ensemble ses deux frères, ôta le pouvoir à la mère du plus jeune et à sa famille, le garda pour elle-même et ne s'en montra point indigne, car ses talents égalaient son affreuse énergie. Mais les passions brutales qu'elle avait déchaînées se tournèrent contre elle-même : de nouvelles émeutes ayant éclaté, la cour dut se sauver de Moscou; cependant Sophie se vengea par le supplice des princes Khovanski, père et fils, par celui des principaux mutins parmi les strélitz, et ramena, comme en triomphe, les deux tsars du couvent de Troïtza (la Trinité) au Kremlin. A ce retour, on remarqua l'indignation et le mépris avec lesquels le jeune Pierre regardait les strélitz vaincus. Ce prince annonçait de brillantes qualités; mais jusque-là on n'avait presque rien fait pour son éducation, confiée d'abord à un secrétaire du conseil ou *diak* peu instruit, appelé Zotof, et qui resta interrompue depuis son couronnement. Il y suppléa par une extrême curiosité, par un désir ardent d'apprendre; et après avoir reçu quelque temps du lieutenant François Timmermann, de Strasbourg, des leçons d'art militaire et de mathématiques, il eut le bonheur, en 1683, de distinguer le Genevois Lefort, qui l'initia aux secrets des sciences et de la civilisation, et, en lui montrant combien la Moscovie était à cet égard en arrière de tous les pays de l'Europe, stimula son zèle et son ambition. Lefort prit cinquante des enfants nobles qui entouraient le tsar à Préobrajensk, partageant ses jeux et ses plaisirs (*poteschnyié*), pour en former une compagnie régulière, dans laquelle Pierre passa successivement par tous les grades. Sophie, le voyant absorbé par les exercices militaires, s'imagina qu'il n'y recherchait que l'amusement, et crut d'autant moins avoir à le redouter qu'il se livrait aux plaisirs avec la passion qu'il mettait en toutes choses, et avec la fougue d'un tempérament qu'une telle cour, dans de telles circonstances, n'avait pu lui apprendre à dompter. Avertie par son amour maternel, la tsarine Natalie fut loin de regarder du même œil les déportements de son fils : pour préserver ses mœurs, elle se hâta de le marier, en février 1689, avec Eudoxie Fœdorovna, de la famille Lapoukhine. Une solennité religieuse, où Sophie eût voulu paraître avec ses deux frères parée comme eux des attributs de l'autocratie, hâta la rupture entre elle et Pierre, qui, ayant atteint l'âge de dix-sept ans, pensait que les fonctions de la régente devaient cesser : elle comptait sur les strélitz et s'armait de l'autorité de son frère aîné pour défendre son pouvoir. Une nouvelle lutte eut lieu, pendant laquelle Pierre, instruit que sa vie était en danger, se réfugia encore une fois au couvent de Troïtza, suivi de la tsarine sa mère. Les étrangers au service de la Russie, et à leur tête le général Gordon, embrassèrent son parti. Avec une fermeté au-dessus de son âge, il résista aux tentatives que fit Sophie pour lui arracher des concessions : elle fut réduite à se soumettre et forcée à prendre le voile dans un couvent de religieuses qu'elle avait fondé, d'où ses intrigues toutefois ne cessèrent de le poursuivre. Le 11 octobre 1689, Pierre fit son entrée à Moscou : Ivan vint au-devant de son frère pour le complimenter, et celui-ci, non moins modéré que ferme, lui laissa les dehors de la souveraineté et même la préséance sur lui, mais en se réservant à lui seul l'exercice du pouvoir. C'est de cette époque que date véritablement son règne.

Ce règne, qui commença ou renouvela toutes

(1) Nous suivrons toujours le calendrier grégorien, en rappelant que la différence était alors de dix jours en avance.

choses en Russie, est unique dans l'histoire : jamais on n'avait vu une volonté plus énergique lutter avec plus de courage contre tous les obstacles imaginables. Pour les surmonter et suffire à la tâche de tout créer ou tout transformer, il fallut une force presque surhumaine, et peut-être même n'était-ce pas trop de cette passion effrénée, sauvage quelquefois, qui fait tache pourtant dans cette vie imposante, et qui, pour notre part, ne nous permet pas d'appeler Pierre, comme fait M. Oustrialof, « un des plus beaux ornements de l'espèce humaine ». Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans tous les détails de ce règne si plein que trente-six ans ne semblent pas avoir pu le contenir; nous en rappellerons seulement les principaux traits, et, à l'exemple du même historien, nous y remarquerons quatre périodes : la première, de 1689 à 1700, est celle du développement personnel de Pierre, qui, tout en organisant l'armée, résiste encore au besoin des réformes, uniquement occupé à augmenter son instruction par l'étude, l'expérience et l'exemple des autres, ainsi qu'à mûrir ses grandes qualités; dans la seconde, de 1700 à 1709, la lutte s'accomplit, au dehors aussi bien qu'au dedans, avec la prépondérance étrangère comme avec l'ignorance et les préjugés de ses propres sujets; dans la troisième, de 1709 à 1721, Pierre, sûr de lui-même et triomphant, élève la Russie, jusqu'alors barbare, inconnue, plongée dans une apathie asiatique, au rang d'une grande puissance européenne; enfin, la quatrième, de 1721 à 1725, nous le montre jouissant de son ouvrage, se reposant après des fatigues inouïes, mais offrant aussi le spectacle d'un déclin hâté par l'usage immodéré de la boisson, d'un volcan jetant ses derniers feux pour se dévorer finalement lui-même.

Le premier soin de Pierre fut de former une armée permanente organisée selon la tactique européenne, à laquelle la Russie était alors encore tout à fait étrangère. Lefort et Gordon furent les instructeurs de cette armée. Bientôt Pierre se vit entouré de vingt mille hommes de troupes exercées, dont les deux compagnies de *pateschniyé*, celle de Préobrajensk et celle de Séménofsk, qui ne tarda pas à lui être adjointe, compagnies devenues régiments de la garde, formèrent le noyau. Le tsar s'occupait en même temps de la création d'une marine. Déjà son père, Alexéi Mikhaïlovitch, dans l'intention de commercer avec la Perse par la mer Caspienne, avait fait construire par des Hollandais un navire qui avait descendu l'Oka et le Volga depuis Dédinof jusqu'à Astrakhan, mais qui avait été brûlé par les Cosaques du Don. De l'équipage dispersé, il n'était retourné à Moscou que deux hommes de la même nation, dont l'un, Karsten Brand, fut élevé dans la suite au poste de premier ingénieur-constructeur de la marine. Dès 1693 Pierre fit sur un navire à lui le voyage d'Archangel; il s'avança même jusqu'à Ponoï, sur la côte de la Laponie. L'année suivante il entra dans le même port avec plusieurs vaisseaux russes, et il nomma le prince Fœdor Iouriévitch Romonadofski amiral de sa flotte future. Émerveillé de la civilisation européenne, il voulut en rapprocher son peuple; pour cela, il n'y avait pas de voie plus sûre ni plus prompte que la mer. Au dix-septième siècle, la Russie n'atteignait pas à la Baltique; la mer Blanche, par sa situation septentrionale, ne pouvait convenir aux vues du tsar, et encore moins la Caspienne, qui n'était à ses yeux qu'un lac insignifiant. Il tourna donc ses regards vers la mer Noire, où se déchargeaient plusieurs grands fleuves de son empire, soit directement, soit par la mer d'Azof, qui en dépend. En guerre avec la Porte, il dirigea d'abord son attention sur l'embouchure du Don, et résolut la conquête d'Azof. Il commença l'attaque de cette ville par terre (1695); mais il perdit bientôt l'espoir de s'en emparer, dans le mauvais état d'instruction où était encore son armée, et changea le siége en blocus. Il partit en toute hâte pour Moscou, embrassa son frère mourant, et, pour soulager la misère du peuple, causée par une disette, il envoya des vaisseaux à Riga et à Dantzig, afin d'y acheter du blé. En même temps il fit venir de l'Autriche, du Brandebourg et de la Hollande des ingénieurs habiles et de bons artilleurs; il introduisit plus d'unité dans l'armée, dont il donna le commandement en chef au boïar Alexéi Séménovitch Schéin, mais dont Gordon, Lefort et Fœdor Alexéievitch Golovine restèrent l'âme. Un chantier établi à Voronège sur le Don lança dès 1696 vingt-trois galères, deux galéasses et quatre brûlots. Cette flotte défit celle des Turcs en vue d'Azof, et la forteresse tomba elle-même au pouvoir des Russes le 29 juillet de cette année, après un siége de deux mois.

Dans le but de conserver une place qu'il regardait comme la clef de la mer Noire, il ordonna la construction de cinquante-cinq bâtiments de guerre. Il chargea un ingénieur de creuser un canal pour unir le Volga au Don, et envoya plusieurs jeunes nobles en Italie et en Hollande, afin d'y apprendre l'art des constructions navales, et en Allemagne pour y étudier celui de la guerre. Mais il brûlait d'envie de voir par lui-même les principaux foyers de la civilisation, les pays où l'on avait le plus développé l'art militaire, la marine, les sciences et l'industrie, branches pour lesquelles son admiration allait jusqu'à l'enthousiasme, et dont il voulait à tout prix doter la Russie, persuadé qu'il n'y avait que ce moyen pour la tirer de l'impuissance où il s'indignait de la voir retenue. Après avoir comprimé, en déployant un grand courage personnel, une révolte des strélitz (février 1697), et avoir assuré la tranquillité de ses États en dispersant dans les différentes provinces ces miliciens turbulents, il confia les rênes du gouvernement au prince Romonadofski, assisté de trois boïars, et il partit, au mois d'avril 1697,

cachant sa dignité royale sous le costume de simple membre d'une ambassade qui, selon l'ancienne coutume russe, devait visiter les cours étrangères, et dont Lefort, Golovine et Vosnitsyne étaient les chefs. Il traversa l'Esthonie et la Livonie, alors soumises à la Suède, le Brandebourg, le Hanovre, la Westphalie, et arriva à Amsterdam, où, dans son enthousiasme pour l'art des constructions navales, il se mit à travailler de l'état de charpentier. A Zaardam, reprenant le costume russe, il se fit inscrire parmi les ouvriers, sous le nom de Pierre Mikhaïlof. Il y resta sept semaines, nettoyant lui-même la cabane qu'il habitait, préparant ses aliments, et ne quittant la hache que pour écrire à ses ministres. De retour à Amsterdam, il fit construire sous sa direction un vaisseau de soixante canons, qu'il envoya à Archangel. Rien n'échappait à son attention; il se faisait donner des explications sur tout ce qu'il voyait, et s'exerçait lui-même à toutes sortes de métiers, allant jusqu'à entreprendre des opérations chirurgicales. Sa prédilection pour la marine le détermina à accepter l'invitation du roi Guillaume III et à visiter Londres. Habillé en marin anglais, il ne quittait pas le chantier royal, et plus d'une fois on l'entendit répéter que s'il n'était le tsar de Russie, il voudrait être amiral d'Angleterre. Il prit à son service plus de cinq cents officiers, ingénieurs, canonniers, chirurgiens, artisans, etc., de cette nation. Admiré de tous ceux qui l'approchaient, honoré du diplôme de docteur par l'université d'Oxford, il quitta l'Angleterre après un séjour de trois mois, et se rendit à Vienne par la Hollande et Dresde, évitant de toucher à la France, avec laquelle l'élection du roi de Pologne l'avait brouillé. Il était sur le point de partir pour Venise, lorsqu'il fut informé du nouveau soulèvement des strélitz. Alors il traverse à la hâte la Pologne, où il a une entrevue avec le roi Auguste II, dont il avait soutenu le parti, et arrive à Moscou le 4 septembre 1698. Gordon s'était déjà rendu maître de la révolte : il ne restait plus qu'à punir les coupables. On les traduisit devant une commission, qui prononça de nombreuses condamnations à mort. A partir du 11 octobre, le sang coula pendant des mois dans la plaine de Préobrajensk ou à Moscou même : la hache, la corde, la roue firent justice des strélitz. Le tsar, inexorable, repoussa même l'intervention du patriarche; il assista aux exécutions, et approcha si près du billot, qu'une de ces victimes, courageuse et résignée, lui cria : « Place, seigneur! c'est à moi de me mettre là! » Comme les plus grands soupçons d'avoir fomenté cette révolte tombaient sur sa sœur Sophie, il fit dresser devant son couvent vingt-huit potences, auxquelles furent attachés cent trente conjurés, dont trois tenaient en main la supplique que la tsarevne lui avait adressée en leur faveur. Cinq cents obtinrent leur grâce, et furent dispersés sur tous les points de l'empire, surtout à Astrakhan; ils durent vendre leurs maisons de la slobode, et le corps des strélitz, fort d'environ vingt mille hommes, fut à jamais dissous. La tsarine Eudoxie, que Pierre n'aimait point, et qui lui reprochait ses infidélités, fut enveloppée dans cette conspiration, et enfermée dans un couvent de Souzdal; Marthe Alexéievna, sœur du tsar, dut également prendre le voile.

Pour récompenser ses fidèles serviteurs, il fonda, le 20 mars 1699, l'ordre de Saint-André, dont l'amiral Golovine fut le premier chevalier. La mort de Lefort et de Gordon fut un sujet de profonde douleur pour lui; il porta l'affection qu'il avait pour eux sur Alexandre Mentchikof, jadis admis dans les *pateschniyé*, malgré son humble naissance. Il reprit activement ses travaux de construction à Voronège. Les strélitz furent remplacés par vingt-sept régiments d'infanterie et deux régiments de dragons, formant un corps de trente-deux mille hommes fournis par un recrutement général, et qui en trois mois furent en état de tenir la campagne. Les places d'officiers ne furent données qu'au mérite et à l'ancienneté.

Nous voici arrivés à la seconde période du règne de l'infatigable Pierre. Il appliquait alors toute son attention aux affaires intérieures de son empire et à l'exécution de ses projets. La perception des impôts fut simplifiée, l'habillement allemand introduit parmi les fonctionnaires et les bourgeois; les longues barbes disparurent dans les villes et à l'armée; la suite et le luxe des boïars furent réduits, des savants étrangers attirés en plus grand nombre, des imprimeries établies, des livres utiles importés, des écoles fondées dans les principales villes, et même l'organisation de l'Église modifiée, entreprise plus dangereuse qu'aucune autre, dans un pays où la religion consiste exclusivement en pratiques et en cérémonies sanctionnées par la tradition (1). En 1700, à la mort du patriarche Adrien, Pierre ne lui donna pas de successeur dans cette dignité, mais le remplaça par un éparchat, dont les décisions devaient toujours lui être soumises.

La suspension d'armes stipulée par le traité de Karlowitz, entre la Russie et la Porte, fut étendue à trente ans; mais en même temps la guerre éclata avec la Suède. Patkul avait en effet poursuivi avec succès la négociation dont Pierre avait jeté les bases dans son entrevue avec le roi de Pologne; et tous les témoignages d'amitié du jeune roi de Suède, Charles XII, ne purent arrêter le tsar, impatient de trouver accès dans la mer Baltique.

Au mois d'août 1700, l'Ingrie fut occupée par les Russes et Narva attaquée. Le héros de la Suède accourut au secours de cette forteresse,

(1) Pierre le Grand lui-même n'envisageait pas autrement la religion. En général, ce n'étaient guère les questions morales qui excitaient son enthousiasme; dans la civilisation, il voyait plutôt un principe de force qu'une condition de dignité pour la nature humaine.

et avec huit mille hommes il défit complétement, le 30 novembre 1700, trente-huit mille Russes, qui mirent bas les armes, à l'exception seulement des deux régiments de la garde. Ce coup fatal n'abattit pas l'indomptable âme de Pierre. « Je sais bien, dit-il, que ces Suédois nous battront longtemps; mais à la fin ils nous apprendront à les battre. La guerre fera sortir les Russes de leur apathie, et les forcera d'apprendre ce qu'ils ignorent encore. » De nouvelles troupes furent promptement rassemblées, des canons coulés, et un grand nombre d'aventuriers étrangers reçus au service du tsar, que secondaient puissamment des hommes tels que Boris Pétrovitch Chérémétief, le brave prince Mikhaïl Mikhaïlovitch Galitsine, l'inséparable compagnon de Pierre, Mentchikof, son autre favori, Apraxine, Bruce, etc. Charles XII, en ne s'occupant plus que du roi de Pologne, leur laissa le temps de former une armée par l'instruction et l'habitude des dangers. La victoire que remportèrent les Russes sur les bords de l'Embach, le 1er janvier 1702, fut le gage et le prélude de leurs prochains triomphes. Nœtebourg, fort dont Pierre changea le nom en celui de Schlusselbourg, parce qu'il voulait en faire la clef (*Schlüssel*) de la Baltique, fut pris ainsi que Mariembourg en Livonie. Le tsar fit une entrée triomphale à Moscou, et, après un court séjour à Voronège, il repartit en toute hâte pour les bords de la mer Baltique. Le 4 mai, il s'empara du fort de Nyenschanz, vers l'embouchure de la Néva. Quatre jours après, il prit deux bâtiments de guerre suédois avec trente petits transports sur lesquels il servait en qualité de simple capitaine d'artillerie. A cette occasion, l'amiral Golovine lui décerna l'ordre de Saint-André. Trouvant Nyenschanz trop éloigné de la mer et trop peu sûr, Pierre résolut de faire construire plus bas sur la Neva, dans une petite île, une autre forteresse qui commandât l'embouchure du fleuve. Il s'y fit bâtir une petite maison de bois à la mode hollandaise, et dirigea de là toute l'entreprise. Le 27 mai 1703 fut posée la première pierre de cette citadelle, à laquelle le tsar donna le nom de ses patrons, Pierre et Paul. Un architecte italien fut chargé de surveiller les travaux, et bientôt on vit vingt mille hommes, rassemblés de toutes les parties de l'empire, les pousser avec vigueur. A l'abri de cette forteresse et sur le beau fleuve qui par des canaux pouvait être mis en communication avec la mer Caspienne et la mer d'Azof, Pierre résolut de faire construire une ville qui servirait comme de lien entre la Russie et l'Europe. Au bout de quatre mois la citadelle était achevée. Pétersbourg s'éleva peu à peu, et se peupla d'un grand nombre d'ouvriers appelés de loin pour y travailler, et que la longueur du voyage pour retourner chez eux décida à y rester, de Finlandais et de Livoniens attirés par les avantages qui leur étaient offerts, et plus tard de beaucoup de Suédois victimes des désastres de la guerre. En moins de deux ans, outre Vasili-Ostrof, où furent construites les premières maisons particulières, l'île de Pétersbourg et la rive de l'Amirauté se couvrirent d'édifices. Au mois de novembre 1703 Pierre conduisit lui-même le premier vaisseau jusqu'au centre de la nouvelle cité. Pour la protéger, il fit construire, sur le bord de la mer, la forteresse de Kronstadt dont Mentchikof dirigea les travaux, au milieu de difficultés si grandes, que plus de huit mille chevaux périrent, et qu'un nombre presque aussi considérable d'hommes succombèrent aux fatigues et aux maladies.

L'Autriche, la Hollande et l'Angleterre employaient tous leurs efforts pour rompre l'alliance du tsar avec le roi de Pologne. Charles XII, de son côté, malgré les progrès de son ennemi en Livonie, se porta rapidement contre la Saxe, afin d'accabler Auguste dans ses États héréditaires. Après avoir mis ordre à ses finances, Pierre commença ses nouvelles opérations par la destruction d'une flottille de treize transports suédois sur le lac de Péipus. Le général Schlippenbach fut battu près de Revel; Dorpat, Narva et Ivangorod tombèrent successivement au pouvoir des Russes, du 4 mai au 20 août 1704. Une attaque des Suédois contre Pétersbourg échoua; mais les Russes, sous le feld-maréchal Chérémétief, furent défaits à leur tour par Lœwenhaupt, à Gemauerthof, en Courlande. Pierre venait de prendre sa revanche par la victoire de Kalisch (octobre 1706), où Mentchikof avait conduit vingt mille auxiliaires russes, lorsqu'il apprit la conclusion de la paix d'Altranstædt. Ne jugeant pas à propos d'attendre l'arrivée de Charles XII en Pologne, il ordonna à ses troupes de se retirer en ravageant tout le pays derrière elles, et Chérémétief fit alors une retraite remarquable. Charles, qui avait conclu un traité secret avec l'ataman des Cosaques, Mazeppa, les poursuivit jusque dans les environs de Smolensk; puis il tourna brusquement vers l'Ukraine pour gagner à sa cause les Cosaques et attendre le général Lœwenhaupt, qui, défait par Pierre à Liesna, où Galitsine se battit comme un lion, ne lui amena que les débris de son corps d'armée, au lieu du convoi dont le roi de Suède avait besoin. Cependant Mazeppa, traître à son pays, embrassa ouvertement le parti de la Suède. On assiégea Pollava. Pierre accourut au secours de cette ville de la Petite-Russie à la tête de soixante-dix mille hommes, et anéantit sous ses murs, le 8 juillet 1709, l'armée suédoise et la puissance fondée par Gustave-Adolphe. Le tsar, qui avait pris le grade de lieutenant général dans l'armée de terre (1) et de contre-amiral dans l'armée navale, écrivit du champ de bataille à l'amiral Apraxine, successeur de Golovine dans cette dignité : « Notre ennemi a eu le sort de Phaéton;

(1) Il avait encore une fois voulu passer par tous les grades, à commencer par le tambour, et avait donné à ses fiers boïars l'exemple de la soumission.

les fondements de notre ville de la Néva sont maintenant assis sûrement. » Le retour du roi Auguste en Pologne, un nouveau traité conclu avec lui, l'alliance du Danemark et de la Prusse, le siége de Riga, telles furent les suites de cette mémorable bataille. Pierre se hâta de retourner sur les bords de la Néva, nomma Golovkine grand chancelier, ordonna de joindre le lac Ladoga au Volga, et signa des traités de commerce avec la France, l'Italie et les villes Anséatiques.

Mais si cette victoire fut décisive pour la Russie, en ce qui concerne ses relations politiques, elle ne fut pas moins importante, dit M. Oustrialof, pour la consolidation intérieure de l'empire. « Le peuple, dans l'ivresse produite par un succès comme il n'en avait obtenu aucun, prit en patience les choses qui lui avaient répugné jusque-là, et retint ses murmures au sujet d'une transformation intérieure, évidemment la source de la gloire qu'il venait d'acquérir et le gage de sa grandeur future. De son côté, Pierre, que les arts de l'Europe avaient mis à même d'anéantir son ennemi, fut de plus en plus pénétré de la nécessité de tout changer. Averti par l'expérience, il ne se borna plus à des mesures isolées; il agit suivant un plan plein de grandeur, et qui embrassait toutes les branches de la vie publique. Ainsi deux moments principaux caractérisent la troisième période du règne de Pierre: quant à l'extérieur, l'affermissement de la puissance russe en Europe, et à l'intérieur un renouvellement complet. » Heureuse la Russie si ce renouvellement inouï, mais auquel la masse du peuple réussit néanmoins à se soustraire, n'eût pas creusé un abîme entre elle et les classes civilisées !

Après avoir célébré son triomphe à Moscou, accommodé un différend avec l'Angleterre et réorganisé son armée, l'infatigable tsar commença la campagne de Livonie et de Carélie, tandis que Mentchikof agissait en Pologne et en Poméranie. Wybourg, Riga, Dunamunde, Pernau, Kexholm et Reval tombèrent en son pouvoir en 1710, et avec ces places toute la Livonie, l'Esthonie et la Carélie. Peut-être, pour forcer la Suède à lui céder ces provinces, eût-il porté la guerre jusque devant Stockholm si de graves circonstances n'étaient venues reporter son attention du côté du sud.

A l'instigation de Charles XII, les Turcs lui déclarèrent la guerre. Ajournant à regret ses projets, il prit aussitôt son parti. Il abandonna au sénat dirigeant les rênes du gouvernement, restitua aux églises et aux couvents une grande partie des biens qu'il leur avait enlevés, afin de s'attacher le clergé et le peuple; puis il rejoignit Chérémétief, se mit à la tête de son armée, traversa la Moldavie, dont l'hospodar Kantémir avait conclu avec lui un traité d'alliance, et alla camper sur le Prouth pour marcher de là vers le Danube, tenant à éloigner la guerre des frontières russes. Mais, d'une manière fort inattendue pour lui, il se vit bientôt en face du grand-vizir Méhémet, qui le cerna avec une nombreuse armée turque. Ses troupes eurent à souffrir des privations de toutes espèces. Malgré quelques succès, il n'avait en perspective que la captivité ou la mort, lorsque Catherine Alexéievna, longtemps sa maîtresse, mais depuis peu sa femme légitime, quoique non avouée, le sauva de ce péril imminent en faisant faire au grand-vizir des propositions de paix, de concert avec le feld-maréchal Chérémétief. On assure que ce dernier fit accompagner sa lettre au général turc des bijoux et des fourrures de Catherine, d'une forte somme en argent et de promesses magnifiques. Quant à Pierre, ne se fiant pas plus à ces ouvertures de paix qu'au résultat d'une bataille, il écrivit au sénat dirigeant cette dépêche remarquable : « Je vous mande que, sans faute ni reproche, mais cerné, en conséquence d'avis mensongers, par des forces turques quadruples, et coupé de tous moyens d'approvisionnement, je ne puis, à moins d'une faveur divine toute particulière, m'attendre à autre chose sinon à une perte complète ou à une captivité en Turquie. Dans ce dernier cas, vous ne me reconnaîtrez pas pour votre tsar et maître, et, quoi que je puisse vous écrire, l'ordre fût-il signé de ma main, vous n'obéirez pas. Si je meurs et qu'il vous en arrive la nouvelle authentique, vous choisirez pour mon successeur le plus digne d'entre vous (1). » Heureusement la paix se conclut le 23 juillet 1711, sans autre sacrifice de la part de Pierre que la restitution d'Azof avec son territoire. Pour sauver son armée et l'empire, il eût renoncé à toutes ses conquêtes, sauf l'Ingrie; car à cette dernière se rattachaient ses plus chers projets, et la Baltique lui devenait d'autant plus nécessaire qu'il venait de reperdre tout accès à la mer Noire. Aussi continua-t-il avec ardeur la guerre contre les Suédois en Poméranie.

Dans l'automne de 1711, l'état de sa santé exigea un voyage à Carlsbad. Pendant le retour, il célébra à Torgau le mariage de son fils unique, Alexis, avec la princesse de Brunswick-Wolfenbüttel. Ce fut à cette occasion qu'il promit à Leibniz de faire faire dans ses États des observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée. Après s'être concerté avec le prince royal de Prusse et les ministres du Danemark au sujet du plan de campagne à suivre, Pierre retourna à Moscou, puis à Pétersbourg, où il publia solennellement son mariage avec Catherine, le 2 mars 1712. Deux mois après, il transféra le sénat dirigeant dans cette seconde capitale. Au mois de juin, il repartit avec la tsarine pour Carlsbad, y passa trois mois, et se rendit de là à l'armée du Holstein. Le général Steenbock avait combattu jusqu'alors avec succès les Danois; Pierre le réduisit à s'enfermer dans Tœnningen. Puis, retournant dans ses États, il entreprit la conquête de la Finlande, plan qui

(1) *Voy.* Golikof, t. III, p. 378, et son correctif, Bergmann, t. III, p. 204.

fut exécuté si heureusement qu'en 1713 les Russes arrivèrent à Tavastéhous dans le temps même où Tœnningen cédait à leurs armes. La neutralité de la Poméranie, proposée par la Prusse et acceptée par Mentchikof, troubla seule sa joie au sujet de ces triomphes; il en fut tellement courroucé contre son favori que l'intervention de Catherine put à peine le sauver d'une disgrâce complète. Pierre ne négligeait rien pour développer la puissance navale de son empire; cependant il se vit refuser (1) par le collége de l'amirauté le grade de vice-amiral qu'il demandait, par le motif qu'il ne s'était pas encore assez distingué pour qu'on le préférât à des officiers plus anciens. Par suite de ce refus, il se mit en devoir de satisfaire aux exigences de la discipline. Il battit la flotte suédoise près de Hangœud, victoire qui entraîna la prise des îles Aland, la reddition du fort de Nyslott et la conquête du reste de la Finlande. A son entrée triomphale à Pétersbourg, le prince Romodanofski, qui, décoré du titre de césar, remplaçait toujours le tsar en son absence et personnifiait la patrie, le reçut assis sur le trône, et lui conféra ce grade de vice-amiral que le souverain avait voulu mériter (2).

Pierre était occupé de l'administration de son empire et du projet de transférer sa résidence de Moscou dans sa nouvelle ville, lorsqu'il apprit l'arrivée de Charles XII à Stralsund. Ce prince capricieux, en refusant de reconnaître la neutralité de la Poméranie et en mécontentant l'Angleterre, ainsi que la Hollande, prépara lui-même de faciles triomphes au tsar. Stralsund fut pris, le 23 décembre 1715, par les Prussiens et les Danois. Mais comme ceux-ci refusèrent d'y laisser entrer les troupes russes, Pierre fut sur le point de se réconcilier avec Charles; cependant il changea de sentiment, et accepta une entrevue avec le roi de Danemark pour s'entendre sur les moyens d'opérer une descente dans la province suédoise de Scanie; il se rendit à cet effet à Copenhague. Les flottes russe, danoise, anglaise et hollandaise, présentant un effectif de quatre-vingts voiles, se réunirent, afin de protéger la descente et de s'opposer à la flotte suédoise qui croisait dans la Baltique. Le commandement de toute l'escadre fut décerné au tsar, d'une voix unanime. Toutefois, l'expédition n'eut pas lieu, par suite de la méfiance que le roi de Danemark marquait à Pierre. Celui-ci quitta Copenhague, et concentra ses troupes dans le Mecklembourg, sur lequel il avait des intentions particulières. Bientôt le baron de Gœrz profita des mésintelligences qui s'élevaient entre les alliés pour dissoudre la ligue du Nord et terminer la guerre avec la Russie.

Les intérêts s'étaient de plus en plus compliqués, et la lutte avait pris une grande extension : afin d'en préparer une conclusion conforme à ses désirs, le tsar partit pour la Hollande, où la tsarine, après ses couches, alla le rejoindre, en février 1717. Elle resta à La Haye, tandis qu'il se rendit lui-même à Paris par le Brabant, au mois d'avril. Accueilli avec enthousiasme dans la capitale de la France, il y conclut un traité d'amitié et de commerce, dans lequel fut comprise la Prusse; mais il ne réussit pas à séparer la France de l'Angleterre, principal but de son voyage, non plus que dans ses projets sur le Mecklembourg. Après un séjour de quatre mois à Paris, séjour célèbre par l'essai que fit la Sorbonne pour le disposer en faveur d'une réunion de l'Église orientale avec l'Église latine, il retourna, le 21 octobre 1717, à Saint-Pétersbourg, où de graves désordres ayant eu lieu pendant son absence, il signala son retour par de sévères punitions infligées à des fonctionnaires convaincus de malversations et d'actes tyranniques. Le poids de sa colère tomba aussi sur son fils du premier lit, Alexis, qu'il avait vainement cherché à intéresser à l'œuvre de la réforme par lui poursuivie depuis tant d'années. Partisan des mœurs russes, plein de mépris pour toutes ces importations étrangères, ressentant vivement l'outrage fait à sa mère, qui partageait ses propres vues et ses espérances, Alexis résista aux directions que son père voulait lui donner, et fit des ennemis du tzar ses plus chers conseillers. Par ses mauvais traitements, il avait causé la mort de la grande-princesse sa femme, au moment où elle venait de lui donner un héritier, et Pierre avait dévoilé un complot qui se tramait entre le prince, sa mère, certains membres du clergé et d'autres Russes de la vieille roche. Dès lors il n'hésita plus : il se rendit lui-même à Moscou pour faire juger ce fils rebelle, et le déclara déchu de son droit de succession. Indépendamment de l'avis qu'il demanda à une réunion du clergé, il composa un conseil de cent vingt-quatre grands dignitaires, auquel il ordonna d'agir et de prononcer sans acception de la personne. Par suite de ses propres aveux, Alexis fut condamné à mort. On connaît mal les détails de ce tragique événement, mais on sait que le tsarévitch ne survécut que vingt-quatre heures à la notification qui lui fut faite de la sentence, le 26 juin 1718. Pierre lui fit de magnifiques funérailles, auxquelles il assista les yeux noyés de larmes. Plusieurs individus qui avaient trempé dans le complot furent livrés aux supplices les plus barbares, et une médaille, frappée à cette occasion, apprit au public de quelle manière la majesté du trône avait été sauvée. Pierre déploya la même sévérité envers les grands qui opprimaient le peuple; il n'épargna pas même ses favoris Mentchikof et Apraxine. Il chercha à fonder sur de solides bases l'administration de la justice par l'établissement de colléges du gouvernement et d'une commission législative. Il choisit

(1) Il est présumable que cet acte avait été concerté avec le tzar.

(2) Le césar prince Fœdor Iourièvitch Romodanofski mourut en 1717, et eut pour successeur dans la qualité de vice-tsar son fils Ivan Fœdorovitch.

pour base d'un nouveau code celui de son père Alexis (*Oulojénie-zakonn*); et se montra implacable vis-à-vis des fonctionnaires convaincus de s'être laissé corrompre à prix d'argent. Il fonda également un collége du commerce. Pour se distraire de tant de soins, il s'occupait d'embellir sa nouvelle ville, d'y établir un cabinet d'histoire naturelle; il protégeait les arts; il s'efforçait d'ennoblir le ton de la société; il inventait des fêtes pour la cour et des jeux pour le peuple; rien, en un mot, ne restait en dehors de sa sphère d'activité.

Depuis le mois de mai 1717 des plénipotentiaires russes et suédois discutaient les bases d'une paix solide, et la Russie semblait assez disposée à favoriser les vues de Charles XII sur la Norvége, lorsque ce prince fut tué devant Frédérikshall (30 novembre 1718). Après sa mort, la Suède, entraînée dans une voie funeste par l'Angleterre et par un parti puissant, rompit les négociations et recommença les hostilités. Pierre jeta ses troupes sur presque tous les points du littoral de ce royaume, et y fit commettre d'horribles dévastations. Les prières d'Ulrique-Éléonore, et peut-être aussi l'apparition d'une flotte britannique, le décidèrent cependant à rappeler ses vaisseaux. En même temps, la Pologne, la Prusse et le Danemark, jaloux de la puissance croissante de la Russie, conclurent la paix avec la Suède. Pierre, resté seul, fit face à tous. Il défendit énergiquement sa dignité auprès de l'Autriche, avec laquelle il avait un différend. Il chassa les jésuites de son empire, parce qu'ils se mêlaient d'affaires politiques. Il fit arrêter, en 1719, tous les négociants anglais qui se trouvaient en Russie, et menaça de confisquer leurs marchandises. Cependant les plus cruelles épreuves lui étaient réservées. Il perdit son compagnon d'armes, le feld-maréchal Chérémétief et, le 6 mai, son second fils et son héritier présomptif, Pierre Pétrovitch, que Catherine lui avait donné (le 8 novembre 1717). Pendant trois jours et trois nuits Pierre pleura la mort de cet enfant, sans prendre aucune nourriture et sans vouloir voir personne; son désespoir fut si grand que l'on craignit un instant pour sa vie. Il parvint toutefois à ressaisir sa fermeté, et, dans l'espoir de se distraire, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur aux soins du gouvernement. Un de ses principaux actes fut l'établissement du saint-synode dirigeant (5 février 1721), destiné à remplacer désormais l'autorité patriarcale. La Suède, dont le roi Frédéric avait fait de nouvelles propositions de paix sous la médiation de la France, tandis qu'il préparait, avec une flotte anglaise, une descente en Finlande, fut dévastée en 1720, et une troisième descente y fut exécutée, en 1721, par le tsar, à la tête de vingt-trois vaisseaux de ligne, malgré la flotte britannique. Cette démonstration amena enfin la conclusion de la paix. Par le traité de Nystadt, la Suède céda à la Russie la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie avec Wybourg et Kexholm, et Pierre sacrifia à sa politique le duc de Holstein, qui avait reçu de lui la promesse de l'aider à se remettre en possession du Sleswig.

Telle fut la fin de la grande guerre du Nord; qui avait duré vingt et un ans, sans épuiser les ressources de Pierre, et qui fonda la puissance de la Russie. Ce monarque fit célébrer la conclusion de la paix par des prières et par des fêtes; il accorda une amnistie générale, dont il n'exclut que les assassins et les voleurs de grands chemins, et abandonna tous les impôts et autres droits arriérés à remonter jusqu'en 1717. Le sénat et le saint-synode vinrent le prier, au nom du peuple, d'accepter les titres de père de la patrie et d'empereur de toutes les Russies, et lui décernèrent le surnom de Grand. Pierre refusa d'abord; cependant il prit, le 22 octobre 1721, le titre d'*empereur*, que lui reconnurent aussitôt la Prusse, la Hollande et la Suède, mais que les autres puissances ne lui accordèrent plus tard que sous toutes réserves. Afin de ne pas abandonner à la faiblesse d'un enfant le sort de ses grandes créations, il rendit, dès le 16 février 1722, son fatal décret de succession portant qu'il appartenait au souverain de la Russie de désigner son successeur et de lui refuser même cette qualité après la lui avoir conférée, au cas où il le reconnaîtrait incapable de remplir les devoirs qu'elle imposait. Il fit jurer solennellement à ses sujets l'observation de cette loi. En même temps, il ordonna une enquête sur la noblesse, sur son origine et sur ses titres, enquête qui eut une grande influence sur la nouvelle organisation des tribunaux. A cette organisation, Pierre rattacha une nouvelle classification des rangs en vertu de laquelle le mérite pouvait désormais conduire à la noblesse héréditaire.

En 1722, Pierre entreprit contre la Perse une expédition qu'il méditait depuis longtemps, afin d'assurer le commerce des Russes sur la mer Caspienne. Déjà, en 1715, 1716 et 1719, il avait fait explorer cette mer par d'habiles marins et préparer les bâtiments nécessaires. Les troubles intérieurs de la Perse contraignirent le schah à céder : par le traité du 12 septembre 1723, dans lequel la Porte entra le 8 juillet 1724, il abandonna à la Russie les villes de Derbend et de Bakou, et de plus les provinces de Ghilan, Mazanderan et Asterabad. A son retour de cette campagne, le 26 décembre 1722, Pierre ordonna une nouvelle enquête contre des fonctionnaires infidèles. Le vice-chancelier Chaffirof, un de ses favoris, fut condamné à mort; mais il obtint sa grâce sur l'échafaud; Mentchikof dut payer au fisc 200,000 roubles, et fut dépouillé de tous ses revenus; beaucoup d'autres furent condamnés à la dégradation, à l'amende, à des châtiments corporels. Au mois de juillet 1724, Pierre conduisit sa flotte sur les côtes de Suède, afin de donner plus de poids à ses récla-

mations en faveur du duc de Holstein ; et ayant obtenu satisfaction, il retourna à Kronstadt, où il célébra par une magnifique fête la création de sa marine militaire, qui comptait alors quarante et un vaisseaux, avec deux mille cent six canons et quatorze mille neuf soixante hommes d'équipage.

Dans les dernières années de sa glorieuse vie, Pierre entreprit d'importants travaux pour garantir Pétersbourg des inondations auxquelles son sol était exposé ; il fit continuer le canal du lac Ladoga ; il fonda une Académie des sciences, le 1er février 1725 ; fit poursuivre et punir sévèrement tous les crimes d'État ; activa les travaux de la commission législative ; créa l'ordre de Saint-Alexandre-Nevski, dont il avait fait transférer les reliques dans la ville de sa fondation, afin d'en sanctifier le sol ; réforma les couvents, et conclut enfin avec la Suède un nouveau traité de commerce. Le 24 novembre 1724, il fiança sa fille Anne avec le duc de Holstein Charles-Frédéric-Ulric : c'est à leur union que le malheureux Pierre III dut le jour. Depuis plusieurs années, le tsar souffrait d'une maladie qui s'accompagnait de douleurs aiguës ; il tomba dans une mélancolie qui se manifestait souvent par des accès de fureur. Ce fut dans un de ces accès qu'il ordonna la mort de Mœns, premier chambellan et favori de l'impératrice (*voy.* CATHERINE Ire). Dans l'automne de 1724, il se disposait à aller visiter les forges et la fabrique d'armes de Sestrabek, lorsqu'il aperçut au crépuscule une chaloupe, montée par des soldats et des matelots, qui avait échoué sur un bas-fond, près de Lakhta. Il voulut aller à leur secours ; et sans s'inquiéter de son indisposition, il entra dans l'eau pour aider à remettre la barque à flot. Il en résulta pour lui un refroidissement qui rendit bientôt son état dangereux. Une opération chirurgicale n'eut aucun succès. La douleur lui faisait souvent perdre connaissance ; mais dans les instants de répit qu'elle lui laissait, il puisait des consolations dans les exhortations de l'archevêque Théophane Procopovitch, qui jouissait de toute sa confiance. Catherine profita d'un de ces moments pour obtenir la grâce de Mentchikof. Le monarque mourut le 8 février 1725, âgé de moins de cinquante-trois ans, dans les bras de l'impératrice, qui n'avait pas quitté son chevet pendant les trois dernières nuits.
[M. SCHNITZLER, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Habener, *Leben Petri I des Grossen* ; Leipzig, 1726, in-8o. — Rousset de Missy, *Mémoires du règne de Pierre le Grand* ; La Haye, 1725-1726, 4 vol. in 12. — A. Catiforo, *Vita di Pietro il Grande* ; Venise, 1736, 1806 in 8°. — J. Mottley, *History on the life of Peter, emperor of Russia* ; Lond., 1739, 3 vol. in-8°. — Mauvillon, *Hist. de Pierre Ier* ; Amst., 1742, 4 vol. in-12. — Alex Gordon, *History of Peter the Great* ; Aberdeen 1755, 2 vol. in-8°. — Voltaire, *Hist. de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*. — Schtcherbatow, *Journal de Pierre le Grand de 1698 à 1721* (en russe) ; Petersb., 1770-1772, 2 vol in-4° ; trad. en français, Berlin, 1773, in-4°. — Baemeister, *Beitraege zur Geschichte Peters des Grossen* ; Riga, 1774-1783, 3 vol. in 8°. — Golikow, *Les Gestes de Pierre le Grand* (en russe) ; Pétersb., 1788-1798, 12 vol. in-12. — Claudius, *Peter der Grosse* ; Riga, 1798-1800, 1818, 3 vol. in-8°. — Von Halem, *Leben Peters des Grossen* ; Munster, 1803 1805, 3 vol. in 8°. — B. von Bergmann, *Peter der Grosse* ; Riga, 1823-1826, 2 vol. in-8° ; et Supplém., Mittau, 1829-1830, 3 vol. in-8°. — Ph de Ségur, *Hist. de Russie et de Pierre le Grand* ; 1829, in-8°. — Grosse, *Peter der Grosse* ; Meiss., 1836, 2 vol. in 8°. — Reiche, *Peter der Grosse und seine Zeit* ; Leipzig, 1841, in-8°.

PIERRE II ALEXÉIÉVITCH, empereur de Russie, né le 23 octobre 1715, à Saint-Pétersbourg, où il mourut, le 29 janvier 1730. Seul rejeton de la ligne masculine de Pierre le Grand, il était fils du malheureux tsarévich Alexis et de la princesse Charlotte de Brunswick-Wolfenbüttel. Il n'avait pas encore douze ans lorsqu'il monta sur le trône (17 mai 1727), en vertu du testament de Catherine Ire qui l'avait déclaré son héritier. Ce fut l'ambitieux Mentchikof qui dicta ce choix, dans l'espérance de gouverner plus facilement sous le nom d'un enfant : il le fiança avec une de ses filles, et le logea dans son propre palais. Quant au conseil de régence, il ne le laissa se réunir qu'une fois, dans le but de ratifier le testament de Catherine, et il obligea le duc de Holstein et Anne, sa femme, à se retirer dans leurs États. Un enfant, compagnon des jeux du jeune tsar, vint à bout de renverser la fortune de ce tout-puissant ministre. Nous voulons parler d'Ivan Dolgoroukow, fils du sous-gouverneur de Pierre. Dirigé sans doute par sa famille, il profita de son intimité pour faire sentir au prince la dépendance humiliante où le tenait Mentchikof et lui inspirer le désir de s'en affranchir. Le complot réussit (*voy.* MENTCHIKOF), et le favori, exilé en Sibérie, fit place à un favori nouveau. Le crédit des Dolgorouki était à son comble par la célébration des fiançailles d'une de leurs parentes avec le tsar, lorsque ce dernier succomba à une attaque de petite-vérole. Il eut Anne Iwanowna pour successeur au trône.

Leben Petri II, Kaysers von Russland ; Francfort, 1730, in-4°. — Lévesque, *Hist. de la Russie.*

PIERRE III FŒDOROVITCH, empereur de Russie, fils d'Anne Pétrovna et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, né à Kiel, le 4 mars 1728, assassiné le 14 juillet 1762. Ses premiers noms furent *Charles-Pierre-Ulric*. Sa naissance coûta la vie à sa mère. La descendance mâle de Pierre Ier s'étant éteinte avec Pierre II, l'impératrice Élisabeth, fille du grand monarque et de Catherine Ire, choisit pour son successeur, le 18 novembre 1742, le jeune duc de Holstein, fils de sa sœur aînée. Dès son avénement elle l'avait appelé auprès d'elle, et le 1er septembre 1745 elle lui fit épouser sa parente la princesse Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst. A la mort d'Élisabeth, le 5 janvier 1762, Pierre lui succéda sans contestation. Son premier acte de souveraineté fut la signature de la paix avec Frédéric II, qu'Élisabeth avait combattu de concert avec l'Autriche et la France. Cette démarche lui fut dictée par son

admiration pour ce prince, dont il était l'ami. Par le traité de Saint-Pétersbourg en date du 5 mai, il lui restitua la Prusse, occupée par ses armes, et lui accorda un corps de troupes auxiliaires fort de 15,000 hommes. Il rappela aussi L'Estocq, Munnich et le duc de Courlande Biren, qu'Élisabeth avait exilés en Sibérie. Il abolit en même temps la loi terrible qui proscrivait quiconque, à jeun ou ivre, se permettait un seul mot contre l'Église grecque, le souverain ou l'État. Il s'occupa ensuite de la réalisation d'un projet qu'il nourrissait depuis longtemps, c'est-à-dire de reprendre au Danemark la partie du Sleswig qui lui avait été cédée en 1713, et de venger sa famille de tous les torts qu'elle avait éprouvés. Déjà l'armée russe, cantonnée dans la Poméranie, était entrée dans le Mecklembourg, et Pierre III se disposait à aller se mettre à sa tête, lorsque éclata la conspiration qui lui ravit le trône et la vie, après un règne de six mois.

On sait que, sans être mauvais prince, Pierre commit les fautes les plus graves; que la fougue de son tempérament, stimulée encore par ses excès dans la boisson, l'entraînait à des actes de violence; qu'il indisposa la noblesse par ses innovations libérales et par les préférences qu'il eut pour les étrangers, le peuple et le clergé par son indifférence pour la religion et par ses mépris pour les mœurs russes, toute la nation par son idolâtrie pour Frédéric II, qu'il appelait en public son général et son maître, dont il portait l'uniforme, dont il reçut un régiment à commander, et auquel il se vantait même, dit-on, d'avoir livré les secrets du conseil intime d'Élisabeth. Les gardes murmuraient en voyant l'empereur s'entourer uniquement d'Allemands et de sa garde du Holstein; et au moment où il déclara la guerre au Danemark, dans le seul intérêt de son duché de Gottorp, l'armée annonça les plus mauvaises dispositions, et l'on devait s'attendre de sa part à un refus de marcher. De plus, Pierre Fœdorovitch repoussait son fils, et parlait de le déshériter. Excité sans doute par la comtesse Élisabeth Vorontsof, sa maîtresse et sa compagne dans toutes ses débauches, il reprochait à sa femme ses infidélités, et se préparait à faire rompre son mariage pour placer sur le trône celle qu'il chérissait. Catherine, condamnée pour adultère, aurait été enfermée dans un couvent après avoir eu la tête rasée.

La révolution se fit en une nuit, du 8 au 9 juillet 1762; Pierre fut déclaré déchu du trône et Catherine proclamée impératrice par les gardes, le clergé et la haute noblesse. Pendant que cela se passait à Pétersbourg, Pierre était à Oranienbaum. Lorque la nouvelle de la révolution y arriva, Munnich lui conseilla de se mettre à la tête des régiments restés fidèles et de marcher sur la capitale; mais Pierre laissa passer le moment favorable pour agir, en sorte qu'il lui fut impossible de s'assurer de Kronstadt et de la flotte, comme le lui conseillait encore le feldmaréchal. Il n'osa ni s'enfuir en Allemagne ni se défendre avec ses Holsteinois, et il ne lui resta bientôt plus qu'à se soumettre. Le lendemain, 10 juillet, il abdiqua; mais cet acte ne lui sauva pas la vie, car les alentours de Catherine voulaient sa mort pour leur propre sûreté. On le conduisit à Ropcha, où il périt d'une manière violente, le 14 juillet.

Goudar, *Mémoires pour servir à l'histoire de Pierre III*; Francfort, 1763, in-12. — Banft, *Lebensbeschreibung des Kaisers Peter III*; Leipzig, 1773, in-8°. — P.-L. de Beauclair, *Hist. de Pierre III*; s. l., 1774, in-8°. — Thiebault de Laveaux, *Hist. de Pierre III*; Paris, 1798, 3 vol. in-8°. — Goldern, *Biographie Peters III*; Francfort, 1792, in-8°. — Gœbel, *Fragments hist. sur Pierre III et Catherine II*; Paris, 1796, in-12. — Helbig, *Biographie Peters III*; Stuttgard, 1808-1809, 2 vol. in-8°. — Rulhière, *Histoire ou anecdotes sur la révolution de Russie en 1762*; Paris, 1796, in-8°.

b. PIERRE *rois*, par ordre alphabétique de pays.

PIERRE ou PEDRO Ier, roi d'Aragon et de Navarre, mort le 28 septembre 1104. Son père, Sancho Ramirez, ayant été tué d'un coup de flèche sous les murs d'Huesca (6 juillet 1094), il lui succéda, et fut couronné après avoir été armé chevalier. Aussitôt il se remit en campagne, et continua, quoique avec lenteur, le siége d'Huesca. Ahmed, que Sancho avait forcé de se renfermer dans cette ville, parvint à s'échapper, et se mit à la tête de nouvelles troupes ainsi que des renforts que lui envoyèrent plusieurs émirs et le roi de Castille, Alfonse VI. Pierre se porta vivement au-devant des alliés, les rencontra dans les environs d'Alcoraz, et les tailla en pièces (18 novembre 1096). Peu de jours après il entra dans Huesca, et y fixa sa résidence. Suivant les récits légendaires, le roi tua de sa propre main quatre princes maures dans le combat, et ce sont leurs quatre têtes qui figurent au champ de l'écusson aragonais. Pierre occupa dans la suite Balbastro et quelques autres places. Son frère puîné, Alfonse Ier, lui succéda. P. L—Y.

Schmidt, *Gesch. der Aragonien.* — Romey, *Hist. d'Espagne*, V.

PIERRE II, roi d'Aragon, né en 1174, tué le 17 septembre 1213, à la bataille de Muret. Fils aîné d'Alfonse II et de Sancha de Castille, il succéda, le 16 mai 1196, à son père, et fut proclamé le 13 septembre suivant roi d'Aragon et comte de Catalogne à l'assemblée de Daroca. Il ratifia la donation de la Provence faite à son frère Alfonse, et garda toujours avec lui une alliance solide. Après avoir pris une heureuse part à la guerre de la Castille contre la Navarre et Léon, il s'efforça d'affermir l'autorité royale contre les barons (*ricos homes*) en s'appropriant les grands fiefs, en établissant un tribunal suprême de justice et en élevant au premier rang des fonctionnaires de sa cour (*ricos de mesnada*). En juin 1204 il épousa Marie, fille et héritière de Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, et s'en dégoûta bientôt au point de solliciter le divorce. Dans la même année, sous pré-

texte d'aller conclure un traité avec la république de Pise pour la conquête des îles Baléares, il se rendit à Rome; le 11 novembre il fut couronné par Innocent III, et s'engagea pour lui et ses successeurs à payer au saint-siége un tribut annuel de 500 pièces d'or. En se plaçant sous la protection du pape, Pierre II avait voulu d'un seul coup mettre fin aux prétentions des grands, qui croyaient avoir le droit de conférer la couronne, ainsi qu'à celles de la Castille, qui jusqu'en 1177 avait exercé la suzeraineté sur l'Aragon. Sa libéralité envers le clergé et son penchant pour le luxe épuisèrent vite le trésor, et pour se créer des ressources, il altéra les monnaies et frappa de nouveaux impôts, qui en 1205 soulevèrent la noblesse et les villes contre lui. En 1209 il fit la paix avec Sanche VII, roi de Navarre, moyennant une somme de 20,000 maravédis d'or. Lorsque la croisade fut prêchée contre les Almohades, il accourut un des premiers au secours d'Alfonse VI de Castille, et contribua à la sanglante victoire remportée dans les plaines de Tolosa (16 juillet 1212). Quoique très-hostile à l'hérésie des Albigeois, il ne vit pas sans ombrage les conquêtes de Simon de Montfort, et fit de vains efforts auprès du pape pour prévenir la ruine du comte de Toulouse, son beau-frère. Entrant alors en campagne avec une armée nombreuse, il quitta le siége de Muret pour se jeter sur Simon de Montfort, qui n'avait qu'un millier de chevaliers; entouré par eux au début de l'action, il succomba sous leurs coups multipliés (1), et sa mort fut le signal d'une déroute complète. Pierre II se rendit célèbre par son esprit chevaleresque et une extrême vigueur corporelle. Comme Richard Cœur de Lion, son contemporain, il y avait en lui un singulier mélange de générosité, de courage et de cruauté; il cultivait avec goût la poésie, et l'on a conservé de lui une chanson adressée à Giraud de Borneilh. Son fils unique, Jayme Ier, lui succéda. P. L—Y.

Zurita, *Annales*. — Marca, *Hispan*. — *Vida de Jayme*. — Blanca, *Comm. Aragon. rerum*. — Vaissette, *Hist. du Languedoc*, III. — Schmidt, *Geschichte Aragon*. — Hurter, *Gesch. Pabs Innoc. III*, t. I. — Rosseeuw Saint Hilaire, *Hist. d'Espagne*, IV.

PIERRE III *le Grand*, roi d'Aragon, né en 1236, mort le 10 novembre 1285, à Villafranca de Penadas. Il était fils de Jayme Ier et d'Yolande de Hongrie. Après avoir pris part à la soumission de la Murcie, il avait administré le royaume en qualité de procureur général. Ses violents démêlés avec son frère Hernan Sanchez lui ayant fait perdre ce titre (1272), il lui voua une haine implacable, et chercha tous les moyens d'attenter à sa vie. Bientôt Hernan, exaspéré, souleva en sa faveur une partie de la noblesse. Chargé de le poursuivre, Pierre le traqua de château en château, l'arrêta sur les bords du Cinca, et le fit noyer sur-le-champ (1275). L'année suivante, il succéda à son père Jayme Ier dans le royaume d'Aragon, de Catalogne et de Valence (1276). La révolte des barons de Catalogne, soutenus par le comte de Foix, troubla les premières années de son règne : il les assiégea dans Balaguer, et les contraignit de se rendre à merci (1280). Il eut une grande part aux dissensions de la Castille en épousant la cause des infants de la Cerda; mais en se mêlant à cette querelle, il déguisait des desseins plus vastes, et tournait déjà son ambition vers l'Italie, où pendant plus d'un siècle la maison d'Aragon allait prendre une influence prépondérante. En 1262 il s'était marié avec Constance, fille de Manfred, que Charles d'Anjou avait détrôné en Sicile, et il n'aspirait à rien moins qu'à reconquérir par les armes l'héritage de son beau-père. Pour lutter avec avantage contre un ennemi aussi redoutable que Charles d'Anjou, qui avait pour auxiliaires la cour de Rome et celle de France, il fut obligé d'agir de ruse et dans le plus grand secret. Pendant que Jean de Procida, son agent dévoué, lui assurait le concours des nobles siciliens et un subside de 30,000 onces d'or, fourni par l'empereur Michel Paléologue, Pierre III resserrait son alliance avec la Castille et le Portugal, et préparait sans bruit un armement considérable destiné en apparence contre les Maures d'Afrique. Il réussit à calmer les inquiétudes de la cour romaine, et arracha au roi de France une somme de 40,000 livres pour l'aider dans sa prétendue croisade. Le 3 juin 1282 il mit à la voile avec l'élite de ses soldats. La fameuse conspiration dite des Vêpres siciliennes avait éclaté depuis deux mois, et toute l'île était en pleine révolte. Reçu à Palerme comme un libérateur et proclamé roi de Sicile, il entra dans Messine, et battit la flotte française à la hauteur de Nicotera. Le pape Martin IV, indigné de cet acte d'usurpation, prononça l'interdit et prêcha la croisade contre son prétendu vassal, le roi d'Aragon; puis, le déclarant déchu de ses États, il en donna l'investiture à Charles de Valois, fils de Philippe le Hardi. Pierre, se raillant des foudres de Rome, assura sa nouvelle conquête et en laissa le gouvernement à sa femme. Il tint aussi peu de compte du cartel de défi que Charles d'Anjou lui avait envoyé pour vider en champ clos leur différend à Bordeaux, le 1er juin 1283, chacun escorté de cent chevaliers. Au milieu d'une foule innombrable d'étrangers, que la nouveauté du spectacle avait attirés, Charles d'Anjou seul comparut au jour marqué; quant à Pierre, averti sous main des dangers auxquels sa vie était exposée, il s'en tint à la lettre du défi, vint à Bordeaux presque seul et déguisé, fit le tour de la lice la lance à la main et repartit aussitôt pour l'Espagne, sans avoir été reconnu. La guerre recommença (1284). La flotte aragonaise, placée sous les ordres du fameux Roger de Loria, battit deux fois Charles le Boiteux, fils de Charles d'Anjou, et le fit prisonnier et l'armée,

(1) D'après Matthieu Pâris, Simon le tua dans sa tente, pendant qu'il était à table.

que commandait l'infant Jayme, s'empara en quelques mois de tout le royaume de Naples, à l'exception de la capitale. Durant cette guerre ruineuse, la situation intérieure de l'Aragon était menaçante. Les cortès exposèrent au roi leurs griefs, et n'obtinrent de lui qu'une réponse hautaine. Alors, nobles et bourgeois, tous se liguèrent par une *union* solennelle pour la défense de leurs *fueros*, et le roi, que menaçaient à la fois la guerre civile et la guerre étrangère, leur donna satisfaction dans l'acte connu sous le nom de *Privilegio general* (1283), et qui a plus d'un rapport avec la *Grande charte* d'Angleterre (1).

Cependant Charles de Valois avait reçu à Rome l'investiture de la couronne d'Aragon, et son père, Philippe III, appelant la France aux armes, s'occupait de mettre à exécution la sentence du saint-siége (avril 1285). Pour faire face à la plus formidable invasion qui depuis Charlemagne eût assailli le nord de l'Espagne, Pierre III n'avait que quelques milliers d'hommes et une vingtaine de vaisseaux; les rois de Castille et de Navarre, ses alliés, lui manquèrent, et le roi de Mayorque, don Jayme, son frère, le trahit à l'heure du danger. Avec une poignée d'hommes il défendit pendant vingt jours le passage des Pyrénées; puis, laissant l'ennemi s'emparer des ports de la côte, il le harcela par de continuelles escarmouches. Sa flotte, rappelée des eaux de Sicile, et commandée par Roger de Loria, battit à deux reprises les galères françaises, et reprit Rosas. De cette armée qui comptait plus de cent mille hommes, Philippe n'en ramena pas la moitié en Roussillon; le siége meurtrier de Girone, la disette, les maladies, l'avaient détruite. La retraite ressembla à une véritable déroute. La mort du roi de France mit fin à la guerre. Cette année 1285 vit mourir les principaux auteurs de ce drame, Charles d'Anjou, Martin IV, Philippe III et le roi d'Aragon. Ce dernier mourut au moment où il se préparait à envahir les États du roi de Mayorque, pour le punir de son manque de foi. Brave, habile, heureux surtout, il fut le premier roi d'Espagne qui osa lutter avec la papauté. Son fils Alfonse III lui succéda. Il laissa aussi deux autres fils : *Jacques*, roi de Sicile, puis d'Aragon sous le nom de *Jacques II*, et *Frédéric II*, roi de Sicile après son frère. P. L—Y.

Zurita, *Anales de Aragon*. — Muntaner, *Chronique*.

(1) En voici les stipulations principales: « Aucune poursuite judiciaire n'aura lieu d'office sans la requête de la partie civile. Le *Justiza* (grand juge), aidé d'un conseil, prononcera sur tous les procès. — Des représentants de tous les ordres siégeront dans les conseils du roi, et décideront avec lui de la guerre ou de la paix et des intérêts généraux du pays. — Tout *rico home* qui voudra, pour quelque raison que ce soit, se mettre au service du roi, pourra en partant lui recommander sa femme, ses filles, ses vassaux et ses biens. — Aucun péage nouveau ne sera établi, et toutes les prohibitions de sortie pour les denrées seront abolies. — Les cortès générales s'assembleront une fois chaque année. » *Voy. Fueros de Aragon* (Saragosse, 1624, in-fol.).

— Desclot, *Historia de Cataluña*. — Blancas, *Aragon. rerum comment.* — Escolano, *Hist. de Valencia*. — Guill. de Nangis, *Gesta Philippi Audacis*. — Malaspina, Villani. — Hallam, *State of Europe during the middle ages*, II. — Schmidt, *Gesch. Aragon*. — Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*.

PIERRE IV *le Cérémonieux*, roi d'Aragon, né le 15 septembre 1317, mort le 5 janvier 1387, à Barcelone. Il avait reçu de la nature, par un bizarre contraste, une volonté forte dans un corps frêle et maladif. Poursuivi dès l'enfance par la haine d'une belle-mère, constamment éprouvé durant un règne d'un demi-siècle par la guerre civile ou par la guerre étrangère, il passa sa vie à lutter, tantôt cédant à la mauvaise fortune, tantôt la dominant à force de patience ou de duplicité. A dix-neuf ans, il succéda à Alfonse IV, son père (1336), et, pour couper court à un débat qu'avait fait naître l'archevêque de Saragosse, il plaça lui-même la couronne sur sa tête, disant « qu'il la tenait de Dieu seul et de nul autre ». Un trop prompt désir de se venger de Léonore de Portugal, sa belle-mère, souleva contre lui une partie de la noblesse; n'étant pas le plus fort, il subit la réconciliation que lui imposèrent les légats du pape. En 1339 il entra dans la croisade formée contre l'émir du Maroc, qui s'apprêtait à jeter en Espagne une formidable armée; mais il ne prit qu'une part indirecte à cette guerre, dont tout l'effort retomba sur la Castille. Un danger non moins grave le préoccupait, celui de voir la Sardaigne, pendant que sa flotte combattait dans le détroit, retomber sous le joug des Génois unis aux Pisans. Lorsqu'il fut rassuré de ce côté, il tourna ses vues vers le royaume de Mayorque; l'occasion d'en dépouiller Jayme II, son beau-frère, s'offrit bientôt. Philippe VI, roi de France, avait réclamé de ce dernier, hommage de dépendance pour la seigneurie de Montpellier, et sur son refus il s'en était emparé (1342). Pierre, le véritable suzerain, s'était bien gardé de répondre au vassal qui implorait son appui; se faisant contre lui une arme de son malheur même, il le déclara coupable de félonie et déchu de tous ses fiefs; puis, s'empressant d'exécuter lui-même la sentence, il soumit rapidement les îles Baléares, la Cerdagne et le Roussillon, et les réunit à l'Aragon (1344).

Mécontent d'avoir pour héritier présomptif son frère Jayme, qu'il soupçonnait d'avoir blâmé la spoliation du roi de Mayorque, Pierre IV transféra le droit de succession à Constance, sa fille aînée, l'émancipa et lui donna le royaume de Valence en apanage (1346). Les mœurs politiques dans l'Aragon comme dans presque toute l'Europe, excluaient alors les femmes du trône. Cette mesure intempestive eut pour effet d'amener une rébellion générale. L'infant Jayme appela autour de lui les mécontents, sous prétexte de défendre les anciennes coutumes; deux ligues se formèrent sous le nom d'*unions* d'Aragon et de Valence, qui s'unirent bientôt par un lien commun, et réclamèrent la confirmation des privi-

léges arrachés à Alfonse III, c'est-à-dire les cortès annuelles et le droit de nomination des membres du conseil royal. Décidé à tout accorder pour tout reprendre, le roi subit la loi à Saragosse, rendit à son frère le titre d'héritier présomptif et donna seize de ses meilleurs châteaux comme gages de sa parole (1347). Peu de temps après l'infant rebelle, qui l'avait suivi à Barcelone, y mourut, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par son frère. La guerre civile éclata aussitôt. L'*union* tailla en pièces l'armée royale, et choisit pour chef l'infant Fernand, qui lui amenait un nombreux renfort de troupes castillanes. Ce fut en vain que Pierre fit des concessions plus humiliantes encore; arrêté par les rebelles et conduit à Valence, il n'en put sortir qu'au bout de trois mois d'une sorte de captivité (juin 1348), lorsque la *peste noire* étendit ses ravages jusqu'à cette ville. Le 21 juillet suivant, la victoire d'Epila, gagnée par les royalistes, porta un coup mortel à cette noblesse hautaine et factieuse de l'Aragon. Saragosse se soumit. Le roi y rentra en vainqueur, assembla les cortès, lacéra en leur présence, avec son poignard, les priviléges de l'*union*, dont le nom fut solennellement aboli, jura le maintien des *fueros*, et étendit même les droits des cités et de la noblesse inférieure. Il attaqua ensuite l'*union* de Valence, et dicta ses conditions à la ville, où la majesté royale avait essuyé tant d'affronts (décembre 1348). Mais, plus avide d'or que de sang, il se contenta d'un petit nombre de victimes et confisqua les biens de la majorité des nobles rebelles. L'année suivante vit la dernière tentative du malheureux Jayme pour ressaisir son royaume : il descendit dans l'île de Mayorque avec quelques troupes, et périt les armes à la main (25 octobre 1349); son fils, envoyé au roi d'Aragon, fut retenu douze ans en captivité, et finit par se sauver en Castille.

L'île de Sardaigne, dont la possession précaire avait depuis 1324 coûté tant de sacrifices à l'Aragon, appelait l'attention de Pierre IV. Voyant qu'elle était près de lui échapper, il resserra son alliance avec Venise, et poussa avec vigueur les hostilités (1351). Trois fois battue sur mer, Gênes ne lâcha point la proie qu'elle convoitait. A la tête d'une puissante escadre, Pierre vint assiéger Alghieri (1354), et se rembarqua sans avoir remporté d'avantage décisif. La guerre continua, suspendue de temps à autre par l'effet des bons offices des papes, qui s'agitaient dans l'intérêt de la paix. Un des principaux nobles, le juge d'Arborea, avait depuis longues années usurpé le pouvoir souverain sur une portion considérable de l'île; en 1368 il limita la domination des Aragonais à la capitale et à quelques forts de la côte, et en 1373, avec l'appui des Génois, il mit le siége devant Cagliari. La mort l'arrêta dans ses projets. Son fils puis sa fille Léonore n'en résistèrent pas moins avec vigueur à l'invasion étrangère. En 1386 une paix menteuse fut signée entre l'Aragon et Gênes, qui fit trêve pour quelque temps à cette guerre interminable que Pierre devait léguer à son successeur.

Tout aussi ruineuse et désordonnée fut la guerre avec la Castille pour aboutir aux mêmes résultats indécis. Une capture faite par des galères catalanes dans le port neutre de San-Lucar, sous les yeux de Pierre le Cruel, tel en fut le prétexte (1356). Bien des motifs de rivalité existaient déjà entre les deux rois voisins, qui se ressemblaient trop pour ne pas se haïr. L'incident de San-Lucar hâta une rupture devenue inévitable. Ce fut de l'un à l'autre une guerre à outrance, non d'ambition, mais de carnage, envenimée par les implacables ressentiments des nobles proscrits et des infants dépouillés, guerre où le crime scella la paix, où la trahison la rompit. Dans la première campagne (1356-1357), Pierre IV, pris au dépourvu, perdit Tarragone, mais il gagna Alicante et Oribuela. Un légat du saint-siége, envoyé tout exprès pour empêcher le sang chrétien de couler, parvint, non sans peine, à imposer une trêve que les deux rois employèrent à préparer une expédition plus sérieuse. La seconde campagne (1359-1361) fut signalée par la défaite des galères castillanes devant Barcelone et par la reprise de Tarragone, livrée pour quarante mille florins. L'intervention du légat amena encore une trêve. En 1363 les Castillans, soutenus par l'émir de Grenade et le roi de Navarre, traversèrent l'Aragon sans obstacle, vinrent camper sous les murs de Valence, et battirent en retraite avec la même rapidité. Pendant cette invasion Pierre IV signait secrètement un traité d'alliance avec la France et reconnaissait Henri de Transtamare pour seul roi de Castille. Le secours qu'Henri obtint de la France, le sort de ses deux entreprises, l'arrivée du prince de Galles ont été rapportés ailleurs (*voy.* HENRI DE TRANSTAMARE et PIERRE LE CRUEL). Si Henri se montra peu pressé de payer ses dettes au roi d'Aragon et de lui restituer, selon sa promesse, le royaume de Murcie, celui-ci l'en punit en traitant avec Pierre le Cruel, puis en occupant plusieurs forts de la frontière. La paix se conclut en 1375, par un mariage entre l'infante Léonor d'Aragon et don Juan, depuis roi de Castille. Deux épisodes sanglants se rattachent à cette guerre, deux crimes aussi odieux qu'inutiles : le massacre de don Fernand, le propre frère du roi d'Aragon, et l'exécution de Bernard de Cabrera, le plus dévoué de ses ministres.

Les dernières années de ce règne agité furent remplies par des guerres d'ambition et par des querelles intestines. Tandis que Pierre IV s'acharnait à soumettre la Sardaigne, il revendiqua par les armes, à la mort de Frédéric III (1377), le trône de la Sicile; mais pour échapper à l'interdit dont le pape Urbain VI le menaçait, il céda cette île à Martin, son petit-fils, en s'en réservant la suzeraineté. En 1382 il envoya des troupes dans la Grèce pour prendre possession

du duché d'Athènes. L'humeur impérieuse de sa dernière femme et son éloignement pour les fils nés d'un mariage antérieur faillirent mettre l'Aragon en feu. L'aîné, Juan, duc de Girone, se révolta, recruta bon nombre de partisans parmi la noblesse et le clergé, et se plaça sous la protection du grand justicier, qui sans s'inquiéter de la colère du roi, le rétablit dans ses droits d'héritier présomptif et de procureur général. Pierre IV mourut à l'âge de soixante-dix ans, en ayant régné plus de cinquante. Il eut cinq femmes : Marie d'Évreux de Navarre (1338), Léonor de Portugal (1347), Léonore de Sicile, Marthe et Sibylle de Fortia (1380), qui lui donnèrent onze enfants, entre autres *Juan I*er et *Martin*, ses successeurs, *Constance*, reine de Sicile, et *Léonore*, reine de Castille. Ambitieux, dissimulé, cruel, il joignit à ces vices de la persévérance et de l'activité. Il fut un des plus grands rois de l'Aragon, et sans aimer son caractère, on est forcé d'admirer son talent. « On l'a comparé, mais à tort, dit M. Rosseeuw, à son homonyme Pierre de Castille : s'il versa comme lui le sang d'un frère, s'il employa indifféremment contre ceux qu'il haïssait le fer ou le poison, sa froide rigueur contrasta toujours avec les emportements de rage aveugle du tyran de la Castille; la vengeance pour lui fut un moyen, jamais un but, et comme il sut punir, il sut pardonner à propos. » Ainsi que Philippe le Bel, il aimait à s'entourer d'hommes de loi, et comme Louis XI il poursuivit de sa haine la haute noblesse. Quant au surnom de *Cérémonieux*, il le dut au soin particulier qu'il mit à régler l'étiquette de la cour. Il a laissé une curieuse histoire de son règne, écrite en patois catalan et insérée dans les *Chroniques* de Carbonel. P. L—Y.

Chronique de Pedro IV. — Zurita, *Anales de Aragon.* — Schmidt, *Gesch. Aragon.* — Gervinus, *Historische Schriften.* — Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, V.

PIERRE, roi des Bulgares, surnommé *Calo Pierre*, ou *le Beau Pierre*, de 1186 à 1196. La Bulgarie, conquise par Basile Bulgaroctone, était au douzième siècle gouvernée par des empereurs grecs. Sous le règne de Isaac l'Ange, les Bulgares et les Valaques, alors réunis en une seule nation, accablés d'impôts par le fisc byzantin, se soulevèrent en 1186. Deux frères, Pierre et Asan, issus des anciens rois du pays, se mirent à leur tête. Jean Cantacuzène, le premier général envoyé contre eux, fut battu; Branas, qui lui succéda, se déclara bientôt contre Isaac, et périt dans un combat près de Constantinople. Pierre et Asan profitèrent de cette guerre civile pour franchir l'Hémus et ravager les provinces grecques. Isaac fut heureux de se débarrasser des Bulgares en leur accordant une trêve qui le laissa en possession du pays situé entre l'Hémus et le Danube (1188). A l'expiration de la trêve les Bulgares et les Valaques, réunis aux Comans, recommencèrent leurs ravages (1192); contenus un moment par le général grec Constantin l'Ange, ils reprirent le dessus dès que Constantin eut été disgracié, rançonnèrent Anchiale, prirent Varna et dévastèrent Triaditza, aujourd'hui Varna. En 1193 ils s'emparèrent de Philippopolis, et s'avancèrent jusqu'à Andrinople. Isaac allait tenter contre eux un nouvel effort lorsqu'il fut renversé du trône. Le nouvel empereur Alexis ne fut pas d'abord plus heureux contre les Bulgares que son prédécesseur. Le général grec Isaac Sébastocrator essuya une défaite, et tomba au pouvoir de l'ennemi. Pendant sa captivité il gagna un chef bulgare nommé Iwan, qui assassina Asan. Le meurtrier et ses complices se réfugièrent dans la place forte de Ternova, où Pierre les assiégea. Iwan, désespérant de résister, s'enfuit à Constantinople, et laissa Pierre seul maître du trône des Bulgares. Ce prince n'en jouit pas longtemps; il fut assassiné la même année, et la couronne resta à Jean, connu sous le nom de Joannice, troisième frère d'Asan et de Pierre. Y.

Nicétas, l. I, c. 4-7. — Du Cange, *Famil. Byz.* — Le Beau, *Histoire des Bas-Empire*, l. XCII, XCIII.

PIERRE *le Cruel* ou *le Justicier* (Don *Pedro*), roi de Castille, fils d'Alfonse XI et de Maria de Portugal, né à Burgos, le 30 août 1334, mort le 23 mars 1369. Son père Alfonse après avoir affermi l'autorité royale en Castille et remporté sur les Maures de Grenade des avantages décisifs, expira, le vendredi saint 27 mars 1350, au siége de Gibraltar. Son union avec dona Maria n'avait pas été heureuse. A peine l'infante de Portugal lui avait-elle donné un fils, qu'il la délaissa pour s'attacher à dona Léonor de Guzman, dont il eut dix enfants, neuf garçons et une fille, objets de sa prédilection et richement apanagés. Des deux aînés l'un, Henri, était comte de Trastamare, l'autre, don Fadrique, était grand maître de l'ordre de Saint-Jacques. Henri et Fadrique avaient suivi leur père au siége de Gibraltar, tandis que don Pèdre, l'héritier légitime du trône, restait négligé à Séville, près de sa mère, qui, pour premières leçons, lui apprenait à haïr les enfants de Léonor de Guzman. La mort d'Alfonse produisit à la cour un brusque changement. Don Pèdre, que nous appellerons désormais Pierre, fut proclamé sans obstacle roi de Castille; la favorite et ses deux fils aînés, abandonnés de tous, furent forcés de se confier à la merci du nouveau roi et de sa mère. Lorsque Pierre monta sur le trône, la péninsule ibérique comprenait cinq royaumes : la Castille, l'Aragon, la Navarre, le Portugal et Grenade. La Castille, le plus puissant des cinq, formait une monarchie tempérée par la puissance des grands vassaux ou *riches hommes* (*ricos homes*), y compris les maîtres des ordres militaires et religieux et par les cortès où dominaient les représentants des communes. Les rois, menacés par la turbulente féodalité des riches hommes, avaient intérêt à s'appuyer sur les communes, quelquefois récalcitrantes, mais presque toujours fidèles. Cette situation générale,

qui renfermait de nombreux éléments de trouble, était compliquée par la puissance de dona Léonor de Guzman et de ses fils, pour le moment abattus, mais susceptibles de se relever, et par les prétentions éventuelles de don Fernand, infant d'Aragon, neveu d'Alfonse XI et de don Juan Nuñez de Lara, qui par leur naissance avaient des droits au trône moins immédiats, mais plus légitimes que ceux des bâtards.

Pèdre, quoique légalement en âge de gouverner, était trop jeune pour exercer le pouvoir ; il laissa l'autorité à sa mère et à don Juan-Alonso Albuquerque, chancelier et premier ministre de son père. Les trois premières années du règne de Pierre ne furent que le règne d'Albuquerque. Une mort naturelle débarrassa le ministre de Nuñez de Lara ; des exécutions le délivrèrent de ses principaux adhérents, Garci Laso et Alonso Coronel ; pour plaire à la reine mère, il fit mettre à mort Léonor de Guzman, et réduisit ses fils à s'enfuir ou à se soumettre ; mais l'influence qu'il exerçait sans partage devait bientôt passer dans d'autres mains. Il avait négocié un mariage entre le roi de Castille et l'aimable et gracieuse Blanche de Bourbon, proche parente du roi Jean de France. En attendant l'arrivée de la jeune fiancée en Espagne, ce qui demanda plus d'une année, il ne se fit pas scrupule de favoriser la passion de Pierre pour une jeune fille de naissance noble et de petite fortune, Maria de Padilla, dans laquelle il croyait trouver un instrument docile. Il se trompait. Maria Padilla, que la légende populaire représente comme une sorcière, comme la reine des Bohémiens (*basi evallisa*), était une femme voluptueuse, intelligente et hardie, capable de dominer son royal amant par l'attrait des plaisirs, aussi capable de le pousser suivant son propre intérêt au crime et aux grandes actions. Entourée de ses parents qui arrivèrent rapidement aux honneurs, elle excita Pierre à se débarrasser d'une tutelle importune ; et comme le meilleur moyen de renverser son ministre, elle l'engagea à se réconcilier avec ses frères. Pierre ne demandait qu'à suivre ces conseils, et il répugnait à se marier avec Blanche de Bourbon ; cependant il n'osa pas encore rompre ouvertement avec le tout-puissant ministre. Le mariage eut lieu à Valladolid, le 3 juin 1353 ; mais deux jours après, Pierre s'échappa secrètement de cette ville, et, bientôt suivi de deux fils de Léonor de Guzman, Henri de Trastamare et don Tello, réconciliés avec lui, des infants d'Aragon don Fernand et don Juan, de la plupart des jeunes seigneurs, parmi lesquels on remarquait le gendre de Coronel, il rejoignit Maria Padilla à Montalvan. Albuquerque, croyant que sa voix, longtemps souveraine, serait encore écoutée, adressa au roi un hautain message où il lui rappelait ses services. Pierre écouta froidement cette missive, et répondit en peu de mots que son ministre était libre de se retirer où il lui plairait, et qu'il agirait sagement de s'en remettre à sa merci. Albuquerque, qui n'avait donné au jeune roi que des leçons de cruauté, ne se soucia pas de faire l'essai de sa merci. Attendant l'heure de la vengeance, il se retira dans son château fort de Carvajales, puis en Portugal ; la reine mère reçut bientôt la permission impérative d'aller résider dans le même pays, et l'infortunée Blanche de Bourbon fut conduite au château d'Arevalo et confiée à la surveillance de l'évêque de Ségovie.

Pierre était investi de la plénitude de l'autorité royale. Le premier usage qu'il en fit ne fut point d'un tyran. S'il changea impitoyablement tous les hommes qui étaient en place sous Albuquerque, cette réaction contre les créatures et les actes d'un ministre détesté fut bien accueillie. D'ailleurs, s'il était souvent dur et hautain avec les grands, il se montrait affable avec les petits. C'est à cette époque de son règne que se rapporte un fait singulier resté populaire, et qui paraît vrai quoiqu'il soit peu vraisemblable. Comme les califes arabes, il se plaisait à prendre des déguisements et à parcourir seul la nuit les rues de sa capitale. Or, une nuit passant seul et déguisé dans une rue écartée de Séville, il se prit de querelle avec un inconnu, et le tua. Le seul témoin du combat, une vieille femme, rapporta aux officiers de police chargés de l'enquête que le vainqueur, qu'elle ne connaissait pas du reste, faisait entendre en marchant un léger craquement des genoux. Ce défaut de conformation était particulier au roi. Embarrassés de cette découverte, les alguazils en référèrent à Pierre, qui fit donner une somme d'argent à la vieille femme, et s'avoua coupable. Il poussa le scrupule jusqu'à vouloir que le meurtre fût puni. D'après la loi, le meurtrier devait être décapité et sa tête exposée sur le lieu du crime. Le roi ordonna que son buste, taillé en pierre, fût placé dans une niche au milieu de la rue, théâtre du combat. Ce buste, refait au dix-septième siècle, se voit encore dans la rue du Candilejo à Séville. La sentence de Pierre excita une admiration que ne méritait guère cette vaine parodie de justice. D'autres actes, plus sérieux, le montrent à la même époque juge impartial entre les riches et les pauvres, entre les prêtres et les laïques. Pendant que le jeune roi rendait la justice dans sa capitale de Séville, il apprit que les partisans d'Albuquerque s'agitaient en Estramadure ; il marcha contre eux au printemps de 1354, et assiégea la ville d'Albuquerque, principal fief du ministre déchu. Ennuyé des longueurs du siége, il laissa à ses deux frères, Henri et Fadrique, le soin de réduire la place, et se jeta dans une folle aventure qui étonne même chez un prince absolu de dix-neuf ans. En dépit de son mariage avec Blanche de Bourbon et de sa liaison avec Maria Padilla, laquelle semble aussi avoir reçu la sanction religieuse (1), il épousa solennellement

(1) La question du mariage de Pierre avec Maria de Padilla a été fort controversée ; nous croyons qu'elle

dona Juana de Castro, demi-sœur de la célèbre Inez de Castro. Le lendemain il la quitta pour ne plus la revoir. Le jour même de ce scandaleux mariage, il reçut la nouvelle inattendue que ses deux frères s'étaient alliés avec l'ennemi qu'ils étaient chargés de combattre, et que réunis à Albuquerque ils s'apprêtaient à envahir la Castille. Il rappela ses fidèles sujets aux armes; mais il rencontra partout la trahison. Don Tello, don Fernand de Castro, frère de don Juana, les infants d'Aragon, se joignirent aux confédérés. La ville de Tolède se souleva en faveur de la reine Blanche. Dans l'automne de 1354 il ne restait à Pierre que quelques places. Albuquerque venait de mourir subitement, mais sa mort, que l'on attribua au poison, n'arrêta pas les progrès de la ligue. Bientôt le roi n'eut plus à lui que la place forte de Toro. Ce dernier refuge fut livré aux insurgés par sa mère, avec laquelle il s'était récemment réconcilié. Dans cette situation désespérée, menacé de voir son trône donné à l'infant d'Aragon, il prit, d'après les conseils de son trésorier, le juif Simuel Levi, le parti hardi de se rendre aux rebelles. Ceux-ci n'osèrent pas le dépouiller de son titre de roi; mais ils ne lui laissèrent aucune autorité, et chargèrent Fadrique de le garder. A peine Pierre fut-il prisonnier que l'opinion publique se déclara en sa faveur. La Castille trouva le gouvernement des confédérés plus lourd que celui du souverain; les ligueurs, qui s'étaient réunis pour vaincre, se brouillèrent quand il s'agit de partager les dépouilles du vaincu. Pierre profita de ces divisions, et à force de promesses il parvint à détacher les infants d'Aragon de la ligue. Avec leur connivence il s'échappa de Toro (décembre 1354), et en peu de mois il se trouva à la tête d'une puissante armée, malgré l'excommunication lancée contre lui par le légat du pape. Tolède fut reprise et impitoyablement châtiée; la reine Blanche fut enfermée au château de Siguenza; don Henri s'enfuit en France, laissant ses frères acheter par leur soumission un pardon peu sincère. Après l'humiliation passagère de Toro, Pierre se trouva roi plus absolu qu'auparavant; mais cette épreuve eut sur son caractère une terrible influence. « Trahi par tous ses parents et par sa mère même, il devint soupçonneux et méfiant pour tout le reste de sa vie. Il emportait de sa prison de la haine et du mépris pour cette noblesse qui, après l'avoir vaincu, s'était laissé acheter bassement les fruits de sa victoire; mais il avait appris à connaître la puissance de ses adversaires, et toutes les armes lui furent bonnes pour les combattre. La ruse, la perfidie, lui parurent des représailles. Jusqu'alors il s'était montré violent et impétueux; il apprit à composer son visage, à feindre l'oubli des injures, jusqu'au moment d'en tirer vengeance. Autrefois il se piquait d'être loyal autant que juste; maintenant il se crut tout permis contre de grands coupables. Il prit bientôt sa haine pour de l'équité. La férocité de mœurs du moyen âge et l'éducation qu'il avait reçue au milieu de la guerre civile avaient endurci ses nerfs au spectacle et à l'idée de la douleur. Pourvu qu'il fût obéi et redouté, il se souciait peu de gagner l'amour d'hommes qu'il méprisait. Détruire le pouvoir des grands vassaux, élever son autorité sur les ruines de la tyrannie féodale, tel fut le but qu'il se proposa désormais et qu'il poursuivit avec une inflexible opiniâtreté (1). »

A peine vainqueur des seigneurs confédérés, Pierre se retourna contre le royaume d'Aragon, et commença une de ces guerres à la manière du moyen âge, qui étaient une suite d'escarmouches et de siéges, de traités secrets, de trahisons effrontées. Le récit de pareilles campagnes serait monotone s'il était minutieux, et inintelligible s'il était abrégé. Il suffit de constater qu'en 1356 et 1358 il entreprit une première guerre contre l'Aragon, qu'en 1358 et 1359 il dirigea contre ce royaume plusieurs expéditions maritimes; que la guerre continua les deux années suivantes, et aboutit à une paix qui ne termina rien (1361); qu'en 1361 il guerroya contre Abou-Saïd, roi usurpateur de Grenade; que, désespérant de le vaincre, il l'attira dans une entrevue à Séville, et le fit égorger; qu'il renouvela la guerre contre l'Aragon en 1362-1363, et eut pour auxiliaire Mohamed, roi de Grenade; qu'en 1364 et 1365 il ravagea le royaume de Valence, et qu'après dix ans de guerre, où il montra plus d'activité que de talent militaire, il n'avait rien ajouté à ses États. A l'intérieur sa politique avait été encore plus violente et plus inefficace. Depuis le jour où il rentra victorieux dans Toro (janvier 1356), qu'il avait quitté en fugitif un an auparavant, il ne fut plus que Pierre le Cruel. Plusieurs chefs de l'insurrection furent exécutés dans Toro même. Le 29 mai 1358 il fit tuer traîtreusement dans l'Alcazar de Séville don Fadrique, et ordonna la mort de ses principaux partisans. Deux autres fils d'Alfonse et de Léonor de Guzman furent tués par ses ordres. Don Juan, infant d'Aragon, un des complices de la mort de don Fadrique, périt à son tour assassiné (juin 1358). Don Tello seul échappa. Ces meurtres, que rien ne justifie, mais qui rentraient dans le plan politique de Pierre de fonder son autorité sur les ruines de l'aristocratie, furent suivis de crimes encore plus odieux. Sa tante dona Léonor, reine douairière d'Aragon, mère de l'infant don Fer-

doit être résolue affirmativement. Pierre, élevé dans le voisinage des Arabes, avait pris leurs idées sur le mariage, et il regardait la polygamie comme un droit du roi de Castille; il ne lui était pas difficile de trouver des prêtres complaisants, comme le prouva l'exemple de l'évêque de Salamanque, qui bénit son union avec Juana de Castro. On ne voit pas pourquoi il aurait refusé aux scrupules de Maria de Padilla une cérémonie qui lui coûtait si peu et qui ne l'engageait en rien.

(1) Mérimée, *Histoire de don Pedro Ier, roi de Castille*, p. 187.

nand, réfugié en Aragon, dona Isabelle de Lara, veuve de l'infant don Juan, égorgé à Bilbao, et dona Juana de Lara, femme de don Tello, étaient en son pouvoir; il fit tuer la première (1359) par des esclaves africains, aucun Castillan, dit-on, n'ayant osé porter la main sur la sœur du roi Alfonse. Peu après, dona Juana mourut empoisonnée dans un donjon de Séville. Dona Isabelle fut transférée dans le château de Jerez, où elle eut bientôt pour compagne la reine Blanche. Les deux captives ne devaient pas sortir vivantes de leur prison. Blanche périt en 1361, empoisonnée, suivant le récit circonstancié et trop vraisemblable d'Ayala. De tous les crimes de Pierre le Cruel, aucun n'a laissé sur sa mémoire une tache plus sombre, et aucun ne fut plus inutile, si, comme on le croit, il ne le commit que pour placer sa maîtresse sur le trône. Maria de Padilla suivit bientôt Blanche au tombeau. Pierre témoigna de sa mort une douleur sans bornes, que partagèrent toutes les classes du royaume. La favorite n'avait jamais abusé de son pouvoir, et on ne s'étonna pas de la voir ensevelie dans la chapelle royale de Séville, avec le cérémonial usité aux funérailles des reines. Dans les cortès générales tenues peu après à Séville, Pierre déclara que Blanche de Bourbon n'avait pu être son épouse légitime, attendu qu'avant l'arrivée de cette princesse il avait contracté un mariage secret avec Maria Padilla. En conséquence, il présenta aux cortès son fils Alonzo, âgé de deux ans et demi, le proclama l'héritier de sa couronne, et ordonna qu'en cette qualité il reçût les serments des riches hommes et des procurateurs des villes. Alonso mourut l'année suivante. Alors Pierre, par son testament (1362), régla ainsi l'ordre de sa succession : d'abord, il y appela Béatrix, sa fille aînée; à son défaut Constance, puis Isabelle, toutes trois filles de Maria Padilla, enfin un fils naturel dont le nom est inconnu, mais qui paraît être don Fernand, fils de dona Maria de Hinestrosa, femme de Garci Laso Carillo et l'une des maîtresses du roi. Les volontés de Pierre ne rencontrèrent aucune opposition dans les trois ordres, pas même parmi les nobles et le clergé, qui quelques années plus tôt s'étaient montrés si récalcitrants. Cette soumission ne ramena pas le roi à des sentiments d'humanité. A mesure qu'il craignait moins ses sujets il les méprisait davantage, et n'ayant plus de révolte ouverte à punir, il croyait prévenir les trahisons par des supplices. Dans son incurable défiance, il fit périr même un de ses plus fidèles serviteurs, son trésorier Simuel Levi. Malgré tant de crimes, il est probable que le roi de Castille aurait assis solidement son pouvoir s'il n'avait eu à lutter que contre les factions intérieures. Les communes lui savaient gré d'avoir abattu les tyrans féodaux et établi une certaine sécurité; mais ses guerres contre l'Aragon et Grenade le forcèrent à lever de lourdes taxes, et toute sa popularité disparut. Les communes ne virent plus en lui que leur oppresseur, et parurent disposées à se joindre à la noblesse et au clergé pour le renverser. Henri de Trastamare, qui attendait depuis longtemps un moment favorable, crut que l'occasion était venue de tenter un coup décisif contre le roi de Castille. Déjà il était en Aragon à la tête d'une foule d'exilés impatients de se venger. Bertrand du Guesclin lui amena, dans l'hiver de 1365, toute une armée d'aventuriers aguerris que la paix de la France avec l'Angleterre laissait sans emploi. Quelques mois après Henri de Trastamare, prenant le titre de roi de Castille, franchit la frontière, et marcha sur Burgos, où résidait Pierre. Celui-ci, à l'approche de l'orage qui fondait sur lui, sembla frappé de stupeur. Soupçonnant partout des trahisons, il ne sortit de son apathie que pour s'enfuir à Séville avec quelques cavaliers arabes, les seuls soldats sur lesquels il comptait. Bientôt il lui fallut quitter cet asile et gagner la Galice en traversant le Portugal. Arrivé à La Corogne (juillet 1366), il s'embarqua avec ses trois filles et ce qu'il avait pu sauver d'or et de joyaux pour la Guyenne, où l'attendait la protection du célèbre Édouard, prince de Galles ou *Prince Noir*. Les négociations entre le roi détrôné et le prince anglais marchèrent rapidement. Par le traité de Libourne, conclu le 23 septembre 1366 avec le prince de Galles et le roi Charles de Navarre, dont il était essentiel de s'assurer la neutralité, puisqu'on devait traverser son territoire, Pierre s'engagea à payer au premier un subside de 550,000 florins et à céder à l'Angleterre une partie de la Biscaye, particulièrement les ports de mer; au second il céda, indépendamment de 56,000 florins, les provinces de Guipuscoa et de Logrono. Au printemps de 1367, une excellente armée, commandée par le prince de Galles, traversa la Navarre et campa sur les bords de l'Èbre, près du village de Najara ou Navarette. A ces soldats aguerris le roi Henri n'avait à opposer que les milices indisciplinées de la Castille et une faible troupe d'aventuriers sous les ordres de Du Guesclin. Malgré une lettre du roi de France, qui le pressait de ne pas tenter le sort des armes contre un capitaine aussi habile que le Prince Noir, malgré les conseils de Du Guesclin, qui voulait qu'on harassât l'armée anglaise par une guerre d'escarmouches, il livra bataille à Navarette (avril 1367). Du Guesclin, par une charge impétueuse, fit plier la première ligne anglaise; mais abandonné par les Castillans, qui s'enfuirent devant la cavalerie ennemie, il fut forcé de se rendre. Henri, après s'être vaillamment battu, échappa aux vainqueurs, et gagna presque seul l'Aragon, d'où il passa en France. Pierre avait reconquis son royaume aussi vite qu'il l'avait perdu; mais tant que son frère vivait, cette reprise de possession était précaire. Sur le champ de bataille, le prince de Galles, interrogeant ses chevaliers, leur demanda dans le dialecte gascon qu'il parlait ordinairement : « *E lo bort, es mort o pres?* (Et le

bâtard est-il tué ou pris?) » On lui répondit qu'on avait perdu ses traces. « Alors dit le prince, *non ay res fait* (Il n'y a rien de fait). » Pierre par sa détestable conduite hâta l'accomplissement de cette prophétie. Dès le jour même de Navarette il irrita son chevaleresque auxiliaire en faisant mettre à mort plusieurs de ses prisonniers; il le mécontenta bientôt non moins gravement en ne lui payant pas le subside convenu, et en ne lui livrant pas les ports de la Biscaye. Au bout de quelques mois le prince de Galles, dégoûté d'un allié qui ne voulait ni ne pouvait tenir ses engagements, et qui au lieu de ramener ses sujets par la douceur les exaspérait par de nouvelles cruautés, voyant de plus son armée presque détruite par les maladies, repassa les Pyrénées, laissant le roi de Castille à sa mauvaise fortune. Pierre semblait ne voir dans sa restauration que le moyen de satisfaire sa vengeance. A Burgos, il ordonna l'exécution d'un des principaux chevaliers et d'un des plus riches bourgeois, comme s'il eût voulu frapper toutes les classes. A Cordoue il arrêta lui-même un gentilhomme, et le livra au bourreau; à Séville, il fit brûler vive dona Urraca de Osorio, dont le seul crime était d'être la mère de don Alfonse de Guzman, qui avait refusé de suivre le roi en exil. Ces horreurs ne raffermissaient pas son pouvoir. Partout où il n'était pas de sa personne son autorité était faiblement reconnue ou rejetée ouvertement. Des insurrections éclatèrent en Andalousie et en Estramadure, à Cordoue, à Ségovie, à Valladolid, et vers la fin de l'automne de 1367 Henri, traversant la Navarre avec quatre cents lances, remit le pied sur le sol de Castille. Calahorra, Burgos, Léon et Madrid lui ouvrirent leurs portes; il ne trouva de résistance que devant Tolède, qui soutint un long siége. Tandis que Henri était arrêté sous les murs de cette place, Pierre invoquait contre Cordoue rebelle l'appui des Maures de Grenade, qui se levèrent en masse pour reprendre leur ancienne capitale (juin 1368). Le fanatisme guerrier des mahométans échoua contre la résistance désespérée des chrétiens, et Pierre, furieux, leva le siége, livrant l'Andalousie aux dévastations des Arabes, qui emmenèrent en esclavage une partie de la population. Cette ligue du roi de Castille avec les infidèles acheva de ruiner sa cause; il ne lui restait plus qu'une ressource, c'était d'aller livrer bataille à Henri, dont la petite armée avait beaucoup souffert devant Tolède, sans pouvoir s'en emparer. Tandis qu'il prenait tardivement ce parti, Du Guesclin, dont la rançon avait été payée par le roi de France, amenait à Henri un précieux renfort de six cents hommes d'armes (janvier 1369). La marche de Pierre fut lente; il n'arriva à Calatrava, à une vingtaine de lieues de Tolède, que dans les premiers jours de mars. Henri, enhardi par la présence de Du Guesclin, courut à sa rencontre. Pierre, surpris devant Montiel le 14 mars, vit ses troupes se disperser presque sans combat, et n'eut que le temps de se jeter avec quelques gentilshommes dans le château de Montiel, mal fortifié et dépourvu de vivres. Il n'avait aucun espoir d'échapper par force aux assiégeants; il essaya de la séduction. Un de ses fidèles serviteurs, Men Rodriguez de Senabria, s'aboucha secrètement avec Du Guesclin, et lui offrit de la part du roi, s'il consentait à le conduire en lieu sûr, six villes, 200,000 doubles castillannes d'or, et les premières dignités du royaume. Du Guesclin ne fut pas ébranlé, mais il eut le tort de croire qu'une tentative de corruption justifiait de sa part un acte de duplicité. Il renvoya Men Rodriguez sans refuser formellement, et fit part à Henri des propositions qui lui étaient faites. Tout est obscur dans les transactions qui suivirent, et que sans doute Henri conduisit sous main. Il est certain seulement que Pierre fut amené à croire qu'il pouvait compter sur Du Guesclin, et que l'on se servit de cette persuasion pour l'attirer dans un piége mortel. Dans la nuit du 23 mars, Pierre, avec quelques chevaliers fidèles, sortit du fort de Montiel, et se rendit au quartier des aventuriers français. A l'entrée il trouva Du Guesclin entouré de ses hommes d'armes. « A cheval! messire Bertrand, lui dit le roi à voix basse en l'abordant, il est temps de partir. » Sans lui répondre, les Français l'entourèrent, puis ils le firent entrer dans une tente voisine. La scène qui suivit est une des plus tragiques de l'histoire; nous en empruntons le récit à M. Mérimée, qui la raconte d'après Ayala et Froissart.

Quelques minutes se passèrent dans un mortel silence. Tout à coup, au milieu du cercle formé autour du roi, paraît un homme armé de toutes pièces, la visière haute : c'était don Henri. On lui fait place avec respect. Il se trouve face à face devant son frère. Il y avait quinze ans qu'ils ne s'étaient vus. Don Henri, promenant ses regards sur les chevaliers sortis de Montiel : « Où donc est ce bâtard, dit-il, ce juif qui se prétend roi de Castille? » Un écuyer français lui montre don Pèdre. « Voilà votre ennemi, » dit-il. Don Henri, encore incertain, le regardait fixement. « Oui, c'est moi, s'écrie don Pèdre, moi, le roi de Castille. Tout le monde sait que je suis le fils légitime du bon roi don Alfonse. Le bâtard, c'est toi! » Aussitôt don Henri, joyeux de l'insulte qu'il avait provoquée, tire sa dague et le frappe légèrement au visage. Les deux frères étaient trop près l'un de l'autre dans le cercle étroit que formaient les aventuriers, pour tirer leurs longues épées. Ils se saisissent à bras le corps, et luttent quelque temps avec fureur sans que personne essaye de les séparer. On s'écartait même devant eux. Sans se lâcher, ils tombent l'un et l'autre sur un lit de camp, dans le coin de la tente; mais don Pèdre, plus grand et plus vigoureux, tenait son frère sous lui. Il cherchait une arme pour le percer, lorsque un chevalier

aragonais, le vicomte de Rocaberti, saisissant don Pèdre par un pied, le renverse de côté, en sorte que don Henri, qui l'étreignait toujours, se trouve dessus. Il ramasse un poignard, soulève la cotte de mailles du roi, et le lui plonge dans le côté en remontant le coup. Les bras de don Pèdre cessent de presser son ennemi, et don Henri se dégage, pendant que plusieurs de ses gens achèvent le moribond. Parmi les chevaliers qui accompagnaient don Pèdre, deux seulement, un Castillan et un Anglais, essayèrent de le défendre. Ils furent mis en pièces. Les autres se rendirent sans résistance, et furent humainement traités par les capitaines français. Don Henri fit trancher la tête de son frère, et l'envoya à Séville. » Ainsi périt, à l'âge de trente-quatre ans et sept mois, le prince que la postérité a surnommé *le Cruel* et *le Justicier*. Sans doute il eut des qualités, de l'activité, de la sobriété, de l'économie, l'amour même de la justice quand la passion ne l'emportait pas; mais il les ternit et les rendit malfaisantes par ses vices et ses crimes. La barbarie de son siècle ne l'excusait point. Le roi qui tua trois de ses frères, sa femme, sa tante, ses cousines, qui sur de faibles preuves ou de simples soupçons versa des flots de sang, est une exception même à une époque de parjures, de trahisons et d'assassinats. Un historien, M. Mérimée, a dit : « Le peuple, opprimé par les riches hommes, vit avec plaisir le pouvoir royal s'élever et s'accroître sur les ruines de la vieille anarchie féodale. D'ailleurs, les rigueurs de don Pèdre n'atteignaient que les grands, et, il faut le dire bien haut, elles frappèrent le plus souvent des traîtres à leur pays et à leur souverain. Il se montra sévère, impitoyable pour les rébellions sans cesse renouvelées par une noblesse factieuse; mais, tandis qu'il faisait tomber les têtes les plus illustres, le peuple respirait et célébrait la justice d'un maître qui exigeait des grands et des petits une égale obéissance. Au quinzième siècle, un despotisme impartial était un bienfait pour les peuples. Les juifs et les musulmans, étrangers aux débats politiques qui divisaient la Castille, le bénirent comme le meilleur des maîtres, parce qu'il encourageait les arts, le commerce et l'industrie, et que son despotisme était doux là où il trouvait des esclaves dociles. » Ces considérations atténuent faiblement l'horreur qu'inspire la mémoire de Pierre. D'autres princes, Édouard III d'Angleterre et Charles le Sage, eurent à combattre des difficultés analogues et en triomphèrent sans faire de nombreuses victimes; ils se proposaient comme lui d'établir l'ordre monarchique dans des pays troublés par la féodalité; ils poursuivirent le même but, et l'atteignirent plus sûrement sans employer des moyens aussi odieux. L. J.

Lopez de Ayala, *Cronica del rey don Pedro*; *Cronica del rey don Enrique II, con las enmiendas de Zurita y las notas y correcciones de don Eugenio de Llaguno Amirola*; Madrid, 1779-1780. — *Sumario de los reyes de España, por el Despensero mayor de la reyna doña Leonor, muger del rey don Juan I, con las alteraciones y adiciones de un anonimo*, publié par don E. de Llaguno; Madrid, 1781 — Don M. Carbonell, *Chroniques de España*; 1547. — Zurita, *Anales de Aragon*. — Cascales, *Discursos historicos de Murcia y su reyno*; Murcie, 1775. — Rades y Andrada, *Chronicas de las tres ordenas y caballerias de Santiago, Calatrava y Alcantura*; Tolède, 1572. — Frey Alonso Torres y Tapia, *Cronica de Alcantara*; Madrid, 1763. — Zuniga, *Anales eclesiasticas y seculares de Sevilla*; Madrid, 1795. — D. Jose Yanguas y Miranda, *Diccionario de las Antigüedades de Navarra*; Pampelune, 1840. — *Coleccion de cortes de los reinos de Leon y Castilla*; *Cortes de Valladolid*; *Ordenamiento de menestrales*; *Ordenamiento de fijosdalgo*; *Ordenamiento de prelados*; Madrid, nos 34, 35 et 36, de la collection. — *El Fuero viejo de Castilla*, publié par don Ign. Jordan de Asso y del Rio et don Mig. de Manuel y Rodriguez; Madrid, 1847. — Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*. — Don Duarte Nuñez de Liao, *Chronicas dos reis de Portugal*, t. II. — Santarem, *Quadro elementar das relaçoes politicas y diplomaticas de Portugal*. — Suarez, *Historia de Guadix*; Madrid, 1696. — Feliù, *Annales de Cataluña*; Barcelone, 1709. — Valladares, *Semanario erudito*, t. XXVII et XXVIII; Madrid, 1790. — Froissart, *Chroniques*. — Le comte de la Roca, *El rey don Pedro defendido*; 1648. — Don Josef Ledo del Pozo, *Apologia del rey don Pedro, conforme a la cronica de don Pero Lopez de Ayala*. — Dillon, *History of the reign of Peter the Cruel, king of Castille and Leon*; Londres, 1788, 2 vol. in-8°. — Godinez de Paz, *Vindicacion del rey D. Pedro de Castilla*; Barcelone, 1831, in-8°. — Prosper Mérimée, *Histoire de don Pèdre, roi de Castille*.

PIERRE *l'Allemand*, roi de Hongrie, né à Venise, vers la fin du dixième siècle, mort vers le milieu du onzième. Il était fils du doge de Venise Urséole et d'une sœur du roi de Hongrie saint Étienne, qui à sa mort (1038) lui transmit la couronne de ce pays. Pierre se ligua aussitôt avec Bretislas, duc de Bohême, contre le roi de Germanie Henri III, et dévasta plusieurs pays limitrophes de l'Allemagne. Dans l'intervalle par ses façons arbitraires de gouverner il s'aliéna l'esprit de ses sujets, qui en 1041 se soulevèrent contre lui et proclamèrent roi à sa place Ovon ou Aba, beau-frère de saint Étienne (1). Échappé avec peine à la mort, il se réfugia d'abord auprès du mari de sa sœur, le margrave Adelbert d'Autriche, puis à la cour du roi de Germanie, qui, pardonnant à son ancien ennemi, lui promit de le réintégrer sur le trône. En 1042, Henri en effet pénétra avec une forte armée en Hongrie jusqu'à Presbourg; mais voyant l'aversion des Hongrois contre Pierre, il leur donna pour souverain un de leurs nobles. Après le départ de Henri, le nouveau duc ne put se maintenir contre Ovon. Sur les instances de Pierre, Henri marcha en 1043 une seconde fois contre Ovon, et il l'obligea à lui céder par traité une partie de la Hongrie; la convention n'ayant pas été exécutée, il envahit de nouveau la Hongrie en 1044, passa la Raab et défit entièrement

(1) « *Petrus quamdiu regnavit, in multis prævaricator exstitit* », dit l'auteur des *Annales* de Saint-Gall. Les causes de la révolte données par les chroniqueurs hongrois, tels que Jean de Thrówoz et autres, sont de pure invention : le reste de leur récit sur la personne de Pierre n'a pas plus de valeur.

les nombreuses troupes d'Ovon. Tout le pays se soumit, et fut replacé sous l'autorité de Pierre, qui se reconnut le vassal de l'Empire. Après avoir fait décapiter Ovon, Pierre se mit à confier la plupart des emplois à des étrangers, surtout à des Allemands, ce qui lui valut son surnom. Dans l'automne de 1046, les Hongrois, irrités, s'insurgèrent contre lui, et s'étant emparés de sa personne, ils lui arrachèrent les yeux, et le confinèrent dans un château fort. La couronne fut donnée à André. Le roi de Germanie était impuissant à rétablir sur le trône son ancien protégé, qui vécut encore plusieurs années dans l'isolement. En 1055 il épousa Judith, ancienne duchesse de Bohême, qui, pour se venger de son fils Spitigène, avait voulu se déconsidérer elle-même dans l'opinion, en donnant sa main à ce prince entièrement déchu. E. G.

Hermann. *Contractus*. — *Annales San-Gallenses*. — *Annales Hildeshemenses*. — *Annalista Saxo*. — Mailath, *Geschichte der Magyaren*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PIERRE ou PEDRO Ier, roi de Portugal, né le 19 avril 1320, à Coimbre, mort le 18 janvier 1367, à Estremoz. Il était fils d'Alfonse IV et de Béatrix de Castille, et succéda, le 12 mai 1357, à son père. En 1339, à l'âge de dix-neuf ans, il avait épousé dona Constance, fille de Jean Manoel, duc de Peñafiel et marquis de Villena. Ce n'est pas ici le lieu de raconter son mariage secret avec Inez de Castro et les malheurs qui s'ensuivirent; on trouvera les détails de cette tragique histoire à l'article INEZ. En dépit de la promesse qu'il avait faite à son père mourant de pardonner aux meurtriers de sa seconde femme, Pierre, à peine monté sur le trône, s'empressa de conclure une alliance avec le roi de Castille, sous la condition probable qu'ils se livreraient l'un à l'autre les fugitifs qui avaient cherché asile dans leurs États respectifs. L'extradition eut lieu, et les deux assassins, Gonçalves et Coelho, périrent au milieu d'horribles supplices. Pierre déclara ensuite son mariage en présence des Cortès assemblées, fit exhumer le corps d'Inez, et lui éleva un magnifique mausolée dans le couvent d'Alcobaça, lieu des sépultures royales (1361). Il vécut en paix avec ses voisins, et laissa le Portugal dans l'état le plus florissant. Il paraît certain qu'il favorisa le peuple toutes les fois qu'il le put faire. Les grands et le clergé le surnommèrent *le Cruel*; le peuple l'appela avec plus de raison *le Justicier*. « De son temps, en effet, dit M. Denis, une entière sécurité pour les personnes et les propriétés régna dans toute l'étendue du Portugal; les rouages de la justice et de l'administration furent simplifiés jusqu'à l'extrême. Le trésor fut plus riche qu'il n'avait été sous aucun des rois précédents. » Pierre Ier eut Ferdinand Ier pour successeur.

F. Lopez, *Chronica del rey dom Pedro I*; Lisbonne, 1735, in-4°. — F. Denis, *Le Portugal*, dans *l'Univers pitt.* — Schæfer, *Hist. du Portugal*.

PIERRE II, roi de Portugal, né le 26 avril 1648, à Lisbonne, mort le 9 décembre 1706, à Alcantara. Troisième fils de Jean IV et de Louise de Guzman, il eut dans sa jeunesse beaucoup à souffrir du caractère cruel et bizarre de son frère Alfonse VI. Peu de temps après le mariage de ce dernier avec la princesse Marie de Savoie-Nemours, il se concerta secrètement avec elle, et s'empara du pouvoir; il fit conduire son frère dans l'île de Terceira (1667), chassa ses indignes favoris, et reçut le serment des cortès comme régent et héritier de la couronne (janvier 1668). Le 2 avril 1668 il s'unit avec la jeune reine, dont la première union avait été annulée par la cour de Rome. Toutefois il refusa de prendre le titre de roi jusqu'à la mort d'Alfonse (1683). Le règne de Pierre II fut un des plus longs de l'histoire du Portugal, et l'un de ceux où l'agriculture, le commerce et les arts furent le plus prospères. Habile politique et sage administrateur, ce prince s'appliqua à réformer les abus, à ramener l'ordre et l'abondance, et à mieux régler le sort des colonies d'Amérique. Dès 1668 il s'était hâté de conclure la paix avec l'Espagne et l'Angleterre. Durant la guerre de la succession, il obéit plutôt à certaines nécessités qu'à ses sympathies, et après être entré, en 1701, dans le parti de la France, il se tourna en 1703, contre elle : il leva une armée, envahit l'Estramadure et occupa plusieurs villes au nom de l'archiduc d'Autriche, qui s'était engagé à lui céder les provinces espagnoles dont il viendrait à bout de s'emparer. Ce fut au retour de cette campagne qu'il mourut, d'apoplexie. En 1703 l'envoyé anglais, sir John Methuen, signa avec Pierre II un traité de commerce qui, par le fait, devint l'arbitre des destinées du Portugal pendant plus d'un siècle. « En faisant admettre ses tissus de laine par la nation alliée, dit M. Denis, en s'engageant de son côté à diminuer d'un tiers pour les vins de Portugal les droits de douane qu'elle mettait ou devait mettre sur les vins des autres pays, l'Angleterre établissait en quelques mots les bases d'une situation commerciale dont tous les résultats devaient tourner à son avantage. A partir de la signature du traité, les Anglais fournirent au Portugal la plupart des objets de première nécessité consommés par la population. L'industrie nationale fut complétement arrêtée. » Pierre II s'était remarié en 1687, avec Marie-Élisabeth de Bavière, qui lui donna plusieurs enfants. Il eut l'un d'eux, Jean V, pour successeur.

F. Denis, *Le Portugal*. — Southwell, *Account of the court of Portugal*; Lond., 1700, in 8°. — *Relation de la cour de Portugal sous Pedro II*; Amst., 1702, 2 vol. in-8°. — Lepowsky, *Peter II, Kœnig von Portugal*; Munich, 1818, in-8°.

PIERRE III, IV et V. *Voy*. PEDRO.

PIERRE II, roi de Sicile, né le 24 juillet 1305, mort à Calaxibetta, le 8 août 1342. Il était fils du roi Frédéric II et d'Éléonore d'Anjou. Son père, contrairement aux traités (1) passés avec

(1) Ces traités assuraient l'héritage de la couronne de

Boniface VIII et Charles de Valois (avril 1302), l'associa à sa couronne dès l'année 1321. Il régna seul en 1337; mais, dépourvu d'énergie et trop livré à ses plaisirs, son gouvernement ne fut qu'une suite de guerres civiles et extérieures. Il vit d'abord son peuple se soulever contre les frères Matteo et Damiano de Palices, qui avaient accaparé les principales charges du royaume et accablaient les Siciliens d'impôts. Plus tard Pierre II eut à combattre son frère Jean, duc de Randazzo, que les comtes de Ventimiglia et de Lentino portaient au trône. Le roi de Naples Robert d'Anjou profita de ces dissensions pour faire une descente en Sicile; il s'était déjà emparé de Messine et d'une grande partie de l'île, lorsqu'une peste terrible vint le forcer à évacuer ses conquêtes. Pierre lui-même fut victime de l'épidémie. Il avait épousé Élisabeth de Carinthie, dont il eut *Louis*, qui lui succéda; *Frédéric* (III), qui régna de 1355 à 1377; *Constance*, abbesse des clarisses de Messine, qui fut régente sous la minorité de son frère Louis; *Euphémie*, autre clarisse, qui fut également régente pendant la minorité de son frère Frédéric III (1355); *Éléonore*, troisième femme de Pierre IV, roi d'Aragon; etc.

Muratori, *Annali d'Italia*, t. VIII. — Burigny, *Hist. générale de Sicile* (La Haye, 1745, 2 vol. in-4°). — Villani, *Istoria*, t. VII. — Niccolo Speciala, *Hist. sui temporis*, lib. IV et V.

c. PIERRE, *ducs et comte*.

PIERRE Ier. *Voy*. DREUX (*Pierre* DE).

PIERRE II, duc de Bretagne, fils de Jean V et de Jeanne de France, mort au château de Nantes, le 22 septembre 1457, succéda en 1450 à son frère François Ier. Son règne fut presque exclusivement consacré à la réforme de la législation. Dès le mois d'octobre 1450, pendant les fêtes de son couronnement, il pourvut à la garde des places, à la police et à l'administration de la justice dans le duché. Après avoir rendu hommage au roi de France, il punit les meurtriers de Gilles de Bretagne. Ce devoir accompli, il reprit son œuvre de réforme. Il fit d'abord un règlement qui fut sanctionné par le pape Nicolas V, et qui était destiné, soit à restreindre l'exercice du droit d'asile dans les églises ou *minihis*, soit à épurer les mœurs des ecclésiastiques. Aux états qui se tinrent à Vannes, au mois de mai 1451, il érigea les trois baronnies de Derval, Malestroit et Quintin. Cette session se prolongea jusqu'au 21 décembre, et fut reprise au mois de mars suivant. Une nouvelle convocation eut lieu à Rennes, et du 13 novembre 1452 au 8 novembre 1454 les états se réunirent à cinq reprises. Ces diverses réunions furent employées à la discussion et à l'adoption d'un grand nombre d'ordonnances ou règlements ayant pour but le bon ordre et le soulagement du peuple. Il y fut défendu, sous les peines les plus rigoureuses, de blasphémer, de jurer par le nom de Dieu et de prêter serment sur l'Eucharistie. Pour prévenir les extorsions des sergents féodés, il fut décidé qu'à l'avenir nul n'en pourrait exercer les fonctions qu'après avoir fait preuve de capacité et de moralité devant le sénéchal et les autres juges; et afin d'ajouter à l'efficacité de ces mesures, il fut décidé que nul ne pourrait prendre de sergentise à ferme, ni la faire exercer par d'autres. Les notaires et passeurs d'actes publics, dont l'ignorance était compromettante, furent assujettis aux mêmes conditions d'admissibilité que les sergents; les ecclésiastiques qui voudraient faire des actes notariés fourniraient une caution laïque; tout acte s'appliquant à une valeur de cent sols monnaie ne ferait foi en justice qu'autant qu'il serait signé de deux notaires et scellé du sceau de la cour ou de la juridiction du ressort. Le ministère des avocats fut aussi réglementé, et leurs honoraires fixés à cinq sols par cause, avec l'obligation, qui fut aussi imposée aux procureurs généraux, de plaider gratuitement pour les pauvres. Les vassaux furent exemptés de la garde des châteaux et forteresses tombant en ruines ou démolis. La mesure assignée à la lieue bretonne fut celle que L'Hospital adopta dans la suite, c'est-à-dire 2,333 toises 3 pieds de longueur, ou 2,880 pas géométriques de 5 pieds chacun. Les lettres de grâce, rémission, privilége et anoblissement furent déclarées de nul effet tant qu'elles n'auraient pas été vérifiées par les états. Pour maintenir dans sa pureté la noblesse du duché, et mettre un frein à l'ambition des roturiers, il fut statué que ces derniers ne pourraient acquérir ni posséder des fiefs nobles sans lettres expresses du prince. Afin de soulager les contribuables, le duc refusa l'exemption des tailles et subsides aux ecclésiastiques, notaires, avocats, monnayeurs faisant trafic et les autres roturiers. Enfin, voulant rappeler dans la Bretagne, pour qu'elle profitât de leur industrie, les ouvriers et artisans que la dernière guerre avait contraints de s'expatrier, il promit à ceux qui voudraient s'établir à Vannes qu'ils seraient exempts, leur vie durant, de fouages, tailles et autres impôts. Ces actes et ses démêlés avec le clergé remplirent le règne de Pierre. Quoique très pieux (il le prouva en se faisant recevoir chanoine lors d'un voyage qu'il fit à Tours en 1455), il sollicita et obtint, à plusieurs reprises, du pape Nicolas V, l'envoi de légats ou l'expédition de bulles ayant pour objet d'empêcher les exactions ou malversations de certains prélats; et dès son avénement il avait défendu, sous peine de confiscation et de punition corporelle, de publier et exécuter en Bretagne les mandements, bulles, brefs et autres actes apostoliques qu'il ne les eût lui-même rendus exécutoires. Toutefois si sa piété ne l'aveuglait pas quand il s'agissait de l'exercice de son pouvoir, elle était sur certains points celle d'un fakir. Quoique marié à la vertueuse Françoise d'Amboise, il vécut avec elle dans un état de

Trinacrie à la branche des Valois, moyennant une indemnité pécuniaire pour les enfants de Frédéric II.

continence parfaite. Le jour des noces, il lui avait fait prendre des vêtements de damas blanc, symbole de la virginité qu'il voulait lui faire garder. La jeune princesse, qui n'avait que quinze ans, et qui, élevée depuis l'âge de onze à la cour de Bretagne, était dominée par son futur époux, reçut, dit-on, cette nouvelle avec joie. Mais Pierre, qui malgré sa dévotion ne s'imposait pas les sacrifices qu'il exigeait de sa femme, puisqu'il laissa une fille naturelle, Pierre, abusé par de faux rapports, conçut plus tard de la jalousie contre sa chaste épouse, qu'il isola et traita avec une brutalité dont Lobineau (*Vie des saints de Bretagne*, p. 318, col. 1) rapporte ce trait caractéristique : « Dieu, qui ne vouloit accorder la conversion du mari qu'à la patience de la femme, permit que le prince, entendant un jour, de son cabinet, la princesse occupée dans une salle haute à chanter sur son luth, avec ses dames, les airs de piété que la feue duchesse lui avoit fait apprendre, sortit en fureur, entra dans la salle, et proférant mille injures contre la princesse, il leva la main et s'avança pour la frapper. Elle se jeta à ses pieds toute baignée de larmes, non pas pour l'empêcher de satisfaire sa colère, mais pour le supplier d'attendre qu'ils fussent seuls, afin qu'un emportement dont la honte retomboit sur elle n'eût qu'elle seule pour témoin. Au lieu d'être touché de cette patience héroïque, il lui commanda d'entrer dans la chambre voisine, où l'aiant suivie avec des verges toutes fraîches, après plusieurs soufflets dont il lui meurtrit le visage, il la fit dépouiller (tourment très-rude pour elle) et lui déchira tout le corps avec tant de barbarie, qu'il la laissa toute couverte de sang ». Plus tard, Pierre s'abstint de ces sauvages emportements; mais il n'y eut jamais d'intimité entre les deux époux.

Atteint en 1457 de la paralysie à laquelle il succomba, et que le médecin Robert le Poitevin, mandé de Paris, ne sut pas reconnaître, Pierre fut regardé comme frappé de maléfice par l'évêque de Rennes, Jacques d'Espinay, à la promotion duquel il s'était opposé. Françoise d'Amboise, à qui l'on conseillait de recourir à des sorciers pour rompre le charme, repoussa énergiquement cette proposition, et Pierre, dès qu'il en eut connaissance, dit « qu'il aimait mieux mourir de par Dieu que de vivre de par le diable ». Malgré ses défauts, qui tenaient plus du reste à l'homme privé qu'à l'homme public, Pierre fut regretté du peuple, en mémoire de ce qu'il avait fait pour lui. P. LEVOT.

Histoire de Bretagne de D. Lobineau et de D. Morice.

PIERRE, dit *le Petit Charlemagne*, comte de Savoie, né en 1203, au château de Suze, mort le 9 juin 1268, à Chillon (pays de Vaud). C'était le septième fils du comte Thomas Ier, et il porta d'abord le titre de comte de Romont. Ses exploits le rendirent célèbre à l'étranger. Appelé à la cour d'Angleterre par Henri III, qui venait d'épouser sa nièce, Léonore de Provence (1241), il reçut de ce prince des domaines considérables, la charge de premier ministre, la garde de plusieurs places importantes, et le gouvernement de Douvres. Il fit bâtir à Westminster un palais qui porte encore le nom d'*hôtel de Savoie*. La trêve avec la France étant près d'expirer, il fut choisi, en 1258, comme médiateur, et fut un des ambassadeurs qui négocièrent la paix entre les deux pays. En 1263 il recueillit l'héritage du comte Boniface, son neveu, appuyant son droit sur ce qu'il était l'aîné des princes de Savoie alors vivants, et quoiqu'il existât des fils d'un frère décédé, qui le précédaient dans l'ordre de primogéniture. Après avoir fait rentrer dans le devoir la ville rebelle de Turin, qui avait fait subir à son prédécesseur un traitement humiliant, il passa de nouveau en Angleterre, et obtint de son neveu Richard, qui avait été empereur, la succession vacante du dernier comte de Kybourg; mais il eut à la défendre par les armes contre Eberhard d'Habsbourg, qui y avait des prétentions. Pendant cette guerre il fit alliance avec la ville de Berne (1266), et mérita, par ses bienfaits, d'en être appelé le second fondateur. N'ayant eu d'Agnès de Faucigny qu'une fille, Béatrix, mariée à Gui, dauphin du Viennois, il eut pour successeur son frère Philippe Ier.

Pingon, *Hist. Sabaudiæ*. — Simler, *De Rep. Helvet.*, lib. I. — Guichenon, *Hist. de la maison de Savoie*.

III. PIERRE *prélats, écrivains, etc.*

PIERRE *le Patrice* et *le Maître des offices* (*Patricius* et *Magister*), historien byzantin, vivait dans le sixième siècle après J.-C. Il était né à Thessalonique, qui faisait alors partie de la préfecture d'Illyrie. Il se distingua à Constantinople comme rhéteur et avocat. Justinien, le jugeant, d'après sa réputation, propre aux fonctions diplomatiques, l'envoya en 534 en ambassade auprès d'Amalasunthe, régente du royaume des Ostrogoths. Avant d'être arrivé en Italie, Pierre apprit la mort du roi mineur Athalaric, le mariage d'Amalasunthe et de Théodote, un des principaux chefs des Ostrogoths, leur élévation au trône, leur rupture et l'emprisonnement d'Amalasunthe. Pierre reçut alors pour instruction de prendre le parti de la reine captive; mais à peine fut-il arrivé à Ravenne que Théodote fit tuer Amalasunthe. Procope, dans son Histoire secrète, accuse l'ambassadeur d'avoir été instigateur du meurtre et d'avoir ainsi agi sur la recommandation de l'impératrice Théodora, qui craignait une rivale dans la reine des Ostrogoths. Quoi qu'il en soit, conseiller ou non du crime, Pierre dut, conformément aux ordres de Justinien, en demander réparation et déclarer la guerre à Théodote. Celui-ci, effrayé, le chargea de rapporter à Justinien les plus humbles propositions de paix et même, s'il le fallait, l'offre de son abdication. Cette dernière offre seule fut acceptée; mais quand Pierre revint signifier à

Théodote la volonté de l'empereur, il ne le trouva point disposé à l'accepter. Le roi des Ostrogoths viola même le droit des gens à l'égard des ambassadeurs byzantins. Pierre et son collègue restèrent prisonniers jusque sous le règne de Vitigès, qui les échangea, en 538, contre quelques députés ostrogoths prisonniers de Bélisaire. A son retour Pierre fut élevé à la dignité de maître des offices. Si l'on en croit Procope, il exerça cette charge avec une rapacité sans bornes; car avec un caractère naturellement doux, il était aussi, d'après Procope, dont les assertions ne sont peut-être pas très-dignes de foi, le plus voleur de tous les hommes (κλεπτίστατος δὲ ἀνθρώπων ἁπάντων). Quelques années plus tard, on voit Pierre, qui aux fonctions de maître des offices avait joint la dignité de *patrice*, chargé de négocier la paix avec le roi de Perse Chosroès (550). Des négociations avec le pape Vigile (552), une nouvelle mission en Perse (562) sont les derniers événements connus de la carrière de Pierre le Patrice. Il mourut peu après son retour de Perse, laissant un fils qui fut maître des offices et comte des largesses sous Justinien. Suivant Suidas, Pierre composa deux ouvrages : une *Histoire* (Ἱστορίαι) et un traité sur *l'Organisation de l'État* (Περὶ πολιτικῆς καταστάσεως). L'*Histoire* commençait probablement à Auguste et finissait sous Constantin. Il en reste des fragments assez étendus dans les *Excerpta legationum* faits par l'ordre de Constantin Porphyrogénète. Le traité de l'*Organisation de l'État* est perdu, bien que Maï ait cru le reconnaître dans un traité de la *Science politique* (Περὶ πολιτικῆς ἐπιστήμης) dont il a déchiffré et publié de longs passages (*Scriptorum veterum nova collectio*, t. II). Des fragments authentiques du traité de Pierre se trouvent dans le *De cæremoniis aulæ byzantinæ* de Constantin Porphyrogénète. Pierre le Patrice avait fait de ses négociations avec Chosroès une relation qui est citée par Ménandre dans les *Excerpta legationum*. Les fragments de cet historien ont été recueillis dans les *Excerpta legationum*, édit. de Bonn. L. J.

Reiske, *Préface du De Cæremoniis* de Constantin Porphyrogénète. — Niebuhr, *De historicis quorum reliquiæ hoc volumine continentur*, dans les *Excerpta legat.*, édit. de Bonn. — Maï, *De fragmentis politicis Petri Magistri*, dans les *Script. veterum nova collec.*, p. 571, etc. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. VI, p. 135; vol. VII, p. 538; vol. VIII, p. 33. — Vossius, *De Historicis græcis*, l. II, c. 22. — Smith, *Diction. of greek and roman biography*.

PIERRE *de Sicile*, en latin *Petrus Siculus*, chroniqueur italien du neuvième siècle. Afin d'échapper à la persécution des Sarrasins, qui dominaient en Sicile, il se rendit à Byzance (830), et y passa une grande partie de sa vie. Il gagna particulièrement les bonnes grâces de l'empereur Basile et des princes Constantin et Léon, ses fils, qui le pourvurent de quelques bénéfices ecclésiastiques. Envoyé en 870 en Arménie pour y négocier l'échange des prisonniers chrétiens, il s'acquitta heureusement de cette mission. On a de lui : *Historia de vana et stolida Manichæorum hæresi*; Ingolstadt, 1604, in-4°; Paris, 1639, in-fol. Cet ouvrage, dont l'original grec se trouvait à la bibliothèque du Vatican, a été mis en latin par le P. Matthieu Raderus. P.

Baronius, *Annales*, X. — Possevin, *Apparatus sacer*, III, 69. — Vossius, *De Hist. græcis*, lib. IV, c. 19. — Mongitore, *Biblioth. Sicula*.

PIERRE, chancelier de l'église de Chartres, mort vers 1039. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* lui attribuent divers ouvrages. Nous mentionnerons de lui *Manuale Ecclesiasticum*, *Manuale de Mysteriis Ecclesiæ*, et *Speculum Ecclesiæ*. Ce traité, qui nous offre des détails assez curieux sur l'origine ou le sens des usages liturgiques, est inédit; mais nous en indiquerons trois copies manuscrites dans le seul fonds de Saint-Victor, à la Bibliothèque impériale, sous les numéros 513, 724, 923. Le numéro 923 a un chapitre de plus que les deux autres. Jean Garet, chanoine de Louvain, Gesner, Possevin et après eux les auteurs de l'*Histoire littéraire* désignent aussi parmi les œuvres de notre chancelier une Paraphrase des psaumes, également inédite. On signale enfin dans la bibliothèque du Mont-Saint-Michel *Glossæ in Job, secundum Petrum, cancellarium Carnutensem*. B. H.

Gesner, *Bibl. universalis*, p. 669. — Possevin, *Apparatus*, II, p. 266. — *Hist. littér. de la France*, VII, p. 341.

PIERRE, surnommé *l'Ermite* (1), chef de la première croisade, né à Amiens, vers 1050, mort dans l'abbaye de Neu-Moutier (diocèse de Liége), en 1115. Tous les historiens s'accordent à le faire descendre d'une famille noble, sans cependant la désigner. Il avait longtemps guerroyé; mais touché subitement par la grâce, ou pour expier quelque méfait (2), il renonça tout à coup au monde, se construisit une retraite dans un endroit désert, et y mena plusieurs années la vie érémitique la plus rigoureuse. Pierre ne trouva pas sa pénitence suffisante; il résolut de gagner les indulgences promises à tous ceux qui visiteraient la Terre Sainte, et en 1093 se rendit en Palestine. L'enthousiasme religieux était alors arrivé à son plus haut degré d'exaltation. L'opinion générale, entretenue d'ailleurs par les moines et les juifs, était que la fin du monde approchait. Saisis de frayeur, rois et seigneurs, bourgeois et manants, vieux et jeunes, les femmes même, se hâtaient de faire des donations aux monastères ou de vendre à vil prix leurs biens pour aller mourir à Jérusalem, ou du moins y attendre la venue du Christ. Les musulmans possédaient les lieux saints; ils étendaient chaque jour leurs conquêtes sur les débris de l'em-

(1) Anne Comnène, dans son Ἀλεξίας, le nomme *Coucou-Pierre*, et quelques chroniqueurs *Coucoupêtre* et *Cucupêtre*. On l'appelle aussi *Pierre d'Amiens*.

(2) Il disait prêcher la croisade « pour le remède de son âme » (Albertus Aquensis, lib. I, cap. 11, p. 186).

pire grec, et leur insolence ne connaissait plus de bornes. Les cruautés, les avanies dont ils accablaient les chrétiens émurent vivement Pierre; il en conféra avec Siméon, patriarche de Jérusalem, lui demanda des lettres pour le pape et les différents princes de l'Occident, se chargea de les leur remettre lui-même et d'en obtenir des secours. Une vision de Jésus-Christ qu'il avait eue, rapporte Guillaume de Tyr, dans l'église du Saint-Sépulcre, lui promettait le succès de son entreprise. Urbain II occupait alors le saint-siége. Ce pontife, qui portait son ambition sur des objets plus rapprochés de lui, ne paraît pas dans ses actes, ni ses discours, avoir ressenti l'enthousiasme qui, sous son pontificat, ébranla la chrétienté, et, comme le firent ses successeurs, il songea bien plus à détourner au profit de la papauté le courage des croisés qu'à l'employer à la délivrance des saints lieux; néanmoins il crut devoir sacrifier à l'esprit du siècle. Il promit à Pierre de joindre la demande d'un secours pour les chrétiens d'Orient aux autres propositions qu'il ferait au concile convoqué à Plaisance pour le 1er mars 1095. En attendant il autorisa l'ermite à remplir sa mission. Pierre parcourut une grande partie de l'Europe prêchant en tous lieux sur la misère des chrétiens d'Orient, l'humiliation des pèlerins, la profanation des lieux sacrés, etc. Ses prédications excitèrent le zèle général, et l'on vit accourir à Plaisance plus de deux cents évêques, près de quatre mille clercs et trente mille laïcs; cependant le concile ne décida rien pour la croisade, et ne s'occupa que des intérêts d'Urbain II. Un nouveau concile fut réuni à Clermont (Auvergne), en novembre 1095; il fut encore plus nombreux que le précédent: le pape et Pierre y haranguèrent publiquement. On s'était borné à gémir en Italie sur les malheurs des chrétiens de l'Asie; en France on s'arma de toutes parts aux cris de *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Les églises et les cloîtres achetèrent alors à vil prix beaucoup de terres des seigneurs, qui crurent n'avoir besoin que d'un peu d'argent et de leurs armes pour aller conquérir des royaumes. Le peuple les imita, sans même s'inquiéter ni des distances à franchir, ni des dangers à braver, pas même des moyens d'existence. Bientôt Pierre eut à sa suite une foule innombrable, qui commença par massacrer tous les juifs et même les chrétiens qui lui refusaient des vivres. Les seigneurs eurent grande hâte de se débarrasser d'une telle cohue. Ce furent Pierre et un chevalier normand, Gauthier *Sans Avoir*, qui se chargèrent de la pénible tâche de conduire ces hordes vers la Terre Sainte. Gauthier partit le premier; il passa le Rhin (8 mars 1096), et, côtoyant le Danube, traversa la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie, et arriva à Constantinople sans avoir éprouvé autant de revers que la composition de son armée aurait pu le lui faire craindre. Pierre le suivit par la même route quelques semaines plus tard. Il conduisait une troupe désordonnée qu'on a évaluée à soixante mille individus. Le pays qu'il traversa était épuisé par Gauthier, et l'indiscipline de ses soldats avait exaspéré les habitants. L'Ermite crut devoir s'ouvrir un chemin par la force. Malaville en Hongrie fut la première ville chrétienne qui éprouva la fureur des soldats de Jésus-Christ : elle fut pillée, brûlée et ses habitants furent égorgés. La route que parcourut ensuite l'Ermite ne fut plus qu'une longue traînée de sang et de feu. Il arriva enfin à Constantinople avec sa troupe, fort réduite. Les Grecs se hâtèrent de la transporter au delà du Bosphore. Il s'avança vers Nicée; mais les horribles cruautés de ses soldats, qui massacraient également chrétiens, grecs et musulmans, armèrent toutes les populations contre eux. Gauthier fut tué, et l'Ermite ne ramena à Constantinople que trois mille aventuriers, tristes restes de la multitude qui avait suivi sa bannière. Il se joignit à l'armée redoutable que commandait Godefroy de Bouillon, et l'accompagna dans sa marche victorieuse sur Antioche. Là quelques-uns des chefs croisés, fatigués de la longueur du siége de cette ville, résolurent de retourner en Europe (1097). Pierre voulut les imiter; mais Tancrède le retint, et, lui reprochant d'abandonner l'entreprise dont il avait été le moteur, lui fit prêter le serment solennel de partager les périls des chrétiens jusqu'à la délivrance des saints lieux. Pierre se résigna, et ranima plus d'une fois par ses exhortations le courage des croisés. Il se distingua devant Jérusalem (1099). Le nouveau patriarche de cette ville Arnould le choisit pour son vicaire général. On ignore combien de temps il remplit ces fonctions et l'époque de son retour en Europe; mais on sait qu'il mourut en 1115, dans l'abbaye de Neu-Moutier (près de Huy), dont il était fondateur: son corps s'y voit encore. C'était, selon les auteurs du temps, un petit homme, de chétive apparence et d'un physique peu agréable, portant une longue barbe, un habit fort grossier. Il marchait à la tête de l'armée en sandales et ceint d'une corde. Il ne vivait que de pain et d'eau « et avait l'air très-mortifié »; mais sous cet extérieur humble il cachait un grand cœur, une imagination forte, de l'ardeur dans ses sentiments, du feu, de l'éloquence, enfin tout ce qu'il faut pour entraîner la multitude. On ne peut méconnaître que le rôle qu'il remplit n'ait eu des conséquences incalculables et qu'il fut le principal acteur d'un des plus étranges drames de l'histoire. A. DE L.

Guillaume de Tyr, *Gesta Dei per Francos*, lib. I, cap XI-XVIII, p. 637 642. — Anne Comnène, Ἀλεξίας, lib. X (édit. de Venise), p. 226. — Albertus Aquensis, *Hist. Hierosolym.*, lib. I, cap. I-VII. — Orderic Vital, *Script. Normann.*, lib. IX. — Baronius, *Annales ecclesiast.*, et Pagi, *Critica*, ann. 1095 et ss. — Labbe, *Concilia generalia*, t. X, p 500-516. — Foulques de Chartres, *Gesta Peregrin. Francorum*, cap. IV. — Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. LIV. — Joseph Michaud, *Hist. des Croisades*, t. I. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. IV, p. 536-553. — Schachert (J.-J.), *Peter von Amiens* et

Geschichte der Eroberung des heiligen Grabes, etc. (Berlin, 1819, in-8°). — H. Prat, *Pierre l'Ermite et la première croisade*; Paris, 1840, in-8°.

PIERRE DE MAILLEZAIS, chroniqueur français du onzième siècle. C'était, d'après dom Rivet, un homme d'esprit, de mérite et de savoir. Il avait embrassé la règle monastique dans les premières années du onzième siècle, et florissait sous Goderanne, abbé de Maillezais, en Bas-Poitou. On a de lui un écrit intéressant pour l'histoire de son temps, principalement pour celle des comtes de Poitiers et de l'abbaye de Maillezais; le P. Labbe l'a compris (*Malleacense Chronicon*) au nombre des monuments qu'il a recueillis pour l'histoire d'Aquitaine. Ce qui concerne la *translation de saint Rigomer* en a été détaché et publié de nouveau par Mabillon et les Bollandistes.

Hist. littér. de la France, VII, 599.

PIERRE TUDEBODE, chroniqueur français, né à Civray (Poitou), mort à la fin de 1099. Comme tant d'autres prêtres qui s'engagèrent dans la première croisade, il partit en 1096 avec Hugues de Lusignan, seigneur de Civray; ses deux frères, Hervé et Arnaud, chevaliers (*optimi milites*), prirent la croix en même temps que lui, et furent tués en Orient l'un et l'autre. Pierre se trouva au siége de Nicée, et suivit Bohémond lorsque les croisés se divisèrent en trois corps différents; il partagea également les fatigues que coûta aux chrétiens le long siége d'Antioche et assista à la prise de Jérusalem. Depuis cette époque il n'est plus fait mention de lui. « L'histoire de la première croisade qu'il a laissée, dit dom Rivet, porte avec elle tous les caractères d'écrit authentique, vrai et sincère. Il avait été présent à presque tout ce qu'il rapporte, et paraît visiblement l'avoir écrit sur les lieux mêmes.... Raimond d'Agiles en avait usé de la sorte. Il se rencontre au reste tant de conformité entre ces deux historiens qu'on a bien de la peine à ne pas croire qu'ils ne se fussent communiqué l'un l'autre leurs productions. » Cette relation est faite d'un style simple, mais grossier; elle est divisée en cinq livres (1096-1099) et intitulée *Historia de Hierosolymitano itinere*; l'édition la plus exacte est celle qu'en ont donnée les Duchesne, dans le t. IV des *Historiens de France*. P. L.

Hist. littér. de la France, VIII, 629-630.

PIERRE DE POITIERS, poëte latin moderne, mort après 1141. Tout ce qu'on apprend de sa vie est qu'ayant fait profession de la règle de Saint-Benoît dans un monastère de l'Aquitaine, il fut choisi par Pierre le Vénérable comme secrétaire, et l'accompagna d'abord à Cluni, en 1134, puis en Espagne en 1141. Ses ouvrages principaux sont des poëmes en vers élégiaques, qui, pour des vers du douzième siècle, ne manquent ni de facilité ni d'élégance. Cependant Pierre le Vénérable dépasse même la limite de l'hyperbole lorsqu'il compare ces vers à ceux d'Horace et de Virgile. Les poëmes de Pierre de Poitiers ont été recueillis par les éditeurs de la *Bibliothèque de Cluni*. On trouve dans la même collection, parmi les lettres de Pierre le Vénérable, trois lettres écrites à cet abbé par son secrétaire. Une quatrième lettre de Pierre de Poitiers à Pierre le Vénérable, publiée par Martène, dans son *Amplissima Collectio*, t. II, p. 11, renferme ce renseignement curieux, que Pierre de Poitiers, étant en Espagne, contribua pour quelque part à une traduction du Coran demandée par l'abbé de Cluni. B. H.

Histoire littéraire de la France, t. XII, p. 349.

PIERRE, prieur de Saint-Jean de Sens, mort après 1144. En 1111, Étienne, prévôt de l'Église de Sens, ayant résolu de restaurer l'antique monastère de Saint-Jean, y appela des chanoines réguliers, et confia le gouvernement de cette maison à notre Pierre. Les auteurs du *Gallia christiana* font le plus grand éloge du savoir, de la piété de ce prieur. On a plusieurs de ses *Lettres*, publiées par du Saussay dans ses *Annales de l'Église d'Orléans*, et par Severt, dans sa *Chronique des archevêques de Lyon*. Pierre est en outre considéré comme auteur de plusieurs lettres de rois, de princes, d'évêques, qui avaient requis, en des affaires délicates, le secours de sa plume exercée. B. H.

Gallia christ., t. XII, col. 186. — *Hist. littér. de la France*, t. XII, p. 280.

PIERRE LE BIBLIOTHÉCAIRE OU LE DIACRE, chroniqueur italien, né à Rome, en 1107, mort après 1159. Petit-fils de Grégoire *de Alberico*, consul de Rome, il fut dès sa plus tendre jeunesse placé au couvent du Mont-Cassin, et il y prit l'habit de Saint Benoît. En 1128 il fut exilé, à l'instigation de quelques moines envieux de son savoir, et se retira auprès d'Adenulfe, comte d'Aquin, à la demande duquel il écrivit plusieurs vies de saints. Réconcilié avec son abbé par l'intercession de son oncle Ptolémée, consul de Rome, il revint au Mont-Cassin, où il fut promu aux fonctions de bibliothécaire, de *chartulaire* (notaire) et de *scriniaire* (archiviste). En 1138 il fut avec plusieurs autres moines mandé auprès de l'empereur Lothaire II qui se trouvait alors aux environs de Melfi et qui désirait rétablir l'accord entre les moines du Mont-Cassin et le pape Innocent II, qui les avait excommuniés pour avoir reconnu l'antipape Anaclet. Admis en présence de Lothaire, Pierre défendit avec une grande habileté la cause de son couvent contre le cardinal Gérard de Santa-Croce et autres prélats, qui au nom du pape exigeaient qu'avant d'être relevés de l'excommunication les moines jurassent obéissance au souverain pontife. Pierre établit victorieusement le peu de fondement de cette demande contraire aux diplômes de plusieurs empereurs, et combattit avec un égal succès les principales assertions des délégués pontificaux. Ce fut en vain que le pape, pour se défaire d'un adversaire aussi incommode, lui fit les offres les plus séduisantes. Cependant, quoiqu'il fût parvenu à convaincre l'empereur de la justice de sa cause, Pierre ne

triompha pas de l'obstination du pontife, qui obligea en définitive les moines à lui prêter le serment de fidélité et d'obédience. En revanche, il fut élevé par Lothaire aux dignités de *logotheta a secretis*, d'*auditor*, de *chartulaire* et de chapelain impérial; il profita de sa faveur auprès de l'empereur pour faire restituer à son couvent plusieurs domaines importants. Lothaire avait l'intention de l'emmener en Allemagne; mais sa mort étant survenue peu de temps après, Pierre continua à demeurer au Mont-Cassin, et il s'y livra à de nombreux travaux théologiques et historiques; plus tard le pape Alexandre III l'appela à diriger provisoirement le monastère pendant une vacance du siége abbatial. Un des plus importants écrits de Pierre Diacre est le quatrième livre du *Chronicon S. Monasterii Casinense*, dont il a aussi revu et corrigé les trois premiers livres, dus à Léon d'Ostie; l'ouvrage parut en entier, Venise, 1513; Paris, 1668, avec des notes d'Angelo de Vuce, dans le t. III des *Scriptores* de Muratori. On a encore de Pierre : *Libellus de viris illustribus Casinensibus;* Rome, 1655, avec notes de B. Marus Romanus; Paris, 1666; dans la *Bibliotheca Patrum*, t. XXII, et dans le t. IV des *Scriptores* de Muratori; — *Liber de notis literarum;* Venise, 1525, et dans les *Grammaticæ autores* de Putschius; — *Disciplina monastica*, dans la *Collectio auctorum ordinis S. Benedicti;* Paris, 1726; — *Vita S. Aldemarii*, *Acta S. Guinizonis et Januarii*, dans le recueil des Bollandistes; — *Vita S. Placidi*, dans les *Acta ordinis S. Benedicti*, t. I, où se trouve aussi la *Vita scholastica metrice scripta*. Parmi les autres écrits de Pierre conservés en manuscrit dans diverses bibliothèques d'Italie, nous citerons : *Vita Fulconis, confessoris; Vita S. Apollinaris; Vita S. Constantii; Vita S. Severi, episcopi Casinensis; Miracula Casinensium monachorum; Astronomia; Scholiæ in Vetus Testamentum; De Terra repromissionis itinerarium; Liber prodigiorum;* des sermons, des hymnes, etc. Pierre, qui avait aussi traduit du grec le *Liber Hævæ, reginæ Arabiæ, de pretiosis lapidibus*, avait encore copié dans un *Regestum* de 259 pages les principaux diplômes et autres documents intéressant son couvent. E. G.

Chronicon S. Monasterii Casinensis, liv. IV. — Pierre Diacre, *De viris illustribus Casinensibus*, ch. XLVII. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PIERRE LOMBARD, théologien italien, né sur le territoire de Novare, à Lumello, dit-on, entre Valence et Vigevano, mort vers 1160. Il étudia d'abord à Bologne, puis à Reims, à Paris. L'élève devenu maître fit avec le plus grand succès un cours de théologie dans cette dernière ville; et telle fut sa renommée que, malgré l'obscurité de sa naissance, il fut, en l'année 1159, élu évêque de Paris, sur la recommandation de Philippe, frère du roi Louis VII, qui s'était déclaré lui-même indigne de cette haute fonction. Pierre ne l'exerça pas longtemps. Maurice de Sulli l'avait remplacé dès 1160. Les écrits de Pierre l'ont rendu célèbre. Le plus important a pour titre *Sententiarum libri IV*, souvent imprimé, souvent commenté, abrégé, et même mis en vers. Les *Sentences* de Pierre Lombard sont des décisions empruntées aux Pères de l'Église. Pierre n'en est pas l'auteur, mais l'ordonnateur. On se demande donc à quel titre cette compilation a joui si longtemps d'une si grande renommée. C'est un succès obtenu par un art trop négligé, même en France, depuis le déclin de la scolastique, par sa méthode. Toute question religieuse étant devenue, suivant le goût du temps, la matière d'un examen contentieux, d'une démonstration rationnelle, en quel embarras devaient se trouver les professeurs, obligés de discourir sur tant de mystères dogmatiques, tant de maximes morales, avant qu'on leur eût tracé la carte de ce labyrinthe! Pierre Lombard s'étant proposé de leur servir de guide, ils l'acceptèrent avec une reconnaissance que nous témoignent, outre tant de commentaires des *Sentences*, les archives mêmes de notre ancienne université. La lecture des *Sentences* fut longtemps en effet, dans l'économie des études théologiques, l'objet d'un cours spécial. Nous ne voulons pas dire assurément que la classification des diverses parties de la science, telle que nous l'a présentée Pierre Lombard, soit irréprochable. Nous trouvons, au contraire, que cette classification est dans ses généralités plus arbitraire que vraiment doctrinale, et dans ses détails plus subtile que rigoureuse. Mais elle a du moins un grand mérite, qui a fait sa fortune : elle est claire. Toute question théologique peut en effet trouver facilement sa place dans les quatre livres des *Sentences*, ainsi divisés : Dieu, les créatures, les sacrements de l'ancienne loi, les sacrements de la nouvelle loi. Ajoutons que Pierre Lombard n'avait pu rassembler tant de textes sur des problèmes aussi variés, sans avoir fait, dans un temps où les manuscrits étaient encore rares, beaucoup de lectures, et qu'il n'avait pu, même dans les ouvrages des Pères, discerner le bien du mal, l'explication orthodoxe de l'assertion téméraire, sans être un théologien consommé. Les *Sentences* n'ont donc pas été seulement un ouvrage utile, *librum mundo utilem*, comme les définit par excellence Dominique Bandini d'Arezzo dans le *Fons rerum memorabilium*, mais elles sont encore un ouvrage savant, qui porte la vive empreinte d'un esprit à la fois sagace, ferme et ingénieux.

Un autre écrit de Pierre Lombard a joui d'une renommée presque égale à celle des *Sentences ;* c'est son *Commentaire sur les Psaumes*, dont il existe dans les bibliothèques tant d'exemplaires manuscrits ou imprimés. On l'appelle aussi quelquefois *Catena*, *Magna Glossa*. C'est en effet une interprétation fort étendue. La glose clas-

sique des Psaumes était alors celle d'Anselme de Laon. Pierre Lombard l'a prise pour modèle, et l'a considérablement développée.

On lui doit en outre un *Commentaire sur la concordance des quatre Évangiles*, imprimé, suivant Lipenius, en 1483 et en 1561. Les exemplaires manuscrits de ce travail sont rares, ce qui nous prouve qu'il a été peu estimé. Mais la Bibliothèque impériale nous offre, dans ses différents fonds, au moins huit copies manuscrites d'un *Commentaire* de Pierre Lombard sur les Épîtres de saint Paul, commentaire qui a été huit fois mis sous presse durant le seizième siècle, suivant les auteurs de l'*Histoire littéraire*. Cet ouvrage a donc été lu par tous les théologiens jusqu'aux derniers temps de la théologie scolastique.

On trouvera dans l'*Histoire littéraire* un catalogue des écrits inédits ou perdus de Pierre Lombard. Nous mentionnerons simplement, parmi ces divers écrits, des *Sermons* dont nous pouvons attester l'existence avec quelque certitude. En effet, plusieurs *Sermons* de Pierre Lombard sont indiqués dans les manuscrits suivants : n° 6 des Feuillants, et n°s 3537, 5373 du Roi, à la Bibliothèque impériale. B. HAURÉAU.

Hist. littér., t. XII. p. 585. — *Gallia christiana*, t. VII, col. 68. — Dubois, *Hist. Eccl. Paris.*, t. II, p. 121.

PIERRE, fils de Béchin, historien français, mort dans le douzième siècle. On suppose qu'il était chanoine de Saint-Martin de Tours, et cette supposition est presque justifiée. Cependant M. André Salmon déclare n'avoir trouvé le nom de cet historien dans aucune des nombreuses chartes de la célèbre collégiale. La *Chronique* de Pierre, fils de Béchin, commence à la création du monde et finit en 1137. Pour les temps anciens, c'est une compilation d'Eusèbe, de saint Jérôme, d'Isidore de Séville, de Grégoire de Tours : pour les temps modernes, de Frédégaire, de saint Odon, etc., etc. Cependant quelques passages de cette Chronique, relatifs à Saint-Martin de Tours, à l'abbaye de Cormery, aux comtes d'Anjou, ne sont pas dépourvus d'intérêt. Elle n'a jamais été intégralement publiée. On en trouve de trop courts fragments dans le Recueil de Duchesne, t. III, p. 365-372, et dans celui de Bouquet, t. III, V, VI, VIII, X, XI, XII; mais M. Salmon en a récemment publié la meilleure partie dans ses *Chroniques de Touraine*, d'après trois manuscrits, un de la Bibliothèque impériale, deux du Vatican. B. H.

Hist. litt. de la France, tom. XII. p 80, et tom. XIII, p. 57. — André Salmon, *Notices sur les Chroniques de Touraine*, en tête du Recueil de ces Chroniques.

PIERRE HÉLIE, grammairien, né, comme on le suppose, en France, professait à Paris vers 1140. C'est ce que nous apprenons de Jean de Salisbury, qui se rendit à son école en quittant celle de Thierri l'Armoricain. Le même écrivain nous atteste qu'ayant jusqu'alors assez mal appris la rhétorique, il trouva dans Pierre Hélie un maître plus habile que ceux dont il avait auparavant suivi les leçons. Il reste deux ouvrages de Pierre Hélie : un *Abrégé de la Grammaire* en vers héroïques (Strasbourg, 1499, in-4°), et un *Commentaire* inédit sur Priscien, dont la Bibliothèque impériale nous offre un bel exemplaire, fonds de Sorbonne, n° 901, in-fol. On n'a pas coutume d'attribuer aux grammairiens du douzième siècle une grande expérience : ce n'est pas les traiter avec justice. Quiconque lira le Commentaire de Pierre Hélie sur Priscien aura bientôt cette opinion. On attribue encore à ce grammairien un *Lexique des mots rares*, en vers, ouvrage inédit, suivant Fabricius, et dont on ne signale qu'un exemplaire, à Erfort, au collége Amplonien. Cette désignation aurait besoin d'être contrôlée. Plusieurs chapitres du Commentaire sur Priscien se terminent, en effet, par de longues séries de mots rares, avec leur interprétation étymologique. N'est-ce pas là le Lexique d'Erfort? Nous n'émettons qu'un doute. B. H.

Jean de Salisbury, *Metalogicus*, t. II, c. X. — *Hist. litt. de la France*, t. XII, p. 486.

PIERRE LE CHANTRE, théologien français, né dans le Beauvoisis, mort à l'abbaye de Longpont, le 22 septembre 1197. Le lieu de sa naissance est fort controversé, et certains auteurs ont pensé qu'il été né à Paris ou à Reims. Il est présumable qu'élevé par les soins de Henri de France, frère du roi Louis le Jeune, et évêque de Beauvais en 1149, il le suivit à Reims lorsqu'il fut élevé sur ce siége en 1162. Pierre vint ensuite à Paris, où il professa la théologie et devint grand-chantre de la cathédrale, dignité qui lui a valu le surnom sous lequel il est connu (1184). Élu en 1191 évêque de Tournai, il vit son élection cassée pour vice de forme, et fut en 1196 appelé au siége épiscopal de Paris, mais sans être plus heureux cette fois. Il fut supplanté par Eudes de Sully. Le pape le chargea de prêcher la croisade en France; mais Pierre, affaibli par la maladie, confia ce soin à Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, son disciple, et mourut sous l'habit de religieux à Longpont, au moment où il venait d'être élu doyen de Reims. De ses nombreux écrits un seul a été publié sous le titre de : *Verbum abbreviatum*, parce qu'il commence par ces mots (Mons, 1639, in-4°). H. F.

Hist. littér., XV, [illegible]. — A. Muldrac, *Hist. de l'abb. de Longpont.* — Du Pin, *Auteurs ecclés. du treizième siècle.*

PIERRE DE BLOIS, célèbre homme d'État, théologien et historien français, né à Blois, vers 1130, mort entre 1198 et 1203. D'une noble famille de la Basse-Bretagne, il étudia à Tours et ensuite, sous Jean de Salisbury, à Paris, les belles-lettres, la théologie et la philosophie; après avoir suivi à Bologne des cours de droit, il revint à Paris, où il compléta ses connaissances en théologie. Renommé bientôt pour l'étendue de son savoir, il fut vers 1167 emmené en Sicile par Étienne du Perche, appelé par la reine douairière

Marguerite à régir ce pays pendant la minorité du jeune Guillaume II. Nommé précepteur de ce prince et garde du sceau royal, Pierre eut une part importante au gouvernement, ce qui excita contre lui la jalousie des Siciliens, au point que, redoutant quelque entreprise contre sa personne, il renonça, en 1170, à ses hautes fonctions, malgré les instances de Guillaume. De retour en France, il enseigna pendant quelques années les arts libéraux. En 1175 il se rendit à la cour du roi d'Angleterre Henri II, qui le chargea de plusieurs négociations importantes avec le roi de France et le saint-siége (1). L'année suivante il passa au service de l'archevêque de Cantorbéry, qui le nomma son chancelier et le fit archidiacre de Bath; envoyé à Rome en 1176 et en 1187, il y défendit avec succès les intérêts de son maître. D'une grande activité et plein d'adresse, il joua un rôle important dans les événements qui se passèrent en Angleterre sous Henri II, qui continua à le traiter avec une faveur signalée. Le sentiment qu'il avait de ses talents et son caractère naturellement hautain lui firent plusieurs fois traiter avec une rude franchise les personnages les plus influents. Le peu de ménagement avec lequel il censura les mœurs du clergé anglais lui suscita beaucoup d'ennemis, qui parvinrent à lui faire enlever son archidiadoné. Il devint alors secrétaire de la reine Éléonore, fonctions qu'il remplit de 1191 à 1195. Vers la fin de sa vie il reçut l'archidiaconat de Londres; dans la dernière lettre qui reste de lui, et qui est adressée au pape Innocent III, à la date de 1198, il se plaint amèrement de l'insuffisance des émoluments de son emploi, qui en effet correspondait mal à sa réputation et aux services qu'il avait rendus. « Il avait, dit dom Brial dans l'*Histoire littéraire de la France*, éclipsé par sa capacité tous les autres clercs de la cour d'Angleterre; secrétaire du cabinet, conseiller privé, négociateur, il entra dans presque toutes les affaires d'État. Richard, archevêque de Cantorbéry, et ses deux successeurs lui donnèrent la même part dans celles de l'Église; en sorte qu'il était obligé de partager son séjour entre la cour du prince et celle du primat. D'autres prélats d'Angleterre prirent ses conseils ou empruntèrent sa plume pour leurs intérêts personnels et ceux de leurs diocèses. En un mot, il fut l'homme le plus consulté, le plus employé, le plus estimé de toute l'Angleterre. « A l'étendue de ses connaissances il joignait une facilité d'écrire qui l'eût mis en état de produire des chefs-d'œuvre s'il n'en eût pas abusé; mais il se fit une gloire d'enfanter avec rapidité et gâta par cette vanité tous ses autres talents. Ses lettres, qu'il donnait lui-même pour des modèles, et qui passèrent pour telles aux yeux de la plupart de ses contemporains, sont pleines d'expressions impropres, de métaphores et d'allusions recherchées, de déclamations outrées et d'accusations dépourvues de fondement. Avec d'excellentes qualités de cœur et surtout un grand zèle pour l'honneur de la religion, il était sujet à de grands défauts, inégal dans sa conduite, vain, passionné, ne gardant point de modération, ni dans ses haines ni dans ses amitiés. »

(1) *Ductus equidem*, dit-il dans sa lettre XIV, au sujet de cette période de sa vie, *quodam spiritu ambitionis, me totum civilibus undis immerseram; Dominum et Ecclesiam ejus, atque ordinem meum post terga rejiciens, non quanta fecisset mihi Dominus, sed quantas possem mihi aggregare divitias, anxius attendebam.*

Les *Œuvres* de Pierre ont été publiées à Paris, 1519, in-fol., et à Mayence, 1600, in-4°, avec un *Complément*; ibid., 1605, in-8° : la meilleure édition fut donnée par Goussainville, Paris, 1667, in-fol.; elle a été reproduite dans le tome XXIV de la *Bibliotheca maxima Patrum*. L'écrit le plus intéressant de Pierre est un recueil de cent quatre-vingt-trois *Lettres* adressées en son propre nom ou parfois pour d'autres personnes à des papes, à des rois et autres personnages de marque, sur les affaires les plus importantes d'alors. Cette collection n'est qu'un choix extrait par Pierre lui-même des pièces de sa correspondance, qui était des plus étendues. « Je ne craindrai pas d'avancer, dit-il au sujet de son talent pour le genre épistolaire, que j'ai toujours dicté mes lettres plus rapidement qu'on ne pouvait les écrire. Ne m'a-t-on pas vu dicter à trois scribes des épîtres sur diverses affaires, tandis que moi-même, ce qui n'était arrivé qu'à Jules César, j'en écrivais une quatrième? » Une analyse détaillée de ces lettres a été faite par D. Brial dans l'*Histoire littéraire*. Les autres écrits de Pierre sont : *Sermons ou exhortations*, au nombre de soixante-cinq, et dont le dernier, le seul intéressant, avait été primitivement prononcé en langue vulgaire; il a pour but de recommander au peuple la lecture de l'Écriture; — *De transfiguratione Domini*; — *Compendium in Job*; — *De Jerosolymitana peregrinatione acceleranda*; — *De confessione sacramentaria*; — *De pœnitentia*; — *De institutione episcopi* (Sur les devoirs des évêques); — *De Judæorum perfidia*; — *De utilitate tribulationum*; — *De silentio servando*; — *Invectiva*, réponse sanglante à un pamphlet dans lequel Pierre avait été violemment attaqué. Pierre avait aussi écrit une *Continuation* à l'*Histoire du monastère de Croyland*, d'Ingelfe; un fragment de vingt-deux pages en a été publié à la suite du livre d'Ingulfe dans les *Scriptores anglici* de Fell. Parmi les ouvrages perdus, on regrette surtout *Vita S. Wilfridi*, *De rebus gestis Henrici II, regis Anglorum*, et *De fortunæ illusionibus, seu de prestigiis*, où il combattait les croyances superstitieuses de son temps. E. G.

Hist. littéraire de la France, t. XV. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PIERRE LE PEINTRE, en latin *Petrus Pictor*, poëte latin moderne, mort, selon toutes les vraisemblances, avant la fin du douzième siècle. Il est auteur d'un poëme, en vers hexamètres, in-

titulé *De Sacramento altaris*, qui a été imprimé par Jean Busée et plus tard par Goussainville dans les *Œuvres* de Pierre de Blois, puis par Beaugendre dans les *Œuvres* d'Hildebert de Lavardin. Ginguené a prouvé qu'il faut le restituer à Pierre le Peintre, chanoine de Saint-Omer. B. H.

Hist. littér. de la France, t. XIII, p. 429.

PIERRE DE VAUX-CERNAY, historien français, né dans la seconde moitié du douzième siècle, mort après 1218. D'une famille noble, il entra au monastère de Vaux-Cernay (diocèse de Chartres), dont son oncle Gui était abbé. En 1202 il alla avec Gui rejoindre à Venise l'armée des croisés, assista à la prise de Zara, et revint ensuite en France, lorsque les croisés eurent décidé de faire une expédition contre l'empereur grec. En 1206 il fut choisi par son oncle pour l'accompagner dans le Languedoc et y prêcher contre l'hérésie des Albigeois. Dans les années suivantes il continua à demeurer dans ce pays, à la suite de l'armée de Simon de Montfort. Il a écrit une *Histoire de la guerre des Albigeois*, précieuse parce qu'elle est d'un témoin oculaire, mais à laquelle on doit reprocher qu'elle glorifie sans cesse toutes les actions de Simon de Montfort, jusqu'aux plus cruelles. Elle a été imprimée à Troyes, 1615, in-8°, dans le t. V des *Historiens* de Duchesne, dans le t. XIX du recueil de dom Bouquet, etc.; une traduction française en a paru dans les *Mémoires sur l'histoire de France* de M. Guizot. O.

Hist. littéraire de la France, t. XVII.

PIERRE, fils d'Ameli, archevêque de Narbonne, né dans la seconde moitié du douzième siècle, mort à Narbonne, le 20 mai 1245. Il fut d'abord clerc de Saint-Nazaire de Béziers, chanoine, camérier, grand archidiacre de Narbonne, puis élu archevêque au mois de mars 1226. L'extermination des Albigeois ayant achevé la guerre si longtemps poursuivie contre ces hérétiques, Pierre s'employa de tous ses efforts à pacifier son diocèse. Mais en observant la méthode pratiquée de son temps, il s'empara, suivant cette méthode, de tous les biens qui avaient été possédés par les hérétiques, fit prêter à tous les habitants de Narbonne le serment de massacrer quiconque oserait à l'avenir se séparer de l'orthodoxie romaine, et pour surveiller, découvrir, signaler tous les dissidents, introduisit en 1231 dans la ville de Narbonne les religieux de Saint-Dominique. Mais les Albigeois étaient vaincus, non soumis. Une occasion s'étant offerte en 1234, les habitants de Narbonne s'insurgèrent, et chassèrent leur archevêque. Vainement il les excommunia. Pour rentrer dans sa métropole, après environ une année d'exil, Pierre fut obligé de descendre à des conditions. Les insurgés lui imposèrent entre autres celle d'expulser de leur ville les Frères Prêcheurs, et sous ses yeux, pour plus de sûreté, ils envahirent le couvent de ces Frères, et les mirent en fuite. Pierre n'osa pas les rappeler. C'était cependant un prélat énergique dans ses desseins, courageux dans sa conduite, qui avait le tempérament d'un homme d'armes, et qui montra plus souvent le front aux périls qu'il ne leur tourna le dos. En 1238 il fit une campagne contre les Maures, avec Jayme Ier, roi d'Aragon, et, suivant la *Chronique* d'Albéric, il prit une part active aux combats livrés sous les murs de Valence. L'année suivante, il leva d'autres troupes, et à leur tête alla chasser de Carcassonne Raymond de Tancarvel et quelques autres seigneurs en révolte contre le roi de France. Il fut moins heureux dans son entreprise contre le vicomte Aimeric : celui-ci le chassa de Narbonne en 1242. Enfin, en 1243, on voit l'archevêque Pierre faisant le siége du château de Montségur et l'enlevant aux hérétiques. Ce fut le dernier exploit de ce belliqueux prélat. B. H.

Gallia christiana, t. VI, col. 68. — *Hist. litt. de la France*, t. XVIII, p. 331. — D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. III, p. 352 et suiv. — Alberici, *Chronicon*, ad ann. 1239. — Guilelmus de Podio, *Hist. bellor. adversus Albigenses*, c. 39, 40 et seq.

PIERRE *des Vignes*, en latin *de Vineis*, célèbre homme d'État italien, né vers la fin du douzième siècle, très-probablement à Capoue, mort en 1249. Né dans une condition des plus humbles, mais doué des plus heureuses dispositions, il s'appliqua avec une extrême ardeur à l'étude de la philosophie et de la jurisprudence. Il parvint à obtenir un emploi à la cour de l'empereur Frédéric II, qui, remarquant sa profonde connaissance du droit et son habileté de rédaction, le fit avancer peu à peu au poste de protonotaire de la haute cour impériale. Initié à tous les projets de Frédéric, dont il devint ensuite le chancelier, il prit une part active au gouvernement de l'Empire; le code publié en 1231 à l'usage des Siciliens est en grande partie son ouvrage. En 1237 il fut envoyé auprès du pape Grégoire IX pour y défendre les intérêts de son maître contre les députés de la ligue lombarde. Dans les années suivantes il fut employé surtout dans les négociations avec le pape Innocent IV; en 1245 il se rendit avec son collègue Thaddée de Sessa au concile de Lyon; il y défendit l'empereur avec son adresse et son éloquence habituelle; mais il ne put empêcher la déposition de Frédéric. La faveur constante dont il jouissait depuis tant d'années lui avait attiré une foule d'ennemis, qui essayèrent d'abord de faire suspecter sa probité ; dans une de ses lettres (la seconde du livre III ; il se défend de l'imputation d'avoir administré infidèlement les finances de l'Empire. Mais il ne réussit pas à regagner la confiance de Frédéric, qui, en 1249, écoutant les accusations de trahison portées contre son ministre, lui fit arracher les yeux et le promena ignominieusement à travers les principales villes d'Italie. Menacé d'être livré aux Pisans, qui le haïssaient à la mort, Pierre se jeta, la tête la première, contre la colonne à laquelle il était attaché, et cela avec une

telle violence, qu'il expira sur le coup. Le fait qui donna lieu à sa chute est raconté diversement : selon Matthieu Pâris il aurait trempé dans un attentat contre la vie de l'empereur ; d'après d'autres il aurait entretenu des intelligences avec la cour pontificale, ou avec Ezzelino di Romano selon le faux Rolandinus. Plusieurs historiens modernes se sont attachés à établir l'innocence de Pierre ; il aurait, selon eux, succombé à une cabale de cour, qui aurait circonvenu l'esprit de l'empereur. Pierre a laissé un recueil d'*Epistolæ*, publié à Bâle, 1566, in-8° ; Amberg, 1609, in-8° ; Bâle, 1740, 2 vol. in-8° ; la plupart de ces pièces sont des documents officiels concernant l'administration de l'Empire, proclamations, ordonnances, priviléges, etc. ; cette collection, dont une nouvelle édition paraîtra dans les *Monumenta* de Pertz, est du plus grand prix pour l'histoire de Frédéric II. Pierre a aussi laissé un *Sonnet* et deux *Canzone* qui comptent parmi les plus anciens monuments de la poésie italienne. E. G.

Rolandinus, *De factis in marchia Patavensi*. — Fr. Pipinus, *Chronicon*. — Raumer, *Hist. des Hohenstaufen*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PIERRE DE FÉCAMP, chroniqueur français du treizième siècle. On ne sait rien de cet auteur, sinon qu'il était moine et originaire de Fécamp. Il a laissé une chronique de cette ville, qui n'est qu'une simple table chronologique d'une centaine de faits brièvement indiqués, et dont le dernier est de l'an 1246. Un fragment (*Chronicon fiscanense*) en a été inséré dans la *Nouvelle biblioth. des manuscrits* du P. Labbe (t. I, p. 325).

Hist. littér. de la France, XVII, 251.

PIERRE DE MONTEREAU, célèbre architecte français, né probablement dans la ville dont il portait le nom, mort à Paris, le 16 mars 1266. Cet artiste, que l'on a souvent confondu avec Eudes de Montreuil, son contemporain, eut toute la confiance du roi saint Louis, qui le chargea de la construction de plusieurs édifices religieux. Ce fut lui qui donna les dessins et surveilla la construction de la sainte chapelle de Vincennes, du réfectoire de Saint-Martin-des-Champs, aujourd'hui l'une des salles principales du Conservatoire des arts et métiers, du dortoir, de la salle capitulaire et de la chapelle Notre-Dame dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Tous ces ouvrages appartiennent au style ogival flamboyant, auquel Pierre de Montereau s'attachait avec autant de chaleur que son rival Eudes de Montreuil le recherchait peu, et se distinguent par la majesté des proportions et par la richesse délicate des détails ; mais Pierre se surpassa encore en élevant, de 1245 à 1248, la Sainte-Chapelle que saint Louis fit construire pour y placer les précieuses reliques qu'il avait rapportées de la Palestine ou dégagées des mains des Vénitiens. Cet édifice, qui se compose de deux églises superposées, est un véritable chef d'œuvre d'architecture ; ses voûtes élevées et pleines de hardiesse, ne sont soutenues d'aucun pilier dans l'œuvre, et partout y éclate au suprême degré le principe de l'unité. Ce monument du plus pieux de nos rois a été l'objet en ces dernières années d'une restauration complète, à laquelle ont donné leurs soins MM. Viollet-Leduc et Lassus. Pierre de Montereau fut inhumé le lendemain de sa mort, dans la chapelle qu'il avait élevée dans l'abbaye de Saint-Germain. Il était représenté sur sa tombe, en pierre de liais, tenant une règle et un compas à la main. Ce tombeau portait une épitaphe qui a été reproduite par Morant, dans l'*Histoire de la Sainte-Chapelle* et dans le *Musée des monuments français*, par Lenoir. Dans le même tombeau fut déposée Agnès, femme du célèbre architecte, qui mourut peu de temps après lui. H. F.

Félibien, *Vies des archit.* — *Hist. litt. de la Fr.*, XIX.

PIERRE DE BAUME, en latin *Petrus de Palma*, général des dominicains, né à Baume (comté de Bourgogne), mort le 1er mars 1345, à Paris. Ayant embrassé jeune la règle de Saint-Dominique, il fut envoyé en 1321 à Paris, et y fit des leçons publiques sur *le Livre des sentences* de Pierre Lombard. En 1343, il fut élu général de son ordre, à l'unanimité des suffrages. Il a écrit des *Postillæ in quatuor Evangelia*, dont on conservait des copies à Bâle et à Tours, et deux *Lettres encycliques*, qui n'ont pas été imprimées.

Quétif et Échard, *Script. ord. Prædic.*, I, 616.

PIERRE DE DRESDE, hérésiarque allemand, né à Dresde, mort à Prague, en 1440. Chassé de Dresde pour y avoir débité les doctrines des Vaudois, Pierre se réfugia à Prague, où, pour subsister, il ouvrit une petite école d'enfants. Quelque temps après, il attira auprès de lui un de ses amis appelé *Jacobelle*, avec lequel il publia ses opinions. Pierre déclamait surtout contre la communion sous une seule espèce. Il s'unit ensuite aux Hussites contre la primanté du pape, et propagea leurs idées sur la nature de l'Église. Pour établir ses doctrines, il écrivit plusieurs ouvrages complétement oubliés. H. F.

Æneas Sylvius, *Bohem.*, c 3. — Bonfinius, *Hist. Boh.* — Moréri, *Dict. Hist.* — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexikon*.

PIERRE DE SAINT-ANDRÉ (*Jean-Antoine* RAMPALLE, en religion), auteur ecclésiastique français, né en 1624, à L'Isle (comtat Venaissin), mort le 29 novembre 1671, à Rome. Après avoir pris en 1640 l'habit des carmes déchaussés sous le nom de *Pierre de Saint-André*, il professa la philosophie et la théologie, devint vers 1667 définiteur général de son ordre, et mourut à Rome, dans l'exercice de ces fonctions. Bien qu'il n'ait laissé que des odes à la louange de sainte Thérèse, le P. Cosme de Villiers prétend qu'il avait tant de facilité pour la poésie latine qu'on le regardait comme un second Baptiste Mantouan. On a de lui : *Historia generalis Fratrum discalceatorum ord. de Monte-Carmelo* ; Rome, 1668-1671, 2 vol. in-fol. ; cette histoire est la continuation de celle qu'avait entreprise le P. Isi-

dore de Saint-Joseph, mort en 1666; — *Le Religieux dans la solitude*; Lyon, 1668, in-12; — *La Vie du B. Jean de la Croix*; Aix, 1675, in-8°. Il a traduit en français le *Voyage d'Orient* (1659, in-8°), et la *Vie du père Dominique de Jésus-Marie*, deux ouvrages d'Esprit Julien, ainsi que la *Madeleine pénitente et convertie* et l'*Alexis*, du P. Brignole-Sale. On lui attribue encore un *Traité de la physionomie naturelle* et deux tragédies sacrées, qui, selon toute vraisemblance, sont d'un poëte homonyme, Antoine Rampalle, connu par un vers de l'*Art poétique* de Boileau (ch. IV, vers 35).

Cosme de Villiers, *Biblioth. carmelitana*, II, 515. — Achard, *Dict. hist. de la Provence*. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*, II, 295.

PIERRE DE SAINT-LOUIS (*Jean-Louis* BARTHÉLEMI, en religion le P.), poëte français, né à Valréas (diocèse de Vaison), le 5 avril 1626, mort au couvent de Pineti, dans les Alpes, en 1684. Après avoir terminé son éducation sous la direction d'un religieux carme, qui l'exerça à composer des rébus, des anagrammes et des logogriphes, il devint, à l'âge de dix-huit ans, amoureux d'une jeune fille appelée Magdeleine, qui mourut subitement de la variole, en 1650, presque au moment qu'il allait l'épouser. Cette perte le jeta dans une sombre mélancolie, qui lui inspira le dessein de se faire dominicain; mais se rappelant que cette jeune personne lui avait fait présent d'un scapulaire, peu de jours avant sa mort, il n'en fallut pas davantage pour lui persuader d'entrer dans l'ordre des Carmes, ce qu'il exécuta en effet à Aix, en 1651, en prenant le nom de *Pierre de Saint-Louis*. La tournure singulière de son esprit le destina à devenir le prince de la poésie grotesque, ainsi qu'il résulte d'un poëme héroïque contenant plus de six mille vers, qu'il conçut aux Aigalades, couvent de son ordre près de Marseille; il l'acheva en Dauphiné au collége de Saint-Marcellin, où ses supérieurs l'avaient envoyé professer les belles-lettres, et le fit imprimer à Lyon, sous ce titre : *La Magdeleine au désert de la sainte Baume en Provence, poëme spirituel et chrétien*, en douze livres, 2 vol. in-12 (1). Ce poëme, suivant l'expression de La Monnoye, qui l'inséra pour divertir ses lecteurs dans son *Recueil de pièces choisies* (1714), est un *chef-d'œuvre de pieuse extravagance*. Rien de plus plaisant que l'amour mystique de l'auteur : les yeux de la sainte, patronne de son ancienne maîtresse, sont des *chandelles fondues*, ses cheveux blonds dont elle essuie les pieds du Christ, un *torchon doré*, ses larmes, de *l'eau-de-vie*, etc. Hercule et Vénus figurent dans ce sujet chrétien. Il appelle le rossignol et les pinçons, des *luths animés*, des *orgues vivantes*, des *syrènes volantes*. Magdeleine, par la contemplation du crucifix, apprend la grammaire; elle frémit de voir que par un *cas tout à fait déraisonnable* l'amour du Sauveur lui ait rendu la mort *indéclinable*; qu'à force d'être *actif*, il se soit fait lui-même *passif* :

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De son temps *prétérit*, qui ne fut qu'*imparfait*,
Temps de qui le *futur* réparera les pertes...
Et le *présent* est tel que c'est l'*indicatif*
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'*infinitif*, etc.

Pierre de Saint-Louis restait, dit-on, des jours entiers sur un seul vers. Tel est peut-être celui dans lequel il représente son héroïne méditant sur la fragilité de la vie à l'aspect d'une tête de mort :

Elle voit son *futur* dans son *présent passé*.

Un pareil galimatias a cependant trouvé des admirateurs passionnés, surtout parmi les confrères de l'auteur, qui peut être considéré aussi comme le plus habile faiseur d'anagrammes de son siècle. Ce genre d'exercice tourna enfin contre lui, car ayant converti le nom d'un de ses confrères, *Pater Brocardus*, en *pardus* et *crabro*, léopard et frelon, celui-ci, devenu provincial, le relégua dans un couvent des Alpes. Pierre de Saint-Louis avait achevé un poëme sur le prophète Elie, et qu'il avait intitulé l'*Éliade* : les Carmes le supprimèrent prudemment. On lui attribue un autre ouvrage : *La Muse bouquetière de N.-D. de Lorette* (Viterbe, 1672, in-8°); mais ce recueil est d'une telle rareté qu'il a échappé aux recherches des bibliophiles. H. F.

Vie de P. de Saint-Louis, par l'abbé N. Folard, dans le *Mercure de France*, juillet 1750. — Barjavel, *Dict. hist. et biogr. de Vaucluse*.

PIERRE (*Jean-Baptiste-Marie*), peintre et graveur français, né à Paris, en 1713, mort dans cette même ville, le 15 mai 1789. Son père, qui était un riche joaillier de Paris, ne mit aucun obstacle au développement de son goût pour les arts; il le plaça dans l'atelier de Natoire. En 1734 le jeune Pierre remporta le grand prix de peinture à l'Académie, et devint pensionnaire du roi à Rome. A peine revenu en France, il fut reçu à l'Académie, le 31 mars 1742, et fut nommé professeur le 6 juillet 1748, adjoint à recteur le 30 janvier 1768, et directeur de la compagnie le 7 juillet 1770. Il eut en outre la jouissance d'un logement au Louvre. Il avait succédé à Charles-Antoine Coypel, mort en 1752, dans la charge de premier peintre du duc d'Orléans. Après la mort de Boucher (1770), Pierre fut nommé premier peintre du roi, puis directeur des Gobelins; il reçut le cordon de Saint-Michel en 1772. Il dut sa fortune moins assurément à son talent et à la déplorable facilité de son pinceau qu'à son savoir-faire et à son savoir-vivre. Ses succès aussi bien que la direction un peu despotique qu'il imprima aux arts lui valurent bien des attaques violentes de la part de ses confrères; leur jalousie excitée ne pardonna pas sa gloire au rival heureux. Pierre a fait d'importants travaux pour le duc d'Orléans

(1) On ne connaît pas bien l'année de cette publication, que l'on présume être 1668, date du privilége pour l'impression. Le libraire y mit un nouveau frontispice en 1674, et il s'en fit à Lyon, en 1694, une édition qui eut un débit prodigieux et dont quelques exemplaires portent la date de 1700

au château de Saint-Cloud et au Palais-Royal; on lui doit la coupole de la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Roch et plusieurs tableaux qui figurent dans les églises de Saint-Sulpice, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Louis à Versailles. Il a gravé à l'eau-forte quarante pièces environ, dont trente sur ses propres dessins. Ses meilleures estampes ont été faites pour une édition des *Fables* de La Fontaine. Nous pensons qu'on peut lui attribuer, outre les gravures cataloguées par M. Collette de Baudicourt, quelques-unes des estampes signées par Mme le Daulceur (1). Il a exposé aux salons de 1741 à 1763. Le musée du Louvre possède un seul des tableaux de Pierre; la manufacture des Gobelins en a exécuté quelques-uns en tapisserie. H. H—N.

Archives de l'Art français, Documents et Abcdario de Mariette. — De Baudicourt, *Le Peintre graveur français continué*. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*.

PIERRE. *Voy.* ABANO, AILLY, ALFONSE, ANCHIERA, AUVERGNE, BENOÎT XIII, BRUYS, CARDINAL, CASTELNAU, COMESTOR, CORBEIL, CORVARIA, COURTENAI, CRAON, DAMIEN, DURAND, FONTAINES, GUILLEBAUD, LUSIGNAN, LUXEMBOURG, MÉDICIS, MONBOISSIER, OLIVE, PEDRO, STEEN.

PIERRES DE FONTENAILLES (*Joseph-Pascal*, chevalier DE), poëte français, né le 11 août 1717, au château d'Épigny (Touraine), mort le 4 octobre 1772 à Loches. Il entra jeune au régiment de Poitou-infanterie, fit quelques campagnes en Italie et en Allemagne, et quitta le service en 1749, avec le grade de capitaine. Il a publié un *Recueil de Poésies* (Poitiers, 1751, in-8°).

Quérard, *La France littéraire*.

PIERRES (*Philippe-Denis*), imprimeur éditeur français, né à Paris, en 1741, mort à Dijon, le 28 février 1808. Il appartenait à une des plus anciennes familles d'imprimeurs libraires de Paris. Joignant des connaissances variées à une grande habileté dans son art, il devint premier imprimeur du roi, et membre des académies de Dijon, Lyon, Orléans, Rouen, etc. La révolution porta un coup fatal à ses travaux, et en 1807 il fut heureux d'obtenir une place dans les postes à Dijon. On a de lui : *Lettre à Fréron sur le* Salluste *stéréotypé par Ged en* 1739, dans l'*Année littéraire* de 1773, t. VI; — *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie;* Paris, 1786, in-4°; — *Lettre sur des essais de polytipage*, dans le *Journal de Paris* de mai 1786; — un *Catalogue* hebdomadaire ou *Liste alphabétique des livres, tant nationaux qu'étrangers, paraissant chaque semaine;* — divers *articles* dans les journaux, etc. — Il a laissé inachevé un ouvrage intitulé *L'Art de l'imprimerie*, qui devait avoir 3 vol. in-fol., et un grand nombre de planches. Cet ouvrage, commencé en 1774, sur l'invitation de l'Académie des sciences, devait faire partie de la *Collection des arts et métiers*. Parmi les livres sortis des presses de Pierres, on cite surtout pour leur correction : une édit. revue et augmentée du *Lexicon* de Schrevelius (1767); l'*Epicteti Enchiridion* de Lefebvre de Villebrune (1782, in-18); *Élégies de Tibulle*, trad. par Pastoret (1784, in-8°), etc.

Leschevin, *Notice sur Ph. D. Pierres*, dans le *Magasin encyclopédique* de 1808.

(1) Louise Le Daulceur, née de Montigny, a gravé quelques estampes d'après Pierre et Gravelot, notamment les vignettes du *Paradis perdu* de Mme du Boccage.

* **PIERRON** (*Eugène-Athanase*), acteur et auteur dramatique français, né à Mézy, près Meulan (Seine-et-Oise), le 2 mai 1819. Il reçut une bonne éducation, débuta à Saint-Germain-en-Laye en 1837, et parut en 1838, au théâtre Dorsay, dans *Julia* et *Le Rêve d'une jeune fille*, deux vaudevilles dont il est auteur. En 1840 il joua au théâtre du Panthéon, et en 1841 il entra à celui de l'Odéon, où il fut remarqué dans *Le Voyage à Pontoise*, *Le Bourgeois grand seigneur* et *Le Laird de Dumbicky*. Il quitta plusieurs fois l'Odéon. En 1844 il débuta au Gymnase dans *Clermont;* en 1846 au Vaudeville dans *Elle est folle*, *Les Fleurs animées*, et *Les trois Baisers;* en 1848, au Théâtre historique, dans *Henri III*. Alexandre Dumas lui confia d'importantes créations dans *La Guerre des femmes*, *Le chevalier d'Harmental*, *Le capitaine Lajonquière*, etc. Il joua cent fois sans désemparer le rôle de Lucien d'*Une Tempête dans un verre d'eau*, de Léon Gozlan. Il fit sa rentrée à l'Odéon, le 30 avril 1857, dans *André Gérard;* il est, depuis le 20 mars 1858, régisseur général de ce théâtre. On l'applaudit dans *Livre III, chapitre Ier*, agréable petit proverbe dont il est un des auteurs; dans *Les Œuvres d'Horace*, comédie écrite par lui et pour lui; dans *Les Contes d'Hoffmann*, *Le Parvenu*, *Les Frelons*, *L'Épreuve après la lettre*, *Les Marionnettes du docteur*, *La Chasse au lion*, etc. Les rôles de l'ancien répertoire où il est le plus apprécié sont ceux de Figaro du *Mariage*, de *Philibert le mauvais sujet* et de Pavaret du *Collatéral*. M. Pierron est un des plus habiles metteurs en scène de Paris. Secrétaire rapporteur de l'Association des artistes dramatiques de 1855 à 1861, il a complétement réorganisé cette société et obtenu de l'empereur, en 1857, une médaille d'or de première classe, en récompense des services rendus pendant dix années dans le comité d'administration. M. DE R..

Docum. particuliers.

PIERROT (*Jules-Amable*), humaniste français, né le 15 novembre 1792, à Paris, où il est mort, le 5 février 1845. Après de brillantes études, il entra en 1810 à l'École normale et exerça, de 1813 à 1815, l'emploi de censeur adjoint au lycée Charlemagne. Après avoir enseigné la rhétorique aux colléges Bourbon et Louis le Grand, il devint proviseur de ce dernier établissement (août 1830). Le libéralisme de ses opinions politiques

le fit deux fois suspendre de ses fonctions, et il dut en dernier lieu aux instances de l'abbé Clausel de Coussergues la réparation de l'injustice que M. de Frayssinous avait commise envers lui. M. Pierrot avait ajouté à son nom celui de *de Selligny*. Outre un *Cours d'éloquence française* (Paris, 1820-1822, 2 vol. in-8°), qui fait partie du *Journal de cours publics*, il a publié une traduction nouvelle de Justin (2 vol. in-8°), et revu ou annoté celles de Juvénal, de Florus, de Pline le jeune et de Velleius Paterculus, insérées dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, qu'il a dirigée de 1825 à 1829. Il a aussi soigné, pour la collection de Lemaire, l'édition des *Œuvres de Sénèque*.

Biogr. univ. et port. des Contemp. (suppl.).

* **PIERS** (*Hector-Beaurepaire*), archéologue français, né le 28 décembre 1793, à Saint-Omer. Il est bibliothécaire de sa ville natale et secrétaire archiviste de la société des antiquaires de la Morinie. On a de lui : *Variétés historiques sur la ville de Saint-Omer;* Saint-Omer, 1832, in-8°; — *Histoire de Thérouanne;* ibid., 1833, in-8°; on y trouve à la suite des notices sur Montigny, Fauquembergues et Renti; — *Histoire de Bergues et d'autres localités;* ibid., 1833, in-8°; — *Biographie de Saint-Omer;* ibid., 1835, in-8°; — *Histoire des Flamands du Haut-Pont et de Lyzel;* ibid., 1836, in-8°; — des *notices* dans les journaux des principales villes du Pas-de-Calais.

Quérard, *La France littér.*

PIERSON (*Christophe*), peintre hollandais, né à La Haye, le 19 mai 1631, mort à Gouda, le 11 août 1714. Ayant fait la connaissance de Bartholomé Meyburg, il sentit qu'il était né peintre et profita des leçons de son ami. Ses parents le placèrent dans une maison de commerce, puis, malgré sa jeunesse, le marièrent; six mois plus tard (1653), Pierson abandonnait sa famille et sa femme, et avec Meyburg se il mettait à voyager. Ayant perdu sa femme, il se fixa à Gouda (1679), où il se remaria. Pierson mérite d'être placé au nombre des bons peintres de l'école hollandaise. Son dessin et son coloris sont irréprochables, ses compositions, bien entendues; il y règne une distribution savante de la lumière et des ombres. Il excella surtout dans des tableaux de nature morte, des attributs de chasse; en ce genre Leemans peut seul lui être comparé.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, t. II, p. 179.

PIERSON (*Jean*), philologue hollandais, né en 1731, à Bolswaerd (Frise), mort le 29 octobre 1759, à Leeuwarden. Il fit à Franeker et à Leyde de bonnes études; et fut appelé en 1755 à Leeuwarden comme recteur du gymnase. On a de lui : *De laudibus humaniorum literarum et poeseos* (Leeuw., 1755, in-4°) et *Verisimilium lib II* (Leyde, 1752, gr. in-8°), recueil estimé de corrections et de conjectures pour la restitution du texte des classiques grecs et latins.

Saxe, *Onomasticon*, VII, 174.

PIET (*François*), littérateur français, né le 6 juin 1774, à Montmédi, mort le 18 janvier 1839, à Noirmoutiers. Engagé volontaire dans un bataillon des Ardennes, il devint sous-lieutenant en 1792, fit les campagnes de Belgique et de Vendée, et fut, pendant l'année 1794, commissaire des guerres à Noirmoutiers. Il se fixa dans cette ville, y acheta en 1800 une charge de notaire et en fut nommé juge de paix en 1830. On a de lui : *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Édouard Richer* (Nantes, 1836, in-8°), des articles dans *le Lycée armoricain* et la *Revue de l'ouest*, et des *Mémoires* (in-4°), livre imprimé par l'auteur lui-même à seize exemplaires.

Lastic-Saint-Jal, suppl. à l'*Hist. littér. du Poitou.*

PIETERS (*Gherard*), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1580. Il eut pour maîtres Jacques Lenards, Jacques Rauwaert et Corneille Cornelisz, dont il devint le meilleur élève. Après avoir pratiqué son art avec succès à Harlem, puis à Anvers, il partit pour Rome, où il resta longtemps. Il vint achever sa carrière dans sa ville natale. L'abondance de ses travaux ne lui permit pas d'exécuter de grands morceaux. Dans les scènes de salons, d'intérieur, des assemblées, les personnages sont remplis d'animation et de vérité. Ses portraits sont aussi d'une bonne couleur et bien finis. Il laissa, entre autres, deux excellents élèves, Govarts et Pierre Lastman.

Charles van Mander, *Nederlandtsche Schilders.* — Descamps, *La Vie des Peintres flamands.*

PIETERS ou **PETER** (*Jacques*), peintre flamand, né à Anvers, en 1649, mort après 1716. « Si l'avarice, dit Descamps, n'avait point avili le génie de Pieters, il était né pour être un des plus grands peintres de son siècle. » Il fut un des meilleurs élèves de Pierre Eykens, qu'il quitta dans l'espoir de faire à Londres une rapide fortune; mais ses tableaux d'histoire, quoique d'un mérite réel, n'y furent même pas regardés. Il fut obligé d'entrer dans la domesticité d'un cardinal pour vivre. Il végétait dans cette condition humiliante lorsqu'une de ses toiles tomba entre les mains de Kneller. Ce peintre engagea aussitôt le jeune Flamand pour exécuter les habillements et les accessoires des portraits dont il faisait les figures. Bientôt d'autres artistes vinrent le prier de leur rendre le même office, surenchérissant sur Kneller. Pieters, reconnaissant que leurs ouvrages ne valaient que parce qu'il y ajoutait, taxa fort haut le secours de son pinceau. Le peu de justice que l'on avait rendu à son vrai talent le rendit peu délicat sur les moyens de gagner de l'argent; il se mit à contrefaire les tableaux des maîtres en vogue, et fit des copies si belles d'après Rubens que quelques-unes ont été vendues pour des originaux et sont encore réputées pour telles. Il poussa plus loin la fraude; il eut l'adresse de peindre sur des estampes de ce maître avec des tons coloriés, et de les faire passer pour des esquisses, qui ont généralement trompé les amateurs. » La der-

mière partie de la vie de Pieters ne fut plus que celle d'un brocanteur de tableaux. Quoique devenu riche, il mourut du chagrin que lui causa la banqueroute d'un marchand de Londres, qui lui emporta cent louis. Pieters avait été reçu à l'académie d'Anvers, en 1695. Il a laissé peu de tableaux signés de son véritable nom; mais tous se distinguent par une grande correction de dessin, une touche franche et facile, un coloris admirable. A. de L.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands.*

PIETERS. *Voy.* ÆRTSEN.

PIETRA-SANTA (*Salvestro*), auteur héraldique italien, né en 1590, à Rome, où il est mort, le 8 mai 1647. Avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, il professa d'abord les humanités et la philosophie à Fermo, dans la marche d'Ancône; puis, ayant suivi Pierre-Louis Carafa, qui allait remplir à Cologne les fonctions de nonce apostolique, il fit ses vœux de religion entre les mains de ce prélat (1626). A son retour en Italie, il fut nommé recteur du collége de Lorette. Il est le premier qui ait mis en pratique la méthode de distinguer par des points et des lignes les différentes couleurs du blason. Ses ouvrages sont encore recherchés; mais la barbarie du style en rend la lecture fatigante. Nous citerons de lui : *Sacræ bibliorum metaphoræ*; Cologne, 1631, in-4°; — *De symbolis heroicis lib. IX*; Anvers, 1634, in-4°, fig.; — *Tesseræ gentilitiæ ex legibus Fecialium descriptæ*; Rome, 1638, in-fol. : ouvrage devenu rare; — *Thaumasia veræ religionis contra perfidiam sectarum*; Rome, 1643-1655, 3 vol. in-4°. Il mit aussi en latin la *Vie du cardinal Bellarmin* de Fuligatte. P.

Alegambe, *Script. Soc. Jesu.* — Rossi, *Pinacotheca*, c. 78. — Le Mire, *De scriptor. sæc. XVII.*

PIÈTRE (*Simon*), médecin français, né vers 1525, au village de Varède, près Meaux, mort le 25 juin 1584, à Paris. Fils d'un riche cultivateur de la Brie, il vint étudier la médecine à Paris, fut reçu docteur en 1549, et professa à la faculté, dont il fut deux fois doyen. Comme il avait embrassé les opinions nouvelles, il aurait péri dans le massacre de la Saint-Barthélemy si le fameux Riolan, son gendre, ne l'avait caché dans l'abbaye de Saint-Victor. Néanmoins, la reine mère le fit appeler dans la dernière maladie du roi Charles IX. On trouve de lui six *Consultations* dans les *Œuvres* de Fernel.

Piètre (*Simon*), fils du précédent, né en 1565, à Paris, où il est mort, le 24 juin 1618. Reçu docteur en 1586, il enseigna avec éclat à la faculté, puis au Collége de France. Il était également recherché comme praticien. On a de lui : *Nova demonstratio anastomoseon vasorum cordis in embryo* (Tours, 1595, in-8°).

Son frère, Piètre (*Nicolas*), mourut en 1649, doyen d'âge de la faculté.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.*

PIETRO (*Michele* di), cardinal italien, né le 18 janvier 1747, à Albano, mort le 2 juillet 1821, à Rome. Après avoir soutenu à Rome, avec beaucoup de succès, une thèse sur l'ensemble de la théologie, il obtint dans l'université grégorienne une chaire d'histoire ecclésiastique et une autre, de droit canon, dans l'archi-gymnase romain. Il eut une grande part aux travaux de la congrégation chargée d'examiner les décisions du synode de Pistoie qui étaient favorables au jensénisme, et concourut avec le savant Gerdil à la rédaction de la bulle *Auctorem fidei* (1794). En s'éloignant de Rome (1798), Pie VI l'institua délégué apostolique, et il eut à se prononcer sur beaucoup de questions délicates, celle entre autres du serment de haine à la royauté exigé des ecclésiastiques français. Pie VII le nomma successivement patriarche de Jérusalem, cardinal (23 février 1801), et préfet de la Propagande. Lorsque ce pontife fut contraint de quitter Rome (1809), Pietro fut en son absence désigné pour le remplacer; mais on le força bientôt de se rendre à Paris, et, sur son refus d'assister à la célébration religieuse du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, il fut exilé, privé de ses revenus et dépouillé des insignes de sa dignité. Relégué à Semur, avec les cardinaux Gabrielli et Opizzoni, confiné en 1810 dans le donjon de Vincennes, il rejoignit en 1813 le pape à Fontainebleau, et fut séparé de lui en janvier 1814. Les événements politiques lui permirent bientôt de rentrer à Rome, et il devint grand pénitencier, préfet de l'index, puis évêque d'Albano (1816) et de Porto et Sainte-Ruffine (1820). Ce prélat, d'un caractère circonspect et flexible, était regardé comme une des lumières du sacré collége pour ses connaissances théologiques et administratives. P.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1822.

PIEYRE (*Pierre-Alexandre*), littérateur français, né le 30 avril 1752, à Nîmes, mort le 30 juin 1830, à Paris. Issu de parents protestants, il fit ses études à Paris, et retourna dans sa ville natale, où il suivit la carrière du commerce, la seule ouverte alors à ses coreligionnaires. L'éducation libérale qu'il avait reçue ne tarda pas à lui inspirer le goût des lettres, et dès son début il rencontra un succès qui décida tout à fait de sa vocation. La comédie de l'*École des Pères*, en cinq actes et en vers, qu'il fit d'abord jouer à Nîmes et à Montpellier (1782), fut admise en 1787 au Théâtre-Français et applaudie quarante fois de suite. Louis XVI, en témoignage de sa satisfaction, envoya à l'auteur une épée de parade (1788), et le duc d'Orléans le choisit pour précepteur de son fils aîné, le duc de Chartres, sous la direction toutefois de Mme de Genlis, nommée, comme on sait, *gouverneur* des enfants du prince. Pieyre eut un logement au Palais-Royal et accompagna son jeune élève à Metz et à Valmy; mais son mariage avec la veuve du poëte Barthe, l'ayant rappelé à Paris, l'empêcha de suivre le prince dans

l'émigration. Après avoir passé plusieurs années à Nîmes, il revint en 1799 dans la capitale, et, jaloux de son indépendance, il ne voulut jamais accepter aucune place du gouvernement. Après la restauration, « il reprit, dit M. Nicolas, ses anciennes relations avec la famille d'Orléans, qui lui montra la même bienveillance qu'avant la révolution et dont il resta l'ami le plus dévoué et, il faut ajouter, le plus désintéressé ». Nommé secrétaire des commandements de la princesse Adélaïde (1824), il refusa tout traitement de cette place. Il était correspondant de l'Académie des inscriptions depuis 1816. Le *Théâtre de Pieyre* (Orléans et Paris, 1808-1811, 2 vol. in-8°) contient cinq comédies en vers : *Les Amis à l'épreuve*, *Le Garçon de cinquante ans*, *L'Intrigue anglaise*, *Orgueil et Vanité* et *La Veuve mère*, et de plus *Le Dépit amoureux* et *La Princesse d'Élide* de Molière, et *Le Philosophe amoureux* de Destouches, pièces qu'il a arrangées.

Son frère, Pieyre (*Jean*, baron), né le 4 février 1755, à Nîmes, mort en 1839, à Paris, montra des dispositions pour la poésie et écrivit plusieurs comédies, qui sont restées inédites. Élu en 1791 député à l'Assemblée législative, il s'y rendit utile dans les comités, et devint après le 9 thermidor procureur syndic du district de Nîmes et administrateur du département du Gard. Appelé en 1800 à la préfecture du Lot-et-Garonne, il obtint en 1806 celle du Loiret, et la conserva jusqu'au 28 avril 1814. Ses compatriotes l'avaient choisi dans les Cent Jours pour siéger à la chambre, mais il n'accepta point ce mandat. P. L.

Nicolas, *Hist. littér. de Nîmes*. — Haag frères, *La France protest.*

PIGAFETTA (*Francisco-Antonio*), voyageur italien, né à Vicence, vers 1491, mort dans la même ville, après 1534. Il descendait d'une famille noble et d'origine toscane. Il montra dès sa jeunesse un grand amour pour la navigation et les sciences qui s'y rattachent. Il suivit en Espagne (1518) Francesco Chiericato, ambassadeur du pape Léon X, et obtint de servir comme volontaire dans la grande expédition commandée par Magellan, et qui mit à la voile de San-Lucar-y-Barameda, le 20 septembre 1520. Il ne tarda pas à devenir l'ami de son amiral, qui trouvait d'ailleurs peu de sympathie dans ses officiers, presque tous Espagnols. Nous ne retracerons pas les événements de cette mémorable expédition, dont Pigafetta fut l'historien après y avoir joué l'un des principaux rôles (*voy.* Cano et Magellan). Il partagea tous les dangers de Magellan, et lui fut d'une grande utilité. Ce fut Pigafetta qui, apercevant les indigènes (les Tehuelches), pour la première fois, les nomma *Patagons* (de l'espagnol, *grands pieds*) et en fit presqu'une race de géants. Quoique gravement blessé, il échappa à la défaite de Matan (21 avril) qui coûta la vie à l'amiral et à beaucoup de ses compagnons. Il suivit Cano, devenu amiral, aux Moluques, fut présent à son entrevue avec le roi de Tidor, s'embarqua avec lui pour l'Espagne (21 avril 1522) et doubla le cap de Bonne-Espérance. Ils débarquèrent à San-Lucar, le 8 septembre, avec seize de leurs campagnons seulement. Les premiers ils avaient fait le tour du monde : leur journal marquait quatorze mille quatre cent soixante lieues accomplies en onze cent vingt-quatre jours. Leur navire *la Victoria* fut consacré comme le monument de l'entreprise la plus hardie que des navigateurs eussent accomplie jusqu'alors. En effet elle avait eu pour résultat de démontrer physiquement la sphéricité et l'étendue de la circonférence du globe terrestre.

Pigafetta fut accueilli en Europe avec la plus grande distinction. L'empereur, le roi de Portugal, celui de France, les princes d'Italie, le pape Clément VII, qu'il visita successivement, lui prodiguèrent les honneurs et les présents. Le grand-maître de Malte, Philippe Villiers de l'Ile-Adam, le reçut dans son ordre (3 octobre 1524), et lui conféra la commanderie de Norsia. Le reste de la carrière de Pigafetta est presque inconnu. On sait seulement qu'il fit quelques campagnes contre les Turcs, et qu'il revint mourir dans sa patrie. On voit encore sa maison à Vicence; elle est décorée de rosiers sculptés, avec cette devise : « Il n'est rose sans espine », allusion à sa gloire et aux maux qu'il avait soufferts. On lui doit la relation exacte des découverte de Magellan; elle est dédiée au grand-maître Villiers de l'Ile-Adam. L'original semble perdu, mais on possède plusieurs abrégés, que l'auteur avait adressés à différents princes, entre autres celui qu'il envoya à Louise de Savoie, régente de France, et qui fut traduit par Jacques-Antoine Fabre, Parisien, sous ce titre : *Le Voyage et Navigation faict par les Espagnols ès isles Mollucques, des isles qu'ils ont trouvé audict voyage, des roys d'icelles, de leur gouvernement et manière de vivre, avec plusieurs autres choses;* Paris, s. d., in-12, goth. M. Thomassy, s'appuyant sur cet extrait, a publié dans le *Bulletin de la Société de géographie* une dissertation tendant à prouver que Pigafetta écrivit d'abord son voyage en français. Quoi qu'il en soit, la plus complète des relations de Pigafetta est celle dont Amoretti découvrit un manuscrit dans la Bibliothèque ambroisienne : elle paraît écrite du temps de l'auteur, dans un patois mélangé d'italien, de vénitien et d'espagnol; mise en bon italien, elle a été trad. en français par Amoretti : *Premier voyage autour du monde, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années* 1519, 1520, 1521 et 1522; Paris, an IX, in-8°, avec 21 cart. et des fig. Elle est suivie de vocabulaires très-exacts des langues des peuples visités par Pigafetta et recueillis par ce navigateur, On a aussi de ce

dernier un *Traité de navigation*, dont un extrait a été annexé à l'ouvrage précédent.

Ramusio, *Viage*, etc., t. I (édit. de 1563). — Amoretti, *Introduction au Premier voyage autour du monde*, etc. — Navarrette, *Noticia biografica de Fernando de Magallaens*, dans le t. IV de la *Coleccion de los Viages*, etc. (Madrid, 1837, in-4°). — Bougainville, *Discours préliminaire* dans son *Voyage autour du monde*. — F. Denis, *Le Génie de la navigation*, p. 28. — Fréd. Lacroix, *Patagonie*, dans l'*Univers pitt.*, p. 35.

PIGAFETTA (*Felipe*), parent du précédent, voyageur et historien italien, né en 1533, à Vicence, où il est mort, le 24 octobre 1603. Il se distingua d'abord comme ingénieur militaire, et plusieurs villes du nord de l'Italie lui durent leurs fortifications. Il parcourut ensuite le Levant, et revint à Malte, où il fut reçu chevalier hospitalier. Sixte V, voulant arrêter les conquêtes des Turcs, cherchait à unir les forces de l'Orient à celle de l'Occident contre le sultan Amurath III. Il envoya à cet effet Pigafetta en mission près du schah Thamas, puis à la cour de France (1586). Pigafetta sollicita ensuite le roi de Suède Jean III, l'empereur Rodolphe, le roi de Pologne Sigismond III, le prince de Transylvanie Christophe Bathori, et les souverains italiens; il en obtint des secours plus ou moins considérables. Quittant alors le rôle d'ambassadeur pour celui de capitaine, il combattit en Croatie, en Hongrie, en Pologne et sur tous les points de la Méditerranée. En 1591 le pape Innocent IX le prit pour camérier, et Ferdinand I[er] de Médicis, grand-duc de Toscane, en fit son conseiller intime. On a de Pigafetta : *Lettres et Discours du cardinal Bessarion, adressés aux princes d'Italie, pour les engager à former une ligue et à déclarer la guerre aux Turcs;* trad. en italien, Venise, 1573, in-4°; Florence, 1594, in-4°; — *Relazione del reame di Congo* (tirée des écrits d'Édouard Lopez); Rome, 1591, et Venise, 1728, in-4°, avec fig.; — *Discours sur l'histoire et l'usage de la boussole;* Rome, 1586, in-4°; — *Relazione dell' assedio di Parigi en* 1590; Bologne, 1591, in-8° avec plans; Rome, 1592, in-4°; — des traductions de Τῶν ἐν πολέμοις τακτικῶν σύντομος παράδοσις de l'empereur Léon VI Flavius; des *Mecanicorum libri VI* (1577) de Guido Ubaldi; de la *Roma illustrata* de Juste-Lipse (Rome, 1600, in-8°), et du *Théâtre* d'Ortelius. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de Vicence*. Sa *Correspondance avec J.-A. Cornaro* (1574-1604) est à la Bibliothèque royale de Berlin.

Walkenaër, *Hist. des Voyages*, t. XIII. — Rotermund, *Gelehrten Lexikon*.

PIGALLE (*Jean-Baptiste*), sculpteur français, né à Paris, le 26 janvier 1714, mort dans la même ville, le 21 août 1785. Il était le quatrième fils de Jean Pigalle, menuisier du roi, l'un des anciens de sa corporation. En 1722 son père le plaça dans l'atelier du sculpteur Robert Le Lorrain et ensuite chez Jean-Baptiste Lemoyne. Ses commencements furent pénibles. Ayant échoué dans les concours de l'Académie, il résolut de faire à ses frais le voyage d'Italie. Arrivé à Rome, il fut, à la suite d'une maladie, plongé dans un dénûment absolu, d'où le tira la générosité d'un de ses camarades, Guillaume Coustou le jeune, qui mit à sa disposition son logement et sa bourse. Pigalle termina ses études à Rome en faisant une copie en marbre de la célèbre statue *la Joueuse d'osselets*, qui lui fut achetée par l'ambassadeur de France. Il se dirigea alors sur Paris; une grave maladie le força de s'arrêter à Lyon. Il paraît avoir exécuté dans cette ville quelques travaux, dont il reste à peine le souvenir; c'est là aussi qu'il fit le modèle de sa statuette du *Mercure*, placée aujourd'hui au musée du Louvre, et qui, exposée au salon de 1742, lui ouvrit les portes de l'Académie. A partir de cette époque des ouvrages de lui figurèrent à toutes les expositions, et il eut une large part aux travaux du gouvernement. Il fit en 1747 la décoration du portail de l'église des Enfants-Trouvés; en 1748, il termina sur l'ébauche laissée par Van Claëve une statue de la Vierge pour la chapelle des Invalides. Sur la commande du roi, il exécuta de 1745 à 1748 une grande statue de *Mercure* et une *Vénus* qui lui faisait pendant. Louis XV, après la paix d'Aix-la-Chapelle, offrit ces deux statues à son nouvel allié, le roi de Prusse; Frédéric les fit placer dans les jardins du palais de Sans-Souci auprès des ouvrages des frères Adam (1). On raconte qu'en 1777 Pigalle, arrivé à l'apogée de sa réputation et de son talent, désirant revoir ces œuvres de sa jeunesse, se rendit à Berlin, et se fit annoncer à Frédéric comme l'auteur du *Mercure*. Le roi, préoccupé, crut qu'on lui parlait du rédacteur du journal de ce nom dont il avait peu à se louer, et refusa de le recevoir. Pigalle dut se retirer, et quitta Berlin sans avoir rien fait pour mettre Frédéric à même de revenir sur son erreur. Au nombre des travaux importants de Pigalle citons encore la jolie statue de *L'Enfant à la cage* faite en 1750 pour le financier Paris de Montmartel (2); le groupe de *L'Amour et l'Amitié* pour M[me] de Pompadour et la statue de la marquise qu'elle fit placer dans son château de Bellevue; la *Vierge* qu'on voit dans l'église Saint-Sulpice et le *Mausolée du comte d'Harcourt*, exécuté, dit-on, sur les dessins de la comtesse d'Harcourt. Après la mort de Bouchardon et sur sa recommandation expresse, Pigalle fut chargé de terminer le monument que la ville de Reims faisait élever sur l'une de ses places en l'honneur de Louis XV (3). On connaît la fameuse statue de Voltaire, produit d'une souscription publique, aujourd'hui placée dans les salles de l'Institut. Tout

(1) Il y a dans le parterre de l'orangerie du Luxembourg un moulage en plomb du *Mercure*.

(2) Pigalle a reproduit plusieurs fois cette statue. Il en fit pour la manufacture de Sèvres une copie, qui est encore dans la collection des modèles de cet établissement.

(3) Ce monument a été détruit en partie en 1793 et rétabli sous la Restauration. La statue du roi qui le surmonte a été refaite à cette époque.

en reconnaissant le mérite réel de cet ouvrage, on a lieu de s'étonner que Pigalle ait eu la malencontreuse pensée de représenter le philosophe de Ferney dans un état complet de nudité. « Il faut avouer, dit fort justement Émeric David, que l'idée de montrer un écrivain aussi célèbre, âgé de soixante-quatorze ans, tel qu'il se trouvait alors, maigre, décharné, à l'état de squelette, il faut avouer, dis-je, qu'une semblable idée devenait, à cause des circonstances, totalement inconvenante. C'était mettre au jour la nature humaine dans toute sa misère, là ou d'ingénieux embellissements devaient au contraire en faire admirer la sublimité. L'artiste faisait trop voir par cette indifférence pour la dignité d'un grand homme combien le moral de l'art était étranger à Pigalle. » Ajoutons qu'il montrait dans cet ouvrage son ignorance profonde des règles adoptées par les Grecs en tout ce qui est du domaine du goût.

De tous les ouvrages de Pigalle le plus connu et le plus digne de l'être est sans contredit le *Mausolée du maréchal de Saxe*, placé dans le temple luthérien de Saint-Thomas à Strasbourg; le modèle de ce bel ouvrage fut exposé aux yeux du public en 1756. Agréé de l'Académie le 4 novembre 1741, reçu académicien le 30 juillet 1744, Pigalle fut successivement nommé adjoint à professeur (30 octobre 1745), professeur (29 mai 1752), recteur (27 septembre 1777) et chancelier (8 janvier 1785). Il fut créé écuyer et chevalier de Saint-Michel (1769); il était en outre sculpteur du roi, et à ce titre il avait un logement au Louvre et un logement à la fonderie royale (1). La fortune, on le voit, avait assez bien traité *le mulet de la sculpture* (c'est ainsi que l'appelaient ses camarades d'atelier); il n'avait rien eu à envier aux plus brillants élèves de l'Académie. « Pigalle, a dit Suard, avait plus de talent que d'esprit, plus de justesse que d'étendue dans les idées : il avait plus le sentiment du vrai que celui du beau. Il paraissait dans les derniers temps de sa vie avoir perdu jusqu'aux traces de ce beau idéal si bien connu des anciens. » Ainsi doué, ses ouvrages durent paraître une protestation contre l'art léger et facile du dix-huitième siècle; aussi fut-il considéré comme un novateur dans le genre de Vien; mais il n'avait aucune des qualités d'un chef d'école, et ne semblait rien voir dans l'art au delà d'une imitation servile de la nature. Il eut le tort d'ériger ses idées en système, et « lorsqu'il eut acquis de l'influence sur l'Académie, plus d'un homme de talent eut à souffrir de ce système ennemi de toute grandeur (2) ». Diderot s'est fait l'écho animé et spirituel des querelles d'ecole suscitées par les inimitiés que le despotisme de Pigalle avait soulevées. Il eut pour élèves J.-G. Moitte, L.-P. Mouchy, qui épousa une de ses nièces, fille de Jean-Pierre Pigalle; Bocquet, à qui l'on doit plusieurs des statues du fronton de la Monnaie, et un des grands sculpteurs dont s'honore la France, J.-A. Houdon.

Pigalle (*Pierre*), frère aîné du précédent, fut peintre du roi; il n'a laissé aucun ouvrage.

Pigalle (*Jean-Pierre*), fils du précédent et élève de son oncle Jean-Baptiste, fut nommé sculpteur du roi et membre de l'Académie des arts de Florence. On lui doit le tombeau de la famille de Gontaut-Biron à l'église des Minimes de Paris, le cadran de l'École militaire, les bas-reliefs de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice et l'une des statues de l'hôtel des monnaies. Il mourut en 1796. H. H—n.

P. Tarbé, *La Vie et les Œuvres de J.-B. Pigalle*. — Archives de l'Art français, *Documents et abcdario de Mariette*. — Émeric-David, *Des progrès de la sculpture sous Louis XV*. — Suard, *Éloge de Pigalle*, dans les *Mélanges de littérature*. — H. Barbet de Jouy, *Description des sculptures modernes du Louvre*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*.

PIGALLE (*Jean-Marie*), sculpteur français, étranger à la famille des précédents, né à Paris, le 19 mai 1792, mort à Batignolles, en 1857, fut élève de Lemot. Il obtint à l'exposition de 1822 une médaille d'or pour une statue de Louis XVIII, et a fait pour les galeries de Versailles les copies d'après Duez et Caffieri des bustes de Crébillon et de Piron qui sont au foyer de la Comédie française. H. H—n.

Lenoir, *Monuments français*. — Diderot, *Œuvres*.

PIGANIOL DE LA FORCE (*Jean-Aimar*), littérateur français, né en 1673, en Auvergne, mort en février 1753, à Paris. Appartenant à une famille noble, il fut nommé sous-gouverneur des pages du comte de Toulouse. Il s'appliqua avec ardeur à la géographie et à l'histoire de la France, et entreprit plusieurs voyages qui lui servirent à donner des différentes provinces une description exacte et complète. Ses ouvrages ont vieilli et ne sont guère recherchés aujourd'hui; mais ils ont eu dans l'autre siècle un grand succès, qu'il faut attribuer surtout à l'estime générale dont jouissait l'auteur. « Il joint, a écrit de lui Lenglet-Dufresnoy, à un savoir profond et varié une grande probité, beaucoup d'honneur et tout le savoir-vivre d'un courtisan. » On a de Piganiol : *Nouvelle description des parcs et du château de Versailles et des environs;* Paris, 1702, in-12, et 1751, 2 vol. in-12; — *Description de la chapelle de Versailles;* 1711, in-12; — (avec l'abbé Nadal) *Le nouveau Mercure;* Trévoux, janv. 1708 à mars 1709, et janv. à mai 1711, 8 vol. in-12 : le but des auteurs était de critiquer *Le Mercure galant* (*voy.* Nadal); — *Nouvelle description géographique et historique de la France;* Paris, 1715, 5 vol. in-12; 1752, 8 vol. in-12 : l'édition la plus estimée est celle de 1751-53, 15 vol. in-12, avec un grand nombre de cartes, plans et figures. C'était, à l'époque où il parut, le meilleur des ouvrages

(1) Il etait encore associé correspondant de l'Academie de Rouen. Il reçut le titre de citoyen de Strasbourg lorsqu'il se rendit dans cette ville en 1777 pour l'inauguration du mausolée du maréchal de Saxe.

(2) Emeric David, *Sur les progres de la sculpture sous Louis XV*.

écrits sur cette matière; il avait été fait en grande partie d'après les notices que les intendants des provinces avaient rédigées pour l'instruction du duc de Bourgogne; — *Nouveau Voyage en France, avec un itinéraire et des cartes;* Paris, 1724, 1755, 1770, 2 vol. in-12 : c'est un abrégé du recueil précédent; — *Description de Paris et des belles maisons des environs;* Paris, 1742, 8 vol. in-12; plus intéressant et plus complet que la *Description* de Germain Brice, cet ouvrage a été revu et augmenté par l'abbé Perau (1765, 10 vol. in-12): — *Introduction à la Description de la France et au droit public de ce royaume;* Paris, 1752, 2 vol. in-12, qui forme les t. I et II de la *Description de la France* (édit. de 1751). Piganiol a publié *Naudæana* et *Patiniana* (1703), et avec Saugrain une édition augmentée des *Curiosités de Paris* de Cl. Saugrain (1723, 2 vol. in-12). P. L.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.* — Quérard, *La France littér.* — Barbier, *Dict. des anonymes.* — Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier la géographie.* — Aigueperse, *Célébrités de l'Auvergne.*

PIGARD (*N...* DUBOIS, dit), aventurier français, né à Coulommiers, dans les dernières années du seizième siècle, exécuté le 25 juin 1637. Après avoir été successivement chirurgien, valet de chambre, capucin, séraphin, prêtre enfin; après avoir embrassé et abjuré le luthéranisme, il vint à Paris, s'y annonça comme possédant le secret de faire de l'or. Présenté à Richelieu, il eut l'adresse de le convaincre de sa prétendue science, et lui offrit de faire le grand œuvre en présence du roi, de la reine et de toute la cour. Richelieu y consentit, et l'on prit jour pour la cérémonie. Le jour convenu, on allume un fourneau sur lequel on place un creuset. Dubois se fait apporter des balles de mousquet, les jette dans le creuset avec un grain de poudre de projection, puis recouvre le tout de cendre, qu'au bout d'un certain temps il supplie le roi d'écarter lui-même avec un soufflet. Louis XIII s'en acquitte avec tant de vivacité, que tous les assistants et la reine elle-même sont aveuglés, et aussitôt apparaît aux yeux de tous un lingot d'or. Le roi, transporté, embrasse Dubois, l'anoblit, et le nomme président des trésoreries de France. L'expérience fut répétée une seconde fois avec un égal succès; mais quand Richelieu voulut faire opérer en grand, Dubois exigea des délais qui éveillèrent les soupçons. Enfermé alors à Vincennes, puis transféré à la Bastille, traduit au parlement, et mis à la question, il avoua ses fourberies et fut condamné à mort.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

PIGAULT-LEBRUN (*Charles-Antoine-Guillaume* PIGAULT DE L'ÉPINOY, dit), romancier français, né à Calais, le 8 avril 1753, mort à La Celle-Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 24 juillet 1835. Il appartenait à une ancienne famille bretonne, dont un cadet, Samuel Pigault, servit sous le duc de Guise au siége de Calais. Après la prise de la ville, Samuel s'y établit et épousa une arrière-petite-fille d'Eustache de Saint-Pierre, si on en croit la tradition du pays. Le père de Pigault-Lebrun était conseiller du roi, président de ses droits, juge voyer, ancien maire, lieutenant général de police de la ville et du gouvernement de Calais, homme dur, qui ne se faisait pas scrupule de mettre son autorité de magistrat au service de son autorté paternelle, et dont l'inflexibilité eut sur la vie, les principes et les œuvres de son fils une influence analogue, toutes proportions gardées, à celle de l'*Ami des hommes* sur Mirabeau. Né avec une imagination vive et des passions ardentes, Charles Pigault semble avoir prévu dès son enfance les traverses qui l'attendaient dans la vie. On a de lui une lettre curieuse écrite à sa mère, du collége des Oratoriens, dans laquelle il demande la permission d'entrer dans l'Église, ajoutant qu'il se sent perdu s'il entre dans le monde. La permission lui fut refusée, et cet éclair de ferveur s'éteignit pour ne plus reparaître. La lutte commença entre son père et lui au sortir du collége, lutte violente, mêlée de réconciliations dues à l'intervention maternelle, lutte où la lettre de cachet joua un grand rôle, et où Charles puisa un profond ressentiment contre tous les despotismes. Réduit par deux fois à s'engager dans les dragons et les gendarmes de la reine, à travers mille aventures étranges, dont la moindre assurément ne fut pas de s'enrôler pendant un mois dans une troupe de comédiens ambulants, il arriva au grand drame de sa vie, à son mariage. Il avait enlevé à Paris la fille d'un artisan, qu'il épousa en Hollande. A la nouvelle de cette mésalliance, son père prit le parti sauvage de le faire passer pour mort, et il y réussit grâce à la complicité du maire de Calais, qui dressa un acte de décès remontant à plusieurs années. Charles en appela au parlement de Paris, qui consacra sa mort par un arrêt. C'est alors qu'il prit le nom de Lebrun. Son goût pour les lettres s'était révélé en Hollande, où il avait fait jouer une petite comédie en un acte et en vers, intitulée: *Il faut croire à sa femme.* De retour à Paris, après quelques autres ouvrages en vers, il donna à la Comédie-Française, en 1790, un drame en prose tiré de sa propre histoire, *Charles et Caroline*, qui eut un grand succès. Après quelques comédies, dont l'une, *Les Rivaux d'eux-mêmes* (1778), est encore au répertoire, il écrivit son premier roman, *L'Enfant du carnaval* (1792), dont l'immense succès le poussa dans la véritable voie de son talent. La mort de sa femme, sa réputation toujours grandissante, peut-être aussi le triomphe des idées nouvelles désarmèrent la colère paternelle; un rapprochement eut lieu entre le fils et le père, qui mourut en l'avantageant autant que le nouveau code le permettait. Mais Pigault, fidèle à sa haine pour tout ce qui rappelait les injustices de l'ancien régime, déchira le testament, et partagea l'héritage avec ses

frères et sœurs, au nombre de sept, échangeant ainsi l'opulence contre la médiocrité. Il se remaria avec la sœur de Michot, acteur du Théâtre-Français, et après des revers de fortune qui lui enlevèrent la petite part de patrimoine à laquelle il s'était borné, il se vit réduit pour soutenir sa famille (car ses romans n'enrichissaient que son libraire) à demander un emploi : il entra en 1806 dans l'administration des douanes, et y resta sans interruption jusqu'à sa destitution, qui eut lieu en 1824. Il est donc complétement faux qu'il ait accompagné le roi Jérôme en Westphalie, comme le raconte une Biographie célèbre, et tous les détails très-curieux qu'elle donne à ce sujet sont autant d'impostures; on peut s'en convaincre en consultant les registres de l'administration des douanes, qui constatent le service actif de Pigault à Paris pendant toute la durée du royaume de Westphalie et au delà.

Pigault avait une fille de son second lit; il la maria à un avocat distingué de Valence, Victor Augier, qui a écrit des ouvrages de jurisprudence estimés, et après sa destitution il alla s'établir auprès d'elle et de ses petits-enfants. Il revint à Paris en 1828, ramenant toute sa famille, salua la révolution de Juillet, et acheva en paix cette carrière si longue et si tourmentée. Il mourut dans une petite maison de campagne qu'il avait aux environs de Paris, entouré du respect et de l'affection de tous ceux qui l'avaient connu, et gardant jusqu'au bout la chaleur de cœur, la droiture de caractère et le désintéressement qui l'avaient soutenu dans toutes ses traverses.

Outre un recueil de pièces de théâtre et de poésies (1806, 6 vol. in-12), Pigault-Lebrun a écrit de nombreux romans, dont voici la liste : *L'Enfant du Carnaval* (1792), *Les Barons de Felsheim* (1798), *Angélique et Jeanneton*, *Mon oncle Thomas*, *Les Cent-vingt jours* et *La Folie espagnole* (1799), *M. de Kinglin*, *Théodore*, et *Metusko* (1800), *M. Botte* (1802), *Jérôme* (1804), *La Famille Luceval* (1806), *L'Homme à projets* (1807), *Une Macédoine* (1811), *Tableaux de la société* (1813), *Adélaïde de Mevan* (1815), *Le Garçon sans souci* (1816), avec René Perrin, *M. de Roberville*, et *L'Officieux* (1818), *L'Homme à projets*, et *Nous le sommes tous* (1819), *L'Observateur* (1820), et *La Sainte-Ligue ou la Mouche* (1829), roman historique. Une féconde romancière, Mme Guénard, a eu la bizarre idée de donner des suites à quelques-uns de ces romans. On doit encore à Pigault-Lebrun : *Le Citateur* (1803, 1 vol.), factum voltairien contre la religion chrétienne, *Mélanges littéraires et critiques* (1816, 2 vol.), *Le Beau-père et le gendre* (1822, 2 vol.), recueil de prose et de vers en collaboration avec Victor Augier, *Contes à mon petit-fils* (1831, 2 vol.), et une *Histoire de France abrégée, à l'usage des gens du monde* (1823-1828, 8 vol. in-8°), qui s'arrête à la mort de Henri IV. Les *Œuvres complètes* de cet écrivain publiées en 20 vol. in-8° (1822-1824) ne renferment que les romans, pièces de théâtre et mélanges.

On trouve dans tous ces ouvrages une grande fécondité d'imagination, un fonds intarissable de gaieté, une sensibilité vraie, une observation souvent fine, la haine de l'injustice, un style parfois incorrect, mais toujours vif et clair. Quant aux peintures licencieuses qu'on lui reproche avec raison, il faut songer qu'il écrivait surtout sous le Directoire : on peut dire que ses qualités sont à lui et ses défauts à son temps. En somme, Pigault restera comme un des représentants les plus vivaces d'une époque indécise entre le mouvement littéraire du dix-huitième siècle et celui du dix-neuvième, très-supérieur à ses contemporains et à ses imitateurs. E. A—R.

Chénier, *Tableaux de la littérature*. — Rabbe, etc., *Biographie des Contemporains*. — *Documents particuliers*.

PIGEAU (*Eustache-Nicolas*), jurisconsulte français, né le 16 juillet 1750, à Mont-Lévêque, près de Senlis, mort à Paris, le 22 décembre 1818. D'une famille pauvre, il reçut d'un ecclésiastique une instruction élémentaire suffisante pour la profession mécanique à laquelle il se destinait et dans laquelle il vint se perfectionner à Paris. Peu de temps après, il entra dans une étude de procureur, où il devint premier clerc au bout de six mois. Il se livra avec une extrême ardeur au travail pénible de débrouiller la science de la procédure, alors dans un chaos complet. L'ouvrage qu'il publia sur ce sujet devint classique en naissant. « Une de ces idées, tellement lumineuses, dit Bellart, que tout en est éclairé quand elles jaillissent, tellement simples aussi que chacun croit les avoir eues quand elles ont paru, devint sous sa plume un moyen désormais infaillible de rendre facile et méthodique une étude jusque-là vraiment rebutante. Quatre parties composèrent sa méthode : la demande, l'instruction, le jugement, l'exécution du jugement. Sous chacune de ces grandes divisions vinrent se ranger, comme d'eux-mêmes, tous les principes et tous les textes qui complètent la doctrine. Il mena ainsi, comme par la main, un commençant des premiers rudiments d'un procès à son terme, en lui signalant tous les obstacles et toutes les ressources qui se produisent sur la route. Les jurisconsultes applaudirent à cette ingénieuse découverte. La science devint populaire; ses mystères furent expliqués, ses ténèbres dissipées; et la bonne foi eut des règles pour reconnaître et combattre la fraude. » Nommé sous la révolution secrétaire de l'avocat général Hérault de Séchelles, il donna bientôt sa démission, et se fit commis libraire. Il fut compris par Napoléon parmi les rédacteurs du Code de procédure; la division qu'il avait créée fut celle de la loi même, comme sa doctrine en fit le corps. Il fut appelé en 1805 à la chaire de procédure civile à l'École de droit, et il la rem-

plit jusqu'à sa mort avec le plus grand succès. On a de lui : *Le praticien du Châtelet de Paris et de toutes les juridictions ordinaires du royaume*; Paris, 1773, in-4°, réimprimé avec des additions considérables, sous le titre de : *La Procédure civile du Châtelet de Paris et de toutes les juridictions du royaume*; Paris, 1779, 1787, 2 vol. in-4°; une édition, accommodée aux changements introduits par la nouvelle législation, parut sous le titre de : *La procédure civile des tribunaux de France*; Paris, 1807, 1828, 2 vol. in-4°; — *Introduction à la procédure civile*; Paris, 1784, 1811, 1818, 1822, in-8°; une cinquième édition, revue par Poncelet, fut publiée en 1833; — *Notions élémentaires du nouveau droit civil*; Paris, 1803-1805, 4 vol. in-8°, réédités sous le titre de : *Cours élémentaire du Code civil*; Paris, 1818, 2 vol. in-8°; — *Manuel des propriétaires et des locataires*; Paris, 1810, in-12; — *Commentaire sur le Code de procédure civile*; Paris, 1827, 2 vol. in-4°. E. G.

Moniteur, 1er janvier 1819. — *Notice biogr.* en tête du *Comm. sur le Code de procédure*.

PIGENAT (*François*), prédicateur français, né à Autun, mort à Paris, en 1590. Il fit ses études chez les jésuites, et devint, à Paris, l'un des plus fougueux prédicateurs de la Ligue. En septembre 1588, il fut élu tumultuairement curé de Saint-Nicolas-des-Champs au détriment de Legeay (résignataire de Jean Ferrières), expulsé par ses paroissiens, comme suspect d'huguenotisme. Henri III dit à cette occasion « que les Parisiens étaient rois et papes, et que si on les laissait faire ils disposeraient bientôt de tout le temporel et le spirituel du royaume ». En janvier 1589, Pigenat prononça, à Paris, l'oraison funèbre du duc et du cardinal de Guise, assassinés à Blois par l'ordre du roi, et les qualifia de martyrs. Pigenat figura dans toutes les processions ridicules et indécentes de l'époque. Il en organisa dans sa paroisse une de plus de mille personnes des deux sexes et de tout âge, qui marchaient la plupart nues; « lui-même n'avoit qu'une *guilbe* de toile blanche sur lui ». Il signa, l'un des premiers, la déposition de Henri III, et devint membre du conseil des Quarante. « Les ligueurs en faisoient plus d'estat que d'aucun aultre, et le mettoient au nombre des six saints prédicateurs inspirés (1). Les écrivains royalistes le traitent au contraire « de boute-feu, de débiteur de mensonges, de faux prophète, promoteur d'une infinité de crimes; recevant nombre de doublons de l'Espagne pour déclamer dans sa chaire et sur les voies populaires. » Après l'assassinat de Henri III, Pigenat reporta sa haine sur Henri IV, prêchant « qu'il n'était pas en la puissance de Dieu que le Béarnais se convertit; que le pape ne pouvait l'absoudre ni le mettre sur le trône; et que s'il le faisait, lui-même serait excommunié ». Pigenat mourut avant l'entrée de Henri IV à Paris. Suivant L'Estoile, il ne manquait ni de talent ni d'imagination.

(1) Les autres étaient le cordelier Feu-Ardent; Jean Boucher, curé de Saint-Benoît; le jésuite Commolet; l'Anglais Jean Lincester, curé de Saint-Gervais, et Jean Prévost, archiprêtre de Saint-Séverin.

Son frère, *Odon* PIGENAT, provincial des jésuites et l'un des Seize, était aussi l'un des chefs de la Ligue; il mourut à Bourges, d'un accès de frénésie.

Un troisième PIGENAT (*Jean*), moine, vivait à la même époque. On a de lui : *Aveuglement des politiques, hérétiques et maheustres, lesquels veulent introduire Henri de Bourbon, jadis roi de Navarre, à la couronne de France, à cause de la prétendue succession*; Paris, 1592, in-8°.

Georges Lapôtre, *Regrets sur la mort de François Pigenat*; Paris, 1590, in-4°. — *Véritable fatalité de Saint-Cloud*, dans le *Journal de Henri III*, t. Ier, p. 506. — Barbier, *Dict. des anonymes*, n° 1816, 2e édit. — L'Estoile, *Journal*, p. 41-82. — Cayet, *Chronologie*. — De Thou, *Hist.*, lib. XCVIII, p. 641. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. XXI, p. 68.

PIGHIUS (*Albert* PIGGHE, en latin), mathématicien et controversiste hollandais, né vers 1490, à Kempen, mort le 26 décembre 1542, à Utrecht. Il acheva ses études à Louvain, et fut reçu en 1517 docteur en théologie à Cologne. A l'exemple de Jean Driedo, l'un de ses maîtres, il s'appliqua avec ardeur aux mathématiques, pour lesquelles il avait une inclination particulière, et y renonça dans la suite pour s'occuper uniquement de controverse religieuse. Il était d'une laideur repoussante, et Paul Jove assurait que la nature s'était jouée de lui en couvrant d'un masque affreux le savoir et l'éloquence dont elle l'avait doué. Sa réputation s'étendit jusqu'à Rome : Adrien VI, qu'il avait accompagné en 1514 en Espagne, le fit venir auprès de lui (1523), et ses successeurs, Clément VII et Paul III, le chargèrent de différentes négociations en Allemagne, où il assista aux diètes de Worms et de Ratisbonne. Ce dernier pontife, auquel il enseigna les mathématiques, le pourvut en 1535 de la prévôté de Saint-Jean d'Utrecht, avec un don de 2,000 ducats; Pighius était depuis 1524 chanoine de cette église. Aucun théologien n'a poussé plus loin que lui la défense des prérogatives du saint-siége : il apporta même une telle passion à réfuter les doctrines de Bucer et de Calvin qu'il se jeta dans une autre extrémité, et rendit suspecte l'orthodoxie de ses ouvrages; l'inquisition d'Espagne en défendit quelques-uns, et il fallait, selon le cardinal Bona, les manier avec précaution. « Ceux qui ont écrit contre lui, dit Bayle, demeurent d'accord qu'il avait de l'éloquence et de l'esprit et toutes les qualités d'un bon sophiste et d'un très-bon avocat des mauvaises causes. » On a de lui : *Adversus prognosticatorum vulgus, qui annuas prædicationes edunt, astrologiæ defensio*; Paris, 1518, in-4°, dédié à Aug. Nifo; — *De æquinoctiorum solstitiorumque inventione*; Paris, s. d. (1520),

in-4°; on voit par la dédicace à Léon X que ce pape avait chargé en 1516 l'université de Louvain d'examiner ce qu'il y avait à faire pour la réforme du calendrier; — *Adversus novam Marci Beneventani astronomiam*; Paris, 1522, in-4°; — *Hierarchiæ ecclesiasticæ assertio*; Cologne, 1538, 1544, 1558, 1572, in-fol. : cet ouvrage, le plus considérable de Pighius, est une démonstration historique de la religion chrétienne; un extrait (*Apologia indicti*, etc.) en avait paru en 1533; — *Controversiarum præcipuarum in comitiis Ratisponensibus tractatarum explicatio*; Venise, 1541, in-4°; Paris, 1542, 1586, in-8°; — *De libero hominis arbitrio lib. X, adversus Lutherum et alios*; Cologne, 1542, in-fol.; — *Ratio componendorum dissidiorum et sarciendæ in religione concordiæ*; ibid., 1542, in-4°. K.

J. Gunther, *Vita*, à la tête de l'*Apologia Pighii adversus M. Buceri calumnias* (Cologne, 1548, in-4°). — P. Jove, *Elogia*, n° 108. — Le Mire, *Elogia Belgii scriptorum*, 84. — Sweert, *Athenæ Belgicæ*, 116. — Valère André, *Bibl. Belgica*. — Du Pin, *Bibl. ecclesiast.* — Niceron, *Memoires*, XXXIX. — Bayle, *Dict. crit.* — Paquot, *Mémoires*, II, 178.

PIGHIUS (*Étienne* Wynants), antiquaire hollandais, neveu du précédent, né en 1520, à Kempen, mort le 19 octobre 1604, à Xanten. Il joignit au nom de son père celui de son oncle, par reconnaissance des soins que ce dernier avait donnés à son éducation. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il se rendit en Italie, et s'y appliqua, durant un séjour de huit années, à l'étude des antiquités profane et sacrée. De retour dans les Pays Bas, il entra comme secrétaire au service du cardinal de Granvelle (1557), qui lui remit en outre la direction de sa bibliothèque. Devenu en 1571 le précepteur de Charles-Frédéric, fils aîné du duc de Clèves, il l'accompagna dans ses voyages, et eut la douleur de le voir mourir à Rome (1575). Il se retira alors à Xanten, où il avait été pourvu d'un canonicat, et partagea ses derniers jours entre les devoirs de piété et l'étude de l'histoire. Ses contemporains faisaient un très-grand cas de son érudition, et Juste Lipse le qualifie *alter indefessi calami et styli Livius*. On a de Pighius : *Themis dea, seu de lege divina*; Anvers, 1568, in-8°; à la suite de cette explication d'une ancienne figure de Thémis, on en trouve une autre des bas-reliefs d'un vase d'argent (*Mythologia* εἰς τὰς ὥρας); — *Hercules prodicius*; Anvers, 1587, in-8° : description du voyage du jeune duc de Clèves en Italie et panégyrique de ce prince; — *Annales magistratuum et provinciarum S. P. Q. R., ab urbe condita*; Anvers, 1599-1615, 8 vol. in-fol. André Schott a édité les deux derniers volumes de ce recueil, d'où Grævius a extrait *Fasti magistr. Rom.* (t. XI du *Thesaurus antiq. rom.*). On doit aussi à Étienne Pighius une édition de Valère Maxime (Anvers, 1567, 1585, in-12), avec des notes estimées. K.

Sa *Vie*, à la tête du t. II des *Annales*. — Paquot, *Mémoires*, II.

PIGNA (*Giambattista* Nicolucci), historien italien, né en 1530, à Ferrare, où il mourut, le 4 novembre 1575. Il était fils d'un riche apothicaire, qui avait une pomme de pin pour enseigne, d'où lui vint le surnom de *Pigna*. Dès l'âge de vingt ans il obtint la chaire d'éloquence dans sa ville natale (1550). Alfonse II, alors prince héréditaire, ayant assisté à ses leçons, conçut pour lui une estime qui se changea bientôt en un tendre attachement, et lorsqu'il succéda à son père, il voulut l'élever aux plus hautes dignités. Pigna, non moins modeste que sage, refusa de délaisser l'étude des lettres, à laquelle il continua de consacrer tous les moments qu'il n'employait pas à faire sa cour au duc et aux princesses. On a de lui : *Il Duello*; Venise, 1554, in-4° : panégyrique de la chevalerie; — *I Romanzi*, ibid., 1554, in-4°, où il traite des poëmes et de la vie de l'Arioste; — *Il Principe*; ibid., 1560, in-8° : c'est une réfutation du fameux livre de Machiavel; — *Gli Heroici*; Venise, 1561, in-4°; — *La Guerra d'Atila, flagello di Dio*; Ferrare, 1568, in-4°; — *Istoria de' principi di Este sino al 1476*; Ferrare, 1570, 1596, in-fol. : cet ouvrage, estimé et peu commun, contient quelques fables sur l'origine de cette maison illustre. On trouve aussi de Pigna quatre livres de poésies latines dans un recueil imprimé en 1553, à Venise, in-8°. P.

Tiraboschi, *Bibl. Modenese*. — Borsetti, *Hist. gymnasii Ferrar.*, II. — Barotti, *Difesa degli Scrittori Ferraresi*.

PIGNATARI (*Filippo-Jacopo*), physicien italien, né le 8 mars 1731, à Monteleone (royaume de Naples), où il est mort, le 8 février 1827. Ordonné prêtre en 1758, il vint compléter à Naples ses études scientifiques, administra comme archiprêtre l'église de Sainte-Euphémie, et fut pourvu en 1775 d'une cure à Monteleone, où il passa le reste de ses jours. On a de lui : *Istoria e teoria de' tremuoti* (Naples, 1783, in-8°), et quelques autres opuscules.

Son frère Pignatari (*Domenico*), né le 15 février 1735, à Monteleone, fut reçu docteur en 1758, à Salerne, et pratiqua la médecine dans sa ville natale, où il professa aussi la physique; il y mourut, le 22 janvier 1802. Il s'est appliqué, comme son frère, à l'observation des tremblements de terre, et a communiqué divers mémoires à l'Académie royale de Naples. P.

Uomini illustri del regno di Napoli, XIII.

PIGNATELLI (*François*), prince de Strongoli, né en 1732, à Naples, où il mourut, en 1812. Entré de bonne heure au service, et attaché à la cour, dont il fut obligé de s'éloigner pour avoir tué en duel le chevalier Polatrelli, Pignatelli revint à Naples au moment où Ferdinand IV monta sur le trône, et s'éleva en favorisant les intrigues de la reine Caroline avec Acton. Celle-ci le chargea de négocier la réconciliation de ce ministre avec le roi Charles III, son beau-père, mais Pignatelli n'y réussit pas. Caroline lui ordonna de cacher à Ferdinand le

mécontentement du roi d'Espagne, et cette basse complaisance lui valut un surcroît de faveur à la cour et l'amitié d'Acton. Nommé gouverneur des Calabres, on l'accusa d'avoir détourné à son profit des fonds destinés à secourir les victimes des tremblements de terre qui désolèrent ces provinces; mais cette imputation ne l'empêcha point d'être appelé au gouvernement de Naples. A ces fonctions importantes il ne tarda pas de réunir celles de chef de la police (*vicario*), où il trouva le moyen de renouveler les exemples de rapacité donnés par Verrès en Sicile, en faisant construire un grenier d'abondance. Élevé en 1789 au grade de capitaine général, et, le 21 décembre 1798, investi de pouvoirs extraordinaires avec le titre de vicaire général, il n'osa défendre la ville contre les Français, commandés par Championnet. Sa maison était alors devenue le repaire des hommes les plus méprisables du royaume, et le centre de ce système d'espionnage qui remplit en peu de temps ce malheureux pays de délateurs et de victimes. Sans sortir de ses appartements, il pouvait entendre les accusations des uns et les gémissements des autres, car il avait eu l'idée de transformer en cachots les écuries et les remises de son palais. En présence du mépris et de la haine publique, Pignatelli s'enfuit en Sicile, après avoir brûlé la flotte napolitaine; mais à son arrivée Ferdinand IV le fit arrêter et enfermer au château de Girgenti. Mis en liberté quelques mois après, il ne revint à Naples qu'en 1806. Des intrigues ourdies par ses soins en 1807, pour favoriser le retour des Bourbons, le firent condamner à mort. Son neveu, général au service du roi Joseph, intercéda en sa faveur, et sa peine fut commuée en un bannissement. Il vécut quelque temps à Rome, d'où Murat lui permit de revenir deux ans après. Pignatelli mourut, en proie aux remords et aux terreurs religieuses. H. F.

Colletta, *Hist. de Naples*. — *Biogr. univ. et port. des Contemp.*

PIGNATELLI (*Antoine*). *Voy.* INNOCENT XII.

PIGNEAU DE BÉHAINE (*Pierre-Joseph*), missionnaire français, né en décembre 1741, à Origny, en Thiérache, mort en Cochinchine, le 9 octobre 1799. Après avoir été élevé au collége de Laon, il vint à Paris, et étudia la théologie au séminaire des Trente-Trois. Ordonné prêtre, il se rendit à Cadix, et s'y embarqua au commencement de 1756 pour les missions orientales, à l'insu de ses parents, dont il craignait l'opposition. En 1767, il débarqua sur l'île de Hon-Dat, sur les côtes de Cochinchine. Le vicaire apostolique de cette mission, M. Piguel, évêque de Canathe *in partibus*, s'occupait alors d'y transporter son collége; il lui en confia la direction. En 1768, le gouverneur de la province de Kan-Kao, dont l'île de Hon-Dat fait partie, donna l'ordre de l'arrêter sous quelque prétexte, et le condamna à la cangue, ainsi qu'un autre missionnaire français et un prêtre chinois. Les trois confesseurs supportèrent ce supplice avec beaucoup de résignation. Le gouverneur, lassé de leur patience, les mit en liberté après une détention d'environ trois mois. Pigneau put alors reprendre la direction de son collége, qu'il transféra à Pondichéry. En 1770, il fut nommé évêque d'Adran *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique de la Cochinchine, auquel il ne tarda pas de succéder. En 1774, il entra en Cochinchine par le Camboge. A cette époque, tout le pays était au pouvoir des rebelles, qui avaient mis à mort le roi légitime, ainsi que son neveu. Le frère de ce dernier, Nguyên-Anh, qui avait été arrêté, parvint à s'échapper, et se réfugia chez l'évêque d'Adran, où il resta caché pendant un mois. Il put ensuite réunir quelques soldats et s'empara de la Basse-Cochinchine. Il n'oublia pas sur le trône le service que lui avait rendu le missionnaire français, l'appela près de lui et ne fit plus rien sans le consulter. En 1783, Nguyên-Anh fut battu par le chef des rebelles et forcé de nouveau de prendre la fuite. Pigneau dut pareillement s'éloigner : il se rendit au Camboge et de là à Siam, emmenant avec lui les élèves du collége qu'il dirigeait. Il s'embarqua ensuite pour Pondichéry; mais comme le vaisseau sur lequel il faisait voile longeait le Camboge, il apprit que le roi Nguyên-Anh se trouvait à peu de distance sur la côte; il descendit donc à terre, pour communiquer avec lui. Il le trouva dans la situation la plus pénible, accompagné d'environ six cents soldats mourant de faim, et partagea avec lui les provisions dont il s'était muni. Après avoir passé quinze jours avec Nguyên-Anh, l'évêque d'Adran partit pour Pulo-Way, petite île déserte, à soixante lieues du continent, et y demeura neuf mois, pendant lesquels il composa, de concert avec un prêtre cochinchinois, des *Instructions* pour tous les dimanches et les fêtes, et corrigea aussi divers ouvrages traduits du français. Au mois de décembre 1784, il retourna auprès du roi de Cochinchine, qui le chargea d'aller lui-même, de sa part, solliciter des secours de Louis XVI, et lui remit son fils aîné, âgé de six ans. Pigneau débarqua à Lorient en février 1787; il réussit pleinement dans son ambassade. Un traité fut bientôt conclu, d'après lequel la France s'engageait à envoyer en Cochinchine quatre frégates et près de deux mille soldats, et acquérait en compensation la propriété du principal port de la Cochinchine, appelé Touron. Louis XVI nomma Pigneau son ministre plénipotentiaire auprès de Nguyên-Anh, auquel il le chargea de remettre son portrait. L'évêque, qui reçut lui-même de riches présents, s'embarqua avec le jeune prince sur une frégate pour Pondichéry, portant au comte Thomas Conway, gouverneur général des établissements français dans l'Inde, le cordon bleu, qu'il avait sollicité pour lui, et l'ordre de préparer et de commander lui-même l'expédition projetée; mais divers obstacles et surtout la révolution, qui venait

d'éclater en empêchèrent l'exécution. L'évêque d'Adran fut réduit à fréter deux petits bâtiments qu'il chargea de munitions, de fusils, etc. Le comte Conway mit aussi à sa disposition une frégate qui le transporta en Cochinchine, où il arriva auprès du roi en décembre 1789. L'arrivée des secours qu'amenait Pigneau, l'habileté des officiers français, qui créèrent en peu de temps une marine formidable et organisèrent une armée de six mille hommes à l'européenne, tout contribua à rendre la victoire au parti du roi. Le prélat espérait faire tourner au profit de la religion l'influence qu'il avait acquise, lorsqu'il mourut, de la dyssenterie. Au mois d'août 1861, le gouvernement français fit restaurer le tombeau de Pigneau de Béhaine et le déclara propriété française. H. Fisquet.

Nouvelles des missions étrangères; Londres, 1797. — *Nouvelles lettres édifiantes*. — *Annales de l'association de la propagation de la foi*, passim. — *Gazette de France*, années 1787 et 1788.

PIGNEWART (*Jean*), poëte latin moderne, né vers 1590, à Namur, mort le 5 octobre 1655. Il prit l'habit des moines de Cîteaux au monastère de Boneffe (comté de Namur), en fut élu prieur, et y passa le reste de sa vie. Il a réussi passablement dans la poésie latine, et a laissé : *Liber epigrammatum in honorem Sanctorum* (Louvain, 1624, in-4°); *Cato Bernardinus, sive Sententiæ morales* (ibid., 1624, in-4°); *Pii discursus, cum variis poematibus* (Namur, 1629, in-12); *Xeniolum poeticum* (ibid., 1633, in-12), etc.

Paquot, *Mémoires*, XI.

PIGNORIA (*Lorenzo*), en latin *Pignorius*, érudit italien, né le 12 octobre 1571, à Padoue, où il est mort, le 13 juin 1631. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites, il acquit, en assistant aux leçons des plus fameux professeurs de Padoue, une connaissance approfondie de la jurisprudence et du droit canon. En 1602 il entra dans les ordres, et devint secrétaire de Marco Cornaro, évêque de Padoue; ayant accompagné en 1605 ce prélat à Rome, il s'y appliqua à l'étude des monuments ainsi qu'à l'examen des bibliothèques, et gagna l'amitié du cardinal Baronius. Il n'eut d'autre emploi que celui de curé de l'église Saint-Laurent; car ce fut à peine s'il jouit d'un canonicat que lui avait procuré le cardinal Francesco Barberini à Trévise, ayant succombé, quelques mois plus tard, aux atteintes de la peste qui désola sa ville natale. Il entretenait une correspondance étendue, et avait formé, sur ses épargnes, un riche cabinet de curiosités, de livres et de manuscrits grecs, latins et italiens. On a de lui : *Vetustissimæ tabulæ æneæ hieroglyphicis, hoc est sacris Ægyptiorum literis, cœlatæ, explicatio*; Venise, 1605, in-4°; réimpr. sous les titres de *Characteres ægyptii* (Francfort, 1608, in-4°, fig.), et de *Mensa Isiaca* (Amsterdam, 1669, in-4°). Il s'agit du monument connu sous le nom de *Table isiaque*, publié par Énée Vico, et dont les plus célèbres antiquaires ont donné des explications; celle de Pignoria est la plus simple : il n'y voit que la représentation des cérémonies d'un sacrifice d'après le rite égyptien; — *De servis et eorum apud veteres ministeriis*; Augsbourg, 1613, in-4°; Amsterdam, 1674, in-12 : l'un des bons traités du genre, quoique écrit avec diffusion; — *Prosopopœia Aldinæ Catellæ*; Padoue, 1620, in-fol.: — *Magna deum matris idææ et Attidis initia*; Paris, 1623, in-4°; et Venise, 1624, in-4°, avec des additions; — *Notizie istoriche sopra* la Gerusalemme *di Tasso*; Venise, 1624, in-24; — *Le Origine di Padova*; Padoue, 1655, in-4°, fig.; cet écrit, plein d'érudition, a été reproduit dans le *Thesaurus antiq. Italiæ*, t. VI; — *L'Antenore*; ibid., 1625, in-4°, fig. : dissertation sur un tombeau du moyen âge que l'on croyait être celui d'Anténor, prince troyen; — *La Vita di S. Giustina*; ibid., 1626, in-4°; — *Miscella Elogiorum, epitaphiorum et inscriptionum*; ibid., 1626, in-4°; — *Symbolorum epistolicorum liber*; ibid., 1628, 1629, in-8° : Morhof fait grand cas de cet ouvrage; — *Antiquissimæ picturæ de ritu nuptiarum typus explicatus*; ibid., 1630, in-4°, — *Strenæ variæ novantiquæ*; in-4°. Ce savant a encore publié diverses éditions, des notes, des opuscules, etc. P.

Papadopoli, *Hist. gymn. patavini*, II. — Tomasini, *Elogia*. — Niceron, *Mémoires*, XXI. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

PIGNOTTI (*Lorenzo*), poëte et historien italien, né le 9 août 1739, à Figline, en Toscane, entre Florence et Arezzo, mort à Pise, le 5 août 1812. Il commença ses études au séminaire d'Arezzo, et, grâce aux secours de son cousin P. Benci, il put les continuer à l'université de Pise. Reçu docteur en médecine en 1763, il alla exercer son art à Florence. Des poésies agréables, plus peut-être que son talent médical, le mirent à la mode. Comme la pratique de la médecine lui convenait peu, il profita de son succès et de ses amis pour obtenir la chaire de physique à l'académie que le grand-duc venait de fonder à Florence. Il passa avec les mêmes fonctions à l'université de Pise en 1774. Ses cours, remarquables par la clarté avec laquelle il exposait les principes et les faits scientifiques, attirèrent un grand nombre d'auditeurs, et l'aménité de ses mœurs lui valut la sympathie générale. Les gouvernements se succédèrent en Toscane sans porter atteinte à sa position. Dispensé en 1801 de faire son cours, tout en conservant la totalité de son traitement, il fut nommé, le 11 novembre de la même année, historiographe du royaume d'Étrurie, conseiller royal pour l'instruction publique en 1802, auditeur de l'université de Pise en 1807, et recteur de la même université en 1809. L'état de sa santé, ébranlée par une attaque d'apoplexie vers la fin de 1809, ne lui permit de garder cette place que jusqu'en octobre 1810; mais il conserva

le titre de recteur honoraire jusqu'à sa mort, arrivée deux ans plus tard. Causeur spirituel et instruit, Pignotti était recherché dans les premières maisons de Florence et de Pise et par les riches étrangers qui visitaient la Toscane. Les fêtes de la cour et ses rapports de société avec des dames anglaises, la duchesse de Rutland, lady Cowper, lady Elisabeth Compton, lui fournirent l'occasion de quelques poëmes : *La felicità dell' Austria e della Toscana* (1791), *La Tomba di Shakspeare* (1778), *L'Ombra di Pape*, *La Treccia donata*, qui n'ont pas survécu aux circonstances qui les inspirèrent. Ses *Fables*, dont la première édition parut en 1779, sont beaucoup plus estimées. Ses *Poésies complètes* furent publiées à Florence, 1812-1813, 6 vol. in-8°. Comme prosateur Pignotti, outre quelques opuscules scientifiques et littéraires, composa une *Storia della Toscana sino al principato, con diversi saggi sulle scienze, lettere e arti*; Pise, 1813, 9 vol. in-8° et 10 vol. grand in-12; Livourne, 1820, 5 vol. in-12, compilation utile, instructive, mais languissante et mal ordonnée. L. J.

Aldobrandi Paolini, *Elogio storico-filosofico di Lor. Pignotti*; Pise, 1817, in-8°. — Tipaldo, *Biografia degli italiani illustri*, t. IV. — Ant. Benci, *Elog. di L. Pignotti*, dans l'*Antologia*, juin 1821.

PIGOREAU (*Alexandre-Nicolas*), libraire français, né en 1765, à Paris, où il est mort, le 21 janvier 1851. Ancien professeur au collége d'Harcourt, il exerça depuis la révolution la profession de libraire, qu'il n'avait pas encore quittée en 1832. On a de lui une *Petite Bibliographie biographico-romancière, ou Dictionnaire des romanciers, tant anciens que modernes, tant nationaux qu'étrangers*, etc. (Paris, 1821, in-8°), ouvrage plus estimé que celui de Marc sur le même sujet et auquel il a donné, de 1821 à 1831, vingt-deux suppléments et plusieurs appendices.

Quérard, *La France littér.*

PIGRAY (*Pierre*), chirurgien français, mort le 15 novembre 1613, à Paris. Il fut le disciple et l'émule d'Ambroise Paré; mais, malgré le profond respect qu'il portait à ce maître, il n'était guère partisan de la ligature des vaisseaux, et retarda la propagation de cette utile méthode. Il exerça les fonctions de premier chirurgien auprès de Henri IV et de Louis XIII. On a de lui : *Chirurgia cum aliis medicinæ partibus conjuncta*, Paris, 1609, in-8°, que l'on peut regarder comme un excellent abrégé des œuvres de Paré; — *Chirurgie mise en théorie et en pratique*; Paris, 1610, in-8°; — *Epitome præceptorum medicinæ chirurgicæ*; Paris, 1612, in-8°; trad. en français (Lyon, 1628, 1673, in-8°), en hollandais et en italien.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Recherches sur l'origine et les progrès de la chirurgie*; Paris, 1744, in-4°, p. 281.

PIHAN-DELAFOREST (*Ange-Augustin-Thomas*), littérateur français, né en 1791, à Pontoise, mort en novembre 1842, à Paris. Élève de l'ancienne École normale, il professa quelque temps la rhétorique, et s'établit ensuite à Paris, où il obtint en 1827 le titre d'imprimeur-libraire du dauphin. Nous citerons de lui : *Voyage du roi à Saint-Omer* (1827, 1828, in-8°); *Voyages de la duchesse de Berri en Normandie et en Béarn* (1828-1830, 2 vol. in-8°); *Essai sur la vie et les ouvrages de Schœll* (1834, in-8°), et *Abrégé historique de Notre-Dame de Pontoise* (6e édit., 1838, in-8°).

Son père, PIHAN-DELAFOREST (*Paul-François*), né en 1739, mort en 1810, fut subdélégué de l'intendant de la généralité de Paris et procureur impérial à Pontoise, sa ville natale. Il a laissé : *Esprit des coutumes du bailliage de Senlis* (Paris, 1771, in-12).

Daniel de Saint-Anthoine, *Biogr. de Seine-et-Oise*.

PIIS (*Pierre-Antoine-Augustin*, chevalier DE), poëte et littérateur français, né le 17 septembre 1755, à Paris, où il est mort, le 22 mai 1832. Il était fils de Pierre-Joseph de Piis, chevalier de Saint-Louis et major au Cap Français. Destiné à servir dans un régiment colonial, il renonça, par faiblesse de santé, à l'état militaire et acheva au collége d'Harcourt les études qu'il avait commencées à celui de Louis le-Grand. Les encouragements de l'abbé de L'Attaignant et de Saint-Foix contribuèrent à le lancer dans un genre de littérature bien frivole, et en 1776 il débuta par une parodie d'*Alceste* intitulée *La Bonne femme*, et qui fut bien accueillie. S'étant associé Barré, alors greffier du Châtelet, ils donnèrent ensemble à la Comédie-Italienne une vingtaine de petites pièces, entièrement en vaudevilles, et dont le dialogue était remplacé par des couplets que l'on chantait sans accompagnement; quelques-unes eurent une grande vogue, comme *Les Vendangeurs*, *Le Sabot perdu* et *Les Amours d'été*, et se distinguaient par des vers charmants et des tableaux gracieux. La nature du talent de Piis lui concilia la faveur de la cour : en 1784 il fut nommé secrétaire interprète du comte d'Artois, sinécure qui lui fut rendue dès la première restauration. En 1792 il prit part avec Barré à la fondation du théâtre de la rue de Chartres (théâtre de Vaudeville), spécialement consacré au genre qu'il avait restauré, et y fit représenter la plupart de ses anciens ouvrages ainsi que des pièces de circonstance. Afin d'échapper à la tourmente révolutionnaire, il fut obligé de se cacher dans le midi, et de retour à Paris, après le 9 thermidor, il accepta des fonctions municipales dans le département de Seine-et-Oise. Il était commissaire du premier arrondissement de Paris lorsqu'à la suite du 18 brumaire il devint l'un des cinq administrateurs du bureau central (11 novembre 1799). Appelé, le 14 mars 1800, au secrétariat général de la préfecture de police, il conserva cette place jusqu'au 14 août 1815; pendant les Cent Jours il avait été employé par le comte Réal en qualité d'archiviste. Piis était membre

de la Légion d'honneur. Il se présenta trois fois sans succès aux élections de l'Académie française, et fut l'un des fondateurs du Portique républicain, de la société des Dîners du Vaudeville et de celle du Caveau moderne, qu'il présida après la mort de Laujon. Comme vaudevilliste, il a un talent fort inégal, et aucune de ses nombreuses compositions ne s'est maintenue au répertoire; dans ses meilleures chansons il s'est montré prolixe et bizarre. Son nom lui a attiré plusieurs épigrammes : *Di meliora* Piis, disait l'un en parodiant Virgile; *Auge* Piis *ingenium*, ripostait l'autre en parodiant le rituel ; on trouvait aussi que dans son bagage littéraire *il y avait beaucoup à barrer* (à Barré). Outre ses vaudevilles, qui, à part le plus petit nombre, ont tous été écrits en collaboration avec Barré, on a de lui : *Les Augustins, contes nouveaux en vers, et Poésies fugitives;* Londres (Paris), 1779, in-16; — *La Carlo-Robertiade, ou épître badine au sujet des ballons;* Paris, 1784, in-8°; — *Chansons nouvelles;* Paris, 1785-1788, in-12, dédiées au comte d'Artois ; — *L'Harmonie imitative de la langue française*, poëme en quatre chants; Paris, 1785, 1788, in-8° : ce poëme, qui a été l'objet de sévères critiques contient dans le premier chant l'analyse des lettres de l'alphabet en vers souvent baroques, tels que :

Le Q traînant sa queue et querellant tout bas...
L'X excitant la rixe, etc.

En beaucoup d'endroits pourtant l'auteur s'est tiré avec adresse des tours de force qu'il a osé entreprendre; — *Les Œufs de Pâques de mes critiques, dialogues mêlés de vaudevilles;* Paris, 1786, in-8° : satire dirigée contre les journalistes qui avaient attaqué *l'Harmonie imitative;* — *Opuscules divers;* Paris, 1791, in-12; — *Chansons patriotiques;* Paris, 1794, in-18; — *Les Dîners du Vaudeville;* 1802, in-8°; — *Chansons choisies;* Paris, 1806, 2 vol. in-18, avec portrait; — *A quelques poëtes très-spirituels, matérialisme à part; stances familières;* Paris, 1818, in-8°; — *Les Craintes d'un fou du roi;* Paris, 1825, in-8°; — *Le Cantique du pauvre d'esprit;* Paris, 1825, in-8° : à l'occasion du sacre de Charles X. Cet auteur a édité lui-même en 1781 une partie de son *Théâtre* (2 vol. in-18) et ses *Œuvres choisies* (Paris, 1811, 4 vol. in-8°). P. L.

Biogr. nouv. des contemp. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Chénier, *Tableau de la Littér.* — Quérard, *La France littér.*

PIKLER (*Antoine*), graveur en pierres fines, né au commencement du dix-huitième siècle, à Presinone (Tyrol), mort à Rome, en 1799. Il fut d'abord destiné au commerce et placé chez l'un de ses oncles; mais au bout de peu de temps il quitta sa famille, et vint à Naples, où il se mit à graver pour un orfèvre des cachets, des armoiries et des ornements. Le talent avec lequel il exerçait ce métier ayant été remarqué, on le décida à se livrer à la gravure sur pierres dures; le succès favorisa ses efforts, et il prit bientôt un rang distingué dans son art, malgré l'insuffisance de ses premières études. De son mariage avec Thérèse Puizcriz, fille d'un musicien de Bohême, qu'il épousa pendant un voyage en Allemagne, Antoine Pikler eut deux fils; le plus jeune, nommé *Joseph*, étudia l'architecture sous un maître français, Dériset, et mourut jeune.

PIKLER (*Jean*), fils aîné du précédent, peintre et graveur en pierres dures, né à Naples, le 1er janvier 1734, mort à Rome, le 25 janvier 1791. Son père étant venu se fixer à Rome, en mai 1743, le confia aux soins du peintre Dominique Carvi. Poussé par un ardent amour des arts, Jean Pikler se livra non-seulement à l'étude du dessin et de la gravure, mais il étudia l'anatomie, la perspective, la peinture, copia les principaux ouvrages de Raphael, peignit en émail, fit de la mosaïque et modela les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Il avait coutume de dire que les graveurs en pierres dures sont des sculpteurs en miniature. Il fit vers 1751 les premiers ouvrages qu'on connaisse de lui. Pendant assez longtemps il travailla pour un joaillier et un brocanteur d'objets d'art qui faisait passer pour antiques les pierres qu'il lui avait achetées à vil prix. Sa réputation s'établit dès qu'il vendit lui-même ses ouvrages. En 1761, abandonnant momentanément son touret, il fit cinq tableaux pour l'église d'Airolo, et plus tard il exécuta un grand tableau pour l'église des Augustins de Braciano. De retour à Rome, en 1763, il s'y maria. Joseph II étant venu visiter l'Italie en 1769, Pikler grava son portrait, et obtint de lui le titre de son graveur ordinaire, celui de chevalier et le droit de porter l'habit militaire On lui doit encore les portraits des papes Clément XIV et Pie VI, un très-grand nombre de portraits estimés et des copies d'après l'antique. Il a gravé sur cuivre un cours de dessin d'après les ouvrages de Raphael qui sont au Vatican. Il se proposait en outre de publier une histoire de la gravure en pierres dures, ornée de planches représentant les plus beaux spécimens de cet art; dans ce but il avait formé une collection des empreintes des plus précieux morceaux qu'il avait pu se procurer. Le sculpteur Christophe Hereston a exécuté le buste de Pikler, qui fut placé dans le Panthéon. H. H—N.

Jean-Gerard de Rossi, *Hist. de la vie et des travaux de J. Pikler;* Rome, 1792: trad. dans le *Magasin encyclop.*, de Millin et dans le *Cabinet de l'Amateur*, 1844-1846. — *Archives de l'Art français.* — P. J. Mariette, *Traité des pierres gravées.* — *Memorie degli intagliatori moderni in pietre dure;* Livourne, 1753.

PILADE (*Giovanni Francesco* BOCCARDO), érudit italien, né à Brescia, mort vers 1505. On lui a aussi donné, mais à tort, les noms de *Broccardus* et de *Buccardus*. D'après les conjectures, assez vraisemblables, d'Apostolo Zeno, Boccardo était le nom de sa famille, et il avait pris celui de Pilade pour se conformer à la cou-

tome du temps (*per affettazione di grecismo*). Il professa les humanités à Salo, sur le lac de Garde, et non à Brescia, comme l'affirme Quirini, et il eut pour bienfaiteur Aloisio Dardano, chancelier de Venise. Nous citerons de lui : *Carmen scholasticum de nominum declinationibus, generibus*, etc.; 3e édit., Brescia, 1498, in-4° : ce poëme est opposé au *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu ; les deux premières éditions en ont été faites sans l'aveu de l'auteur ; — *Vocabularium* (en vers, à l'usage des écoles); Brescia, 1498, in-4°; Milan, 1505; — *In Alexandri de Villa Dei Doctrinale puerorum annotationes;* Brescia, 1500; Milan, 1502, in-4° : il y relève les ridicules et les puérilités de cette grammaire; — *Plauti Comœdiæ;* Brescia, 1506, in-fol.; cette édition, qui lui coûta cinq années de travail, fut publiée par son ami Giovanni Britannica. Il a aussi traduit en vers élégiaques *la Théogonie* d'Hésiode. Ses *Œuvres* ont été recueillies (Milan, 1512, in-4°). P.

Quirini. *De literat. Brix.*, 2e partie. — Apostolo Zeno, *Lettere*, III, 246. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2e partie.

PILARIK (*Étienne*), théologien hongrois, né en 1615, à Otschova, mort le 8 février 1693, à Neusalza. Fils d'un ministre protestant, il choisit aussi la carrière ecclésiastique, et acquit beaucoup de réputation par ses talents pour la chaire. En 1663 il tomba entre les mains des Tartares, qui le réduisirent en esclavage. Ses principaux écrits sont : *Currus Jehovæ mirabilis* (Wittemberg, 1678, in-4°), et *Turcico-Tartarica crudelitas* (Bude, 1684, in-4°), relation touchante de sa captivité.

Son fils, nommé aussi *Étienne*, mourut en 1710, laissant quelques ouvrages tombés dans l'oubli.

Horanyi, *Memoria Hungar.*, III, 78-82.

PILARINO (*Giacomo*), médecin italien, né le 9 janvier 1659, dans l'île de Céphalonie, mort le 18 juin 1718, à Padoue. Il étudia d'abord le droit, et fut reçu docteur à Padoue. Au bout de plusieurs années, il s'appliqua à la médecine, croyant par là satisfaire plus aisément son goût pour les voyages. Toute sa vie en effet se passa dans les pays étrangers : il s'attacha comme médecin au service du pacha de Candie, des prince Cantacuzène et Serbano en Valachie, du tzar Pierre le Grand (1688), du doge Francesco Morosini, etc. Il visita la Turquie, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, et fut pendant cinq ans consul de Venise à Smyrne. On a de lui : *Variolas excitandi per transplantationem methodus* (Venise, 1715, in-12), et *La Medicina difesa* (ibid., 1717, in-12), écrit dirigé contre Joseph Gazzola.

Niceron, *Mémoires*, XV.

PILASTRE DE LA BRARDIÈRE (*Urbain-René*), homme politique français, né à Soudon, paroisse de Cheffes, en Anjou, le 10 octobre 1752, mort au même lieu, le 24 avril 1830. Après avoir terminé ses études chez les oratoriens d'Angers, il avait visité plusieurs parties de l'Europe lorsqu'en 1789 il fut élu, par le tiers état de la sénéchaussée d'Anjou, député aux états généraux, où il siégea dans les rangs de la majorité. De retour dans ses foyers, il devint en 1791 maire d'Angers, et réalisa des améliorations dont cette ville garde encore le souvenir. Envoyé à la Convention avec ses amis intimes Larevellière-Lépeaux et J.-B. Leclerc, il vota dans le procès du roi pour la réclusion pendant la guerre et le bannissement à la paix. Ayant protesté, après le 31 mai, contre les événements de cette journée, et n'ayant pu faire constater son opposition aux mesures prises par la montagne, il donna sa démission, bientôt suivie d'un décret de mise en accusation, et parvint à se soustraire à la mort en exerçant à Montmorency et à Saint-Prix près Paris, où il vivait déguisé en ouvrier, la profession de menuisier, qu'il avait apprise dans sa jeunesse comme amusement. Élu en 1795 au Corps législatif, il entra au Conseil des Anciens, dont il fut secrétaire, et y siégea jusqu'en l'an VII (1799). Pendant quelque temps, administrateur des hospices civils de Paris, vers la fin de 1799 il fut nommé membre du Corps législatif, dont il sortit en mars 1802. Sous l'empire il n'exerça aucune fonction publique. Très-opposé au gouvernement de cette époque, il vécut dans sa terre de Soudon, uniquement occupé de l'éducation de son fils, d'agriculture, et de la propagation de la vaccine. Il ne reparut sur la scène politique qu'en 1820, comme membre de la chambre des députés, où il vota constamment avec l'opposition. M. Marchegay a inséré dans les *Archives de l'Anjou* (t. I, p. 92 et suiv.) un *État des établissements relatifs à l'instruction publique compris dans l'étendue du canton d'Angers*, travail rédigé par Pilastre. E. REGNARD.

Larevellière-Lépeaux, *Mémoires inédits*. — *Documents particuliers*.

PILATE (*Ponce*), administrateur de la Judée, né en Italie, mort l'an 39 de J.-C., à Vienne (Dauphiné). Il succéda à Valerius Gratus dans l'administration de la Judée, en l'an 27 (1). Pilate, que Josèphe nous peint comme un homme emporté et avide, a laissé dans l'histoire, dit M. Dupin, « un nom qui sert d'enseignement à tous les juges pusillanimes, pour leur révéler la honte qu'il y a de céder contre sa propre conviction. Depuis dix-huit siècles les générations ont répété jusqu'à

(1) « Pilate, dit M. Dupin, était un de ces fonctionnaires qu'on appelait *procuratores Cæsaris*. A ce titre il était placé sous l'autorité supérieure du gouverneur de Syrie, véritable *præses* de cette province, dont la Judée n'était plus qu'une dépendance. Au gouverneur (*præses*) appartenait éminemment par son titre le droit de *connaître des accusations capitales*. Le *procurator*, au contraire, n'avait pour fonction principale que le recouvrement des impôts et le jugement des *causes fiscales*. Mais le droit de connaître des accusations capitales appartenait aussi quelquefois à certains *procuratores Cæsaris* envoyés dans de petites provinces au lieu et place du gouverneur, *vice præsidis*, comme cela résulte clairement des lois romaines. Tel était Pilate à Jérusalem. »

nous : Le juste a souffert sous Ponce Pilate, *passus sub Pontio Pilato.* » Nous ne rapporterons point ce que tout le monde sait sur ce juge lâche et inique, qui abandonna Jésus-Christ à la fureur des Juifs, contre le témoignage même que sa conscience l'avait obligé de rendre à son innocence. C'est à tort que M. Salvador a pensé qu'il ne fit que signer l'arrêt qu'il suppose avoir été rendu par le sanhédrin. Pilate ne se borna point à signer, il écrivit, il rédigea l'arrêt du Christ; critiqué dans sa rédaction, il la maintint. *Ce qui est écrit est écrit*, répondit-il. Et il se lava les mains, croyant par cette vaine cérémonie se purifier de son iniquité et se déclarer *innocent de l'effusion du sang de cet homme juste.* Environ un an après la mort de Jésus-Christ, Pilate prit l'argent du sacré trésor pour la construction d'un aqueduc, et le peuple s'étant soulevé contre lui, il employa des voies extrêmes pour calmer la sédition. Pilate exerça des cruautés plus intolérables envers les habitants de Samarie, qui portèrent plainte contre lui à Vitellius, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya en Judée Marcellus, son ami, et ordonna à Pilate d'aller à Rome rendre compte de sa conduite à Tibère. Avant son arrivée, Caligula avait succédé à l'empire (37). On ne sait point les détails de ce qui lui arriva; mais la tradition rapporte qu'exilé à Vienne en Dauphiné, il s'y tua de désespoir deux ans après. Saint Justin martyr et Tertullien nous ont conservé des lettres de Pilate à Tibère, dans lesquelles il lui rapporte les miracles et la résurrection du Christ, et l'on ne peut douter raisonnablement qu'ils n'aient vu les lettres, puisqu'ils y renvoient tous ceux auxquels ils adressent leurs apologies de la religion chrétienne. Mais il ne paraît pas que ces pièces aient subsisté jusqu'au temps d'Eusèbe, et les auteurs qui en ont parlé depuis n'en avaient vu que d'apocryphes. On doit porter le même jugement d'une pièce traduite de l'italien en français, sous le titre de : *Trésor admirable de la sentence de P. Pilate contre Jésus-Christ, trouvée écrite sur parchemin, en lettres hébraïques, dans la ville d'Aquila*; Paris, 1581, in-12. H. F.

J. Salvador, *Hist. des Institutions de Moïse et du peuple hébreu*; 1828, 3 vol. in-8°. — S. Justin, *Apolog.*, l. II. — Tertullien, *Apolog.*, c. XXI. — Eusèbe, *Hist.*, l. II, c. II. — Dom Ceillier, *Hist. des auteurs sacr. et eccl.*, t. I, p. 485. — Jérôme Xavier, *Historia Christi*, p. 533. — Dupin aîné, *Jésus devant Caïphe et Pilate*; 1828 et 1855, in-8°.

PILATE (*Léonce*). *Voy.* LÉONCE.

PILATI (*Carlantonio*), publiciste italien, né le 28 décembre 1733, à Tassulo, près de Trente, mort le 27 octobre 1802, dans le même lieu. Dès l'âge de dix-neuf ans il fut nommé juge des vallées de Non et de Sole, dans le pays trentin. Après avoir occupé pendant quelques mois une chaire de jurisprudence à Gœttingue, il en accepta une semblable au lycée de Trente (1760). Ses écrits sur le droit civil et naturel, où il eut le courage de signaler les abus de la législation italienne et d'en demander la réforme, furent accueillis avec faveur à l'étranger. Il se mit alors à voyager, visita la France, la Hollande, l'Allemagne, la Prusse, le Danemark, et reçut de plusieurs souverains des témoignages marqués de bienveillance. Frédéric II et l'empereur Joseph le consultèrent sur les réformes qu'ils voulaient introduire dans leurs États. Retiré dans sa terre de Tassulo, il y consacra à l'étude les dernières années de sa vie, jusqu'au moment où sa vue s'affaiblit au point de ne plus lui permettre de distinguer les objets. Pilati joignait à une érudition variée beaucoup d'esprit, d'indépendance et de sagacité. Ses ouvrages mériteraient d'être mieux connus. On a de lui : *L'Esistenza della legge naturale*; Venise, 1764, in-8°; trad. en allemand; — *Raggionamenti intorno alla legge naturale e civile*; ibid., 1766, in-8°; — *Di una riforma d'Italia*; Villafranca (Venise), 1767, in-8°; trad. en allemand et en français; au nom du peuple romain, l'auteur s'adresse au pape Clément XIII pour le supplier de favoriser l'agriculture et le travail et de proscrire l'aumône; — *Riflessioni di un Italiano sopra la Chiesa in generale*; Borgo Francone (Venise), 1768, in-8° : il se plaint avec amertume des immenses richesses du clergé et de la multiplicité des couvents; — *L'Istoria dell' Imperio Germanico e della Italia dai tempi dei Carolingi sino alla pace di Westfalia*; Stockholm (Coire), 1769-1772, 2 vol. in-4°; — *Traité des lois civiles*; La Haye 1774, 2 vol. in-8°: les lois romaines, selon Pilati, telles du moins que Justinien les a laissées, sont la source la plus féconde des maux qui affligent les sociétés modernes, et il en réclame l'abolition; — *Traité du mariage et de sa législation*; La Haye, 1776, in-8°; suite de l'ouvrage précédent; — *Voyages en différents pays de l'Europe en 1774-1776, ou Lettres écrites de l'Allemagne*, etc.; La Haye, 1777, 2 vol. in-12; trad. en allemand et en italien; — *L'Observateur français à Amsterdam, ou Lettres sur la Hollande en 1778-1779*; La Haye, 1780, 2 vol. in-12; — *Traité des lois civiles*; La Haye, 1776, in-8°; — *Traité des lois politiques des Romains du temps de la république*; La Haye, 1781, 2 vol. in-8° : ouvrage instructif, mais diffus; — *Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement, les lois et l'esprit humain après la conversion de Constantin jusqu'à la chute de l'empire d'Occident*; La Haye, 1783, in-8°; trad en allemand, Leipzig, 1784, 2 vol. in-8°; — *Briefe aus Berlin ueber verschiedene Paradoxa dieses Zeitalters* (Lettres de Berlin sur quelques paradoxes du temps); Berlin (Breslau), 1784-1785, 2 vol in-8°. Plusieurs des ouvrages de Pilati sont restés inédits, entre autres ses *Mémoires* et sa *Correspondance*. P.

Mazzetti, *Raccolta di opere d'autori tirolesi.* — Ti-

paldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI. — Quérard, *La France littéraire*.

PILÂTRE DE ROZIER (*Jean-François*), aéronaute français, né à Metz, le 30 mars 1756, mort le 15 juin 1785, d'une chute en ballon, aux environs de Boulogne-sur-Mer. Venu de bonne heure à Paris, il s'y fit connaître par un cours public sur l'électricité et par des recherches scientifiques qui lui valurent une chaire de chimie à Reims et bientôt après la place d'intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physique de Monsieur (depuis Louis XVIII). C'est lui qui eut en 1781 la première idée de l'Athénée royal, d'abord décoré du titre de *Musée de Monsieur*. Dès que Pilâtre de Rozier eut connaissance des expériences aérostatiques de Montgolfier (*voy.* ce nom), il se consacra tout entier au succès de l'application de cette découverte. Après l'enlèvement d'une montgolfière à Versailles en présence du roi et le voyage libre de quelques animaux en montgolfière, on imagina de faire des ascensions en ballon captif avec des hommes. Montgolfier construisit une énorme machine avec une galerie au milieu de laquelle pendaient attachés par des chaînes de fer des réchauds où l'on pouvait brûler de la paille et de la laine. Pilâtre fit trois ascensions avec ce ballon retenu par des cordes dans le jardin de Réveillon, marchand de papiers peints, au faubourg Saint-Antoine. Chaque fois il put descendre et remonter à volonté, en rallumant ou laissant éteindre le feu. Dans une de ces expériences le ballon s'embarrassa dans un arbre, et Pilâtre se tira parfaitement d'affaire. Bientôt Giroud de Villette osa l'accompagner, et après lui le marquis d'Arlandes, major d'infanterie française. On laissa ensuite le ballon libre; il se dirigea de côté et alla retomber à une centaine de pas. Toutes ces expériences semblaient démontrer la possibilité d'entreprendre un voyage aérien. Quelques mois plus tard, Pilâtre de Rozier faisait voyager en ballon captif, toujours chez Réveillon, la marquise de Montalembert, la comtesse de Montalembert, la comtesse de Podenas, et Mlle de Lagarde, accompagnées du marquis de Montalembert et de M. Artaud de Bellevue. On monta et descendit plusieurs fois, et pendant ces voyages innocents il paraît que ces dames exprimèrent à plusieurs reprises le vœu de voir abandonner « leur char au gré du vent ». Pilâtre n'y consentit pas, mais il se promit de tenter bientôt lui-même l'aventure : le 21 novembre 1783, il entreprit en effet, avec le marquis d'Arlandes, la première ascension aérostatique dans laquelle un ballon libre ait emporté des hommes. Les deux voyageurs partirent du château de la Muette à Passy, à une heure cinquante-quatre minutes de relevée, dans une montgolfière, en présence d'une nombreuse assemblée, et montèrent à une très-grande hauteur. Au bout de vingt à vinq-cinq minutes, le ballon descendit sur la butte aux Cailles, du côté de Gentilly, à cinq mille toises du lieu où il s'était élevé, après avoir traversé Paris. Les courageux aéronautes avaient couru les plus grands dangers. Leur ballon avait essuyé de violentes bourrasques, le feu y avait fait de nombreuses ouvertures et avait même endommagé la galerie; quelques cordes s'étaient rompues, et les voyageurs avaient reconnu la nécessité de descendre à terre longtemps avant d'y pouvoir aborder. Mais là de nouvelles difficultés les attendaient. La chaleur de leur réchaud n'étant plus assez forte pour tenir leur ballon debout, il tomba de tout son poids sur la flamme. Pilâtre ne se dégagea qu'avec peine en risquant de périr dans le feu. D'Arlandes a laissé une intéressante relation de ce voyage. Le 1er décembre 1783, le physicien Charles (*voy.* ce nom), qui avait imaginé les ballons remplis de gaz hydrogène pour remplacer les montgolfières et s'élever en l'air, faisait sa première ascension en aérostat à gaz aux Tuileries, avec un nommé Robert. Le 3 décembre, Messier proposa à l'Académie des sciences de nommer Montgolfier et Charles associés surnuméraires, titre qui n'existait pas dans l'Académie; mais cette proposition ne fut pas accueillie : on se contenta de leur remettre à chacun deux jetons comme aux académiciens présents, et on en envoya aussi à Robert, à Pilâtre et au marquis d'Arlandes. L'opinion publique se plaignait pourtant que l'on fît si peu pour ces hommes courageux, qu'on avait même laissés revenir de leurs voyages aériens dans des diligences publiques. Enfin, on donna des lettres de noblesse au père de Montgolfier, le cordon de Saint-Michel à Montgolfier, une pension de 2,000 livres à Charles, une de cent pistoles, ou 1,000 livres, à Robert, et aussi une pension royale à Pilâtre. Celui-ci fut mécontent; il prétendait mériter autant que Charles, et alla faire des représentations à M. de Calonne, offrant de remettre plutôt les cent pistoles. Le contrôleur général ne lui répondit pas et lui tourna le dos. Une souscription avait été ouverte à Lyon par l'intendant Flesselles pour la construction d'une montgolfière qui devait emporter plusieurs personnes. Pilâtre de Rozier arriva à Lyon le 26 décembre 1783. Il prit une grande part aux préparatifs de cette expérience, qui n'eut qu'un faible succès. Pilâtre obtint sa pension de 2,000 livres, après une ascension aérostatique qu'il fit, le 24 juin 1784, en montgolfière, à Versailles, devant le roi de Suède. Il était accompagné de Prouts dans cette ascension, et alla descendre trois quarts d'heure plus tard près de Chantilly. Après sa mort, cette pension fut continuée à sa mère et à sa sœur. Au mois de novembre 1784, Pilâtre annonça qu'il allait préparer un aérostat pour passer le détroit de la Manche. Donnant sa démission de professeur à l'Athénée, qu'il avait fondé et dont il resta le chef, il partit pour Boulogne, où il s'installa. Il avait obtenu des secours de M. de Calonne, au moyen desquels il fit construire une machine qu'il appela *aéro-montgolfière*, et qui réunissait les deux inventions de Montgolfier et de Charles. C'é-

tait un énorme ballon à gaz hydrogène, surmontant un cylindre assez haut destiné à servir de montgolfière. Pilâtre voulait monter et descendre à volonté pour chercher des courants d'air favorables sans perdre de gaz, en raréfiant plus ou moins l'air contenu dans le cylindre. Charles et d'autres savants cherchèrent à le détourner de son projet en lui disant que c'était placer une mèche allumée sous un baril de poudre; il persista. Pendant cinq mois les vents lui furent contraires. Les rats dévorèrent sa machine; il fallut une armée de chiens et de chats pour les chasser : on y ajouta des hommes qui battaient du tambour toute la nuit pour les éloigner. Une autre fois un ouragan furieux força les magistrats de la ville à intervenir pour l'empêcher de partir. Il revint à Paris trouver M. de Calonne, qui le reçut de la façon la plus brutale, en lui disant : « Mon cher, le gouvernement n'a pas dépensé 150,000 fr. pour qu'un physicien voyage sur les côtes de Picardie. Il faut utiliser la machine et passer la Manche. » Pilâtre revint à Boulogne la mort dans l'âme, mais avec le cordon de Saint-Michel et une pension de 6,000 livres en espérance. Il se remit à l'ouvrage, quoique découragé : Blanchard avait le premier passé le détroit d'Angleterre en France. Les vents restaient hostiles à Pilâtre. Une autre cause lui fit pourtant hâter son départ, si l'on en croit la chronique. Il était devenu amoureux d'une jeune Anglaise, belle et riche, dont il espérait obtenir la main après sa réussite. Il résolut donc de partir malgré les avaries qu'avait éprouvées sa machine. Cependant il refusa d'accepter Mme de Saint-Hilaire comme compagne, malgré les ordres formels de M. de Calonne. Le 14 juin 1785, il fit tout disposer; mais le vent ne fut pas favorable. Le 15, le vent parut meilleur, et il fit annoncer son départ. Les ballons d'essai ouvrirent la route. Il monta dans la galerie avec Romain, physicien qui l'avait aidé dans la construction de sa machine, et repoussa le marquis de La Maisonfort, capitaine du génie, en lui disant : « Nous ne sommes sûrs ni du temps ni de la machine; je ne puis vous accepter. » Et l'aéro-montgolfière l'enleva à sept heures cinq minutes du matin. M. de La Maisonfort a fait connaître les péripéties de ce départ et la fin déplorable de ce voyage. La machine s'était bientôt trouvée au-dessus de la mer, puis elle regagna la côte de France. Pilâtre voulut sans doute ouvrir la soupape afin de s'élever pour trouver un courant favorable. Le taffetas creva, la soupape retomba dans l'intérieur du globe, l'enveloppe se fendit, recouvrit la montgolfière; la machine éprouva deux ou trois secousses et descendit avec une grande rapidité. Les deux voyageurs furent trouvés fracassés dans la galerie et aux mêmes places qu'ils occupaient à leur départ. Pilâtre de Rozier avait été tué sur le coup; Romain survécut dix minutes, mais il ne put parler et ne donna que de légers signes de connaissance. Le cylindre-montgolfière n'avait éprouvé aucun accident, il n'était ni brûlé ni déchiré; le réchaud, encore au centre de la galerie, se trouvait fermé; la machine pouvait être à environ dix-sept cents pieds en l'air; elle tomba à cinq quarts de lieue de Boulogne et à trois cents pas des bords de la mer, vis-à-vis la tour de Croy, dans la garenne de Wimille. D'autres prétendirent avoir vu voltiger au-dessus du ballon une colonne de flamme avant la chute de l'appareil. Le corps municipal de Boulogne fit faire un service pour les deux malheureux aéronautes, et leur éleva un monument dans le cimetière de Wimille, où ils furent enterrés. M. de Flesselles remplaça Pilâtre comme président du Musée de Monsieur, et le comte de Provence se chargea des dettes de cet établissement contractées par son premier directeur. On fit à Pilâtre de Rozier cette épitaphe :

Ci-gît un jeune téméraire,
Qui dans son généreux transport,
De l'Olympe étonné franchissant la barrière,
Y trouva le premier et la gloire et la mort.

L. Louvet.

Rœderer, *Éloge de Pilâtre de Rozier*. — Lenoir, *Éloge funèbre de Pilatre de Rozier*. — Tournon de La Chapelle, *Vie et Mémoires de Pilâtre de Rozier*. — *Mémoires secrets pour servir à l'hist. de la républ. des lettres en France*, 1783-1785. — *Journal de Paris*, 1785. — Bégin, *Biogr. de la Moselle*. — J. Turgan, *Les Ballons*.

PILES. *Voy.* Fortia.

PILET. *Voy.* La Ménardière.

PILKINGTON (*Letitia* van Lewen), femme auteur anglaise, née en 1712, à Dublin, où elle mourut, le 29 août 1750. Vers l'âge de dix-huit ans, elle épousa le révérend Matthieu Pilkington, auteur d'un recueil de *Mélanges*, qui obtint du succès grâce à la collaboration anonyme de Swift. La conduite, plus que légère, des deux époux, animés l'un contre l'autre par une jalousie de métier, rendit cette union malheureuse. Tandis que le mari entrait comme chapelain au service du lord maire de Londres (1732), la femme vécut à l'aventure dans cette ville, fut emprisonnée pour dettes, et finit par retourner à Dublin. Elle a laissé quelques *Poésies*, qui ne sont pas sans mérite, une comédie et une tragédie, et des *Mémoires* (1749, 2 vol. in-12), écrits avec beaucoup d'esprit et de finesse.

Son fils, Pilkington (*John-Carteret*), mort en 1763, a publié des vers et un volume de *Mémoires* (1760, in-4°).

Baker, *Biogr. dramatica*. — Cibber, *Lives*.

PILKINGTON (*Mary*), femme auteur anglaise, née en 1766, à Cambridge. Elle fut élevée par son grand-père, ecclésiastique respectable, qui se plut à cultiver les heureuses dispositions dont elle était douée, et se maria en 1786 avec un chirurgien de la marine. Après avoir entrepris l'éducation de plusieurs jeunes filles, elle publia quelques écrits, favorablement accueillis, et s'adonna tout entière à la littérature. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français.

Biogr. nouv. des Contemp.

PILLE (*Louis-Antoine*, comte), général et administrateur français, né à Soissons, le 14 juillet 1749, mort dans la même ville, le 7 octobre 1828. Il était avant la révolution secrétaire général de l'intendance de Bourgogne. Il organisa à Dijon les volontaires de la Côte-d'Or, et partit à la tête du 1er bataillon en 1791. Il se distingua en Belgique sur plusieurs champs de bataille, fut promu successivement aux grades d'adjudant général (août 1792) et de général de brigade (13 frimaire an II). Livré aux Autrichiens par Dumouriez, il fut quelque temps enfermé à Maestricht. A sa mise en liberté, en l'an II, il fut nommé commissaire du mouvement des armées, place équivalant à celle de ministre de la guerre, et déploya dans ces moments si difficiles autant d'activité que d'intelligence. Après le 9 thermidor, il fut employé à l'intérieur. Attaché, en 1797, à l'armée d'Italie, en l'an IV il commandait les vingt-deux départements du midi avec le grade de général de division. Ce fut à cette époque que Bonaparte lui écrivit : « On ne pouvait remettre en des mains plus sages des fonctions plus importantes. » Pille donna sa démission en 1809. En 1816 Louis XVIII l'admit à la retraite, en le créant comte (23 septembre 1815) et chevalier de Saint-Louis.

Le Moniteur universel, n° 289, ann. 1828. — *Biographie mod.*, 1815. — Thiers, *Hist. de la révol.*, t. III.

PILLEMENT (*Victor*), graveur français, né à Vienne (Autriche), en 1767, mort à Paris, le 27 septembre 1814. Son père, *Jean* PILLEMENT, né à Lyon, en 1728, mort le 26 avril 1808, était un peintre de paysage distingué. Il parcourut avec son fils la plus grande partie de l'Europe, et lui enseigna les arts du dessin. Le jeune Victor, à peine âgé de quatorze ans, put à la mort de son père travailler de lui même. Il grava sur bois, au pointillé, à la manière du crayon, au burin, à l'eau-forte, et obtint dans ce dernier genre le premier prix de gravure en 1801. On a de lui des *Études de paysages*; Paris, 1811, in-fol.

Bulletin de Lyon des 30 avril et 28 mai 1808. — Breghot du Lut, *Biographie lyonnaise* (1839).

PILLET (*René-Martin*), général français, né en 1762, à Tours, mort le 30 avril 1816, à Paris. Il étudia le droit à Paris, entra chez un procureur du Châtelet, et se signala dans les premières journées de la révolution, à la tête des clercs de la basoche, qui l'avaient choisi pour chef. Après avoir été aide de camp du général La Fayette, il parvint à se faire porter sur le tableau des commissaires des guerres, et fut employé en cette qualité à l'armée du centre, puis à celle du nord. Arrêté avec La Fayette par les avant-postes prussiens, il obtint la permission de se retirer dans un pays neutre, et se mit à voyager. De retour en France en 1799, il entra comme lieutenant-colonel dans l'état-major de Berthier, devint adjudant général, et passa en Portugal (1808); blessé au combat de Vimieiro, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il souffrit les plus cruels traitements. En 1814, il fut nommé maréchal de camp et chevalier de Saint-Louis. On a de lui : *L'Angleterre vue à Londres et dans les provinces, pendant un séjour de dix années, dont six comme prisonnier de guerre* (Paris, 1815, in-8°).

Biogr. univ. des Contemp.

PILLET (*Claude-Marie*), littérateur français, né le 17 mai 1771, à Chambéry, mort le 5 février 1826, à Paris. Il étudia d'abord le droit, et fut reçu avocat; mais, n'ayant point de goût pour le barreau, il s'appliqua aux mathématiques. Atteint en 1793 par la première réquisition, il passa quelques mois sous les drapeaux, et vint à Paris, où il fut employé à la direction du canal de l'Ourcq, puis dans une maison de banque. Lorsque la *Biographie universelle* commença de paraître, il en fit dans un journal une critique si judicieuse que l'éditeur, Michaud jeune, s'empressa de l'attacher à son entreprise. Il en dirigea la rédaction et en revit les épreuves depuis le t. V jusqu'au t. XLIV inclusivement, ajoutant des notes ou des intercalations, et indiquant des sources et des matériaux à ses collaborateurs. Il se chargea d'un semblable travail pour la *Biographie des hommes vivants*, où il ne voulut point avoir d'article. Pillet était parvenu à un degré d'érudition peu commun; doué d'une excellente mémoire et d'un jugement sûr, il n'était étranger à aucune branche des connaissances humaines. « Logé dans un galetas, dit Rabbe, vêtu grotesquement de vieux habits achetés à la friperie, ne vivant que de pain sec ou d'aliments grossiers et de mauvais fruits, sans feu chez lui, sans chapeau dans les rues, il bornait ses dépenses à acheter des livres. » Il avait rassemblé une collection nombreuse de livres en tous genres et de cartes géographiques, qui, suivant ses dispositions testamentaires, furent expédiés aux jésuites de Chambéry. On a de lui un *Barème des mesures agraires de la Savoie, de la Tarentaise et de la Maurienne* (Paris, 1803, 3 part, in 8°), et une *Analyse des cartes et plans dressés pour l'*Histoire des Croisades (1812-1813, 2 part. in-8°).

Son frère, PILLET (*Louis-Marie*), né le 18 avril 1775, à Chambéry, prit part aux campagnes des Pyrénées orientales, de l'Italie, de Prusse, de Pologne et d'Espagne, fut nommé colonel d'infanterie en 1812, et se retira, après la chute de l'empire, à Chapareillan (Isère), où il mourut, le 8 mars 1830.

Biogr univ. et portat. des Contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, IV.

PILLET (*Fabien*), littérateur français, né en octobre 1772, à Lyon, mort le 23 février 1855, à Passy, près Paris. D'une famille pauvre, originaire du Nivernais, il fut obligé à treize ans d'interrompre ses études pour venir à Paris, où il travailla quelque temps dans un bureau. Son goût pour les vers s'annonça par des chansons

et des épigrammes qu'il adressait au *Mercure;* il fournit ensuite des articles littéraires aux *Affiches* et au *Journal général*. Lorsque la révolution éclata, il se rangea parmi ses adversaires, et en critiqua quelquefois avec esprit les tendances dans les *Actes des Apôtres* et *le Journal de la cour*, plus connu sous le nom du *Petit Gauthier*. Il était employé à la comptabilité nationale lorsque, atteint par la réquisition, il fut forcé d'aller rejoindre l'armée du nord (1793). Un opéra de circonstance qui réussit au théâtre Montansier, *Wenzel, ou le Magistrat du peuple*, lui valut en 1794 l'avantage d'être exempté du service et placé dans les bureaux de la Convention. Avant la fin de l'année il collaborait à une pièce d'un ton bien différend, *Les Jacobins et les brigands, ou les Synonymes;* puis il attaqua avec violence le Directoire, et travailla au *Déjeuner*, journal royaliste, dont tous les rédacteurs furent condamnés, lors du 18 fructidor, à la déportation. Après s'être caché pour laisser passer l'orage, il entra au *Journal de Paris*, et ne s'y occupa que de beaux-arts et de critique dramatique jusqu'en 1827, époque où cette feuille cessa de paraître. Les querelles épigrammatiques de Pillet avec Legouvé, Despazes, Geoffroy, Vigée, Baour-Lormian, Lebrun, Cubières, etc., ont amusé, sous l'empire, les oisifs de la capitale. Nommé après le 18 brumaire secrétaire général de la direction de l'instruction publique, il dirigea dans la suite le bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, celui des colléges royaux au même ministère, puis à l'université, et celui des bourses royales et des livres classiques à l'instruction publique. En 1833, il fut admis à la retraite comme chef du bureau des académies. Malgré son âge avancé, il s'occupa encore de travaux littéraires, et rédigea pour le *Moniteur* de 1844 à 1852 les comptes rendus de l'exposition annuelle des beaux-arts. On a encore de lui : *Des lois et non du sang!* 1794, in-8°; — *Quelques vers, dialogues, historiettes, couplets, épigrammes*, etc.; Paris, 1798, in-8°; — *Vérités à l'ordre du jour;* Paris, 1798, in-18 ; — *Melpomène et Thalie vengées;* Paris, 1799, in-18 : critique raisonnée des pièces représentées à Paris en 1798; il y a fait une suite, sous le titre, mieux approprié, de *Revue des théâtres* (Paris, 1801, in-18); — *Lorgnettes des spectacles, ou la Revue des acteurs;* Paris, 1799, in-18; réimpr. en 1801 (*Nouvelle Lorgnette*), avec des addit.; — (avec Grétry neveu) *Duval, ou une Erreur de jeunesse*, comédie; Paris, 1802, in-8°; — (avec Grimod de La Reynière) *Revue des Comédiens, ou Critique raisonnée de tous les acteurs, danseurs et mimes de la capitale, par M***, vieux comédien*; Paris, 1808, 2 vol. in-18; livre utile, rédigé avec autant de goût que d'impartialité; — *L'Opinion du parterre, ou Revue de tous les théâtres, IXe et Xe année;* Paris, 1812-1813, 2 vol. in-18; — *Bigarrures anecdotiques, contes, sornettes, épigrammes*, etc.; Paris, 1838, in-18; — *Le Robespierre de M. de Lamartine;* Paris, 1848, in-8°. On lui a attribué une *Revue des auteurs vivants* (Lausanne, 1796, in-18), qui lui attira sous le Directoire de nombreuses tracasseries. Il a aussi fourni des articles à la *Biographie universelle* de Michaud. P. L.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Desessarts, *Siècles littér.* — *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Littér. française contemp.*

* **PILLET** (*Léon-François-Raymond*), littérateur français, fils du précédent, né le 6 décembre 1803, à Paris. En quittant le lycée Napoléon, il étudia le droit, et fut attaché au cabinet de M. Mauguin. Un des fondateurs du *Nouveau Journal de Paris* (1827), il soutint les opinions libérales, subit deux condamnations, et s'associa, le 26 juillet 1830, à la protestation des journalistes contre les ordonnances sur la presse. Pendant le combat le *Journal de Paris* ne cessa pas de distribuer des proclamations; il parut même jusqu'à trois fois par jour. Devenu directeur de cette feuille, M. Pillet y défendit la politique ministérielle jusqu'en 1837, époque où elle fut mise en vente. Après avoir suivi le duc d'Orléans au siége d'Anvers, il fut nommé maître des requêtes en service extraordinaire (1834), puis commissaire royal près le théâtre de l'Opéra. Associé en 1840 à M. Duponchel, il lui succéda comme directeur, à la fin de 1841 : pendant l'exercice de ses fonctions il reçut ou fit jouer un grand nombre de pièces, telles que *La Juive*, *Les Huguenots*, *La Reine de Chypre*, *Charles VI*, *La Favorite*, etc. La retraite de Mme Stoltz, à la suite de l'orageuse représentation de *Robert Bruce* (1er mai 1847), amena, un mois après, celle de M. Pillet. En 1849 il fut nommé consul à Nice, d'où il est passé à Cagliari. On a de lui quelques pièces de théâtre écrites en collaboration.

Son frère, PILLET (*Gustave-Fabien*), aujourd'hui chef de division au ministère de l'instruction publique, a fait jouer en 1826, à l'Odéon, *L'École des veuves*, drame en cinq actes et en vers.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du jour*, III, 2e part., 58. — *Biogr. et Nécrologe réunis*, I, 37. — E. de Boigne, *Hist. de l'Opéra*.

PILLET (*Étienne*). *Voy.* BRULIFER.

PILLON (*Anne-Adrien-Firmin*), littérateur français, né à Paris, d'une famille originaire de Picardie, le 15 mai 1766, mort à Montrouge, près Paris, le 27 février 1844. D'heureuses dispositions, qu'il eut le bonheur de fortifier dans l'atelier du célèbre David, l'avaient décidé très-jeune encore à embrasser la carrière des beaux-arts; mais la révolution le força bientôt de l'abandonner pour entrer dans l'administration de l'enregistrement et des domaines. Dès lors il consacra ses loisirs aux lettres, dans lesquelles il avait déjà débuté, en 1790, par quelques écrits politiques, entre autres : *Les Pourquoi d'un Patriote aux constitutionnaires*. On a de lui d'autres ouvrages, dont quelques-uns portent le

nom de Pillon-Duchemin, du nom de sa première femme : *Le Désespoir d'un jeune Péruvien*, poème; 1794, in-8° ; — *Le Triomphe d'Alcide a Athènes*, drame héroïque en vers; Paris, 1806, in-8° ; — *Essai sur la franc-maçonnerie*, poëme en trois chants; Paris, 1807, in-8°; — *Lucien moderne, ou esquisse du tableau du siècle*, dialogues; Paris, 1807, 2 vol. in-8°; — *Le Cri des Français : Le Roi est mort, vive le Roi!* stances élégiaques sur la mort de Louis XVIII et sur l'avénement de Charles X; Rouen, 1824, in-8° ; — *Nouveau Théâtre d'éducation*; Paris, 1836, in-12. Comme auteur dramatique il a composé, seul ou en société avec René Périn, Rougemont, Pixérécourt, Lambert, etc., plusieurs ouvrages représentés sur différents théâtres. Il a encore inséré beaucoup de pièces de vers et de chansons dans plusieurs recueils du temps, tels que *Les Petites Affiches*, les *Hommages poétiques*, publiés par Lucet et Eckard, *Le Flageolet d'Erato*, *Le Chansonnier des Demoiselles*, etc. Il a laissé à sa mort un grand nombre de manuscrits. P—N.

Quérard, *La France littéraire*. — Bourquelot, *Littérature contemporaine*. — *Documents particuliers*.

* **PILLON** (*Alexandre-Jean-Baptiste*), helléniste français, fils du précédent, né à Amiens, le 5 octobre 1792. Après avoir fait de bonnes études au lycée impérial, il suivit la carrière administrative, qu'il quitta en 1820 pour entrer à la Bibliothèque du roi. Après vingt-huit ans de service il fut nommé conservateur adjoint, et à la fin de 1858 il passa à la bibliothèque du Louvre, donc il est actuellement conservateur. Nous citerons de lui : *Traité des synonymes et homonymes grecs, trad. du grec d'Ammonius*; Paris, 1824, in-8°; — *Nouveau choix de pensées de Platon, texte grec suivi de notes*; Paris, 1828, in-12; trad. française, Paris, 1829, in-12 ; — (en société avec Vendel-Heyl), *Dictionnaire grec-français de Planche; nouv. édit., sur un nouveau plan, augmenté de plus de quinze mille articles*; Paris, 1837, in-8°; nouv. édit., Paris, 1858, in-8° ; — *Conciones historiæ græcæ*; Paris, 1840, in-12; — *Synonymes grecs*; Paris, 1847, in-8° : travail qui obtint de l'Académie des inscriptions le prix Volney ; — *Vocabulaire grec-français des noms propres historiques, mythologiques et géographiques*; Paris, 1858, in-8° : M. Pillon a revu et publié avec sommaires et notes le texte grec de plusieurs tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, et des vies de Plutarque. Il a donné une traduction littérale en regard du texte des livres VI et XXIV de l'Iliade. Il a fourni des articles au *Bulletin universel des sciences*, à l'*Encyclopédie moderne*, à l'*Encyclopédie dix-neuvième siècle*, et à la *Nouvelle Biographie générale*. Enfin, il n'a cessé de cultiver la poésie depuis sa jeunesse, et il a écrit sous le voile de l'anonyme une épître en vers intitulée : *Plaintes de la Bibliothèque nationale au peuple français et à ses représentants*; Paris, 1848, in-8°. Il a aussi en portefeuille plusieurs tragédies et comédies en vers, dont quelques-unes ont été reçues à nos deux premiers théâtres. E. R.

Journal de la Librairie. — *Docum. partic.*

* **PILLOT** (*Gabriel-Maximilien-Louis*), historien français, né à Avesnes, le 21 mai 1801. Après avoir étudié le droit à Paris et exercé la profession d'avocat au tribunal de sa ville natale, il devint en 1830 procureur du roi à Avesnes, en 1832 substitut du procureur général et en 1838 conseiller à la cour de Douai. Depuis 1854 il est président de chambre à la cour impériale de Colmar. Il a publié : *Histoire du parlement de Flandre*; Douai, 1849, 2 vol. in-8°; — *Documents sur l'université de Douai, de 1699 à 1704, extraits des Mémoires inédits de Monnier de Richardin*; Douai, 1850, in-8°; — (avec M. de Neyremand) *Histoire du conseil souverain d'Alsace*; Paris, 1860, gr. in-8° : ouvrage dont les éléments sont puisés dans le *Journal du palais du conseil souverain d'Alsace*, par Holdt, manuscrit autographe récemment découvert. E. R.

Docum. part.

PILON (*Germain*), sculpteur français, né vers 1515, mort à Paris, en 1590. Les renseignements biographiques relatifs à cet artiste ne sont rien moins que précis, et pour raconter sa vie on en est réduit à donner la liste de ses ouvrages. Originaire sinon natif de Loué (Sarthe) (1), il paraît avoir reçu les leçons de son père Germain Pilon, qui était sculpteur, avant de venir à Paris s'inspirer de l'exemple et des conseils de Jean Cousin, du Primatice et de Jean Goujon. C'est à tort qu'on lui a attribué les célèbres sculptures de l'abbaye de Solesme près Sablé; mais les textes les plus authentiques établissent qu'il travaillait en 1558 et 1559 au tombeau de François Ier à l'abbaye de Saint-Denis. Il s'acquitta de sa tâche de telle façon qu'il fut entièrement chargé des sculptures du tombeau de Henri II. C'est pour ce beau mausolée qu'il tailla dans un seul bloc de marbre ce groupe célèbre des *Trois Grâces* que l'on voit aujourd'hui au musée du Louvre. Ces figures supportaient une urne en bronze doré contenant le cœur du roi, auquel devait être joint celui de Catherine de Médicis. En 1560 et 1561 il faisait « des ouvrages de son art au jardin de la reine à Fontainebleau »; en 1571 il avait la charge de sculpteur du roi Charles IX, logeait à l'hôtel de Nesle et travaillait à la décoration des arcs de triomphe faits à la porte Saint-Denis « pour et à cause des nouvelles entrées du roi Charles neufviesme ». — Le

(1) « Le procès-verbal de l'information faite au greffe de la cour des Monnaies, le 9 juillet 1573, sur la religion et la vie de Germain Pilon », pour l'enregistrement des lettres de provision le nommant contrôleur des monnaies, le declare natif du faubourg Saint Jacques. Il y demeurait au moins, et y possédait des maisons.

29 octobre 1572, G. Pilon fut nommé par le roi « conducteur et contrôleur général en l'art de sculpture sur le fait des monnoies et revers d'icelles »; de 1574 à 1585 il décorait de ces belles sculptures dont on voit les restes au Louvre le tombeau que Françoise de Birague, marquise de Néelle, fit élever en mémoire de son père, Ludovic de Birague, dans l'église de Sainte-Catherine du Val des Écoliers. G. Pilon travaillait encore en 1584 aux sculptures de la cour du Louvre, sous la direction de Pierre Lescot; il achevait en 1585 « la décoration du cadran du palais, et l'on connaît une lettre de M. de Nicolaï au grand-prieur de Saint-Denis (avril 1586) lui enjoignant, sur la demande de la reine, de faire délivrer à M. Pilon du marbre blanc pour faire une image de la Vierge Marie. » Cette Vierge est assurément la même que Sauval décrit et juge très-bien, et dont le modèle en terre se voyait de son temps barbouillé de peinture sous les orgues de la Sainte-Chapelle. On le peut voir aujourd'hui dans la chapelle de l'École militaire de Saint-Cyr, qui l'a recueilli après la dispersion du musée des monuments français, et « apprécier, par l'un des derniers ouvrages de la main de G. Pilon, ce qu'était, vers la fin de sa vie, l'ingénieux talent qui avait produit dans la maturité de l'âge le célèbre groupe des trois Grâces (1) ». On ne connaît de G. Pilon aucun ouvrage postérieur à l'année 1590. Il avait au moins soixante-quinze ans à cette époque. Il avait fait pour la cathédrale du Mans le tombeau de Guillaume Langey de Bellay; de nombreux bas-reliefs et statues en bois ou en pierre pour différentes églises de Paris, les bustes des rois Henri II, Charles IX et Henri III qui sont au musée du Louvre; enfin il avait travaillé à l'ornementation du château d'Anet, propriété de Diane de Poitiers. Le musée du Louvre possède vingt-deux morceaux de sculpture dus au ciseau de G. Pilon. On peut voir dans Sauval et Piganiol de la Force le détail des ouvrages qu'il fit pour les églises de Paris. Germain Pilon a donné à ses œuvres moins de tournure antique que Jean Goujon; « il varie sa manière avec une grande intelligence et une extrême habileté, dit Émeric David. Élégant, on pourrait dire coquet et quelquefois même un peu maniéré dans les draperies de femme, il se montre savant et fier dans les figures historiques. Le groupe des trois Grâces et les statues de François Ier et de Henri II nous font voir en lui deux hommes différents. On est surpris de rencontrer d'une part des formes si grandioses, un caractère si mâle après avoir admiré de l'autre tant d'esprit et de gentillesse. Toutefois la teinte du Primatice se retrouve encore dans chacun de ces chefs-d'œuvre. Il est impossible de se dissimuler les sacrifices qu'un si grand maître a cru devoir faire au goût dominant. »

(1) H. Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*.

Germain Pilon eut quatre fils. L'un, nommé *Raphael*, comparaît le 8 mars 1590 au greffe de la cour des Monnaies comme témoin dans un procès avec les qualités de *maistre sculpteur et architecte du roi;* à ce moment, selon son dire, il avait environ trente ans, et avait travaillé avec son père à la sépulture du chancelier de Birague. — *Gervais*, deuxième fils de G. Pilon, lui succéda dans sa charge de contrôleur des effigies. Il fut nommé à cet emploi le 8 février 1590, par lettres patentes du duc de Mayenne datées de Dammartin. Il mourut jeune, en 159[illegible], après avoir été nommé sculpteur du roi. — *Jean* PILON mourut également dans un âge peu avancé, en 1606. Il avait été nommé, conjointement avec le célèbre Dupré, contrôleur des poinçons, comme son père et son frère Gervais. — *Antoine* PILON, quatrième fils de Germain, mourut en 1617, étant conseiller à l'élection de Melun. H. H—N.

H. Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*. — De Laborde, *La renaissance des arts à la cour de France*. — Émeric David, *Tableau hist. de la sculpture française*. — A. Lenoir, *Monuments français*. — J. Pichon, dans les *Mélanges de littérature et d'histoire publiés par la Société des bibliophiles français*; 1856. — *Abcdario de Mariette* et *Archives de l'art français*. — A. Bordier et H. Charton, *Histoire de France d'après les manuscrits*. — *Magasin pittoresque*, passim.

PILON (*Frederick*), auteur dramatique anglais, né en 1750, à Cork, en Irlande, mort le 17 janvier 1788, à Londres. Envoyé à Édimbourg pour étudier la médecine, il l'abandonna pour monter sur les planches, et suivit une troupe d'acteurs nomades. Étant venu à Londres, il se mit à écrire pour le compte des libraires, et fit jouer plusieurs pièces de circonstance qui ne manquaient pas d'entrain et de gaieté; on cite entre autres *The Invasion* (1778), *The Liverpool prize* (1779), *The deaf lover* (1780), *He would be a soldier* (1786), etc.

Baker, *Biographia dramatica*.

PILPAI ou **PIDPAI** est ordinairement cité comme un ancien fabuliste de Perse. L'ouvrage qu'on lui attribue est fort répandu dans les contrées du Levant et en Occident; il a été traduit et commenté d'une infinité de manières. Ce livre est d'origine indienne : il en existe encore plusieurs textes sanscrits, dont un porte le titre de *Pandchatantra* (les Cinq livres), et un autre celui d'*Hitopadesa* (Conseils d'un ami). L'*Hitopadesa* a été plusieurs fois publié, en dernier lieu par MM. de Schlegel et Lassen (Bonn, 1829-1831); il a été traduit en anglais par Charles Wilkins (Bath, 1787, in-8°). Dans cet ouvrage, un sage, nommé Vischnou Sarma, raconte aux fils d'un roi des histoires instructives. Le *Pandchatantra* indien fut traduit en langue pehlvi sous le roi perse Khosrou Nouchirvan, vers l'an 540 de J.-C., par un médecin de la même nation, nommé Barsuyé; il paraît cependant que ce travail n'existe plus. Mais la version pehlvi fut traduite en arabe, vers 770, par Abd-Allah-Ben-el-Mokaffa, sous le khalife abbasside Al-Mansour. Cette traduction arabe

porte le nom de *Kélila et Dimna*. Silvestre de Sacy en a publié le texte arabe original (Paris, 1816). Dans la préface arabe, il est question d'un sage, nommé Bidpaï ou Baidawa, à qui le roi Dabschelim, élu par les Indiens pour les gouverner après la mort d'Alexandre le Grand, confia l'administration de son empire, et dont le nom, sans aucun doute, n'est qu'une altération du nom propre indien Weidawa, ou du mot *widwa*, qui veut dire sage. Le Grec Siméon Seth traduisit cet ouvrage dans sa langue, vers 1080, sous le titre de *Stéphanite et Ichnélate*. On a publié le texte avec traduction latine sous le nom de *Specimen sapientiæ Indorum veterum*. Rabi Joel fit passer l'ouvrage arabe en hébreu en changeant le nom de Bidpaï en Sandebad; et cette publication fut encore traduite en latin par le juif Jean de Capoue, sous le titre de *Directorium humanæ vitæ*. L'ouvrage arabe *Kélila et Dimna*, fut traduit en persan moderne, vers 1120, et encore une fois vers 1570; cette dernière traduction, due à Houcéin Waës Kâchéfi, porte le titre de *Anwâri Chéili* (Lumière du prince Achmed Chéili; Calcutta, 1805). Aboul-Fazl, vizir du grand-mogol Akbar, fit aussi, vers 1600, une traduction en persan moderne sous le titre de *Éïdri dânisch* (Pierre de touche de la sagesse). Enfin l'*Anwâri Chéili* fut traduit en turc, vers 1540, par Ali-Tchélébi, professeur à Andrinople, sous le titre de *Humaïdn-nâmé* (Livre impérial). Les ingénieux apologues de Pilpaï ont été traduits en français par Galland et par Gaulmin, sous ce titre : *Livre des lumières en la conduite des rois* (Paris, 1644, in 8°); La Fontaine y a puisé bon nombre de ses inimitables *imitations*. Une traduction allemande a été faite d'après la publication française. Il en a paru une autre par les soins de Weber (Nuremberg, 1800). [*Enc. des G. du M.*]

Silvestre de Saci, *Mémoire hist. sur le livre intitulé* Kellah et Dimna, à la tête du texte arabe des *Fables de Bidpaï*; Paris, 1816, in-4°. — *Notices et Extraits des mss. de la Bibliothèque du roi*, t. IX et X. — H. Wilson, *Analytical account of the Pancha Tantra*, dans les *Trans. of the royal Asiatic Society*, I, 155. — Wolff, *Bidpai's Fabeln*; 1837, 2 vol. in-12.

PIMENTEL (*Manuel*), géographe portugais, né à Lisbonne, en 1650, mort en 1719. Son père Luiz Serrão Pimentel, lieutenant général d'artillerie, lui donna l'éducation la plus brillante. Il se voua à l'étude de la géographie, et fit de tels progrès dans cette science qu'en 1679 il fut revêtu de la charge de *cosmografo mor*, vacante par la mort de son père; il n'en posséda néanmoins le titre qu'en 1687. En 1718 il commença l'éducation du jeune prince qui régna sous le nom de D. Joseph Ier. Les travaux de Pimentel, longtemps classiques en Portugal, jouissent encore d'un grand crédit. Son ouvrage principal a pour titre : *Arte practica de navegar e roteiro das viagens e costas maritimas do Brasil, Guiné, Angola, Indias e ilhas orientaes e occidentaes*; Lisbonne, 1699, in-fol.; réimpr. en 1712, avec de notables changements. Ce fut Pimentel qui fut chargé d'établir sur le Rio de la Plata les limites de la colonie *del Sacramento*; la Bibliothèque impériale de Paris possède la preuve des grands travaux qu'il entreprit à ce sujet. F. D.

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana*. — Navarrete, *Disertacion sobre la historia de la nautica*.

PINA (*Ruy* DE), historien portugais, né à Guarda, mort en 1519. Il reçut de Jean II diverses missions secrètes, et signa son testament en qualité de notaire public. Sous le règne d'Emmanuel et de Jean III, il jouit de la même confiance, et remplit les fonctions de *chronista mor*, ou d'historiographe, et de garde des archives de Torre do Tombo. On a publié après sa mort les *Chronicas dos seis reys primeiros* (Sanche Ier, Alfonse II, Sanche II, Alfonse III, Denis et Alfonse IV); Lisbonne, 1653-1727-1729, 6 vol. in-fol., ainsi que celles des règnes d'Édouard, d'Alfonse V et de Jean II, insérées dans le *Recueil de livres inédits de l'histoire portugaise*; ibid., 1790-1792, in-4°. Sous le rapport du style, Pina a été placé immédiatement après Ferdinand Lopez.

Summario da Bibl. lusitana, III. — Antonio, *Bibl. hispana*.

PINAIGRIER (*Robert*), peintre sur verre, né en Touraine, à la fin du quinzième siècle, serait mort en 1550. Ses vitres, au dire de Félibien, « estoient d'un assez bon goût et d'un bel apprest (1). » Il s'appliqua particulièrement à perfectionner et à rendre plus fréquents l'emploi des émaux dans ses ouvrages, ce qu'on n'avait pas fait jusqu'alors. Lenoir s'est trompé en lui attribuant quelques vitraux de la cathédrale de Chartres (2). S'il n'y travailla pas, il est certain du moins qu'il en peignit plusieurs à Saint-Hilaire, l'une des anciennes paroisses de la même ville, vers 1527 à 1530. Ces vitraux se distinguaient par la correction du dessin et la bonne disposition des couleurs (3). On voyait à Saint-

(1) *Entretiens*, III, 83.

(2) *Monuments français*, 871.

(3) L'un d'eux était remarquable par la singularité du sujet : aussi fut-il reproduit dans plusieurs églises de Paris, l'hôpital Saint-Gervais, la chapelle Saint-Louis, Saint-Jacques-la-Boucherie, Saint André, etc. Des papes, des empereurs, des rois, des évêques, des archevêques et des cardinaux, revêtus de leurs habits de cérémonie, sont occupés à remplir et à rouler des tonneaux, à les descendre dans la cave, les uns montés sur un poulain, les autres tenant le traîneau à droite et à gauche, en un mot à faire ce que font les vendangeurs et les tonneliers. Les muids qu'ils manient sont pleins du sang de Jésus étendu sur un pressoir, qui ruisselle de ses plaies de tous côtés. Ici, les patriarches labourent la vigne, là les prophètes et saint Pierre font vendange; ils foulent et portent le raisin dans la cuve. Les évangélistes dans un lointain, figurés par un aigle, un taureau et un lion, les traînent dans des tonneaux sur un chariot que conduit un ange. Les docteurs de l'Église et les cardinaux les reçoivent au sortir du corps de Notre-Seigneur et l'entourent. Les curés et les prêtres d'autre part confessent et communient. Des vers, fort peu poétiques, sont là pour l'explication. Les personnages ne sont pas des portraits de fantaisie : Charles-Quint, François Ier, Henri VIII, roi d'Angleterre, le cardinal de Châtillon seraient faciles à reconnaître. Sauval le prétend du moins.

Hilaire deux autres vitraux de Pinaigrier : l'un représentait le passage de la mer Rouge, l'autre, placé dans la chapelle des teinturiers, un paysage et à l'horizon une vue de Rome. Pinaigrier peignit à Paris à l'abbaye de Saint-Victor, à Saint-Jacques-la-Boucherie, à l'hospice des Enfants-Rouges, à Saint-Merry, de Saint-Gervais. Saint-Étienne-du-Mont possède une collection précieuse de vitraux dus au pinceau de Robert. Malheureusement de toutes ces belles *pages* il ne nous reste plus que les *titres*, sauf de rares exceptions. Ainsi, à Saint-Gervais, dans la chapelle de la Vierge, on retrouve encore trois vitres représentant *La Vie de la Vierge*. Mais au-dessus de ces peintures il faut placer les vitraux de l'église de Saint-Merry, dont le sujet est l'*Histoire de saint Joseph*. Les personnages sont de hauteur naturelle. L'on reconnaît dans cet ouvrage un ton plus ferme, plus de moëlleux que dans les autres. Son talent avait grandi, et s'était fortifié de la concurrence de Jean Cousin. Sur la fin de sa vie, Pinaigrier alla se fixer à Tours; il y travailla à l'église de Saint-Pierre-le-Puellier, à la chapelle de Notre-Dame, à l'abbaye de Saint-Julien, à la Sainte-Chapelle de Champigny.

Pinaigrier laissa quatre enfants : *Robert*, *Jean*, *Nicolas* et *Louis*, dont il fut le premier maître, et qui travaillèrent à Tours. Nicolas fut supérieur à ses frères; il inventa les émaux. Il est assez difficile de faire la part de chacun. Les vitraux placés au-dessus de l'autel principal de l'église de Saint-Pierre, à Chartres, se trouvaient anciennement dans une autre église; ils en furent rapportés. On les attribue à l'un des fils de Robert Pinaigrier : ce devait être Nicolas. Quant à l'église de Saint-Aignan, succursale de Saint-Pierre, elle ne fut achevée que vers 1630; ses verrières ont presque toutes été détruites. Il en reste deux; on les croit être du même artiste.. Nous signalons les vitraux du bas côté méridional : la pose des personnages, la justesse de la perpective, la pureté des couleurs ne sont pas ordinaires. Dans une autre église de Chartres, aux Cordeliers, on voyait des vitraux paraissant avoir été faits de 1570 à 1580, et attribués à l'un des enfants de Pinaigrier. Ils peignirent à Paris les belles vitres du charnier de Saint-Paul, et soutinrent dans l'exécution de ces travaux la haute réputation de leur père. Nicolas peignit à Saint-Jacques-la-Boucherie les vitraux des chapelles de Saint-Denis et de Sainte-Anne, ainsi que ceux du charnier; les autres peintures étaient de Jean et de Louis. Était-ce le fils ou le petit-fils de Robert, premier du nom? Il n'y a rien de certain à cet égard. DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

D. de B., *Les Pinaigrier*; 1854, in-4°.

PINAMONTI (*Giovanni-Pietro*), auteur ascétique italien, né le 27 décembre 1632, à Pistoie, mort le 25 juin 1703, à Orta (diocèse de Novare). Admis en 1647 chez les Jésuites, il se consacra avec le P. Segneri aux missions de la campagne, et devint confesseur de la duchesse de Modène et du grand-duc de Toscane Cosme III, sans interrompre le cours de ses travaux apostoliques. Ses écrits ont été recueillis à Parme (1706, 1708, in-fol.), et à Venise (1724, 1742, in-4o). Le P. de Courbeville en a traduit deux en français.

Moréri, *Grand Dict. hist.*

PINART (*Michel*), orientaliste français, né en juillet 1659, à Sens, où il est mort, le 3 juillet 1717. Ses parents, qu'il perdit jeune, le laissèrent sans fortune. La protection de l'abbé Boileau, grand vicaire à Sens, l'ayant fait admettre dans la communauté de Germain Gillot, il y apprit le latin, le grec et les éléments de l'hébreu; il se rendit même assez habile dans cette dernière langue pour aider le P. Thomassin dans son *Glossaire* et pour en donner des leçons particulières. Il obtint une place de sous-maître au collége Mazarin, et fut nommé en 1712 théologal du chapitre de Sens. En 1706 il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions. Quelques mémoires de lui ont été insérés dans le recueil de cette société et dans le *Journal des Savants*. P.

Mém. de l'Acad. des inscript., III.

PINAULT (*Pierre-Olivier*), littérateur français, mort en 1790. Il était avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Jugement porté sur les Jésuites par les grands hommes de l'Église et de l'État* (1761, in-12), rédigé à la prière des gens du roi; *La nouvelle philosophie dévoilée* (1770, in-12), et *Origine des maux de l'Église* (1787, in-12). Il a publié une nouvelle édition des *Lois ecclésiastiques de France* de Héricourt (1771, in-fol.), et des traductions d'ouvrages portugais et italiens.

Quérard, *La France littéraire*.

PINCHON (Saint *Guillaume*), prélat français, né en 1184, paroisse de Saint-Alban, près de Saint-Brieuc, mort en cette dernière ville, le 29 juillet 1234. Ordonné prêtre en 1207, il devint chanoine de Saint-Brieuc, puis de Saint-Gatien de Tours, et, en 1220, évêque de Saint-Brieuc. A cette époque, Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, voulut attenter aux droits temporels que les évêques de la province avaient dans leurs diocèses, et il rendit des ordonnances qui dépouillaient le clergé de ses principaux priviléges. Guillaume s'unit aux autres prélats bretons pour fulminer une excommunication contre le duc, qui, dans une assemblée de barons convoquée à Redon, décida que les évêques seraient exilés. Guillaume se retira à Poitiers, où il remplit, pendant quelque temps, les fonctions de coadjuteur de Philippe, évêque de cette ville, gravement malade (1229). De retour dans son diocèse en 1231, après avoir vu reconnaître ses droits par Pierre Mauclerc, il s'appliqua à réformer les abus qui s'étaient glissés dans le clergé pendant son absence, et continua les travaux de reconstruction

de sa cathédrale. Guillaume Pinchon fut canonisé par Innocent III en 1247, et ses reliques complètes ont été découvertes en 1847, dans une ancienne châsse de la cathédrale. L'église de Saint-Brieuc et de Tréguier célèbre sa fête le 29 juillet. H. F.

Tresvaux, *Vies des saints de Bretagne*, t. II. — Ch. Guimart, *Hist. des évêques de Saint-Brieuc.* — *France pontificale.*

PINCIANUS. *Voy.* NUNEZ.

PINÇON (*Pierre*), bibliographe français, né à Montauban, le 2 février 1802. Il a exercé jusqu'à l'âge de quarante ans la profession de coiffeur, consacrant à l'étude, surtout à celle des livres, les moments dont il pouvait disposer. En juin 1841, M. Dupin lut à l'Académie française un rapport sur le plan d'une *Encyclopédie synoptique* conçu par M. Pinçon, qui deux ans après fut nommé par M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, employé à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il est devenu en 1846 sous-bibliothécaire, et en 1856 bibliothécaire. On a de lui : *Monographie bibliographique, ou catalogue des ouvrages, manuscrits et imprimés, relatifs à Sainte Geneviève, à son église*, etc., à la suite de l'*Histoire de la bibliothèque Sainte-Geneviève*, par de Bougy; Paris, 1847, in-8°; — (avec MM. F. Denis et de Martonne) *Manuel de bibliographie universelle;* Paris, 1857, gr. in-8°, à 3 col., ou 3 vol. in-18. On lui doit aussi le choix des noms des écrivains illustres placés dans l'ordre nécrologique sur la façade extérieure de la bibliothèque Sainte-Geneviève. E. R.

Rapport de M. Dupin, dans le *Moniteur univ.*, 1er août 1841. — *Documents particuliers.*

PINCZON DU SEL DES MONTS (. . . .), économiste français, né à Rennes, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Il fut l'un des fondateurs de la Société d'agriculture, de commerce et des arts de Bretagne, et participa activement à ses travaux ; en établissant à Salleverte, près le Mail, à Rennes, une manufacture de toiles, il seconda efficacement le mouvement qu'elle imprima à l'industrie provinciale. Il exploita sur une grande échelle et rendit fructueuse pour le pays cette branche de commerce. Les états de Bretagne lui témoignèrent à diverses reprises leur reconnaissance, notamment en 1762 par une gratification de 5,000 livres. Pendant la tenue de ceux de 1770 il fut enlevé nuitamment, le 28 novembre, et conduit à Angoulême pour distribution clandestine aux états, disait la lettre de cachet, d'un mémoire anonyme contenant l'examen et la critique de l'administration du duc d'Aiguillon comme gouverneur de Bretagne. Les états, irrités de cette violation des priviléges de leurs membres, dépêchèrent immédiatement en cour des députés extraordinaires et appuyèrent leurs démarches de l'envoi de réclamations écrites. Rien n'y fit. Outre quelques rapports aux états sur l'industrie linière et le commerce des toiles, Pinczon a laissé : *Considérations sur le commerce de la Bretagne* (Rennes, 1756), et *Manuel à l'usage des laboureurs bretons* (ibid., 1784). P. L.

Procès-verbaux des états de Bretagne. — Habasque, *Notions hist. et stat. sur le littoral des Côtes-du-Nord.*

PINDARE (Πίνδαρος), le plus grand des poëtes lyriques grecs, né en Béotie, vers 520 avant J.-C., mort vers 440 (1). Les biographes anciens laissent incertain s'il naquit à Cynocéphales, village du territoire de Thèbes, ou à Thèbes même; mais ils s'accordent à dire que ses parents étaient de Cynocéphales. Ils diffèrent sur le nom de son père, qu'ils appellent Daïphante, Pagondas, Scopelinus, et sur celui de sa mère, qu'ils nomment Cléidice, Cléodice, Myrto. Les noms de Daïphante et de Cléidice ont pour eux les meilleures autorités, et Scopelinus et Myrto sont vraisemblablement non les parents de Pindare, mais ses maîtres en musique et en poésie. La date de sa naissance ne peut être fixée avec certitude. On sait seulement, par le témoignage du poëte, qu'elle coïncida avec les jeux pythiques; mais l'année est douteuse. Clinton le fait naître dans la 3e année de la 65e olympiade (518 avant J.-C.), et Bœckh dans la 3e année de la 64e olympiade (522 avant J.-C.). Comme, d'après l'opinion la mieux fondée, il vécut quatre-vingts ans, sa mort, si l'on adopte la date de Bœckh, tombe en 442 avant J.-C. Du reste ces légères divergences chronologiques ne jettent aucune incertitude sur la période générale de la vie de Pindare. Il était le contemporain du poëte Eschyle, et dans toute la force de l'âge au temps des guerres médiques. Il vit la littérature athénienne s'élever au-dessus de toutes les autres littératures grecques; mais il fut étranger à ce mouvement, et resta fidèle à la poésie éolienne et dorienne. Il termine une ère littéraire, et Eschyle en ouvre une autre.

Pindare reçut son éducation poétique et musicale à Athènes, où son père l'envoya dans sa seizième année. Lasus d'Hermione, Agathocle et Apollodore lui enseignèrent l'art difficile de la composition lyrique, qui comprenait alors l'arrangement rhythmique des paroles, la musique vocale et instrumentale et la danse ou les évolutions du chœur. De retour de Thèbes vers l'âge de vingt ans, Pindare se produisit dans les concours poétiques. Il semble qu'il eut d'abord à vaincre les préjugés de ses compatriotes, qui lui reprochaient son éducation athénienne et l'usage trop fréquent du dialecte attique. On raconte aussi, mais le fait est au moins incertain, que

(1) Les renseignements que nous avons sur la vie de Pindare sont peu nombreux, et dérivent presque entièrement de quelques anciennes biographies d'une autorité douteuse : nous en possédons cinq au sujet de Pindare : celle de Thomas Magister, placée en tête de ses scholies sur ce poëte, celle de Suidas, une troisième, appelée la biographie versifiée (*vita metrica*), parce qu'elle se compose de trente-cinq vers hexamètres, une quatrième, publiée pour la première fois par Schneider dans son édition de Nicandre et réimprimée par Bœckh dans son édition de Pindare, et une cinquième, par Eustathe publiée pour la première fois par Tafe, dans son édition des *Opuscula* d'Eustathe; Francfort, 1832.

la poëtesse Corinne, qui l'emporta plusieurs fois sur lui, le blâmait de ne pas faire usage dans ses hymnes des légendes mythiques de la Béotie. Pindare, piqué du reproche, rassembla dans les premiers vers d'un de ses hymnes (*voy. Hym. frag.* I, édition de Dissen) les principaux personnages de la mythologie thébaine, et montra cet ouvrage à Corinne, qui lui dit en riant : « Il faut semer les légendes à la main, et non pas verser tout le sac à la fois. » Pindare suivit le conseil, mais il montra peu de reconnaissance pour celle qui le lui avait donné, si, comme le prétend Élien (*Var. hist.*, XIII, 25), il l'appela *truie* (ὁ Πίνδαρος σῦν ἐκάλει τὴν Κόρινναν). Cette ridicule historiette est sans doute une invention de quelque scholiaste. Après l'hymne qui lui avait valu le conseil ironique de Corinne, les premiers chants du jeune poëte furent consacrés aux jeux pythiques qui se célébraient à Delphes, sur la frontière de la Béotie et qui étaient presque une fête indigène. Pindare visita souvent le temple d'Apollon, et l'on montrait plus tard aux voyageurs le siége de fer sur lequel il se plaçait pour offrir au dieu ses offrandes poétiques. Comme les autres poëtes lyriques de son temps, il parcourut les villes grecques, et mit son art au service des fêtes publiques ou privées. Après sa patrie, Athènes était l'objet de ses préférences; on prétend même que cette prédilection hautement avouée lui attira une amende de la part de ses compatriotes, jaloux. Le fait est douteux; mais il est probable que le poëte eut à souffrir des troubles qui agitèrent Thèbes pendant l'invasion médique. L'oligarchie thébaine, qui s'était alliée aux Perses, partagea leur défaite, et ses chefs furent mis à mort, comme traîtres à la Grèce. Le triomphe du parti populaire froissait les sentiments du poëte, et ce fut sans doute un des motifs qui le décidèrent à accepter l'invitation de Hiéron, tyran de Syracuse. Hiéron, jadis ennemi des muses, s'était converti au culte des lettres dans le cours d'une longue maladie, et il mettait une singulière ardeur à appeler auprès de lui des poëtes et des sages. Simonide s'était déjà rendu à Syracuse, et par l'aimable facilité de son caractère autant que par son talent il avait gagné la faveur du tyran. Pindare, moins flatteur, moins insinuant, n'eut pas le même succès. Il y avait d'ailleurs entre lui et Simonide une rivalité dont témoignent plusieurs passages de ses odes. Après quatre ans environ de séjour à Syracuse, il revint à Thèbes. La vénération des Grecs pour Pindare a entouré de prodiges son berceau et sa tombe. On raconte que des abeilles se posèrent sur les lèvres du poëte enfant et le nourrirent de leur miel. Sa mort fut l'objet de récits encore plus merveilleux. Des Grecs qui s'étaient rendus en pèlerinage au temple d'Ammon demandèrent, dit-on, au dieu d'accorder à Pindare la faveur la plus signalée. Leur vœu fut exaucé : le poëte mourut dans l'année même. On ajoute que ce fut au théâtre, peut-être lorsqu'on chantait une de ses odes, que Pindare, laissant tomber sa tête sur les genoux de son élève favori, Théonène, expira doucement. D'après une épigramme antique sa mort eut lieu à Argos. Il avait alors quatre-vingts ans.

Ces traditions montrent que les anciens regardaient Pindare comme un poëte essentiellement religieux, aimé des dieux pour sa piété. Sa foi n'a pas la naiveté des premiers poëtes grecs; elle est plus grave, plus pure et s'élève à un degré de généralité qui dépasse les cultes particuliers des villes helléniques. Il en est de même de son patriotisme, qui ne se renferme pas dans les limites d'une tribu et d'une race. Il célébra les Ioniens aussi bien que les Doriens. On lui a reproché de n'avoir pas refusé ses chants à ces princes que les Grecs appelaient des tyrans : Hiéron de Syracuse, Théron d'Agrigente, Arcésilaüs de Cyrène et Amyntas de Macédoine; mais il faut reconnaître qu'il ne les loua que d'actions honorables, et qu'il leur donna aussi souvent des conseils que des éloges. Par tout ce que l'on sait de lui il semble qu'on ne pouvait mettre plus de dignité dans une carrière de poëte.

Les anciens sont unanimes à regarder Pindare comme le prince des lyriques grecs. De même qu'Homère s'appelle simplement *le poëte*, Aristophane, *le comique*, Thucydide *l'historien*, Pindare s'appelle le *lyrique*. Nous ne pouvons l'apprécier aujourd'hui que par ses *epinicia*, ou chants de victoires, qui se divisent en *Olympiques*, *Pythiques*, *Isthmiques*, *Neméennes;* mais au jugement des anciens il excella dans toutes les parties de la poésie lyrique. Horace a dit dans une ode (*Carm.*, IV, 2), où il caractérise merveilleusement le poëte, qu'il admire sans oser l'imiter :

Fervet immensusque ruit profundo
  Pindarus ore.
Seu per audaces nova dithyrambos
Verba devolvit, numerisque fertur
  Lege solutis.
Seu deos regesque canit, deorum
Sanguinem.....
Sive, quos Elea domum reducit
Palma cœlestes, pugilemve equumve
Dicit...
Flebili sponsæ juvenemve raptum
Plorat...

Dans cette énumération Horace cite successivement les dithyrambes, les hymnes et pæans, les odes à la louange des princes (ἐγκώμια), les *épinicia*, les thrènes ou chants de deuil; il faut y ajouter les odes pour les processions (προσόδια), les chansons pour les chœurs de jeunes filles (παρθένεια), les chansons pour la danse (ὑπορχήματα), les chansons à boire (σκολιά). L'opinion des anciens et de beaux fragments attestent que Pindare fut supérieur dans tous ces genres; mais le hasard ou peut-être leur mérite plus éclatant n'a préservé que ses chants de victoire seuls du naufrage qui a englouti tout le reste de la poésie lyrique grecque. Ces belles odes étudiées avec soin suffisent pour nous donner une

idée d'une des créations les plus originales et les plus éclatantes du génie grec.

L'ode de Pindare est la combinaison de deux éléments, dont l'un s'était déjà pleinement développé, dont l'autre allait bientôt recevoir tous ses développements : la poésie gnomique et la poésie dramatique. Depuis deux siècles les poëtes, délaissant le récit épique, qui n'était qu'un écho du passé, s'étaient adressés directement aux intérêts, aux sentiments, aux passions de leurs contemporains. Leurs œuvres, pleines de graves leçons, d'exhortations aux combats, d'appels aux jouissances paisibles de la civilisation, avaient pour but la vie actuelle. En même temps la poésie, dégagée de la forme épique, s'élevait par des essais successifs à cette forme nouvelle que consacra définitivement le génie d'Eschyle et de Sophocle. Vivant à une époque de transition, Pindare résuma la sagesse de ses prédécesseurs, et donna à l'ode quelque chose du caractère varié du drame. Son originalité est d'avoir combiné avec tant d'art l'élément gnomique et l'élément dramatique qu'ils se fortifient mutuellement et s'appliquent avec une heureuse exactitude aux circonstances particulières qui provoquaient ses chants. Ces circonstances, on le sait, étaient une victoire aux jeux publics et sacrés de la Grèce. Le poëte doit célébrer un succès éclatant; il doit mêler à une réjouissance religieuse des accents à la fois graves et joyeux, en harmonie avec une fête qui exprimait la félicité du vainqueur, et rendait grâce aux dieux de la victoire remportée. Sa mission n'est point de décrire des luttes de force, de rapidité ou d'adresse, qui n'offraient en général ni péripéties variées ni actes glorieux, et auxquelles le vainqueur n'avait souvent pas pris part en personne; une pareille tâche, qui aurait réduit l'ode à de monotones descriptions, était indigne d'un grand poëte. La victoire n'est donc qu'un point de départ que Pindare mentionne brièvement pour s'élever à de plus hautes considérations. Le fait d'avoir vaincu au pugilat ou à la course des chars n'est pas pour lui un incident isolé dans la vie du vainqueur, c'est un fait général qui se rattache à toute sa vie, qui la résume dans un moment splendide et qui manifeste la protection des dieux à son égard. Le vainqueur lui-même n'est pas isolé; il tient à une famille, à une race, à une cité; l'éclat de sa victoire s'étend sur toutes ses relations d'homme et de citoyen. Ainsi l'homme tout entier, dans toutes les périodes de sa vie, dans ses ancêtres, dans sa cité, tel est le sujet que présente à Pindare le fait seul d'une victoire à Olympie ou aux jeux pythiques. A un sujet si vaste et si vague, qui admettait tous les tableaux et tous les récits, et qui plaçait à la disposition du poëte toute la théologie, toute l'histoire, toutes les fables de son pays, il fallait trouver un centre d'intérêt qui fît l'unité de l'ode, qui servît de lien aux épisodes qui la composent et qui fût comme la clef de voûte de cette construction harmonique. Cette unité existe; mais pour être saisie elle exige beaucoup d'attention; elle a été très-longtemps méconnue par les modernes; on a même loué Pindare d'avoir mis dans ses odes *un beau désordre*, ce qui est aussi judicieux que si on louait Ictinus et Phidias d'avoir mis un beau désordre dans la construction du Parthénon. Depuis les admirables études de Bœckh et de Dissen un pareil éloge n'est plus possible; il est certain que Pindare a mis dans ses odes un art très élevé et très-ferme, quelquefois habile jusqu'au raffinement, mais en général grand et large. Cet art s'applique au fond et à la forme. Le poëte prend une idée morale générale que lui inspire la circonstance actuelle de la victoire, et qui convient en même temps aux principales circonstances de la vie du vainqueur, de manière à lui servir de leçon dans la prospérité, de consolation dans le malheur, d'encouragement au bien et à la piété. Cette idée générale le poëte l'expose ou pour mieux dire l'*illustre* au moyen d'exemples empruntés soit à l'histoire, soit plus souvent aux légendes, et ces exemples doivent à leur tour se rattacher à la vie du vainqueur par un lien historique religieux ou moral. Quant à l'idée générale, qui est véritablement le principe constitutif de l'ode, elle doit être inspirée par la vie du vainqueur; de là dans les idées dont Pindare fait usage deux ordres bien distincts : les unes se rapportent au bonheur du vainqueur (ὄλβος), bonheur sacré parce qu'il était regardé comme une faveur des dieux; les autres se rapportent à son habileté, à sa vertu, à ses efforts pour atteindre d'éminentes qualités physiques et morales (ἀρετή). Ces deux ordres d'idées se prêtent à des subdivisions qui, en laissant à l'idée sa généralité, lui donnent plus de précision et l'individualisent, c'est-à-dire la rattachent expressément à la personne du vainqueur. Le bonheur peut être une compensation pour des malheurs passés; il peut être un de ces retours de bonne fortune qui suivant la volonté des dieux alternent d'une génération à l'autre; dans tous les cas il est un don des dieux duquel il faut user avec modération sous peine d'être exposé à la Némésis, qui se plaît à humilier l'orgueil des mortels. La vertu (ἀρετή) n'est pas seulement dans l'habileté du corps; à l'aptitude physique doit se joindre une qualité morale, qui en est l'expression supérieure, tantôt la modestie, tantôt la sagesse, quelquefois l'amour filial, quelquefois la piété particulière envers une divinité, Hermès ou les Dioscures, qui présidaient aux luttes du gymnase. Ces idées fournissent au poëte autant de thèmes moraux, qu'il développe pour l'honneur et l'instruction de ses héros, tempérant ses éloges par de graves réflexions sur l'instabilité de la fortune, sur la fragilité des grandeurs humaines, sur la puissance des dieux.

Les idées de Pindare sont quelquefois exprimées avec une simplicité didactique et familière; mais elles finissent toujours par revêtir des or-

nements mythiques et aboutissent à des récits légendaires. Que ces ornements ne soient pas choisis au hasard, que ces légendes se rattachent au sujet de l'ode, c'est incontestable; mais il est certain aussi que Pindare, par un art ou un artifice qui se retrouve chez Eschyle, aime les expressions détournées, les métaphores complexes, les allusions subtiles et obscures, qui ne peuvent être saisies que par un effort d'esprit; il propose à ses auditeurs de véritables énigmes poétiques, de manière à piquer leur curiosité et à leur laisser le plaisir de deviner. Ce que nous disons de la diction s'applique tout aussi bien aux récits épisodiques. Au lieu de les amener par des transitions bien ménagées, le poëte les introduit avec une brusquerie qui surprend; mais à la réflexion on s'aperçoit qu'ils s'adaptent parfaitement à la donnée de l'ode, qu'ils représentent, au moyen de types légendaires, les vertus ou les fautes du vainqueur, et lui offrent un idéal qui l'encourage au bien ou un exemple qui le détourne du mal. L'emploi des légendes dans Pindare est parfaitement judicieux; mais bien que le poëte tende toujours à un but, il aime à le cacher et ne le révèle pleinement qu'au terme de son œuvre.

Tels sont les éléments, longtemps méconnus, dont se compose l'ode pindarique; la forme rhythmique et musicale que le poëte lui a donnée n'est pas moins remarquable. Les victoires dans les jeux étaient célébrées avec beaucoup de pompe. La célébration était quelquefois accomplie par les amis du vainqueur sur le lieu même de son triomphe; quelquefois elle était retardée jusqu'après son retour dans sa ville natale. Dans les deux cas, elle donnait lieu à un banquet, presque toujours précédé d'une procession. L'ode composée pour la circonstance était chantée soit pendant la procession, soit à la fin du banquet; plus grave quand elle s'associait à la solennité d'une marche triomphale, plus familière et plus vive quand elle était le couronnement du festin, le chant du *comus*. Cette différence est sensible dans les odes de Pindare; elle le serait bien plus si nous connaissions le rhythme et la musique des compositions du poëte; mais toute cette partie extérieure de son œuvre a péri. Bœckh a tenté de la reconstituer, du moins en ce qui concerne le rhythme; mais ses admirables travaux, en nous faisant pénétrer plus profondément dans le génie du poëte, sont loin de nous révéler tous les secrets de sa science harmonique. Les résultats auxquels sont arrivés Bœckh et Dissen sont ainsi résumés par Ot. Muller : « Chaque chant de victoire de Pindare a son ton particulier, qui dépend du cours des idées et du choix des expressions qui en est la conséquence. Les principales différences tiennent au choix du rhythme, qui est lui-même réglé par le style musical. Sous ce dernier rapport les odes de Pindare sont de trois sortes : doriques, éoliques, et lydiennes, qui peuvent être aisément distinguées, quoique chacune d'elles admette d'innombrables variétés. En ce qui touche le mètre, chaque ode de Pindare a un caractère individuel; car il n'y en a pas deux qui aient la même structure métrique. Dans l'ode dorique on rencontre les mêmes formes de mètre qui dominent dans la poésie chorale de Stésichore, c'est-à-dire des systèmes de dactyles et des dipodies trochaïques qui approchent de la gravité de l'hexamètre. En conséquence, une dignité sereine remplit ces odes; les récits mythiques y sont développés avec plus d'ampleur; les idées sont limitées au sujet et exemptes de sentiments personnels; en somme, leur caractère général est le calme et l'élévation. Le langage est épique avec une légère teinte dorienne, qui ajoute à son éclat et à sa dignité. Les rhythmes des odes éoliques ressemblent à ceux de la poésie lesbienne, dans laquelle dominent les légers dactyles, les mètres trochaïques ou loguédiques; ces rhythmes cependant, quand ils s'appliquaient à la poésie chorale, devenaient beaucoup plus variés et acquéraient souvent plus de rapidité et d'animation. L'esprit du poëte aussi se meut avec une plus grande rapidité, et quelquefois il s'arrête brusquement au milieu d'une narration qui lui paraît impie ou arrogante. Un but plus large est donné à ses sentiments personnels, et dans ses apostrophes au vainqueur il apporte un ton plus léger qui parfois même prend un tour plaisant. Le poëte parle de ses rapports avec le vainqueur et avec les poëtes rivaux; il exalte son propre style et décrie celui des autres. Les odes éoliques, par suite de la rapidité et de la variété de leur mouvement, ont un caractère moins uniforme que les odes doriques; par exemple, la première olympique, avec ses joyeuses et brillantes images, est très différente de la seconde, qui exprime une haute mélancolie, et de la neuvième, qui a une expression de fière et complaisante confiance en soi-même. Le langage des chants de victoire éoliques est aussi plus hardi, plus difficile dans sa syntaxe et marqué par des formes dialectiques plus rares. Enfin viennent les odes lydiennes, dont le nombre est peu considérable; leur mètre est généralement trochaïque et a un caractère particulièrement doux, qui s'accorde avec le ton de la poésie. Pindare semble avoir préféré les rhythmes lydiens pour les odes destinées à être chantées pendant une procession et dans lesquelles on implorait humblement la faveur de la Divinité. »

Les poésies de Pindare eurent chez les anciens beaucoup d'éditeurs et de commentateurs. Chaméléon et Zénodote d'Éphèse leur consacrèrent des traités particuliers. Le premier qui en donna une récension complète fut Aristophane de Byzance, qui vivait sous Ptolémée Evergète; il paraît les avoir divisées en sept livres. L'édition d'Aristarque suivit de près; Boeckh, la jugeant sur le peu que nous en connaissons, ne lui attribue pas une grande valeur. Ces éditions servirent de base aux travaux de divers commentateurs, parmi lesquels on cite Cratès de Malles, Artémon, Am-

monius d'Alexandrie, Aristodème d'Élée, Ménécrate, Asclépiade, Aristonicus, Chæris, Denys de Phasclis, Denys de Sidon et surtout Didyme d'Alexandrie. De leurs travaux, auxquels se joignirent ceux de quelques critiques moins anciens, tels que Palamède d'Élée et Proclus, proviennent les *scholies* qui nous restent sur Pindare. A ces *scholies* s'ajoutent celles des critiques byzantins, qui ne se sont occupés que des *Olympiques :* Eustathe au douzième siècle, Thomas Magister et Manuel Moschopulus au quatorzième, Démétrius Triclinius au quinzième.

La première édition de Pindare parut à Venise (Alde), 1513, in-8°, sans les *scholies ;* elle comprend, outre les odes de Pindare, les hymnes de Callimaque, Denys le Périégète, l'*Alexandra* de Lycophron; elle fut suivie par l'édition de Zaccharie Callierga, Rome, 1515, in-4°, avec les *scholies*. Les autres éditions du seizième siècle, celles de Cratander (Bâle, 1526), de Brubach (Francfort, 1542), de Morel (Paris, 1558), de Henri Estienne (Paris, 1560), souvent réimprimée, contribuèrent peu à l'amélioration du texte; Érasme Schmide (Wittemberg, 1616), Jean Benoît (Saumur, 1620), rendirent un service plus signalé au poëte. Après ces deux remarquables éditions, si l'on excepte celle d'Oxford, 1697, qui contient la traduction en vers latins de Sudorius (Lesueur), et les notes de Corneille de Pauw, 1747, on ne trouve à citer aucun travail critique sur Pindare jusqu'à la célèbre édition de Heyne, 1773, fort améliorée dans la réimpression de Gœttingue, 1798-1799, qui renferme de savantes dissertations de God. Hermann, et dans celle de Leipzig, 1817. Les travaux de Schneider, de Gedicke, de Beck, de Gurlitt, de Mingarelli s'ajoutèrent utilement à ceux de Heyne, sans les égaler. Enfin Bœckh donna son originale et définitive édition, Berlin, 1811-1822, 2 tomes in 4°, qui contient une nouvelle récension de Pindare, un traité sur la métrique de ce poëte, les *scholies* et des commentaires également remarquables par l'abondance et la solidité du savoir. Dissen, qui avait contribué à la grande édition de Bœckh en écrivant les commentaires sur les *Néméennes* et les *Isthmiques*, en publia une nouvelle, qui en est comme un abrégé, mais avec des améliorations, et qui en dispense pour l'usage ordinaire. Cette excellente édition, qui fait partie de la *Bibliotheca græca* publiée à Gotha par Jacobs et Rost, est épuisée. Schneidewin, qui en avait entrepris la réimpression en 1843, est mort avant de l'avoir achevée. Le texte de Pindare a été publié avec beaucoup de soin par M. Bergk, dans ses *Lyrici græci*.

Pindare a été traduit en allemand par Gedicke (*Olympiques* et *Pythiques*), par Tiersch, Leipzig, 1820; en anglais, la meilleure traduction est celle de Cary, Londres, 1833, qui serait encore meilleure si Cary avait pris pour guides Bœckh et Dissen, au lieu de suivre Heyne; en français on cite : la *Traduction poétique des odes les plus remarquables de Pindare*, par J.-F. Vauvilliers, Paris, 1776, 1859, in-8°; les versions de Gin, de Tourlet, de Fresse-Montval et la savante traduction de M. Colin, 1841.

On espère voir bientôt paraître la traduction dont M. Villemain s'occupe, et qui doit faire suite à son bel ouvrage intitulé *Essai sur le génie de Pindare.* L. JOUBERT.

Biographies anciennes de Pindare dans les Βιόγραφοι de Westermann. — Heyne, *Préface* de son édition. — Bœckh, *Préface* de son édition. — Dissen, *De Ratione poetica carminum pindaricorum et de interpretationis genere iis adhibendo*, dans son édit. — Schneidewin, *Vita Pindari*, dans la réimpression de l'édit. de Dissen. — J. Schneider, *Versuch über Pindar's Leben und Schriften ;* Strasbourg, 1774, in-8°. — Mommsen, *Pindaros zur Geschichte des Dichters* ; Kiel, 1845, in-8°. — Ot. Müller, *History of the literature of ancient Greece*. — Villemain, *Essai sur le génie de Pindare ;* Paris, 1857.

PINDEMONTE (*Marc-Antoine*), poëte italien, d'une famille distinguée, né à Vérone, en 1694, mort en 1744. On raconte qu'il avait une mémoire prodigieuse. Lorsqu'il avait lu une histoire quelconque, il rendait compte non-seulement des anecdotes particulières qu'elle contenait; mais il citait encore la page et la ligne du passage qu'il avait lu. Avec une pareille faculté il n'est pas étonnant que Pindemonte ait acquis un savoir varié; mais comme auteur il ne s'éleva pas au-dessus du médiocre. On a de lui des discours sur la poésie épique et la poésie dramatique, des *Poesie latine e volgari*, Vérone, 1721, in-8o; Venise, 1776, 2 vol. in-8°; et une traduction en vers italiens des Argonautiques de Valérius Flaccus, publiée après sa mort, Vérone, 1776, in-4°.

On cite encore ses deux neveux : *Charles* PINDEMONTE, né en 1735, et auteur d'une traduction italienne du poëme de Vida *Sur les échecs;* — et *Didier* PINDEMONTE, qui a publié une *Riposta universale alle opere del Scip. Maffei;* Vérone, 1754, in-8o.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, II.

PINDEMONTE (*Hippolyte*), poëte italien, né à Vérone, le 13 novembre 1753, mort dans la même ville, le 18 novembre 1828. Il acheva ses études à Modène. Ses parents le firent entrer dans l'ordre de Malte. Il se rendit dans cette île, et y séjourna quelque temps ainsi qu'en Sicile; mais vers l'âge de trente ans une grave maladie l'avertit que sa santé était trop faible pour une carrière active. Il quitta l'ordre de Malte, et se consacra entièrement aux lettres; il avait déjà composé quelques tragédies dans le genre de celles de son frère (*voy.* ci-après), c'est-à-dire plus pompeuses que naturelles et plus déclamatoires que touchantes. Son séjour à sa campagne d'Avesa près de Vérone, où il fixa sa résidence, lui révéla son véritable talent, qui consiste à exprimer avec une élégance facile les sentiments et les émotions d'une vie à demi retirée, à la fois mondaine et champêtre. Ses *Poesie campestri*, publiées pour la première fois en 1785 et souvent réimprimées depuis, sont des productions agréa-

bles et saines, cordiales et élevées, qui rappellent sans trop d'infériorité les exquises compositions de Gray. En 1788 il fit un voyage en France, et dans un séjour de deux ans à Paris il se lia avec plusieurs littérateurs, entre autres avec son illustre compatriote Alfieri. Les troubles de la révolution le décidèrent à quitter Paris et à revenir en Italie vers la fin de 1791, après une rapide excursion en Angleterre et en Allemagne. Dans une nouvelle édition de ses *Poesie* (1795), il ajouta des *Prose campestri*, essais de philosophie contemplative et ingénieuse. Sa tragédie d'*Arminio* (1804), où il introduisit un chœur, ce qui était une nouveauté en Italie, est plutôt une belle étude qu'un véritable drame. Pindemonte avait étudié les règles de l'art dramatique, comme le prouvent les trois dissertations qui accompagnent son *Arminio*, mais il manquait d'invention. Il publia ensuite un volume de *Sermoni* (1805), satires à la manière d'Horace, dans lesquelles le poète fustige les vices et les folies de son temps avec plus de gaieté que de colère. A ses tragédies on préfère sa traduction en vers blancs de l'*Odyssée* d'Homère, dont les premiers chants parurent en 1809, et qui fut publiée tout entière en 1822. Quand Foscolo publia son beau poëme des *Sepolcri*, il le dédia à Pindemonte, qui lui répondit par un poëme sur le même sujet, plein de sentiments pathétiques et de hautes pensées sur l'immortalité. Une de ses dernières productions, *Epistole in versi* (1819), est pleine d'allusions aux guerres dont l'Italie avait été le théâtre dans les dernières années du dix-huitième siècle et aux dévastations qui en avaient été la suite. La santé toujours délicate de Pindemonte s'altéra profondément par suite du chagrin que lui causa la mort de ses meilleurs amis, Foscolo et Monti. Il ne survécut que quelques mois à ce dernier. Son beau caractère, ses manières aimables, la variété de son savoir contribuèrent autant que ses écrits à faire de lui un des Italiens les plus distingués de son temps. Son dernier ouvrage, intitulé *Elogi di letterati*, 1825-1826, contient des notices biographiques sur Scipion Maffei, Leonard Targa, J.-B. Spolverini, Jos. Torelli, L. Salvi, An. Tirasbosco, Fil. Rosa Morando, J. Pompei, Gas. Gozzi, J.-B. de San-Martino.

Son frère aîné, PINDEMONTE (*Jean*), né en 1751, à Vérone, où il est mort le 23 janvier 1812, a siégé au corps législatif italien. Il est auteur de plusieurs tragédies recueillies sous le titre de *Componimenti teatrali* (Milan, 1804, 4 vol. in-8°). L. J.

Mario Pieri, *Intorno alla Vita ed agli scritti d'Ippolito Pindemonte*, à la suite des *Elogi di letterati italiani*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII et IX. — B. Montanari, *Della vita e delle opere d'Ipp. Pindemonte*; Venise, 1834, in-8°. — G. Maffei, *Storia della letter. ital.*

PINE (*John*), graveur anglais, né en 1690, mort le 4 mai 1756, à Londres. « Il suffit de citer son nom, dit Walpole, pour rappeler à la mémoire une suite de beaux ouvrages. » On ignore quel fut son maître. Les premières gravures qu'on connaisse de lui ont pour objet *La Représentation des cérémonies usitées à l'installation des chevaliers du Bain en* 1725. Puis il exécuta, d'après les tapisseries de la chambre des lords, une suite de dix planches d'une précision et d'un fini si soignés que le parlement vota des fonds particuliers pour en assurer la publication. *La Destruction de l'Armada* passe pour une des plus achevées. Un autre recueil de cet artiste, non moins remarquable pour l'exactitude des costumes et des portraits, contient la reproduction de diverses séances d'apparat des deux chambres, entre autres *L'Installation de Charles Brandon, duc de Suffolk* et *Le Procès de lord Lovat*. Pine avait de l'instruction et le goût des auteurs de l'antiquité : on en peut juger par les belles éditions qu'il a données d'Horace (1737, 2 vol. gr. in-8°), et de Virgile (*Bucoliques* et *Géorgiques*); le texte, gravé sur cuivre, est accompagné de dessins d'après d'anciens camées et bas-reliefs. On a encore de lui un *Plan de Londres et Westminster* (1746, 25 feuilles gr. in-fol.), exécuté avec Tinney et Bowles. En 1743 il fut admis au collége des hérauts et nommé par Georges II marqueur des dés (*marker of the dice*) et graveur du sceau.

PINE (*Robert-Edge*), peintre, fils du précédent, mort en 1790, à Philadelphie. Après avoir traité le portrait avec succès, il s'adonna à la peinture historique et remporta deux prix proposés par la société de l'encouragement des arts : les sujets qu'il avait choisis représentaient *La Prise de Calais par Édouard III* (1760) et *Canut sur le rivage de la mer* (1762). En 1782 il exposa une suite de tableaux dont il avait emprunté l'idée aux drames de Shakespeare. Ce fut vers cette époque qu'il passa en Amérique. Suivant Fuseli, il a de la chaleur, ses compositions sont riches, son coloris est plein de force; mais il pèche par le dessin.

Walpole, *Anecdotes of painting*. — Noble, *College of arms*. — Pilkington et Fuseli, *Dict. of painters*.

PINEAU (*Séverin*), en latin *Pinæus*, chirurgien français, né à Chartres, mort le 29 novembre 1619, à Paris. Il avait fait de fortes études classiques avant de se livrer à la chirurgie; il l'exerça et l'enseigna avec éclat au Collége royal, dont il était doyen à l'époque de sa mort. Son mariage avec la fille de Philippe Collot (*voy.* ce nom) le mit en possession du secret de l'opération de la taille par le grand appareil, et ce fut pour en conserver la tradition que, sur la demande de Dulaurens, il prit l'engagement avec Henri IV de former une dizaine d'élèves. « Ses ouvrages d'anatomie, dit Jourdan, ont joui d'un grand crédit, dont ils furent sans doute redevables à la clarté, à la concision et à l'énergie du style. Du reste on n'y trouve rien qui soit digne d'une mention particulière si ce

n'est une discussion lumineuse des signes de la virginité et de la défloration. » On a de Pineau : *Opusculum tractans primo notas integritatis et corruptionis virginum, deinde gravitatem et partum naturalem mulierum*; Paris, 1597, in-8°, réimprimé plusieurs fois et trad. en allemand; — *Discours touchant l'invention et l'extraction du calcul de la vessie*; Paris, 1610, in-8°.

Bayle, *Dict.* — Liron, *Bibl. chartraine*, 210. — Niceron, *Mémoires*, XVIII. — *Biogr. méd.*

PINEAU (*Gabriel* DU), en latin *Pinellus*, jurisconsulte français, né à Angers, en 1573, mort le 15 octobre 1644 au Pin, près d'Angers. Fils d'un avocat distingué, il exerça pendant plusieurs années à Angers et à Paris la profession de son père; il devint ensuite conseiller au présidial de sa ville natale. Signalé à l'attention publique par sa profonde connaissance du droit, et par son intégrité à toute épreuve, il fut nommé maître des requêtes de l'hôtel de Marie de Médicis; il contribua beaucoup à la conclusion de l'accord que cette princesse signa en 1620 avec son fils Louis XIII. En 1632 il fut appelé à exercer à Angers la charge annuelle de maire et de capitaine général; il s'en acquitta à la satisfaction unanime de ses concitoyens, qui le vénéraient, et reprit ensuite ses fonctions de conseiller, qu'il résigna vers la fin de sa vie. Il devint alors avocat consultant; sa probité et ses lumières universellement reconnues le mirent à même d'apaiser un grand nombre de différends avant qu'ils fussent portés devant les tribunaux. Il tenait dans sa maison des conférences avec des personnes instruites, qui sous sa présidence s'entretenaient librement sur des matières littéraires, historiques, juridiques et autres. On a de lui : *Observations, questions et réponses sur quelques articles de la coutume d'Anjou*; Angers, 1646, in-fol.; — *Commentaire sur la coutume d'Anjou*; Angers, 1698, in-fol. : l'original de cet excellent ouvrage était en latin; on y a joint plusieurs *Consultations* et *Dissertations* du même auteur, dont les *Œuvres complètes* ont été publiées par Pocquet de Livonnière; Paris, 1725, 2 vol. in-fol. Du Pineau a encore écrit de savantes *Notes* contre le *Commentaire* de Du Moulin sur le *Corpus juris canonici*; elles ont été imprimées à la suite de l'édition de 1681 du livre de Du Moulin. O.

Niceron, *Mémoires*, t. XIV.

PINEDA (*Juan* DE), théologien espagnol, né en 1557, à Séville, où il mourut, le 27 janvier 1637. Issu d'une famille noble, il entra à quatorze ans dans la Société de Jésus, et y enseigna la philosophie et la théologie dans différents colléges. Il fut chargé de défendre auprès du saint-siége les intérêts de la province d'Andalousie et nommé à son retour consulteur général de l'inquisition. Le cardinal Zapata, grand inquisiteur, lui donna commission de visiter toutes les bibliothèques de l'Espagne pour en éloigner les ouvrages dangereux. La connaissance des langues orientales lui servit beaucoup pour l'intelligence de l'Écriture. Ses principaux écrits sont : *Commentarius in Job*; Madrid, 1597-1601, 2 vol. in-fol.; trois éditions; — *Prælectio sacra in Cantica canticorum*; Séville, 1602, in-4°; — *Salomo prævius, sive de rebus Salomonis regis lib. VIII*; Lyon, 1609, in-fol., introduction à la lecture de l'Ecclésiaste; — *Comm. in Ecclesiastem*; Venise, 1619, in-fol. : — *Memorial de la santitad y de virtudes del rey Fernando III*; Séville, 1627, in-fol.; — *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*; Séville, 1631, in-fol.

PINEDA (*Juan* DE), né à Medina del Campo, a été confondu avec le précédent; il vivait à la même époque et avait embrassé la règle monastique dans l'ordre des Jacobins. Il a publié : *Historia maravillosa de S. Juan-Baptista*; Salamanque, 1574, in-4°; — *La Monarquia eclesiastica, o Historia universal del mundo*; ibid., 1588, 14 vol. in-fol.; Barcelone, 1594, 1620; — *Agricultura christiana que contiene XXXV dialogos familiares*; ibid., 1589, 2 vol. in-fol. Cet auteur a laissé un grand nombre d'ouvrages inédits.

N. Antonio, *Nova Bibl. hispana*. — Southwell, *Script. Soc. Jesu*. — Luc Wadding, *De script. ord. Minorum*. — Ant. Daza, *Hist. ord. Minorum*, 4° Part., lib. IV, c. 14.

PINEL (*Philippe*), célèbre médecin français, né le 20 avril 1745, au château de Rascas, commune de Saint-André (Tarn), mort à Paris, le 26 octobre 1826. Ce n'est pas à Rascas toutefois, mais à Saint-Paul-Cap-de-Joux, bourgade où son père et son aïeul exerçaient la médecine, que se passa l'enfance de Philippe; de là vient l'incertitude où l'on a été longtemps du vrai lieu de sa naissance. Après avoir terminé ses études classiques au collége de Lavaur, il se rendit à Toulouse, où il fut admis, en 1773, au doctorat, puis à Montpellier, où il fut obligé de donner, pour vivre, des leçons de mathématiques. En 1778 il vint à Paris. Versé dans la langue anglaise, il publia en 1785 une traduction de *La Nosologie* de Cullen, suivie en 1788 d'une édition des *Œuvres* de Baglivi. Après avoir travaillé à des publications périodiques consacrées aux sciences médicales, il voulut joindre, aux sciences physiques et mathématiques, la connaissance de la zoologie et de l'anatomie comparée, dans lesquelles il se fit remarquer par quelques mémoires. Ces mémoires, réunis à ses autres travaux, furent jugés assez importants pour le faire admettre comme candidat à une chaire de zoologie. S'étant appliqué à l'étude de l'aliénation mentale, il fut chargé, à ce titre, de faire un rapport sur les aliénés de Bicêtre, et devint en 1793 médecin en chef de cet établissement. En 1791 il avait publié le *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale* (in-8°), écrit principalement en vue

de réformer les méthodes barbares appliquées jusque-là, à peu d'exceptions près, au traitement des fous. Bravant l'opposition que la routine n'eut pas honte de faire à ses vues philanthropiques, il revendiqua hautement en faveur de ses malades les droits de l'humanité, fit tomber leurs chaînes, et substitua aux méthodes en usage des mesures de douceur, de bonté et de justice, qui opérèrent les plus heureux résultats. S'il ne les guérit pas tous, il leur rendit au moins un calme qu'ils ne connaissaient plus. Enfin son ouvrage, bien que moins original sous les autres rapports, fut, par l'esprit philosophique qui y régnait et par l'intérêt qu'il répandait sur un genre d'affections trop négligé jusque-là en France, le point de départ des travaux accomplis depuis lors. Nommé en 1795 médecin en chef de la Salpêtrière, Pinel y ouvrit un cours de médecine clinique, et y jeta les bases du plus remarquable de ses livres, *La Nosographie philosophique* (1798, 2 vol. in-8°; 6e édit., 1818, 3 vol.), traduit dans plusieurs langues. Puis il fit paraître *La Médecine clinique* (1802, 1815, in-8°), qui n'était que le commentaire ou l'application des principes contenus dans *La Nosographie*. Sa renommée fut dès lors au comble. L'Institut l'admit dans son sein, en 1803. Nommé d'abord professeur de physique médicale et d'hygiène, et bientôt après de pathologie interne à l'École de médecine de Paris, Pinel y développa les doctrines exposées dans la *Nosographie*, regardée par la jeunesse qui se pressait à ses leçons comme le code même de la médecine. Cependant il n'avait pas l'élocution facile; quoique relevée de traits, sa parole était en général pénible et saccadée. Comme clinicien il avait un rival ou plutôt un maître; c'était Corvisart. Toutefois, la clarté séduisante et la rigueur apparente qu'il avait apportées dans la classification des maladies, présentée comme base de l'observation médicale, devait lui attirer la faveur du public médical à une époque tout imprégnée de l'esprit d'analyse et des méthodes de Condillac. Mais à partir de 1816 il fut en butte aux attaques d'un hardi réformateur (*voy.* BROUSSAIS), et ne se défendit pas. Quelques années plus tard la dissolution de la Faculté le rendait au repos.

Pinel n'était pas seulement un esprit délicat, c'était un homme de bien, un sage offrant dans ses goûts comme dans ses mœurs l'image d'une simplicité patriarcale. Étranger aux petites passions, désintéressé et généreux, il jouissait à peine dans ses derniers jours de l'aisance nécessaire à sa position et à ses infirmités. Pendant la révolution il sauva plusieurs prisonniers de la mort. Ce fut chez lui que Condorcet vint chercher un asile. Dénoncé et arrêté sous la terreur, il fut bientôt mis en liberté, et même nommé officier municipal.

Pinel, s'inspirant de la philosophie du dix-huitième siècle et de l'analyse, qui est sa formule la plus générale, est un frappant exemple des rapports intimes qui lient la marche de chaque science à l'esprit philosophique d'une époque. C'était alors le règne des nosologies. Séduits par l'exactitude des méthodes de classification qui avaient conquis dans les sciences naturelles une faveur méritée, les pathologistes avaient cru pouvoir appliquer à la distribution des maladies les principes de ces sciences. Pinel, docile à l'esprit de son temps, annonçait qu'il ne se proposait d'autre dessein que celui-ci : « Une maladie étant donnée, déterminer son vrai caractère et le rang qu'elle doit occuper dans un tableau nosologique » (préface de la *Nosographie*). Pour résoudre ce problème, il imaginait un cadre qui offrît, placés au-dessous de leurs dénominations, les caractères des maladies réduites à leur plus grand degré de simplicité, et la succession de leurs phénomènes depuis le commencement jusqu'à la fin. S'il se fût borné à imaginer une nouvelle distribution nosologique, il eût pu prétendre à la réputation d'un écrivain ingénieux; mais il se montra de beaucoup supérieur à ses devanciers, lorsqu'il proclama la nécessité de tenir compte en nosologie *de la structure et des fonctions organiques des parties lésées*, lorsqu'il chercha dans la distinction des tissus une base à la localisation des maladies, autant du moins que le permettait l'état de la science d'alors. Bichat s'appropria cette idée en la fécondant, ainsi qu'il l'avoue dans la préface du *Traité des membranes*. Certes l'ouvrage de Pinel figurera toujours parmi les productions qui font le plus d'honneur à la médecine française au commencement de ce siècle. Mais une telle œuvre, essentiellement transitoire, ne pouvait, quel que fût le mérite de son auteur, survivre aux progrès de la science. Je n'insisterai donc pas sur les imperfections de la division des maladies en cinq grandes classes (phlegmasies, hémorragies, névroses, fièvres, lésions organiques); Broussais s'est chargé de cette tâche avec une verve de critique incisive et passionnée qu'on ne saurait facilement égaler. Cependant, nourri d'études exactes, Pinel se flattait d'avoir introduit une exactitude rigoureuse, une analyse sévère dans les maladies. C'était même pour marquer la différence qu'il y avait sous ce rapport entre ses prédécesseurs et lui qu'il avait substitué le terme de *nosographie* à celui de *nosologie*. Peut-être est-ce aussi à cette prétention à l'exactitude géométrique que l'on doit attribuer l'allure de son style coupé, sec, et dont la concision, visant à l'aphorisme, tombe assez souvent dans les négligences et l'obscurité.

Outre les ouvrages cités, Pinel a encore publié dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier quatre mémoires sur *les Luxations*, *l'Hermaphrodisme*, *les Préparations ornithologiques* (1787-1791); — dans le journal de Fourcroy (*La médecine éclairée par les sciences physiques*), quatre mémoires sur *la Mélancolie suicide*, *l'hygiène publique*, *la zoologie*, *la*

luxation du maxillaire inférieur (1791-1792); — dans les *Mémoires de l'Institut*, des *Calculs de probabilité appliqués à la guérison des aliénés* (1807); — dans l'*Abrégé des Transactions philosophiques*, trois volumes sur la chimie, la physique, l'anatomie, la médecine et la chirurgie; et un quatrième, conjointement avec Bosquillon, sur la matière médicale et la pharmacie; — dans les *Mémoires de la Société d'émulation*, six mémoires sur *la Folie*, son traitement, sa classification, sa jurisprudence (1798-1807); — un assez grand nombre d'articles dans les premiers volumes de l'*Encyclopédie méthodique*, et dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, seul d'abord, puis en collaboration avec Bricheteau. Dr SAUCEROTTE.

Éloge de Pinel par Cuvier (*Mémoires de l'Académie des sciences*, IX), par Esquirol (*Mém. de l'Acad. de méd.*, I), par Bricheteau (*Mém. de la Soc. d'émulation*, 1827), et par Pariset (*Hist. de l'Acad. de méd.*, II).

PINELLI (*Luca*), théologien italien, né à Melfi, mort le 25 août 1607, à Naples. Sa famille, l'une des vingt-quatre premières de Gênes, donna deux doges à cette république, l'un, *Agostino*, fils de Filippo, élu en 1555, et l'autre, *Agostino*, fils d'Alessandro, élu en 1609. Destiné à la vie religieuse, il fut admis en 1562 dans la Compagnie de Jésus, enseigna la théologie à Ingolstadt et à Pont-à-Mousson, et exerça les fonctions de recteur à Florence, à Pérouse et à Palerme. Ses écrits théologiques ont joui d'une faveur dont la vogue s'est prolongée jusqu'à nos jours; ils ont été l'objet de réimpressions et de traductions nombreuses; quelques-uns méritent d'être rappelés: *Meditazioni del Sacramento*, Brescia, 1599, in-12; trad. en français (*Pieux entretiens*, etc; Tournai, 1850, in-18); — *Gersone, overo della perfezione religiosa, lib. IV*: les versions les plus récentes de ce livre souvent publié sont en italien (Rome, 1839, in-8°), en latin (1710, in-16), en français (1847, in-18), etc.; — *Meditazione della Vergine Maria*; Brescia, 1599, in-12: trad. en portugais par Antonio Vaz de Sousa; — *De Sacramento pœnitentiæ*; Cologne, 1602, in-12; — *Trattato dell' altra vita e dello stato delle anime in essa*; Venise, 1604, in-8°: la trad. française de ce curieux ouvrage (*Traité de l'autre vie, de la condition, action et opération des âmes en icelle*; 1607, in-12) est de Simon de Villers, sieur de Chevigny; — *Meditationes de IV hominis novissimis, quæ sunt mors, judicium, infernus, paradisus*; Cologne, 1605, in-12; — *Trattato della messa*; Naples, 1606, in-12. Les *Œuvres spirituelles* du P. Pinelli ont paru d'abord à Venise, 1604, in-12; mais l'édit. latine de Cologne, 1604, 3 vol. in-12, est la plus complète. P.

Lipenius, *Bibl. theol.* — Alegambe, *Script. Soc. Jesu.*

PINELLI (*Gian-Vincenzo*), bibliophile italien, né en 1535, à Naples, mort en 1601, à Padoue. Il était de la famille du précédent, et son père, Cosimo, avait acquis dans le commerce de grandes richesses. Il eut pour directeur de ses études J.-P. Vernaglione, apprit en même temps les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la médecine, le droit et la musique, et se familiarisa avec plusieurs langues modernes, au point de les parler avec facilité. De bonne heure il avait fondé un jardin botanique, formé d'un grand nombre de plantes rares, et le fameux médecin Maranta lui avait dédié sa *méthode* pour connaître les simples. Vers la fin de 1558 il quitta sa patrie pour aller s'établir à Padoue. Aimant avec passion les sciences, les arts et les lettres, il consacra sa vie entière à en répandre le goût et à les protéger. Sa maison devint une espèce d'académie, où se donnaient rendez-vous les érudits de tous pays. Il avait des émissaires dans plusieurs villes d'Italie, chargés de visiter, au moins chaque mois, les boutiques des ouvriers qui employaient de vieux parchemins; tels que les luthiers, les faiseurs de cribles et autres, et il lui arriva plus d'une fois par ce moyen de préserver de la destruction bien des morceaux précieux. « Je compare, dit de Thou, Pinelli à Titus Pomponius: car de même que cet illustre Romain fut appelé *Attique*, Pinelli porta aussi le nom de *Vénitien*, à cause de l'extrême affection que la république de Venise avait pour lui. » Plusieurs écrivains contemporains lui ont dédié leurs ouvrages. On n'a de lui que des *Lettres*, éparses dans divers recueils, et des *Notes* sur la *Cronaca veneta* d'Andrea Dandolo, publiées par Foscarini (*De origine et statu bibl. Ambrosianæ*, lib. I). La riche bibliothèque de Pinelli, à laquelle il avait joint des collections de médailles, d'instruments de mathématiques et de physique, de métaux, de cartes, de dessins, etc., fut transportée par mer, après sa mort, à Naples et distribuée entre d'ignorants héritiers; elle fût acquise par le cardinal Frédéric Borromée. P.

Paolo Gualdo, *Vita J.-V. Pinelli*; Augsbourg, 1607, in-4°; Londres, 1704, in-4°. — Guill. Bates, *Vitæ selectorum virorum eruditorum*. — De Thou, *Hist. sui temp.*, lib. CXXVI, n° 17. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 1re part., 214.

PINELLI (*Maffeo*), bibliophile italien, né en 1736, à Venise, où il est mort, le 7 février 1785. Il succéda à son père dans la direction de l'imprimerie ducale, et ne se distingua pas moins que le précédent (avec lequel il a été quelquefois confondu), par le goût des livres, des tableaux et des antiquités. Il avait réuni une fort belle bibliothèque, dont l'abbé Morelli rédigea le catalogue (*Bibliotheca Maphæi Pinelli*; Venise, 1787, 6 vol. in-8°), et qui fut vendue en 1790 à l'encan par le libraire Robson, de Londres. Pinelli a traduit avec des notes la *Bibliothèque des classiques* de Harwood (*Prospetto di varie edizioni degli autori classici greci e latini*; Venise, 1780, in-8°). P.

Vie en tête du *Catal.* de Morelli.

PINELO (*Antonio* DE LÉON *et*), littérateur espagnol, né au Pérou, vers la fin du seizième siècle. Après avoir terminé ses études à Lima,

il passa en Espagne, et y exerça pendant longtemps les fonctions d'avocat ou de rapporteur au conseil des Indes, puis celles de juge honoraire au tribunal de la *Contratacion* à Séville. Il succéda à Davila comme historiographe des Indes. La date de sa mort n'est pas connue; mais elle peut être fixée entre 1672 et 1680. De bonne heure il s'était proposé de recueillir tout ce qui concernait l'histoire des Indes : ayant reconnu combien la législation civile et administrative des colonies espagnoles était compliquée et embarrassée par la multitude d'édits et d'ordonnances, souvent contradictoires, il entreprit d'en former une collection méthodique et en publia en 1623 le plan, qui obtint l'approbation du conseil des Indes. On lui ouvrit aussitôt, pour faciliter ses recherches, les archives de Madrid et de Simancas, et il fut même autorisé, par un décret spécial, à tirer des secrétaireries générales du Pérou et du Mexique les registres et les titres qui lui seraient nécessaires. Après beaucoup de veilles, il vint à bout de cet immense travail, dont il publia un abrégé (*Sumarios de la Recopilacion general;* 1628, in-fol.) et quelques extraits. L'ouvrage complet ne parut qu'après sa mort, par les soins de Vincent Gonçaga, et sous le titre de *Recopilacion general de las leyes de las Indias* (Madrid, 1680, 4 vol. in-fol.). Nous citerons encore de Pinelo : *Epitome de la Bibliotheca oriental y occidental, nautica y geographica;* Madrid, 1629, in-4° : cet ouvrage, peu connu, a été complétement refondu dans l'édit. de Madrid, 1739, 3 vol. in-fol., qui en a fait le plus vaste répertoire bibliographique de tous les livres imprimés ou manuscrits sur les voyages, les missions et les relations étrangères; il est surtout précieux pour la connaissance de l'Amérique espagnole; — *Tratado de confirmaciones reales que se requieren para las Indias occidentales;* ibid., 1630, in-4°; — *Question moral si el chocolate quebranta el ayuno ecclesiastico;* ibid., 1636, in-4°; — *Velos antiguos y modernos en los rostros de las mugeres, sus conveniencias y daños;* ibid., 1641, in-4°; — *Aparato politico de las Indias occidentales;* 1653, in-fol.; — *Vida de Toribio Alfonso Mogrovejo, arzobispo de Lima;* Madrid, 1653, in-4°; trad. en italien; — *El Paraiso en el Nuevo Mondo;* ibid., 1656, in-fol.; — *Acuerdos del consejo de Indias;* ibid., 1658, in 4°. On doit encore à Pinelo beaucoup d'autres ouvrages, restés inédits, et relatifs au Pérou, au Chili, au Guatemala, etc., ainsi que plusieurs traités ascétiques, les seuls qu'il ait écrits en latin; la plupart sont dédiés à la Vierge Marie, pour laquelle l'auteur avait une dévotion particulière. P.

Franckenau, *Bibl. hispana.* — N. Antonio, *Nova Bibl. hispana.*

PINET (Du). *Voy.* DUPINET.

PINETON DE CHAMBRUN (*Jacques*), écrivain protestant français, né à Orange, mort en 1689, à Londres. Son grand-père et son père portèrent également le prénom de *Jacques :* l'un reçut la consécration des mains de Calvin, et devint en 1562 pasteur de Nîmes; l'autre administra depuis 1620 l'Église d'Orange, et la rendit florissante. Après avoir accompli ses études à Die et à Saumur, il remplaça son père à Orange, et y professa la théologie. L'occupation de la principauté par les troupes royales l'exposa à des tribulations qu'il supporta avec patience. Mais ce qu'il souffrit alors ne peut être comparé à la terrible persécution de 1685. Au moment où l'édit de Nantes fut révoqué, il était perclus de goutte et une fracture très-douloureuse de la cuisse le retenait au lit. D'abord gardé à vue, il vit sa maison occupée par les dragons et livrée au pillage. On le transporta ensuite à Valence : là, il « souffrit tant de douleur, dit-il, qu'il alla lâcher cette maudite parole : Je me réunirai! » Mais quand l'évêque, Daniel de Cosnac, le pressa de signer l'acte d'abjuration, le patriarche des huguenots, comme on désignait Chambrun, s'y refusa énergiquement. Conduit à Lyon, il parvint, avec le secours d'un ami, à s'échapper sous un déguisement, et gagna Genève, où son premier soin fut de se faire rétablir dans le ministère pour effacer jusqu'à la moindre trace d'un instant de faiblesse (12 septembre 1686). S'étant rendu en Hollande, il devint chapelain de la princesse Marie, qui, après son avénement au trône d'Angleterre, le fit pourvoir d'un canonicat à Windsor. On a de lui : *Relation de ce qui s'est passé au rétablissement de la principauté d'Orange;* Orange, 1666, in-4°, trad. en allemand; — *Réponse au IIIe chapitre du Traité de la politique de France;* Amst., 1670, in-12, sous le nom de Mélanchthon; — *Les Larmes de J. Pineton de Chambrun, qui contiennent les persécutions arrivées aux églises de la principauté d'Orange depuis 1660;* La Haye, 1688, 1739, in-12; Paris, 1854, in-18, avec des notes; trad. en anglais. P. L.

Ad. Schæffer, *Notice* en tête des *Larmes* (éd. 1854). — Haag frères, *France protest.*, VIII.

PINGERON (*Jean-Claude*), littérateur français, né vers 1730, à Lyon, mort en 1795, à Versailles. Il embrassa le métier des armes, et fut employé au service de Pologne, dans le grade de capitaine d'artillerie. A son retour il entra dans les bureaux des bâtiments de la couronne à Versailles. Il demeura plusieurs années à Rome et à Naples, et parcourut, en compagnie du marquis de Néelle et de l'abbé Sestini, les échelles du Levant, Malte et la Sicile. Il n'a écrit en propre que des articles dans le *Journal de l'Agriculture* (1779), la *Bibliothèque physico-économique* et autres recueils du même genre. Parmi ses traductions nous citerons : d'après l'italien, *Traité des vertus et des recompenses* de Dragonetti (1768, in-12), *Essai sur la peinture* d'Algarotti (1769, in 12), *Les Abeilles*, poème de Ruccellai (1770, in-8°), *Vies des architectes*

de Milizia (1771, 2 vol. in-12), *Voyage dans la Grèce asiatique* (1789, in-8°) et *Lettres* (1789, 3 vol. in-8°), deux ouvrages de l'abbé Sestini; — d'après l'anglais : *Voyage dans le nord de l'Europe* de Marshal (1776, in-8°). On lui attribue *L'Art de faire soi-même des ballons aérostatiques* (Paris, 1783, in-8°).

Quérard, *La France littéraire*.

PINGONE (*Emanuel-Filiberto*), historien italien, né le 18 janvier 1525, à Chambéry, mort le 18 avril 1582, à Turin. Issu d'une famille noble, il fit d'excellentes études à Paris et à Padoue, fut reçu docteur en 1550 et presque aussitôt il entra dans la carrière des emplois publics. Nommé conseiller d'État en 1560, il gagna la faveur du duc Charles-Emmanuel, et reçut de lui la mission d'aller éclaircir en Saxe les origines de sa maison. Outre des poésies latines, on a de lui : *Augusta Taurinorum* (Turin, 1577, in-fol.) et *Arbor gentilitia Saxoniæ Sabaudiæque principum* (ibid., 1581, in-fol., fig.). Il a laissé en manuscrit une *Histoire générale de la Savoie*, conservée dans les archives royales de Turin. Sa femme, Philiberte de Bruel, fut gouvernante des filles de Marguerite de France, duchesse de Savoie.

Rossotti, *Syllabus script. Pedem.*, 184. — Mazzuchelli, *Scrittori italiani*, II, 2 part., 888. — Ghilini, *Theatro d'huomini illustri*.

PINGRÉ (*Alexandre-Gui*), célèbre astronome français, né à Paris, le 4 septembre 1711, mort dans la même ville, le 1er mai 1796. Il fit ses études à Senlis, chez les Génovéfains, et entra dans leur ordre à l'âge de seize ans; il y enseigna longtemps la théologie; mais ses opinions dans la querelle du jansénisme lui attirèrent des désagréments qui le déterminèrent à se livrer exclusivement à l'astronomie, pour laquelle il avait conçu un goût très-vif. En 1753, son observation du passage de Mercure lui valut le titre de correspondant de l'Académie des sciences, dont il devint plus tard associé libre. Il avait été successivement nommé chancelier de l'université et bibliothécaire de Sainte-Geneviève. Pingré fit plusieurs voyages scientifiques, où il essaya attentivement les montres marines de Ferdinand Berthoud et de Leroi. C'est à lui que sont dues les premières bonnes observations de passages de Vénus : l'une faite à l'île Rodrigue, en 1761, l'autre à Saint-Domingue, en 1769. Lors de l'organisation de l'Institut, il fut appelé à en faire partie. Pingré a publié un almanach nautique, sous le titre d'*État du ciel*, pour les années 1754 à 1757. Il étendit aux dix premiers siècles avant l'ère vulgaire les calculs exécutés par Lacaille pour dresser le tableau des éclipses visibles en Europe. Il avait aussi calculé toutes les observations astronomiques du dix-septième siècle, et il est regrettable que le décret de l'Assemblée constituante ordonnant l'impression de ce travail n'ait pas été suivi d'effet. En 1786, Pingré fit paraître une traduction du poëme astronomique de Manilius. Mais son principal écrit est sa *Cométographie, ou traité historique et théorique des comètes* (Paris, Imp. roy., 1783, 2 vol. in-4°), l'ouvrage le plus complet qui eût encore été publié sur cette matière. E. M.

Lalande, *Bibliographie astronomique*.

PINHEIRO (*Antonio*), érudit portugais, né à Porto de Mos, mort vers 1582, à Lisbonne. Il fit ses études à Paris, et y enseigna la rhétorique au collége de Sainte Barbe. Rappelé en Portugal par le roi Jean III, il devint son principal aumônier, précepteur du prince royal, historiographe et garde des archives du royaume. Le roi Sébastien reconnut encore mieux son mérite en lui donnant d'abord l'évêché de Miranda, puis celui de Leiria; mais il tomba dans la disgrâce de ce prince pour avoir tenté de le détourner de sa seconde expédition en Afrique. En 1580 il se rendit auprès de Philippe II, roi d'Espagne, et fit, au nom des grands de Portugal, de vains efforts pour l'engager à attendre la sentence des juges sur la succession au trône. On a de ce prélat divers discours et opuscules, en partie reproduits dans la *Collection* de J. de Souza (Lisbonne, 1784, in-8°) et des *Commentaires sur Quintilien* (Venise, 1567, in-fol.).

Un autre PINHEIRO (*François*), né à Gouvea, mort le 29 juillet 1661, à Coïmbre, entra à l'âge de quinze ans chez les Jésuites (1611), et enseigna longtemps la philosophie, la théologie morale et la scolastique dans l'université d'Evora, dont il fut chancelier. On a de lui : *De censu et emphyteusi* (Coïmbre, 1655, in-fol.), et *De testamentis* (ibid., 1681-84, 2 vol. in-fol.).

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana*.

PINHEIRO-FERREIRA (*Silvestre*), diplomate et littérateur portugais, né le 31 décembre 1769, à Lisbonne, où il est mort, en 1847. Après être entré chez les oratoriens avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique, il quitta cette congrégation et obtint au concours, en 1793, la suppléance d'une chaire de philosophie à l'université de Coïmbre. Son adhésion aux doctrines de Condillac l'ayant exposé à des persécutions, il s'exila volontairement (1797), séjourna quelque temps en Angleterre et en Hollande, et fut autorisé à faire les fonctions de secrétaire de légation auprès de M. d'Araujo, ministre de Portugal à Paris. Envoyé en 1802 à Berlin comme chargé d'affaires, il fut destitué en 1807, sur la demande de Napoléon, irrité de ce qu'il avait informé le prince régent de ses projets d'envahissement sur la Péninsule. Il rejoignit alors la famille royale, qui s'était réfugiée au Brésil, gagna la bienveillance de Jean VI, et fut le premier qui en 1814 lui conseilla d'établir le gouvernement représentatif dans ses États d'Europe et d'Amérique, comme le seul moyen d'éviter une séparation qui lui semblait prochaine. A la suite de la révolution de Porto (février 1821), il fut chargé du ministère des affaires étrangères; mais la fai-

blesse du roi rendit vaines toutes les mesures qu'il proposa, et il le suivit en Portugal (1822), où il conserva son portefeuille jusqu'à la suppression du régime constitutionnel (avril 1824). Il se rendit alors à Paris et s'y livra uniquement à des travaux littéraires. Il ne rentra dans sa patrie qu'après l'expulsion de dom Miguel (1834). Pinheiro était correspondant de l'Institut de France. Ses meilleurs ouvrages sont écrits en français; nous citerons de lui : *Synopse de codigo do processo civil*; Paris, 1825, in-12; — *Essai sur la psychologie, comprenant la théorie du raisonnement et du langage, l'ontologie, l'esthétique et la dicéosyne*; Paris, 1826, 1828, in-8°; — *Cours de droit public interne et externe*; Paris, 1830-35, 3 vol. in-8°; on retrouve dans le t. III les *Observations sur la Charte de France* et le *Projet de code général des lois fondamentales d'une monarchie représentative*, qui avaient paru isolément en 1833 et 1834; — *Observaçoes sobre a Carta constitucional do reino de Portugal e de Brasil*; Paris, 1831, in-8°; — *Projecto de ordenaçoes para o reino de Portugal*; Paris, 1831, 3 vol. in-8°; — *Essai sur les rudiments de la langue allemande*; Paris, 1832, in-8°; — *Principes du droit public constitutionnel administratif et des gens*; Paris, 1834, 3 vol. in-12; publié dans la même année en portugais; — *Projecto de codigo politico para a naçao portugueza*; Paris, 1839, in-8°; — *Précis d'un cours d'économie politique*; Paris, 1840, in-12; — *Noçaes elementares de philosophia general applicada*; Paris, 1840, in-8°, publié en 1841 en français. Pinheiro-Ferreira a encore publié un *Supplément au* Guide diplomatique *de Ch. Martens* (Paris, 1833, in-8°), et augmenté de notes le *Droit des gens* de Vatel (1836-38, 3 vol. in-8°). P.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Figanière, *Bibliogr. portugaise.*

PINI (*Ermenegildo*), physicien italien, né le 17 juin 1739, à Milan, où il est mort, le 3 janvier 1825. A dix-sept ans il entra dans la congrégation des prêtres de Saint-Paul, dits Barnabites, et prit en échange du prénom de *Carlo* celui d'*Ermenegildo*. Après avoir étudié la théologie à Rome et à Naples, il obtint la chaire de mathématiques au collége Saint-Alexandre de Milan (1766). Lorsqu'on fonda dans cet établissement un cabinet et une chaire d'histoire naturelle, ce fut lui que l'impératrice Marie-Thérèse choisit pour y exercer les doubles fonctions de directeur et de professeur (1772), fonctions qu'il conserva jusqu'en 1812. Chargé par son gouvernement de voyager en France, en Italie, en Suisse et en Allemagne, il rapporta dans sa patrie de nombreuses productions des trois règnes qu'il avait amassées à grands frais. Sous l'empire, il fut chevalier de la Couronne de fer, membre de l'Institut d'Italie, et inspecteur général de l'instruction publique. On a de lui : *Dell' architettura*; Milan, 1770, in-4°; — *Introduzione allo studio della storia naturale*; ibid., 1773, in-8°; — *Osservazioni mineralogiche sulle miniere di ferro dell' isola d'Elba*; ibid., 1777, in-8°; — *De venarum metallicarum excutione*; ibid., 1779, 2 vol. in-4°; — *Mémoires sur de nouvelles cristallisations de feld-spath*; ibid., 1783, in-8°; — *Memoria mineralogica sullo San-Gottardo*; ibid., 1783, in-8°; — *Di alcuni fossili della Lombardia*; ibid., 1790, in-8°; — *Sulla metachimica, o sia nova teoria chimica*; ibid., 1793, in-8°; — *Protologia, analysim scientiæ sistens ratione prima exhibitam*; ibid., 1803, 3 vol. in-8°; — *Elementi di storia naturale*; ibid., 1808, in-4°; — *Sistemi geologici*; ibid., 1811, in-8°; il y a eu principalement en vue de combattre Breislak en soutenant que la fluidité primitive du globe était aqueuse, etc.; — *Sulla felicità, dialogo*; ibid., 1812, in-8°. On a encore du P. Pini une traduction italienne des *Éléments d'histoire naturelle* de Leske (1785, 2 vol. in-8°), et de nombreuses dissertations insérées dans *Scelta d'opuscoli interessanti*, *Atti dell' Instituto italiano, Memorie della Società italiana*, etc. P.

C. Rovida, *Elogio biografico di Erm. Pini.* — Ticozzi, Continuat. des *Secoli della letter. ital.* de Corniani.

PINKERTON (*John*), historien, archéologue et géographe anglais, né à Édimbourg, le 27 février 1758, mort à Paris, le 10 mai 1826. Après avoir fait de bonnes études à Lanark, il fut placé par son père chez un écrivain du sceau (*writer to the signet*). Il y resta cinq ans; mais n'ayant aucun goût pour la profession légale, il se livra à sa passion pour les lettres, et débuta en 1776 par une élégie intitulée : *Le Château de Craigmillar*. A la mort de son père (1780), il vint se fixer à Londres pour y mener une vie tout à fait littéraire. L'année suivante, il publia un volume de poésies médiocres (*Rimes*, 1781), bientôt suivi des *Ballades tragiques d'Écosse* (1781), dont une seconde édition parut en 1783, avec une seconde partie, contenant les *Ballades comiques*. On l'a accusé, non sans raison, d'en avoir fabriqué une bonne partie. Si nous ajoutons à ces écrits deux *Odes dithyrambiques*, l'une sur l'*Enthousiasme*, l'autre sur le *Rire*, et un mince volume, *Contes en vers*, nous aurons complété l'aperçu de ses productions poétiques. Mais il sentit lui-même que le feu sacré lui manquait, et, renonçant à la poésie, il se jeta dans des études plus sérieuses. De bonne heure, il avait eu un goût très-vif pour les monnaies anciennes et autres curiosités. Il étudia la numismatique, et en 1784 il publia un *Essai sur les médailles*, en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage était d'un mérite remarquable pour le temps; mais il est peu consulté de nos jours, bien qu'il ait été réimprimé deux fois, avec des améliorations. Il procura à l'auteur la connaissance d'Horace Walpole, qui avait rassemblé à grands frais

une riche collection de médailles grecques et romaines. Passant brusquement à un autre sujet, il publia, en 1785, sous le nom supposé de *Robert Heron*, un volume de *Lettres sur la littérature*. Bien des choses étaient étranges dans ces lettres critiques, l'orthographe d'abord, les opinions les plus tranchantes sur les auteurs anciens que l'on considère comme des modèles, et du dénigrement sur les auteurs vivants, le tout assaisonné d'esprit, d'érudition et de paradoxes. La rumeur et le scandale furent grands; si Pinkerton y gagna quelques partisans, il s'attira une nuée d'adversaires, pour ne pas dire d'ennemis. En 1786, il donna un ouvrage qui a conservé de l'intérêt et de la valeur: *Anciens poëmes écossais inédits, publiés pour la première fois, d'après les collections manuscrites de sir Richard Maitland de Lethington* (Londres, 2 vol. in-8°). Des critiques l'accusèrent alors, ce qui a été répété, d'avoir composé lui-même ces ballades; mais il est certain que les manuscrits de Maitland existent, et qu'ils furent communiqués à Pinkerton dans la bibliothèque de Pepys à Cambridge. De plus, aussitôt que ces poésies parurent, Pinkerton eut soin d'en envoyer un exemplaire au vice-chancelier de l'université. S'il y avait eu fraude, n'était-ce-pas le moyen de la démasquer? Après une frivole compilation, publiée sous le pseudonyme de Bennet, *Le Trésor de l'esprit, ou Choix de bons mots et maximes* (1787, 2 vol. in-12), il donna son premier ouvrage historique : *Dissertation sur l'origine et le progrès des Scythes ou Goths* (1787, in-8°). Il y expose la théorie, qu'il maintint toute sa vie, que les Celtes d'Irlande, de Galles et d'Écosse sont des sauvages, et qu'ils ont été sauvages depuis le commencement du monde. Malgré l'exagération extrême de cette assertion, Pinkerton fit preuve, pour soutenir sa thèse, de beaucoup d'érudition, de logique et de sagacité. On dit que Gibbon donna de grands éloges à cette dissertation, et déclara qu'elle avait changé ses idées sur l'origine des peuples de l'Europe. Mais les sentiments hostiles qu'avait exprimés Pinkerton sur les Celtes lui attirèrent de violentes répliques, et augmentèrent le nombre de ses adversaires. Cette publication fut suivie des *Vies des saints d'Écosse*, en latin (1789); d'une édition du poëme de Barbour, intitulé *Bruce*, 3 vol. in-8°; et de l'un de ses plus importants ouvrages : *Recherches sur l'histoire d'Écosse avant le règne de Malcolm III* (1790, 2 vol. in-8°), auquel il rattacha sa *Dissertation* sur les Goths. Bien que les *Recherches* présentent bien des erreurs de jugement, elles montrent un profond savoir, et renferment plusieurs documents curieux, tous rares, et qu'il a publiés pour la première fois. Pinkerton publia, de 1792 à 1799, une édition de *Poëmes écossais*, réimprimés d'après d'anciennes et rares éditions; il contribua largement à l'*Histoire métallique d'Angleterre jusqu'à la révolution*, à la *Galerie écossaise, ou Portraits des personnages éminents d'Écosse, avec notes biographiques*, et il termina ses travaux sur l'histoire de sa patrie par le plus travaillé et le meilleur de ses ouvrages, l'*Histoire d'Écosse depuis l'avénement de la maison de Stuart jusqu'au règne de Marie, avec un appendice contenant des pièces originales* (1797, 2 vol. in-4°). Le mérite du savoir y est déparé par les défauts du style, où l'auteur s'applique à imiter Gibbon, et tombe souvent dans l'emphase et l'exagération. Après la mort d'Horace Walpole, dont il conserva jusqu'à la fin l'amitié, il publia ses lettres, causeries et bons mots, sous le titre de *Walpoliana* (2 vol. in 12). Ces esquisses avaient paru auparavant dans le *Monthly Magazine*.

Malgré ses nombreux travaux, ses dépenses excédaient ses ressources, et à diverses époques il sollicita une place de bibliothécaire au Muséum britannique, ou celle de garde des archives dans le *Register office*. Ses amis, dont quelques-uns étaient très-influents, ne purent réussir à lui procurer une position. Ses attaques injurieuses contre bien des auteurs recommandables lui avaient fait une mauvaise réputation; son caractère hargneux, irritable, insociable avait éloigné de lui bien des personnes qui appréciaient son savoir et ses talents; et c'est ainsi que cet homme de mérite, qui avait si peu compris, si peu pratiqué la *science de la vie*, science si importante dans ce monde, se trouva condamné à l'isolement, et par suite à un état précaire d'existence. Pour y remédier, il se remit avec ardeur au travail et à l'étude, car il avait un véritable amour des lettres. Ses relations avec le célèbre voyageur Browne tournèrent son esprit vers la géographie, et de ses études, poursuivies avec beaucoup de suite, résulta un excellent ouvrage, celui qui a le plus contribué à rendre sa réputation populaire : *Géographie moderne, rédigée d'après un nouveau plan* (1802, 2 vol. in-4°), dont la seconde édition, avec les additions et notes du traducteur français, parut en 1807, 3 vol. in-4°. Ce fut en 1802 qu'il quitta l'Angleterre pour se fixer entièrement à Paris. Il fut charmé de la politesse française et de l'accueil empressé qui lui fut fait. Ayant fait un voyage en Angleterre (1806), il y publia ses *Souvenirs de Paris, pendant les années* 1802-1805, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qu'il croyait propre à plaire aux gens du monde et aux revues littéraires, fut assailli de critiques, à cause de ses idées et goûts français, et des airs de petit maître qu'avait cherché à prendre le laborieux antiquaire. Avec un peu de tact, Pinkerton aurait pu prévoir cet accueil. Il revint donc à ses anciens travaux, et entreprit une *Collection de voyages par terre et par mer dans toutes les parties du monde* (Londres, 16 vol. in-4°). L'ouvrage n'est pas exécuté avec soin; il fut accompagné d'un nouvel atlas moderne, exécuté sous la direction de Pinkerton et qui parut par livrai-

sons (1809-1815). Pendant qu'il était occupé de ces compilations, il trouva le temps d'écrire son dernier ouvrage de science, *Petralogie, ou Traité sur les roches* (1811, 2 vol. in-8°). Son système n'obtint pas l'approbation des minéralogistes. Il mourut à Paris, dans le besoin et l'obscurité. Quatre ans après sa mort, on publia sa *Correspondance littéraire* (1830, 2 vol. in-8°); en général elle est de peu d'intérêt. Cette esquisse de ses travaux littéraires montre que Pinkerton n'était pas un homme ordinaire; mais il en ressort aussi qu'il a beaucoup trop écrit, que ses facultés remarquables ont été mal appliquées, et qu'il eût été bien préférable pour sa réputation et pour sa fortune de s'en tenir à trois ou quatre ouvrages hors ligne. Cependant sa *Dissertation sur les Goths*, ses *Recherches*, son *Histoire d'Écosse* et son édition des poëmes de Maitland prouvent, malgré leurs défauts, un profond savoir et un esprit vigoureux et penseur. J. CHANUT.

English Cyclopædia (Biography). — *Obituary* pour 1827. — Chambers, *Cyclopædia of english literature*. — *Pinkerton's Literary correspondence*, 2 vol., 1830.

PINO (*Dominique*, comte), général italien, né en 1760, à Milan, où il est mort, le 13 juin 1826. D'un caractère déterminé, il embrassa avec ardeur la cause de la révolution : enrôlé volontaire, le 6 janvier 1796, il se vit le même jour chargé d'envahir, à la tête d'une brigade, les États du duc de Parme. Nommé colonel en 1797, il prit le commandement d'une légion levée aux frais de la république cisalpine. De concert avec le général Lahoz, il tenta de soustraire son pays à la dépendance du Directoire; le complot fut découvert par le général Montrichard, qui commandait à Bologne, et les deux officiers furent destitués; mais tandis que Lahoz passait dans le camp des Autrichiens, Pino, plus prudent, alla prendre place, en qualité de simple soldat, dans les rangs des défenseurs d'Ancône. Durant le siége de cette place, Lahoz, blessé dangereusement et fait prisonnier par les Français, se rencontra avec son ancien ami, qui eut le courage d'ordonner qu'on l'achevât, afin de lui éviter une mort infamante. Pino devint général de brigade, le 16 décembre 1798. Après s'être réfugié en France pendant l'occupation des Austro-Russes, il prit part à la campagne de Marengo, puis, comme général de division, à l'invasion de la Toscane et de la Romagne. En 1804 il reçut le portefeuille de la guerre du royaume d'Italie, et le céda, en 1805, à Caffarelli pour rallier la grande armée, avec laquelle il combattit en Allemagne, en Espagne et en Russie. Renvoyé en Italie dans l'automne de 1813, il manœuvra d'abord avec intelligence contre les Autrichiens; mais le prince Eugène, l'ayant soupçonné de vouloir seconder les desseins secrets de Murat, le rappela à Milan. Il est probable que Pino ne fut pas étranger à l'insurrection qui éclata dans cette ville, le 20 avril 1814, pendant que le sénat délibérait sur les moyens de conserver au vice-roi la couronne d'Itaie. Devenu l'un des sept membres de la régence provisoire et commandant de la force armée, il ne jouit pas longtemps de la puissance qu'il venait d'acquérir : à peine les Autrichiens furent-ils rentrés dans Milan qu'il s'éloigna, sous prétexte de voyager; on le mit à la retraite avec le grade de feld-maréchal lieutenant, et il vécut jusqu'à sa mort dans un isolement absolu. Il avait été créé comte de l'empire en 1812.

Jay, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contempor.* — *Biogr. étrangère.* — *Moniteur universel*, 1796-1814.

PINON (*Jacques*), poëte latin, mort à Paris, en 1641, dans un âge fort avancé. Fils de Nicolas Pinon, conseiller notaire et secrétaire du roi, et beau-frère de Simon Marion, qui fut avocat général au parlement de Paris, il embrassa aussi la magistrature, et occupa avec distinction une charge de conseiller. Il s'était de bonne heure adonné à la poésie latine, qui fut le délassement de toute sa vie, et l'on peut dire qu'il y réussissait agréablement. Toutes ses pièces de vers ont été recueillies dans l'édition de Paris, 1615, in-8°, reproduite en 1630; la plus remarquable est un poëme *De anno romano*, avec un commentaire plein d'érudition.

PINON (*Jacques*), fils du précédent, fut pourvu de l'abbaye de Condé et aussi d'un canonicat de l'église de Paris. L'abbé de Marolles, dans les deux épîtres françaises qu'il lui a adressées, et plusieurs autres écrivains du dix-septième siècle parlent tous de lui comme d'un homme qui joignait à une piété solide de grandes lumières dans la théologie et les lettres ainsi que beaucoup de facilité dans la poésie latine. On a de lui une *Paraphrase des sept Psaumes de la pénitence*, et plusieurs petites pièces insérées à la suite de la traduction de *l'Ibis* d'Ovide par Marolles (Paris, 1661, in-8°). P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.*

PINOTEAU (*Pierre-Armand*), général français, né le 5 octobre 1769, à Ruffec, où il est mort, le 24 mars 1833. Enrôlé volontaire en 1791, il servit aux armées de Belgique, de l'ouest et du Rhin, et fut nommé en 1795 adjudant général, et en 1801 chef de demi-brigade. Dénoncé en 1802 pour avoir manifesté des sentiments hostiles au gouvernement des consuls, il fut détenu au Temple, puis interné dans ses foyers, où il resta en surveillance jusqu'à la fin d'octobre 1808. A cette époque, Napoléon, qui le vit en passant à Ruffec, le rappela à l'activité, et l'envoya en Espagne. Ses talents et ses services lui valurent en 1811 la croix d'honneur et le brevet de général de brigade. Chargé de protéger la retraite de l'armée, il repoussa avec la plus héroïque persévérance les efforts des alliés; à peine arrivé sous les murs de Bayonne, il rallia Napoléon en Champagne, et se distingua au combat de Bar-sur-Aube, où il fut blessé. Créé baron pendant les Cent Jours, il fut admis en 1826 à la retraite.

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.*

PINS (*Odon* DE), grand maître de l'ordre des Hospitaliers, né au commencement du treizième siècle, mort en 1300. D'une illustre maison de Catalogne, il fut élu grand maître en 1297. Une piété mal éclairée lui fit négliger les intérêts matériels de son ordre, particulièrement les armements maritimes, qui étaient la principale ressource des Hospitaliers. Il passait la plus grande partie du jour et de la nuit à prier au pied des autels. Les chevaliers se plaignirent, et Odon, cité à comparaître devant Boniface VIII, était parti pour Rome quand la mort le surprit en chemin.

PINS (*Roger* DE), parent du précédent, né vers 1294, dans le Languedoc, mort le 28 mai 1365. Élu grand-maître en 1355, il résista de tout son pouvoir au pape Innocent VI, qui avait formé le dessein de faire quitter Rhodes aux Hospitaliers pour les établir en terre ferme, et tint en 1364 un chapitre général pour réformer quelques abus. Il se fit remarquer par son amour de la justice, son zèle pour la discipline et surtout par son inépuisable charité pour les pauvres, dont il était le père. S. R.

Guillaume de Tyr, *Historia belli sacri*. — Sébastien Paoli, *Codice diplomatico del sacro ordine militare gerosolimitano*. — Vertot, *Hist. des chevaliers de Malte*.

PINS (*Jean* DE), prélat et diplomate français, né vers 1470, à Toulouse, où il mourut, le 1er novembre 1537. Troisième fils de Gaillard de Pins, il étudia, sous la conduite de son frère aîné, à Toulouse, à Poitiers, à Paris et en Italie, où il s'instruisit dans les lettres grecques et latines, sous Philippe Beroaldo l'ancien. En 1497, il embrassa la carrière ecclésiastique, retourna passer cinq ans en Italie, et fut en 1511 nommé conseiller-clerc au parlement de sa ville natale. Antoine Duprat, avec qui il se lia, l'emmena avec lui en Italie, et le fit nommer conseiller au parlement créé par François Ier à Milan. Il y traita avec tant de prudence et d'habileté diverses affaires difficiles, que le roi l'envoya comme ambassadeur à Venise en 1516, et à Rome en 1520. Dans ces deux cours, il fit éclater ses rares talents pour les négociations et son zèle pour les intérêts de la religion et pour la gloire de la France. Il résulte d'un bref pontifical du 27 décembre 1520 que Jean de Pins fut nommé évêque de Pamiers; mais il ne gouverna jamais ce diocèse, et fut en 1523 pourvu de l'évêché de Rieux. Il fonda et dota en 1527 le chapitre de Saint-Ybars. Les hommes les plus savants de son temps ont loué son érudition, et le cardinal Sadolet lui adressait ses ouvrages avant de les livrer à l'impression. Et en 1673 son buste fut placé, par les soins de La Faille, dans la salle des Toulousains illustres, au Capitole. Jean de Pins écrivit en latin avec beaucoup d'élégance, et mérita qu'Érasme, si bon juge en cette matière, dît de lui : *Potest inter Tullianæ dictionis competitores numerari Johannes Pinus*. On a de lui : *Vita Philippi Beroaldo majoris;* Bologne, 1505, in-4°; — *Vita sanctæ Catharinæ Senensis;* Bologne, 1505, in-4°; — *Divi Rochi Narbonensis vita;* Venise et Paris, 1516, in-8°; — *Allobrogicæ narrationis libellus;* Venise et Paris, 1516, in-4° : espèce de roman composé pour l'instruction des enfants du chancelier Antoine Duprat; — *De Vita aulica;* Toulouse, in-4° (s. d.), livre très-estimé; — *De claris fœminis;* Paris, 1521, in-fol. : ouvrage remarquable par la beauté du style. H. F.

Mémoires pour servir à l'éloge hist. de J. de Pins; Avignon, 1748, in-12. — Lafaille, *Annales de Toulouse*, t. II, p. 19. — Sadolet, *Epistolarum*, lib. IV, epist. 18. — *Gallia christiana*, t. XIII.

PINS (*Jean-Paul-Gaston* DE), prélat français, né à Castres, le 8 février 1766, mort à Lyon, le 30 novembre 1850. Il n'avait jusqu'en 1814 exercé son ministère qu'au milieu des montagnes de son département, quand Louis XVIII, le 8 août 1817, le désigna pour le siége épiscopal de Béziers, rétabli en vertu d'un concordat qui ne put recevoir d'exécution. Il fut alors nommé (15 février 1822) à l'évêché de Limoges, puis choisi par un bref pontifical, du 26 décembre 1823, pour gouverner comme administrateur apostolique le diocèse de Lyon, dont le titulaire, le cardinal Fesch, se trouvait éloigné par la loi du 12 janvier 1816. Pair de France, le 5 novembre 1827, il cessa de faire partie de la chambre après la révolution de juillet 1830, et à la mort du cardinal Fesch (1839), ses opinions politiques furent un obstacle à sa nomination comme archevêque titulaire de Lyon. Après l'installation de M. de Bonald, il alla passer trois ans à la Grande Chartreuse, où il mena la vie la plus austère. H. F.

Documents particuliers. — *France pontificale*.

PINSON (*Nicolas*), peintre et graveur français, né à Valence (Drôme), vers 1640. Il résida si longtemps en Italie que quelques auteurs l'ont cru originaire de ce pays. Il fut chargé de peindre les décorations pour la pompe funèbre d'Anne d'Autriche, célébrée à Rome en 1666, et dont on a imprimé la description. Il peignit aussi un tableau de l'histoire de saint Louis pour l'église de Saint-Louis des Français. Vers 1672 il était à Aix, où il fit d'importants travaux dans la chapelle et le palais du parlement. Un de ses tableaux, qui figurait dans la galerie Boyer d'Éguilles, a été gravé par Coëlmans. Pinson a gravé dans un genre assez rapproché de celui de Carle Maratte deux estampes, devenues très-rares.

Archives de l'Art français, *Abcdario de Mariette*. — Robert-Dumesnil, *Le Peintre graveur*. — P. de Chennevières, *Recherches sur quelques peintres provinciaux*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — Brulliot, *Dict. des monogrammes*.

PINSON. *Voy.* PINZON.

PINSSON DE LA MARTINIÈRE (*Jean*), littérateur français, mort en 1678. Reçu en 1630 avocat au parlement de Paris, il devint procureur du roi en la juridiction de la connétablie et maréchaussée de France. Il a écrit plusieurs compilations historiques, entre autres : *Recueil des priviléges de la maison du roi* (Paris, 1645), auquel il joignit par la suite d'autres états des maisons du roi, de la reine, etc.; *Le Vrai état de la*

France (1660), et *Traité de la connétablie et maréchaussée de France* (Paris, 1661, in-fol.).

Le Long, *Bibl. hist. de la France.*

PINSSON (*François*), jurisconsulte français, né à Bourges, mort le 10 octobre 1691, à Paris. Il avait pour père un autre François Pinsson, professeur en droit civil et canon en l'université de Bourges, et mort en 1643. Il vint de bonne heure à Paris, où il se fit recevoir avocat, en 1633. Il ne tarda pas à y jouir d'une réputation qui lui procura une nombreuse clientèle et qui le fit élire en 1682 bâtonnier de la communauté des avocats et procureurs du parlement. C'est surtout dans le droit canonique et les matières bénéficiales qu'il se fit remarquer. Le premier des traités qu'il a laissés est celui qui fut écrit moitié par lui, moitié par son grand-père maternel, Antoine de Bengy, successeur de Cujas, à Bourges : *Tractatus de beneficiis ecclesiasticis* (Paris, 1654, in-fol.). Ensuite parurent de lui seul : *Sancti Ludovici, Franciæ regis, pragmatica sanctio, et in eam historica præfatio et commentarius*; Paris, 1663, in-4°; — *Caroli VII, Francorum regis, pragmatica sanctio, cum glossis Cosmæ Guymiæ et additionibus Philippi Probi* (Prudhomme) *biturici*; Paris, 1666, in-fol., édition la plus complète connue; — *Notes sommaires sur les indults accordés au roi et à d'autres par Alexandre VII et Clément IX*; Paris, 1673, 2 vol. in-12; — *Dissertation historique de la Régale pour savoir si elle peut et doit être étendue sur les abbayes*; Paris, 1676, in-fol.; — *Manuale juris pontificii, cæsarei et gallici*; Paris, 1681, in-fol., formant le t. IV des *Œuvres de Du Moulin* de l'édition donnée par Pinsson en 1681; mais il a été aussi tiré séparément; — *Traité singulier des Régales ou des droits du roi sur les bénéfices ecclésiastiques*; Paris, 1688, 2 vol. in-4° : ouvrage plein de savantes recherches et fréquemment consulté autrefois. H. B—R.

Chenu, *Antiquités de Bourges.* — Simon, *Biblioth. des auteurs de droit.* — Niceron, *Mémoires.*

PINTELLI (1) (*Baccio*), architecte florentin, mort à Rome, florissait de 1475 à 1492. Il prit part à tous les grands travaux exécutés à Rome sous le règne de Sixte IV, de 1471 à 1484. L'église Santa-Maria del Popolo présente un plan bien conçu et de beaux détails, malgré la sécheresse de sa façade. Le palais élevé dans le *Borgo vecchio* pour le cardinal della Rovere fut justement admiré. Lorsque pour célébrer la paix conclue entre les princes chrétiens, Sixte IV voulut ériger l'église de Santa-Maria-della-Pace, Pintelli en fut chargé; il est difficile de reconnaître aujourd'hui son œuvre, presque entièrement modifiée par Pierre de Cortone. Il en est de même de l'église de S.-Pietro-in-Montorio. En 1483, Pintelli construisit l'église de Saint-Augustin, par ordre du cardinal Guillaume d'Estouteville; l'intérieur est plein de noblesse, mais la façade, d'une belle simplicité, est formée, dit-on, de travertins provenant du Colysée. Il avait donné les dessins d'une église des Saints-Apôtres, aujourd'hui reconstruite. La fondation de S.-Pietro-in-Vincoli remontait à Valentinien III; Pintelli en changea la disposition, et l'a rendue sinon une des plus belles, au moins une des plus imposantes de Rome. Le pont du Janicule, qui datait du règne de Marc-Aurèle et qui menaçait ruine, fut en 1472 reconstruit avec les matériaux antiques par Pintelli, et prit le nom de *Ponte-Sisto*, du pape qui avait ordonné cet utile travail. Enfin, le Vatican doit à cet architecte les salles de la grande bibliothèque et la chapelle sixtine. Il fut employé également par Innocent VIII, et on possède un bref de ce pape, en date du 28 décembre 1490, qui lui assurait une pension de 25 florins d'or, à l'occasion des travaux qu'il exécutait aux forteresses de la Marche d'Ancône. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Gualandi, *Memorie originali di belle arti.* — Gaye, *Carteggio d'Artisti.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.*

(1) Bien que Vasari et autres donnent à cet artiste le nom de Pintelli, il paraîtrait s'être nommé plutôt PONTELLI. Gaye dans le *Carteggio d'Artisti* a publié sous le n° 117 une lettre adressée par lui, le 18 juin 1481, à Laurent le Magnifique et signée : *Baccio Pontelli da Firenze, lignaiuolo, discepolo di Francione.* L'artiste prend le titre modeste de *lignaiuolo* (menuisier), et indique comme son maître Francesco Giovanni dit le *Francione*.

PINTO (*Fernão-Mendes*), voyageur portugais, né vers 1509, à Montemor-o-Velho (province de Beira), mort le 8 juillet 1583. Après avoir été page de dom Georges, duc de Coïmbre, il partit en 1537 pour les Indes orientales. Dans l'impossibilité de raconter tous ses voyages, il faut se contenter de renvoyer à la curieuse et amusante relation qu'il en a laissée. Il est toutefois un fait qu'il a omis, et qui a été prouvé jusqu'à l'évidence : au mois de janvier 1554, il prit tout à coup à Goa la résolution d'entrer chez les Jésuites. Ce fut même avec le P. Belchior Nunez qu'il entreprit son voyage au Japon. Mais s'il passa quelque temps dans le noviciat, il n'alla pas jusqu'à faire profession. A la fin de 1558, on le retrouve à Lisbonne, sollicitant la rémunération de ses services. Ne pouvant rien obtenir, il se retira au bourg d'Almada, près de Lisbonne, s'y maria et devint père de trois enfants. L'admiration que ressentent les Portugais pour Pinto va jusqu'à l'enthousiasme, et ils le regardent sans contredit comme l'un de leurs premiers prosateurs. Ses voyages ont été réimprimés nombre de fois; la première édition intitulée : *Peregrinaçam*, date de 1614 (Lisbonne, in-fol.). Ce livre a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe (la traduction française est de Figuier); il a même excité la verve railleuse de Shakespeare, qui se montre fort injuste à son égard. Les observations faites de nos jours constatent sa véracité. F. D.

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana.* — Fr. da Sylva, *Diccionario bibliographico portuguez.* — Castilho (José de), *Livraria classica portugueza.*

PINTO (*Heitor*), littérateur portugais, né à Villa de Covilhão ou de Mello, mort en 1584. Admis en 1543 chez les Hiéronymites de Belem, il devint en 1571 recteur d'un des collèges de Coïmbre. On a peu de renseignements sur sa vie à partir de la domination espagnole, et l'on prétend qu'il périt par le poison, en Castille. Son principal ouvrage, remarquable par l'élégance du style, est un livre de philosophie religieuse : *Imagem da vida christam, ordenada per dialogos* (Coïmbre, 1563-1565, in-8°, 1572, 2 part. in-8°). Les nombreuses éditions de ce livre diffèrent souvent beaucoup entre elles; il a été traduit en diverses langues. F. D.

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana*. — F. da Sylva, *Diccion. bibliographico*.

PINTO-RIBEIRO (*João*), homme d'État portugais, né (1) vers la fin du seizième siècle, mort le 11 août 1649. Élevé à Coïmbre, il acquit bientôt la réputation d'un jurisconsulte consommé, et il s'initia si bien aux secrets de la politique européenne qu'on lui a prêté parfois de secrètes intelligences avec Richelieu pour arracher le Portugal à l'Espagne et rétablir l'indépendance de son pays. Rien n'a prouvé d'une façon absolue cette alliance; mais ce qui demeure hors de doute, c'est l'initiative de Pinto-Ribeiro dans la révolution de 1640 : on sait qu'il décida le duc de Bragance à se faire couronner roi de Portugal. Après le grand événement dont il avait été le promoteur principal, il n'occupa que des places fort modestes dans la magistrature, jusqu'au moment où il fut revêtu de l'emploi de *Desembargador do Paco*. Dans les derniers temps de sa vie on le nomma garde général des archives. Il a beaucoup écrit, et ses ouvrages ne sont pas communs; on les a réunis sous le titre d'*Obras varias sobre varios casos* (Coimbre, 1729-1730, 2 part in-fol.). On a encore de lui : *Discurso sobre os fidalgos e soldados portuguezes não militarem em conquistas alheias* (Lisbonne, 1632). Comme écrivain élégant et ferme, il a été parfaitement apprécié par l'auteur du *Catalogue* des auteurs classiques portugais. F. D.

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana* — Fr. da Sylva, *Diccion. bibliogr. portuguez*, IV — *Catalogo dos autores*, en tête du *Grand Dictionnaire*. — F. Denis, *Portugal*. — Comte d'Briceira, *O Portugal restaurado*.

PINTO DE FONSECA (*Emmanuel*), grand maître de l'ordre de Malte, né le 24 mai 1681, d'une des principales familles du Portugal, mort le 24 janvier 1773. Élu grand maître, le 18 janvier 1741, après avoir rempli les fonctions de vice-chancelier et de bailli de grâce, il sut par la fermeté de sa conduite se faire estimer des souverains de l'Europe qu'il avait aidés. Sous son magistère on découvrit, le 25 juin 1742, une vaste conspiration, ourdie par des prisonniers turcs, parmi lesquels se trouvait Osman-Pacha, gouverneur de Rhodes, et qui devaient se défaire des chevaliers par le fer et le poison, et s'emparer de Malte à l'aide de la flotte turque, avec laquelle ils entretenaient une correspondance secrète. En septembre 1760, des esclaves chrétiens qui formaient l'équipage d'un navire de premier rang richement chargé, sur lequel Méhémet-Pacha allait à Stanchio pour la perception des impôts, se rendirent maîtres de ce navire, l'amenèrent à Malte, et s'en partagèrent les dépouilles avec les chevaliers. Le sultan se préparait à en tirer une vengeance éclatante, lorsque Louis XV, roi de France, fit racheter ce navire à ses frais et le fit restituer au grand-seigneur, le 10 décembre 1761. Pinto supprima, en 1769, les Jésuites dans tous les domaines de l'ordre, en leur accordant toutefois des rentes viagères à titre de dédommagement, et en 1772 il se fit restituer par le roi de Pologne Stanislas-Auguste des fondations considérables dont l'ordre avait été frustré. S. R.

Godard Luigi, *Orazione delle lodi del gran maestro Pinto de Fonseca*. — *L'Art de vérifier les dates*. — Saint-Allais, *L'ordre de Malte*.

PINTO (*Isaac*), moraliste portugais d'origine juive, né en 1715, mort le 14 août 1787, à La Haye. Il s'établit d'abord à Bordeaux, et se rendit ensuite en Hollande. C'était un homme instruit; ce ne fut qu'à l'âge d'environ cinquante ans qu'il se mit à écrire, et il acquit quelque réputation à défendre contre Voltaire ses coreligionnaires, ou du moins parmi ceux-ci les juifs portugais et espagnols. Ses ouvrages sont rédigés en français; nous citerons : *Essai sur le luxe*; Amsterdam, 1762, in-12 : il définit ainsi son sujet : « Le luxe consiste en ce que les maisons qu'on habite, les ajustements dont on se pare, les mets dont on se nourrit, les équipages dont on se sert, sont si dispendieux, à proportion des facultés, qu'on ne peut plus s'acquitter de ce qu'on doit à sa famille, à ses amis, à sa patrie, aux indigents; » — *Apologie pour la nation juive, ou Réflexions critiques*, etc.; ibid., 1762, in-12 : ce fut Pereire, l'instituteur des sourds-muets, qui fut l'éditeur de cet ouvrage; l'auteur en envoya un exemplaire manuscrit à Voltaire, qui l'en remercia et qui promit de faire un carton dans la prochaine édition de ses *Œuvres*, promesse qu'il ne tint pas; on sait que Guénée a reproduit l'*Apologie* à la tête de ses *Lettres de quelques juifs portugais*; — *Du Jeu de cartes*; 1768, in-8° : lettre à Diderot; — *Traité de la circulation et du crédit*; Amsterdam, 1771, 1773, 1781, in-8°; trad. en anglais et en allemand; — *Précis des arguments contre les matérialistes*; La Haye, 1774, 1776, in-8°. Les *Œuvres* de Pinto ont été publiées en français (Amst., 177., in-8°) et en allemand (Leipzig, 1777, in-8°). P.

Barbier, *Dict. des anonymes*. — *Dict. d'économie polit.*, II. — Quérard, *La France littéraire*. — *Allgemeine Liter. Zeitung*, 1787, n° 273.

PINTOR (*Pedro*), médecin espagnol, né en 1423, à Valence, mort le 4 septembre 1503, à

(1) Barbosa le fait naître à Lisbonne, et un autre biographe à Amarante.

Rome. Il se rendit en 1493 à Rome, et y devint médecin du pape Alexandre VI. On a de lui : *Aggregatio sententiarum doctorum omnium de præservatione et curatione pestilentiæ* (Rome, 1499, in-fol.), et *De morbo fœdo et occulto his temporibus affligente* (ibid., 1500, in-fol.). D'après ces ouvrages, écrits d'ailleurs dans un style diffus et barbare, on voit que la syphilis (*morbus gallicus*) existait déjà en 1494 à Rome et qu'elle était connue sous un autre nom à Valence.

N. Antonio, *Bibl. Hispana*. — *Biogr. méd.*

PINTURICCHIO (1) (*Bernardino* BETTI, dit), peintre de l'école romaine, né à Pérouse, en 1454, mort à Sienne, en 1513. Vasari et d'après lui presque tous les biographes le font élève du Pérugin ; mais des critiques modernes pensent que le Pérugin, n'étant son aîné que de huit années seulement, fut plutôt son condisciple à l'école de Niccolo Alunno. Pinturicchio, devenu l'aide du Pérugin, put en recevoir plus tard des conseils, et de là dut naître la tradition qui le fait son élève. Un de ses premiers ouvrages fut probablement l'*écusson de Sixte IV*, soutenu par deux enfants, qu'il peignit au-dessus de la porte du palais que le cardinal della Rovere, neveu de ce pontife, venait de se faire construire par Baccio Pintelli dans le *Borgo vecchio*. Il travailla ensuite au palais San-Apostolo pour Sciarra Colonna, et peu de temps après, en 1484, Innocent VIII le chargea de peindre plusieurs salles du palais du Belvédère au Vatican. Ce fut alors que Pinturicchio orna toute une loge de paysages, parmi lesquels il introduisit les vues des principales villes d'Italie. De 1493 à 1496 il entreprit d'autres travaux au Vatican par ordre d'Alexandre VI, tels que des *Vertus* entourées d'une foule de personnages, dont beaucoup sont des portraits du temps ; *la Dispute de sainte Catherine avec les docteurs, Saint Antoine visitant saint Paul, premier ermite, le Martyre de saint Sébastien, la Visitation, la Chasteté de Suzanne, Sainte Barbe, la Résurrection de Jésus-Christ, l'Adoration des Mages, la Nativité, l'Annonciation, l'Assomption, la Descente du Saint-Esprit* et *l'Ascension*. Dans toutes ces fresques, les ornements sont en or et beaucoup de détails d'architecture en relief. Vers la même époque, Pinturicchio paraît avoir concouru à la décoration du dôme d'Orvieto. A la période de 1497 à 1501, on doit rapporter les trois sujets qu'il exécuta à Spello (Ombrie), *l'Annonciation, la Nativité* et *la Dispute avec les docteurs*, à la cathédrale, et un *saint Laurent*, aux Franciscains. Le travail le plus important qu'il ait exécuté à Rome est la chapelle de Saint-Bernardin de Sienne à l'église d'Ara-Cœli ; on admire surtout la fresque retraçant la mort du saint. A Sainte-Croix de Jérusalem, dans l'abside, Pinturicchio a peint l'*Invention de la vraie croix*, ainsi que les miracles et les cérémonies qui l'ont accompagnée. Au-dessus de cette grande composition, *Jésus-Christ dans une gloire* tient l'Évangile à la main. Ces peintures ont été cruellement maltraitées par les restaurateurs, et sont devenues dures et criardes. Des fresques dont Pinturicchio avait orné l'église Saint-Onuphre et deux chapelles de Santa-Maria-del-Popolo, la plupart sont très-endommagées ; badigeonnées au dix-septième siècle, elles ont été découvertes et restaurées sous la direction de Camuccini. Au Vatican, dans la chapelle Sixtine, la *Vocation de saint Pierre et de saint André* est due au pinceau de Pinturicchio. Enfin, dans la chapelle du palais des conservateurs au Capitole, il a peint la *Vierge tenant sur ses genoux Jésus endormi*, peinture admirable sous tous les rapports ; l'ancienne manière ne s'y fait sentir que dans la petite proportion des anges par rapport à la Vierge et dans l'abondance d'ornements dorés dont l'effet n'est pourtant pas désagréable.

En 1502, le cardinal Francesco Piccolomini le chargea de décorer la bibliothèque qu'il avait ajoutée à la cathédrale de Sienne, et d'y représenter les principales actions du pape Pie II, son grand-oncle. Pinturicchio y travailla jusqu'en 1509. Si l'on en croyait Vasari, en général fort injuste envers ce maître, tous les cartons de ces fresques auraient été composés par Raphael, et Pinturicchio n'aurait fait que les transporter sur la muraille ; mais Raphael à cette époque avait à peine vingt ans, et si, comme cela est certain, il aida Pinturicchio, ce ne fut que dans quelques-unes de ses compositions. Ces fresques sont au nombre de dix ; dans l'une d'elles, la *Canonisation de sainte Catherine de Sienne*, on voit au premier plan Raphael et Pinturicchio ; elles sont en général bien conservées, et ont été médiocrement gravées en 1760, par Raimondo Faucci.

On a de ce maître un assez grand nombre de tableaux, dont les principaux sont : le *Couronnement de la Vierge*, au musée du Vatican ; à Florence, l'*Histoire de Joseph*, au palais Borghèse ; à Pérouse, au musée de l'université, *l'Annonciation*, plusieurs *saints* et *les Évangélistes*, et au palais Oddi, une *Sainte Famille* et une *Pieuse conversation* ; au musée de Naples, une *Vierge glorieuse* ; à l'académie de Venise, une *Madone* ; au musée de Berlin, l'*Adoration des mages, l'Annonciation, une Madone*, plusieurs sujets de l'*Histoire de Tobie* ; enfin au musée du Louvre, une *Vierge* que quelques-uns attribuent au Spagna.

Pinturicchio fut inférieur au Pérugin pour le dessin ; il prodigua plus qu'il n'aurait convenu à son siècle les ornements en or dans les vêtements, et les détails en relief dans les accessoires et les architectures ; mais il fut majestueux dans ses édifices, plein de vivacité dans

(1) Le surnom de *Pinturicchio* est l'imitation italienne de l'épithète latine *pictoricus*, qu'il s'est plu parfois à ajouter à son nom dans la signature de ses ouvrages.

ses têtes, et d'un naturel parfait dans toutes les parties de ses compositions. Il peignit les arabesques avec goût, et il excella dans les perspectives, où il fut le premier à placer des vues de villes. Nous avons rappelé que Vasari s'était montré plus que sévère à l'égard de Pinturicchio. « Cet artiste, dit-il, parvenu à l'âge de cinquante-neuf ans, eut à faire une *Nativité de la Vierge* pour les religieux de S.-Francesco de Sienne, qui lui donnèrent une chambre que, sur sa demande, ils débarrassèrent de tous les meubles qui s'y trouvaient, à l'exception d'un vieux coffre qui leur semblait d'une lourdeur extraordinaire; mais Pinturicchio, homme aussi entêté et aussi fantasque qu'on saurait l'imaginer, se plaignit si souvent de l'incommodité que lui causait ce meuble, que les religieux résolurent de le transporter ailleurs. Grand fut leur bonheur, car en remuant cette antiquaille, une planche se brisa, et 500 ducats d'or tombèrent sur le pavé. Pinturicchio éprouva un tel chagrin de n'avoir pas profité de ce trésor, qu'il en mourut. » Ce récit doit être relégué au nombre des fables; plus authentique est celui qui nous a été laissé par Sigismondo Tizio, curé de sa paroisse, et d'après lequel le malheureux artiste étant tombé malade fut enfermé par sa femme dans une chambre où il mourut de faim et privé de tout secours. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario* — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Fantuzzi, *Guida di Firenze*. — Catalogues de Naples, Venise, Sienne, Berlin et Paris.

PINY (*Alexandre*), auteur ascétique français, né en 1640, à Barcelonnette, mort le 28 janvier 1709, à Paris. Ayant embrassé la règle de Saint-Dominique, il professa la théologie à Aix, fut appelé en 1676 à Paris, et y dirigea le noviciat dans les maisons de son ordre. Il se distingua plutôt par la sainteté de sa vie que par ses ouvrages; nous citerons de lui : *Cursus philosophicus*; Lyon, 1670, 5 vol. in-12; — *Summæ S. Thomæ compendium*; ibid., 1680, 4 vol. in-12; — *La Clef du pur amour*; ibid., 1682, in-12; — *La Vie cachée*; Paris, 1685, in-12, etc.

Échard, *Script ord. Prædicat.*, II, 772. — Colonia, *Biblioth jansenisle*. — Moreri, *Grand Dict hist*.

PINZI (*Giuseppe-Antonio*), antiquaire italien, né le 7 novembre 1713, à Ravenne, mort le 26 février 1769, à Cologne. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint, en 1746, la chaire d'éloquence au séminaire de Ravenne, et se fit connaître par quelques pièces de vers marquées au coin de la bonne latinité. En 1759 il rejoignit en qualité de secrétaire le nonce Lucini à Cologne, et l'accompagna, en 1767, à Madrid. Après la mort de ce prélat, il retourna à Cologne, et s'attacha au cardinal Caprara. On a de lui : *De nummis Ravennatibus*; Venise, 1750, in-4°, avec un *appendix* (Milan, 1752), inséré dans le *De nummis Italiæ* (III et IV) d'Argelati; — *Della condizione di Ravenna sotto i Romani*; Cesena, 1765, in-4°. Il a laissé, entre autres ouvrages inédits, le premier chant d'un *Viaggio poetico* et un *Recueil de lettres latines* adressées à l'abbé Ferri. P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, II. — *Memorie degli scrittori ravennati*, II, 209.

PINZON (*Martin-Alonzo*), célèbre navigateur espagnol, né vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1493. Il appartenait à une famille de marins vivant dans l'aisance à Palos de Moguer, et il passait pour un des navigateurs les plus instruits de son temps. Frappé, ainsi que son frère Vicente-Yanez, des projets hardis de Colomb, il n'hésita pas à mettre des fonds dans une expédition favorisée d'ailleurs par la reine Isabelle; il garda pour lui le commandement de la caravelle *la Pinta*, tandis que son frère dirigea *la Niña* (1). Dès le début du fameux voyage, il se posa bien plus en rival de Colomb qu'en subordonné, et l'on a également la certitude qu'il devançait toujours les deux bâtiments avec lesquels il eût dû marcher de conserve. Après avoir proposé à Colomb d'adopter pour la suite du voyage une direction nouvelle (2), il demeura convaincu qu'il avait le premier découvert la terre, et il fit même chanter le *Te Deum* à son bord. En définitive, il se sépara de Colomb sur les côtes de l'île de Cuba, le 21 novembre 1492 : la flottille était alors parvenue près de *Puerto del principe*; puis il rejoignit l'expédition dans le voisinage du promontoire désigné sous le nom de Monte Christo. Six semaines environ s'étaient écoulées depuis sa séparation; il paraît certain que ce fut sur ses indications que l'amiral découvrit Haïti. Ce défaut de soumission aux ordres du chef amena une haine secrète mais violente entre l'Espagnol et le Génois. Colomb changea même le nom d'un petit fleuve sur les bords duquel son rival avait demeuré seize jours, et lui imposa celui de *Rio Gracia*.

Ces faits expliquent la détermination ultérieure de Pinzon pendant le voyage de retour. Comme on entrait dans les mers d'Europe, il profita d'un moment où sévissait la tempête pour se séparer de l'expédition. Colomb craignait, non sans raison, que son turbulent compagnon de voyage n'eût l'intention de le précéder à la cour pour réclamer,

(1) L'aîné des Pinzon était, à ce qu'il paraît, depuis peu de temps de retour d'un voyage à Rome, lorsqu'il entra en rapports suivis avec Colomb. Il avait entendu déjà parler des vastes projets du Génois, et l'on pense qu'il s'était procuré en Italie des documents géographiques d'une certaine importance.

(2). Avec la même preoccupation géographique que Colomb (voy l'article COLOMB), Pinzon se dirigeait vers l'île de Cipango. Six jours avant la découverte à jamais mémorable de Guanahani, il proposa de changer de rumb et de se diriger vers le sud-ouest. Colomb fut d'un avis completement opposé, et l'evenement prouva qu'il avait eu raison. Las Casas dit à ce sujet : « *Esta noche dijo Martin Alonzo que seria bien navegar a la parte del sudueste : y al almirante parecio que no e decia esto Martin Alonzo por la isla de Cipango, y el almirante vio que si la erraban que no pudieran tan presto tomar tierra.* » Ainsi que le fait observer Humboldt, il faut pour que la phrase soit intelligible placer un point entre les mots *no e decia*. *Voy. Hist. de la géographie du nouveau continent.*

non la réalisation de ses projets, mais la gloire qui s'attacherait désormais au nom du chef qui avait découvert le premier le Nouveau-Monde. En conséquence Colomb fit force de voiles; et comme il jetait l'ancre dans le port de Palos de Moguer, d'où il était parti, il ne tarda pas à apprendre que Pinzon venait d'entrer dans le port de Baiona en Galice (1). Arrivé sur ce point de la côte, Alonzo Pinzon dépêcha un messager pour demander aux rois une audience publique; cette faveur, qui ne pouvait lui être accordée sans qu'un tort réel en résultât pour Colomb, déjà revêtu par le fait du titre d'amiral des Indes, lui fut refusée. Le hardi marin, qui avait élevé si haut ses prétentions, conçut un tel chagrin de ne les point voir se réaliser, qu'il tomba malade et mourut. Il est probable néanmoins qu'il vécut assez pour que le récit des honneurs qui avaient été rendus à Colomb dans l'église de Barcelone parvînt à ses oreilles.

Ces diverses circonstances de la vie d'un navigateur, exposées en quelques lignes, ne doivent pas empêcher que justice éclatante lui soit rendue. M. d'Avezac a parfaitement caractérisé le genre d'honneur qui revient à Pinzon, en rappelant que de tous les marins espagnols ce fut le plus prompt à embrasser les idées du futur découvreur du Nouveau-Monde, « alors qu'on les traitait de folie »; le même historien a merveilleusement fait comprendre que s'il fut insubordonné et jaloux, il fut chaleureux quand il fallut associer sa fortune à celle du grand homme méconnu. C'est assez pour sa gloire, et le reste doit être oublié. F. Denis.

Navarrete, *Coleccion de Viages*. — Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*. — Washington Irving, *Histoire de Colomb*. — Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages*. — Estancelin, *Les Navigateurs dieppois*.

PINZON (*Vicente-Yanez*), navigateur espagnol, frère du précédent, né au quinzième siècle, mort au seizième. Il est assez probable qu'il faisait, comme son aîné, le commerce des agrès et des munitions pour les navires de l'Andalousie. Suivant Herrera, il prit tellement à cœur le projet de Colomb, que sur les instances du P. Juan Perez, il avança au pauvre Génois, alors inconnu, le huitième des dépenses totales de l'expédition. Dans le mémorable voyage de 1492, Vicente-Yanez eut le commandement de *la Niña*, fine embarcation, portant une voilure latine, mais n'ayant qu'un pont à l'arrière et un pont avec des aménagements moins commodes sans doute à l'avant. Cette caravelle portait comme les deux autres navires quelques pièces d'artillerie en fonte; son équipage se composait de vingt-quatre hommes seulement, presque tous originaires de Palos de Moguer. Ce fut sur ce frêle bâtiment que Pinzon commença sa réputation comme marin, réputation qui a éclipsé celle de son frère, et qui a survécu aux siècles.

Lorsque, le 24 décembre 1492, la *Santa-Maria* que montait Colomb alla échouer sur un banc de sable des côtes de Saint-Domingue, par l'incurie des hommes d'équipage commis à sa garde, Vicente-Yanez, qui était mouillé à une demi-lieue de là, donna une preuve évidente de sa loyauté, en renvoyant les marins qui abandonnaient lâchement le bâtiment naufragé, laissant Colomb dans la détresse, aux prises avec le danger. Aussi, quand, par l'intervention du digne Guacanagari, le sauvetage du navire se fut en partie effectué, Colomb alla-t-il en toute confiance planter son pavillon sur *la Niña*. Bien différent de son frère, qui s'était dès le début posé en rival de l'amiral, Vicente-Yanez s'était dévoué fidèlement au service du grand homme; il puisa, sans nul doute, dans son entretien de précieuses connaissances, et son moderne historien a pu dire sans exagérer les mérites du pilote de Palos : « Vicente avait le goût de la mer, de l'hydrographie; il possédait mieux que ses frères la théorie du vaisseau et la notion du devoir. Mieux aussi sa propre capacité lui permettait d'apprécier le génie de Colomb. »

Durant plusieurs années les annales de la marine espagnole se taisent sur les voyages de Pinzon; mais en 1499 il part encore pour le Nouveau-Monde, et il aborde le continent en janvier 1500; la petite escadre qu'il commandait se composait de quatre caravelles; il alla surgir un peu au sud des parages qui avaient été explorés sept mois auparavant par Hojeda et Juan de la Cosa, le célèbre géographe. Une pièce authentique, découverte en ces derniers temps, spécifie les lieux auxquels il imposa des noms espagnols durant cette longue exploration, qui ne comprit pas moins de sept à huit cents lieues. Dans la capitulation du 5 septembre 1501, il est dit que l'ancien compagnon de Colomb, à la tête de quelques parents et amis, avait par son industrie et son travail découvert certaines îles et certains lieux appartenant à la terre ferme, dont on le nomma gouverneur. Santa-Maria de la Consolacion (1) et Rostro Hermoso sont indiqués d'abord, puis de là on lui fait suivre la côte, se dirigeant au nord-ouest jusqu'au Rio-Grande, qu'il a appelé *Santa-Maria de la mar dulce*, et dans le nord-ouest toute la terre le long du littoral jusqu'au cap de San-Vicente. Durant ce long trajet, exécuté au milieu de nombreux périls, le nom du hardi navigateur demeura à un fleuve, célèbre depuis dans la politique des nations européennes. De la politique la question en ces derniers temps est passée dans la science, et elle a produit les écrits remarquables dont les sources bibliographiques sont énoncées plus loin. Il ne paraît pas que Vicente-Yanez ait jamais profité des concessions qui lui étaient faites par Isabelle et Ferdinand et qu'il ait réclamé ses droits comme capitaine et gouverneur des terres nouvellement ex-

(1) Et non Bayonne en France, comme l'a dit un savant biographe. *Voy.* à ce sujet Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent.*

(1) Ce serait, dit-on, le cap Saint-Augustin.

plorées. En 1508 nous le voyons s'avancer vers l'Amérique du Sud avec Solis, et prendre part à de nouvelles découvertes. On perd ses traces après 1523.

La biographie des frères Pinzon, qui eût dû obtenir tant de notoriété, est demeurée fort incomplète, et les enquêtes qui eurent lieu il y a trente ans, grâce aux soins de M. Estancelin, n'ont pas porté un jour bien vif sur la question. On sait toutefois que dix ans environ après la dernière expédition de Vicente-Yañez sa famille fut anoblie. Avec le titre d'hidalgos, ses principaux membres reçurent des armoiries; l'écusson porte trois caravelles voguant sur l'Océan, avec une main qui, sortant d'une des embarcations, signale une île couverte de sauvages. La famille a ajouté cette devise, qui maintient son antagonisme avec celle du grand amiral :

A Castilla y a Leon
Nuevo Mundo dio Pinzon.

Cette lignée de hardis marins s'est perpétuée jusqu'à nos jours à Huelva et à Moguer, où elle forme deux branches ayant la même origine. Vers 1832, D. Luiz Pinzon, prit sa retraite après s'être distingué comme capitaine de frégate. Aujourd'hui le nom des Pinzon s'est relevé dignement dans la personne d'un amiral bien connu par son mérite dans la marine espagnole. F. DENIS.

Navarrete, *Coleccion de viages*, *Voy.* la trad. par MM. de Verneuil et de la Roquette. — Humboldt, *Géographie du nouv. continent*. — Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb*; Paris, 1856, 2 vol. in-8°. — W. *Life of Columbus*. — *Historia general do Brazil por um socio do Instituto historico do Brazil* (Ad. de Varnhagen); Rio de Janeiro (Madrid), 1854, 2 vol. gr. in-8°. — D'Avezac, *Considérations géogr. sur l'histoire du Brésil*; Paris, 1857, in-8°; le même, *voy.* Amérique Vespuce, in 8°. — A. de Varnhagen, *Examen de quelques points de l'histoire géogr. du Brésil*; Paris, 1858. — Le même, *Vespuce et son premier voyage*; Paris, 1858, in-8°. — Joaquim Caetano da Silva, *L'Oyapoc et l'Amazone, question brésilienne et française*; Paris, 1861, 2 vol. gr. in-8°. *Voy.* dans cet ouv., à la fin du t. II, la bibliographie très-complète de la matière.

PIO (*Alberto*), prince DE CARPI, érudit italien, né vers 1475, mort en janvier 1531, à Paris. Il descendait d'une ancienne famille de la Savoie, et sa mère était sœur du fameux Jean Pic de la Mirandole. Il fréquenta les écoles de Ferrare et de Padoue; mais ce fut surtout à Carpi qu'il passa la plus grande partie de sa jeunesse. Alde Manuce lui servit de précepteur domestique, et l'initia à la connaissance des littératures anciennes; *quem*, écrit-il à Politien, *a teneris, ut aiunt, unguiculis educavi instituique;* plus tard, par reconnaissance pour les bienfaits dont le comblèrent les seigneurs de Carpi, ce savant imprimeur ajouta à son nom celui de *Pio*. Le jeune Albert réunit en outre autour de lui les hommes les plus instruits de son temps, tels que Pomponazzo, Triphone, Marc Musurus, André Barro, Graziano de Brescia, etc. Le goût des lettres et des beaux-arts lui inspira le dessein de former de riches collections de livres et de manuscrits, d'antiquités et de tableaux. Il avait conçu, pour favoriser le progrès des bonnes études, des projets grandioses : deux fois il proposa à Manuce l'ancien d'établir une imprimerie dans un de ses châteaux et d'y fonder une académie nouvelle accessible à tous les savants. La perte de sa principauté, dont il fut dépouillé par les perfides menées d'un de ses cousins, mit à néant ses intentions généreuses. Dévoué à la politique impériale, il accepta les fonctions d'ambassadeur de Maximilien Ier à la cour de Rome, sous les pontificats de Jules II, de Léon X et de Clément VII; il continua de les exercer au nom de Charles Quint, et cependant, lors du sac de Rome, en 1527, il fut jeté en prison et n'en sortit qu'avec peine pour se réfugier en France. L'empereur, oubliant les services que lui avait rendus le prince de Carpi, le dépouilla de tous ses biens et les distribua à Prospero Colonna. Ce dernier mourut peu de temps après, de la peste, à Paris, et fut enterré en habit de cordelier, dans l'église des Cordeliers, où, en 1535, ses héritiers lui firent élever un monument. Les contemporains d'Albert Pio ont parlé de lui avec de grands éloges : plusieurs lui ont dédié leurs ouvrages, Alde Manuce le t. Ier de sa magnifique édition d'Aristote (1495), Jacques Berengario son *Anatomie*, Asolano le t. II des *Œuvres* de Galien (1525), etc. Il a laissé : *XXIII libri in locos lucubrationum variorum Erasmi* (Paris, 1531, in-fol.), et un *Traité* contre Luther. P.

Sepulveda, *Antopologia pro A. Pio in erasmum*; Paris, 1531, in-4°. — Muratori, *Antichità estense*, 2e partie, c. X. — Maggi, *Memorie di Carpi*. — Papadopoli, *Hist. gymn. patavini*, II, 33. — Paul Jove, *Elogia*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII, 1re partie, 257-273. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*.

PIO (*Battista*), humaniste italien, né à Bologne, mort vers 1540, à Rome, âgé de quatre-vingts ans. Il puisa le goût de l'érudition dans les leçons de Philippe Beroaldo, et prit aussi, à l'exemple de ce maître, l'habitude de ces formes rudes et grossières dont il chercha plus tard à se débarrasser par la lecture attentive de Cicéron. Après avoir ouvert une école à Bologne, il professa successivement à Milan et à Bergame, et fut appelé, en 1509, à Rome, où il devint lecteur de Léon X. En 1524 on le retrouve à Bologne, enseignant toujours les belles-lettres; de là il se rendit à Lucques. A son avénement le pape Paul III lui donna une chaire d'éloquence au collége de la Sapience (1534). Paul Jove rapporte qu'un jour, après dîner, Pio ouvrit le traité de Galien relatif aux signes d'une mort prochaine, et qu'ayant reconnu un de ces signes dans les taches de ses ongles, il fit sur-le-champ ses dispositions dernières et s'éteignit sans douleur quelques instants après. On doit à Pio des *notes* ou commentaires sur Plaute (Milan, 1500, in-fol.), sur Lucrèce (Bologne, 1511, in-fol.), sur les *Métamorphoses* d'Ovide (Venise, 1518, in-8°), sur Columelle, Cicéron, etc.; la plupart se retrouvent dans le *Variarum annotationum sylloge* (Francfort, 1602, in-8°). Il a encore édité la *Mythologie* de Planciades Fulgence (Milan, 1498,

in-fol.), et composé des *Poésies latines* médiocres (Genève, 1608, in-12). P.

Paul Jove, *Elogia*, 230. — Sassi, *Hist. typogr. mediolan.* — Alidosi, *Dotti Bolognesi*, 95. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2e partie, 372.

*PIOBERT (*Guillaume*), général français, né le 29 novembre 1793, à la Guillotière, près Lyon. Admis en 1813 à l'École polytechnique, il entra dans le corps de l'artillerie, et fut attaché comme professeur à l'école d'application de Metz. A la fin de 1839, il reçut de l'Académie des sciences un prix à titre de simple encouragement; l'année suivante il en fut élu membre à la place du baron de Prony, dans la section de mécanique. Colonel d'artillerie en 1845, il a été élevé en 1852 au grade de général de division. On a de lui : *Mémoire sur les effets des poudres de différents procédés de fabrication et sur le mode de chargement à adopter pour les rendre inoffensives dans les bouches à feu*; 1830, in-8°; 2e édit. augmentée, 1844, in-8°; — *Cours d'artillerie, résumé des leçons sur les bouches à feu*, in-fol.; — *Traité d'artillerie théorique et pratique*; Paris, 1838 et 1845-1847, 2 vol. in 8°, pl.; — (avec MM. Didion et de Saulcy), *Cours d'artillerie de l'école d'application de Metz*; Metz, 1841, in-4°, fig.; — *Mémoire sur le tirage des voitures*; Paris, 1842, in-4°; — (avec M. Tardy), *Expériences sur les roues hydrauliques à axe vertical*; Paris, 1845, in-4°, pl.; — plusieurs *Mémoires* importants dans le recueil de l'Académie des sciences.

Marelle, *Notice sur l'École polytechnique*. — *Littér. française contemp.*

PIOMBINO (Princes DE). *Voy.* APPIANO.

PIOMBO (*Sébastien del*). *Voy.* LUCIANO.

PIORRY (*Pierre-François*), homme politique français, né à Poitiers, en 1761, mort en 1840. Il fit ses études à Poitiers, et entra dans le barreau de cette ville après avoir été reçu avocat à Paris. Plein de patriotisme et d'énergie, il applaudit aux idées nouvelles, et fut élu en 1791 député pour la Vienne à l'Assemblée législative, et en 1792 à la Convention. Dans le procès du roi il vota pour la mort. En mars 1793, il fut envoyé en mission dans son département. Le 22 thermidor an II on l'accusa d'avoir commis durant sa mission de nombreuses cruautés. Accusé, en 1795, d'avoir trempé dans la révolte jacobine du 1er prairial, il se justifia en se représentant lui-même « comme un bon diable, qui n'avait ni la tournure ni le talent d'un conspirateur ». Il fut arrêté; mais bientôt amnistié, il rentra au barreau. Le Directoire le nomma commissaire près les tribunaux civil et criminel à Anvers (29 vendémiaire an VI). Arrêté de nouveau en brumaire an VII, comme ayant provoqué des troubles dans le département des Deux-Nèthes, il fut acquitté. Il devint vice-président du tribunal de révision de Trèves, puis conseiller à la cour d'appel de Liége. Destitué en 1814, il mourut dans la retraite.

Moniteur universel, ans II et III. — *Biogr. moderne.*

*PIORRY (*Pierre-Adolphe*), médecin français, fils du précédent, né le 31 décembre 1794, à Poitiers. Il étudiait la médecine lorsque réclamé, à dix-huit ans, par la conscription militaire, il rejoignit l'armée d'Espagne en qualité de chirurgien (1812). La chute de l'empire lui permit de reprendre le cours de ses études à Paris, et il fut reçu docteur en 1816, après avoir soutenu une thèse *Sur le danger de la lecture des livres de médecine pour les gens du monde*. D'abord partisan des réformes de Broussais, il modifia ses opinions en suivant les cours de Magendie, et se rallia à l'école des *organiciens*. Membre adjoint de l'Académie de médecine (1823), il devint agrégé de la faculté (1826) et médecin du bureau central (1827). A cette époque, il établit sa réputation dans le diagnostic par son traité *De la percussion médiate* (Paris, 1828, in-8°), qui lui valut le prix Montyon décerné par l'Académie des sciences. « Mais, dit Lachaise, M. Piorry, ne tenant point assez compte de l'important jalon posé par Laennec dans le *Traité de l'auscultation*, exagéra singulièrement le mérite de sa propre découverte, et se crut, dès le moment où elle reçut l'assentiment général, appelé au rôle de réformateur. Ne rêvant que percussion et plessimétrie, il prit un langage à part, et se créa une sorte d'existence idéale, qui donna à ses rivaux un droit de critique dont quelques-uns abusèrent. Il attacha surtout une grande importance à définir la plupart des maladies par un seul mot composé de racines grecques. » Nous ajouterons que le choix de ces mots n'est pas toujours heureux et témoigne d'une connaissance très-incomplète des éléments de philologie. Grâce à sa persévérance et à des connaissances réelles, il obtint au concours, après avoir échoué cinq fois, la chaire de pathologie interne à la faculté (1840); il était alors depuis 1836 médecin de l'hôpital de la Pitié, et en 1846 il passa dans celui de la Charité. Outre les écrits cités, on a encore de lui : *De l'Irritation encéphalique des enfants*; Paris, 1823, in-8°; — *Du procédé opératoire à suivre dans l'exploration des organes par la percussion médiate*; Paris, 1831, in-8°; réimpr. en 1835, avec additions; — *Clinique médicale de la Pitié et de la Salpêtrière*; Paris, 1833, 1835, in-8°; — (avec Lhéritier et autres) *Traité de médecine pratique déduit des faits recueillis dans les hôpitaux*; Paris, 1835-1836, in-8°; — *Traité de diagnostic et de séméiologie*; Paris, 1836 1837, 3 vol. in-8°, trad. en allemand; — *Des Habitations et de l'influence de leurs dispositions sur l'homme*; Paris, 1838, in-8°; — *De l'hérédité dans les maladies*; Paris, 1840, in-8°, trad. en allemand; — (avec Lhéritier) *Traité des altérations du sang*; Paris, 1840, in-8°; — *Traité de médecine pratique et de pathologie iatrique*; Paris, 1841 et suiv., 8 vol. in-8°. M Piorry a fourni des articles au *Dictionnaire des sciences médi-*

cales, aux *Mémoires de l'Académie de médecine*, etc.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, I, 1re partie, 294. — *Célébrités médicales*. — Lachaise, *Médecins de Paris*.

PIOZZI (*Esther-Lynch* SALUSBURY, dame THRALE, puis), femme auteur anglaise, née en 1739, à Bodwell (comté de Caernarvon), morte le 2 mai 1821, à Clifton, près Bath. Elle reçut une éducation toute virile, se familiarisa avec les langues grecque et latine, et apprit même l'hébreu. A vingt-quatre ans elle fut mariée à Henry Thrale, riche brasseur de Southwark et député de ce bourg au parlement (1763). Ce fut l'année suivante que Johnson, le célèbre critique anglais, fut introduit chez elle; il trouva dans les deux époux des admirateurs sincères de son génie, remplis d'indulgence pour les bizarreries de son caractère et qui se dévouèrent pendant longtemps au soin d'une vie si précieuse aux lettres. Cette liaison devenue célèbre dura jusqu'à la mort de H. Thrale. A cette époque (1781), soit que sa veuve n'eût plus autant de résignation à supporter les brusqueries de Johnson, soit pour tout autre motif, elle se retira à Bath, avec ses quatre filles. Bientôt elle s'éprit d'un maître de musique, nommé Gabriel Piozzi, et l'épousa (1784); ce mariage mal assorti fut vivement blâmé par Johnson, qui cessa toute relation épistolaire avec son ancienne amie. Mme Piozzi alla passer l'hiver à Florence, où elle prit part aux travaux littéraires de la société anglaise de la Crusca, et visita ensuite Rome, Naples, les principales villes de l'Allemagne et la Hollande. En 1809, elle devint veuve encore une fois. On a d'elle : *The three warnings*, conte en vers imité de La Fontaine et inséré dans les *Miscellanies* d'Anna-Maria Williams (1765); — *The Florence Miscellany*; Florence, 1786, in-8°, en société avec Merry, Greathead et Parsons; ce recueil de prose et de vers, dont le journal *the World* se fit le prôneur, fut vivement attaqué par Gifford, dans la préface d'un écrit intitulé *Baviad and Mæviad*; — *Anecdotes of Samuel Johnson during the last twenty years of his life*; Londres, 1786, in-8°; — *Letters to and from Samuel Johnson*; ibid., 1788, 2 vol. in-8° : ces deux ouvrages causèrent un grand bruit, mais les révélations qu'on y trouva ne plurent pas à tout le monde; Boswell les traita de commérages, et Wolcott s'en moqua avec esprit dans la satire de *Bozzy and Piozzi*; — *Observations and reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany*; ibid., 1789, 2 vol. in-8°; — *British synonymy*; ibid., 1794, 2 vol. in-8°, qui annonce beaucoup de jugement et d'observation; — *Retrospection, or a review of the most striking and important events, characters, situations, which the last XVIII hundred years have presented to the view of mankind*; ibid., 1801, 2 vol. in-4°; — plusieurs pièces de vers éparses dans les recueils du temps. On a souvent soupçonné Johnson d'avoir contribué aux ouvrages de Mme Piozzi; mais outre qu'on n'y retrouve ni son talent ni son style, il faut reconnaître que cette dame n'a guère commencé d'écrire qu'après la mort de son illustre ami.

Gentleman's Magazine, 1821. — Rose, *New biograph. Dict.* — Macaulay, *Life of Johnson*. — *Revue des Deux Mondes*, mars 1861.

PIPELET (*Claude*), chirurgien français, né en mars 1718, à Coucy-le-Château, près de Soissons, mort à Paris, le 7 mars 1792. Fils d'un chirurgien, il fut lui-même reçu en 1750 maître en chirurgie, et devint directeur de l'Académie. Deux *Mémoires*, l'un *Sur la ligature de l'épiploon*, l'autre *Sur la réunion de l'intestin qui a souffert une déperdition de substance dans la hernie gangrénée*, et un troisième, *Sur les plaies du bas-ventre*, le placent au nombre des plus judicieux observateurs de son siècle; ils sont insérés dans les t. III et IV des *Mémoires de l'Académie de chirurgie*.

PIPELET (*François*), frère du précédent, né en 1722, à Coucy-le-Château, où il mourut, le 14 octobre 1809, pratiqua d'abord la chirurgie en province. Louis, son condisciple et son ami, l'engagea à venir se fixer à Paris. Quelques observations intéressantes qu'il avait adressées à l'Académie royale de chirurgie, facilitèrent son admission dans cette compagnie, en 1757; il en devint conseiller et directeur, et conserva cette charge pendant six années. Une potion qu'il administra au jeune duc d'Angoulême ayant fait cesser les vomissements chroniques de ce prince, Pipelet obtint la charge honoraire de secrétaire du roi. Il se retira, en 1792, à Coucy-le-Château. On peut consulter avec fruit ses *Remarques sur les signes illusoires des hernies épiploïques*, et *Nouvelles observations sur les hernies de la vessie et de l'estomac*, insérées dans les t. III et IV des *Mémoires de l'Acad. de chir.*

PIPELET (*Jean-Baptiste*), petit-fils de François, né à Paris, le 6 septembre 1759, mort à Tours, en décembre 1823, fut reçu en 1786 membre de l'Académie de chirurgie; il perfectionna divers procédés de cette partie de l'art de guérir. En 1789, il épousa Constance-Marie de Théis; mais cette union ne fut pas heureuse, et les deux époux divorcèrent en 1799. Mlle de Théis se remaria en 1803 avec Joseph, prince de Salm-Dyck (*voy.* ce nom). Pipelet à cette époque se fixa à Tours. On a de lui : *Manuel des personnes incommodées de hernies ou descentes*; Paris, 1805, 1807, in-12. H. F.

Biogr. univ. et port. des Contemp. — *Biogr. médic.* — Devismes, *Manuel histor. du département de l'Aisne.* — *Docum. partic.*

PIPER (*Charles*, comte DE), homme d'État suédois, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort à Schlusselbourg, en 1716. Nommé conseiller d'État sous Charles XI, il acquit une influence prépondérante auprès du jeune

roi Charles XII, qui le fit son chancelier et le créa comte. Il accompagna son maître à l'armée, pour lutter contre l'ascendant que Renskőld, un autre favori, essayait de prendre sur l'esprit de Charles; mais il ne put décider le roi à écouter ses conseils, pleins de sagesse et de modération, et à mettre un terme, après les victoires sur le roi de Pologne, électeur de Saxe, à ses entreprises guerrières. N'ayant pu empêcher Charles d'entrer en Russie, il l'y suivit, cherchant, mais en vain, à le retenir autant que possible des résolutions téméraires que Renskőld ne cessait d'inspirer à Charles. Ainsi, malgré les supplications de Piper, le roi s'obstina à ne pas attendre le corps de Loewenhaupt, qui, isolé de la sorte, perdit cinq mille hommes et trois mille voitures chargées d'approvisionnements. Ce système amena à la fin la ruine de toute l'armée suédoise. Fait prisonnier à Pultava (1709), Piper fut conduit à la forteresse de Schlusselbourg; les Russes exigèrent pour sa rançon cinquante mille roubles; mais sa famille reçut de Charles la défense formelle de lui envoyer cette somme. O.

Gezelius, *Biographisk-Lexikon*.

PIPPI (*Giulio*), dit *Jules* ROMAIN, célèbre peintre italien, né en 1492, à Rome, où il mourut, le 1[er] novembre 1546. Élève chéri et pour ainsi dire successeur de Raphael, il eut la gloire de terminer plusieurs des grands ouvrages commencés par son illustre maître, et notamment le célèbre tableau de la *Transfiguration*. Tant que Raphael vécut, on vit Jules s'identifier avec ses idées, les exécuter avec exactitude, s'approprier en quelque sorte son génie, sans rien mettre au jour, dans la crainte de paraître vouloir se mesurer avec ce maître aimé; mais quand la mort l'en eut privé, il s'abandonna à la fougue de son caractère, négligea plusieurs parties importantes de l'art, cessa de consulter la nature, et devint maniéré. Cependant, nourri au sein des Muses, ami des poëtes célèbres de son temps, et poëte lui-meme, jamais il ne cessa d'être majestueux et profond dans ses compositions comme dans son style, et d'imprimer à ses ouvrages le cachet d'une savante originalité.

Si Jules Romain est à juste titre considéré comme le prince des peintres de l'école romaine après Raphael, il a encore la gloire d'avoir, sinon créé, du moins perfectionné l'école de Mantoue, fondée par Mantegna, rivale souvent heureuse de l'école romaine, dont elle peut bien être regardée comme une ramification. Obligé de fuir sa patrie, pour se soustraire, à ce qu'on raconte, à l'indignation du pape, qui voulait punir en lui l'auteur de compositions licencieuses, gravées par Marc-Antoine pour *illustrer* les vers obscènes de l'Arétin, Jules Romain alla se réfugier à Mantoue, auprès des Gonzague. Sur la recommandation de B. Castiglione, le duc de Mantoue l'accueillit de la manière la plus flatteuse, l'honora de sa confiance, le mit à la tête de l'école, le nomma préfet des eaux, surintendant des bâtiments, et le chargea d'immenses travaux. A la fois architecte, ingénieur et peintre, Jules fortifia Mantoue, la préserva des inondations du Pô et du Mincio, dessécha les marais d'alentour, éleva un grand nombre d'édifices et construisit ce célèbre palais du Té, où il s'illustra, non-seulement comme architecte, mais encore comme un peintre d'un génie vaste et fécond. Rien de plus original que l'aspect de la vaste salle dite *des Géants*, qu'on voit dans ce palais, et dans laquelle le spectateur, n'apercevant aucune issue, se trouve au milieu des Titans qui, voulant escalader le ciel, entassent rocher sur rocher, épouvantent les dieux, jettent parmi eux le désordre, tandis que Jupiter, du haut de l'Olympe, foudroie ces formidables enfants de la terre, sur qui retombent ces mêmes rochers qu'ils avaient entassés. Cette conception est aussi hardie que l'exécution en est merveilleuse. Au reste, il n'y a pas une salle dans ce vaste palais qui ne soit un objet d'admiration; nulle part ailleurs on ne voit réunies à un plus haut degré la poésie de la peinture, la richesse de l'imagination, l'érudition et l'élévation du style. C'est une succession ravissante de pensées ingénieuses, de compositions aimables, de caprices charmants, qui n'ont de comparables que les conceptions de Raphael au Vatican et à la Farnesina, et les peintures de Jules lui-même à la Villa Madama.

L'œuvre gravé du Pippi contient plus de deux cent cinquante pièces; bornons-nous à rappeler les plus considérables : le *Martyre de saint Étienne*, peint pour Matteo Giberti, dataire du pape, tableau qui fut donné par la ville de Gênes au gouvernement français, et qui fait aujourd'hui partie des richesses du roi de Sardaigne; *la Vierge, sainte Anne, saint Joseph, saint Jacques, le petit saint Jean et saint Marc avec un lion*, exécuté pour la chapelle de Jacopo Fuccheri dans l'église de Santa-Maria-de-Anima, à Rome; la *Danse des Muses;* le *Triomphe de Tite et de Vespasien, vainqueurs de la Judée;* la *Circoncision;* l'*Adoration des bergers*, où se voit la figure de saint Longin, au Musée du Louvre; *la Vierge au bassin*, *Samson battant les Philistins*, *Pan et le berger*, à Dresde; *Jupiter* et *Léda*, dans la galerie de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg; *Ariane abandonnée par Thésée*, dans la Pinacothèque de Munich; *Diane et Endymion*, dans la galerie Esterhazy, à Vienne. N'oublions pas les magnifiques cartons peints à la gouache, exécutés en tapisserie à Bruxelles pour le duc de Mantoue, sous la direction de Van Orley, l'un des élèves de Raphael, dans lesquels sont représentés les *Fruits de la guerre*, et les cinq autres cartons représentant les *Amours de Jupiter*, que possédait en 1726 la famille d'Orléans. Parmi les productions architecturales de Jules Romain, nous citerons : la *Villa Madama*, la *Villa Lante*, les petits palais *Alberini* et *Censi*, à Rome, et la *cathédrale* de Mantoue,

dans laquelle il fit revivre le goût sévère de l'antiquité.

Pour bien apprécier le mérite de Jules Romain, il faut le juger, non d'après ses tableaux à l'huile, dont le coloris est souvent défectueux, mais d'après ses fresques et les grands ouvrages où son vaste génie a pu s'abandonner à sa verve et à sa fécondité. Comblé de biens et d'honneurs par le duc de Mantoue Frédéric II de Gonzague, mort en 1540, Jules Romain resta inconsolable de la perte de ce généreux protecteur. Il alla à Bologne, où il donna le plan d'une nouvelle façade pour l'église de Saint-Pétrone, et il se proposait de retourner à Rome pour succéder à Sansovino dans la direction des travaux de Saint-Pierre, lorsqu'une maladie fort courte l'enleva au milieu de sa carrière. [*Enc. d. G. d. M.*].

Vasari, *Vite*, t. II, p. 106-122; t. III, p. 877. — Volta, *Notizie*, t. III, p. 382. — Lanzi, *Storia pitt.*, t. II et III.

PIPPING (*Henri*), théologien et biographe allemand, né à Leipzig, en 1670, mort en 1722. Après avoir depuis 1693 rempli plusieurs fonctions ecclésiastiques à l'église Saint-Thomas, à Leipzig, il devint en 1708 prédicateur de la cour de Dresde. On a de lui : *Arcana bibliothecæ Thomanæ Lipsiensis sacra*; Leipzig, 1703, in-8°; — *Sacer decadum septenarius memoriam theologorum nostra ætate clarissimorum exhibens*; Leipzig, 1705, 2 vol. in-8°; suivis d'une *Trias decadum*; ib., 1707, in-8°; — *Semicenturia biographica selecta*; ibid., 1709, in-8°; — *Syntagma dissertationum*; ibid., 1708 et 1723, in-8°.

Klausing, *Oratio in Pippingum*; Leipzig, 1722, in-fol. — Ranfft, *Leben chursächsischer Doctoren der Gottesgelehrsamkeit*, t. II. — Rotermund, *Suppl. à Jöcher*.

PIQUER (*Andres*), médecin espagnol, né le 6 novembre 1711, à Fornoles (Aragon), mort le 3 février 1772, à Madrid. A l'exemple de plusieurs de ses ancêtres, il embrassa la carrière médicale, et fut reçu docteur en 1734. Dès son premier ouvrage (*Medicina vetus et nova*; Valence, 1735, in-4°; 5e édit., 1791), il fixa l'attention publique en combattant les doctrines enseignées alors en Espagne, et qui offraient un mélange de galénisme et d'arabisme réduits en système. En 1742 il occupa la chaire d'anatomie, puis celle de médecine à l'université de Valence, il fut nommé en 1751 médecin de la chambre du roi, et en 1752 premier médecin du royaume et vice-président de l'Académie royale de médecine. Piquer se montra courageux et éclairé dans le traitement des fléaux qui affligèrent fréquemment les provinces confiées à ses soins. L'étude des mathématiques lui avait donné une rectitude singulière dans l'esprit : aussi avait-il sur la physique et la logique des idées supérieures à celles de ses contemporains, qui par jalousie l'engagèrent souvent dans d'odieuses querelles. Nous citerons encore de lui : *Fisica moderna, racional y experimental*; Valence, 1745, in-4°; — *Logica moderna*; ibid., 1747, in-4°; Madrid, 1771; — *Tradado de calenturas*; ibid., 1751, 1768, in-4°; trad. en français (*Traité des fièvres*; 1776, 1801, in-8°); — *Filosofia moral*; Madrid, 1755, in-4°; suivie d'un *Discorso sobre la explicacion de la filosofia a los asuntos de religion*; 1757, in-4°; — *Las Obras de Hippocrates mas selectas con el texto griego y latino puesto in castellano*; Madrid, 1757 et suiv., 3 vol. In-8°; le travail sur *les Pronostics* a été trad. en français par Laborie (1822, in-8°); — *Institutiones medicæ*; Valence, 1762, in-8°; — *Praxis medica*; Madrid, 1764-1766, 2 vol. in-8°; — *Discorso sobre el sistemo del mecanismo*; Madrid, 1768. Ses écrits, publiés ou inédits, ont été recueillis par son fils l'abbé Jean-Chrysost. Piquer (Madrid, 1785, 13 vol. in-8°).

Vie d'André Piquer, dans le t. XIII de ses *Œuvres*. — *Hidalguia de sangre de don Andres Piquer*, par lui-même; Madrid, 1767. — Laborie, *Notice* à la tête de la trad. des *Pronostics d'Hippocrate*. — *Biogr. méd.*

PIQUET ou **PICQUET** (*Claude*), religieux français, né à Dijon, mort après 1621. Cordelier de l'étroite observance et gardien d'une maison de son ordre à Châlons-sur-Saône et à Romenay, il fut aussi professeur de philosophie. On a de lui : *Commentaria super evangelicam fratrum Minorum regulam ac sancti Francisci testamentum*; Lyon, 1597, in-8°. On y trouve la vie du fondateur et un catalogue des hommes illustres de son ordre; — *Provinciæ S. Bonaventuræ, seu Burgundiæ, fratrum Minorum regularis observantiæ*, etc., *descriptio*; Tournon, 1610 et 1621, in-8°. Claude Piquet a laissé, entre autres ouvrages manuscrits, une *Vie du pape Clément IV*. H. F.

Wadding, *Scriptores ord. Minor.*, p. 91. — Papillon, *Biblioth. des auteurs de Bourgogne*. — J. de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. franciscana*, t. I, p. 269.

PIQUET. *Voy*. PICQUET.

PIRAMOWICZ (*Grégoire*), littérateur polonais, né en 1733, à Léopol, mort en 1801, à Miedzyrrecz (palatinat de Lublin). Après avoir occupé chez les Jésuites une chaire de littérature, il quitta cette société vers 1773, à l'époque de sa suppression en Pologne, et devint l'instituteur de Stanislas et d'Ignace Potocki. Éloquent et rempli des connaissances les plus variées, il participa aux travaux de la diète constituante et de la commission d'éducation nationale. Ses principaux écrits sont : *Dictionnaire de l'antiquité* (Varsovie, 1779), *Les devoirs des instituteurs dans les écoles primaires* (1787), *De l'éloquence* (Cracovie, 1792, 3 vol.), et *La science morale pour le peuple* (1802).

Biogr. univ. et portat. des contemp. (Suppl.).

PIRANESI (*Giambattista*), graveur italien, né le 4 octobre 1720, à Venise, mort le 9 novembre 1778, à Rome. Il dut à Matteo Lucchesi, son oncle maternel, les premiers éléments de dessin. Mais ils étaient l'un et l'autre d'humeur trop difficile pour vivre longtemps ensemble. A dix-huit ans le jeune Piranesi quitta sa famille, et commença le cours de ses pérégrinations aventureuses. Il alla d'abord à Rome. Après avoir

peint pour les théâtres, il entra chez Vasi pour apprendre la gravure, et y fit des progrès rapides ; dans un accès de colère, il faillit tuer son maître, qui le renvoya, et retourna à Venise avec le ferme dessein de devenir architecte. Au bout de quelque temps on le revoit à Rome, travaillant sans relâche à dessiner d'après nature la plus grotesque collection d'infirmes et de mendiants qu'on eût vue depuis Callot. Ses succès le mirent en goût d'étudier la peinture historique : il alla en chercher des leçons auprès du Tiepoletto. Puis il courut de nouveau l'Italie, comme peintre de portraits cette fois, et s'arrêta enfin à Rome, où il reprit le burin pour ne plus le quitter. Son mariage ne fut pas la moins bizarre des actions de sa vie. Occupé un jour à dessiner des ruines dans le Campo Vaccino, il vit passer devant lui une jeune paysanne, accompagnée d'une sœur plus âgée. « Est-elle à marier, la belle enfant? » demanda-t-il sans autre préambule. Et sur la réponse affirmative, il interrompit son travail, accosta la jeune fille, s'entendit avec elle et la conduisit à l'église. Piranesi fut un artiste aussi habile qu'infatigable; il a porté son art à un degré de perfection réunissant la précision à la chaleur d'une exécution énergique et pittoresque. Les amateurs du dernier siècle faisaient de lui le plus grand cas. « C'était l'un des meilleurs dessinateurs d'architecture et de ruines, et l'un des graveurs le plus pittoresques qu'ait produits le dix-huitième siècle. Jamais on n'avait gravé avec tant de goût l'architecture ruinée ou bien conservée : il a eu des imitateurs et n'a pas encore de rivaux; il a fait des ouvrages de caprice dans lesquels on ne sait ce qu'on doit le plus louer, de l'esprit qui règne dans la composition ou de celui qui pétille dans le manœuvré (1). » Cet éloge est encore vrai en bien des points. L'œuvre de Piranesi se compose d'environ 1,800 pl., d'un format atlantique, qui ont pour objet la plupart des monuments de l'antiquité romaine; les principales séries en sont: *Antiquités romaines* (220 pl.), *Fastes consulaires et triomphes* (133 pl.), *Antiquités d'Albano* (48 pl.), *Champ de Mars* (48 pl.), *Magnificence des Romains* (47 pl.), *Vues de Rome* (130 pl.), *Statues antiques, vases et bustes* (350 pl.), *Antiquités d'Herculanum et de Pompéi* (91 pl.), etc. La dernière et la plus complète édition de cet œuvre gigantesque a été publiée par Firmin Didot frères (Paris, 1836, 29 vol. in-fol., contenant avec le texte près de 2,000 pl.). Au milieu de ses nombreux travaux cet artiste trouva encore le temps de s'appliquer à l'architecture pratique; parmi les églises dont le pape Clément XIII lui confia la restauration, il suffit de mentionner Sainte-Marie-du-Peuple ainsi que le prieuré de Malte, où un mausolée lui a été élevé par le sculpteur Angiolini. P.

Bianconi, *Elogio storico del cav. G.-B. Piranesi*, dans l'*Antologia Romana*, 1779, nos 34, 35 et 36, dans le t. II des *Œuvres* de l'auteur (Milan, 1802, in-8o), et dans l'*Album* de Rome du 3 octobre 1840, avec des addit. — P. Biagi, *Sull' incisione e sul Piranesi*; Venise, 1820, in-8o. — Gamba, *Galleria de' letterati ed artisti delle Provincie Veneziane*; Venise, 1822-1824, gr. in-8o. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IX, 386-66.

(1) *Dict. des beaux-arts*, art. GRAVURE.

PIRANESI (*Francesco*), graveur, fils du précédent, né en 1748, à Rome, mort le 27 janvier 1810, à Paris. Il s'associa ses frères et sa sœur, qui cultivaient aussi la gravure, et continua de concert avec eux le commerce d'estampes, dont les recueils de son père formaient le principal fonds. Il reçut de Gustave III, roi de Suède, le titre de chargé d'affaires auprès du pape. Lors de l'établissement de la république à Rome, il fut envoyé comme ministre à Paris (1798); peu de temps après il y transporta sa collection, et, grâce au concours que lui prêta le gouvernement impérial, il en fit paraître de 1804 à 1807 une édition, dont le plus grave défaut est le désordre qui règne dans les différentes parties. A cette vaste entreprise il ajouta la création d'une manufacture de vases peints et candélabres en terre cuite; mais cet établissement, trop ruineux pour lui, fut acquis aux frais de l'État et réuni à la calcographie du musée du Louvre. Cet artiste, dont la réputation a été exagérée, fut de beaucoup inférieur à son père, sur les traces duquel il se borna souvent à marcher. P.

Gori Gandellini, *Notizie degli intagliatori*.

PIRAULT DES CHAUMES (*Jean-Baptiste-Vincent*), littérateur français, né le 27 septembre 1767, à Paris, mort en octobre 1838, à Nanterre, près Paris. Fils d'un procureur au parlement, il se rangea parmi les antagonistes de la révolution et exerça pendant quelque temps la profession d'avoué. En 1797 il fut un des défenseurs des royalistes compromis dans le complot de Brotier et La Villeheurnois. Nommé en l'an VIII (1800) professeur de droit civil à l'Académie de législation, il se fit inscrire en 1808 au barreau des avocats de la cour impériale de Paris. Sous la restauration il fut maire de Nanterre. On a de lui : *Voyage à Plombières en 1822*; Paris, 1823, in-18, fig. : on y trouve la première version française du poëme latin de Joach. Camerarius sur les eaux de Plombières; — *Fables nouvelles*; Paris, 1829, in-18 : ce sont des fables politiques; — *Contes et nouvelles, en vers*; Bruxelles (Paris), 1829, in-12; — *Pagona, ou le philosophe*, roman politique; Paris, 1832, 4 vol. in-12. Il a traduit d'Ovide *l'art d'aimer* (1818) et *Les amours* (1824), en vers, et de Cervantes *La Tante supposee, nouvelle* (1831, in-12).

Biogr. nouv. des contemp.

PIRÉ (*Hippolyte-Marc-Guillaume* DE ROSNYVINEN, comte DE), général français, né le 31 mars 1778, à Rennes, mort le 29 juillet 1850, à Paris. Il appartenait à une ancienne famille de la Bretagne, et son grand-père, le marquis de Piré, présidait la noblesse à la tenue des états de 1770. Emmené hors de France à l'époque de l'émigration, il servit en Hollande, dans l'armée

des princes, fit partie de l'expédition de Quiberon, où il fut blessé (1795), et reparut en Bretagne, sous les ordres de Botherel, de Puisaye et de Cadoudal. Après la pacification de l'ouest, il s'engagea dans la légion des hussards volontaires du premier consul, corps d'élite qui servit à rallier une partie de la jeune noblesse rentrée de l'émigration. Un avancement rapide devint la récompense de son intrépidité. A Austerlitz, escorté de deux cavaliers seulement, il fit mettre bas les armes à un détachement de cinquante Russes. Chargé, après la bataille d'Iéna, de reconnaître les abords de Stettin, il entra audacieusement dans la place, et entama sur-le-champ une négociation qui fut suivie d'une capitulation en règle. Chevalier de la Légion d'honneur après Eylau, il fut nommé, après Friedland, colonel du 7e de chasseurs à cheval (25 juin 1807). En Espagne, où il fit la campagne de 1808, il commanda par mission spéciale à Somma-Sierra l'escadron de chevau-légers polonais, et fit prisonnier de sa main le colonel du régiment de la Couronne. Mis à la tête d'une brigade de cavalerie légère (1809), il combattit à Eckmuhl, à Ratisbonne et à Wagram. Après s'être signalé dans la brillante affaire d'Ostrowno, il montra autant de sang-froid que d'énergie pendant la retraite de Russie, et ses succès contre les troupes saxonnes du général Thielmann le firent nommer général de division le 15 octobre 1813. Il resta fidèle à Napoléon en 1815, et reçut de lui l'ordre de déjouer dans le midi les projets des royalistes : après quelques engagements peu importants, il força le duc d'Angoulême à signer la capitulation de la Palud. Il commanda ensuite la cavalerie légère de l'aile gauche à Waterloo, ramena les débris de sa division sous les murs de Paris, et, de concert avec Excelmans, il détruisit presqu'en entier au combat de Rocquancourt, près Versailles, un corps ennemi composé des régiments de hussards de Brandebourg et de Poméranie. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, Piré se rendit en Russie, où l'empereur Alexandre lui offrait un asile, et rentra en France en 1819. Le gouvernement de Juillet le remit en activité, et lui confia plusieurs commandements à l'intérieur. Admis à la retraite en mars 1848, il retrouva lors des événements de juin toute la vigueur de sa jeunesse, et marcha contre les barricades, revêtu de son uniforme d'officier général, dans les rangs des gardes nationaux de la 1re légion parisienne. Il avait été créé en 1812 baron de l'empire. Son nom figure sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Victoires et conquêtes.* — Jay, Jouy, etc, *Biogr. nouv. des contemp.* — Mullié, *Celebrités militaires.*

PIRÉ (De). *Voy.* Biré.

PIRES (*Thomas*), diplomate portugais, mort vers 1533. C'est le premier Européen qui fut chargé d'une ambassade officielle en Chine, et sa mission eut lieu en 1521. Elle eut pour lui les résultats les plus désastreux. Comme en l'envoyant vers le souverain de l'empire du Milieu, on ne s'était point conformé au style de la chancellerie chinoise, et que le gouverneur des Indes s'était contenté d'écrire comme on écrivait alors aux radjas, tributaires pour la plupart du Portugal, Pires fut jeté en prison par les autorités chinoises, et périt, dit-on, à la suite d'une longue captivité. La seconde ambassade du Portugal en Chine, qui eut lieu vers 1667 sous Alfonse VI, eut une issue plus heureuse. F. D.

Renseignements particuliers.

PIRHING (*Ehrenreich*), canoniste allemand, né en 1606, à Sigarten, en Bavière, mort après 1676. Après avoir étudié la philosophie et le droit à Ingolstadt, il entra en 1628 chez les Jésuites, et enseigna depuis, dans divers colléges de son ordre, la morale, le droit canon et l'exégèse. On a de lui : *Apologia Cæsaris, principum catholicorum et ordinum religiosorum adversus Balduini calumnias*; Ingolstadt, 1652, in-8° ; — *De jurisdictione prælatorum et rectorum episcopis inferiorum*; Dillingen, 1663, in-8°; — *De jurisdictione judicis delegati*; ibid, 1664, in-8°; — *De constitutionibus et consuetudine*; ibid., 1666, in-8°; — *De renuntiatione beneficiorum*; ibid., 1667, in-8°; — *Commentaria in Decretales*; ibid., 1674, 3 vol. in-fol.; — *Jus canonicum explicatum*; ibid., 1674-1678, 5 vol., in-fol.; Venise, 1759.

De Backer, *Bibliothèque des auteurs de la Societé de Jésus.* — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

PIRI-MOHAMMED, grand vizir, né d'une des principales familles de Karamanie, mort en 1524. Son caractère prudent et modéré autant que son dévouement lui gagna la confiance de Sélim Ier, dont il était le trésorier. Pendant la nuit qui précéda le 23 août 1514, jour où Sélim remporta sur le schah de Perse, Ismail, la victoire de Tschaldiran, les vizirs assemblés priaient le sultan d'accorder aux troupes un repos de vingt-quatre heures; Piri fut le seul à montrer la nécessité d'engager le combat sans délai. Le 22 septembre suivant, le sultan le nomma vizir, lui confia l'éducation de son fils Soliman, et à son retour de Perse ordonna, d'après ses conseils, la construction d'un arsenal maritime et l'équipement de cinq cents vaisseaux de guerre à Constantinople. Ces préparatifs inquiétèrent la plupart des puissances de l'Europe, les forcèrent à renouveler leurs négociations avec la Turquie, et contribuèrent puissamment à la grandeur de cette dernière sous le règne de Soliman Ier ou *le Grand* (1). Avant de partir pour l'Égypte, Sélim le chargea du gouvernement de Constantinople, et le nomma grand vizir (22 septembre 1517) au retour de cette expédition. Piri fut assez heureux pour empêcher Sélim de souiller la fin de son règne

(1) C'est par erreur que les historiens européens appellent le fils de Sélim, Soliman II ; les Turcs n'ont jamais voulu reconnaître Soliman frère et rival de Mahomet Ier (Hammer).

par le massacre général des chrétiens. Le sultan n'avait pu jusqu'alors conserver un grand vizir pendant plus d'un mois; Piri, étonné de garder si longtemps cette charge, lui dit un jour d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant : « Mon Padischach, je sais que tôt ou tard tu me feras mettre à mort, moi, ton fidèle esclave, sous un prétexte quelconque; avant que ce jour arrive, ne voudrais-tu pas m'accorder quelques heures de liberté pour mettre ordre à mes affaires en ce monde et me préparer pour l'autre ? » — « J'y pense en effet depuis longtemps, répondit Sélim en éclatant de rire; mais je n'ai personne capable de remplir comme toi les fonctions de grand vizir, sans quoi ce me serait chose facile de me rendre à tes vœux. » Maintenu à son poste par Soliman, il assiégea Belgrade (1521) et s'opposa à l'expédition de Rhodes. Soliman lui en confia néanmoins la direction, dont le commandement fut donné à Mustapha-Kirlou. Il fut chargé d'assiéger le bastion d'Italie, au sud de Rhodes, et de régler avec le grand maître les articles de la capitulation (21 octobre 1522). L'année suivante (27 juin), sur les calomnies d'Ahmed-Pacha, il fut destitué et mis à la retraite avec une pension de 200,000 aspres. Piri se retira dans les environs de Constantinople, et mourut âgé de plus de soixante-quinze ans. S. R—D.

Cantemir, *Histoire de l'Empire ottoman*. — Hammer, *Hist. de l'Empire ottoman*.

PIRINGER (*Benoît*), graveur allemand, né en 1780, à Vienne, mort à Paris, en 1826. Après avoir appris à l'Académie des beaux-arts de Vienne le dessin de paysage sous Brand, il fut pendant un an maître de dessin chez la comtesse Potocka, en Pologne; de retour dans sa ville natale, il s'adonna avec un succès marqué à la gravure à l'*aqua-tinta*. Emmené en 1809 à Paris par le comte Alexandre de Laborde, il y exécuta un nombre considérable de planches très-estimées, et qui lui valurent entre autres une médaille d'or à l'exposition de 1814 et le diplôme de membre de l'Académie des beaux-arts de Vienne. Les principales sont : *La Danse du village*, *Les Quatre points du jour*, *Le Lever* et *Le Coucher du soleil*, d'après Claude Lorrain; des *Paysages* d'après ses propres dessins, d'après Schönberger, Poussin, Molitor, Veith, C.-H. Brand, Robell, Dujardin, etc.; deux *Suites* de paysages d'après Dietericy; *Les Vues pittoresques du Tyrol*, 29 planches d'après Runk; huit *Vues* des environs de Lyon; l'*École de paysage;* Paris, 1823, in-fol. Piringer a encore collaboré à plusieurs ouvrages illustrés, tels que les *Monuments de la France* d'Al. de Laborde, le *Voyage à Constantinople* de Pertuisier, le *Voyage dans les Pyrénées* de Melling, etc.; il a encore exécuté plusieurs gravures pour le recueil manuscrit des *Romances* de la reine Hortense. On a publié le *Catalogue des estampes de Piringer;* Paris, 1827, in-8°, précédé d'une *Notice* sur sa vie. O.

Mabul. *Annales biographiques* (année 1826, partie II). — Nagler, *Neues Allgem. Künstler Lexikon*.

PIRI-RÉIS, capitan d'Égypte, mort en 1553. Neveu de Kemal-Réis, corsaire célèbre sous Bajazet II, il le suivit dans ses expéditions aventureuses, et ne tarda pas à se rendre redoutable aux navigateurs chrétiens. Il partit de Suez en 1551 à la tête d'une flotte de trente navires, s'empara de Mascate et mit le siége devant Ormuz. Gagné par les riches présents des assiégés, il s'éloigna. Ali-Pacha le fit arrêter à son arrivée au Caire, saisit le riche butin qu'il avait fait dans cette expédition, et l'envoya à Constantinople. Soliman fit transmettre au gouverneur d'Égypte l'ordre de le mettre à mort. Piri-Réis a laissé, sous le titre de *Bahriyé*, deux atlas maritimes, l'un de la mer Rouge, l'autre de l'archipel, indiquant, avec une exactitude surprenante pour l'époque, les courants, bas-fonds, lieux propres au débarquement, anses, golfes, détroits et ports. Ce précieux ouvrage est conservé à la bibliothèque royale de Berlin. S. R—D.

Diez, *Mémoires sur l'Asie*, I. — Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*.

PIRKHEIMER (*Wilibald*), célèbre humaniste allemand, né à Eichstædt, le 5 décembre 1470, mort à Nuremberg, le 22 décembre 1530. D'une ancienne famille patricienne de Nuremberg, il était fils de Jean Pirkheimer, conseiller de cette ville et de l'évêque d'Eichstædt ainsi que des cours de Bavière et d'Autriche, et fondateur à Nuremberg d'une chaire d'éloquence et de poésie. Après avoir reçu une éducation soignée, il accompagna son père dans divers voyages auprès des cours de Bavière, d'Autriche et autres. A l'âge de dix-huit ans, il fut placé à la cour de l'évêque d'Eichstædt, où il se forma à tous les exercices chevaleresques et où il continua de cultiver la musique, pour laquelle il avait dès ses premières années montré un talent particulier. Tout en prenant part à plusieurs expéditions militaires, il ne négligea pas l'étude des belles-lettres, qui lui furent enseignées par Georges de Tegen et le chanoine Adelmann. En 1490 il se rendit à l'université de Padoue, où il étudia la jurisprudence, se familiarisant en même temps, sous la direction de Musurus, avec la langue grecque; trois ans après il alla compléter ses connaissances en droit à l'université de Pavie, et il y suivit les cours de Maino, de Lancelot et de Ph. Decius. Pendant ce long et fructueux séjour en Italie, il évita la société de ses compatriotes, à cause de leur passion pour le jeu et la boisson, et se rapprocha des Italiens, qui appréciaient beaucoup ses connaissances variées et l'aménité de ses manières. De retour à Nuremberg, en 1497, il épousa Crescentia Rietter, d'une des premières familles de la ville, alliance qui lui ouvrit peu après les portes du sénat. Cette assemblée reconnut bientôt son mérite, et le chargea malgré sa jeunesse de plusieurs négociations importantes. En 1499 il fut

appelé à commander le contingent que la ville avait envoyé à l'armée dirigée par l'empereur Maximilien Ier contre les cantons suisses. Sa brillante conduite pendant la campagne, dont il écrivit plus tard la relation, le signala à l'attention de Maximilien, qui, reconnaissant en lui un esprit aussi instruit que distingué, le nomma son conseiller et lui accorda constamment depuis une faveur marquée. Cette distinction lui attira un grand nombre d'envieux, dont les tracasseries lui firent, en 1501, résigner ses fonctions de sénateur; il les reprit trois ans après, sur les vives instances de ses amis, et il eut de nouveau à conduire les négociations les plus difficiles, genre d'affaires auquel son caractère aimable et insinuant et son éloquence persuasive le rendaient particulièrement apte; il fut aussi en 1511 et en 1512 envoyé comme député aux diètes de Trèves et de Cologne.

En 1522, Pirkheimer se retira dans la vie privée. Tout en se livrant plus que jamais à l'étude, il continua ses efforts, couronnés de succès, pour répandre en Allemagne la culture des lettres et des sciences. C'est là son principal titre de gloire. Sa précieuse bibliothèque, riche en manuscrits rares, était à la disposition de tous ceux qui voulaient y faire des recherches; dans sa maison, que sa fortune lui avait permis de monter sur un grand pied, se réunissaient un cercle choisi de lettrés, d'artistes et d'autres personnes de mérite; elle était devenue l'asile des Muses, comme disaient ses contemporains. Il venait généreusement au secours des savants peu fortunés, et usait pour leur avancement de sa grande influence auprès des principaux personnages de son époque. Étroitement lié d'amitié avec Érasme, Conrad Celtes, Reuchlin, Trithème, Albert Dürer, Pic de la Mirandole et autres esprits de premier ordre, il entretenait avec la plupart des savants de l'Europe une correspondance des plus actives, dont malheureusement la plus grande partie a été perdue. Ce qui en subsiste prouve que Cochleus n'exagérait pas en lui écrivant : « *Eo enim hactenus in eruditos fuisti animo, ut communi studiosorum judicio habitus fueris et literarum decus et eruditionis variæ atque adeo omnigenæ princeps.* » Après avoir considérablement amélioré l'état des écoles à Nuremberg, Pirkheimer parvint à établir en cette ville un des centres les plus actifs de la culture intellectuelle. Hutten n'hésite pas à lui attribuer, quant à la propagation des lumières en Allemagne, une influence égale à celle qu'exercèrent Érasme et Reuchlin. Plein d'enthousiasme pour les auteurs de l'antiquité, notamment pour les écrivains grecs, dont il traduisit quelques-uns en latin et en allemand, il s'attacha aussi à attirer l'attention de ses compatriotes sur leur propre histoire; il en traita plusieurs parties avec un esprit critique rare à cette époque. Il chercha aussi à encourager l'étude des mathématiques et de l'astronomie, et il s'en occupait lui-même avec une certaine prédilection. Il prit enfin le plus vif intérêt à tous les essais tentés pour réformer l'Église et sa discipline, et entra dans la lutte avec la scolastique dégénérée en lançant contre les persécuteurs de Reuchlin un pamphlet étincelant de verve. Après avoir pris d'abord énergiquement le parti de Luther, il eut la douleur de voir s'évanouir les espérances qu'il avait fondées sur lui; et il reconnut avec effroi que, comme le disait Érasme, la propagation des doctrines luthériennes amenait la complète décadence des études. Il vit le gymnase de Nuremberg, qu'il avait plus que tout autre contribué à rendre florissant, perdre la plupart de ses élèves par suite du mépris que les nouveaux théologiens professaient pour les belles-lettres. Ce spectacle, joint à celui de l'immoralité que le dogme de la rédemption par la foi seule fit naître dans le peuple, le rattacha vers la fin de sa vie de nouveau à l'ancienne Église. (*Voy.* Döllinger, *Innere Entwickelung der Reformation*, t. I). On a de Pirkheimer : *Eccius dedolatus;* 1520, in-4°, sous le pseudonyme de J.-Fr. *Cottalambergius; — Apologia seu laus podagræ;* Nuremberg, 1522, in-4°; Strasbourg, 1529, 1570; Amberg, 1604, 1611, in-4° : reproduit dans divers recueils, cet intéressant petit écrit humoristique a été traduit en allemand (Nuremberg, 1831, in-8°); — *De vera Christi carne, ad Œcolampadium responsio;* ibid., 1526, in-8°; suivi d'une seconde réponse et d'un pamphlet intitulé : *De convitiis monachi illius qui Œcolampadius nuncupatur;* 1527, in-8°; — *Germaniæ ex variis scriptoribus perbrevis explicatio;* ibid., 1530, 1532, in-8°; — *Priscorum nummorum æstimatio;* Tubingue, 1533; Nuremberg, 1541, in-4°; — des *Traductions* de plusieurs opuscules de Plutarque, de Lucien, de saint Nil, de saint Grégoire de Nazianze, etc. Les *Œuvres* complètes de Pirkheimer ont été réunies par Goldast (Francfort, 1610, in-fol.); on y trouve imprimé pour la première fois son *Bellum suitense seu helveticum anno* 1499, traduit en allemand par Munch, qui y a joint une vie de l'auteur (Nuremberg, 1826). Pirkheimer a donné la première édition de saint Fulgence; Nuremberg, 1519, in-8°; il a aussi écrit le texte pour les magnifiques gravures sur bois du *Char triomphal de l'empereur Maximilien*, d'Albert Dürer. Plusieurs de ses *Lettres* se trouvent dans les *Beitræge* et dans les *Miscellanea* de Strobel, dans les *Beitrage* de Waldau, et autres recueils.

Sa sœur *Charitas* PIRKHEIMER, née en 1464, morte en 1532, reçut une instruction peu commune, et entra de bonne heure au couvent de Sainte-Claire, à Nuremberg, dont elle devint abbesse en 1504. Elle lisait le grec, écrivait le latin avec beaucoup d'élégance; quelques-unes des lettres qu'elle adressa en cette langue à Celtes, à Érasme et autres, ont été conservées (*voy.* Munch, *Andenken an Charitas Pirkheimer*, Nuremberg,

1826; et Mayer, *Pirkheimers Aufenthalt zu Neunhof, von ihm selbst geschildert, nebst Beitrægen zu dem Leben seiner Schwestern*; ibid., 1828). E. G.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten Lexicon* et le *Supplement* de Nopitsch. — Niceron, *Mémoires*. — *Der Biograph*, t. III, 1803. — Brucker, *Ehrentempel*. — Hagen, *Deutschlands literarische und religiöse Verhältnisse im Reformationszeitalter* (Erlangen, 1844, t. I).

PIRO (*Francesco-Antonio*), philosophe italien, né en 1702, au village d'Aprigliano, près Cosenza, mort en 1778, à Rome. Admis à seize ans chez les Minimes, il y fut pourvu de différentes charges, dont il s'acquitta honorablement. Séduit par les théories de Locke, il les développa avec trop de hardiesse, et s'attira par là les persécutions de ses confrères, qui finirent par lui ôter les fonctions de provincial. Il alla finir ses jours à Rome, dans l'obscurité. On a de lui : *Riflessioni intorno all' origine delle passioni* (Naples, 1742), ouvrage mis à l'index et que l'auteur retira avec soin de la circulation ; — *Dell' Origine del male contro Bayle, o Nuovo sistema antimanicheo* (ibid, 1749), où il entreprit de réfuter les opinions de Bayle sur le manichéisme.

Salv. Spiriti, *Scrittori cosentini*. — *Uomini del Regno di Napoli*, I.

PIROLI (*Tommaso*), graveur italien, né le 16 octobre 1750, à Rome, où il est mort, le 22 mars 1824. Il étudia à Florence le dessin et la gravure; mais c'est à tort qu'on lui a donné Piranesi pour maître en cet art. Il passa à Rome la plus grande partie de sa vie, et y exécuta ses meilleures productions, telles que la *Vie de Jésus* (12 pl.), *Les Prophètes* et *les Sibylles* de la chapelle Sixtine, d'après Michel-Ange; *l'Amour et Psyché*, d'après Raphael; les planches d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle et du Dante, d'après Flaxman; les bas-reliefs de la villa Albani (113 pl.), etc. Appelé à Paris en 1804, il fut chargé de reproduire, aux frais du gouvernement, les *Monuments antiques du musée Napoléon* (Paris, 1804 et ann. suiv., 4 vol. in-4°, avec 318 pl.); il y grava aussi les estampes de la *Napoleonide* de Petroni, et travailla à celles de la *Storia della scultura* de Cicognara et des recueils artistiques publiés par les fils de Piranesi.

Un peintre du même nom, Piroli (*Prospero*), né en 1761, dans le Novarais, mort le 18 décembre 1831, à Milan, acquit de la réputation en Russie, où il séjourna de 1803 à 1817; il y obtint en 1806 le titre de restaurateur des tableaux de la galerie de l'Ermitage avec des appointements considérables. P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IV.

PIROLLE (......), horticulteur français, né le 19 mars 1773, à Metz, mort vers 1846. En 1791 il s'enrôla dans un bataillon de volontaires, en devint lieutenant et fit une campagne. De retour à Metz, il y fonda le *Journal des amis*, feuille révolutionnaire; obligé d'en suspendre la publication par suite des intrigues royalistes sous le Directoire, il reprit du service, et fut aide de camp des généraux Maisonneuve, Élie et Loison. Sous le consulat il vint se fixer à Paris, et ne s'occupa plus désormais que d'horticulture : il se fit principalement connaître par ses magnifiques collections de roses et de tulipes. Il était secrétaire de la Société d'agronomie pratique. On a de lui : *L'Horticulteur français* (Paris, 1824, in-12, pl.), réimpr. sous le titre de *Manuel du jardinier* (1847, in-12), avec des addit. de Boitard et Noisette; *Calendrier du Jardinier francais* (1825, in-18); *Traité du dahlia* (1840, in-12), et des articles dans *Le bon Jardinier* (1820 à 1824) et les *Annales des jardiniers amateurs*.

Bégin, *Biogr. de la Moselle*, III. 530-534. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, II, 2e part., p. 11-12.

PIROMALLI (*Paolo*), missionnaire italien, né en 1591 ou 1592, à Siderno (Calabre ultérieure), mort le 13 juillet 1667, à Bisignano. Après avoir embrassé la règle de Saint Dominique, il s'adonna à la prédication, et fut appelé en 1628 à Rome pour enseigner la philosophie au couvent de la Minerve. Placé en 1631 à la tête des missions de l'Arménie majeure, il y ramena à la foi catholique un grand nombre de schismatiques et d'eutychéens, et parmi ceux-ci les patriarches Cyriaque et Moyse III. En 1637 il parcourut la Géorgie, et fut employé deux fois à calmer les vives agitations qu'avaient produites en Pologne les disputes des Arméniens. S'étant rendu en Perse (1642), il y fit un séjour d'environ dix ans, et alla prêcher l'Évangile dans certaines contrées de l'Inde. En 1654 il passa en Afrique, dans le but d'y convertir les infidèles; mais il tomba entre les mains des corsaires algériens, qui ne le rendirent à la liberté qu'au bout de quatorze mois. Nommé archevêque de Naschivan (1655), il gouverna cette église arménienne jusqu'à la fin de 1664, où il fut transféré sur le siége épiscopal de Bisignano, dans le royaume de Naples. On a de Piromalli : *Theanthropologia* (Vienne, 1656, in-8°), *Apologia de duplici natura Christi* (ibid., 1656, in-8°), et seize ouvrages restés manuscrits, parmi lesquels on remarque un *Vocabulaire* et une *Grammaire* de la langue arménienne. P.

Macri, *Memorie istorico-critiche intorno alla vita e alle opere di P. Piromalli*; Naples, 1824, in-8°, fig. — Quétif et Échard, *De script. ord. Prædic.*, II.

PIRON (*Aimé*), poëte bourguignon, né à Dijon, où il exerça l'état d'apothicaire, le 1er octobre 1640, mort le 9 décembre 1727. Son fils Alexis a dit de ses parents que « c'étaient de ces bons Gaulois, de ces bonnes âmes devenues aussi rares que ridicules, cent fois plus occupées de leur salut que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune ». Ailleurs, il ajoute « qu'il a été élevé dans l'austérité d'une éducation simple, grave et régulière ». On peut être surpris de cette assertion quand on songe au caractère naturellement franc et enjoué de son père; mais le bonhomme devint rude et morose

en prenant des années. Plus jeune, il avait fait, dans le patois bourguignon, un grand nombre de poëmes, de chansons, de *Noëls;* mais c'est surtout à ces derniers, qui pendant trente années parurent périodiquement, qu'il doit sa popularité; et, sous ce rapport, il peut être mis en balance avec son compatriote La Monnoye. Celui-ci a plus d'érudition, d'art et de goût; Aimé Piron a plus de naïveté, de rondeur, de bonhomie. Dans la plupart de ses compositions, il s'inspire des souffrances du pauvre peuple, dont il plaide la cause et qu'il défend contre la rigueur des impôts et les excès des *maltotiers;* tandis que La Monnoye sert ses propres intérêts avant tout, et cherche à s'assurer les bonnes grâces des grands. Cette différence d'inclinations ne les empêcha pas toutefois d'être unis par une amitié étroite, qui les prit au berceau, si l'on peut le dire (ils étaient nés à un an d'intervalle), et qui dura toute leur vie (ils moururent l'un et l'autre à quatre-vingt-sept ans); du reste, c'est aux conseils et à l'exemple de Piron que La Monnoye dut de se livrer à la composition de ses *Noëls*.

Admis, en sa qualité d'échevin, à la table des princes de Condé lorsqu'ils venaient visiter la Bourgogne, dont ils étaient gouverneurs, Piron les égayait, les *complimentait* sur leur bienvenue, et chantait en vers populaires les fêtes auxquelles les nobles hôtes donnaient lieu, pendant que son beau père, Jean Dubois, sculpteur habile dont les ouvrages décorent les églises de Dijon, s'appliquait à enrichir de devises et d'allégories de toutes sortes les trophées et les chars de triomphe dressés pour la solennité. Piron composa avec quelque succès des poésies latines; mais il réussit moins en français. Ses opuscules en patois bourguignon sont en très-grand nombre : la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, par Papillon, en a énuméré les principaux. Voici l'épitaphe qu'il se fit, et qui est à peu près inconnue :

Ici repose Aimé Piron,
Étendu, couché de son long,
Jusqu'à la terrible journée
Par le divin pasteur prônée,
Où jeunes, vieux, petits et grands
Seront jugés en même temps.
Quand sera-t-elle? Hélas! peut-être
Est-elle à la veille de naître!
Nous la touchons du bout du doigt :
C'est pourquoi, passants, croyez-moi,
Ne sachant ni le jour ni l'heure
De votre dernière demeure,
Fuyez du démon les filets;
Veillez, priez, tenez-vous prêts.
C'est à quoi ce mort vous invite.
Puis, enfin, d'un peu d'eau bénite
Rafraîchissez-le, s'il vous plaît,
Afin qu'autant vous en soit fait
Quand, ainsi que lui, chose sûre,
Des vers vous serez la pâture,
Poudre, cendre; en un seul mot : rien.
Il faut mourir, pensez-y bien.

Honoré B.

Rigoley de Juvigny, *Vie de Piron*, placée en tête des *Œuvres complètes* de ce poëte, 1776, 9 vol. in-12. — Auguste de Mastaing, *Les Piron*; 1844, in-8°. — Mignard, *Noëls d'Aimé Piron*; Dijon, 1858, in 12. — F. Fertiault, *Les Noëls bourguignons*; Paris, 1858, in-12. — H. Bonhomme, *Œuvres inédites de Piron*.

PIRON (*Alexis*), auteur dramatique et poëte français, fils du précédent, né à Dijon, le 9 juillet 1689, mort à Paris, le 21 janvier 1773. Son père, qui devint sévère et dévot en vieillissant, avait donné autrefois à ses enfants l'exemple de plus d'une originalité, ainsi que l'anecdote suivante en fait foi. Voulant connaître au vrai le caractère de ses trois fils, le bonhomme inventa un singulier moyen de contrôle : il les enivra tous les trois, attendu que, selon le proverbe, la vérité devait se trouver dans le vin. Le lendemain, après que les fumées bourguignonnes se furent dissipées, il parla ainsi à chacun d'eux : « Toi, dit-il à l'aîné (qui se nommait *Aimé*, comme lui, et qui plus tard entra dans les ordres), toi, tu as le vin d'un porc » : il s'était endormi avec des grognements sourds après avoir bu. Puis, s'adressant à *Jean*, son second fils, dont l'ivresse avait été provocante et batailleuse, il lui dit : « Toi, tu as le vin d'un lion (1). » Enfin, vint le tour d'*Alexis*, qui, pendant l'éclipse de sa raison, avait fait mille gentillesses, mille tours de passe-passe, et s'était répandu en saillies plus folles les unes que les autres : « Quant à toi, lui dit le vieillard, tu as le vin d'un singe. » Ce brevet d'intelligence bouffonne si plaisamment octroyé à Alexis ne l'empêcha pas d'être déclaré peu après, par des pédants de collége, atteint et convaincu « d'une incapacité totale et perpétuelle ». En dépit de ce second horoscope, et à l'âge de douze à treize ans il répondit à un ami qui s'enrôlait dans les dragons en promettant de parvenir à la gloire des héros antiques : « Reviens un Achille, en moi tu trouveras un Homère pour chanter tes exploits. » — « Hélas! ajoute tristement Piron, nous avons atteint notre but à peu près l'un comme l'autre; avec un bras de moins et quarante-cinq ans de plus, le pauvre garçon est mort soldat aux Invalides. » Ses études terminées, Alexis entra, en qualité de secrétaire, chez un riche financier, qui ne lui donnait que deux cents livres de gages par an. D'après Rigoley de Juvigny, c'était un bel-esprit, un métromane, qui faisait copier ses vers par Piron, lequel n'était ni assez bas flatteur pour les trouver bons ni assez prudent pour se taire. Piron le quitta bientôt : après avoir refusé, contre le vœu de sa famille, d'entrer dans les ordres et de se faire médecin, il alla étudier le droit à Besançon, d'où il revint avec le titre d'avocat; mais au moment où il se disposait à plaider sa première cause, un revers de fortune accabla tout à coup ses parents, et ruina ses espérances. Et comme d'après lui la profession d'avocat était trop noble pour être compatible avec le besoin d'un écu, il renonça au barreau. Le voilà donc de nouveau livré à l'oisiveté et indécis sur le choix d'un état.

(1) Hélas! loin de devenir un lion, le pauvre Jean devint, comme son père, un placide apothicaire.

Quelques années avant cette époque, il s'était lié, à Dijon, avec de joyeux compagnons de son âge; et c'est alors qu'il commit l'impiété littéraire dont l'ombre fatale s'est projetée sur toute sa vie. Mais n'y a-t-il pas un peu d'exagération et de parti pris dans le jugement qu'on porte en général contre lui à cet égard? Sans doute, il a composé une *Ode* très-répréhensible, qui a le malheur d'être écrite avec talent; mais il était alors âgé de vingt ans, c'est-à-dire dans toute l'effervescence de la jeunesse et du tempérament; il avait été défié à la lutte par son jeune ami Jehannin, le joyeux sybarite par excellence, et, comme il nous l'apprend lui-même :

Il ne mit à l'hymne folle,
Jeunesse et vin de concert,
Que le temps de la parole
Et que celui du dessert.

C'est donc une débauche d'esprit et de table, une véritable surprise des sens que cette composition qui fit dire à Fontenelle, lors de la candidature de notre poëte à l'Académie : « Si Piron a fait la fameuse *Ode*, il faut bien le gronder, mais l'admettre; s'il ne l'a pas faite, fermons-lui notre porte. » Notre siècle s'est montré plus sévère que Fontenelle, et si nous ouvrons notre porte à Piron, c'est une porte dérobée. Et cependant il a expié ce moment d'erreur, pour parler son langage, par soixante ans d'une vie irréprochable et un repentir sincère et public (1). Une nouvelle circonstance atténuante en sa faveur, c'est que cette ode n'était pas destinée à la publicité : l'auteur avait prié son ami de la jeter au feu; mais Jehannin ne tint pas compte de cette recommandation; il communiqua la pièce à quelques jeunes conseillers du parlement, ses collègues, qui en prirent des copies, la répandirent à profusion et la lurent même au président Bouhier, auquel elle fournit l'occasion d'exercer un genre d'abnégation qui mérite d'être rapporté. Le scandale était à son comble; le procureur général avait mandé Piron, qui, saisi d'effroi, était accouru chez Jehannin pour lui adresser des reproches. Celui-ci se rendit en toute hâte chez le président Bouhier, dont il implora l'appui, et qui conseilla à Piron de désavouer son ode devant le procureur général. « Si le ministère public insiste, ajouta le président Bouhier, je vous autorise à déclarer que j'en suis l'auteur; l'affaire en demeurera là. » A ce nom respectable, le procureur général se mit à sourire, renvoya Piron, en l'exhortant à mieux employer ses talents.

En vue de mettre à profit cette recommandation, et obéissant d'ailleurs à la dure loi de la nécessité, Piron se rendit bientôt à Paris; mais avant de quitter Dijon l'occasion s'offrit d'exercer sa verve caustique, et il s'empressa de la saisir. Je veux parler de sa fameuse querelle avec les habitants de la petite ville de Beaune, querelle qui donna lieu à un feu croisé de chansons et de couplets de toutes sortes, espèce de tournoi littéraire où les armes furent peu courtoises de part et d'autre. La guerre éclata entre eux à la suite d'un prix remporté, en 1715, par les chevaliers de l'arquebuse de Beaune sur ceux de Dijon. En Bourgogne, on appelait alors les Beaunois les *ânes de Beaune* parce que, d'après Juvigny, ces animaux y étaient très-beaux et fort communs. Mais Chevignard de la Pallue, dans deux petites brochures devenues fort rares, intitulées : l'une, *Les Anes de Beaune*, l'autre, *Les frères* Lasne, anciens commerçants de Beaune, prétend que le nom et la bonne réputation de ces riches négociants ont donné naissance au sobriquet qui est resté à leurs compatriotes. Quoi qu'il en soit de son origine, Piron exploita ce sobriquet, de la manière la plus plaisante. Se promenant un jour aux environs de la ville, il se mit à abattre du bout de sa canne tous les chardons qu'il rencontrait, en disant : « Je suis en guerre avec les Beaunois; je leur coupe les vivres. » Et comme on le menaçait de leur vengeance, il répondit du ton d'un héros de tragédie :

Allez : je ne crains point leur impuissant courroux,
Et quand je serais seul, je les bâterais tous.

Le lendemain, au théâtre, un Beaunois apostropha le public en s'écriant : « Paix là! Messieurs; on n'entend pas! — Ce n'est pas faute d'oreilles, » reprit Piron. « Quelle pièce joue-t-on ce soir? » avait-il demandé en entrant. — *Les Fureurs de Scapin*, » répondit gravement un jeune Beaunois. — « Ah! merci, riposta Piron, je croyais que c'étaient *Les Fourberies d'Oreste* (1). »

Mais on ne vit pas de bons mots, et ce compte réglé avec ses voisins, Piron partit pour Paris (1719), porteur pour toute ressource de deux lettres de recommandation qui lui avaient été remises l'une par M. de Berbisey, premier président de Dijon, l'autre par le marquis de Montmain. Cette dernière était adressée aux deux beaux-frères de M. de Montmain, le comte et le chevalier de Belle-Isle, petits-fils de Fouquet. Piron avait alors trente ans. Après avoir été ballotté par ces grands seigneurs, qu'il ne parvint pas même à voir, notre poëte, grâce à une belle pièce d'écriture de sa main (2), fut enfin admis chez le chevalier en qualité de copiste, moyennant quarante sous par jour. « Ce chevalier, dit Piron, avait choisi, faute de mieux, le rôle de mystérieux et de taciturne. » Ainsi que son frère, ce chevalier étudiait l'art de la guerre dans les manuscrits indigestes de M. de Boulainvilliers, et Piron fut chargé de mettre au net ce lourd grimoire. Le voilà installé dans un bouge de la-

(1) *Voy.* la préface de *La Métromanie* et sa lettre à l'Académie publiée in extenso dans ses *Œuvres inédites*, p. 300 de l'édit. in-8°, et 387 de l'éd. in-12.

(1) Le *Voyage de Piron à Beaune* a souvent été imprimé; mais aucune des éditions connues n'est exacte. Nous possédons la relation *complète* et autographe de ce voyage, que notre intention est de publier

(2) Piron avait une écriture ferme et régulière, aussi nette que le burin.

quais, en face d'un soldat aux gardes qui copiait comme lui, jusqu'à concurrence de vingt sous la journée. Un valet leur apportait leur besogne et la remportait cahier par cahier. Quant au maître, il était, dit Piron, « plus invisible qu'un monarque d'Orient »; et ce qu'il y avait de pire, c'est que son argent était aussi invisible que lui. Six mois s'écoulèrent sans que Piron touchât un sou, et il avait pour dix ans de travail. Quelle perspective! En désespoir de cause, il chargea la chienne favorite du maître de lui porter, attachée à son collier, une requête en vers où le pauvre poëte affamé grimaçait le rire en demandant du pain. Cette première requête ne produisit rien; une seconde fut plus heureuse. Piron reçut quelque argent. Mais il quitta bientôt cette maison inhospitalière, emportant dans son cœur un levain de rancune qui fit explosion plus tard d'une façon sanglante à l'égard du frère du chevalier, ce même comte de Belle-Isle qui, devenu maréchal de France, et mort en 1761, devait, disait-on, être inhumé à Saint-Denis, auprès du tombeau de Turenne. Piron le sut, et formula son épitaphe par ce vers :

Ci-gît le glorieux à côté de la gloire.

Triste et découragé, Piron, malgré la répugnance que lui inspirait cette carrière, entra de nouveau chez un financier; mais il y resta peu de temps, et c'est vers cette date qu'il fit connaissance d'une demoiselle Quenaudon (1), lectrice de la marquise de Mimeure, femme d'un esprit étincelant et hardi, du caractère le plus estimable, et que plus tard il épousa. Une seconde fois il quitta donc la finance, sans songer à s'enrichir au moyen du système de Law, qui en ce moment tournait toutes les têtes. Le théâtre de la foire brillait alors de tout son éclat : c'était le rendez-vous des petits-maîtres, des grandes dames et des beaux-esprits; Autreau, Dorneval, Fuselier et surtout Le Sage en étaient les fournisseurs. Piron tourna ses vues de ce côté; mais il n'essuya d'abord que des rebuffades, tant de la part des auteurs en vogue, qui repoussèrent sa collaboration, que de la part de Francisque, *entrepreneur* de l'Opéra-Comique, qui refusa de lui ouvrir sa porte. Bientôt les rôles changèrent, et ce fut ce dernier qui, à son tour, courut en solliciteur après Piron. A l'instigation des Comédiens français, qui à cette époque avaient le monopole de l'intolérance jalouse et des tripotages de toute espèce, un arrêt parut (1722) qui interdisait la parole aux acteurs de l'Opéra-Comique et réduisait ce théâtre aux plus humbles proportions, aux danses de corde et de voltige. Pour toute grâce, on accorda qu'un personnage, un seul, parlerait sur la scène. Le Sage et Fuselier s'étant refusés à composer des pièces dans de telles conditions, Francisque vint, éperdu, conter ses embarras à Piron, et lui laissa une somme de trois cents

(1) *Voy.* l'article suivant.

francs à valoir sur l'œuvre dramatique qu'il attendait de lui. Deux jours s'étaient à peine écoulés, et Piron lui remit *Arlequin Deucalion*, sans se douter qu'il avait fait là une bonne pièce. « Tenez, lui dit-il, voilà votre pièce et votre argent. Si l'ouvrage est bon, vous serez toujours à temps de me payer. S'il est mauvais, jetez-le au feu. » Au lieu de reprendre les trois cents francs, Francisque, enchanté, lui en donna trois cents autres. La pièce eut un succès immense, justifié par la variété et le tour piquant des saillies, non moins que par la fécondité merveilleuse que Piron avait répandue dans ce monologue en trois actes, véritable tour de force, feu d'artifice étourdissant d'esprit et de gaieté. A partir de cette époque, et pendant une dizaine d'années, Piron, tantôt en collaboration avec Le Sage, tantôt tout seul, travailla pour le théâtre de la foire. Il y donna successivement : *Les Trois Commères*, opéra-comique en trois actes; *Colombine Nitetis*, parodie de la tragédie de Danchet; *Philomèle*, parodie de la tragédie lyrique de Roy (dans le prologue de cette parodie, Piron fait figurer Dorneval sous le nom de *M. Sans-Raison*, et Le Sage sous celui de de *M. Sans-Rime*); la *Robe de dissension, ou le faux Prodigue*, op.-com.; *L'Ane d'Or*, op.-c.; *Atis*, parodie; *Les Chimères*, deux actes avec prologue; *Crédit est mort*, op.-c.; *Le Claperman*, op.-c.; *Le Caprice*, op.-c.; *Les Enfants de la Joie*, comédie en un acte, en prose; *Les Jardins de l'Hymen, ou la Rose; L'Antre de Trophonius*, op.-c.; *L'Endriague*, pièce en trois actes; *L'Enrôlement d'Arlequin*, op.-c., etc. Plusieurs de ces ouvrages n'ont point été imprimés, et sont de ceux que Piron s'amusait à faire sur le coin de la table lorsque les *entrepreneurs* de l'Opéra-Comique manquaient de pièces ou de pain.

Quelques biographes prétendent que c'est à son compatriote Crébillon que Piron dut de dérober son talent aux fourches caudines du théâtre de la Foire et de s'essayer à la Comédie-Française dans un genre plus digne de lui. C'est une erreur. Piron nous apprend (1) que c'est Mlle Quinault qui l'encouragea à se basarder sur cette scène, où il fit jouer, en 1728, pour ses débuts, *Les Fils ingrats*, comédie en cinq actes, en vers. Cette pièce bâtarde, participant à la fois de la comédie et de la tragédie, eut le premier soir un succès fort médiocre, ce qui fit dire à l'abbé Desfontaines que *Les Fils ingrats* avaient bien mérité leur nom, puisqu'ils venaient de ternir le nom de leur père. Piron changea le titre de sa comédie en celui de *L'École des Pères;* elle se releva aux représentations suivantes (elle en eut vingt trois), de manière à encourager Piron et à lui donner le change sur sa vocation véritable : il se crut fait pour la tragédie. Il est probable, d'un autre côté, que les lauriers cueillis par Vol-

(1) *Voy.* les *Œuvres inéd.*, p. 128, in-8°; et p. 134, in-12.

taire dans cette voie l'empêchaient de dormir. Ses tragédies ont pour titres : *Callisthène* (1730), *Gustave Wasa* (1733), et *Fernand Cortez* (1744). Bien qu'il y ait des beautés incontestables dans ces pièces, surtout dans les deux premières, évidemment il a fait fausse route et forcé son talent en s'adonnant à ce genre. Maupertuis disait de *Callisthène* que ce n'était pas « la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événements en une heure ». Et d'après Boindin *Gustave-Wasa* était : « l'Histoire des revolutions de Suède, revue et augmentée ». Les comédiens ayant jugé nécessaires quelques changements à la tragédie de *Fernand Cortez*, citèrent à Piron, pour vaincre ses refus, l'exemple de Voltaire, qui, disaient-ils, corrigeait ses ouvrages au gré du public. « C'est bien différent, répondit Piron ; Voltaire travaille en marqueterie ; moi, je jette en bronze. » Cette réponse est aussi énergique que peu modeste. Au surplus, Piron se croyait sincèrement et intrépidement l'égal de Voltaire. Mais Voltaire était un *Athénien* et Piron un *Gaulois*. Du reste, il est juste de reconnaître que le Gaulois a un avantage incontestable sur l'Athénien, qui n'a jamais pu donner au théâtre une comédie *viable*, tandis que *La Métromanie* (1738), cette œuvre de génie, comme l'appelle M. Villemain, vivra aussi longtemps, ajoute Grimm, qu'il y aura un théâtre et du goût en France. En 1734, Piron avait fait jouer, à la Comédie-Française *Les Courses de Tempé*, pastorale ingénieuse, où il a peint avec agrément les mœurs de la ville et celles de la campagne ; et *L'Amant mystérieux*, comédie en trois actes, en vers, qui tomba lourdement, tandis que la pastorale, jouée le même soir, obtint un succès complet ; c'est ce qu'il appelait « recevoir un soufflet sur une joue et un baiser sur l'autre ».

Il exista toujours entre Voltaire et Piron une mésintelligence sourde, dont il faut attribuer la cause à la méchanceté de l'un et à la susceptibilité de l'autre. Voltaire n'avait négligé aucune occasion de froisser Piron ou de lui nuire, soit au théâtre, soit dans ses relations privées ; et maître Alexis ne pratiquait pas le pardon des injures. De là une guerre de bons mots entre eux, dans laquelle ce dernier avait souvent les rieurs de son côté. Au surplus, les *ana* du temps fourmillent des épigrammes que Piron a *éternuées*, pour me servir d'une de ses expressions (1) ; mais sa malice était dans son esprit, non dans son cœur. Il était plein de franchise, d'honneur et de bonté, et ne fut jamais un incrédule. Il publia des *Poésies sacrées* et traduisit, en vers mâles et bien frappés, les *Sept Psaumes de la Pénitence*. Ses mœurs valaient mieux que celles de la plupart des hommes de lettres de son temps. Il eut de puissants protecteurs : le comte de Livry, le duc de la Vrillière, le prince Charles, le marquis de Lassay, Maurepas, la marquise de Mimeure, etc., et ses *Œuvres inédites* nous ont révélé un fait qui à lui seul suffirait pour faire l'éloge de son esprit et de son cœur : c'est que la charmante Mlle Quinault, de la Comédie-Française, a été pendant plus de quarante ans sa confidente, son conseil, son amie tendre et dévouée. Piron vécut pendant longtemps des miettes de la table de ses protecteurs, miettes obtenues par de petits vers louangeurs ou des dédicaces ; en cela, peut-être n'a-t-il pas été assez soigneux de sa propre dignité ; mais, après tout, peut on sérieusement lui en faire un reproche ? Il manquait souvent du nécessaire, et quelques-uns de ces personnages blasonnés qu'il encensait ne lui venaient en aide qu'en cédant à la fantaisie orgueilleuse de voir leur nom enchâssé dans une épître.

En 1753, l'Académie française le nomma tout d'une voix au fauteuil laissé vacant par la mort de Languet, archevêque de Sens ; mais l'abbé d'Olivet mit obstacle à sa réception en portant à Boyer, ancien évêque de Mirepoix, la trop fameuse *Ode*. Boyer courut la communiquer au roi, et il en obtint la défense d'admettre son auteur parmi les immortels ou les *invalides du bel-esprit*, comme Piron les appelait. Au surplus, sollicité le jour même par la marquise de Pompadour, auprès de laquelle Montesquieu avait fait une démarche spontanée, Louis XV accorda à notre poëte, comme fiche de consolation, une pension annuelle de mille livres sur sa cassette. Piron prétendit que son discours de réception eût été, du reste, promptement fait. Il se serait levé, en ôtant son chapeau, et il eût dit : « Messieurs, grand merci. » Et le président du docte aréopage aurait répondu, sans se découvrir : « Monsieur, il n'y a pas de quoi. » « En fin de compte, ajoutait-il, il m'eût été bien difficile de faire penser trente-neuf personnes comme moi ; et j'eusse pu encore moins penser comme trente-neuf personnes. » C'est ainsi que les chagrins et les déceptions passaient à côté de lui, sans savoir par où le prendre. Il mourut âgé de quatre-vingt-trois ans et demi. Une chute hâta sa fin. Il s'était fait lui-même son épitaphe, que chacun connaît et que nous possédons, écrite de sa main :

> Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
> Pas même académicien.

Ses Œuvres ont été publiées en 1776 (7 vol. in-8°, et 9 vol. in-12), par Rigoley de Juvigny, à qui il avait légué tous ses manuscrits. Juvigny s'est assez bien acquitté de sa double tâche d'éditeur et d'ami ; mais il a compris dans cette publication un assez grand nombre de compositions médiocres ou puériles, qu'un goût plus sévère lui aurait fait éliminer du bagage de Piron, pour y substituer celles que j'ai publiées, en 1859, sous le titre d'*Œuvres inédites de Piron* (in-8° et in-12), pièces que Juvigny avait égale-

(1) Pour ne citer que deux auteurs pris à partie par Piron nous dirons que nous avons en portefeuille 54 épigrammes de lui contre l'abbé Desfontaines et 32 contre Fréron, en tout 86, dont la plupart sont inédites.

ment sous la main. D'un autre côté, on peut lui reprocher d'avoir écourté, sous le prétexte qu'étant trop longues elles avaient trouvé des censeurs, les préfaces dont Piron avait fait précéder, dans l'édition donnée par lui-même, en 1758, chacune de ses pièces de théâtre jouées à la Comédie-Française. Cette mutilation est d'autant plus regrettable que les préfaces précitées sont généralement remarquables par leur ton franc et original, et que Piron ne s'est jamais mieux peint d'ailleurs que dans ces sortes d'écrits.

Honoré BONHOMME.

Rigoley de Juvigny, *Vie de Piron*, en tête des *Œuvres complètes*, 1776. — Girault, *Essais historiques sur Dijon*. — Collé, *Journal*. — Amanton, *Lettres bourguignonnes*. — Auguste de Mastaing, *Les Piron*; 1844. — Girault et Amanton, *Particularités inédites ou peu connues*. — Honoré Bonhomme, *Œuvres inédites de Piron*, 1859.

PIRON (*Marie-Thérèse* QUENAUDON, dite Mlle DE BAR, femme d'Alexis), lectrice de la marquise de Mimeure, née à Revigny (Meuse), le 3 juin 1688, morte à Paris, le 17 mai 1751. Selon Rigoley de Juvigny, Mlle de Bar était très-versée dans la connaissance de nos anciens romanciers, dont elle possédait supérieurement le vieux langage, et les beaux esprits qu'elle voyait chez la marquise de Mimeure consultaient souvent son goût sur leurs ouvrages. Ses livres favoris, ajoute Collé, étaient *Le Roman de la Rose*, Villon, Rabelais, *Amadis*, etc. Mais ce que ni Rigoley, ni Collé, ni les autres écrivains qui en ont parlé ne nous ont dit, et ce que les lettres de Mlle de Bar insérées dans les *Œuvres inédites de Piron* nous ont fait connaître, c'est qu'elle avait presque autant d'esprit que son mari. Son style est précis, coloré, vif d'allures et empreint d'une pointe de gaillardise que n'eût pas désavouée maître Alexis : c'est franc, c'est net, c'est *osé*. En un mot, ce que sa correspondance renferme d'excentricités, de paradoxes, de mots risqués, de hardiesses philosophiques et autres, échappe à l'analyse; c'est l'alliance de la fantaisie et du bon sens, un enchevêtrement de pensées charmantes et d'extravagances impossibles; en d'autres termes, c'est le *philosophisme* du dix-huitième siècle, avec son incrédulité, sa force, sa grâce et ses folies. Piron nous apprend qu'elle avait le *caractère* le plus *estimable*, le plus *égal*, le *plus sensé*. Elle était âgée de cinquante-trois ans et veuve quand il l'épousa (1741), et ils se connaissaient depuis plus de vingt ans. Son premier mari se nommait Gatien-Christophe, dit *Christian*, bourgeois de Paris, né à Copenhague, en 1685. Elle possédait quelque fortune dont, à sa mort, une partie seulement échut à Piron; le surplus consistait en rentes viagères, qui s'éteignirent avec la défunte.

Pendant les quatre premières années de leur mariage, rien ne manquait à leur bonheur, quand un affreux revers les frappa : Mme Piron devint folle. Voici à quelle occasion : le comte de Carvoisin, neveu de la marquise de Mimeure, en faveur duquel Mlle de Bar, usant de son crédit auprès de la marquise, avait obtenu que cette dernière fît son testament, crut devoir, en forme de reconnaissance, offrir aux époux un appartement dans son hôtel. Ils y étaient à peine installés, après y avoir fait exécuter des réparations très coûteuses, lorsque le comte, sous le prétexte que sa belle-mère trouvait mauvais qu'il « logeât un poëte chez lui, » leur donna congé. L'impression que ce procédé produisit sur Mme Piron fut si vive, que sa tête se troubla. Pendant les deux dernières années de son existence, sa démence prit un caractère de fureur qui la porta jusqu'à « battre son mari ». Quoi qu'il en soit, celui-ci ne consentit jamais à l'abandonner à des soins étrangers, et, secondé par sa nièce (Mme Capron), il la soigna lui-même jusqu'à sa mort. « Tout le monde a été témoin, dit Collé, de la douleur que cette mort causa à Piron, et des larmes sincères et durables qu'elle lui fit répandre » Quant au nom de *de Bar*, sous lequel Marie-Thérèse Quenaudon est également connue, on doit croire que c'est là un sobriquet *euphonique* inventé par sa noble maîtresse, accepté par elle, et emprunté au nom de la ville la plus voisine du lieu de sa naissance (Bar-le-Duc).

H. B.

Rigoley de Juvigny, *Vie de Piron*. — Collé, *Journal*. — Girault, *Essais historiques sur Dijon*, et *Lettres inédites adressées par divers auteurs à l'Académie de Dijon*, in-12. — Honoré Bonhomme, *Œuvres inédites de Piron*.

PIRON (*Bernard*), poëte français, né à Dijon, le 16 septembre 1718, mort dans la même ville, le 9 mai 1812. Fils de Jean Piron, *apothicaire* et neveu d'*Alexis*, Bernard fut poëte comme ce dernier, mais à un degré infiniment moindre. Quoi qu'il en soit, c'est une physionomie fort originale, qui mérite d'être étudiée à côté de celles de son oncle et de son grand-père, Aimé Piron. Bernard avait l'esprit très-mordant, ainsi qu'il le reconnaît dans ce distique composé par lui, à l'âge de quatre-vingt-douze ans :

> Malin dans mes écrits comme dans mes propos,
> Il me reste une dent, et je la garde aux sots.

Du reste, fortement imprégné de la sève gauloise et des âcres senteurs du terroir bourguignon, Bernard fut un épicurien dans toute la force du mot. Jeune encore, sa famille voulut le placer dans les gabelles; il s'y refusa Plus tard, reçu avocat au parlement de Dijon, il dédaigna de se faire une clientèle et d'étudier la moindre cause : d'où il suit qu'il ne plaida jamais. De même, lorsqu'il devint membre de l'Académie de sa ville natale, il s'abstenait d'assister aux séances de ce docte corps, ou ne s'y rendait comme La Fontaine, qu'en « prenant par le plus long ». Enfin, pour se dégager de tout embarras, il vendit ses biens à fonds perdu à sa sœur, et vécut d'une pension viagère, qui, — double attrait pour lui! — accroissait le chiffre de ses revenus et le dispensait de toute surveillance. Sa verve moqueuse et gaie s'attaquait à toute chose, à toute personne; et, comme on le verra plus loin, il

n'épargna pas même son oncle Alexis, chez lequel il passa quelque temps à Paris, et à qui, paraît-il, il donna de sérieux motifs de mécontentement, au sujet d'une impiété grave dont il s'était rendu coupable (1). La justice s'en émut ; mais il échappa à ses sévérités grâce à son oncle qui le tint caché. Du reste, la jeunesse de Bernard avait été fort orageuse, et il avait composé beaucoup de pièces peu orthodoxes.

Pendant son séjour à Paris, Alexis lui confia la mise au net de plusieurs de ses manuscrits, tâche que Bernard accomplit d'une manière remarquable, en raison de la correction et de la netteté de son écriture, qui était encore plus belle que celle de son oncle (2).

Vers 1769, résidait en Bourgogne, dans son château de Cersy, existant encore aujourd'hui, un gentilhomme bon vivant nommé Châtillon de Jalamonde. Ce jeune et riche seigneur, d'une excentricité devenue proverbiale dans le pays, savait choisir de joyeux compagnons. Bernard s'empressa de partager ses plaisirs, et passa une partie de son temps à Cersy. Pendant quelques années, on l'y retrouve souvent, et comme pour payer sa bienvenue, il figurait, en qualité de témoin, dans les actes que son hôte passait devant notaire, soit pour donner le dénombrement de son domaine seigneurial, soit pour marier ses chambrières, soit pour acquérir ou échanger des immeubles.

Comme poëte, Bernard avait à un haut degré le *mot* et le *trait*, à défaut de la correction et de l'harmonie, comme on en peut juger par des poésies, encore *inédites*, dont voici quelques-unes. Alexis avait légué, en mourant, ses manuscrits à Rigoley de Juvigny et son bien à Annette Soisson, sa nièce. Frustré dans sa double attente, Bernard se vengea en composant ainsi l'*Épitaphe* de son oncle :

Ci-gît le célèbre Piron,
Des poëtes la rocambole,
Qui légua, nous faisant faux-bond,
A Juvigny ses torch .c...
A sa catin tous ses écus,
A son neveu pas une obole.

Insouciant en politique comme dans ses goûts, il planta son drapeau dans tous les camps, et chanta tour à tour Louis XVI, la république et Napoléon I[er]. Dans la pièce intitulée : *Le Souhait inutile*, il célèbre ainsi Napoléon :

Que n'ai-je de *napoléons*
Autant que Bonaparte a gagné de victoires!

(1) Nous n'avons trouvé nulle part de détails sur la nature de cette impiété.

(2) Un biographe moderne, ignorant qu'Alexis a eu deux écritures bien caractérisées, bien distinctes, non pas simultanément, mais au fur et à mesure de l'accumulation des années et de l'affaiblissement de sa vue, a cru devoir mettre des collecteurs en garde contre les autographes attribués à ce poëte, prétendant qu'on pouvait les confondre avec l'écriture de son neveu. Pour tout œil exercé, une pareille méprise n'est pas possible. Nous avons prouvé dans notre publication des *Œuvres inédites d'Alexis Piron*, que l'écriture de Bernard, écriture dont nous possédons plusieurs *specimen*, était très facile à reconnaître, en raison même de sa perfection relative.

On n'aurait jamais vu, dans toutes les histoires,
Un mortel plus heureux, comblé de plus grands dons.
Mais quel souhait ma Muse, oses-tu te permettre?
Nous ne saurions pas où les mettre.
O vous, ô le plus grand des héros et des rois,
Quelles sommes pourraient égaler vos exploits!

Ailleurs, il s'adresse aux républicains et leur dit :

Je laisse à nos grands écrivains
Le soin de célébrer, braves républicains,
Vos talents, vos vertus et votre ardeur guerrière ;
Sachant qu'avec honneur pour franchir un tel pas,
Il faut être Voltaire, et je ne le suis pas.

Ce qui n'empêche pas Bernard d'attaquer le philosophe de Ferney toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, comme dans ce quatrain :

Les imprimeurs et les libraires
De tout temps, comme on sait, ont volé les auteurs.
A son tour, le plus fin des versificateurs,
Voltaire, en les volant, venge bien ses confrères.

Après avoir chanté tous les gouvernements, les plaisirs faciles et les douceurs de l'oisiveté, il célébra la religion et la vertu. Voici pour la prose :

« On refuse sa soumission à la foi, parce qu'on craint la réformation de ses mœurs. O Jésus! divin libérateur! unissez mon âme à la vôtre ; recevez-moi, attirez-moi à vous, etc. »

Bernard se maria à Christine-Mathurine Fouchère, peintre en miniature, qui acquit une certaine réputation par les portraits qu'elle composa pendant la révolution de 89, portraits où elle faisait entrer les cheveux des personnes qui avaient été condamnées par les tribunaux du temps. Elle était d'une grande piété, et obtint de son mari, âgé alors de près de quatre-vingt-dix ans, le sacrifice de ses poésies profanes, qu'il brûla. A l'instigation de sa femme, Bernard fit des *Héroïdes* et traduisit, comme son oncle, les *Psaumes de la pénitence*. On a parlé aussi d'une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, qu'en mourant il aurait confiée à un ami. Aucune de ces compositions n'a été imprimée. Il mourut à Dijon, en 1812, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, laissant deux épitaphes pour son usage. Voici la meilleure, où l'épicurien revit dans toute sa verdeur :

Ci-gît un libertin folâtre,
Qui du plaisir fut idolâtre,
Piron, le chef des étourdis,
Et qui ne songea guère à gagner Paradis.
Pour le repos du bon apôtre,
Passant, tu peux toujours dire un *De Profundis* :
S'il ne lui sert à rien, ce sera pour un autre.

Honoré Bonhomme.

Rigoley de Juvigny, *Vie de Piron*. — Collé, *Journal*, 1807. — M. Auguste de **, *les Trois Piron*; Paris, 1844, broch. in 8°. — Honoré Bonhomme, *Œuvres inédites de Piron*, 1859, in-8°. — Girault, *Essais sur Dijon*; Dijon, 1814, in-12.

PIROT (*Edme*), théologien français, né le 12 août 1631, à Auxerre, mort le 4 août 1713, à Paris. Fils d'un avocat, il se destina à l'église. Après avoir pris en Sorbonne ses degrés jusqu'au doctorat inclusivement, il enseigna la théologie avec beaucoup de succès, et fut pourvu à Notre-Dame de Paris d'un canonicat, puis de la dignité de chancelier. C'était l'examinateur or-

dinaire des ouvrages et des thèses de théologie. Il interrogea Mme Guyon et travailla à la censure de ses doctrines. Choisi par Fénelon pour examiner l'*Explication des maximes des saints*, il l'approuva, après quelques légers changements, et assura même, dit-on, que c'était un livre *tout d'or;* puis, par l'influence de Bossuet, il rétracta sa première décision, et rédigea contre l'*Explication* une censure qui fut signée par soixante autres docteurs. A l'exception d'un discours latin prononcé en 1669, il n'y a rien d'imprimé de lui; mais plusieurs opuscules manuscrits sont cités par les auteurs contemporains.

Un jésuite de ce nom, PIROT (*Georges*), né en 1599 dans le diocèse de Rennes, est auteur d'une *Apologie des casuistes contre les calomnies des jansénistes* (1657), ouvrage condamné par le pape Alexandre VII et plusieurs évêques. Il mourut le 6 octobre 1659.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*, II. — Lebeuf, *Hist. du diocèse d'Auxerre*, II, 822. — Dupin, *Hist. ecclesiast. du dix-septième siècle*, II. — Picot, *Mémoires ecclésiast. du dix-huitième siècle*.

PIRRO (*Rocco*), historien sicilien, né en 1577, à Neto, mort le 8 septembre 1651, à Palerme. Après avoir fait de bonnes études, il reçut le même jour à Catane le diplôme de docteur en théologie et en jurisprudence (4 février 1601). Peu d'ecclésiastiques ont joui à cette époque d'une faveur aussi grande et aussi méritée que la sienne; les prélats le comblaient d'honneurs et lui confiaient l'examen des questions les plus délicates; les vice-rois l'appelaient au conseil, et l'un d'eux, le duc d'Alcala, s'efforça vainement de lui faire accepter l'évêché de Cefalù. Pirro remplit, entre autres fonctions, celles de chapelain du roi, de chanoine de Palerme, de protonotaire apostolique, et d'abbé de Saint-Élie à Neto. En 1643 il reçut de Philippe IV le brevet d'historiographe. Il consacra en partie ses revenus à des fondations religieuses et au soulagement des pauvres. Il a laissé sur la Sicile des ouvrages estimés. On a de lui : *Sinonimi;* Palerme, 1594, 1607, 1643, in-4°; — *Historia del glorioso S. Corrado piacentino;* ibid., 1595, in-8°; — *Chronologia regum penes quos Siciliæ fuit imperium post exactos Saracenos;* ibid., 1630, in-fol.; — *Notitiæ Siciliensium ecclesiarum;* ibid., 1630-1633, in-fol.; réimpr. sous le titre de *Sicilia sacra* (ibid., 1644-1647, 3 vol. in-fol.), avec des addit. nombreuses, et inséré dans le t. X du *Thesaurus antiq. Italiæ;* il y en a une édition encore plus ample, donnée par Mongitore (1733, 2 vol. in-fol.). Cet écrivain affirme qu'il possédait un manuscrit de Pirro contenant une partie des *Annales de Palerme*.

Un autre PIRRO, en religion *Barthélemi de Saint-Fauste*, mort en 1636, à Naples, appartint à l'ordre de Cîteaux, et dirigea plusieurs couvents de l'Italie et de la Savoie. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre de *Theologia moralis* (Naples, 1633-1634, 3 vol. in fol.). P.

Mongitore, *Biblioth. sicula*.

PIRUS (*Michel*), astrologue français, né au commencement du dix-septième siècle. Aucune biographie n'a encore parlé de ce personnage, quoiqu'il ait mis au jour, vers 1672, un petit livre dont voici le titre : *Prophéties et révélations des saints Pères, tant de ce qui est passé que de l'avenir, et les choses les plus grandes qui nous puissent arriver, et leurs effets apparaîtront jusqu'à la fin du monde* (Paris, in-12 de 24 p.). Ce titre est trompeur; il laisse croire que Pirus est l'auteur des diverses prophéties que l'ouvrage contient, tandis qu'il n'a fait que les compiler avec plus ou moins de sagacité. Quoi qu'il en soit, ces *Prophéties*, aujourd'hui presque introuvables (il y en a un exemplaire à la Bibliothèque Sainte Geneviève, coté V, 710), annoncent d'une manière assez précise une révolution pour la fin du dix-huitième siècle. L'auteur de l'*Oracle pour* 1840 les a traduites en partie. L. L—R.

Dujardin, *L'Oracle pour 1840*.

PISAN (*Christine* DE). *Voy.* CHRISTINE.

PISANI (*Nicolas*), amiral vénitien du quatorzième siècle. Issu d'une ancienne et noble famille originaire de Pise, il acquit en servant sur les flottes de la république une grande expérience dans l'art de la navigation et une telle habileté que le sénat lui confia le commandement des forces navales de Venise dans la guerre qu'elle eut à soutenir, en 1350, pour la troisième fois, contre Gênes. Dès le commencement de l'année suivante, il fit voile vers la Grèce avec vingt galères, en laissa dix-sept au port de Chalcis (Négrepont), et se rendit avec les trois autres à Constantinople, dans le but d'entraîner l'empereur Jean Cantacuzène à se déclarer contre les Génois. Pendant qu'il négociait cette alliance, il apprit que sa flotte se trouvait bloquée dans le port de Chalcis et assiégée par l'amiral génois, Paganino Doria; rassemblant alors toutes les galères vénitiennes éparses dans les mers du Levant, il força l'ennemi à se retirer, et reçut quelques jours après des renforts considérables que lui envoyaient les Vénitiens et les Aragonais. Le 13 février 1352, avec soixante-dix navires, il joignit à l'embouchure du Bosphore la flotte génoise, forte de soixante-quatre galères, et disposée à lui disputer l'entrée du port de Constantinople. Jamais bataille ne fut livrée avec autant d'acharnement et signalée par autant de dangers : elle se continua durant toute une nuit, rendue plus noire et plus terrible par une tempête qui dispersa les vaisseaux au milieu des écueils dont est semée la côte asiatique de cette mer étroite. Le lendemain, à la pointe du jour, les deux flottes, également maltraitées, se séparèrent. Pisani résolut d'aller l'année suivante au-devant des Génois, et, caché derrière le promontoire de Loiera en Sardaigne, il fondit tout à coup sur une flotte de cinquante-deux galères commandée par Grimaldi, et en coula trente-trois à fond en quelques heures. Mais les Vénitiens souillèrent leur

victoire par un acte de féroce barbarie en jetant à la mer les quatre mille cinq cents prisonniers qu'ils avaient faits. Peu de temps après, Pisani se rendit dans l'Archipel, où Doria menaçait les colonies vénitiennes, et relâcha à Porto-Longo, près de Modon, pour y faire radouber ses navires. Ayant eu l'imprudence de laisser pénétrer dans le port treize vaisseaux commandés par Jean Doria, neveu de l'amiral, ses matelots, stupéfaits d'une telle témérité, refusèrent de combattre, et la flotte vénitienne tomba tout entière au pouvoir des Génois (3 novembre 1354). Pisani, conduit à Gênes, fut remis en liberté en mai 1355 à la conclusion de la paix, et vécut dès lors dans l'obscurité. S. R—D.

Naugerio, *Storia veneziana*. — Sismondi, *Hist. des républiques ital.*

PISANI (*Vettor*), célèbre amiral vénitien, fils ou neveu du précédent, mort le 15 août 1380, à Manfredonia. Avant d'être promu au commandement général des forces navales de Venise, en 1377, lors de la quatrième guerre de cette république avec Gênes, il avait déjà donné des preuves de ses talents en naviguant sous Nicolas Pisani. Parti de Venise, en mai 1378, il fit des prises nombreuses en tournant la Sicile, attaqua, malgré la violence de l'orage qui vint à éclater au commencement de l'action, dix galères que Louis de Fiesque conduisait à sa rencontre, et le fit prisonnier. Déployant ensuite une incroyable activité, il chassa les Génois de l'Adriatique, protégea les convois qui venaient de la Pouille, rétablit l'ordre dans la Dalmatie révoltée, et emporta sur Louis, roi de Hongrie, les villes de Cattaro, de Sebenico et d'Arbo. Il fut contraint de tenir la mer plusieurs mois encore le long des côtes de l'Istrie. Mais les maladies portèrent le ravage dans ses equipages; et quand Lucien Doria vint, le 29 mai 1379, lui offrir le combat devant le port de Pola, il fut obligé de remplacer ses morts et ses malades par les habitants de cette ville. Pisani aurait voulu ne point répondre aux provocations des Génois; mais forcé par les murmures et les sollicitations de toute sa flotte, il sortit du port avec ses vingt-quatre galères. L'issue de la bataille fut telle qu'il l'avait prévue de l'inexperience et de l'inhabileté de ses nouvelles recrues; en moins d'une heure et demie il perdit quinze vaisseaux, et quand il rentra à Venise avec les débris de sa flotte, il fut mis aux fers et jeté dans les caveaux du palais de Saint-Marc. Les progrès continuels des Génois et en dernier lieu la prise de Chiozza jetèrent l'épouvante et la consternation dans Venise. Déjà l'on délibérait si l'on n'émigrerait pas en Crète, lorsque le peuple se souvint de Pisani. Il se porte aussitôt en foule autour du palais de Saint-Marc en criant : « Si vous voulez que nous combattions, rendez-nous Vettor Pisani, notre amiral ! Vive Pisani ! (1) » Les sénateurs ordonnèrent la mise en liberté de l'illustre prisonnier, et lui rendirent le commandement des forces navales. Pisani mit alors tous ses soins à fortifier les divers canaux de Venise et à créer une flotte dont il forma lui-même les équipages en les exerçant dans le grand canal de la Giudecca. Enfin, dans la nuit du 23 décembre, il s'avança contre Chiozza avec trente-quatre galères et une multitude de barques et de bateaux chargés de troupes. Il ferma le port de Chiozza, occupa lui-même l'entrée du Brondolo, et se maintint dans cette position difficile, exposé au feu de l'artillerie ennemie, jusqu'à l'arrivée des quatorze galères que Charles Zeno ramenait du Levant (1er janvier 1380). Ce renfort lui permit de cerner Chiozza en peu de jours, et les Génois, perdant tout espoir d'être secourus, après une défense de près de six mois, se rendirent prisonniers avec leur flotte (21 juin 1380). Modeste et humain dans la prospérité, grand dans le malheur, oubliant les injures reçues et entièrement dévoué à sa patrie, Pisani s'était rendu l'idole des marins et jouissait d'une immense popularité. Sa mort, considérée comme une calamité publique, hâta la conclusion de la paix. S. R—D.

Molin (Giovanni), *Memorie per servire alla storia di Vettor Pisani*. — Grassi, *Vita di Vettor Pisani*. — Marini, *Vite de' Duchi di Venezia*. — Sabellicus, *Historiae rerum venetarum*. — Sismondi, *Hist. des rép. ital.*

PISANI (*André*), capitaine général vénitien, mort le 28 octobre 1718. Après s'être distingué dans les luttes malheureuses où les Vénitiens perdirent successivement leurs possessions dans l'Archipel et la Morée, il fut chargé de mettre la ville de Corfou en état de défense et de protéger ainsi l'entrée de la mer Adriatique. La flotte turque apparut devant cette ville le 5 juillet 1716, forte de vingt-deux vaisseaux de ligne et d'une multitude d'autres bâtiments de transport. Pisani, ayant rejoint la flotte qu'on lui envoyait de Venise, attaqua les Turcs, qui profitèrent de la nuit pour se retirer dans le port de Butrinto. Ils commencèrent alors un siége à jamais célèbre par l'acharnement de l'attaque et l'énergie de la défense. Pisani fut puissamment aidé par le comte de Schulembourg et ses compagnies allemandes. Ils repoussèrent les assauts multipliés avec une telle intrépidité que, le 18 août, les Turcs, découragés, se rembarquèrent. Pisani essaya en vain de les atteindre. Parcourant l'année suivante la Méditerranée et l'Archipel, il rencontra la flotte turque près de Cerigo, et lui livra, le 19 juillet, un combat de huit heures, qui demeura sans résultat. Au mois d'octobre il dirigea de concert avec Schulembourg une expédition contre les places importantes de Prevesa et de Vonizza. Elles ne tardèrent pas à tomber en leur pouvoir;

(1) Plusieurs historiens et annalistes rapportent que Vettor Pisani, entendant de son cachot la foule crier : *Vive Pisani*, se traina chargé de fers jusqu'à la grille, et cria : *Vénitiens, ne criez jamais que vive Saint-Marc.* Sabellicus fait observer que les caveaux du palais de Saint-Marc ne prenaient point jour sur la rue et que ce fait se trouve par conséquent dénué de toute vraisemblance.

mais la paix signée le 21 juillet 1718 mit fin aux hostilités. Pisani rentra à Corfou, où il mourut enseveli sous les décombres occasionnés par l'explosion de trois magasins à poudre sur lesquels était tombée la foudre. Une grande partie des maisons et des fortifications furent renversées dans cette épouvantable catastrophe; plusieurs navires furent coulés à fond; d'autres éprouvèrent des avaries considérables; deux mille personnes perdirent la vie, et le nombre des blessés fut encore plus considérable. S. R—n.

G. Diedo, *Storia della republica di Venezia*, IV. — Grasset de Saint-Sauveur, *Voyage dans les îles et possessions vénitiennes du Levant*, liv. VI. — Sandi, *Principi di storia civile veneta*, liv. IV. — Daru, *Hist. de la rép. de Venise*.

PISANI (*Luigi*), cent quinzième doge de Venise, né en 1663, mort le 17 juin 1741. Il avait rempli les plus hautes charges de la république lorsqu'il fut appelé au dogat, le 17 avril 1735, en remplacement de Carlo Ruzzini. Le règne de Pisani ne présente aucun grand événement. Venise n'était plus, d'ailleurs, qu'une puissance commerciale. En 1736 ce doge ouvrit en franchise les ports de Venise pour lutter contre ceux de Trieste et d'Ancône, dont les souverains l'avaient précédé dans cette voie; il conserva ainsi à sa nation la prépondérance dans le Levant et l'Adriatique. Il refusa en 1737 de joindre ses forces à celles de l'empereur Charles VI, alors en guerre contre le sultan. Deux fois en de semblables circonstances l'empire avait fait une paix séparée en abandonnant la république. Cette fois encore les calculs de Pisani furent mis en défaut. Les armées autrichiennes ayant ployé devant les Ottomans, les Vénitiens durent payer aux vainqueurs cent soixante mille sequins pour avoir voulu conserver la neutralité. Pisani eut aussi de longs démêlés avec le pape Clément XII au sujet de la foire franche de Sinigaglia, établie par le pape dans le duché d'Urbin et qui devint le premier marché de l'Italie. Les relations entre les sujets de l'Église et les Vénitiens étaient rompues lorsque Pisani mourut. Pietro Grimani lui succéda.

Vettor Sandi, *Storia della Republica di Venezia*, lib. VII. — Giacomo Diedo, même titre, lib. XII. — Daru, *Histoire de Venise*, t. V, p. 179-182.

PISANO (*Niccolò*), architecte et sculpteur italien, né à Pise, vivait de 1225 à 1273. La date précise de sa mort est inconnue; mais Cicognara a prouvé d'une manière certaine qu'il n'avait pu travailler, comme on l'a prétendu, à la façade de l'église d'Orvieto, dont la première pierre ne fut posée qu'en 1290, sous la direction de son élève Lorenzo Maitani, et dont les sculptures ne furent pas commencées avant 1300. Niccolò n'était point issu d'une famille d'artistes, et on sait que son père et son grand-père avaient occupé des emplois publics : le dernier était notaire. Cette naissance indépendante de toute tradition, l'absence de toute direction imposée, car on ne connaît aucun maître qui puisse lui être attribué avec certitude, eurent probablement une heureuse influence sur son talent, en lui inspirant le désir d'étudier les chefs-d'œuvre antiques que les fouilles rendaient chaque jour à la lumière, et surtout le magnifique sarcophage où était représentée la chasse de Méleagre ou d'Hippolyte, et qui au onzième siècle avait reçu les restes de Béatrix, mère de la célèbre comtesse Mathilde. Il est même probable que Niccolò avait dans un voyage à Rome vu bien d'autres restes antiques, car nous lisons dans l'historien napolitain Celano : « Dans l'année 1221, Frédéric II de la maison de Souabe, empereur et roi de Naples, après avoir été couronné à Rome, revint dans son royaume avec Niccolò Pisano, fameux architecte de ce temps, sur les dessins et sous la direction duquel il finit le *Castel-Capuano* et fortifia le château de l'Œuf de beaucoup de tours dont on voit encore les restes. » Jusqu'alors Niccolò paraît ne s'être encore fait connaître que comme architecte, et on n'a de lui aucun ouvrage antérieur à la merveilleuse *Urne* de marbre de saint Dominique, qu'il exécuta à Bologne, où il fut appelé en 1225; mais il avait dû étudier et pratiquer la sculpture depuis longtemps déjà, sans se produire en public, car cette urne est évidemment l'œuvre d'un homme dans toute la force de l'âge et du talent. Cette entreprise, dans laquelle pourtant il fut aidé par son élève et concitoyen Frà Guglielmo Agnelli, paraît avoir occupé six années de sa vie, de 1225 à 1231, sans cependant avoir été terminée. Le couvercle dut être exécuté plus tard par un élève de Jacopo della Quercia, Niccolò de Bari, qui en prit le surnom de *Niccolò dall' arca*, et une statuette d'ange est l'œuvre de la jeunesse de Michel-Ange lui-même. L'urne de saint Dominique peut être regardée comme le premier monument de la renaissance de la sculpture en Italie; on y admire surtout un bas-relief représentant le *Saint ressuscitant un mort*, dans lequel on trouve la noblesse de pose, la simplicité de composition et la vérité d'expression des belles sculptures antiques.

En 1231, Niccolò se rendit à Padoue, où il donna les dessins de la magnifique basilique de Saint-Antoine dite *il Santo*, un des plus vastes et des plus imposants édifices élevés en Italie dans le cours du treizième siècle; il ne fut achevé qu'en 1407. Venise dut ensuite à Niccolò la belle église des *Frari*, qu'il éleva vers 1250, et quelques auteurs lui attribuent aussi, mais sans preuve, la vaste église de Saint-Jean-et-Saint-Paul, commencée en 1240. Également vers le milieu du treizième siècle, Pisano éleva à Florence l'église *Santa-Trinità*, dont Michel-Ange admirait la noble simplicité et qu'il appelait « sa dame, » *la sua dama*. La façade, plus moderne, est de Buontalenti. De retour dans sa ville natale, Niccolò construisit le fameux clocher de Saint-Nicolas, dont l'escalier sans appui au centre est une véritable merveille; Jules II ordonna au Bramante de l'imiter au palais du Belvédère, et Clément VII le fit copier par San-Gallo au célèbre puits d'Orvieto. A Pi-

toja, il contribua, en 1240, à la restauration de la cathédrale, et on croit qu'en 1263 il prit également part à celle de *San-Piero Maggiore*. A Lucques, il exécuta diverses sculptures, dont une *Descente de croix* à l'une des portes de la façade de la cathédrale. Il donna les dessins de l'église *San-Lorenzo* de Naples; mais ce fut un de ses élèves, nommé Maglione, qui fut chargé de leur exécution. On n'a qu'un petit nombre de statues isolées de Niccolò Pisano; on peut citer comme son chef-d'œuvre en ce genre la charmante statuette de la Vierge placée au centre de l'urne de saint Dominique, statuette qui semble avoir servi de modèle à toutes celles qui l'ont suivie.

Occupé de grands travaux d'architecture, Niccolò ne paraît avoir exécuté aucune œuvre de sculpture importante jusqu'en 1260, époque où il enrichit sa patrie de la merveilleuse chaire du baptistère. Ce monument est un hexagone soutenu par neuf colonnes, réparties aux six angles, au centre et sous l'escalier La célébrité de la chaire de Pise inspira aux Siennois le désir de doter leur cathédrale d'un monument du même genre; en 1266, Niccolò fut appelé à Sienne, où l'on peut dire qu'il se surpassa lui-même. Le P. della Valle a publié l'acte qui fut dressé à cette occasion entre lui et le maître de l'œuvre, *magister operarius*, de la cathédrale, Frà Melano. La chaire de Sienne est beaucoup plus grande et plus riche que celle de Pise; elle est octogone, et repose sur neuf colonnes, dont l'une est placée au centre.

Les sculptures de Niccolò avaient ouvert à l'art une voie nouvelle, dans laquelle se précipitèrent à l'envi ses successeurs, et à leur tête Giovanni Pisano, son fils et son élève. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Della Valle, *Lettere sanesi* et *Storia del duomo d'Orvieto*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca* — Quadri, *Otto giorni in Venezia*. — Gualandi, *Memorie originali di belle-arti*. — Quatremère de Quincy, *Vies des plus illustres architectes*.

PISANO (*Giovanni*), sculpteur et architecte, élève et fils du précédent; né à Pise, vers 1240, mort en 1320. La fontaine de Pérouse et l'église de Santa-Maria-della-Spina, qui orne l'un des quais de Pise, et d'autres travaux également remarquables, lui avaient acquis une telle renommée que lorsque les Pisans décidèrent l'érection de leur fameux *Campo Santo*, ce fut lui qui fut choisi pour en donner le dessin et en diriger l'exécution. On sait que ce cimetière, unique au monde, est un vaste cloître rectangulaire soutenu par soixante-deux arcades à plein cintre, et à meneaux variés, long de 146 m. 25 c. Il fut terminé en 1283. Vers la même époque Giovanni, appelé à Naples par Charles d'Anjou, y construisit le *Castel-Nuovo*, dont la Bastille de Paris fut une imitation. Giovanni eut aussi part à Prato à l'érection d'une partie de la cathédrale, et à celle du couvent et de l'église des Dominicains. Comme sculpteur, Giovanni fut inférieur à son père; ce fut surtout lorsqu'il cessa de chercher à l'imiter que cette infériorité fut sensible. Un de ses bons ouvrages est la statue de la Vierge qu'il fit pour la cathédrale de Prato. A S.-Giovanni de Pistoja, il exécuta, en 1301, une chaire pour laquelle il ne trouva rien de mieux à faire que de copier d'après son père la *Nativité* et le *Jugement dernier*. Dans la cathédrale de Pise, il se montra aussi fidèle imitateur de son père: il y avait fait, vers 1320, une chaire aujourd'hui détruite, dont les groupes et bas-reliefs ont servi à d'autres décorations. Cicognara regarde comme certain que les sculptures de la façade de la cathédrale d'Orvieto, longtemps attribuées à Niccolò, doivent être l'œuvre de son fils. On y retrouve, comme dans les ouvrages du père, l'intention d'imiter l'antique, mais avec un succès bien différent. Une *Vénus*, assez singulièrement placée en ce lieu, n'est qu'une lointaine réminiscence de celles qu'on regarde comme des répétitions de celle de Praxitèle, et des visages dépourvus de noblesse, des extrémités grossières et mal dessinées montrent comme les finesses de l'art antique étaient loin d'être comprises par le fils, ainsi qu'elles l'avaient été par le père. Parmi les meilleurs ouvrages de Giovanni, il faut citer le maître autel de la cathédrale d'Arezzo, où il travailla en concurrence avec des artistes siennois, une statue de la Vierge qui orne l'extérieur de la cathédrale de Florence, et qui n'est à la vérité qu'une imitation de celle que Niccolò avait faite pour l'urne de Saint-Dominique à Bologne; enfin à Pérouse, le mausolée du pape Benoît XI et la fontaine de la place de la cathédrale.

Il ne faut pas confondre Giovanni Pisano avec un autre sculpteur du même nom qui fut élève de Donatello, qu'il aida dans ses travaux. E. B—n.

Mêmes sources que pour l'article précédent.

PISANO (*Matth.*), historien italien, né en 1385, mort dans la seconde moitié du quinzième siècle. On suppose qu'il était fils de la célèbre Christine de Pisan. Il fut appelé en Portugal en 1435, et devint précepteur du jeune Alfonse. Partageant l'enthousiasme de son royal élève pour la guerre sainte, que celui-ci fit aux mahométans d'Afrique, il écrivit une histoire de la guerre de Ceuta, *De Bello septensi*, imprimée par les soins de Correa de Serra, dans la *Collecção de livros ineditos de historia portugueza* (Lisbonne, 1790, in fol). F. D.

Balbi, *Statistique du Portugal*. — *Memorias da Academia das sciencias*.

PISANO (*Vittore*), dit *Pisanello*, peintre et graveur de l'école vénitienne, né à San-Vito, dans le Véronais, suivant Pozzo, ou plutôt à San-Virgilio, sur le lac de Garde, comme le dit Maffei, florissait en 1450. L'époque précise de la vie de cet artiste a donné lieu à de nombreuses controverses. Vasari le fait élève d'Andrea del Castagno, qui mourut vers 1480; le commandeur del Pozzo dit posséder de lui un tableau portant la date de 1406, tandis qu'Oretti mentionne une

médaille du sultan Mahomet avec celle de 1481. Il est probable que la vérité est entre ces limites extrêmes. Pisanello a joué dans l'école de Venise à peu près le même rôle que le Masaccio dans celle de Florence, et a comme lui contribué puissamment aux progrès de l'art. Moins heureux cependant, il a laissé peu d'ouvrages importants qui soient parvenus jusqu'à nous. Tout ce qu'il avait fait à Venise et à Rome a péri depuis longtemps. A Vérone il ne reste qu'une *Madone avec plusieurs saints*, tableau conservé au palais del Consiglio, et dans l'église de S.-Fermo, deux fresques, l'*Adoration des Mages* et l'*Annonciation;* encore ces peintures sont-elles en fort mauvais état. Dans la dernière, on ne saurait trop louer la perspective de l'édifice dans lequel la scène se passe. Dans la sacristie de S.-Francesco de Pérouse, huit petits tableaux sur bois représentant des traits de la *Vie de saint Bernardin*, sont remarquables par la finesse de l'exécution, mais le coloris en est cru, et les figures sont longues et sèches. Enfin la Pinacothèque de Munich possède de lui une *Madone avec le Père éternel*.

Pisanello avait une imagination vive et poétique, et il surpassa tous ses contemporains dans l'art de peindre les chevaux et tous les autres animaux; mais son talent de graveur de médailles l'a rendu plus célèbre encore que son pinceau. On possède de lui une foule de grands médaillons très-recherchés des amateurs, représentant la plupart des personnages illustres de son temps. Ces médaillons sont signés : *Opus Pisani pictoris;* le style en est facile et large, l'expression naïve, le dessin correct; les raccourcis sont d'une hardiesse rare. On admire surtout comme de véritables tours de force en ce genre les deux chevaux entièrement en raccourci qui se trouvent aux revers de plusieurs médaillons qu'il fondit pour Domenico Novella Malatesta, seigneur de Césène, pour Filippo-Maria Visconti, pour Jean Paléologue et pour Giovanni-Francesco Gonzaga. Il fut attaché pendant de longues années au service de Sigismondo Malatesta et d'Isotta, seigneurs de Rimini. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Maffei, *Verona illustrata*. — Morelli *Notizia*. — Pozzo, *Vite de' pittori, degli scultori e degli architetti veronesi*. — Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

PISANT (*Louis*), érudit français, né en 1646, à Sassetot, près Fécamp, mort le 5 mai 1720, à Rouen. Admis en 1667 dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, il administra comme supérieur plusieurs abbayes, et se retira dans celle de Saint-Ouen. On a de lui : *Sentiments d'une âme pénitente* (1711, in-12), et *Traité historique et dogmatique des privilèges et exemptions ecclésiastiques* (Luxembourg, 1715, in-4°), ouvrage qui n'obtint pas l'approbation de sa congrégation.

Le Cerf, *Bibl. de la congrég. de Saint-Maur*.

PISARI (*Pasquale*), compositeur italien, né vers 1725, à Rome, où il mourut, en 1778. Il était fils d'un pauvre maçon. Il fit dans l'étude de la composition de rapides progrès, et saisit si bien l'esprit du style de Palestrina que de tous ceux qui tentèrent de l'imiter il est peut-être celui qui en approche le plus. En 1752, il fut attaché à la chapelle pontificale; mais, malgré un long service, il n'y eut la plupart du temps que la position de surnuméraire. Sa misère était extrême, raconte M. Fétis : à peine couvert de vieux habits que lui donnaient ses amis, il habitait une mansarde, dont le mobilier se composait d'une couverture placée sur deux tables pour son coucher, d'un clou où il attachait une chandelle, et d'un morceau d'argile qu'il avait façonné en écritoire. Sa plume était un bâton fendu; il n avait d'autre papier que celui qu'il ramassait dans les rues, et il le lignait lui-même pour écrire sa musique. Sur le bruit de son mérite, l'ambassadeur de Portugal lui demanda un *Dixit* à seize voix et un service complet pour les dimanches et fêtes de toute l'année; le *Dixit* fut exécuté en 1770 dans l'église des Douze-Apôtres, et Burney, qui l'entendit, en a parlé avec admiration. Les autres œuvres de Pisari pour la chapelle pontificale sont en grand nombre et d'un travail non moins achevé.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

PISE (*Barthélémi* DE), théologien italien, né à Pise, mort vers 1347. Il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, et on l'a souvent confondu avec un religieux franciscain du même nom (*voy.* ALBIZZI), qui s'est rendu célèbre par son livre des conformités de Jésus avec saint François. Il a écrit plusieurs ouvrages de piété et de théologie; mais deux seulement ont été livrés à l'impression: *Summa de casibus conscientiæ* (Cologne, 1474, in-fol.), et *De documentis antiquorum opus morale* (Trévise, 1601, in-8°).

Échard, *De Script. ord. Prædicat.*

PISE (*Barthélemi* DE), médecin italien, né à Pise, dans le quinzième siècle. Fils d'un chirurgien qui avait pratiqué son art à Pérouse, il professa la médecine à Sienne; le pape Léon X, qu'il avait guéri d'une maladie dangereuse, l'attacha à sa personne lors de son avénement, et lui donna une chaire dans le collége romain. On cite parmi les écrits de B. de Pise un *Epitome medicinæ theoricæ et practicæ* (Florence, s. d., in-4°), qui est de la plus grande rareté.

Mandosio, *De archiatris pontificum*.

PISE (*André* DE). *Voy.* ANDREA.

PISE (*Barthélemy* DE). *Voy.* ALBIZZI.

PISIDÈS (*Georges*). *Voy.* GEORGES.

PISISTRATE (Πεισίστρατος), tyran d'Athènes, né vers 612 avant J.-C., mort en 527. Il était fils d'Hippocrate, et appartenait à une famille de Pylos qui prétendait remonter aux Nélides. Jeune encore, il se concilia l'estime et la bienveillance de Solon, son parent, en secondant l'entreprise hardie par laquelle ce grand homme replaça l'île de Salamine sous la domination d'Athènes. Il profita de ce puissant patronage pour s'élever

dans la faveur populaire, et ne négligea ni les largesses ni les déclamations démocratiques pour entretenir ces dispositions. Mais ces dehors officieux servaient de voile à une ambition effrénée; Pisistrate ne s'était fait démagogue que pour arriver plus sûrement à la tyrannie. Lorsqu'il crut pouvoir compter sur l'affection du peuple, dont il défendait les intérêts contre les partisans de l'oligarchie, il eut recours à un artifice dont la grossièreté eût frappé des yeux moins prévenus que ceux de ses concitoyens. Après avoir ensanglanté son corps par des blessures volontaires, il se fit porter sur la place publique, en criant qu'il était tombé victime d'un guet-apens de ses ennemis, et réclamant vengeance du peuple assemblé. Solon, qui depuis quelque temps l'avait pénétré, lui reprocha vainement cette contrefaçon malheureuse du rôle d'Ulysse : la multitude indignée s'ameuta; et malgré les exhortations et les menaces de Lycurgue et de Mégaclès, on vota à Pisistrate une garde de cinquante hommes pour sa sûreté personnelle, avec faculté d'augmenter ce nombre s'il le trouvait insuffisant. Ce fut avec ce secours que Pisistrate réussit à s'emparer de la citadelle d'Athènes. Ce coup de main jeta l'épouvante dans les rangs de ses adversaires, qui s'exilèrent précipitamment. Solon seul eut le courage de reprocher aux Athéniens leur imprévoyance et leur lâcheté. « Il vous était facile, leur dit-il, d'empêcher l'établissement de la tyrannie; il vous sera glorieux de la renverser. » Trop habile pour répandre le sang d'un aussi grand citoyen, Pisistrate affecta, au contraire, de traiter Solon avec une considération extrême; ses égards et sa déférence séduisirent le législateur d'Athènes : il conçut l'espoir d'adoucir le régime oppressif qui menaçait la république, et entra dans les conseils de son nouveau chef. Mais Pisistrate, levant de plus en plus le masque, s'empara ouvertement du pouvoir suprême, vers l'an 561 avant J.-C.; et Solon, d'après quelques historiens, ne survécut que deux ans à la perte de ses dernières illusions. Cependant, Pisistrate ne jouit pas sans contestation de l'autorité qu'il avait usurpée. Ses deux principaux antagonistes, Mégaclès et Lycurgue, unirent leurs efforts pour le chasser d'Athènes, et ils y réussirent. Mais des divisions adroitement fomentées par Pisistrate lui-même se glissèrent entre eux. Les partisans du tyran placèrent à côté de Pisistrate sur un char une femme d'une rare beauté nommée Phya, à laquelle ils donnèrent le costume consacré d'Athéné; puis ils annoncèrent que la déesse elle-même ramenait Pisistrate à l'Acropole. Hérodote, qui rapporte cette ruse, s'étonne avec raison qu'elle ait réussi. Mégaclès se rapprocha de l'ancien tyran, et offrit de faciliter son retour à condition qu'ils partageraient le pouvoir. Il y consentit, et ses nouveaux amis inventèrent ou favorisèrent le singulier stratagème qui accompagna son retour. Le peuple, abusé, reçut Pisistrate avec transport. Celui-ci ne jouit pas longtemps de ce retour de fortune. Hipparque et Hippias, ses fils, parvinrent à le brouiller avec la fille de Mégaclès, qu'il avait épousée en secondes noces; Mégaclès, irrité, s'unit de nouveau avec Lycurgue et excita les Athéniens à la révolte; le tyran, poursuivi par le mécontentement populaire, fut contraint de se retirer dans l'île d'Eubée. Il reparut en vainqueur à Athènes, au bout de onze années d'exil, à la tête d'une armée, et remporta une victoire complète sur les partisans de Mégaclès et de Lycurgue. Sa troisième administration fut habile et prospère. Il gouverna avec équité, donna l'exemple de la soumission aux lois, encouragea les lettres, l'agriculture et l'industrie, enrichit Athènes de monuments publics, et sut conserver, par sa modération et son affabilité, le pouvoir que l'audace et la ruse lui avaient procuré. Pisistrate laissa en mourant la puissance suprême à ses fils. [Boulée, *dans l'Enc. des G. du M.*]

Hérodote, I. I. — Pour les autres sources anciennes, qui sont nombreuses, mais beaucoup moins importantes qu'Hérodote, voy. Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — Clinton, *Fasti hellenici*, t. II. — Thirlwall, *History of Greece*, t. II. — Grote, *History of Greece*, t. III et IV.

PISON, nom d'une famille romaine, appartenant à la *gens Calpurnia;* elle commença à s'illustrer pendant la seconde guerre punique, et produisit depuis lors un grand nombre d'hommes d'État et de guerriers distingués. *Calpurnius* Pison, après avoir été préteur à Urbin en 211 av. J.-C., commanda dans les années suivantes des armées en Campanie et en Étrurie. Son fils, *Cajus Calpurnius* Pison, fut en 186 nommé préteur et envoyé en Espagne, où il remporta plusieurs victoires sur les Lusitains et les Celtibères; élu consul en 180, il mourut en la même année.

Lucius Calpurnius Pison Cæsoninus, qui appartenait primitivement à la *gens Cæsonia*, et avait passé par adoption dans la famille des Pisons, fut en 154 envoyé comme préteur en Espagne; il y fut défait par les Lusitains. Il devint consul en 148, et fut avec son collègue Sp. Postumius Albinus, chargé de conduire la guerre contre Carthage; son manque d'énergie et son incapacité militaire excitèrent le mécontentement du peuple, qui l'année suivante lui donna pour successeur Scipion.

Smith, *Diction. of greek and roman biography*.

PISON (*Lucius-Calpurnius-Frugi*), homme d'État et historien romain, vivait au deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Nommé tribun en 149 av. J.-C., il fit voter, pour réprimer les exactions des fonctionnaires dans les provinces, une loi qui fut appelée, d'après lui, *Lex Calpurnia de repetundis*. Consul en 133, il remporta une victoire sur les esclaves insurgés. Il était fidèlement attaché au parti aristocratique, dont son intégrité, qui lui valut son surnom, lui faisait cependant désapprouver les déprédations. Il fit une opposition énergique aux mesures proposées par Caius Gracchus, notamment à la loi

frumentaire. Vers la fin de sa vie, il fut appelé à la censure. Il a laissé un recueil de discours qui était déjà perdu du temps de Cicéron, et des *Annales romaines* depuis la fondation de Rome jusqu'à son temps. Ce livre, souvent cité par les historiens postérieurs, contient le premier essai d'une interprétation rationaliste des mythes de la première époque de l'histoire romaine.

Liebaldt, *De L. Pisone* (Naumbourg, 1836). — Krause, *Vitæ et fragmenta historicorum romanorum*. — Lachmann, *De fontibus Livii*.

PISON (*Marcus-Pupius*), homme d'État et orateur romain, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Adopté par Marcius Pupius, il épousa en 84 av. J.-C. la veuve de Cinna; l'année suivante il fut nommé questeur. Peu de temps après il se prononça pour le parti de Sylla. Forcé par ce dernier de répudier sa femme, il fut, après avoir géré la préture, envoyé en Espagne comme proconsul. A son retour à Rome (69), il reçut les honneurs du triomphe. Pendant la guerre contre Mithridate il fut un des légats de Pompée, qui en 62 le fit élire au consulat. Pendant son administration il eut plusieurs vifs démêlés avec Cicéron, auquel il avait autrefois enseigné les préceptes de l'éloquence. Il mourut un peu avant le commencement de la seconde guerre civile. Il avait acquis une connaissance approfondie des orateurs et des philosophes grecs, et s'était fait de bonne heure un grand nom au barreau, auquel il renonça, tant à cause de sa mauvaise santé que parce que son caractère irritable ne lui permettait pas de garder le calme nécessaire pour les discussions du forum.

Cicéron, *Brutus*, *De Oratore* et *Ad Atticum*. — Asconius Pedianus, *Commentarius in Pisonem*. — Smith, *Dictionary*.

PISON (*Caius-Calpurnius*), homme d'État romain, vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. Partisan décidé du parti aristocratique, il fut nommé consul en l'an 67 av. J.-C.; il s'opposa avec la plus grande énergie, mais en vain, à l'adoption de la loi par laquelle le tribun Gabinius fit investir Pompée de pouvoirs extraordinaires pour conduire la guerre contre les pirates. En l'an 66 il fut chargé de l'administration de la Gaule Narbonnaise; il y commit les plus grandes exactions, qui le firent mettre en accusation en 63. Il fut défendu par Cicéron, qui, dans son *Brutus*, lui attribue un talent oratoire remarquable.

Dio Cassius, XXXVI, p. 20-22. — Plutarque, *Pompée*, cap. 25 et 27. — Smith, *Dictionary*. — Drumann, *Geschichte Roms*.

PISON (*Lucius-Calpurnius*), arrière-petit-fils de L. Calp. Pison Cæsoninus, mentionné plus haut, vivait dans le dernier siècle de la république. Après avoir été préteur, il fut appelé au gouvernement d'une province, où il commit les plus grandes exactions pour pouvoir satisfaire ses goûts pour le luxe et la débauche: mis en accusation pour ce fait, en l'an 59 av. J.-C., à la demande de Clodius, il eut beaucoup de peine à se faire acquitter. En cette même année il maria sa fille Calpurnia à Jules César, dont l'influence le fit élire en 58 au consulat. Après avoir contribué au bannissement de Cicéron, il fut en 57 chargé de l'administration de la Macédoine, qu'il ruina par ses rapines; elles furent révélées au sénat par Cicéron, dans son discours *De provinciis consularibus*, qui eut pour effet de faire prononcer le rappel de Pison (55). De retour à Rome, ce dernier lut au sénat un mémoire justificatif de sa conduite. Cicéron alors prononça contre lui sa fameuse harangue *In Pisonem*, dont l'éloquence indignée et la force d'invective écrasante réduisirent Pison au silence. Cependant le noir tableau que le célèbre orateur trace des crimes de son adversaire est évidemment exagéré; Pison n'avait guère agi autrement que la majorité de ses contemporains. Après avoir en 50 géré la censure et avoir essayé d'opérer un accord entre le sénat et César, il se tint à l'écart, lorsque la guerre civile eut éclaté, conduite qui lui valut les éloges de Cicéron. César, qui avait espéré qu'en qualité de beau-père Pison se prononcerait pour lui, le traita cependant constamment avec respect. Chargé plus tard de l'exécution du testament de César, il résista pendant quelque temps aux entreprises arbitraires d'Antoine, auquel il ne tarda cependant pas à se rallier. En 43 il fut un des ambassadeurs que le sénat députa au camp d'Antoine devant Modène. Depuis son nom n'est plus mentionné par les historiens qui se taisent sur l'époque de sa mort.

Appien, *Bellum civile*. — Valère Maxime, liv. VIII, c. 6. — Dio Cassius, liv. XL, 63, et XLI, 16. — Orelli, *Onomasticon Tullianum*, t. II. — Drumann, *Geschichte Roms*. — Smith, *Dict. of greek and roman biography*.

PISON (*Lucius-Calpurnius*), fils du précédent, né en 48 avant J.-C., mort en 32 après J.-C. Après avoir été consul en l'an 15 avant J.-C., il administra la province de Pamphylie, et fut, en l'an 11 avant J.-C., chargé de soumettre les tribus thraces; il y réussit après trois ans de combats, et reçut les honneurs du triomphe. Il jouit ensuite d'une faveur marquée auprès de Tibère, dont il devint un des commensaux habituels. Quoique éloigné de toute servilité, il conserva constamment l'affection de l'empereur, qui le nomma préfet de Rome, charge dont il s'acquitta à la satisfaction générale. Vellejus Paterculus, témoin oculaire de son administration, vante beaucoup sa grande activité et son intégrité inaltérable. C'est à Pison et à ses deux fils qu'est adressée la célèbre épître d'Horace, connue sous le nom de l'*Art poétique*.

Tacite, *Annales*, VI, 10 et 11. — Vellejus Paterculus, II, 98. — Suétone, *Tibère*, 42.

PISON (*Cnæus-Calpurnius*), homme d'État romain, mort en l'an 20 après J.-C. Fils d'un adversaire fougueux de César et ensuite d'Auguste, il fut nommé consul en l'an 7 avant l'ère chrétienne, et fut plus tard envoyé comme légat en Espagne. Il fut en l'an 18 après J.-C. chargé

de l'administration de la Syrie, à l'instigation de Tibère, qui lui confia secrètement la mission de contrarier les entreprises que Germanicus (*voy.* ce nom) était sur le point de tenter en Orient. Il s'acquitta de sa mission odieuse à la satisfaction de Tibère, de même que sa femme Plancine, d'un caractère aussi violent et hautain que le sien, chercha, comme Livie le lui avait recommandé, à humilier Agrippine de toutes les façons. Ce fut même Pison que le bruit public accusa d'avoir empoisonné Germanicus, qui avant de mourir le destitua et le renvoya à Rome. Arrivé dans cette ville, il se vit accueilli par le peuple avec de telles manifestations d'horreur, que Tibère, pour sauver les apparences, se décida à sacrifier celui qui s'était fait l'instrument docile de sa haine. Un matin on trouva Pison gisant mort, percé de sa propre épée, qui se trouvait à côté de lui.

Tacite, *Annales*. — Dio Cassius, LVII, 18. — Suétone, *Tibère*, 15 et 52.

PISON (*Caius-Calpurnius*), mort en l'an 65 de l'ère chrétienne. Après avoir passé quelque temps en exil par ordre de Caligula, qui lui avait enlevé sa fiancée, la belle Livia Orestilla, il était revenu à Rome, et il y avait gagné une grande popularité par sa libéralité, son affabilité envers tous, par son extérieur agréable et jusque par le luxe immodéré que ses richesses lui permettaient d'afficher. Aimant le repos et les plaisirs, il vivait d'ordinaire à Baïes, dans une charmante maison de campagne, et il ne venait guère à Rome que lorsque quelqu'un de ses concitoyens, accusé devant les tribunaux, invoquait l'appui de son éloquence. Signalé ainsi, sans qu'il le recherchât, à l'attention publique, il devint le centre de la grande conspiration qui se forma en 65 contre Néron. Celui-ci venait souvent sans escorte passer quelques jours à Baïes dans la villa de Pison, qui aurait pu facilement l'y faire assassiner, comme le lui conseillaient la plupart des conjurés. Mais il ne voulut pas violer à ce point les lois de l'hospitalité, soit par véritable scrupule, soit pour que cette circonstance n'appelât pas de l'intérêt sur Néron. Il fut alors décidé que Néron serait poignardé dans son propre palais le jour de la fête de Cérès (19 avril); mais la veille l'empereur fut instruit du complot. Les arrestations commencèrent immédiatement; cependant Pison aurait pu, en se pressant de soulever le peuple et les soldats, qui étaient également las de la tyrannie de Néron, se sauver lui et ses amis; mais, manquant de résolution, il se retira dans sa maison, et écrivit son testament, où il prodigua à Néron les plus plates adulations, afin que ses biens parvinssent à sa femme, Arria Galla, renommée autant par sa grande beauté que par la licence des mœurs. Lorsque les émissaires de Néron vinrent pour se saisir de lui, il se fit ouvrir les veines.

Tacite, *Annales*, XV. — Dio Cassius, LXII. — Suétone, *Néron*. — Merivale.

PISON (*Lucius-Calpurnius-Licinianus*), né en 38 après J.-C., assassiné en 69. Fils de Licinius Crassus, qui fut consul en 29, et de Scribonia, arrière-petite-fille de Pompée, il fut adopté par un des membres de la famille des Pisons. Il vit périr plusieurs de ses proches parents par les ordres de Claude et de Néron, et passa lui-même sa jeunesse dans l'exil. Il fut rappelé par Galba, qui, reconnaissant en lui les vertus les plus rares, l'adopta et le fit solennellement déclarer son successeur à l'empire. La cérémonie se passa en janvier 69, devant les soldats, qui, déjà mécontents de la parcimonie de Galba, furent outrés de ne recevoir à cette occasion aucune distribution. Le sénat en revanche reçut avec faveur le discours affable que Pison prononça, lorsqu'il lui fut présenté comme l'héritier de Galba. Mais cela n'empêcha pas Othon (*voy.* ce nom) de chercher à profiter de l'irritation des prétoriens pour s'élever lui-même sur le trône. Lorsque la conspiration militaire qu'il avait ourdie eut éclaté quelques jours après, Pison rassembla la cohorte qui était de garde au palais, et lui adressa une allocution qui la retint pour un moment dans le devoir. Une lutte sanglante s'engagea dans les rues de Rome; après avoir fait preuve d'un grand courage, Pison, après le meurtre de Galba, se réfugia dans le temple de Vesta; mais il en fut arraché et ensuite massacré. Il fut regretté par tous les bons citoyens, qui, bien qu'il n'eût été césar que pendant quatre jours, avaient pu apprécier son noble caractère.

Tacite, *Annales*, liv. I. — Suétone, *Galba*. — Plutarque, *Galba*. — Dio Cassius, liv. LXIV, c. V et VI.

PISON, l'un des trente tyrans qui se partagèrent l'Empire romain après que Valérien eut été pris par les Perses (260). Il avait eu part à l'expédition que ce prince avait dirigée contre eux, et se rendit ensuite auprès de Macrien, qui venait d'être proclamé empereur en Orient, et qui le chargea d'attaquer à l'improviste le proconsul d'Achaïe, Valens, et de le faire périr. Mais Valens, averti, se tint sur ses gardes; Pison alors entra en Thessalie, et se revêtit lui-même de la pourpre au printemps de 261. Quelques semaines après, à la fin de mai, sa petite armée fut détruite par Valens; lui-même fut tué.

Trebellius Pollio, *Triginta tyranni*. — Gibbon, *Décadence de l'Empire romain*.

PISON (*Jacques*), poëte latin moderne, né en Transylvanie, mort le 10 décembre 1527, à Presbourg. Il vécut plusieurs années à la cour de Jules II, où il connut Érasme, qui devint son ami intime. En 1510 il fut chargé par le pape de négocier auprès des rois de Pologne et de Hongrie une alliance contre les Turcs, et en 1514 il revint en Pologne avec une nouvelle mission. Peu de temps après il fut précepteur du jeune Louis II, roi de Hongrie, qui lui conféra de riches prébendes et l'admit dans ses conseils. Après la malheureuse bataille de Mohacz, tous

ses biens furent pillés, et il ne put, dit-on, survivre au chagrin d'avoir perdu son royal élève. On a de lui : *Epistola de conflictu Polonorum et Lithuanorum cum Moscovitis* (Rome, 1514, in-4°; Bâle, 1515), et des poésies latines, dont Werner, son ami, a publié une partie sous le titre de *Schedia* (Vienne, 1554, in-4°). K.

Seivert, *Nachrichten von Siebenbuergischen Gelehrten*.

PISON (*Guillaume*), naturaliste hollandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il exerça la médecine à Leyde, sa patrie, puis à Amsterdam, accompagna, en 1637, au Brésil le comte Maurice de Nassau, emmenant avec lui pour l'aider dans ses recherches deux jeunes Allemands, Marggraf (*voy.* ce nom) et Kranitz, et passa, après la mort de son protecteur (1679), au service du grand électeur Frédéric-Guillaume. On a de lui un traité intitulé *De medicina Brasiliensi lib. IV*, et inséré par les soins de Jean de Laët à la suite de l'*Historia naturalis Brasiliæ* (Leyde, 1648, in-fol.). Il le revit plus tard, l'étendit et le mit en tête du recueil *De Indiæ utriusque re naturali et medicina lib. XIV* (Amst., 1658, in-fol., fig.). Cet ouvrage a été pendant longtemps consulté avec fruit, bien que le style en soit diffus et les descriptions souvent incomplètes. L'auteur, du reste, méritait l'honneur que lui a fait Plumier de donner son nom (*Pisonia*) à un genre de plantes de la famille des nyctaginées.

Biogr. méd.

PISONI (*Homobone*), médecin italien, né à Crémone, mort le 23 septembre 1748, à Padoue. Depuis 1698 il occupa avec distinction la chaire de médecine pratique à Padoue. Fortement attaché aux opinions anciennes, il osa se mesurer avec Morgagni, et, pendant que l'Europe entière reconnaissait la circulation du sang, il prétendit jusqu'à sa mort contester la vérité de ce grand fait. Nous citerons de lui : *Ultio antiquitatis in sanguinis circulationem* (Crémone, 1690, in-8°); *Methodus medendi* (Padoue, 1735, in-4°), et *Spicilegium curationum* (ibid., 1742.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine*.

PISSELEU (*Anne* DE). *Voy.* ÉTAMPES.

PISSOT (*Noël-Laurent*), littérateur français, né vers 1770 à Paris, où il est mort, le 15 mars 1815. Pendant plus de quinze ans il exerça la profession de libraire, dans laquelle son père s'était ruiné; il n'y fut pas plus heureux, et alla mourir à l'hôpital. On a de lui : *Marcelin* (1799, in-18), *Célestine* (1813) et *Le Frère criminel* (1818), romans; — *Manuel du culte catholique*; Paris, 1810, in-12; — *Précis sur les Cosaques*; Paris, 1812, in-12; — *Histoire de plusieurs aventuriers fameux depuis la haute antiquité jusques et compris Bonaparte*; Paris, 1814, 2 vol. in-12; — *Les véritables prophéties de Nostradamus, avec les aventures de la Révolution*; Paris, 1816, 2 vol. in-12, etc.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

PISTOCCHI (*Francesco-Antonio*), compositeur italien, né en 1659, à Palerme; la date de sa mort n'est pas connue. Il étudia la musique sous la direction de son père, et ses progrès furent si prompts qu'à huit ans il publia son premier ouvrage intitulé : *Caprici puerili variamente composti in 40 modi* (Bologne, 1667, in-fol.). Après s'être produit sur le théâtre, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut attaché en qualité de maître de chapelle à la cour de Frédéric III, margrave de Brandebourg. On a de lui plusieurs opéras, des oratorios et un recueil d'airs italiens et étrangers. « Ce qui assure à Pistocchi une gloire impérissable, dit M. Fétis, c'est d'avoir établi à Bologne, vers 1700, une école de chant d'où sont sortis les plus grands chanteurs de la première moitié du dix-huitième siècle. »

Fantuzzi, *Notizie degli scrittori bolognesi*, VI. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

PISTORIUS (*Jean*), historien et controversiste allemand, né à Nidda (Hesse) en 1544, et mort à Fribourg, vers 1607. Il était fils de Jean Pistorius, chevalier de Malte, qui, après avoir embrassé les principes des protestants, fut un de ceux qui furent chargés de présenter à la diète d'Augsbourg la confession de foi des luthériens. Il obtint le doctorat en médecine, et devint le médecin de Jacques, margrave de Bade-Dourlach. Grâce à l'influence qu'il exerça sur l'esprit de ce prince, il contribua puissamment à introduire la réforme dans cette partie de l'Allemagne. Son engouement pour la cabale et les rêveries mystiques l'ayant brouillé avec les protestants, il se fit catholique, et détermina le margrave Jacques à suivre son exemple. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique et se montra un des plus ardents adversaires des protestants. L'empereur Rodolphe II le prit pour confesseur et lui donna le titre de conseiller. Outre quelques ouvrages de médecine et plusieurs écrits de controverse, on a de lui : *Rerum polonicarum scriptores*; Bâle, 1582, 3 vol. in-fol. : recueil rare et estimé; — *Rerum germanicarum scriptores*; Bâle, 1582-1584-1607, 3 vol. in-fol. Le 3e vol. a été réimprimé à Francfort, en 1654, sous le titre de *Chronicon magnum belgicum*. Struve a donné une nouvelle édition, avec quelques additions, de la collection tout entière (Ratisbonne, 1726, 3 vol. in-fol.); — *Artis cabalisticæ, hoc est reconditæ theologiæ et philosophiæ scriptores*; Bâle, 1587, t. I, in-fol.; le t. II n'a pas été publié; — *De vita et morte Jacobi, marchionis Badensis, orat. II*; Cologne, 1591, in-4°. Pistorius a publié le t. III de la *Hispania illustrata* d'André Schott. M. N.

Fabricius, *Hist. biblioth. Fabricianæ*, 1e part. — Reinhard, *Sammlung zur Hist. d. Frankenlandes*, 1re partie.

PISTORIUS (*Jean*), médecin du dix-septième siècle. Il était probablement le neveu du précédent. Son père, Chrétien Pistorius, avait été professeur au collége des Arts de la ville de Nîmes. Jean Pistorius fut nommé en 1606

membre de l'académie de Bâle. On a de lui un opuscule intitulé : *Microcosmus, sive liber Cephalæ anatomicus de proportione utriusque mundi*; Lyon, 1619, in-12. M. N.

Astruc, *Mémoires*, p. 334.

PITARD (*Jean*), chirurgien français, né en Normandie, en 1228, mort à Paris, en 1315. S'étant de bonne heure appliqué à la chirurgie, il n'avait pas trente ans lorsque saint Louis le nomma son premier chirurgien et se fit accompagner par lui dans ses expéditions en Palestine. A son retour en France, il s'occupa plus des moyens propres à accélérer la marche trop lente de son art que de ceux qui pouvaient augmenter sa fortune. Affligé des désordres que les chirurgiens épars et sans chef causaient à l'humanité, il proposa à saint Louis de les réunir et obtint de lui la confirmation des statuts nécessaires à l'établissement de la société, dont il avait jeté les premiers fondements. Ce fut en 1260 que Jean Pitard et les chirurgiens de son temps s'assujettirent aux règlements qui les réunissaient et qu'ils renouvelèrent en 1278. Ces statuts, publiés par Pitard sous Philippe le Bel, furent confirmés par ce prince et par ses successeurs. Pitard occupa avec le même crédit la place de premier chirurgien des rois Philippe le Hardi et Philippe le Bel. Ce chirurgien possédait, rue de la Licorne, dans la Cité, une maison qui fut rebâtie en 1611 et sur laquelle était placée l'inscription suivante :

Jehan Pitard, en ce repaire,
Chirurgien du Roi, fit faire
Ce puits en mille trois cent dix,
Dont Dieu lui doint son paradis.

Ce puits, qu'il avait fait creuser à ses frais à l'usage du public, lui mérita cette marque de reconnaissance : c'était un vrai service qu'il rendait dans ce temps-là, où l'on ne savait point clarifier les eaux de la Seine, bourbeuses et insalubres en certains temps de l'année. H. F.

Éloi, *Dict. hist. de la médecine*, t. III.

PITARO (*Antonio*), physicien italien, né en 1774, à Borgia (Calabre ulterieure), mort en 18.. à Paris. Élevé sous les yeux de son père, savant recommandable, il étudia la médecine, et reçut à Salerne le diplôme de docteur. A vingt ans il fut nommé professeur de physique dans le corps royal de l'artillerie. Lors de la révolution de 1799, il inventa, dit-on, une bombe incendiaire dont Caraccioli fit usage pour combattre les Anglais; aussi n'attendit-il pas le retour du roi Ferdinand pour chercher un asile en France. Il s'établit à Paris, obtint de la faculté un second diplôme, et fut naturalisé Français en 1816. Plusieurs sociétés savantes l'avaient admis dans leur sein. On cite de lui : *Esposizione delle sostanze istituenti la cenere vulcanica del Vesuvio*; Naples, 1794; — *Contemplazioni di materia medica*; ibid., 1798; — *Considérations sur la tarentule de la Pouille*; Paris, 1807, in-8°; — *Lettere filologiche*; Paris, 1812, in-8°; — *Analisi della Napoleonide*; Paris, 1813, in-8°; — *La Science de la sétifère, ou l'Art de produire la soie*; Paris, 1828, in-8°, pl.; — *Poesie elegiache*; Paris, 1832, in-18, avec portr. A cette dernière date il s'occupait d'une *Vie* de l'abbé Casti, dont il avait entre les mains tous les papiers et ouvrages inédits. P.

Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

PITAVAL. *Voy.* GAYOT.

PITAU (*Nicolas*), dessinateur et graveur, né à Anvers, en 1634, mort à Paris, en 1676, le mercredi des cendres. Il était fils d'un marchand qui dirigea plusieurs de ses fils vers les beaux-arts. L'un de ceux-ci fut peintre, et mourut à Vienne, au service de l'empereur; un second devint l'un des meilleurs ciseleurs d'orfévrerie de son temps; deux autres se firent graveurs, et étudièrent dans l'atelier de Corneille Galle, d'Anvers. Nicolas ne se révéla que tardivement. Vers 1656 il vint en France, et reçut les conseils de Philippe de Champaigne. Sous l'inspiration de ce maître il modifia sa manière, en assouplissant son burin sans lui enlever cet éclat et cette vigueur qui distinguent les maîtres flamands. Pitau a gravé un assez grand nombre de portraits et des sujets divers d'après le Guerchin, Raphaël, L. Carrache, Lefebvre, Mignard, Ph. de Champaigne, etc. Il eut l'honneur de donner ses conseils à Gérard Edelinck; ce grand artiste travailla dans l'atelier de Pitau pendant les quatre premières années de son séjour à Paris. On cite comme les chefs-d'œuvre de Nic. Pitau son portrait d'*Alexandre Petau* d'après Lefebvre, et la *Sainte Famille* de Raphael dite la *Sainte Famille de François Ier*, qui fait partie des collections du Louvre.

PITAU (*Jacques*), frère aîné du précédent, né à Anvers, mort dans la même ville, entra d'abord au collége des jésuites d'Anvers, puis passa de là dans l'atelier de Corneille Galle. Il se retira de bonne heure auprès d'un de ses frères, curé du béguinage d'Anvers, et abandonna les arts. Les seules planches qu'il ait gravées ont été faites très-probablement pendant son apprentissage.

PITAU (*Nicolas*), fils de Nicolas, né en 1670, à Paris, où il mourut en 1724. Gérard Edelinck, par reconnaissance pour son père, se chargea de l'éducation artistique du jeune Nicolas, et le prit auprès de lui dès qu'il fut en âge de manier un burin. Celui-ci donnait les plus grandes espérances; mais le goût des plaisirs et de la table, auxquels il s'adonna entièrement, le détournèrent du travail. Mariette a catalogué cent onze estamps dues aux trois Pitau. H. H—N.

Archives de l'Art français, *Abcdario de Mariette*. — Huber et Rost, *Manuel des curieux*. — G. Duplessis, *Histoire de la gravure en France*.

PITCAIRNE (*Archibald*), célèbre médecin anglais, né le 25 décembre 1652, à Édimbourg, où il est mort, le 17 octobre 1713. Il descendait d'une ancienne famille du comté de Fife et son père était négociant. Après avoir terminé ses

classes à l'université d'Édimbourg, il étudia la théologie, puis la jurisprudence; mais il se dégoûta de l'une et de l'autre pour s'appliquer aux mathématiques, où il fit des progrès extraordinaires sans le secours d'aucun maître. Ayant pris la sérieuse résolution d'embrasser la carrière médicale, il acheva son éducation à Paris; revenu en Écosse, il s'acquit bientôt une telle réputation qu'on lui offrit en 1692 de remplir la chaire de médecine à Leyde. Il l'accepta, et compta Boerhaave parmi ses auditeurs. Piqué de la défaveur avec laquelle on accueillait ses applications des principes de la mécanique et de la géométrie aux lois de l'économie animale, il quitta tout à coup sa chaire en 1693, et donna son mariage avec miss Stevenson pour le motif de son brusque retour en Écosse. « Là, dit la *Biographie médicale*, livré sans contrainte à ses spéculations favorites, il attaqua sans ménagement la doctrine chémiatrique, qui tyrannisait alors presque toute l'Europe, et l'on doit convenir qu'il a servi utilement l'art de guérir en contribuant à renverser ce désastreux système. Mais en détruisant quelques-unes des monstrueuses erreurs qui déparaient la physiologie, il en établit beaucoup d'autres, qui n'avaient pas, il est vrai, une influence aussi directe sur la pratique. Toutes prenaient leur source dans son goût pour les mathématiques et dans sa prétention d'expliquer les fonctions par l'action mécanique des organes, qu'il soumettait ou plutôt croyait soumettre aux formules d'un calcul rigoureux. » Les écrits scientifiques de Pitcairne ont été réunis deux fois (*Opera omnia;* Venise, 1793, in-4°; Leyde, 1797, in-4°); on y remarque ceux qui traitent *De inventoribus* (1688), *De sanguinis circulatione* (1693), *De theoria morborum oculi* (1693), *De curatione febrium* (1695), et *De legibus historiæ naturalis* (1696). A ses heures de loisir, il s'amusait à la poésie latine, et il a laissé plusieurs pièces de sa façon, insérées dans un recueil de *Selecta poemata* (1727, in-12). On a aussi imprimé de lui une comédie satirique, *The Assembly* (Londres, 1722, in-8°), qui n'a pas été représentée, et une diatribe sous forme allégorique contre la religion révélée (*Epistola Archimedis ad regem Gelonem Albæ Græcæ reperta;* Édimbourg, 1714, in-4°). P. L—y.

Charles Webster, *Account of his life;* 1781, in-8°. — Chalmers, *Life of Ruddiman*, p. 24-31. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — *Biogr. méd.*

PITHON-CURT (*Jean-Antoine*), historien français, né le 12 juin 1703, à Carpentras, mort le 8 juin 1780, à Verneuil en Perche. Il embrassa l'état ecclésiastique, et passa de la cure du village de Boissy (diocèse de Chartres) dans celle de Verneuil, petite ville du même diocèse. Il fut correspondant de l'Académie des inscriptions après avoir publié son unique ouvrage intitulé : *Histoire de la noblesse du comté Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange* (Paris, 1743-1750, 4 vol. in-4°), ouvrage qui, malgré beaucoup d'erreurs, n'en contient pas moins d'utiles renseignements. En 1757, il annonça une *Histoire du comté Venaissin* en 6 vol. in-4°, sans mentionner même dans le prospectus le nom du véritable auteur de cet ouvrage, qui était J. Fornery, un de ses compatriotes; l'autorité supérieure, avertie, lui fit défense expresse de pousser plus loin le plagiat.

Bive, *Chronique littér.*, 25-28. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse.*

PITHOU (*Pierre*), jurisconsulte français, né en 1496, à Ervy, près Troyes, mort le 17 avril 1554, à Troyes. Il exerça avec succès la profession d'avocat dans cette dernière ville. C'est à son goût éclairé pour les lettres que l'on doit la conservation du traité *De Providentia* de Salvien et d'une quarantaine de *Constitutions* ou de *Novelles*. Partisan secret des opinions nouvelles, il continua néanmoins d'aller par prudence à la messe, et, bien qu'il eût en mourant refusé de recevoir les sacrements de l'Église, il fut enterré dans le couvent des Cordeliers. Il mourut, « non sans grande suspicion de poison », dit son fils. Pithou était sieur de Chamgobert, de Luyères et de Savoie; marié deux fois, il eut dix enfants, qui professèrent la religion réformée, et dont quatre se firent un nom dans les lettres. P. L.

Nic. Pithou, *Hist.* (ms.) *de l'Église de Troyes.* — Grosley, *Vie de Pierre Pithou.*

PITHOU (*Nicolas* et *Jean*), fils jumeaux du précédent, nés en 1524, à Troyes; Nicolas mourut en juin 1598, dans cette ville, et Jean, le 18 février 1602, à Lausanne. La ressemblance n'était pas moins frappante entre eux au moral qu'au physique, et leur union fut des plus étroites. Nicolas suivit la carrière du barreau, Jean celle de la médecine. Lorsque la seconde guerre civile éclata, leur maison fut saccagée par les catholiques : ils se réfugièrent à Brienne, d'où, à la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélémy, ils gagnèrent, à travers bien des dangers, l'un Genève, l'autre Lausanne. Le seul ouvrage que Nicolas ait fait imprimer est un *Thesaurus a monumentis Bernardi clarevallensis abbatis erutus* (Lyon, 1589, in-8°) : recueil des plus beaux passages de saint Bernard; mais il a laissé en manuscrit une *Histoire ecclésiastique de l'Église réformée de Troyes*, qui se trouve à la Biblioth. impériale (coll. Dupuy, n° 698). Quant à Jean, il est auteur d'un *Traité de la police et du gouvernement des républiques* (Lyon, s. d., in-8°). Les deux frères ont composé ensemble l'*Institution du mariage chrétien* (Lyon, 1565, in-8°). P. L.

Grosley, *Vie de P. Pithou.* — Haag frères, *France protest.*

PITHOU (*Pierre*), célèbre jurisconsulte et érudit français, né le 1er novembre 1539, à Troyes, mort le 1er novembre 1596, à Nogent-sur-Seine. Il était le troisième enfant issu du premier mariage de l'avocat Pierre Pithou (*voy.* ci-dessus). L'extrême délicatesse de sa santé fit longtemps craindre pour ses jours. Aussi re-

çut-il sa première éducation sous les auspices de son père, qui lui enseigna les éléments du latin, du grec et même de l'hébreu. Il passa ensuite du collége de Troyes dans le collége de Boncourt, à Paris, où il acheva ses études classiques, sous la direction d'Adrien Turnèbe et de Pierre Galand. Les conseils de son père et sa propre inclination l'ayant déterminé à suivre la carrière du barreau, il se rendit à l'université de Bourges, eut le bonheur d'y profiter des leçons de Cujas, et continua de fréquenter ses cours lorsque ce dernier alla professer à Valence. Dès cette époque, P. Pithou se révéla comme jurisconsulte par des essais sur divers points de la législation romaine. Il avait pour compagnon d'études son frère puîné, François Pithou (*voy.* plus loin), et pour modèle d'application un digne ami, Loisel, plus âgé que lui de trois ans, et qui, longtemps son émule de gloire, devait être un jour son panégyriste. Cujas aimait les deux frères Pithou entre tous ses disciples, comme s'ils eussent été ses fils, et il a exprimé en ces termes la singulière estime qu'il professait pour eux : *Pithœi fratres, clarissima lumina.*

P. Pithou fut reçu avocat à vingt et un ans au barreau de Paris (1560); à vingt-cinq ans, il plaida sa première cause, et il la gagna. Mais, s'exagérant sans doute la difficulté qu'il éprouverait à vaincre sa timidité naturelle, et entraîné d'ailleurs par son goût pour le travail plus calme du cabinet, il se contenta de suivre les audiences du parlement de Paris et de consulter. La confiance la plus générale ne tarda pas à s'attacher à lui, et le surnom qu'il reçut prouve l'estime qu'on faisait de sa science et de sa vertu : on l'appelait *le sage arbitre.* A l'approche des seconds troubles religieux, il vint chercher un asile dans sa ville natale, dont le barreau le repoussa comme calviniste. Il prit alors le parti de passer en pays étranger. Le duc de Bouillon avait souhaité qu'il se chargeât de rédiger la coutume de sa principauté : il se rendit à ce vœu, et le territoire protestant de Sedan lui dut le code de lois qui allait le régir. De là P. Pithou alla s'établir à Bâle, et il y consacra les loisirs de son séjour à la publication de quelques travaux historiques : il donna des éditions de la *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse* (Bâle, 1569, 1586, in-fol.), par Othon de Freisingen, et de l'*Historia miscellanea* (Bâle, 1569, in-8°), du diacre d'Aquilée, Paul Warnefrid.

Ramené en France par l'édit de pacification de 1570, il accompagna le duc de Montmorency dans son ambassade en Angleterre; il se trouvait de retour à Paris au moment de la Saint-Barthélemy, et il faillit être enveloppé dans les massacres. « Tous les religionnaires qui habitaient la même maison que lui, rapporte *la France protestante*, furent impitoyablement égorgés. Seul il eut le bonheur de se sauver en chemise par-dessus les toits. Nicolas Le Fèvre, son ami, le recueillit, et le garda chez lui quelques jours, au bout desquels P. Pithou se retira chez Antoine Loisel, où il se tint caché pendant plusieurs mois. » L'année suivante, il fit soumission à l'Église catholique romaine, en même temps que Henri IV, dont il était un des plus chauds partisans; et son abjuration, sans lui aliéner aucun de ses anciens amis, fut un titre de recommandation aux faveurs qui vinrent le chercher, et qu'il refusa pour ne point être enlevé à ses études de prédilection. P. Pithou borna son ambition aux fonctions modestes de bailli de Tonnerre, et il sut les honorer par la direction qu'il leur donna. Plus tard, il consentit à exercer l'office de procureur général près la chambre de justice établie en Guienne, parce que c'était une mission temporaire; il s'y dévoua pendant les trois années qu'elle dura, puis il reprit avec dignité les travaux de la consultation. Il continua de fréquenter le palais durant les troubles de la Ligue, tant que l'anarchie n'y eut point pénétré; mais il cessa d'y paraître dès que le parlement subit le joug des factieux, et effaça le nom du roi dans ses actes. Dévoué de cœur à Henri IV, P. Pithou fut un des principaux auteurs de la *Satire Ménippée*, qui contribua beaucoup à déconsidérer les chefs de la *Sainte-Union*, en les vouant au ridicule, si puissant sur l'esprit français; c'est à lui qu'on attribue la *harangue* si remarquable de Daubray. Il acheva d'aplanir la voie du trône au Béarnais, en démontrant aux évêques de France, dans un *mémoire* puissant par la doctrine et par la logique, qu'ils pouvaient, de leur propre autorité, relever le roi de l'excommunication et se soumettre à son obéissance.

Après son entrée dans Paris, Henri IV, qui avait apprécié les services déjà rendus à sa cause par P. Pithou, voulut absolument qu'il exerçât les fonctions de procureur général au parlement installé provisoirement dans la capitale. Il les remplit avec tout le zèle et toute la fermeté que commandait la difficulté des conjonctures, et il s'empressa de les résigner dès que sa tâche fut accomplie, pour revenir à ses livres et se confondre de nouveau parmi les avocats. Loisel loue cette résolution de Pithou, dans son *Dialogue des avocats*. Quoique opposé, par conviction et par principes, aux prétentions de la politique ultramontaine, P. Pithou, loin de montrer de l'hostilité aux jésuites, mit plutôt ses soins à les contenir; quoiqu'il ne les aimât pas, et qu'il en fût détesté, il détourna quelques-unes des rigueurs dont cette société se trouva menacée après l'attentat de Jean Chatel. Il mourut le jour de sa naissance. Pithou avait réuni une précieuse bibliothèque, riche surtout en manuscrits, et dont une partie considérable a passé à la Bibliothèque impériale de Paris.

On a de lui : *Adversariorum subsecivorum, lib. II;* Paris, 1565, in-12; Bâle, 1575, in-8°; — *Mémoires des comtes de Champagne*, liv. Ier; Paris, 1572, 1581, in-4°; — *Les Liber-*

tés de l'Église gallicane; Paris, 1594, in-12; reproduit dans ses *Opera miscellanea* et le *Recueil des libertés de l'Église gallicane :* ce livre a servi de base à la *Déclaration du clergé* en 1682; nous en avons donné deux éditions avec des notes (Paris, 1824 et 1825); — *Raisons par lesquelles les évêques de France ont pu donner l'absolution à Henri de Bourbon, roi de France;* 1593, in-8°, sous l'anonyme; — *Opera sacra, juridica, historica, miscellanea collecta;* Paris, 1609, in-4°; — *Commentaire sur les coutumes de Troyes;* Paris, 1628, in-4°; ibid., 1689, in-fol.; — *Observationes ad Codicem et Novellas Justiniani;* Paris, 1689, in-fol. Pithou s'est aussi fait connaître comme éditeur et commentateur d'un grand nombre d'auteurs de l'antiquité profane et sacrée; et les lettres lui sont presque autant redevables que la jurisprudence. Ainsi il a publié : les *Opera* de Salvien, les *Declamationes* de Quintilien, le *Satyricon* de Pétrone, les *Fables* de Phèdre, le *Pervigilium Veneris*, l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, la *Cosmographie* d'Ethicus, etc.; il a encore édité plusieurs textes de droit, en y joignant des notes, entre autres : *Mosaicarum et romanarum legum collatio* (Paris, 1673); *Leges Visigothorum* (ibid., 1579); *Caroli Magni, Ludovici Pii et Caroli Calvi Capitula* (ibid., 1588); *Corpus juris canonici* (ibid., 1687), 2 vol. in-fol., en collaboration avec son frère François; enfin, Pithou a publié deux recueils contenant ensemble vingt et quelques chroniqueurs français du moyen âge (Francfort, 1594, 1596, in-8°). DUPIN aîné.

Grosley, *Vie de Pierre Pithou.* — Loisel, *Vie de P. Pithou.* — Niceron, *Mémoires*, t. V. — Clarmundus, *Vitæ clarissimorum virorum.* — *Vitæ selectæ;* Londres, 1704. — Haag frères, *France protest.*

PITHOU (*François*), frère du précédent, né le 7 septembre 1543, à Troyes, où il est mort, le 25 janvier 1621. Il avait, comme on l'a vu, assisté aux leçons de Cujas en même temps que son frère Pierre. Il commença son illustration par les recherches savantes auxquelles il se livra pendant son exil volontaire en Allemagne, en Italie et en Angleterre, pour échapper aux persécutions religieuses, comme calviniste. Après sa conversion, qui eut lieu vers 1578, il se fit recevoir, à trente-sept ans, avocat au parlement de Paris; il fut un des commissaires désignés par Henri IV pour assister aux conférences de Fontainebleau; à la suite du traité de Vervins, il eut encore la mission de débattre une délimitation de territoire entre la France et les Pays-Bas; enfin il remplit les fonctions de procureur général près la chambre instituée pour la répression de la maltote. Une clause spéciale du testament de François Pithou atteste son aversion pour les jésuites; ceux-ci, de leur côté, n'ont pas non plus ménagé sa mémoire, et lui ont imputé un orgueil excessif et une humeur insociable, même vis-à-vis de son frère.

On a de lui : *Traité d'aucuns droits du roi Philippe. Il ès états qu'il tient à présent;* Lyon, 1594, in-8°; — *Traité de la grandeur, des droits, prééminences des rois et du royaume de France;* Troyes, 1587, in-fol.; — *Glossarium obscurorum verborum quæ in lege salica habentur;* Paris, 1702, in-fol. Fr. Pithou a aussi édité les *Rhetores latini* (Paris, 1599, in-4°); il a collaboré aux *Observationes ad Codicem* de son frère Pierre, qu'il a aidé dans la préparation de l'édition du *Corpus juris canonici;* enfin il a écrit des notes aux *Formules* de Marculfe, imprimées dans diverses éditions de ce recueil. D.

Perrault, *Hommes illustres.* — Teissier, *Éloges.* — Grosley, *Vie de Pierre Pithou.*

PITHOYS (*Claude*), littérateur français, né vers 1587, dans la principauté de Sedan, mort en 1676, à Sedan. Ayant embrassé la règle des Minimes dans un couvent de la Champagne, il se distingua par l'éloquence de la chaire. En 1632 il se retira à Sedan, et y fit profession ouverte de la religion protestante. Il se fit recevoir avocat, et réussit au barreau. Nommé professeur de philosophie (1633), puis garde de la bibliothèque publique (1637), il eut en 1675 Bayle pour successeur dans ce dernier emploi. Quelques mois avant de mourir, il avait obtenu une pension de 1,000 livres en récompense de ses services. On a de lui : *La Découverte des faux possédés, très-utile pour reconnaître et discerner les simulations et feintises et illusions d'avec les vraies et réelles possessions diaboliques;* Châlons-sur-Marne, 1621, in-8°. Il s'agit de la prétendue possession d'Élisabeth de Raufaing, dite en religion Marie-Élisabeth de la Croix, fondatrice de l'ordre de Notre-Dame du Refuge : l'évêque de Toul affirmait que la possession était réelle, et Pithoys qu'elle était simulée. Cette affaire dura plus d'une année. Le pape finit par défendre l'usage des exorcismes, qui n'avaient du reste rien produit, et la victime de ce scandale fut un médecin du duc de Lorraine, Remi Pichard, aux maléfices duquel on attribuait cette possession : on le brûla vif, le 2 mai 1622, avec une fille, sa complice. Peu de temps auparavant ce malheureux avait tenté de réfuter l'opinion de Pithoys dans un écrit intitulé : *De l'admirable vertu des saints exorcismes sur les princes de l'Enfer* (Nanci, 1622, in-8°); — *Traité curieux de l'astrologie judiciaire;* Sedan, 1641, in-8°; Montbéliard, 1646, in-8°; — *Cosmographie, ou Doctrine de la sphère, avec un Traité de la géographie;* Paris (Sedan), 1641, in-8°; — *L'Apocalypse de Méliton, ou Révélation des mystères cénobitiques;* Saint-Léger (Sedan), 1662, 1665, 1668, in-12 : c'est une espèce d'abrégé du *Saint Augustin* de Camus, évêque de Belley; mais Voltaire s'est trompé en l'attribuant à ce prélat. P. L.

La Noue, *Chron. Minimorum*, 591. — P. Norbert, *Hist chron de Sedan.* — Bayle, *Œuvres mêlées*, III, 679 (édit. 1727). — Boulliot, *Biogr. ardennaise.*

PITISCUS (*Barthélemy*), mathématicien al-

lemand, né en 1561, près de Grünberg, mort à Heidelberg, en 1613. Après avoir été le précepteur de l'électeur palatin Frédéric IV, il fut nommé prédicateur de la cour de ce prince. On a de lui : *Trigonometriæ libri V; item Problematum variorum libri X*; Heidelberg, 1595, in-8°; Francfort, 1599, in-4°; Augsbourg, 1600, 1608, in-4°; — *Canon triangulorum emendatissimus;* Francfort, 1612, in-4°; — *Thesaurus mathematicus, sive Canon sinuum;* Francfort, 1613, in-fol.; — des sermons et des oraisons funèbres.

Nachrichten von schlesischen Gelehrten (Grottkau, 1788). — Adami, *Vitæ theologorum*. — Kæstner, *Geschichte der Mathematik*.

PITISCUS (*Samuel*), philologue allemand, neveu du précédent, né à Zutphen, le 30 mars 1636, mort le 1er février 1727. Fils d'un prédicateur réfugié en Hollande lors de la guerre de Trente ans, il étudia les belles-lettres et la théologie sous Gronovius et Pasor, devint en 1685 recteur de l'école supérieure de sa ville natale, et fut appelé plus tard à diriger le gymnase Saint-Jérôme à Utrecht; il remplit ces fonctions jusqu'en 1717, année où il prit sa retraite. On a de lui : *Lexicon latino-belgicum;* Amsterdam, 1704, 1738, in-4°; — *Lexicon antiquitatum Romanarum;* Leuwarde, 1713, 2 vol. in-fol.; Venise, 1719; La Haye, 1737, 3 vol. in-fol., pl; — de bonnes éditions annotées de *Quinte-Curce* (Utrecht, 1685; Leyde, 1724, in-8°); de *Suétone* (Utrecht, 1690, 2 vol. in-8°; Leuwarde, 1714, 2 vol. in-4°); d'*Aurelius Victor* (Dordrecht, 1725, in-4°); de *Solin*, avec les *Exercitationes Plinianæ* de Saumaise; (Utrecht, 1699, 2 vol. in-fol.); — une édition des *Antiquitates romanæ* de Rosini. Quelques lettres de lui se trouvent dans les *Animadversiones* de Crenius. O.

Burmann, *Trajectum eruditum*. — Saxe, *Onomasticon*, t. II, p. 341 et 639. — Lourier, *Dissertatio Ia Dierum genialium*, Decade II, p. 43. — Hirsching, *Handbuch*.

PITONI (*Giuseppe-Ottavio*), compositeur italien, né le 18 mars 1657, à Rieti, mort le 1er février 1743, à Rome. Tout enfant il chanta dans les chœurs des églises de Rome; à seize ans il devint maître de chapelle de la Terre de Rotondo, et exerça ensuite les mêmes fonctions à Assise, à Rieti et à Rome. Outre la musique de la collégiale de Saint-Marc (1677), du chapitre de Saint-Jean de Latran (1708) et de Saint-Pierre du Vatican (1719), il dirigea encore celle de plusieurs autres églises de cette ville. Ce fut un des plus savants maîtres de l'école romaine, et l'on possède de lui un grand nombre de morceaux religieux qui ont conservé jusqu'à ce jour toute leur fraîcheur. Il eut pour élèves Durante et Leo. L'ouvrage qu'il avait composé sur les maîtres de chapelle italiens (*Notizie dei maestri di cappella dall' anno 1000 sino al 1700*) a été fort utile aux historiens de la musique. P.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

PITOT (*Henri*), géomètre français, né le 29 mai 1695, à Aramon (diocèse d'Uzès), où il est mort, le 27 décembre 1771. A l'âge de vingt ans, il n'avait pas encore acquis la moindre instruction. Ayant vu par hasard un traité de géométrie, il éprouva un si vif désir d'en comprendre les figures qu'il se passionna tout à coup pour l'étude, et qu'en peu de temps, et sans le secours d'aucun maître, il apprit les mathématiques. En 1718 il alla perfectionner ses connaissances à Paris, et fut reçu en 1724 élève de l'Académie des Sciences; bientôt après il compta au nombre de ses pensionnaires. Choisi en 1740 par les états du Languedoc pour exercer les fonctions d'ingénieur en chef, il y joignit celles d'inspecteur général du canal des deux mers. Cette province lui est redevable de plusieurs monuments, qui attestent la force de son talent : le plus remarquable est l'aqueduc de la fontaine de Saint-Clément à Montpellier, qui parcourt un espace de quinze kilomètres sur des arcades à simple et à double rang et qui fournit à la ville au moins quatre-vingts pouces d'eau. Le maréchal de Saxe était le protecteur de Pitot, qui lui avait enseigné les mathématiques. Ce savant était membre de la Société royale de Londres et de l'Académie de Montpellier; il avait reçu le cordon de Saint-Michel. On a de lui : *Théorie de la manœuvre des vaisseaux* (1731, in-4°, fig.), ouvrage excellent, que l'on a traduit en anglais; — plusieurs *Mémoires* insérés dans le recueil de l'Acad. des Sciences.

Grandjean de Fouchy, *Éloge de Pitot*.

PITROU (*Robert*), ingénieur français, né à Mantes en 1684, mort le 13 janvier 1750. Fort habile dans les sciences mathématiques, dans la mécanique, dans l'architecture, il devint ingénieur de la généralité de Bourges, puis inspecteur général des ponts et chaussées. On lui doit l'invention des cintres dits *retroussés* et celle d'un échafaudage volant aussi solide qu'ingénieux. Entre autres beaux travaux, il construisit (avec Jacques Gabriel) le remarquable pont de Blois (1717). La modestie de Pitrou égalait son talent; il a sacrifié souvent sa gloire et son intérêt à l'avancement de ses élèves. On a de lui : *Recueil de projets d'architecture, de charpente concernant la construction des ponts*, etc.; Paris, 1756, in-fol. Ce volume a été publié par l'ingénieur Tardif (gendre de Pitrou).

Tardif, *Notice* en tête du *Recueil* précité. — Hipp.-Daniel de Saint-Anthoine, *Biographie de Seine-et-Oise*, t. II, p. 227. — Pingeron, *Vies des architectes*, t. II, p. 189.

PITS (*John*), en latin *Pitseus*, érudit anglais, né en 1560, à Alton (Hampshire), mort le 17 octobre 1615, à Liverdun, en Lorraine. Il fit quelque séjour dans l'université d'Oxford; mais il n'attendit pas le moment d'y être agrégé, et alla continuer ses études à Reims, au collège des Anglais. De là il fut envoyé à Rome, et pendant sept années il s'y appliqua à la philosophie et à la théologie. Dès qu'il eut reçu la prêtrise, il retourna à Reims pour y enseigner la rhéto-

rique et la langue grecque. Les guerres civiles l'ayant obligé de s'éloigner, il résida successivement à Pont-à-Mousson, à Trèves et à Ingolstadt, où il prit le diplôme de docteur en théologie. Nommé confesseur de la duchesse de Clèves, il passa douze ans au service de cette princesse, et ce fut pendant ce temps qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Vers 1610 il revint en Lorraine, où l'évêque de Toul, qui avait été son disciple, lui donna le doyenné de Liverdun, avec un canonicat. Outre quelques traités, il a laissé un recueil considérable intitulé *The Lives of the kings, bishops, apostolical men and writers of England*, en 4 vol. in-fol., et qui était conservé dans les archives de la collégiale de Verdun. Le tome IV a seul été publié par les soins de W. Bishop (*Relationum historicarum de rebus Anglicis*, t. I; Paris, 1619, 1623, in-4°); il est affecté principalement aux écrivains et cité d'ordinaire sous le simple titre *De illustribus Angliæ scriptoribus*. C'est un ouvrage écrit dans un latin clair et élégant, mais qui est rempli de fautes; la plus grande partie en est empruntée de Jean Bale, dont l'auteur ne parle qu'avec le dernier mépris. On lui a reproché d'avoir omis Wycliffe et ses adhérents, ainsi que les écrivains écossais et irlandais, et de leur avoir substitué une foule de théologiens catholiques obscurs, disséminés sur le continent. P. L—Y.

Wood, *Athenæ oxon.*, I. — Dodd, *Church history*. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Niceron, *Mémoires*, XV.

PITT (*Christopher*), poëte anglais, né en 1699, à Blandford, mort le 15 avril 1748, à Pimpern. Il se trouvait encore à l'université d'Oxford lorsqu'il se fit connaître par une élégante traduction poétique de Lucain; mais celle que Rowe avait donnée de cet auteur, et dont il n'avait pas eu connaissance, l'empêcha de mettre la sienne au jour. Ayant embrassé la carrière ecclésiastique, il fut nommé par un de ses parents au rectorat de Pimpern, petit bénéfice situé dans le comté de Dorset. Outre un recueil de poëmes, *Miscellany* (1727, in 8°), il a composé deux traductions en vers, l'une de l'*Art poétique* de Vida, l'autre de l'*Énéide*, où l'on remarque beaucoup de charme et d'harmonie dans le style. En traduisant Virgile, il eut à lutter avec Dryden; mais, grâce à une versification brillante, exacte et pure, il sortit à son avantage de la comparaison qu'on a pu établir entre eux. Pitt ne jouit pas longtemps de la réputation qu'il s'était acquise; il mourut jeune encore, et fut enterré à Blandford.

Johnson, *Lives of poets*. — Chalmers, *Biogr. dict.*

PITT (*William*), comte de CHATHAM, homme d'État anglais, né le 15 novembre 1708 à Boconnoc, en Cornouailles, mort le 11 mai 1778 au château de Hayes (comté de Kent). Second fils d'un simple écuyer, Robert Pitt, dont le père, gouverneur de Madras, avait vendu au roi de France le diamant qui porte son nom, il vit passer à son frère aîné la meilleure partie des biens paternels. Au sortir de l'université d'Oxford, il acheta une commission de cornette de cavalerie; mais, sujet dès lors à des attaques de goutte dont il souffrit jusqu'à la fin de ses jours, il préféra au service actif les occupations plus sédentaires, mais non moins agitées, de la vie politique. Il avait à peine assez de revenu pour entrer au parlement; mais le bourg pourri d'Old-Sarum lui offrit une ressource dont plusieurs membres de sa famille avaient déjà profité (janvier 1735).

L'existence publique de Chatham peut se diviser en trois grandes périodes : 1° celle de son opposition, dans la chambre des communes, à sir Robert Walpole et à ses successeurs immédiats; 2° sa carrière ministérielle, d'abord dans une position secondaire, pendant neuf ans, puis pendant cinq ans, comme chef du cabinet; 3° le reste de sa vie, rempli par une courte réapparition aux affaires, par des infirmités douloureuses et par la défense à la chambre des lords des plus hauts principes de liberté et de justice.

Le vieux ministre Walpole trouva dans le jeune Pitt un adversaire décidé, qui combattit chacune de ses mesures, et tout en flétrissant, comme honteuses pour le pays, les conventions de paix avec l'Espagne en 1739, s'efforça de faire rejeter, comme exorbitantes ou illégales, les levées de troupes et de marins demandées aux chambres. C'est dans une de ces discussions que le frère du ministre, lui ayant reproché sa jeunesse et son style déclamatoire, s'attira une réponse foudroyante que Johnson nous a conservée; car on sait qu'il n'existait pas encore de compte rendu régulier des débats parlementaires : « Il faut museler ce terrible cornette, » s'écria un jour Walpole poussé à bout, et l'officier fut puni, par la perte de son grade, de l'opposition du député. Ses attaques n'en devinrent que plus vives, et hâtèrent la chute (février 1742) de ce ministère de vingt ans, qu'il poursuivit encore dans sa retraite par une menace d'accusation. Les diverses administrations qui suivirent cherchèrent à gagner un adversaire aussi redoutable. Lord Carteret lui offrit un emploi, qu'il refusa; mais il accepta du duc de Newcastle les places de vice-trésorier d'Irlande, de conseiller privé et de payeur général des troupes (1746). On peut lui reprocher d'avoir donné alors une approbation au moins tacite à des mesures qu'il avait combattues naguère vivement, notamment au droit de visite exercé par l'Espagne sur les bâtiments anglais. Mais il est juste d'ajouter qu'à la mort de Pelham (1754), et des dissentiments étant survenus entre le ministère et lui, il n'hésita pas à résigner des fonctions lucratives qu'il avait exercées avec le plus rare désintéressement. Du reste, peu de temps auparavant, la position pécuniaire de Pitt s'était trouvée notablement améliorée par suite d'un legs de 10,000 liv. sterling que lui avait fait la duchesse de Marlborough, « en

récompense, portait son testament, du noble désintéressement avec lequel il avait maintenu l'autorité des lois et prévenu la ruine de son pays ». C'est à la suite de cet événement que Pitt s'était démis du poste de gentilhomme de la chambre, qu'il occupait depuis 1736 dans la maison du prince de Galles, qui resta le chef reconnu de l'opposition jusqu'à sa mort, arrivée en mars 1751. Les discussions sur le bill de régence, qui suivirent cette mort, amenèrent pour la première fois, entre Pitt et Henri Fox, depuis lord Holland, cette opposition qui non-seulement les rendit rivaux pendant leur vie, mais engagea cette série de luttes politiques sur le même théâtre où leurs fils devaient plus tard briller et combattre à leur tour.

Lors de la retraite de lord Newcastle (décembre 1756), Pitt entra dans le nouveau cabinet, comme principal secrétaire d'État, chargé des affaires étrangères. Cependant Georges II, inquiet sur ses États de Hanovre, ayant voulu entrer dans la confédération des princes d'Allemagne et s'embarquer dans une guerre longue et difficile, sans profit pour l'Angleterre, Pitt s'y refusa, et donna sa démission au milieu des témoignages les plus éclatants de l'approbation publique (avril 1757). Le roi essaya de gouverner avec des conseillers plus complaisants; mais l'opinion se prononça avec tant de force qu'en juin 1757 il fut forcé de replacer à la tête de ses conseils l'homme qu'elle lui désignait, et qui pendant cinq ans exerça sur les destinées du pays une influence désormais incontestée. Voici comment la cité de Londres, dans une adresse au premier ministre, résumait les bienfaits de son administration : « Quand vous parvîntes au pouvoir, le pays était dans la plus déplorable position, nos armées battues, notre marine inactive, notre crédit au plus bas. Il n'y avait pour nous que désespoir à l'intérieur, mépris au dehors. Lorsque vous l'avez résigné, nos armées et nos flottes étaient partout victorieuses, notre commerce plus florissant qu'en temps de paix, nos finances rétablies, et le peuple plus pressé d'offrir son argent que les ministres d'emprunter. » Sous les auspices de Pitt, Amherst et Boscawen réduisirent le cap Breton; Wolfe et Saunders vainquirent à Québec; Gorée et le Sénégal furent conquis à la Grande-Bretagne; enfin la France, dont l'abaissement était le but de tous ses efforts, se vit humiliée en Europe, ruinée dans l'Inde, dépouillée de ses plus importantes possessions dans toutes les parties du monde. La mort de Georges II et l'influence de lord Bute sur son successeur vinrent ranimer l'opposition réduite au silence, et rompre l'unanimité que l'ascendant de Pitt avait maintenue dans le parlement et dans les conseils de la couronne. Ses collègues, blessés d'une supériorité qu'il ne prenait pas assez de soin de leur dissimuler, se séparèrent de lui lorsqu'apprenant la signature du *Pacte de famille*, il fut d'avis de déclarer sur-le-champ la guerre à l'Espagne. En conséquence il résigna tous ses emplois, le 5 octobre 1761, emportant avec lui les regrets de la nation et les marques de la munificence royale.

Le nouveau ministère vécut quelque temps sur les errements de son prédécesseur et sur la popularité d'un nouveau règne et d'une guerre heureuse avec l'Espagne. Pitt, que ses souffrances commençaient à éloigner du parlement, y reparut pour blâmer la paix précipitée, et, suivant lui, peu avantageuse, conclue avec cette puissance. Il s'éleva contre l'illégalité des *warrants* généraux, espèce de lettres de cachet contre les écrivains : « La presse, s'écria-t-il à ce propos, porte sa charte avec elle, rien ne la comprimera jamais ! » C'est dans ce même discours qu'on trouve ce beau passage, qui caractérise bien la manière de l'orateur : « C'est une maxime de notre constitution que la maison de tout Anglais est son château-fort, défendue qu'elle est non par des remparts et des créneaux, mais par la majesté de la loi. Le plus pauvre citoyen de ce royaume peut défier dans sa chaumière toutes les forces de la couronne. Il n'importe qu'elle soit fragile, que son toit tremble au moindre souffle; les vents, la pluie, l'orage peuvent y entrer; le roi ne le peut pas : toute sa puissance expire devant le seuil de l'humble manoir. » Pitt eut aussi à défendre dans la personne de Wilkes les priviléges du parlement et les formes protectrices de la liberté individuelle. Mais bientôt de plus hautes questions vinrent animer les derniers accents de son éloquence.

La grande lutte de l'Angleterre avec ses provinces de l'Amérique du Nord avait commencé en 1766, par le bill du timbre (*stamp-act*), que les ministres cette fois eurent la sagesse de révoquer. Défendre les droits de la métropole en même temps que les libertés des colonies, telle fut dès lors la ligne de conduite adoptée par Pitt. « Prenez garde, s'écriait-il dans un passage prophétique, le jour n'est pas éloigné peut-être où l'Amérique nous tiendra tête, non-seulement sur les champs de bataille, mais dans les arts de la paix. Dût-elle succomber, elle tomberait comme l'homme fort; elle embrasserait les colonnes de l'État, et entraînerait la constitution dans sa chute. » Pressé de rentrer au pouvoir, en juillet 1766, Pitt s'y refusa longtemps, en disant : « Je suis prêt à aller à Windsor, si je puis y porter la constitution avec moi. » Il accepta enfin la mission de former un cabinet; mais il se défendit d'en être le chef, et ne se réserva que la position de garde des sceaux. Vers la fin de 1768, ses infirmités toujours croissantes, sa désapprobation des nouvelles mesures prises à l'égard de l'Amérique le firent renoncer définitivement au ministère, auquel il ne faisait guère que prêter l'autorité de son nom, mais sur lequel il ne pouvait plus, comme autrefois, peser de tout le poids de son génie. Il prit place, toutes les fois que ses souffrances le lui permirent, sur les bancs de

la chambre des pairs, où il avait été appelé avec les titres de comte de Chatham et de vicomte de Burton-Pynsent, titres que lui avait conférés la faveur royale, mais qui n'effacèrent pas celui de *great commoner*, grand député des communes, qu'il tenait de la voix populaire.

Quand les ministres, se résignant aux conséquences désormais inévitables de leur mauvaise politique, vinrent proposer au parlement de reconnaître l'indépendance de l'Amérique, le vieux Chatham s'arracha de son lit de douleur, et se traîna jusqu'à la chambre. Pâle, ne marchant qu'à l'aide de béquilles, il se dirigea lentement vers son banc, au milieu des rangs pressés de ses collègues, qui s'ouvraient respectueusement devant lui. Lorsque le ministre eut développé sa motion, il se leva avec peine, et commença par remercier le ciel, qui lui avait permis de venir, pour la dernière fois peut-être, élever la voix contre le démembrement de la monarchie. Jamais il ne consentirait à dépouiller le royal rejeton de la maison de Brunswick de la plus belle portion de son héritage. Puis il montra que c'était dans la France, son alliée, qu'il fallait frapper l'Amérique, la France, dont l'humiliation lui paraissait le remède à tous les embarras de l'Angleterre. Sur une interpellation du duc de Richmond, qui objecta les difficultés d'un pareil plan, Chatham fit un violent effort pour se lever, mit la main sur son cœur, et tomba évanoui dans les bras de ceux qui l'entouraient. Il ne survécut qu'un mois à cet accident, et mourut le 11 mai 1778. Il fut enterré à Westminster, avec toute la pompe dont l'Angleterre sait entourer les restes de ses grands citoyens. 20,000 livres sterling furent votées pour l'acquittement de ses dettes, et une pension annuelle de 40,000 livres fut accordée à ses descendants.

Lorsque Chatham parut pour la dernière fois à la chambre des lords, il était appuyé sur ses deux fils, *John* et *William*; l'un hérita de son titre (1) et l'autre de son génie.

E.-J.-B. Rathery.

Almon (John), *Anecdotes of William Pitt, earl of Chatham*; Londres, 1792, 2 vol. in 4°. — Thackeray (Francis), *History of William Pitt, earl of Chatham*; Londres, 1824 et 1827, 2 vol. in-4°. — *Correspondence of William Pitt, earl of Chatham, edited by the executors of his son*; Londres, 1838-1840, 4 vol. in-8°. — Louis de Vielcastel, *Essai historique sur les deux Pitt*; Paris, 1846, 2 vol. in-8°.

PITT (*William*), célèbre homme d'État anglais, second fils de William Pitt, comte de Chatham, et de lady Hester Grenville, né à Hayes (Kent), le 28 mai 1759, mort le 23 janvier 1806, à Putney-Heath (Surrey). Son père, qui l'aimait tendrement, l'éleva pour cette carrière politique où il avait brillé lui-même d'un si vif éclat. L'enfant montra une précocité qui étonna ses parents et ses précepteurs. On rapporte qu'à l'âge de sept ans, apprenant que son père avait été créé comte de Chatham, il s'écria: « Je suis content de n'être pas l'aîné. Je veux parler dans la chambre des communes comme mon père. » La chambre des communes fut en effet le but constant de son ambition juvénile, et son éducation eut pour objet principal de le former à l'éloquence parlementaire. Son esprit, vigoureux et lucide, s'appropriait avec rapidité et retenait sans confusion les connaissances les plus diverses; mais ses études dans des genres très-variés, science, philologie, belles-lettres, tendaient toujours au même but. On remarque qu'à l'âge de quatorze ans il composa une tragédie, et que cette tragédie est toute politique. Si sa précocité intellectuelle charmait ses parents, sa santé les alarmait. Grand, mince, débile, il menaçait de ne pas atteindre l'âge d'homme. Pour fortifier son tempérament, les médecins lui conseillèrent le vin de Porto. Le frêle adolescent se trouva fort bien du remède, et il continua d'en faire largement usage, même lorsque sa santé aurait pu s'en passer. Après avoir fait d'excellentes études dans la maison paternelle, il fut envoyé au collége de Pembroke-Hill, dans l'université de Cambridge, vers la fin de 1773. Sa vie académique, sous la direction de Pretyman, qu'il fit depuis évêque de Lincoln et doyen de Saint-Paul, était retirée, régulière et studieuse. Il montra un goût tout particulier pour les *Principia* de Newton et en général pour les mathématiques. L'habitude qu'il prit de résoudre rapidement des problèmes numériques compliqués ajouta encore à la promptitude et à la précision de son esprit, et le prépara à ses futures discussions financières. Son amour pour les sciences ne lui fit point négliger les lettres; mais en acquérant une connaissance solide des langues classiques, il n'oublia jamais l'usage qu'il voulait en faire. En étudiant un auteur ancien, il avait l'habitude de lire une ou deux fois un passage pour bien s'assurer du sens, puis il le traduisait couramment en anglais; c'était un excellent moyen de s'approprier toutes les ressources de sa langue maternelle, et de trouver pour toutes sortes d'idées l'expression la plus exacte et la plus élégante, les nuances de diction les plus précises et les plus délicates. La curiosité du jeune étudiant s'étendit à tous les monuments de la littérature grecque, jusqu'aux moins connus, tels que l'*Alexandra* de Lycophron; mais elle se fixa particulièrement sur les historiens et les orateurs, sur Thucydide et sur Démosthène. De pareilles études, qui semblaient destinées à former un érudit, n'étaient que des préparations à la carrière oratoire. Dans l'intervalle des leçons de Cambridge, Pitt allait chercher dans les chambres de Westminster des leçons d'un genre plus animé. On raconte qu'un jour à la chambre des lords il se trouva près de Fox, son aîné de onze ans et déjà un des plus grands orateurs anglais. Les deux futurs adversaires échangèrent quelques mots. Fox fut singulièrement frappé de voir que

(1) John Pitt, comte de Chatham, né le 10 septembre 1756, général dans l'armée anglaise, conduisit, en 1809, l'expédition malheureuse de Walcheren. Il fut nommé ensuite gouverneur de Gibraltar.

le jeune auditeur saisissait avec une promptitude merveilleuse les points faibles des discours qu'il écoutait, et qu'il semblait uniquement préoccupé de répondre à chaque orateur.

Pitt perdit son père en 1778. Lord Chatham ne laissa en mourant qu'une fortune médiocre, qui passa à son fils aîné. William n'eut guère pour sa part que trois cents livres sterling par an. Il lui était nécessaire de prendre une profession; il choisit celle d'avocat, et fut admis au barreau en 1780. La même année une élection générale eut lieu. Il se porta candidat pour l'université de Cambridge, et sollicita le patronage du chef du parti whig, le marquis de Rockingham, qui l'éconduisit avec une politesse dédaigneuse. Le marquis de Rockingham trouvait sans doute qu'il était présomptueux pour un jeune homme inconnu de prétendre à un siége parlementaire aussi illustre. Les électeurs de l'université le pensèrent aussi, et Pitt n'eut qu'un très-petit nombre de voix. Il entra à la chambre des communes d'une manière plus modeste, en janvier 1781. Le duc de Rutland le recommanda à sir James Lowther, qui disposait du bourg d'Appleby, et sir James Lowther le fit élire ou plutôt le nomma représentant au parlement.

Il serait difficile de concevoir une époque plus triste pour l'Angleterre, plus pleine de périls au dedans et au dehors que celle à laquelle le fils de lord Chatham entra dans l'assemblée où son père avait régné et où il n'avait pas laissé de successeur. Pour bien comprendre le rôle important qu'il joua presque aussitôt, il faut se représenter exactement quelle était alors la situation de la royauté, de la nation et des partis. Pendant près d'un demi-siècle, depuis l'accession de la maison de Hanovre au trône de la Grande-Bretagne jusqu'à l'avénement de Georges III, l'Angleterre avait été gouvernée par une sorte d'oligarchie whig, formée des grandes familles qui avaient pris une part décisive à la chute des Stuarts et appelé au pouvoir suprême Guillaume III et Georges Ier. Pendant toute cette période les changements de ministères furent plutôt l'effet de rivalités personnelles que de luttes de principes; les tories, défenseurs de la prérogative royale, mais ennemis du roi régnant, ne firent que fournir un appoint plus ou moins considérable aux différentes oppositions et n'approchèrent pas du gouvernement. Avec l'avénement de Georges III la situation des partis changea. Ce prince monta sur le trône avec la résolution de se débarrasser de la tutelle des whigs et d'être roi. Les tories favorisèrent cette disposition; et comme ils ne tenaient plus aux Stuarts, maintenant oubliés, ils offrirent au troisième monarque hanovrien un dévouement beaucoup plus commode que celui des whigs. Avec ses nouveaux alliés, et à l'aide de l'immense patronage de la couronne, Georges III engagea contre l'oligarchie whig une lutte qui, après de singulières alternatives, aboutit au ministère tory de lord North. Cette administration, choisie par le roi, soutenue par lui avec une extrême ténacité, avait la majorité dans le parlement, et dans des circonstances ordinaires elle aurait gouverné sans obstacles; mais elle se trouva jetée au milieu des événements les plus difficiles. Les colonies américaines se soulevèrent contre leur métropole, et défièrent tous ses efforts jusqu'à ce que le peuple anglais se fatigua d'une guerre odieuse et humiliante, qu'on ne savait comment poursuivre ni comment terminer. La France, entraînant après elle l'Espagne et la Hollande, avait pris parti pour les colonies insurgées; la Russie, le Danemark et la Suède avaient formé la neutralité armée qui mettait l'Angleterre dans l'alternative ou de renoncer à des pratiques maritimes essentielles à sa prospérité commerciale ou de tenir tête à une coalition de toutes les puissances navales de l'Europe. Ainsi menacée de toutes parts, défaite sur terre, battue même sur mer, et impuissante à protéger ses côtes, l'Angleterre était encore violemment agitée au dedans. Les projets de réformes se succédaient, aux applaudissements du peuple, irrité contre la cour. Burke avait proposé sa réforme économique, qui était devenue un sujet d'émotion publique; le duc de Richmond proposait une réforme électorale, qui allait presque jusqu'au suffrage universel; enfin, lord Georges Gordon soulevait la foule au cri de : « Pas de papauté ! » et l'émeute restait pendant plusieurs jours maîtresse des rues de Londres.

Telle était la situation de l'Angleterre lorsque William Pitt entra au parlement. L'administration de lord North, quoique encore en possession de la majorité, n'avait qu'une force apparente. Le premier ministre aurait désiré se retirer, et il ne gardait le pouvoir que pour complaire aux désirs obstinés du roi. Ce ministère chancelant était attaqué par deux oppositions, qui marchaient ensemble sans s'aimer, et qui, rapprochées par les principes, étaient divisées par des jalousies personnelles. La moins nombreuse se composait du reste des adhérents de lord Chatham; lord Shelburne la représentait à la chambre des lords; Dunning et le colonel Barré étaient ses principaux organes dans les communes. La seconde, formidable par le nombre, la fortune, l'éloquence, la popularité de ses membres, se composait des whigs proprement dits. Son chef respectable et médiocre était le marquis de Rockingham; son chef véritable aurait été Fox si ses habitudes dissipées et un certain manque de jugement ou de réflexion, au milieu de qualités de premier ordre, ne l'avaient rendu peu capable de conduire un grand parti. Pitt prit place dans les rangs de l'opposition; mais il ne s'attacha expressément à aucune fraction parlementaire, pas même à celle qui représentait les traditions de son père. Il parla pour la première fois le 26 février 1781, en faveur de la réforme économique proposée par Burke. L'attente excitée par son apparition était grande; s'il la justifiait, s'il se montrait le digne

fils de celui qu'on appelait le grand orateur des communes (*the great commoner*), il voyait s'ouvrir devant lui l'accès aux plus hautes places. Pitt réussit. Avec ses yeux vifs et perçants, son front elevé et large, où dominaient ce que les phrénologistes nomment les organes perceptifs, avec ses lèvres qui au repos exprimaient la réserve, la ténacité et la résolution, mais qui en mouvement se prêtaient avec une singulière flexibilité à rendre les plus mâles passions, l'indignation et le dédain, avec l'élégance noble de ses gestes, avec sa voix claire et harmonieuse, avec sa diction exacte, bien choisie, animée, pressante, le jeune homme se fit reconnaître aussitôt pour un maître de l'éloquence. Lord North déclara que c'était le meilleur premier discours qu'il eût jamais entendu. Burke, ému jusqu'aux larmes, s'écria : « Ce n'est pas un rameau du vieux chêne, c'est le chêne lui-même. » — « Pitt sera un des premiers hommes du parlement », dit un des membres de l'opposition à Fox. — « Il l'est déjà, répondit celui-ci », qui fut un des plus empressés à complimenter son futur rival. Un vieux général, qui siégeait aux communes depuis de longues années, les voyant ensemble leur dit : « Vieux comme je suis, je m'attends à vous voir lutter l'un contre l'autre, comme j'ai vu vos pères se combattre avant vous. » Fox parut interdit de la prédiction ; mais Pitt reprit avec beaucoup d'à-propos : « Je ne doute pas, général, que vous ne désiriez vivre autant que Mathusalem. » Le mot était heureux ; mais le vieux général, pour voir vérifier sa prophétie, n'eut pas besoin d'attendre l'âge d'un patriarche ; il n'eut pas même besoin de vivre encore deux ans.

Ce brillant succès n'enivra pas le jeune orateur, et ne l'excita pas à multiplier les preuves d'un talent si applaudi. Dans cette session il ne parla que deux fois de plus, et toujours avec beaucoup d'à-propos et d'effet. Dans la session suivante, ouverte le 27 novembre 1781, il continua son opposition contre le ministère ; mais ses attaques, quoique vives, étaient mesurées. Bien différent de Fox, qui gardait au pouvoir les allures d'un tribun, Pitt portait dans l'opposition la réserve d'un homme d'État. Aussi ses discours étaient bien accueillis, même sur le banc de la trésorerie. Parmi ceux qui les louèrent le plus chaudement on remarqua Henry Dundas, lord avocat d'Écosse, qui tenait à rester en place, et qui, voyant chanceler lord North, se mettait en mesure avec les futurs ministres. Ses éloges étaient de bon augure pour Pitt, et furent entre lui et Dundas le commencement d'une liaison que la mort seule devait rompre. Lord North donna sa démission, le 20 mars 1782, et Georges III, à son grand désespoir, fut forcé de confier au marquis de Rockingham le soin de former un ministère. Dans cette administration, à laquelle les deux oppositions fournirent un contingent presque égal, il ne tenait qu'à Pitt d'occuper une place secondaire. La riche sinécure de vice-trésorier d'Irlande lui fut offerte ; il la refusa sans hésiter, déclarant qu'il n'accepterait qu'une place qui lui donnerait entrée dans le cabinet. Cette prétention de la part d'un jeune homme de vingt-trois ans, qui n'était au parlement que depuis un an, pouvait sembler présomptueuse ; elle parut naturelle chez le fils de lord Chatham. Il la justifia par son habile conduite pendant le court ministère de Rockingham. Il ne fit pas d'opposition aux whigs, maintenant au pouvoir ; mais il choisit certaines questions qui, sans atteindre directement la cour, le rendaient populaire dans la nation en le montrant plus libéral que les liberaux. Ainsi il proposa la réforme parlementaire que les whigs (à part le duc de Richmond, Fox et quelques autres) voyaient avec défaveur. Battu sur ce point à une faible majorité, il fit une motion contre la vénalité électorale, et si cette fois encore il ne l'emporta pas, il eut l'habileté de réduire Fox à défendre un abus flagrant.

Le cabinet du marquis de Rockingham, déchiré par la rivalité de Shelburne et de Fox, ne survécut pas à la mort de son chef (1er juillet 1782). Les whigs demandaient qu'on donnât pour successeur à Rockingham le duc de Portland ; le roi, toujours empressé de se débarrasser de ce parti, donna la place de premier ministre à Shelburne. Aussitôt Fox et le chancelier de l'échiquier, lord John Cavendish, se retirèrent. Le nouveau premier ministre avait besoin d'un orateur de grand talent pour tenir tête dans la chambre des communes à la redoutable opposition qui se préparait ; il jeta les yeux sur Pitt, et lui offrit la place de chancelier de l'échiquier. Pitt accepta ; il avait à peine accompli sa vingt-troisième année.

Le ministère de lord Shelburne était faible dans le parlement ; il ne comptait dans la chambre des communes que sur cent quarante membres, tandis que lord North en commandait cent vingt et Fox quatre-vingt-dix (ces chiffres sont donnés par Gibbon dans une lettre du 14 octobre 1782). Il est vrai que les partis de North et de Fox s'étaient si violemment combattus qu'il paraissait impossible qu'ils se réunissent jamais ; mais quand deux oppositions poursuivent le même but, elles finissent toujours par s'entendre sur les moyens. Les ministres le savaient ; aussi songèrent-ils à se fortifier par une alliance avec l'un des deux partis. Shelburne aurait incliné vers lord North ; mais Pitt refusa formellement de siéger dans le cabinet avec un personnage aussi impopulaire, et de l'assentiment du premier ministre il ouvrit une négociation avec Fox. Les deux hommes d'État eurent une entrevue le 11 février 1783. Aux propositions de Pitt, Fox répondit en déclarant qu'il ne ferait jamais partie d'une administration dont Shelburne serait le chef. « Alors la négociation est finie, dit Pitt, car je ne suis pas venu ici pour trahir lord Shelburne. » Après cette tentative avortée,

le ministère ne pouvait plus compter que sur la désunion de ses ennemis. Cette dernière chance lui échappa. Le 14 février lord North et Fox se mirent d'accord et formèrent cette fameuse coalition où l'on vit les récents défenseurs de la prérogative royale et les partisans de l'omnipotence parlementaire, les tories, qui avaient fait la guerre aux colonies américaines, et les whigs, qui n'avaient cessé de réclamer la paix, se réunir pour renverser un ministère dont le seul tort était d'être indépendant des deux partis. Pour que rien ne manquât au scandale de la coalition, les *northites* et les *foxites* prirent pour point de départ de leur action commune la question qui les avait le plus violemment divisés. Depuis l'avénement de Shelburne au pouvoir les négociations pour la paix sur la base de la reconnaissance de l'indépendance américaine s'étaient activement poursuivies. Les préliminaires de la paix signés avec l'Amérique, la France et l'Espagne, et aussi favorables que le permettait la situation de l'Angleterre, furent présentés au parlement. Ces préliminaires auraient dû avoir l'assentiment des whigs; cependant ceux-ci prirent l'initiative de l'attaque, et menèrent au combat leurs nouveaux alliés, qui du moins étaient conséquents en repoussant la paix. Une motion de censure proposée par lord John Cavendish fut votée par deux cent sept voix contre cent quatre-vingt-dix. En conséquence lord Shelburne résigna le 24 février 1783. Avant de subir encore une fois Fox et les whigs avec North, qui lui était devenu aussi odieux que Fox lui-même, Georges III soutint une lutte désespérée de six semaines, et s'il céda enfin, ce fut avec l'espoir de se débarrasser promptement du ministère qu'on lui imposait. Dans l'interrègne, comme l'appelle Horace Walpole, le roi insista vivement auprès de Pitt pour qu'il acceptât la place de premier ministre. Le jeune homme refusa avec beaucoup de jugement. Il voyait que la coalition parlementaire n'avait pas atteint ce degré d'impopularité qui permettrait de la braver impunément ; il savait que ce moment viendrait, et il résolut de l'attendre. Sur son refus Georges subit les conditions des coalisés. Le 2 avril le nouveau ministère fut formé, avec le duc de Portland pour chef nominal et Fox pour chef réel. Celui-ci aurait vivement désiré conserver Pitt comme chancelier de l'échiquier; mais l'homme d'État qui venait de refuser la première place rejeta bien loin la proposition de partager la seconde avec North, qu'il avait toujours combattu, et avec Fox, dont il s'était nettement séparé.

On s'attendait qu'en quittant le ministère il se mettrait à la tête de l'opposition; il n'en fit rien : il aima mieux garder la position indépendante qu'il avait prise sous le ministère Rockingham. Sa seule manière de combattre une administration qui avait contre elle le roi et la nation fut de proposer des réformes qui plaisaient au peuple sans trop déplaire au souverain. Il renouvela sa proposition de réforme électorale, qui fut rejetée à une majorité beaucoup plus forte que la première fois; il présenta un bill pour une réforme économique dans les offices publics. Les ministres laissèrent passer un bill aux communes, et le firent rejeter par les lords.

La session se termina le 16 juillet, et laissa le ministère solide en apparence. Mais Fox, quoique trop porté à la confiance, sentait la faiblesse de sa situation; il savait qu'un seul homme pouvait assurer la durée du cabinet de la coalition. Dans une lettre à lord Ossory, le 9 septembre 1783, il s'exprimait ainsi : « La prochaine session du parlement sera une grande crise. J'avoue que j'y ai confiance... Mais il m'est impossible de ne pas sentir chaque jour quel immense avantage ce serait pour ce pays s'il était dans un état tel qu'il pût promettre dans l'opinion de l'Europe une administration permanente. Si Pitt pouvait être persuadé (mais j'en désespère), je suis convaincu qu'il rendrait au pays un service plus réel qu'aucun homme ne l'a jamais fait. » Pitt était bien loin en effet de se laisser persuader. Dans ce même mois de septembre il fit un voyage en France avec deux de ses amis, Eliot et Wilberforce. Les trois voyageurs s'arrêtèrent quelques jours à Reims pour s'y familiariser avec la langue française. Ils s'y lièrent avec l'abbé Lageard, homme d'esprit, secrétaire de l'archevêque de Reims. Dans la société de cet abbé, qui l'interrogeait avec une curiosité intelligente, Pitt eut des mots heureux, dont un surtout a été souvent cité. L'abbé s'étonnait qu'un pays aussi moral que l'Angleterre se laissât gouverner par un homme de mœurs dissolues comme Fox. « C'est que vous n'avez pas été sous la baguette du magicien, » répondit Pitt. Les trois amis se rendirent ensuite à Paris, et de là à Fontainebleau, où se trouvait la cour. Ils furent présentés au roi et invités à suivre la chasse. Wilberforce raconte que tous à la cour, hommes et femmes, se pressaient autour de Pitt, et que celui-ci montrait beaucoup de vivacité et de présence d'esprit, quoiqu'il fût un peu obsédé quand tout ce monde lui parlait de réforme parlementaire. » On a raconté, mais à tort, que vers ce temps Horace Walpole essaya de négocier un mariage entre William Pitt et la fille de Necker, si célèbre depuis sous le nom de Mme de Staël. La dot devait être de plusieurs millions. Pitt ne fut pas tenté, et il répondit en souriant qu'il était déjà marié avec sa patrie. Il revint en Angleterre pour la prochaine session, qui s'ouvrit le 11 novembre 1783. Le ministère en durant semblait avoir gagné de la force; son impopularité dans le pays était moins manifeste, et le roi lui-même paraissait à demi résigné. Trompé par ces symptômes favorables, Fox eut l'imprudence d'adopter et de présenter au parlement, le 18 novembre, un bill pour le gouvernement de l'Inde

préparé par Burke avec la plus fatale imprévoyance ou dans des vues de parti singulièrement étroites. Ce bill enlevait à la Compagnie des Indes l'administration de ce pays et l'immense patronage qui en dépendait, pour les transférer non pas à la couronne, mais à une commission nommée par le parlement et révocable par le parlement seul. Rarement une atteinte plus directe avait été portée aux droits de la couronne. Le peuple regarda ce projet avec autant d'indignation que le roi lui-même; il n'y vit qu'un moyen pour l'oligarchie whig de se perpétuer au pouvoir. Pitt, comprenant que le souverain et la nation étaient réunis dans un même sentiment, se fit aussitôt l'organe de ce sentiment, dont la force devait être irrésistible; il se présenta contre le ministère comme le champion de la prérogative royale et des libertés nationales, également foulées aux pieds par la coalition. Malgré son opposition, le bill passa à la chambre des communes (8 décembre); mais à la chambre des lords il échoua contre un écueil imprévu. Le roi chargea lord Temple, cousin de Pitt, d'annoncer en particulier à chaque pair qu'il regarderait comme son ennemi personnel quiconque voterait pour le bill de Fox. L'intervention du roi eut son effet. Le 17 décembre le bill de l'Inde fut rejeté par les lords, à la majorité de dix-neuf voix; le lendemain Georges renvoya ses ministres, et nomma Pitt premier lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier.

Pitt eut de la peine à former un ministère, car personne ne croyait que son administration pût tenir un mois. Il fut forcé de composer tout son cabinet de pairs, faute de trouver un seul membre distingué de la chambre des communes qui voulût l'assister. Temple, qui avait d'abord accepté la place de secrétaire d'État, donna sa démission au bout de trois jours. Ce fut donc seul qu'il aborda la majorité parlementaire soulevée contre lui. Il aurait pu dissoudre immédiatement la chambre; mais il aima mieux donner à l'opinion le temps de se prononcer ouvertement en sa faveur. Le parlement fut ajourné du 26 décembre au 12 janvier. Dans l'intervalle Pitt accomplit un acte de désintéressement qui mit le comble à sa popularité. Une sinécure inamovible qui rapportait 3,000 livres (75,000 fr.) vint à vaquer; ses collègues le pressaient de la prendre pour lui; il la donna à un vieil ami de son père, le colonel Barré. Ce qui augmenta le prix de cette action, c'est que Pitt était sans fortune et qu'il n'avait en ce moment presque aucune chance de se maintenir au pouvoir.

Dès que le parlement fut réuni de nouveau, l'opposition commença une attaque en forme. Une série de votes généraux de censure contre les ministres et d'adresses à la couronne pour la formation d'une nouvelle administration fut votée par la chambre des communes; mais le roi refusa de renvoyer ses ministres, et Pitt déclara qu'il ne résignerait que si le vote contre lui portait un fait spécial. L'attaque fut conduite par Fox avec une énergie infatigable, un esprit de ressources étonnant et une admirable éloquence; elle fut soutenue par Pitt avec une froide résolution et un jugement imperturbable. Fox, quoique intempérant dans son langage, ne poussa pas les choses à l'extrême, et beaucoup de députés, effrayés de ce duel parlementaire, essayèrent de rapprocher les deux adversaires. Le premier ministre ne repoussa pas l'idée de s'entendre avec le duc de Portland pour former une sorte d'administration mixte. Mais restait à savoir qui en serait le chef. Sur ce point tout accord était impossible. La lutte continua donc. Quelques députés, voyant que le ministère durait, se rattachèrent à lui. La majorité hostile diminua peu à peu, et le 8 mars une remontrance finale proposée par Burke ne fut votée qu'à une voix. A une nouvelle épreuve la coalition se serait probablement trouvée en minorité; mais dès que les lois nécessaires à la marche du gouvernement eurent été votées, le parlement fut dissous, le 24 mars 1784.

L'opinion publique exerça une influence décisive sur les élections. Environ cent soixante membres de l'opposition perdirent leur siége, et la coalition essuya une déroute complète. Pitt fut élu représentant de l'université de Cambridge. Possédant la confiance du roi et celle de la nation, disposant dans le parlement d'une immense majorité, il gouverna son pays avec une autorité mieux établie que celle d'aucun de ses prédécesseurs. Son histoire se confond dès ce moment avec celle de l'Angleterre, et un peu plus tard avec celle de l'Europe. Il serait impossible dans les limites d'un article biographique de résumer tous les événements auxquels il prit part; nous devons nous borner à ceux qui influèrent directement sur sa position politique ou qui jettent du jour sur son caractère. Le premier ministère de Pitt dura dix-sept ans; il se partage en deux parties bien distinctes : la période antérieure à l'établissement de la république en France, et la période contemporaine de la république française. Dans la première 1784-1792, qui compte parmi les plus paisibles et les plus heureuses époques de l'histoire d'Angleterre, Pitt se montra parfaitement fidèle aux principes qu'il avait avancés dans l'opposition. Les whigs ne pouvaient raisonnablement lui rien reprocher, et dans toutes les circonstances essentielles il sut habilement mettre de son côté les idées libérales. Les principaux actes de son administration furent le bill pour le gouvernement de l'Inde en 1784, la réforme du système financier de la Grande-Bretagne, le traité de commerce avec la France en 1786; l'intervention en Hollande en 1787, et la loi de régence en 1788. Le bill de l'Inde, voté par une majorité de 271 contre 60, n'enleva pas à la Compagnie le droit de gouverner ses possessions, mais il plaça l'exercice

de ce droit sous le contrôle d'une commission ministérielle (*ministerial board of control*). Le système de double gouvernement établi par Pitt a duré soixante-quatorze ans, et il n'a succombé que lorsque la terrible insurrection de l'armée du Bengale a fait sentir aux Anglais la nécessité d'une administration plus concentrée, plus rapide et plus énergique.

Après avoir réglé par un compromis, qui fut agréé de toutes les parties intéressées, une des questions les plus épineuses que lui eussent léguées ses prédécesseurs, Pitt s'occupa de réparer les finances, qui étaient à la fois dans la pénurie et dans le désordre. Toute l'administration financière de lord North n'avait été qu'une suite d'expédients ruineux pour subvenir aux nécessités d'une guerre malheureuse. Pitt trouvant son pays en paix profita de la circonstance pour réaliser dans les services publics d'importantes économies. Il fit mieux encore, il tenta d'introduire dans le système financier de l'Angleterre les maximes libérales de l'école d'Adam Smith. Une réduction de l'impôt sur le thé, réduction qui, comme toutes les mesures de ce genre, eut pour effet d'arrêter la contrebande et d'accroître la consommation, par conséquent d'augmenter les revenus de l'État en diminuant les charges des contribuables, un fonds d'amortissement, constitué peut-être d'une manière plus ingénieuse que solide, mais qui atteignit parfaitement son but, qui était de rassurer le public sur le chiffre de la dette, attestèrent chez le jeune ministre des vues beaucoup plus larges que celles de l'opposition. Mais rien ne lui fit plus d'honneur sous ce rapport que le traité de commerce avec la France. Pour le conclure et le faire ratifier, il dut vaincre les préjugés de ses amis et triompher des arguments de ses adversaires, qui lui reprochaient d'être l'indigne fils de lord Chatham et de sacrifier le commerce de l'Angleterre à une nation que son père avait si énergiquement combattue. Rien n'était moins fondé que de pareilles attaques : le traité était établi sur des bases équitables, et quoiqu'il froissât ou plutôt qu'il effrayât momentanément beaucoup d'intérêts, il devait produire d'heureux résultats pour les deux pays. D'ailleurs, quoique partisan d'une politique pacifique, Pitt n'était pas disposé à sacrifier les intérêts de l'Angleterre. Il le montra bientôt par sa manière d'agir dans une importante question internationale. La Hollande était alors divisée en deux partis : le parti patriotique, appuyé par la France, et le parti du stathouder, que soutenaient l'Angleterre et la Prusse. Le parti patriotique l'emporta d'abord (1786-1787), et força le stathouder avec sa famille à quitter la Haye ; mais le duc de Brunswick, à la tête d'une armée prussienne, entra en Hollande, et rétablit le stathouderat. Pitt, qui en cela d'ailleurs ne faisait que se conformer à la volonté de Georges III, avait été le promoteur de cette intervention, que le gouvernement français n'osa pas empêcher; il en profita pour conclure avec la Prusse (août 1788) un traité d'alliance défensive. A peine cette affaire était-elle réglée, au grand avantage de l'Angleterre, qu'un grave événement intérieur mit en danger l'existence du ministère. Vers la fin d'octobre 1788, Georges III fut atteint d'aliénation mentale, et tomba en même temps dangereusement malade. Sa mort, qui paraissait probable, ou sa démence, qui était certaine, devaient appeler au pouvoir suprême, soit comme roi, soit comme régent, le prince de Galles, dont les relations avec Fox et les autres chefs de l'opposition étaient bien connues. Dans les deux cas le renvoi du ministère n'était pas douteux ; mais telle était la popularité de Pitt qu'il put, avec l'assentiment de la nation, retarder pendant plusieurs mois la prise de possession de la régence par le prince de Galles. L'opposition, pressée d'arriver au pouvoir, prétendait que le prince de Galles avait le droit d'exercer les fonctions royales dans le cas d'incapacité du roi. A cette doctrine ultra-monarchique de Fox et de ses amis, Pitt opposa une doctrine presque républicaine; il soutint que lorsque le roi est incapable, le pouvoir retourne au parlement; que si l'héritier présomptif est le régent le plus naturellement désigné, il n'a cependant pas plus de droit légal que tout autre individu du royaume; que ce droit ne lui vient que du parlement, qui en le lui conférant peut y apporter toutes les restrictions qu'il juge convenables. Un bill de régence conçu dans ce sens fut présenté au parlement, et devint l'objet de longues discussions. La crise, véritable interrègne, pendant lequel Pitt exerça l'autorité royale, se prolongea près de quatre mois. Enfin, à la veille même de la régence, lorsqu'un nouveau ministère, qui était à quelques noms près le ministère de la coalition, était déjà arrangé, le roi recouvra la santé et la raison. Son rétablissement fut annoncé le 24 février 1789. Cette nouvelle fut accueillie dans tout le pays avec une joie extraordinaire; elle donna lieu à Londres à une illumination que Wraxall appelle « la plus universelle exhibition de loyauté et de joie nationale dont l'Angleterre ait jamais été témoin ». Si on compare ces manifestations aux sentiments bien contraires du peuple anglais dix ans plus tôt, lorsque Johnson, un tory, disait : « Si on faisait voter loyalement l'Angleterre, le roi serait renvoyé ce soir et ses adhérents seraient pendus demain, » on comprendra combien Georges III avait acquis de popularité grâce à son jeune et habile ministre.

La courte démence de Georges III et la question de régence n'avaient fait que raffermir Pitt au pouvoir. Tout semblait lui annoncer de longues années de paisible administration, lorsque surgit tout à coup le grand orage qui sans porter atteinte à son autorité lui en rendit l'exercice plus difficile. Quelques semaines après le rétablissement du roi, les états généraux se réu-

nirent à Versailles. Une rapide succession d'actes législatifs et de mouvements populaires donna à cet événement la portée d'une révolution. La perspective d'une modification constitutionnelle dans la vieille monarchie française ne déplaisait pas aux Anglais. Pitt et Fox s'accordèrent pour applaudir à la prise de la Bastille. Le premier qui s'alarma des pratiques et des tendances de la révolution française ne fut ni Pitt ni un de ses amis, ce fut le plus grand des whigs par le génie, Edmond Burke. Le célèbre pamphlet qu'il lança en 1790 eut pour effet immédiat de jeter la désunion dans le parti whig, et par conséquent de fortifier le ministère; mais il eut des effets bien plus puissants encore. Il souleva l'opinion publique de l'Angleterre et de toute une partie de l'Europe contre les innovations qui s'accomplissaient en France; il jeta les bases morales de la coalition des monarchies européennes contre la révolution française. Une pareille influence fait honneur au génie de Burke, mais on peut affirmer qu'elle a été funeste. Si les grands États de l'Europe, au lieu d'intervenir dans les affaires de la France, s'étaient contentés de maintenir l'ordre chez eux, il est probable que la révolution française n'aurait pas pris la violente intensité que lui donnèrent les obstacles accumulés contre elle. La politique de non-intervention était à tous égards la plus sage; c'était certainement celle de Pitt, et s'il y manqua ce fut sous la double pression des passions contraires excitées des deux côtés du détroit. Burke était infatigable dans ses prédications contre la révolution. Pour pousser le premier ministre vers une politique plus énergique, il lui promettait l'adhésion d'une grande partie des whigs. Trouvant Pitt trop tiède à son gré, il prit l'initiative du schisme, en mai 1791, et déclara solennellement dans la chambre des communes que tous ses rapports avec Fox étaient rompus. Cet acte d'un grand esprit, aussi sincère qu'intempérant, porta un coup terrible au vieux parti whig, qui n'exista plus que dans Fox et quelques adhérents fidèles, dont le nombre alla en diminuant jusqu'à la fin du siècle. La majorité de l'opposition n'attendait qu'un prétexte honnête pour se rallier au gouvernement. L'ardeur de ses anciens et de ses nouveaux alliés n'entraîna Pitt à aucune démarche prématurée, et il imposa la même réserve à ses collègues. Le 17 août 1791, lord Grenville, ministre des affaires étrangères, écrivait à son frère. « Vous ne sauriez vous faire une idée de tout le travail que j'ai eu depuis le mois d'avril; mais j'en suis payé par le maintien de la paix, qui est tout ce que ce pays peut désirer. Il nous sera permis maintenant, je l'espère, de jouir de ce bienfait pendant une très-longue période, et de cultiver une situation d'une prospérité sans exemple dans notre histoire. » Les événements qui se succédèrent rapidement à la fin de 1791 et dans les premiers mois de 1792 ne changèrent rien aux dispositions du gouvernement anglais, qui s'abstint de toute immixtion dans les hostilités contre la France. Une lettre de lord Grenville, écrite le 7 novembre 1792, c'est-à-dire après le 10 août, les massacres de septembre, la conquête de la Belgique et à la veille du jugement de Louis XVI, représente exactement quels étaient à ce moment de crise les projets et les espérances de Pitt et de ses collègues; elle jette aussi du jour sur leur conduite antérieure. Ce document emprunte à son intimité même une autorité qui nous paraît irrécusable :

« Vous connaissez, dit Grenville, les événements par les journaux, souvent avant moi, et ils sont tels que j'ai peu de plaisir à les rappeler en détail. Les causes ont été cachées *caliginosa nocte*, et j'ai été parmi les faiseurs de conjectures seulement, et non pas toujours parmi les plus heureux. Je bénis Dieu que nous ayons eu l'esprit de nous tenir en dehors de la glorieuse entreprise des armées combinées, et que nous ne nous soyons pas laissé tenter par l'espoir de partager les dépouilles dans le démembrement de la France, ni par la perspective d'écraser d'un seul coup les principes démocratiques dans le monde entier. Mais ayant si fermement résisté à toutes les sollicitations d'entrer dans ces plans, nous avons été punis de notre obstination, en étant tenus dans une profonde ignorance des moyens par lesquels ils devaient être exécutés et même, autant qu'il était possible, des événements accomplis dans le cours de l'entreprise... Toute mon ambition est... que je puisse me dire que j'ai contribué à préserver, du moins pour quelque temps, mon pays des maux de toutes sortes qui nous entourent. Je suis de plus en plus convaincu que cela ne se peut faire qu'en nous tenant entièrement et absolument en dehors, et en veillant beaucoup à l'intérieur, mais en faisant très-peu de chose en vérité; en essayant d'entretenir dans ce pays une détermination réelle de combattre pour la constitution quand elle sera attaquée, ce qui arrivera infailliblement si les choses suivent leur cours, et par-dessus tout en tâchant de rendre la situation des classes inférieures aussi bonne que possible. »

Moins de trois mois après cette lettre la France et l'Angleterre étaient engagées dans une guerre qui, sauf deux courtes trêves, dura vingt-deux ans. Sur qui doit retomber la responsabilité de la rupture de la paix? C'est une question qui est encore douteuse, parce qu'elle n'a pas été étudiée avec impartialité. Le premier fait à constater, c'est que la guerre fut déclarée par la France, le 1er février 1793. En prenant cette grave initiative, la Convention se fonda sur les motifs suivants : « que le roi d'Angleterre avait persisté à donner des preuves de ses mauvaises dispositions à l'égard du peuple français et de son attachement à la coalition des têtes couronnées; qu'il avait rappelé son ambassadeur de Paris et refusé de reconnaître l'ambassadeur de la république française; qu'il avait interdit l'exportation du blé en France; qu'il avait prohibé la circulation des assignats; qu'il avait soumis les Français en Angleterre à des formalités vexatoires; qu'il avait donné protection et des secours

pécuniaires aux émigrés; qu'il avait augmenté ses forces navales et militaires. » Il est certain que d'après le droit international aucun de ces motifs ne justifiait un recours aux armes, et que par conséquent la responsabilité stricte de la déclaration de guerre retombe sur le gouvernement français; mais il est certain aussi que depuis le 10 août le cabinet anglais croyait peu à la continuation de la paix, et que depuis la conquête de la Belgique il était décidé à la guerre, à moins que la France ne garantît qu'elle restituerait les provinces des Pays-Bas. Enfin telle était l'excitation produite en Angleterre par le supplice de Louis XVI qu'il eût été dangereux pour Pitt de résister plus longtemps au cri de l'opinion publique; il céda, mais le plus tard possible, et il laissa à la Convention le soin de proclamer les hostilités. On peut dire qu'excepté Fox et ses rares adhérents, et les radicaux, moins nombreux encore, Pitt fut en Angleterre le dernier homme qui voulut la guerre. « Parce qu'il marchait en tête de ses compagnons, dit lord Macaulay, et qu'il les dominait tous, on a pensé qu'il les conduisait; la vérité est qu'il fut violemment poussé par eux, et que s'il eût tardé un peu plus qu'il ne fit, ils l'auraient jeté de côté ou foulé sous leurs pieds. »

Une fois les hostilités commencées, Pitt les conduisit-il de manière à amener une issue prompte et favorable pour son pays? On admet généralement aujourd'hui qu'il fut au-dessous des circonstances, et qu'il se montra aussi incapable dans la direction supérieure de la lutte que ferme et habile dans la direction du parlement. Mais si l'on s'accorde à blâmer ce qu'il fit, on n'est pas d'accord sur ce qu'il aurait dû faire. Lord Brougham et lord Macaulay pensent que puisqu'il ne soutenait pas avec Fox la cause de la paix, il aurait dû pousser la guerre avec la plus grande énergie, opposer l'enthousiasme à l'enthousiasme, et une croisade monarchique à la croisade démocratique de la Convention. Mais, outre qu'une pareille croisade est un rêve renouvelé de Burke, et qu'il est fort douteux qu'on eût pu soulever les peuples en faveur des principes royalistes, une guerre ainsi conduite aurait été plus violente encore sans être plus effective. Pitt agit sagement en donnant à la guerre un but plus pratique et plus conforme au droit des gens. Son grand tort fut de ne pas savoir faire accorder les moyens avec le but. Il céda trop aux sollicitations des émigrés et aux appels des insurgés de la Vendée, de la Bretagne et du midi. Il prit aux affaires intérieures de la France une part qui ne fut ni honorable ni profitable. L'occupation et l'abandon de Toulon, l'incendie et la capture des vaisseaux que contenait ce port, les envois d'armes et d'argent aux Vendéens et aux chouans, l'expédition de Quiberon et tant d'autres faits du même genre, donnèrent à la guerre un caractère déloyal et atroce, qui a laissé chez les deux peuples des traces ineffaçables. Une autre erreur capitale de Pitt au point de vue anglais, ce fut de trop compter sur les armes étrangères, et de payer à des prix exorbitants les services médiocres ou nuls de la coalition continentale. Les *Mémoires* du comte de Malmesbury contiennent à ce sujet les plus curieux détails. Nous citerons, par exemple, la négociation de 1794 avec la Prusse, qui quoique belligérante prétendait faire la guerre aux frais de l'Angleterre, et qui réussit en effet à obtenir un subside de 30 millions pour un corps auxiliaire qui ne fut jamais mis en mouvement. Malmesbury, le négociateur, se consola de cette mésaventure en écrivant à son gouvernement qu'il avait eu affaire à des Algériens, et qu'il n'y avait pas de honte à être volé par des pirates. Si une partie de l'or prodigué pour fomenter en France des révoltes impuissantes et pour soudoyer à l'étranger des coalisés de mauvaise foi avait été employée à augmenter l'armée et la flotte anglaise, si surtout Pitt avait su tirer un meilleur parti des forces de son pays, il aurait infiniment plus fait pour atteindre son but qu'en brûlant quelques vaisseaux dans les chantiers de Toulon et en envoyant des milliers d'émigrés trouver la mort sur la plage de Quiberon. Ce but, qui était de renfermer la France dans ses anciennes limites, il le manqua.

Il est remarquable que les échecs de sa politique étrangère ne l'affaiblirent pas à l'intérieur. En prévision de la guerre, il s'était efforcé de rallier à son ministère les principaux membres de l'opposition. Il fit même des ouvertures à Fox, et eut avec lui une entrevue secrète vers la fin de 1792, moins sans doute dans l'espoir de le gagner que pour fournir à ses adhérents un prétexte décent de l'abandonner. En effet, sur le refus de Fox d'entrer dans le ministère, les lords Loughborough, Carlisle et Malmesbury, sir Gilbert Elliot et Windham imitèrent Burke, et se joignirent au gouvernement en 1793; le duc de Portland, lord Fitzwilliam et lord Spencer suivirent cet exemple quelques mois plus tard. Par suite de ces défections successives, l'opposition se trouva réduite à une quarantaine de membres dans la chambre des communes, à sept ou huit dans la chambre des lords. Fox lui-même se découragea, et cessa de paraître aux séances, laissant à Tierney la conduite de la minorité, qui en 1799 finit par tomber à vingt ou vingt-cinq voix. Pitt était dictateur dans le parlement.

L'immense majorité dont il disposait, l'appui de l'aristocratie et de la bourgeoisie qui répondirent toujours à son appel dans les graves circonstances où se trouva l'Angleterre, et surtout lors de la célèbre mutinerie de la flotte connue sous le nom de *fleeting republic*, rendent plus difficile à excuser sa conduite à l'intérieur. Il était si fort qu'il pouvait être modéré sans danger; mais son caractère hautain le portait à repousser violemment la contradiction surtout

lorsqu'elle se produisait hors de la chambre des communes. Soit qu'il s'exagérât les dangers que les principes démocratiques faisaient courir à la constitution anglaise, soit qu'il cédât aux avis de quelques légistes qui avaient la confiance du roi, il poursuivit avec une rigueur extrême les personnes qui avaient l'imprudence de professer des opinions révolutionnaires. Il suspendit plusieurs fois l'*habeas corpus;* il soumit le droit de réunion aux plus dures restrictions; il obtint du parlement et exécuta sévèrement le droit d'expulser les étrangers suspects de mauvais desseins. La peine de la déportation fut appliquée à des délits de presse. Enfin quelques réformistes coupables d'excès de paroles furent accusés de haute trahison en 1794 (*voy.* HORNE-TOOKE), et si le jury, révolté d'une pénalité aussi barbare, n'eût rendu un verdict d'acquittement, ils auraient été envoyés à la potence.

Le verdict du jury indiquait un revirement dans l'opinion publique. En effet, les Anglais, d'abord si partisans de la guerre, commençaient à la trouver lourde; l'opinion tendait à la paix, et quoiqu'elle ne rencontrât que bien peu d'écho dans le parlement, elle fut entendue de Pitt, qui au fond du cœur nourrissait toujours des dispositions pacifiques. Dès 1795 il fit faire par M. Wickham des ouvertures à Barthélemy, ministre du gouvernement français en Suisse. Le 4 octobre de cette année il écrivait à Addington, président de la chambre : « J'espère que mon budget sera prêt à être présenté avant Noël, et s'il va passablement bien, il nous donnera la paix avant Pâques. » Peut-être en écrivant ces paroles comptait-il sur le succès des royalistes à Paris, car on était alors à la veille de la crise du 13 vendémiaire; mais on sait que cette célèbre journée au lieu de renverser la république, la raffermit; au lieu de produire la paix, elle produisit Bonaparte et vingt ans de guerre. L'année suivante, Pitt reprit plus sérieusement ses projets de paix, et envoya lord Malmesbury à Paris, à la grande indignation de Burke, qui n'eut pas assez de sarcasmes contre une pareille faiblesse. Comme on lui disait que le voyage de lord Malmesbury avait été fort lent (à cause du mauvais état des routes) : « Ce n'est pas étonnant, répondit-il, il a fait toute la route sur ses genoux. » Le cabinet anglais demandait la restitution de la Belgique à l'Autriche, en offrant de son côté de restituer les colonies enlevées à la France. La proposition, quoique désintéressée de la part de l'Angleterre, était inacceptable; car la France, victorieuse de l'Autriche, n'avait aucune raison d'abandonner sa conquête; mais le Directoire, non content de repousser cette demande, ajouta à son refus l'insulte gratuite d'ordonner à lord Malmesbury de quitter Paris dans deux fois vingt-quatre heures et le territoire de la république immédiatement (20 décembre 1796). Cet outrage ne rebuta pas Pitt. Voyant que les préliminaires de Leoben (avril 1797) avaient fait disparaître le principal obstacle à la paix, puisque l'empereur lui-même avait abandonné la Belgique, il résolut d'envoyer une seconde fois lord Malmesbury en France. Ses collègues s'opposèrent vainement à son projet. Pitt déclara fermement que comme ministre anglais et comme chrétien son devoir était d'arrêter l'effusion du sang. Il donna l'assurance à Malmesbury qu'aucun sacrifice d'amour-propre ne lui coûterait pour arriver au résultat désiré. Lille fut choisie pour le lieu des négociations. On en trouvera les détails dans les *Mémoires* de Malmesbury. Conduites avec peu de bonne foi de la part du Directoire, avec peu de franchise et quelquefois par d'indignes moyens de corruption de la part du ministère anglais, elles furent rompues à la suite du 18 fructidor, qui fit prédominer dans le Directoire le parti de la guerre. Les hostilités continuèrent donc, et prirent une tournure favorable à l'Angleterre. La coalition se reforma contre la France, et débuta par d'éclatants succès, qui coïncidèrent avec la grande victoire navale d'Aboukir. Aussi, quand Bonaparte, revenu d'Égypte et installé au pouvoir sur les ruines du Directoire, offrit la paix à l'Angleterre, reçut-il un refus hautain écrit par Grenville et que Pitt eut le tort d'autoriser. On a remarqué que cet acte était inconcevable de la part d'un ministre qui avait voulu traiter avec le comité de salut public et le Directoire; mais les circonstances étaient changées; les armées françaises avaient subi des revers; la flotte anglaise était victorieuse, et ce qui était encore plus important, l'Irlande était pacifiée et sur le point d'être réunie à l'Angleterre.

L'union de l'Irlande, un des actes les plus honorables et les plus brillants de la carrière de Pitt, fut indirectement la cause de la fin de son administration. Inquiet de l'état de l'Irlande, où une détestable organisation politique, injurieuse et oppressive au plus haut point pour les trois quarts des habitants, entretenait un mécontentement permanent et venait de produire (1798) une insurrection, Pitt résolut de réunir ce pays à l'Angleterre, et pour donner à l'union toute son efficacité, d'émanciper les catholiques, c'est-à-dire de supprimer l'incapacité politique qui pesait sur eux. La première de ces mesures offrit de graves difficultés, que l'excellent lord Cornwallis, l'intelligent et hardi lord Castlereagh, surmontèrent en 1799 et en 1800. L'acte d'union voté par le parlement irlandais (mars 1800) et adopté par le parlement anglais reçut la sanction royale en juillet. Restait la seconde mesure, l'émancipation des catholiques; Cornwallis et Castlereagh l'avaient promise aux Irlandais avec l'assentiment formel de Pitt. C'était pour le ministère un engagement d'honneur difficile à tenir, car le roi, qui avait prêté serment de protéger la religion protestante, s'imaginait qu'il ne pouvait pas consentir à l'émancipation des catholiques sans commettre un parjure qui lui enle-

vait ses droits à la couronne. Pitt ne savait comment s'y prendre pour faire entendre raison à cet esprit convaincu et obstiné, maniaque de plus, et que la moindre contrariété pouvait rendre fou. Il n'avait jamais été dans sa confidence, il le voyait même assez peu et traitait avec lui les affaires par correspondance, ce qui du reste était dans les habitudes de ce monarque. Dans son embarras, il résolut de ne pas soumettre la mesure au roi avant qu'elle fût assez avancée pour qu'il fût presque impossible de reculer; mais il avait compté sans un de ses collègues, lord Loughborough, qui se hâta de tout révéler au roi (septembre 1800). Georges eut donc tout le temps de se préparer à la résistance. Cependant Pitt hésitait; enfin, vaincu par les instances de Cornwallis et de Castlereagh, il écrivit au roi le 31 janvier 1801 une longue lettre dans laquelle il posait une sorte d'ultimatum. Il demanda la suppression des incapacités politiques qui pesaient sur les catholiques et les dissidents, et un traitement convenable pour le clergé catholique d'Irlande; s'il ne lui était pas permis de pousser ces deux mesures avec le plein concours du roi et tout le poids du gouvernement, il désirait être relevé de ses fonctions ministérielles. Il pensait que cet ultimatum produirait de l'effet, et que le roi céderait devant la perspective de se priver de l'homme d'État qui avait conduit les affaires pendant les orages de la coalition, de la régence, de la révolution française; il se trompait. Georges III, prévenu d'avance, négociait déjà avec Addington pour la formation d'un ministère. Il répondit que son serment ne lui permettait pas de consentir à de pareilles mesures. Pitt n'avait plus qu'à donner sa démission, qui fut acceptée le 5 février. Addington, chargé de composer un ministère, n'avait pas encore terminé ses arrangements lorsque le roi eut un retour de démence. L'Angleterre, au milieu des dangers de la guerre, se trouva dans la singulière position de n'avoir plus ni roi ni ministre; car Georges était fou, Pitt avait donné sa démission, et Addington n'était pas encore installé. Cette crise suggéra à quelques amis de Pitt, Dundas, Canning, l'idée qu'il pouvait revenir sur sa détermination et, sous prétexte de la maladie du roi, garder le pouvoir en ajournant la question catholique. Pitt entra dans ce projet, peu digne de lui, et se déclara prêt à reprendre le gouvernement. Addington, qui s'était démis de la place de président de la chambre pour devenir premier ministre, fut peu flatté de l'offre, et répondit que Pitt était libre de faire ce qui lui conviendrait. Celui-ci comprit alors l'inconvenance de sa démarche, et céda décidément la trésorerie à Addington. Le roi recouvra la santé vers le milieu du mois de mars. Ainsi se termina la longue administration de Pitt par un acte honorable, mais qui l'aurait été beaucoup plus si le ministre avait agi avec plus de netteté et de décision, soit avant sa démission, soit après. On a longtemps cru que la question catholique n'avait été pour lui qu'un prétexte, et qu'il s'était retiré afin de faire place à un ministre qui aurait plus de facilité que lui-même pour conclure la paix avec la France. Des documents très-nombreux, très-intimes et très-authentiques, les *Vies* de lord Sidmouth et de lord Eldon, les *Mémoires* de lord Malmesbury, du duc de Buckingham, de lord Cornwallis, etc., ont prouvé la fausseté de cette supposition, d'ailleurs vraisemblable.

En quittant le pouvoir, Pitt n'essaya point d'organiser une opposition; il ne prêta aucun appui à celle que formèrent lord Grenville et Windham au nom du parti de la guerre; il donna au contraire une approbation décidée aux préliminaires de la paix signés avec la France. L'année suivante il y eut un refroidissement sensible dans ses rapports avec Addington, mais il n'y eut pas rupture. Il s'abstint de paraître au parlement dans la session de 1802, et à la fin de l'automne de cette année il fit encore deux visites amicales à son successeur. Il fut naturellement question entre eux des relations avec la France, qui prenaient une tournure menaçante. Devant la politique agressive du premier consul, Addington avait pris le parti de retenir Malte et les autres possessions que l'Angleterre devait abandonner d'après le traité d'Amiens. Pitt partagea cette idée; mais à la réflexion il eut des doutes, et dans une lettre datée de Bath, 7 novembre 1802, il écrivit à Addington « qu'il doutait beaucoup de la prudence, sinon de la justice, de risquer à tout hasard de refuser les restitutions qui n'avaient pas encore été effectuées ». (*I doubt very much the prudence, though not at all the justice, of risking at all hazards the determination of withholding such of the restitutions as have not yet taken place.*) Ainsi à ce moment Pitt était disposé à abandonner Malte plutôt que de courir les hasards de la guerre, et c'était Addington qui se prononçait pour le parti le plus énergique. Quoique le nouveau premier ministre fût très-supérieur à Pitt comme administrateur, il n'avait point hérité de son autorité sur le parlement, et il n'inspirait pas la même confiance au pays. Jusque-là, comme auteur de la paix, il avait été en bons termes avec la vieille opposition; il avait peu à s'inquiéter de la nouvelle opposition, numériquement très-faible. Son principal adversaire était l'élève favori de Pitt, Canning, qui lui avait donné le sobriquet de *docteur* et qui ne cessait de le harceler en prose et en vers. Pitt désavouait à demi cette guerre de sarcasmes; mais au fond il désirait revenir au pouvoir, et s'impatientait de voir qu'Addington, au lieu de se conformer à son intention secrète comme un lieutenant dévoué, trouvait commode de garder pour lui-même la place de premier ministre. Addington, sans être un grand politique, n'eut pas de peine à comprendre le désir caché de Pitt, et, redou-

tant de l'avoir pour ennemi, il essaya de le gagner en partageant l'autorité avec lui. Son premier projet était qu'ils seraient tous deux secrétaires (ou que Pitt serait chancelier de l'échiquier s'il le préférait), et qu'un noble d'importance politique secondaire, lord Chatham, serait premier lord de la trésorerie (mars 1803). Pitt rejeta cette proposition avec dédain; il ne voulut pas même devenir le chef du ministère qu'Addington avait formé; il posa comme ultimatum le renouvellement général de l'administration. Le premier ministre ne pouvait accepter ces conditions; il résolut donc de garder la direction des affaires et de tenir tête aux deux oppositions qui le combattaient, l'une parce qu'il avait fait la paix, l'autre parce qu'il l'avait rompue.

La guerre fut déclarée le 18 mai 1803. Une adresse approuvant cette mesure passa dans la chambre des communes à la majorité de 398 voix contre 67. Non-seulement Pitt soutint l'adresse dans un de ses plus beaux discours, mais quelques jours après il donna une approbation détournée à une motion de censure contre les ministres comme coupables de faiblesse à l'égard de la France. Il savait que le reproche était injuste; cependant, au lieu de repousser la motion, il proposa l'ordre du jour. Cette équivoque neutralité, qui parut faible à lord Grenville, factieuse au roi, fut regardée par Addington comme une menace de guerre; mais la session tirait vers sa fin, et les hostilités entre les deux hommes d'État ne commencèrent que dans la session suivante.

Au mois de février 1804 les fractions parlementaires de Fox, de Grenville, de Canning entrèrent dans une coalition ou coopération pour le renversement du ministère. Pitt, tout en l'approuvant, n'y prit pas d'abord une part active, par égard pour le roi, que la crainte de perdre « son cher Addington » avait plongé dans un nouvel accès de démence; mais enfin il se décida, et le 15 mars il fit contre le ministère, au sujet de la marine, une motion qu'appuyèrent Fox et Grenville, et qui rallia une minorité de cent trente voix contre deux cent une. Le bill sur la milice irlandaise, attaqué par les trois coalisés, ne laissa au ministère que vingt et une voix de majorité. Le 23 avril Fox fit une motion hostile sur la défense du pays, et fut vivement soutenu par Pitt. Celui-ci prit à son tour la conduite de l'opposition, le 25 avril, en attaquant comme insuffisantes certaines mesures militaires d'Addington, et avec l'appui de Fox il réunit deux cent trois voix contre deux cent quarante. Addington, se voyant réduit à une si faible majorité, donna sa démission, le 30 avril. Le 2 mai Pitt soumit par écrit au roi le plan d'un nouveau ministère, qui devait comprendre tous les chefs de l'opposition. Georges III, déconcerté par la retraite d'Addington, et fort ennuyé du retour de l'ancien premier ministre aux affaires, répondit d'une manière peu encourageante. Pitt, qui depuis trois ans n'avait pas vu le roi, lui demanda une entrevue personnelle, le 7 mai. Il obtint de lui la permission de traiter avec Grenville et ses amis, avec les amis de Fox; mais pour Fox lui-même, Georges III l'exclut ou parut l'exclure absolument. Pitt se résigna trop facilement au refus royal, et consentit à former un ministère dont Fox ne ferait pas partie. Cette faiblesse fut promptement punie. Grenville déclara qu'il ne ferait pas partie d'un gouvernement fondé sur un principe d'exclusion, et les amis de Fox refusèrent d'entrer dans le ministère sans leur chef; de sorte que Pitt, abandonné par la coalition ou plutôt déserteur de la coalition, fut obligé de reconstruire l'administration qu'il venait de renverser. Six des collègues d'Addington restèrent dans le ministère, où il reprit sa place de premier lord de la trésorerie et de chancelier de l'échiquier. Son administration était très-faible dans le parlement; mais grâce à l'autorité de son nom il traversa le reste de la session (mai-juillet 1804). Il comprit cependant qu'il avait besoin de se fortifier, et la nécessité le força de s'adresser à Addington, qui consentit à accepter la pairie avec le titre de lord Sidmouth, et entra dans le cabinet comme président du conseil, en janvier 1805, un peu avant l'ouverture de la session. La réconciliation n'était qu'apparente, et ses effets ne furent pas durables. Une enquête sur la marine avait révélé des faits de malversation assez graves commis ou plutôt tolérés par lord Melville (Dundas), l'ami intime de Pitt, et actuellement premier lord de l'amirauté. Une motion de censure fut proposée. Au vote il se trouva autant de voix pour que contre. C'était au président de la chambre, Abbott, à départager les voix. Comme il était l'ami dévoué de lord Sidmouth, on s'attendait à un vote favorable. Le contraire arriva. En entendant le vote d'Abbott Pitt rabattit son chapeau sur ses yeux pour cacher ses larmes, et sortit entouré de quelques amis qui cherchaient à cacher son émotion aux regards hostiles. Un de ses adversaires, le colonel Wardle, avait dit : « Je veux voir la figure que fera Billy après cela. » Il dut être satisfait, car le premier ministre avait reçu un coup terrible. Quelques mois après il disait à Huskisson : « Nous pourrions nous tirer d'Austerlitz, nous ne nous tirerons pas du rapport de la commission d'enquête : tel est le caractère anglais. » Cette malheureuse affaire eut encore une funeste conséquence. La démission de Melville créa une vacance dans le ministère; lord Sidmouth aurait voulu qu'elle fût remplie par un de ses amis; Pitt en décida autrement, et Sidmouth se retira (juillet 1805), laissant le ministère dans un état de faiblesse qui lui permit à peine d'atteindre la fin de la session. Dans son désappointement, Pitt songea encore à une union avec Fox; il eut à ce sujet une nouvelle entrevue avec le roi (septembre 1805), et ne put triompher des répugnances de l'obstiné monarque. Comme cinq mois plus tard Georges consentit sans peine à

l'entrée de Fox au ministère, on s'est demandé si les instances du premier lord de la trésorerie avaient été bien sincères et bien pressantes; nous pensons qu'elles le furent, et que le refus du roi ne tenait pas à une antipathie purement personnelle. La vérité est que ce prince, infatué de sa prérogative, n'aimait pas les ministres parlementaires. Il subissait Pitt pour se débarrasser de Fox; peut-être eût-il subi Fox pour se débarrasser de Pitt, mais les avoir tous les deux à la fois, c'était plus qu'il ne pouvait admettre.

Malheureux dans ses combinaisons ministérielles, Pitt n'avait plus d'espoir que dans le succès de la coalition européenne formée contre la France; mais là encore il fut amèrement déçu. Napoléon fit une armée autrichienne prisonnière à Ulm (octobre 1805). Ce grand revers pour l'Angleterre avait été à peine compensé par la victoire de Trafalgar, lorsque Napoléon remporta à Austerlitz (décembre) un triomphe décisif, qui brisa la coalition. Pitt ne résista pas à cette ruine de ses espérances. Sa santé, qui n'avait jamais été forte, affaiblie par ses longs travaux et par les soucis de son dernier ministère, s'altéra d'une manière qui annonçait une fin prochaine. De Bath, où il était allé chercher un peu de repos, il revint à Putney Heath (10 janvier 1806), pour se préparer à l'ouverture de la session. Tandis que les chefs de l'opposition, Fox, Grenville, Sidmouth, se concertaient pour attaquer le premier ministre, ils apprirent qu'il était mourant. Presque aussitôt après son arrivée à Putney, sa débilité générale s'aggrava et prit le caractère d'une fièvre typhoïde. La maladie ne lui laissa point, comme on l'a dit, l'usage de ses facultés jusqu'au dernier moment; il passa au contraire les trois ou quatre jours qui précédèrent sa mort dans un affaissement léthargique mêlé de délire. Dans ses intervalles à demi lucides on l'entendit répéter plus d'une fois : « Oh! quel temps! oh! mon pays! » Il expira le jeudi matin 23 janvier 1806.

On proposa dans la chambre des communes que Pitt serait honoré de funérailles publiques et d'un monument. Cette motion, combattue par Fox avec un tact généralement admiré, passa à la majorité de deux cent quatre-vingt-huit voix contre quatre-vingt-neuf. Les funérailles eurent lieu le 22 février. Le corps du grand ministre fut enseveli à Westminster, près de la place où reposait son père, non loin de la place où devait bientôt reposer son rival. La chambre vota 40,000 livres (1,000,000 fr.) pour payer ses dettes. Il était honorable sans doute pour le premier lord de la trésorerie de mourir insolvable; mais comme ses appointements réunis de premier lord de la trésorerie et de chancelier de l'échiquier s'élevaient à près de 8,000 livres par an, comme il y avait joint, depuis 1792, la sinécure de gardien des Cinq-Ports, qui en rapportait plus de 3,000 et qu'il n'avait d'ailleurs ni femme, ni enfants, ni goûts coûteux, il faut avouer que l'économie n'était pas au nombre de ses qualités. Nous n'avons jusqu'ici rien dit de sa vie privée; l'histoire en effet n'a presque rien à en dire. On s'accorde à reconnaître qu'il était excellent dans les relations de famille; que, froid et hautain en public, il était dans un petit cercle d'amis plein de gaieté et d'abandon. Dans sa jeunesse il avait aimé le jeu; mais il se corrigea vite de ce défaut. Le goût du vin, qui datait de son enfance, lui resta sans jamais aller à l'excès. Quant à la passion, plus impérieuse, à laquelle n'échappent guère les jeunes gens, Pitt, suivant la remarque de lord Macaulay « en fut préservé en partie par son tempérament, en partie par sa situation. Sa constitution était faible; il était très-réservé et très-occupé ». Ses faiblesses, s'il en eut, échappèrent à ses contemporains et n'ont pas été révélées à l'histoire. Toutes ses passions semblaient se perdre dans une passion dominante, l'ambition. Cependant on se ferait de lui une fausse idée si on se le représentait comme ne vivant que pour les affaires et perdu dans les affaires. Il portait légèrement le poids de ses grandes fonctions publiques, restait longtemps à table, et se levait rarement avant onze heures. Le fonds solide et riche de son instruction première lui fournissait pour son éloquence d'inépuisables ressources; quant aux notions qui lui étaient nécessaires pour le maniement journalier des affaires, il les acquérait rapidement et se les appropriait par l'habileté de la mise en œuvre. Peu d'hommes ont possédé au même degré le don d'apprendre vite et d'expliquer clairement ce qu'ils savent à peine. Le grand économiste Adam Smith s'écriait en sortant de dîner avec le premier ministre : « Quel homme extraordinaire que Pitt! il me fait comprendre mes propres idées. » Un fabricant de Manchester, qui venait d'avoir une longue discussion avec le ministre sur la question du coton, disait avec non moins d'étonnement : « On croirait que cet homme a passé sa vie dans une filature. » Ce don merveilleux de tout comprendre et de tout faire comprendre est un immense avantage pour l'orateur, mais il est d'un moindre secours pour l'administrateur et l'homme d'État. Aussi on admet aujourd'hui que Pitt fut plus grand comme orateur que comme homme d'État, et que sa véritable supériorité fut de gouverner une assemblée qui gouvernait l'Angleterre. Son éloquence, facile sans être négligée, claire sans être commune, grave et majestueuse dans les discours d'apparat, pressante et véhémente dans la discussion, s'élevant dans le sarcasme jusqu'au sublime, exerçait sur ses auditeurs un ascendant irrésistible. La postérité doit demander compte à Pitt de l'usage qu'il fit de cet ascendant pour l'avantage de son pays et pour le bien de l'humanité. La réponse n'est pas en tous points favorable, quoique le temps ait fait justice de beaucoup de reproches adressés à cette grande mémoire. Il n'était assurément ni cruel

si tyrannique; mais il manquait de cette générosité de cœur qui s'inquiète des milliers de souffrances que peut causer ou que pourrait soulager une mesure politique. Le sort des classes pauvres le préoccupait peu; le sort des littérateurs ne le préoccupait pas du tout. Jamais ministre ne fit aussi peu pour les lettres et les arts. Il fut aussi éclairé, aussi exempt de préjugés que pas un de ses contemporains; mais il ne sut ou ne voulut jamais mettre la ferme résolution d'un homme d'État au service des idées que lui suggérait son bon sens. La réforme électorale et l'abolition de la traite des nègres (*voy.* WILBERFORCE) obtinrent son assentiment, et lui fournirent de beaux sujets de discours; mais il ne leur prêta point l'influence ministérielle qui aurait pu les faire triompher. Il abandonna le pouvoir pour l'émancipation des catholiques; mais presque aussitôt il offrit d'abandonner l'émancipation pour reprendre le pouvoir. Enfin, sa grandeur est pour ainsi dire toute personnelle, et tient plus à l'éclat de son génie qu'à l'importance et aux succès de ses œuvres; car après avoir réussi dans la tâche relativement facile de sa jeunesse, il échoua dès qu'il se trouva aux prises avec des circonstances très-difficiles. Il est remarquable que ses échecs ne l'amoindrirent pas, et que ses fautes ne portèrent pas atteinte à son autorité. Lorsqu'il céda aux événements, il parut les conduire, et vaincu il garda la fière attitude d'un vainqueur. On l'a comparé à un pilote qui dompte la tempête; il serait plus exact de dire que tout en se laissant entraîner par les flots, il resta debout au plus fort de l'orage et qu'il inspira à tout l'équipage et aux passagers une confiance extraordinaire, qui ne se démentit jamais et que l'issue justifia. La postérité, sans nier les fautes de Pitt, sans méconnaître la part de la fortune dans le succès posthume de sa politique, ne saurait refuser une place très-élevée à l'homme d'État éminent, à l'incomparable orateur parlementaire qui inspira un tel sentiment à une grande nation dans un des moments les plus critiques de son histoire. Léo JOUBERT.

Georges Tomline, *Memoirs of the life of the right honourable William Pitt*. — Le duc de Buckingham, *Memoirs of the court and cabinets of George the Third*. — Lord John Russell, *Memorials and correspondence of Charles James Fox*. — *Diaries and correspondence of James Harris, first earl of Malmesbury*. — Georges Pellew, *The life and correspondence of the R. H. Henry Addington, viscount Sidmouth*. — Horace Twiss, *The public and private life of lord chancellor Eldon, including his correspondence*. — Lord Holland, *Memoirs of the whig party*. — *Annual Register* de 1781 à 1806. — Herbert Marsh, *History of the politics of Great Britain and France, from the conference of Pilnitz to the declaration of war against Great Britain*. — Smyth, *Lectures on the french revolution*. — Charles Ross, *Correspondence of Charles, first marquis Cornwallis*. — *Life of Wilberforce*. — Lord Brougham, *Historical Sketches of statesmen*. — *Quarterly Review*, n° 8, n° 194. — *Edinburgh Review*, n°s 201, 210, 217. — Lord Mahon (Cte Stanhope), *History of England* et *Life of W. Pitt*; Lond., 1862, t. I et II, in-8°. — Lord Macaulay, article *William Pitt* dans l'*Encyclopædia britannica*.

PITTACUS (Πιττακός), un des sept sages de la Grèce, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos, d'un père thrace et d'une mère lesbienne, vers 652 avant J.-C., mort en 569. Distingué comme guerrier, homme d'État, philosophe et poëte, il figure pour la première fois dans l'histoire à titre d'adversaire des tyrans qui usurpèrent successivement le pouvoir suprême à Mitylène. D'accord avec les frères d'Alcée, qui étaient les chefs du parti aristocratique, il renversa et tua le tyran Mélanchrus, vers 612. Un peu plus tard, vers 606, dans la guerre, d'ailleurs malheureuse, des Mityléniens contre les Athéniens, il se signala en tuant Phrynon, général de l'armée ennemie. Pour ce haut fait ses concitoyens lui offrirent de riches récompenses; il n'accepta que l'espace de terre parcouru par un jet de son javelot. Les troubles civils continuaient à Mitylène. Le peuple, pour se défendre contre le parti aristocratique, conféra à Pittacus une sorte de dictature, avec le titre d'*asymnète*. Pittacus occupa ces fonctions pendant dix ans (589-579), puis il les résigna volontairement, et passa dans la retraite les dix dernières années de sa vie. Plus heureux que Solon, il vit ses compatriotes jouir de la liberté qu'il leur avait préparée par ses lois et son administration. Il mourut dans un âge avancé, à soixante-dix ans suivant Diogène Laerce, à quatre-vingts d'après Suidas, à cent si l'on en croit Lucien. Voilà les faits les plus importants et les mieux établis de la vie de Pittacus; on trouvera dans Diogène Laerce, Plutarque, Élien et autres écrivains, diverses traditions et anecdotes sur sa clémence, sa sagesse, son mépris des richesses, ainsi que quelques-unes des sentences qui lui étaient attribuées. Pittacus fut célèbre comme poëte élégiaque, et, au rapport de Diogène Laerce, il composa six cents vers élégiaques sur les lois adressées aux Mityléniens. Il ne reste de sa poésie que quatre ou cinq vers que cite Diogène, et dont voici le sens :

« C'est avec l'arc et le carquois garni de flèches qu'il faut aborder le méchant, car il n'y a point à se fier aux paroles de celui qui porte dans le cœur une pensée double. » L. J.

Diogène Laerce, l. I, c. IV. — Hérodote, V, 94, 95. — Strabon, XIII. — Eusèbe, *Chron*. — Festus, au mot *Retiario*. — Lucien, *Macrob*., 18. — Suidas au mot Πιττακός. — Schneidewin, *Delect. poes. græc*. — Bergk, *Poetæ lyrici græci*.

PITTI (*Buonaccorso*), historien italien, né à Florence, à la fin du quatorzième siècle. Il appartenait à l'ancienne famille de ce nom. Ayant perdu son père en 1374, il se mit à courir le monde, et chercha fortune, comme tant d'autres de ses compatriotes le faisaient alors, dans les spéculations mercantiles, le jeu, l'intrigue et l'agiotage. Après avoir servi tantôt le duc d'Orléans à Paris, tantôt le duc de Brabant à Bruxelles, il retourna en 1396 dans sa patrie. Le reste de sa vie n'offre plus rien de remarquable. Il a laissé une Relation intéressante, où, sous prétexte de raconter l'histoire contemporaine de Florence, il parle beaucoup de lui-même et de

ses aventures passées; elle a été imprimée par les soins de Manni (*Cronaca di B. Pitti, con annotazioni*; Florence, 1720, gr. in-4°).

Tiraboschi, *Storia letteraria*, VI, 2e partie, 82.

PITTON (*Jean-Scolastique*), littérateur français, né le 18 décembre 1621, à Aix (Provence), où il est mort, le 21 février 1689. Il embrassa la carrière médicale, et s'engagea même en 1654 à donner ses soins aux habitants de Saint-Chamas moyennant 200 livres par an. Il négligea toutefois la pratique de son art pour s'adonner aux recherches historiques. « Bouche, dit Achard, était son concurrent dans tous les genres. Pitton, jaloux de sa gloire, ne laissa échapper aucune occasion de le décrier ou de le mordre. » Devenu veuf pour la seconde fois, il demanda des dispenses à la cour de Rome pour entrer dans les ordres : il les reçut le jour qu'il épousait sa troisième femme. On a de lui : *Histoire de la ville d'Aix*; Aix, 1666, in-fol.; quoique sans ordre et mal écrite, elle a été de quelque utilité aux historiens de la Provence; — *Annales de l'église d'Aix*; Lyon, 1668, in-4° : ouvrage plus estimé que le précédent; — *Traité des eaux chaudes d'Aix*; Aix, 1678, in-8°; — *De conscribenda historia rerum naturalium Provinciæ*; ibid., 1679, in-8°; — *Sentiments sur les histoires de Provence*; ibid., 1682, in-12 : Joseph Templery, auditeur des comptes à Aix, fit beaucoup de corrections à cet écrit intéressant. P.-L.

Achard, *Dict. hist. de la Provence*.

PITTONI (*Giambattista*), canoniste italien, mort à Venise, sa ville natale, le 17 octobre 1748, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il était prêtre, et résida tour à tour à Rome et à Venise. Il compila avec beaucoup d'ordre un *Recueil* des constitutions pontificales et des décisions des différentes congrégations romaines (Viterbe, 1745 et ann. suiv., 14 vol. in-8°), qui jouit de la plus grande vogue. On a encore de lui : *Vita di Benedetto XIII* (Venise, 1730, in-4°); *De commemoratione omnium fidelium defunctorum* (ibid., 1739, in-8°), *De octavis festorum* (ibid., 1746, 2 vol. in-8°), etc.

Dizionario istorico de Bassano.

PITTORI (*Lodovico* BIGI), en latin *Pictorius*, poëte latin moderne, né en 1454, à Ferrare, où il mourut, en 1520. Il cultiva avec quelque succès la philosophie et la théologie; mais la poésie latine, dont il fit son étude favorite, lui fournit l'occasion de se distinguer en composant quelques œuvres qui n'ont d'autre défaut qu'une facilité monotone. Nous citerons de lui : *Candida*, poëme; Modène, 1491, in-4°; — *Tumultuariorum carminum lib. VII*; ibid., 1492, in-4°; — *Christianorum opusculorum lib. III*; ibid., 1496 ou 1498, in-4°; — *Epigrammata in Christi vitam*; Milan, 1513, in-4°; — *In cœlestes proceres hymnorum epitaphiorumque liber*; Ferrare, 1514, in-4°; — *Sacra et satyrica epigrammata*; ibid., 1514, in-4°; — *Epigrammata moralia lib. IV*; Modène, 1516, in-4°; un recueil d'*Homélies* en italien, etc. Tous ces ouvrages sont devenus fort rares; Freytag et David Clément en ont donné une liste complète. P.

Borsetti, *Hist. gymn. ferrar.*, II. — Freytag, *Amænitates literariæ*. — D. Clément, *Biblioth. curieuse*.

PITTS (*William*), sculpteur anglais, né en 1790, à Londres, où il est mort, le 16 avril 1840. Il apprit de son père l'état de ciseleur, se maria fort jeune, et travailla d'abord à son compte. On ignore s'il eut un maître en sculpture; l'instruction qu'il acquit dans cet art, il en fut probablement redevable à la bienveillance de Flaxman, qui le chargea de reproduire quelques-uns de ses dessins. On a donné quelquefois à cet artiste le surnom de *Cellini anglais*; il ne le mérite que par la grâce et le sentiment exquis qui règnent dans ses œuvres. Malheureusement il n'eut pas, avec un talent sans rival, l'adresse de faire parvenir son nom jusqu'au public; il vécut à peu près ignoré, se débattit dans de continuels embarras d'argent, et finit par s'empoisonner, à l'âge de cinquante ans. On regarde comme ses meilleures productions celles qui ont pour titres : *Le Déluge* (1823), les *Boucliers* d'Énée (1828), de Brunswick (1830), et d'Hercule (1834), les *Apothéoses* de Spenser, de Shakspeare et de Milton, *L'Enlèvement de Proserpine* (1829), *Le Triomphe de Cérès* (1840), et un *Vase*. P. L.—Y.

The English cyclopædia (biogr.).

PIVATI (*Giovanni-Francesco*), savant littérateur italien, né en 1689, à Padoue, mort en 1764, à Venise. Il étudia la médecine, et se fixa à Bologne; il y devint membre de l'Académie des sciences, qui le choisit pour secrétaire, et remplit depuis 1749 l'emploi de garde des archives de la bibliothèque de l'université. On a de lui : *Dizionario universale, contenente ciò che spetta al commercio, all' economia*, etc.; Venise, 1744, pet. in-4° : cet ouvrage, refondu et augmenté, parut sous le titre de *Nuovo Dizionario scientifico e curioso, sacro e profano* (ibid., 1750, 10 vol. gr. in-fol., fig.); — *Riflessioni fisiche sopra la medicina elettrica*; ibid., 1749, in-4°.

Dizionario istorico (Bassano, 1822).

PIX (*Mary* GRIFFITH, dame), femme auteur anglaise, née vers 1665, à Nettlebed (comté d'Oxford). Elle appartenait du côté de sa mère à la famille considérable des Wallis, et son père était un ecclésiastique. On voit par la date de ses ouvrages qu'elle vivait sous le règne de Guillaume III et qu'elle était contemporaine de Mmes Manley et Cockburne, en compagnie desquelles elle a été tournée en ridicule dans la petite pièce intitulée *The female Wits*. Mais on ne connaît aucune des particularités de sa vie. Elle a fait preuve de talents recommandables dans le genre dramatique; on a d'elle : *The spanish Wives* (1696), farce; — *Ibrahim XII*

(1696); *Queen Catherine* (1698); *The false Friend*, *The Czar of Muscovy* (1701); *The double Distress* (1701), et *The Conquest of Spain* (1705), tragédies; — *The innocent Mistress* (1697); *The Deceiver deceived* (1698); *The Beau defeated* (1700), et *Adventures of Madrid* (1709), comédies.

Baker, *Biographia dramatica*.

PIXÉRÉCOURT (De). *Voy.* GUILBERT.

PIZARRE ou PIZARRO (*Francisco*), dit *le grand Marquis*, conquérant du Pérou, né à Truxillo (Estramadure), vers 1475, assassiné à Cuzco, le 26 juin 1541. Il était fils naturel d'une fille de basse extraction et du capitaine Gonzalo Pizarro, qui l'employa d'abord à garder les pourceaux. Un jour en ayant égaré un, Francisco, n'osa retourner à la maison paternelle, et se fit soldat. Après avoir guerroyé en Italie, cédant à son goût pour les aventures, il s'embarqua pour les terres nouvellement découvertes par Christophe Colomb et suivit ce grand homme à Hispaniola (1510). Il servit avec distinction dans cette île et dans celle de Cuba. Compagnon d'Alonzo de Ojeda, dans l'exploration du golfe de Darien, il administra en son absence la colonie d'Uraba (1515). Il partit de là avec Vasco Nuñez de Balboa, et fit avec lui la découverte de la mer du Sud. Il aida ensuite Pedrarias d'Avila à conquérir Nombre de Dios et Panama. Pedrarias ayant fait décapiter Balboa, Pizarre devint le favori du vainqueur, qui, adoptant ses projets de découvertes, l'autorisa à préparer une expédition pour conquérir la côte orientale du Pérou. Il s'associa Diego de Almagro (*voy.* ce nom), et Fernand de Luque, riche ecclésiastique de Tabago, qui remplissait les fonctions de maître d'école à Panama. Le plus jeune de ces trois hommes qui allaient renverser l'empire le plus vaste du Nouveau Monde avait plus de cinquante ans. Ils étaient l'objet de la dérision générale. Pizarro était le moins riche des trois : il fut convenu qu'il payerait de sa personne dans les expéditions et sur les champs de bataille, tandis qu'Almagro armerait des renforts et consoliderait les conquêtes; Luque restait à Panama, et veillait aux intérêts généraux de l'entreprise.

Muni de pleins pouvoirs par Pedrarias d'Avila, Pizarre partit de Panama en novembre 1524, avec cent quatorze hommes et quatre chevaux. « On ne pouvait concevoir, écrit Herrera, comment des personnes riches et sages osaient risquer leur fortune dans une expédition, dont l'expérience présageait, pour ainsi dire, la mauvaise issue, mais rien ne découragea les aventuriers. » Débarquant au port de Pinas, Pizarre remonta le rio Birù; mais la fatigue, la faim et des pluies continuelles le forcèrent à reprendre la mer. Il relâcha ensuite au Puerto de Candelaria, puis au Pueblo Quemado, où il eut un rude combat à soutenir contre les indigènes. Enfin, après une pénible navigation de près de trois mois, les Espagnols décimés, ne trouvant partout que des ennemis et un climat insalubre, se retirèrent à Chinchama. Ce fut là qu'Almagro, qui avait rencontré partout les mêmes obstacles que son associé, rallia Pizarre avec soixante-quatre hommes. Les deux chefs reprirent leur navigation jusqu'au rio San-Juan; ils y surprirent une ville dont le pillage leur procura quelques provisions et beaucoup d'or. Ce succès ranima le moral des aventuriers réduits à deux cents. Mais de nouvelles luttes et des fatigues inouïes vinrent les arrêter encore. Cent trente d'entre eux moururent de misère ou sous les flèches empoisonnées des indigènes; le reste demandait à retourner à Panama. Pizarre sut calmer les mécontents, et tandis que son pilote Barthélemy Ruiz découvrait l'île del Gallo et la baie de San-Mateo, et poussait sous la ligne jusqu'au cap Pasao, Almagro alla chercher des renforts.

Le récit des souffrances des soldats de Pizarre avait tellement effrayé les colons de Panama que ce ne fut qu'avec l'aide du nouveau gouverneur Pedro de Los Rios qu'Almagro put engager quatre-vingts Européens à le suivre. Los Rios lui fournit des armes et quelques chevaux; il lui accorda aussi une commission qui lui donnait le même rang qu'à Pizarre. Celui-ci ressentit vivement cette atteinte portée à sa prérogative; mais il dissimula, et avec le faible secours que lui amenait Almagro il atteignit enfin la côte du Pérou. Ce fut à Tacames, au sud du rio de las Esmeraldas, qu'il prit terre. Le pays était fertile et cultivé; « les habitants, dit Zarate, « avaient le visage tout parsemé de clous d'or enchâssés dans des trous qu'ils se faisaient pour porter ces ornements ». La cupidité des Espagnols fut surexcitée; ils résolurent de s'arrêter en ce lieu. Après plusieurs combats meurtriers, ils reconnurent que les Indiens étaient trop nombreux et trop belliqueux pour être facilement domptés. Pizarre se retira dans l'île del Gallo, tandis qu'Almagro allait encore recruter dans le Darien. Cette fois Los Rios, loin de favoriser les efforts d'Almagro, expédia à Pizarre l'ordre de revenir à Panama. L'injonction du gouverneur excita une mutinerie parmi les aventuriers; malgré les exhortations de leur chef, ils coururent en foule au bâtiment qui devait les rapatrier. Bien qu'il ne lui restât que treize Européens et un mulâtre (1), Pizarre ne désespéra pourtant pas de son entreprise. Afin d'attendre avec plus de sécurité des nouvelles d'Almagro, il se transporta dans l'île de La Gorgone, à quelques lieues plus loin de la côte, rocher stérile et presque inaccessible, où durant cinq mois ses compagnons et lui vécurent de mangles, de coquillages, de reptiles, et s'abreuvèrent d'eau saumâtre. Enfin un navire parut à l'horizon : c'était Barthélemy Ruiz

(1) Les noms de ces hommes courageux sont venus jusqu'à nous; parmi eux figure Garcia de Xeres, l'un des historiens de l'expédition.

qu'Almagro envoyait pour ramener Pizarre et ses gens. Loin d'obtempérer à cette invitation, Pizarre décida Ruiz à continuer leurs découvertes. Ils portèrent au sud-est, et le vingtième jour de leur traversée, après avoir découvert l'île Santa-Clara, ils jetèrent l'ancre devant la ville de Tumbez, gouvernée par le cacique Huayna-capac, qui, effrayé à la vue du navire et des hommes blancs et barbus qu'il renfermait, prit les aventuriers pour des êtres divins et leur offrit toutes sortes de présents. La grande quantité d'or et d'argent que les Espagnols virent à Tumbez les éblouit et ranima leurs plus brillantes espérances; mais ils étaient en trop petit nombre pour entreprendre une conquête. Pizarre envoya Pietro de Candia et Alonso Molina reconnaître l'intérieur du pays, dont ils lui firent un récit merveilleux. Prenant avec lui quelques jeunes Indiens, le capitaine mouilla successivement à Payta, à Sangarata, et jeta l'ancre dans la baie de Santa-Cruz, dont la souveraine, Capillana, se montra si favorable aux nouveaux venus que plusieurs d'entre eux ne voulurent plus se rembarquer. Pizarre côtoya jusqu'au port Santo; enfin, cédant aux instances de ses gens, il retourna à Panama après un voyage de trois ans.

Certes on ne peut trop admirer le courage et la fermeté que déploya le chef des aventuriers pendant cette longue période de calamités. Pour dernière infortune, Pizarre, en arrivant à Panama, reconnut qu'il était ruiné ainsi que ses associés. Il n'en garda pas moins la résolution de poursuivre ses desseins. Malgré les monceaux d'or et d'argent, les pierres précieuses, les belles étoffes de laine, qu'il mit sous les yeux de Los Rios, celui-ci, effrayé des périls que présentait une conquête incertaine, refusa tout concours aux associés et annula leur commission. Pizarre prit le parti de s'adresser à Charles-Quint lui-même. Il emprunta la somme nécessaire à son voyage, et vint en Espagne. Bien accueilli par l'empereur, dissimulant ses revers, exagérant ses succès, il lui traça le tableau le plus brillant des nouvelles contrées à conquérir. Il obtint les titres d'*adelantado governador*, et *capitan general* avec une autorité absolue sur tous les pays qu'il pourrait découvrir et subjuguer Il fut stipulé que son pouvoir, indépendant des gouverneurs de Panama, s'étendrait sur deux cents lieues de côtes au sud du rio de Santiago, que ce pays prendrait le nom de *Nueva-Castilla;* que le gouvernement lui en appartiendrait à perpétuité, à lui et à ses héritiers; qu'il nommerait tous les officiers qui serviraient sous ses ordres; qu'en sa qualité d'*alquacil maior*, il rendrait la justice sans autre contrôle que celui du conseil royal; enfin, la noblesse lui fut conférée avec une pension de mille ducats. Satisfait de ces concessions, Pizarre se montra peu soigneux des intérêts de ses deux associés. Il obtint pour le P. Fernand de Luque le titre d'évêque *protector general de los Indios;* quant à Almagro, dont il redoutait l'ambition et les talents, il se borna à solliciter pour lui la noblesse, une gratification de 500 ducats et le commandement subalterne de la future forteresse de Tumbez. En retour de ces concessions, Pizarre s'engageait à lever deux cent cinquante soldats et à se pourvoir des vaisseaux et des munitions nécessaires à la conquête projetée. Malgré ses promesses et les titres de *hijosdalgos* et de *caballeros de Espuela dorada* accordés à ceux qui voudraient servir sous ses ordres, il ne put réunir que la moitié de son monde. Craignant que la cour ne déclarât son armement insuffisant, le 18 janvier 1530 il mit à la voile clandestinement de Séville, emmenant ses deux frères légitimes Hernando et Juan Pizarro, plus Gonzalo Pizarro et Francisco Martin de Alcantara, ses frères naturels par sa mère.

Ce ne fut pas sans une indignation bien légitime qu'Almagro apprit la part léonine que Pizarre venait de se faire octroyer dans les nouvelles découvertes. Pizarre dut le calmer en lui cédant le titre d'*adelantado*, et, par l'intermédiaire de Fernand de Luque, la bonne harmonie se rétablit, du moins en apparence, entre les associés. En janvier 1531 Pizarre partit de Panama avec trois navires, cent trente-quatre piétons et trente-six cavaliers. Il devait se rendre directement à Tumbez; mais les vents et les courants contraires l'entraînèrent dans la baie de San-Mateo, à environ cent lieues au-dessous de sa destination. Il résolut de continuer son voyage par terre. Cette marche fut très-fatigante; elle se fit dans un pays désert, coupé de montagnes escarpées, de fleuves rapides et de marais. Pour franchir ces obstacles, il fallut des travaux et des peines incroyables. Souvent ces aventuriers se découragèrent ou se mutinèrent. Leur chef fit toujours preuve d'une rare énergie; animant sa troupe par son exemple, il était le premier à abattre les arbres, à construire et à essayer les radeaux, à gravir les passages les plus rudes; il alla jusqu'à porter des malades sur ses épaules, dit Herrera. Enfin l'expédition parvint à Coaqui, située au milieu de hautes montagnes. Les Espagnols y trouvèrent des vivres en abondance et y ramassèrent une assez grande quantité d'or, d'argent et d'émeraudes. Continuant sa marche vers le sud, Pizarre atteignit Puerto-Viejo, où il fut rallié par Sébastien Benalcaçar et Juan Fernandez, qui lui amenaient douze cavaliers et trente fantassins. Avec ce faible renfort, il ne craignit pas de s'emparer de l'île de Puna, qui renfermait alors vingt mille habitants, et dont il fit décapiter le cacique Tomalla et seize de ses principaux chefs. Il descendit ensuite à Tumbez, et le 16 mai 1532 en prit possession après une courte bataille. Soixante cavaliers, conduits par Hernando de Soto, vinrent encore le joindre; il ne craignit plus dès lors de s'aventurer dans l'intérieur du Pérou, dont deux

frères, les incas Atahualpa et Huascar se disputaient la souveraineté. Chacun d'eux implora le secours des redoutables aventuriers. Tandis que Soto explorait le pays, Pizarre fondait San-Miguel de Piura (1) à l'embouchure du Chilo, et se créait ainsi un moyen de secours et de retraite assuré. Il en partit le 24 septembre 1532 avec cent six hommes de pied et soixante-deux cavaliers. Il traversa, sans coup férir, les villes de Zaran, Caxas, Guacabamba, Motux, et atteignit Caxamalca, où il reçut un message et des présents d'Atahualpa, qui, vainqueur de Huascar, signifiait au chef espagnol de retourner sur ses pas ou de se préparer à la guerre. Pizarre continua sa marche et ne tarda pas à apercevoir l'armée péruvienne (2). Des deux côtés on se prépara au combat; mais Pizarre, voulant éviter tout reproche, dépêcha vers l'inca l'évêque Francisco Vicente de Valverde, devenu célèbre dans l'histoire du Pérou. Ce prêtre, s'avançant le crucifix d'une main, un bréviaire de l'autre, adressa à Atahualpa un long discours que l'inca, plus surpris qu'irrité, écouta patiemment. Rien de plus extravagant que cette harangue, qui nous a été conservée dans son entier. Valverde y expose la doctrine de la création, la chute du premier homme, le mystère de l'incarnation, la passion et la résurrection de Jésus-Christ; le choix que Dieu avait fait de saint Pierre pour être son grand vicaire sur terre, le pouvoir de saint Pierre transmis aux papes et la donation faite au roi de Castille par le pape Alexandre VI de toutes les régions du Nouveau Monde. Valverde somma ensuite Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnaître l'autorité du souverain pontife, celle de l'empereur Charles-Quint, lui promettant, s'il se soumettait, la protection de son maître, mais le menaçant de la plus terrible vengeance s'il refusait d'obéir et d'abjurer. Atahualpa demanda quelle espèce de tribut on voulait qu'il payât à Charles, qui était d'une nature inférieure à Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu le Saint-Esprit et au pape? Puis il ajouta : « Je ne veux être vassal que des Dieux. Je ne dois rien au pape, et je ne connais pas le droit qu'il prétend avoir de disposer de mon royaume. Quant à la religion, je ne saurais abjurer celle que je tiens de mes ancêtres qu'après que vous m'aurez démontré la vérité de la vôtre. » Le retour de Valverde fut le signal du combat. L'ordre fut transmis à l'artillerie de tirer, l'infanterie chargea de front, tandis que la cavalerie, conduite par Fernand Pizarre et Soto, prenait les Péruviens en flanc. Le général espagnol, voulant terminer rapidement le combat, se jeta lui-même sur l'inca, et le saisissant par ses longs cheveux le renversa hors de sa litière. Les Indiens, croyant leur monarque tué, ne songèrent plus qu'à fuir : deux mille d'entre eux furent tués, un plus grand nombre blessés et trois mille faits prisonniers. Telle fut cette bataille qui donna d'un seul coup l'empire du Pérou à l'Espagne. Elle eut lieu le 3 mai 1533. Pizarre y déploya autant de talent que de courage : il fut blessé à la main, mais il ne perdit pas un seul soldat. Le butin fut immense.

L'inca, vaincu et captif, montra beaucoup de résignation et de dignité. Il demanda à être traité avec les égards dus à son rang, et voyant que la passion des richesses était le principal mobile de ses ennemis, il offrit pour prix de sa liberté une quantité d'or et d'argent suffisante pour remplir la salle où il était détenu (1) jusqu'à la hauteur qu'un Espagnol debout pourrait atteindre avec la main. Pour convaincre son vainqueur de la possibilité où il était d'accomplir sa promesse, il l'invita à envoyer quelques-uns des siens à Cuzco. Soto, Pedro de Barco et quatre autres Castillans se rendirent dans cette ville qui était à plus de deux cents lieues de Caxamalca, tandis que Fernand Pizarre parcourait et soumettait le pays à cent lieues à la ronde. Dans cet intervalle l'inca envoyait des messagers dans toutes les provinces de son empire afin de réunir la quantité d'or stipulée pour sa rançon. Chaque jour arrivaient des masses de métaux précieux; mais les Espagnols trouvaient que la chambre ne s'emplissait pas assez vite. Pizarre ordonna à l'inca de mander près de lui plusieurs de ses grands officiers et de licencier leurs troupes; le monarque y consentit. Puis, ayant eu avis que le temple de Pachiacama, dans la province de Yungas, renfermait un riche trésor, il le demanda à Atahualpa qui le lui accorda. A cette époque Almagro arriva de Panama avec deux cents soldats : il réclama sa part du butin de Pachiacama; mais les frères Pizarre en cachèrent la plus grande partie, et cet acte d'improbité renouvela l'ancienne animosité qui avait séparé les deux associés. Enfin le moment vint de faire la distribution des monceaux de richesses recueillis pour la rançon d'Atahualpa (2). Ce fut encore un sujet de querelle entre les deux chefs. Pizarre et les siens alléguèrent les privations qu'ils avaient endurées, les services qu'ils avaient rendus, et refusèrent de partager le fruit de leurs travaux avec Almagro et les nouveaux venus : l'inca dut fournir de nouvelles sommes pour mettre d'accord ses ennemis. Il réclama alors sa liberté; mais on éluda sa demande sous divers prétextes. Sa mort était depuis longtemps résolue. Nous n'entrerons pas dans les détails de la condamnation et du supplice si dramatique d'Atahualpa, ni dans ceux des sanglantes luttes dans lesquelles les vain-

(1) Cette ville est la première que les Espagnols fondèrent dans le Pérou. Elle compte environ quinze mille hab.

(2) Xérez, secrétaire de Pizarre, dit que l'armée péruvienne paraissait forte de trente mille hommes; mais les autres historiens l'élèvent de quatre-vingt à cent dix mille combattants.

(1) Suivant Xerez cette salle avait 22 pieds de long sur 17 de large.

(2) Le P. Blas Valera en fait monter la valeur à 4,800,000 ducats, et Garcilasso de la Vega à 4,605,670 ducats.

queurs en s'entre-tuant vengèrent les vaincus (*voy.* ATAHUALPA et ALMAGRO).

Pizarre, devenu seul maître du grand empire péruvien, jugea prudent de placer entre les Indiens et lui un fantôme de roi. Un des fils d'Atahualpa fut baptisé solennellement et proclamé empereur sous le nom de Paul Inca, tandis que Cuzco et les autres provinces proclamaient Manco-Capac II (*voy.* ce nom), frère de Huascar. Pizarre, après avoir battu Ruminagui, général de Manco-Capac, s'empara de Cuzco. Ses lieutenants soumirent le reste du pays. Il eut alors à réprimer une insurrection formidable des indigènes, qui plusieurs fois pénétrèrent dans Cuzco (1535). Redoublant d'activité, il vint à bout de tous ses ennemis : les Péruviens furent repoussés, et Almagro, enfin vaincu dans la vallée de Cachipampa (las Salinas), le 6 avril 1538, fut étranglé, puis décapité en place publique. Pizarre envoya son frère Hernando en Espagne pour expliquer les faits sanglants qui désolaient la nouvelle colonie; mais la cour de Madrid, justement alarmée, envoya sur le théâtre de la guerre civile Cristoval Vaca de Castro (*voy.* ce nom), juge de la cour royale de Valladolid, qui, muni de pouvoirs suprêmes, devait remettre l'ordre dans le pays. A peine débarqué à Panama, le 14 janvier 1541, il fit signifier sa commission à Pizarre. Celui-ci, aveuglé par ses succès, refusa de reconnaître les pouvoirs de l'envoyé, et destitua tous les officiers disposés à reconnaître l'autorité royale. Le fils d'Almagro, brûlant de venger la mort de son père, rallia les mécontents, et organisa une conspiration. Pizarre, quoique averti, ne voulut prendre aucune mesure préventive, persuadé que son nom et la terreur qu'il inspirait étaient une égide suffisante : il se trompait. Laissons parler Zarate : « Le dimanche 26 juin 1541, au moment de la sieste (midi), Juan de Herrada et dix-huit des conjurés sortirent de la maison d'Almagro armés de pied en cap et l'épée à la main ; ils courent vers le palais de Pizarre en criant : Mort au tyran ! Mort à l'infâme qui a fait périr le juge de Sa Majesté. Ils envahissent le palais avant qu'une résistance sérieuse puisse être organisée. Pizarre n'avait auprès de lui que son beau-frère Francisco Martinez de Alcantara, le capitaine Franscisco de Chaves, le docteur Juan Velasquez et douze ou treize domestiques. Chaves, en entendant le bruit, croit à une rixe parmi les soldats et sort pour l'apaiser; mais, assailli dans l'escalier par les conjurés, il tombe percé de coups. Tous les autres sautent par les fenêtres, à l'exception d'Alcantara et de deux pages, qui reçoivent la mort en défendant l'entrée de l'appartement du gouverneur, qui, armé d'un bouclier et d'une épée, tue quatre de ses adversaires et en blesse plusieurs. Un d'entre eux se dévoue, et tandis qu'il attire sur lui les coups de l'athlète déjà épuisé, les autres s'avancent et le frappent aisément. Atteint d'une profonde blessure à la poitrine, le grand marquis tomba enfin en embrassant les pieds d'un Christ. Des nègres traînèrent son corps à l'église, où Juan Barbazan, son ancien domestique, osa seul venir le réclamer. Ce fidèle serviteur fit en secret les honneurs de ses funérailles, car les conjurés n'avaient pas laissé de quoi payer les cierges. »

Ainsi périt le grand conquistador Francisco Pizarre, assassiné dans la capitale même de cette vaste conquête que l'Espagne devait à son courage, à sa prudence et à une persévérance sans égale. Les écrivains espagnols l'ont souvent comparé à Cortez; il est certain qu'il y a entre la vie de ces deux hommes une grande analogie et que tous deux possédèrent les mêmes qualités, les mêmes défauts. Tous deux, mus par une ambition dévorante, se partagèrent la ligne de l'équateur dans le Nouveau Monde et découvrirent au nord et au sud de l'isthme de Panama de vastes empires, qu'ils conquirent avec un petit nombre d'aventuriers. Si Pizarre eut à lutter contre des difficultés naturelles presque insurmontables, Cortez eut à vaincre un peuple bien autrement guerrier que les craintifs Péruviens, et sa conquête ne fut certainement pas aussi avantageuse à l'Espagne que celle du Pérou. Pourtant on s'est plu à placer Cortez au premier rang. Zarate a tracé un long panégyrique de Pizarre, dont il fait un héros accompli. Ce conquérant, aux qualités éminentes qui distinguent l'homme de guerre et l'aventurier du seizième siècle, c'est-à-dire à l'audace, à la valeur, à la persévérance, joignait les vices les plus odieux, tels que l'avarice poussée jusqu'à la cupidité et une duplicité mêlée de barbarie. La prospérité l'avait rendu jaloux, cruel et avide.

Alfred DE LACAZE.

Piedro de Cieça de Leon, cap. VI-LVII. — Zarate, *Hist. de la conq. di Peru.* — Garcilasso de la Vega, *Comentarios reales*, lib. I° de la II^a pard., cap. VIII-XVI. — Xérès, *Verdadura relacion de la conquista del Peru y provincia de Cuzco.* — Herrera, *Novus orbis*, dec. III et IV. — Gomara, lib. V, cap. II-V. — Pizarro y Orellana, *Varones ilustres de Nuovo Mondo.* — Prescott, *Hist. of the conq. of Peru* (3 vol. 1847), trad. en français (Paris, Didot, 1861).

PIZARRE (*Gonzalo*), frère du précédent, né à Truxillo, en 1502, décapité à Cuzco, le 10 avril 1548. Il avait accompagné son frère dans toutes les péripéties de la conquête. Nommé l'un des gouverneurs de Cuzco, avec ses frères Fernand et Juan, il défendit cette ville durant neuf mois avec cent soixante-dix Espagnols contre deux cent mille insurgés. Il allait succomber sous le nombre lorsque, sous le prétexte de les secourir, Almagro s'introduisit dans la ville, investit la demeure des Pizarre, et malgré une résistance des plus énergiques, les força à capituler; mais ils trouvèrent moyen de s'évader, et rejoignirent leur frère, Francisco, qui tenait alors la campagne contre Almagro. Après la défaite et le supplice de ce capitaine (avril 1538), Gonzalo soutint la guerre contre l'inca et avec soixante soldats il dispersa dans la vallée de Cochabamba une

armée de trente mille Indiens. Il fut nommé peu après gouverneur de Quito. Informé qu'à l'est de son territoire il existait une contrée riche en productions végétales et en minéraux, il partit à la tête de trois cent quarante Espagnols et quatre mille Indiens pour soumettre ce pays, désigné vaguement sous le nom de *El Dorado*. Il fallut s'ouvrir une route périlleuse au milieu de montagnes escarpées et couvertes de neige et dans les plaines marécageuses et désertes qu'il fallut traverser ensuite par des pluies continuelles. Après trois mois de fatigues, ils arrivèrent sur les bords du *Coca* ou *Napo*, un des plus grands affluents du Maragnon. Ils construisirent avec les plus grandes difficultés un brigantin, sur lequel on plaça cinquante soldats sous le commandement de Francisco Orellana (*voy.* ce nom). Cet officier avait la mission de s'arrêter au confluent du Coca et du Maragnon; mais, oubliant ses ordres, il découvrit le grand fleuve des Amazones, le descendit jusqu'à la mer, et retourna en Espagne. Pizarre et ses compagnons furent consternés en ne trouvant pas Orellana au rendez-vous. L'expédition s'était avancée à douze cents milles de Quito. On se décida néanmoins à rétrograder. Pizarre et ses compagnons furent bientôt réduits à se nourrir de racines et de reptiles; ils mangèrent jusqu'au cuir de leurs selles et de leurs ceinturons. Après un voyage de deux années, le chef de cette déplorable entreprise ne ramena au Pérou que quatre-vingts de ses soldats.

Durant l'absence de Gonzalo Pizarre, de grands changements s'étaient accomplis dans le Pérou : Francisco avait été assassiné, le jeune Almagro mis à mort, et Castro, commissaire royal, avait fait reconnaître son autorité. Exilé dans la province de las Charcas, il obéit et dissimula quelque temps; mais le vice-roi Nuñez Vela ayant par son arrogance et ses mesures vexatoires excité le mécontentement général, Gonzalo marcha sur Cuzco où il fut reçu aux acclamations générales. Il se saisit du trésor royal, leva des troupes et entra sans coup férir dans Lima, où il se fit conférer le titre de capitaine général par les membres de l'audience. Nuñez Vela releva la bannière royale. Malgré l'infériorité de son armée, il se décida à livrer bataille et fut tué. Pizarre fit pendre ou empoisonner les principaux de ses adversaires. Ses intimes lui conseillèrent d'épouser une *coya* (fille de la race des Incas) et de ceindre le diadème des empereurs péruviens. Il se borna à envoyer à Madrid un de ses officiers, Aldano, avec mission d'expliquer sa conduite. Pedro de La Gasca, conseiller de l'inquisition, fut chargé d'aller faire entendre aux rebelles des paroles de clémence. Un pouvoir illimité lui fut accordé (1546). Dès que Gonzalo apprit son arrivée à Panama, il fit remettre à son amiral Hinojosa l'ordre de faire périr La Gasca par le poison dans le cas où, insensible à un présent de cinquante mille pesos, il refuserait de quitter le pays. Hinojosa répondit à ces instructions en reconnaissant l'autorité royale et en livrant la flotte de Pizarre. Diego Centeno suivit cet exemple et s'avança vers Cuzco. Pizarre décréta La Gasca d'accusation et le fit condamner à mort; puis il courut au devant de Diego Centeno, qu'il défit complétement à Huarina (1547). Gasca, qui s'était emparé de Lima, proposa encore un arrangement; mais Pizarre ne voulut accepter aucune condition. Les armées, à peu près d'égale force, se rencontrèrent à cinq lieues de Cuzco dans la plaine de Xaquixagnana, le 9 avril 1548. Dès le commencement de l'action, plusieurs capitaines passèrent dans les rangs royalistes; en quelques instants Pizarre se trouva abandonné. Un de ses officiers, Juan d'Acosta, s'écria : « Seigneur, donnons au travers des ennemis, et mourons en Romains. »—« Mourons plutôt en chrétiens », répondit Gonzalo, consterné. Conduit en prison, il ne s'occupa plus que de son salut éternel. La Gasca aurait voulu le sauver; mais tous les déserteurs du parti de Pizarre ayant demandé la tête de leur ancien chef, il le fit décapiter. Le corps fut porté à Cuzco et enterré tout habillé, « personne, dit Garcilasso, n'ayant voulu donner un pauvre drap ». A. de L.

Garcilasso de la Vega, *Comentarios reales*, lib. V. — Herrera, *Novus Orbis*, déc. V. — Aug. Zarate, *Hist. de la Conquista del Pirù*, t. II. — Pizarro y Orellana, *Varones illustres de Nuevo Mondo*. — Robertson, *History of America*. — Prescott, *Hist. of the conq. of Peru*.

PIZARRE (*Hernando*), frère des précédents, né à Truxillo, mort vers 1567. Il prit comme ses frères une part active aux premières opérations qui suivirent le débarquement des aventuriers. Il commandait la cavalerie à la bataille de Caxamalca, où l'inca Atahualpa fut pris. Son frère le chargea de reconnaître le pays cent lieues à la ronde. Il rencontra un frère de l'inca qui faisait transporter deux millions en or pour payer la rançon du monarque péruvien, et s'en empara. Ce fut durant cette expédition que les Péruviens, croyant que les chevaux des Espagnols partageaient la cupidité de leurs maîtres, apportèrent pour la nourriture de ces animaux des pépites d'or mêlées avec de l'herbe et du maïs. Aussi courageux et aussi avide que ses frères, Hernando fut le seul Espagnol qui témoigna de la sympathie à l'inca prisonnier. Chargé de porter à l'empereur Charles-Quint le cinquième du butin s'élevant à environ 951,070 ducats, il arriva à Séville le 5 janvier 1534, et obtint tout ce qu'il voulut. A son retour, il eut le gouvernement de Cuzco, où il ne tarda pas à être assiégé par Paul Inca. Il résistait depuis neuf mois, lorsqu'Amalgro arriva, battit les Indiens, s'empara ensuite d'Hernando et de son frère Gonzalo et se proclama indépendant. Pizarre et Almagro allaient en venir aux mains; mais d'un commun accord ils désignèrent Hernando pour aller exposer à Charles-Quint leurs prétentions et leurs griefs. Hernando, rendu à la liberté, prit

aussitôt le commandement des troupes de son frère, défit Almagro (6 avril 1538), et le fit mettre à mort. Il partit ensuite pour l'Espagne, où il plaida sa cause devant la cour. Il eut assez de crédit pour faire envoyer au Pérou le licencié Vaca de Castro, qu'il savait favorable à ses frères. Diego de Alvarado s'opposa à cette nomination et proposa à Hernando, en plein conseil, de vider le différend par un combat singulier; cinq jours après, Alvarado n'était plus, et Hernando, qu'on soupçonnait de l'avoir empoisonné, fut jeté dans les fers. Il resta détenu durant vingt-trois années à Madrid et à Médine del Campo. Ses biens furent confisqués. Rendu à la liberté, il mourut dans la misère et l'obscurité. A. DE L.

Zarate. *Hist. de la Conquista del Pirù*, t. I et II. — Garcilasso de la Vega, *Comentarios reales*, lib. I et II de la IIe partie. — Herrera, *Novus Orbis*, déc. III-VII. — Gomara, *Hist. gen.*, lib. V, cap. II-XXXIV.

PIZARRE (*Juan*), frère des précédents, né à Truxillo, vers 1505, tué à Cuzco, en 1535. Il était le plus jeune et le plus aimé des conquérants du Pérou. Il partagea les fatigues et les dangers de ses frères. Tandis que Francisco fondait la colonie de San-Miguel-del-Piura, Juan explora le pays environnant. En 1535 il eut le gouvernement de Cuzco. Envoyé au secours de son frère Gonzalo assiégé par l'inca Manco-Capac, après des prodiges de valeur, il fut tué en chassant les Indiens de la citadelle dont ils s'étaient emparés.
A. DE L.

Gomara, *Historia general de las Indias*. — Zarate, *Hist. de la Conquista del Piru*. — Herrera, *Novus Orbis*, déc. V. — Garcilasso de La Vega, *Commentarios reales*, lib. II. — Prescott, *Hist. of the conq. of Peru*.

PIZZI (*Gioacchino*), abbé littérateur italien, né en 1716, à Rome, où il mourut, le 18 septembre 1790. De bonne heure il se fit connaître par des poésies légères, où l'on remarquait de la facilité et une grande correction de style. Admis en 1751 dans l'académie des Arcades, il succéda, en 1759, à l'abbé Morei comme *custode*, ou gardien général, et sous son administration cette société, déjà célèbre, reçut un nouvel éclat par l'élection des écrivains les plus distingués et de plusieurs princes de l'Europe. Il eut beaucoup de part au couronnement de Corilla Olimpica (Madeleine Morelli), qui eut lieu le 31 août 1766, au Capitole, et s'attira quelques désagréments par ses assiduités auprès de la belle improvisatrice. On a de lui : *Discours sur la poésie tragique et comique* (Rome, 1772); — *La Vision de l'Eden* (ibid., 1778), poëme tiré en partie de l'Apocalypse; — *Le Triomphe de la poésie*, inséré dans les *Actes du couronnement de Corilla* (Parme, 1782, in-4°), publiés par les soins de l'abbé Pizzi. P.

Biogr. nouv. des Contemp.

PLAAT (*André-Henri-Jean* VAN DER), ingénieur hollandais, né le 11 février 1761, à Grave, mort le 15 février 1819, à Anvers. Entré en 1774 au service de la Hollande, il le quitta, après les événements de 1787, pour passer comme major du génie dans celui de la Russie. Pendant dix ans il donna de nombreuses marques de talent et de courage dans les campagnes contre les Suédois et les Turcs. Nommé général major par Paul Ier (1796), il revint en Hollande en 1798, s'y maria et vécut dans la retraite. En 1807, le roi Louis lui confia l'inspection des travaux hydrauliques concernant les fortifications du pays, et en 1810 Napoléon le créa ingénieur en chef du département du Zuyderzée. Lorsque les alliés envahirent la Hollande, van der Plaat, député auprès d'eux pour hâter leur marche, reçut du nouveau roi le commandement de Breda, qu'il défendit contre les Français et dont le siége fut levé le 20 décembre 1813. Deux ans plus tard, il devint lieutenant général et gouverneur d'Anvers. Il faisait partie de la Société des sciences de Harlem. K.

Biogr. univ. et portat. des contemp. (suppl.). — Van der Aa, *Biogr. Woordenboek*.

PLACCIUS (*Vincent*), savant bibliographe allemand, né à Hambourg, le 4 février 1642, mort dans cette ville, le 6 avril 1699. Fils d'un médecin, il étudia les belles-lettres et le droit dans diverses universités d'Allemagne, d'Italie, de France et de Hollande. De retour à Hambourg, il exerça pendant quelques années la profession d'avocat; en 1675 il y fut appelé aux chaires de morale et d'éloquence, qu'il remplit jusqu'à sa mort. D'une santé débile, il consacra tout son temps à l'étude; il légua sa collection de quatre mille volumes à la bibliothèque publique de Hambourg. On a de lui : *Atlantis retecta, sive de navigatione Christophori in Americam poema*; Hambourg, 1659, in-8°; — *De interpretatione legum*; Orléans, 1665, in-4°; — *Carmina puerilia et juvenilia*; Amsterdam, 1667, in-12; — *De Scriptis et scriptoribus anonymis et pseudonymis syntagma*; Hambourg, 1674, in-4° : c'était le second essai sur cette matière; l'auteur, après avoir par une lettre publique prié les savants de l'Europe de lui fournir de nouveaux renseignements, travailla assidûment à compléter son travail; le résultat de ses longues recherches fut publié après sa mort, sous ce titre : *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* (Hambourg, 2 part. in-fol.); il contient, outre une *Vie* de Placcius, environ huit mille ouvrages anonymes et près de trois mille pseudonymes; malgré les nombreuses défectuosités de cet ouvrage, auquel sont joints les traités de Geisler et de Deckherr sur le même sujet, il a été extrêmement utile aux progrès de la science bibliographique; quelques-unes des erreurs de Placcius ont été relevées par J. Fabricius dans son *Historia bibliothecæ fabricianæ*, partie III; — *Institutiones medicinæ moralis*; Hambourg, 1675, in-8°; — *De pseudomagnanimitate aristotelica*; ib., 1676, in-4°; — *Dixta moralis philosophico-christiana*; ib., 1686, in-8°; — *De arte excerpendi*; ibid., 1689, in-8°; — *De contemptu logicæ apud eos qui ad discendam eam multum temporis*

collocarunt; ibid., 1692; — *Accessiones ethicæ, juris naturalis et rhetoricæ*; ib., 1695, in-8°.

Niceron, *Mémoires*, t. I. — Fabricius, *Memoriæ Hamburgensium*, t. VI. — Moller, *Cimbria literaria*, t. III.

PLACE (*Pierre* DE LA), jurisconsulte et historien français, né vers 1520, à Angoulême, assassiné le 25 août 1572, à Paris. Il fit de bonnes études à Poitiers, fut admis au barreau de Paris, et obtint, vers 1545, la charge d'avocat du roi à la cour des aides. Il prit rang parmi les habiles juristes par une savante paraphrase : *In titulos institutionum imperialium de actionibus, exceptionibus et interdictis* (Paris, 1548, in-4°). Peu de temps après, il fut élevé à la dignité de premier président de la cour des aides. Il n'avait pas encore embrassé la religion réformée, et ce ne fut qu'après la mort de François II qu'il en fit profession ouverte. Lors des premiers troubles (1561), il se retira dans un domaine qu'il possédait en Picardie, et y composa deux traités, l'un *De la vocation et manière de vivre à laquelle chacun est appelé* (Paris, 1561, 1574, in-8°), dédié au roi; l'autre *Du droit usage de la philosophie morale avec la doctrine chrétienne* (ibid., 1562, in-8°; Leyde, 1568, in-12). La paix ayant été conclue (1563), il fut rétabli dans sa charge, et le prince de Condé lui donna, comme une marque d'estime, la surintendance de sa maison. La guerre qui se ralluma en 1567 l'obligea de nouveau à prendre la fuite : sa maison fut pillée, sa fortune mise sous le séquestre et sa place conférée à Étienne de Neuilly, qui eut recours aux moyens les plus honteux pour la garder, lorsqu'après la paix de Saint-Germain (1570) elle fut rendue par Charles IX à La Place. Dans la nuit de la Saint-Barthélemy, ce dernier avait échappé aux massacres; mais le lendemain, dans l'après-midi, un prévôt vint le chercher pour le conduire au Louvre; en route il fut assailli par quatre assassins apostés, qui le percèrent de coups sans que les douze archers qui lui servaient d'escorte fissent la moindre résistance. Son corps, déposé dans une écurie de l'hôtel de ville, fut traîné à la rivière par les catholiques. C'était un homme « fort docte en droit, dit La Croix du Maine, et fort éloquent », et de plus un magistrat intègre et un historien exact et véridique. On a encore de lui : *Commentaires de l'état de la religion et de la république sous les rois Henri II, François II et Charles IX, en VII livres*; s. l., 1565, in-8°; réimpr. la même année, trad. en latin (1575-1577, 2 vol. in-8°), et insérés dans les *Mém. sur l'hist. de France* : cette relation se fait remarquer par la modération et l'impartialité, et contient beaucoup de faits curieux et intéressants; elle conduit les événements depuis 1556 jusqu'en 1561; — *Traité de l'excellence de l'homme chrétien et manière de le connaître*; s. l., 1575, in-8°, publié par P. de Farnace. P. L.

La Croix du Maine, Lelong, *Bibl. hist.* — Haag frères, *La France protestante*.

PLACE (*Pierre-Antoine* DE LA), littérateur français, né en 1707, à Calais, mort en mai 1793, à Paris. Il était d'une famille obscure; mais, par conformité de nom sans doute, il avait la prétention de descendre du magistrat précédent. Élevé chez les jésuites anglais de Saint-Omer, il fut obligé, en sortant du collége, de se remettre à l'étude du français, qu'il avait complétement désappris. Ses premiers essais ayant été à peine remarqués, il s'avisa d'écrire à Paris qu'il était mort : la nouvelle fut insérée dans les *Feuilles* de l'abbé Desfontaines, et si le stratagème, une fois découvert, prêta à rire aux dépens de l'auteur, il lui servit à le tirer de son obscurité. La littérature anglaise était alors à la mode. La Place s'empressa, avec plus d'ardeur que de talent, d'exploiter ce genre, et il y puisa le plus clair de son revenu. Malheureusement il se croyait né pour le théâtre : le succès passager de la tragédie de *Venise sauvée*, qu'il avait traduite d'Otway, enfla ses prétentions : il prétendit rivaliser avec Voltaire, et fatigua le public de ses médiocres ouvrages; il ne fallut rien de moins que l'ordre formel du duc de Richelieu pour forcer les comédiens à représenter *Adèle de Ponthieu*. Ayant eu l'occasion de rendre un service à Mme de Pompadour, La Place obtint en février 1760 le privilége du *Mercure de France*; mais durant sa direction les souscriptions diminuèrent si fort qu'il dut se retirer vers 1767, en conservant, pour fiche de consolation, une pension de 5,000 livres. Après avoir résidé plusieurs années à Bruxelles, il revint se mettre aux gages des libraires. Il n'eut jamais d'autre titre que celui de secrétaire de l'Académie d'Arras. Selon La Harpe, qui a écrit sa vie, il était grand hâbleur, mais obligeant, souple, actif, et de plus homme de plaisir et de bonne chère; il dit de lui-même dans son épitaphe que

Sans fortune, en dépit du sort,
Il a joui jusqu'à la mort.

Les principales pièces qu'il a données au théâtre sont : *Venise sauvée* (1746), *Adèle de Ponthieu* (1757), tragédies; *Les Deux cousines* (1746), *L'Épouse à la mode* (1760), comédies. On a encore de lui : *La Laideur aimable*, roman; Paris, 1752, 2 vol. in-12; — *Les Désordres de l'amour, ou les Étourderies du chevalier de Brières*; Amsterdam (Paris), 1768, 2 vol.; — *Lettres à Milady *** et autres Œuvres mêlées*; Paris, 1773, 3 vol. in-12; — *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire*; Bruxelles, 1781 et suiv., ou Maestricht, 1785-1790, 8 vol. in-12 : au milieu d'un ramas d'anecdotes suspectes on rencontre quelques pièces réellement curieuses; — *Recueil d'épitaphes sérieuses, badines*, etc.; Bruxelles (Paris), 1782, 3 vol. in-4°, in-8° et in-12 : le recueil est moins mauvais que ne l'a prétendu La Harpe; il commence par Adam et finit par M. de Maurepas; — *La nouvelle École du monde*; Paris, 1787, in-12 : recueil de quatrains et distiques

propres à tous les âges; — *Anecdotes modernes*; Paris, 1789, in-8°; — *Les Forfaits de l'intolérance sacerdotale*; Paris, 1791, in-8°; — *Le Valère Maxime français*; Paris, 1792, 2 vol. in-8°. Ses traductions ont été recueillies sous les titres de *Théâtre anglais* (Londres [Paris], 1745-1748, 8 vol. in-8°) et de *Collection de romans traduits ou imités de l'anglais* (Paris, 1788, 8 vol. in-8°). Il a revu et édité les *Mémoires de Cécile* de Mlle Guichard. P. L.

La Harpe, *Mercure* du 20 juillet 1793. — De Léris, *Almanach des théâtres*.

PLACE (LA). *Voy*. LA PLACE.

PLACENTINUS, célèbre jurisconsulte italien, né à Plaisance, dans la première moitié du douzième siècle, mort à Montpellier, en 1192. Il étudia la jurisprudence probablement sous Bulgarus, et l'enseigna ensuite d'abord à Mantoue, puis à Bologne. Il fut obligé de quitter cette ville pour ne pas rester exposé aux projets de vengeance que méditait contre lui Henri de Baila, son collègue, dont il avait tourné en ridicule quelques opinions. Il se retira à Montpellier, où il fonda la première école de droit établie en France au moyen âge. Après plusieurs années il revint à Bologne, et il y fit des cours dans la partie de la ville habitée par la puissante famille des Castello, qui s'était engagée à le défendre contre le ressentiment toujours vivace de Henri de Baila. Il professa ensuite pendant quatre ans avec un succès croissant dans sa ville natale, et retourna enfin à Montpellier. Il fut à cette époque un des meilleurs interprètes des lois romaines, dont il saisissait et résolvait les difficultés avec une sagacité remarquable. Notons aussi qu'il avait une connaissance, rare pour son temps, des prosateurs et poëtes latins. On a de lui : *De varietate actionum*; Mayence, 1530, in-8°; réimprimé à la suite de divers ouvrages et dans les collections des *Tractatus juris* de Lyon et de Venise; ces éditions, comme celles de tous les écrits de Placentinus sont très-fautives; ainsi elles reproduisent dans le traité *De varietate actionum*, qui ne se compose que de deux livres, quatre autres livres appartenant à divers auteurs; — *Summa ad Codicem*; Mayence, 1536, in-fol.; — *Summa ad Institutiones*; Mayence, 1535, 1537, in-fol.; Lyon, 1536, in-8°; — *Summa ad tres libros*, à la suite de la plupart des éditions de la *Somme* d'Azon; — *Additiones ad Bulgari Commentarium ad titulum De regulis juris*, à la suite des éditions de l'ouvrage de Bulgarus publiées à Cologne, 1587, et à Lucques, 1766; — *Summa de restitutionibus*, en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris, où se trouvent aussi plusieurs bons manuscrits des ouvrages cités de Placentinus; — quelques opuscules juridiques aujourd'hui perdus.

Diplovataccius, *De præstantia doctorum*. — Sarti, *De claris archigymnasii bononiensis professoribus*. — Savigny, *Histoire du droit romain au moyen âge*.

PLACETTE (LA). *Voy*. LA PLACETTE.

PLACIDE DE SAINTE-HÉLÈNE (Le P.), géographe français, né en 1649, à Paris, où il mourut, le 30 novembre 1734. Il reçut dans son enfance des leçons du géographe Pierre Duval, qui avait épousé sa sœur. Après avoir pris l'habit des Augustins déchaussés, il continua de cultiver l'étude de la géographie, et publia plusieurs cartes estimées, telles que *le Cours du Danube*, *l'Allemagne*, *la Flandre françoise* (1690), *la Savoie*, *le Cours du Pô*, *les Ports de France et d'Italie*, *les Pays-Bas catholiques*, etc. Il fit aussi réimprimer *la Sphère* et *la Carte de France* de Duval, avec des additions. En 1705 il reçut de Louis XIV le titre de son géographe ordinaire. Le portrait du P. Placide a été gravé par Langlois.

Moréri, *Grand Dict. histor.* (éd. 1759).

PLACIDIE (*Galla*), impératrice romaine, née entre 388 et 393, morte à Rome, en novembre 450. Fille de Théodose le Grand et de Galla, fille de Valentinien Ier, elle fut amenée très-jeune en Italie, et se trouvait à Rome auprès de son frère Honorius en 408, lorsque l'armée d'Alaric investit cette ville. Ce fut elle qui eut alors le plus de part à la mise à mort de Serena, sa cousine, qu'elle accusa d'entente avec l'ennemi, pour se venger de ce que Serena avait plus qu'elle possédé la confiance d'Honorius. Deux ans après, lors de la prise de Rome par les Goths, elle tomba au pouvoir des vainqueurs ; Alaric et après sa mort son successeur Ataulphe, la gardèrent comme otage, la faisant du reste traiter avec égards. Le patrice Constance (plus tard Constance III) qui désirait l'épouser, la fit redemander par Honorius ; mais Ataulphe, épris de la beauté de sa captive, repoussa toutes les offres faites pour sa mise en liberté, et célébra lui-même (414) son mariage avec elle à Narbonne. Elle avait longtemps refusé de s'unir à un barbare; elle ne s'y décida que sur les conseils d'une personne attachée à son service et que le roi goth avait mise dans ses intérêts. Les noces se firent avec une grande magnificence; Attale, empereur quatre ans auparavant, chanta l'épithalame; Placidie reçut en présent cinquante jeunes esclaves, qui portaient chacun deux bassins, l'un rempli de monnaies d'or, l'autre de pierres précieuses. Douée de beaucoup d'esprit et d'un grand talent pour l'intrigue, elle prit bientôt beaucoup d'ascendant sur Ataulphe, qu'elle décida à céder la Gaule à l'empire et à aller s'établir en Espagne. Lorsqu'il eut été peu de temps après assassiné à Barcelone, et que son plus grand ennemi, Sigéric, eut été élu roi par les Goths, Placidie fut traitée avec indignité et obligée entre autres de marcher à pied pendant quatre lieues devant Sigéric qui suivait à cheval. Rendue enfin aux Romains après la mort de Sigéric, elle fut conduite à la cour d'Honorius, qui voulut la donner en mariage à Constance, qui l'avait autrefois recherchée. Fière de sa naissance, elle refusa longtemps d'épouser Constance, qu'elle regardait comme un parvenu, et qui, loin de chercher

à gagner son affection par des prévenances, l'obligea presque de force à s'unir à lui (janvier 417). Ce mariage n'en fut pas moins heureux; dévorée d'ambition, Placidie obtint, à force d'importunités, qu'Honorius déclarât Constance Auguste, et qu'il nommât comme son successeur Valentinien, le fils qu'elle avait mis au monde peu de temps auparavant (422). Lorsque Constance, qu'elle avait rendu avide et oppresseur, fut mort quelques mois après, la tendresse naturelle d'Honorius pour Placidie s'accrut jusqu'à faire naître des soupçons, qui dans une cour corrompue trouvent toujours des esprits préparés à les accueillir. Mais deux personnes de la maison de Placidie étant parvenues, on ne sait par quels motifs, à persuader à l'empereur que sa sœur entretenait des intelligences avec les barbares, il la chassa (en 423) de sa cour. Elle se rendit à Constantinople, où elle fut reçue par son neveu Théodose II avec les honneurs qui lui étaient dus. Honorius étant mort peu de temps après, les armées de Théodose établirent en Occident comme empereur le jeune Valentinien, sous la tutelle de sa mère Placidie. Elle donna à son fils une éducation molle et efféminée, afin qu'il laissât entre ses mains le gouvernement, qu'elle garda en effet jusqu'à sa mort. Elle se signala par une grande intolérance envers les manichéens et autres hérétiques ainsi qu'envers les juifs et les païens, qu'elle exclut des fonctions publiques. Lorsque Aétius eut gagné une position redoutable pour l'autorité impériale, elle combla de faveurs son rival le comte Boniface, pour qu'il pût lui tenir tête; mais après la mort du comte, elle fut obligée de traiter avec Aétius, dont la volonté devint dès lors prépondérante à la cour. On ne peut donc pas rendre Placidie entièrement responsable des malheurs qui frappèrent l'empire pendant les années suivantes, par suite des mesures maladroites de l'empereur; mais il faut avouer qu'elle manqua plusieurs fois d'habileté et qu'elle conseilla des mesures funestes, telles que l'abandon de l'Illyrie, comme auparavant celui de l'Afrique. Pieuse de cette piété de cour qui peut s'allier avec les vices, elle fut avare, jalouse, soupçonneuse, et sa réputation ne fut pas hors d'atteinte. Elle fut enterrée à Ravenne, où son corps était encore conservé à la fin du siècle dernier.

Tillemont, *Histoire des empereurs*. — Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain*. — Zozime. — Olympiodore. — Socrate. — Philostorge. — Ammien Marcellin. — Idace. — Prosper d'Aquitaine. — Prosper Tiro.

PLAISANCE (Duc DE). *Voy*. LEBRUN.

PLANARD (*François-Antoine-Eugène* DE), auteur dramatique français, né à Milhau (Aveyron), le 4 février 1783, mort à Paris, le 13 novembre 1855. Son père, trésorier de France au bureau des finances de Montauban, le destina de bonne heure à la carrière administrative; entré dans les bureaux du conseil d'État, il devint bientôt secrétaire de l'un des comités des finances et chef de division. Les travaux de ces fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour la littérature dramatique. Il a fait représenter quelques comédies et un grand nombre d'opéras-comiques, qui lui firent une réputation flatteuse au théâtre. Ses poëmes, coupés avec art pour la musique, furent recherchés par les compositeurs les plus distingués; Auber, Hérold, Caraffa et autres partagèrent ses succès. Ses principales comédies sont: *Le Curieux* (1807), *L'Épouseur de vieilles filles* (1808), *Le Portrait de famille* (1809), *Le Faux paysan* (1812), *La Pacotille* (1819), *Le Testament et les billets doux* (1819), *La Nièce supposée* (1823). Parmi ses livrets d'opéra-comique on remarque ceux des *Noces de Gamache* (1815), *Sangarido* (1818), *La Bergère châtelaine* (1820), *Le Solitaire* (1822), *Marie* (1826), *La Prison d'Édimbourg* (1833), *Le Pré aux Clercs* (1833), *L'Éclair* (1836), *Mina* (1843), etc. On a encore de cet auteur un roman, intitulé: *Almédan, ou le monde renversé* (1825, 3 vol. in-12). A. J.

Biogr. univ. et port. des Contemp.

PLANCHE (*Joseph*), helléniste français, né le 8 décembre 1762, à Ladinhac (Cantal), mort à Paris, le 19 mars 1853. Après d'excellentes études au collége de Sainte Barbe, il professa d'abord dans cet établissement; il en fut nommé directeur en 1784, et occupa ce poste jusqu'à la fermeture de Sainte-Barbe, en 1794. Depuis il professa la troisième et la rhétorique au collége Bourbon (aujourd'hui Bonaparte), jusqu'en 1808, époque où il prit sa retraite, avec le titre de professeur émérite. Il avait été nommé en 1831 sous-bibliothécaire et en 1844 conservateur-administrateur de la bibliothèque de l'université ou de la Sorbonne. Il se démit de ces fonctions en 1846, après avoir reçu le titre de conservateur honoraire et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Dans le cours de sa longue carrière, Planche a publié (avec Noël): *Ephémérides politiques, littéraires et religieuses;* Paris, 2e édition, 1803, 12 vol. in-8°; — *Dictionnaire grec-français, composé sur* le Thesaurus Linguæ Græcæ, *de Henri Estienne;* Paris, 1809, in-8° : ce fut le premier dictionnaire grec-français que l'université mit entre les mains de ses élèves, et son succès fit abandonner l'ancienne routine, qui prenait à tort l'intermédiaire du latin pour traduire le grec. Dès lors fut mis de côté le manuel grec-latin de Schrevelius, malgré la traduction française de Quénon, qui, publiée dès 1805, n'avait servi qu'à en révéler toute l'insuffisance. Toutefois, il faut le dire, Planche n'eut part qu'à la première édition de ce dictionnaire, que d'autres mains ont successivement amélioré et augmenté. C'est au professeur Vendelheyl qu'on doit les deux éditions de 1817 et de 1820. Pour celle de 1838 elle offre un travail entièrement nouveau, dû à deux philologues qui n'ont conservé de l'ancien Dictionnaire que le nom de Planche, hommage de respect qu'ils ont cru devoir à leur vénérable

prédécesseur; — *Pensées ou Recueil des plus beaux passages de Démosthène*; Paris, 1818, in-12; — *Traité des figures de rhétorique*; Paris, 1820, in-12; — *Dictionnaire français de la langue oratoire et poétique*; Paris, 1822, 3 vol. in-8°; — *Manuel du versificateur latin*; Paris, 1822, in-12; — *Vocabulaire des latinismes de la langue française*; Paris, 1822, in-8°; — *Nouveau cours de Thèmes grecs*; Paris, 1823, 2 vol. in-12; — *Esprit de saint Jean Chrysostome, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile*; Paris, 1823, in-12, et 1827; — (avec Alexandre et Defauconpret) *Dictionnaire français-grec*; Paris, 1824, in-8°; — *Cours de littérature grecque*; Paris, 1827-1829, 7 vol. in-8°; — *La Politique de Plutarque traduite du grec, avec des notes*; Paris, 1841, 2 vol. in-12; — *Dictionnaire du style poétique dans la langue grecque*, avec la concordance des trois poésies grecque, latine et française; Paris, 1849, in-4°; le 1er fascicule seulement a paru. On lui doit plusieurs nouvelles éditions, savoir: *Œuvres de Démosthène et d'Eschine* avec la traduction d'Auger revue (Paris, 1819, 10 vol. in-8°); — *Sallustii opera* (1821, in-12); — *Œuvres de Boileau* (1823, in-8°), etc. Il a en outre publié pour les classes avec notes, analyses et sommaires, beaucoup d'opuscules des auteurs grecs, tant sacrés que profanes. Il faisait avec une égale facilité des vers latins et des vers français. On a de lui, sous le titre de *Les Carlovingiennes*, couplets chantés dans les banquets de la Saint-Charlemagne au collége Bourbon (Paris, 1847, in-8°), un choix des nombreuses chansons qu'il chantait lui-même avec la franche et malicieuse gaieté de nos vieux chansonniers. A. Pillon.

Documents inédits.

PLANCHE (*Louis-Antoine*), pharmacien français, né en 1776, à Paris, où il est mort, le 7 mai 1840. Il s'appliqua jeune encore à l'étude de la chimie, et fut reçu membre de l'ancien collége et de la Société de pharmacie de Paris. Il contribua en 1809 à la fondation du *Journal de pharmacie*, auquel on réunit plus tard le *Bulletin de la Société de pharmacie*, et fournit à ces deux recueils un grand nombre d'articles, soit avant, soit depuis la fusion. Chargé plusieurs fois par le tribunal civil de première instance de la Seine de constater comme expert la falsification des vins, Planche s'occupa beaucoup de cette partie de la chimie, et obtint en 1811 un brevet d'invention pour un procédé propre à en opérer le mutage et le soufrage. Il fut enfin un des fondateurs de l'établissement des eaux minérales du Gros-Caillou, qui a donné une grande extension à cette branche de commerce. On a de lui: *Arrowroot de l'Inde purifié*; Paris, 1827, in-fol.; une traduction de la *Pharmacopée générale* de Brugnatelli, à laquelle il a joint des notes; Paris, 1811, 2 vol. in-8°; dans les *Mémoires de l'Académie de médecine* (tome VI): *Recherches pour servir à l'histoire du Sagou, et examen de la substance dite Sagou de Cayenne, extraite du sagouier de Madagascar*: imprimées séparément, 1837, in-4°, dans les *Annales de Chimie* et dans d'autres recueils divers travaux, dont les plus importants sont: *Sur la solubilité des huiles fixes dans l'alcool et les éthers sulfuriques*; — *Sur la préparation du mercure doux, du carbonate d'ammoniaque, des eaux minérales acidules*; — *Sur l'action réciproque de quelques sels ammoniacaux et du surchlorure de mercure*, etc. H. F.

La Littérat. franç. contempor., t. VI. — *Monit. univ.*, 15 mai 1840.

PLANCHE (*Jean-Baptiste-Gustave*), littérateur et critique français, fils du précédent, né le 16 février 1808, à Paris, où il mourut, le 18 septembre 1857. Il fit d'excellentes études, au collége Bourbon, et prit, mais bien à contre-cœur, une première inscription à l'École de pharmacie, car l'idée de succéder à son père dans son officine ne lui plaisait guère: il préférait s'occuper de beaux-arts et de littérature. A cette époque, il lisait beaucoup, et c'est ce qui explique son érudition variée et la puissance de son style, dont il devait donner plus tard tant de preuves. Après quelques premiers essais critiques dans *l'Artiste*, qui venait d'être fondé, il fut présenté par M. Alfred de Vigny à M. Buloz, qui lui confia pour la *Revue des Deux Mondes* quelques traductions de l'anglais, et enfin le compte-rendu du salon de 1831. Bientôt il prit possession du domaine entier de la critique, et continua de passer alternativement en revue les œuvres des artistes, des poëtes, des musiciens et des littérateurs. Ses principaux articles de littérature contemporaine ont pour titres: *La Poésie*; *Les Royautés littéraires*; *De l'état du théâtre en France*; *Les Amitiés littéraires*; *De la critique française*, etc. Présenté bientôt après à Mme George Sand, il fit un assez long séjour au château de Nohant, en Berry, et lorsque l'auteur d'*Indiana* se vit attaquée par M. Capo de Feuillide dans quelques articles malveillants, Planche ne se contenta pas de défendre son aimable hôtesse avec la plume, il sut aussi manier pour elle l'épée. C'est cette intimité avec Mme Sand que Balzac a voulu mettre en scène dans son roman de *Béatrix*, sous les noms de Félicité des Touches et de Claude Vignon. Attaché en 1832 pendant six semaines au *Journal des Débats*, Planche quitta bientôt cette feuille parce qu'il se montrait hostile au parti libéral. En 1836, il fut un des premiers collaborateurs de la *Chronique*, recueil que Balzac venait de fonder. Deux ans plus tard, un héritage de près de 80,000 francs lui permit d'entreprendre un voyage en Italie, où il passa plus de sept années à étudier les chefs-d'œuvre de l'art. De retour en France, après avoir dépensé toute la succession qui lui était échue, il reprit la plume du critique à la *Revue des Deux Mondes*, et s'occupa de réunir en volumes ses divers travaux, qui forment au-

jourd'hui un véritable cours de critique d'art et de littérature. Outre les services qu'il a rendus par ses appréciations écrites, et toujours formulées en un style précis et net, plus correct que brillant, Planche fut aussi très-utile par ses bons conseils à un grand nombre d'écrivains contemporains. Sa tenue fort négligée suscita contre lui beaucoup de railleries; mais ceux qui riaient d'un pareil travers étaient les premiers à rendre justice aux qualités sérieuses de son talent et de son caractère. Son indépendance lui fit aussi quelques ennemis; on savait que dès son avénement à l'empire Napoléon III, qui faisait un cas tout particulier de Gustave Planche, lui avait proposé dans l'administration des beaux-arts telle place qui lui eût convenu, fût-ce la première de toutes; mais, en songeant qu'il lui faudrait aliéner sa liberté, Planche remercia l'empereur et ne voulut rien accepter. Il mourut à l'hospice Dubois des suites d'un abcès au pied. On a de lui : *Salon de 1831*; Paris, 1831, in-8°; — *Portraits littéraires;* Paris, 1836-1849, 4 vol. in-18; — *Portraits d'artistes;* Paris, 2 vol. in-18; — *Nouveaux Portraits littéraires;* Paris, 1854, in-18; — *Études sur l'école française* de 1831 à 1852; Paris, 1855, 2 vol. in-18 : ce sont ses critiques sur les salons de 1833, 1836, 1838, 1840 et 1847; — *Études sur les arts;* Paris, 1855, in-18; — *Nouvelles Études sur les arts;* Paris, 1856, in-18. On a de lui : une *Appréciation de Manon Lescaut* jointe à une édition de ce roman de l'abbé Prévost (1855); — une *Notice* au roman d'*Adolphe* de Benjamin Constant (1853); — *La Journée d'un journaliste* dans le *Livre des Cent et un* (tome VI, p. 133); — des articles fournis à la *Revue littéraire* et au *Dictionnaire de la Conversation*. H. F.

Vapereau, *Dict. des contemp.* — Eug. de Mirecourt, *les Contemporains.* — *Journal des Débats*, 1857.

PLANCHE (La). *Voy.* La Planche.

PLANCHER (*Urbain*), historien français, né en 1667, à Chenus, près Baugé (Anjou), mort le 22 janvier 1750, à l'abbaye de Saint-Benigne de Dijon. Après avoir embrassé en 1685 la règle des bénédictins de Saint Maur, il enseigna à Vendôme la philosophie et la théologie, et remplit les devoirs de supérieur dans différents monastères de la Bourgogne. Vers la fin de sa vie, il se démit de ses emplois pour vivre dans la retraite. On a de lui : *Histoire générale et particulière du duché de Bourgogne, avec des notes, des dissertations et les preuves justificatives* (Dijon, 1739-1748, 3 vol. in-fol., fig.) : le t. IV fut écrit et publié en 1781, par dom Merle. Cet ouvrage n'est pas d'une lecture agréable; mais il est rédigé avec exactitude, et renferme en abondance des détails historiques extraits des archives du parlement, de la chambre des comptes et des nombreuses abbayes de la Bourgogne.

Dom Lecerf, *Bibl. des écriv. de la congrég. de Saint-Maur.*

PLANCHER, dit Valcour (*Philippe-Aristide-Louis-Pierre*), acteur et auteur dramatique français, né vers 1751, à Caen, mort le 28 février 1815, à Belleville, près Paris. Il étudia le droit et fut reçu avocat; mais il ne pratiqua guère le barreau, et débuta dans les lettres par un recueil anonyme de contes et nouvelles en vers, intitulé *Le Petit neveu de Boccace* (Paris, 1777, in-8°), réimpr. en 1781 et augmenté en 1787 (Montargis, sous la rubrique d'Amsterdam, 2 vol. in-8°). Peu de temps après il s'engagea, sous le nom de guerre de *Valcour*, dans une troupe de comédiens ambulants, joua quelques années en province, et fonda vers 1785 à Paris le petit théâtre des Délassements-Comiques, sur le boulevard du Temple. Il sut y attirer la foule par des farces et des parades amusantes. La salle, détruite en 1787 par un incendie, fut bientôt rebâtie; mais les grands théâtres, toujours jaloux des petits, obtinrent en 1788 une ordonnance qui défendait au spectacle des Délassements de jouer d'autres pièces que des pantomimes et d'avoir sur la scène plus de trois acteurs, qui devaient être séparés du public par un rideau de gaze. La révolution permit à Plancher-Valcour de reprendre son joyeux répertoire, et il y ajouta plusieurs pièces de circonstance. Après avoir été attaché à différents théâtres de Paris comme directeur ou régisseur, il exerça sous le Directoire les fonctions de juge de paix; mais en 1801 il remonta sur les planches et en 1807 il entra à l'Odéon. A l'époque de la restauration, il prit sa retraite. Outre un grand nombre de vaudevilles et de mélodrames, dont une faible partie a été imprimée, on a encore de lui : *La République*, *La Fête de la Vieillesse* (1799), poëmes; — *Le Consistoire, ou l'esprit de l'Église* (1799, in-8°), poëme héroï-comique; — *Marguerite de Rodolphe* (1815, 5 vol.), *Édouard et Elfride* (1816, 3 vol.), *Odette de Champdivers* (1816, 4 vol.), romans historiques; — *Colin-Moillard, ou mes caravanes* (1816, 4 vol.), mémoires historiques de la fin du dix-huitième siècle. En collaboration avec l'avocat Roussel, il a fait paraître un choix de causes célèbres, sous le titre d'*Annales du crime et de l'innocence* (Paris, 1813, 20 vol. in-12). P. L.

Brazier, *Hist. des petits Théâtres de Paris.* — *Journ. de la librairie*, mars 1815. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

PLANCHETTE (*Bernard*), hagiographe français, né en 1609, à Aubigny-lès-Pothées (Ardennes), mort le 6 avril 1680, à Reims. Il prit en 1637 à Vendôme l'habit religieux dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et s'appliqua avec quelque succès à la prédication. On a de lui : *Vie de saint Benoît* (Paris, 1562, in-4°), et *Panégyriques des saints* (ibid., 1675, in-8°). Il a aussi traduit du latin une *Histoire des miracles faits à l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dive* (Caen, 1671, in-12), écrite par un abbé de ce monastère, au douzième siècle.

Boulliot, *Biogr. ardennaise*, II.

PLANCIUS (*Pierre*), savant hollandais, né en 1552, à Drenoutre (Flandre), mort le 25 mai 1622, à Amsterdam. S'étant formé aux principes de la communion calviniste dans les écoles de l'Allemagne et de l'Angleterre, il fut appelé en 1577 au ministère évangélique, et l'exerça en Brabant et en Flandre au milieu des persécutions du gouvernement espagnol. Après la prise de Bruxelles (1585), où il était pasteur, il chercha un refuge en Hollande, et fut bientôt attaché à l'église d'Amsterdam. Zélé défenseur de l'orthodoxie, il témoigna beaucoup d'acharnement contre les luthériens et les arminiens. Il siégea en 1619 au synode de Dordrecht, et y fut l'un des réviseurs de la nouvelle version de l'Ancien Testament. Ce qui recommande le nom de Plancius à la reconnaissance des Hollandais, ce sont les services qu'il leur a rendus par ses connaissances géographiques et nautiques. Il conseilla les premières expéditions envoyées aux deux Indes, et dressa même les cartes de route. Il est fort question de lui dans les négociations de Jeannin, qui le qualifie de « grand cosmographe ». K.

Wagenaar, *Hist. de Hollande*, IX, 140 et suiv., et *Hist. d'Amsterdam*, I, 467; III, 219. — Jeannin, *Mémoires*.

PLANCK (*Gottlieb-Jacob*), théologien allemand, né le 15 novembre 1751, à Nurtingen (Wurtemberg), mort à Gœttingue, le 31 août 1833. Après avoir été pendant six ans répétiteur à la faculté de théologie de Tubingue, il devint en 1781 professeur à l'académie de Stuttgard, et obtint en 1784 une chaire de théologie à Gœttingue, où il fut en 1805 promu aux fonctions de surintendant général. On a de lui : *Geschichte der Bildung des protestantischen Lehrbegriffs in den Zeiten der Reformation* (Histoire de la formation des doctrines protestantes au temps de la réforme); Leipzig, 1781-1800, 6 vol. in-8°; une seconde édition des trois premiers volumes parut en 1791; — *Anecdota quædam, ad historiam concilii Tridentini pertinentia;* Gœttingue, 1791-1801, in-4°; — *Ueber die Trennung und Wiedervereinigung der christlichen Hauptpartheyen* (Sur la scission entre les principales communions chrétiennes et sur les moyens de les réunir); Tubingue, 1803, in-8°; — *Geschichte der Entstehung und Ausbildung der christlichen kirchlichen Gesellschaftsverfassung bis zum Anfange des siebenten Jahrhunderts* (Histoire de l'origine et du développement de l'organisation de l'Église chrétienne jusqu'au commencement du septième siècle); Hanovre, 1803-1805, 5 vol. in-8°; — *Betrachtungen über die neuesten Veränderungen der deutschen katholischen Kirche* (Considérations sur les changements récents survenus dans l'Église catholique en Allemagne); ibid., 1808, in-8°; — *Worte des Friedens an die Katholiken* (Paroles de paix aux catholiques); Gœttingue, 1809; — *Ueber Spittler al Historiker* (Spittler comme historien); ibid, 1811; — *Ueber die gegenwärtige Lage der Katholischen und protestantischen Parthey in Deutschland* (Sur la situation actuelle des communions catholique et protestante en Allemagne); Hanovre, 1816; — *Geschichte des Christenthums in der Periode seiner Einführung durch die Apostel* (Histoire du christianisme dans la période de sa propagation par les apôtres); Gœttingue, 1819, 2 parties in-8°; — *Ueber der Werth des historischen Beweises für die Göttlichkeit des Christenthums* (Sur la valeur des preuves historiques en faveur de la divinité du christianisme); ibid., 1822, in-8°; — *Geschichte der protestantischen Theologie bis zur Mitte des 18 Jahrhundert* (Histoire de la théologie protestante jusqu'au milieu du dix-huitième siècle); ibid., 1831, in-8°. Planck est aussi l'auteur des trois volumes qui terminent la *Neueste Religionsgeschichte* de Walch. O.

Neuer Nekrolog der Deutschen, t. IX. — Spangenberg, *Neues vaterländisches Archiv*.

PLANÇON (*Guillaume*), médecin français (1), né à Javron, bourg du Maine, mort en 1611, au Mans. Il s'appliqua successivement à la médecine, aux mathématiques, à la théologie, et à la littérature ancienne. Il eut pour maîtres Jacques Peletier et Fernel; il vécut même dix ans avec ce dernier et épousa sa nièce. On le met au nombre des doctes médecins de son temps, ce dont il n'est pas permis de juger puisqu'aucun traité spécial de Plançon n'est parvenu jusqu'à nous. Lorsqu'il quitta Paris pour s'établir au Mans, il reçut du cardinal de Rambouillet une prébende en la cathédrale de cette ville. Il est l'auteur d'une des meilleures traductions annotées du commentaire de Galien sur les *Aphorismes* d'Hippocrate: la plus ancienne édition est de Lyon, 1551, in 8°; elle a été reproduite plusieurs fois jusqu'en 1637, date de la dernière. Il a traduit aussi Philon le Juif, les *Homélies* de Synésius et quelques traités de saint Chrysostome. On lui doit la première impression des *Œuvres* de Fernel (Lyon, 1602, in-8°), avec une vie et des notes, et une édition des *Lettres grecques* de Guill. Budée (Paris, 1540, in-8°), plus correcte que les précédentes.

Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, II.

PLANCUS (*Lucius Munatius*), général et homme d'État romain, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Après avoir été en 54 et en 53 légat de César en Gaule, il commanda en 48, en commun avec Fabius, les troupes césariennes en Espagne. Il prit part en 46 à la campagne d'Afrique, fut ensuite un des préfets de Rome, et reçut en 44 le gouvernement de la Gaule Transalpine, où il fonda deux colonies, Lyon et *Raurica* (Augst). Après le meurtre

(1) Son nom latinisé, *Plantius*, sous lequel il est plus connu, a été diversement traduit par *Planche*, *Plancy*, *la Planque*, et *la Plançonnière*. Nous suivons l'orthographe qu'a adoptée M. Hauréau d'après un passage de *la Galliade* de Lefebvre de la Boderie.

de César, qui lui avait constamment accordé une grande confiance, il garda pendant quelque temps un rôle neutre; sur les instances de Cicéron, avec lequel il entretenait une correspondance active, il se décida enfin à quitter, en 43, la Gaule avec son armée et à voler au secours de Brutus, qui venait d'être vaincu par Antoine devant Modène; arrivé dans le pays des Allobroges, il apprit la défaite d'Antoine et la délivrance de Modène. Il s'arrêta alors, jusqu'à ce qu'il eût été rejoint par l'armée de Brutus; mais à la nouvelle de l'union formée entre Lepidus et Antoine, il fit sa soumission à ce dernier, et donna ensuite son adhésion aux triumvirs, quoiqu'ils eussent proscrit un de ses frères. Nommé consul en 42, en vertu des dispositions de César, il devint l'année suivante commandant des troupes d'Antoine en Italie; mais il se tint prudement à l'écart pendant les démêlés entre Fulvie et Octave. En 40, après les succès d'Octave, il quitta son armée, et alla rejoindre Antoine, qu'il accompagna ensuite en Italie et plus tard en Asie. Chargé du gouvernement de la province de ce nom, il en abandonna lâchement la défense contre les Parthes à Labienus. En 35 il fut placé à la tête de la province de Syrie; il y commit les plus grandes exactions. Il vint ensuite à la cour d'Antoine à Alexandrie, et prit part à toutes les débauches de son maître; il n'eut pas honte de jouer devant toute la cour un rôle de mime dans un ballet. Prévoyant la chute d'Antoine, il se retira en 32 à Rome auprès d'Octave, auquel il fournit des renseignements utiles sur divers secrets que lui avait confiés Antoine; son ingratitude envers ce dernier alla si loin, qu'elle lui fut un jour reprochée amèrement en plein sénat. Il ne continua pas moins à se faire remarquer parmi les plus bas flatteurs d'Octave, et ce fut sur sa proposition que celui-ci reçut en 27 le titre d'*auguste*. Pour complaire au désir d'Octave de voir Rome embellie par de nouveaux édifices, il y fit construire un temple à Saturne; son dévouement fut récompensé par la charge de censeur, qu'il reçut en l'an 22. Depuis lors l'histoire ne mentionne plus son nom. Ne suivant en politique d'autre principe que son intérêt personnel, Plancus afficha dans sa vie privée une immoralité qui fit scandale même au milieu de la corruption générale. E. G.

Velleius Paterculus, II, 63, 74, 83. — César, *De bello gallico*. — Cicéron, *Ad familiares*. — Plutarque, *Antoine*, 56, 58. — Appien, liv. III, IV et V. — Dion Cassius, XLVI, XLVII, et XLVIII. — Drumann, *Geschichte Roms*. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — Merivale, *La Chute de la république romaine*.

PLANQUE (*François*), médecin français, né en 1696, à Amiens, mort le 19 décembre 1765, à Paris. Il ne savait quelle carrière choisir lorsqu'étant venu à Paris il fut chargé de l'éducation du fils de Guérin; ses rapports avec ce chirurgien éclairé l'engagèrent probablement à étudier la médecine. A peine eut-il achevé ses cours qu'il s'adonna tout entier à la théorie; il avait même plus de cinquante ans lorsqu'il songea à prendre le diplôme doctoral à Reims. On a de lui : *Chirurgie complète suivant le système des modernes*; Paris, 1744, 2 vol. in-12, et 1757, in-8°, avec des addit. : ce livre a passé longtemps pour un des meilleurs manuels de chirurgie; — *Bibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvrages périodiques, tant français qu'étrangers, avec plusieurs pièces rares et des remarques*; Paris, 1748-1770, 10 vol. in-4° ou 31 vol. in-12 : ce recueil, fait avec beaucoup de sagacité, a été terminé par Goulin. On doit encore à Planque les *Observations astronomiques* (1758, 2 vol. in-12), trad. du latin de Van der Wiel; et les éditions du *Tableau de l'amour conjugal* (1751, in-12) de Venette, du *Traité des accouchements* (1765, 2 vol. in-8°) de Lamotte, etc. Il avait entrepris, sous le titre de *Thesaurus medicinæ patens*, une biographie médicale dont on a imprimé les 78 premières feuilles.

Goulin, *Vie de F. Planque*, à la tête du t. X. de la *Biblioth.*

PLANT (*Jean-Traugott*), savant allemand, né le 9 décembre 1756, à Dresde, mort à Géra, le 26 octobre 1794. Après avoir été pendant plusieurs années précepteur à Stettin, il devint secrétaire de la légation prussienne à Hambourg; il passa les quatre dernières années de sa vie dans la retraite. On a de lui : *Chronologischer, biographischer und critischer Entwurf einer Geschichte der deutschen Dichtkunst* (Aperçu chronologique, biographique et critique de l'histoire de la poésie allemande); Stettin, 1782, in-8° : ce livre, qui s'étend jusqu'à la fin du quinzième siècle, est le premier essai satisfaisant sur ce sujet; — *Launenhafte, zärtliche und moralische Gedichte* (Poésies humoristiques, sentimentales et morales); ibid., 1782, in-8°; — *Publicistische Uebersicht aller Regierungsarten sæmmtlicher Staaten der Welt* (Tableau complet des formes de gouvernement établies dans tous les États de l'Europe); Berlin, 1787, in-fol.; — *Türkisches Staatslexikon* (Dictionnaire politique de l'empire turc); Hambourg, 1789, in-8° : contient l'explication de toutes les charges et dignités du gouvernement ottoman et un résumé de l'état intérieur et des mœurs de la Turquie; — *Unpartheyische Charakteristik der türkischen Reichsverfassung* (Exposé impartial de la constitution turque); Berlin, 1790, in-8°; — *Warum sprechen die Menschen in ihren gesellschaftlichen Unterhaltungen so wenig von Gott* (Pourquoi les hommes parlent-ils si peu de Dieu dans la conversation); Leipzig, 1791, in-8°; — *Handbuch einer vollstændigen Erdbeschreibung und Geschichte Polynesiens* (Manuel complet de la géographie et de l'histoire de la Polynésie); Leipzig, 1793, in-4°; — une traduction allemande annotée du *Birghila risale*, manuel de la religion musul-

mane, de Neschmaddin Omar Nesseli; Genève, 1790, in-8°.

Meusel, *Lexikon*, et *Gelehrtes Teutschland*.

PLANTA (*Martin* DE), physicien et mathématicien suisse, né en 1727, à Sues (canton des Grisons), mort au mois de mars 1772, au château de Marschelins. Il se voua particulièrement à l'instruction de la jeunesse, tout en s'occupant de l'application des sciences physiques aux arts. Il est l'inventeur de la machine électrique à plateaux, dont il se servit dès 1755. Mais ce qu'il y a de plus important et de moins connu, c'est que ce fut probablement lui qui le premier conçut et recommanda la réalisation de l'idée d'employer la vapeur d'eau comme force motrice. En effet, déjà du temps de Choiseul, Planta se rendit avec son invention à Paris. Le ministre l'y reçut très-bien, et renvoya son invention au général Gribeauval. Celui-ci la soumit au jugement de l'Académie des sciences, qui conclut que l'invention était très-ingénieuse, mais qu'elle n'était susceptible d'aucune application. Quoi qu'il en soit, Choiseul fit présenter à Planta une gratification de cent louis d'or. Arago, dans son *Histoire des machines à vapeur*, dit que Périer construisit le premier bateau à vapeur en 1775, et que Jouffroy, en 1778, avait répété les expériences sur une plus grande échelle. Or, comme l'invention de Planta avait été soumise à l'Académie du temps du duc de Choiseul, il est évident que la priorité doit en revenir à Planta. Arago ne dit pas un mot de ce dernier. Planta ne publia qu'un petit nombre d'opuscules littéraires, la plupart écrits pour le peuple. Il était depuis 1766 membre de la Société Helvétique de Schinz. Plus tard, il devint un des fondateurs de la Société économique du canton des Grisons, qui a produit tant de bien. H. WILMÈS.

Conversations-Lexikon.

PLANTA (*Joseph*), historien anglais, né le 21 février 1744, dans le canton des Grisons, mort le 3 décembre 1827, à Londres. D'une famille noble, il fut emmené tout jeune à Londres par son père, qui depuis 1752 y exerça l'emploi de pasteur de l'Église réformée allemande. Après avoir fait ses études dans les universités d'Utrecht et de Gœttingue, il fut attaché à la légation anglaise de Bruxelles, puis au ministère des affaires étrangères, où, en 1817, il obtint, par l'intermédiaire de lord Castlereagh, le titre de sous-secrétaire d'État. A peine entré dans la carrière littéraire, il fut admis dans la Société royale de Londres, et en devint, après la démission du docteur Horsley, le premier secrétaire. En 1799 il avait succédé à Morton dans la place de principal bibliothécaire du musée Britannique; vers la fin de sa vie il y fut chargé du département des manuscrits et des médailles. Outre une foule d'articles dont il a enrichi les recueils périodiques, il a publié en anglais une *Histoire de la Confédération helvétique* (Londres, 1800, 2 vol. in-4°), qui n'est pas sans mérite.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Gentleman's Magazine*, 1828.

PLANTADE (*François* DE), astronome français, né à Montpellier, le 5 novembre 1670, mort le 25 août 1741, sur le pic du Midi, dans les Pyrénées. D'une famille de robe, il étudia le droit à Toulouse, en 1688, et vint cinq ans après à Paris, où ses relations avec J.-D. Cassini, son parent, le décidèrent à se livrer à l'astronomie. Son goût pour les sciences exactes se prononça de plus en plus par des voyages en Angleterre et en Hollande, en 1698 et 1699. Il se lia à La Haye d'une étroite amitié avec Bayle, et à son retour à Montpellier il fut reçu (1700) conseiller en survivance de son père à la cour des aides. Ce fut lui qui, avec le président Bon, parvint à établir en cette ville une Société royale des sciences (février 1706), dont il devint le premier directeur. Il se démit en 1730 d'une charge d'avocat général qu'il avait acquise en 1711, pour étudier le ciel avec plus de loisir, et aussi pour donner ses soins à la levée des cartes nécessaires pour la description géographique de la province de Languedoc, travail dont la Société des sciences l'avait chargé avec Clapiès et Danysi. Ils firent ensemble en 1729 la carte du diocèse de Narbonne; chacun travailla ensuite de son côté, et les cartes du Languedoc furent levées avec une exactitude dont on eût encore peu d'exemples. Les nombreux travaux de Plantade sont insérés en partie dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Paris, et dans ceux de la Société royale des sciences de Montpellier; nous citerons un mémoire sur la véritable position du *Forum Domitii*, qu'il fixe auprès du village de Fabrègues; des expériences du baromètre sur les plus hautes montagnes des Pyrénées, des observations sur l'aurore boréale du 15 février 1730, sur la planète Mercure (11 novembre 1736), etc. Après avoir levé les cartes de treize diocèses du Languedoc, il se trouvait, le 25 août 1741, à la hauteur de 400 toises, sur le pic du Midi, qu'il gravissait, lorsqu'il tomba sans connaissance, et expira quelques minutes après. H. F.

De Ratte, *Éloge de Plantade*, dans les *Mém. de la Soc. roy. des sciences de Montpellier*. — *Biogr.* (inéd.) *de l'Hérault*. — Des Genettes, *Éloges des académ. de Montpellier*.

PLANTADE (*Charles-Henri*), compositeur français, né le 19 octobre 1764, à Paris, où il est mort, le 18 décembre 1839. Admis dès l'âge de sept ans dans la musique des pages de Louis XV, il chantait souvent les récits aux messes de la chapelle de Versailles. Il eut ensuite Langlé pour maître de composition, reçut de Dupont des leçons de violoncelle, et apprit à accompagner la partition sur le piano, talent fort rare à cette époque. Sa première production, la romance *Te bien aimer, ô ma chère Zélie* (1790), eut un succès populaire. Sous le Directoire il écrivit des opéras-comiques qui furent tous représentés : *Les Deux Sœurs* (1795),

Palma, ou le Voyage en Grèce (1798), *Le Roman* (1800), etc. Lors de la réorganisation du Conservatoire de musique, il y obtint une chaire de chant, et forma plusieurs élèves qui se sont distingués au théâtre, notamment Dabadie et Mme Cinti-Damoreau. Comme il était aussi attaché à la maison d'éducation dirigée par Mme Campan, il y donna des leçons à Hortense Beauharnais. Cette princesse, étant devenue reine de Hollande, l'appela auprès d'elle avec les fonctions de directeur de la chapelle royale. La réunion de Hollande força Plantade de revenir à Paris (1810); il n'en fit pas moins partie de la maison de la reine Hortense, qui profita plus d'une fois de ses conseils dans la composition des romances publiées sous son nom. Pendant la direction de Picard, il fut l'un des chefs du chant à l'Opéra. La chute d'un petit ouvrage, *Le Mari de circonstance*, joué en 1813 à l'Opéra-Comique, dégoûta Plantade de la musique dramatique, et, après avoir remplacé Persuis en 1816 comme chef de la chapelle royale, il n'écrivit plus que des morceaux religieux. La révolution de 1830 lui fit perdre cette place, et il se retira à Batignolles.

Un de ses deux fils, *Charles* PLANTADE, s'est fait, comme compositeur dans un genre spirituel et léger, une réputation méritée.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PLANTAGENET (*Edmond*), comte de Kent, prince anglais, né en 1302, exécuté le 20 mars 1339, à Londres. C'était le second fils d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, et de Marguerite de France. Créé comte de Kent par Édouard II, son frère (1322) et envoyé en 1324 en France pour y défendre contre Charles IV les possessions anglaises, il ne put tenir la campagne, s'enferma dans La Réole et fut obligé d'y capituler. D'un caractère faible et crédule, il se laissa gagner au parti de la reine Isabelle et de Mortimer, son favori, débarqua avec eux en Angleterre, et concourut à la révolution qui donna le trône à Édouard III (1327). Pendant la minorité de son neveu, il fut chargé de la régence avec onze autres seigneurs; mais s'étant aperçu que la mère du jeune roi ne lui en laissait que le titre, il se réunit aux barons mécontents. Peu de temps après, il fut arrêté ainsi que l'archevêque d'York, l'évêque de Londres et plusieurs autres seigneurs; on les accusait d'avoir tramé la déposition du jeune roi et la restauration de son père, à la mort duquel ils ne voulaient pas croire. L'origine et la marche de ce procès inique sont enveloppées des plus épaisses ténèbres. Il paraît évident, d'après sa propre déposition, que le malheureux Edmond avait été entouré par des agents secrets de la cour qui, sous le masque de l'amitié, le firent tomber dans le piége qui lui coûta la vie. Persuadé, à l'aide de lettres et de témoignages indubitablement forgés, de l'existence d'Édouard II, son frère, il avait résolu de le tirer de sa prétendue captivité. On le condamna à subir le supplice des traîtres; mais il était tant aimé du peuple qu'on eut de la peine à lui trouver un bourreau. Après quatre pénibles heures d'attente, un déserteur de la maréchaussée consentit, sous promesse de pardon, à lui trancher la tête. Sa mémoire fut réhabilitée après le supplice de Mortimer.

Lingard, Hume, *Hist. of England*.

PLANTAGENET (*Édouard*), comte de Warwick, né en 1475, exécuté le 28 novembre 1499, à Londres. Il était fils de Georges, duc de Clarence, frère d'Édouard IV et de Richard III, rois d'Angleterre, et d'Isabelle Nevile, fille du fameux comte de Warwick. Après l'exécution de Clarence, Édouard IV avait fait venir cet enfant à la cour et avait fait revivre pour lui le titre de comte de Warwick qu'avait porté son aïeul maternel (1478). Richard III même, quand il eut perdu son propre fils, lui avait d'abord conféré le titre d'héritier présomptif; mais, craignant ensuite qu'il ne devînt un compétiteur dangereux, il l'avait confiné dans le château de Sheriff-Hutton, dans le Yorkshire. Le premier acte d'Henri VII, en montant sur le trône (1485), fut de le transférer dans la Tour de Londres, lieu de plus grande sûreté. Des tentatives réitérées en faveur du jeune comte jetèrent le prince soupçonneux dans des alarmes continuelles. Plusieurs imposteurs, comme Lambert Simnel et Wulford, mettant à profit l'étroite détention de Warwick, propagèrent le bruit de sa mort, usurpèrent son nom et suscitèrent des troubles dans le royaume. Le véritable Warwick se tint tranquille jusqu'au moment où il connut dans sa prison le faux Édouard IV, Perkins Warbeck (*voy.* ce nom), qui pour cette supposition avait été enfermé à la Tour. Ils contractèrent bientôt une amitié mutuelle, et, soit qu'on le leur suggérât, soit qu'ils ne prissent conseil que d'eux-mêmes, ils formèrent un plan d'évasion (août 1499). Le complot fut découvert, et Warwick, cité à la barre de la chambre des lords, fut déclaré sur ses propres aveux coupable de haute trahison et décapité dans l'intérieur de la Tour. C'était le dernier rejeton mâle de la race des Plantagenets, et sa naissance fit tout son crime. « Eût-il été coupable, fait observer Lingard, d'une partie des charges portées dans l'accusation, sa jeunesse, son ignorance, sa simplicité et les circonstances particulières de sa situation devaient le soustraire à la peine capitale. » Édouard Plantagenet avait une sœur, *Marguerite*, comtesse de Salisbury, mère du célèbre cardinal Pole, et qui porta en 1541 sa tête sur l'échafaud. P. L—Y.

Hume, Lingard, *Hist. of England*. — Rapin-Thoyras, *Hist. d'Angleterre*.

PLANTAVIT. *Voy.* MARGON et PAUSE.

PLANTIN (*Christophe*), célèbre imprimeur belge, d'origine française, né en 1514, à Saint-Avertin, près de Tours, mort à Anvers, le 1er juillet 1589. Après avoir étudié dans diverses

villes de France le mécanisme de l'imprimerie, il se rendit dans les Pays-Bas, et fonda, en 1550, à Anvers, où il se maria, un établissement typographique qui devint le plus célèbre et le plus important de tous ceux qui s'élevèrent dans cette contrée. Guichardin cite son imprimerie comme le plus bel ornement de la ville d'Anvers et comme l'une des merveilles de l'Europe; les savants s'accordaient en effet à le considérer comme le premier imprimeur de son temps, bien qu'il fût le contemporain des Alde et des Estienne (1). Le plus ancien livre connu sorti des presses de Plantin a pour titre : *Institution d'une fille de noble maison, traduite de langue toscane en françois*, par Jean Beller (Anvers, 1555, pet. in-8° de VIII et 25 feuillets, sur papier bleu). Il fut chargé de publier, sous la direction du docte Arias Montanus, une nouvelle édition de la Bible polyglotte d'Alcala (*Biblia sacra hebraice, chaldaice, græce et latine;* 1569-1573, 8 vol. in-fol.). Outre douze exemplaires sur vélin pour le roi Philippe II, on tira douze cents exemplaires des cinq volumes dont se compose la Bible, et six cents exemplaires seulement des trois volumes de l'*Apparatus sacer*. La dépense excéda toutes les prévisions de Plantin, qui fut obligé, pour être payé comptant, de vendre des exemplaires au-dessous du prix de revient. En 1571, Plantin reçut le titre d'architypographe du roi (*prototypographus regius*), et fut en conséquence chargé de l'inspection des imprimeries des Pays-Bas. En 1574, il reçut de la régence d'Anvers une coupe d'une valeur de cent florins d'or, en reconnaissance des services rendus à son art et des dons qu'il avait faits à cette ville. Se trouvant à Paris après le sac d'Anvers, fait en 1576 par les Espagnols, il refusa le titre et la place d'imprimeur du roi, que lui offrit Henri III. J.-A. de Thou, dans un voyage qu'il fit la même année dans les Pays-Bas, trouva encore chez lui, malgré le malheur des temps, dix-sept presses d'imprimerie en activité.

Balzac, dans une lettre adressée à Chapelain, prétend que Plantin ne savait pas le latin; mais l'épître dédicatoire mise en tête de l'*Institution de la femme chrestienne, traduite du latin de Louis Vivès* (Anvers, 1579, in-8°) et de nombreuses lettres latines autographes, que Juste Lipse n'a pu rédiger pour lui, prouvent le contraire. Les préfaces des auteurs latins sortis de ses presses témoignent de son savoir, et de Thou le compare aux Estienne, dont l'érudition était bien connue. Sa maison, qui renfermait une précieuse bibliothèque, était le rendez-vous des savants, attirés par ses procédés généreux et par les facilités qu'ils y trouvaient pour l'impression de leurs ouvrages. Il employait comme correcteurs des hommes d'un mérite éminent, tels que Victor Giselin, Théodore Poelmans, Corneille Kilian, et François Raphelingius, et, à l'exemple de Robert Estienne, il affichait les épreuves, en promettant une récompense pour les fautes qu'on y signalerait. Les publications de Plantin, presque toutes d'un genre sévère, se distinguent par une correction scrupuleuse et une élégance grave. Il plaçait sur le frontispice de ses livres une vignette gravée sur bois, représentant une main sortant d'un nuage, traçant un cercle avec un compas, et cette devise : *Labore et constantia*. Il imprima les œuvres de Juste Lipse, d'Abraham Ortelius, de Lævinus Torrentius, d'André Schott, de Simon Stevin, et d'un grand nombre d'autres savants. Par un acte daté de Gand, le 3 septembre 1581, les états généraux des Provinces-Unies le nommèrent « architypographe des Pays-Bas, avec pouvoir d'imprimer toutes sortes de placards, statuts et ordonnances, concernant la police et autres affaires pour le bien des Pays-Bas, etc. ».

Plantin possédait deux imprimeries outre celle d'Anvers, une à Leyde, qu'il y avait établie lorsqu'il s'était retiré dans cette ville, pendant les troubles, et une autre à Paris. De Jeanne de la Rivière, sa femme, il n'eut qu'un fils, mort enfant, et trois filles. L'aînée, mariée à F. Raphelingius, eut en partage la maison de Leyde; la seconde, unie à Jean Moretus (ou Moerentorff), obtint la maison d'Anvers, et la troisième, femme de Gilles Beys, continua la maison de Paris. Balthasar Moretus, petit-fils de Jean, anobli par lettres du roi d'Espagne Charles II, du 1er septembre 1692, obtint, le 3 décembre 1696, l'autorisation d'exercer la profession de ses ancêtres sans déroger. Plantin, sa femme et leur gendre Jean Moretus sont inhumés dans l'église Notre-Dame d'Anvers. Les portraits de Plantin et de sa femme ont été peints par Rubens. On trouve dans l'*Annuaire de la bibliothèque royale de Belgique* (1847, p. 177), la liste des successeurs de Plantin. La maison de ce célèbre imprimeur, au marché du Vendredi, à Anvers, où se voient les restes de son imprimerie, est encore possédée par ses descendants (1). On a de Plantin : *Thrésor du langage bas-alman, dict vulgairement flamang, traduit en françois et en latin* (Anvers, 1573, in-4°). Il traduisit en outre du français en flamand plusieurs ouvrages mentionnés dans les *Annales de l'imprimerie plantinienne* que MM. Aug. de Backer et Ch. Ruelens publient à Bruxelles. Il avait imprimé lui-même son catalogue sous ce titre : *Catalogus librorum qui in typographia Christophori Plan-*

(1) Ceci n'était exact que sous le rapport de l'importance de son imprimerie, qui réunissait des ateliers considérables de gravure en taille douce sur cuivre et de gravure sur bois. Le nombre des ouvrages sortis des presses de Plantin dépasse de beaucoup ce que la famille des Alde ou celle des Estienne ont publié séparément; tous sont remarquables par leur belle exécution, mais le mérite littéraire des Alde et des Estienne, et les services qu'ils ont rendus aux lettres sont hors de toute comparaison avec ce dont on est redevable à Plantin sous le rapport de la science. A.-F. D.

(1) Plantin l'avait acquise en 1578; avant cette époque, il habitait la rue dite *Cammerstraet*, à l'enseigne de la *Licorne d'Or*.

tini prodierunt (Anvers, 1584, in-4°). La bibliothèque royale de Belgique conserve des lettres de Plantin au cardinal Baronius. La bibliothèque d'Erlangen en possède six adressées à Joachim Camerarius; enfin, M. Lempertz, de Cologne, en a également quelques-unes.

E. Regnard.

Maittaire, *Annales typographici*, III, 545. — *Annuaire de la biblioth. roy. de Belgique*, 1848, p. 219. — *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, t. XIX, part. III, p. 380. — F. Nève, *Mémoire hist. et litt. sur le collége des Trois-Langues à l'université de Louvain*, passim. — F. van Hulst, *Christophe Plantin*, dans la *Revue de Liége*, 1845, p. 370.

PLANTIN (*Jean-Baptiste*), historien suisse, né vers 1625, à Lausanne. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé desservant du château d'Oyes. On peut fixer l'époque de sa mort entre 1678 et 1680. On a de lui : *Helvetia antiqua et nova;* Berne, 1656, in-8°; Zurich, 1757, in-8°, et dans le *Thes. histor. Helvetiæ* de Fuesli; Haller faisait beaucoup de cas de cet ouvrage, puisé en grande partie dans les recueils de Simler, de Tschudi et d'Hermann; — *Abrégé de l'histoire générale des Suisses, avec une description particulière de leur pays;* Genève, 1666, in-8° : c'est une compilation médiocre, d'après des historiens latins que l'auteur n'a pas toujours exactement rendus; — *Petite chronique de la ville de Berne;* Lausanne, 1678, in-12, rare; — des *Chroniques* (ms.) *de Lausanne et du pays de Vaud.*

Haller, *Bibl. hist. de la Suisse*, IV.

PLANUDE (Πλανούδης), surnommé *Maximus*, savant moine grec, vivait à Constantinople dans la première moitié du quatorzième siècle. Renommé pour ses connaissances étendues et variées, il fut en 1327 envoyé comme ambassadeur à Venise par l'empereur Andronic II. On ne sait plus rien sur sa vie, sinon que son inclination pour les dogmes de l'Église latine lui attira un court emprisonnement. Planude est surtout connu comme le dernier éditeur de l'*Anthologie grecque*, recueil d'épigrammes et de poésies légères, rassemblé pour la première fois par Méléagre et remanié depuis successivement par Philippe de Thessalonique, Diogénien, Agathias Scholasticus et par Constantin Céphalas (*voy.* ces noms). Son travail consista à abréger la collection donnée par ce dernier, à en expurger les pièces qui lui paraissaient trop libres, les supprimant en partie, ou bien les laissant subsister, après en avoir retranché les expressions qui le choquaient et les avoir remplacées par de mauvais vers de sa composition. Cependant on trouve dans son Anthologie un chapitre entier comprenant les épigrammes sur les œuvres d'art, lequel manque dans celle de Céphalas, telle que nous la possédons; mais cela tient probablement à l'état défectueux du seul manuscrit qui nous reste de ce recueil, circonstance des plus regrettables et due à ce que les copistes négligèrent de transcrire l'*Anthologie* de Céphalas depuis la publication de celle de Planude. La postérité ne doit donc aucune reconnaissance à ce dernier pour son travail, auquel la nature de son esprit le rendait peu apte. Mais avant 1606, année où Saumaise découvrit dans la bibliothèque palatine le manuscrit de Céphalas, on s'accordait à louer Planude, comme nous ayant conservé une partie des plus belles et des plus gracieuses compositions poétiques de l'antiquité. Son recueil, imprimé pour la première fois à Florence, 1494, in-4°, eut encore onze éditions jusqu'en 1604; la dernière et la meilleure fut donnée par Bosch et Lennep; Utrecht, 1795-1822, 5 vol. in-4°, avec une traduction latine par Hugo Grotius. On a encore de Planude : Λόγος εἰς τὴν Θεοσώμου ταφήν; Paris, 1557, in-4°; — *Oratio in corporis Jesu Sepulcrum;* Dillingen, 1559, in-4°, dans la *Bibliotheca Patrum*, t. I; — *Scholia in Diophanti Arithmeticam*, à la suite de l'édition de Diophante de 1575; — *Capita tria de processione Spiritus Sancti;* Rome, 1630, 1671, in-4°; — *Vita Æsopi;* Leipzig, 1717, in-4°; — *Epistola ad Manuelem Philem*, dans les *Miscellaneæ observationes* de Dorville; d'autres *Lettres* de Planude ont été publiées dans les *Beitræge zur Geschichte und Literatur* d'Aretin, 1803, in-8°, où se trouvent aussi ses quelques poésies; plusieurs autres lettres de lui sont restées inédites; *voy.* le *Catalogue de la bibliothèque de Madrid* d'Iriarte; — *De verbis* dans les *Anonymorum opuscula* publiés par Hermann; 1801; — *De Grammatica* et *De Syntaxi*, dans les *Anecdota* de Bachmann. Planude a aussi traduit en grec les ouvrages latins suivants : les *Métamorphoses* d'Ovide; Paris, 1822, in-8°, dans la *Collection* Lemaire; — les *Distiques* de Caton; Florence, 1514, in-8°, et à la suite de plusieurs éditions de ce recueil; — *Somnium Scipionis* de Cicéron; Halle, 1833; — *Carmina* de Boëce; Darmstadt, 1833, in-4°; — une partie de la *Rhetorica ad Herennium*, dans les *Beitræge* d'Arétin; — la *Cité de Dieu* de saint Augustin, etc. Enfin il a rassemblé un recueil de *Fables ésopiques*, souvent imprimé.

E. G.

Fabricius, *Bibliotheca græca*. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*. — Smith, *Diction. of greek and roman biography*.

PLAS (*Pieter* van der), peintre hollandais, né en 1578, mort à Bruxelles, en 1634. Il n'est connu que par ses belles compositions, qui ornent les principaux monuments de Bruxelles. Il a beaucoup produit, surtout des tableaux à sujets de religion. Descamps le regarde comme « un grand peintre ».

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*.

PLAS (*David* van der), peintre hollandais, né à Amsterdam, le 11 décembre 1647, mort dans le même lieu, le 18 mai 1704. Descamps le place au premier rang des portraitistes de Hollande. Pendant son séjour en Italie, il prit la manière du

zague; mais il reçut l'ordre de ne pas quitter Rome. Il devint alors membre de l'Académie fondée par Pomponius Lætus (*voy.* ce nom), et qui quelque temps après fut signalée au pape comme une réunion d'incrédules conjurés contre l'Église. Arrêté de nouveau, Platina fut mis à la torture, et détenu ensuite pendant un an, quoique les charges produites contre l'Académie eussent été dissipées. Relâché en 1469, il fut, en 1475, indemnisé des injustices qu'il avait subies par l'emploi de bibliothécaire du Vatican, que lui conféra Sixte IV et qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui : *In vitas summorum pontificum opus;* Venise, 1479, in-fol.; Nuremberg, 1481, in-fol.; Paris, 1481, 1504, 1508, in-8°; Cologne, 1529, 1593, 1612, in-4°, etc.; traduit en français (Paris, 1519, in-fol.), en italien, en allemand. Dans cet ouvrage, entrepris à la demande de Sixte IV, auquel il est dédié, l'auteur a fait preuve d'une grande indépendance dans ses jugements; d'un style à la fois élégant et énergique, ce livre n'a, il est vrai, aucune valeur pour les premiers siècles de l'Église; mais il contient de curieux détails sur les papes du quatorzième et du quinzième siècle. Cependant son récit ne mérite pas toujours une foi absolue; ainsi il est avéré que pour se venger des persécutions de Paul II il s'est livré contre ce pontife à des imputations mensongères. Les traits satiriques qu'il a lancés contre Paul et quelques autres papes ont été retranchés dans plusieurs éditions de son ouvrage, publiées au seizième et au dix-septième siècle; — *Opusculum de obsoniis ac honesta voluptate;* Rome, vers 1473, in-fol.; Venise, 1475, 1498, in-fol. : ce curieux traité d'hygiène a été traduit en français (Lyon, 1505, 1548, in-8°); et en italien; — *De flosculis quibusdam linguæ latinæ;* Venise, 1480; Milan, 1481, in-12; — *Dialogus de falso et vero bono; Dialogus contra amores;* Paris, 1505, 1530, in-4°; Lyon, 1512, in-8°; — *De principe vero;* Francfort, 1608, in-4°; — *Historia inclytæ urbis Mantuæ;* Vienne, 1675, in-4°; et dans le tome XX des *Scriptores* de Muratori; la vie de *Neri Capponi*, dans le même volume; — la *Vie de Victoria de Feltre* dans les *Cremonensium monumenta;* Rome, 1778, avec plusieurs *Lettres* de Platina écrites pendant sa détention; — la *Vie du cardinal Mellini*, dans l'*Histoire des papes* de Chacon. O.

Bayle, *Dict.*, et les *Remarques* de Joly. — Ap. Zeno, *Dissertazione vossiane*, t. I. — Niceron, *Mémoires*, t. VIII. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — *Bibliotheca hamburgensis historica, centuria IV.*

PLATINA (*Giuseppe*), littérateur italien, né en 1670, à Solère, près d'Alexandrie, mort le 5 janvier 1743, à Bologne. Il fit ses études à Turin, et y prit l'habit de Saint-François à dix-neuf ans. Après avoir professé dans différentes maisons de son ordre, il fut appelé à remplir la chaire de théologie à Padoue, et attira à ses leçons un grand nombre d'élèves. En 1735 il se retira à Bologne, où l'archevêque, plus tard Benoît XIV, l'honora de son amitié. On a de lui : *Arte oratoria* (Bologne, 1716, in-4°), *Trattato dell' eloquenza* (ibid., 1730-1731, 2 vol. in-4°), *Prælectiones theologicæ* (ibid., 1736-1740, 4 vol. in-4°), etc.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V.

PLATNER (*Jean-Zacharie*), chirurgien allemand, né le 16 août 1694, à Chemnitz, mort à Leipzig, le 19 décembre 1747. Fils d'un riche commerçant, il se voua par goût à l'étude de la médecine; reçu docteur en 1716, il se rendit à Paris, où il s'appliqua principalement à l'étude de la chirurgie et de l'anatomie; il s'occupa aussi beaucoup des maladies des yeux, et devint un très-habile oculiste. Après avoir ensuite visité Leyde, il revint en Allemagne en 1719; dès 1721 il enseigna à Leipzig successivement l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. On a de lui : *Institutiones chirurgiæ rationales;* Leipzig, 1745, 1758, 1761, in-8°; Venise, 1747, in-4°; trad. en allemand, Leipzig, 1748, in-8° : cet ouvrage, très-estimé de son temps, est, comme les autres écrits de Platner, écrit dans un latin élégant et très-pur; — *Opuscula chirurgica et anatomica;* Leipzig, 1749, 2 vol. in-4° : recueil d'une trentaine de dissertations et de programmes, parmi lesquels on remarque : *De thoracibus* (Sur les corsets); *De arte obstetricia veterum; De somno infantum ex agitatione cunarum; De curatione infirmorum articulorum per stillicidium*, etc.; — *Ars medendi singulis morbis accommodata;* Leipzig, 1765, in-8° : ouvrage posthume, dont l'auteur avait défendu l'impression. Le *Catalogue* de sa bibliothèque a été publié à Leipzig, 1748-1750, 3 vol. in-8°.

J.-A. Ernesti, *Denkmäler and Lobschriften;* Leipzig, 1792, p. 162-180S. — *Der Biograph*, t. VI.

PLATNER (*Ernest*), médecin et philosophe allemand, fils du précédent, né à Leipzig, le 11 juin 1744, mort le 27 décembre 1818. Élevé sous la direction d'Ernesti, il se fit, en 1767, recevoir docteur en médecine à Leipzig, visita la France et les Pays-Bas, et fut nommé en 1770 professeur de médecine à l'université de sa ville natale, où il donna aussi des cours de physiologie et de philosophie. Possédant une vaste érudition en même temps qu'une grande finesse d'esprit, il savait exposer avec une clarté remarquable et d'une manière très-attachante les doctrines les plus subtiles comme les plus profondes des philosophies anciens et modernes. Son propre système était un éclectisme dont les idées de Leibniz formaient le fond; il en modifia successivement plusieurs points, surtout depuis l'apparition de la philosophie critique de Kant, dont il combattit cependant les principales doctrines. Parmi ses écrits, qui pour la plupart sont des modèles de prose didactique, nous citerons : *De vi corporis in memoriam;* Leipzig, 1760, in-4°; — *Historia litterario-critica lithotomiæ mulierum;* ibid., 1770,

terre et des Pays-Bas, il fut reçu docteur dans sa ville natale (1629), et enseigna d'abord la logique, puis la physique. En 1634 il abandonna le professorat pour s'adonner à la pratique médicale, et devint archiâtre en 1656. Il fit aussi partie du sénat. On a de lui : *Decades IV thesium philosophicarum;* Bâle, 1632, in-4°; — *Quæstiones philosophicæ;* ibid., 1646, in-4°; — *Theses miscellaneæ;* ibid., 1648, in-4°; — *Quæstionum medicarum centuria;* ibid., 1656, in-4°.

Son fils, PLATER (*François*), né en 1645, mort le 17 novembre 1711, exerça à Bâle la médecine avec beaucoup de succès. Il publia une nouvelle édit. des *Observat. lib. III* (1680, in-4°) de son grand-père, à laquelle il joignit *Observat. selectiorum mantissa* de son père. Ce fut le dernier rejeton de cette famille.

Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — Haller, *Bibl. medica.* — *Athenæ rauricæ.*

PLATER (*Émilie*, comtesse), héroïne polonaise, née le 13 novembre 1806, à Wilna, morte le 23 décembre 1831. Issue d'une noble famille de la Lithuanie, elle fut élevée chez sa parente, Mme de Sieberg, au domaine de Lixna (Livonie polonaise), où sa mère, Anne de Mohl, s'était retirée après s'être séparée du comte Xavier Plater, son mari. Dès sa plus tendre jeunesse Émilie aimait les occupations masculines, et se livrait avec ardeur à l'équitation, au tir, aux mathématiques et à l'étude de l'histoire. Demandée en mariage par un général russe, elle répondit fièrement à sa proposition : « Je suis Polonaise. » Mme Plater mourut en 1830. Lorsque la révolution polonaise éclata, Émilie saisit les armes. Elle conçut en même temps le projet hardi de surprendre la forteresse de Dunabourg, et de transporter l'insurrection dans la Livonie et dans la Russie Blanche. Elle réunit à cet effet six cents hommes environ, le 2 avril 1831, battit un corps de troupes russes; mais obligée de céder devant des forces supérieures, il lui fallut abandonner ses desseins sur Dunabourg. Après l'organisation des troupes par Chlapowski, le grade de capitaine-commandant du régiment de Lithuanie fut conféré à Émilie, qu'on envoya à Kowno, position qu'elle disputa avec acharnement aux Russes (25 juin). Le sabre à la main, elle se fraya un chemin à travers les Cosaques. On sait quelle fut la malheureuse issue de la campagne. Émilie, pour échapper à la vengeance des Moscovites, suivit ses compatriotes en Prusse; mais après une marche de dix jours, brisée par la fatigue, dévorée par la fièvre, les pieds enflés, elle tomba sans connaissance dans un petit village du palatinat d'Augustow. Ce fut là qu'en apprenant la nouvelle de la prise de Varsovie elle ne put résister à la grandeur des revers de sa patrie, et expira. Les traits d'Émilie Plater annonçaient une profonde mélancolie et donnaient à tout son être quelque chose de mystique. Sa dame de compagnie, Marie Raszanowiez, remplissait auprès d'elle les fonctions d'adjudant, et aucun régiment lithuanien n'était mieux servi et n'avait une administration plus régulière. Émilie et sa compagne étaient l'objet d'un respect presque religieux de la part des soldats. Habillées en hommes, toujours au milieu des troupes, elles étaient entourées d'un si saint respect que le lieu où elles reposaient était regardé comme un sanctuaire. H. F—T.

J. Straszewicz, *Les Polonais et les Polonaises de la révol. du 29 nov. 1830*; Paris, 1832, in-4° et in-8°. — *Émilie Plater, sa vie et sa mort*; Paris, 1834, in-8°, avec une préface de Ballanche et une couronne poétique composée de cinq pièces en langues différentes.

PLATIÈRE (*Imbert* DE LA), plus connu sous le nom de *maréchal* de BOURDILLON, né en 1524, mort à Fontainebleau, le 4 avril 1567. Il fit ses premières armes en 1544, à la bataille de Cérisoles, sous les ordres du comte d'Enghien. Il devint successivement bailli d'Auxois, premier écuyer du dauphin, lieutenant de la compagnie du duc de Nevers, capitaine d'hommes d'armes, lieutenant général de Champagne et Brie (6 avril 1547). Il suivit le comte d'Essex dans son expédition en Écosse (1548). En avril 1551 il amena ou plutôt enleva le jeune duc de Lorraine, que Henri II désirait faire élever à sa cour. De 1554 à 1557, il combattit en Champagne, en Lorraine, en Picardie. Après la perte de la bataille de Saint-Quentin (16 août 1557), il fit une belle retraite et défendit La Fère, et contribua à la prise de Thionville (23 juin 1558). La Platière fut envoyé à la diète d'Augsbourg (25 février 1559), et y représenta la France. Après le traité de Câteau-Cambrésis, il fut nommé gouverneur des villes de Savoie réservées aux Français (Turin, Quiers, Pignerol, Chivas et Villeneuve d'Ast), et ce fut malgré son avis que ces places furent rendues (12 décembre 1562). Le 22 du même mois Bourdillon fut nommé maréchal; il se distingua à la prise du Havre (28 juillet 1563), et réprima quelques troubles en Guyenne (1565). A.

Chronologie militaire, t. II, p. 300. — Castelnau, *Mém.* — Courcelles, *Dict. des généraux français.*

PLATINA (*Barthélemy* DE' SACCHI, plus connu sous le nom de), historien italien, né en 1421, à Piadena, village du Crémonèse, mort à Rome, en 1481. Il embrassa d'abord la carrière des armes, qu'il quitta au bout de quatre ans, pour aller à Mantoue se livrer à l'étude des belles-lettres sous Léonicène. Entré au service du cardinal François de Gonzague, il accompagna son maître à Rome, où il obtint, sous le pontificat de Pie II, une charge d'abréviateur par l'influence des cardinaux Bessarion et Piccolomini. Cet office ayant été supprimé par Paul II, Platina, resté sans emploi, écrivit à ce pape une lettre inconsidérée, où il le menaçait de poursuivre la convocation d'un concile qui rétablirait le collége des abréviateurs. Jeté en prison pour cette incartade, il y fut pendant quatre mois traité avec beaucoup de rigueur; il obtint sa liberté par l'intercession du cardinal Gon-

zague; mais il reçut l'ordre de ne pas quitter Rome. Il devint alors membre de l'Académie fondée par Pomponius Lætus (*voy.* ce nom), et qui quelque temps après fut signalée au pape comme une réunion d'incrédules conjurés contre l'Église. Arrêté de nouveau, Platina fut mis à la torture, et détenu ensuite pendant un an, quoique les charges produites contre l'Académie eussent été dissipées. Relâché en 1469, il fut, en 1475, indemnisé des injustices qu'il avait subies par l'emploi de bibliothécaire du Vatican, que lui conféra Sixte IV et qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui : *In vitas summorum pontificum opus;* Venise, 1479, in-fol.; Nuremberg, 1481, in-fol.; Paris, 1481, 1504, 1508, in-8°; Cologne, 1529, 1593, 1612, in-4°, etc.; traduit en français (Paris, 1519, in-fol.), en italien, en allemand. Dans cet ouvrage, entrepris à la demande de Sixte IV, auquel il est dédié, l'auteur a fait preuve d'une grande indépendance dans ses jugements; d'un style à la fois élégant et énergique, ce livre n'a, il est vrai, aucune valeur pour les premiers siècles de l'Église; mais il contient de curieux détails sur les papes du quatorzième et du quinzième siècle. Cependant son récit ne mérite pas toujours une foi absolue; ainsi il est avéré que pour se venger des persécutions de Paul II il s'est livré contre ce pontife à des imputations mensongères. Les traits satiriques qu'il a lancés contre Paul et quelques autres papes ont été retranchés dans plusieurs éditions de son ouvrage, publiées au seizième et au dix-septième siècle; — *Opusculum de obsoniis ac honesta voluptate;* Rome, vers 1473, in-fol.; Venise, 1475, 1498, in-fol. : ce curieux traité d'hygiène a été traduit en français (Lyon, 1505, 1548, in-8°); et en italien; — *De flosculis quibusdam linguæ latinæ;* Venise, 1480; Milan, 1481, in-12; — *Dialogus de falso et vero bono; Dialogus contra amores;* Paris, 1505, 1530, in-4°; Lyon, 1512, in-8°; — *De principe vero;* Francfort, 1608, in-4°; — *Historia inclytæ urbis Mantuæ;* Vienne, 1675, in-4°; et dans le tome XX des *Scriptores* de Muratori; la vie de *Neri Capponi*, dans le même volume; — la *Vie de Victoria de Feltre* dans les *Cremonensium monumenta;* Rome, 1778, avec plusieurs *Lettres* de Platina écrites pendant sa détention; — la *Vie du cardinal Mellini*, dans l'*Histoire des papes* de Chacon. O.

Bayle, *Dict.*, et les *Remarques* de Joly. — Ap. Zeno, *Dissertazione vossiane*, t. I. — Niceron, *Mémoires*, t. VIII. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — *Bibliotheca hamburgensis historica, centuria IV.*

PLATINA (*Giuseppe*), littérateur italien, né en 1670, à Solère, près d'Alexandrie, mort le 5 janvier 1743, à Bologne. Il fit ses études à Turin, et y prit l'habit de Saint-François à dix-neuf ans. Après avoir professé dans différentes maisons de son ordre, il fut appelé à remplir la chaire de théologie à Padoue, et attira à ses leçons un grand nombre d'élèves. En 1735 il se retira à Bologne, où l'archevêque, plus tard Benoît XIV, l'honora de son amitié. On a de lui : *Arte oratoria* (Bologne, 1716, in-4°), *Trattato dell' eloquenza* (ibid., 1730-1731, 2 vol. in-4°), *Prælectiones theologicæ* (ibid., 1736-1740, 4 vol. in-4°), etc.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V.

PLATNER (*Jean-Zacharie*), chirurgien allemand, né le 16 août 1694, à Chemnitz, mort à Leipzig, le 19 décembre 1747. Fils d'un riche commerçant, il se voua par goût à l'étude de la médecine; reçu docteur en 1716, il se rendit à Paris, où il s'appliqua principalement à l'étude de la chirurgie et de l'anatomie; il s'occupa aussi beaucoup des maladies des yeux, et devint un très-habile oculiste. Après avoir ensuite visité Leyde, il revint en Allemagne en 1719; dès 1721 il enseigna à Leipzig successivement l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. On a de lui : *Institutiones chirurgiæ rationales;* Leipzig, 1745, 1758, 1761, in-8°; Venise, 1747, in-4°; trad. en allemand, Leipzig, 1748, in-8° : cet ouvrage, très-estimé de son temps, est, comme les autres écrits de Platner, écrit dans un latin élégant et très-pur; — *Opuscula chirurgica et anatomica;* Leipzig, 1749, 2 vol. in-4° : recueil d'une trentaine de dissertations et de programmes, parmi lesquels on remarque : *De thoracibus* (Sur les corsets); *De arte obstetricia veterum; De somno infantum ex agitatione cunarum; De curatione infirmorum articulorum per stillicidium*, etc.; — *Ars medendi singulis morbis accommodata;* Leipzig, 1765, in-8° : ouvrage posthume, dont l'auteur avait défendu l'impression. Le *Catalogue* de sa bibliothèque a été publié à Leipzig, 1748-1750, 3 vol. in-8°.

J.-A. Ernesti, *Denkmäler and Lobschriften;* Leipzig, 1792, p. 162-1805. — *Der Biograph*, t. VI.

PLATNER (*Ernest*), médecin et philosophe allemand, fils du précédent, né à Leipzig, le 11 juin 1744, mort le 27 décembre 1818. Élevé sous la direction d'Ernesti, il se fit, en 1767, recevoir docteur en médecine à Leipzig, visita la France et les Pays-Bas, et fut nommé en 1770 professeur de médecine à l'université de sa ville natale, où il donna aussi des cours de physiologie et de philosophie. Possédant une vaste érudition en même temps qu'une grande finesse d'esprit, il savait exposer avec une clarté remarquable et d'une manière très-attachante les doctrines les plus subtiles comme les plus profondes des philosophes anciens et modernes. Son propre système était un éclectisme dont les idées de Leibniz formaient le fond; il en modifia successivement plusieurs points, surtout depuis l'apparition de la philosophie critique de Kant, dont il combattit cependant les principales doctrines. Parmi ses écrits, qui pour la plupart sont des modèles de prose didactique, nous citerons : *De vi corporis in memoriam;* Leipzig, 1769, in-4°; — *Historia litterario-chirurgica lithotomiæ mulierum;* ibid., 1770,

in-8°; — *Briefe eines Arztes an einen Freund* (Lettres d'un médecin à un ami); ibid., 1771-1772, 2 vol. in-8°; — *Anthropologie für Aerzte und Weltweise* (Anthropologie pour des médecins et des philosophes), ibid., 1772-1774, 2 vol. in-8°; une seconde édition, refondue, du premier volume a paru en 1790; — *Der Professor*, recueil périodique; ibid., 1773-1774, in-8°; — *Philosophische Aphorismen* (Aphorismes philosophiques); ibid., 1776-1782, 1784, 1793, 1800, 2 vol., in-8° : c'est le plus estimé des ouvrages de Platner; — *De principio vitali*; ibid., 1777, in-4°; — *Gespraech über den Atheismus* (Dialogue sur l'athéisme); ibid., 1783, in-8°; — *Secretio humorum ex Stahlianæ disciplinæ principiis illustrata*; ibid., 1788, in-4°; — *Spes immortalitatis animorum per rationes physiologicas confirmata*; ibid., 1791, in-4°; — *Quæstiones physiologicæ*; ibid., 1794, in-8°; — *An ridendum sit animi sedem inquirere*; ibid., 1795, in-4°; — *Lehrbuch der Logik und Metaphysik* (Traité de logique et de métaphysique); ibid., 1795, in-4°; — *Quæstiones medicinæ forensis de amentia dubia*; ibid., 1796-1807, 6 parties in-4°; trad. en allemand (ibid., 1820, in-8°); — *Vermischte medicinische Aufsætze* (Mélanges de médecine); ibid., 1797, in-8°. Outre une vingtaine de dissertations et de programmes, il a encore publié un *Supplém.* aux *Institutiones chirurgicæ* de son père (Leipzig, 1773-76, 2 vol. in-8°).

Conversations-Lexikon. — *Biographie médicale.* — Erdmann, *Geschichte der neueren Philosophie.* — Buhle, *Geschichte der Philosophie.*

* **PLATNER** (*Édouard*), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Leipzig, le 30 août 1786. Il étudia les belles-lettres à l'université de sa ville natale, sous la direction de G. Hermann, et ensuite à Gœttingue la jurisprudence, qu'il enseigna depuis 1811 à Marbourg. On a de lui : *De gentibus atticis*; Marbourg, 1811, in-4°; — *Der Process und die Klagen bei den Attikern* (La procédure et les actions chez les Athéniens); Darmstadt, 1824-1825, 2 vol. in-8°; — *De iis partibus librorum Ciceronis rhetoricorum qui ad jus spectant*; Marbourg, 1831; — *Quæstiones de jure criminum romano*; ib., 1842, in-8°; — *De sententiis prætoris*; ib., 1851; — *Ueber die Idee der Gerechtigkeit in Æschylos und Sophocles* (Sur l'idée de la justice chez Eschyle et Sophocle); Leipzig, 1858, in-8°; — un grand nombre de discours très-remarquables sur des matières morales et littéraires; plusieurs *Mémoires* dans *Zeitschrift für Philosophie* de Fichte, dans *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, les *Hallische Jahrbücher*, etc.

Conversations-Lexikon.

PLATOFF ou **PLATOW** (Comte), ataman des Cosaques, né vers 1765, sur les rives du Don, d'une famille d'origine grecque, mort en février 1818. Il entra de bonne heure au service, et devint ataman des cosaques à la suite d'une action d'éclat. Il avait le grade de lieutenant général dans l'armée russe qui, venant en 1806 au secours de la Prusse, fut vaincue et repoussée en moins de trois jours dans les combats de Czarnowo, de Pultusk et de Golymin sur la Vistule. Après le traité de Tilsitt, il se rendit à l'armée de Moldavie, et s'y comporta contre les Turcs avec une intrépidité qui lui valut le grade de général de cavalerie légère. La paix conclue précipitamment, le 16 mai 1812, à Bucharest, lui permit de se joindre à l'armée destinée à empêcher les Français de pénétrer en Russie. Il fut battu le 30 juin dans les environs de Grodno et obligé le 7 septembre de se retirer dans l'intérieur, avec les débris de l'armée de Koutousoff, défaite à la Moskowa. Il reparut bientôt à la tête de vingt régiments de cosaques, qui pendant la désastreuse retraite de Moscou causèrent à notre armée autant de maux que la famine et le froid. Il reprit sur nos soldats le butin qu'ils avaient fait dans cette ville, les harcela constamment, et en fit un grand nombre prisonniers. Il fut cependant repoussé à Malo-Jaroslawetz par la cavalerie, bien inférieure, du général d'Ornano, et à Krasnoë ses trente mille chevaux ne purent entamer l'arrière-garde, que commandait le prince Eugène. Son fils fut tué d'un coup de lance à la prise de Véréia; cette perte lui fut d'autant plus sensible qu'il soignait lui-même son éducation et qu'il voyait en lui son successeur dans son gouvernement. Il fit en 1813 la campagne d'Allemagne, et pénétra en France. Lorsque après le combat de Bar-sur-Aube (27 février 1814) les armées alliées se dirigèrent sur la capitale en descendant le cours de la Seine et de la Marne, il fut chargé d'occuper les pays situés entre ces deux rivières. Les habitants garderont longtemps le souvenir de son passage, marqué par l'incendie et le pillage que promenaient partout ses bandes indisciplinées. Platoff entra dans Paris à la suite des souverains alliés, et y trouva un chaleureux accueil qui dut le surprendre : les salons lui furent ouverts, et de grandes dames lui prodiguèrent les applaudissements et les fleurs avec un empressement peu patriotique. Les commerçants de la cité de Londres, où il s'était rendu avec Blücher, le reçurent en triomphe et lui décernèrent une épée d'honneur. Paris le revit encore dans ses murs à la seconde restauration. De retour en Russie, il se retira au Nouveau-Tcherkask, comblé d'honneurs et décoré par presque tous les souverains de l'Europe, et y mourut, âgé de cinquante-trois ans, sans avoir pu vaincre le chagrin que lui avait causé la mort de son fils. S. R—D.

Karamsin, *Histoire de l'empire de Russie.* — Lesur, *Histoire des Cosaques.* — Krasinsky, *The Cossacks of the Ukraine.* — Smirnof, *Vie de Platoff.*

PLATON, le plus grand philosophe de l'antiquité grecque, naquit à Athènes (1), le sixième

(1) Suivant Diogène de Laerte, il naquit dans l'île d'Égine.

jour du mois thargelion (21 mai) de la troisième année de la 87ᵉ olympiade (429 avant J.-C.), et mourut dans la première année de la 108ᵉ olympiade (347 avant J.-C.). Par son père, Ariston, il paraissait descendre de Codrus, et sa mère, Périctyone, faisait remonter l'origine de sa famille à Solon. Il s'appelait d'abord *Aristoclès*, du nom d'un de ses oncles, et plus tard il reçut, à cause, dit-on, de la largeur de son front ou de ses épaules, le surnom de *Platon* : c'est Socrate qui le lui donna. La Grèce, ou plutôt l'Attique, ce petit coin du globe qui a porté dans ses flancs la civilisation du monde, était alors à l'apogée de sa splendeur. Ces génies immortels que la plastique aussi bien que la pureté de la forme littéraire a depuis lors constamment proposés pour modèles, et que l'on pourrait encore aujourd'hui, après vingt-deux siècles écoulés, invoquer comme une grave protestation contre la théorie du progrès, vivaient tous à la même époque et dans la même ville, à Athènes, comme si Dieu avait voulu concentrer en un point unique de l'espace et du temps le lever de la culture intellectuelle de l'humanité. Sophocle, Euripide, Aristophane, Ménandre, Thucydide, Xénophon, Praxitèle, etc., étaient contemporains de Platon. Élève de Socrate, condisciple d'Alcibiade, maître d'Aristote, il avait pu, dans sa première jeunesse, admirer le grand homme d'État, ce foudre d'éloquence, Périclès. Enfin, si l'on demandait à un ami du beau et du vrai à quelle période de l'histoire il désirerait avoir vécu, il répondrait sans hésiter : *au siècle de Platon.*

La poésie fut d'abord pour Platon d'un puissant attrait; fort jeune encore, il composa un poëme épique, où il s'essayait, dit-on, à égaler Homère, et ne craignit point d'entrer en lice avec les poëtes les plus renommés de son temps. Il allait se livrer avec toute l'ardeur de son âge au genre lyrique quand il fit, à vingt ans, la connaissance de Socrate : dès lors il se consacra tout entier au culte de la philosophie. Cependant, il avait déjà fréquenté l'école des sophistes et abordé, sous les auspices de Cratyle, les doctrines d'Héraclite. Mais ces doctrines ne pouvaient guère convenir à un esprit qui cherchait, avant tout, la certitude de la science dans les fluctuations du doute et d'un probabilisme ondoyant. Platon s'était déjà mis en rapport avec Socrate quand il résolut de s'initier aux systèmes des Éléates et des philosophes ioniens. Ses œuvres témoignent d'une lecture attentive, assidue, des écrits de Xénophane, d'Anaxagore et de Parménide. Mais le grand maître dont il devait si éloquemment propager les doctrines lui fit bientôt rejeter de la philosophie tout ce qui ne pouvait en rien contribuer à rendre les hommes meilleurs : l'amélioration morale des membres de la société humaine, voilà le pivot de tout l'enseignement de Socrate; Platon en profita pendant plus de dix ans. La mort tragique du véritable précurseur du Christ dispersa la plupart de ses disciples. Platon quitta Athènes et se rendit d'abord à Mégare, auprès d'Euclide, qui fonda l'école mégarienne. Il quitta même la Grèce pour visiter l'Italie et l'Égypte (1). Les doctrines de Pythagore fixèrent alors particulièrement son attention, et il nous montre dans plusieurs de ses dialogues, surtout dans le *Timée* et le *Philèbe*, qu'il avait suivi avec fruit les leçons d'Archytas de Tarente, d'Eudoxe de Cnide, ainsi que de beaucoup d'autres physiciens et mathématiciens de la même école. De l'Italie Platon passa en Afrique : il entendit à Cyrène le philosophe Théodore, disciple de Protagoras. Vraisemblablement il visita aussi l'Égypte; mais on ignore combien de temps il séjourna dans ce pays, antique foyer des sciences (2). Au rapport de quelques Pères de l'Église, il alla même en Perse pour s'aboucher avec les mages, bien qu'il n'en fasse, pas plus que des Juifs, aucune mention (3). Après environ dix ans d'absence, il revint dans sa patrie (vers 390 avant J.-C.); mais il n'y resta pas longtemps : il fit un second voyage dans l'Italie inférieure, d'où il passa en Sicile. Là il fut présenté par Dion, son ami et disciple, à Denys l'ancien, souverain de Syracuse. Ce prince l'accueillit d'abord magnifiquement; mais Platon ne tarda pas à perdre la faveur du tyran dont il avait blâmé les excès, et, sans l'intervention de Dion, il aurait été mis à mort. Le philosophe ne put échapper à la perte de sa liberté : il fut vendu comme esclave à un Lacédémonien, homme inculte, qui le conduisit à Égine, où le racheta Dion (4), ou, suivant d'autres (5), Annicéris de Cyrène, qui était venu assister aux jeux de la 98ᵉ olympiade (6). En 388 avant J.-C. on retrouve Platon à Athènes. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter la fondation de l'*Académie*, école célèbre, où il réunissait de nombreux disciples, avides de s'instruire aux leçons du maître (7). Après vingt ans

(1) On n'est pas d'accord sur l'ordre dans lequel ses voyages se sont succédé. Ainsi, Cicéron (*De finib.*, V, 29; *Tuscul.*, I, 17; *De republ.*, I, 10) le fait d'abord passer en Afrique, puis de là en Italie. Suivant Apulée (L. II, p. 186, édit. Oudendorp), Platon visita l'Italie avant l'Afrique. *Voy.* Corsini, *De die natali Platonis, ejus ætate*, etc., dans Gorius, *Symbol. litt.*, vol. VI, p. 100, et Stallbaum, *Disputatio de Platonis vita, etc.*, en tête de son édition.

(2) Diodore de Sicile affirme que « Platon, Solon et Lycurgue avaient emprunté aux Égyptiens leurs institutions » (Liv. I, ch. 98).

(3) Saint August., *De Civ. Dei*, VIII, 11; XI, 21. Saint Clément d'Alex., *Admonit. ad gent.*

(4) Diogène de Laerte, III, 20; Plutarque, *Dion*; Cicéron, *De orat.*, III, 34.

(5) Olympiodore, p. 887. *Philopon. in Arist. Phys.*, II.

(6) Diodore de Sicile (XV, 7) raconte ce fait un peu différemment. D'après cet historien, les autres philosophes réunis, à la cour de Denys, se cotisèrent pour racheter Platon, qui avait été conduit, par ordre du tyran, au marché public et vendu pour vingt mines (un peu moins de deux mille francs).

(7) Au rapport d'Athénée, l'Académie n'était pas seulement un lieu de conférences, mais de banquets. Du reste, Platon y traitait ses convives avec beaucoup de frugalité ; c'est ce qui fit dire à Timothée, fils de Conon,

d'enseignement, pendant lesquels il composa la plupart de ses écrits, il se rendit, sur les instances de Dion, à Syracuse. Denys le jeune y avait succédé à son père, et choisi l'ami de Platon pour son principal conseiller. Il fallait que son amitié pour Dion fût bien vive pour que le grand philosophe pût se décider à abandonner son école, qu'il confia aux soins d'Héraclide de Pont, et consentir à retourner dans la ville d'un tyran qui lui rappelait un si indigne traitement. Platon avait amené avec lui Speusippe, fils de sa sœur (1). Tout allait d'abord à souhait : Denys suivait, comme un fils soumis, les préceptes du philosophe et les conseils de Dion : il se montrait en public sans garde, écoutait avec bienveillance les plaintes de ses sujets, et rendait la justice à la satisfaction de tous. Mais l'envie, armée de la calomnie, fit peu à peu perdre à l'ami de Platon tout son crédit à la cour. Dion fut exilé par un ordre du tyran, son beau-frère, et Platon, malgré les séductions dont on l'entourait pour le retenir à Syracuse, partit pour Athènes (365 avant J.-C.), où il arriva après deux ans de séjour en Sicile. Cependant Denys renouvela ses tentatives pour attirer encore auprès de lui Platon : il lui députa plusieurs de ses amis, entre autres Archytas de Tarente, et promit de faire cesser l'exil de Dion. Cette promesse détermina Platon, presque octogénaire, à s'embarquer une troisième fois pour Syracuse. Mais le tyran manqua de parole : il ne rappela point Dion et ne changea en rien sa conduite et son gouvernement; ce fut à grand'peine que Platon parvint à se soustraire à la perfidie de Denys, en se rembarquant pour sa patrie (360 avant J.-C.), qu'il ne devait plus quitter. Il allait mettre la dernière main au *Traité des lois* lorsqu'il s'éteignit, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

L'édition *princeps* des œuvres de Platon parut (in-fol.) en 1513, à Venise, chez Alde Manuce, qui avait chargé Musurus de Crète d'en surveiller l'impression. L'édition Valdériane de Bâle (1534, in-fol.), avec une préface d'Oporin et de Grynæus, est, en grande partie, une simple reproduction de l'Aldine; celle de Hopper (Bâle, 1556, in-fol.) est collationnée sur plusieurs manuscrits et estimée. L'édition stéphanienne (Paris, 1578, 3 vol. in-fol.), avec la traduction latine de Serranus et des notes critiques de H. Estienne, de Cornarius, etc., a été réimprimée à Lyon, 1590, in-fol., et à Francfort, 1602, in-fol. avec la traduction latine de Ficin, qui se trouve aussi, mais plus correcte, dans l'édition bipontine, 1781-1787, XI vol. in-8°; le texte est celui de H. Estienne, avec de faibles modifications. Bekker donna (Leipzig, 1821-1826, 12 vol. in-8°), le texte grec, soigneusement revu sur un grand nombre de manuscrits, avec des commentaires, des variantes, et la traduction latine de Cornarius. Cette édition fut surpassée par celle d'Ast qui a pour titre : *Platonis quæ extant opera. Accedant Platonis quæ feruntur scripta; ad optimorum librorum fidem recensuit, in linguam latinam convertit, annotationibus explanavit, indicesque rerum ac verborum accuratissimos adjecit*, vol. I-XI; Leipzig, 1819-1832, in-8°. La nouvelle traduction latine est excellente. Il faut y joindre le *Lexicon Platonicum* d'Ast (Leipzig, 1835-1838, 3 vol. in-8°). L'édition de Q. Beiter, Orelli et A.-Q. Winckelmann (*Platonis quæ feruntur opera omnia;* Zurich, 1839, in-4°) est également estimé, ainsi que celle que E.-Ch. Schneider et Hirschig ont donnée dans la Bibliothèque gréco-latine d'A. Firmin Didot (Paris, 1846 et 1856). L'édition Teubnérienne, publiée par les soins de C.-F. Hermann (Leipz., 1851-1853, 6 vol. in-8°) est très-correcte. Mais la meilleure édition est celle que Stallbaum a publiée dans la *Bibliotheca Græca* de Rost et Jacobs (Gotha, 1858). Elle contient de nombreuses annotations critiques, historiques, philosophiques, etc. Parmi les traductions en langues modernes, nous citerons la traduction allemande de Schleiermacher, et les traductions françaises de Grou et de V. Cousin.

Il importe bien moins de déterminer, comme on l'a essayé (1), l'ordre dans lequel les écrits

« que ceux qui soupent chez Platon se trouvent parfaitement le lendemain ». (*Deipnosophistes*, liv. X.)

(1) C'est sans doute ce Speusippe que Platon chargea un jour de châtier un de ses esclaves contre lequel il était fort irrité (Senèque). *De ira*, III, 12. Le même trait est raconté aussi d'Archytas de Tarente, disant à son intendant qui avait mal géré sa maison : « Va; je t'étrillerais bien si je n'étais pas en colère. » (Cic., *Quæst. tusc.*, IV, 36.)

(1) L'œuvre composée de tout l'enseignement de Socrate comprend les treize *Dialogues* intitulés : *Ion, Alcibiade I, Hippias I, Hippias II, Lysis, Charmide, Lachès, Ménon, Protagoras, Eutyphron*, l'*Apologie de Socrate, Criton* et *Gorgias* : ce sont les *Dialogues socratiques* ou *moraux*; leur forme littéraire rappelle la pureté et la simplicité du style de Xénophon. Les dialogues composés après la mort de Socrate, dans l'intervalle compris entre le premier et le second voyage en Sicile, sont, d'après Stallbaum, l'*Euthydème*, le *Cratyle*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide*, le *Phèdre*, le *Ménexène*, le *Banquet*, le *Phédon*, le *Philèbe*, la *République*, le *Timée* et le *Critias*. On y reconnaît l'influence de l'école de Mégare et des doctrines de Pythagore.

Les *Lois* forment la troisième et dernière classe des écrits de Platon : c'est l'œuvre de la vieillesse du philosophe. Quant aux autres dialogues qu'on lui attribue, sous les titres de : *Alcibiade II, Théagès*, les *Amants, Hipparque, Minos, Clitophon, Eryxias*, ils sont apocryphes, comme l'ont depuis longtemps démontré Meiners, Tennemann, Bœckh, Ast, Schleiermacher, etc. Dans les premières éditions de Platon, on trouve ses écrits classés, d'après le système de Thrasylle, en tétralogies, dont la première contenait l'*Euthyphron*, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton*, le *Phédon*; la seconde, le *Cratyle*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*; la troisième, le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Banquet*, le *Phédon*; la quatrième, les deux *Alcibiade*, *Hipparque*, les *Rivaux*; la cinquième, le *Théagès*, le *Charmide*, le *Lachès*, le *Lysis*; la sixième, l'*Euthydème*, le *Protagoras*, le *Gorgias*, le *Ménon*; la septième, les deux *Hippias*, l'*Ion*, le *Ménexène*; la huitième, le *Clitophon*, la *République* ou *Politique*, le *Timée*, le *Critias*; la neuvième et dernière, *Minos*, les *Lois* et treize *Lettres*. Cette classification, caprice d'un grammairien, rejetée par l'antiquité, n'a été adoptée que par un éditeur moderne (C.-F. Hermann). De nos jours, Tenneman, Schleiermacher, Ast, Socher ont pro-

du grand philosophe ont été composés, que d'en faire ressortir la pensée fondamentale, en dehors de toute préoccupation systématique. Cette pensée se trouve assez clairement indiquée dans un passage du septième livre de *la République*. Platon y suppose un antre où, depuis leur enfance, des hommes vivent enchaînés de manière à ne pouvoir tourner la tête et à voir seulement les objets tracés en face d'eux sur la muraille. Il suppose encore que cet antre est éclairé en haut par une lumière devant laquelle on fait passer des objets de toutes les espèces, dont les ombres vont se dessiner sur le mur. L'antre avec ses prisonniers, c'est la terre où nous vivons; les liens qui les tiennent enchaînés, ce sont nos illusions et nos préjugés; les ombres qui passent, c'est le monde que nous prenons pour une réalité. Pour parvenir à démêler le vrai de ce qui n'est qu'illusoire, il faut que le captif brise ses chaînes, qu'il sorte de l'antre ténébreux et s'accoutume aux effets éblouissants de la lumière. Là, l'âme immortelle contemplera la vérité et s'élèvera jusqu'à Dieu. C'est dans cette contemplation qu'elle se ressouvient des essences (τὰ ὄντως ὄντα) ou des idées (types du vrai, du bien, du beau) ἰδέαι, dont elle s'était nourrie avant son incarnation dans l'homme. Mais toutes les âmes n'atteignent pas ce degré de félicité : la plupart se retirent sans avoir pu contempler les essences, les idées-types, et sont obligées de s'alimenter de conjectures et de vivre dans la diversité ou la contingence des opinions. Quant à l'âme elle-même, Platon la rattache à l'âme universelle, qui joue un si grand rôle dans la cosmographie, toute pythagoricienne, des anciens (*voy.* le Timée). L'homme, suivant Platon, est une âme incarnée. Avant son incarnation elle existait unie aux types primordiaux, aux idées du vrai, du bien et du beau; elle s'en sépare en s'incarnant, et, se rappelant son passé, elle est plus ou moins tourmentée par le désir d'y revenir. C'est à peu près la doctrine de l'Écriture, d'après laquelle l'homme, sorti pur de la main de Dieu, est tombé ensuite, et peut, grâce à la rédemption, se relever pour retourner à son état primitif. Dans le système platonique comme d'après la religion chrétienne, l'âme existait donc avant notre naissance et elle continuera d'exister après notre mort; en un mot, l'âme est immortelle. Quel avertissement pour le penseur que ce parfait accord de la plus belle des religions avec la plus belle des philosophies sur le plus grand de tous les dogmes! Les penseurs n'ont pu encore rien ajouter de nouveau à ce que le *divin* Platon (c'est le surnom que lui donnait déjà l'antiquité) a dit sur le fonctionnement de l'âme unie au corps. Tout ce qui est variable, inégal, accidentel, dissemblable, tout ce qu'on peut voir, toucher, ou saisir par nos sens ou nos organes, tout cela appartient, comme le corps, au domaine de la matérialité. Les idées-types, dont on se ressouvient et qu'on n'apprend pas, ne peuvent être perçues que par la pensée : immatérielles, elles sont du domaine de l'âme. Ce sont là des choses qu'il importe de ne jamais confondre. « L'âme, dit Platon, s'égare et se trouble quand elle se sert du corps pour considérer quelque objet; elle a des vertiges, comme si elle était ivre (ἰλιγγιᾷ ὥσπερ μεθύουσα), parce qu'elle s'attache à des choses qui sont de leur nature sujettes a des changements; au lieu que, lorsqu'elle contemple sa propre essence (ὅταν αὐτὴ καθ' αὑτὴν σκοπῇ), elle se porte vers ce qui est pur, éternel, immortel, et, étant de même nature, elle y demeure attachée aussi longtemps qu'elle le peut; alors ses égarements cessent, car elle est unie à ce qui est immuable, et cet état de l'âme est ce qu'on appelle sagesse. » Ceux qui cultivent cette sagesse sont de vrais *philosophes* (1). Mais leur tâche est rude; l'auteur le reconnaît lui-même : « Tant que nous aurons notre corps, ajoute-t-il, et que l'âme se trouvera plongée dans cette corruption, jamais nous ne posséderons l'objet de nos désirs, la vérité. En effet, le corps nous suscite mille obstacles par la nécessité où nous sommes d'en prendre soin;... de plus, il nous remplit de désirs, d'appétits, de craintes, de mille chimères et de mille sottises, de manière qu'avec lui il est impossible d'être *sage un instant*..... Mais, s'il est impossible de rien connaître purement pendant que l'âme est unie au corps, il faut de deux choses l'une, ou que l'on ne connaisse jamais la vérité, ou qu'on la connaisse après la mort.. Affranchis de la folie du corps, nous converserons alors, il y a lieu de l'espérer, avec des hommes également libres, et nous connaîtrons par nous-même l'essence des choses... C'est pourquoi les véritables philosophes s'exercent à mourir, et la mort ne leur paraît nullement redoutable (2). » Si la vie est l'exercice de l'âme, comme l'entendait Platon, il faut admettre aussi différents degrés d'initiation a ce qui est au delà de ce monde. En effet, il parle d'âmes pures, pour lesquelles le corps est une prison, et d'âmes impures, qui croient « qu'il n'y a de réel que ce qui est matériel ». Ce sont là comme les deux extrêmes de la grande

(1) sé des divisions qui reposent les unes sur l'ordre chronologique, les autres sur l'ordre méthodique. La plus récente est celle de Stallbaum. dans la première classe, ce savant éditeur range l'*Ion*, le premier *Alcibiade*, les deux *Hippias*, le *Lysis*, le *Charmide*, le *Lachès*, le *Ménon*, le *Protagoras*, l'*Euthyphron*, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton* et le *Gorgias* : c'est ce qu'il appelle les *Dialogues éthiques*, contenant toutes les doctrines de Socrate. La seconde classe comprend les dialogues que Platon a composés depuis la fondation de l'Académie (l'*Euthydème*, le *Cratyle*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide*, le *Phèdre*, le *Ménexène*, le *Banquet*, le *Phédon*, le *Philèbe*, la *République*, le *Timée*, le *Critias*). Enfin, la troisième classe contient les douze livres des *Lois*, l'*Epinomis*, et les petits dialogues attribués à Platon.

(1) Le *Phédon*, chap XXVII (p. 10[illegible] de l'édit. de Stallbaum, [illegible]).

(2) [illegible]

échelle des âmes. Écoutez Platon, par la bouche de Socrate, sur le sort de l'âme impure : « En cet état elle est appesantie et entraînée de nouveau vers le monde visible par l'horreur de ce qui est invisible et immatériel : elle erre alors, dit-on, autour des monuments et des tombeaux, auprès desquels on a vu parfois des fantômes ténébreux (ψυχῶν σκιοειδῆ φαντάσματα), comme doivent être les images des âmes qui ont quitté le corps sans être entièrement pures et qui retiennent quelque chose de la forme matérielle, ce qui fait que l'œil peut les apercevoir.... Ce ne sont pas les âmes des bons, mais celles des méchants, qui sont forcées d'errer dans ces lieux, où elles portent la peine de leur première vie (δίκην τίνουσαι τῆς προτέρας τροφῆς), et où elles continuent d'errer jusqu'à ce que les appétits inhérents à la forme matérielle qu'elles se sont donnée les ramènent dans un corps, et alors elles reprennent sans doute les mêmes mœurs qui pendant leur première vie étaient l'objet de leur prédilection (1). » Ce passage remarquable n'énonce pas seulement une doctrine, reprise et développée par les néoplatoniciens, il contient une tradition, une croyance populaire, non interrompue depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Nous en dirons autant du passage suivant, qui porte sur l'existence de génies protecteurs, tout à fait analogues aux anges gardiens de la religion chrétienne. « Après notre mort, le *génie* (δαίμων) qui nous avait été assigné pendant notre vie nous mène dans un lieu où se réunissent tous ceux qui doivent être conduits dans le Hadès pour y être jugés (2). » Il est vrai que Platon en parle comme d'une tradition (ὥσπερ λέγεται); mais c'était la tradition commune de tous les peuples de l'antiquité. D'ailleurs, dans le *Banquet*, à propos du démon gardien il affirme que ce génie a pour fonction d'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes. « Les démons remplissent l'intervalle qui sépare le ciel de la terre : ils sont le lien qui unit le grand Tout avec lui-même. La Divinité n'entrant jamais en communication directe avec l'homme, c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux commercent et s'entretiennent avec lui, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil. » Ainsi, la grande loi de la continuité était parfaitement connue : point de saut entre l'homme et l'Être suprême. Une autre croyance, également très-populaire dans l'antiquité, et que Pythagore avait, l'un des premiers, érigée en dogme, c'était la transmigration des âmes. Platon l'avait aussi adoptée en partie : « les âmes, dit-il, après avoir séjourné dans le Hadès le temps nécessaire sont ramenées à cette vie dans de nombreuses et longues périodes (ἐν πολλαῖς χρόνου καὶ μακραῖς περιόδοις). La préoccupation constante du philosophe, tel que l'entendaient Socrate et Platon, c'était de prendre le plus grand soin de l'âme, moins pour cette vie, qui n'est qu'un instant, qu'en vue de l'éternité. L'insouciance de l'homme à côté de ce qui devrait occuper toute sa vie, c'est là ce qui épouvantait Pascal au point de renoncer à l'emploi de la raison pour se jeter dans les bras de la foi. Ces jalons de la philosophie de Platon ont été repris en tout temps par les plus grands penseurs; ils forment la base de l'école spiritualiste et mystique de Plotin, Jamblique, Porphyre, Proclus, Olympiodore, etc.

Dans la méthode employée par Platon, et que Socrate appelait un *art obstétrical*, en comparant son métier à celui d'une sage-femme, il faut bien distinguer la forme du fond. La forme c'est le dialogue; les caractères des personnages mis en scène sont bien tracés; comme dans un drame, chacun y apparaît avec la tendance d'esprit, avec le naturel qui le caractérise. Au début, la pensée de l'auteur semble vague, insaisissable, et comme noyée dans une foule de détails vains et insignifiants; c'est à peine si la pureté de la diction, le modèle de l'atticisme, la forme littéraire la plus irréprochable font pardonner des digressions, en apparence superflues ou inutiles (1). Mais peu à peu la pensée se dégage, claire, lumineuse, brillante, et l'entretien tourne au profit de tous : celui qui avait fondé ses croyances sur ce qui change perpétuellement apprend qu'il se trompait et qu'il n'y a de vrai que l'immuable; enfin, celui qui croyait savoir beaucoup s'en va convaincu qu'il ne sait rien. Telle est l'économie ordinaire de chacun des dialogues de Platon : il y règne, comme on voit, une certaine mise en scène; tout ce qui est variable, accidentel, particulier, concret, y figure d'une manière plus ou moins plaisante et ironique; puis tout ce cortége de la contingence va se dissiper à la lumière des essences immuables; la variété des choses s'absorbe dans l'unité absolue (2).

Le *Phèdre* passe pour le premier dialogue de Platon, dans l'ordre chronologique. Une mise en scène poétique transporte les interlocuteurs dans un paysage charmant, sous l'ombre d'un platane, aux bords de l'Ilissus, égayés par le chant des cigales, musiciens transformés. L'entretien roule sur *la beauté et l'amour*; mais en même temps on passe en revue les fondements de la philosophie : la théorie des sensations, qui ne nous apportent que ce qui est ondoyant et divers; la théorie des idées, que les âmes contemplent dans leur voyage céleste; la doctrine

(1) *Phédon*, p. 113 et 114.
(2) Ibid., p. 113, édit. de Stallbaum.

(1) Ces digressions avaient aussi choqué Montaigne, qui s'était pour ainsi dire nourri de Platon. « La licence du temps, dit-il, m'excusera-t-elle de cette sacrilége audace d'estimer aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffant par trop sa matière, et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et préparatoires un homme qui avait tant de meilleures choses à dire? » (*Essais*, liv. II, ch. 10.)

(2) Athénée suppose que les Dialogues de Platon sont au fond de véritables satires, et il nomme les personnes qui auraient été attaquées dans le *Ménon*, l'*Euthydème*, l'*Ion*, le *Lachès*, etc. (*Deipnos.*, liv. XI.)

du grand philosophe ont été composés, que d'en faire ressortir la pensée fondamentale, en dehors de toute préoccupation systématique. Cette pensée se trouve assez clairement indiquée dans un passage du septième livre de *la République*. Platon y suppose un antre où, depuis leur enfance, des hommes vivent enchaînés de manière à ne pouvoir tourner la tête et à voir seulement les objets tracés en face d'eux sur la muraille. Il suppose encore que cet antre est éclairé en haut par une lumière devant laquelle on fait passer des objets de toutes les espèces, dont les ombres vont se dessiner sur le mur. L'antre avec ses prisonniers, c'est la terre où nous vivons; les liens qui les tiennent enchaînés, ce sont nos illusions et nos préjugés; les ombres qui passent, c'est le monde que nous prenons pour une réalité. Pour parvenir à démêler le vrai de ce qui n'est qu'illusoire, il faut que le captif brise ses chaînes, qu'il sorte de l'antre ténébreux et s'accoutume aux effets éblouissants de la lumière. Là, l'âme immortelle contemplera la vérité et s'élèvera jusqu'à Dieu. C'est dans cette contemplation qu'elle se ressouvient des essences (τὰ ὄντως ὄντα) ou des idées (types du vrai, du bien, du beau) ἰδέαι, dont elle s'était nourrie avant son incarnation dans l'homme. Mais toutes les âmes n'atteignent pas ce degré de félicité : la plupart se retirent sans avoir pu contempler les essences, les idées-types, et sont obligées de s'alimenter de conjectures et de vivre dans la diversité ou la contingence des opinions. Quant à l'âme elle-même, Platon la rattache à l'âme universelle, qui joue un si grand rôle dans la cosmographie, toute pythagoricienne, des anciens (*voy.* le Timée). L'homme, suivant Platon, est une âme incarnée. Avant son incarnation elle existait unie aux types primordiaux, aux idées du vrai, du bien et du beau; elle s'en sépare en s'incarnant, et, se rappelant son passé, elle est plus ou moins tourmentée par le désir d'y revenir. C'est à peu près la doctrine de l'Écriture, d'après laquelle l'homme, sorti pur de la main de Dieu, est tombé ensuite, et peut, grâce à la rédemption, se relever pour retourner à son état primitif. Dans le système platonique comme d'après la religion chrétienne, l'âme existait donc avant notre naissance et elle continuera d'exister après notre mort; en un mot, l'âme est immortelle. Quel avertissement pour le penseur que ce parfait accord de la plus belle des religions avec la plus belle des philosophies sur le plus grand de tous les dogmes! Les penseurs n'ont pu encore rien ajouter de nouveau à ce que le *divin* Platon (c'est le surnom que lui donnait déjà l'antiquité) a dit sur le fonctionnement de l'âme unie au corps. Tout ce qui est variable, inégal, accidentel, dissemblable, tout ce qu'on peut voir, toucher, ou saisir par nos sens ou nos organes, tout cela appartient, comme le corps, au domaine de la matérialité. Les idées-types, dont on se ressouvient et qu'on n'apprend pas, ne peuvent être perçues que par la pensée : immatérielles, elles sont du domaine de l'âme. Ce sont là des choses qu'il importe de ne jamais confondre. « L'âme, dit Platon, s'égare et se trouble quand elle se sert du corps pour considérer quelque objet; elle a des vertiges, comme si elle était ivre (ἰλιγγιᾷ ὥσπερ μεθύουσα), parce qu'elle s'attache à des choses qui sont de leur nature sujettes à des changements; au lieu que, lorsqu'elle contemple sa propre essence (ὅταν αὐτὴ καθ' αὑτὴν σκοπῇ), elle se porte vers ce qui est pur, éternel, immortel, et, étant de même nature, elle y demeure attachée aussi longtemps qu'elle le peut; alors ses égarements cessent, car elle est unie à ce qui est immuable, et cet état de l'âme est ce qu'on appelle sagesse. » Ceux qui cultivent cette sagesse sont de vrais *philosophes* (1). Mais leur tâche est rude; l'auteur le reconnaît lui-même : « Tant que nous aurons notre corps, ajoute-t-il, et que l'âme se trouvera plongée dans cette corruption, jamais nous ne posséderons l'objet de nos désirs, la vérité. En effet, le corps nous suscite mille obstacles par la nécessité où nous sommes d'en prendre soin;... de plus, il nous remplit de désirs, d'appétits, de craintes, de mille chimères et de mille sottises, de manière qu'avec lui il est impossible d'être *sage un instant*..... Mais, s'il est impossible de rien connaître purement pendant que l'âme est unie au corps, il faut de deux choses l'une, ou que l'on ne connaisse jamais la vérité, ou qu'on la connaisse après la mort.. Affranchis de la folie du corps, nous converserons alors, il y a lieu de l'espérer, avec des hommes également libres, et nous connaîtrons par nous-même l'essence des choses... C'est pourquoi les véritables philosophes s'exercent à mourir, et la mort ne leur paraît nullement redoutable (2). » Si la vie est l'exercice de l'âme, comme l'entendait Platon, il faut admettre aussi différents degrés d'initiation à ce qui est au delà de ce monde. En effet, il parle d'âmes pures, pour lesquelles le corps est une prison, et d'âmes impures, qui croient « qu'il n'y a de réel que ce qui est matériel ». Ce sont là comme les deux extrêmes de la grande

sé des divisions qui reposent les unes sur l'ordre chronologique, les autres sur l'ordre méthodique. La plus récente est celle de Stallbaum : dans la première classe, ce savant éditeur range l'*Ion*, le premier *Alcibiade*, les deux *Hippias*, le *Lysis*, le *Charmide*, le *Lachès*, le *Ménon*, le *Protagoras*, l'*Euthyphron*, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton* et le *Gorgias* : c'est ce qu'il appelle les *Dialogues éthiques*, contenant toutes les doctrines de Socrate. La seconde classe comprend les dialogues que Platon a composés depuis la fondation de l'Académie (l'*Euthydème*, le *Cratyle*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide*, le *Phèdre*, le *Ménexène*, le *Banquet*, le *Phédon*, le *Philèbe*, la *République*, le *Timée*, le *Critias*). Enfin, la troisième classe contient les douze livres des *Lois*, l'*Épinomis*, et les petits dialogues attribués à Platon.

(1) Le *Phédon*, chap. XXVII (p. 105 de l'édit. de Stallbaum, 1850).

(2) *Phédon*, p. [illegible] et [illegible] (éd. de Stallbaum).

échelle des âmes. Écoutez Platon, par la bouche de Socrate, sur le sort de l'âme impure : « En cet état elle est appesantie et entraînée de nouveau vers le monde visible par l'horreur de ce qui est invisible et immatériel : elle erre alors, dit-on, autour des monuments et des tombeaux, auprès desquels on a vu parfois des fantômes ténébreux (ψυχῶν σκιοειδῆ φαντάσματα), comme doivent être les images des âmes qui ont quitté le corps sans être entièrement pures et qui retiennent quelque chose de la forme matérielle, ce qui fait que l'œil peut les apercevoir.... Ce ne sont pas les âmes des bons, mais celles des méchants, qui sont forcées d'errer dans ces lieux, où elles portent la peine de leur première vie (δίκην τίνουσαι τῆς προτέρας τροφῆς), et où elles continuent d'errer jusqu'à ce que les appétits inhérents à la forme matérielle qu'elles se sont donnée les ramènent dans un corps, et alors elles reprennent sans doute les mêmes mœurs qui pendant leur première vie étaient l'objet de leur prédilection (1). » Ce passage remarquable n'énonce pas seulement une doctrine, reprise et développée par les néoplatoniciens, il contient une tradition, une croyance populaire, non interrompue depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Nous en dirons autant du passage suivant, qui porte sur l'existence de génies protecteurs, tout à fait analogues aux anges gardiens de la religion chrétienne. « Après notre mort, le *génie* (δαίμων) qui nous avait été assigné pendant notre vie nous mène dans un lieu où se réunissent tous ceux qui doivent être conduits dans le Hadès pour y être jugés (2). » Il est vrai que Platon en parle comme d'une tradition (ὥσπερ λέγεται); mais c'était la tradition commune de tous les peuples de l'antiquité. D'ailleurs, dans le *Banquet*, à propos du démon gardien il affirme que ce génie a pour fonction d'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes. « Les démons remplissent l'intervalle qui sépare le ciel de la terre : ils sont le lien qui unit le grand Tout avec lui-même. La Divinité n'entrant jamais en communication directe avec l'homme, c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux commercent et s'entretiennent avec lui, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil. » Ainsi, la grande loi de la continuité était parfaitement connue : point de saut entre l'homme et l'Être suprême. Une autre croyance, également très-populaire dans l'antiquité, et que Pythagore avait, l'un des premiers, érigée en dogme, c'était la transmigration des âmes. Platon l'avait aussi adoptée en partie : « les âmes, dit-il, après avoir séjourné dans le Hadès le temps nécessaire sont ramenées à cette vie dans de nombreuses et longues périodes (ἐν πολλαῖς χρόνου καὶ μακραῖς περιόδοις). La préoccupation constante du philosophe, tel que l'entendaient Socrate et Platon, c'était de prendre le plus grand soin de l'âme, moins pour cette vie, qui n'est qu'un instant, qu'en vue de l'éternité. L'insouciance de l'homme à côté de ce qui devrait occuper toute sa vie, c'est là ce qui épouvantait Pascal au point de renoncer à l'emploi de la raison pour se jeter dans les bras de la foi. Ces jalons de la philosophie de Platon ont été repris en tout temps par les plus grands penseurs; ils forment la base de l'école spiritualiste et mystique de Plotin, Jamblique, Porphyre, Proclus, Olympiodore, etc.

Dans la méthode employée par Platon, et que Socrate appelait un *art obstétrical*, en comparant son métier à celui d'une sage-femme, il faut bien distinguer la forme du fond. La forme c'est le dialogue; les caractères des personnages mis en scène sont bien tracés; comme dans un drame, chacun y apparaît avec la tendance d'esprit, avec le naturel qui le caractérise. Au début, la pensée de l'auteur semble vague, insaisissable, et comme noyée dans une foule de détails vains et insignifiants; c'est à peine si la pureté de la diction, le modèle de l'atticisme, la forme littéraire la plus irréprochable font pardonner des digressions, en apparence superflues ou inutiles (1). Mais peu à peu la pensée se dégage, claire, lumineuse, brillante, et l'entretien tourne au profit de tous : celui qui avait fondé ses croyances sur ce qui change perpétuellement apprend qu'il se trompait et qu'il n'y a de vrai que l'immuable; enfin, celui qui croyait savoir beaucoup s'en va convaincu qu'il ne sait rien. Telle est l'économie ordinaire de chacun des dialogues de Platon : il y règne, comme on voit, une certaine mise en scène; tout ce qui est variable, accidentel, particulier, concret, y figure d'une manière plus ou moins plaisante et ironique; puis tout ce cortége de la contingence va se dissiper à la lumière des essences immuables; la variété des choses s'absorbe dans l'unité absolue (2).

Le *Phèdre* passe pour le premier dialogue de Platon, dans l'ordre chronologique. Une mise en scène poétique transporte les interlocuteurs dans un paysage charmant, sous l'ombre d'un platane, aux bords de l'Ilissus, égayés par le chant des cigales, musiciens transformés. L'entretien roule sur *la beauté et l'amour*; mais en même temps on passe en revue les fondements de la philosophie : la théorie des sensations, qui ne nous apportent que ce qui est ondoyant et divers; la théorie des idées, que les âmes contemplent dans leur voyage céleste; la doctrine

(1) *Phédon*, p. 113 et 114.
(2) Ibid., p. 213, édit. de Stallbaum.

(1) Ces digressions avaient aussi choqué Montaigne, qui s'était pour ainsi dire nourri de Platon. « La licence du temps, dit-il, m'excusera-t-elle de cette sacrilege audace d'estimer aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffant par trop sa matière, et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avait tant de meilleures choses à dire? » (*Essais*, liv. II, ch. 10.)

(2) Athénée suppose que les Dialogues de Platon sont au fond de véritables satires, et il nomme les personnes qui auraient été attaquées dans le *Ménon*, l'*Euthydemon*, le *Laches*, etc. (*Deipnos.*, liv. XI.)

de la réminiscence; la démonstration de l'immortalité de l'âme par la force intérieure, cause de toutes nos actions et de tous nos mouvements; la doctrine de la métempsychose, suivant laquelle les âmes, après des périodes déterminées, reviennent faire choix d'une nouvelle vie. L'auteur compare l'âme, à la fois instinctive et raisonnable, à un attelage traîné par deux coursiers, que gouverne la volonté sous forme d'un cocher. Il lui donne aussi des ailes parce qu'elle cherche sans cesse à s'élever vers ce qui est divin, vers cette région des types immuables du beau et du vrai, qui s'étend au delà du monde sensible et dont Platon est, pour parler ainsi, le Christophe Colomb. Les doctrines esquissées dans le *Phèdre*, ont été développées dans le *Phédon*, le *Gorgias* et le *Parménide*. Il y a dans ce même dialogue un mot heureux à l'adresse des savants qui nient ce qu'ils ne peuvent expliquer par des causes physiques; ce mot, le voici : « Si j'étais incrédule comme un savant, je ne serais point embarrassé (1). » — Le *Lysis* paraît avoir été composé peu de temps après le *Phèdre*. L'auteur y examine cette espèce d'amour qu'on appelle amitié, sentiment qui rapproche toujours le semblable du semblable.

Le *Phédon* est peut-être le plus beau des dialogues de Platon; les anciens en faisaient le plus grand cas : on sait que Caton venait de le lire quand il s'ôta la vie. Socrate s'entretient dans sa prison avec ses disciples ou amis, au nombre desquels figure Phédon : l'immortalité de l'âme est le sujet de cet entretien. Voici le fond de l'argumentation : Si l'âme est immatérielle, elle doit se rendre, après cette vie, dans un monde également invisible et immatériel, de même que le corps, en se décomposant, retourne à la matière. Seulement il importe, dans le sens de Platon, de bien distinguer l'âme pure, vraiment immatérielle, qui se nourrit, comme Dieu, de science et de pensées, de l'âme plus ou moins entachée d'impuretés matérielles, qui l'empêchent de s'élever vers le divin et la retiennent dans les lieux de son séjour terrestre. Mais, si l'âme est immortelle, n'est-il pas sage de vivre en vue de l'éternité? « En effet, si la mort était la dissolution de l'homme tout entier, ce serait un grand gain pour les méchants, après leur mort, d'être délivrés en même temps de leur corps, de leur âme et de leurs vices. Celui qui a orné son âme non d'une parure étrangère, mais de celle qui lui est propre, celui-là seul pourra tranquillement attendre l'heure de son départ pour l'autre monde. » Ce même dialogue contient une doctrine fort curieuse concernant notre domicile planétaire. La terre est d'abord supposée suspendue librement dans l'espace : « Elle n'a besoin ni d'air ni d'aucun appui pour ne pas tomber; elle se maintient par son propre équilibre par le ciel qui l'environne également de toutes parts. » De plus, l'auteur croyait que la terre était fort grande, et c'est cette croyance qui, transmise de siècle en siècle, a été l'une des principales entraves de la découverte du Nouveau Monde : il fallait, en effet, bien de l'espace pour placer au delà des colonnes d'Hercule, dans l'Océan ténébreux, le séjour de tant de morts! Mais, à côté de cette erreur, il y a une échappée lumineuse qui aurait dû de bonne heure fixer l'attention des physiciens et des astronomes sur l'action de cet océan aérien dont nous occupons le fond. Voici les paroles, si remarquables, de Platon : « Logés sans le savoir dans le creux du sol, nous croyons habiter la surface de la terre, à peu près comme celui qui, fixé au fond de l'Océan, s'imaginerait habiter à la surface de la mer, et voyant à travers de l'eau le soleil et les astres, prendrait l'eau pour le ciel. » Quel trait de lumière! mais, comme tant d'autres idées, jetées sur le passage des hommes, il devait rester longtemps inaperçu et stérile.

Dans le *Protagoras*, Socrate expose ses doutes sur la science des sophistes, qui, outre l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la musique, prétendaient même enseigner la vertu; puis, après avoir réfuté les arguments de son contradicteur, il arrive à conclure que la vertu, étant l'essence même de l'âme, ne peut point être le fruit de l'éducation. C'est dans ce dialogue que l'on trouve ces remarques, depuis lors passées en adages : « La meilleure de toutes les finesses, c'est de n'en avoir point; — j'aime mieux me montrer que d'être découvert; — un talent donné à peu de personnes est de savoir écouter celui qui parle. »

Dans le *Gorgias*, l'auteur examine quel sera le citoyen le plus propre à porter la parole dans les assemblées et à gouverner les affaires de la patrie. Le début est un peu long et contient beaucoup de détails superflus, que font bien vite pardonner d'admirables saillies, comme celle-ci : « Je pense, Gorgias, dit Socrate, que tu as, comme moi, assisté à bien des discussions, et que tu as observé que les hommes, dans leurs entretiens, ont bien de la peine à fixer de part et d'autre leurs idées... L'un prétend que l'autre parle avec peu de justesse : ils se fâchent aussitôt, et s'imaginent que c'est par envie qu'on les contredit; quelques-uns même finissent par les plus grossières injures, et se séparent après s'être adressé des personnalités si odieuses que les assistants se reprochent d'avoir écouté de pareils hommes. » Ils ne sont, hélas, guère changés depuis tant de siècles. Quel beau modèle cependant que leur offrait Socrate! « Je suis, ajoute-t-il, de ces gens qui ne prennent pas moins de plaisir à se voir réfutés qu'à réfuter. Si tu es, Gorgias, du même caractère que moi, je continuerai avec plaisir; sinon, je n'irai pas plus loin. » La fin du *Gorgias* est un chef-d'œuvre de pensée, peut-être un des plus beaux morceaux de l'an-

(1) C'est dans le *Phèdre* qu'il est question du courant d'un *fluide* que les êtres sympathiques laissent échapper, courant qui rappelle le magnétisme animal.

tiquité. D'après une ancienne tradition, du temps de Saturne les hommes, au moment de la mort, étaient jugés par les vivants. Pluton se plaignit à Jupiter de ce qu'on lui envoyait des âmes qui ne méritaient ni les récompenses ni les peines qu'on leur avait assignées. « Je ferai cesser cette injustice, répondit Jupiter; ce qui fait que la justice est mal rendue maintenant, c'est qu'on juge les hommes tout vêtus, car on les juge quand ils sont encore en vie. Ainsi, beaucoup d'entre eux, dont l'âme est corrompue, sont revêtus de beaux et nobles corps, entourés de richesses, et lorsqu'il s'agit de prononcer l'arrêt, il se présente une multitude de témoins pour attester en leur faveur. Les juges s'en laissent donc imposer; de plus, ils jugent eux-mêmes vêtus, ayant devant leur âme toute la masse du corps qui les enveloppe. Je veux donc qu'on les juge désormais dépouillés de ce qui les environne, et qu'à cet effet ils ne soient jugés qu'après leur mort. Il faut, en outre, que le juge lui-même soit nu, mort, et que, séparé des siens, il ait laissé tout vain attirail sur la terre. » Cette tradition, Socrate la tient pour vraie, parce qu'au moment de la mort l'âme ne saurait changer brusquement. « Le corps conserve les vestiges bien marqués des soins qu'on a pris de lui ou des accidents qu'il a éprouvés... Il en est de même de l'âme : quand elle est dépouillée du corps, elle porte les traces évidentes de son caractère, de ses affections et les empreintes que chacun des actes de sa vie y a laissées. Ainsi, le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme, c'est d'aller dans l'autre monde avec une âme chargée de crimes. » Enfin, pour compléter cette belle théodicée, Socrate ajoute : « Tu vois, Calliclès, que ni toi, ni Polus, ni Gorgias, vous ne sauriez prouver qu'on doive mener une autre vie que celle qui nous sera utile quand nous serons là-bas. De tant d'opinions diverses, la seule qui demeure inébranlable, c'est qu'il vaut mieux recevoir que commettre une injustice, et qu'avant toutes choses on doit s'appliquer, non à paraître homme de bien, mais à l'être. »

Le *Parménide* roule sur la question soulevée par l'école de Zénon, savoir que tout est un quant à l'essence des êtres, mais que tout est multiple quand on n'envisage que les accidents de la réalité. On pourrait intituler ce Dialogue : *De l'unité dans la variété des choses*. La discussion qu'on y trouve sur l'un, le divers, le multiple, le semblable, le dissemblable, a été reprise par les principales sectes philosophiques pour aboutir à la dialectique du moyen âge.

Dans l'*Euthyphron* l'auteur montre que ce qu'on entend vulgairement par *sainteté* est une espèce de trafic entre les dieux et les hommes (ἐμπορικὴ τέχνη ἡ ὁσιότης θεοῖς καὶ ἀνθρώποις παρ' ἀλλήλων). Mais les dieux seuls n'y gagnent rien. En effet, « dis-moi, demande Socrate à Euthyphron, de quelle utilité sont aux dieux nos offrandes et nos prières? Les bienfaits que nous recevons d'eux sont manifestes : tous nos biens viennent de leur libéralité. Mais à quoi peut leur servir ce que nous leur offrons? »

Dans l'*Apologie de Socrate*, le grand homme, accusé de mépriser les dieux de la patrie et de corrompre la jeunesse, se défend, non point pour sauver sa vie, mais pour se révéler aux Athéniens tel qu'il avait toujours été dans ses actes et dans ses croyances. « Dans toute espèce de danger, s'écrie la noble victime, il y a mille expédients pour sauver sa vie, quand on a l'audace de tout faire ou de tout dire : ce n'est pas la mort qu'il est difficile d'éviter, mais le crime; il court plus vite que la mort... Si vous croyez qu'en tuant les gens vous empêcherez qu'on vous reproche votre conduite, vous êtes dans l'erreur. » — Rien de plus beau que cette parole que le condamné à mort adresse à la minorité de ses juges : « De deux choses l'une ; ou la mort est une destruction absolue, ou elle est, comme on dit, le passage de l'âme dans un autre lieu. Si tout doit s'éteindre, la mort sera comme une de ces rares nuits que nous passons sans rêve et sans aucune conscience de nous-même. Nuit heureuse et éternelle! quel merveilleux avantage! Et si la mort n'est qu'un changement de séjour, le passage dans un lieu où tous les morts doivent se réunir, quel bonheur d'y rencontrer ceux qu'on a connus!.. Mon plus grand plaisir serait d'examiner de près les habitants de ce séjour et d'y distinguer, comme ici, ceux qui sont sages de ceux qui croient l'être et ne le sont pas.... Mais il est temps de nous quitter, moi pour mourir, vous pour vivre » (ἀλλὰ γὰρ ἤδη ὥρα ἀπιέναι, ἐμοὶ μὲν ἀποθανουμένῳ, ὑμῖν δὲ βιωσομένοις).

Quelques disciples zélés mirent tout en œuvre pour soustraire Socrate à la peine de mort; mais il resta sourd à leurs instances. Pourquoi chercherait-il à sauver quelques misérables jours, sans utilité pour ses amis et pour ses enfants? Non; le maître restera fidèle aux maximes de toute sa vie : les lois l'ont condamné, il obéira. Tel est le sujet du *Criton*. Ce petit dialogue respire une morale toute chrétienne. « Il ne faut jamais, y est-il dit, rendre injustice pour injustice (οὔτε ἀνταδικεῖν δεῖ), ni faire de mal à personne, quelque tort qu'on nous ait fait. Peu de personnes cependant admettront ce principe, et les gens qui sont divisés là-dessus ne doivent que se mépriser les uns les autres. »

Dans le *Premier Alcibiade*, traitant *de la nature humaine*, l'auteur arrive, comme dans le *Gorgias*, à conclure que la vraie politique est l'art de faire à tous les citoyens pratiquer la justice. Socrate y montre que l'homme doit 1° se dépouiller des erreurs de son esprit pour atteindre la connaissance exacte des choses et de soi-même; 2° s'affranchir de ses passions, afin de parvenir à rendre des jugements impartiaux; 3° rentrer en soi-même pour contempler l'âme, où résident l'intelligence et la sagesse. Mais c'est aux fruits que l'on reconnaît l'arbre. « Il faut, dit Socrate,

qualifier chaque action selon ce qu'elle produit : l'appeler mauvaise quand il en provient du mal, bonne quand il en naît du bien. » Il signale en même temps comme la source de toutes nos fautes cette sorte d'ignorance par laquelle on croit savoir ce qu'on ne sait pas. La richesse aussi est, selon lui, un grand danger. « Tout homme qui aime la richesse ne s'aime ni lui ni ce qui est à lui, mais une chose qui lui est encore plus étrangère que ce qui est à lui. » — Dans le *Second Alcibiade*, Socrate essaye de montrer que les plus belles prières et les plus beaux sacrifices plaisent moins à la Divinité qu'une âme vertueuse, qui s'efforce de lui ressembler. « Ce serait une chose grave que les dieux eussent plus d'égard à nos offrandes qu'à notre âme ;... par ce moyen les plus coupables pourraient se les rendre propices. Mais non, il n'y a de vraiment justes et sages que ceux qui, par leurs paroles et par leurs actes, s'acquittent de ce qu'ils doivent aux dieux et aux hommes. »

La vertu peut-elle s'enseigner? s'acquiert-elle par l'exercice ou n'arrive-t-elle à l'âme que par l'influence divine? Telles sont les questions posées dans le *Ménon*. C'est à la dernière que Platon s'arrête. « La vertu, dit-il en terminant, ne peut donc pas s'enseigner : elle vient par un don de Dieu à ceux qui la possèdent. » On voit combien la doctrine chrétienne de la grâce a d'analogie avec la doctrine platonique de la vertu. — Dans le *Philèbe* l'auteur met en opposition l'intelligence et le plaisir (ἡδονή) pour savoir de quel côté se trouve le souverain bien. Sans se prononcer d'une manière absolue, il penche pour un heureux mélange des deux. « Nous faisons ici, dit Socrate, l'office d'échanson, ayant deux fontaines à notre disposition : celle du plaisir et celle de la sagesse; il faut nous efforcer de les mêler ensemble le mieux possible. »

Dans le *Banquet*, Platon examine l'origine et les différentes espèces de l'amour. Il ne s'agit pas ici de cet amour qui ravale l'homme au niveau de la brute : « J'appelle, dit l'interlocuteur, homme vicieux cet amant vulgaire qui aime le corps plutôt que l'âme. » L'amour est partout dans la nature qui nous invite à exercer notre intelligence; on le retrouve jusque dans le mouvement des astres : « La science de cet amour s'appelle l'astronomie. » Mettez, au lieu du mot amour, *attraction universelle*, et vous aurez la science telle qu'elle est constituée depuis Newton. C'est l'amour qui orne la nature de ses riches tapis : « L'amour se pare et fixe sa demeure là où il trouve des fleurs et des parfums. » — Image aussi gracieuse que philosophique. — « C'est encore l'amour qui donne la paix aux hommes, le calme à la mer, le silence aux vents et le sommeil à la douleur. » D'après une parole de Socrate, qui lui fut plus tard imputée à crime, l'amour n'est ni un dieu ni un mortel; c'est un grand démon. Or, quelle est la fonction d'un démon? « D'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes. La Divinité ne communiquant jamais directement avec un mortel, c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux s'entretiennent avec les hommes, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil. » Substituez le mot d'*anges* ou de *génies* à celui de *démons*, et vous aurez toute la doctrine des chrétiens. Dans le christianisme, au lieu de placer les démons avec les autres dieux dans l'Olympe, on les a relégués dans l'enfer : voilà toute la différence.

L'objet du *Politique* est de définir la royauté et de déterminer les limites exactes du pouvoir qui doit lui être confié. Platon compare le gouvernement royal à l'art du tisserand qui donne à son ouvrage une texture régulière. L'art royal, mélangeant habilement les caractères forts avec les caractères modérés, doit les réunir dans une vie commune par les nœuds de la concorde, et former ainsi le plus beau et le meilleur de tous les tissus. C'est dans ce dialogue que se trouve la définition de l'homme dont Diogène s'était tant moqué : « Il faut, dit l'auteur, distinguer les bipèdes des quadrupèdes, et comme l'espèce humaine serait confondue avec l'espèce volatile, diviser de nouveau les bipèdes en ceux qui sont nus et en ceux qui sont garnis de plumes. »

Le petit dialogue intitulé *Lachès*, ou *du courage*, est du genre de ceux qu'on a nommés négatifs : il ne contient pas la définition complète du courage; c'est *la République* qui la donne. Dans ce même dialogue on remarque, en outre, l'une de ces belles paroles dont l'Évangile s'est fait l'écho : « C'est, dit Platon, une disposition naturelle à chacun de nous de s'apercevoir bien moins de nos défauts que de ceux d'autrui. » — « Tâchons, dit-il ailleurs, de nous instruire, mais ne nous injurions pas. » Magnifique précepte, que peu d'hommes savent mettre à profit. — Le *Charmide*, qui traite *de la sagesse*, est du même caractère que le *Lachès* : il ne conclut pas, en laissant la sagesse indéterminée. Cependant il y a des pensées qui peuvent servir de guides. Il nous suffira de citer « que si les médecins échouent dans la plupart des maladies, c'est qu'ils traitent le corps sans l'âme, et que, le *tout n'étant pas en bon état, il est impossible que la partie se porte bien* ». Enfin, l'auteur déclare que la sagesse nous apprend à éviter les charlatans et à distinguer les vrais des faux prophètes.

Dans le *Premier Hippias*, Platon cherche à mieux déterminer le beau qu'il ne l'avait fait dans le *Phèdre*. A cet effet, il le détache pour ainsi dire des objets, sans pourtant arriver à une définition générale. Ce même dialogue renferme cette parole de Socrate, souvent commentée par les moralistes : « Tous les hommes, à commencer depuis l'enfance, font beaucoup plus de mal que de bien. » — Le *Second Hippias* ou *du mensonge* semble avoir été composé à l'adresse des sophistes, qui se vantaient d'enseigner la vertu, colportant des maximes dont ils n'examinaient pas la portée. L'authenticité de ce petit dialogue

aurait certainement été contestée, si Aristote ne l'avait pas cité à la fin du 5e livre de sa *Métaphysique*.

Le *Ménexène*, ou de l'*Oraison funèbre*, offre un intérêt historique plutôt que philosophique : on y trouve quelques renseignements précieux sur les rapports des Athéniens avec les Perses et les Lacédémoniens, renseignements couronnés par cette maxime : « L'homme qui fait dépendre de lui-même son bonheur ou du moins ce qui y mène, c'est l'homme sage, courageux, prudent : celui-là a seul bien ordonné sa vie. »

Les quatre petits dialogues intitulés : *Ion*, *Théagès*, *Hipparque* et les *Rivaux* (Ἐρασταὶ) ne paraissent pas, du moins les trois derniers, être de Platon. Dans le premier, qui traite *de la poésie*, les rapsodes sont fort malmenés. Les vrais poetes, y est-il dit, forment une chaîne d'hommes inspirés : ce n'est point à l'art, mais à une sorte de délire divin qu'ils doivent leurs plus beaux poëmes. Le *Théagès* est surtout intéressant en ce qui concerne le démon de Socrate et les conditions qui permettaient de rendre son enseignement profitable. On y remarque aussi cette parole profonde mise dans la bouche de Démodocus : « Les plantes, les animaux, l'homme, toutes les choses enfin tournent sur le même plan (τὸν αὐτὸν τρόπον ἔχειν). » — L'*Hipparque*, ou *De l'amour du gain*, serait mieux intitulé : *Chacun prend son plaisir où il le trouve*. On y remarque une distinction saisissante entre l'homme appartenant à la même espèce et l'homme considéré comme individu libre ou isolé. Du moins c'est ainsi que nous comprenons ces paroles : « Comme homme, l'un n'est ni plus ni moins homme que l'autre ; le bon ne l'est pas plus que le méchant et le méchant pas plus que le bon (ἄνθρωπος οὐδέτερος οὐδετέρου οὔτε μᾶλλον οὔτε ἧττόν ἐστιν, οὔτε ὁ χρηστὸς τοῦ πονηροῦ οὔτε ὁ πονηρὸς τοῦ χρηστοῦ). » Ce petit dialogue est attribué à Simon le Socratique, qui paraît être aussi l'auteur des *Rivaux*, où celui-ci cherche à définir la philosophie ; mais il n'aboutit à aucune définition qui embrasserait à la fois l'ensemble et les détails.

Les sept dialogues suivants : le *Théétète*, le *Cratyle*, l'*Euthydème*, le *Sophiste*, le *Parménide*, le *Timée*, le *Critias*, ont été nommés *métaphysiques*, pour les distinguer des autres, que nous venons de passer en revue et auxquels on a donné l'épithète de *moraux*. Mais cette distinction, un peu arbitraire, n'est fondée sur aucun caractère tranché. Ainsi, le *Parménide* se rattache, comme nous l'avons montré, au *Phèdre*, au *Gorgias* et au *Phédon* ; tandis que le *Timée* et le *Critias* renferment une espèce de cosmogonie qui n'a rien de métaphysique.

Dans le *Théétète*, Platon critique les définitions incomplètes de la science ainsi que la plupart des sources (la sensation, l'opinion, etc.) d'où elle émane. « La science, dit-il, ne réside point dans les sensations, mais dans le raisonnement sur les sensations. » Mais le raisonnement se compose de pensées ; qu'est-ce donc que la pensée ? « C'est, répond l'auteur, un discours que l'âme s'adresse à elle-même sur les objets qu'elle considère. » Ce même dialogue contient la comparaison de nos souvenirs à des tablettes de cire déposées dans les âmes. On y trouve aussi des documents précieux concernant les doctrines de Protagoras et d'Héraclite, dont la formule générale : *Rien n'est, tout devient*, a été reproduite de nos jours par Hegel et son école, voulant dire, ce qui serait plus clair, que *rien n'est immuable ou fixe*, et que *tout change ou se meut*. A la fin du *Théétète* on remarque cette parole de Socrate : « Il y a de la sagesse à ne pas croire savoir ce que tu ne sais pas. » A ce compte, bien peu de savants sont sages.

Le *Cratyle* traite des noms ou des signes de nos pensées : il renferme, plus qu'aucun autre dialogue, beaucoup de subtilités et de longueurs. Protagoras et Héraclite y sont l'objet de vives attaques. Platon les blâme d'avoir créé des noms d'après la doctrine qui suppose tout dans un mouvement continuel. « Comment, ajoute-t-il, une chose qui change perpétuellement pourrait-elle être fixée ? Et si elle demeure un instant immobile dans le même état, il est clair qu'elle ne devient pas ; enfin, si elle est toujours identique à elle-même, comment pourrait-elle changer ? »

L'*Euthydème*, ou le *Disputeur* se propose de renverser la sophistique, probablement sortie de l'école de Mégare. L'arme dont l'auteur s'est servi à cet effet est celle du ridicule et de la satire. « Il y a, dit-il, des gens qui amusent leurs semblables par des équivoques, comme ceux qui vous donnent des crocs-en-jambe ou enlèvent votre siége quand vous voulez vous asseoir, et rient ensuite quand ils vous voient tomber. Mais ces gens-là, on a beau les terrasser, ils se relèvent aussitôt. » C'était, ajoute-t-il, un sophiste que l'hydre de Lerne.

Le *Sophiste* a pour objet l'*être* (τὸ ὄντως ὄν). Platon y fait la guerre à ceux qui ne parlent que pour faire étalage d'un vain savoir : « Essayons, dit-il, de les rendre d'abord, si c'est possible, plus honnêtes en paroles ; sinon, ne nous soucions pas d'eux et ne cherchons que la vérité. » Il distingue particulièrement deux espèces de sophistes : les sots qui croient savoir ce dont ils se sont fait une opinion, et ceux qui se donnent l'air de ne pas ignorer ce qu'ils se sont vantés de savoir. — Ces deux espèces de sophistes ont passé de la place publique d'Athènes dans les salons de notre société. — Après avoir réfuté les différentes définitions données par les disciples d'Héraclite et de l'école ionienne, Platon définit l'être « tout ce qui a la puissance d'exercer ou de subir une action quelconque ». A la fin de ce dialogue on remarque le canevas de la célèbre démonstration de l'existence de Dieu, que saint Augustin, le grand admirateur du platonisme, devait développer si éloquemment.

C'est dans le *Timée* que l'on trouve réunis tous les éléments d'une véritable encyclopédie des sciences mathématiques, physiques, naturelles et médicales dans l'antiquité. Ce dialogue offre donc un intérêt particulier à l'historien des sciences. Il débute par le discours que Platon met dans la bouche du prêtre de Saïs parlant à Solon : « Dans les mouvements des astres autour de la terre, il peut, à de longs intervalles de temps, arriver des catastrophes où tout ce qui existe sur le globe est détruit par le feu. » Ces paroles ne rappellent-elles pas la théorie moderne des périodes géologiques? Timée est ensuite invité à parler de la naissance du monde et de la nature humaine. Au jugement de ce savant convive de Socrate, le monde n'a pas existé de tout temps, ce n'est que la copie d'un modèle immuable, copie que le suprême ordonnateur fit sortir du chaos. « Dieu voulant que tout soit bon, prit la masse des choses visibles qui s'agitait d'un mouvement sans frein et sans règle, et du désordre il fit sortir l'ordre. » Il ne faut pas oublier que le mot grec *ordre* signifie en même temps *ornement* ou *univers* (κόσμος). Le souverain ordonnateur trouva « que de toutes les choses visibles (matérielles) il ne pouvait tirer aucun ouvrage qui fût plus beau qu'un être intelligent, et que dans aucun être il ne pouvait y avoir d'intelligence sans âme. Il mit donc l'intelligence dans l'âme et l'âme dans le corps et il organisa l'univers de manière à ce qu'il fût, par sa constitution même, l'ouvrage le plus beau et le plus parfait ». Enfin, après bien des développements, l'auteur arrive à conclure que « ce monde est un animal véritablement doué d'une âme et d'une intelligence par la providence divine (πρόνοια θεία) ». Mais à quel type cet animal devait-il ressembler? L'interlocuteur répond que « le monde est semblable à un être dont tous les autres êtres, pris individuellement et par genres, sont des parties; ces parties sont des touts divers d'un tout unique, parfait, exempt de vieillesse et de maladie ». Quant à la forme, elle est « la plus parfaite et la plus convenable à un animal qui devait enfermer en soi tous les autres animaux », c'est-à-dire la forme sphérique. Cet animal, rond, est en même temps parfaitement lisse à sa surface; car, « comme il ne restait en dehors rien à voir ni rien à entendre, il n'avait besoin ni d'yeux, ni d'oreilles; il n'avait pas non plus besoin d'organes pour digérer, ni de mains pour saisir, ni de pieds pour marcher. Il mit l'âme au milieu, et fit un globe tournant sur lui-même, un monde unique, solitaire, se suffisant par sa propre vertu, un Dieu se connaissant et s'aimant lui-même, engendré par le Dieu qui existe de tout temps. » — On sait que l'idée d'un monde animal fut, plus de deux mille ans après, reprise par Hobbes et d'autres philosophes. Les détails dans lesquels Platon entre au sujet de l'organisation de l'âme du monde sont assez obscurs et paraissent en partie empruntés aux doctrines pythagoriciennes, car les nombres et les figures géométriques y jouent un grand rôle. Cependant la distinction du corps et de l'âme y est toujours fortement maintenue. « Le corps du monde est visible; l'âme est invisible; elle participe de la raison et de l'harmonie des êtres intelligibles et éternels, et elle est la plus parfaite des choses qui soient sorties des mains du Créateur. » Pour rapprocher encore davantage la copie de son modèle, il lui adapta « une image mobile de l'éternité », le temps. Ce fut dans ce dessein que Dieu créa le soleil, la lune et les planètes, véritables horloges du monde. Ces astres furent doués, pour parler le langage de Platon, du mouvement du *divers*, tandis que l'animal-monde obéissait au mouvement du *même*. Il a fallu à l'esprit humain bien des siècles d'efforts pour arriver à découvrir que « le mouvement du *même* » ou mouvement général du ciel n'est qu'apparent, et qu'il est l'effet de la rotation diurne de notre propre globe, tandis que « le mouvement du *divers* », c'est-à-dire le mouvement propre ou particulier (annuel), attribué au soleil, appartient à la terre (1). C'est ainsi que des erreurs peuvent pendant des siècles être universellement acceptées comme des vérités. Serions-nous aujourd'hui exempts de pareilles illusions? Oui, répond l'incorrigible orgueil humain. Les anciens aussi étaient persuadés de tenir la vérité et de n'être dupes d'aucune illusion : l'idée de pouvoir se tromper ne leur venait pas plus qu'à nous dans l'esprit.

A côté des astres ou dieux visibles viennent se placer les démons ou dieux invisibles, en un mot tous les êtres qui peuplaient le monde mythologique. « A cet égard, dit Platon, il faut s'en rapporter aux récits des anciens qui, étant descendus des dieux, connaissaient sans doute leurs ancêtres. » Ce qu'il dit ensuite de la formation des âmes de ces dieux invisibles placés dans les corps humains est loin d'offrir toujours un sens bien clair; peut-être ce sujet touchait-il de trop près aux doctrines ésotériques, dont l'accès était interdit aux profanes. Parmi les instruments dont se sert l'âme, Platon place au premier rang la vue. « La vue est pour nous, dit-il, la cause du plus grand bien; car personne n'aurait pu discourir, comme nous le faisons, sur l'univers, sans avoir contemplé le soleil et les astres. Nous devons à la vue la philosophie elle-même, le plus noble présent que le genre humain ait jamais reçu de la munificence des dieux. » Suivant l'auteur, la fonction de la vue est une sorte d'action mixte de l'œil et de l'objet aperçu, c'est une sorte de combinaison du fluide lumineux du premier

(1) Platon ne connaissait pas le mouvement diurne ou la rotation de la terre autour de son axe, quoi qu'en ait dit M. Gruppe (*Kosmisches System der Griechen*), comme l'a parfaitement établi M. Bœckh, dans une savante dissertation intitulée : *Untersuchungen über das Kosmische System des Platon*; Berlin, 1852. Comp. H. Martin, *Études sur le Timée*.

avec celui du second : « Le semblable rencontre son semblable, l'union se forme et il n'y a plus dans la direction des yeux qu'un seul corps, qui n'est plus un corps étranger et dans lequel ce qui vient du dedans est confondu avec ce qui vient du dehors. » Depuis Platon on n'a pu encore s'entendre sur la théorie des phénomènes de la vision. Quant à ses idées sur le feu, l'eau, l'air et la terre, considérés comme éléments constitutifs du monde, elles sont aujourd'hui d'un bien faible intérêt pour la science, qui recherche l'exactitude et les applications utiles.

Ce qui frappe surtout le lecteur attentif du *Timée*, c'est qu'au milieu de ces spéculations fausses ou inintelligibles il y a comme des éclairs de génie qui sillonnent des ténèbres. Ainsi, par exemple, la méthode expérimentale dont on a attribué, bien à tort, l'invention au chancelier Bacon, s'y trouve nettement formulée en ces termes : « Il faut que l'expérience serve de fondement à tous nos discours. » Ailleurs, on lit comme conclusion de tout ce qui venait d'être dit sur la pesanteur : « c'est la tendance de chaque chose à se réunir aux choses de même espèce qui rend pesant ce qu'on soulève, qui fait appeler haut le point vers lequel tend l'effort et donner les autres noms aux qualités et aux positions contraires. » Ces paroles ne contiennent-elles pas en germe la théorie de l'attraction universelle? — Le *Timée* se termine par une physiologie et une pathologie de l'homme, auxquelles les médecins de l'antiquité et du moyen âge ont fait de nombreux emprunts.

Le *Critias* donne le récit de cette fameuse Atlantide, île située au delà des colonnes d'Hercule, et dans laquelle quelques érudits ont cru reconnaître le Nouveau Monde. Ce récit était, suivant la tradition, tiré des vieux écrits égyptiens que Solon avait apportés à Athènes. L'Atlantide avait reçu son nom d'Atlas, fils de Neptune, à qui échut cette île lorsque les dieux se partageaient le monde Elle était riche en or, en fruits rares et en animaux inconnus au reste de l'Europe. Quant à ses habitants, « ils estimaient peu leurs richesses; au lieu de se laisser enivrer par les délices de l'opulence et de perdre le gouvernement d'eux mêmes, ils ne s'écartaient point de la tempérance; ils comprenaient à merveille que la concorde avec la vertu accroît les autres biens, et qu'en les recherchant trop ardemment on les perd et la vertu avec eux. » Tant qu'ils suivirent ces principes, tout leur réussit; mais dès que la nature divine s'affaiblit chez les Atlantidiens et que l'élément humain y prit le dessus ils dégénérèrent : « Ceux qui ne peuvent apprécier ce qui fait le vrai bonheur les crurent parvenus au comble de la gloire de la félicité, lorsqu'ils se laissaient dominer par l'injuste passion d'étendre leur puissance et leurs richesses. » Voilà les paroles dont Platon tenait à trouver l'emploi. — L'Atlantide disparut par « une décision du Dieu des dieux, qui gouverne tout selon la justice et à qui rien n'est caché ». Quelle que soit l'opinion des érudits, nous pensons que l'Atlantide n'est qu'une fiction.

C'est dans la *République* (Πολιτεία) que Platon a pour ainsi dire donné rendez-vous aux hautes conceptions et aux préceptes sublimes qui se trouvent disséminés dans les autres dialogues. La question du meilleur des gouvernements possibles, question immense qui a de tout temps occupé les législateurs, le disciple de Socrate l'a ramenée à ce problème fondamental : *Trouver les véritables principes de la justice, pour que les hommes soient heureux.* Voilà la pensée qui domine, sans être nettement formulée, les dix livres de la Πολιτεία (*Politia*), qu'on aurait mieux rendue par *Pacte social* que par le mot de *République*. Assuré de cette pensée conductrice, on peut aborder la lecture de l'œuvre immortelle sans crainte de s'égarer dans un labyrinthe de détails. — Le premier livre a pour but d'établir que la justice et le bonheur, de même que l'injustice et le malheur, sont des termes corrélatifs, c'est-à-dire que l'homme juste est heureux parce qu'il est juste, et le méchant malheureux parce qu'il est méchant. Cette exposition de doctrines est entremêlée d'observations d'une profonde justesse. Ainsi, loin de plaindre, l'auteur gourmande les vieillards qui regrettent leur jeunesse. « La vieillesse, dit-il, est un état de repos et de liberté, où l'on n'éprouve plus rien de la part des sens.... C'est qu'en effet les hommes qui ont toujours sacrifié aux sens, devenus vieux, doivent souffrir, juste châtiment, comme ces âmes damnées qui n'ont plus leur corps, leur maître à elles, pour contenter leurs désirs. Le vieillard, rempli de mauvais souvenirs, a comme un avant-goût de ces souffrances. Ce qu'on raconte des enfers et des supplices qui y sont préparés lui revient alors à l'esprit. On commence à craindre que ce qu'on avait traité de fable ne soit vrai... On est dès-lors plein de soupçons et de frayeur; on passe en revue toutes les actions de sa vie, pour s'assurer si l'on n'a fait tort à personne. Celui qui, dans l'examen de sa conduite, la trouve pleine d'injustices, tremble; souvent pendant la nuit la frayeur le réveille en sursaut. Mais celui qui n'a rien à se reprocher a toujours auprès de lui une douce espérance, qui lui sert de nourrice. » — Platon examine ensuite les différentes manières d'entendre ou de faire régner la justice, et les réfute toutes les unes après les autres. Cet examen, avec de nombreuses digressions, plus apparentes que réelles, remplit les livres II[e], III[e], et la presque totalité du livre IV[e]. Parmi les belles réflexions qui s'y trouvent, nous signalerons particulièrement la suivante : « Le sage est celui qui pour être heureux peut se suffire à lui-même et se passer des autres. Or, c'est précisément celui-là qui devrait être appelé au gouvernement d'un État. Les sages ne veulent pas se mettre à la tête des affaires, parce qu'ils craindraient d'être accusés d'aimer l'argent s'ils exigeaient un sa-

laire, et ils dédaignent les honneurs, puisqu'ils n'ont ni ambition ni orgueil. » Ce sont ces sages que Platon propose de contraindre à accepter le pouvoir; le modèle d'un État bien gouverné serait celui où « l'on briguerait la condition de particulier, comme on brigue *aujourd'hui* (ce mot de Platon a été vrai en tout temps) les fonctions publiques. Dans un pareil État, on reconnaîtra clairement que le vrai magistrat n'a point en vue son propre intérêt, mais celui des citoyens; et chacun, convaincu de cette vérité, aimerait mieux être heureux par les soins d'autrui que travailler au bonheur des autres ». C'est ainsi que s'expliquent ces paroles, souvent citées, de Platon : « Les peuples ne seront heureux que lorsque les rois seront philosophes, c'est-à-dire *sages*, ou lorsque les philosophes seront rois. » Le législateur lacédémonien avait ordonné de jeter dans l'Eurotas les enfants difformes de corps. Platon veut qu'on mette à mort, dans sa République, tous les méchants incorrigibles, ces *difformes d'âme*. Une pareille loi se comprendrait infiniment mieux que celle des Spartiates.

Dans le IVe livre, l'un des plus intéressants de toute la *République*, l'auteur considère de plus près ce qui est nécessaire pour fonder un gouvernement où le bonheur ne soit pas le partage d'un petit nombre de particuliers, mais commun à toute la société. Il montre que trop de richesses et trop de pauvreté sont également nuisibles, et qu'un État bien constitué doit, comme un vrai philosophe, être *maître de soi-même*. Cette expression, il l'explique ainsi : « Il y a dans l'âme de l'homme deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure; quand la partie supérieure commande à l'autre, on dit de l'homme qu'il est maître de lui-même, et c'est un éloge. Mais quand, par un manque d'éducation ou par un vice d'habitude, la partie inférieure l'emporte sur la partie supérieure, on dit de l'homme qu'il est déréglé et esclave de lui-même, ce qui est un blâme. » — A la tempérance, à la force et à la prudence, il faut surtout joindre la justice. Qu'est-ce donc que la justice? C'est quelque chose qui ne s'arrête point au dehors de l'homme, mais en règle l'intérieur. Cet intérieur se compose de trois parties de l'âme, la raisonnable, l'irascible et le concupiscible, répondant aux trois ordres de l'État : magistrats, guerriers, mercenaires. Ce n'est qu'après avoir mis ces trois choses dans un parfait accord, comme en musique la basse, l'octave et la quinte, que l'homme doit commencer d'agir, soit qu'il se propose de vivre en simple citoyen ou de se mêler des affaires publiques. Enfin, suivant la définition donnée par Platon, la justice est le fonctionnement harmonique et régulier de toutes les pièces, de tous les rouages qui entrent dans la constitution d'un État. Les livres suivants sont consacrés au développement de cette grande et belle idée. — Le Ve livre traite de l'éducation des hommes et des femmes, du mariage, du moyen de conserver des races pures, de la communauté des femmes et des enfants, de la guerre et des guerriers. Platon, quoiqu'il soit encore étranger à l'idée d'une solidarité commune entre tous les peuples, veut cependant que les Grecs ne se fassent plus la guerre entre eux, « parce que l'inimitié entre alliés s'appelle discorde ». Il défend aussi à ses compatriotes d'avoir chez eux des Grecs esclaves. En général, ses idées sur l'esclavage sont plus généreuses que celles d'Aristote. — Le VIe livre s'étend sur les qualités des magistrats et l'excellence de la vraie philosophie. Il termine par un magnifique tableau du monde idéal et du monde sensible, résumé en ces termes : « Lorsqu'on tourne les yeux vers des objets qui ne sont pas éclairés par le soleil, on a peine à les discerner et la vue est trouble; on les voit, au contraire, très-distinctement quand le soleil les illumine. La même chose a lieu pour l'âme. Quand elle fixe ses regards sur des objets éclairés par la vérité immuable, elle les reconnaît nettement et montre qu'elle est en possession de l'intelligence; mais lorsque ses regards tombent sur ce qui est mêlé de ténèbres, sur ce qui naît et périt, sa vue s'obscurcit et n'a plus pour appui que des probabilités ou des opinions qui varient sans cesse, et elle paraît comme dénuée d'intelligence. » Le monde idéal et le monde sensible sont comparés à deux rois, l'un représenté par le bien, et l'autre par le soleil. C'est une image lumineuse pour distinguer nettement l'ordre immatériel ou moral de l'ordre physique ou matériel. — Le VIIe livre contient l'éducation de ceux qui sont appelés au commandement, et parle des sciences qui leur sont indispensables. Il s'élève avec force contre « ces habiles coquins dont la vue n'est perçante que pour tout ce qui les intéresse exclusivement, aussi malfaisants que sagaces et qui contraignent leur âme à servir d'instrument à leur malignité. » — Dans le VIIIe et IXe livre Platon revient sur cette maxime, que la justice seule peut donner le bonheur, après avoir passé en revue les différentes formes de gouvernement fondés sur les caractères de l'âme. Les oligarques, les tyrans et les oisifs y sont fort malmenés. Le peuple lui-même a sa part de reproches : « Avide de changements, il voit succéder la servitude la plus amère à une liberté excessive et désordonnée. » Les simples citoyens, l'auteur les divise en cupides, ambitieux et philosophes. Chacune de ces classes a une tendance exclusive. « Si tu leur demandais, continue-t-il, quelle est la vie la plus heureuse, chacun te dirait que c'est la sienne : le cupide mettrait le plaisir du gain au-dessus des autres plaisirs; il mépriserait le savoir et les honneurs, à moins qu'ils ne rapportent de l'argent. L'ambitieux ne traite-t-il pas de vil le plaisir d'amasser des richesses, et de vaine fumée les sciences, n'estimant que ce qui peut le conduire aux honneurs et à la gloire? Quant au philosophe, rien n'est pour lui au-dessus de la jouissance

que peut procurer la contemplation du vrai... Ceux qui ne se sont jamais élevés à ces hautes régions, et qui, à l'instar des animaux, ont toujours les yeux fixés sur leur pâture, se livreront brutalement aux plaisirs de la table et de l'amour; puis, se disputant la possession de ces plaisirs, ils tournent leurs armes les uns contre les autres, et finissent par s'entre-tuer avec leurs sabots et leurs armes de fer, dans la fureur de leurs appétits insatiables. » L'âme sociale est représentée, sous forme d'image, par un monstre à nombreuses têtes, les unes d'animaux paisibles, les autres de bêtes féroces, avec la faculté de produire ces têtes et de les changer à volonté. — Le Xe et dernier livre de la *République* n'est pas une conclusion de l'œuvre. Platon y revient sur les poëtes tragiques et comiques, qu'il traite de corrupteurs de l'État. Il y fait aussi une nouvelle critique d'Homère, et blâme ceux qui cherchent dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* des règles de conduite. Enfin il termine par l'état de l'âme immortelle, « qui ne doit pas borner ses soins et ses vues à cette vie si courte », et par le récit de Her l'Arménien, qui, ressuscité des morts, décrit ce qu'il avait vu dans l'autre monde. Le but de ce récit est de faire trembler les méchants à l'approche de la mort, et de donner aux bons du courage et de l'espérance.

Les *Lois* sont l'œuvre de la vieillesse de Platon; aussi ce dialogue, dont les interlocuteurs sont trois vieillards, brille-t-il moins par l'imagination que par la maturité de la réflexion et la solidité des pensées. Laissant de côté les types de la perfection, il s'attache à ce qui est plus proportionné à la faiblesse humaine. Si le genre de gouvernement auquel il adapte ses *Lois* est d'un idéal moins accompli que celui de la *République*, elles doivent conduire les hommes à la vertu par une voie plus douce et plus efficace. Le traité des *Lois*, composé en douze livres comme celui de la *République*, est l'art de faire le bonheur d'un État, non par l'étendue de la domination, ni par les richesses, ni par la gloire des armes, mais par l'éloignement du mal et la pratique du bien. Le Ier livre a pour objet l'influence des banquets et l'éducation en général, afin de combattre cette funeste tendance de la nature humaine, d'après laquelle « tous sont ennemis de tous, les États aussi bien que les individus entre eux ». C'est ce que Hobbes a rendu par : *Homo homini lupus*. L'idée développée par Hobbes semble avoir beaucoup préoccupé Platon dans son âge mûr, après une vie si cruellement éprouvée. Seulement, au lieu de traiter les hommes de loups toujours prêts à s'entre-dévorer ou occupés à se garantir de leurs crocs, Platon les regarde comme des automates ou des marionnettes, que les dieux font mouvoir. « Figurons-nous, dit-il, que chacun de nous est un automate sorti de la main des dieux, soit qu'ils l'aient fait pour s'amuser, soit qu'ils aient quelque dessein plus sérieux; car nous n'en savons rien. Ce que nous savons, c'est que nos passions sont comme autant de cordes qui nous tirent chacun de son côté, et produisent le spectacle étrange des actions si diverses et si opposées du vice et de la vertu. » — Le IIe livre continue la matière du Ier : l'auteur y examine le pouvoir caractéristique du chant et de la danse, ainsi que les fêtes et les jeux qui les accompagnent; il fait quelques digressions fort intéressantes pour l'histoire des beaux-arts. Il fait remonter l'origine de la musique et de la gymnastique à l'âge (enfance) où « l'homme crie sans aucune règle et saute de même ». — Les livres IIIe et IVe tracent l'esquisse d'une véritable histoire de la civilisation. Une chose remarquable, c'est que Platon, quoiqu'à peine séparé de deux ou trois siècles de l'époque où commence l'histoire authentique, parle du passé comme si un nombre infini d'années s'étaient déjà écoulées jusqu'à lui. Les *anciennes traditions*, παλαιοὶ λόγοι, seraient-elles, comme le prétendent les anciens Pères de l'Église, l'Ancien Testament? La question est fort douteuse; car la traduction des Septante est loin d'être contemporaine de Platon, et on ne connaît pas de version grecque de la Bible antérieure à celle-là. Il faudrait donc supposer que le disciple de Socrate en eût été instruit par le canal des Égyptiens, hypothèse qu'aucune preuve n'est encore venue justifier. — Le Ve livre a pour objet le développement de cette pensée « que de tous les biens de l'homme l'âme est, après les Dieux, ce qui doit le toucher de plus près, et que la meilleure manière d'honorer l'âme c'est de la cultiver ». Un des plus grands outrages que l'on puisse, suivant Platon, infliger à l'âme, c'est de considérer la vie comme le plus grand de tous les biens, et de vivre comme s'il n'y avait rien au delà. Il recommande, par-dessus tout, d'aimer la justice et de ne point chercher à s'enrichir. « Regardons la justice, dit-il, comme le plus fort boulevard de notre cité; il faut que les possessions des citoyens soient à l'abri de tout reproche; et s'ils ont à ce sujet d'anciennes raisons de se plaindre les uns des autres, pour peu qu'un législateur ait de sens et de prudence, il arrêtera son ouvrage et ne le reprendra qu'après avoir détourné l'injustice. » Ce précepte lui tenait à cœur, car il y revient souvent : « Nous ne nous lasserons pas, ajoute-t-il, de répéter que le dernier de nos soins doit être celui des biens de la fortune... Pour qu'un État soit exempt de troubles, il ne faut pas que les citoyens soient les uns trop riches, les autres trop pauvres, parce que l'excès d'opulence mène droit à la révolte comme l'excès d'indigence. » Cependant, en religion, il avait des idées éminemment conservatrices. Il veut « qu'on ne fasse aucune innovation à ce qui a été réglé par les oracles de Delphes, de Dodone, de Jupiter Ammon, ou par d'anciennes traditions, sur quelque fondement que ces traditions reposent, sur des apparitions ou des inspirations. » — Le VIe livre

est consacré à l'institution des magistrats, à leurs qualités et leurs devoirs. Le sénat devait être composé de trois cent soixante membres, nombre très-divisible, représentant le nombre des degrés du cercle, et celui des jours de l'année ancienne; c'était aussi un nombre mystique, un multiple de la tétrade ($4 \times 90 = 360$), réminiscence de la doctrine pythagoricienne. C'est dans ce même livre qu'on trouve le passage le plus intéressant peut-être de toute l'antiquité sur les esclaves, chargés de pourvoir à toute la vie matérielle des citoyens qui employaient leur temps à pérorer, à disserter, à gouverner et à se battre. Voici ce passage : « L'homme est un animal difficile à manier : il se prête avec infiniment de peine à cette distinction de libre et d'esclave, de maître et de serviteur, introduite par la nécessité. L'esclave certes est un meuble bien incommode; l'expérience l'a montré plus d'une fois, témoins les fréquentes révoltes arrivées chez les Messéniens, les malheurs auxquels sont exposés les États où il y a beaucoup d'esclaves parlant la même langue, enfin ce qui se passe en Italie, où des esclaves vagabonds infestent le pays de vols et de meurtres. Lors donc qu'on réfléchit sur cette grave matière, il n'est pas étonnant que l'on soit dans l'incertitude sur le parti à prendre. Je ne vois que deux moyens de résoudre le problème : le premier, d'avoir des esclaves de différentes nations, afin qu'ils ne puissent pas facilement s'entendre entre eux, parlant des langues différentes; le second, de les bien traiter, non-seulement pour eux, mais pour soi-même. » — Le VII[e] livre traite des soins à donner à l'enfance et des sciences ou arts à faire apprendre à la jeunesse. Il signale le danger qu'il y a à flatter les goûts ou les désirs des enfants, sur lesquels doit veiller la raison des parents. On y trouve même quelques bons préceptes hygiéniques, comme celui-ci : « Quiconque veut avoir le corps sain et l'esprit libre ne doit prendre de sommeil que ce qu'il en faut pour la santé, et il en faut peu quand on a su se créer de bonnes habitudes. » L'auteur recommande aussi d'être sobre d'éloges : « A l'égard des vivants, il y a toujours du risque à les louer jusqu'à ce qu'ayant parcouru toute la carrière ils aient terminé leur vie par une belle fin. » Belle devise pour les biographes ! Enfin Platon revient sur la comparaison des hommes à des automates : « Ils ne sont presque en tout que des automates, dans lesquels il ne se rencontre que de petites parcelles de la vérité. » — Dans le VIII[e] et le IX[e] livre l'auteur propose les lois réglant les fêtes et les sacrifices ainsi que les rapports des différents sexes et des citoyens tant entre eux qu'envers leurs esclaves et les étrangers. Il veut que l'on ne confonde point le culte des dieux souterrains avec celui des dieux célestes, et que toutes les transactions commerciales soient libres : « Personne dans l'État ne payera aucun impôt pour l'exportation ni pour l'importation d'aucune marchandise. » L'idée du libre-échange est, comme on voit, très-ancienne. Le meurtre d'un esclave n'était pas justiciable des tribunaux : l'assassin en était quitte pour se purifier. Voici une loi qui rappelle une loi toute pareille de Moyse : « Si une bête de somme tue un homme, les plus proches parents porteront plainte devant les juges, qui examineront l'affaire : l'animal coupable sera tué, et jeté hors des limites de l'État. »

Au milieu de ses discours légiférants, Platon est parfois saisi d'un découragement étrange. « Non, s'écrie-t-il, les affaires humaines ne méritent point qu'on se donne tant de peine. » Puis, il ajoute aussitôt : « Il faut pourtant en prendre soin, et c'est ce qu'il y a de fâcheux en ce monde. » La cause de ce découragement chez Platon, nous la croyons trouver dans sa profonde connaissance de la nature humaine, dont les instincts contrariaient tous ses projets d'organisation sociale. « La nature mortelle, dit-il tout déconcerté, portera toujours les hommes à désirer plus les uns que les autres, et ne fera penser chacun qu'à son intérêt personnel; car elle fuit la douleur et poursuit les plaisirs sans raison ni règle; elle les mettra dans son esprit bien au-dessus du juste, et s'aveuglant elle-même, elle finira par se précipiter avec l'État qu'elle gouverne dans un abîme de malheurs. » L'égoïsme inné de l'homme, c'est là, en effet, l'écueil contre lequel ont échoué et échoueront tous les auteurs de constitutions politiques et sociales. Platon pense que la crainte des dieux serait le remède le plus efficace contre ce vice radical de la nature humaine. Mais, avant de l'ordonner avec succès, il faudrait avoir irréfragablement démontré l'existence de Dieu. C'est là le sujet de tout le X[e] livre, le plus beau de tout le traité des *Lois* et qui fait le mieux connaître toute la théologie platonique, à laquelle le christianisme a tant emprunté. Ainsi, par exemple, le passage suivant, sur l'ambitieux atteint par la justice divine, pourrait servir de texte à bien des sermons : « Dieu est accompagné de la justice, toujours prête à châtier les infracteurs de la loi divine. Quiconque veut être heureux doit s'attacher à cette loi, et marcher humblement sur ses pas. Malheur à celui qui se laisse enfler par l'orgueil, à qui les richesses, les honneurs inspirent de hauts sentiments de lui-même, et qui est dévoré de désirs ambitieux, au point qu'il pense n'avoir besoin ni de maître ni de guide, et qu'il se croit en état de mener les autres : Dieu l'abandonne à lui-même. Ainsi délaissé, il se joint à d'autres présomptueux comme lui, secoue tout frein et met le trouble partout. Pendant quelque temps il paraît quelque chose aux yeux de la multitude ; mais bientôt la justice divine tire de lui une vengeance éclatante : il finit par se perdre sans remède, lui, sa famille, sa patrie. » (4[e] livre des *Lois*). — Quelques lignes plus loin, Platon ajoute : « L'unique moyen de se faire aimer de Dieu c'est de faire tous ses efforts pour lui res-

sembler. » C'est ce que disait aussi le Christ, presque dans les mêmes termes. Ailleurs (au Xe livre) on lit : « Jamais tu n'échapperas à l'ordre établi par les dieux, ni quand tu te rabaisserais jusqu'au centre de la terre, ni quand tu serais assez grand pour t'élever jusqu'au ciel. Mais tu porteras, soit sur cette terre, soit aux enfers, la peine due à tes forfaits. » Mettez *Dieu* au lieu de *dieux*, et vous aurez un fragment de saint Basile ou de Bossuet. — Ce que l'Église enseigne, Platon l'avait mis dans la bouche de son législateur : « L'âme, dit-il (au XIIe livre des *Lois*), est entièrement distincte du corps; dans cette vie même, elle seule constitue ce que nous sommes; notre corps n'est qu'une image qui accompagne chacun de nous... Après la mort, cette âme sera appelée à rendre compte de ses actions, compte aussi consolant pour l'homme de bien que redoutable pour le méchant. »

Les deux derniers livres (le XIe et XIIe) des *Lois* font en partie disparate avec les précédents; et comme l'auteur y revient sur la plupart des points déjà traités, ils forment en quelque sorte un hors d'œuvre. Nous serions presque tenté de croire que pas plus que l'*Epinomis*, petit dialogue qui les suit, ils ne sont point du philosophe auquel l'antiquité avait décerné l'épithète de *divin*.

Partant d'un centre commun, l'intelligence humaine, Platon et Aristote aboutissent à deux points diamétralement opposés : leurs systèmes forment comme les deux pôles du mouvement de la pensée. C'est autour de cet axe que tournent depuis plus de deux mille ans toutes les doctrines de la philosophie; et il n'en saurait être autrement. En effet, s'élever du particulier au général, du concret à l'abstrait, et descendre du général au particulier, de l'abstrait au concret, l'analyse et la synthèse, voilà les deux grandes voies que la pensée humaine a suivies dans ses évolutions multiples et variées. Attribuer l'invention de ces deux méthodes générales exclusivement à Aristote et à Platon, ce serait commettre une grave erreur. Elles leur avaient été transmises par leurs prédécesseurs, qui eux-mêmes, pas plus que les initiateurs de Thalès, de Pythagore, d'Héraclite, n'avaient le droit d'en revendiquer la propriété. De temps immémorial elles ont dû servir de leviers à la recherche de la Vérité. Inhérent à la marche de notre esprit, le fonds commun du platonisme et du péripatétisme constitue en quelque sorte le patrimoine du genre humain. Aussi, à toutes les époques, voit-on se reproduire, sous des formes différentes, l'antagonisme radical entre les deux tendances extrêmes, personnifiées par Platon et Aristote. Au moyen âge il revêtit la forme du nominalisme et du réalisme (*voy.* ROSCELLIN, GUILLAUME *de Champeaux*, etc.), et de nos jours il se révèle dans la lutte séculaire entre ceux qui prétendent atteindre la vérité en débutant par l'absolu et ceux qui veulent y arriver en interrogeant la nature et l'expérience.

Le terrain commun où tous les penseurs se rencontrent, c'est le besoin de la certitude. Là aussi commence l'erreur. Platon, sentant à merveille que ses idées abstraites, prises pour base immuable de la variabilité infinie des choses de la réalité, pourraient être taxées d'imaginaires s'il ne les rattachait pas à des propositions d'une évidence incontestable, n'osait s'avancer qu'entouré du cortége des mathématiques. Il avait inscrit, dit-on, au frontispice de son école : « Nul n'entre ici à moins qu'il ne soit géomètre »; et il renvoyait de l'Académie quiconque ne possédait pas les *anses de la philosophie* (τὰς ἀντιλαβὰς τῆς φιλοσοφίας). Dans plusieurs de ses dialogues il s'arrête avec complaisance sur les mathématiques, seul savoir certain dont l'homme puisse s'enorgueillir. Enfin celui qui n'aurait lu des œuvres de Platon que le *Timée* se persuaderait sans peine, à voir le rôle qu'y jouent les nombres et les figures géométriques, que le disciple de Socrate était le simple continuateur de Pythagore. Ce serait là cependant une étrange méprise. Pour Platon les mathématiques n'étaient qu'un moyen de donner plus de solidité à l'édifice de ses idées Quant à Aristote, il s'adressait, pour le même besoin de certitude, aux lois de l'entendement, aux *catégories*, comme il les appelait, où la pensée s'élabore et dont elle conserve, comme d'un moule, perpétuellement l'empreinte. Ainsi, pendant qu'Aristote cherchait ses moyens de démonstration dans l'intérieur de notre organisation intellectuelle, Platon les demandait, au dehors de nous-même, à la science des quantités.

Cette distinction bien établie, on comprendra aisément la difficulté extrême, sinon l'impossibilité absolue de concilier l'un avec l'autre ces deux éminents chefs d'école. Aussi leurs commentateurs ont-ils tous échoué dans cette grande entreprise. Bien plus : au lieu d'un rapprochement, ils ont fini eux-mêmes par former deux camps opposés, toujours prêts à se combattre; en place de la conciliation qu'ils avaient promise, ils n'ont fait naître que la controverse et des luttes auxquelles le christianisme prit dès son origine une part très-vive. Les premiers Pères de l'Église proclament hautement leurs sympathies pour Platon. « Les doctrines du Christ, dit Justin le martyr, ne sont pas bien éloignées du platonisme : en parlant de la création, nous ne différons de Platon que grammaticalement : Moyse dit l'*être* (suprême), ὁ ὤν, et Platon : l'*Etre*, τὸ ὄν (1). » Saint Clément d'Alexandrie n'hésite pas à dériver la philosophie platonique et le christianisme de la même source divine : ses écrits contiennent de nombreux parallèles pour établir la concordance entre les préceptes de Platon et ceux du Christ. La vraie philosophie

(1) Just. le Martyr, *Dialog. contre Tryph.*, 108.

était pour lui identique avec la vraie religion, et il admettait sans peine que le christianisme était le platonisme arrivé à son plus haut degré de perfection (1). Ce désir de concilier ou d'identifier les doctrines platoniques avec celles de la Bible se remarque aussi dans Origène, dans saint Irénée, dans Eusèbe, dans Théodoret, mais surtout, comme nous l'avons dit, dans saint Augustin. Sa *Cité de Dieu* est la plus belle de toutes les tentatives pour unir la sagesse de Platon avec l'esprit de l'Evangile. Quoique adversaire décidé du paganisme, le grand évêque d'Hippone se plaisait à reconnaître que les platoniciens n'avaient à changer que peu de mots et de phrases pour être de véritables chrétiens : *Paucis mutatis verbis atque sententiis christiani fierent* (2).

Mais à mesure que l'Église, dans les siècles subséquents, s'écarte de l'esprit de l'Évangile, ses sympathies pour le platonisme s'affaiblissent et s'éteignent. Le disciple de Socrate voulait améliorer les hommes par la purification de leurs pensées et de leurs actes : c'est aussi ce que voulaient les premiers Pères de l'Église, d'accord avec Jésus-Christ et ses apôtres. Tant que les chrétiens, poursuivis comme des novateurs dangereux par l'autorité conservatrice de la société ancienne, étaient, pour leur commune défense, obligés de serrer leurs rangs, l'union, qui fait la force, était pour eux un besoin impérieux, un intérêt tout-puissant. Mais aussitôt que le danger fut passé et que le sang des martyrs eut scellé le triomphe du christianisme, les fils des persécutés devinrent à leur tour aussi intolérants et cruels que les persécuteurs de leurs pères. En se constituant temporellement, l'Église s'arme, non point pour frapper les transgresseurs de la loi évangélique, qui ordonne d'aimer même ses ennemis, mais pour le maintien de dogmes créés postérieurement à la venue du Sauveur, dogmes qui, en faisant naître d'interminables disputes et verser des torrents de sang pour des définitions de termes incompréhensibles, ne devaient en rien contribuer à l'amélioration morale des peuples. C'est à ce moment qu'on voit réapparaître sur la scène Aristote, le perpétuel antagoniste de Platon. La scolastique s'accommodait mieux des catégories du Stagirite; la théocratie du moyen âge se trouvait plus à l'aise avec les subtilités du péripatétisme qu'avec le spiritualisme de Platon. Cette prédilection intéressée porta un coup funeste à l'unité de l'Église. En passant en revue la liste des hérésiarques, on verra que de tous les arguments qu'ils mettaient en avant pour battre en brèche l'autorité hiérarchique, le plus redoutable était que l'Église par ses richesses, sa puissance et ses allures trop mondaines, avait complétement dévié de la route qu'avaient tracée le Christ et ses apôtres, et qu'il fallait, en la réformant dans son chef et dans ses membres, la ramener à l'Église des premiers siècles. Luther tonne autant contre Aristote que contre le pape, tandis qu'à chacune des pages de ses écrits il fait éclater son enthousiasme pour saint Augustin, le grand admirateur de Platon. Enfin, de nos jours le platonisme est repris, dans le sens des néoplatoniciens, par une école que le fanatisme religieux et le dogmatisme de la raison se sont toujours accordés — étrange accord — à condamner au silence. Mais l'impulsion est cette fois, croyons-nous, irrésistiblement donnée : rien ne saurait plus l'arrêter. Que sortira-t-il de ce mouvement, en quelque sorte supérieur à la volonté humaine? C'est ce que nous dira peut-être l'avenir. F. Hoefer.

(1) S. Clem., *Stromat.*, I, 207, 234; VII, 503, 526.
(2) S. Aug., *De Civ. Dei*, IV, 7.

Cicéron, Diogène de Laerte, Olympiodore, Proclus. — Tenneman, *Geschichte des Phil.*, t. I. — Ritter, *idem*. Ast, *De Vita et Scriptis Platonis*; Leipzig, 1816, in-8°. — Stallbaum, *Disputatio de Platonis vita, ingenio et scriptis*, en tête de son édition des œuvres de Platon.

PLATON, surnommé *Tiburtinus*, traducteur, vivait au douzième siècle. Ce surnom bizarre ne nous cache-t-il pas un personnage qui, comme tant d'autres, a voulu paraître aux yeux de ses contemporains sous des dehors mensongers? Nous proposons cette hypothèse, sans avoir rien découvert qui la confirme. On remarquera toutefois que Platon est un nom grec, et que notre traducteur latin était de race latine, *Tiburtinus* signifiant *de Tivoli*, ainsi que nous l'apprend un vers de Martial :

Dum Tiburtinis albescere collibus audit.

Fabricius a omis dans sa Bibliothèque de mentionner ce *Plato Tiburtinus*. Jourdain, dans ses *Recherches critiques sur les traductions latines d'Aristote*, déclare n'avoir trouvé sur lui d'autres renseignements que la date approximative du temps où il a vécu. A cet égard, du moins, nous sommes plus exactement informé que Jourdain : notre Platon ne vivait pas au milieu, mais au commencement du douzième siècle. En voici la preuve : une de ses traductions, intitulée *Liber Embadorum*, se présente à nous avec cette annotation originale : *Translatus anno Arabum DX, mense Saphar*; et l'an 512 de l'hégire répond à l'an de Jésus-Christ 1116. Ses traductions sont toutes inédites. Nous désignerons ici sous leurs titres, plus ou moins corrompus, celles qui nous sont connues : *Liber Embadorum, a sanasorda in hebraico compositus, a Platone Tiburtino in latinum sermonem translatus*, de la Bibliothèque impériale, Supplément latin, num. 774; — *Albateni Liber de numeris stellarum*, ancien fonds du Roi, num. 7266; — *Almansoris Capitula de Stellis*, six copies différentes dans le même fonds; — *Ptolomæi Quadripartitum*, même fonds, num. 7320; — *Alkasen liber de revolutionibus nativitatum*, même fonds, num. 7439; enfin *Tractatus de geometria practica*, même fonds, num. 7224. On peut supposer que notre traducteur savait à la fois l'arabe et l'hébreu. B. H.

Jourdain, *Recherches critiques*, p. 100

PLATTE-MONTAGNE (*Matthieu* VAN PLATTEN-BERCH, en français DE), peintre et graveur, né à Anvers, au commencement du dix-septième siècle, mort à Paris, le 19 septembre 1660, âgé, dit-on, de cinquante-deux ans. La notice sur Uleughels, gendre de Platte-Montagne, et originaire comme lui d'Anvers, insérée dans les *Mémoires inédits des Académiciens*, le dit « issu d'une bonne famille flamande alliée de très-proche à la maison de Nassau ». Il fut élève d'André Van Ertvelt, peintre de marine, et de Jacques Fouquières. Après avoir fait un voyage en Italie, il vint se fixer à Paris; dénué sans doute de moyens d'existence et ne trouvant pas à tirer parti de ses talents de peintre et de graveur, il fit pendant quelque temps pour vivre des patrons et dessins de broderies. Les broderies ayant été défendues par un règlement somptuaire, Platte-Montagne se remit à faire des portraits. Il se fit un nom dans ce genre aussi bien que comme graveur, et fut l'un des vingt-six premiers membres de l'Académie royale de peinture. M. Robert-Dumesnil a catalogué vingt-neuf paysages gravés pas Platte-Montagne, d'une pointe spirituelle et légère. En arrivant en France, il changea son nom en le francisant; il a signé ses gravures: *Montagne* et *Montaigne*. Il épousa la sœur du graveur Morin, et habita avec ce célèbre artiste, qui édita la plupart des estampes de son beau-frère.

PLATTE-MONTAGNE (*Nicolas* DE), peintre et graveur, fils du précédent, né à Paris, vers 1631, mort le 25 décembre 1706. Élève de Philippe de Champagne, de Charles Le Brun et de son oncle Jean Morin, avec lequel il habitait, il peignit le mai qui fut offert en 1666 à l'église Notre-Dame de Paris, un *Saint Benoît*, une *Sainte Scholastique* (1676) et un plafond pour l'église des Bénédictines du Saint-Sacrement de la rue Cassette, et *Le Saint-Esprit descendant sur les apôtres*, pour l'église Saint-Sulpice (1676). Il a aussi travaillé pour le château des Tuileries, en 1683 et 1684. Il exposa deux tableaux au salon de 1673, cinq tableaux d'histoire et trois portraits au salon de 1699, le premier qui eut lieu dans les galeries du Louvre. Il a gravé de 1651 à 1694, dans un genre assez semblable à celui de Morin, dix-sept sujets divers et onze portraits d'après Porbus, Janet, Ph. de Champaigne, B. de Champaigne et d'après ses propres dessins. Il fut reçu membre de l'Académie le 21 avril 1663, nommé adjoint à professeur le 1[er] juillet 1679 et professeur le 20 décembre 1681. Il a signé : *Montagne*, *Montaigne*, *de Platte-Montaigne*, *N. D. P. Montaigne*, *N. de la Platte-Montagne*, *N. van Platten Berc*, vulgo de Platte-Montagne, et *N. de Platte-Montagne*. H—N.

Robert-Dumesnil, *Le Peintre graveur français*. — Huber et Rost, *Manuel des curieux*. — *Archives de l'art français*, *Abcdario* de Mariette. — *Mémoires inédits de l'Acad. de peinture*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*.

PLAUTE (*Plautus*), le plus célèbre des poëtes comiques latins. Qu'il se soit appelé *M. Accius* ou *Attius Plautus*, comme le portent les éditions de ses œuvres imprimées ainsi que la plupart des manuscrits, ou qu'on l'ait nommé *T. Maccius Plautus*, comme l'a prouvé le savant M. Ritschl dans une dissertation de quarante pages, dont M. Lachmann adopte les conclusions, contestées par M. Geppert, et défendues par M. Martin Hertz, dans un mémoire de 32 pages in-8°; que la malice des mauvais plaisants de son temps ou l'imagination des beaux-esprits après sa mort lui ait imposé le surnom d'*Asinius*, parce qu'il avait tourné la meule d'un moulin, espèce d'emploi dans lequel les hommes remplaçaient quelquefois le service des ânes; ou que ce surnom lui vienne de la corruption de l'ethnique *Sarsinas*, *Arsinas*, *Asin*, *Asinius*, ces questions ne nous importent guère. Le nom de Plaute ou *Plautus* nous suffit : c'est celui sous lequel Cicéron et Varron avec toute l'antiquité ont cité ses vers, et que son talent a immortalisé. Ce qui nous intéresse davantage, ce sont les événements de sa vie, en tant qu'ils ont pu influer sur son génie. Il était né dans l'Ombrie, à Sarsina; en quelle année? On l'ignore. On sait seulement qu'il mourut dans un âge avancé, en 570 de Rome (184 avant J.-C.), l'année même de la censure de Caton. Il fut le contemporain des deux Scipions qui périrent en Espagne; il florissait pendant et après la seconde guerre punique, et plusieurs passages de ses prologues, plusieurs scènes de son *Amphitryon* se ressentent des ardeurs héroïques du combat. C'était aussi le temps de la première invasion du luxe et des arts de la Grèce, par suite des conquêtes en Sicile, dans l'Italie méridionale, dans l'Asie. Alors commençait la lutte de la discipline des ancêtres, roide et austère, contre les nouveautés élégantes et voluptueuses; le vieux Latium se révoltait contre les modes et les études helléniques. Plaute avait pu rire des épigrammes de Nævius sur la jeunesse du grand Scipion, que son père avait été chercher dans une maison de courtisanes pour l'en faire sortir devant lui, tout penaud et confus. Il s'était trouvé peut-être au forum le jour où une émeute de dames romaines y avait fait irruption pour solliciter l'abrogation de la loi Oppia, qui leur refusait l'usage des voitures et des bijoux d'or. Il avait pu y rencontrer Ennius, poëte favori des Romains, comme lui, mais d'une école différente. Ennius vivait dans la compagnie des grands et des hommes du bel air, un Fulvius Nobilior, un Scipion, un Lælius. L'histoire ne cite aucun riche protecteur de Plaute; il resta peuple et courtisan du peuple, grand prôneur des anciens, frondeur impitoyable des mœurs du temps. Ce qu'était Caton au forum et au sénat, il le fut sur la scène. On dirait qu'ils s'étaient partagé les rôles, l'un de la censure véhémente et grondeuse, l'autre de la censure en belle humeur, aussi piquante et moins acerbe.

Sa naissance ne lui avait probablement donné ni rang, ni fortune, ni état; il fut d'abord obligé, pour vivre, de s'engager dans quelque emploi subalterne au service d'une troupe de comédiens (1). Cela lui réussit, car il y gagna de l'argent et, mieux encore, une certaine connaissance, peut-être un peu le goût des jeux du théâtre, comme Shakespeare commença par être souffleur. Mais il ne s'avisa pas de sa verve tout d'abord. L'envie le prit de se lancer dans des entreprises de négoce. Il y perdit le fruit de ses épargnes. Ruine heureuse pour sa gloire et pour l'honneur des lettres latines! Le pauvre valet de comédie serait mort de faim si un meunier boulanger (car chez les anciens les deux métiers ne faisaient qu'un) ne l'avait pris pour tourner la meule. Il se souvint alors des représentations comiques où il avait eu part autrefois, et, le besoin aiguillonnant le génie, il composa trois pièces entre ses heures de corvée; on nomme les titres de deux : *Saturio, ou le Parasite*, et le *Débiteur exécuté* (*Addictus*); l'historien a oublié le nom de la troisième. Ce personnage de l'*Addictus*, l'homme privé de sa liberté faute de pouvoir payer, fut-il l'expression d'une ironie douloureuse sur sa propre situation? Quelque triste retour qu'il fît sur lui-même en traitant un pareil sujet, on peut être assuré que rien n'y parut dans son œuvre; il savait trop bien que le peuple romain voulait qu'on l'égayât, et non pas qu'on l'attendrît. Il fut dès lors le favori du public, l'auteur en vogue, et cette vogue lui survécut dans les âges suivants. Le prologue de *Casina*, écrit pour une représentation posthume, en est un évident témoignage (2), et une tessère, espèce de contremarque de théâtre, trouvée dans des ruines (3), prouve qu'on jouait encore *Casina* du temps des empereurs, malgré la fureur pour les mimes, les pantomimes et les spectacles à machines et à fracas. Le grand nombre même des pièces qui lui furent attribuées de son vivant et après sa mort atteste encore plus l'éclat de sa renommée que la fécondité véritable de son talent. Il courait, les uns disent cent comédies (4), les autres cent trente (5) sous le nom de Plaute. Quiconque avait plus de cupidité que de conscience, plus de ruse que de mérite, profitait d'une ressemblance de nom ou risquait audacieusement le pseudonyme, peu leur importait, pourvu qu'ils vendissent bien leur marchandise aux édiles pour le théâtre, ou aux amateurs pour la lecture. Les plus savants et les plus fins critiques de profession, un Ælius Stilon, un Volcatius Sedigitus, et par-dessus tous, Varron, avaient fait une étude particulière de ses ouvrages. Stilon n'admettait que vingt-cinq pièces comme authentiques et légitimes; Varron avait fait un choix de vingt et une seulement. Serait-ce ce recueil des *Varroniennes*, comme on les appelait, qui serait parvenu jusqu'à nous, moins la *Vidularia*? Celles-là, Varron, d'accord avec Ælius Stilon, les jugeait telles, que si les muses avaient voulu parler latin, elles n'auraient pas usé d'un autre langage. Il va sans dire que les vierges du Pinde se seraient abstenues de certaines licences d'expressions, quoique les honnêtes et chastes matrones des Romains n'en fussent pas effrayées à la lecture : elles lisaient Plaute avec Nævius si assidument et avec tant d'application, que dans la pureté de leur diction, que ne gâtait point le commerce vulgaire, comme chez les hommes, on reconnaissait l'empreinte de ces auteurs; leur chasteté était fort éloignée, comme on voit, de la pruderie. Pline a dit de même qu'entendant lire une lettre de la femme d'un de ses amis, il lui semblait qu'on lui lisait du Plaute et du Térence mis en prose.

C'étaient, en effet, deux merveilleux artisans de style. Plaute m'étonne davantage. Quand, en présence de ses comédies, je considère le lieu d'où il est sorti, le temps où il a vécu, les métiers qu'il a faits d'abord, il me vient en pensée des problèmes qu'on ne peut résoudre faute de lumières historiques. Il y avait peut-être à peine vingt ans que Livius Andronicus avait joué la première pièce de théâtre que les Romains eussent vue jusque-là (514-240), n'ayant jamais rien imaginé de mieux que les improvisations fescennines, les altercations bouffonnes d'une jeunesse en fête et avinée; et voilà une comédie ingénieuse et savante, accomplie dans sa forme, et ne se permettant que des écarts volontaires et calculés! Cela peut s'expliquer : c'était une plante exotique déjà parvenue à maturité, une importation déguisée, dont Philémon, Diphile et les autres poëtes grecs fournissaient la matière. Mais comment ce pauvre gagiste d'une troupe d'histrions, ce petit commerçant, avait-il si bien appris le grec, si bien étudié les comiques de la Grèce, si profondément observé le tempérament nécessaire pour séduire la rudesse romaine aux grâces de l'atticisme, marqué d'un caractère d'originalité dans ses copies? Sous quels maîtres ce petit provincial de l'Ombrie s'était-il fait un latin si nouveau et si approprié à son temps, d'une vivacité si énergique, d'une si exquise finesse, d'une facilité si correcte, qui, après avoir charmé les spectateurs de son vivant, resta un modèle pour les lettres des générations postérieures? Le spirituel auteur du traité *De officiis*, en traçant les règles qui distinguent la plaisanterie grossière, lourde, indécente de la plaisanterie légère, avenante et de bon goût, propose Plaute comme un exemple parfait en

(1) *In operis scenicorum artificum*, c'est-à-dire *inter operarios*.

(2) *Nos postquam populi rumorem intelleximus,*
Studiose expetere vos plautinas fabulas,
Antiquam ejus edimus comœdiam,
Quam vos probastis, qui estis in senioribus.

(3) Orelli, *Insc. lat.*, [illegible].

(4) Servius, *Ad Æneid.*, I.

(5) Gell., *Noct. Att.*, III, 3.

même estime que les auteurs de l'ancienne comédie attique et les disciples de Socrate.

Mais voici un autre problème, d'ailleurs plus facile à résoudre : ce que loue Cicéron, Horace le méprise ; il méprise tout chez Plaute, l'esprit comme les vers (1). Varron et Cicéron étaient-ils donc de sots admirateurs? Ou bien Horace a-t-il manqué de jugement? Il faut d'abord considérer la différence des temps et des points de vue ; la politesse de la cour d'Auguste devait trouver trop grossières certaines gaietés des Romains de la république : de même que Marius et d'autres qui, comme lui, se vantaient de n'avoir jamais appris le grec, s'ils avaient pu revenir au jour dans Rome apaisée sous un maître, se seraient fort scandalisés de voir sur le mont Palatin un temple d'Apollon tout décoré d'images de poëtes le laurier sur le front. Cependant, même en faisant la part de ces préventions si diverses, il faut encore avouer que la vérité n'est pas plus dans l'éloge sans réserve que dans le blâme absolu. D'une et d'autre part, les juges ne s'entendent pas, pour n'avoir regardé qu'un côté des choses. Oui, on pourra condamner avec Horace des farces ridicules et des platitudes dignes de grotesques acteurs, comme l'a fait un écrivain du dix-huitième siècle, dans des vers que je transcris ici, parce qu'ils sont peu connus, et qu'ils valent la peine qu'on les lise :

> Ce comique bouffon, n'en déplaise aux savants,
> A son grossier parterre immole le bon sens :
> Chez lui d'un trait d'esprit la grâce déployée
> Dans mille jeux de mots d'ordinaire est noyée.
> Sans rime et sans raison il fait le goguenard.
> La justesse en ses vers n'est qu'un don du hasard.
> Si le valet souvent y parle d'un ton grave,
> L'honnête homme y produit les pointes d'un esclave;
> Enfin par un seul trait pour le dépeindre en tout,
> Il eut beaucoup d'esprit, peu d'art et point de goût (2).

Tous ces reproches sont vrais, hormis la rigueur absolue de la conclusion et surtout l'iniquité des réticences. Oui, ces reproches sont vrais, et les preuves abondent pour les justifier. Mais que d'arguments l'auteur offrait à ses apologistes! Quels jeux de scène divertissants! quelle fécondité d'inventions comiques! quelle veine intarissable de bons mots et de tours facétieux! et en même temps quelle élégance soutenue jusque dans ses débauches d'esprit et de langage! quelle variété de détails, d'expressions, de nuances, dans la reproduction de ces types uniformes et obligés de l'ancienne comédie, vieillards grondeurs, épouses impérieuses, jeunes gens libertins, courtisanes intéressées, esclaves intrigants! A travers tout cela, quelle finesse d'observation! quels élans de vigueur et de noblesse! quelles lumières de raison! Qu'on lise seulement quelques scènes d'*Amphitryon*, les conversations de Mégadore et d'Eunomie (*Aulularia*), et des deux sœurs qui gardent leur foi à leurs maris absents en dépit de l'autorité paternelle (*Stichus*), les discours de Périplectomène (*Miles gloriosus*) et de Lysitèle (*Trinummus*). Et pour la suavité des sentiments tendres, y a-t-il rien de plus touchant que certains traits des rôles de Philénie dans l'*Asinaria* et de Silénie dans la *Cistellaria?*

S'il s'agit de la conduite savante de la fable dramatique, outre que *les Captifs*, *Pseudolus*, le *Trinummus* et d'autres pièces prouvent assez ce que Plaute savait faire en ce genre, on avouera que ce n'est pas un mérite dont il faille tenir grand compte dans des œuvres d'imitation et presque de traduction. Mais c'est par la violation même des règles que Plaute s'est montré judicieux. Il ajustait ses plans à la capacité du public, aux circonstances des lieux. Nous avons dit que le théâtre latin comptait à peine vingt ans d'existence lorsque Plaute vint à s'y produire. Les représentations ne se donnaient pas en présence d'une assemblée d'élite, silencieuse et attentive, renfermée dans une étroite enceinte. Des milliers de spectateurs se pressaient en tumulte sur des échafaudages dressés à la hâte et peu commodes; il n'y eut point d'édifice bâti pour cet usage avant le troisième consulat de Pompée. La joie et l'ivresse des fêtes amenaient des juges plus bruyants que curieux, et dont l'intelligence, encore mal dégrossie, se laissait plutôt prendre aux extravagances habilement risquées des personnages comiques qu'aux raffinements de l'art. Varron, en définissant le génie particulier de chacun des trois princes de la comédie latine, a rendu raison de leurs destinées différentes. Cecilius excelle dans la composition du drame, Térence dans la peinture des mœurs, Plaute dans le mouvement du dialogue. Le premier obtint des succès d'estime, point de triomphes éclatants; et comme il était mauvais écrivain, *ferreus scriptor*, ses ouvrages ont péri. Le second, avec sa douce sensibilité et son enjouement discret, se vit plus d'une fois déserté par la foule; mais son style l'a fait vivre chez les lettrés. Plaute, mêlant à la force comique, souvent exagérée, les grâces et la correction du langage, fut toujours redemandé par le peuple et lu, relu sans cesse par les esprits cultivés. Il suffirait de comparer les prologues de Plaute et ceux de Térence pour comprendre la diversité de leurs desseins, de leurs méthodes, et partant de leurs fortunes. Des doléances sur les cabales de ses rivaux, des justifications de sa manière d'imiter Ménandre, de respectueuses sollicitations à ses juges, c'est tout ce que Térence hasarde timidement par la bouche du protagoniste pour préparer l'action. Mais voyez les vives allures, les joviales hardiesses de Plaute, ses heureux caprices d'imagination, au lieu d'un triste et maigre programme. Tantôt c'est l'orateur ordinaire de la troupe, bel-esprit goguenard, qui débute par une emphatique parodie d'un discours tragique (*Pœnulus*), ou qui prend à

(1) *Plautinos et numeros et Laudavere sales nimium patienter utrumque, Ne dicam stulte, mirati.*

(2) Von Elfen, cité par Lessing, t. III de ses *Œuvres*, p. 112.

partie un pauvre prolétaire attardé et faisant un peu de bruit (*Captivi*), ou qui vient demander la permission d'édifier sans architectes au milieu de Rome une Athènes improvisée (*Ménechmes*). Tantôt il lance du premier coup de gros lazzis à l'adresse de la multitude pour la mettre en belle humeur (*Captivi*); tout à l'heure il aura des plaisanteries pour les délicats. Ou bien c'est une divinité qui se charge d'introduire et de recommander la comédie et les comédiens : le Luxe et l'Indigence, sa fille, annoncent les infortunes d'un dissipateur (*Trinummus*); l'orageuse étoile Arcture explique la fable où va éclater la justice du ciel sur deux jeunes filles innocentes et deux scélérats de Siciliens (*Rudens*); Mercure, sous les traits de Sosie, confesse qu'il a peur d'être fustigé après le spectacle s'il ne joue pas bien son rôle. Il se trouve même quelquefois que le prologue n'arrive qu'après la pièce déjà commencée, à l'encontre de tous les usages reçus; c'est qu'avant d'exposer dans une narration détaillée les situations respectives des personnages avec le nœud de l'action et même le dénoûment, il lui a semblé bon de s'emparer tout d'abord de son auditoire, là par une conversation très-animée et très-divertissante de trois courtisanes, où se dessinent et se nuancent avec énergie les âges, les caractères, les instincts différents (*Cistellaria*), ici, par les burlesques forfanteries d'un soudard, dont un parasite, adroit persifleur, excite à outrance la folie (*Miles gloriosus*).

Les critiques de l'antiquité accordaient à Térence le suprême avantage de se tenir toujours dans le naturel, la bienséance et la mesure, *poeta artificiosissimus*. Plaute s'amuse à dissiper le prestige de l'illusion, à trahir le secret de la machine dramatique, à montrer de temps en temps la personne de l'acteur au travers du masque et du costume, à pousser la peinture des méchancetés et des sottises de l'humaine espèce jusqu'à l'hyperbole, sûr d'entraîner tout par sa verve et sa gaieté.

Cependant vous reconnaîtrez bien souvent dans ce bouffon un homme d'un grand sens, un moraliste, un politique. Les plaintes des soldats ignominieusement relégués en Sicile après la déroute de Cannes, tandis que leurs officiers, fils de sénateurs, briguent et tribunats et prétures, ces plaintes n'ont-elles pas un écho un peu égayé, il est vrai, dans ce petit dialogue : « ÉPID. Où sont les armes de ton maître? — L'ÉCUYER : Elles ont passé à l'ennemi. — Ses armes? — Et très-lestement. — Dis-tu vrai? — Très-vrai. L'ennemi les tient. — Ah! quelle honte! — Pareille chose est arrivée à bien d'autres. Il s'en fera honneur. — Comment? — Parce que d'autres n'en ont été que plus honorés. » Et les citoyens de fraîche date, qui faisaient métier de faux témoignage et de dénonciations calomnieuses n'ont-ils pas reçu avec ces coups de verge leur marque d'infamie (*Pœnulus*, *Persa*)? Ses satires contre la tyrannie acariâtre et les insatiables caprices des dames richement dotées ont-elles précédé ou suivi les lois somptuaires et celles qui limitaient les testaments en faveur des femmes (*Asinar.*, *Aulul.*, *Epidic.*)? Est-ce Caton ou lui qui a dit le premier que l'âme d'un amant vit ailleurs qu'en lui-même? Sous combien de figures diverses et dans combien de situations toujours nouvelles a-t-il mis en lumière la démence des amoureux enragés à se ruiner et se déshonorer dans le commerce des courtisanes, qui ne leur rendent pour tant de sacrifices que déceptions et que moqueries! Que de fois il a étalé les scandales des vieux libertins pris en flagrant délit de rivalité avec leurs propres fils (*Asin.*, *Bacchid.*, *Casin.*, *Mercat.*)! Sans doute ce n'est pas un prédicateur de vertu, mais c'est un moniteur diligent et avisé, à qui nulle ruse, nulle perfidie n'a échappé. Son cynisme est une guerre au vice, victorieuse par le ridicule. Dût-on me taxer d'opinion paradoxale, je pense qu'un père de famille romain, s'il avait redouté pour ses fils les séductions du théâtre, aurait dû craindre plutôt les manières décentes et les tendres et quelquefois généreux sentiments des amoureuses de Térence que toutes les licences des effrontées de Plaute, trahissant sur la scène avec une grossière crudité ou une provocante impudence tout ce qui peut exciter chez elles la défiance, le mépris et le dégoût.

Quoi qu'il ait pu faire pour choquer la pudeur du lecteur français, nous serions plus ingrats que toute autre nation si nous ne tenions pas compte des services qu'il a rendus à notre littérature. Molière tout le premier protesterait au nom d'Amphitryon, et des Mascarille et des Scapin taillés sur le patron des Épidique, des Chrysale et des Pseudole. Madame Jourdain troublant les festins galants de M. Jourdain ne renierait pas sa parenté avec Artémone de l'*Asinaire* et Lysistrate du *Marchand*. Rotrou confesserait ses emprunts d'*Amphitryon*, des *Captifs*; Crispin et Labranche de Le Sage se reconnaîtraient dans Liban et Léonidas de l'*Asinaire*. Regnard se proclamerait son débiteur pour le *Retour imprévu* (*Mostellaria*), *les Ménechmes*, le dénoûment des *Folies amoureuses* (*Mil. glor.*, *Casin.*), et Destouches pour son dissipateur (*Trinummus*). Corneille aurait bien quelque honte à confesser que son capitan de l'*Illusion comique* s'est laissé endoctriner par cet extravagant de Pyrgopolynice.

L'édition *princeps* des œuvres complètes de Plaute a été publiée en 1472 à Venise par Georges Merula; toutefois il existe des huit premières pièces seulement une édition antérieure, sans date, imprimée aussi à Venise, et dont on ne connaît plus qu'un exemplaire conservé dans la bibliothèque publique de cette ville. Dans les siècles suivants, Camerarius (Bâle, 1558), Lambin (Paris, 1576), Taubmann (1605), Pareus (1610), Gruter (1621), Gronovius (Amsterdam,

1664, 1669, 1684), ont été les principaux éditeurs et commentateurs du poëte. De notre temps les meilleures éditions complètes ont été données par Brunk, 3 vol. in-8°; par Bothe (Berlin, 1809-1811, 4 vol. in-8°; 3e édit., Leipzig, 1834, 2 vol. in-8°), et par Weise (Quedlimbourg, 1837-1838, 2 vol. in-8°). Plaute a été traduit en tout ou en partie dans presque toutes les langues de l'Europe : en anglais (1767-1774, 5 vol. in-8°), et en français par Mme Dacier (1683, trois pièces); par Limiers (Amsterdam, 1719, 10 vol. in-8°); par Gueudeville (Leyde, 1719, 10 vol. in-8°), etc. La traduction la plus complète et la plus récente se trouve dans la *Bibliothèque latine* de Panckoucke (Paris, 1831-1833, 9 vol. in-8°, et 1845, 4 vol. in-18). NAUDET.

Varron, Cicéron, Aulu-Gelle, Minucius Felix. — Andresen, *De vita Plauti*; Altona, 1843, in-4°. — G.-A. Becker, *De comicis Romanorum fabulis maxime Plautinis*; Leipz., 1838, in-4°. — Fleckeisen, *Exercitationes Plautinæ*; Gœttingue, 1842, in-8°. — Gronovius, *Lectiones Plautinæ*; Amst., 1740, in-8°. — Lessing, *Von dem Leben und den Werken des Plautus*, dans le t. III de ses Œuvres (Berlin, 1838). — Niebuhr, *Kleine Schriften*, I, 176. — Osann, *Analecta critica*; Berlin, 1816, in-8°. — Ritschl, *Parergon Plautinorum cupediorum ferculum I-XVII*; Leipz., 1811-1831, in-4°. — Vissering, *Quæstiones Plautinæ*; Amst., 1842, 2 part. in-8°. — Smith, *Dictionary of greek and roman biogr.*

PLAUTIEN (*Lucius-Fulvius*), général et homme d'État romain, né vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, décapité en 203. Africain de naissance, compatriote et même probablement parent de l'empereur Septime Sévère, il gagna la faveur de ce prince, qui le nomma préfet du prétoire et le combla de richesses et d'honneurs. Confiant dans l'influence toute-puissante qu'il exerçait dans le conseil de l'empereur, il se livra sans retenue à ses deux passions dominantes, la cruauté et la cupidité, et commit pour les satisfaire les injustices les plus criantes. En 202 il maria sa fille Plautille (*voy.* ce nom) à Caracalla, le fils de son maître, et il étala à cette occasion un luxe insolent. Cependant il était loin de paraître heureux; son corps était usé par la débauche, et son esprit, tantôt occupé des projets les plus ambitieux, tantôt en butte à des terreurs mortelles, était dans une agitation continuelle, qu'il ne parvenait pas à cacher. S'étant aperçu de l'antipathie que Caracalla nourrissait contre lui ainsi que contre sa fille, il ne douta pas que l'avénement de ce prince ne lui devint funeste. Il ourdit alors un complot contre la vie non-seulement de Caracalla, mais encore de son bienfaiteur Septime Sévère; la conspiration fut découverte et l'auteur en fut puni de mort. Ses biens furent confisqués et son nom effacé des monuments publics, où il avait été gravé à côté de celui du souverain. Tel est le récit d'Hérodien. Selon Dion Cassius, Plautien n'aurait pas été coupable de ce dernier crime; Caracalla, l'en ayant accusé à tort, aurait réussi à surprendre la religion de l'empereur et à faire condamner son beau-père.

Plautille, fille de Plautien, fut mariée en 202 à Caracalla, qui n'avait aucun goût pour cette union, mais qui fut obligé de céder à la volonté de son père, l'empereur Septime Sévère. Traitée avec dédain par son mari, elle fut, après la mort de Plautien, envoyée en exil dans l'île de Lipare; soumise à des privations humiliantes pour une impératrice, elle fut en 212 mise à mort par ordre de Caracalla.

Hérodien, liv. III et IV. — Dion Cassius, liv. LXXV, 14-16; LXXVI, 2-9, et LXXVII, 1. — Gibbon, *Décadence de l'empire romain*. — Smith, *Dict.*

PLAYFAIR (*John*), mathématicien anglais, né le 10 mars 1748, à Benvie (Écosse), mort le 19 juillet 1819, à Édimbourg. Fils d'un ministre presbytérien, qui pourvut à sa première éducation, il se fit remarquer à l'université de Saint-André par ses rapides progrès dans l'étude des mathématiques et des sciences naturelles. Après avoir concouru avec beaucoup d'honneur pour une chaire du collége Maréchal, il fut, bien malgré lui, obligé de renoncer au professorat, afin de venir en aide à ses jeunes frères, que la mort de leur père avait laissés sans appui. Il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint le bénéfice de Benvie (1773). Quelques mémoires, adressés à la Société royale de Londres, le firent connaître et le mirent en rapport avec l'astronome Maskelyne, Adam Smith, Blair, Hutton, Ferguson, et autres savants. En 1782 il résigna sa cure, et s'occupa d'une éducation particulière. Appelé en 1785 à occuper, conjointement avec Ferguson, la chaire de mathématiques que Dugald Stewart venait de quitter dans l'université d'Édimbourg, il remplaça en 1805 Robinson dans celle de philosophie naturelle. L'installation du successeur qui lui fut désigné, Leslie, rencontra une opposition si vive chez les ministres presbytériens qu'elle ne put avoir lieu qu'en 1819, quatorze ans plus tard. Playfair, qui partageait « les opinions dangereuses » qu'on reprochait à son ami, écrivit, dans le feu de l'indignation, une *Lettre* (1806), où il accusait ouvertement le clergé d'ambition et d'intolérance. Lors du rétablissement de la paix (1815), il entreprit un voyage en Italie pour étudier le système géologique des Alpes. Il possédait au plus haut degré, selon le jugement de Jeffreys, tout ce qui caractérise une belle et puissante intelligence. Il professait avec méthode et clarté. A l'époque de sa mort, il était secrétaire général de la Société royale d'Édimbourg et membre de celle de Londres. On a de lui : *Elements of geometry*; Édimbourg, 1795, in-8° : ce livre a encore eu quatre éditions depuis qu'il a cessé d'être classique en Écosse; — *Illustrations of the Huttonian Theory of the earth*; ibid., 1802, in-8°; trad. en 1815, en français : cette apologie des théories géologiques de Hutton fut attaquée par Deluc; — *Outlines of natural philosophy*; ibid., 1812-1816, 2 vol. in-8° : le 3e vol., annoncé, n'a jamais paru. On a publié à Édimbourg une édition complète de ses œuvres (1822, 4 vol.

in-8°), dans laquelle on trouve aussi les principaux articles qu'il a fournis à l'*Edinburgh review* depuis 1804, la *Dissertation* qu'il a placée en tête de l'*Encyclopædia britannica* sur les progrès des sciences depuis la renaissance des lettres, et ses *Mémoires* insérés dans le recueil de la Société d'Édimbourg (*Remarks on the astronomy of the Brahmins* (1790), les *Notices* biographiques sur Hutton et Robinson, etc.).

F. Jeffreys, dans *Annual biography*, 1820. — *Vie de J. Playfair*, à la tête de ses *Œuvres*. — R. Chambers, *The illustrious Scotsmen*.

PLAYFAIR (*William*), littérateur, frère du précédent, né en 1759, près de Dundee, mort le 11 février 1823, à Londres. Placé d'abord en apprentissage chez un mécanicien, il travailla ensuite à Birmingham comme dessinateur dans la fabrique de James Watt; de là il se rendit à Londres, et se fit publiciste. Vers 1790 il établit à Paris une maison de banque, qui n'eut aucun succès. Revenu à Londres, il montra dans ses écrits beaucoup d'animosité contre les principes de la révolution française; puis il ouvrit un magasin d'orfévrerie et de bijouterie; cette entreprise n'ayant pas plus réussi que les précédentes, il profita de la conclusion de la paix pour retourner à Paris (1814), où il fut attaché à la rédaction du *Galignani's Messenger*. Certaines insinuations calomnieuses sur le comte de Saint-Morys, qui venait d'être tué en duel, lui ayant attiré une condamnation sévère en police correctionnelle (1818), Playfair ne trouva moyen de s'y soustraire que par la fuite. Il mourut dans la misère. Ses écrits sont variés et nombreux; nous rappellerons les suivants : *The commercial and political atlas*; 1786; — *The History of jacobinism*; 1795; — *Statistical tables, exhibiting a view of all the States of Europe*; Londres, 1800, in-4°; — *The statistical breviary*; trad. en 1802 en français; — *Inquiry into the causes of the decline and fall of nations*; Lond., 1805, 1807, in-4°; — *A statistical account of the United States of America*; ibid., 1807, in-8°; trad. du français; — *Bristish family antiquity*; ibid., 9 vol. in-4°; — *Political portraits in this new æra*; ibid., 1814, 2 vol.; — *France as it is*; trad. en 1820 en français : l'auteur y montre contre la France et les libéraux autant de haine et de malveillance que lady Morgan avait eu pour eux de sympathie.

Annual Biography, 1824.

PLÉE (*Auguste*), botaniste français, né en 1787, mort le 17 août 1825, au Fort-Royal (Martinique). D'abord chef de division à la secrétairerie des conseils du roi, il résigna cette place pour s'embarquer en 1819 comme voyageur naturaliste du gouvernement, chargé d'explorer l'Amérique du Sud. Il mourut au moment de repasser en France, et ses nombreuses collections furent envoyées au muséum de Paris. On a de lui : *Herborisations artificielles aux environs de Paris* (Paris, 1812-1814, 16 livr. in-8°, pl.), avec François Plée; et *Le jeune botaniste* (Paris, 1812, 2 vol. in-12, fig.).

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1825.

PLÉLO (*Louis-Robert-Hippolyte* DE BRÉHANT, comte DE), diplomate français, né en 1699, dans le diocèse de Saint-Brieuc, tué à Dantzig, le 27 mai 1734. D'une ancienne maison qui tire son origine de la terre de Brehant-Loudéac, et colonel d'un régiment de son nom, il était depuis 1729 ambassadeur de France en Danemark lorsque Stanislas Leczinski fut élu pour la seconde fois roi de Pologne (1733). Obligé de se retrancher dans Dantzig pour y attendre les secours que lui promettait la France, ce prince vit cette ville investie par quarante mille Russes. Plélo, à la tête de seize cents Français, ne craignit pas d'attaquer l'armée du tsar. Il força trois de ses retranchements; mais, accablé par le nombre, il tomba criblé de balles sous les murs de Dantzig, et sa mort devint le signal de la déroute de sa petite troupe, qui fut faite prisonnière. Le comte de Plélo, beau-frère du comte de Saint-Florentin, ne laissa de son mariage qu'une fille unique, Louise-Félicité, qui épousa en 1740 le duc d'Aiguillon. Il joignait à des sentiments héroïques l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et avait recueilli dans sa bibliothèque, qui passa à son gendre, tout ce qu'il y avait de plus curieux sur le Nord. Il cultiva la poésie, et l'on a de lui diverses pièces légères, disséminées dans différents recueils. Son idylle *Sur la manière de prendre les oiseaux*, pleine de finesse et de naïveté, a été insérée dans le *Portefeuille d'un homme de goût*. La *Bibliothèque danoise* (2e part., p. 434-444) offre de lui plusieurs lettres en français, en latin, et en danois, adressées à André Bussæus. H. F.

Miorcec de Kerdanet, *Écriv. de la Bretagne*. — Ruffelet, *Annales briochines*. — *Le Mercure*, nov. 1743.

PLEMP (*Corneille*), poëte latin moderne, né le 25 août 1574, à Amsterdam, où il mourut, vers la fin de 1638. Il préféra à l'étude de la médecine, qu'il avait commencée, celle de la jurisprudence, et fut reçu licencié à l'université d'Orléans. Il parut quelque temps au barreau de La Haye; mais, cédant à son penchant pour la culture des lettres, il se retira dans sa ville natale. On a de lui : *Poemata* (Amsterdam, 1617, in-4°), composés d'un poëme sur Amsterdam, d'élégies, d'emblèmes et de portraits; et *Elegiarum lib. V* (ibid., 1630, in-8°).

Foppens, *Biblioth. belgica*.

PLEMP (*Vopiscus-Fortunatus*), médecin hollandais, né le 23 décembre 1601, à Amsterdam, mort le 12 décembre 1671, à Louvain. Il fut proche parent, peut être fils, du précédent. Il s'appliqua à la médecine, fréquenta les universités de Gand, de Louvain et de Leyde, et se rendit à Bologne pour y être reçu docteur. En 1633 il obtint de la gouvernante des Pays-Bas la chaire de médecine à Louvain. La circulation du sang l'avait compté au nombre de ses dé-

tracteurs; mais s'étant aperçu de la vérité de cette découverte, il eut la franchise de combattre sa propre opinion. On a de lui : *Ophthalmographia, sive de oculi fabrica, actione et usu*; Amsterdam, 1632, in-4°; Louvain, 1648, 1659, in-fol. : il y a dans ce prolixe traité fort peu de recherches nouvelles; — *Fundamenta seu institutiones medicæ*; Louvain, 1638, in-4°, quatre édit.; — *De affectibus pilorum et unguium*; ibid., 1662, in-4°; — *Loimographia, sive de peste*; Amsterdam, 1664, in-4°; — *De togatorum valetudine tuenda*; Bruxelles, 1670, in-4°. Il a traduit du latin en hollandais l'*Anatomie* de Barthe Cabrol (Amsterdam, 1633, in-fol.), et de l'arabe en latin *Avicennæ Canones* (Louvain, 1658, in-fol.). K.

Foppens, *Bibl. belgica*. — Manget, *Bibl. medica*.

PLENCK (*Joseph-Jacques* DE), célèbre chirurgien et botaniste allemand, né à Vienne, le 28 novembre 1738, mort dans cette ville, le 24 août 1807. Après avoir pendant treize ans enseigné la médecine et les accouchements à Bude, il reçut en 1783 les chaires de chimie et de botanique à l'académie médico-chirurgicale militaire de Vienne; il fut aussi nommé chirurgien de l'état-major impérial, et directeur des pharmacies de l'armée. On a de lui : *Novum systema tumorum*; Vienne, 1767, in-8°; — *Sammlung von Beobachtungen über einige Gegenstænde der Wundarzneikunst* (Recueil d'observations sur quelques matières chirurgicales); ibid., 1769-1770, 1775, 2 part., in-8°; — *Pharmacia chirurgica*; ibid., 1775, in-8°; — *Doctrina de morbis cutaneis*; ibid., 1776, in-8°; — *De morbis oculorum*; ibid., 1777, in-8°; — *De morbis dentium*; ibid., 1778, in-8°; — *Bromatologia*; ibid., 1784, in-8°; — *Toxicologia*; ibid., 1785, in-8°; — *Icones plantarum medicinalium, cum enumeratione virium et usu earum*; ibid., 1788-1804, 7 vol. in-fol., avec planches; — *Physiologia et pathologia plantarum*; ibid., 1794, in-8°; — *Hygrologia corporis humani*; ibid., 1794, in-8°; — *Pharmacologia medico-chirurgica specialis*; ibid., 1804, in-8°; — *De morbis infantum*; ibid., 1807, in-8°; — des traités élémentaires de chirurgie, de pharmacie, etc. O.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI, X, XI et XV. — Luca, *Gelehrtes Œstreich*. — *Der Biograph*, t. VIII.

PLESSING (*Frédéric-Victor-Lebrecht*), philosophe allemand, né à Belleben, aux environs de Magdebourg, le 20 décembre 1752, mort le 8 février 1806. Il était fils de Jean-Frédéric Plessing, qui mourut en 1793, conseiller de consistoire à Werningerode, et qui est auteur d'un *Essai sur l'origine du paganisme* (Leipsig, 1757-1758, 2 vol. in-8°) et d'une *Histoire des tombeaux*; Werningerode, 1786, in-8° (*voy.* Meusel, *Lexikon*). Il étudia la théologie dans diverses universités, et ensuite la philosophie à Kœnigsberg, sous la direction de Kant; depuis 1788 il enseigna cette science à Duisbourg. On a de lui : *Von der Nothwendigkeit des Uebels und der Schmerzen bei fühlenden Geschœpfen* (De la nécessité du mal et de la douleur chez les êtres sentants); Dessau, 1783, in-8°; — *Osiris et Socrate*; Berlin, 1783, in-8°; — *Historische Untersuchungen über die Theologie und Philosophie der ællesten Vœlker bis auf Aristoteles Zeiten* (Recherches historiques sur la théologie et la philosophie des plus anciens peuples jusqu'aux temps d'Aristote); Elbingen, 1785, in-8°; — *Memnonium oder Versuch zur Enthüllung der Geheimnisse des Allerthums* (Memnonium, ou essai de dévoiler les mystères de l'antiquité); Leipzig, 1787, 2 vol. in-8°; — *Versuche zur Aufklärung der Philosophie des ältesten Allerthums* (Essai d'éclaircir la philosophie de l'antiquité la plus reculée); ibid., 1788-1790, 5 vol. in-8°. O.

Berliner Monatschrift, 1809 (autobiographie). — *Prusse littéraire*, t. III. — Rotermund, *Suppl. à Jöcher*.

PLESSIS-RICHELIEU (*François* DU), capitaine français, né en 1548, mort à Gonesse, le 10 juillet 1590. Issu d'une famille qui a tiré son nom et son origine de la terre du Plessis en Poitou, il fut élevé parmi les pages de François II et de Charles IX, qui plus tard l'admit dans ses conseils. Il se signala à la bataille de Montcontour, et fut envoyé en Pologne, en 1573, avec Chemeraut pour recevoir la foi des seigneurs de ce royaume envers le duc d'Anjou. Celui-ci, devenu roi de France, l'employa en 1575 dans la négociation du traité fait avec le prince Casimir et les reitres, et le pourvut, en février 1578, de l'office de grand prévôt de France. Il combattit à Arques et à Ivry. En récompense de ses services, Henri IV lui donna, le 22 mars 1590, une gratification de 20,000 écus et le nomma capitaine de ses gardes; mais la mort ne lui permit pas de remplir ces fonctions. De son mariage avec Suzanne de la Porte, il laissa cinq enfants, dont les deux plus célèbres furent les cardinaux de Richelieu (*voy.* ce nom), l'un archevêque de Lyon, l'autre ministre de Louis XIII. H. F.

La Chesnaye-Desbois, *Hist. de la noblesse*. — Moréri, *Dict. hist.*

PLESSIS (*Michel-Toussaint-Chrétien* DU), historien français, né en 1689, à Paris, mort en 1767, à l'abbaye de Saint-Denis, près Paris. Après de bonnes études, il se laissa entraîner dans la carrière poétique, et composa une *Ode sur les athées*. L'étude de l'histoire convenait mieux à son genre d'esprit; il le comprit, et pour s'y adonner plus à l'aise, il s'engagea par des vœux solennels dans la Congrégation des Bénédictins de Saint-Maur (1715). Après avoir remplacé dom François Méry comme bibliothécaire de la ville d'Orléans (1723), il fut appelé dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés pour seconder dans leurs travaux les auteurs de la *Gallia Christiana*. Vers la fin de sa vie il se retira dans l'abbaye de Saint-Denis. On a de lui : *Histoire de la ville et des seigneurs de Couci*; Paris, 1728, in-4°;

— *Histoire de l'église de Meaux, avec un volume de pièces justificatives*; Paris, 1731, 2 vol. in-4°; — *Description de la ville et des environs d'Orléans*; Orléans, 1736, in-8°; il y démontre que cette ville est le *Genabum* de César; les remarques historiques sont de Daniel Polluche, un de ses amis; — *Description géographique et historique de la haute Normandie, qui comprend le pays de Caux et le Vexin*; Paris, 1740, 2 vol. in-4°; entre autres dissertations, il y en a une fort curieuse sur l'existence du royaume d'Yvetot; — *Histoire de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne*; Bruxelles, 1740, in-12 : ouvrage qui lui est attribué par quelques auteurs; — *Nouvelles Annales de Paris jusqu'au règne de Hugues Capet, et le poëme d'Abbon sur le siége de Paris en* 885, *avec des notes*; Paris, 1753, in-4°. On lui doit encore des lettres historiques disséminées dans les *Mémoires de Trévoux* et le *Mercure de France*. P. L.

Tassin, *Hist. de la congrég. de Saint-Maur.*

PLESSIS (Du). *Voy.* Choiseul (*César* de).

PLESSIS D'ARGENTRÉ. *Voy.* Argentré.

PLESSIS-MORNAY (Du). *Voy.* Mornay.

PLÉTHON. *Voy.* Gémisthe.

PLEUVRI (*Jacques-Olivier*), littérateur français, né au Havre, le 30 décembre 1717, mort à Paris, le 11 décembre (1) 1788. Il est l'auteur d'une *Histoire, antiquités et description de la ville et du port du Havre de Grâce* (1765, 1768, in-12). Apologiste de tous les faits et gestes des gouverneurs, administrateurs et lieutenants du Havre, on chercherait vainement dans cet ouvrage la peinture des mœurs du temps, des détails sur le commerce et la navigation d'une ville toute commerçante. On a imprimé aussi de l'abbé Pleuvri des *Sermons* (1778, in-12), et un *Panégyrique de saint Louis*, dont Fréron fait une mention très-honorable dans l'*Année littéraire*. H. F.

Levée, *Biogr. des hommes célèbres du Havre.* — Morlent, *Le Havre ancien et moderne.*

PLÉVILLE LE PELEY (*Georges-René*), amiral français, né à Granville, le 26 juin 1726, mort à Paris, le 2 octobre 1805. Il s'échappa du collége à l'âge de douze ans, et vint s'engager comme mousse au Havre, sous le nom de *Du Vivier*. Après avoir fait plusieurs campagnes à la pêche de la morue, il fut reçu lieutenant à bord d'un corsaire havrais. Rencontré par deux bâtiments anglais, auxquels il livra un rude combat, il eut la jambe droite emportée, et fut fait prisonnier (1746). De retour en France, il passa comme lieutenant sur l'*Argonaute*, commandé par de Tilly le Peley, son oncle. En 1746, sur le vaisseau *le Mercure*, qui faisait partie de l'escadre du duc d'Anville, il tomba encore aux mains de l'ennemi. Dans le combat qu'il soutint, un boulet lui brisa sa jambe de bois. On le crut mort; mais aussitôt relevé, il s'écria en riant : « Le boulet s'est trompé : il n'a donné d'ouvrage qu'au charpentier. » En 1758, commandant *l'Hirondelle*, de quatorze canons, il força trois bâtiments, plus forts que le sien, à amener pavillon. Sa jambe de bois fut encore enlevée dans cette affaire. Forcé, par le délabrement de sa santé, de quitter le service actif, il fut attaché à celui des ports. Il commandait à Marseille (décembre 1770) lorsque la frégate *Alarm*, cap. Jervis (depuis lord Saint-Vincent) fut, par une tempête, affalée sur la côte : elle allait périr. Pléville n'hésita pas à se faire passer un cordage autour du corps et, bravant la mer en fureur, se rendit à bord du bâtiment en péril, et par ses habiles manœuvres le fit entrer dans le port. Il fit plus : il en fit réparer les avaries, et vingt jours après l'*Alarm* faisait route pour l'Angleterre. L'amirauté récompensa ce trait de courage et de générosité par un présent considérable, que Jervis vint lui remettre en personne. En 1778, Pléville s'embarqua à bord du vaisseau *le Languedoc*, et, sous les ordres du comte d'Estaing, fit toute la guerre d'Amérique. Il y rendit de tels services que la nouvelle république lui conféra l'ordre de Cincinnatus. Pendant la révolution, Pléville, contrairement à l'exemple donné par la plupart de ses collègues, ne déserta pas le pavillon français. En 1794 il fut attaché aux comités de marine et du commerce. En 1795 il remplit des missions à Ancône et à Corfou, pour y organiser le service maritime. En juin 1797, il siégea comme ministre plénipotentiaire au congrès de Lille, et en juillet suivant il remplaça Truguet au ministère de la marine. Son âge et sa santé le forcèrent à donner sa démission en avril 1798. Il fut nommé sénateur en 1799 et grand officier de la Légion d'honneur en 1804. A. de L.

François de Neufchâteau, *Éloge de G.-R. Pléville Le Peley*, octobre 1805. — *Biographie moderne.* — Gérard, *Vies et campagnes des plus célèbres marins français*, p. 227-234.

PLEYEL (*Ignace*), célèbre compositeur allemand, né en 1757, à Ruppersthal, village situé à quelques lieues de Vienne, mort en France, le 14 novembre 1831, dans une propriété où il s'était retiré, loin de Paris. Il fut le vingt-quatrième enfant d'un maître d'école et d'une jeune dame de condition, que ses parents déshéritèrent à cause de ce mariage disproportionné. Ses heureuses dispositions musicales s'étant manifestées dès l'enfance, ses parents l'envoyèrent à Vienne, où jusqu'à sa quinzième année il étudia le piano sous la direction de Wanhall. Mais alors le comte Erdœdy, seigneur hongrois qui s'intéressait au jeune Pleyel, le plaça comme pensionnaire chez Joseph Haydn, dont il devint bientôt le disciple favori. Aidé des conseils de l'illustre maître, Pleyel fit de rapides progrès, et avait presque achevé ses études lorsque, en 1776, Gluck, après avoir fait représenter son *Alceste* à Paris, fit un voyage à Vienne, et alla rendre visite à Haydn. Celui-ci lui fit entendre quel-

(1) Acte de décès vérifié sur les registres de la paroisse Saint-Séverin.

ques morceaux que son élève avait composés. Gluck applaudit aux essais du jeune artiste, et se tournant vers lui : « Mon ami, lui dit-il, vous avez appris à mettre des notes sur le papier; il faut savoir maintenant en retrancher celles qui sont inutiles. » Pleyel sortit de chez Haydn en 1777, et fut aussitôt nommé maître de chapelle du comte Erdœdy; mais le désir de visiter l'Italie lui fit entreprendre ce voyage. Il se rendit à Naples, muni de lettres de recommandation du comte Erdœdy, et fut présenté au roi, qui l'accueillit avec bonté. Il se lia intimement avec Cimarosa, Guglielmi et Paisiello, dont les travaux préparaient alors la brillante renommée. Les relations de Pleyel avec les artistes les plus distingués de l'Italie, les fréquentes occasions qu'il avait d'entendre les œuvres des meilleurs maîtres interprétées par les plus célèbres virtuoses de l'époque, contribuèrent puissamment à former son goût. Quoique la nature de son talent, qui s'était déjà révélé par plusieurs quatuors, le portât vers la musique instrumentale, il voulut s'essayer sur la scène dramatique et écrivit pour le grand théâtre de Naples un opéra intitulé *Ifigenia*, qui réussit et fut plus tard traduit en allemand. Pleyel revint dans sa patrie en 1781, et fit l'année suivante une nouvelle excursion en Italie, où il fit un court séjour à Rome. De retour en Allemagne, on lui proposa d'aller à Strasbourg comme adjoint et avec la survivance de Richter, maître de chapelle de la cathédrale, que son âge avancé mettait dans la nécessité d'être secondé dans ses fonctions. Pleyel accepta, et vint, en 1783, prendre possession de cet emploi, qu'il occupa jusqu'en 1791, époque à laquelle, Richter ayant cessé de vivre, il lui succéda avec le titre et les avantages de premier maître de chapelle. Les productions de ce compositeur s'étaient multipliées avec une rapidité qui témoignait d'une prodigieuse activité d'esprit. Les nombreux morceaux de musique d'église qu'il écrivit alors furent malheureusement consumés dans un incendie. Ses quatuors, ses symphonies, ses sonates de piano eurent bientôt une telle vogue en Allemagne, en France et en Angleterre, que partout on ne voulut plus entendre d'autre musique que la sienne. Vers la fin de l'année 1791, Pleyel fut appelé à Londres par les administrateurs du concert connu sous la dénomination de *Professional concert*, qui chargèrent cet artiste de composer quelques symphonies, afin de rivaliser avec les concerts que le violoniste Salomon donnait dans la salle de Hanover-Square, et pour lesquels Haydn venait d'écrire en ce genre six beaux ouvrages, dont le succès avait été prodigieux. Pleyel composa à cette occasion trois symphonies, et se montra digne de lutter avec son illustre maître. Les avantages pécuniers qu'il retira de ce voyage, joints à quelques économies, permirent à Pleyel, qui s'était marié depuis plusieurs années, de faire l'acquisition d'une propriété située à peu de distance de Strasbourg, et dans laquelle il allait se reposer, au sein de sa famille, des fatigues que lui imposaient ses devoirs de maître de chapelle de la cathédrale. Les événements de la révolution lui firent perdre sa place. Dénoncé comme aristocrate, en 1793, on l'arrêta chez lui pendant la nuit. Conduit à Strasbourg devant les officiers municipaux et interrogé sur ses opinions, on exigea, comme preuve de son civisme, qu'il composât la musique d'une sorte de drame pour l'anniversaire du 10 août. L'échafaud était là. Pleyel se résigna, et ce fut sous la garde de deux gendarmes et de l'auteur des paroles lui-même, qui lui donnait ses instructions, qu'il acheva cet ouvrage, auquel il travailla pendant près de huit jours sans interruption. Le musicien avait employé dans son œuvre sept cloches provenant de diverses églises et qu'on avait suspendues dans la nef de la cathédrale. Chacune donnait une des notes de la gamme. L'exécution de cet ouvrage, dont la partition est conservée par la famille du compositeur, produisit, dit-on, un effet prodigieux. Rendu à la liberté, il vendit sa propriété, et vint à Paris, où il arriva au commencement de l'année 1795. Ce fut alors qu'ayant conçu le projet de se faire lui-même l'éditeur de ses œuvres, il fonda une maison de commerce à laquelle il ajouta, en 1807, une fabrique de pianos. Ces deux établissements prospérèrent, mais les soins qu'exigeait leur direction détournèrent insensiblement Pleyel de la composition, et longtemps avant sa mort il cessa d'écrire. En 1824, il se retira dans une maison de campagne qu'il avait acquise.

Voici la liste des principales compositions de cet artiste, dont le talent s'est surtout fait remarquer par une facilité naturelle, par des chants heureux, et par une manière tout individuelle : Vingt-neuf symphonies à grand orchestre; — un septuor pour 2 violons, alto, violoncelle, contrebasse et 2 cors; — un sextuor pour 2 violons, 2 altos, violoncelle et contrebasse; — cinq livres de quintettes pour 2 violons, 2 altos et violoncelle; — quarante-cinq quatuors pour 2 violons, alto et violoncelle; — six quatuors pour flûte, violon, alto et basse; — un œuvre de trios pour violon, alto et basse; — trois livres de trios pour 2 violons et violoncelle; — concertos pour violon; — concertos pour le violoncelle; — plusieurs symphonies concertantes; — des duos pour 2 violons, pour violon et violoncelle, pour violon et alto; — sonates pour piano, violon et basse; — grandes sonates, id.; — douze sonates progressives pour piano et violon. Il a laissé douze quatuors inédits, et qui sont, dit-on, supérieurs sous le rapport de la facture à ceux qui ont été publiés. D. Denne-Baron.

Choron et Fayolle, *Dict. hist. des Musiciens.* — Gerber, *Neues Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

PLEYEL (*Joseph-Étienne-Camille*), compositeur et facteur de pianos, fils aîné du pré-

cédent, né à Strasbourg, le 18 décembre 1788, mort à Montmorency, près Paris, le 4 mai 1855. Après avoir fait ses études musicales sous la direction de son père et avoir reçu des conseils de Dusseck pour le piano, il alla passer quelques années à Londres. Pianiste élégant, doué d'un sentiment délicat et expressif, il se fit également remarquer, dès le commencement de sa carrière, par quelques bonnes compositions instrumentales. De retour à Paris, il y dirigea la maison de commerce de musique que son père avait fondée, et devint, en 1824, l'associé de Kalkbrenner pour le développement, sur une plus grande échelle, de la fabrique de pianos de la même maison. Entièrement adonné depuis lors aux soins de cette industrie, à laquelle il apporta successivement de nombreux perfectionnements, il a élevé son établissement au rang de ceux qui produisent les meilleurs instruments. Il était âgé de soixante-trois ans lorsque la mort vint le frapper. Son nom et la raison sociale de sa maison ont été perpétués par l'association de sa fille, Mlle Louise Pleyel, morte elle-même depuis, avec M. Auguste-Désiré-Bernard Wolf, pianiste distingué, élève de Zimmermann et de M. Halévy. Parmi les compositions que Camille Pleyel a publiées, on remarque : un quatuor pour piano, violon, alto et basse; — trois trios pour piano, violon et violoncelle; — une sonate pour piano et violon; — une autre sonate pour piano et violoncelle; — un duo pour harpe et piano, et beaucoup d'autres morceaux pour piano seul ou accompagné, tels que des rondos, des nocturnes, des thèmes variés, etc. D. D.-B.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.* — Vapereau, *Dict. univ. des contemporains.*

PLINE (*Caius Plinius Secundus*), dit *l'ancien*, célèbre naturaliste, né l'an de Rome 776 (23 après J.-C.), mort en 79. Son père se nommait Celer et sa mère Marcella. Saint Jérôme, dans la chronique d'Eusèbe, et Suétone dans une vie du naturaliste romain (incomplète et tronquée), mais qu'il faut bien se garder de lui imputer, le font naître à Côme, où la famille Plinia possédait de grands biens, ainsi que le prouvent diverses inscriptions trouvées sur le territoire de cette ancienne colonie des Orobiens. Contrairement à cette opinion, on a décidé qu'il était né à Vérone, sur cette seule indication qu'il donne à Catulle, au début de la préface de l'Histoire naturelle, l'épithète de *conterraneus*, terme sans conséquence et qui semble devoir indiquer uniquement qu'ils étaient de la même province. Ainsi donc il est raisonnable de laisser la question indécise ou de la résoudre définitivement en faveur de Côme. Quant à l'opinion créée ou soutenue par le père Hardouin, qui veut le faire naître à Rome, elle n'offre aucune vraisemblance, non plus que celle qui soutient que la famille Plinia était d'origine grecque et qu'il faut écrire *Plyne*, et non *Pline*, comme il est d'usage de l'orthographier.

On ne sait que peu de chose sur la vie de cet homme illustre. Çà et là quelques phrases de son histoire naturelle en révèlent certaines particularités, mais elles sont absolument sans importance. On sait toutefois qu'il vint fort jeune à Rome, et qu'il y reçut les leçons du grammairien Apion. Ce fut pendant ce premier séjour (an 41 de J.-C.) (et il le raconte au livre IX, c. 58) qu'il vit Lolia Paulina, devenue plus tard la femme de Caligula, couverte de perles et d'émeraudes pour une valeur de 40 millions de sesterces, environ 9 millions de francs, somme énorme, fruit des concussions d'un père justement diffamé dans tout l'Orient. Les termes dont Pline se sert en rapportant ce fait expriment une vive indignation, et sa prose atteint à la hauteur de la poésie des satires de Perse et de Juvénal, si énergiques l'un et l'autre d'expression et de pensée.

La première année du règne de Claude (an 44), un cachalot (*orca*) échoua sur le rivage. Il serait mort par le seul fait de son naufrage; mais l'empereur, qui se mit à la tête des cohortes prétoriennes, combattit le monstre. Pline, témoin de cette lutte absurde, vit une barque submergée par l'eau dont le souffle du cachalot l'avait remplie; il avait alors dix-neuf ans. Trois ans plus tard il était en Afrique, et il déclare y avoir vu une femme changée en homme, le jour même de ses noces (liv. 7, chap. 5), ce qui veut dire sans doute qu'un vice de conformation fut alors reconnu. Il est nettement établi qu'il guerroyait (en 48) en Germanie sous Pomponius Secundus avec le titre de *præfectus alæ*, qu'il devait à l'amitié de ce général. Pline passa dans cette position les vingt-troisième et vingt-quatrième années de sa vie, et profita du séjour qu'il fit dans les camps pour ébaucher un traité *De jaculatione equestri*, qu'il acheva à vingt six ans, pour ne le publier que quelques années plus tard. Il revint à Rome après avoir voyagé dans la Gaule Belgique, où il vit la famille de Cornelius Tacite, chevalier romain, procurateur ou intendant de cette province, personnage qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre historien du même nom, lequel était ou son fils ou son neveu (liv. VII, c. 17).

Pline a-t-il, ainsi qu'on le prétend, fait la guerre contre les Cattes, ancien peuple de la Hesse? A-t-il visité les Chauques, établis sur les bords du Weser? A-t-il vu les sources du Danube, aux lieux où se trouve aujourd'hui Donaueschingen, dans le grand-duché de Bade? C'est là ce qu'on ne saurait décider et ce qui reste tout à fait obscur; la date même de son retour à Rome est incertaine. Il avait vingt-sept ans suivant les uns et vingt-neuf suivant les autres. Dès son arrivée il se livra à l'étude du barreau, et obtint un très-grand succès par ses plaidoiries. Passé cette époque nous ne savons presque plus rien de lui; à quarante-cinq ans (en 73) il était nommé procurateur de l'empereur Vespasien dans l'Espagne citérieure, puis à cinquante-deux ans préfet de la flotte stationnée à Misène; quatre ans après il mourait à son poste, le même jour où disparurent, sous les

cendres et les laves vomies par le Vésuve, Herculanum et Pompeia.

Les détails donnés sur ce terrible événement par son neveu, devenu son fils d'adoption, sont contenus dans une lettre célèbre, adressée à Tite. Il y est dit que Pline, après sa station au soleil et son bain d'eau froide, qui étaient dans ses habitudes hygiéniques de chaque jour, s'était jeté sur un lit où il avait pris son repas, et il se livrait tranquillement à l'étude, lorsque, vers une heure du soir, le 23 août, sa sœur vint l'avertir qu'un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires se montrait aux regards; cette nuée s'élançait dans l'air sans qu'on pût distinguer de quelle montagne elle était sortie : on ne sut que plus tard que c'était du Vésuve. Ce prodige surprit Pline, et, dans son zèle pour la science, il voulut l'examiner de plus près. Par ses ordres un bâtiment léger est appareillé; il y monte seul de sa famille, son neveu ayant *préféré étudier* (1). Sur un billet de Rectine, femme de Cæsius Bassus, qui lui avait demandé du secours, il se dirige droit au Vésuve, l'esprit libre de crainte, dictant la description des scènes terribles qui s'offraient à ses yeux. Le rivage était inaccessible. Une cendre épaisse et brûlante, accompagnée de cailloux brisés par la violence du feu, menaçait les vaisseaux, et la mer, subitement abaissée, n'avait plus assez de fond pour qu'ils pussent naviguer; il fallut s'arrêter. Au lieu de retourner à Misène, comme la prudence et le soin de la conservation de sa personne le conseillaient, Pline se fait conduire à Stabie, l'une des trois villes englouties dans cette affreuse catastrophe. Il passe le reste de la journée chez Pomponianus, auquel il donne l'exemple du courage; se met à table, et feint une gaieté qui supposait une grande force d'âme, car les preuves qu'il en donnait ne pouvaient être qu'apparentes. Cependant il se couche et s'endort profondément, ainsi qu'en témoignait le bruit de sa respiration, que la grosseur de son corps rendait forte et retentissante. Ce repos dura peu; la cour se remplissait de cendres et de pierres, et les maisons semblaient arrachées de leurs fondements. On se décide au départ, et chacun, après avoir attaché des oreillers autour de sa tête, se met en route. Le jour recommençait ailleurs; mais pour les fugitifs régnaient partout d'épaisses ténèbres, qu'éclairaient de temps en temps des lueurs sinistres. On voulut s'approcher du rivage pour voir si la mer était favorable; on la trouva contraire. Pline, sans doute à bout de forces, se coucha sur une voile qu'on étendit près du rivage, demanda de l'eau froide, et but deux fois. La vue des flammes et une odeur sulfureuse qui en précédait l'approche mirent tout le monde en fuite; Pline se lève pour s'éloigner, appuyé sur deux esclaves, et au même instant il tombe mort, suffoqué par des vapeurs brûlantes. Trois jours après on retrouva son corps couvert de ses vêtements; son attitude était celle du sommeil. Ainsi périt ce grand homme; observateur et historien de la nature, il fut martyr de l'un de ses plus épouvantables phénomènes (1).

Si l'on en croit une fort ancienne gravure, découverte par le comte de Rezzonico, et sur l'origine de laquelle il serait possible de controverser, Pline avait la physionomie spirituelle et le regard sévère. Sa figure était belle, quoique maigre; ses yeux étaient fort grands. Il avait le nez aquilin, le menton creusé d'une fossette, la poitrine large et la taille élevée. Quand il mourut il avait pris beaucoup d'embonpoint et sa respiration était gênée, circonstance très-capable d'expliquer la rapidité de sa mort. Pline le jeune, dans une lettre à Macer (lib. II, epist. 5), donne sur la vie privée de son oncle des détails précieux. Il était, dit-il, d'un génie ardent et d'une vigilance sans exemple; nul homme ne fit une plus grande épargne du sommeil. Ce qui n'appartenait pas au devoir appartenait de droit à l'étude. Il lisait beaucoup, et toujours en prenant des notes; pendant les repas, au bain, en voyage, il écoutait des lectures, et ses secrétaires lui faisaient des extraits sur ce qu'ils lisaient; aussi put-il laisser cent soixante tomes d'extraits, écrits sur la page et le revers en très-petits caractères. Largius Licinius, au dire de Pline le jeune, en offrit quatre cent mille sesterces (près de 80,000 francs).

Tous les ouvrages de Pline, moins son histoire naturelle, ont été perdus. Quintilien le met au rang des auteurs qui ont traité de l'art oratoire avec le plus de profondeur (2). Saint Prosper (*in Chronico*) en parle comme d'un insigne orateur (3); Macrobe loue son style onctueux et

(1) « Jubet liburnicam aptari : mihi, si venire una vellem facit copiam. — Respondi studere me malle; et forte ipse quod scriberem dederat. » Sans chercher le blâme où peut-être le blâme n'existe pas, on ne peut s'empêcher de remarquer que l'excuse donnée par le neveu pour ne pas accompagner son oncle est au moins singulière. Mézuer l'étude en pareille circonstance! Qui sait si Pline le jeune étant présent n'aurait pas sauvé son oncle en s'opposant à ce qu'il allât plus loin; un peu moins d'amour pour l'étude n'eût pas été hors de saison.

(1) Si cette éruption du Vésuve n'est pas la première, du moins celles qui l'ont précédée doivent-elles se perdre dans la nuit des temps. Strabon parle de cette montagne comme d'un volcan; mais la description qu'il en donne la représente sous la forme d'un cône tronqué, très-régulier, terminé par une vaste plaine offrant au centre une dépression en forme de coupe. Le fond de ce cratère était occupé par plusieurs petits lacs, et des vignes sauvages en tapissaient les parois. Les flancs de la montagne, de la base au sommet, étaient d'une fertilité admirable et couverts de moissons. On sait que Pline, qui nomme le Vésuve, ne le désigne pas à titre de volcan. Les éruptions qui avaient précédé celle de l'an 79, depuis longtemps oubliées, n'avaient pas sensiblement altéré la forme de la montagne; elles durent cependant condamner pendant de longs siècles à la stérilité ses pentes, alors couvertes de cendres et de laves. Combien a-t-il fallu de temps pour que ces matières poudreuses, et surtout la lave, se soient changées en terre végétale; les soixante siècles que l'on accorde à la terre depuis Adam n'auraient pu suffire que difficilement à produire une métamorphose aussi complète.

(2) *Instit.*, III, c. 1.

(3) Lib. IX, e. 17.

fleuri; Aulu-Gelle le place en tête des hommes studieux, et le cite souvent; Tacite et Suétone invoquent son autorité en qualité d'historien.

Les seuls renseignements que nous ayons sur la valeur scientifique ou littéraire des ouvrages perdus de Pline nous viennent uniquement de son neveu. Il composa, dit-il, un livre sur l'art de lancer le javelot : *De Jaculatione equestri unus*, étant commandant de cavalerie : c'est un ouvrage où le talent et l'exactitude se font également remarquer. — Il a laissé vingt livres sur les guerres de Germanie : *Bellorum Germaniæ viginti*, pour honorer la mémoire de Drusus Néron, qui lui était apparu en songe : ce prince, mort vainqueur et conquérant, lui recommandait de sauver son nom de l'oubli. Il avait rassemblé dans cet ouvrage le récit de toutes les guerres entreprises par les Romains contre les peuples germains. On a encore de lui une vie de Pomponius Secundus (*De vita Pomponii Secundi libri duo*), composée pour payer un tribut de reconnaissance à la mémoire de ce général, qui l'avait aimé; trois livres intitulés : L'*Homme de lettres* (*Studiosi tres lib.*), divisés en six volumes : il prend l'orateur au berceau, et ne le quitte point qu'il ne l'ait conduit à la plus haute perfection; huit livres sur les difficultés de la grammaire, *Dubii sermonis octo lib.*, composés pendant les dernières années du règne de Néron, où la tyrannie rendait dangereux tout genre de publication empreint de libre discussion; trente et un livres pour servir de suite à l'histoire d'Aufidius Bassus : *A fine Aufidii Bassi trigenta unus*; enfin les trente-sept livres de l'histoire naturelle : *Naturæ historiarum XXXVII libri*, ouvrage, dit Pline le jeune, d'une érudition infinie et presque aussi varié que la nature elle-même. C'est ce dernier ouvrage, le seul qui nous reste, dont il va être question.

Comme monument de latinité l'Histoire naturelle de Pline est d'une valeur incontestable. C'est une source inépuisable de beau langage et de locutions peu communes. Sans cet ouvrage il eût été impossible de reconstruire la langue latine. On lui reproche de l'emphase, des pointes et des oppositions que pourrait blâmer un goût sévère; mais quelle variété de tours! quelle abondance de termes! quelle énergie et quelle vivacité de pensée! On voudrait qu'il se montrât plus sensible aux malheurs de l'humanité et qu'il amollit parfois une phrase; du reste, ce n'est pas à son esprit qu'il faut s'en prendre de cette sécheresse, mais bien à l'absence complète de croyances religieuses. Il est souvent d'une concision extrême; ce qui pourrait être regardé dans certaines parties de son livre comme une qualité nuit dans certaines autres à l'effet que devraient produire sur ses lecteurs l'importance et la grandeur des sujets qu'il aborde. Pline était panthéiste; il regardait comme synonymes les idées de monde et de Dieu; aussi met-il sans cesse en cause la Providence, et montre-t-il un suprême mépris pour les choses de la terre. Malgré cette philosophie, qui n'explique rien et qui ôte à l'âme humaine son individualité après la mort, Pline ne parle jamais qu'avec amour des vertus humaines; il les loue et il y applaudit. Ce n'était pas un homme religieux, c'était un homme éminemment vertueux; sa vie entière et ses écrits en témoignent hautement.

C'est surtout dans le premier livre de son Histoire naturelle, qui n'est autre chose qu'une dédicace en phrases un peu trop louangeuses, qu'il faut étudier le caractère de Pline. Les termes dont il se sert sont, en ce qui le concerne, modestes et de bon gout. « Il n'y a rien, dit-il, dans mon travail pour le génie, et d'ailleurs le mien est médiocre. Je ne fais qu'effleurer l'universalité des connaissances humaines; pourtant dussé-je ne pas réussir à remplir ma tâche, il me semble beau et grand de l'avoir tenté. Sans doute beaucoup de choses sont omises; mais je suis homme public, et des charges de tous genres absorbent une partie de mon temps. C'est aux moments que je dérobe au sommeil qu'il m'est possible de travailler. L'empereur a toutes mes journées; mais j'ai une partie de mes nuits, et je veille au profit des muses (*musinamur*) : veiller c'est vivre. » Il est fâcheux qu'après avoir parlé de lui avec une aussi sage réserve, et des illustres Romains en termes tout à fait dignes d'eux, il ait mis Vespasien sur un trépied pour le louer sans mesure. Il se compare, en lui dédiant son œuvre, à l'homme des champs qui n'offre aux dieux que des vœux et du lait. Vespasien ne commença à s'illustrer que pendant la guerre qu'il fit aux Juifs; il avait alors près de soixante ans. Il sacrifia repos, dignité, vertu à son ambition, qui était sans bornes. Devenu empereur, il épura sa vie et se montra ferme, actif et économe. La rigueur cruelle dont il usa envers Éponine et Sabinus lui est justement reprochée; aussi ne serait-ce pas dans le premier livre de l'histoire naturelle qu'il faudrait chercher à se faire une opinion sur Vespasien.

Nous venons de juger Pline écrivain et philosophe, il nous reste à juger le savant. A vrai dire ce n'est guère qu'un compilateur. Zoologiste, il ne saurait être comparé à Aristote; botaniste, il est bien loin de valoir Théophraste. Il est même inférieur à Dioscoride. Beaucoup de passages des écrits de ce dernier auteur et de ceux de Pline semblent calqués, et il est fort difficile de décider lequel des deux a copié l'autre. Cependant il est probable que ce serait Dioscoride. Ils étaient du reste contemporains, et la question serait indécise si l'on ne savait avec quel soin le naturaliste romain, qui ne nomme pas Dioscoride, cite les sources où il puise.

Ce qui frappe d'abord en lisant l'*Histoire naturelle* de Pline, c'est l'absence de toute critique et une crédulité puérile, qui présente naïvement les faits les plus incroyables comme s'il s'agissait de vérités mathématiques. L'auteur ne doute

jamais. Parle-t-il de l'univers, il le représente comme une sphère sur laquelle sont ciselées d'innombrables figures d'animaux et d'objets divers. Du haut de ce globe tombent en foule, surtout dans la mer, des germes de toutes espèces dont la confusion engendre des formes monstrueuses. La terre est suspendue à l'axe du monde, seule et immobile au milieu de la mobilité de l'univers. Le soleil est l'âme du monde; il n'est rien qu'il ne voie, rien qu'il n'entende. Pour remédier aux ténèbres, la nature a inventé la lune. Les montagnes de notre satellite ne sont autre chose que des vapeurs chargées d'ordures enlevées à la terre. La lune fait son aliment des eaux douces, tandis que le soleil fait son aliment des eaux amères. Les mers se purgent à la pleine lune. Lorsque Denis le tyran fut déchu de sa puissance, l'eau du port de Syracuse perdit son amertume. Près de Tusculum, ce qu'on dépose en terre ne peut en être retiré. Les mollusques grossissent et diminuent selon le cours de la lune. Le nombre des *fibres* de la souris correspond au nombre des jours de cet astre. L'oryx, à l'époque de la canicule, regarde en face le soleil, et le salue d'un éternuement. Pline parle-t-il de l'homme, il mentionne les cyclopes, qui n'ont qu'un œil, les monopes, qui n'ont qu'une jambe et qui se font de l'ombre avec leur pied; il cite des nations établies à l'occident des Troglodytes, lesquelles sont sans tête, avec des yeux attachés aux épaules; d'autres peuples sont privés de bouche et se nourrissent du parfum des fleurs et des fruits. Il nomme une femme (Alcippe), qui accoucha d'un éléphant, et parle d'une esclave qui mit au monde un serpent. A Sagonte, l'année où la ville fut détruite par Annibal, un enfant, après avoir vu le jour, rentra dans le ventre de sa mère. Des aliments trop salés font produire aux mères des enfants sans ongles; il est mortel pour une femme de bâiller pendant l'accouchement, etc., etc. Le règne végétal est aussi riche en prétendues merveilles; il en est de même de la matière médicale. Tout ce que Pline a pu recueillir d'extraordinaire et de fabuleux dans les écrits qu'il a consultés et dans ses conversations avec le premier venu a été recueilli religieusement comme des réalités, et son livre en offre aux lecteurs le bizarre assemblage. Jamais Pline ne s'est livré à la moindre vérification des faits qu'il recueille, même quand il ne fallait qu'ouvrir les yeux et regarder autour de lui. C'est ainsi que, quand il parle du prétendu retournement des feuilles du peuplier blanc et de l'olivier à l'époque précise du solstice d'été, il lui suffisait peut-être, pour reconnaître la fausseté de ce qu'il avançait aussi légèrement, de faire cent pas dans la campagne de Rome. Nous pourrions donner bien d'autres exemples de cette crédulité irréfléchie.

Buffon, dans son premier discours sur l'histoire naturelle, donne à Pline des éloges qu'il nous serait bien difficile de confirmer. « Dans chaque partie de son histoire naturelle, dit-il, Pline est également grand : l'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition. Non-seulement il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, mais il avait cette facilité de penser en grand qui multiplie la science; il avait cette finesse de réflexion de laquelle dépend l'élégance et le goût; et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau : c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avait été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent les mêmes matières. » Nous souscrivons volontiers aux éloges donnés au style et à l'intérêt de curiosité qui s'attache à certains faits; mais Pline n'est pas également grand dans chaque partie de son livre; il ne peint pas la nature toujours en beau; ce n'est pas une copie de ce qu'il y a d'excellent et d'utile à savoir; les choses rassemblées ne le sont pas d'une manière toujours neuve, et il n'en résulte pas un livre préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières. Buffon n'a pas fait une appréciation sérieuse, mais un panégyrique. Cuvier, tout en reconnaissant que l'*Histoire naturelle* de Pline est un des monuments les plus précieux que nous ait laissés l'antiquité, fait une juste part d'éloges et de blâme. « Ce n'est pas un observateur tel qu'Aristote, encore moins un homme de génie. Il n'est en général qu'un compilateur n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres.... C'est en un mot un auteur sans critique; son mérite est dans son talent d'écrivain.... Pline n'est rien moins que savant; il peut amuser, il n'instruit pas. »

L'influence que cet auteur a exercée sur les sciences naturelles ou médicales a été pernicieuse, et son livre pris au sérieux a répandu dans le public une foule de préjugés grossiers qui n'existaient pas, sans en détruire un seul de ceux qui existaient avant lui. Si la crédulité dont il donne des preuves si multipliées dans le seul ouvrage qui nous reste de lui se manifestait au même degré dans les livres qui ont été perdus, nos regrets devraient être beaucoup moins vifs. Les rhizotomes, les herboristes, les guérisseurs de toutes sortes ont été puiser dans cet arsenal des armes meurtrières qui ont frappé au hasard les malades; jusqu'au seizième siècle la matière médicale invoquait uniquement l'autorité de Pline, et peut-être aujourd'hui même trouverait-on encore chez le peuple des traces de cette foi robuste dans les assertions les plus extraordinaires du naturaliste romain.

Le côté par lequel l'ouvrage de Pline offre un

intérêt réel, c'est la partie géographique, dans laquelle règne un certain ordre. Les érudits vont y puiser assez fréquemment. On peut aussi lire avec fruit les livres relatifs aux minéraux et aux arts qui les emploient. Pline a tiré de l'oubli le nom des artistes les plus célèbres, et il indique quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre. Il suit le progrès des arts, et indique des procédés qu'il ne serait pas toujours facile de suivre, les substances employées n'étant pas décrites et portant des noms qui ne les rattachent à aucune nomenclature connue. Les autorités sur lesquelles l'auteur s'appuie dans l'énoncé des faits recueillis sont très-soigneusement citées. On a malheureusement la preuve qu'il choisissait dans ces auteurs ce qui servait son goût pour le merveilleux, et que parfois même il n'interprétait pas bien ce qu'il lisait. Voyageurs, historiens, géographes, médecins, personnages de tous rangs et de toutes conditions, au nombre de plus de deux mille y apparaissent successivement; mais parmi les noms qu'il transmet à la postérité, à peine en trouve-t-on une quarantaine qui nous soient connus, ce qui ôte dans la plupart des cas la possibilité de contrôler les assertions de l'auteur.

L'*Histoire naturelle* est rédigée sur un plan assez régulier, quoique les limites de chacune des divisions adoptées soient assez souvent franchies. On peut en reconnaître trois principales : 1° cosmographie et météorologie; 2° géographie; 3° histoire naturelle proprement dite. Ce grand ensemble embrasse donc l'univers : le ciel et la terre sous le rapport de son étendue, la terre sous celui de ses productions. La cosmographie est renfermée en entier dans le livre II; elle touche à tout, et n'approfondit rien. L'astronomie intervient sans cesse, et n'est point distincte. L'auteur y disserte sur Dieu, sur les éléments, sur les astres; il essaye des théories sur les marées, les tremblements de terre, les volcans, la foudre et les vents; il cherche à donner la mesure de la terre et celle du monde, ainsi que la distance qui sépare les astres entre eux et celle qui les sépare de nous, etc., etc. Le chapitre qui traite de Dieu est très-beau de latinité; il prouve que si le christianisme n'était pas encore établi à Rome, les dieux du paganisme y avaient du moins perdu tout crédit. L'auteur trouve que c'est folie de croire que les dieux sont innombrables; la triste humanité, dit-il, a morcelé Dieu afin que chacun adorât la fraction qui lui serait nécessaire. Il croit en Dieu, mais il n'admet pas qu'il se mêle des choses de la terre. Les livres III-VI sont consacrés à la géographie. C'est la partie la plus aride de son ouvrage; mais l'énumération des peuples des trois parties du monde est aussi complète qu'il était alors possible de le faire. On reproche à Pline une grande quantité de doubles emplois, des noms semblables, écrits de plusieurs manières, enfin des mesures très-souvent fausses. Le livre VII est attribué tout entier à l'homme, et nous avons dit plus haut ce qu'il renfermait d'erreurs. On y trouve pêle-mêle de l'ethnographie, de la physiologie, de la tératologie, de la philosophie. Un chapitre fort court parle de l'âme, à l'immortalité de laquelle Pline ne croit pas. Le règne animal est tout entier renfermé dans les livres VIII à XI. L'éléphant en ouvre la série, étant celui de tous les animaux dont l'intelligence approche le plus de celle de l'homme. L'auteur lui accorde la probité, la prudence, l'équité; il est sensible à l'amour et à la gloire. Il honore d'un culte particulier le soleil et la lune, et se purifie par des ablutions solennelles. Buffon, qui ne le dote pas aussi généreusement, lui accorde cependant la pudeur. Aristote, qui donne l'histoire de ce noble animal, en a bien mieux parlé que Pline et même que Buffon. Des mammifères terrestres notre auteur passe aux mammifères amphibies, parmi lesquels il place à tort les tortues. Les poissons et autres animaux marins se succèdent sans ordre et sans aucune préoccupation des différences organiques. Les oiseaux viennent ensuite, et il indique leurs pieds comme fournissant le meilleur moyen de les classer. Le livre XI débute par les insectes et se termine par une sorte d'anatomie comparée, de tous points inférieure à celle d'Aristote, laquelle pour le temps est un chef-d'œuvre d'exactitude. Les livres XII à XXVII traitent du règne végétal; car Pline suit la division des êtres en trois règnes, division si ancienne qu'on ne sait à qui l'attribuer, probablement parce qu'elle se présente naturellement à tous les esprits. Ce sont d'abord, du livre XII au livre XVII, les arbres dont s'occupe l'auteur, par cette seule raison qu'ils dominent les herbes comme les éléphants dominent par leur taille les animaux terrestres; çà et là pourtant l'auteur y a introduit, à son insu, des plantes herbacées, qu'il croyait ligneuses, notamment les amomes et le papyrus. Il parle des diverses espèces de papier et de leur préparation. Le livre XIV a pour objet la vigne, sa culture et ses produits. On y apprend que le vin additionné de myrrhe est des plus agréables, ainsi que ceux auxquels on ajoute de l'eau de mer, de la rue, des résines, de l'aloès; qu'il en est d'autres qui n'acquièrent leurs qualités que quand ils sentent la fumée ou qu'ils sont aromatisés avec des plantes odorantes. Nul peuple ne s'est montré aussi habile que les Romains à gâter les vins. Le livre XV traite surtout de l'olivier et de son produit; les variétés de fruits alors connues (fort inférieures en nombre à celles que nous obtenons aujourd'hui par la culture) y sont énumérées. Le XVI[e] livre est réservé aux arbres sauvages; le XVII[e] à l'arboriculture. Il y est question des pépinières, de la greffe, de la taille, des irrigations, etc.; parmi les préceptes recommandés on en trouve quelques-uns de fort sages. L'histoire naturelle des céréales, ce qui leur est avantageux ou nui-

sible, les pronostics bons ou mauvais, tirés des astres, les météores, les engrais, les semailles, la récolte, la conservation des blés, tout est effleuré dans le XVIIIe livre, et Pline y prend place fort loin même de Virgile, bien moins soumis aux préjugés grossiers de son temps que ne l'était notre auteur. Le XIXe livre s'occupe d'horticulture, principalement du lin; le XXe livre traite des remèdes fournis par les plantes potagères. Dans le XXIe Pline s'étend complaisamment sur le grand cas que les Romains faisaient des couronnes, et il énumère les plantes qui servaient à les composer. Les livres XXII à XXVIII sont consacrés à la matière médicale, et les remèdes se succèdent rapidement, énumérés tantôt d'après la nature des maladies qu'ils étaient supposés devoir guérir, tantôt suivant que des herbes ou des arbres les fournissaient, tantôt même en suivant l'ordre alphabétique. Nous ne tenterons pas de noter ici les erreurs qui ont été relevées par les commentateurs; il suffira de rappeler que les appréciations justes font exception, et même que ces exceptions sont rares. Aujourd'hui on sait à quoi s'en tenir sur la valeur de cette matière médicale empirique, et les erreurs qui y fourmillent ont cessé de pouvoir nuire. Les cinq derniers livres ont pour objet le règne minéral. Pline a introduit dans cette partie de son grand ouvrage une foule de particularités qui s'éloignent de son sujet, ou qui ne s'y rapportent que très-indirectement. Le XXXIVe livre, après avoir parlé des statues d'airain, donne la matière médicale tirée des minéraux. Le XXXVe est réservé à la peinture, aux couleurs, à la teinture des étoffes et à la céramique. L'histoire naturelle des pierres se trouve tout entière dans l'avant-dernier livre; l'auteur en prend occasion de parler de l'art de tailler le marbre, de la sculpture, de l'architecture, du pavage, de l'origine du verre, etc. Le dernier livre, après avoir plutôt énuméré que décrit les pierres précieuses, est terminé par un magnifique éloge de l'Italie, « à laquelle nulle autre contrée de la terre ne saurait, dit-il, disputer l'empire du monde, dont elle est la seconde mère et la souveraine. Beau ciel, doux climat, température heureuse, accès facile donné aux autres nations; vents propices et favorables, eaux abondantes, fraîches forêts, sol fertile, herbages féconds, monts heureusement coupés de vallées délicieuses, animaux sauvages inoffensifs, productions variées, mines inépuisables en trésors, elle a tout, et le sceptre de la beauté ne saurait tomber en d'autres mains. » C'est finir patriotiquement ce grand ouvrage, vaste édifice dont le plan, sagement ordonné dans plusieurs de ses parties, ne pouvait être exécuté par celui qui l'avait tracé, tant les matériaux, rassemblés au hasard, étaient mal dégrossis et impropres à rien produire de durable. Un philosophe de l'antiquité, deux peut-être, Aristote et Théophraste, auraient pu élever ce monument et nous transmettre le tableau fidèle des connaissances humaines pour le siècle dont ils étaient les Cuvier et les Humboldt, temps glorieux et sous certains rapports brillant de lumière. L'encyclopédie qu'ils nous eussent léguée n'aurait certes pas été irréprochable; mais ils auraient été plus sévères que Pline dans le choix des matériaux, et ils en auraient sérieusement discuté la valeur. Rome antique eut de grands philosophes, de grands prosateurs, de grands poëtes; la Grèce seule eut des savants.

L'histoire naturelle de Pline a été traduite dans presque toutes les langues modernes, et la plupart des éditions latines ont donné lieu à des commentaires plus ou moins étendus, destinés à redresser les erreurs et à corriger les textes. Le premier en mérite de tous les commentateurs est sans contredit le P. Hardouin, 1723; l'édition donnée de Pline par Panckoucke a été soigneusement annotée. M. Littré en a donné une excellente traduction avec notes dans la collection des classiques latins dirigée par M. D. Nisard. Quoi qu'en dise le titre, cinq ou six personnes seulement y ont pris part. Parmi les plus anciens commentateurs se trouve Francisco Lopez de Villalobos, médecin de Ferdinand le Catholique, qui écrivait en 1524; Nuñez Pinciano, *Observationes in loca obscura Plinii*, 1544; Villanova, *Caji Plinii Secundi naturalis historia;* 1569; la préface, et les livres VII et VIII, relatifs au règne animal seulement, ont été imprimés; Huerte (Geronimo), *Historia natural de Cayo Plinio Segundo traducida*, 2 vol. in-fol., 1624, etc., etc. A. Fée.

Saumaise, *Exercitationes Plinianæ.* — A. Jos. a Turre Rezzonico, *Disquisitiones Plinianæ ;* Parme, 2 vol. in-fol., 1763-1767. — Bähr, *Geschichte der Röm. Litterat.* — Pauly, *Reale Encyclop.* — Smith, *Dict. of greek and roman biography.* — A. H., *Éloge de Pline le naturaliste ;* Paris, 1821, in-8°. — Panckoucke, *Commentaires sur la Botanique et la matière médicale de Pline composés pour le Pline de la collection ;* Paris, 1833, 3 vol. in-8°. — M. Littré, *Notice sur Pline*, en tête de sa traduction.

PLINE *le Jeune* (*Caius Plinius Cæcilius Secundus*), neveu du précédent, né dans le municipe de Côme, près du lac Larius (lac de Côme) dans la Transpadane, en 61 ou 62 après J.-C., mort dans la première moitié du second siècle de l'ère chrétienne. Son père C. Cæcilius était de Côme, et appartenait à une famille qui avait produit un poëte distingué, Cæcilius, ami de Catulle. Sa mère, Plinia, était la sœur de Pline le naturaliste. Pline perdit son père de bonne heure, et alla avec sa mère demeurer auprès de son oncle, qui l'adopta. Il eut pour tuteur un des plus illustres personnages politiques de ce temps, Virginius Rufus. Son éducation fut celle des enfants de grande famille. A quatorze ans il composa une tragédie en grec; il étudia ensuite l'éloquence sous Quintilien et Nicétas Sacerdos. La profession d'orateur, ou plutôt d'avocat, était alors le chemin des dignités publiques; Pline la choisit. La mort de son oncle lors de la grande

éruption du Vésuve, en 79, cette mort qu'il a racontée dans une de ses lettres les plus intéressantes, le priva d'un parent et d'un protecteur excellent, mais ne l'empêcha pas d'obtenir les emplois qui dans cette période de l'empire étaient l'apanage des Romains distingués par leur naissance et leur mérite. A dix-neuf ans il commença à parler dans le forum. Il fut souvent employé comme avocat devant les centumvirs et devant le sénat, soit pour la poursuite, comme dans les cas de Bæbius Massa et de Marius Priscus, soit pour la défense, comme dans les cas de Julius Bassus et de Rufus Varenus. Dans sa jeunesse il fut tribun des soldats en Syrie : ses fonctions militaires, à peu près nominales, lui laissèrent tout le temps d'entendre les leçons de philosophie du stoïcien Euphrate et d'Artémidore. Il passa ensuite par les emplois de questeur, de préteur (en ou vers 93), et atteignit la dignité de consul en 100. Cette vieille magistrature républicaine n'était guère sous l'empire qu'un titre honorifique, et l'acte principal du consulat de Pline fut l'éloge ou panégyrique de Trajan, qu'il prononça dans le sénat. Il gouverna la province du Pont, qui comprenait la Bithynie, de 103 à 105, avec le titre de propréteur et l'autorité consulaire. Son administration fut honnête : c'est tout ce qu'elle pouvait être à une époque où un gouverneur d'une grande province n'osait pas prendre sur lui d'ordonner ou de permettre même une mesure d'intérêt local sans en avoir référé à l'empereur. On a encore le recueil de ses lettres à Trajan durant ses fonctions de propréteur, avec les réponses courtes, amicales et impératives de ce prince; rien ne donne mieux l'idée de ce que l'on pourrait appeler la centralisation romaine ; mais ce mot moderne ne serait pas exact, en ce sens qu'il n'existait pas à Rome d'administration centrale ou de bureaucratie, comme on dirait aujourd'hui; tout le pouvoir se concentrait dans l'empereur seul, qui agissait directement par ses agents. Les sénateurs, les consulaires investis des grandes magistratures n'avaient qu'une autorité apparente, dénuée d'initiative et entièrement subordonnée au pouvoir absolu du prince. L'incident le plus remarquable et même le seul remarquable de l'administration de Pline fut les mesures qu'il dut prendre contre les chrétiens. La nouvelle religion, née un siècle plus tôt en Judée, était extrêmement répandue dans l'Asie Mineure, et causait aux gouverneurs romains des embarras continuels. Les chrétiens, par leur haine contre les diverses religions que l'État reconnaissait ou tolérait, par leur prosélytisme ardent, mettaient en mouvement les populations orientales, toujours faciles à émouvoir; ils trouvaient des adhérents nombreux, qui s'initiaient à leurs pratiques, et des ennemis non moins nombreux, qui les dénonçaient à l'autorité et les maltraitaient sans attendre la volonté du pouvoir. Les magistrats qui arrivaient de Rome, fort indifférents en matière de religion, ne savaient que faire au milieu de ce conflit d'opinions, qui troublait l'ordre; mais ils avaient devant eux une loi positive, qui défendait les associations ou *hétairies* non expressément autorisées (l'autorisation était refusée aux associations même les plus inoffensives) (1), et qui proscrivait sous les peines les plus sévères les sociétés secrètes, surtout lorsqu'elles avaient un but religieux. Or, les chrétiens, sans cacher leurs dogmes, formaient de véritables confréries (hétairies), où l'on n'entrait qu'au moyen de certaines initiations; de plus, pour éviter la persécution, et aussi par cet amour du mystérieux inhérent à toutes les religions, ils se rassemblaient à des heures indues et dans des lieux écartés; ils tombaient donc sous le coup de la loi, et les magistrats la leur appliquaient sans fanatisme assurément, mais avec cette indifférence pour la vie humaine qui caractérisait les Romains. Pline paraît avoir été plus humain que ses prédécesseurs; cependant, voyant que son ordonnance contre les hétairies n'empêchait pas les chrétiens de se réunir, il en fit conduire plusieurs au supplice ; puis, effrayé du nombre des coupables, touché de leur courage, et jugeant par leurs aveux mêmes qu'ils étaient innocents des crimes odieux qu'on leur imputait, il en référa à l'empereur. Trajan lui répondit de tenir la main à l'exécution de la loi, mais de ne pas faire de recherches et de ne pas recevoir de dénonciations anonymes. A moins de proclamer la tolérance, on ne pouvait rien faire de plus. Quoique obligé d'exercer contre les chrétiens des rigueurs odieuses, Pline ne montre point à leur égard la même horreur que Tacite ; sa lettre même est un témoignage en leur faveur ; aussi il s'est trouvé au moyen âge des écrivains qui ont prétendu qu'il s'était converti au christianisme. On lit dans la *Chronique* du Pseudo-Dexter que Trajan l'envoya en Crète pour y bâtir un temple, et que là il fut converti par l'évêque saint Titus. Dexter ajoute : « Il ne manque pas d'auteurs qui pensent qu'il souffrit le martyre à Côme, le 7 du mois d'août. » Cette étrange fable n'a pas besoin de réfutation ; mais elle méritait d'être rapportée.

On ne sait rien des dernières années de Pline, sinon qu'il exerça les fonctions municipales de curateur du lit et des bords du Tibre, et on

(1) On en trouve un curieux exemple dans la correspondance de Pline. A la suite d'un incendie qui avait dévasté Nicomédie, et pour prévenir le retour de pareils accidents, le propréteur songea à organiser parmi les artisans une compagnie (*collegium*) destinée à éteindre les incendies ; il en référa à l'empereur, en lui écrivant que cette compagnie n'aurait qu'une destination spéciale, qu'on n'y admettrait que les artisans, qu'ils ne seraient que cent cinquante et seraient par conséquent faciles à surveiller. Malgré toutes ces précautions, Trajan refusa l'autorisation, par le motif que : « ces réunions deviennent promptement des sociétés illégales ou secrètes (*hetæriæ*) et des causes de troubles. » On comprend qu'indépendamment de toute opinion religieuse, les nombreuses confréries chrétiennes devaient être très-mal vues d'une autorité aussi soupçonneuse.

ignore la date de sa mort; il est certain seulement qu'il survécut plus de treize ans à son retour de Bithynie. Il fut deux fois marié, et n'eut pas d'enfants. Sa seconde femme, Calpurnia, était la petite-fille de Calpurnius Fabatus.

Pline nous est bien connu par ses *Lettres;* on y voit qu'il était riche, bienveillant, libéral. Il bâtit un temple à Tifernum et une chapelle à Cérès, dans une de ses propriétés; il contribua pour un tiers à l'établissement d'une école dans le municipe de Côme, et vint plusieurs fois au secours de poëtes ou de littérateurs qui se trouvaient dans la gêne. Il se montrait bon maître pour ses esclaves. Il est vrai que lui-même nous apprend toutes ses bonnes actions, et l'on a supposé que la vanité qui le portait à en parler avait bien pu les lui inspirer; cette conjecture nous paraît trop sévère. Quoique très-sensible à la louange, et la recherchant même avec une sollicitude naïve et parfois puérile, Pline n'avait pas besoin du mobile de la vanité pour faire le bien : il avait l'âme naturellement délicate et généreuse. Sa correspondance, qui ne dissimule aucun de ses petits défauts, atteste un caractère aimable, et révèle beaucoup d'actes de bienfaisance. Sa faible santé, autant que son goût pour l'étude, le porta à rechercher une vie paisible. Il a décrit plusieurs fois, et toujours avec charme, la tranquille et agréable existence qu'il menait dans ses nombreuses villas, dès qu'il pouvait se dérober aux tracas de Rome, passant, suivant les saisons, du lac de Côme à l'Étrurie et de l'Étrurie au Laurentin; c'est la vie d'un grand seigneur, frugal dans ses habitudes, modéré dans ses goûts, amateur passionné et exquis des belles-lettres.

Sa réputation d'orateur et d'écrivain était grande; ses contemporains le plaçaient sur le même rang que Tacite, son ami; la postérité a établi entre eux une grande différence, mais elle n'a point été sévère pour Pline le Jeune, qui est resté une des figures les plus attrayantes de l'antiquité. Peut-être même n'est-il aucun ancien qui nous paraisse aussi près de nous. Le contemporain et l'ami de Tacite est presque un moderne. La délicatesse de ses sentiments et l'ingénieuse finesse de son style le distinguent de tous les autres écrivains latins. Il reste de lui neuf livres de *Lettres;* ce recueil, formé par lui-même, ne contient que des lettres écrites en vue du public, ou revues avec soin; il n'y faut point chercher l'aisance et l'ampleur de Cicéron, mais on y trouve, dans un style travaillé avec un art heureux, de très-jolies descriptions, de fines peintures de mœurs, et d'intéressants détails sur les hommes et les choses d'une époque qui fut le point culminant de la civilisation dans l'antiquité. Le dixième livre, qui contient la correspondance échangée entre l'empereur et le propréteur du Pont, n'a pas le mérite littéraire des neuf premiers livres, mais cette correspondance a un grand intérêt historique; à ce point de vue, elle est plus importante même que le *Panégyrique* de Trajan, composition extrêmement habile, mais froide, qui cache d'ailleurs sous un style trop artificiel et sous les formes fatigantes de l'adulation des sentiments nobles et des pensées sérieuses. Il est curieux de voir dans cette harangue officielle l'idée que se faisaient de leur temps et du gouvernement impérial des esprits aussi éclairés que Pline et ses collègues du sénat. Le *Panégyrique* de Trajan exerça une grande influence sur la dernière période de la littérature latine, et servit de type à beaucoup de discours aussi inférieurs à celui de Pline que les princes qui en furent l'objet étaient inférieurs à Trajan. La première édition des *Epistolæ* et du *Panegyricus* est de Venise, 1485, in-4°; une des dernières et des meilleures est la réimpression, très-améliorée, de celle de J.-M. Gesner par G.-H. Schæfer, Leipzig, 1805, in-8°. La meilleure édition pour les *Epistolæ* seules est celle de Cortius et Longolius; Amsterdam, 1734, in-4°. Celle de Titze (Prague, 1820, in-8°) est estimée. Les *Lettres* de Pline ont été traduites en allemand par E. Thierfeld, 1823-29; par E.-A. Schmid, 1782, et par J.-D. Schæfer, 1801; en anglais par lord Owery et par W. Melmoth; en français, par Sacy, dont la traduction se distingue par le naturel et l'élégance.

Léo JOUBERT.

Inscriptiones antiquæ et *Testimonia veterum* dans l'édition de Schæfer. — Masson, *Vita Plinii junioris*; Amsterdam, 1709, in 8°. — *Vie* de Pline, par Cellarius, préface de Gesner et de Schæfer dans l'édition de Schæfer. — *Vie* de Pline en tête de l'édition de Titze.

PLISSON (*Marie-Prudence*), femme auteur, née à Chartres, le 27 novembre 1727, morte le 17 décembre 1788. Son père était procureur au bailliage. Son goût pour l'étude la tint éloignée du monde, et lui fit préférer le célibat à un mariage honorable. Bientôt la bizarrerie de son esprit la porta à traiter des sujets évidemment étrangers à son sexe. Elle se fit connaître d'abord par quelques pièces fugitives en prose et en vers insérées dans les journaux du temps. Elle ne s'arrêta pas là. En 1764 les hommes de l'art agitaient une question qui n'en serait plus une aujourd'hui, à savoir si l'enfant né dix mois dix jours après la dissolution du mariage était légitime. Mlle Plisson ne craignit pas d'intervenir dans ce grave débat et d'attaquer avec vivacité l'opinion de Lebas, de Bertin, d'Antoine Petit, etc. Ce qui lui valut plus d'une épigramme. Elle se prit aussi à étudier avec passion la nature du chat et à vérifier ce qu'en avaient écrit les naturalistes; elle voulait en faire la physiologie; elle demandait dans un de ses opuscules : « Quel animal plus répandu et plus à portée d'être examiné par des gens instruits que le chat? » Sa bibliothèque était curieuse à tous égards. Mlle Plisson a laissé : *Odes sur la vie champêtre* (1750); — *Projet pour soulager les pauvres de la campagne* (Chartres, 1758); — *Recherches sur la durée de la grossesse* (Amsterdam, 1765); — *La promenade de province*,

nouvelle, avec les voyages d'Oromasis dans l'île de Bienveillance et dans la planète de Mercure (Paris, 1783, in-12), et *Maximes morales d'un philosophe chrétien* (Paris, 1783, in-16). Doublet DE B.

Hist. biogr. des femmes célèbres (1826).

PLISTONICUS. *Voy.* APION.

PLOT (*Robert*), naturaliste anglais, né en 1640, à Sutton-Baron (Kent), où il est mort, le 30 avril 1696. Après de fortes études à l'université d'Oxford, ses connaissances en histoire naturelle lui ouvrirent en 1677 les portes de la Société royale de Londres, qui en 1682 le choisit pour un de ses secrétaires. Nommé conservateur du musée d'Ashmole, qu'il enrichit des curiosités de tous genres recueillies dans ses excursions, il obtint bientôt après une chaire de chimie à Londres, et résigna ces deux emplois en 1690. Il eut aussi le titre d'historiographe du roi Jacques II. En 1694 il fut nommé héraut d'armes (*mowbray herald*) et archiviste de la cour d'honneur. Plot est regardé comme le premier qui se soit occupé d'écrire sur l'histoire naturelle d'Angleterre. Il avait fait de nombreuses excursions, et son intention, telle qu'il l'a développée dans une lettre à l'évêque Fell (*voy.* à la fin du t. II de l'*Itinéraire* de Leland), était de visiter en détail tous les comtés et d'y recueillir toutes sortes de matériaux pour compléter la *Britannia* de Camden ou d'autres ouvrages. Aussi entreprit-il sur un plan très-vaste la publication des *Natural histories of Oxfordshire and Staffordshire* (Oxford, 1677-1686, 2 part. in-fol.), dont la première partie fut réimpr. en 1705 avec des additions de John Burman, son fils adoptif. Ce travail, dit Pulteney, n'a pas été surpassé pour l'abondance et l'exactitude des renseignements. On a encore de Plot : *De origine fontium* (1685, in-8°), des notices et des mémoires insérés dans les *Philosophical transactions*, et beaucoup de matériaux manuscrits relatifs à l'histoire naturelle du Ként, du Middlesex et de Londres. P. L.

Pulteney, *Sketches*. — Chalmers, *General Biograph. Dict.*

PLOTIN (Πλωτῖνος), chef de l'école philosophique néoplatonicienne, né en 205 après J. C., à Lycopolis, en Égypte (1), mort en 270, en Campanie, dans la seconde année du règne de l'empereur Claude II. A huit ans il fut mis entre les mains d'un grammairien dont le nom ne nous a pas été conservé; et à cet âge il avait encore une nourrice, « dont il découvrait, dit Porphyre, le sein pour téter avec avidité ». A vingt-huit ans, il se mit avec ardeur à étudier la philosophie, sous les maîtres les plus renommés d'Alexandrie; mais il s'attacha de préférence à l'école d'Ammonius Saccas. Pour s'initier ensuite aux doctrines des Perses et des Indiens, il accompagna, à trente-neuf ans, l'empereur Gordien dans son expédition en Mésopotamie. Après la mort de Gordien, il parvint à atteindre Antioche, d'où il gagna Rome. Il y enseigna depuis 245 jusqu'à l'époque de sa mort. Au nombre de ses disciples on cite Amélius, Longin et Porphyre.

A le juger d'après certains traits, rapportés par son biographe, Plotin avait une de ces organisations encore inexpliquées (car le mot *medium*, employé par les *spirites* ou spiritualistes modernes, n'explique rien) qui se prêtent singulièrement à la production de certains phénomènes, que la crédulité et le scepticisme tendent également à dénaturer. Ces organisations peuvent se présenter chez l'homme sain aussi bien que chez le malade. C'est dans ce dernier cas que se trouvait sans doute Plotin; car il était, suivant Porphyre, atteint d'une espèce d'affection chronique du pylore (κοιλιακῷ), et d'après Suidas, du mal sacré (épilepsie). Sa maladie se compliqua d'un mal de gorge, survenu à la suite d'un écart de régime (1); « ce mal s'aigrit à un tel point, ajoute le disciple qui l'avait soigné, que sa voix, auparavant belle et forte, resta toujours enrouée; en outre, sa vue se troubla, et il lui survint des ulcères aux pieds et aux mains. » Il ne voulut jamais prendre de remède, et s'abstint de manger de la chair des animaux domestiques. On cite aussi de lui comme une singularité de n'avoir permis à aucun artiste de faire son portrait ou son buste. « N'est-ce pas assez, disait-il, de porter sans cesse avec nous cette image en chair et en os, le corps dans lequel la nature a renfermé notre âme? Faut-il encore transmettre à la postérité l'image de cette image comme un objet qui vaille la peine d'être regardé? » Son biographe nous raconte encore qu'il ne voulut jamais lui dire ni le mois ni le jour où il était né, « parce qu'il ne croyait pas convenable qu'on célébrât le jour de sa naissance »; ce qui ne l'empêchait pas d'offrir un sacrifice et de régaler ses amis aux anniversaires de Platon et de Socrate. Voici les particularités caractéristiques qui ont fait considérer Plotin, par ses disciples, comme un être en relation immédiate avec les dieux. Porphyre nous raconte l'entrevue que son maître eut un jour avec un prêtre égyptien, dans le temple d'Isis à Rome. Ce prêtre avait invité Plotin à venir assister à l'apparition d'un démon familier qui lui obéissait dès qu'il l'appelait. L'Égyptien évoqua son démon. Mais à sa place il apparut un dieu qui était d'un ordre supérieur à celui des démons; ce qui fit dire au prêtre : « Que vous êtes heureux, Plotin, d'avoir pour démon un Dieu! » Aussi Plotin répondit-il à Amélius, qui l'avait un jour prié de célébrer avec lui la fête d'une di-

(1) Selon Suidas et Eunape; car Porphyre n'indique pas le lieu de naissance de Plotin, dont il a tracé la *Vie*.

(1) Rejetant l'usage des bains, il se contentait de se faire frictionner tous les jours. Ceux qui lui rendaient ce service étant morts de la peste qui ravageait Rome, en 262, sous le règne de Gallien, il négligea de se faire frictionner, et cette négligence lui causa un mal de gorge. (Porphyre, *Vie de Plotin*.)

vinité inférieure (la nouvelle lune) : « C'est à ces dieux de venir me chercher, et non pas à moi d'aller les trouver. » — On cite comme un trait de la puissance du démon de Plotin la punition qui fut infligée à un de ses rivaux, nommé Olympius, qui voulait l'ensorceler à l'aide d'opérations magiques. Plotin, s'en étant aperçu, s'écria : « En ce moment, le corps d'Olympius éprouve des convulsions et se resserre comme une bourse. » Olympius cessa ses maléfices en essuyant les maux mêmes qu'il voulait faire souffrir à son adversaire. Au rapport de Porphyre, Plotin avait aussi la faculté de découvrir les objets volés et de prévoir ce que chacun de ses compagnons deviendrait un jour. Quoi qu'il en soit, les disciples ont certainement exagéré ou mal interprété les doctrines du maître concernant le démon ou le génie familier. Car voici ce que Plotin a lui-même enseigné : « Qu'est notre démon? C'est une des puissances de notre âme. Qu'est notre Dieu? C'est également une des puissances de notre âme .. Est-ce là le démon auquel nous sommes échus pendant notre vie? Non : notre démon est la puissance immédiatement supérieure à celle que nous exerçons; car elle préside à notre vie sans agir elle-même. La puissance qui agit en nous est la puissance inférieure à celle qui préside à notre vie, et c'est elle qui nous constitue essentiellement. Si nous vivons de la vie sensitive, nous avons pour démon la raison; si nous vivons de la vie rationnelle, nous avons pour démon le principe supérieur à la raison, principe qui préside à notre vie, mais n'agit pas lui-même et laisse agir la puissance (1). » Ainsi, dans le sens de Plotin, le démon familier, « que chacun se choisit soi-même suivant son genre de vie », n'est pas un être distinct de l'homme, mais une sorte de dépendance ou de continuité de l'âme (2).

L'empereur Gallien et l'impératrice Salonine, sa femme, eurent Plotin en grande estime. C'est ce qui avait engagé le philosophe à les prier de faire rebâtir une ville de Campanie en ruines, de la lui donner avec son territoire et de permettre à ceux qui viendraient l'habiter d'être régis par les lois de Platon. Cette ville devait porter le nom de *Platonopolis*. Mais la réalisation de ce projet fut, dit-on, empêchée par les courtisans de l'empereur. Pendant son enseignement à Rome, plusieurs sénateurs venaient l'écouter. Parmi ces derniers on cite un certain Rogatianus, qui, pour mieux se détacher de la vie selon les préceptes du maître, avait abandonné ses biens, renvoyé ses domestiques et renoncé à ses dignités. Plotin avait beaucoup d'éloquence naturelle. « Il parlait, dit Porphyre, fort bien dans ses conférences; il savait trouver sur-le-champ les réponses qui convenaient. Cependant son langage n'était pas correct : il disait, par exemple, ἀναμνημίσκεται au lieu de ἀναμιμνήσκεται; il commettait les mêmes fautes en écrivant. Mais, lorsqu'il parlait, son intelligence semblait briller sur son visage et l'illuminer de ses rayons. Il était surtout beau quand il discutait : on voyait alors comme une légère rosée couler de son front; la douceur brillait sur sa face, et il répondait avec bonté... Il ne retouchait jamais ce qu'il avait écrit, parce que la faiblesse de sa vue lui rendait toute lecture fort pénible. Le caractère de son écriture n'était pas beau; il ne séparait pas les mots et faisait très-peu d'attention à l'orthographe : il n'était occupé que de ses idées. Lorsqu'il avait fini de composer quelque chose dans sa tête, et qu'ensuite il écrivait ce qu'il avait conçu, il semblait qu'il copiât un livre... Il ne se reposait jamais de cette attention intérieure; elle cessait à peine durant un sommeil troublé souvent par l'insuffisance de la nourriture et par cette concentration perpétuelle de l'esprit. » Eustochius recueillit les dernières paroles de Plotin qui était venu mourir dans le domaine de Zéthus, un de ses anciens amis. Plotin lui dit en expirant : « Je vais apporter ce qu'il y a de divin en nous à ce qu'il y a de divin dans l'univers. » Ces paroles résument en quelque sorte tout son système philosophique.

Les écrits de Plotin furent recueillis par Porphyre, qui les a distribués en six parties, appelées *Ennéades* (Neuvaines), parce qu'elles comprennent chacune neuf (ἐννέα) livres. Cet ouvrage, joint à ce qui nous reste d'Aristote et de Platon, forme le principal monument de la philosophie antique. Le système de Plotin se propose de ramener le subjectif et l'objectif à l'identité qui elle-même a pour base l'unité absolue. Cette unité ne peut pas être saisie par la pensée, mais par l'*intuition immédiate*, παρουσία. Le but de la philosophie était donc, suivant Plotin, l'union immédiate de l'âme avec Dieu. « Si l'âme, dit-il, est étrangère aux choses divines, pourquoi tenter d'en pénétrer la nature? Si, au contraire, elle a une étroite affinité avec elles, elle peut et doit chercher à les connaître. » Pour arriver à cette connaissance, toute âme doit d'abord considérer que « c'est l'âme universelle qui a produit, en leur soufflant un esprit de vie, tout ce qui est sur la terre et au ciel. Pour comprendre comment la vie s'est à la fois répandue dans l'univers et dans chaque être vivant, « il faut que notre âme contemple l'âme universelle, et pour y arriver elle doit être affranchie de l'erreur, et, plongée dans un profond recueillement, faire taire l'agitation du corps, le tumulte des sensations et tout ce qui l'entoure. Que tout se taise donc, et la terre et la mer, et

(1) IIIe *Ennéade*, liv. 4 (trad. de M. Bouillet).

(2) Cependant, dans un autre passage (IVe *Ennéade*, liv. 4), l'auteur semble revenir sur cette opinion, quand il dit « que les démons sont les instruments de l'âme universelle, et qu'ils sont susceptibles d'être amenés à certains actes et d'entendre les vœux qu'on leur adresse. Les démons soumis à cette influence sont ceux qui se rapprochent des hommes, et ils y sont d'autant plus soumis qu'ils s'en rapprochent davantage. »

l'air et le ciel même (1). Que l'âme se représente alors la grande âme, qui de tous côtés déborde dans cette masse immobile, s'y répand, la pénètre intimement et l'illumine comme les rayons du soleil éclairent et dorent un sombre nuage (2). »

L'âme, selon Plotin, ne forme pas avec le corps un véritable composé : elle y est comme la lumière dans l'air, c'est-à-dire passagèrement et sans s'y combiner. Mais elle n'en pénètre pas moins le corps tout entier : c'est par sa puissance ou ses facultés (δύναμις) qu'elle met en jeu tous les organes et leurs fonctions. Ces facultés de l'âme comprennent la *vie végétative*, la *vie sensitive*, la *vie intellectuelle* et la *vie rationnelle*. Cette division est parfaitement exacte : aussi s'est-elle conservée jusqu'à nos jours. De ce que « l'âme ne peut voir et sentir que par l'intermédiaire du corps », Plotin conclut que la connaissance des choses sensibles suppose une homogénéité de rapports, une communauté d'affection (ὁμοπαθεία) entre le sujet et l'objet. Les sens sont chargés d'établir une espèce de contact du monde interne avec le monde externe. Ce n'est qu'après sa séparation du corps que l'âme vit dans le monde intelligible, qui est le *lieu de la pensée*, « où toutes les vérités sont claires et évidentes ». Par sa contemplation progressive, elle se crée elle-même le théâtre de son action, c'est-à-dire l'espace. L'âme est en rapport avec les trois hypostases ou substances (ὑποστάσεις) divines, l'*unité*, l'*intelligence* et l'*âme universelle*. L'unité constitue le fond même de notre être ; par notre intelligence nous sommes en communication permanente avec l'intelligence divine, qui contient toutes les intelligences particulières, comme l'âme universelle, à laquelle nous participons, renferme toutes les âmes particulières. L'âme humaine est comme une lumière allumée par Dieu et qui rayonne jusqu'à de certaines limites, au delà desquelles commence la nuit. En regardant ces limites, elle leur donne une forme, et se donne ainsi un corps, qui se décompose et rentre dans le réservoir commun de la matière dès que l'âme l'a quitté. C'est dans ces sympathies du corps et de l'âme qu'il faut chercher le pouvoir surnaturel de l'homme et le secret de la magie. « La magie véritable, ajoute Plotin, c'est l'*Amitié* qui règne dans l'univers, avec la *Haine*, son contraire. Le premier magicien, celui que les hommes consultent pour agir au moyen de ses philtres et de ses enchantements, c'est l'*Amour*... Par cet art les magiciens rapprochent les natures qui ont un amour inné les unes pour les autres ; ils unissent une âme à une autre âme comme on féconde des plantes éloignées les unes des autres (3). Il y a des invocations, des chants, des paroles, des figures, certaines attitudes tristes, certains sons plaintifs qui ont un attrait naturel, et leur influence s'étend sur la partie sensible de l'âme ; car la partie rationnelle ou la volonté ne se laisse pas subjuguer par les charmes. La vertu des prières ne repose pas non plus sur ce qu'elles seraient entendues par des êtres qui prennent des déterminations libres ; car ce n'est pas au libre arbitre que s'adressent les invocations. » Cette théorie de la magie est très-remarquable : elle donne à croire que dans les opérations magiques l'homme aliène en quelque sorte son libre arbitre. Seulement il ne faut pas oublier que le mot magie est pris dans un sens très-large par le célèbre commentateur de Platon. Ainsi, « l'influence magique se manifeste dans l'instinct qui nous porte au mariage, dans le soin que nous prenons de nos enfants, et en général dans tout ce que l'attrait de la volupté nous porte à faire... Chacun est poussé par sa nature, comme par une force occulte, vers le lieu où il doit se rendre (1). » — Quant à la métempsycose, Plotin doute que l'âme humaine puisse passer dans le corps d'une brute ; mais il admet que l'âme pure, complétement dématérialisée, n'a pas besoin de subir d'autres épreuves. « Il ne faut pas, dit-il, au sujet du suicide, faire sortir par violence l'âme du corps, de peur qu'elle n'emporte avec elle quelque chose de matériel ; car, dans ce cas, cet élément étranger l'accompagnera en quelque endroit qu'elle émigre. Il faut, au contraire, attendre que le corps tout entier se détache naturellement de l'âme ; alors celle-ci n'a plus besoin de passer dans un autre séjour ; elle est complétement délivrée du corps... Enfin, si le rang que l'on obtient là-haut dépend de l'état dans lequel on est en sortant du corps, il ne faut pas s'en séparer quand on peut encore ici faire des progrès (2). »

Plotin a développé les idées astrologiques dont le germe se trouve dans Platon. Tout conspire, selon lui, à un but unique (σύμπνοια μία). « De même que dans le corps humain chaque organe a sa fonction propre, de même dans l'univers les êtres ont chacun leur rôle particulier ; d'autant plus qu'ils ne sont pas seulement des parties de l'univers, mais qu'ils forment encore eux-mêmes des univers qui ont aussi leur importance. » Il est impossible de formuler plus nettement la doctrine du microcosme et du macrocosme. Attaché à ses idées sur l'unité absolue, d'où il faisait dériver la variété infinie des choses, Plotin devait vivement combattre les doctrines des gnostiques. Ces anciens sectaires du christianisme enseignaient, entre autres, que la créa-

(1) Saint Augustin a imité ce passage (*Confessiones*, IX, 10) : *Si cui sileat tumultus carnis, sileant phantasiae terrae et aquarum et aeris, sileant et poli, et ipsa sibi anima sileat*, etc.

(2) *Enn.*, V, lib. 1.

(3) Plotin fait sans doute ici allusion à la fécondation des palmiers, plantes dioïques, c'est-à-dire dont les deux sexes sont séparés et portés sur des tiges différentes et souvent très-éloignées les unes des autres. Les anciens connaissaient et savaient pratiquer la fécondation artificielle des palmiers (en secouant le pollen des fleurs mâles au-dessus des fleurs femelles).

(1) IVe *Ennéade*, liv. 3. C'est dans cette Ennéade que se trouve exposée toute la psychologie de Plotin.

(2) Ire *Enn.*, liv. 9.

tion du monde est une véritable déchéance, et que le *Démiurge*, c'est à-dire le Dieu qui a créé et qui gouverne le monde, est un être ignorant et imparfait. Plotin réfute cette doctrine comme contraire au platonisme : en établissant que le sujet pensant, l'objet pensé et la pensée elle-même sont identiques dans l'intelligence divine, il paraît s'être inspiré à la fois de Platon et d'Aristote (1). Le mal qui se trouve dans l'univers, et qui formait le point de départ du gnosticisme, il le regarde comme nécessaire. « Tous les maux, dit-il, sont utiles à l'univers; tels sont les animaux venimeux; mais souvent on ignore à quoi ils servent. La méchanceté même est utile sous beaucoup de rapports, et peut produire de belles choses; par exemple elle oblige les hommes à la prudence, et ne laisse personne s'endormir dans une indolente sécurité (2). » Plotin considère le monde comme un type ou une image dont les formes se renouvellent sans cesse (εἰκὼν ἀεὶ εἰκονιζόμενος), formes qui ont pour matrice ou réceptacle la matière (ὑποκείμενόν τι καὶ ὑποδοχὴ εἰδῶν). Il explique la génération des êtres par une sorte d'irradiation, et représente le principe de toutes choses comme un foyer de lumière duquel émanent perpétuellement des rayons manifestant sa présence sur tous les points de l'infini. Cette lumière c'est l'Intelligence divine; le foyer dont elle découle, c'est l'Un (τὸ ἕν) qui déploie sa puissance par la multiplicité des êtres qui lui doivent la vie. Au-dessous de l'intelligence divine est l'âme, qui en dépend, qui subsiste par elle et avec elle. L'âme touche, d'un côté, au *soleil intelligible* de la divinité, au modèle de la raison (παράδειγμα τοῦ λόγου), et de l'autre, au *soleil* sensible, au monde. Elle est l'intermédiaire par lequel les êtres matériels d'ici se rattachent aux êtres spirituels, l'interprète (ἑρμηνευτική) des choses qui descendent du monde spirituel dans le monde sensible, ou vont de celui ci à celui-là. « Les êtres que nous appelons des dieux méritent ce nom parce que jamais ils ne restent attachés à la contemplation de l'Intelligence suprême dont l'âme universelle elle-même n'écarte jamais ses regards. Si les âmes humaines se sont précipitées de ces hautes régions, c'est qu'elles ont contemplé leurs images dans la matière comme dans le miroir de Bacchus. Cependant elles ne se sont pas séparées de leur principe divin, en sorte que si les pieds touchent la terre, la tête s'élève au-dessus du ciel. Elles descendent d'autant plus bas, que les soins du corps les absorbent davantage. Mais leur père céleste, ayant pitié d'elles, a fait leurs liens mortels : en les délivrant du corps il les fait revenir dans la région d'où elles étaient descendues (3). » Ce sont là des idées sur lesquelles Plotin revient souvent : elles forment comme le pivot du néoplatonisme, qui s'était proposé de concilier Platon avec Aristote, mais en inclinant visiblement vers le mysticisme de l'Orient, surtout de la Perse et de l'Égypte.

(1) IIe *Enn.*, liv. 9.
(2) IIe *Enn.*, liv. 3.
(3) IVe *Enn.*, liv. 3.

La première édition du texte grec de Plotin parut à Bâle en 1580, in fol., avec la traduction latine de Marsile Ficin; faite d'après quatre manuscrits, elle fut réimprimée en 1615, in-fol., ibid. En 1835 Fr. Creuzer et H. Moser donnèrent une nouvelle édition (texte revu, traduction latine de Ficin, commentaires et index); Oxford, 3 vol. in-4°. Elle a été reproduite par M. Dübner, qui y a joint des notes critiques, dans la Bibliothèque gréco-latine de M. A. Didot (Paris, 1855). L'édition la plus récente, donnée par M. Kirchhoff dans la collection Teubner, est très-correcte; on regrette seulement que l'éditeur y ait substitué l'ordre chronologique à la disposition méthodique, beaucoup plus commode, primitivement établie par Porphyre. Les *Ennéades* ont été partiellement traduites en anglais par Thomas Taylor, Londres, 1794 et 1817, in-8°, et en allemand (la 1re *Ennéade* seulement) par V. Engelhardt, Erlangen, 1820-23, in-8°. La première traduction française complète a été donnée par M. Bouillet (Paris, 3 vol. in-8°, 1857); c'est un travail consciencieux, accompagné de notes et d'éclaircissements fort instructifs.

F. Hoefer.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*. — Steinhart, dans l'*Encyclop.* de Pauly. — Winger, *Adumbratio decretorum Plotini de rebus ad doctrinam morum pertinentibus*; Wittenb., 1809. — Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. V. — Vacherot, *Hist. de l'école d'Alexandrie*. — Kirchner, *Die Philosophie des Plotin*; Halle, 1854; in-8°. — Dumas, *Plotin et sa doctrine*; Paris, 1848, in-8°.

PLOUCQUET (*Godefroi*), philosophe allemand, né le 25 août 1716, à Stuttgard, où il est mort, le 13 septembre 1790. D'une famille protestante d'origine française, il était fils d'un aubergiste. Comme il étudiait à Tubingue, il se laissa séduire par les écrits de Wolf, à tel point que, sans renoncer absolument à la théologie, il s'appliqua avec ardeur à la philosophie et aux mathématiques. Il manifesta cette double tendance de son esprit dans la thèse qu'il soutint en 1740 (*Diss. qua Cl. Varignonii demonstratio geometrica possibilitatis transsubstantiationis enervatur*), et où il essaya de concilier les principes de Wolf avec les enseignements de la religion chrétienne. Après avoir desservi différentes cures et dirigé une éducation particulière, il devint en 1746 diacre à Freudenstadt. Son mémoire sur les monades (*Primaria monadologiæ capita*; Berlin, 1748, in-4°) lui ouvrit en 1749 les portes de l'Académie des sciences de Berlin, et attira sur lui l'attention du duc de Wurtemberg, qui lui fit donner, en 1750, la chaire de logique et de métaphysique à Tubingue. Il y professa aussi l'économie politique; et en 1778 il fut appelé à Stuttgard pour faire un cours à l'École militaire. A la suite d'une attaque d'apoplexie (1782) ses facultés s'affaiblirent, et il fut obligé de quitter l'enseignement;

quelque temps après, un incendie réduisit en cendres sa bibliothèque. Ploucquet était doué d'une âme droite, d'un esprit clair et méthodique. « Champion du spiritualisme, disent MM. Haag, il combattit avec autant de sagacité que d'érudition les doctrines matérialistes prônées par les philosophes du dix-huitième siècle. Il ne craignit même pas de se mesurer avec Kant. Puis, remontant le cours des siècles, il soumit à une sévère analyse les systèmes de la philosophie ancienne, qu'il essaya de reconstruire dans des essais historiques, dignes encore aujourd'hui d'attention. » Cet auteur a laissé un très-grand nombre d'ouvrages, imprimés la plupart à Tubingue, et écrits d'un style pur, mais trop concis; en voici les principaux : *De materialismo*; 1750, in-4°; — *Principia de substantiis et phænomenis*; Francfort, 1758, in-8°; — *De Pyrrhonis epocha*; 1758, in-4°; — *Fundamenta philosophiæ speculativæ*; 1759, in-8°, plus. édit. : c'est une exposition claire et précise du système de Leibniz; — *De dogmatibus Thaletis et Anaxagoræ*; 1763, in-4°; — *Methodus calculandi in logicis*; 1763, in-8°, où il représente les syllogismes par des figures géométriques et des formules mathématiques; cette méthode, indiquée par Leibniz, l'entraîna dans une discussion avec Lambert et d'autres savants; — *Problemata de natura hominis ante et post mortem*; 1766, in-4°; — *Institutiones philosophiæ theoreticæ*; 1772, 1782, in-8°; *Elementa philosophiæ contemplativæ, sive De scientia ratiocinandi*; Stuttgard, 1778, in-4°; — *Commentationes philosophiæ selectiores*; Utrecht, 1781, in-4° : choix de dissertations publiées séparément; — *Variæ quæstiones metaphysicæ*; 1782, in-4°. K.

Souvenir de God. Ploucquet; Tubingue, 1790, in-8°. — Haag frères, *La France protestante*.

PLOUCQUET (*Guillaume-Godefroi*), médecin, fils du précédent, né le 20 décembre 1744, à Rœtenberg (Wurtemberg), mort le 12 janvier 1814, à Tubingue. Il étudia la médecine dans cette ville, y prit en 1766 le grade de docteur, et y enseigna son art depuis 1782. On a de lui une centaine d'écrits, publiés tous à Tubingue, à deux ou trois exceptions près; nous citerons dans le nombre : *Nova pulmonum docimasia*; 1782, in-4° : la nouvelle méthode de l'auteur consiste à peser le corps du fœtus avant de l'ouvrir, puis les poumons, et à comparer ensemble les deux poids obtenus; selon lui, dans l'enfant qui n'a pas respiré le rapport est comme 1 à 70 et dans celui qui a respiré comme 2 à 70 ou 1 à 35. Dans son *Commentarius in processus criminales supra homicidio et infanticidio* (1787, in-8°), il développe sa seconde épreuve expérimentale pour les cas d'infanticide; — *Fundamenta therapiæ catholicæ*; 1785, in-4°; — *Initia bibliothecæ medico-practicæ et chirurgicæ realis*; Tubingue, 1793-1800, 10 vol. in-4°; ce répertoire, qui fourmille d'erreurs, a été réimpr. et corrigé sous le titre de *Literatura medica digesta*; ibid., 1803, 4 vol. in-8°. K.

Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon*. — *Biogr. médicale*.

PLOUVAIN (*Pierre-Antoine-Samuel-Joseph*), historien et jurisconsulte français, né le 7 septembre 1754, à Douai, où il mourut, le 29 novembre 1832. D'abord avocat au parlement de Flandre, il fut pourvu en 1777 d'une charge de conseiller à la gouvernance de Douai. A l'époque de la révolution, il devint juge au tribunal du district de cette ville. Juge au tribunal civil du département du Nord en 1795, juge suppléant au tribunal criminel en 1802, et juge en 1807, il entra en 1811, comme conseiller, à la cour impériale de Douai, dont il fit partie jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont (avec Six) : *Recueil des édits et déclarations, lettres patentes enregistrées au parlement de Flandre, des arrêts du conseil d'État particuliers à son ressort*, etc.; Douai, 1785-1790, 11 vol. in-4° : le douzième volume imprimé fut détruit par les ordres de la Société populaire en 1792; — *Notes historiques relatives aux offices et aux officiers du parlement de Flandre*; Douai, 1809, in-4°; — *Étrennes aux habitants de Douai*; Douai, 1809, in-12 : il contient, avec l'historique des siéges soutenus par cette ville, des recherches sur les monnaies qui y ont été frappées, et une notice sur l'université; — *Notes historiques relatives aux offices et aux officiers de la gouvernance du souverain bailliage de Douai à Orchies*; Lille, 1810, in-4°; — *Souvenirs à l'usage des habitants de Douai, ou notes pour servir à l'histoire de cette ville, jusques et inclus l'année 1821*; Douai, 1822, in-12; — *Notes historiques relatives aux offices et aux officiers du conseil provincial d'Artois*; Douai, 1823, in-4°; — *Notes ou essais de statistique sur les communes composant le ressort de la cour royale de Douai*; Douai, 1824, in-12 : opuscule intéressant, qui indique à quelle juridiction chaque commune ressortissait, et par quelle coutume elle était régie en 1789; — *Éphémérides historiques de la ville de Douai*. *Biographie douaisienne*; Douai, 1828, in-12. Les travaux de Plouvain, presque tous sans nom d'auteur, forment un ensemble de documents relatifs à l'histoire de la contrée qu'il habitait. Les manuscrits de ses ouvrages composaient le n° 1076 du *Catalogue des livres* du président Bigant, vendus à Douai en 1860. E. Regnard.

Le conseiller Plouvain, dans les *Archives hist. et litt. du nord de la France et du midi de la Belgique*, III, 333. — Duthillœul, *Bibliographie douaisienne*.

PLOWDEN (*Edmund*), jurisconsulte anglais, né en 1517, dans le Shropshire, mort le 6 février 1585, à Londres. Il étudia pendant plusieurs années la médecine à Oxford, puis à Cambridge, et fut admis, selon Wood, à pratiquer cet art en 1552. Presque aussitôt il y renonça pour s'appliquer à la jurisprudence dans l'école de Middle-

Temple, où il ne tarda pas à professer lui-même (1558). Sous le règne de Marie Tudor, il reçut le titre de docteur; mais son attachement aux principes de l'Église romaine lui fit perdre, sous Élisabeth, tout espoir d'avancement. Ce fut un des avocats les plus instruits et les plus intègres de son temps, et ses décisions firent longtemps autorité dans le barreau anglais. Son meilleur ouvrage, *Commentaries, or reports containing divers cases upon matters of law*, fut écrit en français et imprimé dans cette langue (Londres, 1571, 1578, 1599, 1613, 1684, in-fol.); ce ne fut qu'en 1761, à la sixième édition, que l'on songea à en donner une version anglaise, enrichie de notes et d'éclaircissements.

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Fuller, *Worthies*. — Bridgman, *Legal bibliography*.

PLOWDEN (*Charles*), casuiste anglais, né le 1er mai 1743, en Irlande, mort le 13 juin 1821, à Jougue, village du Doubs. Il était de la famille du précédent. Élevé au séminaire anglais de Saint-Omer, il termina ses études à Rome, où il entra dans la Société de Jésus (1759); de retour dans son pays, il professa la théologie au séminaire catholique de Stonyhurst, et fut ensuite curé d'une chapelle à Bristol. Défenseur aussi zélé qu'imprudent des doctrines ultramontaines, il prit une part active aux divisions qui agitèrent ses coreligionnaires, écrivit contre eux avec une violence inexcusable, et fut même désapprouvé par le pape. Il revenait de Rome lorsqu'il mourut subitement, dans un village de la Franche-Comté en remontant en voiture pour continuer sa route. Parmi ses écrits on remarque : *Considerations on the modern opinion of the fallibility of the pope*; Londres, 1796, in-8o.

Son frère, PLOWDEN (*Francis*), mort en 1829, à Paris, suivit la carrière du barreau, et se distingua par ses plaidoiries éloquentes ainsi que par son habileté dans la connaissance du droit. La chaleur de ses opinions libérales lui attira tant de désagréments qu'il fut obligé de quitter l'Irlande et de chercher un asile en France. Outre plusieurs écrits relatifs à la politique et à la jurisprudence, il a laissé en anglais : *Histoire abrégée de l'empire britannique pendant les années* 1794-1795; Londres, 1795, in-8o; — *Revue historique de l'état de l'Irlande depuis l'invasion d'Henry II jusqu'à l'acte d'union*; 1803, 3 vol. in-8o; — *Histoire d'Irlande*; 1812, 5 vol. in-8o; — *Subordination humaine*; Paris, 1824, in-8o.

Rose, *New biogr. Dict.*

PLUCHE (*Noël-Antoine*), naturaliste et littérateur français, né à Reims en 1688, mort à la Varenne-Saint-Maur, près Paris, le 19 novembre 1761. Nommé à l'âge de vingt-deux ans professeur d'humanités dans le collége de sa ville natale, il passa en 1713 à la chaire de rhétorique, et fut peu après élevé aux ordres sacrés. Instruit de son mérite, M. de Clermont, évêque de Laon, lui offrit la direction du collége de cette ville, place que Pluche accepta dans l'espérance de n'y être point, comme à Reims, inquiété sur ses opinions religieuses. Ses soins et ses lumières avaient ramené l'ordre dans ce collége et ranimé le goût des bonnes études à Laon, lorsque son refus d'adhésion à la bulle *Unigenitus* le força de se démettre de ses fonctions. Une lettre de cachet était même déjà lancée contre lui, quand Rollin lui fit trouver un asile chez M. de Gasville, intendant de Rouen, qui lui confia l'éducation de son fils. En même temps, lord Stafford le chargea de donner à son fils des leçons de physique, ce qui permit à Pluche d'apprendre la langue anglaise. Le hasard lui ayant fait découvrir un acte intéressant pour la couronne, acte qu'il adressa au cardinal de Fleury pour le déposer aux archives du royaume, ce ministre lui donna un riche prieuré, qu'il refusa pour ne point signer l'acceptation de la bulle, mais qu'il échangea contre une gratification qui lui permit de venir habiter Paris. L'abbé Pluche y donna d'abord des leçons de géométrie et d'histoire, et se rendit bientôt célèbre par ses ouvrages. Une surdité extrême le détermina à se retirer en 1749 à la Varenne-Saint-Maur, où, après avoir pendant douze ans consacré sa vie à la prière et à l'étude, il mourut d'apoplexie. On a de Pluche : *Spectacle de la nature*; Paris, 1732, 8 tom. en 9 vol. in-12, ouvrage instructif et agréable, mais où l'auteur dit peu en beaucoup de paroles; c'est un tableau vivant et animé de l'œuvre de la création. Il a été réimprimé souvent et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Une édition abrégée et revue en a été donnée par L.-F. Jauffret (1803, 8 vol. in-18), et le marquis de Puységur en avait publié l'*Analyse et l'Abrégé* (Reims, 1772 ou 1786, in-12); — *Histoire du Ciel*; Paris, 1739, 2 vol. in-12; la Haye, 1740, même format; traduit en anglais et en allemand. La première partie est presque une mythologie complète, fondée sur des idées neuves, mais simples et ingénieuses; la seconde partie est l'histoire des idées philosophiques sur la formation du monde; — *La Mécanique des langues*; Paris, 1751, in-12 : traduit en latin par Pluche lui-même, sous le titre : *De linguarum artificio et doctrina*; Paris, 1751, in-12; — *Concorde de la Géographie des différents âges*; Paris, 1765, in-12, avec cartes, portrait de l'auteur et son *Éloge historique* par Robert Étienne, ouvrage publié par Thuilier, curé de Givry-sur-Aisne, qui l'a fait précéder de quelques pièces de vers échappées dans la jeunesse à l'abbé Pluche; — *Harmonie des Psaumes et de l'Évangile*; Paris, 1764, in-12, traduction d'une exacte fidélité et précieuse par des notes relatives à la Vulgate, aux Septante et au texte hébreu; — *Lettre sur la sainte Ampoule et sur le Sacre de nos rois à Reims*; Laon, 1719, et Paris, 1775, in-8°. Pluche a laissé en manuscrit : une *Histoire sainte* en latin, et des

Fragments de deux *Traités*, l'un sur les *Prophéties*, l'autre sur l'*Étude du cœur humain*.
H. F.

R. Etienne, *Éloge de Pluche*. — Feller *Dict. hist.* — *Éloge de Pluche* dans le huitième cahier de la *Galerie française*. — *Les Champenois célèbres*.

PLUKENET (*Léonard*), botaniste anglais, né en 1642; l'année précise de sa mort n'est pas connue. Il paraît être d'origine française, si l'on s'en rapporte à la transformation latine de son nom (*plus quam nitidus*, plus que net), à moins toutefois qu'il n'y ait là qu'un simple jeu de mots. La même incertitude règne sur presque toutes les circonstances de sa vie. On n'est pas bien assuré qu'il prit, comme on l'a dit, ses degrés à Cambridge. Exerça-t-il la médecine ou fut-il seulement apothicaire? Encore une question à résoudre. Toujours est-il qu'il avait le goût des plantes, qu'il les cultivait dans un petit jardin situé derrière Westminster, qu'il n'épargnait rien pour s'en procurer de rares ou de nouvelles. Son herbier, riche de huit mille plantes, devint une des curiosités du temps : il fut acheté par Sloane et déposé plus tard au Musée britannique. Vers la fin de ses jours, il était dans un état voisin de l'indigence, et sollicita des secours de la reine d'Angleterre, qui lui donna la surintendance du jardin d'Hamptoncourt, en même temps que le titre de professeur royal de botanique. Plukenet possédait une instruction solide, plus réelle peut-être que celle de Sloane et de Petiver, qui avaient eu le talent d'arriver tout à la fois à la renommée et à la fortune; il ne les aimait pas, et critiqua leurs ouvrages avec amertume. Quant aux siens, ils jouirent, lors de leur apparition, d'une vogue méritée; on les consulte encore avec fruit; il les publia à ses frais, et ils renferment la description de plus de plantes qu'aucun auteur n'en avait fait connaître avant lui. En voici les titres : *Phytographia* (Londres, 1691-1696, 4 part. in 4°); *Almagestum botanicum* (ibid., 1696, in-4°), *Almagesti botanici Mantissa* (ibid., 1700, in-4°), et *Amaltheum botanicum* (ibid., 1705, in-4°). Ces quatre traités ont été réunis en 1720 et en 1769, et augmentés en 1779 d'un *Index* approprié par Giseke. Ils contiennent plus de 2740 petites figures de plantes, dessinées par un grand nombre d'artistes et rangées par ordre alphabétique; les observations critiques y sont rares, et on n'y trouve aucune idée générale. Plumier a consacré à ce botaniste un genre de plantes de la famille des euphorbiacées (*plukenetia*). P. L—y.

Pulteney, *Sketches of the progress of botany*. — Rees, *Cyclopædia*. — *Biogr. méd.*

PLUMIER (*Charles*), botaniste français, né en 1646, à Marseille, mort en 1704, au port Sainte-Marie, près Cadix. Il était d'une famille obscure, et de bonne heure il fit profession dans l'ordre des Minimes. Habile à toute chose et curieux d'apprendre, il avait étudié les mathématiques et la peinture, il faisait des instruments d'optique et s'était exercé à l'art de tourner. Envoyé à Rome dans le couvent de la Trinité du Mont, qui appartenait à la France, il se lia avec Paolo Boccone, qui lui communiqua son penchant pour la botanique. A son retour, il reçut des leçons de Tournefort, et obtint la permission de visiter les îles d'Hyères, les côtes de la Provence et du Languedoc, afin d'y recueillir des plantes. En 1689 il consentit avec empressement à accompagner Surian dans les Antilles françaises pour en examiner les productions et pour y faire les recherches qui pourraient être utiles à l'agriculture. Une pension et le titre de botaniste du roi furent la récompense du zèle et du succès avec lesquels il remplit cette mission. Par ordre de Louis XIV, il visita deux fois encore l'Amérique, en 1693 et en 1695, et fit des courses multipliées dans l'île de Saint-Domingue et sur le littoral du Mexique. Il allait s'embarquer de nouveau, dans le but particulier de reconnaître l'origine des meilleures espèces de quinquina, lorsqu'il mourut d'une inflammation de la plèvre, à l'âge de cinquante-six ans. Plumier est peut-être, selon Cuvier, de tous les hommes qui se sont occupés d'histoire naturelle, celui qui a été le plus actif. Il laissa en effet des manuscrits en grand nombre : outre ceux qui ont été imprimés, il en reste encore beaucoup à la Bibliothèque impériale (22 vol. in-fol.), et au muséum d'histoire naturelle sur des recherches de tous genres, ainsi qu'en Hollande et à Berlin; plusieurs ont été perdus. Il dessinait avec tant de facilité que le nombre de ses figures, tant d'animaux que de plantes, s'élève, dans le catalogue du P. Feuillée, à près de 6,000; ces figures, la plupart au simple trait, sont des meilleures et des plus fidèles que l'on connaisse. Boerhaave en fit copier 508, qui passèrent entre les mains de Burmann; on en voyait aussi une partie dans la collection de sir Joseph Banks. « Plumier, dit la *Biographie médicale*, ne fut point un simple descripteur. Pénétré de l'esprit de Tournefort, il distribua en genres, et tout à fait dans sa manière, le nombre considérable de plantes nouvelles qu'il avait observées. La plupart de ses genres furent adoptés par Linné, et plusieurs de ceux que ce savant rejeta ont été rétablis par les modernes. L'usage introduit par Plumier de donner aux genres nouveaux les noms des botanistes distingués fait honneur à la délicatesse de son esprit. » On a de lui : *Description des plantes de l'Amérique*; Paris, 1693, in-fol., avec 108 pl. représentant surtout des fougères et des aroïdes; — *Nova plantarum americanarum genera*; Paris, 1703, in-4°, et 40 pl. : c'est un supplément aux *Institutions* de Tournefort; on y trouve 106 genres nouveaux et environ 700 espèces; — *Traité des fougères de l'Amérique*; Paris, 1705, in-fol., et 172 pl., exécutées avec une netteté admirable; — *Plantarum americanarum fasc. X*; Amsterdam, 1755-1760, in-fol. et 262 pl., éditées par Burmann. Plusieurs travaux de Plumier sont disséminés dans le *Journal*

des Savants et les *Mémoires de Trévoux*, et on lui doit encore un traité technique, l'*Art de tourner* (Lyon, 1701, in-fol., pl.), excellent ouvrage écrit en latin et en français, traduit en russe par le tzar Pierre le Grand, et réimpr. à Paris en 1749. Tournefort lui a consacré un très-beau genre des apocynées, le frangipanier (*plumeria*). P. L.

Niceron, *Mémoires*, XXIII. — Moréri, *Grand dict. hist.* — *Biogr. méd.* — Cuvier, *Hist. des sciences naturelles*, IV. — Haller, *Bibl. botanica.* — Labat, *Voyage aux îles*, etc.

PLUMPTRE (*James*), littérateur anglais, né en 1770, mort en 1832. Fils de Robert Plumptre, président du collége de la Reine, à Cambridge, il fut élevé dans cette université, et en devint agrégé. En 1812 il obtint un bénéfice dans le comté de Huntingdon. Nous citerons de lui : *Osway* (1795), tragédie; — *Observations on Hamlet; Collection of songs* (3 vol. in-12), mis en musique par Ch. Hague; — *Discourses relating to the amusements of the stage* (1810), et *The english drama purified* (3 vol. in-12) : choix de pièces classiques.

Sa sœur, PLUMPTRE (*Anne*), née avec les plus heureuses dispositions, se familiarisa de bonne heure avec les langues modernes, et fit paraître, outre beaucoup de traductions, les ouvrages suivants : *Antoinette, Le Fils du recteur* (1798), romans; — *Vie et carrière de Kotzebue* (1800); — *Récit des trois années de séjour en France* (1810, 4 vol. in-8°); — *Histoire de moi-même et de mon ami Woman* (1812, 4 vol.), etc.

Rose, *New Biograph. dict.*

PLUNKET (*Oliver*), prélat catholique anglais, né en 1629, au château de Rathmore (comté de Meath), pendu le 1er juillet 1681, à Tyburn. Issu d'une bonne famille d'Irlande, il alla terminer ses études à Rome. Après y avoir occupé une chaire de théologie, il fut élevé à la double dignité d'archevêque d'Armagh et de primat d'Irlande (1669). Son zèle le rendit suspect aux protestants, et la violente réaction du torysme qui eut lieu en 1681 acheva de le perdre. Jeté en prison sur l'accusation banale d'avoir fomenté un complot contre la cour, il fut conduit à Londres, et condamné par un jury fanatique à la peine capitale. En vain sa loyauté fut attestée par quatre gouverneurs successifs de l'Irlande; on n'attendit même pas l'arrivée de ses témoins, et les moyens de défense qu'il avait demandés ne furent produits à Londres que trois jours après sa mort. On a de ce prélat un recueil de *Mandements* et de *Lettres pastorales* (Londres, 1686, 2 vol. in-4°).

State trials, VIII, 447-500. — Burnet, *Own times*, II, 279.

PLUNKET (*William-Conyngham*, baron), magistrat anglais, né en juillet 1764, à Enniskillen (Irlande), mort le 4 janvier 1854, près Bray (comté de Wicklow). Il était fils d'un pauvre pasteur anglican, et fut élevé aux frais de la congrégation de son père. Appelé en 1787 au barreau, il entra peu après, et par l'influence du comte de Charlemont, au parlement d'Irlande, et s'y fit remarquer par le zèle avec lequel il s'opposa à l'acte d'union. Il fut l'ami de Robert Emmet, et il prêta le secours de sa parole aux victimes de l'insurrection avortée de 1798. Il s'attacha ensuite au parti whig, et en éprouva les vicissitudes : après avoir rempli à Dublin les fonctions d'avocat général (1803), puis de procureur général (1805), il reprit, à la mort de Fox (1807), sa place au barreau de la chancellerie, et acquit par ses talents et son expérience consommée une fortune considérable. Élu en 1807 membre de la chambre des communes, il y siégea jusqu'en 1827, et à cette date il obtint à la fois une pairie anglaise, le titre de baron et la charge de président de la cour des plaids communs d'Irlande, qu'il garda trois années. Ce fut à son énergie et à sa persévérance que les catholiques furent en grande partie redevables de l'acte qui proclama leur émancipation et que la chambre haute ne vota qu'après beaucoup de difficultés. Nommé lord chancelier d'Irlande à la fin de 1830, Plunket occupa ce poste, à l'exception d'un intervalle de quelques mois, jusqu'au moment où lord Melbourne fut obligé de quitter les affaires (1841). Il passa les dernières années de sa vie dans ses terres en Irlande.

Son fils, PLUNKET (*Thomas*), né en 1792, à Dublin, fut appelé en 1839 à l'évêché de Tuam, dont le rapport annuel est, en plein pays catholique, estimé à 4,600 liv. (115,000 fr.). Depuis 1854 il est entré à la chambre des lords.

The english Cyclopædia (Biogr.). — *The Parliamentary companion.*

PLUQUET (*François-André-Adrien*), savant ecclésiastique français, né à Bayeux, le 14 juin 1716, mort à Paris, le 18 septembre 1790. Après d'excellentes études, faites dans sa ville natale et à Caen, il alla suivre à Paris en 1742 les cours de théologie et prendre ses grades universitaires. Précepteur de l'abbé de Choiseul, depuis archevêque d'Albi et de Cambrai, puis licencié en Sorbonne, il se lia avec les principaux érudits de l'époque, et principalement avec Fontenelle, Montesquieu et Helvétius. Il cultiva à la fois les sciences et l'histoire, et il sut revêtir d'une forme agréable et sensée les ouvrages nombreux qu'il publia, et qui lui valurent de bonne heure une réputation méritée. Il porta les mêmes qualités de l'esprit dans la chaire de philosophie morale, dont il fut chargé, en 1776, au Collége de France, après avoir été, en 1768, chanoine de Cambrai. En 1777 il changea sa chaire de philosophie contre la chaire d histoire, qu'il abandonna en 1782, avec le titre de professeur honoraire. Il continua depuis cette époque jusqu'à sa mort ses travaux et ses recherches. Si l'on en juge par l'importance des ouvrages qu'il publia pendant cet intervalle, on admirera la prodigieuse activité que jusque dans l'âge le plus avancé il ne cessa de déployer. Il

revenait, le 18 septembre 1790, d'une promenade qu'il faisait chaque jour au jardin du Luxembourg, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie. On a cité quelques dispositions assez singulières qui se trouvent dans le testament qu'il avait écrit en 1782. Voici la liste de ses ouvrages : *Examen du fatalisme;* Paris, 1757, 3 vol. in-12 : on lit encore avec fruit cette histoire d'un système philosophique ou religieux que l'on trouve dès les premiers siècles; — *Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain, par rapport à la religion chrétienne, ou dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes;* Paris, 1762, 2 vol. in-8° : c'est le meilleur et le plus connu de ses ouvrages; une nouvelle édition, corrigée et augmentée de plusieurs articles, a été publiée en 1817 (Besançon, 2 vol. in-8°). Les articles ajoutés par l'éditeur sont *Béranger*, archidiacre du dixième siècle, *Constitutionnels*, *Jansénisme*, *Quesnelisme* et *Richer*, dans lesquels Frédéric Pluquet, neveu de l'auteur, crut apercevoir des personnalités tout à fait étrangères à l'esprit d'un homme qui s'était toujours distingué par une critique éclairée, une piété sincère et une sage tolérance. Il réclama contre ces additions dans l'*Ami de la religion*, du 16 juin 1818; — *Traité de la sociabilité;* Paris, 1767, 2 vol. in-12; — *Livres classiques de la Chine, recueillis par le P. Noël, trad. du latin et précédés d'observations;* Paris, 1784-1786, 7 vol. in-8°; — *Lettres* (trois) *à un ami sur les affaires actuelles de la librairie;* Londres, 1777, 3 part., in-8°. Ces lettres, fort intéressantes, s'élevaient avec force contre la suppression des priviléges accordés par les anciens règlements aux auteurs, et contre l'autorisation accordée à tout imprimeur de publier les livres que leurs auteurs ou leurs ayant-droits avaient seuls le droit d'imprimer et de vendre; — *Traité philosophique et politique sur le luxe;* Paris, 1786, 2 vol. in-12; — *Recueil de pièces trouvées dans le portefeuille d'un jeune homme de vingt ans* (le vicomte de Wall); Paris, 1788, in-8° : il ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, précédé d'un avertissement, par l'abbé de Virieu. L'abbé Pluquet avait laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels se trouvait un *Traité sur l'origine de la Mythologie*, dans lequel il combattait le système de Banier. Il avait aussi formé le dessein de publier ses *Leçons sur l'histoire*, faites au Collége de France. En 1804 Dominique Ricard publia *le Traité de la superstition et de l'enthousiasme*, d'après un manuscrit de l'abbé Pluquet. Cet ouvrage dans lequel l'éditeur a respecté le texte primitif et ne s'est permis que quelques corrections de style, est accompagné d'une notice sur l'auteur.

PLUQUET (*Frédéric*), neveu du précédent, bibliographe et archéologue, né à Bayeux, le 19 septembre 1781, mort dans cette ville, le 3 septembre 1834. Il avait exercé d'abord à Paris avec distinction la profession de libraire, et en sa qualité de bibliophile il avait réuni une riche collection d'ouvrages relatifs à l'histoire de Normandie. De retour à Bayeux, il y monta une pharmacie, qu'il administra jusqu'à sa mort. On lui doit un grand nombre de publications, telles que : *Notice sur Louis-Charles Bisson, évêque de Bayeux;* Paris, 1820, in-8°; — *Pièces pour servir à l'histoire des mœurs et des usages du Bessin, dans le moyen âge;* Caen, 1823, in-8°; — *Notice sur Robert Wace, poëte normand;* Rouen, 1824, in-8°; — *Chronique ascendante des ducs de Normandie;* Caen, 1825, in-8°; — *Mémoires sur les Trouvères normands;* Caen, 1824; — *Contes populaires, traditions, proverbes et dictons de l'arrondissement de Bayeux, suivis des noms rustiques et des noms de lieux les plus remarquables de ce pays;* Caen, 1825, 1834, in-8°; — *Notices sur les inspirés, fanatiques, imposteurs, béates*, etc., *du département de la Manche;* Saint-Lô, 1829, in-8°; — *Essai historique sur la ville de Bayeux et son arrondissement;* Caen, 1829, in-8°; — *Le Roman de Rou et des deux ducs de Normandie, publié pour la première fois;* Rouen, 1827, in-8°; — *Anecdotes ecclésiastiques du diocèse de Bayeux;* Caen, 1831, in-8°; — *Notice historique sur Charlotte Corday;* Rouen, 1831, in-8°.

C. HIPPEAU.

Mém. de la Soc. des Antiquaires de Normandie. — *Revue de Rouen.* — *Mémoires de l'Acad. de Caen.* — Quérard, *France littéraire.* — Ed. Frère, *Le Bibliographe normand.* — *Documents particuliers.*

PLUTARQUE, polygraphe grec, surtout moraliste et historien, naquit à Chéronée, ville de Béotie, sur les confins de la Phocide. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; mais, par des conjectures fort probables, on place l'une vers l'an 50 de J.-C., l'autre vers l'an 120 : Plutarque a dû mourir dans sa soixante-dixième année environ. La seule date précise que l'on ait sur sa vie est celle-ci : à l'époque du voyage de Néron en Grèce, c'est-à-dire en 66, il suivait à Delphes les leçons du philosophe Ammonius; c'est lui-même qui nous l'apprend (1).

Plutarque appartenait à une des familles les plus honorables et les plus riches de la petite ville de Chéronée : doué de talents qui auraient pu le faire briller sur un plus vaste théâtre, il préféra rester dans sa ville natale, et y passa la plus grande partie de sa vie, par un motif tout patriotique : « Né dans une petite ville, dit-il lui-même (2), j'aime à m'y tenir, afin qu'elle ne devienne pas encore plus petite. » Sa vie se partagea entre ses devoirs de citoyen, ses études philosophiques et quelques voyages entrepris soit pour s'instruire, soit pour défendre les intérêts de sa patrie. C'est ainsi qu'il fut de bonne heure chargé d'une mission auprès d'un procon-

(1) *Dialogue sur le* EI *du temple de Delphes*, c. 1.
(2) *Vie de Démosthène*, c. 2.

sul d'Achaïe; plus tard on le voit à Rome, où tout son temps est pris par les affaires de ses concitoyens et par les leçons de philosophie qu'il fait en public; ces doubles occupations l'absorbent tellement, qu'il n'a pas alors le loisir de bien apprendre la langue latine, qu'il nous dit lui-même n'avoir apprise que dans un âge avancé (1). Il vint du reste à Rome à deux reprises différentes (2) : c'est sans doute la seconde fois, alors qu'il jouissait déjà d'une grande célébrité, qu'il reçut d'un personnage considérable, L. Arulenus Rusticus, un hommage qu'il a été heureux de pouvoir rappeler : Rusticus assistait à une leçon de philosophie faite en grec par Plutarque; on vint lui porter une lettre de l'empereur : Rusticus ne voulut pas l'ouvrir avant que Plutarque eût fini de parler (3). Il fut honoré de toutes les dignités de sa patrie, et, dans sa vieillesse, remplit aux fêtes de Delphes les fonctions de prêtre d'Apollon. Il paraît avoir été précepteur d'Adrien, et, si l'on en croyait Suidas, il aurait été nommé consul par Trajan, qui l'aurait chargé de surveiller les Illyriens, peu soumis à l'autorité des Romains. Enfin, suivant une tradition accréditée au moyen âge, Plutarque aurait été le précepteur de Trajan lui-même. Cette tradition est détruite par les dates : Trajan était à peu près du même âge que Plutarque. Elle n'a du reste d'autre fondement que deux dédicaces de livres apocryphes, que l'on a longtemps crus de Plutarque : l'un en grec, les *Apophthegmes*; l'autre en latin, l'*Institution de Trajan*, qui n'est cité que par un écrivain du douzième siècle, Jean de Salisbury (4), et par un compilateur du treizième, Vincent de Beauvais (5).

Plutarque, dans ses ouvrages, parle souvent de lui-même, de ses maîtres, de ses parents et de ses amis. Il nous apprend ainsi qu'il eut pour maître de philosophie un certain Ammonius, d'Alexandrie, qu'il ne faut pas confondre avec Ammonius Saccas, le maître de Plotin. Nous savons encore par lui qu'il voyagea en Italie, en Égypte et en Asie : il apporta dans ses voyages un esprit curieux et observateur, et il a consigné partout dans ses livres les résultats de ses observations. Il paraît avoir exercé, au moins pendant une partie de sa vie, la profession, alors si honorée, de *sophiste*, et la plupart de ses *Œuvres morales* ne sont autre chose que la reproduction, plus ou moins remaniée, des lectures ou des improvisations qu'il fit, selon l'usage du temps, partout où il passa.

« Les écrits de Plutarque, à les bien savourer, dit Montaigne, nous le découvrent assez. » L'idée qu'il nous donne de lui-même est celle d'un philosophe aimable, dont la morale, à la fois sévère et douce, prête un charme infini aux devoirs de la famille et de la société. C'est une âme tendre et délicate : il raconte lui-même (1) qu'ayant eu quelques démêlés avec la famille de sa femme, et ne voulant pas que leur union pût s'en ressentir, il fit avec elle un voyage au mont Hélicon, et que là il offrit un sacrifice à l'Amour, et mit sous la protection de ce dieu sa fidélité conjugale. Il vécut entouré d'amis dévoués, qu'il s'était attachés par les agréments de son esprit et de son caractère. S'il fallait en croire Aulu-Gelle (2), cet homme, dont le commerce était si séduisant, aurait été envers ses esclaves d'une dureté peu digne d'un philosophe. Ce compilateur représente Plutarque faisant fouetter un de ses esclaves : cet esclave lui reproche de se livrer à la colère, bien qu'il ait écrit un traité contre cette passion. Plutarque, du ton le plus calme, se met à lui prouver qu'il n'est nullement en colère, et dit à l'exécuteur du châtiment : « Pendant que nous discutons, lui et moi, continue ton office. » A cette anecdote, fort suspecte, on peut opposer une belle parole de Plutarque sur les esclaves, « qu'il vaut mieux rendre pires par son indulgence, que de se gâter soi-même par la colère, en voulant les corriger (3); » ce qui semble le plus la contredire, c'est cette douceur qui faisait évidemment le fond du caractère de Plutarque, et qui ne permet guère de croire qu'il ait pu joindre ainsi la moquerie à la dureté.

Plutarque est un des écrivains les plus féconds qui nous restent de l'antiquité; mais c'est à peine si la moitié des ouvrages qu'il avait composés nous est parvenue. Son fils, Lamprias, avait dressé pour un de ses amis une liste des écrits du philosophe de Chéronée. Cette liste, qui peut-être elle-même n'est pas complète, a été publiée dans plusieurs éditions de Plutarque et dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius : en comptant séparément chacune des *Œuvres morales* et des *Vies*, elle compte deux cent dix ouvrages, et il ne nous en reste que cent trente, y compris les apocryphes.

Nous venons d'indiquer la division généralement établie entre les écrits de Plutarque : *Vies* et *Œuvres morales*. Mais il est nécessaire d'avertir que sous cette dernière dénomination sont compris des ouvrages fort différents, et par le sujet, et par la forme, et par le caractère.

1° Œuvres morales. Nous commencerons par parler de ces derniers ouvrages. C'est l'ordre de la composition des ouvrages de Plutarque : il n'écrivit les *Vies* que dans un âge déjà avancé, et si quelques-unes des *Œuvres morales* appartiennent à la dernière partie de sa vie, c'est sans aucun doute dans ce recueil qu'il faut chercher les œuvres de sa jeunesse.

(1) *Vie de Démosthène.*
(2) *Propos de table*, VIII, 7.
(3) *De la curiosité*, 8a.
(4) *Policraticus*, V-VIII, pass. — V. *Plutarchi Opp.*, éd. Didot, t. V, p. 20.
(5) *Specul. histor.*, X, 67.

(1) *Dialogue sur l'amour.*
(2) *Noct. Attic.*, I, 26.
(3) *Qu'il faut réprimer la colère*, ch. XI.

De ce nombre sont vraisemblablement les compositions qui sentent le plus le sophiste, les déclamations d'école comme nous en fournissent les œuvres des rhéteurs. C'est ainsi que dans le traité intitulé : *Quel est le plus utile, du feu ou de l'eau?* il présentait un double plaidoyer, d'abord en faveur de l'un, puis en faveur de l'autre de ces éléments. C'est ainsi que dans un dialogue sur cette question : *Les animaux de terre ont-ils plus d'adresse que ceux de mer?* il offrait deux plaidoyers contradictoires, prononcés par des jeunes gens passionnés les uns pour la chasse, les autres pour la pêche : les chasseurs plaidaient la cause des animaux de terre, les pêcheurs celle des animaux aquatiques. Dans un autre dialogue, présenté sous une forme plus piquante, et où il mettait en scène Gryllus, Ulysse et Circé, il voulait prouver *que les bêtes ont l'usage de la raison*; et, en véritable rhéteur, mais en rhéteur qui mêle à la déclamation une pointe de satire morale, il ne se contentait pas d'attribuer aux animaux une âme raisonnable, il égalait en tout cette âme à celle des hommes; il attribuait même aux bêtes la supériorité sur l'espèce humaine, pour la chasteté, la tempérance et bien d'autres qualités. On reconnaît là l'idée d'une des *Satires* de Boileau, où l'âne est comparé à l'homme et jugé plus sensé. Plutarque avait encore trouvé ingénieux, surtout de la part d'un rhéteur, de se poser cette question : *Les Athéniens se sont-ils plus illustrés par les lettres que par les armes?* et de conclure que c'est surtout à ses généraux qu'Athènes doit sa gloire, par cette raison que les exploits des généraux prouvent plus de mérite que les productions des écrivains. Dans deux déclamations intitulées, l'une *Sur la fortune des Romains*, l'autre *Sur la fortune d'Alexandre*, il établissait une sorte de contestation entre la Vertu et la Fortune pour faire décider à laquelle des deux revenait la gloire d'avoir élevé l'empire romain au degré de puissance où il était parvenu. La première de ces déclamations ne nous étant pas arrivée complète, la Fortune y a seule la parole, et il reste incertain si Plutarque ne lui a pas donné gain de cause. On peut croire qu'il l'a fait quand on lit les deux *Discours sur la fortune d'Alexandre*, où le héros grec est loué avec un enthousiasme aveugle, et représenté non-seulement comme le plus illustre des conquérants, mais comme l'élève fidèle de la philosophie, comme le sage idéal qu'elle entreprend de former. Il est vrai qu'une partie de ces hyperboles ne semble pas devoir être mise à la charge de Plutarque, et que le second de ces *Discours sur la fortune d'Alexandre* est généralement considéré comme apocryphe.

Une de ces déclamations de Plutarque a obtenu une fortune qu'elle ne méritait guère : un éloquent écrivain du dix-huitième siècle s'est emparé du paradoxe qui s'y trouve développé, et s'en est inspiré dans un de ses plus remarquables ouvrages. Le fameux passage de l'*Émile* de J.-J. Rousseau contre l'usage des viandes est un souvenir des deux *Discours de Plutarque sur l'usage des viandes*, dans lesquels l'un des préceptes de la vie pythagoricienne était soutenu à grand renfort de figures oratoires.

Si Plutarque n'avait composé que ces écrits, son nom serait confondu avec celui des Philostrate et des Libanius. On trouve déjà de meilleures traces de sa profession de sophiste dans quelques ouvrages de rhétorique et de littérature mêlée, par exemple dans un traité agréable et intéressant *Sur la manière de lire les poëtes*, où il veut que le cœur profite autant que l'esprit; dans une *Comparaison de Ménandre et d'Aristophane*, dont il ne nous est malheureusement resté qu'un abrégé, et où l'on regrette de voir les préoccupations du moraliste nuire un peu à la sûreté de la critique littéraire (Aristophane y est trop rabaissé au profit de Ménandre); surtout dans ses *Symposiaques*, ou *Propos de table*, dialogue en neuf livres (en l'honneur des neuf Muses), ouvrage dans le genre où ont été composés depuis le *Banquet des sophistes* d'Athénée, et les *Saturnales* de Macrobe : c'est, sous une forme attrayante, une suite de discussions sur les sujets les plus divers, philosophie, morale, politique, histoire, antiquités, littérature, physique, médecine, etc. Ce livre seul suffirait à donner une idée de toutes les *Œuvres morales* de Plutarque, véritable encyclopédie, présentée sous la forme tantôt d'un traité, tantôt d'un dialogue, tantôt de récits mythiques ou allégoriques.

Nous les distinguerons par ordre de matières.

I. Philosophie. Plutarque n'est pas à proprement parler un philosophe : c'est plutôt un rhéteur, mais un rhéteur curieux de philosophie, et surtout préoccupé de morale. Il y a en lui du Dion Chrysostome et du Thémistius, plutôt que du Plotin ou du Proclus. Il sait beaucoup; il connaît les opinions de tous les philosophes qui ont laissé une trace, et il essaye de se faire à lui-même des doctrines; mais son éclectisme est timide et mal défini. On voit bien qu'il repousse les enseignements des épicuriens et des stoïciens, et qu'il est de préférence attiré vers Platon; mais sa pensée reste indécise et confuse. On a pu l'accuser à la fois de faiblesse, tantôt pour l'athéisme, tantôt pour la superstition, et s'il y a de graves raisons de penser qu'il croyait à un Dieu suprême, servi par des divinités inférieures, il y a aussi des motifs de supposer que le dualisme persan ne lui répugnait pas (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que par son besoin de savoir, par ses essais de fusion entre les doctrines philosophiques et religieuses de l'antiquité grecque et orientale, par les interprétations assez hardies qu'il propose pour certains mythes étrangers, qui ne sont pour lui que des symboles plus ou

(1) V. Cudworth, *System. intellectual. An Plutarchus duplicis Dei patronus fuerit.*

moins faciles à ramener aux idées grecques, Plutarque participe au mouvement philosophique d'où est sortie l'école d'Alexandrie. S'il n'a pas, il s'en faut de beaucoup, la profondeur métaphysique des chefs de cette école, il en a du moins le savoir; et son immense érudition n'a pas médiocrement servi à ceux qui puisent à pleines mains dans ses livres, en oubliant quelquefois de le citer : témoin Proclus, qui pour son traité *Des doutes sur la Providence* semble avoir eu constamment sous les yeux le livre des Plutarque *Des délais de la justice divine*. Comme preuve des fluctuations de Plutarque entre l'idée d'un Être suprême et celle de deux principes rivaux et ennemis (Ormuz et Ahriman), il suffit de lire d'un côté le traité que nous venons de citer, de l'autre le traité *Sur Isis et Osiris*, qui est d'ailleurs d'un prix inestimable pour la connaissance des interprétations des mythes orientaux proposées par la philosophie grecque. Comme preuve de son indécision au sujet de ce qu'il faut penser de l'athéisme et de la superstition, il n'y a qu'à lire le traité *De la superstition*, où il semble préférer l'athéisme, et le traité intitulé *Qu'on ne peut vivre agréablement selon la doctrine d'Épicure*, où il déclare aimer encore mieux la superstition. On voit qu'il a le sentiment de deux écueils : il essaye de se maintenir à une égale distance des deux, mais tantot c'est l'un, tantôt c'est l'autre qui l'effraye le plus. En somme, Plutarque n'est rien moins qu'un athée, ce serait plutôt un superstitieux. Il méritait bien de remplir, à la fin de sa vie, les fonctions de prêtre d'Apollon Pythien : il avait assez disserté sur le temple de Delphes et sur les oracles. On peut voir ces dissertations, qui toutes, il est vrai, ne sont pas en son nom, et dont il semble avoir voulu partager avec d'autres la responsabilité dans les trois dialogues suivants : *Ce que signifie le mot* Ei *gravé sur la porte du temple de Delphes*; — *Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers*; — *Pourquoi les oracles ont cessé*. Dans un autre dialogue *Sur la face qui paraît dans la lune*, on irait chercher et l'on trouve en effet des renseignements sur les opinions astronomiques des anciens; mais ce n'est pas tout : l'ouvrage se termine par un épisode fabuleux sur l'île d'Ogygie, demeure de Saturne. Pour Plutarque, la croyance aux dieux n'est qu'un premier pas vers d'autres croyances; et c'est pour cela qu'il cherche à raviver dans la foule, en s'adressant à son imagination, la foi aux divinités de l'Olympe. Mais il oublie de leur donner des titres aux respects des hommes, et ce Saturne, qu'il veut que l'on adore, il le représente vaincu par le sommeil et cédant aux passions les plus violentes. Ce n'est pas avec ces idées confuses sur la Divinité que Plutarque pouvait résoudre la question du destin, que s'est si souvent posée l'antiquité : son traité *Sur le Destin*, d'ailleurs incomplet, semble n'être qu'un recueil de notes confuses, où apparaissent les opinions divergentes des philosophes anciens, mais où l'on n'entrevoit pas la conclusion de Plutarque.

II. Histoire de la philosophie. Ce qu'il est à propos de chercher dans Plutarque, ce ne sont pas ses opinions philosophiques, ce sont celles de ses devanciers. C'est moins un philosophe qu'un historien de la philosophie. Encore est-il insuffisant, même sur ce point, non pas seulement parce que nous n'avons pas tout ce qu'il a écrit, mais parce que ce qu'il a écrit sur ce sujet manque d'ordre et de netteté. Au lieu d'exposer méthodiquement l'histoire des systèmes, il prend les doctrines les unes après les autres, selon qu'elles lui semblent intéressantes, ou suivant le hasard de ses lectures et de ses improvisations, et les discute ordinairement sans les éclaircir, quelquefois peut-être sans les bien comprendre. Ce serait un livre bien précieux que celui qui nous reste sous son nom *Sur les opinions des philosophes*, si ce livre était composé méthodiquement; mais c'est une collection confuse des opinions des philosophes *de omni re scibili*, et plusieurs critiques se refusent même à y voir l'œuvre de Plutarque : peut-être était-ce l'abrégé d'un ouvrage plus considérable que, selon la liste de Lamprias, il avait écrit sur ce sujet, mais qui ne paraît pas avoir eu le mérite d'une composition harmonieuse; peut-être même n'est-ce autre chose qu'un recueil de notes prises par Plutarque à son usage, ou à l'usage de ses élèves ou de ses enfants.

Il n'y a pas beaucoup plus d'ordre dans les ouvrages assez nombreux de polémique que Plutarque a écrits contre les stoïciens et les épicuriens, ouvrages du reste fort instructifs pour l'histoire de la secte de Zénon, et surtout pour l'histoire, moins connue, de la secte d'Épicure : *Des contradictions des stoïciens*; — *Que les stoïciens disent des choses plus étranges que les poëtes*; — *Des conceptions communes, ou du sens commun* (contre les stoïciens); — *Qu'on ne peut vivre agréablement en suivant la doctrine d'Épicure*; — *Contre l'épicurien Colotès*. Tout d'abord il faut reconnaître que Plutarque a bien vu les défauts des deux doctrines, d'une part l'ambition morale excessive des stoïciens et leur goût pour les paradoxes, d'autre part le danger des principes des épicuriens, dont l'écueil, en quelque sorte fatal, était le relâchement des mœurs, et la vanité de leurs efforts pour atteindre l'unique but qu'ils proposassent à la vie humaine, le bonheur. Mais il faut dire aussi qu'il n'a porté de coups vigoureux ni à l'une ni à l'autre de ces doctrines. Ce n'est pas réfuter victorieusement le stoïcisme que de renouveler contre les stoïciens les plaisanteries de Cicéron et d'Horace, comme l'a fait Plutarque dans cette déclamation d'école qui a pour titre : *Que les stoïciens disent des choses plus étranges que les poëtes*. D'un autre côté, il

n'était guère opportun de disserter contre les épicuriens sur un ton presque constant d'aigreur et d'injure, surtout quand il reprochait aux Épicuriens, et particulièrement à Colotès, d'avoir outragé les anciens philosophes pour grandir à leurs dépens son maître Épicure. Plutarque montre contre les stoïciens et les épicuriens un acharnement fort sincère sans doute, mais injuste et partial. A vrai dire, il ne présente pas un exposé de leurs doctrines : il choisit, avec la passion d'un ennemi, les points les plus contestables de leurs systèmes, les endroits les plus faibles des livres publiés par les écrivains de chaque école; il essaye de les mettre en contradiction les uns avec les autres, puis il triomphe de ces contradictions, que souvent il exagère. En général, en combattant les stoïciens, auxquels il n'a pas rendu assez justice, il est plus subtil qu'éloquent : il atteint quelquefois à une véritable éloquence en attaquant les épicuriens, parce que là du moins il traite de vérités éternelles, la foi en une Providence et la croyance à l'immortalité de l'âme.

Plutarque, qui est un platonicien plus ou moins fidèle aux doctrines du chef de l'Académie, aurait pu nous donner sur ces doctrines des éclaircissements bien précieux; mais il n'était pas assez métaphysicien pour bien entrer dans le cœur des doctrines du maître. On peut s'en convaincre en lisant son traité *De la création de l'âme d'après le Timée de Platon*. Pour sentir la différence d'un simple rhéteur comme Plutarque et d'un métaphysicien, il faut comparer ce commentaire du *Timée* à celui qu'en a donné Proclus. Cicéron, parlant à Atticus de quelque chose d'obscur, disait que c'était aussi inintelligible que la doctrine des *Nombres* de Platon. Plutarque se lance dans l'exposition de cette doctrine, qu'il ne fait pas comprendre, et que sans doute il n'entendait pas bien lui-même. Son livre intitulé *Questions platoniques* a de moins hautes visées, et se borne à l'explication de quelques termes employés par Platon et de quelques problèmes que soulève la lecture de ses écrits. En résumé, Plutarque est un interprète peu original et peu profond des doctrines platoniciennes : il est platonicien surtout par sa manière de philosopher, qui n'a rien de dogmatique ni de pédantesque : en général il ne disserte pas, il cause; il ne s'impose pas, il s'insinue. C'est même un imitateur assez habile du langage socratique et du dialogue platonicien, contre lequel un demi-siècle plus tard Lucien opérera une réaction couronnée de succès (1). Ses dialogues *Du démon de Socrate* et *Le Banquet des sept sages*, ainsi que quelques autres que nous avons déjà eu occasion de citer, sont assurément bien loin des dialogues de Platon; mais on y trouve de l'instruction et de l'agrément. Le dialogue *Du démon de Socrate* surtout mérite d'attirer l'attention, et par le cadre dramatique dans lequel la discussion est jetée, peut-être faut-il dire perdue, et par le mythe de Timarque de Chéronée, où l'on sent encore l'imitation de Platon, comme on la voit dans le mythe de l'île d'Ogygie, dont nous avons déjà parlé, et dans celui de Thespésion, qui n'est pas le moindre ornement du traité *Sur les délais de la justice divine*.

III. Physique et hygiène. Dans un temps où les diverses branches des connaissances humaines n'étaient pas encore séparées, la philosophie les embrassait toutes; c'est ainsi que Plutarque s'est trouvé amené à composer des ouvrages purement spéciaux, comme ceux-ci : *De la face qui paraît dans la lune; — Questions naturelles; — De la cause du froid; — Préceptes de santé*. Il est assez naturel que ce soient là les plus faibles de ses écrits : la science a fait de tels progrès depuis Plutarque qu'il est difficile de ne pas sourire en lisant les solutions qu'il propose quelquefois; mais, comme on peut être sûr qu'il ne les a pas inventées, ces erreurs portent avec elles leur instruction, et ces livres de Plutarque montrent quel était de son temps l'état général de la science. D'ailleurs tout n'est pas à dédaigner dans ces ouvrages, surtout dans le dernier, où Plutarque témoigne de ses préoccupations les plus vives en donnant aux lettrés des conseils pour la conservation de leur santé.

IV. Antiquités et mélanges d'érudition. Dans ce genre, auquel se rattachent les *Propos de Table*, déjà signalés, nous avons de Plutarque plusieurs ouvrages d'un caractère mixte, mais dont quelques-uns ont une assez grande valeur, moins pour leurs qualités littéraires que pour les renseignements qu'ils renferment. De ce nombre sont les *Questions grecques* et les *Questions romaines*, où l'on trouve de précieux détails sur la religion, les mœurs et particulièrement la vie de famille chez les Grecs et les Romains. — Dans le livre *De la Musique*, ouvrage plus historique que théorique, il fait connaître l'origine et les progrès de la musique, et il recherche les causes de sa décadence chez les Grecs. — Le traité *De la Malignité d'Hérodote* est une sorte de protestation contre le père de l'histoire, que Plutarque accuse de mensonge. Après avoir reconnu le mérite de l'écrivain, il essaye d'infirmer les témoignages de l'historien : il entreprend une critique générale de l'histoire d'Hérodote, qu'il accuse de partialité, de mauvaise foi, de *malignité* en un mot. Mais quelles sont les raisons de la colère de Plutarque? C'est qu'Hérodote, avec toute la Grèce, avait accusé les Béotiens d'avoir fait cause commune avec les Perses dans la guerre médique, et que Plutarque, en Béotien patriote, ne pouvait pardonner à Hérodote d'avoir en quelque sorte éternisé la honte de sa patrie. — A

(1) V. Lucien, *La double accusation, ou les Jugements*, qui est une satire des dialogues imités de Platon (genre usé, selon lui), et l'apologie du nouveau genre de dialogue, dont il présente des essais.

ces ouvrages d'érudition mêlée on peut joindre des fragments narratifs, comme *Les événements tragiques causés par l'amour*, qui rappellent l'ouvrage de Parthénius de Nicée, et *Les Actions courageuses et vertueuses des femmes*.

V. MORALE. Traités qui fournissent le titre du Recueil et en forment la plus grande partie, sinon par l'étendue, du moins par le mérite. Plutarque est aujourd'hui moins populaire comme moraliste que comme historien; cela n'empêche pas que ses *Œuvres morales* n'aient contribué pour beaucoup à fonder en France sa popularité. Lorsqu'elles furent traduites, au seizième siècle, par Amyot, elles furent accueillies comme auraient pu l'être les œuvres d'un Père de l'Église. Les préfaces d'Amyot prouvent combien ses conseils étaient tenus en haute estime par le traducteur et devaient l'être par le public. Cela s'explique : il n'y avait guère eu encore de livre de morale, en dehors des livres scolastiques. Plutarque, grâce à son traducteur, était comme un moraliste laïque qui devançait Montaigne et les grands moralistes du siècle suivant. Les œuvres morales de Plutarque étaient d'ailleurs bien capables d'exercer, même dans une société chrétienne, une salutaire influence. Il y a plus d'un rapport entre l'enseignement moral tel que l'ont toujours donné les chrétiens et l'enseignement moral tel que l'ont compris quelques philosophes païens du premier et du second siècle, comme Sénèque, Dion Chrysostome, et particulièrement Plutarque. C'est Plutarque qui représente le mieux cette direction des âmes à laquelle s'est essayée, sur son déclin, la philosophie antique. Dion (*Discours* XXVII) comparait le philosophe à un médecin. Lucilius pouvait dire de Sénèque *mon philosophe*, comme on a dit plus tard *mon directeur*. Il en est de même de Plutarque. Ses traités moraux sont une perpétuelle direction des consciences : ils s'adressent toujours à un des amis de Plutarque, et lui donnent les conseils les plus appropriés : ils conseillent chacun comme ami, comme fils, comme époux, comme père de famille. Plutarque n'est pas un moraliste spéculatif, c'est un philosophe pratique. Il n'a pas plus de système propre en morale que dans le reste de la philosophie; là encore il est platonicien, mais sans s'interdire les réserves que lui suggère son bon sens, les emprunts qu'il croit à propos de faire soit à la morale aristotélique, soit même à la morale stoïcienne, enfin les remarques personnelles que lui fournit l'expérience de la vie. Pas de théories vagues, pas d'analyses purement curieuses : il va au but, qui est de corriger. Au lieu de se borner à décrire les défauts de l'homme, il en cherche le remède, et cela pour les plus petits défauts comme pour les plus grands vices. Il est persuadé, lui-même le dit dans le préambule de son traité *De la curiosité*, qu'on peut corriger les défauts auxquels on est sujet comme on remédie aux inconvénients d'une habitation malsaine, en y apportant quelques changements. Rien de plus attrayant que cet enseignement, nous allions dire cette prédication morale de Plutarque : c'est l'effusion d'une âme douce et affectueuse, c'est la causerie d'un esprit aimable et délicat. Cette morale n'a rien d'austère ni de relâché : elle est également éloignée de l'insensibilité orgueilleuse des stoïciens et des entraînements où la poursuite du plaisir précipite les épicuriens. Elle n'a pas non plus l'indifférence des sceptiques, elle ne prend pas en riant son parti des misères de la vie : le ton en est bien autrement humain que celui du railleur Lucien. Et en même temps, sans avoir beaucoup de profondeur ni beaucoup d'éclat, ces dissertations se font lire, parce que Plutarque a l'art de donner de l'intérêt aux questions qui paraissent les plus rebattues. Il n'y a pas jusqu'au traité *De la démangeaison de parler*, qui ne relève un sujet assurément assez vulgaire par des développements très-spirituels : c'est le jugement de Laharpe, qui ne sera guère contredit.

Par l'énumération des traités de morale qui nous sont restés de Plutarque, on jugera de la variété des sujets qu'il avait abordés, et du caractère pratique qui était commun à ces livres. Le traité *De la fortune*, dont le titre paraît vague, a un sujet fort précis : c'est une discussion sur le fondement même de la morale, c'est la défense du libre arbitre contre les théories qui en le niant détruisent toute moralité dans la vie humaine. La vertu et le vice, les conséquences de l'une et de l'autre, les remèdes contre l'un, les moyens d'acquérir l'autre, tel est l'objet des traités *Sur le vice et la vertu; De la vertu morale; Si le vice peut rendre l'homme malheureux; Quelles maladies sont plus dangereuses, de celles de l'âme ou de celles du corps; Si la vertu est le fruit de l'enseignement; Des moyens de connaître les progrès qu'on fait dans la vertu.* On a remarqué dans ce dernier écrit un précepte qui étonne au premier abord dans la bouche d'un païen, mais qui a ses antécédents au sein de la philosophie grecque. Pythagore avait recommandé, comme moyen d'amender son âme, de faire à la fin de la journée un examen de conscience; Plutarque conseille de se rappeler ses fautes, de se les avouer, et même de les confesser aux autres (*voy.* le ch. 25 de ce livre). Dans le traité *De la tranquillité de l'âme*, qui provoque une comparaison avec Sénèque, tout à l'avantage de Plutarque, il oppose une généreuse activité à l'inertie dans laquelle les épicuriens faisaient consister le repos et par suite le bonheur du sage. C'est encore la même thèse qu'il développe en se plaçant au point de vue spécial des devoirs du citoyen, dans un autre traité : *S'il est vrai qu'il faille mener une vie cachée*.

Plutarque a des conseils pour tous les caractères et pour toutes les situations de la vie. Il a écrit : *Des moyens de réprimer la colère* ·

De l'envie et de la haine; De la fausse honte; De l'Amour des richesses; De la curiosité; De la démangeaison de parler; Comment on peut se louer soi-même sans exciter l'envie; Comment on doit écouter; Qu'il ne faut pas emprunter à usure. L'amitié, ses devoirs, ses douceurs, les dangers qu'entraîne l'adulation des faux amis lui ont fourni le sujet de deux dissertations excellentes : *Sur le grand nombre d'amis; Sur la manière de discerner un flatteur d'avec un ami.* Dans un autre ordre d'idées, il a traité *De l'utilité qu'on peut retirer de ses ennemis*; c'est le sujet de l'*Épître* de Boileau *à Racine*, épître dont Plutarque a fourni au moins l'idée première.

Plutarque paraît s'être surtout préoccupé de de la vie de l'homme dans la famille et dans la cité. On le voit à un certain nombre de ses écrits, qui nous sont restés dans les *Œuvres morales*. Ils sont les uns et les autres très-intéressants pour l'histoire de la vie privée et de la vie publique à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Tels sont, par exemple : *De l'amour fraternel; De l'amour des parents pour leurs enfants; Préceptes sur le mariage*, écrit où la sainteté du lien qui unit l'homme et la femme est présentée de la manière la plus vive et la plus séduisante; *De l'Amour*, sorte de monument élevé à la gloire des femmes, considérées commes épouses, et qui est couronné par l'histoire du dévouement de la célèbre Éponine. Nous ajouterions à cette liste un traité *De l'éducation des enfants*, si celui qui nous est parvenu sous le nom de Plutarque n'était pas généralement considéré comme apocryphe. Il est certain qu'il ne répond pas à l'attente que fait concevoir un tel sujet, et ne paraît guère digne de Plutarque, ni pour les pensées ni pour le style.

Il n'en est pas de même des ouvrages de consolation philosophique qui nous restent de lui, et où l'auteur tient un langage bien autrement touchant et sympathique que le stoïcien Sénèque dans des ouvrages du même genre. Telle est la *Consolation à Apollonius sur la mort de son fils*, toute pleine de sentiment et de pensées élevées; telle est surtout la *Consolation à sa femme sur la mort de sa fille*, qui n'a rien de commun (ce qui est trop fréquent dans Sénèque) avec les habitudes de la rhétorique, mais qui nous offre une véritable lettre de consolation écrite à une femme désolée par un père tendre, éloigné de sa famille, mais par un père qui est en même temps un philosophe sincère. Tel est encore une petite dissertation, intitulée *De l'exil*, qui est destinée à calmer, par des considérations empruntées à la philosophie et à l'histoire, l'affliction excessive d'un ami exilé. Assurément les spéculations politiques tenaient moins de place dans l'esprit du philosophe à l'époque de Plutarque qu'au temps des Socrate et des Platon. Sous la puissante domination des Romains, et surtout sous le despotisme des Césars, il n'y avait guère dans les provinces, comme dans tout l'empire, d'autre vie politique que la vie municipale. Mais Plutarque, en homme véritablement pratique, ne dédaignait nullement cette sphère d'activité; et d'ailleurs, par les relations qu'il eut sans aucun doute avec divers empereurs, il put en concevoir une plus haute. De là ces traités où il faut se garder de ne voir que des amplifications d'école : *De la monarchie, de la démocratie et de l'oligarchie; Il faut qu'un prince soit instruit; Un philosophe doit surtout converser avec les princes; Si un vieillard doit s'occuper d'administration publique*, ouvrage composé sans doute dans sa vieillesse, pour autoriser par de bonnes raisons une opinion qu'autorisait déjà son exemple; *Préceptes d'administration publique*, écrit où il expose à un jeune homme qui désire consacrer son temps aux affaires publiques les talents et les vertus qu'exige le gouvernement municipal, surtout dans une grande ville.

VI. Fragments et apocryphes. Il reste un certain nombre de fragments des ouvrages perdus de Plutarque, particulièrement de ces ouvrages de littérature mêlée qui sont désignés sous le nom d'*Œuvres morales*. Ce sont des fragments d'écrits sur la morale et la psychologie : *Si la peine et le plaisir appartiennent au corps ou à l'âme; Sur l'âme; La sensibilité est-elle une partie ou une faculté de l'âme?* etc. Ce sont encore des fragments d'ouvrages de grammaire et de critique : *Commentaires sur la Théogonie d'Hésiode, sur les Phénomènes d'Aratus, sur les Thériaques de Nicandre; Études sur Homère.* Parmi les ouvrages douteux ou apocryphes qui se trouvent dans le recueil des *Œuvres morales* de Plutarque, nous avons déjà cité le *IIe Discours sur la fortune d'Alexandre*, et le livre *De l'éducation*. Il faut y joindre les *Apophthegmes des rois et des capitaines célèbres*, ouvrage précédé d'une dédicace à Trajan; les *Apophthegmes des Lacédémoniens*; les *Vies des dix orateurs* (attiques); *Des noms des fleuves et des montagnes, et des choses remarquables qui s'y trouvent; Parallèles d'histoire grecque et romaine* (ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec les dissertations où Plutarque présente le parallèle, c'est-à-dire la comparaison des personnages dont il a raconté la vie). Ces deux derniers livres surtout portent la trace de la plus évidente falsification. Ils trahissent un manque absolu de jugement et de critique, et l'on ne saurait en faire tomber la responsabilité sur Plutarque. Dans l'un comme dans l'autre ce ne sont que faits incroyables ou controuvés, appuyés par les témoignages les plus suspects, par l'autorité d'auteurs dont la plupart paraissent inventés à plaisir; dans l'un comme dans l'autre, le style est sans élégance et sans correction.

Plutarque avait tant écrit que les faussaires,

dont l'industrie s'est donné carrière dans les derniers siècles de la littérature grecque, avaient beau jeu à lui attribuer, pour les mieux vendre, toutes sortes d'ouvrages de leur composition. C'est ainsi que, outre les écrits que nous venons de citer, il nous est resté un grand nombre de fragments d'ouvrages également mis sous le nom de Plutarque, mais aussi évidemment apocryphes. C'est, par exemple, un long et assez curieux fragment *Sur la noblesse*, qui présente une apologie de cette institution et une réfutation des arguments élevés contre elle dans l'antiquité. Ce sont surtout des fragments d'ouvrages de littérature et de grammaire : un fort long fragment *Sur la vie et la poésie d'Homère*, indigeste composition, où l'on trouve de nombreuses remarques sur la philosophie d'Homère, et surtout sur l'emploi qu'il a fait des dialectes et des figures (le caractère tout philologique de cet ouvrage l'a fait attribuer, sans autre preuve, à Denys d'Halicarnasse); un recueil de *Proverbes des Alexandrins*, dont plusieurs n'ont aucun rapport avec Alexandrie (c'est peut-être un extrait des deux livres de *Proverbes* qu'avait recueillis Plutarque, d'après la liste de Lamprias); enfin, quelques pages *Sur les mètres*.

Vies parallèles. Quel que soit le mérite des *Œuvres morales*, il est au-dessous de celui des *Vies parallèles*. C'est ici qu'est la véritable gloire de Plutarque, son principal et son plus incontestable titre à la popularité dont est entouré son nom. Les *Vies* sont probablement l'œuvre de son âge mûr et de sa vieillesse, c'est le résumé de toute une existence d'études et de réflexions; c'est de tous ses ouvrages celui qui offre le plus les caractères d'une composition originale.

On voit par un passage de Plutarque (1) que ces biographies formaient des livres distincts, composés chacun des biographies et de la comparaison de deux personnages grecs et romains; ces livres étaient sans doute classés dans l'ordre de leur composition. Les Vies de Démosthène et de Cicéron formaient le cinquième livre, celles de Périclès et de Fabius Maximus le dixième, celles de Dion et de Brutus le douzième. Déjà Lamprias, dans sa liste des ouvrages de son père, troublait un peu cet ordre. Photius en suit un autre; et, depuis, cet ordre a souvent varié dans les éditions grecques ou grecques-latines. Ces changements ont peu d'importance. La véritable économie de l'ouvrage réside dans le parallélisme établi entre deux personnages, l'un de Rome, l'autre d'Athènes. Reconnaissons-le tout d'abord, ce plan, dans lequel Laharpe voit « une idée de génie », n'est pas heureux. On comprend certains parallèles, celui d'Alexandre et de César, de Démosthène et de Cicéron, par exemple; mais quel rapport réel y a-t-il entre quelques hommes que Plutarque compare traits pour traits, Fabius et Périclès, Paul Émile et Timoléon, Agésilas et Pompée, Pyrrhus et Marius, etc.? On s'étonne encore plus de voir deux couples de personnages mis en parallèle, Agis et Cléomène réunis pour être comparés à Tibérius et C. Gracchus. On reconnaît ici, à côté de l'historien, le *sophiste* ou *le rhéteur* en quête d'oppositions symétriques et d'antithèses ingénieuses. « L'histoire, dit M. Villemain, peut-elle en effet offrir toujours à point nommé ces rapports, ces symétries, que le talent oratoire saisit quelquefois entre deux destinées, deux caractères célèbres? L'écrivain n'est-il pas conduit à fausser les traits, pour créer des ressemblances, et à subtiliser, pour expliquer les différences? Peut-être, pour justifier ce système de composition, faut-il se souvenir que Plutarque était Grec, et que, dans l'esclavage de son pays, il trouvait une sorte de consolation à balancer la gloire des vainqueurs, en opposant à chacun de leurs grands hommes un héros qui fût né dans la Grèce. »

Pour en finir tout de suite avec les objections, nous dirons qu'on reproche à l'auteur des *Vies parallèles* un certain nombre d'inexactitudes. Il est peu difficile sur le choix des sources, et prend un peu de toutes mains; tantôt par erreur de mémoire, tantôt par caprice, il lui arrive de conter différemment le même fait; il se trompe quelquefois sur les antiquités romaines, faute d'avoir toujours bien saisi la langue latine; on a du reste un peu abusé des aveux qu'il fait lui-même à cet égard (1). Enfin, il néglige la chronologie.

On peut, sans faire tort à Plutarque, reconnaître que ces objections sont en partie fondées. Mais des erreurs de détail ne sont-elles pas bien excusables chez un historien qui embrassait l'ensemble des annales grecques et romaines? Plutarque d'ailleurs a suivi une voie différente de celle des Thucydide et des Tacite, et s'est assuré un rang à part. Il n'est nullement étranger aux scrupules de l'esprit critique, comme Heeren l'a prouvé; et il a écrit un livre, aujourd'hui perdu, *De la méthode à suivre pour reconnaître si une histoire est vraie*. Mais il apporte dans l'histoire des préoccupations morales et dramatiques qui absorbent toute son attention. Il veut faire connaître, dans toute leur vérité, l'esprit et le caractère des personnages saillants de l'histoire; il veut de plus tirer de là une instruction pour les autres et pour lui-même. « J'ai entrepris cet ouvrage, dit-il lui même (2), pour l'utilité des autres, mais je l'ai poursuivi et je m'y suis complu pour mon utilité personnelle. Regardant, pour ainsi dire, dans le miroir de l'histoire, je me suis efforcé de conformer de mon mieux ma vie à tant de beaux exemples. »

(1) *Vie de Périclès*, ch. 2.

(1) *Vie de Démosthène*, p. 846, et *Vie de Caton*, p. 810.
(2) P. 255, *Vie de Paul Émile*.

Plutarque est novateur en histoire, et il le sait. Il est regrettable que nous ayons perdu un livre que nous signale la liste de Lamprias : *Sur les faits négligés dans l'histoire*. Mais si nous voulons savoir quels sont ces faits dont Plutarque regrettait l'omission, il suffit de lire le début de la *Vie de Démosthène* et celui de la *Vie de Nicias*. C'est comme un exposé de sa méthode fait par lui-même. Écrivant, par exemple, la vie de Nicias, il se défend de la ridicule prétention de rivaliser avec Thucydide, mais il annonce qu'il envisagera l'histoire de Nicias à un point de vue différent : « Il m'est impossible de passer sous silence les faits que Thucydide a rapportés, *surtout ceux qui font connaître son caractère et ses inclinations*, qu'un grand nombre d'événements malheureux nous empêchent souvent de distinguer; mais je les parcourrai légèrement.... Pour les autres actions, qui sont moins généralement connues, et qu'on trouve éparses ou dans les historiens, ou sur les anciens monuments, ou dans les actes publics, je tâcherai de les rassembler, non pour écrire une histoire inutile et sans fruit, mais *pour mettre dans un plus grand jour le naturel et les mœurs de Nicias*. » Plutarque prévient donc bien son lecteur de ce qu'il faut chercher chez lui. Qu'on ne s'étonne donc pas si quelquefois il a laissé dans l'ombre des faits importants pour insister sur d'autres où éclatent davantage la physionomie de l'original et le talent du peintre. La double conséquence de sa méthode, c'est l'amour des anecdotes caractéristiques, dont il est trop avide pour les contrôler toutes, et le goût des digressions morales, qui lui permettent de tirer un enseignement de ses récits.

Rien n'est plus fréquent, dans les *Vies* de Plutarque, que ces sortes de digressions; et, à vrai dire, pour Plutarque l'histoire est un véritable cours de morale. Cette préoccupation est si grande chez lui, qu'il embellit volontiers ses portraits, lui-même l'avoue au début de la *Vie de Cimon*, ou du moins qu'il en montre de préférence le beau côté : il se compare agréablement à ces peintres dont les portraits sont un peu flattés, sans cesser d'être ressemblants. Ce n'est pas du reste qu'il se soit interdit d'étudier les vicieux, mais il s'arrange de manière à ce que de leurs vices mêmes il puisse tirer une leçon morale, comme le prouvent ses *Vies d'Antoine et de Démétrius*.

En dépit des quelques réserves que peut faire la critique au sujet des *Vies parallèles*, c'est assurément un des plus beaux livres qui honorent l'humanité. On y trouve à la fois une grande élévation morale, une rare connaissance du cœur humain, une érudition immense, un remarquable talent de narration. Ç'a été dans les temps modernes le livre de l'antiquité qui a le plus attiré les hommes d'État, les moralistes et les auteurs dramatiques, c'est-à-dire les hommes qui ont eu besoin de connaître le cœur humain, soit pour s'en servir, soit pour le diriger, soit pour le peindre. Shakespeare lui a emprunté le sujet de trois de ses drames (*Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*). Montaigne et J.-J. Rousseau en ont parlé avec enthousiasme. Mais nul n'a mieux fait comprendre toute l'utilité de la lecture de ce livre que Henri IV, dans une lettre à sa femme, Marie de Médicis : « Vive Dieu! vous ne m'auriez sçeu rien mander qui me fust plus agréable que la nouvelle du plaisir de lecture qui vous a prins. Plutarque me soubsrit tousjours d'une fresche nouveauté : l'aymer, c'est m'aymer, car il a esté longtemps l'instituteur de mon bas aage : ma bonne mère, à laquelle je doibs tout, et qui ne vouloit pas (ce disoit-elle) voir en son filz un illustre ignorant, me mist ce livre entre les mains, encore que je ne feusse à peine plus un enfant à la mamelle. Il m'a esté comme ma conscience, et m'a dicté à l'aureille beaucoup de bonnes honnestetés et maximes excellentes pour ma conduite et le gouvernement de mes affaires. »

Voici la liste des *Vies parallèles* de Plutarque : *Thésée et Romulus; Lycurgue et Numa; Solon et Valérius Publicola; Thémistocle et Camille; Périclès et Fabius; Alcibiade et Coriolan; Paul Émile et Timoléon; Pélopidas et Marcellus; Aristide et Caton le censeur; Philopémen et Flamininus; Pyrrhus et Marius; Lysandre et Sylla; Cimon et Lucullus; Nicias et Crassus; Sertorius et Eumène; Agésilas et Pompée; Alexandre et César; Phocion et Caton d'Utique; Démosthène et Cicéron; Agis et Cléomène; Tibérius et Caius Gracchus; Démétrius et Antoine; Dion et Brutus*. Quatre vies sont sans *Parallèles* : ce sont celles d'*Aratus*, d'*Artaxerxès*, de *Galba* et d'*Othon*.

Par ses *Œuvres morales* et par ses *Vies* des hommes célèbres de la Grèce et de Rome, Plutarque nous offre comme une encyclopédie de l'antiquité païenne; et l'on a dit avec raison que si toutes les œuvres de cette antiquité disparaissaient, celles de Plutarque suffiraient à la faire connaître. Nous avons dit l'antiquité païenne : car c'est une chose remarquable que cet auteur, si curieux de s'instruire de tout, et des doctrines orientales comme des doctrines grecques, cet écrivain qui a remué tant de faits et d'idées, ne parle nulle part du christianisme, au moins dans ce qui nous est resté de lui. Théodoret (*Therapeut.*, II, p. 33) prétend que Plutarque a profité de la lecture des livres apostoliques sans les citer : le judicieux Fabricius (*Bibl. græca*, V, p. 155, édit. Harles) n'en croit rien, et a raison. Plutarque est essentiellement un philosophe païen; c'est un partisan du polythéisme expliqué par des symboles : le polythéisme grossier ne pouvait lui convenir plus qu'aux chrétiens; c'est pourquoi plusieurs de leurs écrivains lui ont emprunté des armes dans leur lutte contre les faux dieux, et

un poëte byzantin a pu dire que si parmi les sages du paganisme il en était qui méritassent d'être sauvés des supplices éternels, c'étaient Platon et Plutarque.

Il n'y a pas dans tout ce qui nous reste de l'antiquité de livres aussi instructifs que ceux de Plutarque : il y en a peu d'aussi agréables. Sans doute Plutarque n'est pas un génie à la hauteur de Platon, d'Aristote ou de Thucydide, mais par cela même il est plus accessible à tous : c'est un esprit d'une portée moyenne, mais un esprit juste, mesuré, qui a le don de plaire. Il n'y a pas dans son érudition le moindre pédantisme. Sa composition est en général un peu prolixe et diffuse : il a besoin de s'étendre, de s'arrêter en quelque sorte pour verser à pleines mains les trésors de sa riche mémoire; il se reproche tout le premier ses longueurs et ses redites (1); mais cela ne l'empêche pas de se livrer à sa nature, et c'est par là que cet écrivain, nourri dans les écoles, et qui en a gardé quelques procédés, cet écrivain qui n'a pas tout à fait la naïveté que lui a fait attribuer la tradition d'Amyot, conserve cependant de l'aisance et de la grâce. Si son style manque de précision, il a de l'éclat et du pittoresque. Le style de Plutarque prend, avec une grande souplesse, la couleur de tous les écrivains dont il se souvient : souvent il fond dans son tissu des passages de poètes; tout y entre, tours et expressions. Plutarque accumule ainsi, avec un véritable charme, comme Montaigne, les métaphores et les images. Ses nombreuses réminiscences (on compte plus de six cents passages cités par lui) produisent cependant quelques disparates : souvent la phrase commence en vers et finit en prose, et réciproquement. Il faut reconnaître aussi que Plutarque pour la langue a payé un large tribut aux vices de l'élocution de son époque. Pollion trouvait dans Tite-Live des marques de *patavinité*, que les meilleurs latinistes seraient fort embarrassés d'y distinguer aujourd'hui. Il n'est pas besoin d'être un grand helléniste pour voir dans Plutarque les indices d'un pays qui n'est pas Athènes, et d'un siècle qui n'est pas celui de Xénophon. Il n'a pas les incorrections de Polybe, mais il n'a pas non plus la pureté des maîtres de l'époque attique; il n'a pas même essayé, comme Dion Chrysostôme, Aristide et Philostrate, d'en retrouver les secrets.

Bibliographie. — 1° *Œuvres complètes*. La première est celle de Henri Estienne; Genève, 1572, 13 vol. in-8°. Ce n'est pas la plus estimée des publications de cet helléniste. Elle a été réimprimée en 1599 et en 1620 (2 vol. in-fol. avec traduction latine), en 1605 (in-fol., texte seul), et en 1624, par les soins de J. Ruald (2 vol. in-fol.). Reiske a donné une nouvelle édition grecque-latine, qu'il ne put terminer lui même (1774-1782; Leipzig, 12 vol. in-8°; le douzième contient un *Index græcitatis*, et un *Index rerum*). C'est jusqu'à présent la meilleure édition de Plutarque. Une troisième édition des *Œuvres complètes* a été publiée par J.-G. Hutten (Tubingue, 1791-1805, 14 vol. in-8°). Enfin, il en a paru récemment, dans la *Bibliothèque* grecque-latine de MM. Didot, une édition qui résume et complète les travaux de la critique; les *Vies* ont été publiées par M. Dœhner, les *Morales*, les *Fragments* et les *Pseudo-Plutarchea*, par M. Dübner (Paris, 1841-1855, 5 vol. gr. in-8°; le t. V contient un ample *Index rerum*).

2° *Vies parallèles*. La première édition a été publiée par Ph. Giunta (Genève, 1517, in-fol.). La seconde par les Aldes (Venise, 1519, in-fol.). La récension des Aldes est devenue la base des éditions qui ont suivi, et dont les principales sont celles : de Simon Grynæus (Bâle, 1530, in-fol.); de A. Bryan, grecque-latine (Londres, 1729, 5 vol. in-4°), avec un commentaire estimé; de Coray (Paris, 1809-1815, 6 vol. in-8°); de Schæfer (Leipzig, 1820-1821, 9 vol. in-18, coll. Tauchnitz); de Sintenis (ibid., 1841-1846, 4 vol. in-8°; réimprimé en 5 vol. in-12, coll. Teubner); de Dœhner (voy. *Œuvres complètes*); de J. Bekker (Leipzig, 1855-1857, 5 vol. in-16). — Parmi les éditions séparées des *Vies parallèles*, avec commentaires, on distingue celles d'*Agis et Cléomène* par Schœmann (Berlin, 1839, in-8°), d'*Alcibiade*, par Bæhr (Heidelberg, 1822, in-8°), de *Cimon* par Ekker (Utrecht, 1843, in-8°), de *Paul Émile et de Timoléon*, par Held (Sulzbach, 1832, in-8°), de *Flamininus et de Pyrrhus*, par Bæhr (Leipzig, 1826, in-8°), de *Phocion*, par Kraner (ibid., 1840, in-8°), de *Solon*, par Westermann (Brunswik, 1841, in-8°); etc.

3° *Œuvres morales*. Première édition : *Plutarchi Opuscula*; Alde, Venise, 1509, in-fol., par les soins de Dém. Ducas. Se sont ensuite succédé les éditions suivantes : de Xylander (Bâle, 1542, in-fol.), avec traduction latine; de D. Wyttenbach (Oxford, 13 vol. in-8°, 1795-1830), excellente édition, fruit de vingt-quatre années de travail, accompagnée d'un commentaire estimé et d'un *Index græcitatis* en 2 volumes pour toutes les œuvres de Plutarque (*Vies* et *Morales*), réimprimée dans la coll. Tauchnitz (6 vol. in-16, 1829); et l'édition de M. Dübner (Voy. *Œuvres complètes*). — Il a été donné plusieurs bonnes éditions de quelques-uns des ouvrages qui composent la collection des *Morales*. Nous indiquerons les principales en suivant l'ordre alphabétique des titres latins : *Consolatio ad Apollonium*, par L. Usterius (Zurich, 1830, in-8°); *Isis et Osiris*, par G. Parthey (Berlin, 1850, in-8°); *De liberorum educatione*, par Heusinger (Leipz., 1749, in-8°) et par Keydel (Quedlembourg, 1738, in-8°); *De placitis philosophorum*, par D. Beck (Leipz., 1787, in-8°); *De Superstitione*, par Fr. Matthiæ (Moscou, 1778, in-8°); *Selecta opera moralia* (*Eroticus* et *Eroticæ*

(1) Voy. le début du dialogue *Sur les délais de la justice divine*.

Narrationes), par G. Winckelmann (Zurich, 1836, in-8°).

4° *Traductions.* Les premières éditions grecques de Plutarque ont été précédées par des traductions latines faites sur les manuscrits. Ainsi les *Vies* ont été traduites partiellement en latin, les unes par Fr. Philelphe, les autres par J. Tortelli d'Arezzo, d'autres par Ant. Pasini, de Todi (*Tudertinus*), par Varino, par Léon Bruni d'Arezzo, par Léon Giustiniani. Ces diverses traductions furent réunies et publiées par J.-A. Campano (Rome, 1470, 2 vol. in-fol.) : cette collection fut plusieurs fois réimprimée en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne. La traduction latine des *Vies parallèles* a été depuis remaniée et complétée par Simon Grynæus (Bâle, 1531, in-fol.), par G. Xylander (ibid., 1561, in-fol.), par Herm. Cruser (ibid., 1564, in-fol.), et par Th. Dœhner (Paris, 1846, 2 vol. gr. in-8°). — Quelques-unes des *Œuvres morales* ont de même été traduites séparément en latin avant les premières éditions grecques, par exemple : les *Propos de table*, par Giampetro da Lucca (Florence, in-4°, vers 1475); les *Apophthegmes* par Fr. Philelphe (Venise, 1471, in-fol.); *De l'éducation des enfants*, par Guarino de Vérone (Parme, 1472, in-4°); *Des vertus des femmes*, par Alamanno Rinuccini (Brescia, 1485, in-4°); les *Préceptes sur le Mariage*, par C. Valgulius (Brescia, 1497, in-4°); les *Narrations érotiques*, par Ange Politien (dans ses *OEuvres*; Venise, 1498, in-fol.). Après l'impression des *Morales* en grec, la traduction latine de ses œuvres a été achevée par plusieurs savants. Dans la première édition latine qui soit à peu près complète (Bâle, 1541, in-fol.), on distingue, outre les noms déjà cités, ceux de J. Regius, de G. Budé, de Ph. Mélanchthon et de Simon Grynæus. Elle a été remaniée depuis par Janus Cornarius (Bâle, 1554, in-fol.), par G. Xylander (ibid., 1570, in-fol.), par Herm. Cruserius (ibid., 1573, in-fol.), par Wyttenbach (Oxford, 1795-1830), et par Fr. Dübner (Paris, 1841 et suiv., 3 vol. gr. in-8°).

Parmi les traductions de Plutarque faites dans les idiomes modernes, celle de Jacques Amyot mérite une mention toute spéciale : elle a popularisé en France le nom de Plutarque, et est restée estimée à l'égal d'une œuvre originale. Amyot a donné les *Vies* en 1559 (2 vol. in-fol.) et les *Œuvres morales* en 1565 (3 vol. in-fol.). Depuis, l'abbé Ricard a donné dans un français plus moderne, mais bien moins distingué, une traduction complète de Plutarque (*Morales*, 1783 et suiv., 17 vol. in-12; *Vies*, 1798 et suiv., 13 vol. in-12). Les *Vies* ont été retraduites séparément par Pierron (Bibl. Charpentier). — Les *Œuvres complètes* de Plutarque ont été traduites en allemand par Klaiber et F. Bæhr. (Stuttgard, 1827-1857, 36 vol. in-16).

A. CHASSANG.

Fabricius, *Bibl. gr.*, t. V, p. 183. — Schoell, *Hist. de la litt. gr.*, t. IV. p. 118, et t. V, p. 78. — Letronne, dans le *Journal des Savants*, 1841, p. 193. — *Memoires de l'Acad. des Inscr. et belles-lettres*, t. V, p. 160; X, p. 338; XIV, p. 71. — Brucker, *Hist. crit. de la philos.*, t. II. — Ritter, *Hist. de la philos. ancienne*, t. IV. — Villemain, *Études de litterature.* — *Dictionn. des sciences philosophiques.* — Heeren, *De fontibus et auctoritate Plutarchi*; 1810, in-8°; réimprimé plusieurs fois, notamment dans les éditions de Reiske et de Hutten. — Beaussire, *De summi apud Britannos poetæ* (Shakespeare) *tragœdiis e Plutarcho ductis*; Paris, 1856, in-8°. — Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre le Grand.* — Th. Dœhner, *Quæstiones Plutarcheæ*; Leipz., 1840, in-4°. — Hoffmann, *Lexicon bibliographicum.* — Engelmann, *Biblioth. script. classicorum.* — Smith, *Dict. of greek and roman biogr.*

PLUVINEL (*Antoine* DE), écuyer français, né en 1555, à Crest (Dauphiné), mort à Paris, le 24 août 1620. Dès son enfance, il annonça une grande adresse dans tous les exercices du manége, et se perfectionna dans l'art de monter à cheval en fréquentant les plus célèbres académies d'Italie, notamment celle de Jean Jacques Pignatelli, à Naples. A dix-sept ans il passait pour le meilleur écuyer qui fût en Italie. Henri de France, duc d'Anjou, le fit son premier écuyer, et l'emmena avec lui en Pologne. Pluvinel fut un des quatre gentilshommes qui accompagnèrent ce prince à son retour en France. Ce fut sous le règne de Henri III qu'il forma le dessein d'une académie, dessein qu'il ne put exécuter que sous celui de Henri IV. Son premier établissement fut dans le faubourg Saint-Honoré, auprès de la grande écurie du roi, qui lui en donna la direction, et le fit encore son chambellan, second gouverneur du dauphin, depuis Louis XIII, conseiller en ses conseils et son ambassadeur auprès du prince Maurice, stathouder de Hollande. A son retour de ce pays, Pluvinel devint gouverneur de César, duc de Vendôme, et obtint enfin le gouvernement de la grosse tour de Bourges. Il était à son art ce que par lui son art était aux autres; il inspirait de la raison et de la docilité aux chevaux les moins traitables. Tallemant des Réaux dit cependant quelque part dans ses *Historiettes* que Pluvinel était presque aussi *butor* que ses chevaux. On a de lui un ouvrage qu'il composa pour Louis XIII, et qui de nos jours est aussi recherché qu'estimé. Il a pour titre : *Maneige royal, où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du cavalier en tous les exercices de cet art, digne des princes, fait et pratiqué en l'instruction du roy*; Paris, 1623, gr. in-fol. avec 66 planches. Une deuxième édition en a été donnée, sous le titre d'*Instruction du roy en l'exercice de monter à cheval*; Paris, 1625, in-fol., par René Menou de Charnisay, un des amis de Pluvinel. Elle a été plusieurs fois traduite et imprimée en allemand.

H. F.

Chorier, *Hist. abregée du Dauphiné.* — Tallemant des Réaux, *Historiettes* — Rochas, *Biographie du Dauphine* t. II.

PLUYETTE (*Jean*), instituteur français, né vers 1410, à Fontenay-lès-Louvres, près Paris, mort le 16 septembre 1478. Élève de l'univer-

sité de Paris, il devint maître ès arts, procureur de la nation de France, et recteur. Prêtre et bachelier en théologie, puis maître dans cette faculté, il fut associé à la maison ou collége royal de Navarre, en 1442. Charles VII, par lettres données le 22 septembre 1450, le nomma proviseur, c'est-à-dire économe de cet établissement. Vers 1455, il quitta ce poste administratif et subalterne, pour la position de maître ou principal du collége des Bons-Enfants-Saint-Victor. Il remplit divers bénéfices à la nomination de l'université, et cumula en outre avec son principalat la cure de Mesnil-Aubry, paroisse située près de son village natal; puis la cure de Saint-Germain-le-Vieux en la Cité de Paris. A l'instar de Nicolas Flamel, il se livra à des spéculations fort lucratives sur les maisons et autres immeubles, et acheta plusieurs de ces biens pour le prix des taxes féodales dues annuellement aux seigneurs dominants (1). L'usage qu'il fit de sa fortune, du moins après sa mort, est des plus propres à faire honorer sa mémoire. « Considérant que c'est belle chose de faire apprendre les enfants à l'école », il consacra la majeure partie de ses biens à fonder deux bourses à perpétuité dans le collége même dont il avait été le directeur. Moyennant cette donation, et aux termes de son testament, les marguilliers du Mesnil et de Fontenay furent chargés, le cas échéant, de désigner deux jeunes sujets, appartenant de préférence à la famille du fondateur. La famille Pluyette subsiste encore à Fontenay, par les femmes; elle s'y perpétua dans des lignes masculines jusqu'à la révolution française, et fournit de 1470 à 1790 une suite non interrompue de titulaires. (2). A l'époque de la révolution, elle se confondit avec toutes les fondations de ce genre dans la refonte générale de l'enseignement public.

Gilles PLUYETTE, de la même famille, chanoine de Senlis, mourut dans cette ville, en 1606. Il a fait un legs au profit des parents les plus nécessiteux qu'il pouvait laisser après lui. Cette fondation, qui subsiste encore, a été réglée par arrêt du parlement du 7 septembre 1761. Les distributions provenant de ce legs ont lieu tous les deux ans. Elles sont principalement employées en livrets d'apprentissage, pour des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, A. V—V.

Vallet-Viriville, *Recherches sur deux monuments funéraires du quinzième siècle en l'église du Mesnil-Aubry (Seine-et-Oise)*, dans le tome XXV des *Mémoires généalogiques*. — *Renseignements particuliers*, communiqués par M. A. Hahn, de Luzarches, de la Société des antiquaires de France. — *Titres et documents*.

(1) Après sa mort, Jean Pluyette, conformément à ses dernières volontés, fut inhumé en l'église du Mesnil-Aubry. Sa tombe, ornée de son effigie intaillée, subsistait encore en 1765, époque où le dessin en fut gravé par N. Ransonnette. Un fragment de cette dalle historique, très-mutilé, a seul été conservé dans le pavage actuel de cette église.

(2) Diverses branches masculines de la nombreuse famille des Pluyette subsistent à Luzarches, dans les environs de Meaux, à Senlis et à Paris.

POCCETTI (*Bernardino* BARBATELLI, dit LE), peintre italien, né à Florence, en 1542, mort en 1612. Après avoir étudié sous Vasari, il devint élève de Michele Ghirlandajo. Au sortir de son école, il commença à se faire connaître en décorant les façades de plusieurs palais d'arabesques et de compositions fantastiques qui lui méritèrent les surnoms de *Bernardino di Grotteschi* ou *delle facciate*. Plus tard, s'étant rendu à Rome, il se passionna pour les œuvres de Raphael et des autres grands maîtres de l'école romaine, et les étudia avec une telle ardeur que lorsqu'il revint dans sa patrie, on reconnut en lui non-seulement un habile peintre de figures, mais encore un compositeur ingénieux et fécond, sachant enrichir ses vastes pages historiques de fleurs, de fruits, de paysages, de marines; il se distingua surtout par l'ampleur et l'élégance de ses draperies. Quoique souvent il travaillât de pratique et sans modèle, il eut toujours une touche ferme et décidée, et l'on est étonné, en songeant à la rapidité avec laquelle il dut peindre ses innombrables ouvrages, de les trouver souvent finis avec la plus grande perfection. Le Poccetti peignit peu à l'huile, occupé qu'il fut constamment par l'exécution des fresques dont il remplit Florence tout entière. Il n'arriva pas cependant à obtenir de ses contemporains la renommée que semblaient lui promettre tant et de si grandes entreprises. Cette injustice, dont Pierre de Cortone et Raphael Mengs ne pouvaient assez s'étonner, pourrait peut-être s'expliquer par la bassesse des mœurs et des goûts de cet artiste, qui ne se plaisait qu'au milieu des gens de la dernière classe, avec lesquels il aimait à s'enivrer, vice honteux auquel il dut son surnom, tiré du verbe *pocciare*, teter, familièrement *boire*. Parmi ses principales fresques on place au premier rang la *Résurrection du noyé*, au cloître de l'Annunziata de Florence, composition que les connaisseurs mettent au nombre des meilleures peintures que possède cette ville. Citons encore, à Pistoja, dans le cloître des Servites, six lunettes et cinq portraits de cardinaux, peints en 1601 et 1602, et à la Chartreuse de Pontignano, près Sienne, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, plusieurs saints, le *Mariage mystique de sainte Catherine*, la *Mort de saint Bruno*, et *la Cène*, énorme page qu'il peignit dans le réfectoire en 1596. Parmi ses rares tableaux, nous indiquerons seulement la *Mission des Apôtres* et le *Repas d'Emmaüs*, dans la cathédrale de Florence, et un portrait de jeune femme au musée de Vienne. E. B—N.

Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario* — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*.

POCCIANTI (*Michele*), biographe italien, né en 1535, à Florence, où il est mort, le 6 juin 1576 (1). Il entra chez les Servites, et fit profession dans leur couvent de l'Annonciade, à Flo-

(1) Negri donne la date de 1566.

rence. Pendant plusieurs années il enseigna la philosophie et la théologie, tant dans cette maison que chez les bénédictins du Mont-Cassin; puis il s'adonna à la prédication. Son mérite personnel lui fit donner le diplôme de docteur en même temps qu'il l'éleva aux principales charges de son ordre. Il chercha à développer le goût de l'étude chez ses confrères en formant à leur usage une bibliothèque qu'il composa des meilleurs livres. On a de lui : *Historia seu Chronicum rerum totius ordinis Servorum Mariæ Virginis* (1233-1567); Florence, 1567, 1614, in-4°; — *Vite de' VII beati Fiorentini, fondatori del ordine de' Servi;* ibid., 1589, in-8°; le P. Ferrini, qui avait été disciple de Poccianti, publia cet ouvrage ainsi que les suivants, en y ajoutant des additions de sa façon; — *Catalogus scriptorum florentinorum omnis generis;* ibid., 1589, in-4° : ce catalogue, bien qu'augmenté par l'éditeur de 200 articles, renferme beaucoup d'indications inexactes, vagues ou contradictoires; — *Mystica corona annorum B. Mariæ Virginis numero LXIII miraculorum respondentium;* ibid., 1596, in-8°.

Negri, *Scrittori fiorentini.* — Ghilini, *Theatro d'huomini letterati.* — Niceron, *Mémoires*, XVIII.

POCHARD (*Jean*), théologien français, né en 1715, à La Cluse (bailliage de Pontarlier), mort à Besançon, le 25 août 1786. Lorsqu'il eut terminé ses études à Besançon, Antoine-Pierre II de Grammont, archevêque de cette ville, lui offrit la place de directeur de son séminaire. Pochard y enseigna la théologie, et en composa un cours complet que, par modestie, il ne voulut point publier, mais que pendant trente années il expliqua à de nombreux élèves attirés par sa réputation. Nommé plus tard supérieur du séminaire, il résigna cette charge six ans après, de même que la faiblesse de sa poitrine l'avait contraint d'abandonner la chaire. C'est à lui qu'on doit la révision du *Missel* et du *Bréviaire* du diocèse de Besançon, imprimés par ordre du cardinal de Choiseul-Beaupré et regardés comme des modèles en ce genre. Il a eu la plus grande part à la *Méthode pour la direction des âmes* (Neufchâteau, 1772, 2 vol. in-12) d'Urbain Grisot, souvent réimprimée depuis.

Barruel, *Journal eccl.*, mai 1788. — Feller, *Dict. hist.* *Éloge de Pochard*, par M. R. (Louis Rousseau), en tête de l'édition de la *Méthode* (Besançon, 1817, 2 vol. in-12).

POCHOLLE (*Pierre-Pomponne-Amédée*), homme politique français, né à Dieppe, le 30 septembre 1764, mort en 1832, à Paris. Il était fils d'un avocat au parlement de Rouen, bailli de Dieppe. Il fit ses études chez les Oratoriens, entra dans leur congrégation, professa les humanités à Angers et la rhétorique à Dieppe. Comme la plupart de ses collègues, il prêta serment à la constitution civile du clergé (23 janvier 1791); mais il ne tarda pas à rentrer dans la vie privée. En novembre 1791, il fut nommé maire de Dieppe et élu député suppléant à l'Assemblée législative, où il ne siégea point. Le 5 septembre 1792, il fut de nouveau nommé membre de la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI, sans sursis. En 1793, 1794, 1795, il fut envoyé successivement en mission dans la Somme, à Lyon, en Touraine, en Bretagne. Républicain consciencieux, il se montra sévère contre les abus de toutes sortes, et réprima, sans cruauté, l'exaltation des révolutionnaires et les intrigues des royalistes. Les Lyonnais, reconnaissants des services qu'il rendit à leur ville, firent exécuter son buste par un de leurs compatriotes, Joseph Chinard, et lui en firent hommage (1). Prudhomme cependant lui reproche d'avoir violé le tombeau d'Agnès Sorel, dispersé ses cendres, etc., et il assure que ce fait est consigné dans les registres de la municipalité de Loches. Ce qu'il y a de certain, c'est que Pocholle, dénoncé pour ce fait à la Convention nationale, fut défendu par Pontécoulant, et que l'assemblée passa à l'ordre du jour. Lui-même jusqu'à sa mort nia constamment cet acte de vandalisme; il convenait seulement avoir fait ouvrir la tombe d'Agnès et avoir coupé comme souvenir une mèche des cheveux de la belle maîtresse de Charles VII. Ce fut donc l'acte d'un poëte, d'un archéologue, et non celui d'un profanateur de tombeaux. Les restes d'Agnès Sorel sont encore conservés au château de Loches.

A la fin de la session conventionnelle (vendémiaire an IV), Pocholle fut réélu au Corps législatif par les électeurs de la Mayenne et concurremment avec Garnier de Saintes; mais il ne fut point admis. Le Directoire l'envoya comme commissaire à l'armée d'Italie (1797), puis dans les îles Ioniennes, qu'il administra jusqu'en mars 1799. Il se prononça contre le 18 brumaire; mais en 1802 il accepta les fonctions de secrétaire général du département de la Roër, puis celles de sous-préfet à Neufchâtel (1804). Destitué en 1814, il fut atteint par la loi de 1816, qui proscrivait les régicides, et se retira à Bruxelles. Après la révolution de 1830 il revint habiter Paris, où il mourut. Il a laissé plusieurs écrits en vers et en prose, mais qui n'ont pas été publiés. H. L—R.

Le Moniteur général, ans II, III, IV, VII. — *Revue de Rouen*, 1846. — L'abbé Decorde, *Essai hist. et archéologique sur le canton de Neuchâtel*, p. 255. — L'abbé Cochet, *Notice sur Pocholle*. — *Doc. commun.*

POCIEY (*Hypatius*), prélat russe, né à Rojantsé, en 1541, mort à Vladimir, le 28 juillet 1613. Il a une grande place dans l'histoire religieuse de la Russie, par la part considérable qu'il prit, en 1595, au retour des provinces occidentales de cet empire à leur foi primitive. Après avoir été député à Rome, avec plusieurs de ses collègues, pour faire acte d'obédience au saint-siége entre les mains de Clément VIII, événement retracé par Baronius, Pociey consacra toute sa vie à cimenter comme à étendre cette union, détruite seulement en 1839 par l'empereur Nicolas. On a

(1) Ce buste se voit maintenant à la Bibliothèque de Neufchâtel.

de Pociey, évêque de Wladimir et de Bresc, un grand nombre d'*Homélies*, publiées par Léon Kiszka (*Kazania y Homilie Hipaciysсza Pocieia*; Suprasl, 1714, in-4°); — *L'Union*, exposé des principaux articles qui concernent l'union des Grecs avec l'Église romaine; Wilna, 1595; l'Académie ecclésiastique de Kief possède un exemplaire, peut-être unique, de cet ouvrage; — la *Relation* de l'ambassade que les Ruthènes envoyèrent en 1476 à Sixte IV; Wilna, 1605, in-4°; nous n'en connaissons qu'un exemplaire, qui se trouve à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg; — *Priviléges accordés aux Uniates par les rois de Pologne;* Wilna, s. d. (vers 1706); — diverses *Épîtres* disséminées dans les *Annales de la Société archéologique de Saint-Pétersbourg*, dont la plus remarquable est celle qu'il a adressée à Mélèce, patriarche d'Alexandrie; — son *Testament*, inséré dans la *Revue de Posen*. Un choix des œuvres de Pociey, tout aussi intéressantes que difficiles à rencontrer, doit paraître prochainement par les soins d'un slaviste distingué, le P. Martinof. Pce Augustin G—N.

Dwa Wielkiv Swiatla, par Ignace Stebelski; Wilna, 1781. — Kulczinski, *Specimen Ecclesiæ ruthenicæ*, p. 129 et 144. — Ciampi, *Bibliografia critica;* Firenze, 1839. — Baronius, *Discours de l'origine des Russiens.* — *Legationes Alexandrina et Ruthenica;* Paris, 1860.

POCKELS (*Charles-Frédéric*), moraliste allemand, né le 15 novembre 1757, à Wörmlitz, près de Halle, mort à Brunswick, le 29 octobre 1814. Nommé en 1780 précepteur des princes de Brunswick, il devint plus tard intendant de l'un d'eux, le duc Auguste. Après que cette maison eut perdu ses États, il continua de résider à Brunswick, mais en simple particulier; en 1813 il occupa de nouveau son ancienne position auprès du duc Auguste. Ses ouvrages, écrits avec facilité et élégance, contiennent un trésor d'observations fines et piquantes sur l'homme et la société. On a de lui : *Beitræge zur Befœrderung der Menschenkenntniss* (Documents pour servir à perfectionner l'art de connaître les hommes); Berlin, 1788-1789, 2 parties, in-8°, suivies de *Neue Beiträge*, etc., Hambourg, 1798, in-8°; — *Fragmente zur Kenntniss des menschlichen Herzens* (Fragments pour servir à la connaissance du cœur humain); Hanovre, 1788-1794, 3 vol. in-8°; — *Denkwürdigkeiten zur Bereicherung der Charakterkunde* (Choses mémorables servant à enrichir la connaissance des caractères); Halle, 1794, in-8°; — *Versuch einer Charakteristik des weiblichen Geschlechts* (Essai sur le caractère des femmes); Hanovre, 1799-1802, 5 vol. in-8° : ouvrage parsemé de remarques spirituelles, et auquel l'auteur donna pour pendant : *Der Mann* (L'Homme); Hanovre, 1805-1808, 4 vol. in-8°; — *Ch. Guill. Ferdinand von Braunschweig;* Stuttgard, 1809, in-8°; — *Uber den Umgang mit Kindern* (Sur le commerce avec les enfants); 1811; — *Ueber Gesellschaft, Geselligkeit und Umgang* (Sur la société, la sociabilité et l'art d'entretenir des relations); Hanovre, 1813-1816, 3 vol. in-8°. Pockels a encore publié un *Taschenbuch* ou Keepseake, pour les années 1803 et 1804, et en commun avec Ch.-Ph. Moritz les *Denkwürdigkeiten zur Beförderung des Edlen und Schönen* (Choses mémorables intéressant le bien et le beau); Berlin, 1786-1788, 2 vol. in-8°; — des articles dans le *Magazin zur Erfahrungsseelenlehre* de Moritz, le *Braunschweigisches Magazin*, etc. F. G.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, t. VI, X et XV. — *La Prusse littér.* — Rotermund, *Suppl.* Jöcher.

POCOCK (*Edward*), orientaliste et théologien anglais, né le 8 novembre 1604, à Chivaly, dans le Berkshire, mort à Oxford, le 12 septembre 1691. Il étudia à Oxford les langues orientales, c'est-à-dire l'hébreu, l'arabe, le chaldéen et le syriaque, d'abord sous la direction de Matth. Pasov et ensuite sous celle de Will. Bedwell. Agrégé en 1628 au principal collége d'Oxford et admis dans les ordres en 1629, il fut nommé peu de temps après chapelain de la factorerie anglaise d'Alep. Aucun poste ne pouvait lui être plus agréable. Pendant les six années qu'il passa en Syrie, il fit de rapides progrès dans le syriaque et l'éthiopien, et se rendit entièrement maître de l'arabe. En même temps il traduisit divers ouvrages historiques arabes, recueillit un grand nombre de manuscrits orientaux qu'il envoya en Angleterre, et se livra à des recherches relatives à l'histoire naturelle des environs d'Alep et propres à faciliter l'intelligence des livres de l'Ancien Testament. Rentré en Angleterre en 1636, il fut nommé à une chaire d'arabe créée exprès pour lui à l'université d'Oxford. Bientôt après, il entreprit un second voyage en Orient. Il se rendit à Constantinople, où il eut dans l'ambassadeur anglais, Pierre Wyche, un zélé protecteur. Il profita de son séjour dans cette ville pour recueillir un grand nombre de manuscrits orientaux. A son retour en Angleterre, en 1640, il se trouva dans une position pénible. Les revenus de sa chaire d'arabe avaient été saisis, après la mort de l'archevêque Laud, qui en avait fait les fonds. Pocock se livra alors tout entier à l'étude, et échappa, par cette retraite non moins que par l'amitié de Jean Selden, qui avait une grande influence dans le parti républicain, aux désagréments, sinon aux dangers, qu'auraient pu attirer sur lui ses opinions royalistes. En 1647, grâce aux bons offices de Jean Selden, sa chaire d'arabe lui fut rendue, et deux ans après il fut nommé professeur d'hébreu. Le roi, qui était en ce moment retenu prisonnier dans l'île de Wight, joignit à cette place un riche canonicat. Cette dotation lui fut confirmée par un acte du parlement Mais en 1651 il en fût dépouillé; on voulait même lui enlever ses deux places de professeur. Une pétition signée par tous les maîtres et les étudiants d'Oxford arrêta l'exécution de cette menace. Après la restaura

tion, son attachement à la cause royaliste ne fut pas plus récompensé que ses travaux ne furent appréciés par une cour livrée à la frivolité.

Pocock prit une grande part à la polyglotte de Walton. On lui doit les parties de la version syriaque du Nouveau Testament qui étaient restées inédites, et qu'il prit d'un manuscrit de la bibliothèque bodleyenne; il les accompagna d'une version latine et de notes: Jean-Gérard Vossius fit imprimer ce travail à Leyde, en 1630, in-4°. En outre d'une traduction arabe du Traité de la vérité de la religion chrétienne de Grotius, de notes sur les Épîtres de Pierre, Jean et Judes, et de commentaires sur Osée, Joel, Michée et Malachie, notes et commentaires réunis, avec quelques autres écrits de théologie, en deux volumes in-fol., publiés à Londres en 1740, sous ce titre : *Theological works*, on a de Pocock : *Specimen historiæ Arabum;* Oxford, 1649, in-4°. C'est un de ses meilleurs ouvrages; il a été réimprimé à Oxford, en 1806, in-4°, avec des extraits de la partie inédite de la chronique d'Aboulféda, fournis à l'éditeur, J. White, par Silv. de Sacy; — *Porta Mosis;* Oxford, 1655, in-4°. C'est un ouvrage de Maïmonides, en six discours; il est imprimé en caractères hébreux et accompagné d'une traduction latine et de nombreuses notes; — *Lamiat-al-adjem*, célèbre poëme arabe d'Abou-Ismael Tograi, en arabe, avec une traduction latine et un commentaire grammatical; Oxford, 1661, in-4°. La préface est de Samuel Clarke; — les *Annales d'Eutychius*, en arabe, avec une trad. latine; Oxford, 1658, in-4°; — L'*Histoire des dynasties du patriarche jacobite Grégoire Aboulfaradj*, en arabe, avec trad. latine; ibid., 1663, 2 vol. in-4°.

M. Nicolas.

Notice à la tête des *Theological works* de Pocock.

POCOCK (*Edward*), orientaliste anglais, fils aîné du précédent, né en 1647, à Oxford. Il cultiva aussi les langues orientales, et publia, sous la direction de son père, un traité philosophique d'Ibn-Tofaïl, avec la version latine et des notes (*Philosophus autodidactus;* Oxford, 1671, in-4°); le même traité fut traduit en anglais par Ockley. Il était sur le point de mettre au jour la *Description de l'Égypte* d'Abdallatif, en arabe et en latin, lorsque le refus qu'il éprouva en 1691 d'occuper la chaire que son père laissait vacante l'éloigna pour jamais des études orientales. Ce travail précieux resta longtemps inédit: le texte arabe fut imprimé à Tubingue, à la fin du siècle dernier, et traduit presque aussitôt en allemand; White fit paraître en 1800 l'original et la version latine de Pocock (Oxford, in-4°), avec des notes qui lui appartiennent.

Son frère, Pocock (*Thomas*), a mis en anglais un traité hébreu de Manassès ben-Israel (*of the term of life;* Londres, 1699, in-12).

Leonard Twells, *Life of Ed. Pocock*.

POCOCKE (*Richard*), prélat anglais, né en 1704, à Southampton, mort en septembre 1765, à Meath. On pense qu'il était de la famille des précédents, malgré la légère différence de nom. En sortant de l'université d'Oxford, il se fit recevoir docteur, et embrassa l'état ecclésiastique. De 1734 à 1741 il parcourut les diverses contrées du Levant, et publia à son retour la relation de son voyage sous ce titre : *A description of the East and some others countries* (Londres, 1743-1745, 2 tom. en 3 vol. in-fol., avec 179 planches et des cartes. Cet ouvrage, qui a été traduit en français (*Voyages en Orient;* Paris, 1772-1773, 7 vol. in-12), abonde en descriptions et en détails de mœurs qui le font encore lire avec intérêt; ce qui concerne les inscriptions et les monuments est médiocre. Ayant accompagné comme chapelain lord Chesterfield en Irlande, il demeura dans ce pays, et fut nommé en 1756 évêque d'Ossory; il venait d'être transféré à Meath, lorsqu'il mourut d'une attaque d'apoplexie. On a encore de lui quelques notices dans les *Philosophical Transactions* et l'*Archæologia*.

Nichols, *Literary anecdotes*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

POCQUET (*Claude*). *Voy.* Livonnière.

POCZOBUT (*Martin* de), astronome polonais, né en 1729, à Sloncanka, village près de Grodno, mort le 8 février 1810, à Dunabourg, en Livonie. Après avoir étudié chez les jésuites de Grodno, il entra en 1745 dans leur institut, malgré l'opposition de ses parents, et enseigna les mathématiques, puis la langue grecque à Wilna. En 1760 il entreprit, aux frais de Michel Czartoryski, grand chancelier de Lithuanie, un voyage en France, en Allemagne et en Italie, afin d'étendre ses connaissances scientifiques; pendant le séjour qu'il fit à Avignon, il rédigea plusieurs observations, qui ont été consignées dans le *Traité de paix entre Descartes et Newton*, du P. Paulian. De retour à Wilna (1764), il y fit un cours d'astronomie, et contribua puissamment à la fondation de l'observatoire de cette ville. Lors de la suppression des Jésuites en Pologne (1773), il ne fut point inquiété, grâce à la précaution qu'il avait prise de renoncer à ses vœux. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé au repos, il abandonna le rectorat de l'université de Wilna à Jean Smadecki (1807), et se retira à Dunabourg, dans un couvent de jésuites. Ayant passé plusieurs nuits froides à observer une comète qui avait paru sur l'horizon, il fut victime de cet excès de zèle, et mourut dans sa quatre-vingt-unième année. Poczobut était astronome de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, membre de la Société royale de Londres et de l'Académie de Varsovie, et correspondant de l'Institut de France. Ses travaux astronomiques forment un recueil de 34 vol. in-4°. K.

Rotermund, *Supplem.* à Jöcher.

PODESTA (*Giambattista*), orientaliste italien, né à Fazana (Istrie), dans la première moitié du dix-septième siècle. Il vint à Rome pour s'ap-

pliquer à l'étude des langues orientales, et y eut pour maître le savant Marracci; après avoir passé quelque temps à Constantinople, il devint secrétaire interprète de l'empereur d'Allemagne, et obtint de lui en 1674 une chaire d'arabe à Vienne. On ignore l'époque de sa mort. Ses principaux écrits sont : *Turcicæ chronicæ pars prima* (Nuremberg, 1672, in-8°), trad. du turc; et *Cursus grammaticalis linguarum orientalium* (Vienne, 1687-1691-1703, 3 vol. in-4°) : cet ouvrage, qui comprend la grammaire particulière des langues arabes, persane et turque, est devenu très-rare. Podesta avait soigneusement pris note, dans ses voyages, des idiomes qui avaient cours chez les divers peuples d'origine tartare, et Leibniz le consulta plusieurs fois à ce sujet. Quelques-uns des écrits de ce savant ont été attaqués avec une grande violence par Meninski.

Schelhorn, *Amœnitates liter.*, XIV, 601. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

PODIEBRAD (*Georges*), roi de Bohême, né le 23 avril 1420, au château de Podiebrad, mort à Prague, le 22 mars 1471. Son père, Victorin Bocek de Kunstatt, seigneur bohémien considéré, était beau-frère d'Ulric de Rosenberg, le premier baron du pays et chef du parti catholique et authichien, tandis que Victorin avait été l'ami intime de Ziska. Le courage éclatant et le sang-froid que Georges montra dans diverses batailles le firent élire à vingt ans capitaine du cercle de Bunzlau. Il entra dans la ligue des utraquistes exaltés conduite par Ptacek de Pockstein, une des quatre confédérations formées par les divers partis, pour obvier à l'anarchie croissante après la mort du roi Albert sur le successeur duquel on n'avait pu s'entendre. Quoique le plus jeune membre de cette ligue, il en fut élu le chef en 1444, après la mort de Ptacek. Plein d'énergie en même temps que de prudence, il lutta avec avantage contre l'influence de Rosenberg, et se fit charger par la diète de traiter avec le saint-siége de la confirmation des *compactates* (accord conclu avec le concile de Bâle au sujet de la communion sous les deux formes) ainsi que de la ratification de l'élection de Jean Rockyçana, nommé archevêque de Prague par la nation, en l'absence du chapitre. Dans l'intervalle, le jeune Ladislas, déjà roi de Hongrie, avait été élu à la couronne de Bohême; mais son tuteur, l'empereur Frédéric III, continua de le garder près de lui dans une demi-liberté. Ce défaut d'un gouvernement bien établi paralysait les efforts de Georges pour ramener la tranquillité dans le pays, de même que ses négociations avec la cour de Rome restaient sans succès. En 1448 il s'empara par surprise de Prague, qui jusque là avait été au pouvoir de ses adversaires, et redevint alors le centre de l'hussitisme. La guerre civile suivit ce coup d'éclat; les avantages signalés remportés par Georges obligèrent ses ennemis à se réconcilier avec lui à la diète de Prague en 1451. Nommé peu de temps après régent (*gubernator*) du royaume par Frédéric III, choix qui fut confirmé par la diète (avril 1452), il força les restes des taborites fanatiques, ainsi que les seigneurs catholiques, son oncle Rosenberg entre autres, à le reconnaître en cette qualité. Il fit cesser les guerres privées, qui avaient si longtemps désolé le pays, où l'agriculture et le commerce commencèrent à refleurir. Cependant les affaires religieuses étaient plus loin que jamais d'obtenir une solution; toutes les difficultés qu'elles présentaient sont exposées dans une mémorable conversation qui eut lieu à cette époque entre Georges et Énéas Sylvius, le futur pape Pie II, alors envoyé de Frédéric en Bohême. Cet entretien, rapporté tout au long dans une lettre d'Énéas au cardinal Carvajal, nous fait voir qu'en se refusant à confirmer les *compactates* et l'élection de Rockyçana la cour de Rome avait pour elle le droit strict et formel; mais elle se trompait quant à l'opportunité de sa résistance aux réclamations des Bohémiens, que Georges se déclarait dès lors prêt à soutenir même par la force; et sa ferme résolution sur ce point fut bien manifeste lorsqu'il eut interdit au célèbre prédicateur Capistran l'entrée de la Bohême, pour avoir traité les utraquistes d'hérétiques. Le jeune roi Ladislas, enlevé à la garde de Frédéric, à la suite d'une insurrection éclatée en Autriche, vint en 1453, s'établir à Prague; Podiebrad, qui fut alors maintenu dans ses fonctions de régent, acquit, contrairement aux espérances de ses ennemis, beaucoup plus d'autorité qu'auparavant. En effet le gouvernement ayant repris sa forme régulière, toutes les ligues particulières, qui entravaient jusqu'alors la marche de l'administration cessèrent d'exister. Pendant les années suivantes Podiebrad, qui resta presque constamment avec le roi dans les meilleurs rapports, s'appliqua à guérir les blessures que la guerre et l'anarchie avaient faites à son pays. Il sut prendre de sages ordonnances pour maintenir l'ordre à l'intérieur, et veilla avec soin à leur exécution; ce rétablissement de la sécurité donna une impulsion puissante à l'agriculture et au commerce. Podiebrad ne manqua pas non plus à maintenir la Silésie et la Moravie dans la soumission due à la couronne de Bohême, et dont ces deux pays avaient cherché à s'affranchir en partie. Au moment où Ladislas allait prendre en main le gouvernement, dont Podiebrad avait rendu la marche exempte de toute difficulté, il mourut, subitement enlevé par la peste (23 novembre 1457) après avoir, dans ses dernières paroles, remercié Georges de sa fidélité et de son dévouement.

De nombreux compétiteurs se présentèrent pour le trône vacant, dont la diète, convoquée pour le 28 février 1458, devait disposer. Georges, qui dans l'intervalle conserva d'un commun accord ses fonctions de régent, fut appelé à intervenir dans les affaires de Hongrie. Les populations de ce pays désiraient voir la couronne

placée sur la tête du jeune Matthias Corvinus, qui, emprisonné précédemment par ordre de Ladislas, se trouvait à Prague sous la garde de Georges, qui le traitait du reste avec la plus grande distinction. Des documents irréfragables établissent que Matthias dut son élévation à Podiebrad, qui détermina ses amis Ujlak, voïwode de Transylvanie, et le palatin Gara à cesser leur opposition à l'élection de Matthias. Ce dernier jura une éternelle reconnaissance à Georges, dont la fille lui fut fiancée (1). L'exemple des Hongrois, qui venaient de placer à leur tête un souverain choisi dans la nation, augmenta le désir du peuple bohémien de voir le gouvernement définitivement confié aux mains si habiles et si énergiques de Georges. Cédant à ce vœu général, la diète l'élut (2 mars 1458) à l'unanimité roi de Bohême; les principaux seigneurs catholiques concoururent à cet acte. Par réciprocité, il fut décidé que Georges serait couronné selon le rite de l'Église romaine, ce qui eut lieu le 7 mai suivant, par l'office de deux évêques hongrois. La veille Georges jura devant eux de garder l'obédience due au saint-siége par les princes chrétiens, sans qu'il renonçât, comme l'ont prétendu quelques historiens, à poursuivre la confirmation des *compactates* par le pape; au contraire il fit immédiatement dans ce but des démarches auprès de Calixte III, qui, gagné par la déférence du nouveau roi, fut selon toute apparence empêché par sa mort (août 1458) d'accéder aux demandes de Georges. Celui-ci, après avoir fait reconnaître sa souveraineté en Moravie, marcha avec une armée considérable contre le duc d'Autriche Albert; ce prince, pour se venger d'avoir été évincé du trône de Bohême, auquel il prétendait comme héritier de Ladislas, avait envoyé des secours à plusieurs princes de Silésie et aux bourgeois de Breslau, qui se refusaient à se soumettre à l'autorité de Georges. Pressé par les troupes bohémiennes, Albert réclama l'intervention de l'empereur, qui fit conclure entre les deux adversaires une paix avantageuse pour Georges. Au commencement de 1459, ce prince fut engagé par la majorité des magnats de Hongrie, alors en révolte contre Matthias, à leur donner pour roi son plus jeune fils, Henri; mais, bien que Matthias se fût déjà montré plein d'ingratitude envers lui, Georges refusa cet offre. Les mécontents s'adressèrent alors à l'empereur Frédéric, qui accepta leurs propositions; dans l'intervalle Matthias était parvenu à rétablir son autorité, et il se trouvait en mesure pour combattre l'empereur avec des forces supérieures. Frédéric, sentant sa faiblesse, invoqua l'aide de Georges, et conclut avec lui une alliance intime (août 1459) malgré les instances du nouveau pape Pie II. Ce pontife, qui tenait à amener les Bohémiens à abandonner la communion sous les deux formes, doutait que Georges se prêtât à ce projet; et il était alarmé de la forte position que le roi avait acquise par ses traités d'alliance signés à Eger (avril 1459) d'un côté avec le comte palatin Frédéric, et de l'autre avec les princes de Saxe et de Brandebourg, ainsi que par l'accord qu'il conclut peu de temps après à Pilsen avec le duc Louis de Bavière, au sujet de contestations pendantes depuis de longues années entre ce pays et la Bohême. Cependant, pour décider le roi à coopérer activement à la guerre contre les Turcs, la principale préoccupation de Pie II, ce pape n'hésita pas à aider Georges à obtenir la soumission des habitants de Breslau, qui avaient jusqu'ici résisté à tous les moyens de persuasion et de force employés par le roi pour vaincre leur rébellion. En janvier 1460 les députés de la ville prêtèrent enfin serment entre les mains du roi, qui ainsi en moins de deux ans triompha des efforts qu'une partie de ses sujets et plusieurs princes puissants avaient tentés pour empêcher son autorité de se consolider.

Affermi sur le trône, il fit des démarches pour se faire confier l'administration de l'Empire, afin de mettre fin à la complète anarchie, qui y régnait par suite de la faiblesse et du manque d'énergie de Frédéric. Mais ce dernier, blessé de la position inférieure qu'il occupait vis-à-vis de Georges, qu'il avait été obligé de prendre comme arbitre dans ses démêlés avec les états d'Autriche et avec le roi de Hongrie, s'opposa à ce que le pouvoir dont il ne savait pas user fût délégué à Georges. Ce prince se rapprocha alors du comte palatin, du duc Louis de Bavière et autres puissants adversaires de Frédéric, qui luttaient en ce moment à main armée contre le parti de l'empereur, guidé par le margrave Albert de Brandebourg, et il chercha à se faire par leur concours élire roi des Romains. Ce projet, qui lui avait été inspiré par son conseiller Martin Mayr, échoua devant l'opposition du margrave et devant la défiance du peuple bohémien, déjà irrité de voir le roi poursuivre par des mesures de rigueur les taborites et autres sectaires, tels que les frères bohémiens, dont l'origine remonte à cette époque. Georges suivait cette voie pour prouver au pape son désir de remplir le serment qu'il avait prêté à l'Église, et pour rendre le pontife plus disposé à écouter les propositions que l'ambassade bohémienne vint lui soumettre en mars 1462.

Mais en ce moment la cour de Rome, qui venait de consolider de nouveau son autorité en Allemagne et en France; ne voulut pas laisser subsister l'exemple dangereux d'un État où le clergé n'avait plus aucune influence sur le gouvernement, et qui cependant se distinguait par sa prospérité. Le 31 mars Pie II révoqua solennellement les compactates, qui selon lui n'avaient été accordés que temporairement

(1) La somme d'argent que les Hongrois remirent à cette époque à Georges ne fut pas donnée à titre de rançon, mais pour le dédommager des frais que lui avait occasionnés l'élection de Matthias.

et à des conditions qui n'avaient pas été remplies, et il défendit en même temps la communion sous les deux formes. Georges annonça non moins formellement sa ferme intention de maintenir les compactates; et pour montrer qu'il n'était pas intimidé par les menaces du pape, il fit jeter en prison le légat Fantin, qui, auparavant son ambassadeur à Rome, avait montré envers lui la plus grande infidélité. Il s'ensuivit une rupture complète avec Pie II, qui cependant ne recourut pas aussitôt aux mesures de rigueur, sur les instances de l'empereur, qui prévoyait le besoin qu'il allait avoir de l'aide de Georges. En effet, assiégé peu de temps après (octobre 1462) dans son château de Vienne par les habitants de cette ville, et par les troupes de son frère Albert, Frédéric ne fut sauvé que par les vingt mille hommes que Georges amena en toute hâte à son secours. Dans sa reconnaissance, l'empereur s'interposa avec encore plus d'énergie auprès du pape en faveur de Georges, qu'il chargea de pleins pouvoirs pour terminer par une sentence arbitrale les querelles sanglantes qui depuis six ans désolaient l'Allemagne; le roi était lui-même intervenu dans cette lutte en se joignant aux ennemis du margrave Albert de Brandebourg, ce qui surtout avait amené la défaite complète de ce prince. La décision que Georges prononça à ce sujet devant la grande réunion des princes allemands rassemblés à Prague (août 1463) rétablit la concorde entre eux. Toutefois, Georges ne parvint pas à leur faire accepter son projet de réforme politique de l'Empire, projet qui devait mettre fin aux guerres privées par l'établissement d'une magistrature respectée et par le rétablissement du pouvoir impérial, presque entièrement déchu. Il ne fut pas plus heureux dans les démarches qu'il fit auprès de Louis XI, Philippe de Bourgogne et d'autres princes de l'Europe, pour les engager à former entre eux une grande confédération indépendante du pape, et qui, tout en veillant principalement à la défense contre les Turcs, jugerait souverainement de tous les différends qui se présenteraient entre les princes et les États de la chrétienté.

Dans l'intervalle, plusieurs grands seigneurs de son pays, autrefois ses supérieurs, maintenant jaloux de son autorité croissante et de l'éclat de son règne, avaient organisé contre lui une ligue, qui, conduite depuis 1465 par son ancien ami intime Zdenek de Sternberg, l'accusa d'avoir violé les franchises du pays. Les différentes diètes convoquées pour juger de leurs réclamations les déclarèrent toutes mal fondées. Ils n'en persistèrent pas moins dans leur opposition, espérant pouvoir profiter des difficultés où Georges se trouvait placé par la nouvelle attitude de la cour de Rome. Le pape Paul II, blessé de ce que le roi avait négligé de le faire complimenter de son élévation, laissa pour les affaires de Bohême la main libre aux cardinaux Carvajal et Piccolomini, qui se prononcèrent pour l'emploi de toutes les mesures de rigueur, d'autant plus que l'amitié entre Frédéric et Georges avait cessé, et cela pour toujours, depuis l'automne 1465. A cette époque Frédéric s'étant vu en butte à une attaque à main armée de la part de Zdenek de Sternberg, aidé de plusieurs barons bohémiens, dont plusieurs étaient des conseillers du roi, et ignorant la rupture qui avait eu lieu entre Zdenek et Georges, crut que ce dernier était de connivence dans cette aggression, et lui retira aussitôt sa confiance. Cependant, voyant se préparer l'orage, Georges avait remis à Jean de Vitez, primat de Hongrie, très-influent à Rome, un projet d'accord avec le pape, où il faisait des concessions qui ne pouvaient manquer d'amener une entente. Mais Jean fut empêché d'envoyer au pape ces propositions par Matthias son souverain, qui, ambitieux à l'excès, offrit dès lors à la cour de Rome de combattre Georges, son beau-père. Mais pendant deux ans les attaques des Turcs et les démêlés avec les Valaques et les Transylvains ne permirent pas à Matthias de donner suite à ce projet. Le 8 décembre 1465 une bulle de Paul II vint délier de tous leurs devoirs envers Georges les sujets de la couronne de Bohême; mais elle resta assez longtemps sans aucun effet notable, même après l'excommunication prononcée contre Georges (23 décembre 1466). La plupart des princes allemands conservèrent avec le roi des rapports d'amitié; Casimir de Pologne, que le pape engagea de la manière la plus formelle à s'emparer de la Bohême, s'y refusa obstinément. En 1467 Georges s'apprêta à combattre la ligue des seigneurs, qui, puissante surtout en Silésie, en Moravie et dans une partie de la Lusace, avait levé l'étendard de la révolte. Il remporta partout des avantages importants, ce qui lui permit de détacher au commencement de 1468 un corps d'armée, qu'il envoya, sous la conduite de son fils Victorin, envahir les États de l'empereur. Celui-ci appela à son secours le roi de Hongrie, lui promettant de le faire élire roi des Romains. Matthias (*voy.* ce nom) accourut avec seize mille hommes et refoula Victorin en Bohême; lorsque Georges vint à Znaïm s'opposer aux Hongrois avec une armée considérable, son adversaire évita avec soin une bataille décisive; les Bohémiens furent obligés de se retirer faute de vivres. Matthias alors pénétra en Moravie, s'entendit avec les chefs de la ligue, puis retourna en Hongrie pour y chercher de nouvelles troupes. Pendant l'automne, Georges, déjà profondément attristé de voir son pays, dont il avait rétabli la prospérité, de nouveau désolé par la guerre civile, dévasté par les cruels Hongrois et par les bandes de croisés allemands, plus féroces encore, eut en outre la douleur de perdre plusieurs de ses plus dévoués serviteurs : ses armes éprouvèrent à cette époque plusieurs revers; mais en re-

vanche il parvint (mars 1469) à cerner de tous côtés près de Willincow l'armée réunie de Matthias et de la ligue. Le roi de Hongrie demanda à traiter; Georges y consentit, malgré la vive résistance de ses soldats, qui demandaient à grands cris à exterminer leurs ennemis; après que Matthias se fut engagé sur son honneur de cesser contre lui toute entreprise et de réconcilier les Bohémiens avec la cour de Rome sur la base des compactates, il le laissa se retirer librement. Deux mois après, Matthias se fit élire roi de Bohême par les chefs de la ligue assemblés à Olmutz. Cette perfidie amena un changement complet dans la façon d'agir de Georges. Jusqu'ici il s'était toujours signalé par une extrême modération et par son désir de terminer les différends par un accommodement paisible; avant de recourir aux armes, il attendait qu'il eût été attaqué. Mais alors il développa la plus grande énergie, prenant partout l'offensive, et poursuivant ses ennemis à outrance; sa soif de vengeance le fit renoncer à voir ses enfants lui succéder sur le trône; pour obtenir l'aide des Polonais, il fit élire, comme devant lui succéder, Ladislas, le fils de leur roi Casimir. Une suite de victoires couronnée par celle que son fils Henri remporta (2 novembre 1469) à Hradisch sur l'armée hongroise, marqua cette nouvelle phase de la guerre; beaucoup de rebelles se soumirent. Matthias, bien qu'il se fût brouillé avec l'empereur (mars 1470), n'abandonna cependant pas son entreprise; il alla reprendre le siége de Hradisch, en Moravie; Georges y vint avec vingt-quatre mille hommes pour lui offrir bataille. Matthias ne l'ayant pas acceptée, Georges, après avoir détruit les bastions élevés par les Hongrois autour de Hradisch, se dirigea vers la Hongrie. Matthias alors se précipita avec ses dix-huit mille hommes sur la Bohême, brûlant et dévastant tout sur son chemin, et espérant surprendre la ville de Prague. Mais là une armée considérable se réunit en un instant, grâce à l'organisation d'une milice permanente, que Georges, toujours prudent, avait établie peu de temps auparavant. Averti que son adversaire revenait à la hâte en arrière, Matthias, craignant de nouveau d'être enveloppé, s'enfuit avec sa cavalerie, laissant son infanterie à la merci des Bohémiens, qui la massacrèrent presque entièrement. Leurs succès amenèrent un changement notable dans l'attitude de la cour de Rome; le pape prêta l'oreille aux propositions d'accord que Georges lui fit soumettre par l'intermédiaire des princes de Saxe, qui, ainsi que le margrave Albert, s'étaient constamment montrés tout dévoués au roi de Bohême. Ce fut en ce moment décisif que la mort, causée par une hydropisie, vint enlever Georges Podiebrad, que les utraquistes comme la plus grande partie des catholiques pleurèrent comme un père, comme le meilleur et le plus grand roi de la Bohême. Un des côtés saillants de son caractère était l'esprit de justice, l'amour pour la paix, ce qui le fit si souvent choisir pour arbitre dans les démêlés des princes ses voisins. Voici le portrait que nous a laissé de lui son adversaire Énéas Sylvius : *Georgius de Podiebrad, homo brevis, quadrato corpore, alba carne, illustribus oculis, moribus placidis, Hussitarum errore infectus, alioquin æqui bonique cultor. Quem cum nos longo sermone de communione calicis tentavissemus, magis deceptum quam pertinacem invenimus. Laborum aut rerum experientia multarum*, dit-il dans un autre endroit, *oculus in rebus subitis perspicacissimus, incredibilis diligentia, solertissima cura, animus inquietus et nullius ignarus artis quas bello necessarias ducunt, Georgium Alberto Brandenburgensi proximum faciunt.* Ajoutons, comme dernier trait, que Georges Podiebrad, tout en estimant la science, était un des princes les moins instruits de son temps : il ne savait pas le latin, et ne parlait l'allemand que très-peu couramment. E. G.

Pie II, *Commentarii.* — Dlugoss, *Hist. polonica.* — Bonfinius, *Res hungaricæ* — Eschenlœr, *Geschichte der Stadt Breslau* (Breslau, 1827, 2 vol). — Th. Ebendorfer, *Chronicon austriacum.* — *Chronicon austriacum anonymi*, dans les *Selecta juris et historiarum* de Senkenberg. — Raynaldi, *Annales.* — Muller, *Reichstags-Theatrum.* — *Das Kaiserliche Buch des Markgrafen Albrecht von Brandenburg* (Berlin, 1830). — Chmel, *Geschichte Friedrichs III, Materialien zur oestreichischen Geschichte* et *Regenten Kaisers Friedrich III.* — Palacky, *Geschichte von Bœhmen. Archiv cesky*, et *Acten und Documente zur Geschichte Podiebrads* (formant le tome XX des *Schriften für Kunde œstreichischer Geschichte* publiés par l'Academie de Vienne). — M. Jordan, *Das Königthum Georgs Podiebrad* (Berlin, 1861).

POE (*Edgar-Allan*), poëte et romancier américain, né à Baltimore, en janvier 1811, mort le 7 octobre 1849, dans la même ville. Son père était Américain et sa mère Anglaise; il les perdit à l'âge de six ans, et semblait destiné à grandir sans appui et sans ressources. Le ciel lui envoya un généreux protecteur : un riche négociant de la Virginie, John Allan, s'intéressa à cet enfant, remarquable par sa beauté et sa vivacité d'esprit. Après l'avoir adopté, il l'emmena en Angleterre et l'entretint quatre ou cinq ans dans une pension. A son retour, il le plaça à Richmond, puis l'envoya à l'université de Charlotteville pour lui faire compléter ses études classiques. Poe s'y fit remarquer par sa vive intelligence, et encore plus par sa turbulence et ses penchants désordonnés. Il s'y livra avec passion au jeu et à l'intempérance, si bien qu'au bout d'un an il fut renvoyé. Quoique son bienfaiteur eût pourvu amplement à ses besoins, il laissait des dettes assez considérables, et sur le refus qui lui fut fait de les payer, Poe adressa à M. Allan une lettre très-inconvenante, et quitta sa maison. Il résolut alors de se rendre en Grèce pour combattre en faveur de la liberté des Grecs; mais il se borna à voyager en Europe pendant un an. Se trouvant à Saint-Pétersbourg, il fut arrêté par la police à la suite d'une orgie; grâce à la généreuse inter-

vention du ministre américain, il échappa à une prison de quelques mois, et obtint les moyens de retourner en Amérique. Son bienfaiteur, bien qu'un peu refroidi par sa conduite passée, voulut bien s'intéresser encore à lui, et parvint à lui obtenir une place à l'école militaire de West-point. Là, Poe s'occupa avec ardeur de ses études pendant quelques mois; mais bientôt les habitudes de dissipation prirent le dessus, et avant la fin de son année il fut encore renvoyé. Il revint à Richmond, dans la maison de M. Allan, qui malgré cette seconde expulsion l'accueillit avec bonté. Peu auparavant, M. Allan s'était remarié avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Il eut bientôt contre Poe un nouveau sujet de mécontentement, et cette fois il le bannit pour toujours de sa maison. Poe a prétendu que son seul tort avait été de « tourner en ridicule le mariage de son bienfaiteur », et d'avoir eu une querelle avec sa femme, ce qui serait déjà assez coupable de sa part; mais d'autres témoignages établissent des torts d'une nature beaucoup plus grave. Quoi qu'il en soit, M. Allan refusa constamment de le revoir, et à sa mort, en 1834, bien qu'il laissât une grande fortune, pas un sou ne fut légué à celui qui avait été son fils adoptif. Voilà donc Poe réduit à ses propres ressources. Pour vivre, il publia un volume de poésies et écrivit pour un journal, ce qui n'eut aucun succès. Il s'enrôla comme soldat, et, bientôt dégoûté de la monotonie de cette vie, il déserta. La misère le pressant, il reprit la plume et obtint le prix pour un sujet qu'avait proposé un journal de Baltimore. Son triste état ayant intéressé ses nouveaux amis, il entra en relation avec le directeur du *Southern literary Messenger*, et y fit des articles de critique. Ses habitudes déréglées et son intempérance le firent renvoyer en 1837. Ce fut pendant son séjour à Richmond qu'il épousa sa cousine. L'année suivante, il publia *The Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket*, fiction de beaucoup de talent. Il s'établit à Philadelphie, et écrivit pour les Magazines ses contes les plus remarquables: *The gold Ring*, *The golden Bug*, *The murders of the rue Morgue*. En 1844, il se fixa à New-York, où il trouva facilement le moyen d'employer ses talents à des journaux et à des revues. C'est alors qu'il donna le poëme *The Raven*, qui bien que fort sombre a des traits saisissants d'imagination. On le regarde comme son chef-d'œuvre. Il écrivit aussi des esquisses, parfois injustes et mordantes, sur les hommes de lettres de New-York; mais on y trouve aussi bien des pages d'une excellente critique. Ces travaux étaient souvent interrompus par des accès et des excès d'intempérance, puis suivaient des semaines d'embarras et de détresse. En 1848, il donna une série de *Lectures* sur l'univers, et les réunit plus tard dans un ouvrage intitulé: *Eureka, a prose poem*. Il se rendit en Virginie pour répéter des leçons qui avaient eu quelque succès à New-York. Malheureusement, à son retour, il rencontra à Baltimore d'anciennes connaissances, qui l'engagèrent à boire. Il s'enivra tellement qu'il fut ramassé dans la rue, où il avait passé la nuit à l'intempérie de l'air. Il fut transporté dans un hôpital, et c'est là qu'il mourut, le lendemain 7 octobre, dans les angoisses du délire. Edgar Poe était né avec un talent original, une imagination riche mais maladive, qui avec d'autres habitudes de vie auraient pu produire de meilleurs ouvrages. Il n'a guère donné que des morceaux peu étendus. Il ne recherche que les sujets sombres et bizarres, horribles. Son cerveau malade semble avoir été encore exalté par les excès d'intempérance et la solitude. Il n'a que l'apparence d'originalité, et il reproduit en les exagérant les idées fantastiques puisées dans Hoffman et Jean-Paul Richter, ou les horreurs qui dans le hasard des songes avaient traversé son esprit. Son invention n'est pas saine et morale. Ses poésies, qui ne forment qu'un petit volume, ont du sentiment et de la mélodie, et les descriptions y sont souvent admirables. Ses œuvres ont paru sous le titre *The works of Edgar-Allan Poe, with a Memoir by R. W. Griswold, et Notices of his life and genius, by N.-P. Willis and J.-R. Lowell*, 4 vol.; New-York, 1857. De 1856 à 1858, MM. William Hughes et Baudelaire ont publié la traduction d'une partie des nouvelles et contes fantastiques de Poe.

J. Chanut.

Edinburg review, août 1858. — *English cyclopædia* (biography). — *Cyclopædia of american literature*, 2 vol. in-8°. — *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1846.

POËL (*Egbert* van der), peintre hollandais, né à Rotterdam, vécut de 1620 à 1690 ou 1691. Sa vie est peu connue: selon l'apparence il ne quitta pas son pays, quoique ses œuvres se trouvent dans toutes les galeries considérables. Il s'est essayé dans presque tous les genres: il a peint des intérieurs rustiques, des paysages, des scènes maritimes, mais il a réussi surtout dans la représentation des incendies nocturnes. Une grande justesse d'effets, une touche franche et expressive, des ciels profonds, des figurines nombreuses et animées, telles sont les qualités de Poël. On peut lui reprocher quelque négligence dans sa manière; « mais, dit M. Charles Blanc, c'est qu'il savait trop bien son métier. » On cite de Poël à Paris au Louvre: *La Maison rustique* (gravée par E. Blin); — à Amsterdam: une *Femme préparant des poissons*; les *Ruines de la ville de Delft* (1657); — à La Haye: un *Clair de lune*; — à Rome: *Incendie d'une chaumière*; — à Rotterdam: *Incendie d'une métairie*; — à Stockholm: *Incendie d'un village*; — à Turin: des *Pêcheurs sur des dunes*; des *Marchands de poisson au bord de la mer*; — à Vienne: *Maison de paysans hollandais*, avec des lavandières au premier plan (1647); — *Incendie d'une ville pendant la nuit*.

Charles Blanc, *Hist. des peintres*.

POËLENBURG (*Kornelis*), peintre hollan

dais, né en 1586, à Utrecht, où il est mort, en 1660. Il apprit la peinture sous Abraham Blomaërt, qu'il quitta pour aller à Rome, où il suivit les leçons d'Adam Elzheimer (1600). Membre de la banque académique, il y reçut les noms d'*il Brusco* et d'*il Satiro*. Il *italianisa* sa manière, mais, n'ayant pu réussir à bien dessiner, il se renferma dans le paysage. Ses tableaux furent recherchés et payés fort cher, même en Italie. Le pape Paul V et le grand-duc de Toscane Ferdinand II essayèrent en vain de le retenir. Après quelques mois passés à Florence (1621), il revint en Hollande, où sa réputation l'avait précédé. Il y fut reçu avec de grands honneurs; Rubens devint son ami. Charles Ier l'appela à Londres : Poëlenburg y travailla beaucoup, mais il quitta le service de ce monarque, et termina ses jours à Utrecht, le pinceau à la main. Il fut le peintre le plus laborieux de son temps. Ses principaux tableaux sont : *La Naissance de Jésus*, à Dusseldorf; *Loth et ses filles* et les portraits de la *famille de l'électeur Frédéric V;* à Paris, au Louvre, deux *Vues du Campo-Vaccino*, une *Diane au bain*, célèbre sous le nom des *Baigneuses*, et le *Martyre de saint Étienne;* chez divers *Céphale et Procris;* un *Paysage avec des ruines;* un autre avec des vaches; des *Nymphes folâtrant avec des Faunes;* une *Fuite en Égypte, Diane revenant de la chasse;* une *Sainte Famille;* un *Ange annonçant à des bergers la naissance du Sauveur*, etc. A la grande exposition de Manchester (1857), on admirait le portrait de Poëlenburg et celui de sa femme, peints par l'artiste lui-même, et plusieurs paysages. Il a aussi gravé à l'eau-forte avec beaucoup de succès, mais ses estampes sont fort rares et hors de prix. La manière de Poëlenburg est suave et légère; elle décèle un travail facile, un pinceau fin et spirituel et une grande entente du clair-obscur; ses masses sont larges, ses fonds et ses premiers plans pleins d'harmonie; les détails, surtout ceux qui se rattachent à l'architecture, sont soignés; ses figures (presque toujours des femmes nues) sont bien groupées, mais le dessin en est rarement correct. A. L.

Descamps, *Vie des peintres*, I, 214-216. — Ch. Blanc, *La Vie des peintres* (École hollandaise), liv. 94.

POELITZ (*Charles-Henri-Louis*), historien et publiciste allemand, né le 17 août 1772, à Ernstthal, mort à Leipzig, le 27 février 1838. Après avoir été pendant huit ans professeur d'histoire et de morale à l'Académie des nobles à Dresde, il reçut en 1803 la chaire de droit des gens à Wittemberg, où il fut chargé en 1808 de l'enseignement de l'histoire. En 1815 il fut nommé à Leipzig professeur d'histoire de Saxe et de statistique, et cinq ans après professeur des sciences politiques. En 1831 il fut élu correspondant de l'Académie des sciences morales de Paris. Il légua à la ville de Leipzig sa belle bibliothèque, qui comptait plus de trente mille volumes, et dont on a publié un catalogue. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Handbuch der Weltgeschichte* (Manuel de l'histoire universelle); Leipzig, 1805, 3 vol.; une sixième édition parut en 1830, en 4 vol.; — *Geschichte und Statistik der Königreichs Sachsen und des Herzogthums Warschau* (Histoire et statistique du royaume de Saxe et du duché de Varsovie); ibid., 1808-1810, 2 vol. in-8°; — *Handbuch der Geschichte der souveränen Staaten des Rheinbundes* (Manuel de l'histoire des États souverains de la Confédération du Rhin); ibid., 1811, 2 vol. in-8°; — *Geschichte des Königreichs Sachsen* (Histoire du royaume de Saxe); ibid., 1817, 1826; — *Die europæischen Verfassungen seit* 1789 (Les constitutions des États européens depuis 1789); ibid., 1817-1825, 1832-1833, 3 vol. in-8°; — *Die Sprache der Deutschen philosophisch und geschichtlich dargestellt* (La langue allemande exposée philosophiquement et historiquement); ibid., 1820; — *Die Staatswissenschaften im Lichte unserer Zeit* (Les sciences politiques d'après les idées de notre époque); ibid., 1823, 1827-1828, 5 vol. in-8° : ouvrage très-remarquable; — *Das Gesammtgebiet der deutschen Sprache nach Prosa, Poesie und Beredtsamkeit, theoretisch und praktisch dargestellt* (L'ensemble de la langue allemande, prose, poésie et éloquence, exposé théoriquement et pratiquement); ibid., 1825, 4 vol.; — *Praktisches Handbuch zur Erklärung der deutschen Classiker* (Manuel pratique pour l'explication des classiques allemands); ibid., 1828, 4 vol ; — *Geschichte Friedrich August's, Königs von Sachsen* (Histoire de Frédéric-Auguste, roi de Saxe); ibid., 1830, 2 vol.; — *Vermischte Schriften aus dem Kreise der Geschichte und der Staatswissenschaften* (Mélanges d'histoire et de politique); ibid., 1831, 2 vol.; — *Staatswissenschaftliche Vorlesungen für gebildete Leser in constitutionellen Staaten* (Cours de politique pour le public éclairé des États constitutionnels); ibid., 1831-1833, 3 vol. Outre un grand nombre d'articles dans la *Leipziger Literaturzeitung*, Poelitz a aussi publié les *Jahrbücher für Geschichte und Staatskunst* (Annales pour l'histoire et la politique), recueil périodique commencé en 1828 et continué depuis sa mort par Bulau. E. G.

Conversations-Lexikon.

POELLNITZ (*Charles-Louis*, baron DE), aventurier et écrivain allemand, né le 25 février 1692, à Issoum, village de l'électorat de Cologne, mort à Berlin, le 23 juin 1775. Il perdit de bonne heure son père, officier prussien et fils d'un ministre d'État; élevé à Berlin à l'académie des nobles, il devint gentilhomme de la chambre à la cour du roi Frédéric-Guillaume Ier. S'étant attiré par quelque négligence dans son service une réprimande publique, il quitta Berlin, et se rendit à Paris, où, quoique bien accueilli par la duchesse douairière d'Orléans, il ne parvint pas

à obtenir une position à la cour. Pendant les années suivantes il mena une vie d'aventures, dont il a laissé lui-même dans ses *Mémoires* un récit piquant. Après avoir vainement cherché fortune en Pologne et en Saxe, il revint à Paris, où il vécut durant quelque temps aux dépens d'une vieille présidente, qui était devenue amoureuse de lui; lorsqu'elle fut morte, il se trouva à bout de ressources et revint à Berlin; mais il fut obligé de s'enfuir au plus vite, lorsqu'on y eut appris qu'il avait embrassé en France le catholicisme. De retour à Paris, il prit part à la conspiration Cellamare, dont la découverte lui fit de nouveau quitter cette ville. Il se rendit en Autriche; il multiplia ses sollicitations auprès des personnages influents dans le but de recevoir quelque faveur, mais sans mieux réussir qu'auparavant. Il revint une quatrième fois à Paris, pendant le règne du système de Law; comme tant d'autres, il fut durant quelques jours plus que millionnaire, pour se trouver ensuite de nouveau tout à fait au dépourvu d'argent. Courant après la fortune, qui le fuyait, il partit pour Rome, où le zèle qu'il afficha pour la religion catholique ne lui valut aucun profit. A Madrid, où il arriva à peu près dénué de tout, il parvint à obtenir un brevet de lieutenant-colonel; mais comme aucun traitement ne fut joint à ce titre, il gagna l'Angleterre, où il fut encore plus mal reçu que dans les autres pays. Vivant d'expédients, toujours traqué par ses créanciers, il essaya encore en Hollande, et ensuite dans diverses petites cours d'Allemagne, de sortir de cet état pénible. Toutes ses démarches, toutes ses intrigues restèrent vaines jusqu'à ce que enfin Frédéric le Grand, à son avénement, le prit parmi ses gentilshommes. Nommé par la suite grand maître des cérémonies, Poellnitz se fit bien venir du roi, par la manière agréable et spirituelle dont il contait les anecdotes, sans nombre, qu'il avait apprises pendant ses longues pérégrinations. Cependant il se démit tout à coup de son emploi, se croyant assuré de la main d'une riche héritière de Nuremberg; en vue de cette union, il se fit catholique pour la troisième fois; mais ses espérances furent encore déçues : le mariage n'eut pas lieu. Après bien des supplications, il obtint de Frédéric de pouvoir reprendre sa charge, mais aux conditions humiliantes que voici : « 1° On proclamera dans tout Berlin qu'il est défendu, sous peine de cent ducats, de faire crédit au sieur Poellnitz; 2° il lui est formellement défendu de mettre les pieds chez les ministres étrangers et de rapporter ce qui a été dit à la cour; 3° toutes les fois qu'il sera reçu à la table royale pour amuser les convives, il lui sera interdit de faire un visage de pénitent. » Tout en le traitant souvent avec un dédain insultant, Frédéric tenait à Poellnitz, qui avait le talent de l'égayer (1); il lui donna plus tard la direction des théâtres, la charge de premier chambellan, et le fit entrer à l'Académie des sciences de Berlin. On a de Poellnitz : *Mémoires du baron de Poellnitz, contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages et le caractère des personnes qui composent les principales cours de l'Europe;* Liége, 1734, 3 vol. in-8° : ce livre, qui contient le récit intéressant de beaucoup de particularités curieuses, fut plusieurs fois réimprimé; — *Nouveaux mémoires du baron de Poellnitz, contenant l'histoire de sa vie et la relation de ses premiers voyages;* Amsterdam, 1737, 2 vol. in-8°; publié de nouveau avec l'ouvrage précédent, Londres, 1747, 5 vol.; — *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg;* Berlin, 1791, 2 vol. in-8°; trad. en allemand par Braun : ouvrage d'une lecture attachante, mais parfois inexact. On attribue à Poellnitz les écrits anonymes suivants : *Histoire secrète de la duchesse de Hanovre, épouse de Georges Ier;* Londres, 1732, in-8°; — *État abrégé de la cour de Saxe sous le règne d'Auguste III;* Francfort, 1734, in-8°; — *La Saxe galante;* 1737, in-8° : histoire des amours du roi Auguste, souvent réimprimée et traduite en diverses langues; — *Lettres saxonnes;* Berlin, 1738, 2 vol.

Flögel, *Geschichte der Hofnarren*. — Meusel, *Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*. — Vehse, *Geschichte der deutschen Hofe*. — Preuss, *Friedrich der Grosse*.

* **POEPIG** (*Édouard*), naturaliste allemand, né en 1797, à Plauen. Reçu docteur en médecine, il parcourut pendant dix ans l'île de Cuba et les deux Amériques. De retour en Allemagne en 1832, il fut nommé l'année suivante professeur de zoologie à l'université de Leipzig, dont il enrichit le musée d'histoire naturelle d'une partie des objets qu'il avait rapportés de ses voyages. On a de lui : *Reise nach Chili, Peru und auf dem Amazonenflusse* (Voyage au Chili, au Pérou et sur le fleuve des Amazones); Leipzig, 1835, 2 vol.; — *Nova genera plantarum in regno Chiliensi, Peruviano ac Terra amazonica lectarum;* ibid., 1835-1845, 3 vol., avec planches; en collaboration avec Endlicher; — *Landschaftliche Ansichten und erlaeuternde Darstellungen* (Vues et paysages avec description); ibid., 1839, avec gravures; — des articles dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber.

Conversations-Lexicon.

POERIO (*Joseph*), avocat napolitain, né à Catanzaro, mort à Florence, en 1843. Après avoir fait de bonnes études en droit, il vint prendre place au barreau de Naples, où il ne

(1) Voici en quels termes le roi lui avait accordé son congé : « *Je certifie que le sieur de Poellnitz a rendu des* services éminents à la cour de notre père par ses plaisanteries; qu'il n'est ni brigand ni empoisonneur; qu'il sait par cœur toutes les anecdotes des châteaux royaux; qu'il possède l'art de saisir le ridicule des gens; qu'il n'a jamais excité notre indignation; excepté par son importunité, qui passe les bornes du respect; et qu'après son départ, nous sommes résolu de supprimer son emploi, ne jugeant personne capable de le remplir après le dit baron. »

tarda pas à se faire une réputation brillante par son éloquence. Doué d'une imagination ardente, il fut un des premiers à embrasser le parti qui proclama la république parthénopéenne (janvier 1799). Lorsqu'elle succomba sous les menées réactionnaires, il fut condamné à périr sur l'échafaud, et vit sa peine commuée en une détention perpétuelle. Au retour des armées françaises, Poerio devint préfet de la province de Capitanate (1806). Joachim Murat le nomma procureur général à la cour de cassation (1808). Poerio, dans ces hautes fonctions, contribua beaucoup à déterminer le sens des lois qui, par leur nouveauté, étaient un sujet continuel de controverse et de doute. Après la chute de Joachim, il jugea prudent de quitter Naples, où il ne lui fut permis de revenir qu'en 1818. Élu en 1820 député au parlement de Naples, il l'éblouit plus par son éloquence qu'il ne le domina par ses opinions; cependant, bien qu'il se fût toujours exprimé avec la plus grande réserve sur le compte du roi, il fut déporté en Autriche, où il subit deux années de détention dans la forteresse de Gratz. Il vint ensuite habiter Florence, où il s'occupa d'études de jurisprudence.

Rabbe, *Biogr. des contempor.* — *Mém. du général Pepe.* — Colletta, *Hist. de Naples.*

* **POERIO** (*Charles*), homme d'État, fils du précédent, né à Naples en 1803. Tout jeune, il partagea l'exil de son père, qui lui fit donner une éducation soignée, et le prépara à la vie politique par des études sérieuses d'histoire et de législation. Ayant pris part à toutes les conspirations qui tendaient à renverser les Bourbons et à affranchir l'Italie de la domination étrangère, il fut de 1837 à 1848, arrêté, renvoyé de l'accusation, repris, relâché, et emprisonné de nouveau. Les événements de 1848 ayant forcé le roi Ferdinand à donner en février une constitution sur les bases de la charte française, M. Poerio accepta les fonctions de préfet de police, et peu après celles de ministre de l'instruction publique. Après la collision du 15 mai, qu'il s'efforça de prévenir, il comprit combien il y avait à faire peu de fond sur les concessions royales, et devint dans le nouveau parlement un des chefs de l'opposition jusqu'au jour de sa dissolution (12 mars 1849). Arrêté bientôt de nouveau, il fut condamné à vingt-quatre années de travaux forcés, et, traîné de bagne en bagne, il subit de telles atrocités que M. Gladstone, qui en avait été témoin, les dénonça à l'Angleterre et au monde dans sa fameuse *Lettre à lord Aberdeen*. Transféré de Nisida à Ischia, puis à Montesarchio, Poerio fut en 1857 compris parmi les condamnés déportés dans les colonies que le roi de Naples avait acquises dans l'Amérique du Sud; mais il parvint à s'échapper en même temps que ses compagnons, et fut ramené par un bâtiment anglais à Londres, où une réception brillante lui fut faite. M. Poerio siège aujourd'hui dans le parlement du nouveau royaume d'Italie. H. F.

Vapereau, *Dictionn. des contemporains.*

POERNER (*Charles-Guillaume*), chimiste allemand, né à Leipzig, le 16 janvier 1732, mort à Meissen, le 13 avril 1796. Reçu docteur en médecine en 1755, il exerça son art dans sa ville natale, y fit plus tard des cours de chimie, et fut ensuite nommé conseiller des mines et commissaire électoral à la fabrique de porcelaine de Meissen. On a de lui : *Selectus materiæ medicæ;* Leipzig, 1767, in-8°; — *Chymische Versuche zum Nutzen der Færbekunst* (Essais chimiques à l'usage de la teinturerie); ibid., 1772-1773, 3 vol. in-8°; — *Anleitung zur Færbekunst, vorzüglich Tuch und andere aus Wolle gewebte Zeuge zu færben* (Guide de la teinturerie, surtout des draps et des étoffes de laine); ibid., 1785, in-8°; traduit en français par Berthollet et Desmarets (Paris, 1791, in-8°), sur l'ordre du gouvernement français. Pœrner, qui a aussi traduit en allemand et annoté les *Principes de chimie par ordre alphabétique* (Leipzig, 1768-1769, 3 vol. in-8°), a encore traité, dans le *Neues Schauspiel der Natur* (Leipzig, 1775-1781), la partie minéralogique. O.

Meusel, *Lexikon.* — Hirsching, *Handbuch.*

POËRSON (*Charles*), peintre français, né à Metz, en 1609, mort à Paris, le 5 mars 1667. Il entra à l'Académie en qualité de professeur, le 4 août 1651, comme l'un des maîtres jurés.

POERSON (*Charles-François*), fils du précédent, né à Paris, vers 1652, mort à Rome, le 2 décembre 1725. Élève de son père et de Noël Coypel, il fut reçu à l'Académie en 1682, sur la présentation d'un tableau (actuellement à Trianon), figurant *la Protection dont le roi honore la nouvelle jonction des Académies de Rome et de Paris*. Il devint professeur le 13 août 1695. Il eut la commande de divers travaux de décoration pour l'hôtel des Invalides; mais les peintures qu'il entreprit pour la chapelle Saint-Ambroise ayant trop clairement démontré son insuffisance, il fut nommé directeur de l'Académie de France à Rome (1704). Il dut cette faveur peut-être autant aux qualités qui le mettaient à même de remplir le côté diplomatique de ces fonctions qu'à la protection de Dangeau, grand maître de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, dont Poërson était membre. En 1716 il fut nommé prince de l'Académie de Saint-Luc. Nicolas Vleughels lui fut adjoint comme directeur de l'Académie en 1724. H. H—N.

Archives de l'Art français. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre.*

POËTOU (*Guillaume* DE), poëte français, né à Béthune, dans le seizième siècle. Après avoir porté les armes, il préféra le commerce à la guerre, et accompagna plusieurs négociants flamands dans leurs voyages en qualité d'interprète. Après avoir visité presque toutes les contrées de l'Europe, il se fixa à Anvers, et y fit paraître en 1561 deux volumes de vers français, intitulés : *La grande Liesse en plus grand labeur* et *Hymne de la marchandise*. Dans le

premier on rencontre des odes, des sonnets, des pièces galantes mêlées à des pièces dévotes, un poëme *Sur la Passion de Jésus-Christ*, etc. Le second est tout entier consacré à l'éloge des marchands et du commerce. C'est peut-être le seul poëte de son temps qui ait osé traiter un pareil sujet. Les œuvres de Poëtou ont été réunies à Anvers (1564, in-12).

Chaudon, *Dict. hist. univ.*

* **POGGENDORF** (*Jean-Chrétien*), physicien allemand, né le 29 décembre 1796, à Hambourg. Fils d'un négociant, il étudia la pharmacie, la chimie et la physique; depuis 1834 il enseigne cette dernière science à l'université de Berlin. En 1838 il fut élu membre de l'Académie des sciences. Il s'est principalement occupé de l'électricité et du galvanisme, et il a fait dans ce domaine plusieurs découvertes importantes, de même qu'il est l'inventeur de quelques instruments de physique, tels que le multiplicateur, un galvanomètre, pour mesurer l'action calorique d'un courant, etc. Depuis 1824 il dirige la publication des *Annalen der Physick und Chemie*, commencées par Gilbert; dans ce recueil important, qui compte maintenant plus de cent volumes, il a écrit plusieurs *Mémoires*, où il a exposé ses expériences fécondes en résultats. Il a aussi publié en collaboration avec Liebig et Wœhler un excellent *Dictionnaire de Chimie*; Brunswick, 1837-1851, 5 vol. On a encore de lui : *Linien zu einer Geschichte der exacten Wissenschaften* (Esquisse d'une histoire des sciences exactes); Berlin, 1853; — *Biographisch-litterarisches Wœrterbuch zur Geschichte der exacten Wissenschaften* (Dictionnaire biographique et bibliographique pour l'histoire des sciences exactes); Berlin, 1858-1861 : cet ouvrage utile, quoique un peu succinct, n'est pas terminé.

Conversations-Lexikon.

POGGI (*Simone-Maria*), poëte italien, né le 27 mai 1685, près de Bologne, mort en 1749, à Faenza. Admis en 1705 dans la Société de Jésus, il professa les belles-lettres dans plusieurs colléges, en dernier lieu dans celui de Faenza. Il est auteur de plusieurs drames, comédies et pastorales, et des tragédies d'*Idomeneo* (1722), *Antenore, Agricola, Saül* et *Bajazet*, qui ont été représentées.

Quadrio, *Storia d'ogni poesia.*

POGGI (*Giuseppe*, chevalier DE), littérateur italien, né le 21 août 1761, à Piozzano, près Plaisance, mort le 19 février 1842, à Montmorency, près Paris. Ayant reçu les ordres sacrés, il se rendit à Pistoie, auprès de Ricci, et puisa dans le commerce de cet évêque les sentiments d'indépendance religieuse dont il donna plus tard mainte preuve. Il embrassa avec ardeur les principes de la révolution française, et les propagea de tous ses efforts autour de lui. En 1796 il fut chargé par Bonaparte d'organiser la Société de l'instruction publique de Milan, et de rédiger quelques-uns des journaux et manifestes du parti libéral. Peu de temps après il obtint de Pie VI l'annulation de ses vœux sacerdotaux. Pendant le court triomphe des Austro-Russes (1799), il se réfugia en France, et s'établit tout à fait à Paris. De 1811 à 1814 il siégea, comme député du département du Taro, au corps législatif. En 1815 il reçut de Marie-Louise la mission de liquider, avec le gouvernement français, les créances et les dettes du duché de Parme et Plaisance, et s'en acquitta avec tant de zèle et d'intelligence que cette princesse le nomma son chargé d'affaires à Paris. Nous citerons de lui : *De Ecclesia* (1788, in-8°); *Saggio sulla liberta dell' uomo* (1789, in-8°), *Delle emende sincere* (1791, 3 vol. in-8°), et les fragments d'un poëme *Della natura delle cose* (Paris, 1843, in-8°).

Biogr. nouv. des contemp.

POGGIALI (*Cristoforo*), biographe italien, né le 21 décembre 1721, à Plaisance, où il est mort en 1811. Il professa les belles-lettres au séminaire épiscopal de sa ville natale, et fut en 1754 nommé prévôt du chapitre de Sainte-Agathe et gardien de la bibliothèque ducale. On a de lui : *Memorie storiche di Piacenza* (Plaisance, 1757-1766, 12 vol. in-4°), *Memorie per la storia della letteratura di Piacenza* (ibid., 1789, 2 vol. in-4°), plusieurs pièces de vers dans le genre berniesque, etc.

POGGIALI (*Gaetano-Domenico*), bibliophile, né en 1753, à Livourne, où il mourut, le 3 mars 1814, appartenait à la même famille que le précédent. Amateur passionné de la littérature de son pays, il consacra ses loisirs et sa fortune à rassembler une collection nombreuse d'ouvrages italiens, qui passa tout entière, après sa mort, dans la bibliothèque ducale de Florence. Il en rédigea un catalogue raisonné, accompagné de remarques bibliographiques, et qui fut mis au jour par les soins de son fils, sous le titre de *Serie de' testi di lingua stampati* (Livourne, 2 vol. in-8°). Poggiali surveilla aussi la réimpression d'un grand nombre d'ouvrages classiques auxquels il a ajouté des commentaires qui les font encore rechercher des amateurs; nous citerons : *Teatro italiano* (1786, 8 vol. in-12), *Raccolta de' migliori satirici italiani* (1786, 7 vol. in-12), *Raccolta de' migliori novellatori italiani* (1789 et suiv., 26 vol. in-8°), *Opere di Macchiavelli* (1796, 6 vol. in-8°), *Opere di Omero volgarizzate* (1805, 9 vol. in-8°), *la Gerusalemme di Tasso* (1810, 2 vol. in-12), etc. P.

Dizionario istorico de Bassano.

POGGIANI (*Giulio*), érudit italien, né en 1522, à Sana, sur le lac Majeur, mort le 5 novembre 1568. Après avoir été chargé de l'éducation du jeune Roberto de' Nobili, neveu du pape Jules III, il devint secrétaire de différents prélats et enfin du cardinal Charles Borromée, qui lui accorda sa confiance entière. Il fit aussi partie de la congrégation instituée pour expliquer

la doctrine que venait d'inaugurer le concile de Trente. On ne connaît de lui aucun ouvrage qui lui soit propre; mais il a revu et corrigé le texte du catéchisme appelé *ad parochos*, et il a mis en latin les *Actes* du premier concile de Milan. C'est à lui qu'on doit la traduction du traité *De Virginitate* (Rome, 1562) de saint Chrysostome, et l'édition du *Bréviaire* du pape Pie V (ibid., 1568, in-fol.). Le P. Lagomarsini a publié, avec un grand nombre de notes fort intéressantes, *Epistolæ et orationes* de Poggiani (Rome, 1756-1762, 4 vol. in-4°), qui avaient été rassemblées par Graziani, évêque d'Amelia. P.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

POGGIO BRACCIOLINI (*Jean-François*), en français *le Pogge*, célèbre humaniste italien, né à Terranuova, près de Florence, en 1380, mort à Florence, le 30 octobre 1459. Petit-fils d'un notaire, il étudia la langue latine sous Jean de Ravenne, exerça pendant quelque temps le métier de copiste, et se mit au service du cardinal de Bari à Rome. En 1413 il fut nommé secrétaire apostolique, charge peu rétribuée, qu'il occupa quarante ans. Il passa ainsi une grande partie de sa vie dans un état de domesticité brillante. « Mais, dit M. Nisard, il fut estimé, aimé des huit papes qui se l'étaient légué comme un des acquêts du patrimoine de saint Pierre, et, de son aveu, il n'en reçut jamais le moindre déplaisir. Si donc sa vie fut sans profit, elle fut aussi sans nuages. Cet état de plus servit ses études. On apprend beaucoup à la cour, même dans les charges subalternes; car elles sont peut-être la meilleure condition pour y bien observer. Poggio observa donc, et fit des remarques très-propres à exciter sa verve satirique. On en trouve des extraits nombreux dans quelques-uns de ses écrits; mais trop prudent pour attaquer les papes eux-mêmes, il se borne à peindre les vices d'une grande partie du clergé avec une hardiesse véritablement étonnante dans un secrétaire de la papauté. Sa principale étude cependant était l'antiquité : autrement il n'eût pas été de son temps; et il en était si bien qu'il en est devenu comme le résumé et le type, et qu'en voulant désigner la première moitié du quinzième siècle on l'a quelquefois appelée l'âge du Poggio. Cela n'est exact pourtant qu'eu égard à sa vie littéraire, qui dura plus de cinquante ans : ce serait lui faire trop d'honneur, comme l'observe justement Hallam, que de l'appliquer à ses travaux d'érudit. Son vrai titre à la faveur de la postérité est le zèle qu'il déploya dans la recherche des monuments de la littérature romaine, qui pourrissaient dans les greniers des couvents. » Poggio fit les plus précieuses découvertes dans ce genre pendant un séjour prolongé en Suisse, où il s'était rendu en 1414 pour assister au concile de Constance. Après avoir passé quelque temps aux bains de Bade, dont une de ses lettres contient une description pleine d'esprit, il visita la bibliothèque du couvent de Saint-Gall, qu'il trouva reléguée dans une espèce de cachot obscur et humide, au fond d'une tour où l'on n'aurait pas, disait-il, voulu jeter des criminels condamnés à mort. C'est là qu'il trouva un exemplaire à peu près complet des *Institutions oratoires* de Quintilien, dont on ne possédait jusqu'alors que des fragments, quatre livres des *Argonautica* de Valerius Flaccus, et les *Commentaires* d'Asconius Pedianus. Plus tard il découvrit encore dans divers lieux l'*Histoire* d'Ammien Marcellin, et le livre *sur les Aqueducs* de Frontin. Les recherches qu'il fit faire dans des couvents de France et d'Allemagne amenèrent la mise au jour des ouvrages de Manilius, de Vitruve, de Columelle, de Priscien, de Nonius Marcellus, d'une partie notable des poëmes de Lucrèce et de Silius Italicus, de huit discours de Cicéron, de douze comédies de Plaute, etc. L'ardeur qu'il mit à répandre la connaissance de ces écrits étendit au loin sa renommée. La franchise avec laquelle il s'exprima sur divers actes du concile de Constance, tels que la condamnation de Jérôme de Prague, lui attira une disgrâce passagère; il se rendit dans l'intervalle en Angleterre, où il fut reçu avec distinction par Beaufort, évêque de Winchester. Mais après les promesses les plus brillantes, il n'obtint de ce prélat qu'un maigre bénéfice; ce désenchantement ne fut compensé par aucune découverte de manuscrits : Poggio trouva les bibliothèques d'Angleterre presque uniquement remplies d'ouvrages de scolastique. Dégoûté du séjour de ce pays, dont il nous dépeint les habitants comme livrés à la plus grossière sensualité, très-peu amis des lettres et encore à moitié barbares, il retourna à Rome (fin de 1420) où, par l'intermédiaire du cardinal de Saint-Eusèbe, il venait d'être réintégré dans son office de secrétaire apostolique. Le calme dont la cour pontificale jouit de nouveau pendant plusieurs années lui permit de consacrer une grande partie de son temps à l'étude (1), à correspondre avec ses amis Niccoli, Leonardo d'Arezzo, Traversari et autres célèbres lettrés, et enfin à écrire plusieurs dialogues et traités philosophiques, où il dévoile sans ménagement les dérèglements des moines et des prêtres.

Lorsque après l'avénement d'Eugène IV, une sédition eut, en 1434, obligé ce pape à se retirer à Florence, Poggio se mit en route pour rejoindre son maître; il fut fait prisonnier par des soldats du Piccinino, qui ne le relâchèrent qu'après que ses amis leur eurent payé une forte rançon. Arrivé enfin à Florence, il y trouva Philelphe (*voy.* ce nom), contre lequel il nourrissait depuis longtemps une secrète jalousie, qui s'était changée en haine depuis que Niccoli, qu'il vénérait comme un père, avait été en butte à une violente attaque de

(1) C'est à cette époque qu'il apprit la langue grecque; plusieurs de ses biographes ont prétendu à tort qu'elle lui avait été enseignée dans sa jeunesse par Manuel Chrysoloras.

la part de Philelphe. Ce dernier était alors très-influent auprès du parti qui venait de bannir Côme de Médicis, et Poggio retint prudemment sa colère, jusqu'à ce que le retour de Côme (1435) eut contraint Philelphe à la fuite. Alors Poggio lança contre son ennemi une invective, où il entassa, sans reculer devant les plus grandes obscénités, tous les termes injurieux et grossiers que la langue latine fournit si abondamment, et lorsque Philelphe eut répondu sur le même ton, il répliqua par des insultes encore plus cruelles. Dans l'intervalle il avait acheté aux environs de Florence, où il pensait terminer ses jours, une maison de campagne; il y recueillit un musée de sculptures, de médailles et d'autres objets d'art de l'antiquité; depuis longtemps il s'intéressait aux productions des artistes grecs et romains, et il était arrivé sans guide à un certain degré de connaissances archéologiques. Vers la fin de 1435 il épousa la belle et jeune Vaggia de Bondelmonti, qui appartenait à une des premières familles de Florence; malgré son âge déjà avancé, malgré la modicité de sa fortune, il obtint la main de cette jeune fille, grâce à sa gloire littéraire, qui venait de lui valoir de la part du sénat de Florence l'exemption de tout impôt pour lui et ses descendants. Il ne cessa de se louer de cette union, bonheur qu'il ne méritait guère, ayant livré à la misère les quatre enfants qu'il avait eus précédemment de sa maîtresse, une femme mariée. Après une trêve de quatre ans, il reprit tout à coup sa querelle avec Philelphe, contre qui il écrivit une troisième invective, plus longue que les autres et remplie des plus atroces accusations, dont la plupart étaient entièrement de son invention. Traité de la même façon par son ennemi, avec lequel il se réconcilia cependant plus tard, il ne se fit aucun tort, pas plus que Philelphe, dans l'esprit de ses contemporains, qui prenaient plaisir à voir deux adversaires se vilipender l'un l'autre en des termes dont la populace seule se sert aujourd'hui. De plus on pardonnait beaucoup à Poggio, dont on connaissait bien l'humeur batailleuse et le caractère caustique, qui amena un jour entre lui et Georges de Trébizonde une scène de pugilat, que les assistants eurent beaucoup de peine à faire cesser. Grâce à cette tournure vive et passionnée de son esprit, il se garda, bien plus que les autres lettrés de son temps, du pédantisme qui envahissait tout.

Après avoir passé à Florence dix ans presque sans interruption, il revint à Rome à la suite de la cour pontificale; durant cet espace de temps il avait publié un choix de ses lettres et écrit deux dialogues intéressants par les particularités qu'il rapporte sur les mœurs de son temps (*Sur la noblesse*, et *Sur les malheurs des princes*); il avait en outre rédigé les panégyriques de Niccoli, de Laurent de Médicis, du cardinal Albergato et de Leonardo d'Arezzo, genre de composition où il sut éviter le ton déclamatoire qui le dépare si souvent. De retour à Rome, il y jouit d'une grande faveur auprès du nouveau pape Nicolas V, à la demande duquel il traduisit en latin les cinq premiers livres de Diodore de Sicile; il dédia vers la même époque sa version de la Cyropédie de Xénophon au roi de Naples Alfonse; ne recevant de ce prince aucune rémunération, il effaça sa dédicace, et ses lettres, qu'il savait avoir aussitôt un grand retentissement, furent remplies de remarques sarcastiques sur le roi. Mais lorsque Alfonse, redoutant le persiflage de l'irascible érudit, lui eut envoyé six cents ducats, Poggio entonna dans les termes les plus pompeux l'éloge du roi. Après avoir écrit une véhémente diatribe contre l'antipape Félix V, pour prouver sa reconnaissance des bienfaits de Nicolas V, il publia sous les auspices du pontife un dialogue intéressant *Sur les vicissitudes de la fortune*, qui contient, outre beaucoup de particularités de l'histoire d'Italie aux quatorzième et quinzième siècles, le récit du voyage du Vénitien Niccolo Conti dans l'Inde et la Perse, ainsi qu'une description curieuse des monuments de Rome, tels qu'ils étaient à cette époque. Pendant la peste qui éclata à Rome en 1450, il se retira dans le lieu de sa naissance, et il y publia ses fameuses *Facéties*, recueil de contes joyeux et d'historiettes des plus scandaleuses, dont une partie est empruntée à nos anciens fabliaux. Ce livre licencieux, semé de quelques anecdotes piquantes sur des personnages du temps, eut une vogue singulière dans toute l'Europe. Peu de temps après, Poggio écrivit son *Historia disceptativa convivalis*, dialogue rempli de traits satiriques contre les médecins et les jurisconsultes. De retour à Rome en 1451, il fut nommé en 1453 chancelier de la république de Florence, charge à laquelle il joignit quelques mois plus tard celle de prieur des arts, qui l'appelait à veiller au maintien du bon ordre et des franchises publiques. Ce dut être un curieux spectacle de voir cette grave magistrature exercée par l'auteur des *Facéties*, qui par surcroît venait d'entamer avec Laurent Valla une querelle des plus acharnées et où il se livra de nouveau, comme dans son démêlé avec Philelphe, à toute l'âcreté de son humeur et à une intempérance de langage qui alla jusqu'au paroxysme de la rage. Voici quelle fut l'origine de la dispute. Un jour Poggio rencontra un exemplaire du recueil de ses lettres, tout couvert de notes, qui y relevaient un nombre considérable de solécismes et même de barbarismes; il attribua ces remarques à Valla (elles étaient d'un élève de ce savant), et piqué au vif dans son amour-propre, il lança successivement contre Valla jusqu'à cinq invectives (1), qui, aussi bien que les réponses de son adversaire (les *Antidotes*), sont bien les plus noirs libelles qu'on ait jamais publiés. Il commença le

(1) La quatrième est restée inédite; elle est conservée en manuscrit à la bibliothèque Laurentienne.

combat à sa manière habituelle, déversant à profusion l'injure sur la naissance, la vie, les mœurs, la doctrine, la religion, les écrits et la profession de celui qu'il attaque. Perdant de vue la question, c'est-à-dire la défense de la correction de son style, pour se jeter dans toutes espèces de digressions, il dit force insultes, et quand il les a redites de sa voix la plus aiguë et la plus retentissante, il chante victoire. Mais cette fois il éprouva une défaite complète ; Valla, aussi exercé que lui sur le terrain des injures, le bafoua avec tant d'esprit, que Poggio, perdant contenance, ne sut lui opposer dans sa dernière invective que les plus pauvres inventions, que des radotages. Sentant qu'il avait besoin de se relever dans l'opinion par quelque œuvre importante, il se mit à travailler avec ardeur à une *Histoire de Florence*, pour laquelle il consulta avec fruit les archives de la république, qui étaient sous sa garde ; il termina peu de temps avant sa mort ce livre, qui, bien qu'assez partial, est une des meilleures compositions historiques de ce temps : il indique les causes des événements, dont il fait un récit clair et précis, et montre autant de sagacité que de jugement dans la peinture des caractères. Les Florentins reconnaissants lui firent ériger une statue, qui aujourd'hui fait partie d'un groupe des douze apôtres dans l'église *S.-Maria-del-Fiore*.

Poggio mérite en partie seulement les éloges qui lui ont généralement été prodigués ; il eut des qualités estimables, qui cependant ne doivent pas faire oublier sa susceptibilité, son humeur vindicative et emportée, son mauvais ton, ses mauvaises mœurs et ses mauvais écrits. « Quant à ses traités, à ses dialogues, dit M. Nisard, ce sont de faibles imitations de ce que les anciens ont produit en ce genre ; quoique écrits d'ailleurs avec facilité, avec esprit et parfois avec élégance, ils sont pleins d'impropriétés, de solécismes, d'italianismes et ne sont même pas exempts de barbarismes. Ses lettres, aussi négligées à cet égard que tout le reste, se lisent encore et doivent cet avantage à la variété des matières qui en font l'objet, à quelques pensées fines et ingénieuses, à la franchise, au laisser-aller, quelquefois même à la grâce, qui les caractérisent. C'est par cette franchise, chez lui toute naturelle et portée jusqu'à l'indiscrétion, bien plus que par le sentiment réfléchi de sa dignité personnelle, qu'il faut juger de la hardiesse avec laquelle il exprime çà et là des opinions offensantes pour l'autorité dont il relevait..... Tout cela, sans doute, a pu contribuer à faire de Poggio l'un des hommes de lettres les plus agréables de son temps ; il a manqué des titres qui l'en eussent fait un des plus utiles et à plus forte raison le premier. » Ses *Œuvres* ont été publiées à Strasbourg, 1510, in fol. ; 1513, in-4° ; à Paris, 1511, in-4° ; 1513, in-fol. ; et à Bâle, 1538, in-fol. ; cette dernière édition, donnée par Bebel, est la meilleure ; mais elle est encore incomplète, et ne comprend pas les ouvrages suivants, publiés plus tard à part : *De hypocrisia* ; Lyon, 1679, in-4° : violent pamphlet contre le clergé ; — *Historia florentina* ; Venise, 1715, in-4°, et dans le t. XX des *Scriptores* de Muratori ; trad. en italien par Jacques, le troisième des cinq fils que Poggio eut de sa femme légitime, Venise, 1476, in-fol. ; Florence, 1492, 1598, in-4° ; — *De varietate fortunæ* ; Paris, 1723, in-4°, avec cinquante-sept *Lettres* inédites de Poggio. Quant aux *Facetiæ*, qui se trouvent dans le recueil de ses œuvres, elles ont été souvent imprimées à part : 1470, in-4° ; Ferrare, 1471 ; Nuremberg, 1475 ; Milan, 1477 ; Paris, 1478, in-4° ; Utrecht, 1797, 2 vol. in-24 ; des traductions françaises en ont été publiées, Paris, 1549, in-4°. 1605, in-16 ; — la traduction latine que Poggio donna des cinq premiers livres de *Diodore de Sicile* parut à Venise, 1473, 1476, in-fol. ; et à Bâle, 1530, 1578, in-fol.

POGGIO BRACCIOLINI (*Jacques*), fils du précédent, né en 1441, mort en 1478, se fit connaître par des traductions italiennes de plusieurs écrits anciens ainsi que de l'*Histoire de Florence* de son père. Il écrivit aussi un *Commentaire* sur le *Triomphe de la gloire* de Pétrarque, une *Vie* de Philippe Scolario, dit Pipo Spano, etc. Il devint secrétaire du cardinal Riario, entra dans la conspiration des Pazzi et fut pendu à une des fenêtres de l'hôtel de ville de Florence.

E. GRÉGOIRE.

Thorschmidt, *Vita Pogii* ; Wittemberg, 1713. — Recanati, *Vita Pogii* ; Venise, 1715. — Sallengré, *Mémoires de littérature*. — Lenfant, *Poggiana* (1720), suivi d'*Osservazioni critiche* de Recanati (Venise, 1721). — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — Shepherd, *Life of Poggio* ; Londres, 1802, in-8° ; trad. en français, Paris, 1819. — Ch. Nisard, *Les Gladiateurs de la républ. des lettr.*, t. I.

POHL (*Jean-Christophe*), médecin allemand, né à Lobendau, près de Liegnitz, le 22 juin 1706, mort le 26 août 1780. Reçu docteur en médecine à l'université de Leipzig, il y enseigna depuis 1750 successivement la physiologie, la chirurgie, l'anatomie et la pathologie. Parmi ses nombreux programmes et dissertations nous citerons : *De obesis et voracibus eorumque vitæ incommodis et morbis* ; Leipzig, 1734, in-4° ; — *De defectu lienis* ; ibid., 1743 ; — *De hydrope sanato ab hydratitibus* ; ibid., 1747 ; — *De chylificatione* ; ibid., 1758 ; — *De genesi tumorum in contextu celluloso* ; ibid., 1765 ; — *De contextu celluloso fabricæ ossium varietatem efficiente* ; ibid., 1767 ; — *De causis obstructionis lienæ* ; ibid., 1768 ; — *De callositate ventriculi ex potus spirituosi abusu* ; ibid., 1771 ; — *De causis morborum in hominibus carcere inclusorum observatorum* ; ibid., 1770, in-4o ; suivi de la *Cura morborum in hominibus carcere inclusis* ; ibid., 1772 ; — *De difficili disquisitione cadaverum aqua submersorum* ; ibid., 1778, in-4°, etc. ; — des articles dans les *Acta eruditorum* et autres recueils.

O.

Meusel, *Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*, etc

Pohl (*Jean-Emmanuel*), naturaliste allemand, né à Vienne, en 1784, mort le 22 mai 1834. Après avoir terminé ses études de médecine, il s'adonna spécialement à la botanique. En 1817 il fut chargé d'accompagner au Brésil l'archiduchesse Léopoldine, mariée à don Pedro, et il fit ensuite dans ce pays, sur l'ordre de son gouvernement, un voyage d'explorations qui dura quatre ans. De retour à Vienne, il fut nommé conservateur du musée brésilien. On a de lui : *Tentamen floræ bohemicæ*; Prague, 1814, 2 vol. ; — *Expositio anatomica organi auditus per classes animalium*; Vienne, 1819, in-4° ; — *Plantarum Brasiliæ icones et descriptiones*; ibid., 1827-1831, 2 vol. in-fol., avec 175 planches ; — *Beiträge zur Gebirgskunde Brasiliens* (Études sur l'orographie du Brésil) ; ibid., 1832, in-4° ; — *Brasiliens vorzüglichste Insekten* (Les principaux insectes du Brésil) ; ibid., 1832, in-4° ; — *Reise ins Innere Brasiliens* (Voyage dans l'intérieur du Brésil) ; ibid., 1832, 2 vol. in-4° ; magnifique ouvrage.

Pierer, *Universal-Lexikon*.

Poidebard (*Jean-Baptiste*), ingénieur français, né en 1762, à Saint-Étienne (Forez), mort le 25 février 1824, à Saint-Pétersbourg. Il fit ses études à Lyon et à Valence ; à l'âge de dix-huit ans il était jugé capable d'enseigner la philosophie et les mathématiques, et bientôt il recevait le titre de professeur royal. Au début de la révolution, il quitta la France, et en 1794 il s'établit en Russie, où il s'adonna principalement à la mécanique. Parmi les inventions qui lui sont dues, on remarque un appareil de traction assez fort pour permettre aux barques les plus chargées de remonter le cours du Volga ; un ciment particulier dont il fit l'essai en 1820 pour la construction du beau moulin de Morschansk, et une chaux excellente, qui servit à bâtir plusieurs édifices publics de Pétersbourg. Tant de travaux consacrés au bien-être et au soulagement de ses semblables ne lui procurèrent ni gloire ni fortune : il s'éteignit dans la misère, et fut enterré aux frais de personnes charitables.

Archives du Rhône, 1826, IV, 291 et 461.

Poillevé, émailleur et argentier du seizième siècle. On a de lui : un *Calice* représentant des apôtres et la Vierge tenant le corps du Christ sur ses genoux (1555). Il était de famille noble, ayant pour armoiries : *Trois têtes à cheveux hérissés*.

Poillevé, émailleur médiocre du dix-septième siècle. Au musée de Limoges : *Le Christ sur la croix* (1694) ; collection de J.-H. Audoin : *La Résurrection*. Il signait en toutes lettres et avec la marque de deux P l'un dans l'autre, ou d'un A dans un P. M. A.

Maurice Ardant, *Émailleurs et émaillerie de Limoges*. — *Bulletin de la Soc. de Limoges*, XX, n° 2.

Poilly (*François de*), dessinateur et graveur français, né à Abbeville, en 1622 ou 1623, mort à Paris, en mars 1693. Son père était orfèvre. Après être resté trois ans dans l'atelier de Pierre Daret, il partit en 1649 pour Rome, d'où il ne revint qu'en 1656. Il grava pendant son séjour en Italie un certain nombre de planches dans une manière qui n'est pas sans analogie avec celle de Blomaert. De retour en France, il grava avec un égal succès le portrait et l'histoire. Ses portraits sont encore fort recherchés aujourd'hui, peut-être moins à cause du mérite réel d'un burin un peu froid et monotone que pour les personnages qu'ils représentent. Poilly reçut le titre de graveur ordinaire du roi. Il a reproduit les œuvres de Raphael, J. Romain, le Guide, les Carrache, Le Brun, Mignard, Le Sueur, Poussin, Ph. de Champaigne, etc. La grande réputation qu'il eut en son temps attira dans son atelier de nombreux élèves ; les plus distingués parmi eux furent d'abord Gérard Edelinck, puis Nicolas de Poilly, son frère, Scotin, Roullet, etc. Poilly lui-même a demeuré avec son frère dans la famille des Mariette, pour lesquels il a travaillé. « Ils firent ces planches, dit P.-J. Mariette en parlant des *Vierges* gravées par Poilly, dans le temps qu'ils étoient chez le père de mon grand-père, et ces pièces se nomment *feuilles fines*. »

Poilly (*Nicolas de*), dessinateur et graveur, frère cadet du précédent, né à Abbeville, en 1626, mort à Paris, en 1696. Il n'a pas égalé son frère, dont il fut l'élève et l'imitateur ; il eut comme lui un dessin assez correct et un burin facile, mais peu expressif. Il a gravé d'après Raphael, Poussin, Mignard, Ph. de Champaigne, etc.

Poilly (*Jean-Baptiste de*), dessinateur et graveur, fils aîné de Nicolas, né en 1669, à Paris, où il est mort, le 29 avril 1728. Il fut reçu membre de l'Académie de peinture le 26 juillet 1714, sur la présentation des portraits de van Clève et de Troy, d'après Vivien et Fr. de Troy (1).

Poilly (*Nicolas de*), peintre et graveur, troisième fils de Nicolas, né le 28 juin 1675, à Paris, où il est mort, le 12 août 1747. Destiné à la peinture, il étudia sous la direction de P. Mignard et de Jouvenet. Son humeur sombre et taciturne l'éloigna du monde de bonne heure et lui fit perdre les occasions d'exercer son talent. On a de lui la gravure qu'il fit d'un de ses tableaux représentant un *Calvaire* ; il exécuta encore pour le réfectoire de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs un tableau de *Jésus servi par les anges*. Crozat lui fit graver ainsi qu'à son frère quelques planches pour l'ouvrage connu sous le nom de *Cabinet Crozat*, et lui donna la direction des artistes employés à ce travail.

M. Charles Blanc a donné dans le *Trésor de la Curiosité* un extrait du *Catalogue de la vente de curiosités, tableaux, dessins, estampes*, fait par Basan, en 1781, après décès

(1) Ces deux planches font partie de la *Chalcographie* du Louvre.

de *N. Jean-Baptiste de Poilly*, graveur du roi. Nous n'avons pu ni voir ce catalogue ni trouver aucun renseignement sur ce N.-J.-B. de Poilly, qui selon toute apparence fut tout autant marchand d'estampes que graveur. D'après les indications de M. Blanc, il est certain que cet artiste était un descendant de ceux que nous venons de citer. François-Nicolas et J.-B. de Poilly firent, comme presque tous les graveurs de leur temps, le commerce d'estampes. Mariette a laissé en manuscrit un catalogue de l'œuvre des de Poilly. H. H—N.

Archives de l'art français : Abcdario de Mariette et *Documents*. — Huber et Rost, *Manuel du curieux*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — Hecquet, *Catalogue de l'œuvre de Poilly* (1752).

POINSINET DE SIVRY (*Louis*), littérateur français, né le 20 février 1733, à Versailles, mort le 11 mars 1804, à Paris. Il était fils d'un huissier du cabinet du duc d'Orléans. A peine avait-il quitté les bancs du collége de la Marche qu'il fit paraître un recueil de poésies amoureuses, *les Egléides* (1754, in-8°), dont le succès le décida à embrasser le métier des lettres. Après avoir pris *l'Émulation* comme sujet d'un poëme fort médiocre (1756, in-8°), il se mit à paraphraser en vers Anacréon, Bion, Moschus, Sapho et autres poëtes grecs (1758, in-12); cet ouvrage, qui eut quatre éditions, est oublié aujourd'hui; des travaux plus sérieux ont révélé ce qu'il y avait de faux et de maniéré dans ces prétendues versions, qui peignaient l'antiquité avec des couleurs contemporaines. Poinsinet, qui se croyait propre à tous les genres, aborda ensuite le théâtre, et donna à vingt-six ans une tragédie, *Briséis* (1759), pastiche assez bien réussi des plus belles scènes de *l'Iliade* et dont Lekain fit habilement valoir les rares beautés; mais celle d'*Ajax* (1762) éprouva une chute à laquelle il était loin de s'attendre, et il ne voulut plus désormais s'exposer aux rigueurs du parterre, ainsi qu'il s'en explique dans l'*Appel au petit nombre, ou le Procès de la multitude*, factum qui parut la même année. Obligé, par la médiocrité de sa fortune, de se mettre aux gages des libraires, il traita des matières si différentes et avec tant de précipitation qu'il se vit bientôt oublié de ceux même qui l'avaient comblé de louanges. La funeste habitude des liqueurs fortes qu'il avait contractée l'éloigna de la bonne compagnie, et il en perdit jusqu'au langage. Il soutint avec ardeur la cause de la révolution, et fut compris en 1795 parmi les gens de lettres nécessiteux à qui la Convention accorda des secours. Il était membre de l'Académie de Nancy. Palissot, qui était son beau-frère, ne lui a pas ménagé l'éloge : « De tous les imitateurs de Racine, dit-il, c'est celui qui nous paraît avoir le plus souvent approché dans ses vers de la noble simplicité de son modèle. » Nous citerons encore de Poinsinet : *La Berlue*; Londres (Paris), 1759, 1773, in-12, et 1826, in-32; — *Les Philosophes de bois*, comédie en vers; Paris, 1760, in-12 : sous le pseudonyme de Cadet de Beaupré; — *Traité de la politique privée;* Amsterdam., 1768, in-12; — *Traité des causes physiques et morales du rire;* ibid., 1768, in-12; — *Origine des premières sociétés;* ibid., 1769, in-12 : il regarde les Celtes Uriens comme le premier peuple qui ait envoyé des colonies dans le reste de la terre; — *Phasma, ou l'apparition, histoire grecque;* Paris, 1772, in-12; — *Théâtre et Œuvres diverses;* Paris, 3e édit., 1773, in-12 : plus complète que celle de 1763, elle contient trois comédies, qui n'ont pas été représentées; — *Nouvelles Recherches sur la science des médailles, inscriptions et hiéroglyphes;* Paris, 1779, in-4°, pl.; — *Caton d'Utique, tragédie;* Paris, 1789, in-8°; — *Manuel poétique de l'adolescence républicaine;* Paris, 1792, 2 vol. in-18; — *Abrégé d'histoire romaine;* Paris, 1803, in-8°; — *Précis de l'histoire d'Angleterre*, d'après Hume; Paris, 1803, in-8° : cet ouvrage est, comme le précédent, écrit en vers que l'auteur nomme *techniques*. On doit aussi à Poinsinet de Sivry la traduction de *l'Histoire naturelle de Pline* (Paris, 1771-1781, 2 vol. in-4°), en société avec La Nauze, Jault et Meusnier de Querlon; celle du *Théâtre d'Aristophane* (1784, 4 vol. in-8°), qui a été assez recherchée lorsqu'elle était la seule complète; et un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal étranger*, le *Nécrologe des hommes célèbres* et la *Bibliothèque des Romans*. P. L.

Palissot, *Mémoires de littér.* — Desessarts, *Les trois siècles littér.* — Daniel de Saint-Antoine, *Biogr. de Seine-et-Oise.* — Quérard, *La France littér.*

POINSINET (*Antoine-Alexandre-Henri*), auteur dramatique français, né à Fontainebleau, le 17 novembre 1735, mort à Cordoue, le 7 juin 1769. Sa famille était attachée aux ducs d'Orléans, dont son père était notaire. Il déserta fort jeune la basoche pour la littérature. Depuis l'âge de dix-huit ans qu'il fit représenter une parodie de *Titon et l'Aurore* (1753, in-8°) sous le nom de *Tolinet*, jusqu'à sa mort, il ne cessa d'écrire. Quelques-unes de ses pièces eurent du succès, particulièrement *Le Cercle, ou la Soirée à la mode* (1771), qui est restée longtemps au répertoire du Théâtre-Français. De celles-là les critiques du temps ont prétendu qu'il n'en était pas le seul père. Poinsinet parcourut l'Italie en 1760, et s'y enthousiasma pour la musique italienne. En 1769, il se rendit en Espagne, espérant y remplir la charge d'intendant des menus-plaisirs du roi, et emmena une troupe de comédiens et de chanteurs français et italiens. S'étant baigné dans le Guadalquivir trop tôt après avoir mangé, il se noya. Il était membre de l'Académie de Dijon et de celle des Arcades de Rome. Il ne manquait pas d'un certain esprit. Quoique ses contemporains aient souvent crié : *au plagiat!* contre ses productions, il avait un amour-propre et une nai-

vété tels que Jean Monnet, dans le t. II de ses *Mémoires*, a consacré deux cent quatre-vingts pages aux mystifications dont Poinsinet fut l'objet (1). Son nom était devenu proverbial : on disait : « Bête comme Poinsinet ». On a de lui : *Les Fra-maçonnes*, parodie; 1754; — *Lettre à un homme du vieux temps sur* l'Orphelin de la Chine (de Voltaire); 1755, in-8°; — *Le faux Dervis*, opéra-com.; 1757; — *Gilles, garçon peintre z' amoureux-t-et-rival*, parodie; 1758; — *Le petit Philosophe*, parodie des *Philosophes* de Palissot; 1760; — *Sancho Pança dans son île*, opéra bouffon; 1762; — *Tablettes des paillards* (avec Pressigny fils); 1762, in-24; — *La Bagarre*, opéra bouffon; 1763; — *Le Sorcier*, comédie lyrique; 1764; — *Cassandre aubergiste*, parodie du *Père de Famille;* 1765; — *L'Inoculation*, poëme; 1765, in-8°; — *Tom Jones*, comédie lyrique; 1765; — *La Réconciliation villageoise*, comédie lyrique; 1766; — *Gabrielle d'Estrées à Henri IV*, héroïde; 1767, in-8°; — *Ermelinde, princesse de Norvège*, tragédie lyrique (avec Sedaine); 1767; — *Sandomir, prince de Danemarck*, tragédie lyrique; 1773; — *Theonis, ou le toucher*, pastorale héroïque; 1764; — *Alexis et Alix*, comédie; 1769; — plusieurs *Épîtres* en vers. Poinsinet avait du naturel dans le dialogue, ce qui justifie le succès de la plupart de ses pièces. La coupe de ses vers, favorable au chant, lui procura de bons compositeurs, qui aidèrent surtout à sa réputation.

E. D.

Bachaumont, *Mém. secrets*, t. I, p. 167, et t. XVI, p. 178. — Quérard, *La France littéraire*.

(1) « Comme son ignorance, dit un écrivain du siècle dernier, égalait sa crédulité et sa vanité, on lui persuadait tout ce qu'on voulait. Une société de persifleurs s'empara de lui pour l'accabler de ridicule. On lui fit croire que plusieurs femmes distinguées étaient amoureuses de lui; on lui donna de faux rendez-vous, qui ne le désabusèrent point. On lui proposa d'acheter la charge d'*ecran* chez le roi, et on le fit griller pendant quinze jours pour accoutumer ses jambes à soutenir l'ardeur du brasier. — On lui annonça un jour qu'il devait être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir pris part aux bienfaits de l'impératrice, mais qu'il fallait préalablement apprendre le russe. Il crut étudier cette langue et au bout de six mois, il vit qu'il avait appris le bas-breton. — Une autre fois on lui persuada que le roi de Prusse lui confierait l'éducation du prince royal s'il voulait renoncer à la religion catholique; il fit aussitôt abjuration entre les mains d'un prétendu chapelain protestant, que ce monarque était supposé avoir envoyé clandestinement en France. Il s'en suivit une scène digne du *Malade imaginaire* de Molière. Informé de la vérité, Poinsinet voulait poursuivre criminellement les auteurs de cette mystification; mais on lui fit comprendre que les rieurs ne seraient point de son côté. — Plus tard on lui fit croire qu'il avait tué un gentilhomme en duel, quoiqu'il eût à peine dégainé, et que pour ce meurtre il avait été condamné à être pendu. Ses mystificateurs lui firent lire sa sentence imprimée : un faux crieur la hurlait sous ses fenêtres. Poinsinet se fit alors tonsurer; il se déguisa en abbé, et alla se cacher aux environs de Paris. Après lui avoir fait prendre les rôles les plus ridicules, on lui annonça que le roi lui accordait enfin sa grâce, comme à un grand poëte, cher à la nation, etc. L'affaire faillit avoir des suites graves pour les plaisants; Poinsinet fit parvenir ses remercîments au roi, qui trouva mauvais que l'on eût osé se servir de son nom pour rire..... sans lui. »

POINSOT (*Louis*), géomètre français, né à Paris, le 3 janvier 1777, mort à Paris, le 15 décembre 1859. Il fit partie de la première promotion de l'École polytechnique, et il en sortit à dix-neuf ans, comme ingénieur des ponts et chaussées. Nommé professeur de mathématiques au lycée Bonaparte (1804), puis successivement professeur d'analyse (1809), examinateur de sortie (1816) et membre du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, il justifia les choix dont il avait été l'objet par la publication de ses *Éléments de statique*, dont la première édition parut en 1803. Bien que ce livre, comme son titre l'indique, ne traite que des parties les plus élémentaires de la mécanique, son apparition fut accueillie avec la plus grande faveur, et dans son *Rapport général sur le progrès des sciences mathématiques*, Fourier écrivait : « Cet ouvrage présente cela de remarquable, qu'il renferme des principes nouveaux dans une des matières le plus anciennement connues, inventée par Archimède et perfectionnée par Galilée. » Fourier avait principalement en vue l'ingénieuse théorie des *couples*, à l'aide de laquelle Poinsot introduisait tant d'heureuses simplifications dans l'enseignement de la statique. Avant lui, les géomètres avaient bien considéré l'existence de deux forces égales, parallèles et contraires, non appliquées au même point, et avaient remarqué que l'action d'un tel système ne peut être contre-balancée par aucune force unique; mais ils n'avaient vu là qu'un cas singulier, et n'avaient nullement soupçonné que cette considération renfermât le germe d'une partie essentielle de la statique. Poinsot créa donc de toutes pièces la théorie des couples, et, malgré les critiques de Poisson, il faut reconnaître que cette théorie suffirait pour sauver de l'oubli le nom de son auteur. Mais il a d'autres titres à l'estime des géomètres. Nous citerons : *Mémoire sur la composition des moments et des aires* et *Théorie générale de l'équilibre et du mouvement des systèmes*, insérés dans le *Journal de l'École polytechnique*, année 1806; — l'analyse imprimée en tête du *Traité de la résolution des équations numériques* de Lagrange (1808); — *Mémoire sur les polygones et les polyèdres réguliers* (*Journal de l'Éc. pol.*, 1810)); — *Mémoire sur l'application de l'algèbre à la théorie des nombres* (ibid., 1820); — *Recherches sur l'analyse des sections angulaires;* Paris, 1825, in-4°; — *Théorie nouvelle de la rotation des corps*, extrait d'un mémoire lu à l'Académie des sciences, le 19 mai 1834; Paris, 1834, in-8° de 60 pages; — *Mémoire sur les cônes circulaires roulants*, présenté à l'Académie en 1853, etc. Poinsot a encore donné d'importants travaux au *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des sciences, à la *Correspondance de l'École polytechnique*, au *Bulletin universel des sciences*, etc. La hauteur de vues qui distingue tous

ses écrits s'y trouve toujours unie à une netteté d'expression qui leur donne un nouveau prix.

Nommé inspecteur général de l'université en 1806, Poinsot fut appelé en 1813 à succéder à Lagrange dans la section de géométrie de l'Académie des sciences. A la fin de 1843 il avait été attaché comme géomètre au Bureau des longitudes. Il était depuis 1840 membre du conseil supérieur de l'instruction publique, lorsque le 26 janvier 1852, lors de la formation du sénat, il fut désigné pour en faire partie. Il avait également siégé à la chambre des pairs (depuis le 4 juillet 1846). E. MERLIEUX.

Docum. partic.

POINTE (*Noël*), conventionnel français, né à Sainte-Foy, près Lyon, mort au même lieu, le 10 avril 1825. Il était jurisconsulte lorsque éclata la révolution, et se montra fortement attaché au parti démocratique. Député de Rhône-et-Loire à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans sursis. En novembre 1793, il fut envoyé dans la Nièvre et le Cher avec des pouvoirs illimités, dont il usa avec modération. Il figura peu dans les orages qui agitèrent la Convention; cependant, le 24 décembre 1794, il prononça un discours sur les dangers de la patrie, et s'écria « que depuis le 9 thermidor la terreur ayant passé dans d'autres mains, il voyait avec effroi la contre-révolution empoisonner de son souffle liberticide l'horizon politique »; il conclut en demandant que la loi sur les suspects fût appliquée avec rigueur. En août 1795, il fut dénoncé par les autorités de la Nièvre pour abus de pouvoir, et le comité de législation fut chargé d'examiner sa conduite; l'amnistie de vendémiaire mit fin à cette enquête. Après la session le Directoire nomma Pointe commissaire départemental. Il n'accepta aucune mission sous l'empire, et n'ayant point signé l'acte additionnel des Cent Jours, il put mourir tranquille en France. On a de lui : *Opinion dans le procès de Louis XVI*; 1792, in-8°; — *Les Crimes des sociétés populaires précédés de leur origine*; Montpellier, an III (1795), in-8°. H L—R.

Le Moniteur universel. — *Biographie moderne* (1806). — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1825.

POINTIS (*Jean-Bernard-Louis* DESJEAN, baron DE), marin français, né en 1645, mort aux environs de Paris, en 1707. Entré jeune dans la marine, il fit ses premières armes contre les puissances barbaresques (1681-1686), et se signala aux bombardements d'Alger par Duquesne (en 1681 et en 1683). Lorsque, le 10 juillet 1690, Tourville battit les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande Pointis commandait un vaisseau de 66 à l'avant-garde française, et fit beaucoup de mal aux Hollandais. Il passa ensuite sous les ordres du comte d'Estrées, et fit la campagne de 1691 dans la Méditerranée. Nommé chef d'escadre, il enleva la Nueva-Carthagena aux Espagnols (2 mai 1697) : 113 canons, treize millions de butin furent le fruit de cette glorieuse expédition, dans laquelle il fut blessé. Les maladies s'étant déclarées parmi ses troupes, il dut évacuer sa conquête, après en avoir fait sauter les fortifications (1er juin). A son retour il tomba dans une flotte anglaise de vingt-sept voiles; mais il manœuvra si bien qu'il put éviter un combat trop inégal et ne perdit qu'un navire. Malgré l'infériorité de ses équipages, il repoussa victorieusement six vaisseaux anglais, qui l'attaquèrent en vue des côtes de France, et rentra à Brest le 29 juin 1697. Une médaille fut frappée pour conserver le souvenir de ce fait d'armes (1). En 1704-1705, Pointis fut chargé, malgré son avis, d'assiéger Gibraltar par mer. Il fallut obéir : le 16 mars il arriva devant la forteresse; mais dès le 21, cerné par l'amiral Leake, qui commandait trente-cinq voiles, il dut s'ouvrir un passage à travers la ligne ennemie, et perdit cinq vaisseaux. Épuisé de fatigues, il se retira alors du service, et mourut peu après. On a de lui : *Relation de l'expédition de Carthagène, faite par les François en* 1697; Amsterdam, 1698, in-12. A. DE L.

Tessé, *Mémoires*, t. II, ch. IX, p. 181. — San-Phelipe, *Comentarios*, t. I, p. 152. — Lord Mahon, *War of succession*, ch. IV. — Œxmelin, *Hist. des flibustiers*, IVe part., chap. III. — Van Tenac, *Hist. générale de la marine*, t. III, p. 226-268. — Gérard, *Vies des plus illustres marins français*, 71-74, 80, 128. — Eugène Sue, *Hist. de la marine française sous Louis XIV*.

POIRET (*Pierre*), philosophe français, né le 15 avril 1646, à Metz, mort le 21 mai 1719, à Rheinsbourg, dans les environs de Leyde. A peine âgé de six ans, il perdit son père, fourbisseur de son état. Comme il montrait des dispositions pour les beaux-arts, il fut placé en apprentissage chez un sculpteur, qui lui enseigna les éléments du dessin, et l'on cite comme une marque de son habileté le portrait que, dans la suite, il peignit de mémoire de Mlle Bourignon. A treize ans il étudia les humanités, et de 1661 à 1663 il servit de précepteur aux enfants d'un gentilhomme de Bouxwiller, nommé de Kirchheim. De là il se rendit à Bâle, où il s'appliqua en même temps à la métaphysique et à la théologie. Entré dans le ministère évangélique, il fut appelé en 1667 comme vicaire à Heidelberg, s'y maria, et acquit dans plusieurs villes du Rhin la réputation d'un bon prédicateur. En 1672 il devint pasteur d'Anweiler, dans le duché de Deux-Ponts. Ce fut là qu'il se familiarisa avec les écrits de Kempis, de Jean Tauler et d'Antoinette Bourignon, et qu'il commença de tourner ses pensées vers la vie intérieure; une grave maladie qu'il fit en

(1) Sans nuire à la gloire de Pointis, on doit dire qu'il dut une grande partie de son succès à M. de Lévy, qui le remplaça, après sa blessure, au capitaine Cassard et surtout à l'intrépide Du Casse, gouverneur de La Tortue, qui lui amena un renfort de six cents flibustiers guidés par leurs plus fameux chefs, et qui enlevèrent les principales défenses de la place. Pointis se montra ensuite injuste dans la part qu'il fit aux flibustiers. Ceux-ci retournèrent à Carthagène, et, méconnaissant la capitulation, la pillèrent de nouveau.

1673 acheva de le convertir au mysticisme. La guerre ayant troublé ses paisibles travaux (1676), il se réfugia d'abord en Hollande, puis à Hambourg, auprès de Mlle Bourignon, à laquelle l'attachaient depuis longtemps des sentiments d'admiration et d'estime. En 1680 il s'établit à Amsterdam, et la vie exemplaire qu'il y mena fit dire à Bayle que « de grand cartésien il était devenu si dévot qu'afin de mieux s'appliquer aux choses du ciel, il avait presque rompu tout commerce avec la terre ». Afin de vivre dans un isolement plus complet, il se retira en 1688 à Rheinsbourg, et y passa plus de trente années entre les exercices de piété et la composition d'ouvrages spirituels et ascétiques. « Poiret n'est point un chef de secte, disent MM. Haag; il n'établit point de conventicules, parce qu'il n'attachait aucune importance aux questions dogmatiques. Pour lui l'essence de la religion consistait dans la morale; aussi jamais ne vit-on de théologien plus tolérant. » S'il évitait tout contact avec le monde, c'était pour conserver l'intégrité de sa conscience. Loin d'être indifférent, « il était plein de zèle pour la religion chrétienne, qu'il défendit en plusieurs circonstances, notamment contre Spinosa. Tous ceux qui le connurent s'accordent à louer son humilité et sa modestie, la pureté de ses mœurs, l'excellence de son cœur, sa bienveillance envers tous les hommes. A moins d'être injuste envers lui, on doit reconnaître que les ouvrages de Poiret renferment d'excellentes choses. On est étonné de son habileté à résoudre les questions les plus subtiles de la métaphysique, de son talent à éclaircir les principes les plus obscurs de la théosophie. » On remarque chez lui un esprit de méthode, dont il était sans doute redevable à l'étude approfondie de Descartes, et le système qu'il expose est, sous une apparence de désordre, aussi bien lié que bien suivi. On a de lui une quarantaine d'ouvrages, parmi lesquels nous rappellerons : *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo;* Amsterdam, 1677, in-4°; l'édit. de 1715 est augmentée d'une dissertation contre l'athéisme caché de Bayle et de Spinosa; — *L'Économie divine, ou système universel et démontré des œuvres et des desseins de Dieu envers les hommes;* ibid., 1687, 7 vol. in-8°, trad. en latin (Francfort, 1705, 2 vol. in-4°) et en allemand : il prétend y démontrer avec certitude l'accord général de la nature et de la grâce, de la philosophie et de la théologie, de la raison et de la foi, de la morale naturelle et de la religion chrétienne; — *La Paix des bonnes âmes dans toutes les parties du christianisme;* ibid., 1687, in-12 : il se borne à conseiller la paix en Dieu entre les gens de bien, sans distinction de communions ni de rites; l'essentiel est d'aller à Dieu par les voies de la morale; le reste n'est qu'accessoire, — *Idæa theologiæ christianæ juxta principia J. Bohemi;* ibid., 1687, in-12 : il avoue que l'intelligence des écrits de Bœhm est à peu près impossible; — *Les Principes solides de la religion et de la vie chrétienne appliqués à l'éducation des enfants;* ibid., 1690, 1705, in-12; ce livre, désapprouvé par les pasteurs de Hambourg, fut traduit en allemand, en flamand, en anglais et en latin; — *De eruditione triplici solida, superficiaria et falsa lib. III;* ibid., 1692, in-12, et 1707, in-4° : il veut prouver qu'il n'y a point de véritable savant sans une illumination d'en haut; — *Théologie du cœur;* Cologne, 1696, 1697, in-16; — *La Théologie réelle, vulgairement dite la Théologie germanique;* Amsterdam, 1700, in-12; cette version d'un ouvrage allemand du seizième siècle, déjà traduit par Castalion, avait paru en 1676; Poiret l'accompagna d'une *Lettre* sur les auteurs mystiques au nombre de cent-trente, avec des détails curieux sur leurs principes, leur caractère, leur vie et leurs ouvrages; — *Theologiæ mysticæ idea;* ibid., 1702, in-12; — *Fides et ratio adversus principia J. Lockii;* ibid., 1707, in-12; — *Bibliotheca mysticorum selecta;* ibid., 1708, in-8°; — *Posthuma;* ibid., 1721, in-4°. Poiret a traduit l'*Imitation de Jésus-Christ* (Amsterdam, 1683, in-12; plus. édit.), qu'il a paraphrasée en partie selon le sens intérieur; les *Œuvres* de sainte Catherine de Gênes (1691, in-12) et celles d'Angèle de Foligny (1696, in-12). Comme éditeur il a donné les *Œuvres d'Antoinette Bourignon* (Amsterdam., 1679 et suiv., 19 vol. in-12) avec une *Vie* fort détaillée, qui a été réimpr. à part (1683, 2 vol. in-12), et suivies d'un *Mémoire* apologétique, inséré dans les *Nouvelles de la rép. des lettres* (1685); puis il a édité une réponse aux attaques de Seckendorf (*Monitum necessarium;* 1686, in-4°). On lui doit aussi la publication de divers opuscules mystiques, et celle de plusieurs ouvrages de Mme Guyon, tels que *Le Nouveau et l'Ancien Testament* (Cologne, 1713-1715, 20 vol. in-12), *Lettres chrétiennes et spirituelles* (1717-1718, 4 vol. in-12), sa *Vie écrite par elle-même* (1720, 3 vol. in 12), et ses *Poésies* (1722, in-12). P. L—y.

Bayle, dans la *Républ. des Lettres*, 1685. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Niceron, *Mémoires*, IV et X. — Bégin, *Biogr. de la Moselle*. — Haag frères, *La France protestante*.

POIRET (*Jean-Louis-Marie*), naturaliste et voyageur français, né à Saint-Quentin, vers 1755, mort à Paris, le 7 avril 1834. Il montra dès sa plus tendre jeunesse une véritable passion pour l'étude de la botanique. Bien qu'il eût embrassé l'état ecclésiastique, cédant à son penchant, il se mit à voyager à l'âge de trente ans, et, presque sans argent, il parcourut le midi de la France et une partie de l'Italie. La nécessité de se créer des ressources qui lui permissent de continuer ses excursions le fit s'arrêter à Marseille, où il se chargea de l'éducation de deux jeunes gens. Des officiers de la compagnie d'Afrique dont il fit la connaissance dans cette ville lui ayant procuré les moyens de passer en Barbarie, il partit, muni

de lettres de recommandation du maréchal de Castries; il visita l'ancienne Numidie, où il rencontra Desfontaines, avec lequel il herborisa. Resté seul, Poiret continua pendant un an ses explorations, et ne revint en France qu'après avoir recueilli une ample moisson d'objets d'histoire naturelle. Malheureusement, la longue quarantaine qu'il subit à Marseille, et pendant laquelle ses caisses durent rester ouvertes, entraîna la perte d'une grande partie des oiseaux et des insectes qu'il rapportait. A peine débarqué, il se mit à rédiger la relation de son voyage, et la fit marcher de front avec celle du *Dictionnaire botanique* de l'*Encyclopédie*. D'abord simple collaborateur de Lamark, il le remplaça ensuite, et commença ce grand travail, qu'il ne termina qu'en 1823. Dans l'intervalle, Poiret se maria, et fut nommé à la chaire d'histoire naturelle de l'École centrale de l'Aisne, qu'il occupa jusqu'au rétablissement de l'université. Revenu alors à Paris, il coopéra à diverses publications scientifiques, telles que la nouvelle édition du *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier (7 vol. in-8°); le *Dictionnaire des sciences naturelles*, et le *Dictionnaire des sciences médicales*. Outre un grand nombre de travaux manuscrits, il a laissé : *Voyage en Barbarie, ou Lettres écrites de l'ancienne Numidie pendant les années* 1785 *et* 1786; Paris, 1789, 2 vol. in-8°; traduit en allemand et en anglais. Le style en est vif et animé; les jugements de l'auteur, confirmés par des appréciations postérieures, attestent un observateur judicieux; — *Dictionnaire de Botanique* (de l'*Encyclopédie*); Paris, 1789-1823, 20 vol. in-4°, dont treize de texte, trois d'illustrations des genres, et quatre de planches de botanique. Poiret qui avait fourni beaucoup d'articles aux quatre premiers volumes de ce dictionnaire, le continua seul depuis le cinquième; — *Mémoire sur la tourbe pyriteuse du département de l'Aisne;* in-4°; — *Coquilles fluviatiles et terrestres observées dans le dép. de l'Aisne et aux environs de Paris;* Paris et Soissons, an IX (1801), in-12; — *Leçons de Flore. Cours de botanique, suivi d'une Iconographie végétale, en 68 planches coloriées*, offrant près de mille objets; Paris, 1819-1821, 3 vol. in-8°; Paris, 1823, in-8°; — *Histoire philosophique, littéraire, économique des plantes usuelles de l'Europe;* Paris, 1825-1829, 7 vol. in-8°, avec 160 planches coloriées. P. LEVOT.

Voyage en Barbarie. — Quérard, *La France littéraire.* — G. Boucher de la Richarderie, *Bibliothèque universelle des Voyages.*

POIRET (*François*), jésuite français, né en 1584, à Vesoul, mort à Dôle, le 25 novembre 1637. Entré à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, il enseigna successivement les humanités, la rhétorique, la philosophie et l'Écriture sainte, et devint supérieur de la maison professe de Nancy, recteur du collége de Lyon et de celui de Dôle. On a de lui : *Ignis holocausti;* Pont-à-Mousson, 1629, in-16; — *La Manière de se disposer à bien mourir;* Douai, 1638, in-16, trad. en latin; — *Le Bon Pasteur;* Pont-à-Mousson, 1630, in-12; — *La science des saints;* Paris, 1638, in-4°, etc.

Biblioth. scriptor. Societatis Jesu.

POIRIER (*Germain* dom), savant bénédictin français, né le 8 janvier 1724, à Paris, où il est mort, le 2 février 1803. Il n'avait pas accompli sa quinzième année lorsqu'il entra dans la congrégation de Saint-Maur. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, il devint secrétaire du visiteur général de la province de France, et se démit de cette place pour en prendre une qui convenait mieux à ses goûts, celle de garde des archives de l'abbaye de Saint-Denis. Chargé en 1762 de continuer la *Nouvelle collection des historiens de la France*, il en publia, avec l'aide de dom Précieux, le t. XI, qui contient le règne de Henri Ier; il l'enrichit d'une excellente préface, qui en forme presque le quart, et qui est, au jugement de Dacier, l'ouvrage le plus solide et le meilleur que nous ayons sur le gouvernement des premiers rois capétiens. Las des troubles qui agitaient sa congrégation, il la quitta en 1765; deux ans plus tard le regret l'y ramenait, et on lui confia les archives de Saint-Germain-des-Prés. En 1785 il fut admis comme associé libre à l'Académie des inscriptions. Pendant la révolution, il fit partie de la commission des monuments, et s'employa activement pour sauver de la destruction un grand nombre de manuscrits précieux. En 1796 il fut nommé sous-bibliothécaire à l'Arsenal, et en 1800 il succéda à Legrand d'Aussy dans l'Institut national. « Il joignait, a écrit Dacier, à un savoir devenu très-rare une modestie qui ne l'était pas moins; il travaillait pour le plaisir de travailler et pour le besoin qu'il avait de s'instruire, sans désirer d'en recueillir d'autre fruit; de là venait sa facilité à communiquer ses recherches aux gens de lettres qui avaient recours à lui..... Sa mort seule a révélé le secret des vertus qu'il cachait avec autant de soin qu'il aurait pu mettre à cacher des défauts. Les témoignages de gratitude et les bénédictions des pauvres avec lesquels il partageait sa fortune, et dont plusieurs étaient d'anciens religieux de son ordre, témoignages écrits et trouvés, avec quelques pièces de monnaie, dans son secrétaire, étaient tout son trésor : il était mal vêtu pour empêcher que les pauvres ne fussent nus; il vivait de privations pour pouvoir les nourrir; il se faisait volontairement pauvre pour soulager leur pauvreté. » Dom Poirier est encore auteur de plusieurs *Mémoires* historiques lus à l'Académie dont il était membre; un seul, relatif à l'avénement de Hugues Capet au trône, a été impr. dans le recueil de cette compagnie (t. L). En société avec Vicq d'Azyr il a publié une *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et*

à l'enseignement (Paris, 1794, in-4°), et il a eu beaucoup de part à la rédaction de *l'Art de vérifier les dates*. P. L.

Dacier, *Éloge de dom Poirier*; Paris, 1804, in-8°.

POIRSON (*Jean-Baptiste*), géographe français, né le 30 mars 1760, à Vrécourt (Vosges), mort le 15 février 1831, à Valence (Seine-et-Marne). Associé de bonne heure aux travaux de Mentelle et de Barbié du Bocage, il apporta dans la rédaction et l'exécution des cartes un talent et une conscience bien rares à cette époque. C'est à lui que l'on doit les cartes de l'ambassade de Macartney en Chine, et la plupart de celles des voyages du baron de Humboldt, qui l'honora d'une estime particulière. Mais Poirson se livra principalement à l'exécution des globes et des sphères terrestres, et montra en cet art une supériorité qui de prime-abord le plaça bien au-dessus des Coronelli et des Moroncelli. Par ordre du premier consul, il exécuta, notamment en 1803, une sphère terrestre de dix pieds de circonférence, placée aujourd'hui dans la galerie de Diane aux Tuileries. On voit aussi au Louvre dans la galerie d'Apollon un magnifique globe manuscrit auquel Poirson travailla patiemment pendant quinze années et que le ministre de la marine acheta en 1816 pour la bibliothèque particulière de Louis XVIII; ce globe, dont un rapport de l'Institut constata le mérite tant pour les connaissances géographiques que pour l'exactitude mathématique, a quinze pieds cinq pouces de circonférence et présente le résultat alors connu de toutes les découvertes des savants et des navigateurs. Poirson fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1815. Il est encore auteur d'une *Nouvelle géographie élémentaire* (Paris, 1821, in-8°), et d'un grand nombre de cartes insérées dans des ouvrages géographiques. H. F.

Biogr. univ. et portat. des contemp. — Quérard, *La France littéraire*.

POIRSON (*Charles-Gaspard* DELESTRE-), auteur dramatique français, né le 22 août 1790, à Paris, où il mourut, le 21 novembre 1859. Fils du précédent, au nom duquel il joignit celui de sa mère, il se fit connaître par une *Ode sur le mariage de l'empereur* (1810, in-8°), et travailla aussitôt pour le théâtre, seul ou en société avec MM. Mélesville, H. Dupin, Meilheurat, Dumersan, Scribe, etc. En 1820, lors de la fondation du Gymnase dramatique dont le privilége, assez restreint, venait d'être accordé à M. de la Roserie, il fut d'abord, avec M. Cerfbeer, administrateur du théâtre; mais au bout de quelques mois, il en prit seul la direction. Il s'assura par un long bail le nom et la plume de Scribe, son collaborateur, et le patronage accordé par la duchesse de Berry au nouveau théâtre, qui prit en 1822 le nom de *Théâtre de Madame*, ajouta encore à l'engouement général. En 1842, à la suite de vifs démêlés avec la commission des auteurs dramatiques, il vit son théâtre frappé par elle d'une sorte d'interdit, soutint pendant quinze mois la lutte, avec le concours de quelques nouveaux auteurs qu'il produisit, tels que Jules de Prémaray, Armand Durantin, etc., et finit cependant par abdiquer, en octobre 1844, entre les mains de M. Lemoine-Montigny. Il serait trop long de donner la liste de toutes les pièces qu'il fit jouer à l'Odéon, aux Variétés, au Vaudeville, à la Porte-Saint-Martin, au Gymnase. Un an avant sa mort, il publia *Le Ladre* (1859, in-12), roman de mœurs. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1826, Poirson fut sous le gouvernement de Juillet un des membres actifs de l'opposition. H. F.

Biogr. nouv. et portat. des contemp. — Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — Germ. Sarrut, *Biog. des hommes du jour*.

*POIRSON (*Auguste-Simon-Jean-Chrysostôme*), historien français, né à Paris, le 20 août 1795. Son père, chef de bureau au ministère des finances, lui fit suivre au lycée impérial et au lycée Napoléon les cours d'humanités et de rhétorique. Entré en 1812 à l'École normale, il s'y lia avec Augustin Thierry. Répétiteur en 1816 au collége de Henri IV, il y devint en 1817 professeur suppléant de rhétorique, et fut appelé à la chaire d'histoire en octobre 1818. Nommé, le 30 décembre 1833, proviseur du collége de Saint-Louis, il fut en mars 1837 appelé au même titre au collége Charlemagne, et contribua beaucoup à lui donner le premier rang entre les colléges de Paris. M. Poirson devint successivement conseiller ordinaire de l'université (14 décembre 1845), conseiller honoraire (7 janvier 1850), et membre de la commission d'organisation de l'enseignement professionnel (juin suivant). Il honora son administration en instituant parmi ses élèves une quête annuelle, dont le produit, s'élevant environ à 5,000 francs, était consacré à placer en apprentissage des enfants d'ouvriers et à faire aux meilleurs d'entre eux une première mise à la caisse d'épargne. Sa retraite, qu'on lui donna en 1853, eut pour cause ses dissentiments avec l'administration nouvelle sur la réorganisation de l'enseignement. M. Poirson est officier de la Légion d'honneur depuis 1843. On a de lui avec Cayx : *Tableau chronologique pour servir à l'étude de l'histoire ancienne*, Paris, 1819, in-8°, qui a eu plusieurs éditions; — *Histoire romaine jusqu'à l'établissement de l'empire*; Paris, 1824-1826, 2 vol. in-8° : le plus littéraire de ses ouvrages; — (avec Cayx) *Précis de l'histoire ancienne*; Paris, 1827, 1831, in-8° : premier ouvrage de science historique à l'usage des classes; — *Précis de l'histoire de France pendant les temps modernes*; Paris, 1834, 1841, in-8°; — *Précis de l'histoire des successeurs d'Alexandre*; Paris 1828, in-8°, avec M. Cayx; — *Histoire de Henri IV*; 1857, 3 tom. en 2 vol. in-8°, à laquelle l'Académie décerna un des prix Gobert. M. Poirson a publié en outre dans la *Revue française*, dans le *Journal de l'instruction publique* et dans la *Revue*

des deux mondes, divers articles de critique littéraire, de pédagogie et de polémique universitaire. H. F.

Rabbe, *Biog. univ. et portat. des contemp.* (Suppl.). — Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

POIS (LE). *Voy.* LE POIS.

POISSANT (*Thibaut*), sculpteur et architecte français, né en 1605, à Estrées, près Crécy (Somme), mort à Paris, le 16 septembre 1660. Son père était marchand de vin; il le plaça dès l'âge de seize ans chez un maître menuisier et sculpteur en bois, d'Abbeville, nommé Martin Carron, chez lequel travaillait déjà François, l'aîné des frères Anguier. Poissant passa dans l'atelier de Nicolas Blasset, sculpteur et architecte, et vint ensuite à Paris, où il fut employé par Sarrasin aux travaux du Louvre. A la recommandation de cet artiste, il fut envoyé à Rome, en 1647, en qualité de pensionnaire du roi. De retour à Paris il se fit connaître par quelques travaux exécutés pour diverses églises de Paris et pour des particuliers. Il fut employé aussi par Fouquet aux travaux de sa résidence de Vaux-le-Vicomte. Les commandes qu'il eut à exécuter pour les palais du Louvre, des Tuileries (1) et de Versailles ne l'empêchèrent pas d'exécuter d'autres ouvrages. C'est ainsi qu'il travailla comme sculpteur et architecte à des églises de Reims et des Andelys, à l'église Saint-Sulpice, au château de Saint-Fargeau appartenant à Mlle de Montpensier, à l'hôtel Carnavalet au Marais, à l'hôtel d'Estrées, qui fut détruit lors de la construction de la Place des Victoires, etc. Poissant fut reçu membre de l'Académie royale le 17 mars 1663; son morceau de réception fut la statue en terre cuite d'*une Femme nue*. Il eut la jouissance d'un logement aux Tuileries.

Son frère *Antoine* POISSANT, maître sculpteur, fut reçu membre de la communauté des maîtres sculpteurs en 1646. H. H—N.

Mém. inédits de l'Acad. de peinture et de sculpture (Notice par Guillet de Saint-Georges). — *Archives de l'Art français, Abcdario de Mariette et Documents.* — *Lettres de Poussin.*

POISSENOT (*Bénigne*), romancier français du seizième siècle, né à Langres. Il fit ses études à Besançon, visita l'Italie, et se fit recevoir avocat à Paris. Il quitta le barreau pour une place de régent dans un collége, et mourut dans l'obscurité. Il n'est connu que par les ouvrages suivants : *L'Esté contenant trois journées, où sont déduits plusieurs histoires et propos récréatifs, tenus par trois escholiers*; — *Nouvelles histoires tragiques*; Paris, 1586, in-16.

La Croix du Maine, *Biblioth. française.*

POISSENOT (*Philibert*), philologue français, né à Jouhe, près de Dôle, vers 1492, mort en cette dernière ville, le 12 août 1556. Reçu docteur en droit canon après de bonnes études faites au collége de Saint-Jérôme, à Dôle, il entra dans l'ordre de Cluni, et dans un voyage qu'il fit ensuite en Allemagne et en Italie il recueillit pour la bibliothèque de ce collége un grand nombre de manuscrits précieux. Charles-Quint lui confia plusieurs missions honorables, à la suite desquelles il le nomma principal du collége, puis vice-chancelier de l'université de Dôle. Poissenot publia pour la première fois l'*Histoire* de Guillaume de Tyr, sous le titre de : *Belli sacri Historia lib. XXIII comprehensa, de Hierosolyma ac Terra promissionis* (Bâle, 1549, in-fol.). Cette publication est dédiée à Christian Coquille, grand-prieur de Cluni, par une épître fort intéressante pour l'histoire littéraire du seizième siècle.

Dunod, *Hist. du comté de Bourgogne.*

POISSON (*Raymond*), célèbre comédien et auteur dramatique, né à Paris, en 1633, mort dans la même ville, le 9 mai 1690. Il était fils d'un savant et pauvre mathématicien du quartier du Palais. Il avait commencé par étudier la chirurgie, et il était encore fort jeune lorsqu'il perdit son père. Le duc de Créqui, gouverneur de Paris, qui s'intéressait à sa fortune, le recueillit et le prit à son service; mais entraîné par un goût irrésistible pour le théâtre, Poisson abandonna la maison de son protecteur, et, renonçant ainsi aux avantages de sa position, il se jeta résolûment dans la vie aventureuse des comédiens de campagne. Plus tard, il dut à Louis XIV de revenir à Paris et de rentrer dans les bonnes grâces du duc de Créqui. Ce prince ayant eu occasion de le voir jouer, pendant un de ses voyages, en fut si content qu'il lui fit dire qu'il le recevait au nombre de ses officiers. En 16.3, Poisson faisait donc partie de la troupe de l'*Hôtel de Bourgogne*. Il ne tarda pas à y acquérir la réputation méritée d'un des meilleurs acteurs de son temps. On a dit qu'il avait été le créateur des *Crispin*; mais s'il n'est pas prouvé qu'il ait le premier produit ce personnage sur la scène, il est certain que c'est à ses soins qu'il fut redevable du costume dont la tradition nous le montre encore affublé de nos jours. Les uns ont voulu expliquer les grandes bottes dans lesquelles les jambes de Mons Crispin se trouvent perdues, par l'obligation où Poisson aurait été de dérober à la vue du public la maigreur des siennes; mais comme cet acteur n'a pas joué seulement que des Crispin, cette explication ne nous paraît pas fondée. D'autres ont prétendu que cette chaussure était alors en usage parmi les valets, pour parcourir les rues de Paris, qui à cette époque n'étaient point pavées. Notre opinion est que Poisson n'eut en vue que de se composer un costume de fantaisie, mais original, résultat qu'il atteignit si bien, que la tradition de ce costume s'est maintenue jusqu'à nos jours. Raymond Poisson était très-aimé de Colbert, qui goûtait ses saillies, et il reçut de ce ministre de fréquentes marques de libéralité, qu'il eut quelquefois le tort de solliciter. Il fut également l'objet

(1) On lui doit six figures qui ornent le pavillon du milieu du palais des Tuileries ainsi que les trophées et ornements du pavillon de Flore, sur le bord de l'eau.

de la faveur royale; aussi fut-il conservé à la réunion de 1680. Il se retira en 1685.

Ce comédien ne se contenta pas de jouer avec talent les pièces des autres; il en composa lui-même en vers un certain nombre. Elles ne manquent ni de verve ni de comique; mais l'invention en est faible, et le style est trop souvent trivial et bas. En voici les titres : *Le Sot vangé* (sic), jouée en 1661; *Le Fou raisonnable*, 1664; *Le Baron de la Crasse*, 1662; *L'Après-Soupé des Auberges*, 1665; *Les faux Moscovites*, 1668; *Le Poëte Basque*, 1668; *Les Femmes coquettes*, 1670; *La Hollande malade*, 1672; *Les Foux divertissants*, 1680. Son théâtre a été réimprimé plusieurs fois.

Un de ses fils, *Paul* POISSON, né en 1658, à Paris, mort le 28 décembre 1735, devint célèbre au théâtre comme son père. ED. DE MANNE.

Mercure de France. — Histoire du théâtre françois, par les frères Parfaict. — *Cat. de la biblioth. Soleinne.*

POISSON (*Philippe*), comédien et auteur dramatique, fils de Paul et petit-fils de Raymond, né à Paris, le 8 février 1682, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 4 août 1743. Voué par goût au genre tragique, il débuta, le 4 août 1700, et n'obtint pas de succès. Quatre ans après, en 1704, il tenta une seconde épreuve dans le rôle de Sévère, de *Polyeucte*; il réussit mieux, et fut reçu pour les seconds rôles. Doué d'un beau physique, ce qui était insolite dans sa famille, il était toujours accueilli favorablement par le public. Cependant, il n'exerça pas longtemps son état, pour lequel il professait d'ailleurs peu de goût. Ayant demandé et obtenu sa mise à la retraite, il quitta le théâtre, le 16 décembre 1711, le même jour que son père, Paul, prenait la sienne pour la première fois; et, comme son père aussi, il rentra en 1715, et joua de nouveau, jusqu'au 14 avril 1722. Philippe Poisson est auteur de sept comédies en vers, qui ont été représentées : *Le Procureur arbitre*, 1728; *La boète* (sic) *de Pandore*, 1729; *Alcibiade*, 1731; *L'Impromptu de campagne*, 1733; *Le Réveil d'Épiménide*, 1736; *Le mariage par lettres de change*, 1735; *Les Ruses d'amour*, 1736. Il a aussi composé une pièce intitulée *L'Actrice nouvelle* (1722, in-8°), qui n'eut pas les honneurs de la scène, parce qu'on crut y reconnaître une satire contre Mlle Lecouvreur, alors fort en vogue; et deux autres petites pièces : *L'Amour secret* et *L'Amour musicien*. ED. DE M.

Mercure de France — Année littéraire. — Quérard, *France Littéraire.*

POISSON DE ROISVILLE (*François-Arnoul*), comédien, frère du précédent, né à Paris, le 15 mars 1696, mort dans la même ville, le 24 août 1753. Il fut destiné par son père à la carrière militaire; mais il s'en dégoûta bientôt, et s'embarqua secrètement pour les grandes Indes. De retour en France, il s'attacha à une troupe de comédiens nomades, bravant le courroux de sa famille. Il se réconcilia plus tard avec son père, et débuta avec succès à la Comédie Française le 21 mai 1722, dans le rôle de Sosie d'*Amphitryon*. Le 5 mars 1725 (1), il fut reçu au nombre des comédiens du roi. Ainsi, il interprétait tour à tour *Le Bourgeois gentilhomme*, *M. de Pourceaugnac*, *Dom Japhet d'Arménie*, *Le Marquis ridicule*, dans *La Mère coquette*, et Bernadille, dans *La Femme juge et partie* (2). Il était excellent dans *Turcaret*. Son jeu se distinguait surtout par beaucoup de naturel. Cet acteur était petit, laid, mal bâti; mais il savait tirer un si heureux parti de toutes ces imperfections, tout, jusqu'à sa figure, était en lui empreint de tant d'originalité, qu'il excitait un rire général aussitôt qu'il apparaissait. Dans le cours de sa carrière, il joua surtout l'ancien répertoire et créa peu de rôles nouveaux; nous ne citerons que celui de Lafleur dans le *Glorieux*, où il apportait, dit-on, une naïveté charmante. En somme, Poisson surpassa son père et son aïeul, dont la réputation fut grande et méritée sans doute, mais qui ne furent véritablement comédiens hors ligne que dans les *Crispin*. Deux défauts gâtèrent les qualités d'Arnoul : l'un qui consistait en un bredouillement, héréditaire d'ailleurs dans sa famille, qui faisait souvent perdre une partie de son débit : l'autre, plus regrettable encore, était une mémoire infidèle. Ces défauts étaient devenus plus saillants avec les années; car Poisson, vers les derniers temps de sa vie, ne se piquait pas d'une extrême sobriété. Entr'autres anecdotes à ce sujet, on raconte que le jour de la première représentation de *La Colonie*, de Saint-Foix, il se présenta ivre sur la scène, et comme il avait oublié son rôle, il le remplaça par des improvisations quelque peu risquées. A la suite de cette première représentation, le lieutenant de police fit demander le manuscrit aux comédiens; on fut tout surpris de n'y rien trouver de répréhensible et la continuation des représentations fut autorisée; mais l'auteur, offensé dans son amour-propre, s'y refusa. ED. DE M.

Année littéraire. — Mercure de France. — Lemazurier, *Galerie historique du Th.-Français.*

POISSON (*Nicolas-Joseph*), auteur ecclésiastique français, né en 1637, à Paris, mort le 3 mai 1710, à Lyon. Admis à vingt-trois ans dans la congrégation de l'Oratoire (1660), il entreprit de propager les principes de Descartes, en composant un commentaire général sur toutes les œuvres de ce philosophe; mais, après avoir donné au public le *Traité de la mécanique annoté* (Paris, 1668, in-4°) et des *Remarques sur la Méthode* (Vendôme, 1671, in-8°), il renonça à son projet afin de ne point compromettre ses confrères, que leur zèle pour

(1) Quelques biographes assignent pour date à cette réception le 1er juillet 1723; mais ils se sont trompés, et nous adoptons sans hésiter celle donnée par Lemazurier, qui avait à sa disposition les registres de la Comédie-Française, en sa qualité de secrétaire.

(2) Rôle créé par son grand-père Raymond, en 1663.

la philosophie nouvelle exposait alors à la persécution des partisans d'Aristote. Ce fut la même crainte qui l'empêcha de céder aux sollicitations de Clerselier et de la reine Christine, qui lui offraient d'abondants matériaux s'il consentait à écrire la vie de Descartes. S'étant rendu en 1677 à Rome, le P. Poisson présenta secrètement au pape Innocent XI, au nom des évêques d'Arras et de Saint-Pons, un mémoire rédigé par Nicoles et obtint de lui la condamnation de soixante-cinq propositions de morale relâchée, qui avaient cours dans les écoles de théologie. Le véritable motif de son voyage ayant été découvert, il fut rappelé par ordre du P. La Chaise (1679) et relégué à Nevers; l'évêque de cette ville, Valot, le prit en si haute estime qu'il en fit son grand vicaire et lui confia la direction du séminaire diocésain. Après la mort de ce prélat (1705), le P. Poisson se retira dans une maison de son ordre à Lyon. Il a encore publié : *Acta ecclesiæ mediolanensis sub sancto Carolo;* Lyon, 1681-1683, 2 vol. in-fol. : recueil précieux par le grand nombre de pièces que l'auteur avait traduites de l'italien en latin; — *Delectus actorum Ecclesiæ universalis;* ibid., 1706, 2 vol. in-fol. : cette somme des conciles est le plus ample abrégé qu'on ait en ce genre. Il a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits, entre autres la *Vie de Charlotte de Harlay-Sancy*, une *Description de Rome moderne*, la *Relation* de son voyage d'Italie, etc.

Salmon, *Traité de l'étude des conciles*, p. 275 et suiv. — Moréri, *Grand dict. hist.*

POISSON (*Siméon-Denis*), illustre géomètre français, né à Pithiviers (Loiret), le 21 juin 1781, mort à Paris, le 25 avril 1840. Son père, ancien soldat retiré dans l'administration, lui fit faire ses études les plus élémentaires. On le destinait à l'exercice de la chirurgie, lorsque se révéla son aptitude pour les mathématiques. Il entra à l'École centrale de Fontainebleau, et en 1798, à peine âgé de dix-sept ans, il était reçu le premier à l'École polytechnique. Dès les premiers jours il attira l'attention de Lagrange et de Laplace, qui lui prédirent un brillant avenir. En 1800 il quittait les bancs pour occuper les fonctions de répétiteur, et en 1802 il devenait professeur à cette même école témoin de ses premiers succès. En 1808 il fut appelé à faire partie du Bureau des Longitudes, puis successivement nommé professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences en 1809, membre de l'Institut en 1812, examinateur de sortie de l'École polytechnique en 1816, conseiller de l'université en 1820. En 1837 une ordonnance royale l'éleva à la dignité de pair de France, distinction accordée par le gouvernement de Juillet plutôt au représentant de la science qu'à l'homme politique.

La vie de Poisson a été en effet entièrement consacrée à des recherches scientifiques. En quarante ans il a publié plus de trois cents mémoires, insérés dans les journaux spéciaux de Férussac, de Gergonne, de Crelle, de M. Liouville, dans les publications de l'École polytechnique, de l'Académie des sciences, du Bureau des longitudes, etc. Nous ne pouvons donner ici les titres de ces nombreux travaux, consacrés aux questions les plus difficiles de la science moderne. On en trouvera une notice très-complète, faite par Poisson lui-même, et publiée par Arago, dans le tome II de ses *Notices biographiques*. Nous nous bornerons à citer les ouvrages qui ont paru séparément. Ce sont : *Traité de Mécanique* (2e édit., 2 vol. in-8°, 1833); *Nouvelle théorie de l'action capillaire* (1 vol. in-4°); *Théorie mathématique de la chaleur* (2 vol. in-4°, 1835), augmentée en 1837 d'un supplément intitulé : *Mémoire sur les températures de la partie solide du globe, de l'atmosphère et du lieu de l'espace où la terre se trouve actuellement*, etc.; *Recherches sur la probabilité des jugements en matière criminelle et en matière civile, précédées des règles générales du calcul des probabilités* (1 vol. in-4°, 1837); *Mémoire sur le mouvement des projectiles dans l'air, en ayant égard à la rotation de la terre* (in-4°, 1839); — *Mémoire sur les déviations de la boussole produites par le fer des vaisseaux;* in-8° : extrait de la *Connaissance des temps*. Dans ses *Recherches sur la probabilité des jugements*, etc., Poisson démontre une loi importante, seulement entrevue par ses devanciers, et qu'il énonce ainsi : « Les choses de toutes nations sont soumises à une loi universelle qu'on peut appeler *la loi des grands nombres*. Elle consiste en ce que, si l'on observe des nombres très-considérables d'événements d'une même nature, dépendant de causes constantes et de causes qui varient irrégulièrement, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, c'est-à-dire sans que leur variation soit progressive dans aucun sens déterminé, on trouvera entre ces nombres des rapports à très-peu près constants. Pour chaque nature de choses ces rapports auront une valeur spéciale, dont ils s'écarteront de moins en moins à mesure que la série des événements observés augmentera davantage, et qu'ils atteindraient rigoureusement s'il était possible de prolonger cette série à l'infini. »

Même après Lagrange et Laplace, Poisson a pu apporter son contingent à la mécanique céleste, ainsi que le témoigne son beau travail *Sur l'invariabilité des moyens mouvements des grands axes planétaires*. De ces recherches, auxquelles on peut sans exagération aucune accorder la qualification de sublimes, il résulte que la stabilité de l'univers n'exige nullement l'intervention d'une cause quelconque venant à de certaines époques rétablir l'équilibre troublé. Mais c'est surtout dans le champ de la physique mathématique que se montre le génie de Pois-

son. Cette science, dont il peut être regardé comme l'un des fondateurs, a été amenée par lui à une grande perfection, surtout en ce qui concerne l'électricité statique et le magnétisme. Reprenant la théorie de l'action capillaire, il trouve la cause de ces phénomènes dans cette remarque, que la densité d'un liquide varie avec la profondeur de la partie que l'on considère et aussi avec la distance de cette partie aux parois du vase qui renferme le liquide.

Parmi les aperçus ingénieux qui se rencontrent dans les écrits de Poisson, il en est un qui mérite d'être signalé, bien que ce ne soit qu'une hypothèse et que cette hypothèse se montre opposée à une opinion généralement admise. Il s'agit de la chaleur centrale de notre globe. En acceptant les données de Mairan, de Buffon et de Fourier sur les températures croissantes que l'observation a constatées, en transformant en loi générale les résultats d'expériences très-limitées, on arrive à un résultat assez inadmissible, car il assignerait au centre de la terre une température surpassant deux millions de degrés. Suivant Poisson, le système solaire, dont la translation dans l'espace est aujourd'hui bien constatée, a pu passer d'une région plus chaude dans une région relativement froide. La surface de la terre aura donc vu sa température diminuer, les parties les plus ultérieures se refroidissant avec les autres. Si maintenant notre globe venait à rencontrer des régions plus chaudes, le contraire aurait lieu, et il se pourrait que l'on observât alors des températures décroissantes correspondant à des profondeurs croissantes. E. Merlieux.

Arago, *Notices biographiques*, t. II.

POISSON. *Voy.* Marigny (de).

POISSONNIER (*Pierre*) (1), savant médecin et chimiste français, né à Dijon, le 5 juillet 1720, mort à Paris, le 15 septembre 1798. Fils d'un apothicaire et destiné à embrasser le même état, il préféra la profession médicale, et fut reçu docteur en 1743, à Paris. Trois ans après il fut nommé professeur de chimie au Collége de France, en remplacement de Dubois, qui avait résilié cette chaire en sa faveur, moyennant une indemnité de 2,000 écus (1747). Désigné, en 1754, pour remplir les fonctions d'inspecteur suppléant des hôpitaux militaires, il voulut étudier dans les camps les maladies des soldats et les besoins du service de santé, et fit les campagnes de 1757 et 1758 en Allemagne en qualité de premier médecin. A son retour le roi le nomma l'un de ses médecins consultants, et le choisit pour une négociation diplomatique auprès de l'impératrice de Russie. La santé d'Élisabeth fut le prétexte de cette mission secrète, que l'élégant et fin docteur accomplit à la satisfaction des deux souverains, et notamment de la tsarine, qui lui conféra le titre de lieutenant général de ses armées, afin de pouvoir l'admettre à sa table conformément aux lois de l'étiquette. De retour en France (1761), il reçut un brevet de conseiller d'État avec une pension de 12,000 livres. En 1764, Poissonnier fut nommé directeur et inspecteur de toute la médecine dans les arsenaux maritimes et les colonies, place importante, dont il avait provoqué la création et qu'il remplit avec intelligence et dévouement pendant vingt-huit ans. Il poussa le zèle jusqu'à en continuer les fonctions après que le ministre de la marine eut supprimé son traitement, en 1791. On lui doit, entre autres réformes, l'avantageuse institution des concours dans les hôpitaux militaires de la marine (1768). De tous les travaux scientifiques de Poissonnier celui qui eut le plus de retentissement fut sa prétendue découverte d'un procédé pour dessaler l'eau de mer et la rendre potable (1763). C'était du vieux neuf: mais cela eut le succès éphémère d'une vraie nouveauté. « Faut-il que je meure, écrivait Voltaire à d'Alembert (1766), sans savoir au juste si Poissonnier a dessalé l'eau de mer? Cela serait bien cruel. » Quoi qu'il en soit, Bougainville, dans la relation de son voyage autour du monde, assure qu'il a dû le salut de son équipage à l'usage de l'eau distillée suivant la méthode de Poissonnier. Ce médecin, aussi distingué par les qualités du cœur que par l'étendue de ses connaissances, fut incarcéré pendant la terreur avec sa femme et son fils.

Les écrits de Poissonnier ne répondent point à la haute position scientifique qu'il occupa; car aux titres que nous avons indiqués il faut ajouter ceux de vice-directeur de la Société royale de médecine, de membre de l'Académie des sciences, de censeur royal, enfin d'associé de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. Il a publié : *Suite du* Cours de chirurgie *de Col de Villars*, t. V (fractures et luxations) et t. VI (Dict. français-latin des termes de médecine et de chirurgie); Paris, 1749-1760, in-12; — *Mémoire pour servir d'instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hiver*; Halberstadt, 18 octobre, 1757; — *Formulæ generales ad usum nosocomiorum castrensium*; 1758, in-8°; — *Discours prononcé devant l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg*; Pétersbourg, 1759, in-4°; — *Mémoire sur les moyens de dessaler l'eau de mer, présenté à l'Académie des sciences en 1764*; — *Abrégé d'anatomie à l'usage des élèves en chirurgie dans les écoles royales de la marine*; Paris, 1783, 2 vol. in-12. Cet abrégé a été rédigé d'après les leçons de Courcelles, premier médecin de la marine à Brest; Poissonnier l'a complété en y ajoutant la splanchnologie. A la suite des ouvrages de Poissonnier nous devons mentionner sa précieuse collection d'histoire naturelle et d'objets

(1) Nous ignorons pourquoi les biographes lui ont encore donné le prénom d'*Isaac*; nous n'avons trouvé que celui de *Pierre* dans son acte de naissance et dans plusieurs documents anciens que nous avons consultés.

d'art, fruit de cinquante années de soins et de recherches. J.-P.-ABEL JEANDET (de Verdun).

État de la Médecine, chirurgie, etc., en Europe, pour 1776, in-12, p. 72. — *Calendarium medicum*; Paris, 1783. — Sue, *Éloge de Poissonnier*; Paris, an VII, in-8°. — Lalande, *Notice* dans le *Magas. encyclop.*, t. IV. — *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts* de Poissonnier; Paris, an VII, 100, p. in-8°. — Girault, *Ess. hist. et biogr. sur Dijon*, in-12, p. 807. — Desgenettes, dans la *Biog. méd.* — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

POISSONNIER-DESPERRIÈRES (*Antoine*), médecin français, frère du précédent, né à Dijon, le 22 février 1723, mort à Paris, après 1792. Médecin du roi, inspecteur général des hôpitaux de la marine et des colonies, censeur royal, membre de la Société royale de médecine et de l'Académie de Dijon, il a été confondu avec son frère par plusieurs biographes. Le mérite personnel de Desperrières (c'est ainsi qu'il signait ses lettres), les ouvrages instructifs qu'il a composés sur la médecine navale et sur les maladies des pays chauds, plus encore que les hautes fonctions dont il fut revêtu eussent dû le sauver de l'oubli. Il fit un voyage dans nos colonies, et profita d'un séjour de plusieurs années à Saint-Domingue pour étudier principalement les maladies qui y attaquent les Européens. On connaît de lui : *Traité des fièvres de l'île de Saint-Domingue*; Paris, 1763, in-8° : dédié au ministre de Choiseul, sur la demande duquel il avait été composé; — *Traité sur les maladies des gens de mer*; Paris, 1767, in-8°; ibid., 2e édition, revue et augmentée, 1780, in-8° : c'est par erreur que quelques bibliographes indiquent cette édition comme étant en deux volumes; — *Mémoire sur les avantages qu'il y aurait à changer absolument la nourriture des gens de mer*; Paris, 1771, in-4°; — *Rapport des commissaires de la Société royale de médecine nommés par le roi pour l'examen du magnétisme animal*; Paris, 1784, in-8°.

J.-P.-A. J. (de Verdun).

Fréron, *Année littéraire*, t. IV, 1763. — *État de la médecine, chirurgie*, etc., en Europe pour l'année 1776, in-12. — *Biographie médicale*. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine*. — Quérard, *France littéraire*. — Autographes bourguignons, *Collection* J.-P. Abel Jeandet.

POITEVIN (1) (*Robert*), médecin français, conseiller de Charles VII, né vers 1390, mort le 26 juillet 1474. Après avoir étudié à Montpellier, il vint à Paris prendre ses degrés dans la faculté de médecine et passa maître en 1419. Dans ces temps orageux, il se tint à l'écart de la politique; mais il n'en fit que plus sûrement sa fortune. Le 15 août 1424, sous le gouvernement anglais, il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et recueillit divers autres bénéfices. Sous la date du 27 juin 1427, bien que domicilié à Paris, il est qualifié médecin de Marie d'Anjou, épouse de Charles VII. En 1435, il fut délégué, par la faculté de médecine, comme ambassadeur de l'université au congrès d'Arras, et participa de la sorte à la pacification du royaume. A la fois prêtre et *physicien*, il assista, sous ce double caractère, la jeune dauphine, Marguerite d'Écosse, qui rendit entre ses bras le dernier soupir (1444). A cette époque, Robert Poitevin jouissait du plus grand crédit. Il comptait parmi ses clients le duc et la duchesse d'Orléans, les princes du sang et les premiers personnages du royaume; médecin de la reine, il donnait également ses soins à la maîtresse du roi, Agnès Sorel, et fut même un de ses exécuteurs testamentaires. Il résida longtemps à Paris, figura jusqu'à sa mort au nombre des régents de la faculté, et contribua à la réédification de l'École. Charles VII, abbé de Saint-Hilaire de Poitiers, l'avait nommé, en 1448, trésorier de cette abbaye. Poitevin fut inhumé dans sa collégiale; il eut aussi un monument funéraire en l'église cathédrale de Paris.

A. V—V.

Registres ou *Commentaires* de la faculté de médecine à la biblioth. de l'École de méd. à Paris. — Registres capitulaires de Notre-Dame de Paris, LL, 388, 415 et suiv. et 587. — *Tombes et épitaphes de Notre-Dame*, LL, 588 *bis*, p. 121. — *Notice sur l'église de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers*, par Gilles Rapallion (ms. de la bibl. de Poitiers). — Vallet de Viriville, *Notes biogr. sur Robert Poitevin*, dans la *Biblioth. de l'École des chartes*, 1856, p. 486 et s.

POITEVIN (*Jacques*), physicien et astronome français, né le 6 octobre 1742, à Montpellier, où il est mort, le 1er avril 1807. Issu d'une famille originaire de Blois, réfugiée en Languedoc en 1572, pour éviter les persécutions auxquelles l'exposaient ses opinions religieuses, et fils d'un conseiller en la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, il étudia d'abord le droit, mais se décida bientôt à suivre les goûts qui l'entraînaient vers la culture des sciences. Sous les auspices de Deratte et de Danizy, il entra en 1766 dans la Société royale des sciences de sa ville natale. Sa fortune lui permit de se procurer une bibliothèque considérable et de joindre à ce trésor des machines et des instruments de physique et d'astronomie, qu'il fit venir d'Angleterre, où Adams, Dollond et Ramsden les fabriquaient presque exclusivement et avec le plus de perfection. Les nombreuses observations qu'il fit pendant près de quarante années, soit à l'observatoire de Montpellier, soit à sa maison de campagne de Mézouls, ont presque toutes été publiées. Elles roulent la plupart sur des éclipses de soleil et de lune, les satellites de Jupiter, la disparition de l'anneau de Saturne et sa réapparition, la comète de 1781, la différence des méridiens entre Toulouse et Montpellier, plusieurs passages de Mercure, etc. Les premiers travaux de Poitevin avaient été dirigés vers la météorologie, et il avait été chargé de suivre particulièrement les observations udométriques de Romieu; il remplit cet engagement pendant trente-cinq années, depuis 1767 jusqu'en 1802, mais sur un meilleur plan. Poitevin possédait aussi des connaissances étendues en économie rurale. Les résultats de ses observations sont con-

(1) Diverses circonstances particulières, tirées de sa vie, autorisent à penser que ce nom de *Poitevin* lui venait de sa patrie, c'est-à-dire de Poitiers, ou du Poitou.

signés dans les journaux de physique, dans les portefeuilles de l'ancienne Société royale des sciences de Montpellier, dans ceux de la Société d'agriculture ou dans ses propres manuscrits. Après le 18 brumaire, il fut nommé président de l'administration de l'Hérault, et après l'organisation définitive de ce département il devint membre du conseil de préfecture. On a encore de lui : *Essai sur le climat de Montpellier*; Montpellier et Paris, 1803, in-4°; — *Notice sur la vie et les ouvrages de Draparnaud*; Montpellier, 1805, in-8°; — les *Éloges historiques de Marcot, de Montel et de Deratte* dans les *Mémoires de la Société libre de Montpellier*. H. F.

Martin de Choisy, *Éloge de J. Poitevin*; 1808, in-4°.

POITEVIN DE MAUREILLAN (*Casimir*, baron, puis vicomte), général français, fils du précédent, né le 14 juillet 1772, à Montpellier, mort le 19 mai 1829, à Metz. Il passa quelques mois dans l'école du génie de Mézières, et donna pendant la conquête de la Belgique et de la Hollande des preuves nombreuses de bravoure et d'intelligence. Il contribua à la prise de plusieurs places, et particulièrement à celle de l'île de Cassandria (28 juillet 1794), qui lui valut d'être mis à l'ordre du jour par la Convention elle-même. Capitaine en 1793 et chef de bataillon en 1794, il passa à l'armée du Rhin et rendit les plus grands services à Moreau, soit à la bataille de Biberach, soit dans la défense du pont d'Huningue. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il assista aux batailles d'Alexandrie et des Pyramides, et resta près de deux ans prisonnier des Turcs. Sa conduite à la prise d'Ulm et à Austerlitz lui fit donner le titre de général de brigade (1805). De 1808 à 1810 il fut chargé de l'inspection générale des places de la Dalmatie, et organisa les directions de Trieste et de Zara. Il se distingua de nouveau en Russie, surtout à la Moskowa, et reçut l'ordre de défendre Thorn, où il se maintint jusqu'au 6 avril 1813, bien qu'il n'eût avec lui que des soldats étrangers dont la fidélité était suspecte. L'empereur, irrité de la reddition de cette ville, fit examiner la conduite de Poitevin, et le renvoya dans ses foyers. Nommé par Louis XVIII lieutenant général (26 avril 1814), il accompagna en 1815 ce prince jusqu'à Lille, et fut à son retour envoyé par l'empereur à l'armée du Rhin, où il négocia l'armistice conclu avec les Autrichiens. Baron de l'empire en 1809, il fut créé vicomte le 17 août 1822.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Fastes de la Légion d'honneur*, III. — Fisquet, *Biogr.* (inéd.) *de l'Hérault*.

POITEVIN-PEITAVI (*Philippe-Vincent*), littérateur français, né en 1742, à Alignan-du-Vent (Hérault), où il est mort, en 1818. Reçu avocat, il professa pendant quelque temps les belles-lettres, dans un collége du Bas-Languedoc, et revint prendre place au barreau de Toulouse; mais ses occupations littéraires l'empêchèrent de suivre avec constance des fonctions trop sérieuses pour la légèreté de son esprit. Quelques couplets bien tournés, la géographie mise en vaudevilles lui obtinrent une renommée que rien n'a soutenue, car avant sa mort il avait livré aux flammes les manuscrits de ces conceptions. L'Académie des Jeux floraux l'admit en 1785 au nombre de ses mainteneurs, et il devint secrétaire perpétuel de cette compagnie, dont il voulut écrire l'histoire; cette entreprise était au-dessus de ses forces; aussi ne donna-t-il qu'un récit sec et fastidieux. Emprisonné en 1792, il eut le bonheur, après sa sortie de prison, de sauver, en 1799 d'une mort assurée M. Auguste Daguin et quelques autres royalistes, arrêtés à la suite de l'insurrection du midi. Il fut un des sept mainteneurs qui le 9 février 1806 relevèrent l'Académie des Jeux floraux, supprimée à la révolution. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire des Jeux floraux*; Toulouse, 1815, 2 vol. in-8°; — *Notice historique sur Benoît d'Alignan, évêque de Marseille*; in-8°; — *Notice sur Jean de Plantavit de la Pause, évêque de Lodève, et sur l'abbé de Margon, Guillaume de Plantavit, son petit-neveu*; Béziers, 1817, in-8°; etc. H. F.

Biogr. toulousaine, t. II. — *Éloge de Poitevin-Peitavi*, dans le *Recueil des Jeux floraux*, 18... — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*.

POITEVIN (*Pierre-Alexandre*), architecte français, né le 24 février 1782, à Bordeaux, où il est mort, le 8 avril 1859. Dès son enfance se révéla chez lui un goût vif pour les arts du dessin; mais, réduit à vivre de son travail, il donna d'abord des leçons dans une pension de Gironde, près La Réole. La famille de Marcellus lui ayant fourni les moyens d'aller compléter son éducation à Paris, il fut admis, le 1er janvier 1809, à l'école des beaux-arts, et y suivit les cours de Percier. Envoyé en 1815 comme architecte dans le département de Jemmapes, il résigna ses fonctions au bout de six mois, et vint exercer son art à Bordeaux. Après avoir converti l'abbaye d'Eysses en maison de détention (1820), il devint architecte du Lot-et-Garonne; il passa en la même qualité dans la Gironde, joignit à ce titre celui d'architecte de Bordeaux (1824), et les conserva jusqu'en 1830. Les principaux travaux de Poitevin sont l'appropriation des maisons centrales d'Eysses et de Cadillac, et dans sa ville natale l'église de Saint-Nicolas-de-Grave (1823), les deux colonnes rostrales de la place des Quinconces, et l'hôtel Verthamont (1829). Il a aussi laissé quelques tableaux à l'huile, qui ne sont pas sans mérite.

Gabet, *Dict. des artistes*. — L. Lamothe, *Lacour et Poitevin*; Paris, 1868, in-8°.

POITIER (*Pierre-Louis*), auteur religieux français, né le 26 décembre 1745, au Havre, massacré le 2 septembre 1792, à Paris. Dès qu'il eut reçu l'ordination, il fut nommé supérieur du séminaire de Rouen par le cardinal

de la Rochefoucauld, archevêque de cette ville. Après avoir prêté le serment constitutionnel, il crut devoir se rétracter, et, s'étant retiré dans le séminaire de Saint-Firmin, à Paris, il y périt avec presque tous ses compagnons. Il a laissé quelques écrits de piété, qui ont eu plusieurs éditions.

Biogr. havraise.

POITIERS (*Guillaume* DE). *Voy.* GUILLAUME.

POITIERS (*Diane* DE). *Voy.* DIANE.

POIVRE (*Pierre*), voyageur français, né le 23 août 1719, à Lyon, mort le 6 janvier 1786, près de cette ville. D'une famille de négociants, il se destina de bonne heure aux missions étrangères, et, après avoir employé quatre années en études préliminaires, il partit en 1740 pour la Chine et la Cochinchine. Victime d'une méprise, il fut, dès son arrivée à Canton, jeté en prison. Afin de se justifier, il étudia la langue du pays, recouvra la liberté, et gagna les bonnes grâces du vice-roi, qui lui permit de visiter l'intérieur de la province; il y recueillit une foule d'observations précieuses ainsi qu'en Cochinchine, où il passa ensuite. Il revenait en France avec le dessein de se faire missionnaire, lorsque le vaisseau qui le ramenait fut attaqué par les Anglais au détroit de Banca; ayant eu dans l'action le poignet droit emporté par un boulet de canon, il subit l'amputation du bras. Cet accident l'éloignait sans retour du ministère ecclésiastique. Conduit à Batavia, Poivre observa de près la culture et le débit des épiceries fines, dont les Hollandais s'étaient attribué le monopole; puis il se rendit à Pondichéry, assista à l'expédition de Madras, et accompagna La Bourdonnais à l'Ile de France; malgré la précaution qu'il avait eue de se rembarquer sur un bâtiment hollandais, il fut pris dans la Manche par un corsaire malouin, repris par les Anglais et emmené à Guernesey; il ne revit définitivement sa patrie qu'au mois de juin 1748, après sept ans d'absence. Durant cette vie si pleine d'embarras, il n'avait cessé d'étudier avec ardeur tout ce qui se rapportait aux lieux qu'il visitait. Il présenta aux directeurs de la Compagnie des Indes les résultats de ses études, et leur proposa deux projets de la plus haute importance : le premier consistait à ouvrir avec la Cochinchine un commerce direct; le second, à transplanter à l'Ile de France et à Bourbon les épiceries, dont la culture avait été jusque-là concentrée dans les Moluques. Ses plans furent approuvés, et on le chargea de les mettre à exécution. Il partit aussitôt pour les mers du Sud (1749), établit un comptoir français à Fai-Fo, dans la baie de Tourane, et rapporta à l'Ile de France quelques plants d'arbres à épices, qui furent le commencement du jardin d'acclimatation de cette île, et, ce qui était plus utile encore, du riz sec, qui croît jusque sur les montagnes. Le succès de cette première tentative lui fit confier une mission plus étendue par la Compagnie des Indes, qui malheureusement ne put lui donner aucun moyen de l'exécuter. Il ne se rendit pas moins à Manille, apprit la langue malaise, et dressa lui-même des cartes exactes de l'archipel des Moluques. « Peu de personnes, dit M. Boullée, connaissent la rigueur des précautions que ce peuple (les Hollandais) avait prises pour perpétuer à son profit le débit exclusif des épices. Ces précautions peuvent se résumer par l'établissement de la peine de mort qui était infligée au coupable de l'extraction d'un seul plant réservé. Ce n'est pas tout : la compagnie hollandaise avait pris soin de faire confectionner de fausses cartes de l'archipel des Indes, afin d'engager dans d'homicides écueils le navigateur assez téméraire pour braver cette prohibition et la peine qui y était attachée. » Tant d'obstacles ne le découragèrent pas. Ayant obtenu à grand' peine une mauvaise frégate, Poivre s'engagea dans cet archipel semé d'écueils et infesté de pirates, parvint à débarquer à Timor, et lors de son retour à l'Ile de France (1755), il distribua aux colons trois mille noix muscades, un certain nombre de plants d'épiceries et quelques arbres à fruits d'espèces diverses. Après avoir passé l'hiver à Madagascar, il repassa en Europe, fut pris une troisième fois par les Anglais et conduit à Cork, où son séjour forcé se prolongea jusqu'en avril 1757. La Compagnie des Indes était alors en pleine décadence : on négligea de tirer de sa mission le parti que dans d'autres temps on eût été en droit d'espérer. Il se retira dans une maison de campagne qu'il avait achetée aux environs de Lyon, et ce fut là qu'il reçut, sans les avoir sollicités, une gratification convenable, des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel. Désigné en 1767 par le duc de Praslin à l'intendance des îles de France et Bourbon, il n'accepta cet emploi que sous la condition expresse qu'il ne serait établi dans ces colonies ni droits de lods et ventes, ni timbre, ni droit d'enregistrement, et que la justice y serait gratuite. Dès son arrivée il montra de quelle ardente sollicitude il était animé pour le bien des colons. « Ne craignez point de me fatiguer, leur disait-il; mon temps est à vous. Instruisez-moi hardiment de mes erreurs; soyez persuadés qu'elles seront involontaires. » Il s'empressa d'assurer les moyens d'approvisionnement, puis il répara le Port-Louis, régla le cours des eaux, reboisa les montagnes, introduisit le giroflier, le laurier des Antilles, le cacaotier, le manguier, le chou caraïbe, le sagoutier, l'arbre à pain, le cannellier, la canne à sucre de Java, etc. Il mit un terme aux excès de la traite, et apporta un notable adoucissement au sort des esclaves. Pendant six ans que dura son administration, non-seulement il répara tous les désastres que la guerre avait causés, mais il rendit si prospères ces belles colonies qu'il mérita de partager avec La Bourdonnais

le titre de leur fondateur. Tous ces bienfaits ne s'étaient pas réalisés sans opposition. Las des tracasseries que lui suscita le gouverneur titulaire, il demanda son rappel, et rentra en 1773 en France. Ses services furent récompensés sous le ministère de Turgot par une pension de 12,000 livres. Il mourut d'une hydropisie de poitrine, à l'âge de soixante-sept ans. Sa veuve se remaria en 1795 avec Dupont (de Nemours), et l'une de ses trois filles devint la femme de Bureaux de Puzy. Poivre était un véritable homme de bien, et peu d'hommes ont porté aussi loin que lui la philosophie pratique. Il faisait partie de l'Académie des sciences, à titre de correspondant, depuis 1754. Il a laissé un grand nombre de mémoires manuscrits, dont il faisait des lectures à l'Académie de Lyon; on en a publié un extrait à son insu sous le titre de *Voyages d'un philosophe* (Yverdon, 1768, in-12), réimprimé quatre fois.

Dupont (de Nemours), *Notice sur la vie de M. Poivre*; Paris, 1786, in-8°. — A. Boullée, *Notice sur Poivre*; Lyon, 1835, in-8°.

POIVRE (LE). *Voy.* LE POIVRE.

POIX (*Louis* DE), capucin français, né le 18 octobre 1714, à Croixrault (diocèse d'Amiens), mort à Paris, en 1782. Après s'être pendant quelques années livré avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues grecque, hébraïque, chaldaïque et syriaque, il conçut le plan d'une nouvelle *Bible polyglotte*, à laquelle plusieurs de ses confrères voulurent coopérer. En 1744 l'abbé Villefroy, professeur au Collége de France, devint le directeur de cette entreprise; mais cette Bible qu'attendait le monde savant, et au sujet de laquelle Benoît XIV adressa un bref de félicitation à Louis de Poix, le 9 avril 1755, ne parut point, par suite de diverses contrariétés qu'éprouvèrent les capucins. En 1768, ce religieux rédigea un *Mémoire* dans lequel il proposa la fondation d'un établissement qui, sans être à charge à l'État, rendrait des services essentiels à l'Église, deviendrait utile aux savants et aux gens de lettres, et contribuerait à la gloire de la nation. Cet établissement aurait pris le titre de *Société royale des études orientales*, et c'est sur ce modèle que fut fondée à Paris, le 1er avril 1822, la *Société asiatique*. Louis de Poix a publié avec la collaboration de quelques autres capucins les ouvrages intitulés : *Prières que Nersès, patriarche des Arméniens, fit à la gloire de Dieu, pour toute âme fidèle à Jésus-Christ* (1170), latin-français, réimpr. à la suite du *Mémoire* ci-dessus; — *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres prophétiques*; Paris, 1755-1764, 16 vol. in-12, fruit de plus de vingt ans de travail; — *Nouvelle version des psaumes*; Paris, 1762, 2 vol. in-12; — une traduction de l'*Ecclésiaste*; 1771, in-12; — *Prophéties de Jérémie*; Paris, 1780, 6 vol. in-12; — *Prophéties de Baruch*; Paris, 1788, in-12; — *Essai sur le livre de Job*; Paris, 1768, 2 vol. in-12; — *Traité de la paix intérieure*; 1764, 1768, in-12; — *Traité de la joie*; 1768, in-12. Il a laissé en manuscrit un *Dictionnaire arménien, latin, italien et français*. H. F.

Feller, *Dict. hist.* — Quérard, *La France littéraire*.

POIX (*Antoine-Claude-Dominique-Just*, comte de NOAILLES, puis prince DE), diplomate français, né le 25 août 1777, à Paris, où il est mort, le 1er août 1846. Il était élève du collége des Grassins, lorsque la révolution dispersa sa famille, dont trois générations périrent en un jour sur l'échafaud. Le jeune de Noailles vécut dans l'obscurité à Paris avec sa mère, et fut présenté quelques années plus tard à Napoléon, qui lui donna un brevet de chambellan, et peu de mois après le titre de comte. En 1814, le jour de l'entrée des alliés à Paris, M. J. de Noailles commandait une compagnie de la garde nationale, et ne prit la cocarde blanche qu'après l'abdication de Napoléon. Toutefois, Louis XVIII l'accueillit avec distinction à Compiègne, et le nomma son ambassadeur à Saint-Pétersbourg, poste qu'il occupa jusqu'en 1819. Il représenta, de 1823 à 1827, la Meurthe à la chambre des députés, où il montra des opinions modérées, se rapprochant de celles du parti libéral. Charles X le nomma chevalier de l'ordre du Saint-Esprit (30 mai 1825). L'un des fondateurs de la Société pour l'amélioration des prisons (1819), il présida longtemps le conseil d'administration de la *Société de prévoyance*, fondée dans le but de secourir les vieillards, d'apprendre un métier aux orphelins et de distribuer des secours à domicile. M. J. de Noailles, qui à la fin de sa vie portait le titre de *Prince de Poix*, était un bibliophile éclairé, qui eut toujours le goût des beaux et bons livres. H. F.

Notice sur le prince de Poix, par sa nièce, Mme de Mouchy de Noailles, dans le *Bulletin de la Société des bibliophiles français*. — *Biogr. des hommes du jour*, t. V, 2e partie.

POJARSKI (*Dmitri*, prince), un des héros les plus populaires de la Russie, né en 1578, mort en 1642, descendait en ligne directe du grand-prince Vsévolod III. A l'âge de dix ans, il perdit son père, qui s'était illustré à la prise de Kasan, et dès quinze ans il commença à marcher sur ses traces. L'invasion des Polonais, les horreurs qu'ils commettaient lui firent de bonne heure prêter serment d'en purger le sol natal. Il les battit en 1608 à Visotzki et, l'année suivante, sur les bords de la Pékhorka; ce dernier succès lui valut la dignité de voïvode de Zaraïsk. En 1611, il vint au secours de Moscou, mise à feu et à sang par les hordes de Gosiewski; mais, grièvement blessé, il dut se retirer. Un marchand de Nijni-Novgorod, Minino, vint le chercher pour l'engager à se mettre avec lui à la tête des ligues que plusieurs villes avaient formées afin de délivrer la capitale. Contrarié plus qu'aidé par le prince Troubetzkoï, Pojarski n'eut d'abord que de faibles avantages; mais il réussit, le 22 octobre 1612, à chasser

pour jamais de Moscou les Polonais, qui y avaient séjourné deux ans et demi. Le jour même du couronnement de Michel Romanof, de Pojarski fut nommé boyard (11 juillet 1613); mais bientôt, humilié par ce jeune homme, qui lui avait dû la vie avant de lui devoir le trône, haï par le patriarche Philarète, qui poussait son fils à se parjurer, il fut envoyé en qualité de namiéstnik (lieutenant) à Novgorod, et celui qui avait été l'âme du mouvement patriotique qui rendit à la Russie son existence termina sa carrière dans un véritable exil.

Le nom de Pojarski s'est éteint dans la personne de la petite-fille du libérateur, mariée au prince Jouri Dolgoroukof, assassiné par les strélitz, en 1682. P^ce A. Galitzin.

Malinovski, *Biogr. Pojarski*; Moscou, 1817. — N. Gerebtsof, *Essai sur l'hist. de la civilisation en Russie*.

***POLAIN** (*Matthieu-Lambert*), historien belge, né à Liége, le 25 juin 1808. Il suivit les cours de l'université de cette ville, obtint le grade de docteur en philosophie et lettres, et devint professeur de littérature française et d'histoire. Conservateur des archives de l'État à Liége (1838), il est depuis 1857 administrateur-inspecteur de l'université de la même ville. Il est membre de l'Académie royale de Belgique et correspondant de l'Académie des inscriptions de France. Nous citerons de lui : *Esquisses ou Récits historiques sur l'ancien pays de Liége*; Bruxelles, 1837, 1842, in-8°; — *Mélanges historiques et littéraires*; Liége, 1839, in-8° : — *Théodore-Henri de Dinant, histoire de la révolution communale de Liége, au treizième siècle*, 1252-1257; Liége, 1843, in-8°; — *Histoire de l'ancien pays de Liége*; Liége, 1844-1847, tom. I-II, in-8° : travail remarquable mais inachevé; — *Notice historique sur le système d'impositions communales en usage à Liége avant* 1794; Bruxelles, 1846, gr. in-8°; — *Recueil des ordonnances de la principauté de Liége* (1684-1744); Liége, 1856, in-fol. Il a publié comme éditeur : *La Mutinerie des Rivageois, par Guillaume de Meef* (1835, in-8°), et *Les vraies chroniques de Jehan le Bel, chanoine de Saint-Lambert de Liége* (Mons, 1850, gr. in-8°). M. Polain est auteur d'un grand nombre d'opuscules historiques et littéraires, et il a donné des articles aux *Bulletins* de l'Académie royale, à la *Revue belge*, dont il a été l'un des fondateurs, au *Messager des sciences et des arts*, aux *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, et à la *Biographie universelle* de Michaud. E. R.

Bibliogr. acad. — *Bibliogr. de la Belgique*. — *Renseign. part.*

POLALLION (*Marie* de Lumague, dame de), fondatrice d'ordre religieux, née le 29 novembre 1599, à Paris, où elle mourut, le 4 septembre 1657. D'une famille honorable et riche, Mlle de Lumague, dont l'éducation avait été très-brillante, fut recherchée par plusieurs gentilshommes, qui demandèrent sa main; mais elle préféra la vie cachée du cloître à tous les plaisirs du monde, et à l'instigation du P. Lebrun, dominicain qui dirigeait sa conscience, elle entra dans un couvent de capucines. La faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre la règle austère de cet ordre. Sollicitée par ses parents, elle épousa en 1617 François de Polallion, qui fut nommé résident de France à Raguse. Devenue enceinte presque aussitôt, elle ne put suivre son époux, et lorsqu'après sa délivrance elle se préparait à le rejoindre, la nouvelle de sa mort arriva à Paris. Dès lors, se consacrant entièrement à l'éducation de sa fille, elle vécut dans la retraite; elle n'en sortit que sur l'invitation de la duchesse d'Orléans, qui la nomma l'une de ses dames d'honneur et gouvernante de ses filles. Au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe, Mme de Polallion menait une vie aussi régulière que si elle eût demeuré dans un cloître. Puis elle retourna dans sa retraite, et d'après les informations de saint Vincent de Paul, elle avait fondé en 1630 l'*Institut des Filles de la Providence*, chargées d'instruire les pauvres enfants de la campagne. Elle en fixa le nombre à trente-trois, et les distribua dans les villages des environs de Paris. Sa fortune s'épuisa dans cette œuvre; mais la charité privée vint à son secours, et la reine régente, Anne d'Autriche, se déclarant protectrice du nouvel institut, lui donna en 1651 une maison dans le faubourg Saint-Marceau. Elle coopéra ensuite à l'établissement de la maison des Nouvelles catholiques, que dota généreusement le maréchal de Turenne. La *Vie* de madame de Polallion a été écrite par divers auteurs. H. F.

Collin, *Vie de Mme de Polallion*, 1744, in-12, avec un portrait gravé par Roy.

POLANCO, nom de trois frères, bons peintres espagnols, qui, élèves de Francisco Zurbaran et natifs de Séville, illustrèrent l'école espagnole dans le seizième siècle. Ils firent de tels progrès, que de leur temps même on confondait leurs ouvrages avec ceux de leur maître. « On est bien des fois tombé dans cette erreur, dit Quilliet, en voyant les tableaux de San-Estéban de Séville où Zurbaran a fait *Saint Pierre* et *Saint Étienne*, mais où le *Martyre* du patron, *la Nativité* qui est au-dessus, *Saint Herménégilde* et *Saint Fernand* sont des Polanco. » Travaillant et vivant toujours ensemble, il est difficile de tracer une biographie particulière de chacun des Polanco; leurs grands tableaux ornent les monuments de Séville. On voit à San-Paulo l'*Apparition des anges à Abraham*, *Tobie fils guidé par un ange*, la *Lutte de Jacob*, le *Songe de Joseph*; et à l'église des Anges gardiens, *Sainte Thérèse en extase* (1649). Les derniers tableaux de Carlos Polanco, qui semble avoir été le plus célèbre des trois frères, portent la date de 1686.

Quilliet, *Vies des peintres espagnols*.

POLANI, nom d'une des plus anciennes familles vénitiennes; elle était originaire de Pola, ville d'Istrie. En 997, sous le dogat de Pietro Orseolo II, *Domenico* POLANO contribua à la soumission de Capo d'Istria et de la plus grande partie de l'Istrie. Nommé podestat à Trau, son adresse et son courage décidèrent de la conquête de la Dalmatie.

En 1130 *Pietro* POLANO fut élu doge pour succéder à Domenico Michieli, son beau-père. Il se hâta, par la médiation du pape Innocent II, de terminer la guerre qui régnait alors dans la Grèce et la Dalmatie. Puis il fournit des secours à la ville de Fano contre Ravenne et Pezzaro, mais les Faniotes payèrent de leur liberté les secours qu'ils avaient fournis, et restèrent les tributaires des Vénitiens. En 1148, moyennant des concessions commerciales fort importantes, il unit ses armes à celles de l'empereur Manuel Comnène pour recouvrer les places que Roger Ier, roi de Sicile, avait enlevées aux Grecs. Il obtint de rapides succès, et vint assiéger Corfou; mais atteint d'une maladie épidémique, il revint mourir à Venise. Domenico Morosini lui succéda.

Enrico POLANO, fils du précédent, membre du grand conseil et sénateur, fut un des onze grands électeurs qui, lors de la réforme de la république, fut appelé à élire un doge (Orio Malipieri), en 1173. Depuis lors les Polani ont continué à occuper les principaux emplois dans leur patrie.

Daru, *Hist. de Venise.*

POLE (*Reginald*), en latin *Polus*, célèbre prélat anglais, né le 3 mars 1500, au château de Stoverton (Staffordshire), mort le 18 novembre 1558, à Londres. Descendant de la race royale des Plantagenets, il était fils de sir Richard Pole, chevalier gallois, et de Marguerite, comtesse de Salisbury, fille de Georges, duc de Clarence, qui avait été mis à mort par l'ordre de son frère, Édouard IV. Placé d'abord dans un couvent de chartreux, à Sheen, près Richmond, il passa vers l'âge de douze ans dans le collége de la Madeleine, à Oxford, et y eut pour maîtres Linacre et Latimer. A quinze ans il fut reçu bachelier ès arts et prit les ordres mineurs; puis en vertu d'un privilége que l'Église accordait aux rejetons des familles puissantes, il obtint un canonicat à Salisbury et les deux doyennés de Winbourne Minster et d'Exeter. Henri VIII, son cousin, qui s'était chargé de son éducation, le destinait aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Pole alla ensuite fixer sa résidence à Padoue; les savants les plus illustres lui prodiguèrent à l'envi leurs leçons; il les rémunérait magnifiquement de leurs soins, et pendant cinq ans il vécut plutôt en prince qu'en écolier. Ce fut là qu'il se lia d'amitié avec Érasme, Bembo, Sadolet et Longueil; telle était même l'estime où il tenait ce dernier qu'il entreprit d'écrire sa vie, et, quoique l'œuvre d'un jeune homme, ce morceau passe pour un des plus achevés qui soient sortis de sa plume. Après avoir assisté au jubilé de 1525, à Rome, il retourna en Angleterre, et frappa toute la cour par ses façons polies, par ses discours élégants et par l'étendue de ses connaissances. Mais presque aussitôt il courut se renfermer dans ce couvent où il avait passé une partie de son enfance, et y reprit en paix le cours de ses études favorites. Un événement grave, la répudiation de Catherine d'Aragon, tira Pole de sa solitude et le jeta dans les singulières vicissitudes qui troublèrent toute sa vie. C'était un acte qu'il blâmait hautement; mais il avait pour cela, dit-on, certaines raisons secrètes, qui ne s'accordaient guère avec celles qu'auraient pu lui suggérer ses scrupules de conscience ou de religion : bien qu'il fût prêtre, il n'avait pas, à ce qu'il semble, perdu l'espérance d'épouser la princesse Marie Tudor, et c'était pour aider à l'accomplissement de ce projet que la reine Catherine avait confié l'éducation de sa fille à la comtesse de Salisbury, mère de Pole. Quoi qu'il en soit de ce soupçon, dont il n'a pas pu se laver entièrement, il eût vivement souhaité de rester à l'écart durant toute l'affaire du divorce; aussi s'empressa-t-il de se rendre à Paris, sous le prétexte d'y poursuivre ses cours en théologie (1529). Puis, quand le roi l'eut chargé de présenter sa cause au jugement de la Sorbonne, Pole, déléguant cette responsabilité à Bellay, qui lui avait été adjoint, vint redemander l'oubli du monde à la chartreuse de Sheen (1530). Henri VIII, qui s'obstinait à rallier son cousin à ses volontés, lui offrit en 1531 l'archevêché d'York pour prix de son assentiment au divorce; celui-ci refusa cette haute dignité, après, comme il le dit lui-même, un violent débat entre son ambition et son devoir, et il s'excusa dans une lettre d'avoir une opinion différente de celle de son bienfaiteur. « Je l'aime, disait le roi, en dépit de son obstination, et s'il partageait ma façon de voir, je l'aimerais plus qu'aucun autre homme de mon royaume. »

Afin d'échapper à ces obsessions continuelles, Pole résolut de s'exiler volontairement : il passa une année à Avignon, traversa les Alpes (1532) et résida tantôt à Padoue, tantôt à Venise. Au bout de quelques années son capricieux parent, Henri VIII, le relança dans cet asile, et lui ordonna de mettre par écrit son sentiment sur les importantes questions de la suprématie et du divorce. Après s'être défendu pendant plusieurs mois d'accomplir une tâche si dangereuse, il lui fit parvenir une longue et laborieuse épître (1), où il condamna hardiment le divorce comme illégitime et la suprématie comme une brèche faite à l'unité de l'Église. Quant à l'âpreté du langage dont il s'était servi, il allégua plus tard qu'il avait cru rendre service au roi en lui dévoilant

(1) Cette lettre resta secrète jusqu'à la mort d'Henri VIII; un libraire d'Allemagne l'ayant publiée d'après une copie dérobée, Pole se décida à en donner une édition correcte, sous le titre de *Pro ecclesiasticæ unitatis defensione.*

sa conduite dans toute son indignité. Henri, dissimulant sa colère, invita ses parents à revenir afin qu'ils pussent discuter ces questions ensemble à leur satisfaction mutuelle. Vers cette époque Paul III, ayant le projet d'assembler un concile général pour la réforme de l'Église, convoqua plusieurs savants à Rome, et parmi eux Pole pour représenter l'Angleterre. Sa mère, ses frères et tous ses amis le pressèrent, à l'instigation d'Henri VIII, de ne point faire ce voyage; plusieurs membres du parlement lui écrivirent même pour le dissuader de rien accepter de la cour pontificale. Il était indécis; mais, après une longue résistance, il céda à l'ascendant de son ami Contarini, et arriva, en 1536, à Rome, où il fut logé au Vatican. Bientôt le pape voulut le revêtir de la pourpre. Pole lui représenta qu'une telle dignité ne servirait d'une part qu'à détruire son influence en Angleterre en l'exposant au soupçon de paraître inféodé au saint-siége, et de l'autre qu'à perdre entièrement sa famille; il le supplia de le laisser, quant à présent, où il était. Le pape parut se rendre à ses prières; mais le lendemain, soit par le conseil des émissaires de l'empereur, soit de lui-même, il exigea de Pole l'obéissance immédiate, lui imposa la tonsure et le créa cardinal diacre sous l'invocation des saints Nérée et Achille (22 décembre 1536). Deux mois s'étaient à peine écoulés qu'il fut chargé d'une mission aussi dangereuse que délicate. L'insurrection des catholiques du nord contre Henri VIII parut fournir à Paul III une occasion favorable de tenter avec succès la réconciliation de l'Angleterre avec le siége apostolique. Sur la recommandation expresse du cabinet impérial, il nomma Pole son légat au delà des Alpes (février 1537), et lui donna pour instructions d'exhorter Charles-Quint et François I[er] à remettre l'épée dans le fourreau, de se rendre dans les Pays-Bas et d'y fixer sa résidence, à moins que les circonstances ne lui permissent de visiter son pays natal. Pole informa le roi de cette mission, qu'il n'avait acceptée qu'avec répugnance; mais dès qu'il eut mis le pied en France, il se trouva en butte à la haine de Cromwell, son ennemi personnel, qui avait juré de lui faire, à force de vexations, *dévorer son propre cœur*. Réclamé par l'ambassadeur anglais, en vertu d'un article du traité d'alliance avec François I[er], pour être envoyé comme prisonnier à Londres, il fut averti, par un message secret de ce prince, de ne pas lui demander d'audience et de poursuivre son voyage avec la plus grande célérité. Il ne s'arrêta qu'à Cambrai; mais la régente lui ayant refusé la permission de pénétrer dans les Pays-Bas, il fut, après quelque séjour chez le prince-évêque de Liége, réduit à reprendre le chemin de Rome (août 1537). En même temps Henri VIII le déclarait traître, mettait sa tête au prix de cinquante mille couronnes, et offrait à l'empereur, en échange de la personne du cardinal, un contingent de quatre mille soldats pendant sa campagne contre la France (1).

Cependant le pape Paul III n'avait pas perdu l'espoir de faire cesser le schisme de l'Angleterre, et s'il avait jusqu'alors suspendu les censures contre Henri VIII, c'était surtout par suite de l'impuissance où il se trouvait de les mettre à exécution. Ayant réussi à calmer les longs débats de Charles-Quint et de François I[er], et encouragé par les promesses de ces deux monarques, auxquels se joignirent le roi des Romains et le roi d'Écosse, il crut le moment favorable de publier enfin la bulle qui condamnait Henri. Le cardinal Pole, secrètement chargé de mettre en demeure les cours d'Espagne et de France (décembre 1538), fut devancé par les agents anglais, et ne reçut des deux côtés qu'une réponse évasive. Charles lui dit à Tolède que des affaires plus pressantes réclamaient son attention, mais que du reste il était disposé à remplir ses engagements si le roi de France le secondait sans arrière-pensée. François protesta également de son bon vouloir, et pria le légat de ne pas entrer dans ses États, à moins qu'il n'apportât un gage certain de la sincérité de l'empereur. La négociation se traîna quelques mois, et Pole, se voyant joué par les deux princes, conseilla au pape d'attendre en silence le cours des événements politiques. La part qu'il avait prise à cette mission fut fatale à sa famille. Henri VIII, dont le cœur n'était pas moins fermé aux sentiments de la parenté qu'à toute considération de justice et d'honneur, se vengea de lui en ordonnant la mort de son frère, lord Montague, et de sa vieille mère; celle-ci, gardée pendant deux années à la Tour comme un otage, fut traînée de force à l'échafaud (17 mai 1541). « Ma tête n'a jamais commis de trahison, s'écria-t-elle; si vous voulez l'avoir, prenez-la comme vous pourrez. » Quant au second frère du cardinal, sir Geoffrey, il ne sauva sa vie qu'en révélant les secrets de ses parents et amis.

Envoyé comme légat à Viterbe (1539), Pole, durant l'exercice de ces fonctions, qu'il remplit jusqu'en 1542, se distingua par sa piété, par les encouragements qu'il accorda aux lettres et par son esprit de tolérance à l'égard des protestants. En 1545 il se rendit à Trente, escorté d'une troupe de cavaliers destinée à protéger sa personne, et présida aux travaux préparatoires du concile. Après la mort de Henri VIII (1547), il écrivit au conseil privé en faveur de la religion romaine et au roi Édouard VI pour justifier sa conduite; mais on ne daigna pas ouvrir ses lettres, et il ne fut pas relevé de la sentence de

(1) On a prétendu qu'en acceptant cette mission, Pole nourrissait secrètement l'espoir d'obtenir la couronne pour lui-même, comme descendant de la maison d'York. La fausseté de cette allégation est démontrée par sa correspondance particulière; mais on y voit aussi qu'il avait pour principal but de nouer des intelligences avec les catholiques anglais, de les entretenir dans l'esprit de résistance, et d'intéresser en leur faveur les puissances voisines.

trahison que le parlement avait portée contre lui. Deux ans plus tard le conclave s'assemblait pour élire le successeur de Paul III (1549). Tous les vœux désignaient Pole; il était soutenu par la faction des Espagnols unie à celle des Impériaux, et malgré les calomnies propagées par le cardinal Caraffa, son élection paraissait assurée. Une nuit on vint même lui faire compliment et l'adorer; comme il répondit qu'une cérémonie de cette importance ne devait point être une œuvre de ténèbres, ses adversaires mirent si adroitement le temps à profit que le lendemain ils décidèrent la majorité à porter au saint-siége le cardinal del Monte, qui prit le nom de Jules III. Aussi le nouveau pape lui avoua-t-il, en l'embrassant que c'était à son humilité qu'il avait dû la préférence (1). Pole se retira à Maguzzano, dans une abbaye de bénédictins, sur les bords du lac de Garde.

A peine l'avénement de Marie Tudor au trône d'Angleterre fut-il connu à Rome que Jules III, prévoyant le résultat de ce changement de souverain, s'empressa de nommer Pole son légat près de la reine, et lui donna une bulle où il engageait sa parole à ratifier toutes les concessions qu'il jugerait à propos de faire pour le bien de la religion (juillet 1553). Mais celui-ci ne voulut pas quitter sa retraite avant d'avoir reçu des nouvelles tout à fait satisfaisantes (2). La négociation laborieuse de l'alliance projetée entre Marie et Philippe d'Espagne le força de suspendre son voyage pendant plus d'une année. Charles-Quint, lui attribuant une grande influence sur l'esprit de la reine, et persuadé qu'il était en secret le rival de son fils, donna ordre de le retenir au cœur de l'Allemagne, à Dillingen; la reine de son côté l'engagea à ne pas dépasser Bruxelles, ne se souciant pas qu'il apportât par ses remontrances une entrave de plus à un mariage qu'elle souhaitait ardemment. Tout était consommé lorsqu'on lui permit enfin de paraître à la cour (24 novembre 1554). Le 21 un vote du parlement avait cassé l'acte de sa condamnation, et le 30, en séance solennelle, il reçut l'abjuration publique des deux chambres, prononça pour la nation entière l'absolution du schisme et la rendit à la communion de l'Église romaine. Bientôt après, en vertu d'une nouvelle bulle pontificale, il publia un décret d'après lequel 1° les églises, hôpitaux et écoles, fondés durant le schisme seraient tous conservés; 2° les personnes qui avaient contracté mariage aux degrés prohibés, sans dispense, étaient légalement mariées; 3° les acquéreurs de biens ecclésiastiques ne seraient recherchés sous aucun prétexte. Ainsi fut rétabli le système de constitution religieuse qui avait régi l'Angleterre jusqu'à la vingtième année du règne de Henri VIII. Ce n'était pourtant là qu'un vain triomphe aux yeux des fanatiques, encouragés dans leur intolérance par le chancelier Gardiner; les sages discours du légat ne prévalurent pas, et la persécution religieuse exercée pendant quatre ans par le fer et la flamme ne servit qu'à affermir les protestants dans la haine de l'Église romaine. Les historiens sont divisés sur la conduite de Pole. Était-il entièrement innocent des horreurs commises en son nom, ou faut-il rejeter sur lui une part considérable du blâme? Dans une lettre confidentielle au cardinal d'Augsbourg (*Epist.*, IV, 153), il dévoila ses sentiments sans réserve. « Il y a, dit-il, des hommes si fortement attachés aux erreurs les plus pernicieuses et si habiles à séduire les autres qu'ils méritent justement d'être mis à mort, par la même raison qui nous fait couper un membre pour préserver le corps entier. Mais c'est là un cas extrême, et on doit user de tous les autres remèdes avant d'infliger un semblable châtiment. Il faut en général préférer la douceur à la sévérité, et les évêques doivent se rappeler qu'ils sont pères aussi bien que juges. » Telle fut l'opinion de Pole, et il y conforma en tout temps sa conduite. Nommé archevêque de Canterbury (11 décembre 1555) lors de la déposition de Cranmer (1), il fut consacré le lendemain de la mort de ce dernier (22 mars 1556). Dès ce moment il suspendit la persécution dans son diocèse, et s'appliqua à réformer le clergé, à rebâtir les églises et à restaurer l'ancienne discipline (2). « C'était, dit Rapin-Thoyras, un prélat d'une humeur douce et modérée, qui n'approuvait point que l'on employât le fer et le feu pour ramener les Anglais à leur ancienne croyance; aussi ne fut-il jamais consulté sur ce sujet, cela même donna lieu à ses ennemis de l'accuser de mollesse et de pencher pour la religion réformée. » Il n'eut pas la douleur d'assister au renversement de son œuvre, et mourut des suites d'une fièvre quarte, le 18 novembre 1558, le lendemain de la mort de Marie Tudor, sa parente et son amie. Il fut inhumé dans la cathédrale de Canterbury, sans autre épitaphe que cette brève inscription : *Depositum cardinalis Poli.*

Comme écrivain, Pole déploya un savoir pro-

(1) En 1555 la mort des papes Jules III (23 mars) et Marcel II (30 avril) fournit à Pole de nouvelles occasions d'obtenir la tiare. Le cardinal Farnèse, son ami, y employa toute son influence; Marie Tudor et le ministre Gardiner envoyèrent des lettres et des messagers au conclave; mais l'élection échoua deux fois, par suite du mauvais vouloir de l'empereur et du roi de France.

(2) Il en eut bientôt de Marie elle-même par l'intermédiaire d'un gentilhomme italien, qui l'entretint secrètement. La reine, en l'assurant de son vif désir de voir l'ancienne religion rétablie, lui fit dire que pour le succès de cette entreprise il était nécessaire de respecter les préjugés de ses sujets et de cacher avec soin toute trace de correspondance avec la cour de Rome.

(1) Loin d'avoir hâté le supplice de ce prélat, comme on l'a dit, il pria plusieurs fois la reine de lui faire grâce de la vie.

(2) Il céda pourtant à l'esprit de fanatisme en voyant mettre son orthodoxie en question par de plus zélés que lui. La dernière année de sa vie, il donna des commissions contre les hérétiques; cinq personnes furent condamnées et envoyées au bûcher (10 novembre 1558); « mais à une époque, fait observer Lingard, où le cardinal, sur son lit de mort, ignorait probablement leur destinée ».

fond et varié; il écrivait avec méthode, rencontrait des pensées brillantes et ingénieuses, et savait les revêtir d'un style clair, harmonieux, éloquent même. C'est un des plus savants latinistes de son temps, et il n'est guère inférieur à Bembo et à Sadolet. Ses principaux écrits sont : *Pro unitate Ecclesiæ, ad Henricum VIII;* Rome, s. d., in-fol. : édition très-rare, reproduite en 1555, à Strasbourg avec une préface de Paul Vergerio, et insérée dans la *Bibl. maxima pontificia*, t. XVIII; — *Reformatio Angliæ;* Rome, 1556, 1562, in-8°, recueil des statuts qu'il fit pendant sa légation; — *De Concilio;* Rome, 1562, in-4°; il s'agit du concile de Trente; — *De summi Pontificis officio et potestate;* Louvain, 1569, in-8° : les fausses maximes y abondent; — *De justificatione*; ibid., 1569, in-8°. Le cardinal Quirini a publié la correspondance publique et particulière de Pole (Brescia, 1744-1757, 5 vol. in-4°).

P. LOUISY.

Beccadelli, *Vita Poli cardinalis*, trad. de l'italien par Dudith; Venise, 1558, in-4°; Londres, 1690, in-8°, trad. en anglais par B. Pye (1766, in-8°) et en français par Maucroix (1677, in-8°). — Quirini, *Vita R. Poli*, dans le t. I des *Epist.* — Th. Phillipps, *History of the life of R. Pole;* Oxford, 1764, 2 vol. in-4°; Londres, 1767, 2 vol. in-8°, avec les *Remarques* publiées par Ridley, Neve, etc. — Dodd, *Church history*. — Burnet, *Own times*. — Hume, Lingard, *Hist. d'Angleterre*.

POLEMAN (*Erdwin-Hermann*), savant allemand, né en 1663, à Widershausen, mort à Brême, en 1733. Il fut en 1699 recteur de l'école de la cathédrale de Brême. On a de lui un grand nombre d'écrits imprimés à Brême, entre autres : *De diversis animalium speciebus eorumque loquela* (1702); *De ignis et solis cultu* (1702); *De variis portarum denominationibus earumque usu vario* (1704); *Contra Th. Burnetum, statuentem modernam rerum formam a primæva facie immane quantum esse mutatam post diluvium* (1704); *De die natali* (1705); *De sacris gentilium ex Oriente ortis* (1706); *De eo : an omnia antiquis fuerint cognita* (1706)? *De templis antiquorum* (1707); *De oraculis gentilium, contra A. van Dalen* (1710); *De causis cur hodie studia tantopere contemnantur* (1714); *Exercitationes XXII de pleonasmis Scripturæ sacræ* (1713-1732), etc.

Brema literaria. — Pratje, *Geschichte der Domschule in Bremen.* — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

POLÉMON, philosophe grec, né à Athènes, vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C., mort en 273 avant J.-C. Fils d'un citoyen riche et influent dans la république, il se fit d'abord remarquer par ses extravagances et ses débauches; à l'âge de trente ans environ, il pénétra un jour avec une troupe de ses compagnons de plaisir dans le lieu où Xénocrate exposait la doctrine de Platon, son maître. Sans se laisser troubler par cette bruyante interruption, le philosophe continua son discours, qui roulait précisément sur la tempérance; ses paroles firent un tel effet sur Polémon, qu'il jeta à terre la couronne de fleurs qui ceignait son front, et qu'il se mit dès ce jour à suivre attentivement les leçons de Xénocrate, auquel il fut plus tard (en 315) jugé digne de succéder dans la direction de l'école académique. Ses mœurs devinrent des plus austères; il aimait à faire parade de l'empire qu'il avait acquis sur lui-même. Quant à ses doctrines, qu'il déposa dans divers écrits perdus déjà du temps de Suidas, elles ne se firent remarquer par aucune originalité; il s'occupait peu de spéculation transcendante, jugeant que le véritable objet de la philosophie était de diriger l'homme dans la voie du souverain bien, qu'on atteignait selon sa définition, un peu vague en vivant selon les lois de la nature. Ses disciples furent Crantor, Cratès, Zénon et Arcésilas, qui fonda la nouvelle académie.

Diogène de Laerce, IV. — Cicéron, *Academica*, et *De finibus*. — Fabricius, *Biblioth. græca*, t. III. — Brandis, *Geschichte der griech. Philosophie.*

POLÉMON *le Périégète*, philosophe et géographe grec, vivait au commencement du deuxième siècle avant notre ère. Il adopta les doctrines stoïciennes, qui lui furent enseignées par Panætius. Après avoir reçu le droit de cité à Athènes, il parcourut la Grèce dans tous les sens, pour recueillir les inscriptions les plus remarquables, gravées sur les colonnes ou sur les dons offerts aux dieux et conservées dans les temples, ce qui lui valut le second surnom de *Stélocopas*. Il réunit ainsi plusieurs collections d'épigrammes, dont l'une était intitulée : Περὶ τῶν κατὰ πόλεις ἐπιγραμμάτων; elles servirent beaucoup à Méléagre pour la composition de son *Anthologie*. Polémon a aussi écrit des descriptions de diverses contrées de la Grèce, et de plusieurs œuvres d'art qui se trouvaient dans ce pays; un assez grand nombre de fragments de ces ouvrages, conservés par Athénée et autres, ont été réunis par Preller (Leipzig, 1838).

Suidas. — Clinton, *Fasti hellenici*, t. III, p. 526. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. III. — Jacobs, *Préface* en tête de son édition de l'*Anthologie*.

POLÉMON Ier, roi de Pont, mort vers l'an 2 avant l'ère chrétienne. Fils de Zénon, orateur distingué de Laodicée, il fut, en 39 avant J.-C., appelé par Antoine au gouvernement d'une partie de la Cilicie, en récompense des services que lui ainsi que son père avaient rendus à la cause des triumvirs. Investi peu de temps après du royaume de Pont, il prit part en 36 à la campagne contre les Parthes; ses troupes, qui faisaient partie du corps d'Appius Statianus, furent défaites; lui-même tomba aux mains de l'ennemi. Relâché après avoir payé rançon, il fut en 35 chargé par Antoine de détacher le roi de Médie de l'alliance parthe; il réussit dans sa mission, et reçut en rémunération la basse Arménie. En l'an 30 il expédia un corps d'auxiliaires à l'armée d'Antoine, alors en guerre avec Octave; cependant, après la victoire de ce dernier, il sut se faire bien venir de lui, et fut maintenu dans ses possessions, auxquelles Auguste ajouta plusieurs

années plus tard le royaume du Bosphore. Son règne fut constamment prospère; la fin seule en fut malheureuse : engagé dans une expédition contre une tribu barbare, habitant les montagnes derrière Phanagoria, il fut fait prisonnier et massacré. Il laissa deux fils, *Polémon*, qui lui succéda, et *Zénon*, qui devint roi d'Arménie.

Dion Cassius. — Plutarque, *Antoine*. — Strabon. — Cary, *Histoire des rois de Thrace et du Bosphore*. — Smith, *Diction. of greek and roman biography*.

POLÉMON II, roi de Pont, fils du précédent, mort en l'an 62, après J.-C. Après la mort de son père, il assista sa mère, Pythodoris, dans l'administration du royaume de Pont, dont elle prit en main le gouvernement. En l'an 39 après J.-C., il fut investi de la souveraineté sur ce pays par Caligula, qui lui donna aussi le royaume du Bosphore, contrée en échange de laquelle il reçut deux ans après une partie de la Cilicie. En 48 il embrassa la religion juive, pour épouser Bérénice, la riche veuve du roi de Chalcis, Hérode; lorsque l'inconduite de Bérénice eut fait dissoudre cette union, il abandonna le judaïsme. Vers l'an 62, il fut obligé par Néron d'abandonner son royaume de Pont, qui fut converti en province de l'empire.

Dion Cassius, LIX, 12, et LX, 8. — Suétone, *Néron*. — Josèphe, *Antiquités*, XX, 7. — Smith, *Dictionary*.

POLÉMON (*Antoine*), rhéteur grec, vivait dans la première moitié du second siècle de notre ère. D'une des familles les plus distinguées de Laodicée, il suivit l'enseignement de plusieurs fameux rhéteurs, tels que Dion Chrysostome, Timocrate, Apollophane : il acquit sous leur direction un remarquable talent oratoire, qui lui valut la faveur des empereurs Trajan et Adrien. Il usa de son crédit à la cour pour faire accorder divers avantages à sa ville natale ainsi qu'à celle de Smyrne, qui fut pendant de longues années sa résidence, et dont les habitants lui accordèrent en reconnaissance les plus hautes dignités. Accablé de la goutte dans les derniers temps de sa vie, il alla (vers l'an 143) s'enfermer dans le tombeau de ses ancêtres à Laodicée, et se laissa mourir de faim, à l'âge de soixante-cinq ans. Il a écrit beaucoup de *panégyriques* en l'honneur surtout de personnages célèbres dans l'histoire d'Athènes, des *discours* d'apparat, etc. De toutes ces compositions, dont le style avait plus de dignité que de grâce, il ne reste plus que deux *oraisons funèbres* en l'honneur de Callimaque et de Cynégire, généraux grecs tués à la bataille de Marathon; elles ont été publiées à Paris, 1547, 1586, in-4°; Toulouse, 1586; Leipzig, 1819, in-8°. Polémon eut pour principaux rivaux Hérode, Atticus et Favorinus; son disciple le plus célèbre fut Aristide.

Philostrate, *Vitæ sophistarum*. — Suidas. — Fabricius, *Bib. græca*, t. VI. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit*. — Clinton, *Fasti romani* (années 133, 135, 143). — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — Bernhardy, *Geschichte der griechisch en Literatur*.

POLÉMON, écrivain grec, sur lequel on ne connaît autre chose, sinon qu'il a vécu au second ou au plus tard dans le troisième siècle de notre ère. On a soutenu qu'il était identique avec le rhéteur Polémon, dont l'article précède; mais plusieurs expressions dont il se sert feraient supposer qu'il était chrétien. Il a laissé un curieux traité de *Physionomie*, qui contient beaucoup d'observations pleines d'intérêt; cet ouvrage, de bonne heure traduit par les Arabes, a été imprimé à Rome, 1545, à la suite d'Élien; la meilleure édition en a été donnée dans les *Scriptores physionomiæ veteres* de Franz (Altembourg, 1780, in-8°), lequel y a joint une traduction latine et un commentaire.

Passow, *Ueber Polemonis Zeitalter* (dans ses *Vermischte Schriften*). — Smith, *Dictionary*.

POLENI (*Giovanni*, marquis), physicien italien, né le 23 août 1683, à Venise, mort le 14 novembre 1761, à Padoue. Il appartenait à une bonne famille de Venise, et son père, Jacopo Poleni, avait obtenu de l'empereur Léopold le titre de marquis pour les services qu'il lui avait rendus dans la guerre contre les Turcs. Des dispositions remarquables, une vivacité d'esprit peu ordinaire le secondèrent dans le cours de ses études; on le vit s'appliquer avec la même ardeur à la philosophie, aux lettres anciennes, à la théologie, enfin aux mathématiques et à la physique. Bien qu'il n'eût encore rien publié, il fut jugé digne à vingt-cinq ans d'occuper à Padoue la chaire d'astronomie (1708), d'où il passa en 1715 à celle de physique. Comme il excellait dans l'architecture hydraulique, il reçut du sénat de Venise la mission de veiller sur les eaux de la basse Lombardie, et des princes étrangers le choisirent souvent pour arbitre dans les contestations qui s'élevaient au sujet des rivières qui séparaient leurs États. Lors de la retraite de Nicolas Bernoulli, il fut appelé à lui succéder dans l'enseignement des mathématiques (1719). Poleni s'était aussi occupé d'antiquités, et il a écrit plusieurs dissertations critiques insérées dans les recueils du temps. Il travailla beaucoup dans toutes les parties de l'architecture civile, et quand on s'aperçut de l'état périlleux où se trouvait la basilique de Saint-Pierre, le pape Benoît XIV l'appela à Rome pour entendre son avis (1748) : aussitôt il rédigea un excellent mémoire sur les dommages qu'avait soufferts cet édifice, et indiqua les réparations qu'il était à propos d'y apporter. Ce savant avait rendu tant de services à la ville qu'il avait adoptée pour patrie que les Padouans, jaloux de lui témoigner leur reconnaissance, l'admirent au nombre de leurs magistrats et qu'après sa mort ils lui décernèrent une statue, qui fut un des premiers ouvrages de Canova. Le sénat de Venise ordonna aussi qu'une médaille fût consacrée à sa mémoire. Les talents de Poleni l'avaient fait agréger aux grandes sociétés littéraires de l'Italie : il faisait également partie de la Société

royale de Londres, des Académies des sciences de Paris (1739), de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Sa correspondance était fort active : sans compter les plus éminents d'entre ses compatriotes, il entretenait des relations suivies avec Euler, Mairan, Maupertuis, Cassini, etc. Ses principaux écrits sont : *Miscellanea;* Venise, 1709, in-4°; on y trouve trois dissertations importantes : 1° sur les baromètres et les thermomètres; 2° sur une méthode de décrire les sections coniques dans les cadrans solaires; 3° la description d'une machine à calculer de sa façon : « Mais, ajoute Grandjean de Fouchy, quoique cette machine fût très-simple et d'un usage facile, il n'eut pas plus tôt entendu parler de celle que Brauer, célèbre mécanicien de Vienne, avait présentée à l'empereur, qu'il brisa la sienne, et ne la voulut jamais rétablir; » — *De vorticibus cœlestibus dialogus;* Padoue, 1712, in-4°; — *De physices in rebus mathematicis utilitate*; ibid., 1716, in-4°; — *De motu aquæ mixto lib. II;* ibid., 1717, in-4° : ouvrage qui fit faire un grand pas à la science des eaux; — *De castellis per quæ derivantur fluviorum aquæ;* ibid., 1718, in-4° : quelques-unes des expériences sur le mouvement des eaux, rapportées par l'auteur, ont été citées par Montucla, t. III, p. 684 et suiv.; — *S. Julii Frontini De aquæductibus Romæ commentarius*; ibid., 1722, in-4°, pl.; les corrections de Poleni ont été toutes reproduites dans l'édition d'Adler (Altona, 1792, in-8°), et en partie dans la traduction française de Rondelet (Paris, 1820, in-4°); — *De telluris forma et de causa motus musculorum*; ibid., 1724, in-4° : deux lettres adressées à l'abbé Grandi; — *Utriusque Thesauri antiquitatum romanarum græcarumque supplementa;* Venise, 1737, 5 vol. in-fol. : ce recueil, qui renferme 66 pièces, fait suite à ceux de Grævius et de Gronovius; — *Exercitationes Vitruvianæ;* Padoue, 1739-1741, in-fol.; — *Memorie storiche della gran cupola del tempio Vaticano;* ibid., 1748, gr. in-fol., pl. Poleni a fourni aux recueils des Académies dont il était membre de nombreuses dissertations, et il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits, entre autres *Trattato di ottica*, et 24 vol. in-fol. de matériaux sur l'hydraulique et l'architecture. P.

Memorie per la vita, gli studj et costumi di G. Poleni; Padoue, 1762, in-4°. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, XII. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, X. — Grandjean de Fouchy, *Éloges*.

POLENTA (*Guido-Novello* DE), seigneur de Ravenne, mort à Bologne, en 1323. Sa famille était déjà puissante au commencement du treizième siècle, et sous le règne de Frédéric II, *Guido l'Ancien*, son chef, dirigeant le parti des gibelins contre Paul Traversari, chef des guelfes, se trouva tour à tour au pouvoir et dans l'exil. En 1265 *Ostasio Ier* se fit proclamer seigneur de Ravenne après en avoir expulsé les Traversari. Guido Novello, son fils, lui succéda en 1275. Bon capitaine et zélé protecteur des lettres, il est surtout connu pour la généreuse hospitalité qu'il offrit à Dante proscrit; il l'employa même dans ses relations avec le sénat de Venise. Le célèbre poëte termina sa *Divine Comédie* à la cour de ce prince, et y intercala (*Inferno*, c. V) le touchant épisode de Françoise de Rimini, qui porte l'empreinte des ménagements que Dante croyait devoir à Guido, père de Françoise. A la mort de Dante (1321), Guido le fit inhumer avec pompe et prononça lui-même son oraison funèbre. Ce seigneur se vit parfois aux prises avec l'adversité; en 1296, l'archevêque de Monreale, commandant général de l'Église, le chassa de Ravenne, et son propre fils, *Ostasio*, le força de se retirer en 1322 chez les Bolonais, qui le nommèrent podestat et qui tentèrent vainement de le ramener dans sa patrie. Boccace fait un magnifique éloge de Guido, qui, dit-il dans sa *Vie de Dante*, était maître en l'art d'écrire. Allacci, dans son *Recueil des poëtes antiques*, Trissino, dans sa *Poétique*, Ubaldini, dans ses notes aux *Enseignements d'Amour* de Barberino, et Ginanni, dans ses *Poésies choisies des poëtes de Ravenne*, nous ont conservé quelques-unes de ses *rime*. Les successeurs de Guido Novello, se mêlant rarement aux grands événements qui se passaient alors en Italie, ne nous offrent qu'une histoire obscure et dénuée d'intérêt. S. R—D.

Muratori, *Scriptores rerum*, XIV et XXII. — Rossi, *Historiæ ravennates*. — Carrari, *Storia di Romagna*. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*.

POLENTONE (*Secco*), érudit italien, né à Padoue, vers la fin du quatorzième siècle, mort vers 1463. Les détails que l'on a de lui sont fort incomplets. Il étudia les lettres et la philosophie sous la direction de Jean de Ravenne, et s'appliqua même à l'astrologie. Il fut nommé en 1405 notaire et en 1413 chancelier du sénat de sa patrie. L'un des témoins de la prétendue découverte du tombeau de Tite-Live (1414), il adressa à ce sujet à Niccolò Niccoli, de Florence, une lettre où il peignit l'espèce d'enthousiasme qui s'empara des Padouans, et la pompe magnifique avec laquelle on promena dans la ville les restes de l'historien romain; cette lettre a été insérée dans les *Origines patavinæ* de Pignoria. Les écrits les plus remarquables de Polentone sont : *Vita sive legenda mirabilis S. Antonii de Padua*; s. l. (Padoue), 1476, in-4°; — *Argumenta aliquot orationum Ciceronis*, impr. à la suite des *Comment.* d'Asconius Pedianus sur les harangues de Cicéron; Venise, 1477, in-fol.; — *Catinia, commedia in prose volgare;* Trente, 1482, in-4° : cette pièce, composée d'abord en latin, sous le titre de *Lusus ebriorum*, et traduite dans un patois mi-vénitien mi-padouan, par un des fils de l'auteur, est regardée par Apostolo Zeno comme la plus ancienne comédie en prose italienne qui ait été imprimée. Différents ouvrages de Polentone sont restés inédits; le plus curieux est un recueil en XVIII livres *De*

Scriptoribus illustribus latinæ linguæ, dont il existe plusieurs copies en Italie; on en a extrait la *Vie de Sénèque*, mise en italien dans le *Traité des bienfaits* de B. Varchi (Florence, 1574, in-4°), la *Vie de Pétrarque*, dans *Petrarcha redivivus* de Tomasini, et la *Vie d'Alberto Mussato*, dans le t. X des *Script. rer. ital.* de Muratori. P.

Papadopoli, *Hist. gymnasii patavini*. — Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis*. — A. Zeno, *Notes sur la Bibl.* de Fontanini, I, 358. — J.-B. Kapp, *Dissert. de Xiccone Polentino*; Leipzig, 1733, in-4°.

POLEVOI (*Nicolas-Aleksiévitch*), littérateur russe, né le 22 juin 1796, à Irkoutsk (Sibérie), mort le 22 février 1846, à Saint-Pétersbourg. Il était fils d'un marchand de Koursk, et s'éleva par ses études et par l'énergie de son caractère au premier rang des littérateurs russes de ce siècle. A six ans, sa sœur lui apprit à lire; un de ses camarades lui donna à dix ans quelques leçons d'écriture, et, secondé par une mémoire des plus heureuses, il se mit à apprendre tous les livres qui lui tombaient sous la main et à faire de la prose comme des vers. En 1811, les affaires de commerce de son père l'amenèrent à Moscou; il y fréquenta les cours de Merzliakof, Strakhof, Katchénovski, et rentra, en 1815, à Irkoutsk, enflammé d'une si grande ardeur pour l'étude qu'il y consacrait toutes ses nuits, obligé durant le jour de se tenir au comptoir de son père. Un chirurgien de l'armée de Napoléon lui enseigna le français; le pasteur luthérien d'Irkoutsk l'initia à l'allemand; mais les ressources de la Sibérie ne suffirent pas, bien entendu, à son activité, et il l'abandonna en 1816 pour s'établir d'abord à Koursk, puis à Moscou, où il publia en 1825 *le Télégraphe*. Cette revue ayant été supprimée en 1834, à cause de ses tendances libérales, Polevoï se transporta à Pétersbourg, et y dirigea, de 1836 à 1838, *le Fils de la Patrie*, tout en coopérant à différents autres recueils, d'où ses articles n'ont pas été encore rassemblés. « A Moscou, dit Nikitenko, Polevoï fut journaliste, historien et romancier. A Pétersbourg, il conduisit et rédigea plusieurs journaux à la fois; il composa des romans, des contes, des essais, des traductions, et un si grand nombre de drames, tragédies, comédies, vaudevilles et farces nationales, qu'il est impossible à la critique de le suivre. On ne sait pas ce qui doit le plus étonner en lui, de la quantité de ses ouvrages, de leurs différents caractères, ou de la rapidité avec laquelle ils se sont succédé. » La conséquence de cette extrême facilité a été de diminuer de beaucoup la réputation que méritait à Polevoï l'assemblage de talents solides et variés. Son nom, au lieu de s'élever, pâlit dans les dix dernières années de sa vie. Il usa sa constitution dans un travail qui dépassait la limite de ses forces, et il mourut à cinquante ans, d'une fièvre nerveuse, laissant sa nombreuse famille dans un état voisin de la gêne. Le plus intéressant des ouvrages de Polevoï est peut-être celui qui a pour titre *Ocherki Russkoï Litteraturiéi* (Esquisses de littérature russe; Saint-Pétersbourg, 1839, 2 vol. in-8° : c'est la réimpression des meilleurs articles qu'il a écrits dans *le Télégraphe*, *le Messager russe*, et ailleurs. Nous citerons encore de lui : *Histoire du peuple russe*; Moscou, 1833, 6 vol. in-12 : elle s'arrête à la moitié du seizième siècle; tant de critiques assaillirent l'auteur et le reprirent si vertement d'avoir entrepris de refaire l'œuvre de Karamzin, qu'il n'osa point mettre au jour la suite de cet ouvrage, qu'il avait conduit jusqu'au règne du tsar Nicolas; — *Vie de Souvorof*, qui est encore un livre populaire en Russie; — une traduction d'*Hamlet* (Moscou, 1837), qui est loin d'être fidèle; — *Dramaticheskie Sochineniya i Perevodui* (Œuvres dramatiques et traductions); Pétersb., 1842-43, 4 vol. : les meilleurs morceaux de ce recueil sont deux nouvelles, *Le Grand-père de la flotte russe* et *Pauline la jeune Sibérienne*; cette dernière a été imitée de Mme Cottin; — *Vie de Pierre le Grand*; ibid., 1843, 4 vol. : on la cite comme un travail estimable et bien supérieur à l'ennuyeuse compilation de Golikov, le cousin de l'auteur; — *Stolietie Rossii* (Un siècle de la Russie); ibid., 1845, 2 vol., tableau de l'histoire russe depuis 1745 jusqu'en 1845. Polevoï avait aussi écrit une *Vie de Napoléon* en 5 vol., laquelle a été terminée et publiée par son frère Xénophon.

Ce dernier, le plus jeune des frères de Polevoï, s'est établi libraire à Moscou. Il a publié quelques ouvrages, entre autres *Michel-Vasilevich Lomonosof* (Moscou, 1836, 2 vol.), espèce de roman auquel les aventures de ce poëte servent de cadre.

Galakhof, *Chrestomathie*. — Nikitenko, dans la *Biblioteka dlya Chteniya*; 1846. — *Cyclop. of english literat.*, éditée par Ch. Knight.

POLHELM ou **POLHAMMER** (*Christophe*), mécanicien suédois, né à Wisby, le 18 décembre 1661, mort à Stockholm, le 31 août 1751. Petit-fils d'un gentilhomme hongrois, qui avait quitté son pays pour cause de religion, il fut dès l'âge de douze ans obligé de subvenir lui-même à ses besoins; il fut d'abord copiste, puis régisseur dans diverses grandes propriétés. Il se livra dans ses loisirs à son goût inné pour les machines, et en fabriqua plusieurs de son invention, sans encore connaître ni les mathématiques ni les lois de la mécanique. Le désir de s'initier à ces sciences lui fit apprendre la langue latine, et il y réussit par sa rare persévérance, qui triompha de tous les obstacles. En 1686 il commença à l'université d'Upsal l'étude des mathématiques, tout en continuant par des travaux pratiques à acquérir une habileté remarquable dans la confection des machines. En 1688 il mit en état l'horloge de la cathédrale d'Upsal, que tous les horlogers déclaraient ne pouvoir réparer. Deux ans après il inventa une machine des plus commodes pour l'extraction des minerais, ce qui lui

valut de la part du gouvernement une pension de cinq cents écus. Il partit ensuite pour l'étranger, et arriva en 1695 à Paris; il y passa deux ans, occupé entre autres à dessiner le modèle d'une horloge des plus compliquées, qui fut exécutée par ordre du gouvernement français et envoyée en présent au sultan. Cependant l'auteur n'en reçut aucune récompense. De retour en Suède en 1697, il reçut un emploi dans les mines; il introduisit dans ce genre d'exploitation plusieurs améliorations notables, de même qu'il facilita par des inventions ingénieuses le travail de quelques industries. Il s'acquitta avec le même bonheur de diverses grandes constructions de digues, de canaux, de docks, etc. Appelé par la suite dans la capitale, en qualité de conseiller de commerce, il vit son mérite récompensé par plusieurs distinctions honorifiques, et devint membre de l'Académie des sciences de Stockholm, qui en 1744 l'élut pour son président. Le recueil publié par cette compagnie contient dans ses tomes I-VII, une quinzaine de *Mémoires* de Polhelm, où il a exposé entre autres une partie de ses intéressantes et utiles discussions; il a encore publié : *Cogitationes mathematicæ*; 1714, in-4°. O.

Stockholmer Magazin, t. II. — Dunckel, *Nachrichten*. — Meyling, *Leben verstorbener Gelehrten*. — Hirsching, *Handbuch*. — *Biographisk-Lexikon*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

POLI (*Martino*), chimiste italien, né le 21 janvier 1662, à Lucques, mort le 28 juillet 1714, à Paris. De bonne heure il montra beaucoup d'inclination pour la chimie, et il se rendit en 1680 à Rome, auprès d'un de ses oncles, qui l'aida de tout son pouvoir dans l'étude de cette science. En 1691 il obtint du cardinal Altieri la permission d'ouvrir un laboratoire public, et en 1700 on lui expédia des lettres patentes avec le titre d'apothicaire. Ayant découvert un secret concernant l'art de la guerre (un mélange combustible rappelant le feu grégeois, dit-on), il vint l'offrir à Louis XIV (1702); mais ce prince, tout en le louant de son invention, exigea qu'il en supprimât la connaissance, et, pour s'assurer de sa discrétion, il lui accorda une pension et le titre d'ingénieur du roi avec celui d'associé étranger de l'Académie des sciences. Poli retourna à Rome (1704), et y publia un gros traité, intitulé *Il Trionfo degli acidi* (1706, in 4°), et dédié à Louis XIV, dans lequel il s'applique à démontrer que les acides sont injustement accusés d'être la cause d'une foule de maladies, puisqu'au contraire ils sont d'une grande ressource dans plusieurs cas très-graves. Après avoir servi comme ingénieur dans les troupes du pape Clément XI, il fut appelé en 1712 auprès du duc de Massa et découvrit dans les États de ce prince de nouvelles mines en cuivre et en vitriol vert et blanc. Louis XIV l'ayant engagé à s'établir en France, Poli mourut presque aussitôt après son arrivée à Paris. P.

Biog. méd.

POLI (*Giuseppe-Saverio*), physicien italien, né le 24 octobre 1746, à Molfetta, mort le 7 avril 1825, à Naples. Élevé chez les jésuites, il alla étudier à Padoue les sciences naturelles et la médecine, acheva son éducation dans les grandes villes de l'Europe occidentale, et de retour à Naples, il fut chargé d'enseigner l'histoire et la géographie à l'école des cadets (1770). Il rapporta dans sa patrie les découvertes nouvelles dont la physique venait de s'enrichir, forma un laboratoire et un cabinet d'histoire naturelle, et les ouvrit à ceux de ses compatriotes qui se livraient aux mêmes études que lui. Son mérite reconnu le fit nommer précepteur du prince héréditaire plus tard François Ier : on assure que, tout en initiant son élève aux mystères de la nature, il ne négligeait point de lui dévoiler des vérités d'un ordre plus important, de lui faire connaître et apprécier les droits des hommes et les devoirs des princes; si le fait est vrai, il faut avouer que le futur roi n'avait guère profité de ses leçons. Il fut admis dans la Société royale de Londres, l'Institut de Bologne et la plupart des académies d'Italie. On a de lui : *Elementi della fisica sperimentale*; Naples, 3 vol. in-8°; ibid., 5e édit., 1822, 5 vol. in-8°; — *Ragionamento intorno allo studio della natura*; ibid, 1781, in-4°; — *Lezioni di geografia e di storia militare*, 2 vol. in-8°; — *Testacea utriusque Siciliæ eorumque historia et anatome*; Parme, 1791-95, 2 vol. in-fol., pl. : cet ouvrage, un des plus beaux titres de l'auteur à l'estime des savants, n'a pas été terminé; il avait légué le soin de le faire à M. delle Chiaje, l'un de ses plus chers élèves; — *Saggio di poesie italiane e siciliane*; 4 vol. in-8°; — *Viaggio astronomico*, poëme. On a encore de lui de savants mémoires sur les tremblements de terre, la foudre, les météores, etc. P.

P.-N. Giampaolo, *Elogio di S. Poli*; Naples, 1825, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, III.

POLIER, nom d'une famille noble du Rouergue établie en Suisse vers le milieu du seizième siècle, et qui professa la religion protestante. Le chef, *Jean* POLIER, fut secrétaire de l'ambassade française à Genève, et mourut en 1602. Ses descendants ont fourni des professeurs, des savants et surtout beaucoup d'officiers supérieurs à presque toutes les armées de l'Europe.

POLIER (*Jean-Pierre*), petit-fils du précédent, mort en 1672, fonda la branche de Bottens. Il fut bourgmestre de Lausanne et écrivit quelques ouvrages d'une piété exaltée, notamment *le Rétablissement du royaume* (Genève, 1662-65, 3 vol. in-4°) : commentaire sur l'Apocalypse.

POLIER (*Georges*), petit-fils du précédent, né le 15 décembre 1675, mort le 28 octobre 1759, à Lausanne. Il embrassa la carrière ecclésiastique, et enseigna à l'Académie de Lausanne le grec et l'hébreu. Cette ville lui doit la fondation d'écoles de charité, d'où sont sortis pendant près d'un siècle la plupart des instituteurs primaires du pays de Vaud. Ses principaux écrits sont :

Les Sermons de Tillotson, trad. de l'anglais (Amst., 1729, 6 vol, in-8°); *Pensées chrétiennes* (La Haye, 1746, in-8°), et le *Nouveau Testament mis en catéchisme* (Lausanne, 1756, 6 vol. in-8°). — Son fils, *Antoine*, né en 1705 et mort en 1797, compléta ce dernier recueil en y ajoutant l'*Ancien Testament éclairci* (Lausanne, 1764-66, 11 vol. in-8°).

POLIER (*Antoine-Louis-Henri*), petit-neveu de Georges, né en février 1741, à Lausanne, assassiné le 9 février 1795, à Rosetti, près d'Avignon. Il reçut une bonne éducation, et poussa assez loin l'étude des mathématiques. Le goût des aventures le conduisit à s'embarquer pour les Indes, où l'un de ses oncles, Paul-Philippe Polier, servait en qualité de général major. A son arrivée il apprit que ce parent venait d'être tué en défendant Madras (1759); il entra alors comme cadet dans les troupes de la Compagnie anglaise, combattit les Français et les radjahs, et fut en 1762 nommé ingénieur en chef de Calcutta. Deux ans plus tard il se vit remplacer par un officier anglais, arrivé d'Europe (1764), et malgré cette injustice il continua de servir dans l'armée avec tant de zèle que lord Clive le rétablit dans son emploi et le nomma en outre major et commandant de Calcutta. Mais les directeurs de la Compagnie, à qui son origine étrangère portait ombrage, lui refusèrent le brevet de lieutenant-colonel et empêchèrent le conseil du Bengale et W. Hastings, le gouverneur général, de rien faire en sa faveur. On lui permit toutefois de passer au service du nabab Souja-oul-Doula, qui lui confia différentes expéditions militaires, notamment le siége d'Agra. Les intrigues des agents anglais le forcèrent à quitter ce prince : il se rendit auprès de l'empereur mogol Chah-Aalum, qui aussitôt lui donna le commandement de sept mille hommes, avec le rang d'omrah et la propriété du territoire de Kair. A la suite d'un complot de cour, il jugea prudent de s'éloigner, et rentra au service de la Compagnie. Hastings, qui n'avait cessé de l'estimer, lui fit accorder le brevet de lieutenant colonel en le dispensant du service actif. S'étant établi à Lucknow, Polier se livra avec assiduité, sous la direction de Ram-Tchound, savant pandit, à l'étude de la religion, de l'histoire et des langues de l'Inde; il amassa des matériaux considérables, que dans la suite le célèbre Gibbon offrit vainement de mettre en œuvre, et mena à bonne fin la difficile entreprise de se procurer une copie complète des Védas ou livres sacrés. Le désir de revoir sa patrie le ramena en 1789 en Europe. Peu de temps après son mariage, il quitta le pays de Vaud pour fixer sa résidence dans une propriété considérable qu'il avait achetée près d'Avignon. Le luxe qu'il étalait autour de lui excita la cupidité d'une bande d'assassins, qui l'assaillirent au milieu de la nuit et le massacrèrent à coups de sabre et de crosses de fusil. La belle collection de peintures qu'il avait rapportée de l'Inde fut, après sa mort, vendue à W. Beckford, et la bibliothèque royale de Paris acquit de ses héritiers quarante-deux manuscrits arabes, persans et sanscrits. Polier avait lui-même fait présent au British Museum de la copie des Védas en 11 vol. in-fol., et il avait cédé, par échange, à l'orientaliste Langlès le manuscrit des *Institutes de l'empereur Akhbar*. — Son fils, *Pierre-Amédée-Charles-Guillaume-Adolphe*, né posthume, le 18 juin 1795, mort en 1830, à Pétersbourg, prit part aux dernières campagnes de la grande armée française, fut créé comte par Charles X (1827) et alla s'établir en Russie, où il devint chambellan et maître des cérémonies de la cour. Il découvrit le premier des mines de diamant dans l'Oural.

POLIER (*Jeanne-Louise-Antoinette*, appelée ordinairement *Éléonore*), née en 1738, à Altona, morte le 15 mars 1807, à Paris. C'était la fille aînée de Georges Polier, oncle du précédent, et colonel au service du Hanovre. En 1761 elle épousa M. de Cérenville, gentilhomme lorrain, naturalisé Bernois, qui prenait le titre de général aide de camp du roi de Pologne. Outre cinq traductions de romans allemands, elle est auteur de *la Vie du prince Potemkin* (Paris, 1808, in-8°), rédigée dès 1799 sur les mémoires fournis par M. de Ségur, et qui parut sous le nom de l'éditeur, Tranchant de Laverne.

Sa sœur, POLIER (*Marie-Élisabeth*), née le 12 mai 1742, à Lausanne, morte en 1817, à Rudolstadt, fut chanoinesse de l'ordre réformé du Saint-Sépulcre en Prusse et dame d'honneur à la cour ducale de Saxe-Meiningen. A vingt-trois ans elle débuta dans la carrière littéraire et traduisit en français des romans et des comédies d'auteurs allemands. De 1793 à 1800 elle dirigea le *Journal littéraire de Lausanne* et fournit des articles à d'autres feuilles périodiques. Son principal ouvrage est la *Mythologie des Indous, travaillée sur des manuscrits authentiques rapportés de l'Inde par le colonel Polier* (Paris et Rudolstadt, 1809, 2 vol. in-8°); mais cette tâche était bien au-dessus de ses forces. « S'imaginant qu'une mythologie pouvait être traitée à la façon d'un roman, elle ne se fit aucun scrupule de retrancher, de changer, de modifier à sa guise, sans choix et sans critique, ne paraissant pas se douter qu'elle amoindrissait par là la valeur de l'ouvrage, si même elle ne lui enlevait toute autorité. Néanmoins la *Mythologie des Indous*, dont un incendie a détruit presque toute l'édition, est louée par Heeren et souvent citée par Creuzer et Guigniaut. » (Haag).

POLIER (*Antoine-Noé*), un des oncles du colonel Polier, né le 17 décembre 1713, mort le 9 août 1783, à Lausanne. Il fit ses études à Leyde et devint en 1754 premier pasteur à Lausanne. C'est lui qui engagea Voltaire à s'établir dans cette ville ; il l'avait connu en Allemagne, et se laissa aller, sur ses instances, à écrire dans l'*En-*

cyclopédie les articles *Liturgie*, *Mages*, *Magie*, *Messie*, etc. Voltaire, qui le traite sans façon dans sa correspondance intime, l'appelait hautement « le prêtre savant et philosophe » et affirmait que « sa science égalait sa piété ».

POLIER (*Charles-Godefroi-Étienne*), fils du précédent, né le 11 mars 1753, à Lausanne, mort en 1782 près Waterford (Irlande). Après avoir servi en France, il se chargea d'élever les enfants de lord Tyrone, et s'établit avec eux en Angleterre. Il a laissé une traduction du *Traité de Palæphate touchant les histoires incroyables, avec des notes* (Lausanne, 1771, in-12), et plusieurs mémoires remarquables insérés dans le recueil de la société savante fondée par Percival à Manchester. Il avait pour sœur Mme de Montolieu (*voy.* ce nom). P. L.

Haag frères, *France protestante*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

POLIGNAC, ancienne famille française, qui tire son nom d'un château féodal bâti au cinquième siècle sur un rocher des Cévennes, près du Puy-en-Velay (Haute-Loire), à la place d'un temple d'Apollon, qui l'aurait fait appeler, suivant certains généalogistes, castel *Apollianique*, dont par corruption on aurait fait Polignac. Sidoine Apollinaire (*voy.* ce nom), 1er comte d'Auvergne (*lib. IV, epist.* 6), signale le château de Polignac comme sa maison paternelle. Jusqu'au neuvième siècle, l'histoire et les chartes sont muettes sur les vicomtes de Polignac; mais à l'an 870 il est fait mention d'un *Hérimand* ou *Armand*, qui maintint son frère Vital sur le siége épiscopal du Velay, malgré le comte d'Auvergne. De ce moment on peut suivre la famille jusqu'à ce que l'un de ses membres, mourant (1385) sans laisser d'enfant mâle, unit sa fille à Guillaume, sire de Chalançon, à condition que les enfants qui proviendraient de ce mariage prendraient le nom et les armes des Polignac. Cette famille retomba alors dans l'obscurité, jusqu'au dix-septième siècle. Armand XVI, marquis de Polignac, mort en 1692, fut nommé chevalier des ordres du Roi en 1661. Marié trois fois, il laissa de sa dernière épouse, Jacqueline de Grimoard de Beauvoir du Roure, deux fils, *Scipion-Sidoine-Apollinaire-Gaspard*, vicomte de Polignac, lieutenant général des armées du roi et gouverneur du Puy, mort à Paris, en 1739; et *Melchior*, cardinal de Polignac, dont la vie mérite de fixer un instant notre attention.

Moréri, *Dict. hist.*

POLIGNAC (*Melchior* DE), diplomate et écrivain français, né au Puy-en-Velay, le 11 octobre 1661, mort à Paris, le 3 avril 1742. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique. Il fit à Paris de brillantes études dans les colléges de Clermont et d'Harcourt. Étant en philosophie, il adopta dans une thèse publique le système de Descartes, alors proscrit de l'enseignement; mais comme on refusait d'accorder les degrés à l'adversaire d'Aristote, il prit parti pour celui-ci dans une seconde thèse; il soutint les deux causes avec la même éloquence et le même succès, montrant à la fois la pénétration et la souplesse de son esprit. Quelques années après, il plaça à la tête de ses thèses de théologie le texte de l'Écriture : *Excelsa abstulit*, par une allusion flatteuse aux mesures que Louis XIV avait prises contre les protestants. On eût pu deviner dès lors dans le jeune abbé le courtisan qui devait dire un jour à Louis XIV « que la pluie de Marly ne mouillait point ». Heureusement qu'il dut son élévation à de plus nobles moyens. Sa fortune était médiocre, et il était ambitieux. « C'est un des hommes du monde, dit Mme de Sévigné, dont l'esprit me paraît le plus agréable; il sait tout; il parle de tout; il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance qu'on peut souhaiter dans le commerce (Lettre à Coulanges, 18 mars 1690). » Les hommes instruits admiraient ses connaissances variées, qu'il devait à une mémoire prodigieuse et qui n'étaient accompagnées d'aucune pédanterie. En 1689 le cardinal de Bouillon l'avait emmené à Rome pour le conclave où Alexandre VIII fut élu. Chargé de faire entendre raison au pape sur les quatre articles de l'assemblée de 1682, il réussit si bien dans cette délicate mission, que le pape, le louant de son tact et sa prudence, lui disait : « Je ne sais comment vous faites; vous paraissez toujours être de mon avis, et c'est moi qui finis par être du vôtre. » L'abbé de Polignac accompagna de nouveau le cardinal de Bouillon au conclave de 1692, où fut élu Innocent XII, et fut en 1695 envoyé en Pologne comme ambassadeur. La santé du roi Jean Sobieski était chancelante; il s'agissait d'assurer le trône, après sa mort, à un prince favorable à la France. Il parvint à faire élire le prince de Conti, malgré l'opposition de la reine douairière, les menaces et l'argent de l'électeur de Saxe. Mais les promesses qu'il avait faites ne furent pas remplies : le prince arriva trop tard à Dantzick; il fallut se rembarquer et rentrer en France. L'abbé de Polignac perdit ses équipages et ses meubles, et, de plus, reçut en revenant l'ordre de se retirer dans son abbaye de Bonport. Il y passa quatre ans, qu'il consacra à composer son poëme de l'*Anti-Lucrèce*. Lorsqu'il apprit l'avénement du duc d'Anjou au trône d'Espagne (1700), il écrivit à Louis XIV : « Si les prospérités de Votre Majesté ne mettent point fin à mes malheurs, du moins elles me les font oublier. » Deux ans après il fut rappelé à Versailles (1702); depuis lors, sa faveur allait en augmentant, et parut plus éclatante après cette disgrâce imméritée. Le roi lui conféra deux nouvelles abbayes. Nommé auditeur de rote (1706), il se rendit à Rome, où il se livra à l'étude du droit canonique et civil, fut associé aux négociations du cardinal de la Trémouille et honoré de l'amitié du pape Clément XI. En 1710 le roi l'envoya avec le maréchal d'Uxelles aux conférences de Gertruydemberg. S'il ne put accepter les prétentions hau-

taines des Hollandais, il sut du moins soutenir l'honneur de la France. « On voit bien que vous n'êtes pas accoutumés à vaincre », disait-il à leurs envoyés. En 1712, il fut nommé plénipotentiaire au congrès d'Utrecht; les circonstances étaient changées. Cependant, comme les Hollandais, mécontents de voir la France et l'Angleterre traiter en secret, menaçaient de faire sortir les négociateurs français de leur pays : « Non, Messieurs, répondit Polignac, nous ne sortirons pas d'ici; nous traiterons de vous, chez vous et sans vous. » Le traité fut signé, le 11 avril 1713. Il refusa d'y apposer sa signature pour ne pas signer l'exclusion du prince auquel il devait la pourpre (Jacques Stuart, qui l'avait présenté à titre de roi d'Angleterre). De retour à la cour, il reçut la charge de maître de la chapelle-musique dont il se démit en 1716, obtint les abbayes de Corbie et d'Anchin, et eut sa chambre à Marly. Sa faveur était au comble lorsque Louis XIV mourut.

Éloigné des affaires pendant la régence, de Polignac fut entraîné par sa liaison avec le duc et la duchesse du Maine dans la conspiration de Cellamare. Le régent, qui voulait ménager Rome, se borna à le reléguer dans son abbaye d'Anchin en Flandre, où il resta trois ans. Obligé d'aller à Rome à la mort de Clément XI, il assista aux conclaves où furent élus Innocent XIII, Benoît XIII et Clément XII. Il resta chargé des affaires de France pendant les deux premiers pontificats, de 1721 à 1730. La querelle au sujet de la bulle *Unigenitus* divisait l'Église de France. Il la termina à la satisfaction des deux cours. Pendant cette absence le cardinal avait été appelé à l'archevêché d'Auch (1726). Il revint jouir en France du repos mérité par ses services au sein d'une société choisie, que ses rares qualités d'esprit et de cœur lui conciliaient et au milieu des trésors artistiques qu'il avait accumulés à grands frais. Il mourut d'une attaque d'apoplexie.

Le cardinal de Polignac cultiva les lettres avec succès, et il a mérité que Voltaire le plaçât dans *le Temple du goût*. Il lisait le grec, et le latin lui était aussi familier que sa propre langue. Il a écrit en latin plusieurs discours. Le *Journal des savants* (1747, p. 213) renferme une lettre de lui adressée à Racine le fils *sur l'âme des bêtes*. La collection de ses dépêches est précieuse pour l'histoire du temps et constate ses talents pour la diplomatie. L'ouvrage qui a le plus contribué à établir sa réputation est le poëme latin de l'*Anti-Lucrèce*. Le désir de réfuter les objections que Bayle empruntait, pour la plupart, au *De natura rerum* du poëte romain, fut le motif qui l'engagea, de son propre aveu, à prendre la plume. Ce poëme renferme neuf livres de mille à treize cents vers chacun. Après avoir combattu dans les premiers livres les erreurs d'Épicure sur le vide et les atomes, et cherché à établir que le mouvement, n'étant pas propre à la matière, suppose une cause première, il démontre la spiritualité et l'immortalité de l'âme, en un mot les grandes vérités du spiritualisme chrétien. Amené à parler de l'âme des bêtes, il penche vers le machinisme de Descartes, mais sans trancher cette question. Les deux derniers livres sont consacrés aux preuves de l'existence d'un premier Être intelligent et juste. Il a eu le tort de s'appuyer sur le système hypothétique de Descartes, quand déjà les idées de Newton avaient pénétré en France. Il faut louer l'auteur, qui, avec des intentions religieuses, se contente d'invoquer partout les raisons, d'avoir embelli les vérités les plus abstraites des charmes de la poésie, et emprunté une foule de détails neufs, ingénieux aux sciences et aux arts, à l'histoire et à la fable. Il prend souvent à Lucrèce des traits énergiques ou brillants qu'il retourne contre lui; mais, imitateur de Virgile, il a la douceur et l'élégance de celui-ci. En se faisant poëte latin en plein dix-huitième siècle, il a eu le mérite de la difficulté vaincue, mais il a diminué avec le nombre de ses lecteurs l'utilité de son ouvrage. L'*Anti-Lucrèce*, laissé inachevé par le cardinal, fut publié par son ami l'abbé de Rothelin avec un discours préliminaire de Lebeau (Paris, 1745, 2 vol. in-8°). Encore inédit, il avait eu beaucoup de succès. La duchesse du Maine se le fit traduire de vive voix par l'auteur lui-même, et le duc du Maine en traduisit le 1er livre; le duc de Bourgogne suivit cet exemple. Bougainville en a donné une traduction complète assez bonne (1749). Il existe aussi une traduction en vers italiens de Fr.-M. Ricci (Vérone, 1767, 3 vol. in-4°). Orateur, poëte, philosophe, le cardinal de Polignac était loin d'être étranger aux sciences physiques et mathématiques. Il était en même temps un connaisseur éclairé des beaux-arts. Il forma une collection nombreuse de médailles et un musée de monuments antiques, fruits pour la plupart de ses découvertes. Le roi de Prusse fit acheter cette belle collection de statues après la mort du possesseur. Aucun honneur littéraire ne manqua au cardinal. Il remplaça Bossuet à l'Académie française en 1704. Il fut nommé membre honoraire des Académies des sciences (1715) et des belles-lettres (1717). G. R—T.

De Boze, *Éloge* dans les *Mém.* de l'Acad. des inscript. — Mairan (De), *Éloges*. — Charlevoix, dans les *Mémoires de Trévoux*, 1742, p. 1053-1091. — Chrysostome Faucher, *Hist. du card. de Polignac*; Paris, 1777, 2 vol. in-12. — Saint-Simon, *Mémoires*. — D'Argenson, *Mémoires*.

POLIGNAC (*Yolande-Martine-Gabrielle* DE POLASTRON, duchesse DE), connue surtout par l'affection toute particulière que lui montra Marie-Antoinette, née vers 1749, morte le 9 décembre 1793, à Vienne, en Autriche. Douée de beaucoup d'agréments, elle épousa en 1767 le comte Jules de Polignac, petit-fils du lieutenant général, mort en 1739. Bien qu'elle eût été présentée à la cour à l'époque du mariage de Marie-Antoinette, alors dauphine, et quoique son mari tînt par ses alliances aux plus grandes maisons de la cour, elle vivait habituellement,

par économie, dans une terre de son mari, à Claye. Cependant elle parut enfin dans quelques bals à Versailles; elle y fut remarquée, et elle parvint à intéresser la jeune reine en ne taisant pas l'obstacle qui s'était opposé à ce qu'elle assistât aux fêtes données à l'occasion du mariage des frères de Louis XVI. Marie-Antoinette conçut bientôt pour elle un vif attachement, et la reine mit si peu de réserve dans les démonstrations de son amitié, que la comtesse devint dès lors l'objet de l'attention envieuse des courtisans. On a dit que les séductions de la faveur ne la préoccupaient pas au point de lui en cacher l'écueil, et qu'elle avait songé sérieusement à se retirer de la cour. Quoi qu'il en soit, il paraît que d'autres conseils prévalurent : on se flattait dans sa famille de partager les avantages que cette liaison pourrait offrir, et on lui fit écrire une lettre où elle disait adieu à la reine au milieu des expressions de la plus tendre reconnaissance, et que le départ auquel elle était résolue n'avait pas pour principal motif la difficulté de se montrer convenablement à la cour; mais qu'elle craignait surtout un refroidissement qui la livrerait à l'inimitié de bien des rivales. C'était décider Marie-Antoinette à prendre des moyens efficaces pour la retenir à la cour : elle fut d'abord installée au haut de l'escalier de marbre de Versailles, dans un appartement qui seul aurait été une grande distinction; et pour dissiper encore mieux ses inquiétudes elle commença par lui assurer un sort : la survivance de la place de premier écuyer de la reine fut donnée à son mari, simple colonel. Ce fut seulement en 1780 que le roi le fit duc héréditaire. En 1782 la princesse de Rohan-Guéméné fut obligée de quitter ses fonctions de gouvernante des enfants de France; madame de Polignac la remplaça, et bientôt après son mari fut nommé directeur général des postes. Marie-Antoinette passa dès lors une partie des journées auprès de son amie, dont les salons devinrent le lieu de réunion des chefs de ce parti qui, vivant du produit des abus, ne cachait pas son éloignement pour des réformes devenues nécessaires, et qui les combattit bientôt par tous les moyens dont il put disposer. Indiscrètement comblée des faveurs de la cour, ainsi que le duc son mari, madame de Polignac fut soupçonnée d'abuser de son ascendant, et même de conseiller les machinations attribuées à la reine dans les premiers temps de la révolution. On imputait à sa famille de n'avoir été rien moins qu'étrangère à la dilapidation des revenus de l'État. Et, en effet, sept cent mille livres de traitements ou pensions réversibles d'un membre sur l'autre n'étaient pas tout ce que les Polignac avaient obtenu de la libéralité ou plutôt de la coupable faiblesse du roi. Ils y avaient joint encore des concessions de terres et de péages. Aussi, lorsque la découverte du fameux *livre rouge* eut révélé à la nation les folles prodigalités de la cour, Mirabeau s'écria-t-il, en comparant leur partage à celui des représentants d'un héros : « Mille écus à la famille d'Assas pour avoir sauvé l'État; un million à la famille Polignac pour l'avoir perdu ! » Cette exclamation du célèbre orateur n'était que l'écho des malédictions populaires. La haine générale s'était attachée à la favorite, qui peut être ne le méritait pas et à tout ce qui portait son nom. Elle et ses parents se hâtèrent de fuir au moment où les premiers troubles de la révolution firent craindre que cette haine ne réalisât ses menaces; ils furent les premiers émigrés (16 juillet 1789). Mme de Polignac se retira d'abord en Suisse avec son mari, sa fille et sa belle-sœur; puis elle se rendit à Vienne, et y mourut, à l'âge de quarante-quatre ans. Son mari, après avoir fait la campagne des princes, dans l'armée de Condé, partit pour la Russie, et reçut de l'impératrice Catherine une terre dans l'Ukraine. La restauration ne le ramena pas en France; il mourut à Saint-Pétersbourg, en 1817.

Le duc de Polignac laissa trois fils, dont nous parlerons ci-après, et une fille, la duchesse de Guiche.

POLIGNAC (*Armand-Jules-Marie-Héraclius*, duc DE), fils aîné du précédent, né le 17 janvier 1771, à Paris, mort le 30 mars 1847, à Saint-Germain-en-Laye. Il avait épousé une riche Hollandaise de Batavia, ruinée depuis par la révolution. Catherine II offrit aux conjoints un asile dans ses États et des terres considérables dans l'Ukraine. Ils se félicitèrent d'échapper dans cette solitude aux orages politiques, et leur position fut un peu améliorée lorsque Paul Ier leur fit don d'une terre dans la Lithuanie; l'empereur Alexandre accrut encore ce domaine, et conféra des lettres de naturalisation au proscrit et à ses enfants. En 1802, après les événements qui rendaient la paix à la France, la comtesse Armand résolut d'aller essayer de recouvrer à Paris, auprès de son père, quelques débris de son immense fortune. Il lui fallut, pour exécuter ce projet, se séparer de son époux, compris dans les restrictions de l'acte d'amnistie relatif aux émigrés. La duchesse de Guiche partit pour l'Angleterre. Parente et amie de la duchesse de Devonshire, elle voulait lui présenter sa fille, que la noble Anglaise promettait de doter magnifiquement. Ses frères, qui l'accompagnaient, allaient offrir leurs hommages aux Bourbons exilés. Ceux-ci crurent que le mouvement monarchique que Napoléon imprimait à la France pouvait être interprété en leur faveur. Ils expédièrent à Joséphine la duchesse de Guiche, dont la mission échoua complétement : ordre lui fut intimé de quitter la France. La duchesse retourna à Londres, et, dans un voyage qu'elle fit presque aussitôt à Édimbourg avec ses frères, elle eut la douleur de voir sa fille brûler dans une auberge. Elle-même mourut des suites de ce cruel événement. Ses deux frères *Armand* et *Jules* furent à leur tour envoyés secrètement en France, et se

virent compromis dans la fameuse conjuration dont Pichegru était le chef et Georges Cadoudal l'un des instruments les plus actifs. Leur procès fut remarquable par une lutte de dévouement fraternel dans laquelle chacun d'eux plaida la cause de l'autre aux dépens de la sienne. Le 9 juin 1804, à quatre heures du matin, Armand fut condamné à mort. Sa femme alla se jeter aux pieds de Bonaparte, qui touché de sa douleur et des larmes de Joséphine, commua la peine en une detention jusqu'à la paix, suivie de la déportation. Jules avait eté condamné à deux années d'emprisonnement; mais il fut ensuite retenu arbitrairement comme prisonnier d'État. Enfermés d'abord au château de Ham, puis à la prison du Temple, ensuite à Vincennes, ils obtinrent, lors du mariage de Marie-Louise, en 1810, leur translation dans une maison de santé. Là, ils connurent le général Malet; mais la part qu'on les soupçonna d'avoir prise à sa conspiration ne fut pas suffisamment prouvée. Lorsque les armées alliées entrèrent en France, les deux frères s'évadèrent, et en janvier 1814 ils rejoignirent le comte d'Artois à Vesoul. Ils pénétrèrent dans Paris quelques jours avant la capitulation, et y arborèrent le drapeau blanc, le 31 mars 1814. Armand fut élu l'année suivante membre de la chambre des députés par le département de la Haute-Loire. Louis XVIII le nomma maréchal de camp. Choisi par le comte d'Artois pour un de ses aides de camp et son premier écuyer, il remplit les mêmes fonctions près de ce prince devenu Charles X, qui le fit en 1825 chevalier de ses ordres. A la mort du duc de Polignac, son père, décédé en Russie, le 21 septembre 1817, Armand prit son titre et son siége héréditaire à la chambre des pairs. Il refusa en 1830 de prêter serment de fidélité au nouveau gouvernement, et se retira dans la vie privée [*Enc. des G. du M.*].

Biogr. nouv. des contemp. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux.*

POLIGNAC (*Auguste-Jules-Armand-Marie*, prince DE), frère puîné du précédent, né le 14 mai 1780, à Versailles, mort le 2 mars 1847, à Paris. Il fut décoré des ordres du Roi, et nommé maréchal de camp. Tour à tour commissaire extraordinaire à Toulouse, ministre plénipotentiaire à la cour de Bavière, où il ne se rendit point, et envoyé auprès du saint-père, il suivit les Bourbons à Gand, et reçut de Louis XVIII, à son retour, des pouvoirs pour pacifier le Dauphiné et la Provence. Nommé pair de France, le 17 avril 1815, il refusa de prêter le serment exigé, parce qu'il lui paraissait blesser les intérêts de la religion. Ce n'était pas l'opinion de Louis XVIII, qui en référa au pape, lequel leva les scrupules du comte; celui-ci se présenta, et fut admis en 1816. Il avait été nommé en 1815 membre d'un comité d'inspecteurs généraux qui, sous la présidence du comte d'Artois, exerçaient en dehors du ministère une direction spéciale sur la garde nationale. Ce comité fut supprimé en 1818. En 1820 M. de Polignac reçut du pape le titre de prince romain. En 1823 il fut nommé à l'ambassade de Londres. Il avait épousé miss Campbell, en 1816; devenu veuf, il se remaria, en 1825, à Mme la marquise de Choiseul, fille de lord Rancliffe. Déjà la branche aînée des Bourbons, que ses fautes et ses malheurs n'avaient pu éclairer, s'acheminait à grands pas vers sa perte. Le ministère conciliant du vicomte de Martignac avait été un point d'arrêt dans cette voie funeste de réaction. Le 8 août 1829, le prince de Polignac, malgré son extrême impopularité, fut appelé au ministère des affaires étrangères, et eut depuis le 17 novembre suivant la présidence du conseil des ministres. Si l'on a d'un côté signalé les fautes de ce ministre trop dévoué, il ne faut pas de l'autre oublier que ce fut sous son administration qu'eut lieu la conquête d'Alger. A l'ombre de cette gloire il entreprit de promulguer les funestes ordonnances qui appelèrent la France aux armes contre un gouvernement miné par tous les partis. Quand Charles X (*voy.* ce nom), renversé du trône, eut pris la route de l'exil, le prince de Polignac se sépara de lui avec les autres ministres. Arrêté à Granville, le 15 août 1830, et transféré à Saint-Lô, il faillit y être massacré par la multitude. Bientôt eurent lieu sa translation à Vincennes et son jugement. Il accepta pour défenseur, devant la chambre des pairs, ce même vicomte de Martignac dont il avait causé la disgrâce, et qui prononça en sa faveur un plaidoyer remarquable. Principal accusé, il fut condamné, par arrêt du 21 décembre, à la prison perpétuelle, déclaré déchu de ses titres, grades et ordres, et mort civilement. Le prince de Polignac fut renfermé dans le château de Ham; il y resta, détenu avec ses trois collègues, jusqu'à ce que l'ordonnance d'amnistie du 29 novembre 1836 lui rendit la liberté. Il alla depuis lors fixer sa résidence en Angleterre. — Son fils aîné, ***Jules-Armand-Jean-Melchior***, né le 12 août 1817, est entré au service de la Bavière. — Un autre de ses fils, qui a épousé Mlle Mirès, s'est fait connaître par quelques travaux de mathématiques.

Le comte *Camille-Henri-Melchior*, troisième frère des Polignac, né le 27 décembre 1781, mort en 1855, avait quitté la France avec ses parents, encore tout jeune, au commencement de la révolution; il avait fait ses études en Autriche, en Russie, et avait résidé en Angleterre jusqu'à la première restauration. Colonel aide de camp du duc d'Angoulême, il le suivit dans le midi lors de sa campagne contre les troupes napoléoniennes, et s'embarqua avec le prince pour l'Espagne. Il était en 1830 maréchal de camp, gentilhomme d'honneur du dauphin et gouverneur de Fontainebleau. [*Enc. des G. du M.*].

POLINIÈRE (*Pierre*), physicien français, né le 8 septembre 1671, à Coulonces, près Vire, mort le 9 février 1734, dans le même lieu. Sa mère, femme de beaucoup d'esprit, l'envoya faire

ses études à l'université de Caen. De là il se rendit à Paris, où il s'appliqua aux mathématiques, sous la direction de Varignon. Il fit de tels progrès dans cette science qu'il se trouva bientôt en état d'en rédiger un cours plus simple et mieux raisonné que ceux qui avaient paru jusqu'alors (*Éléments de mathématiques*; Paris, 1704, in-12); toutefois le *Journal des savants* se prononça d'une manière défavorable à cet ouvrage. Un goût dominant entraîna Polinière vers l'étude de la physique et des sciences qui s'y rattachent; et il entreprit, conformément aux idées de Bacon et de Descartes, de les ramener entièrement à l'expérience, en livrant au ridicule les notions systématiques en usage depuis Aristote. Il donna au collége d'Harcourt des leçons qui attirèrent une grande affluence; les savants publièrent son éloge, et Fontenelle, qui lui avait confié l'éducation de son neveu, vanta partout l'excellence de sa méthode et la profondeur de ses vues. Le duc d'Orléans, alors régent, lui fit faire en sa présence une série d'expériences, dont il parut satisfait. Polinière aurait pu prétendre aux honneurs et à la fortune; mais, en véritable philosophe, il les regarda toujours avec indifférence. « On ne peut pas le mettre, dit la *Biographie médicale*, au nombre de ceux qui ont contribué aux progrès de la physique, mais il fut très-utile à cette science en la popularisant. Il eut en outre le mérite, trop peu apprécié, de savoir saisir les idées des autres avec habileté et de les traduire en expériences, méthode ingénieuse, à l'aide de laquelle il put mettre les doctrines les plus abstraites à la portée de tout le monde. » Il a encore publié des *Expériences de physique* (Paris, 1709, in-12), ouvrage qui eut beaucoup de vogue avant les leçons de l'abbé Nollet et dont la 5e édit. (1741, 2 vol. in-12) est la plus complète. Ce savant avait aussi étudié la médecine et il avait reçu à Paris le diplôme de docteur.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Chaudon, *dict. hist. univ.* — *Biogr. méd.*

POLIT, LE POLI ou **POLITE** (*Jean*), en latin *Politus*, poëte belge, né à Liége, ou dans les environs de cette ville, vers 1554, mort après 1601. Il étudia le droit à Louvain, sous Jean Wamèse, auquel il dédia l'une de ses pièces. Nommé historiographe du prince-évêque Ernest de Bavière, il le suivit plusieurs fois à Bonn et à Cologne, où il se lia avec nombre de personnes distinguées. On a de lui : *Panegyrici ad christiani orbis principes*; Cologne, 1588, in-4° : outre un poëme sur l'histoire des Éburons, il contient soixante-dix petites pièces adressées à divers personnages; — *Sonnets et épigrammes, plus deux discours latins*; Liége, 1592, petit in-4° de la plus grande rareté, où se trouvent aussi quelques poésies italiennes; — *Prognosie de l'estat de Liége et responce à un escrit seditieux espars par l'isle* (1) *de Liége lors de la surprinse du chasteau de Huy*; Liége, 1598, in-4°, pamphlet plein d'énergie contre les novateurs en politique et en religion. Chapeauville assure que les ouvrages de Polit étaient dans les mains de tout le monde, et il a inséré dans le t. III de sa collection des historiens de Liége plusieurs pièces de vers latins écrites par Polit, après 1588, sur les événements dont ce pays était le théâtre. Beaucoup de publications faites à Liége jusqu'en 1601 contiennent aussi de lui des vers français et latins. M. Helbig a donné un choix de ses poésies dans les *Fleurs des vieux poëtes liégeois* (Liége, 1859, in-12). E. R.

(1) Nom d'un quartier de cette ville.

Revue trimestrielle, t. XXII, avril 1859. — Helbig, *Fleurs des vieux poëtes liégeois*, p. 19. — De Villenfagne, *Mélanges hist. et litt.*; Liége, 1810, in-8°, p. 107 et 108.

POLITI (*Adriano*), érudit italien, né à Sienne, à la fin du seizième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut attaché comme secrétaire aux cardinaux Capisucchi, San-Giorgio et Serbelloni. On a de lui : *Opere di C. Tacito*; Rome, 1611, in-4° : cette première version n'ayant pas été goûtée, il en donna une seconde, qui reçut un accueil favorable (Venise, 1644, in-4°); — *Dizionario toscano*; Venise, 1615, in-8° : cet ouvrage, qui était un abrégé du Dictionnaire de la Crusca, lui attira des déboires : accusé d'y avoir introduit sciemment des erreurs et des faussetés, il fut jeté en prison; — *Ordo romanæ historiæ legendæ*; ibid., 1627, in-4°, et dans le t. III des *Miscellanea* de Roberti.

Ghilini, *Theatro d'huomini letterati*, I. — N. Erythræi, *Pinacotheca*.

POLITI (*Alessandro*), érudit italien, né le 10 juillet 1679, à Florence, où il est mort, le 23 juillet 1752. Après avoir étudié chez les jésuites, il entra à l'âge de quinze ans dans la congrégation des Clercs réguliers des écoles pies, dont il devint un des membres les plus érudits. Les thèses qu'il soutint devant le chapitre général de son ordre, assemblé en 1700 à Rome, lui firent beaucoup d'honneur, et il fut chargé aussitôt d'enseigner à Florence la rhétorique et la philosophie péripatéticienne. Sauf un séjour d'environ trois années qu'il fit à Gênes comme professeur de théologie (1716-1718), il passa la plus grande partie de sa vie dans sa ville natale, et profita des secours de toutes sortes qu'il pouvait y puiser afin de se perfectionner dans la connaissance de la littérature grecque, son étude favorite. En 1733 il fut appelé à occuper la chaire d'éloquence, vacante dans l'université de Pise depuis la mort de Benedetto Averani. Accoutumé à vivre au milieu des livres et loin du monde, Politi avait un caractère irritable et s'offensait de la critique la plus légère; il aimait dans ses écrits à faire étalage d'érudition, et c'est pour avoir voulu tout expliquer, qu'il les a remplis de digressions inutiles au point d'en rendre la lecture fatigante. On a de lui : *Philosophia peripatetica, ex mente sancti Thomæ*; Florence, 1708, in-12; — *De patria in testamentis condendis potestate lib. IV*; ibid., 1712, in-8°; — *Eustathii Commentarii in Homeri Iliadem*, avec notes et

version latine; ibid., 1730-1735, 3 vol. in-fol. : le t. IV de cet ouvrage considérable ne parut point, par suite des démêlés qui s'élevèrent entre l'auteur et l'imprimeur; — *Eustathii Commentarii in Dionysium Periegetem*, grec et latin; Cologne, 1742, in-8°; — *Orationes XII ad Academiam pisanam;* Lucques, 1746, in-8°; — *Martyrologium romanum castigatum;* Florence, t. I, 1751, in-8°; — beaucoup d'ouvrages inédits. On a recueilli toutes ses harangues (Pise, 1774, in-8°). P.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, VIII. — *Vie d'Alex. Politi*, à la tête des *Orat. omnes*, 1774. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, IV.

POLITI (*Giovanni*), canoniste italien, né le 8 juin 1738, à Pinzano (Frioul), mort en 1815, à Concordia, près de Venise. Il fit ses études à Padoue, y reçut en 1763 le diplôme de docteur en droit civil et en droit canon, et fut chargé d'enseigner les belles-lettres au séminaire de Portogruaro en même temps que la jurisprudence ecclésiastique, dans laquelle il s'était rendu fort habile. En 1800 il se retira à Concordia, où l'évêque lui avait accordé un canonicat. Il a publié un ouvrage considérable, *Jurisprudentiæ ecclesiasticæ universæ lib. IX* (Venise, 1787, 9 vol. in-4°), qui fut approuvé par un bref du pape Pie VI.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, VI.

POLITI (*Lancelot*). *Voy.* CATHARIN (*Ambroise*).

POLITIEN (*Ange* DE AMBROGINIS POLIZIANO), célèbre humaniste italien, né le 14 juillet 1454, à Monte-Pulciano (petite ville de Toscane, d'où il prit son nom), mort à Florence, le 24 septembre 1494. Il était fils de Benoît de Ambroginis (par abréviation *Cinis*), docteur en droit civil, qui, bien que ne possédant qu'une fortune médiocre, l'envoya de bonne heure suivre à Florence les leçons de Cristoforo Landia pour la langue latine et celles d'Andronic de Thessalonique pour le grec. Le jeune Politien, tout en étudiant aussi l'hébreu, s'initia encore à la philosophie platonicienne sous Marsile Ficin et à celle d'Aristote sous Argyropule. « *Dabam quidem philosophiæ operam*, dit-il lui-même à ce sujet, *sed non admodum assiduam; videlicet ad Homeri poetæ blandimenta natura et ætate proclivior.* » Son talent pour la poésie, dont témoignaient déjà les quelques épigrammes grecques et latines qu'il écrivit à treize ans, se révéla tout à coup aux yeux de tous lorsqu'il eut publié en 1468 (1), à l'âge de quinze ans à peine, ses célèbres *Stanze* en l'honneur de Julien de Médicis, qui venait de remporter la palme dans un tournoi. Ce poëme de quatorze cents vers, en octaves, fut généralement reconnu comme étant, par l'inspiration élevée, par la grâce de la diction et la versification coulante, de beaucoup supérieur à la pièce dans laquelle Pulci avait quelque temps auparavant célébré un triomphe du même genre de Laurent de Médicis; les vers de Politien, dit Fabroni, paraissent être d'un siècle postérieur à ceux de Pulci. Politien, qui par ce morceau, resté depuis un modèle et un monument de la langue italienne, venait de se placer d'emblée à côté de Laurent de Médicis et de Bennivieni comme un des restaurateurs de la poésie italienne, si dégénérée, avait, pour écrire ses *Stanze*, interrompu une traduction en hexamètres latins de l'*Iliade* d'Homère, qu'il avait déjà conduite jusqu'au sixième livre, mais dont rien n'est parvenu jusqu'à nous. Signalé ainsi à l'attention de Laurent de Médicis, il fut mis par ce zélé protecteur des lettres en l'état de continuer ses études sans en être détourné par aucun embarras pécuniaire. Chargé d'instruire deux des fils de Laurent, Pierre, qui gouverna depuis la république, et Jean, qui devint pape sous le nom de Léon X, il eut en 1478 avec leur mère, Clarisse Orsini, de violentes discussions au sujet de la part qu'elle voulait prendre dans l'éducation de ses enfants, et que Politien traita d'usurpation sur ses fonctions de précepteur; ces querelles arrivèrent à un tel degré d'animosité, que Clarisse exigea que cet emploi lui fût retiré. Laurent n'en témoigna pas moins pendant toute sa vie la plus vive amitié à Politien, au point que celui-ci ne se fit aucun scrupule de le prier dans des vers spirituels de pourvoir à son habillement; il assura à son protégé, dans sa charmante villa près de Fiesole, une retraite où Politien, amateur passionné de la campagne, reprit ses études avec une nouvelle ardeur. Lors de la conspiration des Pazzi, Politien se trouvait à Florence dans l'église même où le complot éclata; il courut à la hâte à la sacristie, où Laurent s'était refugié, et il fut un de ceux qui en fermèrent les portes devant les assassins qui venaient de poignarder Julien. Il écrivit sur cet événement, qui le remplit de douleur, un récit aussi exact qu'intéressant et dont le style rappelle la concision élégante de Salluste.

Ayant en 1484 accompagné à Rome les ambassadeurs florentins chargés de complimenter le nouveau pape, Innocent VIII, il reçut l'accueil le plus flatteur de ce pontife, qui l'engagea à traduire en latin un des historiens grecs qui ont raconté la vie des empereurs romains. De retour à Florence, après s'être lié avec les cardinaux François Piccolomini et Jacques Ammanati, il fit la traduction d'Hérodien, et l'envoya à Innocent, qui lui fit remettre deux cents écus d'or. Cette version, où Politien avait, au jugement de Pic de la Mirandole, uni la gravité de Cicéron à l'élégance et aux grâces de Tite-Live, devint aussitôt célèbre. Henri Estienne l'a cependant taxée d'inexactitude en divers endroits; on peut lui répondre par l'observation suivante de l'abbé de Montgault : « Le désir de bien dire a souvent mis Politien au-dessus des petits scrupules des

(1) C'est bien à cette date, comme l'a prouvé surabondamment M. Bonafous, qu'il faut rapporter la composition des *Stanze*.

grammairiens, ce qui n'a pas peu servi à donner à son style ce tour libre et aisé qu'on y admire. H. Estienne pouvait se dispenser en plusieurs endroits de substituer une version plus littérale. Quoiqu'il ait quelquefois redressé Politien avec fondement, je ne puis m'empêcher de dire qu'il y a plus de grammaire que de véritable exactitude dans la plupart de ses corrections. » En effet lorsque Politien, qu'Érasme appelle un maître dans la traduction, eut à faire passer encore d'autres ouvrages du grec en latin (tels que l'*Enchiridion* d'Épictète, le *Charmide* de Platon, etc.), il s'appliquait à étudier avec soin le sens de son auteur et à le rendre selon le génie de la langue latine, sans chercher à calquer, comme on le fait aujourd'hui, le style de l'écrivain grec.

Politien avait dans l'intervalle été inscrit parmi les citoyens de Florence, et avait été nommé prieur séculier de la collégiale de Saint-Paul. Après avoir rempli pendant plusieurs années une chaire de littérature latine, il aborda aussi l'enseignement du grec (1). Il eut pour rival Démétrius Chalcondyle; mais il n'eut pas de peine à l'emporter sur lui. Quoiqu'il eût un physique disgracieux (son nez était très-gros, et ses yeux paraissaient loucher), dès qu'il commençait à parler, il excitait des applaudissements unanimes par le charme de son débit, qui coulait de source, par l'intérêt qu'il savait donner à ses explications des anciens, par ses fines plaisanteries, qui reposaient l'attention de ses auditeurs, et enfin par sa voix douce, harmonieuse et en même temps sonore. « Figurez-vous la belle galerie de Médicis, dit M. Villemain, ornée de ces chefs-d'œuvre de sculpture enlevés aux barbares, un auditoire de nations diverses, de citoyens de toutes les villes d'Italie et parmi eux ce Pic de la Mirandole, d'un si fabuleux savoir. Politien, l'ami du modeste dictateur de Florence, prend la parole. Poëte habile en langue vulgaire, Politien donne ses leçons en langue latine. Il commence l'explication d'Homère ou la lecture de Virgile; il y prélude par de beaux vers en l'honneur de ces grands poëtes; puis il récite, il analyse, il compare leurs beautés. Usages antiques, principes du goût, inspirations du génie, artifices du langage, tout s'éclaircit et se développe à la voix du brillant interprète. Il mêle les recherches les plus curieuses à l'attrait de la poésie. Il fallait l'entendre s'écrier alors, dans des vers tout vivants de vérité :

O vatum preciosa quies, ô gaudia solis
Nota piis, dulcis furor, incorrupta voluptas,
Ambrosiæque deum mensæ! quis talia cernens
Regibus invideat? etc.

(1) A cette occasion il laissa percer d'une façon un peu exagérée le vif sentiment qu'il avait de sa supériorite; écrivant à Matthias roi de Hongrie, il dit : « Non-seulement j'ai enseigné avec un grand succès la langue latine, mais j'ai pu être l'émule des Grecs eux-mêmes dans la connaissance de leur propre langue : genre de mérite qu'aucun de mes compatriotes n'a possédé au même degré que moi depuis plus de mille ans. »

A cette époque de renaissance l'étude était une initiation, le goût des lettres un culte. Voilà ce que Politien exprime avec une vivacité charmante. A force de goût, il était naturalisé Romain du temps d'Auguste. Ces vers, on ne les distinguerait pas de la poésie de Virgile; ils en ont le tour libre, le mouvement et l'harmonie. Une passion s'y fait sentir et leur donne le naturel. Cette passion, c'est l'amour des lettres porté au point d'être lui-même une poésie. » La réputation que Politien s'acquit par ses leçons attira de tous les coins de l'Europe une foule de jeunes gens à Florence; ses principaux élèves furent Fr. Pucci, Scip. Fortiguerra, Maffei de Volaterre, Pierre Crinitus, Guill. Grocyn, Th. Linacre, et enfin Michel Ange, qui, d'après les indications de son maître, exécuta un bas-relief, représentant un combat de Centaures. Il voyait parfois arriver à ses cours Jean Pic de la Mirandole, avec lequel il entretenait un commerce intime et qui le ramena à l'étude approfondie de la philosophie, dont ils scrutaient en commun les questions les plus ardues. Il se mit alors à enseigner cette science, et il expliqua avec un égal succès Platon et Aristote, dont il se rapprochait pour le fond de ses doctrines. Il continua en même temps ses études sur les auteurs anciens, dont il se mit à corriger le texte avec une sagacité critique dont on n'avait pas encore eu d'exemple avant lui. « Tantôt, comparant les diverses copies, dit Roscoë, il se bornait à marquer avec exactitude les variantes qu'elles offraient, rejetant celles qui étaient évidemment supposées, et y substituant les véritables; d'autres fois il éclaircissait le texte par des notes et des observations tirées de ses propres conjectures ou fondées sur l'autorité des autres auteurs. » Ses exemplaires d'Ovide, de Stace, de Pline le jeune, de Quintilien et des écrivains de l'histoire Auguste, couverts de notes marginales, dont quelques-unes ont servi plus tard aux éditeurs de ces auteurs, se conservent encore aujourd'hui dans diverses bibliothèques d'Italie. Sans s'être jamais occupé sérieusement de jurisprudence, quoiqu'il eût, par une distinction honorifique, reçu le grade de docteur en droit canon, il donna aussi son attention aux fragments des jurisconsultes romains, y cherchant, comme le dit Savigny, ce qui pouvait intéresser la connaissance de la langue latine et s'appliquant en même temps à en épurer le texte au moyen des règles de la philologie. Admis par la protection de Laurent de Médicis à consulter le célèbre manuscrit des Pandectes conservé à Florence, il entreprit une révision complète du texte du Digeste, sur lequel il commença aussi un commentaire philologique et grammatical. Il consigna les résultats de ce double travail sur les marges d'un exemplaire du Digeste, conservé aujourd'hui à la bibliothèque Laurentienne et qui a été décrit dans le tome IV du *Catalogue des manuscrits latins* de Bandini, auquel on

doit aussi un *Ragionamento sopra le collazioni delle fiorentine Pandette fatte da A. Poliziano*; Livourne, 1762, in-4°. Ces remarques sont insuffisantes et incomplètes; mais elles n'en eurent pas moins un grand résultat. Copiées par Bolognini, elles remplacèrent en partie pendant plusieurs années le manuscrit sus-mentionné, qui etait redevenu inaccessible. De plus, Politien eut ainsi le très-grand mérite d'attirer l'attention des jurisconsultes sur les secours inappréciables qu'ils pouvaient tirer de la Florentine pour l'interpretation du droit romain.

Ces occupations n'empêchèrent pas Politien d'entreprendre des voyages dans diverses villes d'Italie à la recherche de nouveaux manuscrits à ajouter à la précieuse bibliothèque réunie par Laurent de Médicis, et dont les trésors étaient à sa disposition. Il ne se faisait pas faute de profiter de cette faculté, et recueillit ainsi sur les auteurs anciens une quantité d'observations qu'il déposa dans ses *Miscellanea*, publiés en 1489. Le succès de ce livre excita l'envie de l'atrabilaire G. Mérula, qui avait cependant auparavant déclaré Politien comme étant le seul savant qui après lui eût quelque mérite. Il annonça publiquement que beaucoup de remarques des *Miscellanea* étaient empruntées à ses livres, et que le reste était rempli d'erreurs. Mais Politien eut beau insister auprès de lui pour qu'il publiât ses critiques; il ne voulut jamais y consentir, ni rétracter son jugement. Après la mort de Mérula (mars 1494), Politien, extrêmement peiné d'avoir l'air d'être ménagé par compassion, et de ne pouvoir se défendre contre des reproches si vagues, réclama la mise au jour des fameuses notes dont son censeur prétendait avoir criblé les marges des *Miscellanea*; mais ce n'etait en définitive que quelques observations superficielles, à peine déchiffrables. Politien eut encore un demêlé avec Barthélemy Scala, chancelier de la république, qui, irrité de ce que ses lettres d'affaires avaient été remises à Politien pour être corrigées, s'etait mis à critiquer amèrement les ouvrages du célèbre poëte. Il eut une querelle beaucoup plus violente avec Michel Marulle, qui l'avait évincé dans l'affection d'Alessandra Scala, que Politien avait aimée éperdùment. Il déversa sur son heureux rival, en le désignant par le nom de Mabilius, un torrent d'injures, dont plusieurs sont d'une obscénité repoussante. Si Politien, qui poursuivit encore de ses épigrammes Barthélemy Fontius, eut quelques vives inimitiés, il sut en revanche se concilier l'affection de la plupart des hommes distingués de son temps, particulièrement de Marsile Ficin, d'Hermolao Barbaro, de Nicolas Léonicène, de Raphael de Volterre, de Philippe Béroalde l'aîné, de Vespasien Strozza, d'Alde Manuce, etc.

Vers la fin de sa vie il entra dans les ordres, et fut nommé chanoine à la cathédrale de Florence. A l'inverse de tant de beaux-esprits de son temps, il était d'une piété sincère, et il remplit fidèlement les devoirs religieux que lui imposaient ses nouvelles fonctions ecclésiastiques. Cependant, sur la foi de Louis Vivès et de Mélanchthon, on a cent fois répété qu'il ne récitait jamais son bréviaire et qu'il regrettait le temps qu'il avait mis à lire une fois la Bible. Mais dans une de ses lettres, il dit lui-même : « *Melior diei pars lectionibus variis mihi teritur; reliqua datur amicis opera. Noctem sibi quies et somnus cum precibus, horario et stylo dividunt.* » Parlant dans un autre endroit des visiteurs importuns que lui attirait sa gloire littéraire, il ajoute : « *Adeo mihi nullus inter hæc scribendi restat aut commutandi locus, ut ipsum quoque horarium, sacerdotis officium pene, quod vix expiabile credo, minutatim concidatur.* » Le recueil des lettres de Politien, qui en contient cent quarante et une de lui, et cent seize qui lui sont adressées, et qui est un des documents les plus intéressants et les plus instructifs à consulter pour l'histoire littéraire de ce temps, nous apprend encore quels furent son abattement et sa tristesse à la mort de Laurent de Médicis, dont il a décrit en témoin oculaire les derniers moments avec une émotion attendrissante. Sa douleur augmenta encore lorsqu'il vit peu de temps après déchoir entièrement la puissance de cette maison de Médicis, à laquelle il devait tout. Le dernier coup fut porté à son âme accablée lorsqu'il apprit que la magnifique bibliothèque et le riche musée de Laurent de Médicis venaient d'être pillés par les soldats français, qui saccagèrent sa maison et brûlèrent plusieurs de ses écrits inédits. Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il fut saisi d'une fièvre violente, qui l'emporta en quelques jours; cela est attesté par les témoignages réunis de Pierre Parenti, historien florentin, qui ajoute que Politien était sur le point d'être créé cardinal, et de Robert Ubaldini, moine dominicain, ancien disciple de Politien, qu'il disait avoir visité plusieurs fois pendant sa dernière maladie et avoir revêtu de la robe de moine dans laquelle il désira mourir (1). Ainsi tombent tous les bruits injurieux répandus dès lors par ses ennemis sur les causes de sa mort, et qui furent depuis souvent répétés avec diverses variantes. Politien, disait-on, aurait expiré au moment où il chantait une pièce de vers dans laquelle il exprimait sa passion criminelle pour un jeune adolescent. Cette calomnie s'accrédita par l'interprétation erronée qui fut donnée à l'épitaphe que lui consacra Bembo; par une fiction poétique, Politien y est supposé enlevé par la mort au moment où il allait terminer une pièce de vers consacrée à la mémoire de Laurent de Médicis,

(1) Il s'apprêtait dans les derniers temps de sa vie à écrire le récit des expéditions des Portugais aux Indes; le roi de Portugal, auquel il s'était adressé par l'intermédiaire des fils du chancelier de ce royaume, Texeira, allait lui envoyer tous les documents nécessaires.

morceau qui nous a été conservé et qui en effet est inachevé.

Parmi tous les grands esprits dont abonde la renaissance italienne, Politien fut un des plus vigoureux, un des plus originaux. Ses idées sont inspirées de l'esprit de l'antiquité, mais elles lui appartiennent en propre ainsi que son style, qu'il cherchait à garder pur de toute imitation. Voici à ce sujet ce qu'il écrivait à Cortesius : « *Non probare soles, ut accepi, nisi qui lineamenta Ciceronis effingat. Mihi vero longe honestior tauri facies aut item leonis, quam simiæ videtur, quæ tamen homini similior est... Inclamat Horatius imitatores ac nihil aliud quam imitatores. Mihi certe, quicumque tantum componunt ex imitatione similes esse vel psittaco vel picæ videntur, proferentibus quæ nec intelligunt.* » Ce désir d'éloigner de son style tout ce qui sent la copie le conduisit à rechercher des mots et des tournures archaïques ou d'un emploi rare. « Le soin trop vigilant, dit M. Audin, d'écarter de sa phrase tout mot dont la source eût été facile à deviner, a jeté dans sa composition des caprices qui sentent trop l'étude. Son style sous ce rapport ressemble un peu à sa villa de Fiésoles, où pour faire de l'effet le jardinier émondait au ciseau la haie vive, travaillait en cône le hêtre, emprisonnait le ruisseau, ménageait à l'œil des repos, des surprises, des accidents. » Cette attention scrupuleuse pour la diction ne lui faisait cependant jamais perdre de vue le fond; jamais on ne trouve chez lui, comme chez tant de ses contemporains, des phrases sonores et vides de sens. « *Quod autem mihi eloquentiam sic adimunt*, dit-il à propos de quelques critiques, *ut doctrinam concedant, non modo equidem succenseo, sed et gratias ago.* » Si sa prose latine frappe par une concision et une énergie qui n'exclut ni l'abondance ni la grâce, ses poésies latines ne sont pas moins remarquables, notamment ses élégies et ses pièces dans le genre des *Silves* de Stace (*Rusticus*, *Nutritia*, *Manto*, *Ambra*). Ce ne sont pas des réminiscences de l'antiquité; elles sont l'œuvre d'un génie élevé, qui, nourri de la moëlle des anciens, n'avait pas eu de peine à atteindre leur noble et touchante simplicité. « Dans ses poésies latines, dit Ginguené, on remarque le feu d'une imagination vraiment poétique et ce goût, cette élégance qui étaient comme les attributs naturels de son esprit. » — « *Politianicam illam venerem et delicias*, dit Érasme, *mire referre videtur, cujus viri ingenio semper ita sum delectatus, ut nullius æque.* » Quant à ses poésies en langue vulgaire, nous avons déjà parlé du mérite de ses *Stanze*. « C'est, dit M. Villemain, le mélange le plus heureux de l'art antique et des formes du langage moderne. C'est déjà, dans un court essai, la manière gracieuse et brillante du Tasse. » Parmi ses autres pièces italiennes, qui la plupart ne sont connues que depuis une cinquantaine d'années, on distingue ses *ballades* ou *canti carnascialeschi*, genre qu'il cultiva à l'exemple de Laurent de Médicis. On y retrouve une douce sensibilité, une suavité, une facilité heureuse, un abandon plein de charme et en même temps une richesse d'images, qui ont rarement été surpassés. Une autre preuve éclatante du puissant talent poétique de Politien fut son *Orphée*, qu'il composa à Mantoue, en 1472, dans l'espace de deux jours; cette composition dramatique, dont nous ne possédons le texte exact que depuis 1770, fut la première pièce de théâtre écrite en italien et conçue selon les idées des anciens.

Parmi les nombreuses éditions séparées des écrits de Politien nous citerons : *Miscellaneorum centuria prima*; Florence, 1489, in-fol.; — *Prælectio in priora Aristotelis Analytica cui titulus Lamia*; Bologne, 1442, in-4° : cet opuscule, rempli d'esprit et de verve, traite des qualités requises d'un philosophe; — *Illustrium virorum epistolæ, ab A. Politiano partim scriptæ, partim collectæ*; Paris, 1519, 1523, 1526, in-4°; Lyon, 1539, in-8°; Bâle, 1542, in-8°; — *Panepistemon, seu omnium scientiarum liberalium et mechanicarum descriptio*; 1532, in-8°; — *Stanze*: Bologne, 1494, in-4°; Florence, 1518, in-8°; Padoue, 1728, in-8°; 1765, in-8°; Pise, 1806, in-8°. Les autres poésies italiennes de Politien, imprimées en partie dans les *Ballatelle del Lor. de' Medici, di A. Poliziano e di B. Giambullari*, publiées entre 1490 et 1500, et dans les *Cose volgare del celeberrimo messer A. Poliziano*, Venise, 1505, ont paru à Milan, 1814, 2 vol. in-12; Venise, 1819, 2 vol. in-12; Florence, 1822, in-8°; Milan, 1825, in-8°; 1826, in-18. Ses *Œuvres* ont été réunies plus ou moins complétement; Venise, 1498, in-fol.; Paris, 1512, 2 vol. in-fol.; 1519, in-fol.; Lyon, 1528, 1533 et 1546, 4 vol. in-8°; Bâle, 1554, in-fol.

Ernest Grégoire.

P. Jove, *Elogia*. — Bayle, *Dictionnaire*. — D. Moller, *De Politiano* (Altorf, 1698). — J.-Cl. Werner, *Politianus* (Magdebourg, 1718). — Fr. Otton Mencken, *Historia vitæ A. Politiani* (Leipzig, 1736, in-4°). — Serassi, *Vita di A. Politiano* (en tête des éditions modernes des *Rime*). — N. A. Bonafous, *De A. Politiani vita et operibus* (Paris, 1843, in-8°). — Tiraboschi, *Storia della letterat. italiana*. — Greswell, *Memoirs of Politiano*. — Roscoë, *Vie de Laurent de Médicis* et *Vie de Léon X*. — Fabroni, *Elogj di Dante, di A. Poliziano*, etc. (Parme, 1800, in-8°).

POLK (*James-Knox*), onzième président des États-Unis d'Amérique, né le 2 novembre 1795, dans le comté de Mecklenburg (Caroline du Nord), mort à la fin de 1849. Il appartenait à une famille qui avait émigré d'Irlande au commencement du dix-huitième siècle. En 1806, son père vint s'établir dans le Tennessee, État alors naissant. Il plaça de bonne heure son fils chez un marchand; mais le jeune homme montra si peu de goût pour le comptoir qu'il obtint enfin la permission de faire ses études. Il s'y dis-

tingua par l'énergie et la persévérance de travail, prit son diplôme en 1818, et, après son cours de droit chez un avocat, fut admis au barreau en 1820. Il entra dans la carrière politique en 1823, comme membre de la législature du Tennessee, et prouva du talent pour les débats et les affaires. Il appartenait au parti démocratique, et obtint de bonne heure l'amitié du général Jackson. En 1825 il fut envoyé au congrès, et combattit avec beaucoup d'ardeur les mesures de l'administration whig et du président John Quincy Adams. Il se prononça fortement contre tout ce qui pouvait consolider ou agrandir le pouvoir fédéral, affaiblir les légitimes fonctions de gouvernement des États, contre une banque nationale et un tarif protecteur. Dès l'avénement du général Jackson (mars 1829), il se montra un de ses plus zélés défenseurs, et lorsqu'en 1833 les fonds du gouvernement furent, sur l'ordre du président, retirés de la banque des États-Unis, et qu'il s'ensuivit une discussion orageuse à la chambre des représentants, Polk fut un de ceux qui soutinrent le président avec le plus d'énergie, comme *chairman* du comité des voies et moyens, et il parvint par son adresse et sa fermeté à faire approuver la mesure prise contre la banque. En décembre 1835, il fut élu président de la chambre des représentants, obtint le même honneur en 1837, et bien que l'esprit de parti fût alors très-exalté, il remplit ses devoirs de manière à mériter les éloges de la chambre. Après avoir passé quatorze ans au congrès, il déclina sa réélection en 1839, fut nommé gouverneur du Tennessee, et rentra en 1841 dans la vie privée. En mai 1844, la convention du parti démocratique assemblée à Baltimore le choisit comme son candidat à la présidence des États-Unis, et bien que, dans le collége des électeurs spéciaux, Polk eût un rival redoutable dans le candidat des whigs, l'illustre Henri Clay, il n'en obtint pas moins 170 votes sur 275. Il prit possession de la présidence en mars 1845. Pendant le cours de son administration il se montra d'une application infatigable aux affaires; mais les mesures importantes étaient sous la direction de quelques chefs habiles et ambitieux du parti démocratique, qui faisaient partie, soit du cabinet, soit du sénat. C'est ainsi qu'après de longues négociations fut réglée entre le gouvernement fédéral et l'Angleterre la question des limites de l'Orégon (juin 1846), question qui avait failli amener une guerre; que le Texas fut annexé aux États-Unis, et que par suite des récriminations et agressions qui en résultèrent de la part du président Santa-Anna, la guerre fut déclarée au Mexique (1847). Cette guerre fut d'abord impopulaire et attaquée vivement par le parti whig; mais bientôt les dangers et les succès enflammèrent l'orgueil national, et la majorité du pays s'y associa avec ardeur. Elle fut terminée en février 1848 par un traité qui fixa le Rio-Grande comme limite entre le Mexique et les États-Unis, amena la cession du Nouveau-Mexique et de la Californie, acquisitions importantes pour lesquelles le gouvernement fédéral, bien que victorieux, consentit à payer aux vaincus 15 millions de dollars. La guerre avait coûté aux États-Unis vingt-cinq mille hommes et plus de 100 millions de dollars, faibles dépenses, si on les met en regard des flots d'or qu'a fournis la Californie. A l'intérieur, le parti démocratique accomplit deux mesures importantes; l'une rendit obligatoire le payement des droits de douane en or ou en argent et rendit ainsi le trésor indépendant des banques; l'autre modifia le tarif dans un sens libéral, et y introduisit le système *ad valorem*. Malgré la popularité de ces mesures, le parti whig ne cessa, en 1846 et 1847, de se faire de nombreux partisans au congrès, et le président ainsi que l'administration furent en butte à une vive opposition. Les succès de la guerre du Mexique avaient fini par enivrer l'opinion publique. Le général Taylor surtout était devenu le héros populaire: il devint le candidat des whigs et fut élu président. A l'expiration de ses fonctions, Polk rentra dans ses modestes foyers de Nashville. Les rudes et constants travaux de l'administration avaient altéré sa santé. Il se proposait de faire un long voyage en Europe. Peu de mois après, il succomba à une dyssenterie.

J. CHANUT.

Edwin Williams, *Statesman's Manual, or messages and administration of the presidents*; 4 vol. in-8°. — Lucien Chase, *History of the administration of J.-K. Polk*; New-York, 1850. — Levi Woodbury, *Eulogy of the life, character et public services of Polk*; Boston, 1850.

POLLAJUOLO (*Antonio*), peintre, sculpteur, graveur de l'école florentine, né à Florence, en 1426, mort en 1498. Frère et élève de Pietro Pollajuolo, avec lequel il exécuta beaucoup de ses travaux, il lui fut supérieur sous tous les rapports. Le *Martyre de saint Sébastien* que l'on voit à Florence dans l'église de l'Annunziata est son meilleur ouvrage et peut être mis au nombre des tableaux les plus remarquables du quinzième siècle. Si le coloris laisse beaucoup à désirer, la composition est étonnante pour l'époque, et les nus sont traités de main de maître. Cette qualité n'étonne nullement ceux qui savent qu'Antonio fut le premier qui, étudiant l'anatomie sur le cadavre, ait appris par principes à connaître les muscles et leur action. Sous ce rapport il peut être considéré comme le précurseur de Michel-Ange. Parmi ses autres tableaux on cite à Florence, dans la galerie publique, *Hercule étouffant Antée* et *Hercule combattant l'hydre de Lerne*, et une œuvre capitale provenant de l'église de S.-Miniato-al-Monte, *Saint Eustache, saint Jacques et saint Vincent*, peints en 1470. A Rome, la galerie Borghèse possède une *Sainte Famille* de Pollajuolo. Nous trouvons à la pinacothèque de Munich *Saint Georges et saint Sébastien*, et au musée de Berlin, une *Madone*, *Saint Sébastien* et *Saint François*. Cellini, dans son traité

dell' Orificeria, parle en ces termes de notre artiste : « Nous ferons mention d'Antonio Pollajuolo, qui fut un très-habile orfèvre et excella tellement dans l'art du dessin que non-seulement les autres orfèvres se servirent de ses inventions, mais qu'encore beaucoup de sculpteurs et de peintres surent s'en faire honneur. » Antonio fut au nombre des artistes qui de 1466 à 1477 travaillèrent au fameux devant d'autel d'argent et de pierres précieuses du baptistère de Florence.

Quant à la gravure, Antonio porta cet art à un degré voisin de la perfection; il donnait à ses figures la vie, le mouvement et la proportion, et personne avant lui n'avait su appliquer aussi heureusement le burin à la reproduction des scènes historiques. Son habileté dans l'art du dessin, si supérieure à celle de Maso Finiguerra et de ses successeurs immédiats, lui ouvrit un champ bien plus vaste, et lui permit de tout aborder. Nous ne connaissons de lui que quatre estampes, un *Combat d'hommes nus*, *Hercule portant une colonne*, le *Combat d'Hercule et des géants*, une *Sainte Famille avec sainte Élisabeth et saint Jean*.

Les deux frères, *Pietro* et *Antonio*, furent appelés à Rome par le pape Innocent VIII pour exécuter à Saint-Pierre le tombeau de son prédécesseur, Sixte IV; ce mausolée, il faut le dire, est plus remarquable par la beauté des ornements que par celle des figures. Innocent VIII étant mort en 1492, les mêmes artistes furent chargés également de son tombeau, destiné à la même basilique. Ils y ont représenté le pape assis et bénissant, tenant de la main gauche une lance, faisant allusion à celle qui perça le côté de Jésus-Christ et qui avait été envoyée à ce pontife par Bajazet II. Au-dessous le pape mort couché sur une urne sépulcrale est entouré des vertus cardinales. Cette grande entreprise était à peine terminée quand la mort frappa les deux frères dans la même année. Unis dans le tombeau comme ils l'avaient été dans la vie, ils furent déposés dans l'église de *S.-Pietro in-Vincoli*, où leur sépulture est surmontée d'une fresque de leurs élèves représentant *L'Arrivée d'une âme au purgatoire* et *sa Délivrance*.

E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — B. Cellini, *Dell' Orificeria*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gualandi, *Memorie originali di belle-arti*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Catalogues des musées* de Florence, Munich et Berlin.

POLLAJUOLO (*Simone*), dit le *Cronaca*, architecte florentin, né en 1454, mort en 1509. Forcé de quitter Florence pour quelques étourderies de jeune homme, il vint à Rome demander asile et conseil à son parent Antonio Pollajuolo, et il profita du séjour qu'il y fit pour étudier et mesurer avec la plus grande exactitude les monuments de l'antiquité. De retour à Florence, comme il aimait à parler avec enthousiasme des merveilles qu'il avait vues, il reçut le surnom du *Cronaca* (le Chroniqueur) qu'il devait illustrer. Filippo Strozzi, l'un des premiers de Florence, voulant élever ce palais, qui est resté le plus beau type de l'architecture florentine, en avait chargé Benedetto da Majano. L'entreprise était fort avancée et l'extérieur du palais s'élevait jusqu'à l'entablement, quand, pour une cause restée inconnue Benedetto quitta Florence, laissant son œuvre inachevée. Ce départ ayant, par un heureux hasard, coïncidé avec le retour du Cronaca à Florence, ce fut à lui que Strozzi s'adressa, et ainsi, dès son début dans la carrière, le jeune artiste se trouva chargé d'une œuvre importante, qui seule eût suffi à lui assurer l'immortalité. L'entablement dont il couronna le palais Strozzi passe avec raison pour un chef-d'œuvre, et il est peut-être supérieur même à celui du palais Farnèse, qui est cependant l'une des plus nobles et des plus pures conceptions de Michel-Ange. Le Cronaca décora ensuite la cour du palais de deux ordres doriques et corinthiens; mais malgré leur élégance, cette cour, trop resserrée, ne répond pas à la magnificence extérieure de l'édifice. Parmi les autres œuvres du Cronaca, nous citerons à Florence la sacristie de Santo-Spirito, petit temple octogone d'une charmante proportion, et le couvent des servites de l'Annunziata, et sur la colline de S.-Miniato, qui domine la ville, cette église de S. Francesco-al-Monte que Michel-Ange appelait sa belle villageoise, *la sua bella villanella*. Lorsque la seigneurie de Florence décida la construction de la vaste salle du palais vieux, le Cronaca, grâce au crédit de Savonarole, son ami, fut chargé de l'exécution. Ce fut surtout dans la charpente de l'immense plafond qu'il eut à déployer une science de construction qui lui a valu de la part de Vasari les éloges les plus mérités. Du reste, il ne subsiste aujourd'hui de l'œuvre du Cronaca que ce plafond et les quatre murailles de la salle, la décoration ayant été dans la suite entièrement changée par Vasari lui-même. Dans les dernières années de sa vie, le Cronaca abandonna par malheur presqu'entièrement la pratique de son art pour se vouer corps et âme aux opinions politiques et religieuses de Savonarole. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Quatremère de Quincy, *Vies des plus célèbres architectes*.

POLLET (*Victor-Florence*), peintre et graveur français, né à Paris, le 15 novembre 1811. Après avoir appris la pratique de son art dans l'atelier de Richomme, il fit d'abord pour les libraires une grande quantité de vignettes, d'après Raffet, Johannot, etc. Déterminé par le succès qu'obtinrent ses productions à aborder un genre plus élevé, il compléta ses études artistiques sous la direction de Paul Delaroche. Il obtint le grand prix de gravure en 1838, et passa cinq ans à Rome. Les principales gravures qu'il a exécutées depuis son retour en France, et

qui lui ont valu une première médaille en 1849 et une troisième en 1855, sont, d'après Raphael : le portrait de *Tebaldino*, connu sous le nom du *Joueur de violon*, et la figure de *Dante* qu'on voit dans la fresque de la *dispute du Saint-Sacrement*; d'après M. Ingres : *Jeanne Darc à Reims*, et *Vénus Anadyomène*; d'après Raffet : *Bonaparte en Italie*; d'après Winterhalter, les *Portraits de Napoléon III* et de *l'Impératrice Eugénie*; et une grande planche d'après Bida : des *Juifs en prière devant les restes du mur de Salomon* : cette œuvre importante, exposée à Amsterdam en 1860, a valu à son auteur une médaille d'or et le titre de membre de l'Académie royale des beaux-arts de Hollande. M. Pollet n'est pas seulement un graveur habile; il a obtenu à la suite de l'exposition universelle de 1855 la croix de la Légion d'honneur pour des portraits à l'aquarelle, remarquables autant par le mérite de l'exécution que par le rendu de la physionomie particulière à chacun de ses modèles. H. H—N.

Livrets des Salons. — Documents particuliers.

* **POLLET** (*Joseph-Michel-Ange*), sculpteur français, né en 1814, à Palerme, de parents français. Il eut pour principal maître Villareale, peintre et sculpteur. Ses premiers ouvrages furent des camées, une statue de *Philoctète à Lemnos* et le buste de *Bellini*. Il vint à Paris en 1836; mais n'y trouvant pas de travaux, il se rendit en Belgique, où, entre autres ouvrages, il exécuta une *Esmeralda*, qui fut achetée par le gouvernement belge, et la statue du *duc de Brabant*. Après un nouveau voyage en Italie, il vint se fixer à Paris, où il exposa les statues *l'Élégie* (1847), et *l'Heure de la nuit* (1848), qui lui valut une médaille de deuxième classe; deux bustes de *Bacchante*, en marbre (1850 et 1855) achetés par l'empereur pour les Tuileries; un groupe d'*Achille à Scyros*, en marbre, et une statue d'*Enfant*, en marbre (1855), pour lesquels une médaille de deuxième classe lui fut décernée; les bustes de *l'Impératrice* (1857) et de *l'Empereur* (1861). Il a exécuté aussi : six *Anges* pour Saint-Eustache; *Sainte Radegonde*, pour Sainte-Clotilde; *Achille et Déidamie*, groupe pour le Luxembourg; dix Cariatides et des Œils-de-bœuf, pour le nouveau Louvre; des répétitions de sa figure *l'Heure de la nuit*, dont la première épreuve est au palais de Saint-Cloud; *la France*, statue colossale en marbre, pour le grand salon de l'hôtel du ministère des affaires étrangères, etc. G. DE F.

Livrets des Salons. — Documents particuliers.

POLLICH (*Martin*), médecin allemand, né à Mellerstadt, vers le milieu du quinzième siècle, mort à Wittemberg, le 27 décembre 1513. Reçu docteur en philosophie et en médecine, il enseigna cette dernière science à l'université de Leipzig; en 1495, à la suite de violentes discussions avec Sim. Pistorius au sujet du *mal français*, il se démit de sa chaire, et devint médecin de l'électeur de Saxe Frédéric, qu'il avait accompagné en Palestine deux ans auparavant. Ce furent lui et Staupitz qui décidèrent ce prince à fonder l'université de Wittemberg, qui, organisée dans un tout autre esprit que les anciennes institutions de ce genre, devait sous peu exercer une si grande influence sur le mouvement des idées. Pollich en fut le premier recteur; après avoir, en 1503, obtenu le grade de docteur en théologie, il professa cette science pendant les années suivantes; vers la fin de sa vie il enseigna de nouveau la médecine. Ses connaissances, aussi étendues que solides, lui avaient valu le surnom de *Lux mundi*. On a de lui : *Declaratio defensiva de morbo Franco*; Leipzig, 1500, in-4°; suivi de *Pistorii confutatio*; ibid., 1501, et *Responsum in errores Pistorii*; ibid., 1501; — *Laconismi*, 1504 : ouvrage qui fut attaqué par Wimpina, auquel Pollich répondit par ses *Wimpinianæ offensiones et denigrationes theologiæ*; in-4°; — *Cursus logici et commentarii in omnes libros logicos Aristotelis*; Leipzig, 1512, in-fol.; — *Cursus physici*; ibid., 1514, in-fol.

Boerner, Vita Pollichii; Wolfenbuttel, 1751, in-4°. — Bismark, Vita Pollichii; Halle, 1814. — Erdmann, Lebensbeschreibungen Wittenbergischer Theologen. — Nachrichten von Gelehrten des Stiftes Würzburg; Francfort, 1794, in-8°. — Grohmann, Annalen der Universitæt Wittenberg.

POLLICH (*Jean-Adam*), naturaliste allemand, descendant du précédent, né le 1er janvier 1740, à Lautern, mort le 24 février 1780. Fils d'un médecin, il suivit pendant quelque temps la même profession que son père, pour se livrer ensuite entièrement à l'étude des sciences naturelles, de la botanique principalement. On a de lui : *Historia plantarum in Palatinatu electorali sponte nascentium*; Mannheim, 1776-1777, 3 vol. in-8° : excellent ouvrage, fruit de longues et patientes explorations, et dans lequel l'auteur a décrit pour la première fois un assez grand nombre de plantes; — des *Mémoires* entomologiques.

Meusel, Lexikon. — Hirsching, Handbuch.

POLLINI (*Girolamo*), historien italien, né à Florence, mort en 1601. Admis dans l'ordre de Saint-Dominique, il professa pendant longtemps la théologie à Civita-Castellana, et devint en 1596 prieur du couvent de San-Geminiano. On a de lui : *Istoria ecclesiastica della rivoluzione d'Inghilterra*; Bologne, 1591, in-4°; Rome, 1594, in-4° : cet ouvrage, qui traitait de la réforme religieuse introduite par Henri VIII en Angleterre, fut brûlé par ordre de la reine Élisabeth; — *Vita della B. Margherita di Castello*; Pérouse, 1601, in-8°; trad. en latin par les auteurs des *Acta sanctorum* (t. II, au 13 avril).

Echard, Script. ord. Prædic., II, 347, 998.

POLLION (*Caius-Asinius*), célèbre homme d'État, orateur, historien et poëte romain, né à Rome en 76 avant J.-C., mort en l'an 4 de

notre ère. Il était fils de Cnæus Pollion, qui, appartenant à une famille distinguée du peuple des Marrucins, était venu se fixer à Rome. Dans ses premières années il se signala par son esprit et sa gentillesse; Catulle l'appelait : « *Leporum disertus puer et facetiarum.* » Il joignait à ces qualités aimables une grande application au travail; après avoir formé de bonne heure son talent oratoire à l'école des hommes les plus éloquents de son temps, d'un Cicéron et d'un Hortensius, il prit dès l'âge de vingt-deux ans part aux luttes du *forum*. Il dirigea une accusation contre C. Caton, qui en l'an 56 avant J.-C., avait, lors de son tribunat, commis de nombreuses illégalités au profit de Pompée et de Crassus; protégé par ces deux puissants personnages, Caton fut acquitté. Entré peu de temps après dans le parti démocratique, Pollion alla en 50 rejoindre en Gaule César, qui lui témoigna aussitôt une faveur marquée, qu'il lui conserva constamment. Après s'être trouvé à côté de César au passage du Rubicon, il fut envoyé en Afrique, comme lieutenant de Curion; après la défaite que ce général éprouva sur le Bagradas, il sauva une partie de l'armée. L'année suivante il prit part aux grandes opérations en Macédoine, et assista à la bataille de Pharsale. De retour à Rome, où il fut nommé tribun du peuple en l'an 47, il vint en 46 retrouver en Afrique César, qu'il accompagna dans la campagne d'Espagne. Après avoir de nouveau passé quelque temps à Rome, où il géra la préture en 44, il fut placé à la tête de la première province d'Espagne; battu par Sextus Pompée, il aurait été obligé d'évacuer le pays, si un accord n'avait pas été conclu entre Pompée et le sénat après la mort de César. Ce dernier événement ne diminua en rien l'attachement que Pollion avait pour les idées politiques de ce grand homme d'État; mais il ne se hâta cependant pas de se déclarer pour Antoine, lorsque celui-ci eut en 43 rompu avec le sénat; quoique lié d'amitié avec Antoine, il voyait en lui moins le successeur de César, que l'ennemi des libertés publiques. Il garda donc pendant quelque temps une position neutre, penchant néanmoins pour la cause du sénat, comme le témoignent les trois lettres qu'il adressa à cette époque à Cicéron et qui sont conservées dans le livre X des *Epistolæ ad familiares*. Mais ne recevant aucun ordre précis de cette assemblée, dont les maladresses le convainquirent qu'il n'y avait rien à espérer d'elle pour le bien de la nation, gagné de plus par les représentations d'Octave, il abandonna à la fin le parti du sénat et amena ses trois légions au camp d'Antoine, après avoir à son tour persuadé à Munatius Plancus de prendre la même résolution. Désigné par les nouveaux triumvirs comme consul pour l'an 40, il ne put obtenir d'eux la grâce de son beau-père L. Quintius, qui fut placé sur les tables de proscription. Chargé par Antoine de l'administration de la Gaule Transpadane, il eut à y mettre à exécution l'assignation de terres faite en faveur des vétérans. C'est à cette occasion qu'il empêcha que Virgile, dont il devint dès lors le protecteur, ne fût dépouillé de son patrimoine. Lorsque la guerre eut éclaté d'un côté entre L. Antoine et Fulvie, le frère et la femme du triumvir, et Octave de l'autre, Pollion marcha au secours de L. Antoine, assiégé dans Pérouse, mais sans y mettre un grand empressement, ne connaissant pas les intentions d'Antoine. Aussi se retira-t-il à l'approche de l'armée d'Octave, qui, bientôt maître de l'Italie, entra dans la Gaule Transpadane et en expulsa Pollion, après l'avoir défait. Avec le reste de ses soldats, Pollion gagna la côte, et étant parvenu à attirer au parti d'Antoine Domitius Ahenobarbus, qui croisait dans l'Adriatique avec une flotte considérable, il fit transporter ses troupes par mer dans l'Italie méridionale; il y prépara un lieu de débarquement sûr à l'armée d'Antoine, qui accourait de Grèce pour entrer en lutte avec Octave. Lorsque peu de temps après, Cocceius eut décidé les deux adversaires à conclure un accord, Pollion fut avec Mécène choisi par les soldats comme arbitre du différend. Il revint ensuite à Rome, où il géra le consulat en l'an 40. Envoyé peu de temps après en Dalmatie, pour y réduire à l'obéissance les *Parthini*, il y réussit, et obtint à son retour les honneurs du triomphe. Il abandonna dès lors l'arène politique, et refusa formellement, par reconnaissance pour Antoine, de prêter dans la guerre d'Actium son concours à Octave, qui l'en avait prié vivement. Il ne rentra cependant pas entièrement dans la vie privée; il continua à prendre part aux délibérations du sénat, et se mit à la disposition de de tous les accusés qui réclamaient l'appui de son éloquence. C'est à cette époque de sa vie que s'appliquent les vers d'Horace :

Insigne mœstis præsidium reis
Et consulenti Pollio curiæ.

Pollion défendit entre autres Nonius Asprenus, les rhéteurs Moschus et Apollodore, mis en jugement tous trois pour crime d'empoisonnement; il ne se refusait pas même de plaider dans de simples causes civiles. La plus grande partie de ses loisirs était consacrée à l'étude, dont il chercha à propager le goût en instituant le premier, à Rome, une bibliothèque publique composée d'auteurs grecs et latins; il la plaça dans un bâtiment qu'il fit élever sur l'Aventin, près du temple de la Liberté; les salles en furent ornées des statues ou bustes des plus célèbres écrivains et poëtes. Il rassembla aussi en ce lieu ainsi que dans ses magnifiques jardins (situés près des thermes d'Antonin) un grand nombre des morceaux les plus précieux de l'art grec, entre autres plusieurs statues de Praxitèle et le fameux groupe composé de Zethus, d'Amphion et du Taureau Farnèse et retrouvé au seizième siècle. Il protégeait avec une sollicitude égale à celle de Mécène les poëtes et les savants; nous avons

déjà parlé de son affection pour Virgile, qui lui témoigna sa reconnaissance dans ces beaux vers que tout le monde connaît. Il réunissait chez lui les rhéteurs les plus renommés ainsi que les jeunes gens désireux de se perfectionner dans l'art de l'éloquence, faisait traiter devant lui des causes fictives, appelées *declamationes*, et redressait ensuite avec son expérience consommée les défauts qu'il avait remarqués dans les discours prononcés; souvent il prenait part lui-même à ces joutes oratoires. Mais reconnaissant combien ces exercices, utiles si on les considérait comme une préparation à des travaux plus sérieux, deviendraient nuisibles à la véritable éloquence si on en faisait un genre d'éloquence particulier, il se refusa constamment à admettre le public à ces conférences; il ne voulait pas que la recherche des applaudissements fît attacher trop d'importance à ces discours.

Comme orateur Pollion jouissait d'une réputation si bien établie, que l'auteur du *Dialogue sur les orateurs* le place immédiatement après Cicéron, et sur la même ligne que César et Brutus. Il travaillait ses harangues avec un soin extrême, s'appliquant à en élaguer avant tout ce qui pouvait ressembler à des hors d'œuvre de rhétorique. Son esprit net et énergique lui faisait dédaigner les moyens secondaires de persuasion, sauf qu'il se permettait quelquefois une citation des anciens poëtes latins. S'attachant avant tout au fond (un de ses adages était : *Male hercle eveniat verbis, nisi rem sequantur*), il recherchait une concision qui dégénérait en sécheresse chez ses imitateurs. Aussi sa diction, quoiqu'en général nombreuse, manquait-elle d'élégance et de charme, au point de paraître antérieure d'un siècle à celle de Cicéron. Ses cadences n'étaient pas toujours heureuses; elles avaient le tort d'être parfois rhythmées comme des vers. Mais ces défauts étaient amplement rachetés par une grande richesse de pensées et une chaleur entraînante.

Outre ses discours, dont les quelques fragments sont recueillis dans les *Oratorum romanorum fragmenta* de Meyer, Pollion a écrit une *Histoire des guerres civiles*, qui venaient de désoler sa patrie, et dans lesquelles il avait joué un rôle important. Cet ouvrage, dont Horace dans son ode première du livre II nous a esquissé le contenu, en en louant le style vif et animé, s'étendait jusqu'aux temps de l'établissement définitif de l'empire, sous Auguste; il n'était probablement pas différent de l'*Histoire romaine*, que Suidas attribue à Pollion. Ce dernier, dont on citait aussi des épigrammes, a encore laissé des tragédies aujourd'hui toutes perdues, sauf un seul vers, et dont il avait, par patriotisme, emprunté les sujets à l'histoire de son pays et non plus à celle des Grecs.

Ces écrits, il aimait à les lire avant de les rendre publics, devant un auditoire d'amis et de connaisseurs, et il profitait sans fausse honte de leurs observations. Cette déférence est d'autant plus à noter, qu'il était lui-même renommé pour la fermeté et la justesse de sa critique, au point que Virgile aussi bien qu'Horace lui soumettaient leurs poésies, heureux d'obtenir son approbation. On nous a conservé quelques-uns des jugements qu'il exprimait avec une verte franchise, sur les premiers écrivains de son temps; ainsi il reprochait à Salluste ses archaïsmes, à Tite-Live cette fameuse *patavinité*, qui a tant exercé les commentateurs. Quant à Cicéron, il le censura avec une aigreur qui est une des rares taches dans sa vie; il ne l'attaqua cependant qu'au point de vue littéraire; et il rendit pleinement justice au caractère du célèbre orateur dans un passage de son *Histoire* que Sénèque, qui nous l'a conservé, admire avec juste raison.

Quant à son propre caractère, Pollion fit toujours preuve d'une vigueur et d'une énergie remarquables au milieu de l'affaissement moral de l'époque; il poussait l'empire qu'il exerçait sur ses sentiments, jusqu'à un stoïcisme exagéré, qu'on put qualifier de dureté, lorsque le jour de la mort d'un de ses fils il affecta de paraître à un grand festin. Il montra la même fermeté en faisant à Octave, même lorsqu'il fut au faîte du pouvoir, une vive opposition, jusqu'au point de recevoir familièrement dans sa maison l'historien Timagène, que l'empereur avait chassé de son palais. Cette rudesse et cette gravité antique, auxquelles il joignait une rare intégrité et une pureté de mœurs exemplaire, était tempérée par une extrême affabilité et l'esprit le plus souple et le plus enjoué; toujours disposé à se conformer aux situations du moment, il avait reçu le nom de *omnium horarum homo*. Ernest GRÉGOIRE.

Eckhard, *De Pollione*; Iéna, 1768, in-4°. — Ekermann, *De Pollione*; Upsal, 1748. — J.-R. Thorbecke, *Commentatio de A. Pollione*; Leyde, 1820. — Velleius Paterculus. — Cicéron, *Epist. ad familiares*. — Appien, *De Bello civili*. — Dion Cassius. — Smith, *Dictionary*.

POLLOK (*Robert*), littérateur anglais, né en 1799, à Muirhouse (comté de Renfrew), mort le 15 septembre 1827, près Southampton. Il étudia la théologie à Glasgow, et fut admis en 1827 au grade de licencié, nécessaire pour exercer les fonctions pastorales dans l'église d'Écosse. Dans la même année il fit paraître, par l'intermédiaire du professeur Wilson, d'Édimbourg, le poëme intitulé *The Course of Time*, qui obtint un succès prodigieux dont la vogue ne s'est pas encore ralentie, comme en témoigne la belle édition de 1857, qui est la vingt et unième. C'est un ouvrage fortement conçu, inspiré d'un souffle puissant, mais un peu monotone et d'un intérêt mal soutenu; on y sent par moments l'influence de Milton. L'excès de travail épuisa la santé délicate de l'auteur, qui mourut à la fleur de l'âge. Avant de publier son poëme, il avait écrit trois nouvelles en prose, *Helen of the Glen*, *Ralph Gemmell* et *The persecuted Family*, qui ont été réunis en volume et fréquem-

ment réimprimés sous le titre de *Tales of the Covenanters.*

The english Cyclop. (biogr.).

POLLUCHE (*Daniel*), antiquaire français, né le 4 octobre 1689, à Orléans, où il est mort, le 5 mars 1768. Sa famille était en possession d'un commerce assez considérable, dont il garda quelque temps la direction. De bonnes études, faites chez les jésuites d'Orléans et à l'université de Paris, lui avaient inspiré le goût des travaux littéraires, et pendant tout le cours de sa vie il réunit des matériaux de toutes sortes sur l'histoire générale de sa province. Aussitôt qu'il lui fut possible, il quitta le soin de son négoce pour se consacrer tout entier à ses travaux favoris. Dans sa vieillesse il fut atteint d'une maladie grave, qui le priva de l'usage de ses facultés. Polluche entretint des relations suivies avec plusieurs érudits du temps, tels que l'abbé de Rothelin, le chevalier de Laroque, rédacteur du *Mercure de France*, l'abbé Lebeuf, Secousse, dom Gérou et dom Toussaint du Plessis, et sa correspondance eut presque toujours pour objet d'éclaircir les points douteux de l'histoire de l'Orléanais. Ses écrits, disséminés après la révolution, se trouvent en majeure partie dans la bibliothèque d'Orléans; nous citerons de lui : *Dissertation sur le Genabum* (de dom du Plessis), *avec des Remarques sur la Pucelle d'Orléans;* Orléans, 1750, in-8°; — *Problème historique sur la Pucelle d'Orléans;* ibid., 1750, in-8° : il s'efforce d'y établir que Jeanne Darc n'a point été brûlée par les Anglais. Il a ajouté d'excellentes remarques à la *Description de la ville et des environs d'Orléans* de dom du Plessis (1736, in-8°), qui ont été réimpr. avec deux nouveaux mémoires, sous le titre d'*Essais historiques sur Orléans* (1778, in-8°). On conserve à Orléans parmi les manuscrits de Polluche un curieux *Recueil d'épitaphes et d'inscriptions*, in-4°.

Son petit-fils, POLLUCHE (*François-Daniel*), né en 1769, à Orléans, a siégé en 1815 à la chambre élective comme député du Finistère.

P. L.

Beauvais de Préau, *Notice à la tête des Essais hist. sur Orléans.* — A. Septier, *Catal. des ms. de la biblioth. d'Orléans*, 244. — *Hommes illustres de l'Orléanais*, I.

POLLUX (*Julius*), rhéteur et grammairien grec, né à Naucratis, vers 130 après J.-C., mort vers 188. Élevé avec soin par son père, il suivit à Athènes l'enseignement du sophiste Adrien, et ouvrit ensuite dans cette ville une école de rhétorique; plus tard l'empereur Commode, dont il avait gagné la faveur, lui confia la chaire de rhétorique à l'école publique d'Athènes. Au dire de Philostrate, Pollux possédait une érudition étendue, mais un talent oratoire très-médiocre; selon plusieurs auteurs anciens, cette infériorité de son éloquence lui aurait attiré les railleries de Lucien, qui dans son dialogue *l'Élève des rhéteurs* aurait dirigé contre Pollux les traits de sa satire (*voy.* RANKE, *De Polluce et Luciano;* Quedlimbourg, 1831). Pollux est auteur d'un *Onomasticon*, ou dictionnaire des principaux mots grecs, rangés par ordre de matières; leurs diverses acceptions y sont expliquées en détail, entre autres par de nombreuses citations d'écrivains anciens, ce qui, joint aux éclaircissements que Pollux nous fournit sur la religion, les institutions et les mœurs de l'antiquité, rend son livre extrêmement précieux. L'*Onomasticon* a été publié à Venise, Alde, 1502, in-fol.; Florence, 1520, in-fol.; Bâle, 1536, in-4°; Francfort, 1608, in-4°, avec trad. lat.; Amsterdam, 1706, in-fol., avec trad. lat.; Leipzig 1824, 5 vol. in-8°, par Dindorf; Berlin, 1846, texte grec seul, revu par Im. Bekker. Pollux avait encore écrit les ouvrages suivants, aujourd'hui perdus : Μελέται (Déclamations); Διαλέξεις (Dissertations); un *Épithalame* en l'honneur de Commode; des *Panégyriques* en l'honneur de Rome, des Arcadiens, etc.

E. G.

Fabricius, *Bibliot. græca.* — Schœll, *Histoire de la littérature grecque.* — Græfenhahn, *Geschichte der classischen Philologie* (Bonne, 1846), t. III. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography.*

POLLUX (*Julius*), historien byzantin, vivait probablement au dixième siècle. On ne connaît aucun détail sur sa vie. Il est auteur d'une *Histoire universelle*, qui a pour titre Ἱστορία φυσική, parce qu'elle commence par un long récit de la création : cet ouvrage, tiré en grande partie de Siméon Logothète, de Théophane, du continuateur de Constantin et d'autres historiens du Bas-Empire, a été publié à Bologne, 1779, in-fol., et à Munich, 1792, in-8°, avec une traduction latine; dans ces deux éditions il ne va que jusqu'à l'empereur Valens; mais un manuscrit de cet ouvrage conservé à la bibliothèque de Paris s'étend jusqu'à l'an 963.

Fabricius, *Bibliotheca græca.* — Schœll, *Histoire de la littérature grecque.*

POLO (*Marco*), nommé communément en français MARC POL (ainsi qu'on le lit dans les manuscrits de la rédaction française originale de son *Livre des Merveilles du monde*), né à Venise, vers 1256 (1), mort en 1323 dans la même ville. Son père, Nicolo Polo, et son oncle, Matteo Polo (dont on a fait *Maffeo*, les deux *tt* des manuscrits ayant été pris pour des *ff*), étaient fils d'Andrea Polo, patricien de Venise, d'origine dalmate, et s'étaient livrés au commerce comme c'était l'usage alors dans la noble république. Leur frère aîné, Marco Polo, surnommé *il vecchio* (pour ne pas le confondre avec son neveu, le voyageur) s'était établi à Constantinople, et avait une maison de commerce à Soldaya, ou Soudach, sur la mer Noire, en même temps que des intérêts dans la maison de commerce de Venise. Ces circonstances et les événements mémorables qui se passaient alors en Orient; l'em-

(1) Ainsi qu'on peut le conjecturer d'après plusieurs indications de son voyage

pire de Constantinople qui s'affaissait sur lui-même dans les mains faibles et débiles de Baudouin II, comte de Flandres; la défaite des croisés à la bataille de Mansourah, le 5 avril 1250; les invasions des Mongols dans l'occident de l'Asie, engagèrent sans doute les deux frères Poli à tenter la fortune près de ce peuple conquérant, qui avait fondé des établissements sur les bords du Volga.

Premier voyage du père et de l'oncle de Marc Pol en Tartarie, et leur retour en Europe comme envoyés du grand khân. — Ils partirent de Venise pour Constantinople l'année 1255 (1). Après avoir séjourné quelque temps dans cette ville pour y écouler leurs marchandises, ils tinrent conseil entre eux, et résolurent de se rendre dans les ports de la mer Noire pour trafiquer avec les nouveaux venus. Ils achetèrent donc à Constantinople un grand nombre de joyaux, et se rendirent par mer à Soudach. Arrivés dans cette ville, où leur frère aîné, Andrea Polo, avait aussi une maison de commerce, ils résolurent de se rendre auprès de Barkaï-Khân, frère de Batou-Khân, qui régna sur le pays de Kiptchak, de 1256 à 1266, et qui séjournait alternativement dans les villes de Saraï et de Bolghâra, sur le Volga. Les deux frères furent reçus avec honneur par le prince mongol, auquel, dit Marc Pol, « ils donnèrent tous les joyaux qu'ils avoient apportés, » et qui leur furent payés deux fois leur valeur.

Après un an de séjour dans cette ville, une guerre étant survenue, en 1262, entre Barkaï, khân du Kiptchak, et Houlagou, qui avait soumis la Perse aux armes mongoles, les deux frères, craignant de retourner sur leurs pas, se rendirent à Bokhârâ, qui était alors au pouvoir de Borak-Khân, petit-fils de Djagataï, où ils furent obligés de séjourner trois ans. Des envoyés d'Houlagou au grand khân de Tartarie les ayant rencontrés dans la ville de Bokhârâ, les emmenèrent avec eux, en leur qualité de *Latins*, c'est-à-dire d'Européens. Ils mirent un an pour faire le voyage de Bokhârâ à la résidence d'été de Khoubilaï-Khân, dans la Mongolie, sur les frontières de la Chine, où ils furent très-favorablement reçus.

Arrivés en présence du souverain conquérant de la Chine, le grand khân les interrogea sur « maintes choses : premièrement des empereurs, et comment il maintiennent leur seigneurie et leur terre en iustice; et comment il uont en bataille, et de tout leur afaires. Et après leur demanda des roys et des princes et des autres barons. Et puis leur demanda du pape et de l'Église, et tout le fait de Romme, et de toutes les coustumes des Latins. Et les deux freres lui en dirent la uerite de chascune chose par soy, bien et ordeneement et sagement, si comme sages hommes que il estoient, car bien sauoient la langue tatarese (1). » Le récit que les Poli firent au grand khân lui inspira l'idée de les envoyer en mission, avec un des grands de sa cour, près du pape. « Si envoya querre un de ses barons qui avoit nom Cogatal, et lui dist qu'il s'appareillast, et qu'il vouloit qu'il alast avec les deux frères à l'Apostolle » (ch. 7). Les lettres missives que Khoubilaï-Khân leur remit sont peut-être conservées dans les archives du Vatican, comme ont été conservées aux Archives de France celles d'Argoun et d'Œldjaïtou-Khân à Philippe le Bel, roi de France, publiées par M. Abel Rémusat (2). « Il mandoit, dit Marc Pol (ch. 7), disant a l'Apostolle que se il lui uouloit enuoyer iusques a cent sages hommes de notre loi crestienne, et que il seussent de tous les sept ars, et que bien seussent desputer et monstrer apertement aux ydolastres, et aux autres conuersations de gens, par force de raisons, comment la loy de Crist estoit la meilleur, et comment toutes les autres sont mauueses et fausses; et se il prouuoient ce, que il (lui) et tout son pouoir deuendroient crestien et hommes de l'Église. »

En 1266 les deux frères, avec le *baron* mongol, se mirent en route pour accomplir leur mission près du chef de la chrétienté, en qualité d'*ambasaors*. Le baron tomba malade en route, et ne put continuer sa mission. Les Poli furent plus heureux. Après être restés trois ans en voyage, ils arrivèrent à Layas en Arménie; de là ils se rendirent à Acre, où ils arrivèrent en 1269. Ils allèrent trouver le légat du pape, qui se nommait Tebaldo, de la famille des Visconti de Plaisance, lequel, deux ans après, fut élu pape, et régna sous le nom de Grégoire X. Après l'avoir instruit de la mission dont ils étaient chargés de la part de Khoubilaï-Khân, le légat engagea les deux frères à attendre l'élection d'un nouveau pape, pour remplir auprès de lui cette mission. Les deux frères s'en revinrent donc. « Et quant il furent uenu en Venisse, si trouua messire Nicolas sa femme morte, et lui estoit remez de sa femme vn fils de quinze ans, lequel auoit a nom Marc, de qui cest Livre parole. » C'est de lui aussi que désormais nous allons parler.

Second voyage des deux frères Poli, et départ de Marc Pol pour la Chine et la Mongolie. — Après avoir attendu deux ans à Venise l'élection d'un nouveau pape, les envoyés du grand khân de Tartarie, impatientés des délais inusités apportés à cette élection (le sacré collége, assemblé à Viterbe, ne pouvait parvenir à s'entendre sur le choix à faire), résolurent de retourner près de Khoubilaï-Khân pour lui rendre compte de l'impossibilité où ils avaient

(1) Le Livre de Marc Pol (ch. 1) porte par erreur 1250.

(1) Chapitres 5 et 6 du *Livre de Marc Pol*, d'après les manuscrits collationnés de la Bibliothèque impériale de Paris, cotés A. B. C. dans notre édition.

(2) *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens et particulièrement des rois de France avec les empereurs Mongols*; Paris, 1822-1824.

été de remplir leur mission. Ils partirent donc de Venise, emmenant avec eux le jeune Marc. Ils passèrent par la ville d'Acre, où ils prirent congé du légat, se rendirent à Jérusalem pour y chercher de l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre, que le grand khân les avait chargés de lui rapporter. Ils repassèrent par la ville d'Acre, pour voir encore le légat et lui demander ses lettres pour le grand khân, afin de pouvoir se justifier auprès de lui de la longue durée de leur absence et de l'insuccès de leur mission. Le légat les leur ayant remises, ils se rendirent à Layas, dans la petite Arménie, où ils apprirent que ledit légat avait été élu pape le 1[er] septembre 1271, ce qui leur causa beaucoup de joie. Ils y reçurent un message qui les engageait à retourner à Acre pour s'entendre avec lui (Grégoire X), concernant la mission dont ils étaient chargés. Le roi d'Arménie les fit transporter, par une de ses galères, à la ville d'Acre, et le nouveau pape leur ayant donné sa bénédiction, leur adjoignit deux frères prêcheurs, les plus instruits qu'il put trouver, pour les accompagner près du grand khân. L'un s'appelait Nicolas de Vicence, et l'autre Guillaume de Tripoli, du couvent d'Acre, dont on possède une relation manuscrite intitulée : *De l'estat des Sarrasins et de Mahommet.* Les missives du pape Grégoire X au grand khân des Tartares leur ayant été remises, ils prirent tous congé de lui, et se mirent en route pour leur destination.

A peine furent-ils de retour à Layas que le sultan mamelouk Bibars envahit l'Arménie avec une armée de Sarrasins. Les envoyés du pape près du grand khân et les trois Vénitiens faillirent être pris. Les deux frères prêcheurs n'osèrent continuer leur route; « il orent moult grant paour d'aler auant, » comme dit Marc Pol (ch. 12). Ils remirent donc aux deux frères Poli les lettres du pape au grand khân, « et s'en alerent avec le Maistre du Temple ». Voilà comment les *cent docteurs en théologie* que Khoubilaï-Khân avait demandés au chef de la catholicité, pour « discuter devant lui les dogmes du christianisme et prouver la vérité de cette religion en même temps que la fausseté de toutes les autres, » manquèrent la conversion du plus puissant souverain du monde et des populations innombrables qui lui étaient soumises ! Ainsi abandonnés de leurs compagnons de voyage, les Vénitiens continuèrent leur route. Ils éprouvèrent tant de contre-temps pendant leur voyage qu'ils furent *trois ans et demi* en chemin (ch. 13). Le grand khân ayant appris leur retour envoya un exprès à quarante journées au-devant d'eux pour les conduire en sa présence.

Arrivée des deux frères Poli et du jeune Marc Pol en Mongolie devant Khoubilaï-Khân. — Lorsqu'ils y furent arrivés (en 1275), « il les reçut moult honnourablement, dit Marc Pol (ch. 14), et leur fist moult grant ioie et grant feste, et leur demanda moult de leur estre, et comment il auoient puis fait ? — Cil respondirent que il ont moult bien fait, puis que il l'ont trouué sain et haittié (bien portant). Adonc lui presenterent les privileges et les chartes que il auoient de par l'Apostolle, desquelles il ot grant liesce; puis li donnerent le saint huille du Sepulcre ; et fu moult alegre, et l'ot moult chier. Et quant il uit Marc, qui estoit ioenes bacheler, si demanda qui il estoit? — Sire, dist son pere, il est mon filz et uostre homme. Bien soit-il uenu, dit le seigneur. — Et pourquoy uous en feroie ie lonc compte ? Sachiez que il ot a la cour du seigneur moult grant feste de leur uenue, et moult estoient serui et honnoure de touz. Et demourerent a la cour auec les autres barons. »

Le jeune Marc Pol se fut bientôt mis au fait des usages et coutumes de la cour mongole au milieu de laquelle il se vit placé. « Il apprist si bien la coustume des Tatars et leur languages, et leur lettres et leur archerie, que ce fu merueilles (ch. 15). Car sachiez, uraiement, il sot en pou de temps de pluseurs languages, et sot de quatre lettres de leur escriptures. Il estoit sages et pourueans en toutes choses; si que, pour ce, le seigneur lui uouloit moult grant bien. Si que, quant le seigneur uit que il estoit si sages, et de si beau et bon portement, il l'enuoia en vn message en vne terre ou bien auoit six mois de chemin. Le ioene bacheler fist sa messagerie bien et sagement. Et pour ce que il auoit ueu et seu pluseurs foiz que le seigneur enuoioit ses messages par diuerses parties du monde, et quant il retornoient il ne li sauoient autre chose dire que ce pourquoy il estoient alé : si les tenoit touz à folz et à nices. Et leur disoit : « Je ameroie miex ouïr les nouuelles choses et les manieres des diuerses contrees que ce pourquoi tu es alez ; » car moult se deleitoit a entendre estranges choses. Si que, pour ce, en alant et retornant, il (Marc Pol) mist moult s'entente de sauoir de toutes diuerses choses, selonc les contrees, a ce que, a son retour, le peust dire au grant khan. »

Ce petit récit, plein d'une charmante naïveté, nous donne le secret du *Livre de Marc Pol.* C'était pour satisfaire la curiosité du grand khân que, dans les missions lointaines dont il fut chargé, il s'attacha à observer les mœurs et coutumes des pays étrangers, pour en faire, à son retour, le récit détaillé à son seigneur. C'est ce désir, fort naturel d'ailleurs, de lui plaire, et fort honorable aussi pour Khoubilaï-Khân, qui nous a valu ce même *Livre*, d'un secours si grand pour la connaissance de l'Asie au moyen âge.

Missions dont Marc Pol fut chargé par le grand khân. — La première mission dont fut chargé Marc Pol par Khoubilaï-Khân fut, comme il nous l'a dit dans son livre (ch. 15), pour un pays éloigné de six mois de chemin. Il n'a pas indiqué le lieu de sa destination. Mais

d'après l'histoire de la dynastie mongole et la description qu'il nous a laissée des contrées visitées par lui, on peut conjecturer avec quelque certitude que cette première mission diplomatique du jeune Marc fut pour le royaume d'Annam ou le Tunkin. Le roi de ce pays, Tchin Kouang-ping, étant venu à mourir en 1277, son fils héréditaire, Jit-huan, lui succéda; et il expédia aussitôt un ambassadeur à la cour de Khoubilaï-Khân pour lui annoncer son avénement (1). L'empereur mongol dut lui envoyer à son tour une ambassade pour le féliciter; et c'est sans doute à cette ambassade que Marc Pol fut attaché en qualité d'*envoyé* ou *commissaire en second* (*foù-ssè*); car on lit dans les Annales chinoises de la dynastie mongole (2) que cette même année 1277 un *Polo* fut nommé « *commissaire ou envoyé en second du conseil privé* (*Tchoù-mì foù-ssè*). La mission envoyée près du nouveau roi du royaume d'Annam, quoiqu'elle ne soit pas mentionnée dans l'histoire chinoise, est d'autant plus probable que Khoubilaï-Khân était très-intéressé à conserver de bonnes relations avec ce prince (au père duquel il avait fait la guerre en 1257 et pris sa capitale), parce que cette même année le roi du royaume de Mien (l'empire Birman actuel), sommé par lui d'avoir à lui payer tribut, n'avait pas voulu obéir, avait envahi la province de Yûn-nân et s'était emparé de la ville importante ainsi que du territoire de Yoûng-tchâng. Il fallut que le vice-roi de cette province envoyât une armée pour repousser celle des Mien, qui se retira après avoir démoli plus de trois cents petits forts construits sur les hauteurs et les défilés de leurs frontières (3). La description que donne Marc Pol du royaume de Mien ou d'Ava et des pays limitrophes, dans les chapitres 120 et suivants de son *Livre* ne peut avoir été faite que par un témoin oculaire. On doit d'autant plus admettre que la première mission donnée à Marc Pol, depuis son arrivée avec son père et son oncle à la cour de Khoubilaï-Khân, vers le milieu de l'été de 1275, était pour les pays étrangers situés au midi de l'empire chinois, que c'est aussi par la description de la route suivie dans ce voyage, aller et retour, qu'il commence ce que l'on a appelé son « second Livre », consacré à décrire d'abord les provinces septentrionales de la Chine, en partant de Péking, ensuite le Tibet, le Yûnnân, le royaume de Mien, le Bengale, les provinces méridionales et orientales de la Chine qu'il parcourut à son retour.

Après cette première mission, Marc Pol paraît avoir été chargé avec d'autres commissaires, choisis sans doute parmi les hommes de confiance qui étaient à la cour du khân, pour inventorier les archives de la cour des Soung, sur lesquelles le général en chef Bâyan, après l'occupation de Hang-tcheou, leur capitale, qui se soumit sans combat, avait fait apposer les scellés. Marc Pol, en décrivant cette ville (ch. 151), qu'il appelle *Quinsay* (en chinois *King-sse*, la capitale), dit que sa description statistique est tirée d'une lettre écrite à Bâyan par la reine mère, pour obtenir du grand khân des conditions moins humiliantes que celles de se rendre à discrétion, et pour épargner les édifices, les palais et les autres propriétés de cette riche cité. La description que Marc Pol en donne, d'après cette lettre de l'impératrice des Soung, qu'il dit avoir eue entre les mains, put être vérifiée ensuite par lui-même sur les lieux. En voici quelques extraits :

« Tout premièrement estoit contenu oudit escript que ladite cite de *Quinsay* est si grant qu'elle a bien .C. milles de tour; et si y a .xii. mille pons de pierre, si haulx que par dessoubs passeroit bien une grant nauire. Et ne se merueille nulz se il y a tant de pons; car ie vous dis que la cite est tout en yaue, et enuironnee d'yaue : si que pour ce conuient il y ait tant de pons pour aler par la cite.

« Encore contenoit ledit escript que en celle cite auoit douze manieres de diuers mestiers; et pour chascun mestier auoit .xii. mille maisons où ceulx qui ouuroient demouroient; et en chascune maison auoit dix hommes, du mains (*au moins*); et en telle y auoit .xx, et en telle y auoit .xxx, et en telle y avoit .xl. Non pas qu'ilz feussent touz maistres, mais ualles menestraux (1) qui font ce que le maistre commande. Et tout ce auoit bien mestier (*ouvrage*) en ladite cite, car d'elle se fournissent citez et uilles de la contree.

« Et si contenoit encore ledit escript que il y auoit tant de marchans, et si riches, qui faisoient tant de marchandises et si grans, qu'il n'est homs qui la uerite en sceust dire pour la grant quantite qu'il y a. Et sachiez que les maistres des mestiers, qui estoient chefs de maison, ne leur femmes, ne touchoient riens de leur mains; mais demouroient si nettement et si richement comme se il feussent roys. Et estoit establi et ordonne de par le roy, que nul ne feist autre mestier que cellui de son pere et eust (*eut-il*) tout l'auoir du monde.

« Et a, la cite, un grant lac qui a bien .xxx. milles de tour. Et entour ce lac a moult de beaux palais et moult de belles maisons, qui sont de grans, gentilz et riches hommes et puissans, demeurant en la cite. Et y a moult d'abbaies et d'eglises de ydolastres. Et ou milieu de cellui lac a deux isles, et sur chascune un bel palais et riche comme palais d'empereur. Et quant aucun de la cite ueut faire aucune notable feste si la fait en aucun d'iceulx palais; car on y treuue tout ce qui a mestier appareillie, comme

(1) *Li-tai-ki-ssé*, K. 97, f° 32, v°.
(2) *Yuen-sse*, K. 9, f° 17.
(3) *Le-ti-kai-ssi*, K. 97, f° 32, v°.

(1) *Ouvriers travaillant sous la direction d'un maître;* telle est la signification de *valles ménestraux*, ce dernier mot étant dérivé du latin *ministerialis*.

uaissellemente et autres choses et tout ce qui fait mestier a faire une feste solempnellement. Et *tout ce pouruoit le roy, pour honnourer sa gent*. Et est ledit palais a chascun commun, qui feste ueut faire.

« Aux maisons de ceste cite auoit haultes tours de pierres ou l'en mettoit les chieres choses pour doubte du feu; car les autres habitations sont de bois, etc. »

Ce fut dans la même province nouvellement conquise, et sans doute vers la même époque, que Marc Pol fut nommé, comme il nous le dit lui-même (ch. 143), gouverneur de la ville et du territoire de Yang-tchéou, qui avait sous sa juridiction vingt-sept autres villes. « Et ot seigneurie en ceste cite, Marc Pol, trois ans. Et si siet un des douze barons ou grant khân. » Cette ville de Yang-tchéou, qui est aujourd'hui chef-lieu d'un département de la province de Kiâng-nân, fut en effet pendant un an (en 1276) érigée en l'un des chefs-lieux de gouvernements généraux (*Hîng tchoûng tchoû Sēng*) au nombre de douze pour tout l'empire de Khoubilaï-Khân, à la tête desquels étaient placés douze des plus hauts personnages de l'État; mais l'année suivante, en 1277, le siége de ce gouvernement général fut transféré ailleurs, et Yâng-tchéou devint un *loû*, c'est-à-dire un gouvernement immédiatement inférieur, relevant directement du *Seng*. ou gouvernement général du Hô-nân (le midi du Houâng-hô) et du Kiâng-pè (le nord du Kiâng). Ce fut sans doute dans les années 1277 à 1280 que Marc Pol fut gouverneur de la ville de Yang-tchéou et de toutes les autres villes, au nombre de vingt-sept, qu'elle avait dans sa juridiction. Le texte italien de Ramusio porte que « ce fut par une commission spéciale du grand khân qu'il en eut le gouvernement pendant trois années (1), à la place de l'un des douze gouverneurs généraux ou vice-rois (2) ». Notre rédaction française, plus ancienne, ne mentionne pas ce fait, historiquement vrai, en ce sens seulement que le gouvernement en question ne fut que durant un an (3) celui de toute une grande province, et qu'il devint ensuite celui d'une circonscription inférieure. C'est dans ce sens que Marc Pol fut nommé gouverneur, *en place* d'un gouverneur général de l'une des *douze* grandes provinces administratives de l'empire. C'est ce qu'aucun des commentateurs de Marc Pol n'avait su distinguer jusqu'à ce jour. Le fait ne s'en trouve pas moins confirmé par l'histoire chinoise, et il en est de même de presque tous ses autres récits.

Il en est un cependant sur lequel Marc Pol est en désaccord avec les historiens chinois, au moins pour la date et le nom de quelques personnages cités. Il s'agit du siége célèbre de la ville de Siâng-yâng par l'armée mongole; siége qui dura cinq ans (1), et à la fin duquel le général mongol, nommé Alihaïya, de la nation des Ouïgours, qui le commandait, ayant employé des machines construites par des étrangers pour lancer de grosses pierres dans la ville et abattre les maisons, parvint enfin à la réduire. Marc Pol nous dit (ch. 145) : « Et sachiez que cette cite se tint contre le grant kaan trois ans, puis (*après*) que tout le *Mangi* (la Chine méridionale) fu rendus. Et tousiours li faisoient les gens du grant kaan grans assaulx; mais il ne la pouoient assegier pour les grans eaues parfondes qui sont entour. Et vous di que iamais ne l'eussent prise, se ne fust une chose que ie vous diray.

« Sachiez que quant l'ost du grand kaan ot este entour ceste cite .iij. ans, et il ne la porent prendre, si en furent moult courroucie. Si distrent messire Nicolas Pol et messire Maffe (2) au grant kaan, qu'ils feroient, se il li plaisoit, engins par lesquels ils feroient tant que la cite se rendroit. Quand le grant kaan l'oy, si en ot moult grant joye. Adonc firent les deux freres appareillier merrien et firent faire grans perrières (*pierriers*) et grans mangoniaus (*mangonneaux*), et les firent asseoir en diuers lieux entour la cite. Quand li sires et ses barons virent ces engins dressier et getter les pierres, si en orent moult grant merueille, et moult uoulentiers les regarderent; car moult leur estoit estrange chose, pource que oncques mais n'auoient ueu ne oy parler de tielx engiens. Si getterent cil engin dedens la cite, et abatoient les maisons a trop grant plante et tuoient gens a merueilles. Et quant les gens de la cite uirent celle male aventure, que oncques mais n'auoient ueue ne oye, si furent moult esbahy et auoient moult grant merueille comment ce pouoit estre. Et cuidoient tuit estre mort par ces pierres. Et tuit uraiement cuidoient que ce fust enchantement.

« Si pristrent conseil et accorderent qu'il se rendroient, et enuoierent messaiges au seigneur de l'ost qu'il se uouloient rendre au grant kaan en la maniere que les autres citez de la contree auoient fait. Et ainsi le firent et furent receu et tenus comme les autres citez. Et ce auint par la grant paour des engins. Et sachiez que ceste cite et sa contree est une des meilleurs citez que le grant kaan ait; car il en a moult grant rente et grant prouffit (3). »

(1) La règle existait déjà alors en Chine, et existe encore aujourd'hui dans le gouvernement, de ne laisser un fonctionnaire public que *trois ans* dans le même lieu.

(2) « E Marco Polo, di commissione del Gran Can, n'ebbe il governo tre anni continui in luogo d'un de' detti baroni. »

(3) *Taï-thsing-i-thoung-tchi*, K. 48, f° 2.

(1) Selon l'histoire officielle chinoise, il commença, par l'ordre de Khoubilaï-Khân, à la 9e lune de l'année 1268, et finit par la reddition de la ville, après avoir éprouvé les nouveaux engins de guerre, à la 2e lune de 1273.

(2) Nous suivons ici les Mss. A et B., le Ms C. fait aussi intervenir Marc Pol, comme le texte publié par la Société de Géographie de Paris

(3) Dans notre manuscrit le plus moderne, aussi bien que dans le texte publié par la Société de géographie de Paris, le récit est plus détaillé. Il y est dit : « *Et sachiez*

A part les deux noms des frères Poli, on dirait ce récit traduit textuellement des historiens chinois. Ceux-ci disent qu'en 1271 le général Alihaïya, qui avait déjà fait la guerre dans l'occident de l'Asie, proposa à l'empereur Khoubilaï-Khân de faire venir de ce pays des ingénieurs qui savaient construire des machines de guerre avec lesquelles on pouvait lancer des pierres d'un poids de cent cinquante livres, lesquelles pierres entamaient les plus épaisses murailles. L'empereur accueillit la proposition, et ordonna de faire venir deux de ces ingénieurs. Ils se nommaient l'un Alaouting (*Alâ-eddîn*), et l'autre Ysemain (1). Ils construisirent donc des machines qui furent d'abord employées au siége de Fan-tching, puis devant Siang-yang, où elles causèrent de grands dommages et amenèrent la reddition de ces deux villes, reliées entre elles par un pont de bateaux.

Il n'y aurait rien que de très-vraisemblable à supposer que les deux ingénieurs ou machinistes dont parle l'histoire chinoise fussent les deux étrangers dont il est question dans certaines rédactions et manuscrits de Marc Pol, et dont l'un était un *chretien nestorien* (les Ouïgours étaient aussi nestoriens) et l'autre *allemand*; le nom d'*Yssemain*, des historiens chinois, peut facilement être admis pour une altération d'*alemant*. Là n'est pas la difficulté. Cette difficulté se trouve dans la date de 1271 comme étant celle de la proposition faite à Khoubilaï-Khân de faire venir les machinistes, et dans celle de 1273, comme étant l'année où les machines construites furent employées au siége de Siang-yang-fou. Tous les historiens chinois qui ont parlé de ce siége s'accordent sur cette même date pour être celle de la prise ou de la reddition de cette ville aux Mongols (1). On ne peut être admis à la contester comme l'a fait le comte Baldelli Boni, en la reportant à 1279 pour la faire concorder avec la présence des Poli en Chine à cette dernière date. Les raisons alléguées par Marsden ne valent pas mieux. C'est faire preuve d'une grande ignorance de la manière dont les annales officielles de la Chine sont rédigées, que de supposer que les auteurs de ces annales se sont trompés à ce point de *reculer de six ans* un événement tel que celui de la reddition de l'une des villes les plus importantes de l'empire.

Tout ce que l'on peut dire pour faire concorder le récit de Marc Pol avec celui des historiens chinois, c'est de supposer que ce fut dans leur *premier voyage en Chine*, que les deux frères Poli proposèrent au grand khân les machinistes en question, qui étaient à leur service, et qu'ils ne durent pas ramener avec eux en Europe, puisqu'ils devaient retourner dans ce pays, près de Khoubilaï-Khân, pour lui rendre compte de leur mission. Dans tous les cas, les rédactions du *Livre de Marc Pol*, dans lesquels on le fait figurer au siége de Siâng-yâng, ne méritent sur ce point aucune créance. Nos deux plus anciens manuscrits ne le mentionnent pas.

S'il fallait s'en rapporter à un chapitre de la rédaction italienne de Ramusio (l. 2, ch. 8), qui ne se rencontre dans aucune des rédactions françaises du livre de Marc Pol, ce dernier se serait trouvé présent à Péking (2) lors de la conspiration qui se forma en 1282 contre le ministre des finances Ahama ou Ahmed, détesté pour ses crimes et ses nombreuses concussions, et assassiné au palais par un des conseillers même de Khoubilaï-Khân. Les détails de la conspiration, du meurtre d'Ahmed par le principal des conjurés, le supplice de ce dernier, la colère de Khoubilaï-Khân en apprenant cette nouvelle, les révélations qui lui furent faites sur la conduite de son ministre, les châtiments exercés ensuite sur les complices et les membres de sa famille, la confiscation des immenses richesses que ce ministre prévaricateur, natif de Samarkand, avait accumulées; tout cela est raconté dans Ramusio avec une telle exactitude, une précision telle qu'il n'y a qu'une personne ayant été sur les lieux et ayant eu en mains toutes les pièces de la procédure, comme les historiens officiels chinois, qui ait pu le rédiger. Ce fait suffirait à lui seul pour admettre, sans hésitation, que le *Polo* dont il est question dans les historiens chinois (3), à propos de l'affaire d'Abama

que il (les Poli) auoient auecques eulx .ij. hommes qui estoient de leur mesgnie (*suite*) qui sauoient et entendoient de ce service aucune chose. L'un estoit crestien nestorin et l'autre estoit Alemaut de Alemaigne, crestien. Si que entre ces .ij. et les autres .iij. deuant diz, en firent faire .iij. moult beaulx et moult grans, desquelz chascun gettoit la pierre qui pesoit plus de .iij c. (300) liures chascune, et la veoit l'en voler moult loin, etc. »

(1) Ces détails n'ont été donnés, d'après les historiens chinois, que par le P. Gaubil, dans son *Histoire des Mongols*, page 155, et par Visdelou (*Suppl.* à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, p. 188) sans indiquer leurs autorités; ils ne se trouvent pas dans les histoires chinoises que nous possédons. Le *Sou-Thoung-kien-kang-mou*, qui est l'histoire générale officielle, dit seulement, à l'année 1273 (K. 21, fol. 44), que le général « A-li-haï-ya (qui assiégeait la ville de Fan-tcing, située en face de Siang-yang) ayant reçu d'hommes du Si-yu (ou des contrées situés à l'occident de l'Asie) de nouveaux *phao*, ou engins à lancer des pierres d'après les principes qui leur étaient propres, il employa ces engins d'un nouveau modèle à réduire Fan-tching, qui succomba au printemps, à la première lune de l'année 1273; et *Siang-yang* se rendit à la deuxième lune de la même année, après avoir été battue en brèche par ces mêmes engins. » Les historiens chinois disent « que la galerie de bois intérieure d'un *phao* produisait un bruit comme celui du tonnerre (*chin loui*) (1). » Il paraîtrait, d'après cette description, que le projectile placé dans ces nouveaux engins de guerre étoit lancé par la *détonation* de la poudre, déjà connue en Chine, et non par le moyen de ressorts très-puissants, comme dans les catapultes.

(1) Ib. f° 48; et *Li-taï-ki-sse*, K. 97, f° 25.

(1) Cette date est la 10e année *tchi-yuen* du règne de Chi-tsou, et 9e année *hien-tchun* de Tou-tsoung des Soung, qui correspond à l'année 1273 de notre ère.

(2) « M. Marco si trovava in quel luogo. » (Ramusio, l. 2, ch. 8.)

(3) Voir *Yuen-sse*, K. 12, f° 7 et K. 205. Vie d'*Ahama*; — *Souk Thoung-kien-kang mou*, K. 23, f°s 8-9; — *Li-taï-ki-sse*, K. 98, f° 6. — *Kang-kien-i-tchi*, K. 90, f° 16. — *Foung-tchcou-kang-kien-hoéi-tsouan*, K. 15, f° 9.

ou *Ahmed*, et qu'ils disent avoir été chargé, avec deux autres personnages, par Khoubilaï-Khân (qui était alors à sa résidence d'été en Mongolie), de se rendre immédiatement avec des chevaux de poste à Ta-tou (*Péking*) pour instruire l'affaire et juger les coupables, est Marc *Polo* lui-même, d'autant qu'il dit, dans le chapitre de Ramusio, comme on l'a vu ci-dessus, qu'il *était sur les lieux*. Ce fut *Po-lo*, selon les historiens chinois, qui, ayant été interrogé par Khoubilaï-Khân, après l'instruction de l'affaire et le jugement des coupables, sur le compte d'Ahmed lui-même, révéla à l'empereur tous les crimes et les concussions dont son ministre s'était rendu coupable; ce qui fut, de sa part, un acte de courage et de justice.

On s'étonne de voir un fait aussi important omis dans les anciennes rédactions du Livre de Marc Pol, et n'être raconté que dans celle de Ramusio, qui ne parut qu'en 1559, deux cent trente-six ans après la mort du célèbre voyageur. Mais il se peut que des scrupules de délicatesse aient empêché Marc Pol de comprendre dans son livre aucun récit qui pouvait porter quelque atteinte à la haute réputation qu'il s'est attaché à faire en Europe au souverain mongol près duquel il était resté si longtemps; et les exactions exercées pendant neuf ans par son ministre des finances, ses extorsions journalières restées si longtemps impunies, ne sont certainement pas un éloge pour le souverain qui les toléra ou n'en fut pas instruit. On comprend donc que Marc Pol n'ait pas voulu livrer ces faits à la publicité. Mais il en avait sans doute fait une rédaction pour lui-même, qui, après sa mort, aura été trouvée dans ses papiers, ou recueillie de sa bouche, et qui aura passé ensuite avec une foule d'autres additions, moins authentiques, dans la rédaction italienne publiée par Ramusio. C'est, selon nous, la meilleure explication que l'on puisse donner du fait.

Après avoir réglé l'affaire de son premier ministre Ahmed, qui lui procura d'assez grandes ressources financières, Khoubilaï-Khân résolut de faire une nouvelle expédition contre le Japon et de conquérir le royaume de Mien. On peut supposer, d'après la manière dont Marc Pol raconte la dernière expédition (ch. 120-125) qu'il en faisait partie, non comme officier de l'armée expéditionnaire, mais comme attaché spécial, avec son titre « de commissaire en second du conseil privé ». Nous avons cru précédemment pouvoir induire du Livre même de Marc Pol que la première mission dont il fut chargé par Khoubilaï-Khân, depuis son arrivée en Chine, avait été pour ce même royaume de Mien, l'empire Birman de nos jours. Cette seconde mission de Marc Pol ne nous paraît pas moins certaine. L'expédition est placée par lui à l'année 1272; mais cette date ainsi que la plupart de celles qui sont données dans son livre sont erronées. Cela ne doit diminuer en rien la confiance qu'il mérite; car il lui était bien difficile, sinon impossible, d'établir d'une manière exacte la concordance des calendriers mongol ou chinois et européen. Pendant tout le temps de sa résidence en Chine, les dates des années, des mois et des jours ont dû être écrites par lui, soit d'après le calendrier chinois, soit d'après le calendrier mahométan; et pour réduire ces mêmes dates au calendrier européen en usage de son temps il dut éprouver les plus grandes difficultés, et par conséquent commettre beaucoup d'erreurs, sans compter celles de ses nombreux copistes, dont on le rend aussi responsable.

La rubrique du chapitre 121 du Livre de Marc Pol est ainsi conçue : « Cy nous dist de la bataille qui fu entre l'ost et le *mareschal* au grant kaan, et le roy de Mien. » Les historiens chinois donnent au chef de l'armée expéditionnaire mongole Siang-taour le titre de *roi* (*wâng*) (1); c'était le titre le plus élevé de la cour mongole correspondant parfaitement à celui de *maréchal*. Cet officier était d'origine mahométane, comme l'indique son nom (*Nacir* ou *Naçr-eddin*, le pèlerin religieux). Ce fut lui qui, par les dispositions habiles qu'il sut prendre, après avoir vu les chevaux de sa cavalerie fuir épouvantés devant l'armée, montée sur des éléphants, du roi de Mien, fit mettre pied à terre à tous ses cavaliers, attacher leurs chevaux aux arbres d'un bois voisin, dans lequel les éléphants de l'ennemi ne pouvaient pénétrer; et, cette opération faite, il les fit se précipiter sur l'armée du roi de Mien, qu'ils mirent dans une complète déroute. Ils purent ainsi, après la bataille, et à l'aide seulement des prisonniers de Mien, s'emparer de plus de deux cents éléphants qui s'étaient enfuis dans la forêt et qui ne pouvaient plus en sortir. C'est depuis cette bataille, nous dit Marc Pol, que le grand khân eut des éléphants dans ses armées.

Aucun historien chinois n'entre dans les détails nombreux et très-intéressants que donne Marc Pol sur cette bataille et la conquête du royaume de Mien, qui en fut la suite. On voit qu'il n'a pu écrire son récit que parce qu'il fut le témoin oculaire des événements qu'il raconte.

Les annales birmanes font mention de cette guerre. « En l'année 1281, y est-il dit (2), pendant le règne de Nara-thi-ha-padé, le 52e roi de Pagan (Pégou), l'empereur de Chine envoya une mission pour demander des vases d'or et d'argent comme tribut; mais le roi ayant mis à mort toutes les personnes qui composaient la mission, une puissante armée chinoise envahit le royaume de Pégou (*Mien* de Marc Pol et de l'histoire chinoise), prit la capitale en 1284, et poursuivit le roi qui s'était réfugié à Bassein (ville du royaume d'Ava). L'armée chinoise fut obligée de se retirer par suite du manque de

(1) *Souh Toung-kien-kang-mou*, K. 21, f° 11 v°.

(2) Voir *The journal of the Asiatic Society of Bengal*, febr. 1837, p. 121.

subsistances. » Cet extrait des annales birmanes est conforme aux annales chinoises, et ne laisse aucun doute sur la date erronée donnée par Marc Pol à l'expédition du royaume de Mien.

La dernière mission confiée à Marc Pol par Khoubilaï-Khân avant son départ de la Chine fut celle dans le royaume de Tsiampa, qui comprenait cette partie de la Cochinchine, voisine du Camboge. Il fit cette expédition par mer. La description qu'il donne de ce pays offre un intérêt tout particulier. « Sachiez (1) que quand on se part du port de *Çayton* (*Thsiouan-tchéou-fou*, dans la prouince de *Fou-kien*), et on nage (*navigue*) en occident uers garbin (*sud-ouest*) .m. v. c. (1500) milles, adonc uient l'en en vne contrée qui a nom *Cyamba*, qui moult est riche terre et grant; et ont roy par eulx et langaige aussy. Ilz sont ydolatres et font treu (*payent tribut*) au grant kaan d'oliphans, chascun an. Et autre chose ne lui donnent que oliphans. Et uous diray pourquoi ilz font ce treu.

« Il fu uoir que en l'an mil. cc. cens et .lxxviii. ans de Crist (1278), le grant kaan enuoya vn sien baron, que l'en appeloit *Sagatu*, atout moult grant gent a cheual et a pié sur ce roy de Cyamba. Et commença, cil baron, a faire moult grant guerre au roy et a sa contree. Le roy estoit de grant aage; et, d'autre part, il n'auoit mie si grant pouoir de gent comme cil baron. Et quant le roy uit que celluy baron destruisoit son regne, si en ot moult grant douleur. Si fist appareillier ses messaiges et les enuoya au grant kaan. Et lui dirent :

« Nostre seigneur li roys de Cyamba uous salue comme son lige seigneur; et uous fait assauoir qu'il est de grant aage, et que loing temps a tenu son regne en paix. Et uous mande par nous quil uuelt estre uostre homs, et uous donra (*donnera*), chascun an, treu de tant d'oliphans comme il uous plaira. Et uous prie doulcement, et uous crie mercy que uous mandez a uostre baron et a ses gens que ilz ne gastent plus son regne, et qu'il se partent de sa terre, laquelle sera, puis, en uostre commandement comme uostre que il la tendra de uous.

« Et quant le grant kaan oy ce que le roy li mandoit, si en ot pitie, et manda a son baron et a son ost qu'ilz se partissent de ce regne, et alaissent en autre pays pour conquerre. Et ceulx, dès maintenant qu'ilz orent le commandement du grant kaan, si le firent. Si que cilz roys deuint homs du grant kaan en ceste maniere, et lui fait, chascun an, treu de .xx. oliphans les plus beaux et les graigneurs que il puet auoir en son pays.

« Or uous lairons a conter de ce; si uous dirons l'affaire du roy Cyamba.

« Sachiez que en ce regne nulle femme ne se puet marier si le roys ne l'a ueue deuant; et se elle lui plaist, il la prent a femme; et se elle ne lui plaist, il lui donne du sien tant que elle se puisse marier. Et sachiez que en l'an mil .ii. c. iiii. xx .xv. (1295) ans de Crist, fu messire Marc Pol en ceste contree; et a celluy temps auoit li roys .iii. cens .xxvi. (326) enfans, que masles, que femelles, et en y auoit bien .c. et .l. (150) qui pouoient porter armes.

« Il y a oliphans assez en ce regne. Et si ont grant bois d'un fust noir que l'en appelle ibenus (*ébène*), de quoy on fait arches (*coffrets*). »

Ici encore la date donnée par les manuscrits de Marc Pol pour son passage à Cyamba, aujourd'hui province de Saïgon, conquise par la France, est évidemment erronée. En supposant que ce soit à son retour en Europe qu'il y ait touché, comme à Java, à Ceylan et ailleurs, ce ne pouvait être en l'année 1295, donnée par lui comme étant celle de son séjour à Cyamba. Car la bataille navale entre la flotte vénitienne et la flotte génoise qui eut lieu près des côtes de l'Arménie, dans le golfe de Lajazzo, ou Layas, et où Marc Pol fut fait prisonnier par les Génois sur la galère qu'il commandait, et qu'il avait armée à ses frais, est placée, par la chronique de Jacopo d'Aqui, à l'année 1296. De la Cochinchine Marc Pol dut accompagner, avec son père et son oncle, la princesse mongole qu'ils avaient été chargés par Khoubilaï-Khân de conduire à la cour de Perse. Ils étaient partis de la cour de l'empereur Mongol vers 1292, puisqu'ils mirent deux ans pour se rendre à Tavris, comme il est dit au chapitre 18, et qu'ils arrivèrent à Venise en 1295 de Christ. Ils n'avaient cependant mis que trois mois pour faire la traversée du port d'embarquement en Chine jusqu'à Java (ch. 18).

Au surplus, Marc Pol, peu de temps avant son départ de Chine, venait de faire un voyage dans l'Inde, d'où il était retourné en Chine par mer, puisque c'est en racontant au grand khân les incidents de ce voyage par mer, que les envoyés du khân de Perse, Argoun, eurent la pensée de prendre la même voie pour le retour de leur mission. « Et entretant retourna messire Marc, d'Inde, qui estoit alez pour *ambassaour* (ambassadeur) du seigneur (Khoubilaï-Khân); et conta les diuersitez que il auoit ueues en son chemin, et comment il estoit alez moult par diuerses mers (ch. 17). » La description curieuse que Marc Pol donne de toutes les provinces maritimes de l'Inde prouve effectivement qu'il dut les visiter avec beaucoup d'attention.

Départ de la Chine. — Après avoir passé dix-sept ans au service du souverain mongol, et avoir rempli plusieurs missions importantes dans diverses contrées de l'Asie, indépendamment des années passées à l'aller et au retour, en faisant pour ainsi dire le tour de cette grande partie du monde, alors presque complétement inconnue à l'Europe, Marc Pol revint dans sa patrie avec son père Niccolò Polo, et son oncle Matteo Polo, en conduisant, comme nous l'avons dit, à la cour de Perse, la princesse mongole

(1) Ch. 161.

destinée à Argoun, qui était mort avant leur arrivée. La princesse alors fut remise à Gazan, son fils, qui ne lui succéda pas immédiatement; Kaïkhâtou, le frère d'Argoun, ayant été placé sur le trône par quelques généraux, le 22 juillet 1291, il fut étranglé le 23 avril 1295. Comme c'est ce Kaïkhâtou, que Marc Pol nomme *Chiato* (ch. 18), qui régnait à son arrivée en Perse, cette arrivée se place nécessairement entre ces deux dates; ce qui s'accorde du reste avec celle de son retour à Venise en 1295.

La navigation des mers de la Chine au golfe d'Ormus fut pour notre voyageur et les autres passagers des plus périlleuses. Khoubilaï-Khân avait fait équiper pour eux quatorze navires à quatre mâts chacun, avec des vivres pour deux ans. Quelques-uns de ces navires avaient jusqu'à deux cent cinquante hommes d'équipage. « Et sachiez, sans faille, dit Marc Pol (ch. 18), que quant il entrerent en mer il furent bien .VI. C. (600) personnes, sans les mariniers. Tuit morurent, qu'il n'en eschappa que .XVIII. (18). Il trouuerent que la seigneurie tenoit *Chiato* (*Kaïkhâtou*). Il lui recommandèrent la dame, et firent toute leur messagerie. Et quand les deux freres et messire Marc orent fait leur messagerie et tout l'affaire que le grant seigneur leur auoit commande pour la dame, il pristrent congie, et se partirent et se mistrent a la uoie. Et auant qu'il se partissent, Cogatra, la dame (la princesse mongole qu'ils avoient amenée de Chine) leur donna quatre tables d'or de commandement: les deux de gerfaus et l'une de lyons, et l'autre estoit plaine qui disoit en leur lettre (persane ou mongole) que ces trois messages feussent honneure et serui par toute sa terre comme son corps meismes; et que cheuaulx et toutes despenses et touz cous (toute escorte) leur fussent donnez. Et certes ainsi leur fu il fait; car il orent par toute sa terre toutes choses besoignables bien et largement. Car ie uous di sans faille que maintes fois leur estoient donne .CC. (200) hommes a cheual, et plus et mains, selonc ce que besoin leur estoit a aler seurement. Et que uous en diroie ie? Quant il furent parti, si cheuauchierent tant par leur iournees que il furent uenu a Trapesonde, et puis uindrent a Constantinoble, et de Constantinoble a Negrepont, et de Negrepont a Venisse. Et ce fu a .M. CC. IIII. XX. XV. (1295) ans de l'incarnation de Crist. »

Retour à Venise. — Arrivés à Venise, nos trois voyageurs, qui en étaient partis vingt-six ans auparavant, et qui avaient passé tout ce temps au milieu des populations asiatiques, eurent beaucoup de peine à se faire reconnaître par les parents et les connaissances qu'ils y avaient laissés. D'après Ramusio, qui avait recueilli ces faits par la tradition, les trois Vénitiens ressemblaient à des Tartares par leur costume, leur figure même et leur langage, qui était à peine intelligible, car ils avaient presqu'oublié leur langue maternelle, et ils ne la parlaient qu'avec un accent étranger et aussi avec un mélange de mots étrangers, sans doute mongols, ouïgours, persans et chinois qui étaient en usage à la cour de Khoubilaï-Khân. Mais ils ne tardèrent pas à reprendre les habitudes européennes et à être recherchés par toute la société distinguée de Venise. Ils étaient rentrés en possession de leur palais (qui existait encore du temps de Ramusio, deux cent cinquante ans après leur retour de Chine), où ils étalaient les richesses et les objets précieux qu'ils avaient rapportés de l'Asie; ce qui fit donner à leur palais le nom d'habitation des millionnaires, *corte dei Millioni*; et Marc Pol fut appelé *messer Marco Milione*. Il arma une galère à ses frais, en prit le commandement pour soutenir, en 1296, la flotte de Venise contre celle de Gênes dans le golfe de Layas, où il fut fait prisonnier et emmené dans les prisons de Gênes. Il y était encore en 1298, comme il nous l'apprend lui-même au début de son livre, dans un prologue qui mérite d'être rapporté ici, parce qu'il fait mieux connaître que tout ce que nous pourrions en dire le contenu et le caractère de ce même livre :

« Pour sauoir la pure uerite de diuerses regions du monde, si prenez ce livre et le faites lire; si y trouuerez les grandismes merueilles qui y sont escriptes de la grant Hermenie et de Perse, et des Tartares et d'Inde; et de maintes autres prouinces, si comme notre liures uous contera tout par ordre apertement; dequoi Messire Marc Pol, sages et nobles citoiens de Venisse, raconte pour ce que il le uit. Mais auques y a de choses que il ne uit pas, mais il l'entendi d'hommes certains par uerite. Et pour ce mettrons nous les choses ueues pour ueues, et les entendues pour entendues, a ce que que nostre liure soit droit et ueritables, sans nul mensonge. Et chascuns qui ce liure orra, ou lira, le doie croire, pour ce que toutes sont choses ueritables. Car ie uous fais sauoir que, puis que nostre Sires Diex fist Adam, nostre premier pere, ne fu onques homme de nulle generation qui tant sceust ne cerchast des diuerses parties du monde et des grans merueilles, comme cestui Marc Pol en sot. Et pour ce, pensa que trop seroit grand maulx se il ne feist mettre en escript ce qu'il auoit ueu et oy, par uerite, a ce que les autres gens, qui ne l'ont ueu ne oy, le sachent par cest liure. Et si uous di qu'il demoura a ce sauoir, en ces diuerses parties, bien .XXVI. ans. Lequel liure puis demorant en la carsere de Jenes (*prison de Gênes*), fist retraire par ordre a Messire Rusta Pisan, qui en celle meisme prison estoit, au temps que il couroit de Crist. M. CC. LXXXXVIII. ans de l'Incarnation. »

Sorti des prisons de Gênes et rentré à Venise avec son livre *rédigé* en français sous sa dictée par Rusta Pisan, appelé plus communément Rusticien de Pise, dont nous avons déja parlé, Marc Pol fut nommé membre du grand conseil de Venise. Il fut, sans doute jusqu'à sa mort,

arrivée en 1323, « le meilleur citoyen de Venise », comme le dit l'un de ses plus anciens copistes. Dans son testament, conservé avec ceux de ses oncles, à la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et que M. V. Lazari a publié (1) (lequel testament est daté du 9 janvier 1323), on voit qu'il avait ramené avec lui, de Chine, un serviteur tartare, c'est-à-dire *mongol*, auquel il donna la liberté avec plusieurs dons pécuniaires (2). On ignore ce que devinrent les lettres dont le grand khân l'avait chargé, ainsi que son père et son oncle, pour le pape, le roi de France, le roi d'Angleterre et le roi d'Espagne, dont il est question dans le chapitre 18 de son livre. Peut-être la nouvelle de la mort de Khoubilaï-Khân, arrivée en 1294, deux ans après leur départ, et qu'ils apprirent en Perse, les empêcha-t-elle de remplir leur mission. Il est à présumer, cependant, qu'ils firent part aux représentants de ces puissances, alors accrédités près de la république de Venise, des instructions que le grand khân leur avait données, et que l'état dans lequel se trouvait alors l'Europe aussi bien que la mort de Khoubilaï-Khân empêchèrent d'y répondre.

Le livre laissé par Marc Pol; sa grande influence sur la géographie du moyen âge, et sur la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb. — Le *Prologue* de ce même livre, rapporté ci-dessus, fait connaître son contenu : c'est une *Description historique de l'Asie* presque complète, de cette Asie orientale dont avant le *Livre de Marc Pol* on ne soupçonnait pas même l'existence en Europe. Aussi, à l'apparition de ce livre, la sensation qu'il produisit fut-elle très-grande. C'était, en effet, un nouveau monde, d'une étendue et d'une richesse merveilleuses, que Marc Pol révélait à l'Europe étonnée. La preuve la plus convaincante de l'influence de la lecture du *Livre de Marc Pol* (quoique répandu seulement par des copies manuscrites, plus ou moins altérées), c'est que la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb est due à la lecture du livre du célèbre voyageur. « Comme chaque jour, dit M. Walkenaër, dans sa notice de Marc Pol, les notions sur les pays décrits par Marco Polo confirmaient de plus en plus ce qu'il avait dit, les cosmographes les plus instruits s'en emparèrent; et malgré la brièveté et le peu d'ordre de ses descriptions, ils dessinèrent, d'après elles, sur leurs cartes, comme d'après les seules sources authentiques, toutes les contrées de l'Asie, à l'orient du golfe Persique, et au nord du Caucase et des monts Himalaya, ainsi que les côtes orientales d'Afrique. De cette manière, les idées erronées des anciens sur la mer des Indes, leurs noms, depuis longtemps hors d'usage, reparurent. La science se trouva régénérée; et quoique encore imparfaite et grossière, elle fut en harmonie avec les progrès des découvertes et les langues usitées à cette époque. On vit paraître *pour la première fois* sur une carte du monde la Tartarie, la Chine, le Japon, les îles de l'Orient et l'extrémité de l'Afrique, que les navigateurs s'efforcèrent dès lors de doubler. Le Cathay, en prolongeant considérablement l'Asie vers l'est, fit naître la pensée d'en atteindre les côtes, et de parvenir dans les riches contrées de l'Inde en cinglant directement vers l'occident. C'est ainsi que Marco Polo et les savants cosmographes qui les premiers donnèrent du crédit à sa relation ont préparé les deux plus grandes découvertes géographiques des temps modernes : celle du cap de Bonne-Espérance et celle du Nouveau Monde. Les lumières acquises successivement pendant plusieurs siècles ont de plus en plus confirmé la véracité du voyageur vénitien; et lorsque enfin la géographie eut atteint, au milieu du dix-huitième siècle, un haut degré de perfection, la relation de Marco Polo servit encore à d'Anville pour tracer quelques détails du centre de l'Asie. »

On voit dans les rapports adressés par Christophe Colomb au roi et à la reine d'Espagne, et datés du nouveau continent qu'il venait de découvrir, que son imagination était toute pleine du *Livre de Marc Pol*, et que toutes les terres nouvelles qu'il découvrait dépendaient du Cathay ou de la Chine. En voici quelques passages : « Cette présente année 1492 (janvier) *d'après les informations que j'avois données à vos altesses des terres de l'Inde et d'un prince qui est appelé le grand kan*, ce qui veut dire en notre langue vulgaire *roi des rois; et de ce que plusieurs fois lui et ses prédécesseurs avoient envoyé à Rome y demander des docteurs en notre sainte foi, pour qu'ils la lui enseignassent* (voir le passage de Marc Pol cité précédemment colonne 638). »

Colomb voit *Zipangu* ou le Japon, dans l'île de Cuba, qu'il découvre une des premières; il croit que le roi de cette île, comme celui du Japon du temps de Marc Pol, *est en guerre avec le grand kan*. Il dit qu'*il faisait tous ses efforts pour se rendre auprès du grand kan;* qu'il pensait devoir habiter *dans les environs ou dans la ville du Cathay*, appartenant à ce prince, qui est fort puissante; qu'on tirera beaucoup de coton de ce pays de *Cipango* (Cuba), et qu'on le vendroit très-bien *dans les grandes villes du grand kan que nous découvrirons sans doute*. Il dit encore : « Lorsque j'arrivai à l'île de la Juana, j'en suivis la côte vers le couchant, et je la trouvai si grande que je pensais que c'était la terre ferme : *la province de Cathay* ».

(1) *I viaggi di Marco Polo veneziano*, tradotti per la prima volta dall' originale francese; Venezia, 1847, p. 435.

(2) « Item absolvo Petrum famulum meum, *de genere Tartarorum*, ab omni vinculo servitutis ut Deus absolvat animam meam ab omni culpa et peccato, etc. » La servitude existait encore alors, car l'aîné des Poli, dans son testament en date du 8 août 1280, donne aussi *la liberté* à ses serviteurs : « Item omnes servos et ancillas dimitto liberos. »

M. de Fréville, dans un *Mémoire sur la Cosmographie du moyen âge* (1), après avoir rappelé l'histoire de la copie du livre de Marc Pol donnée par ce grand voyageur à Thiébault de Cepoy; des copies de ce livre qui furent recueillies avec tant d'ardeur et de soin par Charles V, dont Charles de Valois était le bisaïeul, ajoute : « Il résulte de ces particularités intéressantes que les savants français (comme Nicolas Oresme) purent étudier, dès le commencement du quatorzième siècle, *la plus véridique de toutes les relations de voyages, et la mieux faite pour opérer une révolution dans les sciences géographiques.* »

Langue dans laquelle le Livre de Marc Pol *a été primitivement rédigé.* — Dans quelle langue l'ouvrage laissé par Marc Pol a-t-il été primitivement rédigé? Les uns prétendent, comme Ramusio, qu'il avait été rédigé en latin sous la dictée de Marc Pol, et que ce premier texte avait été ensuite traduit en langue italienne vulgaire. D'autres, comme Grynæus, ont cru que le voyageur vénitien employa à la rédaction de son livre sa langue maternelle, c'est-à-dire le vénitien. Cette dernière opinion a été la plus générale. Mais, chose remarquable, c'est un Italien, un éditeur de deux rédactions différentes du livre du célèbre Vénitien, le comte Baldelli Boni, qui le premier, en 1827, dans les prolégomènes de son livre intitulé : *Il Milione di Marco Polo* (2), a démontré, par la comparaison de son texte italien, remontant authentiquement à 1309 (puisque l'auteur du manuscrit publié par lui mourut cette année même), avec le texte en vieux français barbare publié en 1824 par la Société de géographie de Paris, que le manuscrit italien de 1309, le plus ancien connu, était une *traduction* du même livre faite sur la rédaction française. Il montrait que là où la rédaction française porte : « Et adonc voz conteron de les (pour *las, la*) *très* noble cité de Saianfu (3), le traducteur italien avait pris le superlatif *très* pour le latin *tres*, « trois », et avait traduit : « E conterovvi delle *tre* nobili città di Sajafu. » Ailleurs il prend le mot *bue*, « boue », pour le mot *bœufs*, et il écrit *buoi* (bœufs); *jadis*, adverbe, pour un nom propre : « *Jadis*, uno *re* (4). » Le texte même de Ramusio, publié deux cent trente-cinq ans après la mort de Marc Pol, et auquel l'éditeur s'est attaché à donner un cachet tout italien, porte encore des traces, cependant, de son origine française. Car dans la même phrase où le manuscrit Pucciano prend le mot *jadis* pour un nom de roi, le texte de Ramusio prend le mot *dor* (*d'or*, nom de la dynastie chinoise des Kin, ou d'*or*) pour un nom propre et porte : *un re chiamato Dor* (2e livre, ch. XXXI). MM. Paulin Paris (1), d'Avezac (2), Hugh Murray (3), Thomas Wright (4), Vincenzo Lazari (5) ont aussi fourni des preuves en faveur de l'*antériorité* de la rédaction française sur toutes les autres. On en trouvera encore de nouvelles dans l'édition que nous en préparons. Notre texte peut être considéré comme le seul texte authentique de Marc Pol, puisque c'est celui qui fut donné en 1307, à Venise, par Marc Pol lui-même à Thiébault de Cepoy, ainsi que le constate le préambule placé en tête de l'un de nos trois manuscrits, et dont une copie, ayant appartenu à Bongars, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de la ville de Berne (6). Voici ce préambule, qui est une pièce importante dans la question.

« Vees cy le liure que monseigneur Thiebault, cheualier, seigneur de Cepoy (que Diex absoille), requist que il en eust la coppie, à sire Marc Pol, bourgeois et habitans en la cite de Venise. Et ledit sire Marc Pol, comme très-honnourable et très-accoustumé en pluseurs régions, et bien morigéné; et lui, desirans que ce qu'il auoit uéu fust scéu par l'vniuers monde, et pour l'onneur et reuerance de tres excellent et puissant prince monseigneur Charles, filz du roy de France, et conte de Valois, bailla et donna au dessus dit seigneur de Cepoy, la premiere coppie de son dit liure, puis qu'il l'eut fait; et moult lui estoit agreables quant par si preudhomme estoit annunciez et portez ès nobles parties de France. De laquelle coppie, que ledit messire Thiebault sire de Cepoy, cy dessus nommez, apporta en France, messire Jehan, qui fust son ainsnez filz, et qui est sires de Cepoy, après son décès, bailla la premiere coppie de ce livre qui oncques fust faite, puis que il fut apporté ou royaume de France, à son très-chier et très-redoubté seigneur monseigneur de Valois. Et, depuis, en a il donné coppie à ses amis, qui l'en ont requis. Et fut celle coppie baillée dudit sire Marc Pol audit seigneur de Cepoy, quant il ala en Venise pour monseigneur de Valois, et pour madame l'empereris sa fame, vicaire général pour eulx deux en toutes les parties de l'empire de Constantinoble.

(1) *Revue des sociétés savantes*, année 1860.

(2) Florence, 1827, 2 vol. in-4º; t. I, p. XII-XIV.

(3) Édition de la Société de géographie, ch. 148, p. 161. Notre rédaction porte : « Et vous conterons de la *tres* noble cite de Saianfu. »

(4) « Il codice Pucciano (cartaceo del secolo XIV) dice : « lo quale (Castello) fe fare *Jaddis*, uno re. » La voce *jadis*, che significa : *già un tempo*, e che è presta francese, dimostra sempre più che il *Milione di Marco Polo*, fu *dettato in francese*, e che il transcrittore del codice Pucciano ritoccò la versione sull'originale francese. » (*Il Milione di Marco Polo*, t. I, p. 98).

(1) *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, t. XIX, année 1833, p. 23 à 31. — *Nouveau Journal asiatique*, t. XII, année 1833, p. 244-254.

(2) *Recueil de voyages* et de *Mémoires de la Société de Géographie de Paris*, t. IV, année 1839, p. 408-409.

(3) *Travels of Marco Polo*; Édimbourg, 1844, p. 28-29.

(4) *The travels of Marco Polo*; Londres, 1854. Introduction, p. 24 et suiv.

(5) *I viaggi di Marco Polo*, descritti da Rusticiano di Pisa, tradotti per la prima volta *dall' originale francese*; Venezia, 1847, p. XXII-XXVIII.

(6) Voy. Sinner, *Catalogus codicum mss. Bibliothecæ bernensis*; t. II, p. 455.

« Ce fut fait l'an de l'incarnation nostre Seigneur Jhesu Crist mil trois cent et sept, ou mois d'aoust. »

Cette pièce importante pour l'histoire du *Livre de Marc Pol* ne se trouve dans aucune rédaction de ses voyages publiée jusqu'à ce jour; elle n'existe, à notre connaissance, que dans deux manuscrits : l'un qui appartient à la Bibliothèque impériale de Paris, et l'autre (qui paraît en être la copie), à la bibliothèque de la ville de Berne. Ce dernier provient de Bongars, le célèbre auteur du livre intitulé : *Gesta Dei per Francos*. Mais dans le manuscrit de Berne, ce préambule, qui est en tête de celui de Paris, se trouve placé à la fin (1).

En dégageant les faits du style un peu embarrassé de ce préambule, qui est comme un certificat d'origine, on y voit 1° que la *rédaction française* du livre de Marc Pol, jointe à cette pièce, fut donnée par Marc Pol à Thiébault de Cépoy, à Venise même, en l'année 1307; — 2° que ce n'était pas une *traduction*, mais une *copie*, et même la *première* donnée par Marc Pol depuis la rédaction de son livre, pour être offerte en son nom à Charles de Valois, fils de Philippe le Hardi et frère de Philippe le Bel, dont Thiébault de Cépoy était le représentant à Venise; — 3° que cette *première copie* donnée par Marc Pol à Thiébault de Cepoy fut apportée par lui en France, mais ne fut pas remise à Charles de Valois par lui-même; — 4° que ce fut son fils aîné Jehan, qui donna à Charles de Valois la *première copie faite en France* de la *copie originale* faite à Venise, et donnée par Marc Pol à Thiébault de Cépoy; — 5° que sur la *première copie originale de Venise*, Jehan de Cépoy, après en avoir donné une *première copie faite en France*, à Charles de Valois, en donna *ensuite* d'autres *copies* à ceux de ses amis qui les lui demandèrent; — 6° que la *copie originale* de Venise, la *première de toutes*, donnée par Marc Pol lui-même, était restée entre les mains de Jehan de Cépoy, et lui servait à en faire des *copies* pour ses amis.

Il résulte aussi de là que la *rédaction française* du *Livre de Marc Pol*, dont l'origine est ainsi constatée, doit être considérée comme la seule rédaction *authentique* que l'on possède.

On a donc lieu de s'étonner que cette même rédaction n'ait trouvé jusqu'ici, depuis cinq siècles et demi, dans ces *nobles parties de France* où Marc Pol était si flatté de voir porter, par Thiébault de Cépoy, la *première copie* de son livre, rédigé en français, aucun éditeur pour répondre au vœu du célèbre voyageur. L'auteur et l'éditeur de cette notice ont entrepris de réparer cet injuste oubli, en publiant une édition française du livre de Marc Pol, d'après trois manuscrits inédits, dont deux ont appartenu à Jehan duc de Berry, mort en 1416, dont ils portaient la signature encore visible, ainsi que la mention : « *Ce livre est au duc de Berry* (signé) Jehan »; ce qui leur donne une date certaine (1). Ce texte original inédit, et qui peut être considéré comme un des monuments les plus curieux de notre vieille et naïve langue française, est accompagné des *variantes* principales des trois manuscrits inédits, et d'un *Commentaire géographique et historique* étendu, tiré en grande partie des écrivains orientaux, principalement des historiens chinois. Cette *première édition* du texte français original du Livre de Marc Pol sera digne, et du célèbre voyageur vénitien, et de cette *noble France*, comme il l'appelle, dont la langue naissante était déjà si belle et si répandue en Europe qu'il la préféra à toute autre pour faire rédiger sous sa dictée, par Rusticien de Pise, ce livre extraordinaire, qui fut nommé alors : *Le Livre des merveilles du monde* (2).

Bibliographie de Marc Pol. — Quoiqu'on ait donné jusqu'à ce jour au moins cinquante-six éditions, en diverses langues, du Livre de Marc Pol, toutes ces éditions sont rares et même difficiles à trouver dans le commerce. On peut les classer ainsi par langues : Éditions en langue italienne 23; anglaise 9; latine 8; allemande 7; française 4; espagnole 3; portugaise 1; hollandaise 1. Total 56.

Nous nous dispenserons d'énumérer ici chacune de ces éditions, dont Marsden et M. Lazari, dans leurs éditions anglaise (1818) et italienne (1847) de Marc Pol ont donné la nomenclature. Ces deux éditions avec celles du comte

(1) « Totum Marci Pauli Itinerarium absolvitur in nostro Codice, capitibus 194, paginis vero 180, seu foliis 90. In fine legitur : Explicit le Roumman du grant kaan, de la grant cite de Cambalut. — Postea hæc leguntur. — Vees ci le livre, etc. » (Sinner, *Catalogus*, t. II, p. 455).

(1) L'un de ces deux manuscrits, le plus ancien, qui portait sur le dernier feuillet (numéroté 87) la mention ci-dessus, et qui est d'une belle écriture gothique, sur vélin, à deux colonnes, porte aussi, au bas du premier feuillet du texte l'*écusson de France* (trois fleurs de lis d'or sur fond d'azur) peint postérieurement aux enluminures; ce qui indiquerait qu'il aurait appartenu ensuite à Charles V et qu'il aurait fait aussi partie des livres de la tour du Louvre.

(2) Notre manuscrit coté A porte pour titre : *Le Devisement du Monde*; celui coté B, qui comprend plusieurs autres ouvrages, porte en tête de la main de Nicolas Flamel, la note suivante : « Ce livre est des merveilles du monde : c'est assavoir, de la Terre Saincte, du grant kaan, empereur des Tartars, et du pays d'Ynde; lequel livre Jehan, duc de Bourgoingne, donna à son oncle Jehan, fils du roi de France, duc de Berry et d'Auviergne, conte de Poitou, d'Estampes, de Bouloingne, et d'Auvergne; et contient le dit Livre, six livres; c'est assavoir : *Marc Pol*; *Frère Oderic*, de l'ordre des frères Meneurs; le livre fait à la requeste du cardinal Taleran dé Pierregort : *L'Estat du grant kaan*; le *Livre de messire de Mandeville*; le *Livre de frère Jehan Hayton*, de l'ordre de Premontré; le *Livre de frère Bieul*, de l'ordre des frères Prescheurs. Et sont en ce dit Livre deux cent soixante-dix histoires (ou Miniatures). » (Signé) N. Flamel.

La plupart des anciennes éditions italiennes ont pour titre : *De le meraveliose cose del Mundo*.

Baldelli Boni 1827) sont les plus importantes, par les notes qui s'y trouvent jointes. Mais la plupart de ces notes sont ou des hors d'œuvre ou des dissertations inutiles sur des suppositions erronées. La dernière édition française tronquée, publiée dans une collection de voyageurs anciens et modernes, est, sauf les gravures, au-dessous de toute critique.

Nous ne pouvons mieux terminer cette notice que par les paroles suivantes de M. Walkenaër : « Il ne faut pas s'étonner si la courte relation de Marco Polo a tant occupé les savants. Lorsque, dans la longue série des siècles, on cherche les trois hommes qui, par la grandeur et l'influence de leurs découvertes, ont le plus contribué au progrès de la géographie ou de la connaissance du globe, le modeste nom du voyageur vénitien vient se placer sur la même ligne que ceux d'Alexandre le Grand et de Christophe Colomb. » G. Pauthier.

Ouvrages cités.

POLO (*Gaspar-Gil*), romancier espagnol, né à Valence, vers le milieu du seizième siècle. Déjà versé dans la connaissance des langues savantes, il se rendit à Salamanque pour y continuer ses études de droit, et acquit beaucoup de réputation dans cette science. D'un génie aussi souple que ses connaissances étaient variées, il enseigna aussi le grec à l'université de Valence. Mais il est surtout connu, même dans sa patrie, comme le continuateur de la *Diane* de Montemayor. En effet, reprenant ce célèbre roman, sous le nom de *Diana enamorada*, il en a fait un ouvrage supérieur même à l'original, tant par l'invention de nombreux épisodes que par l'art avec lequel les vers sont intercalés dans le récit. Les pièces écrites en *quintillas* sont surtout remarquables par leur douceur et leur délicatesse, et permettent de placer Gil Polo au rang des premiers poëtes lyriques de l'Espagne. De là l'estime qu'en faisait Cervantes, lequel, dans la fameuse revue des livres de don Quichotte, dit à propos des trois *Dianes* qui s'y trouvent, que celle de Gil Polo semble écrite par Apollon même. L'exagération d'un tel jugement ne fait point de tort à cet ouvrage, aussi remarquable par la décence des caractères et des personnages que par la pureté et la propriété du style. On y trouve un épisode fort précieux, intitulé *Canto del Turia* (le Guadalaviar, qui passe à Valence), et dans lequel il célèbre tous les poëtes qu'a vus naître Valence, sa patrie.

Il est singulier qu'après avoir écrit un ouvrage qui en cinquante ans eut neuf éditions, qui fut traduit deux fois en français et en anglais, qui eut même les honneurs d'une version latine, Gil Polo n'ait plus composé qu'un petit nombre de pièces sans importance. La meilleure édition de la *Diana enamorada* est celle de Cerdà ; Madrid, 1802, in-8°. Sur le droit, Gil Polo a laissé les ouvrages suivants : *De origine et progressu juris romani, deque jurisprudentum et imperatorum temporibus*; Valence, 1615; — *Schola juris; — Recitationes scholasticæ* : ces deux derniers très-estimés en Espagne.

E. Baret.

Ticknor, *Hist. of spanish liter.*

POLO, famille de peintres espagnols, parmi lesquels on distingue :

Polo (*Jacques*) dit *l'ancien*, né à Burgos, en 1560, mort à Madrid, en 1600. Il apprit la peinture à Madrid, dans l'atelier de Patrice Caxes, et acquit une juste célébrité, surtout comme coloriste. On cite parmi ses principaux ouvrages les *rois goths*, dont il fit les portraits pour la galerie royale; une *Madeleine pénitente*, aujourd'hui au Rosario, et *S. Jérôme châtié par des anges pour avoir pris trop de plaisir à lire Cicéron*.

Polo (*Jacques*) dit *le jeune*, né à Burgos, en 1620, mort à Madrid, en 1655. Il fut élève d'Antonio Lancharès et s'appliqua à imiter les grands maîtres vénitiens, dont il prit la couleur. Velasquez l'aida aussi de ses conseils. On remarque de lui à Madrid : une *Annonciation* pour la coupole de l'église Sainte-Marie; le *Baptême du Christ* pour les Carmes chaussés; les portraits des rois *Ramire II*, *Ordono II* et d'autres personnages historiques, à la galerie royale.

Polo (*Bernard*). Il vivait à Saragosse en 1680, et se distingua surtout par ses tableaux de fleurs et de fruits, encore très-recherchés. Ses paysages sont aussi fort bien traités. Il réussit moins dans la peinture historique.

Santos, *Descripcion del Escorial*; Madrid, 1698. — Mariano Lopez Aguado *El real Museo*; Madrid, 1835. — Cean Bermudes, *Diccionario*.

POLONCEAU (*Antoine-Remi*), ingénieur français, né à Reims, le 7 novembre 1778, mort à Roche (Doubs), le 30 décembre 1847. Après de brillantes études au collége de sa ville natale, où son père exerçait les fonctions de subdélégué de l'intendant de Champagne, il fut admis, en 1797, à l'École polytechnique, et en 1799 dans le corps des ponts et chaussées. Attaché au service de l'ouverture des routes de France en Italie, à travers les Alpes, il fut spécialement chargé de l'étude et des travaux de la route du Simplon, dans le Valais. Ingénieur ordinaire de première classe en 1806, il reçut la mission de faire transporter au sommet du mont Saint-Bernard les blocs de marbre, du poids de 10.000 kil., destinés au monument que Napoléon fit ériger à la mémoire du général Desaix, dans l'église de l'hospice. Cette ascension offrait des difficultés et des périls dont on ne peut se faire une idée qu'en lisant la description détaillée qu'il en a laissée dans un mémoire écrit par lui-même, et qui a été publiée dans le *Magasin pittoresque*, en 1844. Envoyé dans le département du Pas-de-Calais, Polonceau y fit exécuter des travaux de navigation; et lorsque l'empereur décida l'ouverture de la route de Grenoble, en Italie, par l'Oysans, la vallée de la Romanche, la gorge de Malaval, le Lautaret, Briançon et le mont Ge-

nèvre, Polonceau fut désigné pour la direction de ces travaux. Nommé bientôt après, en 1812, ingénieur en chef du département du Mont-Blanc, il acheva la route du mont Cenis dans la Maurienne et en ouvrit une autre à travers le seuil escarpé qui borde les frontières de Savoie au passage des Échelles. Les événements de 1814, en séparant Chambéry de la France, l'appelèrent à une autre résidence, et le service du département de Seine-et-Oise lui fut confié. C'est alors qu'il proposa et qu'il essaya : 1° son procédé d'empierrement de Mac-Adam, qu'il perfectionna au moyen d'un rouleau de compression qui depuis a été adopté avec succès pour les routes macadamisées; 2° l'emploi du béton dans les constructions hydrauliques, en remplacement des pilotis, procédé aujourd'hui employé dans les travaux publics; 3° un système de pont à bascule plus simple que ceux en usage et qui a obtenu la préférence généralement. Il fut, vers cette époque, un des ardents promoteurs de l'établissement de la ferme-école de Grignon, domaine concédé par Charles X à la société organisée par Polonceau. Ce fut lui aussi qui conçut l'idée de la première école normale primaire supérieure pour former des institutions primaires et donner une bonne instruction pratique aux classes industrielles, école établie à Versailles par ordonnance royale du 11 mai 1831. En 1830, il fut nommé inspecteur divisionnaire et appelé au conseil général des ponts et chaussées. Le 31 mai de cette année, il avait pris un brevet d'invention pour un système de ponts en fer, et le 10 septembre 1831 un brevet de perfectionnement substituant la fonte au fer, et c'est d'après ce système qu'il construisit le pont du Carrousel à Paris, inauguré le 30 octobre 1834. Atteint d'une surdité assez grave, qui l'empêchait de se livrer aux travaux administratifs, il fut mis à la retraite, sur sa demande, le 1er janvier 1840. Toutefois il ne cessa pas de s'occuper des questions qui avaient fait l'objet de sa carrière, et retiré dans le Jura, il consacra ses loisirs à la publication de brochures sur différents sujets, tout en se livrant aux perfectionnements de l'agriculture, pour laquelle il avait toujours eu une vive prédilection. Voici la liste de ses principaux écrits : *Rapport sur les moulins à vent pour élever l'eau des puits*; in-8°, 1817; — *Moyens de prévenir les disettes en France*; — *Programme de l'institution royale agronomique de Grignon, fondée en 1827*; — *Notice sur les chèvres asiatiques à duvet de cachemire*; 1824; — *Recherches et travaux sur les constructions hydrauliques et l'emploi du béton en remplacement du pilotis*; 1829; — *Mémoire sur l'amélioration des routes et chaussées en cailloutis à la Mac-Adam*; 1834; — *Rapport sur l'amélioration du régime des eaux de la rivière de l'Yvette*; — *Notice sur les vaches suisses du canton de Schwitz*; — *Des pommes de terre destinées à la reproduction*; — *De la composition d'un nouvel enduit pour la conservation des eaux*; — *Des récoltes de foin*; 1845; — *Notice sur la compression des chaussées en empierrement par des cylindres de grand diamètre*; — *Mémoire sur le nouveau système de ponts en fonte suivi dans la construction du pont du Carrousel*; 1839; — *Considérations générales sur les causes des ravages produits par les rivières à pentes rapides et par les torrents, et sur les meilleurs moyens à employer pour y remédier*; 1847; — *De l'aménagement des eaux en agriculture, ou traité pratique des irrigations, du limonage et de l'établissement des étangs et réservoirs*; in-12, 1846; — *Note sur le débordement des fleuves et des rivières*; in-8°, 1847; — *Notice sur les cours d'eau qui font mouvoir les usines*. M. Ch.

Documents particuliers. — *Notice biographique sur A.-R. Polonceau*, par M. Hericart de Thury (*Annales de l'Agriculture française*), mars 1848, p. 276.

POLONCEAU (*Jean-Barthélemy-Camille*), ingénieur français, fils du précédent, né à Chambéry, le 29 octobre 1813, mort à Viry-Châtillon, près Paris, le 21 septembre 1859. Entré à l'école centrale, en 1833, il en sortit hors ligne, après trois années d'études, et fut attaché à la construction du chemin de fer de Versailles (rive gauche). On lui doit, en partie, les premiers plans des rotondes à locomotives, qui ont servi de modèle aux remises du même genre établies depuis lors en France. A la même époque, il inventa pour les halles rectangulaires un nouveau système de combles avec arbalétriers en bois ou fer et tirants en fer, dont il envoya un spécimen à l'exposition de 1837, lequel figura encore, avec de notables perfectionnements, à celle de 1855. Ce système est devenu l'un des plus usités pour la construction des grandes gares de chemins de fer, et l'application en est aujourd'hui universelle. Après un voyage d'études en Angleterre, dans lequel il visita, avec M. Perdonnet, les usines se rattachant à la nouvelle industrie des chemins de fer, il fut appelé à la direction de l'exploitation du chemin de Versailles, qu'il quitta au bout d'un an, pour devenir directeur des chemins de l'Alsace. Dans ce poste, il perfectionna les machines-locomotives et le matériel roulant, et améliora toutes les branches de l'administration. Après la révolution de 1848, il fut attaché au chemin de fer d'Orléans. Administrateur habile, il sut, par des mesures philanthropiques bien entendues, s'assurer le dévouement du nombreux personnel qu'il dirigeait. A l'exposition universelle de 1855, il fut membre du jury international et rapporteur de la commission des ateliers. Il était président de la société des ingénieurs civils et officier de la Légion d'honneur. Il a collaboré à plusieurs publications scientifiques, notamment au *Guide du mécanicien* et au *Portefeuille de l'ingénieur*. M. Champion.

Documents particuliers. — Aug. Perdonnet, *Camille Polonceau, notice biographique*.

* **POLTORATZKY** (*Serge*) (1), bibliophile russe, né le 23 janvier (4 février) 1803, à Moscou. Il acheva ses études au lycée Richelieu, à Odessa, entra en 1820 dans l'école militaire de Moscou, et servit de 1823 à 1827 comme officier d'état-major. En quittant la carrière militaire, il se voua à l'industrie et surtout à son goût pour les livres, auquel se joignit bientôt celui des recherches bibliographiques et littéraires. Sa bibliothèque, rassemblée à Avtchourino, près de Kalouga, offre la plus riche collection de tout ce qui concerne la littérature russe et la Russie en général, ainsi que de tout ce qui a été écrit sur ce pays, son sol, son histoire et ses célébrités de tous genres. Ce précieux dépôt n'a été formé avec tant de soins qu'en vue d'une vaste encyclopédie, à laquelle il travaille depuis longtemps, une *Russie littéraire* à l'imitation de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong et de ses continuateurs. Il est conservateur honoraire de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. On a de lui beaucoup d'articles et de notices littéraires ou bibliographiques insérés dans la *Revue encyclopédique* (1822-1831), *le Fils de la patrie* de Gretch (1823-1824), *les Feuilles littéraires* de Boulgarine, *le Télégraphe de Moscou* de Polevoï, le *Bulletin du bibliophile belge* (1847-1851), *l'Athenæum français* (1854), etc. Il a publié différents opuscules, et il a collaboré activement aux *Supercheries dévoilées* de M. Quérard, auquel il est venu plusieurs fois en aide avec une générosité que ce dernier s'est plu souvent à reconnaître.

Quérard, *La France littér.*, XI. — *Notice sur Serge Poltoratzky*; Paris, 1854, in-8°.

(1) Son grand-père, *Marc* POLTORATZKY, né le 17 (28) avril 1729, dans la Petite-Russie, dut à sa belle voix d'avoir été appelé dans la chapelle impériale, dont il devint ensuite directeur. Il mourut le 13 (26) avril 1795, à Saint-Pétersbourg. — Son père, *Dmitri* POLTORATZKY, conseiller d'État, né en 1761, mort en 1818, forma dans son domaine d'Avtchourino un établissement agricole des plus florissants, et introduisit en Russie les nouvelles méthodes de culture.

Un de ses oncles, *Constantin* POLTORATZKY, né le 2 (13) mai 1784, à Saint-Pétersbourg, commanda une brigade d'infanterie à la bataille de Champaubert; fait prisonnier, il fut amené devant Napoléon, et eut avec lui une conversation d'un grand intérêt historique, et qui a été rapportée dans l'*Hist. de la campagne de* 1814 (Pétersb., 1836, 2 vol. in-8°, ou 1841, in-8°), du général Danilefski. De 1830 à 1843 il gouverna la province d'Iaroslaf.

POLTROT (*Jean*), sieur de Méré, assassin de François, duc de Guise, exécuté le 18 mars 1563, à Paris. C'était un gentilhomme de l'Angoumois, qui avait été élevé comme page dans la maison du baron d'Aubeterre. Une partie de sa jeunesse s'était passée en Espagne, et sa facilité à s'exprimer dans la langue de ce pays l'avait fait employer comme espion dans la guerre contre les Espagnols. Il avait ensuite embrassé la religion de Calvin, et il s'était fortement compromis dans la conjuration d'Amboise. D'après La Popelinière, Poltrot était « un petit homme, mais d'esprit fort vif, tenant de l'esventé néantmoins, du téméraire et indiscret jusques à ne trouver rien impossible ». D'Aubigné l'accuse d'être « hasardeux et vantard », et il raconte qu'il « disoit à qui vouloit l'ouïr son dessein de tuer le Guisard, montroit des balles fondues exprès, et par là se rendoit ridicule ». Après avoir servi à Lyon dans les chevau-légers de Soubise, Poltrot passa dans la petite armée d'Andelot, campée autour d'Orléans, et de là il se rendit chez les catholiques, qui l'accueillirent sans défiance; il commença aussitôt son métier d'espion (janvier 1563). Après la victoire de Dreux, François de Guise était venu mettre le siége devant Orléans; et malgré l'activité des chefs huguenots, cette place était sur le point de succomber. Le duc, en attendant l'arrivée des canons de gros calibre, avait fixé l'attaque des îles de la Loire pour la nuit, du 18 février. Poltrot, instruit de ses desseins, crut qu'il était temps d'agir : il se prépara à l'assassinat par la prière. Le soir venu, il alla se poster au carrefour d'Olivet, où devait passer le duc, lui tira à six pas un coup de pistolet chargé de trois balles, l'atteignit près de l'aisselle, et s'enfuit à travers les bois de toute la vitesse de son cheval. Il courut toute la nuit, et se retrouva le lendemain à peu près à l'endroit où il avait commis le crime. Il s'arrêta dans une grange; son air effaré inspira des soupçons à quelques soldats, qui l'emmenèrent au camp. Conduit à Paris, il fut mis à la question, et accusa de complicité, au milieu des tortures, Coligny, Théodore de Bèze, La Rochefoucauld, Soubise et d'autres chefs protestants; devenu plus maître de lui, il démentit en partie ce qu'il avait affirmé. Par arrêt du parlement en date du 18 mars, il fut condamné à être tenaillé et tiré à quatre chevaux. La sentence fut exécutée le jour même; mais comme les chevaux ne pouvaient venir à bout de le démembrer, on détacha les bras et les jambes à coups de coutelas; on lui trancha la tête, et le corps mutilé fut réduit en cendres.

La Popelinière, *Hist. des guerres civiles*. — D'Aubigné, *Hist. univ.* — Haag frères, *France protest.*

POLUS, philosophe grec de la secte des sophistes, fut un contemporain de Socrate, et par conséquent vécut vers 400 avant l'ère chrétienne. Originaire d'Agrigente (Girgenti), il fut disciple du célèbre sophiste Gorgias, Sicilien comme lui. Dans le dialogue intitulé *Gorgias, ou de la rhétorique*, Platon met aux prises Socrate avec plusieurs disciples, parmi lesquels se trouve Polus. Une discussion s'engage entre Socrate et ce sophiste, et roule d'abord sur la nature et le caractère de la rhétorique. Mais bientôt, en s'élargissant, le débat se porte sur la question de savoir si l'homme injuste est heureux, et s'il ne vaut pas mieux subir l'injustice que la faire. Ce débat se termine par des conclusions peu favorables à la rhétorique, que Socrate accuse d'inutilité, à moins qu'elle ne nous serve à nous accuser nous-mêmes quand nous avons commis quelque injustice. Polus ne nous

est connu que par ce rôle que lui assigne Platon dans le dialogue mentionné. Il ne reste rien de lui. Il paraît cependant qu'en fidèle disciple de Gorgias il avait composé un ouvrage sur la rhétorique; car Platon met dans la bouche de Socrate les paroles suivantes : « A te dire la vérité, Polus, je ne regarde pas la vérité comme un art, mais seulement comme une chose que tu te vantes d'avoir réduite en art dans un écrit que j'ai lu récemment. » C. M.

Platon, *Gorgias*.

POLUS. *Voy*. POLE.

POLYANDER. *Voy*. KERCKHOVE.

POLYBE *de Cos* (Πόλυβος), médecin grec, vivait au milieu du cinquième siècle avant J.-C. Il fut un des principaux disciples d'Hippocrate, dont il devint le gendre; il fonda avec ses beaux-frères, Thessale et Dracon, l'école dogmatique en médecine. Lors de la grande épidémie qui désola la Grèce, il fut envoyé par Hippocrate dans diverses villes de ce pays pour y porter les secours de sa science. On s'accorde à lui attribuer un traité *Sur la nature de l'homme* et un autre, *Sur l'hygiène*, recueillis tous deux parmi les écrits hippocratiques, dont quatre autres encore sont regardés par plusieurs savants comme émanant de lui; ce sont : *Sur la nature des enfants; Sur les affections; Sur les affections internes; Sur les accouchements*.

Galenus, *Opera* (passim). — Choulant, *Handbuch der Bucherkunde für ältere Medicin*. — Littré, *OEuvres d'Hippocrate*, t. I, p. 345. — Smith, *Dictionary*.

POLYBE, homme d'État et historien grec, né vers l'an 210 av. J.-C., à Mégalopolis, où il mourut vers l'an 128. Il était fils de Lycortas, qui fut lui-même l'ami et le successeur de Philopémen. Ces deux hommes furent ses maîtres, et il semble avoir pris à tâche de continuer leur politique. Polybe appartient à cette génération qui fut témoin de la chute de la liberté grecque; jeune encore, il vit la domination étrangère approcher insensiblement. Par malheur, la question qui en ce moment-là même occupait la Grèce et y remuait les esprits, ce n'était pas celle de l'indépendance nationale; les Grecs, privés depuis longtemps d'institutions fixes, étaient tout entiers à discuter les formes du gouvernement, et se faisaient la guerre entre eux pour la prédominance de l'aristocratie ou pour celle du parti populaire. Dans toutes les villes deux factions se disputaient le pouvoir; aussi peu soucieuses l'une que l'autre de l'indépendance, elles appelaient également l'étranger, avec cette seule différence que la démocratie s'adressait à la Macédoine et l'aristocratie à Rome. Polybe fut du très-petit nombre d'hommes honnêtes qui, au milieu de ces querelles, songèrent encore à l'indépendance du pays. Il appartenait par sa naissance et par son éducation au parti aristocratique; on peut remarquer dans son livre qu'il ne néglige aucune occasion de montrer sa haine et son mépris pour la démocratie, qu'il appelle le parti des brouillons, et pour les tyrans qui dans les villes grecques se faisaient les chefs de la populace. Ces sentiments de Polybe nous expliquent sa haine contre la Macédoine, cette puissance qui avait le double tort à ses yeux de vouloir subjuguer la Grèce et de soutenir partout la démocratie et les tyrans. Mais Philopémen et Lycortas lui avaient appris aussi à se défier de Rome et à aimer la liberté. Il travailla comme eux, dans la première partie de sa vie, à opposer quelque obstacle à l'ambition romaine et à retarder le moment où son pays devrait obéir; il poursuivit, au sein même de la ligue, tous ceux qui se laissaient séduire ou acheter par Rome. Mais cette indépendance ne lui fut pas longtemps permise.

Lorsque la guerre de Persée commença, tout citoyen fut mis en demeure de choisir entre Rome et la Macédoine. Polybe serait volontiers resté neutre; mais les commissaires du sénat, qui parcouraient les villes, déclaraient hautement qu'ils n'admettaient pas de neutralité et que la tiédeur serait punie. Forcé ainsi de prendre parti entre deux puissances dont il redoutait également l'ambition, il se décida pour Rome. Il exerçait alors les fonctions de commandant de la cavalerie, ce qui était la seconde charge de la ligue achéenne. Il fut envoyé auprès du consul Marcius, alors en Thessalie, pour lui offrir le concours de toutes les forces de la confédération contre Persée. Ce qui ne laisse pas d'être assez singulier, c'est que trouvant l'armée romaine dans une situation périlleuse, il différa de s'acquitter de sa mission, et qu'il attendit pour le faire que le consul se fût tiré de ce mauvais pas. Marcius avait enfin franchi les montagnes qui gardent l'entrée de la Macédoine; il ne manqua pas de rejeter alors une offre qu'il aurait peut-être acceptée plus tôt. N'ayant plus besoin du secours de la Ligue, il ne voulut pas lui permettre de faire preuve de zèle, et il défendit formellement aux Achéens de fournir des auxiliaires à l'armée romaine. Ce fut Polybe lui-même qu'il chargea de porter à sa patrie cette singulière défense, et pour rendre cette mission encore plus compromettante, il ne lui donna pas d'ordre écrit. Lorsque Polybe se présenta devant l'assemblée des Achéens, ses ennemis ne manquèrent pas de lui demander la preuve de ce qu'il avançait, et le sommèrent de présenter les lettres du consul; comme il ne put pas les montrer, on crut ou on affecta de croire qu'il parlait en son propre nom contre les intérêts de Rome, et les traîtres vendus au sénat commencèrent à répandre des accusations contre lui. Vers cette époque, il chercha à renouer la vieille alliance de la ligue achéenne avec l'Égypte; ce pays était alors envahi par Antiochus Épiphane, et sa capitale même menacée; les ambassadeurs de Ptolémée demandaient sans retard l'envoi de quelques milliers de soldats achéens avec Lycortas et Polybe comme généraux. Polybe parla hautement pour qu'on soutînt une puissance depuis longtemps alliée; mais

les partisans de Rome se récrièrent unanimement, et s'opposèrent à ce qu'on envoyât des soldats en Égypte sans la permission des Romains. Leur avis prévalut, et tous les efforts de Polybe n'aboutirent qu'à le compromettre encore davantage. Suspect aux Romains, il était menacé ouvertement; le bruit se répandait déjà dans le Péloponnèse qu'il allait être accusé avec Lycortas d'être ennemi de Rome au fond du cœur. On attendait seulement qu'il donnât un prétexte à cette accusation, ou qu'une victoire décisive des Romains rendît tout permis à leurs partisans. Dès qu'on apprit la bataille de Pydna, on dressa en Achaïe, comme partout, une liste de suspects, et le nom de Polybe y figura entre mille autres. Deux commissaires romains se transportèrent aussitôt dans le Peloponnèse; introduits dans le sénat de la ligue, ils enjoignirent à l'assemblée de prononcer d'avance un arrêt de mort contre tous ceux qu'on trouverait avoir été secrètement favorables à Persée. Sur le refus de l'assemblée, ils se contentèrent de décider que tous les suspects seraient transportés à Rome pour y être jugés. C'est ainsi que Polybe et plus de mille Achéens furent déportés en Italie; on ne les jugea pas, mais on les retint dix-sept ans.

Ici commence la seconde partie de la vie de Polybe. A Rome il se lia avec plusieurs grandes familles, et surtout avec celle des Scipions, qui aimait les arts de la Grèce et s'entourait volontiers de Grecs. L'adoption avait fait entrer dans cette maison un fils de Paul-Émile; Polybe eut l'occasion de lui prêter quelques livres; ces livres amenèrent des entretiens; l'amitié naquit insensiblement, et enfin un jour Scipion Émilien, qui n'avait pas encore dix-huit ans, supplia Polybe d'être son maître : « Puissé-je, lui dit-il, voir bientôt le jour où tu me consacreras toute ton attention et tes soins, et où tu vivras avec moi; c'est alors seulement que je me croirai digne de mes ancêtres. » Polybe initia son jeune ami aux diverses connaissances de la Grèce, mais il eut soin aussi d'éloigner de lui la corruption que l'éducation grecque amenait presque toujours avec elle dans ces opulentes familles de l'aristocratie. Pausanias dit qu'il n'y avait rien de bon en Scipion Émilien qu'il ne dût à Polybe; en retranchant ce qu'il y a ici d'exagération évidente, on peut croire au moins que Polybe a contribué pour sa part à former ce grand et beau caractère qui réunissait en lui les meilleures qualités de la Grèce et de Rome. Ces dix-sept années furent aussi pour Polybe une sorte d'éducation nouvelle. Un si long séjour à Rome ne pouvait manquer de modifier les opinions qu'il s'était faites en Grèce. Il fut surpris, au sortir des agitations de son pays, de voir une cité où il n'y avait ni partis ni guerres civiles; et en effet il voyait Rome précisément à l'époque où les vieilles luttes du patriciat et de la plèbe avaient cessé, et où celles de la noblesse et des pauvres n'avaient pas encore commencé. Entre ces deux séries de guerres civiles, le peuple romain semblait se recueillir dans le calme et la paix intérieure, et se donnait tout entier à l'œuvre de la conquête du monde. Cette grandeur paisible, à laquelle rien ne ressemblait dans les villes grecques, fit naître chez Polybe un vif sentiment d'admiration. Celui qu'on avait amené comme un suspect et comme un adversaire vaincu devint bien vite l'ami de Rome. Il fut frappé de la supériorité des institutions romaines sur toutes celles des peuples qu'il connaissait; dès lors il lui parut que Rome avait droit à l'empire, et cette grande ambition qui tendait à l'assujettissement des peuples lui sembla légitime. Il se persuada même facilement que la domination romaine aurait pour effet d'étendre à tous ceux qui y seraient soumis le bienfait de ces institutions si sages et si bien ordonnées. Il la souhaita donc pour son propre pays. Et en cela il n'était pas traître envers la Grèce, car il était convaincu qu'en désirant le triomphe de Rome il désirait une chose utile à sa patrie. Cette domination et le calme qu'elle devait apporter avec elle lui paraissaient de beaucoup préférables à l'indépendance agitée des cités grecques et à la victoire presque inévitable de la démocratie. — Les Achéens envoyèrent successivement trois ambassades au sénat pour redemander les proscrits, et notamment Polybe. Il fallut les sollicitations de Scipion et une plaisanterie assez rude du vieux Caton pour que le sénat consentît à leur départ. Polybe rentra donc dans sa patrie vers l'an 150. Au bout de deux ans, le consul Manilius, qui était sur le point de passer en Afrique pour faire la guerre aux Carthaginois, envoya à la ligue achéenne l'ordre de lui envoyer Polybe à Lilybée; sa présence, disait le consul, importait à la république. Nous ignorons quel service on attendait de lui. Ce qui est certain, c'est qu'il obéit en toute hâte; mais, apprenant en chemin que les Carthaginois faisaient leur soumission et offraient des otages, il crut la guerre terminée, et revint dans le Peloponnèse. Il n'y resta pas longtemps. Ses concitoyens allaient s'engager dans une guerre contre les Romains; en vain il les adjurait de ne pas provoquer Rome et de ne pas lui fournir l'occasion de les asservir tout à fait. Ne voulant combattre ni dans l'armée romaine contre les Grecs, ni dans l'armée de l'Achéen Diæus contre ce qu'il regardait comme l'intérêt de la Grèce, il prit le parti de s'éloigner. Il se rendit auprès de Scipion Émilien, qui assiégeait alors Carthage; mais il ne paraît pas qu'il ait pris une grande part aux travaux de ce long siége; tout occupé de la grande histoire qu'il préparait depuis longtemps, il obtint du consul quelques vaisseaux, avec lesquels il explora le littoral de l'Afrique. C'est dans ce moment-là même que la Grèce, vaincue à Scarphée et à Leucopetra, perdait sa liberté. Polybe, revenant dans sa patrie, trouva Mummius dans les

murs de Corinthe. « Que devait faire alors un bon citoyen ? dit-il dans son livre. Il devait servir la Grèce en l'excusant auprès des Romains, en voilant ses fautes, en travaillant à apaiser la colère du vainqueur. » C'est ce qu'il fit; tel fut le seul service que son admiration pour Rome lui permit de rendre à ses concitoyens; il tempéra les vengeances et adoucit le châtiment. Ce fut lui qui obtint le rétablissement des statues d'Aratus et de Philopémen, que l'on avait d'abord abattues, et qui sauva ainsi les dernières gloires de la Grèce. On lui fit l'injure de lui offrir une partie des biens confisqués; il refusa, et montra ainsi que son amour pour Rome était sincère et désintéressé. On sait que la ligue achéenne fut dissoute, et que la Grèce obéit dès lors à un préteur; mais chaque ville conserva un gouvernement municipal avec ses lois particulières. Ce fut Polybe qui fut choisi pour régler la forme de ce gouvernement et pour mettre la constitution de chaque ville en accord avec l'ordre nouveau que Rome voulait fonder. Il parcourut la Grèce en établissant partout des institutions aristocratiques. Il s'attacha d'ailleurs à calmer les haines et les regrets; il adoucit la sujétion; il concilia autant qu'il put la liberté avec l'empire : il habitua les vainqueurs à la modération et les vaincus à l'obéissance; il réussit enfin, comme il le dit lui-même, à faire aimer la domination romaine. La Grèce lui éleva des statues, comme elle eût pu faire à un homme qui l'eût sauvée; et sur l'une d'elles on lisait cette inscription : « La patrie n'aurait pas succombé si elle avait suivi les conseils de Polybe; et après sa chute elle n'a trouvé de ressources qu'en lui. » Le reste de sa vie fut consacré à la composition de son histoire et à des voyages. En 143 nous le voyons visiter l'Égypte, et Strabon rapporte une opinion remarquable de ce profond observateur sur le peuple égyptien. Il est probable qu'il revit Scipion Émilien et qu'il l'accompagna en Espagne; on sait du moins avec certitude qu'il écrivit l'histoire du siége de Numance. Il mourut dans sa patrie, à Mégalopolis, d'une chute de cheval. Lucien dit qu'il avait alors quatre-vingt deux ans.

Polybe a écrit cinq ouvrages : une *Vie de Philopémen*, qu'il cite dans son histoire et à laquelle il renvoie le lecteur; — un *Commentaire sur la tactique* : Arrien et Élien en font l'éloge; — un *Traité sur l'habitation sous l'équateur*, que Strabon mentionne; — l'*Histoire de la guerre de Numance*, dont Cicéron parle dans une de ses lettres. De ces quatre ouvrages il ne nous reste aucun fragment. L'œuvre capitale de Polybe c'est son *Histoire générale*. Il l'entreprit avec la pensée de faire l'éloge de la conquête romaine et « d'en expliquer les causes aux Grecs, qui ne les comprenaient pas ». Il voulut montrer « par quels moyens et par quelle sagesse Rome avait mis sous ses lois l'univers entier ». Son livre commence au moment où Rome conçoit le dessein de la domination universelle, et il s'arrête au moment où ce projet est presque réalisé par la prise de Carthage et de Corinthe. Il ne faut pas chercher dans le livre de Polybe le mérite du style; Denys d'Halicarnasse n'est pas aussi injuste qu'on le suppose quand il dit dans son livre sur l'élocution que Polybe n'entend rien à l'art d'écrire et qu'il est fort difficile de soutenir la lecture de son livre d'un bout à l'autre. Mais l'ouvrage a des qualités qui le faisaient apprécier des anciens; Cicéron l'avait en grande estime, et Tite-Live a prouvé le cas qu'il en faisait en le traduisant presque toujours lorsqu'il avait à parler des mêmes événements que lui. Polybe se distingue en effet par l'exactitude et par la recherche scrupuleuse de la vérité; on sait qu'il profita de son séjour à Rome pour se faire ouvrir les archives de la république et celles des grandes familles. Il se plaît à décrire les lieux dont il parle et à éclairer l'histoire par la géographie; il avait beaucoup voyagé, et il dit à ce sujet : « J'ose croire que je me suis rendu digne de l'attention des lecteurs curieux par les fatigues que j'ai endurées et les périls que j'ai courus, en voyageant en Afrique, en Espagne, en Gaule, pour offrir aux Grecs des descriptions plus vraies et des connaissances plus sûres. » Il s'attache à faire comprendre les batailles, et il se montre homme de guerre dans ses narrations; mais ce qui est plus précieux pour nous, c'est qu'il nous fait connaître les institutions des peuples et le caractère des hommes; il ne raconte pas en artiste, comme Hérodote; il cherche les causes des faits et en apprécie les résultats. Il prodigue les observations, et présente en quelque sorte la morale de chaque événement; car il veut que la lecture de l'histoire « soit une préparation à l'art de gouverner ». L'ouvrage comprenait quarante livres; les cinq premiers seuls nous sont parvenus intacts; nous avons des fragments étendus des douze suivants; il ne nous reste des autres que les extraits que Constantin Porphyrogénète en avait fait faire au dixième siècle, et ceux que le cardinal Maï a trouvés dans la bibliothèque du Vatican. L'édition la plus savante et la plus riche de notes est celle de Schweighæuser; Leipzig, 1792; la plus complète est celle que M. Dübner a publiée dans la Bibliothèque grecque de MM. Didot; elle contient plusieurs fragments inédits. FUSTEL DE COULANGES.

Polybe, *passim*. — Tite-Live, XXVIII à XLV. — Plutarque, *Vie de Philopœmen* et *Vie de Paul-Émile*.

POLYCARPE (Saint), évêque de Smyrne et martyr, mort le 23 février 166, dans cette ville. L'époque et le lieu de sa naissance sont inconnus; on sait seulement qu'instruit de la religion chrétienne par les apôtres eux-mêmes, il s'attacha plus spécialement à saint Jean l'Évangéliste, qui l'ordonna évêque de Smyrne, en 96. Polycarpe reçut saint Ignace lors de son voyage d'Antioche à Rome, et baisa respectueusement les fers de ce confesseur de la foi, son ami et son ancien condisciple; aussi Ignace pour dernière marque de

son affection écrivit-il plus tard aux fidèles de Smyrne et à Polycarpe lui-même. Ce dernier reçut en même temps des habitants de Philippes en Macédoine une lettre par laquelle ils le priaient de leur communiquer les lettres qu'il avait reçues de saint Ignace et toutes celles qu'il pourrait avoir de lui. Polycarpe se rendit aux désirs des chrétiens, et accompagna ce recueil si précieux d'une lettre toute remplie de l'esprit apostolique, que nous avons encore et qui a été révérée par toute l'antiquité. Vers 158, il fit un voyage à Rome pour conférer avec le pape Anicet, sur le jour où l'on devait célébrer la Pâque. Ils ne purent s'accorder sur ce point; mais ils convinrent qu'il ne fallait point pour cela rompre l'unité et que chacun continuerait à suivre l'usage de son église. Le séjour de Polycarpe à Rome lui permit de ramener à la foi un grand nombre d'hérétiques marcionites et valentiniens. De retour à Smyrne, il servit l'église de Jésus-Christ avec le même zèle, et l'éclat de sa vertu le faisait regarder comme le chef et le premier des évêques d'Asie. Il gouvernait depuis 70 ans l'Église de Smyrne lorsqu'il fut arrêté et qu'il versa son sang pour la foi avec un grand nombre d'autres fidèles. Son martyre est rapporté dans la lettre de l'église de Smyrne aux églises de Pont. Il ne nous reste de saint Polycarpe que la lettre aux Philippiens dont nous avons parlé. Elle fut d'abord imprimée en latin, à Paris, en 1498, in-fol., avec les écrits attribués à saint Denys l'Aréopagite, et onze lettres qui portaient le nom de saint Ignace. On la réimprima depuis dans différents recueils, à Strasbourg en 1502 et en 1520 et dans les bibliothèques des Pères de Cologne et de Lyon. Cotelier en donna une nouvelle version; Paris, 1672, in-fol. Elle se trouve en français dans le IVe tome de la Bible de Desprez, 1717, in-fol. et in-12. On attribue à saint Polycarpe quelques autres écrits, comme une *Lettre* à saint Denys l'Aréopagite, citée par Suidas, un traité *De la mort de saint Jean l'Évangéliste*, un traité intitulé : *Doctrine de saint Polycarpe;* mais tous ces ouvrages sont apocryphes. H. F.

D. Ceillier, *Hist. des auteurs sacr. et eccl.*, t. I, p. 672 et suiv. — W. Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — Tillemont, *Mém. eccl.* — Fleury, *Hist. eccl.* — Cruciger, *Oratio de Polycarpi vita*; Wittemberg, 1543, in-8°.

POLYCLÈS (Πολυκλῆς), nom de deux statuaires grecs mentionnés par Pline et par Pausanias, mais d'une façon si vague qu'il n'est pas aisé de distinguer ce qui appartient en propre à chacun d'eux. Le premier POLYCLÈS vivait dans la 102e olympiade (vers 370 av. J.-C.), et se trouverait ainsi contemporain des plus grands sculpteurs de l'antiquité, Céphisodote, Praxitèle, Léocharès et Lysippe.

Quant au second POLYCLÈS, il florissait dans la 155e olympiade, c'est-à-dire vers l'an 170 avant notre ère. Bien que fils d'un statuaire athénien, nommé Timarchidès, il eut Stadieus pour maître dans son art. Ses œuvres ainsi que celles de Denys, son frère, furent transportées à Rome par Métellus avec les autres monuments de l'art grec. Selon Pline, on avait placé dans le temple de Junon la statue de cette déesse et celle de Jupiter, dues toutes deux aux soins réunis des fils de Timarchidès. Un passage du même auteur a fait attribuer à Polyclès seul la figure originale de l'*Hermaphrodite*, dont il existe une si admirable reproduction dans le musée du Louvre. Cet artiste aurait aussi exécuté quelques-unes des statues des Muses, en bronze. Il laissa des fils qui suivirent la même carrière que lui. P. L.

Pausanias, lib. VI, c. 4. — Pline, XXXIV, 8; XXXVI, 5. — Müller, *Archæol. der Kunst*, § 392. — Bœttiger, *Ueber die Hermaphroditen-Fabel und Bildung*, dans *Amalthea*, I, 342-66.

POLYCLÈTE (Πολύκλειτος), un des plus célèbres statuaires de l'ancienne Grèce. Ce nom a donné lieu à de nombreuses discussions, à cause de la difficulté où l'on est de savoir exactement à combien d'artistes il faut le donner, et quelles œuvres chacun d'eux a produites. Pausanias (lib. V, 6), en parlant de la statue d'un jeune homme, dit que c'était l'œuvre de Polyclète d'Argos, mais, ajoute-t-il, « non pas de celui qui a fait *la Junon* ». De son côté Pline (XXXIV, 8) mentionne un Polyclète de Sicyone, en attribuant expressément à celui-là les beaux ouvrages qui ont acquis à leur auteur la renommée d'un des plus grands maîtres de la statuaire antique. De ce qui vient d'être rapporté il résulte qu'il a existé dans une époque reculée trois sculpteurs du nom de Polyclète, deux d'Argos et un de Sicyone, ou plutôt, ce qui est probablement le cas, qu'il n'y en a eu que deux et que le Sicyonien, le plus fameux, fut aussi appelé l'Argien. En effet, les plus remarquables de ses productions, notamment *la Junon*, se trouvaient à Argos, et il n'est pas impossible que les habitants de cette ville lui aient conféré le titre de citoyen comme un tribut de reconnaissance.

POLYCLÈTE *de Sicyone* était élève d'Argéladas d'Argos; on pense qu'il florissait entre la 82e et la 92e olympiade (452 à 412, av. J.-C.), c'est-à-dire à une époque déjà illustrée par les talents de Myron, de Phidias, de Scopas, et d'Alcamène. La liste des travaux que l'on place sous son nom est assez étendue; mais, par suite des motifs que nous avons exposés, il n'est pas facile de les lui attribuer tous avec certitude. Au premier rang se présente la statue colossale de *Junon* assise sur son trône, statue qui décorait le temple de cette déesse à Argos, et que l'on estimait à beaucoup d'égards comme égale aux morceaux les plus achevés de Phidias. Toutes les parties nues en étaient d'ivoire, la draperie et les accessoires d'or fin. Bien qu'inférieure, pour les dimensions, au Jupiter Olympien d'Élis ou à la Minerve du Parthénon, ce n'en était pas moins, dans l'opinion des anciens,

l'œuvre par excellence de Polyclète. D'autres ouvrages, d'un caractère moins grandiose, ont concouru à établir d'une façon durable la renommée de cet artiste. Telles étaient ces figures de jeunes hommes dont l'un, délicat et charmant, appelé *Diadymène*, ceignait son front d'un bandeau, et l'autre, mâle et fier, *Doryphore*, portait une lance. Le groupe si animé des petits *Joueurs d'osselets* (Ἀστραγαλίζοντες), une *Amazone*, plusieurs *Athlètes* et *Canéphores*, étaient estimés à d'autres titres. Les *Canéphores*, par exemple, excitaient un tel enthousiasme que les étrangers, s'il faut en croire Cicéron (*In Verrem*, IV), faisaient le voyage de Messène pour les voir, et la maison qu'elles décoraient semblait appartenir à la cité entière. On faisait aussi du *Diadymène* le plus grand cas : la valeur vénale, au rapport de Pline, en avait été fixée à cent talents. Mais de toutes les productions de Polyclète aucune n'avait plus de droits à l'admiration que celle qui avait reçu le glorieux surnom de Κανών, la règle, le modèle par excellence, l'idéal. C'était une statue de proportions si exactes que les artistes y avaient recours comme à une sorte de loi, *lineamenta artis ex eo petentes*, *velut a lege quadam*, dit Pline. Quelle était cette merveille? On l'ignore. Quelques auteurs en ont fait honneur au *Doryphore*, et le motif de cette supposition, qui n'est pas sans fondement, est tiré de la réponse de Lysippe à ceux qui lui demandaient le nom de son maître : « Le *Doryphore* de Polyclète, » répliqua-t-il; mais la façon dont Pline s'exprime là-dessus rend douteuse une pareille attribution. Au reste, on ne comprend pas bien comment une œuvre unique ou spéciale pourrait servir de règle générale et invariable à des compositions d'un sentiment ou d'une ordonnance différents, et il est plus probable que le fameux *Canon*, que ce fût ou non le *Doryphore*, n'était autre chose qu'une sorte de type pour les ouvrages d'un semblable caractère.

Le plus beau titre de gloire de Polyclète est d'avoir été le rival de Phidias. Il l'emporta même une fois sur lui dans un concours artistique, d'où il sortit le premier, et il excella comme lui dans l'art toreutique. Avec Mycon, un autre de ses contemporains, il poussa l'excès de l'émulation jusque dans l'emploi des matériaux, préférant le bronze de Délos à celui d'Égine, qu'avait adopté son rival. Les anciens ont d'un commun accord décerné à Polyclète le renom d'un des maîtres les plus éminents d'un siècle fécond en grands artistes. Suivant Pline, il aurait seulement excellé dans le genre gracieux et léger; Varron prétend d'autre part qu'il avait gardé dans certaines de ses œuvres de la roideur, quelque chose de carré (*quadrata*), ce qui est le défaut propre à la période qui a immédiatement précédé Phidias, et que toutes d'ailleurs se rapportaient plus ou moins à un même type. C'est là un jugement qu'il est impossible aujourd'hui de contrôler, puisque par malheur on ne possède rien qui puisse avec assurance être attribué à Polyclète. Il n'est pas resté plus de vestige de ses travaux d'architecture, et il faut se borner à mentionner dans ce genre une rotonde (θόλος) et un théâtre, élevés l'un et l'autre à Épidaure. Sa gloire seule lui a survécu et, avec l'indication de quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, le nom des élèves qu'il a formés, comme Alexis, Periclète, Deméas, Aristide, Athénodore, etc.

Le second POLYCLÈTE, natif d'Argos, était le frère de Naucydès, qui lui enseigna la statuaire. On le regarde comme l'auteur de deux statues célèbres décrites par Pausanias, *Jupiter Philius*, à Mégalopolis, et *Jupiter Milichius*, à Argos, ainsi que de quelques-uns des trépieds en bronze consacrés dans le temple d'Amyclée. P. L.

Pline l'ancien, Pausanias, Varron, Cicéron. — Müller, *Archæol. der Kunst.* — Smith, *Dict. of greek and roman biogr.* — Émeric David, *Vies des artistes anciens et mod.* — Braun, *Gesch. der griech. Künstler.*

POLYCLÈTE *de Larisse*, historien grec, vivait probablement à la fin du quatrième siècle avant J.-C. On croit qu'il n'est autre que ce Polyclète de Larisse qui eut pour fille Olympias, mère d'Antigone Doson, roi de Macédoine. Il a écrit une *Histoire d'Alexandre le Grand*, dont les quelques fragments qui nous ont été conservés par Athénée, Strabon, Plutarque, etc., ont été recueillis dans les *Scriptores rerum Alexandri Magni* de Müller, et dans les *Historicorum græcorum fragmenta*, publiés par M. A.-F. Didot.

Vossius, *Historici græci* (édit. Westermann). — Fabricius, *Bibl. græca*.

POLYCRATE (Πολυκράτης), tyran de Samos, né dans la première moitié du sixième siècle avant J.-C., mort en 522. Vers 532 il s'empara avec l'aide de ses deux frères, Pantagnote et Syloson, du pouvoir suprême dans l'île de Samos. Il leur laissa d'abord une part dans le gouvernement; mais peu de temps après il fit mettre à mort le premier, et bannit le second. Ayant équipé une flotte de cent vaisseaux, il se rendit maître de quelques îles voisines et même de plusieurs villes du continent. Il remporta une grande victoire navale sur les Lesbiens, qui, alliés aux Milésiens, avaient cherché à arrêter l'essor de son ambition, qui ne visait à rien de moins qu'à la soumission de toutes les îles de la mer Égée et des cités grecques de l'Ionie. Il conclut une alliance avec Amasis, roi d'Égypte, qui, dans la crainte que le succès merveilleux de toutes les entreprises de Polycrate ne fût suivi de quelque catastrophe inattendue, lui conseilla de prévenir l'envie des dieux par l'abandon d'un objet auquel il tiendrait le plus. Polycrate alors jeta dans la mer l'anneau, monté en émeraude, qui lui servait de cachet; quelques jours après, un pêcheur, ayant fait la capture d'un poisson d'une grandeur extraordinaire, vint l'offrir en don au tyran;

lorsqu'on ouvrit le poisson on y trouva l'anneau. Polycrate fit connaître à Amasis ce nouveau témoignage de la faveur des dieux; mais le roi d'Égypte en fut tout à fait alarmé, et rompit ses relations avec Polycrate. Tel est le récit d'Hérodote. Mais, comme le fait observer avec raison M. Groote dans le t. IV de son *Histoire de la Grèce*, il est beaucoup plus probable que c'est Polycrate qui abandonna l'alliance d'Amasis lorsque ce prince fut, en 525, attaqué par Cambyse. Le fait est qu'il envoya une quarantaine de vaisseaux renforcer la flotte de ce dernier; il y plaça les gens les plus hostiles à son gouvernement, et pria Cambyse de ne plus les laisser revenir à Samos. Ils échappèrent au sort qui leur était préparé, et allèrent à Sparte implorer secours contre leur perfide oppresseur. C'est à l'occasion de la harangue qu'ils prononcèrent devant l'assemblée des Lacédémoniens que ceux-ci répondirent qu'ils en avaient oublié le commencement et n'en avaient pas compris la fin. Les fugitifs s'étant exprimés par une pantomime énergique, les Lacédémoniens, qui avaient à se venger de quelques pirateries exercées contre eux par les Samiens, promirent de les ramener dans leur patrie; ils allèrent avec une flotte considérable, augmentée encore par plusieurs vaisseaux des Corinthiens, faire le siége de Samos; mais après quarante jours d'opérations inutiles, ils retournèrent chez eux. Polycrate, devenu plus puissant que jamais, fit exécuter à Samos plusieurs belles et grandes constructions; il appela à sa cour, remarquable par un luxe extraordinaire, les artistes et les poëtes les plus renommés. Anacréon surtout jouit près de lui de la plus grande faveur. Mais au milieu de cette prospérité tant vantée Polycrate éprouva la fin la plus lamentable; le satrape de Sardes, Oroétès, qui nourrissait contre lui une inimitié profonde, par un motif sur lequel les plus anciens historiens ne sont pas d'accord, l'amena, par un habile subterfuge, à se rendre sur le continent, à Magnésie, et le fit aussitôt crucifier.

Herodote, *Histoire*, liv. III. — Athenée, liv. XII. — Thucydide, I, 13. — Plass, *Die Tyrannen bei den alten Griechen*.

POLYCRATE, sophiste grec, né à Athènes, au quatrième siècle avant J.-C. Il étudia la rhétorique dans les écoles d'Athènes et de Chypre et l'enseigna ensuite dans sa ville natale; Zoïle fut un de ses disciples. Polycrate est cité parmi les hommes les plus renommés de son temps pour leur talent oratoire, par Denys d'Halicarnasse, qui néanmoins relève beaucoup de défectuosités dans son style. Ses écrits perdus aujourd'hui se composent de : Κατηγορία Σωκράτους, pamphlet écrit plusieurs années après la mort de ce philosophe; — Βουσίριδος ἀπολογία : les défauts de cette composition ont été notés par Isocrate, contemporain de Polycrate, dans son *Busiris*, qu'il lui adressa; — Ἐγκώμιον Θρασυβούλου; — Περὶ Ἀφροδισίων, poëme obscène, que Polycrate publia sous le nom de la poëtesse Philénis, dont il voulait ternir la réputation. Sprengel lui attribue le *Panégyrique d'Hélène*, écrit soit-disant par Gorgias.

Suidas. — Denys d'Halicarnasse, *Sur Isée* et *Sur l'élocution de Démosthène*. — Westermann, *Geschichte der griechischen Beredtsamkeit*. — Smith, *Dictionary*.

POLYDORE, sculpteur grec, né à Rhodes. Renommé pour son habileté, il aida Agésandre, qui fut très-probablement son père, dans l'exécution du célèbre groupe de Laocoon, dont la date, fixée généralement au règne de l'empereur Titus, nous fournit l'époque de la vie de Polycrate. Il sculpta encore, selon Pline, des statues d'athlètes, de guerriers, de chasseurs, etc.

Brunn, *Die Griechischen Künstler*. — Thiersch, *Epochen der bildenden Kunst bei den Alten*.

POLYEN LE MACÉDONIEN, écrivain grec, vivait au second siècle de notre ère. Il se fit un nom comme rhéteur habile et disert, et fut appelé souvent à plaider devant le tribunal impérial En 163, étant déjà d'un âge avancé, il écrivit ses Στρατηγήματα, ouvrage dont les six premiers livres contiennent le récit des ruses de guerre des plus célèbres capitaines grecs; le septième raconte les stratagèmes employés par divers peuples barbares, le huitième et dernier ceux dont s'étaient servis plusieurs fameux généraux romains. Ce livre, dédié par l'auteur aux empereurs Marc-Aurèle et Vérus, est écrit d'un style clair et agréable; il est rempli d'anecdotes intéressantes, et on y trouve mentionnés plusieurs faits historiques importants, dont nous devons la connaissance à Polyen seul. Il est seulement à regretter que cet écrivain ait possédé un jugement critique peu exercé, qui lui a fait admettre plusieurs récits mal attestés. Ses *Stratagèmes* ont été publiés à Lyon, 1589, in-12; Leyde, 1690, in-8°; Berlin, 1756, in-12; Paris, 1809, in-8°, et traduits en français (Paris, 1739, 1743, 2 vol. in-12; 1770, 3 vol. in-12); en anglais (Londres, 1793, in-8°); en allemand (Francfort, 1793, 2 vol. in-8°).

Polyen a encore laissé quatre autres ouvrages, aujourd'hui perdus; ce sont : Περὶ Θηβῶν; Τακτικά; Ὑπὲρ τοῦ κοινοῦ τῶν Μακεδόνων, et Ὑπὲρ τοῦ Συνεδρίου.

Fabricius, *Bibl. græca*. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*. — Kronbiegel, *De dictione Polyæni*; Leipzig, 1770. — Smith, *Dictionary*.

POLYEUCTE, orateur athénien, vivait au quatrième siècle av. J.-C. Ami de Démosthène, dont il partageait les opinions politiques, il le seconda dans la lutte contre Philippe de Macédoine. Il fut plus tard l'adversaire de Phocion, qui se moqua publiquement de son excessive corpulence; il se vit de même en butte aux traits satiriques du poëte comique Anaxandride, qui lui reprocha son goût pour la bonne chère. Un fragment d'un de ses discours, lequel est dirigé contre Démade, nous a été conservé par Apsine.

Plutarque, *Phocion* et *Vies des dix orateurs*. — Ruhnken, *Hist. crit. orator. græc.* — Westermann, *Ge-*

schichte der Griechischen Beredtsamkeit. — Smith, *Dictionary.*

POLYEUCTE, premier martyr de l'Arménie, mort en 257. Il servait dans une légion romaine lorsqu'il fut converti à la foi chrétienne par un de ses amis nommé Néarque; quelque temps après il fut condamné à avoir la tête tranchée. On célèbre sa fête le 13 février.

Baillet, *Vies des saints.*

POLYGNOTE (Πολύγνωτος), un des plus grands peintres grecs, né dans l'île de Thasos, vers 490 avant J.-C., mort vers 426. Il appartenait à une famille d'artistes; son père, nommé Aglaophon, fut son maître dans la peinture. On suppose qu'après la conquête de Thasos par Cimon, dans la deuxième année de la 79e olympiade, 463 avant J.-C., il suivit le vainqueur à Athènes, où il obtint bientôt le droit de cité. Il avait alors à peine trente ans, et devait être déjà célèbre, puisque Cimon le jugea digne de son patronage. Grâce à cette protection, Polygnote fut employé à décorer les monuments, tels que le temple de Thésée, l'Anaceium et le Pœcile. On s'est étonné que le nom de Polygnote ne figurât pas parmi ceux des artistes qui décorèrent les monuments, encore plus magnifiques, élevés sous l'administration de Périclès et la surintendance de Phidias; mais Cimon était mort en 449, et le peintre de Thasos, privé de son patron, avait quitté Athènes. Tandis que Phidias travaillait au Parthénon, Polygnote ornait de ses peintures le temple de Delphes. Il revint cependant à Athènes vers 435 pour s'occuper de la décoration des propylées, qui fut un de ses derniers ouvrages. Il travailla aussi à Platée et à Thespies. Pline et Harpocration rapportent qu'il exécuta gratuitement toutes ses œuvres à Athènes. Il est probable qu'il montra le même désintéressement à Delphes, puisque les Amphictyons lui conférèrent l'hospitalité gratuite dans tous les États de la Grèce. On ne mentionne aucun de ses disciples; mais on sait qu'il eut beaucoup d'imitateurs, entre autres Denys de Colophon, et on ne saurait douter qu'il ait été le maître de son frère Aristophon et de son neveu Aglaophon.

Les principaux ouvrages que Polygnote exécuta pour les Athéniens furent ses peintures dans le temple de Thésée (ἐν τῷ Θησέως ἱερῷ, dit Harpocration, si l'on admet la correction de Reinesius, car le texte donne ἐν τῷ Θησαυρῷ, ce qui est difficile à comprendre), et dans le Pœcile, ou Portique peint. Cimon, après avoir terminé la guerre contre les Perses, eut l'idée de consacrer les dépouilles des ennemis aux embellissements d'Athènes; un de ses premiers soins fut de réparer et d'agrandir le portique qui s'étendait sur un des côtés de l'Agora et qui porta successivement les noms de Portique de Peisianax et de Portique peint ou Pœcile (ἡ ποικίλη στοά). Cette construction était une longue colonnade formée d'un côté par une rangée de colonnes, de l'autre par un mur. Ce fut sur cette muraille que furent placées les peintures de Polygnote, de Micon et de quelques autres artistes, exécutées sur des panneaux; elles avaient pour sujets *la bataille d'Œnoé, entre les Lacédémoniens et les Athéniens* (on en ignore l'auteur); *la bataille de Thésée et des Athéniens contre les Amazones* (par Micon); *la bataille de Marathon* (par Panænus, attribuée aussi à Polygnote et à Micon, qui probablement y travaillèrent); *les Grecs après la prise de Troie rassemblés pour juger Ajax, coupable d'avoir fait violence à Cassandre* (par Polygnote); d'après la description de Pausanias, il semble que dans la peinture de Polygnote les chefs grecs assis pour le jugement formaient le centre de la composition; avec l'armée grecque groupée d'un côté, et de l'autre les captives troyennes, parmi lesquelles on distinguait Cassandre. On pense que l'artiste avait emprunté à la *Destruction de Troie* du poëte cyclique Arctinus son sujet, parfaitement approprié à la décoration du Pœcile, puisqu'il rappelait la première grande victoire des Grecs sur les Asiatiques. — Dans l'Anaceium, ou temple des Dioscures, Polygnote peignit *le Mariage des filles de Leucippe.* D'après une vieille légende consignée sans doute dans les poëmes cycliques, Phœbé et Hilæra, filles de Leucippe, furent enlevées le jour de leurs noces par Castor et Pollux. Nous possédons en bas-reliefs sur des sarcophages antiques trois ou quatre représentations de cette légende, qui suivant toute apparence sont des imitations du tableau de Polygnote. Rubens aussi a traité l'enlèvement de Phœbé et d'Hilæra dans un tableau qui se trouve à Munich; la fougue de son pinceau et le mouvement de ses personnages font un contraste complet avec la manière symétrique que Polygnote conservait même dans ses meilleures œuvres. On cite encore de cet artiste une peinture dans le temple d'Athéné à Platée, représentant *Ulysse vainqueur des prétendants*, et des peintures sur les murailles du temple de Thespies, dont le sujet est inconnu; mais son œuvre la plus célèbre était les peintures murales de la *Lesché* des Cnidiens à Delphes. Cette Lesché, ou lieu de réunion, était une cour quadrangulaire entourée d'une colonnade, à peu près comme les cloîtres modernes. Polygnote, chargé de la décoration du péristyle, emprunta ses sujets au cycle épique de la guerre de Troie. Il peignit sur le mur à droite *la prise d'Ilion* et *la flotte victorieuse s'éloignant des rivages troyens pour retourner en Grèce;* sur la muraille opposée, à gauche, il représenta *la descente d'Ulysse dans le monde inférieur.* Dans ces deux tableaux, ou plutôt dans ces deux series de tableaux, les figures semblent avoir été arrangées par groupes successifs et sans aucun égard aux lois de la perspective, chaque figure portant écrit le nom du personnage qu'elle représentait. Pausanias n'a pas consacré moins de sept chapitres à la description de ces célèbres pein-

tures; mais ses indications, faites plutôt pour un guide du voyageur que pour un manuel d'archéologie, sont si imparfaites qu'elles ne donnent qu'une idée vague et insuffisante de l'œuvre de Polygnote; plusieurs artistes et antiquaires se sont efforcés de la restituer, ou du moins de résoudre les questions que soulève la description de Pausanias.

Cette simple liste d'ouvrages atteste la place éminente que Polygnote occupe dans l'histoire de la peinture. Contemporain de Phidias, il contribua comme celui-ci d'une manière décisive aux progrès de l'art, avec cette différence que Phidias atteignit dans la statuaire une perfection absolue, qui depuis n'a jamais été surpassée, ni même égalée, tandis que Polygnote n'atteignit qu'une perfection relative qui fut sinon surpassée, du moins dépassée par ses successeurs. Échion, Nicomaque, Protogène et Apelles, ne firent pas mieux, ni même aussi bien que lui dans son genre, mais ils firent autrement, et c'est le nouveau genre, créé ou perfectionné par ces artistes, qui est regardé aujourd'hui comme la véritable peinture. Cet art se compose, en grande partie, de la disposition pittoresque et dramatique des personnages, des illusions de perspective et de raccourci, des effets de lumière et d'ombre, de la diversité des tons et du coloris; or, rien de tout cela n'existait chez Polygnote, qui se contentait de représenter sur un seul plan, à l'aide de couleurs, des figures semblables à celles que le statuaire obtenait en relief sur une surface de marbre. On a remarqué avec raison que sa peinture était essentiellement sculpturale, et qu'elle différait beaucoup plus de la peinture savante et raffinée d'Apelles que des bas-reliefs de Phigalée et du Parthénon. Son grand mérite fut d'obtenir avec des moyens très-simples, et qui tenaient à l'enfance de l'art, des effets puissants, que toute l'habileté de ses successeurs ne put jamais atteindre. Si la disposition, les groupes des personnages restaient dans ses œuvres d'une simplicité primitive, chaque personnage pris à part était traité avec beaucoup de soin. Pline et Lucien s'accordent à louer l'élégance, la variété et l'éclat de ses draperies, l'expression et la beauté de ses figures. Pour apprécier toute la valeur de ces éloges, il faut se rappeler que dans la peinture antérieure à Polygnote, telle que nous la connaissons par les vases anciens, les personnages avaient des attitudes gauches et roides, que les figures n'étaient que des profils avec les lèvres closes et les yeux fixes, que les draperies formaient des plis parallèles. Polygnote donna la vie et la beauté à ces figures de convention; mais tout en se rapprochant de la réalité il maintint à ses personnages un caractère idéal. C'est même ce respect de l'idéal qui le distingue essentiellement de ses successeurs. C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'épithète de ἠθικός, que lui donne Aristote. Ce philosophe l'explique clairement quand il dit (*Poét.*, 2) : « Polygnote représentait les hommes mieux qu'ils ne sont, Pauson, pires qu'ils ne sont, Denys tels qu'ils sont d'ordinaire » ; et quand il ajoute pour éclaircir sa pensée par un exemple emprunté à la poésie : « Homère représentait les caractères meilleurs que ceux des hommes ordinaires, Cléophon comme ceux des hommes ordinaires, etc. » Le rapprochement de Polygnote et d'Homère n'a rien d'étonnant. Le peintre de Thasos, comme Phidias, empruntait au père de la poésie grecque non-seulement ses personnages, mais la manière de les traiter. L'inspiration des deux grands artistes était épique, tandis que celle de Lysippe et d'Apelles était dramatique. Les premiers s'efforçaient de rendre la grandeur idéale, les autres cherchaient le mouvement et l'émotion. L. J.

Harpocration, Suidas, Photius, au mot Πολύγνωτος. — Platon, *Gorgias*, p. 448, b., et *Schol.* — Théophraste dans Pline, *Hist. nat.*, VII, 56. — Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 9. — Plutarque, *Timon*, 4. — Cicéron, *Brut.*, 18. Aristote, *Poét.*, VI, 5, édit. de Hermann. — Dion Chrysostome, *Orat.*, LV. — Quintilien, XII, 10. — Pausanias, I, 18, 22; IX, 4; X, 19, 25-31. — Lucien, *De Imag.*, 7. — Sillig, *Catalogus artificum*. — Böttiger, *Ideen zur Geschichte der Archæologie der Malerei*. — Diderot, *Correspondance*, vol. III, p. 270, édit. de 1831. — Riepenhausen, *Peintures de Polygnote à Delphes, dessinées et gravées d'après la description de Pausanias* — Otto Jahn, *Die Gemälde des Polygnotos in der Lesche zu Delphi*; Kiel, 1841. — Ot. Müller, *Archæol. der Kunst*, 319; *Phidias*. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — *Dictionary of antiquities*, aux mots COLORS et PAINTING.

POLYHISTOR. *Voy.* ALEXANDRE (*Cornelius*).

POLYIDE, poëte, peintre et musicien grec, vivait au commencement du quatrième siècle av. J.-C. Estimé pour ses dithyrambes presque à l'égal de Timothée, il introduisit dans la musique plusieurs innovations qui eurent beaucoup de succès, comme le prouve un décret des habitants de Cnosse, qui nous a été conservé. Une de ses compositions poétiques avait pour sujet *Atlas*; il y avait travesti ce personnage en un berger de Libye et l'avait fait changer en pierre par Persée. Selon Welcker, il serait encore l'auteur d'une tragédie d'Iphigénie, dont Aristote cite des passages dans sa *Poétique*, et que ce philosophe attribue à un Polyide qu'il qualifie de sophiste.

O. Müller, *Gesch. der griech. Litteratur*, II. — Bode, *Gesch. der hellenischen Dichtkunst*, II et III. — Schmidt, *Diatribe in dithyrambicos*, p. 121-124. — Kayser, *Hist. tragicorum græcorum*, p. 318-322. — Bernhardy, *Grundris der Gesch. der griech. Litter.*, II. — Smith, *Diction.*

POLYIDE, médecin grec, vivait probablement au premier siècle de notre ère. Il a écrit un traité pharmaceutique, d'où Galien, Aétius, Paul d'Égine, Oribase et autres auteurs médicaux ont extrait plusieurs formules de recette.

Choulant, *Handbuch für die ältere Medicin*. — Sprengel, *Hist. de la méd.* — Smith, *Dict.*

POLYMNESTE, poëte et musicien grec, vivait vers le milieu du septième siècle avant J.-C. Fils de Mélès, natif de Colophon, il cultiva la musique dorienne, et fut l'inventeur d'un

nouveau *nome*, qui fut dénommé d'après lui. Il composa des élégies, qui servirent de modèles à Mimnerme, son compatriote, et des poésies érotiques, dont le caractère passionné fut ridiculisé par Aristophane et Cratinus; il écrivit aussi, à la demande des habitants de Sparte, un poëme en l'honneur de Thalétas.

Bode, *Gesch. der hellen. Dichtkunst*, II. — Ulrici, *Gesch. der hellen. Dichtkunst*, II. — Clinton, *Fasti hellenici*, I, ann. 665, 657 et 644. — Smith, *Dict.*

POLYSPERCHON, général macédonien, né dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C., mort après 303. Fils de Simmias, natif de la province de Stymphée, il servit avec éclat dans les armées de Philippe de Macédoine et d'Alexandre le Grand; à la bataille d'Arbèles il conduisit la division de la phalange, qu'il commandait depuis 332. Il continua à se distinguer dans les expéditions en Asie et dans l'Inde; il s'empara entre autres de la forte place de Nora. En 323 il fut chargé en second, sous Cratérus, de ramener en Macédoine les vétérans et les invalides de l'armée, et se trouva ainsi en Europe lors de la mort d'Alexandre, ce qui explique pourquoi il ne fut pas question de lui dans le partage des possessions d'Asie. Lorsque, peu de temps après, la guerre eut éclaté entre Perdiccas et Antipater, il fut chargé par ce dernier du gouvernement de la Macédoine et de la Grèce, et repoussa victorieusement l'attaque des Étoliens contre la Thessalie. En mourant Antipater (319) lui confia, à l'exclusion de son propre fils Cassandre, la tutelle des deux rois, Arrhidée et Alexandre, ce qui le plaçait à la tête de tout l'empire. Frustré dans ses espérances, Cassandre noua des intelligences avec Antigone, pour renverser Polysperchon, qui se prémunit contre cette ligue, en s'alliant avec Eumène; en même temps le régent abrita son autorité derrière le nom d'Olympias, la mère d'Alexandre, qu'il dédommagea des persécutions qu'elle avait éprouvées de la part d'Antipater. Il se concilia aussi les populations de la Grèce, en leur rendant une partie de leur indépendance et en les autorisant à abolir les gouvernements oligarchiques qu'Antipater avait institués. S'étant mis en marche pour s'emparer du Pirée et du fort de Munychie, qui étaient au pouvoir de Cassandre, il fut rejoint en Phocide par Phocion et autres membres de l'oligarchie athénienne, qui fuyaient la vengeance du parti démocratique; mais il les fit immédiatement livrer à leurs ennemis, en les exposant ainsi à une mort certaine. Il s'avança ensuite (318) sur Athènes, et entreprit, mais sans succès, le siége du Pirée, que Cassandre venait de ravitailler; abandonnant alors à son fils Alexandre la poursuite des opérations, il pénétra dans le Péloponnèse, dont toutes les villes se soumirent à lui, sauf Mégalopolis, qui résista à toutes ses attaques. Sur ces entrefaites, sa flotte, commandée par Clitus, fut entièrement défaite par Cassandre, qui parvint aussi à s'emparer d'Athènes. Ce revers fut suivi par la perte de toute la Macédoine, dont Cassandre se rendit maître avec l'aide de l'ambitieuse Eurydice, la femme du roi Arrhidée. Mais dès le printemps de l'an 317 Polysperchon, s'étant assuré du concours du roi d'Épire Éacide, rentra en Macédoine, et réussit à en chasser ses ennemis, grâce à l'influence d'Olympias, qui se déclara en sa faveur, mais qui exigea, en compensation, qu'il la laissât libre de satisfaire sa haine contre Eurydice, qui fut mise à mort ainsi que le malheureux Arrhidée. Il ne put non plus empêcher Olympias de faire égorger une centaine des principaux Macédoniens, anciens partisans d'Antipater. Profitant de l'exaspération générale produite par ces cruautés, Cassandre pénétra à l'improviste en Macédoine avec une armée considérable (316); il envoya son lieutenant Callas contre les troupes que Polysperchon avait rassemblées en Thessalie, et qui furent entièrement défaites près d'Azore. Polysperchon se retira avec les débris de son armée en Étolie, où il apprit la mise à mort d'Olympias et l'emprisonnement du jeune roi Alexandre. De là il gagna le Péloponnèse, qui était resté en grande partie au pouvoir de son fils, Alexandre, et il s'y maintint contre les troupes de Cassandre, qui en 315 envahirent ce pays. L'année suivante, ayant reçu des soldats et de l'argent d'Antigone, avec lequel il s'était ligué contre presque tous les autres généraux d'Alexandre le Grand, il s'empara d'Argos et de quelques villes de la côte orientale du Péloponnèse, et combattit avec succès une nouvelle tentative dirigée contre cette contrée par Cassandre, qui était parvenu à attirer à son parti Alexandre, le fils de Polysperchon. Mais en 323 ce dernier se vit enlever par Ptolémée, neveu d'Antigone, presque toutes ses possessions, sauf Corinthe et Sicyone. En 310 il décida Hercule, le fils d'Alexandre le Grand et de Barsine, à faire valoir ses droits à la couronne, et se rendit avec lui en Étolie, dont les habitants reconnurent ce jeune prince. Rejoint par beaucoup de ses anciens partisans, il réunit une armée de vingt mille hommes, et pénétra en Macédoine. Cassandre, qui s'avança pour l'arrêter, remarquant que ses troupes allaient se déclarer pour Polysperchon, entama avec lui des négociations secrètes, et l'amena à force de promesses et de flatteries à abandonner la cause d'Hercule, que Polysperchon fit empoisonner. Lorsque à la suite de ces conventions Polysperchon se rendit dans le Péloponnèse, dont Cassandre lui avait abandonné la possession, il ne réussit à réduire sous son autorité qu'une très-faible partie de ce pays. Il se trouva placé dès lors dans une position toute inférieure; son nom n'est plus cité qu'une seule fois par l'histoire; elle nous apprend qu'en 303 il assista Cassandre dans ses opérations en Grèce contre Démétrius de Phalère. Vaillant et habile capitaine, Polysperchon se montra moins ca-

pable dans l'art de la politique; il fut plus intègre que les autres généraux d'Alexandre; on doit lui reprocher d'avoir montré peu d'énergie cependant lors du meurtre d'Arrhidée, et de s'être rendu coupable de perfidie en faisant mourir l'infortuné Hercule. E. G.

Arrien, *Anabasis*. — Quinte-Curce. — Justin. — Diodore de Sicile (liv. XVII-XX, *passim*). — Flathe, *Geschichte Macedoniens*. — Manbert, *Geschichte der Nachfolger Alexanders der Grossen*. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*. — Grote, *History of Greece*. — Smith, *Diction*.

POLYZÈLE, poëte comique grec, né à Athènes, vers la fin du cinquième siècle avant notre ère. Il écrivit quelques pièces dans la manière de l'ancienne comédie, et un plus grand nombre d'autres dans le goût de la comédie moyenne; voici les titres de quelques-unes d'entre elles : *Niptra*; — *Démotyndareos*; — *La naissance d'Aphrodite*; — *La naissance des Muses*, etc. Les fragments qui nous en restent se trouvent dans le recueil de Meineke (II, p. 867-872).

Meineke, *Hist. comicorum græc.* — Fabricius, *Bibl. græca*.

POMARANCIO (*Niccolo* CIRCIGNANI, dit le), peintre de l'école florentine, né à Pomarancio, près Volterra, mort après 1591. Il est probable qu'il fut élève du Titien, qu'il aida dans ses travaux à la grande salle du Belvédère du Vatican. Arrivé jeune à Rome, il y passa une partie de sa vie, et exécuta un grand nombre de fresques, parmi lesquelles nous citerons la coupole de Sainte-Pudentienne, *l'Éternel entouré d'anges* (tribune de S.-Giovanni-Paolo), *Saint Jean-Baptiste* (église de la Consolazione), et une série de trente-deux affreuses *Scènes de martyre* (à S.-Stefano-Rotondo), vigoureuses, mais peu soignées. Il est assez probable que le Pomarancio vint terminer ses jours dans sa patrie; car c'est parmi ses nombreux ouvrages conservés à Volterra que nous trouvons ceux qui doivent être attribués aux dernières années de sa vie. A S.-Giusto, une *Descente de croix* est signée *Nicolaus Circinianus di Ripomarance pingebat* A. D. MDLXXXX; et au Baptistère, sur une *Ascension*, l'un de ses meilleurs ouvrages, on lit : *Nicolaus de Circignanis Volaterranus pingebat* anno 1591. Indiquons encore dans cette ville, à la cathédrale, un *Père éternel*, seul reste des fresques dont il avait orné la tribune; à S.-Pietro in Selci, une *Annonciation*, tableau, et à Saint-François, une *Pitié*. Cet artiste se fit souvent aider par ses élèves, dont les plus connus sont Cristoforo Roncalli, surnommé aussi le Pomarancio, et son propre fils, *Antonio* CIRCIGNANI, qui, resté ignoré tant que son père vécut, se fit tout à coup avantageusement connaître par les peintures dont il enrichit une chapelle de Santa-Maria Traspontina à Rome; on y reconnaît une heureuse inspiration de la manière du Baroccio. A Florence, sous le portique de l'hospice de S.-Matteo, il a peint à fresque, en 1614, la *Dispute avec les docteurs*, le *Massacre des innocents*, l'*Adoration des Mages*, et la *Nativité*. Appelé dans son âge mur à Città di Castello, Antonio y passa plusieurs années, peignant pour les églises et les particuliers. On croit que parvenu à l'âge de soixante ans, il vint terminer ses jours, vers 1630, au village de Pomarancio, berceau de sa famille. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — *Guida per la città di Volterra*.

POMARANCIO (*Cristoforo* RONCALLI, dit le), peintre de l'école florentine, né en 1552, à Pomarancio, mort à Rome, en 1626. Élève du précédent, Niccolò Circignani, il fut dans sa jeunesse conduit à Rome par son maître, qui l'employa comme aide dans ses travaux. A la même époque, sous la direction d'Ignazio Danti, il travailla avec Tempesti, Raffaellino da Reggio, Palma le jeune et plusieurs autres à l'achèvement des loges de Raphael. Cette entreprise terminée, il peignit sur ardoise pour Sainte-Marie des Anges de Rome la *Mort d'Ananias et de Saphira*, œuvre capitale qui fut jugée digne d'être copiée en mosaïque pour la basilique de Saint-Pierre. Après avoir peint à Saint-Jean de Latran le *Baptême de Constantin*, à S.-Giacomo la *Résurrection de Jésus-Christ*, à Saint-Grégoire *Saint André*, l'une de ses meilleures productions, il fut appelé à peindre la coupole de l'église de Lorette, de préférence au Guide et au Caravage. Ce dernier se vengea en lui faisant balafrer le visage par un spadassin. La coupole de Lorette, dans l'exécution de laquelle Roncalli se fit aider par Jacometti, Pietro Lombardo, Lorenzo Garbieri et plusieurs autres, offre une grande variété et une grande richesse de composition. Bien que ces peintures aient beaucoup souffert, on y reconnaît encore des têtes d'une grande beauté. Roncalli avait peint aussi dans le trésor divers sujets tirés de la vie de la Vierge. Ces travaux lui valurent le titre de chevalier de l'ordre du Christ, qui lui fut conféré par Paul V. Le Pomarancio a travaillé encore en divers autres lieux du Picentin; c'est ainsi qu'on voit de lui un *Noli me tangere* aux Eremitani de S.-Severino; un *Saint François en prière* à Saint-Augustin d'Ancône; une *Sainte Palatie* à Osimo, et au palais Galli de la même ville un *Jugement de Salomon*, que Lanzi regarde comme son meilleur ouvrage à fresque. Pendant un assez long séjour qu'il fit à Gênes, il enrichit ses palais et ses églises de plusieurs beaux ouvrages, qui soutiennent la comparaison avec ceux des meilleurs maîtres du temps. Citons encore parmi ses tableaux : le *Martyre de saint Simon* à la Pinacothèque de Munich, et au Musée de Madrid *La Vierge pleurant sur le corps de son fils*. La manière du Pomarancio est très-variée, et rappelle tantôt l'école florentine, tantôt l'école romaine; quelquefois même elle approche de l'ecole vénitienne. Ordinaire-

ment son coloris est plus vif et plus brillant dans ses fresques que dans ses tableaux à l'huile. Dans les unes et dans les autres, quand le sujet le permet, il introduit de riants paysages, qui ne contribuent pas peu au relief du groupe principal. Malheureusement, à l'imitation de son maître, il se fit souvent aider par ses élèves; aussi plusieurs de ses ouvrages présentent-ils des parties faibles, qui les déparent. On lui reproche quelques irrégularités de perspective. E. B—N.

Lanzi. — Ticozzi. — Orlandi. — Pistolesi. — Al. Maggiore, *Le pitture d'Ancona*.

POMARÉ Ier (1), roi de Taïti, né vers 1743, mort en 1798. Il reçut en naissant le nom d'Otou; sa jeunesse se passa au centre de l'île; aussi les premiers navigateurs, qui visitèrent Taïti n'eurent aucune relation avec lui. Ce ne fut que le 26 avril 1773 que Cook obtint de visiter Otou à Oparée : il en reçut l'accueil le plus bienveillant. Le roi avait environ trente ans, une taille de six pieds anglais; il était très-bien fait et de bonne mine; sa barbe, ses longues moustaches, ses cheveux touffus et bouclés étaient noirs. Il paraissait d'une grande timidité, et refusa d'abord de rendre visite aux Anglais. Le 27 novembre 1774, Otou vit un second Européen, le capitaine espagnol Domingo Bonechea, qui ne crut pouvoir mieux reconnaître l'hospitalité des Taïtiens qu'en leur laissant deux missionnaires, les PP. Hieronimo et Narcisso. En 1779, Otou épousa Hidia, fille de son oncle Toutaha. Il fit étrangler le premier enfant de cette union pour conserver son rang; mais ayant voulu sauver son second enfant, il dut, selon la loi du pays, abdiquer et se contenter de la seconde place. Ce fut alors qu'il prit le nom de *Pomaré*, par allusion à un rhume qu'il avait contracté en combattant ses adversaires. Il continua à bien accueillir les Européens, entre autres Vancouver. Le 16 mars 1797, il remit le pouvoir à son fils. « Ce roi, dit Ellis, était doué d'une énergie opiniâtre et d'une rare sagacité. Il avait su régner jusqu'à sa mort sous le nom de son fils et malgré les lois du pays. La vie de ce monarque civilisateur avait été un long combat, et ce fut lui qui protégea les missionnaires en toute occasion. »

POMARÉ II, né en 1781, mort le 7 septembre 1821. La cession qu'il fit aux missionnaires protestants du territoire de Matavaï, l'un des plus riches de l'île, fut la principale cause de la rébellion qui éclata en 1807. Il se réfugia dans l'île de Wahine, et y reçut le baptême, espérant que les Européens lui viendraient en aide. Cependant en 1813 les chefs insurgés, las de s'entretuer, le rappelèrent à Taïti; mais sa conversion fut un obstacle à sa réintégration. Une guerre d'extermination s'engagea entre les chrétiens et les idolâtres. L'île, autrefois si tranquille, si florissante, si peuplée, ne fut bientôt qu'un amas de ruines ensanglantées; la famine et la peste vinrent en aide au fer et au feu. Les massacres s'arrêtèrent enfin en 1817; mais l'archipel taïtien, qui au rapport de Bougainville contenait en 1768 plus de cent mille habitants, n'en comptait plus que seize mille lorsque Pomaré II reprit le pouvoir. Dès lors il se consacra au progrès du nouveau culte, non-seulement comme chef, mais comme apôtre. On lui doit la première traduction de l'Évangile en taïtien. Sur la fin de sa vie, il abusa à un tel point des liqueurs spiritueuses qu'il tomba dans un abrutissement presque complet et mourut d'hydropisie.

POMARÉ III, son fils, lui succéda sous la tutelle de sa tante Pomaré-Wahine; il mourut en 1826, âgé de neuf ans.

* POMARÉ (*Aimata*, connue sous le nom DE), sœur du précédent, née en 1822. Peu à peu enhardie par l'exemple de sa mère, Hidia, et de sa tante Pomaré-Wahine, sous la tutelle de laquelle elle avait été placée, elle se livra à la dissolution la plus éhontée. Elle épousa un de ses parents, Pomaré. Bientôt la débauche gagna les classes inférieures. Pomaré, arrivée à sa majorité en 1832, menaça les missionnaires d'expulsion. Cependant en avril 1830 les missionnaires anglais obtinrent le monopole du bétail. A ces causes de troubles vint se joindre, en 1835, l'introduction dans l'île de missionnaires catholiques français. Expulsés en 1836, une expédition française les ramena en 1838, et le consul de France Marenhout obtint en 1842 de cinq chefs de l'île une déclaration par laquelle ils plaçaient l'île sous la protection de la France. Pomaré protesta contre cet acte, et quand arriva, en 1843, à Taïti la déclaration par laquelle Louis-Philippe acceptait ce protectorat, elle fit aussitôt amener le pavillon tricolore. L'amiral Du Petit-Thouars, chargé d'organiser le protectorat, publia une proclamation portant que la reine avait désormais perdu son droit de souveraineté. Cette mesure, contre laquelle l'Angleterre protesta, eut pour résultat de transformer en hostilités ouvertes la résistance des naturels, excités par le missionnaire-inspecteur protestant Pritchard. Divers engagements meurtriers eurent lieu, notamment le 17 avril à Maharea et le 30 juin à Rapapa. Du Petit-Thouars, voulant couper le mal dans sa racine, fit enlever Pritchard, et l'expulsa de l'île. L'Angleterre fit de cet acte d'énergie un *casus belli*. Cette affaire fut sur le point d'avoir les suites les plus graves; elle excita en France comme en Angleterre une extrême exaltation, et se termina de la part de la France par des explications et des paroles de regret pour les dommages dont se plaignait Pritchard et par la promesse d'une indemnité de 25,000 fr., qui ne fut jamais payée, le payement n'ayant pas été réclamé. Le nouveau gouverneur, M. Bruat, ne réussit pas à ramener la paix. La reine Pomaré, qui s'était retirée à Barabora, une des îles voisines, persista dans sa résistance. Le 7 janvier 1845, les Français arborèrent le pavillon

(1) *Pomaré* signifie *rhume* en taïtien.

du protectorat à Papéiti, et l'île Raïatéa fut mise en état de siége. La guerre continua; mais le 17 décembre 1846 les Français s'étant emparés du fort Fatahua, la soumission de l'île fut complète. A la suite de longues négociations Pomaré accepta enfin le protectorat, mais réserva sa souveraineté entière sur les îles Huahéine, Raïatéa et Bolabola. Depuis lors les intrigues des missionnaires des deux religions n'ont cessé d'agiter le pays. En 1852 il éclata à Taïti une révolution, à la suite de laquelle la reine Pomaré fut expulsée et la république proclamée. L'intervention française rendit le trône à la reine, mais elle abdiqua en faveur de ses enfants (mai 1852). Son fils aîné, *Tamatoa V*, a été couronné, le 19 août 1857, roi de Raïatéa et de Tahaa; le second est roi de Huahéine, et leur sœur, reine de Bolabola, a épousé Kaméhaméa, roi des îles Sandwich. A. DE L.

Cook, *Voyages*. — Reybaud, *Voyage pitt. autour du monde*. — Duperrey, *Voyage de la* Coquille. — Dumont d'Urville, *Voyage dans l'Océanie*. — Domeny de Rienzi, *Océanie*, t. III, dans l'*Univers pittoresque*.

POMARIUS (*Samuel* BAUMGARTEN, en latin), controversiste allemand, né le 26 avril 1624, à Winzig (Silésie), mort le 2 mars 1683, à Lubeck. Il eut de la part de son père, qui était meunier, beaucoup d'obstacles à surmonter pour faire ses études classiques au collége de Breslau et aux universités de Francfort-sur-l'Oder et de Wittemberg. S'étant acquis de la réputation par ses leçons et par ses disputes philosophiques, il fut appelé comme pasteur à Magdebourg (1660), puis comme professeur de théologie à Eperies (1667). Il eut à essuyer bien des tribulations dans ce poste, et fût en 1673 obligé de le quitter lorsqu'on chassa tous les ministres protestants de la Hongrie; il s'établit à Wittemberg, et de là à Lubeck en qualité de surintendant. Presque tous les écrits de Pomarius sont destinés à plaider en faveur de la communion luthérienne; il eut à soutenir de fréquentes disputes avec les jésuites et même avec certains théologiens protestants. Nous citerons de lui : *De noctambulis*; Wittemberg, 1649, 1650, in-4°; — *De moderatione theologica*; ibid., 1674, in-4°; — *In epistolam S. Judæ commentarius*; ibid., 1684, in-4°.

Moller, *Cimbria litter*. — Chaufepié, *Dict. hist*.

POMBAL (*Sébastien-Joze* DE CARVALHO E MELLO, comte D'OEYRAS, marquis DE), homme d'État portugais, né le 13 mai 1699, à Soura, près de Coïmbre, mort à Pombal, le 5 mai 1782. Son père, Manuel de Carvalho, était capitaine de cavalerie. Après avoir étudié le droit à Coïmbre, Carvalho servit dans la milice, mais il ne tarda pas à abandonner cette carrière, se maria avec Teresa de Noronha, nièce du comte dos Arcos, et fut en 1739 nommé envoyé extraordinaire à Londres, où il demeura jusqu'en 1745. La protection de la reine Marie-Anne-Joséphine, femme de Jean V, le fit nommer ensuite ministre plénipotentiaire à Vienne, poste qu'il ne conserva pas longtemps. Devenu veuf, le 7 janvier 1749, il épousa en secondes noces Léonore-Ernestine, fille du comte d'Aun. Ce mariage eut une heureuse influence sur sa fortune politique. Après la mort de Jean V (juillet 1750), sa veuve le proposa à Joseph Ier, son fils, pour remplacer le premier ministre malade, et ce prince l'appela au ministère des affaires étrangères Les débuts de son administration furent brillants. Il prohiba d'abord l'exportation du numéraire, loi que les Anglais surent éluder cependant; en second lieu il diminua le pouvoir de l'inquisition, et enfin réunit à la couronne un grand nombre de domaines qui en avaient été indûment aliénés. L'organisation de l'armée suivit de près ces mesures, puis vinrent l'introduction de nouvelles populations dans les colonies, la formation d'une compagnie des Indes et celle qui était spécialement consacrée au Brésil sous le titre de *Compagnie du Grand Para et du Maranham*. En vertu d'un traité d'échange signé en 1753, entre le Portugal et l'Espagne, la colonie portugaise du Sacramento devait appartenir à l'Espagne, tandis que le Paraguay, province sujette de nom à la couronne espagnole, devenait l'apanage du Portugal. L'exécution du traité éprouva de la part des Indiens une résistance et des difficultés dont on imputa le tort aux jésuites, créateurs des missions du Paraguay. Il en résulta des guerres et des vexations de toutes espèces, et ce fut la première cause de la disgrâce de la célèbre société auprès de Joseph Ier et de Carvalho, son ministre. Ce dernier fit nommer son frère, Francisco-Xavier de Mendonça, capitaine général de la province, et lui donna, dit-on, des instructions secrètes pour enlever aux jésuites le gouvernement de leurs missions, et pour les perdre, par ses rapports, dans l'esprit de son maître.

Ce fut dans ces circonstances qu'arriva, le 1er novembre 1755, le terrible tremblement de terre de Lisbonne. Carvalho déploya un courage, une activité, une énergie presque surhumaine; mais le roi seul lui tint compte de ses efforts pour adoucir les malheurs publics : il le nomma comte d'Oeyras, le 6 juin 1756. Carvalho se servit de cet accroissement de puissance pour combattre avec plus d'audace non-seulement la noblesse, mais le peuple, qui s'était soulevé contre le monopole commercial du gouvernement, destiné pourtant à contrebalancer celui des Anglais. La révolte fut comprimée; plusieurs grands furent exilés, et les jésuites, devenus les ennemis les plus implacables du premier ministre, confinés dans leurs maisons, le 16 septembre 1757. Une conspiration contre la vie du roi, qui éclata dans la nuit du 3 au 4 septembre 1758, lui livra enfin ses ennemis. Plusieurs membres de la haute noblesse, notamment le duc d'Aveiro, l'un des plus grands seigneurs du royaume, et chef de la conspiration, furent arrêtés, mis en jugement et exécutés devant la tour de Belem, le 13 janvier 1759. Quelques jésuites, accusés d'avoir trempé dans

cette conjuration, périrent dans leurs cachots; et le P. Malagrida, qui avait prophétisé la mort du roi, fut condamné au feu par l'inquisition. Un terrible mystère enveloppe encore toute cette procédure aux yeux de l'historien; mais la seule chose qui ne soit pas douteuse, c'est que le ministre de Joseph Ier continua son système d'intimidation, et par une exécution sanglante jeta l'épouvante parmi les grands de Portugal. Un décret royal, en date du 3 septembre 1759, avait banni tous les jésuites du royaume. Comme ils ne se pressaient pas d'obéir, le tout-puissant ministre les fit saisir par des soldats, embarquer de force et transporter dans les États de l'Église. Le pape s'étant plaint trop vivement de cette violence, Carvalho fit conduire le nonce apostolique à la frontière, en 1760. Une rupture entre le Portugal et Rome était imminente, lorsque Clément XIII mourut (1769). Clément XIV, qui abolit l'ordre des Jésuites, en 1773, rétablit la bonne harmonie entre le saint-siége et ce royaume. La guerre avec l'Espagne, qui avait éclaté en 1670, et qui n'eut d'autre cause que l'orgueil excessif avec lequel Carvalho traita cette puissance, l'engagea à réorganiser complétement l'armée portugaise et à élever de nouvelles fortifications sur les frontières. Nommé marquis de Pombal (17 septembre 1770), il s'appliqua à favoriser l'agriculture et à améliorer l'enseignement. Il voulait aplanir les marches du trône devant le jeune prince dom Joseph de Beira, qu'il désirait voir succéder à son grand-père. La mort de Joseph Ier, arrivée le 24 février 1777, vint ruiner tous ses projets. Ce prince, parvenu au dernier terme de sa carrière, n'avait manifesté qu'un désir ardent : c'était de voir sa plus jeune fille, Maria-Bénédicte, unie à son petit-fils l'infant dom Joseph, prince du Brésil. Après avoir obtenu des dispenses de la cour de Rome, le mariage avait été célébré trois jours avant la mort de Joseph Ier.

Lorsque la jeune reine dona Maria eut été couronnée, le ministère fut changé, et le marquis d'Angeja devint président du trésor royal. Un des premiers soins de la reine fut d'ouvrir les prisons et d'en faire sortir les détenus politiques qui y étaient renfermés depuis si longtemps. Un spectacle douloureux frappa alors les habitants de Lisbonne, et la pitié populaire s'émut vivement en contemplant cette misère des cachots. Les ennemis de Pombal avaient compté sur un tel spectacle pour achever la réaction. Mieux que tout autre, Pombal avait apprécié sa situation réelle : il avait fait accepter sa démission des postes qu'il occupait, et s'était retiré au bourg de Pombal : ce fut d'abord une retraite honorable plutôt qu'un exil, puisque son traitement lui fut continué; mais les choses ne tardèrent pas à changer de face. Une circonstance particulière hâta bientôt le dénoûment. Lorsque les prisons avaient été ouvertes, divers personnages impliqués dans l'affaire du duc d'Aveiro refusèrent de profiter de l'amnistie, et demandèrent la révision du procès. Le 10 octobre 1780, la reine ordonna cette révision, et dans la nuit du 3 avril 1781, après diverses contestations qui firent durer la sentence jusqu'à quatre heures du matin, des juges déclarèrent innocentes toutes les personnes, tant mortes que vivantes, qui avaient été tenues dans les cachots. Les persécutions contre l'ancien ministre recommencèrent plus vives et plus ardentes à partir du jour où la réhabilitation fut ordonnée. Le marquis de Pombal se vit déclaré criminel, et si ses ennemis ne purent obtenir que l'exécution de peines sévères suivît une pareille décision, il faut attribuer une telle modération à la condescendance de la reine, qui, prenant en pitié l'âge avancé de Pombal, ne voulut point le soumettre à une peine afflictive. On lui ordonna seulement de résider à vingt lieues de la capitale; mais le peuple, à son tour, eut un arrêt à réviser, et il le fit avec cette concision d'expressions qui fait passer à la postérité ses décisions souveraines. Lorsque le vieillard paraissait dans le lieu où on l'avait rélégué et où il mourut, les paysans ne l'appelaient pas autrement que le *grand marquis*. La petite chapelle du bourg de Pombal a longtemps renfermé son cercueil; mais certaines haines politiques survivent aux jugements des nations, et les cendres d'un des plus grands hommes du Portugal ont été dispersées, et abandonnées, dit-on, aux animaux immondes; mais il est vrai de dire que, par un décret du 10 octobre 1833, son médaillon a été replacé par ordre de dom Pedro sur le piédestal de la statue équestre de Joseph Ier à Lisbonne. [*Encyc. des G. du M.*, avec add.)

Mémoires du marquis de Pombal; 1784, 4 vol. in-12 : traduction (attribuée à Gattel) de la *Vita di Seb.-Gius. di Carvalho*; 1781, 4 vol. in-8°. Pombal y est traité avec une extrême sévérité; mais ce livre est précieux en ce qu'il renferme une foule de pièces justificatives et officielles. — *Administration du marquis de Pombal*; Amsterdam, 1787, 4 vol. in-12, travail judicieux, mais trop apologétique, attribué à Desoteur, baron de Cormatin. — *Anecdotes du ministère de Pombal*; 1784, in-12. — *Archives littér. de l'Europe*, t. XI, p. 187. — F. Denis, *Le Portugal*; dans l'*Univers pitt.*

POMET (*Pierre*), botaniste français, né le 2 avril 1658, à Paris, où il est mort, le 18 novembre 1699. Placé dès son enfance dans le commerce, il ne fut pas plus tôt hors d'apprentissage qu'il visita l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande, afin d'y acquérir une connaissance complète des substances médicinales. De retour à Paris, il ouvrit un magasin de drogues, et fit en peu de temps une fortune considérable. Ses talents lui méritèrent l'estime des plus habiles médecins de son temps, et lui valurent l'invitation de démontrer, au Jardin des plantes, les drogues qu'il avait rassemblées à grands frais de toutes les contrées avec lesquelles la France entretenait des relations commerciales. On a de lui : *Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux et des minéraux*; Paris, 1694, in-fol., et 1735,

2 vol. in-4°, fig.; trad. en allemand et en anglais : malgré des inexactitudes, ce traité était, à l'époque où il parut, le plus complet que l'on possédât sur la matière médicale; — *Droguier curieux, ou Catalogue des drogues simples et composées*; Paris, 1695, 1709, in-8°.

Son fils, POMET (*Joseph*), apothicaire des hôpitaux de Paris, surveilla en 1735 la seconde édition de l'*Histoire des drogues*.

Éloy, *Dict. hist. de la méd.*

POMEY (*François-Antoine*), humaniste français, né le 9 décembre 1619, à Pernes (comtat Venaissin), mort le 10 novembre 1673, à Lyon. Il entra en 1636 chez les Jésuites, professa longtemps les humanités et la rhétorique dans différents colléges, et devint préfet des classes à Lyon. Nous citerons de lui : *Genethliacus Delphini* (Louis XIV); Lyon, 1639, in-4°; — *Candidatus rhetoricæ;* ibid., 1650, in-8°; corrigé et réédité par le P. Jouvenci, Paris, 1711, in-8°; — *Méthode pour bien faire toutes les actions;* ibid., 1655, in-12; trad. en italien, sous le titre d'*Orologio interiore dell' anima* (1682); — *Particules réformées et mises en meilleur ordre;* ibid., 1656, in-24 : la première édit. est de 1651; — *Pantheum mythicum;* ibid., 1659, 1684, in-12; réimpr. plusieurs fois avec figures et trad. en français (*Histoire des anciennes divinités du paganisme*; Paris, 1715, in-12); — *Libitina, seu de funeribus apud Romanos*, etc.; ibid., 1659, in-12; —*Pomariolum floridioris latinitatis*; Avignon, 1661 : c'est un bon abrégé du *Dictionnaire* de Robert Estienne et qui a eu plusieurs éditions, sous différents titres; — *Dictionnaire royal des langues françoise et latine, enrichi des termes des arts de l'une et de l'autre langue;* Lyon, 1664, 1672, 1676, in 4°; il a été abrégé par l'auteur (1664) et reproduit, augmenté de la partie allemande (Francfort, 1702, 1707, 1730, 3 vol.); — *Indiculus universalis* (français et latin); Lyon, 1667, in-12; souvent réimprimé; — *Colloquia scholastica;* ibid., 1668, in-12.

Sotwell, *Bibl. script. Soc. Jesu.* — Achard, *Dict. hist. de la Provence.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse.*

POMME (*Pierre*), médecin français, né en 1735, à Arles, où il est mort, en 1812. Reçu docteur à la faculté de Montpellier, il exerça d'abord dans sa ville natale, mais sa réputation le fit bientôt appeler à Paris, où la cure de quelques maladies désespérées augmenta encore sa célébrité. Sa méthode toute contraire, dans ses applications pratiques à celle de l'*incitation*, répandue en Angleterre, en Italie et en Allemagne après la mort de Brown, son auteur, a été renouvelée et enseignée de nos jours. Devenu fort riche, Pomme se retira à Arles. On a de lui : *Traité des affections vaporeuses des deux sexes;* Paris, 1763, in-12; nouvelles éditions publiées au Louvre, aux frais du gouvernement (1767, 1776, 1782, in-4°); autre édition, donnée par Éloi Johanneau, avec notes (1803, 2 vol. in-8°) : *Supplément* à ce traité (1804, in-8°) : ces deux ouvrages ont été trad. en allemand et en italien; — *Recueil de pièces publiées pour l'instruction du procès que le traitement des vapeurs a fait naître parmi les médecins;* Paris, 1771, 1784, in-8°; — *Mémoires et observations critiques sur l'abus du quinquina;* Arles, 1803, in-8°.

Éloi Johanneau, *Notice*, dans la *Biblioth. hist.* de Ch. Pougens. — Rabbe, *Biogr. univers. et port. des contemp.*

POMMER (*Christophe-Frédéric*), médecin allemand, né à Calw, dans le Wurtemberg, en 1787, mort en 1841. Fils d'un chirurgien, il servit comme médecin dans l'armée wurtembergeoise; fait prisonnier en 1812 par les Russes, il recouvra sa liberté en 1814, fut ensuite pendant trois ans médecin d'état-major dans les hôpitaux d'Haguenau et de Wissembourg; nommé en 1818 médecin en chef d'un régiment à Heilbronn, il reçut en 1833 une chaire à l'école de médecine de Zurich. On a de lui : *Beitraege zur nähren Kenntniss des sporadischen Typhus* (Documents pour la connaissance plus exacte du typhus sporadique); Tubingue, 1821, in-8°; — *Beitraege zur Natur-und Heilkunde* (Mélanges d'histoire naturelle et de médecine); Heilbronn, 1831, in-8°; — beaucoup de mémoires, d'articles, de comptes rendus, etc., dans le *Journal* d'Hufeland, dans le *Magazin* de Rust, dans la *Zeitschrift für Natur-Heilkunde* (Zurich, 1834-1841), dont Pommer fut lui-même directeur, etc.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexikon*, t. XV, et *Supplément*, t. XXXI.

POMMERAYE (*Jean-François*), bénédictin français, né en 1617, à Rouen, où il mourut, le 28 octobre 1687. Entré en 1637 dans la congrégation de Saint-Maur, il fit profession à Jumiéges, et renonça volontairement à toutes les charges de son ordre pour se livrer à l'étude. On a de lui plusieurs ouvrages, où l'on remarque plus d'érudition que de critique; tels sont : *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, de Saint-Amand et de Sainte-Catherine de la même ville* (Rouen, 1662, in-fol.); *Histoire des archevêques de Rouen* (ibid., 1667, in-fol.), le meilleur de ses ouvrages; *Histoire de la cathédrale de Rouen* (ibid., 1686, in-4°). Le P. Pommeraye publia après la mort de dom Jean-Anger Godin, qui en est le véritable auteur, un *Recueil des conciles et des synodes de Rouen* (1667, in-4°); mais cette collection a été effacée par l'excellent ouvrage des *Conciles de Normandie*, publié par dom Bessin (1717, in-fol.). H. F.

Le Cerf, *Biblioth. de la congr. de Saint-Maur.* —*Journal des savants*, 1667, 1679, et 1687.

POMMEREUL (*François-René-Jean*, baron DE), général français, né à Fougères, le 12 décembre 1745, mort à Paris, le 5 janvier 1823. Entré au service en 1765, comme officier d'artillerie, il fut employé dans l'expédition de Corse, et en 1787 reçut la mission d'organiser dans le

royaume de Naples le personnel et le matériel de l'artillerie sur le même pied qu'en France. Il n'était alors que lieutenant-colonel; mais comme Louis XVI l'avait autorisé à recevoir des grades dans l'armée napolitaine, il ne tarda pas à devenir successivement colonel, brigadier, et en 1790 maréchal de camp et inspecteur général. Lorsque la cour de Naples prit part à la coalition contre la France, il quitta le service de cette puissance, et rentra dans son pays après avoir fait rayer son nom de la liste des émigrés. En 1796, Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, se rappelant que Pommereul avait été l'un de ses examinateurs à l'École militaire, lui proposa le commandement de son artillerie; mais Pommereul allégua des infirmités et refusa. Il reprit cependant du service, et bien qu'il n'eût fait aucune action d'éclat, il fut nommé général de division (18 octobre 1796) et employé au comité central de l'artillerie. Bernadotte, alors ministre de la guerre, le chargea en 1799 de pourvoir aux besoins de l'artillerie des armées d'Helvétie et des Alpes. Il fut, le 1[er] décembre 1800, appelé à la préfecture d'Indre-et-Loire. L'irréligion dont il fit preuve dans ces fonctions, lors de la publication du concordat, le brouilla successivement avec MM. de Boisgelin et de Barral, archevêques de Tours. Il recueillit avec soin tout ce qui restait du mausolée élevé à Agnès Sorel, et le fit placer dans une tour du château de Loches. Le 7 décembre 1805, il passa à la préfecture du Nord, fut nommé conseiller d'État (5 octobre 1810), puis baron et, après la disgrâce de Portalis, directeur général de l'imprimerie et de la librairie (5 janvier 1811). Dans les Cent jours, il fut envoyé comme commissaire extraordinaire dans la cinquième division militaire (Haut et Bas-Rhin). La loi du 12 janvier 1816 l'obligea de quitter la France, et ce ne fut qu'en 1819 qu'il obtint l'autorisation de revenir à Paris. Pendant toute la durée de son pouvoir directorial de la librairie, Pommereul ne manqua aucune occasion d'exercer un odieux arbitraire et de faire peser sur une branche de commerce, alors très-souffrante, une fiscalité sans mesure et qui ne tourna pas toujours au profit de l'État. On lui doit: *Histoire de l'île de Corse*; Berne, 1779, 2 vol. in-8°, qu'on attribua à l'abbé Raynal; — *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*; Londres, 1781, et Genève, 1783, in-8°; — *Poésies diverses*; Fougères, 1783, in-8°; — *Étrennes au clergé de France*; 1786, in-8°; — *Vues générales sur l'Italie*; Malte et Paris, 1796, in-8°; — *Campagnes du général Bonaparte en Italie*; Paris, 1797, in-8°; Gênes, 1797, in-8°, et 2 vol. in-12; — *Mémoire sur les funérailles et les sépultures*; Tours, 1801, in-8°; — *Souvenirs de mon administration des préfectures d'Indre-et-Loire et du Nord*; Lille, 1807, in-8o, etc. Pommereul a aussi coopéré à l'*Art de vérifier les dates*, à la *Clef des cabinets*, au *Dictionnaire de Bretagne* d'Ogée, au *Dictionnaire des sciences morales, économiques et diplomatiques*, et au *Dictionnaire militaire* qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*. Comme traducteur, il a publié : *Lettres sur la littérature italienne* de Bettinelli (1778); *Manuel d'Épictète* (1783); *Essais sur la solfatare de Pouzzoles* de Breislak (1792); *L'Art de voir dans les beaux-arts* de Milizia (1798); *Essai sur l'histoire de l'architecture* du même (1819), etc. Pommereul avait été placé par Sylvain Maréchal et Lalande dans leur *Dictionnaire des athées*, et il était bien digne de cet honneur. Entre autres manuscrits qu'il laissa, se trouvait une *Histoire de Fougères*, et un *Dictionnaire de l'artillerie* (2 vol. in-4°). H. FISQUET.

Mahul, *Annuaire nécrol.* — *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Querard, *La France littér.*

* **POMMIER** (*Victor-Louis-Amédée*), poëte français, né à Lyon, le 20 juillet 1804. Après avoir terminé ses études au collége Bourbon, à Paris, il travailla aux commentaires des *Classiques latins* de Lemaire, fit insérer quelques articles de critique et des vers dans divers recueils, et entreprit, comme éditeur, en 1826, la publication d'une collection de classiques latins, avec la traduction française en regard, mais dont il n'a paru que deux ou trois auteurs. Il traduisit pour la *Bibliothèque* de Panckoucke *Cornelius Nepos* et le *Dialogue sur la Vieillesse*, par Cicéron (1830). En 1828, année où il obtint pour la seconde fois un prix à l'Académie des jeux floraux, il professa la littérature à l'Athénée, et, après 1830, collabora au *Livre des Cent et un*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à *l'Artiste*, etc. M. Pommier se distingue par une verve extrême, jointe à une remarquable habileté de versification, et par un besoin d'originalité qui le conduit parfois à l'emploi abusif de néologismes et à certaines crudités d'expression qui blessent le bon goût. Nous citerons de lui : *L'Expédition de Russie* (1827, in-8°); *Poésies* (1832, in-12); *Premières armes* (1832, in-8°); *La République, ou le Livre de sang* (1836, 1837, in-8°); *Les Assassins* (1837, in-8°); *Océanides et fantaisies* (1839, in-8°); *Crâneries et dettes de cœur* (1842, in-8°); *Colères* 1844, in-8°), poésies où M. Pommier dépasse de beaucoup, en fait d'indignation satirique, Barthélemy et Barbier; *Sonnets sur le salon* (1851, in-12); *L'Enfer* (1853, in-32), poëme catholique; *Les Russes* (1854); *Colifichets et jeux de rimes* (1860, in-8°), et un volume de discussions philosophiques et religieuses sur l'*Athéisme et le Déisme* (1857, in-8°). M. Pommier, qui malgré quelques excentricités de style, n'en est pas moins un écrivain de talent, a obtenu plusieurs prix de poésie à l'Académie française, sur différents sujets : *La Découverte de la vapeur* (1848); *L'Algérie, ou la Civilisation conquérante* (1848); *La Mort de l'archevêque de Paris* (1849); et un prix d'éloquence pour l'*Éloge*

d'Amyot (1849). Ces derniers travaux lui ont fait obtenir la croix d'honneur (24 juillet 1849).

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.* — Quérard, *La France littér.* — *La Littérature française contemp.*

POMPADOUR (*Jeanne-Antoinette* POISSON, marquise DE), maîtresse de Louis XV, née le 29 décembre 1721, à Paris, morte le 15 avril 1764, à Versailles (1). Rien ne manqua à Mme de Pompadour, ni la grâce, ni la beauté piquante, ni l'esprit fécond en ressources, ni l'intelligence, ni les talents, pour en faire une maîtresse accomplie. Enfant gâté de la fortune, elle vit de bonne heure tout ce qui l'approchait la combler à l'envi de louanges et de caresses; de bonne heure aussi elle apprit à être femme; elle n'eut pas d'enfance, et grâce à des dispositions naturelles et à une imagination très-vive, elle devint fort vite un modèle accompli des séductions de son sexe. Toute jeune elle jouait du luth et du clavecin; elle chantait et dansait comme les virtuoses de l'Opéra; elle maniait joliment le crayon, la pointe et les pinceaux; dans l'art de déclamer et de bien dire elle n'avait de rivale qu'au théâtre, et nulle ne la dépassait par le génie de la toilette ou de la coquetterie. Élevée au milieu d'une société de roués, de traitants et de gens de lettres, elle avait nourri son esprit de frivolités ou de fausses maximes, sans songer à élever son cœur, dépourvu d'innocence et de vertu. Les salons se disputaient cette jeune merveille. Un jour Mme de Mailly, alors en pleine faveur, se jeta dans ses bras après l'audition d'un morceau de clavecin et reporta jusqu'aux oreilles du roi la chaleur de son admiration. Aux dons de l'éducation elle joignait l'art de plaire. Ce n'est pas qu'elle fût belle précisément : elle rachetait des traits irréguliers et une nature lymphatique par un teint d'une grande blancheur, des regards pleins de langueur et de flammes, un délicieux sourire, une taille admirablement prise, des mains parfaites; mais son charme indéfinissable, c'était sa physionomie changeante, capricieuse, sans cesse renouvelée. Telle était à dix-huit ans la future favorite, et rien n'aurait manqué à tant de perfections si elle avait pu y joindre un nom, une origine, un titre aristocratique; son triomphe à la cour eût été complet.

Cette personne accomplie n'avait qu'un défaut : sa naissance. Elle était fille d'Antoine Poisson (2), premier commis dans les bureaux des frères Paris; ses malversations dans les fournitures de l'armée de Villars l'avaient exposé sous la régence aux rigueurs de la chambre ardente; obligé de s'esquiver, il obtint plus tard d'être attaché à l'entreprise des vivres et viande de l'hôtel des Invalides, ce qui a fait dire à Voltaire qu'il avait été boucher. Quant à Mme Poisson (1), c'était une femme galante et sans préjugés, sortie elle aussi de la maltôte; elle entretenait une intrigue réglée avec Le Normand de Tournehem, un des syndics de la ferme générale. Ce dernier s'applaudit même à un tel point de la venue d'Antoinette dans le monde qu'il se chargea de pourvoir magnifiquement aux frais de son éducation. Il prit d'elle un soin tout paternel; il l'entoura des maîtres les plus habiles, et ce fut sous l'égide de sa fortune qu'elle se produisit dans les salons de Paris (2). Lorsqu'elle eut dix-neuf ans, il lui donna un mari de sa main, son propre neveu; mais afin de dissimuler ce qu'il y avait de peu honorable dans une telle alliance, il lui fit cadeau de la moitié de ses biens. Le 9 mars 1741, Mlle Poisson devint Mme Le Normand d'Étioles. Elle s'était déterminée froidement, ne cherchant dans le mariage qu'un rang et l'indépendance, fort indifférente à la passion de son mari, et le voyant tel qu'il était, petit, laid et mal tourné. Aussi s'empressa-t-elle de rappeler autour d'elle, dans son château d'Étioles (3), où elle passait huit mois de l'année, l'essaim des adorateurs et des beaux-esprits, dont les louanges l'exaltaient sans l'enivrer jamais. Sa maison fut mise sur un pied magnifique; la splendeur des ameublements le disputait au luxe de la table. Toutes ses journées étaient des fêtes. Son salon, un des plus gais et des plus brillants de Paris, servit de rendez-vous aux artistes fameux, à d'aimables écrivains, aux jeunes courtisans; Voltaire applaudit à ses premiers succès. En peu de temps elle fut à la mode.

Cette vie fastueuse et raffinée ne suffisait pas encore à l'ambition de Mme d'Étioles, non plus que l'amour de son mari, l'attachement de ses amis ou les caresses de sa fille (4). Elle n'avait pas fait de conquêtes si vulgaires le but de tous ses rêves. Au fond d'elle-même couvait une espérance folle, immense, un désir qui la consumait de crainte et d'angoisse; elle n'en avait rien

(1) La date de naissance a été récemment rectifiée, d'après les registres de l'état civil.

(2) Dans la suite sa fille le couvrit de pensions, et essaya de le cacher sous la seigneurie de Marigny, acquise de la confrérie de Saint-Côme. « C'est un gros homme, plein de vie, de sang et de vin, allumé et débraillé par la débauche, crapuleux et suspect, qui cuve son scandale dans son cynisme... Il rappelle aux laquais de sa fille son titre de père dans une langue qui ne peut être citée; il impose des ordres à la Pompadour; il lui arrache des grâces par l'intimidation de sa vue et la menace du tapage, et c'est lui qui une nuit jette à ses convives : « Vous, M. de Montmartel, vous êtes fils d'un cabaretier; vous, M. de Savalette, fils d'un vinaigrier; toi, Bouret, fils d'un laquais! Moi, qui l'ignore? » (MM. de Goncourt, *Les Maîtresses de Louis XV*, t. Ier, 230-240.)

(1) Elle mourut en décembre 1745, à Paris. On lui fit cette épitaphe :

Ci-gît qui, sortant du fumier,
Pour faire une fortune entière,
Vendit son honneur au fermier
Et sa fille au propriétaire.

(2) A peine fut-elle maîtresse reconnue qu'un de ses premiers soins fut de donner à Le Normand la direction générale des bâtiments. Il mourut en 1751, riche d'une fortune estimée à 20 ou 25 millions.

(3) Situé à l'extrémité de la forêt de Senart, un peu au delà du pont d'Evry, sur la rive droite de la Seine. Il fut érigé en marquisat.

(4) *Alexandrine* d'ÉTIOLES, morte au couvent de l'Assomption, à Paris, le 8 juin 1754, à l'âge de onze ans. Elle était promise au jeune duc de Chaulnes. Richelieu l'avait, dit-on, refusée pour le duc de Fronsac.

laissé voir à personne, et lentement, avec une volonté tenace et réfléchie, elle travaillait à le réaliser. Tout enfant, une femme lui avait prédit qu'elle serait la maîtresse de Louis XV (1); sa propre mère avait étourdi ses oreilles de cette impure parole : « Tu es un morceau de roi »; et un jour en badinant elle se trahit en déclarant que le roi seul pouvait la rendre infidèle à son mari. Maîtresse du roi! la nature et l'art l'avaient toute façonnée à ce rôle. Mais y aspirer en concurrence avec tant d'autres rivales haut titrées, affronter une cour pleine de cabales, viser le cœur du roi de France et n'être qu'une bourgeoise, c'était le comble de la folie! Mme d'Étioles le savait, et pourtant rien ne la détourna du but assigné à sa vie par la cynique ambition de sa mère; la vocation la poussait. On ne trouverait peut-être point d'autre exemple d'un plan de séduction combiné de si loin et qui ait si pleinement réussi. En quête d'un regard de Louis XV, elle le poursuit, se jette à sa rencontre, provoque sa curiosité et traverse sous ses yeux la forêt de Senart en phaéton, vêtue de bleu ou de rose, comme une nymphe de la fable. Mme de Châteauroux, inquiète de ce manége, lui fit signifier de ne plus reparaître au milieu des chasses royales.

A peine sa *rivale* morte (8 décembre 1744), Mme d'Étioles mit tout en œuvre pour la remplacer. La position était trop convoitée pour rester longtemps vacante. Aussi l'interrègne fut-il court; tout l'atteste. Trois mois plus tard, dans un bal donné à l'hôtel de ville, Mme d'Étioles agaçait le roi sous le masque, et le quittait ravi en lui jetant son mouchoir, qu'il ramassait aux applaudissements de la salle entière (février 1745). A quelques jours de là elle obtenait un premier rendez-vous; puis deux ou trois fois le roi alla la voir en fiacre à Paris, chez sa mère. Dans la soirée du 22 avril, elle soupait avec lui en compagnie des ducs de Luxembourg et de Richelieu, qui la traitèrent assez froidement, et le lendemain on la trouvait installée dans l'ancien appartement de Mme de Mailly. Dès lors elle ne quitta plus la cour. Cette fortune imprévue et si rapide, qui l'avait préparée? Malgré les investigations les plus hardies de la chronique, on l'ignore. A peine indique-t-on le nom de quelqu'un de ces agents obscurs, celui par exemple du premier valet de chambre Binet, qui supplantèrent Richelieu dans son rôle accoutumé; certes, ce n'est pas le duc qui eût alors associé au roi de France la fille d'un commis concussionnaire et de la maîtresse affichée d'un fermier général. La nouvelle favorite fut d'abord assez adroite ou plutôt assez assurée de son triomphe pour ne point retenir auprès d'elle Louis XV, que le vœu public rappelait à l'armée. Après avoir reçu de lui en deux mois quatre-vingts lettres d'amour qu'elle étalait avec orgueil, elle le rejoignit en Flandre, déguisée sous l'uniforme d'un mousquetaire. Au retour du roi sa faveur devint publique. Un jugement du Châtelet prononça sa séparation de corps et de biens d'avec son mari (1). Pour effacer toute trace de roture, elle se fit accorder le titre de marquise de Pompadour (2). Ce fut sous ce nom que, conduite par la princesse de Conti, elle fut présentée publiquement, le 14 septembre 1745, au roi ainsi qu'à la reine Marie Lesczinska, à qui elle ne craignit pas de dire : « J'ai, madame, la plus grande passion de vous plaire. »

Au début de son règne, la favorite, afin de mieux s'affermir, ne visa qu'à flatter les penchants secrets de Louis XV et à s'emparer de l'homme par toutes ses faiblesses, sans s'inquiéter autrement de la gloire du souverain. Loin de s'attribuer un rôle politique, elle se fit une royauté de boudoir. Cependant l'installation à Versailles de cette *robine* (3), suivant le mot de d'Argenson, avait causé parmi la cour un véritable scandale; on en paraissait humilié comme d'un passe-droit. Alors que Mme de Mailly était devenue la maîtresse du roi, l'avocat Barbier ne consignait-il pas dans son *Journal* « qu'à cela il n'y avait rien à dire, le nom des Nesle étant un des premiers de la monarchie »! Sans être précisément dépaysée dans la plus brillante cour de l'Europe, Mme de Pompadour y apportait les habitudes et le ton de la finance; malgré le clinquant de son esprit, elle restait vulgaire, et ses paroles à la *grivoise* arrachaient au roi ce demi-regret : « C'est une éducation à faire, dont je m'amuserai ». Au flot montant de chansons, de libelles et de cabales, grossi par la malice de Maurepas et par l'inimitié de d'Argenson, elle opposa d'abord un dédain affecté et un souci continuel de fêtes et d'amusements. En secret elle fonda sa puissance sur l'attachement des financiers, et trouva chez les frères Paris des res-

(1) On lit dans l'état des pensions que servait Mme de Pompadour : « 600 livres à Mme Lebon, pour lui avoir prédit à l'âge de neuf ans qu'elle serait un jour la maîtresse de Louis XV. »

(1) *Charles-Guillaume* LE NORMAND D'ÉTIOLES mourut presque octogénaire, en 1799. Il se consola très-aisément de sa disgrâce, et eut recours au crédit de sa femme pour obtenir une ferme générale, puis la ferme des postes. Sa docilité lui valut ainsi des richesses considérables; mais on ne réussit pas à l'arracher à la vie de Paris et surtout à ses habitudes à l'Opéra, même pour une ambassade qu'on lui promettait à Constantinople. En 1766 le bruit se répandit qu'il allait épouser une danseuse, Suzanne-Dorothée Rihm (et non *Rem*), sa maîtresse; en 1786 celle-ci acheta une maison à Saint-Prix, dans les environs de Montmorency, et y mourut le 1er nov. 1810, âgée de soixante-neuf ans. Peu après la mort de sa femme, Le Normand convola en secondes noces, et il eut des enfants.

(2) Les Pompadour étaient d'une bonne famille du Limousin, où l'on comptait deux lieutenants généraux, quatre évêques, plusieurs abbés, etc. Les derniers rejetons mâles s'étant éteints sans postérité, le titre avait fait retour au domaine. Louis XV le racheta du prince de Conti, à qui il l'avait concédé.

(3) Quelques auteurs modernes, plus amis du paradoxe que de la vérité, n'ont vu dans l'élévation de la *robine* qu'un triomphe auquel la bourgeoisie devait être fière de s'associer.

sources inépuisables ; elle destitua Orry, et donna le contrôle général à Machault, qui paya ses dettes ; enfin par une prodigalité bien entendue des grâces du maître et de l'argent de l'État elle sut en peu de temps organiser autour d'elle une émulation de dévouements et de bassesses. Elle s'aperçut bien vite que la séduction des sens ne lui promettait pas un long crédit et qu'il fallait retenir son amant royal par d'autres liens. Du château de Choisy, l'une de ses résidences favorites, elle fit un lieu de délices. Ce fut là surtout qu'elle déploya, pour distraire un homme inamusable, une fertilité d'inventions qui est le grand secret de sa constante faveur. Un fonds de mélancolie à l'épreuve des plus ardentes voluptés, un ennui insurmontable rongeait le roi, mal dévorant qui dès les premières années lui avait ôté toute énergie morale. Tel fut l'ennemi qu'affronta Mme de Pompadour et sur lequel pendant dix-neuf ans elle remporta une victoire à peu près complète. A quelle variété de moyens n'eut-elle pas recours ! Aux distractions consacrées pour remplir le vide des journées royales, elle ajouta les fréquents voyages, les constructions dispendieuses, le goût des superfluités élégantes ; elle vengea le roi de l'étiquette du grand couvert par la liberté des petits soupers ; elle imagina les spectacles des petits appartements (1), dont Laujon s'est fait l'historien.

Dans l'accomplissement de cette tâche désespérante d'occuper les ennuis du roi, de le dérober à lui-même, Mme de Pompadour appela à son aide les arts et les lettres, non sans les abaisser en les transformant en instruments de plaisir. Elle rallia autour d'elle les hommes alors puissants sur l'opinion et devint la protectrice intéressée de toute gloire littéraire. Voltaire, l'un de ses plus anciens commensaux, resta aussi l'un de ses plus inconstants flatteurs : elle lui fit donner le titre d'historiographe de France et la charge de gentilhomme ordinaire de la chambre, en récompense d'une médiocre allégorie, *le Temple de la Gloire*, qu'il avait écrite en 1745 pour célébrer la fin de la campagne de Flandre. Mais Voltaire, souple et railleur, ne fut jamais à son entière dévotion ; elle le redoutait, et se trouvait fort offensée des libertés qu'il se permettait (1). Elle lui préférait son trio de familiers, Bernis, Duclos et Marmontel. On sait à quelle éclatante fortune elle réserva Bernis, son poëte favori. A Duclos, qui ne la ménagea guère dans ses *Mémoires*, elle accorda une grosse pension ; à Marmontel, qui lui lisait ses contes badins, le privilége du *Mercure*. Tout ce qui tenait une plume lui prodigua l'adulation et l'outrage, souvent l'un et l'autre à la fois. On a encore les placets galants que lui adressait Fontenelle, au déclin de l'âge. A Choisy, Gentil Bernard, le bibliothécaire du château, ordonnait les fêtes. On y vit le vieux Crébillon faire sa cour à la marquise ; comme il lui baisait la main, Louis XV entra. « Ah ! madame, s'écria-t-il naïvement, nous sommes perdus ! le roi nous a surpris. » Il était venu la remercier des faveurs inattendues qui allégeaient sa vieillesse, une pension, un logement au Louvre, une sinécure de bibliothécaire et cette belle impression gratuite de ses *Œuvres* (2), dont elle voulut graver elle-même les culs-de-lampe. Enfin ce fut dans ce palais féerique, dont il n'est pas reste une pierre, qu'elle composa, dit-on, cette ronde si naïve : *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés*. Que ne fit-elle pas plus tard pour les encyclopédistes et pour l'*Encyclopédie*, que, par haine des prêtres, elle prit sous son patronage immédiat ! C'est vers elle que Montesquieu criait vengeance de la critique acérée qui dépeçait son *Esprit des lois*, et elle imposait silence à la critique. Elle applaudissait au système d'Helvetius. Quesnay possédait sa confiance entière. Diderot et d'Alembert eurent part à ses bontés. Un seul auteur s'y refusa, qui vengea d'un coup les philosophes et la philosophie : J.-J. Rousseau (3).

(1) Ici les goûts de la femme s'accordaient avec les calculs de la favorite. On l'avait jadis tant applaudie chez M. de Tournehem à Etioles et chez Mme de Villemur à Chantemerle, qu'elle avait en quelque sorte la nostalgie du théâtre. A la fin de 1747 elle inaugura les spectacles des petits cabinets à Choisy par *l'Enfant prodigue*, une pauvre comédie de Voltaire. La *troupe* des acteurs était des plus complètes et surtout des plus aristocratiques : on y comptait les ducs de Chartres, d'Ayen, de Nivernois, de Duras, de Coigny et de la Vallière, le comte de Maillebois, le maréchal de Saxe et le marquis de Courtenvaux, Mmes de Pons, de Brancas, de Livry et la marquise, actrice charmante et musicienne accomplie. Il ne manquait à ce théâtre improvisé ni décors, ni magasin de costumes, ni machines, ni orchestre d'amateurs, ni un surintendant, M. de Tournehem, ni même un règlement. Quant au public, il était soigneusement trié à la dévotion de la maîtresse. On joua encore dans les petits cabinets, soit à Choisy, soit à Versailles, *le Méchant* de Gresset, *le Devin du Village*, et plusieurs ouvrages composés exprès et dont on sait à peine les titres. Tout cela formait une « organisation savante et compliquée de mille incidents journaliers qui tenaient le roi en haleine et mettaient la cour entière en mouvement, à la plus grande gloire de la marquise ». (Voy. *Œuvres choisies de Laujon*, p. 71-90.)

(1) Un jour, assistant au dîner de la favorite et l'entendant dire d'une caille qu'elle la trouvait *grassouillette*, il s'approcha d'elle et lui dit assez haut :

Grassouillette, entre nous, me semble un peu caillette ;
Je vous le dis tout bas, belle Pompadourette.

La petite pièce qu'il avait terminée par ce fade compliment :

Soyez tous deux sans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes,

n'avait plu ni au roi ni à la maîtresse. Après tant de madrigaux et de cajoleries, il la chanta sur un bien autre ton, dans un poëme trop célèbre (édit. de 1756) :

Telle plutôt cette heureuse grisette
Que la nature ainsi que l'art forma
Pour le sérail ou bien pour l'Opéra ;
Qu'une maman avisée et discrète
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus adroite,
Pour un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure est un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majesté,
Sa voix a pris le ton de souveraine,
Et sur son rang son esprit est monté.

(2) Paris, impr. au Louvre, 1750, 2 vol. in-4°.

(3) « Madame, lui écrivait-il, le 18 août 1762, j'ai cru

Digne fille de financiers, Mme de Pompadour, âpre au gain, prompte à la dépense, eut la soif et l'orgueil de la fortune; elle ne perdit pas la sienne de vue, et la poussa jusqu'à une opulence royale. Jamais favorite n'en avait accumulé de semblable. Maîtresse du trésor public, elle y puisait avec une sorte de passion pour satisfaire ce besoin inné chez elle d'acquérir et de dépenser sans cesse. Outre le traitement (1) et les cadeaux qu'elle tenait de la munificence de son amant, faveurs dont il fut à son égard plus prodigue qu'avec aucune des sœurs de Nesle, elle compta ses propriétés à elle, entre autres les terres de Crécy, de Montretout, de la Celle, d'Aulnay, de Saint-Remy; les hôtels de Compiègne, de Fontainebleau, de Versailles, le magnifique hôtel du comte d'Évreux, dans les Champs-Élysées, acquis en 1753 au prix de 800,000 livres; le château de Bellevue, Babiole, Brimborion, etc. A Bellevue, chef-d'œuvre du goût régnant à cette époque, elle jeta dans l'espace de deux années (1748-1750) plus de 2,500,000 livres. Ce petit palais, issu de son caprice, elle en dessina le projet, elle en traça les jardins, elle y créa un véritable musée de l'art français. Les sculpteurs Falconnet, Coustou, Adam, Verbreck, Pigalle; les peintres Boucher, Vanloo, Oudry, Pierre, Vernet y avaient travaillé sous ses ordres et d'après son inspiration. Aucun détail ne la rebutait; elle mettait la main à tout; elle créait moins par force d'intelligence que par exubérance d'imagination. Elle avait réglé jusqu'au costume de ses invités en y ajoutant le dessin de la broderie qui revenait à près de 11,000 livres, jusqu'à l'ordonnance de ses soupers, qui se composaient chacun de quarante-huit plats. Quand le roi se lassa de Bellevue et de Choisy, elle lui ménagea dans l'ermitage de Versailles une autre boîte à surprises: là tout était simple, rustique, naturel, à la mode de la campagne; elle ravivait le goût du maître par les déguisements coquets et galants. Fantaisies d'un jour, immorales prodigalités qui ont fait monter à plus de 40 millions ce qu'a coûté Mme de Pompadour à la France (2)!

un moment que c'était par erreur que votre commissionnaire voulait me remettre cent louis pour des copies qui sont payées douze francs. Il m'a détrompé : souffrez que je vous détrompe à mon tour. Mes épargnes m'ont mis en état de me faire un revenu non viager de 540 livres, toute déduction faite. Mon travail me procure annuellement une somme à peu près égale; j'ai donc un surperflu considérable; je l'emploie de mon mieux, quoique je ne fasse guère d'aumônes. Si contre toute apparence l'âge ou les infirmités rendaient un jour mes forces insuffisantes, j'ai un ami. J.-J. ROUSSEAU. »

(1) Il avait été fixé à 4,000 livres par mois.

(2) En dix-neuf ans elle dépensa pour ses colifichets 1,300.000 livres; pour ses domestiques, 1,200,000; pour sa bouche, 3,504,800; pour les comédies et fêtes, 4,000.000; en chevaux et voitures, 3,000,000. Elle possédait près de 2 millions de diamants, et ses tableaux ne lui avaient coûté que 60,000 liv., ses livres et manuscrits, 12,500. L'indication suivante, rédigée de sa main, n'est pas la moins curieuse : « Donné aux pauvres, pendant tout mon règne, 150,000 liv. » (*Voy.* le *Relevé des dépenses de Mme de Pompadour*, publié par M. Le Roi, d'après les documents authentiques extraits des archives de Versailles.)

Distraire le roi, remplir sa vie, l'étourdir et le stimuler par la variété des lieux et la surprise des plaisirs, c'était la moindre peine de la favorite. Mais n'avoir pas un instant de repos ou d'abandon, jouer une comédie perpétuelle, lutter contre l'intrigue, jamais abattue, disputer sans cesse le cœur de son amant qu'elle possède à peine, quelle dure expiation de son métier! Au fond sa vie, triomphante en apparence, n'est qu'une longue et misérable inquiétude; la crainte d'être supplantée lui ôte jusqu'à l'assurance du lendemain. Partout elle voit se dresser l'ombre d'une rivale (1). Comparant un jour sa vie à celle du chrétien, elle l'appelait *un combat perpétuel*. « Le roi aime le changement, ajoutait-elle, mais il est retenu par l'habitude; il craint les éclats et déteste les intrigantes. La petite maréchale me disait : « C'est votre escalier que le roi aime : il est habitué à le monter et à le descendre. » Oui, et s'il trouvait une autre femme à qui parler de sa chasse et de ses affaires, cela lui serait égal au bout de trois jours. » Ce n'était pas encore assez de ce tourment quotidien et de cette lutte ténébreuse contre des entreprises dont rien ne décourageait l'effronterie; elle fut bientôt obligée de faire violence à la froideur de son tempérament (2), de l'exciter à des ardeurs qui lui répugnaient, et de puiser dans les irritants et dans les philtres la force de soutenir son métier de courtisane. Un jour vint où, brisée, amaigrie, brûlée de fièvre, elle dut renoncer à prolonger cette révolte insensée de la volonté contre la nature. « Quand les premières atteintes de l'âge eurent pâli sa beauté, dit M. de Carné, on sait trop par quel enchaînement de manœuvres Mme de Pompadour parvint à conserver la direction des plaisirs du monarque, lors même qu'elle eut cessé d'en être l'instrument. Se choisir d'obscures rivales, reines d'une nuit, dont la couronne flétrie tombait au matin, traiter avec l'infâme Mercure de ces amours vénales et devenir soi-même la Lucine de leurs fruits clandestins, tel fut, durant les dernières années de sa vie, le sort de la femme qui régnait sur le royaume, changeait le système de ses alliances, lui donnait ses ministres et ses généraux. » La première de ces favorites sans nom et qui n'ont pas d'histoire était une jeune Irlandaise : Mme de Pompadour la donna de sa main à Louis, et ce

(1) Beaucoup de femmes de la cour et de la ville, Mme de Coislin, Mme d'Estrades et d'autres, firent des avances très-marquées à Louis XV; mais toutes allaient trop vite et versaient en chemin. La marquise faillit avoir pour rivale la fille d'un porteur d'eau de Strasbourg, nommée Dorothée, et produite à Compiègne par le comte Jean du Barry, qui depuis.... Fort à propos Lebel dit au roi que l'amant de la belle Dorothée était rongé d'un vilain mal, et il ajouta : « Votre Majesté ne guérit pas de cela comme des écrouelles. »

(2) En parlant du roi, elle disait à Mme du Hausset, sa femme de chambre : « J'adore cet homme-là, je voudrais lui être agréable; mais hélas! quelquefois il me trouve une *macreuse*. Je sacrifierais ma vie pour lui plaire. »

fut ainsi qu'elle inaugura ce sérail légendaire connu sous le nom de *Parc aux Cerfs* (1). Dès lors les communications entre ses appartements et ceux du roi furent murées, et elle n'entretint plus avec lui qu'un commerce platonique. Aussitôt elle voulut tirer avantage de cette position nouvelle et l'étaler aux yeux de tous comme une garantie de la cessation du scandale qu'elle avait causé. Feignant un vif repentir, elle appela un jésuite, le père de Saci, et eut avec lui des conférences fréquentes, d'où il ne sortit qu'une promesse d'absolution si elle retournait avec son mari. Elle supplia alors ce dernier de la reprendre, ce qu'il refusa respectueusement. Cette double comédie, adroitement jouée, avait pour but de lever les scrupules de la reine, qui répugnait à l'admettre dans sa maison comme dame du palais. Elle réussit pourtant, et le 8 février 1756 elle commençait sa semaine de service (2).

Plus assurée de garder seule l'oreille du maître, Mme de Pompadour ne songea plus, suivant l'expression de Duclos, qu'à acquérir l'*état d'amie nécessaire*. Le plus court moyen d'y parvenir était de se faire premier ministre et de cumuler la direction des plaisirs du prince avec celle de ses affaires. N'était-ce pas continuer ce rôle de bon génie, qui plaisait tant à Louis en le déchargeant des soucis du pouvoir et en le berçant d'une fausse sécurité? Elle s'entoura d'hommes éclairés, apprit d'eux à bégayer la langue des affaires, et se fit des lambeaux de leur conversation une science aimable et brillante, dont les lueurs éblouirent le roi tout le premier. Depuis Orry qu'elle avait disgracié, tous les contrôleurs généraux, même le sévère Machault, étaient à sa dévotion. Elle agrandit son influence par le renvoi de Maurepas (1749), qui, à propos d'un bouquet de fleurs blanches, avait si insolemment médit de ses charmes. La lutte avec le comte d'Argenson, ministre de la guerre, demeura longtemps incertaine. Tout se traitait alors chez elle et par elle; les ambassadeurs lui faisaient visite, elle entretenait des correspondances dans les cours étrangères, disposait des emplois publics et des grâces; c'était sa manie de toucher à tout et sa vanité de tout connaître. Sous couleur de modérer les esprits, d'apaiser les querelles ou de réconcilier des ennemis, Mme de Pompadour ne tendait qu'à isoler le roi et à faire de la monarchie un despotisme absolu. Bien que favorable aux philosophes, elle ne fut jamais une alliée sûre pour eux; elle les ameutait contre le parti du dauphin ou contre les jésuites, et si quelqu'un de leurs livres donnait aux princes des leçons trop hardies, elle s'en plaignait la première comme d'une offense personnelle. Durant les troubles religieux qu'avait excités la bulle *Unigenitus*, elle seconda tacitement les jansénistes et les parlementaires jusqu'au moment où ils lui parurent menacer la prérogative royale; on la vit alors pousser Louis XV à des coups d'autorité qui la rendirent suspecte à tous les partis et odieuse au peuple. Cette politique de bascule, qu'elle croyait le comble de l'habileté et qui n'était qu'un mélange d'entêtement et de faiblesse, faillit, en attirant sur le roi le poignard de Damiens (5 janvier 1757), amener sa propre chute. Les scènes de Metz se renouvelèrent. Placée dans la situation équivoque où s'était vue Mme de Châteauroux, la marquise ne trouva pas un Richelieu pour l'en tirer violemment; pendant près de dix jours, elle resta isolée, ne sachant que pleurer et s'évanouir. Enfin Machault arriva, qui lui signifia l'ordre de quitter Versailles. Elle s'était résignée, non sans cris et sans larmes; ses malles étaient faites, ses chevaux attelés lorsqu'une réflexion de Mme de Mirepoix suffit à la ranimer : « Qui quitte la partie la perd. » Elle fit mine de s'en aller, et au bout de quelques jours elle avait repris son empire; elle profita de la victoire pour exercer sur d'Argenson et Machault de promptes représailles : tous deux furent renvoyés (1er février 1757).

On était alors au début de la guerre de Sept ans. En 1748 Mme de Pompadour avait hâté la paix d'Aix-la-Chapelle pour enfermer le roi dans Versailles, où elle l'avait peu à peu, comme un monarque d'Orient, déshabitué de la nation et du pouvoir. En 1756 elle le poussa à la guerre, dans la vue de se concilier l'opinion publique par une entreprise éclatante et de dater de son règne une politique nouvelle. « Devenir, dit un historien, l'intermédiaire d'une étroite alliance avec cette puissante maison d'Autriche, si longtemps réputée l'irréconciliable ennemie de la maison de Bourbon, frapper l'Europe de surprise à défaut de stupeur, atterrer ses ennemis en étalant ses rapports directs avec la plus grande et la plus vertueuse des souveraines, tels furent les motifs de Mme de Pompadour, et la chronique n'ajoute rien sur ce point-là aux certitudes fournies par l'histoire. L'intérêt manifeste de la marquise présentait, pour accueillir les avances de Marie-Thérèse, des raisons beaucoup plus

(1) On appelait de ce nom une petite maison, contenant quatre chambres et quelques cabinets seulement, et située dans la rue Saint-Médéric, à Versailles; elle avait été payée des deniers du roi, ainsi qu'il résulte de l'acte d'achat en date du 25 novembre 1755. Ce fut Mme du Barry qui la ferma, et le 27 mai 1771 elle passa en la possession d'un bourgeois nommé Sevin, moyennant 16,000 livres. D'après les détails fournis par Mme du Hausset, on ne logeait au Parc aux Cerfs que deux femmes en général et très-souvent une seule; parfois même il était vacant cinq ou six mois de suite. Lebel y avait la haute main, sous le nom de Durand. On y prenait le roi pour un gentilhomme de la cour. Quand une femme en sortait, on la mariait en province avec une centaine de mille francs de dot; si elle y devenait mère, rarement on lui laissait son enfant. Avec les années les bâtards se multiplièrent : ils recevaient chacun 10 à 12,000 livres de rente, et ils héritaient les uns des autres à mesure qu'il en mourait. Il serait impossible d'assigner un chiffre aux dépenses de cette maison, et Lacretelle l'a exagéré en le portant à plus de cent millions. Quoi qu'il en soit, ce qu'on ne flétrira jamais assez, c'est la dégradation d'un souverain tombé jusqu'à la débauche et la révoltante immoralité de sa complice.

(2) Le tabouret et les honneurs de duchesse lui avaient été accordés le 18 octobre 1752.

plausibles que ne l'auraient été les épigrammes de Frédéric II. » En réalité l'alliance autrichienne fut l'œuvre de Choiseul, qui l'avait préparée en faisant miroiter devant des regards novices les plus éblouissantes perspectives d'influence, d'agrandissement et de gloire. Le traité secret fut signé le 1er mai 1756, à Versailles. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette guerre qui coûta à l'Europe deux milliards de francs et près d'un million d'hommes, et si brillamment commencée par la prise de Minorque, la victoire d'Hastembeck et la dispersion de l'armée hanovrienne. Il fallut expier durement ces succès éphémères. La déroute de Rosbach (1757) ébranla le crédit de la marquise. De toutes parts on se déchaîna contre elle : les injures grossières, les vers sanglants, les menaces de poison et d'assassinat, rien ne semblait assez violent pour l'accabler du poids de cette honte infligée à nos armes. Elle passait du désespoir à l'abattement, et ne dormait plus qu'avec des calmants. Au lieu de céder à l'opinion en rappelant Soubise, le général de son choix, elle usa ses forces à le maintenir en place. Après le désastre de Crevelt (1758), elle se roidit encore plus contre les coups du sort. En vain Bernis, qui avait recueilli en héritage la prépondérance d'Argenson, et qui avait déployé des talents supérieurs à sa rapide fortune, Bernis, son plus cher confident, le signataire du traité de Versailles, ne cessait de lui représenter la nécessité de mettre un terme à la guerre : toutes ses instances échouèrent contre ce parti pris de jouer un grand rôle. La paix, n'était-ce point la condamnation solennelle d'une politique de fantaisie et peut-être le présage d'une révolution de palais? Mais lorsque la favorite eut découvert que Bernis avait, de l'assentiment du roi, entamé des pourparlers avec toutes les cours, elle lui rendit le service de le congédier (10 novembre 1758). Choiseul le remplaça, et Mme de Pompadour ne tarda pas à devenir l'instrument de celui qu'elle croyait sa créature.

Le pacte de famille et l'expulsion des Jésuites avaient relevé le crédit de Mme de Pompadour; mais le traité de 1763 ruina ses espérances. Alors que son règne semblait plus affermi que jamais, une tristesse amère s'empara d'elle : le plus grand rêve de sa vie s'était écroulé, l'entreprise sur laquelle elle fondait l'espoir de sa réhabilitation future, réduite à néant, son œuvre avilie et condamnée; il lui fallait, selon ses propres expressions, *renoncer à toute gloire*. La femme insouciante qui pour étourdir Louis XV avait jeté ce mot fameux : « Après nous le déluge! » se préoccupait en secret des jugements de l'histoire; elle avait cherché « à se hausser jusqu'à la postérité ». Aussi ressentit-elle cruellement les humiliations que l'étranger imposa à la France. Puis elle n'avait jamais été complétement heureuse et elle n'était *philosophe* que du bout des lèvres : il lui manquait la paix de l'âme. Dévorée de chagrins, affligée du malheur de vieillir, ne se sentant aimée de personne, accablée de la haine et du mépris publics, elle était partagée entre le désir de quitter la cour et la crainte de se retrouver dans l'isolement vis-à-vis d'elle-même. Au mois de mars 1764, dans un voyage à Choisy, elle tomba malade de langueur; dès les premiers symptômes son état fut jugé incurable. Ayant éprouvé un mieux inattendu, elle fut transportée à Versailles, malgré l'étiquette, qui ne souffrait point qu'aucun individu, s'il n'était prince, mourût dans le palais du roi. Elle ne s'appliqua plus qu'à mourir en reine. Louis affecta jusqu'au dernier jour de la consulter sur les affaires du gouvernement. Le curé de la Madeleine (1), à qui elle s'était confessée, prenait congé d'elle lorsqu'elle le retint par ces paroles : « Attendez un moment, monsieur le curé; nous nous en irons ensemble. » Elle expira, toute vêtue de soie, la joue fardée, sur un lit de parade et en héroïne de théâtre, le 15 avril 1764, à l'âge de quarante-deux ans et trois mois. Elle fut inhumée, sans aucune pompe, dans l'église des capucines de la place Vendôme, à Paris (2). Louis XV ne versa pas une larme, et on raconte qu'en voyant passer, par un temps pluvieux, le convoi de sa maîtresse, il se contenta de dire : « Mme la marquise aura aujourd'hui un mauvais temps pour son voyage. » Elle avait institué pour légataire universel son frère, le marquis de Marigny (*voy.* ce nom).

« Mme de Pompadour, dit M. de Carné, ne saurait être l'objet d'aucune controverse. Sa vie fut, un scandale d'autant plus corrupteur que toutes ses fautes furent calculées et que son heureuse fortune n'eut aucun retour. Après avoir commencé sa carrière avec la seule pensée de devenir, puis de demeurer maîtresse du roi, elle entra dans les affaires par nécessité plus que par goût, et lorsqu'elle eut abordé ce rôle nouveau, elle le joua comme une actrice hors de son véritable emploi, y demeurant toujours au-dessous de la médiocrité. Jamais la responsabilité personnelle d'un homme d'État n'a été plus étroitement engagée que ne le fut celle de Mme de Pompadour dans les malheurs de son pays. Plus frottée de l'esprit d'autrui que riche de son propre fonds, possédant plus de délicatesse que d'originalité, elle n'a laissé aucune trace sensible de son passage dans l'histoire des lettres. Si elle pensionna des écrivains, ce fut sans jamais leur rendre en inspirations ce qu'elle en recevait en flatteries. Son influence a été singulièrement exagérée dans les arts. Si elle n'avait fondé cette royale manufacture de porcelaine, gracieux et symbolique monument de son passage dans l'his-

(1) Paroisse de son hôtel à Paris, aujourd'hui l'Élysée.

(2) Le religieux chargé de prononcer l'espèce d'oraison funèbre qui précéda l'inhumation s'en acquitta ainsi : « Je reçois le corps de très-haute et très-puissante dame Mme la marquise de Pompadour, dame du palais de la reine. Elle était à l'école de toutes les vertus : car la reine, modèle de bonté », etc. Et il ne parla plus que de la reine.

toire, on pourrait dire certainement que les tapissiers lui doivent plus que les artistes, car l'ornementation la toucha beaucoup plus que la plastique. Jouer la comédie, user dans une heure de désœuvrement du pinceau, du touret ou de la presse pour dessiner des amours, graver quelques pierres fines ou imprimer des vers sur papier rose, ce sont là des fantaisies, ce ne sont point des services rendus à l'art. » A beaucoup d'égards le dix-huitième siècle fut moins le siècle de Louis XV que celui de Mme de Pompadour : c'est en effet sous son nom qu'il convient plus justement de le désigner pour le goût qui régnait alors dans les arts du dessin, dans les modes et les usages de la vie, dans la poésie même. Tous les arts de son temps portent son cachet. Mais c'est la mode qui est son domaine; elle est la patronne du luxe, la marraine du *rococo*. Elle invente ou protége toute la main d'œuvre de son temps, tout le mobilier, tous les accessoires d'une civilisation raffinée. Au sellier Lafontaine elle donne 4,000 livres de pension pour une berline sans pareille, et à l'ébéniste Migeon 1,000 livres pour la sculpture d'une chaise percée. Voltaire, en parlant de la marquise, écrivait à d'Alembert : « Elle était des nôtres »; les artistes de tout genre avaient de plus fortes raisons de tenir ce langage. On a d'elle un recueil imprimé à un petit nombre d'exemplaires et composé de 63 gravures à l'eau-forte d'après les dessins de Guay; ce sont pour la plupart des sujets allégoriques. Elle en fit même quelques-unes sur pierres fines. La manufacture de Sèvres lui doit beaucoup; elle la protégea si activement qu'elle la mit bientôt en état d'opposer des merveilles originales à celles de la Saxe et du Japon. Elle contribua aussi pour sa part à l'établissement de l'École militaire, dont la première idée appartient à Paris-Duverney. Elle eut l'idée de la première exposition des tableaux dans le Louvre (1758), et on lui attribue l'établissement de la petite poste de Paris au prix de deux sols (novembre 1759). Des projets grandioses auxquels elle s'associa pour l'embellissement de Paris, il en est quelques-uns qui émanent d'elle, comme le percement de la place Louis XV, et la plantation des Champs-Elysées et des boulevards. Parmi les nombreux portraits qui existent d'elle, trois méritent seulement d'être cités : ceux de Boucher, de Drouais et de La Tour. P. LOUISY.

Maurepas, Choiseul, Besenval, Richelieu, Marmontel, d'Argenson, Luynes (duc de), président Hesnault, *Mémoires*. — *Journal de Barbier*. — Duclos, *Mémoires secrets*. — Mme du Hausset, *Memoires*. — *Recueil manusc. des chansons de Maurepas*. — *History of the marchioness of Pompadour*; Londres, 1758, 2 vol. in-12; trad. en allemand et en français. — Soulavie, *Mém. hist. et anecdotes de la cour de France pendant la faveur de Mme de Pompadour*; Paris, 1802, in-8°, fig. — *Mémoires de Mme de Pompadour, écrits par elle-même*; Liège, 1766, 2 vol. in-8°; Paris, 1808, 5 vol. in-12 : cette compilation ne mérite aucune créance. — Senac de Meilhan, *Portraits et caractères*. — *Vie privée de Louis XV*; Londres, 1781, 4 vol. in-12. — Voltaire, *Siècle de Louis XV* et *Corresp. génér.* — Lemontey, *Hist. du dix-huitième siècle*. — Tocqueville, *Hist. philos. du dix-huitième siècle*. — Sismondi, *Hist. des Français*, XXVIII et XXIX. — *Mélanges de la Société des bibliophiles*, 1856. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, II. — Capefigue, *Mme de Pompadour*; Paris, 1858, in-18. — *Gazette des beaux-arts*, 1859. — L. de Carné, *Le Gouvernement de Mme de Pompadour*; dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 janv. 1859. — E. et J. de Goncourt, *Les Maîtresses de Louis XV*; Paris, 1861, 2 vol. in-8°.

POMPÉE STRABON (*Cneius Pompeius Sextus*), père de Pompée le Grand, mort en 87 av. J.-C., passa par toutes les charges de la république romaine; il fut successivement questeur en Sardaigne, préteur en Sicile, enfin consul (89 av. J.-C.). C'était au plus fort de la guerre sociale. Pompée Strabon partagea avec Sylla la gloire de sauver Rome de ce grand péril. Il déploya de véritables talents militaires. Assiégé un instant dans Fermum, il se dégagea, et enferma à son tour l'armée italienne dans Asculum. Une autre armée venait au secours de la ville, il la mit en déroute. Asculum finit par tomber en son pouvoir; il fit égorger les habitants, et livra la ville aux flammes. Pompée détruisit ensuite une armée italienne qui voulait passer dans l'Étrurie pour la soulever. La série de ses victoires dans le nord et celles de Sylla au sud terminèrent la guerre sociale. Mais l'année suivante la guerre civile commença. La conduite de Pompée devint alors fort équivoque; Velleius prétend qu'il essaya de se tenir entre les deux partis, soit pour se joindre au vainqueur, soit pour s'élever après la mort des différents chefs. Le sénat l'avait maintenu dans le commandement de son armée, et l'avait chargé de défendre les approches de Rome contre Cinna et Sertorius. Il paraît qu'il s'entendit avec ses adversaires pour se faire battre; ses soldats se révoltèrent contre lui, et n'épargnèrent ses jours que sur les vives sollicitations de son fils, le jeune Pompée. Il mourut peu après, frappé de la foudre (87 av. J.-C.). Plutarque dit que les Romains ne donnèrent jamais à aucun de leurs généraux autant de preuves de haine qu'à Pompée Strabon, et il ajoute qu'au moment de ses funérailles le peuple arracha le corps du lit funèbre et lui fit mille outrages. Cicéron, qui avait servi sous lui, l'appelle un homme *haï des dieux*. On lui reprochait son avarice; on l'accusait d'avoir, malgré les lois, gardé le butin d'Asculum. F. DE C.

Plutarque, *Vie de Pompée*. — Appien, *Guerres civiles*. — Cicéron, *Pro Balbo*; *pro Cornelio*, I. — Velleius, II, 20. — Aulu Gelle, XV, 4.

POMPÉE *le Grand* (*Cneius Pompeius Magnus*), célèbre général romain, fils du précédent, né le 30 septembre 106 avant J.-C., mort le 29 septembre 48. Sa famille appartenait à l'ordre équestre, c'est-à-dire à l'ordre le plus riche de la société romaine. Son père était accusé de péculat lorsqu'il mourut, et l'accusation atteignait l'héritier. Pompée défendit avec autant de vigueur que d'adresse la mémoire et la fortune de son père; dans le cours du procès il épousa la fille de son juge, le préteur Antistius, et il fut acquitté. Quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans, il voulut

sans plus tarder, jouer un rôle dans l'État; ses grandes richesses lui en donnaient les moyens, et la guerre civile qui bouleversait l'Italie permettait à toute ambition de se produire. Il se joignit d'abord au parti démocratique, dont Cinna était alors le chef; mais il paraît qu'il ne trouva pas de ce côté la considération et l'autorité qu'il voulait avoir. Il se porta alors vers le parti opposé. Dans le Picenum, où sa famille était aimée et où il possédait ses principaux domaines, il trouva sans peine des partisans, et leva à ses frais une armée de trois légions (an 83). Les lois étaient alors si peu de chose qu'il put recruter des soldats et en prendre le commandement sans exercer aucune magistrature et sans avoir l'autorisation ni du sénat ni du peuple. Il rencontra une armée consulaire, commandée par un Scipion; les soldats de Scipion, au lieu de combattre, abandonnèrent leur général et se donnèrent à Pompée. Avec ce supplément de forces il rejoignit Sylla, qui se l'attacha en le flattant, mais qui prit soin de l'éloigner en l'envoyant combattre en Cisalpine, en Sicile et en Afrique. En Sicile il battit Perpenna, en Afrique le Mumide Hiarbas (81). Lorsque Sylla fut devenu maître absolu, il enjoignit à Pompée de quitter son armée et de revenir à Rome. Pompée obéit, quoique ses soldats fussent tout prêts à se révolter pour conserver leur chef. Arrivé à Rome, il demanda à Sylla le triomphe; mais la loi ne l'accordait qu'à ceux qui étaient revêtus d'une magistrature légale; Pompée obtint que la loi serait violée. Vers cette époque, il reçut de Sylla le surnom de *Grand*, et il en fit tant de cas qu'il l'attacha inséparablement à son nom; en tête de ses lettres il se dénommait Pompée le Grand.

Sylla mort (78), le parti qu'il avait cru abattre releva la tête. Lepidus, qui s'en était fait le chef, accourut de la Gaule Narbonnaise avec une armée; déjà il touchait au Janicule. Le sénat chargea Pompée de défendre Rome; Pompée réunit à la hâte les vétérans de Sylla; avec eux il battit Lepidus et le força à fuir hors de l'Italie. La dernière espérance de ce parti reposait sur Sertorius, qui s'était retiré en Espagne et, malgré les efforts de Metellus, s'était rendu maître de presque toute la péninsule. Contre lui le sénat eut encore recours à Pompée, et lui donna une armée en lui enjoignant, non de remplacer Metellus, mais d'agir de concert avec lui. Pompée eut soin de se tenir toujours éloigné de son collègue, pour n'avoir pas à partager avec lui ses succès. A la vérité il fut assez malheureux et tomba plus d'une fois dans les piéges que lui tendit Sertorius. Un jour il fut complétement vaincu sur les bords du Sucrone, et ne fut sauvé d'une ruine complète que par l'arrivée de Metellus. Cette guerre, dont il ne pouvait venir à bout, Perpenna la termina brusquement en assassinant Sertorius. Le meurtrier, détesté de son parti, tomba aux mains de Pompée. Il crut racheter sa vie en livrant les lettres qui révélaient les noms des principaux amis de Sertorius; Pompée, qui ne voulait pas se faire d'ennemis dans le parti démocratique, jeta les lettres au feu et envoya Perpenna à la mort. Tandis qu'il rentrait en Italie, il rencontra cinq mille esclaves, faible débris de l'armée de Spartacus, que Crassus venait d'exterminer; ces malheureux fuyaient vers les Alpes pour sortir de l'empire romain. Pompée les détruisit, et écrivit au sénat qu'il avait coupé les racines de la guerre servile. Il triompha pour tous ces succès (31 décembre 71).

On ne pouvait moins faire que de lui donner le consulat, bien qu'il fallût violer les lois, Pompée n'ayant exercé ni la préture ni la questure et n'ayant encore que trente-cinq ans. Une fois consul (70), il se rapprocha du parti populaire. Dans le sénat la première place était prise par Crassus; dans la démocratie, au contraire, les chefs ayant disparu l'un après l'autre, Pompée pouvait être le premier. Ancien lieutenant de Sylla, il détruisit alors la constitution syllanienne; il rendit au peuple son ancien tribunal, et à l'ordre équestre les jugements. Il fut pendant quelque temps l'idole de Rome. Son extérieur charmait le peuple; on aimait sa bonne mine, sa haute physionomie, sa prestance; le surnom de Grand lui allait à merveille; son beau front présentait à la populace italienne l'idée de la royauté. Étant tout jeune, on lui avait trouvé quelque ressemblance avec Alexandre; quelques plaisants l'appelaient même de ce nom, et Pompée ne s'en fâchait nullement. De plus, il était affable, accessible, serviable; il ne se montrait pas arrogant; il louait volontiers; il cherchait enfin à gagner les cœurs, comme tous les ambitieux sans génie, qui ne pratiquent que les petits moyens.

La guerre des pirates parut une excellente occasion pour essayer à son profit une sorte de dictature. Cette vaste coalition de tous les pirates de la Méditerranée irritait également le peuple et l'ordre équestre, le peuple parce qu'elle empêchait les approvisionnements de Rome, l'ordre équestre parce qu'elle ruinait le commerce. Ces deux ordres mirent une sorte de passion effrénée à poursuivre ce faible ennemi. Ils mirent de côté les lois, et par la loi Gabinia ils donnèrent à Pompée une autorité qu'aucun citoyen n'avait obtenue avant lui. Sa province, ce fut la mer entière avec tous les ports et toutes les côtes jusqu'à une distance de vingt lieues dans les terres. Il eut le droit de choisir ses lieutenants; on ne lui fixa le nombre ni de ses soldats ni de ses matelots; il eut le droit de prendre dans le trésor tout l'argent qu'il voulut. Les pirates furent écrasés sous le poids de toute la puissance romaine remise aux mains d'un seul homme. Pompée avait cinq cents vaisseaux; disséminant ses escadres, il enserra en quelque sorte la mer entière dans un vaste filet, où il prit tous les pirates. Avec les prisonniers qu'il fit il peupla deux villes nouvelles. Quarante jours lui avaient suffi. Avant qu'il eût le temps de reve-

nir à Rome, ses amis lui préparèrent de nouveaux triomphes. Mithridate vaincu par Lucullus était presqûe réduit aux extrémités; mais Lucullus était un des chefs du parti aristocratique, et les chevaliers avaient pour lui une haine toute particulière. Le tribun Manilius, homme vendu à Pompée, proposa que le soin de cette guerre fût remis au vainqueur des pirates. Cicéron, qui aspirait alors au consulat, appuya la proposition. La loi passa malgré l'opposition du sénat. Lucullus quitta son commandement en disant qu'il ne laissait à son successeur que l'ombre d'une guerre. Pompée courut à la poursuite de Mithridate, l'atteignit, mit son armée en déroute dans un combat de nuit, et le réduisit à fuir presque seul et à se cacher. Il arriva jusqu'aux États de Tigrane, l'allié du roi de Pont. Or le fils de Tigrane, révolté contre son père, était avec l'armée romaine. Guidé par lui, Pompée s'avança dans l'Arménie, et ne rencontra nulle part de résistance. Tigrane, déjà vaincu précédemment par Lucullus et affaibli par des révoltes, vint se livrer lui-même et se jeter aux pieds du vainqueur. Pompée lui laissa le titre de roi, en réduisant son royaume à l'Arménie et en exigeant de lui 6,000 talents, somme énorme même pour un monarque asiatique. Poursuivant toujours Mithridate, il se porta vers le nord, traversa les régions caucasiques et battit des peuples barbares, les Ibères et les Albaniens. Puis, las de chercher Mithridate dans des régions sauvages, il se tourna vers le sud, qui lui offrait de riches provinces. Il entra dans la Syrie; Lucullus l'avait conquise sur Tigrane, mais il n'avait pas eu le temps de statuer sur le sort de la contrée. Pompée la déclara province romaine, et eut la gloire de l'avoir ajoutée à l'empire. Il traversa ensuite en maître la Judée, qui était disputée entre deux rois, se prononça contre Aristobule, s'empara du temple un jour de Sabbat, et établit Hyrcan roi du pays. Enfin il reçut à composition le petit roi de Pétra, à l'entrée de l'Arabie, et put ajouter le nom des Arabes à la liste des peuples vaincus par lui. Dans cette expédition, il reçut la nouvelle de la mort de Mithridate; la révolte de son fils Pharnace l'avait contraint à se tuer. Dès lors Pompée n'avait plus d'ennemi; il parcourut les nouvelles provinces en grande pompe, faisant célébrer partout des fêtes. On ne le comparait pas à Alexandre seulement, mais à Hercule et à Bacchus. Il revint lentement vers Rome, s'arrêtant dans les villes grecques, écoutant les sophistes déclamer ses vertus et les poëtes chanter sa gloire, prodiguant à tous les paroles flatteuses et l'argent.

Quand il rentra en Italie avec son armée enrichie par lui et dévouée, il était libre de s'emparer de l'autorité absolue. En voulait-il? n'en voulait-il pas? Voilà ce qu'on se demandait à Rome; mais personne ne pensait qu'il fût possible de s'opposer à sa volonté. Ce fut un grand sujet de surprise pour ses partisans comme pour ses ennemis quand on le vit licencier son armée et se priver du moyen d'être maître. Au lieu de saisir le pouvoir, Pompée s'occupa de la cérémonie de son triomphe. Ce triomphe fut le plus brillant qu'on eût vu jusqu'alors; des rois prisonniers, un riche butin, des étoffes de soie, de l'or, éblouirent les yeux de la foule. Le cortége était précédé d'inscriptions qui annonçaient que Pompée avait conquis le Pont, l'Arménie, la Paphlagonie, la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, la Judée, les Scythes, les Arabes, les peuples du Caucase et les Bastarnes. D'autres inscriptions ajoutaient, ce qui n'était pas un faible titre de gloire aux yeux des Romains, qu'il rapportait l'énorme somme de 20,000 talents, et qu'il avait élevé les revenus de la république de cinquante à quatre vingts millions de sesterces. Cette pompe triomphale fut tout le fruit qu'il tira de sa guerre d'Asie, et quand cet éclat d'un jour se fut éteint, il se retrouva simple particulier. On ne lui sut aucun gré de cette modération; ses ennemis n'y virent pas du désintéressement, mais un faux calcul d'ambitieux; ses amis, qui travaillaient depuis dix ans à élever sa dictature, s'irritèrent qu'il eût trompé leur espoir; le peuple enfin, comme il arrive d'ordinaire, prit cette modération pour de la faiblesse, et Pompée perdit son prestige. Dès lors il se vit attaqué de tous côtés et de toutes manières. Au sénat, Crassus, Caton et Lucullus parlèrent contre lui, et l'on refusa de ratifier les actes de son gouvernement d'Asie; dans le peuple, Clodius, qu'il croyait son instrument, travaillait contre lui, saisissait la direction du parti démocratique et faisait la loi au forum. Pompée se repentit alors d'avoir licencié son armée; il n'avait pas voulu aller au-devant du pouvoir, pensant que le pouvoir viendrait à lui; il avait attendu que le peuple le prît pour maître, alors que le peuple, de son côté, attendait qu'un maître s'emparât de lui.

Cette première place que Pompée n'avait pas su prendre, César l'aura. Mais il n'avait rien fait encore d'éclatant; il était suspect au sénat, odieux aux chevaliers, peu connu du peuple. Il imagina de s'élever par Pompée lui-même; mais comme il craignait, s'il l'avait pour ami, d'avoir par cela seul Crassus, c'est-à-dire le sénat, contre lui, il eut l'adresse de les réconcilier et de faire entrer ces deux ennemis dans une ligue commune, dont il fut le lien et où il eut par conséquent le principal rôle. Pompée ne vit pas le piége, et il laissa ses projets de dictature se fondre en un triumvirat. Il permit à César de devenir consul; il lui permit de flatter le peuple, de fonder des colonies, de partager des terres; il l'aida à réduire à l'impuissance son collègue Bibulus. Il lui fit donner enfin la province des Gaules avec une guerre et une armée.

Pendant que César, actif et infatigable en Gaule, acquérait la gloire qui éblouissait le peuple, l'argent qui achetait sénateurs et tribuns, et des soldats enfin qui devaient faire la guerre

civile, Pompée resta inactif à Rome. Il vit sa puissance décroître de jour en jour et le peuple s'éloigner de lui. Sans cesse de nouveaux symptômes venaient lui révéler son impopularité; un jour c'était un acteur au théâtre qui venait à prononcer ces mots : « C'est pour notre malheur que tu es devenu *grand* » ; et le peuple, saisissant l'allusion, applaudissait; un autre jour Pompée reconnaissait à une attaque ou à une injure de Clodius combien il était isolé et faible. Ainsi ce parti populaire, qu'il avait caressé depuis son consulat, lui échappait des mains. Il le sentit; il se douta bien qu'une popularité perdue ne se rattrape pas; il chercha alors dans la république un autre parti sur lequel il pût s'appuyer, et il songea à se rapprocher du sénat. Cicéron, qu'il fit rappeler d'exil, ménagea cette sorte de réconciliation. Il est vrai que Pompée, ne s'alliant au sénat qu'à demi, ne renonça pas à son union avec César; il renouvela au contraire le triumvirat dans la conférence de Lucques. Il fut convenu que César conserverait son gouvernement de la Gaule, et que Pompée et Crassus seraient consuls. C'est ainsi que Pompée obtint son second consulat (55), et il est à remarquer qu'il ne le dut qu'à l'appui matériel de César. Crassus se fit donner la province de Syrie avec la guerre des Parthes; Pompée se fit donner l'Espagne. Mais il ne s'y rendit pas en personne, et laissant à des lieutenants le commandement de son armée, il resta à Rome, s'occupant à faire la dédicace de son théâtre, où quarante mille spectateurs prenaient place, et à amuser le peuple par des fêtes.

Crassus fut tué chez les Parthes (53), et dès lors le rôle de Pompée se dessina mieux; il se fixa dans un parti. Délaissé du peuple, il se donna franchement au sénat; et le sénat, en disette de chef, adopta Pompée. Même les partisans de la liberté se résignèrent à accepter ses services, et Caton lui-même fit son éloge. C'est ainsi que Pompée se retrouva à la tête d'un parti qu'il avait soutenu dans sa jeunesse et qu'il avait ensuite combattu. Il devint inopinément le défenseur de la liberté romaine, qu'il n'avait pas su détruire à son profit. Il avait bien encore quelque espoir d'arriver par ce chemin à l'autorité absolue, et il comptait s'y faire porter par le sénat. Caton l'empêcha, à la vérité, d'être nommé dictateur, mais il ne put l'empêcher d'être nommé seul consul; encore une violation des lois, mais cette fois c'était le sénat qui l'avait voulu. A titre de consul unique (52), Pompée fût un moment maître absolu dans Rome; il est difficile de porter un jugement sur son administration pendant cette année. Plutarque assure qu'il s'efforça de rétablir l'ordre en toutes choses, notamment dans les tribunaux; mais il ajoute que pour prononcer ses jugements il devait toujours se faire accompagner d'une troupe armée : à cette condition le forum fut à peu près paisible. L'année expirée, Pompée sortit de charge en obtenant du sénat la continuation de son gouvernement d'Espagne pour cinq années, avec des soldats et de l'argent.

Mais il fallait se débarrasser de César, c'est-à-dire lui enlever son armée. Pompée essaya d'abord un moyen détourné; il promit le consulat à César s'il venait le briguer lui-même à Rome. César vit le piége, et renonça au consulat. Les amis de Pompée proposèrent alors au sénat le rappel de César. Un tribun fit observer que si l'on forçait le proconsul des Gaules à désarmer, il fallait y contraindre aussi le proconsul d'Espagne. César accepta ce double désarmement; Pompée feignit d'y consentir, mais le sénat lui défendit de licencier son armée d'Espagne, et lui enjoignit au contraire de faire de nouvelles levées. On peut croire d'après cela que le projet de Pompée était d'engager la guerre le premier : d'après quel plan? on l'ignore. Ce qui est certain c'est que César déjoua tous ces calculs par la rapidité de ses mouvements. On apprit coup sur coup qu'il avait passé les Alpes, que le Rubicon était franchi, et qu'il s'approchait de Rome (49). Pompée, qui avait pourtant alors plus de troupes que César (celui-ci avait laissé derrière lui le gros de son armée), parut se troubler, et au milieu de la confusion générale il ne vit d'autre parti à prendre que de quitter Rome. C'était une faute; car dans les guerres civiles il est important de combattre au milieu des murs de la patrie. Il quitta même l'Italie, et au lieu de se porter vers ses légions d'Espagne et vers les contrées où il aurait pu lever de bons soldats, c'est vers l'orient qu'il se dirigea. Il resta une année en Macédoine, recrutant de mauvaises troupes et essayant de les exercer. César employa ce temps à lui enlever ses vrais soldats, ceux qui étaient en Espagne; puis il se porta en Orient, menant avec lui tout ce qu'il avait de plus vaillant en Italie, en Espagne et en Gaule. Pompée avait neuf légions à peu près complètes, avec sept mille chevaux et une flotte qui gardait l'Adriatique, mais qui n'empêcha pas César de passer. Pendant quatre mois les deux armées furent en présence aux environs de Dyrrachium; les Pompéiens refusaient le combat, et traînaient la guerre en longueur, sans danger, puisqu'ils recevaient leurs approvisionnements par mer; les Césariens souffraient cruellement de la disette. César, ne pouvant obtenir une bataille, se dirigea vers la Thessalie, où il devait trouver des vivres. Pompée l'y suivit, et les deux ennemis se retrouvèrent en face l'un de l'autre dans la plaine de Pharsale (9 août 42). César commandait seul dans son armée; mais dans l'armée de Pompée c'était le sénat qui commandait; le sénat s'assemblait pour discuter les plans de campagne; chacun donnait son avis, et Pompée, toujours incertain et hésitant, flottait entre les opinions diverses. Il n'avait pas vu le danger de ce brillant entourage; il aimait au contraire à voir autour de lui ces grands noms, ces titres pompeux, ces consuls avec leurs faisceaux, cette foule de jeunes nobles qui briguaient déjà les consulats et les

prétures. Il se complaisait au milieu de tout cet appareil; mais il ne savait pas être obéi. De leur côté les sénateurs accusaient Pompée de faire durer la guerre par des lenteurs calculées, pour perpétuer son pouvoir; ils étaient las de Pompée, et voulaient vaincre au plus vite pour lui retirer son commandement. Ils le contraignirent à livrer bataille. Il avait quarante-cinq mille hommes contre les vingt-deux mille de César; mais ces derniers étaient des soldats aguerris et expérimentés. Au premier choc sa cavalerie fut mise en déroute et une de ses légions enfoncée. Pompée, qui de sa vie n'avait jamais vu la victoire douteuse et ne savait pas comment on rallie une armée, se troubla dès qu'il vit ses troupes plier; il ne fit rien pour les soutenir, rien pour réparer un premier échec, et il se retira dans sa tente sans donner aucun ordre. Son armée, privée de chef, se débanda. Il croyait du moins qu'on le laisserait tranquille dans son camp; en voyant l'ennemi y pénétrer, il s'écria tout surpris : « Quoi! jusque dans mon camp! » Sautant alors à cheval, il s'enfuit avec deux ou trois amis. Il descendit le long de la vallée de Tempé, et gagna le rivage; il trouva un navire de commerce dont le patron, qui était un Romain, le prit à bord et le conduisit à Mitylène. Il allait y chercher sa femme; quant à la guerre, il n'y songeait plus. Pourtant parmi les vaincus de Pharsale beaucoup ne désespéraient pas encore; la flotte pompéienne était intacte et César n'avait pas de vaisseaux. Caton était encore à la tête d'une armée; beaucoup cherchaient Pompée pour se rallier autour de lui, et dans sa fuite il était rejoint par plus de soixante sénateurs. Mais il ne voulait pas tenter une seconde fois la fortune. Il ne pensait qu'à se retirer hors des limites de l'empire romain. Il paraît qu'il hésita un moment entre les Parthes, la Mauritanie et l'Égypte; mais l'Égypte était plus proche, et elle avait reçu de Pompée des bienfaits qui l'obligeaient à quelque reconnaissance. Il s'y rendit; arrivé en vue du rivage, il donna avis de sa présence à la cour de Ptolémée; mais les ministres du jeune roi ne voulurent pas que l'Egypte devînt à son tour le théâtre des guerres civiles et fût la proie du vainqueur. Ils calculèrent froidement qu'il leur fallait se concilier l'un des deux rivaux, et plutôt le vainqueur que le vaincu; croyant s'attacher César, ils firent assassiner Pompée dans la barque qui le conduisait au rivage (29 septembre 48).

La mémoire de Pompée fut longtemps vivante dans le cœur des hommes qui n'aimaient pas le régime impérial; car Pompée eut ce dernier bonheur qu'ayant eu à combattre l'usurpation de César, il passa pour le défenseur de la liberté. En réalité il n'avait jamais eu d'opinions bien arrêtées sur la forme du gouvernement, n'avait jamais été un chef de parti, et n'avait combattu pour le triomphe d'aucune cause. Sa pensée unique avait été d'être le premier dans Rome, et il s'était tour à tour appuyé sur ceux qui lui promettaient tour à tour le premier rang. Il avait aspiré au pouvoir non, comme César, pour donner à Rome et au monde un nouveau régime politique, mais simplement pour commander. D'un caractère faible, on remarquait qu'il se laissait assez facilement dominer par son entourage; il ne savait pas se faire obéir de ses lieutenants ni même de ses affranchis; il n'inspirait pas la crainte, mais il donnait plutôt l'idée d'une bonté un peu banale. Doux et bienveillant pour tous, il était incapable d'une cruauté inutile; mais il n'avait pas horreur du sang quand il s'agissait d'un homme qui était ou pouvait devenir un rival; il fit froidement mettre à mort, au commencement de sa carrière, un Cn. Ahenobarbus, un Brutus, et Carbon, et Perpenna, personnages qu'il regardait comme dangereux pour lui. Il se maria cinq fois; sa première femme fut la fille de son juge Antistius; la seconde fut une parente de Sylla, et il tenait tant à s'unir à la famille du dictateur qu'il passa par-dessus un double divorce. Lorsqu'il se joignit au parti populaire, il épousa Mucia, la sœur des Metellus. Quand plus tard il se rapprocha du sénat, il demanda la nièce de Caton; mais sa demande fut repoussée. A l'époque du triumvirat, il prit pour femme Julie, fille de César. Enfin, quand il devint le chef du sénat, il voulut s'unir à la famille d'un des chefs de l'aristocratie, et il épousa Cornélie.

FASTEL DE COULANGES.

Plutarque, *Vie de Pompee*. — Cicéron, *passim*. — Appien, *Guerres civiles*. — Pline, *Hist. nat.*, VII, 27. — Valère Maxime, VI, 2. — Dion Cassius, XLI, XLII. — Drumann, *Geschichte Roms*, IV. — Smith, *Dictionary*.

POMPÉE (*Cneius Pompeius*), fils aîné du précédent, né vers 75, mort en 45 av. J.-C. Pendant la guerre civile, son père l'avait envoyé en Syrie avec la mission d'y former une armée et de venir le rejoindre. Cneius reçut la nouvelle de la bataille de Pharsale et de la mort de son père. Il ne jugea pourtant pas que le parti pompéien fût brisé; il y avait encore une province toute pompéienne, l'Espagne, à qui Pompée avait toujours accordé sa faveur et où il avait prodigué le droit de cité romaine. Cneius s'y rendit, se mit à la tête de quelques troupes républicaines, et vit une foule d'Espagnols accourir à son service. Il eut bientôt formé treize légions. Il parut à César un ennemi assez sérieux pour qu'il se chargeât lui-même de le combattre. César se porta donc en Espagne, et rejoignit Cneius près de Munda. Cneius ne voulait pas livrer bataille; César, qui manquait de vivres et qui avait besoin de vaincre au plus vite, le força à combattre. L'armée pompéienne, après des efforts désespérés, fut vaincue et détruite (17 mars 45), et quelques semaines plus tard Cneius fut pris et sa tête portée à César.

F. DE C.

César, *Bellum Hispana*.

POMPÉE *Sextus*, mort en 35 av. J.-C., à Milet, était le plus jeune des fils du grand Pompée. Après la bataille de Pharsale, il réunit quel-

ques vaisseaux, passa en Afrique, et de là en Espagne, où il rejoignit son frère Cneius. Il n'assista pas à la bataille de Munda; son frère mort, il se cacha quelque temps, puis reparut à la tête d'une petite troupe au milieu des Celtibères, qui étaient favorables à sa cause. Après la mort de César, le sénat, qui cherchait à opposer des adversaires à Antoine, rappela Sextus, lui permit de rentrer à Rome, lui rendit une partie des richesses immenses de son père, et lui conféra enfin le commandement des forces maritimes de Rome. Sextus ne crut pas devoir profiter de la permission de revenir en Italie; mais avec le titre légal de commandant des flottes romaines, il réunit des vaisseaux et une foule de marins, pour la plupart anciens pirates; son père, qui les avait autrefois vaincus et humainement traités, était resté cher à cette population avide d'aventures. Tous les proscrits, une foule d'esclaves fugitifs accoururent vers Sextus. Avec ces forces il se rendit maître de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse. Même après la bataille de Philippes, Antoine et Octave ne réussirent pas à détruire cette puissance maritime qui s'était formée sous le nom de parti pompéien. Sextus régnait sur la mer; il se donnait le nom de *fils de Neptune*, et pour frapper les imaginations il se montrait en public vêtu d'une robe de couleur glauque. Il affamait Rome, qui ne recevait plus les blés de la Sicile et de l'Afrique. Le peuple exigea que les triumvirs fissent la paix avec lui (39). Ils eurent une entrevue à Misène sur le bord de la mer; on raconte qu'un des lieutenants de Sextus lui dit à l'oreille : « Commandez-moi d'enlever ces gens-là (Octave et Antoine), et vous serez le maître du monde. » Sextus se contenta de répondre tristement : « Que ne l'as-tu fait sans me le dire? » On conclut un traité qui assurait à Sextus la possession paisible de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile, et lui promettait même la province d'Achaïe et le consulat pour l'année suivante. A cette condition Rome reçut du blé. Mais une telle paix ne pouvait pas durer. Tandis qu'Antoine se chargeait de repousser les Parthes, Octave prit sur lui de combattre Sextus. Il construisit des vaisseaux et exerça des marins. Mais les lieutenants de Sextus détruisirent une première flotte, et la tempête en fit disparaître deux autres. La persévérance opiniâtre d'Octave et les talents militaires d'Agrippa vinrent à bout de cet ennemi. Sextus, trahi par un de ses lieutenants, fut vaincu à Myles; Octave pénétra en Sicile, et le vainquit encore sur terre. Le fils de Pompée s'enfuit en Asie; il comptait se livrer à Antoine et lui offrir ses services; puis, changeant d'avis, il essaya de le combattre, et se mit à la tête de quelques troupes. Il fut vaincu sans peine, et fut égorgé à Milet dans une prison.

F. DE C.

Appien, *Guerres civiles*, livre IV. — Velleius, liv. II. — Plutarque, *Vie d'Antoine*. — Smith, *Dict.*

POMPEI (*Girolamo*), littérateur italien, né le 18 avril 1731, à Vérône, où il est mort, le 4 février 1788. Il fit de bonnes études chez les jésuites de sa ville natale, et acquit avec les PP. Guglienzi et Mariotti une connaissance approfondie de la langue grecque. Tout jeune, il eut le bonheur d'être admis dans la familiarité de Scipion Maffei, de Vallarsi et de Morando, et le commerce de ces savants lettrés, joint à un travail assidu et à une lecture constante des classiques grecs, latins et italiens, développa en lui ce goût délicat dont il donna, dans une époque de décadence, des preuves remarquables. Comme il n'avait point de fortune, il se vit obligé de consacrer aux emplois publics la meilleure partie d'un temps qu'il aurait voulu accorder tout entier à ses études favorites. Aux fonctions de chancelier de la commission de santé, il réunit celle de secrétaire perpétuel de l'Académie de peinture. Malgré la médiocrité de ses ressources, il refusa de se séparer de ses compatriotes lorsqu'on lui offrit une chaire à Parme et une autre à Pavie. C'est principalement comme traducteur que Pompei a marqué sa place dans la littérature de son pays. Il s'était essayé dans la poésie, mais on a reproché avec justesse à ses vers de manquer de chaleur; les trois tragédies qu'il donna au théâtre, *Ipernestra* (1769), *Callirhoe* (1769) et *Tamira* (1789), ont le défaut d'être faibles et monotones, quoique bien conduites. Il trouva plus aisément à exercer sa plume brillante et légère dans les versions de l'anthologie, de Théocrite, d'Ovide et des *Vies* de Plutarque; cette dernière surtout est un travail vraiment remarquable sous les rapports de l'exactitude philologique. Peu d'ouvrages de ce genre ont produit autant de sensation, et l'on peut dire que c'est le plus solide fondement de la réputation littéraire de Pompei. On a encore de lui : *Canzoni pastorali, con alcuni idilli di Teocrito e di Mosco*; Vérone, 1766, in-8°; — *Nuove Canzoni, inni, sonetti e traduzioni*; ibid., 1779, in-8°; — *Raccolta greca*; ibid., 1781, in-8°, qui renferme le poëme d'*Héro et Léandre* par Musée, cent épigrammes de l'anthologie, etc.; — *Le Vite degli uomini illustri di Plutarco*; ibid., 1772, 5 vol. in-4° : cette édition sort des presses de Moroni, qui acheta 1500 ducats le travail de Pompei. Parmi les nombreuses reproductions qui en ont été faites, nous citerons celles de 1791 (Rome, 6 vol. in-4°), de 1798 (Milan, 9 vol. in-8°), de 1799 (Vérone et Venise, 10 vol. in-8°), de 1816 (Padoue, 13 vol. in-8°), et de 1820-1821 (Florence, 22 vol. in-8°). Après la mort de Pompei, on a recueilli toutes ses œuvres (Vérone, 1790-1791, 6 vol. gr. in-8°).

P.

Hipp. Pindemonte, *Éloge*, dans le *Journ. de Pise*, LXX, 273. — Fr. Fontana, *De vita et scriptis Hier. Pompei*; Vérone, 1790, in-4°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, IV.

POMPIGNAN (*Jean-Jacques* LE FRANC, marquis DE), poëte français, né le 10 août 1709, à Montauban, mort le 1er novembre 1784, à Pompignan (Tarn-et-Garonne). D'une ancienne famille

de robe, il eut le P. Porée pour principal maître dans ses études classiques, et mit beaucoup de zèle à apprendre la jurisprudence. Revêtu de bonne heure de la charge d'avocat général près de la cour des aides de Montauban, que son père et son oncle avaient présidée, il s'occupa avec ardeur de la distribution et de l'assiette des impôts; un discours éloquent où il s'abandonnait à tout son enthousiasme pour la réforme des abus fut regardé comme l'effervescence d'un esprit inquiet : il fut exilé, et cette disgrâce, dit le duc de Nivernois, le dégoûta d'un état où il se voyait entre le danger de paraître s'exagérer ses devoirs et celui de ne pas les remplir à son gré. Le titre de premier président, dont il fut pourvu vers 1745, le rattacha pour quelque temps encore à la magistrature; il rédigea plusieurs des remontrances adressées au roi, et obtint, par une distinction unique, la charge de conseiller d'honneur au parlement de Toulouse. Ayant augmenté sa fortune par un mariage avantageux, il renonça à toute espèce de fonctions publiques et suivit le penchant qui depuis sa jeunesse le portait vers la culture des lettres. Ses premiers pas en effet avaient été marqués par des succès brillants, quoique éphémères. A vingt-deux ans il avait donné au théâtre la tragédie de *Didon* (1734), pour laquelle le secours de Virgile et de Métastase lui avait été fort utile, et que l'on se pressa trop vite de mettre au rang des chefs-d'œuvre de la scène. La petite comédie satirique des *Adieux de Mars* (1735) fut aussi bien accueillie. Dans la poésie morale et religieuse, il atteignit parfois une élévation et une harmonie dignes des premiers maîtres. L'enthousiasme plutôt que le génie, fit de lui accidentellement un grand poëte, ainsi qu'il l'a montré dans l'*Ode sur la mort de J.-B. Rousseau;* il y a semé quelques strophes qui ont nui à sa renommée, parce qu'on n'en a jamais cité d'autres de lui, celle-ci par exemple :

> Le Nil a vu sur ses rivages
> De noirs habitants des déserts
> Insulter par leurs cris sauvages
> L'astre éclatant de l'univers.
> Cris impuissants! fureurs bizarres!
> Tandis que ces monstres barbares
> Poussaient d'insolentes clameurs,
> Le Dieu, poursuivant sa carrière,
> Versait des torrents de lumière
> Sur ses obscurs blasphémateurs.

« Je n'ai guère vu de plus grande idée, dit La Harpe, rendue par une plus grande image, ni de vers d'une harmonie plus imposante. Je la récitai un jour à M. de Voltaire, qui y trouvait tous les genres de sublime réunis. Je lui en nommai l'auteur, et il l'admira encore davantage. » Quant aux *Épîtres morales* de Le Franc de Pompignan, on ne les lit plus. Mais ses *Cantiques sacrés* ne devraient pas, malgré le bon mot de Voltaire,

> Sacrés ils sont, car personne n'y touche,

être traités avec la même indifférence; car on y a beaucoup *touché* au contraire, et quelquefois avec admiration. Le dix-huitième siècle ne pourrait offrir, après les *Psaumes* de J.-B. Rousseau, rien de mieux dans un genre qui exige le concours de tant de qualités. On y trouve des traits heureux, de la noblesse, un vers pur et élégant; il n'y manque qu'un sentiment plus vrai et une inspiration plus soutenue.

Lorsque Le Franc de Pompignan vint s'établir à Paris, il se présenta à l'Académie française, précédé de nombreux titres littéraires & d'une réputation un peu enflée par les louanges d'amis trop complaisants. Après avoir attendu deux ans, il fut élu en 1759, à l'unanimité, et prononça le jour de sa réception (10 mars 1760) un discours où, se laissant entraîner à l'ardeur de son zèle contre les philosophes, il démontra l'inanité de leurs doctrines et la perfidie de leur conduite. Le lieu était au moins mal choisi et l'attaque intempestive. Dès lors on le proclama l'ennemi de l'Académie et des lumières, et il se vit immolé à la risée publique. Tous les philosophes l'assaillirent d'épigrammes et de facéties. Voltaire, qui jadis l'avait recherché, flatté même, épuisa jusqu'à la satiété tous les moyens de s'égayer aux dépens du magistrat poëte. L'escarmouche commença par les *Quand*, les *Pour*, les *Que*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Car*, les *Ah!* les *Oh!* qui venaient de Ferney; elle fut entretenue par Maillet, Marmontel, Diderot, etc. Aux satires on mêla les reproches les plus injustes. Pompignan fut dénoncé au public comme un transfuge des idées nouvelles, comme un orgueilleux qui ne savait pas se résigner au second rang, comme un dévot hypocrite et un adulateur du pouvoir. Rien de tout cela, à part une vanité puérile, n'était fondé. Dans cette lutte inégale qu'il tenta de soutenir un moment, mais avec peu d'adresse, ce fut l'honnête homme qui eut le dessous : abreuvé d'outrages, il quitta Paris, se réfugia à la campagne, et partagea les dernières années de sa vie entre les délassements de l'esprit, les exercices d'une piété sincère et les occupations de la charité la plus généreuse. Il ne sortit plus de son obscurité volontaire, et mourut à soixante-quinze ans, après de longues souffrances physiques, emportant les justes regrets de tous ceux qui l'avaient approché. « Nul homme dans le dix-huitième siècle, rapporte M. Villemain, ne connaissait mieux les anciens et n'avait une littérature plus variée. Malgré sa sévérité de goûts et de principes, il a mis en vers quelques scènes de Shakespeare et *la Prière universelle* de Pope, comme il a traduit Eschyle et le poëme chrétien de Grégoire de Nazianze. Nul secours ne manquait à son talent, ni l'étude, ni le loisir, ni la passion; car il était animé d'une vive haine contre la philosophie nouvelle, bien qu'il fût par caractère ennemi des abus et indépendant du pouvoir. L'élégance travaillée de ses vers et l'ordre sérieux de ses idées ne pouvaient tenir contre l'éclat, l'agrément infini et la hardiesse de Voltaire. On

ne chercha pas ce que ses ouvrages pouvaient offrir de sensé, d'ingénieux et parfois d'admirable. Vanté seulement par son ami le marquis de Mirabeau, ce novateur féodal, cet économiste antiphilosophe, il fut mal apprécié de son temps et ne sera point vengé par l'avenir. Il représente un parti vaincu, et qui sur quelques points avait raison, le parti qui voulait une réforme sans révolution, le soulagement du peuple, et non la ruine du culte et des mœurs. Son talent n'en est pas moins digne d'estime et son courage de respect; car il lutta contre le plus fort. »

Les principaux ouvrages de Le Franc de Pompignan sont : *Didon*, tragédie; Paris, 1734, 1746, in-8°; la 2e édition diffère de la première en ce qu'elle renferme plusieurs changements et un cinquième acte presque entièrement refondu; — *Les Adieux de Mars*, comédie en vers libres; Paris, 1735, in-12; — *Le Triomphe de l'Harmonie*, opéra; Paris, 1737, in-4° : la musique est de Grenet; — *Essai critique de l'état de la république des lettres;* Paris, 1744, 1764, in-8°; — *De antiquitatibus Cadurcorum;* 1746, in-8°, et dans le t. V des *Mémoires* de l'Académie de Cortone; — (avec le marquis de Mirabeau et l'abbé de Monville), *Voyage de Languedoc et de Provence fait en* 1740; Amsterdam (Paris), 1746, 1748, in-12 : cette relation, plus correcte mais moins agréable que celle de Chapelle et Bachaumont, a été souvent réimpr.; — *Dissertation sur les biens nobles;* Paris, 1749, 2 vol. in-8°; — *Léandre et Héro*, opéra; Paris, 1750, in-4° : c'est une œuvre de jeunesse dont il abandonna le profit à Rebel et à Francœur; — *Poésies sacrées sur divers sujets;* Paris, 1751, 1754, in-12; 1761, in-4°; 1825, in-18 : le marquis de Mirabeau publia en 1755 un *Examen* de ces poésies, fastidieux panégyrique que l'auteur eut la maladresse de reproduire dans l'édit. de 1761; — *Lettre à M. Racine* (fils) *sur les spectacles en général;* Paris, 1755, 1773, in-12; — *Mémoire présenté au roi;* Paris, 1760, in-4° : il se justifie des accusations mensongères lancées contre lui par ses ennemis; — *Éloge historique du duc de Bourgogne;* Paris, 1761, in-8° : écrit sur la demande des parents de ce prince, seulement âgé de dix ans; – *Tragédies d'Eschyle, trad. en français;* Paris, 1770, in-8°; — *Considérations sur la révolution de l'ordre civil et judiciaire survenue en* 1771; — *Discours philosophiques tirés des livres saints, avec des Odes chrétiennes et philosophiques;* Paris, 1771, in-12; — *Mélanges de traductions de différents ouvrages de morale italiens et anglais;* Paris, 1779, in-12; — *Mélanges de traductions de différents ouvrages grecs, latins et anglais;* Paris, 1779, in-8°; — *Les Géorgiques de Virgile;* Paris, 1784, in-8°; il y a dans cette version poétique un certain mérite de naturel et de fidélité. On a encore de Le Franc de Pompignan des discours et quelques mémoires insérés dans le recueil de l'Académie de Montauban, dont il avait été le principal fondateur. De son vivant il fit paraître un choix de ses *Œuvres* (Paris, 1753, 2 vol.; 1763, 3 vol. in-12) et ses *Œuvres complètes* (Paris, 1784, 4 vol. in-8°), d'où il a exclu son *Discours de réception*, l'*Éloge du duc de Bourgogne*, plusieurs traductions, etc. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées en 1800, 1813 et 1822 (Paris, 2 vol. in-12). P. L—Y.

Bertrand Barère, *Éloge de Le Franc de Pompignan;* Paris, 1785, in-8°. — V. de Reganhac, *Éloge* du même; Paris, 1788, in-8°. — Marmontel, *Mémoires*. — Collé, *Journal*. — Grimm, *Corresp.* — Voltaire, *Corresp.* et *OEuvres*. — Sabatier, *Les Trois Siècles*. — Gabet, *Notice*, en tête des *OEuvres choisies*, 1822. — La Harpe, *Cours de Littér.* — Villemain, *Tableau de la littér. au dix-huitième siècle*, t. I, ch. 12.

POMPIGNAN (*Jean-Georges* LE FRANC DE), prélat français, frère du précédent, né à Montauban, le 22 février 1715, mort à Paris, le 30 décembre 1790. Après de bonnes études au collége de Louis-le-Grand, puis au séminaire de Saint-Sulpice, il fut pourvu dans son diocèse d'un canonicat avec le titre d'archidiacre, et presque au sortir de sa licence, appelé le 25 décembre 1742 à l'évêché du Puy. En 1747, il obtint en commende l'abbaye de Saint-Chaffre en son diocèse et fut député à l'assemblée du clergé de 1755. Il s'y rangea, sur les matières qui agitaient à cette époque l'Église de France, dans le parti des *Feuillants*, ainsi nommés parce qu'ils adoptaient les principes du cardinal de La Rochefoucauld, nouveau ministre de la feuille des bénéfices, en opposition avec le parti des *Théatins*, qui suivaient le sentiment du théatin Boyer, ancien évêque de Mirepoix. Ce fut de Pompignan que l'assemblée chargea d'adresser au pape les articles rédigés de part et d'autre. Membre de celle de 1760, il en fut un des présidents, et dressa des *Remontrances* au roi en faveur des ecclésiastiques que le parlement avait bannis. Il ne cessa de composer contre les mœurs et l'incrédulité de son époque des ouvrages qui lui attirèrent beaucoup d'ennemis, Voltaire notamment. En février 1774, Louis XV le nomma à l'archevêché de Vienne. En 1788, il appuya les prétentions du tiers état dans les états du Dauphiné, et cette conduite lui valut l'honneur d'être nommé député aux états généraux. Il y suivit la même ligne, et se mit à la tête des membres du clergé qui, le 22 juin 1789, se réunirent au tiers; aussi, l'un des premiers, il fut élu président de l'Assemblée nationale. Le 4 août suivant, le roi le chargea de la feuille des bénéfices dont venait de se démettre M. de Marbeuf, archevêque de Lyon. Le lendemain (5 août 1789), il fut déclaré ministre d'État et prit séance au conseil. Voyant qu'il ne lui était pas possible de résider dans son diocèse, il se démit de son siége et reçut en échange l'abbaye de Buzai, qui était affectée aux économats. La suspension des nominations aux bénéfices ecclésiastiques (9 novembre 1789) le laissa bientôt ministre sans portefeuille, et fut suivie des changements considérables introduits

dans l'Église de France par le décret du 12 juillet 1790 sur la constitution civile du clergé. Pie VI adressa, à cette époque, à M. de Pompignan une bulle par laquelle il condamnait les nouveaux décrets et l'engageait à détourner le roi de les sanctionner; cette bulle n'empêcha point Louis XVI de donner, le 24 août, sa sanction à la constitution civile, sanction dont quelques auteurs, réfutés pourtant par l'abbé Émery, ont voulu faire un reproche à Le Franc de Pompignan, sans réfléchir que dès le 17 août, déjà souffrant de la maladie qui l'emporta, il avait cessé d'assister au conseil. Outre de nombreux *Mandements, Lettres pastorales* et *Rapports à l'assemblée du clergé*, on a de ce prélat : *Questions diverses sur l'incrédulité*; Paris, 1753, in-12; — *Le Véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la religion*; 1753, 1784, in-12; — *L'Incrédulité convaincue par les Prophètes*; 1759, 3 vol. in-12; — *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*; 1772, in-12; — *L'Oraison funèbre de la Dauphine* (1747, in-4°), et celle *de la reine Marie Leczinska* (1768, in-4°); — *Lettres à un évêque sur plusieurs points de morale et de discipline*; 1802, 2 vol. in-8° : ouvrage posthume. H. F.

Emery, *Notice sur M. de Pompignan*, en tête de l'ouvrage posthume. — Calilau, *Les gloires de Notre-Dame du Puy*.

POMPONAZZI (*Pietro*), philosophe italien, né à Mantoue, le 16 septembre 1462, mort à Bologne, en 1524 ou en 1526. Après avoir étudié à Padoue la philosophie sous Pierre Trapolino, il y fut chargé de l'enseigner, dès 1488. Doué d'un esprit vif et pénétrant, très-habile dans l'art d'argumenter, il attira à ses leçons un grand nombre d'auditeurs, quoiqu'il eût conservé l'accent du patois de Mantoue, qui, s'il en fallait croire Sperone Speroni, son disciple, aurait même été la seule langue qu'il eût jamais bien sue. Son collègue, le vieux Achillini, qui professait également la philosophie, voyant ses cours désertés, engagea avec son rival plusieurs discussions publiques, où Pomponazzi, écrasé par la science supérieure et la force des raisonnements de son adversaire, évita cependant d'avouer sa défaite, en tournant les difficultés par quelques plaisanteries amenées à propos. En 1509, à la suite des troubles causés par la guerre contre Venise, Pomponazzi, qui en dernier lieu recevait près de quatre cents ducats de traitement, quitta Padoue et alla professer d'abord à Ferrare, puis en 1512 à Bologne, où il resta jusqu'à sa mort; par les soins de son élève, le cardinal Hercule de Gonzague, il fut enterré à l'église Saint-François de Mantoue, où une statue de bronze, conservée jusqu'à nos jours, lui fut érigée. Pomponazzi, qui à cause de l'extrême petitesse de sa taille avait reçu le sobriquet de *Peretto*, fut marié trois fois. Reconnu par ses contemporains comme un des interprètes d'Aristote les plus sagaces, nous dirons les plus subtils, il excita dans les dernières années de sa vie contre lui une violente tempête par son traité sur l'*Immortalité de l'âme*. Dans ce livre, après avoir établi qu'il n'est guère possible d'admettre qu'Aristote enseigna la durée de l'âme au delà de la vie terrestre, il examine les raisons qui ont été alléguées pour et contre au sujet de l'immortalité, et conclut qu'aucune d'elles n'a de force démonstrative catégorique, que cette question est donc un problème non résolu, qu'il appartient à Dieu seul de décider. Or, ajoute-t-il, comme l'Écriture sainte, qui est inspirée de Dieu, se prononce pour l'immortalité, nous devons l'admettre comme hors de doute. Malgré cette réserve, les inquisiteurs de Venise ordonnèrent que son livre fût brûlé et firent des démarches à Rome pour qu'il fût mis à l'Index; mais cette mesure fut alors écartée par l'intervention du cardinal Bembo, qui protégeait depuis longtemps l'auteur. Plus tard le concile de Trente le fit placer parmi les écrits défendus. Cette animosité, qui se manifestait aussi dans les prédications de plusieurs religieux, et surtout du moine augustin, Ambroise de Naples s'explique par le fait qu'Aristote régnait encore souverainement dans les écoles de théologie, et que son autorité y était réputée orthodoxe en toute espèce de matière, sauf les points enseignés par la révélation. Pomponazzi donc en prétendant qu'Aristote, aux doctrines duquel il s'était toujours montré attaché, avait soutenu la *mortalité* de l'âme, semblait lui-même professer une opinion semblable. Mais sa sincérité naturelle et la bonne foi dont il fit preuve en faisant imprimer à la suite des écrits qu'il publia pour sa défense ceux qui avaient paru pour le réfuter, nous garantissent qu'il croyait réellement à l'immortalité, il est vrai seulement à titre de dogme catholique. Les doutes sur son orthodoxie n'en subsistèrent pas moins; ils s'accrurent même après la publication de son ouvrage posthume : *De naturalium effectuum admirandorum causis*, qui fut regardé à tort comme l'œuvre d'un athée. On a de Pomponazzi : *Liber in quo disputatur penes quid sit intensio, et formarum remissio attenditur*; Bologne, 1514, in-4°; — *Tractatus de reactione*; Bologne, 1515, in-fol.; — *Tractatus de immortalitate animæ*; ibid., 1516, in-8°; Tubingue, 1791, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur par Bardili; — *Apologia adversus Contarenum*; Bologne, 1517, in-8°; — *Defensorium sive responsiones ad ea quæ A. Niphus adversus ipsum scripsit de immortalitate animæ*; ibid., 1519, in-fol.; — *De nutritione et auctione*; ibid., 1521, in-fol.; — *De naturalium effectuum admirandorum causis, sive de incantationibus*; Bâle, 1556, in-8°; ce livre, où l'auteur conteste les opinions de son temps sur la magie et les sortiléges, fut réimprimé avec le suivant : *De fato, libero arbitrio, prædestinatione, providentia*

Dei; Bâle, 1567 : par les soins de G. Gratarol, disciple de Pomponazzi. Les *Œuvres* de ce dernier impr. à Venise (1525, in-fol.) ne contiennent ni les deux écrits précités, ni les *Dubitationes in Meteorologicorum Aristotelis librum*, publié à Venise, 1563, in-fol. E. G.

P. Jove, *Elogia*. — Bayle, *Diction*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXV. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Facciolati, *Fasti gymnasii patavini*. — J.-G. Olearius, *De Pomponatio*; Iéna, 1705, in-4°. — Buhle, *Geschichte der neueren Philosophie*, t. II.

POMPONIUS, nom d'une famille plébéienne de Rome, dont le premier membre mentionné par l'histoire fut tribun du peuple après l'abolition des décemvirs; elle se divisa en plusieurs branches, dont celle de *Matho* acquit sous la république de l'influence dans les affaires publiques. Les autres Pomponius qui, outre T. Pomponius Atticus (*voy.* Atticus), se sont fait un nom, sont :

Marcus Pomponius, chevalier romain, fidèle ami de Caius Gracchus, et qui pour le sauver s'offrit lui-meme au fer des meurtriers qui poursuivaient le célèbre tribun. (*Voy.* Plutarque, *Gracchus*, ch. 16 et 17; Velleius Paterculus, II, 6; Valère Maxime, IV, 7.)

Cneius Pomponius, qui périt dans les guerres civiles du temps de Marius et de Sylla, fut un des plus éloquents orateurs de son époque; Cicéron le place immédiatement après Aurelius Cotta et Sulpicius Rufus (*voy.* Cicéron, *Brutus* et *De oratore*).

Drumann, *Geschichte Roms*. — Smith, *Dictionary*.

POMPONIUS (*Lucius*), auteur comique romain, né à Bologne, dans la seconde moitié du second siècle avant J.-C., florissait vers 97 avant J.-C. Il excella dans la composition des farces atellanes, auxquelles lui et Novius furent les premiers à donner une forme régulière. Des fragments assez nombreux ont été réunis dans les *Poetæ scenici latini* de Bothe, t. V, partie II.

Munck, *De L. Pomponio*; Glogau, 1827. — Schober, *Ueber die Atellanischen Schauspiele*; Leipzig, 1825. — Baehr, *Histoire de la litterature latine*.

POMPONIUS (*Sextus*), jurisconsulte romain, vivait sous l'empereur Adrien. Tout ce qu'on sait de lui est qu'il appartenait à l'école des Sabiniens. Cinq cent quatre-vingt-cinq fragments de ses écrits ont été insérés au Digeste; le plus important d'entre eux est un long extrait de son *Enchiridion*, qui est la principale source pour l'histoire de la jurisprudence romaine jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère. Ses autres ouvrages sont : *Variæ lectiones*; *Epistolæ*; *Fideicommissa*; *Libri lectionum ad Q. Mucium*; *Libri ad Plautium*; *Libri ad Sabinum*; *Liber singularis regularum*; *Libri quinque senatus-consultorum*.

Zimmern, *Geschichte des römischen Privatrechts*. — Puchta, *Institutionen*. — Smith, *Dictionary*. — G. Grotius, *Vitæ jurisconsultorum*.

POMPONIUS LÆTUS (*Julius*), érudit italien, né en 1425, à Amendolara, dans la haute Calabre, mort le 21 mai 1497, à Rome. Tous les noms sous lesquels il est connu étaient de son choix; peut-être est-on fonde à croire qu'il avait reçu celui de *Jules* au baptême. Il était, à ce qu'il semble, bâtard de l'illustre maison de Sanseverini, dans le royaume de Naples. Loin de tirer vanité de sa naissance, il évitait avec soin d'en parler, et lorsque dans la suite ses parents, fiers de sa renommée, l'invitèrent à se rendre auprès d'eux et à les venir reconnaitre, il ne leur fit d'autre réponse que celle-ci : « *Pomponius Lætus cognatis et propinquis suis salutem. Quod petitis fieri non potest. Vale.* » Très-jeune, il se rendit à Rome, où il étudia les belles-lettres sous Pietro de Monopoli, habile grammairien du temps. A la mort de Laurent Valla, son dernier maître (1457), il fut d'une commune voix jugé digne d'occuper sa chaire. Ce fut alors qu'il fonda une académie qui attira sur lui de violents orages. « Plusieurs hommes de lettres, dit Ginguené, livrés comme lui à l'étude de l'antiquité, s'y rassemblaient; leurs entretiens roulaient sur les monuments que l'on retrouvait à Rome, sur les langues grecque et latine, sur les ouvrages des anciens auteurs, et quelquefois sur des questions philosophiques. La plupart étaient jeunes. Leur zèle pour l'antique les dégoûta de leurs noms de baptême et de famille; ils prirent des noms anciens. Peut-être ces jeunes gens se permirent-ils des comparaisons entre les institutions anciennes et les modernes, où celles-ci n'avaient pas l'avantage. Cela fut transformé, auprès du pape Paul II, en mépris pour la religion, bientôt en complot contre l'Église, et enfin une conspiration contre son chef. » Effrayé, ou feignant de l'être, le pape fit poursuivre tous les académiciens (1468); ceux qu'on put arrêter furent mis à la question, et l'un d'eux même souffrit de si horribles tortures qu'il en mourut. Pomponius résidait alors à Venise; au mépris des lois de l'hospitalité, il fut ramené à Rome, incarcéré et torturé comme les autres, sans qu'on pût lui arracher l'aveu de ce qui n'existait pas. Après l'avoir interrogé deux fois, Paul II finit par déclarer qu'à l'avenir on tiendrait pour hérétique quiconque prononcerait, même en riant, le nom d'académie. En 1471 Sixte IV, son successeur, lui permit de reprendre sa chaire dans le collége romain. Il continua d'y professer avec autant de succès qu'auparavant; les écoliers se pressaient en foule à ses leçons; on les appelait de son nom *Pomponiani*, et parmi eux il y en eut d'un mérite distingué, tels qu'Alexandre Farnèse, pape sous le nom de Paul III, André Fulvio de Préneste, et Conrad Peutinger. C'était l'homme de son temps le plus curieux de manuscrits, de médailles et d'inscriptions; on le voyait sans cesse errer dans les rues de Rome à la recherche d'un monument de ces temps païens où son plus grand regret était de n'avoir pas vécu. Il n'y avait pas un réduit obscur, pas un vestige d'antiquité qu'il n'eût observé avec attention et dont il ne pût rendre

compte. Il avait acquis une petite maison sur le Janicule, et de concert avec quelques intimes il y solennisait, dit-on, le jour anniversaire de la fondation de Rome et la naissance de Romulus. Pomponius était doux, serviable, modeste; il était naturellement bègue, mais ce défaut disparaissait lorsqu'il parlait en public. On le rencontrait quelquefois dans les rues, une lanterne à la main, comme Diogène, dont il avait pris au reste le costume et les habitudes. Il mourut septuagénaire, et on lui fit de pompeuses funérailles. Ce philosophe a laissé quelques ouvrages pleins d'une érudition profonde et variée; on les a recueillis dans un volume devenu très-rare (*Opera Pomponii Læti varia;* Mayence, 1521, in-8°), et qui contient les traités *De Sacerdotiis, De Jurisperitis, De Romanorum magistratibus, De Legibus* et *De Antiquitatibus urbis Romæ* (peut-être ce dernier n'est-il pas de lui), ainsi que le *Compendium historiæ romanæ ab interitu Gordiani usque ad Justinum III*, d'abord publié à Venise, 1498, in-4°. Il s'appliqua de plus à expliquer et à commenter plusieurs écrivains anciens, et donna ses soins à des éditions de Salluste, de Columelle, de Varron, de Festus, de Nonnius Marcellus et de Pline le jeune. Ses commentaires sur Virgile ont été imprimés à Bâle, 1486, in-fol.

Ses deux filles, *Fulvia Leta* et *Melantho Leta*, s'étaient rendues fort habiles dans les langues anciennes ainsi que dans la poésie et la musique. P.

Sabellicus (M.-A.), *Vita Pomponii Læti;* Strasbourg, 1510, in-4°. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 1re part. — Platina, *Vitæ Pontificum*, in Paulo II. — Ginguené, *Hist. littér d'Italie.* — Baillet, *Jugements des savants.* — Audin, *Hist. de Léon X*

POMPONNE (*Simon* ARNAULD, marquis DE), homme d'État français, né en 1618, mort à Fontainebleau, le 26 septembre 1699. Second fils de Robert Arnauld d'Andilly et neveu d'Antoine Arnauld, surnommé *le Grand*, il porta successivement le nom de *Briotte*, à cause d'une terre que possédait sa mère, Catherine Le Fèvre de la Boderie (morte en 1637); celui d'*Andilly*, après la retraite du service militaire de son frère aîné, Antoine Arnauld, abbé de Chaumes (mort en 1698); enfin celui de *Pomponne*, après son mariage, en 1660, avec Catherine Ladvocat. En 1642, il fut nommé intendant de Casal. Devenu conseiller d'État, il fut chargé de conclure plusieurs traités avec les princes de la ligue de Lombardie et fut depuis intendant général des armées à Naples et en Catalogne. Les opinions jansénistes professées par sa famille lui firent refuser la charge de chancelier, qu'il voulait acquérir dans la maison du duc d'Anjou, frère du roi. Ami de Fouquet, Pomponne partagea la disgrâce du surintendant. Toutefois, en 1665, il fut envoyé en ambassade à Stockholm, où il demeura trois ans. Après avoir représenté la France près des États généraux, il retourna en Suède en 1671, et parvint à détacher cette puissance de la coalition formée contre la France. La même année, après la mort de Lionne, Louis XIV confia à Pomponne l'emploi de ministre-secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Colbert et Louvois se liguèrent pour le renverser : les jésuites ne s'épargnèrent pas non plus pour arriver au même but. Ils y parvinrent; mais Louvois, qui comptait réunir les affaires étrangères au département de la guerre, fut déçu dans cette espérance : Colbert obtint cette charge pour son frère, le marquis de Croissy, et c'est à cette occasion que Mme de Sévigné a écrit : « Un certain homme avait donné de grands coups depuis un an, espérant tout réunir; mais on bat les buissons, et les autres prennent les oiseaux. » Pomponne fut obligé de résigner ses fonctions en 1679. Louis XIV affirme, dans ses *Réflexions sur le métier de roi*, « qu'il ne garda si longtemps Pomponne, dont il avait reconnu l'incapacité, que par complaisance ». Mais dans la suite le roi revint de sa prévention, et à la mort de Louvois (1691) le ministre disgracié fut rappelé, et reprit sa place au conseil, malgré son grand âge. Pomponne fit partie du ministère jusqu'à sa mort. Lorsqu'en 1696 le jeune marquis de Torcy, neveu de Colbert, succéda à Croissy comme secrétaire d'État des affaires étrangères, Pomponne devint son conseil et son guide, et eut par le fait la direction de ce département. Il lui donna en mariage (13 août 1696) sa seconde fille, *Catherine-Félicité*. Les autres enfants de Pomponne furent *Nicolas-Simon*, *Antoine-Joseph*, *Henri-Charles*, dont les articles suivent, et *Charlotte*, morte abbesse de Gif. Malgré la critique du grand roi, Arnauld de Pomponne fit faire de grands progrès à la diplomatie française. Il possédait une connaissance approfondie de toutes les cours, des intérêts de tous les peuples; sa correspondance est encore un modèle d'habileté. « Ses dépêches, dit M. Flassan, respirent la sagesse, la modération et un ton de bienveillance pour les personnes avec qui il avait à traiter. On y trouve en même temps un grand discernement, une logique saine, et l'exposé de tous les moyens honnêtes qu'il employoit pour arriver à son but; moyens qui le plus souvent lui réussissoient et l'avoient rendu l'objet de l'attachement et de l'estime des cours étrangères. » Pomponne a laissé une grande réputation de probité. « C'était, dit Saint-Simon, un homme excellent par un sens droit, juste, exquis; qui pesait tout, faisait tout avec maturité et sans lenteur; d'une modestie, d'une modération, d'une simplicité de moyens admirables, et de la plus solide, de la plus éclairée piété. Poli, obligeant et jamais ministre qu'en traitant, il se fit adorer de la cour, où il mena une vie égale, unie, et toujours éloignée du luxe et de l'épargne; ne connaissant de délassement de son grand travail qu'avec ses amis, sa famille et ses livres. »

Dangeau, *Journal*, t. II, p. 45. — Flassan, *Diplomatie*

française, t. III. p. 331-575. — Saint-Simon, *Mémoires*, I et II.— *Mém. historiques de Louis XIV*, t. I, p. 104-110. — La Hode, *Hist. de Louis XIV*, liv. XXXIX. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXV et XXVI.

POMPONNE (*Nicolas-Simon* ARNAULD, marquis DE), fils du précédent, né en mai 1663, mort le 9 avril 1737, à Paris. Il fut brigadier des armées du roi, lieutenant général au gouvernement de l'Ile de France, et envoyé extraordinaire près l'électeur de Bavière.

POMPONNE (*Antoine-Joseph* ARNAULD, chevalier DE), frère du précédent, mort en 1693, à Mons, fut nommé en 1689 colonel de dragons, et eut une part décisive au gain de la bataille de Fleurus. Il était chevalier de Malte.

POMPONNE (*Henri-Charles* ARNAULD DE), frère des précédents, né en 1669, à La Haye, mort le 26 juin 1756, à Paris. A l'époque de sa naissance les États généraux offrirent de le tenir sur les fonts baptismaux, ce qui lui aurait assuré une pension viagère de 6,000 livres; mais son père déclina cette proposition, par crainte de ne plus conserver la même liberté dans ses négociations. Destiné à l'Église, l'abbé de Pomponne reçut de Louis XIV les abbayes de Saint-Maixent et de Saint-Médard de Soissons, et une des charges d'aumônier par quartier; mais, selon l'observation de Saint-Simon, son nom d'Arnauld répugnait trop au roi pour le faire jamais monter dans l'épiscopat. Il avait déjà été chargé de différentes missions dans les cours d'Italie, lorsqu'il fut envoyé comme ambassadeur à Venise (1704). Quatre ans après, il devint conseiller d'État d'Église (1708), par le crédit de M. de Torcy, son beau-frère, qui, en 1716, lui vendit au prix de 400,000 livres l'emploi de chancelier des ordres. En 1743 il fut élu membre de l'Académie des inscriptions. On n'a de lui aucun ouvrage.

Moréri, *Grand Dict. hist.*, art. ARNAULD. — Saint-Simon, *Mémoires*.

PONA (*Giovanni*), botaniste italien, né à Vérone, dans la première moitié du seizième siècle. Toutes les circonstances de sa vie sont ignorées. Il exerçait dans sa patrie la profession d'apothicaire, et il se fit connaître par un petit traité: *Plantæ seu simplicia quæ in Baldo monte et in via a Verona ad Baldum reperiuntur*; Vérone, 1595, in-4°, pl., dédié à Charles l'Écluse, qui l'inséra à la suite de son *Rariorum plantarum historia* (1601). Ce catalogue, où l'on trouve la description de quelques plantes nouvelles, eut une seconde édition, augmentée (Bâle, 1608, in-4°, pl., qui fut traduite en italien (Venise, 1617, in-4°) par Fr. Pona.

PONA (*Francesco*), médecin et littérateur italien, neveu du précédent, né en 1594, à Vérone, où il vivait encore en 1652. Il fréquenta l'université de Padoue, et fut reçu à vingt ans docteur en philosophie et en médecine (1614). Agrégé au collége des médecins de sa ville natale, il s'adonna avec beaucoup de succès à l'exercice de sa profession, et composa dans ses loisirs un grand nombre d'ouvrages sur l'art de guérir, la philosophie, l'histoire, la poésie, etc. D'après le catalogue qu'il en a dressé lui-même à la fin de ses *Saturnalia* (1652), on n'en compte pas moins de cent douze, et comme il vécut encore plusieurs années au delà (*non pochi anni*), il est probable qu'on est loin de les connaître tous. Ghilini l'appelle « le phénix des beaux esprits de son temps », et Maffei lui rend ce témoignage: *Libri scrisse senza fine, come a Dio piacque, con sommo applauso di quell' età.* En 1631 Pona reçut le titre d'historiographe de l'empereur Ferdinand III. Ses principaux écrits sont: *In Paradiso de' fiori*; Vérone, 1622, in-4°: c'est une flore véronaise; — *La Lucerna*; ibid., 1622; nouv. édit., augm.; Venise, 1627, in-4°, sous le nom supposé d'*Eureta Misoscolo* (l'inventeur, ennemi de l'oisiveté). C'est un dialogue entre Pona et sa lampe, ou plutôt l'âme qui, après avoir passé par plusieurs corps, suivant la doctrine pythagoricienne, était venue animer cette lampe. Le récit des différentes transformations est assez plaisant; il est semé d'anecdotes et suggère à l'auteur des remarques ingénieuses. On en voit un extrait dans la *Biblioth. des Romans*, avril 1784; — *La Mascheva iatropolitica, ovvero cervello e cuore principi rivali*; Milan, 1627, in-12; — *La Messalina*, roman historique; Venise, 1628, 1633, in-4°: — *Medicinæ anima, sive Rationalis praxis epitome*; Vérone, 1629, in-4°; — *Elogia utroque Latii stylo conscripta*; ibid., 1629, in-4°: ces éloges, les uns italiens, les autres latins, ne renferment que des généralités; — *Il gran contagio di Verona nel* 1630; ibid., 1631, in-4°; — *L'Ormondo*; Padoue, 1635, in-4°: roman publié par l'auteur en latin, et dont il y a une version allemande (1648, in-16); — *La Cleopatra*, tragédie; Venise, 1635, in-12: c'est la plus connue de ses productions dramatiques; — *XII Cæsares*; Vérone, 1641, in-8°; — *La Galeria delle donne celebri*; Rome, 1641, in-12: recueil de notices consacrées à quatre femmes chastes, à quatre saintes et à quatre amoureuses; — *Trattato de' veleni*; Vérone, 1743, in-4°, — *Cardiomorphoseos, sive ex corde desumpta emblemata sacra*; ibid., 1645, in-4°, fig.; — *Academico-medica saturnalia*; ibid., 1652, in-8°: la plupart des dix morceaux qui s'y trouvent avaient paru isolément. Pona a encore traduit en italien *Les Noces de l'Éloquence et de Mercure* de Martianus Capella et *l'Argenis* de Barclay (Venise, 1625, in-8°). P.

Ghilini, *Theatro d'uomini letterati*, I. — *Glorie degli incogniti*, p. 157. — Maffei, *Verona illustrata*. — Niceron, *Mémoires*, XLI. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

PONCE *de Léon* (*Juan*), *découvreur* de la Floride et des Lucayes, né à San-Servas (province de Campos), vers 1460, mort à Cuba, en 1521. Il appartenait à l'une des plus anciennes familles d'Espagne, et fut élevé à la cour d'Aragon, où il était page de l'infant don Fernand de-

puis Ferdinand V) (1). Il s'embarqua à Séville, le 13 février 1502, avec don Nicolas de Ovando, qui, venant d'être nommé gouverneur d'Hispaniola, contribua beaucoup à la soumission générale de l'île et fut nommé *adelantado* de l'île de Boriquen (*Porto-Rico*), dont il fit la conquête et où il amassa de grands biens (1508-1509). Ayant entendu dire à des Indiens qu'il existait dans l'île de Bimini une fontaine miraculeuse dont les eaux rajeunissaient ceux qui en buvaient, il lui prit fantaisie d'en aller faire l'expérience. Il équipa à ses frais deux navires, et mit à la voile le 3 mars 1512, en se dirigeant vers l'archipel des Lucayes, et le 27 du même mois il découvrit une péninsule (2) par le 30° degré de lat. Il imposa à cette terre le nom de *Florida*, à cause de son charmant aspect et aussi parce qu'il y débarqua le jour de Pâques-fleuries. N'osant former un établissement dans ce pays, il passa le détroit de Bahama, et navigua parmi de nombreuses îles, espérant toujours découvrir la fameuse fontaine et dégustant toutes les sources qu'il rencontrait. Le 19 août il relâcha à *Guanima*, et le 26 fut jeté sur la côte de *Guatào*, où le mauvais temps le retint jusqu'au 23 septembre. Chargeant alors Juan Perez de Ortubia et le pilote Antonio de Alominos de continuer la recherche de la fontaine et de l'île Bimini, il fit voile pour Porto-Rico, où il arriva le 5 octobre. « Il y essuya beaucoup de railleries, dit le P. Charlevoix, de ce qu'on le voyait revenir très-souffrant et plus vieux qu'il n'était parti. » Cependant, frappé de l'importance de sa découverte, il partit pour l'Espagne, et obtint de Ferdinand V la permission de conquérir la Floride (3). Ponce équipa à Séville trois caravelles, et après une tentative infructueuse, il débarqua en 1521 dans la Floride; mais ses troupes furent taillées en pièces par les naturels. Quoique atteint d'une flèche à la cuisse, il put échapper au massacre avec sept des siens, et gagna Cuba, où il mourut, autant de chagrin que des suites de sa blessure.

Garcilasso de La Vega, *La Florida del Ynca*, lib. I, cap. II. — Gomara, *Hist. gén*, lib. II. — Oviedo, *Hist. gen.*, lib. XVI. — Herrera, *Novus Orbis*, dec. I, II et III. — Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, etc. — Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, t. I. — W. Robert, *An Account of the first discovery of Floridas* (Londres, 1763).

PONCE *de Léon* (*Rodrigue*), guerrier espagnol, né en 1443, mort le 28 août 1492 à Séville. Il était fils naturel du comte d'Arcos et de dona Leonora Nuñez Prado; mais les grandes qualités qu'il déploya dès son jeune âge le firent préférer par son père à ses légitimes héritiers. Il fit ses premières armes contre les Maures, et à peine eut-il hérité des titres et possessions de son père, que sa hauteur naturelle le porta à renouveler les luttes que soutenaient en Andalousie les maisons rivales de Ponce de Léon et de Guzman. Informé par Diego de Merlo, gouverneur de Séville, que la ville d'Alhama, dépôt des contributions de la province, était si mal gardée, qu'il était possible de l'emporter par un coup de main, il réunit deux mille cinq cents chevaux et trois mille fantassins, et par une marche hardie à travers la Sierra de Aljarifa, il arriva devant Alhama, et s'en rendit maître malgré la plus vive résistance. Cet exploit est célébré par les *romances*, qui disent en termes poétiques quel fut le désespoir du roi de Grenade à la nouvelle de la prise d'Alhama. Ponce de Léon prit part à la première et désastreuse expédition dirigée contre Malaga par don Alonzo de Cardenas, grand-maître de Saint Jacques. Il se trouvait également au siége de Malaga, repris par Ferdinand et Isabelle, où il occupait un poste avancé. La place s'étant rendue après un siége de trois mois, il fut choisi pour commander l'*alcazba* (citadelle inférieure), et créé duc de Cadix. Il assistait encore Ferdinand au siége de Bara. Quoique deux fois marié, il ne laissa point d'héritiers légitimes. BAREY.

J. de Conde, *Histoire des Maures en Espagne*.

PONCE *de Léon*. *Voy*. LOUIS DE LÉON.

PONCE (*Pierre* DE), bénédictin espagnol, né à Valladolid, vers 1520, mort à Once, en 1584. On le considère comme le premier inventeur connu de l'art d'instruire et de faire parler les sourds-muets, et voici quelle circonstance lui suggéra l'idée de s'en occuper. Un certain Gaspard Burgos n'ayant pu entrer dans un convent qu'en qualité de frère convers, parce qu'il était sourd-muet, il se chargea de l'instruire, trouva le secret de le faire parler, en sorte que le frère put se confesser, et devint, s'il faut en croire Ambroise Morales, si habile dans les lettres qu'il composa plusieurs ouvrages. Le même historien assure que Ponce instruisit quatre autres sourds-muets appartenant à d'illustres familles, et que non-seulement ces élèves écrivaient bien quoi que ce fût, mais encore qu'ils répondaient *de vive voix* aux questions que le professeur leur adressait par signes ou par écrit. Du reste, nous n'avons aucun détail sur la méthode de Pierre de Ponce, si ce n'est, selon Vallès, qu'il traçait d'abord les lettres de l'alphabet, en montrait la prononciation par le mouvement des lèvres et de la langue, et après avoir formé des mots faisait voir aux élèves les objets qu'ils désignent. Ses successeurs en ce genre, Pereire entre autres, ne lui sont redevables que de la certitude qu'on pouvait apprendre aux sourds-muets les langues, les lettres et les sciences; car le P. Ponce enseignait, dit-on, tout

(1) Suivant Garcilaso de la Vega, Gomara, Herrera et d'autres anciens auteurs, Ponce de Léon aurait accompagné Christophe Colomb dans son second voyage à Hispaniola; mais ce fait n'est pas confirmé par Washington Irving ni les écrivains modernes.

(2) Sébastien Cabot, envoyé en 1496 par Henri VII, roi d'Angleterre, à la recherche d'un passage par le nord-est pour se rendre à la Chine et aux Indes, avait déjà eu connaissance de la partie de la Floride qui borde le golfe du Mexique.

(3) Ponce considérait la Floride comme une île, et dans le diplôme qu'il obtint de Ferdinand V cette terre est intitulée *insula Florida*.

cela à ses élèves. Il n'a rien écrit cependant sur sa méthode. J.-P. Bonnet est le premier qui ait publié sur ce sujet un ouvrage intitulé : *Reduccion de las letras, y cate para enseñar a hablar los mudos* (1620, in-4°).

A. Moralès, *Descript. de l'Espagne*, p. 38. — P. Feijoo, *Cartas eruditas y curiosas*, IV. — Andrès, *Dell' arte d'insegnar a parlare ai sordi muti*; 1793, in-4°. — Antonio, *Biblioth. nova hispana*, t. II, p. 328.

PONCE (*Nicolas*), graveur et littérateur français, né le 12 mars 1746, à Paris, où il est mort, le 27 mars 1831. Élève de Pierre, de Fessard et de Delaunay, il a gravé plus de trois cents pièces d'après Eisen, Marillier, Moreau jeune, Cochin, Gravelot, Baudouin, Fragonard, Peyron, etc. Ses principaux ouvrages ont été exécutés pour les œuvres de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de l'Arioste, de Berquin, pour le cabinet Choiseul, la galerie d'Orléans; il a publié *Les illustres Français*, suite de 56 planches. Comme écrivain, Ponce a rédigé quelques brochures politiques. Il remporta le prix d'histoire proposé par l'Institut en l'an IX pour le meilleur mémoire sur cette question : *Par quelles causes l'esprit de liberté s'est-il développé en France depuis François Ier jusqu'en* 1789? Il a réuni sous le titre de *Mélanges sur les beaux-arts* (1826, in-8°) quelques dissertations sur l'art antique principalement et des notices biographiques lues devant des sociétés savantes. Il a enfin donné à la *Biographie universelle* un certain nombre de notices sur des graveurs. Au retour des Bourbons il fut nommé graveur ordinaire du cabinet de Monsieur, frère du roi, puis chevalier de la Légion d'honneur. Ses ouvrages figurèrent aux expositions de 1794 à 1820.

La femme de Ponce, *Marguerite* HEMERY, a gravé plusieurs planches pour le *Cabinet Poulain*, l'*Iconologie française* de Gravelot, etc.

H. H—N.

Ch. Blanc, *Trésor de la curiosité*. — Ch. Gabet, *Dict. des artistes*. — Quérard, *La France littér.*

PONCE PILATE. *Voy*. PILATE.

PONCE (*Maître*). *Voy*. PONZIO.

PONCEAU (*Pierre-Étienne* DU), savant littérateur américain, né le 3 juin 1760, à Saint-Martin (île de Ré), mort le 1er avril 1844, à Philadelphie. Il était fils d'un officier de fortune. Ses dispositions naturelles, jointes au goût de l'étude, lui permirent d'apprendre à peu près seul les rudiments des sciences et des lettres, et surtout la langue anglaise, qu'il parla de bonne heure aussi aisément que la sienne. Après avoir achevé, un peu à la hâte, son éducation chez les bénédictins de Saint-Jean d'Angely, il fut chargé de régenter les basses classes au séminaire de Bressuire; mais au cœur de l'hiver il s'enfuit, et vint chercher fortune à Paris. Il y trouva des ressources dans sa connaissance de l'anglais, travailla quelque temps chez Court de Gébelin, et suivit comme secrétaire interprète le baron Steuben, officier général qui allait offrir son épée au congrès des États-Unis (1777); il devint ensuite son aide de camp, avec le grade de capitaine dans l'armée de l'indépendance. Ayant quitté le service militaire, à cause de la délicatesse de sa santé, il fut attaché au cabinet de Robert Livingston, ministre des affaires étrangères (1782-1783), se livra avec ardeur à l'étude des lois, passa les examens d'*attorney* à Philadelphie (1785), où il s'était fixé, et fut admis à plaider devant les diverses cours de justice de la Pensylvanie et devant la cour suprême de l'Union. Aussi probe qu'actif, il obtint les plus grands succès comme avocat plaidant et consultant, et ne compta que bien peu de rivaux parmi les jurisconsultes, dont aucun n'approchait de lui sous le rapport de l'érudition. Bien qu'il eût pu aspirer aux plus hautes fonctions de l'État, il refusa sagement de s'engager dans cette carrière, où son origine n'eût pas manqué de lui susciter des ennuis chez un peuple qui a hérité des préventions de ses ancêtres à l'égard des étrangers. Pourtant il prit part à toutes les affaires qui intéressaient sa patrie adoptive, et fut lié d'amitié avec les présidents Jefferson et Madison. Du Ponceau se livra plus particulièrement à la philosophie du langage et à l'analyse comparative des idiomes américains. Presque toutes les sociétés savantes de l'Union l'avaient reçu dans leur sein, ainsi que plusieurs académies de l'Europe, et il était depuis 1827 correspondant de l'Institut (Acad. des inscr.). Il avait fondé à Philadelphie une académie de jurisprudence, la première institution de ce genre qui ait été établie en Amérique, et présida la *Philosophical society* de cette ville. Nous citerons de lui : *English phonology*; Philadelphie, 1818, in-8°; — *On the language, manners and customs of the Berbers of Africa*; ibid., 1825, in-8°; — *A Grammar of the language of the Lenni Lenape, or Delaware Indians*; ibid., 1827 : trad. de l'allemand de David Zeisberger, avec des notes; — *Brief view of the constitution of the United-States*; ibid., 1834, in-8°; trad. en français (Paris, 1837, in-8°); — *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*; Paris, 1838, in-8°; on trouve dans ce mémoire, qui a remporté en 1835 le prix Volney à l'Institut de France, des considérations générales sur la formation des langues américaines, des détails sur celles que l'auteur nomme *algonquines*, et une version française du *Vocabulaire* de l'idiome Delaware, composé par Heckewelder; — *Dissertation on the nature and character of the chinese system of writing*; Philadelphie, 1838, in-8°, accompagnée de divers travaux de philologie orientale rédigés par le P. Morrone et M. de La Palu; — des articles insérés dans l'*Encyclopædia americana* et dans divers recueils académiques. Il a aussi donné quelques traductions d'ouvrages français.

R. Dunglison, *Discourse in commemoration of Peter S. Du Ponceau*; Philad., 1844, in-8°.

PONCELET (*Polycarpe*), agronome français, né à Verdun, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il appartenait à l'ordre des Récollets, et acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages ainsi que par des expériences ingénieuses sur le froment et la farine. On a de lui : *Chimie du goût et de l'odorat;* Paris, 1755, in-8°; réimpr. en 1774 et en 1800 : exposé d'une méthode pour composer à peu de frais les liqueurs à boire et les eaux de senteur; — *Principes généraux pour servir à l'éducation des enfants, particulièrement de la noblesse française;* Paris, 1763, 3 vol. in-12; — *La Nature de la formation du tonnerre et la reproduction des êtres vivants;* Paris, 1766, in-8°; — *Mémoire sur la farine;* Paris, 1776, in-8°; — *Histoire naturelle du froment, des maladies du blé, des moulins*, etc.; Paris, 1779, in-8° fig.

Bibliogr. agronomique.

PONCELET (*François-Frédéric*), jurisconsulte français, né à Mouzay (Meuse), le 10 août 1790, mort le 24 mars 1843, à Paris. Après avoir exercé pendant plusieurs années la profession d'avocat à Paris, il devint en 1826 professeur à la faculté de droit de cette ville. Il a beaucoup contribué à faire connaître en France les travaux des savants allemands sur le droit romain. On a de lui : *Histoire du droit romain;* Paris, 1821, in-8°; — *Cours d'histoire du droit romain;* ibid., 1843, in-8°; — une traduction de l'*Histoire des sources du droit romain* de Mackeldey; Paris, 1829; — *Précis de l'histoire du droit civil français*, en tête du *Commentaire sur le Code civil* de Boileux.

Quérard, *La France littéraire.*

* **PONCELET** (*Jean-Victor*), géomètre français, né à Metz, le 1er juillet 1788. Admis à l'École polytechnique en 1807, puis à l'École d'application de Metz en 1810, il entra en 1812 dans le génie avec le grade de lieutenant, prit part à la campagne de Russie, et fut fait prisonnier à Krasnoe. A la chute de l'empire, sa captivité cessa, et il rentra en France, pour y occuper la chaire de mécanique à l'École d'application de Metz. M. Poncelet rapportait les premiers résultats de ses belles recherches mathématiques, qu'il avait entreprises pour adoucir les ennuis de son séjour forcé sur les bords du Volga; il les publia, de 1827 à 1831, dans les *Annales de mathématiques* de Gergonne. Les beaux mémoires de géométrie qu'il adressa ensuite à l'Académie des sciences le firent nommer membre de cette académie, en 1834; il y succédait à Hachette. Vers cette époque, il quitta Metz pour professer la mécanique à la faculté des sciences de Paris et au Collége de France. En 1845 il fut nommé colonel du génie, en 1848 général de brigade et commandant de l'École polytechnique; en même temps sa ville natale lui confiait le mandat de représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Depuis 1853 il est grand-officier de la Légion d'honneur. Par ses travaux sur l'hydraulique, M. Poncelet a rendu d'immenses services aux arts industriels. Mais c'est surtout comme mathématicien qu'il convient de l'apprécier ici : c'est en effet l'un des plus éminents représentants de cette école de géométrie que l'on pourrait appeler l'*École de Monge*, et qui compte dans ses rangs Carnot, Servois, Brianchon, Gergonne, MM. Chasles, Ch. Dupin, etc. Dans son *Traité des propriétés projectives des figures* (1822, in-4°), ayant pour objet la recherche des propriétés qui se conservent dans la transformation des figures par voie projective, M. Poncelet a le premier donné la théorie des figures homologiques, et il a étendu aux figures à trois dimensions la méthode de déformation, précédemment généralisée par La Hire et par Newton. S'appuyant sur le principe de continuité, dont il a fait les plus heureuses applications, sur la théorie des polaires réciproques et sur celle des figures homologiques, il a démontré, sans recourir au calcul, toutes les propriétés connues des lignes et des surfaces du second ordre et un grand nombre de théorèmes entièrement nouveaux. Citons encore de M. Poncelet : *Mémoire sur les centres des moyennes harmoniques*, dans le *Journal de Crelle*, t. III; — *Mémoire sur la théorie générale des polaires réciproques* (ibid., IV) présenté à l'Académie des sciences de Paris le 12 avril 1824; — *Mémoire sur les roues hydrauliques à aubes courbes mues par dessous*; Paris, 1826, 1827, in-4° : travail couronné par l'Académie en 1825; — *Cours de mécanique appliquée aux machines;* Metz, 1826, in-fol.; — *Analyse des transversales appliquée à la recherche des propriétés projectives des lignes et surfaces géométriques*, mémoire présenté à l'Académie en septembre 1831; — *Mémoire sur le nouveau système d'écluse à flotteur de M. Girard;* Paris, 1845, in-4°; — *Examen historique et critique des principales théories concernant l'équilibre des voûtes*; Paris, 1852, in-4°. M. Poncelet a aussi écrit, en collaboration avec M. Lesbros, la première partie d'une *Hydraulique expérimentale* (1832, in-4°). E. M.

Chasles, *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie.* — Vapereau, *Dictionnaire des Contemporains.*

PONCELIN (*Jean-Charles*), littérateur français, né le 15 mai 1746, à Dissais (Poitou), mort le 1er novembre 1828, près de Chartres. Il étudia pour entrer dans les ordres, devint chanoine de Montreuil-Bellay, en Anjou, et avant de venir habiter Paris, où il s'occupa de travaux littéraires, il acheta la charge de conseiller du roi à la table de marbre (juridiction de l'amirauté). Zélé partisan de la révolution, il en soutint d'abord les principes dans les feuilles qu'il rédigea, comme le *Journal de l'Assemblée nationale* (1789),

transformé en *Courrier français*, puis en *Courrier républicain*. Lorsque la terreur fut passée, il se tourna contre le nouvel ordre de choses et créa *la Gazette française*, pour la rédaction de laquelle il s'associa Fiévée. Accusé d'avoir provoqué au rétablissement de la royauté, à la guerre civile et à l'assassinat des représentants du peuple, Poncelin fut condamné à mort, le 26 octobre 1795, par le conseil militaire de la section du Théâtre-Français. Après s'être dérobé quelque temps aux recherches, il reparut à Paris, continua ses violentes diatribes contre le régime républicain, et se prétendit en 1797 victime d'outrages commis sur sa personne dans le palais du Directoire et dans l'appartement même de Barras. On avait commencé des poursuites lorsque Poncelin se désista. Cette ridicule affaire amusa tout Paris, mais elle ne corrigea point le journaliste de son esprit d'opposition, et lors du 18 fructidor il n'échappa à la déportation que par la fuite. Les presses de son journal furent brisées et jetées dans la rue. On le revit après le 18 brumaire, et il géra de nouveau la maison de librairie qu'il avait formée au début de la révolution; il fit de mauvaises affaires, et se retira à la campagne, dans les environs de Chartres. L'abbé Poncelin s'était marié; on le désigne quelquefois sous les noms de *Poncelin de La Roche-Tilhac*. On a de lui : (avec Béguillet) *Histoire de Paris, avec la description de ses plus beaux monuments*; Paris, 1779-1781, 3 vol. in-8° et in-4°, fig.; — *Bibliothèque politique, ecclésiastique, physique et littéraire de la France, ou Concordance de nos historiens*; Paris, 1781, t. I, in-8°; — *Conférences sur les édits concernant les faillites*; Paris, 1781, in-12; — *Recueil d'événements, ou Tableau de l'année 1781*; Amst. (Paris), 1782, 2 vol. in-12; — *Supplément aux* Lois forestières de France (de Pecquet); Paris, 1782, in-4°; — *Histoire des révolutions de Taiti*; Paris, 1782, 2 vol. in-12, sous le nom de Mlle B. D. B. D. B.; — *Tableau du commerce et des professions des Européens en Asie et en Afrique*; Paris, 1783, 2 vol. in-12; — *État des cours de l'Europe et des provinces de France*; Paris, 1783-1786, 6 vol. in-12; — *Chefs-d'œuvre de l'antiquité sur les beaux-arts et les monuments*; Paris, 1784-1785, in-fol., pl. : ouvrage très-médiocre; — *Almanach américain, asiatique et africain*; Paris, 1784 et ann. suiv., 7 vol. in-12 : il y a fait de larges emprunts à Raynal; — *Campagnes de Louis XV*; Paris, 1788, 2 vol. in-fol., pl. : la *partie métallique*, contenue dans le t. Ier, n'est autre chose que la reproduction des *Campagnes de Louis XV* de Gosmond de Vernon, publiées en 1749; — *Code du commerce de terre et de mer*; Paris, 1801, 2 vol. in-18; — *Choix d'anecdotes anciennes et modernes*; Paris, 1803, 5 vol. in-18. Comme éditeur, Poncelin a publié les *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples* (1783, 4 vol. in-fol.); les *Superstitions orientales* (1783, in-fol.); le *Procès de Louis XVI* (1795, 9 vol. in-8°), la trad. en prose des *Œuvres* d'Ovide (1798, 7 vol. in-8°), etc. P. L.

Biogr. des hommes vivants (1816). — Jay, Jouy, etc., *Biogr. des contemp.* — Quérard, *La France littéraire*.

PONCET (*H.*), émailleur français du seizième et du dix-septième siècle. Il signait en toutes lettres ou avec les initiales H P, la lettre H surmontée d'une fleur de lis. Au Louvre : *Saint Ignace*; — au cabinet de M. de Bruges : *Les douze Césars à cheval*; — au musée de Limoges : un *Ecce homo* et *Saint Léonard délivrant un captif*. « Sa manière est dure, dit M. de Laborde, l'aspect de ses émaux sombre et triste : contours lourds, absence de goût, peu de talent. » M. A.

Maurice Ardant. *Émailleurs et émaillerie de Limoges*. — De Laborde, *Notice des émaux du Louvre*. — *Bulletin de la Soc. de Limoges*, XX, n° 2.

PONCET (*Charles-Jacques*), voyageur français, mort en Perse, en 1706. La première partie de sa vie est peu connue. Il passa en Égypte vers 1687, et s'établit au Caire, où il pratiqua la médecine. En 1698, l'empereur d'Abyssinie Yasous Ier et son fils, ayant été attaqués d'une espèce de lèpre commune dans l'Afrique orientale, envoyèrent au Caire un de leurs principaux officiers pour y chercher un médecin expérimenté. A la sollicitation de Maillet, consul de France, cet officier consentit à emmener Poncet et le jésuite Joseph Brèvedent. Après avoir remonté le Nil, Poncet traversa le Sennaar, vit mourir son compagnon, à Barki, par suite de la dyssenterie, et ne parvint à Gondar que le 21 juillet 1699. Il réussit à rendre la santé à Yasous et à son fils. Désireux de nouer des relations entre la France et l'Afrique orientale, il sollicita du prince abyssin l'envoi d'une ambassade en France. Yasous désigna pour remplir cette mission un Arménien chrétien nommé Murat, qu'il chargea de remettre à Louis XIV des lettres officielles et des présents, consistant en un éléphant, plusieurs chevaux, des enfants éthiopiens, etc. Poncet prit les devants, et se dirigea (2 mai 1700) au nord-est par le Tigre, visita les ruines de l'antique Axum, et atteignit la mer Rouge à Massouah, où il s'embarqua, le 28 octobre. Il descendit à Djeddah, de là gagna le Sinaï, où il attendit Murat. L'ambassadeur arriva dans le plus triste état. Pillé d'abord par le chérif de La Mecque, un naufrage avait ensuite englouti le reste de ses bagages. Poncet le conduisit néanmoins au Caire, où Maillet s'empara des lettres de Yasous, les envoya en France comme étant le fruit de ses démarches directes; il dénonçait en même temps Poncet et Murat comme deux intrigants. Ceux-ci s'adressèrent au P. Verseau, procureur des missions de Syrie, qui s'embarqua avec eux pour l'Europe, et obtint leur présentation à la cour de Versailles : le roi les reçut bien, et Poncet, vêtu en costume éthiopien, fut quelque temps un sujet de curiosité.

Murat partagea sa déconvenue. Ne recevant plus aucune allocation, il se rembarqua en 1702, emmena Murat et rouvrit avec lui sa boutique de pharmacie au Caire. Ils y vivaient tranquilles lorsque le P. Dubernat et Jacques Christophoros, marchand cypriote, les décidèrent à les accompagner en Abyssinie. Ayant appris que Yasous était mort et que la guerre désolait son royaume, Dubernat et Christophoros ne jugèrent pas prudent de pousser plus loin. Poncet et son compagnon voulurent tenter la fortune en Asie. Murat mourut à Mascate, et Poncet, après avoir parcouru l'Arabie, alla mourir en Perse. Il a laissé une *Relation abrégée* de son *Voyage en Éthiopie en* 1698, 1699 *et* 1700, publié dans le t. IV des *Lettres édifiantes*. Bruce et Salt se sont plu à rendre justice à cet ouvrage. « Quoique incomplet, ce livre, dit Bruce, sera toujours précieux par les services qu'il a rendus à la géographie. » A. DE L.

Bruce, *Travels*. — *Lettres édifiantes* (édit. de 1786), t. III. — Le Grand, *Voy. hist. d'Abyssinie* (trad. du portugais de Jér. Lobo); Paris. 1728, in 4°. — Walkenaër, *Collect. des Voyages*. — W. Smith, *Voyages autour du monde*, VII. — Noël des Vergers, *Abyssinie*, dans l'*Univers pitt.*, p. 22. — Cherubini, *Nubie*, p. 2 et 104, même recueil.

PONCET DE LA RIVIÈRE (*Vincent-Matthias*), magistrat français, mort vers la fin du dix-septième siècle. Fils de Pierre Poncet de la Rivière, qui mourut doyen des conseillers d'État, il était qualifié comte d'Ablis et seigneur de la Rivière, en Boulonnois. D'abord conseiller du parlement, il devint maître des requêtes (1665), administra comme intendant les généralités d'Alsace (1671), de Metz (1673) et de Bourges (1676), et fut nommé, à la fin de cette année, président du grand conseil. L'ouvrage intitulé *Considérations sur la régale et autres droits de souveraineté à l'égard des coadjuteurs* (1654, in-4°) lui est généralement attribué.

PONCET DE LA RIVIÈRE (*Michel*), frère du précédent, mort en 1728, à Paris, fut appelé en 1677 à l'évêché d'Uzès. Il porta la parole en 1705 devant le roi au nom des états du Languedoc. Il fut obligé, par suite des réclamations du duc d'Uzès, de renoncer à la qualification d'évêque-comte, qu'il avait prise à l'exemple de ses prédécesseurs.

PONCET DE LA RIVIÈRE (*Michel*), fils de Vincent-Matthias et de Marie Betauld, né vers 1672, mort le 2 août 1730, au château d'Éventard, près d'Angers. Il fut grand vicaire de son oncle, et exerça avec douceur son ministère dans les Cévennes; toutefois il avait rédigé, pour soumettre les camisards, un projet d'expulsion dont Court de Gébelin a rapporté un extrait. Nommé évêque d'Angers, le 4 avril 1706, il fut sacré à Paris par le cardinal de Noailles. Il cultiva avec succès le talent de la parole, et brilla dans la chaire par ses sermons et par plusieurs oraisons funèbres. En 1715 il prêcha le carême devant le roi et toute la cour. « Il est difficile d'être orateur, fait observer d'Alembert, sans avoir au moins commencé par être poëte. M. Poncet avait suivi cette route; il avait fait des vers dans sa jeunesse, et même d'assez bons vers pour qu'on en ait retenu quelques-uns. » Élu, à la fin de 1728, membre de l'Académie française à la place de La Monnoye, il fut reçu le 10 janvier 1729. Chargé de prononcer l'oraison funèbre du duc d'Orléans, il laissa échapper ces mots : « Je crains, mais j'espère. » Et plus loin il ajouta ce trait vraiment sublime : « Du pied du plus beau trône du monde, il tombe... dans l'éternité. Mais pourquoi, mon Dieu, après en avoir fait un prodige de talents, n'en feriez-vous pas un prodige de miséricorde? » On a de lui : *Oraison funèbre du cardinal de Bonzi, archevêque de Narbonne* (Montpellier, 1704, in-4°); *Oraison funèbre du Dauphin* (Paris, 1711, in-4°); *Avis instructif aux curés* (Angers, 1717, in-4°).

PONCET DE LA RIVIÈRE (*Matthias*), neveu du précédent, né en 1707, à Paris, où il est mort, le 5 août 1780. D'abord grand vicaire de Séez, il remplaça en 1742 sur le siége épiscopal de Troyes, Bossuet, qui avait donné sa démission. Pendant son administration, qui fut très-orageuse, il eut de fréquents démêlés avec les appelants, le chapitre, les curés et les magistrats; ces derniers ayant voulu le contraindre à donner les sacrements à un malade, il s'y refusa, fut exilé à Méry, puis conduit à l'abbaye de Murbach en Alsace. Nommé en 1758 à l'évêché d'Aire, il préféra, plutôt que de s'y rendre, se démettre du siége de Troyes, et fut pourvu de l'abbaye de Saint-Bénigne à Dijon. Peu de temps après il devint aumônier de Stanislas, duc de Lorraine, reparut plusieurs fois dans la chaire avec succès, et mourut doyen de la collégiale de Saint-Marcel à Paris. Les *Oraisons funèbres* de ce prélat sont estimées, par exemple celles de la reine de Pologne (1747), d'Anne-Henriette de France (1752), de Louise-Élisabeth, duchesse de Parme (1760), de la reine Marie Leczinska (1768) et de Louis XV (1774); mais elles seraient plus recherchées si l'auteur avait moins prodigué les antithèses, les expressions brillantes, les métaphores et les traits d'esprit. Nous citerons encore de lui l'*Instruction pastorale sur le schisme* (1755, in-4°), et un *Discours sur le goût*, inséré dans les *Mémoires* de l'Académie de Nancy, dont il était membre.

Moréri, *Dict. hist.* — Feller, *Dict. hist.* — D'Alembert, *Éloge de Michel Poncet de La Rivière*. — *Dict. des prédicateurs*.

PONCET DE LA GRAVE (*Guillaume*), littérateur français, né le 30 novembre 1725, à Carcassonne, mort vers 1803, à Paris. Après avoir plaidé comme avocat au parlement de Paris, il acquit la charge de procureur général du roi au siége de l'amirauté de France, et devint ensuite l'un des commissaires du conseil et censeur royal pour les ouvrages de jurisprudence maritime. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'His-*

toire de Paris, impr. dans *le Mercure*, sept., oct. et nov. 1756; — *Projet des embellissements de la ville et des faubourgs de Paris*; Paris, 1756, 3 part. in-12; — *Précis historique de la marine royale de France*; Paris, 1780, 2 vol. in-12 : cet ouvrage, fait par ordre du gouvernement, est le seul qui semble devoir survivre à l'auteur; — *Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de France*; Paris, 1788, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12, fig. : cette série contient l'histoire de Vincennes; — *Histoire générale des descentes faites tant en Angleterre qu'en France*; Paris, 1799 ou 1801, 2 vol. in-8°, avec fig. et cartes; — *Étrennes pieuses, instructives et historiques pour* 1801; Paris, 1801, in-18; — *Tocsin maritime*; Paris, 1801, 1803, in-8°; — *Considérations sur le célibat*; Paris, 1801, in-8°. Poncet a aussi publié en 1750 plusieurs pièces fugitives en vers, et il a traduit en 1758 de l'espagnol le *Traité sur les prises maritimes* de F.-J. d'Abreu.

Desessarts, *Siècles littér.* — Quérard, *La France littér.*

*PONCHARRA (*Charles-Louis-César* DU PORT, marquis DE), officier français, né le 8 août 1787, à Puygiron (Drôme). Issu d'une ancienne famille du Dauphiné, il fut admis à seize ans à l'École polytechnique, passa dans l'artillerie, et fit de 1809 à 1811 les guerres d'Espagne et de Portugal. A la fin de 1813 il rejoignit la grande armée, et se trouva, comme aide de camp du général Charbonnel, aux batailles de Leipzig et de Hanau ainsi qu'à la plupart des combats de la campagne de France. En 1823 il devint chef de bataillon, puis directeur de la manufacture d'armes de Maubeuge (1823-1832); il introduisit dans cet établissement d'importantes améliorations ainsi que dans celui de Châtellerault (1837-1839). Le 30 juillet 1839 il fut nommé colonel, et prit sa retraite en 1848. C'est à lui que l'on doit l'augmentation du calibre des armes à feu portatives, le modèle (1832) de la première carabine rayée à percussion introduite dans l'armée, celui (1842) du fusil d'infanterie encore en usage, etc. Il se propose de publier une *Histoire générale des armes*.

Notice sur M. de Poncharra; Paris, 1855, in-8°.

PONCHER (*Étienne*), prélat français, né à Tours, en 1446, mort à Lyon, le 24 février 1524. Fils d'un échevin de Tours, il étudia en droit, et fut, jeune encore, pourvu de divers canonicats. En 1485 il obtint une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris, et y devint en 1498 président aux enquêtes. Il fut élu évêque de Paris, le 25 février 1503, à la demande de Louis XII, qu'il accompagnait alors à Milan. Ce prince lui confia en 1506 diverses missions en Allemagne, et Poncher, qui retourna l'année suivante avec lui en Italie, eut seul le courage de combattre sa colère contre les Vénitiens et de s'opposer à la ligue de Cambrai, qui en effet fut loin d'être favorable aux intérêts de la France. Louis XII, qui l'avait nommé déjà chancelier du duché de Milan, lui donna en 1509 l'abbaye de Fleury et en janvier 1512 le fit garde des sceaux de France, fonctions qu'il conserva jusqu'à la mort de ce prince (1er janvier 1515), dont il célébra les obsèques. François Ier le nomma, avec Arthur Gouflier, l'un des ministres plénipotentiaires qui signèrent, le 16 août 1517, le traité de Noyon entre lui et Charles-Quint. Cette même année Poncher devint ambassadeur de France auprès de la cour d'Espagne, d'où il passa en 1518 auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre, avec lequel il signa, le 2 octobre, un nouveau traité d'alliance. En vertu du concordat, il fut transféré, le 14 mars 1519, à l'archevêché de Sens. Il donna des *Constitutions synodales* (Paris, 1514, in-4°), qui sont encore fort estimées, surtout pour la matière des sacrements.

PONCHER (*François*), prélat français, neveu du précédent, né à Tours, vers 1480, mort à Vincennes, le 1er septembre 1532. Son père, Louis Poncher, secrétaire du roi et receveur général des finances, fut pendu pour crime de malversation. Conseiller au parlement de Paris (1510), il obtint peu après la cure d'Issy, un canonicat à Notre-Dame de Paris, l'abbaye de Saint-Maur-les-Fossés et devint, le 14 mars 1519, évêque de Paris. Loin de marcher sur les traces de son oncle, il fut un prélat simoniaque et scandaleux; il falsifia des titres pour obtenir l'abbaye de Fleury-sur-Loire, qu'il n'eut point cependant. Pendant la captivité du roi à Madrid, il se brouilla avec la duchesse d'Angoulême, mère de ce prince, cabala pour lui enlever la régence, et manœuvra sourdement en Espagne pour prolonger la prison du monarque. Aussi François Ier rendu à la liberté le livra à la justice, comme coupable de haute trahison et de correspondance avec les ennemis de l'État. Pendant que l'on instruisait son procès, Poncher mourut, au donjon de Vincennes. On a de lui : des *Commentaires* sur le droit civil, dédié à Étienne Poncher, son oncle. H. F.

Gallia christiana, t. VII et XII.

PONÇOL (*Henri-Simon-Joseph* ANSQUER DE), littérateur français, né le 24 septembre 1730, à Kemper, mort le 13 janvier 1783, au château de Bardy, près Pithiviers. Il appartenait à la Société de Jésus. On a de lui deux ouvrages, qui furent bien accueillis du public; l'un, intitulé *Analyse des traités Des Bienfaits et De la Clémence de Sénèque, précédée de la vie de ce philosophe* (Paris, 1776, in-12), fut cité avec éloges par Diderot; l'autre, *le Code de la raison* (Paris, 1778, 2 vol. in-12), est un recueil de faits et de sentences, où il y a du choix et de l'intérêt. Il est aussi l'auteur de quelques pièces de vers, et il a laissé une traduction de Martial en 6 vol. in-fol., dont le manuscrit passa entre les mains d'Éloi Johanneau.

Son frère aîné, *Théophile-Ignace* ANSQUER DE LONDRES, né en 1728, à Kemper, fit également partie de la Société de Jésus. Outre les *Sermons du P. Le Chapelain* (1768, 2 vol.

in-12), il a publié des *Variétés philosophiques et littéraires* (Paris, 1762, in-12), et des *Lettres sur le conclave* (1774, in-8°). On ignore l'époque de sa mort.

Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

PONCY *de Neufville* (*Jean-Baptiste*), littérateur français, né en 1698, à Paris, où il est mort, le 27 juin 1737. Après avoir porté quelque temps l'habit de jésuite, il rentra dans le monde, et, s'y trouvant dénué de ressources, il cultiva à la fois le talent de la chaire et celui de la poésie. Il remporta jusqu'à sept fois le prix dans l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, et fit imprimer plusieurs pièces de vers dans *le Mercure*. Il est encore l'auteur de deux tragédies, *Judith*, jouée en 1726, à Saint-Cyr, et *Damoclès*, que le P. Buffier a placée dans son *Cours des sciences*, et d'un *Panégyrique de saint-Louis*, prononcé à l'Oratoire devant l'Académie des inscriptions.

Feller, *Dict. hist.* — Moréri, *Grand Dict. hist.*

* **PONCY** (*Louis-Charles*), poëte français, né à Toulon, le 2 avril 1821. D'une pauvre famille d'artisans, il travailla dès l'âge de neuf ans comme manœuvre au service des maçons, fut maçon lui-même, et bien qu'il n'eût suivi que pendant dix-huit mois à peine les cours d'une école primaire, il se crut assez fort pour marcher sur les traces des ouvriers qui se sont fait un nom par leurs talents poétiques. Le seul livre où Poncy puisa ses inspirations fut l'*Athalie* de Racine, et après avoir publié quelques *Poésies* (Toulon, 1840, in-8°), encouragé par les souscriptions d'un grand nombre de ses compatriotes, il fit paraître : *Les Marines;* Paris, 1842, in-12 : essai qui lui valut de M. Villemain, ministre de l'instruction publique, l'envoi de toute une bibliothèque; — *Le Chantier*, poésies; Paris, 1844, in-12; — *La Chanson de chaque métier;* Paris, 1850, in-8°; — *Le Bouquet de Marguerite, rimes amoureuses;* Paris, 1855, in-8°, etc.

Ortolan, *Notice à la tête des Œuvres de Poncy;* 1846, in-8°.

POND (*John*), astronome anglais, né vers 1767, mort le 7 septembre 1836, à Blackheath. Il puisa le goût de l'astronomie au collége de Maidstone, où il compta parmi ses professeurs Wales, qui avait fait partie des expéditions du capitaine Cook; mais la délicatesse de sa santé l'ayant obligé d'interrompre le cours de ses études, il voyagea pendant plusieurs années sur le continent, et s'établit à son retour dans les environs de Bristol. Il s'appliqua de nouveau à l'astronomie, et entreprit en 1806 une série d'observations afin de démontrer que le quart de cercle dont on se servait alors à Greenwich pour déterminer les déclinaisons avait varié de forme depuis le temps de Bradley, résultat qui se trouva exact. L'année suivante il s'établit à Londres, et en 1811 il remplaça Maskelyne dans les fonctions d'astronome royal, qu'il occupa jusqu'en 1835. Pond n'avait des mathématiques qu'une connaissance superficielle; mais ce fut un observateur sagace et scrupuleux, comme il le fit voir dans la détermination des étoiles fixes, qui fut la principale étude de sa vie. On a de lui une traduction du *Système du Monde* de La Place, des *Mémoires* insérés dans les recueils de la Société royale et de la Société astronomique, dont il était membre; et un *Catalogue* de 1113 étoiles terminé en 1833, et qui passait alors pour le plus complet de ceux qui avaient quelque prétention au même degré d'exactitude.

The english Cyclopædia (biogr.).

* **PONGERVILLE** (*Jean-Baptiste-Aimé* SANSON DE), poëte français, membre de l'Académie, né le 3 mars 1792, à Abbeville, d'une famille ancienne du comté de Ponthieu. Son père, magistrat instruit, s'empressa de lui donner des maîtres particuliers; car la révolution avait interrompu les études des colléges. Retiré dans sa terre, il dirigea lui-même l'éducation de l'enfant, dont l'intelligence montrait de la précocité. Une impérieuse vocation, celle de la poésie, décida de son avenir. Millevoye, son compatriote, applaudit à ses premiers essais. Pongerville avait dix-huit ans lorsque son père lui fit présent d'un exemplaire du poëme de Lucrèce : *De natura rerum*. La grandeur des images, l'élévation du style, l'éloquence du poëte, autant que la force et la hardiesse de ses raisonnements frappèrent le jeune homme, et il s'exerça à traduire des passages de l'œuvre sublime. Mais craignant de s'abuser lui-même ou d'écouter des conseils d'amis trop encourageants, il voulut, avant de pousser plus loin ce travail, auquel il se livrait depuis plusieurs années, envoyer le cinquième chant, qu'il avait traduit en entier, à M. Raynouard, alors secrétaire perpétuel de l'Académie française. « Votre travail m'a surpris, lui répondit l'auteur des *Templiers;* venez à Paris; le succès vous y attend. » Le jeune écrivain prit alors confiance en lui-même. Arrivé à Paris, il fut accueilli et encouragé par les meilleurs juges. Enfin la traduction en vers du poëme de Lucrèce parut en 1823, et fut regardée à juste titre comme un événement littéraire. Les éditions du Lucrèce français se multiplièrent, et l'auteur s'efforça de rendre son travail plus digne encore, par de soigneuses révisions, de la faveur dont il était l'objet. Désigné bientôt au choix de l'Académie, il ne tarda pas à y entrer, en remplacement de Lally-Tollendal (avril 1830). Jamais récompense n'avait été plus méritée. Non-seulement le poëte s'était approprié les beautés de son modèle, mais encore, en appelant l'attention sur l'œuvre originale, il avait détruit de mesquines préventions et placé dans leur véritable jour les grandes idées, les hautes vues philosophiques, que d'anciens et regrettables préjugés faisaient méconnaître ou interpréter faussement. De Pongerville obtint aussi la gloire d'avoir renouvelé et comme ravivé celle

du poète romain, injustement délaissé et qui reparaissait dans tout son éclat.

Peu de temps avant son admission dans l'Académie, il avait fait paraître, sous le titre des *Amours mythologiques* (Paris, 1826, in-8°), un recueil des plus intéressantes métamorphoses d'Ovide. Présentée par l'auteur, non pas comme une exacte traduction d'Ovide, mais comme une fidèle imitation, cette œuvre heureuse, dont le succès s'est maintenu, reproduit avec beaucoup de charme et une grande richesse de style les plus brillants épisodes des *Métamorphoses*. En 1829, M. de Pongerville avait traduit, pour la collection des *Classiques latins* de Panckoucke, le poëme de Lucrèce en prose. Il avait désiré que son poëte de prédilection ne fût pas confié à d'autres mains pour cette transformation plus modeste : le brillant interprète de Lucrèce en vers n'eut pas de peine à faire oublier la pâle et timide version de Lagrange, et, dans une prose énergique et colorée, il sut reproduire avec fidélité et avec précision le mouvement, la vigueur et toutes les beautés variées de son modèle. Nous retrouverons encore le traducteur en prose dans une élégante version de l'*Énéide* de Virgile (1846), et plus tard dans celle du *Paradis perdu* de Milton, dont le succès a été attesté par de nombreuses éditions.

Le poëte qui traduit un poëte en prose apporte nécessairement dans ce travail les qualités de chaleur et de concise énergie que l'habitude de la forme poétique communique au talent; mais il a aussi un écueil à redouter, c'est d'altérer la simplicité de la prose française et de lui faire perdre en naturel et en clarté ce qu'elle peut gagner en mouvement et en éclat. C'est au goût de l'écrivain de franchir l'écueil et de se maintenir dans les limites assignées à chaque genre. La traduction du *Paradis perdu* par M. de Pongerville offre particulièrement un exemple de cette difficulté heureusement vaincue. C'est une copie exacte et brillante de l'œuvre de Milton; la hardiesse et la chaleur de l'original s'y retrouvent dans une mesure qui, en laissant à la prose française son caractère, ne diminue en rien la grande physionomie et les vigoureux contours du poëte anglais. L'auteur des *Martyrs* n'a point réussi dans la même entreprise, et n'a produit qu'une œuvre incomplète, déparée trop souvent par l'affectation de formes bizarres, étrangères à nos habitudes d'esprit et de langage, et par une littéralité qui donne un calque dénué de vie plutôt qu'une copie véritable. La traduction de M. de Pongerville est précédée d'une introduction, qui renferme sur Milton et sur son époque de judicieux aperçus; les portraits de Cromwell et de Milton y sont tracés avec énergie; la lutte des partis, les actes du Protecteur y sont mis en relief avec une éloquente concision.

Il est malheureux que le poëte se soit arrêté dans son essor, au moment où prévalaient des doctrines littéraires dont il comprenait le vide et l'impuissance en même temps qu'il en pressentait les funestes résultats. Son consciencieux talent, sa poésie harmonieuse et châtiée s'accommodaient mal de ces théories nouvelles, qui, par une suite de transformations successives, et malgré de pompeuses promesses, devaient aboutir à la négation de l'art dans ce qu'il a de pur et d'élevé. Toutefois, le découragement et le silence de l'écrivain ne furent pas sans de vigoureux réveils et sans de nobles protestations. Il paya aux orages politiques le tribut du poëte, celui des beaux vers et des conseils désintéressés.

Les *Épîtres aux Belges, au Roi de Bavière, au Menuisier de Fontainebleau, à M. Ingres, aux adversaires de l'indépendance de l'écrivain*, présentèrent sous un aspect nouveau un talent fécondé par de généreuses inspirations. Plusieurs lectures faites dans les séances de l'Académie française, *Les Deux poëtes, La Peine de mort*, de nombreux passages d'un *Poëme sur l'homme*, poëme encore inédit, et où il traite avec vigueur et élévation un sujet que Pope et ses imitateurs, Du Resnel et Fontanes, n'ont pas épuisé, montrèrent dans l'heureux interprète de Lucrèce un poëte auquel nulle question philosophique ou sociale n'est étrangère. L'avant-propos placé par lui en tête des *Pensées de la princesse de Salm* (1846) est remarquable par le jugement porté sur les moralistes français.

On doit à M. de Pongerville un grand nombre de *Notices biographiques* qui ont été accueillies avec une faveur méritée. On a distingué parmi ces esquisses littéraires, toujours impartiales, celles de Delille, de Millevoye (1833), de Gresset, de Lemercier, de Lesueur, de Monge, d'Ovide. Enfin, une remarquable étude historique, dont plusieurs fragments ont paru dans différents recueils périodiques, le *Précis de l'histoire de l'invasion anglaise en France en* 1346, fera connaître M. de Pongerville comme historien.

Dans une position indépendante, aimé pour son caractère, honoré pour son talent, M. de Pongerville fut souvent sollicité d'apporter aux affaires publiques le concours de son intelligence; mais il n'accepta que les fonctions gratuites qui lui permettaient de servir l'État sans un but d'intérêt. Toutefois, cette courte étude serait incomplète si nous n'ajoutions, à la louange de l'homme, qu'il a toujours montré le plus digne exemple de la conscience et de l'équité littéraires. A cette époque de luttes ardentes où la littérature était divisée en deux camps rivaux, on l'a toujours vu, fidèle aux principes d'un goût sévère, mais jamais intolérant ni exclusif, rendre justice au talent véritable. Aujourd'hui, où il n'est guère resté que le souvenir de ces querelles passionnées, mais où deux révolutions successives, le déplacement de grandes positions politiques, le rapprochement de hautes situations déclassées, ont amené nécessairement, à l'Académie comme

ailleurs, la lutte entre l'élément politique et l'élément littéraire, l'écrivain qui nous occupe n'a pas dévié de sa ligne d'impartialité et de justice. Sans nier que, par suite de l'état des idées et des esprits, la politique doit faire, dans une certaine mesure, invasion dans les lettres, il s'attache, non sans ardeur, mais avec justice, à prévenir leur entière absorption, et dans ce mélange adultérin il sait reconnaître ce qui est littéraire et repousser ce qui ne l'est pas. Ces principes, qui le dirigent dans tous ses jugements comme dans tous les actes de sa vie académique, sont assez remarquables pour n'être point passés sous silence et pour lui faire une place à part parmi les écrivains de ce temps-ci. Nous aimons à dire avec *Charles Nodier*, qu'il nous a rendu un rayon des jours du grand siècle littéraire. Interprète harmonieux des hautes pensées qu'il s'approprie par le style, ses œuvres resteront comme le durable témoignage de l'utile et noble alliance des vers et de la philosophie. Léon Halévy.

Docum. partic.

PONIATOWA (*Christine*), visionnaire allemande, née en 1610, à Lessen (Prusse occidentale), morte le 6 décembre 1644, à Leszno, près Posen. Son père, Julien Poniatov, gentilhomme polonais qui avait jeté le froc aux orties pour se faire protestant, avait été pasteur à Duchnick en Bohême, puis bibliothécaire d'un grand seigneur. Il éleva probablement sa fille dans les idées du mysticisme; car on le signale lui-même comme auteur d'une dissertation latine sur la connaissance que les anges peuvent avoir de Dieu (1620, in 4°). Christine venait d'être confiée aux soins de la baronne de Zelking, qui s'intéressait à elle, lorsque, le 12 novembre 1627, à la suite de vives douleurs, elle tomba dans une complète extase, accompagnée de visions et de paroles prophétiques sur l'avenir de l'Église réformée. Cet état singulier se renouvela pendant toute une année, à des intervalles réguliers, produisant les mêmes phénomènes, et de nombreux témoins s'empressèrent d'en contrôler l'exactitude. Le 27 janvier 1629, la jeune visionnaire éprouva une léthargie si profonde qu'on la crut morte; en reprenant ses sens, elle déclara que sa mission était finie et qu'elle n'aurait plus de visions. En 1632 elle épousa Daniel Vetter, pasteur morave, et mourut à trente-quatre ans, d'une fièvre hectique. Les révélations de Christine, écrites par elle-même, furent traduites en latin et publiées par Amos Comenius, avec celles de Christophe Kotter et de Nicolas Drabicki, sous le titre de *Lux in tenebris* (1657, 1659, 1665, in-4°); elles ont été remises en langue allemande par Benedict Bahnsen (Amst., 1664, in-8°). P. L.

Hermann Witsius, *Miscell. sacra*, 3e partie, c. XXII. — Feustking, *Gynæc. fanat. hæret.*, 238 et suiv. — Baumgarten, *Nachr. von einer Hallischen Bibliothek*, VII. 336.

PONIATOWSKI (*Stanislas*), gentilhomme polonais, né en 1677, à Dereczyn (Lithuanie), mort à Ryki (palatinat de Lublin), le 3 août 1762. Fils naturel du prince Sapieha, grand-général de Lithuanie, et d'une juive, il fut adopté par un gentilhomme lithuanien, nommé Poniatowski, intendant du prince, qui pour cette adoption lui fit compter cent ducats d'or de Hollande. Page de Sapieha, il l'accompagna dans les pays étrangers. A son retour en Pologne, il s'attacha comme son protecteur au parti suédois contre Auguste II et Pierre Ier de Russie, commença sa carrière aventureuse en suivant Charles XII dans quelques-unes de ses expéditions, et obtint le grade de major général. Quand, le 8 juillet 1709, Charles XII perdit la bataille de Poltawa, Poniatowski par sa présence d'esprit sauva le monarque et les débris de son armée, en leur facilitant le passage du Dnieper à Perewoloczna, ce qui permit au roi de gagner les côtes de la mer Noire et d'arriver le 29 juillet à Bender. Dans le même temps, il se rendit à Constantinople auprès de l'ambassadeur de Suède, et manœuvra avec tant d'habileté à la cour du sultan Achmet III, qu'il arracha au grand vizir Ali-Pacha la promesse formelle de mettre deux cent mille hommes à la disposition de Charles XII et de l'accompagner jusqu'à Moscou. Poniatowski, à qui le sultan fit présenter une bourse avec mille ducats, se flattait déjà d'écraser le tsar Pierre Ier, qui s'était porté avec son armée sur la rive droite du Pruth, lorsque le grand vizir Baltagi-Méhémet, qui avait succédé à Ali-Pacha, signa avec ce prince un traité de paix (21 juillet 1711), et le laissa se retirer tranquillement d'un pays où il se trouvait depuis quelques jours sans vivres et sans fourrages. Indigné de cette trahison, que la tsarine Catherine avait payée de ses plus riches joyaux, Poniatowski dressa contre le grand-vizir un mémoire qu'il envoya à Constantinople, et fut assez heureux pour obtenir la destitution de ce ministre. Cependant, comme la situation de Charles XII était loin de s'améliorer, il lui conseilla de retourner en Suède. Charles se rendit aux avis d'un serviteur si dévoué, et lui confia en Allemagne le gouvernement du duché de Deux-Ponts, où il trouva le roi détrôné, Stanislas Leszczynski, à qui Charles avait donné la jouissance de ce duché. A la mort du roi de Suède (11 décembre 1718), il se rendit à Stockholm, où la reine Ulrique-Éléonore l'accueillit avec reconnaissance, et l'engagea à retourner à Varsovie faire sa soumission à Auguste II. Pour lui concilier plus aisément l'indulgence de ce prince, elle remit à Poniatowski le diplôme original de l'élection d'Auguste II au trône, diplôme qui, en 1707, à la suite du traité d'Alt-Ranstadt, était resté aux mains de Charles XII. Heureux de voir à son service un homme de cette importance, Auguste le nomma successivement en 1722 grand veneur de Lithuanie, en 1724 grand trésorier de cette province, et en 1731 palatin de Mazovie. Après la mort du roi (1er fé-

vrier 1733), Poniatowski employa vainement son influence à faire rappeler au trône Stanislas Leszczynski; mais après l'élection d'Auguste III il lui fit sa soumission, en obtint la confirmation de ses dignités, et ramena même à son parti quelques magnats qui tenaient encore pour Stanislas. Une mission qu'il remplit en 1740 à la cour de France fut récompensée par son élévation à la dignité de stareste de Lublin et de Stryi. Il devint en 1752 castellan de Cracovie, la plus haute dignité civile de Pologne. Après une vie si agitée, il alla passer sa vieillesse dans ses terres, loin de Varsovie. Suivant la *Polonia literata*, il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Remarques d'un seigneur polonais sur l'Histoire de Charles XII, par Voltaire* (1741, in-8°). De son mariage avec la princesse Constance Czartoryska (1720), il eut dix enfants, dont les principaux sont : *Casimir*, né en 1721, mort en 1780, grand-chambellan de la couronne, et chef de la garde royale en 1761 ; *Stanislas-Auguste*, roi de Pologne (*voy.* ce nom), et *Michel-Georges*; né en 1736, mort en 1794, grand-secrétaire de la couronne en 1768, coadjuteur des évêques de Plock (1773) et de Cracovie (1778), et en 1784 archevêque de Gnesne et primat du royaume de Pologne.

Voltaire, *Hist. de Charles XII.* — L. Chodzko, *La Pologne illustree* — *Mémoires manuscrits de Poniatowski.*

PONIATOWSKI (*Joseph-Antoine*, prince), petit-fils du précédent, général polonais, maréchal de l'empire français, né à Varsovie, le 7 mai 1762, mort près de Leipzig, le 19 octobre 1813. Neveu du roi Stanislas-Auguste et fils d'André (1) et de la princesse Kinska, il entra à l'âge de seize ans au service militaire de l'Autriche, où son père jouissait d'une haute considération ; il fit en 1787 la campagne de Turquie, avec le double titre de colonel de dragons et d'aide de camp de Joseph II, et fut blessé au siége de Sabatsch. En 1789, la diète constituante de Pologne s'occupa, entre autres reformes salutaires, de l'organisation de l'armée, et rappela tous les Polonais qui servaient à l'étranger. Le prince Joseph accourut l'un des premiers. Lorsqu'en 1792 la Russie déclara la guerre dans le but de renverser l'œuvre de la diète, il fut, malgré sa jeunesse, nommé commandant en chef de l'armée du midi, et compta sous ses ordres les généraux Kosciuszko, Kniaziewicz, Wielhorski, Lubomirski, Zaïonczek, etc. N'ayant que vingt mille hommes à opposer à soixante mille Russes qui revenaient de la Turquie, après la conclusion du traité de paix de Jassy, il remporta des avantages signalés à Polonné, et à Zielencé. Après avoir signé la confédération de Targowitz, le roi Stanislas-Auguste ordonna de cesser les hostilités. Les liens qui attachaient l'armée au prince Joseph le rendirent suspect à la faction qui s'était emparée du roi. A Varsovie, on redoutait son influence; on craignait qu'il n'en profitât pour porter les soldats désespérés à un parti extrême, et que malgré les ordres qu'il avait reçus il ne persistât à continuer la guerre, qui jusque-là avait été glorieuse pour lui. Il sut éviter les piéges que lui tendait la perfidie de Zaïonczek, et se décida, au grand regret des soldats, à déposer le commandement et même à s'exiler. Avant son départ l'armée fit frapper une médaille à son effigie avec cette inscription : *Miles imperatori*, 1792. Kosciuszko et plusieurs autres généraux suivirent l'exemple du prince Joseph, et quittèrent le service. Le prince était à l'étranger lorsqu'il apprit que ses compatriotes s'étaient soulevés pour s'opposer à un nouveau partage de la Pologne entre la Russie et la Prusse. Il se rendit auprès de Kosciuszko, qui avait été proclamé dictateur, accepta de lui le commandement d'un corps d'armée, à la place de Stanislas Mokronoski, envoyé en Lithuanie (mai 1794), et s'illustra dans la défense de Powonski, près Varsovie, contre les Russo-Prussiens, qui l'avaient attaqué avec le plus grand acharnement. Après huit mois d'une lutte héroïque, il quitta le royaume et se retira à Vienne. Il refusa de tenir d'aucune des trois puissances co-partageantes le grade de lieutenant général qu'elles lui offraient spontanément dans leurs armées respectives, et vit ses biens situés en Lithuanie confisqués par le tsar Paul Ier. En 1798 il s'établit à Varsovie, qui échut à la Prusse, et se plut à embellir sa terre de Iablonna, située sur la Vistule, où il s'occupait d'agriculture, d'améliorations rurales et étudiait l'art militaire.

Après la bataille d'Iéna (14 octobre 1806), le sort de la Prusse fut décidé. Napoléon arriva à Varsovie. La levée d'une armée de quarante mille hommes fut décrétée, et le prince Joseph obtint le commandement d'une division et la direction du ministère de la guerre. Tous ses soins se dirigeaient vers l'armée, dont l'augmentation éprouvait d'immenses difficultés, dans une contrée qui se trouvait exposée à toutes les calamités de la guerre, aux dévastations exercées par les Russes et les Prussiens, enfin aux exigences continuelles des Français. On voulait que Varsovie prît la cocarde tricolore; après une lutte vive et longue, il obtint enfin que les Polonais formeraient une armée spéciale et qui porterait les couleurs nationales. En peu de temps douze régiments d'infanterie, six de cavalerie et un parc convenable d'artillerie, furent organisés. Golymin, Tczewo, Dantzig, Friedland, etc., furent témoins des brillants exploits de la nouvelle armée. A la suite du traité de Tilsitt (1807), en vertu duquel la Pologne fut partagée entre la Russie, la Prusse et la Saxe, on forma pour le souverain saxon un duché de Varsovie, dans lequel le prince Joseph obtint le titre de généralissime et le ministère de la guerre. Afin de couvrir Varsovie contre un coup de main, il fortifia Praga, faubourg de cette capitale, Serock, Modlin, Lenc-

(1) Né en 1734, mort en 1773. Envoyé extraordinaire à Vienne en 1764, il entra dans l'armée de Marie-Thérèse, et devint lieutenant général d'artillerie.

zyça, Thorn et Czenstochowa. Par ses soins et sa fortune, il créa une armée si belle que la Russie, la Prusse et l'Autriche en prirent ombrage et se plaignirent à Napoléon. Pour plaire à ses prétendus alliés, Napoléon ordonna à dix mille Polonais des plus belles troupes de marcher en Espagne, il envoya en Saxe un régiment de cavalerie et forma des fils des familles les plus nobles et les plus riches le fameux régiment de chevau-légers de la garde impériale. Bientôt après, l'Autriche recourut aux armes (1809). Pendant que l'armée principale s'approchait du Rhin, l'archiduc Ferdinand d'Este, à la tête de quarante mille combattants, envahissait le duché de Varsovie, dégarni des troupes. Le prince Joseph n'avait sous ses ordres immédiats que huit mille hommes. Dans un conseil de guerre tenu à Varsovie, on fit observer qu'il serait prudent de battre en retraite, pour ne point exposer ce noyau précieux de l'armée polonaise à une destruction presque certaine. Mais le prince fut d'un avis contraire. Il occupa le village de Raszyn, à cinq lieues en avant de Varsovie, et lutta, sans lâcher pied, pendant dix-huit heures (19 avril 1809). L'obscurité vint enfin séparer les combattants, et les deux chefs eurent une entrevue la nuit même. La bravoure des Polonais avait fait une telle impression sur les envahisseurs, que l'archiduc Ferdinand leur accorda la faculté de repasser la Vistule avec tout le matériel et les archives du gouvernement, en gardant Praga. Ce dernier point était le salut du duché. A peine entrés à Varsovie, l'archiduc prit des mesures pour enlever de vive force Praga, faiblement fortifié; mais le prince Joseph déclara aux Autrichiens que s'ils essayaient de l'attaquer du côté de la capitale qui dominait le faubourg, il n'hésiterait pas à se porter aux dernières extrémités, et mettrait lui-même le feu à Varsovie, en commençant par son propre palais, qu'il tenait du roi son oncle. Cette menace eut un plein succès. Les Autrichiens, humiliés à Raszyn et à Varsovie, passèrent la Vistule à Gora, afin d'entourer Poniatowski et de lui faire mettre bas les armes; mais ils furent battus à Gora et à Grochow, et le prince, laissant l'archiduc à Varsovie, marcha vers Lublin, qui était occupé par l'Autriche, et appela les habitants aux armes afin de couper les communications de l'ennemi avec ses États héréditaires. En même temps Dombrowski quittait le quartier général, et partit pour Posen, où il secondait le mouvement, en soulevant les habitants de la Grande-Pologne. Ceux de la Nouvelle-Galicie (ancienne Petite-Pologne) accouraient en foule au-devant du prince Joseph. Bientôt Sandomir et Zamosç furent pris d'assaut; Léopol était occupé; l'armée française entra dans Vienne. Le 30 mai 1809 l'archiduc Ferdinand quitta nuitamment Varsovie, et prit le chemin de la Hongrie; le prince Joseph marcha sur Cracovie, et se présenta aux portes en même temps que les Russes, alors alliés de la France. Les généraux russes Galitzine et Souvoroff, fils du fameux massacreur de Praga, exigeaient l'occupation exclusive de Cracovie. Après des pourparlers, on s'entendit : Galitzine porta son quartier à Tarnow, et Souvoroff resta à Cracovie, profitant de la courtoisie du prince Joseph. Deux mois s'étaient écoulés depuis l'ouverture de la campagne. Poniatowski avait mis une garnison dans les places du duché, dans celles de Galicie, et en dehors de cela il commandait dans Cracovie une armée de trente mille hommes, qu'il avait pour ainsi dire fait sortir de terre. Napoléon Ier, établi à Vienne, ignorait ce qui se passait en Pologne, et quand un courrier du prince vint annoncer à l'empereur l'occupation de Cracovie, celui-ci avoua que, loin de s'attendre à une victoire, il croyait apprendre des désastres éprouvés par l'armée polonaise. De son côté, le prince Joseph ignorait le sort de l'armée française, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'armistice conclu à Znaïm, le 12 juillet. Aux termes de cette convention, qui sauvait l'Autriche, les armées belligérantes devaient reprendre les positions qu'elles avaient occupées au 12 juillet. La reddition de Cracovie ayant eu lieu quelques jours après, les Autrichiens sommèrent le prince d'évacuer la ville; il leur répondit qu'ils étaient liés envers lui par une convention particulière et qu'il saurait la faire respecter. Napoléon l'honora d'une lettre autographe des plus flatteuses, en lui envoyant le grand cordon de la Légion d'honneur, un sabre d'honneur et un schako de lancier brodé par les mains de la reine de Naples, Caroline Murat. Plus tard le roi de Saxe lui donna le grand cordon de l'ordre militaire de Pologne, et plusieurs starosties de la valeur de deux millions de florins, dont les revenus furent distribués par lui à ses compagnons d'armes.

Profitant du repos que les conventions lui accordaient, le prince organisa activement l'administration civile de toute cette partie de la Pologne qu'il venait d'arracher à l'Autriche, et il organisa une armée de soixante-dix mille hommes. Malheureusement le traité de Vienne, signé le 15 octobre 1809, rendait à l'Autriche toute l'ancienne Galicie, que les Polonais avaient reconquise sans aucun secours ni de la France ni de la Saxe; et il cédait l'arrondissement de Tarnopol à la Russie, qui n'avait pas brûlé une seule amorce pendant cette campagne (1). On

(1) Aussi le tzar Alexandre Ier, dans sa proclamation du 13 novembre 1809 a-t-il pu insérer ces cruelles paroles pour la Pologne : « D'après les bases du traité de Vienne, l'Autriche reste, comme auparavant, notre voisine en Galicie. Les provinces polonaises, au lieu d'être réunies de nouveau, restent à jamais partagées entre les trois puissances La Russie acquiert de nouveau une partie considérable de ces provinces, et une autre partie, qui est limitrophe du duché de Varsovie, est incorporée aux États du roi de Saxe.... Ainsi, toutes les chimères des provinces polonaises détachées de notre empire disparaissent, l'ordre de choses actuel leur met des bornes pour l'avenir, et, au lieu d'une perte, la Russie étend de ce côté son territoire..... »

comprendra le désespoir des Polonais en voyant la fatalité qui les poursuivait; ils gémissaient sur les résultats de la politique de Napoléon, si contraire aux intérêts de sa dynastie. Malgré ces déceptions, ils restèrent fidèles à la France, et mirent tout en œuvre pour organiser le duché. De retour à Varsovie, Poniatowski fonda un établissement d'invalides, un hôpital militaire, des écoles de génie et d'artillerie; les places fortes furent pourvues des objets nécessaires et leurs fortifications augmentées. Dix-sept régiments d'infanterie, seize de cavalerie et une nombreuse artillerie formaient une magnifique armée; néanmoins, Napoléon envoyait une bonne partie des soldats polonais pour combler les lacunes de la *Légion de la Vistule* en Espagne, et les chevau-légers de la garde impériale se recrutaient toujours parmi l'élite de la nation. On supportait tout, on sacrifiait tout dans l'espoir que Napoléon, profitant enfin des leçons du passé, rétablirait la Pologne dans toute son intégrité.

La naissance du roi de Rome en 1811 amena à Paris des représentants de presque toute l'Europe. Le roi de Saxe, grand-duc de Varsovie, nomma Poniatowski son ambassadeur extraordinaire. Le port noble et majestueux, la beauté incomparable du prince, ses grâces et sa munificence lui attirèrent l'admiration des Français et l'attention des étrangers. Lorsqu'il prévit qu'une rupture avec la Russie était prochaine, il s'empressa de revenir à Varsovie; grâce à son activité, l'armée polonaise, à l'ouverture de la campagne de 1812, compta cent mille hommes. Au grand regret du prince, la majeure partie de cette armée lui fut enlevée pour être répartie dans différents corps de l'armée napoléonienne, comme avant-garde et comme interprètes; il ne lui en restait que trente mille, qui formèrent le cinquième corps, placé d'abord sous les ordres de Jérôme Bonaparte. Après le départ de ce dernier, il lui succéda dans le commandement, et forma constamment l'extrême droite de la grande armée. Durant le cours de cette campagne Napoléon Ier marcha de faute en faute, et repoussa toujours les avis des Polonais. Le prince Joseph, qui connaissait son pays et ses ressources, le suppliait d'appeler sous ses ordres immédiats les corps d'armée de Schwarzenberg et d'York, et de lui permettre de se diriger vers la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine, d'établir son quartier général à Kiow, afin de surveiller l'armée russe de Moldavie, commandée par Tschitschagoff, prévoyant que celui-ci ne serait pas empêché par Schwarzenberg si les Russes marchaient sur la Bérézina. Il savait que les populations polono-ruthéniennes brûlaient d'envie de lever l'étendard de l'indépendance, et leur pays, par la richesse, l'abondance et la douceur du climat, aurait été un sûr refuge pour la grande armée, dans le cas de revers que tout le monde prévoyait et que Napoléon seul n'admettait point. Mais tous les conseils du prince, corroborés par J.-H. Dombrowski, Charles Kniaziewicz, Amilkar Kosinski, Louis Kamieniecki, Eustache Sanguszko, Dominique Radziwill, Gabriel Oginski, Constantin Czartoryski, Charles Przezdziecki, Jean Sniadecki, Romuald Giédroyc, Artur Potocki, etc., furent repoussés par Napoléon. L'assaut inutile de Smolensk causa de grandes pertes aux Polonais; à la bataille de la Moskva, à Borodino, le prince Joseph fut chargé d'enlever un bois qui était fortifié et occupé par des forces supérieures. A Tscherikovo, il se couvrit de gloire. Il entra l'un des premiers à Moscou. Pendant la retraite, son corps d'armée, réduit au vingtième, combattait à Malo-Yaroslavitz et à Voronovo. Avant de gagner Smolensk, il fut grièvement blessé par une chute de cheval, et obligé de rentrer en voiture à Varsovie (décembre 1812). A la suite de l'occupation de cette ville par les Russes, il se rendit à Cracovie (février 1813). Sa position était critique. Quoique pressé par les Russes et trahi par l'Autriche, il restait attaché à la fortune de Napoléon. Pour corrompre cette fidélité, Antoine Radziwill, Adam Czartoryski, Thadée Mostowski, et quelques autres Polonais, se fiant aux paroles fallacieuses d'Alexandre Ier et de Frédéric-Guillaume III, pressaient le prince Joseph d'embrasser leur parti; on lui offrait les plus hautes dignités, et tout l'argent qu'il pourrait désirer; on lui promettait le rétablissement de toute l'ancienne Pologne, pourvu qu'il abandonnât la France. Il eut la magnanimité, contre la volonté de Bignon, ambassadeur français, de laisser partir librement Antoine Radziwill, qui était venu jusqu'à Cracovie porter les conditions russo-prussiennes. Il rejoignit ensuite Napoléon en Saxe, y commanda le huitième corps d'armée, composé de troupes françaises et polonaises, et eut une part glorieuse à la prise de Gabel, de Friedland, de Reichberg. Le 16 octobre Napoléon fit annoncer dans tous les rangs que, « voulant donner au prince Joseph Poniatowski des marques de son estime et en même temps l'attacher plus étroitement aux destinées de la France, il le nommait maréchal de l'empire ». Certes, il ne pouvait décliner cet honneur, mais il en fut profondément affecté. « Quand on a eu le bonheur de commander toutes les troupes nationales, dit-il, quand on a le titre unique et supérieur au maréchalat, celui de généralissime des Polonais, tout autre ne saurait me convenir. D'ailleurs, ma mort approche; je veux mourir comme général polonais, et non comme maréchal de France! » Les forces de Napoléon, formant cent vingt mille hommes avec six cents canons, commencèrent à se retirer sur Leipzig (18 février), pressées par quatre cent mille alliés avec dix-huit cents canons. Le prince Joseph dépeignit à l'empereur sa position, et dit que de huit mille hommes qu'il avait il y a peu de jours il ne lui restait que huit cents Polonais. « Huit cents braves valent huit mille

hommes, répondit l'empereur; eh bien, c'est à vous et aux vôtres, prince Poniatowski, que je confie le soin de couvrir mon armée et ma retraite. » Et les Polonais, fidèles à l'honneur, remplirent seuls leur suprême mission, pendant que tous les autres auxiliaires trahissaient la France! En quittant l'empereur, le prince se dirige sur la place du faubourg; il ordonne à sa troupe de serrer ses rangs, et lui répète les paroles laconiques de Napoléon. On entend une nouvelle attaque de l'ennemi. A ce moment, l'alarme se répand dans toute l'armée. Napoléon et Murat disent un dernier adieu au roi de Saxe; ils gagnent ensuite la porte de Halle, et passent tous deux près du prince sans lui adresser une parole ou un regard. Des flots de fumée obscurcissent le ciel : c'est le pont de l'Elster qui saute en l'air; les arbres de la place sous lesquels reste debout le bataillon sacré tombent avec fracas, emportés par les boulets ennemis. Poniatowski dit à ses compagnons : « Mourons en soldats polonais, et vendons chèrement notre vie! » Se jetant alors sur une colonne prussienne qui arrivait, il en repousse les premiers rangs; déjà blessé pendant la journée, il reçoit à cette charge un second coup de feu à l'épaule gauche. Ses soldats l'entourent et le conjurent de se conserver à la Pologne, pour l'avenir : « Non, dit-il, Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui seul que je le remettrai! » Mais les flots des alliés se succèdent rapidement; le plomb meurtrier décime le bataillon sacré réduit à trois cents soldats et à trente chevaux; les premiers rangs des morts servent de rempart aux survivants; les balles tombent sur des cadavres, et l'attaque à la baïonnette est repoussée avec une intrépidité incroyable. Depuis une heure les Polonais sont sans cartouches, et cette résistance à l'arme blanche intimide l'ennemi. Cette poignée de braves exécute ainsi, à la lettre, les derniers ordres de Napoléon, pendant que lui, son état-major, toute sa garde, et le reste de l'armée se retiraient paisiblement. Sur ces entrefaites, une troisième blessure perce la poitrine du prince; mais il respire encore et se jette dans la Pleisse; son cheval se cabre et périt. Le prince est sauvé par son aide de camp Hippolyte de Bléchamp; ils gagnent ainsi la prairie; mais au bout ils trouvèrent l'Elster. On offrit un nouveau cheval au prince, et les efforts de Bléchamp pour sauver son chef furent cette fois impuissants. Les flots l'engloutirent.

Le corps du prince, retrouvé seulement le 24 octobre, fut embaumé et porté à Varsovie par ses compagnons d'armes, où tous les honneurs dus à son rang lui furent rendus par ordre même de l'empereur Alexandre Ier, malgré la sauvage opposition du grand-duc Constantin. Le lieu de sa mort est orné d'un modeste monument que l'armée polonaise lui éleva à son retour de la désastreuse guerre. De Varsovie le corps du prince fut transporté à Cracovie et déposé auprès des cendres de Sobieski et de Kosciuszko (1).

Le prince Poniatowski n'était point marié; mais en 1809 il eut un fils, Joseph, issu de Mme Czosnowska, née Potocka. En 1828, la sœur du prince, la comtesse Tyszkiewicz, l'adopta, lui laissa sa fortune et le fit naturaliser Français. Le jeune Joseph, officier des chasseurs à cheval français, fit la campagne de Morée, celle de Pologne en 1831, et plus tard celle d'Algérie, où il est mort, en 1855. Il avait épousé une Anglaise, qui lui donna, en 1844, un fils, maintenant en garnison en Algérie.

L. CHODZKO.

Boguslawski, Biogr. du Poniatowski; Cracovie, 1831. — R. Soltyk, Hist. de la campagne de 1809; Paris, 1841. — F. Skarbek, Hist. du duché de Varsovie; Posen, 1860. — L. Chodzko, La Pologne illustrée. — Hist. polit. et milit. du prince Poniatowski, de Dombrowski et de Kosciuszko, liée aux événements de la Pologne et de la France (manuscrit), par L. Chodzko.

PONIATOWSKI (*Stanislas*), cousin germain du précédent, né à Varsovie, le 23 novembre 1754, mort à Florence, le 13 février 1833. Fils de Casimir Poniatowski, l'aîné des dix enfants de Stanislas (*voy.* ci-dessus), il devint successivement grand trésorier de la Lithuanie, staroste de Kaniow, lieutenant général dans l'armée polonaise, et conseiller privé de l'empereur de Russie. Après avoir défendu avec éloquence les intérêts de sa patrie dans les diverses diètes de Pologne, il fut le premier à donner l'exemple d'une réforme utile, en affranchissant les serfs de ses nombreux domaines. En 1793, il se retira à Vienne; grand protecteur des lettres et des arts, qu'il cultivait lui-même avec quelque succès, il s'établit, peu d'années après, à Rome, dans une magnifique villa près de la voie Flaminienne. En 1826 il vendit ce domaine avec tous les chefs-d'œuvre antiques qu'il contenait à un Anglais, M. Sykes, et alla habiter Florence. D'une Espagnole, qu'il avait épousée à Rome, il eut trois fils, dont l'aîné, *Joseph*, est sénateur (*voy.* ci-après) et une fille, Mme Ricci, qui devint mère de la comtesse Walewski.

Henrion, *Annuaire biogr.* — *Moniteur univ.*, 5 mars 1833.

* **PONIATOWSKI** (*Joseph-Michel-Xavier-François-Jean*, prince), fils du précédent, sénateur, né à Rome, le 21 février 1816. Il fit ses études au collége des *Padri Scolopi* à Florence. Après s'être livré aux sciences exactes, il les abandonna pour les beaux-arts, et fit représenter plusieurs opéras sur les principaux théâtres d'Italie. Doué d'une belle voix de ténor, il chanta même souvent au bénéfice des pauvres. En 1848

(1) On ouvrit une souscription pour élever, à Varsovie, un monument au prince. Le célèbre Thorwaldsen modela à Rome une statue équestre colossale; elle fut coulée en bronze et allait être inaugurée lorsque survint la révolution de 1830. Après la prise de Varsovie, Nicolas Ier voulut d'abord briser cette statue; puis il lui vint l'idée de la transformer en un saint Georges, et de la placer à l'entrée de la forteresse de Modlin; enfin il se décida à en faire présent au feld-maréchal Paskevitsch, qui la plaça dans le jardin de son château à Homel sur le Dnieper, en Ruthénie blanche. C'était une starostie de l'ancienne Pologne.

le grand-duc Léopold II lui donna des lettres de naturalisation et le titre de prince de Monte Rotundo. Il fut deux fois élu à la chambre des députés de Toscane, dont il devint secrétaire et questeur. Nommé en janvier 1849 ministre plénipotentiaire à Paris, à Londres et à Bruxelles, il ne voulut pas reconnaître le gouvernement provisoire établi à Florence, et fut confirmé dans ses fonctions, le 8 janvier 1853, par le prince, rentré dans ses États. Il s'en démit le 30 août 1854, et se fixa à Paris, où un décret du 11 octobre suivant l'admit à jouir des droits de citoyen français. Le 4 décembre 1854 il fut nommé sénateur. Déjà, le 8 février 1851, il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur. En février 1862, il fut chargé par l'empereur d'une mission diplomatique en Chine et au Japon. Les opéras dont il a composé la musique, sont : *L'Alloggio militare*, *Giovanni di Procida*, *Ruy Blas*, *Bonifacio dei Geremei*, *La Sposa d'Abido*, *Malek-Adel*, *Esmeralda*, *Don Desiderio* (1858), opéra buffa en deux actes, et *Pierre de Médicis*, grand-opéra en cinq actes (1861).

H. Lauzac, *Galerie hist. et critique du XIXe siècle.*

PONINSKI (*Antoine-Lodzia*), poëte polonais, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort le 8 juillet 1742. D'une ancienne famille, il fut envoyé comme palatin à plusieurs diètes, et devint en 1732 procureur général; en 1733 il se distingua parmi les membres les plus actifs de la faction saxonne; nommé en 1735 référendaire de la couronne, il fut élevé en 1738 aux fonctions de voivode de Posen. Dans ses loisirs il composa un grand nombre de poésies latines, remarquables par l'élévation des pensées et l'élégance de la versification. On a de lui : *Opera heroica*, 1739, in-4° ; ce recueil de dix pièces de vers, qui avaient deja paru séparément, est devenu tres-rare; — *Sarmatides, seu satyræ cujusdam equitis Poloni*; 1741, in-4°; — des *Discours*, insérés dans la *Suada Polona Latinaque* de Dancykowicz.

Janocki, *Nachricht von der Zaluskischen Bibliothek.* et *Polonia literata.* — Rotermund, *Supplément à Jocher.*

PONS, comte de Toulouse, né en 992, mort en 1061. Fils de Guillaume Taillefer et d'Emme, sa seconde femme, il succéda, en 1037, à son père, qui paraît l'avoir longtemps auparavant associé au pouvoir. Il prenait alors le titre de *comte palatin*, et avait cette même année fait un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle. L'histoire nous a laissé peu de choses sur ce prince. Il protégea le clergé, dota des églises et des monasteres; aussi les actes d'un concile tenu à Toulouse en 1056 parlent-ils de lui en termes fort honorables. L'un des plus grands reproches qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir été peu scrupuleux sur le mariage, car il prit et répudia diverses femmes avec une égale facilité. On en connaît principalement deux : Majore, issue de la maison de Foix ou de Carcassonne, et Almodis de la Marche; de cette dernière il laissa *Guillaume IV*, qui lui succéda, et le fameux *Raymond*, comte de Saint-Gilles.

Dom Vaissète, *Hist. de Languedoc*, liv. XIV. — *Biogr. toulousaine.*

PONS, comte de Tripoli, né à Toulouse, vers 1098, mort en Syrie, en 1137. Fils de Bertrand, comte de Toulouse, il suivit en 1109 dans la Palestine son père, qui, après avoir cédé à son frère Alphonse ses domaines en Occident, espérait lui laisser une succession assez belle pour qu'il n'eût pas à regretter celle qu'il avait abandonnée. Bertrand étant mort en 1112, Pons lui succéda en la partie de ses États située en Terre Sainte, sous la tutelle de Gérard, évêque de Tripoli. Dès 1113 il marcha vers Tibériade, au secours du roi Baudouin Ier, et en 1115 il défendit Roger, prince d'Antioche, contre les infidèles, qu'il battit; au retour de cette expédition, il épousa Cécile, veuve du prince Tancrède et fille naturelle de Philippe Ier, roi de France, et de Bertrade d'Anjou. En 1124 il se signala au siége de Tyr, dont la conquête fut principalement due à sa bravoure. En 1137, ayant appelé à son aide les Syriens du Liban, il fut trahi par eux dans un combat donné sous le château du Mont-Pélerin, contre la milice de Damas, et livré au chef musulman, qui le fit périr dans d'affreux supplices. Raimond Ier, son fils, lui succéda.

Dom Vaissète, *Hist. de Languedoc*, liv. XVI. — *L'Art de vérifier les dates.* — *Biogr. toulousaine.*

PONS (Sires DE). Cette famille, une des plus puissantes du midi dans le moyen âge, tire son nom de la petite ville de Pons, en Saintonge; la ligne directe s'éteignit au seizième siècle, dans la personne d'Antoine de Pons, capitaine huguenot. Nous citerons ceux de ses membres qui se sont le plus distingués.

Geoffroi, qui vivait à la fin du douzième siècle, acquit, ainsi que son frère Renaud, le renom de troubadour, à cause des tensons qu'il composait en l'honneur des dames.

Renaud II lui succeda, et cultiva aussi la poésie. Il fit en 1242 hommage à Louis IX, et fut un des *pleiges* ou cautions de ce prince pour la trêve signée en 1243 avec les Anglais.

Renaud VI, comte de Marennes et de Blaye, né vers 1345, mort en 1427, à Pons, était fils de Renaud V, qui fut tué en 1356 à la bataille de Poitiers. Ce fut un des guerriers les plus fameux de son temps, et il reçut le titre de *cousin* du roi. Après avoir combattu sous la bannière du prince de Galles, il passa en 1370 au service de Charles V, et les Anglais n'eurent pas dès lors d'ennemi plus acharné. A la tête de ses vassaux, il seconda puissamment Du Guesclin dans la conquête du Poitou, soumit presque toute la Saintonge, et mérita par ses nombreux faits d'armes les titres de *protecteur et conservateur des deux Aquitaines*, qui furent rappelés plus tard dans des lettres patentes de Charles VII. Moins heureux dans la campagne de Picardie, il

fut fait prisonnier, et ne recouvra la liberté qu'en engageant ses biens. Devenu *conservateur des trêves* pour différentes provinces du midi aux appointements de mille livres tournois par an, il guerroya de nouveau en Guienne, et contribua en 1413 à la prise du château de Soubise, qui amena la défaite et la capture du fameux captal de Buch, Jean de Grailly.

Jacques Ier, fils du précédent, né en 1413, mort en 1472 ou 1473, assista aux batailles de Formigny et de Castillon, au siége de Bordeaux, combattit pendant plus de vingt ans et reçut trente blessures. Mais en 1449 Prégent et Olivier de Coëtivy, ses ennemis personnels, obtinrent du parlement de Paris un arrêt qui le déclarait coupable du crime de lèse-majesté et ordonnait la confiscation de ses riches domaines. Jacques se réfugia en Espagne, où il demeura jusqu'à la mort de Charles VII (1461). L'injustice de ces accusations fut reconnue par Louis XI, le nouveau roi, qui réintégra Jacques dans tous ses biens et priviléges.

Antoine, né le 2 février 1510, mort en 1586, fut placé comme enfant d'honneur auprès de François Ier. En 1528 il suivit Lautrec dans l'expédition de Naples, et tomba entre les mains des Espagnols lors de la prise d'Aversa. Nommé chevalier d'honneur de Renée de France, il l'accompagna à Ferrare et demeura près de quatorze ans en Italie, employé dans différentes affaires politiques. L'influence de sa femme, Anne de Parthenay (*voy.* ce nom), qu'il avait épousée en 1533, l'avait attiré dans le parti de Calvin, et il déploya une ferveur singulière à propager les idées nouvelles parmi ses vassaux. Mais une seconde alliance, contractée en 1556 avec Marie de Montchenu, le ramena dans le giron de l'Église, et on le vit persécuter sans pitié ses anciens coreligionnaires. Lorsque la guerre civile éclata, il y prit une part active, à la tête de ses propres troupes. Il était conseiller d'État et privé, gouverneur de la Saintonge et chevalier du Saint-Esprit. En lui s'éteignit, faute d'enfants mâles, la descendance directe des sires de Pons, qui comptaient deux cent cinquante fiefs sous leur suzeraineté.

Masslon, *Hist. de la Saintonge*. — Rainguet, *Biogr. saintongeaise*.

PONS (*Jean-François* DE), littérateur français, né en 1683, à Marly-le-Roi, mort en 1732, à Chaumont. D'une famille noble de Champagne, il acheva ses études à Paris, chez les oratoriens, et embrassa l'état ecclésiastique; mais il ne s'éleva point au-dessus du sous-diaconat. En 1706 il fut pourvu d'un canonicat à la collégiale de Chaumont. Ce bénéfice lui ayant été disputé, il le défendit, et s'en démit pourtant en 1709, après avoir eu gain de cause devant le parlement. Parmi les amis que ses talents lui concilièrent, il faut mettre au premier rang La Motte, dont il prit avec vivacité la défense contre Mme Dacier, dans la fameuse querelle des anciens et des modernes. Il était bossu; et comme il plaisantait lui-même sur cette disgrâce, on s'en apercevait moins. Melon a publié à Paris les *Œuvres de l'abbé de Pons* (1738, in-12), où l'on remarque une *Nouvelle méthode pour former la jeunesse* et une *Dissertation sur la langue française*. Il y a dans ces écrits de l'esprit et du brillant, mais trop de recherche.

Melon, *Notice*, à la tête des *Œuvres*.

PONS (*Jean*), écrivain protestant, né le 15 mai 1747, à Nîmes, où il est mort, le 15 janvier 1816. Il était le beau-frère de Rabaut-Dupuis. Intimement lié avec Rabaut-Saint-Étienne, il faillit partager son triste sort; il ne fut sauvé que par le 9 thermidor. Il fut depuis juge de paix à Nîmes, et plus tard directeur de la poste dans cette ville. Outre des *Notices sur Paul Rabaut, sur Rabaut-Dupuis*, il a publié des *Réflexions philosophiques et politiques sur la tolérance religieuse* (Paris, 1808, in-8°). Il a fait réimprimer à la fin de ce volume sa *Notice biograph. sur Paul Rabaut*. M. N.

Michel Nicolas, *Histoire littér. de Nîmes*, III.

PONS *de Verdun* (*Robert*), homme politique et littérateur français, né en 1749, à Verdun, mort le 16 mai 1844, à Paris. Avant la révolution il était avocat au parlement de Paris; on le connaissait moins par ses plaidoyers que par une foule de poésies légères insérées dans les recueils du temps, l'*Almanach des Muses* entre autres; on y trouve aussi de lui des contes et des épigrammes bien tournés. Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution, et le poëte aimable se trouva tout à coup transformé en législateur. Après avoir rempli à Paris les fonctions d'accusateur public, il fut député par son département à la Convention nationale, et présenta un grand nombre de rapports au nom du comité de législation. Dans le procès du roi, il vota la mort sans appel et sans sursis. Après le 9 thermidor, il fit décréter en principe qu'aucune femme prévenue de crime entraînant la peine capitale ne pourrait être mise en jugement si elle était reconnue enceinte (17 septembre 1794), défendit les jacobins contre les accusations de Rewbell (10 novembre), et parvint à sauver la veuve de Bonchamp, qui venait d'être condamnée à mort par la commission militaire de Nantes (18 janvier 1795). Il fit partie, à la suite de l'insurrection du 13 vendémiaire, du comité chargé de présenter de nouvelles mesures de salut public. Dans le Conseil des Cinq Cents, où il siégea de 1795 à 1799 il montra le même attachement aux institutions républicaines. Toutefois il applaudit au coup d'État de brumaire, et passa dans la magistrature parisienne en qualité de substitut (titre bientôt changé en celui d'avocat général), près le tribunal d'appel (1800); il occupa le même poste près le tribunal de cassation (depuis le 6 février 1801) jusqu'à la chute de l'empire et pendant les Cent Jours. Exilé comme régicide en 1816, Pons se retira en Bel-

gique, et obtint en 1819 la permission de revenir en France. Depuis ce moment il rentra dans la vie privée. On a de lui : ***Mes loisirs, ou Contes et poésies diverses***; Paris, 1778, 1781, 1807, in-12; — ***Portrait de Souwarow***; Paris, 1795, in-8°; — ***La Filleule et le Parrain***, pièces de vers; Paris, 1836, in-8°. On a plusieurs fois annoncé une édition complète de ses ***Œuvres complètes***, qui n'a jamais paru.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Rabbe, *Biog. univ. et portat. des contemp.* — *Littér. franç. contemp.*

PONS (***François-Raymond-Joseph*** DE), voyageur français, né en 1751, à Souston (île de Saint-Domingue), mort vers 1812, à Paris. Il était avant la révolution agent de la France à Caracas, et ne voulant pas servir un gouvernement républicain, il résigna ses fonctions, et se retira en Angleterre. Il ne revint à Paris qu'en 1804. Quelques ouvrages de lui méritent d'être cités : ***Observations sur la situation politique de Saint-Domingue*** (Paris, 1792, in-12); — ***Voyage à la partie orientale de la terre ferme dans l'Amérique méridionale, fait pendant les années*** 1801-1804 (Paris, 1806, 3 vol. in-8°), et ***Perspective des rapports politiques et commerciaux de la France dans les deux Indes*** (Paris, 1807, in-8°).

Biogr. nouv. des contemp.

PONS (***Jean-Louis***), astronome français, né à Peyres (Hautes-Alpes), le 25 décembre 1761, mort à Florence, le 14 octobre 1831. Il entra en 1789 à l'observatoire de Marseille en qualité de concierge, et s'exerça seul aux observations. Doué d'un zèle infatigable, l'aspect du ciel lui devint bientôt si familier, qu'il reconnaissait, dit-on, à première vue le moindre changement arrivé dans son étendue. La direction de l'observatoire lui fut confiée; c'était le prix de la découverte d'au moins dix-sept comètes qu'il avait faite en moins de sept années, de 1802 à 1809. Astronome-adjoint en 1813, il fut choisi en 1815 par Marie-Louise de Bourbon, duchesse de Lucques, pour diriger l'observatoire qu'elle avait fondé à Marlia. A la suppression de celui-ci, Léopold II, grand-duc de Toscane, le nomma directeur de l'observatoire royal de Florence, en 1825. Le nombre des comètes découvertes par Pons, en vingt-six ans, a été de trente-sept, dont vingt-trois à l'observatoire de Marseille. H. F.

Henrion, *Annuaire biogr.*, t. II. — Weiss, *biogr. univ.*

PONS (***André***), comte de Rio, administrateur et historien français, connu sous le nom de Pons ***de l'Hérault***, né à Cette, le 12 juin 1772, mort à Paris, le 3 mars 1853. Sa famille, qui le destinait à la carrière ecclésiastique, le fit élever dans un couvent des religieuxde Picpus; mais le jeune Pons s'enfuit de la maison paternelle, et s'engagea dans la marine. A dix-sept ans il soutint devant l'inspecteur Monge tous les examens nécessaires pour se faire déclarer apte au grade d'officier, dont le brevet lui fut délivré le 30 septembre 1790. Compté dès cette époque parmi les plus ardents patriotes, il fut, le 17 octobre 1793, nommé, par le général Carteaux, capitaine commandant des batteries de Bandol, pendant le siége de Toulon, et sa conduite lui valut des habitants de cette ville une couronne civique. Atteint par la réaction thermidorienne, Pons fut emprisonné à Montpellier, et ne recouvra sa liberté qu'après la journée du 13 vendémiaire. Il prit alors le commandement d'un navire marchand, mais il tomba bientôt aux mains des Anglais, et fut conduit à Porto-Ferrajo, dont le gouverneur lui fit quitter le sol toscan. De retour à Cette, il fut porté par ses concitoyens en 1798 au Conseil des Cinq Cents; mais il était loin d'avoir l'âge nécessaire, et le Directoire fit prévaloir les élections illégales des scissionnaires. Envoyé à Paris pour réclamer contre ces manœuvres, il y publia une lettre intitulée : ***Pons à Barras*** (an VI in-8°). Ce pamphlet eut un grand retentissement, et fut attribué aux ambassadeurs de Prusse et d'Espagne. Il ne contribua pas peu à ruiner la popularité des pentarques du Luxembourg. Peu de temps après, Pons fut envoyé à Toulon pour y prendre le commandement d'un vaisseau de l'État, et devint ensuite chef d'état-major de la division navale attachée à l'armée d'Italie. Commandant de la flottille du lac de Guarda, il prit une part active à la défense de Peschiera, et fut ensuite employé à Nice et à Gênes, où il obtint le grade de lieutenant de vaisseau. Deux mois après (10 mai 1799) de nouveaux services le firent élever au rang de capitaine de frégate. Privé de son commandement, sous le prétexte qu'il était l'auteur d'un écrit satirique contre le premier consul, Pons revint à des spéculations commerciales, qui ne lui réussirent pas, et l'amitié de Lacépède lui ménagea un emploi supérieur à la chancellerie de la Légion d'honneur, qu'il échangea bientôt contre la place d'administrateur général des mines de l'île d'Elbe. En 1815 il organisa le retour de Napoléon en France, et administra comme préfet la ville de Lyon avec une sagesse et une vigueur dont le souvenir n'est pas encore effacé. Un décret du 12 juin 1815 lui concéda le titre de comte de Rio. Il fut exilé sous la restauration, et après six années de tracasseries en Autriche, en Italie et en Suisse, il lui fut permis de rentrer en France. Après la révolution de Juillet il fut appelé à la préfecture du Jura, et les habitants de ce département firent frapper lors de sa révocation une médaille en son honneur. Le 25 avril 1848, il devint conseiller d'État; mais le 2 décembre lui imposa le repos. On a de lui, outre divers ***Éloges funèbres*** : ***Le Congrès de Châtillon***; Paris, 1825, in-8°; — ***Histoire de la bataille et de la capitulation de Paris***; Paris, 1828, in-8°; — ***De la puissance suprême et du pouvoir souverain***; Paris, 1848, in-8°; — et diverses autres brochures politiques et rapports administratifs. Il a travaillé au ***Dictionnaire de la Conversation*** et a laissé en manuscrit d'impor-

tants travaux, notamment une *Histoire du séjour de Napoléon à l'île d'Elbe*. H. F.

Germ. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. I. — *La Littér. contemp.* — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*. — *Biogr. univ. et port. des contemp.*

PONS (*Ange-Thomas-Zénon*), antiquaire français, né le 5 novembre 1789, à Toulon, mort le 27 janvier 1836, à Marseille. Il professa la rhétorique à Toulon, et devint inspecteur de l'académie de Marseille. Il était membre de la Société des antiquaires de France. Nous citerons de lui : *Essai sur Pierre Puget* (Paris, 1812, in-8°); *Mémoires pour servir à l'histoire de Toulon en* 1793 (Paris, 1825, in-8°), impr. aux frais de la ville, et *Opuscules posthumes* (Aix, 1836, in-8°).

Ch. Giraud, *Notice à la tête des OEuvres posth.*

PONSAN (*Guillaume* DE), littérateur français, né en 1682, à Toulouse, où il est mort, le 24 octobre 1774. Il succéda en 1710 à son père dans la charge de trésorier de France, et la remplit avec exactitude pendant vingt-trois ans; il fut nommé quatre fois commissaire du roi aux états du Languedoc. Les Jeux floraux l'admirent en 1736 au nombre de leurs mainteneurs. « Dès lors, dit un biographe, Ponsan devint un autre homme; cette académie occupa tous ses instants. » Sa vénération pour Clémence Isaure, la prétendue restauratrice du collége de la gaie science, se changea bientôt en un culte exclusif : il lui consacra en quelque sorte sa vie entière, s'appliquant surtout à rechercher toutes les preuves de son existence. Il laissa par testament une rente de cent francs qui devait être accordée au mainteneur chargé de faire tous les ans l'éloge de Clémence. La seule récompense qu'il obtint de l'Académie des Jeux floraux fut *le droit d'image;* en d'autres termes, on plaça de son vivant dans la salle des réunions particulières son portrait, qu'on y voit encore. Il a publié une *Histoire de l'Académie des Jeux floraux* (Toulouse, 1764, in-12), ouvrage estimable qui a beaucoup servi à ceux qui ont travaillé après lui et qui contient en outre six dissertations sur les origines de cette compagnie.

Poitevin, *Mém. pour servir à l'hist. des Jeux floraux*. — *Biogr. toulousaine*.

* **PONSARD** (*François*), poëte dramatique français, né à Vienne (Isère), le 1er juin 1814. Il termina à Lyon ses études classiques, commencées au collége de Vienne. Son père, le considérant comme son successeur dans son étude d'avoué, l'envoya en 1833 suivre à Paris les cours de droit. Menant de front la littérature et la jurisprudence, il se fit recevoir avocat, et publia en 1837 une traduction en vers du *Manfred* de lord Byron. Quelque temps après il se fit porter au tableau des avocats de Vienne, et consacra les loisirs de son stage à écrire pour la *Revue*, que venaient de fonder les frères Timon, d'assez nombreux articles poétiques et littéraires, et à composer sa tragédie de *Lucrèce*. Fruit d'un esprit laborieux et patient, *Lucrèce* est une élégante imitation de l'antique; mais le manque d'action, la langueur de l'ensemble et quelques incorrections de détail en rendent la représentation froide et à peu près dénuée d'intérêt. Jouée le 22 avril 1843 sur le théâtre de l'Odeon, elle dut en grande partie son succès aux circonstances où l'on se trouvait. Les partisans de l'école classique en saluant dans *Lucrèce* un retour vers la manière des grands maîtres du dix-septième siècle saisirent avidement cette occasion de protester par leurs applaudissements contre le genre romantique. Peu après, l'Académie française couronna la nouvelle tragédie. Ce double triomphe détermina M. Ponsard à quitter le barreau pour se vouer entièrement à ses études favorites. *Agnès de Méranie* (Odéon, décembre 1846) fut accueillie froidement du public. Dans cette pièce, supérieure à la précédente, il y a une intelligence plus vive des instincts dramatiques de notre époque et des scènes d'une grande beauté; mais les esprits, ne cédant plus au même entraînement, attendaient un chef-d'œuvre qui justifiât la réputation excessive qu'ils avaient faite eux-mêmes au poëte. *Charlotte Corday* (Théâtre-Français, 1850) n'eut pas plus de succès, malgré la fidélité des peintures, la noblesse des idées et du langage. Elle fut bientôt suivie d'*Horace et Lydie*, charmante comédie en un acte que M. Ponsard broda sur une ode du poëte latin, son auteur favori. Voulant transporter sur la scène française la tragédie grecque dans toute sa forme antique, il fit représenter, en juin 1852, *Ulysse* avec chœurs, prologue et épilogue, tentative malheureuse, qui prouva une fois de plus que de toutes les règles la première et la plus nécessaire est le mouvement, l'action, la vie. Après les événements du 2 décembre, M. Ponsard avait été nommé bibliothécaire du sénat. Sa susceptibilité, justement froissée par les insinuations d'un journal sur les prétendues causes de sa nomination, lui fit donner sa démission et provoquer en duel M. Taxile Delord. *L'Honneur et l'argent*, que la Comédie-Française avait refusée, fut jouée en 1853 à l'Odéon; et l'immense succès qu'elle obtint montra que l'auteur avait parfaitement saisi les vices de la société actuelle. Plusieurs fois reprise et toujours bien accueillie, cette comédie est entrée en janvier 1862 dans le répertoire du Théâtre-Français. En donnant, le 6 mai 1856, sa comédie de *La Bourse*, il compta un succès de plus, dû sans doute aux situations d'à-propos et aux vers heureux dont cette pièce est semée. L'année précédente, il avait été élu membre de l'Académie. S. R.

Pontmartin, *Revue des deux mondes*. — A. Nettement, *Hist. de la littér. française sous le gouvern. de Juillet*. — Vapereau, *Dict. des contemp.* — Mirecourt, *Ponsard*.

PONSLUDON (*Joseph-Antoine* HÉDOUIN DE), littérateur français, né le 5 février 1739, à Reims, où il est mort, le 27 octobre 1817. Issu d'une famille alliée à celle de Colbert, il fit de bonnes études à Reims, s'embarqua en 1757 avec le ca-

pitaine Thurot, et l'année suivante se trouva à la bataille de Crevelt, comme officier dans le régiment d'Eu. Lieutenant en 1771 dans celui de Champagne, Ponsludon, pour quelque étourderie restée ignorée, fut enfermé au château de Ham, par une lettre de cachet. Un de ses parents, Jean-Baptiste Hédouin, religieux prémontré, avait publié sous le titre d'*Esprit de Raynal* un extrait de l'*Histoire philosophique*, contre lequel le garde des sceaux ordonna des poursuites immédiates. L'imprimeur allait être mis à la Bastille, et le véritable auteur avait, outre la rigueur des lois, à redouter l'animadversion de ses supérieurs. Pour arracher son parent au danger qui le menaçait comme prêtre, le jeune officier n'hésita pas à se déclarer l'auteur de l'ouvrage incriminé, et envoya même au censeur de la police, Pidansat de Mairobert, une note mentionnée dans les *Mémoires secrets* du 16 juin 1777. Rendu à la liberté, il acheta en 1778 une charge de conseiller rapporteur du point d'honneur au tribunal des maréchaux de France, fut arrêté en 1794, sauvé par la révolution de thermidor, et emprisonné plusieurs fois, à cause de ses opinions royalistes, sous le gouvernement impérial. Outre un grand nombre de mémoires et de poésies diverses, telles que madrigaux, épigrammes, épitaphes, épithalames, satires chansons, on a de lui : *Essai sur les grands hommes d'une partie de la Champagne* (1768, in-8°); *Lettre d'un Rémois à un Parisien sur ce qui doit payer les corvées en France* (1776, in-8°); et *Mémoire d'un militaire au roi sur ce qu'il a éprouvé de contradictions en son etat* (1776, in-8°). H. F.

Letillois, *Biogr. des Champenois célèbres.* — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.*

PONSONBY (*George*), député anglais, né le 5 mars 1755, en Irlande, mort le 8 juillet 1817. Troisième fils de John Ponsonby, président de la chambre des communes d'Irlande, il reçut une forte instruction à Cambridge, étudia le droit, et comme sa fortune était modique, il accepta la place lucrative de premier avocat des commissaires du revenu public en Irlande (1782). Presque en même temps ses compatriotes l'appelèrent à siéger dans le parlement de ce pays. Ayant perdu sa place en 1783, il se jeta dans l'opposition, qui le regarda bientôt comme un de ses chefs les plus habiles; lors de l'insurrection de 1798, il en fit peser la responsabilité sur le ministère, qui l'avait provoquée par un système de violence et d'iniquité. Il protesta contre la réunion des deux parlements, et quand cette mesure eut reçu la sanction légale, il prit place à la chambre anglaise au nom du comté de Wicklow. L'avénement du parti whig en 1806 lui valut la chancellerie d'Irlande, et en résignant ce poste il obtint une pension viagère de 4,000 liv. st. par an (1807). Élu dans cette dernière année, député de Tavistock, il continua sa lutte contre le torysme, et se fit remarquer par sa généreuse persévérance à demander l'abolition de la traite des noirs et l'amélioration du sort des esclaves dans les colonies.

Son frère, PONSONBY (sir *William*), né en 1772, était major général sous les ordres du duc de Wellington lorsqu'il fut tué à Waterloo, en conduisant une charge de grosse cavalerie (18 juin 1815).

Un membre de la même famille, PONSONBY (*John*, baron), né en 1770, mort le 21 février 1855, à Brighton, entra en 1806 dans la chambre des lords, et resta fidèle au parti whig. Il déploya beaucoup d'habileté dans les différentes missions diplomatiques qui lui furent confiées à Buenos-Ayres (1826), au Brésil (1828), en Belgique (1830), et à Naples (1832). Accrédité comme ambassadeur à Constantinople, il rendit de tels services à son pays en préparant le traité de commerce conclu en 1838, qu'il obtint le titre viager de vicomte. De 1846 à 1851 il représenta l'Angleterre à la cour d'Autriche. Sa pairie a été recueillie par son cousin, *William* PONSONBY, né en 1816, fils du général de ce nom tué à Waterloo.

Rose, *New biog. Dict.* — *Convers.-Lex.*

PONTANO (*Giovanni-Gioviano*), en latin *Pontanus*, célèbre homme d'État et humaniste italien, né en décembre 1426, aux environs de Cerreto, dans l'Ombrie, mort en août 1503, à Naples. D'une famille distinguée, mais ruinée à la suite des sanglantes discordes civiles qui avaient désolé Cerreto, il vit de bonne heure massacrer son père dans un soulèvement populaire, et ne dut lui-même sa vie qu'au dévouement de sa mère, qui l'emmena à Pérouse, où elle lui fit donner une éducation soignée. Après avoir en vain réclamé l'héritage de ses parents, il se fit soldat, servit dans l'armée du roi de Naples Alfonse, alors en guerre avec les Florentins (1447), et accompagna ensuite ce prince à Naples, où le célèbre Panormita se fit son protecteur, l'emmena avec lui dans son ambassade à Florence et lui fit obtenir plus tard un emploi de secrétaire royal. Tous ses loisirs étaient consacrés aux Muses; ses mains, disait-il, avaient perdu l'habitude de quitter la plume. Ses poésies latines, goûtées dès lors par les plus habiles connaisseurs, lui valurent d'être mis à la tête de l'académie qu'Alfonse fit établir par Panormita dans sa capitale, peu de temps avant de mourir. Les statuts de cette compagnie, appelée d'abord le *Portique Antonien* (du prénom de Panormita), et bientôt après l'*Académie de Pontanus*, ordonnaient que ses membres prendraient un nouveau nom, en harmonie avec leurs études, consacrées principalement à l'antiquité; c'est alors que Pontanus changea son nom de Jean en *Jovien*. Maintenu dans sa place de secrétaire par Ferdinand Ier, successeur d'Alfonse (1457), qui le chargea de l'éducation de son fils Alfonse, duc de Calabre, il suivit Ferdinand dans les campagnes contre le duc d'Anjou;

il en a écrit plus tard une relation, où brillent toutes les qualités requises d'un historien. Il passa ainsi plusieurs années à l'armée, éloigné de toute occupation littéraire, et il se distingua, à l'étonnement de tous, par sa bravoure et un talent militaire remarquable. Fait plusieurs fois prisonnier, il n'eut chaque fois qu'à se nommer pour être ramené avec honneur et sans rançon au camp de Ferdinand. De retour à Naples, ce prince le combla de faveurs et lui confia les affaires d'État les plus secrètes et les plus importantes; il lui assigna des pensions considérables, le nomma à deux charges très-lucratives, et enfin le maria à une riche et belle héritière; il voulut ainsi honorer le désintéressement dont Pontanus avait fait jusqu'ici preuve; ce qui lui avait permis de pouvoir dire avec justice, lorsqu'il apprit les cabales montées contre lui par quelques envieux : « Ma pauvreté est le sûr garant de mon innocence et le témoin qui déposera toujours en ma faveur. » En 1482, lorsqu'une guerre qui menaçait de devenir générale en Italie eut éclaté entre le duc de Ferrare et les Vénitiens, Pontanus, chargé de négocier avec eux, rétablit la concorde entre les parties belligérantes, et prévint ainsi de grands malheurs. Trois ans après il réussit également à conclure un accord entre Ferdinand et le pape Innocent VIII, qui, averti de ne pas se fier à ce traité, répondit : « C'est avec Pontanus que je traite; est-il juste que la vérité et la bonne foi abandonnent celui qui ne les a jamais abandonnées? » Promu à cette époque au poste de premier ministre, il continua dans cette position élevée à faire preuve d'une sagesse et d'une adresse si remarquables, que lorsqu'il fut un jour entré au conseil, Frédéric, le duc de Calabre, se leva avec respect, et dit : « Silence, voici le maître. » Cependant son caractère commençait à se ressentir de la corruption de la cour; ayant un jour essuyé un refus de la part de Ferdinand, au sujet d'une seigneurie qu'il avait sollicitée, il écrivit un dialogue intitulé : *Asinus*, et où il tourna le roi en ridicule. Il garda néanmoins sa charge de premier ministre sous Alfonse II, qui lui fit ériger une statue de bronze, et sous Ferdinand II. Lorsque le roi de France Charles VIII, ayant envahi l'Italie, se fut approché de Naples, Pontanus lui en livra les clés sans résistance, accepta de haranguer Charles dans la cérémonie de son couronnement, et n'eut pas honte de prodiguer dans son discours l'insulte et l'outrage aux princes de la maison d'Aragon, auxquels il devait tout. Lorsque Ferdinand rentra dans ses États, il se borna à dépouiller Pontanus des emplois qu'il occupait. Pontanus supporta sa disgrâce comme s'il ne l'eût pas méritée; jamais il ne montra plus de contentement et de gaieté que depuis qu'il fut éloigné du tourbillon des affaires. « Je ne vis donc plus, dit-il, pour les rois, mais pour moi-même; enfin je dispose de mes pensées. Hommes ambitieux, connaissez le véritable bonheur : il consiste uniquement à jouir de son âme, c'est-à-dire du commerce des immortels. » Ses sentiments n'étaient pas affectés; car lorsque Louis XII, s'étant emparé de Naples, lui eut offert de le placer à la tête de l'administration, il refusa, et continua jusqu'à sa mort à s'occuper dans la retraite de la composition de la plus grande partie des ouvrages qu'il a laissés. Il fut enterré dans l'église qu'il avait fait construire à ses frais et qui existe encore aujourd'hui. « Pontanus, dit Suard, était d'une taille ordinaire et bien prise; il avait la tête chauve, le front large, le nez aquilin, les yeux bleus, le menton un peu allongé, le cou élevé, la bouche petite et la démarche noble; c'est ainsi qu'il se dépeint lui-même. Sa physionomie avait quelque chose d'austère, qu'il tempérait par la politesse de ses manières et par l'agrément de sa conversation. Jamais homme ne s'est énoncé avec plus d'éloquence et de grâce : peu de politiques et de négociateurs ont été aussi profonds et aussi habiles. Ses mœurs étaient pures et sa religion solide; il était juste, tempérant, frugal, mais ces belles qualités furent ternies par plus d'un vice : Pontanus était caustique, médisant et d'une ambition démesurée; d'ailleurs, sa perfidie envers son souverain est une tache que toutes ses vertus ne peuvent effacer..... Pontanus, continue Suard, était à la fois un très-bel esprit, un grand littérateur et un vrai philosophe. La plupart de ses écrits roulent sur des sujets de morale, et sont tous remplis de maximes saines et de réflexions profondes et judicieuses. Son histoire de la guerre de Naples est un chef-d'œuvre, et suffirait pour l'immortaliser. Sa latinité est toujours pure, toujours élégante; et son style est plein de douceur, de noblesse et d'harmonie. Quant à ses ouvrages de poésie, on retrouve dans ses hendécasyllabes les grâces piquantes et naïves de Catulle; ses élégies respirent le sentiment, et dans ses *Météores* et son *Uranie* c'est la philosophie elle-même parée de tous les charmes de la poésie. Ses ouvrages excitèrent l'envie, et ils en ont triomphé. Il avait annoncé lui-même son immortalité : « La renommée, dit-il dans son *Uranie*, assise en habit de fête sur mon tombeau, portera chez tous les peuples et dans tous les âges mon nom et ma gloire; la postérité la plus reculée parlera de Pontanus et le célébrera. »

Ajoutons que Pontanus, qui en sa qualité de président de l'Académie de Naples, contribua beaucoup à faire fleurir les belles-lettres, eut encore le mérite de corriger le manuscrit, alors unique, des poésies de Catulle; nous lui devons aussi la découverte des *Commentaires* de Donat sur Virgile, et de la *Grammaire* de Rhemnius Palæmon. Dans ses traités de physique, il aurait, dit l'abbé Dragbesti dans ses *Dissertazioni psicologiche*, signalé le premier la loi de continuité, de même qu'il semble avoir été le premier parmi les modernes qui ait repris l'opinion de Démo-

crite au sujet de la voie lactée, qu'il déclara être composée d'une infinité de petites étoiles. Ses *Poésies*, dont plusieurs sont malheureusement remplies d'obscénités, ont paru à Venise, 1505-1508, 2 vol. in-8° (Alde); Florence, 1514, 2 vol. in-8° (Giunti); ses écrits en prose ont été publiés, Venise, 1518-1519, 3 vol. in-4° (Alde), Florence, 1520, 4 vol. in-8°. Ses *Œuvres* ont paru à Naples, 1505-1512, 6 vol. in-fol., et d'une manière plus complète à Bâle, 1556, 4 vol. in-8°. Ses écrits en prose se composent des traités suivants: *De obedientia; De fortitudine; De principe; De liberalitate; De beneficentia; De magnificentia; De splendore; De convenientia; De prudentia; De magnanimitate; De fortuna; De immanitate; De aspiratione; Dialogi V*, écrits avec esprit, mais qu'Érasme lui-même trouva par trop obscènes; *De sermone; Belli lib. VI quod Ferdinandus Neapolitanorum rex cum Joanne Andegavense duce gessit*: ce morceau, imprimé à part (Venise, 1519, in-4°), a été traduit en italien; *Centum Ptolemæi sententiæ commentariis illustratæ; De rebus cœlestibus; De luna*. Les poésies de Pontanus comprennent: *Urania, seu de Stellis; Meteora; De hortis Hesperidarum; Pastorales pompæ; Bucolica; Amorum libri II; De amore conjugali; Tumulorum libri II; De divinis laudibus; Hendecasyllaba; Lyrici versus; Eridani libri II; Epigrammata.*

P. Jove, *Elogia*. — Sarno, *Vita Pontani* (Naples, 1761, in-4°; une analyse en a été donnée par Suard, dans le t. I des *Variétés littéraires*). — Ap. Zeno, *Dissertazione vossiane*. — Chaufepié, *Dictionnaire*. — Niceron, *Mémoires*, VIII. — Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*

PONTANUS (*Georges-Barthold* DE BRAITENBERG), savant prélat bohémien, né à Brux, vers le milieu du seizième siècle, mort en 1616. Entré dans les ordres, il se fit bientôt un nom par ses sermons éloquents et par ses remarquables poésies latines, qui lui valurent d'être en 1588 couronné du laurier poétique par l'empereur Rodolphe. Nommé en 1582 chanoine à la cathédrale de Prague, il y devint plus tard prévôt et vicaire général; il exerça une grande et heureuse influence sur les importantes questions religieuses agitées alors en Bohême. On a de lui: *Der Triumph des Podagra* (Le Triomphe de la goutte); Francfort, 1605, in-4°, poëme comique; — *Bibliothek der Predigten aus alten und neuern Schriftstellern* (Bibliothèque des prédicateurs, tirée d'auteurs anciens et modernes); Cologne, 1608, in-fol.; — *Das fromme Boehmen* (La Bohême pieuse); Francfort, 1608, in-fol.: recueil des plus remarquables traits de piété des princes et prélats de ce pays; — *Scanderbergus, seu vita Georgii Castriotæ*; Hanau, 1609, in-8°; — beaucoup de *poésies* latines; — une bonne édition du traité *De Geminis rerum proprietatibus* de Barthélemy Anglicus; Francfort, 1601, in-8°.

Abbildungen böhmischer Gelehrten, t. II. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

PONTANUS (*Jacques*), savant jésuite bohémien, né à Brux, en 1542, mort à Augsbourg, en 1626. Entré en 1564 chez les jésuites, il enseigna pendant de longues années les belles-lettres dans divers colléges de son ordre en Bavière. On a de lui: *Progymnasmata puræ latinitatis*; Ingolstadt, 1588-1594, 4 vol. in-8°; Francfort, 1630, 1639; Augsbourg, 1752, in-8°; — *Institutiones poeticæ*; Ingolstadt, 1494, 1600, in-8°; Lyon, 1670, in-16; — *Floridorum libri VIII, seu sacra carmina*; Augsbourg, 1595, in-12; Ingolstadt, 1602, 1611; — *Symbolorum libri XVII, quibus universus Virgilius illustratur*; Augsbourg, 1599; Lyon, 1604, in-fol.; — *Commentarius in Ovidii libros Tristium et ex Ponto*; Ingolstadt, 1610, in-fol.; — *Attica bellaria, seu litteratorum secundæ mensæ explicatæ*; Augsbourg, 1615, 1620, in-8°; — *Ethica Ovidiana*; Ingolstadt, 1617, in-8°; — *Commentarius in Ovidii Metamorphoses*; Anvers, 1618; — *Philocalia, sive excerpta ex sacris et profanis autoribus*; Augsbourg, 1626, in-fol.; — *Castigationes ad Virgilii opera*; ib., 1626; Cologne, 1664, in-12; — des traductions latines de *Théophylacte*, de Jean Cantuzène et d'autres auteurs byzantins. O.

Pelzel, *Abbildungen böhmischer Gelehrten*. — Veith, *Bibliotheca augustana*.

PONTANUS (*Jean-Isaac*), savant historien hollandais, né à Elseneur, dans l'île de Seeland, le 21 janvier 1571, mort à Harderwyck, le 6 octobre 1639. Fils d'un commerçant originaire de Harlem, qui remplissait à Elseneur les fonctions de consul hollandais, il passa, après avoir terminé ses études, trois ans auprès de Tycho Brahé, dans l'île de Hven; il étudia ensuite la médecine à Bâle et à Montpellier. S'étant fixé en Hollande, il fut nommé en 1604 professeur de philosophie et d'histoire au collége de Harderwyck, emploi qu'il garda jusqu'à sa mort, malgré les offres brillantes que lui fit l'Académie de Groningue pour l'attirer dans son sein. En 1620 il devint historiographe du roi de Danemark, fonctions que lui décernèrent aussi les états de Gueldre. On a de lui: *Analectorum libri tres, seu Censuræ ad Plautum, Apuleium, Senecam, ac historicos antiquos et poetas*; Rostock, 1599, in-4°; — *Itinerarium Galliæ Narbonensis, cum universæ fere Galliæ descriptione philologica et politica, et dissertatione de veteri lingua Gallorum*; Leyde, 1606, in-12; — *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*; Amsterdam, 1611, in-fol.: cet ouvrage un peu diffus, mais rempli de détails curieux, fut l'objet d'une critique assez vive de la part de Sweert, auquel l'auteur répondit avec beaucoup de mesure par son *Apologia pro historia Amstelodamensi*; Amsterdam, 1628 et 1634, in-4°; — *Disceptationes chorographicæ de Rheni divortiis et ostiis, in quibus geographi et historici antiqui illustrantur et a pravis Ph. Cluverii interpretationibus vindicantur*;

Amsterdam, 1614, in-8°; Harderwyck, 1617, in-8°; — *Originum Francicarum libri VI*; Harderwyck, 1616, in-4°; l'auteur, après avoir établi l'affinité entre les Français et les Germains, essaye de prouver que les Francs avaient des croyances analogues à celles des réformés, ce qui fit mettre son livre à l'*Index*; — *De Pygmæis*; ibid., 1629, in-4°; — *Rerum Danicarum historia*; Amsterdam, 1631, in-fol.; la suite de cet ouvrage, fruit de longues recherches, et qui s'arrête à l'an 1448, fut publiée d'après le manuscrit de Pontanus, Flensbourg, 1737, in-fol., et dans le tome II des *Monumenta inedita* de Westphal, qui a placé en tête une *Vie* de l'auteur; — *Poemata*; Amsterdam, 1634, in-12 : ce livre renferme, outre un grand nombre de pièces de vers de peu de valeur, la relation intéressante d'un voyage de l'auteur dans le midi de la France, lequel avait déjà été publié à part précédemment; — *Discussiones historicæ*; Harderwyck, 1637, in-8° : réponse au *Mare clausum* de Selden; — *Historia Geldrica*; ibid., 1639; traduit en hollandais, avec adjonctions, Arnheim, 1654, in-fol.; — des *Notes* à divers auteurs anciens, tels que Macrobe, Martial, Plaute, Sénèque le tragique, Florus, Pétrone, etc., lesquelles se trouvent dans des éditions de ces écrivains données par Pontanus lui-même ou par d'autres. E. G.

Chaufepié, *Diction*. — *Vita Pontani* (Harderwyck, 1640). — Bartholinus, *De scriptis Danorum* et les *Hypomnemata* de Moeller. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXII. — Sax, *Onomasticon*, t. IV, p. 188.

PONTANUS. *Voy.* DUPONT et PONTE.

PONTARD (*Pierre*), prélat français, né à Mussidan, le 23 septembre 1749, mort à Paris, le 22 janvier 1832. Curé de Sarlat lorsque la révolution éclata, il en embrassa les principes avec un enthousiasme qui lui valut d'être nommé évêque constitutionnel de la Dordogne en 1791, puis, quelques mois après, député de ce département à l'Assemblée législative, puis évêque constitutionnel de ce département (1791). Il donna l'exemple du scandale en se faisant l'apologiste du divorce, en combattant les dogmes du catholicisme, en autorisant le mariage des prêtres et enfin en se mariant lui-même. C'est lui qui attira à Paris la visionnaire Suzanne Labrousse (*voy.* ce nom). Sous le consulat, il devint maître de pension, rue du Mont Parnasse, à Paris; mais son établissement tomba au bout de quelques années. Intimement lié avec Pigault-Lebrun, il l'aida, dit-on, dans la composition de quelques-uns de ses romans. Après la restauration, la duchesse douairière d'Orléans, à qui il avait rendu quelques services pendant la terreur, instruite de son état précaire, lui constitua en 1820 une petite pension viagère qui lui permit d'entrer dans l'institution de Sainte-Périne à Chaillot, où il mourut, en s'abstenant de toute pratique religieuse. On a de Pontard le *Recueil des ouvrages de la célèbre Mlle Labrousse* (Bordeaux, 1797, in-8°) et *Grammaire mécanique élémentaire de l'orthographe française* (Paris, 1812, in-8°). Il est aussi l'auteur du *Journal prophétique*, qui paraissait à Paris en 1792 et 1793.

Annales de la religion, t. I, p. 263 et 284. — *Docum. particuliers.*

PONTAS (*Jean*), canoniste français, né le 31 décembre 1638, à Saint-Hilaire du Harcouët (diocèse d'Avranches), mort à Paris, le 27 avril 1728. Élevé par son oncle maternel, M. d'Arqueville, il étudia successivement sous ses yeux dans sa ville natale, puis chez les jésuites de Rennes, enfin à Paris au collége de Navarre. En 1663 il reçut, nous ne savons pourquoi, en dix jours tous les ordres jusqu'à la prêtrise inclusivement, de l'évêque de Toul avec l'agrément de M. de Boislève, évêque d'Avranches. Il avait alors vingt-quatre ans à peine. Il reçut en 1666 le bonnet de docteur en droit canon et en droit civil. L'archevêque de Paris Péréfixe le nomma vicaire de la paroisse de Sainte-Geneviève-des-Ardents, poste modeste qui laissa à Pontas assez de loisir pour se livrer à ses travaux historiques et à ses méditations savantes. Devenu sous-pénitencier de Notre-Dame, il se retira près des Petits-Augustins du faubourg Saint-Germain, et fut inhumé dans leur église. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire des cas de conscience* (Paris, 1741, 3 vol. in-fol.) : c'est la plus complète des éditions qu'a eues cet ouvrage, dans lequel Pontas a fait preuve d'une grande sagesse d'esprit et de beaucoup de circonspection. Ses décisions, appuyées sur des autorités imposantes, s'écartent à la fois d'un rigorisme trop étroit et d'une morale relâchée, double écueil que n'ont pas toujours évité les compositions du même genre. C. H.

Édouard Frère, *Manuel du bibliographe normand*. — C.-J. Lange *Ephémérides normandes*, I.

PONTAYMERI (*Alexandre* DE), seigneur de Foucheran, poëte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était né à Montélimar ou dans les environs. On ne sait autre chose de sa vie que ce qu'il en dit lui-même dans ses écrits, oubliés depuis longtemps. Il était huguenot et fort attaché à sa religion; il avait voyagé en Italie, et il assista, dans les rangs de l'armée de Henri IV, à plusieurs combats. Comme poëte, il faisait de son mérite une estime singulière, se trouvant « grave, doux, hardi, copieux, disert surtout », et se décernant « la vertu imaginative plus grande qu'autre qui ait été jusqu'à ce jour ». On a de lui : *La Cité de Montélimar, ou les trois prisons d'icelle*; s. l., 1591, in-8°, poëme en sept chants; — *Le Roy triomphant*, poëme; Lyon, 1594, in-4°; Cambrai, 1594, in-8°; — *Paradoxe apologétique où il est démonstré que la femme est beaucoup plus parfaicte que l'homme*; Paris, 1594, in-12; Lyon, 1598, in-12 : en prose; — deux *Discours d'Estat*, l'un sur l'assassinat de J. Châtel, l'autre sur la nécessité de faire la

guerre à l'Espagne, Paris, 1595, 2 part. in-8°; réimprimé dans le t. VI des *Mémoires de la Ligue*; — *Œuvres en prose*; Paris, 1599, 1609, in-12.

J. Ollivier, *Revue du Dauphiné*, III.

PONTBRIANT (*René-François* DU BREIL DE), prêtre français, né à Rennes, mort en 1760. Nommé, le 29 octobre 1746, abbé de Saint-Marien d'Auxerre, il fut l'un des plus zélés promoteurs de l'œuvre des *Petits Savoyards*, dont l'abbé Joly, chanoine de Dijon, avait eu la première idée en formant à Paris, vers 1665, en faveur de ces pauvres enfants un établissement qui, repris par Claude Hélyot, ne put se soutenir après sa mort, en 1686. L'abbé de Pontbriant, touché de l'abandon où se trouvaient ces jeunes Savoyards, vint à leur secours vers 1737, et leur consacra jusqu'à sa mort son temps, ses soins et sa fortune. L'abbé de Fénelon, qui mourut sur l'échafaud révolutionnaire, en 1794, le remplaça dans cette tâche. On a de lui : *Projet d'un établissement déjà commencé pour élever dans la piété les petits Savoyards qui sont dans Paris*, avec divers autres appendices; Paris, 1735-1743, 4 part. in-8°; — *Pèlerinage du Calvaire sur le mont Valérien*; Paris, 1745, in-12; 1751, in-16; 1816, in-12; — *L'incrédule détrompé et le chrétien affermi dans la foi*; 1752, in-8° : ouvrage qui eut un grand succès.

PONTBRIANT (*Henri-Guillaume-Marie* DU BREIL DE), frère du précédent, né à Rennes, où il mourut, en 1767. Il fut chanoine, grand chantre de la cathédrale de Rennes, et abbé de Lanvaux, au diocèse de Vannes. On a de lui : *Poème sur l'abus de la poésie*, couronné aux Jeux floraux, en 1722; — *Sermon sur le sacre du roi* (Toulouse, 1722, in-4°); — *Essai de grammaire françoise* (1754, in-8°), ouvrage dans lequel l'auteur nie l'existence des participes prétérits, et par conséquent leur indéclinabilité; — *Projet d'une Histoire de Bretagne depuis 1567 jusqu'en 1754* (Rennes, 1754, in-fol.), morceau curieux et rare, qui fait regretter que l'auteur n'ait pas publié son ouvrage.

PONTBRIANT (*Henri-Marie* DU BREIL DE), frère des précédents, mort à Montréal (Canada), le 29 juin 1760. Chanoine de Rennes, il fut sacré évêque de Québec, le 9 avril 1741.

Miorcec de Kerdanet, *Notices sur les écrivains de la Bretagne*. — Quérard, *La France littéraire*.

PONTCHARTRAIN (*Paul* PHELYPEAUX, seigneur DE), secrétaire d'État français, né en 1569, à Blois, mort le 21 octobre 1621, à Castel-Sarrasin. Il était le troisième fils de Louis Phelypeaux, conseiller au présidial de Blois, et fut le chef de la branche des seigneurs et comtes de Pontchartrain. A l'âge de dix-neuf ans il entra dans les bureaux de M. de Revol, secrétaire d'État, pour y étudier la pratique des affaires (1588). Après s'être perfectionné sous M. de Villeroi, il devint en 1600 secrétaire des commandements de Marie de Médicis, qui lui procura la charge de secrétaire d'État; lorsqu'il entra en exercice (21 avril 1610), Henri IV lui dit « qu'il ne croyait pas pouvoir y appeler une personne plus digne, plus fidèle et plus capable ». Il avait dans ses attributions les affaires de la religion réformée. Au milieu des troubles qui agitèrent la minorité de Louis XIII, Pontchartrain, attaché surtout aux intérêts de l'État, s'appliqua à maintenir l'autorité de la régente; il calma par de sages paroles le ressentiment du prince de Condé, travailla aux règlements faits à Rouen dans l'assemblée des notables (1617), et réconcilia la reine mère avec son fils (1619). Il assista également aux conférences de Loudun, où devaient être discutés les intérêts de la religion protestante (1620), et quand la guerre fut déclarée, il accompagna le roi; son excessive ardeur au travail avait épuisé ses forces : il tomba malade au siége de Montauban, et mourut peu de jours après, à Castel-Sarrasin; ses restes furent transportés à Paris et inhumés dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il a laissé sur les événements accomplis de 1610 à 1620 des *Mémoires*, rédigés avec beaucoup de simplicité, de bienveillance et de bonne foi; publiés pour la première fois à La Haye (1720, 2 vol. in-12), ils ont été insérés par Petitot ainsi que par Michaud et Poujoulat dans leur *Collection* respective de *Mémoires* pour servir à l'histoire de France.

Moreri, *Dict. hist.* — *Notice* dans le t. V de la *Collect.* Michaud et Poujoulat, 2e série. — Perrault, *Hommes illustres* (on voit le portrait de Pontchartrain, gravé par Edelinck).

PONTCHARTRAIN (*Louis* PHELYPEAUX, comte DE), ministre et chancelier, petit-fils du précédent, né le 29 mars 1643, mort le 22 décembre 1727, au château de Pontchartrain. Sa mère était fille de Jacques Talon, le célèbre avocat général. Il touchait à sa dix-huitième année lorsqu'il fut reçu conseiller aux requêtes au parlement de Paris (11 février 1661); malgré ses talents, sa grande facilité et son assiduité au palais, il demeura longtemps sans espoir d'avancement. Son père avait été l'un des juges de Fouquet : sourd aux caresses et aux menaces de Colbert et de Le Tellier, réunis pour la perte du surintendant, il avait refusé de le condamner. Cette « grande action » le perdit sans ressource, lui et les siens. Pontchartrain vécut pauvre et oublié jusqu'en 1677, où il fut nommé à la première présidence de Rennes; il justifia le choix de Colbert en ramenant l'ordre en Bretagne et en y faisant toutes les fonctions d'intendant. Le contrôleur général Le Peletier le rappela en 1687 auprès de lui, avec le titre d'intendant des finances, et le désigna en 1689 pour son successeur (1). Pontchartrain répugnait à accepter un

(1) Toutefois, il resta au conseil jusqu'à la fin de la guerre, et ne se retira définitivement qu'au mois de septembre 1697.

poste si élevé, et malgré la reconnaissance qu'il devait à Le Peletier, de lui avoir fait faire un si grand pas, il lui en sut toujours peu de gré. A la mort de Seignelay (novembre 1690), il devint secrétaire d'État, avec le département de la marine et celui de la maison du roi, sans être néanmoins, malgré ses prières, déchargé des finances. Quoiqu'il eût beaucoup de zèle et de capacité pour les affaires, il en montra peu dans les matières de finance. Il eut, afin de pourvoir aux besoins de la guerre, recours à une foule d'expédients ridicules ou inutiles, comme la vente des lettres de noblesse sur le pied de 2,000 écus, l'enregistrement des armoiries, la multiplication d'offices pour les fonctions les plus futiles, etc. Par des emprunts successifs, faits jusqu'au denier douze, il accrut la dette de l'État de 209, 400,000 livres, et les intérêts à servir chaque année de 13,700,000 livres. Les nouveaux impôts qu'il mit sur le bétail, les chapeaux, le café, les suifs et les actes notariés furent trouvés peu productifs, et la refonte des monnaies, dont il s'était promis un gain illusoire, ne profita qu'aux étrangers qui en furent chargés avec le trésor. Dès que la paix fut conclue (1690), il tenta de rétablir un peu d'ordre dans les finances en remboursant par de nouveaux emprunts ceux qu'il avait négociés à un taux trop usuraire, et réussit à réduire de nouveau toutes les dettes au denier vingt (5 p. 100).

Le 5 septembre 1699 Pontchartrain fut nommé chancelier de France à la place de Boucherat, qui venait de mourir. On sait qu'il eut Chamillart pour successeur dans la gestion des finances, c'est-à-dire un homme aussi probe que lui, mais moins apte et moins éclairé. Dans ce nouveau poste il déploya le même zèle pour les intérêts de l'État, et soutint avec force contre l'influence croissante des jésuites les libertés de l'Église gallicane. La mort de sa femme lui fit prendre la résolution de quitter les sceaux, ce qui ne s'était point encore vu (1er juillet 1714); outre le dégoût qu'il avait conçu des affaires, il se savait secrètement en butte à l'aversion de Mme de Maintenon, qui lui reprochait de pencher vers les jansénistes. Il se retira tout à fait dans l'institution de l'Oratoire, et partagea son temps entre la prière et les bonnes œuvres, se montrant « plus grand encore, dit le président Hénault, par sa généreuse retraite que par les importants emplois qu'il remplit avec des talents supérieurs ». Il avait du goût pour les lettres, et il contribua à donner beaucoup d'éclat à l'Académie des inscriptions; il fut l'ami de Boileau, et n'épargna rien pour empêcher l'arrêt qui bannit J.-B. Rousseau. « C'était, dit Saint-Simon, un très-petit homme, maigre, avec une physionomie d'où sortaient sans cesse des étincelles de feu et d'esprit, et qui tenait encore beaucoup plus qu'elle ne promettait. Jamais tant de promptitude à comprendre, tant de légèreté et d'agrément dans la conversation, tant de justesse dans les reparties, tant de facilité et de solidité dans le travail, tant de subite connaissance des hommes ni plus de tour à les prendre. Avec ces qualités une simplicité éclairée et une sage gaieté. » Sa femme, *Marie de Maupeou*, qu'il avait épousée en 1668, unissait à un grand sens des grâces, de l'esprit et un grand fonds de vertu; sa libéralité envers les pauvres était extrême. Elle mourut le 12 avril 1714. P. L—Y.

Moréri, *Grand dict. hist.* — Saint-Simon, *Mémoires.* — Forbonnais, *Recherches sur les finances de la France.*

PONTCHARTRAIN (*Jérôme* PHELYPEAUX, comte DE), fils unique du précédent, né en mars 1674, mort le 8 février 1747. Admis en 1692 en qualité de conseiller au parlement de Paris, il reçut, le 19 décembre 1693, le département de la marine et de la maison du roi en survivance de son père, et entra en fonctions le 6 septembre 1699. « Son délice, rapporte Saint-Simon, était de tendre des panneaux, et la joie de son cœur de rendre de mauvais offices. » Son administration fut déplorable; malgré l'éloignement où le tenaient Mme de Maintenon et son père lui-même, malgré les querelles qu'il suscita au comte de Toulouse, à d'O et à d'Estrées, il conserva la faveur du roi, « par l'amusement malicieux des délations de Paris, qui était de son département ». Sous la régence, l'établissement du conseil d'administration enleva aux secrétaires d'État presque toutes leurs attributions; mais il assista quelque temps au conseil de régence. Ceux qu'il avait persécutés se vengèrent alors cruellement en l'attaquant en plein conseil de la façon la plus dure; on lui rappela ses continuelles déprédations, et comment, de propos délibéré, il avait ruiné la marine. Il ne répondit rien, et continua d'assister au conseil, « où il n'avait de fonction que celle qu'il avait prise d'y moucher les bougies ». Sur la proposition de Saint-Simon, le régent l'obligea de se démettre de sa charge, qui fut aussitôt donnée à son fils, le comte de Maurepas (13 novembre 1715). Depuis cette honteuse retraite, Pontchartrain ne reparut plus dans le monde. Il était riche à millions et aussi avare que riche. Des deux femmes qu'il avait épousées, il eut plusieurs enfants, entre autres *Jean-Frédéric* (*voy.* MAUREPAS), *Paul-Jérôme*, marquis de Pontchartrain, lieutenant général, et *Charles-Henri*, évêque de Blois, mort le 24 juin 1734.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Saint-Simon, *Mémoires.*

PONTCHATEAU. *Voy.* CAMBOUT (DU).

PONT DE VEYLE (*Antoine* DE FERRIOL, comte DE), littérateur français, né le 1er octobre 1697, mort le 3 septembre 1774, à Paris. Il était fils de M. de Ferriol, président à mortier au parlement de Metz, et d'Angélique, sœur cadette de Mme de Tencin; son frère puîné portait le titre de comte d'Argental (*voy.* ce nom), et son oncle paternel avait été ambassadeur à Constantinople. Il eut le malheur d'avoir pour précepteur un homme fort instruit d'ailleurs, mais dont le ca-

ractère pédantesque lui inspira pour l'étude un dégoût qu'il ne réussit jamais à surmonter. Envoyé chez les jésuites de Paris, il n'y montra qu'un seul genre de talent, celui de composer des chansons; il en fit depuis sur toutes sortes de sujets, et sa facilité à improviser était vraiment incroyable. Ses parents, qui le destinaient à la magistrature, lui avaient acheté une charge de conseiller au parlement de Paris; mais il ne put se résoudre à endosser la robe, et accepta l'office de lecteur du roi, qui lui convenait d'autant mieux que le roi avait les livres en dégoût. En 1740 il fut tiré, malgré lui, de son inaction par le comte de Maurepas, qui le nomma intendant général des classes de la marine; il remplit cette place avec autant d'exactitude que d'intelligence jusqu'en 1749. C'était un homme rempli d'esprit, mais l'ennui le poursuivait partout; son extérieur froid, ses manières peu démonstratives étaient loin de le rendre aimable; il ne vivait que pour lui. Dans sa jeunesse il avait connu Mme du Deffand, et cette connaissance, qu'il cultiva pendant plus de cinquante ans, devint une *liaison intime*. Mais ils étaient sans illusions l'un sur l'autre : on peut du moins le conjecturer par cette conversation que rapporte Grimm : « Pont de Veyle? — Madame? — Où êtes-vous? — Au coin de votre cheminée. — Couché les pieds sur les chenets, comme on est chez ses amis? — Oui, Madame. — Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre. — Cela est vrai.— Il y a cinquante ans. — Oui, cinquante ans passés. — Et dans ce long intervalle aucun nuage, pas même l'apparence d'une brouillerie. — C'est ce que j'ai toujours admiré. — Mais, Pont de Veyle, cela ne viendrait-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un à l'autre? — Cela se pourrait bien, Madame. » — Pont de Veyle mourut à la suite d'une maladie de langueur, à peu près abandonné de sa vieille amie, qui savait à peine comment il se portait. Il avait du talent pour le genre dramatique, et il donna au théâtre, en gardant l'anonyme, trois comédies en prose qui eurent un grand succès : *Le Complaisant* (1732), en cinq actes; *Le Fat puni* (1738) et *Le Somnambule* (1739) : toutes deux en un acte; la première, bien que reprise deux fois, est froide et sans intrigue; La Harpe a attribué la dernière à Sallé et au comte de Caylus. Pont de Veyle a eu part, à ce qu'on croit, à quelques-uns des ouvrages de sa tante, Mme de Tencin; mais c'est un fait qui n'a pas été bien établi. Il avait formé une bibliothèque, riche en pièces de théâtre, et qui passa au duc d'Orléans, au comte de Valence et à M. de Soleinne. En 1774 on en publia le *Catalogue* en 2 part. in-8°. On sait que cet écrivain faisait, avec Thiériot et le comte d'Argental, partie du conseil littéraire appelé le triumvirat, et que Voltaire chargeait d'examiner ses ouvrages.

Nécrologe des hommes célèbres, 1778 (son *Éloge* contient à la fin un morceau dû à la plume de Mme du Deffand). — Grimm, *Corresp.*, X. — Bachaumont, *Mémoires secrets*, 1774. — De Leris, *Almanach des théâtres*.

PONTE (*Pierre* DE), philologue flamand, né à Bruges, dans la seconde moitié du quinzième siècle, mort après 1529. Aveugle depuis l'âge de trois ans, il n'en parvint pas moins à acquérir une grande instruction; après avoir, pour vivre, enseigné le latin dans diverses villes de France, il vint vers 1500 à Paris, où il professa pendant plus de trente ans les humanités. Il s'y maria avec une demoiselle de bonne famille, qui lui apporta quelque fortune; mais ni le mérite de ses nombreux ouvrages, ni l'intérêt que devait exciter son infirmité, ne lui attirèrent de protecteur. « Cependant, dit Paquot, il avait souvent dédié ses livres à des grands, et il leur en avait présenté des exemplaires proprement reliés. C'est qu'il n'aimait pas à flatter, jugeant ce métier indigne d'un esprit noble et bien fait, quoiqu'il n'ignorât pas que c'était l'unique moyen de plaire. » On a de lui : *Opera poetica*, 1507, in-4°; — *Poema de laudibus S. Genovefæ*; Paris, 1512, in-4°; — *Eclogæ X*; ibid., 1513, in-4°; — *Grammaticæ artis isagoge*; ibid., 1514, 1528-1529, 2 part. in-4°; — *Ars versificatoria*; ibid., 1520, in-8°; — *Liber figurarum tam oratoribus quam poetis vel grammaticis necessariarum*; ibid., 1524, 1527, in-4° : la seconde édition contient une vive attaque contre Despautère; — *Carmen de rege Francisco I*; ibid., 1522; — *Parœmiæ, gallico et latino sermone contentæ*; Paris, in-4°; — une édition annotée de la *Pharsale* de Lucain; Paris, 1512, in-12.

Sanderus, *De Brugensibus*. — Foppens, *Bibl. Belgica*. — Liron, *Singularités hist.* — Paquot, *Mémoires*, t. VI.

PONTE (*Lodovico* DA), ou *Pontico Virunio*, érudit italien, né vers 1467, à Bellune, mort en 1520, à Bologne. Sa mère, Catania, était la fille d'un petit prince de la Macédoine; ce fut elle qui lui enseigna le grec, sa langue naturelle. Il étudia ensuite à Venise sous Valla, et suivit à Ferrare les leçons de Baptiste Guarini, avec une telle assiduité que pendant dix ans entiers il n'en perdit que trois, dit-on. Après avoir professé dans différentes villes, notamment à Rimini, où il composa son *Histoire secrète d'Italie*, il fut appelé à Milan pour y surveiller l'éducation des deux fils du duc Louis Sforza. L'invasion des Français le força de se retirer à Reggio; là ses galanteries lui attirèrent de mauvaises affaires, et ce fut pour dissiper les faux bruits qu'il épousa la sœur d'André Ubaldo, qui a écrit sa vie. A Forli, où il vint enseigner les belles-lettres, il eut le malheur de déplaire au commissaire du pape, fut jeté en prison et ne put obtenir de Jules II son élargissement (1506). Mis en liberté par l'intercession du cardinal Hippolyte d'Este, il acheta des presses et des caractères grecs et latins, et se les laissa voler à Ferrare par des intrigants qui abusèrent de sa confiance. De nouvelles tribula-

tions le conduisirent à Macerata, auprès du cardinal Sigismond de Gonzague, qui le donna pour précepteur à l'un de ses neveux. Suivant la coutume des savants de son temps, il avait ajouté à son nom celui de sa ville natale, qu'il avait latinisé. Il devait joindre à une grande application une étonnante facilité si l'on en juge par l'ample catalogue qu'Apostolo Zeno a dressé de ses écrits; mais ils sont devenus si rares qu'on doute même que la plupart aient été imprimés. Parmi ceux qui ont vu le jour, on remarque : *Dialogus ad Rob. Malatestam* (Reggio, impr. de Pontico, 1508, in-4°), où il explique plusieurs endroits de Juvénal et d'autres auteurs; *Libanii Epistolici characteres* (Venise, 1525, in-4°), et *Britannicæ historiæ lib. VI* (Augsbourg, 1534, in-8°), abrégé de la *Chronique* de Geoffroi de Monmouth, qui a eu plusieurs éditions. Il est encore l'auteur d'un poëme *De miseria literatorum*, de quatre livres d'*Élégies* et d'*Epigrammes* grecques et latines, de onze livres *De recondita historia Italiæ*, et d'une foule de commentaires sur les écrivains de l'antiquité. P.

A. Zeno, *Diss. Voss.*, II, 293 et suiv. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2ᵉ partie.

PONTE (1) (*Louis* DE), écrivain ascétique espagnol, né le 11 novembre 1554, à Valladolid, où il est mort, le 17 février 1624. Issu d'une famille noble, il renonça à tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le monde pour embrasser, à l'âge de vingt ans, l'institut d'Ignace de Loyola. Pendant longtemps il s'adonna avec succès à l'enseignement de la philosophie et de la théologie. L'affaiblissement de sa santé, naturellement délicate, le força de s'enfermer dans un cloître; il y partagea son temps entre la prière, la pratique des bonnes œuvres et la composition d'ouvrages pieux, qui lui donnèrent par toute l'Europe la réputation d'un excellent maître de la vie spirituelle. Il mourut en odeur de sainteté. La plupart de ses écrits, qui sont fort nombreux, ont été traduits en latin par le P. Melchior Trevinnia; nous citerons : *Meditaciones de los mysterios de nuestra santa fe*; Valladolid, 1605, 1613, 2 vol. in-4°; c'est le plus répandu de tous ses ouvrages; il a été souvent réimprimé et traduit dans plusieurs langues, notamment en arabe par le P. Fromage et en français par le P. Brignon (1683, 3 vol. in-4°); le P. Frison en a fait paraître un abrégé estimé (1712, 4 vol. in-12); — *Guida espiritual de la oracion, meditacion y contemplacion*; ibid., 1609, in-4°, trad. par le P. Brignon, sous le titre de *La Guide spirituelle* (Paris, 1689, 2 vol. in-8°); — *De la Perfeccion cristiana*; ibid., 1612-1616, 4 vol. in-4°; trad. par le P. Bernard de Montereul (Paris, 1645, 6 vol. in-12); — *Vida del P. Balthasar Alvares*; Madrid, 1615, in-4°; — *Expositio moralis et mystica in Canticum canticorum*; Cologne, 1622, 2 vol. in-fol.; Paris, 1646, in-fol.; — *Directorio espiritual*; Madrid, 1625, in-8°. Ce jésuite a aussi rédigé la première partie de la *Vida maravillosa de Marina de Escobar* (Madrid, 1665, in-fol.), qui fut terminée et publiée par un de ses confrères, Michel Oreña.

(1) Antonio lui donne le nom de *La Puente*, et en France il fut connu sous celui de *Du Pont*.

Sotwel, *Bibl. Soc. Jesu*. — Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

PONTE (DA). *Voy.* BASSAN (LE).

PONTÉCOULANT (*Louis-Gustave* DOULCET, comte DE), homme politique français, né le 26 novembre 1766, à Caen, mort le 13 avril 1853. Issu d'une ancienne famille de la Normandie, il était à dix-neuf ans capitaine de cavalerie; à la fin de 1783 il obtint une sous-lieutenance dans les gardes du corps, dont son père était major général, et fit un voyage d'instruction en Prusse et en Bohême afin d'assister à de grandes manœuvres militaires commandées par Frédéric le Grand et l'empereur Joseph II. Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution, fonda un club à Vire, et présida l'administration départementale du Calvados. Élu député suppléant à l'Assemblée législative (1791), il siégea en 1792 dans la Convention. Nommé commissaire à l'armée du nord, il organisa, avec ses collègues, la défense de Lille. Dans le procès de Louis XVI il déclara ce prince « coupable de haute trahison, de conspiration et d'attentat contre la liberté française », repoussa l'appel au peuple, et vota pour le bannissement à perpétuité, avec détention jusqu'à la paix. Dès lors il s'attacha plus étroitement au parti de la Gironde, et signa la protestation contre le 31 mai; décrété d'accusation le 3 octobre et mis hors la loi, il se déroba aux poursuites, et trouva un refuge chez Mᵐᵉ Lejay, libraire, qu'il épousa dans la suite. Dans le milieu de cette année, il refusa, dit-on, de défendre Charlotte Corday devant le tribunal révolutionnaire (1). On ignore si, comme beaucoup de Girondins, il continua d'assister jusqu'au 3 octobre aux séances de l'assemblée; mais, étant alors lui-même sous le coup d'une accusation capitale, il pouvait craindre que son nom seul n'aggravât, loin de l'atténuer, le crime de sa compatriote. Ce ne fut qu'à la suite du décret du 18 ventôse an III (8 mars 1795) qu'il reprit sa place dans la Convention, il défendit Robert Lindet, fit rayer le nom du général Montesquiou de la liste des émigrés, et se montra opposé aux mesures de réac-

(1) On lit dans *le Moniteur* du 20 juillet 1793 : « Au moment où le bourreau est entré dans la prison de Marie-Charlotte Corday pour la conduire au supplice, elle écrivait la lettre suivante, qu'elle lui a demandé la permission de finir et de cacheter.

A Doulcet de Pontécoulant. — « Doulcet de Pontécoulant est un lâche d'avoir refusé de me défendre lorsque la chose était si facile; celui qui l'a fait (Chauveau-Lagarde) s'en est acquitté avec toute la dignité possible : je lui en conserverai ma reconnaissance jusqu'au dernier moment. » *Marie* CORDAY.

tion. Membre du comité militaire, il sut distinguer le mérite du général Bonaparte, alors sans emploi, et lui témoigna un intérêt dont l'empereur ne perdit pas le souvenir. Réélu au Conseil des Cinq Cents, dont il fut président, comme il l'avait été de la Convention, il réclama avec la même constance en faveur des partis vaincus la sauvegarde des formes constitutionnelles. Menacé par les auteurs du coup d'État du 18 fructidor, il se tint à l'écart, et cessa de paraître au Conseil jusqu'au terme de son mandat (20 mai 1798). Il ne rentra dans la vie publique qu'après le 18 brumaire. Nommé, en avril 1800, préfet de la Dyle, il se fit remarquer par une excellente administration, fut appelé au sénat (février 1805) et remplit différentes missions, entre autres celles d'organiser en Franche-Comté les cohortes actives de la garde nationale (1811) et de préparer la défense des frontières du nord (1813). Pontécoulant fut un des sénateurs qui formèrent un gouvernement provisoire le 1er avril 1814; mais il refusa de s'associer à l'acte de déchéance de Napoléon. Nommé pair de France par Louis XVIII, le 4 juin suivant, il siégea également à la chambre des pairs formée pendant les Cent Jours. L'ordonnance du 5 mars 1819 lui rouvrit les portes du Luxembourg, d'où il s'était vu exclu en juillet 1815. Depuis cette époque il prit une part active aux travaux de la chambre, et se distingua pendant toute la restauration parmi les membres de l'opposition libérale; il accepta les événements de 1830, et ne rentra dans la vie privée qu'à la suite de la révolution de 1848. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1862, in-8°.

Son fils aîné, Pontécoulant (*Gustave*, comte de), ancien élève de l'École polytechnique, était avant 1830 capitaine d'état-major. Il quitta le service pour se livrer entièrement à l'étude des sciences mathématiques. Il appartient à plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Théorie analytique du système du monde* (Paris, 1829-1846, t. I à IV, in-8°); *Notice sur la comète de Halley* (Paris, 1835, in-8°); *Mémoire sur l'invariabilité du grand axe de l'orbe lunaire* (Paris, 1837, in-8°); *Traité élémentaire de physique céleste, ou précis d'astronomie théorique et pratique* (Paris, 2 vol. in-8°, pl.), etc.

Galerie historique des contemporains. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, VI, 2e partie. — M. de Barante, *Notices biographiques*.

PONTEDERA (*Giulio*), botaniste italien, né le 7 mai 1688, à Vicence, mort le 3 septembre 1757, à Lonigo, près Padoue. Sa famille était originaire de Pise. Il étudia la médecine et l'anatomie à Padoue, et suivit les leçons de Morgagni avec beaucoup d'assiduité. Toutefois, la littérature ancienne avait de si grands attraits pour lui qu'il concourut pour différents prix proposés par l'Académie française des inscriptions et qu'il fut couronné trois fois. Après avoir pris le titre de docteur, il négligea la pratique de la médecine, et s'appliqua à l'étude de la botanique, dont un de ses oncles lui avait inspiré le goût. Il entreprit des courses dans l'Italie cisalpine afin de recueillir les plantes qui y croissent, et en rapporta cent soixante-douze dont on n'avait pas encore donné la description. En 1719 il accepta la direction du jardin des plantes et la chaire de botanique à l'université de Padoue, et le zèle qu'il apportait dans l'exercice de ces doubles fonctions fit élever son salaire de 200 à 1,500 florins. Pontedera avait épousé une fille du physicien Poleni. Il se montra l'antagoniste du système sexuel de Linné, qui ne lui en consacra pas moins un genre de plantes de la famille des narcissoïdes (*pontederia*). Ses principaux ouvrages sont : *Compendium tabularum botanicarum;* Padoue, 1718, in-4° : il y décrit les plantes qu'il avait observées dans l'Italie cisalpine; — *Anthologia, sive De floris natura lib. III;* ibid., 1720, in-4°, pl. : il s'était proposé de concilier le système de Tournefort avec celui de Rivin; il n'adopte pas la théorie des sexes, et prend pour base de ses divisions les fruits, le nombre des pétales et la forme des fleurs; — *Antiquitatum latinarum græcarumque enarrationes, præcipue ad veteris anni rationem attinentes;* ibid., 1740, in-4°; — *Epistolæ ac dissertationes;* ibid., 1791, 2 vol. in-4° : recueil posthume dû aux soins de J.-A. Bonati. Pontedera a laissé en manuscrit une vingtaine d'ouvrages, parmi lesquels on remarque *Commentaria in veteres scriptores de re rustica*, et *Monumenta ad historiam horti patavini pertinentia*. P.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, XII.

PONTEUIL (*Nicolas-Étienne* Le Franc, dit), comédien français, né en 1674, à Paris, mort le 15 août 1718, à Dreux. Il était fils d'un notaire au Châtelet de Paris, qui, outre une bonne éducation, lui laissa une honnête aisance. Au lieu de choisir un état civil, il ne s'occupa dès l'enfance que de jeux de théâtre, et joua d'abord la comédie dans les petites pièces que l'on donnait à l'hôtel de Soissons; il la joua ensuite en Pologne, où il se maria. De retour à Paris, il débuta dans la troupe française par le rôle d'*Œdipe* (1701), et fut reçu en 1703, malgré les remontrances de sa famille. « La nature en avait fait un excellent comédien, selon de Léris. Il était grand, d'une assez belle figure, à un œil près, qui louchait un peu, avait une voix sonore, et représentait également bien les rois et les paysans. » Il fut un des premiers acteurs qui aient rendu au théâtre le naturel de la déclamation.

De Léris, *Almanach des théâtres.*

PONTEUIL (*N*.... Triboulet, dit), littérateur et acteur français, né à Paris, vers 1750, mort en janvier 1806. Son père, qui était boulanger, lui fit donner une bonne éducation. Le jeune Triboulet se sentit un grand penchant pour la carrière dramatique. Il prit les leçons de Préville, et débuta avec succès au Théâtre-Français, le 7

septembre 1771, dans les rôles tragiques. Il prit dès lors le surnom de *Ponteuil*. En 1776 il se retira devant Larive, et alla jouer à Lyon. En 1779 il reparut sur la scène des Français, mais il en fut encore éloigné par les cabales de Larive. Il se rendit alors à Marseille, et se fit une grande réputation dans le midi. En 1791 il revint à Paris, et se fit remarquer parmi les révolutionnaires exaltés; cependant, il sauva la vie à plusieurs personnes gravement compromises. En 1798 il entra dans l'administration de la loterie, dont il devint secrétaire en 1802. On a de lui : *Henriette de Berville à Sevigny* (1775, in-8°); *L'Hôtel prussien*, com. en cinq actes, imitée de l'allemand, jouée en 1791; *L'École des frères*, comédie (Lyon, 1792, in-8°).

Sa femme, Mlle LEMOYNE, née en 1760, morte vers 1825, débuta à Paris, en 1780, au concert spirituel. Douée d'une belle taille, d'une grande beauté et d'une voix agréable, elle joua de 1781 à 1791 à Marseille, et parut sans succès au grand Opéra. Réduite à chanter dans les chœurs, elle obtint en 1801 un bureau de loterie.

Lemazurier, *Hist. du Théâtre-Français*.

PONTEVÈS (1) (*Jean* DE), comte de Carces, lieutenant général de Provence et des mers du Levant, né en 1512, à Flassans, près de Brignole, mort au même lieu, le 15 avril 1582. A l'âge de vingt-quatre ans, il mit le feu à ses blés et à ses fourrages, quand Charles-Quint entra en Provence, fit abattre ses moulins, et par ces généreux exemples, bientôt suivis de toute la noblesse provençale, força l'armée impériale à la retraite. A la tête d'une des légions que François Ier venait de former, il emporta Queyras, et prit part à la bataille de Cérisolles. Ayant à son retour reçu du roi le commandement des galères, il s'empara audacieusement de *la Reale*, au milieu du port de Barcelone, prit et rasa le fort de Palamos, et battit en 1551 avec dix-huit galères seulement, à l'entrée du port de Villefranche, la flotte de Doria, forte de soixante galères et de dix-huit vaisseaux, qui conduisait en Espagne l'impératrice, femme de Ferdinand. Sa réputation s'étendit au loin. En 1566 Honoré de Savoie, comte de Tende, ayant succédé à son père dans le gouvernement de la Provence, Carces fut nommé lieutenant général et grand sénéchal. Tous deux tinrent le parti des catholiques. Si la Saint-Barthélemy ne reçut pas son exécution en Provence comme en tant d'autres lieux du royaume, on le dut aux généreux efforts du comte de Tende et surtout à la résistance de Carces aux premiers ordres de la cour. « J'ai toujours servi le roi en qualité de soldat, répondit-il à la Motte, qui venait commander le massacre; je serais bien fâché de faire en cette rencontre la fonction de bourreau; ses sujets pourraient bien lui être nécessaires un jour. » Le maréchal de Retz, qui avait remplacé en 1576 le comte de Tende, montra des dispositions favorables aux protestants; les catholiques se rangèrent autour de Carces. De là les factions rivales des Rajati et des Carcistes, qui troublèrent la Provence pendant plusieurs années. Dans l'espoir d'y mettre un terme, Catherine de Médicis vint elle-même en Provence, et ne s'éloigna qu'après avoir fait signer un accord aux deux partis. Dès lors le comte de Carces employa loyalement tous ses efforts à consolider cette réconciliation. C'est dans ces dispositions qu'il fut atteint de la maladie qui l'emporta. Charles IX avait érigé en 1571 sa terre de Carces en comté.

PONTEVÈS (*Durand* DE), seigneur de Flassans, frère du précédent, était premier consul d'Aix en 1562. Il prenait le titre de chevalier de la foi. Bien loin d'imiter la modération habituelle de son frère, il laissa massacrer plusieurs protestants. Chassé d'Aix par les protestants et assiégé dans Barjols, il s'échappa à grand' peine, laissant au pouvoir de l'ennemi six cents des siens, qui furent passés au fil de l'épée.

PONTEVÈS (*Gaspard* DE), comte de Carces, grand sénéchal et lieutenant général de Provence, né à Marseille, en 1567, mort à Avignon, en 1636. Fils du premier comte de Carces, il fut élevé parmi les gentilshommes de la chambre du roi. A la mort d'Henri III, il se jeta dans le parti de la ligue. La promesse d'être maintenu dans la lieutenance générale de Provence, qu'il tenait de Mayenne, le détermina en 1593 à reconnaître Henri IV. Sa soumission entraîna celle du parlement et de la plus grande partie des catholiques. Anatole DE GALLIER.

Le P. Bougerel, *Mémoires pour servir à l'hist. de Provence*. — Achard, *Dictionnaire de Provence*. — Nostradamus, Gaufridi, Bouche, *Hist. de Provence*. — Ruffi, *Hist. de Marseille*.

PONTEVÈS-GIEN (*Henri-Jean-Baptiste*, vicomte DE), marin français, né vers 1740, mort devant La Martinique, le 23 juillet 1790. Issu de la famille des précédents, il entra dans la marine, et se distingua dans plusieurs combats contre les Anglais. Ses services lui valurent l'emploi de major général de la marine à Brest. Les États-Unis lui conférèrent l'ordre de Cincinnatus. En 1779, devenu chef d'escadre, il rallia le pavillon du comte de Vaudreuil, qui le chargea de détruire les établissements anglais de la Gambie et de Sierra-Leone. Pontevès s'empara d'abord du fort James, et remontant la Gambie durant trente lieues pilla tous les comptoirs ennemis sur les deux rives du fleuve. Quatre-vingt-seize pièces de canon, quatorze bâtiments, sept cents prisonniers, un butin considérable, furent les fruits de cette rapide campagne, dont le pinceau et le burin ont reproduit six des principaux épisodes. Nommé

(1) Selon Gaufridi (liv. XII), le grand-père du comte de Carces s'appelait *Durand d'Amalric* et fut adopté par Jean-Baptiste de Pontevès, qui lui donna son nom. Les seigneurs de Carces ne descendraient pas par conséquent de la même tige que l'ancienne maison des Pontevès, qui s'est divisée en plusieurs branches, et qui a produit de notre temps *Louis-Jean-Edmond*, comte DE PONTEVÈS, général de brigade de la garde impériale, blessé mortellement à la prise de Sébastopol. Les deux frères de ce dernier ont hérité du nom de leur oncle, le duc de Sabran.

au commandement de la station des Antilles, Pontevès mourut d'une fièvre épidémique à bord du vaisseau *L'Illustre*. A. DE L.

Archives de la marine. — J.-B.-Léonard Durand, *Voyage au Sénégal*; Paris, 1802, in-4°.

PONTIEN (Saint), pape, né à Rome, mort dans l'île de Tavolato, près de la Sardaigne, le 28 septembre 235. Issu, dit-on, de la *gens Calpurnia*, il succéda au pape Urbain Ier (230). Platina et d'autres savants prétendent qu'il institua le chant des psaumes dans l'Église; mais cet usage paraît plus ancien. Les premières années de son pontificat, sous le règne d'Alexandre Sévère, furent tranquilles; mais la persécution s'étant renouvelée sous Maximin, Pontien fut relégué dans une île voisine de la Sardaigne, et mourut de misère et d'abandon. Son corps fut rapporté à Rome par ordre du pape saint Fabien. On lui attribue deux *Épîtres*, mais elles sont d'un temps postérieur à son pontificat. Son successeur fut saint Antère.

Platina, *Vitæ pontificum*. — Artaud de Montor, *Hist. des papes*.

PONTIER (*Gédéon*), théologien français, né aux environs d'Alais (Languedoc), mort à Paris, en 1709, dans un âge avancé. Élevé dans la religion protestante, il l'abandonna pour le catholicisme, embrassa même l'état ecclésiastique, et obtint le titre de protonotaire apostolique. On a de lui : *Le Cabinet ou la Bibliothèque des grands* (1680-1689, 3 vol. in-12), dont le dernier contient une addition, intitulée : *Les Questions de la princesse Henriette de la Guiche, duchesse d'Angoulême et comtesse d'Alais, sur toutes sortes de sujets, avec les réponses* (1687, in-12); — *Lettre de Saulx, premier évêque d'Alais* (1696, in-12), etc. La Bruyère a peint Pontier, dans ses *Caractères*, sous le nom de *Dioscore*, et fait peu de cas de ses ouvrages.

Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*.

PONTIER (*Pierre*), chirurgien français, né le 10 juin 1711, à Aix (Provence), où il est mort, le 18 février 1789. Après de bonnes études faites à Montpellier, il devint en 1735 chirurgien aide major dans le régiment de Royal-étranger, en 1739 agrégé au collége de chirurgie d'Aix, en 1742 lieutenant du premier chirurgien du roi, et en 1749 démonstrateur du cours d'anatomie. Reçu à cette époque docteur en médecine à Montpellier, il fut nommé peu après professeur d'anatomie à Aix, et acquit dans les accouchements une réputation justement méritée. Lorsque le marquis de Vauvenargues, alors consul d'Aix, établit dans cette ville, en 1768, une école de chirurgie, Pontier en fut le premier professeur. Nous ne connaissons de lui qu'un *Mémoire sur les différentes espèces de remèdes résolutifs et sur leur usage dans les différentes maladies chirurgicales*, mémoire qui remporta en 1743 le prix proposé par l'Académie royale de chirurgie de Paris, et qui est inséré dans le recueil de ce corps savant (t. I, 1753).

PONTIER (*Augustin-Honoré*), bibliographe, fils du précédent, né à Aix, le 28 décembre 1756, mort à Marseille, le 19 septembre 1833. Reçu en 1775 docteur en médecine, il exerça peu cette profession, et entraîné par sa passion pour les livres, il se fit libraire et directeur d'une imprimerie qui existait à Aix depuis 1574. Autant comme bibliophile que comme imprimeur, il continua la collection rabelaisienne des pièces piquantes et facétieuses entreprise par Caron de 1798 à 1806. Les *Mystères* qu'il calqua sur les plus anciennes éditions avec tout le soin minutieux d'un bibliophile, et qu'il tira à un très-petit nombre d'exemplaires sont à peu près introuvables. Membre de l'Académie d'Aix, il a publié dans les *Mémoires* de cette société plusieurs notices et dissertations. Au moment de sa mort, il travaillait à une *Bibliographie provençale*.

PONTIER (*Pierre-Henri*), naturaliste, fils du précédent, né à Aix, où il est mort, le 11 juin 1827. Il remplit les fonctions d'inspecteur des forêts. Profondément versé dans la connaissance de la chimie, il fit une application constante de ses découvertes à l'agriculture. C'est lui qui le premier en France trouva le chromate de fer près de Grassin (Var). Il est auteur d'un *Mémoire sur le carbone*; d'un *Mémoire sur la source de la fontaine de Vaucluse*; d'une *Nouvelle méthode de géologie*, dans les trois premiers volumes du recueil de la Société académique d'Aix; des *Instructions pour les gardes forestiers* (Aix, 1810, in-12); d'un *Mémoire sur la connaissance des terres* (Aix, 1826; Paris, 1829, in-8°), etc. H. F.

Aix ancien et moderne. — Roux-Alphéran, *Les Rues d'Aix*. — *Notice sur Pierre Pontier*, par son fils, dans les *Mémoires de l'Académie d'Aix*, t. II.

PONTIS (*Louis* DE), gentilhomme français, né en 1583, au château de Pontis, en Provence, mort le 14 juin 1670, à Paris. A seize ans il embrassa la profession des armes; il obtint de Louis XIII une lieutenance dans les gardes, puis une compagnie dans le régiment de Bresse. Les nombreuses occasions où il s'était signalé par sa bravoure et sa prudence lui avaient aussi valu l'agrément du roi pour l'acquisition de la charge de commissaire général des Suisses; mais il fut obligé d'y renoncer, à cause des obstacles que lui suscita le cardinal de Richelieu, au service duquel il avait refusé d'entrer. Employé dans les Pays-Bas et en Allemagne, il venait d'être nommé maréchal de bataille lorsque des revers de fortune, la mort d'un de ses meilleurs amis et le dégoût du monde lui inspirèrent, après cinquante années de service, le projet de se retirer dans la maison de Port-Royal des Champs; il y termina sa vie, au milieu des pratiques de la prière et de la pénitence. On a sous son nom des *Mémoires* curieux, rédigés par Du Fossé d'après les récits de Pontis (Paris, 1676, 2 vol. in-12), et réimprimés plusieurs fois, entre autres dans la collection des Elsevier (Amst., 1678, 2 vol.) et

dans celle de Michaud et Poujoulat, 2e série. Ces *Mémoires*, écrits d'un style facile et naturel, ont tout l'attrait d'un roman plutôt que d'une histoire; l'éditeur aurait pu néanmoins en retrancher les digressions, les dialogues, les moralités triviales, et présenter un tableau moins odieux du ministère de Richelieu; il semble, suivant l'opinion de Grosley, avoir eu pour but d'offrir un modèle de conduite aux officiers dans toutes les circonstances où le sort peut les placer. Mais le P. d'Avrigny et Voltaire ont eu le tort de conclure que Pontis n'avait point existé. Sa famille était très-connue en Provence, et lui-même ne passait point pour un être supposé aux yeux de Brienne, d'Arnauld d'Andilly et d'Arnauld de Pomponne, qui en ont parlé avec éloge. Son portrait a été gravé d'après un tableau de Philippe de Champaigne, et l'épitaphe de son tombeau est rapportée dans le *Nécrologe* de Port-Royal. P. L.

Vigneul-Marville, *Mélanges*, I, 125. — Nicole, *Avertissement* de la 2e édit. des *Mémoires*. — Grosley, dans le *Journ. encycl.*, mai 1778. — *Notice* dans la collect. Michaud et Poujoulat. — Achard, *Dict. de la Provence*.

PONTIUS, général samnite, né dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C., exécuté en 291. Chargé du commandement de l'armée samnite dans la guerre contre les Romains, il défit entièrement en 321 les troupes conduites par les consuls T. Veturius Calvisius et Sp. Postumius Albinus; les Romains échappés au massacre furent obligés de se rendre à discrétion. Pontius les fit passer sous les fameuses fourches caudines, et les renvoya ensuite chez eux, contrairement à l'avis de son père, Herennius; il avait précédemment forcé les consuls à signer une paix honteuse. Le sénat ne la ratifia pas, et renvoya les deux consuls à Pontius, qui ne voulut pas les recevoir, exigeant que toute l'armée romaine fût remise en son pouvoir. En 292 il se trouva de nouveau à la tête des Samnites, et remporta une victoire signalée sur les Romains commandés par G. Fabius Gurges; mais l'année suivante il perdit la bataille, qui décida de l'indépendance de son pays. Fait prisonnier, il fut conduit à Rome, et ensuite décapité, acte, dit Niebuhr, qui est le plus honteux des annales de la république romaine.

Tite-Live, liv. IX. — Appien, *Histoire romaine*. — Cicéron, *De senectute*, 12, et *De officiis*, II, 21. — Niebuhr, *Histoire romaine*, t. III.

* **PONTMARTIN** (*Armand-Augustin-Joseph-Marie* FERRARD DE), littérateur français, né le 16 juillet 1811, à Avignon. Il appartient à une bonne famille du comtat Venaissin. Après avoir fait ses études au collége Saint-Louis, à Paris, il commença de suivre les cours de la faculté de droit; mais, à la suite des événements de juillet 1830, il retourna dans sa ville natale, et, s'inspirant des idées et des ressentiments de la société légitimiste au milieu de laquelle il avait été élevé, il dirigea ses premières attaques contre les partisans de l'ancienne école philosophique ou du libéralisme moderne. Il débuta dans la *Gazette du Midi* (1833-1838) et dans *le Messager de Vaucluse* (1836-1841), fonda l'*Album d'Avignon*, revue mensuelle qui parut pendant toute l'année 1838, et envoya des causeries provinciales à *la Quotidienne* (1839 1842). S'étant établi vers cette époque à Paris, il prit une part active à la rédaction de *la Mode* ainsi qu'à la *Revue des deux mondes*, à *l'Opinion publique*, à l'ancienne *Revue contemporaine* et à *l'Assemblée nationale* jusqu'à la suppression de cette dernière feuille, en 1858. Depuis 1861 il est rentré à la *Revue des deux mondes*. On a de lui : *Contes et rêveries d'un planteur de choux*; Paris, 1845, in-8°; — *Napoléon Potard*; Paris, 1845, in-8°; — *Mémoires d'un notaire*; Paris, 1848-1849, 3 vol. in-8°; — *Contes et Nouvelles*; Paris, 1853, in-18; — *Causeries littéraires*; Paris, 1854, in-18; — *Le Fond de la coupe*; Paris, 1854, in-18; — *La Fin du procès*; Paris, 1855, in-18; — *Dernières causeries littéraires*; Paris, 1856, in-18; — *Pourquoi je reste à la campagne*; Paris, 1857, in-18; — *Causeries du samedi*; Paris, 1857, in-18; — *Or et clinquant*; Paris, 1859, in-18, etc.

Barjavel, *Biogr. de Vaucluse*. — Vapereau, *Dict univ. des contemp.*

PONTOPPIDAN (*Éric*), savant prélat danois, né le 21 janvier 1621, à Biergegard, en Fionie, mort à Drontheim, le 12 juillet 1678. Après avoir étudié à Odense et visité la Hollande et la France, il devint en 1649 pasteur à Antvorskov, exerça ensuite les mêmes fonctions à Kjoge pendant sept ans, et fut nommé en 1673 évêque de Drontheim. On a de lui : *Comœdie om Tobiæ Giftermaal* (Le mariage de Tobie, comédie); Copenhague, 1635, in-8°; — *Aucupium Sielandiæ, poema*; ibid., 1636, in-fol.; — *Epigrammatum sacrorum centuriæ tres*; ibid., 1641, in-8°; — Ἐπινίκιον *de victoria Davidis et Christi græcis versibus conscriptum*; Franeker, 1641, in-4°; — *Paraphrasis metrica in Cebetis fabulam*; Paris, 1642, in-fol.; — *Bucolica sacra*; Leyde, 1643, in 8°; — *Rosa Daniæ*; Soroé, 1643, in-8°; — *Margarita cimbrica*; ibid., 1643, in-8°; — *Similitudines Ovidianæ*; ibid., 1643, in-8°; — *Aquila versibus decantata, cum præmissa de ea dissertatione*; ibid., 1643, in fol.; — *Florilegium cimbricum*; ibid., 1646, in-fol.; — *Centuria epigrammatum, item brevis de epigrammate dissertatio*; ibid., 1648, in-8°; — *Nytaars Idrætter* (Pensées à propos du nouvel an); ibid, 1655, in-8°; — *Grammatica danica*; Copenhague, 1666, in-8°, en danois; — *Epistola ad D. Paulli, in qua verba, avium et animalium voces exprimentia, quæ in Elegia de Philomela alibique occurrunt, danice redduntur, cum versione danica Orbis picti Comeniani*; ibid, 1671, in-8°; — divers écrits théologiques, etc. O.

Bartholin, *De scriptis Danorum*. — Moller, *Hypomnemata ad Bartholinum*. — Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon*.

PONTOPPIDAN (*Éric*), savant théologien et historien danois, petit-neveu du précédent, né à Aarhus (Jutland), le 24 août 1698, mort le 20 décembre 1764, à Bergen. Il était fils de Louis Pontoppidan, mort en 1706, premier pasteur à Aarhus et auteur de quelques ouvrages imprimés et d'un *Theatrum nobilitatis Danicæ* (2 vol. in-fol. ms.) Après avoir terminé ses études à l'université de Copenhague et ensuite appris l'allemand et le français, il devint précepteur d'un jeune gentilhomme norvégien, qu'il accompagna en 1720 dans les Pays-Bas et en Angleterre. L'année suivante il fut appelé au même emploi auprès du prince de Carlstein, qui, devenu duc de Holstein-Ploën, le nomma un des prédicateurs de sa cour. En 1726 il devint pasteur à Makenberg et en 1735 prédicateur de la cour à Copenhague, où il obtint de plus en 1738 une chaire de théologie. En 1748 il reçut l'évêché de Bergen, et fut en 1755 promu à la dignité de vice-chancelier de l'université de Copenhague. On a de lui : *Dialogus von der Religion und Reinheit der Lehre* (Dialogue sur la religion et la pureté de la foi); Flensbourg, 1727, in-4°; — *Heller Glaubenspiegel* (Clair miroir de la foi); Francfort, 1727, 3 parties, in-8° : écrit où l'auteur contestait qu'il n'y eût de salut hors de l'Église luthérienne, ce qui fut l'occasion d'une polémique avec Sievers; — *Memoria Hafniæ*; Schleswig, 1729, in-4°; description de Copenhague; — *Theatrum Daniæ veteris et modernæ*; Brême, 1730, 2 vol. in 4° : description géographique, historique, et archéologique du pays; — *Kurzgefasste Reformationshistorie der dänischen Kirche* (Histoire abrégée de la réforme de l'Église danoise); Lubeck, 1734, in-8°; — *Everriculum fermenti veteris, seu residuæ in Danico orbe cum paganismi, tum papismi, reliquiæ*; Copenhague, 1736, in-8°; — *Marmora danica selectiora, sive inscriptiones quotquot per Daniam supersunt*; ibid., 1739-1741, 2 vol. in-fol.; — *Neue Untersuchung der alten Frage, ob Tänze Sünde sey* (Nouvel examen de la question ancienne, si la danse est un péché); Halle, 1739, in-12; — *Gesta et vestigia Danorum extra Daniam*; Copenhague et Leipzig, 1740-1741, 3 vol. in-8°; — *Annales Ecclesiæ danicæ diplomatici*; Copenhague, 1741-1752, 4 vol. in-4° : c'est le meilleur livre que l'on ait sur l'histoire ecclésiastique du Danemark; — *Menoza en asiatisk Prints som drog Verden om og søgte Christne* (Menoza, prince d'Asie, qui parcourut le monde, cherchant des chrétiens); ibid., 1742-1743, 3 vol. in-8°; traduit en allemand et en français; cet ouvrage de philosophie religieuse est très-marquable; — *Glossarium norvegicum*; Bergen, 1749, in-8°; — *Forsøg til Norgens naturlige Historie* (Essai sur l'histoire naturelle de la Norvège); Copenhague, 1752-1754, 2 vol. in-4°; traduit en anglais et en allemand; — *Afhandling om Verdens Nyhed* (Dissertation sur la récente création du monde); ibid., 1757, 1768, in-8°; traduit en allemand; — *Sandheds Kraft til at overbevise den atheistiske og naturalistiske Vantro* (La force de la vérité employée à la réfutation de l'incrédulité des athées et des partisans de la religion naturelle); ibid., 1758; trad. en allemand; — *Eutropii Philadelphi œconomiske Ballance* (Balance économique); ibid., 1759; trad. en allemand : exposé économique de l'état du Danemark; — *Origines Havnienses*; ibid., 1760, in-4°; — *Tractat om Sjælens Udødelighed samt dens Tilstand efter Døden* (Traité de l'immortalité de l'âme et de son état après la mort); ibid., 1762, in-8°; trad. en allemand; — *Den Danske Atlas* (Description du Danemark); ibid., 1763-1781, 7 vol. in-4°, avec beaucoup de cartes. Dans les *Mémoires* de l'Académie de Copenhague Pontoppidan a publié : *L'Histoire de la langue danoise; Sur les établissements des étrangers en Danemark*, etc. On a encore de lui plusieurs écrits théologiques, des articles dans diverses revues, etc. O.

Dänische Bibliothek, t. VI (autobiographie). — Zwergi, *Siellandske Clerisie*. — Hallesen, *Magazin*, t. VI, VII et VIII. — Engelhof, *Annalen* (année 1806). — Hirsching, *Handbuch*. — Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-lexicon*.

PONTORMO (*Jacopo* Carucci, dit le), peintre de l'école florentine, né à Pontormo, en 1493, mort en 1558. Il profita du retour de Léonard de Vinci à Florence pour apprendre de ce grand homme les premiers éléments de la peinture. Après son départ, il fréquenta quelque temps les écoles de Mariotto Albertinelli et de Pier di Cosimo, puis il s'attacha à Andrea del Sarto, plus âgé que lui de quelques années seulement. Dès ses débuts il mérita les éloges de Michel-Ange et de Raphael, et on prétend qu'il inspira de la jalousie à Andrea lui-même, dont il fut obligé de quitter l'atelier. Dans ses premiers ouvrages, tels que la *Visitation* au cloître des Servites, fresque dont le Louvre possède une copie; *la Vierge et plusieurs saints*, à Santa-Maria-Maddalena-de-Pazzi, les deux sujets de l'*Histoire de Joseph* au musée des offices, on reconnaît facilement l'élève du grand maître florentin, dont il avait su s'approprier le style tout en conservant son originalité propre.

Si les premiers ouvrages de Pontormo ont la correction de dessin et la forme de coloris d'Andrea, ceux de la seconde manière ne se recommandent plus que par la première de ces qualités, et leur coloris est devenu faible et languissant. Ceux de la troisième ne sont que de serviles imitations d'Albert Dürer; enfin à la quatrième appartenaient un *Déluge* et un *Jugement dernier*, dans lesquels il avait voulu rivaliser de science anatomique avec Michel Ange; ces compositions furent, au grand profit de la loire

de l'artiste, badigeonnées soixante ans environ après sa mort. Florence possède encore de lui : au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle, la chapelle dite du pape (1514); à Saint-Procule, *La Vierge, saint Antoine abbé et sainte Barbe;* à Sainte-Félicité, une *Descente de Croix*, l'un de ses meilleurs ouvrages, et aux pendentifs d'une coupole *Trois évangélistes;* le quatrième fut peint par le Bronzino, son élève; à la galerie publique, une *Leda, Adam et Ève chassés du paradis terrestre, le Martyre de la légion thébaine*, un beau *Portrait d'homme habillé de noir*, et un *Portrait de Côme l'ancien;* au palais Borghèse, un *Saint Sébastien*. Indiquons encore : à Rome, un *Portrait de femme* au palais Chigi; à Forli, dans l'église Saint-Thomas, *La Madone et plusieurs saints;* à la National Gallery de Londres, *Vénus et Cupidon;* à la pinacothèque de Munich, une *Madone;* au musée de Berlin, un portrait d'*Andrea del Sarto*, et *Vénus et l'Amour*, d'après un carton de Michel-Ange; au musée de Vienne, un *Portrait d'homme;* au musée de Madrid, une *Sainte Famille;* enfin au Louvre une *Sainte Famille avec saint Sébastien, saint Pierre, saint Benoît et le bon larron*, et le *portrait* du graveur en pierres fines Giovanni della Corniale. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — *Catalogues* des musées de Florence, Munich, Vienne, etc.

PONTOUX (*Claude* DE), littérateur français, né vers 1530, à Chalon-sur-Saône, où il est mort, en 1579. Fils d'un apothicaire, il fortifia ses études par des voyages en France et en Italie. La Croix du Maine, son contemporain, nous apprend seulement qu'il florissait « au dit Chalon, exerçant la médecine, l'an 1569 », et le P. Claude Perry, historien de cette ville, le cite comme un « fameux médecin, fort excellent en sa profession ». Le praticien n'a pas laissé de traces, tandis que l'homme de lettres nous a légué ses œuvres; en voici la liste : *Harangue de S. Basile sur la lecture des livres grecs des auteurs prophanes traduite du grec;* 1552, in-8°; — *Huictains françois pour l'interprétation et intelligence des figures du Nouveau Testament;* Lyon, 1570, in-8°; — *Harangues lamentables sur la mort de divers animaux, extraites du toscan, rendues et augmentées en prose françoise*, avec *Une Rhétorique gaillarde;* Lyon, 1570, in-16 : Landi (Ortensio), médecin milanais, est l'auteur du premier de ces ouvrages; — *Gélodacrie amoureuse* (qu'il ne faut pas confondre avec un recueil analogue donné sous le même titre en 1568 par Jacques Grevin), *contenant plusieurs aubades, chansons gaillardes, pavanes, branles, sonnets, etc.;* Lyon, 1576, in-16. La mort ne laissa pas le temps à Claude de Pontoux de publier ses autres poésies, que ses amis rassemblèrent sous ce titre : *L'Idée et autres œuvres* (Lyon, 1579, in-16). Sous le nom d'*Idée* Pontoux désigne à la fois sa maîtresse et le recueil des deux-cent-quatre-vingt-huit pièces de vers qu'il lui avait adressés. Il a laissé un manuscrit intitulé : *La Scène françoise*, « contenant deux tragédies et trois comédies accommodées sur les histoires de notre temps ». Les poésies de Pontoux présentent tous les défauts de la littérature aventureuse de son époque. Les seins *ivoiriens* des pucelles, les bois *nouvelets* du printemps, la source *pégasiene*, les *Aganippides* sœurs, et beaucoup d'autres expressions de ce genre dont il fait usage, montrent qu'il ne fut pas assez réservé dans l'emploi des mots nouveaux avec lesquels on défigurait notre langue sous le prétexte de l'embellir. Néanmoins ses vers amoureux ne sont dépourvus ni d'aisance ni d'agrément; on y rencontre du naturel et un tour facile, surtout dans la chanson. Il compta parmi ses meilleurs amis Antoine Du Verdier et Pontus de Tyard.

PONTOUX (*Nicolas* DE), neveu du précédent et, comme lui, docteur en médecine, né en 1574, mort en 1620, à Chalon-sur-Saône, a composé un poëme en français intitulé : *Le Gentilhomme chalonnois*. Il est surtout digne de mémoire pour sa piété et pour sa charité envers les pauvres, au service desquels il se dévoua. J.-P. Abel JEANDET (de Verdun).

La Croix du Maine, *Biblioth. françoise*. — Du Verdier, *Biblioth. des auteurs françois*. — Le P. Jacob, *De claris scriptor. cabilonens*. — Niceron, *Memoires* — Goujet, *Biblioth. françoise*. — L'abbe Papillon, *Biblioth. des auteurs de Bourgogne*. — *Annales poetiques* ou *Almanach des Muses*, t. VII. — *Biblioth. choisie des poëtes françois, jusqu'a Malherbe*, t. IV. — J.-P. Abel Jeandet (de Verdun), *Biogr. de Saône-et-Loire* (manuscr.).

PONZ (*Antonio*), peintre et voyageur espagnol, né le 28 juin 1725, à Bexix (royaume de Valence), mort le 4 décembre 1792, à Madrid. Ses parents, qui étaient riches et considérés, le destinaient à l'Église : il étudia en conséquence la théologie à l'université de Valence, et fut sur le point d'obtenir le diplôme de docteur; mais certains scrupules religieux et un goût décidé pour les belles-lettres et les langues étrangères le détournèrent de la carrière ecclésiastique. Après avoir pris des leçons d'Antonio Richart, peintre de Valence, il se rendit en 1746 à Madrid, et suivit les cours de l'Académie royale; puis, en 1751, il passa en Italie en compagnie de quelques jésuites, s'établit à Rome, et fit des chefs-d'œuvre de l'art une étude particulière. La découverte d'Herculanum le conduisit à Naples (1751); la vue des antiquités produisit en lui un tel enthousiasme qu'il conçut le projet d'un voyage d'exploration dans tout le Levant, projet dont ses amis eurent beaucoup de peine à le détourner. A son retour à Madrid, il fut chargé par le roi Charles III de peindre pour la bibliothèque de l'Escurial les portraits des principaux écrivains nationaux; pendant les cinq ou six ans qu'il fut occupé à ces travaux, il mit à profit les richesses littéraires que possédait le

palais, et déploya un rare talent dans la reproduction de quelques-uns des chefs-d'œuvre du musée, notamment de *la Vierge à la perle* et de *la Vierge au poisson* de Raphael. Vers 1766 il eut mission de visiter les colléges et monastères de l'Andalousie ayant appartenu à la compagnie de Jésus, qui venait d'être supprimée, dans le but d'y choisir les tableaux et objets d'art dignes d'être transportés à Madrid. Cette mission lui donna l'idée de parcourir toutes les provinces de l'Espagne en notant avec soin ce qui avait rapport aux antiquités, aux monuments, aux mœurs, à l'agriculture, etc. En 1776 Ponz fut élu secrétaire de l'Académie de Saint-Ferdinand; la plupart des académies artistiques de l'Europe l'admirent également dans leur sein. On a de lui : *Viage de España;* Madrid, 1771-1794, 18 vol. in-8°, fig. : cette relation, écrite d'un style monotone et remplie de détails minutieux, n'a pas été achevée; les t. I et II ont été trad. en allemand (Gœttingue, 1775); — *Viage fuera de España;* ibid., 1785, 1792, 2 vol. in-12; — et quelques opuscules.

Rotermund, *Suppl.* à Jöcher. — Madoz, *Diccion. geografico.*

PONZIO (*Pietro*), compositeur italien, né le 25 mars 1532, à Parme, où il est mort, le 27 décembre 1596. Il fut attaché comme maître de chapelle à la cathédrale de Bergame, à Saint-Ambroise de Milan, et à la chapelle de la Steccata dans sa ville natale. Outre plusieurs recueils de musique religieuse, il a publié : *Raggionamenti di musica* (Parme, 1588, in-4°), et *Dialogo della theorica e prattica di musica* (ibid., 1595, 1603, in-4°), qui n'est guère qu'un extrait des écrits de Zarlin, mais assez bien fait.

Affo, *Istoria di Parma*, IV.

PONZIO (1), sculpteur toscan, vécut et travailla en France sous les règnes de François Ier, Henri II, François II et Charles IX, de 1530 à 1571. Longtemps on lui a attribué une large part dans l'exécution du tombeau de Louis XII à Saint-Denis, monument qui date de 1517 et 1518; mais M. Émeric David a démontré victorieusement la fausseté de cette opinion. Le plus ancien monument qui puisse être attribué avec certitude à Ponzio est le tombeau d'Alberto Pio, prince de Carpi, mort en 1535, tombeau placé à Paris dans l'église des Cordeliers. La statue couchée du prince est aujourd'hui au musée du Louvre, ainsi que celle de Charles de Magny, capitaine des gardes de la porte du roi Henri II, mort en 1556, provenant de son tombeau aux Célestins, et le bas-relief en bronze d'André Blondel de Rocquencourt, contrôleur général des finances, mort en 1558. Au tombeau de Henri II à Saint-Denis, deux figures de maître Ponce, *la Prudence* et *la Tempérance*, placées aux angles postérieurs du mausolée, paraissent inspirées de l'antique, et ne le cèdent en rien aux autres statues, qui pourtant sont sorties du ciseau de Germain Pilon. E. B—N.

Sauval, *Hist. de Paris.* — Germain Brice, *Descr. de Paris.* — Em. David, *Hist. des artistes anciens et modernes.* — Félibien, *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis.* — A. Lenoir, *Musée des monuments français.* — A. de Laborde, *La Renaissance des arts.* — Marot, *Tombeau du roi Henri II et de Catherine de Médicis, à Saint-Denis.* — Corrozet, *Antiquités de Paris.* — Vasari, *Vite.* — Barbet de Jouy, *Sculptures mod. du musée du Louvre.*

(1) On n'est point d'accord sur le véritable nom de cet artiste, qui est connu sous celui de *maître Ponce*, et que Germain Brice appelle *Paul Ponce*. Quelques auteurs lui donnent pour nom de famille celui de TRABATTI, et il paraît pourtant être le même que le sculpteur que d'autres nomment *Ponce Jacquio*. La seule mention que nous trouvions dans Vasari consiste en quelques lignes insérées dans la vie du Primatice : « Un de nos compatriotes, le sculpteur Ponzio, a laissé aussi dans le palais de Fontainebleau des statues en stuc fort remarquables. »

PONZIO (*Flaminio*), architecte lombard, mort à Rome, vers 1620, à quarante-cinq ans, sous le pontificat de Paul V. Il passa à Rome la plus grande partie de sa vie, et c'est là qu'il a laissé les preuves d'un talent véritablement hors ligne. Il fut surtout protégé et employé par la famille Borghèse, pour laquelle il acheva le grand palais de Ripetta, qu'avait commencé Martin Longhi. En 1611, à la demande du cardinal Scipion Borghèse, il reconstruisit en grande partie la basilique de Saint-Sébastien hors les murs, en même temps que, par ordre de Paul V, il commençait à Sainte-Marie-Majeure la fameuse chapelle Borghèse, plus remarquable, il faut le dire, par la richesse que par la beauté de son architecture, et qu'il éleva la nouvelle sacristie de cette même basilique. Paul V le chargea aussi de continuer les travaux du Quirinal, dont il construisit le magnifique escalier double. Ce fut encore pour le cardinal Scipion Borghèse que Ponzio donna les dessins du palais Rospigliosi à Monte-Cavallo. Il avait élevé le casin de la ville Mondragone à Frascati, dont on ne saurait trop déplorer l'abandon et la ruine. Enfin, le chef-d'œuvre de Flaminio Ponzio est le palais Sciarra au Corso, édifice d'une grande pureté de style et d'une noble sobriété de détails, dont quelques faibles parties seulement appartiennent à Martin Longhi l'ancien, à Antonio Labacco et à Vignole. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Quatremère de Quincy, *Dict. d'architecture.*

PONZONI, famille illustre de Crémone. *Ponzino* PONZONI, chef du parti gibelin, parvint, en 1318, à chasser de Crémone le marquis Cavalcabò et à gouverner cette ville tantôt en son nom, tantôt au nom des Visconti. S'étant détaché de leur alliance en 1331 pour prendre le titre de lieutenant du roi Jean de Bohême, sans toutefois rien lui céder de son autorité, il fut en 1334 chassé de Crémone. — *Jean* PONZONI, soixante-dix ans plus tard, profitant de la mort de Galeas Visconti (1402), pénétra dans Crémone, en expulsa la garnison milanaise et rendit la liberté à tous les prisonniers, parmi lesquels se trouvait Ugolin Cavalcabò, son adversaire

personnel et le chef de la faction rivale. Il poussa la générosité jusqu'à le faire acclamer seigneur par le peuple assemblé. Ugolin ne garda pas longtemps le souvenir de ces bienfaits : dès le mois de juillet suivant, il chassa les gibelins de la ville, et quelque temps après fit empoisonner Ponzoni, son libérateur. S. R.

Sismondi, *Hist. des républiques italiennes.*

POOL (*Jurien* VAN), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1666, mort en 1745. Il peignait fort bien le portrait; sa réputation encore plus que son mérite personnel lui fit épouser, en 1695, Rachel Ruysch (*voy.* ci-après). Après la mort de son protecteur, l'électeur palatin Jean-Guillaume, il quitta la peinture, et se livra au commerce des dentelles. Il mourut octogénaire et fort riche.

POOL (*Rachel Ruysch* VAN), femme du précédent, placée au rang des grands peintres de la Hollande, née à Amsterdam, en 1664, morte le 12 octobre 1750. Elle était fille de Ruysch, anatomiste célèbre. Le goût qu'elle témoigna fort jeune pour le dessin décida son père à la confier aux soins de Wilhem van Ælst, dont les tableaux de fleurs et de fruits sont encore si appréciés. En peu d'années elle égala son maître, et ses toiles furent recherchées dans toutes les cours de l'Europe. En 1695 elle épousa Jurien Pool, « non parce qu'il était jeune et aimable (c'est elle qui l'écrit), mais parce qu'il était peintre et bon peintre », et la même année l'Académie de peinture de La Haye admit dans ses rangs les deux époux. Rachel donna pour tableau de réception un petit chef-d'œuvre qu'elle appelait son *présent de noces;* il représentait *une Rose blanche, une rouge et un bouquet de chardons*. Elle consentit à se rendre à Dusseldorf (7 août 1708), où l'appelait depuis longtemps l'électeur Jean-Guillaume, qui fut le parrain de son premier enfant. Jusqu'à la mort de ce prince (1716) elle ne travailla que pour lui. Le talent de Rachel se soutint jusque dans une extrême vieillesse, et ses tableaux peints à quatre-vingts ans sont aussi finis que ceux de sa jeunesse. Ils sont tous bien composés et d'une couleur aussi belle que vraie. Ses fleurs, ses fruits, ses plantes, ses insectes rendent bien la nature. La France possède peu des ouvrages de Rachel van Pool; les principaux sont en Hollande et en Allemagne.

Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. IV p. 60. — Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, etc., t. III, p. 90-91.

POOLE (*Matthew*), savant ecclésiastique anglais, né en 1624, à York, mort en octobre 1679, en Hollande. Il fit ses études à Cambridge, obtint une cure à Londres, et devint en 1657 agrégé d'Oxford. Son zèle pour l'éducation de la jeunesse l'engagea à proposer en 1658 un projet que le parlement approuva; mais les événements en empêchèrent l'exécution. Chassé de sa cure en 1662 pour non-conformité, Poole travailla t aux grands ouvrages qui ont fait honneur à son érudition lorsque la crainte d'être assassiné par les catholiques, dont il avait vivement combattu les prétentions, le détermina à chercher un asile en Hollande. Il avait, selon Wood, la réputation d'un bon critique et d'un habile casuiste. Ses principaux écrits sont : *Synopsis criticorum aliorumque Sacræ Scripturæ interpretum;* Londres, 1669-1676, 5 vol. in-fol. « Ce qu'il y a de louable, dit Rich. Simon, est le grand travail de l'auteur, qui a ramassé avec beaucoup de soin ce qui était répandu en différents endroits et l'a placé aux lieux où il devait être. Les difficultés de la chronologie y sont éclaircies par les meilleurs auteurs qui y sont rapportés en abrégé, de sorte que la plupart des matières difficiles de l'Écriture sont assez bien expliquées. » Cet ouvrage a été l'objet de plusieurs éditions; la plus estimée est celle de Jean Leusden (Francfort, 1694, 5 vol. in-4°); — *English annotations on the Holy Scripture;* Londres, 1685, 2 vol. in-fol., réimpr. en 1700 : il n'y a que le t. I[er] qui soit de Poole; d'autres personnes ont pris la peine d'achever l'ouvrage.

Wood, *Fasti oxon.*, II, 218. — Calamy, *Account of the ministers ejected*, II. — Préface de la *Synopsis*, éd. de 1694. — Niceron, *Mémoires*, XXIV. — Chaufepié, *Nouveau dictionnaire historique*. — Chalmers, *General biograph. dictionary*.

POOST (*François*), peintre hollandais, né à Harlem, en 1617, mort dans la même ville, le 17 février 1680. Il appartenait à une famille d'artistes distingués : son père, Jean Poost, était habile peintre sur verre; et son frère aîné architecte du prince Maurice de Nassau. Élève de l'un et de l'autre, il suivit le prince Maurice dans le voyage qu'il fit au Brésil, en 1647, et resta plusieurs années dans ces contrées, dont il reproduisit les vues les plus remarquables. On remarque dans ses tableaux un choix heureux de situations, un emploi savant de la perspective et de la disposition des plans, une grande variété dans les accessoires; une bonne couleur, et une légèreté admirable dans la touche. Il mourut honoré et fortuné. On cite surtout de lui les collections qui ornent la galerie de Ryksdorp près de Wassenaar et celle d'Honslaardyk. Il apprit de lui-même les principes de la gravure et exécuta à l'eau-forte une suite de *Vues du Brésil.*

J. Houbraken (continuateur de Weyerman), *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 330. — Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, etc., t. II, p. 190.

POOT (*Hubert*), poète hollandais, né le 29 janvier 1689, à Abtswoude, hameau près de Delft, mort le 31 décembre 1733, à Delft. Fils d'un pauvre laboureur, il s'adonna lui-même aux travaux des champs en employant chaque jour quelques heures à lire, à écrire et à calculer. « On le vit cent fois, dit Paquot, conduire la charrue d'une main, tenant un livre de l'autre. » Un penchant naturel pour les beaux-arts le porta à étudier, sans l'aide d'aucun maître, la musique et le dessin. Puis il s'attacha à la poésie, et

fréquenta une sorte d'académie rustique, dite *chambre de rhétorique*, presque entièrement composée de paysans, qui, suivant un ancien usage, cultivaient à leur manière la poésie hollandaise. Après s'être proposé pour objet d'émulation Antonides van der Goes, il le délaissa pour Vondel et Hoofft, dont les écrits convenaient mieux à son génie. Son premier recueil parut en 1716, sous le titre de *Mengeldichten* (Poésies mêlées), Rotterdam, in 4°, et fut réimpr. avec des additions à Delft, 1722, in-4°, fig. Les encouragements qu'il reçut lui donnèrent une si forte envie d'abandonner la vie champêtre qu'il n'y put résister. Étant venu s'établir à Delft, il s'engagea dans une société de gens dissipés, et se laissa entraîner à leur manière de vivre. Au bout de quelque temps il reprit assez d'empire sur lui-même pour retourner dans son village, où il vecut « dans un loisir philosophique », s'appliquant surtout à l'étude des poëtes. Il venait de se marier et de fixer de nouveau sa résidence à Delft, lorsqu'il mourut, de la pierre, à l'âge de quarante-cinq ans. « On le regarde, dit Paquot, comme l'un des meilleurs poëtes flamands; quelques-uns l'ont surnommé *l'Hésiode de la Hollande*. Son langage est pur, ses phrases courtes et aisées, ses raisonnements solides, son imagination élevée, son style simple et noble. » La meilleure édition des *Œuvres poétiques* de Poot est celle de Delft (1726-1728-1735, 3 vol. in-4°, fig.). Cet auteur a édité la suite des *Poésies* d'Arnold Moonen (1719) et il a travaillé au *Vocabulaire d'emblèmes* compilé par César Ripa. K.

Paquot, *Mémoires*, V, 233-241. — De Vries, *Hist. anthologique de la poésie hollandaise*, II, 35-36.

POPE (Sir *Thomas*), homme politique anglais, né vers 1506, à Dedington (comté d'Oxford), mort le 29 janvier 1559, à Clerkenwell. En sortant du collége d'Eton, il s'adonna à l'étude du droit, et deploya au barreau assez de talents pour attirer sur lui l'attention particulière de Henri VIII, qui le nomma en peu d'années clerc de la chancellerie (1533), gardien de la monnaie (1535), et clerc de la couronne (1538). Il avait reçu en 1536 des lettres de noblesse. Sans doute il dut quelques-unes de ces faveurs à Thomas More, son bienveillant patron, à qui plus tard il fut chargé d'annoncer que l'heure de son exécution était venue. En 1539 il devint trésorier de la cour des augmentations (*court of augmentations*), ainsi désignée parce qu'elle avait pour objet principal d'*augmenter* le tresor royal par la mise en vente des immenses biens dont l'Église anglaise venait d'être dépossédée. Ce fut dans l'exercice de ces fonctions lucratives qu'il trouva l'occasion, sans avoir recours à la fraude ou à la violence, d'acquérir des richesses considérables; on en jugera par ce fait qu'il possédait, avant de mourir, plus de trente châteaux. Son attachement aux pratiques de la religion romaine, qui sous Édouard VI l'avait fait tenir à l'écart, le remit en grande faveur auprès de la reine Marie : elle l'appela au conseil, lui donna une charge dans sa maison, l'investit de pouvoirs discrétionnaires pour la suppression des hérésies, et plaça la princesse Élisabeth sous sa surveillance. Pope n'abusa jamais de son influence pour satisfaire ses intérêts religieux ou politiques : c'était un homme éclairé, prudent, fidèle, un négociateur adroit, et qui traversa sans aucun blâme des temps de corruption et de désordres. En 1554 il fonda le collége de la Trinité à Oxford, et dota cet établissement de magnifiques avantages. P. L.—Y.

Warton, *Life of sir Th. Pope*. — Chalmers, *Hist. of Oxford*.

POPE (*Walter*), littérateur anglais, né à Fawsley (comté de Northampton), mort en juin 1714, à Bunhill-fields, près Londres. Il était frère utérin de John Wilkins, évêque de Chester. Après avoir pris ses degrés à Oxford, il y obtint une place d'agrégé, et y enseigna l'astronomie de 1660 à 1687. Il fut en 1663 un des membres fondateurs de la Société royale de Londres. Il avait de l'esprit et de l'érudition, maniait aisément le vers, possédait bien les langues italienne et espagnole; il compta pour amis intimes Rooke et Barrow, et pour patron Ward, évêque de Salisbury, qui lui fit une pension. Ses principaux écrits sont : *Memoirs of mons. du Vall*; Londres, 1670, in 4° : ce du Vall était un insigne voleur, qui fut pendu à Tyburn et dont les aventures avaient excité la folle admiration de quelques femmes; — *The old man's wish*; ibid., 1693, in-8° : poëme agréable, mis en vers latins par Vincent Bourne; — *Select novels*; ibid., 1694 : d'après Cervantes et Pétrarque; — *Life of Seth Ward, bishop of Salisbury*; ibid., 1697, in-4°; — *Moral and political fables*; ibid., 1698, in-8°.

Ward, *Gresham professors*. — Wood, *Athenæ oxon.*, II.

POPE (*Alexandre*), célèbre poëte anglais, né à Londres, le 22 mai 1688, mort à Twickenham, le 30 mai 1744. Il était de sang noble et appartenait par sa mère à une famille royaliste que la révolution avait ruinée et proscrite. Ses parents étaient catholiques. Son père, enrichi dans le commerce et trouvant après la révolution de 1688 le séjour de Londres peu agréable et peu sûr pour un papiste, se retira à Binfield, dans la forêt de Windsor. Il emportait avec lui environ 20,000 livres st. (500,000 fr.); et comme il était bien décidé à ne pas les confier au gouvernement, il les garda dans sa maison sans en tirer aucun revenu, puisant dans son coffre au fur et mesure de ses besoins, de sorte qu'à sa mort sa fortune se trouva en grande partie dépensée. Pope était d'une constitution très-faible, et ses parents, redoutant pour lui la vie de l'école, le gardèrent auprès d'eux jusqu'à l'âge de huit ans. Ils le confièrent alors à un prêtre catholique, nommé Taverner, qui lui enseigna les éléments du latin et

du grec. L'enfant passa ensuite par deux écoles, où, si on l'en croit, il oublia ce qu'il avait appris sous son premier maître. Vers l'âge de douze ans, son père le rappela à la maison, et lui donna pour professeur un autre prêtre, appelé Deane. De ce nouveau maître Pope n'apprit rien, si non à traduire quelques passages du *De officiis* de Cicéron, ce qui prouve qu'il ne savait encore que fort peu de latin. Heureusement cet enfant, qui avait des maîtres si mal habiles ou qui profitait si mal de leurs leçons, avait beaucoup appris par lui-même. L'amour des livres le saisit vers sept ans, et ne le quitta plus; il apprit seul à écrire en imitant les caractères imprimés. La traduction d'Homère par Ogilby, celle d'Ovide par Sandys furent parmi ses premières lectures, et l'initièrent à la fois à la versification anglaise et à la poésie ancienne. Waller, Spenser et Dryden vinrent ensuite, et en lui montrant quelles œuvres brillantes la langue anglaise avait produites excitèrent son émulation. Plus tard il aimait à raconter que vers douze ans il avait entrepris un poëme épique. « La scène, disait-il, se passait à Rhodes et dans quelques îles voisines, et le poëme commençait sous l'eau, par une description de la cour de Neptune. » Il ne reste rien de cette épopée; mais il existe plusieurs des compositions juvéniles de Pope; ce ne sont guère que des échos de ses lectures. Cowley, Milton, Spenser, Homère, Virgile sont tour à tour ou à la fois l'objet de ses imitations. Tantôt il traduit un chant de Stace et une héroïde d'Ovide, tantôt il met en langage moderne l'anglais suranné de Chaucer. Il n'avait point l'imagination spontanée, quoiqu'il l'eût vive et riche; son esprit avait besoin d'être excité par l'esprit des autres, et ses pensées n'étaient que des combinaisons raffinées et perfectionnées des pensées d'autrui. Les livres étaient pour lui ce qu'est la nature pour d'autres poëtes; il s'en inspirait et ne les copiait pas. Dans quelques années il lut un grand nombre d'auteurs anglais, français, italiens, latins, grecs, recueillant des idées, des figures brillantes, des tournures harmonieuses, dont il devait bientôt orner ses propres compositions. « Je fis cela, dit-il, sans autre dessein que celui de m'amuser, et j'appris les langues en courant après les récits intéressants dans les divers poëtes que je lus, plutôt que je ne lus les livres pour apprendre les langues. J'allais partout où ma fantaisie me conduisait, et j'étais comme un enfant qui cueille des fleurs dans les champs et dans les bois, selon qu'elles se présentent sur son chemin. Je regarde ces cinq ou six années comme les plus heureuses de ma vie. » Ce bonheur lui coûta cher, si l'on en croit ce qu'il raconte lui-même; car il prétend que ses années d'études ruinèrent son tempérament, et le réduisirent à ce misérable état de santé qu'il appelait une longue maladie. Peut-être se trompait-il. Sa constitution était si débile que la vie sédentaire lui convenait mieux sans doute que les bruyants exercices des jeunes gens de son âge. Son biographe Johnson, qui était de haute taille et de forte corpulence, s'est étendu complaisamment sur l'infirmité physique du célèbre poëte, avec le dédain d'un colosse pour un pygmée. Il nous le représente extrêmement petit, un peu bossu par derrière et par devant, ayant d'ailleurs une figure qui n'était pas déplaisante, avec des yeux animés et vifs. « Il était si faible qu'il avait perpétuellement besoin des services d'une femme, si sensible au froid qu'il portait une sorte de pourpoint fourré, et par dessous une chemise de grosse toile chaude avec de fines manchettes. Quand il se levait on le revêtait d'un corset en toile roide, car il était à peine capable de se tenir droit, jusqu'à ce qu'on l'eût lacé, et alors il mettait une camisole de flanelle. Ses jambes étaient si minces qu'il en augmentait le volume au moyen de trois paires de bas que la servante lui mettait et lui ôtait, car il était incapable de s'habiller et de se déshabiller, et il avait besoin qu'on l'aidât à se mettre au lit et à se lever. » Ces tristes détails appartiennent à une époque plus avancée de la vie de Pope; nous les donnons ici, parce qu'ils se rapportent aussi, à peu de chose près, à sa jeunesse; et que son physique débile, difforme, maladif eut sur la direction de son caractère et de son talent une fâcheuse influence, qui se marqua bien plus fortement dans la suite de sa vie, mais qui est sensible même dans la première partie de sa carrière.

Pope débuta par des *Pastorales* (*le Printemps, l'Été, l'Automne, l'Hiver*), qu'il composa à seize ou dix-sept ans et qui parurent lorsqu'il en avait plus de vingt, en 1709, dans les *Mélanges* de Tonson. Ces productions ne sont remarquables que comme des exercices de style et des modèles de versification; du reste elles manquent de vérité et de charme. Pope, quoiqu'il vécût à la campagne et qu'il fût sensible aux beautés de la nature, ne les apercevait qu'à travers ses réminiscences littéraires et ne savait les peindre qu'en empruntant des couleurs à d'autres poëtes. Son églogue sacrée du *Messie*, qui parut dans *le Spectateur* d'Addison, n'est que la quatrième églogue de Virgile adaptée avec une admirable habileté à l'histoire évangélique et combinée avec des passages d'Isaïe. Pope inventait peu, mais nul ne s'entendait mieux à embellir les inventions d'autrui. Vers le temps où il écrivait ses *Pastorales*, il se lia avec le vieux poëte dramatique Wycherley. Ce représentant de l'école licencieuse de la restauration avait écrit beaucoup de mauvais vers, et il les soumettait à la censure de cet enfant, qui était déjà le premier des versificateurs anglais. Pope se donnait la peine de mettre en bon langage et en bonnes rimes les pitoyables rapsodies du vieux poëte; mais il n'essayait point de cacher le mépris qu'elles lui inspiraient. Wycherley trouvait les corrections utiles, mais il ne pouvait trouver agréa-

bles des remarques qui se résumaient presque toujours dans ces mots : « Ces vers sont si mauvais que pour les rendre bons il faudrait les récrire d'un bout à l'autre »; il les subit quelque temps en disant à ses amis que Pope était incapable de « faire un habillement neuf, mais qu'il s'entendait assez bien à retourner de vieux habits »; à la fin il perdit patience, et redemanda ses manuscrits. Pope les lui renvoya en lui conseillant charitablement de mettre ses vers en prose; c'était, disait-il, le meilleur moyen de les faire agréer au public. Le bon goût littéraire et la malice de Pope s'annoncent dans ce petit épisode : le poëte les révéla d'une manière plus brillante dans son *Essai sur la critique*, écrit à vingt et un ans. On s'est étonné qu'un poëte débutât par une œuvre de critique, et qu'une œuvre qui témoigne de tant de maturité vînt d'un jeune homme; mais il faut reconnaître que l'*Essai sur la critique*, comme les *Pastorales*, n'est que l'exercice d'un admirable écolier. Boileau avait prétendu enseigner comment on compose des ouvrages poétiques; Pope voulut montrer comment on apprend à les juger; pour cela il se contenta de mettre en très-bons vers les préceptes qu'il avait recueillis dans les divers auteurs de *Rhétoriques* et de *Poétiques*, Aristote, Horace, Quintilien, Vida, Boileau; l'*Essai sur la critique* est le résultat de ses lectures, et non de ses réflexions; on n'y trouve ni originalité ni profondeur. Des vérités communes bien dites, des remarques générales spirituellement présentées, une diction nette, aiguisée, quelquefois brillante, une versification ferme et harmonieuse, lui assignent une place honorable parmi les poëmes didactiques, au-dessous de l'*Épître aux Pisons* d'Horace, à côté de l'*Art poétique* de Boileau. Les ouvrages qui suivirent l'*Essai*, et qui sont aussi remarquables par leur variété que par leur perfection, placèrent bientôt Pope au-dessus de tous ses contemporains; *La Forêt de Windsor* (1713), œuvre de sa jeunesse, remaniée plus tard, est un poëme descriptif, où la peinture de la nature extérieure se combine assez heureusement avec les sentiments personnels de l'auteur et ses souvenirs historiques; mais quoiqu'elle contienne de beaux passages, elle a été bien surpassée par Thomson et par Cowper. *Le Temple de la Renommée* (*The Temple of Fame*) vaut mieux, mais ce n'est qu'une imitation, une copie rajeunie de Chaucer. Il n'en est pas de même de *La Boucle de cheveux enlevée* (*The rape of the lock*), composition originale, qui dans son genre n'a pas d'égale. Ce spirituel et élégant poëme a pour sujet un petit événement de société. Lord Petre avait coupé une boucle de cheveux de Mrs Arabella Fermor; cet acte de galanterie familière déplut à la dame, et il en résulta une brouille entre les deux familles. Un ami de Pope lui conseilla de composer sur cet incident un badinage qui pût amener une réconciliation. Pope fit mieux qu'un badinage, il écrivit dans une quinzaine de jours (1711) un poëme en deux chants, qu'Addison qualifia de *merum sal*. Tandis qu'on applaudissait cette agréable production, l'auteur songeait à la développer et à la rendre plus intéressante en y introduisant un merveilleux emprunté au roman français du *Comte de Gabalis*. Les sylphes, les gnomes, Ariel, Momentilla, Crispissa, Umbriel, toute cette mythologie des Rose-Croix était bien à sa place dans un poëme comique, et Pope en a fait le plus habile usage. Tout ce que l'on y peut reprendre, c'est que cet appareil ne tient pas essentiellement à la fable du poëme, qui pourrait s'en passer. Pope avait à un haut degré l'imagination de détail; mais il n'avait pas l'imagination créatrice, qui produit un tout vivant. A part ce défaut d'ensemble, *La Boucle enlevée* est un charmant ouvrage, supérieur à *La Secchia Rapita* de Tassoni et au *Lutrin* de Boileau. Une moquerie vive et délicate, de fines et exactes peintures de mœurs, de la fantaisie et de la gaieté, et par-dessus tout une versification légère et harmonieuse, assurent une valeur durable à une œuvre de circonstance.

Après *La Boucle enlevée*, Pope donna, dans un genre tout différent, une preuve de la flexibilité de son talent. Sa touchante *Lettre d'Héloïse à Abélard* a passé longtemps pour son chef-d'œuvre, et a exercé une grande influence sur la poésie du dix-huitième siècle. Aujourd'hui même, que le goût a changé, il est difficile de résister au charme de cette versification brillante et mélodieuse, et de ne pas admirer l'art avec lequel le poëte a mêlé les descriptions du monastère et du paysage à l'expression des sentiments d'Héloïse; c'est de lui que date cette manière d'associer la nature et la passion dans une sorte de sympathie mélancolique; c'est à lui que remonte l'usage ou l'abus de la religion dans l'amour. Religiosité vague et sentimentale, rêverie mélancolique, tout ce que l'on admire chez des poëtes du commencement de ce siècle se retrouve dans l'*Épître d'Héloïse;* mais ce sont là des beautés qui ont beaucoup vieilli. On ne reproche point à Pope de les avoir employées, puisqu'elles étaient indispensables pour faire agréer à ses contemporains la passion d'Héloïse; mais on lui reproche d'avoir si peu respecté l'âme dont il prétend rendre l'angoisse et les plaintes, et d'avoir mêlé les accents grossiers d'une passion inférieure à la noble et pure exaltation de ces lettres incomparables que l'abbesse du Paraclet adressait à son « seigneur, à son père, à son époux, à son frère ». Cette sensualité équivoque, cette licence insidieuse, sont d'autant plus choquantes que l'*Épître* dans son ensemble est tendre, pathétique, et animée d'un sentiment vrai, que Pope empruntait aux lettres originales, mais qu'il n'a si bien traduit que parce qu'il l'éprouvait lui-même.

Le poëte, qui n'était pas fait pour l'amour, avait la faiblesse de croire que l'amour était fait pour

lui; c'était une illusion dont les plus rudes déceptions eurent peine à le détromper. On trouve dans sa correspondance beaucoup de lettres adressées à des femmes; ces lettres sont presque toutes du plus mauvais ton, d'une galanterie affectée et d'une licence froide. Celles qu'il a adressées à lady Mary Wortley Montague ne font pas exception; cependant, il est certain que cette dame, célèbre par son esprit, lui inspira un sentiment vif et sincère. On en trouve d'incontestables témoignages dans quelques-uns des plus beaux vers de Pope, entre autres dans le fragment qui se termine par ces lignes touchantes : « Que sont le gai parterre, les allées ombragées, le berceau où l'on s'assied le matin, la colonnade où l'on se promène le soir; que sont-ils, sinon les douces retraites où les esprits blessés livrent au vent qui passe des soupirs que personne n'entend? Ainsi le daim frappé, dans un endroit écarté, se couche pour mourir, la flèche au cœur, et là, étendu, invisible, dans un couvert caché au jour, il saigne goutte à goutte, et exhale sa vie haletante. » On a supposé avec raison que la désolation d'Héloïse était un écho de son propre désespoir, de son attachement malheureux pour la spirituelle lady Mary. Tout son tort fut de ne pas être assez persuadé que c'était en effet un amour sans espoir. Enhardi par des marques d'attachement qui ne s'adressaient qu'à son esprit et à sa réputation, il osa espérer que la beauté de son génie ferait oublier sa difformité physique; mais à ce moment (c'est du moins ce que racontait lady Montague), un éclat de rire de la dame le réveilla de son rêve. Il en voulut mortellement à lady Mary de cette déception, et se vengea par d'indignes attaques, auxquelles la dame répondit sur le même ton. Cette querelle amusa les médisants et augmenta l'amertume naturelle du poëte, amertume qui s'était déjà signalée par des satires et qui devint plus âcre avec le temps. Avant de suivre Pope dans cette seconde partie de sa carrière, où il se montra l'imitateur et quelquefois le rival heureux d'Horace, il convient de s'arrêter sur une des œuvres qui lui font le plus d'honneur, sa traduction d'Homère. Ses précédents ouvrages avaient eu beaucoup de succès, mais lui avaient rapporté très-peu d'argent. Vivant à Londres, au milieu d'auteurs faméliques aux gages des libraires, il sentait vivement ce qu'une fortune honnête ajoute d'indépendance et de dignité à la vie. D'un autre côté sa religion lui interdisait tout emploi et toute sinécure, et son caractère libre et fier ne lui permettait pas de compter sur les faveurs de la cour pour augmenter son médiocre patrimoine; il trouva plus digne et plus profitable de s'adresser à la faveur publique. Il proposa aux souscripteurs une traduction de l'*Iliade* en six volumes, in-4°, pour six guinées. La somme était grande, surtout si l'on songe à la valeur de l'argent à cette époque; la souscription n'en fut pas moins bien accueillie, et favorisée par tous les partis, qui se disputaient l'honneur de protéger un si brillant génie. Le libraire Lintot fit au traducteur les conditions les plus libérales. En somme l'*Iliade* anglaise rapporta à Pope 6,500 liv. st. (137,500 fr.); les quatre premiers livres parurent en 1715, les autres suivirent assez rapidement. A peine Pope eut-il terminé cette tâche, qu'il profita de l'enthousiasme du public, et proposa une traduction de l'*Odyssée* pour cinq guinées. Il ne traduisit que les douze premiers livres, et fit achever l'œuvre par Broome et Fenton. Cette spéculation, car on ne saurait lui donner un autre nom, s'acheva en 1725, et fut encore très-lucrative pour Pope. Cette traduction, à ne parler même que de l'*Iliade*, fut donc inspirée par le désir d'acquérir une fortune indépendante beaucoup plus que par le goût littéraire. Pope n'avait pas le choix de l'auteur à traduire, puisque Dryden s'était approprié Virgile; il prit Homère, et l'on assure qu'il s'effraya d'abord des difficultés de l'entreprise; mais bientôt son prodigieux talent de versification lui rendit la tâche si aisée que chaque matin, dans son lit, il expédiait une cinquantaine de vers. Ainsi se poursuivit, avec la facilité d'un travail mécanique, cette œuvre où les fictions d'Homère sont déroulées dans une série monotone de vers bien faits, qui n'ont presque rien gardé du génie de l'original. Pope savait très-peu le grec, et quoiqu'il se soit servi avec beaucoup d'intelligence des traductions latines ou autres qui avaient devancé la sienne, il a manqué assez souvent le sens; ces contre-sens de détail ne sont rien en comparaison du contre-sens général, qui y dénature et travestit la grandeur simple des chants homériques. Cependant telle est la difficulté d'une traduction d'Homère que la version de Pope, si défectueuse comme représentation de l'original, mais si habilement versifiée, n'a pas été surpassée, même par celle de Cowper.

Avec le produit de son *Iliade*, il acheta en 1715, à Twickenham, une maison agréable, qu'il se plut à embellir et où il s'établit avec son père et sa mère. Là, éloigné des tracas de Londres, dans une campagne qu'il aimait, occupé de ses treilles et de son quinconce, de sa grotte et de son jardin, il aurait pu vivre sinon heureux, du moins tranquille, s'il ne s'était pas engagé à plaisir dans toutes sortes de querelles littéraires, et s'il n'avait lancé contre des personnes considérables des traits satiriques qui l'exposèrent à des désagréments et à des désaveux humiliants. Il était très-sensible aux vices et aux défauts d'autrui; il les découvrait avec une sagacité cruelle, et les signalait avec une habileté impitoyable. C'était là une mauvaise disposition, et comme il la trouvait en lui, il la supposait chez les autres. Dans les actes les plus indifférents, il voyait des complots contre lui, et il s'en vengeait à sa manière, par des traits acérés, lancés en cachette, car il avait l'esprit plus courageux que le cœur,

et il ne s'attaquait ouvertement qu'à ceux dont il n'avait rien à craindre. Il donna une preuve de cette disposition maladive dans sa querelle avec Addison. L'auteur du *Spectateur* était le plus grand des écrivains whigs. Pope, par ses traditions de famille, par sa religion appartenait au parti contraire; mais il s'intéressait peu à la politique, et malgré sa liaison amicale avec Swift, le grand pamphlétaire tory, avec Bolingbroke et Atterbury, il resta longtemps en bonnes relations avec Addison et ses amis. Il écrivit même le prologue de la tragédie de *Caton*, dont les whigs firent un manifeste de parti (*voy.* ADDISON). Cette circonstance, qui aurait dû resserrer l'amitié des deux poëtes, fut une des causes de leur rupture. Un auteur des plus médiocres, John Denis, écrivit des *Remarques sur Caton*. Pope, sous prétexte de défendre son ami, mais en réalité pour satisfaire une rancune personnelle, composa un pamphlet sous forme dialoguée (*Narrative of the frenzy of John Denis*), si acerbe et d'un goût si détestable qu'Addison déclina toute participation à une pareille œuvre. Pope éprouva du dépit de ce désaveu; sa colère s'augmenta lorsqu'il apprit qu'Addison donnait des éloges à la traduction du premier livre de l'*Iliade* par Tickell. Il s'imagina que c'était une concurrence montée contre sa grande entreprise, qu'Addison en était l'instigateur, que c'était lui qui avait écrit la traduction publiée sous le nom de Tickell. Rien ne prouve que ses soupçons eussent le moindre fondement. Addison avait le caractère dominateur; habitué à n'avoir autour de lui que des disciples et des lieutenants, il voyait sans doute avec humeur dans ce jeune homme un rival et plus qu'un rival; mais il était incapable d'une mauvaise action, et n'avait jamais songé à nuire au traducteur de l'*Iliade*. Pope cependant lui attribua une indigne trahison, et pour se venger d'un grief imaginaire il écrivit ce *Caractère d'Atticus*, portrait satirique d'Addison, qui contient juste assez de vrai pour rendre le faux vraisemblable, juste assez d'éloges pour donner plus de force à l'attaque. Pope n'a rien écrit qui fasse plus d'honneur à son talent et plus de tort à son caractère. Il raconte avec une satisfaction visible qu'il envoya ce portait d'Atticus à Addison, et que celui-ci le traita dès lors avec beaucoup d'égards. En agissant ainsi, l'auteur de *Caton*, devenu ministre, fit preuve d'une générosité d'autant plus méritoire que l'offenseur, comme papiste, était à la merci du gouvernement et que ses liaisons avec des tories et des jacobites l'exposaient à de dangereux soupçons. Le triomphe des whigs, qui suivit la mort de la reine Anne, fut un des motifs qui décidèrent Pope à vivre dans la retraite de Twickenham. Ses amis l'y visitaient, et il leur écrivait; c'étaient, après Swift, le plus intime de tous, Garth, Arbuthnot, Gay, lord Bolingbroke, le comte d'Oxford, le comte de Peterborough, tous, si l'on excepte Oxford, gens de beaucoup d'esprit et dont quelques-uns avaient un cœur excellent. La récréation favorite de Pope dans ses heures de loisir était de causer avec des peintres et de peindre lui-même; son principal soin était de soigner sa vieille mère, car il n'y eut jamais fils plus tendre et plus dévoué. On s'explique difficilement comment au milieu de ces affections de famille et de ces jouissances de l'esprit, il put trouver du temps pour d'ignobles querelles littéraires. Ses succès lui avaient créé des envieux et des détracteurs parmi cette foule d'auteurs besoigneux et mercenaires qu'exploitaient des libraires malhonnêtes. Au lieu de les mépriser, Pope résolut de réunir tous ceux qui l'avaient attaqué et ceux qui pouvaient l'attaquer, dans une sorte d'épopée satirique qu'il intitula *La Dunciade* (La Guerre des sots). La Sottise, déesse de la littérature, fille du Chaos et de la Nuit éternelle, souveraine des auteurs affamés, veut se donner un favori pour l'instituer roi des sots. Elle choisit Theobald (un écrivain dont le seul tort était d'avoir publié une édition de Shakspeare meilleure que celle qu'avait donnée Pope). Le nouveau roi célèbre son triomphe en établissant des jeux à la manière antique; on y voit figurer des libraires qui courent après un poëte, des critiques qui se disputent, des écrivains qui se battent. Toutes ces luttes sont racontées avec une verve piquante, et sont pleines d'incidents dignes de Rabelais et de Swift. Malheureusement tout ce talent est employé à accabler de malheureux auteurs dont le seul crime est souvent leur misère, et qui étaient d'ailleurs trop médiocres pour mériter même l'immortalité du ridicule. Il en résulte que malgré l'esprit du poëte la lecture de *La Dunciade* est ennuyeuse et déplaisante. Il est juste cependant de reconnaître que nulle part Pope n'a montré autant d'imagination et de vigueur; les derniers vers (l'Apothéose de la Sottise) sont admirables. Depuis Aristophane la poésie satirique ne s'était pas élevée à cette hauteur.

Un autre ouvrage composé à Twickenham, et beaucoup plus digne de cette paisible retraite, fut son *Essai sur l'homme* (1733-1734). Dans quatre épîtres, adressées à Saint-John, lord Bolingbroke, l'auteur considère l'homme d'une manière générale, dans ses rapports avec l'univers, l'homme en lui-même et comme individu, l'homme par rapport à la société, l'homme par rapport au bonheur. Ce plan est bien conçu et le poëte l'a bien exécuté; ses observations sont fines et exactes, ses préceptes excellents; son style est, comme toujours, brillant, clair, harmonieux; ce qui lui manque, c'est l'imagination créatrice, qui, comme dans Lucrèce, donne la vie aux abstractions; ce qui lui manque aussi c'est la profondeur et la nouveauté des idées. Il avait puisé dans ses conversations avec lord Bolingbroke des principes de métaphysique dont il était loin de savoir les conséquences. L'optimisme tel

qu'il l'expose est une théorie superficielle, qui excitait à bon droit les railleries de Voltaire. S'il avait creusé cette doctrine jusqu'au fond, il aurait atteint le panthéisme de Spinoza; il est probable que Bolingbroke allait jusque-là, mais il est certain que Pope, quelles que fussent ses opinions religieuses, restait bien en deçà. Comme beaucoup d'esprits de sa génération, il gardait les formes du christianisme en inclinant vers ce que l'on a nommé la religion naturelle. Sa *Prière universelle*, qui est comme la conclusion lyrique de l'*Essai sur l'homme*, est une paraphrase philosophique du *Pater*. On peut la mettre à côté de l'*Hymme à Jupiter* par Cléanthe. Un professeur de Genève, le calviniste Crousaz, attaqua les doctrines de l'*Essai sur l'homme* comme anti-chrétiennes, et cette polémique aurait causé des embarras au poëte s'il n'eût trouvé un défenseur dans le plus intraitable des théologiens anglicans, Warburton. Celui-ci se porta garant de l'orthodoxie de Pope, et découvrit dans l'*Essai sur l'homme* une foule d'excellents principes religieux auxquels l'auteur n'avait jamais pensé. Pope, un peu étonné d'être aussi chrétien, mais charmé d'avoir trouvé une caution irrécusable, continua ses poésies morales, auxquelles il mêla malheureusement un supplément et une refonte de *La Dunciade* (1742). Dans le poëme remanié, Cibber, le poëte lauréat, a remplacé Théobald comme roi des sots. Cibber ne supporta pas cette injure, et riposta par un violent pamphlet, que Pope affecta de dédaigner, mais qui lui causa, dit-on, une vive émotion. Cette pitoyable guerre troubla les dernières années du poëte. Peut-être ne s'y engagea-t-il que pour faire diversion à ses ennuis. La gloire et la fortune ne lui avaient pas donné le bonheur, et depuis la mort de sa mère, malgré les soins de quelques amis dévoués, il se sentait cruellement isolé. On est touché de le voir s'attacher avec un redoublement d'affection à une amie d'enfance, Martha Blount. Celle-ci ne répondait nullement à la passion du poëte, et sans même daigner déguiser son insensibilité, elle exerçait sur lui une véritable domination. On rapporte qu'un jour, déjà bien affaibli par la maladie, Pope prenait l'air sur sa terrasse, assis entre lord Bolingbroke et lord Marchmont; il aperçut à quelque distance Martha Blount, et pria lord Marchmont de l'inviter à s'approcher. Ce seigneur s'acquitta de la commission; mais miss Blount se contenta de répondre : « Quoi ! il n'est pas encore mort ! » Malgré cette révoltante indifférence, Pope l'institua sa légataire universelle, et pour lui complaire il inscrivit dans son testament un codicille blessant pour Allen, dont il n'avait eu qu'à se louer.

Sa vie, comme il le disait, n'avait été qu'une longue maladie; et l'on s'étonne qu'il ait vécu jusqu'à cinquante-six ans. Au commencement de mai 1744, tout lui annonçait une fin prochaine; il la vit venir avec un calme courage, et passa ses derniers jours à causer de morale avec ses amis. Il était très-faible, et avait des intervalles de délire, mais il recouvrait bientôt sa lucidité. Un de ses amis lui demanda s'il ne voulait pas mourir comme son père et sa mère, et s'il ne fallait pas appeler un prêtre. « Je ne suppose pas que ce soit essentiel, dit-il; mais ce sera convenable, et je vous remercie de m'y avoir fait penser. » Il expira le 30 mai au soir, « si doucement, dit Spence, que les assistants ne s'en aperçurent pas ».

Pope est un de ces caractères complexes, plein de replis et de détours qu'il est difficile de comprendre et qu'on est tenté de juger sévèrement. Mais de ce que sa vie littéraire renferme beaucoup d'actes condamnables, il serait peu équitable d'en conclure, comme on l'a fait quelquefois, qu'il avait une âme fausse, perfide et méchante; il avait plutôt une âme chagrine et malade dans un corps malade. Sa débilité physique lui rendait nécessaires des soins continuels; il s'était habitué à les recevoir, à les exiger avec cet égoïsme impatient particulier aux personnes infirmes. Il aimait l'argent, parce que l'argent donne l'indépendance; mais il plaçait l'indépendance au-dessus de tout, et il ne sollicita ni n'accepta jamais les faveurs du gouvernement. Sa conduite avec les grands personnages qui le recherchaient fut toujours digne. Il était soupçonneux, et croyait trop facilement à de mauvais sentiments chez les autres; mais avec les personnes dont il était sûr il se montra bienveillant, fidèle et dévoué. Comme poëte il obtint rapidement une immense réputation, qui après s'être maintenue pendant près d'un siècle a beaucoup baissé de nos jours, sans cependant s'éclipser. En analysant ses ouvrages dans le cours de cette notice, nous avons assez insisté sur ses défauts; il est juste de signaler en finissant son principal mérite, qui fut de donner à la versification anglaise une élégance, une clarté, une harmonie continuelles inconnues avant lui. Son pays a eu de plus grands poëtes, il n'a pas eu d'aussi parfait écrivain en vers; Pope prosateur est très-remarquable. De tous ses ouvrages sa correspondance est aujourd'hui celui qui offre la lecture la plus agréable et la plus instructive. Ses lettres, trop travaillées et même un peu apprêtées, sont vives, spirituelles et d'un style excellent; elles nous font vivre dans la société brillante dont il était le favori, et tout en nous laissant apercevoir ses nombreux défauts, elles nous donnent en somme une idée favorable de son caractère.

La première édition authentique des *Œuvres complètes de Pope*, faite d'après ses dernières volontés et contenant ses dernières corrections, fut publiée par Warburton, qui y joignit un long commentaire; Londres, 1751-1760, 9 vol. in-8°. Depuis cette époque il a paru beaucoup d'éditions de Pope; les principales sont celles de William Lisle Bowles : *The Works of Alexan-*

der Pope, in verse and prose; containing the principal notes of d[rs] Warburton and Warton, illustrations, and critical and explanatory remarks by Johnson, Wakefield, A. Chalmers and others, to which are added, new first published, some original letters, with additional observations and memoirs of the life of the author; Londres, 1806, 10 vol. in-8°; — de Warton; Londres, 1822, 9 vol. in-8° (nouvelle édition); — de William Roscoe : *The Works of Alexander Pope, with notes and illustrations by himself and others; to which are added a new life of the author, an estimate of his poetical character and writings and occasional remarks;* Londres, 1824, in-8°. Bowles en publiant les *Œuvres de Pope* les accompagna d'une notice et d'observations généralement défavorables; son édition donna lieu à une polémique tardive, mais très-animée, dans laquelle on vit avec étonnement que le plus ardent défenseur du grand poëte classique du dix-huitième siècle était le grand poëte romantique du dix-neuvième, lord Byron. M. Elwyn a annoncé en 1861 une édition complète des œuvres de Pope.

Léo Joubert.

Samuel Johnson, *The Lives of the english poets.* — *Biographia britannica.* — Joseph Spence, *Anecdotes, observations and characters of books and men, collected from the conversation of M. Pope, and other eminent persons of his time;* Londres, 1820, in-8°. — *Notices et mémoires* de Warburton, Warton, Bowles, Roscoe, dans leurs éditions. — Lord Byron, *Letter to John Murray on the Rev. W. L. Bowles's strictures on the life and writings of Pope;* Londres, 1821, in-8°. — Bowles, *Letters to Lord Byron.... Letter to M. Campbell...;* Londres, 1822, in-8°. — *A final appeal to the literary public relative to Pope;* Londres, 1826, in-8°. — O. Gilchrist, *Three letters to the R. W. L. Bowles;* Londres, 1820, 1821, — *The quarterly Review,* octobre 1820, octobre 1825. — D'Israeli, *Quarrels of authors.* — Thackeray, *The english humorists.* — Rob. Carruthers, *Life of Alex. Pope;* Londres, 1857, in-8°.

POPELINIÈRE (La). *Voy.* La Popelinière et Le Riche.

POPHAM (Sir *Home Riggs*), marin anglais, né le 12 octobre 1762, à Gibraltar, mort le 11 septembre 1820, à Cheltenham. Sa famille était originaire d'Irlande, et son père, consul à Tétuan, avait eu de différents lits quarante-quatre enfants. Il sortit de l'université de Cambridge pour entrer comme simple matelot dans la marine royale; et parvint en 1782 au grade de lieutenant. Envoyé une première fois dans l'Inde pour inspecter New-Harbour, sur la rivière Hoogly, qu'on représentait comme propre à devenir un arsenal maritime (1788), on l'y retrouve en 1791 commandant un bâtiment marchand, à bord duquel il procéda à la découverte et à la reconnaissance du détroit situé au sud de l'île de Poulo-Pénang; la carte en ayant été gravée et publiée, il reçut à cette occasion les compliments de l'amirauté et de plusieurs capitaines de la Compagnie des Indes. La guerre de la révolution française le fit rappeler sur les vaisseaux de l'État : employé dans l'armée du duc d'York, il prit part à la défense de Nieuport et au siége de Nimègue, et présida en 1794 au rembarquement des troupes anglaises. En 1798 il fit adopter au gouvernement un plan pour l'organisation d'un corps de marine, et il conduisit en second une expédition qui réussit à détruire les écluses et les bassins du canal d'Ostende à Bruges. Après avoir visité plusieurs ports de la Russie du nord, il fut envoyé dans la mer Rouge, et stipula avec le nouveau vice-roi d'Égypte plusieurs concessions en faveur de la Compagnie des Indes, ce qui valut entre autres avantages à l'Angleterre le monopole du café de l'Arabie (1803). En 1806 il concourut à la prise du cap de Bonne-Espérance et de Buénos-Ayres; mais comme le succès en définitive ne justifia point son audace, il fut traduit devant une cour martiale et reçut une sévère réprimande. Toutefois, il ne quitta pas le service actif, fit partie de l'expédition de Flessingue (1809) et surveilla les côtes de l'Espagne. En 1814 il reçut le grade de contre-amiral. Sir H. Popham avait siégé au parlement; il était membre de la Société royale de Londres. On a de lui : *Description of Prince of Wales' island* (1805, in-8°) et *Rules and regulations to be observed in H. M. ships* (1805, in-4°).

Un auteur de ce nom, Popham (*Edward*), fils d'un membre du parlement, né en 1738, devint recteur de Chilton (Wiltshire), où il mourut, en septembre 1815. Il a laissé : *Selecta poemata* (1774, 3 vol.); *Illustrium virorum elogia sepulchralia* (1778, in-8°); *Remarques sur divers textes de l'Écriture* (1809, in-8°), etc.

Annual biography, 1821. — Gorton, *Biogr. dict.*

POPINCOURT. Ce nom, bien connu dans l'édilité parisienne, est celui d'une ancienne famille parlementaire dont voici les principaux membres :

Jean I[er] de Popincourt s'appelait ainsi du fief de Popincourt, situé près de Roye en Picardie. Jean I[er] vint à Paris dans le cours du quatorzième siècle. Chevalier, conseiller du parlement, il devint premier président, le 14 avril 1400, et mourut très-âgé, le 21 mai 1403, d'un excès de galanterie, d'après une chronique particulière du parlement. Il possédait à quelque distance de Barbette, hors des murs de Paris et dans le voisinage de Mesnilmontant, une maison de campagne. Diverses habitations se groupèrent peu à peu dans le voisinage. Ce hameau, qui prit le nom de *Popincourt*, et par abrégé *Pincourt*, fut réuni, sous le règne de Louis XIII, au faubourg Saint-Antoine. Il forme aujourd'hui le quartier Popincourt.

Blanche de Popincourt, fille du précédent, née vers 1380, morte le 10 décembre 1422, épousa, vers 1410, en secondes noces, Simon Morhier, gentilhomme chartrain, prévôt de Paris, sous les Anglais, qui joua un rôle historique au quinzième siècle. Elle fut inhumée dans l'église du Mesnil-Aubry. Son monument funéraire subsiste inconnu, mutilé et foulé aux pieds, parmi les dalles qui servent de pavage à cette paroisse

rurale. La tombe de Blanche de Popincourt, indépendamment des souvenirs historiques, est l'un des spécimens les plus intéressants de l'art au quinzième siècle.

Jean II de POPINCOURT, frère de Blanche, fut, après sa sœur, seigneur de Liancourt (Oise) et de Sarcelles près le Mesnil-Aubry. Il exerça, comme son père, la magistrature et eut pour fils

Jean III de POPINCOURT, successivement conseiller au parlement en 1455, substitut du procureur général en 1456, président des comptes en 1459, ambassadeur en Angleterre, président du parlement sous Louis XI, et qui mourut le 25 mai 1480.

Claudine DE POPINCOURT, fille unique du précédent, épousa, en 1463, Jean du Plessis, seigneur de Perrigny, et lui porta en dot la terre de Liancourt. La lignée des du Plessis finit elle-même par une fille, *Jeanne-Charlotte*, mariée, en 1659, à François VII, duc de la Rochefoucauld, tige des la Rochefoucauld-Liancourt. A. V—V.

Vallet-Viriville, *Notice sur deux monuments funéraires*, citée à la bibliographie de l'article PLUYETTE.

POPMA (*Ausone*), jurisconsulte et philologue hollandais, né en 1563, à Alst, en Frise, mort en 1613. Après avoir étudié les belles-lettres et le droit à Cologne et à Louvain, il consacra sa vie à des travaux d'érudition. On a de lui : *De usu antiquæ locutionis*; Leyde, 1606, Strasbourg, 1618, in-8°; — *De differentiis verborum*; Marbourg, 1635, 1673, in-8°; Leipzig, 1694, 1741, 1769, in-8° : cet estimable ouvrage fut le premier traité un peu complet sur les synonymes latins; — *De ordine et usu judiciorum*; Arnheim, 1617, in-4°; — des *Commentaires* sur Varron, Caton, Velleius Paterculus, sur les *Épîtres* de Cicéron à Atticus, etc.

Ses trois frères, *Cyprien*, *Sixte* et *Titus* se sont aussi fait connaître par divers travaux sur l'antiquité; le dernier a publié un traité *De operis servorum*; Anvers, 1606, in-8°; reproduit dans le *Thesaurus* de Polenus.

Dan. Richter, *Vita Ausonii a Popma*; Annaberg, 1744, in-4°. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

POPON ou **POMPON** (*Maclou*), magistrat français, né en 1514, en Bourgogne, mort le 6 mars 1577, à Dijon. Il avait comme avocat une certaine réputation au barreau de Dijon, lorsqu'il fut, en 1544, admis au parlement avec le titre de conseiller. Il cultivait les lettres, jouait passablement du luth et possédait une bibliothèque nombreuse pour le temps. Il comptait Théodore de Bèze parmi ses amis. Plusieurs écrivains ont parlé de lui avec éloges, et son confrère Jacques de Vintimille invita tous les beaux-esprits de la Bourgogne à célébrer son savoir et ses vertus; il forma de leurs vers un recueil, devenu fort rare, et intitulé *Macuti Pomponii Monumentum* (Lyon, 1578, et Paris, 1583, in-8°). Popon a laissé quelques morceaux inédits.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*, II.

POPPE (*Jean-Henri-Maurice* DE), savant écrivain technologique allemand, né le 16 janvier 1776, à Gœttingue, mort en 1852. Fils d'un mécanicien, il devint en 1804 professeur de mathématiques et de physique au gymnase de Francfort, et obtint en 1818 une chaire de technologie à l'université de Tubingue, qu'il occupa jusqu'en 1843, année où il prit sa retraite. Parmi ses soixante et quelques ouvrages, qui ont puissamment contribué à populariser en Allemagne les sciences mathématiques et physiques, ainsi que les nouveaux procédés industriels, nous citerons : *Theoretisches and praktisches Woerterbuch der Uhrmacherkunst* (Dictionnaire théorique et pratique de l'art de l'horlogerie); Leipzig, 1799-1800, 1810, 2 vol.; — *Geschichte der Uhrmacherkunst* (Histoire de l'horlogerie); ibid., 1800, in-8°; — *Encyclopædie des gesammten Maschinenwesens* (Encyclopédie pour tout ce qui concerne les machines); ibid., 1800-1827, 8 vol. in-8°; — *Geschichte der Technologie seit der Wiederherstellung der Wissenschaften* (Histoire de la technologie depuis la renaissance); Gœttingue, 1707-1811, 3 vol. in-8°; — *Technologisches Lexikon*; Stuttgard, 1816-1820, 5 vol. in-8°; — *Die Branntweinbrennerei und Essigfabricazion* (La distillerie et la fabrication du vinaigre); Tubingue, 1826, 1834, in-8°; — *Die Bierbrauerei* (L'Art de la brasserie); ibid., 1826, 1834, in-8°; — *Neueste Handwerks und Fabrikschule* (L'école de l'artisan et du fabricant, d'après les découvertes les plus récentes); ibid., 1827-1836, 9 vol. in-8°; — *Geschichte der Erfindungen in den Künsten und Wissenschaften von den ältesten Zeiten bis zu den neuesten* (Histoire des découvertes dans les arts et les sciences depuis les temps les plus anciens jusqu'aux plus modernes); Dresde, 1828-1829, 4 vol. in-8°; — *Geschichte der Mathematik* (Histoire des mathématiques); Tubingue, 1828, in-8°; — *Die praktische Mechanik* (Mécanique pratique); Zurich, 1843, in-8°; — *Geschichte aller Erfindungen* (Histoire de toutes les inventions); Stuttgard, 1837, in-8°; — *Technologisches Universal-Handbuch* (Manuel universel de technologie); ibid., 1837-1840, 3 vol. in-8°; — *Der Papparbeiter* (L'Ouvrier en cartonnage); Ulm, 1840, in-8°; — *Neuer Wunderschauplatz der Künste und interessantesten Erscheinungen im Gebiete der Magie, Alchimie, Physik nach den bekanntesten Forschern seit Paracelsus* (Nouveau spectacle merveilleux des arts et des phénomènes les plus intéressants dans le domaine de la magie, de l'alchimie, de la physique, d'après les recherches des savants les plus connus depuis Paracelse); Stuttgard, 1839, 6 vol. in-12; — *Ausführliche Volksgewerbslehre* (Enseignement détaillé de l'industrie pour le peuple); ibid., 1842; 7° édit., 1855.

Conversations-Lexikon.

POPPÉE (*Sabina Poppæa*), impératrice romaine, morte en 66 ap. J.-C. Elle était fille de T. Ollius, qui lié avec Séjan fut entraîné dans sa chute

et prit le nom de son aïeul maternel, Poppæus Sabinus, illustré par un consulat et un triomphe. « Rien ne lui manquait, dit Tacite, si ce n'est une âme honnête. Sa mère, qui surpassait en beauté toutes les femmes de son temps, lui avait transmis tout ensemble ses traits et l'éclat de son nom. Ses richesses suffisaient à son rang : son langage était poli, son esprit agréable. Cachant sous les dehors de la modestie des mœurs dissolues, elle paraissait rarement en public, et toujours à demi voilée. Prodigue de sa renommée, elle ne distingua jamais un amant d'un époux. » Elle épousa d'abord un chevalier romain, Rufus Crispinus, et en eut un fils. Othon, qui fut depuis empereur, était alors le plus brillant des favoris de Néron : séduite par sa jeunesse, son faste et son crédit, elle se livra à lui. Un mariage cimenta bientôt cet adultère. Othon, soit pour flatter sa propre vanité, soit pour exciter le désir de Néron, ne cessait de vanter devant lui les charmes de Poppée. Admise au palais, elle feignit d'être éprise de la beauté de l'empereur. Celui-ci, de son côté, conçut pour elle une passion qu'elle sut enflammer par des caresses et des refus habilement calculés. Le mari importun fut bientôt exclu de la cour, et envoyé en Lusitanie pour la gouverner. Poppée consentit alors à devenir la concubine de Néron, mais c'était dans l'espoir de régner un jour à la place d'Octavie. Les motifs qui rendaient cette princesse insupportable à son époux, le sang de Claude et l'attachement du peuple romain, l'empêchaient de la répudier. Agrippine, en outre, redoutant sans doute une influence rivale, l'avait prise sous sa sauvegarde. Poppée, pour lui enlever cet appui, aigrit les ressentiments de Néron contre son ambitieuse mère, et c'est en partie à son instigation qu'il se défit d'elle par un meurtre. Encouragé par les éloges qu'on accorda à son parricide, Néron se sépara d'Octavie sous prétexte de stérilité, et après avoir inutilement calomnié sa vertu, la relégua en Campanie. Les murmures du peuple l'obligèrent à l'en rappeler. Poppée, dont la haine était envenimée par la crainte, ne vit plus de salut pour elle que dans la mort de sa rivale. Impliquée dans un prétendu complot avec Anicetus, assassin d'Agrippine, Octavie fut exilée dans l'île de Pandataria, et y fut bientôt égorgée. Sa tête fut mise sous les yeux de Poppée (62). Le triomphe de Poppée ne devait pas être de longue durée. L'année suivante elle accoucha d'une fille, à Antium. Néron, au comble de la joie, donna le titre d'Auguste à la mère et à la fille, et célébra des fêtes et des jeux en leur honneur. Mais l'enfant mourut au bout de quatre mois. Poppée périt elle-même trois ans après, victime de la brutalité de son époux, qui lui donna un coup de pied pendant une seconde grossesse (66). Néron se montra inconsolable d'une perte dont il était l'auteur. Non content de faire embaumer son corps et de le déposer dans le tombeau des Jules, il prononça lui-même son éloge funèbre, décréta son apothéose, et les dames romaines lui élevèrent un temple. Le peuple, qui abhorrait la barbarie et l'impudicité de Poppée, se réjouit de sa mort; les Juifs la regrettèrent sans doute, parce qu'elle avait protégé leur culte. G. R—T.

Tacite, *Ann.*, XIII-XVI. — Suétone, *Néron*, 35; *Othon*, 3. — Plutarque, *Galba*, 19. — Dion Cassius, LXI-LXIII. — Pline, *H. nat.*, XI, XII, XXVIII, XXXIII, XXXVII. — Josèphe, *Antiquités*, XX, 8, § 11.

POPPI (*Il*). *Voy.* MORANDINI.

* **POPPO** (*Ernest-Frédéric*), philologue allemand, né le 13 août 1794, à Guber, dans la Basse-Lusace. Après avoir étudié la philologie sous G. Hermann et Bœckh, il devint professeur au gymnase de sa ville natale et ensuite au lycée Frédéric à Francfort. On a de lui : *Observationes criticæ in Thucydidem;* Leipzig, 1816; — *De usu particulæ* ἄν; ibid., 1816; — *Bemerkungen über die verschiedenen Lehrarten* (Remarques sur les diverses méthodes d'enseignement); Francfort, 1819; — *Bemerkungen über die Rhythmen und die Dialecte der griechischen Tragiker* (Remarques sur les rhythmes et le dialecte des tragiques grecs); 1821; — *Sur l'île de Chio*, 1822; — *Sur le siége de Syracuse*, 1837; — *De latinitate falso aut merito suspecta;* 1840-1850, 2 parties. Le principal ouvrage de Poppo est son excellente édition de Thucydide, remarquable par la pureté du texte et l'exactitude des commentaires; elle a paru à Stuttgard, 1821-1840, 11 vol. suivis du *Supplementum Betantii lexici Thucydidei*, 1845-1847, 2 parties.

Conversations-Lexikon.

POQUELIN. *Voy.* MOLIÈRE.

POQUET (*Pierre*), jurisconsulte français, né vers le milieu du quatorzième siècle, à Arbois, mort en 1408, à Paris. Après s'être distingué au barreau du parlement de Paris, il entra, en 1369, dans l'ordre des Célestins, dont il fut élu cinq fois provincial. Estimé pour son savoir et sa piété, il fut le confesseur du vénérable Pierre de Luxembourg. Il a écrit, selon Dunod (*Hist. de l'Église de Besançon*), des *Consilia juridica*, qui n'ont jamais été imprimés; parmi ses autres ouvrages, nous citerons son *Rationarium de vita Christi*, dont on conserve deux manuscrits à la Bibliothèque impériale de Paris.

Le P. Becquet, *Gallicæ Cœlestinorum congregationis elogia*, p. 95.

PORBUS ou **POURBUS** (*Pieter*), peintre et ingénieur hollandais, né à Gouda, entre 1500 et 1513, mort en 1583 ou 1584, à Bruges, où il était venu s'établir. Il a peint des tableaux d'histoire et des portraits estimés. On voit un tableau de lui dans la grande église de sa ville natale, un au musée du Louvre, daté de 1566, et un portrait de femme au musée de Rotterdam.

PORBUS (*Franz*), dit *le vieux*, fils du précédent, né en 1540, à Bruges, où il est mort, entre 1580 et 1584. Élève de son père et de Franz Floris, dont il épousa la nièce, il peignit tous les

genres avec un égal succès. Supérieur à son père, il fut de beaucoup dépassé par son fils. L'Académie de Saint-Luc d'Anvers le reçut au nombre de ses membres, en 1569.

PORBUS (*Frans*) *le jeune*, fils et élève du précédent, né à Anvers, en 1570, mort à Paris, en 1622. Porbus le jeune voyagea beaucoup avant de venir se fixer définitivement à Paris, et fut reçu à l'Académie de Saint-Luc d'Anvers comme franc-maître, en 1591. Il peignit l'histoire, mais excella surtout dans le portrait. Le musée du Louvre possède plusieurs toiles de lui : Une *Cène* datée de 1618, *Saint François d'Assise recevant les stigmates* (1620), le portrait du garde des sceaux de Louis XIII, *Guillaume du Vair*, celui de *Marie de Médicis*, et deux portraits en pied de *Henri IV*. L'une de ces dernières toiles, justement célèbres, porte la date de 1610. On voyait dans la grande salle de l'hôtel de ville de Paris deux tableaux de Porbus qui ont disparu dans la révolution.

F. Villot, *Notices*. — Mariette, *Abcdario*. — W. Burger, *Musées de Hollande*. — Félibien, *Entretiens sur la Vie des Peintres*. — Descamps, *Hist. des peintres flamands*.

PORCACCHI (*Tommaso*), savant littérateur italien, né vers 1530, à Castiglione Aretino (Toscane), mort en 1585, à Venise. Afin de satisfaire son goût pour l'étude, il visita les principales villes de l'Italie, résida quelque temps à Florence et à Bologne, et s'établit en 1559 à Venise, où il eut le comte de Savorgnano parmi ses plus zélés protecteurs. Ses écrits sont fort nombreux; nous citerons : *I Paralleli ed esempli simili*; Venise, 1566, in-8°; — *Il primo volume delle cagioni delle guerre antiche*; ibid., 1566, in-4°; la suite n'a point paru; — *La Nobiltà della città di Como descritta*; ibid., 1569, in-4°; — *L'Isole più famose del mondo*; ibid., 1572, in-fol.; 2ᵉ édit., augmentée, 1576, in-fol. : cet ouvrage, assez recherché pour la connaissance des îles, est orné de plans gravés par Girolamo Porro; — *Funerali antichi di diversi popoli e nazioni*; ibid., 1574, in-4° : le même artiste en a dessiné les figures; — *Historia dell' origine e successione della familia Malaspina*; Vérone, 1585, in-4°. Porcacchi s'était lié à Venise d'une étroite amitié avec l'imprimeur Gabriel Giolito; il lui suggéra l'idée de publier une double collection des historiens de l'antiquité (*Collana greca* et *Collana latina*), en surveilla l'impression, et s'employa même à en mettre plusieurs en langue italienne, Quinte-Curce et Pomponius Mela par exemple. En outre il fit paraître, comme éditeur, en les enrichissant de préfaces, de notes et d'additions : *Istoria di Milano* de Bern. Corio (1565, in-4°); *Lettere di XIII uomini illustri raccolte* (1565, 1571, 1582, in-8°); *Raccolta di prediche di diversi illustri predicatori* (1565, in-8°); *Orlando furioso* d'Arioste (1566, in-4°); *L'Arcadia* de Sannazar (1567, in-4°); *Lettere amorose* de Parabosco (1568, in-4°); *Opere* de Delminio (1568, in-8°); *Antichità di Roma*, de B. Gamucci (1569, in-8°); *Istoria d'Italia* de Fr. Guicciardini (1574, in-4°); *Facetie, motti e burle* de L. Domenichi (1581, in-8°); *Gli Asolani* de Bembo (1584, in-12); *La Fabrica* de Fr. Alunno (1584), etc. Enfin on trouve quelques pièces de cet infatigable érudit dans les *Deliciæ poet. ital.*, t. I. P.

Ghilini, *Theatro d'huomini letter.*, I, 217. — Niceron, *Mémoires*, XXXIV.

PORCARI (*Étienne*), conspirateur italien, pendu le 7 janvier 1453, à Rome. L'admiration profonde qu'il éprouva dès sa jeunesse pour les héros de la Grèce et de l'ancienne Rome lui inspira le dessein de soustraire sa patrie à la domination des souverains pontifes et d'assurer son indépendance en rétablissant la république. Nicolas V essaya de le gagner en le nommant podestat d'Anagni. De retour à Rome, Porcari profita du tumulte qu'occasionnèrent les jeux de la place Navone pour appeler le peuple aux armes. Cette sédition fut promptement apaisée, et Porcari fut exilé à Bologne. Se voyant dans l'impossibilité d'agir par lui-même, il développa son plan à son neveu Sciarra, et le chargea de rassembler trois cents soldats et quatre cents exilés qui se tenaient cachés dans les maisons que possédait à Rome la famille Porcari. Le 5 janvier 1453 tous les conjurés se réunirent pour un grand repas chez la sœur de Porcari. Celui-ci s'étant échappé de Bologne paraît au milieu d'eux vêtu d'une robe de pourpre brochée d'or; son projet était d'arrêter le lendemain le pape et les cardinaux pendant qu'ils officieraient à Saint-Pierre, et de se rendre maître à la faveur de tels otages du château Saint-Ange et des portes de la ville. Mais un traître avait déjà dénoncé toute la conspiration au grand juge; les conjurés furent tous arrêtés à l'exception de Sciarra, qui s'ouvrit un passage l'épée à la main. Porcari fut pendu le surlendemain au château Saint-Ange après un semblant d'instruction; neuf autres de ses complices le furent également au Capitole. S. R—D.

J. Manetti, *Vita Nicolai V*. — Giorgi, *Vita Nicolai V*. — Raynald, *Annales ecclesiastici*, XXVIII.

PORCELLIO (*Pietro*), littérateur italien, vivait dans le milieu du quinzième siècle. On a prétendu qu'il avait gardé les pourceaux dans sa jeunesse, et l'on a tiré de là l'origine de son nom. D'après l'épitaphe qu'il s'est composée lui-même, on voit qu'il appartenait à la famille des Pandoni et que Naples était sa patrie. Sous le pontificat d'Eugène IV, il fut jeté en prison, puis banni de Rome pour avoir pris part au soulèvement du peuple en 1434. Il était secrétaire d'Alfonse, roi de Naples, lorsque ce prince l'envoya en 1452 dans l'armée des Vénitiens avec mission d'écrire une relation exacte de la guerre que leur chef, Jacopo Piccinino, soutenait contre le duc de Milan. Ce célèbre condottiere le logeait avec lui et l'admettait tous les jours à sa table. Porcellio fut encore attaché à Frédéric, duc

d'Urbin, et à Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, qui le dépêcha même en ambassade auprès du duc François Sforza. Il reçut aussi le titre de poëte lauréat. Tous ces honneurs ne le tirèrent pas de la pauvreté, dans laquelle il était né. S'il faut en croire Volterrano, il mourut à Rome, dans un âge assez avancé. On a de lui : *Commentaria comitis Jacobi Piccinini*, insérés dans le t. XXII des *Script. rer. ital.* de Muratori; quelques poésies d'un style simple et naturel dans un recueil impr. en 1539 (*Trium poetarum opuscula;* Paris, in-8°), et plusieurs morceaux inédits. P.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2e part. 89-92, 227.

*PORCHAT (*Jean-Jacques*), littérateur suisse, né le 20 mai 1800, à Crète, près de Genève. Après avoir enseigné à l'académie de Lausanne le droit romain et depuis 1832 la littérature latine; il résigna sa chaire à la suite de la révolution qui eut lieu dans le canton de Vaud en 1845, et fit depuis un séjour prolongé à Paris. On a de lui un recueil de fables et plusieurs poésies : *La Mission de Jeanne d'Arc*, drame en cinq journées, en vers; Paris, 1844, in-18; — *Winkelried*, drame en cinq actes; — *Trois mois sous la neige, journal d'un jeune habitant du Jura*; Paris, 1849, in-18 : cet ouvrage, destiné aux écoles primaires, a été couronné par l'Académie française, qui s'est plu à reconnaître la pureté et l'élégance de style qui distingue des écrits de M. Porchat; — plusieurs livres pour la jeunesse. Il a traduit en vers les *Poésies* de Tibulle, 1830; il a aussi traduit l'*Histoire de France* de Ranke; le roman de *Charlotte Ackermann*, d'Otto Muller, et les *Œuvres complètes* de Gœthe; Paris, 1859 et suiv.

Documents particuliers.

PORCHER DE LISSONAY (*Gilles-Charles*), comte DE RICHEBOURG, pair de France, né en 1753, à La Châtre, mort le 10 avril 1824, à Paris. Avant la révolution, bien qu'il exerçât la médecine, il fut subdélégué, puis procureur du roi dans sa province; par suite des élections populaires, il devint maire de sa ville natale et député suppléant à l'Assemblée législative. En 1792 il prit place parmi les membres de la Convention, et vota, dans le procès de Louis XVI, pour la détention et le bannissement à la paix. Travailleur infatigable, il fit, au nom du comité de législation, de fréquents rapports, et travailla dans les départements du centre où il fut envoyé pour ramener l'ordre et la justice. C'est sur son rapport que le 12 prairial an III (juin 1795), fut proposée l'abolition du tribunal révolutionnaire, qui, malgré la victoire des thermidoriens, n'avait cessé de fonctionner jusqu'alors. La double élection des départements de l'Indre et du Cher le porta au Conseil des Anciens, et il s'y montra attaché aux institutions républicaines. Il en sortit en 1798, devint membre de la commission administrative des hôpitaux de Paris, et eut avec les médecins de l'hôtel-Dieu des démêlés qui causèrent un certain bruit. Il venait d'être révoqué (avril 1799), lorsque les électeurs de l'Indre le firent rentrer au Conseil des Anciens. Son adhésion au coup d'État de brumaire lui valut une place de sénateur, 24 décembre 1799, la croix de commandant de la Légion d'honneur (25 prairial an XII), et le titre de comte (1808), qu'il ajouta au nom de Richebourg. En 1814 il signa l'acte de déchéance de Napoléon, et passa dans la nouvelle chambre des pairs, où il vota constamment avec le parti constitutionnel. Dans le procès du maréchal Ney, il s'était prononcé pour la peine de la déportation.

Son fils, *Jean-Baptiste*, né le 17 décembre 1784, suivit la carrière des armes, et fut aide de camp de Massena. Il succéda à son père dans la pairie.

Moniteur univ., 4 août 1824. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

PORCHÈRES. *Voy.* ARBAUD.

PORCHERON (*David-Placide*), érudit français, né en 1652, à Châteauroux, où son père était avocat fiscal, mort en 1694, à Paris. A vingt ans il prononça ses vœux dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur. Dès lors il se voua à de laborieuses recherches sur l'histoire et la géographie, et devint familier avec tout ce qui s'y rattache. Sa première publication consiste en une édition corrigée et annotée d'un manuscrit de l'anonyme de Ravenne. Ce travail, qui a éclairci ce que le barbare géographe du moyen âge avait d'obscur, devait être suivi d'un autre, analogue, sur la *Table de Peutinger*, mais que la mort a empêché son auteur d'achever et qui ne fut pas publié. Le titre du précédent ouvrage est : *Anonymi Ravennatis De geographia lib. V* (Paris, 1688, in-8°). Porcheron fit paraître en 1690 *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*, suivi de la traduction des *Instructions de l'empereur Basile le Macédonien pour son fils Léon le Philosophe*. On a prétendu que les *Maximes* étaient l'œuvre d'un jeune homme qui les lui aurait données à corriger. Il a travaillé avec dom Ruinart aux notes des *Acta primorum martyrum*. Il fut bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés de Paris, et fut employé au travail du catalogue des manuscrits de la bibliothèque du roi. Il laissa en manuscrit l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Lucien au diocèse de Beauvais*. H. B—R.

Moréri, *Dict. hist.* — *Mercure de France*, 1694. — Lelong, *Bibl. hist.* — Le Cerf, *Bibl. des bénédict. de Saint-Maur.* — François, *Bibl. générale de l'ordre de Saint-Benoît.* — D'Alphonse, *Statistique de l'Indre.*

PORCQ (*Jean* LE), oratorien français, né en 1636, près de Boulogne-sur-Mer, mort à Saumur, le 5 avril 1722. Professeur de théologie à l'école fondée à Saumur par les Oratoriens, et où il enseigna pendant cinquante années, il se montra l'un des plus acharnés adversaires des doctrines de Jansénius, et publia, pour les combattre, *Les sentiments de saint Augustin sur la grâce*

(Lyon, 1682, 1700, in-4°). Bien que dans son ouvrage, qui lui suscita beaucoup d'ennemis au sein même de sa congrégation, il ne se soit livré à aucune personnalité, ses adversaires parlèrent de son œuvre avec le plus profond mépris. Toutefois, l'abbé Goujet rend justice à la piété de cet oratorien, qui chercha toujours à éviter tout ce qui sentait l'esprit de secte.

Du Pin, *Bibl. des aut. eccl. du dix-huitième siècle*, II, 385. — *Journal des Savants*, 1700.

PORDENONE (*Il*). *Voy.* LICINIO.

PORÉE (*Charles*), savant jésuite français, né le 14 septembre 1675, dans la paroisse de Vendes, près Caen, mort à Paris, le 11 janvier 1741. Il était fils de Thomas Porée et de Madeleine Richer, de la paroisse de la Ferté-Macé. Il fit ses études au collége du Mont, à Caen, entra à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, le 8 septembre 1692, et fut envoyé à Rennes en 1695 pour y commencer son cours de régence. Ses maîtres, habiles à démêler, chez lui comme chez tous leurs élèves, les aptitudes les plus prononcées, décidèrent qu'il enseignerait la rhétorique au collége de Louis le Grand. Il y entra en effet en 1708, et y eut pour collègue le père Legay. Il se sentait lui-même une vocation très-décidée pour le professorat; il s'y consacra tout entier, et il exerça par son éloquence touchante et persuasive une grande influence sur les nombreux élèves qui l'eurent pour maître. Il leur fit aimer les lettres et la vertu. Il rendait ses leçons attrayantes en introduisant dans sa classe des exercices littéraires, plaidoyers et représentations théâtrales déjà établis dans les colléges des jésuites dès l'année 1655. C'est lui-même qui formait ses acteurs, cherchant à donner aux jeunes gens de famille appelés à remplir dans le monde des fonctions élevées, cette grâce de manières, cette élégance de maintien, qu'il croyait nécessaire de leur faire contracter dès le collége. Ces exercices charmaient la société appelée à y assister. On ne peut attendre de ces drames composés pour des écoliers des effets bien pathétiques, malgré les louables efforts faits par Charles Porée pour les rendre intéressants. Ils sont bien écrits; c'est là leur mérite principal. Quant aux personnages empruntés à l'histoire sainte et à l'histoire profane, on peut affirmer, sans faire tort à l'auteur, qu'il est difficile d'y voir autre chose que des Français revêtus d'un costume étranger. Plusieurs scènes véritablement touchantes ont été commentées par M. Saint-Marc-Girardin, avec le goût fin et délicat qui distingue le spirituel critique. Ses comédies écrites en latin, comme ses drames, attestent un grand esprit d'observation. Une franche gaîte les anime, et l'auteur sait peindre avec bonheur quelques-uns des ridicules et des vices qui caractérisent plus spécialement son époque, l'amour de l'argent et des plaisirs. Le moraliste est d'ailleurs toujours à la hauteur du poëte comique. Ses *Discours*, ses *Panégyriques*, ses *Oraisons funèbres*, sont d'un homme disert plutôt que d'un orateur éloquent, et sont empreints d'ailleurs de cette exagération et de cette partialité dont les ouvrages du même genre composés par ses confrères de la Compagnie de Jésus ne sont pas exempts. Quels qu'aient été les sentiments de Voltaire, le plus célèbre des élèves du père Porée, à l'égard de la Compagnie elle-même, on est heureux de ne trouver dans ses ouvrages que des témoignages d'affection et de respect pour son professeur de rhétorique, et cette constance dans sa manière de s'exprimer à son égard fait autant d'honneur au maître qu'au disciple. Les travaux littéraires et les fatigues de l'enseignement remplirent la carrière du père Charles Porée. Vers la fin de l'année 1740, sentant ses forces faiblir, il avait demandé à ses chefs un successeur. Il voulait quitter Paris pour se livrer tout entier aux exercices de la piété. Une fièvre violente l'avait forcé, disent les *Mémoires de Trévoux*, de quitter sa classe pendant un jour. Il lutta contre la maladie, et trois jours avant sa mort il avait repris, au grand étonnement de tous, ses pénibles fonctions et célébré la messe. Le 10 janvier 1741 on lui administra les sacrements, et le lendemain 11 il avait cessé de vivre. Il était âgé de soixante-cinq ans. Voici la liste des ouvrages du père Porée : *Éloges*, *Oraisons funèbres* et *Discours latins;* Paris, 1735, 2 vol. in-12, et 1747, 3 vol. in-12; — *Tragédies latines*, au nombre de six : *Brutus*, *Hermenigilde*, *Maurice*, *Sennachérib*, *Sephebus*, *Agapitus;* Paris, 1745, in-12; — *Fabulæ dramaticæ;* Paris, 1749, 1761, in-12. C. H.

PORÉE (*Charles-Gabriel*), frère du précédent, écrivain français, né en mai 1685, à Caen, où il est mort, le 17 juin 1770. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, après avoir été, à l'âge de vingt-cinq ans, victime d'un accident qui l'avait arraché à une existence assez dissipée. Il fut attaché, en 1712, par la protection de son frère, à l'archevêque de Cambrai Fénelon, en qualité de bibliothécaire. Il subit avec un grand succès, après avoir pris les ordres, ses épreuves pour le baccalauréat et la licence en droit civil et en droit canon, devant l'université de Caen, fut nommé, le 11 juin 1718, par l'archevêque de Bourges, à la cure de Noyant et plus tard, le 21 juin 1723, à la cure de Louvigny, près de Caen. Il y renonça en 1741, pour se retirer à Caen. En 1729 il avait eu un canonicat à Bayeux. Gabriel Porée, qui eut le bonheur de vivre deux ans auprès de Fénelon, conserva toujours une profonde vénération pour ce grand homme, dont il avait adopté les larges principes de tolérance et de conciliation. Ses ouvrages, moins connus généralement que ceux de son frère, ne sont pas moins dignes d'attention; ce sont : *Histoire de don Ranuccio d'Alétès, histoire véritable;* Venise (Rouen), 1736, 1738, 2 vol. in-12, avec figures. Cet ouvrage a été publié en 1810, sous le titre de *Raphael d'Aguilar, ou les Moines portugais, histoire véritable*

du dix-huitième siècle, par M. de Rougemont, auquel Barbier reproche avec raison d'avoir mis son nom en omettant celui de l'auteur. L'ouvrage de l'abbé Porée est une critique mordante et spirituelle des mœurs du clergé au dix-huitième siècle. Quelques exemplaires de la 3e édit. (Venise, 1758) étaient accompagnés d'une clé des noms propres : — *Lettres sur la sépulture dans les églises;* Paris, 1742, in-12; Caen, 1745, 1749, in-12. Celui des ouvrages de Gabriel Porée qui fit le plus de bruit a pour titre : *Examen de la prétendue possession des filles de la paroisse de Landes, diocèse de Bayeux, ou Réfutation du mémoire par lequel on s'efforce de l'établir;* Antioche (Rouen), 1737, in-4°, avec cette date 6 septembre 1735. Cet ouvrage fut suivi d'un autre, auquel avait coopéré du Douet, célèbre médecin de Caen : *Le Pour et le contre de la possession des filles de Landes;* Antioche (Rouen), 1738, in-8°. Ces publications se firent à propos du bruit répandu en 1732 dans la Normandie, d'une prétendue possession qui avait eu lieu à Landes dans la famille de M. de Leaupartie. C'était peu de temps après les miracles opérés sur la tombe du diacre Pâris. Le sieur Heurtin, curé de Landes, après avoir égaré, par des lectures extravagantes et des pratiques d'une dévotion mal entendue, l'imagination de quelques jeunes demoiselles, expliqua les accidents ordinaires en pareil cas par la présence du diable. Un examen sérieux découvrit la mauvaise foi ou la folie du curé de Landes, qui avait publié en 1739 un *Mémoire justificatif de sa conduite*. Il reçut ordre de la cour de se rendre à l'abbaye de Belle-Estoile, ordre de Prémontré, et les demoiselles de Leaupartie entrèrent dans différentes communautés, à Caen et à Bayeux.

Les excentricités d'un habitant de Caen, l'abbé de Saint-Martin, homme très-honnête et ayant rendu de très-grands services à la ville, mais qui s'était rendu malheureusement ridicule par quelques traits d'originalité dignes d'un des personnages de Molière, furent, pour l'abbé Gabriel Porée, l'occasion de la publication d'un autre ouvrage, ayant pour titre : *La Mandarinade, ou Histoire du mandarinat de M. l'abbé de Saint-Martin, abbé de Mitkou, docteur en théologie et protonotaire du saint-siége apostolique*, etc.; La Haye, 1735-1739, 3 part. in-12, portrait par Thomassin. La 1re partie a été imprimée en 1769 (Caen, in-12). On trouve des documents fort utiles à consulter sur l'histoire de la ville de Caen, dans l'*Avertissement*, les *Quatre discours préliminaires* et la *Conclusion* de ce piquant ouvrage. Membre actif et laborieux de l'Académie de Caen, qui l'avait admis dans son sein en 1730, il publia, afin de contribuer avec ses collègues à entretenir et à répandre le goût des lettres dans la province, une Revue ayant pour titre *Nouvelles littéraires*. Ce recueil, qui parut pendant quatre ans (de 1740 à 1744), contient un grand nombre de dissertations philosophiques, économiques et littéraires. C. HIPPEAU.

Éloge de Ch. Porée, dans les *Memoires de Trévoux*, mars 1741. — *Le Theâtre europeen*; Paris, 1835 (notice par M. Saint-Marc Girardin). — *Les Poëtes Normands*, publiés par Baratte (*Notice sur Ch. Porée*, avec portrait, par G. Maneel); Caen, 1846, in-8°. — Ch. Alleaume, *Notice sur les deux frères Porée*, dans les *Mémoires de l'Académie de Caen* (1853), avec un *Rapport sur le concours* par M. Hippeau et une *Note biographique sur Gabriel Porée* par M. Julien Travers.

PORLIER (Don *Juan-Diaz*), marquis de MATAROSA, surnommé *el Marquesito*, général espagnol, né aux Canaries, en 1775, fusillé à La Corogne, le 3 octobre 1815. Il était neveu de l'ancien ministre Porlier, marquis de Baxamare. Il entra de bonne heure au service, se distingua comme volontaire au combat de Trafalgar et lors de l'invasion des Français en 1808, il se plaça à la tête d'une troupe de guerillas. Sous le surnom d'*el Marquesito* (le petit Marquis), il ne tardá pas à acquérir une grande réputation de courage et d'activité. La junte royaliste le nomma colonel, puis maréchal de camp. Il épousa alors une riche héritière, qui lui apporta en dot le marquisat de Mataroea. Après la restauration de Ferdinand VII, Porlier, comme la plupart des chefs *guerilleros*, se prononça pour les cortès et le gouvernement constitutionnel. En septembre 1815, il prit les armes contre les ultrà-royalistes et s'empara des ports importants de La Corogne et du Ferrol. Il marcha ensuite sur Santiago; mais La Corogne se révolta derrière lui et sa petite armée, harcelée de toutes parts par les paysans, fanatisés par les moines, fut bientôt dissipée; lui-même fut pris avec plusieurs de ses officiers, condamné à mort et fusillé.

Llorente, *Mém. pour servir à l'hist. de la revolution d'Espagne*. — Paquis et Dochez, *Hist. de l'Espagne*, II.

PORPHYRE, célèbre philosophe néoplatonicien, né en 233 après J.-C., à Batanea, colonie phénicienne de Syrie, mort à Rome, en 304. Son véritable nom était *Melek* ou *Malchus*, dont Πορφύριος, *Purpuratus*, n'est que la traduction grecque. Il eut d'abord pour maîtres Origène et Longin; il s'appropria si bien la langue grecque, qu'il ne tarda pas à briller au premier rang parmi les savants d'Alexandrie. A trente ans il vint à Rome, attiré sans doute par la réputation de Plotin, dont il devint le disciple et l'ami. Il nous apprend lui-même qu'il fut chargé par Plotin de mettre la dernière main à ses ouvrages, et il s'en acquitta de manière à mériter les éloges du maître. « Un jour qu'à la fête de Platon je lisais, rapporte-t-il, un poëme sur *le Mariage mystique*, quelqu'un dit que j'étais fou, parce qu'il y avait dans ce poëme trop d'exaltation. Plotin prit la parole, et me dit d'une façon à être entendu de tous les assistants : Tu viens de nous montrer que tu es en même temps poëte, philosophe et hiérophante (1). » Dans cette même réunion, Porphyre réfuta, à la grande satisfaction de Plo-

(1) Porphyre, *Vie de Plotin*.

tin (1), une apologie que le rhéteur Diophante venait de faire des discours d'Alcibiade dans le *Banquet* de Platon. Enfin, c'est à Porphyre que Plotin confia l'examen des écrits qu'Eubulus, philosophe platonicien, lui avait envoyés d'Athènes. Le genre d'études auquel il se livrait lui inspira un profond dégoût de la vie : des idées de suicide s'emparèrent même de son esprit. Sur le conseil de Plotin, il quitta Rome; un voyage en Sicile et quelques entretiens avec un certain philosophe Probus le guérirent bientôt de sa mélancolie. Pendant son séjour en Sicile, Porphyre composa plusieurs écrits, parmi lesquels se trouvaient dix-sept livres contre les chrétiens et un petit traité *Sur les cinq voix ou voyelles* (Περὶ τῶν πέντε φωνῶν), adressé à Chrysorius, et souvent imprimé en tête de l'*Organon* d'Aristote. Il retourna ensuite à Rome, et y ouvrit des conférences philosophiques qui obtinrent un grand succès auprès du peuple et du sénat (2). Il raconte lui-même qu'à l'âge de soixante-huit ans il eut, comme Plotin, « la vision du Dieu qui n'a pas de forme », et il mourut trois ans après.

Porphyre est moins le continuateur que le commentateur de la philosophie de Plotin. La plupart de ses écrits ne nous sont pas parvenus. Outre la *Vie de Plotin*, il nous reste de lui : *Principes concernant les intelligibles* (Ἀφορμαὶ πρὸς τὰ νοητά); c'est un excellent résumé des *Ennéades* de Plotin : la doctrine néoplatonicienne y a été parfaitement mise en lumière. L'auteur commence par diviser les vertus en quatre classes : 1° les *vertus civiles* (ἀρεταὶ τοῦ πολιτικοῦ), qui font que l'homme est modéré dans ses passions et suit dans ses actions la logique du devoir; 2° les *vertus purificatives* (καθαρτικαὶ ἀρεταὶ), qui affranchissent l'âme du mal qu'elle reçoit de son union avec le corps; 3° les *vertus contemplatives*, qui portent l'âme à s'identifier avec l'intelligence suprême (ἀρεταὶ τῆς ψυχῆς νοερῶς ἐνεργούσης); 4° les *vertus exemplaires* (ἀρεταὶ παραδειγματικαὶ), qui élèvent l'homme en restreignant l'action de la partie irraisonnable de son être. « Nous devons, ajoute Porphyre, nous appliquer surtout à la seconde classe de vertus, en poussant aussi loin que possible la purification, qui consiste à se connaître soi-même et à vivre dans la conviction qu'on a une âme liée à un composé matériel. Il importe de lui ôter tout ce qui tend à la soumettre à la puissance de la matière et aux entraînements du corps. » Porphyre revient sur cette idée dans sa *Lettre à Marcella*, où il s'exprime ainsi : « Le meilleur culte que tu puisses rendre à Dieu, c'est de former ton âme à sa ressemblance; car seule la vertu élève l'âme vers la patrie d'où elle est venue. Ce ne sont pas les discours du sage qui ont du prix auprès de Dieu : ce sont ses œuvres. C'est l'homme lui-même qui se rend, par ses propres actions, agréable à Dieu (1). » Cependant, ajouterons-nous, cette pondération inégale de l'esprit et de la matière, dont l'ascétisme s'empare, ne doit pas faire oublier que le corps et l'âme sont du même créateur : c'est à nous à établir entre ces deux forces contraires le véritable équilibre. C'est le fonctionnement de l'âme et du corps ou, pour ainsi parler, le ménage que font ensemble l'esprit immortel et nos instincts dans le même domicile transitoire (corps), qui forme la partie vraiment originale du platonisme et du néoplatonisme. Quant à l'existence de l'âme avant son incarnation et après la mort, le champ est ouvert aux hypothèses. Porphyre, avec tous les néoplatoniciens, distingue la mort du corps d'avec la mort de l'âme, qui consiste à revivre dans le corps d'un animal; mais il n'y a jamais fusion absolue des deux éléments constitutifs. « Le corps vivant est, dit-il, une harmonie inséparable de l'instrument qui la produit, tandis que l'âme est comme l'artiste qui en tire des sons : ceux-ci n'appartiennent point à la nature de l'artiste. L'âme est le musicien et le corps l'instrument : voilà le véritable rapport qui existe entre ces deux entités parfaitement distinctes. Ce qui caractérise l'âme, c'est d'être *incorporelle*, c'est-à-dire non coërcible et non tangible.... L'incorporel ne demeure point dans le corps comme une bête dans une ménagerie; car il ne peut être ni renfermé ni comprimé. Partout où il se trouve, l'incorporel se fait sentir par une certaine tendance (διαθέσει ποιᾷ), à pénétrer le ciel comme la terre : ce n'est que par ses effets qu'il manifeste sa présence. Il envoie en tous sens, comme d'un centre insaisissable, des rayons de sa puissance : c'est par cette ineffable extension de lui-même qu'il descend dans le corps et qu'il s'y enferme; rien ne l'y attache si ce n'est lui-même : ce n'est point le corps qui délie l'incorporel par suite d'une lésion ou de sa corruption; c'est l'incorporel qui se délie lui-même. Son essence est l'ubiquité (τὸ εἶναι πανταχοῦ). » — Un point de doctrine assez obscur, et sur lequel tous les néoplatoniciens ne paraissaient pas être bien d'accord, c'est celle de la distinction de l'âme (ψυχὴ) et de l'esprit (πνεῦμα). Porphyre et Plotin donnent à entendre, en termes non équivoques, que l'âme est la puissance qui maintient la forme du corps : ce serait ce qu'un célèbre physiologiste de nos jours avait proposé d'appeler *force morphoplastique*, après avoir démontré, ce que d'autres avaient déjà entrevu, savoir que la matière qui compose un être vivant se renouvelle sans cesse, tandis que la forme spécifique reste. Quant à l'*esprit* « descendu des

(1) Plotin l'interrompit plusieurs fois pour l'applaudir par ce vers de l'Iliade (VIII, 282) :

Βάλλ' οὕτως, αἴκεν τι φόως Δαναοῖσι γένηαι

(Frappe ainsi, et tu deviendras la lumière des Grecs).

(2) Eunape, *Vie de Porphyre*.

(1) Πορφυρίου φιλοσόφου πρὸς Μαρκέλλαν, etc. *Invenit interpretatione notisque declaravit Angelus Majus*; Milan, 1816, in-8°. Cette lettre avait été découverte par A. Mai dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan.

sphères célestes », il reste uni à l'âme après la mort : l'âme lui forme une sorte de corps non tangible ; elle le suit comme son ombre, avec cette différence que l'esprit et l'âme peuvent rester unis à distance. Cette distinction paraît déjà avoir été faite par Homère, que Plotin (1) et Porphyre citent à l'appui de leur théorie, reprise de nos jours. En effet, l'Odyssée nous représente Hercule à la fois dans les enfers et au ciel : ce qui résidait dans le Hadès, c'était la *force herculéenne* (βιὴ Ἡρακληείη), une *image* (εἴδωλον) ; quant à *lui-même* (αὐτὸς), c'est-à-dire l'esprit ou le vrai personnage se réjouissait à la table des dieux immortels (2). Tous les êtres créés tendent à revenir à l'Être suprême, d'où ils sont sortis : c'est là ce que Porphyre nomme le *Retour vers le Premier* (ἡ πρὸς τὸ πρῶτον ἀναγωγή) (3). Mais tout en inclinant vers Dieu, ils peuvent incliner aussi vers la matière, qui les pervertit ; de là leur chute. En se tournant vers les choses de la terre, l'esprit s'écarte de son origine, c'est « un fugitif qui déserte sa patrie divine ». — Si l'homme voulait sérieusement s'étudier lui-même, il arriverait à connaître que les facultés intellectuelles sont plus nettes en se séparant du corps, tandis que les facultés sensibles ne peuvent point ainsi subsister isolément. L'éternité compose, continue l'auteur, l'essence même de l'intelligence. Les distinctions du passé, du présent et du futur, qui constituent le temps, ne sont que des marques du mouvement de l'essence spirituelle.

Le texte grec des *Principes concernant les intelligibles*, traduits en latin par Marsile Ficin, fut publié pour la première fois par P. Victorius ; Florence, 1548 ; Holstenius en donna une édition beaucoup plus complète (Rome, 1630). Ce traité a été reproduit par Creuzer en tête de son édition des *Ennéades* de Plotin (Bibliothèque grécolatine de A. F. Didot, 1855).

Du *Traité des facultés de l'âme* de Porphyre il ne nous reste que des fragments, conservés par Stobée (4). La sensibilité (τὸ αἰσθητικὸν μέρος) y est distinguée de l'intelligence (νοῦς), parce que l'une « perçoit la forme sensible des êtres », tandis que l'autre « perçoit leur essence ». — Dans son *Traité de la sensation*, cité par Nemesius (*De natura hominis*, c. VII), Porphyre disait « que la vision n'est produite ni par un cône (de lumière), ni par une image, ni par toute autre chose ; mais que l'âme, mise en rapport avec les objets visibles, reconnaît ces objets, parce qu'elle les contient tous ». Les mêmes idées sont plus longuement développées dans son ouvrage *De abstinentia ab esu animalium, libri IV* (édité par F. de Rœhr ; Utrecht, 1767, in-8°), conçu dans le sens des Pythagoriciens. D'accord avec ceux-ci, Porphyre admet la possibilité d'une action magique ou nécromantique sur les âmes des morts errant encore autour de leur corps abandonné, et il regarde *notre séjour ici-bas dans la maison* (corps) *que nous occupons comme un enchantement* : γοήτευμα τῆς ἐνταῦθ' ἡμῶν διατριβῆς καὶ τοῦ οἴκου ἐν ᾧ διάγομεν (1). Afin de nous procurer la véritable paix de l'âme, il nous conseille de nous dépouiller, comme de mauvais vêtements, de tous les désirs qui nous portent vers la possession de biens matériels ; « c'est nus et sans tunique que nous devons entrer dans la lice des jeux olympiques de l'âme » (γυμνοὶ δὲ καὶ ἀχίτωνες ἐπὶ τὸ στάδιον ἀναβαίνωμεν τὰ τῆς ψυχῆς Ὀλύμπια ἀγωνισόμενοι) (2). Pour donner plus de poids à son enseignement sur l'abstinence des viandes, l'auteur admet que « lorsque l'âme d'un animal est séparée de son corps par la violence, elle ne s'en éloigne pas et se tient auprès de lui ; » et il ajoute « qu'il en est de même des âmes des hommes qu'une mort violente a fait périr : elles restent près de leur corps. » Partant de là il s'élève, comme Plotin, contre le suicide. Porphyre non-seulement admet une âme dans les animaux, mais il leur accorde un certain degré d'intelligence et de raison, se fondant 1° sur ce qu'ils ont un langage parfaitement approprié à la satisfaction de leurs besoins et de leurs instincts ; 2° sur leur organisation anatomique et physiologique conforme au type humain ; 3° sur la communauté des instincts de défense, d'égoïsme, de conservation de l'individu et de propagation de l'espèce. Les animaux sont donc, pour ainsi dire, nos véritables compagnons planétaires : manger de la viande d'animaux c'est, aux yeux de Porphyre, une sorte d'anthropophagie. Le chapitre sur le culte des Dieux est extrêmement curieux. En voici le résumé. Les sacrifices que nous offrons aux dieux ont le triple but de les révérer, de leur demander ce qui nous est salutaire et de les prier de nous préserver du mal. Ils diffèrent selon le genre des divinités auxquelles ils s'adressent. L'Être suprême, celui qui gouverne tout, doit être adoré dans le silence, par la pureté des sentiments et l'élévation des pensées : toute autre offrande, soit prière, soit victime, lui est impure ; car on n'honore pas avec ce qui est matière l'Être immatériel par excellence. Les dieux seront adorés

(1) 1re *Enn.*, liv. I.

(2) Chant XI, [illegible] :

τὸν δὲ μέτ' εἰσενόησα βιὴν Ἡρακληείην,
εἴδωλον, αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι
τέρπεται ἐν θαλίῃς...

Nous nous sommes arrêté sur cette doctrine de l'âme formant l'enveloppe ou pour ainsi dire le *corps* de l'esprit, parce que Tennemann (*Geschichte der Philosophie*, t. VI, p. 218) et ceux qui l'ont suivi prétendent qu'elle ne fut établie que postérieurement à Porphyre. Il est vrai que cet historien de la philosophie n'avait pu se procurer intégralement, comme il l'avoue lui-même (ibid., p. 200, en note), les Ἀφορμαὶ de Porphyre.

(3) Suivant saint Augustin (*De Civit. Dei*, lib. X), Porphyre avait composé un traité spécial *Sur le Retour de l'âme à Dieu*.

(4) *Eclogæ physicæ*, I, 52, p. 827, édit. Heeren.

(1) *De Abstinentia*, I, 28.

(2) Ibid., I, 31.

en paroles et par la contemplation de leurs œuvres. Les démons seuls et les divinités malfaisantes sont révérés par des sacrifices sanglants. Il est aussi absurde de demander aux mauvais démons le bien que d'implorer les bons pour en obtenir le mal. Les bons démons émanent de l'âme universelle : ce sont des âmes particulières, ayant pour corps une substance éthérée; elles le dominent par la raison, et gouvernent les régions sublunaires; leur gouvernement, qui comprend le règne animal, les fruits, la pluie, les vents, etc., est toujours utile et sage. Quant aux mauvais démons, voici le portrait qu'en fait Porphyre : Aussi intangibles et insaisissables que les bons, ils peuvent revêtir des formes variées et se manifester diversement. Ils sont également doués d'un corps éthéré; mais ils ne savent point, comme les bons; le dominer : s'abandonnant à la colère et à la violence de leurs passions, ils se tiennent le plus près de la terre, attirés par leurs pareils. Pleins de méchanceté, ils sont d'autant plus redoutables qu'ils n'obéissent à aucun commandement : méditant toujours le mal, ils agissent tantôt ouvertement, tantôt d'une manière latente : ce sont eux qui engendrent la peste, la disette, les tremblements de terre, la sécheresse, etc.; auteurs de la sorcellerie et des empoisonnements, ils allument dans le cœur de l'homme la soif de l'or, du plaisir, de l'ambition, d'où naissent tant de dissensions sanglantes. Mais, ce qui met le comble à leur malice, c'est qu'ils possèdent l'art de faire croire à l'homme que les maux qui l'affligent viennent de l'auteur de tous les biens. Le mensonge est leur élément; car ils veulent être adorés comme les dieux. Cependant nous pourrions facilement nous garantir de leurs ruses, si nous savions reconnaître et suivre les avertissements que les bons démons ne manquent point de nous donner, soit en rêve, soit par inspiration; et quand ils ne parviennent pas à empêcher le mal, ils s'appliquent à en arrêter le développement ou les conséquences. Le corps éthéré des mauvais démons vit des émanations des victimes immolées. Aussi les hommes impurs et passionnés doivent-ils se mettre à l'abri de l'influence des esprits malfaisants par des sacrifices d'animaux et s'y préparer par le jeûne et l'abstinence de viandes. Ces prescriptions sont rigoureusement suivies par les magiciens; mais elles ne les garantissent pas de tout danger. On voit que Porphyre était bien plus, quoi qu'en disent Tennemann et d'autres historiens de la philosophie, avancé dans la démonologie que Plotin (*voy.* ce nom), et tout prouve qu'il était de bonne foi, malgré quelques contradictions apparentes contenues dans son *Épître à Anebon l'Égyptien* (Πρὸς Ἀνεβῶ τὸν Αἰγύπτιον). Porphyre y soumet au prophète égyptien Anebon une série de questions sur lesquelles il désire avoir des éclaircissements. Ainsi il lui demande comment on peut distinguer la présence d'un dieu de celle d'un ange ou archange, d'un démon ou d'une âme, puisqu'on raconte la même chose de toutes leurs manifestations. Il doute que les esprits supérieurs se rendent à des appels faits dans un intérêt purement humain : « Les êtres, dit-il, qui s'abaissent ainsi à des choses vaines pour le service des hommes ne sont certainement pas des dieux. » Il critique aussi l'usage de faire des invocations ou de prononcer des paroles magiques. « Que peuvent, demande-t-il, les mots, souvent dépourvus de sens, qu'on emploie dans les formules de conjuration? » En suivant cette voie, on s'écarte selon lui du bonheur et de la vérité. Il termine l'exposé de ses doutes en conjecturant que les Égyptiens, si adonnés à la magie, pourraient bien être dans l'erreur sur la véritable essence divine et sur le moyen d'y atteindre; et il soupçonne que ce sont de mauvais génies, sinon des illusions, qui les portent aux abus de la théurgie. Ce fut à cette Épître, conservée par Eusèbe (*Prép. évangel.*), conçue sous forme dubitative plutôt que dogmatique, que répondit l'auteur du livre sur les *Mystères des Égyptiens*, attribué à Jamblique, disciple de Porphyre (1).

Il ne nous reste que de faibles fragments de l'*Antre des Nymphes dans l'Odyssée* (Περὶ τοῦ ἐν Ὀδυσσείᾳ τῶν Νυμφῶν ἄντρου), petit traité qui faisait probablement partie d'un plus grand ouvrage de Porphyre, connu sous le titre de *Questions Homériques* (Ὁμηρικὰ ζητήματα), adressées à Anatolius. L'*Antre des Nymphes* était le symbole de l'âme unie à la matière. « Les âmes, dit-il, éprises d'amour pour les corps, attirent une vapeur humide qui se condense comme un nuage. Quand cette vapeur ou *esprit* qui entoure les âmes s'est suffisamment condensé, celles-ci deviennent visibles. Ces âmes impures, souillées par l'esprit ou la vapeur humide qui les entoure, peuvent apparaître aux hommes sous forme de spectres (2). » Le petit traité *Du Styx* paraît avoir été un chapitre du même ouvrage. Stobée (*Eclogæ physicæ*, I, 52, p. 1053, édit. Heeren) en cite le passage suivant : « Le *trivium* des enfers correspond aux trois parties de l'âme, la *raison*, l'*instinct irascible* et l'*instinct concupiscible*, parties dont chacune contient le principe d'une vie future qui soit en harmonie avec elle. Les hommes dont la vie est dominée par l'instinct concupiscible passeront dans des corps d'ânes, etc. (3). »

Eusèbe (*Préparat. évangélique*, XI, 28; XV, 10 et suiv.) cite un long fragment de Porphyre, extrait d'un *Traité sur l'âme*, dirigé contre Boéthus, philosophe stoïcien, que mentionne Diogène Laerce. On y trouve des pensées très-remarquables sur l'homme considéré

(1) Porphyrii, *Epistola de diis, dæmonibus*, etc., *ad Anebonem*, publiée par Th. Gale, dans son édition de Jamblique; Oxford, 1678, in-fol.

(2) Bouillet, *Plotin*, t. I, p. LXVI, note 1; p. CVIII, note 3, et p. 343, note 3.

(3) Comp. ibid., t. I, p. LVII, note 4.

comme genre, qui dure indéfiniment, et sur l'homme individu, qui se renouvelle sans cesse. L'auteur, pour démontrer l'immortalité, fait voir clairement que l'âme est de toutes les choses celle qui a le plus de ressemblance avec Dieu : ses inventions et ses créations dans les sciences, les lettres et les arts, témoignent de son origine céleste, divine. Dans cette sphère élevée l'âme se montre vraiment immortelle ; c'est en s'abaissant jusqu'à la vie des brutes, en s'attachant exclusivement aux choses périssables, terrestres, que l'homme donne à croire que tout est fini avec la décomposition du corps, et que son âme meurt avec lui (1). — Le petit traité de Porphyre sur le précepte *Connais-toi toi-même*, dont Stobée (*Florilegium*, XXI) a conservé un fragment, contient aussi une distinction bien nette entre l'homme extérieur et l'homme intérieur (2).

D'après Eunape, Porphyre avait écrit un ouvrage intitulé : *Histoire des philosophes*, comprenant, en quatre livres, 1° la vie de Pythagore, que nous possédons, sauf le commencement et la fin; 2° la vie d'un philosophe (qui n'est indiqué par aucun auteur); 3° la vie de Socrate (citée par saint Cyrille); 4° la vie de Platon (également citée par saint Cyrille). Sa théorie des trois hypostases (dans la *Vie de Platon*) rappelle la doctrine de la Trinité chrétienne. « Le Dieu suprême est le bien; au second rang est le Démiurge et au troisième l'Ame du monde. » Dans la *Vie de Pythagore*, il montre ce grand philosophe occupé à conduire ses disciples, par l'étude préparatoire des mathématiques, à la contemplation des êtres véritables : « détachant l'âme des choses matérielles qui ne restent pas deux instants de suite dans le même état, il l'amenait méthodiquement à vouloir acquérir les connaissances qui forment sa nourriture (3). » A la suite de la Lettre à Marcella, A. Mai a publié un fragment de Porphyre, extrait de la *Philosophie tirée des oracles*. Ce fragment contient une belle prière ou invocation à Dieu; mais il est en contradiction avec ce que Porphyre dit ailleurs de la meilleure manière de prier, qui consiste à « offrir à Dieu notre propre élévation (ἡ αὐτῶν ἀναγωγή), comme une sainte hostie, et à l'aimer en lui devenant semblables (συναχθέντες καὶ ὁμοιωθέντες) (4). — Ses écrits de polémique dirigés contre les chrétiens sont presque entièrement perdus. A juger du petit nombre de fragments conservés par quelques Pères de l'Église, Porphyre regardait la Bible comme l'œuvre de l'homme, à cause des contradictions nombreuses qui s'y trouvent et qui ne sauraient venir de source divine. Dans un passage de son Περὶ τῆς ἐκ λογίων φιλοσοφίας, conservé par Eusèbe (5), il accusait les chrétiens d'avoir

(1) Bouillet, *Plotin*, t. II, p. 619 et suiv.
(2) Ibid., p. 615; et t. I, p. LV, note et p. LXXXVI, note 1.
(3) La *Vie de Pythagore* a été éditée par Kiessling.
(4) Bouillet, *Plotin*, t. III, p. 624.
(5) Eusèbe, *Præp. evang.*, III, 6.

altéré l'enseignement du Christ que Plotin regardait seulement comme un sage éminent. Les titres de beaucoup d'autres écrits, dont il ne reste pas même de fragments, sont simplement mentionnés par Suidas, Boëce, Macrobe, Eusèbe, Stobée, etc.

Une édition de tout ce qui nous reste des œuvres de Porphyre reste encore à faire. Des commentaires de Porphyre sur les Catégories d'Aristote, ainsi que des fragments d'un commentaire sur le traité Περὶ φυσικῆς ἀκροάσεως se trouvent dans plusieurs éditions d'Aristote. Des fragments d'un traité Περὶ προσῳδίας ont paru dans Villoison, *Anecdota Græca*, vol. II, p. 103-118. La partie des scholies de Porphyre sur l'Iliade, partie conservée à la Bibliothèque de Leyde, parmi les manuscrits d'Is. Vossius, a été publiée par Valkenaër en appendice au Virgile d'Ursius; une autre partie, conservée à la Bibliothèque du Vatican, a été reproduite par Villoison (*Anec. Gr.*, vol. II, p. 266) et dans l'édition de son *Iliade*. G. Wolf a donné *Porphyrii de philosophia ex oraculis haurienda librorum reliquiæ;* Berlin, 1856, in-8°. Enfin, M. A. Nauck a publié récemment dans la collection Teubnérienne le texte grec de la *Vie de Pythagore*, du *Traité de l'Abstinence* et de la *Lettre à Marcelle* (Leipzig, 1860, in-18).

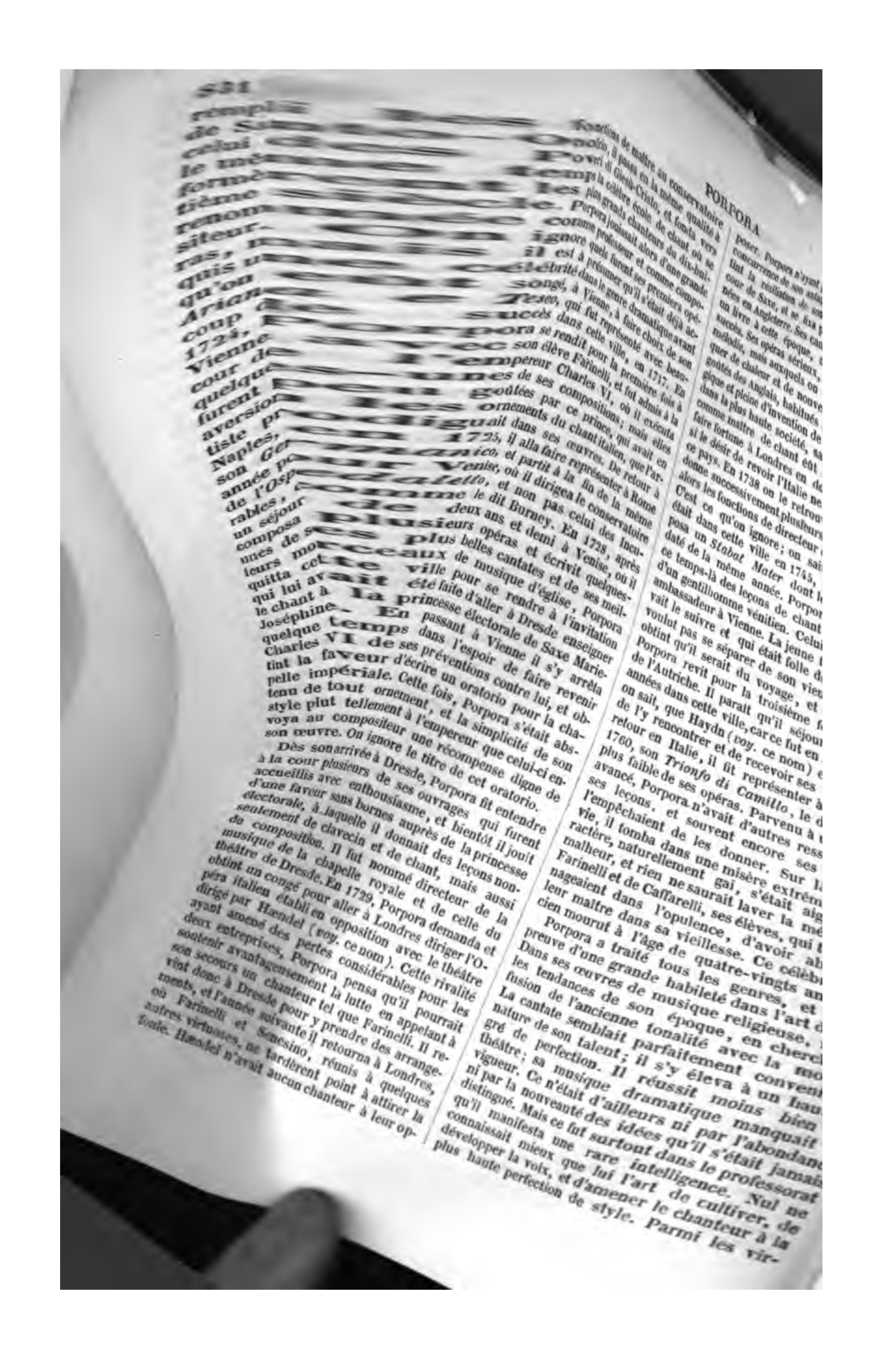
F. Hoefer.

Eunape, *Vie de Porphyre*. — Porphyre, *Vie de Plotin*. — Stobée. — Saint Cyrille. — Fabricius, *Bibl. græca*, vol. V, p. 725. — Holstenius, *De Vita et scriptis Porphyrii*. — Tenemann, *Geschichte der Philosophie*, t. V. — Ritter, *Hist. de la Philosophie*, t. IV.

PORPHYRIUS (*Publilius - Optatianus*), poëte latin, vivait sous Constantin le Grand. Né probablement en Afrique, il fut, on ne sait par quel motif, condamné à l'exil; il fut rappelé en 328 par l'empereur Constantin, en l'honneur duquel il avait deux ans auparavant composé un panégyrique en vers. Il fut en 329 et en 333 appelé à l'office de préfet de Rome. On a de lui : *Panegyricum Constantini*, dans les *Poemata veterum*, publiés par Pithou; Paris, 1590, in-12; Genève, 1596, in-8°; — Trois Idylles : *Ara Pythia*, *Syrinx*, *Organon*, dans le t. II des *Poetæ minores* de Wernsdorf; ces morceaux, où l'on ne trouve pas la moindre inspiration poétique, sont cependant curieux, parce qu'ils nous font connaître le degré de décadence auquel était parvenu la littérature latine; — cinq *Epigrammes*, dans l'*Anthologie latine*.

Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PORPORA (*Nicolas*), compositeur italien et célèbre maître de chant, né à Naples, en 1687, mort en 1767, à Naples. Son aptitude pour la musique se révéla de bonne heure. Admis au conservatoire de Santo-Onofrio, il fit ses études musicales sous la direction de Scarlatti, dont il devint le disciple favori, et se fit bientôt connaître avantageusement par des messes, des psaumes et des motets qu'il composa pour plusieurs églises et couvents de Naples. Après avoir



remplir les fonctions de maître au conservatoire de San-Onofrio, il passa en la même qualité à celui dei Poveri di Giesù-Cristo, et fonda vers le même temps la célèbre école de chant où se formèrent les plus grands chanteurs du dix-huitième siècle. Porpora jouissait alors d'une grande renommée comme professeur et comme compositeur. On ignore quels furent ses premiers opéras, mais il est à présumer qu'il s'était déjà acquis une célébrité dans le genre dramatique avant qu'on eût songé, à Vienne, à faire choix de son Ariane e Teseo, qui fut représenté avec beaucoup de succès dans cette ville, en 1717. En 1724, Porpora se rendit pour la première fois à Vienne avec son élève Farinelli, et fut admis à la cour de l'empereur Charles VI, où il exécuta quelques-unes de ses compositions; mais elles furent peu goûtées par ce prince, qui avait en aversion les ornements du chant italien, que l'artiste prodiguait dans ses œuvres. De retour à Naples, en 1725, il alla faire représenter à Rome son *Germanico*, et partit à la fin de la même année pour *Venise*, où il dirigea le conservatoire de l'*Ospedaletto*, et non pas celui des Incurables, comme le dit Burney. En 1728, après un séjour de deux ans et demi à Venise, où il composa plusieurs opéras et écrivit quelques-unes de ses plus belles cantates et de ses meilleurs morceaux de musique d'église, Porpora quitta cette ville pour se rendre à l'invitation qui lui avait été faite d'aller à Dresde enseigner le chant à la princesse électorale de Saxe Marie-Joséphine. En passant à Vienne il s'y arrêta quelque temps dans l'espoir de faire revenir Charles VI de ses préventions contre lui, et obtint la faveur d'écrire un oratorio pour la chapelle impériale. Cette fois, Porpora s'était abstenu de tout ornement, et la simplicité de son style plut tellement à l'empereur que celui-ci envoya au compositeur une récompense digne de son œuvre. On ignore le titre de cet oratorio.

Dès son arrivée à Dresde, Porpora fit entendre à la cour plusieurs de ses ouvrages qui furent accueillis avec enthousiasme, et bientôt il jouit d'une faveur sans bornes auprès de la princesse électorale, à laquelle il donnait des leçons non-seulement de clavecin et de chant, mais aussi de composition. Il fut nommé directeur de la musique de la chapelle royale et de celle du théâtre de Dresde. En 1729, Porpora demanda et obtint un congé pour aller à Londres diriger l'Opéra italien établi en opposition avec le théâtre dirigé par Hændel (*voy.* ce nom). Cette rivalité ayant amené des pertes considérables pour les deux entreprises, Porpora pensa qu'il pourrait soutenir avantageusement la lutte en appelant à son secours un chanteur tel que Farinelli. Il revint donc à Dresde pour y prendre des arrangements, et l'année suivante il retourna à Londres, où Farinelli et Senesino, réunis à quelques autres virtuoses, ne tardèrent point à attirer la foule. Hændel n'avait aucun chanteur à leur op-

poser. Porpora n'ayant
concurrence de son antag
tint la résiliation de son
cour de Saxe, et se fixa p
nées en Angleterre. Ses can
un livre à cette époque,
succès. Ses opéras sérieux,
mélodie, mais auxquels on
quer de chaleur et de nouve
goûtés des Anglais, habitués
gique et pleine d'invention de
dans la plus haute société, sa
comme maître de chant eût
faire fortune à Londres en do
si le désir de revoir l'Italie ne
ce pays. En 1738 on le retrou
donne successivement plusieurs
alors les fonctions de directeur
C'est ce qu'on ignore; on sai
était dans cette ville en 1745,
posa un *Stabat Mater* dont l
daté de la même année. Porpor
ce temps-là des leçons de chant
d'un gentilhomme vénitien. Celui
ambassadeur à Vienne. La jeune
vait le suivre et qui était folle d
voulut pas se séparer de son vieu
obtint qu'il serait du voyage, et
Porpora revit pour la troisième f
de l'Autriche. Il paraît qu'il séjour
années dans cette ville, car ce fut en
on sait, que Haydn (*voy.* ce nom) e
de l'y rencontrer et de recevoir ses
retour en Italie, il fit représenter à
1760, son *Trionfo di Camillo*, le d
plus faible de ses opéras. Parvenu à
avancé, Porpora n'avait d'autres ress
ses leçons, et souvent encore ses
l'empêchaient de les donner. Sur la
vie, il tomba dans une misère extrêm
ractère, naturellement gai, s'était aig
malheur, et rien ne saurait laver la mé
Farinelli et de Caffarelli, ses élèves, qui
nageaient dans l'opulence, d'avoir ab
leur maître dans sa vieillesse. Ce célèbr
cien mourut à l'âge de quatre-vingts an
Porpora a traité tous les genres, et
preuve d'une grande habileté dans l'art d
Dans ses œuvres de musique religieuse,
les tendances de son époque, en cherch
fusion de l'ancienne tonalité avec la mo
La cantate semblait parfaitement conven
nature de son talent; il s'y éleva à un hau
gré de perfection. Il réussit moins bien
théâtre; sa musique dramatique manquait
vigueur. Ce n'était d'ailleurs ni par l'abondanc
ni par la nouveauté des idées qu'il s'était jamai
distingué. Mais ce fut surtout dans le professorat
qu'il manifesta une rare intelligence. Nul ne
connaissait mieux que lui l'art de cultiver, de
développer la voix, et d'amener le chanteur à la
plus haute perfection de style. Parmi les vir-

tuoses qui se formèrent à ses leçons figurent, outre Farinelli et Caffarelli, que nous avons déjà nommés, la Mingotti, Salimbini, Hubert, surnommé *il Porporino*, du nom de son maître, la Gabrielli, la Molteni et plusieurs autres.

Voici la liste des principales productions de ce compositeur. Opéras : Il en a écrit, dit-on, plus de cinquante; plusieurs, composés pendant sa jeunesse et représentés à Naples, ont été perdus. On ne connaît plus guère que les suivants : *Ariana e Teseo*, à Naples, puis à Vienne, (1717); *Eumene* (1722), *Issipile* (1723) et *Germanico* à Rome (1725), *Imeneo in Atene* (1726), *Siface* (1726), *Meride et Seliunte* (1727), *Ezio* (1728), et *Semiramide riconosciuta* (1729), à Venise; *Tamerlano*, à Dresde (1730); *Alessandro nelle Indie; Annibale; Arbace*, à Venise (1732); *Ifigenia in Aulide; Rosalba* (1737); *Statira* (1742); *Temistocle* (1742); *Le Nozze d'Ercole e d'Ebe* (1744); *Il trionfo di Camillo*, à Naples (1760). — Oratorios : il en a composé beaucoup, parmi lesquels on cite : *Gedeone; Il Verbo incarnato; Davide*, à Londres (1755). — Musique d'église : messe à cinq voix, sans orchestre; messe à cinq voix, avec accompagnement de deux violons, viole et basse; messe à deux chœurs et orchestre; messe à quatre voix et orchestre; *In exitu Israel*, à deux chœurs; *Confitebor*, à deux chœurs, avec accompagnement; *In te, Domine, speravi*, à cinq voix; *Qui habitat*, pour deux soprani et deux contralti, et *Magnificat*, à deux chœurs; *Dixit*, à quatre voix; *Stabat Mater*, pour deux soprani et deux contralti; six duos pour deux soprani, sur le texte de la *Passion*. Porpora a écrit une foule de cantates à voix seule avec accompagnement de clavecin; douze ont été publiées à Londres, en 1735. Il a fait graver aussi dans la même ville, en 1736, six symphonies *da camera*, pour deux violons, violoncelles et basse continue. On connaît également de lui douze belles sonates de violon avec basse continue. D. Denne-Baron.

Burney, *History of music*. — Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Choron et Fayolle, *Dict. des musiciens*. — *Uomini illustri del regno di Napoli*, VI. — Fétis, *Biog. univ. des musiciens*. — Lebat, *Études philos. et morales sur l'histoire de la musique*; Paris, 1852.

PORPORATI (*Carlo-Antonio*), graveur italien, né en 1741, au village de Volvera, près Turin, mort le 16 juin 1816, à Turin. Destiné d'abord à l'architecture, il fut inscrit parmi les ingénieurs géographes de l'armée piémontaise. Chargé, par le comte Bogino, ministre de la guerre, de tracer un dessin de la prise d'Asti, il réussit tellement que le roi l'envoya étudier à ses frais la gravure à Paris. Après avoir reçu des leçons de Chevillet, de J.-G. Wille et de Beauvarlet, il sut se faire une manière qui lui était propre et grava différentes estampes où l'on admire la pureté du travail, l'expression, l'harmonie; celle de *Suzanne au bain*, d'après Santerre, fut son morceau de réception à l'Académie royale de peinture, où il entra en 1773, deux ans avant Beauvarlet, son principal maître. De retour à Turin, il fut admis dans l'académie de cette ville et nommé professeur de gravure. En 1793, il alla fonder à Naples une école, que les événements politiques ne rendirent pas fort utile, et retourna en 1797 dans son pays. On remarque parmi son œuvre : *la Petite fille au chien*, de Greuze; le portrait du roi *Charles-Emmanuel III, la Vierge au lapin*, de Raphael; *Tancrède et Clorinde, Herminie* et *le Coucher*, de Vanloo; *Agar chassée par Abraham, Pâris et Œnone*, de Van der Werf; *le Repos en Égypte* et *Léda au bain*, du Corrége.

Biblioteca italiana, août 1816. — Gori Gandellini, *Notizie degli intagl.* — Joubert, *Manuel de l'amateur*.

PORQUET (*Pierre-Charles-François*), poëte français, né à Vire, le 12 janvier 1728, mort à Paris, le 22 novembre 1796. Admis au collége d'Harcourt, dirigé alors par l'abbé Asselin, avec le titre de maître particulier, il fut chargé de l'éducation du chevalier de Boufflers, et il devint, par la protection de la mère de son élève, aumônier de Stanislas, roi de Pologne. Ce prince, si l'on en croit La Harpe, avait été sur le point de renvoyer le jeune abbé, parce que, paraissant pour la première fois au dîner du roi, il ne put dire le *Benedicite*. Ce ne fut pas précisément par les qualités qui distinguent l'ecclésiastique que l'abbé Porquet se fit remarquer à la petite cour de Lunéville, et qu'il obtint surtout les bonnes grâces de la société élégante et frivole que réunissait la marquise de Boufflers. Porquet se concilia les littérateurs par le soin qu'il mettait à s'effacer devant eux, et les dames en composant pour elles une foule de petits vers, recueillis dans l'*Almanach des Muses*, dans le *Journal* de Fréron et autres revues du temps. Après la mort de Stanislas, l'abbé Porquet revint à Paris, où la marquise de Boufflers lui continua son affectueuse protection. La révolution lui fit perdre une petite fortune péniblement amassée. La Convention, à laquelle il s'adressa, lui accorda en 1795 une modique pension. A la suite de ces revers de fortune, et malgré le secours qui lui avait été donné, il demeura en proie à une mélancolie que rien ne put guérir, et qui hâta le terme de sa vie. Le 22 novembre 1796 on le trouva mort dans son lit. Il s'était couché la veille en bonne santé. Il succomba probablement à une attaque d'apoplexie. Quelques personnes, s'autorisant de l'état moral dans lequel il se trouvait depuis quelque temps, pensèrent qu'il avait mis fin à ses jours. On a conservé de lui, indépendamment des poésies disséminées dans les journaux de son temps, et dont quelques-unes portent pour signature *le petit Vieillard*, le *Discours de réception* qu'il prononça en 1736 à l'académie de Nancy, et des *Réflexions* sur l'usure.

Magasin encyclopédique de Millin, 1807, t. II.

PORRO (*Girolamo*), graveur italien, né vers 1520, à Padoue. Il travailla principalement à Venise. Les planches qu'il a gravées, avec au-

tant de délicatesse que de goût, pour divers ouvrages de son temps y ont ajouté beaucoup de prix, entre autres les *Vies des Visconti, ducs de Milan*, de Scipion Soncino, le *Roland furieux* (Venise, 1548), *Imprese degli uomini illustri* de Camilli, les *Vues des îles les plus célèbres* et *Funerali antichi*, de Th. Porcacchi, etc. A Parme on conserve de lui une estampe du Christ, chef-d'œuvre de patience, et qui comprend le récit de la Passion, écrit si menu et disposé de telle façon que l'écriture forme chaque taille de la gravure. On prétend qu'il avait inventé un char mécanique sur lequel une trentaine de personnes pouvaient voyager en l'air.

Gori Gandellini, *Notizie degli intagliatori*.

PORRO (*François-Daniel*), algébriste français, né en 1729, à Besançon, où il est mort, le 26 janvier 1795. Il prit le prénom de *Donat* en embrassant la règle des bénédictins dans la congrégation de Saint-Vanne. On le dispensa de toutes les pratiques religieuses afin qu'il pût se livrer entièrement à son goût pour les sciences abstraites. On a de lui : *Jeu de cartes harmonique et récréatif; — Exposition du calcul des quantités négatives;* Avignon (Besançon), 1784, in-8°; — *L'Algèbre selon ses vrais principes;* Londres (Besançon), 1789, 2 vol. in-8°, fig.

Un musicien de la même famille, PORRO (*Pierre*), né en 1759, à Béziers, se fit quelque réputation par son habileté sur la guitare; de 1787 à 1805, il publia pour cet instrument un journal, où il intercala beaucoup de morceaux de sa composition. Il est aussi l'auteur de concertos, sonates, romances, etc. Il est mort en 1831, à Montmorency, près Paris.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

PORSENNA, lars ou roi de Clusium en Étrurie. Lorsque les Tarquins eurent été expulsés de Rome, ils invoquèrent son secours (508 av. J.-C.). Il marcha contre la ville, et vint camper sur le Janicule, à la tête d'une nombreuse armée. Le dévouement d'Horatius Coclès l'empêcha de la prendre d'assaut. Le siége fut changé en blocus. Les Romains, pressés par la famine, auraient été obligés de capituler sans le fanatisme patriotique de Mucius Scævola. Porsenna, effrayé des menaces qu'il lui avait faites, renonça à soutenir les Tarquins. Il offrit même la paix aux Romains à condition qu'ils abandonneraient le territoire de Véies. De retour à Clusium, il envoya son fils Aruns avec des troupes contre Aricia, la principale place du Latium. Les habitants de cette ville, aidés de ceux de Cumes, résistèrent; Aruns fut tué dans une bataille, et son armée mise en fuite. Les Étrusques vaincus furent accueillis à Rome, où ils se fixèrent dans le quartier appelé depuis Vicus Tuscus. Porsenna ayant envoyé de nouveau réclamer le rappel des Tarquins, les Romains répondirent qu'ils perdraient plutôt la vie que la liberté et préféraient recevoir un ennemi qu'un tyran. Abandonnant une cause définitivement vaincue, le prince étrusque renvoya aux Romains leurs otages, et leur rendit même le territoire de Véies. Cette paix ne fut plus troublée, et le nom de Porsenna disparaît de l'histoire.

Telle était la tradition romaine : Tite-Live l'a suivie. Niebuhr et Beaufort en ont montré les inconséquences et les contradictions. Il est probable que Porsenna entra dans Rome et que la ville resta au pouvoir des Étrusques, jusqu'à la bataille d'Aricia. On a fait aussi de Porsenna un héros fabuleux antérieur à celui de l'histoire, dont les Romains auraient fait intervenir le nom dans les guerres qui suivirent l'expulsion des rois. Un fait curieux, c'est que du temps de Tite-Live il y avait encore à Rome des ventes symboliques des biens du roi Porsenna. Pline décrit au long, sur l'autorité de Varron, le tombeau de ce prince à Clusium; mais cette merveille de l'art étrusque paraît n'avoir jamais existé. G. R—T.

Tite-Live, l. II, 9-15. — Denys d'Halicarn., 21-34. — Plutarque, *Publ.*, 16-19. — Tacite, *Hist.*, III, 72. — Pline, *Hist. nat.*, 34, 14, § 39. — Ottf. Müller, *Die Etrusk.*, V, I, p. 122. — Niebuhr, *Hist. of Rome*, V, 1. — Mommsen, *Hist. rom.*

PORSON (*Richard*), célèbre helléniste anglais, né le 25 décembre 1759, à East Ruston (Norfolk), mort le 25 septembre 1808, à Londres. Son père était un simple clerc de paroisse, sans éducation, mais d'un sens droit, et qui s'attacha de bonne heure à exercer sa mémoire; il lui montra à lire et à écrire en même temps, ainsi que les règles de l'arithmétique jusqu'aux racines cubiques. Il l'envoya ensuite à l'école d'un village voisin, et chaque soir il lui faisait répéter deux ou trois fois ce qu'il avait appris dans la journée. Outre l'anglais et les rudiments du latin, le jeune Richard fut redevable à son instituteur, excellent maître d'écriture, de ce talent admirable dont il laissa tant de marques sur les livres de sa bibliothèque et qui seul aurait suffi à le tirer de la pauvreté. Ses progrès attirèrent l'attention du recteur de la paroisse, le révérend Hewitt, qui s'offrit généreusement à le diriger dans ses études, lui et ses deux frères cadets. Il avait à peine quatorze ans lorsqu'un riche propriétaire campagnard, frappé de la netteté de son intelligence, se chargea, de concert avec quelques amis, de pourvoir aux frais de son éducation. Placé dans le collége aristocratique d'Eton (1774), il se fit bientôt remarquer par la précision et la ténacité de sa mémoire; mais de son propre aveu il n'eut pas grand' chose à y apprendre, puisqu'en entrant il possédait par cœur Horace, Virgile et toute l'*Iliade*. En 1777 il passa comme sous-gradué au collége de la Trinité à Cambridge, et il fut chargé d'y enseigner les mathématiques. En 1781, il obtint une bourse, et en 1782, par exception et n'étant encore que bachelier ès arts, il fut reçu agrégé. Mais pour conserver le titre il fallait s'engager dans les ordres; cette condition n'aurait point répugné à son caractère religieux s'il n'avait dû auparavant souscrire les trente-neuf articles de l'Église anglicane; il éprouva des scrupules, fit

l'abandon de sa prébende (1791) et se trouva à trente-deux ans sans profession dans un monde qu'il n'avait point pratiqué. La chaire de langue grecque à la Trinité étant devenue vacante (1792), il se mit sur les rangs, prépara en deux jours sa belle thèse sur Euripide, et fut élu professeur royal à l'unanimité. Il garda cette chaire jusqu'à sa mort; mais telle était l'incurie des administrateurs qu'il ne put jamais obtenir d'eux un local pour y faire son cours. Ce fut avec les gages de cette maigre sinécure (40 liv. st. par an) que Porson, déjà celèbre, végéta quelque temps. La pauvreté, du reste, ne lui pesait pas, gai, robuste et frugal comme il était; souvent il lui arrivait, faute d'argent pour payer le coche, de faire à pied en un jour la route qui sépare Cambridge de Londres (52 milles). Des amis, il en comptait beaucoup, le mirent en état de travailler pour le plus grand profit des lettres en plaçant pour lui, à l'aide d'une souscription, une somme d'environ 2,000 liv. st. dans les fonds publics. Seize ans plus tard, lorsqu'il mourut, on trouva sur ce dépôt (10,000 fr.) un excédant de 400 liv., qui fut consacré à fonder à Cambridge un prix annuel d'encouragement appelé *prix Porson*.

En 1795, Porson épousa la sœur de Perry, à qui appartenait le *Morning Chronicle*. Dès lors il eut dans son beau-frère un ami discret, généreux, empressé à prévenir ses moindres désirs. Il souffrait déjà d'un asthme violent, contracté par suite d'habitudes trop sédentaires, et qui le forçait d'interrompre ses études. Le trait suivant montre jusqu'où il poussait la patience et le courage. Au milieu de ses douleurs, il avait entrepris de déchiffrer et de transcrire le manuscrit presque effacé du *Lexicon* de Photius appartenant à la bibliothèque du collége de la Trinité; il venait d'en terminer une copie après dix mois de travail lorsqu'un incendie la consuma avec d'autres trésors littéraires. Sans murmurer il se mit aussitôt à commencer une copie nouvelle, dont on peut admirer la beauté et l'exactitude à côté de l'original. Lors de l'établissement de l'Institution de Londres (1805), les directeurs lui confièrent la surveillance de la bibliothèque; mais il ne jouit pas longtemps de cette place lucrative : frappé d'apoplexie en pleine rue, il fut transporté dans un hôpital, puis réclamé par ses parents, qui prolongèrent sa vie de quelques jours. On l'inhuma dans la chapelle de la Trinité, où un monument lui fut élevé entre ceux de Newton et de Bentley.

Ce savant mérite d'être placé au premier rang des hellénistes que son siècle ait produits. On rencontrait en lui l'assemblage des qualités nécessaires au critique : une mémoire extraordinaire, un zèle qui ne se ralentissait pas, la sagacité, le bon sens, la patience et la probité. Jamais il ne se serait permis d'assurer qu'un passage était corrompu sans avoir en quelque sorte épuisé toutes les conjectures, et il ne tourmentait pas un texte pour se donner le plaisir de rendre une variante plausible. Aussi n'est-il guère possible de faire mieux que lui dans la critique, et ses ouvrages, comme ceux de Bentley, peuvent être regardés comme de véritables modèles. On peut se faire une idée de sa vaste érudition en feuilletant les livres qui lui ont appartenu, acquis par le collége de la Trinité et dont il a couvert les marges de notes et de corrections. Il n'était pas moins versé dans la littérature de son pays, et savait raffiner son style comme un écrivain de profession. On a représenté Porson sous les traits d'un ivrogne incorrigible; cela n'est point exact. Que parfois il lui arrivât de boire jusqu'à l'ivresse, on ne saurait le nier; comme Johnson, il lui était plus facile de pratiquer l'abstinence totale que la tempérance. Mais il ne faut pas oublier que des hommes d'État et d'éminents personnages du parti tory ne rougissaient pas d'être vus sous l'influence du vin, et que si l'on a durement reproché à Porson un défaut qui ne lui était pas habituel, c'est surtout à cause des principes indépendants qu'il affichait en matière de politique et de religion, principes fort décriés à l'époque où il vivait. On a de lui : *Notes sur les Commentaires de Toup sur Suidas, Hesychius*, etc.; dans l'édit. d'Oxford, 1790, 4 vol. in-8°; — *Letters to archdeacon Travis in answer to his defence of the three heavenly witnesses, I John*, V, 7; Londres, 1790, in-8° de 440 p.; cette controverse avait été soulevée, un siècle auparavant, par David Martin; Porson démontre, d'après plus de 140 mss. grecs et latins, que le 7e vers. du chap. V de l'ép. I de saint Jean a été interpolé, qu'on doit le réunir au vers. 8 et les lire ainsi : *Et tres sunt qui testimonium dant : spiritus et aqua et sanguis; et hi tres unum sunt*; selon Gibbon, c'est un morceau de critique des plus achevés; — *Virgilii Opera, curante Heyne*; Londres, 1793, 4 vol. in-8°; il en corrigea les épreuves, moins les trois ou quatre premières feuilles; — *Æschyli Tragœdiæ VII*; Glasgow, 1795, in-fol.; 1806, 2 vol. in-8°; — *Euripidis Hecuba, Orestes, Phœnissæ, Medea*; Leipzig, 1802, 1807, in-8°; Londres, 1820, in-8° : chacune de ces pièces avait paru séparément de 1797 à 1801; — *Adversaria, notæ et emendationes in poetas græcos*; Cambridge, 1812, in-8°; Leipzig, 1815, in-8°; outre la *Thèse* sur Euripide, on y trouve un grand nombre de notes recueillies sur les livres de Porson; — *Tracts and miscellaneous criticisms*; Londres, 1815, in-4°; — *Photii Lexicon, e codice Galeano*; Londres, 1822, 2 vol. in-8°. Il a aussi fourni des analyses à la *Revue littéraire* de Maty, 1783-1784. P. L—Y.

* *Athenæum*, IV, 426, 521; V, 5. — *Gentleman's Magazine*, LXXVIII. — Dibdin, *Classics*. — Kidd, *Notice* à la tête des *Tracts and criticisms*.

PORTA (*Giuseppe*), dit Salviati, peintre et graveur de l'école florentine, né en 1535, à Castelnuovo di Garfagnana, mort à Venise, en 1585.

Il étudia à Rome sous Cecchino Salviati, auquel il dut son surnom. Celui-ci ayant été appelé à Venise emmena avec lui son élève. Le Titien distingua le jeune Giuseppe, et le choisit avec Paul Véronèse et d'autres artistes pour enrichir de peintures la bibliothèque de Saint-Marc. On voit encore de lui au palais ducal une *Vierge* dans la chambre des stucs. Ces divers travaux acquirent à Porta une renommée qui lui valut les commandes les plus importantes. Aussi de ce jour, à l'exception d'un voyage à Rome, ne quitta-t-il plus Venise; dont les églises possèdent de lui de nombreux tableaux, dans lesquels il a su réunir la sévérité de style et la pureté de dessin de l'école florentine et jusqu'à un certain point le coloris de l'école vénitienne. Le plus célèbre de ses tableaux est la *Descente de croix* qu'il exécuta pour l'église Saint-Pierre de Murano, composition pleine d'expression et de grandeur; une répétition qu'il en fit pour la galerie de Modène est passée de là dans celle de Dresde. Citons encore à Venise : quatre *Sibylles* à Sainte-Marie Zabenigo; une *Descente de croix* et *le Sauveur apparaissant à la Madeleine*, à l'église des Anges; le *Lavement des pieds*, *le Jardin des Oliviers*, *le Christ montant au calvaire* et *le Christ mort*, à Saint-Paul; le *Sauveur et plusieurs saints* à Saint-Zacharie; *Saint Jean-Baptiste*, *saint Jacques et plusieurs saints* à S.-Francesco-della-Vigna; enfin à Santa-Maria-della-Salute, *Élie, Habacuc*, *la Manne*, *Melchisédech*, *Abraham* et *David portant la tête de Goliath*. A Saint-Marc, Porta a fourni en 1542 le carton d'un *arbre généalogique de la Vierge*, exécuté en mosaïque par V. Bianchini. Ce fut sous le pontificat de Pie IV (1559-1566), à une époque où son talent avait acquis tout son développement, que Porta fit à Rome un séjour pendant lequel il peignit dans la salle royale du Vatican *le Pape Alexandre III bénissant Frédéric Barberousse*. Le musée du Louvre possède une œuvre importante de ce maître, *Adam et Ève après le péché*.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Boschini, *Carta del navegar pittoresco*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*.

PORTA (*Giovanni-Giacomo della*), sculpteur et architecte italien, né à Milan, mort à Rome, à l'âge de soixante-quinze ans, dans les premières années du dix-septième siècle, sous le pontificat de Clément VIII. Il se destina d'abord à la sculpture, et eut probablement pour maître le Gobbo, sous lequel il travailla à la façade de la chartreuse de Pavie. Étant allé à Rome, il étudia l'architecture avec Vignole. Le premier édifice dont les dessins puissent lui être attribués avec certitude est l'église de Santa-Catarina-de' Funari (1564). Après la mort de Vignole (1573), il fut chargé d'achever l'église de Jésus commencée par ce grand artiste, dont il ne suivit pas toujours scrupuleusement les dessins. Il éleva, en 1574, la porte de Saint-Jean de Latran et la fontaine de la place Colonne; en 1578, la belle façade de Saint-Louis des Français, et en 1579 celle de Santa-Maria-de' Monti, estimée pour sa noble simplicité. Vers 1587, il fut chargé par Sixte-Quint de la continuation du palais de la *Sapienza* (l'Université) dont il fit le *Cortile*, et qui avait été commencé par Michel-Ange. Il fut plus fidèle aux dessins du maître que dans la continuation de l'église de Saint-Jean-des-Florentins, lorsqu'il termina les trois palais du Capitole. Une entreprise plus importante lui était réservée, c'était l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre. Il la dirigea avec Domenico Fontana. Ces deux artistes jugèrent à propos de changer la courbe de la coupole projetée par Michel-Ange et de lui donner une forme un peu plus elliptique. La coupole fut commencée le 15 juillet 1588, et cette construction, à laquelle travaillèrent un très-grand nombre d'ouvriers, fut poussée avec tant de célérité que le 14 mai 1590, le canon du fort Saint-Ange annonçait la pose de la dernière pierre. Peut-être cette rapidité d'exécution est-elle une des principales causes du peu de solidité de la merveilleuse coupole. Ce fut aussi sur les dessins de Michel-Ange que della Porta éleva dans la basilique l'autel de la Vierge. Aux dernières années du seizième siècle appartiennent la restauration par notre artiste de l'église de Santo-Nicolò-in-Carcere, et de celle de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, dont on lui doit l'élégante façade. Indiquons encore parmi ses travaux la petite église de Saint-Joseph au forum, la chapelle Massimi à Saint-Jean de Latran, le tombeau du cardinal Alessandrino à la Minerva, la fontaine de la place d'Ara-Cœli, et celle des Tortues sur la place Mattei, les palais Niccolini et Gottofredi.

Son dernier ouvrage paraît avoir été la villa Aldobrandini ou du Belvédère à Frascati, qu'il construisit pour le cardinal Pietro Aldobrandini, neveu de Clément VIII, et qui fut l'occasion de sa triste fin. Della Porta, qui était très-gros, revenait un jour de Fracasti avec le cardinal, lorsqu'il lui survint un besoin causé par une grande quantité de melon et de fruits glacés qu'il avait mangés. Par respect pour le cardinal, il n'osa faire arrêter le carrosse, et bientôt il se trouva si mal qu'on fut forcé de le laisser demi-mort à la porte de Saint-Jean de Latran, et qu'il ne tarda pas à expirer.

Si G. della Porta fut un architecte de second ordre, sa place est cependant marquée immédiatement après celle des grands maîtres, grâce à sa fécondité d'invention et à son habileté dans l'art de la construction. Le plus connu de ses élèves fut son neveu *Guglielmo* DELLA PORTA, auteur du beau mausolée de Paul III à Saint-Pierre.

E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Fontenai, *Dict. des artistes*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Valery, *Voy. hist. et littér. en Italie*. — Quatremère de Quincy, *Dict. d'architecture*.

PORTA (*Giambattista della*), célèbre physicien italien, né vers 1540, à Naples, où il est mort, le 4 février 1615. Sa famille était noble et ancienne. Ses dispositions naturelles, ses progrès rapides, sa vive intelligence, ses travaux même auraient mérité de lui faire une place parmi les enfants célèbres; en effet l'on raconte qu'à l'âge de dix ans il composait des discours en latin et en italien, et à quinze il devait être un prodige d'érudition s'il est vrai qu'il avait achevé les trois premiers livres de sa *Magie naturelle* (1). Sous la direction d'un de ses oncles, et en compagnie de Gian-Vincenzo della Porta, son frère cadet, qui partageait son ardeur pour l'étude, il s'appliqua de bonne heure à pénétrer les mystères de la nature; il se rendit également habile dans les lettres, les langues anciennes et la philosophie, et choisit plus tard pour maîtres Cardan, Arnauld de Villeneuve et quelques autres penseurs dont il se plut à imiter les hardiesses. Il voyagea pour étendre ses connaissances, non-seulement dans toute l'Italie, mais en France et en Espagne, visitant les bibliothèques, conversant avec les savants, recherchant même l'entretien des artisans habiles pour apprendre d'eux ce qui appartenait à leur profession. De retour à Naples, il participa à la fondation de l'académie des *Oziosi*; puis il en établit une autre plus spéciale dans sa propre maison, la nomma l'académie des *Segreti*, et n'y voulut admettre que ceux qui avaient fait quelque découverte utile à la médecine ou à la philosophie naturelle. La cour de Rome, s'imaginant qu'il s'occupait de magie, lui défendit expressément de tenir ses assemblées; ce qui le rendit principalement suspect, ce fut la réputation qu'il avait acquise par quelques prédictions, « qui dans l'événement se trouvèrent si justes, fait observer un auteur, qu'elles pouvaient servir en quelque sorte à l'apologie de l'art divinatoire ». Les oracles que débitait Porta lui attiraient chaque jour dans sa maison une grande affluence de gens qui venaient le consulter sur l'avenir. Appelé à Rome pour se justifier, il y réussit pleinement; mais le pape Paul V ne lui permit pas de rouvrir son académie. Porta, fêté dès son arrivée par tous les lettrés, prolongea quelque temps son séjour à Rome (2), et fut admis en 1610 dans l'académie littéraire des Lincei. Il continua de se livrer au goût irrésistible qui l'entraînait vers les sciences physiques, à la culture desquelles il joignit, dans sa vieillesse, celle des belles-lettres. Il avait formé un riche cabinet de curiosités naturelles, qui était pour les étrangers un objet d'admiration et que Peiresc visita plusieurs fois. Bien éloigné de l'humeur batailleuse des savants de son siècle, il dédaigna de repousser les critiques, souvent injurieuses, de ses adversaires, et laissa à ses amis ou à ses élèves le soin de le défendre. Cette sage conduite a inspiré au P. Niceron une réflexion aussi fausse que bizarre : « Il faut avouer, dit-il, qu'on trouve dans ses écrits un caractère de hardiesse qui ne s'accorde nullement avec la lâcheté qu'il a toujours témoignée, lorsqu'on l'a attaqué. » Porta mourut à l'âge de soixante-quinze ans et fut inhumé dans l'église Saint-Laurent de Naples. Parmi les pièces dont on a honoré sa mémoire, il y en a une un peu badine, composée par Georges Rotinus, et qui finit ainsi :

Per geminas olim subierunt somnia portas;
Unica nunc omnes *Porta* recludit opes.

Malgré les singularités et les rêveries qui abondent dans ses écrits, Porta a rendu un grand service aux sciences naturelles en contribuant plus qu'aucun de ses contemporains à en répandre le goût. Il avait, on doit le reconnaître, un penchant marqué pour le merveilleux, et il partageait les opinions de son temps sur l'astrologie, la puissance des esprits, la doctrine de la sympathie et de l'antipathie, l'influence des astres sur les corps vivants, les vertus magiques des choses, et même la transmutation des métaux; mais il faut lui savoir gré d'avoir fait tous ses efforts pour ramener un grand nombre de ces phénomènes à des lois générales, de les avoir souvent expliqués par des causes naturelles, et enfin de s'être élevé contre les préjugés de sorcellerie ou les manœuvres coupables de certains alchimistes. On lui doit la découverte de la chambre obscure; quant à celle du télescope, que plusieurs écrivains lui ont attribuée, il serait injuste, sur l'indication d'un passage peu explicite (*Mag. nat.*, XVII, 10), d'en ravir l'honneur à Métius. Plus que ne l'avait fait Maurolico, il approcha de la véritable théorie de la vision, et démontra que nous apercevons les objets, non par des rayons émanant de l'œil, mais par la lumière qui y pénètre du dehors. Ses expériences d'optique sont fort curieuses, et il profita beaucoup des connaissances que Paolo Sarpi, avec qui il s'était lié, possédait sur cette matière. Il fut le premier qui fixa la distance du foyer d'un miroir concave au quart de son diamètre. Les principaux ouvrages de Porta sont : *Magiæ naturalis sive de miraculis rerum naturalium lib. XX;* Naples, 1589, in-fol. C'est la première édition complète d'un ouvrage d'abord imprimé en III liv. (Naples, 1558, in-fol., très-rare), puis en IV liv. (Anvers, 1560 ou 1561, in-8°), et qui a joui dans toute l'Europe d'une vogue extraordinaire; cette édition de Naples a servi de modèle à beaucoup de reproductions, parmi lesquelles nous citerons celles de Leyde, 1644 et 1651, pet. in-8°. Parmi beaucoup de choses ridicules ou puériles, compilées sans critique, on trouve une foule de bonnes observations sur différents points d'histoire naturelle, sur la lumière, les verres optiques, les feux d'artifice, la statique, la dyna-

(1) La première édit. est de 1558.

(2) Il y était venu une première fois en 1580 et avait assisté aux derniers moments du cardinal Louis d'Este, son protecteur.

mique, la boussole, la fabrication des lunettes, etc. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues et jusqu'en arabe; il n'en existe point de version complète en français: la traduction des IV premiers livres, donnée par Lazare Meyssonnier (Lyon, 1650, in-12), la dernière en date, n'est qu'une réimpression littérale de celle de Paris, 1570; — *De furtivis literarum notis vulgo de ziferis lib. IV;* Naples, 1563, in-4°; ibid., 1602, in-fol. en V livres; dans ce traité des chiffres ou d'écriture secrète, il indique cent quatre-vingts procédés différents et met en outre sur la voie de les multiplier à l'infini; — *Phytognomonica VIII lib.;* Naples, 1583, 1588, in-fol.; cinq édit. in-8°: il y traite du rapport qui existe entre les plantes et les animaux, et tire de ces ressemblances des conjectures bizarres; la méthode est ingénieuse selon Adanson, et renferme autant de vérités que de faussetés; — *De humana physiognomonia lib. IV;* Sorrento, 1586, in-fol. fig.; Naples, 1602, in-fol., etc.; trad. en italien par l'auteur (Naples, 1598, in-fol.) et en français par Ruault (1655, 1808, in-8°). Tout en profitant des observations d'Aristote, de Polémon et d'Adamantius, Porta a déployé tant de sagacité dans ses propres recherches qu'il peut passer pour le véritable fondateur de la physiognomonie; mais il s'est borné à parler des différences de chaque partie du corps et à indiquer les signes qui décèlent le caractère des individus; le côté original de son système est la comparaison des physionomies humaines à celles des animaux; — *Villæ lib. XII;* Francfort, 1592, in-4o: c'est une espèce de maison rustique, plus variée que celle dont Charles Estienne avait eu l'idée; il y a beaucoup d'érudition, et la lecture en est agréable; — *De refractione, optices parte, lib. IX;* Naples, 1593, in 4°, fig.; il y a des remarques justes sur la réfraction et l'anatomie des diverses parties de l'œil; — *Pneumaticorum lib. III;* Naples, 1601, in-4°: ce traité des machines hydrauliques est suivi d'un traité de géométrie curviligne, dont l'auteur donna une édition à part (Rome, 1610, in-4°), avec un livre entier consacré à la quadrature du cercle; — *De cœlesti physiognomonia lib. VI;* Naples, 1601, in-4°; trad. en italien, Padoue, 1623, in-4°: il s'y prononce contre certaines aberrations de l'astrologie judiciaire, mais en accordant aux astres une influence très-active; — *Ars reminiscendi;* Naples, 1602, in-4°: recueil de moyens pour soulager et fortifier la mémoire; — *De distillationibus lib. IX;* Rome, 1608, in-4°: ouvrage curieux en ce qu'il donne un état exact de la chimie au seizième siècle; — *De munitione lib. III;* Naples, 1608, in-4°; — *De aeris transmutationibus lib. IV;* Naples, 1609, in-4°: le premier traité de météorologie dans lequel on rencontre des idées saines. Comme nous l'avons dit, Porta, vers la fin de sa vie, se délassa de ses travaux sérieux en écrivant des compositions dramatiques, qui ne sont dépourvues ni d'intérêt ni de style; on en connait dix-sept, dont certaines sont devenues si rares qu'Apostolo Zeno exprimait le souhait de les voir recueillies ensemble comme un monument curieux de l'ancien théâtre italien; il y a dans le nombre quatorze comédies en prose. P.

Imperiali, *Museum historicum.* — Gassendi, in *Vita Peiresc.* — Ghilini, *Theatro d'huomini letterati.* — L. Crasso, *Elogi d'huom. letter.* — Seguier, *Bibl. botanica.* — Niceron, *Mémoires*, XLIII — Montucla, *Hist. des mathém.* — Hoefer, *Hist. de la chimie*, II. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, VII. — G.-H. Duchesne, *Notice sur la vie et les ouvrages de J.-B. Porta;* Paris, 1801, in-8°. — Colangelo, *Vita di G.-B. della Porta;* Naples, 1818, in-8°.

PORTA (*Berardo*), compositeur italien, né à Rome, en 1758, mort à Paris, le 11 juin 1829. Il étudia la composition sous la direction de Magrini, élève de Leo. Après avoir été maître de chapelle à Tivoli, il retourna à Rome, et fut attaché au service du prince de Salm, alors prélat dans cette ville. Dans ce même temps, Porta écrivit pour le théâtre Argentina *La Princesse Amalfi*, des messes, des motets et des oratorios. Arrivé à Paris en 1789, il donna dans la même année, au Théâtre-Italien, *Le Diable à quatre*, avec une nouvelle musique. Cet ouvrage fut suivi, au même théâtre et au théâtre Montansier, de *la Blanche haquenée*, en trois actes, d'*Agricole Viala* (1794), de *Pagamin* (1792), et de *Laurette au village* (1793). Il donna ensuite, au grand Opéra, *la Réunion du* 10 *août, ou l'Inauguration de la République française*, en cinq actes (1794), et *les Horaces*, en trois actes (1800), qui est son meilleur ouvrage. Ce fut le jour de la première représentation de cet opéra, le 17 octobre, que le premier consul faillit être assassiné au théâtre par Demerville, Ceracchi, Arena et Topino-Lebrun, qui, dénoncés à temps, purent être arrêtés dans les couloirs. Porta donna plus tard, en 1804, un autre grand opéra en trois actes, *Le Connétable de Clisson*, qui n'a pas réussi. Ce compositeur a écrit en outre un assez grand nombre de morceaux de musique instrumentale. Le registre des décès du 12ᵉ arrondissement de Paris, qui constate qu'il mourut le 11 juin 1829, dit qu'il avait alors quatre-vingt-quatre ans, ce qui fixerait l'époque de sa naissance en 1745, et non pas en 1758, comme l'indique la *Biographie universelle des musiciens*. Cependant Porta, que nous avons connu personnellement en 1822, ne nous paraissait pas alors âgé de plus de soixante-quatre ans. C'était un très-bon professeur de composition. D. DENNE-BARON.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.* — Castil-Blaze, *L'Académie imp. de musique.*

PORTA (*Carlo*), poëte italien, né le 15 août 1776, à Milan, où il est mort, le 5 janvier 1821. Il prit d'abord pour modèle Balestrieri, poëte vénitien, et parvint à l'égaler en s'exerçant dans le dialecte milanais. La verve et la gaîté de ses

satires, dont les événements du jour lui fournissaient le sujet, les rendirent promptement populaires; il en est deux que l'on cite encore comme de petits chefs-d'œuvre : *Desgrazi de Giovannin Bonee* et *Vision de Prina*. Son ami Tommaso Grossi en a publié une partie (Milan, 1821, 2 vol. in-12).

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, VI.

PORTA LEONE (*Abraham ben David Arie*), appelé aussi *Abraham Rophe* ou *Leo Mutinensis* en latin, savant médecin juif, né en 1542, à Modène, mort en 1612. Après avoir appris la langue hébraïque et la science rabbinique à Mantoue, à Padoue, et à Bologne sous Joseph Zarka, Joseph Sinaïte, Jacob de Fano et autres, il étudia la philosophie et la médecine à Pavie, où il fut reçu docteur en 1563. Il alla en 1566 exercer son art à Mantoue; plus tard il devint médecin du duc Guillaume de Gonzague. On a de lui : *Dialogi tres de auro, in quibus non solum de auri in re medica facultate, verum etiam de specifica ejus potestate copiose disputatur* : Venise, 1584, in-4°; l'auteur ne pensait pas que l'usage de l'or à l'intérieur pût prolonger la vie; — *Scilte agghibborim* (Boucliers des forts); Mantoue, 1612, in-fol. : ce savant ouvrage, qui se termine par une dissertation étendue sur les particularités de la langue hébraïque, a fait faire de grands progrès à la connaissance des antiquités sacrées des Juifs ; diverses parties en ont été traduites en latin dans le *Thesaurus* d'Ugolino, t. IX, XI, XIII et XXXII.

Rossi, *Dizionario degli autori ebrei*. — Wolf, *Biblioth. hebraica*.

PORTA (*Baccio della*). *Voy*. BACCIO.

PORTAIL (*Jacques-André*), peintre français, né vers la fin du dix-septième siècle, mort à Paris, le 4 novembre 1759. Il fut nommé en 1742 garde des plans et tableaux du roi, en remplacement de Stiemart, et chargé à ce titre de l'organisation des expositions de peinture; il figure en cette qualité sur les livrets des salons de 1742 à 1757. Il devint membre de l'Académie le 24 septembre 1746, et exposa des tableaux de fleurs et de fruits. On voit au musée du Louvre deux dessins de Portail et son portrait dessiné par Frédon; au musée de Versailles, deux vues du palais, avec personnages, prises des jardins. H. H—N.

De Chennevières-Pointel, *Portraits inédits d'artistes*. — *Archives de l'art français*.

PORTAL (*Paul*), chirurgien français, né à Montpellier, mort à Paris, le 1er juillet 1703. Les services qu'il rendit à l'hôtel-Dieu de Paris lui firent obtenir la maîtrise, et la pratique des accouchements lui acquit une grande réputation. On a de lui : *Discours anatomique sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire* (Paris, 1671, in-12); *La Pratique des accouchements soutenue d'un grand nombre d'observations* (Paris, 1685, in-8°), traduit en hollandais.

Éloi, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biogr. médic*.

PORTAL (*Antoine*, baron), célèbre médecin français, né à Gaillac (Tarn), le 5 janvier 1742, mort à Paris, le 23 juillet 1832. Il descendait d'une famille qui cultivait avec quelque distinction depuis plusieurs siècles les diverses branches de l'art de guérir : aussi n'hésita-il pas, au terme de ses études classiques, à se rendre à Montpellier, où l'entraînait une vocation héréditaire. Bien que cette école se montrât plus préoccupée de l'étude des forces qui animent l'organisme que de celle de l'organisation elle-même, c'est vers cette dernière que le jeune Portal se sentit attiré de préférence. Il ouvrit même, étant encore sur les bancs, des cours particuliers d'anatomie, qui eurent assez de succès pour le faire admettre, à l'âge de vingt ans, au sein de l'Académie des sciences de Montpellier. Muni du diplôme de docteur (1764), il tourna les yeux vers Paris, où l'appelait son ardeur pour la science et l'ambition de s'y distinguer. On dit, et lui-même se plaisait à raconter, que le hasard lui fit rencontrer sur sa route deux jeunes gens qui allaient comme lui chercher fortune dans la grande ville, et qu'arrivés sur une hauteur qui la domine, tout en devisant avec l'abandon de leur âge sur leurs projets d'avenir, nos voyageurs, légers d'argent, riches d'espérance, entendirent résonner le bourdon de Notre-Dame. « Entendez-vous cette cloche? dit l'un d'eux à son compagnon de route, elle vous annonce que vous serez archevêque de Paris. — Probablement quand vous serez ministre, répliqua l'autre. — Et que serai-je donc moi, s'écria Portal?— Mais, parbleu! répondirent-ils tous deux, vous serez premier médecin du roi. » Ces jeunes gens dont la fortune devait accomplir à point les prédictions étaient Treilhard et Maury. Quant à Portal, chaleureusement recommandé par le cardinal de Bernis, il entra bientôt en relations avec les personnages les plus éminents dans le monde et dans la science. Son ardeur et son succès dans les études anatomiques lui valurent en particulier l'appui de deux hommes qui occupaient alors le premier rang parmi les médecins, Sénac et Lieutaud. Comme eux, leur jeune émule avait compris la nécessité de rattacher les maladies aux lésions matérielles qui les accompagnent; appliquant à l'examen clinique des malades les connaissances anatomiques, alors trop négligées en médecine pratique, il était considéré comme un des praticiens les plus versés dans l'exploration des maladies organiques, dont on commençait à se préoccuper beaucoup depuis le discrédit dans lequel était tombé le vieil humorisme. Aussi, malgré le surnom de *médecin tâteur* dont le désignaient ironiquement des confrères, moins sévères en matière de diagnostic, Portal se montrait-il plus habile qu'eux en cherchant dans le côté faible de la science d'alors les éléments de sa célébrité. Un fait prouve de quel crédit, quoique si jeune encore, il jouissait parmi les hommes les plus haut placés. Comme il ne pouvait exercer

à Paris sans y être reçu docteur, ses protecteurs le firent nommer professeur d'anatomie du dauphin, titre qui le mettait à l'abri de toute poursuite. Il ne tarda pas, au reste, à justifier cette faveur. A peine était-il depuis un an dans la capitale qu'il communiquait à l'Académie des sciences une suite de mémoires particulièrement relatifs à des faits curieux d'anatomie pathologique recueillis pendant son séjour à Montpellier (1767). Trois ans plus tard il contribuait à donner une impulsion nouvelle à l'anatomie pathologique, encore dans son enfance, en éditant l'ouvrage de Lieutaud (*Historia anatomico-medica*), enrichi de ses observations personnelles. L'année 1770 est encore la date d'un de ses plus importants ouvrages : l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, dont la première partie va des temps antiques jusqu'à Harvey : la seconde, de Harvey à l'époque où Portal écrivait. Dans chacune de ces parties l'auteur établit plusieurs périodes marquées par le nom et les découvertes d'un homme illustre; à la notice qui le concerne succède un extrait raisonné de ses travaux. Cet ouvrage, qui supposait des recherches très-étendues, a cependant été l'objet de critiques fondées. D'abord l'histoire de l'anatomie, associée dans un même récit à celle de la chirurgie, formait quelque chose d'assez disparate, et qui ne pouvait qu'ajouter à la confusion du plan déjà adopté par l'auteur par suite du mélange de la biographie et de la critique bibliographique. La critique des anciens y parut superficielle : celle de quelques modernes peu mesurée, à l'égard au moins d'un certain nombre de noms célèbres (entr'autres celui d'Antoine Petit, dont l'auteur s'attira ainsi l'inimitié). Enfin, dans la reproduction presque littérale des écrits qui avaient précédé le sien, et qu'il copiait jusque dans leurs fautes, il trahissait ou beaucoup de précipitation, ou peu d'esprit critique. Ses travaux ne lui valurent pas moins le titre de membre adjoint de l'Académie des sciences (où il entra définitivement six ans plus tard), et une chaire de médecine au Collége de France, vacante par la mort de Ferrein (1769). Fidèle à son plan de recherches, Portal introduisit dans le programme élargi de son enseignement les études anatomiques, pathologiques et physiologiques, et les vivisections qui devaient obtenir plus tard tant de faveur entre les mains de l'un de ses successeurs dans cet établissement. En 1775, il fut nommé sur la désignation de Buffon, son client et son ami, professeur d'anatomie au Jardin des plantes, adjoint à A. Petit, qui n'avait pu réussir à faire élire son suppléant Vicq d'Azyr. Tout réussissait à Portal. Membre influent de l'Académie des sciences, en possession des deux chaires les plus élevées de l'enseignement, occupant constamment le public médical et les sociétés savantes d'une foule de travaux et de recherches, il acquit bien jeune encore dans la science une autorité imposante et dans le monde le renom d'un médecin consommé, pouvant aller de pair avec les Bouvart, les Bordeu, et autres célèbres praticiens de son temps. Lorsque vint la révolution, Portal, que son éminente position, ses relations avec les grands et son titre de médecin de Monsieur désignaient aux vengeances des terroristes, dut aux soins dont plusieurs d'entre eux lui étaient redevables de ne pas partager le sort des deux illustres amis entre lesquels il avait coutume de s'asseoir à l'Académie, Bailly et Lavoisier. Le travail fut pour lui son refuge et sa consolation. Il fut élu membre de l'Institut, lors de la formation de ce corps. On trouve dans les cinq volumes qu'il a publiés successivement sous le titre de : ***Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies***, les nombreux mémoires de pathologie, d'anatomie et de physiologie pathologiques qu'il lut à l'Académie des sciences, et dont quelques-uns sont même devenus le point de départ de monographies plus étendues : tels sont ses traités sur l'épilepsie, l'apoplexie, l'hydropisie, les maladies du foie, le rachitisme, la rage; collection riche en faits curieux, instructifs et pour la plupart tirés de sa pratique. C'est de cette époque que date la première édition de son *Traité sur la phthisie*, l'une de ses meilleures monographies et le plus remarquable de ses ouvrages, l'*Anatomie médicale*, dans laquelle l'auteur, parvenu à l'âge de soixante et un ans, résumait en quelque sorte ses études antérieures, complétant par ses propres recherches les travaux des Morgagni, des Sénac et des Lieutaud.

Les faveurs de la fortune ne manquèrent pas plus à la vieillesse de Portal qu'elles ne lui avaient manqué dans sa jeunesse. A son retour en France Louis XVIII l'attacha de nouveau à sa personne. Il fut aussi le premier médecin de Charles X, qui le nomma baron et commandeur de la Légion d'honneur. C'est à cette haute position dont Portal n'usa jamais que pour faire le bien, et au crédit dont il jouissait auprès du premier de ces monarques, que l'on doit la fondation de l'Académie de médecine (1820), dont il fut nommé président à vie, et à laquelle il légua une somme importante pour la fondation d'un prix annuel. Il prolongea jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans sa laborieuse carrière, et succomba à une affection calculeuse qui avait attristé ses dernières années. Il ne laissait pas d'héritiers directs, mais deux proches parents, membres distingués de l'Académie de médecine.

C'était un homme d'un esprit fin et enjoué, d'humeur facile et de goûts simples. Il avait conservé jusqu'à sa mort les modes du siècle dernier. Prudent et adroit, il connaissait toutes les ressources du savoir-faire, et possédait au plus haut degré l'art de faire servir les hommes à sa renommée. S'il eut le tort, comme l'avoue son ingénieux panégyriste, *de vouloir prêter des ailes à la fortune*, du moins son dévouement à la science ne se démentit jamais. Riche, chargé

d'honneurs autant que d'années, il ne laissait échapper aucune occasion de recueillir les faits intéressants qui se présentaient à lui, continuait à voir des malades, et publiait à l'âge de quatre-vingt-cinq ans ses *Observations sur l'épilepsie*, comme s'il eût eu encore son chemin à faire ou qu'il eût craint d'être de son vivant compté parmi les morts. Praticien judicieux, peu favorable aux hypothèses, Portal n'avait pas de ces vues profondes, originales qui font époque dans la science; aussi ses œuvres n'ont-elles pu conserver la célébrité dont elles ont joui pendant sa vie; et l'on a pu dire, quoique avec un peu de sévérité peut-être, qu'elles avaient moins servi l'art que l'auteur. Son style diffus, souvent incorrect, accuse une élaboration imparfaite de matériaux accumulés avec plus de précipitation que de méthode et de critique. L'auteur de l'*Anatomie médicale* contribua cependant pour une part notable à la faveur que prirent à cette époque les recherches d'anatomie pathologique, bien qu'il fût par la suite un des premiers à reconnaître que les lésions cadavériques, étant plutôt des effets que des causes, ne contenaient pas le dernier mot de la science. Voici la liste de ses ouvrages : *Dissertatio medico-chirurgica generales luxationum complectens notiones;* Montpellier, 1764, in-4°; — *Précis de chirurgie pratique;* Paris, 1768, 2 vol. in-8°, fig.; — *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, contenant l'origine et les progrès de ces sciences, etc.; Paris, 1770-1773, 7 vol. petit in-8° : cet ouvrage a été suivi de deux lettres polémiques à Petit et Goulin; — *Rapport fait par ordre de l'Académie des sciences sur les effets des vapeurs méphitiques, et principalement sur la vapeur du charbon;* Paris, 1774, in-12; travail reproduit, développé, et mis sous la forme d'*Instruction* sur le traitement des asphyxiés, des empoisonnés, etc., dans deux mémoires publiés en 1787 et 1796; — *Observations sur la nature et le traitement de la rage;* Yverdun, 1779, in-12; — *Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire;* Paris, 1792, in-8°, et 1809, 2 vol. in-8°; — *Observations sur la nature et le traitement du rachitisme;* Paris, 1797, in-8°; — *Observations sur la petite vérole;* Paris, 1799, in-8°; — *Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies : avec le Précis des expériences sur les animaux vivants, d'un cours de physiologie pathologique;* Paris, 1801, 1825, 5 vol. in-8°; — *Cours d'anatomie médicale, ou anatomie de l'homme;* Paris, 1803, 5 vol. in-8° et in-4°; — *Observations sur la nature et le traitement de l'apoplexie;* Paris, 1811, in-8°; — *Observations sur la nature et le traitement des maladies du foie;* Paris, 1813, in-8° ou in-4°; — *Considérations sur la nature et le traitement des maladies de famille et des maladies héréditaires;* 1808; 3e édit., Paris, 1814, in-8°; — *Observations sur la nature et le traitement de l'hydropisie;* Paris, 1824, 2 vol. in-8°; — *Observations sur la nature et le traitement de l'épilepsie;* Paris, 1827, in-8°. Portal a en outre édité : *Historia anatomico-medica* de J. Lieutaud (Paris, 1767, 2 vol. in-4°), le *Traité de la structure du cœur*, de J. Senac (Paris, 1774, 2 vol. in-4°), et l'*Anatomie historique et pratique*, de J. Lieutaud (Paris, 1776, 2 vol. in-8°).

Dr SAUCEROTTE.

Pariset, *Éloges*. — Réveillé-Parise, *Étude sur Portal*, dans la *Gazette médic.*, 1832.

PORTAL (*Pierre-Barthélemy*, baron), homme politique français, né le 31 octobre 1765, à Albarèdes, près de Montauban, mort à Bordeaux, le 11 janvier 1845. Il appartenait à une famille protestante, nombreuse, mais possédant peu de fortune. Entré à dix-huit ans chez un armateur de Bordeaux, il devint, en 1789, chef d'une maison d'armements maritimes, et subit, pendant les premières années de la révolution, des pertes qui l'obligèrent, en 1796, à recommencer sa fortune. Nommé, sous le consulat, juge au tribunal de commerce et membre du conseil de commerce, il rédigea, en cette dernière qualité, un mémoire qui n'a été rendu public que quarante ans après, sous le titre de : *Mémoire du conseil de commerce de Bordeaux, adressé au premier consul, sur la question de savoir s'il convient de faire un traité de commerce avec l'Angleterre, floréal an* X (Bordeaux, 1843, in-8°). Député ensuite par le commerce de Bordeaux pour réclamer la restitution d'une grande quantité de marchandises saisies sur des bâtiments américains, il déploya une habileté et une fermeté de caractère qui attirèrent sur lui l'attention de Napoléon. Nommé maître des requêtes (1811), il se décida, après bien des hésitations, à résigner cet emploi, et il vivait dans sa famille lorsqu'il fut envoyé à la fin de 1813, ainsi que le comte Cornudet, près de l'armée du maréchal Soult, déjà en retraite dans les Basses-Pyrénées. Les commissaires s'étant rendus à Bordeaux, où se manifestaient des tendances à un mouvement insurrectionnel, maintinrent l'ordre jusqu'à la veille de l'entrée du duc d'Angoulême. Ils abandonnèrent alors la ville, emmenant avec eux les troupes, les fonctionnaires, les magistrats, les caisses et tout ce qu'ils purent sauver. Portal ne s'attendait pas que sa conduite en cette occasion l'eût mis en faveur auprès du nouveau gouvernement. Louis XVIII le replaça, comme maître des requêtes, au conseil d'État. Il résigna ces fonctions, pendant les Cent-Jours, au grand mécontentement de l'empereur, qui peu de jours après le nomma maire de Bordeaux; Portal refusa, et se retira à la campagne. La première ordonnance que Louis XVIII signa à son retour fut celle qui l'appela à faire partie d'une commission chargée de pourvoir au service des ar-

mées alliées. Il fut ensuite nommé directeur supérieur des colonies; il ne consentit à se charger que pour un temps limité, et sans traitement, de ces fonctions, par suite desquelles il concourut aux tristes et difficiles négociations qui amenèrent les traités de 1815. Élu peu après député de Tarn-et-Garonne, dont il avait présidé le collége électoral, il siégea au centre droit, et fut nommé, le 29 décembre 1818, ministre de la marine et des colonies. Quoiqu'il eût décliné cet honneur, comme les précédents, il ne put résister aux pressantes sollicitations personnelles du roi. Les circonstances étaient difficiles; la marine avait été mutilée, et sa dotation annuelle de 45 millions, étant, à beaucoup près, insuffisante pour la maintenir dans l'état où elle se trouvait, elle était condamnée à un anéantissement prochain. Portal parvint à faire élever successivement jusqu'à 65 millions le chiffre annuel des allocations budgétaires, et ce chiffre, considéré alors comme normal, est resté tel jusqu'à ce qu'on ait reconnu la nécessité de faire sortir la marine française de l'état d'infériorité auquel la réduisait l'exiguité de ces crédits. Quand Portal résigna ses fonctions, le 13 décembre 1821, sa retraite fut unanimement regrettée dans la marine. D'un esprit sagement libéral, il s'était attaché à faire disparaître l'antagonisme existant entre l'ancienne et la nouvelle marine. Ne tenant compte que du mérite, et non des opinions politiques, il n'avait qu'un mobile, l'intérêt du pays. Lorsqu'il avait remis son portefeuille, Louis XVIII l'avait nommé ministre d'État et pair de France. Ses souvenirs et l'exposé de ses principaux travaux ont été publiés sous le titre de : *Mémoires contenant des plans d'organisation de la puissance navale de la France* (Paris, 1846, in-8°). On y voit qu'à l'exemple de Colbert, dont il suivait les traditions, il considérait comme inséparables la marine de l'État et celle du commerce, dont l'alliance, en temps de paix et en temps de guerre, était l'objet de sa constante préoccupation. P. LEVOT.

Mémoires de Portal. — *Annales maritimes et coloniales.* — Haag frères, *France protest.*

PORTALIS (*Jean-Étienne-Marie*), homme politique français, né au Beausset (Var), le 1er avril 1745, mort à Paris, le 25 août 1807. Il appartenait à une famille honorable de la bourgeoisie. Il fit ses études aux colléges des Oratoriens de Toulon et de Marseille; et après les avoir terminées, il alla faire son droit à Aix. Pendant qu'il y étudiait, il publia son premier essai consistant en des *Observations sur un ouvrage intitulé : Émile, ou de l'Éducation* (Avignon, 1763, in-12), et une autre brochure ayant pour titre *Des Préjugés*, qui firent une certaine sensation dans sa province. Portalis fut reçu avocat à la fin de 1765, et débuta avec succès au barreau d'Aix. Il inaugura dans son pays une manière nouvelle de plaider : au lieu de l'emphase employée jusqu'alors, il apporta dans ses discussions une simplicité et un goût que l'on ne connaissait pas avant lui. Aussi, on raconte qu'après sa première cause le parlement, qui tenait pour les traditions, ne lui adressa pas le compliment d'usage, et qu'un vieil avocat lui dit : « Vous avez plaidé avec esprit; mais il faut changer votre manière, qui n'est pas celle du barreau. » A quoi, le débutant répondit : « Monsieur, c'est le barreau qui a besoin de changer d'allure, et non pas moi. » En 1766, il publia un écrit qui commençait à révéler la science qu'il devait développer plus tard dans la jurisprudence canonique. Cet écrit, intitulé : *Sur la distinction des deux puissances*, fut composé à l'occasion d'une lutte que le clergé avait engagée contre le parlement d'Aix, et suscita, suivant l'usage, beaucoup de calomnies contre l'auteur, qui se défendit avec noblesse et franchise. En 1770, Portalis fit imprimer, sur la demande du ministre Choiseul, une consultation sur la validité des mariages des protestants en France, qui fit dire à Voltaire : « Ce n'est point là une consultation; c'est un véritable traité de philosophie, de législation et de morale politique. » En 1778, Portalis entra pour la première fois dans les fonctions publiques. Il fut élu assesseur d'Aix, c'est-à-dire le second des quatre administrateurs électifs de la province de Provence, connus sous le nom de *procureurs du pays*. Son talent et sa science lui assurèrent un rang éminent dans l'assemblée représentative de son pays. « Allons aux états de Provence, dit un document contemporain : c'est là que, reconnaissant l'avantage de l'instruction et de l'art de bien dire, on place toujours des avocats célèbres à la tête du tiers et des possédant-fiefs. L'un d'eux, M. Portalis, administrant la province à l'âge de trente ans, a prouvé comment on allie le génie de l'administrateur et le cœur du patriote avec le talent de l'orateur et le savoir du jurisconsulte. » (*Nouveau Brillon* (1782), *verbo* ADMINISTRATION.) En 1781, sa mission étant expirée, il retourna au barreau; mais l'année suivante il fut envoyé à Paris pour la conclusion de plusieurs affaires importantes concernant sa province. Après son retour, Portalis s'éleva tout à fait au premier rang du barreau d'Aix. Les plus grandes affaires lui furent confiées; et celle qui eut le plus de retentissement fut la cause de la comtesse de Mirabeau, demandant à être séparée de corps et de biens du célèbre comte de Mirabeau, son mari, qui plaida lui-même. On sait que Portalis gagna le procès de sa cliente. Il entra aussi en lice contre un autre adversaire redoutable, Beaumarchais, dans un procès que celui-ci avait contre le légataire de Pâris Duverney. En 1788, Portalis rédigea, au nom de l'ordre des avocats au parlement d'Aix, une *Lettre au garde des sceaux*, contre les tentatives de l'archevêque de Sens (de Loménie-Brienne) pour amener un changement dans la constitution du royaume, et bientôt après, un

ouvrage sur le même sujet, intitulé : *Examen impartial des édits du 8 mai* 1788 (1). Telle était la haute position que Portalis avait prise dans sa province lorsque la révolution éclata. L'influence de Mirabeau paraît l'avoir empêché d'être nommé membre de l'Assemblée constituante; et il semble n'avoir accueilli le grand mouvement qui alors se manifesta dans tous les esprits qu'avec une prudente réserve. Dans les premiers mois de 1790, il refusa d'être commissaire du roi pour l'organisation d'un des trois départements qui comprennent l'ancienne Provence. Au mois d'août 1790, il se retira avec sa famille dans une maison de campagne éloignée, et y resta jusqu'en février 1792. A cette époque, Portalis, craignant d'être inquiété dans sa retraite, se rendit à Lyon, qu'il ne quitta qu'à la fin de 1793. Il vint à Paris, espérant être perdu dans la foule; mais il ne tarda pas à être arrêté, et il dut à l'un de ses compatriotes d'être transféré dans une maison de santé, où il attendit tranquillement de meilleurs jours. Mis en liberté après le 9 thermidor, Portalis prit la résolution d'exercer la profession d'avocat à Paris. Aussitôt la mise à exécution de la constitution de l'an III, il fut nommé député par l'assemblée électorale de Paris et par celle des Bouches-du-Rhône, mais opta pour Paris, et fut placé au Conseil des Anciens, où il se rangea dans le parti qui faisait opposition au Directoire. Ami de Siméon, qui était tout à la fois son compatriote et son beau-frère, de Barbé-Marbois, de Lebrun, de Tronson-Ducoudray, etc., il fut, comme eux, frappé par le coup d'État du 18 fructidor; il put toutefois se soustraire à la déportation meurtrière de Cayenne : il se réfugia en Suisse, puis dans le Holstein, qu'il ne quitta que pour rentrer en France, après le 18 brumaire.

Les talents de Portalis ne pouvaient échapper à Napoléon, qui le nomma d'abord commissaire du gouvernement (procureur général) près le conseil des prises; puis, avec Tronchet, Bigot de Préameneu et Maleville, commissaire pour la rédaction du Code civil. En septembre 1800, il fut promu à l'éminente fonction de conseiller d'État, et l'année suivante chargé de toutes les affaires concernant les cultes. Ce fut lui qui, en cette dernière qualité, réorganisa les cultes en France, et prit la plus grande part au concordat conclu avec le pape Pie VII et aux articles organiques destinés à le compléter. Le discours qu'il prononça à cette occasion au Corps législatif ainsi que ses travaux sur le même sujet renferment les vrais principes qu'avait toujours professés jusqu'alors l'Église gallicane. « Certes, dans ses relations avec le souverain pontife et avec les chefs de l'Église, dit M. Sainte-Beuve, Napoléon ne pouvait faire choix d'un organe ni d'un conseiller plus savant, plus pieux, plus pur, plus ferme en certains cas, et plus doux dans le mode de résistance que ne l'était Portalis. » (*Causeries du lundi*, t. V, p. 37.) Le discours préliminaire qui précède le projet de Code civil et les exposés des motifs de plusieurs titres de ce Code, notamment ceux du *Mariage*, de *la Propriété*, des *Contrats aléatoires*, etc., sont également empreints d'une grande science, d'une parfaite clarté; de plus, ils sont écrits d'un style élégant et pur. La participation de Portalis à la rédaction du Code civil est certainement son plus beau titre de gloire. C'est celui qui fait le plus d'honneur à sa mémoire. En juillet 1804, Portalis fut nommé ministre des cultes et chargé du portefeuille de l'intérieur; lors de la réorganisation de l'Institut, en 1803, il fut l'un des cinq membres nommés par le premier consul pour remplacer la deuxième classe (langue et littérature françaises), qui représentaient l'ancienne Académie française. Il composa en cette qualité, l'*Éloge de l'avocat général Seguier*. Enfin, il reçut le grand cordon de la Légion d'honneur. Atteint d'une cécité presque complète, il se fit opérer de la cataracte avec un grand courage; mais le succès ne répondit pas à ce que l'on attendait, et il se résigna en prononçant ces touchantes paroles : « N'importe, j'ai pu voir mes petits-enfants! » Son corps fut déposé dans les caveaux du Panthéon, qui servaient alors de sépulture aux ministres, aux sénateurs et aux autres grands dignitaires de l'empire. Son fils a publié un ouvrage posthume de son père, intitulé : *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le dix-huitième siècle* (Paris, 1820, 2 vol. in-8°; 3e éd., 1833). M. le vicomte Frédéric Portalis, son petit-fils, a successivement fait paraître 1° les *Discours, rapports et travaux inédits sur le Code civil*, par J.-E.-M. Portalis (Paris, 1844, 1 vol. in-8°); et les *Discours, rapports et travaux inédits sur le concordat de* 1801, *les articles organiques, et sur diverses questions de droit public*, par le même (Paris, 1845, in-8°). Portalis fut l'un des hommes les plus éminents dont Napoléon s'environna. Son caractère était modéré; comme orateur et comme jurisconsulte, s'il ne peut être placé au premier rang, il n'en est pas moins un esprit fort distingué, et tiendra toujours une place honorable parmi ceux qui ont le plus contribué à doter la France du Code civil, qui est destiné à la régir longtemps.

A. TAILLANDIER.

Notice sur la vie de J.-E.-M. Portalis, par M. le comte Portalis, en tête de *L'Usage et de l'abus de l'esprit philosophique pendant le dix-huitième siècle*. — *Éloge historique de Portalis, prononcé à la séance d'ouverture des conférences de l'ordre des avocats, le* 13 *decembre* 1848, par Felix Hacquin; Paris, 1848, in-8°. — *Éloge de J.-E.-M. Portalis*, par Louis Lallement, mémoire couronné par l'Académie de Toulouse; Paris, 1861, in-8°.

PORTALIS (*Joseph-Marie*, comte), homme

(1) Ceux qui voudront connaître de plus amples détails sur cette partie de la vie de Portalis pourront lire un article de M. Aubépin, intitulé *Portalis avocat au parlement de Provence*, inséré dans la *Revue historique du droit français et étranger*, t. II, p. 180.

politique et magistrat français, fils du précédent, né à Aix en Provence, le 19 février 1778, mort à Passy, près Paris, le 4 août 1858. Il eut pour instituteur son père, qui le prépara dès son bas âge à l'étude des affaires et du droit. A dix ans il analysait l'*Esprit des lois*. Mais la proscription, qui ne tarda pas à peser sur Étienne Portalis, réfugié à Lyon et ensuite à Paris, où il espérait d'être perdu dans la foule, aurait pu nuire beaucoup à l'éducation de son fils, si celui-ci n'eût été doué d'un profond amour pour le travail et d'une grande et précoce moralité. Arrêté et mis dans une maison de santé, Portalis père ne fut rendu à la liberté qu'après le 9 thermidor. Attendant le moment suprême qui devait délivrer la France d'un tyran, le jeune Joseph suivait avec anxiété les séances de la Convention ; il assista notamment à la fameuse scène qui amena la chute de Robespierre et de ses complices. Affranchi des soucis que lui occasionnaient ces terribles événements, il se remit à l'étude et fit insérer, en 1796, un article sur Montesquieu dans le journal intitulé *le Républicain français*.

Lorsque Portalis père, devenu membre du Conseil des Anciens, fut obligé de fuir en Holstein, après le 18 fructidor, son fils l'accompagna sur la terre de l'exil. Ils furent accueillis par le comte et la comtesse de Reventlau, qui réunissaient autour d'eux tout ce que l'Allemagne avait alors de plus distingué et les émigrés français qui habitaient cette contrée. Ce fut dans cette retraite que le jeune Portalis, à peine âgé de vingt ans, composa l'ouvrage qui lui fit obtenir un prix à l'Académie de Stockholm sur le sujet suivant : « Du devoir qu'a un historien de bien considérer le génie de chaque siècle, en jugeant les grands hommes qui y ont vécu. » Ce fut là aussi qu'il connut la comtesse Ina de Holck, qui devint son épouse.

Lorsque après le 18 brumaire, Portalis père put rentrer en France, son fils y revint avec lui, et embrassa la carrière diplomatique. Il était attaché à Joseph Bonaparte lors des congrès de Lunéville et d'Amiens, et fut chargé d'apporter au premier consul le traité conclu dans cette dernière ville entre la France et l'Angleterre. Aussi fut-il tour à tour premier secrétaire d'ambassade à Londres, de légation à Berlin et ministre plénipotentiaire auprès de l'électeur archichancelier de l'Empire à Ratisbonne et de la diète germanique. Rappelé, en 1805, auprès de son père, qui avait perdu la vue, Joseph Portalis devint son auxiliaire dans le ministère des cultes, dont il fut secrétaire général, et il fut nommé, peu après, maître des requêtes au conseil d'État (juillet 1806). Il eut une grande part à la réorganisation des cultes et particulièrement du culte israélite. Après la mort de son père, en 1807, Joseph resta pendant quelques mois chargé du ministère des cultes, qui fut ensuite confié à Bigot de Préameneu ; en 1808 Portalis fut promu à la dignité de conseiller d'État, et en 1810 il fut nommé comte de l'empire et directeur général de l'imprimerie et de la librairie. Cette marche progressive dans les hautes fonctions publiques fut interrompue à la suite de la disgrâce qu'encourut Joseph Portalis de la part de l'empereur, pour n'avoir pas divulgué à l'autorité la connaissance qu'il avait eue par l'abbé d'Astros, son parent, du bref de censure que le pape Pie VII avait adressé à ce chanoine contre la délibération du chapitre métropolitain qui avait conféré au cardinal Maury, nommé par Napoléon archevêque de Paris, les pouvoirs nécessaires pour administrer le diocèse. Dans la séance du conseil d'État du 4 janvier 1811, l'empereur reprocha avec emportement à Portalis sa conduite en cette occasion. « Comment, lui dit-il, avez-vous osé paraître dans cette enceinte, après la trahison dont vous vous êtes rendu coupable ? C'est une ingratitude et une perfidie; pourquoi n'êtes-vous pas venu me découvrir le coupable et ses machinations ? » Portalis répondit, en balbutiant, que l'abbé d'Astros était son cousin. « Votre faute n'en est que plus grande, reprit Napoléon. Lorsque quelqu'un est tout à fait à moi, comme vous l'êtes, il répond de ceux qui lui appartiennent. Ses proches sont affranchis de toute police et ne relèvent que de lui. Voilà quelles sont mes maximes ; il faut être tout à moi et tout faire pour moi. En ne m'avertissant pas, vous m'avez trahi. Vous avez manqué à la reconnaissance et à votre devoir : sortez. »

Portalis fut immédiatement destitué de toutes ses fonctions, et se retira en Provence, où il passa trois années, s'occupant de travaux philosophiques et littéraires. A la fin de 1813, l'empereur, oubliant son mécontentement, le nomma, sur les vives sollicitations du grand juge M. Molé, premier président de la cour impériale d'Angers, place qu'il conserva pendant la première restauration et les Cent-Jours. A la seconde restauration, Portalis fut nommé conseiller à la cour de cassation (28 août 1815), et redevint aussi conseiller d'État. Il fut envoyé en mission à Rome pour aplanir les difficultés qui s'étaient élevées entre la France et le pape à l'occasion du concordat de 1817. Le 5 mars 1819 il fut élevé à la pairie, et en outre il occupa (21 février 1820) la place de sous-secrétaire d'État au ministère de la justice, fonction qu'il occupa jusqu'à l'avénement du ministère Villèle (3 décembre 1821). Il reprit alors son siége à la cour de cassation, dont il fut nommé un des présidents, le 6 août 1824. Le 18 janvier 1827, il fit à la chambre des pairs son mémorable rapport sur la pétition de M. de Montlosier, contre la légalité de l'existence des jésuites en France. Le 4 janvier 1828, Portalis devint garde des sceaux, lors de la formation du ministère Martignac. Sous ce ministère modéré, il attacha son nom à de grandes mesures politiques et législatives, telles qu'un projet de loi sur la presse, qui abo-

lissait la censure, le monopole des journaux et les procès de tendance; l'ordonnance des conflits, celle qui soumettait les écoles ecclésiastiques au régime de l'université et exigeait de ceux qui se destinaient à l'enseignement l'affirmation par écrit qu'ils n'appartenaient à aucune corporation religieuse non légalement établie en France, etc. Portalis quitta le portefeuille de la justice au mois de mai 1829, pour celui des affaires étrangères, devenu vacant par la retraite de M. de La Ferronnays. Il le conserva jusqu'au 7 août suivant, époque de l'avénement du funeste ministère Polignac. Le savant et vénérable Henrion de Pansey, premier président de la cour de cassation, étant décédé, avait laissé vacante cette éminente fonction. Portalis y fut promu à sa sortie du ministère. Telle était la position qu'il occupait lorsque éclata la révolution de Juillet. Essentiellement ami du pouvoir, Portalis se rattacha au gouvernement de Louis-Philippe. Il prit une grande part aux discussions de la chambre des pairs, dont il fut un des vice-présidents, fit partie de nombreuses commissions et présida avec une grande supériorité la cour de cassation. Doué d'un esprit élevé, d'une grande politesse et d'une extrême douceur de caractère; de plus profondément versé dans l'étude du droit public et dans la connaissance des affaires, il possédait les qualités éminentes que demande la première fonction judiciaire de la France. C'est avec raison qu'un de ses historiens (M. Mignet) a dit de lui : « Nulle part sa supériorité n'a été plus grande qu'à la cour de cassation, où il a siégé trente-huit années... Il y était prisé d'autant plus haut qu'il y était vu de plus près, et cette grande compagnie reconnaissait en lui son légitime chef moins à la prééminence du rang qu'à l'autorité du savoir et de l'esprit. M. Portalis aimait les travaux de l'audience, et il y était assidu. Tant que duraient les débats, il écoutait imperturbablement la discussion, à laquelle il laissait la plus entière latitude, et il supportait les longueurs des avocats ou leurs redites sans les interrompre jamais. Il répétait volontiers cette belle parole de Pline le jeune : *Patentia judicis magna pars justitiæ* (la patience du juge est une grande partie de sa justice). Si la vertu du magistrat se montrait à l'audience, sa raison se déployait dans la chambre du conseil, etc. » Portalis, peu après le rétablissement de l'Académie des sciences morales et politiques dans le sein de l'Institut, en 1832, fut élu membre de cette académie, pour la section de législation, du droit public et de jurisprudence. Parmi les beaux travaux qu'il lui communiqua, on remarque ses *Observations sur le Code sarde* comparé au Code civil français. Lors de la révolution de 1848, Portalis conserva sa place de premier président de la cour de cassation. Les idées, plus systématiques que nouvelles, qui cherchaient alors à se faire jour lui fournirent l'occasion de publier, au nom de cette cour, d'excellentes *Observations sur l'organisation judiciaire* (131 pages in-8°). A la même époque, il fit paraître un petit écrit intitulé : *L'Homme et la Société* pour défendre les principes de l'ordre social contre les théories fausses et dangereuses qu'on tentait de répandre dans le peuple.

Approchant de l'heure de la retraite, Portalis la devança, et quitta ses fonctions de premier président, qu'il remplissait avec la même vigueur que s'il eût encore été dans la force de l'âge. Mais l'empereur ne voulut pas se priver de ses lumières, et le nomma membre du sénat (26 janvier 1852). Portalis se reposait de ses fatigues soit dans sa maison de Passy, où il vivait environné de sa famille et de nombreux amis, soit dans sa terre du Pradeaux, auprès du Bausset (Var). Il avait conservé toute sa fraîcheur d'esprit lorsque la mort vint le surprendre, le 4 août 1858. Il était sincèrement chrétien et profondément attaché, comme son père, aux principes de l'ancienne Église de France.

La plus importante publication de Portalis est l'ouvrage posthume de son père, dont nous avons parlé à l'article précédent. A. T.

Discours prononcé par M. de Marnas, premier avocat général à la cour de cassation, dans l'audience de rentrée de cette cour du 3 novembre 1858. — Notice historique sur la vie et les travaux de M. le comte Portalis, par M. Mignet, lue à la séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques, le 26 mai 1860. — *Documents particuliers.*

PORTALIS (*Auguste*), homme politique français, né à la Ciotat, le 17 mars 1801, mort dans sa terre de Plombières, auprès de Dijon, le 28 janvier 1855. Il était fils du baron Portalis des Luchets, qui eut un emploi important au ministère des cultes; neveu et cousin germain des deux Portalis qui précèdent. Il dut à cette parenté d'être nommé, en 1822, substitut du procureur du roi près le tribunal de Meaux. D'opinions très-libérales, Auguste Portalis fut obligé de donner sa démission en 1824, pour avoir appuyé la candidature électorale du général Lafayette. Admis au barreau, il obtint, en 1826, sur le rapport de M. Guizot, un prix décerné par la Société de la morale chrétienne, pour son *Mémoire en faveur de la liberté des cultes*. Lorsque son cousin M. Portalis fut nommé garde des sceaux, en 1828, il le fit rentrer dans la magistrature, en qualité de juge au tribunal de première instance de la Seine. L'année suivante il obtint encore un prix de la Société de la morale chrétienne sur *la liberté religieuse considérée sous le rapport des applications positives et de la législation particulière de la France*. Après la révolution de 1830, Auguste Portalis devint vice-président du tribunal de la Seine et quelques années après conseiller à la cour royale de Paris. Il avait été élu, en 1831, membre de la chambre des députés par le département du Var (Toulon, *intra muros*). Il siégea à l'extrême gauche; il ne fut pas réélu en 1834, mais quel-

ques années plus tard le collége électoral de Meaux lui rouvrit les portes de la chambre. Après la révolution de 1848, Auguste Portalis fut nommé procureur général à la cour d'appel de Paris, place qu'il ne garda que quelques mois. Il avait été aussi élu membre de l'Assemblée constituante par le département de Seine-et-Marne. Après l'orageuse session de cette assemblée, il rentra dans la vie privée, et mourut le 28 janvier 1855.

Auguste Portalis a réuni en un volume in-8° ses études sur la liberté religieuse sous ce titre : *La liberté de conscience et le statut religieux* (Paris, 1846, 1 vol. in-8°). A. T.

Documents particuliers.

PORTE (*Maurice* DE LA), littérateur français, né en 1530, à Paris, où il mourut, le 23 avril 1571. Il appartenait à une famille d'imprimeurs. Laissant à son frère aîné, Ambroise, le soin de continuer la profession de son père, il s'appliqua à la culture des lettres, et eut pour maîtres Muret et Léger Duchesne. Ce fut à la prière de François Pierson, grand vicaire de l'abbé de Molesmes, qu'il composa ses *Épithètes* (Paris, 1571, in-8°, et 1580, in-16; Lyon, 1593, in-16). Cet ouvrage est le premier de ce genre. « Il peut être de quelque utilité, dit Goujet, pour l'intelligence de certains termes que l'auteur avait recueillis des anciens poëtes, et qui maintenant sont inintelligibles. »

Goujet, *Biblioth. franç.*, III, 337. — Moréri, *Dict. hist.*

PORTE (*Pierre* DE LA), valet de chambre de Louis XIV, né en 1603, mort le 13 novembre 1680. Il était d'origine noble; mais un de ses ancêtres ayant dérogé, sa famille n'avait pas été réhabilitée. Attaché en 1621 au service d'Anne d'Autriche comme porte-manteau ordinaire, il fut renvoyé avec d'autres serviteurs de la reine (juillet 1625) et entra dans une compagnie de gendarmes, où il fit la campagne de 1631 en Italie. Réintégré dans sa place, il devint l'agent le plus actif de la correspondance secrète que sa maîtresse entretenait avec le roi d'Espagne, le duc de Lorraine et la duchesse de Chevreuse, alors disgraciée. Le cardinal de Richelieu, qui eut connaissance de ses menées, le fit conduire à la Bastille (1637); mais il ne réussit pas à l'intimider ou à le séduire, et La Porte, ayant accordé ses réponses avec les aveux de la reine, sauva cette princesse de la honte d'une répudiation publique. On dut à sa conduite prudente et courageuse la réconciliation des deux époux et la naissance de Louis XIV, qu'il appela fort plaisamment « l'enfant de son silence ». Mis en liberté en 1638, il fut exilé à Saumur, et ne rentra en grâce qu'en 1645, après la mort du roi. Anne d'Autriche, devenue régente, l'accueillit avec bienveillance en disant : « Voilà ce pauvre garçon qui a tant souffert pour moi et à qui je dois tout ce que je suis à présent; » et lui donna cent mille livres pour acheter la charge de premier valet de chambre du jeune roi. Comme il n'était pas médiocrement vain des services qu'il avait rendus à la reine, La Porte crut, en serviteur trop fidèle, devoir la prévenir de tous les bruits qui couraient sur sa liaison avec Mazarin; il alla même jusqu'à lui révéler une particularité qui rendrait la mémoire du cardinal exécrable s'il avait été coupable du crime honteux qu'il semble lui imputer (1). Il se perdit pour avoir trop parlé : l'accusation fut retournée contre lui, et il reçut ordre de quitter la cour (1653). Ayant obtenu des lettres de réhabilitation en 1666, il y reparut pendant quelques jours, mais sous la condition expresse de garder sur le passé un silence absolu. On a de La Porte des *Mémoires* sur les événements qui se sont passés depuis 1624 jusqu'en 1666; ils sont moins une relation historique que des mémoires justificatifs de sa conduite, ou tout simplement, ainsi qu'il le dit lui-même, une relation des aventures qui lui sont arrivées à la cour; on doit les consulter avec une extrême réserve. Imprimés d'abord à Genève, 1756, in-12, on les a insérés dans les grandes collections de Petitot et de Michaud et Poujoulat.

Son fils, *Gabriel* DE LA PORTE, fut conseiller du parlement de Paris, et mourut le 11 février 1730, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. P. L.

La Porte, *Mémoires*. — Lelong et Fontette, *Biblioth. hist.*, II, 575. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

PORTE (*Arnaud* DE LA), homme d'État français, né à Versailles, en 1744, guillotiné à Paris, le 28 août 1792. Descendant de la famille du précédent, il entra dans la carrière administrative, et lorsque la révolution éclata il remplissait les fonctions d'intendant de la marine à Toulon. Quoique timide et modéré, il se déclara ouvertement contre les nouveaux principes. Louis XVI le nomma, en 1790, intendant de la liste civile. La Porte devint un des conseillers intimes de la reine, qui lui confia les missions les plus secrètes. Ce fut lui qui combina avec Rivarol un plan pour changer complétement l'opinion dominante. Voici quels en étaient les

(1) Dans une lettre qu'il adressa en 1664 à la reine afin de se justifier, La Porte raconte ainsi le sujet de sa disgrâce. « Je donnai avis à Votre Majesté à Melun, en 1652, que le jour de la Saint-Jean le roi, dînant chez M. le cardinal, me commanda de lui faire apprêter son bain sur les six heures dans la rivière, ce que je fis; et le roi en y arrivant me parut plus triste et plus chagrin qu'à son ordinaire; et comme nous le deshabillions l'attentat manuel qu'on venoit de commettre sur sa personne parut si visiblement que Bontemps le père et Moreau le virent comme moi. Mon zèle et ma fidélité me firent passer par-dessus toutes les considérations qui me devoient faire taire, et je crus être obligé en conscience d'en avertir Votre Majesté! Je le fis, et elle me témoigna être satisfaite de mon procédé, en me disant que tous les services que je lui avois rendus n'étoient rien en comparaison de celui-là. Votre Majesté se souviendra, s'il lui plaît, que je lui ai dit que le roi parut fort triste et fort chagrin; ce qui étoit une marque assurée qu'il n'avoit pas consenti à ce qui s'étoit passé, et qu'il n'en aimoit pas l'auteur. » Voltaire ajoute, en faisant allusion à cette anecdote, que La Porte avait « attribué à la débauche un accident fort naturel » chez les enfants.

moyens : des *auteurs*, des *journalistes*, des *chanteurs publics*, des *affidés* dans l'intérieur de l'Assemblée nationale, dans la société des Jacobins, dans toutes les sociétés politiques ; des *applaudisseurs* dans chaque section de Paris; des *orateurs* et des écrivains pour composer leurs discours; des *motionneurs* dans les groupes; des *lecteurs* dans les places publiques ; des *ouvriers* dans les principaux ateliers; des *distributeurs*, des *observateurs*, un *chef* et plusieurs *sous-chefs*. Les auteurs de ce plan, où près de quinze cents personnes étaient employées, estimaient que la dépense pourrait s'élever à 200,000 livres par mois. Ce plan, modifié par Bertrand de Moleville, fut adopté. Le ministère dépensa pour le seul article des tribunes plus de deux millions 500,000 livres. La Porte, emporté par son zèle, créa en outre dans une maison du Carrousel un club appelé *National* qui ne méritait guère ce titre, et dont les sociétaires, pour mieux tromper les patriotes, devaient être armés de piques et coiffés de bonnets rouges. Les frais d'établissement de ce club coûtèrent environ 9,000 livres et ceux de son entretien 1,000 livres par mois (1). Après la journée dite *des Poignards* (28 février 1791), La Porte fut chargé de sonder les intentions de Mirabeau et de le gagner à la cause royale. S'il ne réussit pas complétement dans cette mission, du moins approcha-t-il de beaucoup du but (*voy*. Ferrières, *Mém*., II, 249). Le 21 août 1791, mandé à la barre de l'Assemblée nationale, il y déposa la déclaration que le roi lui avait écrite avant de fuir. Il fut le 21 juin 1792 accusé d'avoir la veille fait brûler à la manufacture royale de Sèvres cinquante-deux ballots de papiers contenant la correspondance du prétendu comité autrichien. Il se trouva que ces ballots n'étaient autre chose qu'une nouvelle édition des *Mémoires* de la fameuse Jeanne de Valois, comtesse de La Motte, mémoires que le roi avait ordonné d'acheter et d'anéantir comme injurieux pour Marie-Antoinette. Après le 10 août, La Porte fut traduit devant le tribunal criminel de Paris, et condamné à mort. Il subit sa peine avec sang-froid. H. L—R.

Le Moniteur universel, 1789, 1791, 1792. — Bertrand de Moleville, *Hist. de la Révolution*, VIII. — Ferrières, *Mémoires*, II, 47-250. — Thiers, *Hist. de la rév. française*, II et III, pièces justificatives, note XI. — Dulaure, *Esquisses de la rév. franç.*, chap. IX, X et XIV. — E. et J. de Goncourt, *Hist. de Marie-Antoinette*, liv. III.

PORTE (La). *Voy*. La Porte.

PORTEFAIX (*Pierre*), poëte français, né à Die, vers 1580, mort à Yverdun. Il exerçait la médecine et la pharmacie, quand il fut obligé de se réfugier à l'étranger pour cause de religion. Il se retira à Yverdun, en 1621, et fut reçu bourgeois de cette ville. On a de lui : un *Recueil de poésies* (Genève, 1623, 1646, in-12), qui contient une *Méditation sur la pénitence*, en vers

(1) Pièces comprises au premier inventaire de l'*Acte énonciatif*, nos IX-XV.

héroïques, la *Paraphrase des psaumes XLI et XCVI*, des *Prières chrétiennes*, etc. M. N.

Goujet, *Biblioth. poét.* — Allard, *Biblioth. du Dauphiné*. — Haag, *La France protest.*

PORTELANCE (*François* DE), auteur dramatique français, né en 1732, mort au château de Montaseau (Dordogne), en 1821. Il se disait issu d'une famille irlandaise. A dix-neuf ans, il composa une tragédie intitulée *Antipater*, représentée le 25 novembre 1751, et sifflée unanimement. Néanmoins, les lectures de cette tragédie malheureuse avaient séduit une riche veuve, qui épousa l'auteur, et lui fit don de tous ses biens. Il devint aveugle, et se retira au château de Montaseau. On a de lui : *Antipater* (1753, in-8°), avec une *Critique*, qui est de l'auteur lui-même; *Le Temple de Mémoire*, *poëme* (1753, in-12); *A trompeur trompeur et demi*, *comédie en vers*, représentée et imprimée à Manheim, etc. Il a rédigé avec l'abbé de Regley et de Caux le *Journal des Journaux* (Manheim, 1760, 2 vol.).

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1824.

PORTER (Sir *Robert-Ker*), peintre anglais, né vers 1775, à Durham, mort le 4 mai 1842, à Saint-Pétersbourg. Il était fils d'un officier qui ne laissa à ses enfants qu'un nom honorable et l'espoir d'obtenir de la munificence royale des moyens d'existence; en effet cette famille intéressante fut soutenue par les bienfaits de la couronne. Robert montra dès l'âge le plus tendre de grandes dispositions pour la peinture, et trouva chez la célèbre Flora Macdonald une protectrice enthousiaste. Placé en 1790 sous la direction du peintre West, il fréquenta les cours de l'Académie des beaux-arts de Londres, et y fit des progrès si rapides qu'en 1792 il recevait la commande d'un *Moïse* et d'un *Aaron* pour la paroisse de Shoreditch. Il exécuta encore quelques tableaux d'église ; mais ce fut dans la peinture de batailles qu'il déploya des talents extraordinaires. *La Prise de Seringapatam* (1800), toile de cent pieds de long, achevée en six semaines; *Le Siége de Saint-Jean d'Acre* (1801), *La Bataille d'Azincourt* (1802), offerte en présent à la cité de Londres; *La Bataille d'Alexandrie* et *La Mort du général Abercromby* (1803) firent admirer chez l'auteur la vigueur d'exécution jointe à une singulière variété des effets. Appelé en 1804 à la cour de Russie, Porter fut nommé peintre ordinaire de l'empereur Alexandre Ier, qui le traita toujours avec la plus grande bienveillance; il peignit pour le palais de l'amirauté une vaste composition ayant pour sujet *La Fondation du port de Cronstadt par Pierre le Grand*. En 1808 il accompagna en amateur l'expédition du général Moore en Espagne, et assista à toute la campagne qui se termina par le désastre de La Corogne. Après avoir fait en 1811 un nouveau voyage à Pétersbourg, où il épousa la fille du prince Théodore de Cherbatoff, il fut témoin en 1812 de l'invasion française en Russie, et parcourut de 1817 à 1820 la

Géorgie, la Perse, l'Arménie et tout le Levant. Créé chevalier en 1813, il reçut en 1832 la croix de commandeur de l'ordre du Hanovre. Quelques années après il fut envoyé dans le Venezuela avec le titre de consul, et durant son séjour à Caraccas il peignit trois compositions religieuses, *La Cène*, *Le Christ et les petits enfants* et un *Ecce homo*, que l'on peut regarder comme ses dernières œuvres. A peine revenu en Angleterre (1841), il se rembarqua pour Pétersbourg; mais il ne put supporter la rigueur du climat, et mourut d'apoplexie. Porter a aussi publié quelques ouvrages estimés, entre autres : *Travelling sketches in Russia and Sweden* (Londres, 1808, 2 vol. in-4°), *Letters from Portugal and Spain* (1809, in-8°), *An account of the Russian campaign* (1813, 1814, in-4°), et *Travels in Georgia, Persia*, etc. (1821-1822, 2 vol. in-4°), accompagnés de dessins et de cartes.

PORTER (*Jane*), femme auteur, sœur du précédent, née en 1776, morte le 24 mai 1850, à Bristol. Elle vécut avec sa mère et sa sœur Anna-Maria jusqu'au moment où la mort de l'une et de l'autre l'obligea d'aller résider chez quelqu'un de ses amis. En 1841 elle accompagna son frère Robert dans la dernière visite qu'il fit à Saint-Pétersbourg, et de retour en Angleterre (1842), elle se retira auprès du chef de la famille, son frère aîné, William-Ogilvie Porter, qui exerçait la médecine à Bristol. Miss Jane suivit la carrière littéraire, avec moins de hâte que sa sœur cadette; elle y apporta la même abondance d'imagination, plus de fermeté dans la peinture des caractères et des connaissances plus variées. Elle cultiva le genre historique, sans s'attacher néanmoins à beaucoup d'exactitude dans les faits ou dans la couleur locale. Son *Thaddeus of Warsaw* (1803), le plus populaire de ses romans, lui procura des lettres d'admission comme chanoinesse dans l'ordre teutonique de Saint-Joachim ainsi que les félicitations du général Kosciusko. En 1809 elle publia *The Scottish chiefs*, dont Wallace et Bruce sont les héros. Vinrent ensuite *The Pastor's fireside*, *The duke Christian of Luneburgh*, dont l'idée lui fut, dit-on, suggérée par le roi Georges IV; *The Field of forty footsteps*, etc. Tous ces ouvrages ont été traduits en français. Après un temps considérable, employé à écrire des articles ou des nouvelles pour les recueils littéraires, elle fit paraître sous le voile de l'anonyme *Sir Edward Seaward's Diary* (1831); c'est la dernière production issue de sa plume.

PORTER (*Anna-Maria*), femme auteur, sœur des précédents, née vers 1781, à Durham, morte le 21 juin 1832, à Montpelier, près Bristol. Tout enfant elle perdit son père, et suivit à Édimbourg sa mère, qui veilla avec sollicitude sur son éducation. A l'âge de douze ans elle débuta dans la carrière littéraire, par la publication d'un recueil de contes (*Artless tales*; Londres, 1793-1795, 2 vol.), dans lequel on pouvait déjà pressentir cet esprit ingénieux et fertile en inventions que l'on retrouve dans ses autres ouvrages. Après avoir résidé à Londres, à Thames Ditton et à Esher, elle se mit à voyager pour se distraire de la douleur profonde que lui avait causée la perte de sa mère; mais ce dernier coup avait ruiné sa santé, déjà délicate et affaiblie par le travail, et elle succomba à une fièvre typhoïde. Outre de nombreux articles insérés dans les recueils périodiques, elle a publié beaucoup de romans, qui, plus ou moins, appartiennent au genre historique; nous citerons *Octavia* (1798), *The Lake of Killarney* (1804), *The Hungarian brothers* (1807), *Don Sebastian* (1809), *The Recluse of Norway* (1814), *The Village of Mariendorpt*, *The Fast of S. Magdalen*, *The Knight of S. John*, *Coming out* et *The Barony*. Ces romans ont joui d'une grande popularité; une dizaine ont été traduits en français. Cette dame est aussi l'auteur d'un volume de poésies intitulé *Ballad romances* (1811). P. L—Y.

Rose, *New biogr. Dict.* — *Annual biography.* — *The english Cyclopædia* (Biogr.). — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon.*

PORTER (*George-Richardson*), économiste anglais, né à Londres, en 1792, mort le 3 septembre 1855, à Tunbridge Wells. Fils d'un marchand de Londres, il reçut une éducation commerciale et devint courtier en sucres. N'ayant pas réussi dans les affaires, il se mit à écrire sur diverses branches de l'industrie. En 1830 il publia *On the cultivation of the sugar cane*, puis deux traités pour le *Cabinet cyclopædia* du docteur Lardner, l'un *On the silk manufacture* (1831), et l'autre *On the manufacture of porcelain and glass* (1842). En 1832, lord Auckland, président du bureau de commerce, l'admit comme employé pour mettre en ordre et rédiger une foule de renseignements sur le commerce. Son intelligence, son activité et ses travaux le firent avancer rapidement, et en 1841 il fut nommé un des secrétaires du bureau, aux appointements de 1,500 liv. st. C'est à lui que l'on doit les *Tableaux statistiques*, améliorés d'année en année, qui émanent du *Board of trade*. Il donna en outre *The Tropical agriculturist* (1833), de nombreux articles à la Société de statistique qu'il contribua puissamment à organiser en 1834; *The Progress of the nation in its social and commercial relations* (1836-1839) : ouvrage très-important, et qui renferme, d'après des documents authentiques, le tableau des progrès accomplis pendant ce demi-siècle; la dernière édition, beaucoup améliorée, est un gros volume in-8°, 1851. Porter se montra constamment ami du libre échange. Il traduisit l'ouvrage de F. Bastiat, *Erreurs populaires*, et en 1850, en société avec George Long, il écrivit la *Geography of Great Britain*, publiée par la Société pour la propagation des connaissances utiles. Ses habitudes sédentaires avaient altéré sa constitution, et la piqûre d'un cousin produi-

sit à la jambe une inflammation qui devint fatale. Il mourut à Tunbridge Wells, où il était allé prendre les eaux. J. C.

English cyclopædia (Biogr.). — *London Times*, sept. 1855. — *United service magazine*. — *Gentleman's magazine*, octobre 1855. — *Journal des économistes*.

PORTEUS (*Beilby*), prélat anglais, né le 8 mai 1731, à York, mort le 14 mai 1808, à Londres. Ses parents étaient originaires de la Virginie. Après avoir fait à York et à Ripon ses premières études, il obtint une bourse à l'université de Cambridge, et y composa un poëme sur *la Mort*, qui fut jugé digne d'un prix. Ayant prêché devant Secker, archevêque de Cambridge, il plut beaucoup à ce prélat, qui le prit pour chapelain (1762) et commença sa fortune en lui accordant quelques bénéfices. Ce fut encore à ses talents pour la chaire qu'il dut la protection de la reine Charlotte et l'emploi de chapelain ordinaire de Georges III (1769). Nommé en 1776 évêque de Chester, il prit place à la chambre des lords, plaida avec chaleur la cause des nègres, et se montra dans les autres questions tout dévoué à la cour et au ministère. En 1787 il remplaça Lowth sur le siége de Londres, à la recommandation expresse de Pitt. Porteus était bienfaisant, et affectait beaucoup de modération dans ses opinions; mais, selon Rabbe, plusieurs actes de sa vie décèlent une tendance qui ne fait point honneur à son jugement. C'est à lui qu'on doit plusieurs mesures pour une plus stricte observation du dimanche; tel fut l'ordre donné au directeur de l'Opéra italien de faire baisser la toile avant minuit le samedi, lors même que la pièce ou le ballet ne serait pas terminé, et celui qui fit proscrire le maillot couleur de chair aux danseurs et aux danseuses de théâtre. Il légua par testament sa bibliothèque à ses successeurs, fit plusieurs fondations pour le soulagement des ecclésiastiques pauvres et pour l'encouragement des études à Cambridge, et institua deux prix destinés à la meilleure dissertation sur les preuves du christianisme et la morale de l'Évangile. Porteus a publié divers ouvrages de théologie et de controverse, qui n'offrent rien de remarquable. Son neveu Robert Hodgson les a réunis (Londres, 1811, 5 vol. in-8°), en les faisant précéder d'une Notice biographique qui occupe tout le premier volume.

Hodgson, *Life of B. Porteus*. — Rabbe, *Biog. univ. et portat. des contemp.*

PORTHAISE (*Jean*), cordelier français, né dans le seizième siècle, à Saint-Denis-de-Gatines, dans l'archidiaconé de Laval et le doyenné d'Ernée, mort au commencement du dix-septième. Nous le trouvons en 1564 au couvent des Sables d'Olonne, où sans doute il avait fait sa profession. Zélé catholique, Jean Porthaise se signala plus d'une fois par la véhémence de ses discours et l'extravagance de sa conduite. Un certain Jean Trioche, ministre de l'Église réformée, à Châteauneuf près Sablé, en Anjou, avait eu quelques succès dans ses prédications. Porthaise en ayant eu connaissance se rend à Estriché, bourg du diocèse d'Angers et de l'élection de La Flèche, espérant y rencontrer son adversaire; mais Jean Trioche est absent. Porthaise rédige alors une série de questions, qu'il soumet au ministre calviniste, le sommant d'y répondre. Cette réponse se fit attendre près de deux mois. Nous avons la réplique de Porthaise aux déclarations de son adversaire. Attaché à l'église de Tours en 1566, Porthaise rêvait alors une grande entreprise; il voulait aller attaquer l'hérésie au centre même de ses forces. Dans ce dessein, il passa la frontière française, se rendit dans les Pays-Bas, et prononça dans plusieurs chaires de violentes imprécations contre la doctrine et les pratiques des ministres réformés. Son succès ne fut pas égal à son courage. Il revint ensuite à Tours (1568), et quelques années après se fit entendre à Poitiers. Les protestants citent ce passage d'un de ses sermons à Poitiers : « Nous apprenons avec douleur qu'il y a des gens assez perdus pour s'abandonner à l'adultère, bien qu'ils aient dans leurs maisons des femmes qui sont telles que, quant à nous, nous nous en contenterions bien. » On ne saurait garantir l'exactitude de cette citation : l'anecdote est du moins plaisante. En l'année 1582 un différend s'éleva entre le général des Cordeliers et les moines du couvent de Paris, au sujet de l'élection du frère gardien. Porthaise avait reçu du général l'ordre de présider à cette élection; mais ses pouvoirs n'avaient été reconnus ni par le roi ni par le supérieur du couvent des Cordeliers, et, en l'absence du commissaire président, on fit choix d'un certain J. Duret. L'affaire eut des suites. Le nonce du pape murmura, mais le parlement soutint les cordeliers de Paris. Leur supérieur fut suspendu. Enfin, le général de l'ordre vint à Paris pour transiger. Mais Porthaise continua de protester avec d'autant plus de violence. Le parlement le fit appeler à sa barre. Il refusa de s'y rendre. Le parlement le fit alors appeler de nouveau, et cette fois il parut devant la cour pour l'injurier. Ordre lui fut donné de quitter Paris. C'était une éclatante disgrâce. Cependant Porthaise fut nommé l'année suivante provincial de son ordre. En 1594 il est théologal de Poitiers, où il se mêle aux tumultes de la Ligue, ce dont il fit plus tard publiquement pénitence. En effet, après la soumission de Paris, il se rendit à Saumur, demanda très-humblement pardon de ses fautes, de ses erreurs passées à Duplessis-Mornay, réclama et obtint la permission de célébrer dans l'église de Saint-Pierre les vertus du roi contre lequel il avait déclamé avec tant de véhémence.

On a de lui : *Les Catholiques, démonstrations sur certains discours de la doctrine ecclésiastique;* Paris, 1567, in-8°; — un opuscule sur la cène : *De Verbis Domini : « Hoc facite in meam commemorationem »;* Anvers, 1567, in-8°; — *Chrétienne déclaration de l'É-*

glise et de l'Eucharistie; Anvers, 1567, in-8°; — *De la Vanité et Vérité de la vraie et fausse astrologie contre les abuseurs de notre siècle*; Poitiers, 1578; — *Défense à la réponse faite aux interdits de Bernard de Pardieu par les ministres de la religion prétendue réformée*; Poitiers, in-8°; — *De l'Imitation de l'Eucharistie*; Poitiers, in-8°, 1602; — *Parascève générale à l'exact examen de l'institution de l'Eucharistie*; Poitiers, 1602, in-8°; — *Traité de l'image et de l'idole*; Poitiers, 1608. B. H.

Luc Wadding, *Script. ord. Minorum*. — *Scaligerana*, seconde édit., p. 192. — D. Liron, *Singularités hist. et littér.*, t. III, p. 84. — N. Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. I, p. 306.

PORTHAN (*Henri-Gabriel*), savant finlandais, né en 1740, mort à Abo, le 16 mars 1804. Il devint professeur d'éloquence à l'université d'Abo, et fut élu membre de l'Académie de Stockholm. On a de lui : *Historia bibliothecæ academiæ aboensis*; Abo, 1772 et suiv., 23 parties, in-4°; — *Narratio episcopi aboensis Innsten de legatione sua russica*; Abo, 1775-1792, 27 parties, in-4°; — *De poesi fennica*; Abo, 1777 et suiv., 5 parties, in-4°; — *De superstitione veterum Fennorum*; Abo, 1782; — une dissertation sur le *Voyage* d'Other, dans le t. VI des *Mémoires* de l'Acad. de Stockholm.

Hirsching, *Handbuch*. — *Biographisk-Lexikon*.

PORTHMANN (*Jules-Louis-Melchior*), auteur et imprimeur français, né en 1791, mort le 29 février 1820, à Paris. Il fit de bonnes études, et prit en 1811 l'établissement de son père. Ses premiers ouvrages le firent mettre au nombre des enfants précoces; tel est son *Essai sur les persécutions que la religion catholique a éprouvées en France pendant la révolution* (1805, in-8°), essai dont le gouvernement impérial fit brûler l'édition entière. On a encore de ce jeune écrivain un *Éloge de Corneille* (1808, in-8°); *Manuel des pasteurs, ou recueil des maximes*, etc. (1810, in-12); un *Essai historique sur l'imprimerie* (1810, in-8°), etc., et il a été, du 5 juin 1812 au 10 décembre 1814, le principal rédacteur du *Journal des arts*, qui passa ensuite, sous le titre du *Nain jaune*, entre les mains de Cauchois-Lemaire.

Notice sur J.-L.-M. Porthmann; Paris, 1820, in-8°.

PORTIEZ (*Louis*), conventionnel français, né à Beauvais, vers 1755, mort à Paris, le 5 mai 1810. Avocat avant la révolution, il fut député par l'Oise à la Convention nationale. Il y demanda que le procès de Louis XVI fût renvoyé devant le tribunal criminel de Paris, et vota ensuite la mort du roi, mais avec sursis. Il s'occupa beaucoup des questions financières, et travailla dans les comités des domaines et d'aliénation des biens de l'État. Au 9 thermidor il se rangea dans le parti des modérés, et le 8 juillet 1795 il fit décréter qu'il n'y aurait plus d'exécution sur la place de la Révolution. Envoyé en mission en Belgique (1795), il pressa vivement la réunion de ce pays à la France, et chercha à intimider les partisans de l'Autriche. Il présenta des rapports sur l'aliénation des biens du clergé dans les nouveaux départements, sur l'organisation du Prytanée français, et proposa d'élever des monuments aux fonctionnaires morts pour la défense de la patrie. Il passa au Conseil des Cinq Cents, d'où il sortit en 1798; mais il fut aussitôt réélu par le département de la Seine. Portiez entra au Tribunat en décembre 1799, et fut nommé en mars 1805 professeur et directeur des Écoles de droit de Paris. Les talents de Portiez étaient médiocres et ses leçons furent souvent l'objet de la critique. On a de lui : *Code diplomatique, contenant le texte de tous les traités faits avec la république française jusqu'à la paix d'Amiens*; Paris, 1802-1803, 4 vol. in-8° : cet ouvrage donne des renseignements précieux pour l'histoire du temps; — *Essai sur Boileau-Despréaux*; Paris, 1804, in 8°; — *Cours de législation administrative*; Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — *Recueil des pièces concernant la réunion des provinces belgiques à la République française* (1795); — *Collection de pièces relatives à la révolution française*; Paris, 1817, in-8°.

Le Moniteur universel, ann. II-VII (1793-1800). — *Biographie moderne* (1806). — Quérard, *La France littéraire*.

PORTLAND (Duc de). *Voy.* Bentinck.

PORTOGALLO (*Marc-Antoine* Simão, surnommé), compositeur portugais, né en 1763, à Lisbonne, où il est mort, à la fin de 1829. Après avoir appris les éléments de la musique dans un couvent de Lisbonne, il reçut d'un Italien, nommé Borselli, des leçons de chant, le suivit ensuite à Madrid, et obtint par son entremise la place d'accompagnateur à l'Opéra de cette ville (1782). L'ambassadeur de Portugal lui fournit en 1787 les moyens de se rendre en Italie, où pendant vingt ans il fit représenter de nombreux opéras, qui le placèrent au premier rang des compositeurs de cette époque : ceux qui obtinrent le plus de succès furent *La Bachella portentosa* (1788), *L'Astutto* (1789), *Il Molinaro* (1790), *Il Principe di Spazzacamino* (1791), *Demofonte* (1794), et *Fernando in Messico* (1797), qui est regardé comme son chef-d'œuvre. Nommé maître de chapelle du roi Jean VI (1790), il l'accompagna en 1807 au Brésil, et y demeura jusqu'en 1815; il fit alors un dernier voyage en Italie, et donna à Milan *Adriano in Siria*, sa dernière œuvre dramatique. Portogallo a encore composé une grande quantité de morceaux pour le service de la chapelle royale et beaucoup d'airs portugais appelés *modeinhas*. P.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

PORTSMOUTH (Duchesse de). *Voy.* Keroual.

PORTUS (*François*), savant philologue grec, né en 1511, dans l'île de Candie, mort le 5 juin 1581, à Genève. Devenu orphelin de bonne heure, il fut envoyé par un ami de sa famille à

Padoue, où il étudia pendant six ans les belles-lettres et la philosophie; il entra ensuite à l'école des *Jeunes Grecs* à Venise, dont il fut bientôt nommé directeur, emploi qu'il ne garda que pendant une année, parce qu'il se permettait souvent des railleries sur le culte catholique. Appelé, en 1536, à la chaire de grec à Modène, il se rendit, en 1546, à Ferrare, où il dirigea l'éducation des filles de la duchesse Renée de France, qui le traita avec beaucoup de distinction et lui confia la rédaction de la correspondance qu'elle entretenait en secret avec Calvin. Gagné peu à peu aux principes de la réforme, il quitta Ferrare, quoiqu'il jouît de l'estime générale des savants italiens, qui ainsi que Jos. Scaliger appréciaient sa profonde connaissance du grec et son habileté dans la critique, passa quelque temps dans le Frioul, et se fixa en 1561 à Genève, où il fut nommé l'année suivante professeur de grec. On a de lui : *Annotationes in Aphthonium, Hermogenem et Dionysium Longinum;* Genève, 1569, in-8°; — *Réponse aux lettres diffamatoires de Pierre Charpentier, pour l'innocence des fidelles serviteurs de Dieu massacrés le* 24 *août* 1572, *appelés factieux par ce plaidereau;* 1573, in-8°; traduit en latin, Genève, 1582; — *Commentaria in Pindari Carmina;* Genève, 1583, in-4°; — *In omnes Sophoclis tragœdias prolegomena;* ce livre, qui contient aussi des discours et quelques opuscules de Portus, parut à Morges, 1584, in-4°; — *Annotationes in varia Xenophontis opuscula et in Thucydidem;* 1586, 1594; — *Notæ in Aristotelis Rhetoricam;* Spire, 1598. Portus, qui a traduit en latin, entre autres ouvrages, les *Hymnes* de Synésius, a aussi laissé des notes et corrections sur l'*Anthologie* grecque, ainsi que des remarques sur le *Lexique grec-latin* de Rob. Constantin, imprimées dans l'édition de 1592. On conserve en manuscrit à la bibliothèque de Modène des notes de lui sur divers discours de Démosthène, etc.

Papadapoli, *Gymnasium patavinum.* — Hort. Landi, *Cataloghi.* — Sax, *Onomasticon,* t. III, p. 269. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Senebier, *Hist. littér. de Genève,* t. II

PORTUS (*Émile*), philologue, fils du précédent, né le 13 août 1550, à Ferrare, mort après 1612. Instruit par son père dans la connaissance des auteurs grecs et latins, il fut depuis 1574 régent au collége de Genève, et devint en 1581 professeur de grec à l'académie de Lausanne. Après avoir ensuite enseigné depuis 1592 la même langue à Frankenthal et à Mayence, il fut appelé en 1596 à une chaire de grec à Heidelberg. Obligé en 1609 de donner sa démission, à la suite d'une condamnation pour cause de diffamation, il fut nommé professeur de grec, de latin, d'italien et de français au *Mauritianum* à Cassel; les désagréments que lui causa la jalousie de quelques uns de ses collègues le forcèrent à résigner cet emploi en 1612; il accepta alors une place de professeur au gymnase de Stadthagen. On n'a pas de détails sur les derniers temps de sa vie. On a de lui : *Breves notæ in Euripidis tragœdias;* Heidelberg, 1600, 1604, in-4°; — *Lexicon ionicum-græco-latinum in Herodoti libros;* Francfort, 1603; Hanau, 1606, in-8°; — *Lexicon doricum græco-latinum;* Francfort, 1603, 1605, in-8°; — *De prisca Græcorum compotatione, opus novum, græce et latine;* Leipzig, 1604, in-4°; — *Lexicon pindaricum;* Hanau, 1606, in-8°; — *De nihili antiquitate et multiplici potestate;* Cassel, 1609; Leipzig, 1610, in-4°; réimprimé dans le *Theatrum jocosum* de Dornau; — *De variarum linguarum usu, adversus eos qui earum studia contemnunt;* Cassel, 1611, in-4°. Portus a aussi donné des éditions estimées des auteurs grecs suivants, traduits en latin et accompagnés en général de bons commentaires : *Denys d'Halicarnasse;* Genève, 1588; Lyon, 1592, in-fol.; — *Thucydide;* Francfort, 1594, 1599, in-fol.; Oxford, 1696, in-fol.; — *Xénophon;* Francfort, 1594; Paris, 1625, in-fol.; — *Euripide;* Heidelberg, 1597, in-8°; — *Aristophane;* Genève, 1607, in-fol.; — *Homère;* Genève, 1609, 1629, 2 vol. in-12; — Proclus, *In Platonis theologiam;* Hambourg, 1618, in-fol.; — *Diogène de Laerce;* Paris, 1615, in-fol. Portus, qui a aussi donné une traduction latine de *Suidas* (Genève, 1619, 1630, in-fol.) et une traduction en vers grecs des *Psaumes* de David (Bâle, 1581; Strasbourg, 1582, in-8°), a rédigé des *notes* sur Hippocrate, insérées dans diverses éditions de cet auteur. Dans la *Turco-Græcia* de Curtius se trouvent plusieurs lettres de lui écrites en grec.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte,* t. XI. — Moller, *Cimbria literata,* t. II. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

PORTZMOGUER (*Hervé* DE), marin breton, né dans le Bas-Léon, vers le milieu du quinzième siècle, mort le 10 août 1512. Son nom, transformé en celui de *Primauguet* par le chroniqueur Allain Bouchard, et par ses copistes, a encore été plus ou moins mutilé par Paul Jove, le continuateur de Monstrelet, Mézeray, le P. Daniel, Le Long, Daru, etc., qui l'appellent *Primoguer, Primaugay, Primaudet*, etc. L'inexactitude de ces variantes du véritable nom du capitaine breton est démontrée par l'épitaphe que lui a consacrée un de ses contemporains, Germain Brice, dans le poëme latin manuscrit traduit par Pierre Choque. Portzmoguer commandait le vaisseau *La Cordelière* dans le combat que l'armée navale franco-bretonne livra aux Anglais à la hauteur de Saint-Matthieu, combat où *La Cordelière* et son adversaire *La Régente*, commandée par Thomas de Kernevet, furent engloutis. Toutes les circonstances de ce combat ont été racontées par Germain Brice dans son poëme intitulé : *Chordigeræ navis conflagratio* (1513, in-4°), et reproduit en 1519 à Paris. Le combat de *La Cordelière* et de *La Régente* fait également le sujet d'un poëme com-

posé par un autre contemporain, Humbert de Montmoret, et intitulé : *Herveis poema* (Paris, in-4°). M. Jal a conféré la traduction de Choque avec les auteurs français ou anglais contemporains, et son travail, accompagné d'un commentaire critique approfondi, a paru sous le titre de *Marie la Cordelière; étude pour une histoire de la marine française* (Paris, 1845, in-8°). M. Gilbert a voulu aussi perpétuer le souvenir de ce fait d'armes, en exécutant le tableau que possède aujourd'hui la Société d'Émulation de Brest. P. L—T.

Ouvrages cités.

PORUS (1), un des rois de l'Inde sous Alexandre le Grand. Lorsque le conquérant macédonien arriva sur les bords de l'Hydaspe, Porus, au lieu de se soumettre lâchement comme Taxile, son voisin, vint à sa rencontre avec une armée de plus de cinquante mille hommes et deux cents éléphants. Alexandre usa de stratagème pour passer le fleuve et tromper la vigilance de son adversaire. C'est au milieu de ces fatigues qu'il s'écriait : « O Athéniens ! qu'il m'en coûte pour obtenir vos éloges ! » Le fils de Porus périt dans une mêlée en essayant d'arrêter les ennemis, et Porus lui-même fut vaincu malgré son habileté et son courage en bataille rangée. Blessé gravement, jeté à bas de son éléphant, qui, dit-on, le protégeait de son corps, il perça de son dard celui qui lui proposa de se rendre. Amené près d'Alexandre, et interrogé par celui-ci de quelle manière il voulait être traité, le prisonnier répondit (2) : *En roi*, voulant sans doute dire par là qu'Alexandre devait le traiter comme un roi doit traiter un vaincu. Alexandre, admirant une aussi noble fierté, lui rendit son royaume, et l'établit roi de toutes les contrées qu'il avait conquises dans l'Inde. Porus accompagna Alexandre dans la suite de son expédition, et l'aida à équiper sa flotte qui devait descendre l'Hyphase. Après la mort de son bienfaiteur (323 avant J.-C.), il conserva ses possessions, malgré les luttes des généraux d'Alexandre et les partages successifs de son empire, jusqu'au moment où Eudémus, le dernier commandant macédonien dans les provinces adjacentes, entreprit de le déposséder, et le tua par trahison (328). Porus était d'une taille gigantesque : on lui attribue sept pieds et demi. Racine l'a placé dans la tragédie d'*Alexandre*, et le fait le rival heureux de Taxile et l'amant reconnaissant d'Axiane. Les écrivains anciens, d'accord sur les faits principaux de l'histoire de Porus, diffèrent souvent pour les détails, ce qui rend cette histoire suspecte de méprises et de confusion.

Il y a eu un second PORUS, préfet dans l'Inde du temps du roi Porus et mortel ennemi de ce prince. Il s'allia aux Macédoniens, mais se révolta ensuite contre eux. Alexandre le vainquit et le livra au roi Porus. G. R—T.

Arrien, *Anab.*, V, 8, 9-19, 20, 21. — Q. Curce, VIII, 13, 14. — Diodore, XVII, 87-89. — Plutarque, *Alex.*, 60. — Justin, XII, 8. — Strabon, XV, p. 686, 691, 698.

PORZIO (*Simone*), philosophe italien, né en 1497, à Naples, où il est mort en 1554. Il professa la médecine à Pise de 1546 à 1552, et eut un grand nombre de disciples distingués. C'était un zélé sectateur de Pomponazzi; il écrivit presque autant que lui, mais il était plus savant dans les langues anciennes, et il avait plus d'érudition. A son exemple, il publia un livre sur l'âme (*De humana mente*; Florence, 1551, in-4°), et se montra peu orthodoxe sur la question de l'immortalité. S'il fut critiqué, injurié même à ce sujet, on ne le persécuta point. Ses autres ouvrages, très-rares aujourd'hui, sont : *De bonitate aquarum*; Bologne, 1543, in-4°; — *De coloribus*; Florence, 1548, in-4°; — *De conflagratione agri puteolani*; ibid., 1551, in-8°; — *De capitis doloribus encomion*; ibid., 1551, in-4°; — *De rerum naturalium principiis lib. II*; Naples, 1553, in-4°; Marbourg, 1598, in-8°.

Toppi, *Bibl. napol.* — Tafuri, *Scrittori napol.*, III, 2e partie, 32. — Tiraboschi, *Storia*, VII, 1re partie, 383.

PORZIO (*Lucantonio*), médecin italien, né en 1639, à Pasitano, près d'Amalfi, mort le 10 mai 1723, à Naples. Reçu docteur en 1658, il fut chargé en 1670 de professer l'anatomie dans l'académie de Rome; mais la liberté de ses opinions philosophiques ayant inspiré de l'ombrage au gouvernement pontifical, il quitta sa chaire en 1682, et se mit à voyager. Après avoir séjourné à Venise, il se rendit à Vienne pendant la guerre des Turcs, et, sans avoir exercé aucun emploi, il eut occasion de conférer avec tant d'officiers et de traiter tant de soldats malades qu'il fut en état de composer un ouvrage estimable sur la conservation de la santé des gens de guerre. De retour à Naples (1687), il fut admis parmi les professeurs de l'université. Nous citerons de lui : *Erasistratus, sive de sanguinis missione*; Rome, 1682, in-12; — *De militis in castris sanitate tuenda*; Vienne, 1685, in-4°; réimpr. plusieurs fois et trad. en français sous le titre de *Médecine militaire* (Paris, 1744, in-12); — *De motu corporum et nonnullis fontibus mineralibus*; Naples, 1704, in-12. On a réuni les ouvrages de ce savant médecin (Naples, 1736, 2 vol. in-4°).

Uomini illustri del regno di Napoli, II. — *Biogr. méd.*

POSADAS (*François*), religieux espagnol, né en 1644, à Cordoue, où il mourut, le 20 septembre 1713. Un goût particulier pour la piété le fit entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir enseigné la théologie et l'Écriture sainte, il s'adonna à la prédication avec le plus grand succès; son zèle le portait à prêcher souvent dans les places publiques et dans tous les lieux où il se trouvait, et jusque dans l'âge le plus avancé il ne cessa d'instruire les pauvres gens de la campagne. Rien n'égalait sa charité

(1) En sanscrit, selon Bohlen, *Paurusha*, c'est-à-dire héros (*Das alte Indien*, t. I, p. 91).

(2) ὅτι βασιλικῶς μοι χρῆσαι (Arrien).

et son amour des pauvres. Il refusa plusieurs fois d'être élevé à l'épiscopat. Le pape Pie VII le béatifia en 1817. Il a laissé quelques ouvrages de piété, tels que *Le Triomphe de la chasteté, contre les erreurs de Molinos*, une *Vie de saint Dominique* et des *Sermons*; 3 vol. in-4°.

Moréri, *Grand dict. hist.* — *L'Ami de la religion*, 1817.

POSADAS (*Miguel* DE LAS), peintre espagnol, né en 1711, à Ségorbe, où il mourut, le 26 août 1753. Un amour malheureux le décida à faire profession chez les Dominicains de Valence, en 1744. Il était déjà bon peintre, et se perfectionna dans la solitude par un travail presque continuel. Il décora de nombreux tableaux les couvents des provinces orientales de l'Espagne. On cite surtout de lui : à Valence chez les Dominicains, *La Vierge consolatrice*, et à Ségorbe, dans la cathédrale, *Saint Jean-Népomucène*, *Saint Joseph*, et *Saint Blaise*.

Quilliet, *Vies des peintres espagnols*.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, né à Apamée, en Syrie, vers 135 av. J.-C. Il étudia à Athènes sous Panætius, et ouvrit une école à Rhodes (de là lui est venu le surnom de *Rhodien*). Il compta Cicéron parmi ses disciples. Pompée, revenant de Syrie, voulut l'entendre : c'est en exposant devant lui les principes de sa secte que Posidonius, tourmenté de la goutte, s'écria : « O douleur, tu ne me réduiras point à avouer que tu sois un mal ! » Il essaya de concilier les doctrines de Zénon avec celles de Platon et d'Aristote. Il se rapprocha en même temps des premiers stoïciens. Comme eux, il admit la vérité de la divination, la dissolution future de l'univers, la matérialité de l'âme; mais il se distingue en ce qu'il fait opérer cette dissolution, non dans le plein, mais dans un vide limité, et en ce qu'au lieu de faire découler toutes les facultés d'une seule, la raison, il reconnaît l'existence de trois forces égales et souvent opposées : 1° la raison, 2° les passions, 3° les appétits, analogues aux trois vies de Platon, végétative, animale, rationnelle. Posidonius, en adoptant la théorie platonicienne, ne paraît pas l'avoir comprise, car il n'eût pas cherché à l'unir à la théorie stoïcienne, ces deux théories étant inconciliables au fond. En même temps qu'il complétait la psychologie des stoïciens, Posidonius apportait à leur morale des adoucissements. Ainsi il enseignait que la vertu ne suffit pas pour le bonheur, et que la moralité individuelle ne doit pas être sacrifiée à l'intérêt public. En somme, la doctrine de Posidonius paraît avoir été un stoïcisme éclectique, et son rôle fut de seconder les tendances philosophiques de son temps, c'est-à-dire un retour vers les origines des systèmes et la prédominance de la partie morale et pratique sur les autres parties de la science.

Posidonius se montra, en outre, homme d'État et homme de lettres. Il voulait influer sur la législation, et visait à l'éloquence. C'est le plus savant des stoïciens : l'histoire lui était familière, et ses longs voyages avaient développé ses connaissances géographiques. Habile mathématicien, il fit en physique des recherches que les autres stoïciens négligeaient. Il suivait en cette partie Aristote, sans pourtant être en tout de son avis. On lui attribue la construction d'une sphère céleste qui représentait les mouvements annuels et diurnes des astres. Il essaya, d'après certaines observations astronomiques, de déterminer le diamètre de la terre et celui du soleil, mais ses mesures manquaient d'exactitude. Il a fait aussi, à propos des marées, la remarque que les mouvements de l'Océan suivent ceux du ciel, qu'ils ont des périodes diurnes, mensuelles et annuelles comme la lune, ce qui a été vérifié par les modernes. Posidonius avait composé de nombreux ouvrages sur les questions les plus importantes de la philosophie, de la morale, de l'histoire et des sciences. Les fragments qui en restent, extraits pour la plupart de Cléomède et de Strabon, ont été réunis par James Bake, sous ce titre : *Posidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ* (Leyde, 1810).

On a parfois admis un second POSIDONIUS, mathématicien d'Alexandrie, contemporain du philosophe. Il est extrêmement probable qu'il faut rapporter ce qu'on dit du mathématicien à celui dont il est question ici. G. R—T.

Diogène Laerce, VII, 128. — Ritter, *Hist. de la philos. ancienne*, III. — Fabricius, *Bibl. græca*, III. — Vossius, *Hist. græca*. — *Dict. des sciences philosoph.*

POSSEL (*Jean*), helléniste allemand, né à Parchim, en 1528, mort à Rostock, le 15 août 1591. Après avoir étudié les belles-lettres et la théologie, il devint co-recteur à Wismar, et fut promu, en 1554, à la chaire de littérature grecque à l'académie de Rostock. On a de lui : *Syntaxis græca;* Wittemberg, 1560, in-8° : ce livre fut longtemps d'un usage général dans les classes; il eut vingt-huit éditions; la dernière parut à Leipzig, 1693; — *CXXXVII Regulæ vitæ versibus græcis elegiacis;* Rostock, 1582, in-4°; treize fois réimprimé; — *Calligraphia oratoria linguæ græcæ;* Francfort, 1585, 1594, in-8°; ce choix des plus beaux morceaux des auteurs grecs eut un très-grand nombre d'éditions; — *Familiarium colloquiorum libellus græce et latine;* Wittemberg, 1586, 1601, 1630, etc., in-8°; réimprimé au moins huit fois. Possel, qui a aussi donné une *Paraphrase* en hexamètres grecs des *Évangiles* et *Épîtres* de l'année, a recueilli une partie de ses *Programmes;* Rostock, 1567, in-8°.

POSSEL (*Jean le jeune*), philologue, fils du précédent, né le 16 juin 1568, à Rostock, où il est mort, le 21 juin 1633. Après avoir été un an recteur à Flensbourg, il succéda à son père dans la chaire de littérature grecque à l'académie de sa ville natale. On a de lui : *Aquilæ cum cornice duellum, versibus græcis descriptum;* Rostock, 1604, 1619, in-4°; — *De vita Petri Lindebergii;* ibid., 1604; — *Hesiodi Opera omnia, græce et latine;* Leipzig, 1603, 1615, in-8°, etc.

Moller, *Cimbria literata*, t. II. — Krey, *Die Rostock Humanisten*.

POSSELT (*Ernest-Louis*), historien allemand, né à Durlach, le 22 janvier 1763, mort à Heidelberg, le 11 juin 1804. Fils d'un employé supérieur, il exerça d'abord la profession d'avocat à Carlsruhe, où il fut nommé en 1784 professeur d'histoire et d'éloquence au gymnase, et fut en 1791 chargé de fonctions administratives à Gernsbach. Il se montra partisan zélé de la révolution française; les nombreux désagréments qu'il s'attira par ses idées politiques lui firent donner sa démission en 1796. En cette année il se lia intimement avec le général Moreau, qui lui communiqua beaucoup de documents importants concernant l'histoire de cette époque. Il vécut depuis à Carlsruhe, Tubingue, Nuremberg et dans autres lieux, se livrant, malgré sa santé délabrée, à un travail continu pour subvenir aux besoins de sa famille. Sentant ses forces presque épuisées, accablé de plus par la nouvelle de la condamnation de Moreau, il se donna la mort en se précipitant du haut d'une maison. Habile compilateur, il savait déguiser le manque d'originalité de ses recherches par un talent de style des plus remarquables. On a de lui : *Historia corporis Evangelicorum*; Kehl, 1784, in-8°; — *Wissenschaftliches Magazin für Aufklärung* (Magasin scientifique pour la diffusion des lumières); ibid., 1785-1788, 3 vol. in-8°; — *Geschichte der Teutschen* (Histoire des Allemands); Leipzig, 1789-1790, 2 vol. in-8°, continuée par Poelitz; — *Ueber Mirabeau's* Histoire secrète de la cour de Berlin, *aus authentischen Quellen* (Sur l'*Histoire secrète de la cour de Berlin* de Mirabeau, d'après des sources authentiques); Carlsruhe, 1789, in-8°; — *Archiv für teutsche Geschichte* (Archives pour l'histoire d'Allemagne); Memmingen, 1790, in-8°; — *Geschichte Gustavs III, Königs von Schweden* (Histoire de Gustave III, roi de Suède); Carlsruhe, 1793, in-8°; — *Unpartheyische und vollständige Geschichte des peinlichen Processes gegen Ludwig XVI* (Histoire impartiale et complète du procès de Louis XVI); Bâle, 1793; Nuremberg, 1802, in-8°; — *Bellum populi gallici adversus Hungariæ Borussiæque reges anno* 1792; Gœttingue, 1793, in-8°; — *Krieg der Franken gegen die wider sie verbündeten Mächte* (Guerres des Français contre les puissances coalisées contre eux); Leipzig, 1794, 1809, in-8°; — *Kleine Schriften* (Opuscules); Nuremberg, 1795, in-8°; — *Leben des Grafen von Herzberg* (La vie du comte de Herzberg); ibid., 1798, in-8°; — *Lexikon der französischen Revolution* (Dictionnaire de la révolution française); ibid., 1802, in-8°; collection inachevée de biographies d'hommes célèbres de cette époque. Posselt a aussi publié deux recueils périodiques fort estimés, le *Taschenbuch fur die neueste Geschichte* (Nuremberg, 1794-1804, 11 vol. in-12), et les *Europæische Annalen* (Tubingue, 1795-1804, 8 vol. in-8°); enfin, c'est lui qui fonda en 1798 l'*Allgemeine Zeitung*, qui est devenue plus tard la *Gazette d'Augsbourg*. E. G.

Schubart, *Leben Posselt*; Munich, 1806. — Gehres, *Lebensbeschreibung Possolts*; Mannheim, 1827, 2 vol. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

POSSEVINO (*Giambattista*), littérateur italien, né en 1520, à Mantoue, mort en 1549, à Rome. Il fut attaché comme secrétaire aux cardinaux Cortèse et Hippolyte d'Este. Il existe sous son nom un *Dialogo dell' onore* (Venise, 1553, 1564, in-8°), publié par Antoine, son frère; ce n'est pour la plus grande partie qu'un plagiat d'un gros traité *De eversione singularis certaminis* (Bâle, 1562, in-fol.), dont l'auteur, l'évêque Bernardi, avait confié le manuscrit à Possevino. On a encore de ce dernier quelques pièces de vers.

Ap. Zeno, *Note al Fontanini*, II, 362. — Tiraboschi, *Bibl. modenese*, I, 241.

POSSEVINO (*Antonio*), en français *Possevin*, célèbre littérateur, frère du précédent, né en 1534, à Mantoue, mort le 26 février 1611, à Ferrare. Sa famille était noble, mais pauvre. Envoyé à seize ans à Rome, il s'y rendit en peu de temps habile dans les lettres et les langues anciennes, et le cardinal Hercule de Gonzague, qui l'avait choisi pour secrétaire, lui confia l'éducation de François et de Scipion de Gonzague, ses neveux. Obligé de les suivre à Ferrare, puis à Padoue, il acquit par son mérite l'estime de Paul Manuce, de Barthélemy Ricci et de Sigonio. Bien qu'il eût été récompensé des soins qu'il avait donnés à ses élèves par le don de la riche commanderie de Fossano, en Piémont, il était las du monde, et réalisa en 1559 le dessein qu'il avait formé de s'affilier à l'ordre des Jésuites. Il n'avait pas achevé son noviciat lorsqu'il fut chargé pour la première fois d'une commission très-délicate auprès d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie (1560). « Alors l'hérésie, qui se propageait en France, dit Ginguené, menaçait de se glisser par la Savoie et par le Piémont dans l'Italie, où elle ne manquait pas de secrets prosélytes : la cour romaine jugea le P. Possevino capable d'en arrêter les progrès. Cette entreprise religieuse lui coûta bien cher : il essuya beaucoup de désagréments, de malheurs, de calomnies; mais rien ne put affaiblir son zèle. La cour de Rome, soit pour récompenser ses services, soit pour l'employer plus utilement, le chargea successivement de plusieurs négociations en Suède, en Russie, en Pologne, en Hongrie et en divers États de l'Allemagne. » S'il échoua dans la mission de ramener la Suède au culte catholique (1578), il rendit en revanche d'éminents services à la religion par ses nombreux voyages, et réussit surtout à étendre l'influence de la Société de Jésus dans tout le midi de la France; il eut la plus grande part à l'établissement du collége d'Avignon, dont il fut le premier recteur, et remplit ces dernières fonctions

au collége de Lyon. La plus remarquable de ses ambassades fut celle de Russie. Le tsar Ivan IV, se voyant menacé presque dans sa capitale par les Polonais et les Suédois, ligués contre lui, avait eu recours à la médiation de la cour romaine. Le pape Grégoire XIII jugea que l'occasion était favorable pour convertir les Moscovites, et il chargea Possevino de négocier la paix ainsi que le retour des schismatiques au giron de l'Église (mars 1581). Sur le premier point l'envoyé parvint, à force de patience et de dextérité, au résultat souhaité; le second point rencontra des difficultés insurmontables. Lorsque la paix eut été conclue, Possevino se rendit à Moscou et traita, dans quatre audiences et en présence de la cour, des affaires de la religion avec le tsar Ivan; tout ce qu'il obtint de ce prince fut qu'il donnerait par ses États un libre passage aux envoyés du saint-siége dans la Perse et dans tout l'Orient, et qu'il laisserait aux marchands étrangers le libre exercice de la foi catholique, avec la faculté d'avoir avec eux des prêtres pour leur administrer les sacrements. Possevino renonça entièrement à la vie politique en 1586, et se fixa à Padoue pour mettre la dernière main à différents ouvrages que ses continuels déplacements l'avaient forcé d'interrompre. Ce fut là qu'il connut saint François de Sales, nommé alors le comte de Sales, et qu'il lui conseilla d'abandonner l'étude du droit pour s'appliquer entièrement à la théologie. Appelé vers 1590 à Rome, il travailla à réconcilier Henri IV avec la cour de Rome; mais le zèle qu'il apporta dans cette affaire déplut à ses supérieurs, qui l'envoyèrent a Bologne comme recteur du collége. Il se trouvait à Venise lorsque Paul V fulmina l'interdit contre la république, et il fut député vers le pape pour employer ses bons offices.

On a lieu d'être surpris de ce que, malgré tant d'occupations relatives aux affaires politiques ou religieuses du saint-siége, Possevino ait trouvé le temps nécessaire pour composer un si grand nombre d'ouvrages et dans des genres si divers. Nous citerons les suivants : *Del sacrifizio dell' altare*, Lyon, 1563, in-8°, suivi en 1564 d'une réponse aux attaques de Pierre Viret; — *Il Soldato cristiano;* Rome, 1569, in-12 : rédigé à la prière du pape Pie V lorsqu'il envoya des troupes à Charles IX contre les huguenots; — *Moscovia, seu de rebus moscoviticis*; Vilna, 1586, in-8°; Cologne, 1587, 1595, in-fol., avec des additions; trad. en italien (1596, in-4°) : ouvrage fort curieux et contenant plusieurs pièces rares; — *Judicium de quatuor scriptoribus;* Rome, 1592, in-12; Lyon, 1593, in-8° : les auteurs critiqués sont La Noue, Jean Bodin, du Plessis-Mornay et Machiavel; il s'y est laissé emporter par son zèle contre les protestants, et on lui a justement reproché d'avoir réfuté Machiavel sans l'avoir lu; — *Bibliotheca selecta de ratione studiorum;* Rome, 1593, 2 vol. in-fol.; nouv. édit., corrigée et augmentée, Cologne, 1607, 2 vol. in-fol. Il avait dès 1574 conçu le plan de cet ouvrage, qui lui coûta vingt années de travail; quelques parties en ont été publiées séparément. Il profita des recherches de Conrad Gesner, de Simber, de Fries et de quelques autres, et sut réunir à la méthode d'étudier les sciences et les arts qu'on enseignait de son temps des observations critiques sur les auteurs qui les ont le mieux cultivés. C'est surtout dans l'examen des historiens anciens et modernes qu'il s'est montré exact et judicieux, et les articles de sa *Bibliothèque* tiennent assez à l'histoire littéraire pour intéresser encore aujourd'hui; — *Apparatus sacer*; Venise, 1603-1606, 3 vol. in-fol.; Cologne, 1607, 2 vol. in-fol. C'était le catalogue le plus considérable des auteurs anciens et modernes qu'on eût encore vu. Le plan de Possevino est fort étendu. « Quoique, dit Ginguené, l'intérêt de l'Église soit son objet principal, il ne se borne pas, comme Bellarmin, Sixte de Sienne et d'autres, aux écrivains ecclésiastiques, il s'occupe encore des profanes; il passe en revue près de huit mille écrivains, dont il retrace plus ou moins rapidement la vie, les opinions, les ouvrages, l'autorité, les éditions; » — *Vita di Lodovico Gonzaga, duca di Nevers, e di Eleonora, duchessa di Mantova;* 1604, in-4°.

Ses deux neveux ont quelquefois été confondus avec lui. L'un, POSSEVINO (*Giambattista*), fut théologien de l'évêque de Ferrare, et a publié : *Discorsi della vita e di azioni di Carlo Borromeo, cardinale* (Rome, 1591; in-8°); *Dichiarazioni delle lettioni di tutti li matutini dell' anno del Breviario romano* (Ferrare, 1592, 2 part. in-8°) : ouvrage extrêmement rare; *Hinni sacri tradotti* (Pérouse, 1594, in-4°); *Vite de' sancti di Todi* (ibid., 1597, in-4°), etc. — L'autre, POSSEVINO (*Antonio*), pratiqua la médecine à Mantoue. On a de lui : *Theoriæ morborum lib. V, carmine conscripti* (Mantoue, 1604, in-8°); *Gonzagarum Mantuæ et Montisferrati ducum historia* (ibid., 1617, in-fol.; 1628, in-4°), et *Belli montisferratensis historia*, 1612-1618 (Genève, 1631, in-fol.). Il avait rédigé le premier de ces ouvrages sur les matériaux que lui avait laissés son oncle. P.

Alegambe, *Bibl. script. Soc. Jesu.* — Sotwel, *Id.* — Le P. Jean d'Origny, *Vie de Possevin;* Paris, 1712, in-12; trad. en italien, avec addit. (Venise, 1759). — Niceron, *Mémoires*, XXII. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII, 1000. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, VII. — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.*

POSIDIPPE, auteur comique grec, né à Cassandrée en Macédoine, vivait à Athènes, au commencement du troisième siècle avant J.-C. On ne sait rien sur sa vie; mais on conserve au Vatican sa statue, qui est un des plus beaux morceaux de l'art grec. Il commença en 289 à écrire pour le théâtre; ses pièces, qui furent imitées par plusieurs poëtes latins, étaient dans le goût de la nouvelle comédie; quelques-unes traitaient des sujets très-licencieux. Suidas nous a

conservé les titres de dix-huit d'entre elles; les quelques fragments qui en subsistent, et où l'on rencontre plusieurs néologismes, sont réunis dans les *Fragmenta comicorum græcorum* de Meineke, t. IV.

On ne sait pas au juste si Posidippe n'est pas identique avec un autre POSIDIPPE, qui vivait à la même époque, et dont vingt-deux épigrammes ont été recueillies dans l'*Anthologie;* mais il est à peu près certain que ce second Posidippe a écrit deux poëmes épiques, Αἰθιοπία et Ἀσωπία, cités par Athénée, ainsi qu'un ouvrage sur Cnide, où se trouvaient des détails sur la Vénus de Praxitèle.

Fabricius, *Biblioth. græca.* — Meineke, *Historia comicorum græcorum.* — Smith, *Dictionary.*

POSSIDIUS (Saint), évêque de Calame, en Afrique, mort après 431. Disciple de saint Augustin, il devint en 397 évêque de Calame, où il voulut s'opposer aux assemblées que les païens et les donatistes tenaient malgré les édits impériaux. Les païens pour se venger de lui mirent le feu à son église et le forcèrent de s'enfuir à Hippone. Rappelé quelques années après, Possidius se trouva à toutes les assemblées importantes qui eurent lieu en Afrique sur les affaires de l'Église, et fut notamment un des chefs de la fameuse conférence qui se tint en 411 à Carthage, et dans laquelle personne, après saint Augustin, ne parut avec plus d'éclat que lui. Il se trouva aussi aux divers conciles de Carthage et de Milève, où Pélage et Celestius furent condamnés. Chassé en 428 de Calame par Genseric, roi des Vandales, Possidius se réfugia à Hippone, où en 430 il assista à son lit de mort saint Augustin, dont il écrivit la *Vie* en y joignant le catalogue des ouvrages du grand docteur. L'Église célèbre sa fête le 17 mai. H. F.

Ruinart, *Hist. Vandalorum.* — Keferloet, *Vita Possidii*, dans les Bollandistes. — Du Pin, *Bibl. des auteurs ecclés. du Ve siècle.* — Baillet, *Vies des saints*, t. II, 17 mai.

POSTEL (*Guillaume*), un des hommes les plus savants de son époque et visionnaire célèbre, né le 28 mai 1505 (selon quelques historiens en 1510), à Dolerie, près de Barenton (Manche), mort à Paris, le 6 septembre 1581. Il était encore en bas âge lorsque la peste lui enleva ses parents. Son ardeur pour l'étude était déjà fort grande; mais la misère le contraignit à quitter son pays pour aller chercher des moyens d'existence. Il n'avait que treize ans lorsqu'il put trouver à Say, village situé à quelques lieues de Pontoise, une modeste position de maître d'école. Il y amassa un peu d'argent, et se rendit à Paris, pour continuer ses études. Le malheur l'y suivit : des fripons lui prirent son argent et lui enlevèrent jusqu'à ses habits, et il fut réduit à la dernière misère. Le froid qu'il eut à souffrir lui causa une dyssenterie, dont il ne put se guérir à l'hôpital qu'au bout de deux ans. La cherté des vivres le força, à peine rétabli de sa maladie, à quitter Paris, pour aller glaner dans la Beauce pendant la moisson. Il apprit au collége de Sainte-Barbe, où il était entré comme domestique, qu'il existait encore des Juifs, se servant de caractères hébraïques. Il se procura un alphabet et se mit à étudier l'hébreu avec une telle opiniâtreté, qu'il fut bientôt au niveau des plus savants qui étaient alors versés dans la connaissance de cette langue. Il devint en peu de temps un habile helléniste. Il apprit l'espagnol, en compagnie d'un seigneur portugais, qui avait essayé en vain de l'emmener dans son pays avec la promesse d'une chaire. Il habita successivement Amiens, où il suivit Jean Rocourt, bailli de cette ville, qui l'avait pris en affection, puis Rouen, où il fit la connaissance de Jean Raquier, abbé d'Arras, qui le ramena à Paris, en qualité de précepteur de son neveu. Il fut heureux d'accompagner à Constantinople La Forest, envoyé en Turquie pour négocier quelques affaires; et quelque temps après il y revint avec les héritiers d'un bourgeois de Tours, mort après avoir laissé 300,000 ducats, déposés entre les mains d'Ibrahim-Pacha. Postel profita de cette circonstance pour apprendre l'arabe et rapporter en France un grand nombre d'ouvrages écrits en cette langue et en syriaque. Tous les livres qu'il avait apportés de Constantinople ne parvinrent pas en France. Quelques-uns furent laissés en gage chez le duc de Bavière pour une somme de 200 écus; d'autres chez Antoine Tiepolo à Venise, et le *Nouveau Testament syriaque*, qu'il avait apporté le premier en Europe, fut imprimé aux dépens de l'empereur Ferdinand Ier, qui fit fondre exprès des caractères et en envoya beaucoup d'exemplaires en Syrie. Postel publia bientôt après un alphabet en douze langues et quelques autres ouvrages. Satisfait des deux cents ducats d'appointements qu'il recevait comme professeur royal de mathématiques et de langues orientales, il put se livrer en toute liberté à ses grands travaux d'érudition. François Ier l'avait nommé en 1539 professeur de mathématiques et de langues orientales au Collége royal; mais, enveloppé dans la disgrâce du chancelier Poyet, son bienfaiteur, qu'il avait en vain essayé de faire rentrer dans les bonnes grâces de la reine de Navarre, il quitta la France après un voyage malencontreux fait à Mont-de-Marsan, où résidaient alors le roi et la reine de Navarre. A Vienne, il aida Jean-Albert Widmanstadt à éditer son *Nouveau Testament syriaque*, imprimé en 1555. Obligé de quitter encore cette ville, on ne sait pour quel motif, il fut victime d'un nouvel accident, qui faillit lui causer les plus cruels embarras : un moine franciscain, qui lui ressemblait beaucoup, tua un religieux de son ordre et se sauva; Postel quittait Vienne dans le même temps : on le prit pour l'assassin, on l'arrêta sur la frontière du territoire de Venise. Il eut le bonheur de s'échapper le lendemain. Postel se trouvait à Rome vers 1544, lorsqu'il y connut Ignace de Loyola, et si l'on s'en rapporte au récit

du P. Bouhours, il fut tellement séduit par les maximes et le caractère du célèbre fondateur de la Compagnie de Jésus, qu'après avoir visité avec lui les sept églises, il voulut entrer dans l'ordre. Le P. Bouhours ajoute que le néophyte s'étant mis en tête une foule de visions extravagantes à force de lire les rabbins et d'étudier les astres, fut, après deux ans de noviciat, chassé de l'ordre par Ignace de Loyola, qui défendit expressément qu'aucun membre de la Compagnie entretînt avec lui le moindre commerce. Les écrits dans lesquels Postel exposait ses idées mystiques le firent mettre en prison; il s'échappa, et alla à Venise, où d'autres dangers l'attendaient. Dénoncé à l'inquisition, il se constitua lui-même prisonnier, et fut mis en liberté par le tribunal, qui le considéra plutôt comme un fou que comme un hérétique. Les nombreux écrivains qui se sont occupés de Postel sont loin d'être d'accord sur les événements de sa vie à partir de cette époque. Il habita tour à tour Genève et Bâle, et de Bèze, qui le traite en ennemi, prétend qu'il voulut se faire admettre dans les églises réformées, en abjurant ses erreurs, ce qui paraît fort douteux. Selon Scévole de Sainte-Marthe, il enseignait les mathématiques à Dijon en 1553 lorsque ses opinions et sa conduite devinrent l'objet de l'attention des magistrats. En présence de ces dispositions, il quitta la ville pour se réfugier à la cour de l'empereur Ferdinand Ier. Il y demeura quelque temps, et après une rétractation publique de ses opinions, il fut rappelé en France par le roi, qui le rétablit dans sa chaire de professeur royal. Nous le trouvons plus tard dans le monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il passa les dix-huit dernières années de sa vie. Y fut-il confiné par ordre de l'autorité supérieure, ou choisit-il volontairement cette retraite? C'est ce qu'il est assez difficile de constater. Peut-être faut-il mettre d'accord les historiens en admettant qu'il fut d'abord enfermé dans ce monastère, où plus tard il put vivre avec plus de liberté, grâce à quelques concessions par lui faites et probablement aussi en considération de son grand âge. Du Verdier, qui l'y visita, s'entretint avec lui sur des sujets de philosophie et de théologie. « Je connus par ses discours, dit-il, que son cerveau n'étoit pas bien composé, qu'il étoit méchant et malin, extrêmement ambitieux et arrogant; qu'après avoir assuré que celui qui auroit la connoissance qu'il avoit ne mourroit jamais, il se prit à médire du cardinal de Lorraine et voulut faire croire qu'il étoit prophète. » Florimond Rémond s'exprime sur le compte de Postel dans des termes différents : « Sur ses vieux ans, dit-il, les princes et gens de savoir alloient voir ce vénérable vieillard à Saint-Martin-des-Champs, où il logeoit, assis dans sa chaire, la barbe blanche lui tombant jusqu'à la ceinture, avec une telle majesté en son port, une telle gravité en ses sentences, que nul ne s'en retournoit jamais sans désir de le revoir et étonnement de ce qu'il avoit ouï. »

C'est au monastère de Saint-Martin-des-Champs que Postel publia, en latin, en 1572 ses sentiments sur la comète qui parut cette année-là, et en 1575 une nouvelle édition de ses *Histoires orientales*, dédiée à François de Valois, frère de Henri III. Lui-même nous apprend, dans cette dédicace, qu'il avait été désigné par la reine Catherine de Médicis pour être précepteur de son fils François, mais qu'il l'en remercia, à cause, ajoute-t-il, des travaux de la cour, par moi plus que assez expérimentez, connus et soufferts. « Il enseignoit encore à Paris en 1578, dit Jacques Gautier, dans ses *Tables chronologiques*, devant un auditoire fort nombreux, avec tant d'esprit et de savoir que Maldonat, homme fort judicieux, s'étonnoit qu'il pût y avoir un tel homme dans le monde, de la bouche duquel il sortoit autant d'oracles que de paroles. »

Le seizième siècle prisa très-haut le vaste savoir de Guillaume Postel, considéré par François Ier et la reine de Navarre comme un prodige d'érudition. Son entretien était recherché des plus grands seigneurs, tels que les cardinaux de Tournon, de Lorraine et d'Armagnac. On assure que quand il enseignait à Paris dans le collége des Lombards, il attirait une si grande foule d'auditeurs, que comme la grande salle du collége ne pouvait les contenir, il les faisait descendre dans la cour et leur parlait de la fenêtre. Si l'on peut considérer comme injuste l'accusation d'athéisme dont il a été l'objet, il est moins aisé de le défendre au point de vue théologique. Il croyait pouvoir démontrer par la raison et la philosophie tous les dogmes de la religion chrétienne sans en excepter les mystères. Il allait jusqu'à affirmer que sa raison personnelle était au-dessus de celle des autres hommes et qu'il convertirait par son moyen toutes les nations à la foi chrétienne. « Jésus-Christ avoit bien donné, disait-il, l'*excellence de la foi* aux apôtres; mais la foi étant maintenant quasi périe, il nous a donné, et à moi principalement, en lieu de la foi, *imo* avec la foi, *la raison*, si vive et si souveraine, que jamais les apôtres ne l'eurent. En sorte qu'innumérables lieux de l'Écriture et de nature qui jamais en public ne furent entendus, moyennant la dite raison souveraine seront entendus. » Postel enseignait que l'âme humaine de Jésus-Christ avait été créée et unie avec le Verbe éternel avant la création du monde. Il prétendait que l'on trouve écrit dans les cieux en caractères hébreux, formés par l'arrangement des étoiles, tout ce qui est dans la nature. Il soutenait que le monde ne durerait que six mille ans, opinion qu'il avait tirée de la Kabbale des Juifs. La fin du monde devait être précédée, selon lui, du rétablissement de toutes choses remises en l'état où elles étaient avant la chute du premier

homme. Il arriva peu à peu à rêver la réunion de toutes les religions du monde en une seule; et dans son désir de concilier les chrétiens, les juifs et les mahométans, il cherchait à expliquer les opinions les plus extravagantes.

Quelque opinion que l'on se forme des sentiments exprimés par Postel dans ses nombreux ouvrages, il est juste de remarquer que tous les historiens rendent hommage à la pureté de ses mœurs, à la sagesse de sa conduite et à l'aménité de son caractère. Il négligea plus d'une fois ses propres affaires pour s'occuper de celles des autres, et Thevet, qui l'avait connu particulièrement, assure « qu'il étoit un très-homme de bien et réputé pour un des plus doctes de son âge ». On a de Postel : *Linguarum XII characteribus differentium alphabetum introductio ac legendi methodus;* Paris, 1538, in-4°; — *De originibus seu de hebraicæ linguæ et gentis antiquitate atque variarum linguarum affinitate;* Paris, 1538, in-4°; — *Grammatica arabica;* Paris, s. d., in-4°; — *Syriæ descriptio;* Paris, 1540, in-8°; — *De magistratibus Atheniensium;* Bâle, 1543, in-8°; Leipzig, 1591, in-8°, avec les notes de Jean-Frédéric Hekelius; — *Alcorani seu legis Mahometi et Evangelistarum concordiæ liber;* Paris, 1543, in-8°; — *Sacrarum apodexeon, seu Euclidis Christiani lib. II;* Paris, 1543; — *IV librorum de orbis terræ concordia primus;* Paris, in-8°; — *De rationibus Spiritus sancti;* Paris, 1543, in-8° : c'est dans cet ouvrage que Postel essaye de prouver qu'il n'y a rien dans la religion qui ne soit conforme à la nature et à la raison; — *De orbis terræ concordia lib. IV;* Bâle, 1544, in-8° : c'est l'ouvrage le plus estimé de Postel; il y développe avec beaucoup de talent sa thèse favorite, qui était de ramener à la religion chrétienne tous les peuples de l'univers; — *De Nativitate mediatoris ultima, nunc futura, et toti orbi terrarum in singulis ratione præditis manifestanda opus. In quo totius naturæ obscuritas, origo et creatio ita cum sua causa illustratur exponiturque, ut vel pueris sint manifesta quæ in theosofiæ et filosofiæ arcanis hactenus fuere, auctore Spiritu Christi;* Bâle, 1547, in-8°; — *Absconditorum a constitutione mundi clavis, qua mens humana tam in divinis quam in humanis pertinget ad interiora velamina æternæ veritatis;* Bâle, in-16; et *Cum appendice*, Amsterdam, 1646, in-16; — *Candelabri typici in Mosis tabernaculo jussu divino expressi interpretatio;* Venise, 1548; en hébreu, en latin et en français; — *De Etruriæ regionis, quæ prima in orbe europæo habitata est, originibus, institutis, religione et moribus;* Florence, 1551, in-4°; — *Les raisons de la monarchie et quels moyens sont nécessaires pour y parvenir;* Paris, 1551, in-8°; — *Abrahami patriarchæ liber Jesirah, sive formationis mundi, patribus quidem Abrahami tempora præcedentibus revelatur, etc.;* Paris, 1552, in-16; — *De causis seu de principiis et originibus naturæ utriusque;* Paris, 1552, in-16; — *Eversio falsorum Aristotelis dogmatum*, trad. de Justin martyr; Paris, 1552, in-16; — *L'Histoire mémorable des expéditions depuis le déluge faites par les Gauloys ou Françoys depuis la France jusques en Asie, ou en Thrace, et en l'orientale partie de l'Europe;* Paris, 1552, in-16; — *De Fœnicum litteris, seu de prisco latinæ ac græcæ linguæ charactere;* Paris, 1552, in-8°; — *Tabulæ in astronomiam, in arithmeticam theoricam et in musicam theoricam;* Paris, 1552; — *La Loi salique, livret de la première humaine vérité;* Paris, 1552, in-16; Lyon, 1559, in-16; — *Proto-Evangelium Jacobi, fratris Domini;* Bâle, 1552, in-8°; — *De Originibus seu de varia et potissimum orbi latino ad hanc diem incognita aut inconsiderata historia;* Bâle, 1553, in-8°; — *Description des Gaules;* Paris, 1553, in-fol.; — *Signorum cœlestium vera configuratio et significationum expositio;* Paris, 1553, in-8°; — *La doctrine du siècle doré ou de l'évangélike règne de Jésus, roy des roys;* Paris, 1551, in-16; réimpr. à la suite de l'ouvrage suivant; — *Les très-merveilleuses Victoires des femmes du nouveau monde; et comme elles doibvent à tout le monde par raison commander, et même à ceux qui auront la monarchie du monde vieil;* Paris, 1553, in-16. Ce livre est devenu très-rare et très-recherché. Postel y déclare qu'il parle au nom et par l'inspiration d'une certaine *mère Jeanne*, Ève nouvelle, qu'il avait connue en Italie et dont il prétend que la substance est passée dans la sienne. Il est difficile de croire que ce ne soit là qu'une simple fiction, et que Postel n'ait été dupe de son imagination en se disant l'interprète d'une sainte pour les prétendues révélations par lui faites au monde; — *Des merveilles des Indes et du Nouveau Monde où est démontré le lieu du Paradis terrestre;* Paris, 1553, in-16; — *Description de la Terre Sainte;* Paris, 1553, in-16; — *Le prime nove dell' altro mondo, cioè l'admirabile istoria intitolata : La Vergine venetiana;* 1555, in-12; — *De la république des Turcs et des mœurs et loy de tous les Mahumedistes;* Poitiers, 1560, in-4°; — *Cosmographiæ disciplinæ compendium, cum synopsi rerum toto orbe gestarum;* Bâle, 1561, in-4°; — *La Concordance des quatre Évangiles;* Paris, 1562, in-16; — *Les premiers Éléments d'Euclide chrétien en vers;* Paris, s. d., in-8°; — *De universitate seu cosmographia;* Paris, 1563, in-4°; réimpr. plusieurs fois; — *De raris historiis et de admirandis rebus quæ a quinquaginta annis contegerunt* (1553-1583); Paris, 1563, in-8°. On cite encore plusieurs ouvrages de Postel existant en manuscrit. C'est un des écri-

vains auxquels a été attribué l'ouvrage célèbre *De tribus impostoribus*. C. Hippeau.

Bibliothèques de Du Verdier, de La Croix du Maine et de Gesner. — Sainte-Marthe, *Éloges.* — Thevet, *Hist. des hommes illustres.* — Desbillons, *Nouveaux éclairciss. sur la vie de Postel.* — Colomiès, *Gallia orientalis.* — De Thou, *Éloges des savants.* — Sallengre, *Mémoires de littérature*, t. I et II. — Marrier, *Hist. de Saint-Martin-des-Champs.* — Niceron, *Mémoires*, t. VIII. — Chaufepié, *Remarques sur Postel.* — Goujet, *Mém. hist. sur le Collége royal.* — Le P. Lelong (n° 11871) cite une *Vie de Postel* par l'abbé Joly, chanoine de Dijon. — Brunet, *Manuel du libraire*, III, 822. — Éd. Frère, *Manuel du Bibliographe normand.*

POSTLETHWAYT (*Malachie*), économiste anglais, né vers 1707, mort le 17 septembre 1767, à Londres. On ne connaît aucune des particularités de sa vie. Dans la préface d'un de ses ouvrages il dit s'être adonné de préférence aux travaux de cabinet afin d'avoir plus d'indépendance et aussi parce que sa santé, toujours languissante, se serait mal accommodée d'un emploi public; il se plaint aussi d'être traité comme un rêveur qui écrit des billevesées. Ses ouvrages sont pourtant estimés, tels que : *The Merchant's public counting house* (Londres, 1750, in-4°); — *The universal Dictionary of trade and commerce* (1751-1756, 1774, 2 vol. in-fol.), trad. du français, avec additions; — *Great Britain's True System* (1757), *Britain's commercial interest explained and improved* (1757, 3 vol. in-8°), etc. On lui attribue quelquefois une *History of the public revenue from* 1688 (Londres, 1759, in-fol.); mais cet ouvrage est d'un auteur contemporain, James Postlethwayt, qui était peut-être son frère.

Chalmers, *General biogr. dictionary.*

POSTUMUS (*Marcus Cassianus Latinius*), l'un des généraux romains qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, et qu'on désigne sous le nom des *Trente tyrans*, massacré en 267. Né dans une condition inférieure, il entra dans l'armée, et s'éleva bientôt aux premiers grades par son courage et ses vertus. L'empereur Valérien, dont il possédait toute la faveur, l'envoya comme gouverneur en Gaule, et adressa à cette occasion aux habitants de ce pays une lettre contenant à l'éloge de Postumus le passage suivant : « Je vois en lui l'homme le plus digne à tous égards de maintenir par sa seule présence la discipline dans les camps, l'équité dans le barreau, les droits des particuliers dans les tribunaux, la dignité des magistrats. » Postumus justifia cette confiance en repoussant avec succès plusieurs invasions de Germains sur le Rhin. Lorsqu'en 257 l'empereur Gallien en quittant les Gaules eut abandonné l'administration de ce pays à son jeune fils Salonin, sous la régence de Sylvanus, Postumus se sentit frustré dans son espoir d'obtenir ces fonctions. Aussi lorsque, ayant remporté une nouvelle victoire sur les barbares, il reçut de Salonin l'ordre de lui livrer le butin, déjà distribué aux troupes, il les assembla et leur fit connaître la demande de Salonin. Les soldats non-seulement se refusèrent d'y obtempérer, mais encore ils proclamèrent aussitôt la déchéance de Salonin, et donnèrent l'empire à leur général. Postumus accepta, et fut aussitôt reconnu par presque toutes les Gaules. Salonin se réfugia à Cologne, où Postumus alla l'assiéger; forcé de se rendre, il fut peu de temps après mis à mort; selon Trebellius Pollion, Postumus n'aurait eu aucune part à cet assassinat. Le nouvel empereur soumit aussi l'Espagne bientôt à sa domination; il exerça le gouvernement avec son énergie et sa justice habituelles; il repoussa une attaque des Germains, et construisit sur le Rhin plusieurs forteresses pour empêcher leurs invasions; c'est à cette occasion qu'il prit le nom de *Germanicus Maximus*. Sur ces entrefaites Gallien, brûlant de venger la mort de son fils, s'était mis en mesure de reconquérir les Gaules; il y pénétra, et il avait remporté plusieurs succès importants sur les armées de Postumus, lorsqu'il fut obligé d'aller à Byzance réprimer une révolte de ses légions. Lorsqu'il revint, il vainquit de nouveau en plusieurs rencontres les troupes de Postumus, qu'il assiégea ensuite dans une des villes de la Gaule; mais blessé grièvement, il se retira, et abandonna dorénavant toute entreprise contre Postumus. Celui-ci continua à gouverner avec une fermeté qui contrastait avec la faiblesse et l'insouciance de Gallien; il parvint à faire régner dans son empire un ordre sévère, ce qui irrita contre lui les soldats, habitués à commettre impunément les plus grands excès. Aussi se rallièrent-ils en grand nombre autour de Lollianus, qui se fit proclamer empereur. Postumus marcha contre lui, et l'assiégea dans Mayence; ayant pris la ville, il refusa de la livrer au pillage; ses troupes alors se révoltèrent, et le massacrèrent, avec son fils Postumus, qui selon Treb. Pollion, aurait déjà été élevé à la dignité d'auguste, ce qui est infirmé par les recherches d'Eckhel et de Mionnet.

Trebellius Pollion, *Triginta tyranni.* — Aurel Victor. — Eutrope. — Orose. — Zosime. — Zonaras. — Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain.* — Smith, *Dictionary.*

POT (*Philippe*), seigneur de La Roche, en Bourgogne, né en 1428, mort en septembre 1494. Il fut élevé à la cour du duc Philippe le Bon, qui l'arma chevalier et lui conféra plus tard l'ordre de la Toison d'Or. On dit qu'il alla combattre les Turcs, qu'il fut fait prisonnier, et que le sultan Bajazet lui rendit la liberté, par admiration pour sa bravoure; mais ces faits n'ont rien d'authentique, non plus que la fable du lion qu'il aurait terrassé d'un seul coup. Ce qui est certain, c'est que Philippe le Bon l'employa surtout comme diplomate; il eut la singulière fortune d'être le négociateur des trois mariages que Charles le Téméraire contracta tour à tour avec une fille de Charles VII, avec une princesse de Bourbon, et avec la sœur d'Édouard IV d'Angleterre. Premier chambellan de Philippe le Bon, gouverneur de la Flandre française, il conserva sous Charles le Téméraire la même faveur et les

mêmes fonctions. On ne sait s'il fut du vivant de ce prince en relations avec Louis XI, au service duquel son frère Guy Pot s'attacha de bonne heure; du moins il est certain qu'à la mort de Charles le Téméraire il devint suspect à sa fille, Marie de Bourgogne, qui lui retira toutes ses charges. Louis XI, dont il se trouvait naturellement le sujet, puisque la Bourgogne faisait retour à la couronne, l'appela auprès de lui et lui donna toute sa faveur. Philippe Pot fut nommé grand sénéchal de Bourgogne et gouverneur du jeune Charles VIII. Après la mort de Louis XI il fallut convoquer les états généraux; Philippe Pot fut nommé l'un des députés de sa province, sur la recommandation toute spéciale du conseil du roi. Il n'en montra pas moins au sein de cette assemblée une singulière indépendance d'opinion. C'est lui qui fit sentir à ses collègues qu'il leur appartenait de disposer du gouvernement de l'État, le roi étant mineur. « La royauté, dit-il à ce sujet, n'est pas un héritage, mais une magistrature; » et il ajouta qu'il avait appris de ses pères qu'à l'origine le peuple souverain avait créé les rois par son suffrage, et ne les avait établis qu'à condition d'en être bien gouvernés. « L'État, dit-il encore, est la chose du peuple, qui la confie aux rois. » Il accordait que les rois succédassent par droit héréditaire; mais il voulait qu'en cas de minorité, comme de vacance du trône, la souveraineté revînt au peuple, et qu'il disposât de la régence. Or il appelait peuple la réunion des différentes classes, telles qu'elles étaient représentées dans les états généraux. Ce qui est digne de remarque, c'est que ces principes si hautement proclamés ne soulevèrent aucune protestation dans l'assemblée et ne paraissent même pas avoir causé de surprise. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que la hardiesse de ce langage n'attira à l'orateur aucune disgrâce. Charles VIII le nomma gouverneur de Bourgogne, et lui confia l'éducation de son fils Orland, qui ne vécut que peu d'années. F. DE C.

Comines, *passim*. — *Journal des états généraux de 1484*.

POTAMON, philosophe grec de l'école des Alexandrins, né à Alexandrie, vivait au troisième siècle de l'ère chrétienne. Il est vrai que suivant Suidas, aux mots Αἵρεσις et Ποτάμων, ce philosophe aurait été contemporain de l'empereur Octave-Auguste; mais Porphyre, en sa *Vie de Plotin* (c. 9), dit positivement que Plotin se plaisait à entendre Potamon disserter sur une philosophie nouvelle, dont il jetait les fondements. Or, Plotin, né vers 205 après J.-C., et mort à soixante-cinq ans, appartient évidemment au troisième siècle de notre ère; il doit donc en être de même de Potamon. Maintenant, quelle était cette philosophie nouvelle dont parle Porphyre, et dont il représente Potamon comme ayant été le fondateur dans ces dissertations que Plotin se plaisait à entendre? Elle se trouvait contenue dans deux ouvrages, dont l'un était un commentaire sur le *Timée* de Platon, et l'autre un *Traité sur les premiers principes*, Στοιχειώσις. De l'un et l'autre de ces traités il ne reste absolument rien; mais nous connaissons quelque chose du second par un passage de Diogène de Laerte dans l'introduction, προίμιον, de son livre *Sur la vie et les doctrines des philosophes illustres*. « Il y a peu de temps, dit ce biographe, qu'une école éclectique, ἐκλεκτική τις αἵρεσις, a été instituée par Potamon d'Alexandrie, laquelle opère un choix parmi les doctrines de toutes les sectes. Deux choses, ainsi qu'il s'en explique dans son *Traité des premiers principes* (Στοιχείωσις), sont nécessaires pour discerner le vrai : d'une part, le principe même qui juge, c'est-à-dire la raison, τὸ ἡγεμονικόν; de l'autre, ce à l'aide de quoi on juge, c'est-à-dire la représentation exacte des objets de nos jugements. Quant aux principes des choses, il en reconnaît quatre : la matière, la qualité, l'action, le lieu, τήν τε ὕλην, καὶ τὸ ποιόν, ποίησίν τε καὶ τόπον, en d'autres termes, de quoi et par qui une chose est faite, comment elle est, et où elle est, ἐξ οὗ γὰρ, καὶ ὑφ οὗ, καὶ πῶς, καὶ ἐν ᾧ. Il pose comme fin où tout doit tendre une vie parfaite en vertus, sans exclure toutefois les biens du corps ni ceux du dehors. » Il résulte de ce passage de Diogène de Laerte, combiné avec le témoignage de Porphyre : 1° que Potamon fut le fondateur de l'école éclectique, et que probablement cette école lui doit son nom; 2° qu'il adoptait la doctrine péripatéticienne relativement aux principes des choses; 3° qu'en morale il avait tenté une sorte de conciliation entre le stoïcisme et l'épicurisme. C. MALLET.

Porphyre, *Vie de Plotin* (c. 9). — Diogène de Laerte, *Sur la vie et les doctrines des philosophes célèbres*, fin de l'introduction.

POTEMKIN (1) (*Grégoire-Alexandrovitch*, prince), homme d'État russe, né en septembre 1736, près de Smolensk, mort près de Nicolaief, le 16 octobre 1791. C'est le plus célèbre des favoris de l'impératrice Catherine II. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il entra de bonne heure au service militaire, et occupait un grade subalterne dans les gardes au moment de la révolution qui mit Catherine sur le trône (1762). Le jour même où la révolution éclata, cette princesse passait les troupes en revue en costume militaire. Il s'aperçut qu'elle n'avait pas de dragonne à son épée, et lui offrit la sienne. Sa taille était celle d'un athlète : l'impératrice, sensible à ce genre de beauté, le remarqua. Elle lui procura un avancement rapide, et le fit bientôt gentilhomme de la chambre, ce qui lui donnait un facile accès auprès d'elle. Il en profita pour entrer de plus en plus dans ses bonnes grâces. Cette faveur croissante excita l'ombrage du favori en titre, Grégoire Orlow, qui le fit envoyer en Suède. A son retour, Potemkin vécut dans la retraite plusieurs années. Devenu favori en titre en 1774, il

(1) On prononce *Pattiomkine*.

conserva ce poste deux ans. Son crédit fut tel qu'il devint presqu'en même temps membre du conseil privé, vice-président du collége de la guerre, général en chef et premier ministre et qu'il reçut trente-sept mille paysans en Russie et environ 9 millions en bijoux, vaisselle, palais et pensions. Les souverains étrangers cherchèrent à obtenir son appui : Marie-Thérèse lui conféra le titre de prince du Saint-Empire et le roi de Prusse lui envoya le cordon de l'Aigle-noire.

Catherine lui donna un successeur, plus jeune et plus aimable, en 1776. Loin de se montrer jaloux et de se condamner à la retraite, l'habile courtisan ne songea qu'à conserver et à augmenter son pouvoir. La connaissance qu'il avait du caractère de l'impératrice lui permit de se rendre maître de son esprit. Tantôt il flattait ses faiblesses en fournissant une nouvelle pâture à ses goûts changeants, en organisant des fêtes où elle oubliait au sein des plaisirs l'ennui des affaires; tantôt, comme elle soupçonnait le grand-duc Paul, son héritier, de vouloir la détrôner, il entretenait ses craintes, lui faisant croire que lui seul était capable de découvrir les dangers qui la menaçaient et de les détourner. Mêlant l'audace à la souplesse, il osait employer les menaces quand il se savait indispensable, et n'hésitait pas à s'effacer et à plier si la résistance qu'il éprouvait lui semblait invincible. C'est ainsi qu'il se contentait, lorsque Catherine n'agréait pas ses candidats, de se faire payer ses refus au poids de l'or, et qu'après avoir longtemps patronné l'alliance anglaise, il se déclara pour la neutralité armée, parce que l'impératrice, fière d'en avoir eu l'idée, refusait de s'en départir. Au début il avait simulé le désespoir et s'était caché dans un couvent pour en être rappelé et triompher de ses rivaux : lorsque l'impératrice eut vieilli il affecta le désintéressement, et voulut se retirer sous prétexte qu'il ne pouvait plus supporter ses soupçons et ses caprices. Cette astuce lui servit à faire des uns un instrument de sa fortune et à éloigner ceux dont l'influence pouvait lui nuire. Après avoir flatté Panine pour se rendre le grand-duc, dont celui-ci était gouverneur, moins hostile, et pour contrebalancer par lui le pouvoir des Orlow, dès que ceux-ci lui eurent cédé la place, il n'eut pas de repos qu'il n'eût arraché à l'impératrice le renvoi du vieux ministre. De tels moyens de succès étaient infaillibles dans un État despotique. Aussi Potemkin régna-t-il de fait en Russie pendant les dix-sept ans qu'il vécut encore.

Aimant le pouvoir pour ses jouissances, Potemkin en évitait les embarras. Il abandonna volontiers le soin des affaires extérieures et des détails administratifs, réservant son activité pour la guerre. Il la fit à plusieurs reprises, et toujours avec succès. Un simple Cosaque, Pugatscheff, s'était fait passer pour Pierre III et avait réuni une armée de Tatars et de paysans. La révolte victorieuse se prolongea jusqu'au moment où Potemkin lui-même dirigea les mouvements de l'armée, dont il donna le commandement à son frère. En réprimant cette insurrection, qui menaçait le trône de Catherine, il rendit à sa souveraine un signalé service. Lorsqu'en 1783 elle résolut d'envahir la Crimée, dont elle convoitait depuis longtemps la possession (afin d'en faire un port avancé pour la conquête future de Constantinople), elle lui confia la conduite de l'expédition. Il réussit, mais au prix de massacres qui achevèrent la dépopulation du pays. Catherine l'investit du gouvernement de la nouvelle province, le nomma grand amiral de la mer Noire et lui accorda le surnom de Tawrchscheske (Taurique). Elle vint visiter sur son invitation (1787) la Crimée. Ce voyage, décrit par M. de Ségur, fut une série de fêtes et de prodiges enfantés sous l'inspiration de l'habile courtisan. On sait que des villages et des villes de bois peint s'élevaient en une nuit le long du chemin de Catherine, et elle put lire à Kherson sur la porte qui regarde l'orient l'inscription fameuse : « C'est par ici qu'il faut passer pour aller à Byzance. »

Il ne manquait à Potemkin que d'être indépendant. Après avoir rêvé de devenir duc de Courlande, il espérait, selon les uns, obtenir le trône de Crimée, selon d'autres celui de la Moldavie, de la Valachie, et même la souveraineté d'un nouvel empire d'Orient. Tourmenté de l'ambition presque puérile d'obtenir le cordon de Saint-Georges, qui n'était accordé que pour le gain d'une bataille, il persuada à Catherine que le moment était venu de jeter les Turcs hors de l'Europe. La Porte, poussée à bout, prit elle-même l'initiative de la guerre en 1787. Potemkin, secondé par une forte armée autrichienne, ouvrit la campagne à la tête de cent cinquante mille hommes bien approvisionnés et longtemps exercés par ses soins. Souwarof et Repnin commandaient sous ses ordres. Oczakof fut pris d'assaut et abandonné à la fureur de la soldatesque; vingt-cinq mille Ottomans furent égorgés; Potemkin, qui n'avait rien fait pour arrêter ces atrocités, reçut en récompense un présent de 100,000 roubles, un bâton de commandement enrichi de pierreries et le titre d'attaman des Cosaques. Il parut en triomphateur à Saint-Pétersbourg (mars 1790). L'impératrice célébra son retour par des fêtes magnifiques, et joignit à ses autres dons celui du palais de la Tauride. Le favori repartit pour le camp de Galacz. Il voulait poursuivre le cours de ses succès, mais Catherine préféra faire la paix. Le 11 août furent signés les préliminaires d'un traité entre les Russes et la Porte, converti en paix définitive à Jassy, le 9 janvier 1792. Potemkin ne devait pas en voir la conclusion. Une fièvre épidémique ravageait Jassy. Il sortit précipitamment de cette ville pour se rendre à Nicolaïef; mais il était atteint par le fléau, et expira en route.

Son corps fut transporté à Kherson, sa fondation. Catherine avait le projet de lui faire ériger un superbe mausolée; sa mort le fit avorter. L'empereur Paul, pour qui Potemkin avait toujours été un objet de haine, fit jeter ses restes dans un fossé. En 1830 la ville de Kherson a élevé à son fondateur une statue de bronze.

Un esprit plus vif que juste, des mœurs relâchées unies à des tendances religieuses, une grande connaissance des hommes, une ambition inquiète, une soif insatiable de richesses, une indolence excessive, accompagnée d'un dégoût profond de toutes choses, tels sont les principaux traits du caractère de Potemkin, tel qu'il nous a été tracé par ses contemporains. Il a été un favori habile et heureux, mais un politique sans génie, sans moralité. Il était de ceux qui doivent faire un chemin brillant auprès des souverains, qui méritent d'être flétris par l'histoire.

Cérenville (Mad. de), *Vie de Potemkin* (1807-1808). — *Privatleben des Fürsten von Potemkin* (Gratz, 1793). — *Potemkin*; Dresde, 1816; trad. holland. — *Memoirs of prince Potemkin*; Londres, 1816. — Ségur (De), *Mémoires*. — Ligne (Prince de), *Mémoires de la cour de Russie il y a cent ans*; Paris et Berlin, 1859.

POTHIER (*Robert-Joseph*), célèbre jurisconsulte français, né le 9 janvier 1699, à Orléans, où il est mort, le 2 mars 1772. Fils d'un conseiller au présidial, il fut placé au collége des jésuites, où il se distingua. En suivant son droit à l'université d'Orléans, il ne cessa pas de s'appliquer à la géométrie. Il paraît qu'il eut un moment la pensée d'entrer dans les ordres, mais l'affection qu'il portait à sa mère l'en détourna. A vingt et un ans il était conseiller au présidial d'Orléans (1720), ce qui ne l'empêcha pas de continuer à se livrer avec ardeur à l'étude approfondie du droit. La publication des *Pandectes* prouva jusqu'à quel point il s'en préoccupait. La chaire occupée par Prevost de la Jannès étant venue à vaquer, en 1749, Pothier y fut nommé. Il comprit que la science du droit n'était pas celle des subtilités mais bien celle de la raison. Par des *conférences* il s'assurait des progrès de ses élèves; par des *exercices* publics il entretenait l'émulation parmi eux. Il décernait des médailles aux plus dignes. Tout en professant, il participait à l'administration de la justice de son ressort; son assiduité, son intégrité étaient bien appréciées; mais il se refusait à prendre part aux affaires criminelles, afin de ne pas s'associer à certaines épreuves juridiques, alors en usage.

Pothier retrouva souvent dans ses collègues des élèves, et jamais il ne fit peser sur eux le poids de sa supériorité. Il en retrouvait d'autres, sous la robe d'avocat, à la barre du prétoire; il les écoutait avec douceur, et il fallait qu'il fût poussé à bout pour dire à un avocat : « Ah! ce n'est pas cela que je vous ai enseigné! » Un seul trait peut faire apprécier sa conscience. Nommé rapporteur dans un procès, il avait omis de parler d'une pièce décisive pour l'une des parties; cet oubli entraîna la perte du procès; Pothier, reconnaissant sa faute, indemnisa de sa bourse le plaideur condamné. Membre de la chambre du domaine, dont la mission était le règlement des droits et des devoirs des vassaux du duché d'Orléans envers leur prince, il se prononça souvent contre les prétentions des agents du fisc, ce qui les portait à dire qu'il était *intraitable!* Si nous voulons apprécier ses connaissances, nous dirons qu'elles étaient profondes. Ses études le portèrent d'abord sur le Digeste, vaste recueil des décisions des jurisconsultes romains : il rétablit les textes, puis les relia les uns aux autres par des phrases intercalaires. D'après les conseils du chancelier Daguesseau, il remania les titres, y introduisit des divisions régulières, et rangea les lois diverses sous chacune de ces divisions. Cet admirable travail coûta douze années à son auteur; l'avocat De Guienne, son ami, lui fut d'un grand secours. Mais une autre difficulté se présentait : ce n'était pas peu de chose de trouver un imprimeur qui osât se charger de l'impression de trois volumes in-fol. Fort de ses études et des nombreux matériaux qu'il était parvenu à recueillir, Pothier entreprit ensuite de traiter toutes les parties du droit français; la nomenclature de ses ouvrages témoigne qu'il les connaissait merveilleusement. Il écrivait avec simplicité, avec une lucidité remarquable. Toute question était examinée par lui sous deux aspects, le *for intérieur*, le *for extérieur*; les raisons de décider sont toujours bonnes, qu'elles soient empruntées à la conscience de l'homme ou à l'esprit de la loi. Aussi ses ouvrages ont-ils été du plus grand secours aux rédacteurs du Code civil. On a de Pothier les ouvrages suivants : *Coutume d'Orléans, avec les notes de Prevost de la Jannès, Jousse et Pothier*; Orléans, 1740, 1760, 1776, 2 vol. in-12; — *Pandectæ Justinianeæ*; Paris et Chartres, 1748, 3 vol. in-fol.; Lyon, 1782, 3 vol. in-fol.; trad. en français, par Bréard-Neuville (Paris, 1817 et suiv., 26 vol. in-4°), et par F.-Ign. Fournier (1818-1820, 5 vol. in-4°); — *Traité des obligations*; Orléans et Paris, 1761, 1764, 1774, 2 vol. in-12; — *Traité du contrat de vente*; ibid., 1762, 1781, 2 vol. in-12; — *Traité des retraits, pour servir d'appendice au Traité du contrat de vente*; ibid., 1762, in-12; — *Traité du contrat de constitution de rente, avec le Traité du contrat de change*; ibid., 1763, in-12; — *Traité du contrat de louage et du contrat de bail à rente*; ibid., 1764, 1766, 1771, in-12; — *Traité des contrats de Louage maritime, de société de cheptel, etc.*; ibid., 1765, 1769, 1774, in-12; — *Traité des contrats de bienfaisance*; ibid., 1767, in-12; — *Traité du contrat du mariage*; ibid., 1768, 1771, 2 vol. in-12; ou 1813, 2 vol. in-8°, avec des notes de Paillet; — *Traité de la communauté*; ibid., 1770, 2 vol. in-12; — *Traité du douaire*; ibid., 1770, in-12; — *Traités du droit d'habitation, des donations entre mari et femme*;

ibid., 1771, in-12; — *Traité du droit du domaine de propriété*; ibid., 1772, 1776, 2 vol. in-12; — *Traité du contrat à la grosse et du contrat d'assurance*; Paris, 1777, in-12; — *Traité des fiefs*; Paris, 1776, 2 vol. in-12; — *Traités de la garde noble et bourgeoise, du préciput légal des nobles, des hypothèques et des substitutions*; Paris, 1777, in-12; — *Traité des successions*; Orléans et Paris, 1777, in-12; — *Traités des propres et des donations testamentaires*; Paris, 1777, in-12; — *Traités des donations entre vifs, des personnes et des choses*; Paris, 1778, in-12; — *Traité de la procédure civile et criminelle*; Orléans et Paris, 1778, 2 vol. in-12, etc. Les *Œuvres complètes* de Pothier ont été l'objet de plusieurs éditions, parmi lesquelles nous citerons les suivantes : Orléans, 1773-1779, 10 vol. in-4°, ou 24 vol. in-12; Paris, 1806-1810, 23 vol. in-8°, par Bernardi et Hutteau; Paris, 1820-1824, 18 vol., par Siffrein; Paris, 1821 et suiv., 26 vol. in-8°, par Berville; Paris, 1823-1825, 10 vol. in-8°, par Dupin aîné; Paris, 1845-1848, 10 vol. in-8° par Bugnet. Une *Table des concordances* entre les articles du Code civil et les passages de Pothier qui s'y rapportent a été rédigée par Pinel-Grandchamp et Saint-Georges (Paris, 1824, in-8°).

En 1859 une statue, due au ciseau de M. Vital Dubray, a été élevée à Pothier dans sa ville natale. Les frais en ont été couverts par une souscription particulière. DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

Jousse, *Éloge de Pothier*; Paris, 1772, in-8°. — Lecomte de Bièvre, *Éloge de Pothier*; Paris, 1772, in-8°. — Le Trosne, *Éloge de Pothier*; Paris, 1773, in-12. — P. Berhardeau, *Vies, portraits et parallèles des jurisc. Domat, Furgole et Pothier*; Bordeaux, 1789, in-12. — Beschoron-Desportes, *Éloge de Pothier*; Orléans, 1823, in-8°. — Dupin, *Dissert. sur la vie et les ouvr. de Pothier*; Paris, 1827, in-12. — Frémont, *Recherches hist. et biogr. sur Pothier*; Orléans, 1859, gr. in-8°.

POTHIER (*Remi*), théologien français, né en 1727, à Reims, où il est mort, le 23 juin 1812. Il était curé de Betheniville et chanoine de Laon. A l'époque de la révolution, il se retira en Belgique, et s'établit ensuite dans son pays natal, mais sans y exercer aucune fonction sacerdotale. A des idées originales et souvent très-hardies il joignait un caractère opiniâtre et une manie d'ergoter, qui le rendait la terreur de tous ceux qu'il approchait. Persuadé que personne avant lui n'avait compris le sens intime de la Bible, il entreprit de le mettre au jour, et débuta par une prétendue *Explication de l'Apocalypse*, dont le *plan*, publié en 1773, fut brûlé par ordre du parlement de Paris, à la réquisition de l'avocat général Seguier, qui le dénonça comme le chef-d'œuvre de l'extravagance humaine. Pothier n'en fit pas moins imprimer clandestinement son ouvrage entier (Douai, 1773, 2 vol. in-8°), le traduisit en latin (Augsbourg, 1797, 2 vol., et 1798, in-12), et en donna un extrait, intitulé *Les trois dernières plaies* (1798, in-12), où il traite Bonaparte de précurseur de l'Antechrist. En 1802 il publia en latin une *Explication des Psaumes de David* (Augsbourg, in-8°). Sous l'empire deux de ses brochures contre les quatre articles de l'Église gallicane furent saisies par la police.

Feller, *Dict. hist.*

POTHIN (Saint), évêque et martyr, né probablement à Smyrne, en l'an 87 de J.-C., mort à Lyon, le 2 juin 177. Il n'était disciple ni de saint Pierre ni de saint Jean, comme le prétendent quelques écrivains, mais bien de saint Polycarpe, évêque de Smyrne. Venu à Rome avec ce dernier sous le pontificat d'Anicet, en 158, il reçut de ce pape la mission d'aller évangéliser les Gaules. Pothin s'arrêta à Lyon, et y forma une Église, qui ne tarda pas à devenir très-florissante. Il la gouvernait depuis près de vingt ans quand, sous Marc-Aurèle, une persécution violente s'éleva contre les chrétiens. Pothin ne fut point épargné, bien qu'il fût alors nonagénaire. On le conduisit devant le gouverneur, qui lui demanda quel était le Dieu des chrétiens. « Si vous en êtes digne, vous le connaîtrez, » lui répondit le vieillard. Il fut accablé de coups et traîné à demi mort dans un cachot; il y expira deux jours après. En même temps que l'apôtre de Lyon, quarante-sept fidèles répandirent leur sang pour leur foi. Ce furent les premiers martyrs des Gaules; leurs restes mortels furent placés sous l'autel d'une église bâtie sous l'invocation des Saints Apôtres, et aujourd'hui consacrée à saint Nizier. L'Église honore le 2 juin la mémoire des martyrs de Lyon. Leur histoire a été écrite en grec, au nom des fidèles des églises de Lyon, et attribuée à saint Irénée, successeur de saint Pothin. C'est un des plus précieux monuments des premiers siècles de l'Église; nous en devons la conservation à Eusèbe, qui l'a insérée en partie dans son *Histoire ecclésiastique* (lib. V, cap. 1). Le P. Longueval en a donné la traduction complète. H. F.

Longueval, *Hist. de l'Église gallicane*, liv. 1. — Rohrbacher, *Hist. de l'Église*. — *Gallia christiana*, t. V. — Colonia, *Antiquités de Lyon*, p. 30. — H. Du Tems, *Le clergé de France*, t. IV.

POTIER (*Nicolas*), seigneur DE BLANCMESNIL, magistrat français, né en 1541, à Paris, où il est mort, le 1er juin 1635. Il appartenait à une ancienne famille de robe, qui dès le quinzième siècle avait fourni plusieurs magistrats au parlement de Paris. Son père, *Jacques* POTIER, mort le 9 mars 1555, eut pour successeur dans sa charge de conseiller L'Hospital, qui parle de lui avec éloge; il n'a pas été moins bien traité dans un passage de *La République* de Bodin. Nommé conseiller en 1564, Nicolas devint en 1567 président à mortier. Pendant les troubles de la Ligue, il fut en butte, ainsi que ses collègues, aux persécutions de la faction des Seize, et il fallut même l'intervention de Mayenne pour le sauver de la potence (3 novembre 1589). On lui permit alors d'aller rejoindre Henri IV, qui le désigna pour présider à la chambre du

parlement établie à Châlons. Il se démit en 1616 de sa charge en faveur de son fils André. En reconnaissance de sa fidélité, la régente Marie de Médicis l'honora du titre de son chancelier. Il mourut presque centenaire, ayant conservé jusqu'au dernier moment le libre usage de ses facultés. D'une fille du président René Baillet, il eut sept enfants, entre autres *René*, qui fut évêque de Beauvais, et qui mourut le 14 octobre 1616; *Bernard*, mort le 11 janvier 1610, président au parlement de Bretagne; *André*, mort en 1645, et qui a fondé la branche de Novion; et *Augustin*, qui suit.

POTIER (*Augustin*), mort le 19 juin 1650, au château de Bresle, succéda en 1616 à son frère René sur le siége épiscopal de Beauvais. Il jouit de toute la confiance d'Anne d'Autriche, qui le nomma son grand-aumônier. Aussitôt qu'elle fut déclarée régente, il prit, suivant l'expression de Retz, la figure de premier ministre; ne doutant de rien et tranchant avec la légèreté de l'ignorance, il signifia un jour à l'ambassadeur hollandais que ses compatriotes eussent à se convertir à la foi romaine s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la France. Nul plus que lui ne fut surpris de la haute faveur de Mazarin; il eut même la simplicité de s'en plaindre comme d'un passe-droit à la reine, qui lui donna le titre de ministre d'État. Renvoyé dans son diocèse (septembre 1643), il vit révoquer la présentation faite en sa faveur pour le chapeau de cardinal. On a de lui une collection de *Statuts synodaux* (Paris, 1646, in-8°).

Journal de L'Estoile. — Retz, *Mémoires*. — Moréri, *Dict. hist.*

POTIER (*Louis*), seigneur de GESVRES, ministre français, frère de Nicolas, mort le 25 mars 1630. Secrétaire des finances en 1567 et secrétaire du conseil en 1578, il obtint en janvier 1589 la charge de secrétaire d'État. Son zèle et sa fidélité le firent distinguer de Henri III, qui depuis la journée des barricades, où il voulut l'avoir auprès de lui, le chargea souvent d'affaires importantes. Il se rendit aussi très-utile à Henri IV, traita avec Mercœur pour la reddition des places fortes de la Bretagne, et instruisit en partie le procès du maréchal de Biron. La branche dont il fut le chef compta un grand nombre de gens d'épée, parmi lesquels nous citerons :

POTIER (*René*), fils du précédent, né en 1579, mort le 1er février 1670, à Paris. Il fut capitaine des gardes du corps du roi, lieutenant général au gouvernement de Champagne et gouverneur de Châlons. Sa terre de Tresmes en Valois avait été érigée en comté (1608), puis en duché-pairie (1648). Ses descendants portèrent alternativement les noms de duc de Tresmes et de duc de Gesvres. — Un de ses frères, *Antoine* POTIER, seigneur de Sceaux, eut, comme secrétaire d'État en survivance, beaucoup de part aux affaires sous la régence de Marie de Médicis. Après la mort de Concini, il fut chargé de faire ratifier le traité de Verceil par le roi d'Espagne. Il mourut le 13 septembre 1621, au siége de Montauban, où il avait suivi le roi.

POTIER (*Léon*), duc de Gesvres, fils du précédent, né en 1620, mort le 9 décembre 1704, à Paris. Il obtint la charge de gouverneur de Paris, qu'il transmit à sa postérité, et celle de premier gentilhomme de la chambre du roi. Saint-Simon le dépeint comme un homme méchant, pernicieux, dur à ses enfants, prodigue et fastueux.

POTIER *de Gesvres* (*Léon*), fils du précédent, né le 15 août 1656, mort le 12 novembre 1744, à Paris, fut destiné dès l'enfance à l'état ecclésiastique. Après avoir été pourvu des abbayes de Bernay et de Saint-Géraud d'Aurillac, il fut nommé en 1694 archevêque de Bourges, et présida en 1715 l'assemblée générale du clergé. Créé cardinal par Clément XI (1719), il assista au sacre du roi, et remit en 1729 son archevêché en échange de l'abbaye de Saint-Remi de Reims.

Son neveu, *Étienne-René*, né le 2 janvier 1697, fut nommé à l'évêché de Beauvais en 1728 et revêtu de la pourpre en 1756. Il mourut le 26 juillet 1774, à Paris. P. L.

Moréri, *Dict. hist.* — Fauvelet du Toc, *Hist. des secrétaires d'État*. — La Chesnaye Desbois, *Dict. de la noblesse*.

POTIER DE NOVION (*Nicolas*), magistrat français, né à Paris, en 1618, mort à Grignon, le 1er septembre 1693. Il fut successivement conseiller au parlement de Paris (1637), et président (1645); il se montra d'abord très-dévoué au parti de la Fronde, et dans l'assemblée de la chambre de Saint-Louis (juin 1648) il fut un des membres des compagnies souveraines qui demandèrent des réformes radicales dans l'État. Il s'éleva surtout contre les partisans et les financiers, et demanda contre Mazarin « l'application de l'arrêt rendu en 1617, par lequel la peine de mort était prononcée contre tout étranger qui accepterait le ministère ». Mais plus tard s'étant réconcilié avec Mazarin, lorsque le parlement fut transféré à Pontoise (6 août 1652), malgré les protestations de ses collègues, il obéit à la cour. Il ouvrit les séances à Pontoise avec un certain nombre de pairs laïcs et ecclésiastiques, et onze conseillers seulement. Par une comédie, suggérée par le premier ministre, ce pseudo-parlement adressa à la reine des remontrances pour demander l'éloignement de Mazarin. Le roi fit un éloge pompeux de son ministre, mais consentit à son renvoi « pour donner satisfaction à ses peuples ». Novion, blâmé sévèrement par les chambres assemblées, devint le persécuteur de ses anciens amis et rendit contre eux des arrêts sévères. En 1677, il remplaça Guillaume de Lamoignon dans la première présidence, dont il fut forcé de se démettre en 1689, pour abus d'autorité et malversations. Il était membre de l'Académie française dès 1641.

Potier de Novion (*André*), magistrat français, petit-fils du précédent, né à Paris, où il mourut, en 1731, fut premier président (1723) au parlement de Paris. Il se retira en 1724. On lui attribue le *Mémoire contre les ducs et pairs*, présenté au régent.

Talon, *Mém.*, p. 233-235. — Blanchard, *Hist. des présidents du parlement de Paris*. — Sismondi, *Hist. de France*, t. XXIV et XXVII.

Potier (*Charles-Gabriel*), acteur français, né à Paris, le 23 octobre 1774, mort à Fontenay-sous-Bois, le 20 mai 1838. Issu, à ce qu'il prétendait, de la famille des précédents, il n'était nullement destiné au théâtre. Volontaire sous la république, il dut bientôt renoncer au service militaire, à cause de la faiblesse de sa constitution. Il se voua dès lors à la carrière de comédien, et débuta sur le petit théâtre des Délassements comiques, d'où il passa au théâtre des Victoires nationales (1). Il s'y fit remarquer, et un directeur de province l'engagea dans sa troupe, qui exploitait les villes de Bretagne et de Normandie. Rappelé par Brunet, co-directeur du théâtre des Variétés, il y débuta, en mai 1809, dans *Maître André et Poinsinet*, et fut d'abord froidement accueilli. Cependant le rôle de La Flûte, dans *Les Intrigues de la Râpée;* celui d'Asinord, dans la pièce de ce nom, qu'il joua d'origine, le 7 septembre de la même année, celui du père Fumeron, dans *L'Intrigue de carrefour*, ne tardèrent pas à le bien poser dans l'estime des amateurs. Son succès alla toujours en croissant, jusqu'au *Ci-devant Jeune homme*, représenté le 28 mai 1812. A partir de ce jour toutes les créations de Potier furent des chefs-d'œuvre, et il faudrait mentionner tous les rôles qu'il joua dans cette première période de neuf années qu'il resta au théâtre des Variétés. Quelques difficultés s'étant élevées, en 1818, entre lui et la direction de ce théâtre, Potier le quitta pour celui de la Porte-Saint-Martin, où il parut le 7 mai de la même année. C'est sur cette scène, où de brillants succès lui étaient réservés, qu'il établit *Le Bourgmestre de Saardam*, *Le Tailleur de Jean-Jacques*, *Les Frères féroces*, *Riquet à la houpe* et le fameux père Sournois des *Petites Danaïdes*. Mais quel que fût son zèle, il dut céder à la fatigue, et revint aux Variétés, où son retour fut une fête; il ne put y faire qu'un séjour passager, car en 1827 sa santé, fort affaiblie, lui imposa l'obligation de se retirer. Il fit ses adieux au public le 11 avril, emportant avec lui les récents lauriers de *L'Homme de soixante ans*, du *Centenaire* et du *Bénéficiaire*. Ses adieux cependant ne devaient pas être définitifs, car on le revit tour à tour aux *Nouveautés*, à la Porte-Saint-Martin, à la Gaîté, au nouveau théâtre du Palais-Royal. Mais, brisé par l'âge et les infirmités, il passa la fin de ses jours à Fontenay-sous-Bois.

(1) Ce théâtre était situé rue du Bac, dans l'emplacement où se voit encore une salle de bal public connue sous le nom de *Salon de Mars*.

Potier s'était marié avec une actrice de province, nommée Madelaine Blandoin. Plusieurs enfants sont nés de ce mariage, qui tous ont cultivé les arts. L'un d'eux a publié, en feuilletons, les *Mémoires de Potier*. Ed. de Manne.

Journal de Paris. — *Hist. des petits théâtres*, par Brazier. — *Courrier des théâtres*.

Potitus Valerius, consul romain, vivait au milieu du cinquième siècle avant notre ère. Élu consul après la chute des décemvirs (449), auxquels il avait fait une opposition énergique, il prit avec son collègue Horatius une part importante à la confection des lois édictées alors pour assurer la liberté de la plèbe. Il conduisit ensuite une armée contre les Volsques et les Èques, qu'il défit entièrement. Le sénat, ne voyant en lui qu'un transfuge du parti patricien, lui refusa les honneurs du triomphe, qui lui furent alors accordés par les centuries.

Ce nom de Valerius Potitus a encore été porté par plusieurs autres magistrats romains de l'époque de la république.

Tite-Live, liv. III. — Denys d'Halicarnasse, liv. XI. — Cicéron, *De republica*, II, 31. — Niebuhr, *Histoire romaine*. — Smith, *Dictionary*.

Potoçki, famille polonaise, divisée en sept branches, qui ont chacune des armoiries différentes; la branche qui porte les armes de *Pilawa* est la plus considérable. Parmi les personnages marquants qu'elle a produits, nous mentionnons les suivants.

Potoçki (*Albert*), né en 1437, mort en 1515, fut considéré comme un des plus illustres guerriers sous les règnes de Casimir IV, d'Albert Ier, d'Alexandre Ier et de Sigismond Ier.

Potoçki (*Jean*), né en 1555, mort en 1611. Staroste général de Podolie et palatin de Braçlaw, il succomba au siége de Smolensk, reconquis sur les Moscovites. Il fonda à Paniowcé une académie protestante et une imprimerie.

Potoçki (*Étienne*), staroste général de Podolie, né en 1568, mort en 1631. Il combattit vaillamment les agresseurs de la Pologne. Fait prisonnier par les Turcs, et enfermé au château des Sept-Tours à Constantinople, il s'en échappa d'une manière vraiment miraculeuse, au milieu des incidents les plus dramatiques. Marié à la fille de Jérémie Mohila, hospodar de Moldavie, il devint très-riche, et fonda la ville de Mohilew sur le Dniester.

Potoçki (*Stanislas-Rewera*), né en 1579, mort en 1667, occupe une grande place dans les annales de la Pologne. Il fut castellan de Kamienieç, palatin de Braçlaw, de Podolie et de Cracovie et grand général de la couronne. Il combattit les Turcs, les Tatars, les Moscovites, les Suédois, et, dans sa longue carrière militaire, il remporta quarante-six victoires plus ou moins considérables. A la bataille de Çudnow, en Wolhynie (1er octobre 1660), il commandait vingt-cinq mille Polonais contre cinquante mille Moscovites; ces derniers perdirent vingt mille hommes et soixante-sept canons.

Potoçki (*Nicolas*), grand général de la couronne et castellan de Cracovie, né en 1595, mort en 1651. A la bataille de Beresteczko, en Wolhynie, qui dura trois jours (28, 29, 30 juin 1651), sa vaillance fit pencher la victoire du côté des Polonais.

Potoçki (*Paul*), ambassadeur à Rome, né en 1615, mort en 1674. Guerrier longtemps heureux, il fut fait prisonnier par les Russes, et resta captif à Moscou pendant treize ans; il y épousa la princesse Éléonore Soltykoff, tante de l'impératrice Anna-Ivanovna. Livré à l'étude, il publia plusieurs ouvrages écrits en latin, qui ont été réimprimés à Varsovie, en 1747.

Potoçki (*Théodore*), né en 1663, mort en 1738, fut chanoine de Cracovie, évêque de Chelmno (Culm), archevêque de Gnèzne, et prince primat du royaume. A deux reprises différentes, il avait embrassé le parti du roi national Stanislas, en 1704 et en 1733. Poursuivi par les rois Auguste II et III, il dut plier devant les événements. On lui doit plusieurs fondations religieuses.

Potoçki (*Joseph*), né en 1673, mort en 1751, grand général de la couronne, castellan de Cracovie, staroste de Varsovie, etc. Il embrassa, en 1702, le parti du roi Stanislas. En 1709 il rejoignit Charles XII en Turquie, et ne rentra en Pologne qu'en 1714. Allié aux Leszczynski et au Mniszech, il possédait des biens immenses; sa résidence favorite à Stanislawow était défendue par cent vingt bouches à feu, et sa milice régulière formait dix mille hommes.

Potoçki (*François de Sales*), fils du précédent, né en 1700, mort en 1771. Il lutta contre la politique des Czartoryski, qui cherchaient à établir leur prépondérance par l'appui des Russes, et se rallia à la confédération nationale de Bar.

Potoçki (*Stanislas-Félix*), fils du précédent, né en 1745 mort en 1805, staroste de Belz, palatin de la Russie-Rouge, grand maître d'artillerie de la couronne, nonce à la diète de Varsovie de 1788-1792, et maréchal de la confédération de Targowiça en 1792-1793. Les économies de son père lui assurèrent un revenu annuel de 450,000 ducats de Hollande (5,400,000 fr.). Il employa cette fortune à construire de beaux palais, des églises et des manufactures, et améliora le sort des paysans. Dans les diètes de 1784 et 1786, il donna des sommes considérables pour l'armement des troupes nationales, ainsi que vingt-quatre canons en bronze. A l'ouverture de la diète constituante de 1788, il fit de nouveaux dons et offrit d'entretenir à ses frais une légion de dix mille combattants. Accusé d'une prétendue connivence avec la Russie, il se retira à Vienne. La diète, et surtout ses principaux membres, Ignace Stanislas-Kostka, Pierre et Sévérin Potoçki, Kollontay, Niemcewicz, Malachowski, Sapieha, Ostrowski, etc., mettaient une fatale confiance dans les promesses du roi de Prusse. Potoçki les avertit vainement des piéges que leur tendait ce roi. Catherine II s'unit alors à Frédéric-Guillaume II, et forma une confédération dont elle nomma Potoçki maréchal. A leur tour, les Polonais avertirent ce dernier de la perfidie de Catherine II. Il avait cru prendre ses précautions; la tzarine l'assurait que la Pologne ne serait plus partagée; mais bientôt elle jeta le masque, et, conjointement avec la Prusse, annonça le second partage. Potoçki, désespéré, abandonna la vie publique, et s'occupa des embellissements du domaine de Zofiowka, où il dépensa 6,000,000 de francs.

Avant de mourir, il légua à l'un de ses fils, à *Wladimir* Potoçki, né en 1789, le soin d'expier les fautes de son père, en combattant pour la régénération de la Pologne. Wladimir prit une part active à la campagne de 1809, en créant à ses frais un régiment d'artillerie à cheval; il se préparait à combattre les Russes, lorsqu'au mois d'avril 1812 il mourut, à Cracovie. Son mausolée en marbre est l'œuvre de Thorwaldsen.

Potoçki (*Pierre-François*), né en 1744, mort en 1829, fut ambassadeur à Constantinople en 1790. En 1796 il partagea l'émigration polonaise en Suisse et en France; il n'était pas étranger à la Société patriotique qui, en 1828, fut jugée et acquittée par la haute cour royale, composée des sénateurs polonais.

Potoçki (*Jean*), voyageur et écrivain, né en 1757, mort en 1815. Doué d'un sens critique et d'un esprit investigateur, il fut le premier en Pologne qui étudia les origines des antiquités slavo-polonaises. Il ouvrit alors un vaste champ aux recherches et aux travaux ultérieurs des savants de tous les pays, d'autant plus efficacement que tous ses ouvrages ont été écrits en français. Malheureusement ils ont été tirés à un petit nombre d'exemplaires, et n'ont jamais été mis en vente; ils sont aujourd'hui presque introuvables.

Potoçki (*Ignace*), né en 1750, mort le 30 avril 1809, fut grand maréchal de Lithuanie, puis ambassadeur à Berlin. Émigré en 1792 et dépouillé de ses biens, il revint avec Kosciuszko (1794), fut chargé par lui d'organiser un gouvernement provisoire, et s'y réserva le portefeuille des affaires étrangères. Livré aux Russes, il paya son patriotisme de plusieurs années de détention dans la forteresse de Schlusselbourg. En 1809 il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire près de Napoléon I[er] à Vienne. Il rendit de grands services à l'instruction publique. Il cultivait les lettres et les encourageait.

Potoçki (*Stanislas-Kostka*), né en 1757, mort en 1821. Il combattit contre la Russie en 1792, émigra en Saxe, et fut fait prisonnier en Autriche en 1794. En 1816 il fut nommé ministre de l'instruction publique du royaume de Pologne, et en 1818 président du sénat polonais. Il rendit de grands services à l'instruction nationale en etablissant une société élémentaire, des écoles de droit et de médecine, un séminaire, et plusieurs bibliothèques. Il fut l'un des

fondateurs de la Société des amis des sciences de Varsovie, créée en 1800, sous la présidence de l'évêque Jean Albertrandy.

Potoçki (*Arthur*), né en 1788, mort en 1832, fit les campagnes contre l'Autriche et la Russie, en 1809, 1812 et 1813. Avec le titre d'aide de camp, il assista Joseph Poniatowski jusqu'à sa dernière heure.

Potoçki (*Thomas*), né en 1810, mort en décembre 1861. Après avoir pris une part active à la guerre de l'indépendance en 1831, il se livra à l'étude de l'économie politique, et publia, dans l'intérêt de l'émancipation des paysans, plusieurs ouvrages. Depuis le mois de février 1861 il prit part aux travaux de la *Société agronomique*. Léonard Chodzko.

Armoriaux des familles polonaises de Paproçki, de 1584; d'Okolski, de 1641; de Potoçki, de 1696; de Niesiecki, de 1728; de Dunczewski, de 1757; de Kuropatnicki, de 1789; de Wielondko, de 1794; de Malachowski, de 1801. — Paul Potoçki, *Les Centuries polonaises*; 1747. — *Éloge de S.-F. Potoçki*; 1789. — Niemcewicz, *Éloge d'Ignace Potocki*; 1803. — Lancucki, *Oraison funèbre de Wladimir Potocki*; 1812. — Chodynicki, *Dict. des Polonais savants*; 1833. — Lelewel, *Hist. de Pologne*; 1844. — L. Chodzko, *La Pologne illustrée*; 1835-1847, et *Hist. généal. et biograph. de la famille Potoçki* (ouvrage inédit).

POTT (*Jean-Henri*), chimiste allemand, né à Halberstadt, en 1692, mort à Berlin, le 20 mars 1777. S'étant mis à étudier la médecine à Halle, il s'appliqua surtout à étendre ses connaissances en chimie, où il avait eu pour maître Stahl et Fr. Hoffmann. Reçu docteur en 1716, il exerça pendant trois ans son art dans sa ville natale, se rendit ensuite en 1720 à Berlin, où il fut nommé membre de l'Académie des sciences et professeur de chimie théorique au *Collegium medicum*; depuis 1737, il était chargé d'enseigner aussi la chimie pratique. De violentes discussions scientifiques qu'il eut dans les dernières années de sa vie avec plusieurs de ses collègues de l'Académie lui firent donner sa démission de membre de cette compagnie. Pott, doué d'une activité étonnante, consacrait tout son temps ou à faire des expériences dans son laboratoire ou à les communiquer au public; cependant ses travaux, s'ils ont fait faire quelques progrès à la science, ne portent pas, comme ceux de son antagoniste Marggraf par exemple, le cachet d'une méthode expérimentale rigoureuse ni d'une observation approfondie des faits. Pott a eu une grande part à l'établissement de la fabrique de porcelaine de Berlin. On a de lui : *Exercitationes chymicæ sparsim hactenus editæ, jam vero collectæ variisque notis et experimentis illustratæ*; Berlin, 1738, in-4°; — *Observationes et animadversiones chymicæ*; ibid., 1739-1747, 2 vol. in-4°; — *Chymische Untersuchungen welche fürnehmlich von der Lithogeognosia handeln* (Recherches chimiques concernant surtout la connaissance des minéraux et des terres); ibid., 1746-1754, 3 vol. in-4°; traduit en français (Paris, 1759, 4 vol. in-12); — *Animadversiones circa varias hypotheses et experimenta Elleri*; ibid., 1756, in-4° : ouvrage auquel Eller répondit d'une manière outrageante pour Pott, qui répliqua de même avec emportement; — *Wichtige und ganz neue physicalisch-chymische Materien* (Particularités importantes et entièrement nouvelles de la physique et de la chimie); ibid., 1762, in-4°; — plusieurs articles dans les *Miscellanea Berolinensia*, etc. O.

Bœrner, *Nachrichten von Aertzten*, II et III. — Büsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*. — Hoefer, *Hist. de la Chimie*, tome II.

POTT (*Percival*), chirurgien anglais, né en décembre 1713, à Londres, où il est mort, en décembre 1788. Placé dès l'enfance sous la protection de l'évêque de Rochester, parent éloigné de sa mère, il renonça à la carrière de l'Église pour s'adonner à l'étude de la chirurgie, et suivit les cours de l'hôpital Saint-Barthélemi. Attaché dès 1745 à cet établissement, il y donna des leçons qui ajoutèrent à sa réputation de savant et d'habile praticien, et prit sa retraite en 1787. Il possédait des connaissances étendues et variées, un jugement sûr, une grande sagacité. Ses écrits sont essentiellement pratiques et remplis de bon sens; la précision et l'élégance d'un style regardé comme classique n'a pas peu contribué à les répandre. Aucun praticien de son temps n'a exercé probablement autant d'influence que lui sur les progrès de la chirurgie, non par l'autorité des principes scientifiques, comme l'a fait John Hunter, un de ses élèves, mais par l'introduction de règles simples et convenablement appliquées; on n'en a pas encore abandonné l'usage dans la pratique, et quelques-unes des maladies qu'il a le premier décrites portent encore son nom, telle est une espèce particulière de la carie des vertèbres (*mal de Pott*). Il appartenait depuis 1764 à la Société royale de Londres. On a publié plusieurs éditions de ses ouvrages; la meilleure est celle qu'a donnée Earle (Londres, 1790, 3 vol. in-8°).

Earle, *Notice à la tête des Œuvres de Pott*.

* **POTT** (*Auguste-Frédéric*), philologue allemand, né le 14 novembre 1802, près de Minden (Hanovre). Fils d'un pasteur protestant, il étudia à Gœttingue la philologie classique, sous la direction d'Ottfr. Müller, de Dissen et de Mitscherlich, et l'arabe sous celle de Tychsen. Après avoir ensuite été pendant deux ans professeur au gymnase de Celle, il se rendit en 1827 à Berlin, où il reprit ses études de linguistique, et où il commença en 1829 à faire des cours en qualité de *privat-docent*. Depuis 1833 il est professeur de philologie comparée à Halle. On a de lui : *Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen* (Recherches étymologiques dans le domaine des langues indo-germaniques); Lemgo, 1833-1836, 2 vol. in-8°; — *De Borusso-Lithuanicæ tam in slavicis quam in letticis linguis principatu*; Halle, 1837-1841, 2 vol. in-4°; — *Die Zigeuner in Europa und Asien*

(Les bohémiens en Europe et en Asie); Halle, 1844-1845, 2 vol. in-8°; le second volume traite de l'argot des voleurs; — *Die quinare und vigesimale Zahlmethode bei den Völkern aller Erdtheile, nebst ausführlichen Bemerkungen über die Zahlwörter indo-germanischen Stammes* (Les Méthodes de numération quinaire et vicésimale chez tous les peuples de la terre, avec remarques étendues sur les noms de nombre d'origine indo-germanique); Halle, 1847, in-8°; — *Die Personennamen, insbesondere die Familiennamen und ihre Enstehungsarten* (Les Noms de personnes, principalement les noms de famille et leurs origines); Leipzig, 1853, in-8°; — *Die Ungleichheit der menschlichen Rassen, hauptsächlich vom sprachwissenschaftlichen Standpunkte* (L'inégalité des races humaines, surtout d'après les résultats de la philologie); Lemgo, 1856, in-8°.

Conversations-Lexikon. — *Männer der Zeit.*

POTTER (*Christopher*), savant théologien anglais, né vers 1591, dans le Westmoreland, mort le 3 mars 1646, à Oxford. Il était neveu de Barnaby Potter, évêque de Carlisle, et lui succéda dans la présidence du collége de la Reine, à l'université d'Oxford, dont il devint en 1640 vice-chancelier. Il fut aussi doyen de Worcester. Fort dévoué au roi Charles Ier, qui l'avait admis parmi ses chapelains, il lui envoya toute sa vaisselle, à l'époque des troubles civils. C'était un homme savant et pieux, de mœurs exemplaires, et qui se distinguait par une charité inépuisable envers les pauvres. Outre des sermons et des écrits de controverse, il a traduit en anglais l'*Histoire du différend du pape Paul V avec la république de Venise* de Paolo Sarpi (Londres, 1626, in-4°).

Un théologien de la même époque, POTTER (*Francis*), né en 1594, professa à Oxford et se retira, en 1657, dans la cure de Kilmington, où il mourut aveugle, en 1678. Il avait l'esprit fort ingénieux et communiqua à la Société royale différentes inventions hydrauliques. On a de lui un traité curieux intitulé *An Interpretation of the number* 666 (Oxford, 1642, in-4°), et traduit en latin, en français et en flamand.

Wood, *Athenæ oxon.* — Chalmers, *General biograph. dict.* — Chaufepié, *Nouveau dict. hist.*

POTTER (*Paul*), peintre hollandais, né en 1625, à Enkhuizen, mort en janvier 1654, à Amsterdam. Il reçut de son père, Pierre Potter, peintre médiocre, les premières notions de l'art, et se rendit à La Haye. Il se mit au travail avec ardeur, et parvint bientôt à acquérir un véritable talent. Préférant par goût la tranquillité des champs, il se voua à l'étude du paysage et des animaux, et, si l'on en juge par les personnages qu'il a introduits dans ses tableaux, cette préférence s'expliquerait par la difficulté qu'il éprouvait à rendre une figure humaine. Quoique l'on soit accoutumé à le classer au nombre des peintres d'animaux, nous croyons qu'il serait équitable aussi de le ranger parmi les plus habiles paysagistes de la Hollande. Ainsi, n'en déplaise aux admirateurs du fameux *Taureau*, du musée de La Haye, le paysage des derniers plans nous paraît mériter au moins autant d'éloges que les animaux eux-mêmes. Descamps, toujours en quête de l'anecdote, raconte que Potter en arrivant à La Haye s'était logé dans le voisinage d'un architecte célèbre de cette ville, nommé Nicolas Balkenende. Cet architecte avait une fille d'une grande beauté, que le peintre ne tarda pas à épouser; mais un peintre d'animaux était indigne, aux yeux de l'architecte, de celle qu'il recherchait; il fallut que *les principaux de la ville* intervinssent pour faire agréer la demande de Paul Potter. Il épousa donc Adrienne Balkenende, en 1650, et demeura quelque temps encore à La Haye, où sa réputation avait peu à peu grandi; mais, en butte à la jalousie de ses confrères, que ses succès avaient irrités, il céda aux instances du bourgmestre Tulp, et alla se fixer à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il mourut, à vingt-neuf ans. Cette mort prématurée explique la rareté des tableaux de Paul Potter (1). Parmi les plus célèbres, il faut citer, au musée de La Haye, outre le *Taureau* (1647), que nous avons déjà mentionné, un charmant petit tableau, *La Vache qui s'abreuve;* au musée d'Amsterdam, *Orphée charmant les animaux* (1650), et *Les Bergers et leur troupeau* (1651); au musée de Dresde, des *Bestiaux menés au pâturage;* à la galerie du Belvédère à Vienne, *Le Troupeau* (1644); à la galerie de l'Hermitage, à Saint-Pétersbourg, un *Chasseur monté sur un cheval gris pommelé* (1650); et au musée du Louvre, *Les Chevaux attachés à la porte d'une chaumière* (1647), et *La Prairie* (1652). Bartsch a décrit les dix-huit estampes gravées par Paul Potter, et, quoique l'appréciation qu'il donne de ce maître soit un peu enthousiaste, elle nous semble suffisamment vraie pour que nous n'hésitions pas à la reproduire ici : « Correction parfaite dans le dessin, vérité frappante dans les caractères des animaux, intelligence remarquable dans la composition, heureux effet du clair-obscur joint à une pointe sûre et moelleuse, tout enfin est réuni dans ses productions, pour les élever au rang des véritables chefs-d'œuvre de l'art. » G. DUPLESSIS.

John Smith, *A catalogue reasoned of the works of the most eminent dutch, flemish, and french painters* (Londres, 1834, in-8°), part. V, p. 113. — Descamps, *Vies des peintres flamands et hollandais*, II, 351. — Bartsch, *Le Peintre-graveur*, I, 37. — Lecarpentier, *Paul Potter*, 1818, in-8°. — Nagler, *Künstler Lexicon*.

POTTER (*John*), savant prélat anglais, né en 1674, à Wakefield (Yorkshire), mort le

(1) On ne voyait à Manchester en 1857 que six tableaux de cet artiste : il est vrai que deux d'entre eux étaient des plus beaux; *Scène en avant d'une étable*, appartenant à la reine, et *Deux vaches et un taureau*, à M. John Walter. On peut voir la description de ces deux toiles hors ligne dans les *Trésors d'art exposés à Manchester...*, par W. Burger, in-12, p. 283-291.

10 octobre 1747, à Lambeth. Admis à l'université d'Oxford, il fit en peu de temps des progrès si rapides qu'à peine reçu bachelier, il fut invité par le savant Charlett, un de ses maîtres, à publier le recueil de notes et de variantes qu'il avait entrepris sur le traité de Plutarque, *De audiendis poetis* (Oxford, 1693, in-8°). En 1694 il fut agrégé au collége de Lincoln et en 1698 il entra dans les ordres. Les belles éditions classiques qu'il continua de donner étendirent sa réputation au dehors, et le mirent de bonne heure en correspondance avec Grævius et d'autres érudits du continent. Nommé en 1704 chapelain de l'archevêque de Canterbury, il eut en 1706 les mêmes fonctions auprès de la reine Anne. L'amitié du célèbre duc de Marlborough, qui le protégeait par intérêt pour son parti, aida, plus encore que son propre mérite, à le pousser dans les hautes dignités de l'Église. Professeur de théologie à Oxford depuis 1708, il devint évêque de cette ville (1715) sans être obligé de renoncer à sa chaire. Par la faveur de la reine Caroline, femme de Georges II, il fut en 1737 promu à l'archevêché de Canterbury. Il se rendit recommandable par ses bonnes mœurs, son attachement à la discipline et sa vaste érudition, mais l'extrême sévérité de son caractère déparait un peu ces qualités. Il déshérita son fils aîné, *John*, mort doyen de Canterbury, en 1770, pour avoir épousé une de ses servantes, et laissa toute sa fortune, s'élevant à près de 80,000 liv. st. (plus de deux millions de fr.) à son second fils, *Thomas*, qui siégea dans la chambre des communes. On a encore de lui : *Lycophronis Alexandra*; Oxford, 1697, 1702, in-fol.; — *Archæologia græca* (en anglais); ibid., 1698-1699, 2 vol. in-8°; réimpr. au moins treize fois jusqu'en 1813, et trad. en latin (Leyde, 1702, in-fol.; Venise, 1733-1734, 2 vol. in-4°), et en allemand (1775-1778) avec un volume de plus. Ce recueil a été de beaucoup dépassé par les érudits modernes; on a reproché à l'auteur de n'avoir pas exactement distingué ce qui appartient à chaque peuple ou à chaque époque, et même d'avoir trop souvent confondu l'histoire avec la mythologie; — *S. Clementis Alexandrini Opera omnia*; ibid., 1715, 2 vol. in-fol. : excellente édition, devenue très-rare et très-chère; la version latine n'est pas complète; — *Theological works*; ibid., 1753, 3 vol. in-8°, où l'on remarque *Discourse of Church government*, qui avait paru en 1706. K.

Biogr. britannica. — Wood, *Athenæ oxon.*, II. — Chalmers, *General biograph. dict.*

POTTER (*Robert*), poëte anglais, né en 1721, mort le 9 août 1804, à Lowestoft. Il fit ses études à Cambridge, et obtint le vicariat de Scarning, dans le Norfolk. Un grand amour du travail, joint à une connaissance approfondie des langues anciennes et à un rare talent pour la versification, lui fit entreprendre dans une modeste cure de village, où il resta oublié pendant plus de quarante ans, la traduction complète des grands tragiques grecs. Eschyle parut le premier (1777, in-4°, et 1779, 2 vol. in-8°, avec des notes), et cet essai fut regardé comme un des meilleurs morceaux que la poésie anglaise pût offrir dans ce genre; puis vinrent Euripide (1781-1782, 2 vol. in-4°; Oxford, 1814, 2 vol. in-8°), et Sophocle (1788, in-4°). Ce ne fut qu'après la publication de ce dernier ouvrage qu'un des condisciples de l'auteur, le chancelier Thurlow, lui offrit à Norwich une prébende, à laquelle il joignit bientôt les bénéfices de Lowestoft et de Kessingland. On a encore de ce poëte estimable : *Poems* (1774, in-8°), où il s'est montré parfois l'heureux imitateur de Pope; un court *Examen* des *Vies des poëtes* de Johnson (1783, in-4°), etc.

Gentleman's magazine, LXXXIII. — Nichols, *Literary anecdotes.*

POTTER (*Louis-Joseph-Antoine* DE), publiciste et historien belge, né à Bruges, le 26 avril 1786, mort dans cette ville le 22 juillet 1859. D'une famille patricienne, qui jouissait de beaucoup d'aisance, il passa la plus grande partie de son enfance en France, en Hollande et en Allemagne, pays où ses parents se retirèrent successivement à la suite des révolutions qui marquèrent la fin du dix-huitième siècle. Rentré avec eux en Belgique, il reçut une éducation soignée, et apprit, outre les langues anciennes, l'allemand, l'italien et l'anglais. Après avoir visité en 1809 le midi de la France, il se rendit en 1811 dans l'Italie; il la parcourut dans tous les sens, et se fixa ensuite à Rome, où il remplit depuis 1815 les fonctions d'attaché à la légation des Pays-Bas. Il recueillit en même temps de nombreuses notes pour un grand travail, qu'il méditait sur l'histoire de l'Église catholique. Le résultat de ses recherches, qu'il publia en 1821, sous le titre d'*Esprit de l'Église*, est inspiré par les idées dominantes des philosophes du dix-huitième siècle; beaucoup de faits y sont adoptés sans critique, ou rapportés d'une façon incomplète. Les travaux approfondis entrepris depuis une trentaine d'années sur les diverses parties de l'histoire ecclésiastique ont diminué la valeur scientifique de l'ouvrage de Potter, qui lors de son apparition excita une grande sensation. Après avoir passé deux ans à Florence, occupé surtout à dépouiller les documents qui lui furent confiés par la famille de Scipion Ricci, évêque de Pistoie, il revint en 1823 dans son pays, et alla s'établir à Bruxelles, où il continua pendant quelques années ses études philosophiques et historiques. Il commença en 1828 sa carrière politique en réclamant, dans des articles publiés dans le *Courrier des Pays-Bas*, contre les persécutions que le gouvernement hollandais faisait subir aux catholiques. Condamné en décembre 1828 à dix-huit mois de prison et à une amende de mille florins, pour attaques contre l'autorité, il travailla pendant sa détention à consolider l'union

entre les catholiques et les libéraux belges; cette coalition, en grande partie son ouvrage, amena en peu de temps la chute de la domination hollandaise, qu'il ne cessa de battre en brèche par diverses brochures, qui lui valurent une grande popularité. Au printemps de 1830 il fut de nouveau traduit devant la cour de Bruxelles pour avoir, avec Tielmans, Bartels et Nève, élaboré le projet d'une association contre les empiétements des ministres sur la constitution du pays. Condamné à huit ans de bannissement, il se rendit à Paris, où venait d'éclater la révolution de Juillet. Peu de temps après eurent lieu à Bruxelles les mouvements populaires qui amenèrent l'évacuation de cette ville par les troupes hollandaises. Rentré en Belgique, où il fut reçu avec un enthousiasme extrême, Potter devint membre du gouvernement provisoire. « Mais il s'aperçut promptement, dit Rabbe, que ce corps, délibérant plutôt qu'agissant, ne prendrait jamais l'attitude et les mesures révolutionnaires voulues, selon lui, par l'époque et les circonstances. Il essaya alors de le dominer; mais il eut contre lui la majorité de ses collègues. Il sentait qu'il aurait fallu à la Belgique un pouvoir fort et non partagé. »

De Potter désirait, outre la déchéance des Nassau, l'institution d'une espèce de gouvernement républicain, qui devait donner la liberté la plus large aux individus et aux familles, comme aux communes et aux provinces; la réduction de la moitié des charges de l'État; l'élection par suffrage universel de tous les fonctionnaires de toutes les magistratures. Voyant le peu d'accueil que trouvaient ces idées, dont la mise en pratique lui semblait seule capable de garantir l'indépendance de sa patrie contre les menées de la diplomatie, de Potter donna sa démission (13 novembre 1830) lors de la convocation du congrès national. Ainsi qu'il l'avait prédit, cette assemblée resta au-dessous de son rôle; elle se plongea dans des embarras inextricables, qui augmentèrent la misère publique, déjà si grande. Au commencement de 1831, de Potter essaya de fonder une association ayant pour but d'enlever la détermination du sort de la Belgique aux intrigues des cabinets étrangers; mais la police suscita contre lui une manifestation populaire, à la suite de laquelle il se rendit à Paris, où il reprit ses études dans une retraite presque absolue. Pendant les années suivantes il combattit avec beaucoup de vivacité la politique du roi Léopold, notamment au sujet de la remise du Limbourg à la Hollande. De retour à Bruxelles depuis 1838, il y passa presque sans interruption le reste de sa vie, occupé de recherches historiques et philosophiques; il écrivit aussi un nombre considérable de brochures sur les questions politiques et sociales, qu'il traita depuis 1846 selon le système du baron de Colins, son compatriote, dont il avait fait la connaissance à Paris. Pendant toute sa vie de Potter fut, à cause de ses idées libérales, vivement attaqué par le parti rétrograde et clérical. Mais ses détracteurs ont été obligés de reconnaître eux-mêmes que c'était un un homme loyal, ami de la vérité, plein d'honneur et de probité. On a de lui : *Considérations sur l'histoire des principaux conciles depuis les apôtres jusqu'au grand schisme entre les Grecs et les Latins;* Bruxelles, 1816, 2 vol. in-8°, Paris, 1818; — *Esprit de l'Église, ou considérations philosophiques et politiques sur l'histoire des conciles et des papes;* Paris, 1821, 6 vol. in-8°; — une nouvelle édition refondue de ces deux ouvrages parut sous le titre de : *Histoire philosophique, politique et critique du christianisme et des Églises chrétiennes depuis Jésus jusqu'à nos jours;* Paris, 1836-1837, 8 vol. in-8°; — l'auteur en donna un abrégé, dans son *Résumé de l'histoire du christianisme*; Bruxelles, 1856, 2 vol. in-8°, où l'on remarque une modification profonde dans la plupart de ses anciennes idées; — *Vie de Scipion Ricci, évêque de Pistoie*; Bruxelles, 1825, 3 vol. in-8°; réimprimé, mais avec de nombreuses retranchements; Paris, 1826, 4 vol. in-8°; — *Saint Napoléon en paradis et en exil*, poëme; Bruxelles, 1825, in-12; — *Épître à saint Pierre, suivie de notes contenant les faits les plus importants de l'histoire des papes*; ibid., 1826, in-12; — *Lettres de Pie V sur les affaires religieuses de son temps en France;* ibid., 1827, in-8°; — *Union des catholiques et des libéraux;* ibid., 1829, in-8°; — *Lettre de Démophile à M. van Gobbelscroy;* ibid., 1829; — *Lettre de Démophile au roi sur le nouveau projet contre la presse;* ibid., 1829; — *Lettre à M. van de Weyer;* ibid., 1830; — *Lettre à ses concitoyens;* ibid., 1830; — *De la révolution à faire d'après l'expérience des révolutions avortées*, Paris, 1832, in-8°; — *Éléments de tolérance à l'usage des catholiques belges;* Paris, 1834; — *Questions aux catholiques belges sur l'Encyclique;* Bruxelles, 1834; — *Y aura-t-il une Belgique;* ibid., 1838; — *Lettres à Léopold;* Paris, 1839; — *La révolution belge de 1828 à 1839, souvenirs personnels avec des pièces à l'appui;* Bruxelles, 1838, 1839, 2 vol. in-18; — *Études sociales;* ibid., 1843; — *Les catholiques, les libéraux et les modérés à l'œuvre;* ibid., 1843; — *Ni pour ni contre les jésuites, à propos du Juif errant;* ibid., 1844; — *La Justice et la sanction religieuse;* ibid., 1846; — *La réalité déterminée par le raisonnement;* ibid., 1848; — *A B C de la science sociale;* ibid., 1848; — *Coup d'œil sur la question des ouvriers;* ibid., 1848; — *De la liberté et de toutes les libertés;* ibid., 1850; — *Les Belges de 1830 et la Belgique en 1850;* ibid., 1850; — *Lettre à M. de Gerlache;* ibid., 1852; — *Les conservateurs et les réformateurs également utopistes;* ibid., 1851; — *Examen critique de la doctrine chrétienne* ibid., 1853; — *Catéchisme ra-*

tionnel; ibid., 1854; — *Dictionnaire rationnel;* ibid., 1859. De Potter a laissé en manuscrit des *Souvenirs intimes*, mémoires qui doivent contenir des détails intéressants sur un grand nombre de personnages célèbres, avec lesquels il était en relation, tels que Lafayette, Lamennais, Raspail, Stendhal, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemporains.* — *Unsere Zeit* (Leipzig, 1869, t. III). — *Annuaire historique belge.* — *Männer der Zeit* (Leipzig, 1860).

POTTIER (*François*), missionnaire français, né à Loches, en 1718, mort le 28 septembre 1792. Il fut élevé à Paris, au séminaire du Saint-Esprit. Il demanda à faire partie d'une mission, et en décembre 1753 alla catéchiser dans la Chine occidentale. Son zèle lui mérita le vicariat apostolique du Sse-tchouan, puis le titre d'évêque in partibus d'Agathopolis. En 1769 il passa dans le Chen-si (plus au nord), et y fit plus de 60,000 prosélytes. Pottier a écrit plusieurs lettres sur ses pérégrinations dans l'Empire céleste. On y trouve des détails assez curieux sur les provinces de Sse-tchouan, Chen-si, Hou-pe, Hou-nan, Kouéi-tchéou, Yunnan, sur la Tartarie méridionale et même le Thibet. L'auteur décrit les chaînes peu connues des Siue-Ling (*montagnes Neigeuses*) et des Yng-Ling (montagnes des Nuages), dans lesquelles il a erré dans des instants de persécution. Il fait un tableau peu flatté des mœurs des Chinois; mais il croit leur amélioration facile. Il est fâcheux que le P. Pottier ait négligé dans ses récits les documents d'histoire naturelle. Il a d'ailleurs rédigé plutôt un journal de sa propre vie et des progrès du catholicisme qu'une œuvre utile aux savants.

De Saint-Martin, évêque de Caradre. *Eloge du P.-F. Pottier.* — *Nouvelles lettres edifiantes*, t. I-III.

* **POTTIER** (*André-Ariodant*), savant français, aujourd'hui conservateur de la bibliothèque publique de Rouen et directeur du musée d'antiquités de la Seine-Inférieure, est né à Paris, d'une famille normande, le 2 novembre 1799. Archéologue distingué, il a écrit pour les recueils des sociétés savantes de Normandie des dissertations qui se recommandent par une érudition variée et un jugement solide. C'est grâce à lui que la ville de Rouen s'est enrichie successivement des bibliothèques de MM. Leber et Coquebert de Montbret. Il a dirigé la *Revue de Rouen* (1833-1852). Parmi ses publications nous citerons une *Notice sur l'église de Saint-Paul de Rouen;* 1833, gr. in-8°; — *Lettre à M. Techener, éditeur à Paris, sur un manuscrit unique des* Quinze Joies du mariage, 1836, et attribué par M. A. Pottier à Ant. Lasale; — *Revue rétrospective normande;* Rouen, 1842; — *Origine de la porcelaine d'Europe;* Rouen, 1847 : l'auteur soutient que la première porcelaine fabriquée en Europe a été inventée à Rouen; — *Rapport sur le concours pour le prix Gassier* (classe des lettres) *dont le sujet était un Essai philologique et littéraire sur le dialecte normand au moyen âge;* acad. de Rouen, 1855. C. H.

Ed. Frère, *Le Bibliographe normand.* — *Documents particuliers.*

POUCHARD (*Julien*), érudit français, né en 1656, près Domfront, en Passais, mort à Paris, le 12 décembre 1705. Élève, puis professeur au collége de Lisieux, à Paris, il fut chargé de l'éducation particulière du jeune marquis de La Marselière et de celle du fils de l'intendant Caumartin. Il s'était déjà fait connaître comme helléniste en travaillant à l'édition des *Mathématiciens grecs* de Thévenot. Nommé en 1701 membre de l'Académie des inscriptions, il obtint la chaire de grec au Collège de France en 1704. De ses mémoires sur l'*Antiquité des Égyptiens*, les *Libéralités du peuple Romain*, et les *Obélisques de Sésostris*, nous ne possédons que les titres des deux premiers et l'analyse du dernier : aucun n'a été publié. Dès la fondation du *Journal des savants*, il fut le directeur et le principal rédacteur de cette feuille célèbre. B. H.

Journal des Savants, 1706, p. 199. — *Éloge de J. Pouchard*, par l'abbé Lallemand, dans l'*Hist. de l'Acad. des inscript.*, I, 343. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine.*

POUCHET (*Louis-Ézéchiel*), manufacturier français, né en 1748, à Gruchet, près Bolbec (Seine-Inférieure), mort à Rouen, le 30 mai 1809. Fils de fabricants cultivateurs qui professaient la religion protestante, il sentit de bonne heure ce qui manquait aux fabriques françaises, et employa toutes les ressources de son esprit inventif pour les élever à la perfection dont s'enorgueillissait l'Angleterre. Il profita de ses voyages en ce dernier pays, en Espagne et en Italie pour étudier les procédés de fabrication, et frappé des avantages nombreux de la machine d'Arkwright pour le filage du coton aux laminoirs, il l'importa en France, mais en y faisant diverses modifications, qui la perfectionnèrent au point de tripler le produit du travail. Les écrits et les inventions de Pouchet popularisèrent le système décimal des poids et mesures. Ses utiles travaux lui firent décerner plusieurs médailles par le gouvernement, et le firent nommer membre du bureau consultatif des arts et métiers près le ministère de l'intérieur, de la Société d'émulation de Rouen, de l'Athénée de Paris. Indépendamment d'un *Projet d'un Journal universel de commerce*, on a de lui : *Clef de la langue espagnole ;* 1786, in-fol. en 3 feuilles ; — *Traité sur la fabrication des étoffes;* Rouen, 1788, in-8°; — *Tableau de la durée de l'année*, présenté à l'Académie des sciences; — *Echelles graphiques des nouveaux poids, mesures et monnaies françaises, et des villes et pays les plus commerciaux de l'Europe* (Rouen, 1795, in-8°), ouvrage qui a eu plusieurs éditions augmentées; — et divers mémoires dans les *Annales des arts et manufactures.* H. F.

Biogr. univ. et portat. des contemp. — Haag frères, *France protest.*

* **POUCHET** (*Félix-Archimède*), naturaliste, fils du précédent, né à Rouen, le 26 août 1800. Après avoir suivi à l'hôtel-Dieu de sa ville natale les leçons de Flaubert, il vint terminer ses études à Paris, où il fut reçu docteur en médecine en 1827. A son retour à Rouen, le maire, M. de Martainville qui venait de créer le Muséum d'histoire naturelle lui en confia la direction en 1828, et grâce à son impulsion cet établissement, l'un des moins anciens de la France, a acquis une grande célébrité. En même temps il y fut appelé à remplir la chaire de zoologie. Il professa depuis 1838 l'histoire naturelle à l'École préparatoire de médecine de Rouen. Il est correspondant de l'Académie des sciences, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes de France et de l'étranger, et depuis 1843 chevalier de la Légion d'honneur. Les travaux de M. Pouchet sont fort nombreux; ils se distinguent par une scrupuleuse exactitude, par l'étendue des vues, et par une méthode excellente. C'est surtout à lui qu'appartient la gloire d'avoir formulé d'une manière nette et précise les lois fondamentales de la fécondation chez les mammifères et d'en avoir fait l'application à l'espèce humaine. Ses expériences sur la génération spontanée ou *hétérogénie*, en opposition avec celles de M. Pasteur, ont eu un grand retentissement dans le monde savant. On sait que la question de l'origine des êtres vivants a de tout temps divisé les savants et les philosophes en deux camps opposés : ceux qui croient que tout ce qui vit provient d'un germe ou d'un œuf: *omne vivum ex ovo;* et ceux qui admettent la production d'êtres organisés, sans parents générateurs et tirés de la matière ambiante : *proles sine matre*. C'est cette dernière doctrine que M. Pouchet a très-éloquemment exposée et démontrée dans un ouvrage remarquable qui a pour titre *Hétérogénéité ou Traité de la génération spontanée*, avec 3 planches; Paris, 1859, in-8°. Les idées du savant expérimentateur ne doivent pas être confondues avec celles des philosophes physiciens de l'antiquité et de leurs modernes imitateurs; elles en diffèrent complétement : il s'est attaché à établir que « l'hétérogénie ne produit pas d'organismes de toutes pièces, mais seulement des *ovules spontanés* dans une *membrane proligère*, analogue à un ovaire et sous l'empire des mêmes forces. » Pour répondre aux objections que son adversaire, M. Pasteur, et d'autres avaient élevées contre la génération spontanée, M. Pouchet a publié : *Nouvelles expériences sur les animaux pseudo-ressuscitants* (1859); — *Corps organisés recueillis dans l'air par les flocons de neige* (1860); — *De la nature et de la genèse de la levûre dans la fermentation alcoolique* (1861); — *Lettres sur les créations successives et les soulèvements du globe*, adressées à M. J. Desnoyers; Rouen, 1862, in-8°. L'auteur invoque à l'appui de sa thèse les créations successives admises par tous les géologues. Outre les travaux indiqués, on a de lui : *Histoire naturelle de la famille des solanées;* Rouen, 1829, in-8°; — *Flore de la Seine-Inférieure;* Rouen, 1834, in-12; — *Notice zoologique et historique sur les éléphants;* Rouen, 1835, in-8°; — *Traité élémentaire de botanique appliquée;* Rouen, 1835, 2 vol. in-8°; — *Histoire naturelle du règne animal;* Paris, 1841, 2 vol. in-8°, avec un atlas de 48 pl.; la 1re édit. avait paru en 1832, in-8°; — *Recherches sur l'anatomie et la physiologie des mollusques;* Paris, 1842, in-4°; — *Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation des mammifères et de l'espèce humaine, basée sur l'observation de toute la série animale;* Paris, 1847, in-8°, avec atlas in-4°; ouvrage qui a obtenu le prix de physiologie expérimentale à l'Académie des sciences; — *Monographie du genre Nérite;* Paris, 1847, in-4°; — *Histoire des sciences naturelles au moyen âge, ou Albert le Grand et son époque considérés comme points de départ de l'école expérimentale;* Paris, 1853, in-8° : ouvrage plein de savantes recherches, et qui comble une lacune que Cuvier et Blainville avaient laissée subsister dans leurs travaux sur l'histoire de cette science; — *Recherches sur les organes de la circulation, de la digestion et de la respiration des animaux infusoires*, dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences de 1849; — *Sur les modifications que le sexe imprime au squelette des grenouilles;* ibid., 1847; — *L'Appareil digestif du cousin;* ibid., 1847.

Le fils de M. Pouchet s'est fait connaître par des travaux ethnologiques estimés. H. F—T.

Documents particuliers.

POUCHKIN (*Alexandre*, comte), poëte russe, né à Pskof, le 26 mai 1799, mort à Saint-Pétersbourg, le 12 février 1837. Dès le foyer paternel il révéla une grande aptitude poétique. Ennemi du travail et de la réflexion, impétueux, léger, versatile, Pouchkin, dit un de ses biographes, rachetait ces défauts par les nobles élans d'une nature généreuse et passionnée. Dans ces traits mêmes on reconnaissait, avec l'empreinte de la race africaine (1), tous les signes d'un caractère indomptable. Il avait la tête forte et le front ombragé d'une forêt de cheveux épais et crépus. Son nez, recourbé en bec de vautour, était brusquement aplati par le bout; ses lèvres étaient proéminentes; mais le regard, vif et impérieux, donnait à l'ensemble de sa physionomie une singulière expression de grandeur et de fermeté. Mieux encore que le regard, la parole, animée et brillante, faisait dans Pouch-

(1) Il était, par sa mère, arrière-petit-fils du général en chef Annibal. Cet Annibal était un nègre que Pierre Ier envoya faire ses études à Paris; il y prit du service, figura avec valeur dans la guerre d'Espagne, et ne rentra qu'avec peine en Russie, où, après avoir été tour à tour en faveur et en disgrace auprès du souverain, il mourut centenaire, en 1782.

kin connaître le poëte. Après avoir fait des études plus brillantes que solides au lycée de Tzarskoesélo, il entra pour la forme, en 1818, au collége des affaires étrangères. Il y demeura deux ans, qui lui suffirent, malgré la fréquentation d'une jeunesse débauchée, pour écrire *Rouslan et Lioudmila*, le premier poëme russe qui soutienne la lecture. Des propos imprudents sous un régime sans contrôle le forcèrent à prendre du service à la chancellerie du général gouverneur de la Bessarabie. Près de la nature qui inspire le poëte, loin du monde qui le gâte, ce n'est que là qu'il cultiva réellement son intelligence par l'étude : il y composa *Le Prisonnier du Caucase*, *La Fontaine de Bakhichisaray* et *Les Bohémiens*, pièces heureusement transportées en vers français par M. Eugène de Porry (Marseille, 1857). Au bout de cinq ans de service, il vint habiter une maison de campagne dans le gouvernement de Pskof, où il commença son *Onéguin*. Vers le temps de son couronnement, raconte un historien (1), Nicolas voulut juger par lui-même des sentiments d'un homme dont il admirait le talent. Le poëte byronien, moins inculte que son modèle, se présenta devant lui, et ils eurent dans le cabinet de l'empereur un long entretien intime. Nicolas, sincèrement désireux de triompher des ombrages de cet esprit fier et ardent, écouta sans impatience son langage sévère, simple et noblement sensé; il le toucha par quelques-unes de ces paroles chaleureuses qui vont au cœur, et qu'il sut au début de son règne trouver dans l'émotion du sien en plus d'une circonstance. L'on se comprit de part et d'autre; les impressions fâcheuses s'effacèrent. L'empereur rendit à Pouchkin la faculté d'habiter à son choix l'une ou l'autre capitale, ou tel point de l'empire qu'il lui plairait, et lui annonça, en outre, de sa propre bouche qu'il n'aurait plus à l'avenir d'autre censeur que lui-même, l'empereur. A la suite de cet entretien, Pouchkin rentra au collége des affaires étrangères, et séjourna principalement à Moscou. En 1827, il y imprima *Les Frères brigands*, *Le comte Nouline*, et en 1829 *Poltava*, une de ses meilleures productions. Il suivit cette même année en volontaire l'expédition de Paskévitch contre les Turcs jusqu'à Erzeroum, et en publia une relation intéressante; puis, arrêté par le choléra tout un hiver à la campagne, qu'il préférait d'ailleurs habiter dans cette saison plutôt que durant l'été, il y acheva *Onéguine*, et en rapporta, sans compter trente pièces légères, un conte écrit par octaves, *La maisonnette dans la Kolomna*, quelques scènes dramatiques : *Le Chevalier avare*, *Mozart et Salieri*, *Le festin en temps de peste*, *Don Juan*, et cinq contes en prose, qui peignent à ravir les mœurs populaires de la Russie.

En 1831, Pouchkin se maria. Mettant sa lyre de côté, il accepta la place d'historiographe officiel, vacante par la mort de Karamzin, et ne se livra plus qu'aux laborieuses recherches qu'exigeait l'œuvre à laquelle on s'étonnait de le voir se dévouer.

Ce fut alors qu'il publia la *Révolte de Pougatchef* (1835), épisode si remarquable du règne de Catherine II, qui fut pour la première fois exposé avec lucidité dans un style simple et naturel à l'aide d'une narration large et bien soutenue; on y trouve des portraits bien tracés et surtout une intelligence profonde des dispositions naturelles du peuple russe.

Les dernières années de Pouchkin furent absorbées par les travaux préliminaires auxquels il lui fallut se livrer pour son *Histoire* projetée de Pierre le Grand; il s'était affectionné à son sujet avec tout l'enthousiasme d'un poëte. Un grand changement intérieur s'opérait dans l'âme de l'écrivain : il suivait désormais sa nouvelle tendance, grave, patriotique; il s'avançait, par la force de la vérité révélée au génie, vers une haute moralité. Les idées religieuses, auxquelles il avait été trop étranger pendant sa fougueuse jeunesse, se glissaient avec une douce puissance dans son cœur; on en trouva les preuves les plus touchantes, comme les moins contestables, dans les fragments connus seulement après sa mort, et parmi lesquels on distingue surtout les strophes exquises intitulées : *Prière* (*Molitva*). Mais Pouchkine succomba, en février 1837, dans un duel avec son beau-frère, Georges d'Anthès, aujourd'hui sénateur sous le nom de baron Heeckeren (1); le bruit de ce duel retentit douloureusement par toute l'Europe. La sympathie profonde, et jusqu'alors sans exemple, que le peuple de Saint-Pétersbourg fit éclater durant sa longue agonie et lors des funérailles de son poëte favori, montra tout à la fois quelle est dans ce pays la force du sentiment vraiment national, et combien Pouchkin avait réussi à s'identifier avec les idées de la puissance intellectuelle, de la renommée littéraire de sa nation. Le tzar accorda une pension de 10,000 roubles à la veuve du poëte et fit placer tous ses enfants dans les établissements de l'État.

L'édition complète des œuvres de Pouchkine a paru, en 1837 et années suivantes, à Saint-Pétersbourg, aux frais de la couronne et par les soins de l'illustre ami du poëte si prématurément enlevé à la Russie, Vassili-Andréiévitch Joukofskii. On les connaît peu en France, si ce n'est par des articles de critique littéraire; car les fragments qui en ont été traduits suffisent à peine pour en donner une idée. Outre l'épisode

(1) Schnitzler, *Hist. intime de la Russie*, II, 42, édit. in-8°.

(1) Le baron Heeckeren, lieutenant des chevaliers-gardes de l'impératrice, fut renvoyé devant un conseil de guerre, et reconnu coupable d'avoir provoqué en duel et blessé mortellement Pouchkin. En conséquence il fut condamné à la privation de son grade et placé dans la classe des simples soldats. Néanmoins, comme il n'était pas sujet russe, il fut conduit par un gendarme à la frontière.

du premier chant de *Rouslán et Ludmilla*, qu'on trouve dans l'*Anthologie russe* de M. Dupré de Saint-Maur, on ne peut guère citer que *La Fontaine des pleurs*, traduite par M. Chopin (Paris, 1826, in-8°), quelques *Nouvelles* imprimées dans le recueil intitulé : *Conteurs russes* (1833, 2 vol. in-8°), et *La Dame de pique*, trad. par Mérimée. On a publié aussi en français une collection des *Œuvres choisies de Pouchkin* (1847, 2 vol. in-8°). P^ce^ Augustin Galitzin.

Galathof, *Chrestomathie russe*. — *Matériaux pour servir à la biographie de Pouchkin*, par Annenkof, et dans le t. VI de *L'Étoile polaire*. — *Pouchkin*, par M. Katkof, dans *Le Messager russe* de janvier 1856. — *Bibliothèque de la lecture*, février 1850. — *Revue des deux mondes*, 1er août 1837 et 15 juillet 1849. — *Les poëtes russes*, par le prince Élim Metcherski. — *Essai sur l'hist. de la civilisation en Russie*, par N. Gerebtzof.

POUGATCHEF (*Yemelka* (1)), fameux rebelle russe, né en 1726, à Simoréisk, sur le Don, décapité le 10 janvier 1775, à Moscou. Fils d'un simple Cosaque appelé Ivan ou Ismaïlof, il servit contre les Prussiens dans la guerre de Sept ans sous le maréchal Apraxin, et fit la campagne de 1769 contre les Turcs. Sur le refus qu'on lui fit de lui accorder son congé après le siége de Bender, où il s'était distingué, il s'enfuit en Pologne et s'y tint caché dans un couvent d'ermites. C'est alors qu'il embrassa la doctrine sévère des raskolnikis, secte religieuse qui se forma dès le douzième siècle au sein de l'Église grecque. Forcé de quitter sa retraite, il se rendit chez les Cosaques du Jaïk, aujourd'hui l'Oural. Son intrépidité, son expérience, jointe à une certaine instruction, qu'il venait de puiser en Pologne, et pardessus tout son zèle affecté pour sa secte lui attirèrent bientôt de nombreux partisans. Il fit à leur tête plusieurs expéditions au Kouban pour surprendre et dépouiller, dans les défilés du Caucase, les marchands qui faisaient le commerce entre la Perse et la Russie. Arrêté pour propos tenus contre le gouvernement, il allait être jugé à Kasan lorsqu'il parvint à faire différer sa sentence en contrefaisant le fou, et à se sauver. De retour à Jaïtskoï vers le 15 avril 1773, il trouva les Cosaques disposés plus que jamais à la révolte contre un gouvernement qui voulait leur ôter leurs priviléges. Il conçut alors l'audacieux projet de renverser Catherine II en se faisant passer pour Pierre III, son époux, qu'elle avait fait assassiner. Sa ressemblance avec cet infortuné monarque était frappante ; en 1762 le général Tottleben l'avait remarqué dans un dîner, et d'autres officiers en avaient témoigné hautement leur surprise au siége de Bender. Le bruit que le tsar, loin d'être mort, était échappé de sa prison attira une multitude de Cosaques autour de Pougatchef. Ses succès furent rapides. Après qu'il eut soumis les vastes contrées qui se trouvent entre le Don et l'Oural, les Baskhirs, les Kirghis et les Tartares-Nogaïs se déclarèrent pour lui ; les mineurs de l'Oural le rejoignirent en foule, et onze mille Kalmouks de Stavropol, après avoir massacré leur général (1), vinrent grossir son armée. La cour de Russie, traitant cette révolte avec mépris, n'avait encore pris aucune mesure pour la réprimer. Moscou eût été emporté sans résistance : six cents hommes formaient toute la garnison de cette ville, et les esclaves attendaient avec impatience l'arrivée du faux Pierre III pour lui en ouvrir les portes. Mais s'obstinant au siége d'Orembourg et voulant jouer à l'empereur en s'organisant une cour, Pougatchef perdit un temps précieux, qui permit au général Bibikof d'armer les bourgeois volontaires de Kasan. Forcé par eux de lever le siége d'Orembourg et battu sur les rives de la Samara par le major général Galitzine, il se retira dans les montagnes de l'Oural. De là il se répandit plusieurs fois dans la plaine, détruisant tout sur son passage, et massacrant sans pitié les habitants ; il brûla les faubourgs de Kasan et emporta les villes de Pensa, de Sataroff et de Dmitrevsk. Le comte Panin le défit complétement sur les bords du Volga, et Pougatchef lui-même ne lui échappa qu'en traversant ce fleuve à la nage. Il ne lui restait plus que trois compagnons, qui, bientôt fatigués de cette vie aventureuse et désireux de gagner la récompense de 100,000 roubles promise à qui livrerait le chef des rebelles, s'assurèrent de sa personne et le livrèrent au gouverneur du Jaïk. Conduit à Moscou dans une cage de fer, il fut jugé par une commission spéciale assistée du sénat, et condamné à être écartelé vif. Soit par pitié, soit par ordre de Catherine II, le bourreau lui trancha la tête avant de le supplicier. Dans son interrogatoire Pougatchef avoua son imposture, et déclara qu'il n'avait agi que d'après sa propre inspiration. On lisait sur ses étendards ces deux mots : *Redivivus et Ultor*, et sur les roubles qu'il fit frapper à son effigie : *Pierre III, empereur de toutes les Russies*. S. R—d.

Relation officielle de la rebellion de Pougatchef. — Chantreau, *Voyage philosoph., polit. et litter. en Russie*. — W. Coxe, *Travels into Poland, Sweden, Russia*. — *Le Faux Pierre III, ou la vie et les aventures de Pougatchef*. — Lesur, *Hist. des Cosaques*. — Pouchkin, *Hist. de Pougatchef* ; 1835.

POUGENS (*Marie-Charles-Joseph* de), littérateur français, né à Paris, le 15 août 1755, mort à Vauxbuin, près Soissons, le 19 décembre 1833. Le voile du mystère enveloppe sa naissance ; il passait pour être le fils naturel du prince de Conti. Une dame Beaugé, puis la comtesse de Guimond l'entourèrent de soins tout maternels et surveillèrent sa première éducation. Les maîtres les plus habiles furent chargés de cultiver sa précoce intelligence. Il surpassa leur attente par son aptitude extraordinaire et une ardeur infatigable au travail, qu'il conserva toute sa vie. En 1776 il se rendit en Italie avec une recommandation spéciale de Louis XVI pour le cardinal de Bernis, qui devait guider ses pre-

(1) Diminutif d'*Yemeljan*.

(1) C'était un Français, du nom de Vegnezac.

miers pas dans la carrière diplomatique, à laquelle on le destinait. Pendant quatre ans ce qui captiva le plus le jeune Pougens fut bien moins la politique de la cour papale que les richesses de la bibliothèque du Vatican. C'est là qu'il rassembla les premiers matériaux de son *Trésor des origines* (1777). Une épidémie de petite vérole dont il fut atteint mit ses jours en danger, et lui fit perdre la vue à vingt-quatre ans. Cette cruelle infirmité n'altéra ni l'aménité de son caractère ni son amour de l'étude. Chargé, en 1786, d'une mission en Angleterre relativement à un traité de commerce qui fut conclu sur les bases qu'il avait établies, il profita de son séjour à Londres pour se livrer à de nouvelles recherches scientifiques au *British Museum*. Quoique partisan sincère des principes de 1789, il se trouva, en raison de sa position sociale, exposé aux coups de la révolution, qui, après avoir menacé sa vie, lui enleva la plus grande partie de sa fortune, consistant en pensions sur le trésor royal et dans les revenus d'un prieuré de l'ordre de Malte; la dépréciation du papier monnaie anéantit l'autre. « Sans autre fonds que sa loyauté, sans autre associé que l'espérance », dit un de ses biographes, il osa fonder une imprimerie et une librairie de commission à Paris. Sa maison, d'abord florissante, se serait écroulée par suite de plusieurs banqueroutes dont elle fut victime, sans l'aide généreuse de Napoléon Ier, qui lui prêta quarante mille francs et ne voulut être remboursé que de moitié. Pougens lui avait écrit : « Je suis du petit nombre de ceux qu'il est honorable d'obliger. » Peu d'années après s'être marié avec une Anglaise, Julia Sayer, il quitta Paris et les affaires pour se livrer tout entier à ses deux passions dominantes, l'étude et la bienfaisance. Il leur dut, comme savant et comme homme, une réputation méritée, d'honorables distinctions et d'illustres amis, tels que d'Alembert et Chénier, que nous nommons particulièrement pour indiquer ses tendances philosophiques. A vingt-deux ans il avait été reçu membre de l'Académie de peinture de Rome, non à titre d'amateur, mais d'après une composition remarquable qui faisait honneur à ses deux maîtres Greuze et Bachelier. La plupart des sociétés savantes de l'étranger l'associèrent à leurs travaux, et l'Institut de France lui ouvrit ses portes en 1799 (Académie des inscriptions et belles-lettres). Parmi les ouvrages qu'il a publiés nous citerons : *Récréations de philosophie et de morale*; Yverdun, 1784, in-12; — *Traité curieux sur les cataclysmes ou déluges, les révolutions du globe, le principe sexuel et la génération des minéraux*; Saint-Germain-en-Laye, 1791, br. in-8°; — *Vocabulaire de nouveaux privatifs français imités des langues latine, italienne*, etc.; Paris, 1794, in-8°; — *Essai sur les antiquités du Nord et les anciennes langues septentrionales*; Paris, 1797, 1799, in-8°; — *Trésor des origines et dictionnaire grammatical raisonné de la langue française, spécimen*; Paris, impr. roy., 1819, in-4°; — *Les quatre âges, poëme*; Paris, 1819, 1820, in-18; trad. en plusieurs langues; — *Lettres d'un chartreux*; Paris, 1820, in-18; Soissons, 1834, in-8°, fig.; traduit en allemand et en espagnol; — *Abel, ou les trois frères*; Paris, 1820, 1834, in-12 : ouvrage philanthropique où il appelle des réformes dans la jurisprudence criminelle; — *Contes du vieil ermite de la vallée de Vauxbuin*; Paris, 1821, 3 vol. in-12; — *Archéologie française, ou vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude et propres à être restitués au langage moderne*; Paris, 1821-1825, 2 vol. in-8°; — *Jocko, épisode détaché des lettres inédites sur l'instinct des animaux*; Paris, 1824, 1827, in-12; — *Lettres philosophiques sur divers sujets de littérature et de morale*; Paris, 1826, in-12; — *Galerie de Lesueur, accompagnée de sommaires descriptifs et de notices*; Paris, 1827, in-4°; — *Contes en vers et poésies fugitives*; Paris, 1828, in-18. Nous regrettons que la piquante correspondance de Pougens, véritable revue scientifique, littéraire et artistique, ait été, d'après sa volonté expresse, condamnée à ne point voir le jour. J.-P. Abel JEANDET (de Verdun).

Pougens, *Lettres familières*, *Mémoires sur sa vie*; 1834 (posthume). — Th. Lorin, *Notice sur Ch. de Pougens*; 1836, in-8°. — De Ladoucette, *Notice sur le chevalier de Pougens*, dans les *Mém. de la Société royale des antiquaires de France*, t. XI.

POUGET (*Bertrand* DU), cardinal français, né en 1280, au château du Pouget, aujourd'hui commune d'Aynac (Lot), mort à Avignon, le 3 février 1352. S'il faut en croire Villani et Pétrarque, le bruit courait dans l'Italie qu'il était le fils du pape Jean XXII, né, comme lui, dans le diocèse de Cahors; d'autres prétendent qu'il était son neveu. Simple doyen de Castelnau de Montratier et chanoine de Saint-Sauveur d'Aix, il fut compris dans la première promotion de cardinaux que fit, le 17 décembre 1316, Jean XXII, qui trois ans après l'envoya en Italie avec les pouvoirs les plus étendus pour essayer de rentrer en possession des domaines de l'Église. A la tête d'une petite armée levée dans le Querci, Bertrand, auquel s'était joint le prince Philippe de Valois, plus tard roi de France, dirigea ses premiers coups contre Matthieu Visconti, le chef nominal des gibelins lombards. Celui-ci obtint d'abord quelques succès sur Philippe de Valois, qu'il fit prisonnier; le cardinal s'empressa de l'accabler sous les anathèmes de l'Église, et publia contre lui une croisade. Comme ce moyen ne lui réussit pas, il résolut de s'appuyer sur les guelfes et de les opposer à Galéas Visconti, qui avait succédé à son père. Gênes et Plaisance se donnent à lui; Milan se soulève, et toute la seigneurie allait être perdue pour les Visconti lorsque, par son arrivée en Italie, Louis de Bavière, victorieux à Mulhdorf, vint rétablir l'équilibre. Après quelques succès, plus brillants que réels,

ce prince, forcé de retourner en Allemagne, abandonna le terrain au cardinal-légat, que le pape avait nommé évêque d'Ostie et de Velletri. Parme et Reggio lui avaient en 1326 ouvert leurs portes; Bologne, Modène et les autres villes de la Romagne suivirent cet exemple. Mais comme il n'avait ni les vertus ni les talents convenables pour conserver ses conquêtes, Bertrand eut en 1329 à réprimer à Parme et à Reggio plusieurs révoltes contre son autorité. Vers la fin de 1330, Jean de Luxembourg s'empara, au nom de l'empereur Louis V, de Crémone, Parme, Pavie et Modène. C'en était fait de l'autorité du cardinal-légat; mais une entrevue qu'eut Bertrand avec le roi de Bohême, et sur laquelle l'histoire a gardé complétement le silence, excita les défiances de l'Italie et donna lieu à une ligne contre eux. En effet une alliance entre un roi gibelin et un légat apostolique était quelque chose d'étrange, et Bertrand, qui s'était fait créer marquis d'Ancône et comte de Romagne, vit de tous côtés des ennemis se lever contre lui. Le marquis d'Este, qu'il avait indignement trompé, battit son armée sous les murs de Ferrare, et Bologne le chassa (mars 1334). Il fut trop heureux d'accepter la médiation des Florentins, et de se retirer à Avignon, où la mort du pape Jean XXII (4 décembre 1334) le laissa sans espoir de tenter une nouvelle expédition. Depuis cette époque il ne s'occupa que de soins religieux. On l'inhuma dans l'église des religieuses Clarisses qu'il avait fondées au Pouget. H. F—T.

Aubery, *Hist. des cardin.*, t. I. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes.*

POUGET (*Antoine*), bénédictin français, né en 1650, à Bélarga (diocèse de Béziers), mort à Sorèze, le 14 octobre 1709. Entré dans la congrégation de Saint-Maur, en 1674, il se livra à l'étude des mathématiques, et quoiqu'il n'ait rien publié en ce genre, Varignon parle de lui comme d'un homme habile. Il professa la langue hébraïque et forma de savants disciples, entre autres dom Guarin. Pendant qu'il enseignait cette langue, il dressa des tables d'une méthode très-facile, intitulées : *Institutiones linguæ hebraïcæ;* elles n'ont point été imprimées, mais on en possède un grand nombre de copies. Dom Pouget a donné, conjointement avec Montfaucon, la traduction latine d'un volume d'*Analecta græca* (1688, in-4°). Il travailla avec dom Martianay à l'édition des *Œuvres de saint Jérôme* dite des Bénédictins (Paris, 1693-1706, 5 vol. in-fol.), dont il dirigea seul le premier volume.

Le Cerf, *Biblioth. des auteurs de la congrég. de Saint-Maur.* — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault.*

POUGET (*François-Aimé*), théologien français, né à Montpellier, le 28 août 1666, mort à Paris, le 4 avril 1723. Presque aussitôt après son ordination, il fut nommé vicaire de Saint-Roch à Paris, et ce fut en cette qualité qu'il administra les derniers sacrements à La Fontaine (*voy.* sa relation dans les *Mém. de littér.* du P. Desmolets, t. I[er], 2[e] part.). Reçu docteur en théologie, il entra en 1696 dans la congrégation de l'Oratoire, et fut chargé par Colbert, évêque de Montpellier, de la direction de son séminaire. De retour à Paris, il fit au séminaire de Saint-Magloire des conférences publiques sur le cas de conscience, et devint membre de la commission chargée de la réforme liturgique du diocèse de Paris. Le *Catéchisme de Montpellier*, principal ouvrage de Pouget, parut à Paris, en 1702, in-4°, ou 5 vol. in-12; adopté immédiatement dans toute la France, il eut depuis cette époque de nombreuses éditions, et a été traduit dans plusieurs langues. Au moment de sa mort, Pouget en publiait une édition latine, où les passages cités seulement dans l'édition française étaient rapportés fort au long. Cette édition, qui était sous presse, fut saisie à la sollicitation du cardinal de Bissy, et ne put voir le jour qu'après avoir été examinée par le docteur Clavel, qui y fit mettre des cartons en divers endroits. Achevé par le P. Desmolets, ce travail parut sous le titre d'*Institutiones catholicæ* (1725, 2 vol. in-fol., et Venise, 1768); il peut tenir lieu d'un cours complet de théologie; il y a peu de productions de ce genre, où les dogmes de la religion, la morale chrétienne, les sacrements, les prières, les cérémonies et les usages de l'église soient exposés avec plus de clarté et de simplicité. Les autres ouvrages du P. Pouget sont quelques *Lettres* à Colbert et au cardinal de Noailles, *Instruction sur les principaux devoirs des chevaliers de Malte* (Paris, 1712, in-12), et divers manuscrits, notamment un travail sur le *Bréviaire* de Narbonne, dont une partie avait été imprimée en 1708. H. F.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — *Journal de Dorsanne*, t. IV. — *Dict. des écrivains ecclés.* — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault.*

POUILLARD (*Jacques-Gabriel*), antiquaire français, né en 1751, à Aix en Provence, mort le 8 octobre 1823, à Paris. Après avoir étudié les éléments de la peinture auprès d'un élève de Vanloo, il s'affilia en 1780 à l'ordre du Mont-Carmel, et passa plusieurs années dans un couvent de sa ville natale. Un goût fort vif pour les médailles et les antiquités en général, goût encouragé par deux antiquaires estimables, les Fauris de Saint-Vincent, le conduisit à Rome; il s'y occupa, pendant un séjour prolongé, des monuments antiques, des inscriptions, et surtout de l'histoire religieuse du moyen âge. Le cardinal Fesch, qui avait conçu de ses talents une estime particulière, l'appela auprès de lui à Lyon, le nomma directeur d'un séminaire qu'il venait de fonder dans le Bugey, et lui confia ensuite la garde de sa magnifique collection de tableaux et d'objets d'art. Il lui fit également donner le titre de sacristain de la chapelle des Tuileries, titre qu'il conserva jusqu'à sa mort, grâce à la faveur de M. de Talleyrand. On a de

Pouillard : *Dissertazione sopra l'anteriorita del bacio de' piedi de' Sommi Pontefici* (Rome, 1807), plusieurs articles dans le *Magasin encyclop.* de Millin, et, parmi ses ouvrages manuscrits, 4 vol. de *Lettres* adressées de Rome aux deux Fauris de Saint-Vincent.

Émeric David, *Notice* dans le *Moniteur* du 23 août 1822.

* **POUILLET** (*Claude-Servais Matthias*), physicien français, né le 16 février 1791, à Luzance (Doubs). Admis en 1811 à l'École normale, il y devint maître de conférences, et occupa en même temps la chaire de physique au collége Bourbon. En 1826 il fut adjoint à Biot dans le cours que ce dernier professait à la faculté des sciences. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1828, il enseigna en 1829 la physique appliquée aux arts au Conservatoire des arts et métiers. En 1830 il applaudit à l'élévation de la famille d'Orléans, dont plusieurs jeunes princes avaient été ses élèves. Après avoir remplacé Dulong à l'École polytechnique (1831), il devint directeur du Conservatoire (1832) et professeur de physique à la Sorbonne (1838). Le 17 juillet 1837 il était entré dans l'Académie des sciences à la place de Girard. Élu dans la même année député de Poligny (Jura), il siégea à la chambre jusqu'en 1848, et y soutint la politique conservatrice. En 1845 il fut appelé au conseil royal de l'université et maintenu pendant plusieurs années. Après la révolution de Février, il se renferma dans son enseignement; mais le 13 juin 1849 l'insurrection assaillit le Conservatoire, et le directeur de cet établissement, accusé de n'avoir pas opposé de résistance aux agresseurs, fut révoqué de ses fonctions. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il refusa de prêter serment au gouvernement napoléonien, et se consacra tout entier aux travaux de la science, où il occupe un rang si éminent. Il est officier de la Légion d'honneur. On a de M. Pouillet : *Éléments de physique expérimentale et de météorologie*; Paris, 1827, 2 vol. in-8°; 7e édit., 1856, avec atlas; trad. en allemand : c'est le traité le plus complet que possède la France et le mieux écrit; — *Portefeuille industriel du Conservatoire des arts et métiers, ou atlas et description des machines, appareils*, etc.; Paris, 1834, 3 livr. in-8°, avec M. Leblanc; — *Mémoire sur la chaleur solaire, sur les pouvoirs rayonnants et absorbants de l'air atmosphérique*; Paris, 1838, in-4°. Il a fourni aux *Comptes rendus* de l'Acad. des sciences beaucoup de mémoires, de notes et de rapports, parmi lesquels nous citerons : *Expériences sur la détermination des températures basses et élevées* (1836 et 1837); *Sur la pile de Volta et sur la loi générale d'intensité que suivent les courants* (1837); *Sur la mesure relative des sources thermo-électriques et hydro-électriques* (1837); les résultats de ces deux derniers mémoires s'accordent entièrement avec ceux que M. Ohm avait obtenus dix ans auparavant, mais par des méthodes différentes; *Recherches sur la dilatation des fluides élastiques et les chaleurs latentes des vapeurs* (1847); *Notes sur un moyen photographique de déterminer la hauteur des nuages* (1856), etc. M. Pouillet a refondu en 1855 des *Instructions sur les paratonnerres*, qu'il avait rédigées en 1823 avec Gay-Lussac.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

POUILLY (DE). *Voy.* LÉVESQUE.

* **POUJOULAT** (*Jean-Joseph-François*), littérateur français, né le 26 janvier 1808, à La Fare (Bouches-du-Rhône). Issu d'une famille originaire du Dauphiné, il vint à Paris en 1826, après avoir fait de bonnes études à Aix, et fut en 1828 associé aux travaux de Michaud aîné pour la publication de la *Bibliothèque des croisades*. En mai 1830, les deux collaborateurs partirent pour l'Orient, visitèrent la Grèce, l'Archipel, Constantinople, Jérusalem, et se séparèrent dans cette dernière ville. La Judée et la Syrie furent les contrées que M. Poujoulat parcourut particulièrement, et à leur retour à Paris (mai 1831) ils consignèrent le récit de leurs pérégrinations lointaines dans un curieux ouvrage : la *Correspondance d'Orient* (Paris, 1832-1835, 7 vol. in-8°). Leur collaboration donna peu après naissance à la *Nouvelle Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France* (1836-1838, 32 vol. gr. in-8° à 2 col.), qui, moins importante et moins estimée que celle de Petitot et Monmerqué, renferme cependant des mémoires fort utiles à consulter, et que cette dernière ne contient pas. Après la révolution de février 1848, M. Poujoulat, qui n'avait jamais cessé de se montrer hostile au mouvement libéral de 1830, fut nommé représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée constituante, en remplacement de M. de Lamartine, qui avait opté pour la Seine. Bien qu'il n'eût pas cessé de voter avec les membres de l'extrême droite, il n'en fut pas moins réélu à l'Assemblée législative; mais après le coup d'État du 2 décembre il disparut de la scène politique, et ne combattit l'empire que dans les colonnes de *L'Union* (ancienne *Quotidienne*), dont il est l'un des plus anciens collaborateurs. On a encore de M. Poujoulat : *La Bédouine*; Paris, 1835, 2 vol. in-18; 1840, 2 vol. in-12 : roman couronné en 1836 par l'Académie française; — *Toscane et Rome, correspondance d'Italie*; Paris, 1839, in-8° : récits d'un voyage fait avec Michaud; — *Histoire de Jérusalem, tableau religieux et philosophique*; Paris, 1840-1842, 2 vol. in-8° : ouvrage qui a eu plusieurs éditions et auquel l'Académie française a décerné un prix de 4,000 francs; — *Histoire de saint Augustin*; Paris, 1844, 3 vol. in-8°; 1850, 2 vol. in-18 : couronnée en 1846 par l'Académie française; — *Études africaines*; Paris, 1846, 2 vol. in-8°; — *Lettres sur Bossuet*; Paris,

1854, in-8° et in-18; — *Le cardinal Maury, sa vie et ses œuvres;* Paris, 1855, in-8°; — *Littérature contemporaine;* Paris, 1856, in-18. Il a donné aussi de nombreux articles dans la *Revue des deux mondes*, *Le Correspondant*, *Le Musée des familles*, etc.

Son frère cadet, *Baptistin* POUJOULAT, est auteur d'un *Voyage dans l'Asie Mineure* (1840-1841, 2 vol. in-8°), d'une *Histoire de Richard Cœur de Lyon* (Tours, 1856, in-12), de *La Vérité sur la Syrie* (Paris, 1861, in-8°), etc.

Vapereau, *Dict. univ. des contemporains.* — *Biogr. des députés à l'Assemblée nat.*

POULAIN DE LA BARRE. *Voy.* BARRE.

POULARD (*Thomas-Just*), prélat français, né à Dieppe, le 1er septembre 1754, mort à Paris, le 9 mars 1833. Ordonné prêtre, il ne tarda pas à se faire connaître comme prédicateur, ce qui lui valut quelques bénéfices et une cure dans le diocèse de Lisieux. Attaché au clergé de Saint-Roch, il prêta en 1791 le serment exigé par la constitution civile, et devint vicaire épiscopal de l'Orne. C'est lui qui, le 27 brumaire an II (17 novembre 1793), abjura la foi catholique en présence de la Convention, dont les procès-verbaux lui donnent le nom de *Soullard*. Malgré cette abjuration, il fut après la terreur nommé curé constitutionnel d'Aubervilliers près Paris, et assista, comme député du diocèse de la Haute-Marne, au concile tenu en 1797 à Paris. Les constitutionnels le sacrèrent évêque de Saône-et-Loire le 14 juin 1801; mais il perdit son siége un mois après, par suite du concordat, et se retira à Paris. Un peu avant la révolution de Juillet, il publia un petit écrit, intitulé : *Moyen de nationaliser le clergé de France* (Paris, 1830, in-8°). Vers ce même temps, il ordonna deux jeunes gens, et trois en 1831. Cette dernière cérémonie eut lieu dans l'église de l'abbé Châtel, et du nombre des ordonnés était M. Auzou. Poulard persévéra dans ses principes, et voulut mourir, suivant les expressions de son testament, en *vrai constitutionnel :* il refusa le ministère du curé de sa paroisse, et son corps fut porté directement au cimetière. On lui attribue avec beaucoup de vraisemblance: *Éphémérides religieuses pour servir à l'histoire ecclésiastique de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième*, ainsi qu'un ouvrage intitulé : *Sur l'état actuel de la religion en France.*

Ami de la Religion, 28 mars 1833.

POULLAIN DU PARC (*Augustin-Marie*), jurisconsulte français, né le 7 septembre 1703, à Rennes, où il mourut, le 14 octobre 1782. Il était frère de Saint-Foix, auteur des *Essais sur Paris*. Il étudia le droit, se plaça en peu de temps dans les premiers rangs du barreau de Rennes, devint bâtonnier de l'ordre, et plus tard professeur royal en droit français à la faculté de cette ville, place qu'il occupa avec tant succès qu'il obtint en 1765 le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Toullier, qui avait été son élève, ne l'appelle que « son savant maître ». On a de lui : *Journal des audiences et arrests du parlement de Bretagne;* Rennes, 1737-1778, 5 vol. in-4° : collection importante, dit Camus, à cause des plaidoyers de La Chalotais, dont elle est en grande partie composée, et des actes de notoriété qui sont à la fin de chaque volume; — *Coutumes générales du pais et duché de Bretagne;* ibid., 1745-1748, 3 vol. in-4° : on y trouve la traduction du *Commentaire latin* de d'Argentré sur la coutume de Bretagne, par Poullain de Belair, avocat au parlement de Rennes, et père de Poullain du Parc; — *La Coutume et la jurisprudence coutumière de Bretagne dans leur ordre naturel;* ibid., 1759, in-8°; 1778, in-12; — *Observations sur les ouvrages de feu M. de la Bigotière de Perchambault, doyen du parlement de Bretagne;* ibid., 1766, in-12; — *Principes du droit français, suivant les maximes de Bretagne;* ibid., 1767-1771, 12 vol. in-12. Tous ces ouvrages étaient autrefois classiques en Bretagne. E. R.

Miorcec de Kerdanet, *Notices chronologiques*, etc. — Camus, *Biblioth. choisie de livres de droit.*

POULLAIN DE GRANDPREY (*Joseph-Clément*), conventionnel français, né à Ligneville, près Mirecourt, le 23 décembre 1744, mort à Graux, près Neufchâteau (Vosges), le 6 février 1826. Fils d'un maître des eaux et forêts, il fut en 1770 nommé conseiller du roi au bailliage de Mirecourt. Lorsque la révolution éclata, il fut chargé de rédiger les cahiers de doléance du bailliage de Neufchâteau et les demandes du tiers état de la province de Lorraine. Élu en 1790 procureur général syndic des Vosges, il représenta ce département à la Convention nationale. Chargé d'examiner les papiers de l'armoire de fer, il rédigea un rapport dont la modération mécontenta les montagnards. Lors du procès du roi, il vota pour la mort, mais avec sursis et appel au peuple. Les 13 et 14 avril 1793, il appuya la mise en accusation de Marat; mais expulsé comme modéré en juin 1793 du comité des domaines, « il évita depuis, disent les auteurs de la *Biographie nouvelle des contemporains*, soit de se commettre dans les crimes des dominateurs de l'époque, soit de se briser contre leurs fureurs, au moyen d'une foule de demi-résistances, de petites ruses. C'est ainsi qu'il échappa au 31 mai et atteignit le 9 thermidor ». Plusieurs mois après il fut envoyé en mission dans les départements de l'Ain, de l'Isère, de la Loire, et du Rhône. Il s'efforça de rétablir le calme dans ces contrées et d'y détruire l'influence des terroristes. Poullain passa au Conseil des anciens, et se prononça vigoureusement en diverses occasions contre les royalistes, les parents des émigrés et les prêtres. Réélu en 1797 au Conseil des cinq cents, il prit une part active au coup d'État du 18 fructidor, et fut le rapporteur d'une foule de mesures tendant à fortifier l'action du gouvernement. Élu président du Conseil des cinq cents (21 avril 1798), il se déclara

contre le Directoire lors de la loi du 22 floréal an vi qui soumettait les élections à l'influence du gouvernement; l'année suivante il provoqua la crise du 30 prairial an vii (19 juin 1799), qui renversa Treilhard, Merlin et La Revellière-Lépeaux. Poullain protesta contre la révolution du 18 brumaire. Il fut alors exclu du corps législatif et frappé de la transportation dans les îles de la Charente-Inférieure. Cette mesure fut rapportée presque aussitôt; il chercha un asile chez Montgolfier, et obtint, par l'intermédiaire de Bernadotte, la permission de se retirer dans ses terres. Quelques mois après il fut appelé à la présidence du tribunal civil de Neufchâteau, et en 1811 à celle d'une des chambres de la cour impériale de Trèves, qu'il perdit lorsque, par le traité du 30 mai 1814, cette ville fut séparée de la France. Durant les Cent jours, il siégea à la chambre des représentants et se rallia aux patriotes. Atteint par la loi contre les régicides, il se retira à Trèves. Rappelé en février 1818, il ne s'occupa plus que d'améliorations agricoles. La carrière de ce législateur fut active et laborieuse. On formerait plusieurs volumes de ses rapports et de ses opinions imprimés dans le *Moniteur* ou séparément.

Le Moniteur universel, ann. 1792 à 1815. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Mahul, *Annales biogr.*, 1826.

POULLAIN DE SAINT-FOIX. *Voy.* SAINT-FOIX.

POULLE (*Nicolas-Louis*), prédicateur français, né le 10 février 1703, à Avignon, où il est mort, le 8 novembre 1781. Destiné d'abord à la magistrature et initié à l'étude des lois, il se livra aussi de bonne heure à son goût pour la poésie, et présenta aux Jeux floraux quelques pièces qui furent couronnées. Vers 1735, il prit les ordres sacrés, et dès lors s'appliqua entièrement à l'art oratoire. Encouragé par les applaudissements que donnèrent ses concitoyens à quelques panégyriques et sermons qu'il avait prononcés à Avignon, il se rendit à Paris, en 1738, et s'y fit entendre dans la plupart des grandes chaires. Gratifié en 1745 d'une pension de mille livres sur l'abbaye de l'Argentière, il devint en 1748 abbé commendataire de Nogent-sous-Coucy, après avoir prononcé le *Panégyrique de saint Louis* devant l'Académie française. Il obtint plus tard le titre de prédicateur ordinaire du roi et des lettres de grand vicaire de Laon. Certains écrivains ont comparé l'abbé Poulle à Massillon; mais le parallèle de ces deux orateurs n'a pu être fait que par ceux qui prennent des saillies et des traits brillants pour de l'éloquence. On peut le comparer avec plus de justice à l'abbé de Boismont, son contemporain; ils offrent à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts. Peu empressé de jouir de la gloire d'auteur, l'abbé Poulle n'avait jamais écrit ses discours; ce ne fut qu'en 1776 que, cédant aux instances de son neveu Louis Poulle, grand vicaire de Saint-Malo, il consentit à lui dicter onze sermons conservés dans sa mémoire depuis quarante ans et qu'il retoucha ensuite. Ces *Sermons* ont été imprimés à Paris, 1778, 1781, 1818, 1821, 2 vol. in-12, et contiennent en outre son *Panégyrique de saint Louis* (1748, in-4°), et un *Discours pour la prise d'habit de Mme de Rupelmonde aux Carmélites* (1752, in-12). On a édité dans la *Bibliothèque des orateurs chrétiens* un volume d'*Œuvres choisies* de l'abbé Poulle (1828, in-18), précédées d'une notice biographique. H. F.

De Sainte-Croix, *Éloge de Poulle*; Avignon, 1783, in-8°.

POULLET (***), voyageur français du dix-septième siècle, mort en Italie. Il n'est connu que par ses voyages en Orient. Il quitta Paris en 1654, dans le but d'aller chercher fortune, se rendit à Smyrne, prit place dans une caravane, et parcourut la Perse de décembre 1659 à septembre 1660. Après beaucoup de fatigues et de dangers, il regagna la France en traversant Alep, Damas, Jérusalem, Damiette, Alexandrie et le Caire. On a supposé que Poullet avait été chargé de quelque mission secrète et politique, mais on doit croire qu'il l'avait remplie fort mal; car au lieu de venir à Paris en rendre compte, il se retira en Italie, et finit ses jours probablement à Rome, où il habitait en 1662. Il se borna à publier le récit de ses voyages, sous le titre de *Nouvelles relations du Levant, qui contiennent diverses remarques fort curieuses*, etc. (Paris, 1668, 2 vol. in-12, avec cartes et fig.). Cet ouvrage est peu estimé. L'auteur avait beaucoup vu, mais mal observé.

Chardin, *Journal de son voyage en Perse*. — Boucher de la Richarderie, *Biblioth. univ. des voyages*.

POULLETIER DE LA SALLE (*François-Paul-Lyon* (1)), médecin français, né à Lyon, le 30 septembre 1719, mort à Paris, en mars 1788. Il était fils de l'intendant de la généralité de Lyon, et fit ses études à Paris. Héritier d'une fortune considérable, il pratiqua la médecine par goût, et fonda dans les faubourgs de Paris trois hospices, où les pauvres étaient traités à ses frais. Habile chimiste, il aida Macquer dans ses expériences et rédigea avec lui le *Dictionnaire de chimie* (Paris, 1766, 2 vol. in-8°; 1778, 4 vol. in-8°). Il a laissé de nombreux écrits sur les diverses branches de la médecine, et une traduction de la *Pharmacopée du collège royal des médecins de Londres*, d'après Pemberton (Paris, 1761-1771, 2 vol. in-4°). Poulletier était poëte et bon musicien : il a composé le chant de plusieurs morceaux des opéras de Métastase.

Vicq d'Azyr, *Éloge de Poulletier de la Salle*. — Quérard, *La France littéraire*. — Breghot du Lut et Péricaud aîné, *Biographie lyonnaise*.

POULLIN *de Lumina* (*Étienne-Joseph*), historien français, né à Orléans, mort en 1772. Il s'occupa pendant longtemps de négoce à Lyon. On a de lui : *Histoire de la guerre contre les*

(1) Il avait été tenu sur les fonts de baptême au nom de la ville de Lyon.

Anglois depuis 1745 jusqu'à présent; Genève, 1759-1760, 2 part. in-8°; — *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon;* Lyon, 1767, in-4°; suivi d'une réponse aux observations critiques de l'archiviste Le Moine; — *De l'usage et des mœurs des François;* Paris, 1769, 2 vol. in-12; — *Histoire de l'église de Lyon;* Lyon, 1770, in-4° : c'est, à proprement parler, l'histoire des prélats qui ont siégé dans cette ville; une notice fort détaillée y est consacrée à Malvin de Montazet. On attribue aussi à Poullin l'*Histoire de l'établissement des moines mendiants* (Avignon, 1767, in-12).

Revue du Lyonnais, VII, 408.

POULLIN *de Fleins* (*Henri-Simon-Thibault*), littérateur français, né le 12 mai 1745, à Chartres, où il est mort, le 14 septembre 1823. Son père était conseiller du roi en l'élection et avocat au parlement. Le jeune Poullin fit de bonnes humanités. Le premier emploi qu'il occupa fut celui de correcteur des comptes. A l'établissement des tribunaux de district, il fut nommé juge à celui de Chartres et au premier tribunal criminel provisoire; puis il devint procureur impérial. Son goût pour les lettres le porta à écrire un cours de littérature à l'école centrale d'Eure-et-Loir, et son goût pour la poésie à faire des vers qui eurent dans le temps quelque succès dans les salons et les journaux de la localité. On a de lui : *Hymnes de Callimaque, imitées du grec* (1776, in-12); *La Gloire, allégorie* (1783, in-4°); *Plan d'un cours de littérature française proposé pour l'usage du Dauphin* (Chartres, 1783, in-4°); *Lettres sur Louis Racine* (1784, in-8°); *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire des grands hommes de notre siècle* (Paris, 1785, in-8°); *Nouveaux essais philologiques*, n° 1 (1785, in-8°). D. DE B. (de Chartres).

Documents inédits.

POULLIN *de Viéville* (*Nicolas-Louis-Justin*), magistrat français, né en 1754, à Melun, mort en février 1816, à Versailles. Reçu docteur en droit et agrégé à l'université d'Orléans, il devint avocat au présidial, censeur royal à Paris et juge sous l'empire au tribunal de Versailles. Il a laissé : *Nouveau Code des tailles;* Paris, 1761-1784, 6 vol. in-12; il n'a compilé que les trois derniers volumes de ce recueil, qui comprend les ordonnances, édits, arrêts et règlements rendus sur la matière; — *Essai sur l'histoire des anciennes tailles;* Paris, 178., in-12; — *Code de l'orfévrerie;* Paris, 1785, in-4°. Il a aussi traduit l'*Imitation de Jésus-Christ* (Orléans, 1779), et publié une nouvelle édition, avec des suppléments, des *Mémoires concernant les impositions en Europe;* Paris, 1787-1789, 5 vol. in-4°), de J.-L. Moreau de Beaumont.

Romagnesi, *Personnages remarq. de l'Orléanais.* — Quérard, *France littéraire.*

POULTIER-DELMOTTE (*François-Martin*), homme politique français, né à Montreuil-sur-Mer, le 31 décembre 1753, mort à Tournay, le 16 février 1826. Sa jeunesse fut tourmentée; on le voit successivement soldat, acteur au théâtre des élèves de l'Opéra, professeur à Compiègne, puis prêtre. Il portait encore la robe de bénédictin lorsque éclata la révolution. Alors il se maria, reprit du service, devint chef de bataillon, fit avec distinction la campagne contre les Prussiens, et en septembre 1792 fut député à la Convention par le département du Nord. Il vota la mort de Louis XVI sans sursis, s'écriant « que c'était une belle occasion d'anéantir les royalistes ». Le 11 février suivant, il s'opposa à l'amnistie que proposait Lanjuinais. Il se mêlait volontiers des mesures militaires, ce qui lui attira souvent des répliques désagréables. Après le 31 mai il fut envoyé en mission dans le midi de la France; il seconda Carteaux à Marseille et Rovère à Avignon. En janvier 1795, il retourna en Provence, puis dans la Haute-Loire. Il réprima les royalistes et les terroristes, et fut attaqué par les deux partis. Il se défendit dans son journal *L'Ami des lois*, qui avait alors une grande publicité, et se voua aux intérêts du Directoire. Membre du Conseil des anciens, il parla souvent contre les émigrés et leurs parents, contre les prêtres, les royalistes, etc. Cependant il combattit dans son journal (octobre 1797) Boulay de la Meurthe, qui proposait la déportation des nobles connus par leur opposition au système républicain. Il sortit du Conseil des anciens en mai 1798, et fut nommé chef de brigade de gendarmerie dans les départements nouvellement réunis à la France. En 1799, le Pas-de-Calais le députa aux Cinq-Cents. Il y défendit la liberté de la presse : Fouché fit supprimer *L'Ami des lois;* mais Poultier le reprit de suite, se prononça pour la révolution de Saint-Cloud, et rentra au corps législatif. En 1802, il reçut le commandement de Montreuil-sur-Mer et la croix d'Honneur. Il fit partie de la chambre des représentants en 1815. En 1816, frappé par la loi contre les régicides, il dut quitter la France, et se retira en Belgique, où il est mort. On a de lui : *Épître à M. Thomas de l'Académie françoise;* Londres, 1773, in-8°; — *Morceaux philosophiques et littéraires*, dans le *Journal encyclopédique* de 1787 à 1789; — *Victoire, ou les Confessions d'un bénédictin*, roman dans lequel on prétend que l'auteur a raconté ses propres aventures; — *Discours décadaires pour toutes les fêtes de l'année républicaine*, à l'usage des théophilanthropes; 1794 et 1798, in-8°; — *Galathée*, scène lyrique, suivie d'une *Épître à Jean-Jacques Rousseau;* 1795, in-8°; — *Mémoires* sur divers sujets politiques; 1795; — *Le Réveil d'Apollon;* Paris, an IV, 2 vol. in-12; — *Conjectures sur l'origine et la nature des choses;* Tournay, 1821, in-8°; — plusieurs compositions dramatiques et des articles publiés dans *Le Courrier de l'Europe*, le *Journal de Deux-Ponts*, le *Journal de Gand* et autres écrits périodiques. Il a rédigé *L'Ami des lois* depuis le

1er nivôse an III jusqu'au 5 ventôse an VIII. Cette publication a compté un nombre prodigieux de lecteurs. Le style de Poultier-Delmotte n'était ni élégant ni correct, mais il offrait cette piquante originalité qui séduit plus que tout autre mérite dans un journaliste. Il excellait dans la chanson.

Biographie moderne (1806). — Ménégault, *Martyrologe littéraire* (Paris, 1816).

POUNYA ou **PRAJNYA BHATTA**, lettré indien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle, l'un des auteurs de la chronique sanscrite intitulée *Raja-Taringini*, ou histoire de Cachemire, qui a été traduite en français par M. Troyer et imprimée aux frais de la Société asiatique. Ce livre se recommande à deux titres à l'attention des savants; il rapporte en grand détail une époque intéressante de l'histoire de l'Inde, et il est le seul document vraiment historique qui ait été rédigé en langue sanscrite. William Jones ne l'a connu que par des traductions arabes ou persanes. Il fit de longues recherches pour en découvrir l'original, mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Cette découverte était réservée à Colebrooke, qui acheta le texte sanscrit aux héritiers d'un brahmane, en 1805. Quelque temps après deux autres copies furent trouvées, l'une par Speke, l'autre par Wilson. Pounya vivait sous le règne d'Akbar (1555-1605), monarque éclairé et protecteur des lettres, qui commanda à cet écrivain de continuer la chronique de Cachemire commencée par Calhana Pandit, Jona Raja, et Svi Vara Pandit. Calhana remonte à l'âge mythologique et descend jusqu'au règne de Sangrama-deva (1027 de notre ère); Svi Vara s'arrête à Jatteh-Schah. Pounya reprend le fil de la narration, et le conduit jusqu'à Narek-Schah, c'est-à-dire à l'incorporation du royaume de Cachemire dans l'empire d'Akbar. On ne connaît aucune autre circonstance de la vie de Pounya. DELATRE.

Docum. partic.

POUPARD (*Vincent*), historien français, né en 1729, à Levroux (Berry), où il est mort, en 1796. Ordonné prêtre en 1754, il devint vicaire de la paroisse Saint-Bonnet de Bourges. En 1762, l'Académie des inscriptions et belles-lettres ayant mis au concours cette question : *Déterminer l'étendue de la navigation et du commerce des Égyptiens sous les Ptolémées*, il concourut et obtint l'accessit. Cette distinction lui valut la cure de Sancerre, alors occupée par une population demi-protestante et demi-catholique. Le caractère de mansuétude et l'intelligence élevée du nouveau prêtre lui concilièrent les habitants des deux cultes. Ce fut là qu'il écrivit son *Histoire de Sancerre* (Paris, 1777, in-12; Bourges, 1838, in-8°). Cette histoire se recommande par des recherches consciencieuses et beaucoup de sagesse dans la rédaction. Élu en 1789 député du clergé aux états généraux, Poupart prêta en 1790 le serment exigé des ecclésiastiques, mais il refusa de siéger à Bourges comme évêque constitutionnel, en alléguant la faiblesse de sa santé. Il se retira dans son pays natal, se tint à l'écart pendant la terreur, et reprit dès 1794 l'exercice du culte.

Chevalier de Saint-Amand, *Biographie berruyère*.

POUPART (*François*), naturaliste français, né en 1661, au Mans, mort le 31 octobre 1709, à Paris. Il fit ses études chez les oratoriens; mais le goût de l'indépendance le détourna d'entrer en religion, et il vint à Paris suivre les cours d'histoire naturelle au Jardin du roi. Il s'appliqua en même temps avec tant de zèle à toutes les parties de l'anatomie comparée que, s'étant présenté dans un concours pour une place d'élève chirurgien, il fut reçu, bien qu'il n'eût jamais pratiqué la chirurgie; il ne savait pas même faire une saignée. Toutefois, après avoir obtenu à Reims le grade de docteur en médecine, il négligea la pratique pour reprendre le cours de ses recherches en histoire naturelle, en philosophie et en géométrie. Quelques articles publiés dans le *Journal des savants* le firent bientôt connaître. On n'apprit pas sans étonnement, fait observer Fontenelle, que cet homme sombre, mal vêtu, qui suivait assidûment les cours publics, était un véritable savant. En 1699 il fut admis à l'Académie des sciences comme élève du chirurgien Méry. On a donné son nom à l'Arcade crurale, appelée aussi *ligament de Poupart*, bien que la description qu'il a faite de ce prétendu ligament ne soit ni nouvelle ni exacte. Poupart est auteur de divers mémoires insérés dans le *Journal des savants* et le recueil de l'Académie des sciences, notamment une *Histoire anatomique* du scarabée ou de la cantharide aquatique, de la sangsue et du formica-leo, des *Observations* sur l'écume des plantes, les insectes hermaphrodites, les moules, etc. On a aussi de lui une compilation ou plutôt un résumé des cours de Duverney (*Chirurgie complète*; Paris, 1695, in-12).

Un médecin du seizième siècle, POUPART (*Olivier*), né à Saint-Maixent en Poitou, a écrit, outre un *Traité de la saignée* (La Rochelle, 1576, in-12), une traduction latine des *Aphorismes* d'Hippocrate (1580) et un abrégé de Galien sur la *Méthode de guérir* (1581). P. L.

Fontenelle, *Hist. de l'Acad.* — *Mémoires de Trévoux*, janvier, 1716. — Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, IV. — *Biogr. médic.*

POUPET (*Charles* DE), seigneur de la Chaux, diplomate français, né vers 1460, à Poligny, où il mourut, en mai 1529. Issu d'une famille qui vers 1340 quitta le nom de Poligny pour celui de Poupet, fief situé près de Salins, dont elle était propriétaire, Charles était fils de Guillaume, seigneur de la Chaux, receveur général des finances de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, puis maître d'hôtel du duc Charles le Téméraire. Dès l'âge de vingt-cinq ans il devint chambellan et premier sommelier du roi de France Charles VIII, qu'il accompagna dans son expédition de Naples. Après la mort de ce prince,

auquel il était resté fidèle, il occupa les mêmes emplois à la cour de Philippe Ier, roi de Castille, et de l'empereur Charles-Quint. Le premier de ces princes le nomma grand-bailli d'Aval et châtelain de Wilvorde. Pendant la minorité du second il fut l'un des conseillers de la régence établie en Flandre, fut ensuite associé à celle du cardinal Ximenès et d'Adrien, doyen d'Utrecht. Après la mort de Léon X, Charles-Quint le nomma son ambassadeur à Rome, et ce fut par les soins de Poupet que ce même Adrien, qui avait été précepteur de l'empereur, triompha des obstacles qui s'opposaient à son élévation sur la chaire de saint Pierre. Ce pape, qui prit le nom d'Adrien VI, n'usa pas de reconnaissance envers son bienfaiteur; car Charles de Poupet peu après ne put en obtenir une grâce légère qu'il lui avait demandée. En 1526, il fut chargé de conclure le mariage de Charles-Quint avec Isabelle de Portugal. Il avait été choisi pour négocier la paix de Cambrai; mais il mourut avant la conclusion du traité. Charles de Poupet aimait et cultivait les lettres; il avait formé dans son château de la Chaux une bibliothèque, d'où l'on a tiré les mémoires d'Olivier de la Marche et la chronique anonyme de Flandre. Deux de ses frères occupèrent successivement le siége épiscopal de Châlons-sur-Saône, l'un, *André* DE POUPET, depuis 1480 jusqu'en 1494, mourut en 1506; l'autre, *Jean* DE POUPET, évêque en 1503, mourut au château de la Salle, le 18 décembre 1531.

Dunod de Charnage, *Mém. pour servir à l'hist. du comté de Bourgogne*, p. 158. — J.-B. Guillaume, *Hist. de la ville de Salins*, t. II, p. 209-216.

POUQUEVILLE (*François-Charles-Hugues-Laurent*), voyageur et littérateur français, né le 4 novembre 1770, au Merlerault (Orne), mort à Paris, le 28 décembre 1838. Après avoir terminé ses études à Caen, il vint à Paris suivre les cours de médecine d'Antoine Dubois, et l'accompagna dans l'expédition d'Égypte comme membre adjoint de la commission scientifique. Sa mauvaise santé l'ayant forcé de quitter ce pays, à son retour il fut pris, le 25 novembre 1798, sur les côtes de la Calabre par un corsaire barbaresque, qui le conduisit à Navarin, puis à Tripolitza, où il subit dix mois de captivité. Sa profession de médecin lui valut cependant des égards et un degré de liberté qu'il fit tourner au profit de la science, et ainsi, cet accident, devenant la source première de toutes ses observations sur la Grèce et la Turquie, pays alors si mal connus, ouvrit à Pouqueville la carrière où il s'est rendu célèbre. Transféré en 1799 à Constantinople, il y fut renfermé au château des Sept-Tours, et pendant cette nouvelle captivité, qui dura environ deux ans, il se voua à l'étude du grec moderne. Sur la réclamation du gouvernement français, il fut mis en liberté, et revint en 1801 à Paris, où il fut reçu docteur, après avoir soutenu une thèse *De Febre adeno-nevrosa, seu de peste orientali* (1801, in-8°), thèse remarquable, qui mérita d'être mentionnée dans le rapport sur les ouvrages présentés au concours pour les prix décennaux. Nonobstant l'éclat de ce succès, Pouqueville abandonna peu à peu la carrière médicale, et s'essaya dans le genre des explorations érudites par un *Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie* (1805), bientôt traduit en allemand et en anglais, et qui attira sur lui l'attention du gouvernement. Nommé consul de France à Janina, il résida jusqu'en 1815 auprès du fameux Ali-Pacha, dont il sut gagner la confiance, mais qui le dupa plus d'une fois. Rappelé, sous la restauration, par Talleyrand, il fut envoyé comme simple consul à Patras, où il résida jusqu'en 1817. A cette époque, on lui donna pour successeur son frère Hugues, qui joua un rôle distingué dans les malheurs de l'insurrection grecque. De retour en France, Pouqueville publia son *Voyage en Grèce* (Paris, Didot, 1820-1822, 5 vol. in-8°, et 1826-1827, 6 vol. in-8°). Ce nouvel ouvrage, qui dut en partie son succès aux circonstances, renferme des parties bien traitées, des descriptions exactes, des aperçus statistiques utiles. Il s'en faut cependant beaucoup que tout y soit inédit, et son auteur avait profité des travaux de Spon, de Chandler, de Choiseul-Gouffier, de Guys et de Savari même. Dans l'*Histoire de la régénération de la Grèce* (Paris, 1824, 4 vol. in-8°, fig.), Pouqueville éleva la voix en faveur de la Grèce opprimée, et il le fit avec un courage, une constance et un désintéressement qui honorent son caractère. Il fut admis le 16 février, 1827, dans l'Académie des inscriptions, en remplacement de Lanjuinais. Il est encore auteur d'une *Notice sur la fin tragique d'Ali de Tébélen, visir de Janina* (1822, in-8°), de l'*Histoire et description de la Grèce*, dans l'*Univers pittoresque* (1835, in-8°), et de plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'Acad. des insc.* (nouv. série, 1835, in-8°). Les articles politiques qu'il publia dans les journaux de 1821 à 1830, presque tous relatifs à la Grèce, sont si nombreux que leur réunion formerait, dit-on, 8 vol. in-8°. H. F.

Moniteur univ., 30 décembre 1838. — *Biogr. univ. et port. des contemporains.*

POURCHOT (*Edme*), philosophe français, né le 7 septembre 1651, à Poilly (diocèse de Sens), mort le 22 juin 1734, à Paris. Il acheva ses études à Paris dans le collége des Grassins, où il fut, en 1677, nommé professeur de philosophie. D'après les conseils d'Antoine Arnauld, il médita les ouvrages de Descartes et la logique de Port-Royal, et fut un des premiers à ramener l'enseignement aux principes de bon sens et de droite raison faussés jusque alors par les prétendues doctrines attribuées à Aristote. Une cabale s'éleva contre lui au sein de l'université; on déféra même ses opinions au parlement, comme des plus dangereuses. Cette querelle donna lieu à l'arrêt bur-

lesque dressé par Boileau, et dans lequel « certains quidams sans aveu prenant les noms de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes et Pourchotistes », sont traités de factieux. Pourchot mit au jour en 1695 ses *Institutiones philosophicæ*, et cet ouvrage eut un tel succès que le professeur Martin, l'un de ses élèves, en donnait en 1733 une quatrième édition (Paris, in-4°, ou 9 vol. in-12), qui est la plus estimée. L'université de Paris, qui le regardait comme un de ses plus grands ornements, le nomma sept fois recteur, et le maintint au syndicat pendant quarante ans. Sa réputation le lia avec presque tous les lettrés de son temps, tels que Racine, Boileau, Mabillon, Du Pin, Santeul, etc. Dans un âge fort avancé il s'appliqua à la langue hébraïque, et l'enseigna même au collége de Sainte-Barbe. Il mourut aveugle. Par son testament il légua ses épargnes à la Sorbonne, pour fonder une chaire de grec et une bourse en faveur des étudiants pauvres de son pays natal. On a encore de Pourchot plusieurs *Mémoires* pour l'université.

Goujet, dans le *Dict. hist.* de Moréri.

POUSANT. *Voy.* FAUSTUS DE BYZANCE.

POUSSET DE MONTAUBAN. *Voy.* MONTAUBAN.

POUSSIN (1) (*Nicolas*), célèbre peintre français, né au hameau de Villers, près le Grand-Andely, en 1593 ou 1594 (2), mort à Rome, le 19 novembre 1665. Son père, Jean Poussin, né à Soissons ou aux environs de cette ville, de parents nobles, originaires du Maine (3), avait servi le roi de Navarre dans le régiment de Tavannes, où l'un de ses oncles était capitaine; après la prise de Vernon (1590), il s'établit dans cette ville, et y épousa Marie Delaissement, veuve d'un procureur nommé Lemoine. Cette Marie Delaissement était née aux Andelys; elle décida son nouveau mari à venir y faire sa résidence. Il semble que ses parents aient destiné Poussin à l'étude des lettres; une vocation prononcée le poussa vers les beaux-arts. A en

(1) Les Italiens, suivant une coutume de leur pays, et, à leur imitation, les Français ont dit et écrit *le Poussin*, comme on avait dit le Corrége, le Titien, le Dante, etc. Poussin lui-même a souvent signé *le Poussin*.

(2) La plupart des biographes font naître N. Poussin en 1594. Son acte de decès, du 19 novembre 1665, lui donne soixante-douze ans; lui-même sur ses deux portraits, qui furent terminés dans les premiers mois de 1649 et de 1650, s'est donné sur le premier cinquante-cinq ans et sur l'autre cinquante-six ans. M. de La Rochefoucauld, dans une *Notice hist. sur l'arrondissement des Andelys*, qu'il publia en 1813, fait naître Poussin le 15 juin 1593. Félibien indique également le mois de juin comme celui de sa naissance. Malheureusement les mutilations qu'ont subies les registres de la paroisse des Andelys ne permettent pas d'établir la vérité sur ce fait.

(3) La famille de Poussin est originaire du Maine et fort ancienne. La seigneurie de Juigni, où elle semble avoir pris naissance, était venue en sa possession après avoir appartenu à la maison de Quatrebarbes. (*Voy.* Borel d'Hauterive, *Annuaire de la noblesse* 1859, 120 123). Quelle qu'ait été l'illustration de ses ancêtres, Poussin a toujours parlé de ses parents de Normandie comme de « gens pauvres et ignorants ».

croire l'*Essai sur la vie de Jouvenet*, publié dans les *Mémoires inédits des académiciens*, Noël Jouvenet, grand-père de Jean, qui était établi à Rouen et y professait la peinture, aurait été son premier maître; cependant il n'en avoua jamais d'autre que Quentin Varin, dont il reçut les leçons alors que cet artiste était occupé à faire des peintures pour l'église du Grand-Andely. Celles de ces peintures qui ont été conservées portent la date de 1612 : en cette même année, si l'on s'en rapporte à la tradition, Poussin, alors âgé de dix-huit ans, aurait quitté son pays et sa famille. Faut-il penser que le départ de Quentin Varin l'avait décidé à aller chercher à Paris d'autres leçons ou des ressources que ne pouvait lui offrir la Normandie? Faut-il croire qu'il voulait avant tout se soustraire à l'opposition que faisaient ses parents à son goût pour les arts? Il est du moins certain qu'il n'avait aucune ressource lorsqu'il arriva à Paris, et qu'il fut réduit à accepter les secours d'un gentilhomme poitevin, amateur des beaux-arts (1). Poussin suivit d'abord les leçons du Flamand Ferdinand Elle, peintre de portraits, puis celles de Lallemand, artiste lorrain, sans rester longtemps sous la direction de l'un et de l'autre de ces peintres médiocres. Une collection d'estampes de Marc-Antoine, qu'il vit chez le mathématicien Courtois, devint pour lui un enseignement plus utile et plus fécond; en étudiant ces chefs-d'œuvre il se pénétra si bien du génie qui les avait conçus que Bellori a pu dire qu'il avait puisé les principes de l'art à l'école de Raphael. Obligé de retourner dans sa province, son protecteur inconnu emmena Poussin avec lui, dans l'intention de lui confier la décoration de sa demeure. Mais ce projet n'eut aucune suite. Traité comme un domestique ordinaire par la mère de son ami, Poussin quitta le château pour se diriger vers Paris (2), et comme, selon toute apparence, il s'était soustrait par la fuite aux exigences de son hôtesse, les biographes nous le montrent errant de ville en ville et demandant à ses pinceaux les ressources nécessaires à son existence. C'est dans ces circonstances que, suivant toute probabilité, il peignit deux tableaux pour l'église des Capucins de Blois, et que, non loin de cette ville, il décora de quelques bacchanales les appartements du château de Cheverni (3).

(1) M. G. Duplessis (*Hist. de la gravure en France*) et M. Arnaudet (voy. *Archives de l'art français* VI, 249) ont émis l'idée que le premier protecteur de Poussin pourrait être le chevalier Avice, à qui l'on doit deux gravures au burin d'après ce maître.

(2) Si l'on se rend compte de l'état des arts en France à cette époque et de la position qu'occupaient les artistes, les écrivains, les savants même auprès des grands, on comprendra facilement qu'une dame de province ait eu de la peine à ne pas ranger un peintre au nombre des serviteurs de son fils et à ne pas exiger de lui des soins domestiques.

(3) « Il existe chez un particulier de Blois, M. Trouilleux, un tableau de Poussin, représentant l'*Assomption de la Vierge*, qui vient de l'église Saint-Nicolas. La tra-

Poussin gagna Paris à grand'peine. A bout de force et de finance, malade de fatigue et d'épuisement, il voulut revoir sa famille. Un an plus tard on le retrouve à Paris luttant contre la fortune, se livrant à des études et à des travaux dont il n'est pas resté trace et se préparant à ce voyage d'Italie qu'il entreprit deux fois avant de le pousser jusqu'à Rome, but de tous ses désirs. Il alla d'abord jusqu'à Florence, revint à Paris, on ignore pour quel motif, se remit en marche, mais ne put dépasser Lyon. Là un créancier, muni d'un arrêt, l'obligea de lui donner, pour acquitter sa dette, le peu d'argent destiné au voyage (1). Force lui fut de retourner à Paris, où il trouvait l'emploi de son talent. Il vint se loger au collége de Laon. Philippe de Champagne y demeurait alors; ces deux jeunes gens, qui avaient passé l'un et l'autre par l'atelier de Lallemand, travaillèrent ensemble, sous la direction de Duchesne, à la décoration du Luxembourg. Les récits qu'on a faits de la liaison qu'ils formèrent à cette époque ne reposent sur aucun fait certain; il est même remarquable que le nom de Ph. de Champagne ne se trouve dans aucune des lettres de Poussin.

Toujours dans une position précaire, toujours rêvant à son projet d'aller à Rome, Poussin acceptait tous les travaux qui lui promettaient quelque profit. En 1623 il fit six tableaux, destinés à figurer dans les cérémonies qui eurent lieu chez les Jésuites de Paris lors de la canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François Xavier; ces six tableaux exécutés en autant de jours obtinrent un grand succès. Le cavalier Marini désira en voir l'auteur, et soit qu'il l'eût chargé de composer une suite de dessins d'après son poëme d'*Adonis*, soit que Poussin partageât l'engouement général pour Marini, d'autant plus que celui-ci, qui lui parlait de l'Italie et de ses chefs-d'œuvre, toujours est-il que ces deux hommes en apparence si opposés l'un à l'autre se lièrent bientôt d'une vive amitié, et plus tard, à plusieurs reprises, le sévère talent du peintre s'inspira des œuvres légères du poëte. Lorsque Marini regagna l'Italie (1622), Poussin, malgré tout son désir, ne put l'accompagner, occupé qu'il était à terminer un tableau de la *Mort de la Vierge*, destiné à l'église Notre-Dame de Paris (2). Mais ses engagements remplis il se hâta de rejoindre son ami. Il avait dépassé sa trentième année lorsqu'au printemps de 1624 il atteignit le but de ses rêves et de ses efforts depuis dix ans. Il lui restait à subir encore plus d'une épreuve. Et d'abord Marini n'ayant pas reçu du nouveau pape, son ami d'enfance, l'accueil qu'il espérait, partit bientôt pour Naples, sa ville natale, où il mourut, l'année suivante. Avant de quitter Rome, il avait présenté Poussin au cardinal Barberini, son ami et neveu d'Urbain VIII. Malheureusement le cardinal fut chargé peu après de la nonciature d'Espagne. Voilà donc Poussin dans une ville étrangère, inconnu, sans aides ni protecteurs; loin de se décourager, il se mit au travail avec ardeur. Il s'était lié étroitement avec le sculpteur François Duquesnoy; ce fut entre ces deux artistes une noble émulation d'études. Ils mirent en commun leurs privations, leurs espérances et leur amour de l'art. C'est à leurs travaux communs que l'on doit, dit-on, les mesures de la statue d'*Antinoüs* et de quelques autres figures antiques. Poussin ne s'en tint pas à la peinture proprement dite: il étudia l'anatomie, la perspective et l'astronomie; il modela des statues et des bas-reliefs antiques, et fit des peintures d'après ces fragments d'un art qu'il comprenait si bien, ou bien il modela en bas-reliefs des tableaux des maîtres italiens. A ce moment, le Dominiquin, en butte aux persécutions de ses rivaux, était réduit à cacher sa gloire pour sauver sa vie. Les fresques qu'il venait de terminer dans l'église de Saint-Grégoire étaient méprisées, menacées même de destruction, tandis que la jeunesse de Rome se pressait devant les peintures faites en pendant des siennes par le Guide. Poussin seul, dit encore la tradition, étranger aux querelles des écoles, osa protester contre ces erreurs du goût public. Il suivit ensuite les leçons du Dominiquin, et après le départ de ce maître pour Naples il fréquenta l'atelier d'Andrea Sacchi. Sa détresse était si grande qu'il vendait ses tableaux à vil prix; on cite tel de ses ouvrages dont la copie fut payée plus cher à celui qui l'avait faite que l'original à Poussin; le sculpteur Matteo paya 60 écus le beau tableau de la *Peste des Philistins* (1) qui fut vendu un peu plus tard au duc de Richelieu pour 1,000 écus. Le talent de Poussin fut enfin apprécié de quelques amis des arts. Le plus connu d'entre eux est le commandeur Cassiano del Pozzo, qui s'est fait un nom comme amateur et érudit; il resta jusqu'à sa mort le protecteur déclaré et l'ami fidèle de Poussin. Sur ces entrefaites, le cardinal Barberini étant revenu à

dition locale est que ce tableau, de la meilleure manière du peintre et d'une conservation qui laisse peu de chose à désirer, fut envoyé de Rome aux Capucins de Blois par Poussin, comme un témoignage de reconnaissance pour le bon accueil qu'il avait reçu d'eux dans sa jeunesse. Les figures qu'il avait exécutées pour leur église étaient un *Saint François* et un *Saint Charles Borromée*, peints sur les fenêtres du chœur. Il en est fait mention par Bernier dans son histoire de Blois. » Raoul Rochette, *Discours sur N. Poussin*.

(1) Poussin, d'après Félibien et Bellori, prenait plaisir à raconter qu'après avoir soldé son créancier, il lui restait un seul écu, qu'il employa à un joyeux souper, en disant à la Fortune : « Prends encore celui-là. »

(2) Au dire de Guellier (*Curiosités des Églises de Paris*), ce tableau aurait été fait pour François de Gondi, premier archevêque de Paris, en 1623; il est resté en place dans la chapelle de Saint-Giraud, baron d'Aurillac, rétablie en 1761, jusqu'à la révolution : il fut alors recueilli par Lenoir, et il est indiqué dans son curieux inventaire avec d'autres tableaux de Poussin. *Voy.* encore à ce sujet : Germain Brice, *Description de Paris*, I, 232 (éd. 1725).

(1) Ce tableau, exécuté vers 1630, fait partie de la collection du Louvre; il a orné les petits appartements du roi à Versailles.

Rome, Poussin fit pour lui deux tableaux, la *Mort de Germanicus* et la *Prise de Jérusalem;* par son crédit, il obtint la commande d'un tableau destiné à être exécuté en mosaïque, pour l'Église Saint-Pierre. C'est le seul ouvrage qu'il fit pour la cour pontificale et le seul tableau qu'il ait jamais signé (1). Passeri affirme, en s'appuyant sur le témoignage de Poussin lui-même, que ce travail ne fut pas rétribué. L'intérêt que del Pozzo portait à Poussin ne se réduisait pas à des conseils: on sait qu'il lui commanda, entre autres ouvrages, cette première suite des *Sacrements* qui contribua tant à établir sa réputation (2). Les cruelles épreuves qu'eut à surmonter Poussin au commencement de sa carrière étaient arrivées à leur terme, non pas qu'à partir de cette époque sa vie d'artiste ait été exempte de peines, mais au moins il avait pour les surmonter la certitude d'être apprécié de ses contemporains.

Autant qu'on en peut juger par sa correspondance, Poussin était d'une santé très-délicate. « Il avait contracté en France une maladie dont il sentait de temps à autre les cruelles atteintes, ce qui ne laissait pas de jeter dans sa vie quelque amertume et quelque embarras (3). » Pendant un accès de cette maladie, il reçut les soins d'une famille de son voisinage, celle de Jean Dughet, Parisien établi à Rome depuis assez longtemps pour que ses enfants y fussent nés. Cette circonstance amena entre eux une liaison intime. Le 9 août 1630 (4), Poussin épousa Anne-Marie Dughet, l'aînée de la famille, âgée de dix-huit ans ; il en avait trente-six. La famille dans laquelle ce mariage le faisait entrer était en quelque sorte devenue italienne; lui-même avait un nom déjà connu dans Rome, et il avait adopté le costume du pays (5).

(1) Ce tableau, représentant le *Martyre de saint Érasme*, est au musée du Vatican; il a été exécuté en mosaïque par Cristfori, M. Clément de Ris, *Musées de province*, 1, 228, cite un paysage attribué à Poussin et signé N. P. qui figure au musée de Nantes.

(2) C'est au commandeur del Pozzo que Poussin écrivit, dans un moment de détresse, cette lettre, qui se rapporte évidemment aux premières années de son séjour à Rome : « Vous regarderez peut-être comme une indiscrétion et une importunité de ma part, qu'après avoir reçu de votre maison tant de témoignages d'intérêt, je ne vous écrive jamais sans vous en demander de nouveaux. Mais, persuadé que tout ce que vous avez fait pour moi prouve de la bonté, de la noblesse de votre cœur, naturellement compatissant, je m'enhardis à vous écrire la présente, ne pouvant point venir vous saluer à cause d'une incommodité qui m'est survenue, pour vous supplier instamment de m'aider en quelque chose. Je suis malade la plupart du temps, et je n'ai aucun revenu pour vivre que le travail de mes mains.... »

(3) Bouchitté, *Le Poussin, sa vie et son œuvre*.

(4) « M. Bouchitté fixe au 18 octobre 1629 la date du mariage de Poussin; nous empruntons celle du 9 août 1630 aux *Documents relatifs à N. Poussin*, publiés par M. H. Lemonnier, dans l'*Annuaire de la Société philotechnique*, année 1858, t. XX. M. Lemonnier la donne lui-même d'après une note transmise en 1805 par le curé Brezzi « comme un extrait du registre des mariages de la paroisse Saint-Laurent in *lucina* ». GANDAR, *Les Andelys et N. Poussin*.

(5) A la suite d'une attaque qu'il avait eu à subir de deux soldats qui le blessèrent d'un coup de sabre à la main.

La dot de sa femme fut employée à l'achat (1637) d'une maison située dans l'un des endroits les plus agréables de la ville (1). S'il n'eut point d'enfant de son mariage, les douceurs de la vie ne lui manquèrent cependant pas entièrement. On peut s'assurer par la lecture de son testament qu'il conserva jusqu'à sa mort les sentiments les plus affectueux pour la famille de sa femme. Ne sait-on pas d'ailleurs qu'il fut le maître et comme le père adoptif de ses jeunes beaux-frères, Gaspard et Jean Dughet!

De 1630 à 1640, l'existence de Poussin, concentrée tout entière dans son intérieur, n'est marquée par aucun fait particulier. Pour raconter cette vie tranquille et laborieuse, il faudrait écrire l'histoire de chacun des tableaux qu'il fit à cette époque. Mais peut-on raisonnablement suivre, comme on l'a fait si souvent, pour ainsi dire pas à pas les méditations et les conceptions d'un peintre? Il suffira de citer ici les plus célèbres des ouvrages de Poussin exécutés pendant son premier séjour à Rome. Nous avons parlé de la suite des *Sacrements* (2). On sait de source certaine que tout en travaillant à ces compositions il fit encore l'*Apparition de la Vierge à saint Jacques le Mineur* (1630), *Le Triomphe de Flore*, *Camille livrant le maître d'école des Falisques à ses écoliers* (1637), *L'Enlèvement des Sabines*, *La Manne des Hébreux* (1639), quatre *Bacchanales* pour le cardinal de Richelieu (3), *Le Frappement du rocher*, de la galerie Bridgewater, *Renaud et Armide*, *Le Passage de la mer Rouge*, etc. A partir de 1639, Poussin lui-même nous fournira les renseignements nécessaires à l'histoire de sa vie, et nous n'aurons plus à compter avec la tradition et avec ces indications dénuées de preuve, ces contes faits à plaisir qui obscurcissent l'histoire des grands hommes. Pour donner une juste idée du caractère et du génie de Poussin, il faudrait analyser sa correspondance. On trouve dans ses lettres, avec des réflexions sur ses propres ouvrages, « l'expression de ses prédilections et de ses antipathies; on y trouve certains jugements sur ses contemporains et des préceptes qu'il s'était faits sur la pratique de son art ; on y voit surtout la constance de ses amitiés, la délicatesse et la

(1) Cette maison, placée sur le Monte Pincio, à l'entrée de la rue *Sistina*, et dans le voisinage du palais de l'Académie de France à Rome, sert de corps de garde. Elle était rapprochée des habitations de Claude Lorrain et de Salvator Rosa.

(2) Cette suite « appartient aujourd'hui au duc de Rutland, et elle fait le plus précieux ornement de sa résidence de Belvoir. Malheureusement elle est incomplète : *Le sacrement de la Pénitence* manque depuis longtemps... *Le Mariage*, *Le Baptême* et *L'Extrême-onction* passent pour les mieux conservés et les plus parfaits. La couleur en est encore très-fraîche, et on y sent la première manière de Poussin, quand, loin de négliger le coloris, il imitait, mais bien imparfaitement, l'école vénitienne. » Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*.

(3) Une de ces bacchanales figure dans les galeries du Louvre à côté des tableaux que nous venons de mentionner.

fierté de ses sentiments (1) ». Les premières de ces lettres, adressées pour le plus grand nombre à M. de Chanteloup, sont de l'année 1639, et se rapportent aux négociations entamées pour attirer Poussin en France. Depuis que les derniers Valois avaient initié la France aux splendeurs de l'art italien, les écoles nationales étaient tombées dans un discrédit presque complet. On ne reconnaissait d'autres peintres que ceux que l'Italie avait formés et en quelque sorte adoptés. Aussi les jeunes artistes se précipitaient-ils à l'envi vers cette terre promise des beaux-arts, où pour la plupart ils allaient perdre leurs qualités natives, leur individualité, cette vivacité de sentiment sans laquelle l'art n'est plus qu'un métier. Fort heureusement Poussin avait été préservé de la contagion par la fermeté de son esprit. Alors que chacun se faisait Italien, il étudiait l'art grec et puisait dans l'antiquité ce grand sentiment du beau qui le distingue. Sa réputation franchit enfin les Alpes. Richelieu ne se contenta pas de lui commander quelques tableaux, il voulut que cet homme, qui tenait rang « parmi les plus fameux peintres de l'Italie », vînt illustrer par ses travaux la fin de son règne et continuer la tâche des artistes italiens amenés en France par François Ier. Mais l'unique ambition de Poussin semblait être de poursuivre tranquillement et solitairement sa glorieuse carrière; il ne fallut rien moins pour le décider à venir à Paris que des ordres formels et une lettre du roi lui-même (2).

M. de Chanteloup fut chargé à ce sujet d'une négociation qui ne dura pas moins de deux années, et qui fut l'une des causes du séjour qu'il fit à Rome à cette époque. Le roi accordait à Poussin 3,000 livres pour son voyage, un traitement annuel de pareille somme et un logement aux Tuileries. Au mois de mars suivant (1639) il le nomma son premier peintre. Par ce traité fait pour cinq années il était convenu que Poussin ne peindrait ni voûtes ni plafonds; de son côté il s'engageait à ne travailler pour aucun particulier sans une permission expresse du surintendant des bâtiments.

Il arriva à Paris dans les premiers jours de janvier 1641. Une de ses lettres, du 6 janvier, adressée à Carlo-Antonio del Pozzo, frère du commandeur, nous rend un compte détaillé de la réception qui lui fut faite. Il fut logé « dans un petit palais situé au milieu du jardin des Tuileries »; le cardinal l'embrassa, et, le prenant par la main, lui témoigna un grand plaisir de le voir. Quant au roi, dit encore Poussin, « Sa Majesté, remplie de bonté et de politesse, daigna me dire les choses les plus aimables et m'entretint pendant une demi-heure en me faisant beaucoup de questions. Ensuite, se tournant vers les courtisans, elle dit : « Voilà Vouët bien attrapé. » Ensuite Sa Majesté m'ordonna elle-même de lui faire de grands tableaux pour les chapelles de Saint-Germain et de Fontainebleau.... » Ce n'était pas toutefois pour de pareils travaux qu'on avait fait venir Poussin à Paris. Si nous lui demandons le but de son voyage, il nous répondra, lorsque la première joie de l'accueil qui lui a été fait est passée, lorsqu'il commence à comparer le climat de Paris à celui de Rome et le repos qu'il goûtait dans cette ville aux tracas de sa vie nouvelle, lorsqu'enfin il sent « l'importunité des supérieurs qui ne lui laissent pas un moment libre, » et « le joug qu'il s'est imposé », il nous répondra qu'on l'a fait venir « sans projet arrêté (1) ».

Le but de son voyage était celui-ci : la galerie commencée par Henri IV pour relier le Louvre aux Tuileries venait d'être terminée par Lemercier; les projets de décoration présentés par cet architecte n'ayant pas été approuvés, on avait supposé que Poussin, rempli des idées italiennes, pourrait jouer au Louvre le même rôle que le Rosso et le Primatice à Fontainebleau. Seulement au lieu de laisser cet artiste tout entier au grand ouvrage qu'on lui confiait, le roi, le cardinal, M. de Noyers l'accablèrent de mille travaux divers (2). Mais ce fut surtout l'hosti-

(1) E. Delacroix, *N. Poussin*, dans *le Moniteur* de 1853. Les lettres de Poussin ont été publiées en 1824, en 1 vol. in-8°, de 384 pages, par ordre du gouvernement et sous la surveillance de l'Académie. Malheureusement la copie sur laquelle cette publication a été faite est loin d'être exacte et complète. Depuis, la bibliothèque impériale ayant acquis avec le testament de Poussin cent trente-cinq lettres autographes et vingt copies de lettres de ce grand maître, le gouvernement a confié à M. de Chennevières le soin d'en préparer une nouvelle édition.

(2) « Cher et bien amé, nous ayant été fait un rapport par aucuns de nos plus spéciaux serviteurs, de l'estime que vous vous êtes acquise et du rang que vous tenez parmi les plus fameux et les plus excellents peintres de toute l'Italie, et désirant, à l'imitation de nos prédécesseurs, contribuer autant qu'il nous sera possible à l'ornement et décoration de nos maisons royales, en appelant auprès de nous ceux qui excellent dans les arts et dont la suffisance se fait remarquer dans les lieux où ils semblent les plus chéris, nous vous faisons cette lettre pour vous dire que nous vous avons choisi et retenu pour l'un de nos peintres ordinaires et que nous voulons dorénavant vous employer en cette qualité. A cet effet, notre intention est que, la présente reçue, vous ayez à vous disposer de venir par deçà, où les services que vous nous rendrez seront aussi considérés que vos œuvres et votre mérite le sont dans les lieux où vous êtes, en donnant ordre au sieur de Noyers, surintendant de nos bâtiments, de vous faire plus particulièrement entendre le cas que nous faisons de vous, et le bien et avantage que nous avons résolu de vous faire. — Donné à Fontainebleau, le 15 janvier 1639. »

(1) « La facilité que ces messieurs ont trouvée en moi est cause que je ne puis me réserver aucun moment, ni pour moi ni pour servir qui que ce soit, étant employé continuellement à des bagatelles, comme dessins de frontispices de livres (pour les éditions qu'on imprimait au Louvre) ou projets d'ornements pour des cabinets, des cheminées, des couvertures de livres et autres niaiseries. Quelquefois ils me proposent de grandes choses; mais à belles paroles et mauvaises actions se laissent prendre les sages et les fous..... » (Lettre du 6 avril 1642.)

(2) On attribue à Poussin les bustes qui couronnent encore aujourd'hui la grille d'entrée du château de Vaux-le-Vicomte. Ils furent plus vraisemblablement sculptés pour Fouquet, d'après ses dessins, aussi bien que les *Termes* qui ornent les deux quinconces du parc et qui furent faits à Rome. Les lettres de Poussin (1655) témoignent de ses relations avec le surintendant.

lité de quelques artistes envieux qui devint pour lui une source de dégoût et de chagrin. Vouët le haïssait comme un rival préféré. Lemercier ne lui pardonnait pas le refus qu'on avait fait de ses plans de décoration. Fouquières, chargé de peindre dans la galerie les vues des principales villes de France, refusait de subordonner son travail au plan général. Ils créèrent mille embarras à Poussin. Celui-ci, troublé et redoutant l'effet des intrigues qui s'ourdissaient contre lui, crut devoir se justifier dans un long mémoire adressé à M. de Noyers, mémoire dans lequel en défendant ses projets il critique amèrement le plan de Lemercier. Félibien nous en a conservé de curieux passages. Il ne faut pas croire que Poussin ne rencontra en France que des chagrins et des sujets de plaintes : « Je vous dirai, écrit-il le 21 novembre 1641, que j'ai joui jusqu'à présent d'une bonne santé et j'ai été très-bien traité, honoré et récompensé ; mes ouvrages ont été extrêmement accueillis. Le roi et la reine ont loué le tableau de *La Cène* que j'ai fait pour leur chapelle (1), jusqu'à dire que la vue en était aussi agréable que celle de leurs enfants. Le cardinal a été satisfait des ouvrages que je lui ai faits; il m'en a fait des compliments et m'a remercié en présence de M. Mazarin. » Toutefois les contrariétés qu'il éprouva au sujet des travaux du Louvre ne pouvaient qu'augmenter le désir que Poussin éprouvait de retourner à Rome, désir que l'on voit se manifester dans ses lettres au commandeur dès le mois de septembre. Aussi sollicite-t-il bientôt avec instance la permission d'aller chercher sa femme en Italie avec l'arrière-pensée de ne plus quitter sa chère maison du Pincio. M. de Noyers lui accorda cette permission, sous la réserve de son prochain retour et en exigeant qu'il ferait en sorte qu'en son absence les travaux de la galerie du Louvre seraient activement continués. Poussin promet tout ce qu'on veut, pourvu qu'il parte ; il quitte Paris à la fin de septembre 1642, et arrive à Rome le 5 novembre. Il était accompagné du jeune Le Brun, que son protecteur le chancelier Seguier avait confié à ses soins. Un mois plus tard, Richelieu mourait, Louis XIII le suivait de près dans la tombe, et M. de Noyers était momentanément éloigné des affaires. Ces événements n'étaient pas faits pour encourager Poussin à tenir ses promesses de retour en France. Rien cependant n'était venu lui indiquer un changement de dispositions à son égard. Au contraire, il avait reçu l'assurance de la continuation des travaux du Louvre, et il s'en occupait sans cesse. L'amer souvenir des ennuis qu'il avait éprouvés en France, les inquiétudes que lui faisaient ressentir la santé de sa femme et celle de son beau-frère Jean Dughet, tout le décidait à ne plus reprendre ce joug qu'il avait secoué. Mais s'il était résolu à briser l'engagement qu'il avait pris (1) de rester cinq ans au service du roi de France, il n'entendait pas qu'on se dégageât aussi légèrement de ceux qu'on avait contractés envers lui. La petite maison qu'on lui avait donnée dans le jardin des Tuileries était inhabitée depuis plus de deux ans ; quelqu'un la demandait à la régente. « Vous savez, écrivait-il, qu'ils ont porté l'affaire si avant qu'ils ont obtenu de la reine la permission de s'y établir et de m'en mettre dehors; vous savez enfin qu'ils ont composé de fausses lettres portant que j'avois dit que je ne retournerois jamais en France, afin que ce mensonge décidât la reine à leur accorder plus facilement leur demande. Je suis au désespoir de voir qu'une injustice semblable ne trouve point d'obstacle..... Est-il possible qu'il n'y ait personne qui défende mon droit et qui le veuille défendre contre l'insolence d'un vil laquais? Les François ont-ils si peu de considération pour des concitoyens dont le mérite honore la patrie? Veut-on souffrir qu'un homme comme Samson mette dehors de sa maison un homme dont le nom est connu de toute l'Europe? L'intérêt public ne permet pas qu'il en soit ainsi.... » La promesse de revenir en France n'était, comme tout le reste, qu'un moyen de défense. « Poussin eût été fort en peine si on l'avait pris au mot; si l'on avait offert de lui rendre sa maison, à la condition qu'il l'habiterait. Prenons pour ce qu'ils valent les transports de cette emphatique indignation, et disons *humainement* les choses. Il avait déjà touché cent écus de la vente des meubles (lettre du 15 avril 1644). Il voulait quelque argent aussi de la maison (lettre du 18 juin 1645). N'oublions pas qu'elle lui avait été donnée sa vie durant, et qu'il avait fait en France des travaux qui ne lui furent payés que dix ans plus tard (2).... » Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que Poussin fût insensible à toute vaine gloire. M. de Noyers, après un court éloignement de la cour étant revenu aux affaires, pressa de nouveau Poussin de revenir en France. Celui-ci déclara (26 juin 1644) qu'il n'y désirerait retourner qu'aux conditions de son premier voyage, et non pour achever la galerie, dont il pouvait bien envoyer de Rome les dessins et les

(1) La chapelle de Saint-Germain-en-Laye. Ce tableau avait été l'objet des critiques de tous ceux que la faveur de Poussin inquiétait; on lui adressait également de vifs reproches au sujet de son tableau pour le noviciat des Jésuites ; mais il n'était pas homme à supporter patiemment les attaques : il se défendit non-seulement en justifiant ses compositions, mais encore en adressant à l'école à la mode les reproches les plus vifs et les plus mérités.

(1) « ...Si M. Remy vous a dit quelque chose de mon retour, ce que je lui ai pu dire n'a été que pour amuser ceux qui convoitent ma maison des Tuileries; car, mon cher maître, à vous dire la vérité, Monseigneur étant absent de la cour, je ne saurois, pour quoi que ce fût, penser à retourner en France; et quoique ce pays-ci soit assez menacé de quelque détourbier (bouleversement), je ne saurois penser à en sortir. » *Lettre à M. de Chanteloup*, 8 octobre 1643.

(2) Gandar, *Les Andelys et N. Poussin.*

modèles; qu'il n'irait jamais à Paris pour y avoir l'emploi d'un simple particulier quand on couvrirait d'or tous ses ouvrages. La mort de M. de Noyers et la suspension des travaux de la galerie (1) pendant les troubles de la minorité de Louis XIV lui laissèrent enfin toute tranquillité au sujet de son séjour à Rome, et à partir de cette époque il ne s'occupa plus que de travaux pour des amateurs, presque tous ses amis. Parmi ceux-ci il faut compter au même rang que le commandeur del Pozzo, M. de Chanteloup, pour qui il fit un grand nombre de ses principaux tableaux, notamment la seconde suite des *Sacrements* (2), au moment où son talent était dans toute sa force. Nous ne pouvons indiquer ici, même sommairement, tous les tableaux qu'il fit après son retour à Rome (3). C'est dans le recueil gravé de son œuvre qu'il faut étudier les diverses phases du talent de ce grand peintre. Sa réputation s'était tellement étendue qu'il en était arrivé à ne pouvoir plus suffire aux demandes de ses admirateurs. MM. de Chanteloup, le banquier Pointel, M. Cerisier, l'architecte Le Nôtre, le peintre Stella, son ami et son imitateur, le duc de Richelieu, M. de Mauroi, ambassadeur de France à Rome, Scarron lui-même sollicitent à l'envi ses ouvrages. Mais rien ne trouble la sage régularité de sa vie laborieuse.

Fidèle à la coutume de sa jeunesse, il étudie sans repos les chefs-d'œuvre de l'art antique et les magnifiques paysages qui se déroulent sous ses yeux. « J'ai souvent admiré la passion

(1) Ces travaux ne furent repris que beaucoup plus tard. « M. de Colbert sachant que M. de Boulogne (Louis) peignait fort bien à fresque, lui donna l'ouvrage de la grande galerie du Louvre, que M. Poussin avait commencée et dont une partie avait été brûlée. Il refit cette partie brûlée sur les dessins de M. Poussin, mais ensuite il continua sur ses propres dessins. » *Notice sur L. de Boulogne* par Guillet de Saint-Georges ; dans les *Memoires inédits des académiciens.*

(2) Cette nouvelle suite des *Sacrements*, différente de la première, est considérée par certaines personnes comme lui étant supérieure, et pour l'exécution et pour la composition. Après la mort de M. de Chanteloup, ces tableaux passèrent en Hollande, où ils furent achetés pour le régent moyennant 120,000 livres et vinrent enrichir la galerie que formait ce prince. Lors de la dispersion de la magnifique collection des ducs d'Orléans ; en 1791, les *Sacrements* furent achetés par un Belge, M. Edmond Walkiers, puis cédés par lui au banquier de Laborde-Méréville, et définitivement acquis après le 18 fructidor par le duc de Bridgewater. Un des amateurs les plus éclairés de Paris, M. H. de la Salle, est propriétaire de cinq dessins de cette seconde suite des *Sacrements*. Le musée du Louvre et M. Defer, ancien marchand d'estampes, ont les deux autres en leur possession.

(3) Peu d'artistes ont autant produit que ce maître si réfléchi et si correct. M. L. Dussieux, dans *Les Artistes français à l'étranger*, n'a pas catalogué, d'après les livrets des principales galeries de l'Europe, moins de deux cent quatre-vingt-quatre tableaux et esquisses de Poussin. Les musées français en comptent environ quarante. Il y aurait lieu sans doute de rectifier quelques attributions des faiseurs de catalogues; on pourrait vérifier par exemple si *Le Testament d'Eudamidas*, que la gravure de Pesne a rendu si célèbre, et qui passe pour avoir été perdu dans un naufrage, appartient réellement à la collection du comte de Moltke à Copenhague.

qu'il avoit pour son art, quoiqu'il fût vieux, dit Vigneul-Marville, qui l'avait connu à la fin de sa carrière. Je le voyois fréquemment au milieu des ruines de l'ancienne Rome, dans la campagne ou sur les bords du Tibre (1) esquissant un paysage qui lui plaisoit, et je l'ai rencontré tenant à la main des pierres et des fleurs qu'il rapportoit chez lui pour les copier d'après nature. Je lui demandai un jour comment il étoit arrivé à ce degré de perfection qui lui assignoit un si haut rang parmi les peintres d'Italie. Il me répondit : En ne négligeant jamais rien. »

En 1662 il écrivait à M. de Chanteloup en lui envoyant une *Samaritaine* qu'il destinait à Mme de Chanteloup : « Vous devez considérer que j'y ai employé avec tout ce qui me reste de forces la bonne volonté que j'ai de vous servir. Souvenez-vous des signes d'amitié que j'ai en plusieurs occasions reçus de votre bonté ; j'espère que vous me les continuerez jusqu'à la fin, à laquelle je touche du bout du doigt : je n'en puis plus. » Quatre ans plus tôt, le 15 mars 1658, il avait encore écrit : « Si la main me vouloit obéir, je pourrois, je crois, la conduire mieux que jamais ; mais je n'ai que trop l'occasion de dire ce que Thémistocle disoit en soupirant sur la fin de sa vie, que l'homme décline et s'en va lorsqu'il est prêt à bien faire. Je ne perds pas le courage pour cela ; car tant que la tête se portera bien, quoique la *servante* soit débile, il faudra que celle-ci observe les meilleures et les plus excellentes parties de l'art qui sont du domaine de l'autre. » Cet affaiblissement de la main, ce tremblement dont se plaint Poussin, nous le voyons clairement marqué dans l'exécution des beaux paysages du Louvre, les *Quatre Saisons*, par lesquels il termina sa carrière (1662-1664), et surtout dans quelques dessins tracés d'une main défaillante. En janvier 1665 il écrivait à Félibien : « Je suis devenu trop infirme, et la paralysie m'empêche d'opérer. Aussi il y a quelque temps que j'ai abandonné les pinceaux, ne pensant plus qu'à me préparer à la mort : j'y touche de corps, c'est fait. » Peu de mois après (19 novembre 1665) Poussin, âgé de soixante et onze ans, suivait au tombeau sa femme, qu'il avait perdue à la fin de l'année précédente. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Laurent *in lucina*, sa paroisse, au milieu du concours de la société artistique rassemblée à Rome ; l'Académie de Saint-Luc, dont il était membre, lui rendit les hommages funèbres (2).

(1) Aujourd'hui encore on appelle *promenades et fabriques de Poussin* un endroit de la campagne de Rome sur les bords du Tibre, proche le *Ponte Mole*, où il avait l'habitude de se rendre.

(2) M. de Chateaubriand, ambassadeur à Rome (1828-1829), fit élever un monument à Poussin dans l'église qui avait reçu sa dépouille mortelle. L'épitaphe prétentieuse dans sa concision placée sur ce monument (*F. de Chateaubriand à N. Poussin, pour l'honneur des arts et l'honneur de la France*) fit dire qu'il avait été érigé tout autant en l'honneur du grand écrivain qu'à la mémoire de Poussin. A la fin du dix-huitième siècle

Par son testament, fait peu de temps avant sa mort, il avait défendu qu'on fît aucune cérémonie à son enterrement. Il avait en outre partagé sa fortune, s'élevant à 50,000 livres environ, entre ses parents, établis pour la plupart aux Andelys, et la famille de sa femme (1).

Félibien, secrétaire de l'ambassade française à Rome en 1647, et qui s'était intimement lié avec Poussin, nous retrace son portrait en ces termes : « Son corps était bien proportionné, sa taille haute et droite; l'air de son visage, qui avait quelque chose de noble et de grand, répondait à la beauté de son esprit et à la bonté de ses mœurs. Il avait, il m'en souvient, la couleur du visage tirant sur l'olivâtre, et ses cheveux noirs commençaient à blanchir lorsque nous étions à Rome. Ses yeux étaient vifs et bien fendus, le nez grand et bien fait, le front spacieux et la mine résolue.... Il disait assez volontiers ses sentiments; mais c'était toujours avec une honnête liberté et beaucoup de grâce. Il était extrêmement prudent dans toutes ses actions, retenu et discret dans ses paroles, ne s'ouvrant qu'à ses amis particuliers.... » Cette description se rapporte de tous points à l'image que Poussin nous a laissée de lui-même. Bien qu'à proprement parler ce grand artiste n'ait point formé d'élèves, il n'en doit pas moins être considéré comme le chef de l'école française; il en est certainement la plus éclatante personnification. L'influence qu'il exerçait de son vivant sur la colonie française que la culture des arts réunissait à Rome ne fit que s'étendre après sa mort, et dans le sein de la naissante Académie royale de peinture ces artistes dont il avait surveillé les travaux au profit de son ami M. de Chanteloup, et qu'il gourmandait si vertement, le célébrèrent à l'envi en analysant dans leurs conférences les plus parfaites de ses œuvres (2). On a souvent répété que Poussin avait écrit sur les arts : il n'en est rien (3); quoiqu'il eût « commencé à ourdir des observations sur le fait de la peinture », tout ce que nous avons de lui sur ce sujet se lit dans ses lettres ou dans les récits de Félibien et de Bellori (4).

(1782), l'auteur de l'*Histoire de l'art par les monuments*, Séroux d'Agincourt, avait fait exécuter à ses frais et placer au Panthéon le buste du peintre français (*Pictori gallo*) qui est aujourd'hui au musée du Vatican. En 1851 une statue de ce grand artiste, due à une souscription nationale, a été érigée sur la place des Andelys. Nous devons ajouter que les médailles décernées aux lauréats de l'École des Beaux-Arts portent l'effigie de N. Poussin.

(1) Sur les objets d'art laissés par Poussin, voy. *Archives de l'art français*, I, 6; VI, 236.

(2) *Voy.* le résumé de plusieurs de ces conférences dans les *Mémoires inédits de l'Académie de peinture et de sculpture*.

(3) *Voy.* à ce sujet les *Archives de l'art français*, t. I, 8 et suivantes.

(4) Jean Dughet, l'élève et le secrétaire de Poussin, a pris soin de démentir, dans une lettre du 23 janvier 1666, le bruit que son beau-frère avait écrit « sur la lumière et l'ombre, la couleur et les proportions du corps humain »; et il ajoute que les prétendus ouvrages de Poussin sont tout simplement des copies qu'il a fait faire de divers ouvrages italiens. Ces copies, conservées précieusement comme autographes de Poussin, forment sans doute les volumes signalés par M. Renouard dans le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*. Celui d'entre eux qui appartenait au célèbre bibliophile fait aujourd'hui partie de la riche bibliothèque de M. A.-F. Didot : il a été décrit dans le *Cabinet de l'amateur* (juillet 1861).

Ses œuvres ont été fréquemment reproduites par les principaux graveurs français et étrangers. J. Dughet, Audran, Pierre del Pô, J. Pesne et Claudine Stella les ont surtout rendues avec intelligence (1).

Ce n'est point ici le lieu d'analyser le talent de Poussin, et nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le lecteur curieux d'appréciations aux écrivains qui nous ont fourni les principaux traits de cette notice. Nous ne pouvons toutefois résister au désir de citer quelques lignes d'un juge compétent. « La vie de Poussin, dit M. Eugène Delacroix (2), se réfléchit dans ses ouvrages; elle est dans un accord parfait avec la beauté et la noblesse de ses inventions. C'est un exemple admirable à offrir à ceux qui se destinent à la carrière des arts. Il n'y a rien de plus intéressant que le tableau des luttes que ce grand homme eut à soutenir contre l'adversité et contre l'ignorance avant d'arriver à une célébrité qui semble si souvent aller au-devant des médiocres talents et leur aplanir toutes les difficultés. Quoique sa vie soit très-connue, on peut dire qu'une pareille matière n'est jamais épuisée; il est des sujets sur lesquels on ne se lasse pas de revenir : ce sont ceux qui élèvent l'homme, qui l'encouragent par de nobles exemples, qui lui montrent les grands hommes en butte à la malignité et à l'envie.... »

Poussin, comme nous l'avons vu, a trouvé en lui-même tous les germes de son talent. Loin de se jeter comme presque tous ses contemporains dans la folie des systèmes, il n'imita personne. C'est dans la nature, dans l'art antique et dans son propre fonds qu'il alla chercher ses modèles et ses inspirations : ce fut là sa véritable originalité; c'est en cela qu'il fut vraiment un grand maître. Dans les premiers temps de son séjour à Rome, livré à l'étude de l'art grec et en même temps épris de la couleur des Vénitiens, il fit des tableaux d'une exécution sèche mais pleine de vivacité, rappelant à la fois les œuvres de la statuaire et ses prédilections pour les écoles coloristes. Raphael Mengs pensait sans doute aux ouvrages de cette première manière lorsqu'il appelait les tableaux de Poussin des esquisses et des ébauches. « Un grand nombre des *bacchanales*, le *Saint Jean baptisant le peuple sur les rives du Jourdain* sont de cette manière, dont les *Philistins frappés de la peste* du musée du Louvre nous semblent le plus complet spécimen. A mesure que Poussin approche de son arrivée en France son talent s'élève, s'épure, et après son retour à

(1) Pour les graveurs de Poussin, voy. G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*.

(2) *Moniteur universel*, juin-juillet 1853.

Rome, il est à son apogée. Le tableau de *La Manne* pourrait être cité comme œuvre de transition à cette deuxième manière, caractérisée par la *Rébecca*, *Les Bergers d'Arcadie*, *Diogène*. Enfin, si dans sa vieillesse la main de l'artiste s'alourdit et tremble, si la couleur est triste, son génie devient plus hardi, plus poétique. *La Femme adultère*, l'*Adoration des Mages*, plusieurs paysages et particulièrement *Les Saisons*, ainsi que les dessins tracés d'une main défaillante et conservés au Louvre attestent l'éternelle jeunesse de son esprit.... Novateur hardi, il ne se laissa pas séduire par l'art facile de Vouet, dont la vogue à Paris était immense, et à Rome il demeura français par la pensée, par la forme et par l'exécution (1). » On a quelquefois attribué à Poussin une estampe que M. Robert-Dumesnil a décrite en ayant soin de mettre son lecteur en garde contre l'authenticité d'une telle origine.

H. Harduin.

Eugène Delacroix, *Le Poussin*; *Moniteur*, année 1853. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*.—*Archives de l'art français*. — Cousin, *Du beau, du vrai et du bien*. — E. David, *Discours sur la vie du Poussin*; *Lettres de Nic. Poussin*. — L. Dussieux, *Les artistes français à l'étranger*. — D'Argenville, *Abregé de la vie des plus fameux peintres*. — Félibien, *Entretiens sur la vie des peintres*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*. — Raoul-Rochette, *Discours sur N. Poussin*. — Perrault, *Les Grands hommes de ce siècle*. — Bellori, *Le vite de' pittori*. — Passeri, *Le vite de pittori*. — J. Reynolds, *Discours*. — Baldinucci, *Opere*. — Waagen, *Ouvrages d'art et artistes en Angleterre*, trad. française. — Bouchitté, *Le Poussin, sa vie et son œuvre*. — Delécluze, *Notice*, dans le *Plutarque français*. — Gandar, *Les Andelys et N. Poussin*. — Lambry, *Essai sur la vie et les tableaux de Poussin*. — Maria Graham, *Mémoires sur N. Poussin*. — H. Lemonnier, *Documents relatifs à N. Poussin*, dans l'*Annuaire de la Société philotechnique*, 1858. — Ch. Clément, *N. Poussin* dans la *Revue des deux mondes* 1832, *Magasin pittoresque*, passim.

POUSSINES (*Pierre*), jésuite français, né en 1609, à Laurac (diocèse de Narbonne), mort à Toulouse, le 2 février 1686. Après avoir fait ses études à Béziers, il entra chez les jésuites à Toulouse (1624), et professa dans cette ville et à Montpellier les humanités, la rhétorique, puis l'Écriture sainte. Appelé en 1664 à Rome pour continuer l'*Histoire de la Société*, interrompue par la mort du P. Sacchini, il consacra quelques années à cet ouvrage, et fut ensuite chargé de la chaire d'Écriture sainte dans le collège Romain. Plusieurs personnes illustres lui donnèrent des marques de leur estime, entre autres la reine Christine de Suède et le cardinal Barberini, qui le choisit pour interpréter les œuvres de Pachymère. Poussines fut chargé de donner des leçons de langue grecque au jeune prince Orsini et à l'abbé Albani, depuis pape sous le nom de Clément XI. De retour à Toulouse vers la fin de 1682, il y continua ses travaux malgré l'affaiblissement de sa santé. On a de lui : *Nicetæ Laudatio sanctorum archangelorum Michaelis et Gabrielis*; Toulouse, 1637, in-8°; — *Polemonis sophistæ Orationes*; Toulouse, 1637, in-8°; — *Annæ Comnenæ Porphyrogenetæ Alexias*; Paris, 1651, in-fol.; — *Sancti Nili Opera quædam*; Paris, 1639, in-4°; — *Nicephori Bryennii Commentarii de rebus byzantinis*; Paris, 1661, in-fol.; — *Georgii Pachimeris Michael Palæologus*; Rome, 1666, in-fol.; — *G. Pachimeri Andronicus Palæologus*; Rome, 1669, in-fol.; — *Sancti Methodii Convivium virginum*; Paris, 1657, in-fol.; — *Catena græcorum Patrum in Evangelium secundum Marcum*; Rome, 1673, in-fol.; — *Thesaurus asceticus*; Paris, 1684, in-4°; — *Theophylacti Institutio regia*; Paris, 1641, in-4°. Toutes ces éditions sont accompagnées de commentaires et de notes pleines d'érudition. Le P. Poussines est auteur d'un grand nombre de *Vies* de saints de la Grèce, du Languedoc et de la Gascogne, insérées dans le recueil des Bollandistes; d'une traduction latine des *Lettres de saint François-Xavier*, et d'un grand nombre d'autres ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. Soc. Jesu*.

H. F.

Th. Lombard, *Éloge hist. du P. Poussines*, dans les *Mém. de Trévoux*, novembre 1750, et dans le *Diction. de Moreri*, éd. 1759. — De Baecker, *Biblioth. des écrivains de la Compagnie de Jésus*, t. I.

POUTEAU (*Claude*), chirurgien français, né le 14 août 1724, à Lyon, où il est mort, le 10 février 1775. Fils d'un praticien distingué, qui veilla sur ses premières études, il alla se perfectionner à Paris, et profita si bien des leçons de Jean-Louis Petit, de Ledran, de Morand et d'autres maîtres habiles qu'à vingt et un ans il fut désigné pour remplacer Grassot à l'hôtel-Dieu de Lyon, en qualité de chirurgien major (1745). Deux ans plus tard il entra en exercice, et l'administration reconnut le prix de ses services en le maintenant dans ses fonctions au delà du terme ordinaire. Il mourut à cinquante ans, d'une chute qu'il fit en rentrant chez lui. Pouteau se distingua par la hardiesse des moyens qu'il employait dans les cas graves. Ses observations sur la luxation des tendons et des muscles et sur la formation des abcès au foie à la suite des plaies à la tête, ont donné lieu à de vives controverses, et n'ont pas été confirmées; en revanche, sa prédilection pour le moxa a été justifiée par l'expérience, et on a adopté ses préceptes relatifs à la cautérisation des plaies affectées de pourriture. Ses travaux sur la taille ne sont pas moins remarquables. On a de lui : *Essai sur la rage*; Lyon, 1763, in-8°; — *La Taille au niveau*; Avignon, 1765, in-8°; — *Œuvres posthumes*; Paris, 1783, 3 vol. in-8°, où l'on a reproduit ses *Mélanges de chirurgie*, impr. en 1760 (Lyon, in-8°).

J. Colombier, *Notice*, à la tête des *OEuvres posth.* — *Biog. méd.*

POUVILLON (*Antoine* de), religieux français, né en 1560, à Béthune, mort en avril 1606, à Cambrai. Il prit l'habit des chanoines régu-

(1) F. Villot, *Notice*.

liers de Saint-Aubert à Cambrai, et fut chargé de différentes missions relatives aux intérêts de son ordre en Espagne, à Bruxelles et à Rome. En 1596, il fut élu abbé du couvent de Saint-Aubert. On a de lui : *Traité de la nature des viandes et du boire* (Arras, 1596, in-8°), trad. de l'italien de Pisanelli, et quatre ouvrages inédits retrouvés dernièrement par M. Le Glay dans les archives de Cambrai.

D'Héricourt et Caron, *Bibliogr. arrageoise*. — Le Glay, *Notice*. — Paquet, *Memoires*, X, 326.

POWELL (*Edward*), controversiste anglais, mort le 30 juin 1540. Élevé à Oxford, et regardé comme l'un des ornements de l'université, il fut pourvu de divers bénéfices, et devint chanoine des églises de Salisbury et de Lincoln. Sa réputation était si grande que Henri VIII le chargea de réfuter Luther, ce qu'il fit dans l'ouvrage intitulé : *Propugnaculum summi sacerdotii evangelici ac septenarii sacramentorum numeri* (Londres, 1523, in-4°). On a encore une lettre adressée au nom de l'université d'Oxford au roi pour le féliciter du choix qu'il avait fait d'un si digne défenseur de la religion. Mais Henri VIII ne lui pardonna point d'avoir osé prendre à la fois la défense de Catherine d'Aragon et du saint-siége : il fut poursuivi, pendu, puis écartelé à Smithfield. Son traité *De non dissolvendo Henrici regis cum Catharina matrimonio* a été, dit-on, imprimé; mais on n'en connaît aucun exemplaire.

Chalmers, *General biogr. dict.*

POWELL (*David*), historien anglais, né vers 1552, dans le Denbigh, mort en 1598. Il fit ses études à Oxford, prit les ordres en 1576, et obtint plusieurs bénéfices dans le pays de Galles. On a de lui : *Caradoc's History of Cambria, with annotations;* Londres, 1584, in-4°, et 1697, 1774, in-8° ; trad. en allemand : non-seulement il a terminé la version anglaise entreprise par Humphrey Lloyd, mais il a corrigé l'ouvrage, l'a annoté et y a ajouté le récit des événements depuis 1282 jusqu'au règne d'Élisabeth; — *Annotationes in* Itinerarium Cambriæ de Giraldus Cambrensis; ibid., 1585; — *Pontici Virunnii Historia britannica;* ibid., 1585, in-8°.

Son fils, *Gabriel* Powell, mort en 1611, à trente-six ans, fut, selon Wood, un prodige de science. Ses écrits sur l'histoire ecclésiastique et sur la controverse lui procurèrent une grande réputation parmi les puritains. L'évêque de Londres, Vaughan, l'avait appelé auprès de lui en qualité de chapelain.

Un autre Gallois, Powell (*Griffith*), fut principal du collége de Jésus à Oxford, et mourut en 1620. Il a laissé en latin l'analyse annotée de deux traités d'Aristote : *De demonstratione* et *De sophisticis elenchis;* Oxford, 1594, 2 vol. in-8°, réimpr. en 1598 et en 1664.

Wood, *Athenæ oxon.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

*POWERS (*Hiram*), sculpteur américain, né à Woodstock (État de Vermont), le 29 juillet 1805. Fils d'un petit fermier, chargé de famille, il ne reçut que des éléments d'instruction, et de bonne heure fut obligé de pourvoir à ses besoins. Il vint à Cincinnati, et fut successivement commis dans un hôtel, un magasin et chez un horloger. Quoique cette dernière branche lui plût, il aspirait plus haut. Ayant fait connaissance d'un sculpteur prussien, alors chargé de faire le buste du général Jackson, il prit quelques leçons dans l'art de modeler. Ses progrès furent rapides. Il sentit qu'il avait trouvé sa vocation, et il exécuta des bustes d'un mérite réel. Ces succès le mirent en relation avec le *Museum* de Cincinnati, où il fut employé plusieurs années. En 1835, il se rendit à Washington, et y passa deux ans à faire les bustes des personnages éminents de l'époque. Mais son ambition était d'aller en Italie pour se perfectionner. Grâce à la libéralité d'un Américain, il put enfin partir pour Florence (1837). Tout en continuant à modeler des bustes, il s'occupa d'une œuvre purement idéale, la statue d'*Ève*, qui lui mérita les éloges de Thorwaldsen, alors de passage à Florence (1338). Il produisit ensuite l'*Esclave grecque*, la plus connue et la plus admirée de ses œuvres. Elle a été exposée dans les divers États de l'Union par un spéculateur, et on l'a vue également à Londres au palais de Cristal (1851). On en a fait deux copies. Ses autres ouvrages sont : *Le jeune pêcheur*, une *Statue de Calhoun* pour la ville de Charleston, une *Tête d'étude de Proserpine*, et parmi les bustes les plus remarquables ceux de Webster, Adams, Calhoun, de Marshall, etc. Il réside toujours en Italie. J. C.

American Encyclopædia and biography. — *Men of the time.*

POWNALL (*Thomas*), publiciste anglais, né en 1722, à Lincoln, mort le 25 février 1805, à Bath. Nommé en 1745 secrétaire du comité de commerce, il passa en 1753 dans les colonies d'Amérique, et représenta en 1754 au gouvernement les conséquences funestes que pouvait avoir la réunion du congrès d'Albany; sa prévoyance ne fut point trompée, car ce congrès servit plus tard d'encouragement et de modèle à celui qui proclama l'indépendance. Bien qu'il n'eût pas réussi à faire agréer le plan qu'il avait proposé, il accepta les fonctions de gouverneur dans le Massachusetts (1757), le New-Jersey et la Caroline du sud (1759). Rappelé sur sa demande en 1761, il devint directeur général du bureau de contrôle; mais ayant obtenu en même temps le rang de colonel, il alla faire deux campagnes dans l'armée anglaise qui opérait en Allemagne sous les ordres du prince Ferdinand. En 1768 il entra dans la chambre des communes, y combattit de tout son pouvoir les mesures destinées à entretenir la guerre d'Amérique, et résigna son mandat en 1780, pour se retirer à Bath. Pownall avait l'intelligence prompte et vigoureuse, un fonds peu commun de connaissances et parfois

des opinions singulières. Il faisait partie de la Société royale de Londres et de celle des Antiquaires. Parmi ses nombreux écrits, dont la plupart concernent les affaires politiques, nous citerons : *Administration of the british colonies;* 5e édit.; Londres, 1774, 2 vol. in-8°;— *Treatise on the study of antiquities;* ibid., 1782, in-8°; — *Notices and descriptions of antiquities of the Provincia romana of Gaul;* ibid., 1787, in-4°. On lui attribue aussi, avec quelque vraisemblance, *Intellectual physics, an essay concerning the nature of being* (1803, in-4°).

Son frère, *John* POWNALL, s'occupa également de travaux d'archéologie, et mourut le 17 juillet 1795.

Nichols, *Literary anecdotes.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

POYET (*Guillaume*), chancelier de France, né vers 1474, aux Granges, paroisse de Saint-Remi de la Varanne (Anjou), mort en avril 1548. Il était fils de Gui Poyet, avocat à Angers et échevin perpétuel. Après avoir étudié dans les plus célèbres universités du royaume, il parut avec éclat au parlement de Paris, et son éloquence fit tant de bruit que Louise de Savoie, mère de François Ier, le choisit, en 1521, pour soutenir ses prétentions dans le procès qu'elle avait intenté au connétable de Bourbon. Cette cause, où il déploya une habileté singulière, devint l'origine de sa haute fortune. Pourvu en 1531 de la charge d'avocat général et en 1534 de celle de président à mortier, il fut nommé en 1538 chancelier, en remplacement d'Antoine du Bourg, mort par accident. Dans l'intervalle il avait assisté à l'entrevue que François Ier avait eue avec le pape Clément VII à Marseille (1533), puis il avait tenté en vain de faire valoir les droits de ce prince sur une partie des États du duc de Savoie (1535). Servilement dévoué aux intérêts de la cour, il employa toutes sortes de moyens de se procurer de l'argent. Au reste, Poyet professait en politique des maximes funestes, que le vertueux Du Châtel réfuta un jour avec indignation devant le roi; selon lui, le souverain, étant le maître absolu des biens de tous ses sujets, avait le droit de les faire rentrer dans ses mains par telle voie que bon lui semblait. C'était du reste un homme de haute capacité : avec autant de talents, il n'avait pas plus de moralité que Duprat, son devancier, qu'il avait pris pour modèle. Son passage à la chancellerie fut signalé par une réforme fameuse de l'administration de la justice : nous voulons parler de l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539), appelée par ses contemporains *la Guillelmine;* entre autres dispositions, il y défendait aux juges ecclésiastiques de s'immiscer dans les affaires civiles; il établissait des registres de baptêmes et de décès dans chaque paroisse, et il rendait obligatoire dans les tribunaux l'emploi de la langue française, à l'exclusion de toute autre; à côté de cette utile amélioration se trouvaient des dispositions d'une certaine rigueur sur la procédure en matière criminelle. La rupture de l'alliance avec Charles-Quint avait ruiné le crédit du connétable de Montmorency à la cour; mais avant de se retirer ce dernier avait tramé, avec l'aide du chancelier, dont il avait fait sa créature, la perte de l'amiral Chabot de Brion, son rival. Le roi, irrité, dit-on, de l'affection un peu trop tendre que la duchesse d'Estampes témoignait à l'amiral, le fit conduire au château de Melun; mais ce ne fut que dix-huit mois plus tard, par lettres patentes du 3 novembre 1540, qu'il soumit son procès à une commission extraordinaire. Poyet la composa de juges choisis arbitrairement dans divers parlements, la présida lui-même, et s'il n'en obtint point un arrêt de mort, il fit condamner Chabot à 1,500,000 livres d'amende et de dommages-intérêts (8 février 1541) (1). La disgrâce du connétable suivit de près; mais cette sentence, poursuivie avec tant d'acharnement, ne reçut point d'exécution, grâce à l'influence de Mme d'Estampes, et l'amiral fut bientôt réhabilité, et même rétabli dans toutes ses dignités (mai 1542). Poyet ne tarda pas à subir la peine des représailles (2). Arrêté le 1er août 1542 et enfermé à la Bastille, il fut traité comme il avait lui-même traité Chabot : commission arbitrairement formée, dont le président reçut d'avance la promesse d'une part des dépouilles de l'accusé, déposition du roi comme témoin à charge, bref tous les incidents du procès de l'amiral se renouvelèrent dans le sien. On l'avait oublié près de trois ans dans sa prison. Le 24 avril 1545, par un arrêt, conçu en termes très-vagues, il fut dégradé de la charge de chancelier (que l'on donna à François Olivier), déclaré inhabile à tenir jamais office royal, et condamné à cent mille livres parisis d'amende envers le roi. François Ier montra beaucoup de colère d'un arrêt si peu rigoureux. « Dans ma jeunesse, dit-il à ce sujet, j'avais ouï dire qu'un chancelier perdant son office devait perdre la vie. » Poyet paya l'amende, et reprit au barreau du parlement ses fonctions d'avocat. Il mourut haï et méprisé, mais non dans le besoin, puisque, d'après son propre aveu, il jouissait encore, après s'être acquitté envers le roi, de 10,000 livres de rente et de deux abbayes. A plus de soixante ans il avait reçu l'ordination sacerdotale, dans l'espoir d'obtenir un jour le chapeau de cardinal. P. L.

Hist. du chancelier Poyet; Londres, 1776, in-8°. —

(1) Poyet s'était fait assurer d'avance par le roi une partie des biens qui seraient confisqués sur l'accusé. Pourtant il avait, l'année précédente, interdit cet odieux abus et déclaré indignes de toute munificence royale ceux qui obtiendraient de semblables faveurs.

(2) Ce qui causa sa chute, ce fut, dit-on, d'avoir refusé deux grâces injustes à la maîtresse du roi et à Marguerite de Navarre, sa sœur. Il est difficile d'admettre un tel scrupule chez un homme qui s'était élevé en flattant sans cesse les passions des grands; sa conduite dans le procès de Chabot, jointe à la haine que lui avait vouée Mme d'Estampes, étaient des motifs suffisants de sa ruine.

Gaillard, *Hist. de François Ier*, et *Continuation de l'Hist. de France* par Velly. —Sismondi, *Hist. des Français*, XVI et XVII. — Isambert, *Ordonnances des rois de France*, XII.

POYET (*Bernard*), architecte français, né à Dijon, le 3 mai 1742, mort à Paris, le 6 décembre 1824. Élève de De Wailly, il fut envoyé comme premier prix en Italie, et fut employé par le gouvernement napolitain. De retour dans sa patrie, il fut successivement architecte du duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'université, du corps législatif, du ministère de l'intérieur, membre du conseil des bâtiments civils, et de l'Académie des beaux-arts. Ce fut lui qui transporta au milieu du marché des Innocents la gracieuse *fontaine de Jean Goujon*, l'ajusta sur quatre faces et la compléta si heureusement dans cette ordonnance. Il est l'auteur du *frontispice* dodécastyle d'ordre corinthien qui décore le palais du Corps législatif. Il a laissé de nombreux plans dans lesquels se déploient une fécondité et une fougue d'imagination presque sans exemple; malheureusement la bizarrerie y domine plus souvent que le goût; tels sont les projets de *l'église Saint-Sauveur;* d'une colonne colossale renfermant un muséum en spirale intérieur; d'un cirque national destiné aux fêtes publiques, etc. Poyet a publié un grand nombre d'ouvrages relatifs à sa profession, dont les principaux sont : *Mémoires sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'hôtel-Dieu de Paris;* Paris, 1785-1786, in-4°; — *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé;* Paris, 1820, in-4°; — *Sur un nouveau système de ponts en bois et en fer forgé..... comparé avec les ponts ordinaires, pour la durée, la solidité et l'économie;* Paris, 1821 et 1822, in-4° et in-fol. A. Ds.

Vaudoyer, *Discours prononcé sur la tombe de Poyet;* dans le *Moniteur universel* du 16 décembre 1824. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1824.— Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie des contemporains* (1824). — Quérard, *La France littéraire*.

POYNET (*John*), prélat anglais, né vers 1516, dans le Kent, mort le 11 avril 1556, à Strasbourg. Outre la bonne éducation qu'il reçut à Cambridge, il apprit l'italien et le flamand, se rendit habile dans les mathématiques et construisit dans sa jeunesse une horloge dont le mécanisme compliqué fit l'admiration de Henri VIII et de la cour. Il était docteur en théologie et chapelain de l'archevêque Cranmer lorsqu'à l'âge de trente-trois ans il devint évêque de Rochester (1549). En 1551 il remplaça à Winchester Gardiner, qui venait d'être déposé, et fut désigné pour travailler au nouveau code de lois ecclésiastiques. Son zèle incessant pour la réforme lui valut ces dignités; il la défendit en chaire et dans ses livres, en exprima les doctrines dans son catéchisme, qui fut adopté et qui prit le nom de *King Edward's Catechism* (1553), et il en fut aussi l'une des victimes. Lors de l'avénement de Marie Tudor, il se retira à l'étranger, soit qu'il eût, selon Dodd, trempé dans la rébellion de Wyatt, soit, d'après Strype, qu'on l'eût privé de son siége pour s'être marié. Nous citerons encore de lui : *Defence for marriage of priests* (1549, in-8°); *Short treatise of politic power* (1556, in-8°), réimpr. en 1639 et en 1642; et *De eucharistia* (1557, in-8°).

Strype, *Life of Cranmer*. — Dodd, *Church history*. — Fuller, *Worthies of England*. — Milner, *Hist. of Winchester*, I, 346.

POZZETTI (*Pompilio*), littérateur italien, mort vers 1816, à Florence. Après avoir professé l'éloquence, il devint conservateur de la bibliothèque de Modène, et fit paraître dans les journaux de Pise et de Padoue des articles d'archéologie et d'histoire littéraire. Nous citerons de lui : *Due dissertazioni sopra la vita di Lorenzo de' Medici da G. Roscoe* (Bologne, 1810, in-8°), et les *Éloges* historiques de Ridolfino Venuti (Florence, 1789, in-8°), de Spallanzani (Parme, 1800, in-4°), d'Affò (ibid., 1800, in-8°), et du P. Stanislao Canovai (Florence, 1812, in-8°).

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

POZZI (*Giuseppe*), littérateur italien, né en 1692, à Bologne, où il est mort, le 2 septembre 1752. Du collége des jésuites il passa dans l'université de Bologne, y fut reçu en 1717 docteur en médecine, et y donna des leçons d'anatomie. En 1740 il obtint du pape Benoît XIV le titre de son médecin extraordinaire. Bien qu'il se soit appliqué toute sa vie à l'étude de sa profession, il se délassait dans le commerce des Muses : doué d'un esprit plein de vivacité, il excellait à composer des pièces facétieuses ou plaisantes. Le P. Casalini a donné un recueil de ses vers (*Poesie;* Venise, 1776, 3 vol. in-8°,), auquel on a ajouté un quatrième volume, sous la rubrique de Londres (*Rime piacevoli;* même date, in-8°). Comme praticien, Pozzi a publié : *De ambigue prolatis in judicium criminationibus* (Bologne, 1742, in-4°), et plusieurs opuscules où, parmi quelques idées fausses ou bizarres, on trouve des expériences bien faites sur la régénération de l'humeur aqueuse. Il faisait partie de l'institut de Bologne, qui en 1748 l'avait élu pour président.

Son fils, *Cesareo-Giuseppe* Pozzi, abbé du Mont-Olivet, et conservateur de la bibliothèque impériale de Bologne, publia divers ouvrages, et mourut le 25 août 1782.

Belvisi, *Scrittori bolognesi*, 90 et suiv. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

POZZO (*Modesta*), dame italienne, née en 1555, à Venise, où elle mourut, le 2 novembre 1592. Un an après sa naissance elle perdit son père et sa mère, qui moururent de la peste; confiée aux soins de son aïeule, elle fut élevée dans un couvent de Venise, et, grâce à une mémoire prodigieuse, elle y acquit en peu de temps des connaissances étendues en géographie et en histoire. Avec la même facilité elle se rendit fort habile dans la musique et le dessin. A dix-sept ans elle épousa Filippo Giorgi, avocat général près le tribunal des eaux. Lorsqu'elle se mit à

écrire, elle changea son nom contre celui de *Fonte*, qui en est à peu près la traduction, et sous lequel on la connaît. On a de cette dame : *Il Floridoro;* Venise, 1581, in-4° : poëme en treize chants; — *La Passione del Christo, in ottava rima;* ibid., 1582, in-12, fig.; — *La Resurrezione di Christo;* ibid., 1592, in-4°; — *Il Merito delle donne;* ibid., 1600, in-4°.

G.-N. Daglioni, *Notice* à la tête du *Merito delle donne.*

POZZO (Le P. *Andrea*), architecte et peintre de l'école milanaise, né à Trenté, en 1642, mort à Vienne, en 1709. Ayant commencé ses études artistiques dans sa patrie et à Milan sous des maîtres médiocres, il travailla seul avec une telle ardeur après être entré à l'âge de vingt-trois ans dans l'ordre des Jésuites, qu'il ne tarda pas à se faire la réputation d'un maître habile. Copiant les meilleurs ouvrages des écoles vénitienne et lombarde, il devint bon coloriste. Envoyé à Rome par ses supérieurs, il eut ainsi l'occasion de se perfectionner dans l'art du dessin, sinon d'après l'antique, qu'il négligea malheureusement, au moins d'après les ouvrages de Raphael et de Polydore de Caravage. Il passa ensuite à Gênes, à Turin et dans d'autres villes du Piémont, laissant partout de grandes compositions à fresque, dans lesquelles il paraît s'être proposé l'imitation du style de Rubens. Il peignit peu à l'huile, n'aimant pas à se plier à la lenteur de ce genre de peinture, et cependant on raconte que même par ce procédé il fit en quatre heures le portrait d'un cardinal. Parmi ses tableaux, nous citerons seulement : à Rome, un *Saint Augustin*, *La Vierge et plusieurs saints* à Saint-Joseph, un *Saint Bernard Tolomei* à Sainte-Françoise-Romaine, et une *Annonciation* à Saint-Étienne-le-Rond; à la galerie de Florence, le *portrait d'un jésuite*, et au musée de Dresde *L'Enfant Jésus couché sur la croix*. Malgré des qualités réelles, ni ses tableaux à l'huile ni ses compositions à fresque n'eussent assuré au P. Pozzo parmi les maîtres de son temps le rang distingué qu'il dut à ses peintures de perspective et d'ornements, bien que dans ce genre son goût ait été loin d'être irréprochable; la voûte de l'église Saint-Ignace à Rome est une œuvre vraiment étonnante sous beaucoup de rapports, et reçut de vifs éloges de Ciro Ferri et Carlo Maratta. « Dans ces voûtes, dit Quatremère de Quincy, non-seulement l'architecture, ses formes et ses membres ont disparu sous la vaste composition imaginée par le peintre, mais on y voit encore une nouvelle architecture feinte s'élever sur la réelle, et d'énormes groupes de colonnes semblent de toutes parts, excepté d'un seul point de vue, prêts à s'écrouler sur la tête du spectateur. On cite l'ouvrage de Pozzo au Jésus comme le plus notable exemple des abus où peut tomber dans les édifices le génie de la peinture décorative quand il n'est ni comprimé ni réglé par les lois sévères de l'harmonie architecturale. » Le P. Pozzo exécuta d'autres travaux du même genre, et surtout des coupoles feintes de la plus complète illusion à Arezzo, à Montepulciano, à Mondovi, à Modène, à Turin, et enfin à Vienne, où il avait été appelé par l'empereur Léopold et où il termina sa carrière.

Non content de s'être fait connaître par sa prodigieuse habileté d'exécution et la fécondité inépuisable de son imagination, le P. Pozzo voulut se rendre utile aux peintres d'ornements, aux *Quadraturisti*, en publiant à Rome, en 1693 et 1702, son fameux traité de perspective, *Prospettiva de' pittori ed architetti*, en deux volumes in-fol., enrichis de nombreuses planches. Versé dans ce genre de peinture, il n'est pas étonnant que le P. Pozzo se soit trouvé tout préparé aux entreprises architecturales. Il posait en axiome que *le bon peintre était toujours bon architecte;* mais il prouva par ses œuvres que ce prétendu axiome était loin d'être une vérité incontestable. Aussi Milizia a-t-il pu dire avec justice de l'autel de Saint-Ignace dans l'église de Jésus : « Cet autel est le plus riche de Rome, et peut-être de toute l'Europe; mais il est encore plus étrange que riche. » Ce jugement peut s'appliquer également aux autres œuvres du P. Pozzo, telles que l'autel de Saint-Louis de Gonzague dans l'église Saint-Ignace de Rome, et celui de Saint-Sébastien à Vérone. Il suffit en effet d'ouvrir son traité de perspective pour se convaincre de son mauvais goût et apprécier ses extravagances architecturales. « C'est là, ajoute Quatremère de Quincy, qu'on voit porter au dernier point ce qu'on pourrait appeler la *caricature de la bizarrerie*. C'est une *congeries* de piédestaux sur piédestaux, de colonnes portées sur des consoles, de formes en ondulations, de frontons écrasés, de figures baroques, de colonnes torses transformées en serpents, de colonnes supportées assises, etc. » En un mot, le P. Pozzo complète la malheureuse trinité dont le Borromini et le P. Guarini furent les deux autres personnes, et qui eut sur l'architecture du dix-septième siècle une si déplorable influence.

Ses principaux élèves furent le P. Ramignani, Alberto Carlieri et Antonio Colli. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Milizia, *Memorie degli architetti antichi e moderni*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'architecture*.

POZZO (*Cassiano* DAL), magistrat italien, né en 1498, mort en 1578, à Turin. Admis en 1518 dans la magistrature, il devint conseiller intime de Charles III, duc de Savoie; il accompagna ce prince dans la guerre qu'il soutint contre la France, défendit Nice en 1543 contre l'attaque du fameux Barberousse, et le força, après une opiniâtre résistance, de reprendre la mer. Employé par Emmanuel-Philibert dans plusieurs missions importantes, il reçut pour récompense de ses services la présidence du sénat de Turin.

On a de lui : *Additiones ad communes doctorum opiniones* (Turin, 1545, in-4°), et *Additiones ad Bartolum* (ibid., 1577).

Pozzo (*Carlo-Antonio* DAL), neveu du précédent, né le 30 novembre 1547, à Turin, mort en 1607, à Pise, eut pour protecteur le cardinal Bobba, qui l'emmena en 1574 à Rome, où il acheva ses études. Après avoir occupé quelques dignités à la cour de Toscane, il fut nommé à trente-cinq ans archevêque de Pise (1582). C'était un des plus savants et des plus pieux prélats de son temps; il employa tous ses revenus à des œuvres de charité. D'après Ughelli, il a écrit quelques ouvrages, où l'on remarque beaucoup d'érudition et que l'on conservait en manuscrit à Florence et à Pise.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI. — Ughelli, *Italia sacra*.

POZZO (*Cassiano* DAL), antiquaire italien, né en 1584, à Turin, mort à Rome, à la fin de 1657. Après avoir reçu de son oncle, archevêque de Pise, une commanderie dans l'ordre de Saint-Étienne, il fut nommé juge suprême à la cour de Sienne. Mais son goût pour les arts l'entraîna bientôt à Rome. Son cabinet d'antiquités fut un des plus considérables, et les objets qu'il contenait furent retracés avec le plus grand soin dans vingt-trois volumes in-fol. qui faisaient partie de sa collection. Il se plaisait à donner aux artistes toutes facilités de se former au goût de l'antique, et Poussin, qu'il estimait particulièrement, eut des preuves nombreuses de sa générosité. Ce fut pour lui que cet artiste peignit sa première suite des *Sept sacrements*. Dans un voyage que le chevalier del Pozzo fit en France et en Espagne, à la suite du cardinal légat Barberini, il se lia avec les savants les plus distingués. A son retour il s'occupa de la conservation de la *Mosaïque* de Palestrine. La bibliothèque Mazarine lui dut, par l'entremise de Naudé, un grand nombre de livres rares et précieux et de manuscrits orientaux. S. R.

Carlo Dati, *Elogio del Pozzo*.

POZZO (*Girolamo*, comte DAL), architecte italien, né en 1718, à Vérone. Maître d'une fortune considérable, qu'il tenait de ses ancêtres, il étudia le dessin et l'architecture, et, dans l'unique dessein d'obliger ses amis, fournit de nombreux plans de fabriques de toutes espèces. Il s'était fait, par une heureuse imitation de Sammichele et de Palladio, un style plein d'harmonie, de goût et de grandeur. On cite comme ses meilleurs ouvrages la villa des comtes Trissino, dans le Vicentin, et une église située dans le marquisat de Castellano, près de Mantoue. Il avait composé deux ouvrages fort estimés, l'un *Sur l'architecture civile*, l'autre *Sur les théâtres des anciens*, et que par modestie il ne voulut pas mettre au jour.

Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon*.

POZZO (*Ferdinand*, comte DAL), publiciste italien, né le 25 mars 1768, à Moncalvo (Piémont), mort le 29 décembre 1843, à Turin. Appartenant à la famille des précédents, il fit de bonnes études au collége des nobles, à Turin, et y fut en 1788 nommé répétiteur en même temps qu'il recevait le grade de docteur en droit. De là il passa dans la magistrature; s'étant rallié aux idées françaises, il dirigea un des bureaux de législation auprès du gouvernement provisoire, et en 1801 il fut attaché comme premier substitut au tribunal d'appel de Turin. Élu député au Corps législatif français (1803), il se distingua par sa profonde connaissance du droit romain, et travailla à la rédaction du célèbre *Répertoire* de Merlin (de Douai). Après avoir figuré comme maître des requêtes au conseil d'État, il devint premier président de la cour impériale de Gênes (1809), chevalier de la Légion d'honneur et baron de l'empire. Nommé membre du gouvernement extraordinaire qui administrait les États de l'Église, il se conduisit avec assez de prudence et d'habileté pour que Pie VII crût devoir retirer à son égard les censures qu'il avait prononcées contre tous ses collègues. En 1813 il reprit son poste à Gênes, et fut destitué peu de temps après le retour du roi Victor-Emmanuel. La révolution de 1821 obligea ce prince à abdiquer en faveur de Charles-Félix, son frère; on proclama la constitution d'Espagne, et dal Pozzo entra dans le cabinet formé par le régent avec le portefeuille de l'intérieur (14 mars 1821). Un mois plus tard il quitta le Piémont pour échapper à la réaction qui venait de renverser le régime libéral, et résida successivement à Genève, à Londres et à Paris. Il ne lui fut permis qu'en 1837 de revenir dans sa patrie. Outre plusieurs écrits politiques de circonstance, rédigés tantôt en anglais ou en français, tantôt dans sa propre langue, il a publié : *Opuscoli d'un avvocato milanese, originario piemontese*; Milan, 1819, 6 vol. in-8°; — *Observations sur le régime hypothécaire établi en Sardaigne par l'édit du* 16 *juillet* 1822; Paris, 1823, in-8°; — *Catholicism in Austria, or an epitome of the austrian ecclesiastical law*; Londres, 1827, in-8°; — *Essai sur les anciennes assemblées nationales de la Savoie, du Piémont et des pays annexés*; Paris, 1829, in-8°; — *Della Felicità che gl' Italiani possono e dobbono dal governo austriaco procacciarsi*; Paris, 1833, in-8°; ibid., 1834, in-8°, en français : il cherche à prouver aux Italiens que, loin de chercher à secouer le joug de l'Autriche, ils devraient se réunir à elle seule et en attendre l'avenir et l'unité de leur pays; — *Insigne mensonge de J.-B. Marochetti dans un livre qu'il vient de publier, ayant pour titre* L'Italie, ce qu'elle doit être, etc.; Paris, 1837, in-8°. P.

Biog. nouv. des Contemp.

POZZO DI BORGO (*Charles-André*, comte), célèbre diplomate d'origine corse, né à Alala, près d'Ajaccio, le 8 mars 1764, mort à Paris, le 15 février 1842, appartenait à une noble

et ancienne famille de l'île de Corse (1). Dirigée d'abord par un récollet, le P. Antonio Grossetto, son éducation fut achevée à l'université de Pise. De retour en Corse, il se trouva en relations intimes avec Napoléon et son frère Joseph. Pendant qu'ils se livraient ensemble aux premiers rêves d'ambition, le célèbre Paoli après un exil de vingt ans rentrait en Corse (1790) et était acclamé général de la garde civique de l'île. L'amitié de Paoli s'ouvrit à Pozzo di Borgo, qui s'était distingué par ses travaux de cabinet et son élocution brillante. La famille Bonaparte fut blessée de cette préférence, à laquelle elle se croyait de justes titres. Dès ce moment commença cette lutte, qui au milieu d'événements extraordinaires devint presque un duel d'homme à homme entre l'habile diplomate et le grand capitaine. Déjà lorsqu'un décret du 30 novembre 1789 eut déclaré, sur la demande de Saliceti, appuyée par Mirabeau, que la Corse serait régie par la même constitution et les mêmes lois que le reste du territoire français (2), Pozzo avait été chargé d'aller en remercier l'Assemblée constituante au nom de ses compatriotes, qui lui confièrent en septembre 1791 le mandat de les représenter à l'Assemblée législative. Il s'y distingua dans le comité diplomatique, et y prononça, le 16 juillet 1792, un discours unanimement applaudi, pour engager le roi à repousser par la force des armes tout ennemi de la nation francaise. Entraîné dans le mouvement de cette époque comme le furent les plus grands esprits, Pozzo ne séparait cependant pas le développement de la liberté du principe, réputé également salutaire, de la monarchie héréditaire, et était en relations avec Louis XVI; son nom fut trouvé dans les papiers de l'infortuné monarque par un de ses compatriotes, Arena, chargé de les dépouiller après le 10 août. Ce fait suffit pour le dénoncer comme suspect et l'obliger de rentrer en Corse, où, quoique proscrit et jugé mort civilement, le vœu populaire l'appela, en 1793, au timon des affaires avec le célèbre Paoli (3). La Corse resta soumise à un gouvenement mixte, moitié national, moitié anglais; Pozzo fut nommé à la présidence du conseil d'État et de plus secrétaire d'État. Il organisa toute l'administration de l'île, et s'en acquitta avec habileté. Mais la haine que nourrissaient contre lui les villes, toutes favorables à la France, l'obligea de renoncer à ses fonctions, même avant le départ des Anglais. Les victoires de Bonaparte en Italie précipitèrent la crise en Corse. La domination anglaise fut renversée et avec elle le gouvernement (octobre 1796). Pozzo, obligé de s'enfuir en Angleterre, fut inscrit sur la liste des émigrés et ses biens furent confisqués. En 1798 il se rendit à Vienne, où il fut mêlé aux intrigues politiques; en 1803 il entra au service de la Russie, et se voua entièrement à la diplomatie. Il avait à un haut degré la pénétration de l'esprit et la souplesse de caractère, et ses qualités naturelles s'étaient développées par l'étude des faits et l'expérience des hommes et des choses.

En 1804 il réussit à convaincre l'empereur Alexandre de la nécessité d'entrer dans une ligue qui avait pour but l'indépendance de la Suisse, la restitution de ses États de terre ferme au roi de Sardaigne, la constitution, en faveur du prince d'Orange, d'un royaume composé de la Belgique et de la Hollande. Facilement séduit par le jeune diplomate, le cabinet de Vienne adhéra à cette coalition, presque aussitôt détruite que conçue par la journée d'Austerlitz, où Pozzo gagna le grade de colonel, offrant toujours volontiers son bras au plan qu'avait formé son ardente imagination. Après l'entrevue de Tilsitt, il sentit qu'il ne pouvait plus servir de quelque temps la Russie, et retourna en Autriche. Il s'y trouvait en 1809. Napoléon exigea son extradition. Quelque humiliée qu'elle fût, l'Autriche la lui refusa; mais, ne voulant pas accroître ses embarras, Pozzo résolut d'aller en Angleterre. Pour y parvenir, il fut obligé de se rendre à Malte par la Turquie et la Syrie, et mit près d'un an à accomplir ce voyage. Accueilli comme un ancien ami par le cabinet de Saint-James, chargé par lui de renouer des négociations avec celui de Saint-Pétersbourg, Pozzo ne tarda pas à déterminer l'empereur Alexandre à frapper certaines productions françaises d'une prohibition, qui blessa Napoléon et l'amena rapidement aux bords de la Moskowa. Appelé auprès de l'empereur Alexandre à Kalish, Pozzo l'engagea à gagner Moreau, à profiter des dissentiments qui existaient parmi les membres de la famille Bonaparte pour séduire Murat, Eugène Beauharnais et Bernadotte; il alla lui-même à Stockholm pour gagner Bernadotte, et, pour être plus sûr qu'elle ne lui échapperait pas, il accompagna le nouveau prince royal de Suède aux batailles de Dresde et de Leipzig. Cette seconde victoire des alliés rejeta Napoléon au delà du Rhin. Au lieu de le poursuivre, l'empereur de Russie convoqua à Francfort-sur-le-Mein un congrès où Pozzo joua le premier rôle. Il y rédigea cette déclaration fameuse dans laquelle les alliés protestaient qu'ils ne faisaient pas la guerre à la France, mais uniquement à la prépondérance que Napoléon avait arbitrairement exercée hors des limites de son empire. « Nous désirons, y était-il dit, que la France soit forte, grande, heureuse, parce que la puissance française est une des bases fonda-

(1) Voy. Philipini, *Giovianni della Cressa et Pietro Chiernes*.

(2) Il est assez remarquable que cette île n'ait été soustraite au droit commun de la France que durant toute la durée du premier empire.

(3) Paoli et Pozzo furent cités à la barre de la Convention pour se justifier de leurs actes. Les deux accusés, persuadés que sortir de la Corse c'était marcher à la mort, refusèrent d'obéir au décret, et Paoli convoqua une *consulta* de 1009 députés de Corte pour en délibérer; c'était une véritable représentation nationale. Entraîné par l'éloquence de Pozzo et l'ascendant de Paoli, on défendit aux accusés d'obéir aux commissaires de la Convention, qui durent se retirer à Bastia.

mentales de l'édifice social. Nous lui confirmons une étendue de territoire qu'elle n'a jamais eue sous ses rois, parce qu'une nation valeureuse ne déchoit pas pour avoir à son tour éprouvé des revers dans une lutte opiniâtre et sanglante, où elle a combattu avec son audace accoutumée. Mais nous ne poserons pas les armes avant que l'état politique de l'Europe ne soit de nouveau raffermi, avant que des principes immuables n'aient repris leurs droits sur de vaines prétentions, avant que la sainteté des traités n'ait assuré une paix véritable à l'Europe. » Quoique cette déclaration promît à la France, avec la liberté, une paix dont elle sentait l'urgence, on sait le refus qu'opposa Napoléon de l'admettre comme base de négociations, et l'on sait quelles furent les conséquences de cet aveuglement, reconnu par lui-même à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène.

Une fois l'empereur renversé, Pozzo di Borgo employa tout son crédit pour rendre à la France le poids de sa défaite moins pénible. Dans toutes les conférences, il invoqua en faveur de son ancienne patrie l'exécution des promesses contenues dans la déclaration de Francfort; et si la France obtint quelques adoucissements, c'est à lui qu'elle en fut en grande partie redevable. Le sénat ayant prononcé la déchéance de Napoléon et appelé au trône Louis XVIII, Pozzo fut chargé par les souverains d'aller complimenter le roi en Angleterre, puis il fut accrédité auprès de lui comme ambassadeur extraordinaire. Aux Cent jours, il rejoignit le roi à Gand; en 1815, il continua dans les conseils des alliés à défendre la France, sans réussir toutefois à lier par un mariage (1) sa politique avec celle de sa seconde patrie; il contribua en 1818, au congrès d'Aix-la Chapelle, à délivrer la France de l'occupation étrangère, et à lui obtenir, en 1820, un notable allégement aux conditions pécuniaires que lui avait values le retour des alliés. Intimement lié avec le duc de Richelieu, Pozzo di Borgo fut secondé dans ses démarches en faveur de la France par la grande considération dont jouissait auprès des souverains, et surtout de l'empereur Alexandre, le célèbre fondateur d'Odessa. En grande estime auprès de Louis XVIII, qui lui avait maintes fois proposé une situation plus importante encore que celle dont il jouissait et lui avait même offert la pairie, Pozzo aida la restauration à surmonter les obstacles que des ennemis déguisés et des amis trop zélés opposaient également à une marche régulière et progressive du gouvernement royal. Très-goûté de Louis XVIII, il ne le fut point de Charles X; il gémit sur les fautes qui aboutirent, sans le surprendre, à la révolution de 1830, et se rallia assez promptement au gouvernement de Juillet. S'il n'y eut pas à cette époque de rupture diplomatique entre la Russie et la France, on le dut surtout, dit-on, à l'habileté de Pozzo di Borgo. L'empereur Nicolas avait pour ce diplomate une grande considération, mais il n'était pas dans son caractère de lui continuer la confiance que lui avait témoignée son frère. Pozzo était regardé à Saint-Pétersbourg comme trop français; on lui offrit d'échanger son poste contre celui d'ambassadeur à Londres : pour masquer peut-être l'espèce de disgrâce que contenait cette offre; il l'accepta, et représenta encore quelque temps l'empereur de Russie à la cour de Saint-James; mais en 1839 il lui demanda un successeur, et vint terminer à Paris une existence qui, semée de bien des incidents, avait été mêlée aux principaux événements de l'histoire contemporaine (1). Pce Augustin GALITZIN.

(1) Celui du duc de Berry avec la grande-duchesse Anne, depuis reine des Pays-Bas.

(1) La sœur de Pozzo de Borgo était la mère de MM. Louis et Charles Blanc. Pozzo n'était pas marié, mais il regardait comme un fils adoptif un neveu qui s'est allié à une ancienne famille française (en épousant la fille du duc de Crillon).

Borel d'Hauterive, *Annuaire* de 1856. — *Mémorial de Sainte-Hélène*. — Thiers, *Histoire du consulat et de l'empire*, tomes XVIII et XIX. — Lamartine, *Histoire de la restauration*. — Le Portofoglio. — Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*, t. II, p. 315. — *Revue des deux mondes* du 1er mars 1835. — Vuhrer, *Notice biographique sur le comte Pozzo di Borgo*; Paris, 1842.

POZZOBON (*Giovanni*), dit *Schieson*, littérateur italien, né le 10 août 1713, à Trévise, où il est mort, le 10 juillet 1785. Obligé de prendre un état pour se créer des moyens d'existence, il interrompit le cours de ses études, et entra en apprentissage chez un imprimeur de Padoue. Plus tard il revint à Trévise, où il exerça cette profession en même temps que celle de libraire. Il écrivit dans le dialecte vénitien un grand nombre de pièces de vers disséminées dans les recueils du temps ou dans ses propres écrits. Nous citerons de lui : *Giornale ecclesiastico di Treviso* (Trévise, 1741-1747, 7 vol., in-12), et *Schieson Almanacco* (ibid., 1744-1785, 42 vol. in-16) : cet *Almanach* obtint une vogue extraordinaire, et donna lieu en Italie à de nombreuses contrefaçons : l'éditeur y prit le nom de *Schieson*, qui lui est resté et qui signifie un homme balourd et naïf. Un choix de ses œuvres a été publié après sa mort (*Opere*; Padoue, 1787, 5 vol. in-8°). P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

PRADEAU (*Gautier*), dit *de Roi*, né à Leyter (Limousin), exécuté le 3 septembre 1426, à Limoges. Il était consul de Limoges depuis trente-cinq ans environ, lorsqu'il s'engagea par écrit à livrer cette ville à Jean de Bretagne, sieur de L'Aigle, qui voulait y rétablir l'ancienne juridiction des vicomtes. Une forte somme d'argent était le prix de cette trahison, et la nuit du 26 au 27 août 1426 fut choisie pour exécuter le complot. La vigilance des bourgeois le fit échouer. Avant de se retirer, Jean de Bretagne leur montra la lettre de Gautier, et la déchira. Deux prêtres qui se rendaient à la ville en ramassèrent les morceaux, les assemblèrent, et la trahison du consul devint manifeste. Menacé de la torture, Gautier avoua son crime, et désigna trois de ses complices. Sa tête tomba au pilori de Limoges et

fut plantée au bout d'une pique sur la porte des Arènes. On divisa son corps par quartiers, que l'on plaça sur les autres portes de la ville, et ses entrailles furent enterrées dans sa vigne. En mémoire de cet événement les habitants de Limoges instituèrent une procession solennelle, qui avait lieu le 27 août de chaque année, et qui n'a été abolie qu'en 1768. M. A.

Manusc. de 1638, à la bibliothèque communale de Limoges. — Amable Bonaventure, *Annales du Limousin*, t. III. — Duroux, *Essai hist. sur la sénatorerie*. — Barny de Romanet, *Hist. du Limousin*. — Leymarie, *Idem*, t. II.

PRADEL (*Pierre-Marie-Michel-Eugène* COUTRAY DE), improvisateur français, né à Paris, en 1787, mort à Bruxelles, en septembre 1857. Dans les dernières années de l'empire, il se fit connaître par quelques œuvres poétiques de circonstance et par quelques vaudevilles. Diverses chansons politiques lui valurent plusieurs condamnations sous la restauration, notamment le 23 mai 1822 une à six mois d'emprisonnement et mille francs d'amende, pour un volume, *Les Étincelles* (1822, in-18). Le 18 juillet 1824 il commença à Paris des séances d'improvisation, dans lesquelles, suivant ses propres expressions, « il convainquit les plus incrédules de l'existence d'un véritable improvisateur français ». Tragédies, comédies, vaudevilles, impromptus, bouts rimés, acrostiches, sujets de tous genres, du tragique au badin, toutes les difficultés poétiques, tous les tours de force de la versification furent traités par lui avec une étonnante facilité. De continuels voyages dans les départements et à l'étranger furent très-fructueux pour lui; et cependant, malgré ses succès de vogue et d'argent, il ne parvint pas à fixer la fortune, et après avoir mené l'existence la plus précaire, il mourut dans un état voisin de l'indigence. On a encore de lui : un grand nombre de *scènes*, *stances* et *poëmes*, improvisés pendant ses excursions; *Orlando et Loretta*, roman historique (1825, 2 vol. in-12), des articles ou fragments dans divers recueils littéraires, l'*Histoire d'un pavé*, dans le *Livre des Cent et un*, et l'article *Improvisation* dans le *Dictionnaire de la Conversation*. H. F.

Vapereau, *Dict. des contemp.* — Quérard, *La France littér.*

PRADES (*Jean-Martin* DE), théologien français, né vers 1720, à Castel-Sarrasin, mort en 1782, à Glogau. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses premières études en province, vint à Paris, et demeura dans plusieurs séminaires, entre autres dans celui de Saint-Sulpice. Il se lia avec les auteurs de l'*Encyclopédie*, et leur fournit plusieurs articles. Il se fit connaître par une thèse qu'il soutint en Sorbonne pour le doctorat en théologie (18 novembre 1751), et qui contenait les propositions les plus hardies sur l'essence de l'âme, sur les notions du bien et du mal moral, sur l'origine de la société, sur la loi naturelle et la religion révélée, sur les miracles, etc.; il y excita surtout le plus grand scandale en mettant en parallèle les guérisons opérées par Jésus-Christ et celles qu'avait pu faire Esculape. Plusieurs prélats et le pape Benoît XIV s'empressèrent de condamner cette thèse; la Sorbonne, qui l'avait approuvée, s'assembla de nouveau pour la traiter d'impie, et le parlement décréta l'auteur, à la requête de l'avocat général d'Ormesson. L'abbé de Prades, craignant le ressentiment de ses ennemis, se réfugia en Hollande, puis à Berlin (1752), et y publia son *Apologie* (1752, 3 part. in-8°), à laquelle Diderot ajouta une réfutation d'un mandement de l'évêque d'Auxerre. Bien accueilli du roi de Prusse, il obtint de lui, sur la recommandation de Voltaire (1), la place de lecteur avec une pension, puis deux canonicats, l'un à Oppeln, l'autre à Glogau. Mais, cédant à l'influence de l'évêque de Breslau, il ne tarda pas à signer une rétractation solennelle des principes qu'il avait soutenus (6 avril 1754). Il devint archidiacre du chapitre de Glogau. On a encore de lui un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury* (Berlin, 1767, 2 vol. pet. in-8°), supposé traduit de l'anglais et dont Frédéric II écrivit la préface.

Brotier, *Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades*, 1753. — Feller, *Dict. hist.*

PRADIER (*James*), sculpteur français, né à Genève, le 23 mai 1792, mort à Bougival, près Paris, le 4 juin 1852. Quoique né sur le territoire suisse, ce grand artiste peut être justement revendiqué par la France, dans le sein de laquelle s'écoula sa vie tout entière, et d'où au reste sa famille était originaire, s'étant réfugiée à Genève à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Ses parents, qui le destinaient à la profession de graveur en médailles, l'avaient fait entrer à l'école municipale de Genève. Ce fut là que Denon sut le découvrir et reconnaître la branche de l'art vers laquelle semblait plutôt le porter sa vocation. Il l'emmena à Paris (1809), obtint pour lui de Napoléon une pension pour tout le temps de ses études, et le fit entrer dans l'atelier de Lemot. Malheureusement ce ne fut pas toujours à l'antique que Pradier alla demander ce que son maître ne pouvait lui donner; il s'inspira plutôt de Clodion et de Prud'hon, les derniers représentants du style du dix-huitième siècle. De là sans doute l'origine de cette grâce un peu molle qui se retrouve dans presque toutes ses œuvres, mais rarement alliée à la noblesse et à la pureté de la sculpture grecque et romaine, que l'artiste cependant eut toujours l'intention d'imiter. Son imagination était vive et féconde, son dessin correct, son exécution irréprochable, sa composition heureuse; et avec un peu plus

(1) « L'abbé de Prades, écrivait Voltaire à Mme Denis est enfin arrivé à Postdam. Nous l'avons bien servi, le marquis d'Argens et moi, lui préparant les voies. C'est, je crois la seule fois que j'aie été habile. Je me remercie d'avoir servi un pareil mécreant. C'est, je vous jure le plus drôle d'hérésiarque qui ait jamais été excommunié. Il est gai, il est aimable, il supporte en riant sa mauvaise fortune. » (*Corresp. generale*, 19 août 1752.)

d'élévation dans le style Pradier eût pris place au premier rang dans l'école française. En 1812, le jeune Pradier, concourant pour le grand prix de Rome, obtint une mention honorable, qui valut peut-être à la France de compter un grand artiste de plus, en comptant un soldat de moins. Pradier, qui était devenu Français par l'annexion de son pays à l'empire, fut exempté par cette récompense de subir la loi de la conscription. En 1813 il remporta le grand prix au concours, dont le sujet était *Ulysse et Néoptolème dans l'île de Lemnos*. Arrivé en Italie, il se passionna pour les productions de l'art antique; mais il n'étudia que celles où il retrouvait cette grâce but unique et constant de ses efforts. Parmi les œuvres du moyen âge, il s'attacha par la même raison à celles de Luca della Robbia, dont il fit une étude spéciale; mais il ne sut jamais apprécier celles de Michel-Ange, dont le caractère sévère ne pouvait lui être sympathique. Copiant et dessinant sans cesse, Pradier produisit peu pendant son séjour en Italie, et à cette période de sa vie n'appartiennent guère qu'une *Tête d'Orphée* et quelques plâtres dont plus tard il devait tirer parti. En 1819, Pradier, de retour en France, exposa pour la première fois au salon une *Nymphe* en marbre, et le groupe d'un *Centaure et d'une Bacchante*, aujourd'hui au musée de Rouen. Dès ce début il obtint une médaille de première classe, et depuis lors il ne cessa de figurer avec honneur et bientôt au premier rang dans toutes les expositions. C'est ainsi qu'en 1822 il envoya un *buste d'homme* et un *Fils de Niobé* aujourd'hui au musée du Louvre; en 1824, le buste de *Louis XVIII* et une *Psyché* qu'il avait tirée du marbre d'une colonne du temple de Vénus à Veies; en 1827, le buste de *Charles X*, une *Vénus*, et une statue de *Prométhée* qui figure au jardin des Tuileries, non loin d'un *Phidias* du même auteur; en 1831, le groupe des *Trois Grâces* si souvent reproduit, et l'un de ses plus charmants ouvrages; en 1833, une *Jeune Chasseresse* en marbre et un groupe de *Cyparisse et son cerf*; en 1834, un buste en bronze de *Louis-Philippe*, un buste de *Cuvier*, et *Le Satyre et la Bacchante*, groupe en marbre; en 1835, la statuette d'un membre de l'Institut; en 1836, *Vénus et l'Amour*, groupe en marbre; en 1837, une statuette d'homme, en bronze; en 1838, un buste du peintre *Gérard*, dont il avait souvent reçu les conseils, et une *Vierge* en marbre destinée à la métropole d'Avignon; en 1839, la statue couchée du *comte de Beaujolais* et la statue du général *de Damrémont*, placées au musée de Versailles; en 1841, une *Odalisque;* en 1843, *Cassandre*, statue en marbre, et les bustes d'*Érard* et de *Sismondi;* en 1845, la statue en marbre de *Phryné;* en 1846, la statue colossale assise du *duc d'Orléans*, destinée au musée de Versailles, *La Poésie légère*, statue en marbre; *Anacréon et l'Amour*, et *La Sagesse repoussant les traits de l'Amour*, groupes en bronze; la statue du professeur *Jouffroy*, exécutée pour la ville de Besançon, et le buste en marbre du célèbre avocat *Paillet;* en 1847, une *Piété*, groupe en marbre, les statues couchées du *duc de Penthièvre* et de *Mlle de Montpensier*, destinées à la chapelle de Dreux, et les bustes de *Salvandy*, d'*Auber* et de *Le Verrier;* en 1848, *Nyssia*, délicieuse figure exécutée en marbre pentélique, une *Sapho*, en bronze, et la statuette du président *Debelleyme;* en 1849, *Le Printemps*, statue en marbre de Paros; en 1850, la *Toilette d'Atalante*, statue en marbre qui fait partie du musée du Louvre, une *Médée* en bronze, et une *Pandore*, statuette acquise par la reine d'Angleterre. Enfin, en 1852, il exposa la *Sapho*, statue en marbre, son dernier et l'un de ses meilleurs ouvrages : placée au salon peu après sa mort, et couverte d'un voile funèbre, cette belle et mélancolique figure orne aujourd'hui le palais de Saint Cloud. Le musée des sculptures françaises au Louvre possède de Pradier, outre *Le Fils de Niobé* et *La Toilette d'Atalante*, les bustes en marbre du peintre *Granet* et de l'architecte *Percier*. Ces ouvrages ne furent pourtant pas encore les seuls fruits du talent inépuisable de Pradier; nous ne parlerons que pour mémoire des nombreuses et charmantes statuettes dont il enrichit les boudoirs de toutes les élégantes, les cabinets de tous les amateurs. D'autres œuvres, plus importantes, demandent à être signalées; telles sont les quatre *Renommées* décorant les tympans du grand arc de l'Étoile, les belles statues assises des villes de *Lille* et de *Strasbourg* pour la place de la Concorde; les statues de *Saint André* et de *Saint Augustin* à Saint-Roch; la *Mort du duc de Berry;* la statue de *L'Industrie* au palais de la Bourse; les *Douze Victoires* qui ornent la crypte du tombeau de Napoléon aux Invalides; *La Comédie gaie* et *La Comédie sérieuse*, statues colossales qui accompagnent au monument de Molière la statue du poëte, exécutée par Seurre aîné; le fronton et la statue équestre du cirque des Champs-Élysées, la *Nymphe blessée* du Palais-Royal, trois *Vénus* au jardin du Luxembourg; le *Mariage de la Vierge*, groupe en marbre pour l'église de la Madeleine; la magnifique fontaine de Nîmes, ornée de la statue de la ville et de quatre figures de fleuves et de rivières; enfin à Genève, le beau buste du naturaliste Decandolle, placé dans le jardin botanique, et la statue en bronze de *J.-J. Rousseau* qui, en 1855, fut érigée dans l'île formée à la sortie du Rhône par les eaux du lac Léman. Dès sa première exposition, en 1819, et non en 1817, comme on l'a écrit à tort, Pradier avait, ainsi que nous l'avons dit, obtenu une médaille de première classe; la même récompense lui fut accordée de nouveau en 1848. En 1827, l'Académie des beaux-arts l'admit dans son sein; nommé en 1828 chevalier de la Légion d'honneur, il devint officier en 1834.

Professeur à l'École des beaux-arts, il a compté parmi ses nombreux élèves MM. Simart, Guillaume, Lequesne, etc. E. B—N.

Magazin pittoresque, t. III, VI et XI. — *Ruche parisienne*, nos 163. — Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*. — *Catalogues* des expositions de 1819 à 1852.

PRADIER-FODÉRÉ (*Paul-Louis-Ernest*), publiciste français, neveu du précédent, né à Strasbourg, le 11 juillet 1827. Petit-fils par sa mère du médecin Fodéré, il fit ses études à Strasbourg, et fut admis au barreau de Paris. Depuis 1857, il professe le droit public au collége arménien Moorat. On a de lui : *Précis de droit administratif;* Paris, 1853, 1858, in-8°; — *Traité de droit commercial;* Paris 1854, 1862, in-8°; — *Cours de droit politique et d'économie sociale;* Paris, 1859, in-8°. Il a collaboré au *Journal du droit administratif*, à la *Revue pratique de droit français*, et est l'un des rédacteurs de *L'Ami de la Religion*.

Docum. partic.

PRADO (*Blas* DEL), peintre espagnol, né à Tolède, en 1544, mort vers 1605. Élève de Francisco Comontes, il fut envoyé par Philippe II dans le Maroc pour y peindre les choses les plus remarquables; il y fit les portraits de l'empereur Muley-Abdallah, de ses favorites, de ses enfants, et de ses principaux officiers, et en quelques années il acquit une fortune considérable. De retour en Espagne, comme il affectait les habitudes orientales et portait le costume mauresque, l'inquisition le cita à son tribunal; il fut acquitté, à la condition de ne plus peindre que des sujets de sainteté. Prado s'est fait remarquer par un dessin pur, une grande majesté dans ses compositions, qui, quoique simples, sont bien soignées dans les accessoires. On cite de lui à Madrid, au palais royal : une *Assomption*, une *Vierge avec l'enfant*, *Saint Antoine*, *Saint Blaise*, *Saint Maurice*, une *Descente de Croix*, *Sainte Catherine;* à Tolède, *Saint Blaise, évêque*, *Saint Antoine, abbé*, *La Présentation*; une *Sainte famille* (dans le monastère de Guadelupa), etc. Il a peint dans la première période de sa vie beaucoup de tableaux de genre, aujourd'hui recherchés.

Palomino, *El Museo pittorico* (Cordova, 1715, 3 vol.). — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols.*

PRADON (*Nicolas*), poëte tragique français, né à Rouen, en 1632, suivant Guilbert cité par le père Niceron, mort à Paris, en janvier 1698. Il vint d'assez bonne heure dans cette dernière ville, et ne tarda pas à entrer en rapport avec Mme Deshoulières, qui l'introduisit à sa suite dans les salons de l'hôtel de Nevers et de l'hôtel de Bouillon. En 1674, il donna sa première tragédie, *Pyrame et Thisbé*, qui fut reçue avec applaudissements. *Tamerlan, ou la mort de Bajazet*, parut en 1676, avec un succès moindre, quoiqu'elle soit beaucoup meilleure et qu'on l'ait conservée assez longtemps au répertoire. On prétend que c'est au sortir de cette pièce que le prince de Conti lui reprochant d'avoir placé en Europe une ville d'Asie : « Excusez-moi, monseigneur, répondit Pradon, je ne sais pas trop bien la *chronologie*. » Cette réponse est tout à fait d'accord avec les deux vers où Boileau l'accuse de prendre la métaphore et la métonymie pour des termes de chimie (*Épît. X*); il se pourrait néanmoins que ce fût une pure invention. D'abord on ne cite pas le nom de cette ville sur la situation de laquelle il aurait commis une si forte bévue; et quoiqu'il y ait plus d'un anachronisme dans ses ouvrages, cependant on n'y trouve nulle part des traces de la grossière ignorance dont ferait preuve la réponse qu'on lui prête. Dans la préface de *Tamerlan*, Pradon attaque déjà indirectement Racine, qu'il considérait sans doute comme un rival; et cette attaque est d'autant plus déplacée que ses deux premières pièces étaient d'évidentes imitations dans l'intrigue, les caractères, les sentiments et les pensées, même parfois dans le style, de celui qu'il attaquait. Mais il allait bientôt faire mieux ou pis encore, en se prêtant comme instrument au complot formé contre Racine par la duchesse de Bouillon, le duc de Nevers, Mme Deshoulières et toute leur coterie. On savait que Racine préparait *Phèdre;* aidé par les conseils de ses patrons, Pradon se mit à faire en trois mois *Phèdre et Hippolyte*, dont le plan, les incidents et les principaux détails furent élaborés pour ainsi dire en commun à l'hôtel de Bouillon. Les protecteurs de Pradon étaient gens haut placés et bien informés; ils connaissaient tout ce qui se disait d'avance sur la pièce de Racine, et ils surent en profiter pour celle de son adversaire. On sait comment le succès de la *Phèdre* de Pradon balança celui de la *Phèdre* du grand poëte, et parut même l'emporter pendant quelque temps, grâce à des manœuvres adroites et perfides : la duchesse de Bouillon loua pour les six premières représentations les loges de l'hôtel de Bourgogne et celles du théâtre de la rue Guénégaud, où paraissaient les deux pièces à deux jours d'intervalle (1er et 3 janv. 1677); elle eut soin de laisser vides les places de l'hôtel de Bourgogne, pour faire croire à la chute de la pièce de Racine, tandis qu'elle occupait avec sa coterie toutes celles du Théâtre Guénégaud, qui retentissait d'applaudissements d'un bout à l'autre de la tragédie de Pradon. Mais le public, abusé un moment, ne tarda pas à déjouer la cabale : les débats orageux qui suivirent l'apparition des deux pièces et les sonnets épigrammatiques qu'échangèrent les deux partis attirèrent la foule à l'Hôtel de Bourgogne et au Théâtre Guénégaud; dès lors elle put juger par elle-même et comparer les œuvres rivales. Grâce à cette curiosité, *Phèdre et Hippolyte* eut dix-neuf représentations, puis on l'abandonna, et Pradon se vengea dans une préface outrecuidante, où il osait accuser Racine de n'avoir triomphé que par le jeu des acteurs et par la cabale. Cette lutte mit en émoi le monde littéraire; Visé compara

les deux pièces dans le *Mercure galant*, et Subligny écrivit sa *Dissertation sur les tragédies de Phèdre et Hippolyte*, où, après un long et minutieux examen, et quoiqu'il reconnaisse la supériorité de Racine, il conclut néanmoins que la pièce de Pradon « est mieux intriguée, qu'elle surprend davantage les esprits et excite un peu mieux la curiosité ». Ce jugement a été adopté trop à la légère dans un grand nombre de recueils biographiques et critiques : Bayle va plus loin, car il semble placer les deux *Phèdre* sur la même ligne, en les appelant deux tragédies *très-achevées*.

On sait qu'après *Phèdre* Racine, dégoûté du théâtre, se retira sous sa tente. Resté maître du champ de bataille, Pradon continua à donner des tragédies, parmi lesquelles la meilleure est *Régulus* (1688), qui a quelque intérêt et n'est pas dépourvue d'art. Mais il ne fut pas toujours heureux : plusieurs de ses pièces tombèrent, entre autres *Germanicus* (1694), qui ne nous est connue que par une épigramme de Racine, et qui n'a pas été imprimée. Outre ses tragédies, il a laissé aussi des poésies légères, parmi lesquelles un quatrain bien connu, adressé à Mlle Bernard, et des écrits satiriques, d'abord contre Racine (*Le Jugement d'Apollon sur la Phèdre des anciens*), puis contre Boileau (*Le Triomphe de Pradon*, 1684, in-12); *Nouvelles remarques sur les ouvrages du sieur D**; 1685, in-12; et, suivant le commentateur Saint-Marc : *Le Satirique français expirant;* Cologne, 1689. Il mourut d'apoplexie, à l'âge de soixante-six ans, si l'on accepte la date donnée par Guilbert comme celle de sa naissance.

« Toute la différence qu'il y a entre Pradon et moi, disait Racine, c'est que je sais écrire. » De même, dans la préface de *Marianne*, Voltaire semble réduire au style l'énorme supériorité de l'un sur l'autre. Ce n'est pas là toute la différence, mais c'est du moins la différence principale. La diction de Pradon, faible, incolore et sans accent, tombe à chaque pas dans la platitude; il s'est néanmoins élevé quelquefois, par exemple dans *Régulus*, jusqu'à une sorte d'élégance et de noblesse. On est surpris, en lisant ses pièces, d'y trouver nombre de passages au-dessus de sa réputation. Pradon est sans doute un poëte fort médiocre, moins pourtant que bien d'autres, dont le nom n'est pas devenu, comme le sien, synonyme de la médiocrité même ou plutôt de la nullité littéraire. Son grand tort fut d'avoir accepté, bien plus, d'avoir recherché le rôle ridicule de rival de Racine : il en a été justement puni, et la postérité a adopté sur son compte le jugement de Boileau.

L'édition la plus complète du *Théâtre de Pradon* renferme, outre les tragédies que nous avons citées : *La Troade* (jouée en 1679), *Statira* (1679), et *Scipion l'Africain* (1697).

V. Fournel.

Mélanges de Vigneul-Marville. — Le P. Niceron, *Hommes illustres*, t. 43. — Sabatier de Castres, *Les trois siècles*. — Deltour, *Les Ennemis de Racine*.

PRADT (*Dominique* Dufour de), prélat et diplomate français, né à Allanches (Auvergne), le 23 avril 1759, mort à Paris, le 18 mars 1837. Appartenant à une famille noble, mais peu riche, il fut admis à l'école militaire; mais il abandonna la carrière des armes pour celle de l'Église. Il fit à Paris ses études ecclésiastiques, et y prit, en 1786, le grade de docteur en théologie. Le cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen, lui donna peu après des lettres de vicaire général, et le nomma archidiacre du grand Caux, l'un des riches bénéfices de sa cathédrale. Grâce au crédit de ce prélat, il fut élu député du clergé de ce diocèse aux états généraux de 1789, et tout en s'y faisant remarquer par quelques bons mots, il défendit avec courage les principes religieux et monarchiques, et participa à toutes les protestations de la minorité. Après la dissolution de l'Assemblée nationale, il accompagna son protecteur dans l'émigration, et résida avec lui d'abord à Hambourg, puis à Munster, où il reçut, en 1800, son dernier soupir. A cette époque l'abbé de Pradt avait commencé sa carrière de publiciste en donnant, sous le voile de l'anonyme, le plus célèbre de ses écrits : *L'Antidote au congrès de Rastadt* (Hambourg, 1798, in-8°), qui eut plusieurs éditions en Allemagne (1) et fut suivi d'un autre, *La Prusse et sa neutralité* (1800, in-8°), qu'il ne signa pas non plus de son nom. Dans ces deux ouvrages, dirigés contre la révolution, il prédisait la ruine de la France, résultat immanquable selon lui d'une nouvelle coalition. Il demanda sa radiation de la liste des émigrés, et revint à Paris, où le général Duroc, son parent, le présenta au premier consul, en lui disant que le pouvoir absolu et militaire n'avait pas de serviteur plus dévoué, et au besoin de champion plus intrépide. C'était lui ouvrir la carrière des honneurs. Après avoir assisté au sacre de Napoléon en qualité d'aumônier du nouvel empereur, il fut nommé à l'évêché de Poitiers et sacré, le 2 février 1805, par le pape Pie VII dans l'église de Saint-Sulpice à Paris. L'abbé de Pradt, charmé de se voir l'*aumônier du dieu Mars*, comme il le disait lui-même, par une plaisanterie assez peu séante, suivit Napoléon à Milan, et fut à cette époque indirectement proposé pour remplacer, comme ministre des cultes, Portalis père, qui avait presque entièrement

(1) Cet ouvrage, que Barbier et Quérard attribuent formellement à l'abbé de Pradt, a été revendiqué par M. de Chantelauze pour Joseph de Maistre. Les raisons qu'il en donne dans une édition publiée par lui (Paris, 1858, in-8°) paraissent être fondées; et il les a maintenues dans une brochure intitulée : *Le comte Joseph de Maistre auteur de* L'Antidote au Congrès de Rastadt (Paris, 1859, in-8°). Toutefois, il est difficile de se prononcer lorsque les personnages intéressés sont aujourd'hui morts tous deux, et que d'un autre côté le comte Rodolphe de Maistre affirme que son père n'est pour rien dans la composition de ce livre.

perdu la vue; mais l'intrigue fut déjouée, et il reçut l'ordre d'aller prendre l'administration de son diocèse. Napoléon, qui connaissait toute la souplesse du prélat, l'emmena en 1808 à Bayonne, et le fit un des négociateurs qui déterminèrent la chute des Bourbons en Espagne; aussi ses services furent-ils récompensés par une gratification de 50,000 francs, par sa nomination à l'archevêché de Malines (12 mai 1808) et par le titre de baron. Préconisé par le pape, le 29 mars 1809, il vit ses bulles rejetées par le conseil d'État, parce qu'il n'y était nullement question de l'empereur, et que Pie VII semblait l'avoir fait *motu proprio* archevêque de Malines. Contrarié de cette position fausse et désagréable, le prélat résida le moins qu'il put dans son diocèse, et fut du nombre des dix-neuf évêques qui, le 25 mars 1810, écrivirent au pape pour solliciter les dispenses que Napoleon demandait à l'occasion de son mariage avec Marie-Louise. En 1811, il fit partie de la seconde commission formée pour préparer les questions qui devaient être soumises au concile national, et l'empereur (20 août) le nomma membre de la seconde députation envoyée à Savone pour soumettre le décret de ce concile à l'approbation du pape. Ce fut à cette époque que les députés de l'Église de France obtinrent de Pie VII la rectification des bulles de M. de Pradt pour l'archevêché de Malines. De retour à Paris, le 20 octobre, M. de Pradt y fut mal accueilli par l'empereur, qui lui exprima son mécontentement sur la manière dont on avait négocié avec le pape.

Sa disgrâce fut cependant de courte durée, car l'année suivante il reçut l'ordre d'accompagner l'empereur à Dresde, et fut nommé ambassadeur à Varsovie. Arrivé dans cette ville au mois de juin 1812, il ouvrit la diète polonaise par un discours qui ne satisfit personne. Ce fut dans ce poste que ses illusions, s'il en avait jamais eu, se dissipèrent à l'égard de l'empire, et qu'il commença une véritable opposition contre un système près de crouler, mais encore plein de force. S'il faut l'en croire, il n'avait accepté cette ambassade qu'avec la plus grande répugnance. Napoléon ne tarda pas à se repentir de son choix. « J'ai fait deux fautes en Pologne, disait-il, d'y envoyer un prêtre, et de ne pas m'en faire roi. » Une disgrâce complète suivit la conférence que de Pradt eut avec l'empereur après avoir quitté Varsovie, au moment où les Russes s'en approchaient. Il reçut l'ordre de se rendre dans son diocèse, d'où il ne revint en France qu'avec les souverains alliés, qui, s'il faut l'en croire, « ne se déterminèrent que par ses avis à rompre entièrement avec Napoléon et sa dynastie et à rétablir le trône des Bourbons ». Quoi qu'il en soit, l'abbé de Pradt dut à ses relations avec M. de Talleyrand sa nomination de grand chancelier de la Légion d'honneur (7 avril 1814) et la dignité de grand croix de l'ordre (30 juillet). Remplacé le 13 février 1815, il se retira en Auvergne, et pendant les Cent jours il ne crut pas prudent de se montrer. On raconte même que le désastre de Waterloo lui inspira cette brutale parole : « Il s'est fondu comme un polisson. » En 1816, il renonça à son archevêché de Malines moyennant une pension viagère de 12,000 livres, qu'il reçut de Guillaume, roi des Pays-Bas. Bien que Louis XVIII lui fît aussi une pension pour la chancellerie de la Légion d'honneur, qu'il n'avait gardée que dix mois, il se jeta dès lors dans l'opposition libérale la plus avancée, et pour occuper ses loisirs composa une foule d'écrits sur tous les sujets, et où l'on trouve, au milieu d'erreurs évidentes, une étonnante fécondité d'idées, un style brillant et plein d'images et une foule de rapprochements ingénieux. Une brochure hardie sur la loi des élections le fit en 1820 traduire devant la cour d'assises de la Seine. M. Dupin aîné le défendit contre M. de Vatimesnil, avocat général, et obtint son acquittement. Nommé député de Clermont-Ferrand (1827), il siégea au côté gauche, et donna sa démission, le 14 avril 1828, par une lettre insérée dans le *Courrier français*, et qui fit beaucoup de bruit. Il avait paru ambitionner dans un sens tout nouveau le rôle qu'avait joué en 1789 Sieyès, mais il éprouva sous ce rapport un grand mécompte, et ce fut, dit-on, un des principaux motifs de sa démission. Après la révolution de Juillet, ses opinions se modifièrent de nouveau; il déclara que la royauté était la sauvegarde des sociétés et le journalisme l'auxiliaire de tous les perturbateurs; mais sa polémique était passée de mode. L'abbé de Pradt n'avait rien perdu, malgré son âge, de la vigueur de son jugement ni de la vivacité de son esprit, et il s'occupait encore à réunir des matériaux pour une histoire de la restauration lorsqu'une attaque d'apoplexie le conduisit au tombeau, après quelques jours de maladie. M. de Quélen, archevêque de Paris, avait passé à son chevet toute la nuit qui précéda sa mort.

Nous ne mentionnerons pas la longue série de ses ouvrages, qui pour la plupart sont déjà oubliés, bien qu'au moment de leur publication ils aient excité vivement l'attention et que quelques-uns aient obtenu plusieurs éditions; nous citerons seulement les principaux : *Les trois Ages des colonies*; Paris, 1801, 3 vol. in-8°; — *De l'État de la culture en France*; Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — *Voyage agronomique en Auvergne*; Paris, 1803, in-8°; — *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie*; Paris, 1815, 1826, in-8°. Dans cet ouvrage, étincelant d'esprit et de saillies, il passe en revue la plupart des personnages de l'empire avec une verve satirique à laquelle la malignité publique s'empressa d'applaudir. On y remarque notamment l'appréciation suivante : « Le génie de Napoléon, fait à la fois pour la scène du monde et pour les tréteaux, représentait un manteau royal joint à un habit d'arlequin. Le dieu Mars n'était plus

qu'une espèce de Jupiter-Scapin, tel qu'il n'en avait pas encore paru sur la scène du monde »; — *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne;* Paris, 1816, in-8°, traduit en espagnol; — *Des Colonies et de la révolution actuelle de l'Amérique;* Paris, 1817, 2 vol. in-8°; — *Les quatre Concordats;* Paris, 1818-1820, 3 vol. in-8°, l'un de ses plus curieux ouvrages; — *L'Europe après le congrès d'Aix-la-Chapelle;* Paris, 1819, in-8°; — *Le Congrès de Carlsbad;* Paris, 1819, in-8°; — *De l'Affaire de la loi des élections;* Paris, 1820, in-8°; — *L'Europe et l'Amérique depuis le congrès d'Aix-la-Chapelle;* Paris, 1821-1822, 2 vol. in-8°; — *L'Europe et l'Amérique en* 1821 *et ann. suiv.;* Paris, 1821-1824, 4 vol. in-8°; — *La France, l'Émigration et les Colonies;* Paris, 1826, 2 vol. in-8°; — *Du Jésuitisme ancien et moderne;* Paris, 1825, 1826, in-8°; — *De la Presse et du journalisme;* Paris, 1832, in-8°; — *De l'Esprit actuel du clergé français;* Paris, 1834, in-8°; — *Régnicide et régicide;* Paris, 1836, in-8°. H. F.

L'Ami de la Religion, 1837. — Pérennès, *Biogr. univ.*, supplém. au *Dict. hist. de Feller*. — Jauffret, *Mem. hist. sur les affaires ecclés. de France*. — Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des contemporains*. — Quérard, *La France littér.*

PRÆPOSITIVUS (*Pierre*), théologien italien, né à Crémone, mort à Paris, en 1209 ou en 1217. Professeur de théologie dans les écoles de Paris, il devint à la fin de 1206 chancelier de l'église Notre-Dame; mais dès 1209 on le trouve remplacé par Jean de Candelis. Son principal ouvrage est une *Somme de théologie*, dont on n'a rien d'imprimé, sinon deux à trois pages, qui se trouvent à la suite du *Pénitentiel* de Théodore. Il en existe de nombreuses copies, soit à Oxford, soit à la Bibliothèque impériale de Paris.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, IV, 120. — *Hist. littér. de la France*, XVI, 583-586.

PRAET (*Joseph-Basile-Bernard* VAN), savant bibliographe belge, né à Bruges, le 27 juillet 1754, mort à Paris, le 5 février 1837. Fils d'un libraire, il eut de bonne heure la passion des livres. Après avoir fait ses études au collége d'Arras, il revint à Bruges, où il passa sept ans dans la maison de son père, faisant provision des connaissances encyclopédiques nécessaires au vrai bibliographe. Il quitta Bruges en 1779 pour se rendre à Paris, où il entra chez le libraire Desaint, et peu de temps après chez Guillaume Debure. Celui-ci ne tarda pas à reconnaître le mérite de son jeune commis, et le plaça à la tête de sa maison pour l'achat des livres précieux. Van Praet attira bientôt sur lui l'attention des bibliophiles par les deux opuscules suivants, insérés dans l'*Esprit des Journaux : Recherches sur la vie, les écrits et les éditions de Colard Mansion*, imprimeur à Bruges durant le quinzième siècle (février 1780); et une *Notice sur la vie des deux ducs de Brabant Henri III et Jean II et sur les chansons flamandes et françaises attribuées à ces deux princes* (octobre 1780 et janvier 1781). A la mort du duc de La Vallière, qui laissa, comme on sait, une si riche bibliothèque, Debure ayant été choisi pour en dresser le catalogue, s'adjoignit van Praet, qui fut chargé de décrire les manuscrits. Cet important travail, publié en 178.. (3 vol. in-8°), le plaça dès lors au premier rang des bibliographes, mais fut pour lui la source de bien des ennuis. L'abbé Rive, bibliothécaire du duc de La Vallière, blessé de ce que les héritiers ne l'avaient pas choisi pour rédiger le catalogue, s'en vengea en attaquant brutalement de Bure et surtout van Praet, dont il était particulièrement jaloux. Dans sa *Chasse aux bibliographes*, il prodigua les invectives et les épithètes les plus grossières à un homme qui n'avait eu d'autre tort que celui d'accepter une tâche d'ailleurs si bien remplie. Van Praet garda un dédaigneux silence. En 1784 l'abbé Desaulnays, garde de la Bibliothèque du roi, le fit nommer « écrivain attaché à la garde des livres imprimés ». A cette même époque van Praet, dont toute l'ambition était désormais satisfaite, refusa la place de conservateur de la bibliothèque de Vienne. En 1792, sous l'administration de Chamfort, il fut nommé sous-garde des livres, mais il fut bientôt troublé dans ses paisibles fonctions. Un misérable, nommé Tobiesen Dubs, le dénonça ainsi que quelques autres bibliothécaires, au nombre desquels étaient Chamfort et l'abbé Barthélemy, au comité de salut public. Ils furent tous conduits aux Madelonnettes, où ils restèrent trois jours. Van Praet parvint à se réfugier chez M. Th. Barrois, où il demeura caché deux mois; rentré à la bibliothèque, il fut de nouveau inquiété par Lefebvre de Villebrune, qui le dénonça comme Belge. Ces accusations n'eurent heureusement pas de suite, et les temps étant devenus moins orageux, il put reprendre ses fonctions. Le 20 août 1794 un incendie ayant dévoré une partie de la belle bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, il parvint à arracher aux flammes une grande quantité de livres et de manuscrits précieux. Au mois de novembre suivant il fut nommé avec Capperonnier garde par interim des livres imprimés, titre qu'un décret de la Convention leur conféra définitivement en octobre 1795.

Depuis 1792 il s'était établi dans la Bibliothèque du roi, comme dans toutes les autres, un nouveau régime, salué avec reconnaissance par tous les érudits. La communication des livres au public, jadis presque arbitraire et bornée à deux jours par semaine, devint libre et quotidienne. Van Praet, à qui l'on doit surtout le bienfait de cette heureuse révolution, était le seul homme capable de suffire à ce nouvel ordre de choses. Doué d'un caractère tout opposé à celui de ses devanciers, il regardait comme un devoir de seconder de tous ses efforts les intentions libérales du gouvernement et de communiquer sans réserve aux savants et aux hommes de lettres les trésors lit-

téraires confiés à sa garde. D'autres qualités, qui lui étaient personnelles, se joignaient à cette heureuse disposition. Quiconque venait le consulter trouvait toujours un accueil bienveillant, et dans son érudition profonde un guide sûr et des indications précieuses pour ses recherches. Sa mémoire fidèle pouvait indiquer à l'instant le titre et la place des livres les plus difficiles, et souvent avec une obligeance sans pareille il allait les chercher lui-même. C'est ainsi que pendant plus de cinquante ans d'un dévouement et d'une assiduité sans exemple on ne le vit jamais quitter la bibliothèque, devenue sa patrie et sa maison, et dans laquelle on peut dire que se passait toute sa vie. C'est surtout pendant la révolution que van Praet eut à déployer son admirable activité. Il fallut organiser le nouveau service pour répondre aux besoins des nombreux lecteurs qui commençaient à fréquenter la bibliothèque et en même temps classer les nouvelles richesses que l'on devait également mettre à la disposition du public. Travail énorme lorsqu'on voit que de 1792 à 1800 le nombre des livres s'était accru de plus du double de tout ce que van Praet avait eu mission de choisir dans les dépôts provisoires formés par la Convention des livres enlevés aux couvents et aux nobles! Van Praet montra dans ce choix sa sagacité et ses connaissances, et en donna quelque temps après de plus grandes preuves encore lorsqu'il s'agit de désigner aux agents du gouvernement les livres importants existant dans les bibliothèques étrangères et qui manquaient à notre grande bibliothèque, ouvrages qui devaient être le fruit des victoires de la république et de l'empire. Mais quelle ne fut pas la désolation du bibliophile qui avait reçu avec passion ces nouvelles richesses, lorsque l'Europe coalisée contre la France vint exiger la restitution de ces trésors! Il sut alors déployer toute l'adresse d'un vrai diplomate, et par d'habiles et ingénieuses substitutions il parvint à conserver à la France une partie de ces richesses bibliographiques. Tant de mérite et de services éminents obtinrent enfin les récompenses que sa modestie n'eût jamais sollicitées. La Restauration lui avait accordé des lettres de naturalité et l'avait créé chevalier de la Légion d'honneur. L'Académie celtique, celles des Pays-Bas, d'Utrecht, de Bruxelles, de Cambrai, les Sociétés des antiquaires de Normandie et de la Morinie s'étaient empressées de le compter parmi leurs membres; enfin le 19 mars 1830, par une distinction particulière, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'appela dans son sein. Van Praet, comme presque tous les bibliothécaires, ne possédait que peu de livres. Il avait seulement acquis à grands frais quelques-uns des plus précieux livres sortis des presses de Colard Mansion. Il les légua à la Bibliothèque royale et à celle de Bruges, qui toutes deux votèrent un buste de marbre à celui que l'une et l'autre pouvaient montrer avec orgueil au monde savant comme le modèle du bibliothécaire.

Quelques bibliographes, que nous n'oserions accuser de jalousie, mais plutôt d'un zèle irréfléchi, ont reproché à van Praet de n'avoir pas continué le catalogue commencé par ses devanciers. Il est à regretter sans doute que, par une sorte de fatalité, l'homme le plus capable de la mener à bien n'ait pu exécuter cette utile entreprise. Mais si la marche des événements ne l'eût arrêtée, il est permis de croire qu'elle n'eût pas donné à l'illustre bibliothécaire autant de titres à la reconnaissance de la France et des amis des lettres que tout ce qu'il avait fait pour la prospérité de la Bibliothèque royale. Il nous suffira de citer les nombreux accroissements dont il l'a enrichie et la création qui lui est due des plus riches collections qui existent de livres du quinzième siècle et de livres imprimés sur vélin. Les catalogues qu'il a rédigés de ces deux collections furent, avec quelques autres, l'occupation du peu de loisir qui lui restait, et ce ne fut qu'à de longs intervalles qu'il parvint à publier ces ouvrages, qui resteront comme des monuments précieux pour les bibliophiles : *Catalogue des livres imprimés sur vélin avec date de 1457 à 1472*; Paris, 1813, in-fol. Déjà en 1805 l'auteur en avait commencé un essai, dont il refondit les vingt premières pages dans celui-ci, qui resta aussi inachevé. L'édition en fut détruite à l'exception de deux exemplaires sur vélin et de sept sur papier; — *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du roi*; Paris, 1822-1828, 5 vol. gr. in-8°; — *Catalogue des livres imprimés sur vélin qui se trouvent dans des bibliothèques publiques ou particulières*; Paris, 1824-1828, 4 vol. in-8°; — *Notice sur Colard Mansion*, etc.; Paris, 1829, in-8° : réimpression, avec additions, des *Recherches* sur cet imprimeur; — *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyze*, etc.; Paris, 1831, in-8°; — *Inventaire ou Catalogue des livres de la bibliothèque du Louvre sous Charles V, fait en 1373 par Gilles Mallet, précédé de la dissertation de Boivin le jeune sur la même bibliothèque*; Paris, 1836, in-8°. A. PILLON.

Esprit des Journaux, 1780-1781. — Daunou, *Notice sur van Praet*. — *Mémoires de la Société des antiquaires*, t. XV. — Quérard, *La France littér.* — Brunet, *Manuel du Libraire*.

PRÆTORIUS (*Jean*), astronome allemand, né à Joachimsthal, en 1537, mort à Altorf, en 1616. Reçu maître ès arts à Wittemberg, il fabriqua pendant six ans des instruments de mathématiques à Nuremberg; s'étant rendu en 1569 à Vienne, il instruisit l'empereur Maximilien II dans les mathématiques, et suivit ensuite en Pologne l'ambassadeur impérial Dudith, son protecteur. Nommé en 1571 professeur de mathématiques à Wittemberg, il passa cinq ans après en cette même qualité à Altorf. On lui doit l'invention de la tablette qui porte son nom et

d'une balance hydraulique particulière. Calvisius et Kepler ont, de leur aveu, beaucoup profité de ses travaux, qui consistent en calendriers astronomiques et en dissertations, telles que *De cometis* (Nuremberg, 1578, in-4°), etc.

Will, *Nürnbergisches Lexikon*, et le *Suppl.* de Nopitsch.

PRÆTORIUS (*Matthieu*), historien allemand, né à Memel, vers 1635, mort à Wedherstadt, en 1707. Après avoir été pendant vingt ans pasteur à Nibuddzen, il se convertit au catholicisme, et devint prévôt à Wedherstadt. On a de lui : *Orbis gothicus* (Oliva, 1688, in-fol.), où il cherche à établir que les Goths ont primitivement habité la Pologne ; *Mars gothicus* (ibid., 1698, in-fol.); *Tuba pacis ad universos dissidentes occidentis Ecclesiæ* (Cologne, 1685, in-4°); et une *Histoire de la Prusse*, conservée en manuscrit aux archives de Berlin.

Hirsching, *Handbuch*. — *Gelehrtes Preussen*, t. I.

PRÆTORIUS (*Ephraïm*), littérateur allemand, né en 1657, à Dantzig, mort en 1723. Après avoir depuis 1685 occupé diverses fonctions ecclésiastiques, il devint en 1705 pasteur à Thorn. On a de lui : *Bibliotheca homiletica* (Leipzig, 1691-1719, 3 vol. in-4°) : classification méthodique des sermons publiés jusqu'à cette époque; *Athenæ Gedanenses* (ibid., 1713, in-8°), suivi d'un volume d'*Analecta* d'André Schott; et *Danziger Lehrergedächtniss* (Mémoire des professeurs de Dantzig); Dantzig, 1760, in-4°.

Hirsching, *Handbuch*.

PRAGUE (*Jérôme* DE). *Voy.* JÉRÔME.

PRAM (*Christian-Henriksen*), littérateur danois, né le 4 septembre 1756, à Guldbrandsdalen (Norvège), mort le 5 novembre 1821, à Saint-Thomas (Antilles danoises). Après avoir été élevé par son père, qui était ecclésiastique, il fut envoyé à l'université de Copenhague pour y étudier le droit et l'économie politique. En 1781 il devint membre de la chambre de commerce, et y siégea jusqu'en 1816, époque où cette chambre fut réunie au bureau des Indes occidentales. Il consacra ses loisirs à la poésie et à la littérature, et se fit connaître par quelques pièces de vers, et surtout par un poëme épique en quinze chants, intitulé *Stærkodder* (1785), et dont le sujet est tiré de l'histoire fabuleuse des Scandinaves. Un peu auparavant il avait fondé une feuille commerciale, *Handelstidende*, et au bout de cinq ans il avait laissé à ses associés, Cramer et Ehrahrt, le soin de la continuer. Vers 1786 Pram entreprit, avec l'aide de Rahbek, la rédaction de *La Minerve*, l'un des meilleurs recueils littéraires du Danemark; ce fut là qu'il inséra la plupart des écrits, en prose ou en vers, sortis de sa plume, et qui se distinguent par la vigueur des pensées et le feu de l'imagination. Il travailla aussi pour le théâtre, et l'on cite comme des ouvrages de mérite les deux drames poétiques intitulés *Damon et Pythias* et *Fingal et Frode*. Bien qu'il eût occupé des emplois lucratifs et qu'il jouît d'une pension de 1,800 dollars, il tomba dans des embarras d'argent qui l'obligèrent en 1819 à accepter des fonctions administratives dans l'île de Saint-Thomas. Une collection choisie des œuvres diverses de Pram a été publiée par Rahbek (Copenhague, 1824-1826, 4 vol.). K.

Erslew, *Forfatter Lexicon*.

PRAROND (*Ernest*), littérateur français, né le 14 mai 1821, à Abbeville. Il a fait ses études dans sa ville natale, et cultive avec succès la poésie et la littérature. Nous citerons de lui : *Vers*; Paris, 1843, in-18 : ce volume a été écrit en société avec M. Gustave Levavasseur, ainsi qu'un autre recueil poétique intitulé *Dix mois de révolution*; 1849, in-32; — *Fables*; Paris, 1847, in-18; — *Contes*; Paris, 1849, in-18; — *Les Voyages d'Arlequin*; Paris, 1849, in-18; — *Notices sur les rues d'Abbeville*; Abbeville, 1850, in-8°; — *De quelques écrivains nouveaux*; Paris, 1852, in-18; — *Études sur Shakespeare*; Paris, 1853, in-18, qui contiennent la traduction libre en vers des drames du *Roi Jean* et des *Joyeuses commères de Windsor*; — *Notices historiques, topographiques et archéologiques sur l'arrondissement d'Abbeville*; Abbeville, 1854-1856, t. I et II, in-8°; — *Paroles sans musique*, poésies; Paris, 1855, in-18; — *Les Hommes utiles de l'arrondissement d'Abbeville*; Amiens, 1858, in-8°; etc. M. Prarond a rédigé le *Journal d'Abbeville* et *Le Pilote de la Somme*, et il a fourni des articles à *L'Artiste* et à l'ancienne *Revue contemporaine*.

Documents partic.

PRASLIN (*César-Gabriel* DE CHOISEUL, comte DE CHOISEUL, puis duc DE), homme d'État français, né le 14 août 1712, à Paris, où il est mort, le 15 novembre 1785. Il était fils d'Hubert, marquis de Choiseul, de la branche de Choiseul-Chevigny, par son second mariage, avec Henriette-Louise de Beauvau. Il porta d'abord le nom de comte de Choiseul. Entré fort jeune au service, il avait à dix-neuf ans rang de lieutenant-colonel de cavalerie; il assista aux siéges de Kehl et de Philipsbourg, prit une part distinguée aux campagnes de la Bohême et de l'Italie, combattit à Raucoux et à Lawfeldt en qualité de maréchal de camp, et fut promu, le 10 mai 1748, au grade de lieutenant général. La faiblesse de sa santé l'ayant fait renoncer au service, il se trouva pendant plusieurs années, suivant ses propres expressions, réduit à l'état de nullité absolue. En 1758 il remplaça le duc de Choiseul-Stainville, son cousin et son ami, dans les fonctions d'ambassadeur extraordinaire à Vienne. En 1760, il revint à Paris, fut admis dans le conseil, et accepta le département des affaires étrangères, dont le duc de Choiseul, titulaire de deux autres ministères, se démit en sa faveur

(12 octobre 1761). En 1762 il devint chevalier des Ordres, fut créé duc et pair, et prit dès lors le titre de duc de Praslin. Cette dignité était la récompense des efforts qu'il avait faits pour la signature des préliminaires de la paix générale, qui fut conclue à Paris l'année suivante. Le 8 avril 1766, il passa au département de la marine, et fut nommé chef du conseil royal des finances. Il y rendit de grands services, en propageant l'instruction parmi les officiers, en augmentant le nombre des vaisseaux, en encourageant les entreprises utiles ou scientifiques; ce fut lui qui conçut le projet d'un nouveau voyage autour du monde et qui en confia l'exécution à Bougainville. Le duc de Praslin, que la communauté de ses vues avec Choiseul avait exposé aux incessantes railleries de Mme du Barry, partagea la disgrâce de son parent (24 décembre 1770), et reçut l'ordre de se retirer dans ses terres. Son exil ne dura que huit mois. Il appartenait depuis 1770 à l'Académie des sciences comme membre honoraire. P. L.

Condorcet, *Éloge du duc de Praslin*. — Courcelles, *Dict. hist. des généraux*. — Sismondi, *Hist. des Français*, XXIX.

PRASLIN (*Renault-César-Louis* DE CHOISEUL, duc DE), général français, fils du précédent, né le 18 janvier 1735, à Paris, où il est mort, le 7 décembre 1791. Connu d'abord sous le nom de vicomte de Choiseul, il devint colonel du régiment de Poitou (1757), et menin du dauphin, résida de 1766 à 1771, comme ambassadeur extraordinaire, à la cour de Naples, et fut promu maréchal de camp (3 janvier 1770). Il fut député de la sénéchaussée d'Anjou aux états généraux de 1789, et fit partie de la majorité favorable aux réformes. De Mlle de Durfort de Lorges il laissa trois fils : *Antoine-César* (*voy.* ci-après); *César-Hippolyte*, comte de Choiseul-Praslin, né à Paris, le 4 août 1757, colonel du régiment de Beaujolais, mort à Neuilly (Seine), le 21 février 1793, et *César-René*, né le 29 mai 1779, à Paris, où il est mort, le 22 mars 1846. H. F.

Docum. partic. — *Almanachs royaux*, 1735-1779.

PRASLIN (*Antoine-César*, duc DE CHOISEUL-), fils aîné du précédent, né le 6 avril 1756, à Paris, où il est mort, le 28 janvier 1808. Pourvu d'une compagnie dans le régiment de Royal-Cravate (1776), il fut nommé colonel en second du régiment de Lorrraine (1779), et plus tard maréchal de camp. Il applaudit aux principes de la révolution, et la noblesse de la sénéchaussée du Maine l'élut député aux états généraux, où il vota avec la majorité. Ce fut lui qui fit décréter l'adoption des trois couleurs pour les cravates des drapeaux, et qui, en 1791, proposa aussi d'approuver la conduite des commissaires chargés de ramener Louis XVI de Varennes à Paris. Incarcéré comme suspect en 1793, il fut rendu à la liberté par la révolution du 9 thermidor. Après avoir vécu dans la retraite la plus absolue, il devint sénateur (25 décembre 1799) lors de la formation de ce corps. H. F.

De Courcelles, *Hist. des pairs de Fr.* — *Doc. part.*

PRASLIN (*Charles-Raynard-Laure-Félix*, duc DE CHOISEUL-), pair de France, fils du précédent, né le 24 mars 1778, à Paris, où il est mort, le 28 juin 1841. En sortant de l'École polytechnique (1799), il s'attacha à la fortune de l'homme qu'il regardait alors comme le sauveur de la France, devint en 1805 un de ses chambellans, et le 1er janvier 1811 président du collége électoral de Seine-et-Marne. C'est en cette qualité qu'il harangua plusieurs fois Napoléon, et qu'en janvier 1813 il lui offrit, au nom de ce département, un certain nombre de cavaliers armés et équipés pour contribuer à réparer les désastres de la campagne de Russie. Nommé chef de la 1re légion de la garde nationale de Paris (8 janvier 1814), il combattit, le 30 mars, sous les murs de la capitale. Dès que le sénat eut proclamé la déchéance de Napoléon, il fut l'un des premiers à proposer une souscription pour le rétablissement de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf. Louis XVIII le comprit, le 4 juin suivant, parmi les membres de la chambre des pairs. Lors du retour de l'île d'Elbe, M. de Praslin devint un des pairs de France nommés le 4 juin par Napoléon, et le 6 juillet 1815 il signa le premier la déclaration des chefs de la garde nationale en faveur du drapeau tricolore; aussi fut-il éliminé de la chambre des pairs par l'ordonnance du 24 du même mois. Il y rentra le 21 novembre 1819, vota toujours avec le parti libéral, et accueillit avec faveur le gouvernement issu de la révolution de Juillet. De Mlle de Breteuil il eut deux fils, *Charles-* (*voy.* ci-après), *Edgar-Laure-Charles-Gilbert*, né à Paris, le 20 octobre 1806, et trois filles. Il fut simple dans ses goûts, modeste et sage dans sa conduite. A sa mort, sa fortune fut évaluée à plus de neuf millions. H. F.

Nestor Aronssohn, *Notice sur M. le duc de Praslin*; 1844, in-8°. — *Doc. partic.*

PRASLIN (*Charles-Laure-Hugues-Théobald*, duc DE CHOISEUL-), pair de France, fils du précédent, né le 29 juin 1805, à Paris, où il est mort, le 24 août 1847. Il siégea de 1839 à 1842 à la chambre des députés. Il était chevalier d'honneur de Mme la duchesse d'Orléans, lorsque, le 6 avril 1845, il fut nommé pair de France. Il avait épousé, le 18 octobre 1824, Mlle Altarice-Rosalba Sebastiani, née à Constantinople, le 14 avril 1807, fille unique du maréchal Sebastiani et de Françoise Franquetot de Coigny. Belle, aimable, instruite, elle voua à son mari un amour passionné, dont on a retrouvé les preuves dans sa correspondance. Tout semblait assurer l'avenir et le bonheur de cette union, lorsque le 17 août 1847 on trouva la duchesse assassinée dans son hôtel (rue du faubourg Saint-Honoré, 55). Les circonstances dramatiques de ce crime, dont les journaux du temps ont rendu compte, produisirent dans tout Paris

une sorte de stupéfaction. A la suite de la première information faite par les magistrats instructeurs, il fut décidé qu'à l'exception des enfants de la duchesse, toutes les personnes présentes dans l'hôtel au moment de la perpétration du crime seraient gardées à vue jusqu'à nouvel ordre, avec interdiction d'en sortir. Bientôt après, comme il s'éleva des indices graves contre le duc de Praslin d'être auteur ou complice de l'assassinat, il fut arrêté, et une ordonnance royale du 19 août convoqua la cour des pairs pour le juger. L'instruction fut dirigée par M. le chancelier duc Pasquier, assisté de six autres pairs de France, et le 21 août le duc de Praslin, transféré à la prison du Luxembourg, subit aussitôt un long interrogatoire; mais déjà il avait voulu échapper au déshonneur d'un jugement public, et avait attenté à ses jours en avalant le contenu d'une petite fiole saisie dans sa chambre et qui renfermait une substance blanche en poudre dont on ordonna l'analyse. Il mourut le 24 août, à quatre heures trente-cinq minutes du soir. M. Rouget, médecin de la prison du Luxembourg et de la chambre des pairs, qui lui avait donné ses soins avec M. Louis, son médecin particulier, et M. le docteur Andral, déclarèrent que sa mort devait être attribuée à un empoisonnement par l'acide arsénieux, circonstance justifiée par l'autopsie du corps que firent le lendemain les docteurs ci-dessus, auxquels furent adjoints MM. Orfila et Tardieu. Il résulta de leur rapport que l'ingestion du poison avait très-probablement eu lieu dans la journée du mercredi 18 août, entre quatre et dix heures du soir, et que, quoique tardive en apparence, la mort pouvait être le résultat de l'intoxication produite par la quantité d'acide arsénieux ingérée six jours auparavant. Le duc de Praslin avait reçu les secours de la religion des mains de M. l'abbé Martin de Noirlieu, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, en l'absence du curé de Saint-Sulpice. Son inhumation eut lieu la nuit au cimetière du Sud, d'une heure à deux heures du matin, et procès-verbal en fut dressé. On soupçonna de complicité la demoiselle Henriette Deluzy-Desportes, qui pendant six années avait été la gouvernante des enfants de M. de Praslin, et qui n'était sortie de sa maison en quittant ses fonctions que le 18 juillet 1847. Conduite à la Conciergerie, elle fut mise peu après hors de cause par suite d'une ordonnance de non lieu.

La mort du duc de Praslin donna lieu à beaucoup de commentaires, dont quelques journaux se firent l'écho, même après la révolution de Février. Malgré toutes les formalités dont la justice s'était entourée, malgré les actes de cette procédure insérés au *Moniteur*, le peuple s'obstina à croire que le duc de Praslin avait été aidé dans sa fuite, et beaucoup pensent qu'il vit encore caché sous un nom d'emprunt, dans quelque coin de l'Angleterre. H. Fisquet.

Moniteur univ., 19 août 1847 et suiv.

PRASLIN. *Voy*. Choiseul (*Charles de*).

PRATEOLUS. *Voy*. Dupréau.

PRATEUS. *Voy*. Desprès.

PRATI (*Alessio*), compositeur italien, né en 1737, à Ferrare, où il est mort, le 2 février 1788. Après avoir été maître de chapelle à Udine, il vint en 1767 à Paris, où il eut le titre de directeur de la musique du duc de Penthièvre. Au bout de quelques années il se rendit à Saint-Pétersbourg, visita l'Allemagne, et obtint vers 1781 la place de maître de chapelle du roi de Sardaigne. On ne connaît pas toutes ses œuvres dramatiques; quelques-unes ont eu un succès de vogue, comme *Ifigenia in Tauride* (1784), dont le grand-duc de Toscane acheta la partition pour en être seul possesseur, et *Armida abbandonata*, jouée, en 1785, à Munich.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, I. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

* **PRATI** (*Giovanni*), poëte italien, né le 27 janvier 1815, à Dascindo, village de la province de Trente. Après avoir étudié la philosophie à Trente, il se fit recevoir avocat à Padoue, et connaître par une charmante nouvelle, *Edmenegarda*. Au milieu d'aventures romanesques dont il fut le héros, il composa ses *Canti lirici*, poésies intimes, où les émotions du cœur sont retracées avec une grâce émouvante et avec une rare élégance de langage. C'est dans dans le sonnet principalement qu'il excelle à encadrer une pensée fugitive; ceux intitulés : *Un Jour d'hiver* et *L'Isolement* sont des modèles du genre. Ses *Canti per il popolo* et ses *Ballate* étaient destinés à répandre parmi le peuple ces créations fantastiques qu'affectionnent les peuples du Nord. Lors de son premier voyage à Turin, il publia deux autres recueils lyriques, *Nuovi canti* et *Memorie e lacryme*, suivis des *Lettere a Maria*. Quelque temps après il fit paraître à Padoue les *Passeggiate solitarie*, composées dans les montagnes de la Suisse italienne. Ce n'est pas le sentiment personnel qui domine dans *Storia e fantasia* et dans les *Canti politici*, c'est un patriotisme ardent, c'est un attachement profond pour la maison de Savoie; le poëte y exprime de la manière la plus vive et la plus animée le mouvement politique italien de 1848. Dans l'*Hymne à l'Italie* et dans *Pie IX et Charles-Albert* il témoigne de sa foi dans l'avenir, et quand éclate la révolution il entonne le *Cantique de l'avenir*, *Après la bataille de Goïto*, et *Chassons l'étranger*. Emprisonné à Padoue la veille de la révolution italienne, persécuté à Venise et à Florence, où l'on proclamait la république, il voit avec douleur les partis se former et se déchirer avec fureur, et son chant dans *Justices et Douleurs* devient une plaintive élégie ou une satire amèrement ironique comme les dialogues de *La Statue de Philibert-Emmanuel* et de *La Sentinelle*, la veille et le lendemain de la bataille de Novare. M. Prati a entrepris de composer une vaste épopée sur les

destinées humaines et sur la lutte éternelle entre le bien et le mal ; les poëmes intitulés *Rodolfo*, *La battaglia d'Imera*, *Satana e le Grazie*, *Il conte Riga*, etc., sont des épisodes de cette épopée, qui doit réunir tous les genres de poésie. Nommé par Charles-Albert poëte *cesareo* de la maison de Savoie, M. Prati habite Turin depuis 1849. Il a fait paraître en 1861 un nouveau poëme en 2 vol. (in-16), intitulé *Ariberto*.

Marchese, *Le poëte Prati*, dans la *Revue des deux mondes* du 15 mars 1856.

PRATILLI (*Francesco-Maria*), antiquaire italien, né en novembre 1689, à Capoue, mort le 29 novembre 1763, à Naples. Dès qu'il eut reçu la prêtrise, il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Capoue. Parmi ses travaux d'archéologie, on remarque : *Della via Appia riconosciuta e descritta da Roma a Brindisi*; Naples, 1745, in-4°; ouvrage orné de plans et de cartes, et qui atteste une érudition variée; il donna lieu à des critiques parfois injustes de l'abbé Gesualdo; — *Di una moneta singolare del tiranno Giovanni*; ibid., 1748, in-8° : explication d'une médaille unique d'un usurpateur qui s'était fait en 423 proclamer empereur; — *Della origine della metropolia ecclesiastica di Capoa*; ibid., 1758, in-4°. Pratilli a publié une édition, enrichie de pièces inédites, de dissertations et d'une vie de l'auteur, de l'*Historia principum Longobardorum* de C. Pellegrini (Naples, 1749-1754, 5 vol. in-4°); et il a laissé en manuscrit une *Histoire des princes normands*, en 6 vol.

Uomini illustri del regno di Napoli, IX.

PRATINAS (Πρατίνας), un des plus anciens poëtes dramatiques athéniens, vivait au commencement du cinquième siècle avant J.-C. Il était Dorien d'origine, et natif de Phlius. On ne sait à quelle époque il vint à Athènes; mais dès la 70e olympiade (500-499 avant J.-C.) on le voit faire jouer des pièces en compétition avec Chérile, son devancier dans la carrière théâtrale, et avec Eschyle, qui était plus jeune que lui. Dans l'histoire du drame grec, Pratinas est particulièrement remarquable pour avoir séparé la tragédie du drame satyrique. On sait qu'à l'origine la tragédie était un chœur de satyres, entremêlé de récits et de dialogues. De ces deux éléments, l'un était purement lyrique et d'un caractère joyeux et même bouffon; l'autre était épique et sérieux. Déjà Chérile avait donné la prédominance au second élément et réduit le chœur satyrique au rôle d'intermèdes, qui tempéraient la gravité des scènes héroïques, mais qui avaient le grave inconvénient d'en altérer la grandeur et le pathétique. Pratinas fit un pas de plus : il supprima dans la tragédie les satyres, c'est-à-dire les acteurs représentant les joyeux compagnons de Bacchus, et les réserva pour des pièces plus courtes, qui se rattachaient encore à la mythologie héroïque, mais dont les incidents et le dénoûment n'avaient ni le sérieux ni le pathétique de la tragédie. Ces petites pièces s'appelèrent drames satyriques, et dans les premiers temps du moins furent le complément indispensable des trilogies tragiques. Cette heureuse innovation fut adoptée par Eschyle, et exerça une influence décisive sur le développement du théâtre grec. Pratinas, d'après Suidas, composa cinquante pièces, dont vingt-deux drames satyriques (ou plutôt douze, suivant une conjecture de Boeckh); il excella dans ce genre de composition, où il occupait la première place après Eschyle. Il ne fut pas moins distingué comme poëte lyrique que comme poëte dramatique, et il partage avec son contemporain Lasus l'honneur d'avoir fondé l'école dithyrambique athénienne. Il reste quelques fragments de ses *Hyporchèmes*, ou chants pour l'accompagnement de la danse. L. J.

Casaubon, *De satyr. poes. græc.*, lib. I, 5. — Näke, *Charil.*, p. 12. — Ot. Müller, *Dei Dorier*, vol. II, p. 336, 361, 362, 2e édit.; *Gesch. der Griech. Lit.*, vol. II, p. 39. — Ulrici, *Gesch. der Hell. Dichk.*, vol. II, p. 497. — Bode, *Gesch. d. Hell. Dichtk.*, vol. III. — Welcker, *Die Griech. Trag.*, p. 17, 18; *Nachtr. z. Æsch. Trilog.*, p. 276. — Kayser, *Hist. crit. trag. græc.*, p. 70. — Wagner, *Frag. tragicorum græcorum*, à la suite des *Frag.* d'Euripide, dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot.

PRATO (*Girolamo* DA), érudit italien, né vers 1710, à Vérone, où il est mort, en 1782. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se fit connaître par une édition de Sulpice Sévère (Vérone, 1741-1756, 2 vol. in-4°), qui passe pour une des meilleures : cet ouvrage a été jugé sévèrement par les rédacteurs des *Acta eruditorum*. On a encore de lui : *De chronicis libris ab Eusebio Cæsariensi scriptis, cum fragmentis olim excerptis a Syncello* (Vérone, 1750, in-8°).

Dizionario istorico da Bassano. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

PRATO VECCHIO (*Jacopo del*). *Voy.* CASENTINO (*Jacopo del*).

PRATT (*Charles*), comte DE CAMDEN, magistrat anglais, né vers la fin de 1713, mort le 13 avril 1794, à Londres. Fils de sir John Pratt, président de la cour du banc du roi, il fut élevé au collége d'Eton, passa ensuite à l'université de Cambridge, et fut appelé en 1738 au barreau. Ses commencements furent difficiles, et il songeait à renoncer à sa profession lorsqu'il fut tiré de l'obscurité par le talent qu'il déploya dans une cause importante, dont son ami Henley, plus tard lord Northington, lui avait généreusement abandonné la direction. Il acquit bientôt de la réputation et une nombreuse clientèle. Mais ce qui contribua le plus à sa fortune politique, ce fut la faveur de Pitt, son ancien condisciple à Eton. Appelé par ce dernier au poste de procureur général (juin 1757), et presque aussitôt élu député de Downton à la chambre des communes, il devint, en décembre 1761, président de la cour des plaids communs. Lorsque John Wilkes fut arrêté pour avoir inséré un article injurieux dans le *North Briton*, Pratt lui ac-

corda le droit d'*habeas corpus*, et, après un résumé aussi éloquent que profond, il prononça un jugement qui le déchargeait de l'accusation portée contre lui (1763). Par cet acte de fermeté et d'indépendance il mérita les honneurs que lui décerna le conseil municipal de Londres, lequel arrêta que son portrait serait placé à Guildhall et qu'on lui enverrait dans une boîte d'or la patente du droit de bourgeoisie de la Cité, exemple qui fut suivi par Dublin et plusieurs autres villes. En juillet 1765, il reçut une pairie anglaise avec le titre de baron Camden, et en juillet 1766 il remplaça lord Northington dans les fonctions de grand chancelier. Dans cette charge éminente il réussit à se concilier l'estime générale, par la sagesse de son administration, par sa connaissance approfondie des lois de son pays, et surtout par l'intégrité de son caractère. Il déposa les sceaux lors de l'arrivée de lord North au ministère, en 1770, et pendant la guerre d'Amérique il s'associa à lord Chatham pour combattre énergiquement les mesures coërcitives du gouvernement anglais, qu'il qualifia d'arbitraires et d'injustes. Il ne cessa de battre en brèche la déplorable administration de lord North, s'éleva contre les doctrines professées par lord Mansfield sur la liberté de la presse et les droits du jury, et s'engagea à prouver qu'elles étaient en opposition avec les lois de l'Angleterre. Lors du renouvellement du ministère (mars 1782), il fut nommé président du conseil privé, et conserva cette haute position jusqu'à l'époque de sa mort, si l'on en excepte pourtant le court espace de temps que dura le cabinet dit *de la coalition en* 1783. En 1786 il reçut le titre de comte. On lui attribue une brochure politique intitulée : *An Inquiry into the nature and effect of the writ of Habeas corpus, the great bulwark of english liberty* (Londres, 1758, in-8°).

Son fils, *John-Jeffreys*, mort en 1840, avait été créé en 1812 marquis de Camden. P. L—Y.

Burke, *Peerage*. — Harwood, *Alumni etonenses*. — Campbell, *Lives of the great chancellors*. — Lodge, *Portraits of illustrious personages*.

PRATT (*Samuel-Jackson*), littérateur anglais, né le 25 décembre 1749, à Saint-Ives (comté de Huntingdon), mort le 4 octobre 1814, à Birmingham. De grandes pertes d'argent et un amour contrarié retardèrent pour quelque temps le développement de ses dispositions naturelles. Le chagrin mêlé au dépit le porta à embrasser l'état ecclésiastique, et il reçut les ordres; ayant quitté l'église pour le théâtre (1774), il débuta à Londres, et eut si peu de succès qu'il se mit à faire des livres, tantôt sous le voile de l'anonyme, tantôt sous le nom de Melmoth. Bien qu'il eût de l'imagination, un tour d'esprit original et de la facilité, il ne produisit rien de passable pour la scène, et nous ne parlerons que pour mémoire des tragédies et des comédies qu'il a fait représenter. Il tira un meilleur parti de son talent pour la déclamation, en donnant des scènes publiques dans les villes de la province. Pendant quelques années il fut l'associé d'un libraire de Bath. Comme poëte, Pratt a composé plusieurs ouvrages, qui auraient mérité de ne pas tomber dans l'oubli, par exemple ceux qui ont pour titre *Les Pleurs du génie* (1774), à propos de la mort de Goldsmith; *La Sympathie*, qui eut six éditions; *Le Triomphe de la bienfaisance* (2e édit., 1786), *L'Humanité* (1788), *Tableaux de la chaumière* (1803), *Le Contraste* (1808), *Le bas monde* (1810), etc. Ses romans, *The Pupil of pleasure* (1779, 2 vol.), *Shenstone Green* (1780, 3 vol.), *Emma Corbett* (1781, 3 vol.), *Family secrets* (1797, 5 vol.), ont joui d'une certaine vogue et ont été traduits en français. Parmi ses écrits d'un autre genre, on remarque: *Observations on Young's Nights thoughts;* Londres, 1774, 1776, in-8°; — *Liberal opinions upon animals, man and Providence;* ibid., 1775-1777, 6 vol. in-12, et 1783, 3 vol. in-12 : l'auteur paraît avoir choisi *Tristram Shandy* pour modèle; il a souvent plus de philosophie et de variété que Sterne, mais il fatigue par la recherche et les répétitions; — *The Sublime and beautiful of Scripture;* ibid., 1777, 2 vol. in-12; trois éditions, — *An Apology for the life and writings of David Hume*; ibid., 1777 ;— *Travels of the heart, written in France;* ibid., 1777, 2 vol. in-8°; — *Miscellanies*; ibid., 1785, 4 vol. in-8°; — *Gleanings in Wales, Holland and Westphaly;* ibid., 1795, 1798, 3 vol. in-8°, suivis des *Gleanings in England;* 1799, 3 vol. in-8° : mélange assez bizarre de fictions et d'aventures de voyage; — *Harvest home*; ibid., 1805, 3 vol. in-8° : recueil d'ouvrages en partie imprimés; — *The Cabinet of poetry;* ibid., 1808, 6 vol. in-8° : collection des meilleures pièces de la poésie anglaise, avec des remarques et des notices.

Gentleman's Magazine, LXXXIV. — Baker, *Biogr. dramat.* — Lounger, *Common place book*, III.

PRATZ (Le Page du), voyageur français, mort en 1775. Il était originaire des Pays-Bas; il entra au service de France, et fit plusieurs campagnes en Allemagne. Il obtint quelque intérêt dans la Compagnie française d'Occident, et partant de La Rochelle en mai 1718, alla prendre possession des terres qui lui étaient concédées aux environs de la Nouvelle-Orléans. Après quelques essais infructueux de colonisation, il remonta le Mississipi en 1720, et s'établit sur les terres des Natchez. D'abord bien reçu des indigènes, il eut à les combattre en décembre 1723, et vit ses propriétés incendiées. La concorde se rétablit pourtant, et du Pratz put se livrer à diverses explorations dans l'intérieur du pays : il visita les régions arrosées par le Missouri et l'Arkansas, et y découvrit de nombreux gisements de plâtre, de plomb, de houille, de cristal, etc. Après un séjour de huit années dans cette contrée sauvage, il descendit à la Nouvelle-Orléans prendre la direction du comptoir de la

Compagnie; mais son emploi fut supprimé, et le 25 juin 1734 il débarquait à La Rochelle. Il a publié ses aventures, sous le titre de : *Histoire de la Louisiane, avec deux voyages dans le nord du Nouveau-Mexique, dont l'un jusqu'à la mer du Sud;* Paris, 1758, 3 vol. in-12, avec 40 pl. et 2 cartes. Cet ouvrage est remarquable pour son exactitude; il donne de l'ancienne Louisianne et des mœurs des Natchez une idée complète. A. DE L.

Robertson, *History of America.*

PRAUN (*Paul*, baron DE), artiste amateur allemand, né en 1548, à Nuremberg, mort à Bologne, en 1616. Jouissant d'une fortune considérable, et doué d'un goût prononcé pour les beaux-arts, il visita l'Italie et l'Allemagne, et y recueillit une précieuse collection de tableaux, qui fut conservée par sa famille. Murr en a donné une *Description* (Nuremberg, 1797, in-8°). Prestel a publié en 1776 un *Recueil d'estampes d'après les dessins du cabinet de Praun.*

Will, *Nürnbergisches Lexikon* et le *Supplément* de Nopitsch.

PRAUN (*Georges-André-Septime*, baron DE), numismate allemand, né à Vienne, en 1701, mort en 1786. Entré de bonne heure dans l'administration du duché de Brunswick, il devint en 1773 ministre d'État; malgré ses nombreuses occupations, il trouva le temps de mettre en ordre les riches archives de Wolfenbüttel et de faire des recherches approfondies sur diverses parties de la numismatique. On a de lui : *Gründliche Nachricht von dem Münzwesen insgemein* (L'enseignement approfondi sur la numismatique en général et sur la numismatique allemande ancienne et moderne en particulier); Gœttingue, 1739, in-8°; Helmstædt, 1741, in-8°; une troisième édition parut à Leipzig, en 1748; — *Bibliotheca brunswico-luneburgensis, scriptores rerum brunswico-luneburgensium continens;* Wolfenbüttel, 1744, in-8°; — un *Inventaire complet des cabinets de médailles du duché de Brunswick-Lunebourg;* Helmstædt, 1747, in-4°; — la *Galerie complète des sceaux employés dans les pays de Brunswick-Lunebourg;* Brunswick, 1789, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur, par Remer.

Meusel, *Lexikon.* — Rotermund, *Supplém.* à Jöcher.

PRAXAGORAS (Πραξαγόρας), médecin grec, né à Cos, vivait au quatrième siècle avant notre ère. De la famille des Asclépiades, il acquit une grande réputation par ses connaissances médicales étendues, notamment en matière d'anatomie et de physiologie. Il était de l'école dogmatique, et fut un des principaux défenseurs de la théorie des humeurs. D'après Sprengel et Hecker, il aurait le premier fait la distinction entre les artères et les veines; mais M. Littré (*Œuvres d'Hippocrate*, t. I, p. 202) a établi assez solidement que cette découverte avait déjà été faite quelque temps auparavant. Plusieurs opinions de Praxagoras sur des sujets d'anatomie sont mentionnées dans Galien, Cælius Aurelius et autres auteurs, qui nous ont aussi conservé les fragments de ses écrits; si quelques-unes d'entre elles sont entièrement erronées, les autres prouvent que Praxagoras était en effet supérieur à la plupart de ses contemporains dans la connaissance de la disposition du corps humain.

Kuhn, *De Praxagora* (dans ses *Opuscula*). — Sprengel, *Hist. de la médecine.* — Hecker, *Geschichte der Heilkunde.* — Smith, *Dictionary.*

PRAXILLA (Πράξιλλα), poëtesse lyrique, née à Sicyone, vivait vers le milieu du cinquième siècle avant J.-C. Ses *scolies* étaient particulièrement célèbres, et les critiques anciens les plaçaient à côté de celles d'Anacréon et d'Alcée; il n'en reste aucune, à moins qu'on ne lui attribue une *scolie* populaire à Athènes et conservée par Athénée (p. 695) et dans l'*Anthologie grecque* (Brunck, *Analec.*, vol. I, p. 157). Les fragments qui subsistent de ses poésies sont trop peu nombreux et trop courts pour donner une idée de son talent; mais ils font penser que ses sujets étaient principalement empruntés aux fables amoureuses de l'ancienne mythologie. Praxilla appartenait à l'école lyrique dorienne, avec un mélange du dialecte et des combinaisons rhythmiques des Éoliens. L. J.

Suidas, au mot Πράξιλλα. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 136, 137. — O. Müller, *History of greek literat.*, p. 188, édit. de Londres, 1854. — Bode, *Gesch. d. Hellen. Dichtkunst*, vol. II, part. 2. — Bergk, *Fragmenta lyricorum græcorum*, 2e édit., p. 961-962; 1023-1024.

PRAXITÈLE (Πραξιτέλης), célèbre sculpteur du quatrième siècle avant J.-C., était né à Athènes, bien qu'aucun témoignage ancien ne nous en assure. Ses fils, Timarque et Céphisodote, sont appelés Athéniens, et nous garantissent par conséquent la nationalité de leur père. Du reste, on verra dans le *Corpus* de Bœckh (n° 1604) une inscription trouvée à Thespies où le titre d'Athénien est joint au nom de Praxitèle. Enfin, la vie même de l'artiste, la nature de ses œuvres, ses tendances, son style, tout prouve qu'il appartient au génie athénien et représente glorieusement l'école attique. Pline le place vers la 104e olympiade (364-360 avant J.-C.); mais cette date désigne plutôt le commencement de son activité que la fin de sa carrière, car nous savons qu'il travailla au Mausolée (Vitruve, VII, præf.), qui ne fut commencé que dans la 107e olympiade, et ses fils vivaient encore soixante-quatre ans après l'époque marquée par Pline, c'est-à-dire pendant la 120e olympiade (300-296). Il est peu d'artistes dont la vie nous soit moins connue; quelques anecdotes, qui ont été recueillies par les auteurs, se rapportent à ses œuvres et se retrouveront indiquées dans l'énumération qui va suivre.

Praxitèle représenta les *Douze dieux*, pour un vieux temple de Mégare où Pausanias les vit encore (I, 40). Dans un temple de Mantinée, *Junon* sur un trône, avec *Hébé* et *Minerve*, étaient aussi des œuvres de ce grand artiste. Une autre *Junon* était à Platées, avec le surnom de *Téléia*, et à

l'entrée on apercevait la statue de *Rhéa* présentant à Saturne la pierre entourée de langes qu'il doit dévorer à la place de Jupiter. L'*Enlèvement de Proserpine*, en bronze, est mentionné par Pline (XXXIV, 69), et devait former un ensemble considérable. *Proserpine* avait été sculptée une autre fois par l'artiste, et se trouvait à l'entrée d'Athènes, dans un temple, avec *Cérès* et *Iacchus*. Sur la muraille une inscription attestait que Praxitèle était l'auteur du groupe. Une autre *Cérès* est mentionnée plus tard dans les jardins de Servilius à Rome, en compagnie de *Triptolème* et de *Flore* : on ignore de quel lieu de la Grèce elle avait été apportée. *L'Occasion* et *La Bonne Fortune*, qu'on voyait aussi au Capitole, sont choses plus douteuses. L'*Apollon Sauroctone* est connu par des répétitions que possèdent les musées modernes : nous en reparlerons plus tard. Un autre *Apollon*, avec un *Neptune*, avait été apporté par les Romains au Capitole. A Mégare, *Apollon* était entouré de *Latone* et de *Diane*. Argos montrait une *Latone* de Polyclète; Mantinée une autre *Latone, avec ses enfants;* sur le piédestal de ce groupe étaient représentés une *Muse* et *Marsyas* jouant de la flûte. La *Diane Brauronia* de l'acropole d'Athènes était de Praxitèle, ainsi que la *Diane* d'Anticyre, qui tenait une torche de la main droite et avait à sa gauche un chien. *Trophonius*, dans son temple de Lébadée, avait été conçu par l'artiste à l'image d'Esculape. On cite aussi *La Fortune* de Mégare (Paus., I, 43).

Bacchus, avec tout le cycle des personnages bachiques, a plu à Polyclète, qui s'est souvent inspiré de ce sujet. Par exemple, *Bacchus* enfant, entre les bras de *Mercure*, ornait l'Héræon d'Olympie; *Bacchus* seul, un temple d'Élis. Le dieu formait un groupe célèbre avec *L'Ivresse* et un *Satyre* (Pline, XXXIV, 69). Le *Satyre* qui était placé dans un temple de la rue des Trépieds à Athènes est connu par une anecdote. Praxitèle avait promis à Phryné la plus belle de ses œuvres, sans vouloir la désigner. Un jour la courtisane lui fit annoncer brusquement que le feu avait pris chez lui. « Qu'on sauve mon *Satyre* et mon *Amour*, » s'écria l'artiste. Phryné choisit alors *L'Amour;* le *Satyre* fut consacré dans un temple de Bacchus. D'autres *Faunes* sont désignés par Pausanias (I, 43) et par Pline (XXXIV, 70). A Rome, on montrait ses *Ménades*, ses *Thyades*, ses *Silène*, ses *Caryatides*. *Pan* avec des pieds de bouc, des *Nymphes*, *Danaé*, mère de Bacchus, complétaient cet ensemble d'études.

Une autre série se rattachait à Vénus et aux suivants de Vénus. La *Vénus* de Cnide, chef-d'œuvre de l'art antique, était de Praxitèle. En vain le roi Nicomède proposa aux Cnidiens de payer leurs dettes, qui étaient considérables, s'ils lui cédaient cette statue; ils refusèrent. Les monnaies de Cnide en offrent une image assez fidèle, malgré la liberté d'interprétation dont usaient les graveurs grecs. En même temps que la Vénus de Cnide, qui était nue, Praxitèle avait fait une *Vénus vêtue*, qui fut choisie par les habitants de Cos. La ville d'Alexandria en Carie montrait aussi une statue de Vénus. Les Romains en avaient placé une autre, en bronze, dans le temple de la déesse *Felicitas*. Celle de Thespies touchait davantage les Grecs, parce qu'elle était un portrait de la courtisane Phryné. Quant au fragment de groupe qui est au Louvre et représente *Vénus et l'Amour*, l'inscription qui y est gravée donne le nom de Praxitèle, mais il ne s'agit que d'une copie (Clarac, *Catalogue*, n° 185). Dans un temple de Mégare, on voyait *La Persuasion* et *L'Encouragement*, figures allégoriques du cycle de Vénus. Quant aux statues de *L'Amour*, nous pouvons distinguer les suivantes : 1° *L'Amour enfant*, avec des ailes d'or, qui était à Thespies : on prétendait que c'était la statue de Phryné, qu'elle avait plus tard consacrée. Caligula l'emporta à Rome, Claude la rendit, Néron la reprit, et la plaça sous le portique d'Octavie. Une copie faite par l'Athénien Ménodore resta à Thespies; 2° *L'Amour* que possédait le Mamertin Hejus, à Messane, et qui lui fut volé par Verrès; 3° *L'Amour de Parion*, en Propontide; 4° deux *Amours* en bronze, qu'a décrits Callistrate (*Stat.*, IV et XI).

Enfin, Praxitèle avait représenté divers sujets héroïques : dans le fronton du temple d'Hercule à Thèbes, il avait sculpté la plupart des *Travaux d'Hercule*. Son *Harmodius* et son *Aristogiton* sont imités sur des tétradrachmes attiques. On citait encore de lui un *Guerrier auprès de son cheval*, monument funéraire sur la route du Pirée. Ses deux statues de *Phryné* étaient des portraits. De même il se plut à opposer dans un seul groupe une *Honnête femme pleurant* et une *Courtisane riant*. Il fit d'autres figures de femmes qui s'ornaient, qui s'ajustaient des couronnes. Quant au colosse du Monte Cavallo, à Rome, sur lequel est gravé le nom de Praxitèle, il est inutile de dire que l'inscription, ajoutée après coup, n'est qu'une pure fantaisie.

Il faut remarquer deux faits qui ressortent de cette énumération : d'abord la fécondité de Praxitèle, puis son goût pour les groupes. C'était un art difficile que de réunir plusieurs statues, de composer une scène, de leur donner une expression plus marquée, et de faire que l'ensemble fût aussi satisfaisant que les détails. La seconde remarque, c'est combien toutes les créations de l'artiste sont idéales et fidèles aux traditions de l'école attique, de l'école de Phidias. Il ne sort pas des types généraux, des types divins, ne s'attachant ni aux athlètes, ni à l'étude étroite de la nature, ni au portrait dans le sens réaliste de ce mot. Même lorsqu'il copie Phryné, il la transforme en Vénus et la propose à l'adoration des mortels. C'est ce qui me faisait dire au commencement de cette notice que le carac-

tère des œuvres de Praxitèle et ses tendances attestaient qu'il était Athénien.

Si l'on veut se faire une idée du style de Praxitèle, il faut examiner le *Faune* du Capitole, qui répond assez exactement aux descriptions qu'en font les anciens. Il est vraisemblable qu'il nous offre une répétition d'après l'original, telle que les Grecs et les Romains en ont fait souvent. La pose pleine de grâce et de noblesse, les formes suaves, raffinées, exquises, tout est d'une plénitude, d'une harmonie, d'une persuasion un peu énervante. C'est l'art arrivé à sa perfection la plus charmante et la plus irréprochable. Mais un nuage a passé devant les yeux du sculpteur, pour envelopper et attendrir les formes. La main est posée sur la hanche avec un abandon efféminé, et on n'y méconnaîtra pas une certaine volupté sensuelle. Aussi n'est-on pas étonné d'apprendre que ce type ne différait pas sensiblement de l'*Éros*. Une copie qui est au British Museum, parmi les marbres d'Elgin, et qui vient probablement d'Athènes, nous montre le jeune dieu comme un frère du Faune. Les lignes, la forme, le caractère, la pose jusqu'à un certain point le rappellent. Ce n'est pas tout. L'*Apollon Sauroctone*, répétition antique de l'original de Praxitèle, offre encore le même type de jeunesse, de formes tendres et délicates, de mollesse idéale, de grâce enveloppée, pénétrante, qui émane du corps comme un parfum enivrant. Changez la tête, ou même un certain ajustement des cheveux, vous retrouverez le *Faune*. Ainsi, dans les figures viriles l'artiste ne craignait pas de rechercher cette fleur de jeunesse aimée des Grecs, cette nature peu accentuée et presque féminine qui succédait aux proportions héroïques des dieux de Phidias. Le talent de Praxitèle aimait à s'enfermer dans ce cercle. Vénus sera donc naturellement le sujet le plus sympathique, le plus cherché, le plus souvent traité. Ici se trahit peut-être l'influence des courtisanes, qui prirent à cette époque une place si grande dans la société grecque et dans la vie des artistes. Vénus pour Praxitèle est moins une déesse qu'une femme, une baigneuse qui se découvre, Phryné sortant de l'onde, dont il fait un type. Par la volupté, le matérialisme se glisse insensiblement au sein de la jeune école attique; car la volupté n'est que la poésie de la matière. Praxitèle, tout plein encore des inspirations de l'ancienne école, maître achevé, sûr de plaire, ne perdant pas de vue l'idéal, maintient la tradition, mais il jette ses successeurs sur une pente dangereuse. L'art ne s'amoindrit pas entre ses mains, mais les sujets s'amoindrissent, et la façon de les concevoir est plus délicate qu'héroïque, plus efféminée que simple. Aussi Phidias est-il supérieur de beaucoup à Praxitèle. Mais Praxitèle n'en fut pas moins l'expression la plus séduisante et la plus populaire de la perfection. BEULÉ.

Pline, *Hist. nat.* — Pausanias. — Müller, *Arch. d. Kunst.* — Smith, *Dict. of greek and rom. biography.*

PRAXIPHANE (Πραξιφάνης), philosophe grec, né à Mitylène, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant notre ère. Disciple de Théophraste, il ouvrit une école de philosophie, qu'Épicure fréquenta quelque temps. Il s'appliqua surtout à l'étude de la grammaire, dont il fut après Aristote un des principaux fondateurs. Il a écrit entre autres : Περὶ ποιητῶν, ouvrage qui est peut-être le même que celui qui a été retrouvé à Herculanum, et qui a pour titre Περὶ ποιημάτων et Περὶ ἱστορίας.

Preller, *De Praxiphane* (Dorpat, 1842). — Smith, *Dictionary*.

PRAY (*Georges*), historien hongrois, né à Presbourg, en 1724, mort à Pesth, en 1801. Entré en 1740 chez les Jésuites, il professa dans plusieurs de leurs colléges, et devint après la suppression de son ordre historiographe du royaume de Hongrie et conservateur de la bibliothèque de Bude; en 1790 il reçut un canonicat à Groswardein. On a de lui : *Annales veteres Hunnorum, Avarorum et Hungarorum ad annum Chr. MDXCVII deducti;* Vienne, 1761, in-fol.; suivi de *Supplementa;* ib., 1775, in-fol.; — *Annales regum Hungariæ ad annum Chr. MDLXIV deducti;* Vienne, 1764-1770, 5 parties, in-fol.; — *De sacra dextera divi Stephani Hungariæ regis;* ibid., 1771, in-4°; — *De Ladislao Hungariæ rege;* Pesth, 1774, in-4°; — *De Salomone rege et Emerico duce Hungariæ;* ib., 1774, in-4°; — *Specimen hierarchiæ hungaricæ, complectens seriem chronologicam archiepiscoporum et episcoporum Hungariæ, cum diœcesium delineatione;* Presbourg, 1778, in-4°; — *Index librorum rariorum bibliothecæ universitatis budensis;* Bude, 1780-1781, 2 parties, in-8°; — *Historia regum Hungariæ, cum notitiis ad cognoscendum veterem regni statum;* ibid., 1800-1801, 3 parties, in-8°.

Horanyi, *Memoriæ Hungarorum*, t. III. — Luca, *Gelehrtes OEstreich.* — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

PRAZMOWSKI (*Adam*), écrivain polonais, né vers 1770, mort en 1835. Il était évêque de Plock en Mazovie. On a de lui plusieurs sermons et éloges des Polonais célèbres; mais son plus important travail est une *Dissertation critique sur les plus anciens historiens de la Pologne*, lue en 1811, à la séance publique des Amis des sciences de Varsovie. L. CH.

Golembiowski, *Les Historiens polonais;* Varsovie, 1826. — Lukaszewicz, *La Pologne littéraire*, revue et augmentée par l'abbé Kulinski, pour 1860.

PRÉAMENEU (DE). *Voy.* BIGOT.

* **PRÉAULT** (*Auguste*), sculpteur français, né à Paris, en 1809. Élève de David, il donna d'abord dans les excès du romantisme, en oubliant que si la sculpture doit représenter la nature, ce n'est qu'en choisissant les plus belles formes. On admit cependant au salon de 1833 son groupe de *Pauvres femmes* et ses bas-reliefs de *Gilbert mourant*, de *La Mendicité* et d'*Une Tuerie*. Il produisit ensuite : une *Ondine*,

deux grands bas-reliefs ayant pour sujets la *Rivière des Amazones* et la *Reine de Saba;* les statues d'*Hécube* et de *Charlemagne;* un *Christ* pour l'église de Saint-Gervais; l'*Abbé de l'Épée*, statue pour la façade de l'hôtel de ville de Paris; *Clémence Isaure*, pour le jardin du Luxembourg; *Saint Gervais* et *Saint Protais* (1848), figures exécutées avec Antonin Moine pour l'église de Saint-Gervais, etc. Mais il ne put faire admettre ses ouvrages aux expositions du Louvre qu'à compter de celle de 1849, où il eut un *Christ en croix*, une statuette de *La Douleur* et diverses médailles. On vit ensuite de lui : au salon de 1850, un bas-relief d'*Ophélia* et le buste en marbre de *Nicolas Poussin* pour le musée du Louvre. On a encore de lui : le buste de l'*Abbé Liautard*, dans l'église des Carmes; le tombeau de l'*Abbé de l'Épée*, dans celle de Saint-Roch; la statue de *Marceau* (1850), à Chartres; un *Cavalier gaulois*, figure placée au pont d'Iéna; *Sainte Valère* (1853), statue à l'église Sainte-Clotilde; *Aristide Olivier*, statue avec bas-reliefs; *La mort cueillant une fleur* (1855); *Mansard* et *Le Nôtre* (1856), statues pour Versailles, etc. G. DE F.

Livrets des salons.

PREBLE (*Edward*), marin américain, né le 15 août 1761, à Falmouth (Massachusetts), mort le 25 août 1807, à Portland (Maine). Fils de Jedediah Preble, brigadier général, mort en 1784, il servit d'abord comme simple matelot sur un vaisseau marchand, et passa sur un sloop, où il prit part aux derniers combats de la guerre de l'indépendance. En 1803, il fut placé, en qualité de commodore, à la tête d'une escadre destinée à mettre à la raison le dey de Tripoli. Après avoir forcé l'empereur du Maroc à conclure la paix avec les États-Unis, il se dirigea sur Tripoli, et bien qu'il n'eût pas réussi à s'en emparer, il força la ville à une convention très-honorable (août 1804). Cependant il n'obtint pas l'approbation entière de son gouvernement, qui le rappela et le mit en retrait d'emploi.

Encyclopædia americana. — Cooper, *Naval history*, I. — Sparks, *American biography*, 2e série, t. XII.

PRECIPIANO (*Humbert-Guillaume*, comte DE), prélat espagnol, né à Besançon, en 1626, mort à Bruxelles, le 9 juin 1711. D'une ancienne famille originaire de Gênes, il devint chanoine de Besançon, conseiller-clerc au parlement de Dôle, et abbé de Bellevaux en 1649. Nommé en 1661 haut doyen du chapitre, il se vit contester la validité de son élection par le saint-siége; mais il trouva une compensation dans la confiance de Philippe IV, roi d'Espagne. En 1667, les états de Bourgogne le députèrent avec son frère Prosper-Ambroise à la diète de Ratisbonne, et son habileté dans les négociations le fit élever, cinq ans après, à la dignité de conseiller suprême pour les affaires des Pays-Bas et de Bourgogne auprès de Charles II. Son dévouement à don Juan d'Autriche lui valut d'être nommé en 1682 à l'évêché de Bruges, d'où il passa en 1689 à l'archevêché de Malines. Telle fut son ardeur pour affermir les doctrines ultramontaines qu'il en vint à imaginer un formulaire plus exigeant que celui d'Alexandre VII. Deux décrets du saint-office (28 janvier et 6 février 1694) condamnèrent rigoureusement ce nouveau Formulaire, mais le prélat refusa de se soumettre; Innocent XII enjoignit à tous les évêques de la Belgique d'abandonner les querelles, déjà trop prolongées, que les vues de Precipiano tendaient à faire revivre, et en 1696 il rappela en termes assez durs l'archevêque de Malines à plus de modération. Precipiano, de concert avec les Jésuites, n'en fit pas moins arrêter le P. Quesnel, le 30 mai 1703, à Malines. Bruges, Besançon, Bruxelles, Malines et l'abbaye de Bellevaux possèdent des monuments de la magnificence et de la piété de ce prélat. H. F.

Hist. eccl. du dix-huitième siècle, t. 1er. — *Calendrier eccl.*, ann. 1787. — Feller, *Dict. hist.*, édit. Weiss.

PRÉCY (*Louis-François* PERREIN, comte DE), général français, né au château de Précy, près Semur (Charolais), le 15 janvier 1742, mort à Marcigny-sur-Loire, le 25 août 1820. Entré au service dès 1755, il combattit en Allemagne jusqu'en 1763. En 1769 il fit la campagne de Corse. Nommé en 1788 lieutenant-colonel des chasseurs des Vosges, il tâcha de concilier dans son régiment la discipline, le dévouement à la monarchie avec le patriotisme du citoyen : c'était difficile; ses soldats se mutinèrent, leurs officiers émigrèrent, et de Précy était sans troupe lorsque, le 8 novembre 1791, il fut nommé l'un des commandants de la garde constitutionnelle à pied de Louis XVI. Ce corps ayant été licencié en mai 1792, ce fut comme simple citoyen que Précy combattit aux Tuileries, le 10 août de la même année. Dédaignant d'émigrer, il se retira dans ses terres, et y vivait paisible quand les Lyonnais repoussèrent la constitution de 1793 et s'insurgèrent contre la Convention. Ce mouvement était mixte : il s'opérait, il est vrai, sous le drapeau tricolore, au cri de *Vive la république!* et n'avait de but ostensible que celui d'arrêter les excès des terroristes : c'était le vœu des fédéralistes; mais derrière eux de nombreux monarchistes rêvaient une restauration, et ne craignaient pas d'appeler à leur aide l'armée piémontaise du duc de Montferrat. Il fallait pour chef à cette insurrection un homme qui en représentât le double élément. On le trouva dans Précy. Cet officier supérieur n'était point un homme de parti; c'était avant tout un homme de guerre. Sa modération de caractère, l'habitude du commandement, un extérieur martial et élégant, une bravoure héroïque dans un corps infatigable devaient lui donner une grande influence sur le peuple; aussi d'une voix unanime le pouvoir militaire lui fut-il déféré. Précy hésita longtemps; ce ne fut que la grandeur même du danger qui le détermina à accepter l'immense responsabilité de défendre la cité insurgée. Il fit

tout ce qu'on pouvait exiger d'un général habile et courageux; avec dix mille hommes braves, mais non aguerris, il lutta soixante-trois jours contre une armée dix fois plus nombreuse et en partie régulière. Il remporta d'abord quelques avantages sur les assiégeants, et se conduisit surtout de la manière la plus brillante le 29 septembre, jour où il reprit la grande redoute, le poste de Saint-Louis, le pont de la Mulatière et l'île de Perrache. Dans ce combat Précy eut deux chevaux tués sous lui, et renversa trois adversaires de sa propre main. Enfin, manquant de munitions et voyant les principales positions aux mains des conventionnels, il ne voulut pas être un obstacle à la reddition de la ville, et, formant une colonne d'environ deux mille volontaires presque tous royalistes, il essaya de traverser les lignes républicaines et de gagner la Suisse (9 octobre 1793). Mais Dubois-Crancé, prévoyant que ce serait là son unique ressource, avait fait garder tous les passages par des détachements de l'armée des Alpes auxquels se joignirent dix mille montagnards soulevés par Reverchon. Les malheureux Lyonnais, enveloppés de toutes parts, firent d'inutiles prodiges de valeur; il n'y en eut que quatre-vingts qui, avec leur général, parvinrent à gagner le territoire helvétique. Sa mort paraissait tellement probable, qu'elle fut annoncée à la Convention. Précy entra presqu'aussitôt dans l'état-major du roi de Sardaigne. Puis, il résida successivement en Angleterre, en Suisse et en Allemagne. Au 18 fructidor an V, il fut désigné par Duverne de Presle comme l'un des agents des Bourbons à l'intérieur; en effet Louis XVIII l'avait nommé son lieutenant général dans le Lyonnais, le Forez et le Beaujolais. Précy eut plusieurs entrevues avec Dandré et Pichegru. Ses intrigues n'étaient pas douteuses, lorsqu'il fut arrêté à Bareuth avec Imbert-Colomès, en 1800, sur la demande du gouvernement consulaire et détenu deux années dans une prison d'État prussienne. Il erra en Allemagne durant la période impériale. En 1810, il fut autorisé a rentrer en France. Après le retour des Bourbons, il prit en août 1814 le commandement de la garde nationale de Lyon, mais il dut s'enfuir lors du retour de l'île d'Elbe, et fut arrêté à Paris. La chute définitive de Napoléon le rendit à la liberté. Il mourut lieutenant général et grand croix de la Légion d'honneur. A. DE L.

Le Moniteur universel, an II, III, V, VII, 1814. — Thiers, *Hist. de la revolution française*, liv. XVIII. — Lamartine, *Hist. des girondins*, liv. XLIX. — Mahul, *Annuaire necrologique*, ann. 1820. — Breghot et Pericaud, *Lyonnais dignes de mémoire*.

PREGIZER (*Jean-Ulric*), historien allemand, né à Tubingue, en 1647, mort en 1708. Après avoir été chargé de réunir les documents relatifs à l'histoire du concile de Constance, qui servirent de base à l'ouvrage de Hardt, il fut chargé en 1675 d'enseigner l'histoire et l'éloquence à l'université de Tubingue, et plus tard le droit public. En 1694 il devint conseiller de régence à la cour de Wurtemberg. On a de lui : *Teutscher Regierungs und Ehrenspiegel* (Théâtre des gouvernements et de la noblesse allemands); Berlin, 1703, in-fol., fig.; — *Suevia et Wurtembergia sacra*; Tubingue, 1716, in-4°, avec une *Vie* de l'auteur; — *Ephemerides Wirtembergicæ*; Stuttgard, 1729; — *Vollständige Genealogie des Hauses Würtemberg* (Généalogie complète de la maison de Wurtemberg); ibid., 1734, in-fol.

Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

PREGLIASCO (*Giacomo*), architecte italien, né en 1757, mort le 26 décembre 1825, à Turin. Il se distingua surtout par son talent pour l'architecture théâtrale et l'art de dessiner les jardins dans le genre anglais. On cite parmi ses ouvrages la restauration du grand théâtre de la Canobiana à Milan, et les théâtres de la cour à Monza et de Saint-Charles à Naples.

Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexicon*.

PREIGNEY (*Luc-Joseph* MATHEROT, abbé DE), physicien français, né en 1705, à Dôle, mort en 1758. Cadet de famille, il fut dès l'adolescence consacré à l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat; mais il se lassa vite de l'oisiveté, et consacra tous ses loisirs à l'étude de la physique. Il s'occupa surtout de la lumière et de ses applications utiles. C'est ainsi qu'il put soumettre à l'Académie des sciences et à diverses administrations municipales plusieurs appareils nouveaux d'éclairage public, réverbères, lanternes, etc.; mais ils ne furent pas même essayés. Il se trouvait d'ailleurs en concurrence avec Dominique-François Bourgeois, qui, lui aussi, venait d'inventer un modèle de lanterne que l'Académie des sciences approuva. L'abbé Preigney ne fut guère plus heureux pour son *chandelier à huile*, qui pourtant devint d'un usage général sous le nom de *lampe à pompe*; il en donna la description dans le t. VII du *Recueil des machines approuvées par l'Académie*. Critiqué par les uns, louangé par les autres, Preigney perfectionnait ses inventions lorsqu'il mourut : il était alors abbé de Saint-Chéron (diocèse de Chartres). On a de lui plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils scientifiques de l'époque.

Mémoires de l'Académie des sciences, ann. 1744 1746 — Le P. Joly, *Mémoires sur les lanternes à réverbère* (Paris, 1766, in-4°). — Dreux du Radier. Le Camus, l'abbé Lebeuf, Jamet jeune et le comte de Caylus, *Essais hist., crit., etc., sur les lanternes* (Dôle, 1755, in 12).

PREISSAC (*Henri-Thomas-Charles* DE), duc D'ESCLIGNAC, pair de France, né à Toulouse, le 14 septembre 1763, mort le 2 septembre 1827, descendait d'une ancienne famille de Gascogne. Son père, Charles-Madeleine de Preissac, vicomte d'Esclignac, avait été nommé lieutenant général des armées du roi en 1780. En 1787, Henri d'Esclignac épousa une fille du prince Xavier de Saxe, comte de Lusace, oncle de Louis XVI et du roi de Saxe Frédéric-Auguste Ier. Quelque temps après, il fut, en faveur de ce mariage, créé grand d'Espagne de première classe, et titre

duc d'Esclignac. Au retour des Bourbons, il ne fit pas partie de la promotion des pairs du 4 juin 1814, à laquelle Louis XVIII avait appelé la plupart des grands d'Espagne français de première classe; mais cette omission fut réparée le 5 mars 1819. Sa femme lui survécut jusqu'en 1849.

Son fils, *Charles-Philippe-Auguste-Othon* DE PREISSAC, duc D ESCLIGNAC, connu du vivant de son père sous le nom de *duc de Fimarcon*, lui succéda dans ses titres. Il fit la campagne de 1823, et devint lieutenant-colonel des lanciers de la garde royale et gentilhomme ordinaire de la chambre. Comme son père n'avait pas fait régulariser les lettres patentes de sa pairie, il en obtint de nouvelles. Les événements de 1830 l'écartèrent de la vie publique. L. L—T.

Supplément au Dictionnaire de la conversation.

PREISSLER ou **PREISLER** (*Daniel*), peintre allemand, né en 1627, à Prague, mort en 1665. Après avoir fréquenté à Dresde l'atelier de Schiebling, il se fit en 1654 recevoir dans la corporation des peintres de Nuremberg; son œuvre de maître fut un tableau représentant la *Mort d'Abel*. Il se fixa dans cette ville, et il y peignit *L'Ascension* dans l'église du château; l'*Envoi du Saint-Esprit*, dans l'église de l'hôpital; les portraits des musiciens de Nuremberg, comme décoration de l'orgue de l'église Saint-Sebald. Sandrart, Kilian et autres ont gravé plusieurs de ses portraits.

PREISSLER (*Jean-Daniel*), peintre, fils de Daniel, né le 17 janvier 1666, à Nuremberg, où il est mort, le 13 octobre 1737. Élève de son beau-père, H. Poppe, et de J. Murrer, il devint directeur de l'école des beaux arts de sa ville natale. Il a peint plusieurs portraits et quelques tableaux, entre autres *Les quatre saisons*, gravées par Probst. Il a publié : *Anleitung zu Zeichenwerken* (Méthode de dessin); Nuremberg, 1754-1763, 4 part. in-fol., éditée plusieurs fois, la dernière en 1825; — *Méthode pour dessiner les fleurs*; — *Règles pour copier les dessins de maîtres célèbres*; Nuremberg, 1721-1725, 3 part. in-fol., pl., etc.

PREISSLER (*Jean-Justin*), peintre et graveur, fils du précédent, né à Nuremberg, le 4 décembre 1698, mort le 17 février 1771, dans cette ville. Instruit par son père dans l'art de la peinture, il alla passer huit ans en Italie, où il dessina pour le baron de Stosch beaucoup de pierres gravées. De retour en Allemagne, il épousa Suzanne-Marie Dorsch (*voy.* ci-après). Il succéda à son père comme directeur de l'Académie des beaux-arts de Nuremberg (1742). Parmi ses tableaux, dont plusieurs ont été gravés, nous citerons : *La Mise au tombeau*, *L'Arche de l'alliance*, *La Transfiguration*, *Le Christ couronné d'épines*, *Le Christ devant Hérode*, *La Guérison du paralytique*, *Vénus et Adonis*, *L'Apothéose d'Énée*, fresque dans le château du comte de Wied, etc. Preissler a gravé : *Les Peintures de Rubens* dans l'église des Jésuites d'Anvers, 20 planches, Nuremberg, 1734, in-fol.; une suite de cinquante des plus belles statues de Rome, d'après les dessins de Bouchardon, ibid., 1732, in-fol.; et *Ornamenti d'architettura*. C'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les vingt planches de statues antiques publiées à Nuremberg, 1757, 1821, in-fol.

Sa femme, *Susanne-Marie*, née le 8 décembre 1701, à Nuremberg, était la fille et l'élève du graveur Christophe Dorsch. Elle apprit à peindre, et laissa quelques bons paysages. Elle mourut le 8 avril 1765. Sa fille, *Esther-Marie*, cultiva aussi les beaux-arts.

PREISSLER (*Georges-Martin*), peintre et graveur, frère du précédent, né à Nuremberg, en 1700, mort en août 1754. Élève de son père, il passa quelque temps en Italie, et vint ensuite se fixer dans sa ville natale, où il devint professeur de dessin à l'Académie des beaux-arts. Il peignit des tableaux d'histoire et des portraits; il a gravé un grand nombre de portraits, ainsi que plusieurs planches du *Musée de Florence* et du *Recueil des marbres antiques de Dresde*, puis les planches de l'ouvrage du baron Stosch *Sur les pierres gravées*, etc.; il a aussi fait paraître vingt-quatre planches de *Mendiants italiens* (Nuremberg, in-8°).

PREISSLER (*Jean-Martin*), graveur, frère du précédent, né à Nuremberg, le 14 mars 1715, mort à Copenhague, le 17 novembre 1794. Après avoir appris, sous la direction de son père et de son frère Georges-Martin, le dessin et l'art de la gravure, il se rendit en 1739 à Paris, où il fut chargé d'exécuter plusieurs planches pour la *Galerie de Versailles*. En 1744 il fut appelé comme professeur de gravure à Copenhague; il y fut dans la suite nommé graveur de la cour, et reçut plusieurs hautes distinctions honorifiques. Parmi ses nombreuses planches, très estimées, nous citerons : *Frédéric V, roi de Danemark*, d'après la statue équestre de Saly; *Chrétien VI, roi de Danemark*; une suite de *Portraits des rois de Danemark*, pour l'*Histoire de Danemark*, de Schlegel; *Côme III*; le *baron Stosch*; le *cardinal de Bouillon*; *J. André Cramer*; *Balth. Munter*; *Struensée*; *M. Luther*; *Gellert*; *Klopstock*, de Juel; la *Madone à la chaise*, de Raphael, œuvre où brillent toutes les excellentes qualités de Preissler; le *Portement de croix*, de P. Véronèse; *Jonas prêchant aux Ninivites*, de Salv. Rosa; *Ninus et Sémiramis*, du Guide; *Marie, mère de la Grâce*, et *Sainte Cécile*, de Rubens; *L'Adoration des bergers*, de Vanloo; le *Jugement de Salomon*, et *L'Heureuse rencontre*, d'après ses propres esquisses; *L'Inoculation de la comtesse de Bernstorf*; *Moyse*, de Michel-Ange. Preissler a encore gravé plusieurs planches pour le *Musée de Florence* et pour les *Marbres antiques de Dresde*.

PREISSLER (*Valentin-Daniel*), graveur, frère des deux précédents, né à Nuremberg, le 12

avril 1717, mort dans cette ville, le 8 avril 1765. Élève de son père et de son frère Jean-Martin, qu'il alla retrouver à Copenhague, il grava avec un talent remarquable une trentaine de planches à la manière noire, parmi lesquelles nous citerons : la *Zingara*, du Corrége; un *Apôtre*, d'A. Caracche; *Les trois Grâces*, de Salvator Rosa; la *Fiancée juive*, de Rembrandt; les *Portraits* de Chrétien Wolff, de Godefroi Thomasius, de plusieurs membres de sa famille, entre autres de *Jean-Justin Preissler*, et de *Suzanne-Marie*, sa femme.

Preissler (*Jean-Georges*), graveur, fils de Jean-Justin, né à Copenhague, en 1757, mort en 1808. Après avoir, en 1780, obtenu une médaille d'or à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale, il se rendit à Paris, où il continua à s'exercer sous Wille et où il fut reçu, en 1786, membre de l'Académie de peinture. Il devint plus tard professeur à l'Académie des beaux-arts de Copenhague. On a de lui : *Dédale et Icare*, d'après Vien; la *Réveuse*, d'après Lick; et le *Portrait de Chrétien VII, roi de Danemark*.

Will, *Nurnbergisches Lexikon* et le *Supplément* de Nopitsch. — Fuessli, *Allgem. Künstler-Lexikon*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexikon*. — Huber et Rost, *Manuel de l'amateur*.

Preller (*Louis*), archéologue allemand, né à Hambourg, le 15 septembre 1809, mort à Weimar, le 21 juin 1861. Disciple de Herrmann, de Bœckh, et d'Ottf. Muller, il fut nommé en 1838 professeur de philologie et directeur du séminaire philologique à Dorpat. Ayant donné sa démission, à cause de quelques démêlés avec le gouvernement russe, il devint en 1846 professeur à Iéna et l'année suivante conservateur de la bibliothèque de Weimar. En 1852 il visita la Grèce et l'Asie Mineure, pour compléter ses connaissances sur les antiquités et la mythologie grecques. On a de lui : *De Æschyli Persis;* Gœttingue, 1832; — *Demeter und Persephone;* Hambourg, 1837; — *De Hellanico Lesbio;* Dorpat, 1840; — *Ueber die Bedeutung des schwarzen Meeres für den Verkehr und den Handel der alten Welt* (Sur l'importance de la mer Noire pour le commerce des anciens); Dorpat, 1842; — *Historia philosophiæ græcæ et romanæ;* Berlin, 1838 et 1857; — *Griechische Mythologie* (Mythologie grecque); Berlin, 1854-1855, 1860, 2 vol. in-8°; — *Rœmische Mythologie* (Mythologie romaine); Berlin, 1858, 2 vol. in-8°; — beaucoup d'articles dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

Unsere Zeit; Leipzig, 1861, t. V.

Prémare (*Joseph-Henri*), jésuite français, né vers 1670, en Normandie, mort à Péking, vers 1735. Il s'embarqua à La Rochelle, le 7 mars 1698, pour aller avec quelques autres de ses confrères de la Compagnie de Jésus prêcher l'Évangile en Chine. Arrivé le 6 octobre à Sancian, il adressa, le 17 février 1699, au P. de la Chaise une relation de son voyage, avec quelques détails sur les pays qu'il avait parcourus. Une fois au courant de la langue chinoise, il se livra à une étude approfondie des antiquités et de la littérature de ce pays. On lui reproche bien d'avoir émis quelques idées assez singulières; toutefois, on ne saurait lui contester une vaste érudition et une profonde connaissance des ouvrages philosophiques chinois. On a de lui : *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le* Chou-King *et sur la mythologie chinoise*, publiées par Deguignes à la tête de la traduction du *Chou-King* par le P. Gaubil, sous la forme d'un discours préliminaire (Paris, 1770, in-4°); — un grand nombre d'autres ouvrages, dont trois écrits en chinois : la *Vie de saint Joseph*, le *Lou-chou chii*, ou véritable sens des six classes de caractères, et un petit traité sur les attributs de Dieu inséré dans sa *Notitia linguæ sinicæ*, et qui est le meilleur de tous ceux que les Européens ont composés jusqu'ici en ce genre; plusieurs autres traités, en latin et en français, conservés parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale à Paris, où l'on trouve également les originaux de plusieurs lettres du P. Prémare. Trois lettres de ce missionnaire ont été publiées dans les *Lettres édifiantes* et une quatrième dans les *Annales encyclopédiques* de Klaproth. Enfin, on lui doit la traduction d'un drame intitulé : *Tchao chi Kou-eul* (L'Orphelin de la maison de Tchao), qui a fourni à Voltaire quelques situations pour son *Orphelin de la Chine*. H. F.

Lettres édifiantes, t. XVI et XXI. — *Catalogue de Fourmont l'aîné*.

Prémontval (*André-Pierre* Le Guay, dit de), littérateur français, né le 16 février 1716, à Charenton, près Paris, mort le 2 septembre 1764, à Berlin. Destiné au barreau ou à la chaire, il montra de bonne heure autant de goût pour les mathématiques que de répugnance pour le droit ou la théologie; la volonté de ses parents ni les mauvais traitements ne purent le dompter. Exclu de la maison paternelle et forcé à l'âge de vingt ans de se créer des moyens d'existence, il prit le nom de *Prémontval*, sous lequel il est connu, et il ouvrit à Paris un cours public de mathématiques, qui compta bientôt jusqu'à quatre cents auditeurs. Son caractère impérieux, ses rapides succès, ses opinions hardies lui suscitèrent beaucoup d'ennemis, à la tête desquels on vit le P. Tournemine, à qui il avait osé adresser, en 1735, une série de *Lettres* contre l'eucharistie, la transsubstantiation et d'autres dogmes de l'Église romaine. Afin d'échapper à des persécutions imminentes et aussi, dit-on, aux exigences de ses nombreux créanciers, il quitta furtivement la France en compagnie d'une jeune femme (*voy.* ci-après), à laquelle il s'était uni, pour employer une expression de Formey, par des liens, sinon sacrés, du moins indissolubles (1744). Après avoir résidé à Genève, à Bâle, où il se convertit à la communion protestante, et dans différentes villes de l'Allemagne,

il se rendit en 1749 à La Haye, et il y vivait dans un grand état de gêne lorsque, par l'entremise de Maupertuis, il fut appelé à Berlin (février 1752). La même année il fut admis, mais sans pension, dans l'Académie des sciences; puis il établit une maison d'éducation, que ses talents remarquables pour la pédagogie rendirent florissante. Il mourut, à ce qu'on prétend, du dépit que lui causa la nomination de Toussaint à la chaire d'éloquence de l'École militaire. Prémontval joignait à beaucoup d'érudition un esprit doué d'une rare sagacité; il s'attaqua sans relâche à deux sortes d'ennemis, aux pieux disciples de Wolf et aux athées de toutes les nuances. Cependant, au jugement de Degérando, s'il ne s'est pas toujours fixé à des vues justes, comme dogmatiste, il a au moins imaginé quelques conceptions originales. Telle est par exemple sa théorie de l'être : il le considère comme étant parfaitement simple, c'est-à-dire exempt de parties, bien que possédant des propriétés multiples; mais aussi comme nécessaire, ayant dû toujours exister, devant exister toujours. Selon lui, le nombre des êtres est incalculable; il en forme une échelle infinie, progressive, au sommet de laquelle est Dieu. Ses principaux ouvrages sont : *Discours sur les mathématiques*; Paris, 1743, in-12, contenant quatre *Discours* impr. séparément en 1742 et 1743; — *L'Esprit de Fontenelle*; Paris, 1743, 1753, 1767, in-12 : c'est un des meilleurs recueils de ce genre; il est précédé d'une sorte d'apologie de Fontenelle, en forme d'introduction; — *Mémoires*; La Haye, 1749, in-8° : il y raconte, non sans un peu d'emphase, sa vie et ses aventures; — *Pensées sur la liberté*; 1750, in-8°; — *La Monogamie, ou l'unité dans le mariage*; La Haye, 1751-1752, 3 vol. in-12; trad. en allemand; — *Le Diogène de Dalembert, ou Pensées libres sur l'homme*; Berlin, 1754, 1755, 2 vol. in-8° : ouvrage qui respire une misanthropie hautaine; — *Du hasard sous l'empire de la Providence*; Berlin, 1754, in-8°; — *Vues philosophiques*; Berlin et Amst., 1757-1758, 2 vol. in-8° : recueil de mémoires lus pour la plupart à l'Académie; — *Préservatifs contre la corruption de la langue françoise en Allemagne*; Berlin, 1759, 1764, 8 part. en 2 vol. in-8°; publication périodique destinée surtout à critiquer le style des réfugiés français; Formey y a été fort maltraité; — plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie de Berlin.

Sa femme, *Marie-Anne-Victoire* PIGEON D'OSANGIS, née en 1724, à Paris, morte en 1765, à Berlin, se distingua par son esprit et par l'élégance de ses manières. Grâce au crédit de Maupertuis, elle eut en 1752 la place de lectrice de la princesse Wilhelmine de Prusse. Elle a mis son nom à une vie de son père, Jean Pigeon (1), intitulée *Le Méchaniste philosophe* (La Haye, 1750, in-8°), et elle a eu part à quelques-uns des livres de son mari. P. L.

Formey, *Éloge de Prémontval*, dans les *Mém. de l'Acad. de Berlin*, t. V. — François (de Neufchâteau), *Notice* dans le *Nécrol. des hommes célèbres*, 1770. — Denina, *Hist. littér. de la Prusse*. — *Dict. des sciences philosoph.* — Weiss, *Hist. des protestants réfugiés*. — Degérando, *Hist. comparée des systèmes de philosophie*. — Haag frères, *La France protestante*.

PRÉMORD (*Charles-Léonard*), prêtre français, né à Honfleur, le 30 juillet 1760, mort le 26 août 1837, à Colwich (comté de Stafford). Il obtint en 1790 un canonicat dans la collégiale de Saint-Honoré, à Paris. Dépossédé peu après, il se retira en Angleterre, où d'abord il donna des leçons de français. Mme de Lévis-Mirepoix étant venue s'établir avec quelques religieuses bénédictines françaises à Cannington-Court, lui confia la direction spirituelle de sa communauté. En 1816 il se fixa à Paris, où le cardinal de Talleyrand-Périgord le nomma chanoine honoraire de Notre-Dame, et chapelain par quartier de Charles X (1825). Il fut aussi nommé vicaire général de Strasbourg et de Quimper; mais les événements de juillet 1830 le décidèrent à aller rejoindre en Angleterre la communauté bénédictine qu'il avait si longtemps dirigée. On lui doit une édition anglaise des *Rules of a christian life* et la publication des *Œuvres choisies de M. Asseline, évêque de Boulogne* (Paris, 1823, 6 vol. in-12), qu'il fit précéder d'une notice incomplète. H. F.

L'Ami de la religion, 1837.

PRENNER (*Antoine-Joseph* DE), peintre et graveur allemand, né le 7 mars 1683, à Wallerstein, mort en 1743, à Linz. Il apprit de bonne heure l'art de la peinture, et devint, après un séjour en Italie, peintre de la cour de Vienne; il se consacra ensuite exclusivement à la gravure. Il entreprit de reproduire par l'eau-forte les tableaux de la galerie du Belvédère de Vienne; et s'étant assuré du concours de Stampart, de Altamonte et d'autres, il publia avec eux le *Theatrum artis pictoriæ* (Vienne, 1728-1733), suite de 160 belles planches, qui ont aussi paru séparément et dont la moitié environ provient de Prenner. Celui-ci exécuta encore en commun avec Stampart une suite de 30 planches, représentant les tableaux conservés au palais impérial à Vienne.

PRENNER (*Georges-Gaspard* DE), graveur, neveu du précédent, né à Wallerstein, le 6 août 1708, mort à Rome, le 9 août 1766. Initié par son oncle à la peinture et à la gravure, il parcourut les principales villes de l'Italie du nord, où son talent distingué lui valut beaucoup de commandes; à Turin notamment presque toute la cour se fit peindre par lui. Il s'établit en 1740 à Rome, et y devint membre de la société des Arcades. Nommé en 1750 peintre de la cour de Russie, il passa cinq ans dans ce pays, et revint ensuite à Rome,

(1) Né en 1654, à Donzi (Nivernais), et mort en 1739; il est auteur de la *Description d'une sphère mouvante* (Paris, 1714, in-12), où il explique le mécanisme d'une pendule fort remarquable, qui figure encore au Conservatoire des arts et métiers.

où il jouissait d'une grande réputation. Parmi ses toiles nous citerons : *La Circoncision* et *l'Adoration des Mages*, au château d'Œttingen; *Saint François en extase*, dans l'église de Wallerstein; *Les quatre Saisons*; des portraits de l'impératrice de Russie Catherine II, du prince d'Œttingen, etc. Prenner a gravé à l'eau-forte : *Illustri fatti Farnesiani coloriti nel palazzo di Caprarola dai fratelli Zuccari* (Rome, 1748, in-fol.); et *Raccolta di pitture nel palazzo di Caprarola*. Il a laissé un recueil de deux cents et quelques portraits de personnages célèbres de son temps, dessinés au crayon.

Michel, *Beiträge zur Pettingischen Geschichte*. — Nagler, *N. Allg. Künstler-Lexikon*.

PRESCOTT (*William*), officier américain, né en 1725, à Groton (Massachusetts), mort le 13 octobre 1795. Entré de bonne heure dans la carrière militaire, il se distingua pendant la conquête de la Nouvelle-Écosse, obtint le grade de colonel, et commanda une partie des colons insurgés durant la mémorable bataille de Bunker's Hill (17 juin 1775). Il servit dans la suite avec Washington et le général Gates.

Son frère, PRESCOTT (*Oliver*), né le 27 avril 1731, mort le 17 novembre 1804, à Groton, fut reçu médecin au collège d'Harvard, et s'acquit beaucoup de réputation. Lorsque les colonies se révoltèrent, il rendit d'importants services dans la milice, et fut nommé brigadier général.

Le fils de ce dernier, nommé aussi *Oliver*, fut également un praticien remarquable, et fournit beaucoup d'articles au *Journal de médecine* de Boston. Il mourut le 2 septembre 1827, à l'âge de soixante-cinq ans.

Allen, *American biography*.

PRESCOTT (*William-Hickling*), historien américain, né le 4 mai 1796, à Salem (Massachusetts), mort le 28 janvier 1859, à Boston. Il descendait d'une ancienne famille du Massachusetts; il était fils d'un avocat distingué de Boston et petit-fils du colonel Prescott (*voy.* ci-dessus). Fort jeune, il vint à Boston avec sa famille, et fit ses études sous la direction du docteur Gardiner, excellent humaniste. En 1811, il entra au collège d'Harvard, et y acheva ses études avec une grande distinction. Il comptait suivre la carrière légale; mais avant d'avoir pris son diplôme il avait perdu un œil, par suite d'un accident, et le travail affaiblit tellement l'autre que pendant quelque temps il craignit d'être entièrement aveugle. Il dut renoncer au barreau, et même pour le moment à toute étude sérieuse. On lui conseilla un voyage en Europe. Il y passa deux ans, et visita successivement l'Angleterre, la France et l'Italie, où il consulta sans beaucoup de succès les meilleurs oculistes de l'époque. Sa santé s'était raffermie, bien que sa vue restât toujours faible. A son retour, il se livra à une étude approfondie de la littérature moderne de l'Europe, et commença à donner des articles à la *North American Review* sur des sujets littéraires se rattachant à l'Italie, à l'Espagne, à l'Angleterre et à l'Amérique. Sans atteindre à la supériorité des grands essayistes anglais, ils sont remarquables par le goût et l'élégance du style. Les meilleurs ont été plus tard publiés en un volume, sous le titre de *Biographical and miscellaneous essays*, in-8°, 1843, qui a eu plusieurs éditions. Pendant qu'il s'exerçait à ces travaux, ses idées se tournèrent entièrement vers l'histoire, et après avoir choisi un sujet aussi neuf qu'intéressant, l'*Histoire de Ferdinand et Isabelle*, il se mit à recueillir de tous côtés des matériaux. Grâce à ses relations d'amitié avec M. Edward Everett, alors ministre des États-Unis à Madrid, il parvint à se procurer une masse de documents aussi riches que variés, consistant en livres rares, manuscrits et copies des papiers officiels et des correspondances diplomatiques. En même temps il se livrait dans le cabinet à une étude spéciale de l'art historique, non-seulement en relisant les ouvrages des historiens illustres, mais en méditant chaque jour sur ceux où sont exposés avec le plus de talent et de profondeur les meilleurs principes sur la manière d'écrire l'histoire. Comme sa vue lui permettait de lire très-peu par lui-même, il se faisait lire régulièrement par un secrétaire, dictait des notes considérables, à mesure que la lecture avançait, et reprenant ensuite tous ces fragments de composition, il les soumettait à une élaboration sévère, et c'est ainsi qu'après dix ans entiers, consacrés à recueillir des matériaux et à les mettre en œuvre, il parvint, en triomphant de bien des difficultés, à terminer son ouvrage. L'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle* parut au commencement de 1833, à Boston et à Londres; accueillie avec des éloges unanimes en Amérique, noblement louée et appréciée en Angleterre par les organes littéraires de tous les partis, elle fut reçue avec enthousiasme en Espagne, dont l'orgueil national était flatté, et l'auteur fut nommé aussitôt membre de l'Académie royale de Madrid. La popularité de cet ouvrage n'a pas été un succès passager. Il y a peu d'années, une huitième édition a paru en Amérique, et il a été traduit en espagnol, en italien, en français et en allemand. L'histoire de cette époque, où, après avoir conquis son unité territoriale, l'Espagne commença à jouer un grand rôle sur la scène du monde, conduisit naturellement Prescott aux deux épisodes qui ont marqué avec tant d'éclat la première moitié du seizième siècle, la conquête du Mexique et celle du Pérou. Tous les trésors historiques que renfermait l'Espagne furent mis à sa disposition, les archives de la monarchie, les manuscrits et les collections de l'Académie royale, les correspondances et papiers secrets des familles privées dont les ancêtres avaient figuré dans l'histoire. Prescott se mit avec ardeur au travail. Il puisa dans les documents manuscrits une grande partie de ses récits, la partie neuve et originale,

mais sans négliger les sources imprimées, où de précieux renseignements étaient comme perdus dans le fatras de narrations pompeuses et souvent mensongères. L'*Histoire de la conquête du Mexique* parut en 1843, et obtint un succès encore plus brillant et plus étendu que son premier ouvrage : cela tenait à l'attrait spécial d'un sujet rempli de pittoresque et de merveilleux exploits. Quoi de plus propre en effet à frapper et à séduire les imaginations qu'une expédition où un empire vaste et civilisé, riche et aguerri, succombe en quelques mois sous les coups d'une poignée d'aventuriers, conduits, il est vrai, par un chef en qui l'habileté politique et les talents militaires égalaient l'audace héroïque! Prescott y montre à un haut degré le talent de raconter et de peindre; mais des critiques lui ont reproché d'avoir parlé avec trop d'indulgence de Fernand Cortez, qui eût mérité, disent-ils, d'être nommé le héros du Nouveau Monde si ses succès et sa gloire n'arrivaient à nous tachés par cette avarice et cette cruauté qui ont déshonoré les premières actions des Espagnols en Amérique. L'ouvrage fut promptement traduit en plusieurs langues, et mérita à Prescott l'honneur d'être admis à l'Institut de France, comme membre associé. La *Conquête du Pérou* ne parut qu'en 1847. Le savoir et le talent de style y brillent également; le succès littéraire ne fut pas moindre que celui de la *Conquête du Mexique;* mais il faut reconnaître que la guerre civile où se précipitent les conquérants de l'empire du Pérou finit par laisser dans l'âme des impressions lugubres et pénibles, et qu'en raison du sujet le Mexique a un intérêt plus romantique. Pour couronner tous ses travaux, Prescott choisit un sujet très-différent sous plusieurs rapports des précédents, mais dont l'étendue, les grands événements et l'importance exigeaient de la part de l'historien un immense travail, les plus hautes qualités de jugement et de composition, et peut-être aussi la vigueur et l'imagination de la jeunesse. C'était l'histoire du règne de Philippe II. Prescott avait cinquante ans. Néanmoins, il fit ses préparatifs avec le soin et l'activité qu'il mettait à tous ses travaux. Il avait déjà bien des matériaux. D'après ses instructions, des recherches furent faites dans les archives de presque toutes les grandes capitales de l'Europe, dans les collections privées, et à force d'argent il parvint à rassembler en livres, en manuscrits et en documents tout ce qui avait une valeur historique pour son sujet. Tous ces trésors furent classés successivement dans sa bibliothèque. Un critique de Boston, qui les a examinés, dit qu'il y avait trois ou quatre cents volumes imprimés de tous les formats, dont plusieurs très-rares et de grand prix, et une vingtaine de gros in-folio manuscrits, richement reliés, renfermant les extraits des archives et des correspondances. Quand le moment du travail fut venu, voici comment procéda Prescott. Il se fit lire par son secrétaire la seule histoire qui existe en anglais du règne de Philippe II, et dicta les notes et réflexions que lui suggérait le cours de la lecture. Après cette revue des événements, il passa à l'examen des livres. D'après un certain nombre de pages, et la table des matières, il jugeait promptement quelle pouvait être la valeur de chacun, et tout au plus cent volumes lui parurent mériter examen à fond, les autres n'étant que des compilations, des traductions ou des répétitions de ce qui avait été dit. Après avoir achevé cet examen, toujours accompagné de dictées plus ou moins étendues, il attaqua les in-folios manuscrits. Ceux-ci avaient été examinés par un autre secrétaire, qui en avait écrit une table de matières et le résumé des extraits les plus importants. La lecture lui en était faite, et il dictait des notes. Après avoir passé en revue tous ces matériaux, il se mettait à la composition, chapitre par chapitre, et à cet effet le secrétaire lui relisait les notes dictées, et tantôt Prescott lui dictait de nouveau, ou bien il écrivait lui-même à l'aide d'une machine qu'il avait fait venir de Londres, et qui est en usage parmi les aveugles ou ceux dont la vue est très-affaiblie. Après un travail non interrompu, où chaque jour il écrivait au moins huit pages d'impression, l'ouvrage fut assez avancé pour qu'il pût publier les deux premiers volumes, vers la fin de 1855. Les critiques littéraires d'Angleterre et de France y reconnurent les qualités qui distinguaient ses précédents ouvrages, le talent des récits, la lucidité du style, un esprit libéral mais judicieux, la fusion habile de matériaux embarrassants par leur richesse même et souvent leur opposition, et surtout, comme esprit dominant, la droiture de sentiment, l'amour et la recherche constante de la vérité, qualité qui, au milieu de toutes les autres, est peut-être le trait le plus caractéristique de Prescott. Le troisième volume de l'*Histoire de Philippe II* parut vers la fin de 1858. Il était occupé de la rédaction du quatrième quand il fut surpris par une seconde attaque d'apoplexie, qui l'enleva en vingt-quatre heures. La nouvelle de sa mort causa une sensation aussi pénible en Europe qu'en Amérique. L'ouvrage qui devait mettre le sceau à sa réputation restait inachevé. C'est une grande perte pour la littérature historique. On regrette surtout qu'il n'ait pas eu le temps de raconter la formation de la république de Hollande, et particulièrement la fameuse expédition de l'*invincible Armada*. En 1856, il donna une nouvelle édition de l'*Histoire du règne de Charles-Quint* par Robertson, avec des notes, et un excellent supplément sur la *Vie de l'empereur après son abdication*, dans la retraite de Saint-Just. J. CHANUT.

New American cyclopædia, edited by G. Ripley and C.-A. Dana; New-York, 1861. — *English cyclopædia* (Biog.), ed. by Ch. Knight. — Lester. *Illustrious Americans*. — *Men of the Time*. — *Cyclopædia of American literature*.

PRESL (*Jan-Swatopluk*), botaniste bohé-

mien, né en 1791, à Prague, où il est mort, le 3 avril 1849. Il était professeur d'histoire naturelle à l'université de Prague, et fut nommé, en 1848 : membre de l'Académie des sciences de Vienne. On a de lui : *Flora cechica;* Prague, 1819 : en collaboration avec son frère *Karel-Boviwog*, également connu comme botaniste de mérite; — *Deliciæ pragenses;* ibid., 1822; — *Flora sicula;* ibid., 1826; — *Reliquiæ Hænkeanæ;* ibid., 1830-1836, 2 vol. et 72 pl.; — *Symbolæ botanicæ;* ibid., 1832-1833, 2 vol. et 70 pl.; — *Repertorium botanicæ systemacicæ;* ibid., 1834; — plusieurs mémoires insérés dans le recueil de la société des savants de Bohême, notamment un *Manuel de botanique*, qui contient la première traduction, en bohémien, de la plupart des mots scientifiques, et qui a contribué essentiellement à la perfection de cette langue.

J. M.

Conversations-Lexikon.

* **PRESLE** (*Charles-Marie-Wladimir* BRUNET DE), helléniste français, né le 10 novembre 1809, à Paris. Il fut élevé sous les yeux de son père et compléta son éducation en suivant les cours de MM. Hase, Boissonade, Letronne et Lenormant. De bonne heure il s'adonna à l'étude des langues anciennes et des hiéroglyphes égyptiens, et il se familiarisa avec le grec moderne au point de le parler avec la plus grande facilité. Ses travaux attestent la sûreté de son érudition et la sagesse de sa critique; aussi après la mort de Letronne (1848) fut-il chargé par l'Académie des inscriptions de continuer la publication des papyrus grecs de l'Egypte préparée par le célèbre érudit. Cette étude lui suggéra l'idée d'une *Monographie du Sérapeon de Memphis d'après les auteurs anciens*, insérée dans le *Recueil des savants étrangers* (t. II, 1re série). Le 10 décembre 1852 il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Walckenaër. Il fait également partie de la Société des antiquaires de France et de l'Institut archéologique de Rome, et il a reçu en 1854 la croix de la Légion d'honneur. On a de lui : *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile jusqu'à la réduction de cette île en province romaine;* Paris, impr. roy., 1845, in-8° avec une carte : mémoire couronné en 1842 par l'Acad. des inscript.; — *Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes;* Paris, 1850, in-8°, avec 3 pl.; la première partie de cet important travail, la seule qui ait encore paru, a obtenu de la même compagnie une mention honorable dans le concours de 1846; — *Sur le papyrus grec au musée du Louvre contenant un Traité de la sphère et sur le zodiaque triangulaire de Denderah;* Paris, 1853, in-8°; — *Sur les tombeaux des empereurs de Constantinople;* Paris, 1856, in-4°; — *La Grèce depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours;* Paris, 1859, in-8° : cet ouvrage, qui fait partie de l'*Univers pittoresque*, s'arrête à la prise de Constantinople. M. Brunet de Presle a traduit en grec moderne les *Maximes* de la Rochefoucauld (1828, in-8°) et les *Devoirs des hommes* de Silvio Pellico (1835, in-18); et de cette langue en français les *Poésies lyriques d'Athanase Christopoulos* (1831, in-32); ces deux dernières versions ont été faites sous le voile de l'anonyme en société avec M. Debèque. M. Brunet de Presle a encore fourni beaucoup d'articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*. Par décret du 5 décembre 1860 il a été autorisé à ajouter à son nom patronymique le nom de *de Presle*, qui est celui de sa femme.

Documents particuliers.

PRESLES (*Raoul Ier* DE), magistrat français, né vers 1270, mort entre 1325 et 1331. Il était du diocèse de Laon, et demeurait dans cette ville avant de s'établir à Paris. Dans le procès des Templiers (1309), où il figura comme témoin, il prit la qualité de jurisconsulte et d'avocat dans la cour du roi; les *Chroniques de Saint-Denis* lui donnent aussi cette dernière qualité, qu'il dut aux longs services qu'il avait rendus à la reine Jeanne de Navarre. Attaché en 1310 à la personne de Philippe le Bel comme clerc ou secrétaire, il remplit ces fonctions jusqu'en 1319, où il devint conseiller au parlement. Raoul de Presles était riche, et possédait beaucoup de biens qu'il avait acquis de ses deniers ou qu'il tenait de la libéralité de ses clients, comme la terre et seigneurie de Lizy, près de Meaux, qui lui fut donnée en 1311, par les héritiers d'Enguerrand IV de Coucy; il employa presque toute sa fortune soit en fondations pieuses, soit pour établir en 1313 le collége qui portait son nom dans l'université de Paris. Son crédit déchut à l'avénement de Louis X. Impliqué dans l'affaire du chancelier Pierre de Latilly, il fut jeté en prison et subit même la question; mais le roi, mieux informé, reconnut son innocence, et ordonna de lui restituer les biens dont on l'avait déjà dépouillé (septembre 1315). Cette injonction toutefois, renouvelée avec plus de force par Philippe V, n'eut son plein effet qu'en 1322, après la mort de ce prince. Raoul de Presles choisit pour héritier son neveu, qui portait le même prénom que lui, et à la postérité duquel appartenait probablement *Jeanne de Presles*, maîtresse de Philippe le Bon et mère en 1421 d'Antoine, bâtard de Bourgogne.

PRESLES (*Raoul III* DE), fils naturel du précédent, né vers 1314, à Paris, où il est mort, le 10 novembre 1383. Il embrassa la profession d'avocat, et y acquit beaucoup de réputation. Une allégorie latine, intitulée *la Muse*, attira sur lui l'attention de Charles V; il avait alors cinquante ans environ. Le roi le chargea, entre autres ouvrages, de traduire *la Cité de Dieu* de saint Augustin, et lui assigna une pension de 400 francs d'or, portée ensuite à 600 livres, ce qui était une somme considérable pour l'époque. Avocat du roi dès 1371, il fut nommé en 1373 maître

des requêtes, et obtint dans la même année des lettres de légitimation. C'est une erreur de le mettre au nombre des confesseurs de Charles V : Raoul de Presles n'a jamais pris ou reçu la qualité de clerc; il était un des conseillers députés des marchands forains de marée à Paris, emploi tout séculier, et il donne à entendre dans la *Cité de Dieu* (ch. xxxvi du liv. XV) qu'il avait été engagé dans le mariage. Outre l'allégorie de *la Muse*, il a écrit : *Compendium morale de republica*, dont on possède quelques manuscrits; un *Discours sur l'oriflamme*, composé vers 1369; les *Chroniques en françois, contemporisées du commencement du monde jusqu'au règne de Tarquin l'orgueilleux, avec aucunes épistles*, ouvrage perdu ainsi que la traduction du *Roi pacifique*. Il est principalement connu par sa version française de la *Cité de Dieu*, impr. à Abbeville, 1486, 2 vol., in-fol. et accompagnée d'un commentaire fort intéressant. On a souvent attribué à Raoul de Presles la première traduction de la Bible, que l'on donne avec plus de fondement à Nicolas Oresme, et on a aussi voulu qu'il fût l'auteur du *Songe du Vergier*, dont il a rédigé seulement un abrégé sous le titre de *Traité de la puissance ecclésiastique et séculière*. P.

Lancelot, deux *Mémoires* sur Raoul de Presles, dans le recueil de l'Acad. des inscr., t. XIII. — Lelong, *Bibliotk. sacra*. — Moréri, *Grand dict. hist.*

PRESSAVIN (*Jean-Baptiste*), chirurgien français, né à Lyon; on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Ayant embrassé avec ardeur la cause de la révolution, il remplit à Lyon les fonctions d'officier municipal et de procureur de la commune. Le 9 septembre 1792, il fit de vains mais généreux efforts pour sauver de la fureur du peuple les prisonniers royalistes détenus dans le château de Pierre-Encise. Élu député à la Convention, il vota la mort du roi, et bien qu'il siégeât sur les bancs de la montagne, il se vit, à la suite d'une dénonciation, expulsé de la société des Jacobins. Non réélu au Corps législatif à la fin de la session conventionnelle, il fut en 1798 appelé au Conseil des cinq cents, et siégea jusqu'au dix-huit brumaire (novembre 1799). Il a publié : *Traité des maladies des nerfs*; Lyon, 1769, 1771, in-12, trad. en allemand; — *Traité des maladies vénériennes*; Genève, 1773, in-12 : il y préconise l'emploi du tartrate de mercure; — *L'Art de prolonger la vie et de conserver la santé*; Lyon, 1785, in-8°, trad. en espagnol.

Petite biogr. conventionnelle. — A. Guillon, *Mémoires*, I, 107. — *Biogr. méd.*

PRESSIGNY (De). *Voy*. Cortois.

PRESSY (*François-Joseph-Gaston* de Partz de), prélat français, né en 1712, au château d'Écuire (diocèse de Boulogne), mort le 8 octobre 1789, à Boulogne. Il fut un des élèves les plus distingués de Saint-Sulpice. Le 25 décembre 1742, il obtint l'évêché de Boulogne. Pendant près de quarante-sept ans il gouverna son diocèse avec un zèle qui ne se démentit jamais, et il consacra des sommes considérables au rachat des chrétiens captifs chez les musulmans et à la propagation de la foi par les missions étrangères. M. de Pressy, qui en 1752 avait adhéré à une lettre adressée le 11 juin au roi par vingt et un évêques pour se plaindre des usurpations du parlement sur l'autorité ecclésiastique, publia à ce sujet un mandement qui fut supprimé. Ce fut lui qui procéda aux premières informations sur la vie de Benoît-Joseph Labre, son diocésain, que la cour de Rome a béatifié en 1861. Ses principaux écrits sont : des *Statuts synodaux* (1746, in-4°) une suite d'*Instructions pastorales* et de *Dissertations théologiques*, réunies en 2 vol. in-4°, un *Rituel du diocèse de Boulogne* (Boulogne, 1780, in-4°), et un livre de prières en français, sous le titre d'*Heures* (Lille, 1820, in-8°). H. F.

Gallia christiana, t. X. — *Gazette de France*, 1742 à 1789. — Fisquet, *France pontificale* (ouvr. inédit).

PRESTET (*Jean*), mathématicien français, né vers 1648, à Châlon-sur-Saône, mort le 8 juin 1690, à Marines, près Pontoise. Ses études faites, il entra chez le P. Malebranche, qui se plut à cultiver ses dispositions pour les mathématiques; il y fit de si rapides progrès qu'à l'âge de vingt-sept ans il publia des *Éléments* de cette science, qui, selon Goujet, sont les premiers qui aient paru dans notre langue. En décembre 1675 il fut admis dans la congrégation de l'Oratoire, et professa les mathématiques à Nantes et à Angers. Ses *Nouveaux éléments de mathématiques* (Paris, 1675, in-4°) ont été refondus et augmentés dans une nouvelle édition (ibid., 1689, 2 vol. in-4°) et réimprimés en 1699; on y trouve entre autres problèmes curieux celui qui combine de 3,376 manières différentes le vers si connu :

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo.

Lettres de Bayle, I, 320. — Le Clerc, *Bibl. de Richelet*. — Goujet, dans le *Dict. hist.* de Moréri, édit. 1739. — Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*.

PRÉTEXTAT (Saint), prélat français, mort le 14 avril 586, à Rouen. Gaulois d'origine, il avait été placé vers 555 sur le siége métropolitain de Rouen, et était le parrain de Mérovée, second fils de Chilpéric. Vers 576, Brunehaut, veuve de Sigebert, ayant été exilée à Rouen par Chilpéric, que dominait Frédégonde, Mérovée, qui se trouvait en cette ville, fut violemment épris de la beauté de la reine d'Austrasie, sa tante. Persuadé que le cas était assez pressant pour autoriser une dispense, Prétextat bénit l'union des deux amants, bien qu'elle fût contraire aux lois de l'Église. A cette nouvelle Chilpéric arriva à Rouen transporté de colère, et fit arrêter Prétextat. Un concile fut assemblé en 577 à Paris, et malgré les efforts de Grégoire de Tours, qui seul eut le courage de le défendre, Prétextat entendit prononcer sa déposition par quarante-quatre prélats (1). Exilé dans l'île de Jersey, il

(1) Grégoire de Tours (liv. V, chap. 18) a laissé sur ce

consacra son temps à la prière et à l'étude. Dans l'intervalle, une créature de Frédégonde, le Gaulois Mélantius, fut placé sur le siége épiscopal de Rouen. Après l'assassinat de Chilpéric (septembre 584), une députation du clergé et du peuple de Rouen vint à Jersey prier Prétextat de reprendre le gouvernement de son église, et dès le 5 mai précédent une assemblée de seigneurs franks, tenue à Rouen, avait prononcé sa réhabilitation. Frédégonde, qui vivait dans une sorte de disgrâce près de Louviers, se rendait souvent à Rouen, et plus d'une fois elle s'y trouva face à face avec Prétextat, qu'à tort ou à raison elle accusa de n'avoir point pour elle une grande déférence. Dans son orgueil profondément blessé, elle laissa un jour échapper quelques allusions menaçantes au passé, allusions que le prélat releva et qu'il accompagna de vives exhortations pour l'amener à se repentir de ses crimes. Dès ce moment Frédégonde ne songea plus qu'aux moyens de se venger, et d'accord avec Mélantius et un archidiacre de la cathédrale, tous trois donnèrent deux cents écus d'or à l'un des serfs du domaine de l'église et lui promirent son affranchissement, celui de sa femme et de ses enfants, s'il voulait assassiner Prétextat. Le malheureux se laissa séduire, et le jour de Pâques, pendant qu'avant de célébrer l'office le prélat était en prières au pied de l'autel, il lui porta au-dessous de l'aisselle un coup de couteau dont il mourut une heure après, dans une chambre voisine de l'église, où quelques fidèles l'avaient transporté et où Frédégonde, accompagnée des ducs Beppolen et Ansowald, vint jouir du spectacle de ses derniers moments. Prétextat avait assisté au troisième concile de Paris, en 557, au deuxième concile de Tours, en 566, et au deuxième de Mâcon, en 585. Pendant son exil, il avait composé quelques écrits, qui ne nous sont point parvenus. Son nom est inscrit au Martyrologe au 24 février, bien qu'il n'ait point versé son sang pour la foi. H. F.

Gallia christiana, t. XI. — Pommeraye, *Hist. des archev. de Rouen*. — Fisquet, *France pontificale* (ouvr. inédit).

concile, tenu dans la basilique de Saint-Pierre, aujourd'hui de Sainte-Geneviève, des détails remplis d'un dramatique intérêt, mais dont nous ne pouvons donner ici qu'une rapide analyse. Chilpéric, dit cet historien, avait fait faire une enquête sur la conduite de Prétextat, en la possession duquel on avait trouvé divers objets précieux que la reine Brunehaut lui avait confiés. Il lui donna l'ordre de comparaître devant le concile, où il se rendit lui-même et où il l'apostropha vigoureusement en l'accusant d'avoir conspiré contre lui avec Mérovée, d'avoir gagné des gens pour le faire assassiner et d'avoir à prix d'argent engagé le peuple à ne point lui garder la foi jurée. Sur cette accusation, les Francs voulaient lapider Prétextat, mais le roi les en empêcha. Prétextat nia avec fermeté les faits avancés contre lui, et bien qu'on produisît de faux témoins, il sut déconcerter ses accusateurs. Chilpéric sortit de l'église, et Aétius, archidiacre de Paris, vint trouver les évêques, et leur dit : « C'est maintenant que vous allez rendre votre nom illustre ou vous déshonorer à jamais. Personne ne vous regardera comme des évêques si vous manquez de fermeté et si vous laissez périr votre frère. » La crainte de Frédégonde avait fermé la bouche aux prélats, et nul ne répondit à Aétius. Grégoire de Tours conjura alors ses frères dans l'épiscopat de ne donner à Chilpéric que de bons avis, de peur qu'il ne perdît son royaume et ne flétrît sa gloire en suivant les mouvements de sa colère contre un ministre du Seigneur. Les évêques demeurèrent interdits; mais deux d'entre eux, chose triste à dire, crurent faire leur cour au roi en allant immédiatement le prévenir qu'il n'avait pas de plus grand ennemi que Grégoire. Chilpéric, irrité, manda sur-le-champ l'évêque de Tours, qu'il accusa d'être le complice de Prétextat. Grégoire, en présence de Bertran, évêque de Bordeaux, et de Raguemode, évêque de Paris, répondit avec fermeté à Chilpéric, qui le menaça même d'ameuter contre lui le peuple de son diocèse. « Les clameurs de mes diocésains, dit Grégoire, vous feraient plus de tort qu'à moi, parce qu'on n'ignorerait pas que vous en auriez été l'instigateur. Mais à quoi bon tant de discours? Vous avez la loi et les canons : étudiez-les bien, sachez que si vous n'observez pas ce qu'ils ordonnent, la vengeance de Dieu ne tardera pas à éclater sur vous. » Après avoir prié Grégoire de manger avec lui, Chilpéric jura par le Dieu Tout-Puissant qu'il s'en tiendrait au texte des canons, et l'évêque de Tours se retira. La nuit suivante, des agents de Frédégonde vinrent proposer deux cents livres d'argent à Grégoire s'il voulait se déclarer contre Prétextat, et le prélat leur répondit : « Quand vous me donneriez mille livres d'or et d'argent, que pourrais-je faire autre chose que ce que le Seigneur me commande? »

Le concile se réunit le lendemain, et ce jour-là Chilpéric accusa Prétextat de lui avoir volé divers meubles, argent et bijoux précieux. Prétextat n'eut pas de peine à prouver que ces meubles, cet argent et ces bijoux lui avaient été confiés en dépôt par Brunehaut; mais Chilpéric parvint à lui faire persuader par quelques prélats de s'humilier devant lui et de se reconnaître coupable. « Alors, lui dirent-ils, nous nous jetterons tous à ses pieds pour lui demander votre grâce. » Prétextat, que son innocence ne rassurait pas contre les intrigues de ses ennemis, donna dans le piége qui lui était tendu, et à la troisième séance du concile, Chilpéric, prenant acte de ses aveux, demanda qu'on déchirât la robe de Prétextat, ce qui était une marque ignominieuse de déposition, ou bien qu'on récitât sur sa tête le psaume 108 contenant les malédictions lancées contre Judas, ou du moins qu'on prononçât contre lui une excommunication perpétuelle. Grégoire de Tours s'opposa avec courage à ces propositions, mais ce fut inutilement. Prétextat reconnut trop tard que quelques-uns de ses collègues l'avaient indignement joué, et sa déposition fut prononcée.

PRETI (*Girolamo*), poëte italien, né en 1582, en Toscane, mort le 6 avril 1626, à Barcelone. D'abord page d'Alfonse II, duc de Ferrare, puis gentilhomme du prince Doria, il devint secrétaire du cardinal Francesco Barberini, qui l'emmena avec lui en Espagne. On a de lui beaucoup de pièces de vers, où il a cherché à se rapprocher de la manière de Marini et d'Achillini; on les a réunies en 1666, in-12; la meilleure est sans contredit l'idylle intitulée *Salmacis*, publiée séparément (Milan, 1619, in-8°), et traduite en espagnol.

Un autre PRETI (*Francesco-Maria*), né en 1701, à Castelfranco, où il est mort, le 23 décembre 1774, s'adonna à l'architecture, et construisit d'après ses dessins plusieurs églises, qui se distinguent par une sage ordonnance. Il est l'auteur des *Elementi di architettura* (Venise, 1780, in-4°), impr. par les soins du comte Riccati, son ami.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VIII. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon*.

PRETI (*Mattia*), dit le *Calabrese*, peintre de l'école napolitaine, né en 1613, à Taverna,

en Calabre, mort à Malte, en 1699. Il est probable qu'il eut pour premier maître son frère aîné, Gregorio, puis Lanfranc, dont il imita heureusement la grandeur et la hardiesse; mais Dominici affirme lui avoir entendu dire à lui-même que son véritable maître avait été le Guerchin, chez lequel, en 1644, il était allé étudier à Cento. Du reste, Preti parcourut une grande partie de l'Europe, cherchant à emprunter aux diverses écoles, aux divers artistes les qualités qu'il y croyait reconnaître. Malheureusement il prit au Caravage ces teintes sombres et violettes qui nuisent tant à la grâce et au charme de ses compositions. Le Calabrese ne commença à peindre qu'à l'âge de vingt-six ans, ayant consacré toute sa jeunesse à l'étude du dessin, art dans lequel il acquit un talent plus porté vers la force que vers la grâce; aussi se plaisait-il à représenter surtout des martyres, des meurtres et autres scènes de désolation. La rapidité de son exécution était véritablement prodigieuse, « et, dit Mariette, un homme qui l'avait vu peindre et qui avait même demeuré chez lui, dit qu'à la façon dont il distribuait ses teintes sur la toile, et dont il maniait le pinceau, on aurait cru qu'il jouait du tambour, expression bizarre, mais significative. » Pendant qu'il était à Cento près du Guerchin, les carmes de Modène invitèrent le grand maître bolonais à venir décorer leur église. Celui-ci, accablé de travaux importants, proposa à sa place Mattia Preti, qui fut agréé et s'acquitta de cette tâche avec honneur. Il peignit à la coupole de l'église del Carmine *Le Paradis avec la sainte Trinité*, *Le Prophète Élie et les saints de l'ordre des Carmes;* aux pendentifs, *Les quatre Évangélistes*, et à la voûte de l'abside un *Chœur d'Anges jouant de divers instruments.* Ces fresques, d'un dessin un peu incorrect, mais bien composées, se recommandent surtout par l'entente du clair-obscur et du *sotto in sù;* elles plafonnent à faire illusion. Leur conservation est encore complète. Il peignit aussi à Modène une petite coupole représentant *L'Assomption* dans la chapelle des reliques à la cathédrale. C'est vers la même époque que Preti dut peindre pour l'église Saint-François de Correggio un *Saint Bernardin guérissant un estropié*, tableau qui s'y voit encore aujourd'hui. Vers 1657, il retourna à Rome, où il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont trois grands sujets de *la Vie de saint André*, peints à la tribune de Sant-Andrea della valle, fresques qui sont un peu écrasées par le voisinage du chef-d'œuvre du Dominiquin. On voit encore de lui à l'église Saint-Roch un *Saint Antoine de Padoue;* à Saint-Pantaléon, *le saint* titulaire; au palais Corsini, un *Saint Barthélemy;* au palais Chigi, un *Archimède;* au palais Doria, une *Madeleine*, et au palais Rospigliosi, *Le Christ devant Pilate*. Aventureux et ferrailleur, Mattia Preti tua d'un coup d'épée un de ses rivaux, et s'enfuit à Naples, où il peignit de nombreuses fresques et divers tableaux, tels que le plafond de l'église des Célestins, *Saint Nicolas de Bari en extase*, *Le retour de l'enfant prodigue*, *Le denier de César* et *Le Christ précipitant Satan de la montagne*. Là encore Preti, peu corrigé à ce qu'il paraît par son affaire de Rome, tua un soldat qui s'opposait à son passage. On prétend que le vice-roi, pour toute punition, lui ordonna de peindre les patrons de Naples sur les portes de la ville, et que si Preti quitta Naples, ce ne fut point à cette occasion, mais par dépit de se voir préféré Luca Giordano. Il passa alors à Malte, appelé par le grand maître pour peindre l'église de la nation italienne, et pour d'autres travaux importants, qui furent récompensés par le titre de chevalier et la commanderie de Syracuse. Dans les dernières années de sa vie, Preti ne travaillait plus que pour les pauvres, mais il travaillait peut-être avec encore plus d'ardeur. A ceux qui lui conseillaient le repos, il répondait : « Que deviendraient les pauvres si je ne travaillais pas? » Il habitait Malte depuis treize ans quand une coupure que lui fit son barbier ayant pris la gangrène, il expira après deux mois d'horribles souffrances.

Les ouvrages du Calabrese sont nombreux dans toutes les villes d'Italie et dans les galeries de l'Europe; il suffira de citer les principaux : à Sienne, dans la cathédrale, la *Prédication de saint Bernardin;* au palais public, *le Sauveur*, et à Saint-François, une *Sainte Catherine;* à Bologne, divers tableaux dans les galeries particulières; à Venise, *Le Martyre de saint Barthélemy;* à Florence, *Saint Jean l'Évangéliste;* à Pistoja, dans la cathédrale, *Saint Baronte et saint Didier;* à Milan, au musée de Brera, *L'Extrême-onction* et un trait du *Nouveau Testament;* à Messine, dans l'église Saint-Barthélemy, deux sujets tirés de l'Évangile; au musée de Dresde, le *Martyre de saint Barthélemy*, l'*Incrédulité de saint Thomas* et la *Délivrance de saint Pierre;* à la pinacothèque de Munich, une *Madeleine repentante;* au musée de Vienne, l'*Incrédulité de saint Thomas;* au musée de Madrid, *Moïse frappant le rocher* et *Sainte Elisabeth avec saint Zacharie et saint Jean;* enfin, au Louvre, le *Martyre de saint André* et *Saint Paul et saint Antoine ermite*.

Nous avons déjà nommé Gregorio *Preti*, frère aîné et premier maître du Calabrese. On a peu de détails sur la vie de cet artiste, qui paraît avoir surtout travaillé à Rome, où il a laissé d'assez bonnes fresques à l'église de S.-Carlo-ai-Catinari; il dut être fort estimé de son vivant, car il eut l'honneur d'être nommé prince de l'Académie de Saint-Luc. E. B—n.

Dominici, *Vite de' pittori napoletani.* — Pascoli, *Vite de' pittori moderni.* — Hackert, *Memorie de' pittori messinesi.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Gualandi, *Napoli e suoi*

contorni. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Sossai, *Modena descritta*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — *Catalogues* des musées de Florence, Venise, Milan, Modène, Munich, Vienne, etc.

PRÊTRE JEAN (Le), personnage sur lequel on a fait dans le moyen âge et on continue encore à faire une infinité de suppositions. Les dictionnaires les plus récents et les plus accrédités nous disent que l'opinion la *plus probable* c'est qu'il était le *grand Lama!* Mais le grand *Lama* n'existait pas encore à l'époque où le nom de Prêtre Jean faisait le plus de bruit en Occident. Le premier qui en remplit les fonctions fut nommé en 1269 par l'empereur Khoubilaï-Khân : il s'appelait *Passepa*, en tibétain *Pagsepa*. Il était fort instruit, et avait inventé un alphabet composé de quarante et une lettres pour écrire la langue mongole, qui était celle de Khoubilaï-Khân; ce service lui mérita la faveur de ce prince, et il l'en récompensa en le nommant *roi de la grande et précieuse loi*, qui est la religion bouddhique.

Togrul-Oûng-Khân, le véritable prêtre Jean, était le chef d'une tribu mongole, celle des Kéraïtes, lequel chef portait aussi le titre de roi, *wâng*, que lui avait donné un empereur chinois pour le récompenser de l'avoir aidé à repousser d'autres tribus, qui faisaient souvent des incursions sur les terres de l'empire. Il était contemporain de Dchinghis-Khân, qui fut d'abord son vassal, et dont la tribu était campée dans le voisinage, près des sources et sur les fleuves Orcon, Keroulan et Toula, en Mongolie, où est aujourd'hui le pays des Khalkhas. Comme Témoutchin (depuis Dchinghis-Khân) naquit en 1162 de notre ère, son suzerain, qui s'appelait Togrul Oûng-Khân (*Togrul* le *Khân-Roi*), mais qui était nommé par les nestoriens, qui l'avaient converti ainsi que sa tribu au nestorianisme, *Prêtre Jehan* était plus âgé et avait été lié d'amitié avec le père de Témoutchin. Ce dernier, qui fut d'abord au service d'Oûng-Khân et qui ensuite lui fit la guerre, parvint à rendre sa tribu puissante et respectée. « En 1196, dit C. d'Ohsson, dans son *Histoire des Mongols* (t. I, p. 47), il reçut la visite du roi des Kéraïtes, nation nombreuse, qui habitait les rives de l'Orcoun et de la Toula, ainsi que le voisinage des monts Caracouroum. Elle se composait des tribus *Tchirkir*, *Toungcaïte*, *Toumaoute*, *Sakiate*, *Eliate* et *Kéraïte*, auxquelles ce dernier nom était devenu commun depuis leur réunion sous le sceptre de princes issus de la tribu kéraïte. Leurs mœurs, leurs usages, leur idiome se rapprochaient beaucoup de ceux des Mongols. Cette nation était chrétienne (1); elle avait été convertie au commencement du onzième siècle par des prêtres nestoriens. »

Après avoir régné de longues années, Togroul Oûng-Khân, surnommé le prêtre Jean, fut dépossédé par son frère Ergué-Kara, soutenu des Naïmans. Il se réfugia dans le pays des Kara-Khitaï, situé à l'occident de la Tartarie; mais il implora vainement le secours du souverain de cet empire. Dénué de ressources, il mena plusieurs années une vie errante, n'ayant pour tout bien que quelques chèvres, dont le lait lui servait de nourriture. Enfin, ayant appris que le fils de son ancien ami Yissougai, Témoutchin, se trouvait à la tête de plusieurs tribus, il résolut d'aller le joindre. Il arriva dans son voisinage au printemps de l'année 1196, et se fit annoncer à Témoutchin, qui partit des bords du haut Kéroulan pour aller à sa rencontre. Le chef mongol leva une contribution de bétail sur ses vassaux, et lui en livra le produit.

Au printemps de l'année 1197, Témoutchin et Togrul-Oûng-Khân marchèrent contre une tribu mongole, dont ils firent les deux chefs prisonniers. Vers l'automne les deux alliés firent une expédition contre les Merkites. L'année suivante, Togrul-Oûng-Khân en fit seul une seconde, contre la même tribu, qu'il défit et à laquelle il prit beaucoup de butin. En 1199 Togrul-Oûng-Khân et Témoutchin marchèrent ensemble contre les Naïmans; mais ceux-ci ayant semé la division entre les deux alliés, Togrul-Oûng-Khân se retira, et Témoutchin resté seul retourna à son campement dans la plaine de Sari.

Les Naïmans alors se mirent à la poursuite de Togrul-Oûng-Khân, qui fut obligé de demander du secours à son allié. Témoutchin fit aussitôt partir des troupes sous les ordres de chefs expérimentés, qui attaquèrent les Naïmans, les mirent en fuite, et reprirent ce qu'ils avaient enlevé, en prisonniers, en effets et en bétail. Le tout fut rendu à Oûng-Khân par l'ordre de Témoutchin. En reconnaissance de ce service, le prince kéraïte donna au commandant en chef du corps auxiliaire un habillement et *dix grandes coupes d'or* (1).

De nouvelles divisions survinrent bientôt encore entre les deux chefs mongols. Témoutchin ayant demandé à Oûng-Khân une de ses filles en mariage pour son fils Djoutchi fut refusé. La mésintelligence se changea bientôt en hostilités; le futur et terrible Dchinghis-Khân essuya une première défaite, après laquelle, s'étant retiré près du fleuve Kala, il envoya le message suivant au khân kéraïte :

« O khân, mon père, lorsque tu étais poursuivi par ton oncle Gourkhan, pour avoir usurpé l'autorité suprême, après la mort de son frère Bouyourouk, et pour avoir fait périr deux de tes frères, tu te réfugias à Caravoun-Cabdjal (dans *la forêt Noire*), où tu fus cerné, assiégé. Qui te fit échapper de ce lieu, si ce n'est mon père? Il te donna des secours, avec lesquels tu revins; tu trouvas Gourkhan à Courban-Belassout; tu le mis en fuite, et il fut réduit à se ré-

(1) *Djami-ut-Tévarikh*, du vizir *Rachid-ed-din*.

(1) *Djami-ut-Tévarikh*, dans d'Ohsson.

fugier, suivi seulement de vingt ou trente hommes, dans le pays de Khochi (*Ho-si*, ou le pays situé à l'occident du fleuve Hoang-ho), d'où il ne reparut plus. C'est à cette occasion que tu devins *anda* (lié d'amitié par un serment) avec mon père. Voilà le premier grand service qui t'a été rendu.

« Lorsque les Naïmans t'attaquèrent, tu t'enfuis vers l'ouest, dans un pays où se couche le soleil. J'appris que ton frère cadet, Tchassi-Gambou, se trouvait sur le territoire de l'empire des Nintche; j'expédiai immédiatement pour l'inviter à venir auprès de moi; il fut poursuivi, en route, par des gens de la tribu merkite. J'envoyai mes deux frères, qui les tuèrent. Voilà le second service qui t'a été rendu.

« Lorsque, dans ta détresse, tu vins me trouver, ton corps paraissait à travers tes vêtements, comme le soleil à travers les nuages; et affaibli par la faim, tu t'avançais avec la lenteur d'un feu languissant. Je me mis en campagne; j'attaquai les tribus campées à Mouritchak-Moual; j'enlevai leurs moutons, leurs chevaux, leurs effets, et te donnai le tout. Tu étais maigre; dans l'espace d'un demi-mois, je t'ai engraissé. Voilà le troisième service qui t'a été rendu.

« Lorsque la tribu merkite campait dans la pleine de Toukara, tu attaquas cette tribu sans m'en prévenir; tu enlevas la femme de Toukta et celle de son frère; tu pris son frère Toudoun et son fils Dijilaoun; tu pillas la tribu oudouyoute-merkite, et de tout cela tu ne me donnas rien. Néanmoins, peu après, Gueugussu-Sairak, à la tête des Naïmans, ayant pillé ton *oulouss* (ton peuple), je fis partir quatre de mes capitaines, qui reprirent et te rendirent tes gens faits prisonniers par les Naïmans, et qui rétablirent ton autorité. Tel est le quatrième service qui t'a été rendu.

« Je volai comme un faucon sur le mont Tchurtoumen; je franchis le lac Bouyour (*Bouyour-noor*), et je pris pour toi les grues aux pieds bleus et au plumage cendré (les tribus dourban et tatares); ensuite, passant le lac Kéulé, je pris encore pour toi des grues aux pieds bleus (les tribus kataguine, saldjoute et kounkourate). Tel est le cinquième grand service qui t'a été rendu.

« Tu te souviendras, ô khân, mon père! que sur le bord de la Kara, près du mont Tchourkan, nous nous promîmes que si un serpent se glissait entre nous deux et envenimait nos paroles, nous ne nous laisserions pas surprendre par ses artifices, nous ne romprions pas notre union avant de nous être vus, de nous être expliqués; néanmoins, tu t'es éloigné de moi sans avoir vérifié ce qui t'a été rapporté à mon sujet. Pourquoi, ô khan, mon père, me poursuis-tu avec les mêmes tribus que j'ai soumises à ton obéissance? Pourquoi ne te livres-tu pas au repos, et ne permets-tu pas que tes enfants goûtent paisiblement les douceurs du sommeil? Moi, ton fils, je n'ai jamais dit : *Ma part est trop petite, j'en veux une plus grande;* ni : *Elle est mauvaise, j'en veux une meilleure.* Des deux roues d'un chariot, lorsque l'une se brise, et que le bœuf fait des efforts pour le traîner, il se blesse le cou, il faut le dételer; le chariot reste là; des brigands s'en emparent, ou bien, si on y laisse le bœuf attelé, il dépérit et meurt de faim. Ne suis-je pas l'une des roues de ton chariot? »

Ce document curieux, conservé par les historiens chinois et persans de Dchinghis-Khân, peint mieux que tous les récits possibles la position respective et le caractère des deux adversaires. Le chef vassal oublia bientôt, lorsqu'il entreprit la conquête de l'Asie, qu'il n'avait jamais dit : *Ma part est trop petite; j'en veux une plus grande.* Oûng-Khân, détourné par son fils de céder aux représentations de Témoutchin, répondit à l'officier de ce dernier, qui lui avait apporté le message « qu'il ne lui enverrait personne, qu'il marcherait contre lui, et que les armes décideraient leur querelle ». Témoutchin fut défait par le nombre; mais l'année suivante il prit sa revanche. Il surprit Oûng-Khân près des monts situés entre les rivières Toula et Kéroulan. Après un vif combat, Oûng-Khân et son fils prirent la fuite. En passant sur le territoire des Naïmans le prince kéraïte fut tué. Témoutchin s'empara ensuite de tous les territoires de la tribu kéraïte, dont il devint le chef. Ainsi finit, dans l'automne de l'année 1203, le règne de Togrul-Oûng-Khân, surnommé *le Prêtre Jean*.

Rubruquis, frère prêcheur, envoyé par saint Louis en Tartarie, parle d'un Prêtre Jean, chef des Naïmans, tribu mongole, et qui, selon lui, régna dans le Cara-Cathay : « Ce *Cara-Cathay* là, dit-il (1), est au delà de certaines montagnes par où j'ai passé, et là estoit autrefois un grand prestre nestorien, qui estoit seigneur d'un peuple nommé *Nayman*, qui estoient chrestiens nestoriens. Tous les nestoriens l'appeloient le roy *Prestre Jean*, et disoient de lui des choses merveilleuses, mais beaucoup plus qu'il n'y avoit en effet. Ce prestre Jean, ajoute-t-il, avoit aussi un frère fort puissant, et prestre comme lui, nommé Unc (*Oûng*-Khân), qui habitoit au delà des montagnes de Cara-Cathay, et y avoit entre ces deux cours environ trois semaines de chemin; et ce frère estoit seigneur d'une habitation nommée Cara-Corum, et avoit sous sa domination une nation appelée Krit-Merkit, qui estoient nestoriens. » C'est ce dernier chef de tribu dont il a été question dans cette notice. On peut supposer même que Oûng-Khân, ayant été à certains moments chef des Naïmans, après avoir battu le chef de cette tribu, ne fait qu'un seul et même personnage. La nation que Rubruquis appelle Krit-Merkit étoit la tribu *kéraïte* confondue avec celle des Merkites, que Oûng-Khân avait réunie sous sa domination. Marco Polo a longuement parlé dans

(1) Relation de *Voyages en Tartarie*, dans le Recueil de Bergeron, p. 70.

